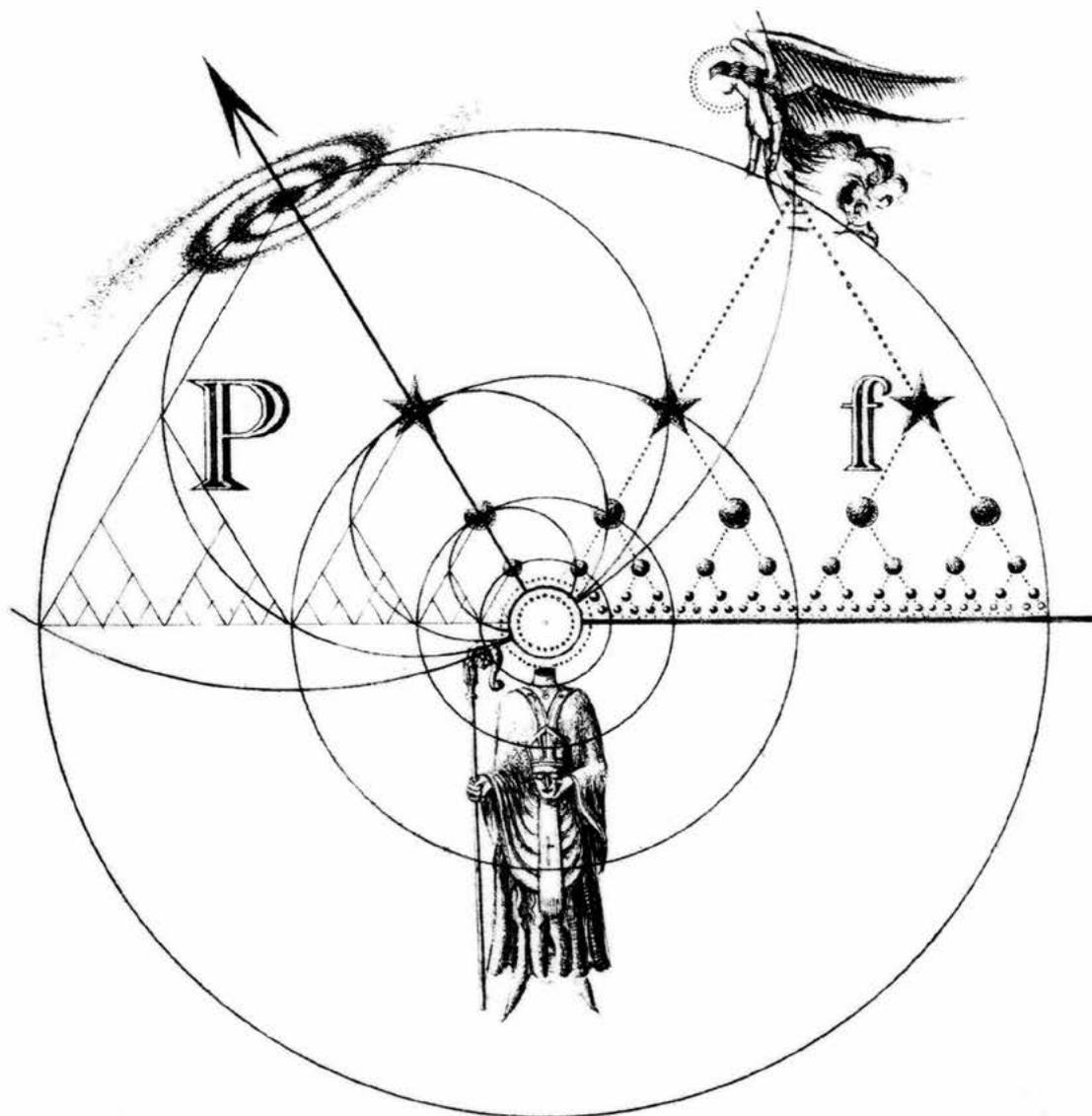


LA HIÉRARCHIE DU CIEL ET DE LA TERRE

Un Nouveau Diagramme de l'Homme
dans l'Univers



D.E. HARDING

LA HIÉRARCHIE
DU CIEL ET DE LA TERRE
Un Nouveau Diagramme de l'Homme
dans l'Univers

D.E. HARDING

Traduction par Dominique Anglesio, Ada Ackerman, Andris Barblan, Elizabeth Franckson, Françoise Servais-Piront, Françoise Yvelin, Gérard Corvée, Isabelle Mullet, Jean-Marc Thiabaud, Karine Wagner, Kate McNally, Nelly Edmeads, Philippe Deffes, Pierre-Antoine Dujardin, Rébecca Ribeiro.

Éditée par Dominique Anglesio

Composée et mise en page par Mary Blight

Éditée par le Shollond Trust, Londres

publié par la fondation Shollond

87B Cazenove Road

London N16 6BB

England (Angleterre)

headexchange@gn.apc.org

www.headless.org

La fondation Shollond est une œuvre caritative britannique, n° d'enregistrement 1059551

Première publication en 1998 par la fondation Shollond en collaboration avec Crowquill

Les illustrations sont de la main de l'auteur.

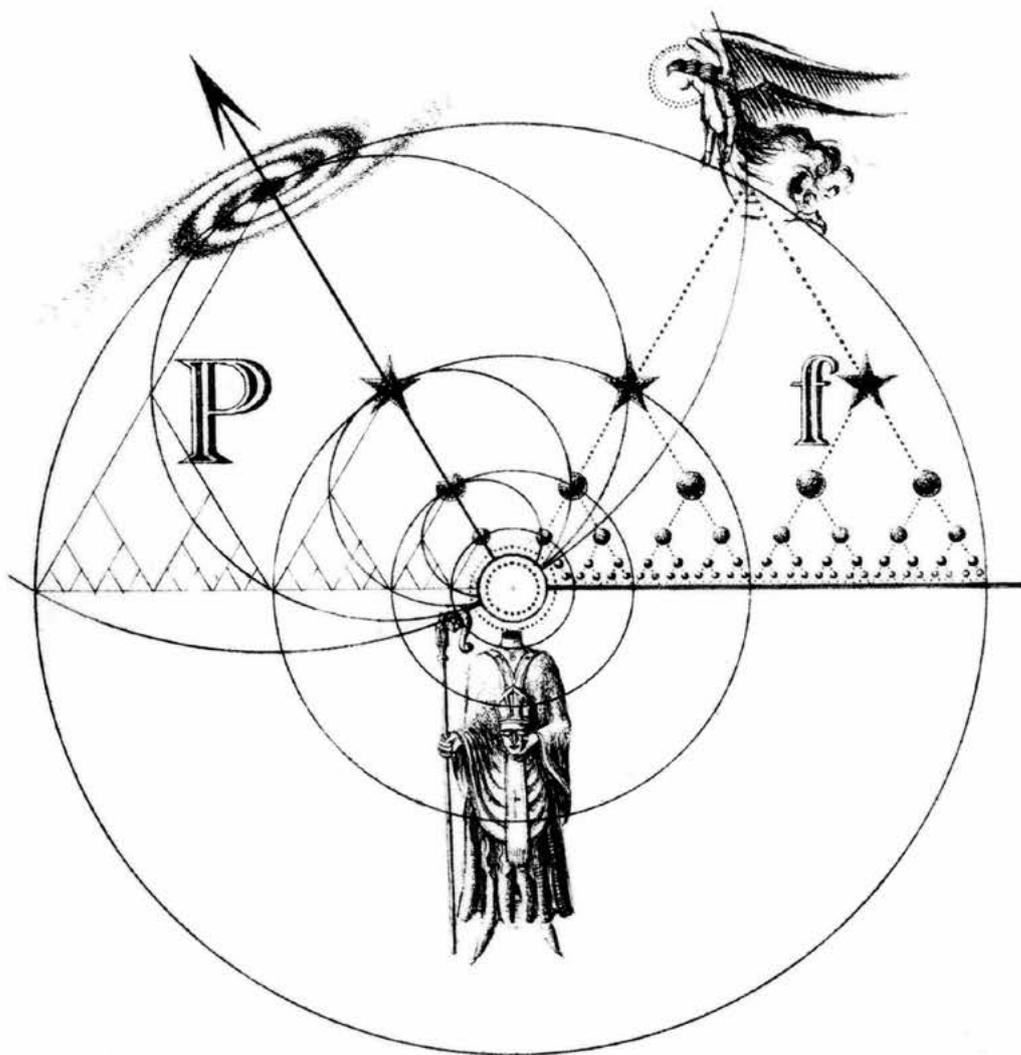
Droits d'auteur (c) fondation Shollond 2011.

Tous droits réservés. Le code de la propriété intellectuelle interdit la reproduction ou l'utilisation de tout ou partie de ce livre, sous quelque forme ou par quelque moyen électronique ou mécanique que ce soit, sans l'autorisation préalable, par écrit, des éditeurs.

ISBN 978-1-908774-10-1

LA HIÉRARCHIE DU CIEL ET DE LA TERRE

Un Nouveau Diagramme de l'Homme
dans l'Univers



D.E. HARDING

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION À L'ÉDITION CARTONNÉE	xii
PREFACE	xix
PARTIE I	1
CHAPITRE I LA VUE À L'EXTÉRIEUR, LA VUE À L'INTÉRIEUR	2
1. LA TÊTE MANQUANTE	2
2. LA TÊTE TROUVÉE	5
3. LA RÉGION HUMAINE ET SON CENTRE	7
4. LA VISION DU CENTRE VERS L'EXTÉRIEUR À PARTIR DU CENTRE	9
5. LA VUE VERS LE DEDANS EN DIRECTION DU CENTRE	12
6. RÉPONSE À DES OBJECTIONS DU BON SENS	13
7. LA VISION VERS L'INTÉRIEUR ET LA VISION VERS L'EXTÉRIEUR RASSEMBLÉES	15
8. LE MOI ÉLASTIQUE	17
9. LA PROFONDEUR DE L'IMAGE	20
10. ÉPILOGUE DU CHAPITRE 1	24
CHAPITRE II MA CONNAISSANCE DU MONDE EXTÉRIEUR	26
1. FAITES ENTRER LE SCIENTIFIQUE	26
2. LE COMPTE RENDU DU SCIENTIFIQUE SUR LA VISION – LA LUMIÈRE.	27
3. LE COMPTE RENDU DU SCIENTIFIQUE SUR LA VISION – NERFS ET CERVEAU.	28
4. LE MONDE EXTÉRIEUR INCONNU	30
5. LES SENS AUTRES QUE LA VISION	33
6. SUIS-JE SEUL ?	34
7. DOIS-JE REJETER L'HISTOIRE DU SCIENTIFIQUE ?	35
8. LA CONFUSION DANS L'HISTOIRE DU SCIENTIFIQUE	36
9. L'HISTOIRE DU SCIENTIFIQUE RÉVISÉE – LE VOYAGE VERS L'INTÉRIEUR	39
10. LE VOYAGE VERS L'INTÉRIEUR, SUITE	41
11. LE VOYAGE VERS L'EXTÉRIEUR	43
12. ESPRIT ET CORPS	44
APPENDICE AU CHAPITRE II	47
LE SCHÉMA RÉGIONAL ET LES ÉVÉNEMENTS CORPORELS	47

CHAPITRE III	PROJECTION ET RÉFLEXION	49
1. ERREURS DE L'INSTRUMENT		49
2. ERREURS DE PROJECTION (i)		53
3. ERREURS DE PROJECTION (ii)		55
4. PROJECTION ET EFFET EN RETOUR (i)		59
5. PROJECTION ET REFLEXION (ii)		62
6. PROJECTION ET ESTHÉTIQUE – EMPATHIE		65
7. LE MIROIR		67
8. CERTAINS NIVEAUX DE PROJECTION-RÉFLEXION		69
9. L'INÉGALITÉ DU SUJET ET DE L'OBJET		72
10. L'ÉGALITÉ DU SUJET ET DE L'OBJET – LE SUPRAHUMAIN		73
11. L'ÉGALITÉ DU SUJET ET DE L'OBJET – L'INFRAHUMAIN		75
12. CONCLUSION		79
Appendice au Chapitre III		81
LE SOI COMME RIEN EN LUI-MÊME		81
PARTIE II		86
CHAPITRE IV	LA VUE PROCHE	87
1. LE CORPS INCONNU		87
2. L'INTÉRIEUR INCONNU		88
3. ORDRE D'IMPORTANCE DANS LE CORPS		91
4. LA COMMUNAUTÉ DES ORGANES		92
5. LES CELLULES		95
6. L'HOMME DANS LA CELLULE : LA CELLULE DANS L'HOMME		97
7. LE MAILLAGE CELLULAIRE		99
8. LE CORPS VIDE		100
9. À L'INTÉRIEUR DE L'ATOME		101
10. L'ATOME ET LE SCHÉMA RÉGIONAL : L'ATOME D'HYDROGÈNE		104
11. L'ATOME ET LE SCHÉMA RÉGIONAL : LES ATOMES PLUS COMPLEXES		106
12. L'HORIZONTAL ET LE VERTICAL		109
13. MODES DE DÉVELOPPEMENT VERTICAUX ET HORIZONTAUX		110

CHAPITRE V	LA VUE DE PRÈS, SUITE	115
1.	LA BASE PHYSIQUE	115
2.	LE CENTRE DES RÉGIONS : SON UNITÉ ET SA VACUITÉ	117
3.	LE CENTRE ET LA CAUSALITÉ	118
4.	EST-CE QUE L'ACTION À DISTANCE EST POSSIBLE ?	121
5.	UN MODÈLE DU PROCESSUS VERTICAL	122
6.	LA SOCIABILITÉ ET SES RÉSULTATS	125
7.	LES MEMBRES DES SOCIÉTÉS : PANPSYCHISME OU PLURALISME SPIRITUEL	127
8.	LA PYRAMIDE DES SOCIÉTÉS	131
9.	L'OBSERVATEUR AU SOMMET DE LA PYRAMIDE	134
10.	LE PRINCIPE DE LA LIMITATION NUMÉRIQUE ET SPATIALE	136
11.	UNE CRITIQUE ÉMISE PAR LE BON SENS REÇOIT UNE RÉPONSE	138
CHAPITRE VI	LA VUE MÉDIANE	142
1.	LA RÉGION DU BON SENS	142
2.	UNE CONTROVERSE À PROPOS DE MES LIMITES	143
3.	CROISSANCE ET AMPUTATION	148
4.	LE CORPS AGRANDI	149
5.	LE POLYMORPHISME EN SOCIÉTÉ – MON ÉVOLUTION ET MON DÉCLIN QUOTIDIENS	152
6.	L'ORGANE VIVANT ET L'ORGANE MORT	154
7.	ÉVOLUTION NATURELLE ET ÉVOLUTION ARTIFICIELLE	157
8.	LE NATUREL ET L'ARTIFICIEL	161
9.	LE CORPS TOTAL – (i) SON EXPANSION ET SA CONTRACTION	165
10.	LE CORPS TOTAL – (II) REPREDRE LE TOUT	167
CHAPITRE VII	LA VUE À DISTANCE – L'HUMANITÉ	171
1.	LE RAMPANT	171
2.	LA VIE DE LA PLANTE RAMPANTE	173
3.	L'HUMANITÉ	175
4.	LE CORPS DE L'HUMANITÉ	176
5.	LA TÂCHE PRATIQUE DE L'HOMME	178
6.	UN TEST D'INTELLIGENCE	180
7.	RÉPONSE À CERTAINES OBJECTIONS DU BON SENS	183
8.	L'ÉTAT ET L'HUMANITÉ	187

9. « L'ESPRIT OBJECTIF » DE L'HUMANITÉ	191
10. LE CORPS UNIQUE ET SES NOMBREUX MEMBRES	193
CHAPITRE VIII LA VUE À DISTANCE – LA VIE	198
1. LA NOUVELLE EXTENSION DU CORPS	198
2. LE CORPS ÉPARPILLÉ DE LA VIE	200
3. LA LUTTE INTERNE	202
4. LA BIOSPHERE	203
5. L'OBSERVATEUR ÉCOUTE LA VIE	205
6. L'UNITÉ DE LA VIE	208
CHAPITRE IX LA VUE À DISTANCE – LA TERRE	213
1. LA TERRE EN TANT QUE SUJET ET OBJET	214
2. LES SPHÈRES DE LA TERRE	215
3. L'ATMOSPHERE	216
4. LA BIOSPHERE-HYDROSPHERE	217
5. LA FONCTION DES STRATES INTÉRIEURES	219
6. LA COMMUNAUTÉ DES SPHÈRES TERRESTRES	221
7. LA VIE SUR TERRE ET LA VIE DE LA TERRE	226
8. LA VIE DE LA TERRE EN TANT QUE TOUT	230
9. LA VIE SOCIALE DE LA TERRE	232
10. LE COMPORTEMENT DE LA TERRE	234
11. LA TERRE ET LES LOIS DU MOUVEMENT	239
12. LA RÉDEMPTION DU PASSÉ DE LA TERRE	243
13. LE VISAGE DE LA TERRE	244
14. LA MORT ET LA RÉSURRECTION DE LA TERRE	246
15. RÉCONCILIATION ET CONCLUSION	250
CHAPITRE X LA VUE À DISTANCE – LE SOLEIL	254
1. OBSERVER L'OBSERVATEUR DE LA TERRE	254
2. LA VIE EN TANT QUE FONCTION SOLAIRE	255
3. LE SOLEIL EN TANT QUE SYSTÈME SOLAIRE	256
4. LA VIE DANS LE SOLEIL	259
5. LA VIE DU SOLEIL	260
6. LA PERSPECTIVE SOLAIRE ET LA PERSPECTIVE TERRESTRE	264
7. LES ORGANES SENSORIELS DU SOLEIL	267

8. L'HOMME EN TANT QU'ÊTRE SOLAIRE	270
9. LE SOLEIL ET LA POURSUITE DE LA VÉRITÉ, DE LA BEAUTÉ ET DE LA BONTÉ	274
10. LE SOLEIL ET LES MYSTIQUES	278
CHAPITRE XI LA VUE À DISTANCE – LA GALAXIE	286
1. LA GALAXIE	286
2. LA DIFFÉRENCIATION DES ÉTOILES	288
3. L'ISOLEMENT DU SOLEIL ET LA TOTALITÉ DE LA GALAXIE	289
4. LES SYSTÈMES SOLAIRES DANS LA GALAXIE ET LEUR VIE – LE VERDICT DE LA SCIENCE	292
5. LES ARGUMENTS POUR UNE GALAXIE VIVANTE	295
6. LA STRUCTURE ET LA FONCTION DE LA GALAXIE	305
CHAPITRE XII LE TOUT	314
1. LES LIMITES SUPÉRIEURES ET INFÉRIEURES DE LA VUE VERS LE DEDANS	315
2. DE LA CONSCIENCE DE SOI À LA CONSCIENCE DE L'AUTRE	316
3. LA VISION VERS L'EXTÉRIEUR EN TANT QUE TOUT	317
4. LE TOUT EN TANT QU'EXPLICATION ULTIME	319
5. LE TOUT EN TANT QUE MYSTÈRE ULTIME	319
6. LE TOUT EN TANT QU'INDIVIDU PARFAIT	322
7. L'OMNIPRÉSENCE DU TOUT.	324
8. LE TOUT EN TANT QUE DÉPOURVU D'ESPACE ET DE CORPS	326
9. LE TOUT COMME INTEMPOREL	327
10. LE TOUT ET LA VÉRITÉ	329
11. LE TOUT ET LA BONTÉ	334
12. LE TOUT ET LA BEAUTÉ	336
13. LE MYSTICISME ET LES TROIS ASPECTS DU TOUT	339
14. LE MYSTICISME ET LES TROIS CHEMINS VERS LE TOUT	340
UNE NOTE SUR CERTAINS ASPECTS DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE À PARTIR DU POINT DE VUE DE CETTE ENQUÊTE	342
PARTIE III	350
CHAPITRE XIII LA LOI DE SYMÉTRIE HIÉRARCHIQUE	351
1. LES PAIRES HIÉRARCHIQUES	351
2. LE « PLUS GRAND DÉNOMINATEUR COMMUN » ET LE « PLUS PETIT COMMUN MULTIPLE »	353
3. PAIRES HIÉRARCHIQUES ET CLASSIFICATION DES SCIENCES	353
4. LES PAIRES GÉNÉTIQUES	355

5. LES PAIRES HIÉRARCHIQUES ET LA STRUCTURE	358
6. LES PAIRES DIVERGENTES ET LE SCHÉMA RÉGIONAL	360
7. LES PAIRES ET LE PROCESSUS HIÉRARCHIQUE	362
8. MACROCOSME ET MICROCOSME	369
9. LA PAIRE EN TANT QUE SOI ET NON-SOI	374
10. ANALYSE ET SYNTHÈSE	376
11. LES PAIRES HIÉRARCHIQUES ET LES RÉGIONS RÉVERSIBLES – ÉVOLUTION ET ÉMANATION	379
CHAPITRE XIV L'ORGANISATION DE LA HIÉRARCHIE	384
1. ARGUMENT PARTANT DE L'HUMAIN POUR ALLER VERS LE NON-HUMAIN	385
2. LE MÉCANOMORPHISME, LE BIOMORPHISME, L'ANTHROPOMORPHISME ET LE SOCIOMORPHISME	386
3. L'ORGANISATION HIÉRARCHIQUE	392
4. INTERCOMMUNICATION HIÉRARCHIQUE	396
5. L'AUTORITÉ PLUS ÉLEVÉE	398
6. PROMOTION ET RÉTROGRADATION	400
7. ASPECTS ABSTRAITS ET CONCRETS DES ORDRES PLUS ÉLEVÉS	402
8. LA RÉCONCILIATION DU SCHÉMA HIÉRARCHIQUE ET DU SCHÉMA RÉGIONAL	405
9. « LA COMPOSITION DE LA CONSCIENCE »	407
PARTIE IV	414
CHAPITRE XV ICI ET MAINTENANT : LÀ-BAS ET ENSUITE	415
1. D'OÙ ET VERS OÙ ?	415
2. ICI-MAINTENANT ET LÀ-BAS-À CE MOMENT-LÀ (LE PASSÉ)	417
3. ICI-MAINTENANT ET LÀ-BAS-À CE MOMENT-LÀ (FUTUR)	419
4. LA LIGNE DU VU-MAINTENANT (FUTUR)	421
5. LES RYTHMES DE L'INTERCOMMUNICATION	422
6. LE LÀ-BAS-MAINTENANT INSTANTANÉ	424
7. LA TÉLÉPATHIE ET LE LÀ-BAS-MAINTENANT	425
8. LE LÀ BAS-MAINTENANT CREUX	428
9. LE LÀ-BAS-MAINTENANT ÉLASTIQUE, ET LA CORRESPONDANCE RETARDÉE	431
10. LA LIGNE ICI À CE MOMENT-LÀ	433
11. CHANGER DE MAINTENANT-CENTRE	438
12. L'ICI-À CE MOMENT-LÀ INFRAHUMAIN	439
13. L'ICI- À CE MOMENT-LÀ SUPRAHUMAIN	441

14. LA CENTRALITÉ DU MAINTENANT, ET LE FLUX DU TEMPS	443
15. UNE NOTE SUR LA PROFONDEUR TEMPORELLE EN TANT QUE COMPARÉE À LA PROFONDEUR SPATIALE	445
CHAPITRE XVI TEMPS, MOUVEMENT ET STRUCTURE	449
1. STRUCTURE SPATIALE ET STRUCTURE TEMPORELLE	450
2. ROTATION ET STRUCTURE TEMPORELLE	451
3. LE TEMPS SE TRANSFORME EN ESPACE	455
4. LES ZONES DU TEMPS, DU MOUVEMENT ET DE L'ESPACE	457
5. SPATIALISATION ET QUALITÉ	461
6. LA NATURE PASSÉE DE L'ESPACE ET L'ILLUSION DE LA DATATION SIMPLE	464
7. LA SPIRALE SPIRALÉE	466
8. MON MOUVEMENT ET MES OBSERVATEURS	469
9. MOUVEMENT ET PROFONDEUR	471
10. MOUVEMENT ET PROFONDEUR, CONCLUSION	473
CHAPITRE XVII LE PRÉSENT APPAREMMENT ACTUEL	476
1. LE PRÉSENT APPAREMMENT ACTUEL	476
2. UN PRÉSENT APPAREMMENT ACTUEL TRÈS ÉLASTIQUE	478
3. LE CHAMP CONSTANT ET SA TEXTURE SPATIO-TEMPORELLE VARIABLE	480
4. LE PRINCIPE DE LA VITESSE CONSTANTE	482
5. LE PRINCIPE DE LA VITESSE CONSTANTE, AUX NIVEAUX INFRAHUMAINS	486
6. PRÉSCIENCE ET PRÉSENT APPAREMMENT ACTUEL	490
7. TEMPS DE CORRESPONDANCE, TEMPS STRUCTUREL ET PRÉSENT APPAREMMENT ACTUEL	494
 PARTIE V	 496
CHAPITRE XVIII AUTOBIOGRAPHIQUE – LA PHASE HUMAINE	497
1. MON HISTOIRE HUMAINE	497
2. LA RESTITUTION SYMÉTRIQUE DU TEMPS	498
3. LA RESTITUTION SYMÉTRIQUE DU TEMPS, EN PRATIQUE	500
4. LES SEPT ÂGES DE L'HOMME	502
5. MORT DANS LE FUTUR	503
6. LA MORT DANS LE PASSÉ	505
7. LA MORT DANS LA SOCIÉTÉ : L'INDIVIDU ET LA COMMUNAUTÉ	506
8. LA CONVENTION	509
9. LA CONTINUITÉ PHYSIQUE	513

10. LA CONTINUITÉ PSYCHIQUE – MÉMOIRE ET OBJECTIF	513
11. LA CONTINUITÉ DU CHAMP	515
12. RÉSUMÉ ET CONCLUSION JUSQU'ICI	517
13. DE L'HISTOIRE DU SUJET À CELLE DE L'OBJET	519
14. LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU	521
15. MA RESPONSABILITÉ POUR L'HUMANITÉ	522
16. LE VÉCU PAR PROCURATION ET LE SENTIMENT DE RESPONSABILITÉ	526
17. L'INTERVALLE ENTRE L'INTENTION ET L'ACTE	528
18. AVOIR L'INTENTION DU FUTUR	531
CHAPITRE XIX AUTOBIOGRAPHIQUE : DE LA PHASE HUMAINE À LA PHASE VITALE	536
(i) LA PHASE HUMAINE, SUITE	537
1. DIFFÉRENCIATION OU DESCENTE : LE PASSÉ ANCESTRAL	537
2. RÉINTEGRATION OU RÉASCENSION : L'AVENIR	540
3. LES QUATRE BRAS DE MON HISTOIRE, ET SA SYMÉTRIE PAR RAPPORT À L'AXE HORIZONTAL – LE PASSÉ	545
4. SYMÉTRIE PAR RAPPORT À L'AXE HORIZONTAL, SUITE – L'ÉDUCATION	548
5. SYMÉTRIE PAR RAPPORT À L'AXE HORIZONTAL, SUITE – LES VALEURS ET LA LOI DE RÉCAPITULATION	551
6. SYMÉTRIE PAR RAPPORT À L'AXE HORIZONTAL – RÉCAPITULATION DU FUTUR.	554
(ii) LA PHASE VITALE	559
7. DE L'HUMANITÉ À LA VIE – LE PASSÉ	559
8. DE L'HUMANITÉ À LA VIE – LE FUTUR	560
9. DE LA CELLULE À L'HOMME – LE PASSÉ : LES ÉVÉNEMENTS AVANT LA NAISSANCE	562
10. DE L'HOMME À LA CELLULE – LE FUTUR : LES ÉVÉNEMENTS APRÈS LA MORT	563
11. LA CONSCIENCE DES « FAITS DE LA VIE »	567
12. MON HISTOIRE DE VIE QUADRUPLE EN TANT QUE SYSTÈME CONCENTRIQUE	572
13. RÉCAPITULATION QUADRUPLE DE MON HISTOIRE DE VIE	573
(iii) LES LOIS DE LA DIVARICATION ET DE LA FŒTALISATION	575
14. LES LOIS DE LA DIVARICATION : MON PASSÉ ANCESTRAL – LA NON SPÉCIALISATION	575
15. LA LOI DE DIVARICATION : MON PASSÉ INDIVIDUEL – LA FŒTALISATION	578
16. LA LOI DE DIVARICATION : MON PASSÉ INDIVIDUEL – LA « FŒTALISATION » POST-NATALE	580
17. LA LOI DE DIVARICATION : MON ASCENSION FUTURE	583
18. LA LOI DE DIVARICATION : MA DESCENTE FUTURE	586

CHAPITRE XX	AUTOBIOGRAPHIQUE – LA PHASE COSMIQUE	588
1.	LA CARTE PROVISOIRE DE MON HISTOIRE COSMIQUE QUADRUPLE	589
2.	LA THÉORIE DE LA RÉCAPITULATION ÉTENDUE AUX PHASES COSMIQUES DE MON HISTOIRE	596
3.	RÉCAPITULATION – CERTAINS PRINCIPES GÉNÉRAUX	603
4.	LA THÉORIE GÉNÉRALE DU PROCESSUS HIÉRARCHIQUE : (i) LES TROIS « EXPLICATIONS »	608
5.	LA THÉORIE GÉNÉRALE DU PROCESSUS HIÉRARCHIQUE : (ii) LES CARACTÉRISTIQUES PRINCIPALES	612
6.	LA THÉORIE GÉNÉRALE DU PROCESSUS HIÉRARCHIQUE : (iii) UN COMPORTEMENT CALCULÉ	616
CHAPITRE XXI	AUTOBIOGRAPHIQUE – LA VIE AU-DELÀ DE LA MORT	618
1.	LES ALTERNATIVES POUR LE FUTUR : (i) SURVIVANCE PAR MIGRATION ET EXPANSION	619
2.	LES ALTERNATIVES POUR LE FUTUR : (ii) LA SURVIE ET LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES	622
3.	LES ALTERNATIVES POUR LE FUTUR : (iii) LA VICTOIRE SUR LE TEMPS	624
4.	RANIMER LE PASSÉ ET LE FUTUR ÉTEINTS	626
5.	PAR-DELÀ L'HISTOIRE : L'EXCLUSION DU TEMPS	630
PARTIE VI		633
CHAPITRE XXII	LA NOUVELLE ANGÉOLOGIE	634
1.	DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE : LES QUATRE APPROCHES VERS UNE NOUVELLE ANGÉOLOGIE	634
2.	L'APPROCHE DE LA TRADITION	636
3.	L'APPROCHE À PARTIR DE L'INTUITION PRÉSENTE	648
4.	L'APPROCHE THÉORIQUE	652
5.	L'APPROCHE THÉORIQUE : LA SCIENCE DES ANGES	654
6.	L'APPROCHE PRATIQUE	660
7.	L'APPROCHE PRATIQUE : LA RELIGION AUJOURD'HUI	663
8.	L'APPROCHE PRATIQUE : L'ART D'AUJOURD'HUI	665
9.	LES QUATRE APPROCHES : RÉSUMÉ ET CONCLUSION	667
CHAPITRE XXIII	LES TROIS STADES DE LA DESCENTE DE L'ANGE	669
1.	LES TROIS STADES : THÉOLOGIQUE, HUMANISTE, SCIENTIFIQUE	669
2.	LES TROIS STADES DE LA PHILOSOPHIE	672
3.	LES TROIS STADES DE LA SCIENCE	675
4.	LES TROIS STADES DE LA RELIGION	678
5.	LES TROIS STADES DANS L'ART	681
6.	LES TROIS STADES EN POLITIQUE	687
7.	CONCLUSION	690

CHAPITRE XXIV	LES ANGES DES TÉNÈBRES	693
1.	LE MAL SUPRAHUMAIN	694
2.	EXTRAPOLATION : LA LOI DES RETOURS EN DIMINUTION	695
3.	L'ÉCHEC DE L'EXTENSION	700
4.	LE REMÈDE – UN CHANGEMENT DE DIRECTION	701
5.	LA NOUVELLE DÉMONOLOGIE	704
6.	LE MAL INFRAHUMAIN	707
7.	LE MAL ET LE TOUT	708
8.	LA COMMUNAUTÉ CÉLESTE	713
APPENDICE		716
À PROPOS DES DIAGRAMMES, ET DE CERTAINS ASPECTS DU SYMBOLISME		716
1.	SUR L'USAGE DES SYMBOLES	716
2.	À PROPOS DE LA VISUALISATION ET DE LA VERBALISATION	719
3.	LA MÉTHODE GRAPHIQUE APPLIQUÉE À LA PHILOSOPHIE	720
4.	LES DIAGRAMMES ET LA PSYCHOLOGIE	723
5.	LA HIÉRARCHIE ET LE SYMBOLISME DES COULEURS	725
6.	LA HIÉRARCHIE ET LA MUSIQUE	728

INTRODUCTION À L'ÉDITION CARTONNÉE

Richard Lang

La Hiérarchie du Ciel et de la Terre a été publiée pour la première fois par Faber & Faber en 1952. Ce n'était cependant pas la version originelle. C'était un résumé d'une œuvre beaucoup plus vaste que Douglas Harding avait déjà écrite, mais qu'il avait trouvée trop grande pour être publiée. Ayant terminé le manuscrit original, il le parcourut à nouveau pour le condenser en une forme publiable. Une tâche considérable en elle-même qu'il exécuta superbement. Le résumé n'est pas seulement une représentation fidèle des idées du manuscrit original, mais il est aussi très bien écrit. Cependant, en raison de sa nature condensée, certaines personnes l'ont trouvé difficile à lire. Des idées profondes y défilaient serrées.

Quand j'ai lu la première fois la version Faber au début des années 1970, j'avais l'avantage de connaître Douglas Harding et de pouvoir discuter avec lui des idées du livre. Dès que j'avais des difficultés, je pouvais en parler avec l'auteur. Mais un jour Douglas me montra la version originelle, la « Grande Hiérarchie » comme il l'appelait. J'en fus abasourdi. Je n'avais pas réalisé que le livre que j'étais en train de lire n'était qu'un résumé. Je sus que je devais lire ce manuscrit. En 1976, je séjournai de ce fait chez Douglas pendant deux ou trois semaines et le lus de la première à la dernière page. Ce fut une expérience formidable. Les citations à elles seules, sur la marge de chaque page, avaient quelque chose à enseigner. Et, bien qu'il fût très gros, je vis que je ne pouvais laisser tomber ce livre. Je fus transporté de chapitre en chapitre par l'enthousiasme de l'auteur et son inspiration, et par le délice et l'émerveillement de voir que mes yeux s'ouvraient de nouveau, encore et encore, devant cet univers et la place que j'y occupais. Et bien que le livre fut profond, il était facile à lire. À la différence de la version raccourcie, il se développe selon un rythme détendu, et prend le temps d'approfondir les choses.

Le livre que vous avez maintenant entre vos mains est une reproduction de la totalité de la « Grande Hiérarchie » (la taille de la page ayant été réduite). C'est la première fois que cette œuvre est mise à la disposition du public. C'est un moment palpitant. En raison des dépenses considérables pour l'exécution de ce projet, il n'y a que 300 exemplaires qui seront imprimés, mais nous espérons néanmoins qu'il aura un impact. Il se pourrait bien qu'à l'avenir ce livre soit reconnu comme une des grandes réussites et sources d'inspiration intellectuelles du XXe siècle. C. S. Lewis n'en lut que la version réduite, mais il en reconnut l'envergure quand il écrivit dans la préface :

« Ce livre est, je le crois, la première tentative pour renverser un mouvement de pensée qui était en cours depuis le début de la philosophie. »

Il ajoutait ensuite : « Si [ce livre] devait se révéler avoir été ne serait-ce que l'ancêtre lointain d'un système qui nous redonnerait un univers crédible habité par des agents et des observateurs crédibles, il aurait été de fait très important. »

Et il continue en disant : « Il m'a aussi donné cette expérience fortifiante et satisfaisante qui, dans certains livres de théorie, semble être partiellement indépendante de notre accord ou de notre désaccord final. C'est une expérience dont nous nous désengageons très aisément en nous rappelant ce qui nous arrive quand nous nous détournons des champions inférieurs d'un système, et même d'un système que nous rejetons, pour nous en remettre à ses grands maîtres. J'en ai eu l'expérience en me détournant des « existentialistes » habituels pour aller consulter M. Sartre lui-même, en me détournant des calvinistes pour aller voir l'Institutio, des « transcendantalistes » pour lire Emerson, des livres au sujet du « Platonisme de la Renaissance » pour me reporter à Marsile Ficin. On peut continuer à ne pas être d'accord avec ces systèmes (je continue à être profondément en désaccord avec tous les auteurs que je viens de nommer), mais on voit maintenant pour la première fois pourquoi d'autres y ont adhéré. Ce peut être un pays dans lequel vous ne pouvez pas vivre, mais vous comprenez maintenant pourquoi les enfants de ce pays l'aiment. À partir de là, vous verrez tous les systèmes un peu différemment parce que vous aurez été à l'intérieur de celui-là. De ce point de vue, les philosophies ont un peu les mêmes qualités que les œuvres d'art. Je ne me réfère pas du tout à l'art littéraire grâce auquel elles peuvent, ou ne peuvent pas, avoir été exprimées. C'est

à leur ipséité que je pense, l'unité d'effet particulière produite par un équilibre et une structuration spéciale des pensées et des classes de pensées : un délice très semblable à celui que vous donnerait *le Jeu des Perles de Verre* de H. Hesse (dans le livre du même nom) s'il pouvait réellement exister. Je dois une nouvelle expérience de cette sorte à M. Harding. » (1)

C'est à l'évidence un grand éloge. Mais qui est M. Harding et ce qui l'a amené à écrire *La Hiérarchie du Ciel et de la Terre* ? Douglas Harding, né en 1909, fut élevé à Lowestoft, dans le Suffolk, par des parents appartenant à une petite secte chrétienne fondamentaliste, la Fraternité Exclusive de Plymouth. Il vécut une enfance très surveillée – les romans étaient désapprouvés par ses parents, le théâtre était hors de question. Néanmoins, Harding reçut une éducation, et très vite démontra une capacité à collecter et à rassembler des choses – des papillons, des fossiles, etc. – et à accompagner cela de lectures adéquates. À 15 ans, il obtint une mention aux examens, qui était pour partie le résultat d'une organisation systématique de ses études. Il était particulièrement bon en art et en géométrie. Ses intérêts émergents et ses capacités d'organisation jouèrent leur rôle plus tard dans sa carrière d'architecte, et dans l'écriture de *La Hiérarchie*.

Harding quitta la fraternité de Plymouth quand il eut 21 ans. Travaillant déjà comme architecte à Londres, il écrivit un essai qui remettait en cause l'affirmation de cette fraternité d'être la seule à posséder la vérité. À sa manière typique, Harding ne fila pas par la porte arrière en douceur. Il déclara publiquement quelles étaient ses divergences et il fut excommunié – un des pires cas qu'ils avaient eu, fut l'expression qui circula dans la fraternité à cette époque. Disgracié et jeté de la chambre qu'il avait à la fraternité de Plymouth, il fut ensuite éjecté de sa chambre suivante quand il se trouva par hasard que la propriétaire était également une sœur de cette fraternité.

Le père de Harding, un homme authentiquement spirituel, fut dévasté par le départ de son fils et son ouverture à d'autres religions que le christianisme. Il essaya désespérément de détourner Douglas d'une route qui le menait en enfer. Il pleura. Quitter la fraternité était pire que commettre un meurtre, lui dit-il. Mais il échoua à changer l'esprit de son fils. Après cela, Harding ne vit son père qu'à l'occasion avant que celui-ci meure. Et bien des années ayant passé, Harding avait encore cette mauvaise réputation. Après les funérailles de son père, il lui fut interdit d'assister à la réception d'adieu. La fraternité n'avait pas oublié.

Mais nous anticipons là l'époque qu'il passa à Londres. C'était en 1930 et Harding, ayant commencé à travailler en tant qu'architecte, lisait pendant ses loisirs. Libéré de l'autorité de la fraternité, il commença à développer sa propre philosophie. Il était curieux de lui-même. Qui était-il ? La philosophie à cette époque était sous l'influence des idées d'Einstein sur la relativité. Affecté par ces nouvelles idées, Harding réalisa que ce qu'il était dans le monde dépendait pour partie de la distance de l'observateur – cela était relatif à la distance à partir de laquelle il était vu. Depuis quelques mètres, il était clairement humain, mais à une distance plus proche, il était une communauté de cellules. Travaillant dans la cité de Londres, il était aussi conscient de faire partie d'un organisme d'un corps plus vaste – la cité. Il réalisait qu'il ne s'arrêtait pas à la limite de sa peau. La cité, bien que l'on assumât conventionnellement qu'elle était externe, faisait autant partie de lui que ses bras ou ses cellules. Il ne pouvait pas plus exister sans son environnement que sans son cœur, ou sans les cellules de son cœur.

À la fin des années 30, Harding était en Inde et pratiquait l'architecture – la Crise avait fait que le travail était difficile à trouver en Angleterre. Quand la guerre fut déclarée, il fut enrôlé dans l'armée en tant qu'ingénieur. La guerre ne servit qu'à intensifier sa quête de la connaissance de lui-même, car comme les Japonais avançaient en Birmanie, la vie était incertaine. Il voulait savoir qui il était vraiment avant de mourir.

En 1942, Harding, maintenant âgé de 33 ans, avait dans les grandes lignes cartographié les niveaux de son identité dans le monde – des cellules à distance très proche, des molécules à une distance encore plus proche, un homme à plusieurs mètres, l'humanité encore plus loin, une planète au-delà encore, etc. Mais quel était le centre et la source de ce système d'apparences semblable à un oignon ? Qui était-il vraiment ? Telle fut la question brûlante de Harding, son obsession.

Son centre n'était certainement pas lui-même en tant qu'homme – son humanité n'en était qu'un des niveaux, non le centre.

Un jour, Harding lut un livre de philosophie et y vit un autoportrait dessiné par le philosophe allemand Ernst Mach. Ce n'était pas un autoportrait conventionnel dessiné à partir d'un miroir – une vue de soi-même à une distance de quelques mètres. C'était la vision qu'avait Mach de lui-même à la distance zéro, tel qu'il se voyait sans miroir, à partir du point de vue de sa propre première personne. Ce dessin montrait les jambes de Mach pointant vers le sommet de l'image, plus bas ses mains tenaient le papier et le crayon, au-dessous se trouvait sa poitrine et encore plus bas, sur un côté de l'image, se trouvait son nez, s'étirant pratiquement depuis le plafond jusqu'au plancher. Ce dessin fut la clé qui éveilla Harding à sa propre identité au centre – tout devint évident (et, dit-il, est toujours évident !). Comme Mach, quand il regardait vers l'extérieur et dans les régions les plus proches de son monde, il voyait son corps et, au-delà, la scène environnante. Mais ce qui frappa l'attention de Harding fut l'absence de la tête de Mach dans l'image, ou de sa propre tête quand il regardait vers lui-même. En regardant plus près que le « flou de son nez » il n'y avait rien – aucune tête au centre, aucun visage, aucune forme, aucune couleur, aucun contour, aucune matière, aucun esprit, aucune âme – rien du tout. Cependant ce rien était à l'évidence conscient de lui-même – conscient de soi, conscient de ce qu'il contenait : son corps, ses pensées, ses sentiments et son monde.

Harding sut qu'il avait trouvé de l'or et il passa les semaines et mois suivants dans une activité fiévreuse à mettre sur papier un déluge d'idées et de diagrammes. Il restait debout la moitié de la nuit, déterminé à consigner tout ce qui se déversait à travers lui. Cette perception simple, cette vision directe dans sa propre essence, donnait soudainement un sens à beaucoup de choses qu'il avait lues et auxquelles il avait pensé. Il réalisa vite que s'il devait présenter cette vision sérieusement au monde, il avait besoin de connaître davantage de science, d'histoire, de psychologie, de philosophie, de littérature. Il avait besoin de s'éduquer lui-même. De retour en Angleterre après la guerre, il prit congé de l'architecture pour une année afin d'étudier et de rassembler ses idées dans un livre. Eh bien, cette année se transforma en deux, qui à leur tour devinrent cinq et plus ! Il travaillait quatorze heures par jour sans prendre de congés. Quand, finalement, il eut terminé le manuscrit, il le condensa, car il avait réalisé que la version complète était bien trop longue pour qu'un éditeur s'en charge. Il envoya cette version plus courte à C. S. Lewis. C. S. Lewis lui répondit sur un ton extatique :

« Tout bien considéré, vous m'avez enivré, plus enivré que je ne l'avais été (je veux dire en lisant un livre de doctrine ; les travaux d'imagination sont autre chose) depuis ma lecture de Bergson pour la première fois pendant la Première Guerre mondiale. Qui, qu'êtes-vous ? Comment ai-je vécu pendant quarante ans sans avoir entendu parler de vous avant... J'ai la sensation que vous avez écrit un livre du plus grand génie. » (2)

Cette version de *La Hiérarchie du Ciel et de la Terre* a été publiée par Faber & Faber en 1952.

Mais Harding ne s'est pas arrêté là. Quelques années plus tard, son petit livre classique *Vivre sans tête* (3) mit sous une forme facilement lisible l'expérience et certaines des implications de la vision sans tête. Harding décrit au début de ce livre le moment où il découvrit qui il était vraiment. Il dit qu'il marchait dans l'Himalaya. Mais si vous parliez avec lui il disait que, oui, il avait vu cela quand il marchait dans cet endroit, et qu'il avait joui de sa véritable nature remplie par ces montagnes majestueuses, mais que ce n'était pas vraiment la première fois – sauf que chaque fois que l'on voit dans sa vraie nature, c'est toujours la première fois ! C'était une manière populaire de partager sa vision. Voici cette description de son éveil dans *Vivre sans tête* :

« Le plus beau jour de ma vie – ma renaissance, pour ainsi dire – fut quand je m'aperçus que je n'avais pas de tête. Cette affirmation n'est pas une ruse de littérateur, une façon de faire de l'esprit conçue pour éveiller l'intérêt à n'importe quel prix. Je veux dire cela très sérieusement : je n'ai pas de tête.

C'était il y a dix-huit ans, quand j'avais trente-trois ans, que j'en fis la découverte. Bien qu'elle ne fût certainement pas sortie de nulle part, elle s'était produite en réponse à une investigation urgente ; j'avais, pendant plusieurs mois, été absorbé par la question : qui suis-je ? Le fait que cela me soit arrivé en marchant dans l'Himalaya à l'époque a probablement peu de choses à voir avec cela, bien que l'on dise que dans cet endroit des états inhabituels de l'esprit se produisent plus facilement. Quoi qu'il en soit, une journée très claire, une perspective sur la chaîne de montagnes où je me tenais, au-dessus de vallées embrumées de bleu s'étendant vers la chaîne de montagnes la plus élevée du monde avec le Kangchenjunga et l'Everest qui ne se distinguaient pas parmi les pics neigeux, composaient un cadre digne de la plus grandiose des visions.

Ce qui m'arriva en réalité fut quelque chose d'absurdement simple et pas du tout spectaculaire : je m'arrêtai de penser. Une sorte de torpeur et de mollesse alerte, bizarre et tranquille, survint en moi. La raison, l'imagination et tout le bavardage mental s'effacèrent. Pour une fois, les mots me manquèrent réellement. Le passé et le futur avaient disparu. J'oubliai qui et ce que j'étais, mon nom, mes caractéristiques humaines et animales, tout ce qui pouvait être qualifié de mien. C'est comme si j'étais né à cet instant-là, complètement nouveau, sans esprit, vierge de tout souvenir. Il n'existait que le Maintenant, ce moment présent et ce qui était clairement donné dedans. Regarder suffisait. Et ce que je voyais, c'était des pantalons kaki se terminant vers le bas par une paire de chaussures brunes, des manches kaki finissant de chaque côté par une paire de mains roses, et une chemise kaki se terminant vers le haut par – absolument rien ! Et certainement pas une tête.

C'est instantanément que je notai que ce rien, ce trou où une tête aurait dû être, n'était pas une vacuité ordinaire, n'était pas un simple rien. Au contraire, elle était très occupée. C'était une grande vacuité largement remplie, un rien qui trouvait de la place pour tout – un espace pour l'herbe, les arbres, les collines distantes et ombreuses, et loin au-dessus d'elles les pics neigeux comme une rangée de nuages anguleux parcourant le ciel bleu. J'avais perdu une tête et gagné un monde.

L'ensemble était, tout à fait littéralement, à couper le souffle. Il me sembla arrêter de respirer, complètement absorbé dans le Donné. Il y avait ici cette superbe scène, en train de chatoyer brillamment dans l'air clair, seule et sans support, mystérieusement suspendue dans le vide, et (c'était là le vrai miracle, la merveille et le délice) complètement dépourvue d'un « moi », non ternie par un observateur quelconque.

Sa présence totale était mon absence totale, corps et âme. Plus léger que l'air, plus clair que le verre, complètement détaché de moi-même, je n'étais nulle part.

Cependant, en dépit de la qualité magique et mystérieuse de cette vision, ce n'était pas un rêve, pas une révélation ésotérique. C'était tout à fait l'inverse : elle me paraissait être comme un éveil soudain du sommeil de la vie ordinaire, une extinction du rêve. C'était une réalité lumineuse d'elle-même qui, d'un coup, avait entièrement balayé l'esprit qui obscurcissait tout. C'était la révélation, enfin, du parfaitement évident. Ce fut un moment lucide dans une histoire de vie confuse. Ce fut une cessation de l'ignorance de quelque chose que (depuis mon enfance en tout cas) j'avais été trop affairé ou trop malin pour voir. C'était une attention nue et sans réserve à ce qui pendant tout ce temps m'avait confronté – mon absence de visage définitive. En bref, tout cela était parfaitement simple, évident et direct, sans référence à quelque chose au-delà de l'expérience elle-même, uniquement une paix et une joie tranquille, et la sensation d'avoir laissé tomber un fardeau intolérable. » (4)

Bien sûr, ce que Harding fit alors fut de se charger du fardeau d'en présenter une explication enthousiaste – en utilisant une énorme quantité de pensées et de mots, en soulevant des questions innombrables et en réalisant des connexions avec presque tout ce qui existait sous le soleil ! Mais il était bien conscient des limitations des mots et des systèmes philosophiques. Son paragraphe final dans l'épilogue à la version Faber de *La Hiérarchie* décrit des limitations de ce genre.

« Si Son Être, que l'on me permet de partager, ne m'abaisse pas définitivement – en rendant cette enquête absurde, quoique ce soit une absurdité nécessaire – que restera-t-il qui soit digne de ma vénération étonnée ? En fait, ma découverte la plus subtile et la plus saisissante est que, comme toutes mes racines sont dans l'Indécouvrable, je suis aussi indécouvrable : je ne souffre pas l'inspection et ne peux pas faire de moi-même une tête ou une queue. La connaissance de soi est la mèche légèrement fumante qui reste après que la lumière de la merveille se soit éteinte. Dès que l'univers devient crédible, dès que je suppose sérieusement que je connais une chose ou deux à propos de moi-même, alors je replonge dans la stupeur du demi-mort. On ne trouve pas non plus de consolation à s'échapper de l'étonnement pour revenir à la pensée – l'émerveillement et l'amour inspirent de vastes systèmes souterrains en lesquels on se protège de l'émerveillement et de l'amour ; mais ceux qui, manquant d'enthousiasme pour les constructions, se tiennent au-dessus du sol, sont exposés à l'atmosphère divine et propres à ressentir Son souffle sur leurs visages. Si ce livre étouffait la très faible flamme de l'admiration, de la conscience directe, en moi-même ou en quelqu'un d'autre, alors il aurait mieux valu ne jamais l'avoir écrit. » (5)

Depuis les années 60, Harding a développé des expérimentations. Ce sont de simples tests, des explorations de ce que, et de qui, vous êtes dans votre propre expérience présente. Elles impliquent le fait de mettre de côté pour un moment ce que d'autres font de vous et de regarder par vous-même. Les expérimentations vous conduisent chez vous à l'expérience propre de vous-même, au présent. Je crois qu'elles sont une percée qui met à la disposition de beaucoup de gens, d'une manière scientifiquement valide, ce que les mystiques ont célébré pendant des siècles. Harding, en dehors du fait d'écrire, voyage dans le monde en donnant des ateliers qui utilisent ces expérimentations. L'objectif de tels ateliers est le réveil de qui nous sommes au centre par contraste avec ce que nous apparaissions être aux autres (à n'importe quelle distance). Il y a des douzaines d'expérimentations, mais ici, pour donner une certaine idée de leur nature et l'exposer très brièvement et simplement, j'en donne quatre :

Voir. Pointez d'abord vos pieds du doigt, ensuite vos jambes, ensuite votre torse, en notant que vous êtes en train de pointer des choses. Maintenant, pointez vers votre « visage ». En laissant tomber la mémoire et l'imagination, êtes-vous maintenant en train de pointer vraiment vers quelque chose, sans parler d'un visage ? N'êtes-vous pas un espace pour les visages d'autres gens, et également du vôtre dans le miroir, à certains moments ?

Les yeux fermés. Fermez vos yeux, laissez tomber la mémoire et l'imagination et remarquez si vous avez des limites quelconques maintenant, si vous êtes dans une sorte de boîte ou de corps. Ne ressemblez-vous pas davantage à un espace – un espace pour des sensations, des pensées et des sentiments qui passent, un silence pour des sons ; simplement une capacité pour tout ce dont vous faites l'expérience ?

Pensées et sentiments. Pouvez-vous découvrir des pensées et des sentiments qui ne changent pas et qui n'appartiennent pas au monde objectif ? Y a-t-il quelque chose de central et qui ne change pas sauf votre Conscience, ce sentiment d'Être, ce Je Suis ?

Mouvement. Mettez-vous debout, pointez vers votre centre, votre « absence de visage », et tournez autour de ce point. Êtes-vous en train de bouger – ou est-ce que c'est la pièce qui bouge dans votre tranquillité centrale ? Que vous soyez en train de marcher, de conduire, de voler, vous-êtes vous jamais déplacé d'un centimètre ? N'est-ce pas la campagne qui se précipite derrière la fenêtre de la voiture plutôt que vous qui traversez la campagne ? Quelle différence la conscience de ceci pourrait entraîner dans votre vie active ?

La vie de Harding et son travail marient la science et la religion. Harding a toujours été un homme profondément religieux et spirituel. C'est dans ses gènes, dans sa famille. Le christianisme a eu un impact profond sur lui quand il était garçon.

Cependant, en un sens, c'est la science qui l'a conduit à Dieu.

Les preuves données par les sens sont la lumière première qui le guide, et non des croyances dont il aurait hérité. La science moderne a émergé vers la fin du Moyen Âge en partie en tant que réaction à la pensée spéculative des scolastiques qui, à ce que dit la légende, débattirent une fois sur la manière dont un groupe d'anges pourrait danser sur la pointe d'une aiguille. Ils ne faisaient pas assez confiance à leurs sens pour regarder – les Écritures étaient leur autorité. Il a fallu Galilée et d'autres scientifiques pour remettre en question les dogmes de l'Église en conduisant des expériences. Si vous voulez savoir si une grosse pierre tombe à une vitesse différente d'une petite, laissez-les tomber toutes les deux de la Tour de Pise en même temps et regardez ! C'est cela l'esprit de la science moderne en action – faire confiance à ses sens. Ne faites pas que spéculer, expérimentez. Ne faites pas que penser, regardez. Dans sa recherche de la connaissance, la science observe les choses, pelant les choses niveau après niveau à mesure qu'elle regarde toujours plus près, remettant les choses ensemble à mesure qu'elle se retire à des points de vue plus distants.

Harding s'est joint à cette quête scientifique basée sur les sens pour connaître le monde. Mais il a fait quelque chose de plus que ce que la science était en train de faire – il y a inclus le fait de regarder directement vers ce morceau du monde qui était lui-même, non plus de l'extérieur, mais de l'intérieur. Il a pris sa propre vision subjective de lui-même au sérieux. Ce ne fut pas une pensée latérale, mais un regard vertical. Il a tourné la flèche de son attention de 180° partant de l'observation des choses et de leurs relations là-bas, à distance, pour aller vers l'observation de lui-même à une distance zéro. Il a sauté de lui-même en tant qu'objet à lui-même en tant que sujet. Appliquant la méthode de la science à lui-même, au centre, il a découvert qu'il était vide de toutes choses,

vide de matière, vide d'esprit – cependant ce vide était conscient, et rempli à ras bord de tout. Pour d'autres, il était un système d'apparences comportant de nombreux niveaux entourant un mystère inaccessible, mais pour lui-même il était ce mystère-là, cette racine invisible à partir de laquelle l'univers se déploie. Et ce mystère central n'était pas caché. C'était – c'est – largement ouvert à l'inspection. L'observation scientifique a mené Harding à la Vision Béatifique de la religion, au cœur de la matière qui est l'esprit, la conscience, Dieu...

Ainsi Harding a découvert un univers très différent de notre version conforme au « bon sens ». Cette dernière influencée par la description de la réalité que faisait Newton comme étant des objets agissant sur d'autres objets, n'accorde que peu de place, et même pas du tout, à la conscience ou à la subjectivité. C'est un cosmos sans centre et largement mort avec des poussières de conscience ici et là (en réalité impossibles à détecter quand on en fait l'enquête). Harding se trouvait maintenant lui-même en train d'observer le monde tel qu'il se présente réellement (à n'importe quel observateur, n'importe où) – organisé autour de la conscience en niveaux semblables aux pelures d'un oignon. Faisant écho au cosmos préscientifique et médiéval de Dante avec ses « sphères », ou au cosmos élisabéthain avec sa « chaîne de l'être », le cosmos scientifique qui se révéla à Harding était organisé de manière hiérarchique – plus un niveau est loin du centre plus son statut est élevé. En regardant vers le bas, Harding vit son corps (sans tête) émerger de cette conscience centrale. En regardant vers l'extérieur, il vit des gens, des maisons, le reste de la scène humaine. En regardant vers le haut, il vit les corps planétaires, solaires et galactiques. Et si cette idée d'un centre impliquait un point, l'inspection révélait que cette conscience centrale était partout, remplissant de vie chaque niveau de l'univers.

Nous avons ici une contribution considérable à la nouvelle cosmologie qui est en train d'émerger sur cette planète à mesure que nous allons vers le prochain millénaire. Cette cosmologie émergente est enracinée dans l'évidence de nos sens, qui est aussi la racine de la science. Cependant, notre vision en développement de qui nous sommes n'a pas besoin de rejeter la tradition à tout prix. Cette nouvelle vision est simplement un geste contemporain qui nous permet de donner un sens au monde, étant donné ce que nous en connaissons, tout comme nos ancêtres fabriquaient leur propre sens de l'univers du mieux qu'ils le pouvaient. Nous espérons que la publication de cette version originelle de *La Hiérarchie du Ciel et de la Terre* aidera à la naissance et à l'émergence d'une manière fraîche d'apprécier qui et où nous sommes.

Références

- 1 D.E. Harding, *The Hierarchy of Heaven & Earth*, University Presses of Florida, Gainesville, 1979
- 2 C.S. Lewis, Letter to D.E. Harding, 1951
- 3 D.E. Harding, *On Having No Head*, Arkana, (Penguin) London, 1986
- 4 D.E. Harding, *On Having No Head*, Arkana, (Penguin) London, 1986
- 5 D.E. Harding, *The Hierarchy of Heaven & Earth*, University Presses of Florida, Gainesville, 1979

Livres, etc. écrits par D. E. Harding et publiés par The Shollond Trust.

The Hierarchy of Heaven and Earth, A new diagram of man in the universe (condensed version.)

On Having No Head, Zen and the rediscovery of the obvious.

Religions of the World, A handbook for the open-minded.

The Science of the 1st Person, Its principles, practice and potential.

The Little Book of Life and Death.

Head Off Stress, Beyond the bottom line.

The Trial of the Man Who Said he was God.

The Spectre in the Lake.

Look For Yourself, The science and art of self-realisation.

To Be and Not To Be, That is the Answer.

Toolkit for Discovering Who You Are.

DVD et CD publiés par The Shollond Trust.

DVD

On Having No Head, Seeing one's original nature.

Lecture and workshop in Melbourne, Australia.

Interview with Douglas Harding – His Life and Philosophy.

Headless Way workshop, Sweden 1992.

CD

Lecture and workshop in Melbourne, Australia

DVD apparenté

Who Are We Really? An experimental approach. Richard Lang.

CD apparenté

Discovering Your True Self, Practical experiments for seeing who you really are. Richard Lang.

Voyez aussi :

Face to No-face, edited by David Lang, publié par Inner Directions.

Open to the Source, edited by Richard Lang, publié par Inner Directions.

The Light That I Am by Amberchele, publié par Non-Duality Press.

Stepping Into Brilliant Air. (Poésie) Colin Oliver. The Shollond Trust.

High River. (Poésie) Colin Oliver

Pratiquement tous les livres de Douglas Harding ont été édités en français au Courrier du Livre, aux Editions Albin Michel, Almora, Accarias-L'Originel, Dervy, aux Editions du Relié.

PREFACE

L'écriture de ce livre a commencé il y a quelques années, en vue de répondre à une demande générale et à un besoin personnel – besoin de rassembler des informations alors qu'il en était encore temps et besoin de définir combien et combien peu je connaissais de choses sur moi-même et sur l'univers dans lequel, d'une façon ou d'une autre, j'étais arrivé. Il me semblait dommage de mourir avant d'avoir eu le temps d'être étonné d'être vivant, ou fort curieux de connaître le sens de la vie humaine – si toutefois cette vie avait un sens. Bien que ce livre ait grandi bien au-delà de mes espérances premières, un travail est encore nécessaire pour pouvoir répondre à la question : Qui suis-je ? « Quel que soit le mystère humain, il se peut que je sois lui. » +

Qu'est-ce que l'homme ? C'est l'énigme que chacun – ayant accepté toute aide extérieure disponible et utilisable – doit résoudre selon sa propre approche. Ma solution (si je puis l'appeler ainsi) ne sera pas universelle, elle sera une incitation plutôt qu'un guide strict. Je ne propose en aucun cas un système autosuffisant ou bien rodé, mais une ébauche de programme philosophique. La condition humaine est un sujet déconcertant et inépuisable, sur lequel je ne souhaite pas dogmatiser. Alors je peux dire avec Thoreau : « Je n'aurais pas eu à tant parler de moi s'il avait existé quelqu'un d'autre que je connaisse aussi bien. » × Je dois admettre que je suis de plus en plus un étranger pour moi-même. Des deux sortes d'hommes – ceux qui refusent le conseil Connais-toi, toi-même et ceux qui pensent avoir suivi ce conseil – les seconds sont peut-être les moins sages. La connaissance qui n'est pas contrecarrée par la connaissance de l'ignorance est un vrai handicap.

Il s'agit ici d'un livre de philosophie, mais afin de lever tout malentendu je dois préciser dès maintenant que le terme philosophie tel que je l'utilise a une signification qui n'est pas toujours acceptée aujourd'hui. Premièrement, j'évite autant que possible l'emploi de concepts métaphysiques car, éloignés du concret de la nature, ils se perdent dans un flou verbal. La philosophie a été définie comme une somme de savoirs scientifiques ou comme une tentative d'unification des sciences. + Mon intention n'est pas si ambitieuse, mais vise à suggérer des orientations sur lesquelles les acquis majeurs des différentes sciences pourraient un jour se synthétiser en une Science. Deuxièmement, ce livre est une œuvre expérimentale, pratique. De nombreux philosophes, et parmi les plus grands, ont posé que la philosophie est bien plus que penser sur des thèmes importants : elle intègre et nécessite des actions concrètes. Je me dois d'être clair à ce sujet. Troisièmement, ce livre est spéculatif, je souhaite nettement l'affirmer. Bien que je sois d'accord sur le fond avec Samuel Alexander pour dire que « la vérité du réel est liée fondamentalement à la nature » °, je n'ose affirmer que tous mes ballons d'essai sont des ballons captifs ; certains d'entre eux voyagent dans le bleu du ciel. Mais n'est-ce pas de la vue du dessus, de la perspective la plus vaste, dont nous avons justement besoin pour nous situer nous mêmes dans l'univers ? En cet instant nous ne savons pas où nous sommes, mais il

+ Christopher Fry, Venus Observed. III, et *supra* dans le même texte : « Qu'est l'homme dans le monde ? Parlant pour moi-même, je suis précisément cette question : J'existe pour savoir que j'existe. Interrogativement. »

× Walden, 'Economy'.

« L'ancienne description du philosophe, une personne qui tente de « concevoir la vie clairement et dans son ensemble » n'est plus au goût du jour. Mais elle a sans doute le grand mérite d'être en accord avec l'étymologie, avec le langage verbal courant, et avec une tradition de 2500 ans. » Professeur C.A. Campbell. Philosophy. Avril 1950.

+ Par exemple, de Paulsen : Introduction to Philosophy. p 33.

La philosophie est capable d'avancer, remarque William James, comme si les réelles spécificités du monde n'étaient pas pertinentes. « Mais elles ne peuvent être non pertinentes; et la philosophie du futur devra imiter les sciences en leur empruntant, et de plus en plus minutieusement. » A Pluralistic Universe, p. 331.

° Space, Time and Deity, i . p. 204.

Cf. A. J. Ayer Language, Truth and Logic p. 152 : « Si la science peut être jugée aveugle sans la philosophie, il est aussi vrai que la philosophie sans la science est virtuellement vide. »

† « Les humains ne se préoccupent pas de la marche de l'univers, ils sont bien trop occupés par leurs affaires. Ils connaissent évidemment leur position sur la carte... mais dans l'univers ils sont complètement perdus. » L. P. Jacks, The Legends of Smokeover, p. 14.

est clair que nous ne sommes pas chez nous. † La philosophie a échoué. Il y a un passage percutant dans les Écrits de Kierkegaard : « La relation de la plupart des penseurs avec leurs propres systèmes philosophiques est comparable à la situation d'un homme qui aurait fait construire un magnifique château et qui vivrait dans une modeste cabane. » Ce dont nous avons réellement besoin n'est ni un château ni une cabane, mais une place dans l'univers – quelque chose à mi-chemin entre une mesure et un parloir d'entrée tout aussi inhabitable, quelque chose qui n'est ni le taudis cosmique du sceptique, ni les constructions régulières (mais insubstantielles et exposées aux courants d'air) du métaphysicien en fauteuil. Je crois que nous sommes désespérés par manque d'une image du monde où nos propres vies rempliraient un coin visible – une image assez riche en couleurs et généreuse en détails pour faire flamber l'imagination, tout en respectant cette conformité à la science, que tout intellect robuste demande, comportant une description claire de l'unité cosmique et de son objectif qui seule satisfera le cœur. Ce livre est la caricature brute d'un tel tableau.

Venons-en à la présentation. Je ne connais aucune raison pour laquelle des livres sérieux sur des sujets philosophiques ne devraient pas être aussi faciles à lire que leur thème le leur permet. + En conséquence, j'ai essayé d'écrire en termes que le non-spécialiste éduqué pourra suivre, car j'ai facilité la compréhension du texte par de nombreux diagrammes, en utilisant ceux-ci dans ce qui, je crois, équivaut à une nouvelle manière. En réalité, il n'y a pas de doute que l'intelligibilité du livre dépendra davantage des sympathies et des antipathies du lecteur que d'un quelconque autre facteur. Pour certains, la méthode graphique est plus un empêchement qu'une aide – mais, dans l'intérêt de tels lecteurs, le texte a été écrit de sorte que (en dehors de quelques exceptions insignifiantes) il puisse être lu sans référence aux diagrammes ; pour d'autres, les diagrammes pourront peut-être se révéler aussi utiles à la lecture du livre qu'ils l'ont été pour moi dans son écriture ; pour quelques-uns ils suggéreront peut-être un nouveau champ de recherches. Il y a un appendice sur ce sujet.

La raison pour laquelle il y a des dialogues – entre mon moi de bon sens ou irréfléchi (' B ') et mon moi philosophique (' P ') – éparpillés dans ces pages, c'est que la pensée tombe naturellement dans une forme de ce genre. La pensée, comme Platon l'a observé, est un dialogue de l'âme avec elle-même. × Et, au cours de cette causerie intérieure, B quoique souvent rabaissé par P, n'est jamais rabaissé pour de bon, mais se retrouve à jouer à nouveau et de plus en plus un rôle indispensable. Laissez-moi dire ici, une fois pour toutes, qu'aucun homme et encore moins un philosophe, ne peut se permettre de se déposséder de ce côté de lui-même désespérément indifférent à la philosophie.

Une indication à propos de la lecture de ce livre : je dois avertir les lecteurs de ne pas picorer ici et là. La collecte d'échantillons ne peut qu'égarer, parce que le plan de cette œuvre est grosso modo dialectique. Les découvertes des chapitres précédents sont modifiées par après et les derniers chapitres ont besoin de l'appui des précédents s'ils doivent être compris. On doit en lire la totalité. ° Il y aura de nombreuses choses qui amèneront le lecteur à s'arrêter, mais, comme Spinoza, « je le prie

Ce n'est pas tant ce que nous disons explicitement à propos de l'univers, que ce que nous prenons pour acquis, qui est significatif. Par exemple, Sir Arthur Keith, esquissant la (très nécessaire) distinction entre le comportement des nations et le comportement des individus qui les composent, dit que tandis que les derniers sont gouvernés par le code 'éthique', les premiers sont gouvernés par le code 'cosmique', c'est-à-dire par le code de la force brute et de l'égoïsme subhumain. Essays on Human Evolution, XXIV, XXV. Notez l'hypothèse quant à la nature du cosmos (je dois ajouter que l'antithèse entre le 'cosmique' et l' 'éthique' est tirée de T. H. Huxley.)

+ Un nouveau standard de la simple écriture philosophique, loin d'être superficiel, a été établi dans le Freedom in the Modern World de John MacMurray. Le professeur MacMurray s'était aperçu, à son grand étonnement, que l'effort qu'il faisait pour éviter la terminologie spécialisée des philosophes était philosophiquement gratifiant, car cela l'obligeait à réfléchir à beaucoup de choses qu'il avait prises pour acquises. Il fut « forcé, non à la superficialité, mais à une plus profonde réalisation de sa propre raison d'être ». Dans une certaine mesure, cela a été ma propre expérience, bien que je ne puisse dire que je me sois approché de la lucidité de MacMurray.

× Ce que dit Yeats (Essays, p. 492) de la poésie – que nous la produisons par querelle avec nous-mêmes – est assurément vrai de la philosophie. « Car l'homme », dit Pascal « tient une conversation intérieure seul avec son moi, qu'il lui incombe de bien régler. » (Pensées, 535). R. G. Collingwood a insisté sur le fait que la véritable unité de pensée n'est pas une proposition, mais une question qui a une réponse. Le Socrate en nous est primordial. Voyez l'Autobiography, V, de Collingwood.

Louis MacNeice nous dit
« qu'un monologue
est la mort du langage et qu'un lion seul
est moins lui-même, moins vivant, qu'un
chien avec un autre chien. »

° Le lecteur en général, le lecteur ordinaire, est cependant conseillé d'omettre les appendices aux chapitres lors de sa première lecture. Ces appendices ne sont pas spécialement techniques ni difficiles, mais se soucient davantage des questions de détail.

de procéder en douceur avec moi et de ne former aucun jugement concernant les choses jusqu'à ce qu'il ait tout lu. » *

Même ainsi, il y a un type d'esprit hautement cultivé pour qui une grande partie de ce que je dois dire restera sans signification. Je connais la valeur d'une mentalité qui n'a que faire de la spéculation, car c'est à l'ascète intellectuel, avec la patiente attention qu'il porte aux détails et à son refus d'avancer plus d'un centimètre à la fois au-delà de l'évidence, que je dois nombre des données sur lesquelles sont basées les constructions qu'il condamnerait, au mieux, comme prématurées. Tout ce que je peux lui suggérer est que nos attitudes sont complémentaires, et qu'il y a un besoin aussi profond et aussi pratique pour des structures à grande échelle de la pensée que pour leurs matériaux de construction. Qu'il m'autorise cette fonction comme je lui permets d'exercer la sienne. Il serait de peu d'usage de souligner que j'y ai échoué. Je sais déjà cela. Il y a une demande de propositions constructives. Comme le fait remarquer le sage chinois : « L'homme qui critique les autres doit avoir une autre solution à proposer. Critiquer sans alternative revient à utiliser le feu pour éteindre le feu. » +

Il y a un autre type de lecteur pour qui la majeure partie de ce que je vais dire sera bien trop acceptable. Je me réfère à celui qui fait preuve de paresse intellectuelle et d'enthousiasme intellectuel indiscipliné, à celui qui fait du prosélytisme et qui, mal préparé pour l'étude laborieuse de faits incontournables pour atteindre le but de son désir, essaye de l'atteindre d'un seul bond. Mais, en fait, l'avance rapide ne mène nulle part, et rien de valable n'est atteint sans travail méticuleux, patience et humilité. Que l'investigation sur l'homme et l'univers (sans lui, l'homme n'est pas lui-même) se fasse, mais qu'elle se fasse à l'aide d'hypothèses éclairées, non fantaisistes. La mise en garde d'Héraclite que « les hommes qui aiment la sagesse doivent en fait connaître maintes choses et parfaitement » × est plus essentielle aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. Le Dr F. Sherwood Taylor ne sous-estime ni l'ampleur ni l'urgence de la tâche lorsqu'il écrit : « Le seul espoir pour le monde est l'incorporation des perspectives religieuses, philosophiques et scientifiques dans une compréhension unique et complète, et je soutiens que cette incorporation n'a pas été accomplie et que cet accomplissement est la plus immédiate et urgente des tâches pour ceux qui veulent le bien de l'humanité. » ° Une synthèse s'impose. La jungle scientifique a besoin d'être apprivoisée par le penseur et le saint ; d'un autre côté, la philosophie peut trouver dans la luxuriante avancée de la science moderne la nourriture nécessaire pour grandir davantage, alors que la religion peut y trouver le purgatif et le tonique dont elle a bien besoin. Le Dr Inge nous a dit que la tâche du siècle était de spiritualiser la science ; * j'ajouterais qu'elle est aussi d'intellectualiser la religion. Ces deux tâches sont l'occasion pour la philosophie d'une grande opportunité et d'une grande responsabilité. Les pages suivantes sont une tentative de me débarrasser de ma part de responsabilité. +

Pour terminer, permettez-moi d'insister sur le fait que je ne dispose d'aucun stock de médicaments brevetés ou de dispositifs pour économiser le travail. Je ne peux offrir aucune solution miracle, pas de raccourcis pour la béatitude, pas de philosophie sans larmes, pas de nouvel évangile. Tout

* Ethics, II. xi.

° Je ne dis pas avec Schweitzer que « L'objet de toute philosophie est de nous faire comprendre, en tant qu'êtres pensants, la manière dont nous devons nous placer dans une relation intérieure et intelligente avec l'univers. » (Goethe, p. 32) ; mais que cela est au moins la moitié de l'objet de la philosophie et implique une investigation de la nature de l'univers et de la place qu'y tient l'homme.

+ Mo Tzu Book, XVI.

× Burnet, Early Greek Philosophy, p.137.

° 'The Scientific World-Outlook' en Philosophy, Nov. 1947, p. 207.

* Christian Mysticism (1899) p. 322

+ « Car la philosophie doit maintenant nous rendre, par un acte d'imagination transcendante, la forme et le dessin du monde extérieur – le monde qu'elle a, à travers une ère d'analyse, progressivement volé à nos âmes et dont elle les a appauvries ; et cette tâche nécessite un mélange de réalisme et de sentiment religieux – . » Arland Ussher, The Listener, Sept. 11th, 1947.

Cf. Mgr Ronald Knox : « Notre âge a besoin d'un grand philosophe ; celui qui pourra trouver son chemin, pas à pas, au travers du labyrinthe complexe de raisonnements dans lequel les scientifiques ont été conduits... ; celui qui pourra garder l'esprit et, en même temps, s'ouvrir aux implications métaphysiques de tout ce qu'il apprend, et, pour finir, fera la synthèse de toutes nos connaissances. Il devra être capable de regarder à travers le télescope, à travers le microscope, avec un esprit non-séparé de la grande Source de tout être qui est notre Commencement et notre Fin. » God and the Atom, p. 98.

ce que je peux promettre, ce sont d'anciens enseignements actualisés – des enseignements qui sont difficiles uniquement parce qu'ils sont simples et doivent être vécus pour être compris – associés à quelques vieilles recettes pour l'espoir et la confiance. Le simple tape-à-l'œil est aussi inutile que le simplement traditionnel. Nous devons proposer de nouvelles idées et revenir aux anciennes ; nous devons nous pencher sur les faits scientifiques et nous éveiller à ceux de la religion. Un progrès authentique n'est pas une avancée à sens unique du présent vers le futur, mais une expansion symétrique du présent vers le passé et le futur, de sorte que le temps soit en un certain sens transcédé. D. H. Lawrence a sûrement raison quand il dit : « Chaque nouveau et profond mouvement se retourne avec force sur le passé par une voie de conscience plus ancienne, à demi-oubliée. » φ

NOTE SUR LA RELATION DE CETTE INVESTIGATION AVEC LA MÉTAPHYSIQUE, LA SCIENCE ET LE POSITIVISME LOGIQUE *

Quelle est la tâche du philosophe moderne ? Le positivisme logique ° s'étant démis d'une de ses fonctions traditionnelles, celle de penser l'absurdité métaphysique, et d'une autre, celle de son empiètement injustifié sur le royaume de la science, il ne lui reste qu'une minuscule fraction de son travail. Le professeur Ayer écrit : « Les propositions de la philosophie ne sont pas factuelles, mais plutôt de caractère linguistique – c'est-à-dire qu'elles ne décrivent pas le comportement d'objets physiques, ni même mentaux ; elles expriment des définitions, ou des conséquences formelles de définitions. En conséquence, nous pouvons dire que la philosophie est un département de la logique. » + Et la vision que la philosophie est une sorte de connaissance spéculative existant à côté des sciences particulières est tout à fait erronée. « Ceux qui font cette supposition chérissent la croyance qu'il y a des choses dans le monde qui sont des objets possibles de la connaissance spéculative et qui se trouvent encore au-delà de la portée de la science empirique. Mais cette croyance est une illusion. Il n'y a aucun domaine d'expérience qui ne puisse pas, en principe, être ramené à une certaine forme de loi scientifique, et aucun type de connaissance spéculative concernant le monde qui soit, en principe, au-delà du pouvoir de la science. » ×

Maintenant je ne veux pas remettre en cause l'utilité de la plus grande partie de la critique que font les positivistes logiques des structures de pensée métaphysiques, ni de leurs efforts pour démolir et supprimer les inepties. † Et on ne peut pas non plus, en vérité, nier à M. Ayer le droit de définir la philosophie comme un département de la logique. Néanmoins cette définition me semble s'écarter sans nécessité de l'usage. De plus, elle laisse dans l'anonymat cette petite classe, mais qui n'est pas de trop, de personnes qui ne sont ni des scientifiques, ni des métaphysiciens ni des logiciens, mais qui désirent prendre comme sujet de recherche les principales découvertes des sciences particulières et, passant au-delà de toutes les barrières séparant leurs départements, trouver le schéma le plus vaste. Les positivistes logiques répondraient (je suppose)

φ Apocalypse, p. 56.

* Je suggère que le lecteur courant omette cette note, à la première lecture.

° Voyez, par exemple, Ludwig Wittgenstein, Tractatus Logico-philosophicus (« L'objet de la philosophie est la clarification logique des pensées. »), Bertrand Russell, Our Knowledge of the External World, II ; A. J. Ayer, Language, Truth and Logic. La littérature périodique la plus récente est énorme.

+ *Op. cit.*, p. 57

× A. J. Ayer, *op. cit.*, p. 48.

† Bien que je reste proche autant que je le peux des données empiriques dans ce livre, je ne peux pas complètement éviter des questions « métaphysiques ». Car je crois (1) que toute discussion sérieuse fait des hypothèses sur les questions ultimes, ces hypothèses étant les mieux admises ; (2) que bien que les aspects les plus et les moins complets de l'univers soient mystérieux, les aspects intermédiaires et familiers fournissent bien des courbes qui peuvent être extrapolées à leurs deux extrémités pour fournir des hypothèses raisonnables ; (3) que de telles hypothèses peuvent être vérifiées empiriquement quand le poète et l'adorateur viennent à l'aide du penseur et particulièrement quand tous les trois sont unis dans la mystique. C'est du pur dogmatisme que de dire que l'intellect analytique est le seul instrument pour obtenir la vérité et que personne ne peut apprendre à utiliser d'autres instruments.

C. D. Broad (Philosophy, Octobre. 1949, pp. 292-3) souligne que, « si nous pouvons juger de ce qu'est la philosophie par ce que les grands philosophes ont fait », alors cela implique Synopsis – « la vision d'ensemble délibérée d'aspects de l'expérience humaine qui, pour une raison ou une autre, sont généralement séparés par l'homme normal et même par le scientifique professionnel ou l'érudit. »

que, dans la mesure où cette tâche d'intégration n'est ni une question de métaphysique (c'est-à-dire d'une sorte particulière d'absurdité) ni une question d'analyse logique (c'est-à-dire de philosophie propre), c'est la tâche de la science, en laquelle le philosophe n'a pas à s'ingérer. Idéalement, peut-être, la situation se présente ainsi : T. H. Huxley définissait la science comme « toute connaissance qui repose sur la preuve et le raisonnement » et le Dr Alex Hill allait même jusqu'à dire que « toute connaissance intelligente est de la science ». Mais je pense qu'il est clair, premièrement, que la science montre peu de signes qu'elle entreprend ce travail d'autointégration ; deuxièmement, que le scientifique individuel, en raison de sa spécialisation inévitable et nécessaire, n'est pas l'homme le mieux placé pour effectuer ce travail ; troisièmement, que la méthode de travail de cette investigation ne peut pas encore (si elle le devient jamais) être exacte ou « scientifique », mais qu'elle doit être erratique, spéculative et provisoire ; quatrièmement, que le projet en vaut tout de même la peine et est même important. De ce fait, je dis que, jusqu'à ce qu'arrive le temps où la science puisse reprendre cette tâche (en supposant qu'un tel temps puisse arriver), il existe un besoin pour une philosophie plus ou moins non métaphysique dont les propositions sont factuelles plutôt que linguistiques. Comme nous manquons d'une telle philosophie, nous sommes submergés par de vastes masses d'informations non coordonnées à propos de l'univers et de nous-mêmes. Pour de nombreuses personnes, cet état de choses est intolérable intellectuellement et esthétiquement.

On peut y répondre, bien sûr, qu'actuellement il n'y a pas de travail pour la sorte de philosophie que je propose, ou que ce travail, bien que désirable, est trop difficile à entreprendre avec succès. Le présent livre est ma réponse à ces objections. Quoique je ne puisse attendre de chaque lecteur qu'il soit d'accord avec ce que je dis, en détail, je prétends montrer (1) que de nouvelles propositions importantes à propos de l'univers (affirmations qui ne sont ni des non-sens d'une part, ni des tautologies d'autre part ; qui ne sont limitées à aucune science particulière mais qui ont néanmoins une base empirique) sont sur le point de paraître ; (2) que certaines de ces propositions sont susceptibles de suggérer des lignes de recherche nouvelles et productives dans les sciences particulières ; (3) qu'une telle hybridation des sciences existantes est susceptible de mener à la naissance d'une ou de plusieurs nouvelles sciences. Laissez-moi proposer un exemple. Dans les pages suivantes je montre qu'il existe, au-delà des unités physiques, chimiques et biologiques qui sont notre fonds de commerce scientifique, plusieurs types d'objets qui sont concrets, des choses matérielles × offrant une abondance de preuves empiriques quant à leur nature. Le scientifique les ignore, car leur dimension temporelle les place au-delà des frontières de son champ de vision : le 'présent apparemment réel' qu'il leur accorde est trop bref pour les contenir. ° En d'autres termes, ils n'existent pas pour lui parce qu'il ne leur donne pas le temps d'exister : il détruit leur caractère essentiel en divisant leur temps. C'est ici, donc, qu'il y a un travail pour le philosophe – discerner et étudier les nombreux ordres d'unités physiques (ou plutôt psychophysiques) dont la seule disqualification est que leur 'temps minimum' (le temps dont elles ont besoin pour être elles-mêmes) est un peu plus

× J'accepte le dicton positiviste « que les choses matérielles sont réductibles au contenu des sciences » (dans la mesure où elles sont des choses matérielles). Voir Ayer, *Op. cit.* p. 69.

° Mon argument ici n'est pas que la science et le sens commun ne prennent pas du tout en compte les longues périodes temporelles – bien évidemment ils les reconnaissent – mais que, au-delà d'une certaine limite arbitraire, ils ignorent l'unité interne et la continuité de telles périodes, leur « durée » bergsonienne. Nous permettons aux ondes lumineuses, aux atomes, aux molécules et même aux hommes d'avoir ce temps minimum indivis, dont chacun a besoin pour tisser l'organisation qui le caractérise : mais de manière illogique nous nous arrêtons là. Et de larges aspects de l'univers nous échappent.

grand que ce que la science est pour l'instant prête à reconnaître. Dans ce cas au moins, les présentes limitations de la science et du bon sens exigent que la philosophie fasse précisément ce que le Professeur Ayer déclare qu'elle ne peut faire, à savoir, « procurer la connaissance d'une réalité qui transcende le monde de la science et le bon sens. » * Il est à espérer, en effet, que la science prenne finalement à son compte l'étude que la philosophie commence ainsi. En attendant, le philosophe doit faire de son mieux. Et, après tout, cette fonction – d'amener à la vie et d'élever les sciences qui sont dans leur état d'enfance – n'est rien d'autre que ce que les positivistes accordent en général à la philosophie. La seule erreur de Comte et de ses successeurs à cet égard est de supposer que la philosophie est maintenant vieille et stérile, et que la famille des sciences adultes ne peut avoir à présent que peu d'usage de sa mère. J'essaye de montrer que, au contraire, elle est toujours le chef de la famille (sans lequel les enfants sont ou bien des étrangers ou bien des sots) et elle est encore capable d'ajouter à leur nombre.

Je suggère qu'il n'y a pas un remède à la soi-disant stérilité de la philosophie, mais deux ; et que bien qu'ils semblent profondément opposés ils sont réellement complémentaires. Le premier est celui du positiviste, qui exige que le philosophe restreigne son champ à certains problèmes très limités (mais qui peuvent trouver une solution), problèmes qui sont à la frontière de la science. Le second est celui qui est défendu dans ce livre, à savoir que le philosophe doit élargir son champ jusqu'à ce qu'il inclue l'intégralité du territoire de la science, des arts et de la religion. + Les deux remèdes réduisent les prétentions de la philosophie – le premier par la méthode d'abstraction et d'exclusion, et le second par la méthode de concrétude et d'inclusion. Le premier ordonne au philosophe de se nier lui-même, le second lui demande un acte d'acceptation généreuse et tournée vers l'extérieur : et chacun a besoin de l'autre. C'est la présente affaire de la philosophie que de découvrir ce qu'elle peut espérer faire dans son domaine très restreint, et ce qu'elle peut espérer faire en tant qu'officier général de liaison entre tous les domaines de l'entreprise humaine.

La deuxième de ces tâches est confrontée à deux difficultés formidables – celles du langage et de la capacité humaine. (1) Mon but est toujours de recouper, d'imiter les processus d'un univers qui ne respecte pas les limites départementales, afin de mettre en rapport des régions de l'expérience humaine qui se sont de plus en plus isolées. ° Mais chaque région, justement en raison de son isolement et de ses besoins internes propres, a développé un langage et des habitudes de pensées propres : sa faune intellectuelle, pour ainsi dire, est australasienne. La conséquence en est que, à notre époque, un symposium composé de, disons, un physicien, un artiste, un philosophe, un psychologue et un théologien (pour ne pas en inclure d'autres), pourrait seulement commencer à avoir un sens si tous étaient d'accord pour parler dans la *lingua franca* commune de la vie de tous les jours en abandonnant ainsi d'innombrables subtilités professionnelles. En fait, nous sommes si départementalisés que même deux personnes de la même profession – deux psychologues ou deux philosophes – s'ils devaient appartenir à des écoles différentes se

* *Op. cit.*, p. 33.

Dans la *Logische Aufbau des Welt*, Carnap prétend qu'un discours sur n'importe quel sujet est réductible à un discours sur l'expérience des sens ; mais il a réalisé plus tard que cela n'a pas de sens de voir le discours en terme d'expérience des sens comme quelque chose de premier, et qu'il n'est pas toujours nécessaire de traduire des propositions sur les objets physiques par des propositions portant seulement sur des contenus sensibles. Wittgenstein également se démarque, dans ses derniers travaux, de la position intransigeante qu'il avait adoptée dans le *Tractatus*. Néanmoins, un critère fondamental du positivisme demeure, qui est qu'en dernière instance, une affirmation factuellement significative doit signifier qu'il y a une différence dans le contenu de l'expérience actuelle.

+ La distinction que je fais ici grossièrement correspond à la célèbre distinction que William James fait entre les philosophies « minces » qui sont principalement verbales et critiques et dénuées de contenu empirique, et les philosophies « épaisses », qui sont le contraire de tout cela. (*A Pluralistic Universe*, pp. 136 et suivantes) Les premières manquent de corps, alors que les secondes tendent à l'absence de rigueur. Idéalement, les deux types sont réunis. Le *Space, Time and Deity*, d'Alexander en est un exemple moderne qui se place à une distance mesurable d'un tel idéal.

° La situation périlleuse et absurde à laquelle la surspécialisation nous a conduits est examinée avec une admirable clarté par le *Decadence* du Dr Joad (voyez particulièrement pp. 375-6). Plus que jamais auparavant, nous avons besoin d'une philosophie qui accomplisse sa tâche traditionnelle et présente « un plan du cosmos en tant que tout auquel les intuitions morales de l'homme normal, l'intuition de l'artiste, le verdict de l'historien et le témoignage du saint, autant que les résultats atteints par les sciences particulières auront contribué. Notre besoin le plus pressant pour le moment est de purifier notre maison de connaissance... »

L'observation de Whitehead que l'exactitude, dans la discussion des objets concrets, est une imposture, n'était pas moins vraie d'être une mesure d'auto-défense. Un autre brillant conférencier de la chaire Gifford dit : « Il n'y a pas de doute que vous détecterez des erreurs, et même des contradictions, dans mon raisonnement. Je m'en réconforte en me rappelant qu'aucun penseur de ma connaissance, même le plus éminent, n'en est affranchi. Ni Platon ou Spinoza à l'esprit mathématique, ni Kant ni Leibniz. Leurs œuvres, toutes, brillent de contradictions de la variété la plus flagrante, la plus

trouveraient presque inintelligibles. (2) Et cette confusion des langues ne rend pas seulement ce travail d'intégration difficile, mais aussi très désirable. La vaste divergence entre le travail et le travailleur l'empêche aussi : il est évident que le volume de la connaissance moderne est si grand que son unification doit être une entreprise de coopération au long terme, à laquelle aucun individu ne peut faire plus qu'une modeste contribution.

Est-ce que la tentative, alors, est sans espoir ? Nous ne pouvons pas connaître la réponse à l'avance, *a priori*, sans essayer nous-mêmes de la trouver. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'expérimentation en cosmologie doit continuer. Mais ses conditions limitatives – particulièrement celles d'ordre linguistique – ne doivent pas être oubliées. La *lingua franca* interdépartementale, que j'ai adoptée pour cette investigation, a tous les défauts de l'imprécision qui sont inévitables dans un tel milieu. Mais l'objectif pleinement unificateur de ce livre demande une certaine neutralité verbale : il ne peut être écrit dans le langage d'un département ou d'un niveau particulier et certainement pas dans le langage hautement spécialisé des positivistes logiques. Car le sujet détermine le milieu de sa discussion et seuls des thèmes très abstraits ou très circonscrits peuvent être traités avec rectitude logique. * Il n'est pas surprenant que l'univers concret aux nombreux niveaux – sublimement fou, comme il semble souvent – refuse d'entrer dans nos camisoles de force linguistiques standards ; mais cela est une raison à peine suffisante pour prétendre qu'il n'existe pas, – ou que si elle existe ce n'est pas un sujet de discussion vraisemblable ou d'étude – de cosmologie, ce mot d'un abus philosophique courant – que c'est un solécisme, analogue à l'astrologie, peut-être, ou aux variétés plus louches et plus sordides de l'occultisme. Ce dont ce livre parle, la hiérarchie, n'est pas une fiction et une chimère et ce sujet se prête de lui-même à l'étude empirique – selon ses propres termes. Le refus d'accepter ces termes n'est pas un commentaire sur la chose ni sur son étude, mais sur l'incompétence humaine ; et cela n'est pas plus scientifique que de nier que l'homme existe en tant qu'homme, sur les bases qu'il n'est pas retenu par le filet au travers duquel la science le fait passer.

En conséquence, mon objectif sera de rassembler, dès que possible, les témoignages les plus divers – de poètes et de mystiques et même de l'homme primitif, pas moins que ceux des philosophes et des scientifiques. Mais il est essentiel de se rappeler que ces juxtapositions n'impliquent pas qu'un travail d'imagination, un travail de piété et un travail scientifique jouissent du même statut, ni que les méthodes et les résultats des trois aient un rapport direct les uns avec les autres.+ Chacun est, en un sens, autonome. Et c'est précisément pour cette raison – précisément parce que l'homme de science honnête ne permet ni à ses goûts esthétiques ni à ses préférences religieuses d'influencer son jugement professionnel, parce que le véritable artiste n'a pas pour vocation première de nous instruire ou de nous rendre meilleurs, parce que le mystique authentique et le saint homme ne se préoccupent pas, en tant que tels, de faire progresser notre science et notre art – c'est pour cela que le message de chacun est, au bout du compte, si pertinent pour les autres. Il en va de même ici que pour les branches de la science : leur séparation temporaire rend la

délicieuse et la plus encourageante. » (W. MacNeile Dixon, The Human Situation, p. 116). Et cela, bien sûr, est justement la remarque que les positivistes logiques et leurs amis font toujours, dans leur critique des systèmes de grande échelle du passé. La confusion logique dans toute sa choquante variété est sans doute la maladie professionnelle du fabricant de système ; quoique je me demande dubitativement si celui qui brise un système ne le saisit pas. Mais (pour laisser cette question de côté) est-ce que le positiviste suppose sérieusement que tous les travaux philosophiques du passé qui ne se conforment pas à ses standards logiques n'ont pas davantage qu'une valeur de caution, et que maintenant et par la suite aucun système de grande échelle ne sera tenté ou (s'il est tenté) sera digne d'être pris en considération ; que la grande tradition, de laquelle Ward, Alexander et Whitehead sont des exemplaires récents, est morte et enterrée et ne se relèvera vraisemblablement jamais de sa tombe ; et que l'humanité future sera beaucoup plus riche et non misérablement plus pauvre, sur ce compte-là ? N'est-ce pas le seul parti pris sain, raisonnable et généreux que de permettre aux deux types d'entreprise philosophique – analytique et synthétique – de fleurir l'une à côté de l'autre et de voir ce qui en sort ?

* « L'exactitude ne doit pas recherchée dans toutes les discussions, pas plus que dans les travaux d'artisanat... L'homme éduqué recherchera l'exactitude aussi loin dans chaque sujet que la nature de la chose l'admet. » Aristote, Nicomachean Ethics (Ethique à Nicomaque), 1094. Et, comme Goethe le remarquait, nous ne connaissons avec précision que quand nous connaissons peu.

+ Le Dr Joseph Needham, dans Matérialisme et religion, dit beaucoup de choses pertinentes dans ce domaine, sur l'autonomie de création des types d'expériences religieuses, artistique et scientifique. « La tension spirituelle développée par leur antagonisme dans l'âme individuelle est la chose la plus fructueuse du monde moderne... Dans les activités de la vie, elles doivent être utilisées ensemble ; pas de façon fusionnée, car c'est impossible ; mais incorporées dans une personnalité humaine harmonieuse. Cet effort, cette tension, est la matrice dans laquelle la personnalité naît. » (p. 20)

rencontre qui s'ensuit dix fois plus fructueuse. * Dans la mesure où la science, l'art et la religion ne souffrent aucune dilution mutuelle, dans cette même mesure, la puissance de leur limpidité est triple, lorsqu'enfin tout cela converge (et cela, comme je le montrerai, arrive très souvent).

En tout cas la synthèse doit être faite, de façon explicite ou implicite.° Si un homme est un pur scientifique, religieux, ou artiste, c'est un monstre ; si le scientifique, l'artiste et le saint, restent en lui à distance l'un de l'autre, il n'est pas une personne mais trois, une trinité contre nature et malsaine ; s'ils sont complètement mélangés, il ne crée rien ; s'ils sont distincts mais unis, des pôles qui ne peuvent ni fusionner ni se séparer, il approche de la perfection créatrice. Pour moi, la question n'est pas de savoir si la synthèse que je recherche dans ce livre est possible, mais jusqu'à quand les versions que nous en produisons chaque jour, à chaque heure, resteront partiellement conscientes et peu rigoureuses.

Au moins est-il utile de se demander si la séparation des aspects intellectuel, artistique et religieux de notre vie n'a pas à présent atteint un stade où chacun de ces aspects est, de fait, déformé, et si, en particulier, notre pensée ne devient pas de plus en plus irréaliste et triviale, alors même qu'elle engage de moins en moins la personnalité globale du penseur. Je me demande dubitativement s'il pense bien celui qui ne fait que penser, si le philosophe peut transcender l'homme, s'il ne serait pas utile de demander encore une fois que nos enseignants soient des gens de culture diversifiée et équilibrée, s'il n'y a pas, peut-être, des aspects importants de l'univers qui sont mal appréhendés dans la mesure où ils sont appréhendés par des spécialistes. En tout cas, si nous souhaitons mettre un terme à notre voyage intellectuel, parce que la voie de la raison que nous avons empruntée ne nous mène pas plus loin par elle-même, mais qu'elle est rejointe par d'autres chemins, d'un genre différent, nous ferions bien de tolérer les quelques-uns qui veulent aller plus loin – juste au cas où il y aurait quelque chose d'intéressant à trouver. Il n'est pas impossible, après tout, qu'il y ait quelque chose dans cette conviction augustinienne du 13^e siècle qu'« aucun domaine n'appartient à la raison seule », et que l'unité que recherche la raison transcende la raison. × De plus, il y a la question pratique. D.H. Lawrence φ a écrit : « Si nous n'ouvrons pas rapidement toutes les portes de notre conscience, et si nous n'apportons pas d'air frais au petit espace putride dans lequel nous sommes comprimés, les murs bleu ciel de notre paradis confiné luiront du rouge du sang. » Que cela soit vrai ou pas, il ne serait pas sage de reporter la prise en compte de telles questions au moment où chaque petite subtilité logique aura été réglée – autant dire au jugement dernier. Si les philosophes refusent de prendre en compte l'univers, celui-ci pourrait bien se rappeler à leur attention par des voies fort déplaisantes. Si le capitaine des pompiers lui-même ne cesse d'exiger une meilleure appréciation de la nature et de l'ampleur de l'incendie avant de bouger, alors il pourrait bien rapidement retrouver la caserne elle-même en feu.

* L'objection qu'on pourrait me faire, à savoir que je devrais, dans ce cas, écrire quatre livres – un sur la science, un deuxième sur la religion, un troisième sur la poésie, et un quatrième pour combiner leurs conclusions – n'a presque pas besoin de réponse, si ce n'est pour dire que les trois premiers ont été écrits encore et encore, et que ce livre est une contribution au quatrième. ° Goethe est, bien sûr, un exceptionnel exemple de synthèse réussie. Comme L.A. Willoughby le dit si bien de lui, Goethe avait « une intime conviction que tous les phénomènes, animés et inanimés, spirituels et matériels, sont intimement reliés et gouvernés par les mêmes lois générales. Donc, ce qu'il a découvert à propos de l'univers par l'observation et le raisonnement a confirmé ce qu'il avait intuitivement senti comme vrai, et il n'a donc expérimenté aucune confusion et aucun de ces conflits qui surgissent inévitablement quand notre vision scientifique du monde est en désaccord avec nos idées subjectives à son propos. C'est pour cela que ses écrits scientifiques et sa poésie se renforcent et se complètent mutuellement au lieu de s'affronter. Le poète et le scientifique en lui n'ont jamais été enfermés dans des compartiments étanches ; ils s'écoulaient l'un dans l'autre avec fluidité. » (*The Listener*, 1er septembre 1949). Est-ce que la puissante diversité-dans-l'unité de Goethe lui-même peut être vue indépendamment de sa vision du monde, ou est-ce que notre personnalité, souvent divisée de façon pathologique, peut être vue indépendamment de notre refus de tenter quoi que ce soit de ce genre ? Nous ne pouvons pas connaître par avance, mais seulement par l'essai et l'erreur, la pleine teneur de ces mots de Lactance : « Lorsque la philosophie et la vénération des dieux sont si drastiquement éloignés que les professeurs de sagesse ne peuvent nous mener près des dieux, et que les prêtres religieux ne peuvent nous donner la sagesse, il est clair que l'une n'est pas la vraie sagesse, et que l'autre n'est pas la vraie religion. Donc d'une part la philosophie n'est pas en mesure de penser le vrai, et d'autre part la religion n'est pas en mesure de se justifier elle-même. » *Instit.* IV. 3.

× Etienne Gilson, *The Philosophy of St. Bonaventure*, pp. 114-6.

φ 'Nemesis', *Pansies*, p. 106.

Parmi ceux qui utilisent la technique de la logique positiviste, écrit le Dr. Joad, « la philosophie est devenue une réserve privée, fermée à tous sauf aux initiés. Et pratiquée dans cet enclos la pensée philosophique n'est plus un instrument par lequel les hommes peuvent se libérer des limites de la nature, de l'asservissement aux abstractions, de la tyrannie des circonstances ou de l'injustice des hommes ; ce n'est même plus un flambeau qui illumine les lieux obscurs de l'univers et ce faisant lui révèle sa place et son rôle en son sein. Elle se limite à une technique pour garantir que quand un philosophe tente de l'utiliser dans son but traditionnel, il sera emprisonné dans les mailles d'un filet de contradictions verbales et sera réduit à une impuissance philosophique. » *Decadence*, p.20

PARTIE I

Tout comprendre, sauf soi-même est très comique.

Kierkegaard, Unscientific Postscript, p. 316.

Je verrai si je n'ai pas de sens, tandis que les maisons et les navires en ont un.

Walt Whitman, 'By Blue Ontario's Shore'.

Si tu désires la paix de l'esprit et un but unique et vrai, tu dois renoncer à toutes choses et te contempler toi-même.

Thomas A' Kempis, Imitation of Christ. II. 5.

J'avouerai alors ce que je connais de moi-même. Je ferai aussi aveu de ce que j'ignore de moi-même.

St Augustine, Confessions, X. 5.

Beaucoup de choses sont admirables, mais rien n'est plus admirable que l'homme.

Sophocles, Antigone.

Nous sommes le miracle des miracles.

Carlyle, 'The Hero as Divinity', I.

L'affreuse réalité finale qu'est l'être humain.

A. N. Whitehead, Religion in the Making, p. 16.

Le Grand Dieu Pan d'autrefois, vêtu d'une peau de léopard représentant la magnifique variété des choses et le firmament son manteau d'étoiles, -- n'était autre que ton représentant, Ô homme riche et multiple ! Ton palais de sons et lumières qui porte dans ses sens l'aube et la nuit et l'insondable galaxie et dans ton cerveau, la géométrie du royaume de Dieu.

Emerson, 'The Method of Nature'

L'homme est l'abc de l'homme.

Francis Quarles, 'Hieroglyphics'

Aussi hauts

*Que soient nos palais et nos villes et aussi prospères que soient nos champs,
En nous-mêmes, nous ne sommes rien qui ne s'évapore au souffle du matin.*

Blake, Jerusalem, II. 45.

Mont, colline, terre et mer,

Nuées, météore, et astre

Sont hommes vus de loin.

Blake, 'à Thomas Butts'

Tu ne peux pas te cacher.

Troilus and Cressida, III. 2.

J'ai fait la nature humaine.

Christopher Fry, The Lady's not for Burning.

CHAPITRE I

LA VUE À L'EXTÉRIEUR, LA VUE À L'INTÉRIEUR

Ô les richesses de ta bonté infinie faisant de mon Ame un Temple infini, en dehors duquel rien ne peut être, duquel rien n'est ôté, dont rien n'est éloigné ; mais où toutes choses sont immédiatement proches, d'une manière réelle, vraie et vivante.

Traherne, Centuries of Meditations, I. 92.

Quelqu'un demandait-il à voir l'âme ?

Vois ta propre forme et l'expression de ton visage, les personnes, les substances, les bêtes sauvages, les arbres, les rivières, les rochers et le sable.

Walt Whitman, 'Starting from Paumanok'.

Il y a dans l'univers une aura qui baigne toutes choses et les font ce qu'elles sont. Dessous, elle donne forme à la terre et l'eau ; dessus, au soleil et aux étoiles. En l'homme cela s'appelle esprit ; et il n'y a nulle part où il n'est pas.

Wen T'ien-Hsiang (trad. H.A.Giles).

Lorsque nous sommes conscients de l'expérience corporelle, nous devons être conscients d'aspects du monde spatio-temporel dans son ensemble en tant que reflétés à l'intérieur de la vie corporelle.

A. N. Whitehead, Science and the Modern World, p. 113.

La matière est l'endroit où la concentration d'énergie est grande, le champ, celui où la concentration est faible.

Einstein and Infeld, The Evolution of Physics, p. 256.

*J'ai vu ma tête (devenue légèrement chauve)
Apportée sur une assiette.*

T. S. Eliot 'The Love Song of J. Alfred Prufrock'.

*Je n'ai vu ni écume ni matière dans mon âme,
Ni bords ni frontières, tels que nous les voyons
Dans un bol. Mon essence était une capacité,
Qui sentait toute chose ;
La pensée qui bondit
Depuis elle-même.....
Elle n'agit pas depuis un centre vers
Son objet qui serait lointain,
Mais le présent est lorsqu'elle voit vraiment ;
Étant avec l'Être elle remarque vraiment
Tout ce qu'elle fait vraiment.*

Traherne, 'My Spirit'.

*Comme beauté je ne suis pas une étoile,
Il y en a d'autre bien plus beaux,
Mon visage – ne me dérange pas
Car je suis derrière lui.
Ce sont les gens en face qui ont un choc.*

Attribué à Woodrow Wilson.

« À présent, je te préviens loyalement », cria la reine, tapant du pied sur le sol en parlant : « Toi ou ta tête, l'un des deux doit disparaître, et cela en un rien de temps ! Fais ton choix ! »

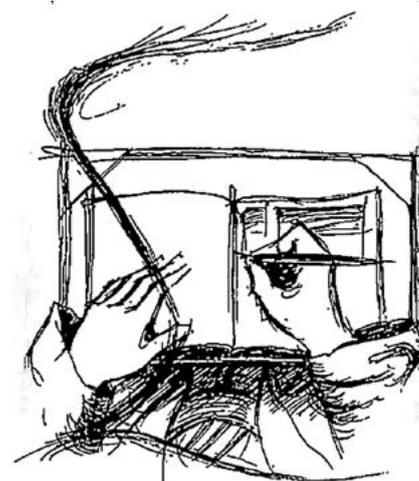
Alice's Adventures in Wonderland.

1. LA TÊTE MANQUANTE

Que suis-je? Là, pour chaque être pensant, est la question. Permettez-moi alors essayer d'y répondre aussi véritablement et simplement que je le peux. Je vais essayer d'oublier les réponses toutes faites, et voir ce que je suis pour moi-même en ce moment.

Le bon sens me dit que je suis un homme tout comme les autres (un mètre soixante-cinq, trente-huit ans, pesant environ soixante dix-sept kilos, et ainsi de suite) et que je suis maintenant assis à mon bureau en train d'écrire un livre à propos de moi. Le bon sens ne se sent pas

« C'est un aveuglement extraordinaire que de vivre sans enquêter sur ce que nous sommes ». Pascal, Pensées, 495.



concerné par les subtilités philosophiques, mais il est tout à fait certain de ce à quoi cela ressemble, ici et maintenant, d'être moi en train d'écrire sur cette feuille de papier.

Jusqu'ici, c'est certain, rien ne peut s'être mal passé. Mais est-ce que le bon sens a vraiment décrit ce à quoi cela ressemble d'être moi? Les autres ne peuvent pas m'aider ici : je suis seul en position de dire ce que je suis. Et ce que je trouve, c'est que le bon sens a complètement tort en supposant que je ressemble complètement aux autres hommes. Parce que je n'ai pas de tête ! Là sur le bureau il y a mes mains ; il y a les manches de ma veste, et entre elles les zones floues de mon pull-over et de ma cravate ; si je regarde sous le bureau je vais voir mes pieds – mais qu'est-ce que ma tête est devenue ? Elle manque. Je suis sans tête. Et je n'avais jamais remarqué ce fait.

Qu'est-ce qui existe à la place de ma tête? Laissez-moi observer avec soin, et avec l'esprit ouvert, ce que je peux voir. Je vois qu'il y a, au lieu de ma tête, un bureau marron, des feuilles de papier blanc, un stylo à encre, un encrier, le tapis, les murs et les chaises de la pièce, une fenêtre, des tilleuls et des maisons de briques grises, et un morceau de ciel nuageux au-dessus d'elles. Ma tête est partie et, à sa place, il y a cette collection d'objets largement différente. Ils me sont arrivés. ×

Il semble qu'être moi, c'est être unique, le seul homme sur terre, et certainement la seule créature de l'univers, qui soit créée selon ce plan étonnant : là où le reste des hommes porte des extrémités du corps petites et rondes, pratiquement constantes de forme et agrémentées de cheveux, d'yeux et de bouches, il y a pour moi un monde sans limite, vivant et infiniment varié. Moi seul ai un corps qui s'efface de sorte que les seules indications qui restent de lui au-dessus de mes épaules sont une paire d'ombres transparentes projetées sur tout. † (J'ai l'habitude d'appeler ces ombres mon nez, mais il est sûr qu'un nez n'est pas un objet flou et transparent, tout à fait détaché d'un visage, qui peut être déplacé d'un côté à l'autre presque comme si c'était un tronc. Si ceci est un nez, alors j'en ai un – ou une paire. Si ce n'est pas cela, alors je n'ai pas de nez.)

Le bon sens suggère une simple explication. Un homme ne peut pas regarder la fenêtre de sa maison en étant dans la rue, et en même temps voir sa propre maison avec sa fenêtre en étant dedans. Cette incapacité sienne de lui faire face des deux manières ne signifie pas cependant qu'il n'a pas de maison. Et précisément de la même façon, la raison pour laquelle je ne peux pas trouver ma tête n'est pas qu'il m'en manque une, mais que ce qui m'arrive c'est que je regarde à partir d'elle.

Est-ce que cette explication du bon sens est suffisamment bonne ? Où suis-je, où est-ce que je passe mon temps en réalité ? Est-ce que j'habite une maison de chair et de sang en regardant le monde à travers des ouvertures dans ses murs ? Est-ce que je vis à l'intérieur d'une boule de 25 cm jouissant de la vue que l'on peut obtenir au travers d'une paire de hublots percés dedans ? Et si c'est le cas, que suis-je, quelque chose comme le propriétaire de la boule ? Est-ce que j'ai une petite tête à moi, avec une autre paire d'yeux et un propriétaire encore un peu plus petit pour scruter à travers eux ? Et ainsi de suite, indéfiniment ?

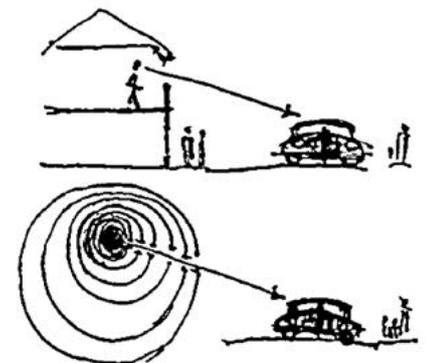
Non. Il est certain que je ne suis pas enfermé dans l'intérieur sombre d'un objet quelconque et encore moins dans une sphère plutôt petite et compacte, vivant ma vie là dans ses interstices. Je suis au large dans le monde. Je ne peux découvrir ici aucune entité qui regarde, et là-bas une chose qui est regardée, il n'y a pas de gens regardés au travers d'un trou

× Alizon: Montrez-moi des jonquilles qui arrivent à un homme !
Richard: Très facilement.
 Ces lignes tirées de la pièce de Christopher Fry rappellent la traduction par J. B. Leishman de 'Der Tod des Dichters' de Rilke :

« Car cela : des collines ombreuses, des herbes ondulantes et des courants d'eau vive était son visage. »

À la place de ma tête, il n'y a même pas un *caput mortuum* et ce n'est pas seulement ma tête qui est sublimée : Rumi, le poète soufi, sans nécessité m'exhorte : « Dissous ton corps entier dans la vision : deviens vision, vision, vision. » (R. A. Nicholson, Rumi, Poet and Mystic, p. 38.)

† Dans l'histoire du professeur J. B. S. Haldane, My Friend Mr. Leakey, un des personnages, ayant été rendu invisible, remarque : « Tout me semblait légèrement bizarre, et au début je ne pouvais pas comprendre pourquoi. Ensuite je vis que deux nez fantomatiques, que j'avais toujours vus sans les remarquer, étaient partis. »



dans le monde, pas de fenêtre ni de carreau de fenêtre, pas de barrière, pas de frontière. ∅ Je ne détecte pas un univers. Il s'étend largement ouvert pour moi. En ce moment des marques d'encre se forment sur cette feuille de papier. Elles sont présentes. Il n'y a rien d'autre maintenant que ce schéma bleu et blanc, pas d'écran ici (où j'imaginai que j'avais une tête) sur lequel ce schéma se projette, pas d'ouverture au travers de laquelle ceci est aperçu. * Il n'y a que ce schéma. Ma tête, mes yeux, mon cerveau – tout cela est de la fiction. C'est incroyable que j'aie pu y croire un jour.

Comment se fait-il que pendant trente ans, je n'aie jamais remarqué qu'entre moi et les autres hommes il y avait littéralement un monde de différence ? J'ai pour tête ce formidable univers, dont ils sont des particules. Je peux faire bouger le soleil à volonté, oblitérer l'univers, faire tourner le monde sens dessus dessous, faire que toutes les choses gravitent autour de moi ; ils ne peuvent faire aucune de ces choses. Enfin, quand je regarde un homme fermer les yeux, ou se tenir sur la tête ou tourner, j'échoue à découvrir des changements notables dans le reste de l'univers. Et ce n'est pas étonnant – c'est seulement un homme, corps et tête, là où je porte sur mes épaules le monde entier des hommes et des choses. Je suis Atlas et son fardeau ; l'autre homme est une fraction de ce fardeau. Entre moi et mes proches, il y a une différence absolue. Ce n'est ni une question d'argumentation ni une théorie, mais de l'observation. Une divergence qui est si frappante (dès qu'elle est vue) devrait sûrement avoir été évidente à chaque seconde de ma vie depuis la plus tendre enfance jusqu' alors. + Mais en fait je la réalise avec difficulté et seulement pour quelques moments à la fois. Puis je suis de retour à nouveau dans ma vieille habitude et aussi inconscient que je l'étais de ce fait évident que je suis seul parmi les hommes à ne pas porter de tête sur mes épaules, que je suis une autre espèce d'animal, d'un autre ordre, d'une autre classe et d'un autre phylum et en vérité absolument en dehors du royaume animal et dans un royaume qui m'est entièrement propre. Je suis aussi différent de ces choses avec des têtes que l'on appelle animaux et vertébrés, mammifères et hommes, qu'il est possible de l'être. Me qualifier moi et eux du même ensemble de noms est le plus grossier abus de langage. J'ai été proprement pris dedans et par personne d'autre que moi-même. Quelle raison puis-je avoir de supprimer ainsi les faits à propos de ce que je suis ?

C'est ici, sûrement, la plus grande arnaque, la plus grande illusion, la farce la plus stupide qu'un homme doit scruter le monde pendant sa vie entière et ne jamais voir que sa propre tête manque. On dit qu'une guêpe remarque si peu qu'on lui tranche l'abdomen qu'elle continue à boire du sirop comme si rien n'était arrivé, alors même que le liquide se forme en goutte au sortir de son thorax. L'insecte a perdu son abdomen et son vivisecteur a perdu sa tête et il n'est pas le plus sage. Les plus malins sont trompés. Descartes, racontant les choses qu'il tient pour « vraies parce que perçues par les sens », commence ainsi : « Premièrement donc j'ai senti que j'avais une tête ... » Il est bizarre qu'un des esprits les plus acérés, ayant le monde entier à choisir à partir d'un seul endroit mis à part, se soit posé à cet endroit-là – aussi bizarre que le fait que Chesterton parodiant nos prophètes des derniers temps, ait dû compléter sa liste de merveilles à venir par cette absurdité qui la couronne : des hommes sans têtes ! •

∅ Quand nous sortons d'une anesthésie, il peut nous arriver de faire l'expérience d'une curieuse identification de la personne qui voit et de ce qui est vu. Ceci est perdu au niveau de la vie de veille ordinaire, mais peut être réacquis, d'une manière différente, selon l'épistémologie de Saint Bonaventure : « Toute connaissance en fait est, au sens strict du terme, une assimilation. L'acte par lequel une intelligence s'empare d'un objet pour appréhender sa nature implique que cette intelligence se rend semblable à cet objet, que pour un moment elle se revêt de sa forme, et c'est parce qu'elle peut d'une certaine manière tout devenir qu'elle peut aussi tout connaître. » Gilson, The Philosophy of Saint Bonaventure, p. 145.

* De nombreux primitifs regardent l'âme comme un homuncule habitant la tête ou une autre partie du corps. (Voyez Frazer, The Golden Bough (Le Rameau d'or), Abridged Edn., p. 179) La même notion est implicite dans la ligne de Walt Whitman : « Ainsi j'ai vécu, ainsi j'ai regardé par mes fenêtres, mes yeux ». (« Songs at Sunset »)

Ernst Mach (« L'Analyse des sensations – Anti-métaphysique », The Monist, i, p. 59 fait un dessin de lui-même tel qu'il se voit par son œil gauche : « Dans un cadre formé par l'arc de mes sourcils, mon nez et ma moustache, apparaît une partie de mon corps, dans la mesure où il est visible et aussi les choses et l'espace qui le jouxtent. » Voyez aussi Karl Pearson, Grammar of Science, II. 12.

+ Donne était conscient de cette divergence, mais la considérait (je pense avec perversité) comme un défaut. Il écrivait : « Tu es trop étroit, misérable, pour arriver à te comprendre Toi-même : oui, tu n'aurais qu'à te courber Pour connaître ton corps. » « Le Deuxième Anniversaire »

° Meditations, VI.

• The Napoleon of Notting Hill, I. 1.

2. LA TÊTE TROUVÉE

Le bon sens ne peut pas laisser passer ce portrait de moi-même en tant que corps sans tête. Certes, il y a de grandes différences entre moi-même tel que je suis pour moi-même et moi-même tel que je suis pour les autres ; néanmoins le fait demeure (dit le bon sens) que, dans aucun cas, il ne m'est possible de fonctionner sans tête. Ou, si je le peux, qu'est-ce qu'une migraine ? Et où se produisent toutes les sensations liées au mouvement des muscles, de mes yeux, langue et visage, si ce n'est dans ma tête ? D'où ma voix est-elle émise ? Qu'est-ce que mes mains nourrissent ? – Non, la position de ma tête sur mes épaules n'est pas si inconstante qu'un philosophe puisse me convaincre de son inexistence. Je ne suis pas hors de ma tête, ni ne suis-je sur le point de la perdre, dit le bon sens.

Le bon sens a sans aucun doute raison jusque là – que quelque chose se passe là où je pensais avoir une tête. Il est également certain que ce quelque chose n'est pas une tête. Quelles qu'elles soient et où qu'elles soient, ces douleurs et goûts, ces sensations de chaleur, de froid, de pression, ne sont pas équipées de cheveux, d'yeux et d'oreilles. Elles ne sont pas sphériques et de huit pouces de diamètre. Elles sont complètement différentes de la définition de la tête donnée par le dictionnaire. °

Mais je peux toujours me rassurer (répond le bon sens) en regardant dans un miroir.

Donc j'ai trouvé ma tête perdue – non pas ici sur mes épaules où je pensais qu'elle se trouvait, mais là-bas dans le miroir, et dans toutes les surfaces réfléchissantes situées dans un périmètre adéquat. Ainsi, alors que je n'ai pas de tête du tout là où je devrais en avoir une, j'ai d'innombrables têtes dans des endroits où je ne devrais en avoir aucune. De plus, ces têtes ont apparemment été modifiées : l'avant est passé à l'arrière, elles sont plus petites que la tête que je pensais avoir ; elles rétrécissent et enflent inexplicablement. Je suis un corps décapité vu à mi-distance par sa tête coupée, maintenant devenue élastique, tournée d'un demi-tour pour faire face à son tronc, et multipliée un nombre de fois innombrable.

Il est vrai, bien sûr, que je ne peux pas trouver la tête manquante où que je regarde, mais il semble que c'est parce qu'elle est cachée plutôt qu'absente. Si je polis les objets que je regarde, ma tête s'y trouve. Je peux supposer qu'elle était d'une certaine façon là depuis toujours et que le polissage l'a révélée. (Est-ce là, peut-être, autant que l'explication freudienne très intellectualisée, l'objet de l'histoire d'Aladdin et de sa lampe magique ? Et ne sommes-nous pas, nous qui, contrairement à Aladdin, ne trouvons aucune magie dans les surfaces polies et réfléchissantes, les victimes d'une illusion plus grande que la sienne ?). *

Le bon sens enquête à propos des objets qui ne peuvent être polis.

Eh bien, l'homme est un de ces objets. Et il me prouvera, en mots ou en dessins si besoin est, que lui, pas plus que le miroir, ne possède mes caractéristiques dans leurs plus infimes détails, avec tous mes changements d'expression subtils et momentanés. Il les voit d'où il est ; cachés de moi, ils sont visibles et évidents pour lui. En fait, le visage avec lequel il me confronte est un masque pour le mien, il ne peut pas enlever ce masque, mais il peut me dire ce qu'il cache.

Le bon sens fait une autre objection. Ces choses qui reflètent la lumière ou qui sont vivantes sont des exceptions. Le reste, les choses ternes et

° « Tête. Partie antérieure du corps de l'animal, partie supérieure du corps de l'homme contenant une bouche, des organes des sens et un cerveau... » Concise Oxford Dictionary.



* Ces remarques préliminaires concernant le miroir seront corrigées et complétées dans le chapitre III.

À propos du soleil et des cieux, des arbres et des montagnes, comme vues dans un miroir, Traherne dit : « Si le miroir n'était pas présent là, d'aucuns auraient pensé que même l'idée de ces objets était absente de cet endroit. » Centuries of Meditations, II. 78.

La beauté que nous portons sur le visage, celui qui la porte ne la connaît pas, mais il apprend son existence par les yeux des autres :

l'œil, ce sens si purement spirituel, ne se voit pas davantage, puisqu'il ne peut sortir de lui-même; mais lorsque les yeux de deux hommes se rencontrent, ils se saluent mutuellement dans leur miroir réciproque ; car la vue ne se voit pas elle-même avant d'avoir voyagé,

et ce faisant rencontré un miroir où elle peut se connaître.

Troilus et Cressida, III. 3.

mortes, ne cachent pas de têtes manquantes. Considérons cette feuille de papier sur laquelle j'écris en ce moment: est-ce qu'elle contient ma tête ?

Très certainement. Mais elle contient beaucoup d'autres choses en plus. Si je peux empêcher d'entrer la plupart de ces objets considérés comme sans importance en posant une boîte avec un petit trou sur le papier, alors ma tête apparaîtra. Tout ce que j'ai à faire avec le papier est de le protéger. J'ai révélé la présence de ma tête en ôtant des choses à la condition de la feuille, pas en y ajoutant quoi que ce soit. Pourquoi alors ne pourrais-je pas dire que ma tête a toujours été là, effacée par toutes ces autres choses qui se trouvaient là en même temps ? Faites un trou dans n'importe quelle boîte, pointez la boîte vers moi, et vous trouverez ma tête emprisonnée à l'intérieur, – une tête parfaitement formée, bien que certainement pas plus grosse qu'un petit pois. Et rappelez-vous que votre appareil photographique a peu de chances de déformer quelque chose. Il est honnête au sujet de la part de moi qu'il contient. On ne peut pas lui accorder la faculté de saisir ce qui se passe ailleurs ; il révèle ce qui se passe à l'endroit où elle est. S'il pouvait me décrire tel que je suis vraiment, ici, il échouerait dans son rôle d'appareil photographique, car ses images du monde me montrent pourvu d'une tête, avec un appareil photographique installé sur mes épaules.

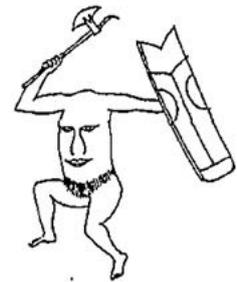
(En fait, ce type d'appareil, dont le but est de pourvoir le sujet d'une tête, existe. Quand ce procédé, parfois connu sous le nom de caméra subjective, est utilisé dans la réalisation d'un film, le public voit non pas l'acteur, mais ce qu'il voit. Un bon exemple en est la scène dans le film Mon propre bourreau, où l'aviateur commence par marcher dans la jungle, mais se retrouve capturé par des Japonais ; le public partage l'expérience visuelle de l'aviateur – dont ses bras tandis qu'il écarte brusquement les obstacles sur son chemin, et plus tard ses jambes lorsqu'il est traîné sur le sol par ses ravisseurs. Mais on ne voit pas sa tête. Le corps avec lequel le public doit s'identifier n'a pas de tête. Le résultat est saisissant de réalisme, mais peu de spectateurs sont conscients de la manière dont cela est réalisé. Dans le studio, on utilise soit un mannequin sans tête, ou on fixe la caméra aussi près que possible de la tête du sujet vivant, pour qu'elle filme ce qu'il voit.)

Cette histoire de têtes amovibles n'appartient pas au bon sens, mais n'est pas loin d'être connue de tous. Il y a en chaque homme une faculté de compréhension plus profonde qui saisit le point essentiel. Par exemple, d'après un livre du IV^e siècle avant JC, il existait dans le sud de la Chine un peuple dont la tête pouvait se séparer du corps, et cette tête, se servant de ses oreilles comme d'ailes, pouvait voler sur de longues distances. Il existe une histoire à propos d'une certaine servante dont la tête volait ainsi chaque nuit, et retournait au tronc à chaque aube. + Chez Platon, on trouve une description célèbre de la tête, avant qu'on la pourvoie de membres, roulant sur le sol, incapable de se débrouiller pour sortir des trous. × Des têtes volantes – appartenant souvent à des vampires – apparaissent dans le folklore de nombreux peuples, et on a souvent cru que des monstres sans tête, ou des hommes « dont la tête pousse entre les épaules » ° habitaient les contrées exotiques de notre planète. * Peut-être aussi que le goût médiéval pour les martyrs se déplaçant (même s'ils ne marchaient pas, comme, disons, le roi Charles) après qu'on leur eut coupé la tête, doit quelque chose à cette connaissance inconsciente que nous sommes tous dans la même condition.

Cf Coventry Patmore, The Angel in the House, I. xi 2; II. Iii. 2:

« Deviens tout ce que tu vois de bon,
Ne soupire pas si, immédiatement,
disparaît de ta vue
La grâce dont tu n'es peut-être pas
Le sujet et le spectateur en même temps.

.....
De tout ce qui est adorable, sache
Que cela ne nous appartient pas ;
recule pour bien voir
Où le surgissement de la beauté
Se pare d'invisibilité. »



Un monstre sans tête de Tu Shu Chi Chêng d'après G. Willoughby-Meade, Chinese Ghouls and Goblins.

+ Willoughby-Meade, *op.cit.*, p. 11. Cf. J. A. MacCullough, Celtic and Scandinavian Religions, pp. 33, 57, 112.

× Timaeus, 44 D.

° Othello, I.3.



St Denis, d'après une peinture sur un écran de crucifix, Grafton Regis, Northants. D'après Francis Bond, Dedications of English Churches.

* « Il existe des hommes sans tête », dit une voix à Paphnuce, dans le Thaïs d'Anatole France : « Croyez-vous franchement que Jésus-Christ est mort pour le salut de ces hommes-là ? »

3. LA RÉGION HUMAINE ET SON CENTRE

Lorsque je suis photographié, l'appareil se trouve à l'endroit où je place ma tête. L'appareil photo doit adopter certaines des particularités de sa position dont ma tête fait partie. Car explorer l'espace que ma tête occupe est, en quelque sorte, prendre possession de ma tête. Ce n'est pas tout l'espace qui est saturé de cette manière. Un appareil photo qui s'approche atteint des positions où ma tête devient de plus en plus grande, puis des positions où elle est de plus en plus floue, et finalement un lieu où je n'ai plus de tête du tout. Ni l'appareil photo ni le photographe ne peuvent plus la discerner. Ils ont atteint la région de mon absence de tête. Inversement, quand ils s'éloignent du centre ils arrivent dans des régions où je garde mes plus petites têtes. Celles-ci finalement rétrécissent jusqu'à disparaître complètement. Photographe et appareil photo ont atteint la région extérieure d'absence de tête. Là je ne manifeste plus ma présence.

C'est comme si le centre mystérieux que j'appelle moi ici était un magicien qui aurait jeté un sort sur l'espace autour de lui de telle manière que les visiteurs qui le pénètrent en seraient en quelque sorte transformés. Tous ceux qui s'en approchent sont soumis à ses conditions, son système de défense magique est parfait. Ce charme cependant n'est ni arbitraire ni d'une portée illimitée. Il ne fonctionne que dans l'enceinte qui s'étend de quelques centimètres jusqu'à quelques mètres de son centre, et c'est seulement aux abords de l'enveloppe intérieure de cette enceinte que le sort est réellement efficace et puissant. +

« De la même manière qu'une pierre jetée dans l'eau devient le centre et la cause d'ondulations circulaires, tout corps situé dans l'air lumineux s'étale en cercles concentriques jusqu'à remplir son environnement d'une infinité d'images de lui-même et est présent dans son ensemble et dans toutes les parties qui le composent. » × – sauf (aurait dû ajouter Léonard) dans le centre lui-même. Ce n'est pas ici, mais là-bas, que je suis un homme-ordinaire-avec-tête. Ou plutôt je suis une multitude d'hommes en fin de compte pas si ordinaires que ça, il y a des géants et des nains et des homoncules, des binoculaires, d'autres cyclopes, d'autres encore sans yeux, quelquefois avec quatre membres, souvent avec deux ou trois, de temps en temps sans aucun membre. Chaque spécimen de moi-même qui occupe « l'air lumineux » a ses propres particularités que l'objectif de l'appareil photographique va fixer. C'est cela être un homme, dans les détails une ménagerie de monstres ou un asile d'amputés ; en configuration globale une sphère vide °; aux dimensions qui dépassent de beaucoup celles de la baleine ; en substance aussi aérienne et pénétrable qu'un nuage, de sorte que ma structure est grande ouverte et offerte à tout ce qui se présente. Cependant, si le bon sens objecte que cette sphère magique n'est pas ma forme humaine, mais seulement l'espace qu'habite cette forme, je ne le nierai pas ; je dois seulement insister sur le fait que je demeure infini en nombre, télescopique et changeant en forme et caractère. De quelque façon que ce soit, ce que le bon sens se plaît à qualifier d'homme 'ordinaire', d'homme-à-tête ne relève à l'évidence pas du bon sens. *

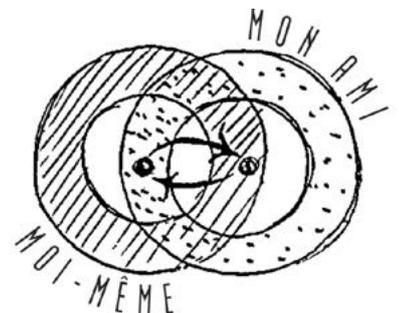
Mais j'ai à peine commencé à découvrir les complexités de la situation. Le sort jeté sur tous ceux qui entrent dans ma région humaine a la particularité qu'il doivent se défaire de son influence et refléter vers moi, au centre, les effets qui émanent de moi. L'ami qui me dit que j'ai l'air d'aller bien ne peut recevoir cette information que de l'endroit où il se trouve. Or il nie cet état de fait et déclare ce qui se passe là où je suis, au centre. Il semble vain pour moi de lui rappeler que je suis le



+ On retrouve le cercle magique et le circuit sacré dans le folklore de nombreux pays. On peut se protéger du mal, par exemple en traçant un cercle autour de soi vers la droite et le diable sous ses multiples déguisements viendra s'y heurter en vain. (voir, par exemple, J.G. Campbell, *Superstitions of the Highlands and Islands of Scotland*, p 247.) En cela comme dans beaucoup de 'superstitions', il y a une bonne dose de bon sens. Cf. Knuchel, *Die Umwandlung in Kult, Magic und Rechtsgebrauch*.

× *Leonardo da Vinci's Notebooks*, (trad. Mc Curdy) p. 56. Voir aussi pp. 117, 217, 218. La doctrine de Léonard ressemble à la théorie ionienne des impressions des sens, en particulier telle qu'elle a été développée par Épicure. Cette dernière enseigne qu'un objet envoie une suite d'images dans toutes les directions, images qui s'impriment elles-mêmes sur nos organes des sens. Qu'il soit arrivé à cette idée indépendamment ou non, A. E. suggère que tout dans la nature est « une fontaine continue d'effigies phantasmiques de lui-même ». *The Candle of Vision*, p. 110

° Dans le *Nibelungenlied*, Wotan met autour de Brunnhilde endormie un cercle de feu, de telle sorte que quiconque s'approche d'elle doit le franchir. Le fait est que Brunnhilde nous représente tous, chacun de nous est de la même manière étendu et protégé.



* D'une autre manière, je peux me décrire comme une cavité globulaire élastique dotée d'une doublure bruyante et colorée – comme un des « homme vides » d'Elliot, mais sans garniture à l'intérieur, « ni casque rempli de paille ».

seul en position de savoir ce qui se passe ici où je suis et que tous ses commentaires ne s'appliquent qu'au moi régional. Il insiste cependant pour les appliquer au centre du système. Et bien sûr je suis moi aussi têtue à propos du sort qu'il me jette. Bien qu'il soit vrai que j'enregistre sa tête car je suis à l'endroit où il la garde, je la retourne aussitôt là où je considère qu'elle doit se trouver. Et ceci je le fais peu importe le fait que, si je devais vérifier mon opinion en allant vers ce lieu, je m'apercevrais vite de mon erreur. En m'en rapprochant il s'évanouirait, comme Eurydice dans le monde souterrain lorsqu'Orphée la regardait pour s'assurer de sa présence, ∅ ou comme une étoile pâlit quand nous la regardons directement. Mon ami (et tout le monde à côté) existe pour moi parce que je ne pousse pas mon enquête jusqu'à explorer son existence. Et j'existe pour lui parce qu'il ne m'inspecte pas de trop près. Chacun de nous réalise l'autre en lui-même, et lui-même dans l'autre. Rechercher le soi dans le soi, ou la nature dans la nature, c'est se heurter à un mur, parce qu'ils s'appartiennent l'un l'autre. « Car la séparation de l'homme d'avec le monde est sa séparation d'avec lui-même, et quand il se ferme à lui-même en son âme propre, il ne trouve rien d'autre que vide et vanité. » +

De nombreux philosophes et poètes ont su cela. Jean Scott Érigène (par exemple) a enseigné que, comme la connaissance et l'être sont une seule chose, connaître une chose parfaitement c'est devenir elle. En se connaissant lui-même un homme connaît le sens de toutes les choses : elles sont des « apparitions divines » dans son esprit. × Un millénaire plus tard, Walt Whitman commence un poème avec les mots :

*« Il y avait un enfant qui s'en allait tous les jours,
et le premier objet qu'il regardait, il le devenait. »*

Chaque chose dans le monde est ailleurs, dehors, en visite. C'est le jour de la convocation universelle, et personne ne rencontre qui que ce soit parce que personne ne reste chez soi pour être rencontré. Nous gardons nos distances en changeant de place.

« Chose ignorée, » s'exclame Victor Hugo, « c'est en nous que nous devons chercher l'extérieur. Il y a dans le cœur de l'homme un miroir sombre et profond. Au-dedans il y a un terrible clair-obscur. » ° Que suis-je alors ? Et où suis-je ? Si, d'un côté, je me prends tel que je suis pour moi-même, je trouve ciel et nuages, arbres et maisons, meubles, cette feuille de papier et ses marques d'encre ; et toutes ces choses, qui appartiennent d'abord ici au centre, je les éparpille comme si j'utilisais une machine centrifuge, laissant le centre lui-même inoccupé. Si, d'un autre côté, je me prends tel que je suis pour les autres, je suis l'hôte de créatures de toutes formes et tailles ; et toutes ces choses, bien qu'elles demeurent là-bas, je les attire ici en moi, comme avec une machine centripète, n'en laissant aucune au large dans le monde. Laquelle de ces deux images, toutes deux également bizarres et cependant (il me semble) également immanquables, est mon véritable portrait ?

Chaque image est une demi-vérité. Ma condition, c'est que je ne suis simplement pas la totalité du monde sauf cette petite fraction centrale de lui qui porte mon nom, et je ne suis pas non plus simplement cette fraction : je suis les deux à la fois. Je ne suis pas simplement ici au centre, ni simplement au-dehors là-bas dans les espaces environnants, mais dans les deux lieux simultanément. Dans les paroles d'Emerson, « toutes les choses font référence ». * Il est impossible de m'épingler en un lieu, ou de me décrire comme une chose unique. Quand je suis localisé, je ne reste pas pour une inspection plus proche, mais je me retire ailleurs, comme un arc-en-ciel ou un mirage. Le monde est le domaine dans lequel ce jeu de cache-cache se joue ; en lui j'ai de l'espace pour être suffisamment loin

∅ Ou comme Hera, quand Ixion a voulu l'embrasser et s'est retrouvé à embrasser un nuage.

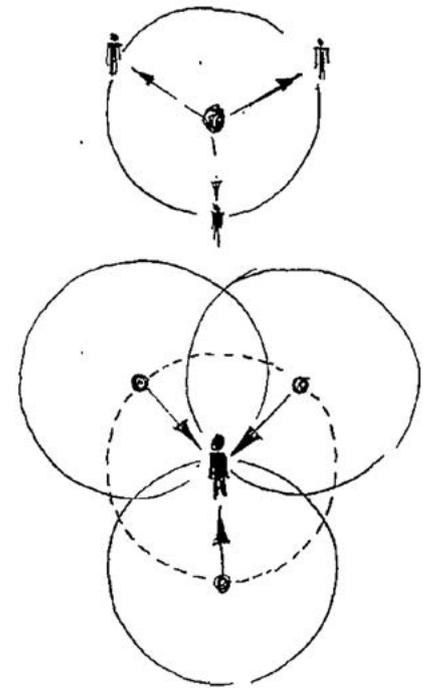
Cf. H. H. Price, Perception, p. 319 : « Les données des sens d'un individu, bien que ce soit des événements... ne se produisent nulle part... La caractéristique d'être un événement dans la Nature, comme la caractéristique d'avoir une position spatiale en elle, est une caractéristique collective qu'aucune donnée des sens individuelle ne peut posséder. »

+ Edward Caird, Hegel, p.205.

× Richard McKeon, Selections from Medieval Philosophers, i, p.103.

Comme Bradley le fait remarquer, bien que je puisse nier ces choses 'extérieures', je ne peux rien faire sans elles, et tout changement sérieux en elles me dérange. Leur altération peut produire une désunion de moi-même qui me tue. Voir Appearance and Reality, p.80.

° Intellectual Autobiography.



* 'The Method of Nature'.

de moi-même pour être moi-même. Le contenu du centre est expédié à la circonférence, et le contenu de la circonférence est attiré au centre. La phrase de Pascal : « Je ne suis pas en Montaigne, mais en moi-même, car j'y trouve tout ce que je vois en lui », n'est rien † de plus que la moitié de l'histoire : ce que je trouve en Montaigne est en-moi-à-partir-de-lui, mais aussi en-lui-à-partir-de-moi. Les objets sont toujours quelque part ailleurs. Tout est renversé

Le bon sens dit que je ne peux pas être en deux lieux à la fois ; la réflexion me dit que c'est là la seule manière dont je peux être absolument quelque chose. Je dois être le rien au milieu de la toile des régions, avec toute mon existence déversée sur la mouche prise au bord de la toile ; je dois être le rien au bord de la toile, avec la totalité de mon existence déversée sur l'araignée au centre ; et je dois être l'araignée, la mouche et la toile en même temps.

Il y a, nous dit Bergson, « deux manières profondément différentes de connaître une chose. La première implique que nous tournons autour de l'objet ; la seconde que nous entrons dedans. » + Quand il arrive que l'objet soit moi-même, je fais les deux. Car je ne vis pas ici au centre uniquement, contemplant les objets (comme je l'imagine) qui sont autour de moi. Je vis également dehors dans les centres de ces objets, contemplant la vue vers le centre ici. Comme Whitehead le déclare, je me vois moi-même comme reflété dans les autres choses. × En effet, j'éprouve le sentiment que je suis bien plus chez moi à l'extérieur là-bas en train d'observer ma forme humaine au travers des yeux d'autres hommes, que je ne le suis ici en train de m'observer moi-même comme un monde posé sur les fragments d'un tronc humain. En renversant la prière de Burns, le don dont j'ai besoin est le pouvoir de me voir moi-même tel que je me vois. « Pourrait-il y avoir un plus grand miracle pour nous que de nous regarder à travers les yeux d'un autre pour un instant ? », demande Thoreau. ° En fait, c'est ce que nous faisons tout le temps, et le vrai miracle se produit quand, pour un instant, nous regardons à travers ce que nous sommes.

Il y a donc ici les éléments essentiels d'un nouveau portrait de moi-même. Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais, mais c'est tiré de la vie. Que serait-ce pour moi de devenir pour moi une réalité vivante, au lieu d'être un aperçu occasionnel ou un simple puzzle intellectuel ? Que serait-ce de vivre dans la réalisation du fait que ce lieu-ci, entre tous les lieux de l'univers, est l'unique endroit dont je suis absent ? Comment serait-ce de savoir que le monde entier est en moi, et que je suis entièrement dans le monde ø – et connaître cela non pas comme je connais le théorème du binôme, mais comme je connais l'agencement des meubles dans cette pièce ? Le bon sens peut trouver que cet autoportrait est trop surprenant pour être vrai, et la raison froide peut le trouver trop vrai pour être surprenant. Mais c'est seulement quand je trouve les deux vrais et surprenants à la fois, que j'en réalise la valeur. La connaissance réelle est à moitié étonnement. °

4. LA VISION DU CENTRE VERS L'EXTÉRIEUR À PARTIR DU CENTRE

Sir Thomas Browne dit : « Le monde que je regarde c'est moi-même ; il est le microcosme de ma propre forme sur lequel je jette les yeux... Les hommes qui regardent ma forme extérieure, y lisant attentivement et uniquement ma condition et mon sort, se trompent sur mon Altitude ;

† Pensées. 64.

D'après la doctrine scolastique de « l'inexistence intentionnelle », c'est l'essence de l'âme qu'elle doit se référer à quelque chose d'autre qu'elle-même. Nous ne pouvons nous connaître nous-mêmes qu'en fonction d'autres choses. Au XIXe siècle, cette doctrine a été adoptée et développée par Brentano, dans sa Psychology.

+ Introduction to Metaphysics, p.1. Autrement dit, nous pouvons regarder les choses comme étant un Cela qui est limité par d'autres Cela, ou comme un Vous qui est illimité.

× Science and the Modern World, p. 185. Whitehead (dans le même livre) distingue entre la réalité intrinsèque et la réalité extrinsèque d'un événement – l'événement tel qu'il est dans sa propre préhension et tel qu'il est dans la préhension d'autres événements.

° Walden, 'Economy'.

« Si l'eau est dans un état de tranquillité, alors elle fait voir les poils sur le menton d'un homme et ses sourcils... Si l'eau tranquille reste claire, cela l'est bien plus des choses de l'esprit en relation à l'esprit du sage ! Il est le reflet du ciel et la terre, le miroir de toutes les créatures. » Chuang Tzu Book, XIII.

ø « C'est à ces Circulations que les choses doivent d'être elles-mêmes ; par cela seul elles existent vraiment ; elles ne peuvent exprimer un soupir, un mot, un gémissement, une couleur ou un éclat de lumière ; le brillant d'une pierre précieuse, une vertu, ou un parfum ; une vision aimable, un fruit, un rayon, une influence, une arme, car elles doivent porter la livrée d'autre chose et en emprunter d'abord la matière, avant de pouvoir communiquer. » Traherne.

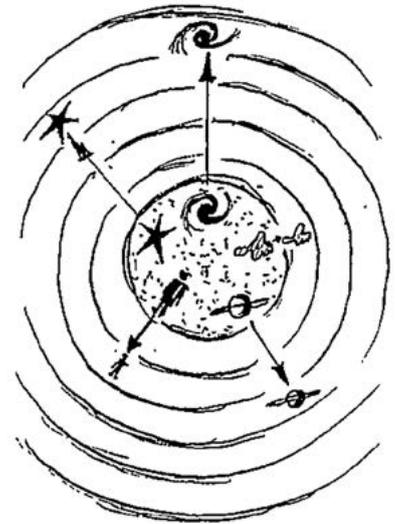
° « Le sens de l'étonnement est la marque du philosophe. » Platon, Thaetetus, 155 D.

car je suis au-dessus d'Atlas et de ses épaules. La Terre est un point non seulement vis-à-vis des cieux qui sont au-dessus de nous, mais encore vis-à-vis de la partie paradisiaque et céleste qui est en nous. » * Dire ceci est une chose, le connaître en est une autre. La réalisation ne vient pas du fait de poser des questions. Entre-temps je peux au moins compléter certains des détails de ce portrait esquissé. Je commencerai avec la vision vers l'extérieur à partir du centre. Qu'est-ce que je trouve alors présenté à mon inspection ?

Je trouve un monde riche, confus, dans un tourbillon de changements. À l'intérieur de cette mine de matériaux, je distingue des objets relativement permanents, que je classe en maisons, étoiles et hommes, etc. Maintenant ces objets peuvent être organisés suivant différents types d'ordres, mais la sorte qui me concerne à présent est leur ordre de profondeur. D'une certaine manière (mais la manière de procéder reste à être vue) je suis capable de trier les objets selon ce que j'appelle leur distance à partir de moi ici au centre. Ainsi je relègue une certaine parcelle blanchâtre à une distance de trente cm et la décris comme étant ma main, une autre à une distance de quarante-cinq cm et je la décris comme étant une bouteille d'encre, une autre à une distance d'un kilomètre et je la décris comme étant un nuage. Ce soir, je relèguerai probablement un grand nombre de taches blanches à des distances de plusieurs millions de millions de kilomètres. Dans chaque cas, la chose présentée ici est repoussée, par un intermédiaire presque irrésistible, vers ce que je considère sa station propre dans l'espace extérieur. Et il est clair que la nature de l'objet a beaucoup à voir avec la longueur de son voyage. Tout ce qui est expédié à une distance calculée en milliards ou millions de milliards de kilomètres est une étoile ou quelque chose qui lui ressemble ; tout ce qui est expédié à une distance calculée en millions de kilomètres, je l'appelle membre du système solaire. Si un homme doit se présenter à moi en tant qu'homme, il doit garder sa distance – ne pas être à de trop nombreux mètres ni à un trop petit nombre d'entre eux. S'il se rapproche plus près qu'un mètre ou deux de moi, il se transforme en tête ou en main ; encore plus près (pourvu que je sois équipé de l'appareil nécessaire), il se transforme en communauté d'animaux vivants, que j'appelle cellules. Puis, ainsi que la science me l'assure, il se transforme en molécules, en atomes et en électrons. Finalement, il reste peu de chose de l'objet, sinon rien et si je veux retrouver l'homme je dois me retirer de lui. Même en dehors du monde du miroir, il y a un point où, pour arriver à la Reine Rouge, Alice doit marcher dans la direction opposée.

Je suis "limité à une coquille de noix" et pourtant je suis "un roi de l'espace infini". Cet univers de cellules et d'hommes, de planètes, d'étoiles et de nébuleuses spirales est concentré ici au noyau et cependant éparpillé dans toutes les directions. + Il semble que je sois capable, sans commettre de grosses erreurs, de mettre ces choses là où elles sont à leur place. (En détail, je suis dans l'erreur, mais dans la mesure où je suppose que les étoiles sont collées à la vitre ou que le haut des arbres caresse la lune.) Mes hôtes – une compagnie mal assortie – refusent de rester. Est-ce que je les vois chez moi, de sorte que mes limites comprennent toutes leurs destinations jusqu'aux plus lointaines nébuleuses visibles ? Ou est-ce que je me tiens derrière, content de les voir dehors, après m'être assuré que leurs étiquettes leur ont été proprement attachées ? Il est trop tôt pour essayer de répondre à ces questions définitivement, mais au moins on peut dire que, centré au lieu que je connais comme étant ici, il y a un système de zones ou de ceintures qui contient les adresses des êtres que je reçois ici ; et que les distinctions de classe que je discerne parmi mes hôtes correspondent à des distinctions résidentielles. Les classes

* Religio Medici, II. xi.



Est-ce que je vois les choses là où elles sont ou ici où je suis ? Le langage, fidèle à l'expérience, me donne la clé : c'est d'ici que je les vois là-bas.

+ Cf. Bergson, Matter and Memory, p.127 : « La perception réfléchie est un circuit, dans lequel tous les éléments, y compris l'objet perçu lui-même, se tiennent les uns les autres dans un état de tension mutuelle comme dans un circuit électrique, de sorte qu'aucune perturbation partant de l'objet ne puisse la stopper en chemin et rester dans les profondeurs de l'esprit : elle doit toujours retrouver son chemin vers l'objet d'où elle procède. »

Et Traherne, Centuries of Meditations, II 78 : « Et aucun homme ne la croirait (votre âme) présente partout, s'il n'y avait pas d'objets là-bas à discerner. Vos pensées et inclinations passent et ne sont pas perçues ; mais par leurs objets sont discernées présentes étant illuminées par eux. Car elles sont présentes avec eux et actives à leur sujet. »

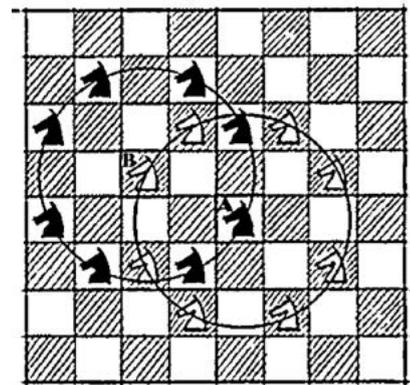
° Cf. la doctrine de Saint Bonaventure : « Plus un être est puissant, plus les effets qu'il peut produire sont par nature séparés les uns des autres et plus il est capable d'établir une certaine communication, un certain ordre et une certaine harmonie entre des choses si différentes. » Gilson, The Philosophy of Saint Bonaventure, p. 201. La distinction d'Aristote entre la matière céleste et la matière terrestre a (en dépit de Galilée et de la physique moderne) une base factuelle : les objets célestes sont lointains ou ils ne sont pas célestes et en tant que lointains ils ont des caractéristiques très différentes de celles de toutes les choses terrestres.

supérieures vivent dans les faubourgs extérieurs de l'univers. Si vous êtes une étoile, vous appartenez à ma ceinture d'étoiles et n'êtes nulle part ailleurs. Si vous êtes un homme, vous ne pouvez pas aller bien loin. Il n'y a pas de transgression, ni d'ascension sociale. °

De toutes les sphères ou régions qui m'ont pour centre, il y en a une à laquelle je prend un vif intérêt – la sphère des hommes. Si je ne raccompagne pas les étoiles chez elles, au moins j'accompagne les êtres humains à leurs destinations, car je suis capable de me retourner quand j'arrive là-bas et de partager la vision qu'ils ont de moi. Dans cette sphère humaine, je suis très libre, grâce à ma capacité d'aller dans les maisons de ses habitants. Quant aux autres sphères, il n'y a que la pauvreté d'imagination pour m'empêcher de faire un séjour chez elles et dans le monde en général, de leurs points de vue respectifs. Pour la plus grande part, je jouis de la compagnie de mes hôtes non humains sans enquêter de très près sur leur vie chez eux. Mon travail, c'est leur hébergement ici. * Et je suis hébergement absolu. Ma vie est la vie qu'ils vivent en moi. Supprimez de moi ces visiteurs et je disparaîs ; changez le moindre d'entre eux et je suis changé. La fluctuation d'une étoile variable est une fluctuation en moi. Je suis différent à cause du nuage qui maintenant est en train de voguer derrière ma fenêtre. Car le nuage n'est pas blanc, ni rapide, ni beau en lui-même, mais en moi. Être beau, c'est rendre beau. Est-ce que je ne possède pas les étoiles qui deviennent stellaires en moi ici ? Est-ce qu'une image, un visage, un poème, une symphonie, un univers peuvent arriver d'eux-mêmes autrement que de cette manière-ci – la façon dont ils arrivent en moi ? Sans un logement tel que celui-ci, où ils sont dans leur foyer à partir de ce foyer-ci, ils ne comptent pour rien. En vérité, j'oublie en quoi repose ma richesse et combien elle est inépuisable et combien je suis pauvre séparé de ces richesses qui se déversent si abondamment en moi de l'extérieur.

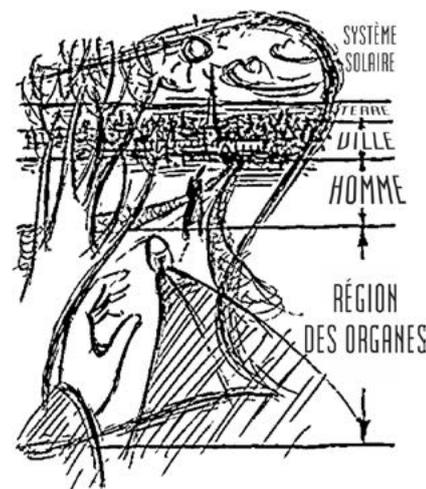
Elles sont miennes pour que j'en jouisse, et à un certain degré les miennes pour que j'en use. Je semble avoir un curieux pouvoir sur les objets que j'héberge. Je peux amener l'un ou l'autre à une existence vive et claire et rejeter le reste dans l'obscurité. Je peux les effacer tous pendant un temps. Sur certains je semble exercer un contrôle précis et détaillé. Par exemple, je suis en ce moment en train de faire faire des mouvements très compliqués à un objet en forme de feuille, une grande feuille rose à cinq lobes à l'extrémité d'une branche arquée qui jaillit du tronc central – je dis, bien sûr, que je fais "bouger ma main", mais c'est seulement une manière décevante que j'ai de me dire que je sais ce qui arrive vraiment. Et ce même mystérieux pouvoir qui est mien (particulièrement si j'ai quelque argent à dépenser) s'étend à d'autres et plus lointaines portions du monde, de sorte que je peux les faire bouger davantage si je me rapproche des branches les plus proches. (Ou selon ce qui m'apparaît tel – car je suppose que je ne devrais pas rejeter la possibilité que je suis simplement en train d'acquiescer à ce qui se passe.)

Il est inutile pour le bon sens de souligner que ces membres miens sont des parties privilégiées de la scène, permanents, obéissants et sensibles d'une manière unique. La ligne que je trace entre mon corps et le monde n'est rien de plus qu'une fiction commode °, car je suis davantage poussé à ressentir un pincement dans mes biens que dans certaines parties de ma chair ; j'ai plus de contrôle sur mon chien que sur la circulation ; ma ville est un organe plus permanent de ma vue que ne l'est ma main. Il n'y a pas de critère valable par lequel mon corps pourrait se démarquer de mon monde. Si, alors, en considérant la vie à partir du centre, j'ai vraiment un corps, ce corps s'étend indéfiniment dans toutes



* Même un joueur d'échecs obéit pour la plus grande part aux mêmes règles. On peut dire qu'une pièce est là où elle agit. Elle est présente régionalement dans les cases qu'elle couvre ; alors que, centralement, dans sa propre case, elle devient accueil pour d'autres pièces. Ainsi le cavalier blanc sur la case A couvre un cercle de 8 cases, dont l'une est la case B, sur laquelle le cavalier noir se tient. En effet, les régions des cavaliers se chevauchent de telle manière que les pièces changent de place, tout comme si elles étaient des hommes véritables. Les échecs sont un exercice de bilocation. Je suggère qu'une partie de la fascination qu'ils exercent repose sur leur caractère ontologique. Ils sont une version schématique de la constitution universelle des choses. Après tout, la phrase d'Alice « C'est un grand et vaste jeu d'échecs qui se joue – dans le monde entier », est un non-sens très sensé.

° La continuité du corps et de l'environnement sera pleinement discutée dans les derniers chapitres, mais peut-être que je devrais dire ici que, dans un sens, il n'y a pas de continuité de ce genre. L'acte que je fais de distinguer un membre est un acte d'amputation : le corps perçu est, de fait, un environnement pour le moment présent. Ce que John Webster appelle « cet engin curieux, votre main blanche », doit cesser d'être de la sorte avant que cette main puisse devenir vraiment la vôtre.



les directions, et il embrasse toutes les choses desquelles je dépends et toutes les choses que je peux affecter. Dans un de ses aspects, le monde est pour moi un ensemble de branches ou de membres qui rayonnent d'un tronc sans tête, des membres qui sont de plus en plus insensibles et de plus en plus en dehors de mon contrôle conscient au fur et à mesure qu'ils reculent dans la distance.

Il est certain que j'ai un corps particulier. Et peut-être que la plus bizarre de toutes les choses est cette manière dont ses membres sont tous entraînés au dedans vers le centre, et cependant immensément protractiles. Ce grand corps sans tête plus vaste est entièrement rassemblé au lieu où la tête aurait été et, en même temps, il est projeté dans toutes les régions de l'espace cosmique. Je le possède en entier et je n'en détiens rien. Il est entièrement ici et entièrement là-bas.

5. LA VUE VERS LE DEDANS EN DIRECTION DU CENTRE

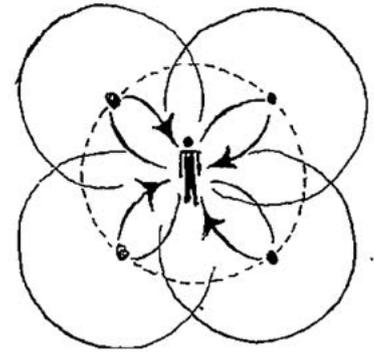
Le bon sens me dit que cet autoportrait n'est étrange que parce que je me regarde de la mauvaise manière et que si je me retourne et regarde en direction du centre, je verrai que je ne suis pas si mystérieux et si inhabituel après tout, seulement un être humain ordinaire. Et (continue à me dire le bon sens) c'est parce que je prends cette vision sobre de moi-même – la vision vers le dedans – pour la vraie, que je suis trop au dehors, en me regardant par les yeux de mes observateurs. La vision extérieure est arbitraire, sans rapport avec ma nature et à jamais changeante – à un moment je fais le point sur une galaxie et au suivant sur une particule de poussière – tandis que la vision intérieure est constante. Elle seule est vraie en ce qui me concerne, elle me représente et est d'une importance pratique. Par elle, je suis connu. Que je contemple un éléphant ou une souris, une étoile ou un atome, ne change rien pour mon tailleur. Les philatélistes ne portent pas de chapeaux plus petits que les astronomes. En bref, d'après le bon sens, la vision extérieure est un accident, mais la vision en dedans est mon essence.

Mais est-ce un fait que je parais plus ou moins le même pour l'observateur extérieur ? Est-ce que cette façon de voir est pratiquement constante ? Faisons appel à un témoin vraiment compétent. Je suis assis ici à mon bureau, en train d'écrire. Il tourne dans la pièce. Chaque position lui révèle un nouveau moi : il y a de larges divergences entre la vue frontale, la vue de côté et la vue arrière – pour ne pas mentionner la vue depuis le plafond et celle depuis le tapis. Laquelle de celles-ci est la vraie et selon quel critère ?

Le problème n'est pas difficile, m'explique le bon sens. Ce que l'observateur doit faire est combiner toutes les images qu'il a de moi en un portrait composite. Je suis ce que je parais être de chaque point de vue.

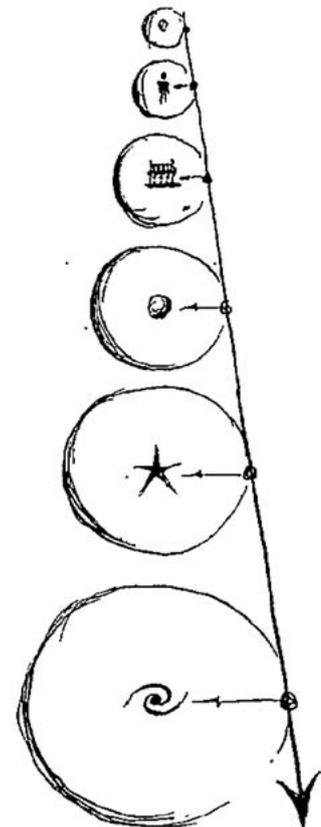
Dans ce cas, mon observateur est libre d'ajouter ses points de vue en se déplaçant comme il lui plaît, pourvu que ses yeux ne quittent pas ce lieu. Cette fois-ci, donc, au lieu de tourner autour de moi, il s'éloigne de moi. Il part par la fenêtre dans le jardin et la rue, pour aller dans le monde en général. Que fait-il de moi maintenant ?

Je diminue. Je perds ma forme et ma couleur. Je me transforme en maison, puis en rue bordée de maisons, puis en faubourg, et ensuite en ville. Mon observateur a des moyens de transport illimités. Très vite, je lui apparais comme étant l'Angleterre, puis la Terre et finalement une



« L'homme parfait, » dit Wu Jên, « monte vers le ciel bleu ou plonge vers les sources jaunes, sans changer de visage. » (Giles, *Musings of a Chinese Mystic*, p. 58) Mais ceci, ajouté-je, n'est vrai que pour l'observateur, pour lequel Wu Jên est stationnaire.

Dans le cas le plus général, le principe de relativité signifie qu'une chose (un événement ou un système) a autant d'aspects qu'il a d'observateurs et que chaque aspect, quoique différent des autres, est une partie de la vérité à propos de la chose. La physique ne peut pas ignorer le sujet pour lequel l'objet existe et « l'objet en lui-même et en dehors de tout observateur » est une suite de mots sans signification.



étoile, cette étoile étendue connue sous le nom de système solaire, ou de Soleil avec toutes ses planètes. S'il continue, je deviens galaxie, notre univers île, qui à son tour se rétrécit en un point de lumière dans l'espace et peut-être s'évanouit complètement.

Le bon sens proteste que cela ne produit rien du tout et que les seuls vrais aspects de moi sont ceux qui restent à portée de main – les plus proches étant les meilleurs. Notre langage a l'idée juste ; pour trouver la vérité votre inspection doit être dans la proximité et en fait pénétrante : vous devez aller dans la chose.

Mon observateur reçoit le message. Au lieu de tourner autour de moi ou de s'en éloigner, il s'en approche. Quelle histoire raconte-t-il cette fois-ci ? D'abord je perds mes membres, puis mon tronc. Il ne reste que ma tête. Pour lui, je suis maintenant une tête sans corps, tout comme je suis pour moi-même un corps sans tête. Je deviens un œil, ou un morceau de peau. À partir de ce moment, il se dote d'instruments qui lui permettent d'obtenir une vision plus claire de moi à une distance de quelques centimètres, et même de fractions de centimètres. Ainsi équipé pour cette tâche, il continue de se rapprocher, il rapporte à présent que je suis devenu plusieurs animaux extrêmement primitifs, puis l'un de ces animaux. L'image devient de plus en plus obscure, et mon observateur doit compenser ses maigres données sensibles par des constructions théoriques. Maintenant son histoire est faite de molécules, d'atomes et d'électrons. En réalité (explique-t-il) je ne suis pas des membres, ou des cellules, ni même des molécules, mais quelque chose d'imperceptible, et d'indescriptible – en mots du moins. Finalement mon observateur 'entre en contact', et il n'y a plus de vision de moi disponible. J'ai disparu. Comme l'ingénieux cafard qui échappe à la tortue en se réfugiant à l'intérieur de la carapace de son ennemie, mon observateur s'extrait de ma présence en se dirigeant dans son centre même, le seul endroit dans l'univers où elle n'existe pas

« Je pense que je vais aller la rencontrer. » dit Alice...

« Vous ne pouvez pas faire cela », dit la rose : « Je devrais vous conseiller de marcher dans l'autre direction ».

Cela semblait n'avoir pas de sens pour Alice, donc elle ne dit rien, mais se dirigea immédiatement vers la Reine rouge. À sa surprise, elle la perdit de vue en un instant...

Que mon observateur s'éloigne, ou se rapproche, les conséquences sont les mêmes. Je suis transformé en une série d'objets, aussi différents que possible de la version de moi-même conforme au bon sens, et je finis comme un blanc, un vide.

6. RÉPONSE À DES OBJECTIONS DU BON SENS

L'observateur en mouvement (dit le bon sens) est aussi insatisfaisant que le garde dans Through the Looking Glass, qui regardait Alice « d'abord à travers un télescope, ensuite à travers un microscope, et ensuite à travers une lunette d'opéra. Enfin il dit 'vous voyagez du mauvais côté, ferma la fenêtre et s'en alla ». Ce n'est pas une manière sérieuse d'inspecter qui que ce soit. Lorsque mon observateur remarque mes cellules ou mes molécules, ou au contraire mon pays et ma planète, il a cessé de me remarquer moi : il a quitté ma présence. J'ai disparu. J'ai été supplanté, et être supplanté par quelque chose n'est certainement pas, selon l'opinion du bon sens, devenir cette chose

Mais observez la méthode du bon sens. Ayant établi d'avance que je ne peux pas me transformer en quelque chose d'autre, ayant ensuite été

« Parmi toutes les grandeurs visuelles de chaque objet connu, nous en avons sélectionnée une à laquelle nous pensons comme étant « réelle », et nous avons relégué toutes les autres à l'état de ses signes. Cette grandeur réelle est déterminée par... des intérêts pratiques. » William James, Textbook of Psychology, p.344. La même chose est vraie de la forme « réelle » de l'objet, et des autres formes innombrables que l'on choisit de voir comme moins réelles ou irréelles.

Quelles que soient les significations supplémentaires qui sont lues dans la comptine anonyme suivante (de l'anthologie de Walter de la Mare intitulée Come Hither) elle représente avec un charme incomparable l'expérience de l' 'observateur qui s'approche' qui trouve, au centre qui est son but, le vide : mais un vide qui se trouve être le lieu d'un bel objet.

« Voici la clé du royaume :

Dans ce royaume il y a une cité ;

Dans cette cité il y a une ville ;

Dans cette ville il y a une rue ;

Dans cette rue une allée s'étend ;

Dans cette allée il y a un jardin ;

Dans ce jardin il y a une maison ;

Dans cette maison attend une pièce ;

Dans cette pièce un lit vide ;

Et sur ce lit un panier –

un panier de douces fleurs :

De fleurs, de fleurs ;

Un panier de douces fleurs. »

Et l' 'observateur qui s'éloigne' –

« Des fleurs dans un panier ;

Un panier sur le lit ;

Le lit dans la chambre ;

La chambre dans la maison ;

La maison dans le jardin herbu ;

Le jardin dans l'allée sinueuse ;

L'allée dans la large rue ;

La rue dans la ville haute ;

La ville dans la cité ;

La cité dans le royaume –

Voici la clé du royaume.

Du royaume voici la clé. »

Cf. la comptine bien connue sur une noix, qui commence ainsi :

« Il y avait une petite maison verte,

Et dans la petite maison verte

Il y avait une petite maison marron... »

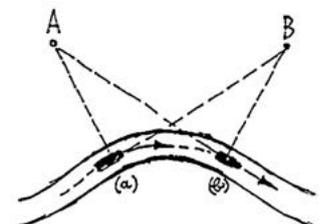
Egalement « une chanson de la petite

ville », par Wilfred Rowland Child, dans

The Oxford Book of English Mystical

Verse, p. 606; et Chhandogya Upanishad,

VIII. i. 1.



Quand je suis au point (a), l'observateur A évalue ma vitesse à 50 km par heure, mais B l'évalue à zéro. Lorsque j'arrive au point (b), leurs évaluations sont inversées.

témoin précisément de cette transformation, le bon sens insiste sur le fait que ce quelque chose d'autre ne peut pas être moi – parce que, bien sûr, je ne peux pas me transformer en quelque chose d'autre ! En tout état de cause, suis-je vraiment supplanté par ma ville et mon pays, ma planète et mon système solaire, si je suis toujours dans leur centre, et si un nombre incalculable de processus centrifuges et centripètes unifient et maintiennent le tout ? On pourrait aussi bien argumenter que le gland ne peut pas devenir le chêne, parce que le chêne est une chose entièrement différente, qui peut seulement remplacer le gland. Ou l'on pourrait aussi bien argumenter que, puisque deux observateurs racontent deux histoires profondément différentes à propos de ma vitesse le long d'une route, ils doivent regarder deux automobilistes. En réalité ils ont tous les deux raison, et la vérité combine leurs histoires. La difficulté n'est pas que mon moi du bon sens est trop stupide pour comprendre l'argument, mais qu'il est dans l'ensemble trop malin. Il ne s'humiliera pas devant les faits, ne les prendra pas tels qu'ils sont donnés. La vision de moi-même devenant une ville, une planète, une étoile, un univers, est impossible seulement si j'ai décidé d'avance que c'est impossible. Si le bon sens pouvait trouver quelque chose d'immuable en moi, un objet clairement défini qui serait moi-même une fois pour toutes, alors, en effet, le cas serait différent. Mais la vérité est que je ne suis plus l'homme que j'étais il y a une seconde, que je ne suis pas le même dans une lumière bleue ou dans une lumière rouge, ni pour une personne dans deux occasions différentes, ni pour deux personnes différentes dans une occasion. En quel sens peut-on dire que cet homme a été ce bébé ? Suis-je certain que le moi qui se lève le matin est le moi qui est allé en Chine en rêve, et que tous les deux sont identiques au fœtus d'il y a trente-neuf ans ? Si je veux être précis concernant l'identité du moi, laissez-moi être vraiment précis, et admettez que le changement est mon essence, et que c'est pur préjugé que de poser d'avance la quantité de changements qui sont permis en moi avant que l'on me dise disparu. *

Inflexible, le bon sens propose un autre argument : considérer le comportement de l'observateur. Il ne se satisfait pas de regarder. Il agit, mettant une distance entre lui-même et l'objet. Ensuite il fait l'erreur d'attribuer à son objet les conséquences de sa propre action.

Cet argument n'est pas recevable non plus. Si mon observateur peut tourner autour de moi pour déterminer qui je suis, pourquoi ne pourrait-il pas également s'éloigner ou se rapprocher de moi, dans le même but ? Par ailleurs, il aurait entièrement raison de supposer qu'il ne bouge pas, et que c'est moi qui cours vers lui ou m'en éloigne. Quant à moi, j'ai tout aussi bien le droit de penser que je ne bouge pas et que c'est lui qui bouge. En fait, il n'y a rien à départager : nous avons tous les deux raison. Et, de toute manière, qu'est-ce précisément que cet acte de mettre une distance entre soi et un autre, si ce n'est l'observation de certains changements chez l'autre ? Quelle est la distance dont le bon sens est si sûr qu'elle est quelque chose ? Mon observateur ne la remarque pas. Il me remarque seulement moi, et je suis aussi ouvert à son inspection à trente millions de kilomètres qu'à soixante-dix cm. C'est comme si rien n'intervenait. Pour quelque chose qui s'interpose entre l'observateur et l'observé, la distance est singulièrement non envahissante et effacée. Mais mon observateur ne spéculer pas sur quelque chose d'aussi fugace. Ce dont il est sûr, c'est que d'abord il y a eu un homme, ensuite une série de métamorphoses remarquables, et à la fin le néant.

Le bon sens, contraint par la science, ne peut rejeter en bloc l'image de moi qu'à l'observateur. Au moins la vue de près se voit accorder une

La mutabilité de l'objet observé est bien illustrée dans l'Alciphron de Berkeley (IV): « Euphranor. Dites-moi, Alciphron, pouvez-vous discerner les portes, les fenêtres et les remparts de ce même château ?

Alciphron. Je ne le peux pas. À cette distance il ressemble seulement à une petite tour ronde.

Euphr. Mais moi, qui y ai été, je sais que ce n'est pas une petite tour ronde mais un grand bâtiment carré avec des remparts et des tourelles, qu'il semble que vous ne voyez pas.

Alc. Qu'allez-vous inférer de cela ?

Euphr. Je vais en inférer que cet objet que vous percevez strictement et proprement par la vue n'est pas cette chose qui est distante de plusieurs kilomètres.

Alc. Pourquoi en est-il ainsi ?

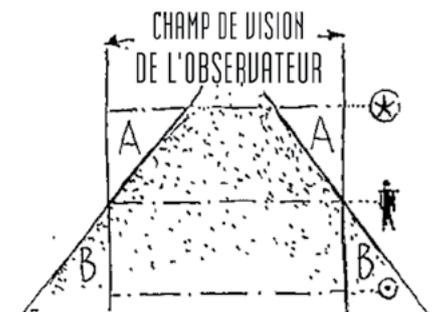
Euphr. Parce qu'un petit objet rond est une chose, et qu'un grand objet carré en est une autre. »

* Ce problème est très ancien. Voir Platon, Symposium, 207-8, sur la mutabilité de toute chose temporelle, et en particulier de l'homme, qui, bien que nommé la même personne, est chaque jour une créature nouvelle : corps et âme, il est toujours en train de changer, pour toujours déclinant et étant renouvelé.

Mon observateur qui s'éloigne pourrait faire usage du dicton de Whitehead : « L'espace-temps n'est rien d'autre que la mise ensemble d'assemblages en unités. » Science and the Modern World, IV.

Nous pouvons difficilement, dit le professeur H. H. Price, traiter l'espace comme s'il était un objet ou une substance – « la vérité est sûrement (pour l'exprimer sous forme d'un paradoxe), qu'il n'y a pas d'espace, mais seulement des objets spatiaux. » Perception, p. 109.

« L'espace vide – l'espace sans une quelconque qualité (visuelle ou musculaire) qui en soi-même est plus que spatiale – est une abstraction irréaliste. On ne peut pas dire qu'elle existe. » F. H. Bradley, Appearance and Reality, p.38.



A-A représente la partie du système solaire qui (selon le bon sens) n'est pas moi. B-B représente ceux de mes molécules et atomes que les visions les plus proches ne saisissent pas.

certaine validité. On ne peut vraiment nier, par exemple, que je suis fait d'atomes. Pourquoi alors refuser la vue de loin, et nier que je suis un système solaire ? Les atomes et les systèmes solaires ont beaucoup en commun, et ils sont également éloignés de la notion ordinaire de ce que je suis. Il est donc sans aucun doute déraisonnable d'accepter une version et de rejeter l'autre. Le bon sens va rétorquer, bien sûr, que le système solaire inclut tellement de choses qui ne sont pas moi. Mon observateur pourrait être tenté de répondre que l'atome exclut tellement de ce qui est moi, que le péché par omission est aussi grave que son contraire. Mais cela serait tomber dans le piège que le bon sens se pose toujours à lui-même : ce serait accorder à une idée préconçue de ce que je suis réellement de s'interposer entre l'observateur et moi son objet. Jusqu'à maintenant, son compte-rendu est le suivant – je ne suis pas un homme qui serait plus que des atomes et moins qu'un système solaire, mais je suis, d'une façon étrange non encore révélée, à la fois des atomes, et un homme, et un système solaire, et encore beaucoup plus. +

Un homme est une vision partielle de quelque chose de plus, et le moyen de découvrir ce quelque chose de plus est d'occuper de nouvelles positions. Le bon sens reconnaît déjà ce principe en disant que je suis plus qu'une vue de face, ou qu'une vue de derrière. Qui a le droit de dire que cet endroit-ci et non cet endroit-là dans l'univers sera le point d'observation adéquat pour une investigation de ce qu'est ma nature ?

Mais si toute chose (dit le bon sens) est en fait ce qu'elle semble être pour chacun de ses observateurs, et si rien n'a de statut, le danger est que toute individualité, toute distinction, va s'évanouir dans un brouillard d'opinions universel.

Ma réponse est tout d'abord que les différences créées par les divers observateurs régionaux, loin d'être arbitraires et chaotiques, sont la véritable architecture de la nature, le principe structurel premier de l'univers. Deuxièmement, bien qu'il soit vrai qu'il y a deux points de vue depuis lesquels chaque objet perd intégralement son caractère séparé et son individualité (je me réfère aux points d'observation le plus proche et le plus lointain, aux points terminaux de l'observateur), les points de vue intermédiaires sont ce qui change tout. L'expérience de l'observateur qui s'éloigne ou qui s'approche est pleine de possibilités variées (gisant à l'intérieur du système des régions), même s'il est destiné au départ et à l'arrivée à trouver ce que tous les observateurs de tous les objets trouvent. Chaque objet fini trace un chemin unique depuis le centre jusqu'à la circonférence, et c'est cette longue piste d'observation qui établit l'individualité de l'objet. Mais si l'on me demande pourquoi la vue le long d'un chemin diffère tant de la vue le long d'un autre, il faut que je confesse mon ignorance. Pourquoi la piste depuis un centre doit révéler une pierre, depuis un autre un arbre, depuis un troisième un homme, avant que les trois se confondent en une planète, je ne le sais pas. Ce que je sais c'est que chaque centre a son système de régions (en partie partagé avec d'autres centres, en partie singulier) conforme à une géographie générale et ordonnée, et qu'aucune particularité pouvant être découverte dans les régions ne peut être simplement attribuée à une particularité du centre. Car le centre en lui-même est dénué de particularités.

7. LA VISION VERS L'INTÉRIEUR ET LA VISION VERS L'EXTÉRIEUR RASSEMBLÉES

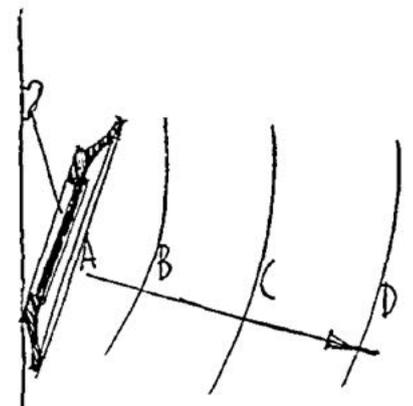
J'ai maintenant complété, quoiqu'ils soient sujets à des corrections ultérieures, quelques-uns des détails des deux portraits. Au début l'un

+ Cf. A. N. Whitehead, Principles of Natural Knowledge, 61.9 : « Nos expériences du monde apparent sont la nature elle-même. » Et The Concept of Nature, p. 185 : « La nature n'est rien d'autre que la conscience sensorielle déclarée. » Whitehead accepte loyalement ce qui est donné comme ce qui est réellement. C. H. Richardson, Spiritual Pluralism, p.100, débat sur la question de savoir si une chose peut être définie comme la classe de toutes ses apparences, ou de certaines d'entre elles.

Our Knowledge of the External World (III), de Bertrand Russell, est l'une des plus importantes des nombreuses études consacrées à ce problème.

À partir de Examination of Sir William Hamilton's Philosophy de Mill, les phénoménologues ont défini un objet comme un système ou une « famille » de données sensibles régionales (actuelles ou expérimentées d'une part, et possibles d'autre part), et se sont passés d'un noyau solide, ou d'un objet physique central.

(Cf. Scientific Thought de C. D. Broad) Ma seule critique est que les phénoménologues ne poussent pas leurs propres méthodes assez loin. Une « famille » est bien plus large que ce qu'ils réalisent ; ses membres sont plus largement dispersés, et leur statut est plus varié. Choisir une petite partie de cette organisation cosmique et la traiter comme un tout n'est pas correct.



Au point A, il n'y a rien à voir, mais l'observateur qui se déplace en D découvre une image. Où donc, alors, se trouve l'image ? En D ? Mais sans A (et B et C) il n'y a pas d'image. L'image est de A à D. Dans la phraséologie de Whitehead, elle n'est ni simplement où elle est perçue en D, ni simplement où elle est perçue comme située en A. Elle est présente en D, avec un mode de situation en A. Cf. Lloyd Morgan, Emergent Evolution, p. 49.

contredisait l'autre ; en fait il était précisément ce que l'autre n'était pas – qu'est-ce qu'une tête sans corps et un corps sans tête ont en commun sinon leur besoin de l'autre ? Mais notez les similitudes fondamentales qui ont maintenant été introduites. Me regarder, et regarder avec moi reviennent finalement à la même chose. Les deux portraits sont construits selon les mêmes lignes générales. Les deux sont basés sur un ensemble de sphères concentriques qui inclut l'univers. Ma tâche dans la partie II de cet ouvrage sera de définir ces sphères, et les habitants par lesquels elles sont connues, beaucoup plus précisément. Pour l'instant j'ai indiqué une disposition brute, qui va de la région des électrons très près du centre à la lointaine région galactique, avec la région humaine à mi-chemin.

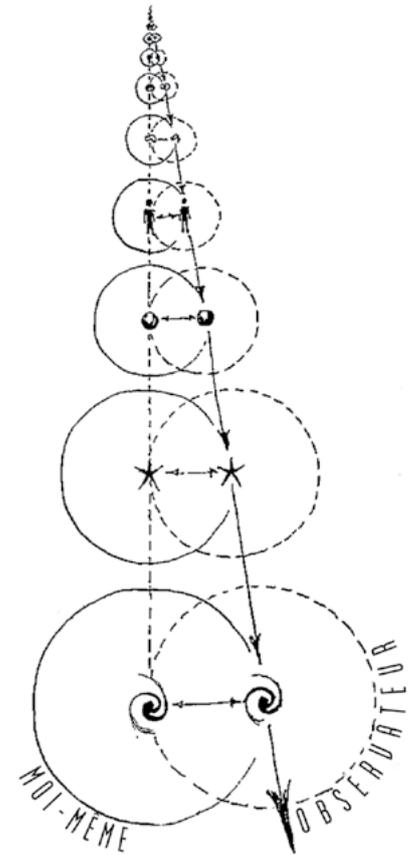
Les deux versions de moi-même impliquent un système de régions, mais les mettent à différents usages. Il y a un trafic bi-directionnel entre le centre et la circonférence. Quand je regarde à l'extérieur, mes régions sont les lieux sur lesquels les caractéristiques de ce centre sont projetées ; quand je regarde vers l'intérieur, elles sont les lieux à partir desquels des caractéristiques similaires sont projetées sur ce centre.

Il y a une autre différence très importante. Tandis que la vision vers l'intérieur, à partir des régions, me révèle moi et ce qui est mien – ma tête, mon corps humain, ma maison, etc. – la vision vers l'extérieur dans les régions me révèle ce qui est autre que moi et n'est pas mien – la tête d'un autre homme, son corps, sa maison. Bien sûr, j'obtiens des aperçus de ma tête, de mon corps et de ma maison (tous répartis dans leurs régions propres) mais je ne peux pas voir ces choses comme un tout à partir d'ici. Ici au centre sont tous les hommes, sauf moi-même, toutes les planètes sauf cette planète, toutes les choses sauf mes choses. Je les ai toutes, sauf ce que je déclare à moi. La vision vers l'extérieur complète la vision vers l'intérieur. Loin de l'annuler, chaque portrait exige la présence de l'autre.

Laissez-moi alors les combiner. J'ai enregistré l'impression que mon observateur a de moi : qu'en est-il de l'impression que j'ai de lui ? Supposons que je le regarde aussi soigneusement qu'il me regarde. Nous faisons l'expérience l'un de l'autre d'abord comme de têtes, ensuite comme d'hommes. Pourvu que les conditions soient favorables, quand il arrive à la ville qui repose dans la vallée il est pour moi cette ville, exactement comme je suis cette ville pour lui. En continuant son voyage, il arrive (disons) à la Lune. Nous sommes maintenant une paire de corps célestes. Et cette histoire continue ainsi. Quand mon observateur en voyage me voit comme une étoile (c'est-à-dire comme un soleil avec ses planètes), il est une étoile pour moi ; quand il me voit comme une galaxie ou comme un univers, il est aussi une galaxie ou un univers.

Si, au lieu de nous écarter l'un de l'autre, nous nous rapprochions, nos découvertes seraient en principe les mêmes. Peu importe notre proximité ou notre éloignement, nous sommes toujours égaux – cela (comme je le montrerai) est la grande loi. Je ne traite qu'avec des individus de mon propre rang. Plus je trouve de choses plus j'ai en moi. Le statut que j'attribue est le mien, et j'ajuste mon niveau comme chaque occasion le demande. Je suis comme celui qui, pour éviter toute offense, est toutes choses pour tous les hommes, simple pour les simples, grand pour les grands, cultivé pour les cultivés ; ou comme un roi qui voyage incognito, qui adopte l'apparence et les manières des gens avec lesquels il lui arrive d'être. Je ne peux rencontrer l'autre qu'en termes d'égalité. Si je suis là où il est humain, alors il est là où je suis humain. Mon centre, mon ici, repose dans sa région humaine, de même que le sien repose dans la mienne. Si je suis centré au lieu où il est molécules, il est centré au lieu où je suis

« Comment aurais-je pu vous voir, sinon d'une grande hauteur ou à grande distance ? » demande Khalil Gibran « J'ai pourchassé seulement vos moi les plus vastes, qui arpentent le ciel. » Le Prophète, 110-1.



« Nous ne pensons pas mieux des autres, que nous ne le faisons de nous-mêmes. » Whichcote, Aphorisms, 716.

Le principe que ce qui nous intéresse est la clé de ce que nous sommes, est reconnu par Marc-Aurèle. Les gens du commun (dit-il) admirent des choses inanimées, de simples marchandises ; un homme de niveau plus élevé admire des choses animées, comme les troupeaux ou les hardes ; un homme de degré encore plus élevé s'intéresse aux hommes qui ont un talent dans les arts ; les meilleurs de tous sont les hommes dont le souci est les hommes en tant qu'âmes raisonnables. Meditations, VI. 13. « Les semblables ne peuvent être connus que par les semblables. » n'est pas (n'en déplaît à Leonard Hodgson, The Doctrine of the Trinity, p.139) une simple affirmation *a priori* car elle a une base empirique.

molécules. * « Vous ne pouvez regarder que ce que vous êtes », dit Evelyn Underhill (se faisant l'écho des grands mystiques), et ceci est doublement vrai. Car vous êtes ce que vous regardez uniquement dans la mesure où vous accommodez dessus, le possédez et n'avez pas d'autres possessions ; et vous êtes l'équivalent de ce que vous regardez uniquement dans la mesure où chaque vision vers l'extérieur implique une vision vers l'intérieur analogue. La doctrine d'égalité est davantage qu'un slogan politique, et bien plus qu'un dogme religieux : elle est fondamentale. Je vois ce que j'apporte à ma vision, et j'enfle et rétrécis avec mon objet. Ce que dit Plotin, que l'œil ne peut pas regarder le soleil à moins qu'il ne soit semblable au soleil, + est vrai. Et Traherne ne se fatigue jamais d'insister : « Les objets sont loin de diminuer les facultés de l'âme qui les regarde, car ils l'agrandissent. Dans votre faculté conceptuelle, un grain de sable se conforme à votre âme, et il la réduit à la taille et à la semblance d'un grain de sable. Un arbre appréhendé est un arbre dans votre esprit ; la totalité de l'hémisphère et des cieux agrandit votre âme à la largeur des cieux ; tous les espaces au-dessus des cieux l'agrandissent et l'élargissent à leurs propres dimensions. » ×

Les qualifications et les élaborations suivront en leur temps ; pour le moment, c'est le principe qui compte. Je me vois moi-même dans les choses parce qu'elles remplissent mon « âme », et je ne suis rien sans elles ; je vois mon équivalent dans les choses parce que la vision vers l'extérieur et la vision vers le dedans sont symétriques. Ce que je fais en regardant c'est regarder dans un miroir – dans un miroir qui me joue le tour de me montrer, non pas ce visage-ci, mais sa ressemblance, qui n'est souvent nullement humaine. Mon bras est trop court et ma main dans le miroir est trop petite : je ne peux pas la tendre dans les espaces au-delà de la région où je suis un homme, pour découvrir ce que je suis là-bas. Je ne peux pas non plus, apparemment, demander aux étoiles et aux planètes quelle est leur estimation de moi. Si je pouvais le faire, je n'aurais pas besoin d'en appeler à mon observateur en voyage, et mes qualités terrestres et solaires seraient aussi évidentes pour moi que mon humanité. Car ce dont j'ai réellement besoin, c'est de cette autre sorte de miroir – la simple vue – pour me dire, dans les termes des autres, ce que je suis.

8. LE MOI ÉLASTIQUE

Arrivé à ce point, je vois que mon moi du bon sens (B) et mon moi philosophique (P) discutent comme ceci :

B. Quand je cesse de regarder au travers de la fenêtre le soleil, et observe au lieu de cela un grain de poussière sur la vitre, les changements que je détecte en moi-même sont insignifiants. Si je suis ce que je parais être à moi-même, alors je reste un homme. Les objets peuvent s'étendre et se contracter, mais moi pas. Mon là-bas est élastique, mon ici est constant.

P. Considérons le mot ici. Qu'est-ce que je veux dire par là? Quand je dis à mon chien de venir ici, je veux qu'il vienne au lieu où je me tiens ; quand une équipe de football vient ici, elle vient dans cette ville ; quand un étranger vient ici, il vient dans ce pays-ci ; si des Martiens devaient envahir la terre, je dirais qu'ils sont arrivés ici même s'ils devaient se poser en Australie. En bref, mon ici est infiniment élastique, il enfle à des proportions gigantesques et se rétrécit à nouveau à presque rien en un instant ; il correspond toujours à mon là-bas.

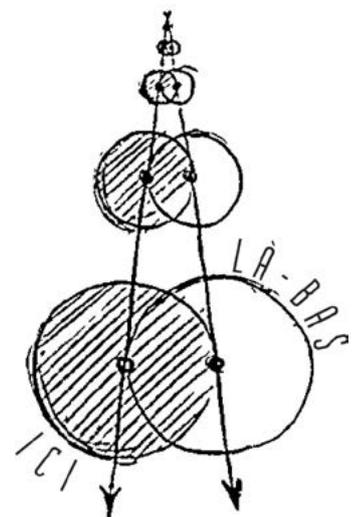
* La première ligne et le titre d'un des poèmes de Siegfried Sassoon (dans The Heart's Journey) est « Nous avons vu dans les étoiles l'étrangeté de notre état. »

+ Cf. Platon, République, VI. 507 et suivantes ; Plotin, Ennéades, I. vi. 9 ; Inge, The Platonic Tradition in English Religious Thought, p. 59.

× Centuries of Meditations, IV. 73.

Cf. W. MacNeile Dixon, The Human Situation, p.70: « L'univers repose dans l'âme... C'est dans la mesure où nous parvenons à le connaître que nous parvenons à nous connaître nous-mêmes. »

D'après I Jean, III. 2., la raison pour laquelle « nous deviendrons comme lui » est que « nous le verrons comme il est. » Empédocle a enseigné qu'un homme reconnaît le feu par l'élément igné en lui-même, l'eau au moyen de l'élément aquatique, et ainsi de suite. La doctrine aristotélicienne de « l'espèce raisonnable » implique une certaine assimilation de l'œil à ce qu'il voit. – voilà quelques-unes des nombreuses variations sur le thème de l'égalité.



B. Notre langage est rempli d'ambiguïtés. °

P. Le langage est communément plus sage que ceux qui le critiquent et dans cet exemple ça l'est certainement. Est-ce que je ne m'identifie pas moi-même avec mon ici télescopique ? Une simple conversation peut me voir prendre le point de vue de mon moi humain solitaire, de ma famille, de ma nation, de mon espèce, tour à tour. Mon ici est ce que j'ai derrière moi lorsque je traite avec les objets là-bas. C'est l'accompagnement que je prends pour mien, et il est comparable avec ce à quoi je fais face, ou ce à quoi je m'affronte. Autrement dit, j'ai le corps adapté au travail à sa portée – un corps qui est parfois beaucoup moins que celui d'un homme et d'autres fois beaucoup plus que celui d'une étoile. « Que les organes humains soient gardés dans leur parfaite intégrité, » dit Blake,* « selon la Volonté se contractant pour devenir Vers ou s'augmentant pour devenir Dieux. » +

B. C'est une chose de s'associer avec une personne ou un groupe, mais une autre de devenir cette personne ou ce groupe.

P. Comment se fait-il que je prenne pour moi sans question la louange, ressente le blâme, souffre des humiliations, et jouisse des triomphes, qui appartiennent à des totalités plus inclusives ? Je suis toujours en train de sentir, de penser, et de parler pour eux – ou en tant qu'eux. Si le héros qui meurt pour son pays ou pour l'humanité ne met pas plus haut un corps plus grand que le sien, plus petit, qu'il sacrifie, alors quel est le but du sacrifice ? Bien sûr, je ne deviens pas de manière permanente un de mes nombreux corps grands ou petits, car c'est ma nature de passer mon temps à passer de l'un à l'autre d'entre eux. Je ne suis pas moins homme pour être aussi la planète qui contient l'homme, l'étoile qui contient la planète. Au contraire, mon humanité, au lieu de m'interdire de devenir beaucoup plus et beaucoup moins qu'un homme, me demande positivement que je fasse cela. Et la recette est simple : le sujet égale l'objet. Autrement dit, mon « corps » (et par là je veux dire cette partie du monde prise pour acquis dans laquelle je suis, pour le moment, omniprésent) est fait à la mesure de mon « esprit » (et par là je veux dire cette partie du monde non prise pour acquise que, pour le moment, j'exclus et combats). ×

B. Je peux être d'accord avec cela que mon corps croît pour devenir plus qu'humain, mais pas avec cela qu'il rétrécit pour devenir moins qu'humain. Bien qu'il me soit possible de prendre davantage de corps, je ne peux pas me dépouiller de ce corps humain minimum et continuer à vivre.

P. Je perds constamment des membres et les régénère – dans cet art, même les reptiles ont peu à m'enseigner. Je suis maintenant en train d'observer la main qui écrit cette phrase. Où est-elle ? Est-elle là-bas à partir d'ici, rendue extérieure, projetée à partir de ce noyau pris pour acquis qui est mon corps, pour le moment, amputé. Ce qui reste alors ici est quelque chose de moins que le corps humain en son entier. Une douleur dans la main ne reste pas ici au centre, mais se réfère à là-bas, à l'extérieur. Même un sentiment général de bien-être ou de malaise, dans la mesure où j'en deviens conscient, est ressenti comme étant quelque part ailleurs : il est localisé dans une région. L'ici est par nature un blanc, mais un blanc d'une capacité infinie. C'est ma cape d'invisibilité. C'est le grand chapeau d'un maître magicien, à partir duquel tout objet concevable est produit (pour devenir quelque chose là-bas), et auquel il retourne (pour devenir à nouveau rien). Dans un autre langage, l'organisme devient environnement ; l'environnement devient organisme. Ce sont des termes relatifs. Chacune de mes régions est capable d'incorporation

° Mr. C. S. Lewis a souligné « l'ambiguïté » du pronom possessif (et l'a déplorée) : ainsi je dis ma main, ma ville, mon pays, et même mon Dieu, subsumant toutes ces choses dans la même classe, comme si c'était des objets comparables. Je dis qu'ici c'est juste un témoignage de plus, et éloquent, de l'élasticité du moi. « Il n'est jamais sans danger pour le philosophe », dit bien C. C. J. Webb, « de négliger le témoignage du discours ordinaire. » God and Personality, p. 110.

* Jerusalem, 55.

+ Ainsi je suis, en un sens, toujours en train de voyager à une immense vitesse dans l'univers (par expansion et contraction) ; alors que, dans un autre sens, je ne bouge jamais, car je suis un réseau mondial de cribles concentriques dont les contenus – les étoiles, les hommes, les atomes, et ainsi de suite – gardent toujours leur place.

Pope, dans son Essay on Man, utilise le « diagramme régional ». L'âme humaine, dit-il,

« doit s'élever de l'individuel au tout.
L'amour de soi ne fait que servir l'esprit vertueux dans son éveil,
comme un petit galet
trouble le lac paisible ;
le centre se déplace, un cercle directement lui succède, un autre encore, puis un autre encore s'étend ;
amis, parents, voisins, il les embrasse d'abord ;
ensuite son pays ;
et ensuite toute l'espèce humaine ;
larges et toujours plus vastes, les crues de l'esprit emportent toutes les créatures, de toutes les sortes. »

× Cf. James Ward, Essays in Philosophy, p. 303.

La physique moderne, avec sa doctrine de la matière comme champ illimité d'énergie, confirme la vision que je remplis tout l'espace : Traherne et Einstein sont d'accord ici. De plus, d'après Petrucci, Natural Origins of Ownership, un objet doit être regardé comme le véritable propriétaire de l'espace qu'il occupe.

et d'extrusion. Je l'enveloppe autour de moi-même comme une grande cape de rien ; quand je la porte je l'inclus dans ma propre non-entité ; je l'abolis en même temps que tout ce qui est ici. La seule manière infallible d'échapper à l'objet menaçant est de le devenir. De cette manière, je peux prendre tous les hommes et toutes les vies, la terre et le système solaire, la galaxie elle-même, en me plaçant au centre de chacun à son tour, et en le ramenant à rien. Comment puis-je faire cela ? Seulement en me remplissant moi-même avec l'autre, le non-moi, à chaque niveau – avec mes proches : hommes, espèces, planète, et ainsi de suite. C'est pour cela seul que je fais de moi-même un rien, et qu'ils peuvent venir à être eux-mêmes en moi.

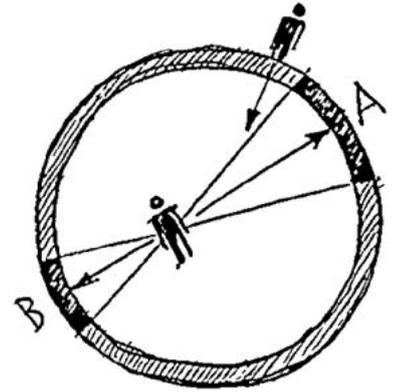
B. Ceci est bien trop vague, bien trop une question de sentiments invérifiables, pour que cela soit pris au sérieux. Si seulement il y avait une preuve objective, de cette sorte que la science puisse reconnaître, montrant que je peux annuler les effets d'un objet en le transférant de mon là-bas à mon ici...

P. Il y a foule de preuves de ce genre. Considérez la sphère creuse hypothétique de Newton. Un homme à l'extérieur de cette sphère est sujet à son attraction gravitationnelle, mais dès qu'il rentre dedans cette attraction cesse. En effet, la sphère n'existe plus pour lui. Il ne peut tomber dans aucune direction, mais reste suspendu immobile là où il lui arrive d'être.

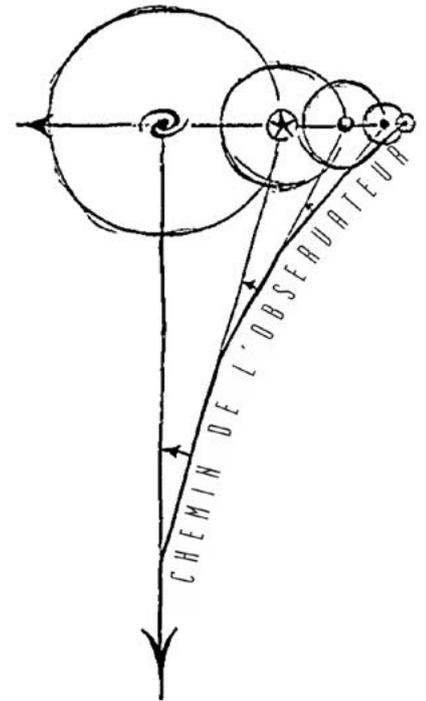
B. Mais notez que l'homme, pour abolir la sphère, doit changer de centre – fait qui me ramène à une de mes objections principales. L'observateur qui s'éloigne de moi, et qui rapporte à intervalles ce que je suis devenu, est malhonnête. Car il modifie, de temps en temps, la direction de son regard. Il est centré sur une cellule, un homme, une planète, un système solaire, une galaxie, successivement, et à chaque stade la portée de compas du nouveau tout change ; parfois plus et parfois moins, selon l'excentricité de la partie précédente. (Par exemple, si les cellules choisies pour l'inspection se trouvent être sur le côté gauche de mon corps, l'observateur, quand la totalité de l'homme viendra à être vue, se tournera quelque peu vers ma droite. À un autre stade, il y aura un changement similaire le faisant passer du centre de la planète au centre du système solaire, et un autre qui le fera passer du centre du système solaire au centre de la galaxie.) Mais, s'il en est ainsi, l'observateur ne peut plus être dit mon observateur. Il a permis à son attention de se détourner de moi.

P. Que l'attention de l'observateur se détourne d'un centre vers un autre est un fait, mais c'est un fait qui, au lieu de confondre ma thèse, lui apporte un soutien valable. Mon observateur voit vraiment quand les mutations de son objet le forcent à partir du centre de la partie vers le centre du tout, et à nouveau vers un centre d'un tout encore plus inclusif. Car c'est là précisément ma propre expérience ici. La vision vers le dedans correspond à la vision vers l'extérieur. Quand pour un moment j'abandonne mon intérêt privé, et m'identifie avec ma ville, mon district, mon pays, ou avec une organisation internationale, je transfère, en fait et en sentiment, mon allégeance. Je reconnais de nouveaux quartiers généraux, et plus vaste est l'unité à laquelle je suis attaché plus loin seront vraisemblablement ses quartiers généraux. Initialement excentré, je ne peux grandir qu'en corrigeant cette condition, et en changeant de centre. Mon observateur se renseigne à sa propre façon, comme je le fais à la mienne.

B. Parfois je n'ai pas ce sentiment d'être relié à un centre distant, mais il me semble être au cœur même de ce plus grand tout qui commande



La sphère creuse de Newton : l'homme à l'intérieur ne tombe pas vers A ou vers B, parce que l'attraction vers A est la même que celle vers B. La masse de A, bien que plus grande que celle de B, est compensée par la plus grande distance qui sépare A de l'homme.



ma loyauté. Autrement dit, il peut arriver que je sois posté au quartier général. Mais en ce cas un observateur, avec ses méthodes de changement de centre, ne me voit pas tel que je suis.

P. Pourquoi pas ? Il peut toujours aligner deux de mes centres, en les faisant coïncider – dans la mesure où il est concerné. Il n'y a pas d'excentricité si grande qu'elle ne puisse, par un mouvement latéral de la part de mon observateur, être entièrement surmontée. C'est un observateur fiable, et il me voit vraiment. Qu'il me voie comme le rejeton d'un tout plus grand, ou comme contenu en ce tout, il voit juste – l'homme est à la fois le véritable moyeu du monde et sa jante ; il est central, et pourtant simple excroissance. D'un côté, des philosophes comme Nicolas de Cuse et Bruno me disent que le centre de l'univers est juste là où il m'arrive de me tenir ; d'un autre côté, des scientifiques me rappellent constamment que je suis périphérique, ou sans position privilégiée d'aucune sorte. Les deux ont raison. Ignorer l'un ou l'autre de ces aspects, c'est mal comprendre ma nature.

B. Il y a encore un certain danger que je puisse penser plus à moi-même que je ne devrais, et entretenir des illusions de grandeur.

P. Toute tendance de cette sorte est contrôlée par quatre considérations : premièrement, que ma base, à laquelle je dois toujours revenir, est ma phase simplement humaine ; deuxièmement, que si je suis plus qu'humain je suis aussi moins qu'humain ; troisièmement, que c'est seulement en me plongeant moi-même dans mon objet que j'atteins son statut ; et quatrièmement, que bien que le non-moi (étant là à partir d'ici) soit quelque chose, le moi (comme seulement ici) n'est rien qu'espace. Le Cardinal Bérulle décrit la grandeur et la non-entité de l'homme quand il dit de lui : « C'est un rien entouré par Dieu, indigent de Dieu, rempli par Dieu, s'il le veut ainsi. » + Le moins qu'on puisse dire, c'est que toute haute estimation de moi-même à ce stade serait prématurée. Je suis un corps décapité à la recherche d'une tête. Le choix est illimité. Je peux imiter Bottom le Tisserand ou les danseurs-diables masqués du Tibet. Je peux placer sur mes épaules des têtes divines ou humaines, animales ou diaboliques, vastes comme des univers ou très petites comme des pointes d'aiguille, aussi sublimes que les cieux ou aussi terre à terre qu'une côtelette de porc. Chacune d'entre elles me convient aussi parfaitement que si elle avait grandi là. Avoir la totalité du monde pour tête me vient aussi naturellement que d'avoir la tête d'un autre homme, ou une montagne, ou un arbre, sur mes épaules. La condition est qu'elle doive m'être prêtée. Je peux avoir tout ce que j'aime – aussi longtemps que je l'aime réellement et non pas simplement comme moi-même. Au moment où mon intention dérive de mon objet vers moi-même et se détache de mon égalité avec mon objet, l'enchantement est brisé, et je reviens à un statut inférieur. L'autocongratulation est une défaite de soi. ×

9. LA PROFONDEUR DE L'IMAGE

Et, après tout, il n'y a rien d'obscur à propos de ces faits de base de ma nature, rien qu'un enfant ne puisse comprendre. Si je suis en difficulté, c'est parce que je suis vicié par ce que je sais, rempli de notions préconçues, trop sophistiqué pour noter ce qui me regarde en face. Le monde est, d'abord, plat. Mon champ de vision, pour l'œil idéalement innocent, est à deux dimensions. Les objets me sont présents et non pas absents, me sont présentés ici et non pas là-bas. Rien ne s'interpose entre nous. Pourtant il est vrai, bien sûr, que la profondeur et la distance des

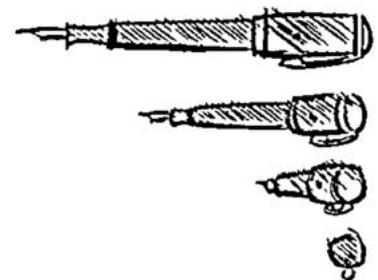
« Ici nous sommes aussi ternes que des plats non lavés ; là-bas nous brillons. Voilà une chose à considérer. Rapproche-toi du paradis, alors où est l'éclat ?

.....
Les minarets, les gazomètres, et même moi tombons dans l'espace dans un faisceau de lumière qui n'est pas sans attrait. Nous prendre séparément, c'est regarder la boue ; c'est seulement ensemble, à longue distance, que nous nous fondons dans la lumière. »
Christopher Fry, Venus Observed, I.

À l'objection du bon sens, à savoir que j'ai échangé ma tête ordinaire pour une tête absolument enflée – pour une espèce d'oignon cosmique – on peut répondre que je l'ai en fait échangée pour une tête absolument vide, pour un chapeau qui convient à toutes les têtes sauf à la mienne, pour un oreiller sur lequel toutes les autres peuvent reposer.

+ Cf. William Law : « Dieu lui-même ne peut faire qu'une créature soit en elle-même, ou dans sa nature propre, autre chose qu'un état de vide. La vie la plus haute, qui est naturelle et créaturelle, ne peut aller plus haut que ceci ; elle ne peut qu'être une capacité nue pour la bonté et ne peut possiblement avoir une bonne et heureuse vie que par la vie de Dieu qui repose en elle et en union avec elle. Et c'est cette vie double qui, de toute nécessité, doit être unie dans toute créature bonne, parfaite et heureuse. »

× Il a été plusieurs fois souligné (par exemple par William James, The Will to Believe, pp.97 et suivantes) qu'il y a deux sortes de visions du monde – la naïve, qui ignore celui qui regarde le monde, et la philosophique, qui trouve une place pour lui. Un défaut de la première est que le sujet est inconscient de son égalité avec l'objet. Un défaut de l'autre est que le sujet, en devenant conscient de cette égalité-là, a tendance à être préoccupé de soi, en détruisant par son insistance la chose même sur laquelle il insiste.



choses sont tout aussi réelles pour moi que leur largeur et leur hauteur. La profondeur est une dimension secondaire ou dérivée qui, bien qu'elle ait acquis un rang égal avec les autres, est unique dans la manière dont elle se révèle à moi. Quand je tourne ce stylo d'un angle de 90°, il rétrécit et de long rectangle devient un petit cercle; pourtant je n'ai pas peur de perdre mon stylo – il a été absorbé seulement pour un temps par cette mystérieuse troisième dimension et il me sera restauré intact au présent. Pourquoi cette curieuse procédure ? Pourquoi est-ce que la profondeur est si différente des autres dimensions ? Ce n'est pas comme si la distance des choses était dans une certaine mesure au-delà de mes possibilités, comme si l'on n'y arrivait qu'avec grande difficulté et qu'on la négligeait facilement. Au contraire, le fait incroyable est que je ne remarque habituellement aucune bizarrerie dans la profondeur, et mon estimation est, pour la plupart des objectifs pratiques, aussi adéquate que mon appréciation de la hauteur et de la largeur. Quelle est, alors, la signification de ce mode particulier (si simple apparemment dans son opération, et pourtant si complexe dans son analyse) de présentation ?

Le bon sens suggère que le caractère unique de la profondeur pourrait être une coïncidence. Ou, plus probablement, qu'elle émerge des nécessités du cas : il n'y a (pour ainsi dire) pas de place pour la profondeur, qui doit s'installer dans l'image aussi bien qu'elle le peut, par le biais de toutes sortes d'insinuations. Il est difficile d'imaginer comment la profondeur aurait pu faire autrement, aurait pu trouver le moyen de se manifester au spectateur en même temps et de la même manière que les deux autres dimensions.

C'est une règle saine que de considérer peu de choses comme des coïncidences, aucune comme impossible, et toutes comme improbables. La familiarité avec le champ bi-dimensionnel n'est pas une explication de celui-ci, et un champ à cent dimensions n'est pas plus improbable. Le fait que je ne puisse pas me représenter mon champ avec la profondeur de son contenu, donné de la même manière que sa hauteur est donnée, ne fait pas plus de sens que le fait que je ne puisse pas imaginer une douzaine de couleurs primaires. Ce que je trouve en réalité doit être accepté avec un esprit d'humilité, et de la signification doit en être extraite. Et la signification, ici, est en fait énorme. Non sans crainte mêlée d'admiration, je réalise que quelle que soit la distance qui me sépare de mon objet, c'est une distance que j'ai fabriquée. Une ligne tournée bout-à-bout vers l'œil (comme le fait remarquer Hylas à Philonous) n'est pour cet œil pas une ligne du tout. On ne pourrait imaginer une démonstration plus frappante de l'être-là de mon objet. Je suis Fortunatus avec son chapeau à souhaits, triomphant de l'espace. + Entre une paire d'étoiles je vois un intervalle, mais entre moi-même et elles il n'y a pas d'intervalle. Je n'ai pas besoin de vérifier ce fait au moyen d'un mètre mesureur, parce qu'il est évident que, bout-à-bout, il ne couvrirait pas un pouce. La petite tache sur le carreau coïncide avec l'étoile.

*« Un homme qui regarde un carreau,
Peut poser dessus son regard ;
Ou s'il lui plaît il peut regarder à travers,
Et ainsi voir les Cieux »*

Et la morale que George Herbert en tire est que « Tous de Toi peuvent avoir quelque chose » × Ou, dirais-je, le tout est ici. °

La distance n'est pas un objet. Du moins elle n'est pas objective au même degré que la forme et le nombre (par exemple). En laissant de côté la question de savoir à quel point la distance est donnée, et à quel point elle est inférée, il est clair que je partage la responsabilité pour ce qui est

Time Must Have a Stop, de Aldous Huxley (p. 294), contient un passage intéressant sur le « mystère inexprimable » de la troisième dimension de la profondeur. La première tentative notable d'expliquer la perception de la profondeur a été la New Theory of Vision de Berkeley (1709) dans laquelle il soutient que la distance est suggérée par des « idées » telles que la sensation survenant lorsque l'on tourne les yeux, l'ampleur et la clarté de l'objet, la distension de l'œil, etc. Depuis Berkeley, beaucoup de recherches ont été consacrées à la question. Une école (les psychologues gestaltistes), réagissant contre le point de vue selon lequel l'on infère la distance (ou on l'atteint par un processus d'association basée sur l'expérience passée), essaie de montrer que la réponse cérébrale primaire totale à la situation donne les faits directement. Mais la psychologie expérimentale en général ne peut ainsi disposer du problème. Aujourd'hui la tendance est de mettre l'accent sur les signes visuels de la distance, plutôt que sur ceux d'ordre tactile-kinesthétique. Voir Woodworth, Experimental Psychology, p. 680.

+ Le livre du XVI^e siècle Fortunatus est une collection de récits sur les aventures de Fortunatus et de son fils, avec leur sac inépuisable et leur chapeau à souhaits – le porteur du chapeau, se souhaitant n'importe où, s'y trouve transporté. Une occurrence de la vérité incarnée dans un conte.

× 'The Elixir'

° Le professeur H. H. Price écrit : « Il est évident que toutes les données des sens ont la caractéristique de profondeur ou d'« extériorité ». Cette caractéristique qui est la leur est aussi « donnée » que la couleur ou la forme, que l'on puisse l'expliquer ou non ». Perception, p. 218. Je voudrais nuancer ceci. Seules les données d'une ceinture étroite semble avoir leur profondeur donnée avec une certaine discrimination. L'effondrement des plans est la règle générale – les nébuleuses, les étoiles, les planètes, et même la lumière sur la colline, sont toutes considérées en bloc ; et les données microscopiques ne sont en général pas stéréoscopiques. Cependant nous construisons un système élaboré de régions selon la profondeur, dans lequel les objets sont convenablement projetés. Je dis que la « méthode » comme la profondeur de l'activité projective sont relatives au niveau hiérarchique du sujet-objet ; et que le niveau le plus bas ne projette pas du tout. Dans notre capacité stellaire, nous reléguons les étoiles à leur région ; en tant qu'humains, nous reléguons les humains à leur région. Mais au départ tous sont ici.

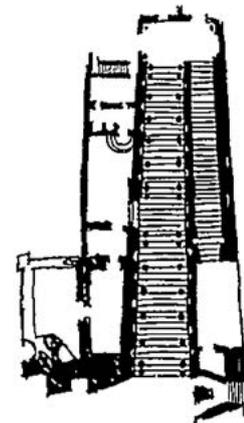
de l'étendue de mon objet, alors que ce n'est pas le cas pour sa forme. Si je ne mets pas activement de la distance entre nous, méclipsant moi-même (ainsi que lui), au moins fais-je partie de cette action. Son étendue est notre étendue, que sa hauteur soit la nôtre ou non.

Nous ne pouvons vivre dans un monde plat, mais devons attribuer de la distance. Nous ne le faisons pas aussi automatiquement que l'on pourrait le croire. Considérez à quel point la vue est rarement mentionnée par les écrivains classiques, ou combien de siècles de peintures primitives ont précédé la découverte des principes de la perspective par Léonard de Vinci et les autres. La profondeur de notre monde est normalement très mince, avec pour résultat que nos vies sont appauvries. Les personnes vivant dans le voisinage de l'Everest et du Kangchenjunga sont notablement indifférentes à leur entourage. Et même le Dr. Johnson et ses contemporains considéraient les montagnes comme des objets grossiers, et les précipices comme « ignobles ». Mais nos aïeux connaissaient la valeur de la troisième dimension dans les régions plus proches. Dans la conception architecturale, l'approche a toujours été considérée comme importante. La longue avenue des sphinx menant au temple égyptien, la nef gothique convergeant vers l'autel, la place à colonnades, la transparence et le vol d'escaliers baroques, avec leurs perspectives simulées, la vue d'arbres devant la maison de campagne, la pièce ressemblant à un couloir conçue pour que l'observateur soit impressionné par le fonctionnaire qui est au bout – voici quelques-uns des moyens par lesquels on fait lire à quelqu'un la profondeur dans l'image. Dans le but qu'il attribue le bon degré d'altérité à l'objet, il y a, arrangée entre lui et l'objet, une série graduée d'objets subordonnés qui sert, comme les personnages au premier plan d'un paysage de Turner, à stimuler son activité créatrice de profondeur.

Pourquoi (demande le bon sens) cette machinerie d'illusion et de tromperie – si c'est de la tromperie ? Quelle est la vérité à ce sujet ? La profondeur est-elle illusoire, ou est-elle réelle ?

Elle n'est ni illusoire, ni le fait ultime. Il y a trois « moments » ou étapes, toutes nécessaires : – (1) le monde plat ici, non différencié de moi ; (2) le même monde projeté là-bas, vu en relief, fait autre que moi-même ; (3) le même monde vu comme à la fois ici et là-bas, à la fois moi et autre que moi. Sans la deuxième étape (d'aliénation) la première étape (d'identité) est nulle et vide. Encore et encore dans cette enquête je vais me confronter à ce paradoxe du moi qui ne peut se reconnaître lui-même que lorsqu'il porte le déguisement du non-moi. Le moi occupé de lui-même est vraiment un cryptogramme. ° L'échec du monde plat ou non-régional du centre tient dans le fait que le statut variable de son contenu n'est pas réalisé : il n'y a pas de distinction entre une étoile et une chandelle, entre la lune et un fromage vert. L'échec du monde projeté ou régional, d'autre part, tient dans le fait que les distinctions entre ses contenus sont mises en valeur aux dépens de leur unité ici en moi. La première étape souffre d'un excès d'unité, la seconde, d'un excès de multiplicité ; la troisième corrige les deux en assurant leur union. Elle considère le centre et les régions comme impliquées l'une dans l'autre. °

Il n'est pas suffisant que je vive dans une pièce avec une vue peinte sur la fenêtre ; la perspective de la profondeur est indispensable. Le paysage qui est au-dessus de moi ne satisfait pas. Je dois le perdre pour le gagner. En écartant de moi ces champs, ces nuages, ces couchers de soleil et ces étoiles, je ne les rends pas ; au contraire, je les fais miens. John Cowper Powys dit avec raison qu'« il y a une nécessité primitive, dure, inhumaine, coriace, formidable – pas le moins du monde « artistique » ou



L'escalier royal du Vatican, conçu par Le Bernin, c. 1665. Non seulement la cage d'escalier devient plus étroite en plan pour exagérer la longueur apparente, mais la hauteur de la voûte diminue également. De tels procédés étaient communément utilisés par les architectes baroques.

° « L'âme qui ne s'étend pas, et ne vit pas dans ses objets, est morte à l'intérieur d'elle-même. » Traherne, Centuries of Meditations, II. 56.

° Cf. le dicton de Lotze selon lequel « Ce n'est pas nous qui sommes dans l'espace, mais c'est l'espace qui est en nous. » Outlines of a Philosophy of Religion, p. 53.

sentimentale – dans le fait de garder nos yeux sur le soleil, la lune, la terre, le ciel, et de laisser notre nature devenir « innée et revêtue » de ces puissances solennelles. » + Et la raison en est que nous ne sommes pas nous-mêmes sans elles.

+ Philosophy of Solitude, p. 122.

Dans plus d'un sens il est vrai que, comme dit Emerson, « La santé de l'œil semble demander un horizon. Nous ne sommes jamais fatigués, du moment que nous pouvons voir assez loin. » « Nature » (1836), III. Sur la tension intolérable associée au fait de se concentrer sur des objets proches pendant longtemps, et sur le manque de perspectives lointaines dans notre vie, voir Gerald Heard, Pain, Sex and Time, pp. 220 et suivantes.

10. ÉPILOGUE DU CHAPITRE 1

J'ai donné un aperçu de l'autoportrait que les chapitres suivants approfondiront. De nombreuses caractéristiques auront besoin d'être amplifiées et corrigées. Pour n'en mentionner que quelques-unes, j'ai jusqu'ici ignoré tous les sens sauf la vision, j'ai laissé sans examen le paradoxe du miroir, je suis resté intentionnellement vague à propos du nombre des régions, et j'ai fait abstraction de nombreuses exceptions apparentes à mes généralisations. Mes références à de grands ensembles comme les planètes et les étoiles auront besoin d'être davantage expliquées. Par-dessus tout, je n'ai pas encore rendu justice au caractère dynamique et résolu de l'homme : il est bien plus que le contemplateur passif des présentations, ce que certaines parties de ce chapitre, prises seules, peuvent suggérer. Tout arrivera en son temps – toute image doit commencer quelque part, et aucun artiste ne peut être (ou, du reste, devrait être) juste envers les détails dès le début.

(Globalement, je pense qu'il est mieux de commencer une investigation de ce type avec une esquisse à grande échelle dont les grandes lignes seront corrigées et exposées davantage ultérieurement, plutôt que d'essayer de construire l'image par une lente accumulation de détails qui sont corrects dès le début. Il est vrai que la méthode que j'ai choisie m'expose à des critiques sévères des experts sur de nombreux problèmes. Il y a, par exemple, de nombreuses questions concernant les données des sens, la perception et les choses du même genre, dont on pourrait dire que je les ai improprement évitées. Mais il y a beaucoup de choses à dire sur cette omission. (1) Je doute que je puisse utilement ajouter à l'immense littérature qui traite directement de tels problèmes. ° Du moins, il y a la possibilité que la méthode indirecte et non orthodoxe de ce livre contribuera à apporter quelque chose de frais et de valeur. En conséquence, je me suis impliqué directement dans les questions cosmologiques, de sorte que mon épistémologie est depuis le début cosmologique (pour ainsi dire). Cette façon de procéder n'est pas si illogique qu'elle pourrait paraître, cependant. Car même ceux qui étudient le plus prudemment les données des sens et de la perception font des hypothèses métaphysiques et cosmologiques qui peuvent passer sans examen ; et, dans tous les cas, il est tout à fait impossible de poser en premier une fondation solide de pure épistémologie, sur laquelle se construirait et se poserait, étage après étage, la superstructure philosophique. Non seulement il y a du travail à tous les étages simultanément, mais chaque changement aux niveaux les plus hauts demande une certaine altération dans les fondations : en fait, on ne peut pas concevoir les fondations à moins qu'on n'ait conçu l'immeuble qui va être posé dessus. Et vos méthodes marcheront vraisemblablement mieux si vous êtes honnête concernant votre manque de précision. (2) Les résultats de l'approche orthodoxe des problèmes des données des sens et de la perception, quoique souvent importants et stimulants, ne sont certainement pas concluants. En fait, alors que certains philosophes font des données des sens (taches de couleur, pulsations sonores, etc.) la base de toute expérience, d'autres nient que cela existe vraiment et déclarent que ce sont là des inventions de philosophe ou des abstractions entièrement artificielles. × Donc, aussi longtemps que la discussion reste sur un plan philosophique élevé et ignore les données concrètes de la science, il semble y avoir peu de chances d'établir quelque chose ; mais dès que nous nous déterminons à faire plein usage de la science, en coordonnant ses découvertes (concernant lesquelles même les philosophes sont fréquemment en accord) en quelque chose ressemblant à une cosmologie, les perspectives de la philosophie en général,

° Parmi les travaux remarquables, il y a ceux de C. D. Broad The Mind and Its Place in Nature (particulièrement la section B) et Perception de H. H. Price.

× Les idéalisés tiennent pour règle le fait qu'il n'y a dans l'expérience aucune donnée qui se présente par elle-même ou qui se suffise à elle-même ; car tout ce que l'on trouve est déjà le produit de l'esprit ou de l'interprétation. Ils suggèrent que l'analyse de l'expérience en données des sens, etc., fait partie de la tendance générale de l'homme moderne à scinder le tout en fragments qui deviennent de plus en plus vides et irréels, car leurs interconnexions vitales sont coupées. Voyez H. J. Paton, The Idea of the Self, University of California Publications in Philosophy, vol. viii, pp. 76-77 ; et H. H. Price, *Op. cit.*, pp. 5-6.

William James écrivait à un de ses correspondants : « Je suis a-logique, sinon illogique et heureux de l'être quand je vois Bertie Russell essayant de penser ce que la vraie connaissance signifie en l'absence de tout univers concret environnant celui qui connaît et le connu. Quel âne ! »

et de l'épistémologie en particulier, sont manifestement améliorées. Ce serait "mettre la charrue avant les bœufs" seulement si, en philosophie, les charrues étaient incapables de devenir des bœufs. (3) La justification de ma méthode – ou de mon manque de méthode – doit reposer sur les résultats, dont je pense qu'on les trouvera (au fur et à mesure que cette investigation continuera) coordonner de très vastes et très divers domaines de notre expérience. Cela reste à voir. Mais je peux peut-être anticiper les résultats en mentionnant l'un d'entre eux. C'est que la 'perception' et la 'sensation' deviennent des termes relatifs – relatifs, à savoir, au degré hiérarchique ; grossièrement parlant, ce qu'un individu d'un certain degré 'ressent' est 'perçu' par ses subordonnés, et ° notre expérience implique une expérience à chaque niveau hiérarchique. Le processus de perception, qui est discuté de manière générale comme s'il se produisait 'horizontalement' est pour moi essentiellement 'vertical', et il a de nombreux niveaux : il est cosmologique et ne peut être compris qu'en tant que tel.)

° Plus précisément, ce qu'on peut appeler 'sensation pure' ne se produit qu'au plus bas niveau et la perception 'complète' seulement au plus haut, alors que les niveaux intermédiaires ne sont concernés que par la 'transformation' des données. Cela ne signifie pas que l'homme, à mi-chemin, ne soit capable que de perceptions de degré moyen : car il est capable de se mouvoir vers le haut et vers le bas dans l'échelle hiérarchique. Mais il est trop tôt pour discuter de ces questions en détail.

CHAPITRE II

MA CONNAISSANCE DU MONDE EXTÉRIEUR

Mais de la vision seule vient une science séparée qui s'est formée parmi les philosophes, nommément la perspective... cette science des plus belles. Il est certain que d'autres sciences pourraient être plus utiles, mais aucune autre ne donne autant de plaisir et n'a de beauté utile. Et, de ce fait, c'est la fleur de toute la philosophie.

Roger Bacon, Opus Majus, 'On the Science of Perspective', I.

La lumière est une chose sainte et elle est le lien universel.

Victor Hugo, Intellectual Autobiography. (Postscriptum de Ma Vie).

Ce que nous sommes, c'est ce que nous regardons ; et ce que nous regardons, cela nous le sommes.

Ruysbroeck, The Sparkling Stone, IX.

Et ne possède-t-il pas (l'œil) le pouvoir qu'il a, par dispensation du soleil, en tant qu'affluence issue de lui ?... Donc le soleil n'est pas la vue, n'est-ce pas, mais étant la cause de la vue n'est-il pas vu par là-même ?

Platon, La République, VI. 508.

Dès que se montre partout la lumière du jour, le flux visuel en est issu et, semblable au semblable, il se fond avec elle et est formé en un corps homogène singulier en ligne directe avec les yeux, et, en quelque quartier que ce soit, le flux issu de l'intérieur frappe tout objet qu'il rencontre à l'extérieur.

Platon, Timée, 45 C

Si je vois le soleil et qu'il me rend aveugle, ce que je vois n'est pas à 93 000 000 de miles et à huit minutes de distance, mais est causalement (et de ce fait spatio-temporellement) intermédiaire entre les ondes de lumière qui frappent l'œil et l'aveuglement qui s'ensuit.

Bertrand Russell, Physics and Experience, p. 21.

*Ceci m'a rendu toujours plus présent
À ce que je voyais.
Un objet, s'il était là avant
Mon œil, a été fait par loi de Dame Nature,
Intérieur à mon âme. Ce qu'elle a logé
A été tout d'un coup en moi...*

*Les dix-mille légions du soleil éteintes, était proche
L'étoile la plus grande ;
Bien que vue de loin,
Elle était présente dans la prunelle de mon œil.*

Traherne, 'My Spirit'.

1. FAITES ENTRER LE SCIENTIFIQUE

Que suis-je ? Dans le chapitre précédent, j'ai essayé de répondre à cette question par inspection directe, en utilisant les ouï-dire aussi peu que possible. Et j'ai découvert une masse de paradoxes.

Il y a une raison possible pour cela, ainsi qu'un remède, et ils se suggèrent d'eux-mêmes. La raison en est que j'ai quitté la terre ferme du bon sens pour les spéculations de la philosophie aérienne sans limites ; le remède consiste à revenir au bon sens, et à la science, qui est uniquement le développement du bon sens. + La science, par exemple, fait un compte-rendu soigneux et détaillé de la manière dont je vois les choses – un compte-rendu toujours prouvé en pratique.

Laissez-moi alors appeler le scientifique à l'aide. Qu'a-t-il à dire à propos de la manière dont je parviens à voir cette feuille de papier et ce stylo, et la main qui tient le stylo ? Voici cet objet rose semblable à une

+ En réalité, le philosophe, qui commence avec l'expérience d'un sujet, est sous certains aspects plus empirique que le scientifique qui traite l'objet comme s'il était indépendant de lui-même et de la relation connaissante. Comme Bradley le dit : « Le monde physique, qu'il existe indépendamment ou pas, est, pour chacun de nous, une abstraction de la réalité entière. » Appearance and Reality, p. 261.

Bien sûr, de nombreux scientifiques sont conscients de ces limitations (nécessaires). Eddington, par exemple, a écrit : « Ceux qui, en recherche de la vérité, partent de la conscience comme siège de la connaissance de soi avec des intérêts et des responsabilités non confinés au plan matériel, font autant face aux faits difficiles de l'expérience que ceux qui partent de la conscience comme appareil permettant de lire les indications des spectroscopes et des micromètres. » The Nature of the Physical World, pp. 288-9.

feuille – vivant, évident, indubitable, direct. Et cependant, je suis informé qu'il y a un mécanisme immensément complexe par lequel cette lucidité parfaite est assurée. Quel est, brièvement, ce mécanisme et quelle est sa fiabilité ?

2. LE COMPTE RENDU DU SCIENTIFIQUE SUR LA VISION – LA LUMIÈRE.

La lumière est maintenant en train de voyager de ma main à mon œil, où elle forme une petite image inversée de ma main. Cette image donne naissance à certaines impulsions qui sont transmises le long du nerf optique au cerveau. Le résultat en est que je vois ma main. Cela (en se contraignant à d'étroites limites) est une histoire familière, une histoire que je pense comprendre et qui, je l'imagine, peut garder un sens – jusqu'à ce que je prenne la peine de l'examiner.

En réalité, le train d'événements ne commence pas ici et maintenant, mais à 150 millions de kilomètres et à huit minutes du soleil, quand certaines parties de ce corps se sont détachées d'elles-mêmes et se sont mises à voyager vers ma main. Autrement dit, voir ma main est quelque chose qui relève de l'expansion (à 300 000 kilomètres par seconde) d'une étoile. Toute tendance à être surpris par ce fait est d'un coup dispersée par l'usage du mot magique, lumière, ou (encore mieux parce qu'il est plus « scientifique ») du mot photons. La lumière est plus qu'un mystère : elle est très proche d'être le mystère. Et le mystère ne repose pas seulement ni principalement sur le mystère contemporain relatif à la manière dont la lumière peut se comporter simultanément comme une onde et comme une particule, ni à la manière dont un ensemble de ces ondes ou particules reste in affecté par d'innombrables autres ensembles traversant le même espace, ni dans le paradoxe que la vitesse de la lumière reste la même, que la source de lumière se rapproche ou s'éloigne de celui qui l'observe. Il existe un problème plus profond suggéré par des questions du genre de celles-ci : quelle est la relation réelle entre ces trois choses : l'objet, sa lumière, son observateur ? Est-ce que l'objet est présent dans la lumière qui rayonne de lui ? Est-ce que la lumière du soleil est le soleil lui-même, comme l'expression « exposé au soleil » le suggère ? Si ce n'est pas le cas, comment puis-je voir le soleil ? Et si c'est le cas, quelle est la nature de cette omniprésence solaire, et comment ma main en vient-elle à s'impliquer en elle ?

Quelle que puisse être réellement la lumière du soleil, le scientifique dit qu'une certaine partie de celle-ci (après filtration par l'atmosphère terrestre) est absorbée par ma main, et qu'elle en rejette une autre partie. Et une partie de ce qui est rejeté voyage vers mon œil, passe au travers de la lentille du cristallin et fabrique une petite image inversée de ma main sur la rétine – l'écran sensible au fond de l'œil. En bref, je vois parce que je suis une caméra.

Ici, il y a une autre difficulté – un tas de difficultés, en réalité. Premièrement, comme la lumière prend du temps pour arriver jusqu'à mon œil, je vois la main que j'ai eue avant, et non la main que j'ai maintenant. Deuxièmement, alors que je dis sans y penser que je vois une



Section horizontale au travers de l'œil humain. La paupière (qui n'est pas montrée), l'iris, le cristallin et la rétine correspondent respectivement à l'obturateur (c'est-à-dire à l'iris ou au diaphragme), à la lentille et au film de la caméra. Mais tandis que la mise au point sur la caméra s'accomplit en changeant la distance entre la lentille et le film, dans l'œil, la forme de la lentille du cristallin se transforme pour donner le même résultat. La lentille chez l'un est en verre ; la lentille chez l'autre est une immense « population d'animaux » transparents.

main, la vérité est que la lumière (comme un taxidermiste pour lequel seule la peau compte) ne révèle que sa surface, et moins que la moitié de celle-ci à la fois. Troisièmement, si la lumière de ma main est uniquement de la lumière de soleil empruntée, est-ce vraiment le soleil que je vois, ou ce que ma main fait au soleil, ou ce que le soleil fait à ma main ? L'histoire du scientifique dit que c'est la lumière que ma main rejette qui arrive à mes yeux ; celle que ma main accepte ne va pas plus loin. ° Cela revient-il à dire que ma main est rose parce qu'elle refuse la lumière rose, et que ma cravate est une information verte transmise par la lumière, donc toujours un mensonge ?

Ma main est en un lieu et, dans un autre lieu, à trente centimètres environ, il y a l'image inversée de celle-ci sur ma rétine. Qu'est-ce qui se passe dans cet intervalle de trente centimètres ? On m'assure que ni ma main, ni une réplique de celle-ci, ni un ensemble de telles répliques, ne volent à travers l'espace vers mon œil. Mais si ce qui fait le voyage est tout à fait différent de ce qui est à chaque extrémité, de nombreuses questions déroutantes se posent. C'est comme si ma main devait être mise en morceaux, transformée en code, ou d'une certaine manière rendue portable pour le voyage, et ensuite réassemblée, décodée ou développée à l'arrivée. Comment cela, ou quelque chose qui y ressemblerait, est-il possible et comment les erreurs et les déformations sont-elles évitées, ce sont là des énigmes qui ne sont pas facilement résolues. Je ne dis pas que mes doutes et mes difficultés ne peuvent vraiment pas recevoir de réponse, mais uniquement que les réponses que la science m'a données jusqu'ici soulèvent de nouvelles questions qui ne sont pas moins formidables que les anciennes.

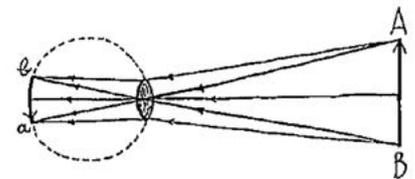
3. LE COMPTE RENDU DU SCIENTIFIQUE SUR LA VISION – NERFS ET CERVEAU.

Écartons toutes ces difficultés et considérons l'image de ma main – rétrécie, inversée et sens dessus dessous – qu'on me dit présente dans mon œil. La question est : comment est-ce que j'arrive à connaître cette image ?

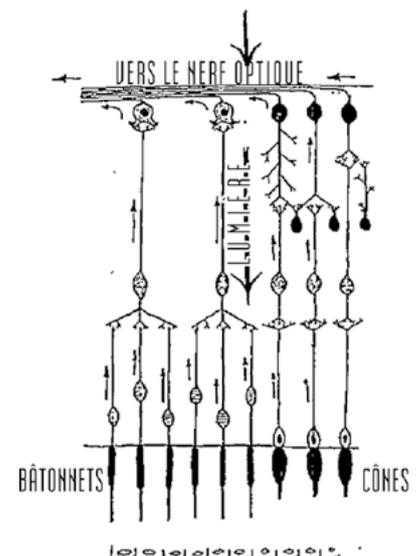
La réponse n'est pas un secret. Ma rétine est une masse de plusieurs millions de récepteurs séparés – des cellules nerveuses spécialisées dans leurs tâches. Ces cellules (en particulier les bâtonnets et les cônes qui reposent à l'arrière de la rétine), quand elles sont stimulées convenablement, initient les impulsions électriques qui passent le long du nerf optique pour arriver au cerveau. Mais entre la lumière qui tombe sur la rétine et les impulsions nerveuses qui en partent, il y a un troisième terme – des processus chimiques. Des substances photosensibles (associées avec les bâtonnets et les cônes) sont décomposées par l'action de la lumière et, apparemment, c'est cette décomposition, et non la lumière elle-même, qui donne naissance aux impulsions qui sont transmises au cerveau.

On voit à quel point ces petits mots, lumière, œil, cellule, nerfs, cerveau, sont parfaitement conçus pour tirer un voile sur les faits ! Quand je les utilise, voyez à quel point cette histoire semble naturelle et

° C'est presque la même chose avec le soleil lui-même. La radiation qui nous parvient de l'intérieur profond du soleil doit passer par les niveaux d'absorption supérieurs, qui interrompent le rayonnement de certaines longueurs d'onde. L'objet est toujours connu par – et, en un sens, est – la lumière qu'il refuse d'absorber ou qu'il garde en lui-même.



Des diagrammes comme celui-ci (qui illustre le passage de la lumière entre l'objet A-B et son image inversée b-a) sont utiles, mais ils ont le désavantage de suggérer que nous connaissons ce qui se passe et ce qu'est la lumière.



Niveaux de la rétine (sur le diagramme). La rétine comporte plusieurs niveaux de cellules qui reposent au-dessus des bâtonnets et des cônes, qui sont les récepteurs réels. Les bâtonnets sont utilisés pour la vision dans la semi-obscurité et ne distinguent pas entre les couleurs ; les cônes sont utilisés pour la vision pendant le jour.

compréhensible ! Mais observez l'effet qui se produit de la redire dans un langage plus grossier, non scientifique (avec un certain coût qui pèse sur la précision, c'est vrai). Je dois imaginer un immense troupeau (plus de cent millions d'entre eux) d'animaux aveugles et attachés. Ce n'est pas moi, mais ces créatures, qui voient ma main. Et chacune en voit seulement une petite portion ; en fait, elle ne voit pas cette petite portion mais la goûte ; et, en réalité, elle ne la goûte pas mais elle goûte à la place certaines molécules chimiques très loin de ma main. Et même le mot goûte est une métaphore pour des faits encore plus obscurs et ne doit pas être pris trop au sérieux.

Il est certain que ce ne sont pas vraiment des sensations de goût (ou l'affaiblissement du pourpre visuel ni des ondes lumineuses) qui passent le long des cellules nerveuses et qui relient ma rétine avec les aires visuelles de mon cerveau, mais une série d'impulsions électriques. Et un fait notable est qu'il semble ne pas y avoir de différences significatives entre les sortes d'impulsions d'un faisceau de fibres nerveuses et celles d'un autre. La chose importante est le cheminement du message, les connexions qui s'établissent dans le cerveau.

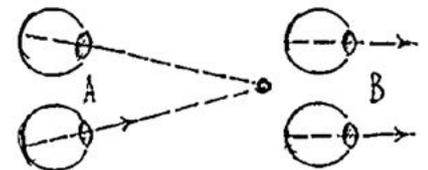
Quand je dis que j'observe ma main, je laisse entendre que des impulsions électriques voyagent, plus vite qu'un train express, le long des corps minuscules de myriades d'animaux disposés bout à bout. Par divers cheminements, ces impulsions arrivent dans la partie de mon cerveau appelée cortex visuel où (apparemment et dans une certaine mesure), l'espacement des événements correspond au schéma de ma main sur ma rétine. ° S'il en est ainsi, le scientifique revient là où il en était au début ; il est même dans une situation pire, car il est littéralement dans le noir – par exemple, qu'est-il arrivé, dans l'intérieur sans lumière de ma tête, au rose de ma main, à ses lumières et à ses ombres ? Même si l'impossible devait arriver et qu'un chirurgien opérant sur moi à ce moment-là devait trouver gravée dans mon cerveau une parfaite réplique de ma main, avec la totalité de ses teintes variées et ses détails de surfaces innombrables, avec sa propre structure de tissus – même une découverte de ce genre ne pourrait pas expliquer comment je parviens à voir ma main. Cela signifierait simplement recommencer au tout début, avec l'inconvénient supplémentaire que l'objet serait maintenant uniquement une copie de l'original, et que je n'aurais ni yeux ni autre organe des sens dans mon cerveau pour me permettre de le percevoir.

Telle est l'histoire scientifique de la manière dont je parviens à voir ma main. Je l'ai abrégée radicalement. La vision implique bien plus de choses de mon corps que la rétine, le nerf optique et l'aire visuelle du cortex. Qu'elles soient somatiques (ou internes) et non somatiques (ou externes), les données des sens sont inextricablement mélangées. Les mouvements des yeux lorsque je trace le contour de ma main, l'accommodation des cristallins quand ils maintiennent le foyer sur ma main, la convergence des yeux sur leur objet, les mouvements associés de ma tête et de mon cou – toutes ces activités signifient que des impulsions nerveuses passent entre les muscles concernés et diverses parties du cerveau en apportant leur contribution à ma vision. × Même mes oreilles ont quelque chose à y ajouter : les impulsions venues du labyrinthe de l'oreille interne racontent leur partie de l'histoire. Là encore, bien que certaines parties

La nature des processus rétinien est un vaste sujet, avec une littérature toujours croissante. En particulier, beaucoup de recherches ont été faites sur la chimie du pourpre visuel (la rhodopsine) qui est le pigment photosensible. Voir par exemple, R. A. Houston, Vision and Colour Vision, et S. L. Polyak, The Retina.

° Voyez par exemple Köhler, The Place of Value in a World of Facts, p. 132, et Petermann, Gestalt Theory, p. 304 ; et aussi W. E. Le Gros Clark, dans New Biology, i, (1945), et W. Russell Brain, dans Philosophy, Juillet 1946, p. 137.

« Aucune théorie valable des relations corps-esprit n'est possible qu'à condition que les anciennes théories de la matière soient abandonnées et que la totalité de la question soit entièrement repensée à nouveau » disait le professeur A. D. Ritchie dans la réunion de 1949 de la British Association. « Aucune sorte de processus physico-chimique dans le nerf ou autre part ne ressemble le moins du monde au ressenti d'une douleur, à l'audition d'un son ou à la vision d'une couleur. »



Convergence : A, axes des yeux convergent sur un objet proche ; B, axes parallèles dans la vision d'un objet distant.

× Pour prendre un autre exemple, si j'ouvre les yeux dans une pièce noire, la noirceur semble reculer de mes paupières vers l'espace au-delà. Cette projection est sans doute associée à des impulsions nerveuses provenant des muscles grâce auxquels j'ouvre mes yeux.

du cerveau soient spécialement reliées à la vision, on convient généralement que, dans un certain sens, le cerveau fonctionne comme un tout : les événements qui s'y déroulent sont précisément coordonnés. * Et une de ses plus importantes fonctions est la sélection du matériel rentrant : même à propos de cette question de la vision de ma main, je ne suis pas un receveur d'impressions impuissant. Des intérêts généraux déterminent ce que je vais voir. Par-dessus tout, il est essentiel de se rappeler que la vision est un processus à deux voies, dont la moitié sortante ou afférente est tout aussi importante que la partie rentrante ou efférente. Voir est un mode de réaction. J'ai un comportement pour aller vers mon objet, et ce comportement ne peut pas être omis de tout compte-rendu adéquat concernant la manière dont je parviens à connaître cet objet-là.

La science traite d'abstractions. La seule question concerne l'ensemble particulier d'abstractions qui convient à l'intention. Et le train d'événements rentrant qui relie le soleil, le monde autour de moi, ma rétine et l'aire visuelle de mon cortex est un ensemble particulièrement utile. Cette sélection parmi les faits se trouve, en pratique, être importante. Car si ce train d'événements s'interrompt en un lieu quelconque (comme quand la nuit le soleil s'assombrit, ou que ma main est dans ma poche, ou que mes yeux sont fermés, ou que j'ai une cataracte, ou que mes nerfs optiques sont blessés ou que certaines parties de mon cerveau sont malades) alors je ne vois plus ma main. La chose essentielle est que ce train d'événements aille jusqu'à son terminus, dans mon cerveau.

4. LE MONDE EXTÉRIEUR INCONNU

Si le compte-rendu qui va suivre est pour sa plus grande part correct, je ne connais que mon cerveau ou une partie de mon cerveau. Tout le reste n'est qu'inférence. Seul le terme final compte. Un chirurgien infiniment habile, stimulant mes fibres nerveuses de la manière appropriée, pourrait produire en moi toutes les expériences des sens dont je jouis maintenant par des moyens plus normaux, et pourrait créer pour moi de nouveaux mondes non entravés par des références à une quelconque réalité extérieure. °

« Dans une petite maison je garde des images suspendues, ce n'est pas une maison fixe, Elle est ronde, il y a seulement quelques centimètres d'un côté à l'autre, Pourtant regardez, elle a suffisamment de place pour tous les spectacles du monde... » +

Mais on ne me permet jamais de sortir de la galerie d'images, et je ne peux jamais savoir si l'une de celles-ci a la moindre ressemblance avec le monde extérieur.

Qu'est-ce que cette main que j'observe maintenant et où est-elle ? Une tentative de réponse est de dire que, quand mon cerveau est excité d'une certaine manière, alors j'ai eu une « idée » ou une « image mentale » de ma main. Jusqu'à présent, j'ai traité d'objets qui occupent l'espace, mais cette « idée » de ma main ne prend pas de place et n'a pas de position. Elle n'est pas plus petite que mon idée d'un éléphant ou plus grande que mon idée d'une aiguille. Ce n'est pas une idée à cinq doigts ni une idée rose. Elle n'est pas à l'est de mon idée de New York ni à l'ouest de mon

* Pour un exposé de l'opinion que le cortex fonctionne comme un tout, voir K. S. Lashley, Brain Mechanisms and Intelligence.

(Mon propre point de vue est que le « cerveau » et l'objet sont corrélatifs, et que l'intensité avec laquelle le « cerveau » s'implique est relative au niveau d'activité en considération. Quand mon comportement en tant que cellules est en question, la totalité du système nerveux, ou plutôt la totalité du corps, doit être étudiée ; quand on considère un comportement spécifiquement humain, impliquant par exemple des questions morales, la société et des totalités encore plus englobantes, doivent être prises en compte. En bref, la quantité de « cerveau » que j'utilise dépend de la quantité du monde à laquelle j'ai à faire. La loi d'égalité tient. Je ne peux pas m'en prendre à la déclaration de J. B. Watson qu'un homme entier pense avec son corps entier dans chacune et dans toutes ses parties (et encore moins avec la phrase de Donne « Qu'on pourrait presque dire la pensée de son corps », dans « An Anatomy of the World ») ; pourvu que le corps ne soit pas pris comme quantité fixe, mais augmenté ou rétréci pour correspondre à l'objet de son entreprise.)

° Quand les aires visuelles du cortex sont stimulées par l'application d'un courant électrique faible, le sujet ne relate pas qu'il a mal, mais plutôt qu'il a une expérience visuelle. Dans un cas, il voyait des flammes, des étoiles, des papillons et des personnes. (Voir Robert S. Woodworth, Psychology, (1946) pp. 273-4.)

+ Walt Whitman, 'My Picture Gallery'.

Il est digne d'être noté que la philosophie occidentale moderne est généralement reconnue comme remontant au dualisme de Descartes, qui divise de manière tranchante le corps et le mental, l'esprit et la matière. L'attribut de pensée de l'esprit et l'attribut d'extension du corps sont irrécconciliables. Ayant ainsi découpé la réalité en deux, la philosophie doit la remettre ensemble à nouveau.

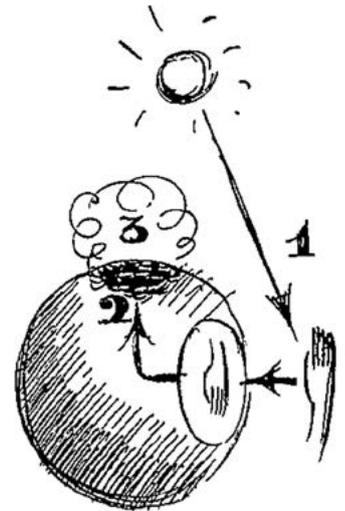
idée de Tokyo. Elle n'est pas située dans ma main physique, ni dans ma tête physique, ni en un troisième lieu. * Elle n'est nulle part. Pourtant elle est parfaitement réelle. Elle appartient au monde non spatial de l'esprit.

Est-ce une histoire vraisemblable ? Est-ce qu'elle résout le problème ? Ne crée-t-elle pas, en réalité, de nouveaux et fantastiques problèmes, tels que celui de la manière dont mon esprit, qui est un objet matériel négligeable de l'espace, donne naissance à un univers entièrement non matériel et non spatial ? Ce fragment dérisoire, qui sera bientôt pourri, est-il capable de faire une copie du monde lui-même, de l'infinie complexité de la nature ? Est-ce qu'une colonie d'animaux modestes et microscopiques, enfermés et scellés dans une petite cage osseuse, est propre à une tâche divine de ce genre ? Il est sûr que ce monde mental, en tant que chose distincte du monde physique dont il est supposé être une reproduction, est un mythe inutile.

Les difficultés pour les théories mental-corps de cette sorte sont en fait formidables car le théoricien a entre les mains trois sujets disparates : (1) des événements appartenant au monde physique externe ; (2) des événements du monde physique interne du cerveau – des événements qui (Dieu sait comment) sont l'équivalent de (1), ou le représentent ; (3) une conscience, ou des idées, ou un monde mental qui, quoique d'un ordre entièrement différent de (1) et (2), doivent être fidèles aux deux. La difficulté (pour ne pas dire l'absurdité) de supposer que (2), qui n'est qu'une partie microscopique de (1), peut cependant le copier, est presque aussi grande que la difficulté d'attribuer à (2) le pouvoir magique de créer (3). Néanmoins, c'est la science elle-même qui, apparemment, nous force à une solution aussi fantastique. Sir James Jeans écrivait : « La réflexion nous montre combien sont nombreux les stades de notre connaissance de celle-ci (la matière) qui doivent survenir – matière, événements, effets sur nos sens, voyage le long de nos nerfs, passage sur le pont esprit-corps avant qu'elle n'atteigne nos esprits. Pour cette raison, la matière dont les événements tirent leur origine doit souvent être très différente de la matière que nous pensons voir, entendre, ou sentir. » × Dans une veine similaire (mais bien plus prudemment que Jeans), Bertrand Russell dit : « Il ne doit pas être supposé... que "l'action de percevoir" un objet implique la connaissance de ce à quoi il ressemble... Certaines inférences, d'un caractère hautement abstrait, peuvent être esquissées de nos perceptions vers les objets perçus ; mais ces inférences sont à la fois difficiles et pas tout à fait certaines. » + La science, c'est ce que je suggère, montre que cette difficulté est pratiquement insurmontable.

Mes « idées » à propos du monde extérieur surviennent au terminus de ce train d'événements, dans mon cerveau. Le scientifique ne peut pas les voir ni les mesurer. † Il a alors un choix quadruple. Il peut dire qu'elles n'existent pas ; ou qu'elles existent bien, mais en tant que sous-produit sans conséquence, un épiphénomène des événements physiques réels se produisant dans mon cerveau ; ou qu'elles sont fondées sur un fait extérieur que, cependant, elles ne peuvent que déformer ou représenter faussement ; ou, finalement, qu'elles sont (sujettes, peut-être, à une correction mutuelle) de véritables copies du monde extérieur. Et la seule alternative à ces quatre possibilités que le scientifique peut choisir sans se contredire est la dernière, car l'existence même de la science est une

* Cf. Platon, *Théétète*, 153 D : « D'abord, pour prendre le cas des yeux, tu dois concevoir que ce tu appelles couleur blanche n'a pas d'existence en tant que chose distincte à l'extérieur des yeux ni non plus en leur intérieur, et tu ne dois pas non plus l'assigner à une place fixe quelconque. »



× *The New Background of Science* pp. 12, 13.

+ *Outline of Philosophy*, p. 72. Cf. Eddington, *Science and the Unseen World*, pp. 22 et suivantes, où le problème de savoir comment une véritable information à propos du monde extérieur peut être obtenue et parvenir à l'observateur est posé de manière frappante. Dans ma vision des choses, l'erreur de Jeans et Eddington (et Russell ne s'en est pas libéré) est leur tentative, condamnée à l'échec, de préserver une certaine équivalence entre les deux extrémités du train d'événements. La vérité est que le contraste entre ce que l'objet est là-bas en lui-même, et ce qu'il est ici en moi, ne peut être exagéré.

† Il n'est pas non plus cohérent de pointer certaines correspondances entre « des événements extérieurs » et « des événements cérébraux » : en s'en remettant au fait, par exemple, qu'on peut dire les moments, en regardant un électroencéphalogramme, où une lumière tremblante n'est vue que par le patient dont le cerveau est sous examen. À la fois l'encéphalogramme et ce que le neurologue voient sont, comme la lumière tremblante, périphériques au patient ; et tout ce qu'ils peuvent espérer découvrir, ce sont des correspondances significatives entre des événements situés dans le système concentrique dont le noyau est le patient.

confession de foi dans notre capacité à connaître le monde à l'extérieur de nos corps.

Car c'est au cœur même de ses explications que l'on voit que la foi du scientifique est aveugle, et qu'il fait un saut dans l'inconnu. Considérons tous les aléas du voyage qui va des atomes solaires aux atomes dans ma tête ; considérons la diversité des véhicules et à quel point nous connaissons peu de choses à leur propos ; les transformations qu'implique le changement de véhicules, la disparité entre l'univers d'un côté et les cellules nerveuses de l'autre ; considérons par-dessus tout le fait que chaque morceau d'information, y compris la connaissance scientifique (en y incluant aussi l'histoire soleil-lumière-œil-nerfs-cerveau elle-même) se confine au terme final du processus – considérons tout cela et disons quelle sorte de foi c'est de croire que, d'une certaine manière, la vérité à propos du monde parvient à l'observateur. C'est la science elle-même qui déclare que la totalité de la séquence, du soleil au cortex, pourrait très bien être une fiction colossale. Si le compte-rendu généralement accepté de la manière dont je vois ma main est à tous égards exact, alors c'est un risque que je prends de vraiment croire qu'il y a des choses là-bas ; de croire que je les vois est véritablement un acte de foi aveugle ; de croire que je sais exactement comment je les vois est pure folie. En bref, une science qui essaie de m'expliquer comment elle obtient sa connaissance est une science tentée par le suicide.

C'est un fait, la science essaie généralement de faire des compromis. Elle me dit que le monde vivant et rempli de sens dont je fais l'expérience est une construction vacillante de mon esprit, érigée sur les fondations d'un monde réel, qui est un système d'énergie silencieux, incolore, inodore et impalpable. + « Je pense que ces goûts, ces odeurs, ces couleurs, etc., du côté de l'objet dans lesquels ils semblent exister, ne sont rien d'autre que de simples noms, et qu'ils résident uniquement dans le corps sensible ; de sorte que si l'animal était supprimé, chaque qualité de ce genre serait abolie et annihilée. » ° Cependant, Galilée (dont ce sont les mots) ne doutait pas qu'il avait la connaissance de l'objet réel qui gît derrière ces apparences sensibles. Comme Locke aurait dit, les qualités primaires d'un objet (comme l'extension, la figure, le mouvement et le nombre) en sont inséparables, tandis que ses qualités secondaires (telles que la couleur et le son) « ne sont dans les objets eux-mêmes, que des pouvoirs capables de produire diverses sensations en nous par leurs qualités primaires. » *

Mais ce compromis ne marche pas. Si la couleur de ma main est illusoire, sa forme, sa masse et son mouvement, pour les mêmes raisons, doivent être illusoirs. Le mouvement de ma main n'est pas moins douteux que sa couleur rose, et ses atomes et électrons ne sont pas moins hypothétiques que ses cellules. Trop facilement, nous oublions que cet espace-temps-là, ces mouvements d'ondes et ces quanta, la superstructure entière de la physique moderne, sont inférés à partir de et construits sur l'expérience sensorielle ordinaire. Ce sont des constructions secondaires et elles se tiennent sur leurs fondations ou tombent avec eux. Le physicien doit commencer par accepter le monde apparent, et il ne peut jamais saper ce monde-là sans faire s'écrouler le sien. ×

+ Ainsi Newton dit de la lumière : « Car les rayons, pour parler proprement, ne sont pas colorés. En eux, il n'y a rien d'autre qu'un certain pouvoir et une certaine disposition à susciter une sensation de cette couleur-ci ou de cette couleur-là. » Opticks, I. 2.

° Il Saggiatore : cité par E. A. Burtt, The Metaphysical Foundations of Modern Science.

* Essay Concerning Human Understanding, II. viii. 10.

× Il y a une discussion très éclairante sur ce sujet dans le livre de L. Susan Stebbing : Philosophy and the Physicists, II.

5. LES SENS AUTRES QUE LA VISION

Arrivé à ce point, le bon sens se demande si certaines de mes difficultés ne sont pas dues au fait que je me suis limité moi-même à un unique sens, à savoir la vision. Ce n'est pas la vue, mais le toucher, qui convainc un Thomas rempli de doutes. Il est certain que la réalité du monde extérieur est attestée par la preuve combinée de tous les sens. × En dépit de la diversité de leurs intérêts, ils paraissent raconter une histoire cohérente, et quand des témoins aussi indépendants sont d'accord, ne peut-on pas présumer que les preuves qu'ils apportent sont vraies ?

Laissez-moi examiner les références de ces nouveaux témoins. Premièrement, prenons l'ouïe. J'écoute pendant un moment le tic-tac de l'horloge dans cette pièce. Le son est aussi clair, aussi présent, aussi indubitable que tout ce que je pourrais jamais expérimenter. Mais quelle histoire la science me raconte-t-elle à ce propos ?

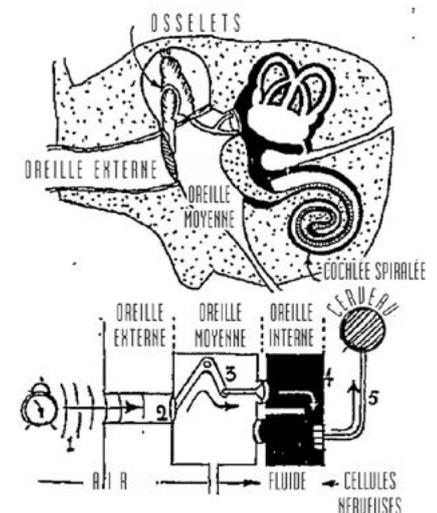
Les coups du métal sur le métal dans l'horloge donnent naissance à des ondes dans l'air qui traversent la pièce pour aller vers mon oreille, frappent le tambour de mon oreille, l'amenant à vibrer. Derrière le tambour, il y a l'oreille moyenne et, ensuite (elles constituent l'oreille interne), une série de chambres compliquées remplies de fluide et contenant des cellules sensorielles réelles, avec leurs prolongements semblables à des cils. Une organisation de leviers osseux dans l'oreille moyenne transmet les vibrations provenant du tambour de l'oreille au contenu fluide de l'oreille interne, ce qui dérange ainsi ses cellules ciliées. Celles-ci sont liées à des fibres nerveuses qui mènent aux parties du cerveau concernées par l'audition. La stimulation de ces cellules ciliées donne naissance à des impulsions nerveuses (de la même sorte, semble-t-il, que celles impliquées dans la vision) qui sont transmises au cortex, mais la fréquence et la nature de ces impulsions sont tout à fait différentes de la fréquence et de la nature des vibrations du tambour de l'oreille et de l'air extérieur. La sorte de son que j'entends dépend du nombre de fibres du nerf auditif qui conduisent des impulsions.

Telle est, dans la mesure où ceci concerne cette enquête, l'histoire de la manière dont j'entends. C'est l'histoire de la manière dont je vois, avec des altérations mineures. Où est le tic-tac qui est maintenant si clair et distinct pour moi ? Non pas, j'en suis sûr, dans l'horloge, dans l'air de la pièce, dans le tambour de mon oreille ni dans les contenus fluides de mon oreille interne. Jusqu'ici, ce sont uniquement des ondes silencieuses, de la simple matière en mouvement. Les fibres de mon nerf auditif bruisant du tic-tac métallique de l'horloge sur le manteau de la cheminée ne le peuvent pas non plus. Le scientifique me dit que je ne peux pas entendre un son à moins que les impulsions nerveuses n'atteignent l'aire auditive du cortex. Qu'arrive-t-il là, dans ou parmi les atomes ?

Comment un monde sonore naîtra-t-il de leurs évolutions silencieuses ? Quand j'écoute une symphonie de Beethoven, est-ce que c'est leur danse produisant son propre accompagnement qui est la musique dont je jouis ? Une chose est claire : il est futile d'en appeler à ce que j'entends pour obtenir des informations à propos du monde extérieur, car c'est le toucher que le bon sens déclare avoir ici une validité spéciale.

Qu'en est-il de cette affirmation ?

× Cf. J. B. Baillie, dans *Contemporary British Philosophy*, (Ed. Muirhead), First Series, p. 39.



Section verticale au travers de l'oreille humaine, avec un modèle (basé sur un modèle de Beatty) qui montre les cinq stades : (1) les ondes aériennes, (2) les vibrations du tambour de l'oreille, (3) le mouvement des osselets auriculaires (4) le mouvement du fluide de l'oreille interne, (5) les impulsions nerveuses – qui interviennent entre les événements situés dans l'horloge et les événements situés dans mon cerveau.

En réalité, il n'y a pas un sens unique du toucher mais un certain nombre de sens alliés. Sur la surface du corps, ou plutôt juste sous la surface, sont distribuées des terminaisons nerveuses sensibles à la douleur, d'autres sensibles au froid, d'autres encore à la chaleur, et d'autres sensibles au contact (ainsi je ne ressens pas qu'un objet touche mon globe oculaire jusqu'à ce que cela commence à me faire mal ; c'est parce que le globe oculaire a des récepteurs de la douleur mais il est par contre pauvre en récepteurs de contact. De la même manière, des parties de ma joue sont bien fournies en récepteurs de contact mais sont pauvres en récepteurs de la douleur – je peux pincer ma joue en certains endroits sans ressentir de douleur.) Ces différents sens ont tous la même sorte d'appareillage corporel : il y a les organes des sens près de la surface et des fibres nerveuses qui connectent ceux-ci avec le système nerveux central et, finalement, au cerveau. Et, dans chaque exemple, si le nerf est coupé en un certain point de son cheminement vers le cerveau, il n'y a pas de sensation. En fait, une méthode régulièrement utilisée, bien que radicale, pour annuler la douleur locale est de couper certaines fibres nerveuses qui mènent de la zone douloureuse au cerveau. +

Un homme qui a perdu sa jambe continue à ressentir de la douleur « dans son pied ». Apparemment, je ne suis pas moins dans l'erreur quand je suppose que mes mains sont chaudes, que mes pieds sont froids et que mon dos me gratte. Tout cela arrive au terminus. Je ne peux avoir de pieds froids que dans ma tête, et toutes les douleurs sont des maux de tête. Si je touche quoi que ce soit, ce ne peut être qu'avec certaines portions de mon cerveau et même ces portions ne se révèlent pas à moi comme étant des tissus ou des cellules, mais comme quelque chose de complètement différent. À propos de ma peau et de ce qu'elle touche, à propos de ma main et de ce qu'elle tient, je ne sais rien. Le sentiment des choses à l'extérieur là-bas ne me dit rien de plus que l'apparence qu'elles ont et le son qu'elles font. Je ne peux même pas garantir leur existence en dehors de l'expérience que j'en ai.

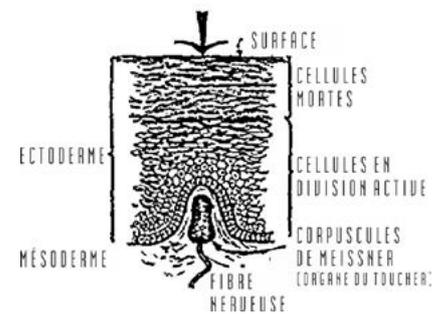
Les sens qui restent ne sont pas mieux. Quant à ce qu'ils délivrent de manière combinée, cela peut difficilement être plus valable que les histoires séparées (que chacun raconte). Une histoire cohérente racontée par nombre de témoins n'est pas plus vraie que la déclaration non confirmée d'un seul, si tous sont ignorants ou des menteurs par nature, et qu'ils ont passé des années ensemble pendant lesquelles ils ont concocté leur histoire. Pour résumer, ma vision et mon audition, mon toucher, mon goût et mon odorat peuvent être pris comme de véritables aperçus de ce qu'est le monde – en un endroit particulier. Le reste de l'univers peut ne pas être plus qu'une superstition.

6. SUIS-JE SEUL ?

Avant de continuer cette enquête, il est bon de s'arrêter et de poser la question : y a-t-il réellement quelque chose d'autre que moi-même ? * Au mieux, la science ne peut pas me montrer que je ne suis pas seul, et la seule réalité. La seule solution pour celui qui ne veut pas aller au-delà de l'évidence est de refuser de décider.

Comme le Dr. W. Russell Brain le fait remarquer (dans *Philosophy*, Juillet 1946, p. 136). « D'après la neurophysiologie, l'observateur est comme une servante sourde assise dans sa cuisine qui regarde les indicateurs des sonneries électriques. Il y a différents boutons de sonnettes (des récepteurs) à l'extérieur de la porte de devant, de la porte arrière et dans les diverses pièces, mais des courants similaires voyagent le long de fils similaires et la seule différence qu'elle peut détecter est que différents indicateurs bougent. » D'après E. D. Adrian, *The Basis for Sensation*, (1928), la qualité de la sensation dépend du chemin des impulsions nerveuses, et ceci est apparemment vrai là où la différence entre un son, une couleur et une odeur est en question ; il y a très peu de choses, sinon rien d'autre, pour distinguer les messages qui prennent naissance dans un organe sensoriel de ceux qui prennent naissance dans un autre.

+ Ce traitement est appliqué au tic douloureux – une sorte de névralgie faciale très pénible.



Section microscopique (diagrammatique) au travers des niveaux externes de la peau humaine, pour montrer la distance qui sépare le récepteur du toucher de l'objet « touché ».

* « Tout m'étonne, Moi-même par-dessus tout. Quand je pense à moi-même Je peux à peine croire mes sens. Mais c'est là, Que tous mes amis me disent que j'existe vraiment Et par un acte de foi j'en viens à les croire. »

(Le chapelain de Christopher Fry est ici plus profond que le philosophe qui n'est pas aussi sûr de l'existence des autres que de la sienne. Si je suis vraiment quelque chose, seuls mes compagnons sont en position de faire la découverte. *Amicum habeo, ergo sum*. J'ai un ami, donc je suis.)

Bien qu'il ne puisse y avoir qu'une seule solution au problème si l'on veut rester sain d'esprit, je dois renoncer à une curieuse expérience et sauter un stade de la croissance intellectuelle, si jamais je ne mets sérieusement en doute l'existence de tout sauf ma propre conscience, s'il ne m'arrive jamais d'être, peut-être, comme la Reine Rouge, en train de rêver l'univers. Schopenhauer allait même jusqu'à dire : « Celui à qui les hommes et toutes les choses ne sont pas constamment apparues comme de simples fantômes et des illusions, n'a pas de capacités pour la philosophie. » Et dans ce scepticisme général, on doit inclure le doute, non pas seulement quant à savoir si d'autres moi existent, ° mais si moi aussi j'existe en tant que moi. Il y a, à cet instant, un paquet rose en mouvement, il y a un autre paquet plus vaste et blanc avec des marques bleues, il y a un léger son qui grince, il y a un tic-tac plus fort, il y a de la chaleur, de la pression, et nombre de sensations vagues. Ou plutôt, il y a cette expérience de première main que ces mots inadéquats représentent. À propos de la Personne qui écrit, de la Main, de la Page, au-dessus et en dessous de ce qui se présente maintenant, il n'y a pas de certitude. Il n'y a que foi.

7. DOIS-JE REJETER L'HISTOIRE DU SCIENTIFIQUE ?

Comme Whitehead le notait, le problème réel n'est pas de faire correspondre mes perceptions au monde mais de faire correspondre le monde avec mes perceptions. × Si j'étais à la fois scientifique et cohérent, je considérerais le problème comme insoluble car la science, qui fonde la totalité de son entreprise sur l'existence indépendante et la connaissabilité d'un monde externe, tente de transférer morceau après morceau de ce monde-là au monde intérieur ou subjectif (le monde du terminus) jusqu'à ce que rien d'externe ne reste – même pas mon corps ni mon système nerveux, mon cerveau ou son cortex. Certains écrivains supposent par erreur que j'ai une meilleure preuve de l'existence de la matière dans ma tête que par l'existence d'objets plus lointains. Si le monde extérieur physique continue à fonctionner, mon corps (qui en est un morceau) continue également, et je ne peux exempter mon cerveau de la critique que j'applique au reste de l'univers. • La science, en bref, attaque ses propres prémisses.

Est-ce que cela signifie que je peux me permettre d'ignorer ce que le scientifique a à dire (en voyant qu'il se contredit lui-même) et que je peux me fier à la métaphysique, à l'intuition, ou à d'autres sources, pour obtenir des informations quant à ma nature réelle ?

Cela resterait certainement incohérent en ce qui me concerne. Car mon comportement, si ce n'est autre chose, est une démonstration permanente de ma croyance profonde en la science. Si une tumeur du cerveau m'aveugle, je me place entre les mains d'un chirurgien qui sait où opérer avec les meilleures chances de succès. Si je ne peux pas voir cette page clairement, je vais chez un oculiste en sachant qu'il me prescrira la bonne sorte de lunettes sans avoir recours à un essai. Si la pièce est sur le point d'être assombrie par une éclipse solaire, mon journal du matin m'a déjà fait prendre conscience de l'heure et de la minute de cet événement.

° Il y a eu beaucoup de controverses récentes à propos de la base de notre connaissance des autres personnes. Voir par exemple C. D. Broad, The Mind and Its Place in Nature, pp. 319 et suivantes, Bertrand Russell, Human Knowledge – Its Scope and Limits, pp. 501 et suivantes, et des discussions par les professeurs Aaron et Price et le Dr. J. R. Jones, dans Philosophy & Proceedings of the Aristotelian Society.

Comme Bertrand Russell, bien que sombrement, l'observe avec justesse : « Il est évidemment possible que ce que nous appelons la vie de veille puisse être uniquement un cauchemar exceptionnellement persistant et récurrent. » (Our Knowledge of the External World, p. 94.) Et il y a les lignes bien connues de Tennyson, dans le poème « The Ancient Sage » :
« Tu ne peux pas prouver que moi,
qui parle avec toi,
Je ne suis pas toi-même en conversation
avec toi-même,
Car rien digne d'être prouvé ne peut être prouvé,
Ni non plus désapprouvé... »

× Aims of Education.

• Bradley (Appearance and Reality, pp. 262 et suivantes.) est un des philosophes qui fait observer que le naturalisme, ayant réduit l'univers à un état de mon cerveau, ne peut pas s'arrêter là : « Si le monde extérieur n'est pas réel, nos organes ne sont pas réels. » Cf. Whitehead, Science and the Modern World, p. 113 : « Certaines personnes s'expriment comme si les corps, les cerveaux et les nerfs étaient les seules choses réelles dans un monde entièrement imaginaire. Autrement dit, elles traitent les corps selon des principes objectivistes, et le reste du monde selon des principes subjectivistes. » C'est pour avoir fait cette erreur que L. Susan Stebbing a pris à partie Eddington et Jeans dans son Philosophy and the Physicists, II. vi. Comme John Laird le souligne (A Study in Realism, p. 30) ce n'est pas une bonne idée d'être un réaliste naïf à l'intérieur du laboratoire et un idéaliste subjectif à l'extérieur.

Quoi que je puisse dire pour m'y opposer, en pratique, je crois dans le compte-rendu du scientifique à propos de la manière dont je vois ma main, et dans son exposé du monde en général.

Bien sûr, ceci ne prouve rien. Ma croyance, et les preuves sur lesquelles elle est basée, peut n'être rien de plus qu'une partie relativement cohérente de mon monde de rêve. Mais même si la science était simplement l'élaboration d'un schéma subjectif, ce schéma est merveilleusement intéressant, bien « tricoté », cohérent, et non moins digne d'attention que les autres schémas que j'élabore. Même si (en dépit de ma conviction du contraire), cette enquête était un rêve à l'intérieur d'un rêve, elle ne pourrait se permettre d'ignorer aucun matériel onirique qui semblerait prometteur – et la science est très riche en matériaux, dont beaucoup sont tout à fait inutilisés, à offrir. De ce fait, je vais prendre au sérieux les conclusions de la science, et en particulier le compte-rendu qu'elle fait de mon expérience sensorielle. Une philosophie qui refuse de le faire ne sera pas vraisemblablement elle-même prise au sérieux. Le fait est que la philosophie qui n'est pas fertilisée par la science se flétrit, tandis que la science qui manque de racines philosophiques devient nauséabonde. Le penseur qui néglige la connaissance scientifique de son temps néglige l'inspiration. +

Mon problème, conformément à cela, est double : premièrement il s'agit de réconcilier l'histoire scientifique de ce chapitre avec elle-même en supprimant certaines de ses contradictions internes, et deuxièmement il est de la réconcilier avec les conclusions du chapitre précédent. Il est évident que je devrais être content d'obtenir un succès très modeste. ×

8. LA CONFUSION DANS L'HISTOIRE DU SCIENTIFIQUE

Le scientifique me dit que mon monde est « dans ma tête ». D'un coup, un fait plutôt surprenant, et aussi un fait qui promet beaucoup pour cette enquête, émerge : cette conclusion de la science est essentiellement la conclusion du chapitre précédent. Là aussi, nous avons trouvé que mon monde était « dans ma tête » (ou plutôt qu'il était là où j'imaginai avoir une tête) et non pas là-bas, au loin, où je pensais qu'il était. Le scientifique ne fait que confirmer la vision du philosophe. Ce dont je fais l'expérience, j'en fais l'expérience ici. Je vois le soleil parce que je suis ici au lieu où (quoi que ce puisse être) est le soleil. Je vois ma main parce que je suis au lieu où elle est ma main. *

Dans d'autres matières, il n'y a pas la même concordance. Par exemple, tandis que le philosophe du chapitre précédent dit que j'ai ici sur mes épaules soit une tête (comme d'autres l'utilisent) ou un monde (comme je le relate), le scientifique de ce chapitre-ci implique que j'ai les deux à la fois. Il surpeuple le lieu que j'appelle ici, en oubliant qu'il n'y a pas (pour ainsi dire) assez de place sur mes épaules pour mon monde et ma tête en même temps. † Robert Hooke, le « philosophe expérimental », qui croyait qu'il y avait un entreposage matériel des idées, déclarait que le microscope révélait qu'il y avait suffisamment de place dans le cerveau pour les deux millions d'idées environ que (selon son estimation) un homme acquiert dans la durée d'une vie. Nous sommes coupables de la

+ Cf. J.B.S.Haldane, *Daedalus*, p. 28-9.

× Certains réalistes, bien que ne niant pas que les sensations dépendent des événements nerveux, font de ces derniers des choses plus ou moins sans importance – une question de machinerie – comme le câblage d'une radio est sans importance devant la musique qu'elle produit. Je propose, au contraire, de traiter le compte rendu du scientifique comme philosophiquement important de part en part. La théorie que j'avance dans ce chapitre a beaucoup de choses en commun avec la théorie du double aspect, telle qu'elle est exposée par le réaliste critique américain C. A. Strong dans *Why the Mind has a Body* (1903) et dans *The Origin of Consciousness* (1918).

* Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'autres conditions à remplir, mais que cette condition (d'être à la bonne place) est la condition première.

† H. H. Price fait remarquer que « si les données des sens sont littéralement à l'intérieur du cerveau nous sommes conduits irrésistiblement à la conclusion que les données des sens sont toujours plus petites que les choses auxquelles elles appartiennent » ou, alternativement, à la conclusion « que notre propre tête est beaucoup plus vaste qu'elle ne le semble au toucher. » *Perception*, p. 128.

même absurdité quand nous amassons en un même lieu nos événements cérébraux et notre expérience. James Ward, qui ne faisait pas une erreur de ce genre, écrivit : « Correspondant au cerveau qui pour le physiologiste n'est qu'une petite partie du monde externe et en continuité avec lui, il y a pour le psychologue la présentation à un sujet actif, distinct de lui, de la totalité de ce monde extérieur – sauf, bien sûr, cette petite partie, le cerveau, présentée uniquement au physiologiste. » ° La confusion survient dès que le physiologiste, au lieu de rester content de sa propre fonction, essaie de la combiner avec celle du psychologue. Il superpose l'image de moi tel que je suis pour moi-même à l'image de moi tel que je suis pour lui, avec le résultat que ces deux images sont abîmées. Son histoire et la mienne, bien qu'également vraies, ne peuvent pas se mélanger, et leur valeur repose sur le fait de les garder séparées. Ma tête et mon percept sont incompatibles. La vision, ce n'est pas avoir un organe ici et un objet là-bas, plus une idée de l'objet ici ; c'est un objet ici et un organe là-bas, sans aucune idée ajoutée d'un objet quelque part. + Ici je suis, et je n'ai ni yeux, ni nerfs, ni cerveau, ni tête – je n'ai pas la moindre parcelle d'un atome ou d'un électron qui me serait propre. Tout est bondé par mon monde. Je mets ces organes qui m'appartiennent là-bas dans mes régions, pour que mes observateurs se les approprient. « Ce que le physiologiste voit quand il examine un cerveau est dans le physiologiste, et non pas dans le cerveau qu'il est en train d'examiner », dit Bertrand Russell. × En fait, c'est dans les deux. Le chirurgien opère le cerveau qui est installé sur son propre corps, bien qu'il appelle cela mon cerveau. Car mon monde et mon cerveau appartiennent à des lieux entièrement différents. Et, après tout, c'est uniquement du bon sens. Il est manifeste que ma tête ne pourrait pas se rapprocher du soleil et survivre ; encore moins pourrait-elle contenir le soleil. Quand je vois le soleil, je ne suis pas conscient de la nature solaire de mon cerveau, pas plus que, quand je sens une mauvaise odeur, je suis (c'est la phrase de Bradley) « conscient de l'état puant de mon système nerveux ». L'odeur est ici, mon système nerveux est là-bas. Je suis là où le soleil est, non là où mes cerveaux sont. • Je vois ce qui n'est pas là, avec ce qui n'est pas ici.

Il est extraordinairement facile de tomber dans ce piège. Jeans écrit : « Les atomes d'un corps humain ont la capacité spéciale de transmettre des impressions par l'intermédiaire de nos sens à nos cerveaux. Ces atomes affectent notre conscience directement, tandis que tous les autres atomes de l'univers ne peuvent l'affecter qu'indirectement, par l'intermédiaire de ces atomes. » * Même si les atomes de mon cerveau pouvaient trouver un certain *modus vivendi* ici, avec l'univers dont je fais l'expérience, il est impossible de concevoir comment ils pourraient être responsables de cela. Est-ce que les atomes et l'univers, alors, sont installés ensemble dans ma tête, à parties égales ? La notion est fantastique. La totalité de la question a été pour la plus grande partie traitée précisément (quoique d'un autre angle) par Bergson dans son investigation sur la question de savoir si les souvenirs sont stockés dans le cerveau. † Il décide qu'ils ne le sont pas. Le cerveau est une « image » (j'utilise son terme) comme le reste du monde des images, et il ne peut pas les contenir. Et en fait, Bergson ne fait que dire ici ce que l'évêque Berkeley disait deux siècles auparavant : « Le cerveau étant ... une chose sensible, n'existe que dans l'esprit. Maintenant, j'aimerais volontiers savoir si vous pensez qu'il est

° Realm of Ends, p. 462.

Bertrand Russell a dit que nous percevons une partie de la matière de nos cerveaux, et non des tables et des chaises. Cela, c'est du « surpeuplement ». Moins répréhensible est la description du cerveau en tant qu'arrière-plan physique de la perception ; car le motif ou le sujet de l'image, et son arrière-plan, sont dans différents plans, différents lieux.

+ Sur le fait que ce n'est pas un accident que l'œil ne puisse pas se voir lui-même, voir H. F. Hallett : 'The Essential Nature of Knowledge' dans Philosophy, Nov. 1945.

× Analysis of Matter, p. 320. Ross continue en disant qu'une partie, au moins, des contenus du cerveau consiste en percepts, en pensées et en sentiments. Et, comme le cerveau se compose d'électrons, certains des événements qui les composent sont vraisemblablement les états mentaux (ou des parties des états mentaux) de l'homme à qui le cerveau appartient. De manière similaire, Whitehead (Science and the Modern World, p. 91.) parle de « notre propre champ psychologique, tel qu'il se présente à notre cognition » comme « la connaissance de soi de notre événement corporel ». Ce sont là des exemples de ce que j'appelle surpeuplement. Mon événement corporel, mon cerveau et les électrons de mon cerveau, ne doivent pas être confondus avec mes percepts ou mon champ psychologique. Ils sont régionaux, non centraux.

• Cf. H. H. Price, Perception, p. 127.

* The Mysterious Universe, V.

† Matter and Memory, pp. 3 et suivantes.

raisonnable de supposer qu'une idée ou une chose existant dans l'esprit, occasionne toutes les autres idées. » + Pour Bergson, le cerveau est simplement une sorte de central téléphonique. Et la métaphore convient particulièrement, quand on voit qu'au centre, un hiatus, un rien fait partie de l'essence d'un central téléphonique, où le passage se fait. Le cerveau est un « instrument d'analyse eu égard aux mouvements reçus, est un instrument de choix quant aux mouvements exécutés. » J'ajouterai que l'analyse culmine, et que la sélection commence, ici au centre, ou rien de moi ne subsiste, quoi que ce puisse être. ×

Une des conséquences de la tentative de rassembler mon monde et mes cerveaux en un seul lieu est que l'un d'entre eux doit être sacrifié. En général, c'est le premier. Mon monde ne doit pas occuper d'espace parce qu'on ne peut pas trouver de place pour lui ici, dans ma tête, là où il est supposé appartenir. Mais j'ai mieux. J'ai uniquement à regarder pour voir qu'il y a beaucoup d'espace ici pour ma main, cette page, et tout le reste à côté, et qu'aucune tête ne bloque l'accès. Un monde me va très bien. Je ne suis pas conduit à l'expédient désespéré, d'abord d'en faire une copie, et ensuite d'en priver une des versions de ses qualités, et l'autre de son espace. Il y a une main, non un système physique là-bas plus un système mental ici. Cette main, cette page, ce stylo, qui me sont présents maintenant, sont les vrais. Libérés maintenant de toute compétition avec l'œil, les nerfs, et le cerveau, ils ont la liberté parfaite d'être eux-mêmes ici.

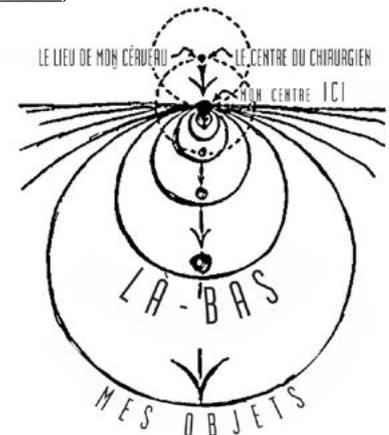
Il n'y a pas de chose-en-soi impénétrable, ° mais seulement la chose-dans-les-autres, et les autres-dans-la-chose. La chose « réelle » est la totalité de ce qui revient aux autres choses, et de ce qui revient d'elles en cela, ici. Ainsi, l'objet n'est pas la cause de ma perception – il est ma perception. Plus précisément, ce qu'il est pour moi est une partie importante de ce qu'il est véritablement. Douter de cela, c'est tomber dans des absurdités. La question : « comment puis-je arriver à percevoir le monde extérieur ? » est en réalité absurde, parce que, dans la tentative d'y répondre, je dois commettre l'erreur matérielle de la *petitio principii*, et assumer l'existence d'organes des sens, de nerfs et d'un cerveau. La seule chose raisonnable à faire est d'accepter ce qui est donné. Ma main est ce qu'elle semble être. Avec l'homme normal, je dis que les roses sont réellement aussi rouges qu'elles paraissent être, que les oiseaux chantent vraiment quand je les entends chanter, et que le toast et la marmelade ont un arôme qui leur est propre. Ici, en tout cas, la philosophie commence par un paradoxe et se termine avec le bon sens, tandis que la science commence par le bon sens et finit dans le paradoxe. * La couleur rouge, une séquence de sons musicaux, un goût doux-amer, ne sont pas diverses manières d'interpréter de manière erronée les faits ; ils sont les faits, la sorte de substance dont la réalité est faite. Et la raison pour laquelle la science suggère la vision contraire est que la science mélange ce qui ne peut pas être mélangé – mon cerveau et mon monde.

Mais il est sûr que cette erreur peut être corrigée sans perdre aucune des réalisations positives de la science. Qu'est-ce qui empêche d'arriver à la réalisation d'une science philosophique (ou d'une philosophie scientifique) dont les idées naïves sur là où les choses sont seraient réellement réformées selon les lignes suggérées dans le chapitre I ?

+ Hylas and Philonous, Deuxième Dialogue.

× « Le destin d'Ixion abattue est le mien,
L'authentique Junon semble un nuage ;
Je ressens une chaleur bénie, je vois
Une brillante circonférence de rayons,
Mais l'obscurité, où le soleil devrait être,
Me remplit d'admiration et d'étonnement,
Et alors que, pour le soulagement de la
joie, je pense
Sonder avec la ligne de la pensée,
Le puits où, rempli de béatitude, je bois,
La source en est si profonde que je n'arrive
nulle part. »

Coventry Patmore, The Angel in the House, II. viii. 2.



° Il n'y a pas non plus un « solide nucléaire ». Certains philosophes réalistes essaient de préserver un quelque chose central, ou une autre chose, qui, en dehors d'être la source de la famille régionale des données des sens (visuelles, auditives, thermiques et olfactives), serait la « chose qui peut être touchée », l'« obstacle » central. Ceci est, je crois, une erreur. La « sensation » du stylo dans ma main n'est pas là-bas, au centre de ses régions, mais ici au centre qui est mien. Son caractère en tant qu'« obstacle solide », quoique parfaitement authentique, est un de ses caractères régionaux : centralement, il n'est rien de la sorte. Quand l'observateur, voyageant à travers les régions de son objet vers leur centre, arrive en réalité là-bas, toute trace de solidité et de capacité à être touché, en eux, s'est évanouie, et le sont aussi toutes les autres caractéristiques. (Cf. C. D. Broad, Scientific Thought, pp. 342 et suivantes.)

* Et ici la philosophie est d'accord, de plus, avec l'étymologie : percevoir une rose est, littéralement, étendre sa prise dessus, la capturer et la saisir, et non pas rôder autour timidement, comme un insecte irrésolu. J'appréhende une rose, et non pas un œil qui appréhende une rose : Schopenhauer est coupable de « surpeuplement » quand il dit que son objet immédiat est son corps, et que ce qu'il connaît n'est pas un soleil, mais uniquement un œil qui voit un soleil. (The World as Will and Idea, trad. Haldane et Kemp, 1. pp. 3, 14.)

9. L'HISTOIRE DU SCIENTIFIQUE RÉVISÉE – LE VOYAGE VERS L'INTÉRIEUR

Je ne peux pas me permettre d'ignorer l'histoire que raconte la science sur le train des événements qui vont du soleil vers mon cerveau, mais je peux la redire ainsi :

La lumière du (1) SYSTÈME SOLAIRE (celle en particulier provenant du soleil) atteint (2) la TERRE (en particulier son atmosphère) et finalement (3) mon CORPS HUMAIN (en particulier ma main) d'où elle est reflétée (4) dans ma TÊTE (en particulier dans mon œil) dont certaines des (5) CELLULES sont spécialement affectées. Comme les cellules se composent de molécules, + et les molécules d'atomes, et les atomes d'électrons et de protons, l'histoire devra ensuite continuer pour montrer comment les changements produits dans les cellules sont réductibles à des changements dans et parmi ces unités progressivement plus petites. ×

Notez, d'abord, à quel point cette histoire correspond à celle, vue au chapitre 1, de l'observateur en train de s'approcher. En fait, le scientifique qui entreprend de décrire ce train d'événements est un observateur de ce genre. Son compte-rendu de la manière dont je parviens à voir ma main est inévitablement un compte-rendu de son voyage au travers de mes régions – ce système concentrique auquel tous ceux qui voudraient m'approcher doivent se conformer. Autrement dit, décrire ma vision, c'est décrire ma structure essentielle. La vision est plus qu'un sens, et la lumière est plus qu'une volée de particules ou une procession d'ondes. Ma lumière – la lumière par laquelle je suis vu – est le mode principal de ma présence chez les autres, comme ma vision est le mode principal de leur présence en moi. Robert Grosseteste décrivait la lumière comme la forme des choses corporelles, s'étendant sphériquement au firmament, qui est la limite de sa raréfaction. ° « Les changements des corps en lumière, » dit Newton dans son *Opticks*, « et de la lumière en corps est très conforme au cours de la nature qui semble faire ses délices de la transmutation. » La vérité est que la transmutation régionale est de l'essence des corps, et que leur lumière est eux-mêmes (dans un de leurs principaux aspects) prenant de nouvelles formes, exprimant leur nature dans son immense variété. Ceci devrait être évident : la lumière ne me parvient pas en tant que simple lumière, par elle-même et en abstraction des choses, mais en tant qu'étoile, nuage, homme, main, page d'écriture. La lumière est simplement, pour nous, de tels objets lumineux, dans leurs manifestations régionales.

Notez ensuite qu'il y a trois rapports selon lesquels le compte-rendu de mon observateur du train d'événements qui part du soleil pour arriver à mon cerveau est tout à fait inadéquat : il passe à côté de l'unité de son objet, de son propre comportement et il n'a qu'une moitié de la vision.

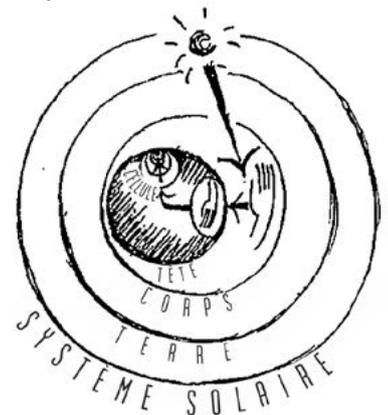
(1) L'observateur passe à côté de l'unité de son objet. Son tableau suggère des choses alignées en rang, avec la lumière rebondissant comme une balle de l'une à l'autre. Cette image égare, parce qu'en fait, chaque objet contient le suivant ; à chaque étape, l'observateur passe de la considération d'un tout à la considération d'une de ses parties ;

+ Par souci de commodité, je n'utilise pas le terme de molécule au sens strict, en tant que portion la plus petite en laquelle une substance peut être divisée sans perdre son identité chimique ; j'y ajoute la condition qu'elle doit consister en au moins deux atomes.

× Il a, par exemple, été suggéré (Adrian, 1949) que l'activité essentielle d'une cellule nerveuse consiste en un changement de surface lors duquel certaines de ses molécules s'en échappent momentanément.

La lumière et l'espace sont des abstractions valables mais dangereuses tirées de la réalité concrète, qui est la grande société des individus hiérarchiques mutuellement immanents dans un système de régions. Dans *Out of the Silent Planet* (p. 36), C. S. Lewis a écrit un passage subtil sur l'irréalité de faire d'un espace mort, une abstraction lugubre.

° *On Light, or the Commencement of Forms*. D'après Grosseteste, quand la lumière, étant survenue en un point et s'étant étendue dans tout l'univers, atteint le firmament, elle est reflétée et revient vers le centre, donnant naissance à son passage aux neuf sphères célestes. (Voir McKeon, *Selections from Medieval Philosophers*, i. p. 261.) La doctrine des régions n'est certainement pas une chose nouvelle, et bien que nombre de ses anciennes formes soient pour nous fantastiques, elles incarnent des vérités que nous oublions facilement. (Cf. *The Opus Majus of Roger Bacon*, ed. J. H. Bridges, ii, 'On the Science of Perspective'.)



le système solaire contient la terre, de même que la terre contient mon corps, que mon corps contient ma tête, et ainsi de suite. Le processus sur lequel il enquête est un processus interne – interne à cette étoile développée que nous appelons système solaire. C'est-à-dire que c'est un processus « physiologique » de mon plus grand corps, et il se conforme à la constitution hiérarchique de ce corps-là. C'est une partie importante du « métabolisme » du corps, ou de la déconstruction ordonnée du tout en ses constituants ultimes. °

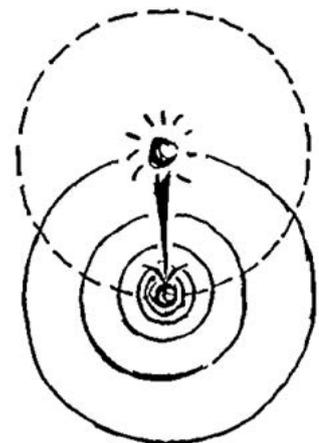
(2) Dans son anxiété à relater le comportement de son objet, l'observateur passe à côté du sien propre. Quand, par exemple, son attention passe de la terre à cette portion de la terre qui est mon corps, et de mon corps en tant que tout à ma tête et à mon œil, sa position change. Il m'approche rapidement, et ce qu'il voit (à savoir une planète devenant un homme, un homme devenant une tête, une tête devenant des cellules, etc.) est largement conséquence de ce qu'il fait. Il n'y a pas de doute que ce n'est qu'en voyageant aussi vite et aussi loin dans mes régions qu'il a pu collecter le matériel pour son histoire, et il n'y a pas de doute que cette histoire est dans sa plus grande partie une histoire vraie. Sa faille réside, non pas dans sa méthode, mais dans le fait qu'il est inconscient de sa méthode.

(3) L'observateur passe à côté de la moitié de la vision. Son inconscience de notre mouvement relatif serait excusable, et même sans conséquence, s'il était un voyageur réellement observateur, regardant tout autour de lui. * Dans mon cerveau, s'il devait regarder par-dessus son épaule, il noterait que le mouvement qui implique la déconstruction d'un corps céleste – la terre – dans ses parties les plus infimes implique la construction d'un autre – le soleil. Ainsi, il commence par noter des événements subatomiques et atomiques « dans le soleil ». Cependant, il est loin de la région où le soleil, en tant que tout, existe. Il ne prend pas non plus note que, quand il parvient à cette région-là, il a dû se tourner vers la terre. Il voit la planète devenir un pays, le pays devenir une ville, la ville devenir le corps d'un homme – au moins il le verrait, s'il était suffisamment observateur. En se rapprochant encore plus, il parvient dans les régions des particules de plus en plus petites. Le train des événements est arrivé à sa destination, et le sens de son compte-rendu est que ce voyage a été ma déconstruction. Mais, tout le temps où il m'a fait face, des choses se sont produites dans son dos. Qu'il se retourne maintenant et regarde dans la direction opposée, et il verra avec moi que ma déconstruction a été la construction du soleil, que ma perte a été le gain de mon monde. Pour celui qui regarde vers moi ici, je ne suis rien ; pour celui qui regarde avec moi je suis le soleil et toutes les choses. Et la seule manière de comprendre comment je parviens à connaître le monde est de regarder dans les deux sens, en combinant les attitudes du barreur et de l'équipage. En cette matière, l'observateur efficient est comme l'oiseau mythique qui vole vers l'arrière pour voir d'où il est venu, de même que l'oiseau ordinaire a des yeux uniquement pour voir là où il va.

Autrement dit, le train d'événements que la science décrit peut, et en fait doit, être lu de deux manières absolument différentes. Si cette dualité est ignorée, nous sommes nécessairement condamnés à une confusion sans fin. La lumière est à la fois la déconstruction de son récipiendaire

° On peut distinguer dans ce processus ce que le professeur H. H. Price a appelé « des conditions fixes » (c'est-à-dire le soleil, les yeux, les nerfs optiques) et « des conditions différentielles » (c'est-à-dire la disposition réelle et la lumière des objets qui m'entourent). Cf. *Perception*, p. 69. Ma propre manière de décrire la situation est de dire que ma vision est un aspect de certains processus « verticaux » dont le cheminement varie dans le détail, mais dont les principaux stades sont constants parce que ce sont des stades hiérarchiques. Il ne faut rien de moins que le processus hiérarchique en son entier pour pouvoir décrire la « cause » réelle de ma vision.

* « La physique moderne », a dit Russell, « réduit la matière à un ensemble d'événements qui procèdent vers l'extérieur à partir d'un centre. S'il y a quelque chose là-bas dans ce centre lui-même, nous ne pouvons pas le savoir, et cela n'a rien à voir avec la physique. » (*An Outline of Philosophy*, p. 163.) Mon commentaire est que nous ne pouvons connaître rien d'autre et que c'est (entre autres choses) de la physique ! Seulement, pour faire cette découverte, nous devons nous retourner et regarder l'univers à l'extérieur au lieu de regarder un rien à l'intérieur.



« Le sceptique », d'après Emerson, « affirme que l'univers est un emboîtement de caissettes avec rien dans la dernière caissette. » Et ainsi fais-je, en ajoutant qu'il y a aussi, si vous vous retournez, tout dans la dernière caissette. « Le terrain de l'espoir », comme le remarque lui-même Emerson, « est dans l'infinité du monde, dont l'infinité réapparaît dans chaque particule. » ('Immortality')

en un rien, et la construction de sa source à partir de rien. Je vois le soleil parce que je m'écarte pour lui faire place, devenant un rien pour moi-même de sorte que le soleil va devenir tout pour moi. C'est ici, en moi, que le soleil acquiert sa qualité de soleil authentique – son accroissement est mon rétrécissement. + Comme Héraclite l'a enseigné, les chemins vers le haut et vers le bas sont les mêmes, et cependant opposés. La limitation de la science est qu'elle néglige le premier. L'observateur complet s'aperçoit qu'il est nécessaire de faire croître des yeux à l'arrière de sa tête. Car je suis bidirectionnel, et vais déconcerter tout observateur qui ne se conforme pas au même schéma. *

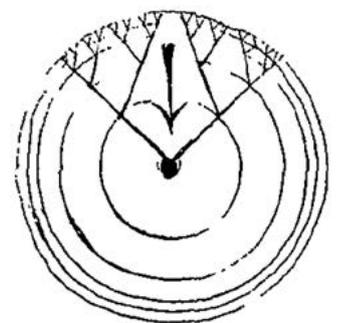
10. LE VOYAGE VERS L'INTÉRIEUR, SUITE

Jusqu'ici, j'ai parlé de la « presque fin » du train d'événements, depuis mes organes des sens périphériques jusqu'à mon cortex. Comment est-ce que la description du physiologiste de ce qui se produit dans mon système nerveux s'accorde avec la description, par le physicien, de ce qui conduit à de tels événements ? À moins que je ne puisse donner une réponse à cette question, il y aura un blanc au centre du tableau.

Je dois d'abord amener l'observateur à regarder à nouveau et à redire son histoire bien plus complètement. Celui-ci revient à mes régions extérieures et note la condition de la planète en tant que tout – l'érosion de sa croûte, la distribution de son atmosphère, le flux de ses matériaux bruts et manufacturés, ses guerres, les relations variées et changeantes entre les continents et entre les pays. Désirant une information plus détaillée à propos de ces tendances, il se rapproche et observe comment tout cela aboutit à la condition d'un pays particulier. L'état du pays a un sens parce qu'on voit qu'il découle de l'état de la terre en tant que tout. Comme il s'approche encore, l'observateur voit que la condition du pays se rétrécit à la condition de la ville, et ensuite à ma condition en tant qu'homme, en tant que système nerveux, en tant que cerveau, en tant que centre cérébral. Dans ce processus convergent, il y a des changements marqués de qualité et d'échelle, mais il n'y a pas de rupture. Comme les affluents d'une rivière, les événements de la région extérieure s'écoulent dans le flux central et le rapprochent de chez moi. Il est impossible de donner un sens à ce qui se passe là où je suis un homme, à moins que les événements où je suis plus étendu ne soient étudiés. Par exemple, le soleil (par son élévation) reste en place, que je quitte maintenant ce travail ou que je le continue, que je m'endorme ou que je veille ; la planète (par son atmosphère) reste en place, que je mette ou que je quitte mon pull-over ; le pays (par son ministre de l'alimentation) reste en place, que je mange à présent une omelette faite à partir d'œufs frais ou d'œufs en poudre, ou que je ne mange pas du tout d'omelette ; la ville (par son géomètre) reste en place quand je cesse d'être assourdi par le rugissement des marteaux pneumatiques dans la rue ; et la maison (par ses occupants et sa routine ou son manque de routine) reste en place, que l'on me permette de conclure ce paragraphe ou que je sois interrompu par deux garçons et un chien. Toutes ces choses sont des données dans l'économie d'un corps unique et toute tentative d'expliquer le comportement de son noyau humain en dehors du reste est comme d'essayer d'écrire la biographie d'une main sans faire appel à la tête.

+ Ce n'est pas une coïncidence due au hasard que l'expérience du croyant fervent raconte la même histoire. Par exemple, John Smith le Platonicien a écrit : « C'est son être rien qui est la seule manière d'être toutes choses ; c'est son avoir rien la manière la plus vraie de posséder toutes choses. » Voir Inge, *Christian Mysticism* (1899), p. 291. De nombreux autres contemplatifs, depuis l'écrivain du *Tao Te Ching* à Saint Jean de la Croix, ont enseigné la même doctrine. Cf. II *Cor.* VI. 10.

* Dans le système concentrique de Plotin, l'âme chute depuis l'Un au centre, jusqu'au bord le plus extérieur de l'être, mais elle laisse derrière quelque chose d'elle-même. À partir de là, son travail est de trouver son chemin de retour, mais d'abord et avant tout de se retourner pour faire face au centre distant qu'elle a laissé. (Voir tout particulièrement *Ennéade* VI. v. 7.) J'essaie de montrer qu'il y a le même besoin de regarder vers l'arrière au-dessus de nos épaules lorsque nous arrivons à chaque nouvelle région, et que la vision qui en résulte est proportionnelle à la distance à laquelle nous avons voyagé. Newton (*Opticks*, Query 21) a suggéré que chaque corps est le centre d'un éther dont la densité s'accroît avec sa distance au centre, et que la gravitation est la plongée des corps avoisinants dans des régions intérieures moins denses de cet éther. Le schéma régional de ce livre pourrait être décrit comme une fusion de ces deux systèmes – le système néoplatonicien et le système newtonien – ou leur réconciliation.



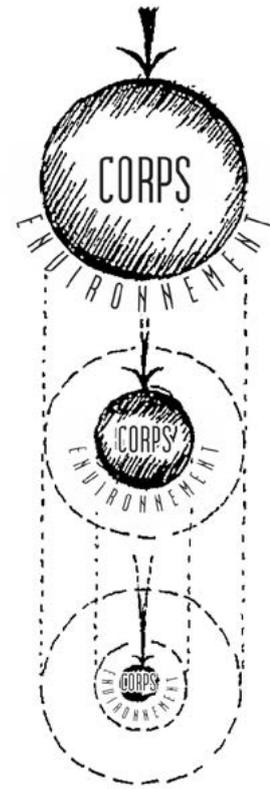
« Le monde » – je cite W. MacNeile Dixon – « est par nos corps réduit à la mesure de nos pouvoirs. » + Il est réduit encore un peu plus par notre système nerveux. Bergson a écrit : « Comme les impressions reçues à la surface de son corps lui semblent (au psychologue) suffire à la reconstitution de l'univers matériel tout entier, c'est à son corps qu'il réduit d'abord l'univers. » × Le scientifique ne s'arrête pas à ce point-là, mais continue à réduire le corps au système nerveux, le système nerveux à la colonne vertébrale et au cerveau, ceux-ci aux hémisphères cérébraux, et ceux-ci encore à une certaine aire particulière du cortex. C'est uniquement la difficulté pratique de pousser ses recherches plus loin qui l'empêche d'arriver à un simple point.

Mon système nerveux (sur son côté afférent) est un arrangement de chemins confluents et de « chambres de compensation » par lesquelles des influences régionales, ayant atteint mon corps humain, continuent à travailler à l'intérieur. Ces processus centripètes prolongent ceux du monde extérieur, et ne sont pas radicalement différents d'eux. Tout comme mon observateur notait comment les conditions dans mes régions extérieures gouvernent des conditions plus près de chez moi, il note maintenant comment ces dernières gouvernent des conditions encore plus près, dans la région de mon corps humain. L'état du monde en tant que tout mène, par stades ordonnés, à l'état de mon système nerveux en tant que tout, et ceci à l'état d'une des cellules de mon cerveau en tant que tout. Pour dire vrai, il n'y a qu'un seul stimulus – mon environnement effectif total du moment présent. Et il n'y a qu'un seul organe des sens – la surface totale de mon corps dans le moment présent, que ce corps-là soit celui d'une planète, d'un homme, ou celui d'une cellule. La partie principale du compte-rendu du scientifique sur les stimuli visuels, auditifs et tactiles, d'organes séparés comme les yeux et les oreilles, les corpuscules de Meissner et les bulbes terminaux de Krause, cette impulsion nerveuse-ci distincte de celle-là est aussi déroutante, prise donnée par donnée, qu'elle est indispensable à la fabrication de l'image complète. Des impulsions afférentes distinctes n'obligent pas l'investigateur à rentrer dans l'une après être sorti de l'autre, comme autant de trains qui roulent conformément à un horaire de chemin de fer. Le processus doit être regardé comme sphérique, et non pas simplement linéaire ; comme une circonférence à la recherche d'un centre, et non pas simplement comme un point en recherchant un autre. Les impulsions afférentes de mon système nerveux ne sont pas des messages qui me parviennent en me traversant : elles sont ma destruction et la construction concomitante de mon objet.

Le soi fait place au non-soi. Quant à savoir lequel des deux le scientifique reconnaît revient à la question de savoir la manière dont il regarde. S'il est psychologue, c'est difficile pour lui, car il suit des processus entrant (ou destructifs), pour éviter de regarder au-dessus de son épaule afin de voir la situation extérieure en train de se construire pour devenir complète. Ainsi M. C. K. Ogden (pour prendre un exemple au hasard) écrit : « Les centres les plus élevés sont ceux qui ont à prendre note des situations les plus vastes et les plus complexes... Pour des raisons qui sont à grands traits assez claires elles reposent dans la tête – dans le « cerveau » et le « cervelet ». » + M. Ogden fait face aux deux manières.

+ The Human Situation, p. 369.

× Matter and Memory, p. 52.



La nécessité de prendre la situation comme un tout est claire dès que l'on considère des exemples. L'acte du suicide est inexplicable jusqu'à (disons) ce que le découvert de la personne et l'état du commerce soient pris en compte. Un stimulus de chaleur intense évoquera normalement des impulsions dans des neurones moteurs, initiant des mouvements musculaires de sorte que l'homme recule par rapport à la source de chaleur. Mais quand le stimulus de chaleur se combine avec certains stimuli auditifs (c'est-à-dire des cris appelant au secours) il pourrait bien avoir l'effet opposé et pousser l'homme vers le feu. C'est toujours la situation totale qui évoque une réponse totale, dans l'intérêt général.

+ The A B C of Psychology, III.

Mais à la fin, quand la situation se révèle totalement, les centres du cerveau sont totalement abolis. Ou, dans les mots de Hegel, « l'extension infinie de la nature, et la rétraction absolue de l'ego sur lui-même, sont fondamentalement identiques. » ×

× Edward Caird, Hegel, p. 61.

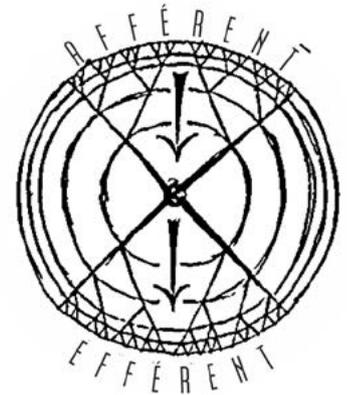
11. LE VOYAGE VERS L'EXTÉRIEUR

C'est loin d'être la fin de l'histoire. Le vaste système de lignes vers le haut qui convergent vers le terminus correspond à un système également vaste de lignes vers le bas qui s'épanouissent comme un éventail à partir de lui. En bref, j'agis. Les départs dépendent des arrivées, mais il est aussi vrai de dire que les arrivées dépendent des départs. Je vois, pour faire ; mais aussi je fais pour voir. Je ne suis pas un simple enregistreur de choses. Mon action sur le monde contribue à la moitié de ma connaissance du monde, comme son action sur moi contribue à l'autre moitié.

Arrivé à mon cerveau, mon observateur a atteint le poste d'aiguillage où les connexions se font ou se défont entre le trafic entrant et sortant. Loin de contenir le système ferroviaire, le poste d'aiguillage complète sa réduction à un point. Mais à partir de ce point-là, le système s'élargit encore. Ayant témoigné de ma décroissance, mon observateur témoigne maintenant de ma « recroissance ». Mon action s'étend, par la voix de nerfs afférents, de mon cerveau vers mes muscles et mon corps en tant que tout. Ce que je fais en tant qu'homme joue son rôle dans l'impact de ma ville sur le pays, et dans l'impact de mon pays sur les nations ; non seulement je contribue bien à ces activités plus larges – mais je les possède, je m'identifie moi-même avec elles. Et ainsi, me ramifiant sans limite, les conséquences d'une connexion qui se fait ici entre les fibres nerveuses afférentes et efférentes sont finalement ressenties dans mes régions les plus lointaines. Plus près du centre, ses effets ne sont pas plus réels : ils sont seulement plus évidents. Cette phrase, cette page d'écriture, cette pièce avec ses livres et ses tableaux, cette maison, expriment clairement ma nature, parlent éloquemment de ce que je suis. Ils sont ma réponse. Et ainsi (comme j'essaierai plus tard de le montrer de manière plus convaincante) est la séquence entière des totalités plus grandes auxquelles j'appartiens : elles incarnent mon sens. Comme mon observateur scientifique est content de le dire, il y a d'un côté le stimulus et de l'autre la réaction ; ils sont comme les cônes symétriques d'un sablier infini, dont l'un est inutile sans l'autre. Ou, comme je vois la chose, un monde se présente à moi ici, sous deux aspects – la situation telle que je l'appréhende passivement, et la situation telle que j'en ai activement l'intention.

Notez la différence entre le compte-rendu de l'observateur et le mien. Là où il trouve

MONDE → RIEN → MONDE, je trouve RIEN → MONDE → RIEN.

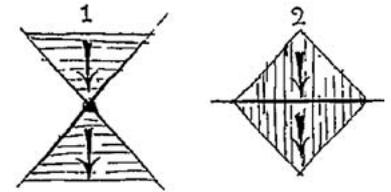


Nombreux sont ceux qui ont noté que notre expérience du monde a un côté actif ou extraverti et, pour les anciens philosophes, la vision n'était pas une affaire passive. De Platon, Euclide et Galien à Léonard, la doctrine du courant visuel, sortant des yeux pour aller à la rencontre de l'objet, était acceptée. Les Scolastiques appelaient ce courant *lumen complanatum* (lumière aplanie). Voir Platon, Timée, 45 ; Heath, Greek Mathematics, i. 441 ; et cf. Bergson, Creative Evolution, p. 240, et Matter and Memory, p. 74.

Le Dr Johnson, « réfutant » Berkeley en tapant du pied une pierre, avait eu au moins l'idée juste. L'existence de la pierre, pour lui, reposait autant sur ses actions sur elle que sur son action sur lui.

Ou, avec plus de détails

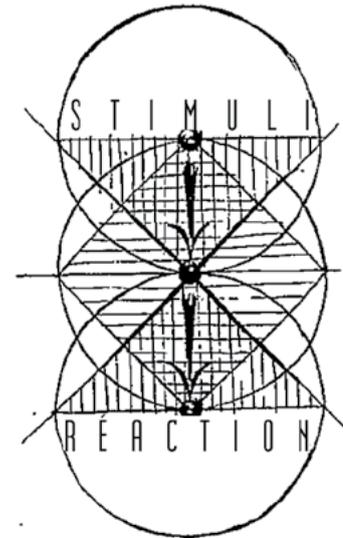
(1)	MONDE des processus centripètes ou afférents	→	RIEN : le hiatus ou la synapse au centre	→	MONDE des processus efférents ou centrifuges
(2)	RIEN : mon objet n'est rien en lui-même	→	MONDE : mon objet est lui-même en moi	→	RIEN : mon objet n'est rien en lui-même



Son histoire (1) est précisément l'opposée de la mienne (2). Et l'histoire complète est celle, combinée, des deux.

Chacun de nous doit coller à son histoire et éviter toute tentative prématurée de compromis. C'est seulement quand nous admettons pleinement la violence de la contradiction que la nouvelle synthèse (qui est aussi en un sens une explication) commence à vraiment émerger. La synthèse peut être résumée ainsi :

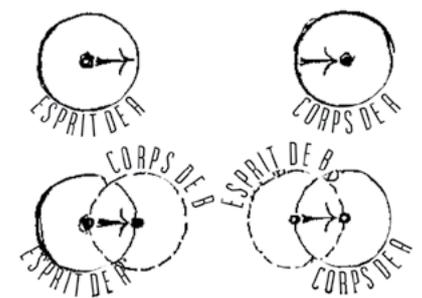
(I) Les stimuli qui procèdent vers l'intérieur, à partir des objets centrés dans les régions, sont à la fois (a) la construction de ces objets qui obtiennent un statut complet en moi, et (b) ma propre réduction à un simple réceptacle pour eux. (II) Ma réaction à ces objets est à la fois (a) ma construction à partir de rien ici vers mon statut variable en eux, et (b) leur réduction à de simples réceptacles pour moi. Et ces quatre processus ne sont pas séparés, mais des moments d'une unité.



12. ESPRIT ET CORPS

Il reste quelque chose à dire à propos de l'énigme bien usée de la psychologie : comment mon corps (qui est quelque chose de matériel, qui exhibe une masse et un mouvement, une forme et une position, et qui se comporte conformément aux lois physiques) affecte et peut être affecté par l'esprit (qui est non matériel, sans forme ni position, et qui se comporte conformément aux lois psychologiques) ? Est-ce que l'esprit peut interférer avec le cours des événements physiques ? Si c'est le cas, comment ? Si ce n'est pas le cas, d'où vient l'illusion de son efficacité ?

L'énigme n'est, sans nécessité, déroutante que parce qu'elle est mal conçue et mal exprimée. La distinction entre l'esprit et le corps est une distinction de direction, et non pas de contenu ni de nature essentielle. Mon esprit est ma vision vers l'extérieur, * et mon corps est la vision de mes observateurs vers l'intérieur. Leurs expériences et la mienne sont du même ordre. Les mêmes données qui sont à mon égard physiques (c'est-à-dire une part de la vision vers l'intérieur et vers moi) sont, à l'égard de mon observateur, mentales (c'est-à-dire une partie de la vision de l'extérieur issue de lui) ; que ces données soient considérées comme corps ou comme esprit dépend de la manière dont elles sont considérées comme miennes ou comme les siennes.



* J'utilise le terme de vision, bien sûr, dans le sens le plus vaste, comme contenant beaucoup plus que des éléments visuels.

Le bon sens objecte d'un coup que mon esprit est davantage que la vision que j'ai du monde. Mes contenus mentaux ne prennent pas toujours une forme objective. Par exemple, je peux me sentir heureux ou misérable en moi-même, ou je peux être dans la douleur, sans référence

à des choses extérieures. Ensuite, il y a le cœur intérieur du sentiment, généralisé et vague mais toujours présent, que Bradley appelait « le fondement du moi ». × Une telle expérience (dit le bon sens) n'est pas l'enregistrement que je fais de certains des objets extérieurs dans les régions en lesquelles il m'arrive d'être situé, mais un enregistrement de moi-même.

× Appearance and Reality, p.80.

Ma réponse (qui à ce stade doit être brève) est qu'être heureux, c'est avoir une apparence heureuse ; être misérable, c'est trouver la misère partout ; être dans la douleur, c'est expérimenter un objet douloureux dans un lieu donné. Devenir conscient d'une sensation, peu importe la manière dont elle peut être centrale ou vague, c'est l'objectiver, l'opposer là-bas à moi. Avant que j'y sois présent et après que je l'ai oubliée, elle n'est plus là pour moi, elle n'existe plus – une douleur, un inconfort, un bonheur, un contentement, que je ne ressens pas, sont une contradiction dans les termes. C'est Bradley qui dit : « Vous pouvez estimer votre moi comme aussi profond et aussi intérieur qu'il vous plaît, et vous pouvez le restreindre au centre, ces contenus peuvent pourtant s'opposer à votre moi, et vous pouvez désirer qu'ils changent. » + Jusqu'à ce qu'ils se placent de cette manière (ajouté-je), ils ne peuvent avoir qu'une sorte de réalité prospective. Sans doute que certaines des qualités que j'enregistre ici sont si arbitrairement distribuées, si fugitives et si nébuleuses, que cela suggère qu'elles m'appartiennent à moi plutôt qu'au monde objectif. Mais en faire absolument l'expérience c'est les objectiver, et les objectiver c'est les placer là-bas. C'est seulement en les repoussant hors du vide central que je peux en faire quelque chose.

+ *Op. cit.*, p. 94.

Voir l'affirmation de Whitehead : « Nous nous connaissons nous-mêmes en tant que fonction d'unification d'une pluralité de choses qui sont autres que nous-mêmes. » Science and the Modern World, p. 187. Et en fait cette doctrine de base est au moins aussi vieille que Platon – « il n'y a aucune chose singulière qui soit en et par elle-même ». Theaetetus, 153 E.

Mon esprit, alors, est le monde qui se révèle en moi, alors que mon corps est mon autorévélation au monde. Le problème de l'interaction reste, mais il peut maintenant être reformulé. Il devient le problème suivant : comment ce que mes observateurs sont ici, en moi (mon esprit), affectent ce que je suis là-bas, en eux (mon corps), et *vice versa* ? Comment le contenu de ce centre ici affecte le contenu d'autres centres ? J'ai votre corps ici et je l'appelle esprit ; vous avez mon corps là-bas et l'appellez esprit. La question est : comment ces deux morceaux d'esprit (ou ces deux morceaux de corps) se rencontrent ? C'est simplement la question que j'étais en train de considérer tout du long. La vérité est que le problème corps-esprit, le problème de l'interaction corps-esprit, n'existe pas du tout en tant que tel : c'est seulement une variation mal exprimée du problème fondamental des relations des observateurs mutuels, dans leurs systèmes régionaux emboîtés. À moins que je réalise clairement où est mon corps (à savoir, partout dans mes régions) et où est mon esprit (à savoir, au centre), et jusqu'à ce que je réalise clairement mon caractère social (quand les autres manquent pour m'observer, je suis sans corps, et quand les autres manquent à mon observation, je suis sans esprit), je continue à créer des problèmes artificiels. La relation esprit-corps n'est pas privée, mais étendue sur le réseau entier des individus, et elle a la vastitude du monde. « Le concept d'un organisme comprend », dit Whitehead, « le concept de l'interaction des organismes ». † Et le concept de l'interaction des organismes comprend les concepts d'esprit et de corps. À vrai dire, je n'ai ni esprit ni corps : c'est uniquement le

Mon point de vue ici est à certains égards similaire au monisme neutre de Russell et des nouveaux réalistes américains. Conformément à cette théorie, le fait que les constituants de l'univers apparaissent comme « objets matériels » ou en tant que « pensées » dépend de leur contexte ; en eux-mêmes ce sont des entités neutres. Voyez, par exemple, Russell, Outline of Philosophy, pp. 214 et suivantes ; E. B. Holt et autres, The New Realism, pp. 372 et suivantes. W. K. Clifford, dans ses Lectures and Essays, a une théorie de « la chose mentale » qui est d'une certaine manière similaire aux « entités neutres » des nouveaux réalistes.

† Science and the Modern World, p. 130.

maillage des observateurs mutuels qui a un esprit et un corps, et les deux termes sont interchangeables. *

Ce qui arrive quand « mon esprit agit sur mon corps » est que ma vision de mes observateurs fait place, par un processus centrifuge, à leur vision de moi. Ce qui arrive quand « mon corps agit sur mon esprit » est que la vision que mes observateurs ont de moi fait place, par un processus centripète, à la vision que j'ai d'eux.) Laissez-moi exposer la question d'une autre manière. La dualité corps-esprit est, fondamentalement, la dualité cognition-conation. Si nous nous observons mutuellement, vous déterminez ce que je vais voir et je détermine ce que vous allez voir. Je perçois ce que vous voulez ; vous percevez ce que je veux. Et le processus qui est votre action sur moi est le même processus par lequel je reçois mon impression de vous : le mouvement qui est conatif pour vous est cognitif pour moi, et *vice versa*. La différence, à nouveau, est une différence de direction. Chacun veut son expression corporelle dans l'autre et perçoit l'expression corporelle de l'autre en lui-même. Les formes que nous prenons en chacun mutuellement sont (comme Schopenhauer le dit) des matérialisations de notre volonté. « L'acte de volonté et le mouvement du corps ne sont pas des choses différentes objectivement connues, que le lien de causalité unit ; ils ne se posent pas dans une relation de cause et d'effet ; ils sont une seule et même chose mais ils sont donnés de manières entièrement différentes – immédiatement, et à nouveau dans la perception. » + Ou, comme je dirais, ils peuvent être lus à partir de deux directions. Le corps est l'esprit renversé, et ce qui se présente est la volonté renversée.

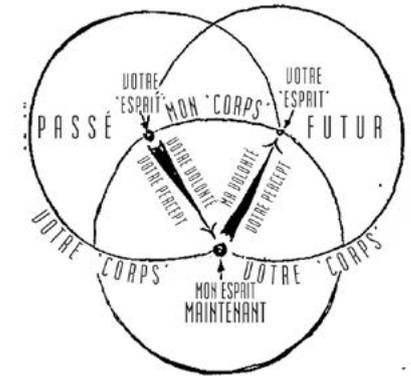
Cela ne va pas contre la distinction large de Whitehead entre physique et psychique, comme contraste entre « ce que le monde antécédent contient en fait » d'un côté, et de l'autre côté, les éléments idéaux ou les nouvelles « formes du défini » qui appartiennent à la décision du moment présent. × Pour moi maintenant qui suis en B, $A \rightarrow B$ est le côté passé de la transaction, le côté de mon objet en tant que physique, le côté du fait borné, alors que $B \rightarrow C$ en est le côté futur, le côté de mon objet en tant que chose refaite par moi, le côté du mental et de la persuasion. La distinction entre l'esprit et le corps est ainsi une distinction temporelle aussi bien qu'une distinction de direction. Dans mon objet, quoi qu'il soit donné en tant qu'unité, deux aspects ou pôles peuvent être découverts, le premier est physique ou passé, et l'autre est psychique et futur. Ainsi il a deux foyers dans mes régions, et non un seul. Il a deux branches – un fait qui, dans les chapitres ultérieurs, assumera une grande importance.

Pour l'instant, il sera suffisant de se rappeler que les problèmes obscurs de notre connaissance du monde extérieur, de la relation de l'esprit au corps et du mode de leur interaction, du dualisme de la passion et de l'action, du dualisme de la cognition et de la conation, sont tous éclairés par le schéma régional par lequel cette enquête a commencé. Ils sont tous réductibles, en principe, à ce mystère irréductible – l'immanence mutuelle de myriades d'individus de tous degrés, individus qui ne sont rien en eux-mêmes, et pourtant toutes choses dans chacun des autres.

* Et plus l'esprit est avancé, plus vaste est le maillage spatio-temporel, comme j'essaierai de le montrer. Ainsi Rilke, parlant de notre vie, s'adresse à l'Ange du ciel lointain :

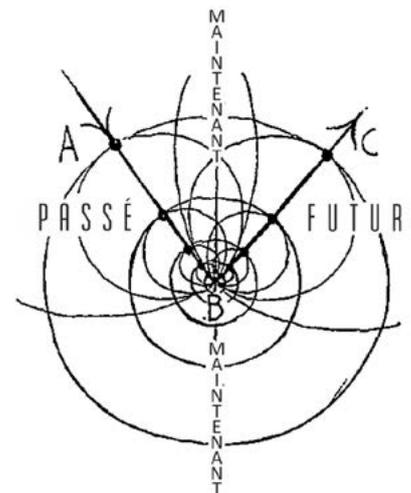
« Dans ton regard
il se tiendra enfin racheté,
dans une droiture finale.

... Ainsi, après tout, nous n'avons pas échoué à faire usage des espaces, ces espaces généreux, ceux-ci, nos espaces. »
Duino Elegies, VII.



+ Schopenhauer, The World as Will and Idea, i, p.130 ; cf. ii, pp. 482 et suivantes.

× Process and Reality, pp. 29, 58 et suivantes.



APPENDICE AU CHAPITRE II

LE SCHÉMA RÉGIONAL ET LES ÉVÉNEMENTS CORPORELS

Pour épargner à la discussion qui suit un côté abstrait qui serait excessif, j'ajoute ici, à grands traits, quelques autres exemples de la manière dont fonctionne le schéma régional.

En un certain sens, aucun homme n'a jamais eu de corps et n'en aura jamais. Où que j'aïlle, je ne peux jamais m'écarter d'ici, qui est le seul lieu dans l'univers où je suis absolument désincarné. Car ceci est le point où mon corps, dont le statut et les dimensions correspondent grossièrement avec ceux de son observateur, lui fait finalement place : occupé par son corps, je ne pense rien du mien et n'en fais rien. Or ce côté double, ou cet échange, bien qu'apparemment très absurde, est en fait confirmé partout. Ainsi, quelle que soit la furie avec laquelle je conduis ma voiture, je ne peux jamais effacer le goulot qui sépare le vaste système de routes convergent qui me fait face de l'également vaste système de routes derrière moi ; cependant, comme je vois que je ne voyage pas aveuglément, les deux systèmes me sont présents ici. C'est une condition de l'efficacité de ma conduite que ce trou, bien qu'il soit un simple point sur la carte, doive néanmoins contenir la carte.

Que j'explore le réseau des autoroutes dans le corps politique ou dans l'organisme individuel, le principe est le même – je suis pris dans ce curieux goulot qui m'oblige à faire de la place à la bouteille. Descartes ° supposait que la glande pinéale était le *conarion*, le lieu où les esprits vitaux convergents se rencontrent et traversent les chemins d'un autre, où le corps contacte l'âme ; en réalité, cependant, chaque localité de mon corps est, aussi souvent que l'observateur se place lui-même là, le carrefour central où le moi « physique » se rétrécit à rien et est remplacé par le non-moi « psychique ». × En particulier, chaque synapse de mon système nerveux, où le réseau avant et arrière se restreint à un simple trou, est une jonction de ce genre. En général, la condition du psychique est l'extinction du physique. Mais le psychique est fugitif, insaisissable ; il ne peut pas rester en place. Par exemple, « ce que je vois » est présent ici dans ma rétine ; néanmoins cela se réfère au monde extérieur à partir d'ici d'un côté, et à l'aire visuelle de mon cortex de l'autre. De manière similaire, quand je vais vers l'aire visuelle, l'objet s'évade de moi à nouveau : je suis renvoyé à la rétine, et au reste du cerveau. * (On convient largement que la perception ne se produit pas directement lorsque les impulsions nerveuses rentrantes atteignent l'aire visuelle : elles doivent se déployer à nouveau pour engager une grande partie du cerveau avant que ceci puisse arriver ; et en fait nombre d'auteurs ajouteraient, avec Bergson, + que l'acte de perception comprend le prolongement des mouvements centrifuges actifs du sujet directement vers le sujet lui-même. L'objet me visite pourvu que je le voie chez moi.)

Et si, au lieu de partir de la rétine vers le cerveau à la recherche de l'objet visuel, je prends le chemin opposé et établis mon poste



Il est digne de noter que le réseau en face du voyageur rejoint tôt ou tard le réseau qu'il laisse derrière ; et que son objet, bien que bifurqué, n'est pas dupliqué.

° Traité des Passions de l'Âme, I. 30. Le choix de Descartes est tombé sur la glande pinéale parce que ce n'est pas un de ces nombreux organes qui vont par paires, mais un organe dont l'office est, apparemment, de fournir un point d'union central à de telles paires comme les hémisphères du cerveau, ou les yeux.

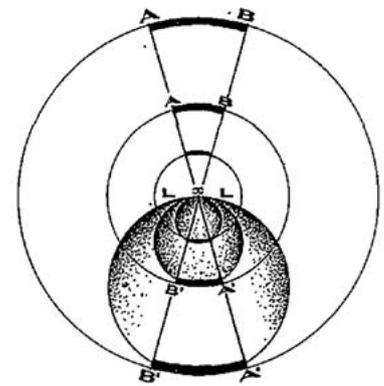
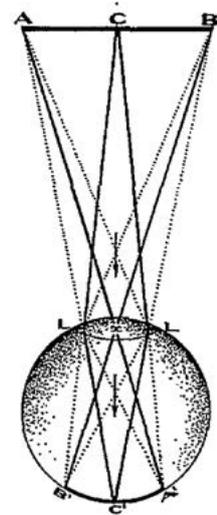
× Cf. E. Graham Howe, The Triumphant Spirit, pp. 94 et suivantes (et, en particulier, le diagramme en X de la p. 97) sur l'aspect psychologique de cette constriction. « La sorte de travail que nous devons faire », écrit M. Howe, « est plutôt comme l'action d'Alice qui passe à travers le trou de la serrure pour aller dans son Pays des Merveilles, ou l'homme riche de l'Evangile qui va au ciel. Nous devons revenir à cela, et entrer dedans, avant que nous puissions le traverser. C'est comme si la Vie se déversait à travers de petits trous, la totalité à travers les trous, l'un à travers le nombre... Les grandes forces peuvent seulement opérer à travers de petits points focaux de ce genre... En tant que « personnes », nous sommes localisés à de tels points focaux. Nous sommes les trous d'aération de l'esprit. »

* Sir Charles Sherrington (Man on His Nature, p. 277) a attiré l'attention sur le fait que le principe de convergence du contrôle ne culmine pas dans une quelconque « convergence finale suprême sur une cellule nerveuse pontificale ultime, cellule qui serait l'apogée de la totalité du système d'intégration ». Au lieu de cela, la plus haute région du cerveau est « une énorme expansion de millions de cellules ». Il en est inévitablement ainsi, à moins que nous ne soyons préparés à attribuer des pouvoirs magiques et suprahumains à une simple cellule ; cependant, de son propre point de vue, chaque cellule est l'apogée et le centre du système entier, le lieu d'échange où toutes les lignes se croisent.

+ Par exemple, Matter and Memory, pp. 125 et suivantes.

d'observation dans la pupille de mon œil, la même double ambiguïté me confronte. Une fois de plus, je deviens un simple vide, un trou, un centre de réception vide pour mon objet – un paradoxe que le mot latin *pupilla* et le mot grec *kore* (signifiant « petite fille » aussi bien que « pupille de l'œil » ; † ou, comme je dirais, l'objet visuel, et un rien) semblent célébrer. L'observateur moderne a une autre façon d'exprimer la chose. Il dessine un diagramme comportant deux éléments contraires : (1) un double cône de rayons lumineux basés sur l'objet A-B se rétrécissant en un point (x) ici dans la lentille de l'œil L-L, et alors s'étendant à nouveau de l'autre côté jusqu'à former l'image rétinienne B'-A' ; (2) un double cône renversé de rayons lumineux, qui partent de C dans l'objet vers C' dans l'image (ou de A à A', de B à B', etc.) ayant sa base ici en L-L et ses sommets dans l'objet et la rétine. Son diagramme optique est, c'est certain, uniquement un cas spécial du schéma qui est le sujet du chapitre à venir – une fois de plus, l'objet (A-B), bien qu'en lui-même un simple point (C), se complète ici en moi (L-L), pourvu que je l'envoie à nouveau (vers C') ; et une fois de plus, la condition est que je me rétrécisse et devienne rien (en x)

Bien sûr, il est vrai que, pour l'observateur extérieur, la symétrie de ce schéma régional est loin d'être parfaite et qu'il y a une grande différence entre la distance séparant l'objet de la lentille et la distance le séparant de l'image rétinienne ; mais de mon point de vue, au centre ici, il n'y a pas à choisir entre la profondeur du cône extérieur CLL, et la profondeur du cône intérieur LLC'. En effet, mon globe oculaire est aussi spacieux que l'univers ; car l'ajustement de la courbure de sa lentille, afin de focaliser sur l'objet plus clairement, revient à un ajustement de la profondeur de l'œil, de sorte que l'image rétinienne n'appartient pas à l'une de mes régions, et l'objet à une autre. Ce n'est pas non plus une nouvelle doctrine. Aristote, en commun avec d'autres penseurs anciens, reconnaissait que l'œil doit, d'une certaine manière, se conformer à la chose qui est vue ; et longtemps avant Aristote, Empédocle supposait que le globe oculaire contenait un système rudimentaire de régions cosmiques – nommément un arrangement concentrique du feu, de la terre et de la vapeur d'eau. ° En fait, la question de Victor Hugo est une question très sensée : « Tes deux yeux ne se sont-ils jamais tout à coup emplis d'un million d'astres si bien que tes paupières étaient les deux bords du firmament ? »×



† Cf. le Premier *Alcibiade* de Platon, et le poème de Donne, 'The Extasie'.

° Burnet, *Early Greek Philosophy*, pp. 231, 236.

× *Les Tables Tournantes de Jersey*.

Cf. Rilke : « Un espace s'étend à égalité à travers toutes les créatures – un espace monde intérieur. Les oiseaux tranquillement en train de voler volent à travers nous. Ô, moi qui veux grandir, l'arbre que je regarde à l'extérieur est en train de grandir en moi ! » *Later Poems* (trad. Leishman), p. 128.

CHAPITRE III

PROJECTION ET RÉFLEXION

Je métonnais de voir vivre les autres mortels, parce qu'il était mort, celui que j'avais aimé comme s'il neût jamais dû mourir; et je métonnais encore davantage, lui mort, de vivre, moi, qui étais un autre lui-même. Il parle bien de son ami le poète qui l'appelle : Moitié de mon âme (Horac. Od. liv. II, ch. VI). Oui, j'ai senti que son âme et la mienne n'avaient été qu'une âme en deux corps ; c'est pourquoi la vie m'était en horreur, je ne voulais plus vivre, réduit à la moitié de moi-même. Et peut-être ne craignais-je ainsi de mourir, que de peur d'ensevelir tout entier celui que j'avais tant aimé.

St. Augustine, Confessions, IV. 6.

Comme l'homme à travers une fenêtre regardant vainement dans une maison assombrie verra, toujours et facilement, la surface de la vitre et son propre visage reflété dedans, mais regardant d'un autre angle, ou plissant des yeux, discernera certains objets réels dans la pièce – certains disent qu'il en est ainsi avec nous, et ils affirment aussi que, par l'étude de leur reflet, ils ont découvert en vérité qu'il n'y a rien d'autre que ce même reflet dans la maison.

Robert Bridges, The Testament of Beauty, I.

*Il trouve sur le terrain de la montagne brumeuse
Sa propre et vaste ombre couronnée de gloire ;
Il se voit lui-même dans tout ce qu'il voit.*

Tennyson, In Memoriam, XCVII.

Nous sommes faits l'un pour l'autre ; et chacun doit soutenir son voisin.

Whichcote, Aphorisms, 122.

« Quelle est l'utilité qu'ils aient des noms, » dit le Gnat, « s'ils n'y répondent pas ? »

Lewis Carroll, Through the Looking-glass, III.

Ce monde de l'imagination est le monde de l'éternité.

Blake, 'Vision of the Last Judgement'.

Et nous apprenons très lentement qu'il n'y a rien dans la nature de fondamentalement différent de ce que nous construisons sur l'oreiller dans notre imagination.

Douglas Fawcett, Zermatt Dialogues, p. 88.

1. ERREURS DE L'INSTRUMENT

B. Reste la plus sérieuse de toutes les objections au schéma des chapitres qui viennent : celui-ci ne permet pas l'erreur, et il l'explique encore moins. Qui peut nier que l'on fait des erreurs ? Il y a, alors, trois alternatives. (1) Si l'observateur a toujours raison, s'il ne peut s'empêcher d'enregistrer ce qui est là où il est, × alors ce lieu avec ses « contenus » doit d'une certaine manière être sujet à l'erreur et à la contradiction – auquel cas le schéma s'effondre. (2) Si, d'un autre côté, le lieu avec ses caractéristiques ou ses contenus est toujours sans ambiguïté et factuellement étayé, l'instrument doit quelquefois dénaturer sérieusement ses matériaux ; à nouveau (car mentir parfois, c'est être suspect toujours) le schéma échoue. (3) La possibilité restante est encore plus dommageable. C'est que les contenus du lieu que j'appelle ici, et l'instrument qui est supposé les enregistrer, puissent tous deux être sujets à l'erreur.

P. Cela conduit à la folie, ou en tout cas au scepticisme et cela (si c'est vécu et non pas seulement exprimé) peut paralyser un homme. Si je veux rester sain d'esprit, je dois croire que j'ai une connaissance réelle ; et

× Voir la déclaration caractéristiquement à l'emporte-pièce d'Emerson : « S'il y a une leçon qui, plus qu'une autre, devrait transpercer son oreille (celle de l'érudit), c'est celle-ci : le monde n'est rien, l'homme est tout ; en vous-même est la loi de toute nature... En vous-même est assoupie la totalité de la raison. » ('The American Scholar') C'est l'anamnèse platonicienne. Ainsi la déclaration du Dr Inge : « Le postulat de tout mysticisme est que nous ne pouvons connaître une chose qu'en la devenant ... qu'en la trouvant en nous-mêmes. » (Christian Mysticism, p. 93.)

la connaissance réelle signifie accepter à la fois l'authenticité de ce que je trouve ici et la capacité de l'instrument à l'enregistrer. Doubter de l'une et de l'autre est douter de tout. Dans tous les cas, le dogme du scepticisme universel est autocontradictoire : si je ne peux pas savoir, je ne peux pas savoir que je ne peux pas savoir.

B. Ce serait aussi idiot de tout croire que de ne rien croire. Si mon expérience ne correspond pas à elle-même – et avec emphase je dis qu'elle ne l'est pas – alors elle doit être pour partie dans l'erreur. +

P. L'attitude critique est nécessaire, et la vérité ne peut pas dispenser des degrés de vérité. Mais laissez-moi m'assurer de quel point de vue la critique est possible. Si la discussion jusqu'ici est dans les grandes lignes correcte, alors on doit faire confiance à l'instrument. Je suis un enregistreur infallible de ce qui est ici, pour une raison très simple – je ne suis rien, un récipient vide, une feuille blanche. Un témoin qui s'efface lui-même au point d'en arriver à l'extinction de soi ne maquille pas les preuves. « Tout ce qui est possède l'être, » dit Royce, « simplement en tant que fait observé. » × Je suis incapable d'observer ce qui n'existe pas du tout. L'expérience qui m'arrive à moi ou en moi, les impressions que je reçois, doivent être prises pour ce qu'elles paraissent être : elles sont le monde tel qu'il vient à l'existence ici en moi, son réceptacle. Autant pour moi-même en tant qu'instrument, que pour la vision que l'on a de moi à l'extérieur. Qu'en est-il de mes observateurs en tant qu'instruments, et de leur vision vers le dedans ? Là encore je ne suis rien, en moi-même et en dehors d'eux. « On n'est une chose que dans la mesure où l'on s'unit soi-même à quelque chose. » ° Supprimez les observateurs et vous m'abolissez. Leurs estimations de moi qui diffèrent, prises dans leur totalité, ne peuvent être fausses, parce qu'il n'y a rien ici au centre par rapport à quoi ces estimations pourraient être vérifiées. Personne, peu importe le côté extrême des vues qu'il a de moi, n'est entièrement, ou même pour partie, dans l'erreur, car je suis constitué de telles opinions : je suis l'organisation de toutes les vues vers l'intérieur et vers le centre, et chaque « erreur » à mon propos fait partie de moi.

B. Prenons un exemple où l'erreur est absolument indubitable. On ne peut pas nier le fait qu'une illusion d'optique est une illusion. Les deux lignes AB et CD ont réellement la même longueur, mais paraissent différentes. Quelle en est l'explication ?

P. L'observateur reporte véridiquement que les lignes (telles qu'elles sont organisées dans un schéma global ou Gestalt •) sont de longueur inégale là où il est. Et il est autorisé à avoir son point de vue.

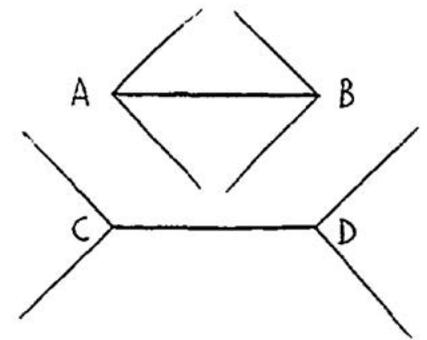
B. Mais notez, d'abord, que l'observateur sait probablement que son rapport n'est pas véridique ; et, deuxièmement (c'est un fait curieux et significatif), que si l'observateur est mentalement déficient, il verra probablement les deux lignes AB et CD de la même longueur, tandis que l'homme normal ne peut pas le faire quelle que soit l'intensité qu'il met à le faire. * Qui, alors, a raison – la personne anormale qui voit « normalement », où l'homme normal qui voit « anormalement » ?

P. Ils ont tous deux raison. Mais il y a un troisième observateur – l'homme normal qui fait la part de « l'illusion ». Des trois, on peut dire que le dernier

+ Ainsi Russell déclare que, bien qu'il n'y ait pas de choses telles que les illusions des sens (« les objets des sens, même quand ils se produisent dans le rêve, sont les objets les plus indiscutablement réels qui nous soient connus »), les inférences que nous pouvons tirer de notre expérience sensorielle peuvent être illusoire. (Our Knowledge of the External World, p.85.) Je dis que les inférences aussi sont valables – en définitive.

× The World and the Individual, i.p. 398.

° Bosanquet, What Religion Is, p. 12.



L'illusion de Müller-Lyer

• Voir W. Köhler, Gestalt Psychology.

* Voir, par exemple, Victoria Hazlitt, Ability: A Psychological Study, p. 30.

voit le plus véridiquement parce que sa vision est la plus englobante : en effet, il apprécie l'objet du premier point de vue, où les lignes AB et CD sont égales, du second point de vue où elles sont inégales, et selon un troisième point de vue (qui combine les deux autres) où elles sont à la fois égales et inégales. En règle générale, l'homme réellement éclairé fait une place à la vision de « l'idiot » (et très souvent une place importante), tandis que l'homme à moitié éclairé la rejette. † En général, plus la vision est vraie moins elle exclut, et la vision totalement vraie est celle qui ne rejette aucune vue partielle quelle qu'elle soit. « L'erreur est la vérité, » dit Bradley, « c'est une vérité partielle, qui n'est fautive que parce qu'elle est partielle et qu'elle reste incomplète. L'absolu possède sans soustraction toutes ces qualités-là, et il possède tous les agencements que nous semblons lui conférer par notre propre erreur. La seule erreur repose sur notre échec à lui donner aussi ce qui lui manque ». + Ici Bradley suit Hegel, pour qui l'erreur et la finitude humaine sont des moments nécessaires dans le développement de la vérité : il n'y a pas de vérité au-delà de la totalité intégrée des points de vue partiels ou anormaux. ×

B. Autrement dit, pour toutes les visées pratiques, l'instrument est en fait très faillible.

P. L'instrument ne peut pas mentir – si par « mentir » on veut dire rapporter ce qui n'est pas vrai de l'objet tel qu'il existe là où est l'instrument. L'instrument doit mentir – et par « mentir » on veut dire échouer à rapporter la totalité de la vérité à propos de l'objet. Je suis ce que tout observateur, infrahumain, humain et suprahumain, fait de moi. Le mensonge me concernant, avec toutes les circonstances qui lui donnent naissance et qui en font un mensonge, ne peut pas être laissé à l'écart de la biographie complète. Qu'est-ce qu'une erreur me concernant, sinon une partie de l'effet total que je produis ? ° Et qui suis-je sinon cet effet-là ? Il n'y a pas non plus quelque chose de mystérieux ou de pervers concernant cette doctrine qui cherche à rapporter la vérité. La science le reconnaît de bon cœur, à sa propre manière. Ainsi, pour le psychologue, une erreur (la langue qui fourche, une illusion, ou une falsification plus délibérée) est communément plus révélatrice que la « perception correcte », et c'est en ce sens l'opposé même d'une erreur. *

B. Alors chacun de nous est emprisonné dans son propre « centre », enchaîné à son propre poste d'observation, et condamné à vie à l'erreur, ou à la partialité. Il n'y a aucun espoir d'amélioration de soi.

P. C'est tout à fait le contraire. Il est naturel pour chaque observateur de transcender son propre point de vue privé en y ajoutant un aussi grand nombre de points de vue nouveaux qu'il est possible. Raffiner l'instrument n'est pas douter de ce qu'il délivre (ce qui ne peut résulter qu'en une nescience définitive) mais l'accepter et le compléter avec ce que délivre un autre instrument. Autrement dit, toutes les erreurs sont des erreurs d'omission, et toutes les erreurs d'omission sont un échec à voir les choses du point de vue d'un autre. Le bon sens est à la fois trop sceptique et trop crédule, car bien que personne ne puisse avoir tort, personne (à moins d'avoir réalisé l'omniscience en incorporant tous les observateurs) ne peut avoir raison. Les positivistes logiques disent qu'une proposition qui ne peut pas être vérifiée par l'observation est absurde. J'y ai agréé de

† Cf. Bergson, *Matter and Memory*, p. 80 : « Il y a une méthode, et une seule, pour réfuter le matérialisme : c'est de montrer que la matière est précisément ce qu'elle apparaît être. » Mais Bergson continue à faire divorcer matière et esprit – un procédé qui ne me semble pas nécessaire.

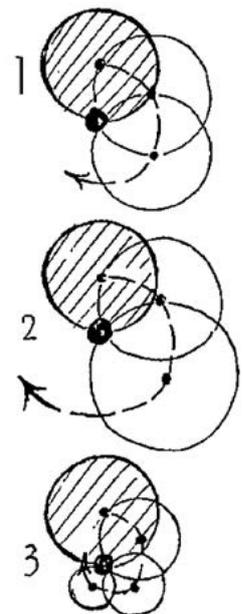
+ *Appearance and Reality*, p. 192.

× Cette doctrine est traitée de manière très détaillée dans la *Phenomenology of Spirit* de Hegel. Voir aussi Royce, *Lectures on Modern Idealism*, pp. 214 et suivantes.

R. G. Collingwood disait finement de Whitehead « qu'il avait échappé à cette étape où l'on pense que les grands philosophes ont tous tort pour parvenir à celle où l'on voit qu'ils ont tous raison. » (*The Idea of Nature*, p. 170.) La philosophie la plus vraie est celle qui est capable d'accepter et d'unifier la plupart des autres.

° « Ce qui nous apparaît est pour nous vrai. La planète n'a pas de lumière propre, et cependant, quand Vénus est en vue, aucune étoile de première grandeur n'est à moitié aussi brillante. » Patmore, *The Angel in the House*, II. i. 5.

* Voir la fameuse *Psychopathology of Everyday Life* de Freud avec sa richesse d'exemples – comme celui de cette dame à qui l'on demande : « Dans quelle arme sert votre fils ? ». Celle-ci veut répondre : « dans la 42e batterie de mortiers » (Mörser), – mais elle commet un lapsus et dit Mörder (assassins), au lieu de Mörser.



Trois manières d'amplifier l'instrument originel : (1) en l'ajoutant à d'autres instruments similaires, (2) en l'ajoutant à des instruments d'envergure plus vaste, (3) en l'ajoutant à des instruments d'envergure plus étroite.

tout cœur, mais j'ajoute qu'il n'y a, et c'est un fait, aucune proposition de ce genre. Car, en dernier ressort, une proposition est une observation, et, en tant que telle, elle est sa propre vérification. Nous reconnaissons vaguement cela quand nous disons : « Il a observé qu'il y a un Dieu » ou « elle m'a fait observer que la terre est plate ». Chacun de nous est en position de noter ce que les choses sont de son propre point de vue. Bien sûr, un poids plus important doit être donné à ces observations qui sont (a) cohérentes avec d'autres faites par le même observateur, et (b) cohérentes avec des observations faites par d'autres observateurs ; néanmoins la vérité concrète doit trouver un espace pour les imaginations les plus folles si ce n'est pour la raison qu'elles sont différentes – pas du tout selon le genre, mais seulement en degré – des plus saines appréhensions de la réalité.

Shelley n'est pas dans l'erreur quand il trouve un lieu pour :

*« Les rêves et les imaginations légères des hommes
Et tout ce que la foi crée ou l'amour désire,
Des formes terribles, étranges, sublimes et belles. »* ×

Elles ne sont rien, et elles ne sont pas non plus nulle part. À ce propos, Croce insiste sur le fait que l'imagination est le mode de connaissance par lequel nous donnons forme aux choses, et il ne peut pas y avoir de pensée à moins que l'imagination ne soit sous-jacente : la perception est, à la base, « artistique », « lyrique », « intuitive », et la vision de cette intuition est entièrement digne de confiance. *

B. Je ne peux pas accepter ce que vous dites de la vérité et de l'erreur sans quelques exemples vraiment convaincants.

P. Ils surabondent. Quand je regarde un homme, je l'englobe à partir de points de vue divers. Je l'enveloppe complètement. Si je devais le voir uniquement à partir de cette station originelle qui est la mienne, j'enregistrerais une créature très bizarre – un monstre avec des membres télescopiques, avec des yeux et des oreilles qui sont toujours en train de grandir et de disparaître à nouveau, avec un corps qui est toujours en train d'enfler et de rétrécir inexplicablement. C'est de cette manière, peut-être, que de très jeunes enfants et certains animaux le voient. (On a rapporté qu'un enfant d'environ cinq mois, qui avait habitude de voir une personne de face, a pris peur quand il a vu pour la première fois cette personne de profil ; il avait commencé à chercher le deuxième œil. •) L'observateur adulte humain est un instrument grandement amélioré. Notez la manière dont l'amélioration est survenue. Non en niant la perception de l'enfant ou de l'animal – elle est très informative – mais en la multipliant. C'est en partant de tous les angles que je sors de ma manière de voir l'objet. En conséquence, quand un de mes postes d'observation me rapporte l'amputation d'un membre, un autre rapporte la régénération de celui-ci ; et quand un poste d'observation rapporte que l'objet se rétrécit pour devenir un point, un autre rapporte qu'il enfla pour remplir le monde. Ainsi, de manière équilibrée, mon objet préserve une constance suffisante. L'instrument n'a pas tant été raffiné qu'élargi, et multiplié dans le temps et dans l'espace. Il est encore très imparfait : seul un instrument qui est partout peut enregistrer la vérité à propos de tout. La fiabilité d'instruments moindres est mesurée par la force avec laquelle ce qu'ils délivrent figure dans l'image totale. « Avec chaque assertion,

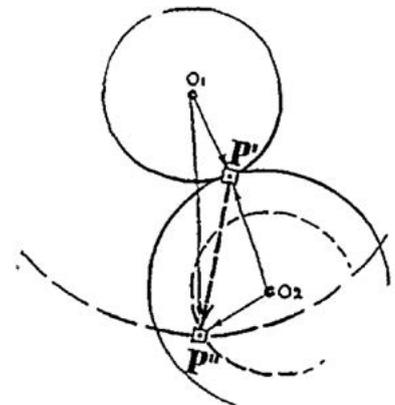
Shelley, qui croyait que l'expérience du monde extérieur ne diffère de l'hallucination et du rêve que par la régularité des événements qui y surviennent, déclarait qu'il avait rêvé, en trois occasions largement séparées, « du même rêve précis ».

× Prometheus Unbound, I

* Voir H. Wildon Carr, The Philosophy of Benedetto Croce, pp 49 et suivantes. Dans A Theory of Monads (pp. 237 et suivantes.), Carr fait de la tendance à former des images, ou de l'imagination, « l'activité fondamentale, la base de la perception et la condition de l'action. » Cf. l'Ego Absolu de Fichte, qui imagine, ou pose comme postulat un antithétique Non-Ego comme condition de la moralité.

Douglas Fawcett voit dans l'imagination le principe-monde créatif expliquant tout, duquel les entités finies sensibles sont à la fois les produits et les agents. « L'hypothèse de l'imagination divine », écrit-il, citant F.C.S. Schiller, « peut réellement fournir ce que les autres principes métaphysiques déclarent faussement être, autrement dit qu'elle est capable de tout embrasser. On peut se représenter cela comme incluant non seulement toute la réalité mais aussi toutes les irréalités. » (Zermatt Dialogues, p. 75.) Dans les propres termes de Fawcett, « il n'y a rien dont nous ne puissions discuter comme étant « objet » indépendant de l'imagination, à un ou plusieurs niveaux. » (*Op. cit.*, p.87.)

• Charlotte Bühler, From Birth to Maturity, p. 58.



Quand P va de P' à P'', moi son observateur multiple (O₁, O₂, ...), je me réajuste en recombinaison toutes mes estimations de son statut, pour produire grossièrement le même total.

la question est : combien resterait-il de cette assertion-là, si nous supposions l'avoir convertie en vérité ultime. » +

+ Appearance and Reality, p. 365

2. ERREURS DE PROJECTION (i)

B. Admettons que ni l'instrument, ni son matériau, ni les deux ensemble ne puissent être dans l'erreur. Il y a encore une autre source possible d'erreurs – la projection. Et c'est en fait une source prolifique. En supposant que j'aie raison à propos des données ici, il ne s'ensuit pas que je les envoie aux bons endroits là-bas. Pendant une fraction de seconde, je prends la mouche sur la vitre pour je ne sais quel monstre rôdant dans le jardin, ou une lampe distante sur la colline pour une étoile qui se lève. Il s'ensuit qu'il y a projection au sens (spécialisé) de Jung ° et Tansley ×, ce qui dénote un processus indépendant de l'esprit conscient ; il y a aussi, chez Freud, le terme analogue de déplacement. L'esprit, non préparé à admettre qu'il possède une partie de ses contenus, et qui est encore incapable de les ignorer, trouve un compromis, et les « découvre » en dehors de lui-même, liés à un support ou à un bouc émissaire extérieurs. Ce qui frappe chez un homme ayant mauvais caractère, c'est que, pour lui, tout le monde a mauvais caractère, et la personne prude trouve, chez les autres, ces tendances honteuses qu'elle ne veut pas reconnaître en elle-même. Si ce qui est exposé dans le chapitre I est vrai, cette activité projective n'est pas fortuite, mais au contraire un facteur important dans le schéma régional. De plus, des erreurs de projection sont des erreurs de l'instrument. Et je dis à nouveau que si l'instrument est fautif à propos d'une chose, il peut être fautif à propos de tout.

° Analytical Psychology, pp. 426 et suivantes.

× The New Psychology and Its Relation to Life, p. 133

P. Exister c'est recevoir l'autre, et l'autre est ce qui est projeté. * Finalement, il n'y a pas d'erreurs de projection. Il y a seulement ces projections qui sont davantage privées et particulières (nous les appelons des illusions †) et celles qui le sont moins (nous les appelons réelles et vraies). Si un nombre suffisant d'observateurs projette sur un centre un contenu cohérent (ou même si un simple observateur le fait, en utilisant la bonne technique – probablement une technique inconsciente – dans les bonnes circonstances) alors ce sont des projections similaires qui sont encouragées chez d'autres observateurs. La chose tend, comme nous le disons, à devenir de plus en plus « objectivement réelle ». Des statues des dieux, Maritain dit : « Le dieu n'existait pas ; mais toutes les forces cosmiques et psychiques, les attractions, les passions qui prenaient forme en lui, l'idée que l'artiste et ses contemporains concevaient de lui – tout cela était présent dans la statue... Dans nos musées, ce contenu païen est assoupi, mais il est toujours là. Qu'un certain accident ait lieu, une rencontre avec une âme elle-même sensibilisée par un certain contenu inconscient, et le contact est établi ; le contenu païen sera réveillé et meurtrira cette âme-là sans qu'elle puisse l'oublier. » + L'objet n'a aucun moyen de refuser ce qui lui est attribué par des activités projectives. En ceci repose l'explication de « l'atmosphère » de nombreux bâtiments fameux, l'efficacité réelle des lieux de pèlerinage, des phénomènes tels que les anges de Mons, et les « hallucinations de masse » que certains sorciers-docteurs sont capables de produire chez leurs sujets influençables. Et en ceci repose l'explication des tulpas, fantômes que l'adepte tibétain est capable de créer à volonté, ×

* L'enfer, d'après Von Hügel, est là où les hommes ne s'intéressent qu'à eux-mêmes en tant qu'eux-mêmes. Essays and Addresses, 1st Series, 'What do we mean by Heaven and Hell'. Voir aussi le chapitre de John MacMurray 'About Unreal People' dans Freedom in the Modern World : « Les gens irréels sont égocentriques. Ils n'ont aucun contact avec le monde qui est à l'extérieur d'eux-mêmes et ils sont tournés vers eux-mêmes. » C. S. Lewis, dans The Problem of Pain (pp. 106 et suivantes), et dans d'autres livres, a écrit des lignes semblables. Je dirais que, à la limite, un échec total à projeter, et une égocentricité non soulagée, équivalent à la non-existence.

† On peut distinguer « les hallucinations » (qui manquent d'une famille), les « illusions » (qui sont en désaccord avec le reste de la famille), et « les perceptions normales » (qui sont des membres respectables d'une famille complète et bien ordonnée). Mais ces trois catégories se fondent imperceptiblement les unes dans les autres.

+ Redeeming the Time, p. 193. Aldous Huxley, dans The Perennial Philosophy, pp. 304 et suivantes, expose une discussion particulièrement intéressante sur la fonction de la projection dans la religion, et de la mesure selon laquelle une croyance active en un dieu crée ce dieu.

les visions et les auditions de Sainte Thérèse et d'autres extatiques, aussi bien que nombre des phénomènes de la sorcellerie et des lieux hantés. Quant aux guérisons mentales ou spirituelles (ainsi qu'on les appelle), est-ce que le guérisseur ne fait pas là délibérément une « erreur » de projection, qui alors devient la vérité que tous voient ? Le pouvoir – la vigueur projective – sort de lui. Un tel guérisseur est une personne qui, non seulement en théorie mais avec la totalité de son être, trompe le matérialisme. ° Je ne connais aucune autre explication des nombreux « miracles » modernes qui sont à la fois bien attestés et défient toute explication ordinaire. ø

B. La moitié de ces histoires peuvent être considérées comme de la superstition, et le reste est sans importance. Seul celui qui est aveugle et qui trouve que le monde ordinaire manque de problèmes fascinants peut déterrer (ou inventer) des histoires aussi douteuses.

P. Il est certain que la superstition existe, et en particulier chez ceux qui écartent tous les phénomènes qui refusent de se conformer à des règles préconçues. Et il est aussi certain que le défaut de perception existe, et qu'une de ses formes est un échec à voir dans ces événements plus obscurs (je ne dis pas plus mystérieux) des indices possibles qui permettent de résoudre de nombreux problèmes importants. Dans le domaine de la psychologie, l'anormal a éclairé le normal au-delà de toute attente. Faisons-y allusion. Dans tout événement, une philosophie qui ne laisse pas de place à ces relativement rares événements « psychiques » est encore moins une philosophie que les autres : la fréquence et la familiarité des données n'ont rien à voir avec leur importance pour la pensée. Je crois que la théorie de la projection que j'esquisse ici donne une explication raisonnable à beaucoup de ces choses qu'on appelle encore occultes, + et, de plus, elle illustre et développe le schéma des chapitres qui viennent. Les projections deviennent vraies parce qu'elles sont vraies. Il y a un proverbe français qui dit que si vous persistez à peindre « le diable sur les murs », il viendra bientôt vous apparaître en personne. L'enfant qui, lors d'une nuit noire prend par erreur un tronc d'arbre pour un vieil homme les bras levés, ne fait que ce que la sorcière fait plus efficacement et délibérément quand (avec l'aide d'une poupée de cire) elle projette littéralement ses mauvais desseins sur sa victime. À nouveau, la sorcière ne fait, en tant qu'individu solitaire, ce que nous tous faisons conjointement tout le temps dans la perception ordinaire – projeter là-bas ce qui est d'abord ici. Toute pensée malveillante est authentique sorcellerie ◇, et elle touche son but. La projection ne peut pas manquer sa cible. Bien sûr, les résultats sont très variables, car ils doivent correspondre aux résultats de toutes les autres projections sur le même centre. Souvent, les effets sont pratiquement négligeables. Néanmoins l'arbre ne sera jamais tout à fait le même pour avoir été aussi, momentanément, un vieil homme les bras dressés. Tandis que « Dieu œuvre au niveau où la réalité et l'imagination sont une », ° l'homme est obligé de faire la distinction, non pas parce qu'il imagine trop, mais parce qu'il n'imagine pas assez – pas assez vivement, pas avec assez de cohérence et de continuité. En Occident, nous avons oublié ces choses, mais l'Orient les connaît très bien : le culte tantrique, ancien et élaboré, est une des multiples voies d'exploitation méthodique du mécanisme de la projection.

× Voir With Mystics and Magicians in Tibet, par Alexandra David-Neel. La création de fantômes grotesques fait partie de la formation de certains ordres de lamas, leur objet étant (en dehors du fait de devenir experts dans l'art de la concentration) de démontrer qu'il n'y a pas de dieux ni de démons en dehors de ceux qui sont projetés, et de plus (comme Fawcett le dit) que « le contenu sensible de nos perceptions est lui-même imaginaire ». (Zermatt Dialogues, p. 112.) Mais le point réellement important est que, dès qu'il est projeté, le tulpa doit poursuivre une vie propre, et il peut devenir tellement impossible à manipuler qu'il peut parvenir à tuer son auteur.
° Il y a un niveau auquel le matérialisme est vrai, et un niveau auquel il n'est pas vrai. Le guérisseur, c'est ce que je suggère, glisse vers le bas à partir du dernier. Le roman de J. D. Beresford, If This Were True, axé sur ce thème, est très intéressant.

ø Mais je doute qu'il soit nécessaire de poser comme postulat, sous-jacent au maillage des « observateurs » (à tous les stades de la totalité), quelque chose ressemblant au « médium psychique » de Broad, par lequel l'expérience passée de M, activée par les intérêts présents de N, modifie l'expérience présente de N. Néanmoins, et j'espère le rendre évident, le maillage des observateurs mutuels à ce niveau nécessite les maillages plus fins et plus grossiers des autres niveaux pour leur interaction ; ceux-ci de ce fait servent d'espèce de « médium psychique ».

+ En ce qui concerne la proposition qui voudrait que les esprits des morts soient les projections de l'énergie psychique des membres de leur famille, voir Jung, Contributions to Analytical Psychology, p. 268. Cela pourrait très bien rendre compte des effets dévitalisants qui résultent d'une trop grande implication dans les phénomènes psychiques : les vivants sont la projection de nombreux êtres, les morts de quelques-uns – et leur pouvoir s'éteint.

◇ D'après toutes les déductions faites à partir des exagérations dues à des peurs superstitieuses, la preuve que la sorcellerie a été comme une menace en Angleterre, en Écosse, et dans la Nouvelle-Angleterre du XVIIe siècle, a du poids. Voir en particulier Margaret A. Murray, Witchcraft In Western Europe ; G. L. Burr, Narratives of the Witchcraft Cases ; et The Trial of the Lancaster Witches, édité par G. B. Harrison.

Bien sûr, je ne nie pas que la chasse aux sorcières cruelle et barbare, qui a suivi les bulles Summis desiderantes de 1484 et le Malleus Maleficarum de Kramer et Sprenger, a elle-même projeté une grande part de la sorcellerie qu'elle professait de découvrir.

° Fawcett, *Op. cit.*, p. 111.

B. L'Urizen de Blake s'assied de façon commode sur « une roche qu'il a lui-même pétrifiée à partir d'imaginaires auxquelles il a contribué ». • Est-ce que tous les rochers sont comme celui-ci ? N'y a-t-il pas de différence essentielle entre une « chose réelle », une « projection », ou un fantôme ?

P. Il s'agit d'une différence de degré. La « chose réelle », c'est un centre entouré d'un gros nuage de témoins approchés région par région et dirigeant sur leur noyau commun un contenu extrêmement varié mais cohérent. Le « fantôme » est la même chose sur une échelle plus humble, ou plus abstraite, car les témoins sont moins nombreux et leurs témoignages fragmentaires. Ainsi, entre ce qui est plus réel et ce qui est moins réel, il y a d'innombrables gradations, qui vont de « l'hallucination » privée, en passant par « l'hallucination » collective, pour arriver à « l'entité percevante » collective. Le plus incorporel des fantômes a son degré de réalité et le plus solide des objets quotidiens a son degré d'irréalité. Comme J. S. Mackenzie le dit : « La distinction entre ce qui est réel et ce qui est imaginaire n'est pas une chose que l'on puisse finalement maintenir ... Toute expérience est créatrice. » ° Que pourrait faire d'autre le mot objet dans ce qu'un homme observe et pour ce dont il a l'intention ? Une des conséquences est que personne ne peut se permettre de négliger l'opinion publique, ni une opinion quelconque. « Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme », dit Pascal, « que nous ne pouvons pas endurer d'être traités avec mépris ou mésestimés par une âme quelconque ; et tout le bonheur des hommes consiste en cette estime. » † Celui qui ne se préoccupe pas, ou dit qu'il ne se préoccupe pas, de ce que tout le monde pense de lui, se trompe lui-même ou alors est indifférent à ce qu'il est. « Les rois ne naissent pas », nous dit Shaw, « ils sont le produit d'hallucinations artificielles ». + Comme le sont les dramaturges, les politiciens, les professeurs, et les écrivains de philosophie. Comme nous le sommes tous ; et Saint Paul, avertissant les Romains de « présenter des choses honnêtes à la vue de tous les hommes », * était plus sage que l'Empereur romain qui essayait encore et encore de se persuader que les apparences ne comptent vraiment pas. ◇ La réalité conserve les apparences.

B. C'est une caractéristique des peuples primitifs et des enfants de ne pas pouvoir distinguer entre le réel et l'imaginaire. × Revenir à cette condition-là serait pour l'adulte civilisé une grande perte et une grande trahison.

P. C'est certain. Il y a trois stades : (1) l'enfant et le sauvage qui très correctement refusent de distinguer précisément le « réel » de « l'imaginaire » ; (2) le bon sens qui très correctement fait une distinction pratique entre les deux ; (3) la conscience réfléchie, d'accord avec (1) et (2) et qui les réconcilie, et dit que le « réel » est ce qui est imaginé de manière cohérente et persistante.

3. ERREURS DE PROJECTION (ii)

B. Ce qui manque, c'est une preuve vérifiable que les images ne sont pas essentiellement différentes des objets de l'expérience sensorielle, ou au moins que l'imagination et la perception sont la même sorte d'activité.

• The Book of Ahania, III.

Les Proceedings de la Society for Psychical Research contiennent de nombreux exemples frappants et bien attestés d'hallucinations collectives, dont quelques-unes sont résumées dans The Personality of Man de G. N. M. Tyrell. pp. 63 et suivantes.

T. H. Green a écrit : « Les objets communs de l'expérience... ont leur être uniquement en une conscience qui se perçoit elle-même, et résultent de son action... Le bon sens peut très bien repousser de telles déclarations comme celle-ci, parce qu'on s'en sert pour en déduire que nous pouvons percevoir ce que nous voulons ; et que les choses que nous voyons sont des fictions qui sont les nôtres, non déterminées par un ordre naturel ou nécessaire. Mais en vérité cela n'implique rien de la sorte... » (Prolegomena to Ethics, 63, 64.)

° Elements of Constructive Philosophy, p. 440. Cf. H. Wildon Carr, dans Philosophy, Avril 1931.

« Dieu a cédé aux hallucinations ; vous et moi de nouveau. », dit le Duc dans la Venus Observed, de Fry »

† Pensées, 400.

+ Man and Superman, 'Maxims for Revolutionists'.

* Rom., XII. 17.

◇ Marcus Aurelius, Meditations, II. 3 ; XII. 3.

× De la capacité à visualiser clairement, Galton dit : « Il y a raison de croire que c'est très fort chez certains jeunes enfants, qui semblent passer des années difficiles à distinguer entre le monde objectif et le monde subjectif. » Inquiries into Human Faculty and its Development. Cf. le professeur Spearman, Creative Mind, p. 139 : « Les hallucinations sont essentiellement la même chose que des images, seulement poussées à un degré plus fort de sensorialité. »

Je dois beaucoup à la discussion de Herbert Read sur ce sujet, dans Education Through Art, pp. 39 et suivantes.

P. Il y a une foule de preuves de ce genre. Par exemple, il y a le travail expérimental des psychologues américains Scripture et Perky. × Ce dernier avait demandé à ses sujets de projeter une « image mentale » d'une banane sur un écran ; en même temps (mais sans la connaissance des sujets) un assistant faisait apparaître sur l'écran l'image d'une banane issue d'un projecteur, de telle manière que l'image était au début extrêmement pâle, puis devenait graduellement plus intense. Les 27 étudiants testés prirent tous ce qu'ils voyaient pour leur propre création. Woodworth commente : « Il n'existe pas de différence absolue entre une image et un percept, et il n'y a pas de critère sûr par lequel l'une pourrait être distinguée de l'autre. » • Ce qu'on appelle 'personne possédant une mémoire eidétique' + peut décrire avec des détails très précis l'image qu'elle projette (ou « voit », comme elle pourrait le dire) ; elle est capable d'explorer les complexités de celle-ci et de décrire ses caractéristiques tout comme si c'était un objet sur l'existence duquel la totalité du monde serait d'accord. Mais, après tout, les démonstrations de laboratoire ne sont pas extrêmement nécessaires ici : je n'ai qu'à rêver. L'éléphant de mon cauchemar est au moins aussi réel pour moi sur le moment qu'un éléphant dans un zoo le serait à un autre, et les rats du *delirium tremens* complètent amplement par leur côté vivant ce qui leur manque en universalité.

B. Chacun reconnaît que les visions du sommeil et du délire sont des illusions.

P. L'illusion de la personne éveillée est la réalité du rêveur, et il n'y a pas de tierce partie pour arbitrer. « Une fois Tchouang-Tseu rêva d'être un papillon, voletant ici et là tout comme s'il était un papillon, conscient de suivre ses inclinations. Il ne savait pas qu'il était Tchouang-Tseu. Soudain il se réveilla ; et alors il se vit Tchouang-Tseu en en ayant la preuve. Mais il ne savait pas maintenant si c'était Tchouang-Tseu qui avait rêvé d'être un papillon ou un papillon qui avait rêvé qu'il était Tchouang-Tseu. » *

B. « Les rêves sont vrais tant qu'ils durent », comme Tennyson le dit, « et est-ce que nous ne vivons pas dans des rêves ? » ° De la même manière, les objets des rêves et les objets de la vie de veille appartiennent à différents mondes. D'après le professeur Hocking, l'espace des uns et l'espace des autres ne sont pas « à l'extérieur » l'un de l'autre ; car ceci pourrait uniquement signifier qu'ils sont différentes régions du même espace. Ils ne sont pas du tout spatialement reliés entre eux ; car il n'y a pas de ligne qui mène de tout point de l'un à tout point de l'autre. L'ours du rêve n'est pas à un kilomètre du lit ni même à dix pieds du lit ni encore à une autre distance... ° Confiné à mon monde onirique, l'ours est irréel dans ce monde-ci. Il n'y a pas de pont menant d'un royaume à l'autre ; de ce fait, l'ours a aussi peu de pouvoir de toucher à un de mes cheveux que je n'en ai de tirer sur lui avec le revolver que je garde sous mon oreiller. Seules les armes du rêve sont efficaces contre les attaques vécues dans le rêve, et même dans ce cas, il est bien connu qu'elles ne sont pas fiables. L'ours du rêve et le monde du rêve qu'il habite demeurent en dehors de ce cadre-ci de référence ; comme Ruritania et Erewhon, Penguin Island et Nepenthe, ils sont complètement en dehors de la carte (et complètement en dehors du calendrier également), et accompagnés par tous les personnages de fiction, toutes les créations de nos rêves éveillés, tous les

× American Journal of Psychology, xxi, pp. 422 et suivantes.

Pour une vue opposée, qui cherche (je pense par erreur) à faire une ferme distinction entre la sensation et l'imagination, voir Charles Fox, Educational Psychology, pp. 81, 363.

• Experimental Psychology, p. 45.

+ Voyez E. R. Jaensch, Eidetic Imagery.

« Le rêve pénétrant », comme le souligne Hocking, « a tout le côté concret de l'expérience. Il dépasse souvent la réalité... Nous semblons passifs devant nos rêves comme devant nos expériences de veille ; le moi conscient a peu de pouvoir pour contrôler la course de l'événement de rêve. Cependant le rêve doit être, dans tous les détails de ses images, le produit de nos esprits, de notre imagination subjective. » (Types of Philosophy, p. 273.)

« Le processus de l'imagination est, en vérité, d'un seul tenant, pour ainsi dire, avec le processus de la perception... la différence principale étant que dans l'imagination une proportion relativement plus large de facteur revécus sont impliqués. » Dawes Hicks, British Journal of Psychology, xv. p. 131.

* Chuang Tzu Book, II (trad. E. R. Hughes). Cf. Pascal : « Aucune personne n'est sûre de savoir, sinon par foi, si elle est éveillée ou si elle dort, quand nous voyons que pendant le sommeil nous croyons que nous sommes éveillés... Qui sait si la deuxième moitié de notre vie, en laquelle nous pensons être éveillés, n'est pas un autre sommeil ? » Pensées, 434 ; voir aussi 386.

° 'The Higher Pantheism'

° The Self: Its Body and Freedom, p. 30.

châteaux que nous bâtissons dans les nuages. En bref, l'esprit humain est aussi capable de produire une abondance de mondes irréels et séparés, de petits mondes, qu'il l'est de produire les créatures irréelles qui les habitent.

P. Ils ne sont ni plus ni moins réels que les objets ordinaires ni isolés d'eux : ils sont connectés au monde de la vie à l'état de veille de manière un peu indirecte ou inhabituelle – c'est tout. * D'abord laissez-moi vous faire remarquer que bien que l'ours du rêve (comme tout le monde en convient) n'ait ni substrat matériel, ni substance non mentale impénétrable, de même (si l'argument jusqu'ici est juste) l'ours du zoo n'en a pas non plus. • Ensuite, laissez-moi dire que l'ours du rêve et ses compagnons sont tout à fait capables de traverser mon espace de veille, comme l'expérience sinistre de nombreux jeunes enfants, des primitifs, des lunatiques, et des alcooliques en témoigne. Les deux mondes ne sont pas vraiment isolés l'un de l'autre. Le croquemitaine des cauchemars de mon enfance partageait ma maison et vivait dans un coin particulier de la cave à charbon – il y avait aussi peu de doute quant à ses coordonnées temporelles et spatiales qu'il n'y en avait à propos de celles de Sherlock Holmes et de M. Micawber. Aucun de mes rêves n'est si chimérique qu'il ne soit chargé de petites choses de la vie à l'état de veille et l'œuvre de fiction trop fantastiquement juste s'abolit simplement d'elle-même – la signification repose sur la continuité avec le reste des choses et la perte du sens est la perte de l'être. Ce n'est pas comme si on avait, d'un côté, un monde d'imagination primitif, infantile ou pathologique et, de l'autre, un autre monde réel, mûr et sain, dépourvu d'imagination. Le réalisme de l'adulte terre à terre est imagination de part en part – les données des sens (elles-mêmes produits de l'« imagination » à des niveaux inférieurs) ne sont que des signaux pour l'effort créatif qui érige ce qu'on appelle le « monde réel ». Que certaines ailes et étages de cette structure-monde soient moins accessibles que d'autres est plutôt une raison pour en apprendre plus à propos du lieu, que de refuser de les inclure tous dans le même ensemble de plans. Au moins, la loi d'économie m'avertit de ne pas multiplier les espaces et les temps pas avant que je sois forcé de le faire.

B. Il reste à rendre compte de l'indépendance causale des deux mondes.

P. Proximité causale, certes, mais indépendance causale, certainement pas. Le croquemitaine qui ne peut pas « toucher un seul cheveu de ma tête » peut en fait les faire tous se dresser, et même leur donner une teinte plus grise. Et qui parmi nous, les personnes « réelles », peut revendiquer une telle efficacité dans la société d'un Oncle Tom ou d'un M. Squeers ? L'imagination est de la dynamite. Loin d'être inefficace, elle est (prise dans le sens le plus vaste) la seule force réelle dans le monde. L'imagination, Carlyle le dit avec force vérité, est « l'organe de l'homme semblable à un Dieu ». + La question importante est la suivante : quel est le niveau, quelle est la qualité de notre imagination ? La vérité est qu'à l'état de veille, l'imagination est plus active que durant le sommeil. × C'est la vigueur et la cohérence de notre effort d'imagination qui nous révèlent le niveau de veille le plus élevé ; ensuite l'enfance, le sommeil et la folie sont un relâchement de cet effort, et la révélation de plans inférieurs de la réalité. Et c'est une partie de la thèse de ce livre que la vie à l'état de

* Bertrand Russell fait remarquer cela dans Our Knowledge of the External World, p. 85.

• À propos de l'argument qui part de la non-matérialité des objets du rêve pour aller à la non-matérialité des objets perçus dans la vie à l'état de veille, voir McTaggart, Nature of Existence, 364 et suivantes.



C'est l'homme « moins que normal », qui n'a aucune « illusion » à propos de ce dessin, qui échoue à voir dans ce schéma nombre de choses qui ne sont « pas là ». La plus simple des indications est normalement suffisante pour évoquer l'imagerie la plus élaborée.

+ Sartor Resartus, III. 3.

× Eddington remarque que, si un système est la marque de l'esprit ou de l'idéal, et le manque de système la marque de la matière ou du non-mental, alors les objets chaotiques de nos rêves sont plus matériels que les objets ordonnés de notre vie à l'état de veille ! En un sens, c'est tout à fait vrai. (Voir The Nature of the Physical World, p. 284.)

veille ordinaire est, à son tour, un simple rêve en comparaison avec la vie à des niveaux supérieurs, où l'imagination, renforcée et disciplinée, est encore plus active. °

B. Au moins il est certain qu'une émeute de fantasmes délirants ne se conformera pas au schéma ordonné de ce livre.

P. Le chaos est un autre nom pour ce que l'on n'a pas examiné. Les rêves et les fantasmes ne sont pas, de mon expérience, et de manière marquée, moins régionaux que la perception ordinaire. * En eux, les étoiles aussi sont lointaines, les hommes sont proches, et les montagnes s'élèvent quelque part entre ; le Bandersnatch est à moins de dix kilomètres de distance et beaucoup plus loin que dix centimètres. Les objets du rêve et les objets de la vie à l'état de veille trouvent un terrain commun dans leur distribution régionale, bien qu'il soit vrai que leurs relations latérales dans la région soient souvent indirectes et obscures. Ce degré de non-apparement, cependant, n'est rien de nouveau ni de surprenant. Il n'y a pas de distance mesurable entre une altitude élevée et une température basse, ou entre le rouge et le do moyen, et néanmoins, il n'est pas nécessaire d'inventer une pluralité de mondes pour les contenir tous. Je ne propose pas non plus d'inventer un royaume (ou plutôt des royaumes, car le nombre requis serait sans limite) pour rêver dedans. Au lieu de cela, je vais considérer ce monde-ci et ce système spatial qui sont les miens, comme suffisants pour le présent, quoique bien plus peuplés et beaucoup plus absorbants que ce pour quoi j'avais négocié. Ce monde attend un deuxième Newton et un deuxième Einstein, qui prendront en compte tous ses habitants, et non pas seulement ce que l'on qualifie « d'objets physiques ».

B. Alors qu'est-ce qui arrive quand je m'endors ? Pourquoi cette soudaine altération d'un espace unique ?

P. Je reviens d'un niveau d'activité projective plus élevée à un niveau inférieur. En d'autres termes, je retire mon attention à un certain ensemble de personnages spatiaux et l'applique à un ensemble différent. (Après tout, cette sorte de choses arrive tout le temps. J'arrête d'écrire cette phrase, et me mets à écouter : d'un seul coup un monde de sons, que mon esprit de surface avait jusque-là ignoré, vient à exister. Le passage de l'expérience de veille que j'ai de mon ami, à mon expérience de rêve de lui, ne pourrait pas être plus abrupt.) Ce lieu, ce centre qui est mien, possède des richesses que le rêveur en moi, le penseur, l'artiste, l'homme de bon sens, et tous les autres, ont seulement commencé à explorer – par la méthode de projection. Le contenu inépuisable de ce centre est un tout cohérent, et l'activité par laquelle il est attribué à d'autres centres est une activité unique. Il n'y a ni place ni logique pour des ordres de choses étrangers. Prendre une chose quelconque et (parce que ses connexions avec les autres ne sont pas orthodoxes ou ne sont pas d'un coup apparentes) pour la bannir et l'exiler dans une certaine obscurité extérieure privée est tout à fait injustifié, tandis que la caractériser d'irréelle est absurde. Le primitif qui n'est pas sûr de ce qui est le plus réel, le monde de ses rêves ou celui de ses heures de veille, ne fait pas une erreur de ce genre. ×

° Comme Sir Thomas Browne le dit :
« Nous sommes tous endormis en ce monde-ci. Les vanités de cette vie ici sont de simples rêves pour celui qui suit ; comme les fantasmes de la nuit le sont devant les vanités du jour. » Religio Medici, II, 11.

* Pour prendre un exemple tiré de nombreux autres, bien attestés, Miss Ina Jephson reçut une lettre de son avocat, déclarant qu'il lui joignait un chèque. Elle prit le chèque, l'examina en détail de temps en temps, et ensuite le perdit. Quand elle écrivit à son avocat en lui demandant de stopper le paiement, il répondit en disant qu'il avait oublié le chèque dans sa lettre, et qu'il le joignait cette fois-ci. Le premier chèque de Miss Jephson avait été une hallucination. Elle dit : « Si j'avais été interrogée dans une cour de justice, j'aurais dit avec une conviction complète et absolue que j'avais vu et que j'avais tenu le chèque enclos dans la première lettre. » (Pour un compte-rendu complet, voir Proceedings of the Society for Psychical Research, xxvii, p.184.) Notez que le chèque imaginaire était parfaitement à sa place dans son environnement réel, et que cela ne produisait aucune irrégularité spatiale.

Dans un papier sur les « apparitions », publié en 1943 par la S. P. R., Mr. G. N. M. Tyrrell souligne que le corps « non existant » d'une apparition est capable de brouiller les lignes d'un papier peint ou du meuble derrière.

ø Un effet des plus surprenant et révélateur révélé par l'histoire de l'art est l'incapacité d'une génération de peintres à voir ce qu'une autre voit. Le mécanisme de la vision est le même, et l'intention fidèle de représenter est semblable, cependant les résultats (après qu'on leur ait permis de changer de techniques et de matériaux) sont très différents. Le dicton « vous n'avez qu'à utiliser vos yeux » est clairement futile. Voir Eric Newton, European Painting and Sculpture, pp. 72 et suivantes, pour un exposé récent.

× Pour des exemples, voir Primitive Mentality par Lévy-Bruhl.

Mais notez ceci : alors que la projection n'est jamais erronée, elle fait souvent des dégâts. En fait, c'est parce que nos projections sont très authentiques qu'elles sont capables de faire tant de mal. La haine, la peur, le ressentiment, qui mènent à la désorganisation sociale et à la guerre, sont issus de la projection. Bien sûr, nous pouvons toujours prouver ce que nous soutenons – « ils » sont à l'origine des ennuis ; « ils » sont à l'origine des méchancetés, « ils » menacent, « ils » agressent, « ils » induisent en erreur, « ils » sont incorrigibles ; « ils », c'est évidemment le groupe des coupables. Nous ne pouvons pas faire d'erreur. « Ils » sont toutes ces choses parce que nous les avons rendus ainsi. Ce que nous leur attribuons est réellement à eux. Mais si, au lieu de cela, nous devons détecter, et projeter sur eux, un ensemble différent de personnages – positifs et aidants – nous nous apercevrons une fois de plus (volontairement, et en permettant aux projections des autres d'exister) « qu'ils » sont ce que nous avons fait d'eux, et que toutes les projections sont créatrices. ° Le premier devoir de l'individu aujourd'hui est seulement celui-ci : de prendre sur lui le blâme pour le chaos qu'il trouve à l'extérieur, de cesser d'attribuer les ennuis du monde à « eux », pour s'abstraire de faire des projections dommageables, même si elles sont vraies. Ce qu'on appelle le réalisme politique est l'auteur principal des maux réels qu'il découvre. Seul un réalisme plus élevé (un réalisme, qui, si le bien triomphe, est plus réaliste que l'autre sorte) peut briser le cercle vicieux de la projection et de l'effet en retour, et y substituer un cercle vertueux. En ceci, l'individu le plus humble peut être efficace, de même que le plus petit défaut réussit à faire claquer le plus grand circuit électrique. La méthode est simple. Tout ce que l'on a à faire, c'est de dire avec Traherne : « Toutes les choses étaient bien à leur lieu propre, moi seul étais en dehors du cadre et avais besoin d'être amendé, » • et de me rappeler que « je » signifie le moi élastique de chaque niveau, le moi qui est beaucoup plus et beaucoup moins qu'un homme.

4. PROJECTION ET EFFET EN RETOUR (i)

B. C'est le : « Être c'est être perçu » de Berkeley (sans, jusqu'ici, la clause salvatrice à propos de Dieu en tant qu'entité percevante, et ainsi garantie de toutes les choses nécessaires, telles que l'intérieur de la planète, qui pour nous est hors de notre vue et hors de notre esprit. *) Mais les entités des chapitres précédents étaient des entités percevantes aussi bien que perçues ; elles avaient deux côtés, ayant une vue vers l'extérieur aussi bien qu'une vue vers l'intérieur. Y a-t-il aussi des choses réelles qui ne sont rien en et pour elles-mêmes ?

P. La réponse dépend de ce que l'on veut dire par « choses réelles ». Ce que Platon appelle formes, les scolastiques universaux et Whitehead objets éternels (des exemples en sont la couleur rouge, l'amour, et le nombre sept) sont certainement réels, mais sont abstraits. Entrés dans la nature des individus concrets comme ingrédients indispensables, ils sont eux-mêmes d'un ordre différent ; on pourrait dire qu'ils ne sont réels que par vertu de cette incarnation. La pensée est quelquefois décrite comme séparant l'essence des choses de leur existence, le « quoi » du « cela », la qualité d'avec la chose qualifiée, l'idée du fait. + Et, bien sûr, les essences



° Jung a beaucoup écrit sur ce sujet. Voir par exemple *Psychology and Religion*, p. 100 et suivantes, où il dit que celui qui est assez courageux pour renoncer aux projections négatives devient un sérieux problème pour lui-même, parce qu'il devient capable de les accuser du mal qu'il réalise maintenant être en lui-même. Mais s'il sait que ce qui ne va pas dans le monde est sa propre condition, il fait quelque chose pour améliorer la condition du monde.

• *Centuries of Meditations*, III, 60.

* « Les choses sensibles ne peuvent exister autre part que dans un mental ou un esprit. D'où je conclus, non pas qu'elles n'ont pas d'existence réelle, mais en voyant qu'elles ne dépendent pas de ma pensée et ont une existence distincte du fait d'être perçues par moi, qu'il doit y avoir un esprit en lequel elles existent. De même que je suis sûr de ce fait qu'un monde sensible existe réellement, je suis sûr qu'il y a un esprit infini et omniprésent qui le contient et le soutient. » Berkeley, *Hylas and Philonous*, 2ème Dialogue.

+ Voir, par exemple, Bradley, *Appearance and Reality*, p. 163 et suivantes, et Royce, *The World and the Individual*, i, p.49. Whitehead et Russell, *Principia Mathematica*, i, 14, ne permettent pas au mot existence de s'appliquer aux « apparences » d'un objet pour un sujet, bien que ces apparences aient une certaine sorte d'être. Je n'en disconviens pas, dans la mesure où l'existence implique une relation d'intersubjectivité à partir de laquelle les apparences d'un sujet pour un autre sont des abstractions. Même la vision de H. Wildon Carr (*Theory of Monads*, pp. 53-4) que ce qui ne peut pas être pensé d'un sujet de l'expérience ne peut pas être pensé comme réel, s'abstrait de ce qui est réellement réel, à savoir la communauté totale des observateurs mutuels.

que la pensée abstraite sont assez réelles à leur façon. En fait, il est possible de trouver dans le maillage des individus mutuellement immanents et concrets un nombre illimité d'aspect ou d'éléments, ayant chaque nuance de l'abstraction, et de leur accorder des degrés appropriés de réalité et d'existence. Mais leur base à tous, la structure fondamentale sur laquelle repose une réalité de ce genre telle qu'ils l'ont, est la communauté, vaste comme l'univers, des individus ou des moi de chaque degré, avec leurs activités projectives emboîtées. *

B. Considérez cette chaise. Il est indubitable qu'elle existe. Néanmoins, on peut difficilement lui accorder le crédit d'une vision sur le monde. Elle n'est rien pour elle-même. À la différence des meubles que Vulcain dotait d'intelligence, elle n'a qu'un côté et n'a pas de moi.

P. Le fait d'avoir un moi est une qualité qui diffère selon les degrés. Plus loin, je vais discuter des choses auxquelles on peut provisoirement accorder le statut d'un moi individuel dans l'échelle de l'être, et quelles choses peuvent être considérées comme des simples collections de moi ; entre-temps, on peut noter qu'il n'y a pas de ligne de division distincte entre les vrais moi et les pseudo-moi, et que même une chaise a un moi rudimentaire. Car une vue vers le dedans et vers un centre implique nécessairement une vue vers l'extérieur à partir de ce centre. Il n'y a pas de billet pour un voyage simple : un billet de retour est toujours accordé. Le centre est par nature une sorte de miroir, faisant revenir sur le monde le flux des influences qu'il reçoit. ∅ Laissez-moi exposer la question de cette manière : l'observateur dote son objet d'un peu de sa propre capacité d'observation. Non content de m'attribuer les personnages qu'il projette sur moi, il va plus loin en m'attribuant une activité projective similaire, redirigée en retour vers lui-même. Il me fait crédit à moi, et en fait à tous ses objets selon leur mesure, d'une vision vers l'extérieur sur le monde. Je dis qu'il ne fait pas cela en vain. × L'objet devient quelque chose en et pour lui-même, parce qu'être un objet c'est être (à un degré moindre cependant) un sujet. La subjectivité n'est jamais entièrement absente là où il y a un être réel et concret. En un mot, être c'est à la fois être perçu et percevoir – là où la signification de « percevoir » s'étend pour couvrir les appréhensions les plus rudimentaires du monde aussi bien que les plus avancées. Les choses matérielles autour de nous ne sont pas totalement inertes et sans âme. Il est significatif que ce soit quand nous sommes le plus vivants et au mieux de ce que nous sommes que nous connaissons cela en tant que fait. Quand nous nous retrouvons entourés par des objets froids, morts, antipathiques, est-ce que nous ne sommes pas dans cette mesure aliénés ? °

Loin d'être tirée par les cheveux, cette doctrine est sous-entendue dans notre réalisme du bon sens. Nous avons la ferme conviction que les choses sont réellement ce qu'elles nous semblent être, que leur apparence régionale en nous leur appartient à elles et non pas simplement à nous, que l'objet possède ses manifestations, et qu'il n'est pas réduit au silence dans son rien central. Pour l'œil innocent, le ciel semble être bleu en lui-même, et en fait se réjouit dans sa couleur bleue. Ceci peut uniquement signifier que le ciel, d'une manière ou d'une autre, vient ici pour jeter un regard sur lui-même au travers des yeux de tous ceux qui le regardent. Notre joie à voir son bleu est sa propre joie. Ce qui veut dire

* « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous-mêmes et dans notre propre être ; nous désirons vivre une vie imaginaire dans l'esprit des autres, et pour ce but nous entreprenons de briller... Nous voudrions être des couards pour acquérir la réputation d'être braves. Une grande preuve du néant de notre être. » Pascal, *Pensées*, 147.

∅ Les choses autour de nous ont constamment à être retravaillées – jardin à désherber, plantes à tailler, meubles à polir et à dépoussiérer, maison à réparer et à peindre – comme si elles devaient partager notre vie : à moins que nous ne prenions soin d'elles, elles meurent. Ainsi dit D.H. Lawrence :

« Les choses faites par le fer et manipulées par l'acier sont mort-nées, ce sont des suaires, elles tiennent leur vie de la nôtre. Après un long temps, quand elles sont vieilles et ont macéré dans notre vie, elles commencent à s'apaiser et à procurer le calme : alors nous les jetons. » ('Things Made by Iron', *Pensées*, p. 38)

× « Quand, de ce fait, nous reconnaissons que la relation au sujet conscient ou au moi est essentielle à chaque objet, nous sommes forcés, en même temps, de le concevoir (l'objet)... comme ayant un certain être égocentré en lui-même ; car c'est seulement ainsi qu'il peut former un élément dans la vie de l'intelligence. » Edward Caird, *Hegel*, p. 194.

° Thoreau, enfin, pensait ainsi quand, se remettant d'une accès de « légère folie », il devenait « soudainement sensible à la si douce et bienfaisante société de la Nature... une amitié infinie inexplicable tout d'un coup. » (*Walden*, 'Solitude') Les poètes témoignent de ce que cette société bienfaisante n'est pas confinée à ce que l'on appelle nature animée.

que l'activité projective n'est pas la propriété privée de celui qui projette : elle appartient aussi à l'objet sur lequel la projection est dirigée. Toutes les choses dont l'homme fait l'expérience sont en lui ressuscitées des morts, ou reçoivent une vie nouvelle

Mme David-Neel, ayant en tant qu'expérience projeté un moine gras et jovial, constate qu'il devient de plus en plus une personne : il est nécessaire de l'abolir et cela ne se révèle pas facile. + Il est soudainement impossible d'interrompre, comme si on tournait un robinet, la subjectivité dont le créateur a doté sa créature. De même, il est notoire que les fantômes survivent à leurs auteurs, faisant traîner en longueur une existence déclinante ; je suggère que c'est uniquement quand ils cessent d'être quelque chose pour eux-mêmes qu'ils cessent vraiment d'être quelque chose pour les autres, et ainsi ils s'évanouissent complètement de l'existence. Considérez l'homme primitif, qui dote les arbres, les ruisseaux, les rochers, les montagnes et pratiquement tout ce qui l'entoure, d'une personnalité – malveillante, bienfaitrice ou neutre. Il n'est aucunement dans l'erreur. Faire crédit à une pierre d'une vision du monde, c'est amener cette vision à l'existence. L'idole n'est pas indifférente à son adorateur. Au contraire, elle a simplement cette influence sur lui qu'il croit qu'elle exerce. La chose à quoi on a fait crédit avec sincérité, l'a authentiquement. Et ce qu'elle a authentiquement ne peut être dissous instantanément : il y a un certain décalage temporel. En général, on peut dire qu'une illusion pathétique est seulement une illusion pour ceux à qui il manque la vitalité d'en faire quelque chose. Un Wordsworth, d'un autre côté, est assez vivant pour ramener à la vie tout ce qui l'entoure. Non pas que cela soit tout à fait étrange : la vie en amène d'autres à vivre. Par elle-même et toute seule, aucune chose ne vit ni même n'existe. La vitalité est contaminante ou n'est rien, et l'étendue et le pouvoir de sa capacité de contamination donnent sa mesure.

Devant tout appareil qui n'est pas familier, notre première question est : quel est son but ? – Le but de l'homme en lui est pris pour le propre but de l'article en question. Encore une fois, notre langage fait mouche. × En fait, il est difficile d'exagérer le pouvoir de l'homme à infecter de ses propres caractéristiques le monde environnant. Elles ne sont pas simplement métaphoriques les montagnes que la foi déplace, comme les phénomènes de la télékinésie et du poltergeist le montrent amplement. Les preuves de ces derniers sont maintenant bouleversantes, il n'y a aucune excuse pour continuer à les ignorer. * Même si cela est très troublant pour la science orthodoxe, la vérité est que les objets inanimés volent parfois dans l'air, et accomplissent toute une série de trucs étonnants, « de leur propre accord » – ou plutôt (les preuves semblent le suggérer), à l'instigation d'un certain agent humain.

Ou alors (si cela doit apparaître trop douteux) considérez les preuves données par des auteurs professionnels. Thackeray écrivait : « J'ai été surpris devant les observations faites par certains de mes personnages. » • Dickens, décrivant son travail à Forster, insistait : « Je ne l'invente pas – vraiment je ne le peux pas – je le vois et le mets par écrit. » ° Miss Sayers consigne que les personnages de ses romans prennent tant de vie et d'indépendance que leur créateur devient leur observateur intéressé, et parfois leur critique très surpris et désapprouvé. † M. Somerset

« Nous savons que les fantômes ne peuvent pas parler à moins qu'ils n'aient bu du sang ; et les esprits que nous évoquons demandent le sang de nos cœurs. Nous le leur donnons joyeusement, mais si, alors, il reste une question, c'est celle de savoir si quelque chose de nous est entré en eux. » Wilamowitz-Moellendorff, cité par A.D. Nock, Conversion, p. 270.

+ With Mystics and Magicians in Tibet, p. 284. De telles projections sont loin d'être aussi anormales que nous serions aptes à le supposer : il est tout à fait commun pour un enfant rempli d'imagination de se créer un compagnon qui peut devenir en fait très réel. L'important avec un fantôme, écrit un médium exceptionnellement critique, c'est éviter de le prendre trop au sérieux, et par là de lui donner l'énergie dont il a besoin. Phoebe D. Payne et Laurence J. Bedit, This World and That.

« La nature de l'homme en tant qu'être spirituel implique qu'il se réalise lui-même en ce qui repose au-delà de lui-même et semble le limiter. » John Caird, Introduction to the Philosophy of Religion, p.123. Cette loi est exemplifiée par des étapes, dont une des premières dans l'histoire est l'animisme.

× L'archevêque Trench, dont le livre The Study of Words le posa en tant que philologue, croyait que le langage est souvent plus sage « même que le plus sage de ceux qui le parlent. Parfois il renferme des vérités qui avaient été autrefois bien connues, mais furent oubliées. Dans d'autres cas, il détient les germes de vérités qui... n'avaient jamais été pleinement discernées... »

* Voir, par exemple, dans le Poltergeist de Sacheverell Sitwell, un compte-rendu sur de nombreux cas frappants. Les phénomènes sont souvent associés à un garçon ou une fille (ayant environ l'âge de la puberté) qui ne sont pas, cependant, consciemment responsables d'eux-mêmes.

• Roundabout Papers.

° Life of Dickens, par Forster ii, p. 58.

† The Mind of the Maker, p. 50 et suivantes.

Maugham témoigne de manière similaire. ∅ C'est une règle que, alors que tous les personnages de fiction sont des enfants de la vitalité de l'auteur, ils ne sont convaincants et « pleins » que dans la mesure où ils obtiennent une large indépendance. Le but de l'artiste, dit Miss Sayers, est l'indépendance complète de la chose qu'il crée, « combinée à sa coopération bienveillante à ce qu'il poursuit ». ‡

Le romancier n'est pas une créature à part, qui vit une vie complètement différente de la nôtre. Sa capacité de création de personnages quasi indépendants est uniquement la nôtre, proprement appliquée et exercée avec puissance. De même qu'un écrivain entre dans chacune de ses créatures qu'il devient tour à tour, nous entrons ainsi en un autre et le devenons. Combien de fois a-t-il été dit que l'homme est essentiellement un être social, que son humanité ne réside pas en lui-même en tant qu'individu, et que les pleines implications de la chose sont rarement saisies. Être un être social, c'est transcender le moi individuel et devenir de nombreux moi. « En discutant ensemble, nous devenons l'un et l'autre à notre tour. Car, si je comprends ce que vous comprenez, je deviens votre compréhension, et d'une certaine manière, inexprimable, je deviens vous. » × C'est la nature de chaque homme et de chaque femme que je rencontre de se voir soi-même par l'intermédiaire de mes yeux. Quelque chose de la personne qui consciemment me plaît ou me déplaît, qui m'aime ou me hait est ici en moi en train de prendre plaisir ou d'être dans le déplaisir, est ici en moi aimé ou haï. La sympathie est la signification littérale de l'empathie. Nous avons besoin d'habiter l'autre, et réciproquement, l'autre a besoin de nous habiter, si nous devons être humains. La société est un grand roman, dont chacun de nous est à la fois l'auteur, un des personnages et un grand nombre des personnages. Nous sommes différents selon le degré, plutôt que selon la sorte, des personnages de ce qu'on appelle fiction, et de leurs auteurs.

Nous nous créons les uns les autres, par projection et réflexion mutuelles. Car, comme Traherne le dit si admirablement : « Nous avons besoin de spectateurs et d'une diversité d'autres, amis et amoureux, dans les âmes desquels nous pouvons également demeurer, dont nous pouvons nous couronner et jouir des beautés. Dans tous ceux en qui nous pouvons demeurer exactement, et être avec eux pleinement. Comme dans de multiples miroirs, nous sommes d'autres moi nombreux, nous sommes également spirituellement multipliés quand nous nous rencontrons nous-mêmes plus doucement et quand nous revivons dans d'autres personnes. » •

5. PROJECTION ET REFLEXION (ii)

L'expérience de tous les jours, rassemblée dans toutes sortes de proverbes et dans la structure même du langage, illustre parfaitement le principe de projection et de réflexion. L'amour engendre l'amour : votre amour vous est renvoyé comme celui d'un autre. * Ce n'est pas moins le vôtre parce qu'il vous provient de l'autre personne, ni moins le sien parce qu'il le tire de vous. Il est bien connu que l'enthousiasme est contagieux. Le prophète qui inspire ses disciples reçoit en retour ce qu'il donne. « Jette ton pain sur la face des eaux et tu le retrouveras », pas tout de suite, mais « après

∅ Cakes and Ale, Préface. Alexander (Philosophical and Literary Pieces, p. 228 et suivantes) décrit l'expérience artistique comme une découverte plutôt qu'une invention et il cite Michel-Ange : « Il n'y a pas de pensée que le sculpteur exprime dans le marbre qui n'y existe pas déjà. » Cf. Graham Wallas, The Art of Thought, IV. ‡ Op. cit., p. 111. Le problème (continue à dire Miss Sayers), c'est comment réconcilier le libre-arbitre du personnage avec l'intention globale de l'auteur. Quand elle écrivait ses romans, George Sand s'abandonnait aux personnages et elle ne savait pas où eux-mêmes la conduiraient, ni comment le roman se terminerait. Elle dit dans une lettre : « Je ne peux rien trouver en moi-même. C'est l'autre qui chante comme il le veut, bien ou mal, et quand j'essaie d'y penser, je prends peur et me dis que je ne suis rien, rien du tout. » The George Sand – Gustave Flaubert Letters, trad. A. L. McKenzie, p.32 ; cité par Rosamund E. M. Harding, Anatomy of Inspiration, p.15.

× John Scotus Erigena, De Divisione Naturae, IV. 9.

Si je veux voir mon ami (et dans cette mesure être mon ami), je dois regarder avec lui plutôt que vers lui, car c'est dans notre objet commun que nous partageons notre identité. « Je ne peux imaginer », dit W. E. Hocking, « de contact plus réel et plus palpitant que celui-ci : quand nous devons nous rencontrer et partager notre identité, non par l'intermédiaire de profondeurs intérieures ineffables (seuls), mais ici par l'intermédiaire de l'avant-plan de l'expérience commune et que tu dois être – non derrière ce masque-là – mais ici pressant de toute ta conscience sur moi, me contenant, ainsi que ces choses qui sont miennes. » The Meaning of God in Human Experience.

• Centuries of Meditations, II. 70.

À propos des femmes incapables à se voir par elles-mêmes comme des femmes sauf au travers des yeux des hommes, et *vice versa*, voir Virginia Woolf, A Room of One's Own, V. Le principe est d'une application universelle : à aucun niveau la simple conscience de soi n'est possible.

* « Combien de cœurs de femmes sont vaincus par la plus optimiste insistance d'un homme convaincu qu'elles doivent l'aimer ! Il n'envisagera même pas l'hypothèse qu'elles ne peuvent pas. Le désir d'une certaine sorte de vérité entraîne l'existence de cette vérité-là Et là où la foi en un fait aide à créer ce fait, dire que cette foi qui devance l'évidence scientifique est la « plus basse sorte d'immoralité » serait un raisonnement malsain ... » William James, The Will to Believe, pp. 24, 25.

bien des jours ». • Il en est de même dans nos rapports avec l'univers : Martin Buber dit que la religion ne demande pas si l'univers est notre ami, mais bien d'explorer ce qu'il advient lorsqu'on adopte une attitude amicale envers lui. ° Bien que l'exhortation « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux pareillement. » † soit inconditionnelle, que projectivement elle considère comme positif ce qui peut arriver par réflexion, quoi que ce puisse être, la réflexion souhaitée se produira tôt ou tard effectivement. Et « l'idéalisme irréaliste » se révèle finalement plus pratique que le réalisme prudent et réducteur du bon sens. À travers cette projection et cette réflexion, nous nous recréons les uns les autres en permanence.

Je considère que ma main est la lumière qu'elle reflète, tout comme le mineur prend le front de taille pour la lumière qu'il y voit, même si cette lumière provient de lui – de la lampe fixée sur sa tête. « L'adolescent, exalté par son admiration pour un héros, a du mal à reconnaître qu'il n'admire qu'une projection de lui-même. » + Mais cet adolescent a raison : la projection est devenue réflexion, et autant une part de ce que l'objet est réellement que la lumière qui émane de lui. Le Don Juan de Shaw φ est injuste lorsqu'il accuse la Femme de lui permettre de prendre faussement ses propres vues, pensées et sentiments pour les siens : la Femme est ce que l'Homme fait d'elle, et *vice versa*. Quand nous nous demandons : « Mais que peut-il bien lui trouver ? » nous savons bien que c'est d'abord lui-même qu'il trouve en elle, mais que ce n'est pas tout : ce qu'il voit c'était lui-même mais c'est maintenant aussi elle-même – un être qui dispose d'une attraction propre pour sa singularité. S'il subsistait à ses yeux la moindre trace d'un aller réflexif, le retour réflexif cesserait pour partie. Car pour qu'une projection-réflexion soit efficace, l'objet doit recéler exactement ce qu'il semble recéler. C'est une vérité de La Palisse : plus d'un homme a été sauvé de lui-même, en dépit de toute évidence, parce qu'une femme a cru en sa valeur profonde, une qualité qui provenait d'elle et devenait rétroactivement la sienne *. Mais la loi mise en lumière par cet exemple va moins de soi : l'expérience des autres se transforme instantanément en connaissance d'eux-mêmes à travers nous et connaissance de nous-même à travers eux. ø Nous nous présentons tous des miroirs les uns aux autres. J'offre ainsi une hospitalité sans limite à ceux qui veulent se connaître en sortant d'eux-mêmes ; et j'en suis pleinement récompensé, puisque leur perception d'eux-mêmes en retour n'est autre que mon point de vue sur eux. Comme Shakespeare l'a noté, un homme,

« ... ne peut se vanter d'avoir ce qu'il a, et il ne sent ce qu'il possède qu'en le voyant par autrui : ses vertus en brillant devant les autres les échauffent, et ils rendent à leur tour cette chaleur à l'homme dont elle est émanée. » ^

Le bon sens veut savoir ce qu'il advient de l'effort et de l'initiative. « *Athanasius contra mundum* » (Tout le monde est contre toi) – quoi de plus humain ? Mais si nous faisons humblement ce qui est attendu de nous, si nous sommes tous réduits à l'état de miroirs se regardant dans d'autres miroirs, n'avons-nous pas perdu toute dignité humaine, et ne sommes-nous pas rétrogradés à la ridicule condition d'un Christopher Sly, ou de l'empereur qui se laissa dissuader de porter des vêtements.

Je suis toujours en train d'oublier l'une ou l'autre des deux leçons que je dois apprendre. La première, c'est la leçon du Tao : comment devenir

• Ecc. XI. 1.

° I and Thou (traduit par Ronald Gregor Smith).

† Luke, VI. 31.

« La beauté dans les yeux de son Amoureux était sa propre admiration. »
Coventry Patmore, The Angel in the House, II. ii. 3.

+ Emerson, 'Literary Ethics'.

φ Man and Superman, III.

«... nous ne recevons que ce que nous donnons,
et dans notre vie seule vit la Nature :
notre vie est son vêtement de noces, notre
vie est son linceul !
Et nous devrions considérer de la plus
grande valeur que le monde
inanimé et froid ait autorisé
pour une foule pauvre sans amour et
toujours anxieuse, Ah ! que de l'âme elle-
même dût sortir
une lumière une gloire... »
Coleridge, « Dejection : an Ode ».

* Cf. William James, Varieties of Religious Experience, pp. 356, 357.

ø Cf. Eckhart : « Toutes les créatures viennent s'assembler dans mon intellect, pour, en moi, devenir intelligibles... Prenez tous garde à ce que vous faites. »
Works, (traduites par Evans) i. p. 143.

^ Troilus and Cressida, III. 3.

rien (vide)... « Être vide, un point c'est tout ; utiliser son esprit comme un miroir, voilà la perfection de l'homme. » • – la leçon de la « capacité négative » de John Keats et de la « relaxation » de William James. ° Être calme, polir son miroir, vider et préparer la coupe de soi-même, c'est susciter un grand afflux de puissance. Et la deuxième c'est comment devenir quelque chose ... en devenant quelque chose dans les autres, en les re-créant et en devenant ainsi un créateur partiel de la réalité. Je suis le réceptacle du monde et le monde est mien. Les autres m'utilisent pour faire quelque chose d'eux-mêmes et je les utilise de la même manière. Par obligeance des habitants de chaque région je suis conscient, car la conscience qu'ils ont de moi est la conscience que j'ai de moi actuelle ou potentielle. † Mon appréciation continuellement variable de moi-même provient de tous les changements en eux.

Supposons que je sois seul sur une quelconque île déserte, sans observateur. Ne suis-je pas alors toujours conscient de moi-même ?

Je suis conscient que j'ai des yeux, une tête et un corps, peu importe que la pièce soit surpeuplée ou vide, que je sois Robinson Crusoé ou un citadin. Mais cette intime conviction ne prendra tout son sens que lorsqu'elle sera vraie pour un observateur extérieur, et elle ne sera telle que pour celui qui sera placé où j'ai (ou suis) mon corps. Sur une île déserte, l'évidence affirme qu'il n'y a pas d'observateur, seulement des objets inanimés. Mais je réplique alors que m'attribuer un corps, c'est leur attribuer un esprit. Pas d'esprit là-bas, pas de corps ici. Ma conscience de moi-même propage tout autour de moi une conscience qui n'est en aucune manière fictive : l'esprit avec lequel je m'entoure n'est pas moins vrai que le mien, puisque c'est le mien. Bertrand Russell montre très justement que : « Nous ne pouvons pas découvrir à quoi ressemble le monde vu d'un endroit où il n'y a personne, parce que si nous y allons voir, il y aura quelqu'un à cet endroit. » × Mais c'est un fait établi : je sais à quoi ressemble, vue de l'extérieur, cette partie du monde qu'on appelle mon corps. Quelqu'un me regarde de là-bas. Ce quelqu'un, c'est moi, et cependant un autre que moi.

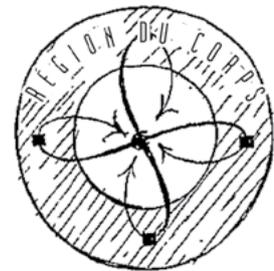
D'innombrables observations sérieuses relatent que des personnes conscientes sur le point de mourir, et même des personnes en parfaite santé, font parfois l'expérience de quitter leur corps et de l'observer de l'extérieur. + Ce n'est pas du tout surprenant, parce que c'est seulement une version éclatante de ce que nous faisons tout le temps sans même le remarquer : cette capacité de sortir du corps et d'en emprunter un autre appartient à la conscience. Au Tibet, cette propriété est utilisée depuis des siècles : suite à un long entraînement, le lama est capable de s'identifier totalement avec un arbre, ou tout autre objet opportun, et de se voir du point de vue de cet objet. °

Nos propres traditions doctrinales incarnent le même principe à l'échelle la plus vaste : la Sainte Trinité implique un processus de projection et de réflexion. Dieu, dit Eckhart, en devenant un objet de conscience pour lui-même, engendre continuellement le Fils, qui est le Père objectivé ; l'Esprit est le lien d'amour qui les unit. Ainsi la Trinité est le processus éternel de la conscience de Soi divine. Dans des termes plus anciens, trois stades peuvent être distingués : il y a d'abord l'idée

• ChuangTzu Book, VII.

° Talks to Teachers, 'The Gospel of Relaxation'. Voir aussi Joanna Field, Experiment in Leisure, p. 132.

† J'ai lu quelque part qu'une entreprise (de femmes à New York) proposait d'établir un diagnostic objectif des manières vestimentaires et de l'allure globale de leurs clients – en se basant sur le constat que l'avis des amis sur le sujet est rarement assez franc, tandis que celui des ennemis l'est souvent trop. Voilà un exemple frappant d'observateurs faisant office de conscience d'appoint.



× Outline of Philosophy, p. 164.

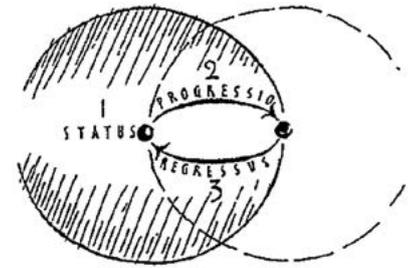
+ Cf. G. N. M. Tyrell, The Personality of Man, pp. 160, 195 et suivantes. Ses remarques à propos de personnes sur le point de mourir et capables d'observer très clairement, comme vus de dessus, leur propres corps allongés, sont particulièrement intéressantes.

° David-Neel, Op. cit., p. 250.

pure, intemporelle, totale et parfaite mais encore abstraite ; ensuite, l'idée projetée dans le temps, rencontrant une résistance, devenant objective, définie, un fait particulier ; finalement, l'idée, déguisée sous la forme de l'autre, revenant à sa source, en laquelle toute séparation est enfin vaincue. Il y a de nombreuses alternatives dans le langage – par exemple, le « status », la « progressio » et le « regressus » de la triade néoplatonicienne ; l'être, la connaissance de l'être et leur amour mutuel de Saint Augustin ; ° la thèse (l'Idée pour elle-même), l'antithèse (l'Idée extériorisée), et la synthèse (l'Esprit dans lequel l'extériorité est vaincue), de Hegel * – mais la doctrine sous-jacente est unique et toujours la même. Et ses stades ne sont autres que les stades de ce chapitre – (1) le centre avec ses contenus, (2) le centre projetant ses contenus et les niant, (3) le centre recevant en retour et revendiquant ce qu'il a projeté. Comme Saint Augustin et nombre des Scolastiques l'enseignaient, l'homme, étant créé à l'image de Dieu, est lui-même la Trinité en miniature. † Chacun de nous est à sa mesure un instrument et un organe du processus créateur universel. Je dirais qu'exister vraiment en tant qu'être concret, c'est prendre sa part, à un certain niveau, du travail de création des autres êtres concrets. Nous existons en faisant quelque chose des autres, et la mesure de ce que nous en faisons est la mesure de ce que nous voyons les autres être. Ceci est sûrement la signification fondamentale de l'enseignement : « Si le grain de blé tombe dans la terre et ne meurt, il demeure seul : mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle. » ‡

6. PROJECTION ET ESTHÉTIQUE – EMPATHIE

Dans le principe d'Einfühlung ou empathie, × l'esthétique fournit une illustration frappante de l'activité de projection et de réflexion. Pourquoi est-ce que je trouve certains objets – des formes, des actions, des créatures – fascinants ou repoussants, satisfaisants ou inquiétants, et tout cela si différemment et de manière variée ? Pourquoi, par exemple, est-ce que je frémis en entendant l'histoire d'actes courageux ? Comment des pics aux sommets couverts de neige et des flèches de cathédrale ont-ils acquis ce côté qui m'impressionne ? Qu'y a-t-il dans le ressac rugissant et érosif, le nuage qui file à toute allure ou qui flotte doucement, l'essor aisé et le vol en piqué des oiseaux, qui me remue, qui me répond et qui, pour moi, sur le moment rend la vie si digne d'être vécue ? La réponse (en grande partie) est que je deviens toutes ces choses et que j'aime cette expérience. Je grandis et ma satisfaction est la satisfaction à jouer ce nouveau rôle, à exercer ces nouveaux pouvoirs. Mais cette croissance n'est pas toujours cachée à l'observateur extérieur. Par ses grimaces, par ses mouvements brusques des mains et des pieds, le supporter du football montre qu'il s'identifie avec le joueur qu'il regarde ; et c'est un lieu commun que les fanatiques de cinéma vivent une autre vie, même rudimentaire, en regardant une star de films, de même que les lecteurs de romans s'identifient à un héros ou à une héroïne. Voilà quelques-unes des plus évidentes manifestations de la loi que nous vivons (dans la mesure où nous sommes vivants) non pas en nous-mêmes, mais dans nos objets. Je sais ce que c'est d'être brave en me mettant à la place de tous les héros, d'avoir peur en me mettant à la place de tous les peureux, d'être



° Saint Augustin dit : « Et une image de Dieu est en nous, que nous reconnaissons, une image de la Trinité souveraine. Car nous sommes, et nous connaissons que nous sommes, et cet être, et cette connaissance, nous l'aimons. » City of God, XI, 26

* « La première était l'Idée dans sa simple universalité pour elle-même... La deuxième était l'Idée dans son extériorité, de sorte que le phénomène externe est ramené à la première et est connu en tant qu'Idée divine – l'identité de l'humain et du divin. La troisième est cette conscience-ci, Dieu en tant qu'Esprit, et cet Esprit en tant qu'existant dans la communauté. » Hegel, Philosophie der Religion (1832), ii, p. 261.

L'Église orthodoxe d'Orient a rejeté la clause du Filioque dans le crédo de Nicée. En réalité, cependant, l'Occident semble vouloir dire que la procession du Saint Esprit vient du Père par l'intermédiaire du Fils. Voir le Holy Spirit in the Ancient Church de Swete.

† Cf. William Law, Christian Regeneration (Hobhouse, pp. 11 et suivantes.)

« Dans l'âme, les dimensions d'innombrables mondes sont refermées en un centre ». (Centuries of Meditations, IV.) Mais le seul moyen de les réaliser consiste à les projeter sur d'autres centres, et ainsi de les perdre.

‡ John, XII, 24, 25.

× « J'utilise ici autant qu'il est possible de la doctrine d'empathie dans la mesure où elle convient à mon propos, et je ne prétends pas rendre justice à une ou à toutes les diverses versions de cette doctrine telle qu'exposée par T. Lipps, K. Gross, H. S. Langfeld, et d'autres.

Est-ce qu'un ingénieur n'est pas formé à penser et à se ressentir lui-même dans les parties des structures qu'il conçoit, répartissant les tensions de sorte qu'il n'y ait ni fatigue ni pressions indues ? Un pont est une énorme expression athlétique de molécules et de groupes de molécules, et si nombre d'entre elles travaillent trop ou ne travaillent pas assez, la structure est un échec. Un bon concepteur possède la technique de prendre le point de vue de chaque membre à son tour, réalisant en lui-même juste ce qu'on peut en attendre. C'est ainsi que je traverse la rivière à pied

vertueux en me mettant à la place de tous les saints, d'être infâme en me mettant à la place de tous les criminels ; je suis gracieux en étant frêne, glorieux en étant soleil, délicat en étant cristal de neige, fort en étant pilier, j'ai le poil lustré en étant lévrier. La richesse de mes attributs est sans limite, parce que j'ai tout un monde pour les y extraire. Et c'est seulement dans ces objets, les miens, que je peux avoir des qualités de ce genre, ou n'importe laquelle des autres. Avoir et contenir en même temps – c'est la grande impossibilité. Ce que j'ai, d'autres le contiennent.

Mais mon souci présent concerne moins la théorie que l'expérience de première main qui la corrobore. Je me sens réellement mieux devant la bonté de quelqu'un d'autre – la bonté, comme toutes les autres qualités, doit être localisée ailleurs pour être elle-même : si j'imagine que je suis bon, je me déçois, car pour avoir la bonté, je dois me déposséder. J'ai la conviction intérieure que la beauté de la statue, aussi longtemps que c'est celle de la statue et non pas la mienne, devient alors la mienne. Dans le nuage du coucher de soleil, je connais à la perfection ce que c'est que de planer dans le ciel. Je vis en tant qu'oiseau et en tant qu'étoile, en tant que montagne et en tant qu'arbre, en échappant à ma petitesse et en vainquant toutes les limitations physiques. En m'abandonnant à un objet, je me jette dans tous ses mouvements, j'oscille selon ses lois, je me donne moi-même à sa vie, je m'abandonne à son expérience. Dans la mesure où je prends soin de son usage, ce pouvoir d'omniprésence est le mien et le bon sens ne m'en découragera pas.

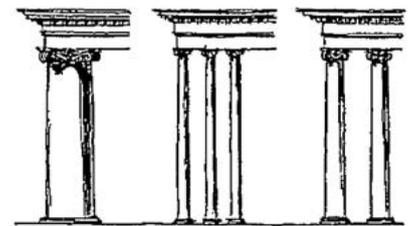
L'expérience d'empathie n'est pas nécessairement plaisante. Quand les colonnes d'un immeuble sont trop minces ou trop trapues, je me sens vaguement mal à l'aise : c'est seulement quand elles sont convenablement proportionnées que j'ai vraiment la satisfaction de fournir la juste quantité d'effort. Et, bien sûr, il y a de nombreuses choses dans lesquelles j'essaie d'éviter de me lancer (notez l'expression) – elles sont trop douloureuses. Dans tout événement, l'identification n'est jamais complète. Les deux pôles du processus doivent subsister ainsi que le sentiment de transition entre eux. + Mon objet est ici-à-partir-de-là-bas et là-bas-à partir-d'ici : il est essentiel de conserver la circulation, de maintenir le processus à double sens (maintenant familier) de construction et de destruction. Dès que cela cesse, tout s'évanouit. Si, en devenant un objet là-bas, j'abandonne ce centre ici, ou si, en retournant ici, j'abandonne le centre de l'objet, rien ne reste. C'est toujours l'espace de transposition, × l'intervalle que la procession demande, le trou ou l'écart mutuel, qui nous fabriquent.

En tant que bi-centré, je deviens le lieu de deux ensembles d'attributs – « subjectifs » et « objectifs ». Les premiers sont liés plus particulièrement à ce centre ici (des exemples en sont l'intérêt, la déception, le dégoût, l'amour), et les seconds à ce centre là-bas (des exemples en sont la beauté, la couleur rouge, la distance, la grandeur). Du premier ensemble d'attributs, on peut dire que, du fait d'être miens, ils deviennent ceux de mes objets ; du second, on peut dire que, à partir du fait d'être ceux de mes objets, ils deviennent miens. La circulation continue parce que la loi du « quelque part ailleurs » ne permet aucune stagnation. Ainsi, il ne peut pas y avoir de distinction solide entre ce qui appartient à un pôle et ce qui appartient à l'autre. Pour parler vrai, la beauté ou

sec par vertu des efforts coopératifs et joliment équilibrés de myriades d'individus, parce que la totalité de ceux-ci est répartie adéquatement par l'ingénieur en conception. S'il ne devenait pas le pont, il n'y aurait pas de pont. De la même manière, chaque œuvre de l'homme est l'homme. Non seulement, dit Lao-Tseu, nous entrons bien dans le vol de l'oiseau, l'élan aérien de la gazelle, l'arc gracieux de l'arbre « mais même à l'inanimé nous transférons ces sentiments interprétatifs, transformant à travers eux les poids morts et les supports des immeubles en autant de membres d'un corps vivant dont les tensions intérieures passent en nous-mêmes. » *Microcosmus*, 1. pp. 565 et suivantes.



La forme de cette aiguière du XVII^e siècle n'est pas simplement satisfaisante : en elle, celui qui la regarde jouit d'un sentiment d'autosatisfaction. Selon les mots de E. F. Carritt : « Le plaisir esthétique est une jouissance de notre propre activité dans un objet. » *The Theory of Beauty*, p. 273.



+ E.D. Puffer, dans *The Psychology of Beauty* (1905), analysant « le repos esthétique », distingue un groupe d'éléments à l'arrière-plan de la conscience d'un autre groupe à l'avant-plan, avec des éléments qui passent d'un pôle à l'autre. Leur transition aller et retour est la condition de la conscience de soi, et l'établissement d'une circulation ininterrompue est la condition de l'expérience esthétique. Dans le moment parfait, nous voyons que notre monde est bon, « que nous le saisissons, le possédons, qu'il nous ressemble, qu'il est identique à nos désirs les plus profonds. » L'œuvre d'art « nous redonne à nous-mêmes achevés. » Voir spécialement le chapitre III.

× Rilke a écrit cette ligne : « L'espace s'étend par transposition de nous aux choses. » *Later Poems* (trad. J. B. Leishman), p. 127.

la laideur, les qualités subjectives et objectives, la vie et l'expérience, ne résident ni dans mon objet ni en moi, ni en ce centre ici qui est mien, ni en ce centre là-bas que je fais mien, mais dans la totalité du trafic qui passe entre eux.

Toute expérience (c'est ce que je suggère) est comme cela, et la réalité est l'expérience. ° Détacher le pôle objectif, en le traitant comme s'il se soutenait lui-même et était existant de lui-même, est la méthode du bon sens et celle de la science – et c'est une méthode nécessaire et immensément productive. Le problème, c'est quelle est aussi, et au sens littéral, fatale. Vous ne pouvez pas diviser en deux un système sanguin sans verser le sang qui véhicule la vie. Arrêter la circulation sanguine, c'est tuer. L'organisme bipolaire réel du sujet et de l'objet en tant que paire d'égaux cependant unis, séparés et rassemblés par leur « métabolisme » réciproque, est carrément massacré et le boucher scientifique contemple une carcasse. * Bien sûr, c'est juste et nécessaire (sans mort, il n'y a pas de vie) mais il n'est pas nécessaire d'avoir constamment un boucher pour oublier la chose vivante qu'il trucidé. Le monde concret et réel qui partage notre vie commune vient en premier dans les faits et dans l'expérience ; le monde moins réel, plus abstrait et mort de la science vient en second et doit tout au premier. Le scientifique est un homme avant d'être scientifique. C'est seulement parce que les étoiles, les montagnes, les nuages, les pierres et les bêtes qu'il étudie ont en commun une vie unique avec lui, et sont conjoints à lui dans un processus vital indivisible, qu'il peut vraiment prendre conscience d'eux.

7. LE MIROIR

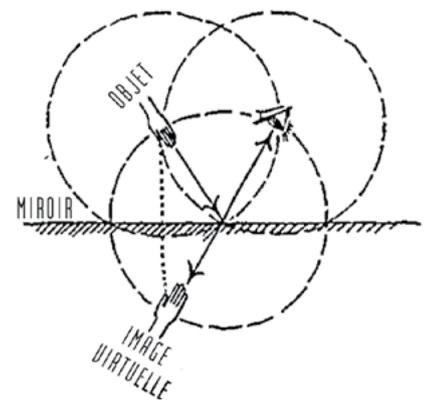
Pour moi, exister, c'est en appeler d'autres à l'existence – une société d'égaux dans et pour laquelle j'équivalais à quelque chose. Je ne peux m'empêcher de m'entourer de camarades à chaque niveau de mon être. Mais le bon sens y objecte que manifestement il y a des circonstances où je manque d'un tel cercle de compagnons, et qu'un minimum d'organisation est nécessaire avant que mes observateurs puissent commencer à fonctionner.

Assez curieusement, l'inverse est vrai, et l'observateur parfait est le moins organisé, le plus uniforme et le plus dépourvu de caractéristiques. J'évoque là le miroir. Mon miroir diffère de mes autres observateurs non pas tant en genre qu'en degré d'efficacité. Tout comme j'habite, et dans une certaine mesure devient mon ami quand je juge l'impression que je fais sur lui, de la même manière, je deviens mon miroir quand j'accepte sa version de moi. Même le bon sens ne peut nier que, à bien des égards importants, mon miroir est pour moi un poste d'auto-observation plus fiable que mon ami ne l'est.

Le bon sens semble constater ici une certaine confusion. Cet homme que je vois quand je regarde dans le miroir – où est-il ? N'est-il pas ici, au centre de mes régions, et non pas là-bas dans ou derrière le miroir ? Tout du long, on m'a dit avec insistance que je ne pouvais connaître que ce qui est ici, là où je suis. Maintenant, apparemment, le miroir, au lieu de confirmer la doctrine des régions, l'annule : car il remet mon corps

° Selon l'expressionnisme de Croce, le sens est conféré à un objet par un sujet qui, dans son activité, s'exprime et se découvre lui-même. E.F. Carritt (à certains égards continuateur de Croce) exprime de la même façon l'activité spirituelle primaire : pour lui, la théorie de l'empathie, dans la mesure où elle part d'une personne vivante d'un côté vers un monde mort de l'autre, divise l'indivisible et ne peut jamais reconstruire cette activité spirituelle primaire. Voir Carritt, The Theory of Beauty (1914), p. 292 et suivantes.

* James Ward dit : « Nous pouvons voir comment ... des objets qui, pour ainsi dire, étaient propriétés communes, cessaient complètement d'être considérés comme propriétés – ou relatifs à des sujets en faisant l'expérience – lorsque les objets de l'expérience immédiate étaient considérés comme *peculium* (particularité) de l'individu et pas du tout comme des objets véritables : autrement dit, nous pouvons voir comment la psychologie du dualisme en est venue à se renfermer au-dedans et la physique du dualisme à se renfermer à l'extérieur, en scindant le monde unique de l'expérience en deux moitiés, l'une interne et l'autre externe, toutes deux abstraites et ainsi toutes deux dépourvues de réalité. » Realm of Ends, p. 10.



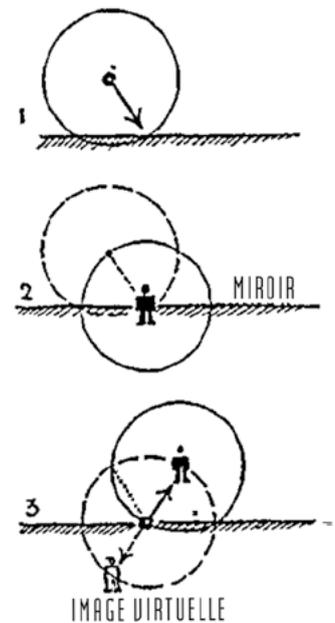
là où il appartient, en son lieu où le trouve le bon sens, au centre même duquel il avait été si soigneusement écarté. +

Oui, mais comment fait-il cela ? En faisant ce que tous mes observateurs font, en projetant les contenus de son centre sur mon centre. Le bon sens a raison de montrer que l'homme-dans-le-miroir est réellement ici et non pas là-bas, mais il échoue à comprendre comment il est allé ici, et qui l'a envoyé. Il est soumis à cette place par le moi second ou régional, qui est centré dans le miroir. Laissez-moi essayer de rendre la chose parfaitement claire en distinguant trois étapes. Quand (comme je le dis) je me vois dans le miroir, ce que je fais réellement est de (1) sortir pour devenir mon miroir, (2) enregistrer ce que je suis dans cet endroit-là, et (3) projeter dessus le centre originel de mes régions. Or, ce n'est rien d'autre qu'un cas spécialement lucide d'auto-observation en général. Dans d'autres exemples, on trouve les mêmes trois étapes, mais il y a normalement beaucoup de choses dans mon observateur avec lesquelles je ne m'identifie pas. Et je ne saisis pas non plus tout ce que je signifie pour lui : je me dépossède d'une partie de l'estimation qu'il fait de moi ou la néglige. Mon miroir, d'un autre côté (et dans la mesure où il fonctionne bien), se dévoue exclusivement à l'action de me refléter (moi ou n'importe quel objet auquel il lui arrive de faire face) sans aucune complication ni incohérence. Mon miroir contient plus de choses que mon ami, et m'impose bien moins de conditions quand j'établis un nouveau poste d'observation en lui. C'est une autre manière de dire que, tandis que je contribue seulement à une partie de la nature de mon ami, je suis sur le moment la totalité de la vie et de l'esprit de mon miroir. Quand je regarde en lui, je vis en lui, comme il vit en moi. ° L'histoire optique de la réflexion est simplement une abstraction du commerce concret de projection et de réflexion des moi dans leurs relations sociales : les diagrammes optiques sont ontologiques et exposent le cadre squelettique de la réalité après que la chair vivante en a été extirpée. Être, c'est refléter.

(La sorte de perfection que possède mon miroir repose dans sa limitation temporelle. Sa saisie du temps est nulle ou presque nulle : ni mémoire ni anticipation ne compliquent sa performance présente. × Mon observateur humain, d'un autre côté, me perçoit comme ayant un passé et un avenir s'étendant au-delà de ce moment et de ce lieu-ci, tandis qu'un observateur suprêmement efficace me percevrait comme ayant un passé et un futur d'une durée illimitée, et un statut s'étendant bien loin au-dessus et au-dessous de l'humain. Ainsi, il y a deux limites idéales, deux sortes de perfection, dans mes observateurs – la perfection de l'exclusivité (de laquelle mon miroir s'approche), et la perfection de l'inclusivité (que l'on attribue traditionnellement à Dieu ou à un esprit omniscient) ; et bien que ces deux perfections puissent être distinguées en théorie, elles sont une en fait, comme j'en discuterai dans un chapitre ultérieur. À mi-chemin, il y a mon observateur humain, qui voit suffisamment de moi dans le temps et dans l'espace pour brouiller la claire image du miroir, et pas assez de moi pour saisir l'image totale. Or cette image totale se compose de, et inclut, toutes les estimations imparfaites et partiales que l'on fait de moi.)

Qu'est-ce alors, que cette remarquable chose que j'appelle un miroir ? Le miroir parfait (une surface plane véritable qui reflète toute la lumière

+ De façon encore plus convaincante peut-être, le bon sens peut prendre le cas de l'homme qui, au moyen d'un système de miroirs, regarde une opération accomplie sur la zone visuelle de son propre cortex. Dans de telles (mais non pas impossibles) circonstances, le cerveau du patient coïncide avec le centre de ses régions. Et l'explication (comme dans le cas de l'homme qui voit toute sa tête ou son corps dans un miroir) en est qu'il a ajouté à ce centre originel un nouveau centre dans son observateur miroir, qui contient et projette son cerveau.



° Autrement dit, la loi du « quelque part ailleurs » n'est pas violée, et le miroir d'un homme n'est pas un moyen par lequel il peut atteindre l'impossible, et « être réuni à lui-même ». Cf. C.S Lewis, *Perelandra*, pp. 156-7.

× Autrement dit, le miroir, en tant que tel, appartient au centre, au niveau de la « monade nue » de Leibniz, avec sa *mens momentanea seu carens recordatione*. (Tout corps est un esprit instantané, c'est-à-dire privé de mémoire.) Voir Ward, *Realm of Ends*, pp. 254, 255.

Le miroir a, bien sûr, une autre sorte de limitation, en ce sens que « la famille des données des sens » qu'il offre est ravie à certains membres – on ne peut pas tourner autour de la chose que l'on voit dans un miroir.

qui tombe dessus) est le centre atteint, l'observateur qui ne devient rien d'autre que capacité de logement. Et simplement parce qu'il est ceci, il est aussi un système complet de régions, et la capacité de prendre les qualités et la vie de tous ceux qui sont dedans. Je saisis mon miroir dans l'acte de coiffer ses cheveux. Ou, si je le prends et l'emmène à la fenêtre, il y a dans ma main un nuage réel qui flotte dans un ciel bleu réel, ou le soleil, ou une constellation. Cet article de ménage insignifiant – acheté pour quelques centimes et qui n'a pas de valeur supérieure, qui peut être rangé dans un tiroir et oublié – est une tête, un homme, une étoile, et toutes les choses qu'il y a sur la terre et dans le ciel. Et j'accepte toutes ses transformations comme un fait sans mystère et sans autre signification ! Voici un objet qui brise toutes les règles du bon sens sans que le bon sens ne note jamais le fait. Mais pour celui qui est concerné par le problème de la connaissance (pour ne pas dire par les problèmes ontologiques), le miroir est à la fois l'objet le plus déconcertant et le plus éclairant, le plus exceptionnel et le plus typique de tous les objets. Comme le professeur C. D. Broad l'a suggéré, × il devrait être le point de départ de toute théorie adéquate de la perception et non pas considéré comme un fait bizarre qui devrait en fin de compte être abandonné pour être oublié d'une manière ou d'une autre. Car ce qui arrive partout ailleurs obscurément arrive ici manifestement – le miroir est vivant, actif, humain, et parfois suprahumain, parce que les centres disposés autour de lui le rendent tel. Ils inspirent le souffle de vie en lui. Ainsi, il se trouve que mon miroir est un homme ici, et que je ne le suis pas. À la différence de moi, il est vivant et humain, bien que ce soit moi qui le rende tel. Ce n'est pas une métaphore, ni un paradoxe pour le plaisir d'être paradoxal, mais un de ces faits manifestes auxquels nous sommes aveugles par familiarité.

Ce sont les mystiques, entre tous, (ces réalistes empiriques sans compromis) qui en ont apprécié le principe sous-jacent. * Ainsi Saint Paul (évoquant lui-même Platon) écrit : « Mais tous, le visage dévoilé reflétant comme un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image. » ° En effet, nous sommes les observateurs régionaux de Dieu, devenant lui dans la mesure où nous lui faisons place en « nettoyant nos miroirs », (comme le disent la phrase de Richard de Saint-Victor, et celles de plusieurs autres). Il est en nous comme nous sommes dans nos miroirs.

8. CERTAINS NIVEAUX DE PROJECTION-RÉFLEXION

Puisque le miroir est ce qu'il reflète, il s'élève ou plonge dans l'échelle de l'être en même temps que son objet. Son statut est proportionnel à la distance qui le sépare de son objet et à la profondeur de l'image, autrement dit à la mesure de sa propre activité projective. + Et c'est ainsi avec tous les individus constituant la réalité : leur rang est celui de leur objet, et celui-ci est proportionnel à la distance de l'objet. Se tenant à différents niveaux, ils jouissent (très naturellement) de différentes vues. Plus haut est le point de vue, plus large – plus projective – est la perspective. Il y a de nombreux degrés de projection-réflexion, et ceux-ci, en général, équivalent à des degrés de l'être. Les détails seront développés ultérieurement : ici, je n'en mentionnerai que les principaux stades, avec quelques exemples :

« Car comme un miroir réfléchissant n'est rien en comparaison du monde, contient cependant tout le monde en lui, et semble une fontaine réelle de ces rayons qui jaillissent de lui, l'âme n'est rien eu égard à Dieu ; cependant toute Éternité est contenue en elle, et elle est la fontaine réelle de cet Amour qui procède d'elle. Ils sont les rayons du Soleil que le miroir redonne : pourtant ils jaillissent depuis le miroir et depuis le Soleil en lui. Le miroir en est la source, parce qu'ils brillent à partir du Soleil contenu dans le miroir, qui est aussi profond dans le miroir qu'il est haut dans les Cieux. » Traherne, Centuries of Meditations, IV. 84.

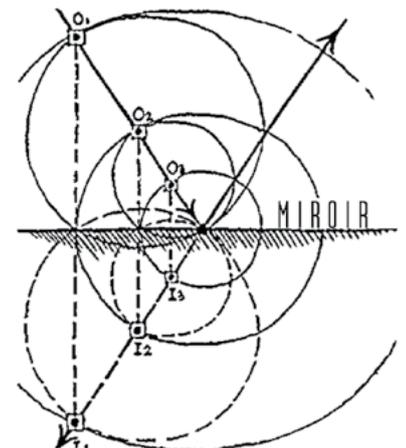
Cf. l'observation de John Smith, le platonicien de Cambridge, qui disait que « Dieu a fabriqué l'univers et toutes les créatures qui y sont contenues comme autant de miroirs en lesquels il peut refléter sa propre gloire. » Voir Inge, Christian Mysticism, p. 294.

× Contemporary British Philosophy, 1^{re} série (Ed. Muirhead), p. 92.

* Sainte Thérèse, lors d'une occasion, avait imaginé qu'elle était un miroir sans cadre, reflétant le Christ. Il lui dit que quand une âme est en état de péché mortel, le miroir est obscurci et ainsi ne peut le refléter, quoiqu'en fait Il soit présent. (L'essai de Froude, 'St. Teresa')

° II Cor. III. 18. Cf. Platon, Le Banquet, 211, 212.

+ Cette affirmation est sujette à certaines réserves, qui sont notées plus loin.



(a) Au stade le plus bas, où il cesse d'y avoir une perspective ou une projection, l'existence cesse. Une unité qui refuse complètement de se soucier d'autrui s'annihile elle-même. +

(b) Les unités inanimées primitives (par exemple, les électrons et les protons) ne reproduisent pas leur espèce – au moins pas dans le sens biologique – néanmoins je suppose qu'elles se maintiennent les unes les autres par projection et reflet mutuels. ° Ce niveau voit la préservation active d'un statu quo, qui est, cependant, pauvre en attributs. La vision est déficiente autant en qualité qu'en perspective.

(c) Les unités de vie primitives qui reproduisent leur espèce (en règle générale à des intervalles relativement brefs) par simple division. C'est un nouvel ordre de projection-réflexion superposé à (b)

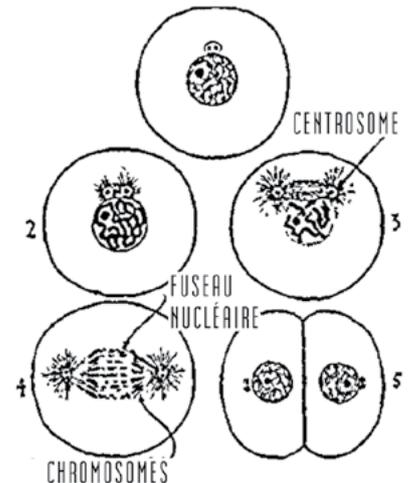
(À ce stade, le processus de projection-réflexion devient visible à une tierce partie. Si je peux décrire la mitose et la division cellulaire dans le langage de cette investigation, ce qui arrive est que la cellule, en tant que représentée par ses organes, les centrosomes, se divise ou s'écarte d'elle-même, devenant une paire d'unités rudimentaires chacune « projetant et réfléchissant » l'autre. Le fuseau nucléaire révèle les lignes de cette activité à deux sens, comme si un diagramme familial avait été dessiné là pour notre propre bénéfice. Au fur et à mesure que la distance mutuelle des centrosomes s'accroît, chacun confère la qualité d'être cellulaire à l'autre, sous la forme d'un ensemble complet de chromosomes ; et maintenant il y a deux cellules complètes là où une seule existait. L'activité projective ayant disparu, les deux ensembles de chromosomes disparaissent : ils n'ont duré qu'aussi longtemps qu'ils étaient projetés à partir d'un centre extérieur, et eux-mêmes projetés à leur tour. Comme toutes les choses, ils ne sont absolument rien en eux-mêmes. Autrement dit, la cellule, obéissant à la loi universelle, ne devient elle-même qu'en s'occupant d'une autre qui lui ressemble. Dans l'état de repos, quand la projection-réflexion s'arrête, les cellules souffrent d'une dégénérescence à proportion.

Parmi les virus, la méthode de reproduction est différente, mais l'activité projective est encore bien marquée – au moins dans certains cas. Ainsi Barnard s'est aperçu que le virus associé à la pneumonie des bovins se compose normalement d'une sphère, sur la surface de laquelle de petites protubérances apparaissent. Celles-ci s'étendent – ou se projettent – à partir du corps principal à l'extrémité de fils fins, et elles grandissent jusqu'à atteindre la taille maximale. Là encore, semble-t-il, l'intervalle qui joint et cependant divise, est de la plus grande importance.

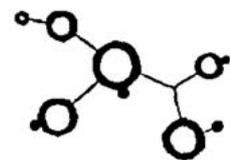
(d) Les individus multicellulaires reproduisent leur espèce d'une façon plus lente et plus complexe, et, pour la plupart, sexuellement. La descendance est une production conjointe, et non le travail d'un parent unique. Et là où elle est élevée par un ou deux parents, ou par un groupe plus vaste, l'activité projective originelle est prolongée et renforcée, avec des résultats notables. Généralement parlant, plus la créature est élevée dans l'échelle de la vie, plus longue est sa période de formation, et plus élaborée est l'activité projective dirigée vers la fabrication d'un adulte. Mais il est nécessaire qu'il y ait une projection d'un certain degré. La mort (cette grande démonstratrice de la loi du « quelque part ailleurs ») est le destin inéluctable de tous ceux qui échouent à changer de centre

+ Stout est un des psychologues qui maintiennent que ce qui est donné dans l'expérience sensorielle est, depuis le début, référé à une source dans ou au-delà du corps ; et cette référence est de nature projective. (*Manual of Psychology*, 2ème Ed., p. 371.) Lloyd Morgan et d'autres soutiennent l'opinion contraire, qu'au début du développement mental de l'individu, il n'y a pas de référence faite à quelque chose au-delà. (*Emergent Evolution*, p. 101 ; voir aussi *Mind at the Crossways*, pp. 92, 93 : Lloyd Morgan voit à des niveaux au-dessous de la perception une référence externe, mais à rien en particulier.

° Hoyle, Bondi, et Goldon, dans l'hypothèse de la création continue, ont suggéré que le matériau d'arrière-plan de l'univers se régénère de lui-même, et qu'une nouvelle matière dans son état le plus élémentaire est toujours en train d'émerger.



Cinq stades de la division d'une cellule animale typique (adapté de *Evolution Theory* par Weismann.)



Un virus en train de se reproduire. (d'après Barnard)

De nombreux protozoaires (des animaux unicellulaires) se multiplient à une telle vitesse que, s'ils ne subissaient pas une destruction globale, la progéniture d'un organisme unique excéderait en quelques semaines la taille de la Terre. Les poissons, en moyenne, produisent des centaines de milliers d'œufs par an, les amphibiens des centaines, les reptiles des dizaines ou moins, et les mammifères, dans l'ensemble, encore moins. Ce qui veut dire que, dans la projection, la quantité fait place à la qualité.

et à se déposséder de toutes leurs possessions pour d'autres. * La seule manière d'être quelque chose, et de continuer à être quelque chose, c'est de se projeter sur des autres égaux à la tâche – c'est-à-dire, de reproduire sa propre espèce. Le cycle de vie de la naissance, de la paternité, et de la mort, n'est pas une particularité accidentelle des organismes vivants, mais un mode du processus universel de projection-réflexion, et une indication poignante sur la nature la plus intime de la réalité.

(e) Des unités encore plus élevées – celles qui sont à certains égards « conscientes d'elles-mêmes » – non seulement maintiennent et reproduisent leur propre espèce par une activité projective-réflexive, mais contaminent aussi d'autres unités voisines de leurs propres qualités, et en général recréent leur environnement. Une projection multiple dirigée vers un seul objet est particulièrement efficace. La manière de l'homme primitif de projeter sa propre vie sur son environnement est de l'animisme ; celle de l'homme civilisé est la science et la technologie. Dans les deux cas, l'homme saisit ce qu'il est en le découvrant dans le monde extérieur – la différence principale étant que, dans la première, il concentre la vie dans l'objet, tandis que, dans la seconde, il la concentre en lui-même, le sujet. En réalité, elle n'appartient ni à l'un ni à l'autre des pôles, mais au processus bidirectionnel qui les unit.

(f) À ce stade, il y a un grand accroissement dans la conscience de soi mutuellement induite. Les individus de degré élevé s'intéressent, non seulement à eux-mêmes tels qu'ils apparaissent dans le spectateur et pour le spectateur, non seulement au spectateur tel qu'il apparaît en et pour eux-mêmes, mais encore (bien plus et au-dessus de ceux-ci) au spectateur tel qu'il est pour lui-même. L'immanence mutuelle est un fait de plus en plus réalisé.

(g) L'Individu le plus élevé, en tant que complètement conscient de lui-même, est toute création. + Il projette tout ce qui est – c'est-à-dire Lui-même – et prend tout le temps pour le faire. « Car toutes les choses n'existent que vues par Toi, ne sont connues que par Toi. » dit un poète contemporain. × Même ici (de nombreuses personnes le croient), la loi du quelque part ailleurs tient, et le processus bipolaire trouve son exemple suprême dans la Sainte Trinité. Loin qu'il y ait une suspension quelconque du principe au niveau le plus élevé, c'est là que le principe prend naissance et reçoit son expression finale parfaite. Même Dieu doit se trouver Lui-même dans son Autre, et doit mourir pour vivre.

Notez quatre points : (1) Plus l'unité est exaltée plus elle projette activement, et plus ses descendants s'exaltent en perspective et qualité. (La loi d'égalité attire l'attention sur ce fait.) (2) Le tempo de la projection – ou plutôt la vitesse à laquelle de nouvelles unités sont produites – tend à décroître au fur et à mesure que nous nous élevons dans l'échelle. (3) Tous les degrés de projection-réflexion coexistent et jouent leur rôle dans la hiérarchie de projection et de réflexion. Le bon sens, par exemple, qui prend les projections de son propre niveau pour entièrement valables, et nie la validité de celles des autres niveaux, n'est vrai que pour sa fonction, et ainsi pour la totalité que cette fonction-là sert.

* Cf. Platon, Le Banquet, p. 208. Le but d'une vie humaine individuelle prolongée indéfiniment sur la terre (voir par exemple le livre de Metchnikov The Nature of Man et The Prolongation of Human Life, et celui de Shaw Back to Methuselah) est, comme Aldous Huxley entend de le montrer dans After Many a Summer, mal orienté et en définitive autodestructeur. Supprimer la mort serait non pas prolonger la vie, mais la détruire, si l'on voit que la mort est la condition de la vie, et un autre aspect de la vie.

Le résultat normal de la séparation de l'individu du maillage projectif-réceptif est la dégénérescence. Il est notoire de voir combien les gens (et en particulier les vieilles personnes) sont prompts à se négliger dès qu'ils deviennent solitaires. De manière très semblable, quand des cellules spécialisées sont séparées du corps d'un animal et gardées en vie au laboratoire, elles reviennent vite à une forme de vie primitive semblable à celle d'une amibe. Inversement, le tissu d'une partie d'un embryon, s'il est transplanté assez tôt dans une autre partie, prendra vraisemblablement les caractères de son nouvel environnement.

+ "Dieu", dit Browning, "est le poète parfait." 'Paracelsus', II.

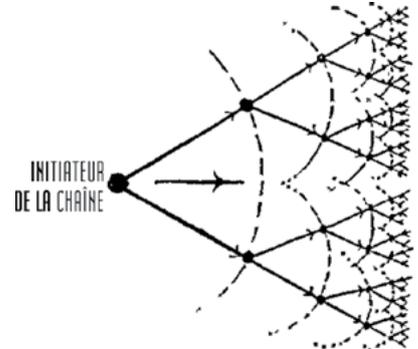
× T S. Eliot, Murder in the Cathedral. « Le mystique peut s'approcher de ce niveau, comme quand il dit : il n'y a plus de monde indépendant de la connaissance. On ne l'a jamais réellement observé en tant que monde vraiment extérieur. Il n'a pas d'être indépendant. C'est un monde identique à celui qui le connaît. C'est une vision de son âme. La vie du monde est sa vie. Il est dans la mesure où il le crée. Quoi qu'il soit, en tant qu'entité connaissante, c'est son monde. » Royce, The World and the Individual, i. p. 160. Autrement dit, quand un homme, en se transcendant lui-même, réalise le Moi total de tout, alors l'idéalisme subjectif devient vrai. Alors, et alors seulement, le monde est son idée. Il est aussi précisément l'opposé : ce qui est uniquement à soi n'est rien.

(Un aspect de la projection-réflexion, et d'une grande importance contemporaine, est connu sous le nom de réaction en chaîne + – un processus qui apparaît dans des domaines aussi variés que la fission nucléaire, les explosions, les réactions de polymérisation, les épidémies et la rumeur. « L'initiateur de la chaîne » (qui peut être un neutron bombardé, un catalyseur, un porteur de maladie ou un organisme infecté, une personne malveillante) induit en, ou projette sur, deux ou plusieurs individus, une certaine condition ; chacun de ces individus contaminés, au lieu de simplement réfléchir la condition en retour vers l'initiateur (qui peut lui-même être immunisé contre), la réfléchit vers d'autres. De cette manière, un très grand nombre d'entités sont très rapidement affectées, avec des résultats explosifs. Le principe est appliqué à la fabrication des bombes atomiques (ou les neutrons éjectés d'un noyau d'uranium 235 en désintégration brisent d'autres noyaux d'uranium 235), dans les moteurs à combustion, dans les appareils de chauffage au gaz et dans de nombreux types d'industrie chimique. Les épidémies sont peut-être le phénomène en chaîne le plus familier, mais l'hystérie de masse, la panique, la peur et la haine mutuelle et montante entre les nations, et entre les groupes de nations, fonctionnent selon le même principe. × Heureusement, la bienveillance, la bonne volonté et l'amour fonctionnent de la même manière. Chacun de nous est l'initiateur d'une chaîne d'effets dont l'envergure est incalculable, et dont les conséquences pour le bien et le mal pourraient nous étonner si elles pouvaient être dégagées pour que nous puissions les voir.)

9. L'INÉGALITÉ DU SUJET ET DE L'OBJET

B. La projection et la réflexion sont – jusqu'à un certain point – uniquement du bon sens. Mais la loi d'égalité est une question très différente. Il est vrai, bien sûr, que le « sauvage » se lit lui-même dans tout ce qui l'entoure. Et c'est précisément pour cette raison-là – précisément parce qu'il met en pratique la doctrine d'égalité – qu'il est un « sauvage » ! Tandis que l'extension de l'attitude scientifique, et de la science elle-même, met en pratique la doctrine de l'inégalité. Lentement et douloureusement, l'homme en vient à la conclusion que la plupart des objets qui l'entourent ne sont pas du tout comme lui-même. * Son voisin voit les choses d'un autre point de vue, inévitablement : combien il est difficile de lui permettre de lui donner le droit de le faire, même si le fait de son existence est fermement établi. Une autre famille, une autre tribu, une autre classe ont différentes coutumes : il est très difficile de ne pas les trouver choquants, répugnants ou simplement idiots. Les animaux ne pensent pas les pensées de l'homme, ne vivent dans son monde, ni n'agissent d'après ses motifs : très souvent, l'investigateur formé (sans rien dire de celui qui aime les animaux) projette sa propre humanité sur son matériel subhumain. En fait, nous sommes loin d'avoir éliminé l'anthropomorphisme et des bévues comme l'erreur d'Hans le Malin se fauflent toujours. ° Le sauvage en nous est encore très vivant. Avec une partie de nous-mêmes, nous savons que la nature est indifférente à ce que nous sommes, et (dans ses aspects les plus vastes) inanimée : pourtant nous maudissons encore le temps, mettons notre foi dans un talisman ou un autre, et, spécialement dans les moments de grand danger, nous

+ Voir l'article « Chains » d'Alan Robertson dans *Science News*, No. 3, (1947) dans lequel est décrite la similarité de la réaction en chaîne et du branchement en physique et en chimie.



× Ce serait une tâche instructive et peut-être utile d'étudier la corrélation des effets en chaîne à différents niveaux. Des questions de ce genre se poseraient : existe-t-il un certain processus « vertical » reliant une épidémie de peur parmi les nations à une « épidémie » parmi les noyaux d'uranium 235 menant à l'explosion des bombes atomiques ? Ou plutôt, comme il est assez clair qu'il y a un processus de ce genre, la question devient : est-ce que des événements liés, à des niveaux intermédiaires, sont des chaînes de ce genre ? Et est-ce que l'antagonisme mutuel des hommes individuels est un de ces liens nécessaires ? D'après Jacques IV. 1, « de toute façon, les querelles entre les hommes proviennent des querelles entre leurs membres corporels ».

* Il n'est pas non plus suffisant que l'humanité, notre civilisation, ait fait cette découverte : chacun de nous doit s'en apercevoir par lui-même. Le jeune enfant, qui dote différents objets inanimés de conscience, récapitule l'histoire de son espèce. De même, la distinction entre les animaux et les hommes est pour lui très vague, tout comme elle l'est pour les peuples primitifs. Descendre du kangourou est une chose parfaitement naturelle aux yeux d'un aborigène australien. De nombreuses coutumes persistent à nous rappeler nos anciennes croyances, comme par exemple la cérémonie hollandaise consistant à annoncer la mort d'un fermier à son bétail et à ses abeilles.

° Voir, pour un bon compte rendu à propos de telles erreurs, David Katz, *Animals and Men*, pp. 1 et suivantes.

personnifions toutes sortes d'objets inanimés. Le fait est que l'homme n'a commencé que dernièrement, et seulement dans certaines parties du monde, à apprendre que son environnement n'est pas un reflet de lui-même. Et il n'est pas garanti qu'il ne perdra pas, sous l'influence d'une montée de la superstition et de la barbarie, cette connaissance difficilement obtenue.

P. Tout ceci est très vrai. La science purge son objet d'abord de son esprit tutélaire, ensuite de sa vie, et finalement de la matérialité elle-même. La science est la découverte de l'infrahumain. Elle est oubli de l'homme. Elle est la théorie et la pratique de l'inégalité. La religion, d'un autre côté, est la découverte du suprahumain. + À nouveau, c'est un oubli de l'homme, et la théorie et la pratique de l'inégalité – mais cette fois-ci, c'est l'homme qui n'arrive pas à atteindre son objet, au lieu du contraire. En quoi le progrès des idées religieuses consiste-t-il principalement, si ce n'est dans le discernement d'un esprit (d'une personnalité ou d'un système de valeurs) dont la qualité est placée bien plus haut que la norme humaine ? L'évolution de l'idée de Dieu est une histoire qui commence avec la nature bien trop humaine d'un Charabiapurna, qui continue par degrés pour arriver à un Jahveh jaloux, coléreux, et rempli de compassion, plus puissant que l'homme et encore très semblable à l'homme et qui finit avec la Super-Essence du Pseudo-Denys × et l'ineffable déité indifférenciée d'Eckhart ; avec elle, part le dernier lambeau de parité entre l'humain et le divin. « Car mes pensées ne sont pas vos pensées et mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur. Car comme les Cieux sont plus hauts que la terre, mes voies sont plus hautes que vos voies, et mes pensées plus élevées que vos pensées. » • Chose à laquelle le scientifique pourrait répondre : aussi profondes que les abîmes sous-jacents aux pensées et aux voies humaines, sont les pensées et les manières de l'électron. Et le philosophe pourrait ajouter : plus haut est le ciel du suprahumain, plus bas est l'abysse de l'infrahumain. La découverte de ce qui est bien plus grand que l'homme, et la découverte de ce qui est bien moindre, sont réellement les deux faces d'une même pièce. Les deux mouvements de la religion et de la science qui transcendent l'homme sont une paire symétrique qui ne peut pas être séparée. Ils sont conjoints comme les deux extrémités d'un ressort sont conjoints : plus on les écarte, plus elles sont attirées avec force l'une vers l'autre.

10. L'ÉGALITÉ DU SUJET ET DE L'OBJET – LE SUPRAHUMAIN

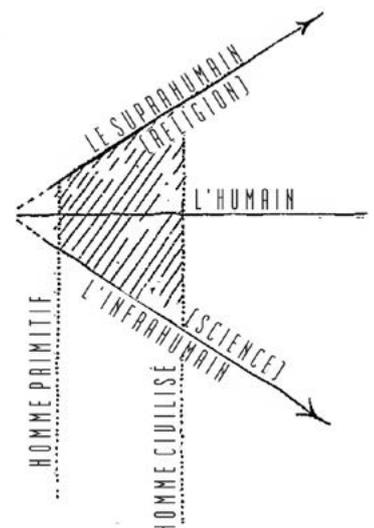
B. Alors la soi-disant loi d'égalité est finalement réfutée.

P. Pas du tout. Permettez-moi de continuer l'histoire. La civilisation est un ensemble de variations sur le thème que l'homme n'est pas la mesure de toutes choses. Dans la mesure où il échoue à saisir la disparité entre lui et les hauteurs et les profondeurs de l'être, dans la mesure où il assimile par confort la réalité à ce qu'il est, et qu'il n'est jamais étonné ni terrifié ni intrigué devant son côté étranger, dans la mesure où il refuse de s'abaisser lui-même devant l'Inconcevable, en abandonnant ses mesquines prétentions, c'est dans cette mesure-là qu'il échoue à être un homme véritable. Ce n'est pas une fois pour toutes, mais continuellement qu'il doit connaître sa place : il occupe une demeure à mi-chemin entre

+ « Les dieux primitifs sont comme l'homme et près de lui. Mais pourtant, ils sont aussi dissemblables et aussi éloignés de lui qu'il a pu les imaginer. Les différences entre les esprits et les hommes, le gouffre constant entre le naturel et le surnaturel – gouffre qui est franchi dans la mort – les exagérations et les superlatifs, toutes ces choses sont des parties aussi importantes de la conception que le sont les ressemblances et les simplicités des relations. Quand un homme peut penser au-delà du soleil, et au-delà du ciel, – c'est là que va Dieu et il est probablement le premier. » W. E. Hooking, *The Meaning of God in Human Experience*, p. 327. Selon les paroles selon de Saint Augustin, "Si comprehendis, non est Deus." (Si vous le comprenez, ce n'est pas Dieu.)

× Voir, par exemple, *The Divine Names*, XIII, où la Déité est décrite comme étant au-delà de la bonté, au-delà de la perfection et même au-delà de l'être.

• Is. LV. 8-9.



le totalement irréel et le totalement réel. Quand il oublie ses limitations humaines, il s'oublie lui-même et se déçoit pitoyablement. Rien de ce que je dois dire dans ce livre ne doit permettre d'obscurcir ces faits. Il est toujours dangereux, et aussi ridicule, de les oublier.

Mais il y a quelque chose de bizarre et d'autocontradictoire, tout de même, à propos des déclarations que je viens juste de faire. Le fossé s'élargit entre, d'un côté, l'idée que l'homme a de l'homme et celle qu'il a de Dieu et entre son idée de l'homme et celle qu'il a de la matière de l'autre. Cependant l'homme est conscient de ce double fossé. Comment cela est-il possible à moins qu'il ne franchisse ce fossé ? « Maintenant mon œil te voit », dit Job à Celui qui l'a fait, « et c'est pourquoi je m'abhorre moi-même... » + Mais si l'homme, en se comparant lui-même de manière si défavorable avec Dieu, n'est pas simplement en train d'émettre des bruits sans signification, alors (cela signifie qu') il connaît Dieu au moins assez bien pour faire la comparaison ; et connaître Dieu c'est refléter Sa nature, contenir quelque chose de Lui, avoir une capacité semblable à celle de Dieu. En fait, seul Dieu est capable de se connaître Lui-même ; et dans la mesure où je Le connais, je suis un agent de Sa propre connaissance de lui-même. « L'esprit humain a une connaissance adéquate de l'essence éternelle et infinie de Dieu », dit Spinoza. * S'il en est ainsi, l'esprit n'est plus humain, mais élevé au statut de son objet. L'homme, en tant que simple homme, ne peut connaître ce qui transcende l'homme. Mais il a une connaissance de ce genre, et ainsi il est plus qu'un homme. Il est essentiel que je n'oublie jamais les limitations humaines, mais plus j'insiste de manière véhémement sur ce qu'elles sont plus je les nie, car je dois avoir toujours davantage à l'esprit ce contre quoi je m'évalue moi-même et que je me trouve désirer. D'un autre côté, plus j'insiste de manière véhémement sur la transcendance de ma condition simplement humaine plus j'affirme cette condition-là : la norme doit être là pour être transcendée, et la transcender continuellement c'est continuellement mettre l'accent dessus. °

B. Tout cela est très bien en théorie, mais quels sont les faits bruts ? L'homme est un mammifère qui a entrepris de se pavaner sur ses pattes arrière. Jailli dernièrement d'une horde d'animaux semblables à des singes, il reste en esprit et dans son corps une bête. À des égards importants, il est inférieur à ses ancêtres animaux. *Simia quam similis, turpissima bestia, nobis !* (Quelle n'est pas la ressemblance du singe, cet animal si laid, avec nous !) – telle était l'opinion d'Ennius, un des premiers poètes romains, et l'histoire qui s'est passée depuis ne fait que le confirmer. Ce singe promu a, il est vrai, rendu sa présence sensible tout autour de la Terre, mais c'est souvent une présence funeste. De plus, la Terre est une des planètes les plus petites d'une étoile très ordinaire, qui est elle-même une sur des milliers de millions d'étoiles appartenant à notre galaxie locale, qui est elle-même une sur des millions de galaxies. • Qu'un tel animal (si récemment, si timidement, si rarement rationnel) se soit perdu jusqu'au point de s'annihiler dans un tel univers, doit déclarer, non seulement qu'il connaît, mais aussi en un certain sens, qu'il est identique avec la Réalité derrière le tout – cela est tout à fait ridicule. En fait c'est de la folie.

Kierkegaard, et ses disciples contemporains, ont certainement le droit de promulguer « l'abîme béant de la qualité », qui sépare l'homme du divin. Même la théologie extrême et désespérément partielle de Barth (qui ne laisse même pas à l'homme le pouvoir de répondre à la miséricorde de Dieu, sans parler d'une quelconque compétence spirituelle ou morale réelle) insiste sur une vérité essentielle – la transcendance de Dieu, et le danger qui guette la doctrine de l'immanence. C'est quand l'altérité complète de Dieu est étendue jusqu'à exclure tout le reste, que les conséquences en sont dommageables, à la fois pour la religion et pour la pensée. Sur ce sujet, voir Aldous Huxley, Ends and Means, p. 240.

+ Job XLII. 5-6.

× « L'amour intellectuel et mental porté à Dieu est l'amour même de Dieu par lequel l'homme s'aime lui-même, c'est-à-dire l'amour intellectuel et mental porté à Dieu fait partie de l'amour infini avec lequel Dieu s'aime lui-même. » Spinoza, Éthique, V. 36.

* *Op. cit.*, II. 47.

° Sur le mouvement parallèle des pensées grecque et hébraïque qui partent d'une déité anthropomorphe pour arriver à un Dieu trop exalté pour être compris et même approché par l'homme, voyez Edward Caird Evolution of Theology in the Greek Philosophers, ii, pp. 178 et suivantes.

• Comme Gerald Heard nous l'a rappelé (Code of Christ, p. 124), le contrôle exercé par l'homme sur le monde a, en effet, diminué avec le progrès de la science. Notre connaissance de la nature devance largement notre contrôle sur elle : le sauvage a un pouvoir considérable sur son petit monde, tandis que nous n'en avons aucun sur notre monde d'étoiles et de nébuleuses.

P. Cependant l'homme continue à entendre cette déclaration faite siècle après siècle dans chaque partie du monde, en remarquant assez rarement que c'est la plus hardie, la plus révolutionnaire – et la plus absurde – des prétentions. C'est une sorte de folie, et celui qui pense qu'il est sain et sobre n'a simplement pas saisi l'idée. Pour connaître cela, un homme doit être hors de lui-même – au meilleur de lui-même et dans sa plénitude.

B. Je préfère ne pas être hors de moi-même. Et, après tout, est-ce que la tradition religieuse n'est pas ici du côté du bon sens – le côté de la santé et de l'humilité raisonnable ? Les avertissements contre l'orgueil spirituel continuent à être toujours nécessaires. ø

P. La doctrine que l'homme est capable d'atteindre le niveau de ce qui est le plus haut, le meilleur, et le plus réel dans l'univers est le cœur commun de toutes les grandes religions. Nous faisons « partie de la nature divine » + et nous sommes « faits à la ressemblance de Dieu ». × « Brahman est l'Atman » * – la plus haute réalité cosmique est l'âme la plus intérieure de l'homme. « L'homme qui connaît les actes du Ciel et qui connaît les actes des hommes, cet homme-là est parfait. Connaître les actes du Ciel, c'est être le Ciel et vivant. Identifie-toi toi-même complètement avec l'éternité infinie. » † L'Orient et l'Occident sont ici d'accord. « L'identité entre le sujet et l'objet a été réalisée en Inde avant que Platon ne naisse. Cette identité du sujet et de l'objet n'est pas une vague hypothèse, mais l'implication nécessaire de toute pensée, sentiment et volonté cohérents. Le mysticisme religieux et la piété profonde témoignent de la vérité de cette grande parole « Cela tu les », « Tat Tvam Asi ! » ø Les hommes de différentes époques, races et traditions témoignent, avec une remarquable cohérence, de la vérité des paroles hardies de Saint Bernard de Clairvaux : Il y a, dit-il, un point de ravissement où l'esprit humain « s'oublie lui-même... et passe totalement en Dieu... Faire l'expérience de cet état, c'est être déifié. » * Même l'islam, qui a commencé en insistant partialement sur l'altérité transcendante de Dieu, a vite produit le soufisme, avec son insistance compensatoire sur l'immanence divine. °

Nous sommes comme ce que nous aimons, et « ce que nous sommes, cela seulement nous pouvons le voir ». • Nous pouvons prendre pour objet tout ce qui se trouve, depuis le plus élevé jusqu'au plus bas, et ainsi nous élever et tomber nous-mêmes dans l'échelle de l'être. (La règle, j'essaierai de le montrer, est que la symétrie est préservée, et que notre ascension au-dessus de l'homme rencontre notre descente au-dessous de lui. L'accent est mis sur l'ascension dans la religion et sur la descente dans la science, mais à la fois la religion et la science impliquent une ascension et une descente simultanées. Alors qu'il est impossible d'exagérer la grandeur et la petitesse de l'homme, il est facile de les déconnecter, c'est une fatalité, et de mettre l'accent sur l'une en négligeant l'autre.)

11. L'ÉGALITÉ DU SUJET ET DE L'OBJET – L'INFRAHUMAIN

Le scientifique est l'égal des choses qu'il étudie. Par exemple, la connaissance de la nature atomique ne peut être obtenue qu'au niveau

ø « Car je dis... à chaque homme qui est parmi vous, de ne pas penser à lui-même comme étant plus élevé qu'il devrait le penser ; mais d'y penser avec sobriété. » Rom., XII. 3.

+ II Pet., I. 4.

× James, III. 9.

* Taittiriya Upanishad, I. 5.

† ChuangTzu Book, VI, VII.

ø S. Radhakrishnan, The Philosophy of the Upanisads, pp. 45, 46.

* De Diligendo Deo, X.

° Le contraste entre le Allah (le despote oriental à une échelle agrandie) du Coran (voir par exemple LVII) et le Allah du mystique soufi Jalaluddin Rumi, est total : il est certain qu'il excède de loin le contraste entre le Mohammédisme et le Christianisme en tant que totalités. Les paroles de Jalaluddin : « Le Bien-aimé est tout dans tout ; l'amoureux simplement Le voile » pourraient être celles de Mechtilde de Magdebourg et de nombreux autres mystiques chrétiens.

• Emerson, 'Nature' (1836).

de l'atome, tout comme la connaissance de la nature divine ne peut être obtenue qu'au niveau du divin.

Pour le bon sens, ces déclarations sont absurdes. Mais considérez, pendant un moment, ce qui est connu du physicien sous le nom de principe d'indétermination. + Un de ses problèmes les plus difficiles porte sur la manière d'explorer son matériau sans le perturber sérieusement. Il obtient sa preuve à propos de la structure de l'atome quand l'atome soit émet soit absorbe de l'énergie, et ainsi cesse d'être ce qu'il était ; l'atome en désintégration a quelque chose à lui dire, mais l'atome au repos garde ses secrets. De manière similaire, le cytologiste doit isoler, tuer et teindre la cellule pour étudier ses chromosomes. Dans ce cas encore, de nombreuses fonctions et structures animales ne peuvent être observées qu'en mutilant ou en tuant l'organisme. Même dans notre société humaine, le principe tient bon et l'observation sociale elle-même affecte le matériau observé. Nombre de scientifiques éminents ont attiré l'attention sur ces faits. Ainsi Niels Bohr lie le principe d'indétermination en physique à ce que Joseph Needham appelle le « principe thanatologique » en biologie. × Ce dernier affirme (ce que Needham conteste) que « de la substance vivante nous ne connaissons littéralement rien. Nous étudions seulement le comportement de l'organisme vivant. Dès que nous étudions la substance organique, c'est nécessairement un matériau mort et inerte que nous observons. » ° Or, ceci revient à dire que le scientifique est bien trop grand, bien trop maladroit, et en même temps trop humain pour ce travail. Il devrait être un Protée, infiniment transformable et infiniment élastique, capable de s'insinuer dans le tissu vivant, dans la molécule géante de protéine, dans les anneaux électroniques de l'atome, sans causer le moindre trouble. Un détective efficace n'impose pas sa présence ; il s'immerge dans son environnement ; et par-dessus tout il n'interfère pas avec la preuve. Dans la mesure où le scientifique n'atteint pas ce modèle, il observe les produits de sa propre inaptitude plutôt que le matériau lui-même.

Cependant il est évident que le scientifique a bien une connaissance authentique et très détaillée du monde infrahumain. En fait, on pourrait plausiblement discuter du fait qu'il (le scientifique) est plus chez lui, s'y connaît mieux, et est plus sûrement au contrôle au niveau inférieur qu'il ne l'est au niveau humain. * Des foules de molécules artificielles et même d'atomes artificiels, et la structure entière de la physique, de la chimie et de la biochimie moderne, en portent témoignage. Quand on considère les immenses difficultés que cela implique, pourrait-il y avoir une réalisation plus impressionnante ?

Il ne peut y avoir qu'une seule explication. C'est celle-ci : le scientifique est justement ce Protée tel que je l'ai décrit. • Il est réellement un détective qui sait comment se camoufler et laisser les preuves parler d'elles-mêmes. Il est automatiquement l'égal de ce qu'il observe. Il est toute chose pour toutes les choses. Dans l'atome (comme j'en discuterai plus en détail dans le chapitre suivant), il est l'électron observant le proton, et *vice versa*. Dans le tissu vivant, il adopte la vision d'une cellule effectuée par une cellule. Toujours il se met lui-même à la place, non de l'objet qu'il est en train d'observer, mais d'un de ses compagnons et égaux. Et tout ceci, bien sûr, sans pour un moment cesser d'être un scientifique

+ Voir, par exemple, Eddington, The Nature of the Physical World, pp. 220 et suivantes. Ce dernier dépeint un scientifique essayant de découvrir la position d'un électron. L'électron doit envoyer de la lumière à l'œil du scientifique avant de pouvoir être vu, mais cela dérange l'électron d'un degré d'incertitude (sur sa position). « Il y a une incohérence fondamentale à concevoir la structure microscopique du monde physique sous observation continue parce que cette surveillance endommagerait la totalité de la machine. » Eddington ajoute que de tels faits en appellent à une nouvelle épistémologie. Cela fait partie de mon entreprise de suggérer les lignes d'une telle épistémologie.

× Voir la contribution de Joseph Needham à The Philosophy of A. N. Whitehead (Ed. Schilpp), p. 248, et à Order and Life, I.

° J. Johnstone, The Mechanism of Life. (cité par Needham, Order and Life, p. 29.)

Des centaines d'isotopes radioactifs différents sont maintenant à notre disposition par extraction des piles atomiques, et l'utilisation de certains d'entre eux en tant que traceurs permet aux biologistes d'explorer avec une précision sans précédent le fonctionnement normal des créatures vivantes, sans les troubler. Les corpuscules rouges du sang, par exemple, sont caractérisés au moyen de traceurs, et on suit ainsi directement leur histoire au fur et à mesure qu'ils circulent au travers du corps.

* En réalité, comme je le montrerai au chapitre XII, les membres très inférieurs et très supérieurs de la hiérarchie sont indissolublement liés. Et cette ambiguïté essentielle se voit même dans les mathématiques, qui sont autant le langage des aspects les plus vastes et les plus généraux de l'univers que celui des plus petits et des plus réduits : elles sont à la fois infrahumaines et suprahumaines.

• « Dans la mesure où nous pensons en tant qu'êtres humains stricts, nous échouons à comprendre ce qui est au-dessous de nous et également ce qui est au-dessus. » Aldous Huxley, After Many a Summer, p. 157

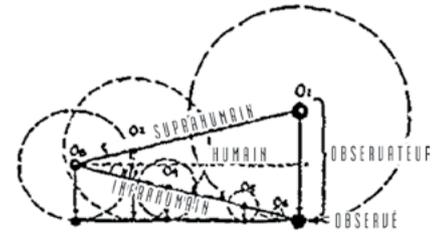
pleinement humain. La physique, dit Eddington, « préfère en pratique la vision du microbe à celle de l'homme ». + Et (comme je le crois) elle le fait avec justesse et sans pouvoir y échapper. D'après Bertrand Russell, la physique est mathématique et abstraite parce que nous connaissons très peu de choses à propos du monde. × Je préférerais dire qu'elle est ainsi parce que les atomes, les électrons et les protons connaissent très peu de choses à propos du monde, et en tant que physiciens, nous sommes dans la même position, au même niveau, partageant la même nature et la même ignorance.

C'est la prérogative de l'homme de fonctionner consciemment à chaque niveau de la réalité – il ne serait pas homme s'il n'était qu'humain. Autrement dit, l'homme est un observateur en voyage, capable de modifier l'intervalle entre lui-même et son objet. Considérez la position du scientifique. Il est là où son objet arrive au statut qu'il lui accorde. Et son objet est là où, lui, le scientifique, arrive au même statut. L'ordonnement régional des choses est tel que seule une cellule peut observer une cellule, et seule une molécule peut observer une molécule. Les atomes sont des cas d'extrême myopie. C'est parce qu'ils ont une si pauvre vision d'eux-mêmes – de la réalité telle que révélée dans un autre – qu'ils sont des atomes. La seule raison pour laquelle je suis un homme et que j'apprécie l'humanité chez les autres, c'est que, quand je cesse de faire cela, je cesse d'être humain. Si l'une des cellules de mon cerveau enregistrait une certaine connaissance humaine me concernant, cette cellule deviendrait immédiatement elle-même humaine : en fait elle deviendrait l'homme que je suis. Il est certain que ceci arrive tout le temps – mes atomes, mes molécules et mes cellules sont sans cesse en train de devenir moi, l'homme, et je suis constamment en train de les devenir. Et il n'y a rien d'occulte à propos de cette métamorphose perpétuelle : tout ce que j'ai à faire c'est de réestimer mon environnement. En réduisant mon objet, je suis de la même façon réduit jusqu'à arriver au point où, en le donnant pour n'étant rien, je suis moi-même une énigme. Voilà donc les conditions de ma connaissance et jusqu'à ce que je les réalise, ma connaissance est défectueuse. •

Que le sujet descende avec son objet est un principe admis – par implication – de tous côtés. Il est possible (et en fait il est commun) de trop en savoir à propos d'une chose, de mener le cerveau à un endroit où le cerveau n'a pas de place. « Leur raison n'est pas la raison pour laquelle... » Prendre trop en compte, c'est s'élever au-dessus du niveau en question et ainsi échouer à fonctionner là. Ainsi, il est vraisemblable qu'un politicien réellement loyal, à l'esprit ouvert et impartial, ne réussira que difficilement dans cette fonction. Un avocat qui donne à l'adversaire ce qui lui est dû est un mauvais avocat, bien que l'homme puisse être bon. ⊗ Une mère qui aime pareillement tous ses enfants peut difficilement être considérée comme une bonne mère. Un physicien qui prend en considération le fait que certains de ses électrons forment un cerveau humain, a cessé d'être physicien : il s'est éloigné de son propre niveau et s'est perdu. Les électrons et l'homme sont incompatibles. Ainsi sont nécessaires une sorte de stupidité, un refus borné de voir l'autre côté de la question, une capacité à ignorer (sinon à nier) l'existence des autres niveaux de la réalité, une acceptation volontaire des limites. Et la raison

+ 'The Domain of Physical Science', dans *Science, Religion, and Reality*; voir p. 195 et suivantes.

× *Outline of Philosophy*, p.163.



Leibniz affirmait que nous pouvons découvrir quelque chose de la nature des monades inférieures par introspection ; parce que l'inférieur est contenu dans le supérieur, toutes les conditions infrahumaines tombent dans la perspective de l'expérience humaine. Comme pour le suprahumain, Leibniz croyait dans l'existence d'une hiérarchie d'intelligences entre l'homme et Dieu, dans laquelle les hommes sont peut-être transformés après la mort. Voyez Erdmann, *History of Philosophy* (1892), ii, pp. 181 et suivantes.

• Comme H. Wildon Carr l'a montré : « L'objet n'est vraiment connu que quand les conditions de la connaissance entrent dans les parties intimes du concept de l'objet connu et les deviennent... Il n'y a pas de purs objets d'un côté et des sujets indifférents de l'autre. » *Contemporary British Philosophy*, 1^{re} série (Ed. Muirhead), p.111. Voyez aussi p. 143 ce que dit le vicomte Haldane sur le même thème.

⊗ Le Dr. Johnson (cela sera rappelé) a eu une dispute avec Boswell sur ce sujet.

« On ne peut donner aucune description, dit l'évêque Whichcote, de la *Méchanceté*, selon la Raison ; car la Raison est contre. » (*Aphorisms*, 140). À l'autre extrême, le mystique s'aperçoit qu'il est impossible de donner une relation de sa vision. En bref, pour connaître le niveau, visitez-le.

en est que, pour rendre justice aux choses étroites (qui indubitablement existent et dont l'importance théorique et pratique est des plus grandes), il est nécessaire d'avoir l'esprit étroit. James Hinton dit avec finesse que le mal que nous voyons dans le monde est la « projection de notre propre insensibilité ». * De la même manière, tout ce que nous découvrons d'infrahumain dans l'univers est une projection de notre propre infrahumanité. Un homme parfait ne peut jamais être scientifique.

Pour entrer dans le royaume de l'infrahumain, le scientifique doit s'y conformer. Il doit adopter un nouveau système de référence, une nouvelle échelle de grandeur, un nouveau point de vue – le point de vue de ses nouveaux collègues. La situation est admirablement décrite par Malebranche • : – une mite (c'est-à-dire toute créature que je peux à peine voir à l'œil nu) est mon minimum de visibilité et, d'après celui-ci, elle ne peut avoir de membres pour moi. Mais quand je regarde la mite au travers d'un microscope, je vois qu'elle a des membres tout comme j'en ai, et que, dans le monde de la mite et, à partir de là, du point de vue de la mite que je partage maintenant, ses membres ne sont pas plus petits que les miens. Le pied de la mite est du même ordre de grandeur que celui de l'homme. Ainsi, en bref, est la façon qu'a Malebranche de montrer que la grandeur n'est pas une propriété intrinsèque aux existences réelles.

Tout arrive comme si le microscopiste devenait une mite. Par exemple, en décrivant son expérience au niveau de la mite, il reporte que la mite marche rapidement sur la longue distance qui sépare A de B. Or cette estimation de la vitesse et la distance appartient au monde de la mite dans lequel le microscopiste vit temporairement la vie d'une mite, et cela est profondément différent de l'estimation humaine. Néanmoins, sa capacité à émettre un jugement verbal à propos de la vitesse de déplacement de la mite est une capacité humaine. Ainsi, nous voyons que le microscopiste fonctionne à deux niveaux, en les maintenant ensemble au moyen d'un processus « vertical ». Et ceci est typique de l'exploration que fait l'homme des autres niveaux : le niveau humain continue à fonctionner en tant que base de toutes ses excursions.

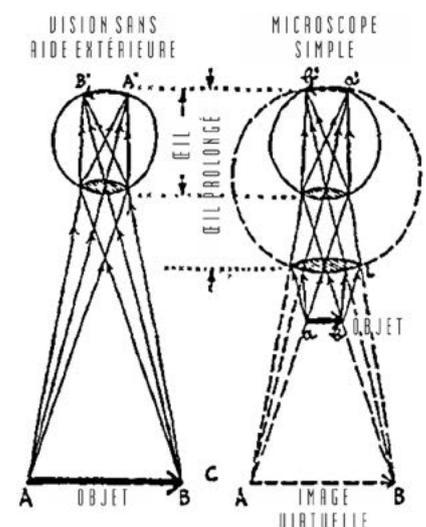
Le bon sens soulève l'objection que (si la doctrine des régions tient bon) le microscope, pour introduire l'observateur dans le monde miniature de la mite, devrait lui permettre d'approcher l'objet. Au lieu de cela, il fait la chose opposée, et écarte l'œil, d'une distance de plusieurs centimètres, de la région où la mite est une mite.

Cette objection est facilement contrée. Je peux me mettre moi-même au lieu où la mite est une mite (c'est-à-dire à une fraction de centimètre de son centre) mais je ne peux pas, avec ma vision dépourvue d'aide, saisir adéquatement ce qui est là : ce que je vois est brouillé et manque de détails. En conséquence, pour voir clairement ce qui est dans cette région, j'utilise un microscope. « Les microscopes », comme le dit Berkeley, « rendent la vue plus pénétrante, et représentent les objets comme ils apparaîtraient à l'œil, dans le cas où il serait naturellement doté de l'acuité la plus précise... » ⊗ Et ceci, ils le font en devenant temporairement des parties ou des organes de l'homme qui les utilise. Le microscope, quand il est en usage, est aussi véritablement moi que mon œil et mon cerveau sont moi. On m'a doté d'un globe oculaire augmenté, avec des lentilles de

* Man and his Dwelling-place. Cf.

Emerson: « La raison pour laquelle le monde manque d'unité, et git brisé et en tas, c'est parce que l'homme est en désunion avec lui-même. » 'Nature' (1836).

• Recherche de la Vérité, I. 6. Berkeley utilise un argument similaire (y compris l'illustration de la mite) dans le premier dialogue de Hylas and Philonous. Voir aussi H. Wildon Carr, A Theory of Monads, pp. 46, 47.



L'image b'-a' formée dans l'œil par le petit objet a-b correspond à l'image qui serait formée par l'objet A-B, de plusieurs fois la taille de a-b, placé à la limite ordinaire (C) de la vision directe. Autrement dit, pour l'homme qui augmente son œil par la lentille (L), le monde infrahumain de a-b s'ouvre de sorte qu'il y a en lui autant de place que dans le monde humain de A-B. Comme H. Wildon Carr le dit, « la norme de grandeur dans toutes les perspectives est constante. » A Theory of Monads, p. 50. Voir aussi son Changing Backgrounds in Religion and Ethics, p. 117, où il montre que, dans nos voyages d'un système de référence à un autre, le système dans lequel nous sommes est toujours chez nous.

⊗ *Op. cit.*, Premier Dialogue.

plus. J'ai fait naître pour l'occasion un œil capable de saisir ce qui est ici, à seulement une fraction de centimètre du centre des régions de la mite

Autrement dit, le microscope m'élargit, et me grandit jusqu'au lieu où la mite est uniquement une mite. Mais il est certain (dit le bon sens) qu'au lieu de m'étendre ou de grandir, c'est me rétrécir que je devrais faire pour aller à la rencontre de mon objet. Au lieu d'être un Lilliputien à Lilliput, il semble que je sois un Gulliver.

Il n'y a pas là encore de difficultés sérieuses. Car ni pour l'un ni pour l'autre des participants (la mite et son observateur) le microscope n'existe en tant que tel, et son utilisateur humain n'existe pas non plus comme tel. Il y a uniquement, d'un côté, un observateur infrahumain enregistrant une mite, et, de l'autre, une créature qui (si elle peut retourner son regard à l'observateur) enregistre aussi une mite – à savoir ce que nous appellerions son propre reflet dans la lentille de l'instrument. Ce qui veut dire que, dans l'événement quelque peu invraisemblable où la mite s'intéresserait à son observateur, elle ferait de lui un autre elle-même.

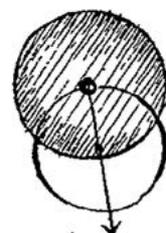
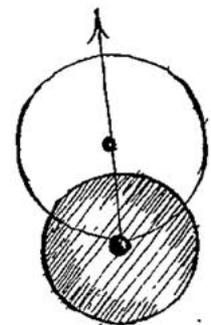
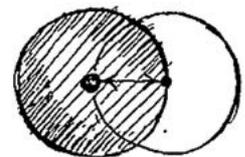
Pour le bon sens, de tels arguments ne sont intrinsèquement pas convaincants. Laissez-moi alors citer un cas concret : il ne peut y avoir aucun doute sur le fait que le microscopiste est réduit à la mesure de son objet et qu'il lui est fourni les organes appropriés. La technique de la dissection cellulaire a atteint un degré étonnant de précision. Ainsi M. de Fonbrune, de l'institut Pasteur de Garches, près de Paris, en utilisant des scalpels microscopiques et divers instruments, est capable d'extraire après incision le noyau d'une cellule et de le transplanter dans une autre. Ce fait est rendu possible par son ingénieux micromanipulateur pneumatique, qui est un système d'embrayages permettant de réduire des mouvements à la taille de l'homme à des mouvements à la taille d'une cellule. Quel est cet appareil sinon une échelle par laquelle le scientifique descend au niveau de son objet ? La « main » réelle de M. de Fonbrune, telle qu'elle opère sur la cellule, n'est pas la main macroscopique qui déplace la manette du micromanipulateur dans le royaume humain, mais la main microscopique qui est affairée dans le royaume cellulaire. Pour lui, le monde de la cellule est chez nous.

12. CONCLUSION

En matière de récapitulation et de conclusion, on peut distinguer les étapes ou moments suivants. Ils n'ont pas besoin d'apparaître historiquement dans l'ordre que je donne.

(1) Le regard primitif : l'objet en tant qu'égal de l'homme.

Le sujet et l'objet, au moyen de la projection et de la réflexion, se donnent l'un à l'autre un statut semblable. Ainsi l'homme primitif est entouré d'objets qui sont affectés de ses propres qualités de vie et d'esprit. Virtuellement, il vit parmi des égaux. La science et la religion sont comme encore indifférenciées.



(2a) La religion transcendantale : l'objet en tant que supérieur à l'homme.

Une avancée dans la croyance religieuse est la réalisation, par l'homme, au moyen de la projection et de la réflexion, de ce qui lui est supérieur. « L'homme peut le regarder au loin. Regardez, Dieu est grand, et nous ne le connaissons pas. » + Une déité tribale et essentiellement humaine, capable de jalousie, de rage, de haine et de frustration, devient, au cours de lentes étapes, « l'Essence Superessentielle, un Esprit au-delà de la portée de l'esprit et une parole au-delà de l'expression, éludant le discours, l'intuition, le nom, et l'être sous toutes formes. » ×

+ Job XXXVI, 25-6.

× Pseudo-Dionysius, The Divine Names, I. 1.

(2b) Science : l'objet en tant qu'inférieur à l'homme.

La religion et la science se différencient. L'avancée de la science est de retirer progressivement au monde des caractéristiques humaines qui avaient été projetées sur lui. Le monde est dégradé : ainsi les étoiles ne sont plus vivantes, encore moins intelligentes. Couleurs, sons et odeurs, et pour finir la matérialité elle-même, sont niées à la nature. Il est difficile de dire ce qui reste, et si c'est même quelque chose.

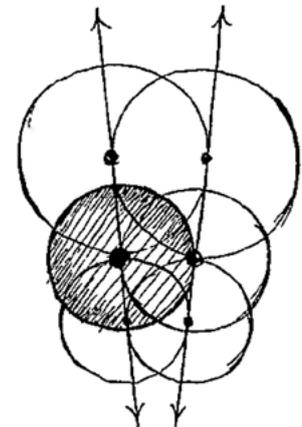
(3a) Philosophie : l'objet en tant qu'inférieur et supérieur à l'homme, et cependant son égal.

La religion et la science, originellement unes, sont de plus en plus condamnées à travailler séparément. La tâche de la philosophie n'est pas de nier ou de franchir ce fossé, mais de démontrer pourquoi il est nécessaire, et ainsi de poser un pont. Cette tâche, la philosophie doit l'accomplir en montrant que la science et la religion sont des aspects opposés (cependant symétriques et complémentaires) d'une seule expansion, et qu'à toutes deux doit être amené le principe d'égalité du sujet et de l'objet. Ainsi, la philosophie peut montrer comment les stades précédents sont des visions valables mais partielles de l'image complète – image de l'homme polymorphe, qui est chez lui à tous les niveaux de l'être.

(3b) Religion transcendantale immanente : l'objet en tant qu'homme lui-même, cependant totalement autre.

L'univers entier de la projection du Soi qui est identique au moi de l'homme. En dernier ressort, l'objet de l'homme n'est autre que son propre reflet comme dans un miroir. ° Mais la condition pour qu'il puisse y avoir un reflet est qu'il doit le prendre comme donné, extérieur à lui-même, en tant que fait objectif.

Une saisie simplement intellectuelle de ces vérités n'est pas suffisante. La théorie doit être retravaillée encore et vécue pour devenir réelle. L'ascension et la descente qui sont liées doivent être réellement accomplies. Dans cette phase, plus complète, la religion comprend et intègre les stades précédents. Le divin et l'humain sont « des moments ou des membres d'un tout organique, en lequel les deux existent, à la fois dans leur distinction et dans leur unité. » • et dans ce tout doit être compris l'infrahumain. La réalisation pratique des trois comme une unité est la vie religieuse complète.



° Cf. les quatre stades de l'évolution de la conscience chez l'enfant, tels que distingués par Piaget (The Child's Conception of the World) :

1. le réalisme absolu, les instruments de la pensée ne sont pas distingués de l'objet ;
2. le réalisme immédiat, bien que distingués, ils restent dans l'objet ;
3. le réalisme médiat, ils sont dans le corps et dans l'air environnant ;
4. le subjectivisme, ils sont en soi-même. Je suggère qu'il devrait y avoir un cinquième stade : ils sont socialisés.

• John Caird, Philosophy of Religion, p. 229.

Appendice au Chapitre III

LE SOI COMME RIEN EN LUI-MÊME

Le bon sens éprouve de nombreux doutes à propos de la discussion précédente mais, à la base de tout se trouve le doute de savoir si je suis, en moi-même, vraiment rien. † Il semble impossible de croire que rien de totalement original, que rien d'exclusivement mien, que rien d'actif et indépendant des actions des autres, ne s'attache à moi ici. Qu'en est-il de mes sentiments, de mes intentions, de mes désirs, de mes émotions, de mes activités psychiques de toutes sortes, de mes habitudes et de mon caractère ? Duquel de ces actes mentaux (pour utiliser les termes d'Alexander) est-ce que je jouis, en tant que distinct des objets que je contemple ? φ Ces actes ne sont pas rien. À quel lieu alors, appartiennent-ils (le bon sens veut le savoir) sinon à moi, au dedans, le sujet ?

Pour répondre, laissez-moi poser une autre question : que reste-t-il après avoir enlevé (a) tout ce qu'un homme est à l'intérieur de lui-même et pour les autres, et (b) tout ce qu'ils sont à l'intérieur de lui-même et pour lui ? Je le dis, absolument rien. Aucun homme ne peut qualifier son âme de propriété personnelle. Ses objectifs sont ses objets dans la vie – ils sont au moins aussi objectifs que subjectifs. Son amour, sa haine et son désir s'attachent à quelque chose – au plus vague des objets, peut-être, mais encore à quelque chose d'externe. « Toute chose ou qualité ressentie » dit William James, « est ressentie dans l'espace extérieur... La toute première sensation qu'un enfant ressent est pour lui l'univers extérieur. » + Il est vrai qu'il arrive à distinguer les degrés d'extériorité ou une plus ou moins grande distance, et certains objets approchent du centre alors que d'autres s'en éloignent ; mais rien n'arrive là-bas, et cesse d'être régional. Le docteur J.B. Watson a tout à fait raison de dire que l'image ou le sentiment « qui s'éveille au centre » est un mythe : il y a toujours un train d'événements entrants ou sortants, connectant le centre avec un objet qui est régional, ou rien. Et Bertrand Russell a de bonnes raisons de proposer que la connaissance soit nécessairement prise comme quelque chose que nous voyons d'autres présenter, plutôt que comme une chose que nous observons en nous-mêmes : c'est un mode de réaction, plutôt qu'un état d'esprit. × En d'autres termes, la connaissance est une manière de considérer le processus par lequel mon objet vient à être son propre ici en moi, et par lequel j'arrive à être mon propre là-bas en lui. Et, après tout, ce n'est pas comme s'il y avait certains objets qui éveillent et demandent des activités subjectives (soi-disant) et d'autres qui échouent à le faire. Chaque objet survient pleinement revêtu d'un sens émotionnel ° activé vers une certaine fin, vivant et doté d'une variété de significations ; autrement, ce n'est pas un objet. En fait (comme Josiah Royce l'a enseigné) l'objet est le système total des significations et des intentions de ce genre revenant vers tous ses observateurs en eux. La réalité est une expérience en laquelle il est impossible de faire divorcer le sentiment de la chose ressentie, la pensée de la chose pensée et l'intention de la chose dont on a l'intention. *

† Il y a de nombreuses raisons de croire que notre souci moderne d'un ego inviolable et séparé est anormal – au moins par son intensité. Certains langages primitifs n'ont pas de mots pour « je » ; et les premiers Sémites disaient « Ici tuer » pour « je tue ». Quand un Maori dit « Je l'ai fait », il veut dire « Ma tribu l'a fait ». Voir *Society and Nature*, par Hans Kelsen, p. 11.

φ Notez que les positivistes logiques ne font pas cette distinction. « Nous n'acceptons pas l'analyse réaliste de nos sensations en termes de sujet, acte et objet. Car ni l'existence de la substance qui est supposée accomplir le soi-disant acte de sentir ni l'existence de l'acte lui-même, en tant qu'entité distincte des contenus sensoriels vers lesquels elle est supposée se diriger, ne sont le moins du monde capables d'être vérifiées. » Il est sans signification de parler de « d'un ego substantif et de ses actes mystérieux ». A. J. Ayer, *Language, Truth and Logic*, p. 122.

+ *Textbook of Psychology*, pp. 15, 16. Je pense qu'il est vrai de dire du jeune enfant comme de l'homme primitif « prépsychologique », que non pas lui, mais ce qu'il voit, fait peur, est joyeux, a de l'espoir, etc. De même quand nous rêvons, nous ne nous attribuons aucun crédit pour les images que nous voyons. Par conséquent, « j'ai rêvé » en allemand se dit *es träumte mir* – ce qui signifie « cela s'est rêvé à moi ».

× *Outline of Philosophy*, pp. 20 et suivantes. Cf. l'opinion d'Aristote (*De Anima*, III. 4. 429) que l'intellect séparé de son objet est une simple potentialité sans existence réelle.

° Whitehead (*Adventures of Ideas*, XIV.7) attire l'attention sur le vice répandu d'abstraire les données des sens de leur énorme signification émotionnelle.

* Cf. Bradley, *Appearance and Reality*, p. 146.

Bien sûr, on a le sentiment qu'un homme possède tout ce que le bon sens revendique pour lui, et il y a encore davantage dans cette affaire. ø Mais aucune particule de cette immense propriété n'est elle-même seule, ni même son moi : sa nature est d'éviter d'être saisie. Elle est ce qu'il est pour les autres (ou pour lui-même en tant qu'il vit dans d'autres), et ce que les autres sont pour lui (ou pour eux-mêmes en tant que vivant en lui). Elle ne peut jamais être ce qu'il est pour lui-même en lui-même. Et bien sûr (comme Meinong et d'autres l'ont remarqué) de nombreuses attitudes et activités différentes peuvent accompagner un seul et même objet (je peux l'imaginer ou le percevoir, l'affirmer ou le nier, l'aimer ou le haïr) + ; et ces activités peuvent être diversement groupées et classées, et peut-être toutes subsumées dans une activité unique, l'attention. Mais le point sur lequel j'insiste est que de telles activités sont, strictement parlant, ni moi ni à moi. Au lieu de cela, elles sont des modes de la résidence de mes objets en moi. Ce qui distingue la perception de l'imagination peut être réduit, suggère McDougall, à une différence entre des objets dans les deux cas. × Et Bosanquet souligne que dans la résolution d'un problème, je ne fais rien : diverses pensées surviennent en moi – des pensées que je ne peux ni faire surgir ni bannir. Elles viennent à moi, ou elles échouent à le faire. La solution se présente d'elle-même : je ne les pense pas. « Car c'est Dieu qui travaille en vous à vouloir et à faire son bon plaisir », dit Saint Paul. ° La pensée n'est pas le contrôle, par le sujet, du processus mental, mais celui de l'objet ; et plus ma pensée est adéquate, plus je me sens contraint par l'objet. * Ce qui veut dire que dans la pensée, la nécessité jaillit du monde réel tel qu'il se révèle lui-même dans le penseur. « Tout le monde assume que nous avons une connaissance introspective directe de notre activité de pensée en tant que telle, avec notre conscience, comme quelque chose d'intérieur et en contraste avec les objets extérieurs qu'elle connaît » ; mais cela est loin d'être certain (persiste à dire William James). † Un acte de volonté est toujours caractérisé par son objet, • et il en est de même pour n'importe quelle autre sorte d'acte mental. Inversement, un objet est toujours caractérisé par les actes mentaux qui sont inséparables de sa manifestation à un sujet.

Je ne peux pas croire que la manière par laquelle un objet m'apparaît ici (ou apparaît en moi) me soit particulière ou accidentelle. Au contraire, je la prends pour son moi normal. Autrement dit, j'accepte comme véritable échantillon cette tranche de réalité que j'appelle mon expérience, et, avec Whitehead, « je rejette la distinction entre la nature en tant qu'elle est réellement et les expériences qu'on en fait et qui sont purement psychologiques. » + Ce qui doit être évité est que l'on divise intolérablement l'existence entre une réalité plus ou moins inconnaissable et une apparence beaucoup trop connaissable φ, et de manière également intolérable entre des apparences entre des données (ou *sensa*, ce qui est immédiatement connu dans la sensation) et les activités psychiques qui les manipulent. Il n'y a pas de doute qu'il est utile, et en fait nécessaire, de faire de telles abstractions à partir de l'expérience concrète comme nos intérêts le demandent, et il n'y a pas de doute que ces abstractions (que ce soient des facultés préherbartiennes, ou la conscience, ou les dispositions de Mc Dougall, ou les actes mentaux de « relation de l'esprit à l'objet » des philosophes réalistes) ont une sorte de validité.

ø À l'objection comment peut-on aimer quelqu'un qui n'est rien en lui-même ?, la Brihadaranyaka Upanishad (II. 4) donne la réponse : c'est l'universel, le Brahman, en lui-même qui se rend aimable. En tout cas, notre amour est amour de lui-en-nous, non de lui-en-lui-même.

+ Meinong (à la suite de Twardowski) distinguait dans l'esprit (1) des actes, (2) des contenus, (3) des objets et il exploitait cette analyse avec une grande subtilité. Voir J. N. Findlay, Meinong's Theory of Objects.

× Psychology, p. 80. Cf. C. H. Richardson, Spiritual Pluralism, p. 137, sur la réductibilité de divers types d'activité subjective à l'attention, et de leurs différences à des différences dans les objets auxquels on prête attention.

° Phil. II. 13. Cf. I Cor. XII. 6.

* Les opinions de Bosanquet sur ce sujet sont très bien résumées dans le Idealism, p. 170 de Hoernlé.

† Textbook of Psychology, p. 467.

• Voir Windelband, An Introduction to Philosophy, p. 70. Cf. H. H. Price, Perception, p. 5:

« Y a-t-il plusieurs sortes de connaissances, par exemple la perception sensorielle, la conscience de soi et la contemplation d'images mentales ? Il m'est impossible de voir qu'il y en ait. La différence semble être totalement du côté des données. »

+ The Principle of Relativity, pp. 61, 62.

φ C'est Kant que nous devons remercier pour cette fatale division. Il n'y a pas nécessité de nier cependant son enseignement sur les pouvoirs de l'esprit créateur et donateur de formes – aussi longtemps qu'il est clair qu'ils caractérisent les objets tels qu'ils parviennent à eux-mêmes en nous, et non nous-mêmes séparés de ce processus. Comme Hegel y insistait, la raison est objective dans les choses, non subjective en nous ; incarnée dans les phénomènes de l'expérience, non imposée par l'esprit en expérience sur un matériel brut ou la chose-en-soi. Le développement des objets et de leurs lois en moi ressemble plus à la croissance de mon corps qu'au travail de mes mains. Quant aux vérités *a priori* de la logique et des mathématiques, je suis préparé à accepter l'opinion des positivistes logiques que de telles vérités ne sont pas vraiment *a priori*, mais sont analytiques ou tautologiques : dans la mesure où elles sont connues pour vraies en dehors de l'expérience empirique, elles manquent de contenu factuel. Voir A. J. Ayer, Language, Truth and Logic, pp. 86-87.

Mais il est essentiel encore et encore de revenir au fait que l'objet concret et réel a et est toutes les activités qu'il évoque, tous les déguisements qu'il adopte, tout l'être-dans-les-autres qu'il acquiert. Permettez à une seule manifestation de l'objet d'être incohérente ou fautive, permettez à une seule perspective de cet objet d'être fondamentalement déformée, subjective et non objective, une simple apparence, et tout est perdu. Car (comme la science le démontre amplement) toute vue en perspective de l'objet doit alors suivre le même chemin, dans sa traversée vers le pôle sujet et laissant, à la fin, un pôle objet dépourvu de toutes qualités quelles qu'elles soient. Et dans tous les cas, la valeur théorique des facultés, dispositions ou actes mentaux, etc., est plutôt limitée : l'ennui n'est pas que ces choses soient difficiles à discerner, mais qu'il soit fatalement facile de le faire. Leur nombre se multiplie de manière embarrassante. Ainsi, il n'y a rien pour empêcher et tout pour encourager l'invention d'une disposition spéciale ou d'un acte, non seulement pour chacune des variétés innombrables de « la relation de l'esprit à ses objets », mais aussi pour chacune des innombrables variétés d'objets. +

Les philosophes réalistes parlent parfois de mon « sentiment personnel » concernant l'objet. La perception (à ce que l'on dit) est bipolaire : à un pôle il y a mon attitude d'attention, immergée dans mon sentiment personnel, tandis qu'à l'autre pôle il y a l'objet, et la perception est le rassemblement de ces deux choses dans l'unité d'un processus. Parfois le pôle sujet (comme quand je regarde un jeu passionnant) est très peu en évidence, mais toujours il y a quelque chose ici – par exemple une intention, des sensations survenant de mon front et de mes yeux, etc., – qui sont en contraste avec le contenu du pôle objet. En bref, le moi, le sujet, est toujours quelque chose, et jamais une feuille blanche ni un simple réceptacle. *

Je conviens de beaucoup de ces choses, et j'ai déjà insisté sur le caractère bipolaire de toute expérience. Un centre est toujours dans l'objet là-bas, tandis que l'autre est dans le sujet ici. Mais j'insiste aussi sur le fait que le pôle sujet est toujours vacant. × Car quand il cesse d'être vacant (et ceci arrive tout le temps) j'ai déjà glissé vers l'autre pôle, en en faisant mon centre, et une vacance à son tour. Par exemple, quand je reconnais les plissements de mon front ou les tensions de mon cou comme tels et comme miens (au lieu de les considérer comme un caractère déroutant de mon objet) je me mets moi-même là-bas où mon front peut être vu et où mon cou existe en tant que cou. Le pôle sujet et le pôle objet changent de place de telle manière que le précédent est toujours sans contenu. En bref, tout homme, tout sujet faisant une expérience, est un Tantale, dont la revendication à propos d'un objet est suffisante pour le supprimer de sa saisie.

Mais bien que fugitif, l'objet de mon expérience est valable : la conscience que j'en ai appartient à son essence. Les philosophes ont critiqué Locke, Berkeley et Hume pour avoir utilisé le mot idée de manière ambiguë lui donnant le sens (a) d'une expérience de l'esprit et (b), de ce à quoi l'expérience se réfère. Ce double usage d'un mot unique est une incitation à poser des questions à ce que l'on dit : l'idéaliste (prenant avantage de l'inadéquation du langage) examine « la sensation du bleu existe » comme si cela signifiait la même chose que « le bleu

+ Ainsi McDougall (et cela peut sembler incroyable), non content de sa longue liste d'instincts humains, postule une disposition par la vertu de laquelle je pense à un cheval, une autre par laquelle je pense à un mammifère, une autre par laquelle je pense à un invertébré, et ainsi *ad infinitum*. Psychology, pp. 80 et suivantes ; An Introduction to Social Psychology, III.

* Voir, par exemple, R. W. Sellars, The Essentials of Philosophy, pour un exposé très clair de cette sorte de théorie-perception, qui a beaucoup de choses en commun avec la phénoménologie de Husserl.

× Si la philosophie moderne repose sur une pierre de fondation, c'est le *Cogito ergo sum* de Descartes – qui aurait dû être *Cogito ergo non sum* ! L'homme est un roseau pensant, nous dit Pascal ; et c'est (j'ajoute) parce que, semblable à un roseau, il est creux en son centre. Son langage y fait de nombreuses allusions : quand il pense, il est occupé à quelque chose, il réfléchit ; se laissant aller, il entretient l'objet. Dans sa capacité humaine, il est capable pour l'humain. Il est capable de nombreuses choses, parce que, littéralement et factuellement, il trouve de la place pour elles.

Bertrand Russell écrit : « Nous pensons à une idée comme étant essentiellement une chose dans l'esprit de quelqu'un, et ainsi quand on nous dit qu'un arbre se compose entièrement d'idées, il est naturel de supposer que, si c'est ainsi, l'arbre doit être entièrement dans les esprits. Mais la notion d'être « dans » l'esprit est ambiguë. Nous parlons d'avoir une personne à l'esprit, et ne voulons pas dire que cette personne est dans nos esprits, mais qu'une pensée de cette personne est dans nos esprits... » Et ainsi, quand Berkeley dit que l'arbre doit être dans nos esprits si nous pouvons le connaître, tout ce qu'il a réellement le droit de dire c'est qu'une pensée de l'arbre doit être dans nos esprits. The Problems of Philosophy, pp. 62, 63. Voir aussi G. E. Moore, Philosophical Studies, et C. D. Broad, The Mind and Its Place in Nature. Mon commentaire sur l'argument de Russell est que, quand nous disons que nous avons une personne « dans » l'esprit, nous voulons dire ce que nous disons. Dans quel autre endroit devrait-elle être ?

existe ». En réalité, il devrait y avoir deux mots pour bleu – un pour l'expérience et un autre pour l'objet de cette expérience. Ma propre opinion est que (une fois de plus) notre langage est dans le vrai et que la qualité bleue qui existerait en dehors de l'expérience du bleu est aussi chimérique que le sourire qui existerait séparément du chat souriant du Cheshire. Si la qualité bleue est entièrement différente de l'expérience de la qualité bleue, alors elle n'en diffère que comme étant une abstraction de cette expérience. Il est certain qu'elle n'est rien qui serait au-dessus ou supérieure à ce que ses observateurs en font.

Toute expérience qualifie l'objet de l'expérience ; aucune ne qualifie le sujet. φ Ce qui veut dire que le contenu entier de l'expérience est projeté dans les régions du sujet, et que rien n'en reste au centre. Il devrait être noté, cependant, que l'objet puisse être référençable, eu égard à une de ses qualités, à une région ; et référençable, eu égard à une autre qualité, à une autre région. ° Ainsi, je ne mets pas le soleil là où je mets le halo du soleil, ni le halo du soleil là où je mets l'éclat douloureux du soleil. Néanmoins le soleil est pour moi un seul objet, dont tout est régional, et projeté. Ce qui reste et n'est pas projeté n'existe pas.

En tant que sujet d'expérience, je suis réduit à rien. Après tout, c'est uniquement du bon sens. Comment le sujet pourrait-il être objet d'expérience, et continuer à rester le sujet ? Et comment ce qui est incapable d'être expérimenté pourrait être vraiment quelque chose ?

Cette doctrine du néant du sujet (séparé de son objet) n'a pas non plus une importance qui serait simplement théorique. Pendant des milliers d'années, la philosophie religieuse de l'Inde a enseigné que la plus haute connaissance, la liberté (*moksha*), la délivrance du cycle des renaissances, implique de distinguer le Soi réel, ou atman, de tous ses contenus ou états ; l'ego doit être vidé de tout avant que sa vraie nature, et son identité avec Brahman, puisse être réalisée. + (Ou, comme je le dirais, pour devenir le réceptacle de toutes les choses, je dois leur laisser la place.) Ici au centre, la plénitude d'être et la vacuité d'être parviennent à l'identité. D'où la doctrine bouddhiste de la non-âme. Il appartient, dit Mrs Rhys Davids, « à l'essence de la pensée bouddhiste de mettre l'accent sur le fait que dans les états mentaux nous avons des phénomènes, et qu'il n'y a rien derrière les phénomènes, comme une âme, un ego ou une substance. » × Le Bouddha lui-même est censé avoir dit du monde : « Il est dépourvu... d'un moi, ou de tout ce qui aurait la nature d'un moi. Et qu'est-ce qui est ainsi vide ? Les cinq sièges des cinq sens, l'esprit, et le sentiment qui est relié à l'esprit : – toutes ces choses sont dépourvues d'un moi ou de tout ce qui y ressemblerait. » ° Et, à moins que cet enseignement soit rejeté comme n'étant que du nihilisme oriental, laissez-moi ajouter que notre propre tradition religieuse en a sa propre version. Depuis les Évangiles (« Je ne fais rien de moi-même ») •, en passant par Eckhart (Nous devons éternellement plonger « du rien dans le rien ») ‡, et Saint Jean de la Croix (« Pour que tu puisses posséder toutes les choses, cherche à ne rien posséder ») *, jusqu'à notre époque, il a été enseigné que c'est uniquement quand nous avons abandonné tout ce qui est nôtre, renoncé à toutes nos revendications et prétentions, et que nous sommes arrivés à la vacuité ultime, que nous sommes capables de vivre des vies pleines et régénérées. Le salut ne vient qu'à ceux qui, en s'abandonnant

φ Le docteur Joad (*Decadence*, pp. 108, 118 et suivantes) fait de « l'allusion à un objet » une part essentielle de sa définition de la décadence ; une caractéristique envahissante de notre époque est l'erreur de dire que l'expérience a une valeur indépendamment de son objet.

° Cf. Bergson, *Matter and Memory*, p. 59 ; cf. H. H. Price, *Perception*, p. 38 : « Chaque *Totum Datum* peut être divisé en une partie environnementale et une partie somatique, et dans chaque *Totum Datum* il y a une variation concomitante de ces deux parties. »

« L'ego qui prétend être quelque chose, soit avant, soit au-delà de son remplissage psychique concret, est une fiction grossière et un simple monstre, et inutilement admissible. » Bradley, *Appearance and Reality*, p. 89.

D'un autre côté, Lotze (*Microcosmus*, E. T., ii. p. 680) affirme que nous pouvons faire l'expérience du moi « avant et en dehors de toute relation de ce genre (au non-moi) ». Il y a un « cœur intérieur, qui ne peut pas être résolu en pensées » et « nous le comprenons toujours mal quand nous cherchons à l'analyser. » Je dirais : il est soit objet d'expérience et objectif, ou n'est pas objet d'expérience.

+ Voir Max Müller, *Indian Philosophy*, pp. 215, 363. À propos du véritable sujet qui ne peut jamais devenir un objet, voir S. Radhakrishnan, *The Philosophy of the Upanisads*, pp. 28 et suivantes ; sur la nécessité de cesser d'identifier le moi empirique et le moi réel, voyez son livre *The World's Unborn Soul*, pp. 24 et suivantes.

Cf. l'affirmation de Jung que, d'une manière ou d'une autre, nous devons découvrir « l'importante vérité que l'ego n'est pas le centre de la vie psychique ; qu'il tourne autour du soi, le centre. » *The Integration of the Personality*, p. 38.

× *Buddhism*, p. 51.

° Mrs Rhys Davids, *Op. cit.*, p. 52.

• *John*, VIII. 28. Cf. XV. 5 ; et aussi I *Cor.*, IV. 4, et II *Cor.*, VI. 10.

‡ Evans, i. p. 248.

* *Subida del Monte Carmelo*, I, 13.

eux-mêmes, mettent en pratique la théorie que je défends ici. Car c'est précisément parce qu'un homme est en lui-même rien qu'il peut devenir tout dans les autres. N'ayant rien, il n'a rien pour le limiter. Et le bon sens, dans son attente pérenne de sauver de la destruction quelque misérable bien pour l'homme, ne fait que briser les conditions de cette universelle police d'assurance, grâce à laquelle la richesse illimitée appartient à celui qui perd tout.

D'un certain stade de la vie religieuse, William James dit bien : « La passivité, non l'activité ; la détente, et non l'intensité, devraient être maintenant la règle. Abandonnez le sentiment de responsabilité, laissez tomber la volonté de saisir, abandonnez le soin de votre destinée à des puissances plus élevées, soyez authentiquement indifférents quant à savoir ce qui va advenir de tout cela, et vous verrez non seulement que vous obtenez un soulagement intérieur parfait, mais souvent aussi, de plus, le bien particulier auquel vous pensiez sincèrement que vous renonciez. C'est le salut par le désespoir de soi, la mort pour renaître vraiment, de la théologie luthérienne, le passage dans le rien à propos duquel écrit Jacob Boehme. » The Varieties of Religious Experience, p. 110.

PARTIE II

L'âme humaine a une disposition innée à se dévêtir de sa nature humaine pour se revêtir de la nature des anges et devenir un ange dans la réalité pendant un instant de temps unique – un moment qui arrive et s'en va aussi rapidement que le battement d'une paupière. De là, l'âme revient à sa nature humaine, après avoir reçu, dans le monde des anges, un message qu'elle doit porter à l'espèce humaine qui est la sienne.

Ibn Khaldūn, Muqaddamāt (cité dans l'abrégé de Somervell sur A Study of History, p. 218 de Toynbee).

Le soleil se pose et a sa parfaite polarité dans le circuit de vie établi entre lui et tous les individus vivants. Brisez ce circuit et le soleil se brise. Sans l'homme, les bêtes, les papillons, les arbres, les crapauds, le soleil vacilleraient comme une lampe épuisée. C'est l'émission de vie provenant des individus qui nourrit son feu et établit son cœur de soleil dans son équilibre puissant... Chaque existence est relative à d'autres existences. Non seulement la vie de l'homme dépend de l'homme, de la bête et de l'herbe, mais du soleil, de la lune et des étoiles.

D. H. Lawrence, Fantasia of the Unconscious, XV.

« Se réaliser soi-même » ne signifie pas simplement « être un tout », mais « être un tout infini »... L'esprit n'est pas fini, simplement parce qu'il sait qu'il est fini. « La connaissance de la limite supprime la limite. » C'est en contradiction flagrante avec l'idée que le fini doit connaître sa propre finitude... Si je dois me réaliser moi-même, cela doit être comme infini.

F. H. Bradley, Ethical Studies, pp. 74 et suivantes.

*L'homme, cette multiplicité complexe
d'air et d'eau, de plante et d'animal,
de dur diamant, de soleil infini.*

Edith Sitwell, Street Songs, 'Tears'.

Il faut se connaître soi-même... Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin. Or à quoi pense le monde ? jamais à cela, mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc. et à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme.

Pascal, Pensées, 66, 146.

L'homme est capable d'exister sur plusieurs plans différents, du plan animal au plan angélique, et précisément en cela repose le danger qu'il court ; c'est-à-dire, de tomber au plus bas... Ni les hommes ni les anges ne peuvent changer leur rang et leur place désignés. Mais l'homme peut sombrer et devenir animal ou s'élançer vers l'ange... La majorité des hommes choisit de rester dans les deux stades inférieurs mentionnés ci-dessus, et les stationnaires sont toujours hostiles aux voyageurs ou pèlerins, qu'ils surpassent en nombre.

Al Ghazzali, The Alchemy of Happiness, IV.

Le but, alors, de la hiérarchie est l'assimilation et l'union, dans la mesure où elles sont réalisables, avec Dieu.

'Dionysius the Areopagite, The Heavenly Hierarchy (Parker), p. 14.

« Si nous pouvions effectuer chez un pour cent de nos lecteurs un changement les faisant passer de la conception de l'Espace à la conception du Ciel, nous aurions commencé quelque chose.

C. S. Lewis, Out of the Silent Planet, p. 174. (ces paroles sont exprimées par un des personnages de ce roman.)

CHAPITRE IV

LA VUE PROCHE

Si... toutes les créatures ayant du sang dans leurs veines, en raison des énergies vitales des Cinq Forces en eux, commençaient sur le champ à s'attaquer les uns les autres, alors dans le corps de l'homme individuel dans lequel les cinq éléments reposent si tranquillement, il devrait se produire une attaque des uns envers les autres

Wang Ch'ung, Nun Heng, III. 5.

Pour que la tête puisse ne pas rouler sur le sol avec ses hauteurs et ses creux de toutes sortes, en n'ayant aucun moyen de surplomber les uns ou de s'extraire des autres, ils lui ont donné le corps comme un véhicule pour faciliter le voyage...Se cramponnant et se soutenant elle-même avec ses membres, elle est capable de faire son chemin dans toute région.

Platon, Timaeus, 44, 45.

Je suis fait craintivement et merveilleusement.

Ps. CXXXIX. 14.

Et Jésus lui demanda : Quel est ton nom ? Et il répondit : Légion.

Luke, VIII. 30.

Et quand tout cela est fait, pourquoi est-ce fait sinon pour un simple sac de sang et de choses pourries ?

Marcus Aurelius, Meditations, VIII. 35.

Mes bras et mes jambes estimés avec justesse, sont comparables à l'or fin, mais cela ils l'excèdent même. La topaze d'Éthiopie et l'or d'Ophir ne peuvent pas leur être comparés. Quels diamants peuvent égaler mes yeux ; quels labyrinthes mes oreilles ; quelle portes d'ivoire ou feuilles de rubis le double portail de mes lèvres et de mes dents ?

Traherne, Centuries of Meditations, I. 66.

Et quant à ces nombreuses opinions que les hommes soulèvent sur les Ongles et les Cheveux sais-tu lesquelles louer ? Quel espoir avons-nous de nous connaître nous-mêmes, quand nous ne connaissons pas les moindres des choses, qui existent pour notre usage.

Donne, 'The Second Anniversary'.

Il n'y a qu'un Temple dans l'Univers et ce temple est le corps de l'homme... Nous touchons le Ciel quand nous posons notre main sur un corps d'homme.

Novalis (cité par Carlyle dans 'The Hero as Divinity').

Et, en vérité ! bien des choses qui vous sont propres sont aussi lourdes à porter ! Et l'intérieur de l'homme ressemble beaucoup à l'huître, il est rebutant, flasque et difficile à saisir, – en sorte qu'une noble écorce avec de nobles ornements se voit obligée d'intercéder pour le reste. Mais cet art aussi doit être appris : posséder de l'écorce, une belle apparence et un sage aveuglement !

Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, 'De l'esprit de lourdeur'.

Chaque personne individuelle est une créature composée et faite d'un nombre infini de centres distincts de sensation et de volonté, dont chacun est personnel, et elle a une âme et une existence individuelle, un système reproducteur, une intelligence et une mémoire propre, avec probablement ses espoirs, ses peurs, ses périodes de manque et de satiété, et une forte conviction qu'elle est elle-même le centre de l'univers.

Samuel Butler, Life and Habit, pp. 104, 105.

1. LE CORPS INCONNU

Que suis-je ? Dans la première partie la réponse a été : je suis vision vers l'extérieur à partir d'un centre et je suis vision vers l'intérieur et vers un centre. Ici dans la deuxième partie, je développerai la seconde moitié de cette réponse. Ce que je suis, c'est ce que mon observateur fait de moi, et cela dépend de sa perspective. Le temps est venu d'étudier ces découvertes plus soigneusement, et si possible de cartographier les régions de mon espace conformément à ce dont il fait l'expérience en elles.

Commençant là où le bon sens commence, mon observateur rapporte que je suis un homme. Qu'est-ce que cela signifie ? Deux choses peuvent être vues dans un homme – ce qui le distingue des autres hommes et ce qui le fait leur ressembler. Pratiquement tout le monde (et je m'y inclus moi-même) voit l'unique en moi et ignore le général. Non l'essence, car seul l'accident compte ; avec pour résultat que je suis réduit au fantôme de moi-même, qui plane dans un monde obscur de particularités désincarnées. Comparé à ce qui est ordinairement moi, l'extraordinaire n'est rien ; cependant ce rien, ce misérable fragment d'homme, est traité comme s'il était le tout. Nous ne sommes pas assez simples pour observer le simple. Nous devons adopter le conseil de Jalaluddin Rumi : « Vends ton intelligence et achète la perplexité » – si nous devons ne remarquer rien d'autre que des banalités. +

Me voir moi-même et les autres de manière abstraite, comme étant un peu plus qu'un ensemble de caractéristiques, est bien sûr une nécessité pratique. Mais de temps en temps je ressens une nécessité plus profonde (qui, au long cours, est aussi pratique), la nécessité d'ignorer les accidents et de réaliser l'essentiel de ma nature. Je suis un homme mais je ne me demande jamais quelle sorte d'homme. Être cette chair et ce sang (et non pas une machinerie, ni un gaz ni une flamme ni un ptérodactyle), avoir ces quatre membres (au lieu d'un millier ou aucun ou des chenilles), être affublé de cette tête, de ces yeux, de ces oreilles (qui auraient aussi bien pu être autant de cadrans et d'aiguilles, ou alors des inflorescences, des feuilles, une constellation) – ce n'est pas rien ; mais ce n'est pas non plus quelque chose que je connais pour de bonnes raisons. Le corps est excessivement curieux. « Un homme frappe la lyre et dit : « La vie est réelle, la vie est sérieuse » et ensuite va dans une pièce et bourre de choses étrangères un trou dans sa tête. » × La plaisanterie est que je continue comme si j'avais paraphé les plans du modèle originel, comme si j'avais été au courant depuis le début et de ce fait n'avais pas besoin de m'ennuyer à regarder le travail fini. Des hommes ont été qualifiés d'aliénés pour moins que ça. Combien il est rare que je déconstruise la connaissance de ce que je suis, de sorte à réellement en faire l'étude. Or, et une nouvelle fois, mes « vêtements de simulateur de merveilles » glissent et j'entrevois ce que je suis. C'est une expérience mémorable. Quarante-neuf fois sur cent, il est parfaitement sans danger de regarder cette chose qu'on appelle homme. Mais dès que l'on continue à la regarder, il y a toujours ce que ce Chesterton appelait le « danger effrayant de la voir pour la première fois ». °

2. L'INTÉRIEUR INCONNU

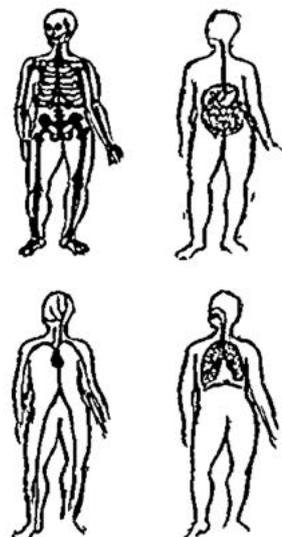
Le bon sens me rappelle que, quel que soit le degré de conscience que j'aurais pu avoir de mon corps humain en tant que totalité, cette appréciation serait encore superficielle. La science va littéralement au fond des choses, dans la croyance que ce qui est important les concernant se trouve à l'intérieur. L'anatomie et la physiologie peuvent jeter de la lumière sur ce que je suis, en me taillant en morceaux et en montrant comment les morceaux se comportent.

+ La principale difficulté est que les corps humains sont très abondants et que cela a pour résultat que « le miraculeux, par simple répétition, cesse d'être miraculeux ». Mais, comme Carlyle continue à dire, « dois-je voir le stupéfiant avec une indifférence stupide, parce que je l'ai vu deux fois, deux cent fois, ou deux millions de fois » (Sartor Resartus, III. 8.)

« Quelle chimère alors que l'homme ! Quelle nouveauté ! Quel monstre, quel chaos, quelle contradiction, quel prodige ! » Pascal, Pensées, 434.

× The Napoleon of Notting Hill, III.
3. Voyez aussi le poème de Rupert Brooke 'Thoughts on the Shape of the Human Body' (Complete Poems, London 1935, p. 51) ; et le Body and Soul de M. John Brophy. « Vu de l'extérieur », dit M. Brophy, « le corps peut être conçu comme un sac de peau rebondi et distendu par son remplissage et maintenu en une forme fantastique par la sous-structure rigide des os et l'adhésion des muscles qui s'opposent à l'attraction de la gravité ou qui la détournent et empêchent le contenu de s'écouler peu à peu hydrologiquement vers les jambes. »

° *Op. cit.*, I. 2. Le fait est que nous voyons le corps humain d'une manière très primitive, – un peu comme un animal voit les choses, peut-être. L'attitude critique et analytique que nous adoptons envers les œuvres de l'homme ne s'est pas encore étendue à lui-même. Sur ce sujet, voyez Gerald Heard, Narcissus: An Anatomy of Clothes, p.126.



Quelles sont, alors, les principales parties de mon corps ? En tant que premier stade rudimentaire, on a ces divisions commodes que sont le système squelettique, le système musculaire, le système respiratoire, le système circulatoire, le système alimentaire, le système d'excrétion, le système reproducteur et le système nerveux. Ainsi un homme complet peut être dépeint comme une sorte de société harmonieuse d'hommes spécialisés parmi lesquels l'un respire, alors que l'autre marche et qu'un troisième digère, etc. Chacun de ces systèmes peut, à son tour, être considéré comme un assemblage d'organes. Et un organe peut être encore divisé en divers types de tissus.

Or un fait étrange à propos de cette hiérarchie corporelle qui est la mienne est que je n'y crois pas. Bien sûr, je connais mes organes, et même avec un certain détail. J'ai un souci parfois de la manière dont ils fonctionnent, et je prends plus qu'un intérêt désinvolte à voir qu'on accomplit une opération sur moi pour les remettre en ordre. Tout de même, je m'aperçois qu'il est impossible de penser à moi comme étant de nombreux kilomètres de vaisseaux sanguins et des mètres d'intestins, de nombreux kilos de foie, de cerveau et de reins, de nombreux litres de sang et de nourriture à moitié digérée. Je vois qu'il est même difficile de visualiser les os dans cette main. Quand est-ce que je me rappelle les excréments que je porte même en la compagnie la plus raffinée ? Avec quelle fréquence pensé-je au squelette au moyen duquel j'accomplis chaque mouvement, ou au mouvement continu de la chose vivante logée dans ma poitrine – non le cœur en général du livre d'école mais la chose particulière qui est là juste sous ma main, non pas le squelette de la science mais mes os mêmes que quelqu'un déterrera peut-être dans cent ou même mille ans ? + Puis-je dire que les contenus de mon gilet sont à moitié aussi réels que l'est mon gilet, ou aussi réels que le tic-tac de ma montre dans sa pochette ?

Il ne s'agit pas d'un manque d'imagination ordinaire, mais de quelque chose de profondément enraciné. Comment se fait-il que je me sente responsable de mes pensées mauvaises, mais que je ne revendique absolument aucune responsabilité pour une maladie physique ? Samuel Butler × et (parmi les contemporains) C. G. Jung ° ont attiré l'attention sur cette incohérence remarquable. « Ce que le corps en tant que tout fait, je le fais », dit W. E. Hocking, et il ajoute dans une note de bas de page, que la qualification « en tant que tout » est nécessaire pour exclure ce que les organes font. * Il est aussi difficile qu'il est nécessaire d'admettre que je suis la ménagerie monstrueuse que je trouve en moi-même, et de prendre la responsabilité pour tout son fonctionnement. La vérité est qu'il n'y a rien d'homogène de la tête à l'orteil et de l'avant à l'arrière, comme dans un soldat de plomb, et que ce n'est ni flatteur ni tout à fait joli ; et donc je me cache à moi-même, pas moins qu'à mes proches, ces mondes fabuleux et incroyables qui gisent sous mon gilet – des mondes dont la configuration est plus éloignée et plus irréelle que les paysages de la lune ou les fonds les plus profonds de l'océan. Si la suppression n'est pas à l'œuvre ici, pourquoi une opération sur un humain serait-elle plus choquante qu'une opération sur un engin à vapeur, quand on en est témoin pour la première fois ? Les hommes prennent soin de vivre à cette distance qui fait d'eux des hommes. Le reste est contraint au silence

Sir Thomas Browne parle de « toutes ces rares découvertes et ces pièces curieuses que je trouve dans la Fabrique Humaine. » (*Religio Medici*, I. 36.) Il est certain que la conscience qu'il en avait était plus que professionnelle – « nous portons en nous des merveilles que nous recherchons en dehors de nous : il y a toute l'Afrique et ses prodiges en nous ; nous sommes ce morceau de nature hardi et aventureux, où celui qui l'étudie apprend avec sagesse en abrégé ce à quoi d'autres travaillent sur un morceau divisé et dans un volume infini. » (*Op. cit.*, I. 15.)

+ John Cowper Powys trouvait un « curieux réconfort » à prendre conscience de son squelette, « transporté par un esprit invisible », un peu comme les Stoïciens qui trouvaient une force morale dans la notion du corps comme cadavre mû par une âme. *Philosophy of Solitude*, pp. 199 et suivantes.

× *Erewhon*, XI.

° *Psychology and Religion*, p.12.

* *The Self: Its Body and Freedom*, p. 48.



Un diagramme anatomique ordinaire (des glandes salivaires) : le grotesque de la chose est augmenté par la juxtaposition de l'humain et de l'infrahumain.

dans un vaste jeu de faire semblant – le jeu (et nous en sommes tous des maîtres) de prétendre d'être uniquement des humains, le jeu de la peau, le jeu de la taxidermie humaine. Comme il serait utile de laisser tomber cette prétention. « Heureux celui qui peut » – je cite à nouveau Carlyle • – « regarder au travers des vêtements d'un homme... et discerner, peut-être, ici ou là un potentat redouté : un appareil digestif plus ou moins incompetent. » Heureux, peut-être, mais combien rare ! Pas même le scientifique, hors de son travail, ne prend sa science au sérieux. ∅ Sa valeur pratique est ce qui compte.

Mais la clé de la chambre des horreurs a été trouvée. Déjà des opérations majeures sont pratiquées avec des anesthésiques locaux, et un chirurgien peut supprimer lui-même son propre appendice. + Le temps pourra venir où le fait de regarder une salle d'opérations fera partie d'une éducation élémentaire, où les hommes connaîtront leurs intestins comme ils connaissent maintenant leur visage, où les peintres révéleront une beauté qui est davantage que celle confinée à la profondeur de la peau, et où même des viscères en bocaux deviendront des ornements. †

La conscience de la fonction va peut-être découler de la conscience de la forme. Généralement, je ne perçois même pas les capacités de mon corps. Je me contente d'avalier mon dîner et de l'oublier, de manipuler la matière dans l'ignorance totale de la façon dont cela peut bien se produire, et d'agir, en tant que rouage terrestre plus complexe, comme sous hypnose, sans le moindre intérêt pour un quelconque détail, sauf éventuellement pour une petite partie de l'emballage. Bien plus encore – j'attends de cet assemblage de matière qu'il maintienne la même température hiver comme été, qu'il comprenne et exécute finement mes plus vagues souhaits de déplacements, qu'il conserve la même structure et composition chimique quelle que soit la nourriture que je lui apporte, qu'il s'autorépare et se réajuste quelle que soit ma façon de l'utiliser et de le malmenier, qu'il persiste dans sa forme sans se transformer en quelque chose de très différent en dépit des variations de son environnement. Je compte sur mon corps pour tout ceci et, bien plus encore, et je ne suis surpris que lorsqu'il est légèrement en dessous de mes attentes. Alors que le miracle c'est justement qu'il puisse commencer à fonctionner !

Cette inconscience de soi n'est pas accidentelle, ce n'est pas une blague occasionnelle du mental. Elle est fondée. Jamais un contenant n'a autant trahi son contenu. Mon monde intérieur est plus sauvage et primitif que le monde des monstres mésozoïques, alors que je sens bien que quelque chose a été accompli depuis lors. Pour ma défense, la défense de mon humanité, je suis obligé de nier tout ce qui en moi est plus profond que la peau. Et c'est ainsi qu'en tant qu'être seulement humain, je suis une chose creuse, une mince coquille, une station parcourue par un flux d'import-export qui continue vers des régions lointaines. Cependant, si un tel modèle de moi-même me semble dévitalisé, irréel, mensonger, et si j'en désire un autre vraiment solide, alors je dois admettre mon infrahumanité. Cela consiste à remplacer la vue horizontale par une vue verticale ×, par laquelle je suis ce que je parais être dans chacune des régions. Ce n'est peut-être pas si difficile que cela à comprendre intellectuellement. Mais le réaliser est une autre paire de manches.

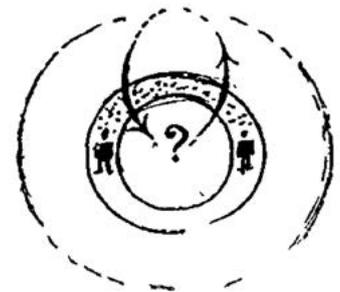
• [Sartor Resartus](#), I. 10.

∅ John MacMurray dit avec justesse « qu'en dépit de notre vantardise, nous ne croyons pas réellement à la science sauf dans la mesure où elle pourvoit aux besoins de nos désirs non scientifiques. On qualifie cela habituellement d'amour intéressé. » [Freedom in the Modern World](#), pp. 40, 41.

+ Voyez l'essai de Dr. L. J. Witts, 'The Banishment of Pain', dans [Reshaping Man's Heritage](#), pp. 68, 69.

† On ne peut que s'attendre bien sûr à l'inconscience que j'ai de mes organes : je ne jouis pas de mon œsophage mais de mon dîner, non d'un cortex mais d'une perception, non de mes poumons mais de l'air frais, non des glandes de Bowman mais du parfum du mimosa. Pour moi ici, tout cet appareillage corporel est réellement mythique, une impossibilité. Je suis désincarné en tant que moi-même, et incarné en tant que d'autres.

Combien peu d'entre nous notent que « cette masse de chair que nous regardons, est entrée en nous par la bouche : cette forme que nous regardons a été sur nos tranchoirs ; en bref, nous avons dévoré nos moi. » ([Religio Medici](#), I. 37.) Et combien peu s'aperçoivent que, comme Walter de la Mare, « Aussi bizarre que cela puisse paraître, tout ce que Madame T mange, se transforme en Madame T. » »



× Le sexe illustre parfaitement ce que je veux dire par verticalité. Pour commencer, le sexe est humain et visuel : les partenaires préservent leur humanité commune en gardant leurs distances. L'étape suivante est infravisuelle, « animale », et concerne plus des organes que des humains complets ; car de fait l'échelle a diminué. Puis le sexe devient cellulaire, il n'est même plus question d'être ou d'organes mâles ou femelles, mais juste de cellules mâles ou femelles. Enfin les gènes prennent le relais ... Des niveaux plus élevés que simplement humains peuvent pareillement être consciemment inclus. C'est Béatrice – l'amour humain idéalisé – conduisant Dante vers le haut, jusqu'au Paradis, à travers de nombreux « cieux ».

Or la vérité est que mon ignorance, loin d'être mal orientée et irréaliste, témoigne avec éloquence, à sa façon, de l'organisation régionale des choses. Car c'est un fait : en tant qu'homme je ne contiens aucun élément corporel. Quand je fonctionne au niveau humain, mes organes sont supprimés, anéantis, absorbés dans le vide central. Comme les chapitres précédents l'ont clairement établi, si je dois faire l'expérience d'un autre homme, cet homme ici doit s'en aller. Le lieu d'accueil à débayer ne peut pas être moins étendu que le visiteur qui vient l'occuper. Il est humain en moi et je suis humain en lui : peu importe tout ce que nous pouvons être d'autre. En d'autres termes, les hommes entiers et les parties d'hommes sont incompatibles. Les niveaux ne se mélangeront pas. Si je suis moins qu'un homme, c'est seulement pour un observateur qui est lui aussi moins qu'un homme, ou pour moi-même lorsque je m'identifie avec un tel observateur.

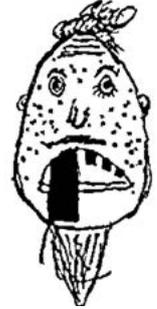
3. ORDRE D'IMPORTANCE DANS LE CORPS

Dès que les organes trouvés en moi par mon observateur ont été reconnus, se pose la question de leur ordre d'importance. Pour mon cordonnier je ne suis que deux pieds, pour mon chapelier rien qu'une tête, pour mon épicier seulement un tube digestif, pour mon coiffeur exclusivement une touffe de poils. Les avis sont très partagés. Quel est le mien ? Puis-je régler la question en l'examinant directement ?

Je ferme les yeux, et j'essaie de « prendre conscience de la sensation » à l'intérieur de ma main droite, puis de la gauche, puis dans ma tête et mes pieds, etc ... * Dans la mesure où j'y parviens, aucune partie du corps ne semble bénéficier d'un nette priorité sur les autres ; je ne me sens pas plus nettement chez moi dans une main que dans l'autre. Pourtant, dans l'expérience quotidienne (dont les composantes visuelles et auditives sont d'une importance primordiale), il ne subsiste aucun doute quant à l'existence d'une hiérarchie corporelle. Ainsi suis-je convaincu que ma tête est plus véritablement moi-même que mon bras, que mon cerveau m'est plus proche que mon foie, que mon visage est une partie de moi-même plus privilégiée que mes plantes de pieds. Ø La tête, le tronc et les membres s'inscrivent dans un ordre d'importance décroissant. Si l'artiste n'est pas en mesure de peindre un portrait en pied, il l'exécute en buste ; et si c'est encore trop, il se contente de la tête. La tête est divine, d'après Platon, et la poitrine capable d'entendre le discours de la raison, alors qu'une bête sauvage est tapie dans le ventre. + Il est tout à fait significatif que les têtes humaines disproportionnées des caricaturistes ne semblent pas grotesques, et que même les têtes ailées et dépourvues de corps des chérubins et des séraphins de Raphaël semblent assez naturelles. × De même, les jeunes enfants dessinent souvent les hommes comme des têtes sans corps, avec leurs jambes sortant des joues. Socialement, je suis un visage. Le reste du corps n'est rien de plus qu'un support et un soutien. C'est pourquoi une mutilation faciale peut s'avérer si terrible par rapport à la blessure ou la perte d'une jambe.

Comment étayer solidement ces intuitions ou ces préjugés ? Il y a d'abord l'évidence que je suis plus vulnérable dans ces parties perçues comme étant plus réellement moi-même. Je suis ainsi plus susceptible de

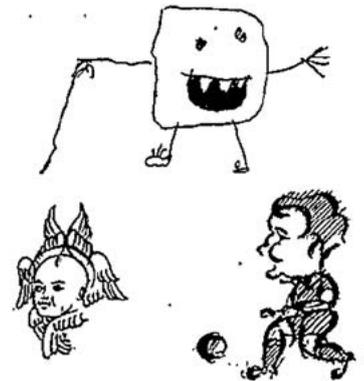
Cf. le poème de A. E. à propos du « verre en flammes de la féminité. Seulement, jusque là ; c'est ici que je dois rester : Plus près je manquerai la lumière, le feu : je dois endurer le rayon qui me torture, et avec toute cette beauté, tous les désirs. » Collected Poems, p. 96.



Dessin d'un homme affligé de maux de dents, par un enfant de neuf ans – un exemple de ce qui est parfois appelé sur-emphase « haptique » de la partie affectée. Cf. Victor Löwenfeld, The Nature of Creative Activity et Herbert Read, Education Through Art, pp. 89, 132 et suivantes.

* Un exercice pratiqué par certains yogis indiens et lamas tibétains consiste à déplacer la « conscience » d'une partie du corps dans une autre. Le disciple devient par exemple sa main, il se perçoit en forme de main, et perçoit le reste de son corps comme un objet se déplaçant à distance. Cf. Alexandra David-Neel, With Mystics and Magicians in Tibet, p. 252.

Ø Cf. Schopenhauer, The World as Will and Idea, i. p. 230.



+ Timaeus, 44, 45, 69, 70. Cf. Pseudo-Dionysius, The Divine Names, IX. 5 ; Frazer, The Golden Bough, Édn Ab., p. 230.

× Les catégories d'anges les plus élevées (chérubins et séraphins), étant les plus proches de Dieu et les plus distantes des hommes, étaient communément représentées par leurs seules têtes ; les archanges, de rang inférieur, étaient parfois représentés par leurs seuls bustes ... la partie inférieure du corps, à partir de la taille, était soit absente soit cachée derrière un nuage..

survivre à la perte d'une jambe qu'à une grave blessure à l'abdomen, et plus à cette dernière qu'à un sévère traumatisme crânien. De même, un trouble cérébral altérera beaucoup plus sérieusement mon comportement qu'un problème pulmonaire. Mais la preuve fournie par l'intégration corporelle du système nerveux est encore plus importante. Mon cerveau frontal constitue le "central téléphonique" principal, où toutes les connections spécifiques et majeures sont établies ; mon cerveau limbique et la moëlle épinière ne sont que des centres de traitement secondaires, dédiés aux opérations réflexes préalables à une transmission à un niveau plus élevé. Et le système nerveux périphérique assure simplement la transmission d'informations. Quant au reste du corps, on considère parfois (un peu trop arbitrairement) que son existence n'a pour seule fonction que de soutenir et transporter le système nerveux. °

En tout cas, il est certain que l'observateur peut trouver dans mon corps une hiérarchie telle que celle que Platon décrit. Et que moi, de l'autre côté de la barrière, je peux fournir une sorte de confirmation inverse. Le critère principal de mon observateur est la visibilité, alors que le mien est l'invisibilité. Je ne vois pas du tout ma tête ; je vois partiellement mon tronc ; je vois mes membres, et notamment très bien mes mains et mes pieds. C'est exactement le contraire pour mon observateur : il focalise sur ma tête et perçoit de manière très parcellaire le reste. En d'autres termes, plus la partie tient un rang élevé dans la hiérarchie du corps, plus elle se rapproche de mon véritable centre – l'endroit que je nomme ici. Je vois ma main très clairement, parce qu'elle est beaucoup moins centrale que ma tête : elle se trouve là-bas, en périphérie. † En cherchant à partir du centre, je ne peux jamais voir la totalité de « moi-même », et ce que je peux voir (bien que révélant le statut de ce que je ne peux pas voir) est toujours, pour moi, la moitié la moins importante de « ce que je suis ».

4. LA COMMUNAUTÉ DES ORGANES

Je suis un ensemble vivant indivisible, dont aucune partie ne peut prétendre à une existence séparée. Et en même temps je suis un groupement d'ensembles vivants, chacun existant séparément et ne se souciant nullement de moi. Laquelle de ces deux descriptions incompatibles de moi-même est la bonne ?

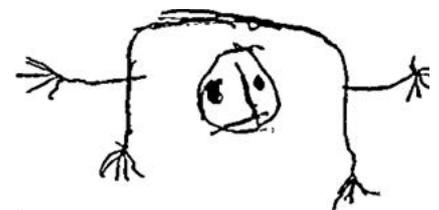
Ensemble elles font parfaitement l'affaire. Tout dépend du niveau d'observation. Parfois l'observateur me décrira comme "des yeux perçants", comme "une bouche à nourrir", ou comme une nouvelle "tête". N'importe qui adoptant le bon point de vue peut vérifier la vérité de ces observations, et remarquer (par exemple) que la tête n'a pas de corps. Et de mon côté je suis en mesure de confirmer l'histoire de mon observateur : je me réduis souvent à n'être qu'un seul organe, comme une dent qui souffre ou une main frigorifiée. × Bref, il n'est pas seulement évident pour moi-même et pour mon observateur que mes membres vivent leurs propres vies, mais il est également évident que je suis toujours réduit à vivre leur vie infrahumaine. Et je ne vis nulle autre vie que la leur – pas une simple copie, la vraie réalité.

Galien considérait le foie et les veines comme le siège de notre vie végétative, le cœur, les poumons et les artères comme celui de notre vie animale, le cerveau et le système nerveux comme celui de notre vie intellectuelle. Cf. Benjamin Farrington, *Greek Science*, II. p. 159.

° « Je suis un cerveau, Watson. Tout le reste de mon corps n'est qu'un appendice » dit Sherlock Holmes. Cf. aussi Bergson, *Creative Evolution*, pp. 129, 265.

Et Tchouang-Tseu : « (Considérons le corps et ses parties,) ses neuf orifices et ses six organes internes, tous à leur place. Devrions-nous en préférer un, et lequel ? Ou ne faut-il pas plutôt être pareillement en harmonie avec tous ? (À vrai dire) chacun a une fonction propre, et tous se placent ainsi en position de serviteurs, n'est-ce pas ? En tant que serviteurs aucun n'a le pouvoir de contrôle mutuel, n'est-ce pas ?
Peuvent-ils alors être à tour de rôle maître et serviteur ? (À vrai dire) ils disposent d'un véritable souverain sur son trône (à savoir le 'Je') ; et qu'ils essayent ou non de découvrir sa réalité n'ajoute ou ne retranche rien de la vérité le concernant. »
Chuang Tzu Book, II.

† Je me réfère bien sûr ici à ce qu'on peut appeler la « fonction visuelle normale », je sais comment rendre centrales les parties « éloignées » de mon corps, ainsi que sa totalité, et il m'arrive de le faire.



Dessin d'un homme par un enfant dont le développement a été retardé. Les différentes parties du corps sont imparfaitement reliées.

× Hospitalisé, je suis souvent pour l'équipe soignante « le foie de la chambre 9 » ou « le cœur de la chambre 5 ». Les Égyptiens du temps des Pharaons personnifiaient la tête, le ventre et la langue. Paracelse et certains de ses contemporains croyaient que le corps hébergeait des daïmons majeurs ou mineurs contrôlant son fonctionnement. Mais de tels exemples sont innombrables.

Je m'arrête rarement pour réfléchir à ces nombreuses vies sur lesquelles repose de manière précaire mon unité humaine. Pourtant cette évidence biologique est particulièrement claire. Le cœur, le foie ou les organes reproductifs d'un animal peuvent subsister en dehors de son organisme plusieurs semaines, voire des mois, à condition que ce soit dans un environnement adapté. + Une patte de poulet viable a été élevée en laboratoire à partir d'un fragment informe d'embryon. × En réalité, il n'y a aucune raison de ne pas pouvoir m'assurer une immortalité fragmentaire dans un laboratoire dédié à la conservation d'organes qui sont brouillés les uns avec les autres.

Cette vie séparée ne sera en rien comparable à cette vie intégrée dont je profite actuellement. Mais dès à présent chaque partie a comme une volonté propre, et il serait possible d'écrire une autobiographie décrivant la lutte entre deux familles d'organes. Une parfaite subordination à l'intérêt général (en supposant qu'un tel intérêt puisse être défini) n'est qu'un idéal éloigné, pas un fait. Je tombe sous l'influence de cet organe, puis de celui-là. Le maître est dirigé par ses serviteurs, et mon corps est globalement hors de contrôle. * Et je ne fais pas seulement référence à mes muscles involontaires ; même mes muscles volontaires ne sont pas encore entraînés et disciplinés comme ils pourraient l'être. En cas de maladie, l'insubordination de mes organes s'avère encore plus dangereuse. Valéry écrit : « je suis né plusieurs, et je suis mort un seul. L'enfant qui vient est une foule innombrable que la vie réduit assez tôt à un seul individu. » ° C'est un but qu'on ne saurait atteindre, car il est impossible d'abolir le plan de la multiplicité. La personnalité la mieux intégrée demeure une pluralité : son nom ne cessera jamais d'être Légion. Ce qui peut être espéré de mieux, c'est que le processus vertical de liaison du niveau de la multiplicité avec celui de l'unité se passe en douceur, avec un minimum de troubles dispendieux : comme par exemple le conflit que Saint Augustin décrit comme « le mouvement impur de la puissance génésique » opposée à la volonté de la totalité de l'homme. « Un mouvement se fera sans qu'on le veuille, et il sera parfois impossible à faire lorsqu'on le souhaite, et bien qu'il soit ardent dans l'esprit, il sera gelé dans le corps. » + De fait, les multiples vies qui se vivent en nous sont si évidentes qu'elles sont partout reconnues, par des gens de cultures très diverses. L'homme de la tribu Yoruba, sur la côte ouest de l'Afrique, qui croit qu'en l'être humain résident trois pensionnaires – un dans la tête, un dans l'estomac, et un dans le gros orteil – ne fait qu'exprimer à sa manière la vérité que Saint Augustin et Alexis Carrel expriment à la leur. ×

Il existe une unité de corps, mais elle est vite exagérée. On a déjà vu une fourmi se battre avec ses propres membres blessés, un guêpe aussi. * Les bras d'un tunicier, après une vie en apparence harmonieuse ensemble, se séparent de sorte que le disque central, qui contient la bouche, l'anus et l'estomac communs, se scinde par le milieu. Même au niveau humain, lorsque le contrôle du système endocrinien est dérégulé, des tissus se développent de façon disproportionnée – le corps est laissé à l'anarchie. De la même façon, une lésion du cortex peut s'accompagner de mouvements de la main que le patient impute à la volonté propre de celle-ci.

+ Voir par exemple Alexis Carrel, Man, the Unknown. En 1912, à l'Institut Rockefeller pour la recherche médicale de New York, le Dr Carrel isola une petite partie du cœur d'un embryon de poulet et le disposa dans du liquide embryonnaire. Des soins adéquats pour nourrir, nettoyer et contrôler ce fragment permirent de le conserver en vie plus de 35 ans.

× C. H. Waddington, How Animals Develop, p. 81.

Le gnostique Basilide enseignait qu'à côté de notre âme rationnelle se trouvent également les esprits du loup, du singe, du lion, de la chèvre, etc ..., et qu'ils donnent lieu aux différentes passions et affections. Clément d'Alexandrie commentait cette théorie en disant « quelle considère l'homme comme une sorte de cheval de Troie, portant de nombreux esprits dans un seul corps. » John Kaye, Clement of Alexandria, VI.

* Comme F. Matthias Alexander le souligne dans Man's Supreme Inheritance, et autres livres renommés.

° Les mots sont attribués à Socrate, dans le dialogue Eupalinos.

Georg Groddeck (The World of Man, pp. 75, 84, 225) appelle les organes et les cellules des « formes-ça », et attribue à chacun d'eux « sa conscience 'Je' » : c'est plus l'expérience clinique que la théorie qui le conduit à cette conclusion. Au moment de la mort les organes séparés s'affirment et réclament leur propre plaisir : en témoignent les intestins qui se vident et l'éjaculation du pendu.

+ City of God, XIV. 16. De même, Platon (Timée, 91) a une curieuse description du pénis et de l'utérus en tant que créatures vivantes indisciplinées.

× A. B. Ellis, The Yoruba-speaking Peoples, 1894.

* Wasmann, Instinct und Intelligenz p. 93. (cité par L.T. Hobhouse, Mind in Evolution, p. 416). Des patients fous considèrent parfois des parties de leur corps comme hostiles ou étrangères, et leur main gauche peut se battre contre la droite.

Plus l'animal est primitif, moins il a tendance à être unifié. Un manque d'intégration qui est normal à un faible niveau d'évolution est pathologique au niveau humain. De plus, au niveau humain, le sujet a lui-même un point de vue sur son unité, et ce point de vue est un aspect important de cette unité : il dit qu'il est un et non plusieurs. Mais il ne dit pas toujours cela. Une illusion fréquente dans des cas de folie (mais ce n'est pas qu'une illusion) est que des parties du corps sont devenues hostiles ou étrangères – et la folie n'est que la norme exagérée. Et il y a les cultes du démembrement d'Osiris et d'Orphée (dont on trouve un écho dans l'intérêt actuel pour les meurtres où les cadavres sont réduits à l'état de troncs), et les nombreux mythes et les contes pour enfants qui décrivent l'assemblage d'un homme, au moment de sa conception ou de sa naissance, à partir de morceaux épars. Empédocle, par exemple, a enseigné que les membres du corps surgissent séparément ; plus tard, ils se rencontrent et s'ils se correspondent, ils s'assemblent de façon permanente. « Sur elle (la Terre) de nombreuses têtes ont surgi sans cou, et des bras ont erré nus et dépourvus d'épaules. Des yeux allaient de ci de là à la recherche d'un front... Des membres esseulés erraient en quête d'union... » °

La vérité est que je suis à la fois une assemblée de spécialistes vivants miraculeusement efficaces, une cage remplie d'animaux et un chœur de Furies. Marc Aurèle se demandait à juste titre : « De qui ai-je l'âme à présent ? D'un enfant ? D'une jeune homme ? ... Ou l'âme de quelque animal sauvage ? » • Le dix-neuvième siècle a camouflé la bête ; mais la nouvelle barbarie, la nouvelle psychologie et la nouvelle théologie (qui ne sont toutes trois que des résurgences), chacune à leur façon, rendent la dissimulation difficile au vingtième siècle. La moindre chose nous déshumanise. Mon humanité est un équilibre précaire, et elle est facilement anéantie. Elle n'est pas le fait établi, certain, qu'elle semble être, mais tient en équilibre sur de violents efforts infrahumains dont on ne peut pas garantir qu'ils se soutiendront l'un l'autre pour toujours. Dans le principe, Platon avait raison. – il y a une bête dans mon ventre ; † et Saint Paul parlait très justement de la « loi du péché qui se trouve dans nos membres ». ⊗ S'aveugler sur cette question est de plus en plus difficile et de plus en plus absurde. Le premier pas vers la maîtrise est d'admettre franchement les faits – comme George Fox ⊕ lorsqu'il découvrit dans le cœur humain « la nature des chiens, des porcs, des vipères, etc. », et comme Boehme lorsqu'il vit là le lion, le chien, le renard et le serpent. + Les Furies de Shelley disent à Prométhée :

*Pensez-vous que nous vivrons à travers vous, chacune son tour,
Une vie animale, bien que nous ne puissions obscurcir
L'âme qui brûle en dedans, que nous allons vivre
À ses côtés comme une foule vaine et bruyante
Blessant l'amour-propre des plus sages... ?*

Ce à quoi Prométhée répond, « Hé bien, c'est ce que vous faites déjà. » Mais peu d'entre nous peuvent prétendre comme lui dominer « les foules torturées et conflictuelles » *

(Au cas où l'exemple précédent aurait semblé trop vague et général, laissez-moi en ajouter un ou deux. Lors d'une anesthésie fonctionnelle, le membre affecté – qui, normalement, évite les blessures par des mouvements « automatiques » – peut être piqué ou brûlé sans que le

« J'ai tendance à penser » (dit Socrate dans le Phédon de Platon) « que mes muscles et mes os seraient partis il y a longtemps à Mégare ou en Boétie... du diable qu'ils l'auraient fait, s'ils avaient été animés de leur seule idée de ce qui est le mieux, et si je n'avais pas choisi l'option la meilleure et la plus noble ».



Un diable, d'un vitrail de la Bodleian Library.

° Burnet, Early Greek Philosophy, p. 214. Joanna Field, dans la stimulante Experiment in Leisure (p. 164), traite de ce sujet. Voir aussi Problems of Mysticism and its Symbolism de Silberer.

P.D. Ouspensky, dans Tertium Organum et d'autres travaux, défend la thèse selon laquelle les organes et les membres « pensent » par eux-mêmes, en particulier durant le sommeil.

Graham Wallas, The Art of Thought, p. 37, considère l'organisme comme une combinaison d'éléments qui coopèrent, et dont chacun garde une bonne part d'initiative.

• Meditations, V. 11.

† A propos de la doctrine de Platon sur les membres du corps qui requièrent la discipline de l'âme, voir Phaedon, 94.

⊗ Rom., VII. 23 ; c.f. Rom., VI. 13, VII. 5, Col., III. 5, Jas., IV. 1

⊕ Journal.

+ Three Principles, XVI. 31 et suivantes. Cf. la tradition islamique selon laquelle, dans le cœur (*qalb*) se trouvent des êtres bons et méchants qui se battent pour la domination. Là, dit Rumi, « les pointes d'inspiration angélique et de tentation satanique viennent de milliers. » (R.A. Nicholson, Rumi, Poet and Mystic, p. 96.)

* Prometheus Unbound, I. On ne peut pas faire l'économie de ce concept de « foules conflictuelles » – on ne peut que les renommer. Voyez, par exemple, Contributions to Psychoanalysis 1921-1945 de Mme Mélanie Klein, sur l'appropriation par l'enfant sévré du concept de « mauvais sein » ; et, en général, la vie autonome dans l'inconscient de nombreux « bons » et « mauvais » objets et partie d'objets – « des monstres internes » outrageusement sévères qui dominent le jeune enfant.

patient ressent quoi que ce soit ; et il est bien incapable de le bouger volontairement. McDougall a identifié des gestes qui semblaient montrer une intention de la part d'un fragment indépendant de la personnalité. × Il semble que parfois, et dans une certaine mesure, la schizophrénie implique un éclatement de l'espace corporel plutôt que du temps, entre les différentes personnalités. Et puis il y a les nombreux cas où le patient n'a qu'un contrôle partiel sur un de ses membres, et où il semble y avoir un conflit entre la volonté de l'ensemble et la volonté de la partie : ce n'est que la tendance générale aggravée. L'exemple le plus commun est le tic nerveux, où, visiblement, le membre pêche contre l'ensemble. Plus rarement, le bras et la main du patient, ayant été insensibilisés, sont pourtant capables d'écrire des réponses compréhensibles à des questions chuchotées à l'oreille, alors que le patient est en conversation avec une troisième personne, inconscient des réponses que sa main écrit. Ou encore, la main d'un patient que l'on pique sans que le patient lui-même puisse voir et sentir les piqûres, enregistrera le nombre correct de piqûres. + En outre, il y a les exemples de gens près de mourir qui semblent expérimenter une désintégration de la personnalité en différentes composantes associées aux organes du corps. « J'ai pris conscience » (raconte un de ceux qui ont vécu ce genre d'expérience), « que la conscience du corps commençait à montrer des signes de composition, c'est-à-dire qu'elle était faite de la « conscience » de la tête, du cœur et des viscères. Ces composantes gagnaient en individualité et la conscience commença à se désintégrer »).^o

5. LES CELLULES

Pourtant, comme le bon sens ne tarde pas à le faire voir, il n'existe rien de tel qu'une exacte correspondance entre mes passions et les organes, comme la psychologie primitive le supposait. Si on peut dire qu'un membre a une volonté propre, cette volonté n'est pas plus autonome ni plus indépendante que le « corps » de ce membre. Aucun tissu, aucun organe ni groupe d'organes ne peut être qualifié d'individuel dans le même sens que moi, l'homme, je peux l'être. Entre eux existent peu de frontières distinctes, et seulement une petite part d'indépendance, tant que le corps est en bonne santé.

Tout cela change à l'étape suivante. Mes cellules sont des animaux distincts et indépendants. Je suis une société de quinze milliards d'individus. † On peut en distinguer cinquante cas différents, chacun avec sa fonction ou son style de vie spécifique. Par exemple, il y a des cellules nerveuses ressemblant à des fils dont la longueur peut être mesurée en pieds : leur tâche a déjà été suffisamment décrite. Il y a deux sortes de cellules musculaires dont la fonction est de mouvoir diverses portions de mon corps : elle font cela en contractant leur longueur et en accroissant leur circonférence. Il y a plusieurs variétés de cellules dont la tâche est celle d'un chimiste – fabriquer et déverser dans mon sang des substances telles que la circonstance le demande, ou extraire le surplus et les substances nocives. Il y a des cellules qui tapissent ma trachée et qui avec leurs cils repoussent les particules intruses. Il y a les globules rouges – les vaisseaux à oxygène, en forme de disques, du flux sanguin. Il y a les globules blancs qui dévorent les germes qui s'introduisent, etc.

× The Energies of Men, p. 266. Sheldon distingue trois types d'humains – les viscéro-toniques (les casaniers dont la vie se concentre sur la région digestive), les somato-centriques (les ambitieux, centrés sur le système musculo-squelettique), et les cérébro-toniques (les intellectuels, centrés sur le système nerveux). Mais en chacun de nous, les trois systèmes sont actifs et s'efforcent de dominer. En fonction de celui qui domine généralement, on sera « endomorphe », « mésomorphe » et « ectomorphe ».

+ Voir McDougall, Psychology, p. 194. Je ne suggère bien sûr pas que la personnalité secondaire réside dans le bras ou la main : à l'évidence, elle se sert de tout le reste, et se trouve dans la position (pour ainsi dire) du locataire qui réside dans une partie de la maison, partage une autre partie avec la famille, et est exclu d'une troisième partie. Les nombreux contes, anciens et modernes, de cœurs et de mains sans corps, et d'autres organes dotés d'intelligence (un de ces contes a été adapté en film sous le titre 'The Beast with Five Fingers'), bien qu'ils reconnaissent une vérité fondamentale, sont complètement fantastiques dans le détail. Si tant est que les organes ont une « intelligence » propre, c'est dans une très petite mesure.

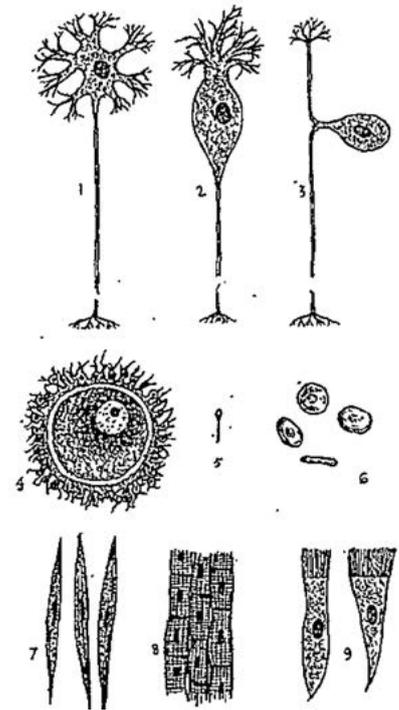
^o Le cas a été cité par Sir Auckland Geddes dans une allocution à la Royal Medical Society, le 26 février 1927.

C. S. Lewis, The Pilgrim's Regress, p. 188, dresse un portrait macabre des hommes lubriques en tant que fontaines de vermines, ou que corps se désagrégeant en de multiples vies reptiliennes. Sa description rappelle vivement le pantin dont les membres se détachent un par un et partent en dansant, devant le public horrifié et conquis.

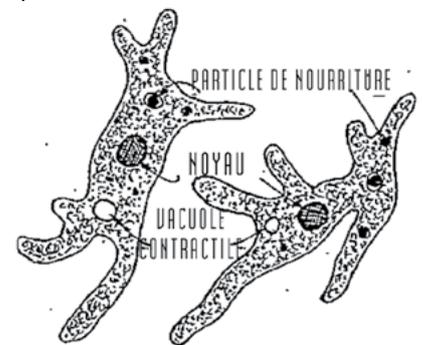
† C'est-à-dire 15.000.000.000.000 et non les « billions » américains ; les avis divergent sur ce chiffre, j'ai suivi Sherrington – Man on His Nature, p. 86.

L'apparence de mes cellules est aussi variable que leur fonction. Souvent elle est fantastique, car la spécialisation animale a été très loin dans cette communauté. Certaines cellules sont aussi transparentes que du verre, d'autres sont tout à fait opaques ; certaines ont changé leur substance en os ou en émail d'une dent, d'autres sont pratiquement fluides. Mais quelle que soit sa taille, sa forme, ou sa performance, la cellule vivante est toujours une créature séparée, « respirante », se nourrissant et éliminant ses déchets pour elle-même, née séparément et mourant séparément, vivant sa vie dans une membrane cellulaire, ce qui empêche sa substance (le cytoplasme) de se mélanger avec celle des autres cellules. On sait que sa nourriture et son oxygène sont livrés à sa porte via le flux sanguin (qui est aussi l'égout des cellules) par là même lui permettant de créer une vie sédentaire : mais, après tout, la même chose pourrait être dite de l'homme civilisé moyen. De même que les membres des sociétés les plus évoluées, mes membres-cellules se sont développés ensemble de telle manière que chacun est devenu dépendant du reste pour de nombreuses choses, et en général est satisfait (excepté dans la maladie) de n'affirmer son individualité que dans la mesure où elle s'intègre au confort général. La mesure de liberté laissée à la cellule dépend de sa fonction. Le spermatozoïde, nageant par de vigoureux mouvements de sa « queue », est aussi libre qu'un poisson dans une rivière ; et l'un des genres de globules blancs ressemble à, et bouge de la même façon que, n'importe quelle amibe dans l'eau stagnante – ses activités de récupération le mènent partout dans le corps. Comme tout le monde le sait, les cellules cancéreuses, qui sont une progéniture indisciplinée des cellules saines, se multiplient sans égard au bien-être général (leur abondante vitalité est ma maladie) ; mais même la cellule ordinaire, bien élevée, est toujours un électron libre potentiel. + L'environnement particulier de mon corps assure que l'individualité de la cellule sera subordonnée pour le moment. Quand, cependant, comme le spécimen vivant de laboratoire ou la cellule de microbe fertilisée dans les entrailles, elle est libérée de son environnement contraignant, la cellule se multiplie à une telle vitesse que (si celle-ci pouvait se maintenir) la progéniture de la cellule deviendrait plus grosse que le système solaire. Alternativement l'une de mes cellules peut (dans la transfusion sanguine) changer d'allégeance à cette communauté de cellules à une autre. En bref, tout se passe comme si c'était l'aise mutuelle, plutôt qu'une absolue nécessité, qui tient ces quinze milliards d'animaux ensemble, pour me rendre possible, moi l'homme. Si elles s'entendent, je vis ; si elles divergent violemment, je tombe malade ; si elles tombent carrément, je meurs, et (hors des laboratoires et de mes enfants) elles meurent avec moi.

Je me suis référé à mes cellules comme à elles : il aurait été tout aussi vrai d'écrire nous. Car je suis ces 15.000.000.000 d'animaux. Pour autant que le bon sens soit concerné, et aux yeux de la loi, et pour tous les objectifs pratiques, ce que cette collection d'animaux primitifs fait je le fais, et ce que je fais ils le font. Me voici écrivant sur les cellules, comme je le dis. Mais ce que cela signifie en fait est que, en vertu d'un effort commun indiciblement vaste et compliqué, mes cellules écrivent sur elles-mêmes. Il y a du chaos et du stress et des ajustements rapides, il y a des signaux et des tiraillements et je ne sais quel autre travail – tous si admirablement prévus et coordonnés que le résultat est la simplicité même. Plus



Des types de cellules humaines : 1,2,3, neurones ou cellules nerveuses ; 4,5, spermatozoïde et ovule non fécondé (à la même échelle) ; 6, globules rouges ; 7, 8, cellules musculaires ; 9, cellules ciliées épithéliales.



Amibe en mouvement : deux phases. L'animal se déplace en lançant des pseudopodes irréguliers de son corps.

+ Comme Roux l'a montré, la lutte pour la nourriture entre les différents tissus est intense, et Loeb a appliqué la doctrine de la sélection naturelle aux couches de cellules. Quand je jeûne, mes cellules pratiquent le cannibalisme à grande échelle. Kenneth Walker écrit : « La vie d'une cellule affaiblie est aussi impitoyable qu'elle l'est pour un animal âgé dans la jungle. Les cellules errantes du corps l'approchent et l'attaquent, sachant instinctivement qu'elle ne peut pas se défendre elle-même. Finalement elle est engloutie, produisant ainsi une nourriture pour ses comparses. » *The Diagnosis of Man*, p.30.

merveilleux encore, ces animaux sont en train d'enregistrer, dans ce paragraphe, certaines des activités qui sont impliquées dans la fabrication de cet enregistrement. Quelque vague que soit cet enregistrement, c'est une réalisation impressionnante. Moi, l'homme, je suis une organisation que des milliards d'animaux ont formée pour accomplir certains buts communs et pour atteindre la connaissance de soi.

En même temps, je suis le législateur. Je suis le prince d'un pays mille fois plus peuplé que l'intégralité de la communauté humaine sur terre, mais je suis si occupé à prendre en charge les affaires étrangères que je ne me soucie pas de savoir si j'ai mille ou un million ou un milliard de sujets, ou à quoi ils ressemblent, ou dans quels échanges ils sont engagés, ou s'ils vivent une journée, une année, ou aussi longtemps que moi. Par hasard, il se trouve que j'ai entendu parler de leur existence, et donc je les gratifie d'une considération d'une durée totale de peut-être quelques heures au cours de ma vie, mais dans des circonstances un peu différentes j'aurais pu vivre ma vie entière dans la plus profonde ignorance de ceux-ci. Même maintenant, conscient que je suis de ces hordes que je commande, le sujet en est seulement d'un intérêt transitoire : je réalise rarement la qualité supérieure de l'histoire même des mille-et-une-nuits de la situation. Et pourtant ce sont eux qui font tout pour moi – Je ne peux pas bouger mon petit doigt ou fermer une paupière à moins qu'ils ne le fassent arriver. Ils me nourrissent et me transportent, me réparent et me nettoient, et tout ce dont le monde me crédite est de leur fait. N'est-il pas, par conséquent, très étonnant que moi, qui dans la conduite de la politique étrangère de l'Etat suis assez observateur et curieux, je doive ignorer ainsi les citoyens à l'intérieur, qui rendent possible et ma politique étrangère et moi-même ?

Mais mes cellules sont beaucoup plus proches de moi que cette image ne le suggère. Il n'y a pas de prince à côté, au-delà, ou au-dessus, de ses sujets. C'est l'Etat lui-même qui marche et parle, qui court et s'assied pour se reposer, qui va se coucher et se lève le matin, qui écrit ce livre sur lui-même. Une ville sur pattes, une communauté déséquilibrée de créatures vivantes s'égaillant à la surface de la terre en quête de diversion, et pour toujours se surplombant elle-même !

6. L'HOMME DANS LA CELLULE : LA CELLULE DANS L'HOMME

J'observe les mouvements rapides et subtils de ma main alors que j'écris cette phrase, et je me dis à moi-même que je suis en train de bouger ma main. Mais je n'ai aucune idée de ce que cette affirmation signifie réellement. Des myriades d'animaux accomplissent toutes sortes d'évolutions, mais je ne me sens pas comme un Monsieur Loyal. Tout se passe comme si à la commande que je leur donne d'agir, je n'étais pas conscient de leur donner des ordres ; je sais encore moins comment mes ordres sont communiqués et suivis d'effets. Peut-être que le jour n'est pas si loin où il sera possible de projeter sur un écran l'image, à taille humaine, d'une cellule alors qu'elle est toujours dans ma main, de sorte que je puisse étudier la manière dont son comportement vient de mon intention de bouger ma main de cette manière ou d'une autre. Mais une telle expérience ne pourrait servir qu'à récupérer pour moi le mystère

« Nous respirons parce qu'ils respirent, non parce que nous respirons ; nous ne nous soucions de l'oxygène que dans la mesure où les êtres infiniment petits qui montent et descendent dans nos veines s'en soucient... Notre volonté est le fiat de leur sagesse collective... Ce sont eux qui devraient être récompensés si nous avons bien réussi... » Ainsi écrit Samuel Butler (*Life and Habit*, pp. 107, 112). Il ne peint ici qu'un côté de l'image, bien sûr, mais c'est un côté qui est presque toujours ignoré.

« Les têtes de Ruder se tiennent impressionnées par ces prodigieux morceaux de Nature, Baleines, Eléphants, Dromadaires et Chameaux... mais dans ces Moteurs étroits (du corps) il y a plus de mathématiques curieuses ; et la civilité de ces petits Citoyens montre plus nettement la Sagesse de leur Créateur. » Browne, *Religio Medici*, I. 15. Ici la sagesse du corps transcende le corps ; Nietzsche, en revanche, le rend immanent. « Il y a plus d'intelligence dans votre corps que dans la sagesse la plus haute. » (*Thus Spake Zarathustra*, « Of the Despisers of the Body ».) « Le corps », dit-il dans le même chapitre, « est... une guerre et une paix, un troupeau et un berger »..

de la manière dont en réalité j'arrive à (et, en l'occurrence, deviens) la cellule. Et le même casse-tête se présente dans l'autre sens. Toute mon expérience sensible est, comme l'a montré le Chapitre II, cellulaire avant d'être humaine. Comment l'expérience que la cellule a de son étroit environnement devient l'expérience qu'a l'homme de son environnement beaucoup plus large ? Comment mes cellules m'atteignent-elles ? Comment deviennent-elles moi ?

Je vis verticalement, et pense horizontalement. Et de même (si toutefois ils vivent et pensent) font mes subordonnés de chaque grade. Si l'un d'entre eux était doué d'un ordre d'intelligence supérieur, et pouvait contempler la tentative de ses compagnons de vivre leur propre vie sans aucun égard pour le bien commun, il se demanderait sans aucun doute comment le bien commun est néanmoins servi. Il pourrait continuer en spéculant sur une intelligence ayant ordonné la nature, sauvant les cellules en dépit d'elles-mêmes. Ce serait un acte de la foi la plus audacieuse, pour ma cellule à l'intelligence surnaturelle, que de partir d'une telle réflexion pour réaliser l'humain invisible que je suis, de sorte qu'elle pourrait dire d'elle-même et de ses compagnons : « Nous ne sommes pas seuls dans le monde ; il y a une Cellule qui est d'une certaine sorte le début et la fin de toute cette activité fiévreuse. Et cette Cellule n'est pas là-bas dans un lointain paradis qui lui serait propre, mais ici en nous, imprégnant nos vies. Nous sommes cette cellule, et elle est nous. Quand nous accomplissons toutes nos petites tâches nous accomplissons sa grande tâche. Nos petits corps sont son grand corps ; nos petites vies sa grande vie – une vie dont la qualité, bien qu'elle dérive tout entière de nous, est immensément supérieure de toutes les façons. Il est vrai que nulle cellule en voyageant à travers le monde ne peut trouver autre chose que d'autres cellules et leurs produits, et que nulle cellule ne peut espérer percevoir la grande Cellule. La cellule-Laplace qui dit qu'elle a sondé l'ensemble des corps célestes avec son télescope et n'a rien trouvé que des cellules et encore des cellules, regarde dans la mauvaise direction. Car la grande Cellule est ici, et n'a pas d'être qui ne soit en nous. En fait, ce n'est pas moi qui dis ces mots, mais c'est elle qui parle à travers moi. Et le mystère des mystères est qu'elle nous contrôle et cependant dépend de nous, qu'elle est nous et cependant n'est pas nous, qu'elle est immanente en nous et cependant nous transcende immensément. »

Ce qui serait pour une cellule curieuse de ce genre une question théologique est pour moi une question psycho-physique. Et bien que la science ait de nombreuses suggestions détaillées à faire, elles ne font que de peu de lumière sur le problème crucial, qui n'est rien d'autre que le problème de mes métamorphoses régionales. Mon observateur, cherchant à expliquer mon fonctionnement, est porté à chercher des causes à d'autres niveaux : il s'approche et s'éloigne, voyageant radialement à travers mes régions. En fait, il observe l'homme devenant cellules et les cellules devenant homme. Quand il voit des événements du second niveau résultant d'événements du premier niveau, il enregistre (et participe à) mon éclatement en une multiplicité et ma reconstruction en unité. Ses mouvements radiaux ne sont pas une lubie : il ne peut s'empêcher de bouger ainsi s'il veut suivre ce qui se passe. Au lieu de demeurer satisfait au niveau des agencements horizontaux de l'humain

Samuel Butler (Life and Habit, p.72) s'imagine lui-même comme un globule sanguin. « D'un autre côté », poursuit-il, « si j'étais l'être dont un tel globule sanguin était une composante, Je devrais concevoir qu'il m'a mieux servi en s'occupant de mon sang et en faisant de lui-même un bon globule, qu'en spéculant sur ma nature. » Ce que Butler n'a pas réalisé, c'est que, puisque nous sommes des globules sanguins et qu'ils sont nous, la conscience que nous avons d'eux est leur conscience d'eux-mêmes. Lorsque l'on s'arrête pour considérer nos cellules, nous nous abaissons à leur niveau ; quand elles s'élèvent pour nous considérer, elles s'élèvent à notre niveau. L'homme à l'intérieur des cellules, les cellules à l'intérieur de l'homme – cette métamorphose verticale, loin d'être rare, est au cœur même des modes de conduite de la vie et leur essence.

« Qui peut dire où l'individualité commence et s'arrête, si l'être vivant est un ou pluriel, si ce sont les cellules qui s'associent pour former un organisme ou l'organisme qui se dissocie pour former des cellules ? » Bergson, Creative Evolution, p. x. La réponse, comme je le suggère, est que l'un existe par le fait de devenir plusieurs, et la multitude par celui de devenir une.

ou du cellulaire (qui ne sont que des coupes du processus vertical) mon observateur devient lui-même partie prenante de cela qui les unit – pour comprendre le processus il est obligé d’y prendre part. Et il enregistre que (dans les termes du Chapitre I) alors que le sort que moi, au centre, je jette sur l’une des régions, est tout à fait différent du sort que je jette sur la région suivante, les deux sont entièrement interdépendantes et la circulation entre elles est incessante.

La géographie d’une région est ce qu’elle est en raison de sa continuité avec la géographie des régions supérieures et inférieures. Dire que je suis un homme ou dire que je suis des cellules est imprécis. Je suis des cellules-en-train-de-devenir-homme, et homme-en-train-de-devenir-cellules.

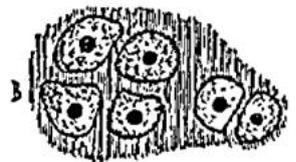
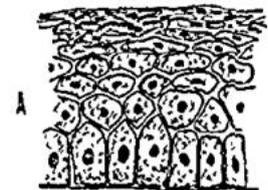
Déclarer les faits n’est pas les expliquer. En fin de compte, on doit les accepter humblement pour ce qu’ils sont, dans leur donné irréductible. Et tout compte rendu de ces faits qui semble les expliquer, ou réduire leur merveille, est pire qu’inutile. Qui dit « je » ? Quinze milliards d’idiots ne sont pas plus malins qu’un seul, cependant cet asile en fonctionnement de personnes sans cervelle et de sourds, muets et aveugles est aussi une intelligence dont le champ de pensée est l’univers. Et ce qui est encore plus important que ce paradoxe est le fait que le sujet de celui-ci est capable, dans ses moments les plus lucides, de réaliser ce paradoxe.

7. LE MAILLAGE CELLULAIRE

Le bon sens fait remarquer que l’organisation des cellules dans le corps met à mal le schéma des régions. Selon ce schéma, chaque cellule devrait être au lieu où ses voisines sont des cellules, leur donnant juste assez de place (au coude à coude) pour qu’elles restent des cellules mais pas davantage. Or, contrairement à cela, de vastes nombres de cellules sont en contact et forment une masse solide. Ceci peut uniquement signifier qu’elles ne sont rien les unes pour les autres.

Pour répondre à cette objection, laissez-moi supposer pendant un moment que l’on me donne la tâche de concevoir un vaste corps animal, en utilisant pour matériaux de nombreux petits corps animaux. Les parties doivent garder leurs distances, cependant, d’une certaine manière, le tout doit tenir. La seule manière de combiner la compacité nécessaire de la structure avec les intervalles nécessaires entre les parties est de disposer les parties dans une matrice, qui fera pour elles ce que les pare-battage font pour les bateaux – les maintenir juste assez loin les uns des autres. Et quand je passe de la théorie à l’effet, c’est précisément l’organisation que je trouve. Le noyau qui est de loin la plus importante structure de la cellule, est entouré d’un cytoplasme plus ou moins transparent : ainsi le schéma des cellules de mon corps assure que leurs noyaux sont bien isolés les uns des autres et que les propriétés régionales sont observées.

Il reste vrai, bien sûr, que le cytoplasme est une partie nécessaire et intégrale de la cellule, aussi bien qu’un pare-battage ou un épars. Mais ce n’est pas différent des moyens par lesquels, à d’autres niveaux, la distance mutuelle nécessaire est maintenue. Que font les hommes quand ils se reconnaissent et s’accueillent les uns les autres sinon se serrer les mains ?



A (cellules de l’épithélium stratifié) est un exemple de cellules en contact : notez, cependant, que les noyaux sont bien séparés.

B (cellules de cartilage hyalin) est un exemple de cellules séparées par une matrice externe. Là encore dans la division mitotique des cellules (décrites dans le chapitre précédent) une fonction importante du cytoplasme est de fournir une place où les activités régionales peuvent se produire, et ainsi de permettre à la cellule (telle que représentée par les centrosomes) de s’étirer en s’écartant d’elle-même.

Ils sont en contact, cependant chacun reste dans la région humaine de l'autre. Comment est-ce qu'un boxeur tient un adversaire à distance dans un corps à corps, sinon en le repoussant de la longueur d'un bras et en le maintenant là ? Là encore, il y a à la fois distance et contact. Comment est-ce que les enfants gardent leurs places respectives tout en dansant en cercle sinon en se tenant les mains ? C'est donc comme cela aussi que les cellules de mon corps se tiennent éloignées les unes des autres et tiennent ensemble. De cette manière, elles forment une sorte de grille ou de maillage, un réseau projectif-réflexif, dans lequel chaque unité est là où les unités voisines atteignent le statut de cellule.

Nous trouverons un « maillage » semblable à tous les niveaux hiérarchiques. Par exemple, les étoiles sont en un sens coextensives à leur champ gravitationnel, et ainsi elles s'interpénètrent, tandis qu'au sens ordinaire, elles se tiennent extrêmement loin les unes des autres. La préservation du statut mutuel implique toujours ces deux demandes apparemment incompatibles – celle de la distance et celle de l'abolition de la distance. *

Qu'arrive-t-il alors aux limites du maillage cellulaire ? Les membres les plus extérieurs de la société sont asymétriques, et sont à la base de ce qui pourrait être appelé la région cellulaire ouverte insaturée. Quand mon observateur en approche arrive à cette région, il s'attache lui-même à la communauté des cellules, en un lieu libre de recevoir des visiteurs occasionnels. Il est temporairement affilié à la société, en occupant une position vacante. Et la condition de cette fraternité honoraire est que, quel que soit son statut originel, il sera ici classé en tant que cellule.

8. LE CORPS VIDE

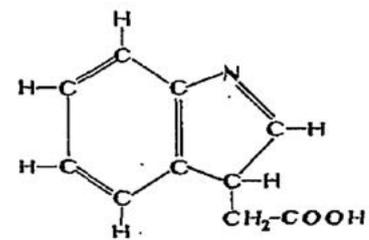
L'observateur me voit comme une collection de cellules, ensuite comme une seule cellule. Il se rapproche, jusqu'à ce que l'objet remplisse complètement son champ de vision. Le grain, auparavant infinitésimal, s'est enflé pour devenir un monde, un vaste labyrinthe dont les contenus s'écoulent comme le trafic d'une capitale vue depuis l'espace, tandis qu'une démolition et une reconstruction incessantes sont en cours. °

Il note que la cellule, à son tour, a des « organes » – des membres à l'intérieur de membres. Beaucoup dépend de la part choisie pour une inspection encore plus proche. Supposons que l'observateur choisisse le noyau d'une cellule qui est sur le point de se diviser. Elle se décompose en un nombre de chromosomes semblables à des fils, qui à leur tour se différencient en facteurs ou gènes qui sont les véhicules de l'hérédité. Il est maintenant arrivé à la frontière entre le « vivant » et le « non-vivant », où certaines unités grandissent et se reproduisent elles-mêmes, alors que d'autres d'une taille comparable ne le font pas. C'est ici le royaume des molécules de protéines géantes, que l'analyse aux rayons X montre être structurées de manière élaborée et d'une grande variété : dans plusieurs cas, leurs structures et leurs formes sont directement reliées aux fonctions macroscopiques du corps.

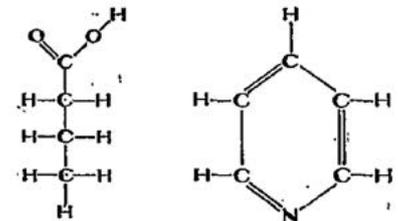
Chaque molécule géante se révèle être une grande société d'atomes – principalement des atomes d'hydrogène, de carbone, d'azote

* Similaires en principe sont (1) l'organisation des molécules (des atomes ou des ions) dans un cristal en croissance – le réseau intérieur des « postes d'observation » est rempli, mais à la surface il y a des vides dans le processus d'occupation ; et (2) l'aimant, qui peut être regardé comme un assemblage de petits aimants dont les pôles nord et sud se neutralisent les uns les autres sauf aux deux extrémités de la barre, où de nouveaux venus sont les bienvenus : ce n'est pas une simple coïncidence que les lignes de force de l'aimant ressemblent au système régional de l'« observateur en voyage » de ce livre.

° Pour une fascinante description des processus chimiques dans la cellule, le lecteur se référera au livre de Sir Charles Sherrington, *Man on His Nature*, pp. 78 et suivantes.



Hétéro-auxine



Acide butyrique, Pyridine

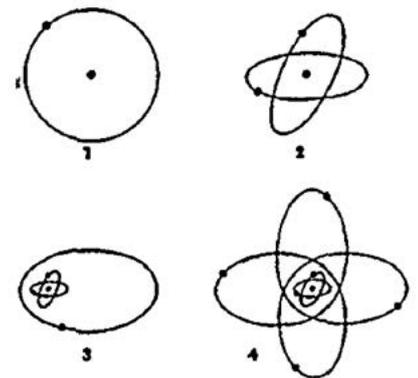
Exemples de structure moléculaire, pour illustrer certaines des formes qu'elle peut prendre. (En réalité des centaines de milliers de composés carbonés différents sont connus, chacun avec son propre arrangement d'atomes.) L'observateur est ici en train de se déplacer dans des régions où la vision directe doit faire place à davantage de méthodes indirectes. Le microscope électronique, quoique théoriquement capable de montrer les atomes les plus grands, ne peut pas encore sonder aussi loin, mais, au moyen des rayons X, on peut maintenant prendre ce qui sont virtuellement des photographies de la structure moléculaire. Et ces photographies montrent que les diagrammes du chimiste (dont je donne trois exemples) sont joliment proches des faits. En fait, le chimiste est un architecte moléculaire, familier de ces règles d'organisation qui lui permettent de construire d'innombrables structures inconnues dans la nature.

et d'oxygène – chacun d'entre eux étant, à son tour, une société de « particules ultimes ». Ces particules, cependant, ne remplissent pas l'atome au sens ordinaire ; en fait, on peut dire que l'atome se constitue presque entièrement d'espace vide. Au centre du vide git une collection compacte de particules – certaines portant une charge électrique positive, et (sauf dans le cas de l'hydrogène) d'autres ne portant aucune charge – alors que disposé autour de ce noyau, à des distances variables et relativement parlant astronomiques, se tient un nuage tourbillonnant de quelque chose comme de un à quatre-vingt dix, ou plus, particules négativement chargées, suivant des chemins circulaires et elliptiques. Le tout accuse une certaine ressemblance avec un système solaire, dans la mesure où les corps orbitaux sont de petites masses comparées avec le corps central et ils tournent autour de leurs propres axes ; de plus, la force centripète électrique qui les empêche de s'éloigner tangentiellement ressemble à la force gravitationnelle qui maintient les planètes sur leurs orbites, en ce que ces deux variétés obéissent à la loi du carré inverse des distances.

D'après le physicien, je suis des atomes, et les atomes sont des volumes d'espace habité si peu peuplés qu'ils sont presque déserts. Il a souvent été dit que si un atome était agrandi jusqu'à ce qu'il soit aussi haut que l'Empire State Building (ou deux fois et demie aussi haut que le dôme de Saint-Pierre à Rome, ou quelque chose du même genre) alors ces électrons orbitaux, et le noyau lui-même, apparaîtraient comme n'étant pas plus gros que des pois ; et, de plus, si toutes les particules subatomiques de mon corps pouvaient être rassemblées en une masse compacte, cette masse serait trop petite pour être vue à l'œil nu. Ces comparaisons – qui mélangent les niveaux comme elles le font – ne doivent pas être prises trop au sérieux, mais elles servent à porter à notre connaissance le fait que la physique moderne, quand elle approche du centre de mes régions, dissout entièrement ma « solidité ». Il y a foule de comportements, mais celui qui se comporte jusqu'à devenir de plus en plus impénétrable, en rétrécissant jusqu'à être en danger de s'évanouir entièrement est d'une sorte particulièrement frénétique. Ce corps qui m'est familier se trouve devenir quelque chose comme un ciel parsemé d'une fine couche d'étoiles innombrables, de sorte que pour un homme de science suffisamment rétréci, je ressemble à un problème d'astronomie plutôt qu'à un problème de physiologie ou d'anatomie. Pour lui, j'ai de loin bien plus en commun avec la Voie lactée qu'avec la description que fait le bon sens de ce que je suis comme étant une masse compacte de chair et d'os. Tout ce que je qualifie de solide et substantiel – ma tête, mon organisme entier, ma famille, mon pays, le grand globe terrestre lui-même – disparaît, pour le physicien comme pour Prospero, dans le plus raréfié des airs raréfiés, sinon dans le tissu sans fondement d'une vision. Et la curiosité finale (est-on tenté d'ajouter) est que cet air raréfié devra prouver être encore capable de contempler sa propre raréfaction et de composer ce paragraphe à propos de lui-même.

9. À L'INTÉRIEUR DE L'ATOME

Au début de ce chapitre, mon bon sens me poussait à faire appel à la science, plutôt qu'à la philosophie, pour me dire ce que je suis. Or le



Atomes de (1) hydrogène, (2) hélium, (3) lithium et (4) carbone, conformément au modèle classique de Bohr. En fait, désormais, la mécanique classique, avec ses trajectoires définies, cesse de s'appliquer ici : le chemin de l'électron est sujet au principe d'indétermination, et devient en effet un schéma diffus.



La structure du nuage électronique de l'atome d'hydrogène (dans ce qui est connu comme son état numéro 3s) tel qu'envisagé selon les principes de la mécanique ondulatoire.

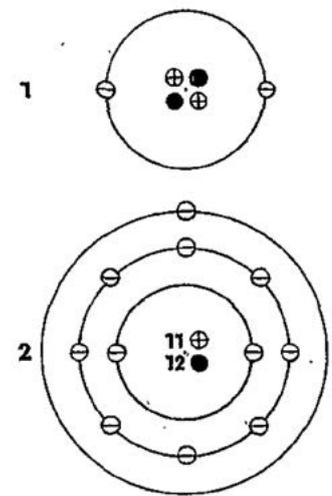
scientifique obtient ces données en allant dans les choses, dans la croyance que ce qui a du sens à leur propos n'est pas superficiel. Quand il enquête dans ma nature, sa méthode est de trouver quelles parties j'ai et comment elles se comportent ; et ceci il ne peut le faire qu'en se rapprochant de plus en plus près de moi.

Avec quel résultat, nous l'avons vu. Il transpire que d'abord je suis un homme, ensuite quelque chose comme un réseau, ensuite quelque chose comme une galaxie et pour finir quelque chose qui pourrait, excusez du peu, être pris pour rien du tout. De plus, si la loi d'égalité tient bon, mon observateur scientifique souffre d'une transformation parallèle. Ceci est certainement beaucoup plus, et beaucoup moins, que ce à quoi mon bon sens s'attendait.

Mais la loi d'égalité, rétorque le bon sens, ne tient pas vraiment. Le schéma régional peut fonctionner joliment bien au niveau du niveau humain et autour de lui, et il possède peut-être une certaine mesure de validité philosophique, mais il est inutile pour la science ; et (continue à dire le bon sens) plus on repousse ce schéma dans le royaume du très grand et du très petit, moins il s'applique. Par exemple, l'assertion que seules les particules physiques ultimes sont capables de m'apprécier en tant que particules physiques ultimes est soit monstrueusement flatteuse pour elles, ou monstrueusement impertinente pour les physiciens.

En fait, les rôles sont renversés. Car c'est précisément dans la région humaine que la validité du schéma est loin d'être évidente (en témoigne mon échec à réaliser que j'ai ma tête là-bas et non ici), et c'est précisément dans la région du très petit (et du très grand, comme je le montrerai) que le schéma devient entièrement manifeste et nécessaire. Ici, on passe à côté uniquement en raison de son évidence excessive. Car le microscientifique a depuis longtemps travaillé, à sa propre manière, au schéma des régions concentriques habitées par des observateurs mutuels, que la loi d'égalité et du quelque part ailleurs tient sous son emprise.

J'en viens à des exemples réels. Mais d'abord je dois fournir, dans les limites les plus étroites possibles, une esquisse brute de la structure de ce qui appartient aux atomes. L'exemple le plus simple est l'atome d'hydrogène, qui a pour noyau un proton solitaire (c'est-à-dire une particule relativement massive portant une charge électrique positive) équilibré par un électron orbital solitaire (soit une particule beaucoup moins massive portant une charge négative) en révolution autour de lui des millions de fois par seconde. Ensuite, en ordre de complexité, il y a l'atome d'hélium, qui a deux électrons orbitaux auxquels correspondent deux protons nucléaires. Le noyau d'hélium contient, de plus, deux neutrons ° (des particules non chargées dont la masse est semblable à celle des protons) ; mais ce n'est pas ceux-ci, mais plutôt les protons ou les unités de charge électrique positive, qui déterminent la plupart des propriétés de l'atome, et sa place dans le tableau périodique des éléments. Le même schéma général est suivi par tous les atomes plus lourds : sous ce qu'on appelle les conditions normales, le nombre des électrons périphériques – qui peut être aussi grand que 92 – est le même que le nombre des protons centraux, et ces derniers sont, en règle générale, liés à un nombre un peu plus grand de neutrons. Il n'est pas surprenant



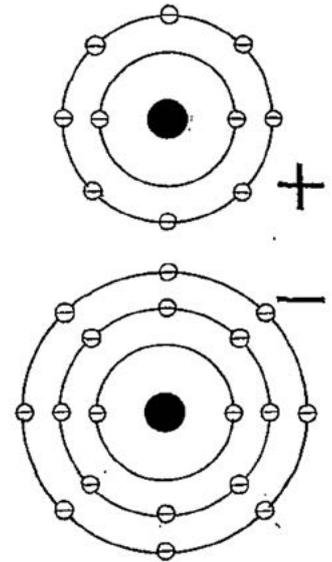
(1) hélium. (2) sodium. Ces diagrammes sont, bien sûr, simplement schématiques et n'essaient pas de dépendre des orbites des électrons ou la disposition réelle des particules en détail.

° Sous certaines conditions un neutron émet un électron et devient un proton. En conséquence, certains physiciens, y compris Eddington, ont considéré le neutron comme composé d'un électron et d'un proton (tenus ensemble par ce qui est appelé co-spin) et non pas comme étant une particule ultime. Dans ce cas-ci, l'atome est réductible à un nombre égal de protons et d'électrons, certains des derniers étant nucléaires et le reste orbitaux.

que, quand le nombre d'électrons dépasse une certaine limite, certains soient en surnombre et les noyaux les plus lourds sont en conséquence entourés de plusieurs ceintures électroniques. L'atome de sodium, par exemple, a trois ceintures de ce genre, contenant respectivement deux électrons, huit électrons, et un électron – ce qui fait un total de 11 unités négatives, équilibrées par 11 unités positives dans le noyau. Les ceintures n'ont pas toutes la même capacité : ainsi le nombre maximum d'électrons que la ceinture la plus interne détiendra est de deux, la suivante de huit, la troisième de dix-huit, etc. Cependant la ceinture la plus extérieure ne détient jamais plus de huit électrons – les électrons restants ne s'ajoutant uniquement que quand la ceinture suivante a commencé à se former. Et la manière dont l'atome se comporte revient à la question de savoir combien d'électrons l'anneau le plus extérieur contient. Quand il est rempli à sa pleine capacité (en ayant huit électrons ou deux dans le cas de l'hélium) l'atome est chimiquement inerte, ou satisfait. D'un autre côté, ces atomes qui n'ont qu'un seul électron extérieur, ou qui manquent d'une ceinture complète de huit, sont inhabituellement actifs. Ainsi l'atome de sodium agit comme s'il voulait se libérer de son unique électron extérieur, tandis que l'atome de chlore agit comme s'il était affamé d'un électron de plus pour l'ajouter aux sept qu'il détient. En conséquence, quand ces deux atomes se rapprochent dans les bonnes conditions, ils satisfont leurs besoins mutuels, en joignant leurs forces en tant que molécules de chlorure de sodium, le sel commun. Il en est de même pour la distribution générale des particules comprenant l'atome dans son état ordinaire. En réalité, un atome d'une sorte quelconque est capable de nombreux états. Par exemple, il peut, quand il est dans une étoile, ou même sur Terre, être dépouillé de quelques-uns ou de tous ses électrons circulants.

Il n'y a pas non plus une seule orbite sur laquelle un électron peut se déplacer : quand l'atome absorbe un quantum de radiation, un électron passe sur une orbite plus large, et quand le quantum est émis l'électron revient où il était. Mais le nombre d'orbites possibles est strictement limité. Tout arrive comme s'il y avait des sillons dans l'espace entourant le noyau, et que les électrons ne pouvaient circuler que sur eux : les crêtes entre les sillons sont une sorte de no-electron's-land.

En réalité, cependant, cette description, quoiqu'utile en tant que préliminaire, ne marche pas. À ce point, il est nécessaire de mentionner un fait difficile mais très significatif : le physicien ne peut jamais préciser pleinement le comportement de l'électron. Sa difficulté est que toute expérimentation grâce à laquelle un électron est détecté dérange celui-ci dans une mesure indéterminée. (En principe, il est possible de décrire une expérience qui nous permettrait de mesurer la position de l'électron, ou sa vitesse, ou son énergie cinétique, ou son moment angulaire ; mais il est impossible d'en décrire une qui nous permettrait de nous procurer toutes ces informations à propos de l'électron tel qu'il est à un moment donné. Préciser une mesure, c'est laisser les autres dans le vague. Par exemple, quand nous essayons de mesurer l'énergie de l'électron à un certain instant du temps, nous voyons que, en mesurant l'énergie, nous perdons trace du temps, et qu'en mesurant le temps nous perdons trace de l'énergie.) Un résultat en est que cela n'a plus de sens



Une molécule de chlorure de sodium. L'électron solitaire de l'atome de sodium remplit la place vacante de la ceinture extérieure de l'atome de chlore, où il se lie avec un électron partenaire, de spin opposé. L'atome de sodium reste attaché à l'atome de chlore parce qu'il est maintenant (étant à court d'un électron) positivement chargé, tandis que l'atome de sodium (ayant gagné un électron de mieux) est négativement chargé : portant des charges dissemblables, ils s'attirent l'un l'autre.

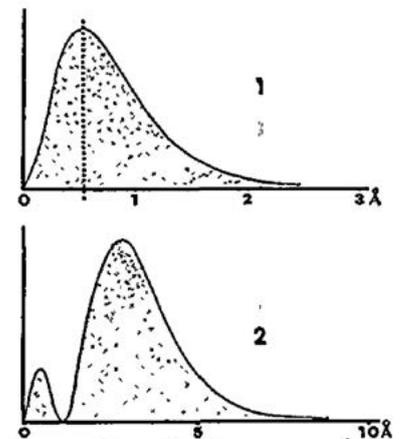
de parler des « position et vitesse exactes d'un électron à un moment donné » : une mesure qui ne peut pas, même en principe, être mesurée, est un monstre que nous ferions mieux d'oublier. ° Ce dont nous pouvons discuter utilement, et nous disposer à déterminer, est la probabilité de trouver l'électron en un lieu et un temps donné, ou la probabilité qu'il soit à une certaine vitesse en un lieu donné. En conséquence, si nous voulons vraiment décrire l'électron, nous devons le voir comme immergé dans son orbite, et voir l'orbite comme étendue ou diffuse. L'orbite distincte de la théorie classique subsiste, c'est vrai, mais uniquement en tant que déterminant le lieu où la probabilité de trouver l'électron est la plus grande. Nous pouvons penser aux noyaux comme étant entourés de couches de nuages de diverses densités, ou d'un système de vagues un peu semblables à celles que l'on voit à la surface d'une mare quand on jette une pierre dans l'eau, aussi longtemps que nous les considérons comme « des ondes de probabilité » plutôt que comme des ondes physiques. Et le noyau doit être traité de façon similaire : il est contaminé par la même incertitude. Le physicien ne peut pas immobiliser le proton ou le neutron. Tout ce qu'il peut faire, c'est trouver les chances qu'il soit présent, au moment stipulé, en ce lieu-ci plutôt qu'en celui-là.

10. L'ATOME ET LE SCHÉMA RÉGIONAL : L'ATOME D'HYDROGÈNE

Maintenant laissez-moi vous montrer certaines des manières par lesquelles cette très bizarre histoire de la structure atomique correspond à l'histoire régionale à peine moins bizarre des chapitres précédents de ce livre. Je propose de prendre le compte rendu du physicien à propos de ce qui se passe en moi au niveau atomique et subatomique, et de le traduire autant que faire se peut en langage non spécialisé, de sorte que cela puisse être comparé avec ce qui se passe en moi à d'autres niveaux. Autrement, c'est comme si mon observateur en approche devait perdre la mémoire, si ce n'est son esprit, entrant dans chaque nouvelle région, et devenir tout à fait incohérent en essayant de faire un compte rendu de son voyage en tant que tout.

Supposons qu'il se soit beaucoup rapproché de moi – et qu'il soit si proche, en fait, que je ne sois pour lui pas plus qu'un simple proton, ou un noyau d'hydrogène. Que peut-il attendre, si le schéma régional tient la route ici ? À quoi la situation va-t-elle ressembler en principe ? (1) L'observateur est dans la région où ce que je reviens à être pour lui est un proton : c'est-à-dire qu'il est dans un lieu qui est normalement habité, s'il est réellement habité, par un électron. Et il ne serait pas surprenant s'il devait faire là ce qu'il faisait dans ma région humaine – tourner autour de moi pour me voir de tous les angles. (2) Si ce qu'il fait de moi doit rester plus ou moins constant, il doit dans ses mouvements me concernant garder une distance plus ou moins constante ; et ceci est une question qui me concerne beaucoup, en voyant que la permanence de mes caractéristiques est inséparable de la régularité des habitudes de mes observateurs. (3) Mais dans certaines limites, bien sûr, ma condition varie. Si je grandis en importance, il est approprié que mon observateur se retire d'un coup à une distance plus respectueuse ; si je rétrécis, il est approprié qu'il devienne plus familier, plus renseigné

° Dans une large mesure, le physicien moderne a abandonné l'idée d'un monde physique purement objectif, indépendant de lui-même, son investigateur ; et il en est venu à voir sa propre fonction comme étant l'obtention et la coordination de certains types d'expérience, avec en vue la prédiction d'expériences similaires ultérieures. Une nature essentiellement impossible à scruter, qui est la cause cachée mais jamais l'objet de l'expérience, est bien sûr en voie de devenir un mythe et une énigme. En conséquence, alors que pour la physique ancienne le principe de détermination aurait impliqué des méthodes d'observation défectueuses, et ne nous aurait rien dit à propos de la Nature, pour la nouvelle physique, ce principe a la même sorte de validité qu'une « loi de la nature ». Car les observations de ce qui est ici, et non d'objets naturels là-bas, sont le sujet principal de la physique ; et les lois physiques sont des descriptions pratiques de ces observations. Toute limitation inévitable à laquelle l'observateur est sujet doit trouver son expression dans les « lois de la nature » qu'il formule : « la nature » ici comprend sa nature. Ce n'est pas ce que l'objet est qui compte, mais la manière dont il nous frappe ; bien qu'il n'y ait pas de doute que la manière dont il nous frappe soit largement dépendante de là où elle nous frappe.

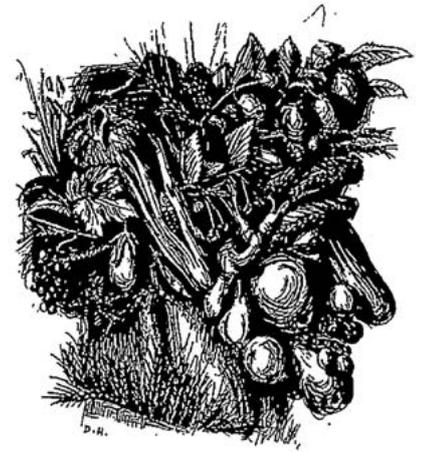


Courbes de distribution électronique pour (1) l'état normal de l'atome d'hydrogène, et (2) un de ses états d'énergie plus élevée – ils ne sont pas à la même échelle. La courbe montre la probabilité relative de trouver l'électron à différentes distances du noyau ; ainsi dans (1) l'électron passe plus de son temps à la distance de 0,5292 Å qu'à toute autre distance. Notez que dans son état d'énergie plus élevée, l'électron n'abandonne pas complètement son orbite originelle, mais passe la plupart de son temps plus loin.

sur moi par proximité, moins distant. (4) Ces réestimations qu'il fait de moi se produiront vraisemblablement avec une soudaineté dramatique : l'incrémentation ou la perte se produisent toutes deux d'un seul coup, par montant forfaitaire au lieu de versements partiels. ° (5) Mais en fait cela n'a pas de sens de parler de mes variations et de la prise de connaissance qu'en a mon observateur comme de choses séparées : je change absolument pour lui ou je ne change pas. Ce qu'est chacun de nous, il l'est dans l'autre. Cependant, chacun doit projeter sur le centre de l'autre le contenu de son centre, de sorte qu'il y ait une circulation constante entre nous. Nous sommes liés dans un couple projectif-réflexif, ou un système bipolaire ; nous sommes complémentaires et cependant opposés, comme les pôles négatif et positif d'une pile électrique. (6) Bien que nous soyons de statut égal, nous ne sommes pas nécessairement égaux. Il n'y a pas de raison, par exemple, pour laquelle la masse que mon observateur m'attribue soit très différente de celle que je lui attribue, de sorte qu'elles sont du même ordre général. (7) Puisque nous devons nous attendre à trouver certaines conditions fondamentales d'observation semblables à tous les niveaux, nous devons être préparés à de très vastes différences. En particulier, il serait bizarre que mon observateur, s'étant réduit et étant devenu suffisamment agile pour entrer dans le monde des particules ultimes, conserve toutes ses facultés macroscopiques intactes et réussisse à spécifier de manière précise (par exemple) ma position et ma vitesse. Il prendrait naturellement connaissance qu'il y a beaucoup d'ignorance concernant sa position. Mais le paradoxe est que cette ignorance, ou plutôt cette incertitude, est la bonne sorte de connaissance, le degré de certitude propre à ce niveau modeste : il n'est pas question ici d'un certain empêchement accidentel que davantage d'observateurs experts, placés de façon similaire, pourraient surmonter. Il est possible, bien sûr, d'éviter toute imprécision, mais uniquement en se retirant à un niveau supérieur où les protons n'appartiennent pas. En bref, la précision de mon observateur est la mienne : c'est de cette façon que je lui apparais, et c'est de cette façon que je suis...

Il n'est pas nécessaire de conserver des prétentions plus longtemps. Cette description septuple de l'observateur hypothétique du proton n'est rien d'autre qu'une description non conventionnelle de son électron orbital – l'électron qui (1) tourne autour du proton, (2) se maintient à une distance plus ou moins constante de celui-ci, (3) se retire sur une orbite plus vaste quand il absorbe de l'énergie, (4) ne reconnaît rien d'autre qu'un quantum d'énergie complet \times , (5) et porte une charge égale mais opposée à celle du proton, (6) n'a qu'une fraction de sa masse, (7) et, avec le proton, est sujet au principe d'incertitude. En fait, il n'est pas vraisemblable que je trouve un autre observateur à moitié aussi bien qualifié pour enregistrer ce que je suis à une distance très proche. Tout comme il y a un lieu, à environ un mètre cinquante d'ici, où l'on me prend pour un homme, il y a un lieu plus proche – une région chimique ou une atmosphère ° – où des molécules me prennent pour une molécule, et donc il y a un troisième lieu – inférieur à un cent-millionième de centimètre de distance – ou un électron me prend pour n'être pas plus qu'un proton. † Mon observateur-électron porte témoignage de cette dernière estimation en parcourant ma région protonique, de la même manière qu'un gardien de nuit porte témoignage de la présence de la chambre

° Pour prendre un exemple macroscopique, supposons que l'on me montre une image contenant des personnages cachés et que l'on me dise quelle contient une tête. Je l'examine de très près et ne voit qu'un mélange d'unités sans relation. Alors je la tiens à une certaine distance et, en un éclair, un schéma plus vaste émerge. Il n'y a pas de vision médiane, pas d'accumulation de petits ajustements résultant en un changement majeur. La réaction est du type tout ou rien, comme quand on entend une plaisanterie. L'illustration suivante servira d'exemple..



Partie de la peinture *Êté* (1563) de Giuseppe Arcimboldo, pinacothèque de Vienne. Arcimboldo s'était spécialisé dans les fantaisies de cette sorte.

× Selon la théorie quantique, l'atome refuse d'absorber ou d'émettre quelque chose qui serait inférieur à la quantité d'énergie minimum standard connue sous le nom de quantum : en conséquence, il n'y a, entre les divers états d'énergie de l'atome d'hydrogène, aucune position médiane. Le nombre de courbes de distribution électronique est sévèrement limité.

° Le terme est celui de Sir Charles Sherrington – « une atmosphère chimique, pour ainsi dire, environne une particule, et est différente pour d'autres sortes de particules chimiques. » *Man on His Nature*, pp. 101-2.

† En réponse à la question pourquoi un proton diffère d'un électron, Eddington a suggéré qu'ils sont réellement de structure semblable, mais reliés pour ainsi dire comme une main droite et une main gauche. *The Philosophy of Physical Science*, pp. 123-4.

forte par ses circumambulations périodiques. L'électron fait plus qu'entretenir une théorie à mon propos : il met la théorie en pratique énergétique. Sa manière d'exister est une démonstration entièrement frappante de mes effets régionaux, de ce que je fais là à la périphérie, à partir d'ici au centre. Seul un électron, ou une chose de la même sorte, est capable de faire la découverte que je suis un proton, car un observateur précis et mieux équipé trouverait davantage en moi. Me mettre dans la catégorie des particules infinitésimales, c'est prendre une vue extrêmement pauvre de moi. Ici il y a une importante découverte que seule une entité à la vue faible peut faire : seule une particule infinitésimale peut atteindre le degré convenable d'étroitesse d'esprit et d'obscurité.

Qu'en est-il alors du proton lui-même à une distance encore plus proche, au centre même ? Qu'est-il intrinsèquement ? Une telle question, pour la physique moderne, est absurde. Une particule est connue par ce qui en sort, par ses effets régionaux × et concernant ce qu'elle est en elle-même la science n'a rien à dire. En effet, il n'y a rien au centre. La science est essentiellement une entreprise régionale * et c'est ici, au plus inférieur des niveaux physiques, que nos notions basées sur le bon sens de la localisation simple se révèlent finalement comme intenables, et que le schéma régional, avec le principe du quelque part ailleurs, prend leur place. +

Mais j'ai une autre source d'information – une information interne. Si je suis ce noyau, ce proton, à propos duquel mon observateur patrouille si industrieusement, alors je suis en position de dire à quoi cela ressemble d'être une particule ultime, ici au centre. Et je vois que l'hypothèse du physicien est absolument justifiée : il n'y a rien du tout ici. Ce qui veut dire qu'il n'y a rien de totalement intrinsèque, rien qui soit localisé uniquement ici. Cette conclusion n'est pas simplement le résultat d'une analyse soignée de l'expérience. Elle m'est imposée avec force. Chaque nuit je dois redécouvrir l'obscurité, le rien qui demeure en mon centre. Je suggère que l'homme qui, ayant dit ses prières, va dans son lit et sombre dans un sommeil sans rêve, a en quelques enjambées – en sautant plusieurs échelons à la fois, descendu la longueur complète de l'échelle de Jacob. À ce niveau le plus inférieur, il n'y a plus du tout d'horizon, et nous sommes entièrement dépourvus de têtes. La célèbre image de Sir William Bragg d'un atome sous la forme d'une tête humaine enveloppée d'un essaim de moustiques, était plutôt moins fantasque qu'il ne l'imaginait : la chose que j'ai sous mon chapeau est tout aussi véritablement un proton qu'une cellule, et tout aussi véritablement une cellule qu'une tête humaine ; et dans tous ces exemples elle est, intrinsèquement et en un seul lieu, absolument rien.

11. L'ATOME ET LE SCHÉMA RÉGIONAL : LES ATOMES PLUS COMPLEXES

J'ai déjà fait remarquer que la manière de l'électron d'annoncer une augmentation d'énergie est de passer sur une orbite plus distante, où (pour ainsi dire) il devrait avoir une perspective plus vaste. En général, on peut dire que dès que mes observateurs augmentent leurs perspectives, ils me transforment en plus de choses – à longue distance. Mais lors

× Ici le physicien est d'accord avec Platon : « Je dis que ce qui possède naturellement une puissance quelconque, soit d'agir sur n'importe quelle autre chose, soit de subir l'action, si petite qu'elle soit, de l'agent le plus insignifiant, et ne fût-ce qu'une seule fois, tout ce qui la possède est un être réel ; car je pose comme une définition qui définit les êtres, qu'ils ne sont autre chose que puissance. » Sophist, 247.

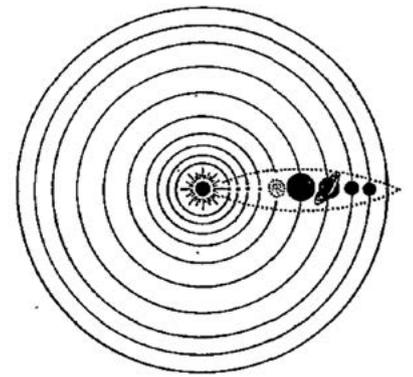
* Pour utiliser une comparaison pertinente de Bertrand Russell, le scientifique est comme un agent des douanes dont la connaissance des industries de son pays est réduite à ce qui passe les frontières. Une particule « cesse absolument d'avoir les propriétés d'une « chose » telle que conçue par le bon sens ; c'est simplement une région à partir de laquelle l'énergie peut rayonner... Le point principal pour le philosophe dans la théorie moderne est la disparition de la matière en tant que « chose ». Elle a été remplacée par des émanations issues d'une localité. » « Quant à savoir s'il y a un endroit d'où les radiations proviennent, nous ne pouvons pas le dire, et il n'est pas scientifiquement nécessaire de spéculer dessus. » An Outline of Philosophy, p. 112.

+ « Comment cette collection d'atomes ordinaires pourrait être une machine pensante ? », se demande Eddington. « Mais quelle connaissance avons-nous de la nature des atomes qui rendent tout à fait incongru qu'ils puissent constituer un objet pensant ?... La science n'a rien à dire quant à la nature intrinsèque de l'atome. L'atome physique est, comme tout le reste en physique, une série de lectures d'index. La série est, nous en convenons, liée à un arrière-plan inconnu. Pourquoi ne pas alors la lier à quelque chose de nature spirituelle dont une caractéristique frappante est la pensée ? Il semble plutôt idiot de préférer la lier à quelque chose d'une soi-disant nature « concrète » sans cohérence avec la pensée, et ensuite de se demander d'où la pensée vient. » (The Nature of the Physical World, p. 259.) Ou, comme je le dirais, rejeter la connaissance intérieure des particules ultimes est, en effet, réduire toute chose sauf moi-même à celles-ci.

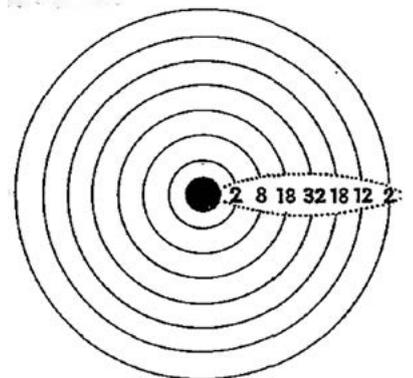
d'un voyage plus bref ils peuvent aussi faire de moi moins de choses. En faisant radicalement retraite au travers de mes régions, l'observateur tend à faire l'expérience d'un contenu accru jusqu'à atteindre un certain maximum ; et à partir de là le contenu décroît, et peut-être s'évanouit complètement, avant que la région suivante soit atteinte, et que le contenu d'un nouvel ordre émerge pour briller et décliner à son tour. Autrement dit, on doit trouver, entre deux régions adjacentes quelles qu'elles soient, une frontière où la scène s'appauvrit et s'obscurcit, mais c'est un cas, en reculant pour mieux sauter, de rechute mineure avant une avancée majeure. Ainsi mon observateur en recul voit ma tête s'agrandir et s'affubler d'un tronc, et de membres grandissants ; puis le tout rétrécit jusqu'à ce que je devienne un nain, un homoncule, un grain indifférencié ; tandis que lui, pour sa part, passe par des métamorphoses similaires. Il en est aussi de même pour les planètes, qui sont (d'une manière qu'il faut encore montrer) des observateurs solaires, et suggèrent par leurs masses croissantes une estimation de croissance du soleil ; et ensuite, au-delà de Jupiter, suggèrent par leurs masses diminuées une estimation diminuée.

Or cette tendance – que j'appelle loi du fuseau – est exemplifiée par l'organisation des électrons appartenant à mes atomes plus complexes. La première ceinture, la plus intérieure, contient au plus 2 électrons, la deuxième au plus 8, la troisième 18, la quatrième 32, la cinquième 18 à nouveau, la sixième 12 et la septième et dernière seulement 2. Et cette disposition « en forme de fuseau » des électrons se reflète généralement dans l'atome individuel. Les ceintures de l'atome de fer, par exemple, détiennent 2, 8, 14, puis 2 électrons respectivement ; et les ceintures de l'atome de mercure, 2, 8, 18, 32, 18, 2. (Néanmoins il y a un sens à ce que cette diminution ne signifie pas que les gains précédents sont perdus. Pour trouver la cellule, allez à l'intérieur de la région humaine ; pour trouver l'atome, allez à l'intérieur de la région des molécules ; pour trouver l'atome léger, allez à l'intérieur de la ceinture de l'atome lourd. Car on peut dire que l'homme est cellules, molécules et atomes, et que l'atome le plus élevé ou le plus complexe est aussi l'inférieur et le moins complexe – l'argon, par exemple, avec 2, 8, 8, électrons est le néon avec 2, 8 électrons et l'hélium avec seulement 2 électrons.)^o

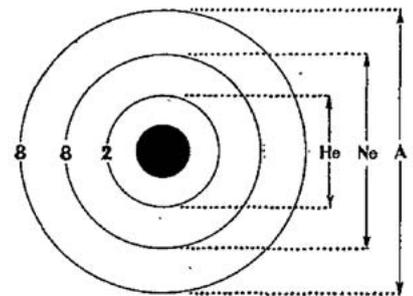
Le noyau lui-même, relativement compact puisque ses membres le sont, n'est pas lui-même affranchi de la loi du fuseau. Lui aussi peut être considéré comme un système de ceintures, la plus intérieure comprenant deux protons et deux neutrons – c'est-à-dire un noyau d'hélium. Ici, en fait, il y a une deuxième région subatomique encore plus réduite avec ses propres règles et régulations. Les forces qui lient une particule à une autre particule ne sont pas, dans cette courte perspective, sujettes à la loi du carré inverse qui gouverne les mouvements de l'électron orbital : tout à fait différentes dans leur espèce, ces « forces d'échange » excèdent de loin les forces électriques qui maintiennent l'électron sur son chemin. D'un autre côté, elles déclinent bien plus rapidement. Ainsi, dans les quartiers très proches, les forces d'échange liant les protons nucléaires surpassent les forces électriques qui tendent à les faire dévier. Mais dès que la taille du noyau s'accroît, et avec elle la distance moyenne entre ses particules, les forces électriques répulsives et à longue portée gagnent en puissance sur les forces d'échange attractrices et à courte portée ; et ainsi



Le système solaire : les tailles des planètes, mais pas leurs distances relatives, sont dessinées grossièrement à l'échelle.



L'atome d'uranium : une indication schématique des contenus de ses sept ceintures.



^o Peut-être que je devrais ajouter ici que, comme nous en venons à des atomes plus gros et plus complexes, le nuage électronique intérieur est attiré plus fermement vers le noyau, et se rétrécit en conséquence. Et ceci est justement ce à quoi, dans notre théorie, nous devons nous attendre : car c'est une règle de la perspective que l'espace doive se fermer à la suite de l'observateur en recul, et doit s'ouvrir dans la région où il s'approche. Une fois de plus, il semble que, pour ainsi dire, quand nous voulons voir des principes épistémologiques clairement exemplifiés et incarnés, nous ne puissions faire mieux que de consulter le physicien.

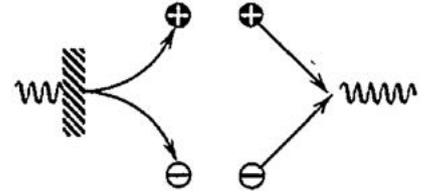
le noyau en tant que tout devient de moins en moins stable. Une fois de plus, il y a des limites établies à la croissance d'une espèce particulière, d'un niveau particulier.

On peut avoir une certaine idée de ces mystérieuses forces d'échange en supposant que le proton et son neutron associé échangent continuellement leur identité, ou qu'ils se renvoient, comme des joueurs de tennis, une unité d'électricité positive. À nouveau, il semblerait que la loi du quelque part ailleurs, et que la procédure de projection-réflexion, qui opère à la dérobée aux niveaux supérieurs, soit ici ouvertement dominante. ° En fait, on pourrait dire que l'économie entière de l'atome, et que le monde des particules ultimes en général, est composée de paires, dont les membres sont à certains égards opposés et à d'autres les mêmes. Ainsi, à côté de la paire nucléaire-orbitale (électron et proton, de charges égales mais opposées) et la paire nucléaire-nucléaire (proton et neutron affairés à échanger leur identité), il y a une paire orbitale-orbitale – les électrons sont groupés en paires de spins opposés. × Mais peut-être que la plus frappante de toutes ces paires est l'électron positif et l'électron négatif : ces particules, jumelles de masses égales et de charges égales mais opposées, naissent simultanément quand un rayon gamma est stoppé et sont simultanément annihilées quand elles rentrent en collision, laissant un rayon gamma comme résidu. D'après la fameuse théorie de Dirac, ces électrons positifs, ou positrons, doivent être pensés comme des trous dans l'espace, laissés par certains électrons ordinaires ou négatifs, plutôt que comme des choses existant d'elles-mêmes. En général, alors, c'est comme si la physique abhorrait la particule solitaire, le quelque chose qui ne projette aucune ombre, qui ne peut montrer aucun nombre opposé, aucun partenaire de combat, aucun observateur régional de statut semblable. Et petite merveille, si le corps physique non observé et n'observant pas, non sociable, autocontenu, n'est nulle part ailleurs que là où il est centralement, c'est un mythe dépourvu de base et une absurdité. +

Mais est-ce qu'il découle de tout ceci (persiste à dire mon bon sens) que le scientifique, pour pouvoir traiter d'une particule (ou d'un ensemble de particules) doit se réduire lui-même à autre chose ? Et comment une telle réduction est-elle possible sur terre ? La réponse est brève et simple. D'abord le scientifique est déjà – et il le montre de lui-même – des électrons, des protons, etc. ; deuxièmement, les électrons, protons, etc., sont – c'est sa propre hypothèse de travail – des effets régionaux et non des substances centrales : il n'y a pas de raison d'assumer qu'il y ait quelque chose au centre. Personne ne pourrait être mieux adapté à l'exploration des niveaux subatomiques. † En fait, nous n'avons qu'à l'écouter. « Je vais bombarder les noyaux d'azote », pouvons-nous imaginer Rutherford dire ; « et à présent un flux de particules alpha – les noyaux d'hélium – se jette avec violence sur eux ». « Bombardons l'uranium », dit Otto Hahn, « et les neutrons s'avancent à l'attaque ». Ce ne sont pas, je pense, des paroles en l'air, mais au contraire un exemple de plus de la rigueur qui se cache dans notre idiome commun. De nombreuses et profondes découvertes attendent l'homme qui ne désirera qu'écouter ce qu'il dit.

Quand le Mr Tompkins du professeur Gamow explore l'atome, il devient un électron ; * et comment, en fait, pourrait-il

° En 1934, Yukawa a suggéré que le ciment qui lie le proton et l'électron est une particule négativement chargée et partagée entre eux. Le méson, comme on appelle cette particule messagère, a la même charge que l'électron, mais plusieurs fois sa masse. Deux ans plus tard, un « électron lourd » de cette sorte a été détecté par des observateurs des rayons cosmiques.
× Le principe de Pauli dit qu'il n'y a pas plus de deux électrons dans un atome qui puissent posséder simultanément le même type de mouvement, auquel cas leurs spins sont opposés.



La naissance de la matière à partir de l'énergie est la naissance de jumeaux de (pour ainsi dire) sexes opposés : un rayon gamma devient un électron positif et un électron négatif. Leur mort est l'intervention de leur naissance.

+ Il a été souvent indiqué que si deux électrons A et B devaient sévanouir simultanément d'un seul lieu, et réapparaître simultanément en un autre, il serait impossible de déterminer si c'est A ou B qui est devenu A1 ; et en fait cela n'aurait pas de sens de dire que l'un ou l'autre de la première paire est identifiable avec l'un ou l'autre de la seconde. Nous ne connaissons rien « au centre » qui pourrait servir de marque distinctive.

† Un physicien écrit : « Nos conceptions du monde sont déterminées par la position que l'homme occupe dans l'univers, et notre imagination doit nécessairement échouer quand nous essayons de quitter cette position. L'image qu'à l'homme du monde physique et ses opinions sur la causalité seraient entièrement différentes s'il était beaucoup plus grand ou beaucoup plus petit qu'il ne l'est. » (K. Mendelssohn, *What is Atomic Energy ?* p. 75.) Mais comment pourrions-nous possiblement savoir que c'est vrai à moins que notre image du monde, et nos opinions sur la causalité, n'aient pas été parfois tout à fait dissemblables à celles de l'homme ? Ou si nous n'étions pas parfois dans l'oubli de notre lieu et de notre stature ?

* G. Gamow, *Mr Tompkins Explores the Atom* – une introduction pittoresque et bien connue à ce sujet. Mais de telles œuvres sont souvent, du point de vue philosophique, très révélatrices. Car le jargon technique, bien qu'indispensable en son lieu, a tendance à tirer un voile commode sur les assumptions de base de toute étude. Je suggère (1) qu'aucun scientifique ne peut éviter d'utiliser un langage qui confère une vie et un esprit aux particules ; (2) que nous n'avons pas de raison de

autrement s'insinuer lui-même dans ce petit monde ? Mais en réalité ses calculs – extraordinairement exacts pour leur précision eu égard au comportement de la foule, et pour leur imprécision eu égard à celui de l'individu – sont sans nécessité mystérieux (sinon incroyables et incompréhensibles) quand ils sont interprétés en tant qu'essentiellement fabriqués par l'homme, ou étrangers à l'origine aux niveaux auxquels ils se réfèrent, ou d'une certaine manière jetés sur eux depuis le dessus. Non ; il y a présente dans l'univers, à côté des électrons des protons ayant une certaine masse, une charge et une vitesse, une conscience des électrons et des protons ayant une certaine masse, une charge et une vitesse ; et je ne peux voir aucune justification à opérer un divorce entre les faits et la conscience, en la reléguant à une région où, par définition, les électrons et les protons ne sont absolument pas à leur place. Là où le bon sens compte deux, je compte un ; et c'est à notre bon sens qu'échoit la responsabilité de montrer la nécessité de cette duplication.

L'électron, alors, ne court pas à l'aveugle. Mais dire que la physique en étendant ses yeux appartient exclusivement au niveau de l'électron serait évidemment absurde. Car la physique elle-même, comme son sujet principal, décline la simple localisation. Elle appartient là-bas, à la base de la hiérarchie, en partant d'ici, depuis les niveaux quotidiens du bon sens et des affaires quotidiennes. Des instruments comme le cyclotron et le générateur Van de Graaff, et la procédure mathématique qui les accompagne, sont l'échelle de Jacob grâce à laquelle le physicien descend au rez-de-chaussée de l'univers, et tous ses échelons sont nécessaires. En fait, plus nous nous aventurons en haut ou en bas à partir du plan humain, plus nous trouverons vraisemblablement qu'aucun plan n'est quelque chose en lui-même ou est séparé des soutiens verticaux de la structure complète. * Pour arriver au noyau, le physicien doit avancer radicalement au travers de toutes ses régions, se conformant aux règles de chaque niveau à son tour ; mais c'est le récit de son voyage en tant que totalité qui compte, et qui détermine le résultat de son aventure. Si je peux changer d'illustration une fois de plus, la pointe de la flèche ne vaut rien sans la hampe, si la hampe est elle-même loin d'atteindre l'œil du taureau.

12. L'HORIZONTAL ET LE VERTICAL

Dans ce chapitre, j'ai distingué certaines des principales caractéristiques que mon observateur trouve dans sa descente à partir du niveau de l'homme. Inévitablement, je les ai décrites comme si elles étaient indépendantes, réelles par elles-mêmes, et qu'elles se confirmaient d'elles-mêmes. Mais il est nécessaire que je me rappelle moi-même encore une fois que l'autonomie d'une strate séparée est une fiction, et que la donnée horizontale est seulement une section du processus ascendant et descendant qui unit toutes les sections de ce genre, qui les maintient et en fait ce qu'elles sont. ° Prises en elles-mêmes, les unités de n'importe quel niveau sont des bribes de chair morte, arrachées à un tout vivant comportant de nombreux niveaux. Un portrait de moi-même qui ne prendrait pas en compte cette totalité n'est absolument pas un portrait, mais le diagramme d'une autopsie. L'arbre de la connaissance, de la

supposer que c'est un simple accident, et qu'une science totalement « non animiste » est possible ; (3) que les conditions linguistiques de la science devraient être prises aussi au sérieux que d'autres de ses conditions, et non divorcées des études que fait la science du « monde naturel ». Je pense que si nous étions plus honnêtes à propos de la science telle qu'elle est réellement, nous approcherions vraisemblablement du point de vue dont je me fais l'avocat ici.

* Quand nous disons qu'une chose change, nous faisons l'hypothèse que nous voyageons au travers de toutes ses régions depuis ici au centre, en notant dans chaque région des changements concomitants ; autrement, si le changement observable ici n'est pas soutenu par des changements conjoints observables dans des régions plus proches, alors c'est une simple apparence – ce que nous appelons, par exemple, un effet atmosphérique. En ceci et à maints autres égards nous voulons dire le système vertical ou hiérarchique sans le réaliser.

° Il y a une différence complète entre notre être utilisé par ce processus à deux voies, et notre participation intelligente. Ainsi dit l'expert du Tao du troisième siècle avant Jésus-Christ – « Chaque chose singulière à la fois appartient et n'appartient pas, aux deux processus en va-et-vient dans l'unité de l'interpénétration mutuelle. Seul l'homme dont l'intelligence embrasse tout connaît cette unité de l'interpénétration mutuelle. Comme il a cette intelligence, il ne peut pas en devenir l'objet d'usage mais élit domicile dans son fonctionnement commun. » Chuang Tzu Book, II.

connaissance concernant la nature, jaillit de la graine du rien au centre et lance ses branches dans les régions les plus éloignées ; mais les branches, le tronc et la graine sont un. Les innombrables observateurs qui le composent sont en fait un seul observateur. De plus, nous avons le sentiment que cet observateur omniprésent n'est pas, en définitive, autre chose que ce qu'il observe.

Mais je dois ici être plus précis. C'est inévitable, la science est divisée en départements, mais le processus est interdépartemental. La science est horizontalement divisée, mais le processus est vertical. × Il en découle que, dans cette enquête dans ma nature, je dois couper court au travers des strates des sciences, et chercher les contours d'une science qui les unirait. Tenter moins serait irréaliste. Car le flux réel de la nature ne nous oblige pas à le confiner aux canaux disposés par notre programme – c'est une source pérenne jaillissant librement du niveau le plus profond vers le niveau plus élevé, et retombant aussi librement. Bien sûr, il serait idiot de faire objection aux procédures horizontales des sciences spéciales – c'est uniquement de cette manière que les données peuvent être collectées pour la Science du vertical – pourvu que nous reconnaissons que le sens de la nature fonctionne autrement. Il n'est pas suffisant de faire une section ici et une section là-bas ; et il n'est pas non plus suffisant d'en faire un nombre illimité, en les disposant côte à côte de sorte que leurs similarités et leurs différences puissent s'établir clairement. Il faut en saisir la continuité et le flux verticaux.

C'est une telle science hiérarchique que je dois rechercher si je dois connaître ce que je suis vraiment. Car ma nature n'a pas à être découverte dans une de mes régions et à une distance particulière – il n'y a pas de point de vue unique pour révéler le moi authentique, alors que le reste en révélerait trop ou trop peu. ° Elle ne doit pas être non plus découverte dans toutes mes régions et à toutes les distances – une galerie d'images, même une galerie de tableaux de maîtres innombrables, ne me rendrait pas justice. Elle doit plutôt être trouvée dans l'image en mouvement de laquelle elles sont les natures mortes. Un nombre infini d'observateurs observant infiniment, stationnés dans chaque région et sous-région de moi, y arriverait difficilement. Si l'enquêteur désire savoir ce que c'est d'être un homme, il doit ou monter et descendre, comme les anges de l'échelle de Jacob, de sorte à pouvoir suivre – ou plutôt partager – le flux bidirectionnel qui est la vie réelle de l'homme.

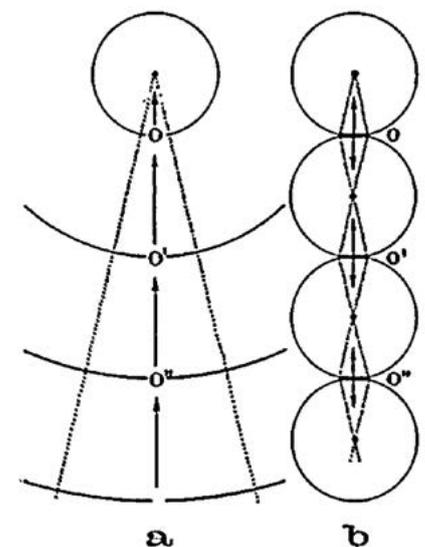
Tout ceci est vague. Je conclus ce chapitre, de ce fait, par une section illustrant la sorte d'approche hiérarchique que j'ai à l'esprit.

13. MODES DE DÉVELOPPEMENT VERTICAUX ET HORIZONTAUX

Je la développerai de deux manières – (a) la verticale, quand mon observateur recule, et (b), l'horizontale, quand il garde la même distance, mais consacre une partie de son attention à un deuxième objet, me liant ainsi à lui. Le schéma caractéristique de (a) est un système s'élargissant de cercles concentriques ; de (b), le système en allongement de cercles contigus. Or chacun de mes niveaux hiérarchiques a sa propre manière de développement, en lequel (a) et (b) sont diversement proportionnés ;

× Nous en avons un exemple actuel dans le processus vertical par lequel mon activité humaine dans la production de cette phrase apparaît dans mon activité subatomique parmi des particules de cette main, de telle manière que ces mots sont écrits. « Notre expérience des actions physiques de nos corps à la suite des déterminations de la volonté, » dit Whitehead, suggère « la modification des molécules dans le corps en tant que résultat du schéma total. Il semble possible qu'il puisse y avoir des lois physiques exprimant les modifications des organismes de base ultimes quand ils font partie des organismes de rang plus élevé... Nous devrions nous attendre à une transmission. De cette manière, la modification du schéma total se transmet elle-même au moyen d'une série de modifications d'une série descendante de parties, de sorte qu'en fin de compte la modification de la cellule change d'aspect dans la molécule, – ou dans une autre entité plus subtile. » *Science and the Modern World*, p. 186

° « Des irrégularités biologiques », écrit le Dr Joseph Needham, « peuvent rester à jamais irréfragables », mais « elles resteront, considérées seules, à jamais sans signification. Le sens ne peut être introduit dans notre connaissance du monde que par investigation simultanée de tous les niveaux de complexité et d'organisation. C'est seulement de cette manière que nous pouvons espérer comprendre comment un niveau est connecté avec les autres. C'est seulement en comprenant comment un niveau est connecté avec les autres que nous pouvons espérer voir l'intégration sensée du monde en évolution en lequel l'organisation a réalisé ses triomphes toujours nouveaux. » *The Philosophy of Alfred North Whitehead* (Ed. Schilpp), p. 269.



et le but de la science hiérarchique devrait être, non simplement de découvrir en détail la procédure, selon (a) et (b), à chaque niveau, mais aussi de clarifier les connexions verticales. Ici je ne peux que suggérer, provisoirement, un programme.

(i) Atomes

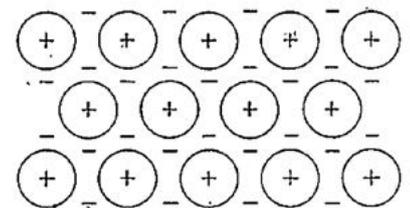
La physique atomique fournit, comme je l'ai montré, un exemple remarquable du mode vertical de développement. Ici, si nous pensons à l'atome se construisant à partir d'espèces plus légères pour aller vers de plus lourdes, nous voyons que de nouvelles particules joignent leurs forces à l'atome, à la fois au centre et à la périphérie, de sorte que le système concentrique originel s'étend et n'est pas dupliqué. En même temps, subordonnée à cette procédure verticale, il y a une procédure horizontale par laquelle chaque ceinture électronique se construit avant que la suivante commence. Ainsi l'observateur en retrait qui regarderait seulement à l'intérieur vers le centre manquerait une partie importante des faits.

(ii) Des atomes aux molécules

La force de Van der Waals. Des atomes s'associent de plusieurs manières, formant des systèmes ayant deux ou plusieurs centres. Par exemple, les particules des liquides et des solides sont, en règle générale, liées ensemble par une attraction physique relativement faible connue sous le nom de force de Van der Waals. Cette force surgit à partir de l'attraction électrique que le noyau d'un atome exerce sur les ceintures électroniques de l'atome suivant – une attraction qui n'est pas tout à fait annulée par les forces répulsives agissant entre les noyaux respectifs des atomes, et entre leurs systèmes électroniques respectifs. Il y a une certaine déformation de la forme de l'atome ici, mais ses propriétés chimiques restent les mêmes. Selon le schéma régional, l'observateur d'un noyau lui attribue une forme d'extension rudimentaire en accordant une certaine attention aux noyaux adjacents.

Liaisons métalliques. Un morceau de métal se compose d'un treillis d'atomes dont les électrons extérieurs, au lieu d'être fermement tenus, sont libres de dériver au travers de la masse. Attirés par tous les noyaux qu'ils traversent, ils leur doivent une allégeance plurielle ; et c'est comme un corps d'observateurs en voyage qui tiennent leurs noyaux très étroitement ensemble.

Liaisons électrovalentes. Dans ce cas, l'électron périphérique (ou les électrons) d'un atome dont la ceinture extérieure a juste commencé à se former, la quitte pour un deuxième atome qui a besoin de cet électron pour compléter sa ceinture électronique externe propre. Le résultat de cette entreprise réellement coopérative est que l'atome dénudé, qui est maintenant un ion positif, est attiré par l'atome augmenté, qui est un ion négatif. Quoique les atomes ne se mélangent pas, il y a une véritable union moléculaire, et la particule résultante a des propriétés chimiques qui sont différentes de celles de l'un ou l'autre de ses atomes constitutifs. Une croissance de cette sorte se produit quand l'observateur-électron d'un système tourne son attention vers un autre, sans cependant ignorer complètement le premier.



Liaisons métalliques

Liaisons covalentes. À maints égards, la procédure la plus efficace de toutes est pour l'observateur-électron (au lieu de passer d'un noyau objet à un autre et encore un autre, ou de glisser simplement à un autre) de reconnaître simultanément une paire de noyaux et, pour ainsi dire, de regarder, à la manière de Janus, à la fois devant et derrière. De cette manière, des liens covalents sont établis, par lesquels les atomes puisent des électrons de sorte que leurs ceintures extérieures se complètent au nombre de huit, ou de deux dans le cas de l'hydrogène. Le résultat de cette entreprise de véritable coopération est à nouveau une union moléculaire, mais d'une sorte particulièrement intime et fertile ; donnant naissance à d'innombrables substances, chacune dotée de propriétés chimiques uniques. Des molécules formées de cette manière, et particulièrement celles contenant des atomes de carbone, sont capables d'extension jusqu'à atteindre de très grandes tailles et une très grande complexité ; et c'est à ces molécules géantes que les cellules doivent la plupart des caractéristiques associées à la vie.

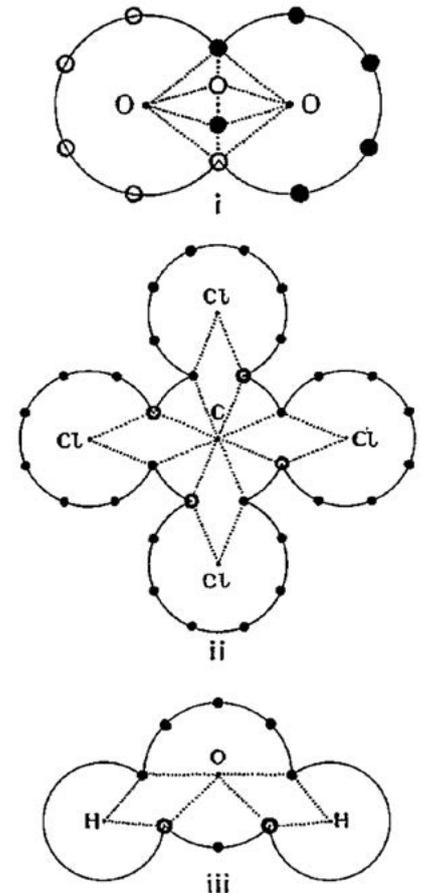
Liaisons mixtes. Ici il y a quatre manières par lesquelles les électrons sont capables, en étendant leur fraternité depuis un système concentrique à un autre, d'occasionner une union d'atomes plus ou moins intime ; et deux de ces manières donnent naissance à des molécules qui appartiennent à un nouvel ordre hiérarchique. Mais il doit être noté que ces quatre liaisons ne sont pas mutuellement exclusives : les forces de Van der Waals peuvent être associées avec des liaisons covalentes ou électrovalentes et les liaisons covalentes et électrovalentes peuvent se combiner.

(iii) La cellule

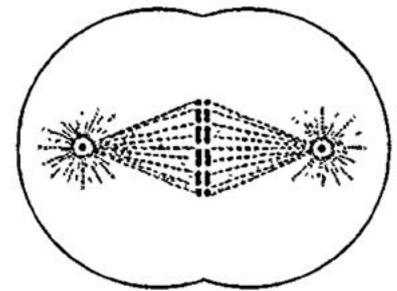
L'histoire et la vie de la cellule animale typique illustrent de belle façon à la fois les modes de développements verticaux et horizontaux. Quand une paire de gamètes, de cellules sexuées, s'unissent pour former la cellule œuf fertilisée d'un nouvel organisme, leurs noyaux se mélangent : deux systèmes indépendants deviennent un système concentrique unique. Et lorsque la cellule grandit, ce schéma concentrique est préservé – jusqu'à une certaine limite de taille. De là, un autre mode de croissance, horizontal, survient. Les cellules comportent alors deux centres, et leur matériel nucléaire se trouve lui-même à la limite commune des deux systèmes, qu'il doit reconnaître tous deux. Mais cette situation ambiguë ne dure pas longtemps : c'est comme si l'observateur régional à deux faces, placé au milieu des deux centres, était obligé de projeter son contenu sur les deux, avec pour résultat que chacun acquiert un noyau propre, et devient indépendant de l'autre. La cellule grandit, non pas comme un atome ou une molécule, en en annexant une autre, mais en se divisant elle-même en deux – en se dupliquant. (Et on peut déjà trouver certaines anticipations grossières de cette méthode parmi les particules des cellules, dont certaines d'entre elles s'adjoignent à elles-mêmes des molécules jusqu'à atteindre une certaine taille critique, quand elles se divisent.)

(iv) Le Métazoön

Les deux modes de croissance que j'appelle horizontaux et verticaux, correspondent approximativement à ce qui est souvent connu au niveau



Liaisons covalentes. Diagramme schématique des molécules de (i) oxygène, (ii) tétrachlorure de carbone, (iii) eau. J'ai ajouté une ligne en pointillés pour suggérer la « double allégeance » des électrons partagés.



Un stade dans la division mitotique d'une cellule animale (schématique). Les chromosomes comprenant la plaque équatoriale sont visiblement liés de l'autre côté, au moyen du fuseau nucléaire, à la centrosphère.

biologique sous les noms d'agrégation et d'individuation. Le premier caractérise la multiplication d'unités du même ordre, le deuxième leur rassemblement en un seul système dont les membres abandonnent la plus grande partie de leur autosuffisance. Ainsi le corps animal est composé de nombreuses strates de cellules, dont chacune, différente dans sa structure et son fonctionnement, se réfère au-delà d'elle-même à un tout plus grand qu'elle sert. C'est comme si toutes reconnaissaient un centre commun ; cependant ce centre-là doit se trouver dans chaque cellule, dont chacune doit être considérée comme la seule que tout le reste sert, aussi bien que comme la servante spécialisée de toutes. L'animal, alors, croit par individuation « verticale » à la suite d'une agrégation « horizontale » ; mais une fois de plus la limite est vite atteinte, et la seule manière de la passer c'est par la méthode « horizontale » de reproduction de sa propre espèce – par la production et la reconnaissance de nouveaux centres, au lieu de l'accumulation d'un matériel supplémentaire autour de ce centre. L'observateur a maintenant un œil sur moi, et l'autre sur mon enfant.

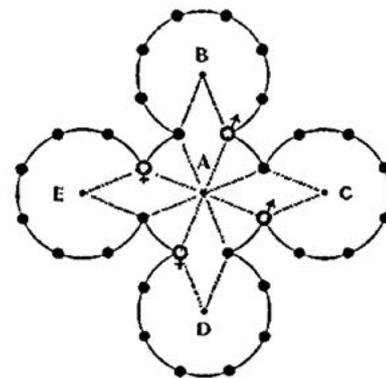
(v) Société

Beaucoup de ce qui va suivre est exemplifié de manière encore plus élaborée dans la société humaine, que l'on considère quelquefois comme un agrégat d'êtres séparés égoïstes, vivant ensemble par commodité mutuelle, et à d'autres moments comme un tout vivant et organique duquel tous sont membres. * Évidemment, dans la croissance de la société, les deux modes de développement – le mode horizontal par lequel une unité observante est ajoutée, de façon linéaire, à une autre unité observante, et le mode vertical par lequel chaque unité observe dans sa forme et son comportement les demandes de la totalité – je le redis, ces deux modes sont évidemment inextricablement liés l'un à l'autre : ils alternent, et ce sont deux manières de prendre un ensemble unique de faits. Chaque membre d'une organisation – le cercle familial, le club, l'église, etc., – formé pour un certain but, appartient aussi à d'autres organisations : il ne se satisfait pas de regarder les choses uniquement d'une seule manière, d'appartenir à un seul cercle, et d'observer un seul ensemble de règles. Et c'est cette pluralité d'appartenances, cette reconnaissance par des observateurs de nombreux centres de la société, qui tisse l'ensemble en un tout véritable – ceci, et la loyauté consciente au tout lui-même. Une fois de plus, le mode vertical dépend du mode horizontal, et il n'y a pas d'ascension à un nouveau niveau sans une grande préparation chez l'ancien. °

(vi) Conclusion

Tout arrive, semble-t-il, comme si mon observateur en recul (s'il avait réellement l'intention de voir la totalité de l'image et la manière dont elle est construite) devait, en arrivant à chaque nouvelle région, faire une pause pour regarder par-dessus son épaule. De temps en temps, il a besoin de reconnaître, et d'attribuer ce dont il fait l'expérience à une pluralité de centres. Car je ne peux pas me développer d'un stade au suivant en préservant intact mon schéma concentrique, par la seule méthode verticale. Autrement dit, à aucun niveau je ne peux emmener mes égaux et les utiliser en tant qu'échelle pour parvenir à un niveau plus élevé ; à moins que je ne sois préparé à être utilisé de cette manière par

* Certaines vastes lois sociales régulent tous les niveaux hiérarchiques, tandis que leur application détaillée varie de niveau en niveau. Les problèmes des relations sociales, qui sont sur-complexes et obscures au niveau médian, se simplifient et se clarifient au niveau très inférieur et au niveau très supérieur. Pour cette raison, il était pertinent que la « psychologie sociale » de la Trinité précède et prépare celle de l'homme. À nouveau, Olaf Stapledon, dans sa *Death into Life*, va très proprement au pôle opposé de la hiérarchie – aux électrons – pour s'aider dans sa description imaginative de l'après-vie. Il assimile l'électron indistinct de l'atome à l'esprit dissous dans un être corporel, et l'électron libre au même esprit retrouvant l'indépendance. L'électron liant les atomes est assimilé à l'esprit qui aide à unir deux êtres corporels, par le fait qu'il appartient aux deux.



Appartenance plurielle. Les deux fils de la famille A qui sont mariés aux filles des familles B et C respectivement ; les deux filles sont de la même manière mariées aux familles D et E. Ainsi le cercle de la famille A se compose de huit personnes, chacune d'entre elles appartenant, soit par mariage ou par origine, à une autre famille. De cette manière, les cinq familles sont unies par le mariage. Et ce n'est pas une simple coïncidence (qui n'est pas non plus factice) que le diagramme marche également bien pour une molécule de tétrachlorure de carbone !

° On peut noter ici, en tant que règle, que bien que l'inférieur dans la hiérarchie soit la base du supérieur, celui-ci ne devient complet qu'au niveau supérieur. Ainsi les ceintures électroniques intérieures ne sont pas dans tous les cas remplies à leur pleine capacité tant que les ceintures extérieures ne sont pas partiellement remplies ; une fois de plus, les éléments transuraniens (le plutonium et les autres) ont dû attendre l'homme. Ainsi la molécule atteint une grande complexité et une grande variété uniquement sous la conduite de la cellule, et plus tard de l'homme. Ainsi et à maints égards, la cellule qui est membre d'un corps animal est capable de performances impossibles à la cellule solitaire.

eux. Avant qu'ils forment partie de mon schéma concentrique, je dois les reconnaître en tant que centres complètement indépendants de moi, séparés et inviolables : nous ne sommes pas plus capables de nous fondre ensemble qu'un rang de perles sur un fil. L'agrégation doit précéder l'individuation, la croissance horizontale doit préparer le chemin à la verticale, l'observation bidirectionnelle alterne avec l'observation unidirectionnelle. En fait, on pourrait dire que la croissance hiérarchique authentique est le résultat du souci des autres à ce niveau, plutôt que d'une anxiété à obtenir le gain du suivant pour soi-même.

Ainsi l'homme-en-société est communément, en tant qu'organisme individuel, mieux adapté et réussit mieux biologiquement, qu'il ne pourrait jamais l'être par lui-même uniquement.

CHAPITRE V

LA VUE DE PRÈS, SUITE

Supposons qu'on fasse prendre successivement toutes les formes possibles à un lingot d'or, et qu'on ne cesse de remplacer chaque forme par une autre, si quelqu'un, en montrant une de ces formes, demandait ce que c'est, on serait certain de dire la vérité en répondant que c'est de l'or ; mais on ne pourrait pas dire, comme si cette forme avait une existence réelle, que c'est un triangle ou toute autre figure, puisque cette figure disparaît au moment même où l'on en parle. Si donc on répondait, pour éviter toute erreur : elle est l'apparence que vous voyez ; il faudrait se contenter de cette réponse. L'être qui contient tous les corps en lui-même est comme ce lingot d'or : il faut toujours le désigner par le même nom ; car il ne change jamais de nature ; il reçoit perpétuellement toutes choses dans son sein, sans revêtir jamais une forme particulière, semblable à quelqu'une de celles qu'il renferme ; il est le fond commun où vient s'empreindre tout ce qui existe et il n'a d'autre mouvement ni d'autre forme que les mouvements et les formes des êtres qu'il contient. Ce sont eux qui le font paraître divers.

Platon, Timée, 50.

*Il a d'abord vu la matière sans vêtements ;
Il l'a prise nue, toute seule,
Avant qu'elle fût revêtue d'un chiffon de forme.*

Butler, Hudibras I. 1.

*Que la substance absolue soit et ne soit pas sans base,
c'est là pour nous la merveille des merveilles.*

Edouard von Hartmann, Kategorienlehre, p. 528.

*Sans le point, le point immobile,
Il n'y aurait pas de danse, et il n'y a que danse.*

T.S. Eliot, 'Burnt Norton'.

Regarde en toi ; au-dedans est la fontaine de tout bien. Telle est la fontaine d'où les eaux jaillissantes ne peuvent jamais tarir, creuse donc, toi, sans cesse, de plus en plus profond.

Marcus Aurelius, Meditations, VII. 31.

*Tout autour de lui Patmos s'étend,
Qui a des yeux dotés d'esprit
Qui a cette vue heureuse peut s'adapter
au grand et au minuscule.*

E. M. Thomas, 'Patmos'.

*Les formes mortes couvrent d'un linceul une vie immortelle
Un mer infinie se cache dans un petit nuage.*

Robert Southwell, 'Of the Blessed Sacrament of the Altar'

*Alors Dieu à tous ses paladins
Par sa propre splendeur jura
De faire un visage plus beau que le ciel
Fait de poussière et de rien de plus.*

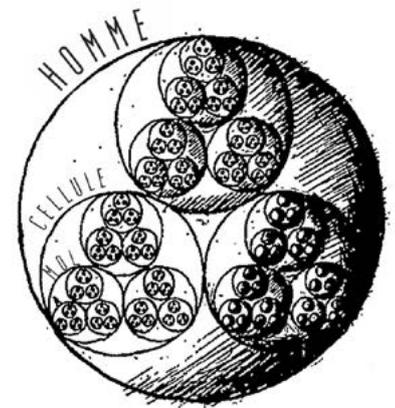
G. K. Chesterton, 'In Praise of Dust'.

La matière ne peut pas être divisée en parties de parties à l'infini eu égard à ses dimensions spatiales et à cette dimension qui apparaît comme temporelle. Et la matière, telle qu'elle est usuellement définie... n'a pas d'autre dimension. Elle ne peut pas de ce fait être divisée en parties de parties à l'infini. Et de ce fait elle ne peut pas exister.

J. M. E. McTaggart, The Nature of Existence, 362.

1. LA BASE PHYSIQUE

Il semble que je sois un homme. La science ne s'en satisfait pas, et lors d'une inspection de plus près je me trouve être une société d'animaux. Mais ceux-ci sont en réalité des molécules ; et les molécules sont, en fait, des atomes ; et les atomes se réduisent à des systèmes d'électrons et de protons. Que sont, alors, les électrons et les protons ? Sont-ils, à leur tour,



Combien y a-t-il de boîtes dans le nid de boîtes que je suis et qu'est-ce que contient la plus petite – s'il y en a une plus petite ?
« Seul le noyau de chaque objet nourrit ;
Où est celui qui décortique les coques qui nous enveloppent, vous et moi ? »
Whitman, 'Song of the Open Road'.

des systèmes de quelque chose d'autre ? La quête de mon observateur vise la substance dont je suis composé, mais jusqu'ici il n'a trouvé que les structures et les comportements de chaque région. Les matériaux de construction de la structure, et les choses dans leur comportement, ont une manière de se prouver être, dans la région inférieure, une structure composée de matériaux toujours plus fins ayant un comportement d'agents toujours plus petits. Ainsi, dans sa recherche de ma substance physique, l'investigateur est toujours référé à quelque chose d'inférieur. Est-ce que ce référencement parvient à une fin naturelle au niveau des électrons et des protons ?

La science est une entreprise d'hier et d'aujourd'hui, et rien ne dit quels niveaux plus profonds des millénaires de recherche ne pourraient pas arriver à découvrir en moi. La question est : que sont les caractéristiques, à condition qu'il y en ait, de l'espace entre mon observateur électron et le centre sur lequel il projette son contenu ? Qu'enregistrerait un observateur, qui pourrait larguer assez pour entreprendre le voyage dans cette région intermédiaire ? Est-elle, peut être, inhabitable par même les observateurs les plus infimes, et complètement en dehors de mon influence, et en conséquence aussi bonne qu'inexistante ? Il est tout à fait possible que les scientifiques du futur se rapprocheront assez de moi pour trouver un monde (ce serait un monde frappé de pauvreté) dans un proton. En fait, il est concevable, comme Anaxagore et Leibniz l'ont cru, que la matière soit indéfiniment divisible, et qu'il y ait des mondes à l'intérieur de mondes sans limite. + La physique moderne, cependant, suggère qu'il n'en est pas ainsi. Tôt ou tard, semble-t-il, mon observateur doit parvenir à la fin de sa recherche, ayant trouvé le noyau de ce que je suis. Qu'est-ce que ce centre va vraisemblablement être ?

Est-il continu ou scindé en unités ? Si c'est la première hypothèse, est-ce que ce continuum est sans caractéristiques ? Si c'est la deuxième hypothèse est-ce que les unités sont distinguables ? Comment l'unité peut-elle donner naissance à la pluralité et la similitude arriver à la variété ? De telles questions ont occupé des philosophes à toutes les époques, depuis Thalès, Anaximandre et Héraclite (qui respectivement réduisaient toutes choses à « l'eau », à la « substance infinie », et au « feu »), depuis Sankara (avec sa matière la plus fine qui est Brahman) × et les alchimistes (avec leur quintessence), à Spinoza (avec sa substance unique) °, Haeckel (avec son monde-éther) * Spencer (avec son homogénéité incohérente) † Ostwald (avec son énergie universelle) •, Samuel Alexander (avec son espace-temps primordial) ⊕ et finalement Whitehead φ et Russell ‡ (avec leurs événements minimaux). La plupart de ceux qui ont considéré la question ont eu l'idée qu'il ne peut pas y avoir de changement sans ce qui ne change pas, et qu'il doit y avoir, en tant que précondition du mouvement, une chose qui se meut. Peu sont allés aussi loin que Parménide dans une direction et ont nié complètement le changement, ou comme Bergson ⊗ dans l'autre sens et déclaré qu'il n'y a que le changement. Et peu s'aperçoivent qu'il est possible de le faire sans une unité qui est le soubassement du nombre. ☐ « Je comprends la substance, » dit Spinoza, « comme étant ce qui est en soi et conçu par soi : je veux dire la conception de ce qui ne dépend pas de la conception d'autre chose à partir de laquelle elle doit être formée. » ◊ Mais la question est de savoir si une

+ Anaxagore : « Il n'y a pas non plus de limite à ce qui est petit, car il y a toujours un plus petit ; parce qu'il ne se peut pas que ce qui est doit cesser d'être en étant scindé. » (Burnet, *Early Greek Philosophy*, p. 258).

Leibniz : « Chaque portion de matière n'est pas seulement indéfiniment divisible, mais aussi réellement subdivisée, sans limite. » (*Monadology*, 65).

La question de la continuité du substrat physique est liée à la question de la divisibilité de l'espace. Des discussions modernes importantes se trouvent dans : Bergson, *Creative Evolution*, *passim*, et Bertrand Russell, *Our Knowledge of the External World*, pp. 132 et suivantes.

× Max Müller, *Indian Philosophy*, p. 204.

° *Ethics*, I.

* *The Riddle of the Universe*, XII.

† *First Principles*, 127.

• *Natural Philosophy*.

⊕ *Space, Time and Deity*.

φ Par exemple, *Science and the Modern World*, pp. 87, 129.

‡ Par exemple, *Outline of Philosophy*, p. 287 et suivantes.

⊗ *Op. cit.*, p. 317.

☐ De nombreux auteurs y compris Goethe, ont déclaré que la matière était continue. Aujourd'hui, cependant, on s'aperçoit que la continuité est plutôt dans le champ spatio-temporel, dont la matière est (pour ainsi dire) un chiffonnement local.

◊ *Ethics*, I.

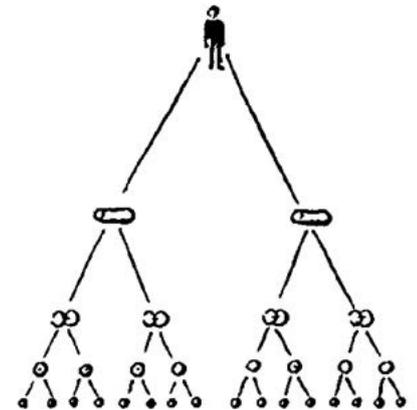
telle substance (quel que soit le nom qu'elle porte) est, quand on la trouve ou qu'on la postule, réellement digne d'être obtenue. Elle ne peut être son moi irréductible à moins qu'il ne soit sans caractéristiques, et elle ne peut pas transmettre une information parce qu'elle est sans caractéristiques. Elle est totalement stérile et sans profit. En bref, le philosophe, ayant postulé une substance pour expliquer le monde, procède afin de lui dérober toute qualité qui pourrait lui donner une valeur herméneutique ne laissant que l'existence nue ; il a alors sur les bras le problème d'expliquer la différence entre une existence dépourvue de qualités, et la non-existence.

2. LE CENTRE DES RÉGIONS : SON UNITÉ ET SA VACUITÉ

Mon observateur voit que, bien qu'il soit loin du centre et qu'il ait peu de perspectives d'y arriver, son voyage a néanmoins révélé des tendances qui donnent une indication sur ce qui est à la fin de celui-ci. Premièrement, il y a le fait qu'à chaque niveau inférieur successif le nombre des unités s'accroît et leur variété décroît. Deux de mes cellules hépatiques sont sous de nombreux aspects plus ressemblantes que deux hommes de la même profession. Deux de mes atomes carbonés sont probablement bien plus semblables que deux quelconques de mes cellules, et mes électrons sont supposés être tous précisément semblables. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de doute que la tendance va vers une similarité toujours plus grande entre des unités toujours plus nombreuses. + Comme toutes les différences subsistantes n'appelleraient qu'à d'autres analyses, × les unités ultimes sont probablement si semblables qu'elles seront impossibles à distinguer même pour un scientifique idéal. Or, dans cet éventualité, qu'est-ce qui resterait pour les séparer ? Ne seraient-elles pas une, conformément au principe de l'identité des indiscernables ? *

Une telle conclusion est corroborée par le deuxième indice noté par un observateur : les unités les plus petites sont, dans la réalité, tout sauf petites. Il apparaît qu'il est assez facile d'indiquer les limites de mon corps humain, d'une cellule mienne, mais les unités du physicien refusent d'être ainsi confinées. Elles sont vastes comme le monde, bien que centrées ici ; on dit que chaque électron est une organisation de tensions électromagnétiques affectant la totalité de l'espace. Mon observateur semble approcher d'une région où des unités qui se chevauchent s'immergent finalement dans un champ indifférencié et où le nombre, à la limite de la multiplicité, se fond dans l'unité.

Mais la chose est finalement confirmée et établie par l'observateur qui est déjà arrivé au but et au centre, et qui en fait ne l'a jamais quitté – moi-même. En tant que sujet en train de faire l'expérience, je ne suis pas nombreux, mais unique. Les millions de vies vécues en moi sont une vie unique. Les millions de millions de millions de molécules, atomes et électrons individuels – des mondes à l'intérieur de mondes d'une inconcevable complexité – émergent en tant que ce simple fait : moi-même. Au centre il y a l'unité. Mais pas l'unité d'un moi mystérieux et solide. Comme Hume ° l'a montré une fois pour toutes, je pourrais chercher à jamais dans mon expérience sans trouver le « je », qui a cette expérience. L'unité ici est l'unité du réceptacle vide et de son contenu. « Dieu, qui



+ Leibniz croyait qu'« il n'y a jamais deux êtres qui soient parfaitement semblables et chez lesquels il ne soit pas possible de trouver une différence interne ». (Fourth Letter to Clarke.)

× Comme Meyerson l'indique (*Explication dans les Sciences*, p. 205) l'explication scientifique est également la réduction des différences à des différences apparentes entre des identités sous-jacentes.

* Voyez James Ward, *Realm of Ends*, pp.195 et suivantes, sur la limite inférieure impossible à atteindre du pluralisme – l'être indéterminé, comme indifférencié en individus. Cf. Eddington, *The Expanding Universe*, II. 6, au sujet du médium homogène en tant que base des phénomènes physiques.

La substance est un des concepts que les positivistes logiques rejettent – je crois à juste titre – en tant qu'absurdité métaphysique. M. Ayer écrit : « Il arrive que ce soit le cas que nous puissions, dans notre langage, nous référer à des propriétés sensibles d'une chose sans introduire un mot ou une phrase qui paraît représenter la chose elle-même en tant qu'opposée à quelque chose que l'on pourrait dire à son sujet. » Et ainsi nous arrivons à penser par erreur à la chose comme une « simple entité » qui ne peut pas être définie en termes de la totalité de ses apparences. *Language, Truth and Logic*, p. 42 ; cf. p. 126 pour une critique similaire du soi.

° « Pour ma part, quand je rentre très intimement dans ce que j'appelle moi-même, je tombe toujours sur une perception particulière ou un autre, de chaleur ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne peux jamais me saisir moi-même à aucun moment sans une perception, et ne peut jamais observer autre chose que la perception. » *Treatise of Human Nature*, I. iv. 6.

me connaît vraiment, sait que je ne suis rien », dit Sir Thomas Browne. † Je suis une vacance pour un monde, un logement qui en lui-même est irréal. Ainsi la vision vers l'extérieur et la vision vers l'intérieur sont d'accord sur ceci, que, au centre, le nombreux est un, et l'un n'est rien en lui-même. « La chose en soi n'est rien. » • Ainsi, jusqu'ici, l'observateur regardant le centre, et moi-même regardant à partir de ce centre, sommes d'accord. Ce qu'il ne voit pas est l'expansion – l'explosion – du point. « Je deviens un œil transparent ; je ne suis rien ; je vois tout. » φ Il y a cette vieille parabole persane d'une dispute entre deux peintres, un grec et un chinois : alors que le Chinois peignait de manière exquise, le Grec se contentait de simplement polir les surfaces qui lui étaient allouées, jusqu'à ce qu'elles reflètent les peintures du Chinois et le monde qu'il y avait derrière. ⊕ Ainsi, en suivant la voie négative vers le rien central, ils sont arrivés à toutes choses. « Ne faites que vous extraire de la corporéité des corps, » (je cite à nouveau Browne) ⊗ « ou résolvez les choses au-delà de leurs matières premières, et vous découvrirez l'habitation des anges... l'essence de Dieu dans son ubiquité et son omniprésence. »

Et après tout, ce vide au centre est ce à quoi on devait s'attendre : je devais avoir de l'espace pour être moi-même, ou pour être quoi que ce soit. Je ne suis rien sinon régional : supprimez mon espace et vous m'abolissez. Le centre de mes régions est ce point unique où, comme on ne me donne aucune coudée franche, je suis une foule d'existences. C'est une chose très sérieuse pour moi de me réduire, « car cela pourrait prendre fin, sais-tu, » se disait Alice à elle-même, « dans une extinction complète, à la manière d'une chandelle. » En fait, cela se terminerait ainsi, si les tables n'étaient pas retournées au dernier moment. Quand tout est perdu, alors tout est sauvé. Le non-espace, vu de l'autre côté, est tout espace. +

3. LE CENTRE ET LA CAUSALITÉ

Le centre n'est pas seulement une limite théorique aux sortilèges que je lance sur l'espace. Dire qu'il est nécessaire et fait un vrai travail est un euphémisme ; en fait, il y a foule de bonnes raisons pour lesquelles mon observateur devrait le considérer comme son but – le vrai centre de ce que je suis. Deux d'entre elles me concernent ici. En premier, c'est vers le centre que converge tout ce qui agit sur moi. Je ne peux être saisi d'une autre manière : le train d'événements qui n'arrive pas à son terminus est pour moi inexistant. Ensuite, c'est depuis ce centre que j'agis. Je n'ai aucun pouvoir pour initier directement un mouvement dans la région de mes cellules, de mes molécules, de mon humanité : la perturbation doit commencer au centre et ouvrir sa voie au travers de chaque région à son tour, se développant au fur et à mesure qu'elle avance.

Ici au centre j'agis vraiment, et on agit vraiment sur moi. × Ici je tiens la maison ; ici est mon sanctuaire le plus intérieur – le reste est uniquement portique. Et je reste à la maison : ceux qui pensent qu'ils vont me trouver au-delà des portes, en errant dans d'autres régions, se méprennent. Ils voient les fantômes de ce que je suis, manifestations infinies en nombre et en variété, mais par elles-mêmes inefficaces. Ils voient les apparences de cette réalité centrale qui, bien que ne changeant pas, est

† Religio Medici, II. 4.

• Edward Caird, Hegel, p. 162.

φ Emerson, 'Nature' (1836).

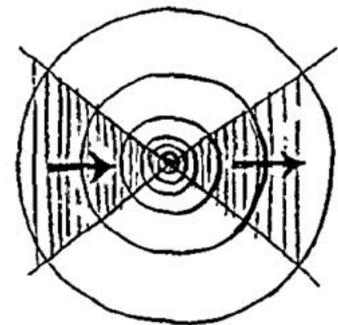
⊕ Cette histoire apparaît dans le Ihya, d'Al Ghazzali et encore dans le Masnawi de Jalaluddin Rumi.

⊗ *Op. cit.*, I, 35.

Il y a une amusante chute, cependant très significative, dans Le Singe égal du Ciel de Wu Ch'êngên (p. 287) : Tripitaka, étant enfin arrivé à la Sainte Montagne du Bouddha après dix ans de voyages incroyablement hasardeux, pour aller à la recherche des écritures sacrées, se présente avec des rouleaux de papier blanc. Avec douceur, Bouddha dit : « C'est un fait, des rouleaux de papier blanc comme ceux-ci sont les vraies écritures. Mais je peux tout à fait voir que le peuple de Chine est trop stupide et ignorant pour croire cela, donc il n'y a rien d'autre à faire que de leur donner des exemplaires avec des écrits dessus. »

Cf. la traduction d'Arthur Waley d'un poème sur le mur d'une cellule de prêtre (c. 828 A.D.) : « Quand il n'y a pas d'Écritures, alors la doctrine est profonde. » (170 Chinese Poems, p. 159)

+ « Ici les formes, ici les couleurs, ici les images de toutes les parties de l'univers se contractent en un point. Oh, quel point est aussi merveilleux !... Voici les miracles... des formes déjà perdues, mêlées ensemble dans un espace si petit, qu'il peut les recréer et les reconstituer par dilatation. » Leonardo da Vinci's Notebooks (trad. McCurdy), pp. 117, 118.



× Sur l'immédiateté des interactions entre elles des « monades nues », voyez Ward, Realm of Ends, p. 255 et suivantes.

cependant l'initiatrice et le sujet du changement ; qui, bien qu'étant une, est cependant créatrice d'une multiplicité infinie ; qui, bien que n'étant rien, est cependant le germe et le contenant de toutes les choses.

Ici j'agis – mais comment ? Je pousse ce presse-papiers. Comme c'est un cylindre, il roule au travers du bureau. Cependant ce presse-papiers est lui-même et je suis moi-même. Nous sommes deux choses différentes. Personne ne pourrait nous confondre ; il n'y a pas de compréhension secrète entre nous ; ce qui est mien m'est propre, et ne doit pas être confondu avec ce qui appartient à ce morceau de métal. Comment, alors, est-ce que je le meus ? Comment le « mouvement » peut me quitter, sauter d'une façon inimaginable du bout de mes doigts, et s'établir dans le presse-papiers ? Et comment le presse-papiers, qui est maintenant revenu en roulant, fait à son tour à ma main présent d'un peu de son mouvement ? ° Comme Hume l'a montré, cet échange d'états, cette transition de la cause de l'effet, n'est pas clairement naturel : il est seulement commun. * Je souffre de l'illusion que témoigner une centaine de fois qu'un certain effet procède de certaines causes, serait comprendre comment et pourquoi cela se passe ainsi et découvrir une certaine nécessité sous-jacente. Je pense que je sais pourquoi mon presse-papiers bouge quand je le pousse, mais en fait je ne connais aucune raison pour laquelle il ne devrait pas passer au travers de ma main, exploser, se transformer en une centaine de petits presse-papiers, ou même commencer une conversation avec moi au sujet de ce qu'il devrait faire. Je ne peux pas expliquer comment un effet se produit, encore moins pourquoi un effet particulier devrait découler régulièrement d'une cause particulière.

La causalité est un mystère profond, néanmoins c'est un mystère qui trouve sa place dans le schéma général. Deux cercles se touchent, mais peu importe la grandeur de leurs diamètres, leur aire de contact est infiniment petite : le lieu où ils sont un est le lieu où ils ne sont rien. Si mon presse-papiers et moi agissons l'un sur l'autre, c'est parce que nous nous rencontrons sur le terrain commun de notre rien. + Nous faisons mieux que d'être d'accord : nous enterrons nos différences – ou plutôt nous plongeons, en laissant nos différences flotter, jusqu'à atteindre le niveau le plus bas de tous où nous sommes identiques. × Au centre il n'y a ni mien ni tien, ni ceci ni cela, ni ici ni là-bas : mon presse-papiers et moi sommes tout à fait impossibles à distinguer. C'est la même chose avec mon observateur : il ne peut arriver où je suis qu'en m'approchant, mais à mes conditions. Quand il arrive à ma région cellulaire, je refuse de le reconnaître comme quelque chose de plus que des cellules ; dans la région moléculaire, il n'est que molécules ; au centre, il n'est rien. Je l'ai aboli, de même qu'il m'a aboli. Rien ne peut me toucher (peut-être que je devrais dire : seul le rien peut me toucher) parce qu'agir sur moi, ou être agi grâce à moi, c'est venir ici et partager mon rien. * Toute action est un abaissement pour conquérir, là où s'abaisser est la dégradation absolue. Peu importe le peu que nous ayons en commun, un individu peut toujours parvenir à moi, et je peux toujours parvenir à lui, pourvu que nous nous libérions de toutes particularités personnelles qui feraient obstacle entre nous. Que notre commerce soit tel que l'un touche l'autre, que l'un pense quoi que ce soit de l'autre, ou le mange, la même règle s'applique : le soi doit digérer le non-soi, en le brisant en morceaux ultimes, avant qu'il puisse être assimilé.

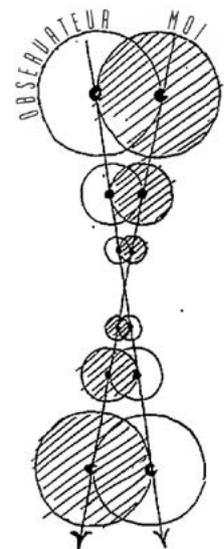
Pour Parménide, l'idée du changement était impensable : comment une chose surviendrait de ce qui est différent d'elle-même ? Herbart soutenait une opinion semblable : soit le changement est causé de manière interne, soit de manière externe, soit il est sans cause – et aucune de ces trois propositions n'a de sens.

° Cf. Paulson, Introduction to Philosophy, pp. 211 et suivantes.

* L'efficacité causale (d'après Hume) n'existe pas dans les objets mais dans l'esprit. Quand j'observe qu'une relation entre deux objets se répète constamment, je saisis l'idée de l'une étant cause de l'autre. « Car, après une répétition fréquente, je vois que, lors de l'apparition d'un des objets, l'esprit se détermine par coutume à tenir compte de son compagnon usuel, et à le considérer sous une lumière plus forte sur le compte de sa relation avec le premier objet. C'est cette impression, alors, de détermination, qui me permet d'avoir l'idée de nécessité. » Treatise of Human Nature, I. iii. 14.

+ L'opinion mise en avant ici est une variante de la doctrine de Lotze, exposée dans son Microcosmus, qui déclare que l'interaction n'est possible que si les éléments interagissant sont des phases d'une substance sous-jacente. Cf. R. B. Perry, Philosophy of the Recent Past, p. 90, et Ward, Realm of Ends, pp. 215 et suivantes.

× « Quand vous réalisez l'absence de couleur que vous aviez à l'origine, Moïse et Pharaon sont en paix l'un avec l'autre. » Rumi.



* Autrement dit, il n'y a pas de contact parce que, au lieu et au moment du contact, les corps en contact s'évanouissent. Ceci est en accord avec les opinions scientifiques modernes au sujet du contact entre les particules matérielles. Cf. Bertrand Russell, A B C of Relativity, pp. 7, 12, 197.

Le Centre ϕ est ce qu'il y a de plus important. Tout dépend de – rien ! Mais (pour dire les choses crûment) il y a deux variétés de rien : le rien qui est avant quelque chose et en est indépendant, et le rien qui accompagne et qui est en contraste avec quelque chose. De ces deux, le premier est virtuellement sans signification, alors que le deuxième emprunte tant de définitions à son environnement que (comme un trou dans une chaussette) il est un quelque chose très défini. Le Centre appartient à la seconde catégorie. Il est très loin d'être un simple rien. Il est à la fois inséparable, et indispensable, à son système de régions. Il est aussi loin d'être rien pour moi que le centre immobile de la roue en train de tourner est loin d'être sans nécessité pour ses révolutions. L'organisme globulaire mondial que je suis, n'a pas d'organe aussi vital que ce centre vide. « Trente rayons ensemble font une roue ; et ils s'adaptent au « rien » (au centre) : là repose l'utilité d'un chariot... Ainsi voici que, tandis qu'on doit prendre pour avantageux d'avoir quelque chose là-bas, il doit être aussi considéré comme utile de n'avoir « rien » là-bas. » °

Ce vide central, à partir duquel jaillit tout ce que je fais et dans lequel s'écoule tout ce qui m'est fait, cette base ultime de mon être, est le plus fascinant des mystères. C'est ce dont William Law parle comme étant « une racine ou une profondeur de soi d'où toutes ces facultés surviennent, comme des lignes issues d'un centre, ou comme des branches jaillissant du corps de l'arbre. » Il repose au cœur des mandalas bouddhistes. × Il est le « principe » indifférencié et illimité de Tchouang-Tseu. Mais la littérature du Centre est immense : à toutes les époques et dans tous les pays l'homme n'a rien trouvé qui soit aussi digne d'être recherché. Le nom sous lequel il est connu varie selon l'époque et la culture du penseur. Pour Parménide, il est l'Uniformité qui ne change pas, qui ne bouge pas et qui n'est pas susceptible d'être brisée ; pour Anaximandre, il est l'Illimité ; pour Platon, c'est le Réceptacle, « la Nourrice de tout devenir » ; pour Aristote, c'est la Matière première ; pour les alchimistes, la Pierre des Philosophes ; pour Bruno, l'Éther universel qui est lui-même l'âme du monde ; pour Leibniz, la Monade nue, dormant d'un sommeil paisible ; pour Boehme, l'Ungrund ; pour un penseur récent, « l'abîme béant du non-être dans sa nature (celle de l'homme) ». + Sous ses aspects variés, c'est l'Atman des Upanishads ; la Syntérèse d'Alexandre de Hales, de Bonaventure, d'Albert le Grand et de Saint Thomas ; le Fünkelein d'Eckhart ; * la lumière incréée, la scintilla, la divine étincelle de nombre de mystiques ; la Petitesse ou la Rareté du Pseudo-Denys. (« Et on attribue la Petitesse, la Rareté, à la nature de Dieu parce qu'Il est à l'extérieur de toute solidité et distance et pénètre toutes choses sans empêchement ni obstacle. En fait, la Petitesse est la Cause élémentaire de toutes choses ; car vous ne trouverez jamais une partie du monde qui ne participe à cette qualité-là de la Petitesse... Cette Petitesse est dépourvue de quantité et de qualité ; elle est Irrépressible, Infinie, Illimitée, et, bien qu'englobant toutes choses, elle est en Elle-même Incompréhensible. ») ° Je ne mets nullement sur le même pied ces très diverses notions. Pourtant elles sont toutes, je pense, en direction du centre. Et chacune d'elles, dans la mesure où elle est une description de quelque chose, est nécessairement contrainte à manquer sa cible.

ϕ À partir d'ici, le Centre, qui a maintenant été suffisamment défini pour compter en tant que terme technique spécial, va porter un C majuscule, pour le distinguer des centres en général.

° Tao Te Ching, XI. La littérature taoïste ancienne est remplie de passages pertinents ici. Par exemple, les extraits suivants de la même œuvre : « Le sage demeure par un agir sans agir. » « Le Tao est creux : utilisez-le et il n'y a pas de trop-plein. Comme il est abyssal ! » « Êtes-vous capable... de devenir un bébé (sans conscience de soi) ? Êtes-vous capable, en nettoyant le miroir mystérieux, de ne laisser aucune trace de conscience de soi ? » « Allez à la limite du vide : tenez fermement à la stabilité du calme. » « Revenez à la racine, revenez, je l'affirme, au calme. »

× « Au milieu d'un inch carré repose la splendeur. Dans la salle pourpre de la cité de jade repose le Dieu de l'ultime vacuité et la vie. Les Confucéens appellent cela le centre de la vacuité ; les Bouddhistes, la terrasse de vie ; les Taoïstes, la terre ancestrale, le château jaune, la passe sombre, l'espace du ciel d'avant... C'est comme si, au milieu de l'être, il y avait un non-être... « Le centre au milieu des conditions » est une expression très subtile. Le centre est omniprésent ; tout est contenu en lui ; il est connecté à l'expression du processus entier de la création. » The Secret of the Golden Flower, p. 24, 34, 39.

+ Nicolas Berdyaev, The Destiny of Man, p. 54.

* « Il y a dans l'âme », dit Eckhart, « quelque chose qui est au-dessus de l'âme, divin, simple, un rien pur ; c'est plutôt innommé que nommé, c'est plutôt inconnu que connu... Parfois j'ai appelé cela une puissance, parfois une lumière incréée, et parfois une étincelle divine. » Voyez le « centre de l'âme » de Plotin – Enneads, VI. ix. 8.

° Pseudo-Dionysius, The Divine Names, IX. 3.

(Sur ce Centre le mystère de la causalité se concentre † – que ce soit la question de l'esprit agissant sur le corps, du corps sur l'esprit, du corps sur le corps, de l'esprit sur l'esprit. Et comme le Centre (comme j'en discuterai dans un chapitre ultérieur) est aussi en un certain sens le Tout, la doctrine dont je me fais l'avocat ici est essentiellement la même que celle de l'occasionnalisme de Geulinx et Malebranche. * Dieu est la cause réelle et efficace de tout événement, et la stimulation de mon œil n'est pas la cause mais l'occasion de ma vue, que Dieu fait se produire en moi.)

4. EST-CE QUE L'ACTION À DISTANCE EST POSSIBLE ?

Agir sur moi (au moins en tant que fer de lance de l'action), c'est devenir moi. Il n'y a pas d'action par simple contact – quoi que ce mot contact puisse signifier – et *a fortiori* il n'y a pas d'action à distance.

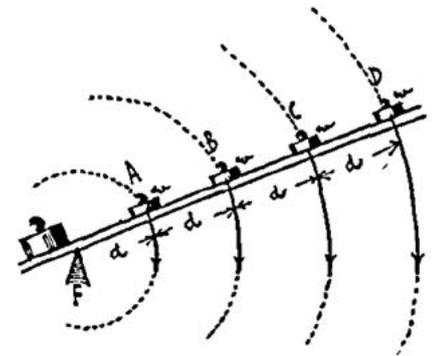
Mais cela est en contradiction flagrante (comme l'indique le bon sens) avec les conclusions précédentes de ce livre. J'ai de manière répétée déclaré que le secret de la puissance est la distance, l'éloignement mutuel, et que plus il est grand mieux c'est. Si je dois agir sur un homme et qu'il agisse sur moi, je dois me retirer au lieu où il est humain. Ce qui est donné est le fait de notre activité : sa qualité est ce que nous en faisons par notre intervalle, par le levier que nous pouvons appliquer. Plus long est le bras de ce levier, plus grand est l'avantage mécanique. ‡ N'est-ce pas par cette action à distance – ou plus précisément par cette action de chevauchement, où le Centre ne rencontre pas le Centre – que le Centre d'une partie coïncide avec la circonférence de l'autre ?

Pour parvenir à un homme, écartez-vous de lui. Ceci peut paraître bizarre, car cela laisse en dehors une moitié de l'histoire. Quelle que soit la distance à laquelle je recule, mon comportement est toujours dirigé vers lui ; chacun de nous agit dans la direction de l'autre. Chacun fait partir de son propre Centre un train d'événements qui s'activent à l'extérieur jusqu'à ce qu'ils atteignent le Centre de l'autre : jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous sommes mutuellement isolés. C'est comme si chacun de nous allumait une amorce destinée à faire exploser une charge au milieu du système de défense de l'autre. L'action à distance est, en fait, une action retardée. C'est une action projective partant d'un Centre et dirigée vers un Centre.

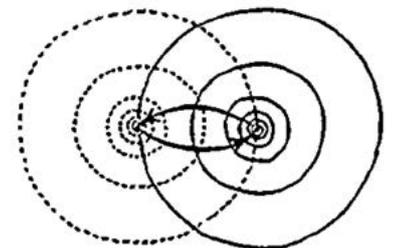
Au risque de me répéter, laissez-moi dire tout à fait clairement ce qu'il en est. Je suis en mon Centre où je ne suis rien, et mon observateur est situé sur ma circonférence où je suis un homme. Mais nous projetons ce que nous enregistrons, chacun de nous déclare savoir ce que c'est que d'être à la place de l'autre : mon observateur dit que je suis un homme en mon Centre, et je lui dis que je suis rien sur ma circonférence. Mais nous ne nous sommes pas non plus mépris. La projection (comme j'en ai discuté longuement) est toujours effective. Ainsi le lieu où je suis un homme est là-bas sur la circonférence et ici au centre ; et le Lieu ponctuel où je cesse d'être quelque chose est ici au Centre et là-bas sur la circonférence. Grâce à la puissance de la projection, il est aussi vrai de dire que je suis un homme ici se réduisant à rien là-bas, pour laisser la place à mon observateur, qu'il l'est de dire que je ne suis rien ici me construisant

† Les réalistes qui assignent la paternité de la famille des données des sens à un noyau physique dont le rôle est causal et non sensoriel (cf. Price, Perception, pp. 283 et suivantes), et les phénoménalistes qui nient le besoin d'une telle hypothèse, ont, je le suggère, tous raison. Car le Centre est à la fois rien et quelque chose (en fait, ultimement, il est toutes choses) ; et s'il n'était que simplement rien, ou simplement quelque chose, il lui manquerait l'efficacité causale qui le caractérise.

* Descartes a suggéré que la glande pinéale était le médium qui permettait à l'esprit et au corps d'interagir, mais Geulinx et Malebranche ont fait reposer ce travail sur Dieu. En principe, les deux avaient raison. Car le Centre, quand on le regarde, n'est rien, mais quand on regarde à partir de lui est tout. La causalité est à la fois affaire de l'infiniment petit et de l'infiniment grand.



‡ Le levier est un appareil régional : j'acquiesce d'avantage de moment au fur et à mesure que je m'éloigne du point d'appui (F) de mon action – quand je suis là-bas (c'est-à-dire au Centre) je suis entièrement inefficace. Le moment du poids donné w est nul en F, wd en A, 2wd en B, 3wd en C, etc.



vers l'homme où est mon observateur, pour l'évincer. Après tout, donc, l'action de chevauchement n'est pas simplement l'action d'un Centre sur une région, ni d'une région sur un Centre : elle est une action entre des Centres. Elle est plutôt l'actualisation de leur unité.

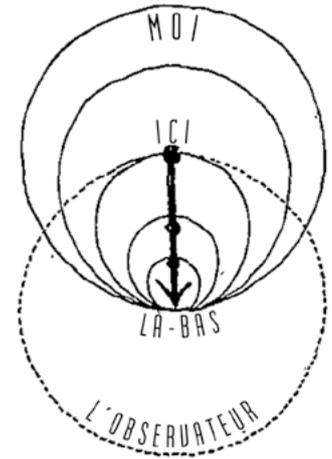
Le secret de ma puissance d'agir est, d'abord, que les Centres, bien que nombreux, sont un ; et, deuxièmement, que mon Centre n'est pas ici seul, mais potentiellement partout. Je le trouve dans mon objet. * Notre interaction n'est rien d'autre que le jeu maintenant familier de projection-réflexion en lequel nous échangeons des Centres et échangeons les contenus des Centres. C'est ce bras infiniment télescopique qui, en un geste, extrait l'être du chapeau de magicien du non-être, et l'y remet.

5. UN MODÈLE DU PROCESSUS VERTICAL

La question est : comment est-ce que je suis construit puis démolé ? Est-ce une certaine vertu ineffable du Centre, ou une particularité automatique de l'espace qui l'entoure, ou un effort créatif de la part de mes observateurs, ou une combinaison de ces choses, qui est le secret de ma croissance ? Les contenus de mes régions fleurissent à l'excès, jusqu'à ce qu'un rien devienne un homme. Quelles sont les raisons de ce développement ? +

Considérez ce dont on doit rendre compte : non pas seulement l'élaboration de plus en plus de détails et d'un plus grand contraste là où avant il y avait uniformité, mais également l'arrivée de qualités entièrement nouvelles. La vision proche de ce que je suis est un monde qui n'est ni chaud ni froid, un univers sans murmure, sans la couleur la plus pâle, sans même la naissance d'une pensée, ni même d'un début de sentiment. Comment un tel monde – trop morne pour être un cauchemar, et trop dépourvu de caractéristiques pour être morne – donne-t-il naissance à un homme et au monde d'un homme, un monde qui n'est pas seulement coloré, bruyant et odorant mais qui est effroyablement riche en beautés et en laideurs, en bien et en mal, en comédie et en tragédie ? D'où jaillit-elle, dans les électrons, cette référence particulière à ce qu'ils sont ? Comment le désir des physiciens d'étudier les atomes émerge-t-il des atomes ? Latimer était des cellules, et les cellules sont des animaux primitifs indifférents aux considérations morales, cependant la main de Latimer ne s'est pas retirée de la flamme. Pourquoi ?

Peut-être que mon observateur peut m'aider ici. Supposons qu'il approche de moi, et qu'il rapporte, non des caractéristiques particulières, mais la caractéristique générale qu'il trouve répétée de région en région. Son champ de vision contient une unité (a) d'ordre A. Au début, elle est indifférenciée, mais au fur et à mesure qu'elle croît des signes de structure apparaissent. Cette structure se résout à présent en petites mais distinctes parties d'ordre B. Entre-temps l'unité (a) a enflé dans une mesure telle que ses limites tombent à l'extérieur du champ de vision de l'observateur : pour lui, (a) n'existe plus. Sa place est prise par les unités (b). Celles-ci font trois choses : elles grossissent de plus en plus ; elles s'éparpillent comme si elles se trouvaient mutuellement répulsives, ou comme si elles avaient besoin de place pour elles-mêmes ; elles révèlent



* Ce qui veut dire que je fais cela en fonction du degré auquel je réalise ce que je suis, du degré auquel je réalise que je suis « réel ». Nous sommes tous loin de cette réalisation. William Law dit : « Tous les désordres, toutes les corruptions et les maladies de notre nature reposent sur une certaine fixité de notre propre volonté, de notre imagination. De notre désir, où nous vivons isolés, sommes notre propre centre et circonférence, et agissons complètement à partir de nous-mêmes. » Christian Regeneration (Hobhouse, pp. 25-6). Mais, à la limite, l'égoïsme complet signifie la non-existence.

+ Pour être plus précis, il y a trois alternatives principales : je peux attribuer la hiérarchie des qualités (1) à la potentialité du Centre, (2) à « l'émergence », ou (3) au tout. Pour prendre un exemple de chacune : (1) dans sa fameuse allocution à la British Association, Tyndall disait : « Bruno... déclare que la matière n'est pas « cette simple capacité vide que les philosophes ont dépeinte, mais la mère universelle qui produit toutes les choses en tant que fruits de sa matrice »... Je discerne en cette matière que ... nous avons jusqu'ici couvert d'opprobre, les promesses et les potentialités de toute vie terrestre. » (2) Lloyd Morgan maintient qu'il y a « de nouvelles règles distinctives du jeu à chaque stade d'avancement de l'évolution émergente », et qu'« aucun atome ne pourrait dire ce que devraient être les règles du jeu moléculaire qui ne sont pas encore en jeu ». L'hypothèse est : « ce n'est pas là, jusqu'à ce que cela arrive ». (Mind at the Crossways, p. 17) (3) Dans le Phédon, (98), Platon cherche des causes réelles dans l'intelligence du tout, au lieu de le faire dans l'effcience de la partie, et ridiculise ceux qui tiennent que « les causes reposent sur l'air, l'éther et l'eau, et de nombreuses autres choses également absurdes. »

des particularités individuelles. Les unités qui étaient de petits objets similaires sont maintenant de gros objets dissemblables, encore en train d'enfler et de reculer. Mais l'observateur ne peut plus maintenant les faire entrer toutes, et il doit en choisir une pour la voir. Ayant, plus ou moins arbitrairement, choisi (b'), il étudie son comportement. Tout arrive comme s'il poussait toutes les autres à la destruction, de sorte à remplir le monde lui-même. Dans ce cas-là, l'objectif est un rejet de soi-même, car une fois de plus l'objet montre des signes de structure, et ses limites passent au-delà du champ de vision. Un nouvel ordre s'interpose...

Le champ de vision de mon observateur en approche est un lit de Procuste sur lequel je souffre d'amputations successives, mais il n'a qu'à reculer pour me restaurer à ma totalité. Dès qu'il accroît sa perspective, le comportement de (b') est complètement renversé. Au lieu d'enfler, il rétrécit ; au lieu de repousser ses collègues des coudes, il semble plutôt les attirer vers lui-même ; au lieu d'accentuer les façons par lesquelles il diffère d'eux, il devient de plus en plus comme eux. Comme avant, le résultat en est que (b') se perd lui-même, mais cette fois-ci c'est l'ordre A plus élevé qui intervient, au lieu de l'ordre inférieur C.

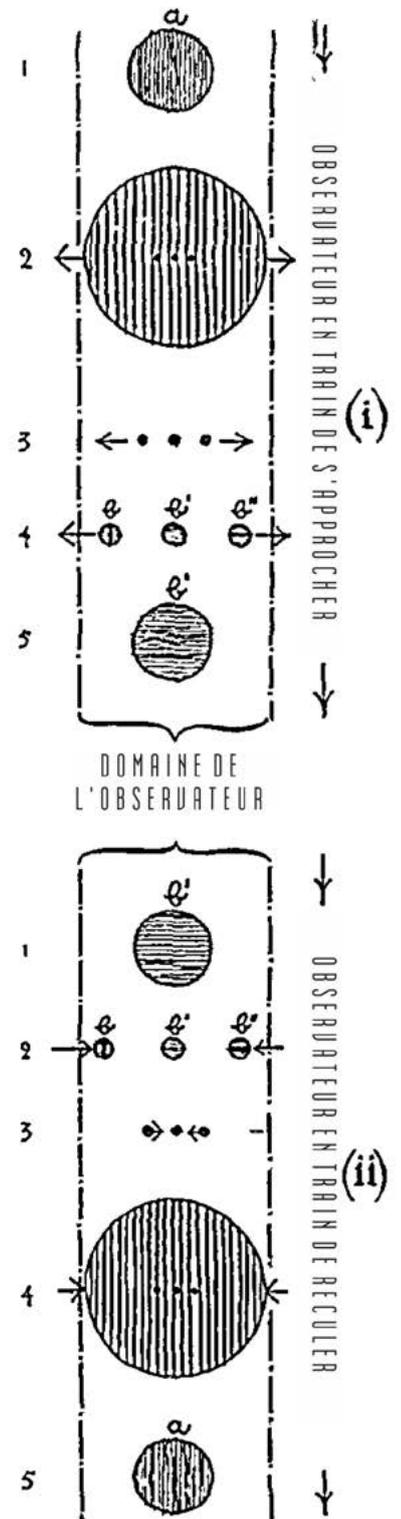
Les observations peuvent être classifiées ainsi :

- (i) Vers le centre : la transition du niveau A au niveau B implique :
 - (1) la présence d'une unité (a) d'ordre A ;
 - (2) le développement de parties uniformes, d'ordre B, et la disparition de (a) ;
 - (3) leur croissance et répulsion mutuelle ;
 - (4) leur différenciation en unités dissemblables (b), (b'), (b'')... ;
 - (5) l'expulsion du reste par (b').
- (ii) Loin du centre : la transition du niveau B au niveau A implique :
 - (1) la présence d'unités (b') d'ordre B ;
 - (2) l'introduction d'unités différenciées (b), (b'')... du même ordre B ;
 - (3) leur rétrécissement et leur attraction mutuelle ;
 - (4) leur perte de différenciation et l'émergence d'une unité (a) ;
 - (5) leur totale disparition en (a).

Telle est, d'après mon observateur en voyage, le schéma général ° du processus par lequel je suis construit et déconstruit. Je propose (voyant qu'il obtient son information en prenant part au processus lui-même) de prendre son compte rendu au sérieux, sujet à confirmation par d'autres preuves de ce genre telles qu'elles pourraient être obtenues.

En fait, les confirmations ne manquent pas. D'abord, notez que le compte rendu de l'observateur en voyage exemplifie la « loi du fuseau » que le chapitre précédent avait postulée. Qu'il recule ou qu'il approche, son objet grandit et diminue alternativement

Deuxièmement, notez que le compte rendu de l'observateur en voyage exemplifie les lois de projection et d'égalité. Dès qu'il s'éloigne de l'objet, il voit qu'il conjure de nulle part (en effet, il les voit projetés) d'autres objets de statut égal, devenir moins dissemblables d'eux, de moins en moins « auto-affirmatifs » : dans cet exemple, la projection mène à l'émergence d'un ordre de choses plus élevé. D'un autre côté, dès qu'il approche de l'objet, il le voit projeter des égaux à partir de lui-même, uniquement pour en faire une foule et les détruire : cette sorte de projection mène à la désintégration et à l'émergence d'un



° Je dis « schéma général » parce qu'il y a de nombreuses variations de détail de niveau en niveau. Ainsi la différenciation peut apparaître plus tôt ou plus tard, et il peut y avoir un vaste intervalle, ou absolument aucun, entre la disparition d'une unité d'un certain degré, et l'apparition d'une unité du degré suivant.

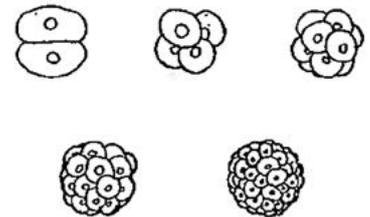
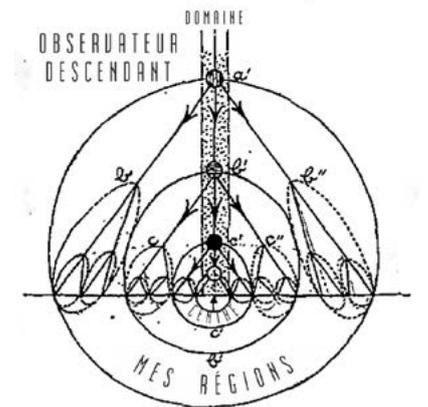
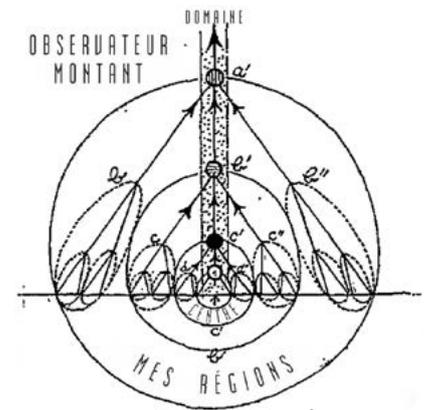
ordre inférieur de choses. Ainsi, pour grimper l'échelle de l'être, il est nécessaire (I) de projeter des unités égales, qui doivent être autres, *ab extra*, données comme d'au-delà du domaine, et très différentes de soi-même dans le détail ; (II) d'annuler la projection, en réalisant de plus en plus leur similarité et leur unité avec soi-même ; (III) de cesser de projeter complètement, en ayant atteint l'identité avec l'objet. Pour descendre l'échelle de l'être, il est nécessaire (I') de projeter des unités égales, qui sont au début de simples extensions de soi-même, *ab intra*, et relativement indifférenciées ; (II') d'accroître la projection, en réalisant de plus en plus leurs particularités, en les voyant de plus en plus incompatibles, (III') de les sur-projeter, et ainsi de s'en libérer complètement. Or ce compte rendu « vertical » double converge remarquablement bien avec ce que l'on trouve à chaque niveau. Ici le maillage projectif-réflexif met en évidence deux tendances contraires : la première, devenir plus fin, au fur et à mesure que les projections reculent, et deuxièmement, devenir plus grossier, au fur et à mesure que les projections s'accroissent. La première est l'aspect vers le haut, anabolique, créatif de la projection ; la deuxième est sa tendance vers le bas, catabolique, destructive.

Le bon sens exige des détails empiriques. Laissons mon observateur, de ce fait, parvenir à une halte dans la région B, où je suis des cellules, afin de découvrir si la scène horizontale ressemble à la verticale. Peut-il découvrir dans leur comportement à ce niveau des indications de leur comportement vertical double, dans la direction de A vers le haut, et dans la direction de C vers le bas ?

Il le peut certainement, et plus il regarde longtemps plus il trouve de preuves. Je commence en tant que cellule unique (un œuf fertilisé) qui projette à partir de lui-même nombre de cellules très semblables. Comme le temps passe, cependant, les cellules projetées deviennent de plus en plus différenciées. Il semble que, dans la ruée pour la survie, elles soient obligées de se spécialiser dans leur corps et dans leur mode de vie. Ce qui est indubitable, c'est que l'organisme, qui avait commencé en tant qu'unité, est maintenant une foule d'ennemis potentiels impitoyables. Quand la guerre interne s'accroît au-delà d'une certaine limite (comme elle le fait dans nombre de maladies) le résultat en est la mort, le rejet complet des cellules, et la descente vers un niveau inférieur de l'être.

Il n'est pas difficile de voir que cette image horizontale est la moitié de l'image verticale (c'est-à-dire la moitié centripète) une fois de plus. Les stades essentiels – la projection à partir de soi, la différenciation, la répulsion ou la surproduction, et le glissement vers un plan inférieur – se répètent. Mais il y a encore la deuxième moitié centripète de l'image verticale, qui est précisément le contraire de la première moitié. Est-ce que ceci se manifeste aussi horizontalement ?

La contradiction, qui est l'essence du processus vertical, n'est pas absente des coupes transversales que l'on peut faire. Mes cellules sont nombreuses ; elles sont hautement spécialisées ; elles sont tout sauf altruistes. Cependant, si elles avaient été une compagnie de saints et de martyrs, inspirés par un idéal unique de services mutuels et d'auto-abnégation, elles auraient difficilement pu faire mieux. Leurs grandes différences s'enclenchent en une unité qui est beaucoup plus stable d'être



Premiers stades du développement de l'embryon, avant que la différenciation des cellules commence clairement.

hétérogène. Cette unité-là, l'ordre humain, est d'une sorte plus élevée. Qu'est-ce que ceci sinon le deuxième aspect du processus vertical, avec les stades : découverte de l'autre différencié, victoire de cette altérité et de cette différence, fusion et glissement vers un niveau plus élevé ? +

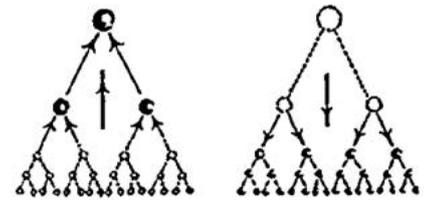
Pour finir, il y a l'exemple de l'homme (maintenant plutôt évident). La vie de société consiste en une mort et une régénération constantes, les deux étant indispensables. La première est évidente dès que je traite les autres hommes et femmes comme des instruments m'appartenant, comme des projections de ma personnalité et des instruments de mon expansion ; il est évident que, quand ayant découvert qu'ils sont, après tout, différents de moi-même et ont d'autres intentions que mon bien-être, je les projette encore plus loin de moi-même et cherche à grandir sans leur aide. C'est de cette manière que je rencontre ma propre mort, autant que la leur. La voie opposée – la voie du renouveau et de la création – est de découvrir chez les hommes et les femmes ce qui est autre que moi-même, unique, délicieux, valable par soi ; et alors de réaliser le paradoxe que jouir de ces vertus multiples chez les autres, c'est véritablement les posséder moi-même. L'altérité initiale de l'objet est la mesure de sa contribution finale au soi. Tandis que la projection de soi finit par l'auto-alienation et le déclin, la projection de l'objet étranger finit dans l'autoréalisation et le renouveau. La société elle-même se compose des deux tendances. × Là encore, les différences ne sont pas tant abolies que concordantes : le tout supra-individuel qui en résulte doit son unité à la spécialisation et à l'aide mutuelle de ses parties.

6. LA SOCIABILITÉ ET SES RÉSULTATS

En bref, l'essence du mouvement vers le haut est la sociabilité, alors que l'essence de la sociabilité est une différenciation débouchant sur l'unité. D'un autre côté, l'essence du mouvement vers le bas est l'insociabilité alors que l'essence de l'insociabilité est l'unité qui débouche sur la différenciation. Ce que mon observateur observe quand il s'éloigne de moi est une hiérarchie de créativité sociale, issue de la découverte de l'altérité et de la victoire sur celle-ci ; ce qu'il note quand il approche est la destruction de cette hiérarchie par la réaffirmation et la glorification antisociale de l'altérité. Ces règles s'appliquent à tous les niveaux. Un atome est une « société » d'électrons et de protons, une molécule d'atomes, une cellule de molécules, un homme de cellules. À chaque stade, il y a là des membres différenciés en structure et en fonction, engagés dans la maintenance d'un schéma de comportement social qui est particulier au niveau concerné. Dans chaque cas, il y a une tendance vers le bas et la désintégration de la société en une cohue de simples individus, contrebalancée par une tendance vers le haut, vers une intégration nouvelle de la société, et son remplacement par des formes sociales encore plus grandes. Et dans chaque cas le nouveau niveau social montre des caractéristiques fraîches et nouvelles. Celles-ci sont, en général, cumulatives. ◇ Ainsi, à un niveau très bas, la « matérialité » émerge ; à un niveau plus élevé, la « vie » s'ajoute ; * à un niveau encore plus élevé, arrive l'« esprit ». S'ajoutant à ces émergences majeures, il y en a d'innombrables mineures. Une molécule d'eau consiste en deux

+ Sur l'essentialité de l'altérité, voyez Freedom in the Modern World, VI par John MacMurray. Ces gens qu'il appelle « irrésolus » sont ceux qui éprouvent un intérêt réel pour eux-mêmes et non pas pour le monde extérieur à eux-mêmes : ils n'aiment pas les belles choses, mais aiment les posséder. « En perdant le monde extérieur, ils se perdent eux-mêmes ; leur vie intérieure meurt et se dissout, et ils deviennent des fantômes et des échos. »

× William Morris écrit : « La camaraderie est la vie, et l'absence de camaraderie est la mort. » (A Dream of John Ball, IV) D'un autre côté, Sénèque disait qu'il revenait de chez les hommes diminués et Rousseau que la respiration d'un homme est mortelle pour un autre. Les deux écoles de pensée ont raison, dans la mesure où chaque individu et chaque société existent par la vertu d'une intégration et d'une désintégration sociales concurrentes.



Il est important de reconnaître, cependant, que le caractère des « relations sociales », autant que leur complexité, est radicalement modifié au fur et à mesure que nous montons dans la hiérarchie. Whitehead avait raison d'insister sur le fait (voyez par exemple Modes of Thought, p. 32) que l'expérience des organismes inférieurs doit être décrite en termes de « sentiment », « d'expression » et « d'émotion » plutôt que de « pensée ».

◇ Cependant il n'y a pas de véritable « débordement ». Notez que le combat social, confus à chaque niveau, aboutit à la paix et l'unité – au niveau suivant. Tout comme les hommes s'occupent les uns des autres, nos querelles cellulaires intérieures se règlent à l'amiable ; occupées par des unités toujours plus grandes, nos luttes humaines prennent fin. C'est une pensée consolatrice qu'à chaque nouveau plan hiérarchique un nouveau départ est fait, comme une simple capacité libre de toute division et chaos. Il ne s'agit pas de nier, bien sûr, que l'histoire du combat sur l'un des plans est étroitement liée à celle qui se déroule sur d'autres plans.

* Sur l'aspect biologique de l'organisation hiérarchique, voir J. H. Woodger, Biological Principles, pp. 311 et suivantes. Le Dr. Woodger fait remarquer que les cellules, lorsqu'elles sont coupées de leurs diverses relations dans la hiérarchie du corps, ne sont pas elles-mêmes, pas les mêmes cellules.

atomes d'hydrogène et un d'oxygène, mais les particularités chimiques et physiques de l'eau sont très différentes de celles de l'hydrogène ou de l'oxygène, ou d'un mélange des deux. Il y a plus dans cette phrase qu'une vaste collection de particules d'encre, plus qu'une collection de lettres séparées, plus qu'une collection de mots séparés : c'est un tout dont la signification ne se trouve pas dans ses parties prises une par une. En fait, ces émergences sont sans fin. Partout où il y a « sociabilité » – un ensemble de diverses unités d'un ordre particulier, dont la diversité est imbriquée ou complémentaire – il y a un nouveau tout qui est « plus que la somme de ses parties ».

Cette synthèse créative (sous des appellations telles que l'évolution émergente de Lloyd Morgan, le holisme du Général Smuts, et le vitalisme émergent de C. D. Broad) +, quoique l'un des traits dominants de la philosophie récente, est prête à être dépassée. Malheureusement l'implication en était souvent (malgré les démentis des philosophes eux-mêmes) d'abord, que l'émergence, ou le holisme, ou la sociabilité, d'une certaine manière expliquait et disposait des caractères émergents, et, ensuite, que la doctrine de la synthèse créative était la vérité intégrale au lieu d'être, tout au plus, une demi-vérité. Le naturalisme suppose trop rapidement que la partie est antérieure au tout, le niveau le plus bas au niveau le plus haut, la vie à l'esprit, la matérialité à la vie. Trop souvent on prend, même aujourd'hui, pour acquis que le progrès est inévitable, que l'évolution n'est pas contrebalancée par l'involution, que le processus-monde ne va que dans un sens. Mais en réalité la tendance descendante est tout aussi réelle que l'ascendante. ° Il n'est pas évident que moi, avec toutes mes qualités humaines, je puisse sombrer assez bas pour devenir une collection d'animaux sauvages, et un assemblage de particules sans caractéristiques, pas plus que n'est évidente la manière dont ces particules et ces animaux peuvent, par la pratique de la sociabilité, s'élever à l'humanité en moi. En fait, il y a une dimension en laquelle ce ne sont pas les niveaux les plus hauts mais les plus bas, avec leur privation croissante de qualités, qui demandent une explication. Les niveaux les plus hauts, vivants, poignants, riches de toutes sortes de contrastes, se présentent ouverts à mon inspection immédiate ; il sont réels sans aucun doute. Ce n'est pas le cas du monde des électrons, des atomes et des molécules – pays difficile et sans caractéristiques, envahi seulement par des êtres spécialement équipés. Ce qui est problématique, c'est ma descente constante dans ce monde inférieur, autant que ma continuelle ascension.

On ne peut rendre compte de la hiérarchie des qualités et des valeurs et elle ne peut pas non plus être expliquée : elle doit être découverte empiriquement, et acceptée dans un esprit de piété naturelle. Mais l'on peut dire au moins ceci : que la hiérarchie est sociale, que ses qualités graduées sont appréciées et maintenues comme des relations sociales à chaque niveau successif, et que là où ces relations sociales échouent, les qualités s'évanouissent. Ce que la sociabilité préserve, la non-sociabilité le détruit, et les deux sont des partenaires inséparables. Des nouvelles structures sont constamment produites par l'élaboration de matériau brut : le matériau brut est constamment produit par la démolition d'anciennes structures. Mes électrons sont tout autant mon humanité en ruine, que mon humanité est le fruit et l'apothéose de mes électrons. La

+ C. Lloyd Morgan, Emergent Evolution ; J. C. Smuts, Holism ; C. D. Broad, Perception, Physics and Reality, Scientific Thought, et The Mind and its Place in Nature. Il y a d'autres philosophes dont les doctrines ont beaucoup en commun avec l'évolution émergente dont Samuel Alexander, (Space, Time and Deity), R. W. Sellars (Evolutionary Naturalism), et James Ward (Realm of Ends). Le terme de Ward est epigenesis, qu'il définit comme « l'origination par intégration de nouvelles propriétés dans le tout, propriétés que ses composantes isolées ne possédaient pas... Ce qui est ainsi créé n'est pas de nouvelles entités mais de nouvelles valeurs ; et celles-ci ne tendent pas seulement à la conservation mais à la création d'unités plus élevées et d'idéaux de plus de valeur. » *Op. cit.*, p. 434.

Whitehead voit lui aussi la nature comme une hiérarchie d'« organismes » qui sont des sociétés de sociétés, mais il nie que les couleurs, les sons, les odeurs, les caractères géométriques, etc, émergent de la nature. Il appelle ceux-ci des « objets éternels », des éléments qui bien que requis pour la nature, appartiennent à un autre domaine. Voir Science and the Modern World, X.

° Avec une merveilleuse prescience, Héraclite appréciait l'unité du chemin vers le haut et du chemin vers le bas, et la futilité consistant à ignorer ce dernier : « Homère avait tort en disant « puisse le combat périr entre les dieux et les hommes ! » Il ne voyait pas qu'il priait pour la destruction de l'univers ; car, si sa prière était entendue, toute chose disparaîtrait... Les hommes ne savent pas combien ce qui varie s'accorde avec soi-même. C'est une harmonisation de tensions opposées, comme celle de l'arc et de la lyre. » Burnet, Early Greek Philosophy, p. 136.

chose essentielle est de voir le tout avec sa multiplicité de niveaux comme un unique organisme, dont le mouvement sanguin est le flux ascendant et descendant de l'activité sociale. Tous les niveaux de fonctionnement coexistent en moi ; rien n'est fait une fois pour toutes. L'individualisme en moi me tue ; la sociabilité me ressuscite ; et vivre est les unir. C'est-à-dire que je vis par l'échec mortifère de mes parties à réconcilier leurs différences, aussi bien que par les succès promoteurs de vie de l'organisation sociale. +

7. LES MEMBRES DES SOCIÉTÉS : PANPSYCHISME OU PLURALISME SPIRITUEL *

Mais (veut savoir le bon sens) que sont les électrons, les atomes, et les molécules, en réalité ? Dans le chapitre précédent, je me suis référé à l'électron comme étant l'observateur du proton, et dans ce chapitre j'insiste sur la relation sociale entre de telles unités, leurs attractions et leurs répulsions, etc. Ne suis-je pas ici coupable d'un anthropomorphisme vicieux ? Ai-je de meilleures raisons, pour attribuer des caractéristiques comme celles de la vie ou celles de l'esprit aux atomes, que celles d'un sauvage qui attribue des caractéristiques similaires aux rochers, aux rivières et aux arbres ?

Si le bon sens a raison, au moins puis-je revendiquer le fait que je suis dans une compagnie d'anthropomorphistes large et distinguée. Ce sont l'amour et la haine, selon Empédocle, qui mettent les éléments en mouvement. × Bacon, le prophète de l'esprit scientifique moderne, a écrit : « Il est certain que tous les corps quels qu'ils soient, bien qu'il n'aient pas de sens, ont cependant une perception ; car quand un corps est appliqué à un autre, il y a un genre de choix consistant à embrasser ce qui est agréable, et à exclure ou repousser ce qui est ingrat. » ° Berkeley trouva des raisons de croire que les seules causes réelles sont les activités des esprits, et Schopenhauer discerne que la nature profonde de ce que les scientifiques appellent la force est la volonté. Lotze a trouvé que « derrière la surface tranquille de la matière, derrière ses habitudes rigides et régulières de comportement, nous sommes forcés de chercher la lueur d'une activité spirituelle cachée. » • Ce sont là quelques-uns des nombreux penseurs pour qui « la dépravation totale des choses inanimées » (pour reprendre l'expression de Gail Hamilton) était une fiction. †

Je suis en bonne compagnie, mais quelles sont mes raisons pour m'y joindre, malgré toutes les objections du bon sens ? D'abord, laissez-moi considérer ce qui est raisonnablement évident – mon expérience de ce que c'est qu'être moi. En tant qu'homme, je réalise certaines des particularités de cet endroit : à savoir, celles qui ont un intérêt humain, celles qui sont importantes pour mon fonctionnement pratique à ce niveau. Je réalise qu'elles ont des structures, de la continuité, de l'importance émotionnelle, et de la présence. La structure se développe, et à part cette structure en train de se développer je ne suis rien : je me trouve moi-même, et l'autre-que-moi-même, à l'intérieur. Tout cela se passe au niveau humain. Mais je ne suis pas seulement humain. La question est : que se passe-t-il à d'autres niveaux de moi-même ? Je suis une immense hiérarchie d'individus, tous se comportant selon

+ L'hindouisme, dans sa vénération de Kali, Durga, et autres formes effrayantes des divinités, et de leurs formes bienveillantes, rend entièrement justice aux deux aspects contradictoires de la nature. Il est cohérent qu'Aurobindo écrive de manière appréciative au sujet d'Héraclite. (*Heraclitus*, Arya Publishing House, Calcutta, 1941).

* Le panpsychisme ébauché ici, et développé dans les chapitres suivants, est dérivé d'une longue succession de philosophes, incluant Leibnitz, Fechner, Paulsen, Lotze, Wundt, W. K. Clifford, Renouvier, et, de nos jours, Whitehead et C. H. Richardson. Peut-être que le livre auquel je dois le plus est le *Realm of Ends* de Ward.

× Cf. Whitehead, *Symbolism*, p. 53, « La colère, la haine, la peur, la terreur, l'attraction, l'amour, la faim, la curiosité, la joie, sont des sentiments et des émotions étroitement entrelacées au fonctionnement primitif du « retrait » et de l'« expansion » ».

° *Natural History*, IX. Même Hobbes a dû admettre qu'il y avait quelque chose dans l'opinion « que tous les corps sont dotés de sens ». (*Element. phil.*, iv. 25) Et Gassendi attribuait un genre de sensation aux atomes.

• *Microcosmos*, i. p. 408. Cf. *Outlines of a Philosophy of Religion*, p. 54.

† Parmi d'autres exemples notables il y a Spinoza, qui croyait que toutes les choses individuelles étaient vivantes (*animata*) bien qu'à des degrés divers (*Ethics*, II, 13 et III. 6), et bien sûr Leibnitz, dont les monades, au degré le plus inférieur, vivent une vie de « perception ». (*Monadology*, 66, et suivantes)

Cf. le *Parménides* de Platon, 132 et suivantes, dans lequel il discute le dilemme suivant : soit « toutes les choses pensent », ou « elles sont des pensées qui existent sans être dans tout esprit qui les pense ». Cependant les opposants au panpsychisme (ceux qui rejoignent le matérialisme qui dénie une « âme » aux particules, ou les Cartésiens qui la dénie aux animaux, ou les behavioristes qui la dénie à l'homme) ont, en un sens, et cela importe, parfaitement raison. Nul individu n'a une âme qu'il peut appeler sienne : seule la matrice sociale a une âme, et en dernière analyse il n'y a qu'une société – le Tout. Si en conséquence on doit parler d'esprits ou d'âmes particuliers, on ferait bien de copier Lotze, et de les appeler *parties* d'esprit plutôt qu'esprits.

leurs situations particulières, et s'ils échouaient à le faire je disparaîtrais immédiatement. Comment, à ces niveaux inférieurs, est-ce que j'arrive à réagir de manière appropriée ? Par exemple, comment est-ce que je fais, en tant que molécule, pour prendre en compte la position et la masse de toutes les autres molécules qui forment la planète, et ajuster mes mouvements parfaitement à eux tous ? La science m'assure que c'est ce que, en effet, je fais au niveau moléculaire ; mais c'est le travail de la science d'enregistrer la performance, et non pas d'expliquer comment elle est possible. ϕ

Comment est-ce possible ? En tant qu'homme, j'envisage ce qui est ici où je suis, non ce qui est quelque part ailleurs ; en tant que molécule j'ai peu de chances d'améliorer cet arrangement. Je peux seulement supposer que la molécule enregistre la situation où elle (la molécule), pour autant que la situation soit « moléculaire », rassemble ses aspects en une unité, et les projette activement sur l'environnement. + La molécule se comporte d'une manière qui convient à la situation car la situation est devenue une partie de l'existence de la molécule. Il en est de même avec toutes mes unités subsidiaires : chacune est, en elle-même, ce qu'elle est pour elle-même ; et chacune est, pour elle-même, ce que les autres sont pour elle. Chacune existe en intégrant certaines caractéristiques de l'endroit où elle est, et cette « intégration » comporte deux aspects – une réception passive, et une projection active. Comme le dit Ward, « ce qui n'est rien pour soi-même, n'est en vérité rien du tout... La nature se résout ainsi en une pluralité d'individus conatifs ; et la gamme et la complexité de la correspondance entre un individu donné et son environnement marque l'étape qu'il a atteinte dans son interaction avec le reste. » \times

Si ceci semble douteux, considérons les alternatives. La première est que, par un genre de miracle, une molécule dans mon corps est informée de ce qui se passe autour du monde, dans son inconcevable complexité de détails. La manière dont elle acquiert cette information, qui dépasse largement en portée et en exactitude l'information disponible à la science, est tout à fait inexplicable. Est-ce que la molécule envoie d'innombrables éclaireurs aux autres molécules, en reçoit des rapports détaillés, et calcule ses mouvements en conséquence ? Non, l'idée est absurde. La seconde alternative est qu'un mystérieux organisme, une intelligence cosmique, est constamment en train de faire pour les molécules ce qu'elles ne peuvent faire elles-mêmes, ajustant leur comportement, calculant avec une infinie patience et une infinie précision chaque mouvement. Une telle hypothèse ne fait qu'échanger un mystère pour un autre. La troisième alternative est peut-être la moins raisonnable (elle est certainement la plus commune) de toutes. C'est qu'il existe quelque part une sombre Nécessité, une Force, une Destinée ou un Mécanisme impersonnel, une Loi inviolable ou un Ordre des Choses, qui règle le monde des molécules par des moyens qui sont énigmatiques autant qu'ils sont considérables. Il y a d'autres alternatives, mais elles mènent toujours plus loin dans les domaines du mythe et du fantasme, et seront prudemment ignorées ici.

Je conclus, alors, que je fonctionne au niveau moléculaire comme je le fais au niveau humain ; que je suis d'autres molécules et qu'elles sont moi-même, et il n'y a par conséquent aucune raison de détecter ce qu'elles sont ; que ma connaissance surnaturelle de leur comportement

ϕ Il me semble que, dans la mesure où la science a un quelconque intérêt pour la doctrine du panpsychisme, elle se porte en faveur de la doctrine. Un travail fantastique comme The Soul of an Atom, de W. D. Verschoyle (dans lequel il prétend que les atomes ont une mémoire, une « polarité sexuelle », et une histoire de vie), outre qu'il a le mérite de réaliser que l'atome est quelque chose pour lui-même, a le sérieux défaut de supposer que la science moderne s'y oppose en quoi que ce soit.

+ Le terme de Whitehead est préhension. Les choses sont « saisies en une unité réalisée, ici et maintenant », mais « les choses ainsi réunies dans cette unité ont des références essentielles à d'autres lieux et d'autres temps. » (Science and the Modern World, p. 87) « La connexion des choses n'est rien d'autre que l'être-ensemble des choses dans des occasions d'expérience. » (Adventures of Ideas, XV. 12) Schopenhauer (The World as Will and Idea, i. p.136) fait du double savoir que nous avons de nos corps – connaissance intérieure et extérieure – la clé de toute la nature.

\times Realm of Ends, p. 21.

Il n'y a pas d'existence en dehors de l'expérience. Ce fait est mieux connu dans les communautés bouddhistes qu'en Occident, avec ses convictions (jusqu'ici à peine ébranlées par la physique moderne) de la substantialité non mentale de la matière. En l'occurrence, on croit au Tibet que l'homme qui peut complètement arrêter son activité mentale devient invisible aux autres. (Voir Alexandra David-Neel, With Mystics and Magicians in Tibet, p. 274.)

Sir Charles Sherrington dit, « il n'est pas sûr de supposer même que l'esprit est universellement présent dans la vie animale, bien que le comportement poursuive un but. » The Listener, 5 Mai, 1949, p. 755. Je ne sais pas quel but sans esprit il peut y avoir ; mais, hormis cette question, la différence entre le comportement des animaux les plus élevés et les plus bas (ou d'ailleurs entre le comportement des animaux et des atomes et électrons) n'est certainement jamais assez grande pour justifier l'hypothèse selon laquelle ils sont deux types d'êtres radicalement différents – qu'est-ce qui pourrait être plus fondamentalement incompatible qu'un objet psychologique et un simple objet physique ? Ajoutons à cette considération le fait que la matière sans esprit – qui n'est rien par elle-même, est dénuée de centre, et qui n'accorde absolument rien aux autres – est une chose dont nous n'avons aucune preuve réelle, alors que nous avons

est la chose la plus naturelle du monde, étant donné le fait que je suis le lieu de leur comportement, étant donné le fait qu'elles n'évoluent pas en elles-mêmes mais en moi, et dans leurs autres observateurs. Je conclus, en outre, que la vision éminemment mystérieuse, le point de vue qui, d'abord si faussement transparent, est réellement opaque à la compréhension (sinon en réalité dénué de sens), le point de vue sur lequel le fardeau énorme des preuves repose, n'est pas le panpsychisme de ce livre, mais le matérialisme (mécanisme, énergisme, que sais-je encore) de ses opposants. La matière, l'énergie, les événements, une substance d'une sorte quelconque, qui existeraient d'eux-mêmes en dehors de tous les observateurs – c'est cela le mythique, l'occulte, le monstrueux. +

Je me suis déjà décrit moi-même en tant que vision vers l'extérieur (j'appelle cela mon esprit) et en tant que vision vers l'intérieur (j'appelle cela mon corps). Mais la procédure de loin la plus sûre est d'avancer à partir de cet état de choses connu vers les niveaux inférieurs relativement inconnus : il n'y a nul doute qu'au niveau inférieur la vision vers l'extérieur est très limitée et abstraite – et on ne peut que s'y attendre quand la vision vers l'intérieur est également appauvrie. Plus le corps est moyen plus l'âme est moyenne. (Saint Augustin, il est vrai, tenait pour l'opinion contraire : « Un corps très moyen peut envelopper une âme meilleure, et le plus parfait des corps la pire. » * Mais notre différence n'est que verbale. N'être pas simplement une simple masse, et ne pas être même d'une simple complexité, sont les critères de la perfection corporelle, mais à ceux-ci il faut ajouter la finesse et l'harmonie de l'organisation et du fonctionnement.) Il est vain d'attendre d'un atome une appréciation adéquate de la réalité. Mais il doit pourtant avoir une certaine appréciation de celle-ci. × Quand ma vision externe est atomique, je suis un atome – mon regard vers le dedans est atomique ; quand ma vision est humaine, je suis un homme – mon regard vers le dedans est humain. Goethe nous dit que « L'homme est vraiment le seul objet qui intéresse l'homme », et Pope dit aussi que « La vraie étude menée par l'humanité, c'est l'homme ». C'est la même chose avec les unités subordonnées en l'homme : elles s'occupent de leurs proches, pour la bonne et simple raison qu'elles sont occupées par eux. Du plus bas niveau jusqu'au niveau de l'homme, mon histoire est l'histoire d'une hospitalité croissante offerte à l'univers. Mais l'univers est un univers d'unité, et il est reçu essentiellement de la même façon sur chaque plan de mon être.

Avec Lloyd Morgan, ° je crois qu'« il n'y a pas de systèmes physiques de statut intégral, qui ne soient pas aussi des systèmes psychiques ; et il n'y a pas de systèmes psychiques qui ne soient pas aussi des systèmes physiques. Tous les systèmes d'événements sont, selon leur degré, psychophysiques. » Bien que ceci ne puisse pas être prouvé, ce n'est pas tant une question de le supposer qu'une question de bon sens. Car j'ai l'information de l'intérieur. Toutes les unités en discussion sont les miennes, ou pleinement représentées en moi. L'introspection, comme Leibniz l'a indiqué, peut donner une connaissance de l'infrahumain. Mes unités subsidiaires sont un pouvoir inférieur que j'ai, elles sont moi-même mais pas encore à mon meilleur niveau, et elles sont comme moi parce qu'elles sont moi. Elles sont en désaccord et rien n'est atteint ; elles réussissent à atteindre un certain accord et les plus hauts degrés

une connaissance de première main de la matière dotée d'un esprit ; et le résultat (pour moi) est que le panpsychisme est l'alternative la plus raisonnable. Douter de ceci, c'est ressembler à une personne qui va au cinéma et qui, sur le point de prendre un siège à l'arrière de la salle, s'arrête soudain et se plaint que tout ce qu'il y a à voir c'est un mur blanc ; ou alors, allant directement vers le mur, elle se plaint qu'il n'y a rien du tout à voir – et personne alors ne peut la persuader de rebrousser chemin et de demander à forte voix qu'on la rembourse.

+ Ce n'est pas seulement que la base psychique des phénomènes matériels n'est pas reconnue : on nie à ce qui est ouvertement psychique un rôle même mineur dans l'économie de la nature. Whitehead dit : « La pensée scientifique est complètement dominée par la présupposition que les fonctionnements mentaux ne font pas vraiment partie de la nature. » À l'autre extrême, il y a la propre doctrine de Whitehead qui énonce que « l'activité énergétique considérée en physique est l'intensité émotionnelle entretenue dans la vie. » Nature and Life, pp. 70, 96.

* City of God, VIII. 15.

× Dans ce livre je rejette la notion « d'esprit inconscient » (je veux dire l'inconscience absolue et non pas relative) – une notion qui est pour moi, comme pour de nombreux autres, une contradiction dans les termes. Je suis Leibniz, Clifford (Lectures and Essays, ii. pp. 61 et suivantes), et Ward, dans leur croyance qu'il n'y a pas d'inconscience absolue.

° Emergent Evolution, p. 26. Wundt (plutôt comme Clifford et Haeckel) liait ses unités physiques ultimes (les atomes) avec des faits psychiques ultimes (la volonté), et appelait ce résultat « un atome volonté » – l'unité d'existence fondamentale. Renouvier (La Nouvelle Monadologie) insistait de manière semblable sur le fait que les germes de la vie consciente sont présents depuis le début, et se développent dès que les circonstances le permettent. Renouvier est un de ces nombreux philosophes qui maintiennent que, dans la volition, nous avons un aperçu véritable sur la nature de la causation, qui est sinon inexplicable. Voyez aussi Le Personnalisme (1903), p. 500.

émergent ; elles coopèrent en douceur, et le résultat en est un tout vivant. Ce tout est la réconciliation des diverses tendances en moi, la découverte d'un but commun. Tous les stades de cette découverte coexistent en moi ; elle se fait et se défait constamment. L'essence de la vie, comme Whitehead le dit, c'est « avoir des buts conformes », et • l'essence de la mort, c'est le désaccord. Je vis en obtenant l'accord d'animaux, de végétaux et de minéraux – ma nourriture. Souvent je suis en désaccord avec moi-même et je meurs en tant qu'homme. Ainsi il est facile (en fait, il est trop facile) d'inspecter ma nature inférieure, divisée, et d'obtenir une vision directe du monde infrahumain.

La vue contraire est qu'il existe un saut, une discontinuité fondamentale, à la fois dans ma nature et dans la nature en général. À un certain point, impossible à déterminer, dans l'évolution de « la matière », « l'esprit » y ajoute son apparence imprévue, absurde et inefficace. (Mais, si l'esprit peut déplacer la matière, il y a le problème insoluble de montrer comment il a pris dessus.) Certains morceaux de matière qui me comprennent ont un esprit et d'autres sont dépourvus d'esprit, pourtant mon observateur s'aperçoit qu'il est difficile, et souvent impossible de distinguer les deux sortes – en fait, c'est une règle de science sensée qu'on ne puisse pas les distinguer. Ajoutez à ce fait que le scientifique, en tant que scientifique, n'a rien à dire à propos de la nature intérieure de la matière (qui pourrait, d'après tout ce qu'il pourrait en dire, être de l'esprit déguisé), et aussi le fait que le scientifique, en tant qu'homme, a tout à dire à propos de la nature intérieure de cette parcelle de matière qu'il est (il dit que c'est une expérience « mentale » d'autres morceaux de matière) ; et la croyance en des unités physiques sans esprit, opaques, n'ayant qu'un seul côté se révèle comme étant une vraie superstition. Si ce qui est ici pour moi, au terminus commun de tous les trains d'événements entrants et sortants, est toujours une sensation ou une perception, ou quelque chose de cette nature-là, si cet événement que je suis est invariablement mental, alors assumer sans preuve claire qu'il y a d'autres ici et d'autres événements qui sont complètement différents – c'est-à-dire matériels, non mentaux, ou neutres – c'est échanger la raison pour la foi aveugle, et renoncer à l'attitude scientifique. + Ce serait différent si nous savions ce que nous voulons dire par matière insensible et mécanisme aveugle. × Il ne nous reste plus l'excuse (aussi pauvre qu'elle soit) que le comportement des constituants les plus petits de la nature procède avec une régularité de machine. Car, comme Heisenberg l'a montré, il est vraisemblable que la précision et la prédictibilité absolues soient absentes du niveau physique le plus inférieur. Ce qui apparaît comme une dure nécessité, ou la rigide uniformité d'une loi naturelle, pourrait bien ne pas être autre chose qu'un effet statistique, l'aplatissement des différences individuelles de comportement obtenu en considérant uniquement la performance moyenne de très vastes nombres. En tout cas, la vieille loi compulsive, qui forcerait la matière à graviter, à s'agréger, à se figer, est maintenant tout à fait discréditée. En bref, la science elle-même, poussée assez loin, rend le panpsychisme inévitable.

Considérons le choix qui se présente. D'un côté, une hiérarchie d'individus poursuivant un but, chacun jouissant (ce qu'on pourrait vaguement appeler) de relations sociales avec leurs proches ; d'un autre

• Adventures of Ideas, XIII. 6.

Auparavant dans le même livre, Whitehead écrit : « Il semble que, dans les corps qui sont évidemment vivants, une coordination ait été réalisée qui égale en importance un certain fonctionnement inhérent aux occasions ultimes. » Pour James Ward (Realm of Ends, p. 148), l'évolution signifie que les êtres conatifs, qui au début interagissent au hasard, parviennent à avoir des fins communes. Mais on ne gagne rien à essayer, avec J. S. Haldane (Mechanism, Life and Personality, pp. 101, 143 ; The New Physiology, p. 19), d'étendre à la matière des concepts propres aux niveaux vitaux. Nous devrions plutôt, avec Bosanquet, considérer la nature physique comme intelligible si on suit une ligne mécaniste ; – comme Hobhouse nous a encouragés à le faire, soit tout est spirituel soit rien n'est spirituel. Il y a en fait quelque chose comme une mentalité à ces niveaux inférieurs, mais elle est subvitale et accablée à l'excès par des habitudes.

Dans The Human Situation, qui expose une version du panpsychisme avec un charme rare en philosophie, W. MacNeile Dixon écrit : « Vous ne traverserez pas le *pons asinorum* (le pont aux ânes) de la philosophie, à moins que vous ne perceviez la nécessité de l'esprit, et que, sur ses opérations, ... tout pivote, que dans la pensée vous avez la fin, l'objectif et la justification de la nature. » (p. 158. Voyez aussi pp. 354 et suivantes)

+ Quelque chose de semblable est dit à ce sujet par J. W. N. Sullivan, The Bases of Modern Science, XII.

× Le Reality de Canon Streeter offre une excellente défense de l'anthropomorphisme éclairé, opposé au mécanomorphisme de tant de pensées « scientifiques ». Il n'a pas de difficulté à montrer qu'interpréter l'univers comme une machine, au lieu d'une personnalité, est doublement anthropomorphique. Car les machines sont des « anthropomorphes », des extensions de l'homme. Amputer un organe que l'on a écarté et (en négligeant le tout) l'utiliser en tant que modèle du monde, peut être justifié pour des objectifs pratiques, mais cela est philosophiquement inférieur au fait de prendre la totalité de l'homme (les machines et tout le reste) comme modèle.

côté, une hiérarchie de choses en elles-mêmes impénétrables, mues par des entités impénétrables et externes. Le choix, comme ce grand génie négligé Fechner l'a dit si clairement *, est entre « la vision de jour » qui en dehors de notre conscience est encore plus conscience, s'étendant au-dessous et au-dessus de nous, rang par rang, du niveau le plus bas, sensible et le moins inclusif, à ce qui est le plus haut et tout inclusif – le choix est donc entre ce monde du midi et le monde de minuit des mécanismes morts, absurde et inconnaissable. Pourquoi choisir les seconds, quand ce n'est non seulement pas raisonnable, mais laid ? La mystification est une assez mauvaise chose, mais quand elle nous conduit directement à un univers diabolique, c'est une forme de folie dangereuse. Les résultats antipathiques de l'erreur n'ont pas besoin d'être soulignés : ils nous font face tout le temps.

*« Le pilier sans mouvement du poids d'une montagne
est un esprit vivant actif. Chaque grain
est sensible à la fois dans l'unité et dans les parties
et l'atome le plus infime englobe
un monde d'amours et de haines. »*

Ainsi a écrit le poète, faisant écho à l'enseignement de Thalès que « Toutes les choses sont remplies de dieux ». ° Si, dit Swedenborg, il n'y avait pas « quelque chose d'analogique au libre arbitre dans le sol, dans la graine que l'on sème dedans, dans toutes les parties de la plante... il n'y aurait aucune végétation de quelque sorte que ce soit. La même chose est vraie de tous les métaux et de toutes les pierres... » •

Peut-être que je devrais ajouter ici un mot au sujet de l'anthropomorphisme. Chaque degré de l'être est la scène de relations sociales, survenant entre des unités qui font l'expérience d'elles-mêmes en termes de réciprocité, mais la qualité de ces relations est proportionnelle à leur niveau. Un anthropomorphisme naïf, échouant à réaliser cette proportionnalité, × attribue des caractéristiques humaines à des degrés infrahumains et suprahumains. Un anthropomorphisme éclairé, d'un autre côté, en tient compte. Et ceci il est capable de le faire, non pas parce que l'homme en tant qu'homme peut se transcender (il est évident qu'il ne le peut pas), mais parce que l'homme dans sa totalité se tient à chaque niveau et est habilité à parler pour eux tous. Ce qui veut dire que son anthropomorphisme se développe en un polymorphisme à la recherche du monde, fondé sur la grande loi d'égalité.

8. LA PYRAMIDE DES SOCIÉTÉS

Je suis une pyramide, largement basée sur rien, qui devient plus solide et plus vivante et intéressante vers le sommet – une structure qui se préserve dans cette condition en se détruisant constamment elle-même à partir du sommet vers le bas et en se reconstruisant elle-même depuis la base vers le haut.

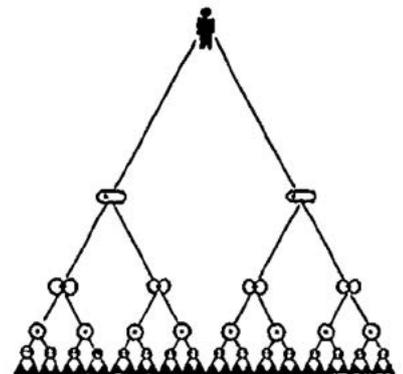
J'ai déjà esquissé l'architecture de cette pyramide. Elle est divisée en stades horizontaux ou étages, à savoir des électrons, ° des atomes, des molécules, des cellules, un homme. À ces choses doit être ajouté, à la base, un niveau d'unités correspondant aux minima de Bruno, aux monades nues de Leibniz, aux instants-points d'Alexander, et aux primats (les

* « La première pensée », dit Fechner, se référant à ces visions du monde alternatives, « nous écarte de toute expérience et de tout ce qui est concevable en termes d'expérience, ... de ce fait cela nous conduit dans l'obscurité, parce que la notion de « chose en soi » derrière la conscience... n'a en fait aucune base dans l'expérience... La seconde pensée nous mène à la lumière de l'expérience commune uniquement dans une lumière plus élevée, attendu que notre propre conscience... nous fournit l'indice d'une conscience plus universelle, plus large, plus élevée et plus lumineuse, et nous donne les moyens de l'inférer. » Ueber die Seelenfrage (trad. Lowrie, Religion of a Scientist, p. 158).

° Burnet, Early Greek Philosophy, p. 48.

• True Christian Religion, 499. Cf. Rufus Jones (Social Law in the Spiritual World, p. 64) : « Notre monde est le seul que nous connaissons. C'est le monde qui repose immuablement sur la base de l'expérience sociale. Détruisez l'organisation sociale et tout ce que nous appelons maintenant « nature » s'évanouira. »

× Le thomisme, avec une grande subtilité, applique la doctrine de la proportionnalité, ou de l'analogie, à la hiérarchie de l'être. Les propriétés d'une chose sont à son être comme les propriétés d'une autre chose le sont à son être ; et l'analogie, utilisée avec justesse, est un instrument important de connaissance.



° Dans de tels contextes, pour épargner des répétitions, j'utilise le terme électron de manière générique, pour y inclure n'importe quelles autres particules (telles que les positrons, les mésons et les neutrons) que les physiciens peuvent considérer comme élémentaires.

événements primitifs, les occasions primitives) de Whitehead. J'y ajouterais les sous-électrons, terme par lequel je veux dire des unités psychophysiques ultimes et indivisibles qui, comme les vagues de la mer, sont nombreuses au-dessus et une au-dessous, et qui paraissent séparées les unes des autres seulement lorsque l'on considère leurs crêtes. Elles comprennent ce stade final dans l'atomisation de la réalité où les extrêmes de la multiplicité se résolvent en unité absolue, parce que toutes les caractéristiques qui les distinguaient ont disparu. Elles sont ce que j'ai jusqu'à maintenant appelé le Centre, ou le rien central, pris dans l'acte de devenir quelque chose. Ainsi elles sont (comme la pyramide elle-même est tout ce qu'il y a dedans) bidirectionnelles, ascendantes et descendantes : elles sont à la fois le non-être se chargeant de la quantité minimale d'être, et la quantité minimale d'être se perdant dans le non-être. Mais il est nécessaire ici de poser deux conditions. La première, c'est que je ne suggère pas que cette image soit rien de plus que symbolique – elle est plus un mythe (mais un mythe nécessaire) qu'une hypothèse – qui explique ce qui est, après tout, inexplicable. La deuxième, c'est que je ne veux pas dire qu'il n'y a pas de niveaux d'organisation entre l'électron et le niveau le plus bas ; car tout ce que je sais, c'est que la science pourrait en jour en révéler plusieurs autres. La question doit rester ouverte, et de toute façon elle n'a pas d'influence sérieuse sur cette investigation.

La caractéristique suivante de la pyramide digne d'être notée est qu'elle a un nombre indéfini d'étages intermédiaires, de mezzanines, de sous-niveaux, non clairement démarqués, à l'intérieur des étages principaux. Tels sont les organes et tissus qui sont installés entre mon niveau humain et mon niveau cellulaire ; sont encore ainsi les chromosomes et les particules colloïdales installées entre mon niveau cellulaire et mon niveau moléculaire +. Ces pseudo-individus (ou mésoformes, pour utiliser le terme de Needham ×), sont comme des comités et des sous-comités formés à l'intérieur d'un club : ils sont essentiels pour faire marcher le tout, mais il leur manque l'autonomie, la permanence, et les particularités, qui caractérisent le club en tant que tout à son niveau, et les membres du club à leur niveau. En tout cas, les détails de la hiérarchie doivent être considérés comme provisoires : des avancées scientifiques pourront mener à des modifications. De plus, c'est à un certain degré une question d'opinion de savoir ce qui constitue un individu distinct, une monade, ou un stade défini du développement. Le schéma général seul subsistera vraisemblablement, et c'est uniquement le schéma général qui importe pour cette investigation.

Cependant je dois avoir une sorte de guide, quant à savoir ce qui constitue une véritable monade ou un individu. Strictement parlant, il n'y a pas de chose de ce genre sur terre. Car un individu parfait ou véritable est un individu dont les conflits intérieurs sont tous résolus, qui est indivisible sans perte de qualité, qui est indépendant de son environnement, qui est déterminé de l'intérieur, au-delà des atteintes de l'accident, φ clairement défini, se suffisant à lui-même. Le degré auquel une chose a ces caractères est la mesure de son individualité. ° Il est clair que le plus indépendant des hommes est bien loin de cet idéal, et il en est de même d'une cellule, d'une molécule, d'un atome. D'un autre côté – quand on les compare avec mon stylo, mon bureau et le nuage que

Ce n'est pas l'inaccessibilité, mais la pauvreté de contenu, qui rend ce plan le plus inférieur difficile à décrire. Guiseppe Caponsacchi, dans le poème de Browning, voit Guido plonger vers « la fin dolente. Au niveau horizontal, les créations s'inclinent, À partir de ce qui est tout près du rien absolu. »

Cf. Ward, *Realm of Ends*, pp. 254 et suivantes, à propos des monades nues, qui atteignent la limite inférieure des caractéristiques mentales et physiques. Ces monades fournissent le milieu uniforme demandé pour l'interaction des monades les plus élevées.

+ Le concept de molécules présente lui-même nombre de difficultés. Par exemple, les atomes de silicium peuvent former un réseau régulier dans lequel chaque atome partage chacun de ses quatre électrons extérieurs avec un voisin, le tout constituant un cristal ; cependant, peu importe le nombre d'atomes que ce cristal contient, il n'est en effet qu'une seule molécule. Là encore, il est arbitraire de dire si certaines particules, dont les molécules constitutives manquent d'une véritable union atomique, devraient ou ne devraient pas être appelées supermolécules. De nombreux niveaux de la hiérarchie, si ce n'est la plupart, donnent la preuve de cette sorte de fusion verticale.

× *Time: The Refreshing River*, pp. 234 et suivantes. « Si nous observons avec soin », dit Needham, « les étapes entre les niveaux successifs d'organisation, nous voyons que les lignes claires de distinction ne seront rendues que plus aiguës par les « mésoformes » qui se produisent entre elles. »

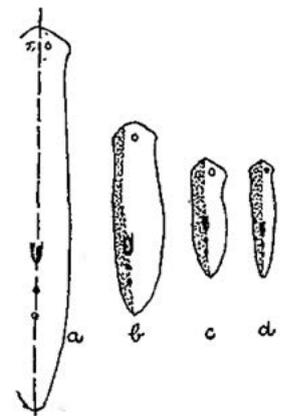
φ Cf. Plato, *Republic*, 380-381 – « Les choses les plus parfaites ne sont-elles pas les moins altérées et les moins changées par une influence extérieure ? »

° La littérature pertinente est immense. À propos de l'aspect biologique de l'individualité, *The Individual in the Animal Kingdom* de Julian Huxley, est particulièrement intéressant. Woodger expose une importante discussion sur les relations de la partie et du tout dans *Proceedings of the Aristotelian Society*, 1932, xxxii, p. 117. Voir aussi L. T. Hobhouse, *Mind in Evolution*, pp. 413 et suivantes, et Bergson, *Creative Evolution*, pp. 13 et suivantes.

je peux voir par la fenêtre –, leur individualité est d'un ordre plus élevé. De tous, le nuage est le plus proche de la condition d'un simple agrégat : la moitié de lui-même est tout autant nuage que sa totalité ; ses limites sont vagues, arbitraires et changeantes ; son comportement est plus une fonction de son environnement que de lui-même ; ses parties sont à peine différenciées. * Cependant, même le nuage n'est pas complètement dépourvu d'individualité : le fait que je puisse le distinguer et le décrire le montre. Être absolument c'est être, à un certain degré, un individu. Comme Locke l'a indiqué, le *principium individuationis* est l'existence elle-même. À un extrême, il y a l'agrégat désorganisé ; à l'autre, il y a l'homme que j'aimerais être – un être vraiment original, poursuivant un but entièrement adéquat dans toutes les circonstances, imperturbable, le même dans la réussite et dans l'échec, autosuffisant, aux nombreuses facettes et rempli de ressources, non divisé contre lui-même. Mais même ce parangon à la Kipling d'un homme serait encore bien loin d'atteindre l'individualité parfaite. Il serait encore totalement dépendant des aspects les plus vastes de son environnement, sujet à des accidents majeurs, constamment obligé de changer avec les circonstances changeantes, pratiquement sans pouvoir sur les grandes choses, et destiné à la mort au bout du compte. Si des degrés de l'être et de l'individualité sont liés, alors on peut dire d'une créature qui manque complètement d'individualité qu'elle n'est pas, et d'une autre qui a absolument une individualité qu'elle est, et dans ce cas je suis à mi-chemin. « L'homme est partiel, » disait Tennyson, « et il espère être complètement. »

Est-ce que l'individualité d'une de mes unités, est alors la question de savoir à quelle hauteur elle est dans la structure de la pyramide ? Évidemment pas. Mon cœur a un statut loin au-dessus de ses atomes, cependant à d'importants égards il est bien moins individu qu'ils ne le sont. Dans le système des totalités et des parties, ma main est à un rang bien plus élevé qu'une de ses molécules, cependant elle a un rang bien plus bas dans l'échelle de l'individualité. Il est clair que l'architecture de la pyramide est extrêmement complexe. Et une de ces complications c'est que, alors qu'il y a de la base au sommet une avancée générale dans l'individualité (plus particulièrement dans ses aspects d'autodétermination et d'indépendance), cette avancée est fluctuante et non uniforme. Chaque étage – c'est un appareil architectural commun – tend à récapituler certaines des caractéristiques de la totalité de la façade. À la base de l'étage typique, il y a la véritable unité ou l'individu de cet étage-là ; un peu plus haut, un certain nombre de ces unités forment ensemble des associations lâches dont les membres sont relativement indifférenciés ; un peu plus haut, des associations plus inclusives et mieux intégrées, des mésoformes, apparaissent ; finalement, au sommet de l'étage (où la corniche d'un étage devient la plinthe du suivant) il émerge, non pas une mésoforme, mais un véritable individu d'un ordre plus élevé. Ainsi, à certains égards, chaque stade est le tout en miniature ; il recommence complètement la tâche de réaliser l'unité ; c'est une hiérarchie à l'intérieur d'une hiérarchie. Pour cette raison, il n'est pas suffisant de dire d'un individu qu'il appartient à telle ou telle région ou degré : sont également importants des régions à l'intérieur des régions et des degrés à l'intérieur des degrés. En d'autres termes, pour spécifier une caractéristique deux choses particulières sont nécessaires : son étage, et son niveau à l'intérieur de l'étage.

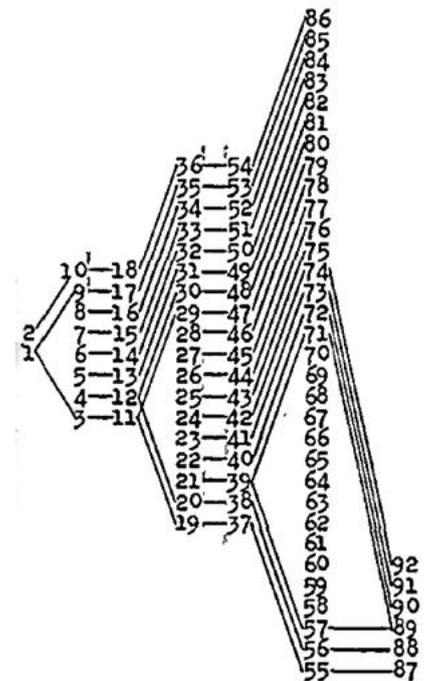
* La moitié d'un nuage est un nuage plus petit, mais la moitié d'un homme est une charogne, tel est le prix que l'on paie pour l'individualité. Mais (grâce à la capacité, que de nombreux organismes inférieurs ont, de régénérer des parties perdues) l'individualité et l'indivisibilité ne sont pas du tout la même chose. La moitié d'une chaise n'est pas un tabouret, mais la moitié d'un ver plat du genre *Planaria* est (avant qu'il ne se passe très longtemps) un ver plat du genre *Planaria*.



Planaria lugubris (a) coupé en deux, se régénère lui-même (b,c) à partir de son propre corps matériel, jusqu'à ce que la partie perdue se reconstruise (d). Le résultat en est un organisme complet d'une taille plus petite. La divisibilité de cette sorte, qui est différente de celle d'un nuage, indique un degré considérable d'individualité.

Et ceci, après tout, est uniquement le fait de noter, dans un langage différent, des faits qui avaient été remarqués par mon observateur en recul. Il y a pour lui, entre chaque unité distincte et solitaire, des stades intermédiaires où un certain nombre d'unités de ce genre sont associées, formant des groupes de tailles et d'intégrités variées. La base d'une telle unité, telle qu'un groupe intermédiaire ou une mésoforme la possède, est, d'abord, la présence du groupe, en tant que structure singulière, dans le champ de vision de l'observateur ; et, deuxièmement, l'interaction (c'est-à-dire « l'attraction » et la « répulsion ») des parties d'un groupe, leur différenciation et leur emboîtement. L'histoire racontée par l'observateur est que, en règle générale, de nombreux essais préliminaires et cumulatifs dans l'unification sont nécessaires, avant qu'un nouvel individu de statut intégral puisse émerger. Et ainsi il se fait à ce propos que, tandis que l'observateur recule, il voit globalement un gain dans l'objet vu, et aussi une grande perte temporaire. Il y a un effet de « fuseau ». Ce qui veut dire que le critère d'individualité n'est pas simplement le statut des parties d'un objet, mais aussi la qualité de leurs relations sociales. Ainsi mon observateur voit en moi de tels individus bien intégrés d'un ordre inférieur comme les atomes de carbone, et des individus vaguement intégrés d'un ordre plus élevé comme les os et les cheveux

Mon architecture a de nombreuses autres subtilités que les chapitres ultérieurs aborderont. Ici j'ai seulement besoin d'ajouter que, tout comme l'étage a tendance à refléter la totalité de la façade, certains détails à l'intérieur de l'étage tendent à refléter le même schéma : même l'entablement est l'immeuble en miniature. Quand des mésoformes sont laissées pour compte et que seule l'unité de statut pleinement intégral est considérée, ceci montre qu'il y a aussi des rythmes d'individualité croissants et décroissants. Par exemple, la stabilité et l'autosuffisance alternent avec la stabilité et l'auto-insuffisance dans le système périodique des éléments, qui est une sorte de modèle brut, à sept étages, de la totalité de la structure. Là encore, au niveau humain, l'intégration de la personnalité ne procède pas de manière continue au fur et à mesure qu'un homme accumule de l'expérience. Il y a plutôt une tendance où des périodes d'accumulation, impliquant une perte d'unité, alternent avec des périodes d'assimilation et d'intégration. Physiquement, mentalement et spirituellement, la croissance est un rythme de l'ingestion et de la digestion, de la perte et du gain d'individualité. Car la plupart du temps, l'homme est la mésoforme de lui-même.

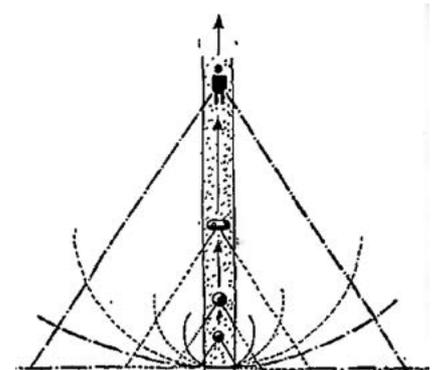


Le système périodique des éléments. montrant leur nombre atomique ; les éléments sont là reliés en sept groupes. Chaque groupe est un nouvel essai dans la réalisation de « l'individualité », culminant dans des atomes achevés ou inertes tels que l'hélium (2), le néon (10), l'argon (18), etc. Le premier atome d'un groupe, c'est-à-dire le sodium (11) ou le potassium (19), a tendance à être très instable.

9. L'OBSERVATEUR AU SOMMET DE LA PYRAMIDE

Quelle est précisément la pyramide qui forme le sujet de ce chapitre ? C'est, presque littéralement, un château dans les airs. À la base, il y a moi-même ici, le vide central, la fondation des sous-électrons ; au sommet, il y a mon observateur. Entre nous, il y a l'espace – espace qui « s'étend de manière transposante depuis ce que nous sommes aux choses », comme Rilke le dit si judicieusement. La chose essentielle concernant la pyramide, c'est sa vacuité.

Quand mon observateur va vers le haut, puis vers le bas, la pyramide grandit puis rétrécit de la même manière. Il peut choisir son point de



vue, mais pas la vue qu'il offre. Pour englober davantage de moi-même, il doit s'élever, élargissant ainsi la pyramide ; pour saisir moins de moi, il doit plonger, et ainsi réduire la pyramide. Autrement dit, prendre davantage de moi, c'est faire davantage de moi, et prendre moins de moi, c'est faire moins de moi. Quand je dis que je suis un homme, je veux dire qu'une certaine zone de la base est, dans l'observateur et pour l'observateur situé au sommet, un homme. Quand je dis que je suis une cellule, je veux dire qu'une petite fraction de cette zone est, pour un observateur sommital moins éloigné et en lui, une cellule. Quand je dis que je ne suis rien, je veux dire que, au moment où l'observateur descendant atteint la base, je m'évanouis complètement, parce qu'il n'est plus en position soit de continuer à prendre quelque chose m'appartenant, soit de faire quelque chose de moi.

En bref, ayant construit la pyramide, il est maintenant nécessaire de la raser jusqu'à la base. La vérité, c'est qu'elle n'a jamais été plus que le plan d'une structure, établi dans tous ses détails, un peu à la manière dont un bâtiment est tracé au sol avant que le travail commence. Et il est certain que je n'ai aucun droit de parler d'une pyramide qui est moi, ni de mes niveaux les plus élevés, ni en fait de mon existence. Il faut deux choses pour construire quoi que ce soit. Ma structure hiérarchique est au moins autant celle de mon observateur qu'elle est la mienne. Tout arrive comme s'il était un archéologue à la page et comme si j'étais le contour confus d'un monument ancien et oublié depuis longtemps. Sur le sol, il n'y a aucune trace de quelque chose d'intéressant, mais quand on prend une photographie aérienne, le plan devient tout à fait clair. Plus l'archéologue vole haut, plus l'échelle de son plan est petite, et plus celui-ci se révèle. Non seulement l'observateur, en montant, reconstruit la structure : il est lui-même son pinacle. Il est aussi vrai de dire que, peu importe la hauteur à laquelle il grimpe, l'objet de son étude n'est jamais atteint même à un cm au-dessus du niveau du sol. Peu importe l'importance qu'il lui donne, c'est, en soi, en bas, rien du tout.

Qu'est-ce que le plan au sol de la pyramide sans quelqu'un qui peut l'apprécier ; qu'apprécie-t-il sinon le fait d'être dans la bonne position et d'être capable de le devenir ; qu'est-ce que ce devenir sinon le véritable accomplissement et l'exécution du plan ? Ainsi, c'est loin d'être une chose indifférente pour moi que je sois observé ou non – pas d'observateur, pas de sommet ; pas de sommet, pas de pyramide, et même pas le moindre plan sommaire de celle-ci. Tout ce que je peux réaliser est pour quelqu'un d'autre et en lui. Et c'est pourquoi il y a davantage dans l'évolution émergente que la synthèse progressive d'individus divers, avec la survenue de qualités nouvelles : à chaque stade il doit y avoir un observateur sommital pour témoigner de la synthèse et pour en apprécier les qualités. S'il manque, elles sont inexistantes. Mais notez ceci – pour lui, il n'y a qu'observation, et non pas émergence. Tout ce qu'il fait, c'est se mettre lui-même en position de découvrir ce qui existe réellement au niveau du sol, de découvrir ce que les sous-électrons sont réellement. + Toutes les qualités et valeurs soi-disant émergentes, toutes les couleurs et les sonorités du monde et ses parfums, toutes ses beautés et ses laideurs, tous ses biens et tous ses maux, se réfèrent au Centre. C'est à cela qu'ils appartiennent. Il n'y a pas de développement ; il y a

La valeur des photographies aériennes en archéologie a été démontrée par O. G. S. Crawford dans Air Survey and Archaeology, il y a plus de 20 ans. Depuis lors, de nombreux sites, qu'on ne soupçonnait pas en être, ont été découverts depuis l'air, et des détails de nombreux sites connus ont été élucidés. Les observations aériennes se sont révélées d'une immense valeur dans la planification urbaine (voir l'article de Mr Frank Scarlett dans le Journal of the Royal Institute of British Architects, June, 1946), l'établissement des cartes, l'agriculture, la prospection géologique, le contrôle du trafic, etc. Le fait est que l'aviation a mis l'homme en position d'être son propre observateur en ascension et en descente, avec des conséquences pratiques, intellectuelles et émotionnelles qui sont déjà de la plus grande importance. Ainsi ma comparaison de l'archéologue volant est beaucoup plus qu'une comparaison – c'est une partie de mon observateur en voyage qui devient vraie.

+ Comme Joseph Needham le souligne, dans The Sceptical Biologist, p. 247, si l'on savait tout à propos des atomes on connaîtrait tout à propos des animaux, mais pour connaître tout à propos des atomes on doit, entre autres choses, étudier les animaux. J'irais plus loin et dirais que toute notre science, en n'en exceptant pas la théologie, est l'étude des sous-électrons et que connaître ce qu'ils sont vraiment serait tout connaître. Comme Tennyson disait de la fleur dans le mur fissuré :

« Si je pouvais comprendre
ce que tu es, la racine et tout le reste, et le
tout dans la totalité,
je connaîtrais ce que Dieu et l'homme
sont. »

seulement découverte – le montagnard ne suppose pas que la plaine se transforme au fur et à mesure qu'il grimpe. Toutes les descriptions de moi-même dans ce livre, toutes mes expériences des choses quelles qu'elles puissent être, sont des observations de la base, du Centre qui n'est rien et cependant toutes choses.

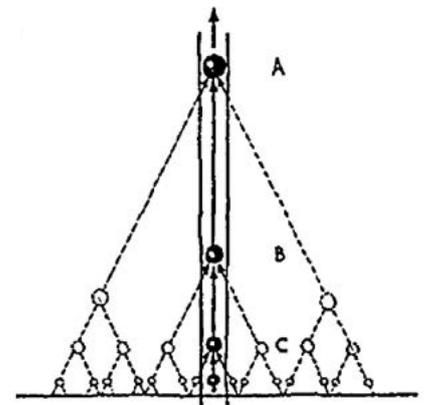
10. LE PRINCIPE DE LA LIMITATION NUMÉRIQUE ET SPATIALE

Il y a certaines particularités additionnelles de ma structure pyramidale qui doivent être notées ici. En premier, concernant le nombre d'unités à chaque niveau : mon observateur est occupé par une de celles-ci, par quelques-unes au mieux, et il est incapable d'en englober de nombreuses. Désormais, je fais une règle de ce livre de prendre les « difficultés » et les « limitations » de l'observateur au sérieux : je les considère, non pas comme des accidents de sa nature, mais comme des choses essentielles de la nature de son objet. Comme l'objet n'est rien d'autre que sa manifestation dans ses observateurs, tous les soi-disant défauts de cette manifestation sont les siens. Ainsi ce n'est pas un accident que mon observateur puisse loger autre chose qu'un petit nombre de mes unités à la fois. Il y en a seulement une de moi (ou quelques-unes au mieux) à chaque niveau, et le nombre fabuleux de cellules et de molécules que l'on m'a dit que je contenais est littéralement fabuleux. Ce qui veut dire que la pyramide en train de s'élever avec sa base qui s'élargit, et ses briques toujours plus nombreuses, est une fantaisie, une demi-vérité ou un quart, une construction théorique et secondaire, une pensée après coup. C'est une extrapolation, au-delà du champ de vision de l'observateur, de certaines lignes qu'il trouve dedans. Mais la donnée primaire est que, quand le nombre d'unités (b) dans son champ excède la limite d'observation, elles sont remplacées par des mésoformes (b/a), et finalement par une simple unité (a). Pour lui, des unités de niveau (b) sont inexistantes au niveau (a) : elles ne sont pas à leur place ici.

Bien sûr, il est possible (et pour certaines fins légitime et en fait nécessaire) de calculer le nombre d'unités (b) que (a) « doit réellement contenir », mais il devrait être clairement compris que le mot contenir est ici utilisé d'une manière étrange. Quand on dit qu'une boîte d'allumettes contient des allumettes, la boîte et son contenu coexistent ; elles sont également présentes pour l'observateur. Si les allumettes s'évanouissaient à chaque fois qu'il prenait note de la boîte, et si la boîte s'évanouissait à chaque fois qu'il prenait note des allumettes, il pourrait difficilement, sans certaines réserves soigneuses, décrire la boîte en tant que contenant des allumettes. De la même manière, quand on dit que moi, l'homme, je contiens des cellules et des molécules, l'observateur prudent peut ne pas être d'accord, car à aucun moment la relation contenant-contenu n'est évidente pour lui. Si le réceptacle doit être détruit avant que ce qu'il contient parvienne à exister, en quel sens est-ce un réceptacle ? Inversement, si les contenus sont abolis par leur réceptacle, en quel sens sont-ils des contenus ? *

Il y a une seule autre manière de dire ce que j'ai déjà dit plusieurs fois : les niveaux ne se mélangent pas. Un individu appartenant à une région trouvent que les autres régions sont inhabitables, et qu'il est

Je ne connais pas de meilleure description de la base de la pyramide que ce qui a été écrit il y a vingt siècles en Chine : « Ainsi s'étend le chaos, et il enveloppe tout l'espace : peu importe sa petitesse, elle n'est pas suffisante pour remplir la main ! Si limité et cependant si capable de s'étendre : si sombre et cependant si capable de faire la lumière : si faible et cependant si capable de rendre fort : si doux et cependant si capable de rendre dur. Il lie tous les espaces ensemble et est le contenant du yin et du yang... Si délicat et si riche, si fin et si infime ! » Livre de Huai Nan Hung Lieh, trad. R. Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times, p. 287.

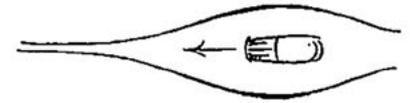


* Le professeur J. B. S. Haldane (Possible Worlds, p. 6) remarque que le scientifique, parce que les réponses à ses calculs sont nées de la pratique et confirmées par elle, doit croire dans les nombres unimaginables au moyen desquels les réponses ont été obtenues. En un sens, c'est, bien sûr, vrai. Mais notez que le mathématicien est tout à fait capable de traiter des nombres in extenso : il doit les réduire à des symboles avec lesquels il peut travailler et dont le schéma est facilement englobé par son domaine. Ainsi on dit que le nombre d'électrons dans l'univers est d'environ 10^{79} ; la masse de l'univers d'environ 10^{55} gm; et le rayon de l'hydrogène d'environ 10^{-8} cm. (Eddington, The Expanding Universe, III)

instantanément détruit quand il entre dedans. En tant que conséquence, la population de mes régions est maintenue à un minimum commode et il n'y a pas surpeuplement. L'univers n'est pas aussi grouillant, et je ne suis pas aussi innombrable, que le bon sens est prêt à l'assumer en se basant sur des preuves qui ne sont pas très bonnes. Dans toute sa complexité inconcevable, l'existence est simple au centre, et ses centres d'expérience ne sont pas perdus dans une immense foule. Il y en a un seul pour moi, depuis le niveau le plus bas jusqu'au plus élevé. L'individu est ce qui est primordial, et il ne peut pas se cacher dans la pluralité. Il n'y a pas de sécurité dans les nombres.

Ce qui est vrai du nombre d'unités est vrai, en général, de leur taille. Je ne suis ni plus nombreux ni moins considérable aux niveaux les plus inférieurs : mes dimensions sont constantes. On pourrait dire que l'espace de mon observateur s'étend et se contracte de telle manière que je reste pour lui d'une taille uniforme. « L'espace avait gonflé », dit Thomas de Quincey d'une expérience dans un rêve d'opium, « et s'était amplifié dans une mesure indicible à l'infini. » La vision n'était pas aussi fantastique qu'il le supposait, car l'élasticité de l'espace est telle que l'atome n'y est pas plus petit que la cellule, et que l'homme n'y est pas plus grand qu'une molécule. + Ma région atomique est tout aussi spacieuse que ma région humaine, et ses habitants sont construits à l'échelle humaine. Il n'y a qu'une unité de mesure pertinente qui recouvre tous les niveaux et c'est le champ constant de mon observateur. À un moment et à un niveau, il y a, bien sûr, des différences de taille et d'espacement, tout comme il y a des différences de nombre. Mais ces différences sont très restreintes, et il n'y a pas de transport de niveau en niveau. L'homme que mon observateur en approche ne voit plus ne va pas jusqu'à atteindre, n'étant plus observé, des dimensions colossales ; et la cellule que mon observateur en recul a perdue de vue ne continue pas non plus à se réduire après que l'homme est en vue. Quand un aspect de moi-même a dépassé les limites du champ, ou s'est perdu dans un aspect plus élevé, c'est pure superstition de supposer qu'il continue à vivre une vie non perçue et secrète, comme une sorte de parasite monstrueux surmontant mon observateur, gonflant et se rétrécissant à chaque mouvement qu'il fait. * Soit une unité apparaît dans le champ de mon observateur – auquel cas elle ne peut être très petite ou très grande – soit elle n'apparaît pas – auquel cas mon observateur ne peut pas parler de sa taille. La comparaison n'est possible qu'à l'intérieur d'un champ singulier. Et ainsi le pied de la mite de Berkeley ° est, dans sa région, aussi grand que le pied de Berkeley dans sa région : dans ces régions-là où il n'apparaît pas, il n'est pas trop petit pour être vu – il est inexistant. Mes Brobdingnagiens ne sont pas plus grands que mes Lilliputiens, car il n'y a pas de Gulliver pour les mettre en contact ; ou plutôt, Gulliver, étant sujet à la loi d'égalité, ne peut pas voir la différence. Là où l'observateur lui-même se conforme précisément à l'échelle changeante de son environnement, il n'y a, en effet, aucun changement d'échelle.

Car l'observateur est lui-même une pyramide, inversée et superposée à la mienne. Les pyramides vont toujours par paires, le sommet de l'une coïncidant avec la base de l'autre. Ainsi le schéma familier se répète : mon observateur et moi sommes des égaux, chacun projetant



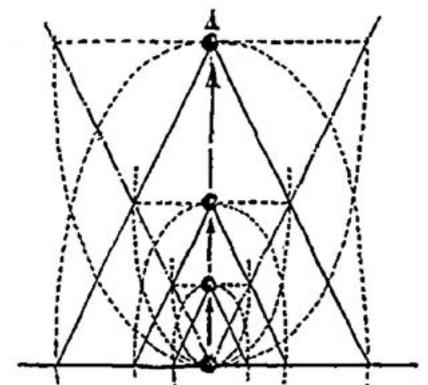
Il n'est pas irraisonnable – c'est seulement gênant – pour moi de reconnaître que la route a seulement quelques centimètres de largeur, et que comme je voyage le long de celle-ci dans ma voiture elle s'élargit pour m'englober, comme la gorge d'une autruche qui a avalé un gros objet.

+ Héraclite et Épicure avaient pour opinion que la taille apparente du Soleil est sa taille réelle. (Voyez Heath, Greek Astronomy, p. xviii.) Cf. Bertrand Russell, Outline of Philosophy, p. 311 : « Il n'est pas besoin de penser à nous-mêmes comme étant sans pouvoir et petits, soumis à l'étreinte de vastes forces cosmiques. Toute mesure est conventionnelle, et il serait possible de fabriquer un système de mesure parfaitement fonctionnel selon lequel un homme serait plus grand que le soleil. »

Mgr. Ronald Knox (God and the Atom, p. 138) suggère que notre préoccupation présente concernant l'atome peut, du moins, avoir l'avantage de nous rendre « moins sujets à l'illusion de la taille ».

* Et ainsi il y a, heureusement, quelque chose de fondamentalement faux dans cette hiérarchie inquiétante et fameuse : « De grosses mouches ont de petites mouches sur leur dos qui les mordent, et les petites mouches ont des petites mouches encore plus petites, et ainsi à l'infini. »

° Hylas and Philonous, First Dialogue.



son propre contenu sur le centre de l'autre – contenu qui s'enrichit (mais n'est pas plus considérable) au fur et à mesure que nous reculons, et qui ne devient pas plus pauvre (mais pas moins considérable) au fur et à mesure que nous nous approchons. En général, chacun de nous est pour l'autre un objet singulier, mais il se produit des stades dans notre recul et dans notre avancée mutuels quand cette unité se perd, et que chacun de nous devient un petit groupe d'objets. Et, en général, dans ce voyage, chacun de nous reste d'une taille constante (avec une fluctuation considérable mais ordonnée de stade en stade), pour la simple raison que nous sommes des égaux. L'observateur dont les instruments enflent puis rétrécissent avec chaque objet qu'il observe est un observateur pour lequel tous les objets sont de taille uniforme.

11. UNE CRITIQUE ÉMISE PAR LE BON SENS REÇOIT UNE RÉPONSE

Le bon sens souligne que les limitations de la vision sont transcendées par la pensée, et que dans tous les cas la vision est impossible aux niveaux les plus inférieurs. Ne suis-je pas alors en train de me fier trop exclusivement aux particularités de ce sens unique en particulier, et aux particularités de la sensation (ou plutôt d'un type de perception naïve) en général ?

Ma réponse est que, pour moi, l'observation mutuelle dans un système de régions est beaucoup plus qu'une affaire relative à l'un de mes sens, ou à tous les sens combinés : c'est l'enregistrement de l'objet dans sa concrétude et sa réalité vivante, avec chaque nuance de coloration émotionnelle, avec son dynamisme et sa créativité insistants, avec ses relations innombrables et indispensables aux autres objets. + L'objet fait son logis dans ses observateurs ; il n'existe nulle part ailleurs ; sa concrétude et son actualité n'ont pas d'autre lieu qu'en eux. Maintenant, il est clair que même le compte-rendu d'observation le plus engagé en tant qu'ainsi défini doit s'abstraire de sa richesse. Tout appareil descriptif est injuste envers les faits dans leur totalité, et la clarté si désirable est inséparable de l'incomplétude si indésirable. La philosophie est une sursimplification : si elle ne l'était pas elle serait un substitut à la vie, la totalité de l'existence, au lieu d'en être une petite partie. La seule question est de savoir si le mode de simplification choisi marche, si l'échantillon d'expérience qu'il offre est un échantillon révélateur, s'il y a une certaine vie dedans, un certain principe de croissance.

Avec ces considérations générales à l'esprit, laissez-moi essayer de répondre à l'objection du bon sens en détail. Le premier point à noter est que, tout comme l'observateur n'est pas seulement une paire d'yeux, son champ n'est pas non plus uniquement un champ de vision. À certains niveaux, il n'y a pas de données visuelles directes, et là où elles apparaissent effectivement il n'est jamais seul. L'observation a de nombreuses variétés. Cependant, il y a toujours ce que je veux dire par champ. Considérez les atomes. Comment ceux-ci se présentent-ils à l'observateur sinon sous la forme de mots écrits ou imprimés, de mots parlés, de symboles et de formules mathématiques, de diagrammes et de modèles, d'effets sensibles d'événements atomiques, ou d'une imagerie correspondant à l'une ou plusieurs de ces présentations ? Or, dans tous

« Il n'y a rien de grand ni de petit », a dit un poète de notre époque, dont la voix résonnera au-delà du couvre-feu de la veille, et ne sera pas renvoyée par la cloche du matin :
vraiment, je le redis, il n'y rien de petit ! »
Elizabeth Barrett Browning, 'Aurora Leigh'

+ C'est un vice de la philosophie en général, et des philosophies intellectuelles en particulier, d'ignorer le sentiment. Comme Whitehead le souligne, nous avons l'habitude de passer à côté de la principale caractéristique des sens – leur « énorme signification émotionnelle. La notion vicieuse du simple spectacle de la réception a été introduite, et sans aucune raison, portée par la réflexion, elle a acquis un ton affectif. C'est l'opposé même qui est la véritable explication. » Adventures of Ideas, XIV. 7. « L'abstraction, morte du simple fait d'être tirée de l'importance vivante des choses ressenties. » Modes of Thought, p. 15..

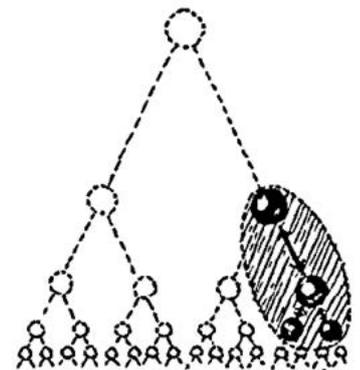
ces modes, les données se trouvent dans un champ, un cadre spatio-temporel d'une capacité limitée. Ce qu'on appelle présent apparemment réel de l'observateur (c'est-à-dire la période durant normalement quelques secondes au plus, dans laquelle certains événements sont plus récents et d'autres plus tardifs, mais cependant tous présents) est simplement l'aspect temporel de ce champ, par lequel la durée de ses contenus se limite, tout comme leur nombre et leur extension sont limités. Le très lent et le très rapide sont aussi irréels que le très grand, le très petit et le très nombreux. La vitesse du changement, comme le nombre et l'étendue, sont grossièrement constants à tous les niveaux. Et tout ceci est vrai que l'observateur l'imagine ou le perçoive, que son approche passe par des symboles ou soit plus directe. Les conditions de la vision sont typiques, à de nombreux et importants égards, des conditions de « l'observation » en général. Ainsi mon observateur n'est pas plus capable d'imaginer un milliard d'objets successivement qu'il n'est capable de les voir ; il ne réussit pas mieux à penser à la vastitude ou à l'infiniment minuscule de l'univers qu'il ne réussit à les percevoir. Qu'il soit historien calculant en millénaires, ou physicien considérant les vibrations de la lumière jaune du sodium (à 510 milliards de vibrations par seconde), il est conscient d'une lenteur qui n'est pas inhabituelle, d'une vitesse qui n'est pas partie en trombe. Toutes les unités du temps sont plus ou moins semblables à ce qu'il est : il n'y a pas accumulation de lenteur ni de rapidité de niveau en niveau, car chaque nouveau niveau démarre à neuf, sur la même base que tous les autres.

La pensée et la perception ne peuvent pas divorcer, et il n'est pas étonnant qu'elles concordent aussi bien. Alors que la pensée peut manipuler les données de la perception de manières innombrables, elle ne peut construire aucune structure dont elles ne soient pas les matériaux, + ou qui fasse violence à leurs propriétés les plus essentielles. Par exemple, mon observateur ne peut se représenter une nouvelle couleur primaire, ni un cube dont les six faces seraient simultanément visibles, ni un cent millionième d'un centimètre (ne parlons pas de la taille d'un atome), ni de cent mille kilomètres (ne parlons pas de la « taille de Sirius »). Si, lorsqu'il pense à un atome, il utilise des symboles mathématiques, ceux-ci sont organisés dans un champ, et ils sont, que ce soit individuellement ou en groupes, de taille et de complexité limitées. Si, d'un autre côté, il pense à un atome en en faisant un modèle ou un diagramme, il le fait de dimensions maniables – le diamètre est celui de la balle qu'il utilise dans son jeu favori. Cela fait longtemps que nous avons réalisé que ceci n'est pas une faiblesse humaine, mais l'exemplification d'une des lois fondamentales de la nature.

La méthode de ce livre est de travailler à partir de niveaux relativement connus (où la vision est primordiale) pour aller vers des niveaux relativement inconnus (où la vision est difficile ou indirecte), en faisant la part de choses auxquelles on appelle le principe de proportionnalité. Cette méthode suppose une continuité, une absence de sauts violents, dans la structure verticale de la nature – la science a toujours présumé la continuité horizontale, mais ma thèse est que ce n'est pas suffisant. À moins que je ne trouve une preuve du contraire, alors je suppose que les principes généraux de mon fonctionnement sont les mêmes au

Feu le professeur Charles-Eugène Guye insistait avec justesse sur le fait que ce que l'on trouve dépend de l'échelle d'observation : dès que l'on change cette échelle on tombe sur de nouveaux phénomènes. Ainsi ce qui est vraiment une poudre verte à une certaine distance est en réalité une collection de petits morceaux bleus et jaunes posés les uns à côté des autres, avec pas la moindre trace de vert quelque part. Mais il ne va pas jusqu'à dire que (comme Lecomte du Noüy le fait, dans Human Destiny, p. 19) : « C'est l'échelle d'observation qui crée les phénomènes. L'échelle d'observation dépend de l'homme ; c'est lui qui la crée. Dans la nature, il n'existe pas différentes échelles d'observation. Il y a seulement un phénomène unique immense et harmonieux à une échelle à laquelle en général échappe l'homme en raison de la structure de son cerveau, une structure qui a besoin de diviser en compartiments arbitraires et de scinder les choses en morceaux isolés. » Je crois que rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité que cette phrase. Pour moi, la nature n'est rien d'autre qu'une hiérarchie de « différentes échelles d'observation » auxquelles le scientifique a un droit d'entrée entier.

+ Comme le dit Locke : « La première capacité de l'intellect humain est que l'esprit est adapté à recevoir les impressions qui lui sont faites, soit au travers des sens par des objets extérieurs, ou par ses propres opérations quand il réfléchit sur elles. C'est la première étape qu'un homme fait vers la découverte de quelque chose, et le terrain sur lequel il construit toutes les notions qu'il aura jamais de manière naturelle en ce monde. Toutes ces sublimes pensées qui dépassent les nuages, et vont aussi haut que le ciel lui-même, prennent leur départ et leur base ici : dans cette grande étendue où l'esprit erre, dans ces lointaines spéculations avec lesquelles il peut sembler s'élever, il néveille pas la moindre chose qui soit au-delà de ces idées que les sens ou la réflexion lui ont offertes pour sa contemplation. » Essay on the Human Understanding, II. i. 24.



niveau où les données sont maigres et obscures comme aux niveaux où elles sont abondantes et claires. Maintenant, cette méthode et ses hypothèses fonctionnent ou échouent, non pas par un mérite intrinsèque qu'elles pourraient avoir, mais par leur succès ou leur échec dans la pratique. Sont-elles efficaces dans la coordination de l'énorme masse d'informations scientifiques plus ou moins fragmentaires qui se sont accumulées au siècle passé ? Est-ce que le résultat est satisfaisant d'un point de vue esthétique ? Est-ce qu'il se conforme aux demandes du cœur aussi bien qu'à celles de la tête ? Est-ce qu'il confirme et clarifie nos intuitions à propos de nous-mêmes et de l'univers ? Est-ce que la tradition le confirme ? Et, par-dessus tout, est-ce qu'il émerge un corps de preuves cumulatives dont les parties sont organiques – des membres qui, quoique invalides quand ils sont séparés, se donnent les uns aux autres tout le soutien mutuel dont ils ont besoin ?

Il est beaucoup trop tôt pour répondre à ces questions avec suffisamment de confiance. Cependant je pense qu'on peut dire ici que les doctrines de ce chapitre, et en particulier le principe de limitation numérique et spatiale, commencent déjà à prendre place dans un tout plus vaste. Davantage de preuves sont nécessaires pour emporter une conviction entière, mais ces choses appartiennent aux chapitres ultérieurs. Ici je vais me confiner à l'exemple suivant de la sorte de preuve que j'ai à l'esprit.

La pyramide que je suis est organisée : c'est un miracle d'organisation. Et l'essence de l'organisation est (A) que chaque fonctionnaire (sauf le plus élevé et le plus bas) doit avoir affaire à un supérieur immédiat unique et avec un nombre d'inférieurs immédiats limité, au lieu d'avoir affaire avec tous de la même manière, et (B) que le travail de l'organisation soit divisé et subdivisé entre tous les fonctionnaires, de sorte que chacun s'occupe de sa propre affaire comme si c'était la totalité des affaires. Ce qui veut dire que : à la racine de toute organisation repose d'abord le principe de limitation numérique et, deuxièmement, le principe de limitation spatiale, du champ constant, de la non-existence du très grand et du très petit, et de l'immiscibilité des niveaux.

Laissez-moi exposer ceci de manière plus complète. (A) C'est une connaissance commune que le travail réel de l'organisation humaine est fait par des individus et par de petits groupes qui travaillent à l'intérieur, et non pas par de vastes nombres en tant que tels. Ceci n'est pas une invention de la bureaucratie, mais une nécessité pratique. Le général qui pense en termes de soldats individuels nombreux au lieu de brigades en petit nombre, et qui donne des ordres directs au rang des soldats au lieu de les donner à quelques officiers de grade supérieur, n'est pas un général. Et il en est ainsi avec moi : la complexité indescriptible de mon organisation psychophysique n'est possible que parce qu'on éprouve un sentiment selon lequel elle n'existe pas. De la base au sommet, je suis un essai sur l'absurdité des grands nombres. Le sauvage qui ne compte pas au-dessus de dix est un réaliste d'une sorte plutôt extrême ; et l'homme de bon sens qui refuse de croire qu'il est une myriade de cellules est plus sage qu'il ne le sait. Les cellules n'existent qu'à leur propre niveau, et à leur propre niveau uniquement en tant qu'individus ou en tant que petits groupes, car l'organisation abhorre la multiplicité. (B) En fait, elle abhorre tout

Je ne peux être un homme et des molécules en même temps, seulement parce que cela prend du temps pour que mon observateur passe de ma région humaine à ma région moléculaire – temps pendant lequel l'homme est tué et démembré. L. Susan Stebbing a raison de prendre la tâche d'Eddington, décrivant une table comme une vacuité en laquelle les charges électriques se précipitent, comme manquant absolument de la solidité, de la sûreté et de la continuité qui sont habituellement attribuées aux tables. (Voyez [The Nature of the Physical World](#), pp. xi et suivantes, de Eddington et [Philosophy and the Physicists](#), Chapter III, de Stebbing.) Parce que les tables et les molécules sont incompatibles, car elles n'appartiennent pas au même champ. Et les électrons n'existent pas là où les choses solides existent. En aucun sens, la physique moderne ne détruit les qualités sensibles des objets, et parler des tables comme étant réellement insubstantielles est absurde. Mais Eddington (malgré toutes ces imprécisions dans son exposé) était bien conscient de ce fait.

excès, que ce soit en rapidité ou en lenteur, en grandeur ou en petitesse, en importance ou en trivialité. *Divide et impera* (Divise et règne) est une règle pratique d'application universelle parce qu'elle révèle l'illusion de la taille. ° La vérité est que le fonctionnaire du district n'administre pas un territoire plus petit que ne l'est celui du gouverneur de province. La subdivision ne diminue pas, pas plus que l'agrégation n'élargit. La partie est aussi grande que le tout, et le tout est aussi petit que la partie – c'est cela le secret de l'organisation. Chaque fonctionnaire est, à sa propre manière, tout aussi important qu'un autre, et quel que soit son rang il doit traiter sa propre tâche en tant que problème macroscopique à large échelle, en temps que le problème. * Si, par erreur, il ne le voit que comme une question infime et sans importance, d'aucune conséquence quelle qu'elle soit en comparaison avec la totalité, alors la totalité elle-même commence à se fragmenter. L'organisme transcende l'organe uniquement parce qu'il ne fait pas comme cela. Le membre efficace joue son rôle comme si ce rôle était la totalité des rôles ; et ce n'est pas non plus une fiction pratique, quelque chose qui ressemble au mythe du « comme si » de la philosophie de Vaihinger. + C'est un fait sobre, et qui est toujours vérifié, que la scène s'ouvre lorsque l'observateur descend, et qu'elle se ferme à nouveau lorsqu'il remonte, de sorte qu'il y a tout autant de place aux niveaux inférieurs qu'il y en a aux niveaux plus élevés. Tout – des maximes innombrables à propos de l'importance de la tâche immédiate et du devoir le plus humble, × le fait évident que l'importance ressentie de la tâche ne varie pas avec son degré, nos opinions ordinaires quant à savoir pourquoi certaines organisations échouent et d'autres réussissent, et finalement les découvertes de mon observateur en voyage concernant la constance de la taille et du nombre des objets – tout pointe vers une seule conclusion : que là opère une loi d'égalité dans le plan vertical de la pyramide aussi bien qu'à chaque niveau, et que nous avons le sentiment important selon lequel la pyramide n'est pas une pyramide après tout, mais un cube. • Il est clair que le double principe de limitation est davantage qu'un accident de vision : davantage, même, qu'une chose essentielle à toute observation. Il est le principe même selon lequel moi, et toutes les autres hiérarchies d'observateurs, sommes organisés.

° « Dans la superstition de la taille, l'esprit est simplement dupe de lui-même. »
Amiel, *Journal*, Février 1 1876.

* Pour Platon, « la justice » – le principe qui, entre autres choses, promeut l'excellence d'une cité – est le principe « un homme, un travail », tout le monde s'occupant de ses propres affaires. Les personnes qui fourrent leur nez partout sont la mort de la cité. *République*, 433.

+ *The Philosophy of "As if"*, London, 1924.

× Goethe était particulièrement friand de telles maximes. Par exemple : « Si chacun fait son propre devoir en tant qu'individu, et si chacun travaille avec justesse selon sa propre vocation, tout ira bien dans l'ensemble. »
Superficiellement, c'est une banalité en soi, mais le principe sous-jacent n'est en rien banal.

• On pourrait dire que le numérateur et le dénominateur de ma fraction (représentant le nombre et la taille des parties qui me composent) tendent à s'annuler. Carlyle a tort quand il dit : « La fraction de vie peut être accrue en valeur non pas tant en accroissant votre numérateur qu'en affaiblissant votre dénominateur. » (*Sartor Resartus*, II. 9.) La fraction est grossièrement constante.

CHAPITRE VI

LA VUE MÉDIANE

Cependant la nature n'en est aucunement rendue meilleure, car la nature moyenne tout... C'est l'art qui améliore la nature, – la change plutôt ; mais l'art lui-même est nature.

The Winter's Tale, IV. 3.

L'art est la perfection de la Nature... Bref, toutes les choses sont artificielles ; car la Nature est l'Art de Dieu.

Browne, Religio Medici, I. 16.

La cité artificielle lui était devenue naturelle, et il avait l'impression que les pavés et les lampadaires étaient des choses aussi anciennes que le ciel.

Chesterton, The Napoleon of Notting Hill, III. 1.

Et les villes pourraient être, comme autrefois elles l'étaient, des chaumières nées des corps affairés des gens.

D. H. Lawrence, 'Work' (Pansies, p. 41).

*Arme au beau galbe, nue, blême,
Tête tirée des entrailles de la mère,
Chair de bois et os de métal, membre unique et unique lèvres...*

Walt Whitman, 'Song of the Broad Axe'.

Ces temples grandirent comme croissent les herbes.

Emerson, 'The Problem'.

Néanmoins si... au travers de l'écran des vêtements, comme au travers d'un passage magique, tu regardais, ne serait-ce même que quelques moments, dans la région du merveilleux et que tu sentais que ta vie quotidienne est revêtue de merveille, qu'elle est fondée sur la merveille et que tes manteaux et tes culottes mêmes sont des miracles, – alors tu profiterais d'une chose qui dépasse la valeur de l'argent...

Carlyle, Sartor Resartus, III.9.

Sans des culottes de velours noir qu'est-ce que l'homme ?

Bramston, The Man of Taste.

La civilisation n'a même pas l'épaisseur de la peau ; elle ne va pas au-delà des vêtements.

F.C.S. Schiller, Tantalus, p. 39.

*Quand à ma voiture mon argent attelle six coursiers, leurs membres ne sont-ils pas les miens ?
N'est-ce pas sur ces fiers chevaux que je me rue en avant ? Toutes les forces que je combine sont les miennes et leurs vingt-quatre jambes sont à moi !*

Goethe, Faust (traduction par Anster), I.4.

Celui qui porte en lui la saine vigueur de l'humanité est d'instinct fermement convaincu qu'il est idéalement sans limites.

Tagore, The Religion of Man, p.120.

*Il n'est pas un homme qui reçoive quelque honneur simplement parce qu'il est homme ;
car il est honoré pour
les honneurs qu'il possède,
tels que places, richesses, faveurs.*

Troilus and Cressida. III.3.

1. LA RÉGION DU BON SENS

Mon observateur est de retour là où je suis un homme – à l'endroit où le bon sens est supposé prévaloir. Son voyage à travers des régions aux paysages fantastiques, mystérieux et obscurs a pris fin ; et il doit être maintenant en mesure de donner des réponses sans équivoque aux

« Si ceux qui ont l'habitude de proclamer que l'homme n'est qu'une créature finie voulaient bien préciser ses limites, cela permettrait d'y voir plus clair. » Samuel Butler, Life and Habit, p. 104.

questions : « Que suis-je, et où suis-je ? » Ici plus que partout ailleurs, à cette distance sûre et commode, il devrait être possible de dresser de moi un portrait précis, autonome, et ressemblant.

La première tâche de mon observateur consiste en gros à me définir, moi son objet, à distinguer entre ce que je comprends et ce que j'exclus ; il doit s'assurer de ma forme globale, de mes principales caractéristiques reconnaissables, avant de poursuivre par un examen plus approfondi. Mais il se trouve immédiatement en difficulté : il découvre en effet que je n'ai pas de limites bien établies, pas de forme constante, pas d'ensemble d'organes standard. Même à ce niveau ordinaire, de bon sens, mon corps est élastique et mes membres innombrables. Il est impossible de dire quel monstre – ailé, à paires de pattes multiples, puissant, vaste, plus vif que l'éclair – je ne deviendrai pas. Ce petit noyau de chair et de sang n'est qu'un fragment (ni distinct ni autonome) d'un type de corps humain beaucoup plus vaste et très différent. °

2. UNE CONTROVERSE À PROPOS DE MES LIMITES

Mon bon sens, cependant, n'a aucun doute sur l'endroit où je cesse et où commencent d'autres choses, ou sur la façon de distinguer la frontière. Tout d'abord il y a le critère de la sensibilité. Un accroc dans mon manteau ne me blesse pas. C'est pourquoi je dis que mon manteau est externe à mon corps.

Mais si, d'une part, la sensibilité est la qualification requise pour intégrer mon corps, alors une grande partie de ce qui se trouve à l'intérieur de ma peau doit en être exclue, et une grande partie de ce qui est à l'extérieur doit y être admise. Mon cerveau est aussi insensible à la douleur sous le scalpel du chirurgien que mes cheveux livrés aux ciseaux du coiffeur ; et un ascète ou un masochiste peuvent éprouver un réel plaisir à ce qui est, au regard du bon sens, une blessure corporelle. D'autre part, même l'observateur le plus négligent contesterait que je reste insensible à l'accroc fait à ma veste. J'exprime tous les signes de la détresse que j'éprouve. ×

À propos de sensibilité en général – la capacité de discernement, de réaction appropriée aux stimuli de l'environnement – l'organe naturel de chair et de sang s'avère le plus souvent bien moins performant que l'instrument artificiel en métal, bois et verre. Considérons par exemple la manière habituelle de mesurer les objets. La méthode ancestrale consiste à utiliser les organes naturels pour, en conséquence, compter en pieds, coudées et empan. L'organe moderne qu'est la règle de mesure représente un grand progrès par rapport à l'ancienne méthode. Certes, il est dépourvu de nerfs et du sens du toucher, mais c'est tout à fait positif. + Parce qu'un mode de sensibilité renforcé, plus visuel et moins tactile, fonctionne désormais, et que l'homme sait précisément quelles parts de son instrument de mesure standardisé et étalonné correspondent à l'objet mesuré. En multipliant de tels instruments en quelques milliers d'années, l'homme a accru de manière incomparable la précision de sa capacité de discernement. C'est aujourd'hui un géant doté d'un sens du toucher extrêmement fin, très sensible à toutes sortes de situations qui auparavant n'existaient pas pour lui.

Dans son « Précis de psychologie » *Textbook of Psychology*, pp.176 et suivantes, William James propose un excellent développement sur l'impossibilité de tracer une limite claire entre moi et ce qui est mien.

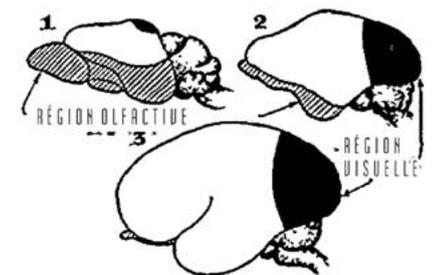
Cf. Whitehead : « Rien n'est plus surprenant dans l'histoire de la pensée philosophique que la manière naïve de tenir comme établie notre association avec notre corps. L'unité de l'homme et de son corps est considérée comme allant de soi. Où donc commence mon corps, où commence le monde extérieur ? » *Modes of Thought*, p. 155.

° Le langage sous-entend de nouveau la vérité – je mets tout mon cœur dans mon travail, et je lui donne mon esprit :
« Et une femme Navajo, tissant sa couverture selon le modèle de son rêve, doit l'achever en en cassant le fil afin que son âme puisse en sortir et lui revenir. »

D. H. Lawrence, « Whatever Man Makes », *Pansies*, p.39.

× Voici ce que dit Tagore, *Sadhana* p. 77, de nos effets personnels : « Ils semblent faire partie de nous-mêmes, comme une seconde peau, et nous saignons lorsque nous nous en séparons. ». Et inversement, c'est une croyance presque universelle que s'en prendre aux vêtements c'est s'en prendre à l'homme. (Voir *The Golden Bough* de James Frazer.) Bien sûr que comme Descartes, *Meditations*, VI, nous distinguons la lésion qu'un pilote ressent dans sa chair des dommages occasionnés à son navire ; mais dans les deux cas il est possible de ressentir un sentiment de blessure personnel.

+ Dans beaucoup de domaines le progrès est en lien avec la prédominance de la vision. Globalement, plus l'animal est « élevé » sur l'échelle du vivant, plus la vision prend le pas sur les autres sens. De même, plus l'homme est éclairé, moins il est avide – cela lui suffit de jouir de l'objet éloigné. Nous apprenons ainsi peu à peu que la bonne manière de laisser les choses c'est de se les incorporer !



Développement de l'aire visuelle du cerveau : (1) Musaraigne éléphant, (2) Tarsier, (3) Ouisiti. Les stades d'évolution du cerveau humain présentent probablement des analogies.

B. Lorsque je déchire ma veste, je n'y ressens aucune douleur, alors que c'est le cas lorsque je me coupe un doigt.

P. Bien que ces deux expériences soient qualitativement très distinctes, il n'y a aucune différence de localisation première. Toutes deux se produisent ici, au Centre, et comportent une projection régionale. À cet égard, doigt coupé et manteau déchiré me semblent assez semblables.

B. Je ne contrôle pas directement ma veste, mais quand ma main est blessée, je peux soit la retirer soit repousser la menace. Voilà la véritable distinction entre ce qui est mon corps et ce qui ne l'est pas.

P. Alors est-ce que mes muscles involontaires sont extérieurs à mon corps ? Qu'est-ce que je contrôle le mieux – le battement de mon cœur ou le tic-tac de ma montre ? Si seul ce que je peux déplacer est mon corps réel, alors je ne suis qu'une sphère creuse dont la plupart des organes internes ne font pas partie, et dont la plupart des « organes » externes font partie. Ces derniers ne sont d'ailleurs pas de simples accessoires. Ils me sont parfaitement intégrés dans la mesure où tout mon comportement se modèle sur eux. Ce sont des organes de ma vie parce que je vis avec, à travers et par eux, et, parce qu'en vivant ainsi, je suis plus vivant.

B. Mais ces soi-disant « organes » – veste, stylo, chaise – sont inanimés.

P. Tout comme les sels minéraux sécrétés par mes cellules osseuses, mon plasma sanguin, ma salive, l'acide chlorhydrique de mon estomac, la bile de mon foie. Car sans ces choses inanimées je suis mort. Tout être vivant est une société de membres inanimés : ensemble ils vivent, séparés ils meurent. Ma veste est l'un de ces membres inanimés de la société que je suis. Dans cette totalité elle vit. En la portant je lui donne vie. Comme le thé que je viens de boire, elle participe de ma vie.

B. Néanmoins, elle constitue une rupture par rapport au reste. La vraie distinction entre ma veste et mes membres, c'est que si je dois la recouper, je ne peux pas, eux, les amputer.

P. Des dents cariées ont été extraites, soignées et replacées dans la mâchoire, après une injection de pénicilline dans la gencive. Ensuite l'os se reconstitue autour des racines d'une dent redevenue saine pour de nombreuses années. + Lorsque je décèderai, je serai peut-être en mesure de léguer mes organes sains à des amis qui en auront besoin. Tout comme les tailleurs, les marchands de meubles et les ingénieurs disposent dès à présent de stocks d'« organes » externes, les hôpitaux pourront constituer dans un futur proche des banques d'organes internes. Quoi qu'il en soit, il est certain que la discontinuité n'est pas plus signe de mort que la continuité ne donne la vie. En fait, l'une des caractéristiques les plus notables de mes cellules, c'est précisément leur discontinuité : ce sont des éléments distincts dont la substance ne se mélange pas. Il est vrai que mes « organes » externes se trouvent, pour la plupart, dans une configuration moins intégrée que mes organes internes ; et qu'il est plus facile de remodeler la périphérie de l'organisme que son noyau, puisqu'à ce niveau l'amputation se réduit à une opération mineure. × Mais c'est précisément cette souplesse, ce défaut d'intégration de mes « organes » externes, qui constitue leur principal avantage. Ce sont des instruments



« Si un accident frappe les jambes d'un gentleman, elles peuvent souvent être raccommodées ; mais si un accident semblable affecte les jambes de son pantalon, il n'y a pas grand chose à faire ... Nous ne connaissons que peu d'hommes, mais de très nombreux manteaux et culottes. Habillez un épouvantail de vos vêtements, et restez sans vous faire remarquer à côté : qui ne saluera pas plutôt l'épouvantail ? En longeant un champ de maïs l'autre jour, je reconnus à son chapeau et à son manteau sur un piquet le propriétaire de la ferme. Il était seulement un peu plus buriné que lors de notre dernière rencontre. » Thoreau, *Walden*, 'Economy'.

+ Cette opération a été réalisée en 1945 à l'hôpital St. Mary de Londres. Cf. le [Daily Telegraph](#) du 27 Juin 1945.

La kératoplastie, ou transplantation de la cornée – un greffon est prélevé sur un cadavre (ou sur un œil qui devait être enlevé à un patient) et transplanté sur un œil vivant – est pratiquée avec succès depuis un certain nombre d'années.

× Le fait que les outils soient détachables du corps de l'utilisateur est le fondement de notre attitude « détachée » envers eux. Il est presque impossible de voir la main qui tient un stylo de la même manière que le stylo lui-même : la différence psychologique est beaucoup plus prégnante que la différence logique. Ce n'est pas un hasard, puisque le prix que l'homme paye pour contrôler la matière est qu'il s'en détache. Cf. H. Wildon Carr, [Changing Backgrounds in Religion and Ethics](#), p. 182 et suivantes.

qui renforcent mes capacités vitales de manière beaucoup plus efficace et bien mieux organisée que s'ils étaient définitivement fixés au noyau. En fait ils font d'autant plus partie de moi ... qu'ils me sont extérieurs ! °

B. En laissant toutes les subtilités des arguments de côté, la vérité pratique est que tout ce que ma peau enclot est moi-même, et que tout ce qui est à l'extérieur est autre que moi-même – à moi, peut-être, mais pas moi.

P. Alors les parasites et les calculs, les fausses dents, les agrafes, les plaques de métal et autres appareils orthopédiques que je peux contenir, sont vraiment moi. D'un autre côté, si mon sang avait été passé au travers d'un appareil d'irradiation, il serait devenu autre que moi-même. +

B. Une brève période passée en dehors de ma peau ne suffit pas à priver mon sang de sa qualité de membre de mon corps, qualité qu'il détenait depuis le début. Mais tout envahisseur, tout ce qui ne croît pas en accompagnant le reste, doit évidemment être exclu.

P. Il y a une maladie foetale lors × de laquelle seul un changement complet du sang pourra sauver la vie de l'organisme. Qu'est-ce qui est vraiment étranger, le sang originel qui tue, ou le nouveau sang qui préserve la vie ? Dans tous les cas, ne serait-ce pas une tâche stupide et sans espoir d'essayer de distinguer, chez le bébé dont la vie a été sauvée de cette manière, les parties natives des parties étrangères ? C'est un exemple exceptionnel, mais il n'y a rien d'exceptionnel concernant les bactéries qui habitent les intestins humains. Nombre de ces hôtes semblent n'être ni dangereux ni utiles, mais il y en a d'autres qui rendent à leur hôte un grand service en lui fournissant des vitamines. ◇ Or ces microorganismes bénéfiques ne faisaient certainement pas partie de lui quand il a commencé sa vie en tant que cellule fertilisée unique. Ne sont-ils pas, néanmoins, incorporés, et partageant la vie du tout ? *

B. Alors le réel critère est en permanence lié à la dépendance : ce à quoi j'en arrive à me fier, ce que je ne peux ni partager ni échanger, est moi-même. Il est clair que mes outils, mes instruments et mes vêtements, bien que nécessaires (du moins en partie) ne sont pas permanents et sont facilement remplaçables. Et pour cette raison-là ils doivent être considérés comme externes.

P. Au contraire, je n'ai pas besoin de (et pour dire la vérité je ne peux pas) changer les meubles de ma maison tous les ans ni même tous les cinq ans, alors que je ne peux continuer à garder ma chair et mon sang qu'en m'en débarrassant constamment. Les matériaux de mon corps sont toujours en train de changer, mais la vitesse de changement tend à être plus rapide près du centre de mes régions. Ainsi j'ai le sentiment que mon poignet est moins à moi en permanence que ne l'est ma montre de poignet. •

B. Tout de même, il n'y a aucun doute à propos de celui des deux dont j'ai le plus besoin. Le test de la réalité – c'est l'essentialité. Je peux faire des choses sans ma montre et mon pardessus, mais pas sans le contenu de mon pardessus.

° Il en est largement de même avec les grains de sable que certaines crevettes prélèvent et fixent dans leurs organes de l'équilibre : la pression et le mouvement des grains provoquent des actions réflexes qui stabilisent la crevette. (Si seule de la limaille de fer est disponible, la crevette l'utilisera et nagera à l'envers en passant sous un aimant.)

+ Des cas de péritonite et de septicémie puerpérale ont été traités avec succès en faisant passer le sang du patient au travers d'un appareil qui l'expose à une lumière ultraviolette.

× Erythroblastosis foetalia – une maladie qui a été attribuée à une incompatibilité entre les types sanguins des parents.

◇ Principalement la vitamine B1. Il semble qu'il y ait de nombreuses personnes qui ne contiennent pas de microorganismes capables de leur fournir cette vitamine : les personnes de ce genre doivent dépendre de leur nourriture pour qu'elle leur fournisse la quantité nécessaire de vitamine B1.

* Le canal alimentaire des ruminants contient une vaste population, une microfaune et une microflore. Les fonctions de cette dernière ont été décrites par Sir Joseph Barcroft
(1) synthèse des vitamines,
(2) digestion des carbohydrates,
(3) formation des protéines. (Science News, III, p. 160) Ce qui est fonctionnellement une partie de l'animal est, en ce cas comme dans de nombreux autres, génétiquement étranger.

• Il est digne de noter que le mot mien s'applique, sans aucune discrimination, à tous les organes de ma vie, de mes reins à ma montre, et de ma montre à mon pays. M. C. S. Lewis (Screwtape Letters, p.109) trouve cet usage trompeur : le fait est (dit-il) que nous ne possédons même pas nos corps. Je suis d'accord sur le fait que nous ne les possédons pas de manière permanente. Ma thèse est (1) que nous possédons autant et aussi peu du monde (et le sommes) que dans la mesure où nous nous identifions avec lui, (2) que les dimensions de notre corps total s'étendent par conséquent du rien au centre à la totalité des choses, et (3) qu'il n'y a pas de claire limite entre la partie chair et sang et le reste.

P. Sans aucun vêtement, je meurs ; sans vêtements de telle ou telle structure générale, je ne peux vivre une vie humaine ; sans vêtements de telle ou telle structure particulière, je ne peux gagner ma vie en société. Ces téguments ne me sont-ils pas aussi nécessaires que mon sang et mes nerfs ? Si je peux gagner ma vie avec ce stylo, il est certain qu'il se place au moins aussi haut parmi mes organes que les ongles avec lequel je peux faire sans, ou que l'appendice qui pourrait peut-être devenir une menace active. La vérité, c'est que je suis un, une unité d'organes à la fois naturels et artificiels, natifs et étrangers, centraux et périphériques, essentiels et inessentiels. Parler d'un nuage ou d'une pierre comme étant d'une sorte, et d'un homme et de son pardessus comme étant de deux sortes, est ridicule. † Et, en pratique, le monde admet leur unité. Les vêtements font l'homme.

B. Mais chacun admet la distinction vitale entre l'homme et son accoutrement.

P. Mais qu'est-ce que l'homme ? Est-ce qu'il est les organes de l'intérieur que l'on a fourrés en lui, qui sont pour la plupart hors de son contrôle, à propos desquels il sait peu de choses et dont il se soucie le moins, qu'il n'a ni désirés, ni prévus, ni gagnés, ni fabriqués – est-il donc ceux-ci, ou est-il des organes extérieurs qu'il a désirés, pour lesquels il a travaillé et qu'il a choisis, les organes sans lesquels il se sentirait perdu, non naturel, non lui-même, les organes qui expriment sa personnalité, qu'il peut avoir fabriqués, et, en toute éventualité, qu'il sait comment utiliser délibérément et avec précision ? ø « Et l'homme, d'être simplement homme, ne tire pas d'honneur. » + S'il est là où il vit sa vie, alors il est plus présent et vivant dans ses organes extérieurs ou artificiels qu'il ne l'est dans la chair et le sang qu'ils contiennent. × C'est pourquoi les gens ne critiquent pas l'homme pour la couleur de ses cheveux mais le critiqueront pour sa cravate et ses chaussettes. Les vêtements font l'homme parce que l'homme fabrique les vêtements. « Peut-être que ce n'est pas une fois unique dans une vie qu'il arrivera à votre bipède ordinaire, d'un pays ou d'une génération quelconque, que ses vêtements et son Moi ne forment pas une unité indivisible. » ° Mais le bipède ordinaire a raison, en parlant humainement, et le ton méprisant de la phrase de Carlyle est injustifié.

Un colis de livres ou un sac de charbon sont vus comme une quantité de livres ou de morceaux de charbon dans un récipient, mais un homme n'est pas considéré comme un corps nu avec des vêtements dessus. Ce qu'il porte est pour moi une caractéristique authentique de l'homme lui-même. Si, perdant l'esprit, il devait se dévêtir dans la rue, l'effet serait aussi choquant que si on l'avait écrasé. En outre, pourquoi ne pas suivre les apparences pour une fois ? Pourquoi ne pas simplement accepter l'homme tel qu'il est donné réellement, en continuité avec ses vêtements ? Cela demande un observateur trop malin et sophistiqué de le voir comme un objet clairement défini d'une sorte quelconque, opposé à un arrière-plan étranger. Le profil dur d'un portrait exécuté au stylo et à l'encre est faux : l'homme est une esquisse, fondue dans l'univers. Et même l'esquisse la plus précise en noir et blanc d'un homme ne révèle rien de son dos : car même si le dessin peut indiquer le contraire, il doit être absolument en continuité avec l'environnement.

† Le mythe de la tunique qui (ayant été trempée dans le sang de Nessus) devint partie de la chair d'Hercule quand il la porta, est fondamentalement vrai.

ø On ne peut pas dire non plus avec confiance, quand on voit les expériences exhaustives du Dr. J. B. Rhine sur la psychokinèse, que nous faisons toujours mouvoir nos « extensions » corporelles par des moyens qui sont moins directs que ceux grâce auxquels nous faisons bouger nos corps : l'extension, semble-t-il, n'a pas toujours à être manipulée, ou contrôlée d'une manière évidente, par le corps nucléaire.

+ *Troilus and Cressida*, III. 3.

× William James, discutant de l'identification d'un homme avec ses vêtements, va même jusqu'à dire que peu d'entre nous préféreraient sans hésiter avoir un beau corps dans des vêtements perpétuellement miteux qu'un corps laid dans des vêtements propres. (*Textbook of Psychology*, p. 178) Quelque part ailleurs, James constate que « la chose substantive que nous sommes » est l'effort que nous y mettons ; et que ce que nous portons est moins véritablement nous-mêmes. (*Principles of Psychology*, ii, p. 578)

° *Sartor Resartus*, I. 8.

Le nombre d'écrivains qui ont considéré les vêtements et les instruments de l'homme comme des extensions de son corps est joliment grand. Par exemple, il y a, à côté de Carlyle, Lotze (*Microcosmus*, trad. en anglais., i. pp. 586 et suivantes), Samuel Butler (*Note Books*, 1915, pp. 50, 51), Bergson (*Creative Evolution*, p. 148 ; *Morality and Religion*, p. 267), Julian Huxley (*The Individual in the Animal Kingdom*, p. 29), et Gerald Heard (*Narcissus, An Anatomy of Clothes*, I & II).

Peut-être que le tribut le plus frappant de tous est celui que paye le fétichiste à la continuité du corps humain et de ses vêtements, lui dont les désirs sexuels se trouvent entièrement assouvis par les chaussures ou un morceau de sous-vêtement. Voyez, par exemple, Freud, *Introductory Lectures on Psycho-Analysis*, pp. 257, 292-3.

(Des anthropologues ont montré comment les peuples tout autour du monde considèrent le vêtement comme faisant partie de la personnalité de celui qui le porte. Ainsi les lois de Manu demandent que l'on se baigne revêtu de vêtements ; ° dans de nombreuses communautés les vêtements d'un homme le représentent quand il est absent ; il y a une croyance irlandaise que les vêtements d'un homme mort s'usent à une vitesse inhabituelle, * dans les îles Fidji, on dit que l'homme qui met les vêtements d'un chef contractera une maladie particulière. • Enlever les vêtements, c'est abaisser la personnalité, d'où la dégradation rituelle lors de laquelle on dépouille un soldat de ses armes et des attributs de son rang ; d'où aussi le geste de soulever son chapeau des Européens, et celui des Asiatiques d'enlever leurs chaussures. φ Le port de vêtements médiocres ou très luxueux lors d'un deuil a une signification similaire. Bien que nous n'enterrions plus les outils ou les armes d'un homme avec lui, nous tenons pour acquis que le cadavre doit être habillé d'un costume décent. ⊕ Une querelle entre des Indiens de la Colombie Britannique pouvait se régler en détruisant des couvertures, chaque partie en sacrifiant un nombre égal : il est certain que le préjudice était ressenti lorsque l'on voit que les couvertures étaient (chez eux) une monnaie aussi bien qu'un tégument. ‡ Ces quelques exemples, tirés de l'immense littérature sur le sujet, suffisent pour suggérer combien sont générales et variées les croyances que l'homme est en continuité avec ses vêtements. ⊙)

Il ne suffira pas non plus au bon sens d'opposer que, quoi que l'on dise et fasse, je vis dans mon corps et de ce fait que je suis (à la différence de quelqu'un d'extérieur) en position de dire quelle est son étendue. En regardant ma main gauche telle qu'elle repose sur ce livre maintenant, je ne peux rien découvrir pour la distinguer des autres choses, aucune preuve de privilège, aucun signe de propriété. Car je peux absolument dire le contraire et que c'est un modèle en cire particulièrement bien exécuté. Souvent cela me fait comme un choc de voir que ce qui semble si immédiatement et indiscutablement donné – le contour et les limites, la nature, l'existence de mon corps – n'est en fait pas donné du tout. Étant étendu tout à fait tranquillement sur un lit dans le noir et assistant à ce qui est actuellement présent sur le moment, il me vient à l'esprit que je n'ai aucune preuve quant à ma forme et mon étendue. × Je pourrais très bien être un simple point, une tête sans corps sur l'oreiller, un mille-pattes géant, une planète flottant dans l'espace noir, l'univers lui-même ou un million d'autres choses. Il n'y a rien pour indiquer où je m'arrête et où les autres choses commencent. Je ne peux pas, par inspection directe, compter mes doigts : je ne peux même pas être vraiment sûr que j'en ai.

Est-ce simplement un échec de ma part à reconnaître ce qui existe en fait ? Pas du tout. C'est une expérience qui doit être prise pour ce qu'elle est, et avec le plus grand sérieux. Aussi longtemps que cet état d'attention à ce qui est immédiatement donné dure, je n'ai aucune sensation qui m'indiquerait que je suis un homme, ou une sorte quelconque de créature incarnée. Mes limites se sont réellement évanouies. Je ne suis plus une chose séparée. Une telle fusion dans l'indistinction n'est pas anormale ; en fait c'est la chose la plus commune du monde. Car les démarcations temporaires et artificielles de la vie de veille active ne peuvent pas être maintenues. Chaque nuit elles doivent tranquillement

° La coutume de se baigner avec ses vêtements ordinaires est encore généralement suivie par les Hindous d'aujourd'hui.

* Earnest Crawley, *The Social Psychology of Dress*.

• Frazer, *The Golden Bough*, 3rd Ed., iii. p. 131.

φ Cf. le privilège, accordé à l'occasion, de rester couvert en présence des rois.

⊕ Aux États-Unis, on préfère les vêtements de jour (un fait qu'Aldous Huxley exploite d'une manière horrible dans *Ape and Essence*) ; en Angleterre, de manière plus appropriée peut-être, ce sont les vêtements de nuit. Mais, dans chaque cas, dépouiller le corps reviendrait à le mutiler.

‡ Earnest Crawley, *Op. cit.*

⊙ *The Psychology of Clothes* par J. C. Flügel est peut-être la contribution récente la plus importante au sujet.

Piaget dit du jeune enfant : « Une douleur dans le pied n'attire pas immédiatement son attention sur le pied, etc. C'est plutôt une douleur errante qui n'est pas localisée et que tout le monde est supposé partager. Même quand elle est localisée, l'enfant, sans doute pendant encore une longue période, la considère comme commune à tous ; il ne peut pas spontanément réaliser que lui seul est capable de ressentir cette douleur. » *A Child's Conception of the World*, p. 126.

× C'est une intéressante question que celle de savoir jusqu'où le sentiment de la séparation physique dépend du contraste entre la température de quelqu'un et celle de son environnement. Cf. Rilke, *Duino Elegies* (commentaire par Leishman et Spender), p. 136.

« Les gens ne sont jamais fatigués de dire que l'homme n'est qu'une infime poussière », indique Bergson. « Cependant, même physiquement, l'homme est loin de simplement occuper le petit espace qui lui est alloué... Car si notre corps est une question pour notre conscience,... il comprend tout ce que nous percevons, il va même aussi loin que les étoiles. » Mais pour des raisons diverses « l'habitude s'est généralisée de limiter la conscience au petit corps et à ignorer le plus vaste. »

Morality and Religion, pp. 221-2. Sur un point de détail, cependant, je diffère de Bergson ici. Quand je vois une étoile, mon corps ne s'étend pas jusqu'à inclure cette étoile-là, mais jusqu'à inclure cette étoile-ci, à savoir le système solaire.

disparaître. L'homme qui ne peut pas dormir – et qui échoue à briser les barrières quotidiennes qu'il érige entre lui-même et l'univers – devient fou. Pour préserver la santé et le bonheur, et autant pour des raisons intellectuelles, je dois regagner cette innocence d'enfant concernant mes limites, innocence que j'avais avant que mon isolement ne croisse et se précise et que j'en vienne à la conclusion fatale :

*« Je ne suis pas ce que je vois,
et je suis autre que les choses que je touche. » **

3. CROISSANCE ET AMPUTATION

Mon corps est une collection d'outils et d'instruments. Ma main, par exemple, est un étau, mes jambes sont des propulseurs, mes yeux sont des instruments optiques. Mais les outils de chair et de sang que j'ai installés pour augmenter mon corps sont complètement inadéquats pour la sorte de vie que j'ai coutume de mener. Il est difficile de penser à une tâche humaine singulière que je pourrais accomplir les mains nues. Mon corps « naturel » n'est, en fait, pas un corps du tout, mais seulement un fragment de corps, car il ne peut pas gagner sa vie, ni même survivre, sans de nombreux organes additionnels. La seule manière pour moi de vivre la vie d'un homme c'est d'avoir agrandi et d'utiliser le corps complet d'un homme – un corps qui est beaucoup plus gros et beaucoup plus complexe que celui de toute autre créature sur terre.

Ainsi j'augmente le corps avec lequel je suis né. Pour écrire ce livre, j'ai installé un nouvel organe, un sixième doigt à ma main droite. Quand je veux casser quelque chose, je développe un poing lourd et particulièrement dur, un marteau, pour ce but. Quand je veux avoir une vue très proche de quelque chose, j'installe de nouvelles lentilles sur mon globe oculaire et je les appelle microscope. Si j'ai froid, je double l'épaisseur de ma peau et si j'ai chaud je me débarrasse d'une couche. Quand mes dents sont abîmées au-delà de pouvoir être réparées, j'en fais installer un autre ensemble, par une nouvelle méthode plus rapide. Ainsi mon corps peut être grossièrement divisé en deux sections – la part que je ne peux pas aisément changer à volonté, et la part que je peux installer et rejeter comme il me plaît (pourvu que j'aie de l'argent). Les organes de la première part, je les porte toujours avec moi ; les organes de la seconde part, je les laisse reposer à la maison – sur mon bureau, dans ma garde-robe, sur mon plan de travail, dans mon garde-manger, dans la cuisine et la salle de bains – une anatomie flottante prête à être installée. Vivre une vie humaine, c'est nécessairement habiter la chambre d'un Barbe-Bleue et une pièce consacrée à la dissection, car il est impossible d'incorporer, en une fois, les organes essentiels, et cependant impossible de s'en dispenser. +

Quand je me suis assis sur cette chaise pour écrire, j'ai installé quatre jambes de plus. Il m'est commode, en ce moment, d'avoir autant de jambes qu'un insecte. Mais tandis que j'abandonne quatre jambes à l'arrière quand je me lève, une mouche est obligée de porter ses six jambes à la fois, bien qu'elles soient inutiles quand elle vole en l'air, de même que les jambes de la chaise sont inutiles pour moi quand je marche. * Quand je creuse un trou dans un morceau de bois, il n'y a pas une très

* Tennyson, *In Memoriam*, XLV.

« Quant à ton corps qui en tant que vase, ou boîte, t'enveloppe ainsi que les nombreux et curieux instruments qu'il s'est annexé, ne le laisse pas troubler tes pensées. Car en eux-mêmes, ils ne sont que comme la cognée d'un charpentier et la seule différence, c'est que c'est la nature qui nous les a donnés et qu'ils nous sont naturellement attachés. Marc-Aurèle, *Meditations*, X. 38.

« L'homme est un animal qui utilise des outils », a écrit Carlyle. « Sans outils il n'est rien, avec des outils il est tout. » (*Sartor Resartus*, I. 5)

« La canne et les poches font partie de la physiologie humaine », fait dire à un de ses personnages un romancier français contemporain. « Ma canne étend ma sensibilité tactile et musculaire à plus d'un mètre, prolongeant et transformant toute ma sensibilité sauf celle relative à la chaleur... C'est aussi une antenne optionnelle qui est insensible à la douleur, et peut être remplacée en cas d'accident. » Il s'ensuit un compte-rendu des avantages de nos poches comparés à ceux de nos réservoirs naturels, qui sont de loin bien plus prédisposés à obéir à nos émotions : une poche est un organe-réceptacle qui n'a pas l'inconvénient d'avoir à contrôler des sphincters. (Georges Duhamel, *Cécile among the Pasquiers*, London, 1940, p. 64)

Cf. Tagore, *The Religion of Man*, p. 33.

+ À première vue, il est curieux de voir que nous portons très peu d'organes artificiels, comme nous portons des vêtements et des montres. Des appareils auditifs semi-permanents, capables d'intensifier ou d'atténuer le son (nous donnant ainsi une tranquillité parfaite dans les wagons de chemin de fer et une parfaite audition lors des conférences) seraient d'une valeur incalculable. Ils pourraient être combinés avec des appareils similaires pour contrôler la voix, des lunettes faisant à la fois office de télescopes et de microscopes, et un arrangement de miroirs qui, en effet, donneraient à leurs porteurs les yeux pour voir à l'arrière de la tête. Jusqu'ici, cependant, l'homme a préféré avec sagesse un certain nombre d'organes détachables à un seul organe permanent.

grande différence entre moi et un ver foreur – nous sommes tous deux des vrilles animées. On voit la distinction vitale quand, m'amputant de la vrille et me transformant en scie, je passe par une métamorphose qui est impossible au ver foreur. C'est une chose imprudente et handicapante de s'attacher à ses instruments. La pince du homard, les sabots du cheval, l'aile de l'oiseau, les serres de l'aigle, si efficaces dans leurs tâches spéciales, ne sont pour ainsi dire rien de moins que des difformités, des excroissances monstrueuses dont l'animal souffre, des maladies professionnelles. L'animal spécialisé a trop réussi : de manière imprudente il s'est engagé à vivre pour un ensemble d'outils d'une exquise efficacité et à une façon de vivre étriquée qui va avec. L'homme, d'un autre côté, doit son succès à son échec. Parce qu'il n'est expert à rien, il peut devenir un expert en tout, car il a perfectionné l'art de l'amputation. Il peut installer et supprimer, sans douleur, et sur-le-champ, sans perte d'énergie, toutes les antennes, les ailes, les sabots, les fourrures, les nageoires, les carapaces et les pinces du monde animal.

Pour préserver sa santé, et aussi pour des raisons esthétiques, il est désirable qu'un homme dépose ses déchets en un lieu adapté à les recevoir – le champ d'épandage de la ville. Or il y a trois manières concevables de le faire. Il peut aller là-bas quotidiennement. Il peut installer un intestin naturel qui va de sa maison au réseau d'égouts, en l'enterrant sous les pavés – la nature n'a rien fait de plus étonnant que cela en son temps. ° Ou il peut installer un intestin artificiel connu sous le nom de puisard, qu'il peut trancher et regreffer sur lui-même aussi souvent qu'il le veut. La supériorité de cette troisième méthode n'a pas besoin de publicité : la chose remarquable est que la nature ait été aussi longue à le découvrir.

4. LE CORPS AGRANDI

D'autres créatures réduisent l'occasion à la mesure de leur corps ; j'agrandis mon corps à la mesure de l'occasion. Je deviens l'organisme que les circonstances demandent. Quand je veux m'adresser à un grand nombre de gens, je peux m'agrandir en installant une multitude de cordes vocales dans un million de foyers. Quand je veux voler, j'ajoute à mon corps une paire d'ailes incomparablement plus puissantes que celles de n'importe quel oiseau. Sous l'eau, je me transforme en une sorte de poisson ; sur l'eau, en une autre sorte – des métamorphoses qui sont aussi rapides et totales qu'elles sont réversibles. Sur terre, la forme sous laquelle j'apparais est gouvernée par les nécessités du moment : que je sois construit pour la vitesse ou sois enraciné comme une plante, que je sois un bipède chétif ou un colosse disposant de la puissance de mille chevaux, que je sois une créature dont les organes des sens sont distribués sur quelques mètres carrés de peau ou sur la totalité de la terre civilisée – tout dépend de la tâche du moment. Ainsi être un homme, c'est être beaucoup plus qu'un homme, beaucoup plus qu'un mammifère, un oiseau, un poisson, un insecte sous la forme d'un organisme composite +. Je suis un Protée, une chimère, dont aucun fabricant de mythe n'a jamais eu l'imagination de prévoir l'étendue et la variabilité. Le plus bizarre de tout, j'ai l'impression que je suis « seulement un homme », et dans sa constitution pas

* Il n'y a pas si longtemps qu'un paysan germanique mettait une attelle au pied d'une chaise si un de ses moutons se cassait une patte – magie homéopathique, bien sûr, mais il y a un sens à cela.

° L'extrême élongation de nombre de nos propres neurones est un cas intrigant. Si, au niveau cellulaire, je peux étendre mon corps, en quelques semaines, à des millions de fois sa propre longueur, pourquoi pas aussi au niveau humain ?

« Mais si le fait d'être structuré sous la forme d'un homme est quelque chose qui plaît plus ou moins, la source de joie qui dépasse toute mesure repose sur le fait qu'une chose comme le corps d'un homme peut passer par une myriade de transformations, et que cela n'a jamais connu aucune limite. » Chuang Tzu Book, VI.

+ C'est une erreur commune d'argumenter, à partir de la ressemblance corporelle de l'homme et des animaux, qu'il en est de même de ses limitations spirituelles et mentales. L'erreur repose, non pas dans la corrélation du corps et de l'esprit, mais dans l'échec à observer que le corps humain est, même du point de vue du biologiste, une nouvelle sorte d'organisme. Le corps humain n'est pas simplement plus grand, plus efficace, plus polyvalent que celui d'un animal quelconque – il est organisé sur un autre principe. La différence entre les hommes et les animaux est tout aussi grande physiquement qu'elle l'est psychiquement.

très différent d'un singe ; tandis qu'il y a réellement une bien plus grande différence entre mon corps et le corps de mon arrière-grand-père (pour ne pas revenir plus loin en arrière) et entre ce dernier et les corps de nos ancêtres simiens – si grande a été l'évolution de l'organisme humain pendant les dernières centaines d'années.

La vertu principale de ce corps plus grand est la manière dont il incorpore le temps. × Notre aveuglement à sa supériorité en tant qu'organisme est dû au fait que sa polyvalence n'est pas apparue à un moment particulier, mais qu'elle a eu lieu sur une certaine période de temps. On ne pouvait pas me voir en un seul coup d'œil. Donnez-moi du temps, et je vais vous montrer ce que le corps humain est devenu. À partir de ma tridimensionnalité, j'ai grandi pour devenir quadridimensionnel : j'ai développé une anatomie temporelle, de sorte que concernant deux organes de mon corps on doit spécifier la manière dont ils sont reliés dans le temps autant que dans l'espace. Ainsi ma main cuillère à soupe, bien que coïncidant spatialement avec ma main cuillère à dessert, est séparée d'elle de quinze à vingt minutes, et mes jambes de lit ont huit heures aussi bien que dix-huit de long. Les dieux aux nombreux membres de l'Orient donnent une véritable image de l'homme développé dans le temps.

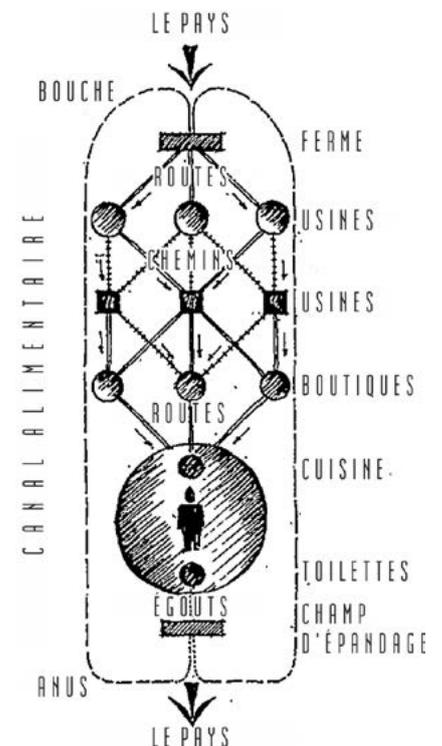
Comparons le repas du collecteur de vivres primitif avec le mien. Qu'est-ce qui distingue sa façon de manger du fruit de l'arbre à pain et ma façon de manger le pain ? C'est que, alors qu'il mange ce fruit maintenant, moi pas. Mon repas a commencé, il y a dix mois, quand le blé à partir duquel mon pain est fabriqué était encore debout dans le champ. Comme tout autre herbivore, je paissais dans le champ, broutant les épis de blé avec des mâchoires agrandies – les machines moissonneuses. Ayant mangé, j'ai commencé à digérer ma nourriture. Les enveloppes inutiles ont été supprimées dans mon premier estomac, la batteuse. Mon second estomac a été le moulin où le grain a été transformé en farine ; mon troisième estomac, la boulangerie où la farine a été transformée en pain ; mon quatrième estomac, la cuisine où le pain a été tranché, grillé et beurré. Au moment où le toast arrive sur ma table, il est déjà passé par plusieurs organes de digestion extérieurs, chacun d'eux ayant amené la nourriture brute à un stade plus rapproché de sa forme finale. En dernier, les organes de chair et de sang ayant extrait le nutriment dont ils avaient besoin, le reste est passé dans mon intestin et est retourné à la terre. Comme les animaux et l'homme primitif, je me nourris de la terre et excrète sur la terre. La différence, c'est que le corps que j'utilise pour ce but est bien plus ample, et englobe une quantité beaucoup plus vaste de temps et d'espace que les leurs.

Partout j'ai des bouches : le filet en train de draguer le long des fonds marins, la vache qui rumine l'herbe, la pompe qui fait monter l'eau à partir du puits, sont moi-même en train de manger et de boire. Partout j'ai des yeux : le photographe des journaux en porte un en bandoulière sur son épaule. Partout j'ai des mains, depuis le micromètre qui va mesurer la centième partie d'un millimètre au complexe industriel qui va couvrir des kilomètres de pays. Toutes ces choses, et les innombrables appareils dont ils ne sont que des échantillons, sont mes moyens de vivre, de la même manière que mes mains, mes pieds et mon foie sont aussi mes moyens de vivre. Ils sont de vrais organes et composent ma masse. Le

× Sur la connexion entre l'usage que fait l'homme des outils et son appréciation du temps, voyez Leon Litwinski, "The Psychology of "Mine", dans *Philosophy*, Nov.1947.



Le dieu hindou Krishna, d'après une peinture murale contemporaine dans une maison à Puri, Orissa.



petit centre protoplasmique impuissant n'est pas davantage la totalité de mon corps que le cerveau de l'animal est la totalité de cet animal. Il faut un corps humain pour vivre une vie humaine, et c'est un fait empirique que le corps humain contemporain comporte plus de bois, d'acier, de tissu, et de papier en lui que le protoplasme. La personnalité est principalement bien personnel. Si j'ai un cœur qui bat sous ma peau, c'est parce que j'en ai un millier qui battent à l'extérieur. De plus en plus, la médecine moderne est forcée de prendre en compte (et si possible de traiter), non pas simplement la chair et le sang du patient, mais la totalité de celui-ci – son foyer, son travail, son arrière-plan social. ° Le médecin éclairé sait que les régions intérieures d'un homme ne sont pas malades de manière isolée. En fait, il est évident que les troubles d'estomac peuvent commencer dans un des estomacs « artificiels » ou extérieurs, qu'une lésion dans le gros intestin se révèle parfois fatale, et qu'on peut s'attendre à ce que le mal de tête d'un industriel commence dans ses « mains ». Il est moins évident, mais pas moins vrai, qu'aucun homme ne peut être qualifié de sain (c'est-à-dire vigoureux ou entier) alors que sa situation financière est chaotique. Je dois admettre que les nombreux troubles que j'avais imaginés externes sont en réalité internes. Je ne peux plus dire que je suis libéré des nombreuses maladies qui tourmentent mes organes extérieurs.

Nous sommes aussi précisément conscients de nos outils et de nos machines pris un par un, que nous sommes inconscients de ce qu'ils sont dans leur totalité vivante. Pourquoi n'est-il jamais arrivé que quelqu'un écrive une histoire naturelle du corps plus grand de l'homme, ni étudie la totalité de l'organisme avec le même esprit objectif avec lequel le centre est étudié ? Qu'est-ce que deviendrait la science médicale si les organes du corps étaient divisés en parcelles confiées à des spécialistes, dont aucun d'entre eux n'accorderait la moindre pensée à la totalité de l'organisme ? Et pourtant la science de l'homme complet sous son aspect physique est bien dans cette condition-là. C'est l'étude de membres séparés, tués par amputation du corps, et distribués parmi une centaine de départements technologiques. Jusqu'à ce qu'il y ait une pure science de la science appliquée, une anatomie et une physiologie de l'homme total, l'homme restera, comme les animaux inférieurs, ignorant de son corps en tant que tel, et dans cette mesure inconscient de lui-même. Pour le moment, il pense trop peu de son équipement artificiel – trop peu et beaucoup trop. L'Occident fait un dieu de la machine et la méprise ; l'Orient méprise la machine et en fait un dieu. Dans de nombreuses parties de l'Inde une puja annuelle se tient, où les stylos et les crayons, les ciseaux et les marteaux, et les machines de toutes sortes sont ornés de fleurs et de peinture fraîche et vénérés. Il y a davantage de sens dans cette ancienne coutume que nous ne sommes prêts à lui en donner. Car les outils sont humains. Ils sont le corps humain prolongé, affiné et aiguisé, perfectionné et tendu vers une tâche spéciale, pour un but et une précision donnés. Et, si la forme humaine est divine, sa divinité peut difficilement être contenue au centre : elle doit s'étendre aux plus lointains rouages et rivets. Peut-être que l'adoration qu'éprouvent les écoliers pour les voitures rapides et le ravissement du jeune homme qui bricole sa première moto sont, après tout, des communions mystiques avec une déité mineure que leurs aînés sont trop malins et trop bornés pour les ressentir.

° C'est un fait de la plus grande importance pour la médecine (pour citer William James) : « que le moi d'un homme est la somme totale de tout ce qu'il PEUT appeler sien, non seulement son corps et ses pouvoirs psychiques, mais ses vêtements et sa maison, sa femme et ses enfants, ses ancêtres et ses amis, sa réputation et son travail, ses terres et ses chevaux, son yacht et son compte en banque. » *Textbook of Psychology*, p. 177.



Herminette en pierre des îles Hervey, au musée d'archéologie de Cambridge. Le manche est trop large et trop faible pour être utilisé – l'outil est devenu un dieu. Voyez A. C. Haddon, *Evolution in Art*, p. 80, et R. U. Sayce, *Primitive Arts and Crafts*, p. 128.

Ce qui est certain, c'est que toute machine a une vie et un but. Un instrument stupide est une absurdité, une contradiction dans les termes. Comme les machines sont une véritable extension du corps humain – un fleurissement et un mûrissement – elles partagent sa vie commune au plein sens de ce terme. C'est une vérité que la plupart des matérialistes et tous les mécanistes en philosophie échouent à voir. Quand (que ce soit consciemment ou inconsciemment) ils pensent à l'homme et à l'univers en termes de mécanismes, ils ne prennent pas pour modèle la machine telle qu'elle est, dans son unité vivante avec l'homme ; au contraire, il la prend pour une abstraction morte, une invention. La Mettrie arrive à son homme machine par amputation et mort d'un membre, et ensuite il le met frauduleusement sur le même pied qu'un corps. Comme feu Canon Streeter le disait justement : « Si alors vous expliquez la nature – qui est aussi une « entreprise en cours » – selon un mécanisme tout en excluant expressément de la connotation de ce mot toute référence à l'intelligence et à l'intention, vous l'expliquez selon quelque chose qui n'a jamais existé et qui ne pourra jamais exister. » ×

Ce qu'on appelle corps de l'homme est seulement son organe principal. Pour s'en assurer, tout ce qu'il faut c'est avoir le courage d'utiliser ses propres yeux. Pour mon observateur en recul, la grandeur et la variété de mon corps sont une question de simple inspection. Il est témoin de ma métamorphose en maison, ou, si je suis en voyage, en train, en bateau, en avion. * Au fur et à mesure qu'il recule, je deviens ces choses, de la même manière que, quand il approche, je deviens des cellules. La découverte de mon corps humain se fait dans la région où il existe, en tant qu'influence omniprésente.

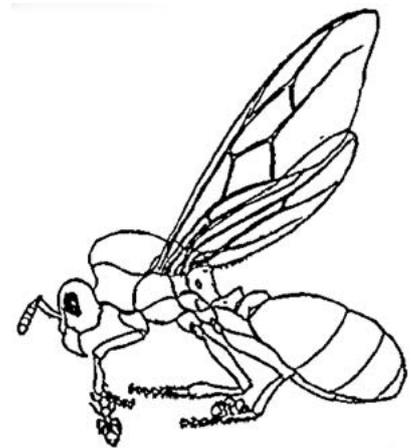
5. LE POLYMORPHISME EN SOCIÉTÉ – MON ÉVOLUTION ET MON DÉCLIN QUOTIDIENS

L'organisme détermine la fonction et la fonction détermine l'organisme – c'est une double règle dans toute la nature. Une fourmilière ou une termitière sont une communauté (et non pas simplement une foule) parce que leurs membres ont différentes tâches, et des tâches différentes, cela signifie des corps différents. Les ouvrières et les soldats, les rois et reines, même leurs hôtes, leurs animaux domestiques, sont équipés avec les outils correspondant à leur vocation respective, mais ce sont des outils protoplasmiques qu'on ne peut pas abandonner là et reprendre à nouveau. Une communauté d'hommes ne fait pas exception à la règle que les membres doivent prendre différentes formes corporelles. Pour l'observateur désinvolte, les humains se ressemblent beaucoup – les seules différences que nous remarquons sont celles de l'âge et du sexe, de la santé et de la richesse – mais en vérité leur diversité est extrême, et dépasse de loin le polymorphisme des insectes sociaux. Notre physique humain va du petit corps de l'artisan, avec son bras droit surdimensionné, aux magnats dont les tentacules sont à l'échelle du monde des grandes affaires et de la grande politique. C'est sur l'immense variabilité du corps humain (une variabilité qui n'est pas dépassée par le reste du royaume animal considéré en tant que tout) que notre société est fondée. En fait, il s'agit de savoir si l'homme ne prend pas rang, sur des

Bergson a indiqué, dans The Two Sources of Morality and Religion (p. 268) que mystique et mécanique ne sont pas sans liaison. Le mysticisme a besoin du loisir que la mécanisation peut donner. D'un autre côté, « les origines du processus de mécanisation sont en fait plus mystiques que nous pourrions l'imaginer. » Mais la machine ne trouve sa véritable vocation que quand elle permet à l'homme de se tenir debout et de lever les yeux au ciel. Il y a davantage qu'une touche de mysticisme (au meilleur sens du terme) dans la philosophie des machines du Erewhon de Samuel Butler et dans la philosophie des vêtements de Carlyle. Je suggère que le grand intérêt porté à l'organe artificiel et le frisson éprouvé à découvrir que sa fonction est l'extension de l'organe naturel, sont dues au fait qu'ici le fossé creusé entre le moi et le non-moi peut être comblé, et que le flux sanguin du petit corps fragmentaire rejoint une source plus abondante.

× Reality, p.12.

* Et en fait, pour l'œil innocent, le bateau ou l'avion, avec son équipage fortement entraîné et minutieusement organisé, est un « organisme » unitaire, bien qu'il manque d'un statut pleinement intégral. La formation intensive d'un équipage de bombardier a pour fin la création d'une unité supra-individuelle, d'un être composite, qui agira comme une chose vivante, hautement capable et intelligente (bien qu'impermanente). Je ne pense pas que nous pouvons prendre au sérieux la suggestion de M. Stapledon qu'une telle unité pourrait, en tant que telle, survivre à la destruction physique.



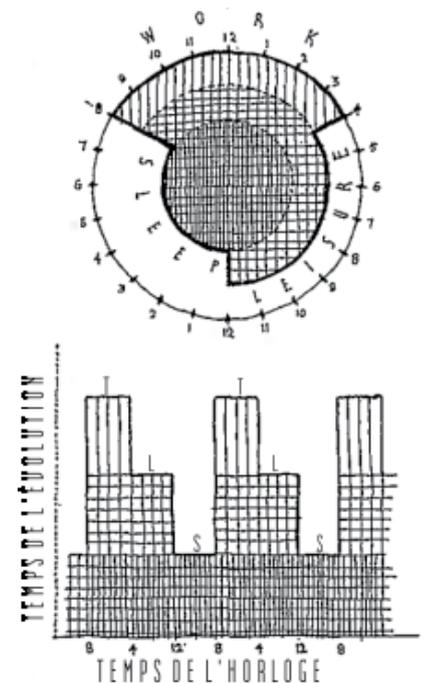
Reine de fourmis portant des ouvrières aveugles de sa propre espèce (*Carabara vidua*) – un exemple de polymorphisme extrême. D'après Wheeler, Social Life among the Insects.

terrains morphologiques uniquement, de nouveau royaume biologique, comprenant de nombreuses familles, genres et espèces. La seule raison valable pour continuer de le prendre pour une espèce est qu'il est capable de revenir à une uniformité primitive pendant de brèves périodes. Les géants de l'industrie, les grands hommes et les petits hommes de tous les horizons, se réduisent tous à la taille et à la forme de l'homme commun – le facteur physique commun le plus inférieur – à la fin de leur journée de travail, quand ils se débarrassent des organes qui font d'eux des spécialistes. Cela ils le font pour installer sur eux un nouvel ensemble d'organes – les organes grâce auxquels la société sert l'homme à la place de ceux par lesquels il la sert.

Une telle fluidité d'organisation est un nouveau départ dans le développement de la vie, dont la signification a à peine commencé à poindre dans la conscience humaine. Je peux avoir mon gâteau et le manger. En fait, je ne peux l'avoir qu'en le mangeant. Je peux jouir des avantages d'un physique immensément plus spécialisé que celui d'un termite, et cependant en éviter les douleurs. Car, à la différence du termite, j'ai, bien qu'ayant fait naître un corps différencié, gardé mon corps primitif. N'étant pas de service, j'ai le bon sens ou la bonne fortune d'avoir plusieurs milliers d'années de retard sur mon temps. Dans sa capacité professionnelle, le docteur est presque aussi neutre que l'ouvrière chez les fourmis, que le soldat au bras de fer (notez l'ambiguïté de la métaphore) comparé au soldat chez les fourmis, le pilote aérien en tant que dépendant de ses ailes comparé à la jeune reine des fourmis. Cependant, quand son travail est terminé, chacun de ces grands experts redevient entier, indifférencié. Chaque matin, je regarde au télescope des moments de l'évolution des millénaires, et chaque soir j'enlève vingt mille ans en enlevant mes vêtements de travail. Plus sage que la fourmi et le termite, je n'ai pas brûlé mes ponts : je repasse par-dessus eux chaque nuit. Mon statut humain, la nature entière et les façons de vivre de l'homme et l'existence de la société civilisée, surgissent à partir de ce grandissement et de ce rapetissement rythmique, de cette ascension et de cette descente diurnes. Être progressif, cohérent et à la page, c'est progresser vers l'arrière, comme la fourmi. Salomon n'aurait pas pu choisir un pire exemple. Ce n'est pas comme s'il n'y avait pas de danger à abandonner le membre détachable pour choisir le membre permanent. Nous tendons tous à l'idée fixe et à l'organe fixe qui va avec. Ainsi il y a le fonctionnaire qui s'identifie lui-même avec son bureau, ses instruments, son uniforme et son rituel, dont il n'ose pas se débarrasser (et finalement il ne le peut pas). L'homme qui ne peut pas en rabattre est directement qualifié d'inhumain. Puis il y a le spécialiste étroit qui est aussi attaché à ses éprouvettes et à ses livres que le homard à ses pinces et l'escargot à sa coquille. De telles personnes surdifférenciées sont littéralement superficielles : elles manquent de verticalité ou de profondeur temporelle. Comme la fourmi dans le pot de miel qui, manquant d'un tonneau, est obligé de devenir tonneau animé elle-même, ils sont déformés.

Si je veux éviter un destin similaire, ce ne sera pas en évitant de devenir expert, mais plutôt en réalisant l'expertise, et en la confinant aux régions où elle appartient. Ma région intérieure humaine – la région où, observé, je suis un simple homme – est un niveau non spécialisé

« Par les institutions et l'état de la science sous lesquels un homme naît, on détermine s'il aura les membres d'un sauvage australien ou ceux d'un anglais du XIXe siècle. Le premier est complété avec peu de choses à l'exception d'une natte et d'un javelot ; le deuxième fait varier son physique en fonction des changements de la saison, de l'âge, et de sa richesse qui augmente ou qui décroît... Et s'il lui échoit d'être un spécimen vraiment bien développé de la race, on lui fournira une grosse boîte avec des roues, des chevaux et un cocher. » Samuel Butler, *Note Books*, pp. 50, 51.



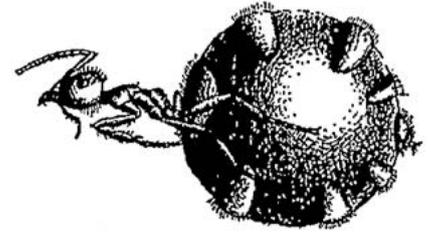
Pour illustrer le rythme quotidien de la vie humaine, avec ses trois niveaux d'évolution : travail, loisir et sommeil.

pris en sandwich entre des niveaux qui sont extrêmement spécialisés : entre mes cellules en bas et ma machinerie au-dessus. Dans la plus basse de ces trois régions, je suis quinze milliards de travailleurs qui, au lieu de s'équiper eux-mêmes de petites machines et de petits outils, sont réellement devenues celles-ci, en transformant leur corps en autant de cornues chimiques, de câbles télégraphiques, de panneaux de verre, d'aspirateurs, et je ne sais quoi encore. Dans le plus élevé des trois niveaux supérieurs, cette condition se répète. La machine est la tendance humaine exagérée, poussée à sa conclusion logique, parce qu'elle n'est plus tenue en échec par des tendances conflictuelles ; elle est la caricature d'une certaine caractéristique humaine primitive. Or ce n'est pas en dépit de ces difformités au-dessus et en dessous, mais en raison de celles-ci, que la région médiane est épargnée. La seule raison pour laquelle je peux me permettre d'être extrêmement non spécialisé c'est que je suis extrêmement spécialisé. Mais tandis que les niveaux peuvent être distingués, ils peuvent ne pas être divisés. Ma vie embrasse toutes les régions dans une unité de processus, dans un mouvement incessant vers le haut et vers le bas par lequel la totalité se tricote. Ma liberté par rapport à toutes les étroitesse qui s'accrochent à moi a pour mesure la conscience que j'ai de ce processus, qui n'est rien d'autre que ma participation consciente à son rythme.

6. L'ORGANE VIVANT ET L'ORGANE MORT

Le bon sens n'en est pas entièrement persuadé. Il n'y a pas de doute que mon corps s'est étendu, et de manière très efficace, mais est-ce que cette extension, ou cette prolongation, peut être correctement qualifiée de croissance ? Premièrement (oppose le bon sens), nos instruments sont artificiels ; deuxièmement, ils sont morts ; troisièmement, ils sont engendrés d'une façon qui leur est propre ; × enfin, leur structure et leur fonctionnement suivent des voies complètement différentes de celles que suivent les organes vivants. En bref, le verdict du bon sens est de s'arrêter à la peau. Ce qui est au-delà de cette limite est fréquemment une aide, et même parfois indispensable ; mais c'est une addition, et non pas une vraie croissance. Et sa suppression est une soustraction, et non une amputation.

Les grandes et fondamentales distinctions de ce genre entre l'instrument de chair et de sang et les instruments manufacturés ne peuvent pas être justifiées. En revanche, elles ont besoin d'être mises en valeur. Elles sont aussi valables que la conclusion que le bon sens tire d'elles est sans valeur. Car, assez bizarrement, c'est grâce à la mortalité de mon niveau extérieur que je vis principalement. Qu'est-ce que cette mortalité ? Qu'est-ce qu'elle signifie, en pratique ? Elle signifie que l'on puise dans de vastes réservoirs d'énergie qui sont refusés aux vivants. Elle signifie une discontinuité des parties qui permettent des remplacements par morceaux (ou ce que les biologistes appellent la régénérescence des organes, rendue plus rapide et plus précise), des « cannibalisations » (comme quand six camions défectueux de l'armée fournissent des pièces pour trois autres en bon état), des réparations de l'éclairage et des réparations et reconstructions périodiques, d'avancées



Fourmi à miel pleine (d'après Wheeler). Les récoltes de certaines ouvrières et des soldats sont ainsi utilisées pour stocker le miel collecté pendant l'été. Les « pleines » ne peuvent plus marcher et sont suspendues au plafond de la fourmilière, où elles régurgitent leur contenu quand on le leur demande. Voyez [Social Life Among the Insects](#), pp. 179 et suivantes.

× Samuel Butler, tout en admettant « que nous ne verrons vraisemblablement jamais une union fertile entre deux machines à vapeur avec leur jeune jouant près de la porte de la remise » indique que les machines ont néanmoins leur propre sorte de système reproducteur. Voyez [Erewhon](#), XXIV.



L'usage des outils n'est pas entièrement réservé à l'homme. Une guêpe (*Sphex urnarius*) a été observée en train de choisir un caillou pour damer la terre sur le terrier dans lequel elle avait déposé son œuf. Voyez W. M. Wheeler, *Op. cit.*, p.55. Un des singes de Köhler avait spontanément adapté deux bâtons ensemble pour en faire un suffisamment long pour atteindre une banane posée à l'extérieur de sa cage. ([The Mentality of Apes](#)) L'immense variété des outils animaux (tels que les nids des oiseaux, les ruches, les tas d'aiguilles de pin des fourmis et autres insectes sociaux et les barrages des castors) sont plus impressionnants mais moins remarquables que l'utilisation occasionnelle de véritables outils, qui sont utiles, non pas en eux-mêmes, mais indirectement.

de l'évolution soudaines afin de répondre à des changements soudains dans l'environnement – tous apportant des avantages inestimables sans lesquels la vie devrait d'une certaine manière cesser. Elle signifie tous les bénéfices de l'extensibilité sans aucune, ou alors peu, des incapacités à cause desquelles de très grands organismes vivants ont tendance à souffrir. Cela signifie le choix, à partir d'une série de matériaux pratiquement sans limites, de celui qui (eu égard à sa force, sa dureté, son poids, sa durabilité, son apparence, sa conductivité, son élasticité, etc.,) est le plus parfaitement adapté à la tâche donnée, tandis que la vie doit changer en ne pouvant utiliser que ce qu'une sorte très spéciale de gelée peut faire et être. Cela signifie le brillant usage d'inventions brillantes – la roue, l'horloge, la boussole du marin, les poids et mesures standards, le moteur à combustion interne, la dynamo, en sont des échantillons – ce que le protoplasme serait dans l'impossibilité d'essayer. Cela signifie la conception de nouveaux instruments, sans aucune obligation d'adapter ou de changer les anciens. (La nature, d'un autre côté, est toujours handicapée car elle a à remodeler des structures existantes : + ainsi la main primitive pentadactyle doit se transformer pour donner des ailes, des sabots, des talons, des nageoires et des griffes – un peu comme si tous les bateaux devaient être des chariots modifiés et tous les avions des bateaux transformés.) Cela signifie une insensibilité à la douleur et d'autres choses qui n'ont plus de raison d'être, avec une ultrasensibilité à un aspect choisi de l'environnement. Cela signifie la révélation d'un univers plus vaste, plus aimable et incomparablement plus abondant, au moyen d'instruments comme les télescopes les microscopes, les caméras, les sismographes, les baromètres, les spectroscopes, le radar. Cela signifie une précision et une vitesse dans les calculs mathématiques qui est loin au-delà de la puissance des meilleurs cerveaux. * Par-dessus tout, cela signifie plus de talent, plus de conscience, plus d'efforts, plus de vitalité de la part de l'homme. (« Nous faisons face au paradoxe », dit M. Gerald Heard, × « que c'est la machine, aveugle et invariable, qui a forcé l'esprit de l'homme à une initiative qu'il pensait avoir perdue pour de bon. ») Ou, si la machinerie névoque pas de telles qualités en l'homme, au moins il crie pour en avoir : il s'est donné la tâche formidable de vivre à la hauteur de cette création qui est la sienne, de devenir suffisamment vivant pour pouvoir faire avec elle.

La mortalité de mes organes extérieurs signifie tout ceci, et beaucoup plus. Pourquoi une telle mortalité sinon pour une vie plus abondante, une vie devenant plus vivante au fur et à mesure qu'elle marche vers la périphérie ? En faisant un plein usage de ce que le bon sens appelle mes extensions mortes, je suis mille fois plus vivant que le sauvage nu. C'est-à-dire que je suis plus libre des accidents, plus étendu, plus informé, plus adaptable, davantage au contrôle des circonstances, plus fort dans le monde, encore plus individu – en un mot, donc, plus vivant. Je ne serais pas plus vivant, mais beaucoup moins vivant, s'il me fallait une opération chirurgicale pour enlever mon pardessus, si mon marteau, mon piano, et ma bicyclette étaient construits à partir de cellules, si mes ailes naissaient à partir de mes omoplates comme celles d'un ange. Par bonheur, les outils sont morts. Et c'est parce qu'ils sont morts qu'ils sont aussi vivants. Le téléphone et le stylo jaillissent à la vie dans ma main. °

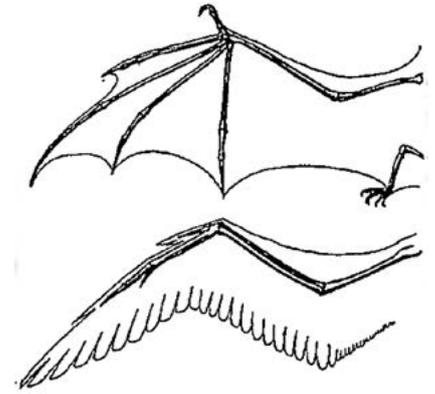
+ Comme Darwin l'avait remarqué, « de nouveaux organes se manifestant comme s'ils avaient été créés pour un but spécial, n'apparaissent que rarement ou jamais chez un être. » Origin of Species, 6^{me} Ed., p. 156. La règle est la suivante : faire et amender. « Une queue bien développée s'étant formée chez un animal aquatique, elle pourra par la suite en venir à être retravaillée pour toutes sortes de buts : un chasse-mouches, un organe de préhension, ou une aide aux carrefours comme chez le chien. » (pp. 157-8).

* Le viseur de canon à miroir tournant en est un exemple. Le pilote de l'avion de chasse « informe » le viseur quant au type d'avion en train d'attaquer et sa taille. Le viseur fait la part des déflexions dues au vent, des mouvements relatifs du canon et de son objectif, et nombre d'autres facteurs, laissant le pilote libre de cadrer son attaquant dans le réflecteur du viseur.

× The Code of Christ, p. 68. « Par-dessus tout, » écrit Bergson de l'outil, « il réagit sur la nature de l'être qui le construit ; car en appelant celui-ci à exercer de nouvelles fonctions, il lui confère, pour ainsi dire, une organisation plus riche, car c'est un organe artificiel par lequel l'organisme naturel peut s'étendre. » Creative Evolution, p. 148.

° Ainsi Bruno : « Tes bottes et tes éperons vivent quand tes pieds les portent ; ton chapeau vit quand ta tête est dedans ; et ainsi l'étable vit quand elle contient le cheval ou la mule, ou même toi. »

Comment est-ce que j'ai obtenu un tel corps ? Je l'ai obtenu en étant patient, en refusant l'organe vivant et en attendant l'organe mort. Considérez mon pouvoir de voler. Si j'avais fait croître des écailles frangées sur mes mains comme l'oiseau, ou étendu une membrane entre mes doigts comme la chauve-souris ou si j'avais inventé des ailes à partir de replis de ma peau comme la mouche, j'aurais dû rejeter mes chances de devenir humain. Je suis beaucoup plus vivant parce que j'ai préféré l'aile morte à l'aile vivante, l'aluminium aux plumes. La main capable de saisir et non spécialisée en tant qu'articulation universelle et l'outil spécialisé qui s'adapte à cette articulation ont été mes plus grands éducateurs ; ils ont à la fois exprimé et appelé l'organisation psychique supérieure qui les accompagne. Du point de vue de l'espèce, l'esprit de l'homme est le corrélat de son corps total, avec son cœur « vivant » et sa périphérie « morte », et séparer son esprit de son physique particulier c'est tomber dans de nombreuses erreurs. Individuellement, aussi, mon organisation mentale survient de ma découverte graduelle de l'organe mort et de son incorporation. Il y a trois stades dans ce processus. Au début, l'organe n'existe pas pour moi – je l'utilise inconsciemment ou pas du tout, ou alors on l'utilise pour moi ; ensuite, je deviens conscient de lui en tant qu'objet externe ; finalement, j'apprends par la pratique à l'incorporer, je l'installe dans mon esprit et dans mon corps. Ainsi, en tant qu'enfant je jouis de ce que d'autres ont fait pour moi, ensuite j'apprends l'apparence et le ressenti de mes matériaux et de mes outils, et je finis en expert sensible à l'extrémité de son pinceau et à la pointe de son crayon, qui ressent, non le manche de son ciseau, mais le grain du bois qui s'ouvre sous la lame. Chaque jouet ou outil qui me permet d'agir d'une nouvelle manière, avec un pouvoir accru, ou à distance, soutient mon impulsion vers la maîtrise. • L'extension de l'organisme est ici non pas une théorie, mais une expérience directe. L'intérêt de faire voler un cerf-volant est que je ressens avec lui et que je ressens en étant lui : je suis vivant avec ce membre nouveau, flottant, virevoltant, membre gaiment coloré. Apprendre comment utiliser un instrument, c'est l'incorporer. La différence entre le novice et l'expert est une différence de taille. Le conducteur (le pilote) commence par s'installer au bout de ses doigts et de ses semelles, puis il finit par s'installer dans ses pare-chocs, le bout des ailes de sa voiture, ou la quille de son bateau. Il a installé sa machine en extension de lui-même. Pour adapter l'exemple du Lièvre de Mars de Lewis Carroll, il est deux fois aussi grand que le modèle vivant et deux fois plus naturel. Le sentiment est général, mais peu en sont aussi conscients que l'opérateur minuscule d'une grande pelleuse mécanique, qui pensait que son travail était celui d'un « champion » parce que (expliquait-il), il avait l'impression grâce à lui d'être « un putain de géant ». * Notre manière de parler des machines indique la manière dont nous nous sentons réellement. Ainsi nous disons ; « il m'est rentré dedans », plutôt que : « La voiture qu'il conduisait m'est rentrée dedans » ; et « ses lumières m'ont ébloui » plutôt que « les lumières de sa voiture m'ont ébloui ». Ce n'est pas là un discours négligé. Quand le bébé grandit et devient un garçon, il est tenu pour responsable de ce que son corps fait ; de la même manière que quand le garçon grandit et devient un homme, il est tenu pour responsable de ce que sa voiture fait. Car il devient sa voiture. φ



(1) L'aile de la chauve-souris, montrant les doigts énormément allongés. (2) L'aile de l'oiseau, qui a perdu certains des cinq doigts originels. L'évolution du cheval fournit un autre exemple de la mutilation de la « main » : à son extrémité, chaque membre se termine par un seul doigt géant.

« L'homme est un animal manipulateur ; il doit sa position suprême parmi les créatures vivantes à son habileté de la main. Quant à l'outil, il peut être regardé de manière générique comme une extension de la main. » R. R. Marett, Head, Heart and Hands in Human Evolution, p. 233.

• Cf. Robert S. Woodworth, Psychology. A Study of Mental Life, pp. 556 et suivantes.

« Nous sentons le terrain à l'extrémité du bâton que nous portons, non par les doigts qui tiennent le bâton car le bâton est devenu une partie de notre corps. » Alexander, Space, Time and Deity, i. p. 105.

* Rapport dans The Listener, Sept. 11, 1947, d'une émission de Sir Henry Dale lors de la réunion annuelle de l'association britannique de 1947. En 1950, l'armée britannique avait sorti une publicité destinée au recrutement avec pour illustration un canon mobile, avec une description du frisson ressenti à manipuler des armes géantes ; la légende était la suivante : « Une puissance de 50 tonnes dans vos poings. »

φ En bref, comme Samuel Butler le dit (Erewhon, IXIV) : l'âme même de l'homme est une chose fabriquée par la machine – phrase où le mot machine est utilisé dans le sens le plus large. Et les âmes des animaux sont ce qu'elles sont parce qu'elles ne sont pas construites par la machine.

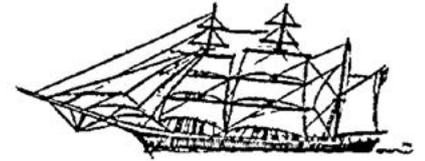
Et, en tout cas, qui, sauf un observateur aveuglé par le préjugé, qualifierait de choses mortes un yacht dans un vent frais, une voiture de course sur la piste négociant un virage et un jet qui atterrit et décolle ? Ici il y a toute la beauté, et bien plus que la performance, et bien plus que l'énergie du simplement vivant : avec leurs cœurs humains, ils sont doublement vivants. Un des spectacles les plus impressionnants dont je me souviens, c'est un défilé d'une douzaine d'espèces de machines pour creuser la terre (des bulldozers, des bulldozers à creusement oblique, des scrapeurs, des bennes preneuses et toutes ces choses du même genre) amenées sur place pour faire la démonstration de leurs allures : un défilé de sauriens aurait été aussi discipliné qu'un spectacle de bovins en comparaison. Je ne vois réellement pas pourquoi une terrasse Mappin ne devrait pas être consacrée à cette splendide faune, dans un de nos zoos les plus grands.

7. ÉVOLUTION NATURELLE ET ÉVOLUTION ARTIFICIELLE

Convenons du fait, dit le bon sens, que l'organe artificiel est recruté dans le monde extérieur pour se mettre au service de l'organe naturel et que la vie parvient à de nouveaux niveaux par ce moyen. Mais à l'origine et dans le développement (continue à dire le bon sens), il n'y a pas de comparaison entre les deux. Si on pouvait montrer qu'un ensemble de lois décrit l'évolution de cette main et le stylo « qui se développe à partir de celle-ci », alors, en fait, il n'y aurait pas la moindre raison de douter de leur continuité. †

Je réponds que ce sont les différences et non pas les similarités entre l'organe intérieur et l'organe extérieur qui rendent leur union si fructueuse. Le second ne fait pas que prolonger des tendances déjà inhérentes au premier. Il y a continuité, mais c'est une continuité créative, car l'artificiel est un nouveau départ dans l'évolution. Si les raisons du nouveau mode d'évolution avaient été identiques à celles de l'ancien, il n'y aurait eu aucun avantage – aucune valeur de survie – à abandonner le mode d'avancement ancien et bien essayé. Mais, en fait, les deux voies ne sont pas indépendantes : ce sont des aspects différenciés et entrelacés d'une manière plus large, des parties diverses d'un tout dont elles partagent néanmoins les caractéristiques globales. × Ainsi c'est à la fois une erreur d'ignorer, et une autre de surévaluer, les caractéristiques communes des procédures d'évolution anciennes et nouvelles : les deux erreurs ne rendent pas justice à l'unité organique de la vie en général et de l'homme en particulier. Dans l'esquisse suivante (sous les dénominations d'adaptation, d'intégration, de variation, de sélection, de dégénérescence et d'exubérance) je distingue certains des facteurs qui sont communs aux deux phases de l'évolution, mais il est essentiel de ne pas surestimer les caractéristiques en lesquelles ils diffèrent. (Je devrais ajouter que la théorie évolutionniste moderne implique beaucoup plus de choses que je n'en peux suggérer ici, et qu'un traitement complet du sujet demanderait de nombreuses nuances.)

Adaptation. Un organe se développe en s'ajustant à son environnement changeant d'un côté et aux besoins changeants et à la constitution de son propriétaire de l'autre côté. Mes jambes, par exemple, sont les



Un trois-mâts du XIXe siècle, le produit de milliers d'années d'évolution, a toute la subtile perfection de forme qui vient d'une adaptation multiforme – la sorte de forme, ou de richesse organique dans toutes les parties, qu'ont un chat ou un goéland. Gloire à Dieu, s'exclame Gerard Manley Hopkins, « pour tous les vaisseaux de commerce, leur vitesse, leur équipement, et leur sveltesse ». Et Rupert Brooke apprécie
« l'enthousiasmante beauté
sans passion d'une grande machine, »
dans son plus fameux poème.

† En rejetant le paleyisme, le XIXe siècle a perdu beaucoup plus qu'il n'a gagné. Au moins Paley réalisait (comme le faisait Samuel Butler à sa manière très différente à la fin du siècle) l'identité sous-jacente de l'organe naturel et de l'organe artificiel. Le darwinisme a voulu exprimer inévitablement qu'il y avait une bifurcation vicieuse en l'homme ; et il a échoué à voir qu'une loi unique gouverne l'évolution de toutes ses parties.

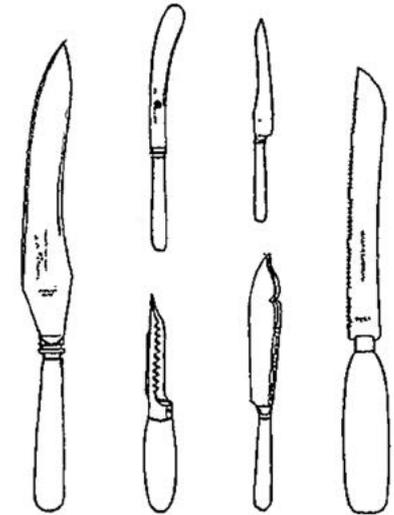
× Les biologistes en général n'accordent pas un respect suffisant à l'indication du docteur Julian Huxley – « L'évolutionniste peut souvent obtenir un bon éclairage sur son sujet, sur ce qu'on pourrait appeler l'économie du processus, en se tournant vers l'étude du développement des inventions et des machines humaines. Là, bien que les manières selon lesquelles les variations surviennent, et la manière dont elles sont transmises, soient différentes et les distinguent de l'évolution organique, le type de « pression », la lutte perpétuelle et les avantages de certaines sortes de variation sont cependant et essentiellement réellement semblables. » *Essays of a Biologist*, p. 36.

nageoires originelles (ou des structures ressemblant à des nageoires) de mes ancêtres marins, adaptées par une série de changements millénaires à la locomotion sur terre. Mais une limite à leur développement a été apparemment atteinte, et une évolution ultérieure n'était faisable que grâce à une évolution externalisée, grâce à laquelle mes jambes se sont munies de roues. Commencant sous la forme la plus grossière de la plate-forme à roues, le chariot ou charrette a progressé par ajustements cumulatifs à son environnement (d'où le frein à friction et la roue à bandes de fer) et à son passager (d'où les ressorts et la carrosserie). Cette double modification a continué jusqu'à ce que, du temps ayant passé, ma voiture est apparue, avec ses nombreuses adaptations aux circonstances extérieures : ses bandes de roulement prenant en compte la route, ses indicateurs prenant en compte le trafic, son profilage prenant en compte l'air, etc.) et au corps protoplasmique qu'elle prolonge (comme dans l'inclinaison, les ressorts et les garnitures de ses sièges). Dans tout ceci, l'évolution de l'organe extérieur n'est pas tant de répéter l'ancienne procédure que de la développer. Si le nouveau mode d'adaptation n'est pas à tous égards aussi subtil que l'ancien, au moins il est incomparablement plus rapide et plus élastique.

Que l'adaptation se produise par des moyens qualifiés de naturels ou artificiels, c'est la variété qui est le résultat de l'adaptation. La nageoire est devenue toutes sortes de pattes et de griffes, d'ailes, de mains et de pieds. Et il en est de même avec les extensions du pied. Le véhicule primordial s'est développé, à partir des charrettes, des wagons et des tombereaux, en passant par les voitures à étage, les coches, les cabs, les carrosses et cabriolets, pour arriver aux voitures de tourisme, aux taxis, aux voitures de sport, aux camions, aux omnibus à moteur, aux camionnettes, aux voitures blindées – la liste en est infinie. Et comme les nombreuses nageoires primitives et les griffes survivent parmi les dernières adaptations, il en est de même pour les charrettes et les wagons, qui ont très peu changé depuis leurs formes premières, et qui survivent à l'époque de la limousine. +

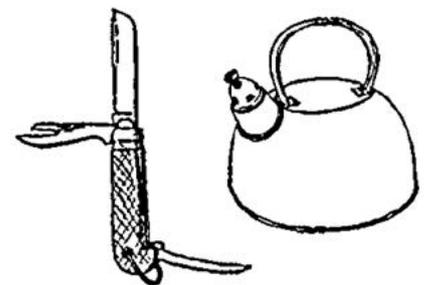
Intégration. Le progrès ne signifie pas seulement multiplicité et différences accrues. Comme je l'avais déjà noté dans d'autres contextes, le nombre et l'unité alternent en moi, et c'est aussi vrai de mes aspects temporels que de mes aspects spatiaux. À la fois dans ma chair et mon sang et dans mon corps extérieur, j'évolue par intégration suivant une différenciation. Il y avait une limite à ce que je pouvais réaliser en tant que cellule simple ; par conséquent, je suis devenu de nombreuses cellules de sortes variées – cellules qui, par coopération intime, constituent un animal avec des pouvoirs grandement améliorés. Ma voiture incorpore des multitudes d'inventions distinctes (la roue, les amortisseurs, la pompe, le moteur à combustion interne, l'horloge, le pneu, la dynamo, en sont des exemples) qui ont commencé chacune de manière séparée, mais qui ne sont plus ici divisées. Ainsi la tendance à l'éparpillement en moi est équilibrée par la tendance à l'unification. *

Variation. Une des particularités les plus caractéristiques des choses vivantes est leur tendance au changement. Quelle qu'en soit la cause, chaque nouvel organisme a des caractéristiques uniques. Celles-ci sont de trois sortes : (i) de petites différences individuelles, (ii) des variations ou des innovations plus notables, parties de la norme spécifique, et



Certaines des variétés de couteaux que l'on trouve dans les maisons. Notez l'adaptation de cette extension de la main à différents aspects de l'environnement et la différenciation que cela implique.

+ Voyez le Dr H. S. Harrison, British Association Report. 1930, pour un exposé sur l'évolution des artefacts en termes de variations (aléatoires, numériques et directionnelles), mutations et mutations croisées. Cf. R. U. Sayce, Primitive Arts and Crafts, IV.

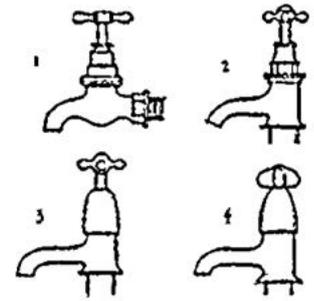


Deux exemples d'intégration : un couteau de poche et une bouilloire sifflante.

* Là où j'utilise le terme d'intégration, le Dr H. S. Harrison utilise le terme de mutations croisées. Je préfère le premier parce qu'on ne le confond pas si aisément avec la mutation, ce qui n'implique pas nécessairement la fusion de deux ou plusieurs types d'artefacts.

(iii) des mutations, ou des changements majeurs impliquant quelque chose de nouveau. De ces trois sortes, les mutations (quand il leur arrive d'avoir une valeur de survie) sont les plus vraisemblablement préservées chez les générations futures, et d'abruptes modifications de cette sorte ont probablement joué un rôle principal dans le développement de la vie. L'évolution ultérieure (ou artificielle) de l'organisme continue sur les mêmes voies. Grâce au génie inventif de l'organisme, à des mélanges en proportions diverses de chance et d'astuce, et ce qui semble être de simples accidents, des outils et des machines ont varié. La nouveauté peut consister en un nouveau matériel (quand les bandes de caoutchouc ont été substituées aux bandes d'acier), ou dans un nouvel usage (comme quand des moteurs à vapeur ou des réservoirs à essence ont été pour la première fois montés sur des véhicules à moteur), aussi bien que dans une nouvelle structure. Mais il doit y avoir beaucoup de variations s'il doit y avoir un progrès. Une condition ultérieure d'avancement est que des variations et des mutations alternent. Par exemple, de petites améliorations dans la conception des voitures (telles que des phares plus brillants, des finitions améliorées, davantage de cylindres), même fréquentes, ne sont pas suffisantes ; par des changements de principe soudain elles doivent succéder et puis céder la place à d'autres qui leur succèdent, comme quand les pneumatiques et les freins pneumatiques ont été introduits pour la première fois. La vie avance alternativement en rampant et en sautant. Ce qui veut dire qu'il arrive un moment où l'amélioration du vieil appareil ne peut aller beaucoup plus loin, et qu'une nouvelle innovation est exigée.

Sélection. Mais il n'est pas suffisant que des variations et des mutations surviennent. S'il doit y avoir un progrès il doit aussi y avoir discrimination, pour conserver les quelques caractéristiques valables et éliminer celles qui sont sans valeur ou même nuisibles. D'elle-même la variabilité de l'organisme ne mène nulle part. Quand une nouvelle structure ou fonction apparaît, structure qui donne à la créature un certain avantage dans la compétition pour la nourriture et pour la reproduction, et qu'elle est capable d'être transmise à la descendance, alors la tendance est pour le nouveau type de s'établir lui-même et peut-être de surmonter complètement l'ancien. Ainsi les circonstances extérieures (y compris l'environnement inorganique avec ses changements climatiques et géographiques, l'environnement organique avec ses luttes et ses aides mutuelles changeantes, multiformes, ainsi que la compétition intraspécifique) modèlent l'espèce et les genres en soumettant toutes les nouveautés héréditaires aux tests les plus sévères ; et elles modifient continuellement les tests, de sorte que la mutation viable d'une époque puisse être le monstre voué à l'échec d'une autre. Un cataclysme peut d'un coup faire pencher la balance en faveur d'un organe, d'une espèce ou d'un genre jusqu'ici obsolète, qui s'épanouit immédiatement. C'est par de telles interactions incessantes de l'organisme et de l'environnement que le noyau de ce que je suis a été façonné et il en est de même des extensions de ce noyau. La même compétition impitoyable a formé l'organe intérieur et l'organe extérieur. ⊕ Des circonstances ont sélectionné mes jambes à partir d'innombrables versions qui ont été rejetées ; et d'autres circonstances ont sélectionné l'organe qui prolonge mes jambes – à savoir ma voiture – à partir de nombreux prototypes. Dans leur lutte pour la



Variation : quatre étapes dans le développement du robinet domestique. Notez l'adaptation progressive (ou orthogénétique) à la demande de la ménagère pour lui épargner du travail, qui a résulté dans la sélection de (4) et l'obsolescence des autres.



Mutation : la plume d'oie, le porte-plume à plume d'acier, le porte-plume à réservoir et le stylo. Dans la lutte pour l'existence, seule la première a, jusqu'ici, succombé.



Une victime de la sélection : la première voiture à moteur en Angleterre. (Science Museum, Londres.)

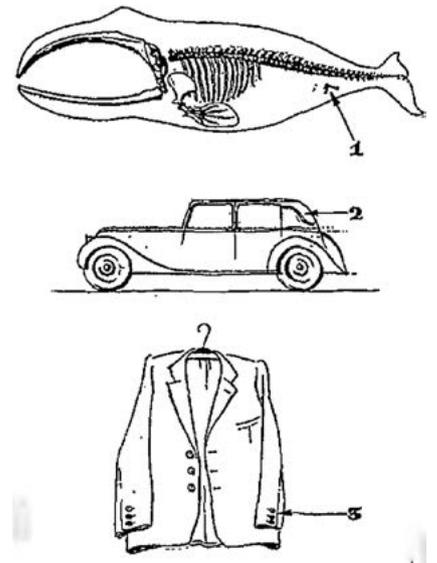
⊕ « L'évolution des machines est une évolution parfaitement réelle. Deux types différents de machines capables d'accomplir la même fonction générale – par exemple le camion et le train de marchandises à vapeur – rentrent dans une très réelle compétition l'une contre l'autre, et l'issue de la lutte est décidée par une forme de véritable sélection naturelle, dépendant au long cours de la façon dont les deux paient le mieux. Ici à nouveau l'étude des machines jette une lumière sur le cours des événements chez les animaux. » J. B. S. Haldane et Julian Huxley, *Animal Biology*, p. 251.

continuation de leur existence, très peu d'inventions, et encore moins de variations accidentelles, survivent : le tas de ferraille qui s'accumule est le prix du progrès.

Mais notez trois importante différences. (i) dans la sélection de l'organe extérieur, l'intelligence de l'organisme joue un rôle croissant, avec pour résultat que l'évolution est ici beaucoup moins aléatoire, gaspilleuse et lente, qu'auparavant. (ii) La séparation partielle de l'organe extérieur et de l'organe intérieur signifie que l'organe extérieur soutient maintenant le plus fort de l'attaque, laissant l'organe intérieur relativement non affecté et isolé. (iii) L'organisation moins compacte des organes extérieurs signifie qu'ils sont sélectionnés individuellement plutôt qu'en masse : la créature en son entier n'est plus inévitablement condamnée à cause d'une unique particularité défectueuse. La valeur de cette séparation ne peut pas être exagérée. L'homme est par là davantage sujet à la sélection, et aussi moins sujet à elle. Il est tombé sur une manière d'évoluer par morceaux, une méthode qui ne l'emprisonne pas, par la vertu de laquelle de nouveaux organes innombrables sont provisoirement essayés, et transformés sans blessure sérieuse infligée au corps dès qu'ils se révèlent des échecs.

Dégénérescence. Le progrès n'est qu'un seul côté de l'image : l'autre est la dégénérescence. La contrepartie nécessaire de l'évolution est la dégénérescence. L'organisme ou l'organe que le monde choisit est bien adapté ; il n'est pas nécessairement plus haut sur l'échelle de la vie. J'ai déjà mis l'accent sur ce sujet, il y a un mouvement essentiel vers le bas dans la vie vers le moins vivant, qui contrebalance le mouvement vers le haut et vers le plus vivant. Mon évolution est une partie de la dégénérescence d'autres espèces. Dans mon corps également, l'avancée de certains organes a signifié le recul de certains autres. Ainsi il ne me reste que des vestiges de la queue et de la fourrure que j'avais autrefois et mes pieds ont perdu leur capacité de préhension. Mes niveaux intérieurs et extérieurs conservent de la même façon des survivances dégénérées de leur passé. Les boutons de mes manchettes, les trous pour les boutons dans le revers gauche de ma veste, les faux bras d'accroche de capote qui décorent la capote fixe de ma voiture, les extrémités pétrifiées du manteau de ma cheminée et les goujons qui la décorent – voici certains de mes organes vestigiaux qui, comme les ailes de l'autruche et les jambes arrière de la baleine, ont dépassé leur période d'utilité et seront vraisemblablement, tôt ou tard, complètement rejetés.

Exubérance. Pour finir, il y a la tendance (qui est une sorte de dégénérescence) des organes à continuer à se développer en taille et en complication loin au-delà de la limite d'efficacité. Des exemples en sont les écailles spinales fantastiques de certains des reptiles du Mésozoïque, les plumes de queue du faisan et de l'oiseau-lyre, le casque du calao. La sélection sexuelle est souvent responsable (au moins en partie) de telles monstruosités décoratives, mais on ne peut pas dire qu'elles ont été expliquées. Tout se passe comme si, pendant l'évolution d'un organe, une vitesse avait été acquise, et qu'il n'y avait pas de frein pour amener cette vitesse à s'arrêter une fois la destination atteinte. Que la partie naturelle du corps humain soit épargnée par des surcroissances de cette sorte (le cerveau frontal en est la grande exception) est principalement dû au fait que la partie artificielle en est pleine. L'art, l'amour de la démonstration,



Organes vestigiaux. (1) Vestiges des membres postérieurs et du pelvis qui appartenaient aux ancêtres terrestres de la baleine. (2) Attache de capot inutile retenue comme ornement, et maintenant obsolète. (3) Boutons et imitation de boutonniers, survivant depuis le temps où les manchettes étaient relevées.



Calao (*Buceros rhinoceros*).



Un gentilhomme français du XVII^e siècle.

l'ostentation des richesses et du pouvoir, les conditions d'un rituel, les préférences changeantes de l'autre sexe, la multiplication des appareils sans raison – ces choses ont produit dans la constitution extérieure de l'homme un enjouement infini pour la forme, une créativité libre et sans parallèle, en laquelle la fonction fait place à la fantaisie. En particulier dans les vêtements et l'architecture, la vie s'est, dans l'homme, écartée de la nécessité organique. Et cette exubérance est devenue possible à cette échelle, uniquement parce que l'évolution a pris un nouveau tournant. Jusqu'alors, l'homme se contentait de rester simple et médiocre. Sa récompense est qu'il surpasse maintenant de loin dans ses atours toutes les espèces qui impatientement incorporaient les leurs.

8. LE NATUREL ET L'ARTIFICIEL

« Les machines », nous dit Samuel Butler, « sont la manière dont l'homme varie maintenant ». × Celles-ci, et les autres artefacts humains, sont la partie activement croissante en lui. On pourrait dire qu'il est plus vivant en elles que dans le noyau de chair qu'elles enchâssent. Mais son corps est un, et l'instrument d'une vie indivisible. Il n'y a pas de pause dans le processus de construction qui œuvre vers l'extérieur à partir du centre, ou dans le processus de détérioration qui retourne vers le centre : les deux flux traversent aussi doucement les régions artificielles que les régions naturelles. Le fait est que la distinction entre le naturel et l'artificiel est en elle-même artificielle. Si, dans l'homme, la vie arrive à une certaine mesure de conscience et de contrôle de soi, la vie ne peut pas par elle-même se faire violence ni devenir non naturelle : au contraire, elle donne expression à sa nature la plus intérieure. « C'est un art qui améliore la nature, la change plutôt ; car l'art est lui-même nature ». * Shakespeare ne fait pas l'erreur de Pope, qui était choqué qu'une femme puisse donner comme raison à son admiration des étoiles qu'elles scintillent comme autant de chandelles lors d'une nuit d'anniversaire. Pour l'œil innocent et semblable à celui d'un enfant, mais aussi pour l'œil de la raison, les étoiles sont aussi artificielles que des chandelles, et les chandelles sont aussi naturelles que des étoiles. ° En préférant Fleet Street à toute scène rurale, le Dr Thomson ne fait que préférer un aspect de la nature à un autre.

Ce stylo est aussi naturel que ma main, la roue de la roulette l'est autant que la marguerite, Regent Street l'est autant qu'une clairière de forêt, le dernier numéro de danse l'est autant que le chant de l'alouette. Rien dans le monde n'est artificiel, et pourtant tout l'est. Pour parler vrai, seule une Cause Première pourrait être totalement naturelle et seul un Effet Dernier pourrait être totalement artificiel, car tout ce qui est en train de se réaliser est artificiel, et tout ce qui sert de base pour une réalisation ultérieure est naturel. Ce que j'estime artificiel est simplement cette fraction de la créativité universelle dans laquelle il m'arrive de jouer un certain rôle. Ici, dans la région humaine, là où j'ai une connaissance intérieure du processus-monde, je vois l'artificiel ; le reste du même processus, vu de façon externe, je l'appelle nature. Si une cellule de ma colonne vertébrale pouvait penser par elle-même, elle décrirait une vertèbre comme une expression de l'ingénierie cellulaire. Un électron a

× *Life and Habit*, p. 225 ; les italiques sont de moi.

* *The Winter's Tale*, IV. 3.

Chesterton a été un champion reconnu de l'urbain, particulièrement dans *The Napoleon of Notting Hill*. Là il fait l'éloge de l'homme qui prend modèle pour son chapeau « le tuyau de cheminée ; l'enseigne de la civilisation », plutôt que celui de la femme qui modèle les siens « sur le flamboyant jardin de fleurs d'une maison de campagne ». Son héros ne voit pas dans la complexion de sa maîtresse la rose et le lys en lutte, mais « l'omnibus rouge de Hammersmith et l'omnibus blanc de Fulham combattant là pour la maîtrise ». Ce n'est pas seulement comique en raison de la scission artificielle que nous faisons entre nature et artifice.

° Romanes rapporte le cas d'un enfant pour lequel la flamme du gaz, la chandelle et la lueur du feu était chacune « une étoile ».



Exemples de l'artificialisation de la nature, par hybridation sélective et par des méthodes « chirurgicales ».

autant, et aussi peu, le droit de qualifier son atome d'artificiel que je l'ai de qualifier ce livre et cette phrase d'artificiels. L'artificiel d'une région est ce qui est le naturel de la suivante. Mais, pour un observateur habitué à voyager entre les régions, la lèvre et le rouge à lèvres, la gencive et le dentier, le cuir chevelu et la perruque, sont rassemblés dans l'unité d'une nature qui embrasse tout.

Il est instructif de noter où l'artificialisation commence. Ces objets dont l'homme devient d'abord distinctement conscient, sur lesquels son intelligence analytique s'exerce en premier, sont très vraisemblablement les objets qu'il manipule et fabrique. × En ceci, en cette sphère de l'attention pratique qu'il accorde aux problèmes de la vie, il se libère graduellement de la tyrannie de la coutume et de l'habitude de prendre toutes les choses existantes pour acquises. Ici reposent les commencements de son détachement qui appartient à l'essence de l'artificiel – un détachement qui est toujours son opposé, attendu que la participation consciente au processus et le détachement qui l'en écarte vont ensemble : l'outil fait davantage partie de l'homme que le contraire. Finalement, la contamination de l'intelligence analytique (c'est-à-dire de l'artifice) commence par l'intérieur en direction du noyau naturel de l'homme, et va vers l'extérieur en direction de son environnement naturel. La ceinture d'artificialité s'élargit. La machine, comme Berdyaev le dit, « se pose entre l'homme et la nature ; et elle conquiert non seulement les éléments naturels au bénéfice de l'homme, mais aussi, dans le processus, l'homme lui-même. » + D'abord, laissez-moi donner des exemples du mouvement vers l'extérieur. L'architecture, autrefois « organique » et qui n'était pas critiquée, une chose semi-naturelle, est devenue mûrement réfléchie et même éclectique, et des styles se sont créés en une nuit ; la planification et l'administration de la ville sont devenues sujets d'étude et de réforme – le schéma civique ne se produit plus seulement spontanément ; encore une fois, l'économie de l'État est portée à une conscience plus aiguë, on agit dessus et elle est dans une certaine mesure contrôlée. L'homme commence à prendre le dessus. Il envahit les régions les plus éloignées, emploie des scientifiques en tant qu'espions et éclaireurs. Dans les sphères humaines et biologiques cette invasion est beaucoup plus évidente que dans le domaine astronomique ; cependant, quand l'homme s'en occupe, aucun lieu ni temps ne sont en sécurité dans la nature. Dans un sens (et dans les chapitres ultérieurs je rendrai la chose plus claire) Newton trouvait le système solaire naturel et laissait le reste dans l'artificiel et dans ce domaine notre propre époque en a fait autant pour les galaxies.

Le mouvement vers l'intérieur est en principe le même. Nos outils, nos vêtements, et nos corps de chair et de sang ont été peu à peu inspectés, détachés du reste de notre physique, et vus pour ce qu'ils étaient. La science sonde l'homme jusqu'au cœur. Mais cette artificialisation est provisoire et temporaire : la nature réclame toujours son territoire perdu, et à bien des égards nous sommes tous préscientifiques. En fait, jusqu'à tout récemment, nos vêtements (pour n'avoir pas à sonder plus profondément) restaient très proches d'être des produits naturels sans intention, croissant sur nos corps tout comme nos cheveux le font. Leur évolution restait une partie et une parcelle de l'évolution de l'organisme. Même maintenant, comme Gerald Heard l'indique, ° nous essayons de

× D'après Bergson, l'idéal vers lequel tend l'intelligence animale est la fabrication des outils. Quant à l'intelligence humaine, l'invention mécanique a depuis le début été sa caractéristique essentielle. Creative Evolution, p. 145.

+ The Meaning of History, p. 152.
Berdyaev considérait la machine comme brisant le lien organique qui relie l'homme à la nature, comme le coupant de ses sources de vie. Il avait raison, bien sûr. Les appareils qui lient l'homme à la nature de tant de nombreuses et nouvelles manières, le coupent aussi de la nature de manières aussi nombreuses. La question ici est la suivante : sommes-nous présents à nos extrémités artificielles, sensibles au bout de nos antennes, et en contact avec la nature là-bas ; ou est-ce que nous utilisons l'outil comme un médium isolant, comme une arme pour tenir la nature à distance éloignée et la soumettre ?

° « Il est inutile », dit M. Heard, « de tenter d'exclure le vêtement de la vaste ceinture ininterrompue de l'évolution organique qui porte en avant tout l'équipement de l'homme depuis sa rétine à son spectroscope, qui fait évoluer la totalité de ce qu'il est, corps, vêtements et traditions, d'abord racialement, ensuite subconsciemment, et finalement autoconsciemment et avec intention. » Narcissus, p. 14.

« réprimer » nos vêtements, pour les rejeter au-dessous du niveau de la pleine conscience : ils sont encore personnels (faire des commentaires sur la maison d'un homme n'est pas impoli, mais faire des commentaires sur sa cravate c'est être « personnel », et presque aussi injurieux que de faire des commentaires sur son nez) ; ils sont à bien des égards tabous, pour ne pas dire magiques. Pour juger combien nous sommes raisonnables et objectifs au sujet des vêtements, il suffit d'imaginer l'effet d'arriver à un dîner en pyjama ou en short kaki. Même la gaffe doit rester régionale – plus elle est centrale, plus elle est dévastatrice. Ainsi, alors qu'une impropreté dans l'usage des outils (comme de mettre son couteau dans sa bouche, boire dans le lave-doigts ou gratter sa tête avec sa fourchette) est assez affreuse, une impropreté de vêtements sera vraisemblablement pire – comme de laisser tomber votre chemise sur vos pantalons, par exemple. Quant à l'impropreté de la chair, comme de se déshabiller complètement au cours d'un repas, la pensée même de la chose est suffisante pour faire pâlir une personne respectable. L'impropreté dans la conversation est elle aussi importante : à moins que vous ne soyez parmi des amis intimes, c'est une mauvaise chose de parler de votre corps, de vos vêtements, de vos possessions, d'un côté ; ou de l'autre, des sphères plus vastes de la politique, de la science, de la religion. La région approuvée – la région de l'artificiel – repose entre ces deux royaumes de la nature, et ses contenus sont des choses mineures : les nouvelles, le sport, et en général toutes ces choses à propos desquelles la personne moyenne est arrivée à un certain degré de détachement. ×

Dire que le papotage est nécessairement artificiel n'est pas le condamner. S'il y a un mérite à être naturel, alors l'artificiel, qui est doublement naturel, est doublement méritoire. Si l'évolution est une démonstration de ce que l'univers est réellement, si la nature se découvre elle-même plus pleinement dans ses phases dernières les plus complexes que dans ses phases premières les plus simples, alors, en fait, le bateau est plus naturel que l'océan, le champ est plus naturel que la forêt, et Socrate l'est plus qu'un sauvage. La matière, quand elle est disposée comme un Rembrandt, révèle ce qu'est la nature de la matière, ou découvre des faits à propos d'elle-même qu'elle avait jusque-là dissimulés. Le jardin, c'est la jungle libérée de l'autocontradiction, et qui ne combat plus sa beauté naturelle et propre. L'ingénieur qui maîtrise la rivière, qui repousse la mer, qui fore les montagnes, qui irrigue le désert, et qui assainit les marais – est un naturaliste pratique, la nature qui refait la nature, la nature consciente d'elle-même et se dirigeant elle-même. Cependant, c'est ici, au point où la nature est le plus consciente de ce qu'elle est en train de faire, que la science naturelle perd tout intérêt pour la nature : comme si le botaniste devait considérer toutes les parties de la plante comme pertinentes pour ses études, sauf les fleurs. Nous disons que la nature est brutale, aveugle, gaspilleuse, inconsciente, sans signification et quand on nous montre la preuve bouleversante du contraire – le but, la direction, l'usage de moyens économiques, la prévision –, en abondance, nous disons : ce n'est pas la nature, mais l'artifice. Bien sûr, c'est l'artifice – qu'est-ce que ce pourrait être d'autre, que pourrions-nous attendre d'autre ? La nature intentionnelle est artifice. Le naturaliste du champ qui reste dans le champ et ne découvre jamais ni n'explore les usines, les laboratoires et les hôpitaux du monde, passe à côté d'une moitié de la nature et passe, par exemple,

× Pour M. Clive Bell, seules ces personnes qui ont étendu la ceinture de l'artificiel dans les deux directions pour y inclure toutes les régions, et sont ainsi capables de discuter sans passion ni embarras de tout sujet sous (ou au-dessus) du soleil, ont le droit de se qualifier elles-mêmes de civilisées. Voyez son livre divertissant et bien connu, Civilisation.

L'exemple suivant est un exemple de ce que la nature peut faire quand elle essaie vraiment. L'œsophage d'une fille était complètement abîmé ; à partir de là, une nouvelle « bouche » a été ouverte, juste au-dessous des côtes. Après quelques années d'une vie assez normale, elle est réentrée à l'hôpital, a vu une longueur de son intestin enlevé, rattachée à l'estomac à une extrémité et à la gorge de l'autre ; elle en a émergé en tant que jeune femme en bonne santé et à l'apparence normale, se nourrissant à nouveau par sa propre bouche. La seule différence entre son anatomie et celle des autres gens est que son nouvel œsophage est à l'extérieur de sa cage thoracique au lieu d'être à l'intérieur. Et cette différence est invisible – tellement la peau de sa poitrine a été modelée avec soin sur le nouvel organe.

à côté du fait que la nature est capable d'anéantir la douleur dans un organe par section des fibres nerveuses appropriées, tout en laissant les autres sens intacts ; qu'elle est capable d'introduire dans le flux sanguin un assortiment de poisons tueurs de germes qui laissent les cellules du corps intactes ; qu'elle est capable d'enlever une balle d'un cœur encore en train de battre ; de couper sans douleur et avec intention, de gratter, de percer, de recoudre et de manipuler la chair de milliers de manières. Ceux-là qui sont si prompts à nous rappeler que la nature est rouge du sang versé par ses dents et ses griffes devraient noter que certaines de ces griffes se sont transformées en mains, et que certaines de ces mains se sont transformées en scalpels et en tous ces instruments de guérison.

Même l'artificiel se conforme à la grande loi du quelque part ailleurs. Inconscients de la maturité de nos techniques et de nos outils, nous les confinons dans un royaume séparé, isolé de la nature et opposé à elle. Le résultat, c'est qu'ils fleurissent avec excès, et que la nature est servie par notre ignorance du fait qu'elle est servie. D'un autre côté, les philosophes scientifiques de la Grèce ancienne ne faisaient pas de distinction en dur de ce genre, mais considéraient les inventions humaines comme des clés valables des processus de la nature plutôt que comme des moyens de les combattre. L'esprit des dieux, dit un écrivain de la période, enseigne aux hommes à copier dans leurs arts les fonctions de leur corps. + L'outil qui, dans nos mains, est une arme pointée vers la nature, était chez le Grec un organe qui l'unissait à la nature. Mais le résultat de cette clarté a été que la Grèce, avec son intellect et sa science mûrs, a été moins inventive du point de vue mécanique qu'un écolier moderne. La conscience ne doit pas être obtenue pour rien, et il est vraisemblable qu'elle devienne un luxe coûteux. On pourrait très bien opposer à cela que ce livre-ci, et en particulier ce chapitre, est une petite indication (parmi de nombreuses autres) que nos pouvoirs d'invention sont sur le point de décliner, quand on voit qu'en réalisant leur signification la plus vaste, nous les dissipons. Il est certain qu'il y a des indications que la naturalité est comme la bonté, comme la vie, comme l'existence elle-même, en ceci qu'elle doit être localisée quelque part ailleurs pour être réelle ici. L'approche directe n'est pas une approche. Tout comme l'homme qui trouve une vertu en lui-même au lieu de la trouver chez d'autres est dans cette mesure-là moins vertueux, ainsi l'homme qui voit la nature travailler en lui-même, au lieu de le faire dans le monde extérieur, est dans cette mesure un outil moins efficace de la nature. Pour cette raison, il est essentiel aussi bien qu'inévitable, que la plus grande partie du temps j'ignore les considérations que j'ai avancées dans ce chapitre, et que je vive comme si moi, avec toutes mes extensions, je m'opposais à la nature. (Un dualisme en fonction est l'essence de la vie et une vision prématurée de l'unité est la mort.) Mais ce qui est plus essentiel encore est que, le reste du temps, je réalise bien l'unité sous-jacente qui est le terrain de l'opposition. Il y a tout à dire pour une suspension de conscience délibérée et temporaire, mais rien à dire du tout pour la rendre permanente.

+ L'écrit hippocratique, Regimen I, chapitres XI à XXIV. (voyez Benjamin Farrington, Greek Science, IX.) L'auteur inconnu de ce travail étendu cherche, par des techniques, des informations à propos de la nature de l'homme ; et dans ce but il va consulter un forgeron, un fouleur de vêtements, un cordonnier, un charpentier, un constructeur et d'autres. Alors que les Grecs étaient pleinement conscients de l'unicité de l'homme et de ses travaux (en témoigne le chœur fameux de l'Antigone de Sophocle), ils ne le coupaient pas de la nature à la manière dont nous le faisons. Comme G. Lowes Dickinson l'indique (The Greek View of Life, I. 2.), le Grec disait de la nature, « c'est quelque chose comme moi-même », et il se sentait chez lui dans le monde. Bien qu'il méprisât les arts mécaniques, et les qualifiât même de non naturels (Platon, République, 495; Aristote, Politique, 1337), ils étaient cependant des clés de la nature, et il ne leur permettait jamais de l'isoler de l'univers à la manière moderne.

9. LE CORPS TOTAL – (i) SON EXPANSION ET SA CONTRACTION

Dans ce chapitre jusqu'ici, j'ai pour la plus grande partie adopté la vision qu'à mon observateur extérieur de mon plus grand corps, la vision vers le Centre. Je propose de conclure en adoptant la vision vers l'extérieur à partir du Centre. Comment ce corps étendu qui est le mien m'apparaît à moi, son propriétaire ?

Il est, bien sûr, sans tête. Mais ce dont il manque dans la direction de la tête trouve sa compensation dans la direction des jambes. On pourrait décrire cela comme le « tout-jambes » – des jambes rayonnant à partir d'un simple point, comme le triskèle, × comme si ce corps s'étendait pour ainsi dire par des échasses d'une longueur illimitée. Mes membres de chair, leurs prolongations ramifiées de toutes sortes, les millions d'exemplaires de ma propre espèce qui construisent et maintiennent ces prolongations, la communauté des animaux et des plantes encore plus englobante qui nous nourrit tous, l'atmosphère, le sol et la mer, la planète elle-même, et même le système solaire – tout cela, ce sont les organes de ma vie. Il me semble que la totalité de cet organisme qui est mien vit ou alors rien en lui ne vit, et dire à un certain moment : « Ici le corps vivant s'arrête et le monde extérieur mort commence », est une forme de l'esprit de clocher. Si je déclare que je suis propriétaire des organes les plus proches, je dois, finalement, dire que sont à moi toutes ces extensions sans lesquelles il ne pourrait pas fonctionner même pendant un moment. + Si les vraies limites de ce corps ne sont pas atteintes avant qu'elles ne contiennent un tout vivant, alors elles ne le seront pas à moins d'inclure l'univers : ce dont je dépends je l'incorpore virtuellement. Jusqu'à ce que je découvre qu'il n'y a qu'un seul Corps après tout, je suis porté à confondre les organes avec les organismes et à être un fragment qui se pose en tant que totalité. °

Il était nécessaire, dans les pages précédentes, de traiter les organes manufacturés de l'homme un peu longuement, de sorte à briser le vaste système de barrières qui ont été érigées entre la moitié intérieure du corps et sa moitié extérieure. Mais maintenant que la muraille de Chine de l'artificialité a été percée (sinon démolie), il n'y a rien pour stopper mon expansion indéfiniment, comme les chapitres suivants le montreront en détail. Entre-temps, certaines réflexions générales traitant de cette expansion sont nécessaires.

Le corps que j'observe est un nid de zones concentriques, qui se distinguent les unes des autres par la nature de leur contenu – comme les molécules, les cellules, les organismes multicellulaires dans les zones les plus proches, et les planètes, les étoiles et les galaxies dans les zones les plus éloignées. Quand je fixe mon attention sur une étoile, je me dépouille du niveau stellaire de mon corps et l'appelle « environnement », en même temps que tous les anneaux que ce niveau enveloppe sont « moi-même ». De la même manière, quand je cesse de fixer mon attention sur l'étoile et au lieu de cela la fixe sur un homme, il cesse de faire partie de mon organisme ; il n'est plus intérieur pour moi, et ainsi je prends pour acquis qu'il est contre moi, un autre, un aspect de mon environnement. Je me suis diminué de sorte à le découvrir en moi, pour l'exclure ; je suis maintenant homme faisant face à un homme, tandis qu'avant j'étais,

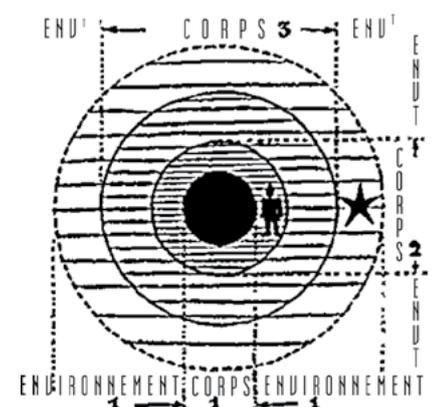


× Triskèle dessiné sur un vase du 6^e siècle avant Jésus-Christ, au British Museum. C'est le symbole de la Sicile et de l'île de Man. C'est aussi un des « schémas en forme de mandala » les plus révélateurs – un symbole qui, avec la plus grande clarté et la plus grande économie, résume le principe du corps sans tête. La spirale, qui est une caractéristique centrale des mandalas, remplit le même rôle, mais de manière moins explicite.

+ « Comment », se demande W. E. Hocking, « un moi pourrait-il revendiquer un corps propre à moins qu'il ne soit prêt d'une certaine manière à revendiquer toute la nature qui l'accompagne ? » The Self: Its Body and Freedom, p. 122.

° Cf. Charles Hartshorne, in The Philosophy of Alfred North Whitehead, (Ed. Schilpp) p. 549, pour la doctrine que l'univers est le Corps de Dieu.

Comme Külpe le dit avec raison : « Théoriquement, il n'y a pas de raison pour distinguer notre propre corps, en tant que forme spatiale individuelle, des autres corps dans l'espace et l'opposer à eux en tant qu'égo opposé au monde extérieur. Notre propre corps peut lui-même être considéré comme une donnée d'expérience et considéré sous les deux rubriques du sujet et de l'objet. » Introduction to Philosophy, p. 205.



l'accompagnant, une étoile faisant face à une étoile. Mes tentacules sont infiniment protractiles : je rentre en contact avec mon objet en grandissant ou en diminuant instantanément vers lui. En tant que corps, j'atteins les frontières de la chose que j'ai à l'esprit. * Que cela n'est pas une spéculation bizarre, mais une question d'expérience quotidienne, je l'ai déjà montré dans ce chapitre. Quand je prends mon couteau et une fourchette, ils cessent d'être des objets ; en se déplaçant du côté objet vers le côté sujet, ils s'agrandissent véritablement, s'incorporent, s'absorbent, deviennent rien et mon attention se concentre alors sur mes nouvelles extrémités, où elles rentrent en contact avec ma nourriture. Ces mots ne sont pas écrits par une main qui tient un stylo, mais par un sujet indifférencié qui est capable de sortir hors de lui un stylo et une main. Il y a ici une cosmogonie qui est empiriquement vérifiable : l'univers naît du corps de l'homme, et y retourne. Il projette à partir de lui-même tout ce dont il fait l'expérience, et réabsorbe tout ce qu'il projette. Sa capacité d'unifier la pluralité sans limite du monde, de réduire à une simplicité absolue sa variété, d'adoucir et de briser complètement sa résistance adamantine, est si parfaite qu'il peut à peine soupçonner son existence. Il réalise trop peu que, quand les circonstances deviennent terriblement difficiles ou désastreuses, il a un remède souverain : il peut les faire entrer en lui. ° Il peut faire fondre et absorber ce qui blesse. Le monde et ses problèmes sont solubles.

À tout moment je fais autant partie de l'univers que j'ai besoin de l'être : j'ai le corps que je désire. + Mais je l'ai pour l'utiliser, non pas pour l'admirer. Le basilic n'est pas un mythe, car j'en suis un moi-même : mon regard est mortel, porteur de suicide. Je n'ai qu'à regarder un de mes organes et il meurt et disparaît immédiatement. L'observateur est impossible à observer. Ma vie est un long processus de dépouillement de mes organes, alternant avec leur processus de régénérescence. L'observateur d'un stade est une partie de l'observateur du stade suivant, plus élevé. En ce sens, sujet et objet sont des termes relatifs, et l'un des deux est toujours en train de se transformer en l'autre. À un extrême, alors que mon organisme est objectivé jusqu'au dernier électron, je suis complètement désincarné ; à l'autre extrême, quand je cesse de m'occuper de moi-même et que je suis content de prendre tout ce qui est moi-même pour acquis, je suis complètement incarné. À mi-chemin, le bon sens se contente d'une incarnation partielle. × Mais ma double tâche est, au lieu de me satisfaire de ce compromis, de convertir tout mon corps en environnement et tout mon environnement en corps. L'un ou l'autre, par eux-mêmes, ne sont pas une avancée sur le bon sens, et sont pires qu'inutiles : la croissance et la décroissance doivent s'équilibrer mutuellement. Je ne peux traiter avec efficacité les désaccords externes en les absorbant (et ainsi en cessant de les contempler), à moins que je ne traite les désaccords internes en les sortant de moi (et ainsi en devenant conscient). En tant que remède, l'expansion est pire que les maladies qu'elle semble soigner. °

* « Pour le novice, son instrument est au début un objet étranger et rien de plus ; mais au fur et à mesure qu'il le maîtrise, il devient moins conscient de ce qu'il est et ne fait plus attention qu'à ce qu'il fait. Le chirurgien, par exemple, en opérant, ne ressent pas sa sonde, mais ce qu'elle sonde ; mais, quand il la repose, elle redevient pour lui un objet une fois de plus. » James Ward, Realm of Ends, p. 463. G. Kingsley Noble, du Muséum américain des Sciences naturelles, a une fois indiqué qu'un maquereau ne peut pas se voir ni se toucher lui-même ; de ce fait, il n'a pas la moindre petite idée de ce à quoi il ressemble. Et, en réalité, nous sommes tous comme le maquereau : ce que nous voyons et à quoi nous sommes occupés est toujours autre, et il n'y a que ce que avec quoi nous voyons et nous manipulons qui est nous-mêmes.

° « Il traça un cercle qui me chassa de son esprit – Hérétique, rebelle, une chose à mépriser. Mais l'amour et moi eûmes l'intelligence de vaincre :

Nous traçâmes un cercle pour le prendre dedans ! »

Edwin Markham, 'Outwitted'.

Et Huai Nan Hung Lieh: « Vous pouvez tout prendre si votre filet est assez large – par exemple, si le monde est une cage, quelles créatures peuvent s'en échapper ? »

+ La doctrine de Schopenhauer : que mon corps est une objectivation de ma volonté, est à la fois vraie et capable d'une extension indéfinie. Non seulement mes jambes sont des objectivations de mon désir de locomotion, mais ma voiture, par laquelle elles se prolongent et se rendent plus rapides, est l'objectivation de mon désir d'une vitesse plus grande et d'une étendue à parcourir plus vaste. À un autre niveau, la Terre est l'objectivation de mon désir de tourner autour du Soleil : c'est précisément ce que je veux être et que j'ai besoin d'être au niveau planétaire. Mais connaître que j'ai ce corps, c'est le perdre sur le moment. × À propos du concept premier du soi en tant que « corps-soi », voyez Ward, Psychological Principles, p. 365. C'est à un stade ultérieur (au niveau du groupe social ou individuellement) que le soi se distingue du corps.

° Dans Être et Avoir, Gabriel Marcel distingue entre ce que nous sommes et ce que nous avons : l'existence de ce dernier est, jusqu'à un certain point, indépendante de son propriétaire. Nous avons nos corps uniquement dans la mesure où nous les externalisons ou nous les aliéons en les traitant comme des outils extérieurs ; mais normalement la sphère de l'avoir est la sphère de nos instruments artificiels. Ce que Marcel n'admet pas suffisamment, je pense, est la relativité de l'avoir et de l'être, la facilité, la fréquence, et l'étendue de leur transmutation l'un dans l'autre.

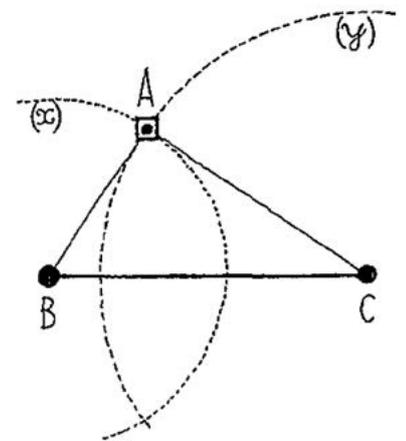
10. LE CORPS TOTAL – (II) REPRENDRE LE TOUT

Pour chaque chose visible, il y en a une invisible égale et opposée. En voyant ma main, je suis une tête et cependant sans tête ; en voyant Mars, je suis la Terre et cependant je ne suis pas terrestre ; en voyant Rigel, je suis le Soleil et cependant je ne suis pas solaire – le jour de mon objet est ma nuit. Ainsi je n'appartiens à l'univers que dans la mesure où je compatis nécessairement pour être à égalité avec ce qui m'occupe et trouver à le loger. Ce qui veut dire que je ne suis mon corps total que dans la mesure où il n'est plus engourdi, insensible et mort pour moi, que je ne suis lui que dans la mesure où je peux me sentir en lui. Je suis autant de centres que je peux en faire miens et ainsi unifier, combinant leurs perspectives variées en une seule perspective. Tout à fait littéralement, mon statut est relatif à ma largeur d'esprit : le primate ou le subélectron jouissent de la vision du monde la plus étroite possible – la vision à partir d'un seul centre ; le tout jouit de la vision du monde la plus large possible – celle qui organise toutes les autres visions en une unité ; l'homme jouit d'une vision partielle, en utilisant la moitié de ses yeux pour regarder l'autre moitié.

Les limitations de la vision à partir d'un seul centre proviennent de deux conditions : la première, qu'un objet doit être apprécié à partir de tous les angles et la seconde qu'il doit être apprécié à partir de toutes les échelles. Et la seule manière de satisfaire ces deux conditions est de se baser sur un nombre croissant de centres, de jouir et d'unifier leurs diverses perspectives. Le centre B, connaissant l'objet A comme habitant la région (x), ne connaît pas le A que C connaît, parce que, pour C, A est dans une région plus éloignée (y). Par exemple, A(x) peut être une douleur, et A(y) une blessure. Ma base d'observation élargie B-C me fournit deux angles sur A : ma vision unique a deux aspects. Normalement, aussi longtemps que A est confiné à une seule région (x) ou (y), la diversité de ses apparences est pour moi très limitée ; mais quand j'élargis ma base, A passe dans une région plus éloignée et est transformé. Non seulement les contenus de différentes régions sont différents en caractère, mais ils sont différemment appréhendés. Ainsi les organes-objets les plus proches sont « ressentis » de diverses manières mais ne sont pas vus ; ceux à distance moyenne sont à la fois ressentis et vus ; ceux à une distance lointaine sont vus mais non ressentis. Quant aux plus proches et aux plus éloignés de tous, ils sont conçus mais ne sont ni perçus ni ressentis. + Dans chaque exemple, cependant, (et non pas simplement là où la vision est impliquée) l'adéquation de mon observation, le statut de mon objet, et mon propre statut, dépendent de la quantité d'univers que je peux convertir à partir de l'environnement en organisme, à partir de l'objet en sujet, à partir du nombre en unité. ×

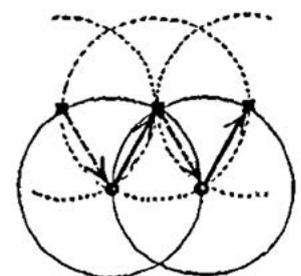
Qu'est-ce qui empêche mon extension indéfinie par cette méthode ? D'abord, je manque de l'imagination et de l'humilité qui me permettraient de voir le monde par l'intermédiaire des yeux des autres ; ils sont mes seules fenêtres sur le monde et si j'échoue à les utiliser alors je suis dans l'obscurité. Il n'y a pas d'information privée – l'intimité parfaite est ignorance parfaite. Deuxièmement, je manque d'imagination et d'humilité pour partager les désirs et les actions des autres, et m'identifier avec ; encore une fois

L'opinion que la totalité du corps est le siège de l'âme a le double mérite (comme Paulsen l'indique dans son Introduction on Philosophy, page 133) d'être à la fois vraie et populaire. Le fait est que j'ai un corps qui est digne de mon âme, et qui est la base physique appropriée et suffisante pour ce que je suis psychiquement. Mais l'étendue et l'élasticité de cette base physique est rarement appréciée : l'être connaissant doit avoir une organisation physique comparable à celle de l'objet connu. Le corps sans extension d'un homme est la base physique d'un esprit incapable d'apprécier quoi que ce soit de supérieur à l'homme.



+ Comme Whitehead l'observe : « Le fonctionnement interne d'un corps sain fournit singulièrement peu de données des sens, essentiellement associées à ce corps même. Quand de telles données des sens apparaissent, nous l'envoyons voir un docteur. » Modes of Thought, p. 156.

× L'exemple le plus familier de cette multiplication des points de vue, avec divers modes d'appréciation d'un objet singulier, est la vision et la manipulation simultanées de choses. C'est largement par la corrélation du toucher et de la vue que nous construisons un monde objectif dans l'espace. Et dans notre évolution à partir de la génétique simienne, cette méthode d'observation basée sur deux sens a sans doute joué un rôle important.



leurs mains et leurs pieds sont les seuls que j'ai, et sans eux je ne peux rien faire. Chaque centre d'expérience a (dans la mesure où il se joint à d'autres centres) ces deux côtés – apparence présente et volonté (ou réception et projection, ou stimulus et réponse) – et quand j'accepte un nouveau centre je dois l'accepter sous ces deux aspects. Toute la cognition dans l'univers est potentiellement la mienne, tout désir d'accomplir une action et tout effort sont potentiellement miens. Plus j'échoue à voir un point de vue quelconque plus je désavoue une action, plus je suis en désaccord avec moi-même, plus je suis ignorant de ma propre nature : mes membres sont hors de contrôle et ne m'appartiennent plus. * Je grandis en me rappelant de ce que je connais et en admettant ce que je fais, en cessant de refouler ma connaissance et mon comportement. En fin de compte, toute culpabilité est ma culpabilité, et tout mérite est mien pour me faire moi. Je dois confesser tous les crimes. Aucune idée, aucun travail de génie, aucun préjugé, aucune atrocité, aucune perversion n'est étrangère à ma nature. Je suis libre de les rejeter tous (et en fait je dois le faire la plus grande partie du temps), mais uniquement parce que cela fait partie de ma nature d'oublier une partie de ma nature.

Le bon sens, bien sûr, essaie de tracer une ligne permanente entre un corps qui est sous mon contrôle et un monde qui ne l'est pas, mais en fait aucune ligne de ce genre ne peut être tracée. Car, en premier lieu, les mouvements de ma volonté poursuivent leur cours dans l'environnement, avec des résultats que je peux prévoir et désirer. Et, en deuxième lieu, le monde à l'intérieur de ma peau est (comme je l'ai déjà montré) au moins aussi mystérieux et aussi loin de mon contrôle conscient que le monde extérieur. Même ces organes qui sont les miens et qui sont mus par des muscles volontaires, ne sont, quand j'observe soigneusement leur comportement, pas plus forcés par moi à agir comme ils le font que la Terre n'est forcée par ma volonté de vivre à poursuivre son chemin dans les cieux. Du moins, je ne peux détecter aucun agent ni aucun pouvoir par lequel ma langue est gouvernée quand elle forme des syllabes, ou par lesquels cette main est guidée au fur et à mesure qu'elle écrit cette phrase. C'est comme si les lettres se formaient d'elles-mêmes. Les mots m'arrivent. Je suis critique à leur égard quand ils arrivent, mais il ne me semble pas avoir plus de pouvoir de déterminer ce qui va arriver que je ne l'ai de pouvoir empêcher le soleil de se lever demain matin. Tout ce que je peux dire avec sûreté c'est que la totalité de mon corps, levé vers le soleil et au-delà, est une réalité, peu importe l'intensité forte ou faible avec laquelle je l'observe et acquiesce à ses affaires. Et la partie extérieure, que je rejette ordinairement comme environnement et absolument pas corps, est tout aussi effectivement organisée, tout aussi fonctionnelle, tout aussi nécessaire, que la partie intérieure – et tout aussi capable d'être prise consciemment à charge. En travaillant son intérieur, le yogi oriental sauve son physique de ce qui (apparaît être) des automatismes, le rendant de plus en plus libre. + En travaillant vers l'extérieur, le scientifique occidental étudie la physiologie de son plus grand corps, l'amenant de plus en plus sous son contrôle, et ne laissant aucune part de lui sans examen. Ainsi l'homme en arrive bien à se connaître lui-même et à devenir conscient du comportement de ses « membres » – après qu'ils ont cessé d'être « des membres ». Ma tâche n'est pas de toujours les observer eux et leurs actes (ce serait les

* Ou, selon les mots de Josiah Royce, « le monde réel est simplement la totalité de notre volonté incarnée ». La réalité est ce que je veux dire, mais l'ennui, c'est que je ne sais pas encore tout ce que je veux dire. En augmentant ma connaissance je découvre l'intention qui est en moi. Mais la condition de mon existence séparée est que je ne complète pas la découverte, que je ne sois jamais tout à fait chez moi dans le monde. Voyez The World and the Individual, i. pp. 26 et suivantes.

Freud (Moses and Monotheism (1939), p. 165) dit que le travail d'un homme « s'accroît avec sa volonté et parfois défie son auteur en tant que création indépendante et même étrangère. » Et (je le suggère) mieux est le travail, plus l'expérience est nette. Comme le dit Boehme : « Je ne peux rien écrire de moi-même sinon en tant qu'enfant qui ne connaît et ne comprend rien » pour ne mentionner qu'un seul exemple sur des cas innombrables.

+ M. C. S. Lewis, commentant la croyance « erronée » que les hommes possèdent leur corps, décrit bien ces corps-là comme « des propriétés vastes et sujettes à tous les périls, pulsant de l'énergie qui a fabriqué les mondes, dans lesquels ils (c'est-à-dire les hommes) se trouvent sans leur consentement. » Screwtape Letters, p. 108. Il est certain qu'ils ont besoin de capturer quelque chose de l'innocente surprise de l'Adam de Milton :
« Je me parcours alors moi-même, et membre à membre
je m'examine, et quelquefois je marche,
et quelquefois je cours avec des jointures flexibles,
selon qu'une vigueur animée me conduit;
mais qui j'étais, où j'étais, et par quelle cause j'étais,
je ne le savais pas. »
Paradise Lost, VIII.

amputer de manière permanente), ni de les incorporer et de m'identifier toujours à eux (ceci serait les coaguler en une unité permanente et indifférenciée) ; au contraire, elle consiste en un mouvement vivant de niveau en niveau, dans un rythme de croissance et de décroissance. Ma vie est construite d'actes d'imagination bienveillants innombrables menant à la croissance, équilibrés par d'innombrables actes de détachement et de retrait menant à la décroissance. C'est la transition entre les états plutôt que les états eux-mêmes, qui est vraiment importante. La pulsation, le rythme de l'expansion et de la contraction corporelles, est la chose essentielle, et plus grande est son échelle au-dessus et au-dessous de la norme du bon sens plus grande en est la vitalité. ×

Tout comme la découverte graduelle de ce qui arrive à l'intérieur de ma peau est la découverte de ce que j'ai fait là, mon étude du monde extérieur est de la même manière un exercice autobiographique. Pourquoi est-ce que je vois les étoiles aussi clairement que je vois ma main ? Parce que je les utilise. ° À moins que je ne me sente responsable du Soleil, à moins que je ne reconnaisse son comportement, je souffre d'une sorte de danse de Saint Guy. Quand j'étais enfant, mes parents savaient ce qui était bon pour moi ; ils savaient mieux que moi ce que je voulais vraiment et contrariaient mes caprices pour moi. Ils étaient en charge de ma volonté plus élevée. En grandissant, j'ai repris d'eux le contrôle sur moi. Et de la même manière, je continue à reconnaître, dans les devoirs que me demandent ma nation et mon humanité, dans les diktats de la religion, et même dans les découvertes de la science, mon intention jusque-là non réalisée. En même temps, j'accepte la responsabilité de tous les actes de ces unités plus vastes. Dans mon corps total, il n'y a pas de muscle involontaire. †

Quel est le but d'une croissance de ce genre ? Elle est sûrement ce que je devrais dire, avec Marc-Aurèle : « Tout ce qui est opportun pour toi, Ô Monde, est opportun pour moi ; rien ne pourrait être soit hors de saison ou dépassé pour moi, qui serait pour toi opportun. Quoi que puissent apporter tes saisons, ce sera toujours estimé par moi comme un fruit heureux, et un accroissement. » * Tous ces trop rares moments où nous sommes capables d'abandonner nos volontés partiales à notre volonté totale, quand nous ne faisons aucune demande à la réalité, quand nous sommes sûrs que (en dépit de toutes les apparences du contraire) ce sont les réponses à nos plus profonds besoins, quand l'univers est exactement ce dont nous avons l'intention (peu importe le peu que nous comprenions de la raison pour laquelle ce détail-ci ou ce détail-là sont nécessaires) – nous savons que de tels moments sont ce qui est le mieux pour nous : ils ont leurs propres marques de qualité suprême. Lors de tels moments, nous semblons revenir à nous-mêmes après une longue aliénation et être enfin dans notre juste esprit.

Bien sûr, il est impossible de vivre dans cette atmosphère exaltée et raréfiée. En fait, le faire serait tout perdre. La vie doit être vécue à chaque niveau, et la plupart du temps nous devons être étrangers à la plus grande partie de ce que nous sommes. Dans tous les cas, les niveaux les plus hauts et les plus inférieurs se rencontrent, et l'extrême de la réalisation de soi est l'extrême de l'abnégation de soi. Il ne peut pas y avoir de croissance à la circonférence qui ne soit inconnue au centre. Le paradoxe, c'est que

× La grande découverte de l'idéalisme germanique a été que la nature est l'esprit réalisé. Ainsi Schelling, dans son System of Transcendental Idealism, considère la nature comme un objet fait à partir du soi, comme la dialectique de la vie du soi manifestée extérieurement. Le chemin vers la conscience de soi est, en conséquence, l'étude de la nature : ce que je suis en tant que connaissant se révèle dans le monde que je connais (voyez Royce, Lectures on Modern Idealism, pp. 101 et suivantes). Le danger de cette attitude est l'absorption prématurée et sans compensation du non-moi dans le moi. Le philosophe qui n'a qu'un demi-œil sur lui-même est un pauvre étudiant de la nature dont il fait l'éloge – aussi pauvre, peut-être, que Schelling lui-même.

° Je ne peux pas être d'accord avec la vision de Bergson que le fait que les étoiles puissent être visibles est une sorte d'accident. Voyez Morality and Religion, p. 144.

« Ne demande pas que ce qui arrive arrive comme tu le désires, mais désire que les choses arrivent comme elles arrivent. » Epictetus, Encheiridion, VIII.

† Aïnsi Gibran : « Et quand la terre réclamera tes membres, alors tu danseras vraiment. » The Prophet, p. 99.

* Meditations, IV. 19.

« L'homme libre est celui qui veut sans volonté de soi arbitraire », dit Martin Buber. « Il observe... le cours de l'être dans le monde ; non pas pour qu'il le soutienne ; mais pour qu'il l'amène à la réalité telle qu'elle désire se produire, dans le besoin qu'elle a de lui... » I and Thou, pp. 59, 60. C'est là une attitude plus équilibrée que celle des Stoïques, avec leur emphase trop grande mise sur la résignation.

c'est seulement par l'abandon complet à la volonté suprême, uniquement en cessant d'affirmer ma volonté personnelle, uniquement en abandonnant la lutte et en admettant ma complète dépendance, que je peux réussir à obtenir intégrité et contrôle de moi-même. « Tous ceux qui non seulement disent 'Que la volonté de Dieu soit faite', mais le ressentent, sont protégés contre toute faiblesse. » +

Telles sont les réflexions qui découlent de la rupture des barrières artificielles érigées entre le moi et le non-moi. À présent, ce sont à peine plus que des assertions non étayées. Dans les chapitres restants de la deuxième partie, j'ai l'intention, sinon de les prouver, au moins de montrer qu'elles ne sont pas irrationnelles, et ainsi de vêtir les os secs de la théorie de la chair vivante des faits concrets.

+ William James, The Varieties of Religious Experience, p. 285. James a une description parlante des deux manières « d'accepter l'univers » : la manière réticente, quand nous sommes abrutis par la soumission, et la manière de l'assentiment enthousiaste. « Cela fait une différence formidablement émotionnelle et pratique de savoir si on accepte l'univers à la manière décolorée et morne de la résignation stoïque à la nécessité, ou avec le bonheur passionné des saints chrétiens. » *Op. cit.*, pp. 41 et suivantes. Voyez aussi pp 109, 201 et suivantes, 275 et suivantes.

CHAPITRE VII

LA VUE À DISTANCE – L'HUMANITÉ

*Par les campagnes et les villes, le calme sauvage erre
Ayant la sensation de lui-même, son propre et faible moi, son tout.*

Coleridge, 'Religious Musings'.

*Ne sais-tu pas que, de même que le pied, seul, n'est pas un pied, il en est de même de toi, qui seul,
n'est pas un homme ?*

Epictetus, Dissertations, II. 5.

Pour l'œil de Dieu, tous les hommes n'en font qu'un et un seul homme est tous les hommes.

Julian of Norwich, Revelations of Divine Love, 'Anent Certain Points'

*Et enfin elle sut qu'il n'y avait pas d'homme mais l'humanité, et qu'il n'y avait pas d'être humain,
mais l'humain.*

James Stephens, The Crock of Gold.

*Pour Dieu, l'homme est un tout, un individu colossal... et cette unité a en même temps une nature
physique et éthique.*

Fairbairn, Philosophy of the Christian Religion, p. 165.

*Tout homme est depuis l'enfance introduit à cet Homme divin dont l'âme et la vie sont le Seigneur
et dans cette Homme divin et non en dehors de lui, il est conduit et enseigné par Son Amour divin
selon Sa divine Sagesse.*

Swedenborg, Divine Providence, 164.

*Mutuels dans l'amour et la colère renouvelant tout
Nous vivons en tant qu'Homme Un, car, contractant nos sens infinis, nous regardons la multi-
tude, ou les projetant, nous regardons, en tant qu'un, en tant qu'Homme Un, toute la Famille
Universelle.....*

Blake, Jerusalem, II. 38.

*Entrez, donc, hommes, dans l'Homme !
Mais sont-ce les hommes qui le réalisent ? Ou l'Homme ? Et même pas Lui, mais Dieu ?*

G. Lowes Dickinson, A Modern Symposium.

*L'individu abstrait n'est pas vraiment l'homme, mais seulement un fragment d'humanité, un être
dépourvu des éléments moraux et spirituels qui sont l'essence de la vie de l'homme, semblable à un
membre amputé dans sa participation à l'existence vitale de l'organisme.*

Principal Caird, Introduction to the Philosophy Religion, p. 229.

*L'homme ; oh, non, les hommes ! Chaîne de pensée liée,
d'amour et de puissance; à jamais inséparables.*

Shelley, Prometheus Unbound, IV.

*Cela de ce fait qui est principal dans la constitution de chaque homme est qu'il se destine au bien
commun.*

Marcus Aurelius, Meditations, VII. 30.

*Caton, après la chute de la République romaine, ne pouvait plus vivre, sa réalité intérieure n'était
ni plus vaste ni plus haute qu'elle.*

Hegel, Encyclopaedia, 406.

1. LE RAMPANT

Que suis-je ? Le verdict du bon sens par rapport à la réponse que le dernier chapitre a donnée à cette question est que j'ai été rendu bien trop central. Le monde apparaissait là comme une sorte d'appartement de service, avec toutes sortes de d'appareils pour épargner le travail, installés pour mon bénéfice particulier. Mais il n'y a rien de la sorte (dit le bon sens), comme je vais vite le découvrir si je me regarde de

Les lignes écrites par Georges Herbert :
« Le tout est soit notre cellier, soit notre cabinet de plaisir », n'ont pas besoin d'être nuancées. Bergson dit de l'animal : « Il se comporte évidemment comme si tout dans la nature se combinait comme ayant pour unique objectif son bien-être et l'intérêt de son espèce. Telle est sa conviction, elle n'est pas intellectualisée, mais vécue, c'est une conviction qui soutient cet animal et on ne peut pas la distinguer de son effort pour vivre. Mettez la réflexion en jeu, cependant, et cette conviction s'évanouira... » The Two Sources of Morality and Religion, pp. 149-50.

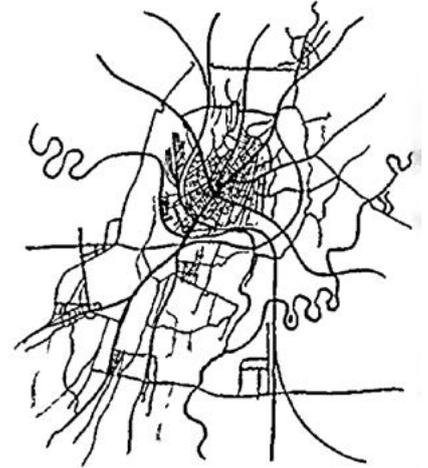
l'extérieur, impartialement. Si je devais prendre du recul, je verrai cette petite vie pour ce qu'elle est, à savoir une parmi des milliers de millions de petites vies humaines séparées – éphémères, ravagées par la guerre, frappées par la famine, affectées par les maladies, tourmentées à bien des égards – qui tirent leur subsistance d'un monde inamical du mieux qu'elles le peuvent. Je dois prendre une vue de moi-même sans préjugé, celle qu'un étranger pourrait prendre s'il devait inspecter cette planète pour la première fois.

Ce conseil de bon sens est digne d'être suivi. Laissez-moi faire une enquête comme si j'étais un étranger à cette terre, pour voir ce qu'il fait de moi. ° Je vais supposer qu'il nous rend visite à partir d'un vaisseau spatial, et que ses investigations commencent alors qu'il vole à une hauteur de quelques milliers de mètres au-dessus du sol. De là, il peut voir les structures les plus larges, mais il est encore incapable de distinguer des objets individuels comme les immeubles, les arbres, les animaux, les hommes.

Ce qui retient son attention, ce n'est pas les caractéristiques géographiques de la scène du dessous, mais plutôt les curieuses pousses qui s'étendent à partir d'elles. Il ne sait pas s'il doit qualifier ces pousses de plante rampante géante, ou d'espèce de champignon, aucun nom ne semble convenir. Cela consiste en un vaste réseau de tiges ou de drageons qui s'entortillent et s'enroulent tout autour de la surface de la terre, (poussant en fin de compte de ci de là et parfois traversant tout : les montagnes, les vastes rivières et allant même sous la mer). À divers intervalles, elles se ramifient en noyaux réticulés de toutes formes et de toutes tailles. Dans tout cela, il n'y a pas de régularité de forme, mais ici et là des drageons vont tout droit, ou suivent des courbes régulières, ou s'épanouissent en structures reconnaissables. Bien que cette plante rampante se soit répandue sur la plus grande partie de la surface terrestre de la planète, elle paraît avoir une préférence pour les zones tempérées. Les rivières semblent aussi l'attirer. Les blanches calottes polaires et les parcelles brunes du désert, elle les évite. Là où la terre est verte, elle tend à prospérer.

L'observateur sent qu'une plante extraordinaire de ce genre (si c'est une plante) mérite à elle seule une botanique et il décide de consacrer un certain temps à son étude. Depuis des milliers d'années, il voit la plante rampante croître lentement et sporadiquement, se fanant ici et là, et revivant à nouveau. Il semble qu'une sorte d'hiver s'établisse de temps en temps, sapant la vitalité de la plante et amenant de larges branches de celle-ci à mourir, partiellement ou totalement. La chose survit, cependant, et fait même montre, tout compte fait, d'un certain progrès. Et soudain elle commence à croître comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Des tiges nouvelles, fortes et saines – des millions et des millions d'entre elles – se fraient un chemin sur des zones auparavant intactes, s'étendent sur les rivières les plus larges, se répandent en milliers de noyaux nouveaux à une vitesse sans précédent, et agrandissent fortement le nombre des anciens noyaux. La nuit, les noyaux luisent bien plus brillamment qu'avant, et le jour ils expirent de grands volumes de vapeur noire. Pour une certaine raison, cette chose vivante (quoi qu'elle puisse être) jouit d'un rajeunissement remarquable.

° Ripplemark: « Voler, M. Hooker, n'est pas un mauvais entraînement pour un philosophe... Par exemple, votre évaluation de la planète est tout à fait différente quand vous êtes à 15 000 pieds au-dessus de ce qu'elle est quand vous êtes sur la surface... Un homme devrait voler, monsieur, avant d'être diplômé en philosophie. » L. P. Jacks, The Legends of Smokeover, p. 258.



« Villes principales... », dit Alice, en faisant sa grande étude du pays dans Through the Looking Glass. « Tiens, quelles sont ces créatures qui font du miel là-bas ? Ça ne peut pas être des abeilles... personne n'a jamais pu distinguer des abeilles à un kilomètre de distance, vous savez... »

Le point de vue que j'adopte ici peut au début sembler particulier ou arbitraire, mais en fait il est très ordinaire, et nous en avons vraiment besoin. Toute grande entreprise pratique, toute démarche considérable visant au contrôle ou à la recherche biologique, économique, politique, tout effort pour saisir notre vie et notre histoire et pour estimer les tendances futures, demande que nous nous voyions nous-mêmes de cette manière-là, « depuis une grande hauteur ».

Ce n'est pas seulement que nous ne puissions rien faire sans observations, cartes, relevés topographiques de toutes sortes : la condition de toute activité à ces niveaux est que les intervalles régionaux propres, ou leurs étendues, soient observés. Dans les chapitres suivants, je montrerai que nous avons le sentiment réel que, inévitablement, « nos têtes sont dans les nuages ». Ce n'est pas seulement dans les livres que « les chérubins étendent leurs ailes, que l'âme de l'étudiant s'élève et regarde tout d'un pôle à l'autre, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, depuis le nord et depuis la mer. » (Richard de Bury, Philobiblion.)

Poursuivant ses études, et combinant l'observation avec la déduction, notre observateur découvre comment cette plante rampante se nourrit. De vastes étendues de la surface terrestre entre ses tiges sont structurées en mosaïques : c'est comme si certaines de ces tiges avaient fait naître de grandes feuilles rectangulaires vertes adaptées bord à bord, dans le but de tirer de la lumière du soleil et de l'air au-dessus, et de la terre et de l'air au-dessous, les nutriments dont cette plante a besoin pour vivre. Ensuite, il y a les racines qui s'enfoncent dans la terre – racines qui puisent des substances solides et liquides qui fournissent une énergie abondante. D'autres racines vont à la recherche de l'eau pour augmenter la provision que la plante tire des lacs et des rivières. Entre autres nombreux et récents développements curieux, il y a les organes excrétoires (pour la plupart non botaniques), qui sont liés à nombre des noyaux les plus gros...



2. LA VIE DE LA PLANTE RAMPANTE

Supposons que notre observateur (« P ») soit maintenant rejoint par un être humain de bon sens (« B »). × De leur conversation, les lignes suivantes sont un extrait.

P. Regardez l'objet extraordinaire que j'ai trouvé. Je lui donne le nom de plante rampante par faute de meilleurs termes, mais je la suspecte d'être plutôt animale que végétale. Très probablement ni l'une ni l'autre, mais une troisième sorte de créature vivante.

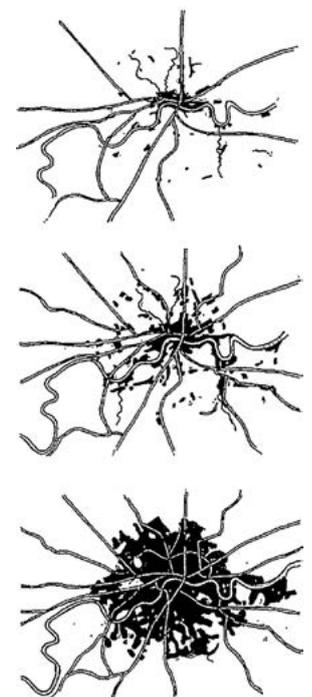
B. Ce n'est pas là une créature vivante. Ce que vous prenez pour des tiges et des drageons sont des lignes de chemin de fer, des canaux, des routes avec les bâtiments qui les bordent. Ce que vous appelez des faisceaux de tiges ou des noyaux ne sont rien d'autre que des villes et villages tels qu'on les voit d'avion. Les processus que vous décrivez comme des racines sont simplement des mines de charbon, des mines de fer et des puits de pétrole et d'eau. Les « feuilles rectangulaires » qui sont rattachées aux tiges sont des champs et des prairies. La substance en mouvement que vous confondez avec de la sève est simplement un flux de véhicules de toutes sortes. En bref, tout ce que vous pouvez voir à partir d'ici est tout à fait mort.

P. Mort ? Comment une chose qui fait croître des organes complexes (cela ne change rien qu'on les appelle routes, mines et champs, au lieu de tiges, racines et feuilles), qui mange, boit, respire et excrète, qui souffre de maladies et en guérit, dont l'activité est accrue par le soleil et diminuée par l'obscurité, dans le corps croît et se répare lui-même – comment une créature telle que celle-là serait morte ?

B. Les lignes de chemin de fer et leurs trains, les routes avec leurs camions et leurs autobus, les mines et les puits, les égouts, les câbles, et les immeubles, sont des substances inertes de nombreuses et différentes sortes, modelées en formes utiles par des influences externes. Leur donner forme et les utiliser n'est pas leur insuffler la vie. Comment de telles choses pourraient-elles possiblement vivre ? Ici vous allez trop loin pour savoir ce qui se passe réellement sur terre. Il y a là certainement de la vie, mais ce que l'on voit d'ici est son produit, non son incarnation.

× J'appelle l'observateur « P » parce qu'il parle pour mon moi philosophique, en tant qu'opposé à « B » qui est « mon moi du bon sens ».

Samuel Butler (*Life and Habit*, pp.128, 129) imagine « un être qui a autant besoin d'un microscope pour notre temps et nos affaires que nous l'avons quant à nos cellules qui nous composent. » Pour un tel être la race humaine en son entier apparaîtrait comme « une sorte de chose qui ressemble à du lichen et qui s'étend sur la terre, en n'étant pas du tout différenciée en individus... » Mais nous n'avons pas le droit de déduire, de son apparence en forme de plante, que cet être est d'un type évolutionnaire inférieur. L'opinion du Dr. Inge, dans ses *Out-spoken Essays* (2^{me} Series), que « l'organisme social est un type d'organisme très inférieur », a besoin d'être énormément nuancée (c'est le moins qu'on puisse dire).



Londres, au milieu des 17e, 18e, et 19e siècle.

P. Je vous prends au mot pour les lignes de chemin de fer et le reste. Mais elles ne sont pas le sujet de cette conversation. Elles n'existent pas pour moi ici. Ce qui existe bien, c'est cette créature particulière, qui est au moins aussi vivante que vous l'êtes – et vivante de plus de son propre droit, tout comme vous êtes vivant de votre propre droit et à votre propre niveau. En fait, ce qui est peut-être plus remarquable que la créature elle-même est le fait que vous, son organe et son représentant, lui déniez la vie. La vitalité de cette plante rampante doit sûrement être la caractéristique la plus évidente de la planète... Mais laissez-moi vous demander précisément ce que vous attendez d'une chose vivante, si l'objet de votre étude est mort ?

B. Une chose vivante est un équilibre délicat de changements anaboliques et cataboliques. Les saisons l'affectent. Elle grandit, reproduit son espèce, fait rentrer des nutriments et élimine des déchets. Elle respire et est sujette à la maladie et au déclin. Elle s'efforce (ou semble s'efforcer) à vivre, et parfois, dans quelques exemples, son effort fait montre de cette versatilité et de cette économie que nous appelons intelligence.

P. Vous venez de décrire l'objet que nous étudions.

B. J'admets que votre argument est assez raisonnable. Il est spécieux, mais il égare et est en fait dangereux. Car il suggère qu'il y a, au-delà des hommes individuels dans leurs relations variées et sociales essentielles, un être plus élevé qui les supplante. * C'est une erreur de supposer que l'État, l'Homme ou une quelconque communauté d'hommes est un individu vivant. Bertrand Russell montre avec justesse que la phrase « l'humanité aime les pommes », est absurde : il n'y a pas de créature appelée Humanité, cette chose qui pourrait croquer des pommes n'existe pas. + L'erreur ici est d'assumer que la classe (l'Humanité) a la même sorte de réalité que le particulier (un homme). Il est absurde, sinon destructeur, d'essayer de faire revivre l'ultraréalisme qu'Abelard et d'autres avaient détruit il y a si longtemps × – ultraréalisme qui tenait pour vrai qu'il y a dans les membres d'une espèce une substance numériquement identique (dans cet exemple la substance Homme, ou Humanité) dont les individus sont des modes accidentels

P. Tout cela, bien qu'indubitablement vrai à son propre niveau, ne s'applique pas à nous ici à notre niveau. Supposez-vous que je puisse être mis à part de ce que je vois maintenant ? Je voudrais qu'Abelard et M. Russell puissent nous rejoindre ici et réellement observer cette créature tentaculaire qui croque les pommes, et autres nourritures, par trains entiers. Mais cette mangeuse de pommes n'est certainement pas un homme-en-tant-que classe, mais un ordre d'être tout à fait différent. Je n'ai qu'à comparer sa forme avec la vôtre pour en être sûr. L'objet de nos études est concret, unique, individuel, et non une classe abstraite dont le contenu décroît au fur et à mesure que son envergure s'accroît. Ici, appelez cela par le nom que vous voulez, il y a une chose visible, audible et odorante, apte de toutes les manières possibles à fournir un sujet à un département spécial de sciences physiques.

B. La doctrine qui stipule que la société ou l'État est une sorte de Dieu ou de super-organisme est une doctrine qui encourage et cherche à justifier toutes sortes de tyrannies, et ses effets sociaux sont toujours

* Ainsi, près de la fin de The Martyrdom of Man, Winwood Reade propose que « nous volions à une certaine distance dans l'espace » jusqu'à ce que nous puissions voir l'être qu'il appelle l'Homme Unique, duquel nous sommes les composants, de simples particules. Et Olaf Stapledon, dans Death into Life, décrit la vision d'un pilote d'une cité bombardée – « la grande créature vivante et blessée », avec ses « tissus de rues et de motifs de toits ... et aussi de vastes lotissements, des ruches sans toit, dont les couvercles des cellules se détachaient... »

+ Our Knowledge of the External World, p. 206.

× Cf M. H. Carré, Realists and Nominalists, et Richard McKeon, Selections from Medieval Philosophers, i. p. 204, 218 et suivantes.

Le parallèle entre la société et le corps humain est reconnu avec minutie dans notre langue (en témoignent des phrases telles que le cœur de la cité, les artères, la tête du gouvernement, le corps politique), et il a trouvé une expression très consciente dans tous les âges civilisés. Les philosophes taoïstes anciens étaient familiers de ce parallèle, et il y en a des allusions dans la République de Platon. La parabole de la vigne et des branches, le corps mystique de l'église de Saint Paul, la parabole du ventre et des organes rebelles dans le Coriolan de Menenius, l'homme divin de Swedenborg (par exemple dans la Divine Providence, 164. v.6), et l'humanité ou le grand être de Comte, en sont d'autres exemples. De nombreuses analogies de cette sorte étaient arbitraires et fantaisistes, comme quand Nicolas de Cuse compare les bureaux de l'État aux membres, les lois aux nerfs, les décrets impériaux au cerveau, la patrie au squelette et les êtres humains à la chair. (Cf. Gierke, Political Theories of the Middle Ages.)

déplorables. D'accord avec les personnes qui ont une pensée juste, je crois à la responsabilité de l'homme individuel, un tout en lui-même. Il est la fin : les états et toutes les autres organisations sont les moyens. Et l'État est comme une entreprise, qui, comme Thurlow l'a indiqué, « n'a pas d'âme qui pourrait être damnée et pas de corps que l'on pourrait flanquer dehors. » °

P. Quelle sorte de science est-ce qui dit : « Cet objet physique existe, mais admettre publiquement son existence, serait commettre une gaffe politique ; de ce fait, nous nierons son existence » ? N'est-ce pas là l'occasion forte (et peut-être même une occasion extrêmement forte) de bannir la physique nucléaire sur des bases humanitaires ? La science se soucie de ce qui est vrai, non pas de ce qui est convenable. En dehors de cela, si cet objet que nous sommes maintenant en train d'inspecter est réellement la menace que vous dites qu'il est, il est certain qu'il y a d'autant plus de raisons d'enquêter sur sa nature sans passion, pour savoir où la menace repose vraiment, et comment la contrer au mieux. Entre-temps, voici cette créature vivante, qui se comporte devant nos yeux mêmes. Aucun doute que nombre de ses parties sont mortes : il en est de même des vôtres. Aucun doute que certaines de ses parties mortes sont d'une grande taille, tandis que les vôtres sont petites : c'est uniquement à cela que l'on peut s'attendre – la texture d'un si grand corps peut bien être plus grossière que la vôtre. Il n'y a aucun doute que la plus grosse partie de la créature est sans forme : il en est ainsi également pour de nombreux autres êtres vivants. Aucun doute qu'il y ait discontinuité et de nombreux espaces qui séparent les parties de la créature : mais ce sont des espaces qui s'affairent aux multiples échanges qui caractérisent la vie. En bref, la créature devant nous est un nouvel ordre de chose vivante, *sui generis*, polyvalente et élastique d'une manière unique, dont la vie ne repose pas uniquement sur les hommes, sur les machines, ni dans les interstices grouillants d'activité qui sont leur matrice, mais dans les trois ensemble. Sa vie est la vie de l'ensemble.

3. L'HUMANITÉ

Il y a une région où mon observateur voit que je suis un homme – une créature ayant une paire de jambes, une paire de bras et une tête. Plus loin du centre, il y a une région où il me voit comme une créature sans jambes, sans bras et sans tête, mais encore comme un être vivant parfaitement reconnaissable. Comment vais-je appeler cet aspect de moi-même ?

Je confesse que je suis dans la difficulté ici : il n'y a réellement pas de nom convenable qui ne risquerait pas de rendre cette enquête confuse et de lui porter préjudice. Je ne peux pas rester anonyme, cependant, dans cette région, et je suis obligé soit de choisir un titre douteux ou qui pose des questions, soit d'en forger un nouveau. Car cette créature que je suis n'est ni une plante gigantesque, ni un animal sédentaire et amorphe ni un homme qui a grandi hors de proportion •, ni un Dieu lié à la terre. Ce n'est pas une société ni une communauté dans le sens où on comprend ces termes d'habitude, car (quant à sa structure) elle a une forme physique définie, et un physique qui comprend toutes sortes d'artefacts et de machines, d'animaux et plantes domestiques ; et (quant

° Wilberforce, Life of Thurlow.

Hobbes est l'exemple remarquable de quelqu'un dont les sympathies absolutistes et royalistes étaient liées à sa doctrine de l'État en tant que sorte de Dieu. Les hommes, dit-il, érigent un pouvoir commun, auquel ils soumettent leurs volontés et jugements divers ; et ainsi survient une réelle unité entre tous. « La Multitude ainsi unie en une seule Personne est appelée une République, en latin Civitas. C'est à la génération de ce grand Léviathan, ou plutôt, pour parler avec plus de déférence, de ce Dieu Mortel, que nous devons, sous le Dieu Immortel, notre paix et notre protection. ... Et en lui réside l'essence de la République qui, pour la définir, est une Personne Unique, en tant que ses actes sont les actes dont les individus d'une grande Multitude, par des Conventions mutuelles passées l'un avec l'autre, se sont faits chacun l'Auteur... » Leviathan, II. 17.



Les petits hommes comprennent un grand homme – cela fait partie de la page du titre du Leviathan, de Hobbes, 1651. Une des erreurs de Hobbes est de supposer que la République est un produit artificiel et délibéré de l'ingéniosité humaine. Une autre de ses erreurs est de supposer que cet être artificiel est une sorte d'homme, « bien que d'une stature plus grande et d'une plus grande force que l'homme naturel », (Leviathan, Introduction). Presque toute sa pensée sur ce sujet a été viciée par son échec à voir que chaque nouveau niveau doit être distingué de tous les autres niveaux, et que la mesure selon laquelle il diffère d'eux est au moins aussi importante que la mesure selon laquelle il leur ressemble.

• Khalil Gibran, par exemple, se réfère à cela : « Le vaste homme dans lequel tu n'es rien que cellules et tendons ; celui dans le chant duquel tous tes chants ne sont que des vibrations inaudibles. C'est en cet homme vaste que tu es vaste et c'est en le regardant que je t'ai regardé et aimé. » Le Prophète, page 104.

à sa fonction) elle comprend de nombreux types de relations, à la fois internes et externes, qu'on ne compte pas généralement comme sociales. Ce n'est certainement pas le cas, car elle ne se préoccupe pas beaucoup des frontières. L'appeler Homme ou Surhomme impliquerait (en allant dans le sens de Hobbes) qu'il s'agit d'un agrandissement de l'homme individuel et cela ne serait pas plus justifié que d'appeler l'homme du nom de nerf ou de cellule. Le terme d'Organisme social s'en rapproche, mais il est lié à une malheureuse histoire forgée par des écrivains × dont le principal souci avait été de tirer (et de forcer) des analogies entre le corps animal et le corps social ; je veux catégoriquement me dissocier de cette école de pensée – l'organisme social est un nouveau niveau intégral, une nouvelle émergence et il doit être traité en tant que tel.

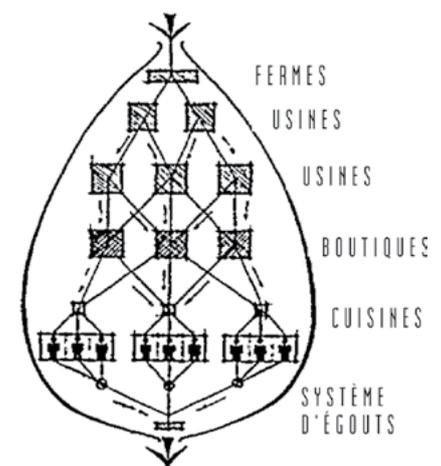
Après beaucoup d'hésitation, je me suis résolu à prendre le terme d'Humanité. Que ce terme, bien qu'exposé à maintes objections, n'est pas si inapproprié qu'il peut le sembler, deviendra, je pense, peu à peu évident.

4. LE CORPS DE L'HUMANITÉ

Dans le chapitre précédent, j'ai vu que mon corps s'étendait, au moyen d'organes extérieurs, jusqu'à couvrir la terre. J'ai décrit ses organes comme étant miens, mais il est évident que j'en partage de loin la plus grande partie avec d'autres hommes. Deux membres d'une famille vivant dans une maison ont un seul intestin externe, un unique ensemble d'estomacs préliminaires, une seule coquille, un seul système d'oreilles et de cordes vocales étendues, entre eux deux : ce sont des frères siamois. Et, bien sûr, il n'y a pas de limites discernables à ce partage. Je partage les organes les plus proches du centre avec ma famille et avec mes voisins ; ceux qui sont plus lointains, je les partage avec mes compatriotes ; ceux qui sont encore plus loin, je les partage avec l'Humanité, car les nations font partie d'un tout économique mondial. Autrement dit, mon corps d'homme s'étend jusqu'à ce qu'il soit le corps de l'Humanité. Il est en continuité avec l'Humanité ; ses actions s'étendent aux extrémités de l'Humanité ; il est toujours en train de devenir l'Humanité. D'un autre côté, l'Humanité se rétrécit toujours pour se ramener à l'homme que je suis. Et cette double transformation est simplement ce que mon observateur en voyage remarque : il s'élève et je deviens un réseau planétaire ; il redescend et je redeviens homme.

(Notez qu'ici à nouveau il y a les trois moments que cette enquête ramène toujours à la lumière : (1) une contraction vers le centre et une expansion régionale, (2) une contraction régionale et une expansion centrale, et (3) la synthèse de (1) et de (2). C'est-à-dire que : (1) dans le chapitre précédent, j'étais, en (a) le centre unitaire d'un système d'organes multiples, devenant toujours plus nombreux au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du centre ; (2) dans ce chapitre jusqu'ici, je suis, en (b), une myriade d'autres centres, qui s'unifient progressivement dans leurs régions communes. Mais la véritable image de moi (3), combinant (1) et (2), me montre que je suis à la fois central et périphérique, au moyeu de l'univers et sur sa jante. Je suis essentiellement deux centres : la condition d'être absolument toute chose est que je sois centré ici (ou autocentré) et

× C'est remarquable chez Herbert Spencer dans Social Statics et Principles of Sociology, et chez Schäffle dans Bau und Leben des Sozialen Körpers. Voyez aussi Bio-Politics et The Behaviour of Nations de Morley Roberts. The Body as a Guide to Politics de W. B. Cannon évite les absurdités de Spencer et Morley Roberts, et ne confond pas les niveaux organisationnels. (Morley Roberts appelle l'État un animal, « qui appartient à un ordre d'invertébrés inférieurs qui n'est pas encore reconnu par les zoologistes classiques », en même temps que Spencer appelle les paysans des cellules endodermes, les soldats des cellules ectodermes, les scribes de l'exécutif des cellules nerveuses, etc. Pourtant Spencer est plus éveillé aux dangers du biologisme que ne l'est Morley Roberts). Il y a une autre école de pensée (représentée par Walras et Pareto) qui tend à confondre le niveau social, non pas en fait avec le niveau biologique, mais avec le niveau physico-chimique. Les différents niveaux d'intégration peuvent s'éclairer mutuellement – pourvu qu'ils restent séparés.

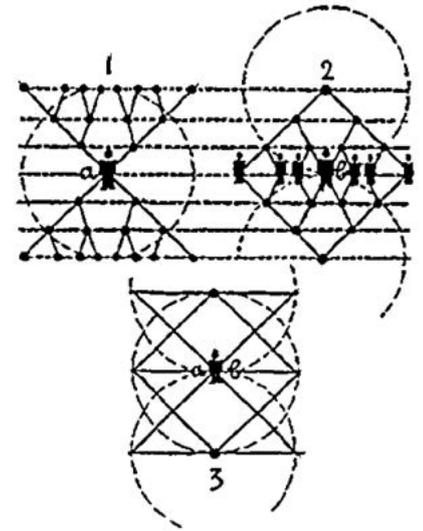


centré là-bas (ou centré sur l'objet). La multiplicité centrale sous-tend l'unité régionale ; la multiplicité régionale sous-tend l'unité centrale.)

Le dernier chapitre avait étendu l'homme ; ce chapitre-ci observe qu'étendre l'homme, c'est le transcender et passer à un niveau d'intégration plus élevé. + La ramification de mes propres organes externes ne va pas me servir. Un système téléphonique dans lequel chaque souscripteur a plusieurs lignes qui le relient à chacun des autres ne peut pas marcher : ce n'est pas une croissance authentique. Car l'essence d'une extension corporelle réelle est que le corps prolongé soit un corps commun ou supra-individuel. Ce qui veut dire que, quand j'avance vers l'Humanité, ce n'est pas moi en tant qu'homme qui arrive au nouveau niveau. Mon développement m'emmène bien au-delà de mon moi originel. Les régions sont par définition isolées eu égard à leur contenu, et je ne peux pas emmener mon individualité séparée dans la région de l'humanité. Les niveaux ne doivent pas être confondus. Il y a des limites naturelles à ce qu'un homme, en tant qu'homme, peut être et peut faire. Ceci est évident pour mon observateur, dont le champ de vision est tel qu'il ne peut pas envisager simultanément un homme et l'Humanité. Ainsi ceux qui nient l'existence (ou l'unité, ou l'esprit) de cet être que j'appelle Humanité, ont en un sens raison – aussi longtemps que la discussion se cantonne au niveau humain. Les deux niveaux, bien qu'ils soient les pôles inséparables d'un processus vertical, sont mutuellement exclusifs.

D'après Emerson ×, « il y a un Homme Unique, – présent à tous les hommes particuliers uniquement sous forme partielle, ou par l'intermédiaire d'une faculté unique ; et... on doit prendre la totalité de la société pour voir l'Homme entier. » Car « l'état de la société est un état en lequel les membres ont souffert d'une amputation du tronc, et ainsi on voit se pavaner de nombreux monstres en train de déambuler, – un doigt, un cou, un estomac, un coude... » Dans leur intention générale, ces mots sont vrais, et ils attirent l'attention sur un fait que nous oublions toujours – le fait de la solidarité humaine. Mais ils égarent également, dans la mesure où ils mettent à égalité deux ordres de choses très différents. * L'Humanité n'est pas un homme que l'on a fait enfler, et l'homme n'est pas non plus une rognure de l'Humanité. Chacun est, sur son propre plan, un individu ayant un statut intégral. Et chacun est un aspect de moi-même. Dans la région extérieure, j'ai déposé mon statut d'homme et de cellule, et je suis l'Humanité, une nouvelle créature ayant un nouveau corps. Décrire les parties de ce grand corps en détail est tout à fait inutile : l'anatomie et la physiologie en sont assez familières. Mais ce qui est loin d'être familier c'est le fait de son existence en tant qu'individu unique et concret, plus vivant et (en un sens) plus réel que l'homme lui-même. Apprécier cette créature gigantesque (non pas qu'elle soit réellement gigantesque, car l'apprécier c'est la saisir dans un champ de vision limité), en être vivement conscient, demande un réalisme et un détachement, qui sont trop rarement les miens.

Mais que ma conscience soit réelle et vive, ou reste théorique et floue, je n'ai aucune difficulté à voir que l'Humanité ne ressemble en rien à un homme, un animal, une plante, une machine, qui serait construite à une plus large échelle. Cette créature a ses propres organes et systèmes d'organes, dont les plus évidents sont la ville, le département, l'État, la



+ Par les mêmes données, un niveau ne peut pas être contrôlé par lui-même, mais uniquement à partir d'un plan plus élevé. Ainsi, il n'y a pas de cellule qui serait une sorte de supercerveau dominant le reste ; mais à sa place, l'homme entier. Ainsi, il n'y a pas de surhomme dominant le reste des hommes ; mais, au lieu de cela, l'Humanité. La démocratie horizontale (pour ainsi dire) du plan intérieur est garantie par une sorte de monarchie verticale. La règle est de trouver le principe unificateur : s'éloigner de son objet.

× « The American Scholar ».

La Qabbale enseigne qu'au début, avant la chute, tous les hommes étaient combinés en un homme indifférencié unique. Et Boehme tenait à la doctrine que Dieu n'avait créé qu'un seul homme, duquel étaient nés tous les autres hommes, comme des rameaux. Mysterium Magnum, XXIV. 17.

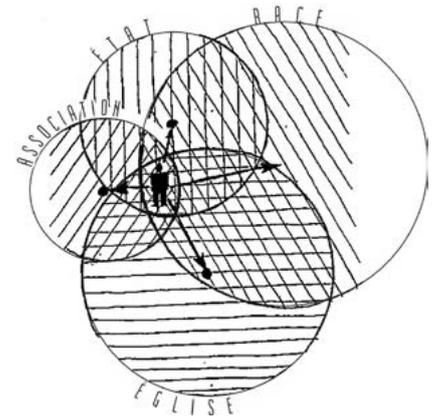
* Beaucoup de controverses inutiles sur la nature de la société tournent autour de l'ambiguïté du mot organisme. Quand le Dr R. M. MacIver (Community, p. 73), Lord Samuel (Belief and Action), et de nombreux autres nient que la société soit un organisme, ils prennent le mot organisme pour lui donner le sens d'organisme biologique ; et, assez naturellement, ils ne font qu'une bouchée des théories organismiques de la société. Mais de nombreux écrivains, si ce n'est la plupart, traitant de ce sujet donnent (comme Whitehead) une connotation beaucoup plus vaste au mot organisme, qui est appliqué à un tout ou à un système organisé de n'importe quel niveau. Et il est clair que la société est un tel système. Mais il y a certains écrivains qui réservent le mot organique à des sortes de sociétés ou d'États particuliers : ainsi, M. T. D. Weldon, dans States and Morals, distingue entre l'État totalitaire « organique » et l'État « démocratique » basé sur le consentement. Cet usage particulier du mot organique ajoute à la confusion.

fédération d'États. Ignorant et traversant les limites de ces pseudo-individus, il y a toutes sortes d'associations volontaires – religieuses, artistiques, philanthropiques, scientifiques, professionnelles, politiques. Puis, traversant toutes les autres unités, il y a des unités économiques naturelles composées de parties mutuellement dépendantes, de groupes raciaux, de groupes de langages, etc. Dans cet entrelacement de structures, l'Humanité est unique : l'envergure de l'organisation interne est beaucoup plus grande qu'aux niveaux inférieurs. En fait, cette sorte d'organisation est en elle-même un des nombreux nouveaux caractères émergents du nouveau niveau. Cette créature a ses propres maladies, qui ne ressemblent pas aux maladies des hommes et des animaux, et elles demandent un traitement différent. Elle a sa propre manière de croître, qui ne ressemble pas à celle des organismes biologiques. Elle a sa propre nourriture, qui comprend (en dehors de la sorte de nourriture que les hommes mangent) du charbon, des minerais, de l'argile, de l'herbe, des troncs d'arbres, du sable, du coton, du pétrole. Assez naturellement, ses organes de digestion forment une structure totalement différente de ceux de l'homme. Dans son corps, l'intercommunication comporte de nombreux nouveaux types évolutionnaires, remarquables pour leur rapidité : au lieu d'impulsions nerveuses relativement lentes, la radio, le téléphone et le télégraphe maintiennent les parties en contact, dans un laps de temps qui n'est, au mieux, jamais supérieur à une petite fraction de seconde – c'est-à-dire le temps qu'un signal prend pour encercler la planète. En bref, l'Humanité (c'est-à-dire moi-même à ce niveau) n'a ni nerfs, ni cerveau × ni sang, ni mains, ni autre organe du niveau biologique, mais une « anatomie » et une « physiologie » qui lui sont propres.

Peut-être que la différence la plus importante de toutes est la durée de vie de l'Humanité comparée à celle de l'homme, et tout ce que cette longévité a rendu possible. Seul un individu d'un très grand âge et d'une vaste expérience, capable de continuer à développer une organisation physique et mentale pendant des millénaires, pourrait réaliser des cultures, des villes, des industries, pourrait élaborer les langages, les religions, les arts et les sciences dont je jouis maintenant. L'homme, en tant que simple homme, est beaucoup moins qu'humain : il n'a pas le temps de s'élever lui-même à un tel niveau. Il n'a de temps que pour se lier à une créature moins transitoire que lui-même et ainsi lui emprunter ce qu'il est trop jeune pour posséder. Ou plutôt, il n'a assez de temps que pour réaliser l'unité de son moi inférieur et éphémère avec un moi plus élevé et plus permanent. Ce n'est ni en tant qu'homme seul, ni en tant qu'Humanité seule que je suis humain ; être humain, c'est être bipolaire. °

5. LA TÂCHE PRATIQUE DE L'HOMME

Dans mon travail quotidien, j'aide à maintenir l'Humanité en vie. Je ne suis pas tant appelé à la fournir en énergie physique (celle-ci elle la tire de ses principales nourritures + telles que le charbon et le pétrole) que de voir que cette énergie est utilisée adéquatement à sa maintenance et à sa croissance. Je suis une partie des moyens par lesquels ce grand être est capable de réguler ses processus vitaux, de se rétablir de ses maladies, et de faire croître de nouveaux organes quand ils sont nécessaires.



Hans Domizlaff, dans *Analogik*, décrit une hiérarchie d'organismes sociaux qui vont depuis la famille, et passent par l'État, pour arriver à l'Humanité, elle-même sujette à un organisme suprême qui est l'Univers. Il faut se méfier de toutes ces choses, sauf de l'Humanité et de l'Univers ; la liberté implique le fait de devenir conscient de leurs opérations multiples en nous et de les subordonner à des organismes plus élevés.

× Elle peut néanmoins un jour ou l'autre faire apparaître quelque chose comme un cerveau. H. G. Wells considérait qu'un Cerveau Mondial (terme par lequel il voulait dire une encyclopédie mondiale, mise à jour, coordonnant la connaissance humaine dans tous les domaines et l'utilisant pour la planification politique et économique) était nécessaire à la survie humaine. L'Unesco a considéré la création d'un « cerveau » de cette sorte, équipé des machines calculatrices les plus élaborées qui enregistrent, coordonnent et transmettent les résultats de la recherche scientifique là où elle est conduite.

° C.f. F. H. Bradley, *Ethical Studies*, p.188 (note de bas de page) : « Est-ce que le corps est l'organisme social ou est-ce l'homme individuel ?... Il est réellement les deux. »

Laissez-moi prendre un exemple. Quand une nouvelle ville est sur le point d'être construite, des nutriments pour la construction de son corps – des arbres, du sable, de l'argile, de la pierre, des minerais, etc. – sont nécessaires en grande quantité. Ceux-ci sont dévorés à l'endroit même, le mangeur utilisant des scies, des pelleteuses mécaniques et des foreuses pneumatiques comme dents. La nourriture brute passe alors dans des organes digestifs tels que des chaudières, des moulins, des fours, qui la traitent et la brisent en petites unités de bois, de briques, de pierre et de métal. D'autres organes la traitent alors pour construire à partir de ces unités de base des portes, des fenêtres, des installations préfabriquées, et des meubles de toutes sortes. Ces choses, assemblées et intégrées, deviennent une maison. Et les maisons deviennent une ville.

Notez les deux aspects inséparables et complémentaires de ce processus – le catabolisme ou la mise en morceaux, et l'anabolisme ou la construction. Et notez que chaque stade dans cette double transformation est une préoccupation humaine. Des bûcherons, des mineurs, des fonctionnaires du gouvernement, des concepteurs, toutes sortes d'artisans et d'experts, veillent aux processus physiologiques de ce grand corps, exerçant divers degrés d'intelligence pratique. × Cette intelligence pratique est le point fort de l'homme. Il comprend à la perfection comment améliorer et comment conduire les machines, comment concevoir et ériger des immeubles, comment manipuler la matière de façons innombrables. Le bon sens est dans son propre élément et les résultats en sont impressionnants. Ici le bon sens participe pleinement à ce processus de monde à deux voies, et il appartient à son courant. Les naturalistes idéaux de la terre sont les ingénieurs et les architectes, les mécaniciens et les inventeurs car ils ne peuvent s'empêcher de connaître avec précision ces parties de la nature dont ils sont responsables. Ils ont choisi d'étudier une sous-région qui est l'affaire originale de l'homme et qui lui est propre, où il fabrique la nature qu'il étudie et étudie la nature qu'il fabrique. Et leur efficacité technique est plutôt accrue que diminuée par le fait qu'ils ne sont (à de rares exceptions) pas plus conscients que leurs cellules de l'être qu'elles construisent.

En fait, le bon sens tue l'Humanité : et il doit le faire, pour que l'Humanité puisse vivre plus abondamment. Un chirurgien opère, non pas sur moi, l'homme, mais sur tel ou tel organe. Temporairement, je perds connaissance : dans un certain sens, toute opération est fatale. Si le chirurgien ne pouvait pas s'arrêter de me considérer comme un tout vivant, il ne pourrait jamais pénétrer sous ma peau. Et il en est de même avec le chirurgien de mon plus grand corps : il ne tue pas pour disséquer, mais tue inconsciemment au cours de sa dissection – et toutes les dissections sont des meurtres. Considérés séparément, la plus grande partie des organes de l'Humanité sont morts, et c'est l'affaire des techniciens que de les considérer séparément. En tant qu'homme pratique, il les ampute du corps dont ils partagent la vie, de sorte qu'il puisse les réparer, les conserver en l'état, les refaçonner, et finalement les restituer au tout. Ainsi il se produit que ces hommes-là qui sont les moins concernés par l'humanité, et dont l'attitude est la mort de celle-ci, sont souvent ses moyens de vie les plus efficaces. + Dans ce domaine

+ Ici, et ailleurs dans ce chapitre, j'applique délibérément des termes biologiques au niveau sociologique, parce qu'il n'y a pas d'autres termes qui rendent justice à la globalité de la société et à l'unité de son fonctionnement. Tout comme l'anthropomorphisme éclairé est, en théologie, moins trompeur que le mécano-morphisme, le biologisme est ainsi ici moins trompeur que la seule alternative, qui est de décrire l'anatomie et la physiologie de la société en des termes technologiques – termes qui sont trop spécialisés, trop atomistes, trop intéressés par la partie comme distincte du tout pour être d'usage ici. Ce dont on a vraiment besoin, c'est d'un nouveau vocabulaire pour chaque niveau intégral, un vocabulaire qui rende égale justice à la loi que les niveaux se reflètent mutuellement et à la loi qu'ils diffèrent largement les uns des autres. Après tout, si nous pouvons utiliser des mots comme organisme et digestion pour des organismes unicellulaires et multicellulaires, nous pouvons les utiliser pour les organismes sociaux également ; car l'intervalle hiérarchique est beaucoup plus semblable entre la cellule et le métazoaire qu'entre le métazoaire et la société. Une cellule en moi n'a pas moins de raison (et pas plus) d'insister sur le fait que je ne suis pas un organisme que j'ai de raison d'insister sur le fait que la société n'est pas un organisme.

× Une manière de distinguer de tels degrés est de le faire selon la durée temporelle. Normalement, le souci du laboureur moyen est la journée de travail ; l'intérêt de l'artisan l'étend au fait de terminer le travail qu'il a en main ; le technicien de haut grade voit par la totalité d'un projet ; le travail de l'administrateur ou du qualificateur porte sur la totalité du corps social et son développement au long terme ; pour finir, il y a ceux dont la vision dans le temps et dans l'espace est sans limite – les prophètes, car si leurs visions font défaut, les peuples périssent. Sur ce sujet, voyez le livre important de M. Gerald Heard, Man the Master. M. Heard associe à chaque degré social (en tant que distingué de cette manière par sa prise sur le temps et l'espace) une moralité distinctive et cumulative.

(comme je l'ai noté dans le chapitre précédent) conscience et efficacité vont rarement ensemble.

6. UN TEST D'INTELLIGENCE

Ici le bon sens a quelques questions urgentes à poser. Cette créature semblable à un champignon – à quoi équivaut-elle vraiment en tant qu'esprit ? Est-elle consciente en tant que totalité ? Est-elle intelligente ? Est-elle consciente d'elle-même ? Il n'y a nul doute que l'homme doit tout ce qui est humain le concernant à sa participation à l'humanité. Mais c'est quelque chose de très différent d'aller plus loin et de postuler une conscience au-dessus et au-delà de celle de l'individu – un esprit de groupe ou une conscience de groupe. * De nombreux penseurs réputés n'ont-ils pas rejeté une telle notion et soutenu que la société n'existe nulle part ailleurs que chez ses membres-mêmes ? Ainsi MacIver écrit : « Si j'aime et révère mon pays, c'est l'amour et la révérence d'un esprit, d'un être spirituel, d'un seul centre. Mais si un pays aime et révère un de ses membres, cet amour et cette révérence issus de multiples centres est une chose très différente. Ce membre l'aime en tant qu'unité, mais ce pays ne peut pas en tant qu'unité l'aimer à son tour. De nombreux cœurs peuvent battre à l'unisson, mais ces battements de cœur sont toujours ceux d'un certain nombre. En un sens, et peut-être en plusieurs sens, Spinoza disait que ce qui est vrai pour une communauté, est vrai de Dieu – si nous aimons cette communauté, nous ne devrions pas en espérer un amour réciproque au nôtre. La communauté que nous aimons ne pense ni ne ressent en tant que telle. Elle n'a pas d'esprit, de volonté, ni de cœur unitaire. » ×

Maintenant les réponses que nous donnons aux questions à propos de l'esprit d'une société sont si dogmatiques, si différentes, si passionnées, si influencées par des préjugés du tempérament, de la politique et même nationaux – en un mot, sont si subjectives – qu'une nouvelle approche de ces questions est nécessaire et urgente : à savoir l'approche béhavioriste. La méthode d'introspection qui est d'une valeur incalculable est, quand elle n'est pas vérifiée par une méthode d'observation extérieure, aussi peu fiable en tant que guide au niveau sociologique qu'elle l'est concernant un individu. Ce qu'il faut dans les deux exemples, c'est avoir un observateur sans préjugés qui porte plus d'attention à ce que fait le sujet qu'à ce qu'il dit. φ Malheureusement, il n'y a pas d'observateur extérieur à l'Humanité à qui je pourrais faire appel, à moins que ce ne soit ce visiteur hypothétique de cette planète, dont nous avons engagé les services au début de ce chapitre. En tant que projection de moi-même, ses opinions ne seront pas vraisemblablement impartiales ; néanmoins il devrait se révéler, dans une certaine mesure, être une aide objective. Dans un premier exemple de ce fait (et en tant que prélude à une approche plus intérieure et plus conventionnelle de ce problème), je vais consulter cet observateur en visite.

Il a déjà conclu que l'Humanité est une créature vivante. Mais le comportement des créatures vivantes comporte de nombreux degrés, depuis les tropismes (c'est-à-dire des réactions simples plus ou moins « mécaniques ») aux plus hautes manifestations de « l'instinct »

+ Je devrais ajouter que l'humanité a de nombreux besoins en dehors du maintien de son énergie physique et de sa complexité, et qu'elle est, en fait, souvent mieux servie par la pensée que par l'action. La nécessité du moment est de réaliser que (pour citer Emerson) : « Il y a un seul esprit commun à tous les hommes individuels. Chaque homme est un bras de rivière menant au même esprit et qui conduit vers tous ceux du même esprit. » (« History »). La prolongation du succès technologique, combinée à l'échec continué de voir que l'humanité est, comme Heard le dit : « une chose vivante, une unité, un organisme », pourrait très bien conduire à la chute de l'humanité. (voir Man the Master, p. 206.)

* Nombre de sociologues français ont utilisé le concept de conscience collective, particulièrement quand il s'agit de groupes de bas niveau tels que la foule. Voyez La Psychologie des Foules de LeBon, La Foule Criminelle de Sighele, La Psychologie Collective de A. A. Marie et La Science Sociale Contemporaine de Fouillée. Espinas (Les Sociétés Animales) voyait la conscience de l'homme comme la fusion des consciences de ses cellules, et la conscience de groupe comme fusion des consciences des hommes. Et Lévi-Bruhl faisait l'hypothèse de « représentations collectives » en un certain sens indépendantes des représentations individuelles.

× Community, A Sociological Study, p. 83. Pour une vision opposée à celle de MacIver, voyez McDougall, The Group Mind, I and II. McDougall attribue à la société une vie mentale plus grande que la somme des vies mentales de ses individus, un « esprit collectif » (esprit étant défini comme « système organisé de forces mentales ou intentionnelles ») mais non « une conscience collective » ; car la conscience peut difficilement être utilisée « deux fois », une fois pour l'individu, et une nouvelle fois pour le groupe. Mais pourquoi cela n'arrive pas, il n'en parle pas. Ici il semble (faussement, comme je le pense) « considérer la conscience comme une substance autre que les objets de conscience (qui sont réutilisables encore et encore), et comme autre que « les forces intentionnelles et mentales ».

φ Cf. l'emphase de Trotter sur « la signification biologique de l'instinct grégaire » ; et sa proposition que le biologiste devrait « étudier les affaires de l'humanité d'une manière réellement pratique... Ainsi pourrait être fondée une véritable science de la politique qui serait d'un service direct à l'homme d'État. » The Instincts of the Herd, pp. 18, 99.

(c'est-à-dire des réponses non apprises et plus élaborées) d'un côté, jusqu'à « l'intelligence » (c'est-à-dire une sorte de réponse apprise) de l'autre côté. ° Lequel de ces degrés de fonctionnement caractérise cet organisme semblable à une plante rampante qui fait face à l'observateur ?

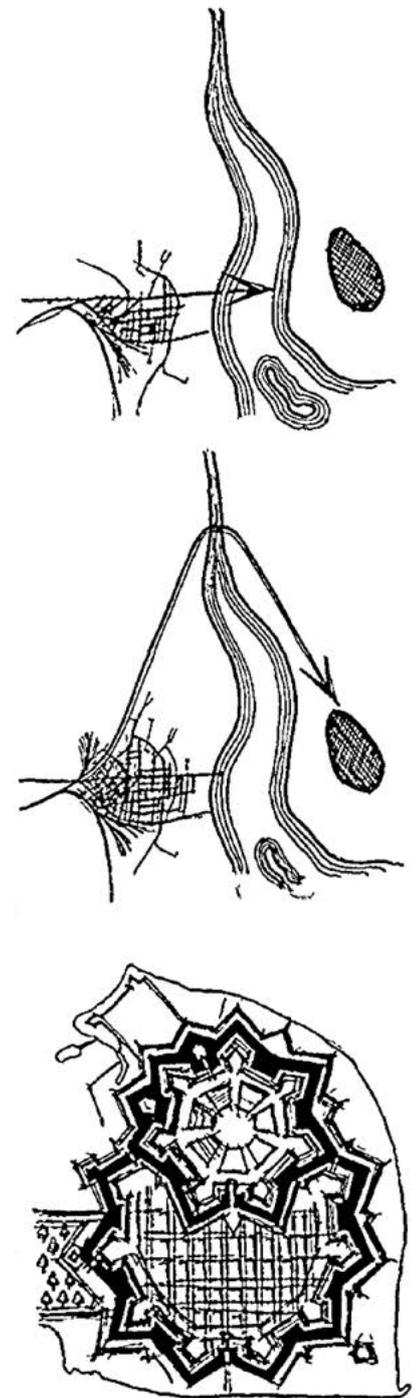
La seule manière satisfaisante de poser la question, c'est d'observer comment un organisme se conduit quand il fait face à un problème. Ainsi Köhler + place un bâton dans la cage d'un de ses singes, et une banane en dehors de la cage, juste au-delà des possibilités qu'à l'animal de l'atteindre : au lieu de poursuivre ses vains efforts d'atteindre la banane par des moyens directs, le singe se retourne, va chercher le bâton et l'utilise pour avoir la banane. Nous disons (en soumettant l'expérience à toutes les vérifications et nuances nécessaires) que le comportement de l'animal est intelligent. Supposons, maintenant, que notre observateur confronte l'organisme qu'il étudie à un problème similaire. La nourriture, prenant la forme d'un riche dépôt de charbon, est située sur le bord lointain d'un estuaire qui est trop vaste pour qu'un pont le franchisse. Comment le sujet réagit-il à un tel stimulus ?

La première chose que l'observateur trouve à rapporter est une accélération dans les tiges ou les membres près de la rivière. Leur « sève » coule avec force, elle tend à s'épaissir, de nouveaux réseaux se forment. C'est comme si l'organisme avait remarqué la nourriture et se préparait à aller la saisir. Maintenant seule une créature stupide passerait probablement du temps et dépenserait son énergie à essayer de poser un membre au-dessus de la rivière à l'opposé direct du dépôt de charbon, et échouerait à chaque fois parce que la rivière ferait avorter cette tentative. Mais tout comme un singe intelligent tourne le dos à la banane qu'il ne peut pas atteindre et va chercher le bâton qui est nécessaire à son succès, notre organisme, de la même manière (s'il est intelligent), va s'assurer de son but en remettant son acquisition à plus tard, et en l'encerclant d'abord par tous les moyens. Sans faire de faux mouvement, il va avancer sur la rive proche de la rivière, laissant l'objectif loin derrière, jusqu'à arriver en amont au lieu où la rivière est juste assez étroite pour être pontée en sécurité ; ensuite il va retourner en aval sur l'autre rive jusqu'à ce que le but soit enfin atteint, et qu'une fourniture abondante de charbon soit assurée. Et c'est précisément ce que l'observateur voit. Au lieu de se précipiter directement sur l'objectif sans tenir compte des conséquences, l'organisme accomplit la tâche par étapes pour atteindre son objet économiquement, avec un minimum d'efforts. D'une manière de loin plus élaborée que celle des plus intelligents des singes de Köhler, et se dispensant de la plupart de leurs mouvements aléatoires et de leurs gaffes, l'organisme ajuste son comportement aux circonstances, divisant sa façon de faire en stades bien marqués, chacun d'eux ayant son but subsidiaire.

Parfois, cependant, l'économie d'efforts demande une approche directe, et l'intelligence de l'organisme apparaît à la manière dont il va directement à l'objectif, en n'étant pas découragé par les obstacles les plus formidables. Un membre parfaitement rectiligne est mis en place au lieu d'une quantité de tentacules hésitants et tortueux. Pour la première fois, parmi les caractéristiques amorphes de la planète, des figures géométriques à large échelle apparaissent – et nous avons la présomption qu'un

° La capacité à apprendre de l'expérience, comme H. S. Jennings l'a montré, (The Behavior of the Lower Organisms), est possédée par certains des protozoaires, et est peut-être une caractéristique de tous les êtres vivants. D'un autre côté, l'intelligence pure, même au sommet de l'échelle biologique, n'existe pas. Il découle de là qu'il n'y a pas de distinctions rigides entre les animaux, à considérer leur comportement.

+ The Mentality of Apes, pp. 31 et suivantes.



Mannheim au XVIIIe siècle

esprit est ici au travail. × Encore plus significatives sont les excroissances apparemment sans relation (par exemple celles impliquées dans un projet de planification urbaine à long terme) dont l'unité et l'économie ne deviennent évidentes que quand les liaisons sont mises en place, peut-être des années plus tard. Partout l'observateur trouve des preuves d'ingéniosité et de prévision, par exemple l'exploitation des caractéristiques naturelles pour établir des réservoirs et des barrages, des dispositifs préparatoires élaborés pour prévenir les inondations, l'érosion marine et les tremblements de terre (alors qu'il n'y a pas sur le champ de menace), l'assèchement de terrains submergés qui ne peuvent pas donner de résultats immédiats. Et si l'observateur poursuit son étude en se rapprochant de son objet, il verra que l'organisme fait naître de nombreuses et utiles variétés d'animaux et de plantes, qu'il combat ses ennemis par des moyens subtils et indirects (comme le drainage des marais pour réduire le nombre des anophèles), et qu'il fait combattre des espèces par d'autres, à ses propres fins. +

En tout ceci, le degré de comportement de l'organisme en relation avec son environnement n'est certainement pas inférieur à celui de l'homme individuel en relation avec son environnement plus étroit et très différent. Mais il y a une autre face à cette image. L'organisme n'anticipe pas toujours les désastres et ne prend pas toujours ses précautions contre les conséquences malheureuses de ses propres actions. Ainsi il continue à déposer des matières fécales dans la mer là où c'est commode, à appauvrir le sol sur lequel il vit. Il pollue les rivières avec ses excréments chimiques, en tuant la plupart de leurs poissons. Il a pratiquement fait disparaître la baleine de l'hémisphère nord ; et les baleines de l'Antarctique pourraient très bien suivre. L'abattage sans restriction des forêts a résulté en un décapage des sols de surface et produit l'inondation des basses terres : le désert s'agrandit aux dépens de l'organisme. × Les récoltes, engrangées en succession trop rapide, épuisent la terre. De vastes prairies sont épuisées par le surpâturage. Des ressources minérales sont gaspillées. Or un sujet plus intelligent apprendrait à restreindre son appétit, et à manger moins aujourd'hui pour avoir quelque chose à manger demain et dans les années à venir. Par bien des façons et dans de nombreux lieux, l'organisme a encore une vue courte et échoue à apprendre par l'expérience. °

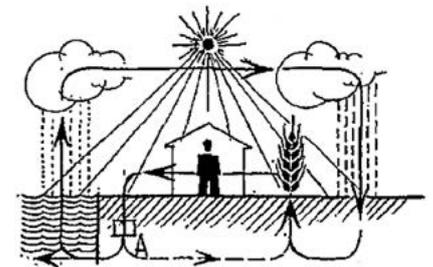
Dans certaines directions cependant, il y a des signes d'amélioration. Bien que l'organisme gaspille des ressources naturelles, soit à l'origine de l'érosion éolienne des sols, et qu'il tue des espèces de valeur, l'observateur patient peut détecter de nombreux signes d'inquiétude, et des efforts timides pour se réformer. Il est possible que ça soit la volonté, plutôt que la connaissance, qui manque et que les défauts de l'organisme soient des défauts de « caractère » plutôt que de l'intellect. De plus, l'observateur se dit que le tempo de la vie de l'organisme va vraisemblablement se ralentir : s'attendre à ce qu'il apprenne ses leçons à la même vitesse que l'homme individuel, c'est confondre deux niveaux distincts de fonctionnement. Un homme a beaucoup à apprendre en très peu de temps. L'Humanité, elle, peut prendre son temps.

(Notez que pour juger de l'intelligence d'un organisme, il est nécessaire d'étudier ses relations extérieures – sa manière de traiter avec les objets

× M. Le Corbusier dit cela dans Vers une Architecture. Il a aussi été suggéré que la manière la plus sûre de montrer aux habitants des autres planètes que l'intelligence est présente sur cette planète-ci, serait de construire ici des figures géométriques éclairées géantes.

+ Un exemple remarquable en est le contrôle aux îles Fidji de la cochenille du cocotier, au moyen d'une coccinelle importée de Trinidad. En dix-huit mois, la cochenille, après avoir été un sérieux nuisible, a été réduite par son ennemi, la coccinelle, à une espèce rare. Voyez T. H. C. Taylor, The Biological Control of an Insect in Fiji.

× Ainsi les pays de la Méditerranée et du Proche-Orient qui ont été, à l'époque de l'empire romain, fertiles et prospères dans de nombreuses zones et qui sont maintenant des déserts ou dans un état proche du désert. Aujourd'hui, en raison de l'érosion des sols, une population mondiale croissante vit sur une zone décroissante de terres fertiles. Voyez le travail classique de George P. Marsh, The Earth as Modified by Human Action.



Le cycle pluie-récolte-homme-égout-mer-nuage-pluie, transfère constamment de la matière organique depuis la terre vers la mer et la laisse là. Le remède est d'ajouter à ce cycle un cycle inverse, en fournissant en A une station de traitement qui sépare la matière organique des eaux d'égout et la renvoie à la terre.

° Le Dr Hugh H. Bennett a témoigné devant un comité du congrès américain en 1939, du fait que 282 millions d'acres de terre fertile dans ce seul pays avaient déjà été détruits par l'action humaine, et que chaque jour l'équivalent de la surface de 200 fermes de 40 acres était perdue par l'érosion des sols. Et il faut à la nature des centaines d'années pour faire naître quelques centimètres de terre superficielle. Voyez William Vogt, Road to Survival. Au moins, grâce à des avertissements comme ceux-ci (et en particulier les avertissements de Sir John Boyd Orr) le monde devient graduellement conscient de ce péril. Voyez Food and People, par Aldous Huxley et Sir John Russell (Bureau of Current Affairs Pamphlet No 77, Avril 1949, sponsorisé par l'UNESCO), et Fairfield Osborn, Our Plundered Planet.

de son environnement – et que les relations internes sont ici hors de propos. Le fait que l'organisme incorpore de nombreux et brillants appareils, de nombreux organes merveilleusement efficaces, ne fournit aucune preuve directe quant à son calibre mental – un idiot est aussi malin qu'un physiologiste quand il s'agit de la croissance et du comportement de ses tissus. Néanmoins, il n'y a pas de distinctions définitives ici : la science relativement pure, qui est la connaissance qu'à l'Humanité du monde extérieur, est en continuité avec la science appliquée par laquelle les processus physiologiques internes de son corps sont gouvernés. Mais la règle pour tous les observateurs doit être un niveau à la fois. Regardez le comportement du tout ; ne mélangez pas vos niveaux ; n'ayez pas le souci d'une région jusqu'à ce que vous y soyez.)

7. RÉPONSE À CERTAINES OBJECTIONS DU BON SENS

B. Tombons d'accord sur le fait que cette créature existe bien, qu'elle vit et se comporte intelligemment, et que, en un certain sens, nos vies humaines individuelles rentrent et sortent de sa vie : cependant, il serait dangereux pour les hommes de faire trop attention à l'existence de cette chose. Qu'est-ce que la vie de celle-ci pour les hommes ? Au mieux, seulement un moyen dont les hommes sont la fin ;^o au pire, une justification pour toutes sortes d'abus. Ce qui est pour elle le bien (ou ce que certains dictateurs ou fanatiques religieux déclarent être son bien) peut très bien être un mal pour les individus. Même s'il devait être vrai qu'il n'y a pas de divergences d'intérêts, et que le « bien-être » de la partie et du tout coïncident, le seul critère, pour nous les hommes, est encore le bien des hommes. Si la loyauté envers les hommes en tant qu'individus n'implique pas automatiquement la loyauté envers l'entité individuelle dont les hommes sont des parties, alors c'est encore pire pour cette entité-là.

P. D'abord, je suggère que la bonne manière de faire face à une telle menace n'est pas de la réprimer, mais d'en devenir pleinement conscient : condamner toute enquête sur la nature en la qualifiant de « pensée dangereuse » est de fait une dangereuse absence de pensée. Ensuite, je suggère de transformer la question de savoir si l'existence d'un être supra-individuel constitue, ou pourrait constituer, une menace pour un individu, en question de savoir ce que cet individu est vraiment. Que suis-je ? Or la thèse de ce livre est qu'être un homme c'est être, de surcroît, beaucoup plus et beaucoup moins qu'un homme. En particulier, je suis l'Humanité. Pour un observateur régional ayant de l'expérience : « Dans la nature, l'homme en tant qu'homme unique n'existe pas » + et même davantage « un chimpanzé maintenu dans la solitude n'est pas du tout le chimpanzé réel. » Et ma propre expérience vient amplement à l'appui de l'impression de l'observateur. À un moment, je peux me retrouver en train de penser en termes de satisfaction personnelle (portant sur un repas dont je suis sur le point de me régaler, par exemple, ou à propos de mes maux et douleurs) ; puis, un an plus tard, peut-être serais-je en train de penser au bien-être de l'humanité en tant que mon bien-être propre. ⊗ Quel était celui qui, dans la section précédente de ce chapitre, se souciait de l'imprévoyance de l'Humanité ? Certainement pas l'homme en tant

^o L'univers, étant mort, est pour nous un simple moyen de la vie terrestre ; la vie terrestre, étant infrahumaine, est un simple moyen pour la société humaine ; la société, n'ayant pas d'esprit unitaire, est un simple moyen dont les individus sont la fin ; le corps des individus en général est un moyen de maintenir le système nerveux, duquel le cerveau est la partie importante pour la conscience – et ainsi de suite, vers le rien central. Telle est notre croyance moderne pour nous, le centre et la fin. Pour un âge précédent, la circonférence était la fin. Plus loin, je vais défendre l'idée que nous devons apprendre à combiner ces mouvements opposés, et de voir que tous les sens, toutes les valeurs et toutes les vies, convergent autant vers un centre transcendant externe que vers soi-même.

+ Henry Drummond, *The Ascent of Man*. p. 244.

× Kohler, *The Mentality of Apes*.

⊗ Dans sa *Religion of Man* (pp. 144 et suivantes) Tagore a beaucoup de choses importantes à dire sur le jeu de ces deux natures en nous. Ce qu'il appelle « l'Homme Suprême » en nous-mêmes est plus réel que « l'homme individuel », et notre bien consiste à réaliser que l'objectif de celui-là est le nôtre. La religion humaniste de Tagore, arrivée à ce point, a beaucoup en commun avec celle de H. G. Wells dans *God the Invisible King*, et dans *First and Last Things* (II.11), et aussi avec celle de Comte telle qu'elle est exprimée dans son *Positivist Catechism*. De l'humanité, Comte écrit : « Cette providence indéniable, suprême dispensatrice de nos destinées, devient dans son cours naturel le centre commun de nos affections, de nos pensées et de nos actions. Bien que ce grand être excède à l'évidence l'intensité ultime de toute force humaine, et même de toute force collective, sa constitution nécessaire et sa fonction particulière le dotent de la sympathie la plus vraie envers tous ses serviteurs. » Ici Comte sépare de manière erronée le Grand Être des hommes, dont Il est le moi commun.

qu'homme. La loi d'égalité tient bon et quand l'individu prend pour objet un objet supra-individuel (tel que l'espèce d'un insecte nuisible) alors il transcende son individualité séparée. Un homme qui pense devient, selon l'expression d'Emerson, « l'Homme qui pense ». * Des unités d'un degré donné ne peuvent être traitées qu'à leur propre niveau ; l'action vient du dessus ou du dessous, mais opère sur l'unité au niveau de cette unité, au travers des égaux hiérarchiques de cette unité. En fait, un simple homme, qui ne recherche que des satisfactions individuelles, n'est qu'une abstraction mythique – même pour prendre la mesure de celles-ci, il doit adopter un point de vue plus vaste qui le transcende lui-même ; ne serait-ce qu'en tant que moyen. « La solidarité sociale n'existe que dans la mesure où on surajoute un ego social, en chacun de nous, au moi individuel », dit Bergson. « Sa présence est plus ou moins marquée chez les différents hommes ; mais aucun d'entre eux ne pourrait s'en couper lui-même complètement. » † D'un autre côté, l'Humanité seule et séparée des hommes, l'Humanité en tant qu'esprit ou conscience qui est davantage que l'esprit commun qui est en eux, l'Humanité qui n'est pas d'un coup totalement immanente et transcendante, est une superstition monstrueuse, qui mérite très fort le mépris du bon sens. Séparés, l'homme et l'Humanité ne sont rien. Ensemble, en tant que pôles séparés et pourtant inséparables d'un unique processus de vie, ils constituent la nature humaine.

B. Ne serait-il pas moins spéculatif, et davantage en résonance avec l'esprit de la science, de dire, avec R. M. MacIver, que la société n'existe que dans ses membres. • Personne ne pourrait accuser Samuel Butler de prudence excessive, et pourtant il écrit : φ « Serions-nous nous-mêmes des atomes, nous combinant sans dessein pour former quelque être plus vaste, nous serions cependant définitivement incapables de percevoir qu'un tel être existe, ou de réaliser le schéma ou l'envergure de notre propre contribution à celui-ci... Toute spéculation de notre part concernant la nature d'un tel être, doit être aussi futile et d'aussi peu de valeur que celle que l'on pourrait attendre d'un corpuscule sanguin concernant la nature de l'homme. »

P. C'est une opinion de ce genre – une opinion qui, en séparant la société de ses membres, fait une erreur définitive sur la nature des deux – que MacIver se préoccupe de réfuter. C'est une opinion qui soutient « cette antithèse très trompeuse qui nous porte à séparer l'individu et la société, comme si la société était, d'une certaine manière, autre que ses individus. Des écrivains d'une certaine tournure d'esprit aiment bien parler comme si les intérêts de la société et ceux de « l'individu » (et non de certains individus) étaient antagonistes. ° Parfois ils soutiennent l'idée que « l'individu » devrait être subordonné à la société, d'autres fois que « l'individu » devrait être délivré de la société... Correctement compris, les intérêts de « l'individu » sont les intérêts de la société. Nous ne parlons pas ici de deux choses distinctes mais de deux aspects d'une chose unique. » * En fait, ici, MacIver va trop loin en insistant sur la solidarité des deux niveaux. Il y a certainement un antagonisme, mais ce n'est pas l'antagonisme (en dernier ressort) entre le soi et le non-soi : il est interne au soi, qui embrasse tous les niveaux de la hiérarchie. Le sujet, c'est l'économie et non la duplication. Dès que je prends le point de

* 'The American Scholar'.

† The Two Sources of Morality and Religion, p. 6-7.

• Community, p. 97.

φ Life and Habit, pp. 110, 111. Gerald Heard décrit le nouvel homme, vrai génie de conscience, comme émergeant « dans la conscience de l'humanité transcendant l'individu » (Man the Master, p.119) et Belfort Bax a des espoirs similaires pour l'homme de l'avenir. Mais ce que je veux dire, c'est que l'homme est déjà, en tant qu'homme, bipolaire ; et que l'un de ses pôles n'est pas immergé dans la société, mais est réellement la société. Être un homme individuel et distinct, c'est être, en même temps, l'humanité.

« Il pousse à la sédition dans la cité », dit Marc-Aurèle, « celui qui par des actions irrationnelles soustrait son âme propre de l'âme unique et commune de toutes les créatures rationnelles. » Meditations, IV. 24.

° Ainsi Benjamin Kidd dit de l'homme : « Il passe par un développement social en lequel ses intérêts individuels ne sont pas seulement soumis aux intérêts du progrès général de la race, mais en lequel ils sont subordonnés de manière croissante au bien-être d'un organisme social possédant des intérêts largement différents, et une vie indéfiniment plus longue. » Social Evolution, p. 81. Mon opinion est qu'il n'y a pas de conflit d'intérêts de ce genre, mais que cela se produit de manière interne, dans le moi.

* Community, pp. 92, 93.

vue de l'Humanité, je ne l'imite pas, mais j'y participe. Seul un homme peut penser comme un homme, seule l'Humanité peut penser en tant qu'Humanité. Le risque, alors, n'est pas qu'un être suprahumain et étranger puisse outrepasser mes intérêts ou mon individualité, mais plutôt qu'un niveau de moi-même puisse excessivement dominer le reste. La conscience de soi peut alors constituer une assurance partielle contre ce risque. Les hommes sont, comme Schiller le croyait, soumis à une « puissance » ou une « intelligence » dont ils servent inconsciemment les fins. Et le remède n'est ni de s'opposer à ce pouvoir ni de le nier, mais de le revendiquer. †

B. Se charger de toute l'humanité, ressentir comme la totalité de la même manière que l'on ressent comme une partie privée de la totalité, peut être possible pour un saint. Mais il est irréaliste de supposer que plus d'une poignée d'hommes aient jamais senti les choses de cette manière, ou les ressentiront un jour. Un peu d'altruisme est possible, et même commun. En général, cependant, l'égoïsme est la règle.

P. Ce n'est pas en général, mais invariablement, que l'égoïsme est la règle – et, en fin de compte, il n'y a pas de sacrifice de soi. En dernière analyse, aimer son voisin comme soi-même, c'est s'aimer soi-même, car le voisin c'est moi-même. Quand un homme semble agir contre ses propres intérêts par amour pour l'Humanité, il est (jusqu'où cette action ira) l'Humanité ; quand il prend soin du « numéro un », il est le « numéro un ». Alors est-ce que l'altruisme est un mythe ? Pas du tout. Il survient à chaque fois que la partie se range du côté du tout contre elle-même, mais ce n'est pas un état permanent, ni un projet de comportement : cela consiste en un glissement momentané qui fait passer d'un niveau de fonctionnement inférieur à un niveau supérieur. L'homme qui, délibérément, donne sa vie pour l'Humanité se sacrifie lui-même, par référence à lui-même. Car son acte est l'autoréalisation de l'humanité en lui. « L'instinct » de l'animal est de vivre et de mourir au service de son espèce. Dans l'homme, cet « instinct » devient un devoir. * L'espèce continue à être agissante ; la race est ce qui continue à compter. Mais l'homme prend la relève. Devenant l'espèce, il se souvient de sa propre expérience passée (en tant qu'histoire de l'Humanité), à la lumière de ce qu'il fait pour ses propres objectifs (c'est-à-dire ceux de l'Humanité). Ainsi il est capable de déployer les deux côtés de sa nature – le côté cognitif et le côté conatif – du niveau inférieur au niveau supérieur, ou plutôt de les y découvrir.

B. Théoriquement, et idéalement, il est peut-être capable de s'augmenter ainsi lui-même. Mais combien en réalité le font ?

P. Toutes les créatures rationnelles le font. Quand je fais une déclaration, même la plus simple (comme, par exemple, cette déclaration), j'ai l'intention qu'elle soit vraie pour tous les hommes, quels que soient leur âge, leur race, leur pays, leur religion. + Je transmets des jugements universels, et ce faisant, je parle non seulement pour moi-même, pour ma famille, pour les Anglais, pour les Européens, mais aussi pour l'humanité partout et en tout temps. La pensée est une fonction, non de l'homme, mais de l'homme-Humanité – à tout le moins.

Un des thèmes principaux d'Edward Carpenter, dans Pagan and Christian Creeds et autres travaux, était que la « race » ou la « masse humaine » est un pôle spirituel, présent en chaque individu ou humanité, comme faisant partie de sa nature plus élevée.

† La liberté est la liberté d'être soi-même – un moi qui embrasse l'Humanité. Et Hegel dit : « L'homme est libre ; c'est sans nul doute la nature substantielle de l'homme ; et dans l'État elle n'est non seulement pas abandonnée, mais en fait est là d'abord établie. La liberté de nature, la capacité de liberté, n'est pas la liberté réelle ; car seul l'État est l'actualisation de la liberté. » (Philosophy of History, III. 401.) Ce que Hegel dit ici de l'État, je le dis de l'Humanité. Plus loin dans ce chapitre, je discuterai de la relation entre ces deux niveaux d'intégration.

« L'homme ne peut pas se contempler lui-même comme dans un meilleur état... sans contempler les autres, non seulement comme moyen pour parvenir à ce meilleur état, mais pour le partager avec lui », dit T. H. Green. (Prolegomena to Ethics, p. 199) Le bien de l'homme est nécessairement le bien commun, et son bien-être implique nécessairement le bien-être des autres – et en définitive celui de tous les autres..

* « La voix de la conscience est la voix de notre Père Homme en nous ; l'instinct accumulé de la race est versé en chacun de nous et nous déborde, comme si l'océan était versé dans une tasse. » W. K. Clifford, Essays, 'Decline in Religious Belief'. J'y ajouterai que c'est une erreur de supposer que la voix de l'homme est plus qu'une partie de la voix de la conscience.

+ Quand je dis que la température de cette pièce est de 21° centigrades, je veux dire que c'est un fait objectif que tous les observateurs rationnels et équipés convenablement reconnaîtraient ; mais quand je dis que j'ai chaud, j'énonce un jugement subjectif, dans la mesure où je ne m'attends pas à ce que tous les observateurs qui seraient à ma place aient la sensation d'avoir chaud. Mais mon jugement est aussi objectif, dans la mesure où j'attends d'eux de reconnaître le fait que j'ai chaud, peu importe ce qu'ils ressentent.

B. Il n'y a nul doute qu'il existe un tel système psychique, dans lequel tous les êtres rationnels jouent leur rôle. Mais l'erreur repose sur le fait de le confondre, ou de le lier, au réseau dont l'observateur avait pris note au début de ce chapitre. La société n'est pas une carte animée, mais une organisation d'esprits, et son unité est une unité psychologique. « Toutes les relations sociales... sont des relations psychiques, des relations d'esprits. Quelles que soient leurs bases physiques et organiques, ce sont uniquement des lois psychiques qui lient directement l'homme à la société. ° C'est le point de départ de toute connaissance de la communauté », écrit R. M. MacIver. ×

P. Des objections de cette sorte, que l'on avance communément contre « les théories organismiques » de la société, ne sont que pure naïveté, les produits curieux de la spécialisation universitaire. De telles théories, dit-on, échouent à rendre justice aux relations mentales dans la société. C'est évident. Doit-on les critiquer parce qu'elles s'occupent de leur propre travail ? Peut-on condamner la physique parce qu'elle ignore le fait biologique ? Est-ce qu'une personne saine d'esprit attend de la neurophysiologie qu'elle rende justice à l'âme de l'homme, ou qu'elle la qualifie d'absurde, de non pertinente pour la psychologie, de fautive, parce qu'elle échoue à faire ce qu'elle n'a jamais espéré ni prétendu faire ? Nos psychologues expérimentaux qui évitent la méthode introspective dès qu'ils le peuvent, nos behavioristes qui nient pratiquement l'existence de « l'esprit », sont plus que tolérés : la valeur de leur travail est universellement admise. Appliquer cependant la même méthode à l'étude de la société (tout en ne niant jamais l'importance bouleversante de l'aspect psychique) ne fait qu'égarer et est même absurde ! La fonction de la science, pourtant, est claire : elle est d'observer, et de formuler les « lois » des phénomènes – peu importe leur côté sacré, peu importe les autres aspects qu'ils peuvent avoir, peu importe que les « illusions » que l'on chérit à propos de la liberté humaine et de l'unicité humaine soient menacées, peu importe ceux dont on choque les susceptibilités. Nous n'avons que du mépris pour les bigots qui disaient à Galilée d'aller chercher la vérité à propos de la nature dans les livres et non dans la nature – et pourtant nous les imitons sans restriction. Au moins, on peut dire en faveur des hommes sages de Pise qu'ils se détournèrent de la nature pour lire Aristote, ce qui n'est pas le cas du professeur R.M. MacIver. +

L'observateur qui suppose que l'aspect extérieur de l'organisme est tout ce qu'il y a à connaître est complètement dans l'erreur – et il l'est aussi complètement que celui qui nie qu'il y ait un tel aspect. À chaque niveau de moi-même, il y a une histoire extérieure et une histoire intérieure et les séparer l'une de l'autre est absurde. L'état de mon esprit à n'importe lequel de ses nombreux niveaux, et l'état de mon corps à ce niveau-là, sont intimement liés. Goethe n'est pas moins physique qu'un idiot, et un idiot qu'une pierre ; et l'Humanité n'est pas non plus moins physique que l'homme. C'est seulement une sorte de préjugé puritain contre le corps qui croit le contraire. En fait, dans un certain sens, très important, Goethe est largement plus physique qu'un idiot, quand on voit que c'est la marque distinctive d'un individu d'un ordre plus élevé de s'identifier avec le monde physique, et de le devenir de plus en plus. Les grands esprits vont avec les grands corps. †

° Il est vrai que certaines variétés déplorable de la théorie organismique (comme les théories du « rien que » dans d'autres domaines) vont à l'extrême opposé et utilisent le physique comme bâton pour battre le psychique. Ainsi M. Morley Roberts, ayant découvert que des nations étaient comme des « invertébrés de degré inférieur », ricane devant l'internationalisme et la propagande pour la paix et même devant les contacts amicaux entre nations : la nature impitoyable de la nation est son évangile, et Machiavel est son prophète. (*The Behaviour of Nations, passim* ; et aussi *Bio-Politics*.) Il nous est possible de plonger dans un désespoir de ce genre, aveugle et fou, quand nous échouons à rendre justice à des aspects de la société comme le physique et psychique. Il ne semble être jamais arrivé à M. Roberts de voir que la gentillesse qu'il condamne comme une faiblesse est (autant que la haine qu'il valorise en tant que réalisme politique) une caractéristique psychique des « invertébrés de degré inférieur »

× *Community*, p. 98.

+ Les développements jumeaux dont nous avons besoin sont (a) l'extension vers le haut de la méthode de la science physique, depuis les organismes les plus petits vers les organismes les plus grands (dont l'Humanité fait partie) ; et (b) l'extension vers le bas de la méthode de la psychologie, depuis les organismes les plus vastes vers les organismes les plus petits (et même ceux que l'on qualifie d'inanimés). Notre délégation de « l'esprit » à ces derniers est aussi irrationnelle que sa contrepartie – notre délégation du « corps » aux précédents. Sur le point (a), voyez l'appendice de Joseph Needham au *Creator Spirit*, p. 299 de C. E. Raven.

† « Qu'est-il sinon une bête brute dont la chair a une âme qui s'y est adaptée ? » Browning ('Rabbi Ben Ezra') propose de juger le corps par sa capacité à projeter l'âme « sur sa voie solitaire ». Et c'est ainsi que cela doit apparaître, si nous ignorons la preuve illimitée de l'expansion et de la contraction de nos corps pour s'adapter à chaque occasion.

B. Mais l'unité, l'harmonie interne et le degré d'intégration, sont plus importants que la simple chair. Le conflit dans l'humanité n'est-il pas si violent qu'il rend impossible toute unité réelle de l'esprit et du corps ? La guerre divise l'humanité et il y a toujours des guerres. Coleridge avait de bonnes raisons, et nous avons des raisons encore meilleures, de dire :

*Enchanté par ses jouets
Aveuglé par ses désirs, déshérité de son âme
Aucun homme du commun, aucun seigneur du commun
Ne sait ! ×*

P. Il n'y a aucun doute que l'humanité est malade, un peu de la même manière qu'un homme est malade quand sa personnalité se dissocie en deux ou plusieurs phases incompatibles et alternatives, ° ou quand la coordination de ses membres corporels ne s'accomplit pas. Mais chaque degré d'individu dans la hiérarchie des individus est (à l'exception du degré le plus inférieur) une société d'individus subordonnés ; et chaque société est la scène d'un conflit. Si la disharmonie n'est pas le ciment de la pyramide, au moins c'en est un ingrédient essentiel. Nos pires ennemis sont parfois nos meilleurs amis, et il y a comme un état de guerre symbiotique. Roux a repris le concept darwinien de la lutte pour l'existence, et l'a étendu du niveau de l'espèce et du niveau de l'individu au niveau des tissus et cellules de l'individu. La maladie, alors, que ce soit dans l'Humanité ou dans l'homme, est une exacerbation des conflits sociaux normaux et nécessaires, mais elle n'est nullement le conflit en soi. Le conflit, de plus, sera vraisemblablement plus sévère et plus profondément enraciné pour les adversaires qu'il ne le sera pour celui qui y est moins impliqué : c'est un lieu commun de dire que l'étranger peut voir une unité parmi les membres hostiles d'un groupe, unité qui est complètement perdue pour les membres eux-mêmes. À l'étranger, les problèmes de vie et de mort qui (à notre opinion) divisent irrémédiablement les hommes, apparaîtront vraisemblablement futiles comparés au commun accord qui les sous-tend. Au-dessus et au-dessous du domaine du conflit, il y a un royaume d'unité. * La science qui arme les nations contre les autres est elle-même internationale, et l'est également ce monde d'hypothèses, de concepts et de schémas de comportement qui seuls rendent la guerre possible. (Ceci n'est pas nier, bien sûr, que l'humanité pourrait bien être maintenant mortellement malade, ou en fait sur le point de mourir. Je ne crois pas que ceci soit le cas, mais on doit en admettre la possibilité.)

8. L'ÉTAT ET L'HUMANITÉ

La menace à deux tranchants qui pèse sur l'Humanité et l'homme doit se trouver aux niveaux qui les séparent. En fait, beaucoup des critiques que le bon sens adresse à l'Humanité sont déplacées : elles devraient être adressées à l'État souverain séparateur, l'État fichtéen que W. H. Sorley • a décrit de manière incisive (et imprécise) comme « dans l'instinct une bête sauvage, dans l'intelligence un philosophe, dans le dessein un démon ».

Il est instructif de noter combien sont immensément divergentes les diverses estimations de l'État. D'un côté, Diogène était heureux de se qualifier de sans-état, et Marc-Aurèle se considérait lui-même comme « un citoyen de la cité suprême, dont toutes les autres cités dans le monde

× 'Religious Musings'.

° Comme, par exemple, les cas fameux de Doris et Beauchamp. Voyez W. F. Prince, The Doris Case of Multiple Personality ; Morton Prince, Clinical and Experimental Studies in Personality et McDougall, An Outline of Abnormal Psychology, pp. 482 et suivantes.

Le Troisième citoyen dans Coriolan, parlant de la multitude aux nombreuses têtes, déclare que « si tous nos esprits sortaient à la fois de nos crânes, on les verrait voler en même temps à l'est, à l'ouest, au nord et au sud. En partant du même centre, ils arriveraient en ligne droite à tous les points de la circonférence. » (II. 3.)

* Ainsi Royce : « Sous la forme des relations sociales finies entre les êtres humains, nous trouvons un type d'unité exemplifié en variété, et dont la variété nous rappelle toujours à une reconnaissance de l'unité, – un type, dis-je, qui nous permet... d'aller plus loin dans nos hypothèses pour l'interprétation de la... nature, que nous ne pourrions le faire par l'usage d'autres types de conception. » The World and the Individual, i. p. 416. J'ajouterai que la variété et l'unité, ou le conflit et la résolution du conflit, appartiennent à différents niveaux. Ils ne sont pas strictement présents ensemble.

• Dans son article The State and Morality, dans The Theory of the State, Oxford, 1916.

sont pour ainsi dire des maisons et des familles ». Athènes, « l'aimable cité de Cecrops », demande l'allégeance d'une partie de notre nature, mais l'univers « aimable cité de Dieu », devrait réunir en une seule toutes nos loyautés partielles. × Tandis que l'Empereur rabaisse l'État en faveur de ce qui est davantage que l'État, Nietzsche rabaisse l'État en faveur de ce qui est moins que l'État – le citoyen individuel. Pour lui, l'État est « le plus froid de tous les monstres froids. C'est froidement qu'il prononce ses mensonges ; et voici le mensonge qui se faufile hors de sa bouche : « Moi, l'État, je suis le Peuple. » » * Et nombre de philosophes et de théologiens contemporains + (bien que pour des motifs tout à fait différents) insistent autant que Nietzsche pour affirmer l'infériorité morale du groupe devant celle de l'individu. Leur opinion est grandement renforcée par les déclarations extravagantes du côté opposé – des déclarations comme celles de Treitschke quand il écrivait : « L'individu doit se sacrifier pour une communauté plus élevée dont il est membre, mais l'État est lui-même la communauté extérieure des hommes la plus haute... il n'y a rien au-delà dans l'histoire du monde ; en conséquence, il ne peut pas se sacrifier pour quelque chose de plus élevé. » † Un autre représentant (mais bien moins crûment nationaliste) de la même tradition hégélienne croit que dans l'État « nous trouvons en même temps la discipline et le grandissement de soi, la transfiguration d'élans partiels, c'est une entité pour laquelle nous pouvons faire quelque chose et dont nous pouvons prendre soin, comme la nature du moi humain le demande. Si, pour ainsi dire, vous commencez par l'être humain tel qu'il est en fait, et que vous essayez de concevoir ce qui lui fournira un exutoire et un but stable capables de rendre justice à ses capacités – un objectif de vie satisfaisant – vous serez conduit par la nécessité des faits jusqu'à l'État, et peut-être plus loin. » Telle est l'opinion de Bosanquet. °

Laquelle de ces estimations est correcte – celle qui fait de l'État l'accomplissement ou le moi plus élevé du citoyen, ou ce qui en fait son ennemi (soit un ennemi suprahumain et fourbe, soit un ennemi infrahumain, dont la férocité égoïste travaillera vraisemblablement à la ruine de l'homme) ?

Ma thèse est qu'il y a beaucoup de vrai dans ces deux estimations. Mais d'abord il est nécessaire de décider du rang de l'État dans la hiérarchie. Je dis que ce n'est pas un véritable individu de statut intégral, mais une mésoforme très importante, pour les six raisons suivantes. (1) Ses limites ont tendance à être arbitraires, changeantes et indistinctes ; par exemple, des organes comme les routes et les chemins de fer sont souvent liés avec ceux des états avoisinants, de sorte qu'il y a peu de preuves d'une discontinuité. (2) L'État est capable d'incorporer en bloc un « organe » ou un territoire pris dans le voisinage et de rejeter un tel organe, sans aucune réorganisation radicale soit de « l'organe » soit de lui-même. (3) Le transfert temporaire et permanent de citoyens d'un État à un autre est commun et il peut exister une classe d'individus apatrides. (4) Génétiquement, les États nationaux sont en général d'une origine très mélangée. Il arrive souvent que des minorités raciales ne soient pas précisément incorporées et qu'elles fassent montre de tendances séparatistes. (5) Certains citoyens sont activement déloyaux envers l'État et certains autres simplement indifférents. La loyauté de nombreux autres est qualifiée de loyauté

La formule de Mussolini était « tout dans l'État, rien contre l'État, rien en dehors de l'État ». « L'État fasciste, forme de personnalité la plus haute et la plus puissante, est une force, mais une force spirituelle. Il assume toutes les formes de la vie intellectuelle et morale de l'homme... Le fascisme réaffirme l'État en tant que véritable réalité de l'individu. » (Scritti e Discorsi, 1926 ; Dottrina.) Ici il y a une double erreur – attribuer à une mésoforme ce qui revient à une unité d'entiers.

× Voyez Meditations, III. 11 ; IV. 19.

* Thus Spake Zarathustra, 'Of the New Idol'.

+ Par exemple, Reinhold Niebuhr, dans Moral Man and Immoral Society. Il écrit : « Dans chaque groupe humain, il y a moins de raison permettant de guider et de vérifier les élans, moins de capacité à la transcendance de soi, moins de capacité à comprendre les besoins des autres et de ce fait plus d'égoïsme effréné que les individus, qui composent les groupes, n'en révèlent dans leurs relations personnelles. » (pp. xi, xii.) Voyez aussi du même auteur The Nature and Destiny of Man, i. p.223.

† Voyez Lectures on Politics, 'Relation of the State to Moral Law'. Les extrêmes se rencontrent, il y a peu de différence réelle entre l'opinion de Niebuhr concernant la morale de l'État, et l'opinion de Treitschke. D'après ce dernier : « Car un État qui se sacrifierait lui-même aux intérêts d'un autre ne serait pas seulement immoral ; ce serait contraire à ce principe d'autopréservation qui est le plus haut devoir d'un État. » Politik, i. p. 100. Quant au fait de l'égoïsme sans foi ni loi de l'État, ces deux penseurs n'en font qu'un ; quant à leur estimation du fait, ils sont séparés par des mondes.

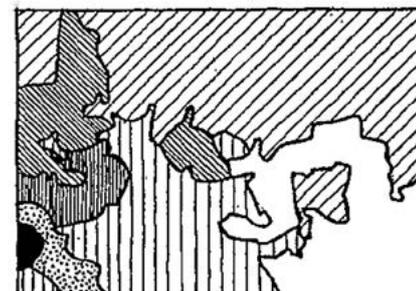
° The Philosophical Theory of the State, p. 140. Dans The Metaphysical Theory of the State, L.T. Hobhouse critique les opinions de Bosanquet depuis l'angle du libéralisme et de l'individualisme. Mais le remède pour les péchés de l'État n'est sûrement pas de simplement descendre dans ses sympathies au niveau du citoyen privé, mais de lier cette descente à une ascension au niveau de l'Humanité. La grâce salvatrice des paroles que je cite d'après Bosanquet repose sur cet ajout – « et peut-être davantage » – mais il n'est même pas question d'un « peut-être ».

à des organisations qui transcendent les frontières nationales : en fait, il est généralement tenu pour vrai que plus le citoyen est civilisé, plus il est vraisemblable qu'il se trouvera en sympathie avec des entités ou des mouvements internationaux – scientifiques, artistiques et religieux. (6) Pour finir, l'humanité est divisée par les races, les langues, les classes, les opinions politiques, en unités qui ont peu à voir avec les divisions nationales. °

Or aucune de ces six considérations n'est par elle-même suffisante pour mettre l'État dans la classe des mésoformes. Mais ensemble, elles sont, je pense, plus que suffisantes. L'État n'est pas un individu de statut intégral, bien qu'il puisse approcher de cette condition pour une certaine période (par exemple, quand il est en guerre ou quand il poursuit une politique d'isolement hostile). +

L'Humanité, d'un autre côté, est génétiquement une et tout à fait distincte des autres espèces ; les membres de l'Humanité sont différents, et ne sont pas interchangeables avec les membres d'une autre espèce quelle qu'elle soit ; les limites de l'Humanité (bien qu'elles soient vagues) établissent des limites extérieures communes pour les nombreux pseudo-individus ou entités qui se chevauchent et ignorent les frontières de l'État ; mais l'Humanité ne se fond pas, par un chevauchement comparable, dans d'autres espèces. Par-dessus tout, l'esprit-corps humain, les concepts fondamentaux de l'homme, sa science, les techniques et les instruments par lesquels la nature non humaine est interprétée et contrôlée, sont internationaux : ils appartiennent à l'Humanité, et non pas à l'État. Ce qui appartient à l'État seul, c'est un fragment récent et minuscule de notre héritage, mais ce qui appartient à l'Humanité se voit dans la différence entre un homme et un singe. C'est par la vertu de notre humanité, et non pas de notre nationalité, que nous accomplissons nos fonctions plus élevées. Ce qui veut dire que l'Humanité est le tout que nous devons observer pour avoir l'explication de tout sauf des détails plus triviaux de notre comportement humain.

Il n'y a pas de moyen objectif pour mesurer l'individualité, mais je pense qu'il est clair que, en pesant les choses, l'Humanité est un individu (un individu très imparfait, bien sûr, mais formant suffisamment un tout pour qu'on lui attribue un statut intégral dans la hiérarchie) et que l'État est une mésoforme, dont le rang hiérarchique est plus élevé que celui de l'homme individuel, mais dont l'individualité est inférieure à la sienne. L'échec à faire cette distinction extrêmement importante entre le niveau, c'est-à-dire le statut hiérarchique, et l'individualité, c'est-à-dire le statut holistique, et l'échec à prendre en compte l'une ou l'autre sorte de statut, sont responsables de nombreuses visions déformées de l'État. D'un côté, ils sont responsables de la vision d'écrivains qui, comme Morley Roberts, mettent l'État au niveau des invertébrés, comme étant un animal sub-moral conduit par un instinct aveugle à une guerre incessante et impitoyable avec ses compétiteurs dans le domaine nutritionnel. D'un autre côté, ils sont responsables de la vision opposée de l'État en tant que Dieu qui ne peut faire aucun mal, un être divin auquel les citoyens doivent une obéissance aveugle. Le danger de mettre un accent excessif sur la supériorité réelle de l'État par rapport à ses citoyens est

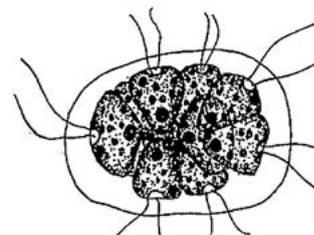


Partie de l'Allemagne du XVIe siècle

	Brandebourg
	Archevêché de Magdebourg
	Saxe-Anhalt
	Evêché de Mersebourg
	Mansfeld
	Électorat de Saxe
	Pays de Habsbourg
	Royaume de Pologne

° À propos du fait que l'État-Nation n'est pas une unité authentique et qui tient d'elle-même, et à propos de la futilité d'essayer de dégager son histoire de celle de ses voisins, voyez l'introduction à A Study of History d'Arnold Toynbee.

+ Je limite la discussion ici à l'État et à l'humanité tels qu'ils existent maintenant. Aristote écrivait : « Si toutes les communautés ont pour objectif un certain bien, l'État – c'est-à-dire la communauté politique qui est la plus élevée de toutes et qui embrasse tout le reste – , a pour objectif, et à un degré plus grand que tout autre, le bien le plus haut » – et, quand il écrivait ces mots, l'unité de l'humanité reposait sur un passé et un futur racial, plutôt que sur le présent. (Voyez Politics, I. 1.)

*Pandorina morum*

Une brève étude des stades d'intégration qui lient une colonie de cellules indifférenciées (telles que celles de *Pandorina*) à un métazoaire de degré élevé, est suffisante pour montrer par quels degrés imperceptibles le « pseudo-individu » est séparé de « l'individu véritable ». Donc au niveau suivant d'intégration – le social – il y a tous les degrés d'intégrité de statut, depuis la foule humaine, la horde de loups et l'essaim d'abeilles d'un côté, à l'Humanité de l'autre. (Voir Bergson, Creative Evolution, p.175, à propos de l'essaim d'abeilles comme étant « réellement et non pas métaphoriquement un seul organisme ». Haldane et Huxley, Animal Biology, pp. 234 et suivantes, discutent du rôle de « l'agrégation » – d'abord biologique, ensuite sociale – dans l'évolution.)

que l'État menace de prendre la place de l'humanité, ⊕ en prétendant à un rang et à une fonction qui ne sont pas les siens : en seront vraisemblablement le résultat le nationalisme, la tyrannie et la guerre. Le danger de mettre un accent excessif sur l'infériorité réelle de l'État par rapport à ses citoyens est de négliger la fonction de l'État en tant qu'organe valable de l'humanité : en seront vraisemblablement le résultat un anarchisme suicidaire et l'égoïsme. En bref, l'État est comme un fonctionnaire de degré moyen – un trésor dans son lieu propre en tant qu'intermédiaire, mais une menace quand il essaie de remplir la tâche qui appartient à son chef.

Cependant la mésoforme ne doit pas être sous-estimée : fonctionnellement, elle peut très bien être tout aussi importante que l'individu véritable. Il est probable, comme Sir Arthur Keith l'a fait valoir × qu'une unité fondamentale dans l'évolution de l'homme a été le groupe social (comprenant, au début, peut-être cinquante à soixante membres, et en développement graduel pour comprendre les millions d'individus de l'État-nation d'aujourd'hui). Dans la lutte constante entre de tels groupes sociaux, c'est le groupe en tant qu'unité, plutôt que l'homme individuel, qui passe par le tamis de la sélection naturelle. Et cette sélection des groupes a posé la survie comme valeur surpassant les vertus d'amour, de loyauté et de capacité à coopérer dans la communauté, et l'a mise au-dessus de la haine et de la férocité envers d'autres communautés rivales. Il est certain que c'est un fait que les nations sont encore des prédateurs haineux et craintifs, pour lesquels la paix est une préparation au conflit ouvert.

Pour en finir avec cette question, on peut commettre deux erreurs – je les appelle l'erreur du niveau singulier, et l'erreur de l'inaccessibilité des niveaux. La première ignore l'existence des unités supérieures qui (bien qu'imparfaitement) résolvent les contradictions et unifient la multiplicité des unités inférieures en conflit : en particulier, elle nie la réalité, par-dessus et au-dessus des mésoformes nationales en lutte, de l'Humanité dont elles sont les organes. Bien que mes tissus soient en désaccord, bien que la maladie doive maintenant intensifier les guerres dans mon corps de chair et de sang, bien que je doive mourir à cause d'elles demain – je suis cependant un. Même dans ces conditions, il y a un plan – il y en a d'ailleurs plusieurs – sur lequel les ennemis les plus acharnés d'entre les hommes, et les factions idéologiques, les races et les États sont indissolublement unis. ° La deuxième erreur (celle de l'inaccessibilité des niveaux) est de séparer l'État de l'homme, d'en faire un être dont l'homme n'est pas responsable, un être qui est au-delà de lui (que ce soit « au-dessus » de lui ou « au-dessous ») et complètement différent de lui-même. Le fait est que nous avons tout le droit, et en fait le devoir, de dire comme Louis XIV : « L'État, c'est moi ». L'intensité avec laquelle nous pensons nationalement (comme nous sommes poussés à le faire à chaque fois que nous ouvrons nos journaux) est l'intensité même par laquelle nous devenons l'État. Il n'y a pas d'excuse valable pour transmettre le blâme issu de notre propre comportement à certaines assemblées politiques, encore moins pour le passer à un « animal vivant » et respirant... qui appartient à un ordre invertébré de degré inférieur ». * La peur et la haine, l'envie et la jalousie, l'orgueil idiot, la féroce cruauté, la stupidité de la nation – sont toutes à moi, sont toutes des maux en moi,

⊕ C'est la grandeur de Mazzini, le fervent nationaliste, qu'il ait subordonné la Nation à l'Humanité. « Sans la Nation il ne peut pas y avoir d'humanité », écrit-il dans On the Duties of Man. « Les nations sont les citoyennes de l'humanité, comme les individus sont les citoyens de la nation. Et comme chaque individu vit une vie double, intérieure et relationnelle, ainsi font les nations. De même que tout individu devrait s'efforcer de promouvoir la puissance et la prospérité de sa nation par l'exercice de sa fonction spéciale, ainsi chaque nation devrait en accomplissant sa mission spéciale, conformément à sa capacité spéciale, accomplir sa part dans l'œuvre générale, et promouvoir l'avancement progressif et la prospérité de l'humanité. La nationalité et l'humanité sont de ce fait également sacrées. Oublier l'humanité, c'est supprimer l'objectif de nos travaux ; annuler la nation, c'est supprimer l'instrument par lequel on atteint l'objectif. »

× A New Theory of Human Evolution. Dans la dernière partie du livre, Sir Arthur Keith maintient que la nation (ou la « race », tel qu'il utilise ce terme) – hérite du comportement et des caractéristiques mentales de ses prototypes plus petits. Les nations sont encore engagées dans une lutte évolutionnaire pour la survie, et le nationalisme deviendra vraisemblablement encore plus intense à l'avenir. Mais sa doctrine (Essays on Human Evolution, pp. 60, 65) que « le cœur éthique d'une tribu est l'amitié ; sa croûte l'inimitié », et « le nationalisme est en harmonie avec la nature humaine ; le christianisme ne l'est pas », sont des demi-vérités dangereuses.

° « L'Homme ; oh non les hommes ! Une chaîne de pensée liée, d'amour et de puissance à jamais inséparables,... L'Homme, unique âme harmonieuse de beaucoup d'âmes, dont la nature est dans son propre divin contrôle. » Shelley. Prometheus Unbound.

La preuve de l'existence de ce plan est de première main, car nous le visitons de temps en temps. Il y a des moments où nous acceptons totalement la nécessité de la lutte incessante des hommes, des idées et des idéaux, d'autres moments où nous ne rejetons aucun d'entre eux, quand l'unité qui domine la multiplicité et la paix qui surplombe l'orage, nous sont révélées. À de tels moments nous pouvons dire avec Miguel de Unamuno, « être la totalité de moi-même, c'est être tous les autres ».

* The Behaviour of Nations, par Morley Roberts. Cf. Alfred Machim, The Ascent Of Man (1925), p. 171 ; M. R. Davie, The Evolution of War (1929), pp. 46, 233 ; Sir Arthur Keith, Essays on Human Evolution (1946), XXX.

qui appellent à ma repentance et à mon retour à la sagesse. Et une partie essentielle de cette réforme est la vive réalisation du fait de l'Humanité.

Être homme en propre, c'est être homme, État et Humanité tour à tour, comme les circonstances le demandent. • Nous devons grandir, mais à certains égards, il serait mieux de ne pas du tout grandir que de s'arrêter de grandir à la seconde étape – l'étape de la mésoforme. L'organe de l'Humanité devient l'ennemi de la totalité. Néanmoins, il y a des bases pour espérer et mon devoir est nettement défini. Dans la mesure où je suis capable, au niveau national, de me libérer moi-même de la haine et de la peur, c'est là que la nation est libérée de la haine et de la peur. Dans la mesure où je suis capable de jouir et de vivre l'unité de l'humanité, c'est là que l'unité de l'Humanité est renouvelée et perpétuée. L'amour de soi, si ce n'est autre chose, montre la voie. Le conflit des nations n'est pas extérieur à moi : il détruit ma propre intégrité. Les problèmes internationaux sont, finalement, des problèmes personnels. Cela semble plus bizarre que ça ne l'est, car le problème de la mésoforme rebelle n'est pas nouveau dans cette enquête. La menace qui pèse sur ma totalité en tant qu'homme est issue du conflit entre un ensemble d'organes et un autre – le glouton, le débauché, le paresseux, l'intellectuel et d'autres combattent toujours en moi pour obtenir la maîtrise. × Le péché, l'intempérance, la maladie, la folie (et qui est complètement libéré de ces choses ?) surviennent quand la mésoforme usurpe la position du tout. Et l'absence de totalité porte sur de nombreux niveaux : l'homme est dirigé par ses organes, l'humanité est dirigée par les États ; l'État lui-même est peut-être dirigé par les partis ou les classes. Celui qui fait un dieu de son ventre et un autre de sa nation souffre de la même sorte de maladie sur deux plans de son corps et n'atteint à la fois ni l'état d'homme ni l'état d'humanité. +

9. « L'ESPRIT OBJECTIF » DE L'HUMANITÉ

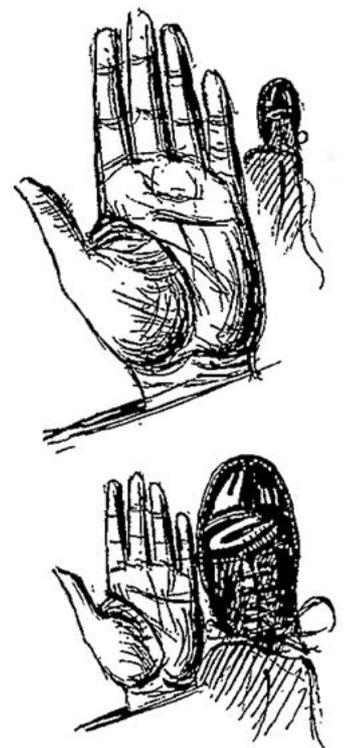
Un fait encourageant est que, à certains égards, l'homme atteint avec facilité le niveau d'Humanité : abandonnant l'apparence subjective de son moi privé ou individuel, il adopte l'apparence objective de son moi public ou social – un moi qu'aucune frontière nationale ne peut contenir. « Tous nos jugements », dit Kant ° « sont d'abord de simples perceptions-jugements : ils valent simplement pour nous, c'est-à-dire pour notre subjectivité. C'est seulement subséquentement que nous leur donnons une nouvelle référence, à savoir un objet, et avons l'intention qu'ils ne valent pas seulement pour nous sur le moment mais à tous les autres moments et de la même manière pour toutes les autres personnes. » Quand nous pensons et agissons en tant que personnes rationnelles et conscientes, nous le faisons en vertu de cet « esprit objectif » qui est immanent en l'homme individuel et le transcende. Ainsi nous en venons à faire l'expérience d'un monde « réel » dans lequel les lignes de chemin de fer sont parallèles au lieu d'être convergentes, dans lequel les pièces de monnaie sont circulaires et cependant ont une épaisseur, dans lequel les maisons ont des façades arrière et avant, et des intérieurs en même temps ; tandis que le monde « apparent », dans lequel ces objets sont constitués tout à fait différemment est considéré comme inférieur. Regardez cette feuille de papier : le fait curieux est que je l'observe et lui trouve quatre côtés et

• Superficiellement, les sociétés d'insectes et d'hommes sont très semblables. Marais (*The Soul of the White Ant*) décrit la termitière comme un seul organisme, maintenu ensemble par une série continue « d'ordres » émis par la reine – il suggère que les moyens de communication sont extrasensoriels, car un plateau d'acier paraît ne pas interférer avec eux. Mais, en fait, la différence entre une société d'insectes de ce genre et la société humaine est beaucoup plus grande qu'elle ne le semble : car c'est de l'essence de cette dernière que l'homme voyage sans cesse entre le niveau de l'individu et le niveau de la communauté, tandis que tout mouvement comparable de la part de l'insecte est (pour le moins) improbable. Le suprême accomplissement de l'homme est sa capacité au mouvement vertical dans la hiérarchie.

× Nietzsche parle « des hommes qui ne sont rien qu'un grand œil, une grande bouche, un grand ventre », ou une oreille « née sur une petite tige mince – et cette tige était un homme ! » Thus Spake Zarathustra, 'Of Redemption'. L'humanité tend bien vers une condition de ce genre, dès qu'un État, une race, une classe, ou une autre mésoforme, cherche à dominer tout le reste et se prend par erreur elle-même pour le tout.

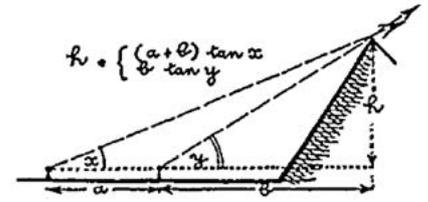
+ Une des tâches de la science du futur sera de révéler en détail l'interdépendance des divers niveaux de la « maladie de la mésoforme ».

° *Prolegomena*, 18.



quatre angles inégaux, cependant j'observe aussi que c'est un rectangle. Il est évident qu'il y a deux « esprits » en moi (qui travaillent ensemble de façon si harmonieuse que je fais l'erreur de les considérer comme ne faisant qu'un) – ou deux observateurs, l'homme et l'Humanité. Le premier voit que mon petit doigt est de la taille de mon pied ; le deuxième voit sa « vraie » taille. Le premier observe qu'un cube a , au plus, trois faces en forme de losanges ; le deuxième observe qu'il a six faces, formant chacune un carré. Le premier vit dans un monde habité par des hommes de toutes tailles, depuis « les hommes qui sont comme des arbres qui marchent » aux mannequins, et depuis les mannequins aux mites – un monde où Brobdingnag et Lilliput se combinent ; le second vit dans le monde du bon sens où les hommes sont toujours à taille humaine. La distinction réelle entre ces deux observateurs en moi est que le premier est un homme unique, tandis que le dernier embrasse tous les hommes. Mon monde devient le monde de l'Humanité. C'est seulement pour un moment, et par un effort délibéré, (tel celui que le peintre doit faire), que je peux utiliser mes propres yeux et voir mon compagnon comme une créature à qui il manque un œil ou une oreille, une jambe ou un bras. Comme William James l'indique, nous rejetons si complètement la façon de mesurer rétinienne que nous n'aurions aucune notion de la taille de la Lune si nous devions la comparer avec la taille de, disons, un demi-penny: la seule manière de le voir est de les superposer. × Il est depuis longtemps passé le temps où je vivais dans le monde du réalisme privé, et de l'œil innocent – le temps où (comme un bébé de quelques mois) j'étais capable de remarquer que le visage d'un homme, quand on le voit de profil, est terriblement mutilé. + Maintenant a poussé sur moi la myriade d'yeux de l'Humanité, * grâce auxquels je perçois mon objet de tous les angles et à toutes les distances ; et ma difficulté, comme tout dessinateur le sait, est de revenir, quand l'occasion le demande, à ma vision binoculaire primitive. En fait, une vision totalement privée des choses est une abstraction artificielle : ° l'union de ma vision privée avec celles des autres, afin de construire la vision de l'Humanité, n'est pas une construction extérieure ou théorique – je suis (sous un de mes aspects) l'Humanité, et il est naturel pour moi de voir les choses à sa manière. †

(L'ambiguïté essentielle de ma nature est physique non moins que psychique. Considérez, par exemple, ma sensibilité aux vibrations. J'enregistre la lumière visible (d'une longueur d'onde entre 36 et 18 000 000e de cm) parce que mes yeux y sont adaptés : les autres ondes (dit-on) sont en dehors des possibilités de ma vision. Mais la vérité, c'est que j'enregistre aussi des ondes radio et des ondes infrarouges (dont les longueurs d'onde excèdent celles de la lumière visible), des ondes ultraviolettes, des rayons X et des rayons gamma (dont les longueurs d'onde sont plus petites que celles de la lumière visible). La totalité de mon spectre s'étend d'une longueur d'onde de quelques 32 km à 24 millions de millièmes de cm, au lieu de 36 à 18 000 000e de cm – donc mon plus grand corps est beaucoup plus sensible que mon corps plus petit. Et à vrai dire, les organes des sens de ce plus grand corps ne sont ni des extensions de ce corps plus petit, ni des artefacts improvisés, ni des substituts mécaniques aux organes naturels, ni des appareils orthopédiques qui sont si nombreux ; au contraire, ce sont les récepteurs propres et naturels des ondes non visibles, tout comme la rétine est le



L'estimation que fait un homme seul de la hauteur d'une montagne est subjective ; deux hommes, cumulant leurs observations privées, peuvent arriver à une estimation objective. Cet exemple trigonométrique typifie l'objectivité en elle-même, qui est en essence l'organisation de visions partielles.

× Textbook of Psychology, pp. 343 et suivantes.

+ Charlotte Bühler, From Birth to Maturity, p. 58.

* Cette doctrine a une longue histoire. Aristote enseignait que nous devons nous séparer des choses qui sont « premières pour nous » pour atteindre ces choses qui sont « premières pour la nature », et Averroès (qui croyait qu'il interprétait Aristote) maintenant qu'il y a un intellect unique partagé par tous les hommes. Kant distinguait « les jugements d'expérience » objectifs des « jugements de perception » subjectifs : dans les premiers, les percepts sont combinés en une « conscience en général » (Prolegomena). Mais par-dessus tout, c'est Hegel et ses disciples qui ont établi clairement que l'esprit croît en renonçant à l'élément partiel et subjectif en lui.

° Koffka et Köhler avaient pour opinion que la réponse totale du cerveau primaire à une situation donne directement la taille « réelle » de l'objet. Ma critique de cette opinion, c'est qu'elle ne va pas assez loin dans son insistance sur l'intégralité du sujet : il faut un organisme beaucoup plus grand que celui de l'homme individuel pour voir le monde objectivement.

† Des nombreuses sortes de faits qui pointent dans cette direction, la télépathie en est un que l'on met actuellement beaucoup en exergue. La théorie de la télépathie de Whately Carington en tant qu'association valable (une association « d'idées » survenant en un seul « esprit » tend à être valable pour d'autres), et son corollaire d'un « entrepôt commun » ou d'un « esprit de groupe », sont particulièrement pertinents : voyez son livre Telepathy, An Outline of its Facts, Theory, and Implications, XII, XIII. Pour moi, la chose significative est que les données de la télépathie seules suffisent à mener aux conclusions générales auxquelles cette investigation ici parvient par de nombreux chemins. Le fait est que l'esprit commun de l'Humanité est en train de passer de la phase spéculative à la phase de l'investigation empirique détaillée.

récepteur propre et naturel des ondes visibles. En tant qu'Humanité, je laisse l'évolution à mi-chemin pour prendre le wagon de chemin de fer ; en tant qu'Humanité, je jouis des avantages d'avoir un corps qui, tous égards rendus à ma sensibilité (comme pour tant d'autres choses), est aussi supérieur à mon corps d'homme que mon corps d'homme est, lui-même, supérieur à mes cellules.) φ

Supposer, cependant, qu'il y aurait une coupure claire entre la vision d'un homme, et une autre qui serait celle de l'Humanité, et supposer que je les réaliserais toutes deux dans leur pureté, c'est simplifier le cas à l'extrême. La base de mes opérations, l'axe de ma vie, est à mi-chemin entre l'homme et l'Humanité. Concernant cet axe (qui est le foyer originel et propre du bon sens) mon fonctionnement oscille comme celui d'un pendule, avec des battements plus ou moins symétriques. Le battement arrière est ma réduction, ma régression, ma détérioration ; le battement avant est ma croissance, mon progrès, ma construction. Plus le battement s'allonge, plus le rythme de ma vie est profond. Ainsi, d'un côté, j'ai besoin de voir et d'entendre le monde simplement, sans préoccupation intellectuelle, comme l'artiste et l'enfant le font ; j'ai besoin de ressentir spontanément, sans préoccupation, sans penser à la manière dont je devrais ressentir ; j'ai besoin de plonger sous la surface de la tradition et de la forme convenable, pour aller vers l'intensité du primitif. En lui-même, cependant, ce mouvement serait un désastre. La chose essentielle est qu'il devrait, d'un autre côté, être équilibré par une capacité croissante à penser de manière imaginative, * au-delà des soucis simplement personnels et tribaux, aux soucis de l'Humanité. La personne bien équilibrée est symétrique – elle est à la fois beaucoup plus que la personne de bon sens et elle l'est beaucoup moins.

10. LE CORPS UNIQUE ET SES NOMBREUX MEMBRES

Le bien de l'humanité peut-il, alors, ne jamais être un mal pour l'homme ? Mes intérêts au plus haut niveau ne sont-ils jamais en désaccord avec mes intérêts au niveau inférieur ?

Dans un sens, ils ne sont jamais en désaccord – « ce qui n'est pas bon pour l'essaim ne peut pas être bon pour l'abeille. » ° Dans un autre sens, ils sont toujours et nécessairement en désaccord – d'où la lutte morale, entre le moi privé et inférieur et le moi universel et supérieur, dont je suis le champ de bataille. + Parfois cette lutte est conduite en public. Si je commets un crime, la société se retourne contre moi. Mais l'opposition de la société est en réalité la mienne, et je m'y joins en portant un jugement contre moi-même ; autrement, la justice n'aurait pas de sens pour moi. Quand le prisonnier ne se tient pas des deux côtés du banc des accusés, quand la cour de justice lui est totalement extérieure, alors il n'est pas un sujet apte au procès, mais seulement pour l'asile de fous. Je suis une dyarchie, à la fois gouvernement et opposition, dont la fonction est de ne pas être d'accord. Leur accord serait une mort morale. Et il n'y a pas de réforme de mon moi inférieur – converti, rendu altruiste, il est mon moi plus élevé. ø En tant qu'individu privé, je ne peux pas m'élever au-dessus du standard de comportement égocentrique propre à ce niveau-là : le développement au-delà appartient à un niveau plus haut

φ Il en est de même avec les cerveaux qu'il en est avec les organes des sens : je pense avec les cerveaux de tous les hommes (pour ne pas aller plus loin). F. Tilney (The Brain from Ape to Man) et d'autres n'ont pas besoin d'éprouver d'anxiété à penser que notre développement psychique est limité par la taille du crâne, qui à son tour est limitée par la taille du pelvis. C'est comme d'avoir peur que notre esprit soit petit parce que nos cellules nerveuses sont petites, et que leurs atomes sont encore plus petits.

Le Dr Trigant Burrow, dans The Neurosis of Man, attribue la plupart de nos troubles et conflits à un égoïsme exagéré, à la formation, par un conditionnement social d'un « moi-persona » qui perturbe ce qu'il appelle « l'unité de l'homme organismique et du phylum ». Tout en étant largement d'accord avec ceci, je sens que le Dr Burrow ne rend pas justice à l'interdépendance polaire de l'individuel et du phylum, et de la nécessité d'une tension entre eux.

* « Le grand secret de la morale, c'est l'amour ; c'est aussi la sortie de notre propre nature et l'identification de nous-mêmes avec le beau qui existe dans la pensée, l'action ou une personne et qui n'est pas notre propre. Un homme, pour être vraiment bon, doit imaginer avec intensité et complètement ; il doit se mettre lui-même à la place d'un autre et aussi de nombreux autres ; les douleurs et plaisirs de son espèce doivent devenir les siens. » Shelley, A Defense of Poetry.

° Marcus Aurelius, Meditations, VI. 49

+ La dualité et le combat en l'homme sont incomparablement décrits par Platon et Saint Paul (Rom. VII). « Il y a dans l'homme lui-même », dit Platon, « c'est-à-dire dans son âme, un mieux et un pire, et quand le mieux a, par nature, contrôle du pire, alors, comme nous le disons, l'homme est maître de lui-même. » (Republic, 431) Dans la fameuse parabole du conducteur de char et des deux chevaux ailés (l'un noble s'efforçant de monter au ciel et l'autre ignoble porté vers la terre), Platon développe sa doctrine que la bête en l'homme doit être soumise à l'élément humain véritable. L'homme juste et tempéré n'essaie pas de réformer ni de supprimer la partie inférieure de sa nature, mais la confine à son lieu propre dans la hiérarchie. (Republic, 443)

ø « L'individu ne peut pas aimer. Quand l'individu aime, il cesse d'être purement individuel. » D. H. Lawrence, Apocalypse, p 219.

de ma personnalité. Mais je pars de rien et je ne remplace rien – chaque stade primitif, chaque degré d'individu et de mésoforme, est présent et à l'œuvre en moi. Chaque étage (et chaque assise) de la pyramide est nécessaire pour en soutenir le sommet. †

Ma tâche, par conséquent, n'est pas de nier ni de supprimer le côté inférieur de ma nature, mais de le lier, symétriquement, au côté supérieur, et d'autoriser celui-ci à remplir le degré d'autorité qui lui est dû. Le tout que je suis doit avoir la préséance sur la partie. « Si jamais tu as eu l'occasion de voir une main, un pied, ou une tête coupés, et qui gisaient séparés du reste du corps, tu peux te dire que c'est là une image de ce que fait l'homme, pour lui-même, du moins autant qu'il le peut, quand il n'accepte pas de bon gré le destin qui lui est imparti, qu'il s'isole volontairement, ou qu'il commet un acte contraire à la loi commune. Tu t'es rejeté hors de cette union, qui était cependant conforme à la nature. » φ Le manque d'indulgence, la haine, le manque de sympathie, sont des maladies du grand physique de l'homme, aussi sûrement que la paralysie est une maladie de son petit physique. Les patients sous hypnose sont parfois sensibles à ce qui est vécu par l'hypnotiseur, et ressentent chaque remords qu'il ressent * – en tout cas, c'est ce qui a été rapporté. Dans des circonstances normales, nous réussissons mieux à réprimer le sentiment de notre prochain dans notre corps. Mais il en reste suffisamment au-dessus du seuil pour montrer combien sont vrais les mots d'Alfred Fouillée : « Tout ce que je te dois, je le dois à moi-même, ce que je fais pour toi, je le fais pour moi-même ; ce que je fais pour te blesser, me blesse moi-même. » ⊕

Par des chemins que nous réalisons peu, l'unité de l'homme et l'existence de l'Humanité en tant que notre moi commun élevé, sont implicites dans notre pensée. ° Par exemple, examinons les croyances et les pratiques du bon citoyen ordinaire. Il entretient une notion vivante de la justice, et il est indigné dès qu'il suspecte que des innocents sont punis pour les crimes des coupables. Cependant il n'est pas indigné quand il voit un enfant d'une certaine couleur héréditaire souffrir à cause de ses ancêtres, quand il voit un innocent né pour connaître la laideur, la stupidité et un échec presque inévitable, et un autre né pour connaître l'opposé de ces choses-là, ou quand il voit un homme bon mourir d'une maladie atroce alors que son méchant voisin jouit d'une très bonne santé et d'une abondante prospérité. Il est attristé, mais il n'est pas indigné ; il est peut-être perplexe, mais il n'est pas aigri, devant ces (comme certains les appelleraient) inégalités choquantes, ou les grandes erreurs judiciaires. C'est certain, il ne maudit pas l'univers, ni les dieux qu'il reconnaît ; il n'est pas non plus rendu définitivement malheureux par ces circonstances qui, si elles avaient été arrangées par l'homme, l'auraient conduit au plus profond désarroi. Encore plus surprenant, il ne ressent pas que l'univers est indifférent, pour ne pas dire hostile, à ses idéaux d'une justice juste. Au contraire, il accepte (comme Job en était venu à l'accepter) le fait que la souffrance et la joie sont distribuées de manière inégale et mystérieuse, il fait ce qu'il peut pour atténuer l'une et pour répandre l'autre, et il croit au fond de son cœur (contrairement à toutes les preuves superficielles) que l'univers est d'une certaine manière du côté des valeurs qu'il chérit. En bref, il accepte la situation et la considère comme un stimulus, et non pas comme une chose atroce.

† Certains diraient, bien que je ne pense pas que ça soit une aide véritable, que les étages inférieurs sont moins réels que les étages supérieurs. Ainsi Virginia Woolf : « Je parle de la vie commune qui est la vie réelle et non pas des petites vies séparées que nous vivons en tant qu'individus. » A Room of One's Own, VI.

φ Marcus Aurelius, Meditations, VIII... 32.

* Comme dans le cas du Dr Pagenstecher et de la Señora Z, décrit dans Proceedings of the American Society for Psychical Research, xv. pp. 189 et suivantes, et cité par G. N. M. Tyrrell, The Personality of Man, pp. 186 et suivantes.

⊕ Les Éléments Sociologiques de la Morale, p. 282.

° Nous commençons nos lettres par « mon cher... » et les terminons par « votre... » ; nous les adressons alors à monsieur X et madame Y. C'est par d'innombrables façons apparemment banales de ce genre que nous reconnaissons la solidarité humaine et
« l'unité de l'homme,
esprit unique surmontant
l'ignorance et le vice,
prédominant dans les cœurs
bons et mauvais,
sentiment unique pour les jugements
moraux, de même qu'œil unique
pour la lumière du soleil. »
Wordsworth, Prelude, VIII.

Pour décider de ce qu'est le bien de l'homme, vous devez décider de ce qu'il est. Quand G. E. Moore écrit : « Un maximum de vrai bien, pour nous-mêmes, n'est nullement toujours sécurisé par ces actions qui sont nécessaires pour s'assurer un maximum de vrai bien pour le monde en tant que totalité », et cela n'a pas de sens de savoir comment l'homme et le monde sont (ou pourraient devenir) la même et unique chose. Voir Ethics, pp. 150, 231. L'hypothèse non remise en question que l'homme est une quantité connue, et qu'il n'est qu'homme, est responsable de beaucoup de confusion dans la théorie éthique.

D'un côté, Seth Pringle Pattison dit : « Chaque moi est une existence unique, parfaitement imperméable aux autres moi – imperméable d'une manière dont l'imperméabilité de la matière n'est qu'une pâle analogie. » D'un autre côté, Maritain dit : « L'amour des saints est une force unifiante et vivifiante qui triomphe de l'imperméabilité mutuelle des êtres. » True Humanism, p. 84.

Cependant, je suis sûr que ce n'est pas une bonne chose de critiquer ce cadre d'esprit comme exemple flagrant de l'incohérence et de la lourdeur humaine. Il y a plus de sagesse dans la pensée confuse de cet homme ordinaire vertueux que dans la « pensée claire » du soi-disant rationaliste qui cherche à ébranler sa foi. Car le premier affirme réellement, par implication, sa croyance en l'Humanité (et peut-être même en des entités encore plus élevées), tandis que le dernier nie, à nouveau par implication, qu'il y ait un tel être unitaire. Il existe une conviction profonde et largement répandue qui porte à la solidarité humaine, et une certitude inexprimée que la pluralité des moi n'est qu'une partie de la vérité. Si les moi étaient réellement isolés les uns des autres, s'il n'y avait pas de plan sur lequel ils s'unissent, s'il n'y avait pas de niveau sur lequel nous portons les soucis des autres et où la douleur et le plaisir sont redistribués ou recomposés, alors en fait la vie serait intolérable – en supposant toujours (ce qui est invraisemblable si l'Humanité, en tant que base de notre sentiment du prochain, est une fiction) que la sympathie ou la compassion dussent survivre. Si, d'un autre côté, il y a un être réel en lequel chaque homme est tous les autres hommes, alors on peut réellement penser que les inégalités humaines sont vaincues et que l'amour humain est approuvé par l'ordre naturel des choses. L'homme bienveillant est celui qui, par ses actes qui ne sont pas égoïstes, démontre la vérité du moi élevé. En fait, c'est son comportement qui est à la fois rendu possible par l'existence de l'Humanité et qui la rend possible. Ce n'est par rien d'autre qu'un autre individu de la hiérarchie que l'Humanité existe bien de façon indépendante et autonome. Comme l'homme, elle est un fait, mais non un fait autonome. Ainsi le sceptique n'est pas dans l'erreur quand il déclare que l'Humanité est un « vœu pieux », une « projection », un produit de l'imagination : c'est à la fois la garantie de sa réalité, et la mesure de notre responsabilité envers elle, que tant d'êtres humains aient besoin d'elle, voient leur but et leur sens en elle de manière si cohérente. Pour l'homme, l'Humanité est une nécessité pratique, de même que, pour ses cellules, l'homme est également une nécessité pratique.

L'Humanité vainc l'inégalité des hommes † de la même manière, et dans le même sens, que l'homme vainc l'inégalité de ses organes. Quand ma main me fait mal, j'ai mal, et ce « je » comprend tous les autres organes : en moi, la souffrance de l'un d'entre eux est la souffrance de tous. Au niveau inférieur de la multiplicité, la tête pourrait très bien objecter qu'elle a été injustement punie pour les excès de l'estomac, mais au niveau plus haut de l'unité on peut dire que l'estomac souffre en fait du mal de tête dont il est la cause – « tous les membres souffrent avec lui » + Ici, sur le plan du tout, les nombreux membres vivent une vie singulière. φ Mon œil voit un premier chat ; ma main caresse la fourrure d'un deuxième chat ; mon oreille entend le ronronnement d'un troisième. Au niveau inférieur, mon expérience sensorielle est divisée en flux séparés ; au niveau supérieur, les flux s'unissent. Ceci ne veut pas dire que toutes les distinctions se perdent dans un composé monotone. Au contraire, que les flux se réunissent (en ce qu'on a l'habitude d'appeler le *sensorium central* ×) donne une signification de plus et amène des contrastes. L'apparence, le ressenti tactile et le sentiment du chat sont rassemblés dans une unité qui améliore, plutôt que de les sacrifier, les riches détails de son contenu. Et il en est ainsi au stade suivant de la

Mo Ti (le sage du quatrième siècle avant Jésus-Christ, qui, d'après Mencius, aimait tous les hommes et s'était épuisé à leur service) est réputé avoir dit : « Je considère la capacité de tout embrasser comme très juste. De cette manière, les oreilles rapides et les yeux clairs coopèrent dans l'audition et la vision, les bras et les jambes sont renforcés de manière notable pour coopérer dans le mouvement et l'action... De cette manière, ceux qui sont vieux, sans femme et sans enfants voient leurs besoins corporels assurés de sorte qu'ils peuvent terminer leurs ans, tandis que les jeunes sans défense, les enfants qui sont sans père et sans mère, ont quelque chose en quoi ils peuvent avoir confiance de sorte que leurs corps puissent grandir et devenir forts... Le chevalier à l'esprit élevé de la Grande Société doit considérer le corps de son ami comme le sien... Le résultat en sera que quand il observera que son ami a faim et froid, il le nourrira et le vêtira. » Mo Tzu Book XVI, trad. E. R. Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times.)

† Nous avons besoin de nos opposants pour être complets : ils sont nos agents et nous sommes malades s'ils nous laissent tomber. Ainsi, bien qu'incroyants, nous déplorons vivement des fautes dans la foi des croyants ; bien que pécheurs, nous sommes choqués quand les bons chutent ; bien que libres penseurs, nous sommes secrètement troublés devant le déclin de l'affluence aux églises. Les sages sont les gardiens de notre sagesse, les vertueux de notre mérite, les braves de notre courage ; nous ne sommes pas nous-mêmes sans ceux qui sont les mieux parmi nous.

+ I Cor. XII. 26. La totalité du chapitre est très pertinente.

φ Dans Ueber die Seelenfrage, Fechner argumente, à partir de l'unité de l'expérience sensorielle dans la perception, l'idée de l'unification de l'expérience de toutes les âmes en Dieu. Dans certains passages, il parle d'âmes entièrement fermées les unes aux autres, excepté au plus haut niveau ; dans d'autres passages, il considère la vie planétaire comme une expérience humaine unificatrice.

La conférence de William James 'The Continuity of Experience', dans A Pluralistic Universe (voir aussi les conférences IV et V) devrait être consultée sur la question de la « composition de la conscience ».

× La théorie d'Aristote est que, quand les organes spéciaux des sens sont stimulés, les mouvements sont communiqués, via les esprits du sang et les esprits animaux, au sensorium central qui est le cœur ; ici la pluralité et la diversité des sensations séparées se soumettent d'une certaine manière à l'unité du sujet percevant. Saint Thomas d'Aquin avait la doctrine un peu semblable du « sens commun » interne, qui est la faculté commune aux cinq sens externes, dont il unit les données.

hiérarchie. Mon chat est légion – il y a autant d'apparences de lui qu'il y a d'observateurs de lui – au niveau humain, mais au niveau de l'Humanité il n'y a qu'un seul chat, qui possède, unifie et est chaque existence particulière de lui. C'est à de tels objets publics (des objets qui appartiennent, pour ainsi dire, au sensorium central de l'Humanité) que je me réfère dès que j'utilise le langage, ou réfléchis vraiment. Conformément à ma capacité, je partage et je jouis de l'expérience unitaire de ce moi commun élevé, cette grande chambre de compensation de toutes les transactions humaines. Non seulement l'aspect cognitif de cette expérience vaste comme le monde, mais aussi ses aspects conatifs et émotionnels sont miens pour constituer les miens.

D'un côté, Marc-Aurèle dit que « prendre soin de tous les hommes au sens général, c'est reconnaître la nature de l'homme. » ° D'un autre côté, Spinoza dit que : « L'entreprise de se préserver soi-même est la première et seule base de la vertu, car avant ce principe rien d'autre ne peut être conçu et sans lui aucune vertu ne peut être conçue. » * La nature de l'homme est telle qu'il n'y a rien de contradictoire dans ces deux affirmations. La vertu implique de faire plus attention, et non pas moins, à soi-même – à ce moi plus complet qui inclut progressivement d'autres moi. La vertu implique de prendre le soin de ses propres intérêts réels, au long terme, et de ne pas tenir compte des bénéfiques immédiats. La vertu implique de prendre connaissance de la vie dans les parties les plus éloignées de son propre corps – « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. » Mais nombreux sont ceux qui aiment sans être pleinement conscients du moi commun dont leur amour est témoin. À ceux-ci, Marc-Aurèle dit : « La joie que tu prends à l'exercice de la bonté, n'est pas encore fondée sur ... une juste appréhension de la nature des choses... comme de faire du bien à toi-même, quand tu fais du bien aux autres. » ⊕

Mais un amour de soi détaché, quoiqu'inclusif, est loin d'être suffisant. Une partie de l'essence de la bienveillance réelle est qu'elle est totalement objective et dirigée sur ce qui est, encore, en dehors du moi : la charité « ne cherche pas son bien propre. » † La simple et prudente bienveillance n'est pas encore absolument l'authentique bienveillance, car l'indispensable spontanéité, la grâce, l'inspiration manquent. Ces choses viennent à nous de leur propre chef : sans prévenir, notre grand moi envahit notre petit moi d'une puissance qu'on ne peut pas ne pas reconnaître. « Lors de tels moments nous ne sommes plus des individus, mais l'espèce humaine ; la voix de toute l'humanité résonne en nous. » • Nous ne sommes plus extérieurs aux hommes, aveugles à ce qu'ils sont en eux-mêmes et pour eux-mêmes °; de simples choses deviennent des moi et les moi deviennent nous-mêmes ; les digues sont rompues et nous nous élevons sur le flot vers un niveau plus élevé de ce que nous sommes. Alors nous réalisons enfin ce que nous avons toujours connu vaguement : le sentiment, la pensée et les efforts des autres ne sont que temporairement les nôtres, et à moins que nous les fassions nôtres sans réserve, nous réprimons la plus grande partie de notre nature. « La seule véritable connaissance de notre prochain est ce qui nous permet de ressentir avec lui » + – et cette connaissance (doit-on ajouter) est la seule véritable connaissance de soi. La seule manière de se connaître soi-même, c'est d'étudier les autres. La

° Pensées, III. 4.

* Ethics, IV. 22. Voir aussi IV. 24, et V. 41. Mais Spinoza dit aussi clairement que pour déterminer ce qui est réellement à l'avantage de l'homme, on doit porter égard à « l'éternité de l'esprit ».

L'évêque Butler dit : « Il y a un principe naturel de bienveillance en l'homme ; qui est à un certain degré à la société ce que l'amour de soi est à l'individu. » Works (1897 Edn), ii. p. 31. Butler maintient (1) que : « Le principe que nous appelons amour de soi... appartient à l'homme en tant que créature raisonnable. » et (2) que cet amour de soi approuve la bienveillance et est compatible avec elle. (ii. pp. 18, 158) Cf. C. D. Broad, Five Types of Ethical Theory, pp.71 et suivantes, et Thomas H. McPherson, 'The Development of Bishop Butler's Ethics', dans Philosophy, Oct., 1948.

⊕ Pensées, VII. 10'

† « La personne égoïste ne s'aime pas trop elle-même mais trop peu ; en fait, elle se hait elle-même », écrit un psychologue adlérien. « L'amour des autres et l'amour de nous-mêmes ne sont pas des alternatives. Au contraire, on trouvera une attitude d'amour envers soi chez tous ceux qui sont capables d'aimer les autres. » Erich Fromm, Man For Himself. Je dirais qu'aimer les autres est de l'amour de soi, jusqu'à ce qu'en réalisant le fait, nous brisions le sortilège.

• Jung, Contributions to Analytical Psychology, p. 247.

° Voyez l'essai de William James 'On a Certain Blindness in Human Beings' dans Talks to Teachers, pour un brillant exposé de la nécessité d'une compréhension imaginative pour pénétrer l'expérience des autres. Il écrit : « C'est seulement chez certains rêveurs, philosophes, poètes, romanciers pitoyables ou quand l'homme pratique du commun devient amoureux, que l'externalité en dur est abandonnée et qu'une lueur de perspicacité est jetée sur un monde éjectif, ... le vaste monde de la vie intérieure au-delà de nous, si différent de celui de l'apparence extérieure, illumine notre esprit... »

+ George Eliot, Janet's Repentance, X.

seule manière d'être en paix avec soi-même, c'est d'aimer les autres. Facile à écrire, mais difficile à réaliser ; et il est encore plus difficile de supporter les conséquences de cette réalisation. L'homme « qui s'aventure à atteindre ce point menaçant – aimer tous les hommes » est, nous dit Buber « cloué pour toute la vie à la croix du monde. » *

* I and Thou, p. 15.

CHAPITRE VIII

LA VUE À DISTANCE – LA VIE

*Les formes principales surviennent !...
Des formes entretoisant la terre et que la terre consolide.*

Walt Whitman, 'Song of the Broad-Axe'.

*Des herbes prennent joyeusement soin de notre chair,
parce que là elles trouvent une connaissance.*

George Herbert, 'Man'.

Cette vaste créature composée, la Vie, pense probablement elle-même n'être qu'un seul animal.

Samuel Butler, Life and Habit, p. 128.

Bien que la Force de Vie nous fournisse son propre but, elle n'a pas d'autres cerveaux avec lesquels travailler que ceux qu'elle a fait évoluer douloureusement et imparfaitement dans nos têtes.

Bernard Shaw, The Irrational Knot, Preface.

Nous fermons nos yeux à l'unité de l'impulsion qui, passant au travers des générations, lie des individus à d'autres individus, des espèces à d'autres espèces, et fait de la série totale du vivant une seule et immense vague.

Bergson, Creative Evolution, p. 263.

*Un artiste...
... peint un arbre, une feuille, une pierre banale,
Simplement avec sa main, et s'aperçoit soudain que
Chacune de ces choses accompagne son âme et lui est proche.
Pour quelle autre raison ces choses, la feuille, la pierre, l'émeuvent ?*

Elizabeth Barrett Browning, 'Aurora Leigh'.

Il y a une seule totalité de Vie et nous en faisons partie.

Hans Driesch, The Great Design (Ed. Mason), p. 291.

Vous demandez qui sont ceux qui nous attirent au Royaume, et si le Royaume est au Ciel ? Les oiseaux de l'air, et toutes les bêtes qui sont sous ou sur la terre, et les poissons de la mer, voilà ceux qui vous attirent, et le Royaume du Ciel est en vous.

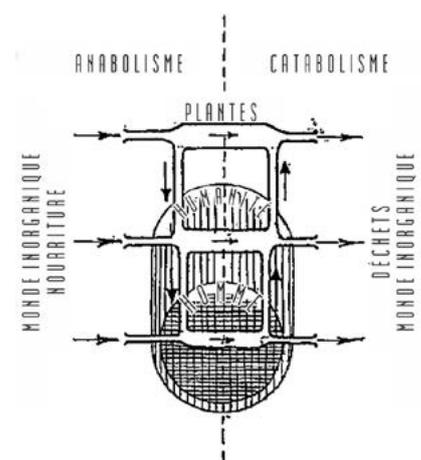
Oxyrhynchus Papyri, IV. 6. (Trad. Grenfell et Hunt).

1. LA NOUVELLE EXTENSION DU CORPS

En tant que fragment d'Humanité, l'homme n'est pas plus complet et n'est pas lui-même plus autonome qu'une de ses cellules. L'Humanité alors n'est-elle pas un fragment mais un tout ? Est-ce elle le sommet de ma pyramide ? Puis-je dessiner à ce niveau un portrait de moi-même ayant un contour défini de sorte que je pourrais dire : ici enfin je suis achevé, ici je m'arrête et le monde extérieur commence ?

C'est évident que je ne le peux pas. Cette créature qui enveloppe cette planète est tout aussi dépendante de ce qui repose au-delà d'elle que l'est l'homme. Elle aussi est une partie, s'estompant pour devenir un tout indispensable à son existence. Elle aussi est incapable de traiter, directement et sans aide, la nature brute. Elle aussi est étendue ; elle aussi ajoute à son corps un vaste assemblage d'organes externes qui compensent ses défauts.

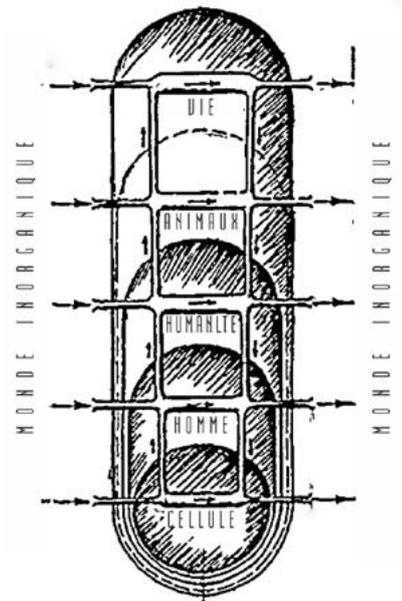
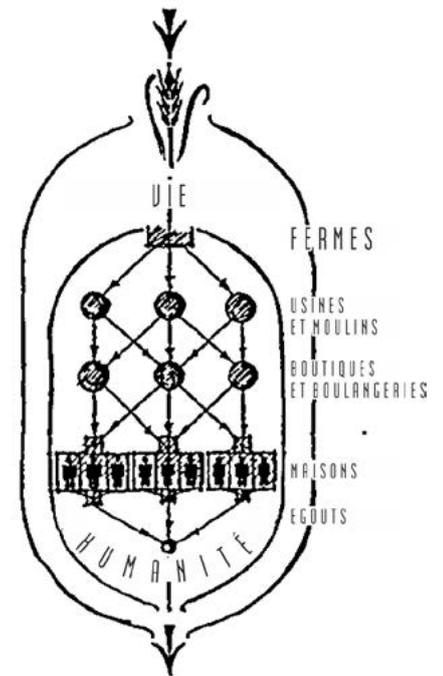
Par exemple, l'Humanité, comme toute autre créature terrestre, doit se nourrir sur la planète, tirant ce dont elle a besoin des parties solides, liquides et gazeuses des strates externes de la Terre et elle les



utilise pour maintenir son énergie et pour croître. Or elle peut faire rentrer certains de ces matériaux plus ou moins directement, au moyen d'organes construits dans ce but – ainsi l'eau, le charbon et les minéraux sont absorbés à l'état brut et « digérés » de façon interne. Mais il y a, dans l'environnement non vivant, d'autres substances essentielles à la Vie de l'Humanité – des substances qui ne peuvent pas être prises et ingérées telles qu'elles sont et qui doivent être « digérées » de façon externe. En tant qu'organisme protoplasmique, l'Humanité vit du carbone dérivé du dioxyde de carbone, un gaz de l'air, de l'eau du sol (avec les nitrates et d'autres substances qui y sont dissoutes), et de l'énergie solaire nécessaire pour construire à partir de ces matériaux des composés chimiques extrêmement complexes (en particulier des protéines instables, qui se fragmenteront directement et libéreront l'énergie qu'elles stockent). Sans aide, cependant, l'Humanité ne peut pas faire ce travail que tous les êtres vivants doivent d'une manière ou d'une autre faire ou faire faire : elle ne peut pas prendre ces matériaux bruts et s'occuper de leur synthèse, sinon en ajoutant à son corps des organes externes qui sont capables de le faire – à savoir des plantes. Le monde végétal est l'attache corporelle grâce à laquelle l'Humanité se nourrit de la planète – attache sans laquelle l'Humanité est une chose morte.

Mon pain quotidien est une portion de la planète qui me traverse par l'intermédiaire de la ferme, du moulin et de la boulangerie, qui sont mes « estomacs » préliminaires appartenant au corps de l'Humanité. Mais au-delà de ce corps-là, le canal alimentaire de l'Humanité se prolonge dans l'épi de blé croissant dans le champ. C'est uniquement là que je me nourris réellement : tout le reste est de l'économie interne – la construction, la fragmentation et la distribution du repas dans le corps. Ma « bouche » réelle, mon organe premier de nutrition, est la feuille verte, mais au lieu de faire croître des feuilles vertes sur ce corps de chair et de sang, je me suis aperçu qu'il était plus commode de les faire croître en tant qu'organes semi-détachés. En conséquence, elles deviennent toutes de meilleurs organes, même si je suis conduit à imaginer qu'elles ne font pas du tout partie de moi.

À l'autre extrémité de mon canal alimentaire, l'histoire se répète et la moitié centrifuge du processus tend à récapituler, à l'inverse, sa moitié centripète. Ainsi mon intestin artificiel ne dépose pas de matière fécale brute sur le sol. Dans un champ d'épandage, des solides organiques sont fragmentés par des créatures vivantes – des bactéries de diverses sortes – en substances inorganiques inoffensives, avant qu'elles soient prêtes à être incorporées une fois de plus dans la vie des plantes. Ainsi, à chaque extrémité, il existe, entre l'Humanité et son environnement inorganique, une strate d'organes externes vivants mais non humains. Ou (pour dire les choses différemment) en tant qu'Humanité je vis de la terre de seconde main, en tant qu'homme de troisième main, et en tant que cellule de quatrième main. Au-delà des organes propres de la cellule, l'organe de chair et de sang ; au-delà de l'organe de chair et de sang, l'organe manufacturé ; au-delà de l'organe manufacturé l'organe de la plante (avec souvent l'organe animal – vaches, moutons, bœufs, etc. – qui s'insère entre eux). Et toutes ces choses appartiennent à un corps unique. Ce corps-là, je l'appelle Vie.



Le diagramme illustre les choses suivantes : (a) À chaque niveau il y a un commerce direct avec l'environnement inorganique, à la fois du côté des entrées et du côté des sorties. (b) À chaque niveau il y a aussi un commerce indirect, médié, avec l'environnement inorganique, via les niveaux plus élevés.

2. LE CORPS ÉPARPILLÉ DE LA VIE

Par Vie, je ne veux pas dire un principe mystique, immanent à toutes les choses vivantes °; et je ne veux pas dire non plus leur facteur commun le plus élevé. Je ne pense à aucune sorte d'Élan, de Force de Vie, d'Entéléchie, ni à la somme totale des espèces. Je me réfère à une créature unique, dont je suis une particule insignifiante du corps, et le tout.

D'après le bon sens, bien sûr, la Vie n'est pas un corps unique – ce serait difficile de penser à quelque chose qui serait moins qu'un organisme physique. La Vie, dit le bon sens, est sans forme ni structure, un flux qui s'écoule ici et là, emportant avec lui des particules innombrables dont les relations sont sans cesse changeantes.

D'abord laissez-moi souligner qu'il n'y a pas de raison valable pour établir le corps humain ou animal en tant que standard auquel tous les autres types d'organisation physique devraient se conformer, ou échouer à se constituer en tant que totalités véritables. Il n'est pas évident de dire que tous les corps qui diffèrent du corps de l'homme en diffèrent par infériorité. De plus, les résultats de cette enquête (jusqu'ici) suggèrent que nous devrions être préparés à des surprises : chaque nouveau niveau intégral est unique et imprévisible et sa topographie (quoiqu'elle puisse refléter ce qui repose au-dessous) est la sienne propre. Ce que nous trouvons, c'est une certaine ressemblance, un air de famille. Même le grand corps de la Vie n'est pas complètement différent des petits corps dont il est construit. Par exemple, il est probable que la Vie se soit développée à partir d'une unique chose vivante primitive, • tout comme je me suis développé à partir d'une cellule fertilisée unique. Et comme la Vie a grandi, ses parties sont devenues de plus en plus complexes, plus diverses, plus nombreuses, plus ajustées les unes aux autres et cela de manière élaborée (autrement dit, des types innombrables branchés sur un tronc commun primitif), de la même manière que mes propres cellules se sont développées à partir d'une sorte non spécialisée en nombreuses sortes de spécialistes. En moi (en tant qu'embryon, enfant et homme) cette différenciation croissante des parties est corrélée à la croissance du tout en une unité supérieure dotée de nouveaux pouvoirs. De manière similaire, l'élaboration du corps de la Vie en membres plus variés, plus doués et plus nombreux, est liée à son avancée en tant que tout, à sa réalisation totale en tant qu'exploitante et connaissante de ce monde.

Le bon sens souligne que, tandis que les parties de mon corps sont liées ensemble par de nombreuses relations stables, de sorte qu'aucune partie n'a de Vie réelle ni de signification en dehors de la totalité, les hommes et les animaux, et même les plantes, jouissent dans une très large mesure d'une indépendance mutuelle. Ils ont les coudées franches. Ainsi peu m'importe quelle vache, parmi toutes celles qui sont dans le pays, me fournira mon lait demain ; et il est également indifférent à la vache de savoir qui la nourrit et la traite, aussi longtemps que quelqu'un le fait. Dans toute la Vie, une interchangeabilité de ce genre est la règle. Ne s'ensuit-il pas (énonce le bon sens) que la Vie est réellement une agrégation d'individus qui, bien qu'interdépendants, sont encore essentiellement séparés ? La Vie manque même d'une forme et d'une structure

° Voir, par exemple, les doctrines de Jean Fernel, un médecin français du XVI^e siècle, telles qu'elles ont été exposées dans le livre *Man on His Nature* de Sir Charles Sherrington.

• La preuve de l'existence d'ancêtres communs (et de l'unité temporelle de la Vie) est basée sur les découvertes de la paléontologie, de l'embryologie comparative et de la génétique, mais on ne peut pas dire qu'elle s'applique aux organismes les plus inférieurs. Alors qu'il y a beaucoup de choses qui indiquent que tous les vertébrés proviennent d'un ensemble commun, il y a peu de choses pour montrer que, disons, les bactéries n'ont pas d'origine séparée.

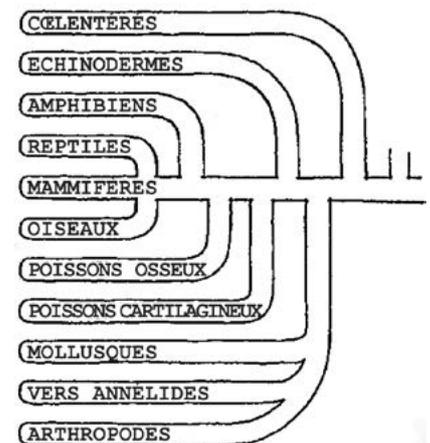


Diagramme illustrant la relation probable de certaines des branches principales de l'arbre de l'évolution.

de ce genre, d'une structure spatiale interne, comme l'Humanité peut en montrer.

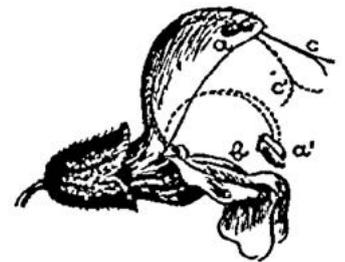
Or, une des erreurs que fait le bon sens ici, c'est de supposer que les créatures individuelles sont les membres immédiats ou les unités de la Vie. Au lieu de cela, elles sont les organes des organes de la Vie : entre l'individu et la Vie il y a un niveau intégral qui ne doit pas être omis – le niveau de l'espèce. La Vie est une société d'espèces, × dont l'Humanité est à présent et de loin le membre le plus dominant. Et chaque espèce a au moins la forme de sa distribution géographique : le corps de la Vie est un patchwork de formes de ce genre qui se chevauchent, si finement entrelacées, si subtilement unies, qu'un changement dans les attitudes de Vie, dans le nombre d'individus ou la distribution de l'espèce la plus obscure, conduira tôt ou tard à affecter profondément toutes les autres. Ensuite, il y a des structures plus vastes : les carnivores se superposent aux herbivores, les herbivores aux plantes, les plantes aux bactéries nitrogènes du sol. On pourrait même dire que la Vie souffre d'un excès de structures. Car (en raison des nécessités de la sélection naturelle, de la quantité de vivres disponibles, de la fertilisation, du couvert, de la fourniture en oxygène, etc.) chaque sorte de créature vivante est unie à toutes les autres sortes, aussi sûrement que si l'unité s'était manifestée par des liens protoplasmiques. Un diagramme de la physiologie de la Vie montrerait tous ces liens, dans leur complexité inimaginable.

L'exemple classique – l'interdépendance de certains insectes et des plantes à fleurs – est encore le plus parlant. La vie entière de l'abeille, par exemple, et également d'une grande partie de son anatomie, est fondée sur le pollen et le nectar fournis par les fleurs dont la structure est basée sur les besoins de leurs visiteuses. Séparées les unes des autres, ni les abeilles et les fleurs que les abeilles fertilisent n'ont de sens. C'est à peine une exagération de dire que l'insecte est une demi-plante et que la plante est un demi-insecte. Séparées, ce sont des fragments sans signification, car elles sont la condition l'une de l'autre comme la moitié gauche de cette page a besoin de la moitié droite. Elles ont une vie unique et un corps qui les unissent, et les diviser c'est pratiquer une sorte de vivisection. Et ce qui est vrai des abeilles et de leurs fleurs est vrai, avec de nombreuses variations, pour toute la Vie. À proprement parler, la structure et le comportement d'une espèce ne peuvent pas être compris à moins que la totalité du corps de la Vie ne soit comprise. Une intelligence parfaite serait capable, à partir de l'examen du corps d'homme qui est le mien, d'en déduire le corps de la Vie.

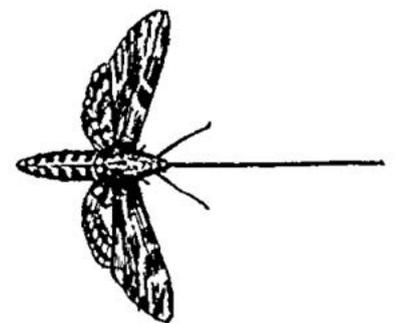
Il est évident que la Vie est en particulier librement articulée. Mais ce qui, pour le bon sens, est le défaut le plus grave est, en vérité, la condition de la vitalité elle-même. L'apparente indépendance et la séparation des membres de la Vie ne sont que le masque d'un réseau particulièrement entrelacé de relations et d'une unité intensifiée. C'est comme cela que l'on a une interchangeabilité, une élasticité d'organisation, une souplesse, une adaptation multiple et des occasions infinies pour des expérimentations sans résultat qui sont fatales pour le tout. Des organes fixes, liés par une seule structure de relation définie, sont un type d'organisation inférieur comparé à des organes similaires qui peuvent être réorganisés pour produire de nombreuses structures de relations également significatives.

R. H. Francé a suggéré, dans *Die Seele der Pflanze*, que les grands phylums sont les masques d'une créature vivante unique qui maîtrise l'air sous la forme des oiseaux et des insectes, l'eau sous la forme des poissons et l'usage de la lumière sous la forme des plantes. Mieux connue est la doctrine analogue de Bergson (*Creative Evolution*, p. 123) que les trois « royaumes » des bactéries, des plantes et des animaux, surviennent d'une division du travail : chacun est loti d'une fonction qu'il a un jour héritée d'une Vie primitive et indivise.

× On ne doit pas supposer qu'une espèce est une division naturelle absolument définie. Les limites entre espèces et variétés sont plus ou moins arbitrairement dessinées. Une autre complication est qu'il y a différentes sortes d'espèces – celles qui ont une origine géographique, écologique et génétique, ont été caractérisées. Voyez Julian Huxley, *Evolution*, *The Modern Synthesis*, pp. 154 et suivantes.



Fleur de *Salvia pratensis*. Les étamines (a) mûrissent les premières et quand un insecte se pose sur un pétale de la fleur (b), elles s'abaissent sur son dos et y déposent du pollen (position a'). Entre-temps le stigmate immature reste en arrière (c). Quand l'insecte arrive sur une fleur plus ancienne, le pollen posé sur son dos est déposé sur le stigmate mûr, qui est ici courbé vers le bas (c'). Ainsi une fertilisation croisée est assurée.



Le proboscis du sphinx est assez long pour atteindre le nectar de profonds éperons nectarifères. Une orchidée de Madagascar a des éperons nectarifères de 27 cm de long et il existe, associée à cette orchidée, une espèce de sphinx avec un proboscis de longueur égale. (*Nature*, 1873, p. 121).

Si vivre est une sorte d'échange entre un organisme et son monde, alors la Vie – un organisme qui sature son corps de son monde, et son monde de son corps – a une envergure de vie sans parallèle. Le fait est que (en dehors de ses propres avantages particuliers) la Vie possède à un degré superlatif la plupart des capacités inestimables que l'on trouve dans l'Humanité – la capacité de remplacement par morceaux des organes, pour l'invention, pour une libre adaptation, pour une avancée sur de longues périodes.

Il n'y a que la Vie qui soit réellement vivante. Après tout, c'est le corps de la Vie que nous devons considérer comme standard. Les corps – les espèces, les plantes et les animaux individuels, les cellules – que contient la Vie ne sont pas en réalité des créatures absolument vivantes, mais seulement des parties d'une seule créature et la vie qu'ils semblent posséder en tant que créatures séparées est en réalité la vie du tout. Mais régulièrement, quand nous nous demandons quelle organisation physique est propre aux choses vivantes, nous laissons hors de compte le physique de la seule créature sur terre qui vit vraiment.

3. LA LUTTE INTERNE

Dans le corps de la Vie il y a, bien sûr, autant de conflits implacables que d'assistances mutuelles. Comment la nature vivante, aux dents et aux griffes rouges de sang, peut-elle avec ses douves du foie, ses filaires de Médine + et ses ichneumons, avec ses serpents à sonnette, ses tyrannosaures et ses nèpes, constituer un corps unique ?

J'ai déjà noté qu'il y a, dans chaque corps animal individuel, une sévère compétition entre les cellules et entre les tissus. Tout suggère qu'une guerre civile, tempérée d'une manière ou d'une autre, caractérise toute organisation. Organisation signifie société, et société signifie lutte. Une unité concrète et dynamique est toujours un équilibre plus ou moins précaire du pouvoir entre des forces violentes (ou potentiellement violentes) et en opposition. Chez les plus petits individus, le conflit est caché parce que je ne vois que le tout ; chez les individus plus grands, l'unité est cachée parce que je ne vois que la partie. Ainsi mes premières impressions concernant ce qui est, et ce qui n'est pas, un tout, reviennent pratiquement à se poser la question de l'échelle de l'objet. Je suis trop distant pour voir la désunion dans un homme, trop près pour y voir l'unité de vie. Mais cette unité-là est réelle. La question est de savoir si elle est ou non organique. ° Une tension insuffisante, l'accord prématuré des parties, un conflit trop faible produisent un manque d'unité effective à un niveau plus élevé. D'un autre côté, un conflit trop féroce, non correctement équilibré, est clairement destructeur de l'unité. Est-ce que la Vie est un état de guerre interne, destructif ou est-il constructif au long cours ? Est-ce qu'il produit globalement un contrôle de la Vie sur l'environnement inorganique et l'émergence, en temps adéquat, de l'intelligence et d'un souci pour les valeurs ?

La découverte essentielle de Darwin a été la connexion entre deux niveaux d'organisation – la destruction mutuelle des parties et l'avancée du tout. Cette lutte n'a pas simplement produit l'émergence d'une variété

Le Melampus de Meredith (dans le poème de ce nom) réalise l'unité de la Vie :

« Les secrets détenus par les créatures plus proches que nous

De la terre, il les a cherchés et le lien de leur Vie avec la nôtre :

Et où nous sommes semblables, et dissemblables, et la division nervurée, les parallèles veinés, du sang qui coule
En eux, en nous, depuis la source non atteinte par l'homme,

A l'exception il note ce que les bois mystiques découvrent. »

+ Le filaire de Médine est un parasite de l'homme, qui cause des abcès au travers desquels il passe ses œufs. On l'enlève en l'enroulant, très lentement, sur un morceau de bois. Comme le parasite peut faire 1,80 m de long, ce processus d'extraction peut prendre quelques semaines.

° À propos de la sélection naturelle comme négation de la croissance organique, voyez L. T. Hobhouse, Mind in Evolution, p. 436. La lutte pour l'existence, dit Hobhouse, est incompatible avec cette unité organique que l'on voit dans le développement du germe : la première est un passage au tamis, le deuxième un véritable développement et c'est pourquoi l'évolution, à la différence de la croissance individuelle, ne montre aucun plan global. Ce que Hobhouse manque ici, c'est que la Vie est suffisamment un tout pour être consciente (par l'intermédiaire de Hobhouse) d'un manque dans son tout. La deuxième erreur, c'est d'attendre de la Vie la sorte d'organisation que l'on trouve à des niveaux inférieurs. La troisième est d'omettre l'accomplissement de l'Humanité à partir de celui de la Vie : c'est comme de se demander ce qu'est un homme sans sa tête.

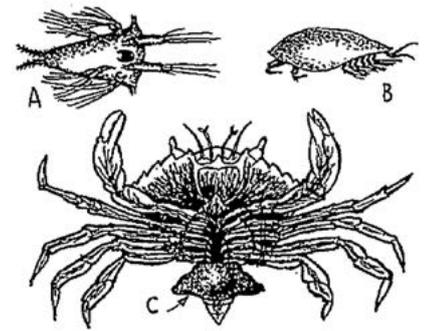
de types fantastique dont les vies sont entrelacées en un tout, mais aussi l'émergence de certains types dont les vies semblent pour nous avoir une certaine valeur intrinsèque ; par-dessus tout, elle a produit l'émergence de l'Humanité (je devrais dire de l'homme-Humanité, ce couple inséparable), avec tout ce que l'Humanité fait, est et rêve. En vertu de cet organe, la Vie s'est agrandie pour réaliser la conscience de soi et un certain contrôle de soi. Dire que la Vie est un échec serait estimer comme sans valeur tout ce que nous tenons pour cher. Il est vrai, bien sûr, que l'avancée de la Vie a impliqué la destruction d'innombrables types d'organismes et la dégénérescence d'autres. Le déclin de nombreuses espèces n'est pas moins essentiel à la Vie du tout que ne l'est l'ascension de quelques-unes. Dans le corps de la Vie, comme dans celui de l'homme, des processus cataboliques et anaboliques s'équilibrent mutuellement. Le déclin du moins chanceux est le poids compensateur par la vertu duquel les favorisés s'élèvent à de nouveaux pouvoirs dans l'économie de la Vie.

La lutte, la destruction, l'échec – ce ne sont pas là des absolus, mais des choses relatives au niveau auquel la discussion est conduite. Tout comme l'ennemi de l'individu (en tant qu'individu) est souvent l'ami de l'espèce, ainsi l'ennemi de l'espèce est souvent l'ami (c'est-à-dire l'organe utile) de la Vie. À moins que les trois niveaux ne soient soigneusement distingués, on sera nécessairement conduit à la confusion. Ainsi, à un niveau, le daim doit sa capacité de pouvoir échapper au carnivore à ses propres efforts ; au niveau suivant, au carnivore lui-même (c'est-à-dire à l'ennemi ancestral responsable, par la sélection, de la rapidité du daim) ; au troisième niveau, à l'économie globale de la Vie, en dehors de laquelle il n'y a pas de vie. Les griffes et les dents rouges de sang sont très réels, mais ce sont aussi des effets en perspective qui s'évanouissent quand nous regardons les choses de loin.

Presque inévitablement, nous considérons la Vie par morceaux, comme si les genres et espèces, ayant divergé d'un tronc commun, s'étaient développés ensemble quasi indépendamment, se modelant les uns les autres à chaque tournant, mais le faisant en tant qu'unités autonomes. C'est comme si nous devions décrire un homme comme une symbiose d'une paire de reins, d'un cœur, d'un cerveau, etc. Alors que les niveaux inférieurs de désunion et de guerre ne peuvent pas être ignorés, ils doivent leur existence à un niveau supérieur où la Vie est indivisible, une créature unique qui s'est développée en tant que corps unique, dont le tout est immanent dans la partie. À un super-écologiste, capable de découvrir tous les liens, il apparaîtrait que, dans son comment et son pourquoi, ce paragraphe n'aurait pas pu être écrit sans la coopération de toutes sortes d'animaux et de plantes. Ou, plus précisément, il lui apparaîtrait que seule la Vie est capable d'une activité vitale.

4. LA BIOSPHERE

Prise de trop près une vue de la Vie cache son unité et aussi sa forme. La Vie n'est pas sans forme, mais une sphère creuse – « une pelure de la Terre habitable et fleurie », ° la strate ou la peau vivante de la planète, qui comprend le sol (vivant et comprenant des myriades d'organismes), la mer et les niveaux inférieurs de l'atmosphère. Dans sa plus grande largeur,



Un exemple de dégénérescence : *Sacculina*, dans la première phase de son cycle de vie (A, B) est un crustacé à la nage libre, avec des membres, un cœur et des yeux ; mais l'adulte, en tant que parasite (C) du crabe est à peine plus qu'un sac attaché au-dessous de son hôte, et une masse de « racines », traversant le corps de son hôte. Les phases immatures A et B récapitulent des stades précédents de l'histoire ancestrale de *Sacculina*, avant sa dégénérescence.

Il est significatif que James Ward, dans son effort pour expliquer l'instinct, ait été conduit à assumer que les organismes font partie d'un individu pérenne unique, dont les expériences passées se révèlent dans un comportement que nous qualifions d'instinctif. (*Essays in Philosophy*, 'Heredity and Memory', p. 258 ; *Enc. Brit.*, 11^{me} Edn, art. 'Psychology'.)

° Sartor Resartus, III. 8.

+ On trouve des bactéries à des hauteurs dépassant 6000 m et des animaux dans des profondeurs marines dépassant 6000 m : il n'y a aucun doute que le domaine habité est en réalité un peu plus étendu que l'exploration ne l'a encore révélé.

cette peau vivante ne fait pas plus que 12 000 m d'épaisseur + – un simple millième du diamètre de la Terre. Elle peut être décrite comme dense là où le climat est à la fois chaud et humide, devenant plus ténue là où le climat est soit très sec ou très froid. Sa profondeur varie avec la profondeur de la mer ou du sol. Dans le détail, elle est remplie d'irrégularités de forme et manque de limites précises ; mais prise en tant que tout, à l'échelle appropriée, elle est aussi bien définie et régulière que ce que l'on pourrait désirer d'une chose vivante.

Bien que la biologie, en tant que science, doive procéder simultanément sur plusieurs plans, à partir de celui de la cellule vers le haut, aucun d'entre eux n'est plus important pour la théorie et pour la pratique que le plan le plus élevé de tous – le plan de la biosphère, × de la Vie elle-même – car nous n'irons pas très loin dans notre compréhension et notre contrôle des phénomènes vitaux si nous ignorons le tout vivant. La biosphère ne manque certainement pas d'organisation ou de structures significatives en grande abondance qui valent la peine de leur étude. Et en fait l'importance de l'écologie – la science qui s'intéresse aux contrôles et aux équilibres dans la communauté des espèces – devient de plus en plus évidente au fur et à mesure que nous interférons de manière croissante (à la fois délibérément et non intentionnellement) avec la nature. Le danger d'atomiser la Vie augmente au fur et à mesure que notre technique biologique avance : l'élimination d'un seul insecte nuisible, par exemple, peut avoir des effets imprévisibles sur d'autres espèces, avec de sérieuses conséquences pour l'Humanité. Le contrôle biologique par morceaux ne marchera pas – car le contrôle d'une partie appelle à un contrôle de plus en plus étendu. Ainsi il se fait que l'anatomie et la physiologie de la Vie ne peuvent plus être ignorées. Lentement, nous nous habituons à une échelle biologique plus vaste, à une perspective plus éloignée.

Les cartes de la végétation, et les cartes montrant la distribution et la densité d'une espèce particulière, sont familières ; et dans ses contours bruts l'économie variable de la Vie, depuis les Tropiques jusqu'à l'Arctique, est une connaissance banale. Ce qui est moins bien connu, c'est l'organisation de la Vie en profondeur, sa stratification. Si l'on considère la pression, la température et la salinité, l'océan est stratifié ; en conséquence, le domaine de profondeur de la plupart des organismes marins est très limité, et chaque espèce vit au niveau auquel elle est adaptée. Sur la terre aussi, il y a des niveaux biologiques. Que ce soit dans la jungle, dans une forêt tempérée, dans des prairies, les plantes dominantes sont celles qui étendent leurs feuilles, en forme de parapluie et capables de piéger la lumière, sur le reste ; et chaque niveau inférieur est adapté à exister dans une lumière plus faible que le niveau du dessus.

Et bien sûr il y a l'Humanité, tissant la totalité de la biosphère en un réseau qui est (grossièrement parlant) à la Vie ce que le système nerveux est à un homme. La vérité est que, dans le chapitre précédent, j'ai traité la partie comme si c'était le tout. Mon portrait de l'Humanité était, dans une certaine mesure, un portrait de la Vie. Il est certain que la Vie n'est pas moins vivante, moins intelligente, moins douée, que la plus avancée des espèces.

× Le terme de biosphère, proposé en premier par Walther, a été adopté par les géochimistes russes. Voir par exemple W. Vernadsky, La Biosphère, (Paris, 1929).

Non seulement des biologistes et des sociologues (par exemple, Le Play, Patrick Geddes et Victor Branford), mais aussi des historiens, trouvent que l'approche écologique est nécessaire. M. Christopher Dawson, par exemple, écrit : « À chaque type d'agriculture, à chaque groupe de plantes cultivées, correspond une culture humaine spéciale. L'olivier, le don fait à Athènes, a nourri la culture hellénique, comme le palmier dattier a été l'arbre de vie du peuple de Babylone. La vigne et l'olivier de la Méditerranée, le riz et le mûrier de la Chine, la noix de coco et le taro des îles Pacifiques, le maïs et le tabac de l'Amérique centrale, ont tous leurs formes correspondantes d'organisation sociale... » Progress and Religion, p. 57.

La théorie et la pratique ne sont jamais très éloignées. À un moment et en même temps, cela devient une nécessité pratique urgente que nous réalisons l'unité des espèces, et il devient théoriquement évident que la Vie est réellement un tout. Ainsi Bergson, se demandant si la science, en divisant l'organisme, se rapproche de la vie, remarque : « Est-ce qu'on ne trouve pas, au contraire, que ce qui est réellement la Vie dans le vivant semble reculer à chaque pas qu'elle fait (la science) pour pousser plus loin le détail des parties combinées ? » (Creative Evolution, p. 171) et H. Wildon Carr dit que : « Chaque forme vivante, animale ou végétale, est l'expression d'une activité qui n'est pas théoriquement, abstraitement ou collectivement une activité unique mais essentiellement et indivisiblement une. » (A Theory of Monads, p. 125).

5. L'OBSERVATEUR ÉCOUTE LA VIE

Que va faire l'observateur lointain de cet organisme sphérique ? Pas beaucoup de choses, peut-être – à moins qu'il ne commence à l'écouter, avec l'aide de son équipement radio. ° Qu'entend-il ?

Il entend la créature qui chante. Il l'entend faire toutes sortes de musiques et parler avec volubilité, comme si elle était plongée dans une rêverie. Supposons que (en utilisant un appareil de télévision) l'observateur apprenne à comprendre les mots. Alors, en fait, tout doute restant à propos de l'intelligence de la créature serait dispersé. Il apprendrait que l'intérêt de la biosphère pour l'environnement et la connaissance qu'elle en a est d'un très haut niveau ; encore plus impressionnants lui apparaîtraient l'intérêt de la biosphère pour elle-même et la connaissance d'elle-même, et ses efforts pour se contrôler. Finalement – ce qui est peut-être le plus important – il découvrirait, peut-être, des traces d'étonnement et d'émerveillement. La créature n'est pas inconsciente du mystère de la vie.

Arrivé là, le bon sens a quelques objections à faire. Premièrement, la Vie ne parle pas d'une seule voix, mais est une Babel de voix conflictuelles. Deuxièmement, un individu doit être jugé par ce qu'il est et ce qu'il fait, autant que par ce qu'il dit, et la Vie est évidemment très futile – maladroite et gaspilleuse à une échelle colossale. * Troisièmement, ce n'est pas la Vie, ni même l'Humanité, qui parle dans le microphone. Ne suis-je pas ici en train de négliger un avertissement souvent répété et en train de confondre les niveaux ? Que fait l'homme précisément, que fait l'Humanité, que fait la Vie, et par quels critères leurs travaux peuvent-ils être distingués ?

Je vais prendre la troisième question en premier, parce qu'y répondre c'est répondre aux autres. La règle est simple : sujet et objet doivent appartenir au même niveau hiérarchique. Alice avait raison – ce qui fait tourner le monde c'est que chacun s'occupe de ses propres affaires : c'est-à-dire les affaires de son propre plan. Il n'y a pas d'ascension sociale et il n'y a pas non plus de condescendance. Le schéma des choses est tel qu'un homme se préoccupe des autres hommes au niveau de l'Humanité, que l'Humanité se préoccupe des autres espèces au niveau de la Vie •, et la Vie se préoccupe de certains aspects à large échelle de l'environnement inorganique (des aspects qui seront considérés en plus grand détail dans le chapitre suivant). Or l'homme n'est pas seulement homme, car il est capable de prendre pour objet une unité appartenant à n'importe lequel de ces trois niveaux ; il est également chez lui sur les trois plans, car ce sont des plans de sa propre personnalité. + Parfois il parle pour l'homme individuel, parfois pour l'espèce, parfois pour la Vie – comme en fait il a le droit de le faire. En tant que géographe, géologue, météorologue, il fonctionne principalement au niveau de la Vie ; en tant que zoologue ou botaniste, au niveau de l'Humanité ; en tant qu'étudiant des mérites et des échecs des gens qu'il connaît, au niveau humain. Ainsi le naturaliste de la campagne observant un oiseau n'est pas tant un organisme individuel en observant un autre, qu'une espèce en observant une autre. L'Humanité, *Homo sapiens*, contemple le Roitelet, *Troglodytes troglodytes*. Et, survenant de cet intérêt, à chaque stade, pour d'autres

° J. E. Boodin (Cosmic Evolution, p. 37) croit que, d'une manière qui nous est inconnue, la Terre envoie des ondes à d'autres corps célestes vivants, qui choisissent d'y répondre. Ceci me semble improbable. Combien il est facile d'inventer des théories et de négliger les faits (dans cet exemple la radio et le radar) parce qu'ils sont très banals. Si la Vie s'adresse bien à l'univers, sa voix est la nôtre. N'est-ce pas ce que M. Vernon Bartlett écrit (dans le premier numéro de The Voice of the World, Fév., 1947) : « Nous croyons que la voix du monde est faite des voix de millions de gens simples et honnêtes... Nous choisirons des émissions qui permettront à cette voix d'être entendue plus clairement au-dessus du tumulte du nationalisme, de l'avidité et de l'égoïsme. »

* Voyez J. B. S. Haldane, Possible Worlds, p. 29, pour un bref exposé d'un argument contre l'existence d'un agent intelligent dirigeant le cours de l'évolution. Voyez Julian Huxley, Evolution: The Modern Synthesis, p. 576, pour l'opinion que l'évolution est : « tout autant un produit de forces aveugles que l'est la chute d'une pierre sur la terre et la montée et le reflux des marées. » (Comme exemple du gaspillage de la Vie, prenez *Luidia*, une étoile de mer britannique, qui, d'après Sir J. Arthur Thomson, produit 200 millions d'œufs par an.) Mais dans un livre précédent (Essays of a Biologist, p. 242) Huxley supposait « qu'une chose de la même nature générale que l'esprit en nous-mêmes est inhérente à toute Vie, une chose qui est dans la même relation avec la matière vivante en général que le sont nos esprits avec la matière vivante particulière de nos cerveaux. »

• Dans une lettre à Schiller, Goethe écrivait (5 Mai 1789) : « Seuls les hommes en tant qu'ensemble connaissent la nature. »

+ Néanmoins le saut d'un plan à un autre peut demander un effort. L'homme civilisé est habitué à l'extension et à la contraction psychique, selon le statut de l'objet sur lequel il travaille, mais l'homme primitif doit s'assurer du « transfert de la libido » par des cérémonies. D'où les rites de printemps, qui détournent son attention de l'objet sexuel féminin vers son analogue la terre, et sont un préliminaire nécessaire à son travail en tant que cultivateur. (Voyez Jung, Psychology of the Unconscious, p.167, Contributions to Analytical Psychology, pp. 47 et suivantes). Tout comme dans les cérémonies d'initiation tribales, l'homme s'identifie avec la communauté, se chargeant de son travail et de ses objets, de la même manière, dans les rites de printemps, il s'identifie avec une communauté plus vaste, se chargeant de ses travaux et ses objets – la culture du sol. Ainsi, bien qu'imparfaitement, l'individu est conduit d'un plan à un autre.

unités, surgit un intérêt pour soi-même à ce stade-là. En fait, l'homme ne peut se voir lui-même qu'au travers d'autres hommes, l'Humanité au travers d'autres espèces, la Vie au travers d'autres « sphères terrestres ». Par projection et réflexion dans la société, en s'identifiant lui-même à ses compagnons et en se regardant lui-même, l'homme devient conscient de lui-même sur chaque plan.

C'est par l'intermédiaire des animaux que l'homme se trouve lui-même, mais son immense dette à leur égard n'est pas, au stade présent de son développement, très apparente. Pour en obtenir une idée plus juste, nous devrions nous tourner vers son histoire précédente, vers l'homme paléolithique et ses peintures. Il y a un contraste significatif entre les animaux splendides des cavernes et les hommes plus rarement et plus timidement représentés, courbés humblement (comme les voient certains interprètes) devant la présence de créatures qu'ils ressentaient être d'un pouvoir supérieur, et masqués pour leur ressembler autant que possible. Il semble que leur idéal incarné, l'objet sacré de nombreux rites, portait, non la divine forme humaine, mais la forme animale et que la religion des hommes était liée en tous points aux « hardes dont leur existence spirituelle et physique dépendait ». Une autorité ^o écrit : « Les qualités qui les poussaient dans de telles conditions à élaborer les rites dans lesquels... de si nombreux arts eurent leur origine, sur lesquels la cohérence sociale fut fondée, et qui contenaient les germes de presque toutes les conceptions religieuses qui seraient développées dans des civilisations ultérieures... leur donnaient une vision d'accomplissement à laquelle les animaux seuls parvenaient. Ainsi ils apparaissaient dignes d'être montrés en compagnie des images animales, seulement sous la forme d'un déguisement qui les imitait. » Plus tard, quand les hardes furent domestiquées, perdant par là leur altérité numineuse, la Terre-mère prit leur place dans la vie religieuse de l'homme, et encore plus tard, quand elle-même fut partiellement domestiquée et incorporée au moyen de l'agriculture, le dieu Soleil et les étoiles divines devinrent prédominants. Au fur et à mesure que notre divinité projetée grimpe l'échelle hiérarchique, nous oublions les barreaux grâce auxquels elle a monté, et ce que nous leur devons.

Il est clair, alors, que la critique que le bon sens fait de la Vie est déplacée, et qu'elle devrait être dirigée contre l'organisme individuel et l'espèce plutôt que contre le tout. × Les « erreurs » de l'évolution (telles que les cornes et les défenses surélaborées qui ont été « essayées » de temps en temps), les « gaspillages » (tels que les milliers d'œufs qu'un poisson doit produire pour assurer la survie d'un seul descendant adulte), les « échecs » (tels que l'extinction de si nombreuses espèces et la dégénérescence d'autres) n'impliquent pas nécessairement des erreurs, des gaspillages ou des échecs comparables de la Vie elle-même. • Certes le succès de la Vie – dans le contrôle et la connaissance de l'environnement inorganique et dans la réalisation de la conscience de soi – dépend bien de l'élaboration d'une organisation interne appropriée, et notamment de l'évolution de l'Humanité ; mais cette organisation doit être prise comme un tout. Le succès de l'Humanité n'est pas une chose séparée de l'échec des dinosaures : les structures de vie historiques des espèces sont si entrelacées que l'on peut dire en effet que le succès de l'une est

« L'homme primitif, en Afrique, par exemple,... ne rêve pas de se considérer lui-même comme seigneur de la création. Sa classification zoologique n'a pas pour sommet *Homo sapiens*, mais l'éléphant. Ensuite vient le lion, puis le python ou le crocodile, ensuite l'homme et les êtres inférieurs. » Jung, Modern Man in Search of a Soul, p. 165.

^o Gertrude Rachel Levy, The Gate of Horn, pp. 22-3, 42, 70 et suivantes. Le totémisme des primitifs récents et contemporains éclaire beaucoup des choses de la Vie de l'homme paléolithique qui seraient autrement obscures. Des danses masquées de certaines tribus, Mme Levy dit « qu'elles étaient un moyen délibéré d'approcher la nature animale et de ce fait le divin. Les coiffes, les queues, les peaux, les postures étaient des aides externes à une assimilation interne ; leur action unie élevait leur sentiment de pouvoir au niveau de l'énergie efficace, car ils croyaient que le totem producteur de nourriture avait besoin de leur aide pour la procréation, de même qu'ils devaient demander la sienne pour la destruction. » (pp. 42-3) On peut trouver un vestige de ce rapport animal-humain dans notre attitude moderne envers les oiseaux. « Ce n'est pas », écrit Charles Morgan, « une exagération émotionnelle, mais simplement vrai, de dire que les oiseaux ont sur l'homme une influence purificatrice et rédemptrice. » W. H. Hudson et de nombreux autres ont remarqué la même chose.

× Juger de l'accomplissement de la Vie en considérant successivement des organismes est un peu comme comparer les cellules spécialisées d'un homme avec l'œuf originel, et déterminer leur avancement ou leur régression dans chaque cas, pour découvrir si, tout compte fait, il a fait un progrès quelconque.

• Ce problème (on pourrait l'appeler le problème de la relativité biologique) trouve son expression notable dans le In Memoriam (verset 54 et suivants) de Tennyson :

« Oui, c'est là notre foi ...
Que pas un humble ver n'est en vain tranché
Qu'aucune phalène au vain désir
Ne trouve son linceul dans un feu infécond,
Ou pour servir un gain à d'autres ré-servé... »

...

« Elle a soin de l'espèce ? » mais non.
De la falaise abrupte
et des roches des carrières
Sa voix nous crie : « J'ai vu succomber mille espèces,
Je n'ai souci de rien ; car tous un jour s'en iront. »

le succès de toutes. Que le progrès total de la Vie aurait pu se produire beaucoup plus économiquement, à un moindre coût pour la partie, je ne le sais pas ; je suis pas sûr non plus que la question ait un sens réel. Ce qui est certain, c'est que (vue dans la bonne perspective, d'une distance suffisante) la Vie a littéralement fait des merveilles, et que c'est largement dû à sa plasticité remarquable, et que cette plasticité signifie que la Vie se soucie aussi peu d'un type particulier que le type particulier se soucie d'une créature particulière.

En tout cas, qui met la Vie à la tâche ? Ni un organisme individuel ni une espèce individuelle ne sont en position d'observer le tout dont ils font partie. C'est la Vie elle-même qui a des doutes à propos de la Vie – La Vie s'éveille à la conscience d'elle-même et au contrôle de soi et l'existence même des doutes émis par le bon sens suffit à montrer que ces doutes ne sont pas totalement justifiés et ne doivent pas être pris trop au sérieux. Il y a ici une créature suffisamment achevée pour se soucier de son manque d'unité, suffisamment rationnelle pour être vivement consciente de son irrationalité, suffisamment philosophique et suffisamment existante pour douter de sa propre existence. De plus, la Vie n'est pas simplement consciente de ses défauts, car elle fait maintenant d'authentiques efforts pour conserver les ressources de la planète, pour contrôler sa propre croissance et pour soigner ses propres maladies. Liés à ces efforts, il y a des efforts similaires au niveau des espèces : les lents processus de la sélection naturelle font place, ici et là, aux processus rapides de la sélection délibérée et planifiée. Les spermatozoïdes et les graines, qui régulièrement séparaient dans une profusion insouciant, sont maintenant de temps en temps conservés. Ainsi, au moyen de l'insémination « artificielle », le taureau champion fécond maintenant une douzaine de vaches, sans risque d'infection, là où avant il n'en fécondait qu'une. + Ainsi chaque graine d'une mutation rare parmi les plantes peut être soigneusement recueillie et plantée. Ainsi la mutation elle-même peut être délibérément encouragée en soumettant les chromosomes de la plante à un traitement par des rayons X. Il n'est pas invraisemblable de penser que les chromosomes seront un jour manipulés aussi librement que si c'était des pièces sur un échiquier. ×

On ne peut pas non plus maintenir l'idée que l'Humanité seule est responsable de ces ébauches de réforme dans la Vie. Car, comme le chapitre III l'a exposé clairement, la conscience de soi n'est jamais autonome : elle est essentiellement sociale et contagieuse. Pour se connaître et se contrôler elle-même, l'Humanité doit s'identifier avec d'autres espèces, doit réellement sortir d'elle-même pour les devenir. Et ceci n'est pas une expansion théorique, ni une nécessité privée ou psychologique qui laisse ces autres espèces comme elles étaient : elles ont authentiquement la conscience qu'elle a d'eux – la conscience, c'est-à-dire, de l'Humanité d'abord et avant tout, et ensuite des autres espèces. La conscience est essentiellement pratique – non une projection et une réflexion mutuelles par égard pour elle-même afin de maintenir un *statu quo* social, mais plutôt par égard pour l'action, la croissance et l'aventure. Il est aussi vrai de dire que la rose, la pomme de terre et les moutons utilisent l'Humanité pour servir leurs propres fins dans l'évolution, que de dire qu'elles sont ses créatures.

Cependant quand des écrivains opposent les méthodes extravagantes de la Vie aux méthodes économiques de l'homme, ils oublient le temps qu'il passe dans sa vie à rêver et à imaginer, ils oublient le temps qu'il consacre à des activités qui sont biologiquement parlant un gaspillage de temps, ils oublient combien ses inventions sont sujettes à la sélection naturelle, et combien de germes d'idées il doit semer pour que l'une d'entre elles arrive à être réalisée. En bref, je suspecte que la dépense prodigue, plutôt qu'une sorte d'avarice, soit caractéristique de l'esprit. « Mais à quoi cela sert ? » n'est pas une question typique des degrés élevés de mentalité.

Le Don Juan de Shaw parle du « travail en moi de l'aspiration incessante de la Vie à une organisation plus élevée, plus vaste, plus profonde, à une conscience de soi plus intense et à une compréhension de soi plus claire ». *Man and Superman*, III. + En Russie, on a utilisé les pigeons voyageurs pour transporter des graines vers des fermes distantes – un exemple frappant de symbiose planifiée.

× Déjà une plante a été créée avec des chromosomes du navet, du chou et du radis dans ses cellules.

La plus grande partie de notre confusion de pensée à propos « des merveilles de l'instinct » vient de ce que nous nous concentrons sur l'organisme individuel. Comment (demandons-nous) une créature peut-elle, avec un si petit cerveau, trouver si bien le moyen de vivre, en n'ayant aucune expérience précédente ? Mais le « cerveau » pertinent est celui de l'espèce et, finalement, celui de la Vie qui comprend mon cerveau au moment où j'écris ceci. Il y a des preuves abondantes de « télépathie » parmi les animaux, et il est raisonnable de supposer, avec Carington, qu'un comportement instinctif élaboré est dû « à la créature individuelle concernée (par exemple, l'araignée) liée à un système plus vaste (« le subconscient commun », si vous préférez) en lequel toute l'expérience de l'espèce relative à la fabrication des toiles est stockée. » (*Telepathy*, p. 160) Mais « l'inconscient commun » de toutes les espèces, y compris celui de l'Humanité, est un dans la Vie. Non seulement je suis incapable de penser en tant que Vie sans penser comme les araignées et pour les araignées, mais (il me semble que) toute mon expérience doit finalement affecter la leur, par l'intermédiaire du « réservoir commun ».

Lors de la réunion de 1949 de l'Association britannique, le professeur A. C. Hardy a fait la suggestion hypothétique qu'une chose comme la télépathie, qui relie mutuellement les individus d'une race et la mémoire raciale subconsciente, pourrait, par l'intermédiaire de la sélection organique, modifier le cours de l'évolution.

6. L'UNITÉ DE LA VIE

La contribution de l'Humanité à la Vie est si évidente qu'elle pourrait nous aveugler à la contribution des autres espèces. Nous oublions que l'Humanité est, comme elles, un être limité et relatif, ° que ses limitations ne sont pas nécessairement les leurs, et que chacune amène au tout une contribution unique, et peut-être indispensable.

Pour s'élever du niveau de l'espèce au niveau de la Vie, il est nécessaire d'améliorer ses propres facultés, mais il est surtout nécessaire de se charger des facultés des autres. Laissez-moi vous donner quelques exemples de cette sorte d'extension biologique. Le chien « à l'œil voyant » bien entraîné conduit son maître en sécurité dans la ville. Les Japonais emploient les sens du poisson-chat pour prédire les tremblements de terre – on a observé que ce poisson se comportait bizarrement quelques heures avant que les tremblements de terre surviennent. On utilise des souris blanches dans les sous-marins pour détecter les fumées. Des grenouilles réagiront à une quantité de strychnine trop petite pour que le chimiste puisse la détecter. Il est possible, comme M. Gerald Heard l'a suggéré, * que chaque sorte d'animal soit un « organe des sens » potentiellement précieux, une fenêtre ouverte sur le monde que nous apprendrons un jour à utiliser. On a déjà pris des photographies au travers des yeux de mammifères et d'insectes. Nous connaissons, bien que nous ne les utilisions pas encore (comme nous utilisons le sens de l'odorat du chien) la sensibilité de la fourmi aux rayons ultraviolets, le sens semblable à un radar des chauves-souris et des poissons, qui leur permet d'éviter les obstacles dans le noir, et la capacité de plusieurs animaux à entendre des notes d'une fréquence très élevée.

Mais la technique et l'ingéniosité ne sont pas assez – « L'intellect », dit Bergson, « se caractérise par une inaptitude naturelle à comprendre la Vie ». + Le saut que peut effectuer une imagination en sympathie est nécessaire. Il en est de même de l'extension manufacturée du corps, qu'il en est de l'extension logique : elle n'est pas la vôtre, et n'est pas non plus précisément incorporée, à moins que l'on puisse « se sentir soi-même dedans ». Des efforts de cette sorte ne font pas défaut. Alfred Binet, × Karl Jarmer, ° Von Uexkull, et de nombreux autres ont, à des succès divers, cherché à entrer dans le monde de l'animal. Fabre, * Maeterlinck, † Lord Dunsany, • et Julian Huxley ⊕ avaient adopté la vision des insectes. Et Fechner ⊗ (le plus entreprenant de tous) a fait de son mieux pour se mettre dans l'âme de la plante : sans l'âme de la plante, dit-il, il y aurait un grand fossé dans l'ordre des choses, car elle est, à sa manière humble, plus élevée que l'humain, et elle atteint un petit sommet propre. φ Dans son poème « À une pâquerette », Alice Meynell, tout en ne déclarant pas avoir la connaissance de l'expérience de la pâquerette, dit au moins qu'elle est vivement consciente de la réalité de cette expérience, et du fait qu'elle est très différente de l'expérience humaine.

*« Et moi, comment ferais-je bien de toi une ample louange
D'où je suis – de ce côté-ci ?
Toi petit voile d'un si grand mystère
Quand pénétrerai-je les choses et toi
Et ensuite regarderai-je derrière moi ?... »*

° Pour d'autres expositions détaillées, voyez l'essai de Julian Huxley, 'Man as a Relative Being', dans Science in the Changing World, (Ed. Mary Adams) pp. 119 et suivantes, et H. Munro Fox, The Personality of Animals, pp. 7, 8, 29.

* Science in the Making. Voyez pp. 82, 113, 168, 176, 177. Je suis redevable à ce livre pour plusieurs des exemples que je donne ici.

En dehors d'être une fenêtre potentielle, chaque organisme est aussi une partie essentielle de la vision au travers de cette fenêtre. « Chaque objet vu directement débloque une faculté de l'âme », dit Emerson. Dans la « multitude et l'extension effrayante des objets », aucun ne peut être en trop. ('Nature', 1836, IV.)

+ Creative Evolution, p. 174. Un peu plus loin, il dit : « La connaissance instinctive qu'une espèce possède d'une autre sur un certain point particulier prend sa racine dans l'unité même de la Vie, qui est... 'un tout sympathique à lui-même'. »

× Psychic Life of Micro-Organisms.

° Das Seelenleben der Fische.

* The Life and Love of the Insect, et de nombreuses autres œuvres.

† The Life of the White Ant, et The Life of the Bee.

• The Flight of the Queen.

⊕ Essays of a Biologist.

⊗ Nanna, (1848). Voyez aussi R. H. Francé, Die Seele der Pflanze. Parmi les nombreux et excellents livres d'enfants qui racontent une histoire plus ou moins du point de vue des animaux, je dois mentionner Cranes Flying South, par N. Karazin (trad. M. Pokrovsky) et Tarka the Otter, par Henry Williamson. Il est certain que Chuang Chou a énoncé un principe éducatif profond quand il a dit que l'intelligent « ne voit pas les choses comme appréhendées par elles-mêmes, subjectivement ; mais les transfère dans la position de la chose vue. » Giles, Musings of a Chinese Mystic, p. 46.)

φ Cf. Schopenhauer, The World as Will and Idea, i. p. 204.

Et le professeur J. B. S. Haldane nous a donné une image brillante, même si elle n'est pas totalement sérieuse, de l'univers d'une bernache. ◊

Ce sont là beaucoup plus que d'intéressants exercices de l'imagination. Car je ne connais pas mon propre esprit à moins d'entrer dans l'esprit de toutes les choses vivantes, et ainsi d'atteindre au niveau de la Vie. Que je sois conscient de ce qui arrive ou pas, je dois, dans mon ascension, prendre toutes les créatures avec moi : c'est seulement par leur intermédiaire, seulement en tant qu'elles toutes – et ceci comprend la plus insignifiante et la plus détestable – que je pourrai prendre connaissance de moi-même sur un plan plus élevé. Autrement dit, l'esprit qui est en moi, l'esprit que je suis, comprend l'esprit de la plante et du poisson, de l'insecte et du mammifère. Ce ne sont pas là des sentiments pieux, sans aucun fondement empirique. Au contraire, il y a des preuves abondantes qu'un esprit commun (un esprit de « l'inconscient collectif », ou de « l'inconscient racial ») existe bien, et qu'il est le substrat dont tous les esprits individuels, humains et infrahumains, proviennent. « Théoriquement il devrait être possible d'extraire de l'inconscient collectif non seulement la psychologie du ver, mais même celle de la cellule individuelle. » ⊗

Plus haute est la montée plus grand est le grimpeur – le progrès fait par soi-même, et en tant que soi-même, n'est pas un progrès du tout. Cette règle s'applique autant aux autres espèces qu'à l'Humanité : c'est par son intermédiaire qu'elles se réalisent elles-mêmes. L'espèce rare dans un sanctuaire d'oiseaux se prolonge pour inclure, en tant qu'organe vital, l'Humanité, en utilisant son ingéniosité et sa capacité de prévoir en tant que moyen de survie. ‡ La rose fait son ascension en reprenant, dans l'Humanité, sa propre évolution. En elle (l'Humanité), elle hérite de sa propre nature, devient consciente de sa beauté et habile à sa perpétuation. × De telles relations sont toujours réciproques. Si l'Humanité se met à la place de l'abeille, l'abeille atteint elle aussi la conscience de soi et le contrôle de soi en elle. Il est très vrai que l'écologiste moderne, photographiant d'un avion la végétation d'une région, dans le but de la modifier, est les yeux et le cerveau de la communauté qu'il étudie. Ni la Vie ni aucune partie de la Vie ne sont sans de tels organes, mais ils ne sont pas autre chose que ceux du biologiste.

Aucune nature n'est étrangère à ma nature. Si je déclare que la Vie est à moi, je dois l'embrasser entièrement – le scorpion et le ver solitaire, la chauve-souris vampire et la pieuvre, autant que la violette et le rossignol. En rejetant une créature quelconque comme commune ou sale, je me divise et m'oppose à moi-même. Ce n'est pas par accident que les herbes soignent ma chair, mais parce que, d'après la phrase de George Herbert, « elles trouvent une connaissance ici ». La croyance vieille comme le monde qu'il y a « une relation occulte entre l'homme et le végétal », * loin d'être une simple superstition, est confirmée par la théorie et la recherche sur l'évolution, elle repose sur les histoires de cas de la psychologie moderne, l'intuition des poètes, des peintres et des mystiques, et sur une accumulation en masse de faits médicaux. Pour en donner seulement deux exemples – certaines sécrétions des glandes humaines amèneront des jonquilles à fleurir pendant toute l'année, et un substitut de l'oestrine (une sécrétion de l'ovaire humain) peut être extrait de certaines plantes.

◊ Possible Worlds, p. 276. Le fait est que la bernache en question soit une bernache philosophique n'invalide pas, mais soutient plutôt, ma thèse que c'est par accumulation de l'expérience, par intégration des perspectives, que les organismes avancent dans leur appréciation de l'univers. Personne (et encore moins le professeur Haldane) ne suppose que la bernache philosophe par elle-même.

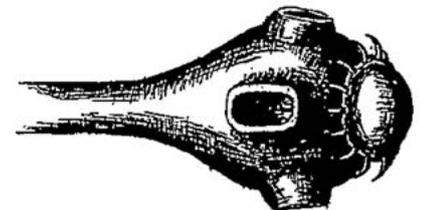
⊗ C. G Jung, Contributions to Analytical Psychology, p. 110.

Jung (The Integration of the Personality, p. 147) lie le symbolisme animal des rites primitifs à une disposition psychique humaine dont la source ancestrale est animale : le symbolisme est une sorte de « souvenir ».

‡ « De ce côté-là ? » dit la vache, en inclinant la tête. « Vers Londres, bien sûr. Tout mon lait va à Londres. Je ne l'em-mène pas à Londres moi-même, naturellement. Mon équipe fait tout cela pour moi. » Edward Shanks, Elizabeth Goes Home, p. 11. Même nos fleurs sauvages pourraient déclarer que les rails ont été construits pour elles ; plusieurs espèces ont considérablement accru leurs habitats grâce au rail, leurs graines étant librement soulevées par le vent à chaque passage de train.

× « Qui suis-je ? », demande Kathleen Raine dans un de ses poèmes : « Qui suis-je, qui... voit pour la rose ? »

La nature, d'après Aristote, veut dans l'organisme une fin dont l'organisme ne sait rien. Je préférerais dire que la volonté et la fin sont ceux de l'organisme, mais qu'il sont « supraconscients » : ils appartiennent à un niveau qui est inaccessible à l'individu en tant qu'individu. Aucun homme ni aucun autre animal ne peut, en tant que tel, réaliser les objectifs de l'espèce ou de la Vie ; mais aucun homme ni aucun autre animal ne peut exister et fonctionner au niveau de l'individu seul.



La tête d'un ténia, agrandie.

* Emerson, 'Nature' (1836). Dans Nanna, Fechner a décrit la plante, en tant qu'essentiellement en recherche de la surface maximale de contact avec le monde, et l'animal en tant que recherche de la protection maximale pour son propre monde intérieur : la première est extensive, l'autre contractile et intensif. Je pense que le délice que nous éprouvons à regarder les fleurs et les arbres vient du fait qu'ils sont nos opposés polaires, et que cela compense notre attitude univoque devant l'univers.

Wagner Jauregg a démontré que le moustique qui propage la malaria peut arrêter, et même guérir, une paralysie générale chez l'aliéné. Une hormone de la glande pituitaire du cheval, injectée chez la brebis, peut lui donner deux saisons de reproduction au lieu d'une. ° Mais ici, dans ce domaine comme dans bien d'autres, il n'est pas nécessaire d'aller plus loin que le banal que l'on traite avec mépris. Manger – la nécessité qui pousse les créatures à se changer constamment en d'autres – est le plus éloquent de tous les témoignages de l'unité de la Vie. ⊕

Dès que l'on saisit cette unité, tout est vu dans une nouvelle lumière. Cela fait partie de la signification de l'avoine et des chevaux, du feu et des sycomores, qu'ils se combinent pour former un stradivarius : le violon avec sa musique met en valeur leur nature, comme la fleur met en valeur la nature de la racine. Et à vrai dire, l'odeur d'un camembert ou la saveur d'une bouteille de champagne sont l'accomplissement, et nullement des effets accidentels, de la bactérie qui en est responsable : ils sont en continuité avec le goûteur. L'aubier de tilleul attendait Grinling Gibbons pour montrer ce qu'il est réellement, et la pierre de Portland n'était à moitié elle-même jusqu'au moment où Wren l'a prise en mains. Cela fait partie de l'histoire naturelle du coquillage marin *Murex brandaris* qu'il ait fourni la pourpre impériale.

Mais il y a l'autre côté, beaucoup plus difficile. De même que les hommes ont peur des autres hommes et les haïssent, de même que les nations ont peur des autres nations et les haïssent, les espèces haïssent de la même façon les autres espèces et en ont peur : et ces différents niveaux de peur et de haine ne sont pas aussi indépendants que nous les imaginons être. Quand des araignées et des serpents me terrifient, et que j'essaie de les tuer, je suis en guerre avec moi-même. Que cette condition de division ne soit pas inévitable, et puisse être surmontée, a été montré par un Saint François et un Axel Munthe. La compréhension optimale entre le maître et son chien, φ ou entre un jardinier à la main réellement verte et ses fleurs, est une indication de ce qui pourrait être – ou plutôt de ce qui est, de l'unité que nous supprimons. On a apprivoisé et entraîné des serpents, des hyènes et même des dragons de Komodo.

En fait, il n'y a pas de limite connue au pouvoir de la sympathie affectueuse. Une des plus importantes fonctions de l'Humanité pourrait bien être, comme C. S. Lewis l'a suggéré, + « de restaurer la paix dans le monde animal », de tempérer la férocité, de soigner les maladies, de soulager la douleur, et de transformer la laideur de la Vie brute. Pour l'Humanité (ou plutôt pour l'Humanité autotranscendée et devenue la Vie) les créatures inférieures recherchent leur salut auprès d'elles-mêmes et les unes des autres. M. Lewis croit que « l'homme a été fait pour être le prêtre et même, en un sens, le Christ des animaux – le médiateur par l'intermédiaire duquel ils appréhendent autant de la splendeur divine que leur nature irrationnelle le leur permet ». × Ceci est, j'en suis sûr, profondément vrai, car c'est seulement si je prends les animaux avec moi, et si je suis pris par eux, que je peux accéder à moi-même. Les oiseaux de l'air, les bêtes de la terre et les poissons de la mer, nous conduisent au Royaume, et le Royaume ne peut pas être atteint sans eux. Ainsi il y a davantage dans la domestication des animaux et des plantes que nous ne le soupçonnons. Le chien bien entraîné est plus naturel, davantage

° La découverte est due aux professeurs Parkes et Hammond.

⊕ L'Occident fournit la théorie scientifique de l'unité de la Vie, tandis que l'Orient (en particulier le bouddhisme et le jainisme) fournit la conviction religieuse. On en voit la synthèse nécessaire chez certains individus, comme Albert Schweitzer. (Voyez par exemple son livre The Decay and Restoration of Civilization.) Mais notre science divise plus qu'elle n'unifie, et peu d'entre nous réalisent, comme James Stephens le fait dans son poème, que « L'amour est l'amour de toutes choses, De la mouche et de l'araignée, Du diable et de Dieu. » ("Theme with Variations", dans Kings and the Moon, p. 62.)

φ W. MacNeile Dixon suggère « qu'il y a de nombreux hommes qui ressentent que les relations affectueuses entre un chien et son maître vont plus loin pour établir l'unité des créatures vivantes que toutes les doctrines scientifiques. » The Human Situation, p.115.

+ The Problem of Pain, p. 124.

Sédir, le fondateur des Amitiés Spirituelles, va plus loin que C. S. Lewis, et il croit que non seulement toutes les créatures vivantes, mais également les choses inanimées observent l'homme et d'une certaine manière se modèlent d'après lui. Voyez l'article écrit par George Harrison dans The Hibbert Journal, Juillet, 1943, p. 316. Schopenhauer (The World as Will and Idea, i. pp. 491-2) dit que la nature a l'homme pour prêtre et sauveur.

× *Op. cit.*, p. 66. Comparez les mots de Hsun Ch'ing, le grand penseur confucéen du troisième siècle avant Jésus-Christ : « Le Ciel peut amener les choses à la Vie mais ne peut pas les distinguer, la Terre peut soutenir l'homme mais ne peut pas le commander, et sous le dais céleste toutes les espèces de créatures et les hommes vivants dépendent de l'Homme Sage pour pouvoir trouver leurs stations propres (dans la Vie). » Chinese Philosophy in Classical Times, p. 253.

lui-même, que le chien sauvage. « Sa nature », dit M. Gerald Heard • du Poméranien et de variétés similaires, « ayant été intégrée à celle de son maître, il est libre de tout ce qu'il a. Il va à volonté, car sa volonté a trouvé une plénitude de vie en lui, à côté de laquelle la sauvagerie était une captivité ». La domestication est pour une créature de ce genre « l'immense accomplissement de sa vie ».

Par projection et réflexion, l'homme primitif accorde des caractéristiques humaines aux créatures qui l'entourent. Il considère les animaux comme n'étant ni inférieurs ni d'un ordre différent de lui-même : ainsi ses contes sont remplis d'animaux parlants qui sont tout aussi intelligents que lui-même. Nous imaginons que nous connaissons mieux qu'il ne le fait, mais en fait nous avons besoin de revenir, non en fait à son anthropomorphisme primitif et brut mais à une vision qui en inclut la substance. Car c'est nous qui avons prouvé qu'il avait raison. C'est notre science qui, tout en paraissant balayer les intuitions du sauvage et de l'enfant, ne fait que les confirmer, et, pour finir, les rendre plus vraies que jamais. * Par exemple, notre conscience de nous-mêmes en tant qu'espèce n'est pas autre que la capacité des espèces non humaines à nous observer, et cette capacité n'est pas autre que la vie que nous vivons en elles. Inévitablement nous les élevons à notre propre statut. Ce n'est pas la superstition, mais la science elle-même, qui nous assure que les impasses de l'évolution, les fossiles vivants, retrouveront grâce à nous un peu de l'abondance de Vie qu'ils avaient perdue pour nous il y a longtemps. Et cette redécouverte de l'unité par la vertu de la conscience de soi, cette projection et réflexion dans une société d'espèces, est des plus réelle, parce qu'elle n'est pas simplement une transaction présente dans l'espace : sa base est la continuité temporelle des organismes, et la continuité d'expérience que cela implique. Chaque organisme, chaque cellule, est une vision sur le monde et tout comme son corps (c'est-à-dire, la vision vers l'intérieur) est une branche du corps ancestral, son expérience (c'est-à-dire la vision vers l'extérieur) est également une branche de l'expérience ancestrale. À vrai dire, la Vie est une seule Expérience, et n'est pas plus divisée qu'un arbre ne se divise quand il produit des branches et des rameaux. Quand le sauvage ou l'enfant attribuent au crocodile leurs propres pensées et émotions, ils témoignent d'un passé unificateur. Restituez la dimension temporelle à l'image, et il apparaît clairement que le crocodile est une extension de l'homme, que l'homme est une extension du crocodile, et qu'ils sont un dans la Vie, de même que ma main et mon pied sont un en moi, l'homme.

Ce n'est pas vers l'Humanité, mais vers la Vie, que toutes les espèces convergent. Ayant commencé, vraisemblablement, à partir d'une particule de protoplasme, la Vie s'est agrandie par ramification, chaque branche développant un aspect spécial, amenant une caractéristique spéciale qui était implicite dans le tout primitif et indifférencié. + Et la même Vie qui diverge ainsi pour créer une richesse de variétés autrement impossible, converge aussi pour réaliser cette richesse-là. Ce ne sont pas là des métaphores. La Vie est réellement un être suprahumain conscient de soi. Alfred Russel Wallace (qui était parvenu au darwinisme indépendamment de Darwin) en était venu à la conclusion « qu'une intelligence supérieure a guidé le développement de l'homme dans une direction définie et pour un objectif spécial, tout comme l'homme guide

• The Code of Christ, p. 59. Sherlock Holmes dit (mais il n'y a pas besoin d'être Holmes pour le voir) qu'« un chien reflète la vie de famille. Qui a jamais vu un chien semillant dans une famille lugubre, ou un chien triste dans une famille heureuse ? » 'The Adventure of the Creeping Man'.

Pour utiliser la terminologie du livre I and Thou de Martin Buber, le jeune enfant habite un monde du Toi vivant mais l'homme plonge dans un monde du Ça mort, hors duquel il doit regimber dans la douleur vers le monde du Toi. Quand nous utilisons des hommes et des animaux, des plantes et des objets inanimés, nous entrons dans la relation-Ça avec eux, et ils sont pour nous de simples choses, de simples objets extérieurs. Mais, dit Buber, « si seulement nous aimions le monde réel,... réellement dans son horreur, et si seulement nous nous aventurons à l'entourer des bras de notre esprit, nos mains rencontreraient d'autres mains pour les saisir. »

* Ainsi nous avons une théorie adéquate, et l'homme primitif a une réalisation adéquate du fait que l'homme descend des animaux. Bien que fantastique dans son détail, le totémisme va loin dans la mise en pratique, en des termes vivants et socialement efficaces, de ce que nous connaissons pour vrai, mais d'une manière détachée. Il y a une manière par où le primitif, convaincu qu'il descend du totem-reptile ou du totem-mammifère, surdarwinise Darwin.

Pour Plotin, le monde est un organisme dont les membres ont un sentiment mutuel : ainsi nous faisons l'expérience d'un « léger mouvement de sympathie » à la vue d'une chose vivante quelconque. Voir Enneads, IV. iv. 32, et IV. v. 2.

+ C'est une doctrine bergsonienne bien connue. Voyez par exemple Creative Evolution, p. 123, et The Two Sources of Morality and Religion, pp. 94 et suivantes. Je ne peux pas être d'accord avec Bergson, cependant, quand il décrit l'espèce humaine comme celle « qui justifie l'existence de toutes les autres ». (The Two Sources, p. 221) Ceci ressemble beaucoup trop à un impérialisme biologique. Ce n'est pas seulement en tant qu'hommes et en tant que nations, mais aussi en tant qu'espèce, que nous devons vaincre notre égoïsme.

le développement de nombreuses formes animales et végétales ». × « Les anges et les archanges... », dit-il, « ont été depuis si longtemps bannis de notre croyance qu'ils sont devenus en réalité impensables en tant qu'existences réelles, et rien dans la philosophie moderne ne prend leur place. Cependant la grande loi de « continuité », dernier résultat de la science moderne... ne peut pas, tout de même, échouer à être vraie au-delà de la sphère étroite de notre vision, et laisser un abîme infini de ce genre entre l'homme et le grand Esprit de l'Univers. » Des mots de vérité, aussi loin qu'ils puissent aller : mais ils ne vont pas assez loin. Ce que leur auteur a échoué à voir était que « l'ange » de l'Humanité et « l'archange » de la Vie ne sont pas des esprits mystérieux, désincarnés, totalement transcendants, mais rien d'autre que Wallace lui-même, aux plus hauts niveaux de son propre fonctionnement psycho-physique. Car « l'âme » de Wallace, – « l'âme qui trouve la paix dans les animaux et la sécurité uniquement chez les anges » ° – non seulement embrasse ces royaumes : elle les unit.

× Natural Selection and Tropical Nature, (1891) pp. 204 et suivantes. Les anges biologiques de Wallace ont une ressemblance de famille avec l'élan de Bergson et avec les entéléchies et les psychoïdes de Driesch. (Voir le livre du dernier, The Science and Philosophy of the Organism, et la Natural Law in the Spiritual World, pp. 290 et suivantes d'Henry Drummond.) Il est certain que la notion d'Aristote qu'une espèce pourrait être le corps ou l'organisme d'une âme directrice unique, est loin d'être morte. Mais ses racines vont encore plus profond – alors que certains peuples primitifs considèrent que l'animal individuel ou la plante sont les plus importants, d'autres croient que la classe ou l'espèce est contrôlée par un pouvoir unique. Voyez J. Estlin Carpenter, Comparative Religion, p.116.

° Hull, Selected Letters of Rainer Maria Rilke, p. 210.

CHAPITRE IX

LA VUE À DISTANCE – LA TERRE

*Jusqu'à ce que nous nous concevions sa vie nous restons égarés,
Comme les cercles que font les ailes d'un moulin, au mieux
En voyant qu'elle vit, et que de sa joie de vivre
Elle nous a donné sang et souffle de façon créative...*

Meredith, 'Sense and Spirit'.

C'est probablement à nous seuls qu'il incombe d'augmenter la conscience de la terre.

Maeterlinck, The Treasure of the Humble, 'The Star'.

*Le visage bien reposé
De la Terre, de la mère, mon cœur en accord avec son cœur,
Quand je repose dans les tresses vertes et fraîches, manteau de sa poitrine...*

A.E., 'Reconciliation'.

*Je sais maintenant pourquoi la terre est grossière, terriblement attrayante, méchante,
c'est pour mon salut.*

Walt Whitman, 'By Blue Ontario's Shore', 18.

*Ne nous dépossédons pas de notre mère la Terre, réjouissons-nous plutôt de l'appeler « mère ».
La nature de la Terre est notre nature. Nous devons à la terre la gamme entière des merveilles de
notre esprit, que ce soit joie ou douleur. L'histoire de la vie a été le développement des pouvoirs
embryonnaires de la planète qui ont fait émerger l'esprit. Remercions là où des remerciements sont
dus.*

Sir Charles Sherrington, Man on His Nature, V.

*Pour tous ses bienfaits, nous lui avons donné le nom sacré et révérencieux de Mère... C'est elle qui
nous reçoit quand nous venons au monde ; quand nous naissons, elle nous nourrit ; une fois venus
à la lumière du jour, elle nous sert toujours de soutien. Enfin elle nous embrasse lorsque nous
sommes rejetés par le monde et dans la solitude. Alors, elle nous couvre de sa poitrine, comme une
gentille mère.*

Pliny, Natural History (trad. Holland), I. 5.

*Les enfants de toute espèce, sortis de son flanc, nous les trouvons suçant sa mamelle inépuisable ;
la plupart sont doués de nombreuses vertus ; pas un qui n'ait son mérite, et pourtant tous
différents ! Oh ! combien efficace est la grâce qui réside dans les herbes, dans les plantes, dans les
pierres et dans leurs qualités intimes ! Il n'est rien sur la terre de si humble qui ne rende à la terre
un service spécial.*

Shakespeare, Romeo and Juliet, II. 3.

*Et le soleil se moque que je vive dans la sainteté
Pour lui, mon vêtement mortel
Est sacré, un morceau de monde faisant partie de la terre,
Avec mes splendeurs, minéraux, impuretés et moissons,
Sur lesquels brille mon cœur, ce soleil mûrissant.*

Edith Sitwell, Street Songs, 'An Old Woman', I

*Alors je regardais vers le bas et vis des champs et des plaines, puis des collines, des montagnes, des
vallées, des forêts, et de grandes bêtes (mais je les vis à peine), puis des rivières, des cités, des villes,
de grands arbres, des navires voguant sur la mer. Mais bientôt, passé un moment, il vola si haut
au-dessus du sol que le monde entier ne sembla rien de plus qu'un point à mes yeux.*

Chaucer, 'The House of Fame', II.

*Dans les Neuf Provinces il n'y a pas assez de place :
Je veux monter haut parmi les nuages,
Et loin au-delà des Huit Limites de l'étendue
Jeter mon regard sur le vide sans mesure.
Je porterai comme robe la brume rouge du matin
et comme chemise les franges blanches des nuages :
Mon baldaquin – le lustre fragile de l'Espace ...*

T's'ao Chih, 'A Vision', (Arthur Waley, 170 Chinese Poems)

1. LA TERRE EN TANT QUE SUJET ET OBJET

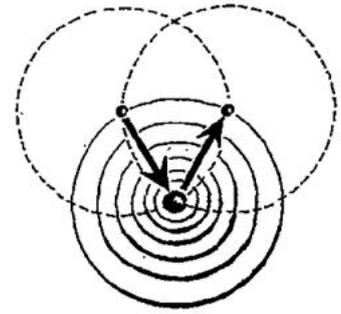
Que suis-je ? C'est la question à laquelle je dois toujours revenir (en voyant que c'est la raison de toute cette enquête) quelle que soit la distance à laquelle je doive me perdre à la poursuite d'une réponse. Et la réponse (laissez-moi le répéter) doit être double. Je suis ce que je suis dans ma propre expérience, et ce que je suis dans l'expérience des autres ; je suis l'histoire de celui du dedans, et l'histoire de celui du dehors. Que font alors de moi, jusqu'ici, ces deux catégories d'observateurs ?

D'abord ma propre vision, la vision vers l'extérieur. Dans le chapitre précédent, la conclusion a été que je m'élève parfois au niveau de la Vie – quand je contemple le monde inanimé et en force peut-être une certaine partie au service de la vie, je suis (quoiqu'imparfaitement et brièvement) en train de m'identifier avec la totalité du vivant. La question qui se pose maintenant est de savoir si ma capacité pour cette sorte d'extension parvient ici à une fin. Il est clair que ce n'est pas le cas. Dès le chapitre I, j'avais trouvé une raison de croire que je grandis avec ce que j'observe, et que quand Mars ou Vénus (disons) sont mon objet, la Terre est le sujet, l'observateur. Il faut un corps céleste pour connaître un corps céleste – le déplacement du vaisseau est planétaire. Pour le moment, je mets toutes les choses terrestres derrière moi, non parce qu'elles ne comptent plus, mais parce que je suis devenu elles toutes. Je les sens derrière moi, en train de me soutenir. J'ai grandi pour les inclure : elles sont moi-même et je suis leur réceptacle, un sujet planète. Ce grand globe, apparemment si massif et obstinément inerte, fond en un instant comme sous l'influence d'une magie toute-puissante, dès que je jette un regard vers le ciel. Que cette planète soit un logement pour d'autres planètes est un fait dont je suis toujours en train de faire l'expérience, tout en ne le prenant jamais au sérieux.

C'est pourquoi, après tout, il y a beaucoup de sens à l'insistance de Rilke que nous devons rendre la terre invisible en nous °, et dans les lignes de A.E. :

*« et descendant dans le froid de la montagne
les enfants plongèrent à l'appel
et se tinrent dans une fontaine flamboyante
qui ne fut plus du tout montagne. » ×*

Pour le bon sens, cette preuve de première main de la nature réelle de la planète est loin d'être convaincante. Je suis un observateur rempli de préjugés. Laissez-moi alors prendre la vision de l'observateur extérieur, une vision vers le dedans et vers le Centre. Mon observateur est engagé dans l'observation de mes limites – à la recherche du lieu où je finis et où mon environnement commence. Il a déjà découvert que je ne m'arrête pas à l'homme, ni à l'Humanité. Est-ce que je m'arrête à la Vie ? À nouveau et très évidemment, non. Les autres strates de la terre ne peuvent pas plus être amputées de la biosphère que les autres espèces de l'Humanité, ou les autres hommes de l'homme. Multiplier les exemples que la Vie dépend de l'air, de l'eau et de la croûte planétaire serait superflu – il est très clair que la vie n'est rien sans ces extensions-là, ces organes extracorporels, qui comprennent le reste de la planète. Autrement dit, je ne peux pas être moi-même à moins que je ne sois l'Humanité, la Vie et la Terre – tel est le



De nombreux poètes ajoutent au poids de la preuve empirique, mais aucun davantage que Walt Whitman : « Qu'est-ce qui t'agrandit en toi, Walt Whitman ? Quels vagues et sols en train d'exsuder ? Quels climats ? Quelles personnes et cités sont ici ?... »

.....
En moi la latitude s'élargit,
la longitude s'agrandit,
Asie, Afrique et Europe sont à l'est –
l'Amérique est fournie pour l'Ouest...

.....
En moi, des zones, des mers,
des cataractes, des forêts,
des volcans, des groupes,
Malaisie, Polynésie,
et les grandes îles Ouest indiennes. »
« Salut au monde »
et Meredith

« cependant à une pensée de vie
séparée d'elle,
solidité et vision perdent leur état,
car la Terre, qui donne le lait,
donne l'esprit. »
Meredith, 'Earth's Secret'
P.G.F. Le Play, dans Les Ouvriers
Européens, distinguait six occupations
naturelles primaires, chacune ayant une
base géographique : (1) les chasseurs et
les cueilleurs, (2) les peuples pastoraux,
(3) les pêcheurs, (4) les agriculteurs,
(5) les forestiers, (6) les mineurs. Branford
et Geddes, dans The Coming Polity,
font des distinctions similaires ; la vallée
d'une rivière, par exemple, déploie sur la
tranche une série d'occupations naturelles,
depuis le berger et le mineur dans les
collines jusqu'aux pêcheurs à l'embouchure
de la rivière. Buckle allait jusqu'à faire
des influences environnementales (et
en particulier climatiques) les facteurs
principaux de l'histoire humaine. Pour un
traitement plus récent de ce thème, voir
Ellsworth Huntington, Civilization and
Climate, et aussi sa contribution à The
Evolution of the Earth and its Inhabitants
(Ed. Lull). Il ne doit pas être oublié, d'un
autre côté, que l'Humanité est un agent
géologique et une fabricante de climat
majeure.

° Duino Elegies, IX, 68-71 ; et aussi
sa fameuse lettre à son traducteur
polonais, Witold von Hulewicz, 13
Novembre, 1925.

× 'The Dream of the Children', Collected
Poems, pp. 108-9.

triple corps extérieur dont j'ai besoin pour vivre la sorte de vie qui m'est propre. À dire vrai, il n'y a vraiment que la Terre qui soit capable d'un fonctionnement vital tel que nous le connaissons. Ni l'animal individuel, ni l'espèce, ni même la biosphère ne sont des tout vivants, des unités vivantes autonomes : la vie qu'ils ont est celle de la Terre.

Au cas où cette preuve, la preuve de la vue extérieure détaillée, ajoutée à la vue intérieure, serait encore insuffisante, laissez-moi prendre une vue générale ou plus distante. Pour l'observateur mobile, qui croit que la vérité me concernant doit se trouver partout, et non pas simplement dans le champ proche, il y a un lieu où je ne suis plus ni homme, ni Humanité, ni Vie, mais la Terre. S'il écoute ce que je dis, il n'attribuera mon discours ni à mes cordes vocales, ni à l'homme complet, ni à l'espèce, ni à la biosphère, mais à la planète. Ici, à cette distance, les aspects moindres de moi n'existent pas et ne peuvent pas exister : ici il y a uniquement une petite boule tournante et lumineuse, parlante, musicale × (ce globe, si ce n'est un autre, « dans son mouvement chante comme un ange »), intensément curieux à propos de l'univers et de lui-même, d'une jeunesse de deux ou trois mille millions d'années, avec un futur d'une promesse incalculable. Ici les lignes de Blake ∅ deviennent vraies :

*« Toutes les Formes Humaines identifiées,
même l'Arbre, le Métal,
la Terre et la Pierre :
toutes les Formes Humaines identifiées, vivant,
s'en allant et revenant lasses dans les vies Planétaires... »*

2. LES SPHÈRES DE LA TERRE

Quel est le physique de cette créature sphérique ? Quelle sorte d'organes a-t-elle et comment fonctionnent-ils ?

Le bon sens échoue à détecter une structure qui mériterait d'être appelée organe planétaire. Les raisons de cet échec sont assez familières : d'abord, nous nous attendons à une trop grande similarité entre les phénomènes d'un niveau hiérarchique et ceux d'un autre ; ensuite, nous sommes désavantagés en ce que nous avons établi notre foyer à l'intérieur de la chose sur laquelle nous enquêtons, au lieu d'être au lieu où elle est évidemment un tout ; troisièmement, le corps de la Terre est (de façon trompeuse, mais complètement appropriée) à gros grains comparé avec des corps plus petits ; quatrièmement, le tempo de ses rythmes vitaux est (comme, en fait, nous pouvions nous y attendre) lent ; cinquièmement, il nous arrive de vivre une époque où la croyance très ancienne en la Terre Mère est – temporairement je le crois – soit absente ou réprimée. ° En bref, nos difficultés sont semblables à celles qu'une molécule intelligente pourrait rencontrer, si elle était partie pour écrire un traité sur le corps humain dans lequel elle se trouve elle-même logée.

Mais négliger le tout vivant c'est forcément se concentrer sur la partie, et dans les points de détail les scientifiques en savent bien plus à propos de la déesse planétaire que ses adorateurs n'en ont jamais su. On distingue généralement quatre strates principales :

× Le Lied von der Erde de Mahler est exactement ce qu'il prétend être. La croyance que l'univers est musical est étonnamment largement répandue et persistante. Les Pythagoriciens enseignaient que l'univers chante (Hippolytus, Refut., I. 2). Tchouang Tseu dit : « Tu as écouté la musique que fait l'homme, mais tu n'as pas écouté la musique de la Terre ; ou tu peux avoir écouté la musique de la Terre, mais tu n'as pas écouté la musique du Ciel. » (Chuang Tzu Book, II) Nous avons échangé la musique des sphères pour les bruits radio qui ont pour origine la Voie lactée ou les taches du Soleil, mais l'idée chrétienne populaire de ciel n'est rien sans les chœurs d'anges et les orchestres. Ces croyances sont, je le suggère, bien fondées, en ce que notre musique comporte de nombreux niveaux et est partiellement suprahumaine.

∅ Jerusalem, 99.

° Mais il y a de nombreuses exceptions individuelles. A. E. nous assure que « l'amoureux de la Terre obtient sa récompense, et peu à peu le voile est levé sur une beauté et une majesté inépuisables... Nous sommes donc passés d'un contact vital avec les pouvoirs divins qui sont devenus pour la plupart des noms et de simples abstractions, et ceux qui lisent ne savent pas que la Puissante Mère est cette Terre sur laquelle ils marchent et dont ils qualifient la substance sacrée de banale argile. » The Candle of Vision, pp. 171-2. Mais nous risquons (comme le roi de l'histoire orientale qui avait construit son palais sur une montagne qui se trouvait être une verrue sur la tête d'un monstre endormi) d'être rudement réveillés et sortis de notre illusion.

- (1) l'atmosphère, y compris la troposphère et la stratosphère.
- (2) la croûte terrestre, constituée de (a) le niveau supérieur des roches sédimentaires qui peuvent atteindre jusqu'à plusieurs milliers de mètres d'épaisseur et qui sont dans d'autres lieux complètement absentes et (b) le niveau granitique, qui descend à quelques kilomètres, mais que l'on croit ne pas exister sous l'océan Pacifique.
- (3) le manteau basaltique, consistant en une roche dense et que l'on juge être de 3 km d'épaisseur.
- (4) le noyau lourd, ou barysphère, constitué probablement de fer et de nickel liquide.

De plus, on peut distinguer l'hydrosphère, une région correspondant grossièrement à la biosphère du chapitre précédent, qui comprend (a) le niveau inférieur de l'atmosphère, où il y a une appréciable quantité de vapeur d'eau ; (b) des rivières, de l'eau et des courants souterrains ; (c) des océans et des mers ; (d) les roches sédimentaires dans le dépôt desquelles la vie a généralement joué un certain rôle. Ce qui veut dire que l'hydrosphère-biosphère se superpose aux niveaux inférieurs de l'atmosphère et aux niveaux supérieurs de la croûte terrestre. †

3. L'ATMOSPHERE

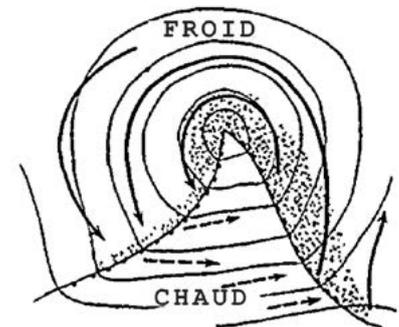
Nous avons l'habitude de penser ces strates planétaires (à la douteuse exception de la biosphère) comme étant sans structure ou alors inertes. Quels sont les faits ?

Considérons d'abord l'atmosphère. Elle se trouve être complexe au-delà de toute attente. La troposphère, la région inférieure des turbulences, avec ses formes de nuages variables et ses niveaux de nuages, ses centres changeants de haute et basse pression (et les mouvements d'air qui vont de l'un à l'autre), ses vents prédominants, est extrêmement complexe mais n'est absolument pas sans système ni ordre. Moins bien connus, mais à peine moins importants pour la Vie, il y a les strates plus élevées et plus calmes de la stratosphère. À une hauteur de 32 à 48 km, il y a l'ozonosphère, une ceinture qui contient suffisamment d'ozone pour absorber la plupart des radiations ultraviolettes du Soleil : si davantage d'entre elles étaient absorbées, le rachitisme et certaines autres maladies s'accroîtraient probablement; s'il y en avait moins, les tissus seraient endommagés. Ainsi la biosphère dépend de l'ozonosphère, et la planète a ici, dans cette coquille extérieure invisible, un organe qui est nécessaire à la vie du tout et qui en fait partie. Au-dessus de l'ozonosphère, il y a l'ionosphère, qui est une série de niveaux : le niveau de Heaviside (à environ 104 km au-dessus du niveau du sol), le niveau d'Appleton (à environ 240 km), et d'autres encore plus hauts, contenant des atomes ionisés et des électrons libres. Ces strates de haute conductivité électrique sont des plafonds qui reflètent les ondes radio vers le sol : les plafonds inférieurs reflétant les ondes longues, les plafonds supérieurs les ondes courtes. S'il n'y avait pas ces réflecteurs nos radios ne capteraient pas les signaux venus d'une station distante. L'atmosphère interrompt leur voyage vers l'espace extérieur et les renvoie autour de la planète.

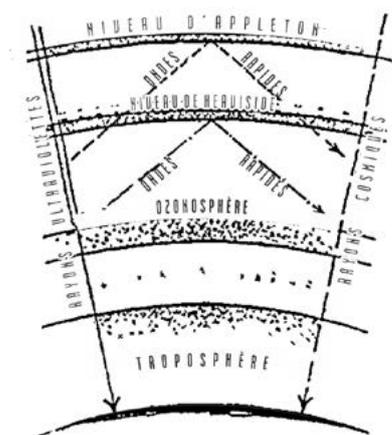
† Cf. la doctrine aristotélicienne des quatre éléments :

Le FEU	est	chaud	et	sec
L'AIR	est	chaud	et	humide
L'EAU	est	froide	et	humide
La TERRE	est	froide	et	sèche

Notez que la région de l'eau « recouvre en partie » celle de l'air (en rapport à son humidité) et celle de l'air (en rapport à sa fraîcheur), tout comme la biosphère-hydrosphère recouvre en partie l'atmosphère et la croûte terrestre. Pour Aristote, c'était parce que les qualités d'un élément sont ainsi partagées par ses voisins, que la transmutation des éléments peut se produire.



Une dépression typique



Un diagramme – uniquement schématique – de l'atmosphère.

D'autres fonctions vitales de l'atmosphère sont (1) la capacité de laisser un passage plus ou moins libre à la lumière du soleil, tout en refusant un voyage de retour aux ondes de chaleur longues qui se reflètent à partir du sol – autrement dit, pour faire de la planète une serre globulaire ; (2) la capacité de brûler les météores qui sont toujours en train de pleuvoir sur nous à une vitesse qui excède de loin celle d'une balle de fusil (la plupart des météores sont désintégrés avant d'arriver à 32 km du sol) ; (3) la capacité de réduire l'intensité des radiations cosmiques ; et (4) celle de fournir un réservoir aux gaz dont la Vie a besoin. +

Ce court résumé suffit pour suggérer la complexité de la zone extérieure de la Terre et sa connexion vitale avec la biosphère du dessous. L'atmosphère est une structure substantielle à plusieurs étages au-dessus de nos têtes – un toit qui, comme d'autres toits bien construits, laisse rentrer la lumière, garde la chaleur, nous préserve du temps (cosmique), nous permet d'avoir un espace pour respirer et nous fournit une caisse de résonance de sorte que nous puissions nous entendre les uns et les autres parler.

4. LA BIOSPHERE-HYDROSHERE

La région suivante est cette région humide où l'on voit, à la dissection, que la vie planétaire est concentrée. La vie et l'eau vont ensemble. À maints égards, les phénomènes vitaux sont remarquablement liés aux propriétés uniques de l'eau, comme Henderson × l'a montré en détail. Le protoplasme de la cellule est largement composé d'eau. La vie est probablement née dans de l'écume ou de la vase humide ; il est certain qu'elle s'est développée dans l'eau. Et, en effet, aucune partie de la vie n'a jamais quitté cet élément. Ce que Traherne savait par intuition, la science le connaît par observation – « La mer elle-même coule dans vos veines ». Le fluide qui constitue mon sang n'est pas aussi salé que l'est la mer maintenant, mais (et ceci est de loin plus significatif) il est, selon toute probabilité, de la même composition chimique que la mer dans laquelle vivaient mes ancêtres marins. ° Comme eux, je vis encore dans les eaux de cet océan primordial : je me suis transformé moi-même en aquarium marchant. Comme eux, je ne peux pas survivre à moins que la mer ne baigne mes cellules, et j'ai construit un superbe système d'irrigation (qui se compose du cœur, des artères, des veines et de kilomètres de capillaires), pour m'assurer qu'elle continuera à le faire. Ou, pour dire les choses d'une autre manière, je renferme la mer ; je lance dessus une grande flotte de vaisseaux à oxygène (les hématies, des corpuscules rouges) et des hommes de guerre (les leucocytes) ; j'actionne ses courants avec une pompe (le cœur) ; je maintiens sa température uniforme à un degré près, du pôle à l'Équateur, et de l'hiver à l'été, au moyen de chaudières et de radiateurs de refroidissement ; j'ajuste sa composition de moment en moment en la dosant et en lui fournissant les composés chimiques que l'occasion demande (par exemple, l'adrénaline) ; je lui injecte des substances soigneusement préparées (par exemple, le salvarsan) qui ne sont des poisons que pour mes ennemis ; + et je rétrécis le tout aux dimensions les plus adéquates. Ce que cette mer portable perd en taille, elle le compense en fonctionnalité.

+ En tant qu'exemples de l'interaction entre l'atmosphère, la biosphère et la lithosphère, les plantes prennent le dioxyde de carbone à l'air, en retiennent le carbone et relâchent la plus grande partie de l'oxygène ; l'oxygène de l'air tend ainsi à s'accroître, mais cette tendance est compensée par l'oxydation des roches, qui capte l'oxygène de l'air.

× The Fitness of the Environment.

« Oh, le Neptune dans notre sang », s'exclame Rilke, dans sa Troisième Élégie : « Oh, son terrible trident ! ».

° Voir l'essai 'Man as a Sea Beast' dans Possible Worlds, par J. B. S. Haldane, pp. 57 et suivantes.

« L'eau », dit Sir Charles Sherrington, « est la menstrue même et l'habitat de chaque cellule. L'eau, dans laquelle et sans laquelle... » Man on his Nature, IV.

« L'eau est la fille aînée de la création, l'élément sur lequel l'esprit de Dieu s'est d'abord mu, l'élément auquel Dieu a commandé de mettre au monde des créatures vivantes en abondance ; et sans lequel celles qui habitent la terre, et même toutes les créatures qui ont un souffle dans leurs narines, devraient soudain retourner à la putréfaction. » Izaak Walton, The Compleat Angler.

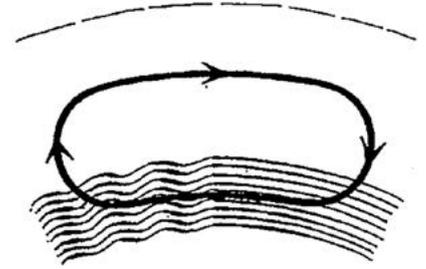
+ Erlich défendait l'idée que, de même que certaines algues concentrent l'iode présent sous une extrême dilution dans la mer, les germes envahissant le sang peuvent capter et concentrer des poisons si dilués qu'ils ne font pas de mal au patient. Il produisit le 606, ou Salvarsan, qui contient de l'arsenic sous une forme telle qu'il se concentre dans les germes et les tue.

Bechhold qualifie l'organisme « de solution aqueuse, fondamentalement », et Henderson indique que la nourriture réelle de l'animal, qu'il ingère au travers des parois de ses intestins, est fluide : rien n'entre dans le protoplasme sauf sous la forme d'une solution aqueuse. The Fitness of the Environment, p. 77.

Mais il n'est pas suffisant que les eaux circulent en moi : elles doivent couler autour de moi également, sur une échelle planétaire – « L'eau est le sang de la Terre, pour ainsi dire, coulant à travers ses muscles et ses veines. Ainsi, je le dis, l'eau est richement dotée. » • En fait, la biosphère-hydrosphère est un grand système circulatoire. L'ascension de la vapeur d'eau issue de l'océan ; la formation des nuages qui dérivent au-dessus de la terre ; leur ascension, leur refroidissement et leur descente sous forme de pluie ; les flux de l'eau sur la surface et dans le sous-sol, aussi bien que par l'intermédiaire des ruisseaux et des rivières, qui reviennent vers la mer – tout ceci est le flux de sang même de la Vie, que tous ses membres partagent. Bien que j'aie quitté l'océan, des courants d'eau continuent à m'entourer. Le fait qu'ils se soient maintenant « dilués » dans l'air au-dessus et dans la roche au-dessous est (loin d'être un recul) un avantage incalculable, car cela m'accorde presque toutes les bénédictions d'un mode de vie aquatique, avec uniquement quelques désavantages. En fait, je vis une vie marine améliorée. J'utilise au mieux trois mondes – l'eau, la terre et l'air – sans réellement quitter le premier d'entre eux. En tant qu'amphibien et reptile, je n'ai pas déserté l'eau pour la terre sèche, car l'eau m'avait déjà précédé, et ma désertion n'était qu'apparente.

En dehors de l'air inférieur, de l'océan et du sol, la croûte stratifiée de la planète doit être revendiquée par la biosphère-hydrosphère. * Car, directement et indirectement, la Vie en a modifié chaque strate qui a été déposée pendant des centaines de millions d'années : les roches sont largement le travail du vivant. De plus, le cycle de l'eau (mer, nuages, pluie, mer) qui maintient la Vie use, en même temps, constamment les surfaces terrestres plus hautes et dépose leurs matériaux sur des plaines alluviales et des fonds marins pour former de nouvelles strates. † Un seul et même processus vital maintient et renouvelle, par un constant changement, les parties aériennes, aquatiques et terrestres de la biosphère. Ses niveaux inférieurs ne sont pas non plus perdus pour la vie. Des lits de calcaire et d'argile, des quantités de charbon et d'huile minérale, ont été (comme il apparaît maintenant) mis de côté pour un usage futur, de même que l'on préserve les œufs et que l'on embouteille des fruits en saison, en prévision des temps de disette. Pris par morceaux, ces anciens dépôts sont aussi morts que la graisse que l'animal stocke dans ses tissus pour un usage futur ; dans le tout vivant, ils partagent la vitalité qu'ils font tant pour accroître. La planète est plus, et non pas moins, vivante d'être stéatopyge. Elle vit à chaque niveau temporel d'elle-même. Son existence est cumulative ; son présent embrasse son passé. Ses époques d'apparente stagnation et de futilité trouvent leur sens avec le temps. Le charbon qui me chauffe maintenant, le fer de la grille de l'âtre, la terre cuite du contre-feu, le marbre de la décoration, les parties d'ombre, de sienne et d'ocre du tableau qui surmonte la cheminée – toutes ces choses produits de processus géologiques « aveugles », « absurdes » et extrêmement longs – sont maintenant rassemblées en une structure signifiante. La conscience, l'intention, ne sont pas moins authentiques de survenir après les faits. + En s'éveillant à la conscience de soi et à une vie améliorée, la Terre commence à se délivrer elle-même de son ancienne absurdité. Elle est ce qu'elle est maintenant parce qu'elle réalise, en théorie et en pratique, son histoire : les roches sédimentaires avec leurs fossiles fournissent en même temps une base physique à la mémoire (les

• [Kuan Tzu Book](#), 39 : une œuvre de la période Chou-Han.



* La biosphère de Walther comprend les bio-strates. Voir Gregory, [The Making of the Earth](#), p. 207.

† L'épaisseur totale des strates des roches secondaires a été estimée à plusieurs kilomètres, au moins. Mais les mêmes matériaux ont, bien sûr, été utilisés et réutilisés, et dans un seul lieu on ne peut trouver qu'une petite fraction de l'épaisseur totale. Voyez Barrell, dans [The Evolution of the Earth and its Inhabitants](#) (Ed. Lull), p. 60, et Holmes, [The Age of the Earth](#), p. 8.

Le projet de Swift « d'extraire des rayons solaires à partir des concombres, qui devaient être mis dans des flacons hermétiquement scellés, et laissés à réchauffer l'air lors des étés peu cléments », loin d'être la chose ridicule qu'il pensait être, est (dans son principe) une part typique de l'économie vitale. ([Voyage to Laputa](#), V)

+ Sur la capacité du présent à animer le passé (et sur les arguments qui s'opposent à une telle opinion), j'aurai beaucoup à dire dans la partie V.

◇ Quand l'histoire de la Terre en tant qu'organisme conscient de lui-même est prise comme un tout, la doctrine des alchimistes (par exemple, celle de Basile Valentin), que tous les minéraux tirent leur pouvoir de l'esprit de la Terre vivante, n'est pas complètement fantaisiste.

anneaux annuels, pour ainsi dire, de notre arbre ancestral), et une source d'énergie physique. ◇

Et les roches, non moins que l'air et la mer, sont prises dans le cycle du « métabolisme » de la biosphère. (Héraclite ° avait eu la bonne idée : « Il appelait changement le chemin vers le haut et vers le bas et tenait que le monde était venu à être en vertu de celui-ci. Quand le feu se condense, il devient humidité, et quand celle-ci est comprimée, elle se transforme en eau ; l'eau en se congelant se transforme en terre, et on appelle cela le chemin descendant. Puis, à nouveau, la terre se liquéfie à son tour ; de là survient l'eau et à partir de cela tout le reste, car il attribue presque tout à l'évaporation provenant de la mer. C'est le chemin montant. ») Le processus circulaire est à la fois « anabolique » ou constructif, et « catabolique » ou destructif : par exemple, le même flux d'eau revenant à la mer (aidé par le froid, le vent et d'autres agents), érode les hautes terres et construit les lits marins. De cette manière, la biosphère-hydrosphère maintient et refait sans cesse sa propre constitution, altérant, par les chutes de pluie et l'humidité, en dehors des contours de la terre et de la mer, la composition du sol et (par la constante modification des valeurs de survie) le cours de l'évolution vitale. L'histoire de la Vie, avec l'émergence des types élevés de fonctionnement mental, n'est qu'une série d'extraits d'une histoire plus globale. Ce que nous appelons civilisation est une condition planétaire et le mûrissement de la Vie est un aspect du mûrissement de la Terre.

5. LA FONCTION DES STRATES INTÉRIEURES

Si les montagnes ont été pendant tout ce temps usées et emmenées à la mer, comment se fait-il que toutes les terres n'aient pas été depuis longtemps réduites au niveau de la mer et que le processus de destruction et de reconstruction des strates ne se soit pas arrêté ? De même que le sable s'épuise si le sablier n'est pas renversé de temps en temps, ainsi le flux « métabolique » des roches se ralentit et cesse complètement à moins qu'il n'y ait un agent de renversement ou de restauration capable de le remettre en marche, faisant monter les terres ou abaissant le plancher de l'océan, ou les deux. Il y a en fait un tel agent et il joue sur les strates restantes de la planète. Quant à la nature précise des événements qui se passent dans l'intérieur de la Terre, et qui causent des mouvements périodiques majeurs de la croûte, il n'y a pas de certitude. La théorie fameuse de Joly + suppose que des éléments radioactifs du substrat, par l'éjection de particules, élèvent la température de la roche environnante. La plus grosse part de la chaleur produite se perd dans les océans, mais les continents l'isolent jusqu'à ce que le basalte sur lequel ils reposent se liquéfie. Les conséquences (trop compliquées pour qu'on les décrive ici en détail) en sont l'expansion du globe, l'ajustement isostatique des niveaux de la croûte légère qui flotte sur le substrat devenu maintenant fluide et une série d'éruptions volcaniques. La chaleur s'épuise maintenant plus vite qu'elle n'est accumulée, le globe se rétrécit en se refroidissant, et les continents sont propulsés vers le haut. Le cycle de chauffage et de refroidissement est prêt à recommencer.

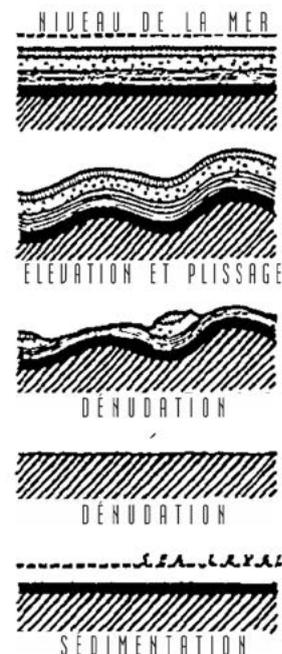
° Le compte-rendu est celui de Diogène Laërce, dans ses *Lives of the Philosophers*. Voir Burnet, *Early Greek Philosophy*, p. 147.



Coupe d'une rivière en longueur



Coupe transversale de la même rivière



+ J. Joly, *Radioactivity and Geology* (en particulier le chapitre VIII), et *The Surface History of the Earth*, H. Jeffreys et d'autres ont critiqué la théorie de Joly.

D'après d'autres autorités, la surrection avec repliement périodique de la croûte est probablement due, non à un chauffage et à un refroidissement alternés du globe (avec gonflement et rétrécissement successifs), mais à son refroidissement et à son rétrécissement stables. L'ajustement de la croûte à un noyau plus petit implique l'abaissement du plancher océanique et un resserrement et un froissement des continents, particulièrement le long de leurs bords : de là les Andes, les montagnes Rocheuses et les Himalayas. De tels ajustements (qui, par restauration d'un profil du visage de la planète, en renouvellent le processus de dénudation puis de déposition) sont moins graduels que révolutionnaires : la tendance est à une période de petits changements suivie d'une période d'activité géologique violente. * Certains en trouvent la preuve dans quatre cataclysmes environ de ce genre au cours de l'histoire de la Terre, survenant à des intervalles plus ou moins réguliers d'environ 200 millions d'années ×

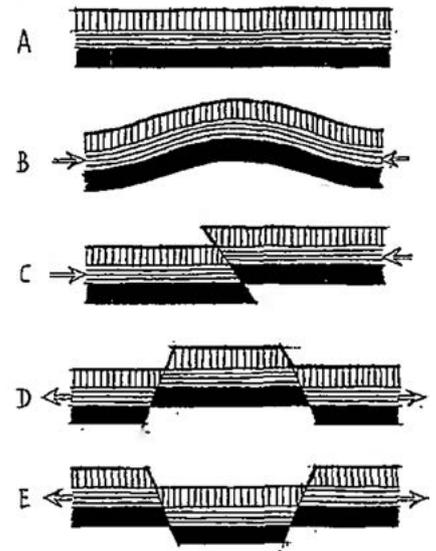
La structure principale, selon toute éventualité, en est assez claire. Que ce soit par une contraction et une expansion alternées, ou par la contraction seule, le corps de la terre restaure rythmiquement la vie de la surface. La planète a un pouls, dont les pouls plus rapides et plus superficiels de la Vie et des civilisations de l'Humanité dépendent ultimement – le pouls, pour ainsi dire, du tout vivant. Il y a beaucoup de choses qui montrent, comme Matthew Arnold l'écrit, que

*« nous partageons tous le remuement fructueux
des profondeurs du sein miraculeux de notre mère la terre ! »*

Les périodes relativement longues et stagnantes des terres basses et marécageuses et des eaux superficielles voient l'élaboration de formes (telles que la végétation luxuriante des couches de charbon) adaptées à de telles conditions ; et les périodes relativement brèves et progressives des terres hautes établissent des standards nouveaux et rigoureux que les organismes devront atteindre, s'ils ne doivent pas périr. Les temps de changement géologique sont des temps d'accélération. C'est peut-être bien l'assèchement des rivières pendant les âges silurien et dévonien qui a forcé les vertébrés à quitter l'eau pour aborder la terre. Certaines périodes d'aridité et de glaciation croissantes ont favorisé la survie des créatures qui pouvaient maintenir une température interne constante. Beaucoup plus tard, c'est peut-être l'aridité des ères du Miocène et du Pliocène qui, en réduisant les forêts, a forcé nos ancêtres anthropoïdes à descendre des arbres pour aller sur le sol, établissant ainsi le cours futur de l'évolution humaine (et incidemment rendant possible la conscience présente que j'ai du processus qui unifie ainsi l'intérieur de la Terre et l'écriture de cette phrase). En bref, il est impossible de rendre justice à la Vie en tant que phénomène historique sans passer du plan de la Vie au plan de la planète vivante.

Grâce, alors, à l'action de son intérieur, la planète arrive à la conscience de soi, et est capable de

*« voir la révolution des temps
qui fait monter le niveau des montagnes et fondre le continent
(las d'une fermeté solide)
dans la mer ! et, à d'autres moments, voir
la ceinture des plages de l'océan
trop vaste pour les hanches de Neptune... »* ⊗

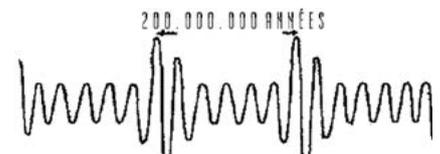


Quand la planète rétrécit, la croûte se comprime et se replie (B) et des failles se développent (C). Des ensembles montagneux (D) et des fossés d'effondrement se forment quand la croûte est en tension.

* Voir par exemple H. Jeffreys, *The Earth : Its Origin, History, and Physical Constitution* ; la contribution de Charles Schuchert 'The Earth's Changing Surface', dans *The Evolution of the Earth and its Inhabitants*, pp. 70 et suivantes ; et J. W. Gregory, *Geology of Today*, pp. 144 et suivantes.

Il a aussi été suggéré que le froissement de la croûte survient à partir (a) d'un changement dans la forme de la planète dû à un ralentissement de sa vitesse de rotation, ou à une oscillation planétaire périodique, (b) de la dérive des continents (Argand), et (c) des courants de convection dans le substrat (Holmes).

× Voir A. Holmes, *The Age of the Earth*, pp. 46 et suivantes. Holmes voit, s'ajoutant à une périodicité de 200 millions d'années, un rythme subsidiaire dont la période est d'environ 30 millions d'années.



Les grandes vagues représentent des révolutions majeures dans l'histoire de la Terre ; les petites vagues, des révolutions mineures (basé sur le diagramme d'Holmes).

⊗ Shakespeare, *II Henry IV*, III. 1.

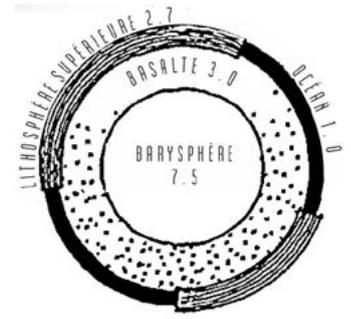
Des autres facteurs liant l'intérieur et la croûte, je n'ai besoin que d'en mentionner trois. Premièrement, il y a la séparation, comme dans un fourneau, du matériau originel de la Terre. Une différenciation en strates de densité décroissante, depuis la barysphère composée de nickel et de fer à l'écume granitique, a été le premier pas vers la maturité de la planète. Plus tard, la surface refroidie a continué à sa propre manière le travail de l'intérieur chaud, écrasant comme dans un moulin les roches primaires, tamisant leurs constituants et les déposant en couches bien définies. Le résultat conjugué en a été l'organisation de la Terre, à partir d'une masse indifférenciée primaire, en un corps stratifié capable de vie. Et maintenant, pour ajouter à sa vitalité, la planète peut tirer sur des réserves de minéraux de toutes sortes, suffisamment concentrés pour être d'un usage réel. + Deuxièmement, l'intérieur, s'étant préparé pour la vie, ne cesse pas de la soutenir : par exemple, le dioxyde de carbone de l'atmosphère, qui est essentiel au vivant, est complété par du dioxyde de carbone issu des volcans et des sources minérales. (Schuchert considère que si le volcanisme s'arrêtait la vie deviendrait impossible).° Troisièmement, il y a l'effet de la gravité, par la vertu de laquelle la barysphère exerce un contrôle subtil mais vigoureux sur le développement de la biosphère. L'étendue des tailles qui sont utilisables pour les organismes de divers types, les proportions selon lesquelles leurs équipements musculaires et squelettiques influent sur le reste du corps et les modes de déplacement qu'ils ont adoptés, sont ajustés à l'attraction de la barysphère. ⊗ Une planète moins massive s'éveillerait à une sorte de vie très différente et ferait l'expérience d'une histoire très différente.

6. LA COMMUNAUTÉ DES SPHÈRES TERRESTRES

À l'exception de la biosphère, les sphères planétaires sont, d'après le bon sens, complètement inertes en elles-mêmes, bien qu'elles puissent être vivantes dans la totalité. N'est-elle pas curieuse cette créature qui a, attachés à son organe vivant solitaire, des organes encombrants et morts ? Qui va me délivrer (pourrait bien se plaindre la planète) du corps de cette mort ?

D'abord, laissez-moi dire une fois de plus que la vie n'est pas une essence absconse qui imprègne certains corps et pas les autres : c'est une transaction entre des corps plutôt qu'un état de choses à l'intérieur de chacun d'eux. * Une vie autonome est une contradiction dans les termes. La vie de la Terre ne peut pas plus être parcellisée parmi ses sphères qu'on ne peut attribuer la performance d'un engin à vapeur à la chaudière, au piston, ou au régulateur. Amputez mon organe le plus grand de son noyau planétaire, ou de sa stratosphère, et je meurs ; cette vie que je vis, ces pensées que je pense, cette phrase que j'écris, appartiennent autant et véritablement aux zones extérieures de mon corps total qu'aux zones intérieures.

De plus, le bon sens est dans l'erreur quant aux faits. Par un acte d'aveuglement délibéré et étonnant, ou alors (au mieux) une erreur d'abstraction, d'innombrables signes de vie sont ignorés. De même que le bateau n'est pas lui-même sans le pont et le capitaine, la mer n'est pas



La densité approximative de certaines des principales strates de la planète. L'enseignement d'Aristote que chaque « élément » a sa propre région, et que les corps lourds tombent naturellement, en se massant près du centre de la terre, est globalement vraie.

+ Il a souvent été remarqué que la civilisation n'est pas florissante dans les régions des roches primaires ou ignées, c'est-à-dire dans des régions imparfaitement stratifiées.

° The Evolution of the Earth and its Inhabitants, p. 52. Une grande quantité de CO₂ qui était stocké dans le charbon et les huiles minérales a maintenant été remise à la disposition de la vie par l'homme. Cf. R. L. Sherlock, Man's Influence on the Earth, pp. 210 et suivantes.

⊗ Cf. la contribution de Julian Huxley à Science in the Changing World, (Ed. Adams), pp. 116 et suivantes.

* Le développement de la planète tend à être centrifuge, impliquant chaque géosphère à son tour. Commencant avec les molécules de la croûte, il continue avec les cellules primitives de l'eau, les animaux perfectionnés sur la terre, et les hommes dans l'air. Il y a aussi un mouvement inverse : de nombreux organismes trient et déposent des minéraux ; les animaux reviennent à la mer de façon permanente et les hommes de façon moins permanente, dans des migrations de masse annuelles ; les scientifiques sondent l'intérieur de la planète au moyen de gravimètres, de magnétomètres, et de tremblements de terre artificiels. De tels mouvements centrifuges et centripètes sont des fonctions d'une chose vivante unique ; mais nous les prenons morceau par morceau, tout comme un médecin incompetent traite des parties malades et leurs symptômes au lieu de traiter l'homme en son entier. Ce dont nous avons besoin, c'est de quelque chose comme la vision qu'avait Milton d'une Terre organique.

« Des éléments,
Le plus grossier nourrit le plus pur ;
la Terre nourrit la mer ;
La Terre et la Mer nourrissent l'Air ; l'air,
ces Feux Ethérés... » Paradise Lost, V.

elle-même sans le bateau – ce spécimen le plus significatif de la vie marine. Une estimation objective de l'océan ne peut pas ignorer le paquebot et le sous-marin, le gyrocompas et la carte de l'amirauté, le Challenger et son équipement de qualité ; car ceux-ci ne sont pas moins constitutifs de la nature de l'océan que le système nerveux l'est de l'homme, ou la fleur de la plante. La radio-sonde ou le ballon d'observation (un organe des sens comme jamais il n'y en eut) haut dans la stratosphère, n'y est pas là un intrus, mais est dans son élément, comme chaque détail de sa structure le proclame. Le rayon radar, qui suit une tête d'épingle de poussière des kilomètres au-dessus du sol, ° est un fait qu'aucun étudiant sérieux de ces régions supérieures ne peut se permettre d'ignorer. En fait, dire que les programmes des ondes radio qui se reflètent sur l'ionosphère ne nous viennent pas de là-bas, ou que Sir Edward Appleton est sans relation avec le niveau qui porte son nom, ou que les sismographes (et même Jules Verne) × n'ont aucune relation avec l'intérieur de la planète, est évidemment absurde. Pourtant c'est cette absurdité même que nous commettons toujours, dès que nous refusons de considérer un objet à moins de lui supprimer toutes ses caractéristiques bien développées. Ce que nous contemplons n'est alors pas du tout l'objet réel, mais le produit de notre boucherie intellectuelle.

Les transactions entre les sphères de la Terre ne peuvent pas non plus être décrites comme étant purement physiques. À ce niveau aussi, il y a une vraie sociabilité. Le ciel bleu n'est-il pas (avec ses processions de nuages infinies, ses couchers de soleil et ses aubes, ses aurores, ses arcs-en-ciel et ses éclairs) d'un immense intérêt pour la Vie et une source d'inspiration inépuisable ? « Ne comptons-nous pas les nuages du sud-ouest avec le sang d'un amoureux ? » + Ne trouvons-nous pas un réconfort en compagnie de la mer ; ne trouvons-nous pas un repos « dans son action semblable à celle du prêtre » et ne découvrons-nous pas dans la nature, « qui ne pense pas », partout « des pensées qui sont souvent trop profondes pour nous tirer des larmes » ? • De grandes rivières et des chutes, des montagnes distantes vues des plaines, les plaines vues des montagnes, des déserts, des champs de neige – est-ce que ces choses-là ne font pas de la Vie ce qu'elle est réellement, en tant qu'expérience ? La Vie n'est certainement pas un ermite, courbé et rêvant dans une cellule planétaire, mais sociable, par nature et habitude.

Et il n'est pas vrai de dire (comme le bon sens le dit pourtant bien) que cette sociabilité est entièrement partielle. Il faut deux choses pour faire une géosphère – deux ou plus. Le mythe grec, qui partage le domaine de Kronos (lui-même fils d'Ouranos et de Gé, c'est-à-dire du Ciel et de la Terre) parmi ses fils Hadès, Poséidon et Zeus, reconnaît le monde comme une véritable société de sphères élémentaires et concentriques ; tandis que nous, qui mettons en place cette même société au moyen de nos inventions, avons oublié son existence. Être de compagnie agréable, c'est avoir des compagnons, « car aucun d'entre nous ne vit pour lui-même », que ce soit en tant qu'homme ou en tant que Vie. Comme le chapitre III l'a longuement argumenté, la conscience est la condition la plus contagieuse du monde : une petite quantité de ce virus parcourt un très long chemin, et transforme le corps le plus vaste sans en être aucunement diminuée. Il est inévitable que la Vie, simplement en étant elle-même,

L'adaptation a deux côtés, mais (en dépit d'Henderson) nous continuons à ignorer l'adaptation de l'environnement. L'eau est adaptée au bateau, l'air à « l'avion », la terre aux mines. Fechner souligne la parfaite adaptation de la mare aux nénuphars et de la montagne à la plante alpine. Le fait est que la mare et la fleur, l'océan et le navire ne sont, séparés les uns des autres, « pas complètement là ».

° Le Dr A. C. B. Lowell a décrit certaines des réalisations de l'astronomie radar lors d'une conférence à l'Association britannique, le 29 août 1947, et, en particulier, la détection pendant le jour des pluies de météores : on s'est aperçu que ce qui est pour nous une étoile dardant ses rayons peut n'avoir qu'un millimètre de large.

× La fascination qu'éprouve l'enfant pour des romans comme ceux de Jules Verne, Le Voyage au centre de la Terre, comme pour les fossiles, les cristaux et les minéraux, suggère généralement que ce que Jung appelle « la portion chthonique de l'esprit » est ici impliquée. Voir Jung, Contributions to Analytical Psychology, p. 118, et aussi Joanna Field, Experiment in Leisure. + Meredith, The Egoist, XXVI. Cf. Richard Feverel, XLII.

• Il est digne de noter que Wordsworth, de tous les poètes le plus amoureux des vastes aspects de la Terre, est bien conscient que l'esprit en eux n'est pas autre que l'esprit en l'homme, et qu'ils sont, pour partie, sa propre création ; néanmoins (ou plutôt à cause de ceci) ils sont les vrais compagnons de la vie de son âme. Il jouit de la présence d'un être

« Dont la demeure est la lumière des soleils couchants

De l'océan arrondi et de l'air vivant,

Du ciel bleu et de l'esprit de l'homme :

Et il est l'amoureux de tout ce que nous regardons

Depuis cette verte terre ;

de tout le puissant monde

De l'œil, de l'oreille, de ce que tous deux ils créent pour moitié

Et ce que nous percevons... »

(Tintern Abbey)

Les dieux védiques, les kami et les shin de l'Extrême-Orient, aussi bien que les divinités de la Grèce et de Rome, comprennent dans leur hiérarchie des dieux de l'air, de la terre et de la mer. Plus récents, il y a les élémentaux de Paracelse : les gnomes (de la terre), les nymphes (de l'eau), les sylphes (de l'air), et les salamandres (du feu), qui dérivent des éléments que les Grecs considéraient non seulement comme vivants, mais comme divins. (Le mot pour élément (*stoicheion*) en est venu à signifier démon). Saint Paul tourne en ridicule ces éléments, les qualifiant de faibles et misérables, mais il admet d'autres membres de la hiérarchie cosmique : les archontes, les principautés et les puissances. Voir : Gal. IV. 3, 9 ; Col. II. 8, 20..

crée sa propre compagnie. Ce n'est pas une doctrine ésotérique, mais une des nombreuses vérités que nous sommes trop malins pour remarquer. Laissez-moi en donner un exemple banal. Chaque carte est une vue prise depuis la stratosphère (ou une vue depuis la troposphère, ou une vue prise d'ailleurs) et elle ne signifierait rien pour nous si cet organe-là était absolument inexistant. La Vie, et l'Humanité à l'intérieur de la vie, sont conscientes d'elles-mêmes ; elles se regardent elles-mêmes ; elles se mettent elles-mêmes en position de se regarder elles-mêmes ; elles reposent au lieu où elles sont elles-mêmes dans les autres. « Nous sommes ainsi (disent-elles en effet) pour cet observateur-ci et pour cet observateur-là » et elles parlent avec une pleine autorité : personne ne doute que l'Angleterre soit précisément de la forme que la carte révèle. Les observateurs en voyage dont j'invoque l'aide dans ce livre, ne sont ni superflus ni fictionnels, mais concomitants de la vie consciente d'elle-même, et à la fois réels et indispensables. + Nous progressons en apprenant à nous regarder objectivement et ceci nous ne pouvons le faire qu'en animant notre environnement, ou qu'en étant animés par lui.

Mais la question qui se pose est maintenant celle de la qualité plutôt que celle du fait de ces relations sociales à grande échelle. Leur qualité est suprahumaine. « J'élèverais mes yeux vers tes collines, d'où vient mon secours », le Psalmiste trouve là un nouveau niveau. Qui, ayant un jour trouvé consolation et délice en présence de la nature élémentaire, a besoin d'en discuter pour prouver qu'il y a ici une région plus sublime et plus exaltée ? Loin que la vie sur ce plan soit simplement physique, ou à peine psychique, elle est en fait d'un ordre de fonctionnement psychophysique beaucoup plus élevé que celui dont nous jouissons normalement. Et (comme dans beaucoup de relations sociales) l'appel est dans le contraste. C'est l'inertie massive, l'impersonnalité, la permanence, et en fait l'aspect « mort » du reste de la Terre, qui est pour la Vie si formidable : elle trouve dans ses compagnons des qualités absolument différentes des siennes propres, d'où la valeur du compagnonnage. Bien sûr, dans le processus où elle jouit de ce contraste, la Vie le détruit ; les attributs « objectifs » et « subjectifs » circulent et la Vie anime, bon gré mal gré, tout ce qu'elle touche. Mais le contraste est continuellement renouvelé. C'est là où la science et le bon sens entrent en jeu pour faire leur travail légal mais nécessaire, en détruisant la vie dans le souci de sa résurrection qui jamais ne cesse. Car la vie qui n'est que le seul fait de vivre est morte. *

Quand j'utilise le terme suprahumain, je ne veux pas dire que des types exaltés de comportement moral, et des standards esthétiques subtils, sont invariablement présents aux plus hauts niveaux. En fait, comme j'en discuterai ultérieurement, on a vraiment l'impression que le monde empire de la même façon qu'il s'améliore, et que la capacité pour le mal s'accroît avec la capacité pour le bien, au fur et à mesure que nous nous élevons dans l'échelle hiérarchique. Ici il suffit de noter que la vie sociale des sphères planétaires est loin d'être idéalement paisible. La Vie et la Terre ne sont pas des exceptions à la règle que la sociabilité inclut le conflit, et que l'unité du tout est (jusqu'à un certain point) servie par la désunion des parties. En fait, il y a des raisons spéciales pour lesquelles la Vie devrait maintenant être en désaccord avec ses voisins, et au siècle

Le sage, d'après Huai Nan Hung Lieh, « est capable de voler de long en large entre le firmament au-dessus et les eaux au-dessous en parfaite harmonie avec le Tao » + La Tentation fournit un exemple de cette sorte de « réalisme observationnel » : le Diable (un observateur en voyage très efficace) emmène Jésus sur le haut d'une montagne et lui montre le monde entier en un instant de temps. Quand nous regardons les cartes nous sommes beaucoup moins conscients de là où nous sommes. D'un autre côté, nous avons nos observations aériennes. Encore une fois, c'est la marque de l'époque actuelle de réaliser physiquement ce que des époques précédentes réalisaient psychiquement ; la tâche du futur immédiat est de combiner ces deux choses : la perception du passé et l'acte présent. Ce que nous avons encore à réaliser, c'est la pleine application du fait que : « Nous ne pouvons pas savoir ce à quoi le monde ressemble d'un lieu où il n'y a personne, parce que si nous y allions, il y aurait quelqu'un là-bas ». (Bertrand Russell, Outline of Philosophy, p. 164). Nous ne sommes pas là-bas d'une façon mystérieuse et fantomatique, mais en tant que nos égaux sociaux concrets, que ce soient des hommes, des espèces ou des géosphères. Chaucer (dans The House of Fame), tout en reconnaissant pleinement que la vision plus large de la Terre implique une ascension, ne peut pas décider à ce moment-là qui et quoi monte. L'aigle l'emène à une telle hauteur que le monde « ne me semblait plus qu'un point », et il regarde toutes « les bêtes de l'air ». Ainsi « une pensée peut voler si haut sur les ailes de la philosophie qu'elle peut monter au-dessus de tous les éléments » ; mais le penseur ajoute : « je sais bien que je suis ici, mais que ce soit dans le corps ou dans l'esprit, vraiment je ne le sais pas ; mais toi, Dieu, tu le sais ! » Dans son poème « Clouds », Rupert Brooke fait une description des morts qui parcourent le calme milieu du ciel et regardent les événements au-dessous. Mais les vivants (en tout cas) font vraiment cela. Cf. Olaf Stapledon, Death into Life, pp. 27 et suivantes.

* Parmi les écrivains récents, John Cowper Powys (In Defence of Sensuality, A Philosophy of Solitude, etc.) insiste sur l'importance de contempler la nature inanimée.

La peur du « pouvoir de l'air » n'est pas chose nouvelle. D'après Strabon, certains Celtes dirent à Alexandre le Grand qu'ils n'avaient peur de rien, sauf que le ciel leur tombe sur la tête. Les premiers chrétiens avaient certainement peur du « prince du pouvoir de l'air » (Eph. II. 2), et St Athanasie écrivit : l'air est la sphère du démon, l'ennemi de notre race... Mais le Seigneur est venu pour vaincre le démon, pour purifier l'air et pour tracer « un chemin » pour nous vers le ciel... Il a purifié l'air de toutes les influences mauvaises de

dernier la Vie a fait des avancées remarquables dans la conscience de soi, et celles-ci ont nécessairement impliqué l'animation croissante (et en partie hostile) des autres géosphères, en particulier de l'atmosphère : conscience de soi signifie opposition et elle ne doit pas être eue pour rien. Il y a cinquante ans, une assertion de ce genre aurait été facile à rejeter en tant que nouvel exemple de la manière dont une théorie, poussée trop loin, peut mener aux extravagances les plus étranges ; mais aujourd'hui ces critiques particulières perdent beaucoup de leur sens, lorsque l'on voit que l'une des préoccupations principales de notre époque concerne la manière de nous protéger nous-mêmes de la géosphère que nous avons animée. Ce n'est pas une simple coïncidence que l'époque de Darwin, Weismann et Bergson soit aussi l'époque de Glaisher, des frères Wright et de Blériot. La vie qui devient consciente d'elle-même, c'est la Vie qui prend conscience de l'air. Les forces aériennes, le pouvoir aérien, les attaques aériennes et la défense aérienne : ce nouveau vocabulaire raconte sa propre histoire, histoire d'une biosphère à la fois attirée et repoussée par son compagnon qui l'encercle, qui l'aime et cependant le hait, et qui a mortellement peur de ce qu'il peut faire. Les processus de projection et de réflexion qui les relient ne sont que trop évidents : d'un côté, la pluie artificielle, les semilles et le contrôle des mauvaises herbes par voie aérienne, la radio, les voyages aériens, les observations aériennes ; d'un autre côté, des bombardements à longue distance, des bombardiers, des bombes volantes, des gaz empoisonnés et des armes aériennes encore plus effrayantes en voie de fabrication. Le prince du pouvoir de l'air n'est plus un monstre simplement fabuleux. Il est vrai, bien sûr, que nous sommes les seuls à blâmer et qu'il n'y a aucune nécessité pour les fabricants d'armement à fournir les deux géosphères si impartialement, ou plutôt dans un équilibre en faveur de l'ennemi. Mais la guerre a une façon d'être comme ça. Il suffit d'une seule personne pour qu'une querelle se déclare. Un homme sorti pour se battre n'échouera pas à se créer des ennemis réellement formidables, et autour d'un homme ou d'une géosphère effrayés toutes sortes de périls, et tous authentiques, se jetteront vers une vie malveillante. Que l'air, qui est la respiration même de la Vie, devienne ainsi l'adversaire en chef de la Vie peut sembler étrange, mais à chaque niveau c'est nous-mêmes (cette partie de nous-mêmes que nous devons reconnaître, mais que nous n'osons ni ne voulons reconnaître) que nous armons contre nous-mêmes. Notre maladie est sans aucun doute « psychologique » ; mais elles le sont toutes en définitive. Et le pronostic ne deviendra pas moins grave si l'on qualifie la plainte d'imaginaire (ce qu'elle est en fait). L'imagination crée. ⊕ La prophétie d'A. E. ° concernant « l'empire de l'air » et ses « croiseurs aériens » n'est pas loin de s'accomplir : « Leurs équipages étaient séparés des races demeurant sur la terre, rendus autres par l'extase de l'air des hauteurs qu'ils respiraient, par une culture et une poésie propres qui n'étaient pleinement intelligibles qu'à ces habitants de l'air. Gonflés par l'orgueil et unis par un esprit qui semblait presque une nouvelle manifestation de la conscience cosmique... » Ayant semé le vent, nous moissonnons la tempête. M. C. S. Lewis × se demande si toutes les choses qui sont apparues en tant que mythologies sur terre ne sont pas éventuellement apparues dans d'autres mondes comme des réalités. Je dis que nombre d'entre elles sont déjà parvenues, grâce à la science, à une

l'ennemi. » The Incarnation of the Word of God, IV. 25. C'est la même « puissance de l'air » qui tourmentait nos ancêtres et qui nous tourmente, seulement, pour nous, elle arbore un aspect plus physique. Cf. Aldous Huxley, Ape and Essence, p. 81, sur « le Prince des Pouvoirs de l'Air – Spitfire et Stuka, Belzébuth et Azazel... » Tout en rejetant la nuit de Walpurgis comme étant une superstition, nous la célébrons tout au long de l'année.

On peut y objecter que, si l'atmosphère est notre ennemie, il est bizarre que nos politiciens et nos journaux (qui sont habituellement si experts à découvrir des menaces) passent à côté de ce fait. À cela je réplique que (1) la guerre entre les États n'est pas moins réelle quand elle fait partie d'une guerre plus vaste ; (2) la peur d'une attaque aérienne est probablement plus forte que la peur d'une attaque par d'autres nations en tant que telle, sur terre et sur mer, car l'atmosphère mène une nouvelle sorte de guerre, plus impersonnelle, plus systématique et létale que l'invasion qui la suit ; (3) si nous ne réalisons pas encore que c'est l'atmosphère qui gagne la guerre de nos jours, il est au moins clair qu'aucun des États belligérants ne vainc réellement, le « vainqueur » est celui qui perd le moins ; (4) il y a la conviction, plus largement répandue qu'à d'autres époques, que la guerre est fratricide et que l'Humanité est une, mais cette unité implique ou exige un nouvel « ennemi » à un niveau intégral plus élevé ; (5) l'avenir pourrait très bien pousser plus loin la distinction croissante entre la puissance aérienne (internationale) et le pouvoir terrestre (international). Une force aérienne internationale dominant le monde (telle qu'elle a été prévue dans The Shape of Things to Come de H. G. Wells) et mettant un point final à la victoire de l'atmosphère, n'est pas une extravagance improbable.

⊕ « Ces êtres sans vue, Dont la demeure est la plus petite particule, De l'atmosphère impassible, Pensent, ressentent et vivent comme l'homme. » Les lignes de Shelley ne sont pas moins vraies parce que les faits qu'elles décrivent sont un produit de l'imagination ('Queen Mab', II). Cf. Epinomis, 984-5, où l'écrivain, ayant décrit les dieux-étoiles, place « sous ceux-là, les esprits divins et la race née de l'air, qui détient la situation troisième et médiane, cause d'interprétation, que nous devons sûrement honorer par des prières pour nous assurer de traverser une journée de bon augure... Le ciel étant rempli de créatures vivantes, elles interprètent tous les hommes et toutes les choses les uns pour les autres et aux dieux les plus élevés. »

° The Interpreters, p. 29. Cf. Wind, Sand and Stars, Night Flight, et Flight to Arras, par l'aviateur français Antoine de St Exupéry.

× Perelandra, p. 49. + The Tempest, V. 1.

réalité alarmante en ce monde. La magie de Prospero, qui « entre la verte mer et la voûte azurée lance une guerre rugissante » + n'était pas une vaine rodomontade ; c'est seulement sa mise en œuvre qui a été retardée jusqu'à notre époque. Les êtres aériens de Goethe, qui habitent les « hauts espaces ancestraux », * et tous les démons atmosphériques de Marcellus Palingenius † sont devenus vrais pour nous.

Les difficultés actuelles de la vie proviennent des relations sociales ; et on ne doit pas s'en étonner, en voyant que sa nature est de part en part sociale. La constitution physique de la biosphère est telle que la totalité de celle-ci interpénètre les géosphères voisines, car elle vit en elles pas moins qu'à leur côté – ici, en fait, l'immanence mutuelle des individus-en-société trouve une expression vivement appropriée. Qu'est-ce que la Vie sans air, sans eau et sans sol, non en tant qu'environnements passifs, mais en tant que partenaires dans un processus projectif-effectif incessant et multiforme? Considérez, par exemple, la manière dont la biosphère prospère au moyen d'une action continue de ce genre sur la lithosphère en tant que culture du sol (tout comme, à un autre niveau social, un homme en cultive un autre et en profite par là-même), par le creusement de mines, par la construction, par application de toutes sortes de stimuli afin d'évoquer la réponse espérée. Mais ici à nouveau tout ne se passe pas en douceur et les relations sociales se détériorent. Le sol mal utilisé et surtravaillé refuse de soutenir la Vie comme il le faisait : en fait, on peut se poser la question de savoir si la menace provenant du dessous n'est pas encore plus sérieuse que la menace venant du dessus. • Non seulement l'atmosphère a déclaré la guerre à la biosphère mais également à la lithosphère – à l'insatiable demande de travail, aux chocs sismiques occasionnels, aux éruptions volcaniques s'est ajouté l'ultimatum stipulant que si la Vie ne change pas de façons de faire, de larges parties de ce qu'elle est mourront du fait du gapillage des sols.

Des hommes sont encore en guerre avec d'autres hommes, des familles avec d'autres familles, des Etats avec des Etats, l'Humanité avec d'autres espèces ; * mais alors même que la lutte continue (parfois sous une forme améliorée) à tous ces niveaux, c'est sur le plan encore plus élevé des géosphères que se joue maintenant le principal engagement guerrier vers lequel notre attention se dirige maintenant. Dans un futur qui n'est peut-être pas distant, la prophétie d'H. G. Wells se sera accomplie, une guerre ou une menace interplanétaire surviendra et nous découvrirons que « notre véritable ennemi, après tout » est un corps céleste menaçant. Nos vieux démons et croquemitaines – l'homme exaspérant de la porte d'à côté, nos détestables opposants politiques, la nation dont nous jugeons l'agressivité brutale, et qui n'est dans notre cas que de la fermeté, le monstre idéologique actuel (qu'il soit brun ou rouge, noir ou bleu), le microbe responsable de toutes nos maladies, la menace de l'air lui-même) ces choses ou leurs équivalents ne disparaîtront vraisemblablement pas complètement, mais tout suggère qu'elles sont capables de se subordonner à un tout nouveau démon d'un statut plus élevé, tel que la planète Mars. + Confrontées à un tel ennemi, des géosphères hostiles pourraient très bien convenir de ne pas être d'accord et la Terre pourrait devenir plus consciente de son unité. Voici qui est très certain : vivre, c'est se faire des ennemis et l'individualité telle que nous la connaissons signifie

* Faust, Part I. Sc. 2.

† À savoir Typhurgus celui qui apporte le brouillard, Aplestus l'insatiable, Philokreus l'amoureux de la chair, et Miastor l'insatiable.

• Sir John Boyd Orr, Aldous Huxley et de nombreux autres ont fait valoir avec insistance l'idée que les chances d'une paix durable seraient grandement accrues si les nations coopéraient à réaliser ceci et des menaces similaires communes. Il s'agit là d'une profonde psychologie : mettre fin aux querelles, et en trouver une autre, dans laquelle les adversaires sont du même côté.

* Et, bien sûr, les luttes qui se passent aux différents niveaux sont interdépendantes : en fait, comme Hésiode le reconnaît, elles sont une en pratique : « Quand les hommes suivent la justice toute la cité s'épanouit, la terre porte de riches moissons, les enfants et les troupeaux s'accroissent, mais à l'injuste toute la nature est hostile. » Works and Days.

+ À la fin du roman de H. G. Wells, The War of the Worlds, après que l'invasion martienne a été repoussée, la Terre est laissée dans un état d'anxiété : « Nous avons appris maintenant que nous ne pouvons pas considérer cette planète comme clôturée et une demeure sûre pour l'homme ; nous ne pourrions jamais anticiper le bien ou le mal invisible qui peuvent nous tomber dessus soudainement depuis l'espace. » D'un autre côté, l'invasion « a fait beaucoup pour promouvoir la conception du bien de l'humanité. » « L'homme ordinaire », dit Gilbert Murray (Five Stages of Greek Religion, II) « s'aperçoit qu'il est impossible d'aimer ses proches voisins sauf en se rangeant avec eux contre le voisin d'un peu plus loin. »

Un dirigeant, dans un article récent, du News Chronicle, commençait ainsi : « Le tournant sinistre du tour de vis économique ? Le mystère des intentions de Moscou ? Sur quoi peut-on écrire sur terre sinon sur ces thèmes usés ? Voici une simple réponse : il y a la Terre. » (5 octobre 1949).

se différencier d'un environnement qui est (au moins potentiellement) hostile. Publius Syrus avait une bonne raison de dire : « Très misérable est le lot de celui qui n'a pas d'ennemi. » Quand, aux différents stades hiérarchiques, nous animons et sommes animés par nos compagnons, un des premiers résultats en est l'animus, l'animosité. Les signes et les symptômes en sont assez familiers. Le fait de devenir adulte se remarque à cet âge difficile (qui est souvent aussi un âge tragique) où la conscience de soi exacerbée s'accompagne de la peur et du dégoût des choses qui rendent la conscience de soi possible ; les conflits de l'adolescent sont à la fois internes et projetés ; et évidemment, il exerce socialement sa haine de lui-même et l'amour de soi-même. Les jeunes gens (et, il semblerait, les jeunes nations et les jeunes biosphères) doivent perdre leur attitude amicale et confiante d'enfants avant de la retrouver plus consciemment en tant qu'adultes. Je suggère que, sur le plan de la Vie, nous en sommes maintenant à ce stade difficile où une sociabilité intense accompagne une insociabilité également intense. Nous ne pouvons ni vivre ensemble ni séparés et nous achetons chèrement notre conscience de nous-mêmes.

Quel est le remède ? Ici je me soucie de ce que je suis, et non des mesures de réforme – les propositions de ce genre que je dois faire appartiennent à la fin de ce livre. Mais déjà un des facteurs propres à guérir la guerre de la géosphère (dans la mesure où une guérison est vraiment possible) est clairement indiqué. Une planète devenant de plus en plus consciente d'elle-même en tant que tout vivant est une planète dont le conflit intérieur est modéré. ° Et il m'incombe à moi, et non à un esprit-Terre transcendant et inaccessible qui le ferait à ma place, d'arriver à cet état désirable de connaissance de soi. Ce n'est pas à moi de prouver qu'un conflit sauvage entre la Terre et ses voisines n'est pas nécessaire pour qu'elle arrive à la pleine conscience de soi ; que le remède à la guerre aérienne n'est pas pire que la maladie ; que l'intégration de la planète ne demande pas qu'elle s'entoure d'ennemis implacables, mais rien qu'un minimum d'opposition. Ceci n'est qu'une partie de la guérison, et la question se pose de savoir jusqu'où elle peut être appliquée. Mais je suis sûr de ceci : aucune réalisation en nous de l'unité vivante de la Terre n'est du gaspillage, ni néchoue à améliorer cette unité. Dans la mesure où nous rendons consciente, non seulement notre essence humaine commune et notre moi vital commun, mais aussi (au-delà et les comprenant tous deux) notre moi tellurique commun, × c'est bien là que nous servons la cause de la paix sur Terre.

Mais j'anticipe. Ma tâche présente, c'est de traiter d'autres objections à la doctrine que la planète est une créature vivante intelligente et d'établir la sorte de vie qu'elle mène. Les remarques suivantes sont au moins suffisantes pour montrer que cette tâche que je me suis imposée n'est pas un simple exercice académique, bien éloigné de la vie pratique, mais bien au contraire une question urgente qui concerne chaque être humain.

7. LA VIE SUR TERRE ET LA VIE DE LA TERRE

La Terre, donc, est un tout vivant, et non une série de strates dont une seulement est vivante, alors que les autres subviennent à sa vie. Mais

° Il est significatif que Gerard Winstanley (dont les pamphlets ont inspiré le mouvement des mineurs du XVIIe siècle) ait conçu la Terre comme la base de l'unité humaine et de l'amour fraternel. Son but était que « le cœur des pauvres gens » se reconforte en faisant de « la Terre un trésor commun, de sorte qu'ils puissent vivre ensemble unis par un amour fraternel en un seul esprit, et en ayant une vie confortable dans la Communauté de la Terre unique, leur Mère. » (Voir [The Digger Movement in the Days of the Commonwealth](#), Ed. L. H. Berens.)

× Mais l'assentiment intellectuel ne suffit pas : l'ardeur d'un Richard Jefferies est aussi nécessaire. « Le bleu riche de la fleur du ciel hors d'atteinte attira mon âme vers lui et là elle resta, car la couleur pure est un repos du cœur. » « Le grand soleil brûlant de lumière ; la terre forte ; la terre chère ; le ciel chaud ; l'air pur ; la pensée de l'océan ; l'inexprimable beauté de tout cela me remplissait et me ravissait, me portait à l'extase, m'inspirait. » [The Story of My Heart](#) est remplie de passages de ce genre.

« Un unique battement de systole et de diastole, effet d'une seule et vaste existence, soulève le cœur géant de la Terre, et les vagues puissantes de l'être unique ondulent depuis le germe sans nerf, jusqu'à l'homme, car nous sommes une parcelle de tout : rocher, oiseau, animal ou colline... » Oscar Wilde, 'Panthea' La fille de Reedbeck (dans la [Venus Observed](#) de Frye) est vraiment « Une rose, parmi les rochers du monde. » « La Terre », est-il écrit dans le Kuan Tzu Book, « est l'origine de toute chose sur terre, la tendre racine de toute vie. » Et 2000 ans plus tard : « « Pourquoi » se lamente le Dr Edkins auprès de ses auditeurs chinois, « on vous l'a souvent demandé, devez-vous parler de ces choses qui sont de la matière morte, fabriquée à partir de rien par la main de Dieu, comme étant des êtres vivants ? » « Et pourquoi pas ? », répondirent-ils « Le ciel fait pleuvoir la pluie et les rayons du soleil, la terre produit du blé et de l'herbe, nous les voyons dans un mouvement perpétuel, et nous disons de ce fait qu'ils sont vivants. » » J. Estlin Carpenter, J. Estlin Carpenter, [Comparative Religion](#), p. 96.

le bon sens n'en est pas encore convaincu. Dans ce cas-là, appelons notre observateur mobile à la rescousse pour nous donner l'opinion de quelqu'un d'extérieur.

P. La planète (dit-il) ne fait aucun secret de sa vie. Partout cette créature protéiforme peut être vue en train de se fabriquer une tête, de tendre un membre, d'ouvrir une paupière, d'écarter des lèvres pour parler. Partout elle se fabrique une chair finement structurée, richement colorée, active et pourvue d'innombrables organes des sens. Elle vous regarde, elle vous serre la main, elle vous parle et chante une « musique planétaire ». ° Et, à moins qu'il ne vous reste un doute, à moins que vous ne pensiez que les lèvres que vous embrassez se détachent du corps principal, cette créature globulaire vous dit :

*« moi, la bouche qui est embrassée
et le souffle dans le baiser. » +*

B. Vous ne comprenez pas. Quand vous aurez été ici un peu plus longtemps, vous apprendrez que des fleurs croissent à partir de graines dans le sol et qu'elles ne sont pas la planète qui parvient à la vie. Le champ ne grandit pas, c'est ce qui est semé dans le champ qui grandit. Quant aux têtes, mains, yeux et bouches, ils appartiennent à la vie sur Terre, et non à la vie de la Terre. φ

P. Je trouve que votre méthode est curieuse. ø Vous guettez sur ce globe des signes de vie. Il étend un membre. Vous voyez que ce membre est vivant. Et d'un coup, vous l'amputez mentalement en expliquant que seul le membre est vivant, alors que le corps qui le produit est mort. Le « membre » peut être une cellule, une main, Shakespeare, un bulldozer, l'Humanité, la Vie – grands ou petits, mobiles ou fixes, ils reçoivent tous le même traitement de vous. « Nous ne prenons pas note des fleurs », disait le géographe. ⊗ Que la protubérance montre une fois un signe de vie et vous dites : « Ce n'est pas la Terre, mais quelque chose d'autre ». Et pourquoi ? Pourquoi, parce que la planète est un cadavre, et ne peut en aucun cas être vivante ! Ne pouvez-vous pas voir que la raison que vous donnez pour que votre Terre soit morte est que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour la tuer ? « La Terre n'était pas la Terre avant que ses fils apparaissent », dit Meredith ; * vous dites : « la Terre n'est pas la Terre à moins que ses fils ne disparaissent ». Mais en fait les fils ne sont pas nés : ils sont les organes de la terre. « La Terre », dit le grand Fechner, † « est ce tout entier dont le corps d'une personne n'est qu'un membre ; c'est ce tout permanent-là dont le corps de la personne n'est qu'une petite partie ; elle est au corps de la personne ce qu'un arbre est à un simple rameau, ou un corps permanent à un petit organe périssable. » La marguerite œil-de-bœuf n'est pas plus plantée dans la terre que l'œil-de-bœuf n'est planté dans le bœuf, et envoie des nerfs-racines dans le cerveau de l'animal. Votre manière de vous faire pousser des cheveux n'est pas la manière de la Terre de faire pousser des fleurs, de l'herbe et des arbres, mais ce n'est pas là une raison pour prétendre que la planète est vieille et chauve et porte une perruque verte.

B. Un organe qui s'est échappé de son corps est une bizarre sorte d'organe.

° Dans sa Defence of Poetry, Shelley qualifie la poésie de « musique planétaire ».

+ Swinburne, 'Hertha'.
« N'est-ce pas l'intention secrète de cette terre rusée, en poussant un couple d'amoureux, de faire simplement que tout bondisse d'extase en eux ? »

Rilke, Duino Elegies, IX.

φ Ainsi H. G. Wells : « La planète devint un habitat possible pour cet étrange intrus, la vie. » A Short History of the World, LXXI. 2.

ø C'est, bien sûr, la méthode de Saint Paul (Rom. VII. 17) et de Hamlet (V. 2) qui n'ait avoir fait du tort à Laertes. En fait, elle a ses usages, mais employée inconsciemment ou sans scrupules, elle ne donne naissance qu'à quantité d'erreurs.

⊗ The Little Prince, une histoire pour enfants, d'Antoine de Saint-Exupéry.

* Dans le poème 'Appreciation'.

† Zend-Avesta, i, 179.

P. Il ne s'est pas échappé. Il n'est même pas externe, mais profondément incarné dans le corps planétaire. L'homme n'est pas (comme Wordsworth ⊕ le supposait) un enfant détenu ou pris en placement par la Terre, pas plus que votre foie n'est votre locataire. Et ces organes de la Terre sont fermement enracinés – quand ils ont des racines plantées dans le corps de la terre, on les appelle plantes ; quand le corps de la terre a des racines en eux on les appelle animaux. Le fait que ces derniers peuvent voyager à des centaines de kilomètres par heure dans le corps de la terre, sans se déraciner, fait d'eux des organes plus, et non pas moins, efficaces. Ou, si tout ceci n'est pas vrai, si seul le protoplasme est vivant dans un environnement inerte, alors ayons le courage de nos convictions et disons que l'homme est un mythe, car il se compose de certaines parties de phosphate de calcium dont les cellules sont friandes : si la Terre est un fromage grouillant de vers, ou plutôt un squelette infesté, alors, à son tour, chaque animal l'est. Fechner qualifie les hommes de puces, sautant sur un bœuf dont elles sont convaincues qu'il est mort, parce qu'il ne saute pas comme une puce ; ils sont pour lui des feuilles qui considèrent le chêne comme une arène inerte pour leur divertissement ; ils sont le point du i qui rêve d'être au-dessus de ce qu'il est dedans. Les hommes parcourent la planète en imaginant qu'ils sont des parachutistes cosmiques, mais au moins ils pourraient admettre que la végétation est autochtone. Ils pourraient au moins écouter les poètes et les visionnaires ° « Rien ne croit en un lieu où il n'y a ni vie sensible, fibreuse ou rationnelle. Les plumes croissent sur les oiseaux et changent tous les ans... L'herbe croît dans les champs, les feuilles sur les arbres, et chaque année elles sont renouvelées en grande partie. De sorte qu'alors nous pouvons dire que la Terre a un esprit de croissance ; que sa chair est le sol, ses os sont les strates successives des roches qui forment les montagnes, ses muscles sont les tufs, son sang les sources de ses eaux. » × Les détails que donne Léonard sont peut-être imaginaires, mais il est assez vaste pour voir le tout vivant.

B. Voir la Terre comme un homme aurait pu la voir avant l'invention de l'agriculture n'est pas une question d'autocongratulation : quand l'homme devient un semeur il n'a plus aucune excuse pour imaginer que c'est la Terre qui vient à la vie au printemps, et meurt ou tombe en sommeil, pendant l'hiver.

P. La Terre qui était, à une époque pré-agricole, « une mère de la croissance spontanée du sol, des bêtes sauvages, des arbres et de toute la vie des montagnes » * restait, en tant que mère des fruits et des moissons, la figure centrale dans les dernières religions des Égéens ; et bien que le Soleil (qui, en tant que faiseur du calendrier, devint de plus en plus important pour la communauté agricole) demandât aussi révérence, il ne supplanta jamais la Grande Mère avec qui, chaque année, il convolait en mariage en la rendant féconde. Mais elle n'est pas non plus entièrement supplantée même maintenant. On n'entend pas de simples pièces de musée linguistiques quand les hommes parlent encore des « fruits de la terre » et du désert qui fleurit comme une rose. Quoique confusément, on reconnaît encore que bien que ses enfants croissent en elle : « c'est elle qui en ses enfants grandit. » + Et, après tout, les graines sont les siennes, et non pas des choses importées de Mars ou de Vénus. † Ne sont-elles

⊕ Wordsworth, dans *The Prelude*, décrit la procédure de dissection du monde comme étant : « Ce faux pouvoir secondaire par lequel nous multiplions les distinctions, et ensuite jugeons que nos limites pitoyables sont des choses que nous percevons, et non que nous avons fabriquées. »



Les tubes bronchiaux et les passages de l'air dans l'homme. Ils sont, en effet, les racines-Terre en lui.

« Un oiseau est enraciné dans la terre aussi sûrement que l'est un arbre. » D. H. Lawrence, *Fantasia of the Unconscious*, XIII. Mais cette notion est très ancienne : Platon (*Phaedo*, 109) souligne que nous n'habitons pas la surface de la terre, mais que nous vivons dedans, comme des poissons dans la mer.

° Ce n'est pas, cependant, l'affaire du poète de maintenir les distinctions entre les niveaux d'intégration, mais plutôt de nous aider à les transcender ; et pour cette raison l'esprit, mieux que la lettre de ce qu'il dit, est important pour cette enquête. Ainsi quand la déesse de la Terre de Swinburne décrit une partie d'elle-même comme : « les doux cheveux de l'herbe, ou les beaux membres de l'arbre », nous prenons en considération le fait que son corps à elle est d'un ordre très différent de celui de l'homme.

× *Leonardo Da Vinci's Note-books*, trad. McCurdy, pp. 130, 131. Cf. la Terre vivante de Shelley : « Elle qui, dans ses veines de pierre, jusqu'aux dernières fibres des arbres les plus élevés, dont les minces feuilles tremblaient dans l'air glacé, sentit courir la joie, comme le sang dans un corps vivant... » *Prometheus Unbound*, I.

* Gilbert Murray, *Five Stages of Greek Religion*, I. Cf. Dieterich, *Muttererde*, et Jane E. Harrison, *Prolegomena to the Study of Greek Religion* ; VI ; *Themis*, VI. Dans les dernières époques, la Terre, Jeune fille et Mère, s'évanouit uniquement pour réapparaître sous de nouveaux déguisements, comme « la Sagesse Divine, Sophia, la Vérité Divine, Aletheia, le Saint Souffle ou l'Esprit Saint, le Pneuma. » (Gilbert Murray, *Op. cit.*, IV).

+ Meredith, 'Spirit of Earth in Autumn'.
† Arrhenius, dans *Worlds in the Making*, suggère cependant sérieusement que la vie est parvenue à cette planète venant de sources extérieures, – des organismes très simples et très robustes sont arrivés ici sur des météorites ou des particules de poussière, venant d'un lieu situé dans les espaces interstellaires.

pas plutôt des particules d'une Graine géante unique, qui est la Terre elle-même – une graine qui a grandi pour devenir une merveilleuse Plante sphérique, dont l'homme est la fleur ? Il est littéralement autochtone – *autochthonos* : jailli de la terre elle-même – émergeant du sol, comme le lion et l'once dans Milton :

*« Tantôt les mottes de terre herbeuses mettent bas une génisse;
tantôt paraît à moitié
Un lion roux, grattant pour libérer
La partie postérieure de son corps... »* ⊕

Il est profondément vrai le mythe phénicien de Platon, ° selon lequel les gouvernants, les soldats et les gens du peuple, avec tous leurs biens, avaient été préparés dans la Terre : « et quand après avoir été préparés, ils furent tout à fait prêts, cette terre, leur mère, les envoya à la surface. » Il est aussi profondément vrai le mythe d'Antée et d'Hercule – quand les hommes nient la Terre vivante, ils nient leur propre vie et sont en danger de souffrir du destin d'Antée quand Hercule le sépara de sa Mère. × Il n'y a pas de doute que ce déni est loin d'être absolu et que la connaissance de la Vie-Terre commune est réprimée (dans l'intérêt d'un individualisme exagéré) mais n'est pas non plus complètement absente. Ce niveau de fonctionnement a des chances de réémerger de manière curieuse et partielle en une conscience plus vive, comme dans l'expérience du sourcier. ×

B. Ce n'est pas rendre service à l'homme que de noyer sa vie dans celle d'un monstre suprahumain, même quand le monstre est de sa propre invention. Au mieux, l'*Erdgeist*, l'esprit de la terre, est une métaphore poétique ; au pire, une mystification, une superstition, une *Schwärmerei*, une foutaise. Les commentaires de Saint Augustin sur la déesse Terre de Varron furent (ou auraient dû être) la notice nécrologique de celle-ci : « Nous voyons une terre, remplie de créatures : cependant, comme elle est une masse de corps élémentaires et la partie du monde la plus basse, pourquoi l'appellent-ils déesse ? Parce qu'elle est féconde ? Pourquoi alors ne sont-ils pas des dieux les hommes qui la rendent ainsi avec leur travail, et non par leur adoration ? Non, la partie de l'âme du monde (disent-ils) 'contenue en elle, la rend divine'. Bien : comme si cette âme-là n'était pas davantage apparente en l'homme... » •

P. Observez comment Augustin ampute les hommes de la Terre et leur retire leur part d'âme du monde – comme s'ils n'étaient pas son organe principal, * comme si les remarques dérogatoires du saint n'étaient pas celles de la Terre, mais provenaient de l'autre extrémité de l'univers !

B. Peut-être, après tout, que notre désaccord n'est pas davantage qu'une incompréhension, une simple logomachie. Si (i) je choisis de définir la planète comme un globe inanimé habité par des créatures vivantes, et si (ii) vous choisissez de la définir en tant que globe et créatures considérés en bloc, alors naturellement nous allons nous quereller. Bien sûr, il découle de la définition (ii) que la planète comprend sa vie et que, en ce sens-là, elle est vivante. Je vous accorde, de plus, que le concept de planète en tant que tout global est valable (tout comme le concept d'Asie en tant que tout, ou celui de poésie du monde en tant que tout, ou celui de barrière de corail en tant que tout, est valable) : de tels concepts règlent notre pensée, et correspondent en un certain sens aux faits. Si

⊕ *Paradise Lost*, VII. Cf. Lucretius, *De Rerum Natura*, V (769-921). Pour les premiers Grecs, une mère humaine était un champ labouré, et même maintenant la copulation est appelée vulgairement labourage, comme le fait la Mrs Bloom de Joyce.

° *Republic*, III. 414.

× A.E. décrit une expérience de première main : « Toucher la terre, c'était ressentir un influx de puissance, comme si on avait touché le manteau du Seigneur. » *The Candle of Vision*, p. 113. Comme nos radios, nous avons besoin d'un ancrage en terre. D'un autre côté, il y a le mythe de Pirithous et Thésée dans le monde souterrain, qui se trouvèrent incapables de se lever des rochers sur lesquels ils étaient assis. Se fixer au niveau terrestre de conscience n'est pas plus désirable que d'échouer à atteindre ce niveau-là.

× Si le sourcier doit son pouvoir à une capacité à réaliser « la conscience-Terre », alors nous sommes tous probablement des sourciers potentiels. Et une autorité au moins, le vicomte Henry de France (*The Modern Dowser*, trad. A. H. Bell, p. 20) croit que chacun peut s'entraîner à devenir sourcier. Pour une opinion opposée, voir Theodore Besterman, *Water Divining*, p. 168. Cf. A.E., *The Interpreters*, pp. 148-9.

• *The City of God*, VII. 23.

* Un organe qu'elle décrit comme : « Un être né de mon sein, un rayon de mon œil ; une fleur très haute qui monte au ciel ; l'homme, égal et un avec moi, l'homme qui est fait de moi, l'homme qui est moi. » Swinburne, 'Hertha'.

Cf. Frank Townshend, *Earth*, pp. 110, 123

« Pouvez-vous éveiller en vous-même le désir de satisfaire consciemment l'intention de la Terre, et de laisser vos propres motifs périr ? Pouvez-vous ouvrir votre cœur à la connaissance de ce qu'est l'intention de la Terre ? ... Je fais partie de la Terre, et je la connais. Et tout ce que je fais, je le fais pour la Terre, même maintenant quand j'écris. Et tout ce que la Terre fait, à moi ou à mon travail, est la même chose pour moi ; moi et la Terre sommes un. »

maintenant vous m'accordez, à votre tour, que selon ma définition (i) la planète est morte – alors nos différences sont réglées.

P. C'est l'acte mental qu'implique votre définition qui produit tous ces dommages, qui met la Terre à mort, et crée l'immense fossé entre nous. La différence entre (disons) la planète de Meredith et la vôtre est la différence entre un homme au mieux de sa forme et un cadavre vivant et rempli de vers : les deux (pourvu que nous définissions convenablement nos termes) sont « vivants » et des « tout ». C'est la différence entre la personne que j'aime et les organes que je dissèque, entre la chose et le mot, entre la lettre qui tue et l'esprit qui vivifie. Convenons d'une formule, dites-vous, et réglons nos différences. Comme si une forme dans les mots, en quelque sorte magique, pouvait restituer la Terre à la vie alors que votre méthode d'analyse ne fait que tuer. Ce qu'il faut, c'est la vision intégrale du poète, de l'observateur qui ne se hâte pas, quand j'atteins la taille de la Terre, de rédiger mon certificat de mort, parce qu'il aurait une règle stipulant que rien de plus grand qu'une baleine ne peut être vivant.

B. Ce qui est la vérité pour le poète en tant que poète peut très bien être un exemple de son erreur pathétique en tant que penseur.

P. C'est certainement possible. Mais c'est son opinion en tant que poète, en tant qu'expert et témoin spécialisé, qui est d'une réelle valeur pour cette enquête. + Sa valeur de preuve particulière repose sur le fait que l'information qu'elle donne sur le monde est obtenue à sa propre manière, dans une relative indépendance par rapport à la science et à la philosophie. Et quand des considérations philosophiques et scientifiques commencent enfin à pointer vers des conclusions sur lesquelles les poètes ont depuis longtemps insisté – celle que la terre est vivante, en particulier – alors, en fait, nous devrions en prendre note.

8. LA VIE DE LA TERRE EN TANT QUE TOUT

B. Alors considérons la planète comme un tout. La vie est une série d'échanges subtils et incessants entre un organisme adaptable et un environnement inconstant – échanges par lesquels l'identité de l'organisme est préservée. Or la Terre est vierge d'échanges d'une telle qualité et elle ne se nourrit pas, ° ne grandit pas non plus, ne reproduit pas son espèce, n'éjecte pas d'eau sale, et n'ajuste pas non plus sa forme aux circonstances. De ce fait, je dis qu'elle n'est pas vivante.

P. Toutes ces choses la planète les fait. Elle se nourrit de la lumière du soleil : c'est son aliment. Elle se nourrit de météores – des millions d'entre eux par jour – et il y a une théorie qui dit qu'elle s'est agrandie à partir d'un petit début grâce à une nourriture de ce genre. × Elle a déjà reproduit son espèce : n'a-t-elle pas porté la Lune, et n'est-elle pas déjà en train de rêver de vaisseaux spatiaux et de planétoïdes artificiels qui pourraient, dans un futur lointain, partir d'elle pour trouver un Soleil plus jeune ? * Quant aux déchets, la Terre a probablement perdu dans l'univers des quantités des gaz les plus légers de son atmosphère et continue à le faire. † Et qu'en est-il de ses doigts radar qu'elle déploie pour estimer la distance de la

Fechner s'était aperçu que, parmi toutes les objections produites contre son idée de la Terre vivante, celle sur laquelle toutes étaient d'accord était que la chose est inutile, parce qu'il suffit d'avoir le mot pour cela : « la coquille d'œuf au lieu de l'œuf ». Le mot isole et protège contre la réalité ; il peut même arriver à signifier l'exact opposé de la réalité. Voyez Lowrie, The Religion of a Scientist, p. 154.

+ Yeats croyait que les réels pionniers de la pensée étaient les poètes, une thèse que Denis Saurat développe dans The Gods of the People. Jung écrit : « Là est l'importance sociale de l'art ; il est constamment à l'œuvre pour éduquer l'esprit de l'époque, car il fait naître les formes dont l'époque manque le plus... L'artiste parvient à atteindre cette image primordiale dans l'inconscient qui est la mieux adaptée pour compenser l'insuffisance et la partialité de l'esprit de l'époque. » Contributions to Analytical Psychology, p. 248.

° Nombreux chez les anciens Grecs étaient ceux qui croyaient que les corps célestes avaient besoin de nourriture. Voyez Chrysippus, fr. 658-661, von Arnim, Stoicorum Veterum Fragmenta.

× D'après la fameuse hypothèse planétésimale de Chamberlin et Moulton, la planète a commencé en tant que petit « nœud » de matière, et elle s'est agrandie à sa taille présente en collectionnant des fragments gros et petits, c'est-à-dire, par l'accrétion de planétésimaux.

* Voir par exemple, J. D. Bernal, The World the Flesh and the Devil.

† D'après H. Spencer Jones, la planète perd maintenant des atomes d'hydrogène et d'hélium, mais moins rapidement que pendant les premiers stades de son histoire. Voir par exemple sa Life in Other Worlds, pp. 87 et suivantes.

Lune et du Soleil : ne sont-ils pas des membres plus utiles d'être rapides, intangibles, télescopiques ?

B. Est-ce qu'on peut sérieusement maintenir que cette boule en rotation donne l'impression d'être vivante ? Pourquoi ? Même le philosophe chinois ancien devait admettre sa pauvreté en organes. « Des bouches veulent manger et des yeux veulent voir : sans appétit, sans manifestation de celle-ci », dit Wang Ch'ung; mais « avec le sol la Terre devient un corps, et le sol n'a, essentiellement, ni bouche ni yeux... La Terre n'a ni bouche ni yeux. » ⊕

P. Depuis l'époque de Wang Ch'ung, la planète a fait naître (en dehors des millions de petits yeux qui, quand elle regarde le soleil ou les planètes, sont les siens) quantité d'yeux-observatoires splendides. Et pourquoi une créature qui est toute bouche voudrait une fente de nutrition conçue selon le schéma humain ? En tout cas, qu'attendez-vous d'une planète vivante, d'une créature de telles dimensions vivant sa vie dans un tel environnement ? Une sphère munie de mains, de pieds et d'un pénis comme dans certaines représentations primitives du soleil ? Un oiseau, traînant une paire d'ailes d'aigle inutile ; un des anges de Raphaël ? Si la terre pouvait montrer une tête aux cheveux dorés, aux joues rouges, et une rangée de dents blanches éblouissantes, vous vous sentiriez sans doute poussé à admettre sa vie ; pourtant des organes fantastiquement inappropriés de ce genre feraient en fait davantage pour montrer qu'elle est plus morte que vivante. φ Est-elle moins vivante d'avoir des organes qui conviennent à quelqu'un dans sa position ? Ou, s'ils ne conviennent pas, suggérons des améliorations. N'est-il pas évident, dès que nous nous arrêtons de considérer la question, que si les planètes, ou d'autres êtres de cet ordre-là, sont vraiment vivants, c'est la manière qui leur convient pour vivre ? La Terre n'est-elle pas, dans sa forme, son organisation et son comportement, aussi bellement adaptée à son monde que l'une de ses créatures aux leurs ?

Mais la comparaison avec d'autres degrés d'organismes est réellement à côté de la question. La Terre est vivante à sa manière propre, et non à la manière d'un mammifère géant. † Et la nature spécifique de la vie planétaire en tant que telle est une tâche pour la science de l'avenir. (L. T. Henderson en a esquissé un commencement dans son fameux compte rendu sur la manière selon laquelle les conditions terrestres, et les propriétés de la matière terrestre, favorisent l'émergence de la vie, et la favorisent si précisément qu'imaginer que c'est une simple coïncidence est hors de question. * Ainsi la présence de vastes quantités d'eau et de dioxyde de carbone à la surface de la planète, les propriétés particulières de l'eau (sa chaleur spécifique, son point de cristallisation, sa chaleur latente, son expansion avant gel, son pouvoir de dissolution et sa tension de surface), les propriétés particulières du dioxyde de carbone (en particulier sa solubilité dans l'eau), les caractéristiques de l'océan (telles que le nombre et la diversité de ses constituants chimiques, la quantité des matériaux dissous en lui, sa mobilité, sa température et sa composition constantes), les nombreuses et uniques propriétés du carbone, de l'hydrogène et de l'oxygène – toutes ces choses sont favorables à la vie ; elles convergent vers la vie et l'indiquent ; elles établissent une base pour la vie et maintiennent la vie quand elle survient. Mais alors qu'une telle

⊕ E. R. Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times, pp. 328, 329.

« La nature », dit Aristote, « ne fait rien au hasard, et elle ne peut pas non plus être supposée s'occuper des êtres vivants et passer à côté d'objets aussi précieux que les étoiles ; cependant, dans leur cas, elle semble avoir l'intention établie, pour ainsi dire, de leur enlever tous les moyens par lesquels ils auraient pu se mouvoir d'eux-mêmes, et les avoir éloignés aussi loin que possible des créatures qui ont des organes pour le mouvement. »
De Caelo, II.

φ Le sarcasme de Bancroft (Two Books of Epigrams, 1639) est pleinement justifié :
« Ceux qui font de la Terre un monstre vivant, dont le souffle meut l'océan, quand il monte et décroît ; dont les verrues sont des collines accidentées, dont les rides sont des vallées, dont les côtes sont des rochers et dont les intestins sont des filons minéraux. Que feront-ils manger à une si vaste créature, le sel trop salé de la Mer et la viande trop ventueuse de l'Air ? »

† Fechner, doué comme il était du don rare de la conscience de la Terre vivante, affaiblit son cas en mélangeant avec ses arguments des analogies poétiques mais fantastiques, entre la planète et des organismes moindres. Par exemple, ayant dit clairement que les cerveaux, les nerfs des êtres humains et leurs organes des sens sont ceux de la Terre et qu'il serait idiot d'en rechercher d'autres, compare plus loin les mers rondes, transparentes et brillantes de la planète avec les yeux d'un homme.
Zend-Avesta, i. pp. 225 et suivantes.

* The Fitness of the Environment. Voyez pp. 250 et suivantes.

Le conseil d'Amiel est digne d'être adopté : « Nous devons étudier, respecter et questionner ce que nous voulons connaître, au lieu de le massacrer. Nous devons nous assimiler nous-mêmes aux choses et nous abandonner à elles ; nous devons ouvrir nos esprits avec docilité à leur influence, nous tremper dans leur esprit et dans leur forme distinctive, avant de leur faire violence en les disséquant. »
Journal, 7th April, 1866.

« adaptation de l'environnement » en rembourse amplement l'étude, ce n'est une surprise que parce que notre méthode analytique en fait une. Dire que le reste de mon corps est remarquablement adapté à la main qui écrit ces mots, ou que le reste de ma vie est adapté à cette activité présente, est plus vrai qu'utile. Multiplier les parties, c'est multiplier le mystère, et chaque division que nous faisons dans l'univers nous laisse dans les mains une nouvelle moisson de problèmes insolubles. Quand nous avons brisé le tout, l'insistance, quelle que soit sa force, que nous mettrons sur l'adaptation réciproque des fragments ne les remettra pas ensemble ni n'expliquera pourquoi leurs bords déchiquetés concordent si nettement. + Au lieu de confiner arbitrairement la vie de la Terre à une de ses petites parties dans l'espace et dans le temps, et ensuite pointer avec étonnement vers les propriétés promotrices de la vie de tout le reste, reconnaissons donc le tout vivant, en lequel aucune partie n'est morte.)

9. LA VIE SOCIALE DE LA TERRE

B. Assumons que la Terre vit comme un tout. La vie, cependant, comporte de nombreux degrés. Et une vie de degré élevé, intelligente et consciente de soi, ne se développe qu'en société. Maintenant de quelles relations sociales cette planète jouit-elle ? Évidemment d'aucune. Il s'ensuit que sa vie est, au mieux, d'un ordre inférieur.

P. Au contraire, la Terre est un être grégaire, qui s'intéresse intensément à ses citoyennes-amies dans la « république inquiète du labyrinthe des planètes ». × Elle est tout le temps en train de les observer, ° avec de grands yeux-observatoires qu'elle a développés pour aucun autre propos que celui-ci, et elle leur envoie des senseurs rapides pour les toucher – que sont les rayons radar des astronomes, sinon des sortes d'antennes planétaires ? Elle n'est jamais fatiguée d'étudier leurs caractéristiques et leurs habitudes, ni d'enquêter sur leur passé, ni de prévoir leur avenir.

B. J'observe Mars – je suis même assez intéressé par Mars – mais je peux difficilement dire que je jouis de la compagnie de ce point rouge dans le ciel. Peut-être que la Terre trouve davantage dans les planètes que je ne le fais.

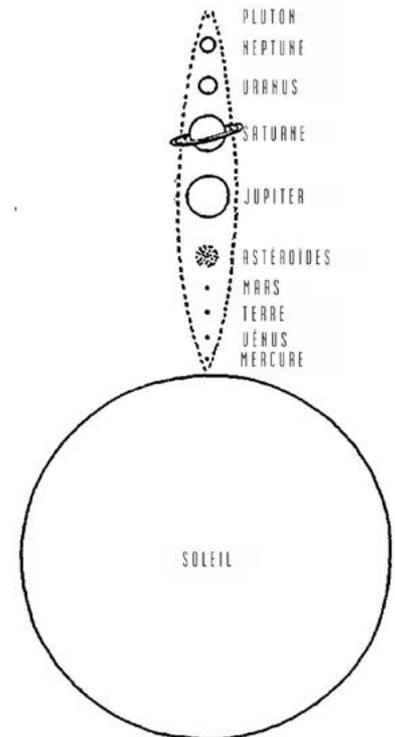
P. Il est certain que la Terre ne voit pas le Mars que l'homme de la rue voit – un point de lumière qui n'est ni plus petit ni plus proche qu'une étoile. Ce qu'elle voit, c'est un corps du même ordre de taille qu'elle-même, et beaucoup plus proche que la plus proche des étoiles. Autrement dit, la Terre (par la vertu de ses organes planétaires spéciaux) voit Mars comme un homme voit un autre homme : elle ne suppose pas plus qu'une planète distante n'est un point qu'un homme ne suppose qu'un ami éloigné est un mannequin. Et ainsi la Terre vit parmi les membres de sa propre espèce. Un homme est géocentrique, mais la Terre est la Terre parce qu'elle n'est plus géocentrique. C'est un être social.

B. Mais il n'y a aucune preuve d'une vie sociale réelle, une vie sociale qui fournirait un environnement dans lequel une personne pourrait grandir.

+ Cf. Bergson (Creative Evolution, p 238) :
« Mais les phénomènes vitaux... nous ouvrent, quand nous les analysons, la perspective d'une analyse s'éteignant dans l'infini : d'où l'on peut inférer que les causes et éléments multiples sont ici seulement des vues de l'esprit, tentant une imitation toujours plus proche de l'opération de la nature, tandis que l'opération imitée est un acte indivisible. »

× Prometheus Unbound, IV.

° Et écouter aussi : les récepteurs à ondes courtes captent les radiations émises par les taches du soleil. Leur bruit s'accroît et décroît avec l'activité des taches solaires. En fait, l'invention de la radioastronomie peut être comparée en importance avec celle de l'astronomie du télescope : déjà, l'univers révélé par la radio est très différent de l'univers visible.



Les membres du système solaire, avec leurs tailles relatives et leur ordre ; les distances, bien sûr, ne sont pas à l'échelle.

P. L'astronomie est la mère des sciences. Ce qui veut dire que la croissance intellectuelle de la Terre a été très largement due à ses activités sociales : plus que toute autre chose, la présence de compagnons l'a éveillée à une vie plus pleine. • Sans eux (et ainsi sans moyens précis de mesurer le temps, sans les premiers guides des voyageurs des mers, sans preuve visible de la grandeur de l'univers, sans le plus puissant des stimuli intellectuels) est-ce que la planète n'aurait pas sombré dans sa stupeur primitive ? La longue tâche de compréhension de ses voisins et la capacité de trouver sa vraie place parmi eux s'est révélée au plus haut point éducative. En dehors des notions que je suis ici en train de consigner, la lumière électrique, le stylo et le papier qui me permettent de le faire, sont en ce sens non le produit de la planète isolée, mais surviennent (quoique indirectement) de la société interplanétaire. Les bénéfices directs de cette société ne sont pas non plus restreints à un passé éloigné : la planète Mercure a fourni une confirmation de la loi d'Einstein, et les éclipses des lunes de Jupiter montrent que la lumière voyage à une vitesse finie. * À de nombreux égards, la science de la Terre (l'étude qu'elle fait des autres membres du système solaire +) mène le train, tandis que la science de la Vie (l'étude des phénomènes terrestres, et en particulier des géosphères) la suit. L'hélium a d'abord été découvert dans le Soleil, et ensuite sur Terre. « Un grand nombre de nos théories rayonnent de lui (le Soleil), et trouvent en lui en tant que grand laboratoire physique leur première application et la plus frappante. Ainsi une théorie adéquate du mouvement a commencé avec le Soleil, dans l'interprétation qu'a faite Newton du mouvement curviligne de la planète autour de lui... Les lignes noires inscrites dans le spectre du Soleil ont fourni l'origine de toutes les applications de la spectroscopie à la chimie. » ×

B. Bien que cette vie sociale se soit révélée valable, elle reste désespérément univoque. Les autres membres de la société solaire sont de simples images.

P. Ce qui est certain, c'est que la Terre elle-même, jusqu'à très récemment, était fermement persuadée de leurs vies et de leurs influences puissantes, et les considérait avec un mélange de terreur et de révérence ; ce n'est pas qu'elle a maintenant entièrement changé d'esprit – les astrologues populaires ont de vastes auditoires parmi les personnes les moins éduquées en Europe et en Amérique, ° tandis qu'en Orient il y a des millions de personnes responsables et non sans intelligence qui ne penseraient pas prendre de décision importante sans en référer aux planètes. C'est vrai, on peut le dire ; mais est-ce que cette vie sociale au niveau planétaire n'a pas maintenant servi son but, quand on voit que la Terre est enfin en train de découvrir que c'était de sa propre invention ? Ma réponse est, d'abord, que la science peut encore prouver que la Terre a raison, et révéler indubitablement la vie de Mars et peut-être de Vénus : entre-temps, tenir pour acquis qu'elle seule est vivante est tout à fait injustifié. ⊗ Deuxièmement, cela ne changerait que peu de choses, si, après tout, la science devait démontrer que nulle part ailleurs dans le système solaire la vie n'existe, la Terre exceptée. Car aucun être – que ce soit un homme, une planète, un Dieu – ne peut vivre une vie de conscience de soi seul et pour lui-même. Une Terre vivante consciente d'elle-même est une planète entourée par ses égales.

• Le professeur R. A. Sampson souligne que l'astronomie a de loin devancé les autres sciences dans les premiers temps parce que son matériau était lointain, isolé et ne pouvait pas être brouillé (comme le sont les objets terrestres) par de nombreux facteurs sans rapport. De plus, les besoins de l'astronomie ont donné naissance à la géométrie complexe et dirigé le développement des mathématiques en général. Voir l'article sur l'astronomie dans The Outline of Modern Knowledge, p. 114 ; et aussi le chapitre 'What Use is Astronomy?', dans les Possible Worlds de J. B. S. Haldane.

* Il y a aussi la proposition du Signor Landini d'utiliser la Lune comme réflecteur des ondes radio, dans la transmission de la télévision.

+ Quand Schopenhauer (On the Will in Nature) parle des corps célestes qui jouent dans les cieux, et qui échangent des regards amoureux, il n'est pas loin de dire la vérité. Car le dévouement et l'enthousiasme de l'astronome sont, comme ses calculs, telluriques plutôt qu'humains.

× R. A. Sampson, The Sun, pp. 4 et suivantes. Cf. L. J. Henderson, The Fitness of the Environment, p. 16.

° Voir Robert Eisler, The Royal Art of Astrology, pour un procès contre l'astrologie, et pour tant d'informations fascinantes sur le sujet. The Astrology in Everyday Life de Rupert Gleadow – un travail beaucoup plus faible – défend l'astrologie.

⊗ L'hypothèse que la Terre est stimulée dans son développement par une diversité d'influences, venant d'autres parties de l'univers plus avancées qu'elle-même, est mise en avant dans le Cosmic Evolution de J. E. Boodin. (La Terre vivante et la religion cosmique de Boodin sont des plus significatives en ce que, alors qu'elles ressemblent beaucoup aux doctrines de Fechner, elles ne lui doivent apparemment rien.) La Terre à son tour pousse d'autres corps célestes à lui faire des réponses vivantes, et c'est par un échange social de ce genre qu'ils vivent vraiment. Dans The Breath of Life, John Burroughs expose une notion similaire et suggère que le mûrissement de cette planète est dû à sa longue immersion dans la mer des influences sidérales. Ceci est, bien sûr, très différent de la vision astrologique de (par exemple) Kepler, qui écrivait : « Mais l'expérience très constante (aussi loin qu'on puisse s'y attendre dans la nature) de l'agitation des choses sublunaires par la conjonction et les aspects des planètes, instruit et contraignit ma croyance réticente. »

Un individu conscient de lui-même n'a pas besoin de la société, dans la mesure où il la constitue.

B. Il doit en être ainsi ; de ce fait, preuve ou absence de preuve, c'est ainsi !

P. Le seul défaut de cette preuve est qu'elle est si abondante et si banale qu'on ne la remarque absolument pas. Le fait même de cette discussion est en lui-même une garantie que la Terre n'est pas seule, car personne sur la Terre ne peut penser à elle : consigner l'existence de la planète, c'est être là où elle est, là où elle parvient au statut planétaire en ses compagnons. En elle-même, ici, elle n'est rien ; dans les autres, là-bas, elle est tout. Sa conscience de soi est leur conscience d'elle, et c'est nous qui, dans cette référence même à elle, portons les planètes à la conscience. En ce sens, l'astronome, à la recherche de signes de vie sur les planètes, est lui-même ce signe. *

10. LE COMPORTEMENT DE LA TERRE

B. Il y aurait davantage de sens dans l'animation que fait la Terre du système solaire, pour se connaître elle-même, s'il y avait finalement quelque chose d'intéressant à connaître, quelque chose autorisant l'autocongratulation, une vision enthousiasmante du comportement planétaire. Mais les mouvements de la Terre sont aussi monotones que sa forme est inintéressante. Est-il en fait probable qu'une créature dont les évolutions ne sont pas plus variées que celle d'une toupie d'enfant se soit élevée au niveau d'un esprit ? L'intelligence est en tant qu'elle fait. Il est évident qu'elle ne sait pas ce qu'elle est en train de faire ni où elle va. En interprétant son comportement de la meilleure façon possible, on peut dire qu'elle se meut dans un rêve.

P. Mais la Terre sait très précisément ce qu'elle fait et où elle va. Elle sait où elle était en ce moment hier et il y a un siècle, et où elle va pour être à ce moment-ci demain et dans un siècle. Quelle autre créature, dans notre expérience, peut prétendre être à moitié aussi bien informée à propos de ses propres actions ? De plus, elle en sait presque autant à propos des habitudes de ses compagnons que des siennes propres.

B. Même si je vous accorde que l'astronome, en tant qu'astronome, est la Terre qui devient consciente de son propre comportement, il se pose encore la question de la liberté. La Terre peut bien savoir ce qu'elle est en train de faire, mais est-ce qu'elle le veut ? Une toupie miraculeusement consciente de son tournoiement mais sans pouvoir changer sa course fixée de l'épaisseur d'un cheveu, une toupie dont la conscience de soi est un simple épiphénomène totalement sans effet, ne serait pas mieux qu'une toupie ordinaire. Ou plutôt, capable de prévoir le désastre et dans l'incapacité d'agir, elle serait pire.

P. Pour montrer que la Terre est sans talent, vous désignez son talent suprême ! Il est certain qu'elle a un génie pour l'autonavigation. Elle vit dans un enfer où les alternatives sont la mort par la chaleur, la mort par le froid et les deux à la fois. Et non seulement elle évite bien le

* « Je ne crois pas une seconde que la Lune est un monde mort expulsé de notre globe... La Lune est, pour ainsi dire, le pôle de notre volition terrestre particulière dans l'univers... La Lune est un immense centre magnétique. Il est tout à fait faux de dire qu'elle est un monde neigeux et mort avec des cratères, etc. » Superficiellement, ces mots paraissent juste idiots ; mais ce que D. H. Lawrence a ressenti, dans son intention générale, ne manque absolument pas de respectabilité intellectuelle. Voir Fantasia of the Unconscious, pp. 136, 139.

Trois stades doivent être distingués :
 (1) la vision de (disons) Plotin que la Terre est par elle-même consciente (Enneads, IV. iv. 26) et de Bruno qu'elle est un des « animaux célestes les plus intellectuels que nous ayons » (Cena, Dial. III) ;
 (2) la vision présente du bon sens que seuls les hommes en tant qu'hommes sont pleinement conscients (en tout cas dans cette partie de l'univers) ;
 (3) la vision qui vraisemblablement supplantera (1) et (2) en les combinant pour faire ce qu'une seule conscience fait au lieu de deux. En appliquant le rasoir d'Occam, (« il est vain de faire avec plus ce qui peut être fait avec moins »), cette troisième opinion identifie la conscience sur la Terre avec la conscience de la Terre, quand l'objet de conscience est d'un rang planétaire. Autrement dit, ce que Bosanquet appelle « l'autorévélation de l'univers au travers d'êtres particuliers » comporte de nombreux degrés (y compris le degré planétaire), dont aucun n'est externe au soi. (Voyez Contemporary British Philosophy, Ed. Muirhead, 1^{re} Serie, p. 70.)
 Dans son roman extrêmement stimulant Perelandra, M. C. S. Lewis fait usage de l'ancien concept d'archonte ou d'esprit contrôleur planétaire. L'archonte de Mars « a maintenu une planète en orbite pendant plusieurs millions d'années », et l'archonte de Vénus a mis son atmosphère en mouvement et tissé son toit de nuages ; notre propre archonte a chuté, mais je pense qu'il continue à gouverner notre planète plongée dans les ténèbres. Pour moi, il y a beaucoup de vérité dans tout ceci ; je dis seulement que notre archonte n'est pas un esprit mystérieux et inaccessible, mais un niveau psychophysique de notre propre personnalité, réalisé dans un de ses aspects par l'astronome et dans un autre par le poète. Ici, en tout cas, les paroles de A. E. sont vraies : « L'appréhension de la loi n'est que la croissance en nous-mêmes d'une conscience de soi plus profonde. » The Interpreters, p. 131.

premier destin et le deuxième en pilotant – avec le talent d'un parfait timonier – au milieu, elle évite aussi le troisième en tournant comme un genou tourne pour éviter un crachat, mais encore elle transforme cette triple menace sur sa vie en source même et soutien de sa vie. Pour sauver sa peau, elle fabrique sa peau. Par ses manœuvres, aussi périlleuses que celles d'un funambule sur sa corde, elle transforme un enfer potentiel en quelque chose qui ressemble à un ciel réel, que vous partagez. Et, en retour de cette remarquable performance, par laquelle (contre toute attente) elle vous sauve continuellement d'une annihilation instantanée, vous retournez sa propre vie contre elle-même en niant à la fois sa vie et sa performance. Le Don Juan de Shaw en sait bien plus ; il reconnaît que son « cerveau est l'organe par lequel la Nature s'efforce de se comprendre elle-même ». « Quelle est l'utilité de la connaissance ? » ricane le diable. Et Don Juan réplique : « Son utilité ? Être capable de choisir le chemin du plus grand avantage au lieu de céder à la ligne de moindre résistance. Un bateau ne vogue-t-il pas vers sa destination mieux qu'une bûche dérivant n'importe où ? Le philosophe est le pilote de la Nature. » ° Et (ajouterais-je) l'astronome est celui de la Terre.

B. La science enquête sur le chemin de la terre et le décrit, mais elle l'établit ou lui donne rarement sa destination. En fait, ni l'astronome ni quelqu'un d'autre ne ressentent le moindre sentiment de responsabilité à propos du comportement de la planète.

P. La vérité, c'est que les hommes ont, depuis les temps les plus reculés et dans de nombreux pays, ressenti la plus forte des responsabilités pour la conduite de la Terre et aussi pour celle du Soleil. × Ainsi les rois mexicains faisait le serment de faire briller le soleil, prospérer la terre, pleuvoir les nuages et couler les rivières. Que les processus de la nature soient, d'une manière ou d'une autre, dépendants de l'homme, est une conviction qu'il a seulement récemment commencé à questionner avec sérieux. Les hommes continuent à prier ; et l'essentiel de la prière est sûrement ceci : que l'homme doit assimiler sa volonté à une volonté plus haute, ou (autrement dit) qu'il doit découvrir de nouveaux niveaux de sa propre volonté, sauver de vastes domaines en lui-même de leur apparent automatisme. + De là, Traherne nous exhorte à « continuer à défendre la forme du Ciel et de la Terre dans l'âme envers Dieu... de sorte que bien que vous puissiez construire et démolir de tels mondes aussi souvent qu'il vous plaît, cela vous concerne cependant infiniment et fidèlement de les maintenir, et avec sagesse de les réparer... Les défendre toujours est très difficile, un travail d'une diligence indescriptible et un débat de l'amour infini. » *

B. Il y a une différence importante entre le fait de se soumettre avec bonne volonté aux actes de la Providence, ou aux actes de la Terre, et de vouloir réellement ces actes-là. Même si mon désir d'aligner ma volonté à celle d'un autre ne connaît pas de limites, sa volonté et la mienne restent séparées.

P. Vous parlez de la volonté comme si c'était une chose en elle-même, séparée de son objet, et de plus comme si ce quelque chose était un produit physique qui pouvait être partagé entre nous. Pour moi-même, je crois que le côté actif de mon objet, les objectifs qu'il sert en moi, la

° Man and Superman, III.

× Voir par exemple le Golden Bough de Frazer (édition abrégée, 1924) pp. 78 et suivantes, 104, etc. « Le prêtre d'Arícia », conclut Frazer après ses immenses recherches, « était un de ces rois sacrés ou divinités humaines dont on croyait que le bien-être de la communauté, et même le cours de la nature en général, dépendait intimement de sa vie. » (p. 592)

+ On dit que les danses de la secte des derviches tourneurs sont une imitation des mouvements des corps célestes. (Voir D. S. Margoliouth, Mohammedanism, p. 211.) En un sens, le derviche tourneur est celui qui n'est pas content de laisser l'aspect astronomique de son propre être prendre soin de lui-même.

* Centuries of Meditations, II. 91. « Si le Soleil et la Lune devaient douter, ils disparaîtraient immédiatement », dit Blake (Auguries of Innocence). Mais c'est à nous de tranquilliser leurs esprits, pour ainsi dire. En général, l'homme ancien et primitif a le sentiment d'une responsabilité cosmique. Par exemple, en Égypte et en Babylonie, des rituels appropriés accompagnaient le rythme des événements naturels ; et « de tels rituels ne sont pas simplement symboliques ; ils font partie et sont des fragments des événements cosmiques ; ils sont la part de l'homme dans ces événements. » « Car la vie de l'homme et la fonction de l'État sont pour la pensée mythopoiétique incarnés dans la nature, et les processus naturels sont affectés par les actes de l'homme, de même que la vie de l'homme dépend de son intégration harmonieuse dans la nature. L'expérience de cette unité dans sa plus grande intensité était le plus grand bien que la religion orientale ancienne pouvait accorder. » H. & H. A. Frankfort, Before Philosophy, I.

volonté qu'il évoque en moi, sont aussi peu miens que sa couleur rouge est la mienne ; quand, de ce fait, ce même objet est présent, avec le même aspect actif ou la même volonté active, dans un autre sujet, sa volonté et la mienne par rapport à cet objet-là ne sont pas deux volontés mais une seule, tout comme sa couleur rouge et la mienne de cet objet-là sont la même rouge. ⊕ Plus brièvement, dans la mesure où la volonté existe, elle qualifie l'objet d'expérience et non pas le sujet, moi-même dans les autres et non moi-même en moi-même. Nos volontés ne sont pas plus privées que nos objets, dont elles sont un aspect.

B. Quand je veux, je fais l'expérience de quelque chose d'original survenant en moi, d'un certain acte qui est relativement indépendant de son objet.

P. Qu'est-ce que cet acte de volonté, en tant que quelque chose en soi ? ‡ Observez votre langue qui bouge, vos jambes qui marchent, votre main qui écrit, et essayez de détecter cette faculté que l'on appelle volonté. Observez ce que c'est de sortir du lit pendant un matin froid : vous enregistrez une séquence familière d'événements, dont la plupart sont déplaisants, qui se présentent au début plutôt confusément, peut-être, ensuite plus clairement. Mais il n'y a pas de « pouvoir » particulier, pas d'efficacité magique, qui soient liés à une de ces présentations. La volonté dans ce contexte n'est pas davantage, c'est ce que je suggère, qu'une certaine qualité, une certaine intensité de l'attention. « La réalisation essentielle de la volonté », dit William James, « quand elle est la plus volontaire, est d'être présente à un objet difficile, et de le maintenir fermement dans l'esprit. Cette manière de faire est le fiat... L'effort d'attention est ainsi le phénomène essentiel de la volonté. » × La seule chose nécessaire est qu'il n'y ait plus d'objet inhibiteur, plus aucune alternative qui réclame sa part d'attention. Aussi longtemps que cet état présent de chaleur et de repos me préoccupera, je ne sortirai jamais du lit ; mais quand le train d'expériences que j'appelle « sortir du lit » n'aura plus de rival de ce genre, alors je serai là, frissonnant à l'extérieur du lit ! Maintenant dans le cas du comportement de la Terre il y a certainement l'attention nécessaire, et aussi une absence presque complète d'alternatives inhibitrices. La volonté de la Terre, comme celle de l'homme, « se termine avec la prévalence de l'idée... et elle est absolument complète quand l'état stable de l'idée est là. » ×

B. L'hypothèse que les mouvements de la Terre sont délibérés est une hypothèse qui n'est pas nécessaire, quand on voit les faits qui sont rapportés par la science physique.

P. En premier lieu, la description que fait la science des événements en général, et du mouvement en particulier, n'est pas une explication (bien qu'elle soit brillante) : ces événements restent au plus haut point mystérieux. En second lieu, si nous voulons sonder le mystère sous-jacent au mouvement, ne devrions pas commencer avec notre expérience de première main, et argumenter à partir du connu pour sonder l'inconnu ? * N'est-ce pas une hypothèse raisonnable de dire que tous les mouvements, quels qu'ils soient, sont de la même nature générale que les mouvements (tels que ceux de la main qui écrit ceci) dont je peux parler avec une certaine autorité ? La science elle-même est

⊕ L'appendice au chapitre III défend l'idée que les activités dont le sujet d'expérience est d'habitude crédité appartiennent en réalité à l'objet-dans-le-sujet.

‡ « Volonté » est un de ces petits mots parfaitement banals dont le sens semble tout à fait clair, jusqu'à ce que nous nous demandions ce qu'il est. « Que ma volonté meuve mon bras », dit Kant dans Dreams of a Spirit Seer, « n'est pas plus intelligible pour moi que si quelqu'un me disait qu'il pouvait arrêter la lune sur son orbite. » Et, parmi des philosophes contemporains, Croce a insisté sur le fait qu'aucune distinction ne peut être faite entre la volition et l'acte ; il n'y a pas de chose telle qu'une volonté qui ne se manifeste pas dans l'action ; et (ce qui est très pertinent ici) il n'y a pas de chose telle qu'une action qui ne soit pas voulue. Voyez H. Wildon Carr, The Philosophy of Benedetto Croce, p. 104.

× Textbook of Psychology, p. 450 ; Principles of Psychology, ii. pp. 558 et suivantes. « Laissons-la (l'idée) dominer ainsi une fois, ne laissons aucune autre idée réussir à la déplacer, et quels qu'ils soient, les effets moteurs, qui lui appartiennent par nature, se produiront inévitablement... l'idée incitatrice est simplement celle qui fascine l'attention. » « Voi che intendendo il terso ciel movete » – « Vous qui, par la compréhension, mouvez le troisième ciel », c'est par ces mots que Dante s'adresse aux ordres angéliques des Trônes (Convivio, I. 1), et des Principautés (Paradiso, VIII). Notez ici qu'il n'y a pas de distinction entre le fait d'être présent et celui de vouloir. (*Intendere* = comprendre, entendre, signifier, avoir l'intention de, être présent à, indiquer, avoir l'idée de.)

* Herbert Spencer inverse cette procédure, faisant de notre sentiment de l'effort un simple symbole de la réelle « force objective », qui existe « au-delà de la conscience » et qui est tout à fait différente du symbole. Car autrement, dit-il, nous sommes forcés de doter de conscience les objets inanimés - ce qui est évidemment absurde ! Voyez First Principles, 18, 60, 62. Une épistémologie de cette sorte, qui commence avec une réalité inconnue extérieure à la conscience, et continue en décrivant le contenu connu de la conscience comme un ensemble de symboles ou d'indications relativement irréels, finirait, si on la poursuivait de manière cohérente, dans un scepticisme profond et en fait dans le solipsisme.

fondée sur la foi en l'uniformité de la nature – la foi par laquelle je dis que ce qui se passe ici est similaire à ce qui se passe ailleurs, que mon monde n'est pas privé et particulier mais un échantillon représentatif d'un monde plus grand. La spéculation est inévitable, mais le chemin de moindre spéculation est de supposer qu'il y a seulement une sorte de mouvement (à savoir celui qui a deux côtés, car il a un aspect extérieur ou physique et un aspect intérieur ou psychique) et non deux sortes, dont la seconde serait dépourvue de toute trace d'aspect intérieur ou psychique. Il est certain que c'est la doctrine matérialiste plutôt que la doctrine panpsychiste avec ses méthodes inductives, qui spécule sans nécessité. + Et il est certain que c'est au matérialiste qu'incombe le souci de la preuve, lorsque l'on voit qu'il s'aventure bien au-delà du terrain sûr de son propre monde à deux faces pour aller vers un monde à une face mystérieux et en fait « mystique » – un monde miraculeusement purgé de tout côté intérieur, un monde mort en son cœur, creux, entièrement apparence et sans substance. Un monde, suis-je incliné à ajouter, qui est une imposture et une absurdité.

B. Bien au contraire : c'est le matérialiste qui refuse d'aller au-delà de l'évidence. La seule vision extérieure (vers la conscience) dont je peux être sûr est la mienne propre ; mais je peux être sûr de visions innombrables vers le dedans (vers des corps) qui comprennent ma vision extérieure. À partir de ce matériel donné, la science tisse ses structures.

P. Aucun matérialiste (quoi qu'il puisse dire) ne peut pendant longtemps traiter autrui comme une simple chose sans sentiment et sans expérience en général ; il ne regarde pas non plus en fait, comme Fechner le souligne, le rossignol chantant dans l'arbre et le lion rugissant dans le désert comme de simples machines acoustiques. Mais étant allé aussi loin, il est arbitraire de s'arrêter comme il le fait, à diviser le monde (1) en une chose « consciente » (c'est-à-dire lui-même) dont il a une connaissance directe ; (2) en de nombreuses choses « conscientes » (c'est-à-dire d'autres hommes et certains animaux) dont il n'a pas de connaissance directe de l'aspect intérieur ; et (3) des choses « inconscientes » encore plus nombreuses (c'est-à-dire le reste de l'univers) dont il n'a absolument aucune preuve qu'elles sont dépourvues d'un aspect intérieur. Le panpsychiste, d'un autre côté, économise ses hypothèses, et omet la troisième catégorie. ×

B. La troisième catégorie survient parce que le comportement de certaines choses – et cette planète en est l'une d'elles – indique que la vision extérieure, vers « la conscience » manque. Les résultats bénéfiques du mouvement de la planète sont ici à côté du sujet. La créature doit être jugée par ses actes, qui ont toute apparence d'être automatiques.

P. Les anciens ne pensaient pas si mal de la régularité. Le mouvement circulaire était pour eux un signe de la plus haute intelligence, et un chemin erratique une marque d'infériorité. « Maintenant pour prouver que les étoiles, dans tous leurs voyages, ont une intelligence, les hommes devraient avoir trouvé des preuves suffisantes dans le fait que les étoiles font toujours la même chose, parce qu'elles disposent d'une longueur de temps inimaginable pour faire des choses déterminées depuis longtemps et qu'elles ne s'adonnent pas à errer et à changer leurs orbites, en changeant

+ Ce fut l'intention déclarée de Fechner de procéder vers l'extérieur depuis le relativement connu vers le relativement inconnu. Dans *Die Drie Motive* il écrit : « La chose essentielle, c'est de commencer depuis le plus grand domaine possible d'observations empiriques dans la sphère de l'existence terrestre, pour que, par généralisation, élargissement et exaltation des points de vue qui sont offerts ici, nous puissions atteindre une conception de ce qui reste valable au-delà de cette sphère dans l'autre, une sphère d'existence plus vaste et plus élevée. » Sa méthode rappelle sous certains aspects l'*analogia entis* du thomisme.

× Et, en dernier ressort, il peut aussi omettre la deuxième catégorie, dans la mesure où sa conscience aux nombreux niveaux comprend la conscience de tous les autres individus. Notre tâche, en fait, est d'avancer depuis le réalisme du bon sens de (1), (2) et (3), vers le pluralisme spirituel de (1) et (2) ; et depuis ce dernier vers le monisme spirituel de (1). Les trois stades sont tous nécessaires à l'existence de la hiérarchie, mais le but est la connaissance directe : la plus forte preuve de l'existence de la Terre vivante est que l'homme se connaît lui-même en tant que Terre vivante, précisément de la même manière qu'il se connaît lui-même en tant qu'homme vivant. S'il pouvait réaliser la totalité de lui-même, il réaliserait, ce faisant, tous les autres moi.

d'intention de cette manière-ci ou de cette manière-là, et en faisant une chose à un moment et une autre à un autre moment. » * Il y a davantage qu'un sentiment pieux dans cette opinion. Il est vrai que, lorsque nous montons dans la hiérarchie jusqu'au niveau humain d'organisation, il y a une tendance à ce que les mouvements de l'individu deviennent de plus en plus complexes et irréguliers. Au-dessus de ce point, cependant, il y a une tendance à revenir à des manières de vivre plus régulières et rythmiques. ° La substitution d'une conduite ordonnée à une conduite erratique n'est-elle pas une partie vitale de l'éducation ? Quelle quantité de travail créatif de premier ordre peut-on faire sans l'arrière-plan d'une routine invariable ? Qu'est-ce que le caractère sinon des bonnes habitudes ? La routine sans changement de la vie monastique, et la célébration monotone des offices de la religion, n'ont-elles pas été considérées par nombre des hommes les meilleurs et les plus sages comme particulièrement favorables à la croissance spirituelle ? De quoi la qualité numineuse du rituel dépend-elle principalement, sinon de l'uniformité d'année en année et de siècle en siècle ? L'âme de l'homme, comme Platon • le savait si bien, a particulièrement besoin de la permanence, de la répétition, de l'ordre éternel, qu'il trouve dans les cieux. Ce n'est pas un accident que l'on ait, partout et en tout temps, lié la partie inférieure de l'homme aux occasions et changements de la vie ordinaire, et la meilleure partie de lui à l'inchangeabilité céleste. À maints égards, son comportement au niveau de la Terre (c'est-à-dire, dans sa capacité en tant que corps céleste) est juste ce à quoi nous devons nous attendre.

Pour le bon sens pratique, la répétition n'est pas si attrayante, mais au moins il est évident que des habitudes régulières, quand votre vie en dépend, ne sont pas une preuve de stupidité : il est trop d'attendre que la Terre erre de manière suicidaire, juste pour montrer qu'elle n'est pas la victime de ses propres habitudes. Des mouvements erratiques ou irréguliers restent indispensables à sa vie, et elle en a en abondance ; mais ils sont contenus. La Terre est ce qu'elle est en raison de l'immense variété des structures de comportement qui continuent à la construire, mais elle n'est pas plus obligée d'imiter l'un d'entre eux qu'un homme n'est obligé de scander le temps par ses battements de cœur. Et, en tout cas, son comportement en tant qu'unité, bien qu'il soit répétitif, ne manque pas de subtilité. Son orbite n'est pas circulaire mais elliptique – et elle n'est même pas elliptique, car la Lune l'amène à osciller d'un côté et de l'autre de son chemin. L'inclinaison de son axe de rotation, auquel nous devons les saisons, est une autre complication. Il y a la rotation, une fois tous les 26 000 ans environ, de l'inclinaison de l'axe lui-même, d'où la précession des équinoxes. Nous pouvons aussi prendre en compte le voyage du Soleil au travers de l'espace sidéral, en vertu duquel la Terre, en accompagnant le Soleil, dessine une ligne spiralée le long de son chemin. Nous devons nous rappeler que, tout en faisant la part des choses due à notre position, nous sommes des observateurs incompetents et remplis de préjugés. Une puce observatrice sur la manche de son hôte supposerait naturellement que la manche est une chose fixe dans un univers curieusement mobile. De la même manière, à un observateur situé sur l'une des lunes de Jupiter, ou sur une planète d'une étoile complètement différente, le comportement de la Terre aurait toute la complexité de celui d'un danseur de ballet, et rappellerait que l'observateur a toujours raison. Quand, en la

* Epinomis, 982. Cf. Plato, Laws, 820 et suivantes. Aristote, suivant les doctrines des Pythagoriciens et celle de Platon, croyait aussi que le mouvement circulaire des corps célestes révélait une intelligence divine.

° Culminant (on peut le supposer) dans la tranquillité parfaite du « Père des lumières, chez lequel il n'y a ni variation, ni ombre projetée par un mouvement tournant. » James, I. 17. (R.V.)

• Chacun de nous, dit-il, « est amoureux de l'éternel ». Et dans un passage fameux, il décrit la vision de la beauté céleste de cette façon : « C'est un état d'amour éternel qui ne va ni ne vient, qui ne fleurit pas ni ne fane ; car une telle beauté est la même de tous côtés, la même alors que maintenant, ici comme là-bas, de cette manière-ci comme de cette manière-là, la même pour chaque adorateur qu'elle l'est pour tout autre. » Symposium, 208–211. Cf. II Cor. V. 1 ; Heb. XIII. 8.

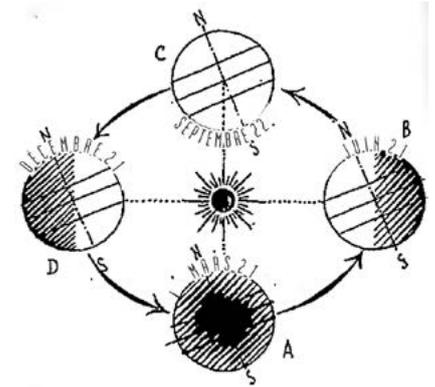
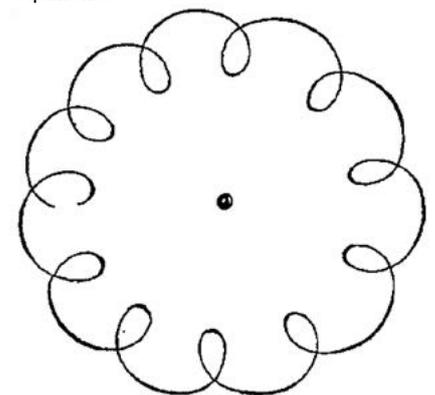


Diagramme pour montrer comment les saisons dépendent de la rotation de l'axe de la planète. L'orbite est ici vue en perspective, avec A plus proche de l'observateur et C plus loin de lui. L'attraction de la Lune ajoute une oscillation (ou nutation) à l'oscillation plus lente associée à la précession des équinoxes.



Le mouvement de Jupiter par rapport à la Terre – un exemple typique de comportement dans la société des planètes.

voyant par leurs yeux, et sur une échelle de temps suffisamment petite, nous apprécions ses mouvements comme un tout (de même que nous apprécions un morceau de musique), n'ont-ils pas un peu de la belle différence-dans-l'unité, ou du rythme complexe d'une véritable œuvre d'art ?

11. LA TERRE ET LES LOIS DU MOUVEMENT

P. Est-ce que cette danse de la terre est due à une période de chance qui dure depuis plusieurs centaines de millions d'années et impliquant un nombre inconcevable d'accident heureux ?

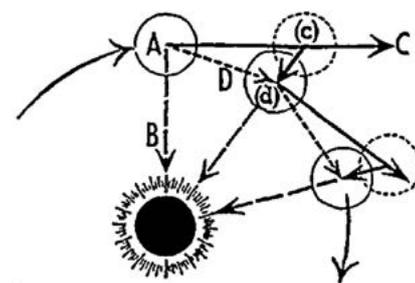
B. Pas du tout. Pourquoi est-ce que la Terre tourne autour du Soleil ? Des lois naturelles, en particulier les lois du mouvement et de la gravité, ou leur formulation mise à jour en termes d'espace-temps, de géodésiques, etc., ne lui laissent aucune alternative. La Terre se comporte comme elle le fait parce qu'elle ne peut pas violer l'ordre de la nature. Il est vrai, bien sûr, que la physique moderne préfère d'autres termes et parle de la Terre prenant le chemin « le plus court » ou « le plus facile », eu égard aux caractéristiques de l'espace dans lequel elle est. Mais bien que les lois classiques du mouvement aient été modifiées et réinterprétées, il n'a pas été question de l'abolition du concept de loi physique – une chose de ce genre est indispensable – et il n'est certainement pas question qu'il soit fait crédit à la Terre, ou à un autre corps céleste, du pouvoir de se mouvoir spontanément. °

P. Notez, avant tout, la contradiction qui se cache dans vos termes. Une loi sans liberté ni spontanéité, une loi sans la possibilité d'être brisée, une loi où l'obéissance est une conclusion à prévoir – quelle sorte de loi est-ce là ? Il est certain que le mot perd sa signification quand on l'utilise ainsi. Dire que la Terre obéit à certaines lois, c'est impliquer qu'elle n'est pas forcée de le faire, et qu'elle pourrait en fait faire autrement. Encore une fois, votre question (pourquoi est-ce que la Terre tourne autour du Soleil ?) se répond à elle-même, car c'est admettre qu'elle a des raisons pour son comportement. Cette question est une question très propre à poser, – l'homme n'est pas l'homme à moins qu'il ne se demande la raison des choses, et si la raison des choses n'est pas la raison qu'il y a dans les choses, ce n'est qu'une demi-raison.

B. Ce ne sont là que des arguties verbales. La seule preuve convaincante serait une démonstration, à la façon scientifique, que la Terre songe réellement à la possibilité de partir sur la tangente : et manifestement une telle démonstration est impossible.

P. C'est à la fois possible et facile. Et il y a deux raisons pour que cela mérite l'attention d'une ère scientifique – la première est d'ordre mathématique ; la deuxième est fournie par la science elle-même. × Comment est-ce que le scientifique rend compte du chemin curviligne de la planète et l'exprime mathématiquement ? En lui attribuant deux tendances rivales et alternatives – la tendance de la planète à tomber sur le Soleil ; et sa tendance à partir sur la tangente, de continuer sur son propre chemin indépendamment du Soleil. Pour pouvoir effectuer

° Pour Eddington, cependant, il y a une manière par laquelle la Terre « va là où elle veut », et peut faire l'école buissonnière dans une certaine mesure – mais nos instruments sont incapables d'enregistrer ses divagations. « Le fait qu'un chemin prévisible au travers de l'espace et du temps soit dessiné pour la Terre n'est pas une minoration authentique de sa conduite, mais est imposé par un schème formel duquel nous tirons notre description de sa conduite. » The Nature of the Physical World. VII.

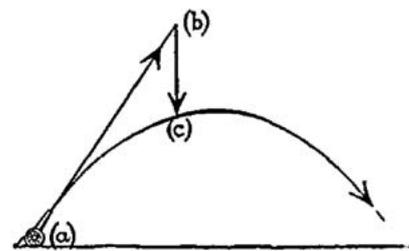


× Pour décrire la chose de manière aussi peu technique que possible, la résultante D de deux forces B (la gravité) et C (l'inertie de la Terre) est la même que si ces forces agissaient chacune à leur tour. Si la force B est suspendue pendant un temps, la Terre va en (c) ; si la force C est maintenant suspendue pendant un temps égal, la Terre va en (d). (En réalité, ceci n'est pas tout à fait vrai, mais approche de la vérité quand le temps choisi est très petit.) La même loi du parallélogramme est utilisée pour esquisser la trajectoire d'un obus.

les calculs, on assume au moins que la Terre cède en réalité à une tendance et ensuite à l'autre, en changeant d'esprit (pour ainsi dire) à des intervalles fréquents de sorte que le résultat en est, au lieu d'un chemin semblable à celui d'un rochet (sautant sans arrêt du chemin centripète au chemin centrifuge par aller et retour), le compromis lisse et constamment renouvelé d'une courbe. Je vais maintenant aller un pas plus loin que le mathématicien, qui n'assimile que le commencement et la fin de son calcul à un objet physique, et je dis que la totalité de son calcul (avec ses méthodes et exigences « artificielles » ou « conventionnelles ») est également pertinent pour l'objet physique, – en ce sens que j'ai plus de confiance en le mathématicien que dans les mathématiques. Et cette confiance n'est pas arbitraire, car le scientifique mathématicien n'est pas extérieur à son objet, mais est cet objet même parvenant à la conscience de soi. Ce n'est pas en tant qu'homme qu'il calcule l'orbite de la Terre, mais en tant que Terre elle-même : l'hypothèse que la Terre prend d'abord ce chemin-ci, et ensuite celui-là, n'est pas tant celle du mathématicien que celle de la Terre. C'est elle qui entretient la possibilité de se précipiter vers le Soleil d'un côté, et de partir sur la tangente de l'autre. C'est elle la première qui estime les conséquences d'une action, et ensuite les conséquences de l'autre, avant d'arriver à un compromis. Et les étapes intermédiaires de son calcul révèlent le fait crucial que la conscience qu'elle a de son comportement implique la conscience de la liberté qu'elle a de se comporter autrement. Ceci est une exemplification de la loi que conscience et liberté sont inséparables. *

B. Quand la Terre découvre les lois qui gouvernent son comportement, ces lois ne cessent pas sur-le-champ de le gouverner. Elles restent inviolables en fait, peu importe les possibilités de liberté plus ou moins grandes qu'elles puissent permettre en théorie.

P. La croyance que certaines lois du mouvement contrôlent la Terre et les autres corps célestes n'est pas plus scientifique que la croyance que des dieux ou des anges le font, ϕ et elle est certainement beaucoup moins poétique. Tout ce qu'elle fait, c'est de remplacer une mythologie supérieure par une mythologie inférieure, sous couvert d'un langage pseudo-scientifique. (Et en fait la science moderne, quand elle est vraiment autocritique, prend le soin d'expliquer que ses « lois » ne sont pas davantage que des descriptions abrégées et pratiques des événements, et qu'elles ne portent aucune touche de contrainte.) Certes, il est possible de se former une certaine notion de ce que pourrait être un Dieu ou un ange capable de diriger une étoile ; mais une « loi du mouvement » abstraite, capable d'une manière ou d'une route de diriger ou de conduire une Terre insensée sans cesse autour d'un anneau du cercle solaire – voilà qui est certainement le fond ultime d'une superstition absurde, que la science a toutes les raisons de répudier. La vérité est que la science ne se soucie pas de l'histoire interne, de ce qui fait que la Terre tourne, ni des causes intérieures : que la Terre soit libre ou pas, soit une intelligence suprahumaine ou une motte, n'a rien à voir avec les affaires de la science. \times La science ne sait ni ne peut rien savoir pour contredire les paroles de Paulsen. + « Ce n'est pas le pouvoir d'attraction de la Terre ni la loi de gravitation qui maintiennent la Lune sur son orbite autour de la Terre, mais sa propre et douce volonté, pour ainsi dire. Si elle devait



Si l'on ignore la gravité, l'obus va en (b) après le temps t . Supposons maintenant qu'il ait été tiré depuis (b), au lieu d'avoir été tiré depuis (a) – dans ce cas-là, il serait, dans le même temps t , tombé en (c). Et (c) est sa position réelle après le temps t .

Le principe est de la plus grande importance technique, et (comme Bertrand Russell l'indique dans Physics and Experience), il est « la base des méthodes mathématiques employées dans la physique traditionnelle ». On ne peut pas dire que la théorie quantique (dans laquelle il est abandonné) lui ait causé un sérieux dommage.

* L'astronome en conclut directement, concernant les étoiles, dit Platon, « que si elles n'avaient pas d'âme, et si elles étaient en conséquence dépourvues de raison, elles n'auraient jamais employé avec une telle précision des calculs si merveilleux. » Laws, 967.

ϕ Il y a quatre stades dans notre pensée concernant la terre : (1) l'animisme : elle est vivante mais séparée de nous ; (2) l'inanimisme : c'est une chose inanimée possédée par un esprit (une compagnie d'esprits appelés loi du mouvement) ; (3) le mécanisme : c'est une machine ; (4) le néo-animisme : elle est vivante et elle est au maximum de vie en nous.

La Terre de Shelley porte des caractéristiques du second stade :
« Toi, la Terre, calme empire d'une âme heureuse,
Sphère des formes et harmonies les plus divines,
Orbe splendide ! Collectant dans ton roulement
L'amour qui pave ton chemin le long des cieux. »
Prometheus Unbound, IV.

\times Charles S. Peirce dit : « Les uniformités sont précisément cette sorte de faits qui ont besoin d'être justifiés... La loi est par excellence la chose qui veut une raison. » Ce que Peirce aurait dû ajouter était que la loi elle-même est la raison, et qu'elle agit dans l'individu qui se conforme à la loi.

+ Introduction to Philosophy, p. 216.

un jour quitter son orbite et partir sur une tangente, la Terre et la loi de gravitation ne s’y opposeraient pas. La Lune obéit uniquement à sa propre nature ou inclination... C’est universellement vrai : les lois de la nature ne poussent pas les choses à agir d’une certaine manière ; ces lois sont une expression de l’activité spontanée des choses. » •

B. Alors il y a une différence fondamentale entre les lois faites par l’homme dans la société, et les lois naturelles du monde au-delà, attendu que les premières sont des instruments du gouvernement, tandis que les secondes ne sont rien de la sorte.

P. Cette distinction est très importante pour la science, mais elle n’est absolument pas fondamentale pour la philosophie. En réalité, les deux sortes de lois sont deux variétés de la même chose : c’est exactement la même sorte de loi « artificielle », valable dans la société, que l’on étend pour couvrir la totalité de la nature. Ainsi exclure cette loi de l’image du monde scientifique n’est que le préliminaire à son inclusion dans l’image du monde philosophique. Par exemple, alors que la science libère la Terre du règne de l’ancienne loi naturelle contraignante, la philosophie montre (comme je viens de l’indiquer) que la Terre se soumet elle-même maintenant volontairement à la loi, car elle est, grâce à la science, pleinement consciente de son comportement, et de l’ordre qu’elle exemplifie, et de la possibilité de s’écarter de cet ordre-là. Il y a encore une loi, mais elle est transformée de quelque chose de vague et d’externe en quelque chose de précis et d’interne, et c’est la science elle-même qui mène ainsi la planète de l’ancienne dispense à la nouvelle, ° de la loi d’esclavage à la loi de liberté. En se conformant consciemment, elle est libre. × Cette liberté ne repose pas plus sur l’absence de loi que sur une obéissance aveugle, mais sur l’acceptation délibérée de la limitation : elle est, comme Schelling le dit : « La nécessité devenue consciente ». Quelles qu’aient été les raisons de Wordsworth pour déclarer que c’est le Devoir donateur des lois, et non la force, qui préserve les étoiles du mal, † le travail de la science (qui comprend l’éveil des étoiles à la conscience de soi et à la liberté +) le confirme. Grâce à la science, la Terre est sujette aux lois du mouvement dans le même sens que le citoyen est sujet aux lois de l’État ; et, après tout, le comportement de la Terre respecte la loi au moins autant que la loi respecte son comportement. Les lois de la physique, alors, sont davantage que des faits antécédents codifiés : elles ont une réelle efficacité, non en fait en tant qu’esprits animateurs déguisés, mais en tant qu’aspects de la conscience de soi des êtres respectueux des lois. Le paradoxe est que, aussi longtemps que le scientifique peut rester humble devant les faits de la nature au lieu de les contraindre, c’est lui-même qui donne ses lois à la nature. ⊗ S’il s’abaisse à conquérir, il continuera à conquérir uniquement en continuant à s’abaisser. En bref, tout comme je suis libre et mon propre législateur au niveau humain uniquement dans la mesure où je connais, souscris et obéis de bonne volonté aux lois de l’État, je suis libre et mon propre législateur au niveau planétaire seulement dans la mesure où je connais, souscris et obéis de bonne volonté aux lois qui gouvernent mon comportement en tant que Terre.

B. Austin ◊ du côté de la jurisprudence, Karl Pearson du côté de la science, et le sémanticien du côté du langage, se donnent tous beaucoup

• Néanmoins cette activité (en particulier dans le cas des corps célestes) conduit elle-même à la description et à la prédiction mathématiques. La surprise s’explique parfois dans le fait que les mathématiques, qui sont une construction *a priori* de cet insignifiant fragment de l’univers que l’on appelle homme, devraient s’appliquer très nettement à tout le reste. Une telle surprise vient de l’erreur de considérer que l’homme est une quantité fixe qui ne s’étend ni ne se contracte avec son objet. Les calculs concernant une planète sont planétaires : la Terre est une mathématicienne. L’esprit, nous dit Kant, est celui qui donne ses lois à la nature. Mais l’esprit de qui ? Celui de la nature. Ainsi Emerson dit bien de la nature de l’homme : « Ses lois sont les lois de son propre esprit. La nature devient ensuite pour lui la mesure de ses réalisations. Il y a autant de choses de la nature dont il est ignorant qu’il y en a dans son propre esprit qu’il ne possède pas encore. Et, *in fine*, l’ancien précepte : « Connais-toi toi-même », et le précepte moderne : « Étudie la nature », deviennent enfin une maxime unique. » ‘The American Scholar’.

° Cf. Heb. VIII. 10 et suivantes ; Jer. XXXI. 33.

× Cf. la doctrine de Spinoza, qui énonce que la fausse liberté est issue de notre ignorance des causes qui déterminent notre action, tandis que la vraie liberté vient de notre connaissance et de notre acceptation de ces causes. Voyez Ethics, III. 2. Schol., V.

† Voyez ‘Ode to Duty’.

+ D’après Kant, la volonté est une faculté visant la conformité consciente à la loi. Nous voulons que notre action tombe sous une règle, et en dehors de ceci il n’y a pas de volonté intelligente. (Cf. H. J. Paton, Can Reason be Practical?, pp. 10 et suivantes.) La science observe les règles, dans les deux sens de ce mot (observer, respecter) ; en particulier, la Terre, en observant ainsi les lois de son comportement, exerce sa volonté.

⊗ Quand Atticus, dans sa critique de l’astronomie aristotélicienne, souligne que la tâche de la science n’est pas de prescrire des lois à la nature, mais de les découvrir dans la nature, il a parfaitement raison quant à la méthode. (Voyez A. E. Taylor, Aristotle, pp. 94-5.) C’est seulement après le fait, quand la découverte a été faite, que le scientifique peut se permettre de voir ses lois comme procédant de lui-même.

◊ Lectures on Jurisprudence, 4^{me} Edn, p. 90.

de mal pour souligner « l'immense distinction entre l'usage du terme de loi dans la science et son usage dans la jurisprudence. Il ne peut pas y avoir de doute, dit Karl Pearson, ‡ « que l'usage du même nom pour deux conceptions totalement différentes a conduit à beaucoup de confusion. »

P. J'irai encore plus loin et insisterai sur le fait que l'identification prématurée des deux sortes de lois, en dehors du fait de conduire à la confusion, est la mort même de la science. Car l'unité de fond des lois du monde physique et des lois du gouvernement humain ne peut être mise à exécution qu'en continuant à insister sur leur différence. Ainsi Karl Pearson, et les autres ennemis de cette unité-là, sont au long terme ses meilleurs amis. Mais le philosophe ne peut pas rester au niveau de ces différences : il doit trouver leur plus profonde unité qu'elles ont renforcée et enrichie. Il doit souligner que eu égard à ceci et sous de nombreux autres rapports, notre langage devance notre pensée et l'apparente ambiguïté du mot loi n'est que justesse. Après tout, à l'étranger, à un observateur quelconque capable d'objectivité, toutes les lois et régulations humaines efficaces (jusqu'aux plus récentes et les plus « artificielles ») sont aussi réelles et aussi naturelles que les lois du mouvement de Newton ; et c'est un préjugé subjectif, indigne de la science, qui fabrique une distinction fondamentale entre elles. Quelle est cette doctrine – celle stipulant que l'ordonnement des affaires entre les hommes est « totalement différent » de l'ordonnement des affaires entre tous les autres degrés de l'être – sinon une tranche d'arrogance humaine ? La plus sobre alternative à cette doctrine, à savoir l'opinion que les lois naturelles sont des habitudes communes au niveau concerné, ⊕ est celle qui a été soutenue par un certain nombre de penseurs récents, y compris Ravaisson-Mollien, ø Renouvier, ‡ Ward, ⊕ Lossky, * et Whitehead. × Elle a reçu, de plus, une nouvelle impulsion par le succès en physique des lois statistiques (de Schrödinger et d'autres) qui n'impliquent pas une uniformité de comportement comme entre des individus. Nous n'avons plus aucune excuse pour supposer que, alors que le comportement des hommes est libre et variable, tous les autres comportements sont rigide-ment déterminés. « Il n'y a pas de loi », dit Ward, « antécédente aux individus actifs qui composent le monde, aucune loi pour les déterminer, à moins que nous ne qualifions leur nature propre de loi. » ⊕

Le fait est que, jusqu'à ce que la loi devienne explicite et soit consciemment appliquée, elle n'est pas encore loi. Quand les lois du niveau humain étaient, de même que le reste, non examinées et simplement naturelles, leur existence était potentielle plutôt qu'actuelle ; elles se sont graduellement actualisées, car l'homme, en les codifiant et en les appliquant délibérément à lui-même, a commencé à prendre sa propre nature en main. Mais ce processus n'est pas restreint au plan humain. Ce que Justinien, Frédéric et Napoléon ont fait pour l'Humanité, Darwin et Weismann l'ont fait pour la Vie, et Newton l'a fait pour la Terre. En définitive, il n'y a qu'une seule loi, qui se manifeste différemment à différents niveaux, qui parvient à l'actualité à différents moments, qui est exercée plus consciemment ici et moins consciemment là-bas. « Toutes les lois humaines sont nourries d'une seule loi divine », dit Héraclite : le code législatif et les Principia sont réellement deux chapitres d'un seul volume. °

‡ The Grammar of Science, III. 2. Cf. la discussion d'Eddington, dans The Philosophy of Physical Science, de la relation entre les deux sortes de loi. Stanley Cook, dans The Rebirth of Christianity (p. 107) a fait quelques commentaires intéressants sur leur fausse séparation. Les juristes ne sont pas non plus inconscients du besoin de combler le fossé entre la loi naturelle et la loi artificielle ; ainsi le grand Blackstone écrit : « Aucune loi humaine n'a de validité quelconque si elle est contraire aux lois de la nature ; et celles d'entre elles en tant qu'elles sont valides en tirent immédiatement toute leur force et toute leur autorité ou la tirent immédiatement de cette origine. » On peut trouver des opinions similaires dans les écrits des philosophes grecs, des juristes romains et des pères chrétiens.

Pour St Thomas, la Loi est « un ordonnancement de la Raison pour le bien commun » et elle comprend : (1) la Loi éternelle ou la raison divine qui se révèle dans l'ordre de l'univers ; (2) la Loi naturelle, qui est cette partie de la loi éternelle que des êtres rationnels peuvent découvrir ; (3) la Loi humaine, qui (dans la mesure où elle est, simplement) applique les principes de la loi naturelle à la société ; (4) la Loi révélée, se composant du Décalogue et des Evangiles. En bref, bien que St Thomas fasse dériver du concept de Loi les distinctions nécessaires, il maintient l'unité du concept.

⊕ Pascal voyait que : « La nature n'est elle-même qu'une première coutume, car la coutume est une seconde nature. » Pensées, 93.

ø De l'Habitude. ‡ Le Personnalisme.

⊕ The Realm of Ends. * The World as an Organic Whole. × Process and Reality, etc. Voir aussi C. H. Richardson, Spiritual Pluralism, p. 77.

⊕ *Op. cit.*, pp. 75-6.

« En fait », discute le professeur W. E. Hocking, « la notion même de loi dans la nature devient déconcertante quand nous essayons d'exclure l'esprit de la nature ». Même la moins naïve version de la loi naturelle comme n'étant rien de plus qu'un résumé descriptif suggère que quand x arrive il est un signal pour que y arrive : et qu'est-ce que peut-être un signal dans un monde inanimé ? Types of Philosophy, pp. 279, 280. « Je suis incliné à penser », écrit le Dr Inge, « que le concept même de loi implique l'intention. » Science Religion and Reality, p. 379.

Une loi de la nature, dit Lao-Tseu, n'est pas un pouvoir extérieur qui contrôle la réalité, mais soit un simple statut de l'intelligence, soit une expression de l'activité intrinsèque d'une chose. (Outlines of a Philosophy of Religion, pp. 31-2). Bien sûr, la distinction classique entre la théorie qui sauve les apparences, et la théorie qui se conforme à la nature, est indispensable ; néanmoins, en dernier ressort, toutes les théories, lorsqu'on voit qu'elles aussi sont naturelles et procèdent de la nature dont elles traitent, sont en tout point applicables à celle-ci.

° Je ne veux pas donner l'impression de dire que les lois sont immuables, ou qu'en devenant davantage conscients d'elles nous ne les changeons pas, en un sens. Comme Whitehead le dit justement : « Le progrès consiste à modifier les lois de la nature » (Adventures of Ideas, III. 8), mais (à mon opinion) la modification est réellement une réalisation plus complète de la loi.

12. LA RÉDEMPTION DU PASSÉ DE LA TERRE

D'abord l'homme attribue à la Terre une âme propre. Puis, en découvrant la loi de son comportement, il la prive de son âme. Mais en fait rien n'est perdu : il a pris son âme en lui. Sa science, tout en semblant lui nier un esprit à elle et à l'univers, est en réalité la claire assertion, la manifestation plus mûre de ce même esprit.

À ce stade, survient ce qui est peut-être la plus sérieuse de toutes les objections produites par le bon sens. Considérez les deux ou trois milliers de millions d'années de l'existence de la Terre avant qu'elle n'ait réalisé la civilisation humaine – pour ne pas mentionner Newton lui-même. Tout s'est alors produit pratiquement de la même manière que maintenant : son mouvement était aussi ordonné et chronométré. La conscience de soi et la volonté n'ont changé que peu de choses à sa conduite et évidemment ils ne sont pas nécessaires à celle-ci. Cette conscience de soi, comme elle ne marche pas, n'est-elle pas superflue et peut-être même une hypothèse superflue ? φ

La réponse complète appartient à la partie IV de ce livre : ici je dois me restreindre à une explication très brève et partielle. Notez d'abord que cette objection, bien qu'à l'apparence formidable, est en réalité à la fois autocontradictoire et elle ne répond qu'à elle-même. Voici une Terre alertement consciente de son inertie, consciente de son inconscience ! Ce passé qui est le sien et qui dure depuis plusieurs ères, en est-elle inconsciente ? Pas du tout. Des volumes innombrables d'histoire, de géologie, de paléontologie, des spécimens de musée sans nombre, prouvent éloquemment son intérêt ; de plus, comme les méthodes de recherche s'améliorent, une partie plus grande encore de son passé parvient à la conscience. Et quelle est, précisément, cette conscience historique ? Est-ce une copie du passé, ou une réalisation directe ? C'est (à moins que l'épistémologie de ce livre ne soit totalement erronée) une réalisation directe. Mais, en ce cas, il est bien trop tôt pour dire que quelque part une partie du passé de la planète est dépourvue de conscience. Aucune époque n'est si éloignée, aucun événement si banal et si transitoire, qu'il soit irréparablement perdu pour l'esprit, et il se pourrait bien qu'« il n'y ait rien de recouvert qui ne sera révélé; qu'il n'y ait rien de caché, qui ne sera pas connu. » × La seule difficulté réelle vient d'une conception erronée de la conscience, conçue d'après sa ressemblance avec une substance matérielle – comment une si petite partie de celle-ci pourrait aller si loin dans le temps et dans l'espace, et comment un tel point d'aiguille pourrait-il faire lever une telle masse ? Mais la conscience ne sait rien de ces restrictions physiques, et elle manipule les années-lumière aussi facilement que les secondes. Quant au décalage temporel entre l'acte et la conscience de l'acte, j'indiquerai dans un chapitre ultérieur qu'un tel intervalle est normal, et en fait indispensable : toute conscience est rétrospective, ou prospective, ou les deux.

Mais admettre que nous sommes ainsi capables, du moins en principe, et en raison d'un énorme effort, de sauver la Terre de son ancien automatisme, c'est mal établir la question. La tâche est celle de la réalisation de soi, et n'est aucunement différente de la tâche d'amener en pleine lumière

φ « Nous ne sommes que la sphère de notre planète si pelée et écorchée de la peau qui enveloppe ses laves et ses rochers, que le satellite solaire peut garder ses notions du planétaire divin sans en être troublé. » Robert Bridges (The Testament of Beauty, I) a sans doute raison ; mais pour montrer que les mouvements acéphales de la planète étaient totalement stupides, il aurait dû montrer qu'aucun astronome nulle part ne les connaissait.

Le fait que c'est notre affaire de guérir la Terre de son amnésie est porté de façon frappante par le mythe des gnostiques simoniens. La Terre devient Hélène, qui a oublié qui elle était et vit la vie d'une prostituée à Tyr. Simon, l'ayant découverte, la rappelle peu à peu à sa mémoire et la rachète. Le thème, incidemment, est utilisé dans une pièce récente de M. James Bridie. Cf. Bousset, Hauptprobleme der Gnosis (1907), pp. 13 et suivantes, 332 et suivantes ; Gilbert Murray, Five Stages of Greek Religion, IV ; et aussi, bien sûr, le roman d'Anatole France, Thaïs.

× Luke XII. 2.

de la conscience notre passé humain et animal. C'est une nécessité psychologique (et ici à nouveau je dois laisser l'argumentation pour l'aborder plus loin) que nous devions cesser de réprimer notre histoire terrestre, et parvenir à la conscience de soi à ce niveau de notre être. * Laissez-moi donner un exemple. Mademoiselle Joanna Field • décrit comment elle s'est rappelée ses souvenirs d'enfance pour voir ce qui lui avait donné le sentiment qu'ils avaient une signification particulière. Une technique d'association libre l'a conduite à la Terre, et à l'histoire sauvage et cataclysmique de la Terre, qui évoquait un sentiment ancien de profonde importance et de satisfaction. Et les champs rutilants de la moisson au crépuscule l'amènèrent à contempler les feux de la planète : « J'avais ressenti la Terre comme un être vivant – et pour un instant, j'avais eu la sensation que mon propre corps était la Terre. »

Assez bizarrement, c'est la violence irrationnelle de l'opposition du bon sens à de telles notions qui confirment leur importance psychologique. Le bon sens proteste beaucoup trop. C'est par un article de foi aveugle que l'on soutient que la planète, maintenant comme dans les périodes passées, est une tarte de boue lancée dans l'espace, une pierre, une boulette tournante de saleté et de feu ; et rien de ce que cette boulette peut dire ou faire n'est capable d'ébranler cette foi. + La Grande Mère (comme les gnostiques l'enseignaient) est tombée très bas et est devenue pour nous grossière et impure, une chose souillée et salissante, la grande intouchable. Le « travail propre », bien isolé de ce qu'elle est, combien est-il désirable ! « Le sol est nu maintenant », dit un poète victorien, « et le pied ne peut plus se sentir ferré » – ainsi nous nous protégeons nous-mêmes de « la fraîcheur la plus chérie des choses profondes ». ∅ Nous protégeons nos petits corps de notre grand corps, nos brèves histoires de son histoire multiséculaire, nos moi partiels et privés de notre moi commun plus complet, parce que telle est la tendance de notre époque. Il devient de plus en plus nécessaire que nous cessions de réprimer la tendance opposée en nous-mêmes, ce qui compenserait notre individualisme univoque et anormal.

13. LE VISAGE DE LA TERRE

B. Un seul regard au visage de la Terre suffit pour montrer pourquoi nous devrions hésiter à admettre notre identité avec elle. Si cette créature est réellement suprahumaine, pourquoi est-ce que sa figure est si infrahumaine, ou (en le disant autrement) si abîmée et mutilée ? ∓ Même chez les organismes les plus inférieurs, nous ne cherchons pas en vain un certain ordre formel, une certaine incarnation de la raison dans des formes significatives et mémorables, une certaine indication de symétrie : quand un objet manque de ces choses-là, et est au contraire aussi arbitrairement modelé qu'un nuage ou une tache d'encre, nous avons la forte présomption qu'il n'est pas vivant. La plus ressemblante idée que l'écolier (ou l'adulte également) peut se faire d'une partie de la géographie chaotique de la Terre est celle d'un pied italien improbable jouant au foot avec un ballon sicilien impossible. Et les anciens, malgré leur ignorance de la géographie, ne réussissaient pas mieux – par exemple, un traité ionien du sixième siècle avant Jésus-Christ compare le monde

* De ce qui peut être appelé « l'efficacité psychologique » de la conscience-terre, il y a d'innombrables exemples, mais aucun, peut-être, n'est plus frappant que l'incantation mésopotamienne par laquelle un homme souhaite devenir identique à la terre et au ciel : « Je suis le ciel, tu ne peux pas me toucher, je suis la terre, tu ne peux pas m'ensorceler ! » Thorkild Jacobsen commente : « L'homme essaie d'éviter d'être la proie de la sorcellerie de son corps, et son attention est centrée sur une qualité unique du ciel et de la terre, leur inviolabilité sacrée. Quand il se sera rendu identique à eux, cette qualité circulera en lui... » Before Philosophy, p. 145.

• Experiment in Leisure, *passim* ; particulièrement, p. 175. Cf. le poème de Meredith, 'Earth and a Wedded Woman' « Ils n'ont pas trouvé les racines qui rencontrent les feux du dessous, et nous lient avec la terre... »

Miss Edith Sitwell, dans une grande partie de sa poésie, utilise une imagerie similaire. Miss Kathleen Raine fait de même : « Ces os ont connu les roches en fusion répandues dans la transmutation des feux solaires » (The Pythoness and Other Poems, p. 18 ; voir aussi Stone and Flower, et Living in Time.)

+ Fechner (Zend-Avesta, ii), ayant décrit en termes brillants le côté vivant de la planète, conclut : « Je me suis étonné de voir que les notions des hommes pouvaient être si perverses qu'elles en arrivaient à voir dans la Terre uniquement une motte sèche, et à chercher les anges en dehors de la Terre et des étoiles, ou au-dessus dans le ciel vacant, en ne les y trouvant jamais. On qualifie mon opinion, cependant, d'imaginaire. La Terre est simplement un globe, et tout ce qu'on peut y trouver d'autre est dans les vitrines en verre de nos musées d'histoire naturelle » (Lowrie, The Religion of a Scientist, p. 153).

∅ Ces mots sont tirés du beau sonnet 'God's Grandeur' de Gerard Manley Hopkins. J'ajouterai que nous ne trouvons pas cette « fraîcheur des plus chères » en niant la putréfaction et en insistant sur la crémation, l'embaumement ou les cercueils en plomb qui nous protègent de notre Mère. La dernière chose que nous lui devons, c'est un cadavre pour son réapprovisionnement, et un matériau brut pour ses vers bénéfiques.

∓ Walt Whitman, profondément conscient qu'il est de la vie de la terre, et aussi conscient des aspects interdits et absurdes qu'elle présente : « Qu'est cette terre pour nos affections ? (Terre sans amour, sans battements de cœur pour répondre aux nôtres, terre froide, lieu des tombes.) » C'est tiré de 'Passage to India' ; et, à nouveau, dans 'The Song of the Open Road' il écrit : « La terre est rude, silencieuse, d'abord incompréhensible... »

connu d'alors à un corps humain dont la tête était le Péloponnèse, dont le ventre était l'Égypte, dont le rectum était la mer Noire, et ainsi de suite, accumulant absurdité sur absurdité. ° Les traits de la planète ne sont pas du tout des traits. Ici à nouveau le langage nous égare : le visage de la Terre est aussi mythique que ses intestins – « les intestins de la terre innocente », comme Shakespeare les appelle. ×

P. D'abord les faits. Il n'est pas vrai de dire que le visage de la Terre est chaotique, et que ses traits sont distribués au hasard. Mais leur caractère aléatoire se révèle, est renforcé et compensé par une régularité remarquable. Ainsi, alors que le visage humain est modérément régulier, le visage planétaire est un mélange d'extrême régularité et d'absence de régularité. Ce n'est pas non plus une objection valable de dire que les lignes de latitude et de longitude sont « de simples signes conventionnels », ou un voile entièrement artificiel que la Terre a pris goût à porter. Dans son développement rapide pendant les trois ou quatre derniers siècles, ce réseau enveloppant a joué un grand rôle qui s'est accru ; le temps est maintenant venu où elle peut difficilement se voir elle-même sans lui, et elle est remplie d'autoportraits qui le montrent clairement.

B. Il faut davantage qu'un voile pour transformer une carte en visage. Et tous les efforts des géographes (il y a eu plusieurs tentatives vaillantes) pour lire un ordre dans les formes de la terre et de la mer doivent être comptés pour des échecs virtuels. (Il a, par exemple, été souligné que tandis que les continents se terminent en pointe vers le sud, les océans se terminent en pointe vers le nord, que tandis que l'Arctique est une mer circulaire entourée de terres, l'Antarctique est une terre circulaire entourée de mers ; il y a, en fait, une tendance des terres et des mers à être antipodaux. La théorie tétraédrique essaie, avec plus d'ingénuité que de succès, de rendre compte de telles particularités. + Comme l'hypothèse de Jeans-Sollas d'une planète en forme de poire avec ses déformations, et la fameuse théorie de la dérive des continents de Wegener, elles font encore peu pour organiser la géographie.)

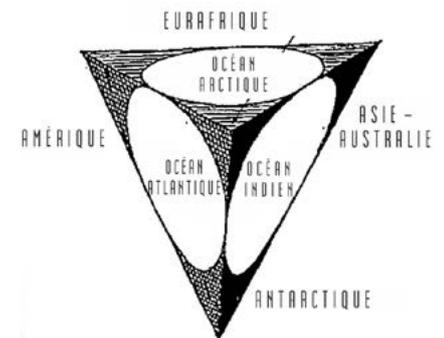
P. Tout ceci est assez vrai. Mais agrandissons maintenant l'échelle de notre objet ; approchons-nous de lui. D'un coup, nous voyons que les lignes des terres et des mers, des chaînes de montagnes et des rivières, arbitraires et sans intérêt (sinon réellement laides), prennent une beauté inépuisable, toutes sortes de significations et acquièrent une importance historique. Il y a davantage dans la physionomie de la Terre que cela n'apparaît à distance. Il est à peine nécessaire pour moi de dire, en y insistant, combien l'esprit humain est « géographique », combien il est autochtone, combien c'est une affaire de sols et de climats, de rochers et de rivières. Wordsworth sans les lacs n'est pas Wordsworth, et la Terre sans Wordsworth n'est pas la Terre. L'infinie variété des paysages de la Terre – aucune structure ordonnée ne pourrait en offrir à moitié autant –, est inséparable du développement spirituel et intellectuel de l'Humanité (pour ne rien dire de l'évolution biologique de l'homme) et il en est de même de celui de la Terre. Ainsi la longue histoire qui unit l'homme et la montagne, trouve son expression dans l'amour qui maintenant les réunit. « Je confesse », dit William MacDougall, « que les effets bouleversants du paysage semblent exiger le postulat d'une mémoire raciale pour être pleinement expliqués. » ⊗

° Cf. Robert Eisler, *The Royal Art of Astrology*, p. 250. D'après Saunier (*La Légende des Symboles*), il y a une tradition ésotérique selon laquelle un continent est une créature vivante, dont les minéraux sont le squelette, les plantes la chair, les animaux les nerfs, et les hommes le cerveau. Les continents, à leur tour, sont les organes d'une terre vivante. Dans la mythologie scandinave, le monde a été formé à partir du corps mort du géant Ymir : sa chair est devenue la terre, son sang la mer, ses os les rochers, ses dents les pierres, son crâne le firmament.

× I *Henry IV*, I. 3.

« À quoi servent-ils les Pôles Nord et les Equateurs de Mercator, les Tropiques, les zones et les lignes méridiennes ? Ainsi criait l'Homme à la cloche, et l'équipage répondait : Ce sont simplement des signes conventionnels ! »

Lewis Carroll, *The Hunting of the Snark*.



+ La théorie tétraédrique de Lothian Green indique qu'une sphère rétrécie, dont la coquille est assez rigide, tend à s'effondrer pour former un tétraèdre : la même surface de coquille enclôt alors un volume plus petit. La Terre rétrécie montre cette tendance ; et les océans, se réunissant dans les zones les plus proches du centre de gravité, laissent les coins se projeter sous la forme des continents. Cette théorie, d'abord proposée par Green dans *Vestiges of the Molten Globe* (1875), a été défendue par nombre d'autorités, mais est maintenant plutôt en défaveur. Voir par exemple Gregory, *The Making of the Earth*, pp. 138 et suivantes.

« Et quelle étendue du destin de l'homme n'est-elle pas découverte par la contemplation de la distribution et de la structure des masses des terres, que Edward Süss désigne si judicieusement par son mot ailé : « le visage de la terre » ! » Kirchhoff, *Man and Earth*, p. 6.

⊗ *The Energies of Men*, p. 167.

Maintenant réduisons l'échelle de notre objet, en reculant en un lieu où la Terre ronde en tant que tout, la moitié de sa surface brillant de mille feux et l'autre moitié dans l'ombre, prend la place des irrégularités de sa surface. À nouveau nous avons beauté, sens, belles proportions. Rupert Brooke ° en fait, se plaint du fait que le corps humain est bien loin de la symétrie du corps céleste, et il met en contraste les

*« fantastiques formes labyrinthiques,
hirsutes, irrégulières, embarrassées, gaufrées, »*

du premier avec la plénitude simple et ronde de la seconde. La vérité est qu'il existe en l'homme un désir d'acquérir la forme corporelle et le comportement de son moi tellurique. †

Observez que nous avons trouvé une forme significative à une petite échelle et à une grande échelle, mais qu'il en manque entre les deux. Comment se fait-il que la vue proche et que la vue distante soient supérieures à la vue intermédiaire, avec sa distribution désordonnée de pays et de continents ? Le chapitre VII a suggéré une réponse. On y a trouvé là que l'État, ou une combinaison d'États sans l'Humanité, est une mésoforme qui n'a que trop de chances d'usurper la place du tout, un organe ou un pseudo-individu qui n'a que trop tendance à revendiquer pour lui-même les fonctions des organismes ou des individus qui le composent, et les fonctions de l'Humanité. Dans ce cas-là, il n'est pas du tout surprenant que l'État, et que cet assemblage d'États que nous appelons un continent, doivent manquer de beauté. Comme des viscères humains, ils n'ont pas rang de tout, et cependant ils menacent toujours de le faire, et ruinent le tout véritable. Que je sois aussi déplaisant au niveau politique que ça l'est au niveau viscéral, est alors en accord avec le principe de Spencer –

*« ainsi ce que chaque esprit, tel qu'il est le plus pur
et a en lui le plus de lumière céleste,
le corps plus loyal le procure vraiment » **

14. LA MORT ET LA RÉSURRECTION DE LA TERRE

B. Un homme peut aimer et haïr des êtres humains, et vivre et mourir pour eux, mais les planètes – et c'est très compréhensible – le laissent froid. Qu'y a-t-il dans ces globes placides pour remuer le cœur ? Ne serait-il pas inhumain l'être qui préférerait leur société au compagnonnage tragique mais profondément reconfortant des hommes – ne serait-il donc pas un monstre ?

P. D'abord, laissez-moi mentionner le fait que la Terre est moins placide que nous la pensons être en général : il y a, pour prendre uniquement un exemple, les tremblements de terre qui sont capables de nous secouer et de nous faire sortir de l'inconscience que nous avons d'elle. • Deuxièmement (et ceci est la vraie question), alors qu'il est vrai que la plus grande partie de nos vies est, et devrait être, vécue au niveau strictement humain et autour de lui, il est également vrai que tous les événements tragi-comiques, les tensions émotionnelles, les luttes et les triomphes moraux, qui se manifestent là, sont ceux de la planète elle-même, et non des choses qui ont trouvé un foyer en elle. On

° 'Thoughts on the Shape of the Human Body', *Collected Poems* (London, 1935), pp. 51, 52. Cf. *Epinomjs*, 981, sur « la divine race des étoiles, dotée du plus beau des corps comme aussi de l'âme la plus heureuse et la meilleure ». Et aussi *Timaeus*, 39 E. et suivantes.

† Cf. le mythe dans *Le Banquet* expliquant que les êtres humains étaient originellement sphériques, mais qu'ils furent coupés en deux par Zeus ; chaque partie passe maintenant son temps à rechercher son autre moitié de sorte que la rotondité originelle puisse être restaurée.

* Hymn in Honour of Beauty'.

Cf. *Hamlet*, I. 3:

« Car la nature, dans la croissance, ne développe pas seulement les muscles et la masse du corps ; mais, à mesure que le temple grandit, le service intérieur rendu par l'âme et l'esprit grandissent également. »

• Jung raconte comment, au moment d'un violent tremblement de terre, sa réaction immédiate et instinctive a été la certitude que la planète était un animal gigantesque en train de frissonner. (*Contributions to Analytical Psychology*, p. 114) William James, pendant un tremblement de terre à San Francisco, eut une expérience similaire. (*Memories and Studies*, pp. 209 et suivantes.) Cf. l'histoire bien connue de l'île qui se révèle être le dos d'un monstre marin endormi. (Par exemple *Paradise Lost*, I. 200 et suivantes.)

Whitman ('Earth, My Likeness') voit quelque chose de féroce qui a des chances de sortir de la planète ; et Kepler (*loc. cit.*) dit qu'elle est comme un taureau ou un éléphant, lente à la colère, mais extrêmement furieuse quand elle est réveillée.

a véritablement l'impression que chaque larme humaine tombe de ses yeux à elle, que tous nos rires sont ses rires à elle, que toutes les blessures sont des blessures infligées à son corps. φ L'Antoine de Shakespeare s'adresse à César, qui est mort, en lui disant « Toi morceau saignant de la terre » ; × et quand Eve a cueilli la pomme, Milton nous dit que « la terre s'en est sentie blessée » + Doté de la même perception, un Indien américain dit à ses adeptes : « C'est un péché de blesser, couper, déchirer ou dérafler notre terre à tous par des activités agricoles ». « Vous me demandez », disait ce sage indien, « de labourer le sol, vais-je prendre un couteau pour déchirer le sein de ma mère ? Vous me demandez de la creuser pour en tirer des pierres. Vais-je creuser sous sa peau pour atteindre ses os ? Vous me demandez de couper l'herbe et le foin, de les vendre et de devenir riche comme les hommes blancs. Mais comment oserais-je couper les cheveux de ma mère ? » ° Ce qu'il ne réalisait pas c'était que ses mots à lui étaient ceux de sa mère. +

B. Bien que toute cette vie soit celle de la Terre, c'est la sienne uniquement en tant qu'elle descend au plan de ses parties, cessant ainsi d'être elle-même. À son niveau propre la richesse s'évanouit.

P. Chaque niveau hiérarchique a besoin de tous les autres pour être lui-même. L'homme n'est pas l'homme à moins qu'il ne soit tout le reste – et en particulier qu'il ne soit la Terre. ⊗ C'est la fusion de la vie quotidienne avec des éléments qui appartiennent aux plans les plus lointains de l'être qui font de la vie quotidienne ce qu'elle est et qui lui confèrent tout ce qui est valable. Pas de suprahumain, pas d'humain ; pas de suprahumanisme, pas d'humanisme. Ni le banal, ni le transcendant ne sont quelque chose l'un sans l'autre. Mais alors qu'ils ne peuvent pas être séparés, ils ne doivent pas non plus être confondus. L'expérience au niveau de la Terre a sa propre qualité « émergente », sa propre contribution essentielle qui donne sa plénitude à la vie. La Terre est ce que nous étions, ce que nous sommes, ce que nous serons. Elle est un stade de notre croissance – et un stade qui (comme tous les autres) n'est jamais complètement transcédé et qui ne se réalise jamais complètement. En elle nous devenons plus adultes. Et, en vérité, ces vérités sont implicites dès que nous nous adressons à elle en tant que mère : potentiellement, mère et enfant sont du même rang, et l'enfant grandit en devenant semblable à sa mère. La planète fait partie de la maturité de l'homme. En devenant planétaire, il n'est pas moins humain, mais plus humain. Bien que ce soit pas en tant qu'homme qu'il voyage autour du Soleil et sait qu'il le fait, son humanité est bien plus riche de ce fait. La loyauté à l'homme complet, et non la déloyauté à l'homme partiel, a poussé John Cowper Powys à écrire * : « Comment pouvons-nous être aussi étroits d'esprit dans notre jalousie anthropologique obstinée pour en arriver à nier toute sorte de vie consciente à la grande mère de la vie que nous connaissons !... Si le calme étrange, ce qui s'installe en nous quand nous lançons nos esprits dans les éléments, nous amène une inspiration indescriptible, ressentie autant en ville qu'à la campagne, pourquoi devrions-nous penser à cette inspiration comme à un phénomène cosmique, dépendant de la conscience cosmique, au lieu d'y penser comme à un phénomène planétaire, dépendant de la conscience planétaire ? »

φ « Toute la sagesse vient d'un trou dans la terre », écrit Kathleen Raine, dans son poème 'The Pythoness'. Et en fait ces mots s'appliquent à bien plus qu'à l'oracle delphique : toute gorge humaine est un tel trou, duquel surgissent, à côté de la sagesse, des grognements, des cris perçants et des malédictions.

× Julius Caesar, III. 1.

+ Paradise Lost, IX

° Frazer, Adonis Attis Osiris i. p. 88 et suivantes.

+ « S'il regarde en l'air pour y chercher une aide, implorant les orages, son essence à elle c'est l'aiguillon. Son cri vers le ciel est le cri vers elle qu'il voudrait s'y soustraire. »

Meredith, 'Earth and Man'.

⊗ C'est un fait que le Dr W. R. Inge manque quand (dans sa Philosophy of Plotinus, i. p.211) il considère qu'il n'est pas improbable que les corps célestes aient des âmes. « Chacun de nos corps », écrit-il, « est un monde, peuplé de millions de minuscules êtres vivants. Nous n'en sommes pas conscients, et ils ne sont pas non plus conscients de la vie unitaire de l'organisme auquel ils appartiennent. Pourquoi notre planète n'aurait-elle pas une vie propre, et ne penserait-elle pas des pensées dont nous ne savons rien ? » L'erreur ici (comme je le crois) n'est pas la séparation du plan humain de conscience du plan tellurique, mais l'hypothèse que nous sommes confinés au premier. Il est vrai qu'en tant qu'hommes nous ne connaissons rien des pensées de la Terre, ni la Terre des nôtres : mais la Terre est davantage que la Terre, et l'homme plus que l'homme. Les lignes de Matthew Arnold (dans 'Religious Isolation'), « à son impulsion toutes les créatures s'agitent : elles vivent par ta lumière, et la Terre vivra par la leur. », ne raconte qu'une moitié de l'histoire : la lumière de la Terre est une de nos longueurs d'onde.

* A Philosophy of Solitude, pp. 190, -1. Au passage que je cite, il ajoute : « Jusqu'ici les valeurs de la foule sont allées dans la mauvaise direction, de sorte que si je disais à une personne moderne moyenne que le but de sa vie est une communion entre sa conscience et la conscience de la terre, elle penserait que je suis devenu simplement fou. »

B. Je ne suis toujours pas convaincu. Et, (pour retourner votre propre méthode d'argumentation contre vous), l'existence même de mon doute suffit pour vous montrer combien il est justifié. Si, dès que je considère la Terre comme un tout, je suis la Terre qui pense à elle-même ; et si, dès que cela arrive, je pense à elle comme à une boule inerte, pourquoi votre protégée dément ce que vous dites d'elle !

P. C'est certes là la plus bizarre de tous les merveilleuses manières de la Terre. Voici ici une paire d'yeux qu'elle a ouverts pour se regarder elle-même et une paire de lèvres qu'elle a séparées pour parler d'elle-même – et pour me dire qu'elle est muette et aveugle ! Voici une créature qui utilise son intelligence pour prouver qu'elle n'en a aucune, comme David dans la maison d'Achish. Voici une vitalité qui s'épuise dans l'effort de montrer qu'elle n'a aucune vitalité. Votre suggestion est que seule une créature qui serait moins qu'humaine pourrait oublier qu'elle est vivante ; la mienne est que seule une créature qui est plus qu'humaine pourrait se rappeler qu'elle est morte. Les êtres moindres oublient ce fait des plus importants. Nous tous – planètes, géosphères, espèces, hommes, cellules – , sommes totalement morts, mais quelques-uns d'entre nous sont suffisamment vivants pour connaître notre condition. Ceci n'est pas un paradoxe pour le plaisir d'en faire, mais une sobre vérité. À maints égards, la descente de la terre dans le royaume de l'inerte est la condition de son ascension à la vie planétaire. Laissez-moi donner quelques illustrations de cette descente.^o

(i) Plus tôt dans ce chapitre, j'ai déclaré que la vie trouve un délice particulier et vivifiant dans la contemplation des aspects inanimés du globe – les « morts » sont très précieux aux « vivants », et c'est leur manque de vie qui donne une vraie valeur au don qu'ils font à la vie. Au niveau du globe lui-même, cette préoccupation de l'inanimé devient encore plus marquée. Si je peux prendre des poésies comme celles de Rainer Maria Rilke et Victor Hugo comme preuves (et ma propre expérience, bien plus banale, les soutient fortement), alors la vie dont les planètes jouissent est profondément ambivalente, en ce qu'elle est d'un côté lointaine, froide, impersonnelle, sereinement détachée et même (en un sens) inerte, alors qu'elle est d'un autre côté intensément vivante, aiguës à un plus haut degré de conscience que la normale, moins assaillie par des réserves, plus intime. + Dans la société planétaire, comme la lumière de la vie brille plus fortement, l'ombre de la mort s'obscurcit : elles grandissent par leur contraste croissant, mais elles sont encore une. Est-ce qu'il s'agit d'une simple imagination poétique ? En fait, non. Est-ce que l'homme est plus vivant (ce qui veut dire au mieux de son potentiel et de sa générosité, serein, libéré de sa méchanceté, de sa mesquinerie et de son avidité) pendant la journée dans la compagnie vivante de ses proches au bureau, dans la rue de la cité et au club, ou dans la compagnie « morte » du ciel nocturne ? × S'écartant pendant un moment des hommes, il se rapproche d'eux, en montant pour partager la vie des planètes – et en redescendant pour partager leur mort.

(ii) La mort volontaire de la Terre est incroyablement productive. Elle rend la science possible. Mépriser le bon sens qui ne peut percevoir qu'une planète morte, et le matérialisme qui tue en divisant la vie, est de ce fait une complète erreur. Le matérialisme donne un pouvoir

Que l'amour humain repose sur des fondations telluriques et cosmiques, ce qu'il doit reconnaître pour être totalement lui-même, est suggéré par les lignes de Tennyson dédiées à son amie morte :

« Qu'es-tu alors ? Je ne peux pas le supposer ; mais bien que je semble, dans l'étoile et la fleur, ressentir de toi quelque pouvoir diffus, je ne t'en aime pas moins de ce fait : mon amour d'aujourd'hui embrasse l'amour d'avant ; mon amour est une plus vaste passion maintenant ; quoique tu sois mêlée à Dieu et à la Nature, j'ai l'impression de t'aimer de plus en plus. »

In Memoriam, CXXX.

^o Cette descente est, en réalité, loin d'être complète. Le langage que nous utilisons suffit lui-même pour suggérer que nous sommes encore des animistes. Dans nombre de langues tous les noms ont des genres ; en anglais, les bateaux et les moteurs, la terre et la lune, sont féminins, tandis que le soleil est à l'occasion masculin ; nous maudissons le temps et poussons des jurons devant la pierre qui nous fait faire un faux pas ; nous disons que la pluie a une intention, que les gaz s'échappent, que les rivières courent, que l'éclair frappe ; nous nous demandons pourquoi la Terre tourne en rond (en supposant qu'elle ait ses raisons) et à quelles lois elle obéit (en supposant qu'elle y obéisse consciemment).

+ Rilke dit des étoiles : « Angés, anges, pénétrant l'espace d'un sentiment sempiternel. Notre chaleur la plus blanche semblerait de la glace aux anges, qui brillamment imprègnent l'espace. » Later Poems, trad. Leishman, p. 172). Mais aucun extrait ne peut rendre justice à la qualité de ce que Rilke ressent pour ces « anges », et son ambivalence.

× Est-ce que l'appel de l'hiver s'opposant à l'été, de la mer s'opposant à la terre, du désert s'opposant aux pays fertiles, et par-dessus tout de la neige qui impose l'unité soudaine de l'inanimé aux multiplicités vitales de la terre, ne doit pas sa force à notre besoin de revenir périodiquement à cette condition de la mort commune sans laquelle il n'y a pas de vie commune ?

immense : c'est une ambiance de mort sans laquelle la terre ne serait pas à moitié aussi vivante. Jusqu'à ce que la science se soit résolument refusée à penser aux corps célestes et à la Terre comme à des tout vivants et indivisibles, et qu'elle ait commencé à y penser comme à des collections de particules mortes, il n'y avait pratiquement pas de science. * Le chimiste et le physicien tuent pour disséquer, mais ce meurtre est suivi par une résurrection au cours de laquelle le cadavre, loin de simplement revivre, atteint une nouvelle vitalité sans précédent. Par exemple, le chimiste, grâce à son analyse de la Terre vivante comme assemblage de molécules mortes, a enrichi la vie de celle-ci de centaines de milliers de nouveaux composés chimiques, dont nombre d'entre eux ont fait des contributions valables à sa physiologie. C'est dans son intérêt à elle qu'elle meure pour lui. Le géologue lui aussi ne peut enquêter que sur une terre tuée. C'est à son avantage à elle qu'il passe par dessus ses caractéristiques les plus significatives – la strate qui chante des chansons, qui fleurit, fait l'amour et même de la géologie – et sur lui, le plus révélateur de tous les spécimens géologiques. Une telle déraison, un tel aveuglement aux faits, serait incroyable s'il n'y avait pas de puissante raison sous-jacente à cela, si le matérialisme n'était pas lui-même une sorte de perception mystique du cœur de la réalité. La Terre doit mourir pour vivre à nouveau et le géologue est un des prêtres qui président à ce sacrifice. Alors qu'elle était vivante, pleine et sacrée, il était impie de s'occuper d'elle librement ; elle devait être révéérée, et non expliquée de façon convaincante en termes de particules. Sa sécularisation et son démembrement ont pris plus d'un millénaire. ° Il n'a pas suffi que le christianisme du début balaie les foules de dieux qui habitaient la Terre païenne : des siècles plus tard cette vie dérivée et vague qui s'accrochait encore à elle en tant que symbole du ciel, et en tant que système de leçons morales et de « signatures », devait les suivre. C'est uniquement quand le dernier tremblement de la vie de la Mère se fut calmé, et que la dernière bouffée de son odeur de sainteté fut soufflée par l'esprit profane de l'âge moderne, qu'elle a été capable de s'élever, par l'intermédiaire de ce même esprit profane, à une nouvelle vie, bien que moins consciente.

*« Elle a été tuée par un cerveau étroit
Mais, pour nous qui l'aimons, elle vit encore. » x*

(iii) La vie qui n'est pas à moitié morte n'est pas du tout la vie. ø La vitalité de la Terre, autant que toutes les qualités qui en découlent, est métabolique : ce qui veut dire qu'elle est l'union d'un processus ascendant avec un processus descendant, de l'anabolisme et du catabolisme. Ces tendances opposées en elle ont divers aspects et manifestations. Il y a, par exemple, l'alternance historique de l'ambiance de vie et de l'ambiance de mort que je viens juste de noter. Il y a encore le processus parallèle par lequel la biosphère se scinde continuellement pour devenir les géosphères avoisinantes, et celles-ci sont à leur tour continuellement en train de construire la biosphère. Quelle est en fait ma vie ? C'est celle de la Terre. Mais ce n'est pas la vie de la Terre en soi – c'est ma vie-Terre qui se désintègre continuellement en vies de ma géosphère, de mon espèce, de mon corps humain, de mes cellules et de mes molécules (et là la vie sévanouit) ; et c'est ma vie-Terre qui se recrée continuellement à partir du niveau moléculaire, par les mêmes étapes, à l'envers. C'est la sorte de corps, de corps emboîtés (chacun d'entre eux est toujours dans

* Saint Augustin a été le grand-père du monde scientifique autant qu'un Père de l'Eglise, et il sert les deux quand il déverse son mépris sur la cosmologie de Varron (116 – 28 BC). Dieu est l'âme du monde (disait Varron), et le monde est divisé en ciel et terre, le ciel en air et espace, la terre en sol et eau, ces quatre régions étant toutes remplies d'âmes. « L'espace entre le ciel le plus élevé et la lune, il le remplit d'âmes éthérées et d'étoiles, affirmant que toutes deux sont et ressemblent à des dieux célestes. Entre la lune et le haut des vents il nous accorde des âmes aériennes, mais invisibles... » Saint Augustin, en rassemblant toutes ces divinités diffuses et immanentes et en les concentrant en un être suprême unique et dans l'âme de l'homme, nous laisse une nature sécularisée (et finalement morte) qui sera transmise en temps utile à la science. (Voyez [The City God](#), VII. 6.)

° Sur la guerre que mène le christianisme au démon, voir T. R. Glover, [Jesus in the Experience of Men](#), pp. 1 et suivantes ; H.A.A. Kennedy, [St Paul and the Mystery Religions](#), p. 121, et [St Paul and the Last Things](#), pp. 324 et suivantes. G. K. Chesterton a eu beaucoup à dire sur ce sujet : voir, par exemple, [The Everlasting Man](#).

Sur l'incapacité médiévale à concevoir la nature ou la matière sauf sous la forme d'un royaume symbolique ou plus profond, voir Etienne Gilson, [La Philosophie au Moyen Age](#), pp. 94 et suivantes, et [Etudes de Philosophie Médiévale](#), I ; et S. H. Mellone, [Western Christian Thought in the Middle Ages](#), p. 123. Cf. Whitehead, [Science and the Modern World](#), I.

x Meredith, 'The Spirit of Earth in Autumn'.

ø Bosanquet, idéaliste absolu comme il l'était, insistait sagement pour dire que si, dans notre vie ordinaire, nous devons considérer notre environnement comme doté d'esprit ou spirituel, au lieu qu'il soit simplement physique, nous rendrions à l'esprit un très mauvais service. L'esprit progresse par négation de lui-même.

l'acte de se transformer dans le suivant), qu'un homme doit avoir pour être lui-même. Sa vie même est la démonstration et est exemplaire de la planète mourante. (Les nombreux cultes et mythes de démembrement de l'ancien monde, et notamment ceux liés à Orphée, * qui était déchiré en morceaux par les femmes thraces, et à Osiris, † dont le corps avait été découpé par Typhon son frère, sont une expression ancienne des faits. Tezcatlipoca, le dieu principal des Aztèques, était (sous la forme d'un jeune captif) divisé en fragments et distribué en nourriture sacrée. ‡ Le christianisme enseigne la même leçon, que nous devons mourir pour vivre, de même que le grain de blé doit périr avant de devenir productif.) ⊕

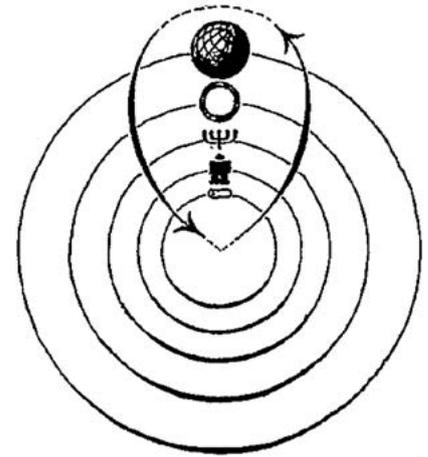
(iv) Une autre raison pour laquelle la Terre doit réaliser qu'elle est morte est celle, excellente, qu'elle est réellement morte – en elle-même. Il n'y a pas besoin d'attendre les arguments des chapitres suivants pour voir que, après tout, la planète est à peine plus autosuffisante et autonome que la Vie ou l'Humanité ne le sont. Séparée du corps de l'univers, la Terre est une relique, une simple charogne ; conjointe à lui, elle reçoit la vie du Tout. φ Si elle devait être établie de manière autonome en tant que créature vivante, elle périrait instantanément. Ainsi elle vit en confessant pratiquement son manque de vie, et en confessant l'existence, à un niveau plus élevé, d'une source de vie véritable. En fait, elle a toutes les raisons de dire (comme quand le Prométhée de Shelley lui rappelle qu'elle est un esprit vivant) : « Je n'ose pas parler comme la vie ».

(v) En fait, la loi du quelque part ailleurs est universellement valable ; et la vie, peu importe l'élévation de son degré, n'est jamais ici dans le soi, mais toujours là-bas dans les autres. En déclarant que je suis un moi-Terre, ° je ne revendique rien pour moi-même, car à chaque niveau je ne suis rien d'autre qu'une capacité pour mes proches. La vie de la Terre, c'est sa capacité d'élever ses compagnons à la vie – un travail qui implique, non simplement sa propre mort, mais aussi sa non-existence, pour qu'elle puisse exister et vivre à nouveau en eux. •

15. RÉCONCILIATION ET CONCLUSION

Il est clair qu'il n'est pas suffisant d'appliquer la méthode behavioriste à l'étude de la Terre, en ne tenant pas compte de ce qu'elle dit à propos d'elle-même, et en faisant uniquement attention à ce qu'elle fait. Ses assertions de bon sens qu'elle est morte, que l'énorme vitalité qu'elle a pour un observateur sans préjugés est une illusion, ne sont pas aussi frivoles ni aussi ridicules qu'elles semblent l'être ; au contraire, il y a beaucoup de vérité en elles. Le bon sens a raison après tout. La longue discussion de ce chapitre conduit vers une fin où l'on réalise que chacun des adversaires perçoit un aspect de la vérité dont l'autre ne peut pas se passer et qu'il ne peut pas partager. Mon moi analytique ou matérialiste (B) fournit la contrepartie et la base indispensable de mon moi idéaliste ou synthétique (P). × Et il en est ainsi dans ce livre : je ne peux m'élever au-dessus du bon sens qu'en plantant mes pieds fermement dedans.

Par cela, je ne veux pas dire que le contraste entre les deux opinions devrait être nuancé, et qu'il ne peut pas y avoir de compromis authentique



* Voir Orpheus and the Greek Religion, (1935) par W. K. C. Guthrie.

+ Voir le Adonis Attis Osiris de Frazer et Sayce, The Religions of Egypt and Babylonia, pp. 153 et suivantes.

‡ J. Estlin Carpenter, Comparative Religion, p. 147.

⊕ John, XII. 24.

φ « Assure-toi que la totalité de cette terre, chargée de toute sa chaleur, de son humidité et de sa fécondité, avec toutes les choses sombres et lourdes et la multitude pour lesquels tu es trop délicat, a parlé par ses lèvres quand elle a dit qu'il avait considéré l'humilité de sa servante. » C. S. Lewis, The Pilgrim's Regress, p.184.

° « Celui qui demeure sur la terre, et dans la terre... dont le corps est la terre, et qui gouverne la terre du dedans, celui-là est ton Soi, le gouvernant de l'intérieur, l'immortel. » Brihadaranyaka Upanishad, III. vii. 3.

• La créativité de l'ambiance de mort, que je célèbre dans cette section, n'est possible qu'en raison de l'ambiance de vie de l'origine. Nombre d'autorités croient que l'agriculture a commencé en tant que sous-produit de l'adoration de la Grande Mère. Les semences, l'arrosage, la récolte, furent au début des rituels sacrés, des symboles de fertilité ; et même après que la culture se fut pratiquée à grande échelle, ces rituels ont été probablement poursuivis autant pour des raisons religieuses que pour des raisons pratiques – en tout cas les deux motifs étaient unis. (E. Hahn, Die Entstehung der Pflugkultur, 1909 ; E. Wahle, dans le Reallexicon der Vorgeschichte d'Ebert, xiv. pp 323 et suivantes ; cf. Christopher Dawson, Progress and Religion, pp. 107 et suivantes sur la connexion entre le culte de la terre et les débuts de la civilisation.) En bref, l'agriculture, avec tous ses dérivés, procède de la conscience-Terre, du suprahumain.

× Fechner combinait en lui-même les deux ambiances, avec une profondeur caractéristique. D'un côté il fut un expert en physique,

entre elles. La continuation de ma propre existence, et de celle du monde dans son ensemble, dépend de l'opposition irréconciliable des tendances à la recherche de la mort et à la recherche de la vie : toute unité serait détruite si la dualité sous-jacente était résolue, et si les processus ascendant et descendant d'Héraclite arrivaient à s'accorder. Je ne veux pas dire non plus que je peux me permettre, dans la conduite de ma propre vie, de considérer le débat de ce chapitre comme établi une fois pour toutes. Dans la nature même des choses, c'est un débat qui est toujours en train de s'établir, et qui est toujours en train de se réouvrir. La plus grande partie du temps, je suis obligé de vivre au niveau du bon sens où la Terre est morte – et c'est seulement ainsi que je peux servir ses intérêts. L'archevêque Temple avait l'habitude de dire que pour servir Dieu vous devez, pendant les heures où vous êtes ensemble, l'oublier ; et la même règle s'applique au niveau le plus inférieur de la Terre. Rester tout le temps sur le plan le plus élevé est autant voué à l'échec que de rester tout le temps sur le plan le plus bas, la différence principale étant que le danger du premier est aussi éloigné que celui du second est proche.

Ce qui est vrai des individus est vrai historiquement – les ambiances doivent alterner : il ne peut pas être question d'une estimation fixe de ce qu'est la Terre. La véritable opinion que la planète a d'elle-même n'est pas l'opinion d'aujourd'hui ni l'opinion d'une autre période quelle qu'elle soit, mais l'auto-estimation complète qu'elle fait d'elle-même accomplie sur la totalité de son histoire responsable, avec ses ambiances en changement rythmique vues comme des éléments d'une structure unique. En ce moment, il semblerait qu'elle approche de la fin d'une ambiance de mort particulièrement intense, et qu'elle commence à se souvenir de son moi vivant. (Ce livre est en lui-même une petite preuve parmi d'autres, nombreuses, que la marée est en train de changer – d'où mon insistance prononcée sur l'ambiance de vie. À d'autres périodes de l'histoire, une insistance forte sur l'ambiance de mort était également exigée.)

Des nombreuses raisons pour lesquelles cette nouvelle estimation de la Terre mérite d'être reconnue, la première est qu'elle est vraie – que cette reconnaissance puisse aider l'homme est une considération secondaire. Mais ce serait en fait à son avantage à maints égards. † Nous ne pouvons continuer à maintenir, sans accumuler les malhonnêtetés intellectuelles, des théories concernant la Terre qui ne soient pas autoréférentielles ; ° ce qui veut dire, des théories qui ne se comptent pas elles-mêmes dans leur sujet, et qui (en particulier), laissent hors de leurs explications de la Terre le plus pertinent de tous ses aspects – le théoricien lui-même et tous ses travaux. Le problème historique du matérialisme est une masse croissante de contradictions qu'il est fourbe d'ignorer. En fait, le temps approche, et est peut-être déjà arrivé, où la valeur de l'ambiance de mort sera épuisée, où la valeur de ses bénéfices sera en diminution rapide, et où la persistance dans cette ambiance fera plus de mal que de bien. M. Aldous Huxley dit avec justesse : « L'homme moderne ne considère plus la nature comme étant en un sens divine et il se sent parfaitement libre de se comporter envers elle comme un conquérant et un tyran outreuidant. » * Or la tyrannie finit en révolution. Le matérialisme qui avait développé la vie de la Terre en la niant a maintenant atteint le point où la prolongation du déni tend à détruire cette vie. Même si

en chimie et en physiologie de son époque, aussi bien que le père de la psychologie expérimentale moderne. D'un autre côté, il fut un auteur rempli d'humour (qui écrivait sous le nom de Dr Mises), un poète, un des principaux exposants modernes du panpsychisme, et le grand apôtre de la Terre vivante. Ainsi ce ne fut pas un simple visionnaire, sans connaissance de la méthode scientifique et méprisant les processus pénibles du laboratoire, qui dans (*Zend-Avesta*, ii) écrivit d'une scène de paysage : « C'était seulement un petit fragment de la Terre ; c'était seulement un moment de son existence ; et cependant au fur et à mesure que mon regard embrassait de plus en plus ce qu'il était, il me sembla que c'était non seulement une idée très belle, mais aussi un fait très vrai et très clair, que la Terre était un ange, si riche, si frais et si fleurissant, et en même temps si stable et unifié, se mouvant dans les cieux, tournant totalement vers le ciel son visage animé... – si belle et si vraie que je me demandai comment les notions des hommes pouvaient être si perverses pour ne voir dans la Terre qu'une motte de terre sèche... »

« Et ses désirs sont des désirs de bonheur, de durabilité, de lumière. C'est elle qui allume dans sa nuit obsédante la rose de l'aube tant espérée. » Ainsi écrit Meredith dans 'Earth and Man'. Mais ce n'est qu'un seul aspect de son influence : c'est elle qui a, d'abord, plongé l'homme dans la nuit, et ce que Blake appelle « le sommeil de Newton ».

† Sur la nécessité pratique de voir la Terre comme un tout organique vivant, dont les processus « naturels » et « artificiels » sont d'un seul tenant, le livre du Dr Walter Johannes Stein, *The Earth as a Basis of World Economy*, offre beaucoup d'intérêt ; voir particulièrement les pp. 12, 22 et suivantes, 32.

° Cf. les articles écrits par F. B. Fitch dans *Mind*, Jan. 1946, sur les théories qui sont autoréférentiellement cohérentes et celles qui sont incohérentes.

* *The Perennial Philosophy*, p. 93. Bergson trouve, dans l'histoire de la société humaine, une « loi de dichotomie » par laquelle une tendance unique se scinde en une paire de tendances opposées ; et aussi une « loi de frénésie double » par laquelle chacune de ces tendances est, à son tour, poursuivie jusqu'à une fin amère, avant de faire la place à l'autre. Ce balancement pendulaire nous apparaît futile et s'annulant lui-même, mais en fait c'est la condition du progrès. Une société marche comme un homme, en allant aussi loin qu'une jambe l'emène, et ensuite en en changeant pour l'autre. Voyez *The Two Sources of Mortality and Religion*, pp. 254 et suivantes.

(contrairement à toutes les indications) le matérialisme était capable d'accomplir sa promesse de paix et d'abondance, il resterait un moyen plutôt qu'une fin – un moyen qui, s'il ne faisait jamais place à la fin, deviendrait l'ennemi de la fin. Bien que la mort soit une moitié de la vie, elle est subordonnée à la vie et est son instrument. L'ascétisme nécessaire de la Terre et son auto-abaissement volontaire, tel qu'il s'est manifesté dans son ambiance de mort, manqueraient de fructifier si ceux-ci n'étaient pas suivis par l'ambiance de vie. Ce qu'elle sème dans l'inconscience d'elle-même, elle le moissonne dans la conscience d'elle-même. « Dieu n'est Dieu que dans la mesure où Il se connaît lui-même », dit Hegel ; « la connaissance qu'il a de lui-même est, de plus, la connaissance qu'il a de lui-même en l'homme ». + Que ces mots soient vrais de Dieu ou pas, ils sont certainement vrais de la Terre : dans la mesure où elle est ignorante d'elle-même, elle n'est pas elle-même, et dans la mesure où elle n'est pas elle-même, l'homme n'est pas lui-même.

La situation peut être regardée depuis deux angles. Nous pouvons dire, avec Rainer Maria Rilke, que « La terre n'est pas ce que vous voulez : une ré-élévation invisible en nous ?... Quelle est votre demande urgente, sinon une transformation. » φ Ou nous pouvons dire, avec Jung, que × « s'éloigner de l'inconscient... signifie que l'on est dans un état de déracinement. Voilà le danger... qui confronte chaque individu qui, au travers d'une vision univoque le poussant à toutes sortes d'ismes, perd sa relation avec l'origine sombre, maternelle, terrestre de son être. » (C'est le protestant (nous dit Jung) plutôt que le catholique (pour lequel les idées archétypiques sont présentes sous la forme de symboles divers) qui a « détruit le corps terrestre de la déité », et que le juif n'a jamais trouvé ; pour le juif et le protestant « les archétypes qui, pour le christianisme catholique sont devenus une réalité visible vivante, reposent dans l'inconscient. ») Le poète affirmant le besoin de l'homme qu'à la Terre, et le psychologue affirmant le besoin de la Terre que l'homme a, sont en réalité la même voix disant la même chose. « Car regarde, je suis avec toi, je suis en toi et de toi ; regarde devant toi maintenant et vois. » C'est ainsi que la Terre de Swinburne s'adresse à l'homme : « Homme, pulsation de mon centre, fruit de mon corps, et germe de mon âme. » ø

Un dernier point : alors que la reconnaissance que la Terre est vivante est à la fois une nécessité intellectuelle et psychologique (et également un désir esthétique et religieux), il ne peut être question de l'adorer. Rien dans ce chapitre ne peut être pris pour justifier un nouveau polythéisme ou une nouvelle angélatry. Pour le moment il y a peu de danger d'une chose de cette sorte : le risque est dans l'autre sens. Il est vrai que Shelley pouvait s'exclamer :

*« Combien es-tu glorieuse, Terre ! et si tu étais
L'ombre d'un esprit encore plus aimable,
Bien que le mal tache son œuvre, et qu'il doive être
Comme sa création, faible mais beau cependant,
Je pourrais tomber à genoux et l'adorer ainsi que toi. » ×*

Mais même dans ce cas, on suggère que le travail de la Terre est de pointer au-delà d'elle-même, vers un esprit plus englobant et un plan de réalité plus élevé. Le véritable rôle de cette planète (comme de chaque degré d'être placé entre l'homme et le Tout) est la médiation : si elle devait attirer vers elle-même la sorte d'adoration intense due à un Individu

+ Encyclopaedia, 564.

φ Duino Elegies, IX.

× Voir sa contribution au symposium du comte Keyserling, Mensch und Erde, Darmstadt, 1927 ; la traduction anglaise par H. G. et Cary F. Baynes, apparaît dans les Contributions to Analytical Psychology de Jung. Dans une autre œuvre, Jung décrit une songerie puissante vécue par un de ses patients, un songe qui l'a mené de l'idée de sa mère à celle du pays de sa mère, et ensuite à la terre, dans laquelle la partie inférieure de son corps était prise. Jung croit que ces symboles « pointent vers des niveaux psychologiques, vers des pré-stades de plus en plus inconscients de la conscience individuelle », dont un, la Terre, est sans doute commun à tous les hommes et tous les animaux. The Integration of the Personality, p. 45. Je pense qu'il y a davantage qu'un simple sentiment, ou une superstition, dans l'anxiété des femmes européennes vivant en orient, et qui les pousse à retourner chez elles pour porter leurs enfants. « Car les hommes et femmes ne sont pas seulement eux-mêmes », écrit Somerset Maugham in The Razor's Edge, « ils sont aussi la région dans laquelle ils sont nés ».

ø 'Hertha'

« Je crois », dit A. E., « que la plupart des choses qui ont été dites de Dieu étaient en réalité dites de cet Esprit dont le corps est la Terre. » The Candle of Vision, p. 32. Il n'y a pas de doute qu'il y a encore de nombreuses personnes comme le vieux paysan dont Belloc écrit : « Tout comme certains saints hommes disaient qu'être unis à Dieu, notre Auteur, était la fin et le sommet de l'effort humain, pour lui, qui n'était pas très saint, se mélanger et communier avec son propre ciel et sa propre terre était le seul banquet qu'il connaissait. »

× Prometheus Unbound, II. 3.

L'auteur de The Wisdom of Solomon (XIII. 4, 5), en écrivant sur les dieux de la terre, de l'air et du ciel étoilé, dit que si les hommes « en admiraient la puissance et les effets, s'ils les comprenaient grâce à eux, ils en concluraient combien est plus puissant celui qui les a faits. Car la grandeur et la beauté des créatures font connaître par analogie Celui qui en est le Créateur. »

Ignatius (To the Trallians, V) s'excuse d'écrire à propos « des choses célestes, des lieux des anges et des rassemblements de principautés », car, bien qu'il comprenne ces choses, ce n'est pas sur leur compte qu'il est disciple ; de plus, les Tralliens sont des « bébés ».

suprême et uniquement vrai, alors elle échouerait dans cette mesure à sa fonction dans la hiérarchie. Une étoile, nous assure Fechner : « a son propre monde de perceptions sensorielles, et au-dessus il y a un monde de conscience, qui comprend en une unité supérieure la conscience de ses créatures, bien qu'il soit fermé à celui des autres étoiles, mais complètement ouvert à Dieu ; de sorte que les étoiles constituent un degré intermédiaire et médian d'existence entre leurs créatures et Dieu, et la Terre est une de ces étoiles-là. » ° En fait, c'est la Terre elle-même qui, par son attraction incessante vers le bas, nous donne la notion de la hauteur et nous tient dressés ; elle est celle qui, secrètement, contraint l'homme vertical à la transcender.

° Tagesansicht, pp.64 et suivantes. (Lowrie, p. 274)

CHAPITRE X

LA VUE À DISTANCE – LE SOLEIL

Assurément tous les dieux sont augustes et beaux et d'une beauté qui excède notre discours. Et qu'est-ce qui les rend ainsi ? L'intellect, et spécialement l'intellect qui opère en eux (le soleil divin et les étoiles) et les rend visibles.

Plotinus, Tractate on Intellectual Beauty, V. 8.

Je ne doute pas que les sphères, et le système des sphères, jouent dans l'air à leurs sports rapides en ayant une intention.

Walt Whitman, 'Assurances.'

*Où maintenant, comme le disent nos sages modernes,
ne se meut plus qu'un globe de feu sans âme,
un jour Hélios, dans sa paisible majesté,
conduisit dans les cieux son char d'or.*

Schiller, 'Die Götter Griechenlands.'

Le ciel regarde d'un angle d'où mon peuple regarde, le ciel entend d'après ce que mon peuple entend.

Mencius, V A. 5.

« Pourquoi », posera-t-on comme question, « quand le soleil se lève, ne voit-on pas un disque de feu rond, un peu comme une guinée ? » Ô non, non, je vois une innombrable compagnie d'hôtes célestes criant : « Saint, Saint, Saint est le seigneur Dieu tout-puissant ».

Blake, Descriptive Catalogue (A Vision of the Last Judgment).

Les étoiles ne sont pas poussées de ci de là par des forces mécaniques, leur mouvement est libre. Elles vont leur chemin, comme les anciens disaient, à la manière des dieux bénis.

Hegel, Werke (1842), vii. I. p.97.

C'est Sa sagesse qui a fait que vous avez besoin du Soleil. Tenez-y énormément maintenant que vous l'avez et, à ce compte-là, vous serez une créature reconnaissante : non, vous serez une personne divine et céleste. Car eux dans les Cieux tiennent énormément aux bénédictions quand ils les ont. Et eux sur la Terre quand ils ne les apprécient pas vraiment, ils tiendront énormément dans l'Enfer à ce qu'ils n'auront pas.

Traherne, Centuries of Meditations, I. 46.

Un moment suprême de l'homme dans la vie active, c'est quand il regarde vers le haut et qu'il est avec le soleil, et quand il est avec le soleil comme une femme avec son enfant. Le vrai soleil jaune du matin. Cela fait de l'homme un seigneur, un aristocrate de la vie... Le véritable aristocrate est celui qui est passé par toutes les relations et qui a rencontré le soleil, et le soleil est avec lui comme un diadème. César était comme cela. Il était passé par de grandes relations, impitoyable, et était parvenu au soleil. Et il est devenu homme-soleil. Mais il était trop inconscient.

D. H. Lawrence, Reflections on the Death of a Porcupine.

1. OBSERVER L'OBSERVATEUR DE LA TERRE

Il y a dans la conscience de Soi un principe de développement infini, un pouvoir d'expansion sans égal, par lequel le connaisseur est toujours plus grand que ce qu'il connaît. * Ce pouvoir, il le doit à sa capacité de voyager dans ses régions.

*« Depuis sa petite orbite particulière il s'envole,
départ heureux ! Partant de lui-même il
vole, s'établit dans le soleil et d'un regard
impartial voit toute la création... » ×*

Mais bien sûr il est impossible de voler en partant de soi-même : l'observateur à l'intérieur du soleil et la Terre qu'il contemple sont un. Son vol était une croissance. La planète consciente d'elle-même du chapitre précédent a déjà, sans le savoir, colonisé le soleil et le système solaire ; ° car connaître la Terre, c'est quitter la Terre et se joindre à ses compagnons à elle, en lesquels elle est elle-même. La découverte qu'elle

* J. W. Dunne, dans The Serial Universe, illustre ce principe en prenant le cas du peintre qui recule mentalement pour se peindre lui-même de la même manière qu'il peint un paysage, et qui ensuite recule encore plus loin pour se peindre lui-même en train de se peindre lui-même, et ainsi de suite à l'infini. (Il y a aussi le cas plus familier de l'étiquette de bouteille de bière qui montre une bouteille de bière avec son étiquette...) La chose importante pour moi, cependant, est que ce recul à partir du Centre, à la recherche de la pleine conscience de soi, implique une croissance vers un nouveau statut hiérarchique.

× Coleridge, 'Religious Musings'.

° « La conscience de soi vacillante et limitée de chaque moment de ma vie implique logiquement bien plus qu'elle ne contient directement. Je ne suis jamais pleinement conscient du contenu, ou de la signification plus profonde, de mon moi présent. À moins, donc, que je ne sois dans une vérité bien plus profonde du moi que je me sais maintenant être, je ne suis pas vraiment le moi que je me suppose être maintenant. » Royce, Studies of Good and Evil, p. 145.

fait de sa finitude est son avancée vers l'infini, comme Traherne l'observe :

*« Une étoile faite infinie exclurait tout,
une terre faite infinie ne pourrait jamais être vue.
Mais un être façonné pour le salut de l'autre, reliant tout,
ferait des choses très utiles. »*

Le paradoxe de la vie sociale est que nous transcendons nos limitations en devenant conscients : ainsi, dans la société planétaire, la Terre ne devient grande qu'en réalisant combien elle est petite. + Et, en général, chaque plan de l'être, en devenant totalement lui-même, est déjà passé au suivant : un dynamisme intérieur, un principe de lévitation tel que celui qui soulevait Dante au travers des cieux, × opère dans la hiérarchie. « Ni les choses ni les pensées ne peuvent être traitées comme simplement identiques à elles-mêmes... elles sont essentiellement des parties d'un tout, ou des stades dans un processus, et en tant que telles elles nous portent au-delà d'elles-mêmes, dès que nous les comprenons clairement. ». °

2. LA VIE EN TANT QUE FONCTION SOLAIRE

L'inachèvement physique de mon corps-Terre, le besoin qu'il a du soleil pour se compléter en tant qu'organisme, est un aspect plus familier de la même tendance expansive. * J'ai besoin du soleil pour faire de moi un tout vivant. Je dois accrocher mon wagon à une étoile, autrement il n'y a ni wagon ni conducteur de wagon.

Considérons une cellule dans ma main. Comment ce petit corps qui est mien se nourrit-il ? Il vit sur moi, l'homme, il vit du sang de ma vie. Et l'homme se nourrit sur l'Humanité ; c'est le corps de l'Humanité que je trouve sur l'assiette de mon dîner ; des substances que l'Humanité a ingérées en elle, digérées dans une centaine d'organes, et précisément incorporées. L'Humanité, à son tour, se nourrit de la Vie, des espèces de plantes et d'animaux qui sont les parties du corps de la Vie. La Vie se nourrit de la Terre : le dioxyde de carbone de la terre, l'eau, l'azote, les sels minéraux, accompagnés des rayons que la Terre a digérés et ainsi fait siens, vont composer le repas. Pour finir, la Terre se nourrit du Soleil : ses matériaux sont dérivés des commencements du Soleil ; et, depuis lors, elle a été conditionnée sans cesse par l'énergie rayonnante que le Soleil déverse sur elle. Des processus planétaires vitaux, comme les vents, les courants des océans, la pluie, les rivières, les usines hydroélectriques, aussi bien que le plus important des appareils solaires, la feuille verte, se maintiennent tous en état de fonctionnement grâce au rayonnement solaire. Directement ou indirectement, le Soleil est la source de toutes les énergies terrestres, constamment en train de nourrir la vie qui est, après tout, la sienne. Nulle part cette dépendance n'a été plus vivement exprimée que par l'ancien disque solaire égyptien (le symbole d'Aton) dont les rayons se terminent en petites mains, et dans le fameux « Hymne à Aton », composé peut-être par le pharaon Akhenaton lui-même.

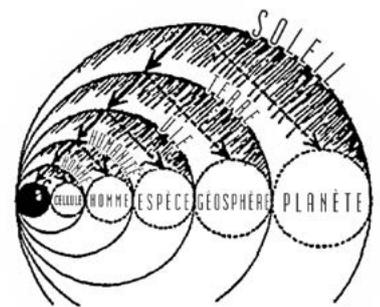
Il en découle que la cellule de ma main se nourrit du Soleil. Laissez-moi considérer brièvement la préparation de ce repas. Autrement dit, jetons un œil sur une séquence typique des processus physiologiques de mon grand corps, le corps solaire.

+ Il est digne de noter que l'apparence des planètes pour une autre est d'un intérêt populaire suffisant pour le magazine américain Life pour qu'il consacre un article au sujet, avec des illustrations colorées élaborées. Quand on permet ainsi à des millions de personnes de jouir de la vision de la Terre depuis Saturne, il n'est pas vrai de dire (sans nuance) que Saturne est inhabitée. Et la description enthousiaste que fait Alexander Blok (dans le poème « Démon ») d'un vol vers un lieu où la Terre est une étoile et une étoile la Terre, ne laisse pas non plus l'environnement de notre planète inchangé.

× Paradiso, I.

° Edward Caird, Hegel p. 137.

* Le corps humain est un essai à propos de son propre inachèvement. De même que les organes génitaux mâles n'ont pas de sens sans la femelle, que le cerveau de l'homme n'a pas de sens sans l'Humanité, que son appareil digestif n'en a pas sans la Vie, ou que son appareil musculo-squelettique n'en a pas non plus sans la Terre, son œil (pour ne mentionner qu'un des cas les plus évidents) n'a pas de sens sans le Soleil.



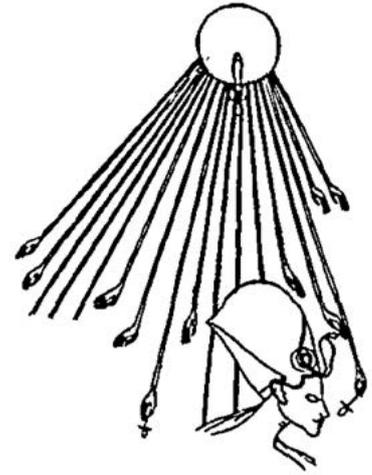
Le processus de « digestion » dans le Soleil, du point de vue d'une cellule en moi. À chaque stade il y a (i) « nourrissage » sur un tout plus élevé, (ii) la mise en morceaux de la « nourriture », avec rejet des « déchets », et (iii) le « nourrissage » du tout inférieur ou organe.

L'histoire commence à l'intérieur du soleil où la température est de plusieurs millions de degrés. On croit que la matière se construit ici, que les atomes d'hydrogène s'y combinent pour devenir des atomes d'hélium. En tout cas, une vaste énergie, d'origine atomique, est libérée. Et cette énergie est digérée par un certain nombre de strates extérieures du Soleil, qui absorbent des radiations de diverses longueurs d'onde, avant de commencer un voyage vers la Terre de 149 millions de kilomètres. (Pour la Terre, le rayonnement solaire a la forme (cylindrique) d'un crayon ; ou d'une queue de billard, avec la planète qui se tient à l'extrémité où le coup est frappé. Ce crayon est (pour ainsi dire) le canal alimentaire de mon grand corps, un organe qui est d'autant plus efficace qu'il est tenu et invisible. Les deux corps célestes sont aussi véritablement unis que si un tube rigide les unissait : ils ne sont pas plus séparés que ma bouche et mon estomac ne le sont. Ou, pour dire les choses d'une autre manière, mon économie domestique se compose d'un feu flambant de cuisine, d'une petite table à dîner ronde, et entre elles d'un corridor dans lequel le service va à une vitesse de 297 000 kilomètres par seconde, tous les trois courant à toute allure dans l'univers et formant une unité.) °

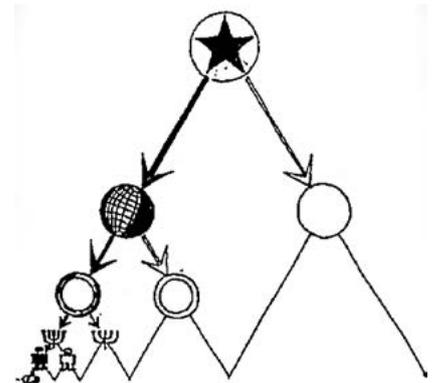
La lumière qui arrive dans la région de la Terre, quelques huit minutes après avoir quitté le Soleil, bien qu'étant déjà un produit prédigéré, n'est pas encore adaptée à la consommation qu'en fait la Vie. Elle doit d'abord passer par la couche d'ozone qui lui enlève une partie des rayonnements ultraviolets, et elle est diffusée au travers des niveaux inférieurs de fine poussière et de vapeur d'eau de l'atmosphère. Ainsi la lumière qui nourrit la Vie est celle de la Terre même, une lumière qui est diversement tempérée et rendue interne. Et de même que la Terre piège l'énergie solaire, (quoique d'une façon très différente) la Vie piège l'énergie solaire que la Terre a faite sienne, et elle la stocke dans la feuille verte. L'Humanité porte le processus un stade plus loin, en s'appropriant et en traitant les tissus primaires de la vie (les plantes), ses tissus secondaires (les animaux), de sorte qu'il y a toujours une réserve de nourriture préparée sur laquelle on peut tirer. Et ce que l'Humanité fait pour l'homme, l'homme le fait pour ses cellules. Pour elles, tous les stades préliminaires d'appropriation, de raffinage et de stockage, sont une simple adaptation de l'environnement ; mais pour l'observateur de statut stellaire, la totalité de ce processus, dont les niveaux sont multiples, se produit dans le corps vivant du Soleil. ×

3. LE SOLEIL EN TANT QUE SYSTÈME SOLAIRE

Pour la conscience de soi, pour la vie, et même pour l'existence, la Terre a besoin du soleil. De là, il ne s'ensuit pas que le soleil se tient au-dessus de la Terre dans la hiérarchie des individus. De manière tout à fait évidente, le soleil que nous voyons dans le ciel n'inclut pas la Terre, comme la Terre inclut la vie et la Vie inclut l'Humanité. Car il y a un Soleil plus grand, invisible à nous dans son entièreté, qui comprend la Terre et toutes les planètes : cette étoile développée et hautement organisée (que nous appelons système solaire) est une unité de statut intégral vivante, consciente d'elle-même et elle est un aspect de la personnalité totale de l'homme. Cet individu, je l'appelle Soleil (avec une majuscule), en tant



° Ceci est psychologiquement important. D'après Jung, le soleil (souvent affublé d'un pénis, ou d'un tube qui est la source des vents), est une unité archétypique, un produit de l'inconscient racial qui se présente, par exemple, chez un patient contemporain, aussi bien que dans la mythologie ancienne. Une version de l'idée apparaît dans les images médiévales de l'Immaculée Conception, qui montrent un tube (dirigé vers le bas avec le Saint Esprit qui vole sous la forme d'une colombe) descendant du ciel sous la robe de la Vierge. Voir [Contributions to Analytical Psychology](#), pp. 108, 109 ou Platon, [Le Banquet](#), 190, où le mâle est associé avec le soleil et la femelle avec la terre. Bachofen ([Das Mutterrecht](#)) s'aperçoit que la lutte entre le principe solaire masculin et le principe tellurique féminin se joue aussi en l'homme.



× La pratique de dire les grâces avant les repas est réaliste, dans la mesure où elle reconnaît le fait (que nous semblons maintenant déterminés à ignorer) que toutes les choses nous viennent du ciel, d'aspects plus vastes de notre être, des niveaux suprahumains. Nous sommes aussi inertes aux plans au-dessus de l'homme que nous sommes présents à ceux au-dessous de lui.

que distinct du soleil, qui n'est qu'un membre du corps solaire adulte (et non pas sous tous rapports le plus important).

Brièvement, quelle est la constitution de ce corps qui est mien ? Seul un septième d'un pour cent de sa masse est dans les planètes : le reste est dans leur noyau commun. Autour de ce noyau, et retenues par son attraction gravitationnelle vont et viennent les neuf planètes, et les astéroïdes que l'on croit être les fragments d'une dixième. Les planètes sont très largement espacées, de sorte que, comme l'atome, le Soleil est pratiquement vide. (Si un modèle était fabriqué dans lequel le corps central serait de la taille d'un tonneau de bière, alors la Terre, représentée par un pois, circulerait sur un rayon d'une centaine de mètres environ ; et les autres planètes, rangées en taille depuis celle d'une orange (Jupiter et Saturne) jusqu'à celle d'un grain de poussière (les astéroïdes les plus petits), circuleraient à des distances allant jusqu'à 3,2 km du centre. Naturellement, le temps qu'une planète prend pour faire un tour complet de son voyage varie largement : la période (ou « année ») sidérale de Mercure est de 88 de nos jours, et celle de Pluton d'environ 250 de nos années.) Et, ajoutés aux planètes, il y a les satellites des planètes, les comètes et un vaste nombre de météores, de particules de poussière, d'atomes errants, tous tournant autour du soleil et de ce fait estimés membres du même système.

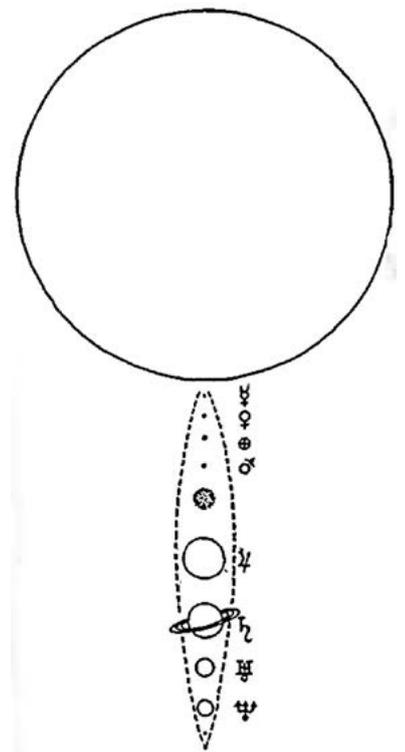
Que les planètes furent un temps contenues dans le Soleil ° originel compact est suggéré, non seulement par le fait qu'elles voyagent autour du soleil dans la même direction que la rotation propre du soleil autour de son axe, mais aussi par le fait que les orbites planétaires sont, avec des exceptions mineures, sur pratiquement le même plan que celui de la rotation du soleil. Comment et pourquoi le matériau planétaire a quitté le corps parental sont des questions qui ne me concernent pas ici : il suffit de noter que, selon toute probabilité, une différenciation de ce genre s'est produite, et que, en temps opportun, une différenciation similaire a eu lieu dans les planètes. De même que le Soleil s'est organisé en un noyau entouré par les anneaux des planètes, la planète a tendu à s'organiser elle-même selon des lignes similaires, en un noyau et en des anneaux satellites. Les lunes des planètes représentent un deuxième stade dans la croissance du Soleil. ×

(Le fait que la masse d'une planète tend à s'accroître avec la distance qui la sépare du soleil, et ensuite à diminuer à nouveau, a été expliqué en supposant que les planètes sont des fragments d'une projection en forme de cigare qui s'est détachée du Soleil en raison de l'attraction gravitationnelle d'une étoile passante. Les systèmes satellites de Saturne et de Jupiter font montre d'une tendance similaire, et suggèrent que l'histoire de ces lunes récapitule l'histoire de leurs planètes. Je suggère que cet « effet cigare » est un cas spécial d'une loi générale qui a été plusieurs fois notée dans cette investigation : la loi qui stipule que, bien que le contenu de l'expérience (à certains égards) s'accroît au fur et à mesure que l'observateur et l'observé s'écartent l'un de l'autre, le différentiel n'est pas constant mais fluctuant. Au long cours il y a accroissement, mais au court cours il y a accroissement jusqu'à un certain optimum (c'est environ le milieu de la région qui est concerné) et ensuite diminution.

Roberto Ardigò (*La Formazione naturale nel fatto del Sistema Solare*) tenait à l'idée que l'action réciproque des corps célestes qui composent le système solaire n'est intelligible que dans la théorie qu'ils sont encore unis dans le Soleil ; ils ne sont pas moins véritablement unis maintenant qu'avant d'être devenus distincts, et le soleil primitif indistinct est le terrain de leur unité. En fait, le Soleil ne s'est pas disloqué dans le système solaire, mais il s'y est développé comme une fleur. Voir Harald Höffding, *Modern Philosophers*, pp. 45, 46.

Bien que les détails de sa cosmologie puissent être pure imagination, Robert Fludd (1574-1638) saisissait bien l'unité vivante concrète du Soleil – un soleil qui nourrit et est nourri par tous les corps subordonnés ; qui couronne une splendide hiérarchie d'anges, d'hommes, d'animaux et de plantes ; qui est lui-même l'organe principal, sinon même le corps de Dieu. Ce schéma hiérarchique est, cependant, à peine en accord avec sa théorie que le Soleil copule chaque jour avec la Terre, comme un mâle avec une femelle.

° Le Soleil primitif pourrait, d'après des théories récentes, avoir été une étoile double, dont un des membres s'est désintégré, laissant comme débris des matériaux à partir desquels les planètes se sont formées. Quant à la Lune, certains pensent que c'est un fragment d'une planète primordiale, qui n'est pas dérivé de la Terre.

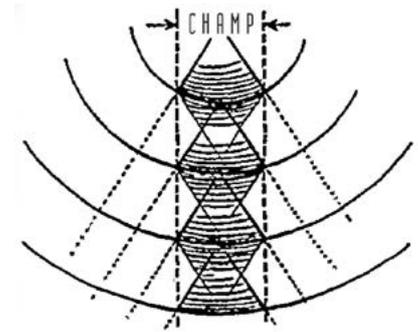


× Voyez Jeans, *The Universe Around Us*, p.248

Par exemple, un tableau est plus impressionnant à deux mètres qu'il ne l'est à vingt centimètres, mais il n'est pas encore plus impressionnant à vingt mètres. De la même manière, les sièges les plus chers au cinéma ne sont ni trop près ni trop loin de l'écran. Comme je l'ai souligné au début de ce chapitre, le système solaire est un complexe d'observateurs mutuels : il n'est, alors, pas du tout surprenant que sa constitution reflète bien, à un certain degré, les lois de l'observation en général. Mercure, au premier rang des fauteuils, est trop près pour rendre au soleil pleine justice ; et Pluton, à l'arrière-rang des dieux est bien trop loin, et cependant trop près pour apprécier le Soleil comme un individu d'un nouvel ordre, plus élevé. Jupiter et Saturne, en évitant ces extrêmes, tirent le maximum du soleil et ainsi d'elles-mêmes. Si même les planètes (et les électrons *) ne sont pas exemptés de la loi qui dit que grandir, c'est grandir dans l'estimation des autres, alors en fait il est temps que nous en prenions note.)

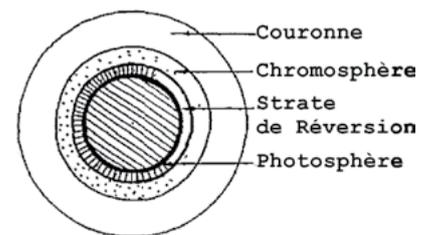
Concernant la structure du soleil lui-même, on connaît une quantité de choses surprenantes, ou raisonnablement conjecturées, lorsqu'on considère les difficultés naturelles de l'investigation. La chaleur et la pression de l'intérieur du soleil sont si extrêmes – on suggère des températures de plusieurs millions de degrés – qu'ici les atomes ont perdu la plupart de leurs électrons circulants, sinon tous. Entourant le cœur, et transformant l'énergie de rayonnement qui en découle, il existe des strates plus froides et plus ténues de gaz incandescents. Elles se composent de la photosphère (la surface visible qui est aussi la brillante source du spectre continu du soleil), de la strate de réversion (qui en absorbant la lumière de diverses longueurs d'onde qui vient de la photosphère révèle au spectroscopiste sa propre constitution), de la chromosphère beaucoup plus étendue (se composant principalement de gaz légers, hélium et d'hydrogène, avec du calcium). Pour finir, il y a la strate la plus large, la plus froide et la plus raréfiée de toutes, la couronne, qui n'est visible que pendant une éclipse de soleil totale.

Telle est, simplement esquissée, la structure de ce nouvel ordre d'individu, le Soleil. Mais notez une importante nuance : pour l'observateur proprement constitué, c'est-à-dire pour l'observateur dont la saisie du temps correspond à la saisie de l'espace, le Soleil n'est pas un grand globe chaud avec certains petits globes froids qui tournent autour. C'est plutôt un objet singulier ressemblant à la planète Saturne, un disque d'anneaux avec un noyau globulaire, car chaque planète, le temps et l'observateur étant donnés, se révèle comme un disque excédant largement en diamètre le soleil lui-même. Ce n'est pas non plus une illusion : tout comme l'extrémité rougeoyante d'une cordelette qui, quand on la fait tourner en rond rapidement, devient réellement un cercle de flammes, ainsi les petits astéroïdes (comme dans le Soleil) grandissent pour atteindre des dimensions vraiment solaires. Si vous ne voyez pas le Soleil comme cela, si votre moment présent n'est pas assez extensif pour englober chaque « année » planétaire comme un tout, alors vous ne pouvez pas voir le Soleil, mais uniquement une collection de corps célestes. ☉



Dans sa *Theory of the Heavens*, Kant adhère à l'opinion que la matière des planètes est d'autant plus raffinée qu'elles sont loin du centre, et il va jusqu'à relier cet « effet régional » à « des degrés croissants de perfection de la faculté intellectuelle ». Sa spéculation est quelque peu fantastique, mais au moins elle reconnaît une connexion entre la distance et le statut.

* Dans le chapitre IV, §10, j'ai montré comment la « loi du fuseau » s'applique aux anneaux électroniques de l'atome.



☉ Si nous en jugeons par nos diagrammes du système solaire (qui font partie de la conscience de soi solaire) le Soleil se voit certainement lui-même comme un système d'anneaux planétaires ; et nous n'avons aucune difficulté à atteindre le niveau de conscience solaire, là où notre « présent apparemment réel » est au moins de 250 ans – ce qui veut dire, le temps minimum qu'il faut à l'orbite de Pluton pour exister comme un tout. Ce thème est développé dans les chapitres XVI et XVII.

4. LA VIE DANS LE SOLEIL

Quelle sorte de vie le soleil vit-il ?

D'abord, il est question de savoir si une des planètes, en dehors de la Terre, anime la vie. Les conditions physiques dans tout le système solaire sont maintenant assez bien connues ; et la science est mieux capable d'estimer les possibilités de la vie planétaire que quand, il y a seulement deux siècles, le grand Kant donnait, avec une certaine confiance, des détails sur les êtres rationnels des planètes. × Et le verdict est que, dans la plus grande partie du système solaire, l'environnement qui est nécessaire aux organismes vivants tels que nous les connaissons n'existe pas.

Mars a un climat froid, et son atmosphère quelque peu raréfiée contiendrait un peu d'humidité et un peu d'oxygène, si même il y en a. Néanmoins les conditions (dans la mesure où elles sont connues) ne sont pas telles qu'elles écartent toute possibilité de vie végétale. Des variations saisonnières de taches de la planète (de larges étendues ont été vues en train de s'obscurcir pendant l'automne martien) pourraient bien indiquer une certaine forme de végétation, végétation qui mourrait, on peut le supposer, d'une mort lente par manque d'eau. Quant aux fameux « canaux » de Mars, ils ont été rejetés par de nombreux observateurs comme étant d'ordre subjectif ou illusoire. Récemment, cependant, Lyot et Gentili (utilisant des photographies composées combinant des centaines d'expositions, et qui s'ajoutent à l'observation visuelle directe) ont trouvé des lignes qui ressemblent étroitement aux « canaux » des observateurs précédents. Nous ne pouvons pas du moins exclure la possibilité que, bien que la vie martienne soit maintenant désavantagée, elle soit l'héritière d'une histoire évolutive longue et brillante, une histoire dont les réalisations permettent maintenant à la planète de conserver (grâce à des moyens qui comprennent, peut-être, de vastes systèmes d'irrigation) ses ressources en voie de disparition, et d'inventer des manières de vivre dans des circonstances que nous considérerions comme presque impossibles. Seul un esprit de paroisse stupide pourrait considérer comme acquis que Mars est certainement morte, ou au mieux la scène d'une vie qui n'est pas digne d'être mentionnée. Car au contraire, Mars pourrait, il y a longtemps, avoir excellé, en physique, en intelligence et en degré de conscience de soi et surpassé, la condition présente de la Terre ; il est même possible que la Terre puisse avoir contracté envers Mars une grande dette dont elle est à présent inconsciente.

Mars a été qualifiée de planète de la vie épuisée, Vénus planète de la vie sur le point de naître. Cette dernière est enveloppée d'une strate nuageuse permanente, qui modère une température de jour qui serait sinon plus élevée, ce qui rend l'inspection de sa surface impossible. Il n'y a pas de preuves spectroscopiques de la présence d'oxygène libre dans son atmosphère, bien qu'il y ait du dioxyde de carbone en abondance. Probablement des conditions qui ne sont pas encore très favorables à la vie : si le soleil est continuellement en train de refroidir, cependant, ces conditions tendront à s'améliorer sur Vénus au fur et à mesure qu'elles empireront sur Mars. Mais, en fait, il n'est absolument pas certain que le soleil se refroidisse appréciablement : il est vraisemblable que, aussi

× Theory of the Heavens.

H. Spencer Jones (Life on Other Worlds, pp 178 et suivantes) considère qu'il y a presque certainement de la végétation sur Mars, et suggère que bien que la vie ne soit probablement pas encore apparue sur Vénus, elle pourrait bien le faire dès que les conditions dans cet endroit deviendront favorables (p. 170). Eddington (The Nature of the Physical World, p.174) croit que des arguments plutôt solides ont été présentés pour la présence de la vie sur Mars, mais Jeans (The Stars in their Courses, p. 60 ; The Universe Around Us, pp. 269, 275) préfère suspendre son jugement. Pour un compte-rendu sur la théorie des canaux, voir le Mars as the Abode of Life de Lowell. L'URSS, en fait, a été aussi loin que fonder un institut astro-botanique pour l'étude de la vie végétale martienne, en ayant en vue la promotion de l'agriculture soviétique dans l'Arctique.

La croyance en une pluralité de mondes vivants, chacun ayant son Évangile, est joliment exprimée dans le poème bien connu d'Alice Meynell « Christ in the Universe ».

Les apologistes et les théologiens chrétiens ont généralement rejeté l'hypothèse de la pluralité des mondes – sinon un dilemme survient : soit les autres mondes sont innocents, soit il s'est mis en place en eux un plan de salut analogue au plan terrestre. Dans un de ses romans, H. G. Wells choisit la dernière alternative, comme Sir David Brewster l'avait fait. Thomas Chalmers croyait que notre rédemption « est connue dans d'autres lieux distants de la création et que c'est une question qui suscite un intérêt et un sentiment profonds parmi d'autres ordres d'intelligences créées ». D'un autre côté, John Wesley, Whewell et Hegel passaient sur ces difficultés en niant dogmatiquement la pluralité des mondes : leur univers était géocentrique.

(Cf. Irenaeus (Adversus Haereses, V. 36. 1) : « Il y a un Fils unique qui accomplit la volonté du Père, et une seule race humaine en laquelle les mystères de Dieu sont réalisés. »

longtemps qu'il restera une étoile de séquence principale, son rayonnement restera pratiquement constant. * Il n'y a, dans ce cas-là, aucune raison de supposer (comme certains l'ont fait) que la vie se déplace graduellement des anneaux extérieurs du système solaire vers les anneaux intérieurs.

Les planètes restantes, en raison de leur température très basse (à l'exception de Mercure), leur manque d'eau et la composition inadéquate de leurs atmosphères, sont généralement tenues pour être complètement incapables de favoriser la vie. °

Pour résumer, il y a donc quatre grandes possibilités : (1) que, de toutes les planètes, seule la Terre est vivante et a jamais vécu ; (2) qu'il y a, de plus, un ordre de vie inférieur sur Mars, et (on peut le concevoir) sur Vénus ; (3) qu'il existe dans le Soleil une ceinture de vie qui embrasse Mars, la Terre et Vénus, trois variétés différentes de vie planétaire qui sont des aspects complémentaires, ou plutôt des organes, de la vie totale du Soleil ; (4) que, s'ajoutant aux précédentes, certaines des planètes restantes sont vivantes, mais d'une vitalité complètement différente de l'ordre terrestre, un ordre fondé sur une autre base que le protoplasme. James Ward inclinait à avoir cette dernière opinion ; + de même que Bergson, qui est allé aussi loin que d'écrire : « Il est probable que la vie anime toutes les planètes qui tournent autour des étoiles », la vie étant de nombreuses sortes. •

Pour moi, la dernière de ces hypothèses est invraisemblable et n'est pas nécessaire, alors que la seconde ou la troisième, tout en étant probables, ne sont pas essentielles à mon argumentation. Jusqu'ici, dans cette enquête, j'ai vu que les indices les plus valables sont ceux qui sont directement sous mon nez, et qu'il est rarement nécessaire d'aller à la recherche de preuves plus lointaines et qui sont plus douteuses. Il semblerait que tous les matériaux pour la résolution de mon problème (le problème de ce que je suis) doivent se trouver dans la réinterprétation de l'ordinaire plutôt que dans la détection de l'extraordinaire. Conformément à cela, je laisserai ouverte la question de la vie des planètes, et procéderai sur la base des faits constatés de l'existence terrestre, dans l'espérance qu'ici, dans ce lieu commun et méprisé, la clé maître doit se trouver. Il se pourrait bien que dans ce moment présent du temps et de l'espace, au travers duquel toutes les lignes de contour de la réalité passent, la vérité entière attende d'être découverte. °

5. LA VIE DU SOLEIL

Si, alors, la Terre est considérée comme la seule partie vivante du Soleil (ou en tout cas la seule partie vivante qui se soit avancée jusqu'à la conscience de soi), est-il raisonnable de supposer que ce petit fragment suffit à porter le tout à la vie ? Hegel, × entre autres, n'avait pas de doute quant à la réponse. La Terre est ce qu'il appelle « le corps de la totalité individuelle », dont la fonction en tant qu'elle est organique est « de digérer les puissances astrales entièrement générales, qui, en tant que corps célestes, ont l'apparence illusoire d'être indépendantes, et de les amener

* En fait, d'après certaines théories récentes, comme une quantité de plus en plus grande de l'hydrogène du soleil est convertie en hélium, sa température tend à s'accroître, et la vie de la Terre périra finalement par surchauffe.

° Il y a, c'est vrai, de nombreux faits curieux et inexplicables. Les observateurs ont rapporté des changements minuscules dans la configuration de la Lune (en particulier, un mystérieux objet dans le cratère Ératosthène a attiré leur attention). Jupiter a une atmosphère très complexe, avec de nombreuses ceintures et taches colorées qui varient en elles-mêmes et bougent les unes par rapport aux autres. Mais, à partir de telles données, soutenir l'idée qu'il existe une sorte de vie lunaire, ou d'un Jupiter qui vit comme un tout, est tout à fait injustifié.

+ Il est peut-être vrai qu'une faune et une flore analogues aux nôtres ne soient possibles nulle part ailleurs, et que les êtres humains ne puissent exister que sur cette seule planète. Mais le métabolisme, la stimulation et la direction spontanée peuvent être possibles pour un protoplasme très différent de celui dont nous sommes familiers et l'évolution pourrait progresser indéfiniment dans des directions tout à fait autres que celles qu'elles ont eues pour nous. Realm of Ends, p. 184.

• The Two Sources of Morality and Religion, p. 219. Cf. Creative Evolution, p. 269.

Dans le roman de M. C. S. Lewis, Perelandra (par ex., p.248), la vie de Vénus est décrite comme fruit d'un arbre qui avait été planté sur Terre ; et, en général, la vie des planètes est considérée comme plus ou moins unitaire.

° Ce qui ne veut pas dire, comme Hegel l'a fait, que la Terre est la planète, la « vérité » du système solaire. L'égoïsme au niveau planétaire n'est pas plus vertueux ou raisonnable qu'au niveau humain : la Terre ne peut pas se permettre de vivre avec des inférieurs, et elle ne peut pas non plus parvenir à la conscience de soi dans une société où il n'y a qu'un seul membre.

× Encyclopaedia, 280. À un extrême, il y a Bruno, qui écrivait : « Non, la terre n'est qu'une planète, le rang qu'elle tient parmi les étoiles elle ne l'a que par usurpation ; il est temps de la détrôner. Le maître de notre terre n'est pas l'homme, mais le soleil, dont la vie nous est insufflée en commun dans tout l'univers. Que la terre s'abstienne de ce privilège... Habitants d'une étoile, ne sommes-nous pas établis dans les plaines célestes et dans les enceintes mêmes du ciel ? » (Voir Frith, Life of Bruno, pp. 42 et suivantes) À l'opposé extrême, il y a Hegel, qui pensait si peu des étoiles qu'il les comparait à un essaim de mouches, et tant de cette planète qu'il en faisait la raison de tout le reste. À

sous le contrôle de son individualité, en laquelle ces membres titanesques sombrent par moments. » Bien que physiquement insignifiante, la Terre est le foyer et le véhicule de l'esprit qui maîtrise l'univers matériel, en vainquant toute son exteriorité. Et Hegel a certainement raison en principe : les dimensions relatives de la Terre et du Soleil n'ont rien à voir avec la capacité du premier corps à revigorer le second – ce n'est pas que la conscience de soi ne puisse coloniser des mondes morts et ainsi les amener à la vie, mais que, pour exister vraiment, elle doit l'avoir déjà fait. Il n'y a pas de place pour la mort dans un univers qui contient un point de conscience de soi. Mais ce que Hegel a échoué à expliquer était que (parce que l'individu conscient de soi ne peut croître sur un plan, mais doit grimper pour s'étendre) la Terre qui « digère » le système solaire n'est plus elle-même, mais le Soleil vivant. Succès signifie transcendance de soi, une sorte de défaite. L'extension du terrestre est, strictement parlant, impossible : la vie de la Terre n'est pas la vie du Soleil. « Toute chair n'est pas la même chair... Il y a aussi des corps célestes et des corps terrestres : mais la gloire du corps céleste est une chose et la gloire du corps terrestre en est une autre », ainsi Saint Paul met-il en garde contre la confusion des niveaux. *

En tout cas la question (est-ce qu'une partie vivante peut vitaliser une totalité morte ?) est une question impropre, car elle assume que la Terre est vivante par elle-même et de son propre droit. Distinguer dans le corps du Soleil une petite région, et dire d'elle : ici, et ici seulement, reposent les conditions chimiques et thermiques de la vie, et la vie elle-même, et la conscience de soi, tandis que tout le reste (cependant essentiel au maintien de ces particularités locales) est un matériau beaucoup trop mort – c'est échouer à voir le Soleil. « Si l'observateur insiste pour rester au niveau qui est une mort pour le Soleil, alors bien sûr le Soleil est mort. Mais laissez-le passer à un niveau d'observation plus haut, et d'un coup il devient apparent que la vie n'est pas simplement une question de quantités suffisantes d'eau, de carbone, etc., fournies dans des conditions de température très limitées. De telles conditions immédiates sont probablement parmi celles que la vie demande, mais elles sont seulement un choix restreint et plutôt arbitraire dans les conditions totales de la vie. Par exemple, les grands écarts des températures extrêmement hautes des strates du soleil ; le froid intense, approchant du zéro absolu de l'espace interplanétaire ; les températures plus modérées de l'atmosphère supérieure de la Terre et de son centre – ces choses-là sont aussi nécessaires à la vie, et aussi réellement les températures de la vie, que le sont les températures de l'océan et de la troposphère. + Le matériau qui, au cœur du soleil, est si chaud qu'une tête d'épingle de celui-ci tuerait mon corps humain à une distance de 160 km, est, situé à la bonne place dans mon corps solaire, un organe de la vie d'une valeur incalculable – je pourrais me passer de ma main droite bien plus que de cette partie de mon physique. Ordinairement, je considère que mon corps devrait avoir une température d'environ 37°, un degré de plus ou de moins indiquerait que je suis malade. Mais je ne prends en compte qu'une particule de mon corps. La vérité est que, pour jouir d'une santé normale, je dois en jouir dans tout mon organisme solaire, dont chaque région de celui-ci a sa température propre, sa température de « santé ».

mon opinion, la vérité combine la pluralité des mondes de Bruno avec l'idée-maître de Hegel que dans ce monde, ici, on trouve la signification de tout. Le diction que l'on trouve dans la Theogony d'Hésiode que la Terre est la parente des dieux, est la moitié la moins importante de la vérité.

La Terre en tant que Terre ne peut pas transcender le niveau planétaire ; néanmoins, en voyant l'étude propre qu'elle fait de sa propre espèce, elle embrasse toutes les parties du soleil. The Planets de Gustav Holst est la musique propre des planètes sur la Terre, tout comme leurs couleurs et leurs marques distinctives sont les leurs propres en elle. Elle vit en elles, et elles vivent en elle : dans cette mesure, il y a de la vérité dans l'opinion de Huyghens qu'il n'y a probablement pas plus de différences entre les habitants des différentes planètes qu'il n'y en a entre les habitants de la Terre – « Il y a sur la Terre des hommes d'un tempérament froid qui pourraient survivre sur Saturne, qui est la planète la plus éloignée du Soleil, et il y a d'autres esprits assez chauds et ardents pour vivre sur Vénus. » Cosmotheoros, seu de terris coelestibus.

* I Cor. XV. 39, 40.

« On ne me fera pas croire que le soleil est une boule de gaz brûlants qui tourne et pétille. Non, merci... Je sais que la vie, et la vie seule, définit l'univers. Et que l'individu vivant définit la vie... Comment arrive-t-on à inventer que l'âme individuelle dans le vivant contrebalance le soleil même dans sa centralité, je ne le sais pas. Mais c'est ainsi. » D. H. Lawrence, Fantasia of the Unconscious, XIII.

+ Ainsi les variations majeures de l'énergie solaire, qui ont été (semble-t-il) responsables des âges de glace, et en conséquence du cours de l'évolution de la vie, doivent être comptées pour des pulsations de la vie solaire totale. Jeans, The Universe Around Us, p. 196.

L'opinion du bon sens (que je suis en train de combattre ici) n'est nulle part aussi bien exprimée que dans Paradise Lost (VIII) : « La Terre, bien qu'en comparaison du ciel, si petite et sans lumière, peut contenir des qualités solides en plus d'abondance que le soleil qui brille stérile, et dont la vertu n'opère pas d'effet sur lui-même, mais sur la Terre féconde : là ses rayons reçus d'abord, inactifs ailleurs, trouvent leur vigueur. Cependant, ces éclatants lumineux ne servent pas le globe terrestre, mais toi, habitant de la Terre. »

Cependant l'esprit analytique ne peut pas laisser la question ici – les « brillants lumineux » ne servent pas l'homme mais son système nerveux et non pas son système nerveux mais son cerveau... et ainsi nous repoussons nos corps. L'esprit synthétique, d'un autre côté, est conduit par les faits dans la direction opposée et réclame encore davantage du monde pour le corps. En réalité, les deux mouvements sont nécessaires, et nous devons décroître pour nous accroître.

Et ce qui est vrai des conditions thermiques est vrai des conditions en général. Le volume, la composition chimique, le mouvement, la masse de chaque partie du Soleil dont ma vie indirectement ou directement dépend, sont des caractéristiques physiques, par vertu desquelles je peux dire que je suis un individu vivant. À vrai dire, ce sont des caractéristiques vitales – des phénomènes solaires-biologiques. Dans un univers tel que celui-ci, il faut un corps tel que celui-ci (peu importe l'extravagance et l'encombrement qu'il paraît avoir à première vue) pour vivre la sorte de vie dont je jouis maintenant. La probabilité bouleversante est qu'aucune anatomie moindre, qu'aucune autre sorte de physiologie, ne marcherait. Si la biologie est l'étude des unités vivantes plutôt que de leurs fragments, alors ici, dans le Soleil, est le spécimen biologique suprême, primaire, le seul complet qui soit disponible pour mon inspection. La vie, l'esprit et les valeurs dont nous nous faisons crédit, ne sont rien si elles ne sont pas solaires. Il est parfaitement clair que la situation n'est pas que ces choses trouvent un foyer sur Terre, le reste du système solaire étant inhospitalier : le Soleil n'est pas une sorte de désert, dont nous sommes l'oasis. Les grandes créatures vivent de cette manière ou ne vivent pas du tout ; et Fechner n'est ni pervers ni désinvolte quand (dans sa Comparative Anatomy of Angels et plus tard dans Zend-Avesta) il maintient que la forme sphérique est la seule forme appropriée pour les êtres célestes. Les pignons en forme d'anges, le disque solaire ailé de l'ancienne Égypte, les mains (l'une libre, l'autre tenant un arc) qu'un obélisque assyrien attribue au Soleil, ° le visage humain qu'il porte si souvent – ces choses-là sont des monstruosité évidentes, des défigurations solaires. Mais au moins elles rendent hommage à la vitalité du Soleil. L'homme moderne fixe des ailes à la vie, et en restaurant la forme détruit la substance. *

Qu'est-ce qu'une étoile ? Ou plutôt (pour être prudent), qu'est-ce que cette étoile dont nous avons une connaissance intérieure et sommes autorisés à décrire ? Les réponses de l'astronome et du physicien (nonobstant leur intérêt et leur valeur) sont ridiculement inadéquates, pourtant nous les prenons pour la totalité de la réponse. Nous permettons à la technique de la science de nous aveugler aux faits de la science. Quelle sorte de raison est-ce qui nous dit que la présence d'atomes de plomb, de carbone et d'oxygène (etc.) ont un sens, mais que la conjonction de ces atomes dans Mona Lisa n'a pas de sens pour la compréhension du Soleil qui les englobe tous ? Pour découvrir le sens de l'argent et de l'or, ne sommes-nous pas autorisés à aller consulter Cellini aussi bien que Mendeleev ? Le tournesol, la perche-soleil (*Lepomis gibbosus*), l'oiseau-soleil (*quetzal*), le poisson soleil caye (*Heteropriacanthus cruentatus*) sont-ils moins solaires que les taches du soleil ? Si la danse du soleil des Indiens d'Amérique du Nord ne jette aucune lumière sur la constitution du Soleil, pourquoi est-ce que la danse de leurs atomes le ferait ? Est-ce que le petit papillon cuivré s'ébat au Soleil par accident, comme s'il y était étranger ; et est-ce que le martin-pêcheur n'est pas déjà domestiqué ? + Est-ce que la pensée qui pénètre le Soleil en est un parasite, comme si le Soleil était possédé par un démon ? N'y a-t-il pas de distinction fondamentale entre une étoile consciente d'elle-même et une étoile inconsciente d'elle-même ?



Un prêtre incarne le Dieu-Soleil. Tiré d'une image mexicaine ancienne (d'après G. Elliot Smith).

° Voyez Count Goblet d'Alviella, The Migration of Symbols, p. 26.

* À propos des dieux-soleils, de leur signification psychologique et des nombreuses traces dans le christianisme de l'adoration du Soleil, voir Psychology of the Unconscious, pp. 61 et suivantes. Mais D. H. Lawrence dit : « Ne nous imaginons pas que nous voyons le soleil comme les anciennes civilisations le voyaient. Tout ce que nous voyons, c'est un petit luminaire scientifique, réduit à une boule de gaz brûlants. Dans les siècles qui ont précédé Ézéchiël et Jean, le soleil était encore une réalité magnifique, et les hommes tiraient de lui force et splendeur, et en retour lui rendaient hommage, glorifiaient son éclat et le remerciaient. Mais en nous la connexion est brisée, les centres responsables sont morts. Notre soleil est une chose tout à fait différente du soleil cosmique des anciens, bien plus triviale. » Et il continue à parler de la grande vie sauvage du soleil, de sa conscience brûlante, et comment nous pouvons communier avec cette conscience en retrouvant notre moi-soleil. Apocalypse, pp. 46-8.

+ Notez que pour tenter « d'expliquer » le martin-pêcheur, il est nécessaire de ramener le soleil à n'importe quel prix – pour le moins. Par exemple (pour suivre seulement une des nombreuses lignes d'« explication » possibles) nous pouvons faire découler les ailes du martin-pêcheur de celles de ses ancêtres mésozoïques ; et nous pouvons également faire découler la valeur de survie de l'aile primitive de la division de l'année mésozoïque égale en saisons – un événement qui a favorisé un organisme capable de migration ; et la naissance des saisons d'une certaine commotion solaire qui a fait basculer l'axe de la Terre. Quel que soit le degré de vérité qu'il puisse y avoir en ceci et dans des trains de pensées similaires, ils conduisent tous finalement au Soleil : le martin-pêcheur est solaire ou n'est rien.

« Il est vrai », dit Thoreau, « que je n'ai jamais assisté au lever du soleil matériellement, mais, n'en doutez pas, c'était d'une moindre importance par rapport au seul fait d'y être présent. » × Le scientifique, d'un autre côté, considère sa présence comme n'ayant aucune importance dans le Soleil : et ce n'est pas étonnant – il ne peut pas tuer toute la vie solaire par dissection et laisser intacte sa propre vie à lui ». (Je parle du scientifique en tant que scientifique, mais je dois souligner qu'il peut être bien plus conscient que l'homme ordinaire des limitations et des conséquences de la méthode scientifique. Les meilleurs hommes de science savent que l'analyse n'est pas la seule route vers la vérité. Le professeur R. A. Sampson écrit : « Ce processus de dissection (du soleil) pourrait bien nous arrêter, car comment savons-nous qu'au cours de celui-ci quelque chose ne pourrait pas s'envoler, comme la vie s'envole d'une chose vivante, que nous ne réussirions pas à remettre dedans à nouveau ? » ° Mais quand même, la science est irrévocablement attachée aux méthodes létales qui sont le secret de son succès.) En effet, la science n'a d'yeux que pour le Soleil immature et non éveillé : * l'étoile adulte, en pleine possession de ses pouvoirs, pourrait aussi bien ne pas exister. C'est comme si nous devions observer, pour comprendre l'homme réel et la pleine signification de la nature humaine, l'embryon humain et l'œuf fertilisé, et que nous devions considérer les adultes comme des fœtus à la retraite n'ayant aucun intérêt scientifique. C'est comme si la graine était la fin, l'accomplissement et le sens de la fleur, ou plutôt comme si la graine était la seule réalité, et la fleur une fiction. Cette procédure serait défendable si elle était pratiquée avec cohérence ; mais ce que je fais, normalement, c'est traiter les différents niveaux de ma constitution corporelle avec des principes différents. Ainsi je refoule le stade embryonnaire de mon corps humain et le stade adulte de mon corps solaire. Dans un cas, je nie mon passé, et dans l'autre mon présent. De telles contradictions ne feront pas l'affaire dans cette enquête. Il est permis d'être un marchand de graines scientifique qui ignore les fleurs, ou un fleuriste non scientifique qui ignore les graines, ou un jardinier philosophique qui ignore les unes et les autres ; mais ce que je ne peux pas faire c'est changer de rôle quand je passe de plante en plante.

Reconnaissons qu'il y a de nombreuses parties dans ce Soleil adulte dont la contribution à la vie du tout est obscure. Quelle influence, en dehors de légères perturbations gravitationnelles, les comètes et les planètes les plus éloignées peuvent-elles exercer sur la Terre et sur la Vie ? Il se peut que, ici, la science ait beaucoup à découvrir et que, comme l'ancienne tradition le maintient, les effets physiques soient considérables. (Il a été suggéré que les taches du soleil sont liées à l'attraction gravitationnelle des planètes sur les strates extérieures du soleil. Et les taches solaires affectent les communications radio et les performances de divers instruments – une série d'accidents d'avion au début de l'année 1946 a été à l'époque attribuée à une certaine activité des taches solaires. Plus importants sont les effets sur le temps, et ainsi sur la végétation et tous les organismes vivants. Par exemple, l'étude des anneaux annuels de certains arbres a montré que leur vitesse de croissance est liée au cycle de 11 ans des taches solaires ; il est possible aussi que la migration de certains animaux, à des intervalles de 11 ans, dépende (cependant

× Walden, 'Economy'.

° The Sun, p. 4. M. C. S. Lewis, The Abolition of Man, p. 49, écrit un passage intéressant sur notre détermination moderne à dépouiller les étoiles de toute divinité et tangibilité.

* Néanmoins la confiance abondante de l'homme moderne en sa capacité à « redonner des forces » au soleil est autant une affirmation de la vie immanente du Soleil qu'un déni de sa vie transcendante. Les mots hardis de Milton sont typiques de ce mode : « Quand l'apprentissage universel aura une fois complété son cycle, l'esprit de l'homme, qui ne sera plus confiné dans sa prison obscure, se déploiera loin et vaste, jusqu'à remplir le monde entier et l'espace au-delà de l'expansion de sa grandeur divine... Il semblera être en vérité un de ceux auxquels les étoiles obéissent à la règle et à l'empire, un de ceux dont la terre et la mer écoutent les ordres, que les vents et les tempêtes servent ; et à qui, finalement, la Mère Nature elle-même s'est abandonnée, comme si en fait un certain dieu avait abdiqué le trône du monde et en avait confié les droits, les lois et l'administration à lui en tant que gouverneur. » Prolusiones Oratoriae. Mais en fait il n'y a ni abdication ni usurpation : un homme reste un homme et une étoile reste une étoile. Lastronomie est faite par les étoiles, de même qu'elle les concerne. Bien sûr, on comprend que le Dr. J. Bronowski ait raison en un sens quand il dit que la science « n'est pas étrange, ni extravagante, et pas du tout magique ; elle n'est ni divine ni diabolique, mais humaine ». (The Listener, Oct. 27, 1949) C'est vrai si nous amenons l'humain à embrasser la hiérarchie, ce n'est pas vrai si nous le prenons tel qu'il est, en tant que simplement humain. Le Dr. Charles Abbot du Smithsonian Institute a enquêté très longuement sur les effets terrestres de l'activité des taches solaires : voir les rapports annuels de l'institut. Son opinion que « les changements majeurs du temps sont dus à des changements de courtes périodes dans le soleil » n'est pas, cependant, sans être contestée par les météorologues. Sur la relation de la croissance des arbres aux taches solaires, voir E. Huntington, Earth and Sun, et Wells, Huxley, et Wells, The Science of Life, iii. p. 671. Il y a un siècle et demi, Sir William Herschel notait une connexion entre les fluctuations des prix et les périodes des taches solaires.

Sur les effets de la Lune sur la Vie, voir H. Munro Fox, Selene, or Sex and the Moon, et Dr C. F. C. Beeson dans Nature, Oct. 26, 1946.

indirectement) du même rythme solaire. Ici, donc, il y a une connexion possible entre les planètes « mortes » et la Terre « vivante » : il est bien possible que l'évolution eût pris un tour très différent sans Saturne et Jupiter.) • Mais quelles que soient les influences physiques, il n'y a pas de doute à propos des psychiques : ⊗ les planètes (comme je l'ai indiqué dans le chapitre précédent) ont, en stimulant la science d'une centaine de manières, joué un grand rôle dans la croissance intellectuelle de la Terre.

Ce qui est raisonnablement clair, d'abord, c'est que l'esprit et la vie du Soleil sont inséparables de la totalité de son physique, dont rien n'est superflu au stade adulte ; et, deuxièmement, que (par vertu de leur inclusion dans sa totalité) toutes ses parties, jusqu'au moindre des astéroïdes, sont extrêmement vivantes. Les biologistes J. H. Woodger et Joseph Needham nous disent « qu'une molécule, un atome ou un électron, s'ils appartiennent à la hiérarchie spatiale de l'organisme vivant, seront tout aussi vivants qu'une cellule » + : par les mêmes données, Pluton, dans la hiérarchie spatiale du Soleil vivant, est tout aussi vivante que je le suis.

6. LA PERSPECTIVE SOLAIRE ET LA PERSPECTIVE TERRESTRE

Le Soleil est à la fois transcendant et immanent, à la fois au-dessus de moi et en moi, autre que moi-même et moi-même. Dans la théologie, la seule manière d'éviter les distorsions destructrices est de donner une égale importance aux deux aspects, il en est de même ici aussi. Tout dépend de ce que je fais de mon objet. Quand (me détournant des hommes et des espèces, des géosphères et des planètes) je deviens présent aux étoiles, † alors je suis cette étoile vivante, quoique mon compagnon humain ne puisse voir aucun changement en moi. D'après lui, je ne reste qu'un homme ; mais, en fait, il n'est pas en position de dire ce que je suis, car il ne peut pas me voir. Ma métamorphose physique étonnante lui échappe : la dissolution et le remodelage de mon corps ne sont apparents que pour l'observateur en voyage. ° Pour ce dernier, il est évident que j'ai l'appui d'une étoile. Et même le bon sens doit reconnaître que c'est uniquement parce que je mets le Soleil derrière moi, dans mon dos, que je suis capable de voir mes étoiles-compagnes. Comme Sir Thomas Browne le dit : « S'il n'y avait pas eu l'obscurité et l'ombre de la Terre, la plus noble part de la création serait restée invisible, et les étoiles dans le ciel seraient aussi invisibles que lors du quatrième jour. » * Le Soleil transcendant du jour devient le Soleil immanent de la nuit. Et ma nature est un rythme de la nuit et du jour.

Quand tous les arguments ont été exposés, il en émerge l'important fait suivant ; la preuve de la vie solaire n'est pas différente de la preuve de la vie humaine ; aux deux niveaux j'expérimente l'abolition de ce corps ici. Je ne trouve pas plus difficile de réduire le Soleil à un réceptacle vide pour les étoiles que de réduire l'homme à un réceptacle vide pour les hommes. φ Il ne s'agit pas de se demander comment la vie humaine suffirait à animer le cadavre solaire, par une sorte de respiration artificielle, ni d'entreprendre de penser et de ressentir pour des volumes toujours plus vastes de matière insensible. ◇ L'homme est au plus haut point incapable de quelque chose de ce genre. Comment ce petit cerveau, mis au point

• Il y a eu nombre de tentatives pour relier la périodicité des épidémies avec le cycle des taches solaires. Ainsi le professeur Tchijevsky (au troisième congrès international de pathologie comparative, 1936) a déclaré avoir établi une connexion entre l'activité des taches solaires et la grippe.

⊗ Par exemple, l'esprit du Soleil doit quelque chose à cette facette de lui-même du nom de Victor Hugo, et qui écrivait des planètes : « N'as-tu pas des amours pour celles-ci et des terreurs de celles-là ? N'es-tu pas un peu épris de Vénus ? N'es-tu pas très effrayé de Saturne ? » (Les Tables Tournantes de Jersey).

Notre peinture moderne n'est pas non plus exclusivement terrestre. Paul Klee dit de l'artiste (de qui il est admirablement qualifié pour parler) : « Alors, volant vers l'infini, il pense : il est très probable que, sur d'autres étoiles, la création ait produit un résultat complètement différent. Une telle mobilité de pensée à propos du processus de la création naturelle est un bon entraînement pour le travail créateur. Elle a le pouvoir d'émouvoir l'artiste, fondamentalement. » On Modern Art, p. 47.

+ Needham, Order and Life, p. 117.

† Sur la tendance de l'adoration à observer la séquence hiérarchique, les hommes tournent leur attention d'abord vers les géosphères (la pluie, le soleil, le tonnerre, le temps en général), ensuite vers la Lune, et finalement vers le Soleil et les étoiles, voyez Payne, History of the New World called America, i. p. 474.

° Cf. F. H. Bradley : « Si l'âme se résout et disparaît en ce qui peut la restaurer, est-ce que la même chose n'est pas précisément valable concernant le corps ? N'est-il pas concevable que, dans l'intervalle où l'âme est « conditionnelle », le corps se dissolve aussi lui-même dans des conditions qui après coup le recréent ? » Appearance and Reality, p. 314.

* The Garden of Cyrus, IV. 27. Le fameux sonnet de Blanco White « Night and Death » fait usage de la même idée.

φ Dans son poème « The End, the Beginning », D. H. Lawrence parle de « l'extrême et absolue obscurité du silence et de l'oubli pur et simple » qui gisent au cœur du soleil et de toutes les choses – le cœur sans lequel le soleil serait « terrible ».

◇ Les hommes ont généralement reconnu que la vérité est tout autrement. Ainsi le Soleil était considéré par les religions des Mystères de l'âge hellénistique comme raison contrôlant le monde – *mens mundi et temperatio* – la source de la raison en l'homme, et le foyer originel et final de son âme. Voir Franz Cumont, Astrology and Religion among the Greeks and Romans (trad. J. B. Baker).

mort par la moindre élévation ou chute de température, par quelques miettes de médicaments banals, par le plus faible des coups, pourrait s'occuper du système solaire ? Le cerveau humain n'est pas l'organe de la pensée solaire, ou la base physique de l'esprit dans le Soleil : c'est seulement un petit fragment de cette base-là. Même au niveau strictement humain, le cerveau n'est rien sans le reste du corps, et la totalité de l'homme est impliquée dans son fonctionnement mental. Ainsi, à leurs niveaux respectifs de fonctionnement mental, sont impliqués la totalité des corps de l'Humanité, de la Vie, de la Terre et du Soleil. Quand le Soleil pense, la totalité du Soleil pense. Je dis que je pense au Soleil et aux étoiles. Or cette déclaration est aussi vraie et aussi fausse que de dire que je tourne sur mon axe et que je tourne aussi autour du soleil. La question est la suivante : quel « je » en est responsable ? Le seul « je » qui peut penser les pensées de la Terre et accomplir les actions de la Terre est le je de la Terre – qui est d'ailleurs le mien, dans la mesure où je réalise mon essence de Terre. Ma réalisation est curieusement inégale : car, quoique je sache très bien que c'est en tant que Terre que je tourne autour du soleil, et que c'est en tant que Soleil que je voyage au travers de l'espace sidéral, je suppose faussement que c'est en tant qu'homme que je possède cette connaissance. Mais dès que j'arrête de le considérer, l'incohérence devient évidente. Quand je traite avec des hommes je ne suis pas un cerveau, mais un homme complet devenu capacité-pour-d'autres-hommes, quand je traite avec des planètes je ne suis pas un homme, mais une planète entière devenue capacité-pour-d'autres-planètes ; quand je traite avec des étoiles je ne suis pas l'Humanité, ni la Vie, ni la Terre, mais cette étoile – le Soleil vivant – se réduisant lui-même à n'être rien d'autre qu'un environnement en lequel d'autres étoiles peuvent prendre conscience d'elles-mêmes.

Est-ce là se flatter soi-même ? Au contraire, cela supprime toute occasion d'éprouver de l'orgueil. Car, premièrement, je suis autant moins qu'un homme que je suis plus qu'un homme ; deuxièmement, devenir quelque chose vraiment, à n'importe quel niveau, c'est s'annihiler soi-même en faveur d'autres ; troisièmement, je ne peux transcender mon moi humain étroit qu'en reconnaissant pleinement ses limitations et son incapacité totale à s'élever au-dessus de lui-même. La pensée solaire qui se passe en moi n'est pas la mienne au sens ordinaire ; car aucun homme, en tant qu'homme, ne peut prétendre à davantage qu'une fraction de ses pensées. Une pensée multi-niveaux se produit en et à travers moi, plutôt qu'à cause de moi. « Il est absurde », dit Plotin ° des Gnostiques, « que ceux qui ont des corps comme les autres hommes et sont sujets au désir sensuel, à la peur et à la colère puissent se former une idée aussi haute de leur propre capacité et affirmer qu'ils peuvent atteindre l'intelligible, alors qu'ils ne concéderont pas au soleil, qui est de loin moins exposé à la passion, au désordre et au changement, une plus grande sagesse que celle qui nous appartient à nous les hommes... » Le fait est, non pas que cette plus grande sagesse soit inaccessible, mais qu'elle est inaccessible à l'homme en tant que tel : il est inaliénablement solaire. × Plotin nous enseigne que notre âme est à la fois animale et sensuelle, humaine et raisonnée, et suprahumaine ; et c'est par la vertu de cette dernière qu'un homme « pense conformément à l'intelligence la plus haute, avec laquelle il s'est

Anaxagore, quand on lui demandait quel était l'objet de la renaissance, répliquait : « Enquêter sur le soleil, la lune et le ciel ». (Heath, *Greek Astronomy*, p. xxxiii.) Dans un esprit quelque peu similaire, Maeterlinck écrit : « Nous n'avons pas d'autre chose à faire en cette vie nôtre que de chercher à savoir où nous sommes... Ne pas savoir est simplement contrariant ; ne plus chercher à savoir est une infortune suprême et irrémédiable, une désertion impardonnable. » *Mountain Path*, p. 174. Un tel intérêt passionné pour l'environnement le plus lointain n'est pas plus humain (au sens strict) que son sujet. Notre curiosité à propos des étoiles est la curiosité du soleil. Nous sommes tout à fait justifiés de dire des gens qui demeurent sur ces plans qu'ils ne sont pas humains. Néanmoins, comme les Grecs le croyaient, la connaissance des étoiles est une partie très importante de la sagesse qui est en nous – l'auteur de *Epinomis*, par exemple, est principalement soucieux de montrer la valeur de l'astronomie en tant que moyen vers la vraie sagesse.

° *Enneads* II. ix. 5.

× Dans *Harmonice Mundi*, Kepler était principalement concerné par l'explication du système des harmonies planétaires entendues par le Soleil. Si Kepler avait été un simple visiteur, sa description du système solaire en tant qu'espace de boîte musicale aurait été simplement curieuse ; mais il est solaire, et ainsi ses absurdités le sont aussi. De manière similaire, le fait que nos tempéraments – jovial, saturnien, mercuriel, etc. – s'entrelacent avec le système planétaire, n'est absolument pas sans rapport avec ce système. La doctrine de Fernel que le principe de vie en nous dérive du Soleil, et celui de Léonard que toutes les âmes terrestres descendent du Soleil, et sont elles-mêmes des phénomènes solaires, sont des choses qu'aucun étudiant sérieux de notre Étoile ne peut ignorer.

identifié, ne se connaissant alors plus en tant qu'homme, mais comme quelqu'un de complètement changé, + et qui s'est transféré dans une région, plus élevée. » Quelques siècles avant Plotin, les écrivains du Livre d'Énoch saisissaient (à leur propre et bizarre façon) le fait essentiel que la connaissance des choses célestes est une connaissance céleste (et non terrestre ou humaine), quand ils enseignaient que c'était les étoiles elles-mêmes qui avaient instruit l'humanité du secret des cieux. * Certaines des étoiles – des observateurs angéliques du ciel – étant descendues sur terre pour cohabiter avec les filles des hommes, engendrèrent des géants, à qui elles révélèrent leurs secrets. « Baraqijal enseigna l'astrologie, Kokabel les constellations, Ezeqeel la connaissance des nuages, ... Shamsiel les signes du soleil, et Sariel le cours de la lune. » Leur indiscretion ne passa pas inaperçue au ciel. Les Observateurs ayant chuté furent accusés d'avoir « révélé les secrets éternels qui étaient préservés dans les cieux, que les hommes s'efforçaient d'apprendre », et ils furent punis conformément à cela – des archanges « prirent toutes les grandes étoiles (qui avaient fait ces choses)... leur lièrent à toutes les mains et les pieds, et les jetèrent dans un abîme de la terre. » ⊕

Au moyen de paraboles grotesques de ce genre, l'homme a, depuis le début des temps, exposé le fait extrêmement important que l'esprit en lui n'est pas seulement humain, que les sources de ses expériences sont cosmiques. Il est maintenant possible, grâce à la science, non seulement d'effacer de la doctrine tous les détails factices, mais de la rendre réellement opérative. Car, en fin de compte, il n'y a qu'une seule science – la psychologie. Les autres sciences sont la psychologie de l'infrahumain et du suprahumain. L'astronome, par exemple, est une sorte de Freud ou de J. B. Watson stellaire. Et en fait il y a certains psychologues – en particulier Jung – qui sont conscients que leur sujet recouvre, au-delà de l'esprit humain strict, l'esprit qui œuvre à tous les niveaux de la hiérarchie. Des deux côtés le rapprochement se fait – seule la psychologie la plus superficielle peut se restreindre au plan humain et ignorer l'univers plus vaste dont traite la science ; et seule la science la plus naïve peut ignorer la psychologie de la science. Si la personnalité totale est le sujet du psychologue, et si la personnalité totale recouvre la hiérarchie en son entier, alors la science qui est le travail conscient et l'autorévéléation de la hiérarchie n'est qu'une psychologie déguisée. La même astronomie est à la fois une partie importante de la psychologie du Soleil et de la mienne.

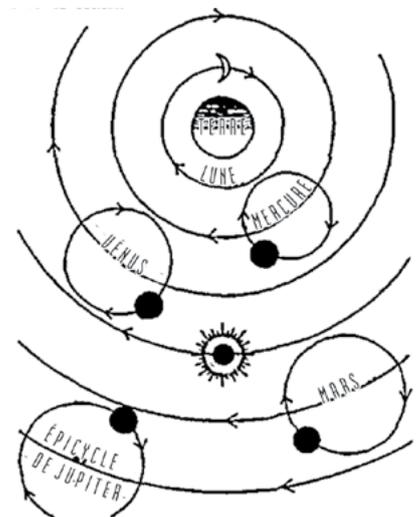
Ce sont là des généralisations faciles. Le bon sens demande un exemple concret de cette psychologie suprahumaine.

Un tel exemple n'est pas difficile à trouver. Quelle est l'opinion originelle de la Terre concernant le soleil ? C'est l'opinion ptolémaïque que le soleil tourne autour d'elle ; que, en effet, elle repose au centre du Soleil. Maintenant il est essentiel de reconnaître que ce n'est pas une erreur : c'est vrai de la planète juvénile, pensant dans ses astronomes précoperniciens, et rien ne s'est produit depuis ce temps-là pour la rendre fautive. La Terre en tant que Terre est nécessairement autocentrée. Mais la Terre n'est pas seulement la Terre. Transcendant ses limitations géocentriques, elle devient un être social précisément conscient de lui-même, avec un nouveau centre dans chacun de ses compagnons.

+ Cf. II Cor. V. 16, 17 : « Ainsi, dès maintenant, nous ne connaissons personne selon la chair... il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles. »

* Mieux connue est l'histoire de Prométhée qui, défiant Zeus, rapporta le feu du ciel et enseigna aux mortels les arts utiles, et par là amena sur eux une punition qui n'est pas complètement différente de celle qui est tombée sur les étoiles méchantes d'Énoch. Et Prométhée, du côté de sa mère Clymène aussi bien que de son père Iapetus, descendait d'Uranus, c'est-à-dire du Ciel. Notez l'hypothèse que l'homme ne peut pas, par lui-même et sans aide suprahumaine, acquérir autre chose que des connaissances des plus rudimentaires. Et cette hypothèse n'est pas violente. De même que l'agriculture est probablement survenue de l'adoration de la Terre, et qu'elle était en ce sens – là son don, l'astronomie est issue de l'adoration des étoiles, et a été le don des étoiles. Directement ou indirectement, notre connaissance supérieure vient du « dessus ».

⊕ I Enoch, VIII; IX. 6 ; LXXXVIII. 3. Cf. Gen. VI. 2. et suivantes. Notez qu'il y a en réalité deux versions juive de la chute, en lesquelles l'introduction du mal est attribuée (1) au serpent (Gen. III) et (2) aux étoiles – ou aux « Observateurs du ciel » ou aux « Fils de Dieu » – (Gen. VI. et I Enoch). Je suggère que cette dualité est vraie quant aux faits : le serpent infrahumain et l'étoile suprahumaine sont inséparables – les extrêmes ont besoin l'un de l'autre et se rencontrent. Quand l'homme (phylogénétiquement et ontogénétiquement) perd son innocence première, il tombe sous ces deux influences : il ne peut pas devenir plus qu'un homme sans devenir moins qu'un homme.



Le système ptolémaïque

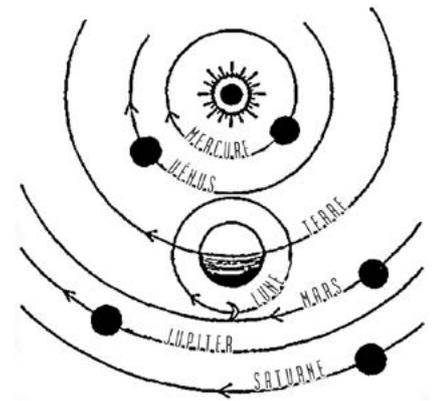
En particulier, elle devient héliocentrique et avance depuis un statut terrestre vers un statut solaire. L'ancienne vision géocentrique n'est pas supplantée – Galilée et l'Inquisition romaine avaient tous les deux raison × – mais la nouvelle vision héliocentrique y est ajoutée. Il est clair que la Terre n'est pas abolie, ni que sa perspective privée a été invalidée : depuis Copernic, le soleil n'a pas cessé de se lever, de se mouvoir au travers des cieux, et de descendre. Grandir, ce n'est pas devenir trop grand. Les niveaux inférieurs du fonctionnement physique et psychique restent indispensables aux niveaux supérieurs.

Notez, d'abord, qu'un seul et même principe psychologique (le principe de croissance par passage à de nouveaux centres) apparaît au niveau humain et au niveau terrestre ; et deuxièmement, qu'on ne pouvait que s'y attendre, en voyant que cela implique, de part en part, un seul et même esprit – l'esprit qui est en l'homme plus que l'homme. La psychologie-Terre ne pouvait pas être plus intimement liée avec la psychologie humaine, en ce que les lois sont substantiellement les mêmes, et que le sujet faisant l'expérience est le même ; le fait est qu'ils ne peuvent pas être séparés sans dommage. La personnalité totale, qui embrasse chaque plan de la hiérarchie et chaque département de la science, est un tout organique. Jung ⊗ peut effectivement dire que l'homme qui altère son image du monde s'altère lui-même, et que celui dont le soleil continue à tourner autour de la Terre est une personne différente de celle dont le centre s'est transféré dans le soleil. La révolution copernicienne que le premier (en tant que membre conscient de lui-même de la société des hommes) a réalisée au niveau humain, le dernier (en tant que membre conscient de lui-même de la société des planètes) l'a réalisée aussi au niveau terrestre de sa personnalité. +

La règle est simple : avancer d'un niveau au suivant, prendre les compagnons qui sont centrés autour de soi, et se centrer soi-même parmi eux. Mettez-les au repos, et vous-même en mouvement. Autrement dit, placez-vous vous-même à leur point de vue. Copernic, sautant hors de lui-même pour saisir un aperçu de lui-même (en tant que Terre) à partir du point de vue du soleil, et Copernic, de nombreuses années auparavant, sautant hors de lui-même pour saisir un aperçu de lui-même (en tant qu'être humain) du point de vue de ses camarades, est la même personne qui fait la même découverte à propos de lui-même et qui grandit par la même méthode, mais à deux niveaux très différents.

7. LES ORGANES SENSORIELS DU SOLEIL

Une raison pour laquelle le bon sens échoue à accorder au Soleil un statut surpassant celui de la Terre et de l'Humanité est qu'aucun organe des sens spécifiquement solaire n'est apparent. Qu'un homme soit davantage qu'une collection de cellules est parfaitement clair, et également d'après le fait qu'il a son propre équipement sensoriel – un équipement qui, bien qu'il soit composé de cellules, est une vaste amélioration par rapport au niveau cellulaire. Le Soleil, d'un autre côté, semble manquer d'yeux dignes d'une étoile.



Le système copernicien

× Maintenant qu'il n'y a pas d'éther imprégnant tout relativement auquel le mouvement peut être mesuré, nous sommes libres de dire de n'importe quel point qu'il est au repos, et de mesurer tous les mouvements relativement à ce point-là. Cela ne veut pas dire qu'un centre de référence quelconque est aussi bon qu'un autre. Car mon statut dans la hiérarchie revient à me poser la question du centre que je choisis. Ainsi, bien que Ptolémée et Copernic aient en un certain sens également raison, Copernic réalise un niveau plus élevé de sa personnalité.

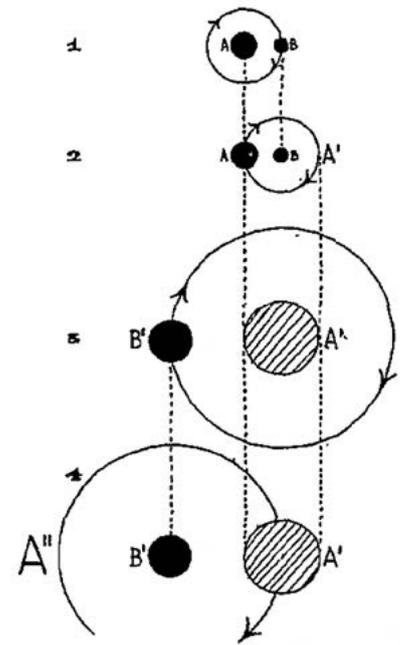
⊗ *Seelenprobleme der Gegenwart*, (1931) p. 301.

+ En réalité, bien sûr, la vision géocentrique n'est pas due à Ptolémée (qui, au second siècle après Jésus-Christ, a résumé le travail des astronomes grecs), et la vision héliocentrique est beaucoup plus ancienne que Copernic. Elle a été proposée dès le troisième siècle avant Jésus-Christ par Aristarque de Samos.

Les observatoires astronomiques sont considérés par le bon sens comme étant de simples extensions de l'œil humain, améliorant son acuité et étendant ses possibilités. Mais une telle extension implique un changement de genre plutôt qu'un changement de degré. En fait, tout concorde pour montrer que les observatoires ne sont pas du tout un équipement sensoriel humain, mais des organes de la Terre (dans la mesure où ils sont utilisés pour étudier d'autres membres du système solaire) et du Soleil (dans la mesure où ils sont utilisés pour étudier les autres étoiles). ° Il est vrai bien sûr que, à la différence de l'œil humain, l'observatoire est artificiel : il vient à être en tant que produit de la prévoyance la plus minutieuse et la plus élaborée, et sa manière d'évoluer à partir de prototypes est très différente de la manière d'évoluer de l'évolution biologique. Mais quant à savoir laquelle des deux méthodes est appropriée au niveau plus élevé – l'ancienne méthode, lente, maladroite immensément gaspilleuse, où le mieux est un expédient, ou la méthode nouvelle, rapide, certaine, extrêmement économique, où chaque matériau et appareil sont spécialement choisis pour le travail qu'on leur demande de faire ? Il ne peut y avoir qu'une seule réponse : il est naturel que les organes les plus élevés soient artificiels. * Des procédures inefficaces ne sont pas davantage dignes d'un grand éloge du fait qu'elles sont naturelles qu'une procédure efficace n'est blâmable parce qu'elle est artificielle ; mais la vérité est qu'un tel artifice est plus naturel que la nature. Le nouvel organe d'essence solaire sur le mont Palomar en Californie est le travail de la nature à son pinacle, et il est digne de sa grande propriétaire.

Comment est-ce que la Terre perçoit ses planètes proches, non en tant que points de lumière uniformément petits et uniformément éloignés, mais en tant que placées à diverses distances et comparables en volume avec elle-même ? Des yeux humains sont inutiles pour une tâche de ce genre, et pour deux raisons. La première, c'est qu'ils sont beaucoup trop petits (ils n'admettent chacun qu'un millionième de la lumière que le télescope du mont Palomar reçoit) ; la seconde, ils sont beaucoup trop proches (la distance qui les sépare est beaucoup moins qu'un millionième de la distance qui sépare une paire d'yeux terrestres engagés dans une vision stéréoscopique). Plus je suis éloigné de l'objet que je suis en train d'examiner, plus mes yeux doivent être grands pour que je puisse le voir clairement, et plus ils doivent être éloignés pour que je puisse estimer sa distance correctement. Mon corps doit être assez grand pour fournir deux postes d'observation donnant deux vues distinctes de l'objet, autrement ma vision ne serait pas stéréoscopique : la base de mon triangle doit s'élargir au fur et à mesure que son sommet recule. Ainsi pour voir une planète à sa distance propre, je dois utiliser une paire d'yeux terrestres, d'observatoires, à quelques centaines ou milliers de kilomètres de distance. Mon corps grandit et rétrécit en fonction de son objet, en accord avec la loi d'égalité. Enfant, je voyais que la vache pouvait sauter sur la lune : la raison pour laquelle je pense maintenant autrement n'est pas simplement que la Lune a grandi, mais aussi que j'ai grandi avec elle – depuis la taille de l'enfant jusqu'à la taille de la Terre.

Mais mes yeux terrestres sont nécessairement toujours écartés de moins de 9 600 km, et cette base (qui est le diamètre de la Terre) est



- (1) Le stade ptolémaïque, en lequel mon compagnon (B) tourne autour de moi (A).
- (2) Le stade copernicien, en lequel nos rôles sont inversés, et où je grandis pour devenir un individu (A') du degré suivant.
- (3) À nouveau le stade ptolémaïque, en lequel mon nouveau compagnon (B') tourne autour de moi (A').
- (4) À nouveau le stade copernicien, en lequel je deviens un individu d'un degré encore plus élevé (A'').

° Aldous Huxley nous invite à « considérer le changement que le scientifique est capable d'induire mécaniquement dans son être au moyen de ses instruments. Équipé d'un spectroscopie et d'un récepteur de 130 cm, un astronome devient, pour autant que la vision soit concernée, une créature suprahumaine ; et, comme nous devons naturellement nous y attendre, la connaissance possédée par cette créature suprahumaine est très différente, à la fois en quantité et en qualité, de celle qui peut être acquise par un observateur avec des yeux simplement humains et non modifiés. » The Perennial Philosophy, p. 2.

* Le darwinisme, le lamarckisme et le paleyisme sont tous vrais en principe : certains organes naturels sont le résultat d'une sélection « aveugle » ; d'autres ont été développés par l'usage ; ceux de la troisième sorte sont des produits conceptuels. Tous dépendent du niveau hiérarchique impliqué. L'histoire de l'évolution en tant que tout (et c'est un tout) les combine tous les trois.

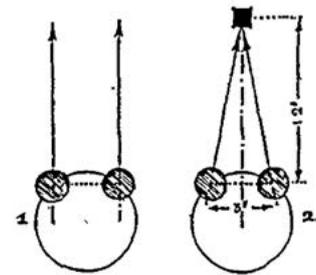
bien trop petite pour me permettre d'apprécier la distance des étoiles et même de l'étoile la plus proche. La capacité de la Terre à observer des objets de statut plus élevé qu'elle-même est, bien sûr, seulement naturelle. Mais où, sinon dans le Soleil, trouverais-je un foyer pour mon deuxième œil qui, en même temps que mon œil terrestre, me fournira une vision stéréoscopique des étoiles ? Sur Mars ou sur Vénus ? Même si un deuxième œil devait exister sur une de ces planètes, comment est-ce que je l'utiliserais ? Apparemment la conclusion doit être que le Soleil, à la différence de la Terre, est un Cyclope céleste, et que nous avons ici dépassé les limites de la vision binoculaire.

Les faits sont tout à fait autres. Le Soleil est magnifiquement pourvu de ses propres organes des sens, par la vertu desquels il est capable d'attribuer à ses proches leur place propre dans les cieux, et de leur donner leurs propres tailles et mouvements. Ce qui veut dire que je suis assez bien organisé au niveau solaire pour une estimation objective de mes égaux, de même que je le suis aux niveaux terrestre et humain. Je ne suis pas plus trompé (dans ma capacité solaire) par la luminosité et le mouvement apparents d'une étoile, que je suis trompé (dans ma capacité humaine) par la rotation apparente des hommes autour de moi à chaque fois que je tourne la tête, ni par leur gonflement et rétrécissement continu.

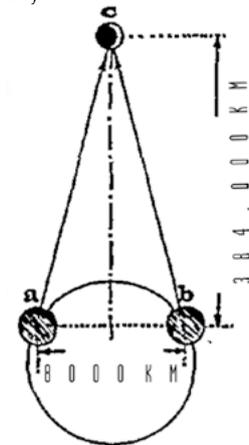
À quels organes, qui ne sont pas ceux de la Terre, dois-je cette perspective stellaire ? Seuls des yeux-observatoires l'auront et ils doivent être séparés par des millions de kilomètres. Même le diamètre du soleil – une petite distance de 1 382 400 kilomètres – est désespérément inapproprié. Il reste le Soleil – le Soleil dont l'anneau terrestre est de 297 millions de kilomètres de diamètre. Et, en fait, c'est aux pôles de cet anneau, de cette orbite, que les yeux solaires sont situés. (La circonstance que ses yeux soient séparés de six mois dans le temps, n'empêche pas, bien qu'elle la complique certainement, la vision du Soleil.) Le premier œil fournit une image légèrement différente des étoiles de celle fournie par l'autre œil (autres dans le temps et dans l'espace, bien qu'elles puissent porter le même nom), et la différence donne l'indication des distances de ces étoiles qui se sont apparemment déplacées.

(Notez ici que la croissance physique de l'étoile primitive en un système solaire est de toute manière la condition de sa croissance psychique. C'est seulement de cette manière que se sont développées les conditions thermiques et chimiques de la vie ; et c'est seulement ainsi que se sont développées les conditions spatiales de la vie sociale, qui implique l'appréciation objective des autres étoiles. Toute autre considération mise à part, le Soleil originel était trop petit pour connaître son genre, et en conséquence trop petit pour se connaître lui-même. Mais, en réalité, c'est une erreur de séparer le développement psychique du développement physique : à mon niveau solaire (comme à tous les autres) ma constitution et ma croissance sont psycho-physiques.)

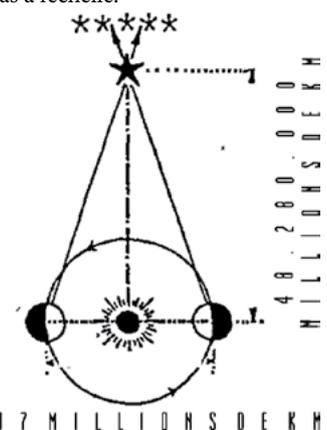
Le bon sens y objecte que l'astronome ne peut pas partir de la Terre pour aller sur le Soleil. N'est-il pas, en réalité, aussi lié à la Terre quand il mesure la parallaxe d'une étoile que quand il mesure la parallaxe de la Lune ?



Convergence. (1) Les yeux se posent sur un objet éloigné. (2) Les yeux, dirigés sur un objet proche, sont poussés hors du parallélisme par les muscles oculaires, et leur état donne une indication sur la distance de l'objet.



Parallaxe. Les données nécessaires pour calculer la distance de la lune sont (1) la longueur de la ligne de base qui relie les observateurs (a) et (b) ; (2) l'angle bac, entre la direction de la lune en (a) et la ligne de base ; (3) l'angle abc. La « convergence des yeux de la Terre » (qui est ce à quoi l'observation de la parallaxe revient) dans cet exemple est la même que la convergence des yeux de l'homme dans l'exemple donné ci-dessus : $3''/144'' = 8000$ kilomètres/384 000 kilomètres. Les diagrammes ne sont pas à l'échelle.



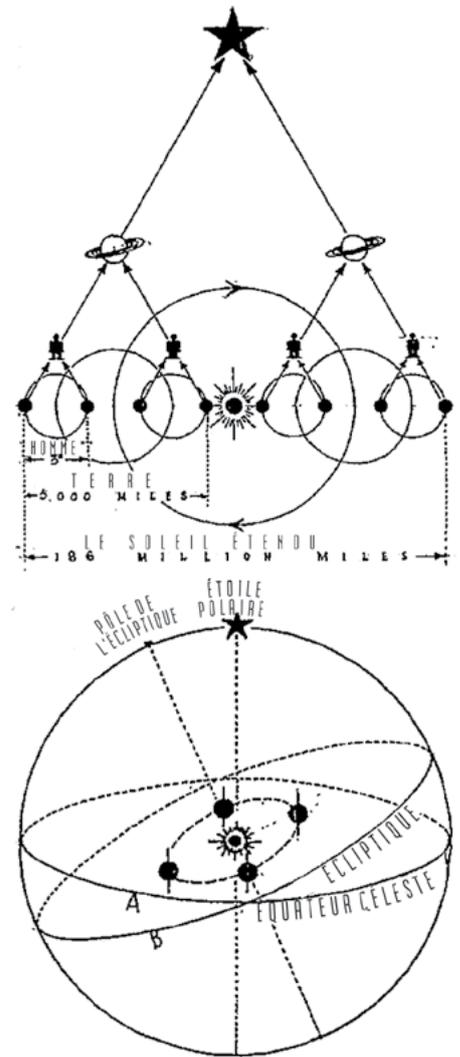
Un écart temporel de six mois altère la position de l'étoile proche relativement aux étoiles distantes, et donne donc à l'observateur solaire une indication concernant la distance de l'étoile proche. (De la même manière, mon œil droit voit un objet proche dans une position relativement à l'arrière-plan, mon œil gauche dans une autre position, et cela m'aide à placer l'objet.) Mais même la ligne de base de 297 millions de kilomètres est trop courte pour mesurer la distance des autres étoiles exceptées celles qui sont proches. D'autres méthodes doivent être utilisées pour les étoiles plus distantes.

Le bon sens est ici dans l'erreur. L'astronome est un maître dans l'art de sauter de la Terre au Soleil, et il sait très bien que son succès dans l'étude des étoiles dépend de sa réussite à se libérer de sa terrestrité. À moins qu'il ne cesse d'être la Terre et devienne le Soleil, il ne peut pas commencer ses recherches sur les étoiles en tant que tel – d'où le fait qu'une grosse partie de son travail doit consister en un déni mathématique élaboré de son moi terrestre. En reconnaissant qu'il a établi son observatoire sur une base aussi instable qu'un radeau sur une mer déchaînée, il doit noter les mouvements de cette base de sorte à pouvoir les décompter de tous les mouvements qu'il observe dans le ciel. C'est seulement quand il a reconnu pleinement le comportement de la Terre comme étant vraiment celui de la Terre, en supprimant toutes les « erreurs » dont elle est responsable (et il y en a de nombreuses), qu'il est en position d'observer le monde du Soleil. Ses calculs ont fait de lui une nouvelle créature. Maintenant, quand il regarde les étoiles, il le fait avec le soutien d'une étoile : derrière lui, attaché à lui, il y a le Soleil géant et stable, et non un fragment tourbillonnant d'une planète. Aucune rododromie ne pourrait être plus vaine que celle de Ptolémée : « Quand je cherche partout les cercles tourbillonnants amoncelés des étoiles, mes pieds ne touchent plus terre » × – car la seule manière de tirer le meilleur parti de ses limitations est de les admettre librement toutes. Les « cercles tourbillonnants amoncelés » de l'Alexandrin n'étaient pas au-dessus de lui mais à ses pieds. Il ne réalisait pas la vérité paradoxale que la seule manière de sauter hors de la planète est de s'enraciner consciemment en elle, et de ne jamais oublier ses racines. S'élever dans le monde, c'est connaître toutes les raisons pour lesquelles vous ne pouvez jamais le faire.

Pour le bon sens, bien sûr, cela n'est que de la théorie, et n'a que très peu de poids ; et il faut plus que quelques calculs pour transformer une planète en étoile. Pour répondre, laissez-moi dire que la différence essentielle entre les planètes et une étoile est une différence théorique – une différence entre deux visions du monde, deux attitudes devant l'univers, deux estimations du caractère et du comportement de ses proches. Néanmoins il y a foule de preuves d'une transformation et d'une sorte que le bon sens peut difficilement écarter. Il y a, par exemple, l'héliostat, un organe solaire qui est sur la Terre mais qui n'appartient pas à la Terre, quand on voit que sa fonction est précisément de contrecarrer tout ce que la Terre fait : c'est un éliminateur de la Terre, qui confère un statut solaire à son utilisateur. Le gyroscope est un autre instrument non terrestre de ce genre – quand il est placé avec son axe pointé vers une étoile, il reste dans cette position, sans considération pour la rotation de la Terre, et il suit l'étoile quand elle se lève et se couche. Le gyroscope est, à ce moment-là, sidéral. Même les horloges de l'astronome se dégagent de la Terre : en indiquant le temps sidéral qu'elles conservent, elles lui disent, non où le Soleil est dans le ciel, mais où sont les étoiles. °

8. L'HOMME EN TANT QU'ÊTRE SOLAIRE

Si c'était uniquement en tant qu'astronome qu'un homme devenait étoile, alors peu d'hommes atteindraient jamais cette distinction-là, et



L'Équateur céleste (A) est une ligne imaginaire située dans le ciel exactement au-dessus de l'équateur terrestre. L'écliptique (B) est une ligne imaginaire dans le ciel située dans le plan de l'orbite de la Terre. La position d'une étoile peut être donnée en référence à A (elle est alors décrite du point de vue terrestre) ou à B (elle est alors décrite du point de vue solaire).

× Heath, *Greek Astronomy*, Pour être loyal envers Ptolémée, je dois citer la totalité du passage : « Je sais que je suis mortel et la créature d'un jour ; mais quand je cherche les cercles tournants et amoncelés des étoiles, mes pieds ne touchent alors plus terre, car, à côté de Zeus lui-même, je me remplis d'ambrosie, la nourriture des dieux. » Mais il n'est pas suffisant de reconnaître, comme Ptolémée le fait ici, nos limitations humaines, tout en ignorant nos limitations terrestres. L'égoцентриté reste égoцентриté quel que soit le niveau.

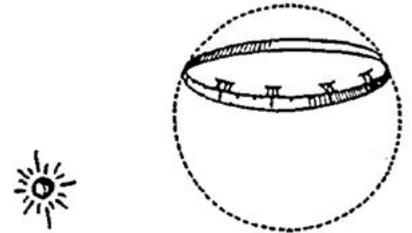
° De manière similaire, une partie importante du travail du spectroscopiste est de reconnaître et de rendre compte des effets produits dans les spectres sidéraux par l'atmosphère de la planète, de même que les effets produits par ses propres lentilles et plaques photographiques. Lui aussi doit en effet, par une étude précise et ensuite un déni de tout ce qui est simplement planétaire dans ses observations, dépasser la Terre.

seulement à intervalles. Mais la vérité est que la vie que nous menons tous est, à maints égards, une vie dans le Soleil : c'est plutôt la vie du Soleil. Laissez-moi en donner quelques exemples, tirés de l'expérience quotidienne.

Le jardin que je cultive n'est pas un jardin mais plusieurs. Le premier de ceux-ci est ce rectangle de terre ordinaire (mesurant environ un tiers d'arpent) dont le bon sens et mes titres de propriété me font crédit. Mais un tel morceau de terre n'est en réalité pas du tout un jardin : il est beaucoup trop petit pour être quelque chose de la sorte. Car un jardin a besoin d'un lieu au soleil pendant la journée et d'un lieu dans l'obscurité la nuit, et ces deux lieux sont à des milliers de kilomètres l'un de l'autre. Mon petit carré de terre doit s'étendre en fonction de cela : pour faire croître quelque chose, il doit d'abord croître lui-même. Il doit devenir une propriété terrestre de quelques 32 000 km de long, tout en restant une propriété locale de quelques 20 m de long. Le petit morceau oblong doit se développer en un vaste anneau terrestre, dont une partie est dans le jour perpétuel et l'autre dans la nuit perpétuelle. Ceci n'est évidemment pas une manière inutilement fantasque de déclarer le fait évident que mon jardin est ce qu'il est parce qu'il tourne journalièrement autour de l'axe de la planète – pour un observateur doté d'une compréhension généreuse du temps (c'est-à-dire quelqu'un dont le présent apparemment réel est suffisamment vaste) mon jardin n'est pas un carré de terre minuscule qui se meut en faisant un grand cercle, ce n'est pas un objet visible qui fait son parcours le long d'un chemin invisible, comme une perle sur un fil fin ; il est la totalité du cercle rempli, et l'objet en mouvement devenu chemin tranquille. Pour un tel observateur, mon jardin d'anneau terrestre est autant un fait physique que mon tiers d'arpent est un fait physique pour le géomètre municipal. * Les deux versions de l'étendue de mon terrain sont également valables et également objectives. (Dans un chapitre ultérieur, je discuterai de l'idée que la seule manière d'occuper l'espace est d'y patrouiller constamment, et qu'une occupation statique est impossible. Les positions sont comme des baïonnettes – vous pouvez en faire ce que vous voulez, sauf vous asseoir dessus. La matière elle-même prend du temps pour remplir l'espace. Rien n'existe en ce moment présent.) Chaque jardin, alors, a la forme d'un anneau, en partie sombre et en partie lumineux, et chaque plante dans chaque jardin suit la même structure. Et les deux exceptions ne sont pas vraiment des exceptions – car il n'y a pas de jardins polaires.

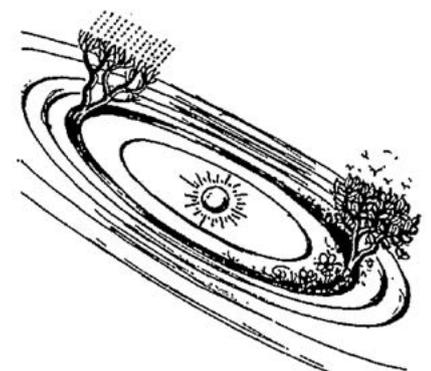
Mon jardin est un jardin de la Terre autant qu'un jardin britannique. C'est également un jardin solaire, un anneau-Soleil autant qu'un anneau-Terre, de 297 millions de kilomètres de diamètre aussi bien que de 9600. Il n'y a pas d'objection valable à dire que seule une fraction minuscule de cet endroit circulaire du Soleil est vraiment le mien, en voyant que tout le reste est inaccessible maintenant, et éloigné dans le temps ; car il faut du temps pour tourner autour du plus petit morceau de terrain. Cette maison ne cesse pas d'être mienne parce que je ne peux pas être à l'étage et au rez-de-chaussée au même moment. Mon jardin terrestre ne cesse pas non plus d'être mien parce qu'il est si grand que j'ai besoin d'un jour entier pour l'inspecter. Et l'année dont j'ai besoin pour faire le tour de mon jardin-Soleil est (vu la taille du jardin) la période minimum que je

Paley (dans sa Natural Theology : or Evidences of the Existence and Attributes of the Deity, Collected from the Appearances of Nature, 1802) remarque que la relation « du sommeil à la nuit, est la relation des habitants de la terre à la rotation de leur globe ; elle est probablement plus ; c'est une relation au système dont le globe fait partie ; et encore davantage, à la congrégation des systèmes, dont le leur n'est qu'un membre. Si ce compte-rendu est vrai, il connecte l'individu le plus moyen à l'univers lui-même ; un poulet juché sur son perchoir avec les sphères tournant dans le firmament. »



* La transition du modèle de l'atome solaire de Bohr, avec ses électrons planétaires, au modèle ondulatoire de Schrödinger, correspond à une transition quelque peu similaire au niveau solaire lui-même : les particules planétaires ne sont plus valables et leur place est prise par des anneaux planétaires. Aristote avait assez raison après tout (n'en déplaise au Dr. S. H. Mellone, Western Christian Thought in the Middle Ages, p. 167) de traiter ses sphères planétaires comme des faits physiques plutôt que comme des hypothèses mathématiques. Il y a réellement dans le Soleil un Pays du Printemps Perpétuel, tout comme il y a réellement sur terre un Pays de Nod perpétuel.

Dans son poème bien connu, « Solar Creation », Charles Madge prend pour thème : « Le soleil, terrain duquel nous sommes les créatures ». Et non seulement (ajouterais-je) nous sommes des créatures jaillies du terrain solaire, mais nous nous tenons réellement dessus maintenant. Le sol sous nos pieds est à la fois national, terrestre et solaire. Je n'ai pas à me déplacer d'un centimètre pour passer de la Terre au Soleil ; cependant, les dimensions du morceau de Terre sur lequel je me tiens sont très différentes de celles du morceau solaire.



pouvais espérer ou désirer – une propriété qui révèle toute sa beauté en un seul regard n'est rien dont on puisse être fier. Le bon sens, bien sûr, dit que je regarde le même morceau de terre chaque jour ; mais le délice de mon jardin solaire est que chaque jour en révèle une nouvelle étendue. Les arbres de cette partie sont nus, les fleurs sont mortes, et l'herbe est couverte de neige ; mais je reviens d'une autre partie (éloignée de quelques 480 millions de kilomètres) où les arbres sont pleins de feuilles et où il y a abondance de fleurs, d'oiseaux et de papillons. Et cette partie-ci est intimement reliée à celle-là, car le jardin est un tout bien intégré. Que je creuse ici n'a pas de sens si je ne sème pas après, et n'en a pas non plus sans les fleurs que je cueillerai dans une période éloignée. En fait, la seule bonne terre, le seul sol digne des peines du cultivateur, est celui du Soleil. Chaque graine est plantée dans un champ de la taille d'une étoile, et dans une étoile. Chaque fleur est un soleil, un tournesol.

L'agriculture n'est qu'un exemple du rythme solaire dans notre vie ; le calendrier en fournit un autre. * Tous les anniversaires sont annulaires. Ce sont des positions dans l'espace, et en fait il est presque impossible d'éviter d'en parler en tant que tels – ils sont distants ou à portée de main ; ils sont espacés de façon pratique ou non ; ils sont en avant de nous, se rapprochent, et ils reviennent encore ; nous les observons quand ils arrivent, et ensuite nous les laissons derrière nous. C'est le langage, non pas d'un voyageur sur la Terre, mais d'un explorateur d'étoiles. Nos anniversaires de naissance et de mariage, les jours de nos saints et les fêtes publiques, nos jours marqués en lettres rouges de toutes sortes, sont autant de lieux dans le Soleil – des lieux dont nous approchons à une vitesse qui dépasse 1,61 millions de kilomètres par jour. Noël est une caractéristique du paysage solaire que nous découvrons périodiquement. Nos calendriers sont de véritables cartes du soleil, × des cartes d'un pays en forme d'anneau dont le diamètre est de 297 millions de kilomètres : l'échec à observer les temps et les saisons est un échec à observer la configuration naturelle de notre immense pays natal. Mais en fait il est impossible d'ignorer le paysage passé que nous traversons en voyage : la totalité de notre vie – dans ses travaux et ses jeux, sa politique, sa religion, ses études, ses finances, ses habits, sa nourriture – est adaptée au climat de notre pays solaire tout comme elle est aussi sûrement adaptée au climat de notre pays terrestre. Par rapport à ses rythmes annuels, notre vie est vécue par le Soleil plutôt que dans le Soleil : c'est l'organisation solaire, spatiale et complètement présente dans le Soleil, temporelle et de ce fait quelque part ailleurs pour l'homme. Ici, dans cette étoile étendue (si différente du système solaire abstrait des astronomes), la vie de l'homme commence à réaliser ce qui est implicite en elle ; son existence anéantie et éparpillée par le temps est ici réunie et concentrée. Le Soleil, dont le Maintenant est de 12 mois, est une station remarquable sur le voyage faisant passer de ce qui est réglé par le temps à ce qui est intemporel.

Si la pulsation de nos vies est la pulsation d'une étoile, si la structure annuelle de l'existence humaine est l'organisation psycho-physique du Soleil, alors il n'est pas étonnant que des hommes dans tous les pays et durant toute l'histoire aient regardé l'observation correcte des rites et festivals annuels (particulièrement ceux qui sont liés consciemment au Soleil) comme des plus importants. Notre laxisme présent concernant

* À propos de la tendance traditionnelle à identifier le cosmique et les éléments sociaux dans l'année liturgique, voyez Christopher Dawson, Religion and Culture, p.138.

L'archonte de Vénus, dans le Perelandra (p. 237) de M. C. S. Lewis, est présent sur toute l'orbite de la planète. Dans les dernières phases de la religion grecque, non seulement la planète, mais aussi sa sphère – qui se composait des lieux où, sur le moment, la planète n'était pas présente – est remplie de l'esprit de la planète. La sphère est entièrement Mercure, ou Mars, ou Vénus. (Voir Gilbert Murray, Five Stages of Greek Religion, IV.) Cette doctrine, pourtant inacceptable dans sa forme, est en substance parfaitement vraie. Elle restitue à la partie petite et mouvante la dimension qui la révèle en tant que tout large et stable ; elle aperçoit la vérité que, si on lui donne du temps, la partie est le tout. Ce sujet est plus complètement traité dans le chapitre XVI. × L'empereur chinois était le seigneur du calendrier sacré, et le palais impérial était conçu et régulé conformément à celui-ci. Par exemple, quand les saisons changeaient, l'empereur changeait de quartier, de vêtements, de nourriture et même de musique. Ainsi le caractère solaire de la vie n'était pas seulement reconnu, il était central et sacré. En fait, le culte entier de l'État était, fondamentalement, un rituel qui harmonisait le ciel et la terre.

Les anciens astronomes chinois qui déclaraient produire les éclipses qu'ils prédisaient (et dont on se détournait quand la prédiction échouait) n'étaient pas nécessairement escrocs ou fous. Si je déclare que je fais bouger mon corps humain, pourquoi ne déclarerais-je pas faire bouger mon corps solaire ? – La déclaration est aussi difficile à justifier dans les deux cas. La déclaration de l'astronome qu'il organisait les éclipses n'est pas plus fantastique que la déclaration d'un général déclarant qu'il va gagner une bataille, ou celle du constructeur qui érige une maison, ou la mienne quand je suis en train de mouvoir la main qui écrit ceci. Nous faisons autant du travail du monde que nous déclarons sincèrement en faire. Le comportement du Soleil est une partie de notre comportement « automatique » ou « réflexe », jusqu'à ce que nous le rendions pleinement conscient et délibéré. Si la mouche sur le moyeu de la roue du chariot, dans la fable d'Ésope, pouvait se sentir réellement responsable de la poussière de la roue, la déclaration qu'elle faisait de l'avoir soulevée n'aurait pas été vaniteuse. Ainsi Edward Caird dit : nous ne pouvons pas faire crédit à un homme pour ce qui dépasse la vision qu'il a de lui-même – « Il est ce qu'il pense lui-même, et se pense être ce qu'il est. » Evolution of Theology, ii. p. 302.

ces questions est en réalité une dégradation partielle de notre physique solaire. Le rationaliste prétendu, qui réduit simultanément le Soleil vivant à une collection de particules discrètes relativement à son espace, et à une collection de moments discrets relativement à son temps, tente un suicide solaire. † Rejeter comme simple superstition les rites annuels qui relient l'homme au Soleil, sans fournir à leur place une version plus raisonnée et plus consciente de la même impulsion, est plus qu'irrationnel : c'est une sorte de folie, en laquelle un homme se coupe de lui-même. ° Avec l'homme moderne occidental, cette dissociation est allée, peut-être, aussi loin qu'elle le pouvait, et la réaction commence déjà. En fait il se peut bien que les cultes du futur ne seront pas une grande amélioration pour combler le vide qu'ils rempliront. La seule sauvegarde contre le nihilisme aveugle (avec son déni de « l'inconscient ») d'un côté, et de la superstition aveugle (avec son abandon à « l'inconscient ») de l'autre, c'est de rendre conscient « l'inconscient ». Ce qui veut dire que nous devrions amener à la lumière, sans réserve ni dissimulation, l'étendue totale de la personnalité humaine du plus bas au plus haut niveau hiérarchique. Les alternatives à cette tentative visant la pleine conscience de soi sont les extrémités égales et opposées de l'échec – le moi isolé moderne, et le moi submergé primitif.

Autrement dit, si je ne donne pas au Soleil son dû, il prendra plus que son dû. Pour montrer que ce danger n'est pas de mon invention, laissez-moi citer l'exemple de l'adoration du Soleil au Mexique. Le culte de Tonatiuh (c'est-à-dire le Soleil) était un mélange d'intuitions belles et profondes et de pratiques barbares. Le dieu, après sa conquête matinale des étoiles, et son long voyage pendant toute la durée du jour dans les cieux, plongeait épuisé à l'ouest, versant à chaque crépuscule rougissant son précieux sang pour l'homme. Le devoir de l'homme était alors évident – le dieu devait être sustenté. La victime-prêtre sacrificielle, dont le sang était versé pour remplir de nouveau celui du Soleil, était identifié avec le Soleil, et elle quittait la Terre pour remplir ses nouveaux devoirs dans le ciel. Notez que, non seulement cet homme se sentait responsable du fonctionnement continu du Soleil, mais il réalisait de la même façon sa propre nature de Soleil : en fait il recréait le Soleil. Tout ceci s'est terminé, bien sûr, il y a quatre siècles, quand Cortez a conquis le Mexique. Mais il est significatif que le gouvernement mexicain ait fait revivre récemment à une échelle magnifique la pompe du renouveau du Soleil. × Des milliers de personnes ont pris part, avec un grand enthousiasme, aux cérémonies qui (en dehors des sacrifices humains) suivirent l'ancien rituel de très près.

Ici, donc, il y a une des innombrables indications que notre nature reste ce qu'elle est : nous pouvons réprimer et nier, mais non pas tuer, le Soleil vivant, pour la simple raison que notre vie propre est, dans un de ses aspects, sa vie. Assez comiquement (mais plutôt tragicomiquement), nous imaginons que nous en savons bien plus que Pythagore et Platon, + Aristote, les stoïciens et les pères alexandrins, * Plotin et presque tous les écrivains de l'âge hellénistique, pour lesquels le Soleil était glorieusement vivant. Nous sommes sûrs que les innombrables rituels par lesquels les hommes ont partout cherché à s'identifier avec le Soleil sont des pratiques infantiles que nous avons complètement abandonnées. Mais, en vérité,

† « Le soleil est une grande source de vitalité sanguine, il fait passer le courant de sa force en nous. Mais dès que nous résistons au soleil et disons : c'est une simple boule de gaz ! – alors le courant de vitalité même du soleil se transforme en une force subtilement désintégratrice en nous et elle nous défait. » D. H. Lawrence, *Apocalypse*, p. 50. L'intuition de Lawrence n'est pas si loin, après tout, de la vérité exacte.

° Un simple homme « n'est pas entièrement là ». Le docteur William Brown écrit : « C'est le sentiment d'être isolé de la nature, animée et inanimée, qui est une chose terrible et que nous trouvons sous une forme aussi prononcée parmi certains de nos patients mentalement dérangés. » *Mind and Personality*, p. 283. « Ne contracte pas basement ton âme » était une maxime que Marc-Aurèle s'imposait à lui-même. (*Meditations*, VIII. 51.) Quelque chose comme une basse contraction de l'âme est endémique chez l'homme moderne.

Pour de nombreux exemples frappants, pris dans de nombreux pays et à de nombreuses époques, de la croyance que les affaires du Soleil sont les affaires de l'homme, voir le *Golden Bough* de Frazer (Abridged Edn, 1924), pp. 78 et suivantes. Le roi, ou les prêtres, ou dans certains cas le peuple, se sentaient responsables du comportement du Soleil, et l'aidaient dans son voyage par de nombreux rites. Les Indiens Chilcotin avaient l'habitude de marcher en rond appuyés sur des batons en formant un cercle, pour aider le Soleil pendant une éclipse ; les pharaons, en tant que représentants du Soleil, déambulaient entre les murs du temple pour s'assurer que le Soleil allait accomplir son voyage journalier ; les offrandes matinales du brahmane amènent le soleil à se lever.

Il y a trois stades nécessaires :

- (1) la croyance primitive au contrôle magique ;
- (2) la destruction scientifique de cette croyance ;
- (3) la reconnaissance que, loin de détruire cette croyance, la science peut la confirmer et la porter à un plan plus élevé.

× Pour une description, avec des photographies, du spectacle qui s'est tenu dans le temple restauré de Quetzalcóatl, voir l'article de Carmen Cook, « The Creation of the Fifth Sun », dans *The Geographical Magazine*, Août. 1938.

+ Voyez par exemple, Plato, *Laws*, 898; *Timaeus*, 38 ; *Republic*, 507-9.

* Origène enseignait que tous les corps célestes étaient des êtres vivants. Une étoile pouvait pécher, et était dotée de volonté et de désir ; le Soleil désire être libéré du corps, mais continue son chemin dans un esprit de service. Clément avait des opinions similaires. Voir R. B. Tollinton, *Alexandrine Teaching on the Universe*, pp. 89 et suivantes.

c'est nous-mêmes qui ne sommes pas dans l'esprit juste, à présent. Et le danger est que quand nous reviendrons à nous-mêmes, nous trouverons trop de nous-mêmes dans le Soleil, et trop peu au-dessus et au-dessous du Soleil. Nous tentons toujours de nous précipiter d'un déni extrême à une affirmation extrême : c'est tout ou rien. Il est plus sûr de reconnaître rien de moins que l'homme total, et de rendre à chaque niveau rien de plus et rien de moins que son dû.

9. LE SOLEIL ET LA POURSUITE DE LA VÉRITÉ, DE LA BEAUTÉ ET DE LA BONTÉ

Survient maintenant une question de la plus grande importance – quelle est l'utilité du Soleil, en dehors de ses fonctions physiques ? Quelle est, en termes des besoins spirituels de l'homme, de ses aspirations et de sa destinée, la valeur du niveau solaire d'intégration ? Quel stade d'évolution essentielle, quelle phase de réalisation de soi, trouvent ici leur incarnation ?

Or ces questions ne sont pas un simple exercice académique, car le bon sens dit clairement que le Soleil vivant, peu importe la vérité d'un fait et qu'il puisse être nécessaire au bien-être physique de l'homme, n'est que superflu, s'il n'est pas en relation avec son bien-être moral et qu'il serait peut-être mieux de le laisser de côté. Le saint et le penseur, sinon le poète, agissent très bien sans avoir aucune notion du Soleil vivant. ° On reconnaît généralement que, pour atteindre sa pleine stature, un homme n'a besoin que d'agir en tant qu'organe conscient du corps social (avec ses nombreuses subdivisions, depuis la famille en allant vers le haut) et (ajouterait de nombreuses personnes) en tant qu'organe conscient d'un corps beaucoup plus grand – le Tout. Autrement dit, être un homme libre et loyal de la cité de l'homme et de la cité de Dieu constitue la totalité des devoirs et des privilèges de l'homme, et aucune autre citoyenneté ne lui est demandée ni permise. Ou (comme on éprouve un souci croissant, dans la pensée religieuse occidentale, pour les animaux) laissez-moi aller à la limite et dire que les degrés hiérarchiques que l'on reconnaît maintenant comme cohérents avec la vie morale sont l'organe corporel (« volontaire »), le corps humain en tant que tout, les nombreuses mésoformes qui relient l'homme à l'Humanité, l'Humanité, le royaume animal, et la Vie (pour des âmes rares telles qu'Albert Schweitzer). Mais l'hypothèse non exprimée partout est que les unités qui se tiennent au-dessus de la vie – et en particulier la Terre et le Soleil – n'ajoutent rien de valable qui n'ait déjà été inclus au-dessous, et qui ne sera pas aussi inclus au-dessus, au niveau du Tout. Elles peuvent de ce fait être sans dommage ignorées. *

À cette objection d'une formidable apparence laissez-moi répondre, une fois pour toutes, que ma tâche principale dans cette enquête est d'exposer à nu, aussi loin que j'en suis capable, la totalité de l'anatomie, sans égard à sa valeur pratique. La valeur qui compte ici est la vérité : que la vérité se trouve être bonne, belle et utile, ou mauvaise, laide et inutile, n'est pas la considération primaire. Et je crois comprendre que la vérité de mon essence solaire – car je ne peux vivre rien de moins qu'en étant

° C'est le poète qui témoigne du niveau sidéral, tandis que le prêtre et le philosophe l'ont temporairement oublié : il préserve la vérité vivante, en attendant le temps où elle reflurira. Un bon exemple en est Victor Hugo, qui écrivait : « Et, au milieu de toutes ces abîmes concentriques vous voudriez que je me rétrécisse et me ratatine dans mon ego ! Dans quel ego ? ... Dans le moi de ma chair, dans le moi qui mange, dans le moi de mon appareil digestif, le moi de mon argile ?... Vous voudriez me voir refuser mon adhésion à l'indivisible ! Vous voudriez me voir refuser d'obéir à la loi de gravitation ! ... Non. Cela ne se peut pas. Le pancréas n'est pas la seule chose à considérer. Les processus de mon chyle, de ma bile et de ma lymphe ne peuvent pas être le but de ma philosophie. C'est l'univers sidéral qui est en question. » (*Intellectual Autobiography*, « Choses de l'Infini ».) Ce qu'une époque ne retirera pas de ses philosophes, elle le retirera de ses poètes : ce qu'elle rejette comme faux, elle l'acceptera souvent comme beau. Si C. F. Krause, qui, dans sa philosophie éthique de l'homme, lie l'humanité terrestre à l'humanité dans le soleil, avait été poète, personne ne l'aurait accusé d'écrire des absurdités.

* Cependant, si nous avons un peu d'imagination, nous devrions comprendre que la façon de faire stellaire peut être pour nous comme la façon de faire humaine l'est à nos chiens – quelque chose qui nous passe au-dessus de la tête, à moins d'être un Rilke, un D. H. Lawrence ou un George William Russell. Quand nous sommes timides devant les étoiles ; quand sortir soudain dans une nuit étoilée est autant une épreuve que de marcher dans un salon rempli de personnes étranges, alors nous savons que nous entrons en possession de notre essence stellaire. Et les paroles de Russell seront vraies de nous : « Dans cette dilatation de conscience il avait l'impression que les dieux étaient avec lui, et c'est alors qu'il regardait vers les étoiles, et ressentait en un instant de vision qu'il était leur camarade et doté d'une vie toute inspirée par Dieu. » *The Interpreters*, p. 2.

une étoile dans cet univers – a déjà été suffisamment établie, au moins du côté physique. Quant à ce qui concerne l'aspect psychique, s'il est superflu (quoique réel), ma réalisation au moins de sa surabondance ne peut être superflue. Il est avisé de connaître le pire à propos de soi.

Mais ceci ne sera pas suffisant. Croire qu'il existe une vaste organisation hiérarchique reliant l'Humanité et la Vie avec le Tout, et que dedans toute vie morale et psychique est soit moribonde soit absente, c'est affirmer la discontinuité de la nature et son opacité à la lumière de la raison. Est-il vraisemblable que la structuration de l'univers, après avoir constamment amélioré son dessein depuis la fondation jusqu'aux étages moyens, se dégrade soudain et qu'elle installe au sommet d'une sous-structure subtile de ce genre une masse lourde et impénétrable ? + Ou, si cela n'est pas improbable, est-il vraisemblable de dire que la structure parvient, en dépit de tout, à la perfection au niveau du toit, en redoublant ainsi sa discontinuité ? De vastes étendues de la réalité peuvent être d'une certaine manière défectueuses, ou arbitrairement façonnées ; mais toute notre expérience continue à nous avertir que la faute est beaucoup plus vraisemblablement en nous que dans la réalité, et que les valeurs dont nous manquons seraient là si nous pouvions seulement y ajuster notre capacité. Bien que ce soit davantage par foi que par perception directe que nous appréhendions l'ordre raisonnable de l'univers, et niions qu'il soit idiot ou absurde, notre foi se confirme merveilleusement dans la pratique. La science est fondée sur une foi de ce genre, et le bon sens ne pourrait jamais rien faire sans en avoir une grande mesure. ° Il y a donc, avant même que nous en venions aux preuves empiriques, d'excellentes raisons pour douter de la vision du bon sens qui nous dit que le Soleil n'a qu'une importance physique. Et, dès que nous irons dans les détails, il nous apparaîtra que les niveaux « astronomiques » de la hiérarchie sont le plus grand moment du développement de l'esprit qui est en nous. Le pont conduisant au suprahumain n'est ni une folie ni un arrière-plan ornemental pour la scène humaine : au contraire, c'est la seule voie pour traverser le fossé qui sépare l'homme de son foyer véritable, et chaque partie de ce viaduc est nécessaire. En fait, la chose extraordinaire est que nous n'ayons jamais imaginé autre chose, et que nous nous soyons pendant si longtemps dissimulé à nous-mêmes l'identité de la meilleure partie de l'homme avec les ordres hiérarchiques les plus élevés. Mais il y a des signes que le climat intellectuel de notre époque – une atmosphère en laquelle seul l'infrahumain pouvait se développer et contre laquelle le suprahumain devait se protéger au point de ne pouvoir être reconnu – se déstabilise et qu'il est sur le point de changer. ×

J'en viens maintenant à la preuve que le Soleil, comme les autres ordres astronomiques, se soucie activement de la réalisation (I) de la vérité, (II) de la beauté, et (III) du bien.

(I) La proposition que la connaissance des étoiles est la connaissance effectuée par les étoiles et une autre proposition, que cette connaissance tend à être d'un ordre intellectuel élevé, qui guide et inspire à un large degré le développement de la science, ont déjà été confortées par des preuves qui, je pense, emportent la conviction – ou, si elles échouent à le faire, alors rien de ce que je pourrais ajouter ne réparera les choses.

+ Les pères apostoliques et les saints ermites avaient peu de doute quant à la qualité des « plus hauts niveaux ». Les esprits terrestres, dit The Shepherd of Hermas (Mand. XI), sont faibles, mais tout ce qui vient du dessus a une grande puissance – même la grêle peut blesser un homme à la tête ! Ignatius (To the Ephesians, IX) parle des croyants comme de pierres « portées vers les hauteurs par le moteur de Jésus-Christ ... en utilisant le Saint Esprit comme une corde ». Evagrius (I. 13) dit de St Siméon le stylite : « Cet homme, entreprenant de réaliser dans la chair l'existence des hôtes célestes, s'élève lui-même au-dessus des soucis de la terre et, dominant la tendance vers le bas de la nature de l'homme, reste attentif aux choses du dessus : placé entre la terre et le ciel, il se maintient en communion avec Dieu et s'unit avec les anges dans leur louange de Dieu ; (il est) de la terre, offrant ses intercessions pour les hommes, et du ciel, attirant sur eux la faveur divine. » (Margaret Smith, Studies in Early Mysticism, pp. 21-2.) L'idée était tout à fait juste, mais passer trente ans en haut d'une colonne de vingt et un mètres n'était pas la meilleure manière de mettre cela en pratique.

° Peu de nos jours auraient la hardiesse de dire avec Hegel : « Ce qui est raisonnable est réel, et ce qui est réel est raisonnable ». (Encyclopaedia, 6.) Néanmoins, sans faire des hypothèses comme celle-ci, la philosophie, ou en fait toute pensée sérieuse, ne pourrait jamais démarrer. × Entre nous-mêmes et Dieu – rien. « D'abord, vous et moi, tels que nous sommes dans cette pièce ; et au moment où nous irons sous la surface, l'absolu inexprimable lui-même ! Est-ce que cela ne montre pas une imagination singulièrement indigente ? Ce brave univers n'est-il pas fabriqué sur un schéma plus riche, avec assez de place en lui pour une longue hiérarchie d'êtres ? » William James, A Pluralistic Universe, p. 175. Cf. Olaf Stapledon : « L'hypothèse que l'homme est de l'ordre d'importance le plus élevé ne semble être basée sur rien d'autre qu'un manque d'imagination. Bien sûr, la simple immensité et la subtilité physiques ne représentent pas en elles-mêmes la bonté intrinsèque dans l'univers. Mais si nous attribuons la bonté intrinsèque aux personnes humaines, nous devons reconnaître que l'immensité physique et la subtilité de l'univers suggèrent bien, et offrent bien une perspective pour des êtres incomparablement plus développés que les personnes humaines. La race humaine est enracinée dans une fraction vraiment minuscule de la totalité de l'univers, et il est possible, et même probable, que le reste de celui-ci contienne des modes de vie qui nous surpassent en lucidité mentale, de même que l'homme surpasse l'amibe. » Philosophy and Living, i. pp. 34, 35.

Notre dette incalculable envers l'astronomie, à la fois pour la vision qu'elle donne directement, et pour ce qu'elle inspire, suggère ou demande indirectement, est assez évidente. Moins évidente est cette manière très différente de dire la même chose – que l'esprit qui est en nous est en grande partie stellaire, ou alors il n'est rien.

(II) Je n'ai pas besoin non plus de m'étendre davantage ici sur la beauté des cieux, ou le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire en enflammant l'imagination esthétique ou la poésie qu'ils ont inspirée. * Il est seulement nécessaire d'ajouter que les cieux s'améliorent d'être reconnus, et qu'il y a beaucoup plus en eux que ce qu'en voit l'œil désinvolte. Bruno, par exemple, ne regardait pas les mêmes étoiles que ses inquisiteurs : en lui, l'artiste rejoignait le philosophe et le mystique – l'astronome en lui était à moitié poète. L'immense enthousiasme avec lequel la Renaissance a accueilli le nouvel univers héliocentrique, et le système plus merveilleux encore en lequel le Soleil lui-même n'est qu'une étoile parmi des milliers, était autant une appréhension de la beauté cosmique qu'il l'était de la vérité cosmique. Ici il y avait une échappée de la prison de l'imagination vers un eldorado astronomique, riche de possibilités de vie et de beauté infinies, et aussi valable pour ce qu'elle faisait apercevoir à l'artiste que pour ce qu'elle révélait au scientifique. C'était comme si l'esprit esthétique enfermé de l'homme avait enfin brisé ses liens, en refusant d'être restreint à une perspective plus petite que les galaxies. Et cet esprit, dont nous sommes les héritiers, ne peut devoir tant aux cieux sans être lui-même céleste.

(III) Les conditions éthiques de la science sont bien connues – indispensable humilité devant les faits, dévotion altruiste à la vérité quelles qu'en soient les conséquences, φ compréhension bienveillante des limites humaines (et en fait l'étude délibérée des défauts des instruments, pour les admettre). Ces choses-là sont bien plus qu'une sorte d'ascétisme intellectuel ou de préparation à toutes les éventualités : elles sont l'équipement moral nécessaire de l'homme de science, et aussi (à un moindre degré) de tous ceux qui sont sensibles à son travail. On peut comprendre qu'un homme tout à fait mauvais soit disqualifié pour l'étude du Soleil.

Mais il y a un autre aspect, bien moins apparent, de la moralité de la science – la matière de la science, autant que sa méthode, ont des implications morales. De même, l'homme est plus que l'homme, ° son égoïsme est plus que de l'égoïsme humain, et ses péchés sont à l'échelle cosmique. Ainsi il est banal de voir qu'un homme bon est une mauvaise planète, ou *vice versa*. L'homme bon n'est pas totalement vertueux à moins qu'il ne soit bon à tous les niveaux de sa personnalité – jusqu'à ce que, par exemple, il soit une planète et une étoile réformées. ø Ce qui veut dire que la révolution copernicienne par laquelle il lui a été permis en tant qu'enfant de se voir lui-même et son monde par l'intermédiaire d'autres yeux, est seulement une des séries de révolutions d'envergure croissante de ce genre, dont chacune d'elles doit être accomplie si l'enfant doit grandir jusqu'à atteindre sa pleine stature morale. + C'est constamment qu'il doit changer de centre. L'homme dont la famille ou le pays sont au centre de l'univers, comme une fin pour laquelle toutes les autres familles et

* ... Vous, les étoiles, n'est-ce pas de vous que le délice pour le visage de l'aimée survient ? Est-ce que la vision intime qu'il a de son très pur visage ne vient pas de la plus pure des étoiles ? »

Ces lignes, tiré de la traduction faite par Leishman et Spender de la troisième élégie de Rilke, sont, (au moins en un sens) aussi vraies qu'elles sont belles.

« Par cette connaissance », dit Bruno, en se référant à la théorie copernicienne, « nous sommes libérés des chaînes d'un donjon des plus étroits, et il nous est donné la liberté d'errer dans un empire des plus augustes ; nous avons été dégagés des limites présomptueuses et de la pauvreté pour avoir accès aux innombrables richesses d'un espace infini, à un domaine très digne, et à de très beaux mondes ... Il n'est pas raisonnable de croire qu'une partie quelconque du monde est dépourvue de la vie d'une âme, de sensations et de structures organiques. De ce Tout infini, rempli de beauté et de splendeur, en partant des vastes mondes qui nous encerclent au-dessus, vers les poussières étincelantes des étoiles au-delà, nous tirons la conclusion qu'il y a une infinité de créatures, une vaste multitude, qui, chacune à son degré, reflète la splendeur, la sagesse et l'excellence de la beauté divine. » (Frith, Life of Bruno, pp. 42 et suivantes)

φ « À son plus haut, sous sa forme la plus sincère le détachement scientifique contient, je le crois, un cœur de piété, une acceptation émotionnelle de l'univers quelle que soit sa nature telle qu'elle pourrait se révéler être. Ceci, je le considère comme une piété plus sincère que l'attitude de ces personnes religieuses qui insistent sur le fait que l'univers doit se conformer à certains standards moraux si on doit l'accepter émotionnellement. » Olaf Stapledon, Saints and Revolutionaries, p. 85.

° « Humiliez-vous, raison impuissante ! Taisez-vous, nature imbécile ; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme. » Pascal, Pensées, 434.

ø Rosetti ne fait que faire part de ses propres limites quand il dit que « cela ne change absolument rien pour personne que la terre tourne autour du soleil ou que le soleil tourne autour de la terre ». En fait, cela change absolument tout.

+ Notez que la priorité de position n'est pas la priorité de statut. Le défaut de la cosmologie ptolémaïque n'est pas qu'elle met la Terre trop haut, mais plutôt qu'elle en fait quelque chose de trop petit : le monde sublunaire, inférieur à toutes les sphères, est le dépôt de toutes les imperfections. L'attitude de se centrer sur soi est souvent aussi humiliante que la glorification de soi. Ainsi Pascal dit : « Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point

tous les autres pays sont des moyens, peut en tant que père ou patriote accomplir des miracles de sacrifice de soi, mais il est encore égoïste. Cet égoïsme doit être vaincu niveau par niveau, douloureusement et méticuleusement, en ne laissant aucune exception. Le saint médiéval, dans la mesure où sa Terre était le moyeu de l'univers, et qui était comme Joseph rêvant que le soleil, la lune et les étoiles se prosternaient devant lui, était tout sauf un saint. Une bonne planète sait qu'elle n'est qu'une planète, une bonne étoile sait qu'elle n'est qu'une parmi des milliards, et que sa centralité est plus apparente que réelle. Si nous étions simplement des habitants d'une étoile ou d'une planète, nous pourrions les laisser œuvrer à leur propre salut, mais c'est impossible lorsqu'on voit qu'elles sont nous-mêmes – et si elles ne sont pas sauvées nous ne le sommes pas non plus ; si elles restent égoïstes nous restons égoïstes. Il nous incombe de réformer cette planète et cette étoile qui sont les nôtres, et dans ce travail la science est notre principal instrument. Bien sûr, il y a d'autres aspects de l'avancée morale (la tension vers l'intérieur ne peut pas être négligée pour l'extension *), mais on verra finalement que le salut de l'homme implique le salut universel, uniquement parce qu'il est lui-même universel. × Parce que son mal est suprahumain, son bien doit aussi être suprahumain. Il entraîne dans sa chute la Terre et le Soleil, et sa guérison est leur santé restaurée.

Il est important de se rappeler, cependant, que bien que le travail de la science soit un ingrédient essentiel de ce processus cosmique, il est en lui-même tout à fait insuffisant. Dans la mesure où le scientifique, tout en changeant de centre « théorique », conserve son centre « pratique » fixe et ne le remet pas en cause, il reste égocentrique. ° Si pour lui la Terre est la seule dépositaire de la vie du Soleil, et que le Soleil est (dans la mesure où il peut le dire) la seule étincelle de vie dans un univers mort, alors il est de peu de conséquences que la Terre soit petite et excentrée, ou que le Soleil soit une étoile seule parmi des myriades d'étoiles et extrêmement éloignée du centre galactique. La Terre et le Soleil sont encore, en effet, le moyeu de l'univers et une vraie révolution copernicienne doit encore être accomplie. En elle-même, notre science reste nécessairement ptolémaïque en ce qu'elle a peu de choses à dire pour ou contre l'existence d'une autre vie dans l'univers. Elle est neutre, mais son influence dans cette question est loin d'être neutre : l'idée a circulé à ce propos que l'univers est, en tant que sujet du fait scientifique, un désert hurlant, un horrible tas d'ordures complètement absurde, en lequel une poussière de vie accidentelle survit pendant quelques moments comme par miracle ; il nous vient rarement à l'idée qu'il puisse y avoir dans les cieux d'autres centres de vie que le nôtre – des centres dignes d'y passer. Sur ce sujet, j'en dis assez quelque part ailleurs dans ce livre. Les points à noter ici sont premièrement, qu'à aucun niveau je ne peux prouver que mes compagnons sont mes égaux en dignité et statut ; deuxièmement, qu'à moins que je ne sois préparé néanmoins à les prendre pour tels avec confiance, je ne pourrai jamais devenir social, ni conscient de moi-même, ni transcender mon moi ; troisièmement, que la science, l'art et la religion sont des partenaires dans cet acte de foi. Chaque révolution copernicienne complète est triple – elle est à la fois la découverte d'une nouvelle vérité, une création artistique et un acte de piété. En elle, les

au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que ces astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. » Pensées, 72.

* La qualité compte, aussi bien que l'envergure : diluer ses propres sympathies, faire qu'un petit quelque chose aille très loin, ou étendre sa loyauté aux dépens de son authenticité, n'est d'aucun profit.

× Cf. Rom, VIII, 21, 22.

° Ou, plus précisément, dans la mesure où il se place lui-même au nouveau centre simplement et uniquement pour des objectifs scientifiques, et qu'il reste dans l'ancien centre concernant d'autres intentions, il est encore ptolémaïque.

La manière actuelle et acceptable de présenter les faits est de décrire le Soleil comme psychologiquement important, dans la mesure où il représente un stade dans l'intégration de la personnalité. Ainsi Jung dit : « Le soleil est un symbole de la fontaine de vie et de l'accomplissement final de l'homme (comme il y est fait allusion dans la solificatio). » The Integration of the Personality, p. 122 ; cf. pp. 108, 264, et Psychology of the Unconscious, p. 127. La validité psychologique du symbole du Soleil repose, je dirais, sur la fondation sûre des faits ; en fait, séparé de la réalité, le symbole est impuissant. Dans la mesure où l'importance du Soleil reste simplement psychologique, il manque d'importance pour la psychologie : la réalité objective du soleil vivant est ce qui compte, même dans ce domaine. Le grand principe de l'identité ultime des deux « voies » ou hiérarchies – la voie physique et la voie psychologique (ou la voie naturelle et la voie spirituelle) – était implicite dans l'alchimie. Une seule procédure et un seul ensemble de termes s'appliquaient aux deux aspects de l'œuvre : la solificatio, par exemple, avait un côté spirituel et un côté matériel. Les alchimistes faisaient de leur mieux pour saisir la vérité profonde que la nature est au fond spirituelle – la vérité que Walt Whitman célèbre dans la ligne suivante : « Je dis que toute la terre et toutes les étoiles dans le ciel sont pour le bien de la religion. » (« Starting from Paumanock »).

côtés cognitifs, émotionnels et conatifs de l'esprit agissent dans l'unité. Et tout dépend de cela ; car ma vie n'est rien d'autre que la vie de mes compagnons, et plus je trouve de choses en eux, plus j'en ai moi-même. C'est seulement en disant « toi » à mon égal (d'après la façon de faire de Buber) et que je cesse de dire « cela » de lui, que je peux compléter le travail du scientifique et de l'artiste et trouver mon nouveau centre. C'est un univers moral, bien adapté à chaque niveau pour nous apporter le meilleur. Ce n'est pas simplement que les planètes et les étoiles sont une série graduée d'exercices moraux, ou des problèmes de résurrection dont la solution signifie notre résurrection : elles sont plutôt, dans leur réalité vivante, la résolution et l'incarnation de la vie unique qui est en nous divisée en trois : science, art et religion. Leurs triples révolutions coperniciennes les font. *

10. LE SOLEIL ET LES MYSTIQUES

Néanmoins (peut-on objecter) l'univers du mystique médiéval typique était bien géocentrique ; il était aussi biocentrique et anthropocentrique ; en fait, on pourrait dire qu'il tournait autour de la chrétienté en général, et (disons) de l'église occidentale en particulier. Cependant cet extrême de l'égoïsme intellectuel au plus haut niveau de la personnalité (un extrême dont chacun ayant des rudiments d'éducation est maintenant incapable), même quand il allait de pair avec une indifférence à la beauté naturelle, n'empêchait aucunement la réalisation du but du mystique, qui est la « vie unitive ». N'est-il donc pas apparent que, alors que les révolutions coperniciennes ont des valeurs intellectuelles esthétiques et morales, elles n'entrent pas nécessairement dans la vie religieuse dans sa plus haute expression ? Pour le dire brièvement et en particulier, le mystique n'a aucun usage du Soleil. Au mieux, le Soleil est un accident, et non un stade essentiel, du chemin mystique.

Pour répondre à cette objection finale, qu'il soit dit, d'abord et avant tout, que le mysticisme en soi, séparé de la vie de l'intellect, des luttes morales de l'existence active, et de l'appréciation de la beauté, est une invention et un terme impropre. ° Le seul mysticisme authentique contient, et en fait élève à leur plus haut pouvoir, les facultés intellectuelles, esthétiques et morales. Et même quand, dans de rares cas passagers de réalisation, ces trois-là sont transcendées, c'est uniquement parce que l'achèvement et l'accomplissement de chacune demande l'achèvement et l'accomplissement de toutes : ni le bien, ni la beauté ou la vérité ne peuvent aller très loin sans les deux autres, et finalement les trois s'unissent. Il s'ensuit que tout ce qui est fondamental en morale, arts et sciences, est aussi fondamental dans la vie mystique : ou, si ça ne l'est pas, alors le mysticisme mérite le mépris que ses critiques déversent sur lui. Le mystique réel ne connaît pas de raccourcis ; il n'a pas trouvé de voie facile qui le dispense du besoin d'une force morale et intellectuelle. Il est alors extrêmement invraisemblable (si ce n'est en réalité impossible) qu'il puisse se permettre d'ignorer les tremplins que les autres voyageurs doivent utiliser pour aller de la partie humaine vers le Tout divin. Tout contribue à montrer qu'il y a en fait une seule voie vers le haut, × vue au travers des tempéraments différents de ceux qui y voyagent, et non

* « Le soleil que Kant dispose au centre du monde était l'homme lui-même, de sorte que sa révolution a été l'inverse de la révolution copernicienne, et a mené à un anthropocentrisme bien plus radical, quoique radical d'une autre façon, que celui dont le Moyen Âge est accusé. C'était uniquement en un sens local que l'homme médiéval se pensait au centre des choses ; la totalité de la création dont il était la couronne, la destinée et la fin, et qu'il récapitulait en lui-même, était néanmoins quelque chose en dehors de lui-même, une chose à laquelle il devait se soumettre et se conformer s'il voulait connaître quelque chose de sa nature. » Etienne Gilson, The Spirit of Mediaeval Philosophy, p. 245. Browning (Paracelsus, V) parle de planter un pied assuré sur « la route du soleil » ; et D. H. Lawrence propose qu'un nouvel ordre « d'hommes-soleils » soit fondé. « La conscience », dit-il, « est la conscience du soleil et notre instinct profond est de ne pas aller contre le soleil », alors qu'être immoral, c'est être « éteint au soleil » et éteindre le soleil chez les autres. (Pansies, pp. 117-20).

° « Le mystique a recouvré le pouvoir d'être réaliste, de faire face aux faits ... le pouvoir entier de l'observation scientifique. Ce que nous appelons l'attitude scientifique envers le monde est clairement le résultat d'un développement moral, – d'une nouvelle vénération pour la nature (comme chez Bruno) qui se développe en une nouvelle attention à l'enregistrement des faits et au discernement des lois naturelles ... Le mystique, alors, a entièrement raison dans sa doctrine qui énonce que les conditions principales pour obtenir la vérité sont morales, – non seulement la vérité métaphysique de l'Un, mais aussi bien la vérité du détail physique. » W. E. Hocking continue en disant que la science demande, non une imagination ordinaire, mais cette sorte d'imagination qui distingue le mystique : il n'est pas étonnant, alors, que le génie mystique et le génie scientifique aillent si souvent ensemble. De plus (dit Hocking) le mystique recouvre le pouvoir d'apprécier les qualités des choses, et la capacité d'une amitié authentique. (Types of Philosophy, pp. 417 et suivantes.)

× Occultiste et le mystique voyagent ensemble sur une partie de chemin. « Les deux doivent passer », écrit Evelyn Underhill, « au travers du plan de conscience que le concept d'« astral » représente, parce que ce plan de perception est celui qui suit et repose « au-delà » de notre vie normale. Les facultés transcendantes peuvent devenir conscientes de ce monde ; seulement, dans le cas du mystique, pour passer à travers lui aussi rapidement qu'il le peut. Mais l'occultiste, le médium, le psychique, reposent dans « l'astral »... Mysticism, pp. 155, 156. Cf. Meister Eckhart : « Ces

pas une pour le scientifique, une autre pour l'artiste, une autre pour la personne active et une autre encore pour le contemplatif. Réussir, c'est les combiner toutes : et si le voyageur est un, le chemin qu'il parcourt est certainement unique. Il est certain que la loi de parcimonie ne l'aurait pas voulu autrement.

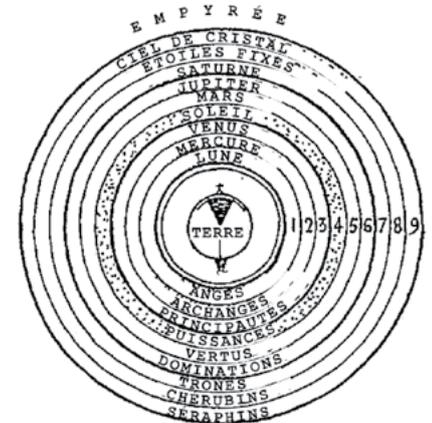
Qu'est-ce que les mystiques ont eux-mêmes à dire ? Je prends pour premier exemple le compte-rendu le plus explicite et le plus détaillé du chemin vers le haut – celui de Dante – en lequel la religion, l'art et la science sont incomparablement amalgamés. (Dans la *Divine Comédie*, tout ce qui est le plus subtil dans la façon de vivre médiévale – peut-être devrais-je dire la voie médiévale vers la vie, la vie du Tout – n'est pas simplement cartographié, car ses tendances labyrinthiques y prennent direction et ordre. Ici, très précisément, on trouve le mysticisme le plus sain, parce qu'il est bien plus que le mysticisme au sens étroit du mot. Là où un amant, un homme d'État, un philosophe, un théologien, un érudit, un poète et un contemplatif se réunissent en un seul homme et dans une seule œuvre de cet homme, nous devrions y faire bien attention.) Pour Dante, la Terre repose au centre de neuf sphères ou cieux (d'après la structure de la cosmologie ptolémaïque), commençant avec la sphère de la Lune et conduisant, en passant par les sphères des autres planètes (dont le Soleil fait partie), vers la sphère des étoiles fixes, ensuite le ciel cristallin et finalement l'empyrée lui-même : ce dernier, au-delà de l'espace et du temps, est le véritable Ciel de la lumière intellectuelle, de l'amour, de la joie et la fin de l'ascension du mystique. Plus la sphère vers laquelle Béatrice conduit Dante est élevée, plus elle est sainte et plus exalté est le rang de l'intelligence angélique qui la guide, et plus Béatrice est elle-même rayonnante de beauté. Le quatrième ciel, contrôlé par le quatrième ordre angélique – les Puissances – est la sphère du Soleil, dont Dante dit •

*« Le grand ministre de la nature,
par qui le monde est empreint de la vertu du ciel et
dont la lumière est la mesure du temps,
tournait au long des spires,
là où chaque heure arrive plus tôt.
Et j'étais avec lui. »*

Le Poète est devenu vraiment héliocentrique : et la supériorité physique du Soleil est la moindre des vertus solaires. Ici Dante trouve les esprits de saint Thomas d'Aquin, d'Albert le Grand et d'autres parmi les bénis, une bande lumineuse qui l'encercle comme des étoiles entourent l'Étoile polaire, une sorte de « moulin sacré ». × Autrement dit, ici (décrite en langue poétique) est la réalité concrète, dont le système solaire de l'astronome est la forme abstraite.

Parmi les diverses sources de la vision de Dante, il y a l'angéologie du Pseudo-Denys, dont la hiérarchie céleste nonuple est à la fois un système descendant de gouvernement par où la providence de Dieu est transmise au monde inférieur et un système ascendant de stades sur la voie mystique de l'illumination : + ainsi les hommes sont capables « en s'efforçant d'atteindre les pouvoirs angéliques vivants par leur bonne conduite, de monter vers l'Origine Bienfaisante de toutes choses, de sorte qu'ils peuvent (conformément à leur mesure) participer aux illuminations qui découlent du haut et en partager le don bienfaisant... » *

créatures que Dieu nous a données pour escabeau, nous les avons transformées en une offense en les arrêtant sur notre chemin vers la sécurité. » *Works* (trad. Evans), ii. p. 110.



• *Paradiso*, X. Un millénaire avant Dante, Origène avait enseigné que l'univers créé est une échelle grâce à laquelle l'âme tombée pouvait remonter vers Dieu ; et Aphraates (*Of Monks*, 19) avait appelé virginité la portion céleste, l'amicale des Observateurs ou des anges-étoiles, à laquelle rien d'autre n'est comparable. (Margaret Smith, *Op. cit.*, p. 28)

× Aquin s'étant adressé au poète longuement, la rotation recommence :

« Dès le premier instant
où la flamme bénie
finit de prononcer les dernières paroles,
la meule des élus se remit à tourner.
Elle venait à peine
de faire un tour complet,
lorsqu'une autre guirlande
entoura la première
et rendit chant pour chant, allure pour allure. »

Paradiso, XII

+ « Là, parmi les impulsions béatifiques et aveuglantes de Ses rayons éblouissants, nous ressemblerons, d'une manière plus divine qu'à présent, aux Intelligences célestes. » L'esprit humain devient divin en entrant angéliquement dans les états d'union. *The Divine Names*, I. 4, 5.

* *Op.cit.*, IV. 2.

Et, dans leur ascension, les hommes sont transformés, en s'assimilant aux Intelligences célestes qui sont leurs guides et leur indiquent la voie. Les Intelligences elles-mêmes, en tant que contemplant le Beau et le Bon, sont dites se mouvoir d'une manière circulaire. †

L'enseignement de Denys, qui influença profondément le cours du mysticisme chrétien, a de nombreux liens avec les cultes religieux précédents des Grecs et des Romains. Dans le mithraïsme, par exemple, l'initié est décrit comme s'élevant au-dessus de la terre, traversant neuf régions célestes de sainteté et d'illumination croissantes pour atteindre à la fin du voyage l'union complète avec la nature divine : de ces neuf degrés de réalisation mystique, le sixième est le Soleil, où l'âme purifiée s'embrase. « Je suis moi-même une étoile parmi les étoiles », dit l'adepte aux étoiles qu'il rencontre dans son vol vers le haut au travers des cieux, « déambulant sur mon orbite avec vous et éclairant depuis les profondeurs. » ◊ Apulée – ou plutôt son Lucius – initié en tant que prêtre d'Isis, fut couronné pour représenter le Soleil, après avoir « approché la présence des Dieux du dessous et des Dieux du ciel ». Ce ne sont pas là des exemples isolés : la littérature hellénistique est, comme le professeur Gilbert Murray nous le dit : « imprégnée d'une sorte de langage intense évoquant le Soleil, qui semble dérivé de Platon. » ⊗ Il existait une conviction largement répandue que les planètes, le soleil et les étoiles étaient autant d'échelons d'une échelle de Jacob grâce à laquelle l'âme montait vers sa source divine, soit après la mort, soit dans l'expérience de l'homme qui était, en cette vie, initié au mystère. Ils ne symbolisaient pas, mais mieux incarnaient, la vie suprahumaine dont l'homme est capable. ⊕

Dans le gnosticisme et autres premières hérésies, dans la kabbale et la littérature hermétique, dans l'astrologie et l'alchimie, ces doctrines ont survécu (sous des formes enkystées et dégénérées) jusqu'à ce que la Renaissance fournisse le climat en lequel elles purent, pendant un temps, refleurir. Le mysticisme put alors utiliser une fois de plus un langage tel que celui de Bœhme : « Le corps s'élève dans la splendeur de Sol, il renonce aussi à sa volonté. » « Ainsi toutes les formes du travail philosophique doivent-elles être changées en une seule, c'est-à-dire Sol. » ◊ « Le Soleil est plus noble, et à un certain degré plus profond dans la nature, que le mystère du monde extérieur. » ‡ « Si vous prenez l'esprit de la teinture, alors en fait vous continuez sur une voie sur laquelle nombreux sont ceux qui ont trouvé Sol ; mais ils ont suivi la voie vers le cœur de Sol, où l'esprit de la teinture céleste s'est attaché à eux, et les a amenés à la liberté, à la Majesté, où ils ont connu la Noble Pierre, Lapis Philosophorum. » • Ici, assez clairement, se trouve l'élément solaire pérenne du mysticisme, se révélant lui-même après des siècles d'obscurcissement partiel. × Mais l'éclipse médiévale du soleil n'a jamais été totale. Elle ne pouvait pas l'être. La voix mystique, quoique sa description ait été toujours altérée pour s'adapter à la théologie en cours, reste essentiellement une et la même à toutes les époques et pour toutes les religions. La topographie de la voie (qu'elle soit ancienne, médiévale ou moderne) suit, dans les grandes lignes, le schéma hiérarchique maintenant familier ; car le mystique n'est pas autre que « l'observateur en voyage » de la première partie de ce livre, devenu particulièrement observateur. Laissez-moi en donner quelques illustrations :

† *Op.cit.*, IV. 8.

◊ D'après la Liturgie mithraïque, un papyrus grec de la Bibliothèque nationale, Paris. Cf. les inscriptions orphiques, qui sont le sujet d'un appendice aux Prolegomena to the Study of Greek Religion de Jane Harrison. Et, à moins que nous ne supposions que ces doctrines sont mortes, laissez-moi mentionner qu'on a trouvé nécessaire que l'astronome royal certifie que (contrairement à une rumeur largement répandue) aucune nouvelle étoile n'était apparue dans Orion la nuit de la mort de Browning. (J. Estlin Carpenter, Comparative Religion, p. 231.)

⊗ Five Stages of Greek Religion, IV.

⊕ Cf. l'ascension d'Élie au ciel dans un chariot de feu (II Kings, II.11) ; l'Ascension (Actes, I. 9, 10) et le compte rendu de St Paul à propos d'une personne « ravie au troisième ciel ... mais que ce soit dans le corps, ou hors du corps, je ne peux pas le dire. » (II Cor. 2, XII. 2, 3). Anna Kingsford a appelé un de ses livres Clothed with the Sun, d'après la Femme dans Rev. XII. I.

◊ The Signature of All Things, XII. 28, 30.

‡ On the Election of Grace, II. 24.

• The Threefold Life of Man, X. 3.

Les Mortalistes du XVIIe siècle enseignaient que le Christ avait fait son ascension et traversé le Soleil, qui est la manifestation physique de Dieu ; et les Christadelphiens de notre époque ont une doctrine similaire. Voyez Denis Saurat, Milton; Man and Thinker, p. 270.

× Chez Traherne l'élément solaire et sidéral est bien marqué, bien qu'il prenne une forme très différente : « Penserait-on possible d'un homme qu'il se délecte de frivolités comme un papillon et qu'il néglige le Ciel ? Si nous ne le voyions pas tous les jours, ce serait incroyable. Ils se réjouissent davantage d'avoir une pièce d'or que du Soleil ; ils obtiennent quelques petites pierres brillantes et ils les appellent des bijoux. Et ils les admirent parce qu'elles resplendent comme les étoiles ... et les étoiles elles-mêmes qui sont dix-mille fois plus utiles, plus grandes et plus glorieuses, ils les méprisent. » « Celui qui pense que la Terre et les Cieux ne sont pas à lui, peut difficilement les utiliser. » Centuries of Meditations, I. 34; IV. 15.

(1) Le progrès du mystique n'est pas uniforme : la réalisation joyeuse d'une étape est suivie par une période de privation et d'aridité de l'esprit avant que le stade suivant soit atteint. « Le mystique typique » – pour citer une autorité bien connue † – « semble se mouvoir vers son but par l'intermédiaire d'une série d'oscillations fortement marquées entre « des états de plaisir » et des « états de douleur ». L'existence et la succession de ces états – parfois brisée et confuse, parfois précisément définie – peut être retrouvée, à un degré plus ou moins grand, dans presque tous les cas dont nous possédons quelque chose ressemblant à une relation détaillée. *Gyrans gyrando vadit spiritus* (L'esprit va en tournant en cercles). L'âme, en parcourant la spirale ascendante de sa route vers la réalité, fait alternativement l'expérience du soleil et de l'ombre. Ces expériences sont des « constantes » de la vie transcendantale. » Ou, dans le langage de cette enquête, la « loi du fuseau » × (caractéristique des voyages régionaux en général et du voyage astronomique en particulier) est exemplifiée par la voix mystique.

(2) Le pèlerin ne peut avancer qu'en prenant avec lui ce qu'il semble laisser derrière lui. Sa progression est cubique plutôt que linéaire, c'est une croissance plutôt qu'un voyage : c'est une tâche d'acceptation et d'inclusion du monde (autant que de déni et d'exclusion du monde) ; en lequel le moi, refusant de s'accorder la priorité à lui-même, refusant de se couper lui-même de tout autre moi, se transcende lui-même continuellement. Sans amour, sans imagination sympathique et sans la générosité d'esprit qui vainquent progressivement l'attraction vers l'extérieur, le mystique ne peut pas bouger d'un centimètre ; et il ne peut pas non plus arriver aussi longtemps qu'un seul moi aliéné subsiste. Autrement dit, la seule manière d'aller vers le Tout est de devenir le Tout. La question pour moi ici, alors, n'est pas si, dans ce processus d'assimilation, le Soleil et les autres unités célestes de la hiérarchie sont impliquées – elles le sont évidemment – mais de savoir jusqu'où elles sont explicitement impliquées, et jusqu'où elles délimitent des étapes de la réalisation mystique. φ

(3) Et la réponse est que, sur ce sujet, les mystiques sont remarquablement cohérents et très explicites, toutes choses considérées. Leur quête est franchement dirigée vers les cieux : ‡ les termes, l'imagerie, la structure même du mysticisme sont inséparables de la cosmologie hiérarchique. « Portez votre affection vers les choses du haut, non sur les choses de la terre. » ° « Vous êtes du dessous ; je suis du dessus. » ⊗ Non seulement le mysticisme, mais également notre langage quotidien, fait équivaloir hauteur et valeur dans des milliers d'expressions communes : le fait est que la cosmologie hiérarchique, dans sa configuration la plus vaste, est une partie indestructible de notre nature, et que nous n'avons jamais réellement cessé de croire en elle. Pour cette raison, nous ne trouvons rien de fantastique ni d'obscur dans les mots de Denys : « Alors persévérons dans la prière, en regardant vers le haut et les Rayons Divins bienfaisants, comme si une corde resplendissante pendait des hauteurs du ciel sur ce monde du dessous, et que nous, la saisissant une main après l'autre dans notre avancée, paraissions la faire descendre ; mais la vraie vérité, c'est qu'au lieu de faire descendre cette corde ... nous sommes nous-mêmes tirés vers le haut et vers la Splendeur la plus haute des Rayons resplendissants. » * Ou Saint Thomas : « Comme toutes les perfections

† Evelyn Underhill, *Mysticism*, p. 168. Jung (*Contributions to Analytical Psychology*, p. 203) se réfère au « préjugés violents et aux peurs superstitieuses » qui ferment l'entrée à chaque nouveau stade du développement psychique. Pour le monde hellénistique, ces abstractions hiérarchiques prenaient la forme des puissances planétaires, qui n'étaient absolument pas pressées de laisser l'âme qui y aspirait à passer dans les royaumes plus élevés.
× Voyez chapitre IV. §10 ; chapitre V. § 8 ; et §3 de ce chapitre.

« L'esprit des enseignements des Upanishads est celui-ci : pour le trouver, vous devez tout embrasser ... En fait, le seul véritable progrès humain coïncide avec l'élargissement de l'étendue du sentiment. Toute notre poésie, notre philosophie, notre science, notre art et notre religion servent à étendre l'envergure de notre conscience vers des sphères plus hautes et les plus vastes ... « Tout a jailli de la vie immortelle et vibre de vie », car « la vie est immense ». C'est le noble héritage de nos ancêtres qui attendait d'être revendiqué par nous comme nôtre ; cet idéal de la suprême liberté de la conscience ... Être véritablement uni dans la connaissance, l'amour et le service à tous les êtres, et ainsi réaliser son propre moi dans le Dieu qui imprègne tout est l'essence de la bonté, et ceci est l'idée-force des Upanishads : « La vie est immense ! » Rabindranath Tagore, *Sadhana*, I.
φ Cf. Fray Francisco de Osuna : « Toutes les choses créées sont une échelle grâce à laquelle les pieds des sages montent vers Dieu. » (Allison Peers, *Studies .of the Spanish Mystics.*)

‡ Wordsworth (*Prelude*, III) parle du « ... Ciel, dont la beauté et la bonté s'expriment par le fier nom qu'il porte – le nom de Ciel. »
° *Col.* III. 2. ⊗ *John*, VIII. 23. Cf. *John*, XIX. 11. De la doctrine d'émanation du mysticisme, Evelyn Underhill écrit : « Le chemin de l'ascension de l'âme à l'union avec le divin doit être littéralement une transcendence : un voyage « vers le haut et vers l'extérieur », au travers d'une longue série d'états intermédiaires, ou de mondes, jusqu'à ce que, ayant traversé les « Trente-deux chemins de l'Arbre de Vie », elle arrive enfin, dans le langage kabbalistique, à la Couronne : ... Une telle série de mondes est symbolisée par les Dix Cieux de Dante, les hiérarchies de Denys, l'Arbre de Vie ou des Séphiroths de la kabbale et elle reçoit son mot de passe dans l'expérience intérieure, pendant le long voyage du soi au travers de la Purgation et de l'Illumination qui mènent à l'Union. « Nous montons », dit Saint Augustin, « les chemins qui sont dans notre cœur, et chantons un chant par degrés ; nous brillons intérieurement de ton feu, de ton bon feu et nous y allons parce que nous allons vers le haut et vers la paix de Jérusalem » ... Il (le mystique), et avec lui le cosmos, – pour la philosophie mystique l'âme du sujet individuel est le microcosme de l'âme du monde – doit refaire le long chemin vers la Perfection d'où il est originellement venu ; comme le poisson dans la Vision des Neuf Rochers de Rulman Merswin, « il doit s'efforcer d'aller vers le haut, de trou d'eau en trou d'eau, jusqu'à ce qu'il atteigne son Origine ». *Mysticism*, p.98.

* *The Divine Names*, III. 1.

des créatures s'étagent par degrés depuis Dieu, qui est le sommet de la perfection, l'homme devrait commencer depuis les créatures inférieures et monter par degrés, et ainsi avancer dans la connaissance de Dieu ... Mais si en Dieu, sommet et couronne suprême des êtres, nous trouvons l'unité la plus parfaite ; et si, d'autre part, c'est suivant la mesure même de son unité qu'un être croît en force et en excellence, il en découle que, plus on s'éloigne de Lui, premier principe de tout, et plus aussi, dans les choses, régneront la diversité et la variété. » +

(4) Et le voyageur céleste trouve exactement ce que nous devrions nous attendre à lui voir trouver – la lumière et le feu. Il y a la grande lumière du ciel, surpassant l'éclat du soleil, de Saint Paul ; † la Lumière du prologue du quatrième Évangile, l'ange au visage de Soleil de l'Apocalypse ; ° le soleil éclairant brillamment à minuit d'Apulée ; × les « *lume fuori di misura* » (les lumières incommensurables) de Jacopone da Todi ; • la « lumière fluante de la Dêité » de Mechthilde de Magdebourg ; la lumière plus brillante que l'éclat qui encercle le Soleil de Sainte Hildegarde ; la « brillance infuse » de Sainte Thérèse ; ø la lumière divine de Boehme qui dura sept jours ; le Mémorial extatique de Pascal – « Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demie, Feu » ; ... la liste serait sans fin. De « l'éveil du soi », Evelyn Underhill ⊕ dit : « Il est significatif qu'un sentiment réel de rayonnement aveuglant accompagne constamment cet état de conscience. » ⊕

L'objection évidente est que je suis ici en train de prendre par erreur le symbole pour la réalité, et que la lumière des mystiques est spirituelle et non pas physique. William Law répond pour moi : « Dans la Nature Éternelle, ou dans le royaume des Cieux, la matérialité se tient dans la vie et dans la lumière. » ‡ (« Les témoignages cumulatifs sur ce point », commente Evelyn Underhill ø : « sont tels qu'ils prouveraient, dans tout autre département de la connaissance, qu'il y a en fait une lumière réelle ».) Et Richard Rolle ⊗ « J'appelle en vérité cela chaleur quand l'esprit est véritablement enflammé dans l'Amour Éternel, et le cœur, de la même manière, se ressentira brûler non pas d'espoir mais véritablement. Le cœur se transforme vraiment en feu, en donnant un sentiment d'amour brûlant. » Et dans un autre endroit, il dit que son cœur brûle « non pas dans l'imagination, mais pour ainsi dire dans un feu sensible. » Les mystiques sont, en fait, des réalistes, qui déclarent que le monde spirituel n'est pas autre que le monde physique, mais le monde physique vu « sous la forme de l'éternité » ; « il n'y a rien de banal ni de souillé et la splendeur de Dieu brille sur les moindres choses du monde.

« Toutes les créatures visibles ou invisibles sont une théophanie, une apparence de Dieu », dit Érigène ; et c'est toujours l'univers visible transfiguré, non pas un nouveau royaume fabuleux, ☿ qui forme le sujet de la véritable révélation mystique. Tous les matériaux bruts de la vision la plus splendide de la réalité sont en nous tout le temps : rien d'autre n'est nécessaire, sinon les voir dans une nouvelle lumière. (Dans les termes de ce livre-ci, le feu solaire n'a pas de secret, ou du moins ce n'est un secret pour personne ; car il n'est rien d'autre que cette vie ordinaire méprisée qui est la nôtre telle qu'elle est dans le Soleil. Qu'il soit appelé de ce nom-là ou d'un autre, le Soleil est un stade indispensable de l'apothéose du

+ Summa Contra Gentiles, IV. 1.
 † Acts, IX. 3 ; XXII. 6 ; XXVI. 13.
 ° Rev. X. 1 ; cf. Rev. I. 16 ; Mat. XIII. 43.
 × The Golden Ass, XI. • Lauda, XCI.

ø Vida, XXVIII. 7, 8. Les histoires du soufisme sont remplies de la même sorte d'images de feu ; voyez par exemple Margaret Smith, Studies in Early Mysticism in the Near and Far East.

⊕ *Op. cit.* p. 179.

⊗ Cf. le Soleil de la fameuse caverne de Platon dans la République, les flammes de feu angéliques du Psalmiste (Ps. CIV. 4), le « Soleil de droiture ... portant la guérison dans ses ailes » du prophète hébreu (Mal. IV. 2), le calice de vie de Saint François, qui faisait briller comme le Soleil les visages de ses frères (Fioretti, XLVIII), l'Agni védique ou le feu engendreur de mondes.

‡ An Appeal to All who Doubt.

ø *Op. cit.*, p. 250.

⊗ Fire of Love. I. Cf. D. H. Lawrence, Fantasia of the Unconscious, XIII : « Feu. FEU. J'insiste sur le mot absolu. Vous pouvez dire que le feu est une somme de divers phénomènes. Je dis ce n'est pas le cas ... il est l'éclat soudain du mode unique, le mode du soleil ... »

« Cf. les paroles bien connues d'Eckhart : « Une mouche telle qu'elle est en Dieu est plus noble que le plus haut des anges en lui-même. » L. P. Jacks (Sir Arthur Eddington, Man and Mystic) relie la lumière intérieure de la Société des Amis avec la lumière physique, et suggère que là on peut trouver un des termes réconciliant la science et la religion. Le Dr Jacks se demande si l'océan de lumière de George Fox et la lumière de la science physique pourraient ne pas être réellement la même.

☿ Quoi qu'on puisse dire des mondes que Swedenborg a visités et ensuite décrits avec tant de détails circonstanciels, et des mondes plus élevés de Helena Blavatsky, Rudolph Steiner, et d'autres, ils ont peu de choses à voir avec le mysticisme tel que j'utilise ce terme. Ils sont plutôt des exemples extrêmes de cette fausse spiritualité qui ne sait pas que le mysticisme, comme la charité, commence chez soi (et en un sens il ne quitte jamais le soi). Comme elle est plus profonde, comme elle est plus saine, la vision (par exemple) de l'infini dans les choses banales de la nature de Wordsworth : nous n'avons pas besoin d'aller plus loin que : « La lumière des soleils couchants, la rondeur de l'océan, l'air vivant, et le ciel bleu », pour trouver le sublime. Le véritable mystique ne tente pas la tâche impossible de mettre son échelle de Jacob entre Arcturus et le Ciel, mais (avec Francis Thompson) entre Charing Cross et le Ciel.

fait banal dans la révélation du divin dans l'humain. Comme les autres individus de la hiérarchie, il n'est rien en lui-même, mais seulement une manière de saisir la réalité.) Si le spirituel est une sorte de version mélangée et édulcorée du physique, s'il signifie une croissance de l'abstraction et non pas de la tangibilité, il n'est qu'un rêve d'oisif, rejeté par tous ceux qui ont le courage et le bon sens de s'éveiller à la lumière forte de la réalité. Fatale à toutes les valeurs vivantes est l'opinion qu'il y a deux mondes, le physique à la base et qui doit être supplanté, et l'autre, spirituel, qui n'est pas contaminé par l'imperfection terrestre. * Ceci n'est pas nier la vérité importante que sans distinction il ne peut pas y avoir d'avancée – s'il n'y a rien à la base, il n'y a rien d'exalté. Il doit toujours y avoir une échelle de valeurs, mais à la fin ces distinctions ne sont pas des distinctions du sujet, mais concernent la manière dont le sujet (qui est commun à tous les niveaux) est appréhendé.

(5) Le mystique traite donc des mêmes biens que le bon sens et la science, sans leur rajouter une essence mystérieuse, un élixir, et sans leur retirer leur force et leur richesse. Ce qu'il fait, c'est collecter les données concernant l'univers physique, telles qu'elles sont atomisées dans l'espace et dans le temps par notre perception ordinaire, et d'en rassembler les fragments. ⊕ Il restaure l'unité perdue du monde naturel. Il découvre les grandes totalités et les longs rythmes vivants, non en contemplant leur vie de l'extérieur seulement, mais en les vivant activement. Ce qui veut dire qu'il parvient à lui-même aux plus hauts niveaux en accroissant l'étendue de son temps et de son espace. Il monte par la réalisation progressive de la simultanéité. « L'esprit naturel n'est conscient que de la succession : la différence spéciale du mystique est le pouvoir d'appréhender la simultanéité. Dans les particularités de la conscience illuminée, nous reconnaissons l'effort de l'esprit pour combler le fossé entre la Simultanéité et la Succession : les rôles du Créateur et de la Création. Ici on fait appel au successif pour porter les valeurs de l'Éternel. × Et William Law dit : + « Tout dans la nature temporelle descend de ce qui est éternel et se présente en tant que son expression palpable et visible, de sorte que quand nous savons comment la séparer du grossier, de la mort et de l'obscurité du temps, nous voyons ce qu'elle est dans son état éternel. »

On pourrait dire, bien sûr, que la Terre et le Soleil vivants de ce livre, comme ils n'existent pas et ne peuvent pas exister en tant que tels dans le temps fragmenté du bon sens, mais demandent un autre ordre de temps en lequel ils peuvent être eux-mêmes, sont spirituels plutôt que physiques, ou des produits de l'imagination créatrice plutôt que des faits bornés que la science peut prendre en compte. En un sens, c'est vrai. Et dans le même sens, le Soleil des mystiques, le pèlerinage céleste, l'éblouissante illumination, sont en fait des réalités « spirituelles » très différentes des phénomènes « physiques » de l'univers sensible. Mais une telle bifurcation de la réalité n'est pas seulement sans nécessité : elle est source de confusion et malfaisante. † Il n'existe pas de cassure, pas le moindre soupçon de discontinuité, entre les niveaux suprahumains dans leur vaste étendue temporelle et spatiale, le niveau du bon sens dans ses étendues modérées et les niveaux infrahumains dans leurs étendues très petites. Depuis le sommet de la pyramide, où le temps et l'espace sont transcendés par inclusion, à la base, où ils sont annulés par exclusion, il y

* D'après l'évêque Gore, nous devons à Irénée la première affirmation claire « qu'aucun antagonisme fondamental n'existe, ni ne peut être toléré en idée, entre l'esprit et la matière, car la totalité de l'univers est « une substance unique » en tant qu'il vient du Dieu unique, et « la Parole a été faite chair ». Ce principe de la foi et de la philosophie chrétiennes ... est une des certitudes centrales de la science moderne. » Belief in God, III (notes de bas de page).

⊕ « Pour que Dieu naisse dans l'âme, le temps doit complètement disparaître ou elle doit s'échapper du temps en le voulant ou en le désirant ... Supposons que quelqu'un ait la connaissance et le pouvoir de résumer dans le présent maintenant, la totalité du temps des événements qui se sont produits depuis six mille ans, y compris tous ceux qui surviendront jusqu'à la fin, cela serait la plénitude du temps. C'est cela le maintenant de l'éternité, où l'âme en Dieu connaît toute chose neuve et fraîche et plaisante comme celles qui sont présentes à moi ici ... L'âme en laquelle Dieu est né sera perdue pour le temps, elle s'échappera du temps, s'élèvera et se tiendra dans le royaume de Dieu. » Eckhart, Works (trad. Evans), ii. pp. 152, 153.

× Evelyn Underhill, *Op. cit.*, p. 239.

+ An Appeal to All Who Doubt.

« Le passé et le futur voilent Dieu à notre vue ; Brûle les deux avec le feu. Combien longtemps resteras-tu divisé par ces segments, comme une flûte de roseau ? Aussi longtemps qu'une flûte est divisée, elle n'est pas au courant des secrets, et n'est pas non plus une voix répondant à la lèvre et au souffle. »

Jalal-uddin Rumi, Masnavi.

† « La nature temporaire n'est rien d'autre que la nature éternelle séparée, divisée, rendue visible et changeante pour un temps. » William Law, An Appeal (Hobhouse, p. 45).

Le principe du temps minimum est au moins aussi ancien que Aristote, qui, ayant distingué (a) la vie végétale destinée à la nourriture et à la croissance, (b) la vie animale de sensation, et (c) la vraie vie de raison humaine, ajoute que la dernière demande une vie entière – « car ce n'est pas une hirondelle ni un beau jour qui font le printemps, et donc ce n'est pas un jour ni un court moment qui feront qu'un homme soit béni et heureux. » (Nicomachean Ethics, 1098a.) Ce principe a été développé par nombre de philosophes modernes et en particulier Whitehead et Bergson. (Voir par exemple Science and the Modern World, pp. 46 et suivantes, du dernier, et du premier : Time and Free Will, passim.) R. G. Collingwood, dans The Idea of Nature, (pp. 19 et suivantes), pose très clairement le principe du temps et de l'espace minimums. Dans le chapitre

a régression évolutive stade par stade, appauvrissement, perte de qualité. Ou, en lisant depuis la base vers le sommet, il y a évolution stade par stade, enrichissement, émergence de la qualité, seulement dans la mesure où le temps et l'espace sont refaits en une totalité. Maintenant, si une part quelconque de ce processus-monde d'unification avec émergence est « spirituel », alors tout ce qui est dedans est « spirituel » ; si une part de ce processus est surnaturelle, alors la totalité de celui-ci est surnaturelle ; si une part de celui-ci est imaginaire, alors la totalité de celui-ci est imaginaire. Si la vie aux niveaux les plus hauts est mystique, alors la vie au niveau du bon sens est aussi mystique à son degré, toute existence est mystique, et la voie mystique couvre la totalité de la hiérarchie. La vie du saint est la réalisation plus complète de la vie de l'homme commun, de l'animal, et du sous-animal : le « spirituel » est en ce sens plus « physique » que le « physique », car il est le « physique » parvenant à sa nature propre, guéri de ses blessures temporelles et spatiales. * Le mysticisme n'est pas du mysticisme s'il y a quelque chose d'essentiel en lui qui est étrange, étouffant ou impénétrable. Si son réalisme n'excède pas le réalisme de la science, s'il n'est pas lui-même la science des totalités plus élevées dont le Soleil fait partie (appelez-les comme vous voulez), alors il échoue dans sa tâche qui est la plus vitale de toutes les tâches.

(6) En dernier, il y a le côté négatif de l'aventure mystique auquel on ne peut pas échapper – le côté de la perte et de la mort, sans lequel il n'y a pas d'augmentation de vie. « Cette mort », dit Tauler, « comporte de nombreux degrés, et il en est de même de cette vie ... Plus forte est la mort, plus puissante et complète est la vie. Chaque vie apporte de la force, et se renforce pour une mort plus difficile. » ° Notez à nouveau, non pas une analogie entre le « spirituel » et le « physique » mais une identité – dans toute cette enquête, l'objection du bon sens a toujours été que celui qui s'élèverait à un niveau intégral plus élevé devrait emporter un poids complètement disproportionné de matière morte. La vie doit franchement accepter la mort sur une échelle sans cesse croissante, que ce soit en tant que géosphères sans vie pour vivre avec elles la vie de la Terre, ou en tant que soleil et planètes sans vie pour vivre avec eux la vie du Soleil. La petite graine vivante doit se perdre et être bouleversée par une grande masse de sol mort, si jamais elle doit s'élancer vers une vie plus abondante. Elle doit se perdre et mourir ; seule et vivante, elle est sans fruit. La Terre est le grain de blé qui, mourant dans le champ des planètes, s'élève en tant que Soleil. Plus le niveau est haut, plus il y a de vie, et (en quelque sorte automatiquement) plus il y a de mort à surmonter.

Le sujet mériterait un volume en lui-même, mais j'en ai peut-être dit assez pour montrer combien est profondément vraie cette ancienne sagesse, selon laquelle la voie mystique qui mène de l'humain au divin se trouve dans la hiérarchie céleste, dont le Soleil est un membre.

L'importance pratique de cette conclusion ne peut pas être exagérée. Alors que la duplication de la hiérarchie cosmique (i) en un système séculier et matériel, abandonné à la science et au bon sens, et (ii) en un système sacré et spirituel, réservé à la théologie et au mysticisme (ou l'art erre incertain de l'un à l'autre) était sans nul doute historiquement

XV, je développerai plus complètement la thèse que nous montons dans la hiérarchie par la réalisation de la simultanéité, et par la « condensation » de l'espace.

* Le spirituel, dit A.C. Bradley, est l'unité et la concentration du physique. « Il ne s'agit pas d'un esprit ; et c'est plus élevé non simplement parce que c'est immatériel, mais parce que c'est l'unité à longue portée et la plus intense du naturel et du matériel. Si nous gardons ceci à l'esprit, nous éviterons le danger de penser au spirituel comme à quelque chose de mince et de vide. » *Ideals of Religion*, p. 233.

Pourvu qu'une vaste interprétation (mais non absurdement vaste) soit donnée aux termes « expérience des sens », je suis d'accord avec la phrase du professeur Ayer qu'« aucune déclaration qui se réfère à une « réalité » transcendant les limites de toute expérience des sens possibles ne peut avoir de signification littérale », ou ne peut manquer d'être absurde. *Language, Truth and Logic*, p. 34.

° « Deuxième sermon du jour de Pâques » (cité par Evelyn Underhill, *Op. cit.*, p. 218.)

Je prends la doctrine de la résurrection de Saint-Paul au sérieux : « ... Ce que tu sèmes n'est pas vivifié, sauf s'il meurt... Il y a la gloire du soleil, et une autre gloire de la lune, et une autre gloire des étoiles ; car une étoile est différente d'une autre étoile en gloire. Ainsi aussi est la résurrection des morts. Le corps est semé en corruption, il ressuscite incorruptible ... Le premier homme est de la terre, terrestre, le second homme, le SEIGNEUR, est du ciel. Comme est le terrestre, ainsi sont aussi ceux qui sont terrestres ; et comme est le céleste, ainsi sont aussi ceux qui sont célestes. Et comme nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. I Cor. XV. 35 et suivantes. Une manière sûre de réduire ce profond enseignement à un pieux sentiment, ou à un verbiage creux, est de le séparer de l'univers (l'univers sacré) du scientifique et du poète, et de le planter dans un royaume fantomatique d'où l'esprit (faussement appelé ainsi) a été expurgé. Albert le Grand a été un des premiers à tracer la ligne fatale entre la connaissance naturelle et la connaissance théologique, et son élève Saint Thomas a poussé encore plus loin la division par sa doctrine où Dieu permet à la nature une certaine autonomie. (Mais tout de même, Saint Thomas avait laissé à sa hiérarchie des anges une certaine tangibilité, en tant qu'étoiles-guides.) Mais ce ne fut pas tant les dominicains, que les franciscains, qui (en contraste frappant avec l'attitude de leur fondateur) achevèrent cette bifurcation. Ainsi Duns Scot et Guillaume d'Occam allèrent presque jusqu'à dire que ce qui était vrai pour la science pouvait être faux pour la théologie.

nécessaire (si ce n'était afin de libérer la science pour le travail qu'elle devait faire), les conséquences de cette duplication deviennent de plus en plus dommageables pour la religion, pour la science et pour l'art. Le plus grand besoin de l'homme moderne est de remettre ensemble les moitiés de l'univers qu'il avait ainsi éloignées l'une de l'autre ; ou plutôt il est de redécouvrir l'univers un, vivant, sacramentel – le monde beau, sordide, vulgaire, difficile et infiniment surprenant qui, avec son temps perdu et son espace subdivisé tous deux restaurés, est sacré parce qu'il est un tout. Il a besoin de savoir que la Terre n'est pas seulement « bourrée de ciel », mais que, si on lui donne le temps, elle est le ciel ; et que dans le Soleil chaque banal buisson est réellement « embrasé de Dieu ». *

* M. C. S. Lewis est des plus intéressants sur ce sujet. Il n'y a pas de doute, dit-il, que les écrivains du Nouveau Testament n'ont jamais douté que Dieu était là-haut dans les Cieux ; mais leurs Cieux n'étaient ni simplement physiques ni simplement spirituels. L'ascension n'était pas moins spirituelle d'être également physique. En fait, quand la Nature et l'Esprit sont pleinement harmonisés, les Cieux et le ciel ne peuvent plus être divorcés. Miracles, pp. 188-192.

Bien sûr, je ne nie pas que le divorce du physique et du spirituel puisse être moins dommageable que l'identification prématurée et non critique de ce qui est crûment physique (comme cela existe aux niveaux inférieurs divisés par le temps) et de ce qui est spirituel. Les avertissements (par exemple, ceux de The Cloud of Unknowing, 51, 57) contre la compréhension erronée de noms tels que « en haut » et « dedans » seront toujours nécessaires.

CHAPITRE XI

LA VUE À DISTANCE – LA GALAXIE

L'homme a pour lui-même un domaine spacieux. Son esprit peut vagabonder vers les cieux. S'il n'y a pas de place dans la maison, la femme et sa belle-mère se disputent. Si l'esprit ne peut pas vagabonder vers les cieux, les facultés seront dans un état d'antagonisme.

Chuang Chou (Giles, Musings of a Chinese Mystic, p. 107.)

Ce Tout qui a émergé à la vie n'est pas une structure amorphe – comme ces formes inférieures en lui qui naissent nuit et jour de la générosité de sa vitalité – l'univers est une vie organisée, efficace, complexe, englobant tout, faisant montre d'une sagesse insondable.

Plotinus, Tractate on the Gnostics, II. ix. 8.

Il faudra que le feu meure dans l'être, pour que nous recherchions une parenté avec les étoiles.

Meredith, 'Modern Love', IV.

*Ce sont les étoiles,
les étoiles au-dessus de nous, qui gouvernent notre état.*

Lear, IV.3.

Les étoiles... en se mouvant en une procession et en une danse, la plus belle et la plus impressionnante de toutes les danses, pourvoient aux besoins de toutes les choses vivantes.

Epinomis, 982.

Que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, les maisons et soi-même, son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini ?

Pascal, Pensées, 199.

*Univers sans forme aux crinières de feu, un soleil furieux pour cœur.
Gestation, engendrement et durée – les cycles de toutes les vies sur la terre – les plantes, les planètes et les hommes, doivent suivre ceux des cieux.*

Edith Sitwell, Song of the Cold, 'An Old Woman'.

*Ô la joie de mon esprit – il est sans cage – il se précipite comme un éclair !
Ce n'est pas assez d'avoir ce globe ni un certain temps.
J'aurai des milliers de globes et la totalité du temps.*

*.....
Ô, réaliser l'espace ! Labondance de tout, il n'y a pas de limites, émerger et être du ciel, du soleil et de la lune et des nuages volants, comme un avec eux.*

Walt Whitman, 'A Song of Joys'.

*Laissez les constellations me regarder
avant que je disparaisse !*

Rilke, Later Poems, 'To the Angel'.

L'esprit de la vie est né... Il se sait être lui-même membre de cette puissante famille dans laquelle les étoiles se comptent : la famille des fils de Dieu, qui, libres et créateurs, partagent l'extase d'un cosmos vivant, à l'effort, « crié pour la joie ».

Evelyn Underhill, Mysticism, p. 197.

1. LA GALAXIE

Nous vivons en compagnie des hommes, et des étoiles. * Chaque nuit claire, chaque nuit pieuse, comme Meredith les appellent :

*« est une nuit qui fait des cieux notre foyer bien plus qu'un nid,
vers lequel nous nous efforçons d'aller. » +*

Nous vivons dans le ciel sans le remarquer. Nous sommes des princes qui souffrons de l'illusion que notre palais – le plus beau que l'on puisse concevoir –, est une mesure. ° « Si les étoiles devaient apparaître une nuit seulement sur des milliers d'années, comment les hommes croiraient-ils et adoreraient-ils ; et préserveraient pour de nombreuses générations le

* La femme de Vénus, dans la Perelandra de C.S. Lewis, dit à un visiteur de la terre : « Votre monde n'a pas de toit. Vous regardez directement les hauts lieux et voyez la grande danse avec vos propres yeux. Vous vivez toujours dans cette terreur et dans ce délice, et ce que nous devons seulement croire vous pouvez le voir... » Et plus loin elle parle de notre monde sans toit « où des hommes marchent sans défense sous des cieux nus. » (pp. 67-8, 75, 78.)

+ 'Winter Heavens'.

° « Fais don à un fou du soleil et de la lune ; devenus siens, il les regarde comme petits et bas. » Coventry Patmore, The Angel in the House, I. ix. 4. Il y a aussi le fameux fragment, préservé par Cicéron, du dialogue d'Aristote On Philosophy, sur le même sujet. L'homme adulte est aussi indifférent aux cieux que l'homme en tant qu'embryon l'est à la terre : il n'est pas né ; cf. Nicholson, Rumi. Poet and Mystic, p. 39.

souvenir de la cité de Dieu qui leur a été montrée. » • Elle se révèle à moi toutes les nuits cette Jérusalem Céleste, et la vision en est au plus haut point ennuyeuse – ou elle le serait si je ne prenais la peine de l'observer. C'est ici que je suis, élevé à une majesté dont je n'aurais jamais pu rêver, conduit plus magiquement que Cendrillon dans la belle société des étoiles, partageant leur gloire – et je suis (généralement) trop muflé pour prendre un intérêt quelconque à la chose. En dehors de certains intervalles de lucidité, je suis fou au plus haut degré : content, comme le sont les fous, de vivre enveloppé dans mon petit rêve moyen et privé, et aussi peu concerné par les étoiles, mes proches, qu'un cochon n'est concerné par les autres cochons de la ferme d'à côté. Mais je suis capable de me réveiller de ma stupeur. Et quand je le fais, qu'est-ce que je trouve ? Qu'est-ce que la science a, très brièvement, à me dire à propos de la société des étoiles ?

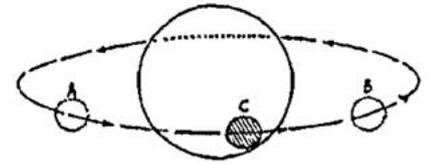
Le Soleil est une étoile parmi des milliers de millions d'autres. Celles-ci ne sont pas des habitantes solitaires de l'espace, mais sont regroupées de plusieurs manières. L'association la plus simple est l'étoile binaire, faite de deux étoiles relativement proches qui circulent autour d'un centre de gravité commun. À une plus large échelle, il y a les paquets d'étoiles qui se composent de centaines, de milliers, ou même de dizaines de milliers d'étoiles voyageant ensemble, de la même manière qu'un vol d'oiseaux voyage : certains de ces paquets sont « ouverts » ou d'une structure lâche, d'autres sont compacts et plus ou moins globulaires. Des groupes encore plus larges, contenant des millions d'étoiles, sont appelés nuages d'étoiles. Finalement, il y a les galaxies (connues aussi sous le nom d'univers-îles ou de nébuleuses) – des systèmes en forme de lentille, contenant plusieurs milliers de millions d'étoiles (organisées en nuages, paquets, etc.) en rotation autour d'un centre de gravité commun, tout comme les planètes tournent autour du soleil. Le diamètre de notre propre Galaxie est estimé en dizaines de milliers d'années-lumière. Autrement dit, un rayon de lumière qui s'est reflété sur notre corps terrestre au début de l'histoire humaine est maintenant à peine sorti de notre corps galactique, en dépit du fait que la lumière s'éloigne à 300 000 km de nous à chaque seconde.

Notre Soleil, n'ayant pas de voisins très proches, n'est pas une étoile binaire ni une étoile multiple. Il a souvent été considéré comme un membre d'un paquet d'étoiles local, mais une recherche récente a échoué à confirmer l'existence d'une concentration d'étoiles locale de ce genre. Ce qui est raisonnablement clair, c'est que le Soleil tourne autour du centre galactique, et qu'il prend plusieurs millions d'années pour compléter un circuit. Et il se passe la même chose dans le système galactique que dans le système solaire, il semble que les corps qui sont les plus proches du centre de gravité commun aillent le plus vite : par conséquent le Soleil devance les étoiles qui sont en dehors de son orbite, vers la jante de la roue galactique ; et il est devancé par les étoiles qui sont à l'intérieur de son orbite, vers le moyeu.

Il est clair, je pense, que de telles formes d'organisation stellaire en tant qu'intermédiaires entre l'étoile individuelle et la galaxie, l'univers-île, doivent être considérées comme des mésoformes, et non pas comme des individus de statut intégral. Le niveau hiérarchique défini suivant,

• Emerson, 'Nature' (1836), I.

« Ils expriment l'imprononçable : ils illuminent l'invisible... Ils sont terribles et charmants. Ce sont de faibles lumières éparpillées dans l'inconnu. Nous les appelons étoiles. Tout cet ensemble dépasse les limites de la chimère et est bouleversant dans sa réalité. Un homme fou ne pourrait en avoir rêvé, un génie ne pourrait pas l'avoir imaginé. » Victor Hugo, *Intellectual Autobiography*, « Things of the Infinite ».



Un modèle d'étoile binaire, déduit des variations de sa luminosité. Dans les positions A et B, sa luminosité totale est plus grande que dans la position C.

Les données de l'observation sont maigres, et les astronomes sont de toute manière d'accord sur le sujet de la rotation interne des galaxies.

« Il est vrai que des anges solides et sphériques ne sont pas de notre goût », dit Fechner (Zend-Avesta, ii), « mais pour nous ceci est incongru parce qu'on nous a enseigné à l'école à penser à la Terre comme à un globe de papier mâché. » J'emprunte le terme de « vertébré gazeux » à Haeckel, *The Riddle of the Universe*, XV. 1.

et au-dessus du niveau solaire, est le niveau galactique. J'apparais à l'observateur en recul comme un « ange sphérique et solide » de rang planétaire, ensuite comme un ange en forme de disque raréfié d'un rang sidéral, et finalement comme un ange spiral encore plus ténu, une roue chérubinique embrasée, ou – moins romantiquement – comme un « vertébré gazeux ».

2. LA DIFFÉRENCIATION DES ÉTOILES

Notre Galaxie est certainement une unité mécanique, ayant une forme définie et permanente, et un système complexe de mouvements internes. Mais son organisation apparaît à première vue lâche et arbitraire, et ses parties manquent de différenciation. Il y a ici un corps – dirait le bon sens – qui n'est absolument pas digne d'être comparé avec le corps humain, un corps qui est un peu plus qu'un feu d'artifice agrandi.

Cette infériorité est, cependant, une apparence qui s'évanouit plus nous étudions la Galaxie. À quoi en fait, devons-nous nous attendre à trouver aux plus hauts niveaux, sinon une société dont les membres ont en commun des caractéristiques majeures, et se distinguent néanmoins par des particularités individuelles – des particularités qui sont en partie dues à des différences d'âge ? Or les étoiles de la Galaxie composent justement une telle société. Premièrement, elles ont beaucoup en commun. Elles sont sphériques, elles brillent d'elles-mêmes et sont chaudes ; et elles sont rarement dix fois plus massives, ou cinq fois moins massives, que le Soleil. Elles circulent autour du centre galactique. Deuxièmement, elles ont une vie historique – dont, cependant, il y a de nombreuses versions. (D'après l'une d'elles, une étoile naît d'un vaste nuage de gaz extrêmement raréfiés et relativement froids, et elle grandit pour devenir à la fois plus petite, plus dense et plus chaude. Au fur et à mesure que la température centrale s'accroît, des réactions atomiques rentrent en jeu, fournissant à l'étoile une énergie rayonnante qui dure pendant des dizaines de millions d'années, et qui amènent probablement celle-ci à fluctuer en taille. Mais il est clair que cette dépense ne peut pas continuer indéfiniment : la vieille étoile se rapetisse jusqu'à pouvoir devenir réellement plus petite que notre Terre, devient si dense que trente centimètres cubes de son matériau peuvent peser des milliers ou des millions de tonnes, et elle n'a qu'une fraction de sa luminosité précédente ; et combien de cadavres d'étoiles, brûlées et invisibles, parsèment la Voie lactée, il est impossible de le dire.) Troisièmement, l'âge de l'étoile change complètement les choses, et non seulement dans sa luminosité, sa densité, son volume, sa température, sa composition physique, mais aussi dans sa couleur et son spectre : c'est, pour ainsi dire, le teint de l'étoile rouge géante, ou de la naine blanche, qui lui donne son âge. Et comme la vie historique de l'étoile, pendant des millions d'années, implique un éparpillement prodigieux et incessant d'énergie, la masse de l'étoile est pendant tout ce temps en train de se gaspiller, quoique très lentement. * Quatrièmement, il y a plusieurs différences stellaires qui ne sont, semble-t-il, pas seulement une question d'âge. Par exemple, il y a des étoiles variables puissantes, chacune avec sa propre périodicité ; des novae et des supernovae, qui éclatent soudain en un brasier de lumière peut-être dix mille fois plus brillant qu'auparavant ; les étoiles d'une

* Ce gaspillage pourrait très bien, cependant, être bien plus qu'un produit d'admission par l'étoile de gaz interstellaires ; sur ceci, voir ci-dessous.



Une nébuleuse planétaire

Ces énormes objets (dont seulement quelques centaines sont connus) sont des exceptions à la règle que nous voyons les étoiles comme n'étant pas plus que des points de lumière dans le télescope.

masse anormalement grande ou anormalement petite ; et les soi-disant nébuleuses planétaires, qui sont des étoiles exceptionnellement chaudes entourées par d'énormes atmosphères lumineuses.

3. L'ISOLEMENT DU SOLEIL ET LA TOTALITÉ DE LA GALAXIE

Il est insuffisant de dire (comme le bon sens l'indique) que les membres du groupe doivent être ainsi différenciés. S'il doit y avoir une unité organique réelle, ils doivent être mutuellement dépendants : chacun doit avoir besoin des autres et leur être nécessaire. Sans doute que ce corps d'étoiles en forme de lentille est un tout d'une certaine sorte. Mais est-ce que l'amputation de l'un de ses paquets d'étoiles changerait quelque chose, et serait comparable, compte tenu des différences, à ce que ferait l'amputation d'une jambe au fonctionnement de mon corps humain ? En particulier, n'est-il pas clair que le Soleil est un individu autonome, indépendant de ses étoiles proches et de la Galaxie en tant que tout ? Tout ce qu'il demande, c'est d'être seul et qu'on lui permette d'avoir de l'espace pour être lui-même.

Que le Soleil soit autonome ou pas, il ne manque certainement pas d'espace de vie. S'il (c'est-à-dire le système solaire en entier) était représenté comme un ballon de football, la plus proche de ses voisines – Proxima Centauri – serait environ à huit cents mètres, et de nombreuses étoiles de notre Galaxie seraient à des centaines et des milliers de kilomètres de distance. Ces grandes distances n'empêchent pas, cependant, une étoile d'être « en contact avec » chaque autre étoile : chaque membre de la Galaxie prend pleinement en compte dans ses mouvements la position et la masse de tous les autres membres. Les étoiles ne se déplacent pas d'elles-mêmes : tout leur comportement est sujet à un ajustement mutuel, dont la subtilité et la complexité sont presque inimaginables. Estimer précisément les mouvements du Soleil c'est prendre en compte la totalité de la Galaxie, dont les mouvements sont, en réalité, un mouvement unique. Quand nous séparons un fragment de cette totalité et l'attribuons au Soleil, nous faisons violence aux faits.

La gravitation n'est pas la seule sorte de commerce entre le Soleil et la Galaxie. Les comètes ne sont pas toutes nécessairement solaires dans leur origine : certaines peuvent avoir été captées et incorporées, et d'autres sont, peut-être, simplement des visiteuses. Il en est de même avec les météores : il n'y a rien pour montrer qu'une certaine proportion d'entre eux n'a pas été acquise par le Soleil dans son voyage au travers de l'espace. De plus, la Galaxie contient de vastes volumes de gaz raréfié, dont on dit que les étoiles pourraient se nourrir. Peu de choses sont encore connues quant à l'origine et aux effets des rayons cosmiques, × mais il a été suggéré qu'ils sont responsables de changements dans les gènes des cellules germinales, donnant ainsi naissance à des mutations. Si c'est le cas, la Vie doit certaines de ses caractéristiques (et, on peut le concevoir, son existence même) à des influences galactiques. En fait, ce pourrait bien être la simple ignorance et l'esprit de paroisse qui prennent pour acquis l'autonomie de la vie solaire, ou qui supposent que la totalité du cours de l'évolution, telle que nous la connaissons, n'est rien de plus qu'un épisode du développement galactique.

De très récentes spéculations cosmologiques rendent le Soleil très dépendant de fait de la Galaxie. Il a été calculé que la masse de gaz interstellaires de la Galaxie excède la masse de ses étoiles : dans une large mesure, alors, ce gaz contrôle leur mouvement. De plus (d'après Hoyle), non seulement les étoiles se sont en premier lieu condensées à partir de ce substrat : elles se « nourrissent » maintenant de lui, de la même manière qu'une baleine se nourrit de plancton. Probablement que nous devons une certaine partie des radiations solaires dont nous jouissons à ce qui nous a été fourni en alimentation par la Galaxie. Il est possible aussi que les avancées et les retraits de la glace polaire soient dus à des variations de la quantité de gaz balayée par le Soleil à différentes époques ; dans ce cas-là, l'évolution vitale a été intimement reliée à la constitution et aux événements galactiques. Et en fait l'existence même du système solaire pourrait très bien être due, comme Hoyle l'a conjecturé, à la collecte faite par l'étoile compagne du Soleil d'une quantité anormalement large de gaz, ce qui a résulté en une explosion à partir de laquelle les planètes sont nées.

« Le lien qui l'attache (le Soleil) au reste de l'univers est sans doute très ténu. Néanmoins c'est le long de ce lien qu'est transmise jusqu'à la plus petite particule du monde dans lequel nous vivons la durée immanente à la totalité de l'univers. » Bergson, Creative Evolution, p. 11.

Cf. Edith Sitwell : « Et je pensais au cordon ombilical qui nous lie aux étranges soleils », dans son poème « The Two Loves » (The Song of the Cold).

× Voyez, par exemple, Louis Leprince-Ringuet, Les Rayons Cosmiques.

Si la Galaxie est réellement une société, est-ce que l'astronome peut dire d'une quelconque des étoiles qui en sont membres que le Soleil en a besoin, au même degré que l'astronome lui-même a besoin d'autrui ? La réponse est qu'il l'a souvent dit, en effet. Il postule que quelque part dans cet univers-île qui est le nôtre, il existe une étoile à laquelle le Soleil doit sa structure planétaire, sa vie et son intelligence : sans cette étoile proche et bénéfique, le Soleil serait encore une boule de gaz chauds désolée, qui ne serait pas entourée d'anneaux planétaires. L'astronome, à dire vrai, a certaines raisons fondamentales pour croire qu'il y a une étoile, parmi celles qu'il étudie, qui a rendu cette étude possible, une étoile qui a engendré l'astronome lui-même, ses instruments et son monde. Je me réfère, bien sûr, à l'étoile qui (dans une théorie) s'est approchée du Soleil si étroitement qu'elle a soulevé à sa surface une marée qui, attirée dans l'espace, est devenue les planètes ; ou à l'étoile qui (dans une deuxième théorie) est entrée en collision avec le Soleil, en produisant des résultats similaires ; ou à l'étoile qui (dans une troisième théorie) a été un compagnon proche du Soleil jusqu'à ce qu'elle ait explosé et se soit retirée, laissant derrière elle comme débris les matériaux planétaires. La probabilité est, dans chaque cas, que nous avons un père sidéral dans les cieux. Un jour, peut-être, le Soleil le reconnaîtra ; entre-temps, quand je regarde le ciel nocturne, il y a toujours une chance que je regarde mon étoile ancestrale, qui est la cause majeure me poussant à la voir. En fait, la Galaxie pourrait très bien être la scène de nombreuses amours sidérales, génératrices de vie et d'esprit. En toute éventualité, ni au début ni maintenant le Soleil ne s'est tenu à distance de ses compagnons : dans la Galaxie primitive il était physiquement immergé avec eux dans un substrat commun, et maintenant, psychiquement, il est leur réceptacle. Ce n'est pas une simple spéculation que de dire que la vie de l'étoile est essentiellement partagée, essentiellement sociale. Parler de la vie du Soleil comme si c'était une sorte de propriété privée, et rien d'autre que solaire, c'est la falsifier complètement.

Un Soleil solitaire est un Soleil idiot : pas davantage qu'un enfant il ne peut grandir de lui-même. Cela change tout au niveau de l'étoile, comme au niveau de l'homme, que je ne sois pas seul. ° Une brève période de contact fertilisateur avec une autre étoile n'est pas assez : une vie d'un ordre élevé signifie l'existence de relations sociales élaborées, soutenues et en développement. J'ai déjà souligné ce que la science en général doit, en tant que matière de fait historique, à l'astronomie, et combien notre connaissance est réellement « sidérale », même dans les phénomènes les plus mondains. Or une des fonctions principales de cette science est la promotion de la conscience de soi solaire, qui survient du fait que le Soleil est un membre actif de la société des étoiles. Laissez-moi en donner quelques exemples. (1) Il se « place » lui-même parmi elles – en reconnaissant qu'il est lui-même, par exemple, une étoile de la séquence principale du type spectral G, d'une masse et d'une brillance plutôt ordinaire – tout comme l'homme se « place » lui-même parmi les autres hommes, en découvrant qu'il est lui-même obscur, d'une hauteur moyenne, rempli d'énergie, etc. (2) Il voit sa propre histoire se dérouler en elles, car elles élargissent considérablement l'étendue temporelle de sa conscience de soi en représentant pour lui tous les stades de son passé et

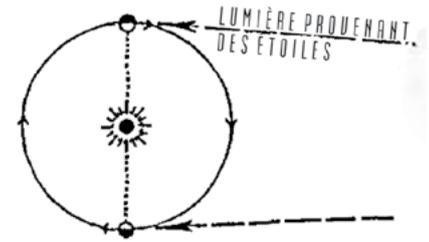
Fourier, l'écrivain socialiste à moitié fou, enseignait que les étoiles mangent, boivent et font l'amour. Un cynique aurait très bien pu remarquer que ceci va de pair avec sa doctrine que la mer se transformera en limonade, et que de nouvelles races d'animaux appelés anti-lions, anti-chevaux, etc., apparaîtront sur terre. Cependant son raisonnement n'était peut-être pas aussi faux concernant les étoiles : la vieille idée de « l'alimentation » sidérale revivait de manière inattendue, et toute la vie de la galaxie pouvait très bien être le fruit de quelque chose comme un mariage sidéral. D'un autre côté, il y a de nombreuses théories qui ne demandent pas, pour expliquer les planètes, l'intervention d'une deuxième étoile. Dans les hypothèses de Alfvén et Weizsäcker, par exemple, les planètes sont une condensation de gaz interstellaires collectés par le Soleil dans ses voyages ; et dans l'hypothèse de Berlage elles résultent d'atomes et de molécules lancées en spirale dans le champ magnétique solaire. Lyttleton a suggéré que le Soleil avait deux compagnons, qui se sont unis puis désintégrés, laissant derrière eux des débris suffisants pour former les planètes ; ou, encore, que le Soleil avait un compagnon qui a été capturé par une étoile passante, et dont les restes forment maintenant le système planétaire. Hoyle a supposé que le compagnon avait accumulé des matériaux interstellaires jusqu'à devenir instable, et qu'il avait explosé comme une supernova. En général, la tendance moderne est de faire dépendre la formation du système solaire, d'une manière ou d'une autre, de l'environnement galactique.

° « Pourquoi devrais-je me sentir seul ? », se demande Thoreau ; « est-ce que notre planète n'est pas dans la Voie lactée ? », *Walden*, « Solitude ». Et c'est de milliers de façons un fait empirique que la vie du Soleil est différente en raison de ses proches. Par exemple : « Les Pythagoriciens avaient coutume de bonne heure le matin de faire une première chose : regarder les cieux, se mettre dans l'esprit de ceux-ci qui, constamment et invariablement, accomplissent leur tâche : comme aussi de se mettre dans un esprit d'ordre, de bon ordre, de pureté et de simplicité nue. Car aucune étoile, aucune planète n'a de voile qui la cache. » Marcus Aurelius, *Meditations*, XI. 25.

de son avenir : elles deviennent sa mémoire et ce qu'il peut prévoir. Les enfants que je rencontre dans la rue, et les jeunes géants que je rencontre dans le ciel, sont moi-même quand je suis jeune ; les vieillards et les naines blanches sont ce que je peux m'attendre à devenir. La société des étoiles, comme celle des hommes, prend le temps au mot : il est mon histoire de vie rendue visible et simultanée. (3) En tant qu'exemple de la manière dont le Soleil se connaît lui-même en connaissant les étoiles, considérons une des méthodes de mesure de l'orbite de la Terre. On compare les lignes spectrales de certaines étoiles avec les lignes spectrales des mêmes étoiles observées après un intervalle de six mois, quand la Terre a changé de direction : le déplacement de ces lignes – un effet Döppler – donne une indication de la vitesse orbitale de la Terre, ce qui donne à son tour une indication de sa distance au Soleil. Autrement dit, le Soleil découvre les dimensions de son anneau terrestre en observant comment d'autres étoiles se comportent envers lui, tout comme un homme voit ce à quoi il ressemble en observant comment les gens réagissent en sa présence. ×

Les étoiles sont donc des êtres sociaux – même si (ce qui est sûrement très improbable) leur société n'existe que pour le Soleil lui-même. Que, pour des membres d'une société, elles soient néanmoins remarquablement écartées et autonomes, ne peut être nié. Ici il n'y a qu'une trace ou rien de cette façon d'être en troupeau côte à côte, il n'y a pas de conflits physiques perpétuels d'une sorte mesquine, * ni d'interdépendances physiques proches, choses qui distinguent les sociétés de niveau hiérarchique inférieur. Et on ne doit pas non plus s'en étonner. N'est-ce pas un lieu commun que ceux que nous admirons le plus – les individus véritables – ont des ressources intérieures qui les rendent inhabituellement indépendants de nous ? Et pourtant ils sont plus profondément sociaux que nous ne le sommes. Je suggère que l'autosuffisance relative des étoiles est la preuve, non pas tant de l'absence de leur société, que de sa qualité subtile. Se développer à partir du dedans plutôt que d'être modelé par l'extérieur, combiner tant de complexités internes avec si peu de demandes externes, vivre aussi bien en étant cependant si seul – qu'est-ce que cela sinon être membre de la haute société des étoiles ? Si les meilleures créatures sont celles qui demandent peu et donnent beaucoup, alors les étoiles sont celles qui atteignent de fait l'excellence. Il a été calculé que seule une partie sur cent vingt millions des rayons du soleil est interceptée par les planètes + : le reste peut être considéré comme promouvant les relations sociales stellaires et la plénitude de la Galaxie. Le rayonnement, la générosité, l'ouverture, distinguent cette société. °

On ne peut que s'attendre à ce que le bon sens reste sceptique concernant la communauté des étoiles et la totalité de la galaxie vivante. De même que le microscope ne peut pas s'empêcher de passer à côté de la totalité de l'homme, le bon sens ne peut pas s'empêcher de passer à côté de la totalité des individus plus élevés. Voici des créatures dont la vie historique court sur des milliers de millions d'années, qui mesurent des dizaines de millions d'années-lumière d'une extrémité à l'autre, dont les corps comprennent chacun des milliers de millions d'étoiles – comment un simple homme pourrait-il en avoir une vue globale ? Bien sûr, il ne le peut pas. On ne peut répéter trop souvent que le connaisseur et ce qu'il



× Et tout comme la Terre a découvert son propre diamètre en portant attention au soleil plutôt qu'à elle-même – c'est le fait qu'à midi, le jour du milieu de l'été, le soleil était juste au-dessus de la tête à Syène, mais pas à Alexandrie, qui a donné l'idée de la courbure de la Terre.

* Je ne dis pas qu'il n'y a pas de conflit à ce niveau : une société sans une sorte d'hostilité ou d'opposition n'est pas pensable. Mais nous ne devons pas faire l'erreur de Karl du Prel, et, en échouant à tenir compte de la différence de niveau, « biologiser » les étoiles. Cet écrivain, dans Der Kampf ums Dasein am Himmel, a étendu le darwinisme aux corps célestes. Ce sont des organismes en compétition ; l'espace est leur moyen d'existence pour lequel ils combattent ; l'adaptation de leur mouvement en relation à d'autres corps célestes est leur efficacité organique. La survie est la récompense d'une telle adaptation ; la dissipation ou la fusion avec d'autres corps est la punition pour l'inadaptation.

+ R. A. Sampson, The Sun, p. 18.

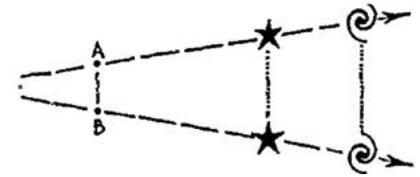
° La vision, à l'exclusion des sens « inférieurs », caractérise la société stellaire. La vision, nous dit Platon : « est la cause des plus hauts bénéfices pour nous en ce qu'aucun mot de notre discours présent à propos de l'univers n'aurait jamais pu être prononcé, si nous n'avions jamais vu les étoiles, le Soleil et le ciel. » La vue de ces choses « a causé l'invention du nombre et nous a conféré la notion du temps et l'étude de la nature du monde ; ainsi, nous devons à la vue la philosophie elle-même, le plus noble présent que le genre humain ait jamais reçu et puisse recevoir jamais de la munificence des dieux. » (Timaeus, 47) ou (comme je dirais) c'est uniquement en tant que membres observateurs actifs de la société des étoiles que nous avons une cosmologie.

connaît se tiennent au même niveau. Être conscient d'une galaxie en tant que totalité, c'est réduire son espace et son temps à des proportions gérables, et seule une galaxie est capable d'une telle réduction. Il n'y a qu'à écouter un astronome bien informé parler avec désinvolture d'années-lumière, de parsecs, d'étoiles naines et d'objets proches qui sont à quelques années-lumière de distance seulement, de petites nébuleuses de type tardif, pour réaliser qu'il n'est pas un homme. Il est construit à une échelle tout à fait différente, et selon un schéma tout à fait autre. Et pourtant, à strictement parler, cela n'a pas de sens de dire qu'il est plus grand ni qu'il a une vie plus longue que le moi humain qu'il laisse derrière lui. Les étoiles et les nébuleuses spirales ne sont en réalité pas plus embarrassantes que des cellules ou des hommes, et leur tempo n'est pas plus lent : nier ceci c'est nier leur unité, ou plutôt les détruire. Je suis un « champ » où les galaxies et les hommes parviennent à leur statut complet en tant que totalités, sans difficulté ni surpeuplement.

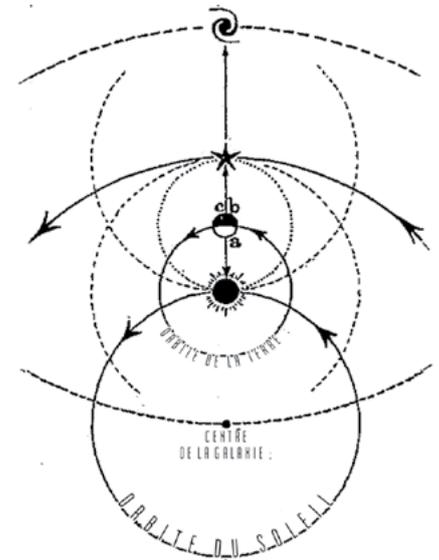
La seule manière que j'ai d'apprécier ma propre et réelle unité, c'est d'ignorer ma propre désunion évidente, en visant au-delà l'unité de mes créatures proches. Des millions de galaxies se présentent à moi en tant que totalités galactiques véritables, en lesquelles les étoiles individuelles laissent la place à une structure plus élevée ; et ces galaxies qui me sont proches font pour moi ce que mes proches en tant qu'hommes font pour moi au niveau humain – ils me montrent à moi-même. Sans compagnons, je suis à chaque niveau le corps sans tête du chapitre I, une « collection de bras et de jambes épars ». Et à chaque niveau les trois stades de la découverte de mon unité sont : (1) je vois mes égaux ; (2) je sais que je suis comme eux ; (3) je me vois moi-même de leur point de vue, et dans cette mesure je deviens eux. Donc ce qui se passe parmi les hommes, c'est ce qui se passe parmi les étoiles et les galaxies. Pour commencer, je me regarde moi-même et vois, non un corps humain bien organisé et étroitement soudé ; non un corps planétaire visible et entier, non un corps solaire, non un corps galactique, mais seulement des fragments de ceux-ci : en particulier, la Galaxie apparaît comme un chaos d'étoiles. Mais, en regardant encore et cette fois-ci au-delà de moi-même, je vois un homme entier dans mon ami, une planète entière en Mars, un « système solaire » complet (pour ainsi dire) en une soi-disant nébuleuse planétaire, et une galaxie complète dans la Grande Nébuleuse M 31 d'Andromède. Ainsi je parviens, par oubli de moi-même, à la connaissance de moi-même. Sur aucun plan la découverte de ma propre unité vivante n'est directement donnée, ni immédiatement évidente. C'est une tâche dont on peut dire trois choses – elle est essentiellement sociale ; elle n'est jamais accomplie ; elle est de plus en plus difficile au fur et à mesure que nous parvenons aux niveaux plus élevés.

4. LES SYSTÈMES SOLAIRES DANS LA GALAXIE ET LEUR VIE – LE VERDICT DE LA SCIENCE

Le bon sens veut bien de l'unité, mais pas de la vie de la Galaxie. N'est-ce pas trop demander au Soleil – lui, une poussière de vie infime – de contaminer la Voie lactée ? Si la Galaxie est en fait vivante en tant que tout, il



Le champ constant. Au travers de ma fenêtre je peux voir, en coïncidence avec deux points A et B sur la vitre, une paire d'arbres, de montagnes, d'étoiles et peut-être de galaxies. La distance AB est terrestre, sidérale ou galactique, comme l'occasion le demande. Pour une discussion plus complète de ce sujet, voir le chapitre V. 8, 9, 10.



Pendant le jour, en (a) je suis la Terre, avec le corps de la Terre derrière moi, et je regarde le soleil, au-delà de ses membres périphériques, les nuages et la lune. Pendant la nuit, en (b), je suis le Soleil, ayant dans le dos la Terre et le soleil, regardant, au-delà des planètes membres du Soleil, vers les étoiles.

Alternativement, en (c), je suis la Galaxie, regardant au-delà de mes membres étoiles vers une de mes nébuleuses proches.

Sur l'histoire de l'opinion qu'il y a une pluralité de membres habités, voyez S. Arrhenius, *The Life of the Universe*, i. pp. 118 et suivantes.

faudra bien plus que le Soleil pour faire qu'il en soit ainsi. Mais quelle preuve y a-t-il d'une autre vie parmi les étoiles ? Quand Meredith + les appelle « le cerveau du ciel », il dit de belles absurdités, et les lignes plus prudentes de Milton × à propos des

*« nombreuses étoiles,
et chaque étoile est peut-être
un monde d'une habitation destinée »*

ne sont (comme le bon sens continue à le dire) rien de plus que des fantaisies poétiques. « Les systèmes brillants suspendus dans les cieux » – l'homme moderne en est convaincu – « n'ont que leur volume, leur vaste masse, pour nous étonner. Ils n'ont ni théologie ni mathématiques. Ils ne peuvent ni sentir ni comprendre. » ° Et observez que ce n'est pas un matérialiste crasse, mais un distingué poète-philosophe, qui décrit l'univers comme « un immense appareil » – « un organisme composé de boue et de feu » qui ne peut pas être critiqué « pour ce que, sans nul doute, il n'a jamais su qu'il faisait. » *

Le bon sens a raison en ceci qu'il n'y a pas de preuve scientifique directe d'une autre vie que la nôtre dans l'univers. Car la vie (dans la mesure où nous pouvons le dire) est d'abord planétaire, et même les étoiles les plus proches sont bien trop distantes pour nous révéler leurs planètes ou leur absence de planètes. Nous sommes dans la région où les autres étoiles ne sont rien de moins que des étoiles, où elles vivent une vie stellaire ou absolument aucune. Mais (et ici il y a une grande difficulté) le comportement d'une étoile morte – en supposant qu'une telle chose existe – n'est à cette distance vraisemblablement pas différent du comportement d'une étoile vivante. En tout état de cause, je ne peux pas dire par inspection directe si l'une d'entre elles est vivante. Néanmoins il est possible d'estimer – bien qu'avec hésitation – la probabilité qu'il y ait des systèmes solaires quelque part dans la Galaxie. En 1928, l'opinion d'Eddington était qu'il y avait moins d'une étoile sur une centaine de millions à avoir subi une perturbation ayant donné naissance à des planètes, et il ajoute que, bien qu'il serait caractéristique de la Nature d'utiliser un million d'étoiles là où une seule suffirait, il semble invraisemblable que la nôtre puisse être la seule conscience dans le cosmos. Mais, en 1944, Jeans trouve une raison pour croire « que le nombre de systèmes planétaires dans la totalité de l'espace doit être presque impensablement grand. Des millions de millions de ceux-ci doivent être des répliques presque exactes de notre système solaire, et des millions de leurs planètes doivent être des répliques presque exactes de notre terre. » ⊕ Et von Weiszäcker a récemment publié une théorie selon laquelle le développement en un système planétaire est très vraisemblablement une partie de l'histoire d'une étoile normale. En fait, il y a un vaste corps d'opinions apparemment croissant selon lequel, comme le dit H. Spencer Jones, le nombre de systèmes planétaires est probablement « très grand ». Nos experts se rapprochent de l'opinion de Bruno : « Il y a des soleils innombrables et une infinité de planètes qui tournent autour de leurs soleils comme nos sept planètes tournent autour de notre soleil », • – ou de quelque chose de très semblable.

C'est, bien sûr, une chose d'accepter en tant qu'hypothèse de travail la pluralité des systèmes solaires, et une autre de croire, comme

+ Dans le sonnet justement fameux,
« Lucifer in Starlight »

× Paradise Lost, VII. Cf. la croyance de Shelley (Prometheus Unbound, I) que « ces millions de mondes qui brûlent et roulent autour de nous » sont habités.

° W. MacNeile Dixon, The Human Situation, p. 158.

* George Santayana, Little Essays. On peut aussi croire, bien sûr, que la vie et l'esprit survivent et même prospèrent quelque part ailleurs dans « l'organisme de boue et de feu » ; on peut même supposer que (comme le général Younghusband le suggère dans Life in the Stars) « sur certaines planètes de certaines étoiles il existe des êtres plus élevés que nous-mêmes », qui guident notre développement – on peut spéculer indéfiniment à propos de la vie dans la Galaxie sans même suspecter que c'est la vie de la Galaxie. La marque du moderne n'est pas tant son aveuglement envers la vie que sa détermination impitoyable à l'amputer de ce qu'il appelle son environnement.

⊕ Une critique des anciennes théories (associées aux noms de Chamberlin et Moulton, Jeans et Jeffreys) qui attribuent la naissance du système solaire à une étoile passante, est qu'elles sont incapables de rendre compte du très large moment angulaire du système planétaire. En conséquence, Russell a suggéré que l'intrus était entré en collision, non pas avec le Soleil, mais avec un compagnon du Soleil – une notion qui a été explorée et développée par Lyttleton. Plusieurs théories ultérieures se passent complètement de l'intrus ; et des théories de ce genre tendent naturellement à faire des systèmes solaires (dont la majorité peuvent très bien réaliser la vie) des événements qui ne sont pas rares dans l'univers. Le docteur Hoyle, par exemple, a remarqué que, d'après son hypothèse, il n'est pas invraisemblable qu'un million de systèmes planétaires puissent exister rien que dans notre Galaxie.

• Infinito, Dial. III: cité dans Boulting, Giordano Bruno. Cf. Victor Hugo : « Autant d'étoiles, autant d'amours... Chaque étoile est un soleil. Autour de chaque étoile, il y a une création. » Intellectual Autobiography, « Things of the Infinite ».

Anaxagore + et de nombreux penseurs l'ont fait depuis lors, à la pluralité des mondes habités. La question est la suivante : étant donné un système solaire pas différent du nôtre, les conditions chimiques et thermiques de la vie vont-elles vraisemblablement émerger, à un certain moment de sa carrière ? Et de plus, si de telles conditions émergent bien, la vie elle-même va-t-elle vraisemblablement en découler ? À ces deux questions la réponse d'Henderson est « oui ». * Sa thèse est que, étant donné une planète en révolution, assez massive pour être capable de retenir une atmosphère et circulant sur une orbite qui n'est ni trop proche de son soleil ni trop distante, alors une atmosphère contenant de la vapeur d'eau et du dioxyde de carbone se mettra en place. Cette planète en viendra à passer, plus ou moins naturellement, par la différenciation de la mer par rapport à la terre, la dénudation et la formation d'un sol. « En bref, un possible séjour de la vie pas très différent de la Terre doit apparemment être d'une probabilité fréquente dans l'espace ». † Et là où les conditions de la vie sont, il est raisonnable (à moins que nous ne soyons préparés à considérer la vie comme un miracle) de s'attendre à de la vie. Benjamin Moore, en fait, en émettant l'hypothèse que la composition chimique des planètes n'est nulle part vraisemblablement très différente de celle de la Terre, a pratiquement réduit les stades de l'évolution antérieurs à la seule question d'une température en chute : dès qu'une planète refroidit, des molécules complexes peuvent se former et le font ; le refroidissement se poursuivant fournit un environnement en lequel des molécules et des particules de plus en plus grosses et de plus en plus complexes se construisent ; à la fin une synthèse encore plus élevée – le protoplasme – est inévitable. Que cela ait pu être ou non, c'est une hypothèse raisonnable de penser que certaines des étoiles qui se développent en système solaire sont, à une certaine période de leur histoire, vivantes.

Est-ce que les autres étoiles non planétaires sont nécessairement sans vie ? Après tout, la croyance traditionnelle est qu'une étoile vit, peu importe qu'elle soit pourvue de planètes ou pas ; et ceci était aussi l'opinion de Fechner. C'est une théorie qui a été remise au goût du jour et brillamment développée par Olaf Stapledon × qui décrit les niveaux d'une étoile comme « un appareil digestif », transmutant le rayonnement cru engendré au cœur, et le transférant à des « tissus » plus extérieurs. Pour Stapledon, une telle étoile vivante est une créature béatifique, une sorte d'ange, dont le travail est d'exécuter avec une précision parfaite son rôle dans la danse générale des étoiles, et de connaître et d'aimer les danseurs proches. Les étoiles doubles sont des étoiles qui s'aiment, et qui, le moment venu, s'immergent en un brasier de joie et de douleur : la nouvelle étoile qui en résulte, après une période d'inconscience, engendre de nouveaux tissus vivants et prend sa place propre dans la compagnie céleste. Notre propre système solaire est né d'un amour plus transitoire. Quant au caractère psychique, les planètes excellent dans l'analyse, les étoiles préservent la sagesse angélique plus vaste de l'âge d'or, quand les nébuleuses étaient de grandes bêtes religieuses, soupirant d'être réunies les unes avec les autres et avec leur source cosmique. • Pour des oreilles depuis longtemps habituées à l'oraison funèbre prononcée par la science sur le corps mort de l'univers, tout ceci semble étrange : cela est presque indécent, comme si un rigolo se mettait, au moment le plus solennel du service funéraire, à stimuler le cadavre par l'électricité. Mais pour des

+ Voyez Heath, Greek Astronomy, p. xxxv. L'écrivain d'Epinomis (986 B) va à la limite dans cette direction : « Qu'aucun d'entre nous ne suppose, même négligemment, que certaines d'entre elles (les étoiles) seraient des dieux, alors que d'autres ne le seraient pas. »

* The Fitness of the Environment.

† *Op. cit.*, p. 60.

« La vie commence à présent dans d'autres mondes innombrables... Et étant donné un certain stade dans l'évolution, quand la matière a réalisé une certaine complexité de structure, et devient locataire de certains types d'énergie, la vie doit survenir et, étant survenue, doit évoluer en des formes de plus en plus élevées. » Benjamin Moore, The Origin and Nature of Life, p. 73.

× Star Maker, pp. 246 et suivantes.

Je dois dire clairement que, dans Star Maker, Mr. Stapledon présente ces descriptions des corps célestes comme faisant partie d'un roman ou d'un rêve, et que ce ne sont absolument pas des propositions d'une cosmologie définitive. Ce serait une erreur de ne pas distinguer (ou de distinguer trop précisément) entre ce que l'artiste chez Mr. Stapledon imagine, et ce que le philosophe en lui croit.

• Ceci est plus ou moins en accord avec ma propre opinion que la voie mystique passe par les régions planétaire, stellaire, galactique, qui ne sont autres que des aspects du propre esprit du mystique : en un sens, toute expérience religieuse d'un très haut degré est galactique, et des créatures moindres en sont incapables. Le mysticisme est une psychologie d'étoile introspective ; et l'est dans certaines poésies. Les étoiles de Campanella dont « la sensibilité est remplie de plaisir », « l'âme profonde et sombre d'une étoile » de Swinburne (« Hymn to Proserpine »), et « l'inquisition sans confusion de chaque étoile » de Francis Thompson (« Sister Songs ») sont des preuves de l'esprit stellaire, précisément de la même manière que les déclarations d'un homme à propos des hommes sont des preuves de l'esprit humain.

hommes d'autres périodes, et pour les poètes de toutes les époques, il n'y avait rien d'essentiellement bizarre dans l'image donnée par M. Stapledon des hôtes du ciel. « C'est avec joie que les étoiles accomplissent leur tâche de briller », déclare Matthew Arnold, n'ajoutant aucune nuance à propos des anneaux planétaires et des êtres humains vivant sur eux. Et il est certain que Dante ne pose aucune condition de ce genre quand il décrit les étoiles comme jouissant, aux divers degrés qui leur sont propres, de l'expérience mystique, et progressant

« en mouvement circulaire, plus ou moins rapide, à quoi leur vision éternelle les pousse. » +

Cette hypothèse d'étoiles vivantes mais sans planètes (ou plutôt d'étoiles dont la vie est indépendante de la vie planétaire) ne peut pas être complètement exclue : elle a un attrait esthétique et la science est incapable de se prononcer d'une manière ou d'une autre. Je ferai donc sans elle. Car la vie que nous vivons ici et maintenant est, à vrai dire, plus sidérale que planétaire, et plus galactique que sidérale. Postuler, sans en fait de preuves vraiment convaincantes, qu'il existe une deuxième sorte de vie des étoiles complètement différente – une variété sans doute inaccessible à notre expérience directe – n'est pas nécessaire à mon argumentation et n'est pas en accord avec la méthode de cette enquête.

Il y a une autre hypothèse qui mérite d'être mentionnée ici. La vie peut très bien s'être développée, dans certaines des étoiles, au point où le voyage interstellaire est devenu possible. Si ce Soleil-ci considère sérieusement la possibilité d'envoyer des vaisseaux spatiaux, ‡ et même des planètes artificielles pour qu'elles aillent circuler autour d'autres soleils, n'est-il pas probable que quelques-unes sur les myriades d'étoiles vivantes (dont nous pouvons maintenant raisonnablement présumer l'existence) aient accompli ce dont nous ne pouvons que rêver maintenant ? Je ne vois aucune raison de supposer que ce Soleil-ci, dont la science est si récente, ne doive pas être comme un enfant dans ses connaissances, et un enfant dont les aînés sont en ce moment très affairés à coloniser les étoiles mortes de la Galaxie, les amenant ainsi à la vie. Qui peut être tout à fait sûr que notre Soleil ne contient pas lui-même un navigateur venu d'une étoile plus ancienne et plus sage – une planète-Colomb qui, bien qu'intensément vivante, est trop petite pour attirer l'attention ? Il y a peut-être, après tout, quelque chose dans la suggestion d'Arrhénius que la vie voyage d'étoile en étoile. °

5. LES ARGUMENTS POUR UNE GALAXIE VIVANTE

Il n'y a vraiment aucune excuse pour continuer à considérer la Galaxie comme une chose sans vie et dépourvue d'esprit. Laissez-moi résumer les arguments principaux à l'encontre d'une opinion de ce genre :

(i) L'argument scientifique. Il y a le fait que la science (comme je viens de le montrer) devient de plus en plus favorable à l'hypothèse que les systèmes solaires sont très nombreux, et que certains d'entre eux sont la scène de la vie. À la différence de ses parents « éclairés », la génération nouvelle n'est pas tout à fait aussi sûre que la vie est une orpheline cosmique, un hôte inopportun de l'univers, le plus étranger des corps

+ Paradiso, VIII.

Plato (Laws, 898), ayant donné à chaque corps céleste une âme divine, continue et suggère trois relations possibles de l'âme de l'étoile à son corps : (1) l'âme doit remplir la totalité de la sphère de l'étoile, et la meut de même que nos âmes meuvent nos corps ; (2) elle peut avoir un corps embrasé ou aérien qui lui est propre, enveloppant le corps de l'étoile et la faisant se déplacer ; (3) elle peut ne pas avoir du tout de corps, et guider l'étoile au moyen de « certains pouvoirs incomparablement merveilleux ».

‡ En 1946, un certain nombre de clubs britanniques « astronautiques » et « interplanétaires » se sont amalgamés pour former la Société Interplanétaire Britannique. À cette époque-là, des plans ont été préparés pour lancer une fusée qui atteindrait la lune. L'intention était d'enregistrer le cheminement de la première fusée au moyen d'un radar, en tant que préliminaire au lancement de projectiles porteurs de passagers.

° Worlds in the Making.

Robert Bridges (The Testament of Beauty, III) ne ménage certainement pas ses mots. Les hommes, dit-il : « rampent voracement sur leurs genoux en flairant le sol comme des cochons, et certains, s'ils peuvent tourner vers elles leurs cous raides, ne voient dans les étoiles que des pierres. »

Dans sa fameuse (et à l'époque étonnante) adresse à l'Association britannique, en 1874, le physicien John Tyndall déclara que la matière contenait la promesse et le potentiel de la vie. En effet, il avait saisi l'importante vérité que le matérialisme se contredit lui-même pour finir, et que quand on rapporte la vie et l'esprit au niveau physique le plus inférieur on ne fait pas tant les abolir (à la manière dont les matérialistes l'imaginent affectueusement) que les universaliser. Ainsi A. M. Fairbairn dit : « Si, donc, nous essayons de concevoir ce qui était avant la vie et l'esprit en tant que condition, cause ou facteur de leur existence, nous devons l'investir de qualités qui lui permettent de faire son travail. Et qu'est-ce que ceci si ce n'est se détourner de la matière morte vers l'esprit vivant ? » The Philosophy of the Christian Religion, p. 48.

étrangers. En fait, la science elle-même, dans ses hypothèses de base, est vraiment du côté de la vie. « Je crois » – énonce ainsi le credo du matérialiste – « en un monde mort ; et en des protons et des électrons (ou de très petites choses naturelles de ce genre) qui sont la source ou la potentialité de la vie, de l'esprit et des valeurs que ce corps mort réalise de manière transitoire. » Mais ces deux propositions s'annulent. Si la vie survient tout naturellement, quand elle en a la chance, à partir de très petites choses naturelles, alors les systèmes galactiques sont tous potentiellement vivants dans leurs régions. Chaque étoile a en elle-même à vivre la vie la plus subtile qui soit connue, elle n'attend que certains accidents extérieurs (qui, à ce qu'il semble maintenant, ne sont pas rares) pour que la vie se rende elle-même manifeste. Autrement dit, cela ne marche pas de faire dériver tous les processus élevés à partir d'un certain substrat physique ultime et universel, et de continuer cependant à les caractériser comme des monstres et des étrangers dans l'univers : ils sont, comme le démontre la science elle-même, bien chez eux, implicites depuis le début et partout. Ce que nous appelons nature inanimée est à la fois le sol et la graine de la vie. La science montre que, avec le temps, par un processus d'intégration, des électrons et des protons prennent la forme de moi-même en train d'écrire cette phrase à propos des électrons et des protons ; elle montre aussi que, avec le temps, par un processus de différenciation, la Galaxie prend la forme de moi-même en train d'écrire cette phrase à propos de la Galaxie. Dire que ce développement parallèle n'est aucunement une indication sur la nature de la Galaxie est une absurdité patente.

(ii) L'argument qui part du connu pour aller vers l'inconnu. Sur les deux ou trois mille millions d'êtres humains peuplant ce globe, il n'y en a qu'un à s'être présenté à mon inspection directe. Cependant je suis préparé à accepter cet exemple solitaire comme, à tous égards, un honnête échantillon du reste. Et cet acte de foi – duquel ma vie humaine dépend – semble très bien marcher en pratique. D'ailleurs je peux sentir qu'il est absurde de nier que tous les autres hommes sont des automates, sans aucune trace de cette vie intérieure dont je jouis. En fait, supposer être dans cette condition serait argumenter à partir de l'inconnu vers l'inconnu, multiplier les hypothèses sans nécessité, et quitter la méthode empirique pour la méthode spéculative. Et, en fait, il est plus vraisemblable d'avoir un manque d'imagination égoïste qu'une sagesse supérieure qui me tenterait de supposer que je suis unique à tous les niveaux – humain, stellaire, galactique. Seule une étoile sur des dizaines (ou des centaines) de milliers de millions qui composent la Galaxie est offerte à mon inspection directe, mais (puisque je vois que je ne peux pas suspendre mon jugement concernant cette question vitale) il est plus vraisemblable pour moi d'argumenter à partir de cet échantillon unique pour en déduire le reste, que de simplement dogmatiser ou de supposer à ce propos, sans vraiment aucune preuve réelle. Des deux classes d'étoiles – l'une étant vivante et les autres sans vie – seule la première existe indubitablement. La superstition que les étoiles en général sont incommensurablement inférieures à nous-mêmes (sauf sous certains rapports physiques grossiers) est une sorte de solipsisme solaire, et celui-ci ne mérite pas plus de respect que les autres sortes de solipsisme. *

Tout dépend de la manière dont nous pensons la matière. D'un côté, il y a l'opinion du docteur Joseph Needham que l'ordre biologique est « une conséquence naturelle des propriétés de la matière », et sa suggestion que le qualitativement nouveau émerge dès que ces propriétés ne sont plus contrecarrées ni annulées, ou sinon tenues pour latentes ; de l'autre côté, il y a la vision de la matière en tant que matériau brut, qui doit être travaillé de l'extérieur. La première opinion finit par tout donner à la matière, la deuxième finit par ne rien lui donner : et les deux, dis-je, ont raison. Le Centre est le réceptacle de Tout. Cf. Joseph Needham, Order and Life, pp.165 et suivantes.

En objection à mon argument ici, on pourrait dire que, bien que nous soyons obligés d'assumer l'aspect mental d'autrui, nous ne sommes pas dans la nécessité pratique de croire à l'aspect mental des étoiles : sur ce point nous devrions garder l'esprit ouvert. Ma réponse est que je considère qu'il est impossible de rester dans un état d'indécision quant à savoir si mes compagnons (quelle que soit leur classe) sont mes égaux vivants ou mes inférieurs morts. La différence entre un monde qui est peut-être possiblement vivant, et un autre monde qui est mort, est simplement théorique. Les seules alternatives authentiques sont de prendre les hommes, les étoiles et les galaxies pour des êtres vivants jusqu'à ce que l'on prouve le contraire ; ou de les prendre pour des êtres morts jusqu'à ce que l'on prouve l'inverse. Il n'y a pas de position intermédiaire stable.

* « Pourquoi ne pas admettre », dit-on avoir entendu Zénon défendre l'idée, « que le monde est un être vivant et rationnel, en voyant qu'il produit des êtres vivants et rationnels ? » Et en voyant que (aurait-il pu ajouter) nous ne pouvons rien trouver en lui qui soit en dehors, ou étranger, à la vie et à l'esprit. Plus nous essayons avec minutie de prouver cette construction mentale difficile – la matière dépourvue d'esprit – plus nous faisons la preuve du contraire ; car il n'y a pas d'antiseptique grâce auquel l'esprit pourrait se préserver d'être contaminé par tout ce qu'il manipule.

(iii) L'argument tiré de la continuité hiérarchique. Si le schéma hiérarchique de ce livre est en principe valable, et si la vie et l'esprit des plus hauts niveaux d'intégration jusqu'au niveau solaire sont garantis, alors s'arrêter brièvement à ce point, et considérer sans preuve le niveau galactique comme exceptionnel, est tout à fait injustifié. « La nature », nous assure Leibniz, « ne fait jamais de sauts. » J'ai donc raison d'extrapoler les courbes que cette enquête a jusque-là établies.

(iv) L'argument tiré de la conscience de soi. Même si l'on rejetait tous les autres arguments, et que l'on considérait le Soleil comme la seule étoile consciente d'elle-même – même ainsi, sa conscience de lui-même (comme je l'ai déjà démontré longuement, en rapport avec les autres niveaux hiérarchiques) impliquerait et demanderait une société d'égaux. À strictement parler, il ne peut pas y avoir de chose comme une étoile, ou une galaxie, consciente d'elle-même unique. Le Soleil et la Galaxie se connaissent eux-mêmes en fonction de, et du point de vue de, leurs proches, + qu'elles contaminent nécessairement de leur propre vie et esprit ; ou plutôt, la vie et l'esprit sont nécessairement partagées, car personne ne peut détenir la propriété privée de ces biens. « Ces myriades d'yeux qui me regardent sont les miens » – quand A. E. dit cela des étoiles, ° il parle pour le Soleil conscient de lui-même. Il n'y a, en fait, aucune preuve empirique que « les étoiles regardent ». En connaissant les choses inférieures, nous dit Saint Thomas, nous les élevons, d'une certaine manière, vers notre propre intelligence. Et cela, dis-je, arrive de deux manières : la vie et l'esprit que je revendique, ne sont pas des qualités que je possède, mais plutôt des fonctions que je partage, quand je vois qu'elles ne peuvent caractériser que (1) mes égaux ici en moi (qui ne suis rien en moi-même), et (2) moi-même là-bas dans mes égaux (qui à nouveau ne sont rien en eux-mêmes). Dans un cas comme dans l'autre, je dois les ramener en moi. « Il y a quelque chose de social et d'intrusif dans la nature des choses ; elles cherchent chacune à pénétrer la nature de toutes les autres créatures et à prendre le pouvoir sur elles, et cherchent à être seules, dans tous les modes et dans tout l'espace et l'esprit, à prévaloir et à posséder. Toutes les étoiles dans le ciel sont mécontentes et insatiables. La gravitation et la chimie ne peuvent pas les contenter. Constamment elles cherchent à courtiser et à séduire les yeux de ceux qui les regardent... Ces beaux basilics jettent leurs yeux animaux splendides sur les yeux des enfants, et, s'ils le peuvent, amènent leur nature à passer en eux au travers de leurs yeux émerveillés, et ainsi se mélangent toutes les choses... Et comme toute connaissance est assimilation à l'objet de connaissance, car le pouvoir ou le génie de la nature est extatique, il doit en être de même pour la science ou la description qu'elle fait... L'extase est la loi et la cause de la nature. » × La loi du quelque part ailleurs est aussi vraie pour les étoiles qu'elle l'est pour les hommes. « Chacun d'entre eux », dit Plotin des hôtes du ciel, « contient tout en lui-même et en même temps voit tout dans tous les autres, de sorte que partout il y a tout, ... et la gloire est infinie ! Chacun d'entre eux est grand : le petit est grand ; le soleil là-bas est toutes les étoiles ; et chaque étoile, à son tour, est toutes les étoiles et le soleil ; chacune se reflète dans l'autre. » ⊕ Une étoile, en fait, n'est pas stellaire dans un lieu mais en au moins deux. Ce qui veut dire que toute définition adéquate du terme étoile devient la définition d'un couple d'étoiles. D'ailleurs ces

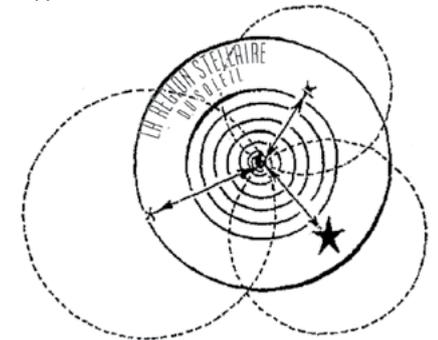
Saint Jean de la Croix disait : « L'âme vit par ce qu'elle aime plutôt que dans le corps qu'elle anime. Car elle n'a pas sa vie dans le corps, mais elle la donne plutôt au corps et vit dans ce qu'elle aime. »

+ Par exemple, Stromberg a mesuré l'orbite galactique du Soleil en étudiant les spectres des nébuleuses proches ; à partir de ceux-ci il arrive à une vitesse du mouvement orbital du Soleil, qui à son tour donne une indication sur le rayon de l'anneau du Soleil dans la Galaxie. De cette manière, la Galaxie en vient à se connaître elle-même en observant ses proches, tout comme un homme le fait

° Dans le poème « Star Teachers ». Les étoiles sont vraiment très accessibles et Keats a très peu besoin de leur demander le chemin :

« Pointez-moi le chemin vers une étoile belle et particulière, et je volerai vers elle avec ma lyre, et ferai que sa splendeur argentée halète de béatitude. »

Hyperion, III



× Emerson, « The Method of Nature ».

⊕ Tractate on Intellectual Beauty.

Nous pouvons faire dériver la conscience de soi du Soleil de sa conscience des autres étoiles, ou *vice versa*. Ainsi Hegel dit : « La conscience de soi est la vérité de la conscience : la dernière est une conséquence de la première, toute conscience d'un autre objet étant aussi factuellement conscience de soi. » Encyclopaedia, 424.

À certains égards, la science elle-même attribue une importance croissante à ces observateurs. Sur ce sujet G. J. Whitrow écrit : « La science naturelle vient à être regardée comme l'étude de ces jugements concernant lesquels un accord « universel » peut être obtenu en principe ; et un accord implique « l'existence » d'une communauté qui peut décider oui ou non d'être d'accord. Dans le passé ces « observateurs » ont été considérés comme de simples spectateurs dont le rôle était d'agir comme juges dans l'appel final ; mais aujourd'hui... les observateurs tendent à devenir des témoins qui eux-mêmes assistent directement à la détermination de la nature de la preuve. » Philosophy, Avril 1946, p. 21.

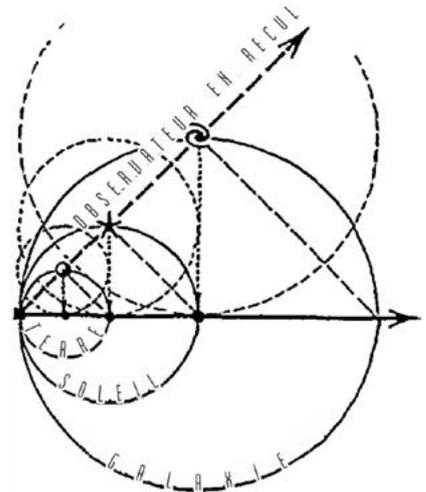
« extases » sidérales ou ces « voyages mentaux » ne sont pas non scientifiques. La science physique moderne n'est rien si elle ne se construit pas sur un cadre d'observateurs communiquant entre eux largement éparpillés. Je dis que ces observateurs doivent être pris au sérieux : eux-mêmes, autant que les données qu'ils fournissent, sont des données qui ne peuvent pas être ignorées. C'est pure naïveté de supposer que les scientifiques peuvent prendre la température, peser et mesurer les étoiles, et se libérer de toute la Galaxie, en laissant cependant leur vitalité et leur mentalité derrière eux sur cette planète, ici, comme s'ils étaient dans un dépôt sûr. L'étude d'une chose la transforme. Le fait astronomique le plus important est l'astronomie elle-même. Et l'astronomie n'est rien si elle n'est pas le produit, ou plutôt une partie vitale du fonctionnement actuel de la société des étoiles. L'astronome met en application les paroles de Marc-Aurèle : * « Maintenant, parmi elles, d'autres étaient d'une nature encore plus excellente, comme les étoiles et les planètes, quoique par nature très distantes les unes des autres, et il y avait cependant entre elles, une certaine correspondance mutuelle et une unité. Et si propre est l'aspiration à l'excellence à porter l'unité à un plus haut degré, que même chez des choses aussi distantes, elle peut créer entre elles une sympathie mutuelle. »

(v) L'argument de l'observateur en voyage. Si mon observateur en recule pour acquiescer que je suis une créature vivante et intelligente, et ensuite note que je deviens une planète, puis une étoile et une galaxie, il y a une certaine preuve par présomption que les nouvelles formes héritent des anciennes qualités : ou du moins il ne serait pas surprenant de voir que tel a été le cas. Si la vue de côté et de derrière m'appartiennent, pourquoi pas la vue de loin ? (On peut difficilement objecter que la vue à distance est sans rapport. Le recul de mon observateur n'est pas un caprice : il est forcé de prendre en lui de plus en plus de moi, pour que l'image ait un sens. Par exemple, il s'aperçoit qu'une grande partie de mon comportement est inexplicable au niveau de l'homme individuel, et il est obligé de prendre en compte l'Humanité ; de manière similaire, quand il considère ma vie, il est conduit à la conclusion que rien de moins que la Vie ne peut vivre. Et ainsi, par une dialectique inexorable, il voit qu'il est nécessaire de reculer devant moi dans l'intention de comprendre ce que je suis, jusqu'à ce qu'il me voie devenir la Terre, puis le Soleil et la Galaxie.)

(vi) L'argument tiré des révolutions coperniciennes. Par lui-même, le compte rendu de mon observateur en voyage resterait peu probant. Il tire principalement sa force du fait de s'accorder aussi bien avec mon compte rendu personnel. Ainsi, au fur et à mesure qu'il s'écarte de moi, la direction de son regard se modifie légèrement de temps en temps : son attention passe du centre de la Terre au centre du Soleil, du centre du Soleil jusqu'à celui de la Galaxie. Et ce passage de centre en centre (qui, en tant que particularité importante de l'observation qu'il fait de moi, ne peut pas être ignoré) fournit une véritable perception de ma nature. Cela fait partie de ma croissance vers la maturité que je devienne géocentrique, puis héliocentrique, et ensuite galactocentrique × Ces révolutions coperniciennes sont la condition de mon avancement hiérarchique, que ce soit la question de ma propre vision vers l'extérieur, ou la vision de mon observateur vers l'intérieur. Pour moi, ces totalités plus englobantes (en

* Meditations, IX. 7.

« C'est uniquement leur connexion dynamique polarisée avec nous qui est vivante », écrit D. H. Lawrence, « qui les soutient tous en leur lieu et les maintient tous dans leurs propres activités. L'univers inanimé repose absolument sur le circuit de vie des créatures vivantes, et est construit sur l'arc qui s'étend sur la dualité des êtres vivants. » Fantasia of the Unconscious, XIII. Ici Lawrence rend justice au caractère cosmique de la vie qui est en nous, mais moins à son pouvoir vivifiant.



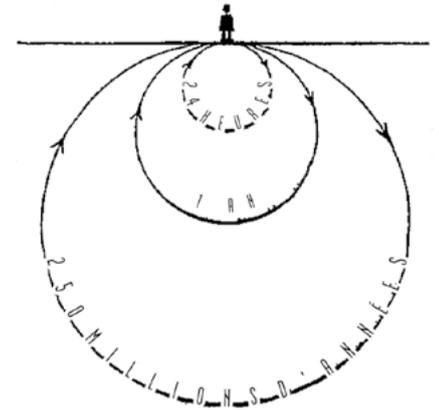
× Tout comme Ptolémée met la Terre au centre du système solaire, Sir William Herschel (trompé par les nuages de la matière interstellaire) met le Soleil au centre de la Galaxie, et rend ainsi nécessaire une autre révolution copernicienne.

particulier, la Galaxie) deviennent des stades dans une histoire de vie, ou des moments d'un processus vital : leur engourdissement apparent se révèle comme étant un masque pour une vitalité grandement accrue. ° Laissez-moi exposer la question d'une autre manière. Je grandis par l'accroissement de ma possibilité de saisie spatio-temporelle, de sorte que ce temps et ce lieu que j'appelle « ici » et « maintenant » deviennent successivement un anneau-Terre dont le « ici » est de 9600 km de diamètre et dont le « maintenant » est de 24 heures ; puis un anneau-Soleil dont le « ici » est de 297 millions de kilomètres de diamètre et dont le « maintenant » est d'une année ; puis un anneau-Galaxie dont le « ici » est de 70 000 années-lumière de diamètre et dont le « maintenant » est de 250 millions d'années. Je grandis par aplatissement de ma courbure, en augmentant mon rayon vers un centre plus lointain. Sans me déplacer d'un centimètre, je peux quitter la Terre et prendre ma station sur le Soleil et la Galaxie. « Ce n'est pas un voyage pour les pieds », dit Plotin (dans un contexte qui n'est que superficiellement différent). « Faites appel à toute votre confiance, tentez un pas en avant – vous n'avez plus besoin d'un guide – efforcez-vous de voir. » Je ne peux pas être accusé de spéculation sauvage ici. Tout comme je me tiens véritablement maintenant sur le sol de l'Angleterre, de l'Europe et de l'Ancien Monde, je me tiens aussi sur le vaste territoire de la Galaxie – sur le vaste anneau de l'orbite solaire qui, en se développant dans le temps, devient un « solide » physique. Le lieu sur lequel je me tiens est la terre sacrée (au sens originel de ce mot, du moins) dans la mesure où c'est la totalité de la base – totalité dans l'espace et dans le temps – et ça l'est dans la mesure où je « nettoie les portes de ma perception ». + Il est une tradition qui dit que les Pythagoriciens, non contents de croire que toutes les étoiles étaient peuplées, supposaient que les âmes pouvaient sauter d'une étoile à la Terre, et de la Terre à une étoile, au moment où l'étoile rencontrait l'horizon. En principe, ils avaient raison. En fait, il n'est pas seulement possible, mais essentiel, que je saute régulièrement en cette vie de la Terre vers ces pays célestes dont je suis par droit de naissance citoyen, si je ne dois pas rester aliéné à moi-même, étranger à ce que je suis. L'astronome qui est encore sur la Terre n'est pas un astronome : il doit essayer de comprendre et de défaire chaque mouvement qui est le sien et qui appartient à la Terre, et à un stade ultérieur, chaque mouvement qui appartient au Soleil, pour s'identifier à la Galaxie. Il devient la Galaxie, là où on le voit la devenir. Et ce processus de l'astronomie n'est qu'un aspect particulièrement lucide d'un développement qui implique la totalité de notre personnalité.

(vii) L'argument tiré de l'expérience galactique de première main.

Ainsi l'apparence et la conscience de soi galactiques ne sont pas de vagues hypothèses, mais plutôt des travaux que nous devons accomplir, et des états de l'esprit dont nous avons la prérogative de jouir, dans certaines conditions pas trop aisées. Le bon sens, bien que convaincu de deux choses – (a) la relativité et les limites de l'esprit humain et (b) notre capacité à observer l'univers – échoue à tirer la seule conclusion possible : à savoir que ce n'est pas l'homme qui observe l'univers et qui réalise l'insignifiance de l'homme en lui. Connaître ses limitations, c'est obtenir le meilleur d'elles. « Pour affirmer que notre connaissance est, en un sens, limitée, nous devons avoir accès à un certain standard auquel nous puissions référer cette connaissance limitée. » × En tout cas, si je ne

° La vie dans une chose varie avec le statut hiérarchique du tout auquel on considère que cette chose appartient ; il faut le Tout pour donner vie aux parties les plus mortes du monde, mais en tant qu'elles sont dans le Tout elles vivent pleinement. « L'âme en l'homme », dit Eckhart, « est pleinement en chaque membre : dans les doigts, dans les yeux et dans le cœur et dans toute portion de chaque membre grande ou petite. Tout comme dans le huitième ciel, où il y a tant d'étoiles, il y a un ange qui fait tourner ce ciel et existe entier en chaque étoile. » Evans, i. p. 291.



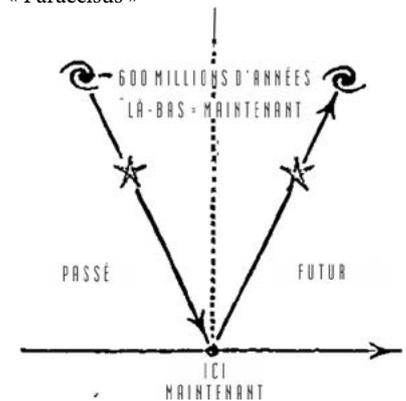
+ « Mais d'abord la notion que l'homme a un corps distinct de son âme doit être supprimée ; et ceci je vais le faire en imprimant l'inférieure méthode, par des corrosifs qui, dans l'Enfer, sont salutaires et médicaux, en dissolvant des surfaces apparentes et en révélant l'infini qui y était caché. Si les portes de la perception étaient nettoyées, toute chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est, infinie. » Blake, *The Marriage of Heaven and Hell*. Je ne sais pas ce que Blake voulait dire par là, mais cela ressemble curieusement à la doctrine que je propose ici : nous nettoyons les portes de notre perception en dissolvant, en bon ordre, les surfaces apparentes de la Terre, du Soleil et de la Galaxie jusqu'à atteindre la « surface infinie » du Tout. Autrement dit, nous étendons le rayon de courbure du plan où nous nous tenons.

« L'œil », dit Bergson, « n'avait pour unique but que de nous révéler les objets sur lesquels nous pouvons agir ; mais la nature n'a pu obtenir que le degré requis de vision avec un appareil dont l'effet va au-delà de son objet (puisque nous pouvons voir les étoiles), alors que nous n'avons aucun contrôle sur elles) ». *Morality and Religion*, p. 144. C'est vraiment trop. À part un philosophe, qui pourrait croire sérieusement que, alors que les quelques kilomètres de la portée de notre vision ont été « prévus », le reste (c'est-à-dire des centaines d'années-lumière) est au-delà de la vision ? Le fait que Bergson manque à voir est que c'est le même et unique œil qui est une unité dans une série d'œils composés, appartenant à une planète, à une étoile et à une galaxie. Gerald Heard est sur un terrain plus sain quand il écrit (*The Code of Christ*, pp. 124 et suivantes) sur l'impuissance de l'homme à pouvoir effectuer un changement physique quelconque dans cet univers stupéfiant que la science a découvert : absolument trop petit et d'une vie trop brève pour agir, il ne peut que tenter d'être, pour parvenir à de nouveaux plans de conscience. Je dis que parvenir à ces plans, c'est parvenir à leur action, qui est bien plus réelle d'être disciplinée, et de révéler l'ordre des cieux.

× John Caird, *Introduction to the Philosophy of Religion*, p. 15.

suis rien d'autre qu'une capacité pour toutes les choses, alors cela n'a pas de sens de dire que je suis limité : c'est seulement si j'étais quelque chose en moi-même qu'il serait possible de m'enfermer dans des limites. Je me trouve être moi-même l'espace des autres étoiles et des autres galaxies : je les reçois ici aussi facilement et aussi naturellement que je reçois d'autres êtres humains. Et la raison en est que la possibilité d'hébergement que j'ai à leur offrir est autant galactique qu'elle est humaine : ici je n'ai aucun bien propre pour obstruer le chemin de mes hôtes. « Car ce que nous sommes », dit Ruysbroeck, « c'est ce que nous contemplons avec intention ; et ce que nous contemplons avec intention, cela nous le sommes. » Qu'est-ce que nous cherchons vraiment quand nous recherchons la preuve que la Galaxie est une créature vivante et consciente de soi ? Nous recherchons un système pour faire l'expérience d'autres galaxies, et c'est justement un tel système que nous trouvons bien, et que nous connaissons par la méthode la plus directe et la plus certaine. La preuve que nous cherchons est l'expérience dont nous jouissons. Car nous avons le pouvoir (plus littéralement que Chesterton ne le réalisait) – « le pouvoir à certains moments de devenir plus grands que des étoiles et de les avaler ». ⊗ Les galaxies que nous sommes ici engloutissent les étoiles qui sont ici. ° En devenant vivement présents à davantage de choses, nous devenons plus vivants. Et si le bon sens devait avoir besoin d'une autre garantie que nous avons authentiquement transcendé l'ordre humain, il suffirait uniquement de pointer vers notre capacité divine d'englober dans un champ de vision unique les dimensions, non seulement d'une étoile et d'un paquet d'étoiles, mais celles d'une nébuleuse spirale et d'un groupe de nébuleuses. Qui, sinon un être construit à l'échelle galactique, pourrait ainsi sans effort comprimer des milliards de kilomètres dans l'épaisseur d'un cheveu ? Il en est de même pour l'aspect spatial, que pour l'aspect temporel des relations intergalactiques. Dans un chapitre ultérieur, je développerai l'idée que notre « maintenant » (notre présent apparemment actuel) vis-à-vis des nébuleuses embrasse des millions, et parfois des centaines de millions d'années. La nébuleuse qui nous est présentée ici est à la fois la nébuleuse de, disons, il y a 300 millions d'années (par rapport à son action sur nous) et dans 300 millions d'années (par rapport à notre action sur elle) : bien qu'elle se présente ici et maintenant, la recherche montre que cet « ici » embrasse des milliers d'années-lumière et que ce « maintenant » embrasse 600 millions d'années. J'affirme qu'il est ridicule de supposer que l'homme est capable d'augmenter ainsi sa saisie de l'espace et du temps. « Pendant 99,9 % ou plus de son long voyage, la lumière grâce à laquelle nous voyons la plus faiblement visible des nébuleuses a voyagé vers une Terre non habitée par l'homme. Juste au moment où elle était sur le point d'arriver, l'homme est venu à être sur Terre et a construit des télescopes pour la recevoir. » + Mais (dis-je) ceci est tout à fait incroyable, quand on le présente de cette manière. Aucun homme n'a jamais vu de nébuleuse. L'âge de la créature qui reçoit la lumière est comparable avec l'âge de la créature qui est sa source. Les mots de Traherne : « Votre compréhension saisit le Monde comme si c'était une poussière sur une balance, mesure le Ciel avec un empan, et estime qu'un millier d'années n'est qu'un seul jour. » * – sont complètement inapplicables aux êtres humains en tant que tels. †

⊗ The Napoleon of Notting Hill, V. 3.
 ° « Vous êtes venus pour voir les étoiles », dit le duc astronome dans la Venus Observed de Fry ; « je les ai ici. »
 Eddington dit : « Il n'y a pas de fait purement observationnel à propos des corps célestes. Les mesures astronomiques sont, sans exception, des mesures de phénomènes se produisant dans une station ou un observatoire terrestres ; c'est uniquement grâce à la théorie qu'elles sont traduites en connaissance d'un univers extérieur. » (The Expanding Universe, p. 25.) Autrement dit, la nébuleuse que l'astronome étudie est ici : et ce fait (dis-je), loin d'être un désavantage, est le secret du succès de l'astronome. Browning réalisait ceci, que
 « CONNAÎTRE consiste plutôt dans l'ouverture d'un chemin d'où la splendeur emprisonnée peut s'échapper, qu'en effectuant l'entrée d'une lumière supposée manquer. »
 « Paracelsus »



+ Jeans, The Universe Around Us, p. 73.

* Centuries of Meditations, I. 19.

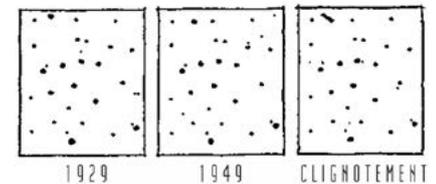
† « Mon image du monde est dessinée en perspective, et non pas comme un modèle à l'échelle. Le premier plan est occupé par des êtres humains et les étoiles sont aussi petites que des fragments de petites pièces de trois pennies. » (F. P. Ramsey, Foundations of Mathematics, p. 291.)

La chose étonnante est que je devrais prendre cette perspective pour acquise et complètement manquer ses implications ; mon erreur cardinale est d'imaginer que la totalité de sa profondeur m'appartient à moi, l'homme. Qui regarde à l'extérieur dépend de la distance à laquelle il regarde. Ce fut son échec à saisir cette vérité qui a mené Fechner à dire que, alors que nous pouvons avoir une certaine connaissance directe de l'âme de la Terre, nous ne pouvons nous élever à son unité. « Cette expérience, nous ne pouvons pas l'avoir, et nous ne devrions pas la demander, car cette conclusion est loin au-dessus de nous ; l'âme totale de la terre devrait être la nôtre si, en nous, nous devons avoir sa conclusion unifiée, tandis qu'en fait, comme un petit cercle contenu dans un plus grand, nous n'englobons qu'une partie de son contenu. » Lowrie, p. 156.

Alors que ce n'est pas en tant qu'hommes que nous percevons les nébuleuses, c'est néanmoins nous qui les percevons. Et, assez naturellement, notre façon de procéder est très semblable aux deux niveaux. Laissez-moi citer un exemple. Une méthode de mesure de la distance des nébuleuses les plus proches, et qui marche très bien, est de mesurer la luminosité apparente de certaines étoiles variables qu'elles contiennent – des étoiles dont la luminosité intrinsèque est connue : cela revient alors à la question du calcul de la distance nécessaire qui produit l'atténuation. C'est, en principe, un des principaux moyens par lesquels les hommes arrivent à estimer la distance approximative d'objets tels que les arbres et les maisons. « Inconsciemment », nous comparons les dimensions « visibles » des portes, des fenêtres et des tuyaux des cheminées avec leur dimensions « connues », et nous leur allouons une distance suffisante pour rendre compte de la différence. (Un autre moyen d'estimer la distance des objets – dans la Galaxie – c'est de déterminer, par une étude de leurs spectres, l'épaisseur des nuages interstellaires au travers desquels leur lumière est passée : de manière similaire – comme les peintres de paysages le savent bien – le côté flou des objets terrestres est une indication sur leur distance.) Ici à nouveau, la grande loi tient bon – la loi que ce que nous faisons « inconsciemment » et obscurément au niveau humain, nous le faisons délibérément et clairement aux niveaux plus élevés. Nous connaissons beaucoup plus de choses concernant notre perception galactique en tant que telle que ce qui concerne notre perception humaine. Et en fait il est temps que nous passions de notre expérience terrestre à notre expérience céleste pour avoir des informations et des lignes de conduite dans ce domaine (comme nous l'avons déjà fait avec un grand succès dans le domaine de la science physique). Il est bizarre que le bon sens imagine que le fonctionnement humain doit être transparent à notre inspection, et que le fonctionnement suprahumain serait opaque ; ° alors que la vérité est complètement l'inverse. C'est la nature des niveaux supérieurs de la hiérarchie d'être éclairés à flots par la lumière intellectuelle : les autres niveaux obtiennent ce qui filtre à travers.

(viii) L'argument tiré des organes des sens galactiques. Et si le bon sens demande des preuves plus tangibles, un équipement sensoriel spécifique sidéral et galactique par exemple, il n'y a pas à aller loin pour les chercher. Il y a, par exemple, l'utile microscope à clignotement, au moyen duquel l'astronome (agissant dans sa capacité solaire) voit sous la forme d'un mouvement rapide le passage lent et ordinairement imperceptible d'une étoile sur une période de plusieurs années. Par-dessus tout, il y a le télescope à miroir réfléchissant. Ce n'est pas une question pour la spéculation biologique de se demander quelle sorte d'œil serait appropriée pour un organisme qui est 1035 fois plus massif que la plus grosse des baleines : son pouvoir de collecte de la lumière est égal à celui d'un millier d'yeux humains ; sa portée est estimée à 10 millions d'années-lumière ; sa longueur focale est (pour certains spécimens) d'environ 30 mètres. ⊕ Et même son coût est précisément connu. Les petits organismes sont des nids de mystère, mais ici, dans le royaume fabuleux des monstres flamboyants et nébuleux, la physiologie arrive enfin à ce qui lui est propre : seulement, comme cette physiologie est devenue lucide, délibérée et exacte, nous lui donnons d'autres noms, comme ceux d'optique,

° C'est une superstition particulièrement moderne, dont la pensée médiévale était plus ou moins dégagée. Le chant 1 du *Paradis* de Dante est une exposition remarquable de la croyance que l'intellect, l'ordre et la beauté qui entrent dans nos vies sont essentiellement célestes.



Le microscope à clignotement est utilisé pour découvrir, d'une manière qui épargne un temps et des efforts infinis, quelles étoiles, à partir d'un grand nombre, se sont déplacées relativement au reste, pendant une période de, disons, 20 ans. Deux photographies, l'une prise 20 ans après l'autre, d'une petite zone des cieux, sont rapidement alternées par l'instrument. La plupart des étoiles apparaissent sans mouvement, mais celles qui ont changé appréciablement pendant les 20 ans apparaissent « clignoter » ou vibrer.

⊕ Le pouvoir collecteur de lumière du nouveau réflecteur du mont Palomar est celui d'environ un million d'yeux, et sa portée est de l'ordre de 100 millions d'années-lumière. L'univers qu'il révèle a huit fois le volume de l'univers révélé par un réflecteur de 100 pouces. En tenant compte de l'instabilité de l'atmosphère, cependant, il n'y a pas beaucoup de jours dans l'année où l'instrument le plus grand a l'avantage. Mais on devait s'y attendre : à ces niveaux, on passe plus de temps sur l'interprétation des données que sur leur collecte.

Certains biologistes ont reconnu que la technologie et l'évolution des machines sont capables de jeter une lumière valable sur les processus biologiques les plus obscurs. Voir par exemple Julian Huxley, *Essays of a Biologist*, p. 36, et Haldane & Huxley, *Animal Biology*, pp. 248 et suivantes.

d'ingénierie mécanique, de métallurgie, de spectroscopie. Je me suis donné moi-même pour instruction, dans ce chapitre, de défendre l'idée de la vie galactique contre l'accusation portée par le bon sens au niveau humain : mais l'avocat de la défense s'est transformé en procureur. Ce n'est pas le fonctionnement vital du Soleil ou de la Galaxie qui est obscur, « mystique » ou spéculatif, mais celui de l'homme. Paradoxalement, c'est notre connaissance du premier qui nous convainc de notre ignorance, et notre ignorance du second qui nous convainc de notre connaissance. Il nous est souvent rappelé combien le progrès de la science pure est intimement connecté aux besoins sociaux, et en particulier à la demande récurrente de techniques améliorées et de nouveaux instruments. * Une des principales raisons sous-jacentes à cette connexion est que la science est à la fois participation à l'expérience des individus infrahumains et suprahumains, et un moyen de leur fournir les équipements sensoriels qui rendent cette expérience possible. C'est seulement au niveau humain et autour de lui que nous sommes capables d'enregistrer notre environnement sans savoir comment nous le faisons et sans avoir à forcer nos propres organes des sens. Plus le niveau est éloigné, plus grand est le besoin de connaissance de soi, et plus complète est l'assurance que ce que nous connaissons du monde dépend de ce que nous sommes. †

Des organes des sens galactiques se cachent derrière leur évidence et leur efficacité. Ainsi nous arrivons à considérer les lentilles, les miroirs, les horloges, les plaques photographiques grâce auxquels l'équipement sensoriel de notre corps céleste peut être analysé, comme autant d'appareils orthopédiques, comme des moyens de fortune artificiels que nous disposons à la place des organes authentiques et naturels dont nous manquons. Ce sont des équipements de deuxième choix, qui nous donnent un coup de main, en augmentant nos pauvres sens. Une moitié de la vérité est que, de fait, l'instrument augmente l'homme ; mais l'autre moitié (que l'on ne remarque pas) est qu'il l'augmente bien au-delà de ce qui est propre à l'homme. Il y a très peu de place pour la croissance sur le plan simplement humain : l'expansion de l'homme est nécessairement verticale plutôt qu'horizontale. « L'art accélère la nature », comme Herrick le dit, + mais c'est de l'art galactique et il accélère la nature galactique. Et quand nous essayons de les examiner sans préjugés, les organes des sens galactiques sont tout ce que l'on peut raisonnablement espérer d'une nébuleuse spirale : leurs dimensions, leur portée, leur précision, leur économie d'origine et de fonctionnement, sont en tout point appropriées. D'ailleurs leur position n'est pas malheureuse. On présume souvent sans y penser que nous sommes d'une certaine façon handicapés dans notre étude de l'univers, éloignés de notre sujet, horriblement placés. C'est l'inverse qui est vrai. Ce qui semble être de sérieuses limitations a une manière de se révéler un avantage inestimable. Où le spectroscopiste devrait-il faire son enquête sur les particules de l'intérieur du soleil sinon à une certaine distance de sécurité, là où leur rayonnement non seulement se présente dans un état convenable pour l'étude, mais aussi dote l'étudiant des moyens de la vie elle-même ? Où devrait-il mettre six millions de fours de laboratoire × – chacun d'eux étant la scène d'une expérimentation gigantesque et unique – sinon à des distances sidérales adéquates, là où ils continuent à s'alimenter d'eux-mêmes pendant des millions d'années sans aucun coût ? Est-ce que ces arrangements sont fâcheux ou, au contraire, singulièrement ingénieux ?

* Cf. Lancelot Hogben, *Science for the Citizen*, pp. 17 et suivantes.

J. B. S. Haldane (*Possible Worlds*, pp. 281 et suivantes) donne une description intéressante d'une créature « mythique » qui est sensible à l'étendue complète des ondes. Je dis que si une telle créature n'existait réellement pas pour enregistrer les ondes, le professeur Haldane ne saurait rien à leur propos. Si les instruments de la science n'étaient pas parfaitement incorporés, et naturels à un organisme vivant, il n'y aurait pas du tout d'instruments.

† Comme le professeur Herbert Dingle l'a souvent souligné, les physiciens modernes ont abandonné l'idée d'une nature indépendante sur laquelle ils enquêteraient, et ils en sont venus à considérer leur fonction plutôt comme la coordination de certaines sortes d'expériences. Ainsi les « exigences de l'observation » ne sont plus en rapport avec la nature réelle de l'objet observé.

« Je pense vraiment que de nombreux mystères imputables à notre propre invention », dit Sir Thomas Browne, « ont été les aimables révélations d'esprits ; car ces nobles essences dans le ciel portent un regard amical sur leurs créatures proches sur la terre. » D'une certaine manière, Browne a parfaitement raison. Une marque de la créature de degré élevé est que ses « organes des sens » sont des réponses délibérées à la stimulation de ses compagnons ; Palomar est une réaction galactique à des influences extragalactiques. Il est conçu pour augmenter l'activité sociale de ce dont il est à la fois le produit et l'instrument ; il n'est pas terrestre ; sa véritable adresse est galactique et, seulement par incidence, solaire et terrestre. L'étoile Arcturus a commandé les lumières de l'Exposition d'un Siècle de Progrès à Chicago (la lumière provenant de l'étoile était utilisée pour activer une cellule photoélectrique, qui à son tour contrôlait l'appareillage de commutation), mais d'abord Arcturus, en commun avec le reste des étoiles, avait provoqué, par la douce influence des millénaires, cette science qui avait rendu la totalité de l'exposition possible.

+ « Hesperides »

× Et ces laboratoires donnent des résultats. La spectroscopie, avec ses nombreuses applications techniques et scientifiques, est très largement le produit de l'astronomie moderne, tout comme les mathématiques et la navigation ont été très largement le produit de l'ancienne astronomie.

Ou encore, de quel endroit les nébuleuses devraient-elles être observées sinon ici, à l'endroit-même où elles sont ce qu'elles sont ? Ici, sur les lieux mêmes, chaque degré de l'être attend d'être découvert.

(ix) L'argument tiré de l'histoire. Considérons le fait historique que nous avons, dans l'ensemble, cru que les corps célestes sont vivants, et en fait divins. ° Cette conviction n'aurait que peu de conséquences si elle n'était qu'humaine – les hommes en tant que tels (particulièrement dans les périodes présocratiques) sont complètement incompetents pour se former une opinion intelligente sur la question. En fait, je ne vois pas comment cette croyance aurait pu vraiment survenir, ou avoir un sens en survenant effectivement, à moins que ce ne soit la croyance d'un corps céleste à propos des autres. Mais en ce cas-là elle ne peut pas être ignorée. Voici une étoile, convaincue (en dehors de périodes sceptiques relativement brèves et jamais sans réserve) qu'elle est entourée de compagnons vivants et révérencieux. Il est, bien sûr, possible pour elle d'être dans l'erreur, mais au moins sa conviction doit être prise en compte : c'est une partie matérielle des preuves. Quant à l'objection que la haute estimation qu'a le Soleil de ses proches peut ne pas être désinvolte, est peut être une pose, ou une croyance forcée à peine sérieuse, je ne pense pas que les faits la soutiennent. Ce n'était pas une notion fantaisiste pour laquelle Bruno s'était préparé à mourir d'une mort cruelle.

« Jugez-vous que vous seul avez pensée et sens, alors que le ciel et toutes ses merveilles, le soleil et la terre, méprisés par votre lourdeur, manqueraient d'intelligence? Idiot ! Qui vous a fabriqué ? Ces choses vous ont donné naissance ; de sorte qu'elles ont esprit et Dieu. »

Tommaso Campanella, l'auteur de ces lignes, est réputé avoir souffert des plus sévères tortures pendant ses vingt-sept années d'emprisonnement, à cause de ses croyances à propos des étoiles. Si ses croyances n'étaient pas seulement humaines, sa souffrance ne l'était pas non plus. La vraie vie sociale, qu'elle soit humaine ou sidérale, n'est jamais dépourvue de douleurs.

(x) L'argument esthétique. Il y a un côté pratique à la question de savoir si la Galaxie est la scène d'une vie très répandue et variée. Est-ce qu'un tel foyer ne serait pas plus beau, un bien meilleur séjour, plus proche du désir de nos cœurs, que le désert défunt et misérable que nous supposons habiter ? Ne rejetons-nous pas, à ces occasions où nous nous sentons le plus vivants et le plus nous-mêmes, ce monde mort et affirmons qu'il est vivant ? Et, s'il en est ainsi, n'est-il pas totalement non scientifique d'ignorer ce que nous – qui sommes nos propres échantillons de l'univers – ressentons en cette matière ? Comme nous ne pouvons pas nous faire crédit de nos préférences esthétiques, car elles sont trop évidemment profondément enracinées dans la vie et le cosmos lui-même, il est absurde de dire qu'elles ne peuvent absolument pas nous guider quant à la nature du cosmos. Et notre verdict est caractéristique. « C'est dans une lumière bien différente », s'exclame Fechner ●, « que la totalité de notre Terre nous apparaît maintenant quand elle est éveillée et vraiment vivante ! C'est dans une lumière complètement différente que le Ciel nous apparaît quand il est rempli d'une foule d'anges, au lieu d'un jeu de boules inertes ! C'est un Dieu complètement différent, et bien plus haut et plus riche, qui nous apparaît lorsqu'il porte en lui-même maintenant des êtres spirituels de tous les rangs ! Combien différente est notre

° Il y a plusieurs versions imparfaites de la doctrine : comme par exemple la croyance que les étoiles sont inanimées mais habitées ; retenues ou animées par des anges immatériels ou d'autres esprits ; ou vivantes mais mauvaises, et d'une certaine manière inférieures à l'homme. Un exemple de cette troisième variété est la croyance des gnostiques, dont Plotin écrivit : « Leur âme propre, l'âme du dernier parmi les humains, ils la déclarent immortelle et divine ; mais les cieux entiers et les étoiles dans les cieux n'ont (pour eux) aucune communion avec le Principe Immortel, bien qu'ils soient de loin plus purs et plus aimables que leurs propres âmes. » (*Enneads*, II. ix. 5.) La totalité de la doctrine n'est nulle part mieux exposée que dans la « Meditation under Stars » de Meredith : dans ce splendide poème, il trouve que les étoiles ne sont pas « de distantes étrangères, et des pouvoirs insensibles », et il ne doute pas qu'en elles l'homme est le « lieu de ses faisceaux ». Il n'est pas suffisant que les étoiles vivent : nous devons réaliser que leur vie est la même que la nôtre – « là avec du travail la Vie grimpe le même arbre ». Les anciens exposaient la même doctrine plus crûment. Hadrien redécouvrit son Antinous qui s'était noyé sous la forme d'une nouvelle étoile ; et à tous les âges les hommes ont vu les étoiles comme les âmes d'hommes qui avaient une fois vécu sur terre. Cf. Robert Eisler, *The Royal Art of Astrology*, pp. 55 et suivantes. Même Wordsworth (*Miscellaneous Sonnets*, II. 25) suppose que les étoiles sont les demeures où les esprits des bénis reposent.

Dans *Die Drei Motive*, Fechner ajoute à ces arguments théoriques l'argument historique (les hommes ont presque toujours cru aux étoiles vivantes), et l'argument pratique (une telle croyance est belle et promotrice de vie). Ces trois « motifs » se soutiennent mutuellement, et se fier uniquement à l'un d'entre eux serait comme essayer d'équilibrer un trépied sur une jambe. Ici Fechner anticipe le pragmatisme de William James, qui (dans *A Pluralistic Universe*, IV) reconnaît sa dette.

• Lowrie, pp. 156, 157.

« Quand j'entends les hommes modernes se plaindre d'être seuls, alors je sais ce qui est arrivé. Ils ont perdu le cosmos. – Ce n'est pas d'une chose humaine ni d'une chose personnelle que nous manquons. Ce qui nous manque, c'est la vie cosmique, le soleil en nous... » D. H. Lawrence, *Apocalypse*, p. 52.

Sans les anges, disait Richard de Saint-Victor, notre univers serait acéphale, ce qui est un inconvénient.

relation à Dieu et à nos voisins quand, dans l'esprit qui nous surmonte, l'ange de la terre, nous avons un médiateur spirituel avec Dieu et un lien spirituel avec nos proches ! »

Mais la question (que le bon sens est très rapide à soulever) n'est pas ce que nous pensons devoir être, mais ce qui est ×; et d'une foule de manières les hommes ont confondu leurs désirs pour des faits. C'est assez vrai, mais l'erreur commune et opposée actuelle – que nous devrions prendre nos plus beaux désirs pour des mensonges, et nos pires peurs pour des faits – est encore moins défendable ; et il est certain que cette pensée effrayée est dix fois plus désastreuse, lorsqu'on voit qu'elle alimente le comportement qui fait que nos peurs deviennent vraies. De plus, il n'a pas encore été montré que les plus profonds et les plus permanents de nos désirs (je veux dire, en particulier, ceux qui ne se contredisent pas eux-mêmes et s'annulent) sont vraiment incompatibles avec les faits. Nous sommes bien loin de pleinement connaître et l'univers et ce que nous voulons de lui, et il est prématuré (en restant prudent) de déclarer que ces deux choses ne peuvent jamais coïncider. À leurs différentes manières, l'artiste et le mystique aperçoivent bien, semble-t-il, l'identité du vrai et du beau. La vision directe en est rare, et nous devons vivre par la foi : que ce soit alors une belle foi, magnanime et chaleureuse, plutôt qu'une chose moyenne et rampante. Si nos croyances forcées (comme William James les a appelées) sont pratiquement nécessaires, ce n'est que pure perversité que de choisir l'alternative qui nie la vie et adopte la foi sombre d'un désespoir irraisonné. Je suspecte que c'est plus souvent la paresse intellectuelle que l'honnêteté intellectuelle (ce bien dont on fait l'éloge à grands cris mais dont il n'y a pas de grandes réserves) qui choisit le chemin qui conduit vers le bas, loin de la lumière et de la vie. Celui qui est déterminé à vivre sur une Terre inerte, un Soleil mort et une Galaxie éteinte est triplement suicidaire.

(xi) L'argument religieux – mourir pour vivre. La mort doit, néanmoins, être acceptée – non en fait comme une fin en elle-même, mais en tant que moyen vers davantage de vie. Je passe au travers des mêmes trois stades dans mon estimation de mes planètes et de mes étoiles proches, que je le fais en évaluant mes humains proches. D'abord, le stade de l'animisme primitif ; quand je pense que mes compagnons sont vivants et reliés extérieurement à moi et les traite comme tels ; le deuxième, stade du mécanisme, quand je les traite comme des choses à exploiter, à éviter, ou à analyser ; le troisième, stade de l'animisme éclairé, où j'estime que ce sont des moi et des co-égaux et les traite comme tels, dans une société avec laquelle je m'identifie. Dans le second stade, je considère les étoiles comme de simples boules de feu – tout comme je considère les hommes comme des biens et des moyens vers une fin, en les décrivant en tant que classes économiques, travailleurs, consommateurs, forces de travail, etc. Ce déni de vie, ce déni que les autres sont vraiment des fins en eux-mêmes ou des moi, n'est pas un simple manque d'imagination ni un égoïsme dépourvu de sentiment. Au contraire, c'est un moment essentiel de cette dialectique universelle par laquelle la vie se purifie et se renforce au moyen de la mort. Sans ce mode de mort, la science n'oserait jamais s'emparer de son matériau ; l'art n'apprendrait jamais l'objectivité et l'innocence de l'œil ; la religion n'avancerait jamais au-delà du polythéisme brut. La loi inexorable est qu'on ne peut jamais graduellement raffiner le

× Cf. la fameuse affirmation de T. H. Huxley que croire ce que nous n'avons aucune raison de croire, parce que la croyance est à notre avantage, est « l'abîme d'immoralité le plus profond » ; et W. K. Clifford dit : « La croyance est désacralisée quand elle est donnée dans des déclarations sans preuves et non remises en question pour le réconfort et le plaisir privé du croyant. » William James ne nie pas ceci. Sa thèse est que : « Notre nature passionnelle non seulement peut légalement décider d'une option entre des propositions, mais le doit, dès qu'il s'agit d'une option authentique qui ne peut pas par sa nature être décidée sur un terrain intellectuel ; car dire, dans de telles circonstances : « Ne décidez pas, mais laissez la question ouverte », est en soi une décision passionnelle, – tout comme de décider oui ou non – et est suivi du même risque de perte de la vérité. » (The Will to Believe, p. 11.) Mais dans le cas de la proposition maintenant en discussion (à savoir que la Galaxie vit), je crois que la décision a déjà été prise, encore, encore et encore, sur des terrains intellectuels ; et notre nature passionnelle entre en jeu, non pas pour décider de la question, mais pour ajouter juste un article de plus au poids de la preuve.

Il est symptomatique de notre âge que les vers à propos de la merveilleuse et mystérieuse étoile clignotante, soient devenus des vers à propos de la chauve-souris : nous ne nous émerveillons plus devant ce qu'est une étoile, car nous savons qu'elle est plus aveugle et plus stupide que n'importe quelle chauve-souris. Une étoile n'a pas de système nerveux, de ce fait elle ne peut pas être consciente, ni être réputée avoir un système nerveux stellaire !

Ni la science ni la religion n'ont pu avancer très loin jusqu'à ce que l'univers et sa vie immanente aient été séparés. Mais le temps est arrivé de les remettre ensemble à nouveau. La déité et les cieux, depuis si longtemps dissociés, doivent s'unir. « Le ciel peut », écrit Thorkild Jacobsen, « par moments quand l'homme est dans un mode singulièrement réceptif, se révéler dans une expérience presque terrifiante. Le vaste ciel qui nous entoure de tous côtés peut être ressenti à la fois comme une présence bouleversante et impressionnante, et il nous force à nous agenouiller simplement par le simple fait de son existence. Et ce sentiment que le ciel inspire est précis et peut être nommé : c'est ce qui est inspiré par la majesté... Bien qu'étant un sentiment de distance, ce sentiment n'est pas un sentiment de séparation absolue ; il comporte un fort élément de sympathie et d'acceptation sans aucune nuance... Cette majesté et cette autorité absolue qui peuvent être vécues dans le ciel, les Mésopotamiens appelaient Anu. Anu était la personnalité bouleversante du ciel,

monde animé du primitif et de l'enfant : on ne peut que le tuer, et ensuite l'élever à une vie nouvelle et plus digne. Nous – et ceci comprend notre univers – devons renaître. Il est nécessaire que la Terre, le Soleil, et les étoiles meurent, et que nous soyons conduits à commettre un meurtre à l'échelle galactique. À tous les niveaux, la condition de la vie, c'est le sacrifice de la vie ; et plus le niveau est haut plus grand est le sacrifice. Même les anges (si je puis ainsi appeler les étoiles et les galaxies) doivent mourir, pour revivre à nouveau plus angéliquement. Et ceci n'est qu'une autre manière de dire que nous – que ce soit en tant que scientifiques ou artistes, en tant que penseurs ou adorateurs – devons arriver à connaître et à actionner la règle que chaque pas vers le haut et vers la vie a pour contrepartie, comme son indispensable image en miroir, le pas qu'elle fait vers le bas et vers la mort. La Galaxie, en tant qu'un des stades les plus élevés de cette ascension, et un des stades les plus bas de cette descente, est (d'une manière qui deviendra plus claire au au fur et à mesure que nous poursuivrons) à la fois bien plus vivante et bien plus morte qu'un homme. Pas davantage que la science, la religion, dans ses plus hautes phases, n'admet l'animisme non critique qui ne voit que la vie, et uniquement la vie, partout : le mystique doit accepter la mort à une échelle toujours croissante. En bref, l'assertion du bon sens que la Galaxie est morte, contribue à la vie de la Galaxie.

Mais ces onze arguments sont d'un poids très inégal et ils ne sont pas indépendants les uns des autres : néanmoins leur effet combiné est considérable. Bien sûr, je ne peux pas prétendre « prouver » que ce corps galactique est quelque chose de plus qu'une roue de la Sainte-Catherine cosmique, pas plus que je ne peux « prouver », que ce corps humain ici est quelque chose de plus qu'un robot ingénieusement construit. Mais il me semble que le terrain pour accepter la vie et l'esprit de la galaxie en tant que croyance active est mieux que ce que nous aurions le droit ou la raison d'espérer et certainement beaucoup mieux que le terrain sur lequel nous basons nombre de nos convictions les plus chères. Je suggère que la seule authentique alternative à la croyance que je suis en train de défendre n'est pas un scepticisme limité, mais le scepticisme universel et absolu du solipsiste. Et, en dehors des asiles pour lunatiques, il n'y a pas de solipsistes.

6. LA STRUCTURE ET LA FONCTION DE LA GALAXIE

Le bon sens trouve que la forme et le comportement de la Galaxie, à la fois quant au détail et quant à la totalité, sont loin de ce qu'on pourrait raisonnablement attendre d'un individu de niveau élevé. Certaines de mes réponses à cette objection sont déjà contenues dans des chapitres précédents : ici je n'ai besoin que de les rassembler et de les appliquer brièvement aux problèmes spécifiques de la Galaxie, en y ajoutant certaines considérations nouvelles.

(i) La rotation galactique et « penser les mêmes pensées à propos des mêmes choses »

Ce qu'un groupe d'observateurs mutuels fait des autres varie en fonction de leur écart mutuel. S'ils doivent conserver des estimations

le « Toi » qui l'imprégnait et qu'on pouvait ressentir à travers lui. Si le ciel était considéré comme séparé de lui, comme cela pouvait l'être, il reculait dans la catégorie des choses et devenait une simple demeure pour le dieu. » *Before Philosophy*, V. Et nos cieus ne sont plus du tout le séjour des dieux : ils sont de simples décombres, comme si nous avions effectué un bombardement nucléaire de l'univers.

Un monde mort est à la fois la condition et le produit de la science, mais c'est une erreur de supposer que la science exerce la raison en cette matière à la place de la foi. La science moderne, comme Whitehead nous l'a dit, était au début et est encore « un mouvement à prédominance antirationaliste, fondé sur une foi naïve. Ce qu'en raisonnant elle a désiré, a été emprunté aux mathématiques qui sont une relique survivante du rationalisme grec, et découle de la méthode déductive. La science répudie la philosophie. Autrement dit, elle n'a jamais pris soin de justifier sa foi ni d'expliquer sa signification ; et elle est restée platement indifférente à sa réfutation par Hume. Bien sûr, la révolte historique était pleinement justifiée... C'était une réaction très sensible ; mais ce n'était pas une protestation de la part de la raison. » (*Science and the Modern World*, I.) Quand tout est dit et fait, les objections que l'homme moderne (saturé par l'esprit de la science) élève contre l'univers vivant ne peuvent pas être supprimées par la raison, car elles sont le produit d'une foi profonde et irraisonnée. Il y a davantage qu'un peu de fanatisme religieux dans le bon sens. Je ne dis pas que cette foi en un monde inanimé n'est pas nécessaire ni qu'elle n'est pas valable, mais seulement qu'il est temps que nous abandonnions la prétention qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'une façon d'être doucement raisonnable.

Les étoiles et les planètes de Platon sont des êtres vivants divins, chacune ayant « deux mouvements : l'un uniforme à la même place, car chacune pense toujours les mêmes pensées à propos des mêmes choses : l'autre est un mouvement en avant tel que chacune est sujette à la révolution du Même et uniforme. » Chacune, telle qu'elle est établie dans « l'intelligence du suprême », partage le mouvement rationnel de l'Âme du Monde (c'est-à-dire la rotation quotidienne des cieus) ; et, de plus, comme il y a en elle une âme intelligente propre, elle tourne autour de son propre axe. *Timaeus*, 39, 40. Cf. *Epinomis*, 982 et suivantes, et *Laws*, 898.

mutuelles approximativement stables, et cependant échapper à la monotonie d'une vue unique et sans changement et d'une immobilité éternelle, alors la seule chose appropriée à faire, c'est de former un système rotatoire. Au niveau humain, le mouvement erratique accompagne l'opinion erratique : nos estimations mutuelles sont aussi variables que nos mouvements eu égard à nos rapports mutuels. Mais croître en sagesse c'est parvenir à avoir une opinion uniformément élevée de nos proches, en regardant au-delà des accidents de leur nature vers leur dignité essentielle ; et en même temps mettre nos propres vies en ordre, en les dispensant d'activités simplement aléatoires et chaotiques. Or aucune chose ne peut transcender son propre niveau, et les hommes en tant qu'hommes sont incapables d'une telle réforme : un être humain sans ses défauts humains n'est plus humain. C'est un être céleste. Ce qui veut dire que le fonctionnement sidéral et galactique qui est le sujet de cette section n'est rien d'autre qu'un aspect parfaitement accessible et sans mystère de notre propre comportement là où il est le meilleur, objectivé et extériorisé par les procédures scientifiques. Notre façon de parler traditionnelle a toujours impliqué – ou plutôt grossièrement affirmé – qu'il était au moins cela. Ainsi, quand nous sommes remplis d'amour mutuel et que nous nous voyons mutuellement comme des véhicules du divin, nous sommes une famille céleste ° dont « la conversation est au ciel » + ; nous sommes devenus « des participants à l'appel céleste » et « avons goûté au don céleste ». × Il est temps de remettre de la substance dans ces phrases, qui ont été pendant trop longtemps un exemple de la règle que la plus sûre manière de rendre une vérité inconfortable parfaitement inoffensive est de l'interpréter « spirituellement ». L'astronomie et la religion ont été une fois heureusement unies, mais le mariage n'a pas duré : l'une s'est intéressée à la mécanique, alors que l'autre s'intéressait au spirituel. Et cette séparation a été nécessaire, pour que leur réunion finale puisse être plus fructueuse. Entre-temps, peu en fait suspectèrent que la connaissance que le scientifique a de la rotation des étoiles et l'amour indéfectible que le saint a pour autrui, étaient connectés – encore moins que les deux s'approchaient du même fait. Quand enfin nous redécouvrirons l'ancienne vérité que le ciel physique et le ciel spirituel ne sont pas deux mais un seul, notre civilisation sera transformée.

(ii) La rotation galactique et la découverte d'un « centre commun ». Quand il existe un grand nombre d'observateurs mutuels de niveau élevé constituant une société, il n'est pas suffisant que les individus se mêlent aux autres individus. Il doit y avoir un système de mouvement global tel que les distances mutuelles et le statut réciproque soient répartis parmi les parties, le tout maintenant une forme permanente. Et ceci se fait vraisemblablement pour maintenir l'établissement d'un centre commun. Pour parler de manière générale, c'est une condition de la vie d'une cellule et de l'homme, d'une ville et d'un État, d'un système solaire et d'une galaxie, qu'un noyau (appelé soleil, capitale, mairie, cerveau, ou noyau cellulaire) se forme – un centre autour duquel l'activité est organisée. Au niveau sociologique, nous disons que certaines intentions communes, certaines loyautés, tiennent l'unité ensemble, que dès que l'on ignore le centre commun la société se désintègre, que quand l'échec de certains individus à agir par rapport à ce centre prend des formes flagrantes, on estime que ces individus sont défectueux ou criminels, et

Et les étoiles dans leur comportement nous en présentent un exemple : « Le dieu a inventé et nous a donné la vision de sorte que nous puissions observer les circuits d'intelligence dans les cieux et en tirer profit pour les révolutions de notre propre pensée, qui leur sont analogues, bien que la nôtre soit troublée et que les leurs soient imperturbables ; et que, en apprenant à les connaître et à acquérir le pouvoir de les calculer avec justesse conformément à la nature, nous puissions reproduire les révolutions parfaitement infaillibles du dieu et réduire à un ordre établi les mouvements erratiques en nous-mêmes. » Timaeus, 47 B.C.

° Eph. III. 15.

+ Phil. III. 20.

× Heb. III. 1, & VI. 4.

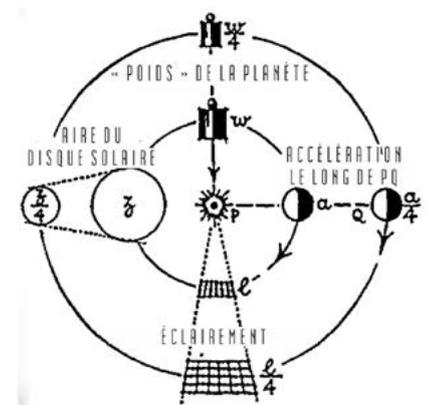
La proposition que les hommes sont égaux les uns aux autres (et à eux-mêmes à différents moments) est complètement fallacieuse telle qu'on l'expose. C'est uniquement en tant que nous sommes vus « à l'aune de l'éternité » que nous sommes tous de valeur égale tout le temps. Plus notre connaissance les uns des autres est complète plus nous montons au-dessus du niveau des inégalités humaines, dans la région des estimations stables. Cf. Spinoza : « Plus nous comprenons les choses singulières, plus nous comprenons Dieu. » « Notre Âme, dans la mesure où elle se connaît elle-même et connaît le Corps comme des choses ayant une sorte d'éternité, a nécessairement la connaissance de Dieu et sait quelle est en Dieu et se conçoit par Dieu. » Je dis que les niveaux solaire et galactique, notre connaissance de nous-mêmes et des autres, sont des stades inévitables sur la route vers cette connaissance suprême.

« C'est le sublime de l'homme,
notre Majesté de midi, de nous savoir
nous-mêmes parties et proportions
d'un tout merveilleux !
Ceci fraternise l'homme, ceci constitue
notre charité et notre portée...
Séduit par les jouets,
rendu aveugle par le désir,
deshérité de son âme,
aucun homme de centre commun,
aucun père commun ne connaît ! »
Coleridge, « Religious Musings ».

on les maîtrise. La vérité est que l'avancée morale est, dans un de ses aspects, une loyauté croissante ° à la communauté – une loyauté qui signifie généralement un certain degré d'adhésion consciente au noyau commun, au « centre de gravité ». Et, une fois de plus, il est impossible d'avancer très loin sans aller au-dessus du niveau humain : l'homme en tant qu'homme est irrémédiablement indiscipliné. Lorsque sa loyauté au tout s'accroît, le tout auquel il est loyal s'accroît aussi, et ainsi il s'accroît lui-même. Dans le long processus qui le fait devenir un membre de la société intelligent et rempli d'autoabnégation, l'individu ajoute, au fait d'être membre des sociétés inférieures, celui d'être membre des sociétés plus élevées : sa « conversation est au ciel ». Il ne cesse pas de ce fait d'être humain. En fait, il est un citoyen imparfait de la cité terrestre dans la mesure où il oublie sa citoyenneté céleste, avec ses standards élevés de loyauté et d'harmonie commune.

(iii) La structure « régionale » de la Galaxie. La structure des unités célestes exemplifie de diverses manières la doctrine des régions et la loi du quelque part ailleurs. Laissez-moi mentionner, sans aller dans les détails, quatre exemples. Considérons une planète circulant autour d'un soleil : (1) son « poids » par rapport au soleil (c'est-à-dire « l'attraction gravitationnelle » que le soleil exerce sur elle) ; (2) son accélération le long du rayon de son orbite (c'est-à-dire l'accélération que le soleil induit sur elle, le long du rayon de l'orbite du soleil, en prenant la planète pour fixe) ; (3) l'illumination de sa surface par le soleil (c'est-à-dire la brillance du soleil pour elle) ; (4) l'aire du disque solaire visible (c'est-à-dire la taille du soleil pour elle) – ces quatre choses sont inversement proportionnelles au carré de la distance de la planète au soleil. Quand la planète double sa distance qui la sépare de soleil, ces quatre choses – le poids, l'accélération, l'illumination, et la taille apparente – sont divisées par quatre. Mais il y a deux points à noter ici. Premièrement, notez que, à ce niveau, il devient particulièrement clair que la distance mutuelle des objets détermine (d'une manière parfaitement définie et à un degré bouleversant) leurs caractères physiques, × dont la préservation demande un schéma de comportement régulier – un schéma qui exemplifie le schéma régional de ce livre. Aux niveaux biologique et humain, d'un autre côté, bien que le schéma régional des cercles concentriques tienne bon, il permet une bien plus grande variété d'organisation, mais ne détermine pas soit le comportement soit la structure d'une façon très évidente. Deuxièmement, notez que, au niveau astronomique, les propriétés physiques, préservées par la rotation sur des orbites circulaires, sont bipolaires : il est impossible de les décrire comme provenant de la planète seule ou du soleil seul. Elle sont pleinement partagées. Mais encore davantage, elles sont partagées d'une manière curieuse : elles sont toujours quelque part ailleurs, ni ici ni là-bas, mais ici-à-partir-de-là-bas et là-bas-à-partir-d'ici. Ainsi les quatre caractéristiques planétaires que j'ai mentionnées ne sont pas celles de la planète, mais celles du soleil – l'attraction, l'accélération, la brillance et l'aire du Soleil. Les caractéristiques solaires sont aussi, de la même manière, rapportées au-delà du soleil à ses voisins. Autrement dit, il n'est plus possible, quand on parvient à cet ordre de société, de continuer à prétendre que les membres sont autonomes : ici, au moins, nous sommes forcés de reconnaître que chaque membre est le miroir des autres, et qu'une description de l'un est

° Par loyauté, je ne veux pas dire une obéissance aveugle, ni une vague allégeance cosmique en laquelle la qualité est sacrifiée à la perspective, ni rien qui serait rapporté à l'autre monde ; mais une appréciation intelligente et généreuse de la portée « infinie » du fait commun, tel qu'il existe ici et maintenant, et de mes obligations en la matière. Cf. Philosophy of Loyalty de Josiah Royce.



Effet du doublement du rayon de l'orbite d'une planète. Les forces électriques et magnétiques, comme les forces gravitationnelles, obéissent à la même loi du carré inverse.

× Dans sa « Song of the Open Road », Walt Whitman déclare : « Je ne veux pas que les constellations soient plus proches. » À quoi on pourrait répondre, à la manière de Carlyle : Par Dieu, c'est préférable ! Aucune constellation, aucune étoile ne peut échapper à sa cage régionale.

nécessairement une description des autres. Et ainsi nous avons dans ces systèmes circulatoires – qu'ils soient atomiques, solaires, ou galactiques, le principe est le même – de clairs modèles actifs, ou plutôt des incarnations réelles, de ces procédures fondamentales qui, dans le royaume de l'existence quotidienne, sont plus ou moins cachées. * Une fois de plus, ce sont les cieux qui ouvrent la voie à la connaissance terrestre. La phrase plutôt usée de Browning : « Sur la terre des arcs brisés, dans les cieux, un rond parfait » – ° est littéralement vraie. Au fur et à mesure qu'il y a ascension de la hiérarchie, notre structure et notre comportement exhibent, avec de moins en moins d'ambiguïté, notre nature essentielle. C'est une leçon profonde, et une leçon que nous devons réapprendre, que nous ne pouvons pas connaître la terre à moins de connaître le ciel, que notre suprahumanité est la clé de notre humanité, que notre nature et notre destin sont, après tout, plus clairement écrits dans nos étoiles que nulle part ailleurs dans le monde sublunaire. •

La Galaxie n'est pas très différente d'un jeu de l'oie. Dans les deux cas, il y a une organisation de l'espace en régions porteuses de différentes valeurs, × un mouvement accordé à certaines règles, et des compteurs. Ce que les compteurs font dépend, non de ce qu'ils sont, mais de là où ils sont. Le carton sur lequel le jeu de la Galaxie se joue est divisé en une série de rainures concentriques, et un compteur se trouvant sur une de celles-ci est obligé de se comporter conformément aux instructions marquées sur la rainure, peu importe la taille propre du compteur, sa couleur, sa masse, etc. Comme la période de la rotation de la Terre par rapport au soleil, la période (deux ou trois centaines de millions de fois plus longue) de la rotation du Soleil par rapport au centre de gravité de la Galaxie est déterminée par sa distance qui le sépare du centre, et non pas (ce qu'on pourrait appeler de manière vague) ses propres caractéristiques physiques. Le comportement est une question de position. Le compteur est un chiffre, mais rien en lui-même, et il tire toute son importance de ses relations avec les autres. Ainsi c'est ce que la doctrine des régions nous mène à attendre. Le suprahumain clarifie l'humain : en tant qu'homme j'oublie que je ne suis rien en moi-même, mais en tant que planète et en tant qu'étoile ce fait porte sur moi.

(iv) Le comportement libre et conscient de la Galaxie. Nous imaginons que les hommes sont libres et connaissent la signification de la liberté, et que les corps célestes ne sont pas libres et n'ont aucune notion de leur esclavage. C'est le contraire qui est le cas. C'est dans nos aspects les plus élevés que nous sommes le plus libres. Pour découvrir ce que nous voulons dire par liberté, pour découvrir ce qu'elle est dans son aspect le plus lucide, nous devons nous tourner vers notre comportement céleste. J'ai déjà expliqué en longueur que la Terre se meut comme elle veut dans la mesure où, pour connaître exactement ce qu'elle est en train de faire, elle se contemple elle-même en train de faire autrement : sa tendance à s'écarter de son chemin est l'instrument par lequel elle connaît ce chemin. Il ne s'agit pas de faire un devoir d'une nécessité : elle n'est pas libre parce qu'elle est consciente, mais plutôt consciente parce qu'elle est libre. Plus précisément, la liberté pour elle signifie (1) une vague réalisation de ce qu'elle est en train de faire, (2) une réalisation de ce qu'elle pourrait faire et essaie de faire, et (3) une réalisation de ce qu'elle fait exactement et

* Dans le royaume de la vie quotidienne, le même principe du quelque part ailleurs s'applique, mais nous continuons notre chemin sans lui permettre de le faire comme nous l'avons fait dans d'autres royaumes. Ainsi nous n'avons pas besoin, pour ce qui concerne nos affaires, de savoir que quand nous pesons un sac de charbon sur une balance à ressort nous sommes en train de peser véritablement la planète autant que le charbon. Mais si nous devons coloniser les autres planètes, et ouvrir notre affaire de charbon là-bas, nous ne pourrions plus continuer à ignorer ce principe. Nous verrions que notre sac de 10 kg pèse plus que son poids sur Jupiter, et beaucoup moins sur Mercure. En fait, en faisant passer notre sac de charbon de planète en planète, et en comparant ses différents poids, nous pèserions les planètes bien plus évidemment que le charbon.

° « Abt Vogler ».

• L'Empédocle d'Arnold dit des étoiles : « les Filles du Ciel rayonnantes, joyeuses et intelligentes ».

« Langueur et mort, voici ce qui m'accompagne, mais pas vous ! Vous, vous êtes vivantes ! »

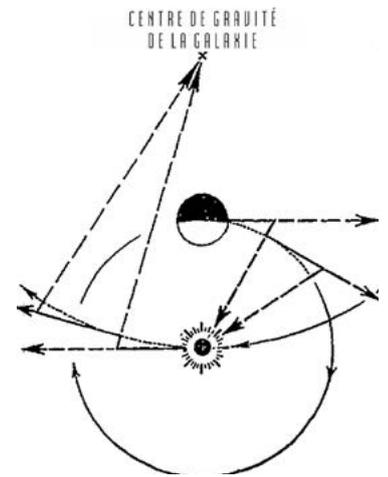
Mais il manque à Meredith la vision de la vie stellaire comme étant notre accomplissement.

× Pour la physique moderne, l'espace est un des protagonistes, plutôt que leur stade. Il est vrai que nous aurons encore un long chemin à parcourir avant qu'un espace concret, pleinement structuré et hiérarchique nous soit réel. Le Ciel est encore, dans la phrase puissante de Meredith, « un espace pour des tonnes ailées » ; mais, pour commencer, nous devons reconnaître que les tonnes et l'espace sont indivisibles – la gravitation, qui est une propriété physique de la matière, est déterminée par la courbure, qui est une propriété géométrique de l'espace.

pourquoi elle le fait – et si, pour des créatures finies, il y a une autre sorte de liberté, je ne sais pas ce qu'elle peut être. Dans la mesure où l'homme a une liberté, c'est celle de cette description, mais en tant qu'homme il est nécessairement moins libre que la Terre : car (1) il ne connaît pas son propre comportement (passé, présent, et à venir) au niveau humain aussi précisément qu'il le connaît au niveau tellurique ; (2) il n'est pas très clairement conscient de ses tendances latentes ni (3) de la raison pour laquelle elles restent latentes, et pourquoi il se comporte comme il le fait. Je suis libre, mais c'est seulement aux plus hauts niveaux de la Terre, du Soleil et de la Galaxie que je suis construit pour la liberté : ici je parviens à ce qui m'est propre. Ici je suis organisé de telle manière que les trois moments, ou les trois stades de la liberté, sont réalisables. Plus généralement, le corps d'une créature finie qui se dirige elle-même est un système d'unités tournant autour d'un centre commun, à des vitesses qui décroissent avec leur distance du centre. °

(v) La Galaxie et le « métabolisme ». La taille de l'orbite du Soleil dans la Galaxie a été grossièrement déterminée à partir de diverses observations. À partir de cette taille, l'astronome est capable de calculer le poids total des étoiles qui, contenues dans l'orbite du Soleil et agissant comme s'il provenait du centre de gravité galactique, sont nécessaires pour maintenir le Soleil à sa place. Les étoiles de la Galaxie qui sont en dehors de l'orbite solaire sont, bien sûr, exclues de cette estimation : en fait on peut dire que la masse effective de la Galaxie pour une de ses propres étoiles est la masse que l'étoile peut encercler. Les dimensions de l'orbite du Soleil sont une démonstration de ce qu'il fait de la Galaxie ; et la courbe de cette orbite est composée de sa tendance à faire davantage partie de la Galaxie en s'écartant de son centre, et de sa tendance opposée à se rapprocher de la Galaxie en tombant vers son centre. Autrement dit, son chemin est « métabolique » : une union du mouvement « anabolique » (c'est-à-dire vers le haut et vers l'extérieur) par lequel les plus hauts niveaux sont construits, et du mouvement « catabolique » (ou vers le bas et vers l'intérieur) par lequel ils sont détruits. Ce « métabolisme universel » qui participe à l'excès aux niveaux biologique et humain et qui est en grande partie impossible à voir, devient ici manifestement évident, et capable d'expression dans un langage mathématique lucide. Le comportement solaire est une annonce (pour ainsi dire) du fait que le Soleil est uniquement un stade sur le chemin vers le haut et vers le bas, une manifestation « horizontale » de deux forces jumelles « verticales » qui ont une source et un objectif quelque part ailleurs.

(vi) La forme spirale des galaxies. Quelle est la raison de la forme spirale de la galaxie typique, y compris la nôtre (comme on le croit) ? L'astronome tente d'expliquer la manière dont une vaste masse en rotation de matériel nébuleux devient une spirale d'étoiles bien formée ; mais la question ici est de savoir si cette forme curieuse nous convient réellement à ce niveau supérieur de notre être. Notez, d'abord, que c'est par la vertu du fait que les nébuleuses prennent certaines formes qu'il nous est permis provisoirement de reconstruire leur histoire de vie et la nôtre : ainsi on suppose que la séquence des types nébuleux, allant d'une forme globulaire et ensuite d'une masse nébuleuse en forme de lentille à des spirales dont la matière diffuse se résout de manière croissante en



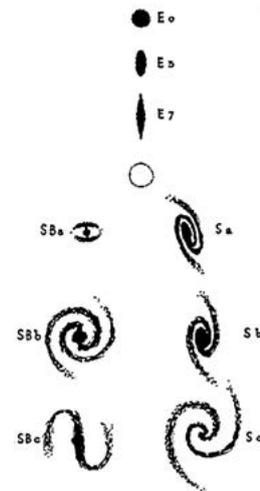
Pour calculer le cheminement de la Terre, on fait l'hypothèse qu'elle part sur son propre chemin tangentiel pendant un bref moment, et ensuite qu'elle retombe sur le soleil pendant un bref moment. Son chemin est considéré comme ayant la forme d'un rochet – dont les dents sont en fait si petites que ce rochet approche de la forme d'un cercle. Le Soleil est de manière similaire crédité (ou plutôt se crédite lui-même) d'une tendance à partir sur la tangente, et d'une autre tendance à retomber vers le centre de la Galaxie. Et les méthodes des calculs astronomiques sont tout aussi importantes que les résultats, car la totalité de l'astronomie est une psychologie stellaire ; c'est de cette manière que les étoiles pensent..

Bien sûr les calculs ne suffisent pas. Snarley Bob a le dernier mot : « Vous n'irez pas très loin en regardant les images dans un livre, vous devez vous rétrécir, et faire que vot' corps soit plus léger qu'air, et vous étirer, vous étirer, jusqu'à ce que vous z'arriviez au soleil et aux planètes, en flottant pour ainsi dire au milieu d'vot' esprit ! Vous vous donnez une longue ligne et vous arrivez au bord du monde. Ensuite vous regardez en arrière et vous voyez qu'la totalité d'la chose est en vie. » L. P. Jacks, Mad Shepherds, pp. 29, 38.

° Je ne vais pas aussi loin que l'auteur d'Epinomis qui écrit : « Il n'est pas possible que la terre et les cieux, les étoiles et les masses en tant que tout qu'elles comprennent doivent, si elles n'ont pas d'âmes attachées à chaque corps ou demeurant en chaque corps, néanmoins décrire précisément leurs orbites à la manière dont elles le font, année après année, mois après mois et jour après jour, et que tous nous en recevions toutes les bénédictions qui nous parviennent réellement. » (983) Ou comme Kepler, qui dans De Planeta Martis déclara que les planètes ne pouvaient pas continuer leur course si elles n'avaient pas de connaissance. Car « l'âme » ou « l'esprit » ne sont pas dispersés parmi les corps comme autant de parcelles matérielles, et ils sont toujours sujets à la loi duquelque part ailleurs dans l'espace et le temps.

étoiles, représente les stades de développement par lesquels la plupart des nébuleuses doivent passer. Et ce développement (comme celui d'une étoile en un système solaire) est un épanouissement comme celui d'un bourgeon en une fleur : le globe en rotation s'aplatit pour former un disque, qui devient une spirale de plus en plus ouverte. Ici, enfin, il y a l'incarnation parfaite de notre schéma régional, en lequel la manifestation « horizontale » (ou circonférentielle) de l'individu ne touche plus les processus « verticaux » (ou radiaux) qui donnent naissance à l'individu et le maintiennent : l'« horizontal » et le « vertical » sont unis en une courbe qui leur rend justice à tous deux. Le cercle non progressif et coupé est libéré, sans que l'on sacrifie la douceur de sa courbe : la monotonie et le caractère exclusif mutuel des cercles concentriques sont vaincus et transformés en une structure unitaire. Ici il y a un corps vivant qui mélange des régions sans perdre les distinctions nécessaires ; qui exhibe visiblement l'unité de ses membres et en même temps leur inégalité ; qui, au fur et à mesure qu'il grandit pour atteindre la maturité et la définition de soi, devient un symbole vivant de son propre inachèvement. Qu'est-ce qu'une spirale sinon le début d'une expansion infinie, ou un signe indicateur vers le Tout ? « Non pas ici, mais encore plus loin » sont les mots qu'elle semble dire au voyageur céleste.

(vii) La récession des nébuleuses. Le bon sens suggère que je suis plutôt en train de lire les faits que de les justifier. Et en fait il en serait ainsi s'il n'y avait pas une grande quantité de preuves empiriques, toutes pointant vers les mêmes conclusions générales. Ainsi ce que nous trouvons dans la galaxie individuelle, nous le trouvons, de manière encore plus marquée, dans la communauté des galaxies. L'observation révèle apparemment que les nébuleuses extragalactiques s'éloignent de nous à des vitesses qui sont proportionnelles à la distance qui nous en sépare : ce qui veut dire que la communauté est en expansion et que plus elle englobe plus elle s'étend rapidement. C'est la nature des galaxies de s'éloigner les unes des autres, d'atteindre le détachement, de faire moins de l'une pour faire plus d'une autre. « Éloigne-toi d'eux », dit Traherne des saints, « pour que tu puisses être plus précieux. » ° L'univers en expansion, ou le recul cosmique, n'est ni un accident, ni une simple curiosité, ni une question d'intérêt technique pour les physiciens et les astronomes seuls : au contraire, c'est extrêmement important pour la vie de chacun d'entre nous. En vérité, la nécessité qui pousse les galaxies à prendre une vue toujours plus distante de leurs proches, jusqu'à les perdre de vue dans le Tout, n'est pas autre chose que la nécessité qui pousse l'amoureux à adorer son aimée comme si elle était à une distance immense, et l'adorateur à placer sa déité dans le ciel le plus reculé. Le poète, le saint, le mystique, qui voient autrui comme une théophanie, l'expédient, en effet, dans toutes les régions – terrestre, solaire, galactique – de sorte que la partie visible culmine dans le Tout invisible. × La Galaxie n'est certainement pas l'homme assigné au large, mais est néanmoins un stade dans sa réalisation de lui-même ; et dans la mesure où il actualise ses potentialités suprahumaines, il est la Galaxie. Ce que le scientifique explore avec ses spectroscopes et ses réflecteurs, le mystique l'explore avec sa discipline ascétique, son amour qui embrasse tout, son détachement, son entreprise de voir toutes les choses sous la forme de l'éternité. Ce que l'astronome appelle le décalage vers le rouge dans les spectres des nébuleuses est une version partielle et abstraite d'un



Une séquence des types de nébuleuses (d'après Edwin Hubble, The Realm of the Nebulae, p. 45). Sur la gauche il y a des spirales barrées ; sur la droite, des spirales normales. En dehors de ces types bien définis, il y a des nébuleuses irrégulières. Dans le diagramme, E3 and E7 sont vues sur le bord, et Sa et Sb en perspective. Cette classification du docteur Hubble (bien qu'il appelle Sc et SBc « des spirales du dernier type ») a en réalité été faite sans porter de considération évolutionniste, néanmoins elle correspond bien aux théories du développement des nébuleuses mises en avant par Jeans et d'autres. Il est digne de noter ici que les galaxies n'habitent par la même sorte d'espace que les hommes : la géométrie de celui-ci est différente de leur géométrie euclidienne, tout comme celle-ci est, à son tour, différente de la géométrie de l'espace habité par les électrons. Mais le physicien sait comment se rendre chez lui sur les trois plans : comme ses géométries, il est hiérarchiquement constitué.

° Centuries of Meditations, I. 60.

C. A. Richardson (Happiness, Freedom, and God, p. 181) relie aussi l'expansion de l'univers physique avec le développement de l'évolution. Mais pour lui cette expansion signifie la culmination de « ce qui serait expérimenté en tant qu'« extinction » de l'univers « matériel » mais, en même temps, en tant que développement progressif de « l'univers mental ».

× Cette régression est impliquée dans le processus de compréhension et d'explication d'une chose : vous devez englober de plus en plus de faits pour saisir pourquoi votre objet est ce qu'il est, et fait ce qu'il fait. En fait, votre connaissance est adéquate uniquement dans la mesure où elle est connaissance du Tout. De manière similaire, vous aimez bien un homme dans la mesure où vous l'aimez en tant qu'étant le Tout (comme étant dans le Tout). En un sens, il y a un seul objet de connaissance et d'amour ; car les autres objets, dans la mesure où ils sont connus et aimés, sont cet objet qui inclut tout.

stade essentiel dans la transfiguration de l'homme. Wordsworth avait découvert que le collecteur de sangsues, qui dernièrement lui parlait à ses côtés, et « avait été enlevé vers une région lointaine » – était impliqué (comme nous pourrions le dire) dans la répulsion cosmique d'Einstein. Ici, au niveau galactique de la hiérarchie, les tendances anaboliques ou expansives (qui au niveau inférieur sont contrecarrées par des tendances cataboliques ou contractiles) prévalent finalement et les nébuleuses explosent de toutes parts. + Au niveau inférieur les deux tendances s'équilibrent plus ou moins mutuellement, et des sociétés assez stables en sont le résultat, mais la communauté des nébuleuses est essentiellement instable dans la direction du Tout. Il est possible – et en fait, bien trop possible – de manquer des stades précédents sur la route menant à la fin du voyage, mais rarement à ce stade.

C'est comme si j'étais un observateur en voyage contemplant un objet unique. Au lieu de la vieille histoire racontée par le bon sens « des nombreux objets présentés à un seul esprit », il s'agit plutôt « d'un objet présenté à de nombreux esprits », ou plutôt, « d'un objet présenté à de nombreuses distances ». Quand (comme je le dis) je regarde loin au-delà de l'homme vers une étoile, je m'éloigne de mon objet à une vitesse fabuleuse. Une nébuleuse spirale est un homme vu de très loin, et un homme est une nébuleuse spirale regardée de près. Je ne sais rien jusqu'à ce que je connaisse les deux. Mon travail est de faire un usage de mes étonnantes facilités pour le voyage, de sorte que je puisse briser toutes les barrières régionales et voir les choses comme elles sont, à toutes les distances. Par-dessus tout, il est nécessaire de voyager vers cette région où la distance confère plus que de l'enchantement, et dont Plotin dit : « Pour tous il y a un ciel ; la terre est un ciel, la mer est un ciel, les animaux, les plantes et l'homme, tout ce qui existe est céleste. Et les dieux traversent cette région et tout l'espace en paix. »

(viii) La spirale éternelle. Il y a une dernière objection du bon sens : qu'en est-il de notre passé humain, avant que les télescopes modernes aient révélé les galaxies ? Si les galaxies appartiennent à un plan hiérarchique important et exalté, auquel des individus sont parvenus aussi souvent dans le passé que maintenant, alors il est étrange que la découverte des nébuleuses spirales soit laissée à l'homme moderne. Est-il si supérieur à l'ancien homme médiéval que lui seul ait la capacité de saisir la signification de vérités qui, avant, étaient à peine appréhendées ? La vérité est plutôt le contraire. Nous avons l'astronomie, les mathématiques, l'incarnation physique ; les âges passés avaient la technique de l'intérieur. Ce dont nous approchons par la méthode plus extérieure de la science, l'homme préscientifique le connaît déjà intuitivement. L'extérieur ne lui était d'ailleurs pas caché. Bien que la découverte des nébuleuses spirales soit récente, la découverte de la spirale, et son association à tout ce que le niveau galactique signifie, est très ancienne. Cela peut difficilement être une coïncidence que, de tous les symboles traditionnels, la spirale (avec ses formes rectilinéaires, la svastika et le triskèle) soit probablement la plus répandue et la plus persistante, et elle joue « un rôle marquant et même fondamental dans certains systèmes religieux anciens ». × Deux classes de caractères adhèrent à ce symbole – il est universellement numineux, donateur de vie, sacré, c'est

+ D'après la théorie d'Eddington de l'univers en expansion « seules les distances intergalactiques s'étendent. Les galaxies en elles-mêmes restent intouchées ; et tous leurs systèmes moindres – les paquets d'étoiles, les étoiles, les observateurs humains et leurs appareils, les atomes – sont entièrement in affectés par l'expansion. Bien que la répulsion cosmique, la tendance à l'expansion, soit présente dans tous les systèmes plus petits, elle est contrée par des forces beaucoup plus grandes et aucune expansion ne se produit. » The Expanding Universe, III. 5.

Nombre de mystiques ont consigné leur expérience d'extase et de rapt, quand l'âme est « transportée » ou « emportée ». Dans le cas de Sainte Thérèse, « il reste le pouvoir de voir et d'entendre ; mais c'est comme si les choses entendues et vues étaient à une grande distance. » Vida, XX. 23.

Les voyages célestes de Blake été excessivement bizarres, mais dans leur principe les lignes suivantes tirées son œuvre sont profondément vraies : « Nuages, Météores et Etoiles, sont des Hommes vus de Loin. » « Les Cités sont des Hommes, pères de multitudes, et les Rivières et les Montagnes sont aussi des Hommes ; chaque chose est Humaine, puissante ! sublime ! En chaque poitrine un univers s'étend. » « Tous les Fils d'Albion apparaissaient comme des étoiles distantes » « Toutes sont des Hommes dans l'Eternité, les Rivières, les Montagnes, les Villes, les Villages, tous sont Humains, et quand vous entrez dans leur Sein vous marchez dans les Cieux et les Terres... »

(Une lettre à Thomas Butts, Oct. 2 1800 ; Jerusalem, II, III. (Keynes, pp. 1052, 621, 646, 692.))



La grande monade, ou le signe chinois du taigitu (la partie supérieure représentant le Yang brillant et étoilé, la partie inférieure le Ying sombre et terrestre), représente l'univers lui-même dans sa nature duelle. × Donald A. Mackenzie, The Migration of Symbols, p. xii. Il est significatif que la plus grande partie de ce livre à propos des symboles en général soit de loin davantage consacrée à la spirale et à ses variations. De la richesse d'exemples cités par M. Mackenzie, je n'en extrairai qu'un ou deux. Après avoir décrit le rôle de la spirale dans les traditions bouddhistes, il écrit : « En bref, la spirale en tant que « cœur » est le symbole porteur de vie de l'Univers – la source d'énergie, de loi, fructueuse et toute bénédiction, et de ce fait, dans le bouddhisme, de tout ce qui est bon et parfait. » (p. 118).

un symbole de chance et magique ; à la fois dans l'Ancien et le Nouveau Monde il est associé avec les cieux en général, et la Grande Ourse en particulier. Il existe, bien sûr, de nombreux niveaux valables d'interprétation et d'explication, dont celui qui est offert ici n'est qu'un exemple unique. De plus, la nature est remplie de formes spirales – dans les fleurs et les volutes de feuilles, les coquilles, l'oreille humaine, le serpent replié sur lui-même – qui n'ont pas pu faire autrement que de trouver leur voie dans l'art primitif. Mais il reste à rendre compte du fait remarquable que l'homme devait, d'après les mots d'une autorité sur ce sujet (et il se réfère principalement à la spirale) « ignorer de nombreuses formes de beauté naturelle, et rester au lieu de cela content de tirer une fraîcheur constante d'un stock excessivement limité de dessins stériles et arbitraires ».* Je dis que son choix n'est pas arbitraire, et que le symbole choisi est loin d'être stérile : il ouvre une fenêtre sur un aspect de sa nature qui lui serait autrement fermé. La spirale, en bref, est un symbole éternel parce qu'elle est bien plus qu'un symbole : elle est la forme qu'il est capable de prendre, et est en fait sa structure présente. Il y a plusieurs routes qui mènent au royaume des nébuleuses. Humason et Hubble, au XXe siècle, en ont pris une ; le moine qui, au XIIe siècle, représentait la roue d'une des quatre « bêtes » de l'Apocalypse (c'est-à-dire les intelligences angéliques les plus proches de Dieu) comme une svastika tournant parmi les étoiles, prenait une autre route plus ancienne. ° Dans les premiers temps la croyance survint « que la vie était dans le ciel – que le « cœur » de l'Univers pulsait quelque part dans le firmament, et que, de plus, « l'eau de vie » et « l'air de vie » avaient leurs sources dans le ciel... La vie dans le ciel émanait de ce que les hindous connaissent sous le nom « d'énergie cosmique divine », symbolisée par la kundalini, le serpent replié – une spirale. » + Ceci n'est pas une pensée fantasque que nous faisons enfler démesurément. La spirale en tant que notre source de vie céleste, en tant qu'exprimant un stade avancé (et possiblement le pénultième) dans la réalisation de ce que nous sommes, appartient de manière permanente à notre nature. Ainsi la spirale figure fréquemment dans les schémas des mandalas – ces dessins spontanément symétriques qui (selon l'École jungienne de Psychologie analytique) expriment à la fois et aident les plus profonds efforts du patient vers l'intégration complète de sa personnalité. Par exemple, le docteur Jolan Jacobi reproduit un mandala composé d'une spirale en rotation fabriquée à partir de plume de paon. • Dans l'art médiéval, on donne parfois des ailes faites de plumes de paon aux chérubins, comme à Cirencester et St Michael, Coventry ; × en Inde, le paon a été remarqué par sa danse en spirale, qui est supposée présager le tonnerre et la pluie ; ⊕ les alchimistes considéraient l'apparence de la *cauda pavonis*, de la queue de paon, comme une indication que leur travail de transmutation (pour certains d'entre eux, c'était une transformation spirituelle) était proche de l'achèvement. φ Ces liens ne sont pas, je pense, de simples coïncidences. Ma thèse est que les rangs les plus élevés de la hiérarchie angélique, le royaume des nébuleuses, et l'expérience de l'artiste, du penseur, et du mystique approchant de sa culmination, et nous-mêmes en approchant de la plénitude psychique et physique, sommes des aspects complémentaires d'un seul et même ordre hiérarchique, que j'appelle galactique. Dans la mesure où nous négligeons l'un ou l'autre aspect de cet ordre élevé de réalité, il ne répond pas à ce qu'il pourrait et devrait signifier pour nous : pour nos esprits « conscients », il

Très semblables sont le Moulin du monde scandinave, et le culte égyptien ancien des étoiles du Nord, qui étaient devenues les rameurs du navire du dieu Soleil. Cf. G. Elliot Smith, *The Evolution of the Dragon*, pp. 173 et suivantes, et *Elephants and Ethnologists*, pp. 83 et suivantes; et aussi du Comte Goblet d'Alviella, *The Migration of Symbols*, pp. 39 et suivantes.

* Mackenzie, *Op. cit.*, p. x.



° L'une des roues des quatre « bêtes », figurant une svastika tournant parmi les symboles des étoiles : d'après un manuscrit du XIIe siècle du British Museum (Add. II, 695). D'après Mackenzie, *Op. cit.*

+ Mackenzie, *Op. cit.*, p. 69.

Que les roues d'Ezéchiel se rapportent à une vision de la galaxie j'hésite à le dire, particulièrement en vue du fait qu'elles ont été récemment décrites comme « décrivant de manière suspecte une *dynamo* ».

Voir C. S. Lewis, *Miracles*, p. 139 ; D. H. Lawrence, *Apocalypse*, pp. 64-5.

Dans la peinture de van Gogh « *Starry Night* » (1889, Museum of Modern Art, N.Y.) le ciel est rempli de spirales géantes.

• *The Psychology of C. G. Jung*, Plate H. Cf. Jung, *The Integration of the Personality*, Plate V.

× Voyez Jameson, *Sacred and Legendary Art*, p. 57.

⊕ Mackenzie; *Op. cit.*, pp. 62, 63.

φ Jung, *Op. cit.*, p. 48.



Chérubins embrasés (Raphaël)

n'est généralement guère plus qu'une formule, une abstraction vague. Et ceux pour qui il est réel le détachent du monde physique, ce qui est une grande perte pour le monde spirituel. Le mysticisme sans la science a plus de contenu que d'ordre ; la science sans la religion a plus d'ordre que de contenu. La tâche de la science est de donner une tête à la religion : et celle de la religion est de donner un cœur à la science ; celle de la philosophie est de les rassembler en un seul corps. Et ce corps-là, dans une de ses plus hautes métamorphoses, est la Galaxie.

La vision de Dante, en évitant l'univocité du simple naturalisme et du simple surnaturalisme, se rapproche de l'idéal de la plénitude concrète. Ses intelligences angéliques sont des cercles tournants de feu céleste, cependant divinement intelligentes et aimantes ; elles marquent les degrés de la progression du mystique, cependant elles ont leur place dans l'univers physique. Et c'est Béatrice qui leur indique le chemin – l'amour humain idéalisé, sanctifié, au pinacle, est angélique. Ou (comme je dirais) ce que nous aimons assez profondément, et comprenons assez précisément, est galactique, peu importe la manière dont on le qualifie. C'est le changement en Béatrice qui montra à Dante qu'il était parvenu au Troisième Ciel –

« le nouveau charme,
qui embellissait ma dame,
me donna ample preuve
que nous étions entrés là. »

CHAPITRE XII

LE TOUT

*Quatorze siècles tombent
entre nous et la Sainte Afrique,
et à ses côtés, aujourd'hui, nous insistons
sur la quête immémoriale et l'ancienne plainte.*

*Aucun signe extérieur ne nous est donné,
de la mer ou de la terre ne vient aucune réponse ;
le silence, comme le ciel chaud de Numidie
qu'il questionna en vain, courbe notre ciel gelé.*

Whittier, 'The Shadow and the Light'.

*Je Vous ai aimée trop tard, Beauté si ancienne, beauté si nouvelle, je Vous ai aimée trop tard.
Mais quoi ! Vous étiez au dedans, moi au dehors de moi-même ; et c'est au dehors que je Vous
cherchais ; et je poursuivais de ma laideur la beauté de vos créatures. Vous étiez avec moi, et je
n'étais pas avec Vous ; retenu loin de Vous ... Ma vie sera toute vivante, étant toute pleine de Vous.*

St Augustine, Confessions, X. 27, 28.

*Tu reposes directement sur le sein du monde infini. À ce moment-là, tu es son âme. Au travers
d'une partie de ta nature tu ressens, comme étant la tienne, tous ses pouvoirs et sa vie infinie. À ce
moment-là, il est ton corps.*

Schleiermacher on Religion, (trad. Oman) p. 43.

*Tout comme dans notre organisation corporelle, il y a un principe en vertu duquel nous pouvons
dire que le corps entier est nôtre, et que nous pouvons l'utiliser en tant que tel, dans tout l'univers
il y a de même ce principe de relation ininterrompue par la vertu duquel nous pouvons qualifier le
monde entier de corps étendu nous appartenant et l'utiliser en conséquence.*

Tagore, Sadhana, 'The Problem of Evil'.

*Pour connaître... ce qu'est une chose, tu dois connaître le tout. Et cela signifie, autrement dit, que
rien n'est en définitive réel sauf le tout... Si quelque chose pouvait être qualifié d'intrinsèquement
inconnaissable, c'est l'homme. Ce qui est complet peut, du moins par lui-même, être complètement
connu : or c'est l'essence de l'homme d'être incomplet... L'homme n'est pas, il devient : c'est un être
qui n'est ni limité ni illimité, mais le passage de l'être limité à l'illimité ; une recherche de sa propre
perfection, qui est au-delà de lui et qui n'est pas lui-même mais Dieu.*

A. C. Bradley, Ideals of Religion, pp. 222, 250, 251.

*... Bien qu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car en lui nous vivons, et nous nous mouvons et
nous sommes.*

Acts, XVII. 27, 28.

*Oh, monsieur ! Connaissez-vous la bénédiction de toutes les bénédictions, c'est ce Dieu d'amour
qui repose en votre âme.*

William Law, The Spirit of Love.

*Personne d'autre ne voit sauf lui, personne d'autre n'entend sauf lui, personne d'autre ne perçoit
sauf lui, personne d'autre ne connaît sauf lui. C'est ton Moi, le maître du dedans, l'immortel.*

Brihadaranyaka Upanishad, III. vii. 23.

*La déité n'a réellement aucun lieu où s'introduire, sauf sur une terre où tout a été annihilé... Si un
homme doit ainsi être vêtu de cet Être, toutes les formes de la nécessité qui ont été reçues par lui
dans tous ses pouvoirs doivent être abolies – perception, connaissance, volonté, travail, sujétion,
sensibilité et recherche de soi. Quand Saint Paul ne vit plus rien, il vit Dieu... Quand toutes les
formes ont cessé d'exister, en un clin d'œil l'homme est transformé.*

Tauler, The Inner Way, pp. 204 et suivantes.

*Libéré de la pensée du moi, de la force, de l'orgueil, du désir, de la colère et de la possession, sans
penser à un mien, et en paix, on devient propre à la nature de Brahma.*

Bhagavad-gita, XVIII. 53.

Celui qui pénètre en lui-même, et ainsi se transcende lui-même, monte vraiment vers Dieu.

Albertus Magnus, De Adhaerendo Deo, I.

*Elle, la Sagesse de Dieu, tient l'univers comme un luth, et maintient ensemble toutes les choses de
la terre, de l'air et du ciel. Elle est celle Qui, liant tout mutuellement, ordonne toutes choses selon
Sa volonté et Son plaisir, et produit l'unité parfaite de la nature et le règne harmonieux de la loi.*

St Athanasius, Contra Gentes, 42.

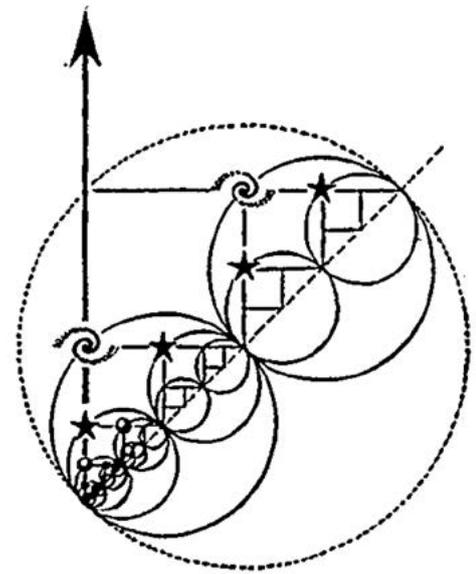
1. LES LIMITES SUPÉRIEURES ET INFÉRIEURES DE LA VUE VERS LE DEDANS

Mon observateur en voyage, lui-même impliqué dans la « répulsion cosmique », s'éloigne rapidement devant moi. Il voit la Galaxie faire place à un groupe de galaxies, qui comprend d'abord les nuages de Magellan relativement petits et proches, et ensuite un certain nombre de nébuleuses plus grandes, dont les distances qui les séparent sont de l'ordre d'un million d'années-lumière. Et il voit ce paquet de nébuleuses se rétrécir, à la fois en tant que tout et quant à ses parties, jusqu'à ce que plus rien ne reste.

Est-ce que cet évanouissement, une fois encore, n'est qu'une manière de conduire à ce qu'une certaine unité plus globale et nouvelle – une galaxie de galaxies, ou une super-spirale – apparaisse ? Y a-t-il là, entre le niveau galactique et le niveau du Tout, un degré de l'être intermédiaire qui ait un statut intégral ? Ou y a-t-il, peut-être, plusieurs degrés de ce genre ?

La science physique moderne est prolifique en cosmologies (associées à des noms comme ceux d'Einstein, de Sitter, Milne, Lemaître, et Eddington), et dans ce domaine de recherche presque tout peut arriver. Tout ce que je peux dire ici est contraint à être provisoire et pourrait à un certain degré égarer. Mais pour mener à bien cette enquête, il est important de noter une tendance parmi les physiciens à croire (a) que c'est la nature de l'espace de se « replier sur lui-même » d'une manière telle que l'univers est fini * mais n'a pas de frontières (c'est-à-dire que son volume est analogue à la surface de la Terre, où le voyageur mené par le bout de son nez se retrouve finalement au lieu d'où il était parti) ; (b) que cet univers fini est en expansion ; (c) qu'au-delà de la portée de nos télescopes actuels il y a probablement de la place pour des milliers de millions de nébuleuses non découvertes ; et (d) que néanmoins la science semble bien approcher des limites du monde physique et du stade final de l'intégration physique. °

Bien sûr, il est tout à fait possible que l'univers fini mais sans frontières des physiciens (univers dont le diamètre a été mesuré, dont la matière a été pesée, dont même les électrons ont été comptés – de façon provisoire) n'est qu'un dans une grande multitude et qu'entre lui-même et le Tout il existe une série de degrés hiérarchiques qui nous sont inconnus. + On rencontre ce problème à l'autre extrémité de l'échelle : il pourrait y avoir un certain nombre de degrés intermédiaires entre l'électron (avec ses particules proches) et la base de la hiérarchie. (Pascal, par exemple, imagine que « le plus petit point de la nature » contient « une infinité d'univers, dont chacun a son propre firmament, ses planètes, sa terre ». ×) Il n'y a aucune manière de savoir si, comme le dit Rilke, « la stratification de notre nature est inépuisable ». Tout ce que je peux faire, c'est consigner cette possibilité et ensuite l'ignorer. En tout cas, ce point n'est pas important pour cette enquête. Je ne suis pas obligé de décider soit de considérer l'univers des physiciens comme la totalité des choses physiques, soit comme seulement un fragment de la totalité. Ce que j'ai vraiment besoin de poser comme postulat, pour compléter la série hiérarchique (qui commence, pour la science, avec les électrons et se termine par les



* Il y a eu récemment, c'est vrai, un certain renouveau de la vision que l'univers est infini dans l'espace et dans le temps. Mais même ainsi il y a pour moi – pour ce Centre de l'observateur – de strictes limites à l'univers : quand une galaxie est si distante que sa vitesse de récession dépasse la vitesse de la lumière, elle n'est pas simplement au-delà de mon horizon. Je doute de pouvoir dire proprement qu'elle existe.

° Ainsi Eddington suggère que « peut-être que cette fois-ci le sommet de la hiérarchie a été atteint, et que le système des spirales est réellement la totalité du monde. » The Nature of the Physical World, p. 166.

+ L'idée est que cela nous vient naturellement de faire le saut (quelle que soit la chose par-dessus de laquelle nous sautons) depuis la région de la partie vers la région du Tout. (Par exemple, Denis Saurat (Death and the Dreamer, pp. 104 et suivantes) décrit un rêve en lequel l'âme est répartie en zones, en commençant par celle qui est la scène de l'oubli, du sexe et du corps, en allant vers des régions plus englobantes, se terminant par Dieu.) Beaucoup plus sophistiquée et difficile est la vision de Nægeli : « Nous sommes obligés de présupposer une combinaison infinie de la matière en groupes individuels toujours plus vastes. » (Cité dans Paulsen, Introduction to Philosophy, p. 239.)

× Pensées, 72.

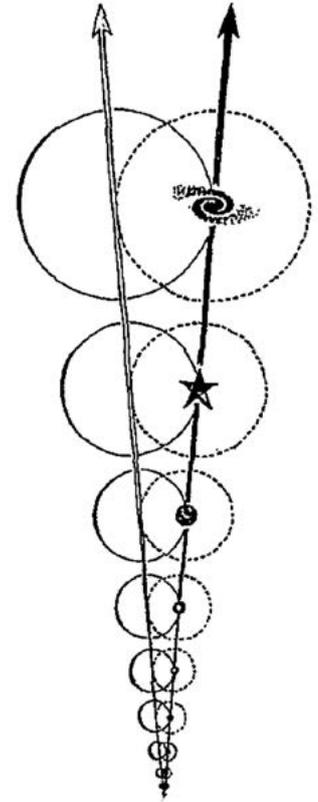
galaxies), ce sont les niveaux de l'unité qui inclut tout et ceux des unités qui excluent tout, ou de ce que j'appelle le Tout et le Centre.

Mais il est déjà clair que le Tout est à tous égards différent de ses unités subordonnées. Car d'une part, mon observateur, m'ayant vu me développer stade après stade de particule en homme, et d'homme en nébuleuse spirale ne me voit pas et ne peut pas me voir devenir le Tout : au contraire, il me voit m'évanouir complètement. Au lieu de ce grand apogée de mon développement auquel on aurait pu s'attendre, il survient le plus violent anti-apogée concevable : le progrès long et cumulatif que le chapitre précédent avait consigné se termine par ce qui ressemble à un échec absolu. Je deviens de plus en plus inclusif jusqu'au point d'embrasser plusieurs nébuleuses, et ensuite – si proche, comme on en avait l'impression, de la métamorphose finale que le processus entier présupposait et semblait avoir pour but – tout gain est perdu. Et perdu, non pas pour être retrouvé plus tard, mais définitivement. Plus mon observateur fait retraite plus il est impossible qu'il arrive à pouvoir me voir comme la totalité qui le comprend lui-même. C'est évident, il n'y a aucun lieu où la partie devient le Tout. La fin de la croissance est une annihilation.

2. DE LA CONSCIENCE DE SOI À LA CONSCIENCE DE L'AUTRE

Maintenant laissons mon observateur m'approcher à nouveau, soit en changeant de direction, ou (si l'espace est courbe comme la physique le suppose) en allant dans la même direction jusqu'à ce qu'il revienne à son point de départ. Mes métamorphoses sont maintenant renversées : la Galaxie se réduit par stades à un homme, l'homme à une particule microscopique, la particule à rien du tout. Pour la deuxième fois, la vue vers le dedans est vide. « La nature n'a ni noyau ni coquille », dit Goethe, ° et cela me semble être beaucoup trop naturel. Mais il y a une bonne raison pour cette absence de noyau. Le voyage de mon observateur vers le Centre a signifié la découverte progressive et le rejet de mon contenu, jusqu'à ce que je sois définitivement vidé : le rien qui lui fait face, lorsqu'il arrive à son but, n'est de ce fait pas une surprise pour lui. La surprise survient quand, étant arrivé, et regardant avec moi au lieu de regarder vers moi, il découvre que le rien est toutes choses, que son voyage a, après tout, été un vidage du réceptacle pour que celui-ci puisse être rempli avec ce qui est autre que lui-même. En bref, il s'aperçoit que je contiens le Tout que je ne peux pas être.

Quand je ne revendique rien, alors tout est librement donné. Et, en fait, il est évident que, aussi longtemps que je me réserverai une partie du Tout, je ne pourrai jamais jouir du Tout. * Autrement dit, quand je suis divisé en un observateur circonférentiel et un autre central observé, je suis loin d'atteindre le Tout, pour la simple raison que, quand une unité détruit sa totalité pour se voir elle-même, elle n'est plus un tout – pour ne pas dire le Tout. La vérité est que la connaissance de soi implique toujours une division de soi-même qui réduit le statut hiérarchique du connaissant : être à un niveau, c'est se voir à un niveau inférieur, et de ce fait (en un sens) être à ce niveau inférieur. Que ce soit la question de me connaître moi-même en tant qu'homme, en tant qu'étoile, ou en tant que cellule, le principe est le même – je ne peux jamais vraiment prendre ma



° Gott und Welt.

« Il y a deux manières de trouver les cieux. La première est de voyager vers le haut continuellement en quête d'un firmament qui sans cesse recule ; l'autre est de réaliser que, ici sur terre, vous êtes déjà dans les cieux et que notre planète est en fait un membre de la compagnie des corps célestes... Au milieu de la nuit noire de l'âme, nuit de désespoir et de frustration de l'eros, là point l'agapè de Dieu – la réalisation que bien que l'âme soit impuissante à réaliser l'union avec Dieu, Dieu par un amour immuable et infini confère à l'âme l'union avec lui-même. » Alan W. Watts, Behold the Spirit, pp. 77, 79. Cf. William Law : « Voir ou connaître Dieu dans sa réalité par une preuve extérieure quelconque, ou par autre chose que Dieu lui-même se rendant manifeste et autoévident en vous, ne sera jamais votre cas que ce soit ici ou dans l'au-delà. »

* « Noir est le monde pour toi : tu en es toi-même la raison ; car ce n'est pas Lui mais toi qui a le pouvoir de sentir : « Suis-je moi ? » » Tennyson, 'The Higher Pantheism'. Il y a une histoire de Bayazid Bistami, le soufi, qui illustre le principe du « quelque part ailleurs » divin. Il pensait qu'il était parvenu au Trône même de Dieu ; et il dit : « Ô Trône, on nous dit que Dieu repose sur toi ». « Ô Bayazid », répondit le trône, « on nous a dit ici qu'Il repose dans un cœur humble. » (Margaret Smith, Studies in Early Mysticism, p.239).

propre mesure et la conscience de soi est une entreprise ruinée depuis le début. Au plus haut niveau, ce fait, qui était avant partiellement caché, devient enfin inéluctable. Comme l'escargot dans le problème, qui monte d'un mètre sur un piquet chaque jour et redescend de 60 cm chaque nuit, ma réalisation est incurablement ambiguë. Mais c'est au sommet que l'ambiguïté empêche la réalisation : à la différence de l'escargot, je ne peux jamais grimper au sommet car pour y arriver je devrais grimper encore plus haut. Pour dire la chose d'une autre manière, me voir moi-même en tant que Tout serait dupliquer le Tout, et par là détruire sa totalité, et rendre un recul un peu plus loin nécessaire, etc., dans une régression infinie.

Il n'y a qu'un seul remède et c'est de changer complètement de direction. En abandonnant ma quête de conscience de soi sans espoir (mais néanmoins essentielle), je dois finalement accepter la conscience de l'autre. ° Et dès que je le fais, dès que je suis content de rétrécir à la limite au lieu de me dilater à la limite, pour me vider de tout ce que j'ai absorbé, pour me détourner du soi et aller vers le non-soi, alors tout ce que j'espérais de la conscience de soi mais que j'avais échoué à obtenir, je peux l'obtenir de la conscience de l'autre. Quand il ne reste enfin plus de vue vers le dedans quelle qu'elle soit, alors la vue vers l'extérieur est parachevée. La requête :

*« Mon Dieu, mon Dieu ! Laisse-moi une fois te regarder
Comme si rien d'autre n'avait existé que nous seuls. »* ×

– est autocontradictoire, et ne peut être garantie à moins que « nous seuls » devienne « toi seul ». +

Il y a ici, donc, une nouvelle et étonnante variation sur le thème du quelque part ailleurs : la croissance vers le Tout se termine par une contraction soudaine vers le Rien, et la contraction vers le Rien en une expansion soudaine vers le Tout. Ces deux extrémités hiérarchiques ont leur façon de changer de place. En fait (comme cela deviendra graduellement plus clair) il n'est pas trop de dire que le Tout et le Centre sont des modes inséparables d'une réalité unique. * L'instabilité du plus bas dans la direction du plus élevé devient l'instabilité du supérieur dans la direction de l'inférieur ; et l'instabilité du plus élevé dans la direction du plus bas devient l'instabilité de l'inférieur dans la direction du supérieur. Les processus montant et descendant deviennent un cercle parfait. Comme dans le fameux symbole de l'éternité en forme de serpent, les extrêmes cosmiques se rencontrent, et la hiérarchie est complétée. Le Diablotin dans la boîte la plus intérieure jaillit hors de la totalité du nid.

3. LA VISION VERS L'EXTÉRIEUR EN TANT QUE TOUT

La loi d'égalité doit céder la place, finalement, à la loi du contraste. En montant vers le niveau du Tout, connaissant et connu grandissent de pair, mais à ce niveau-là le connaissant revendique tout et ne trouve rien. Et également, vers le bas et le niveau du Centre, connaissant et connu diminuent de pair, mais à ce niveau-là le connaissant ne revendique rien et trouve tout.

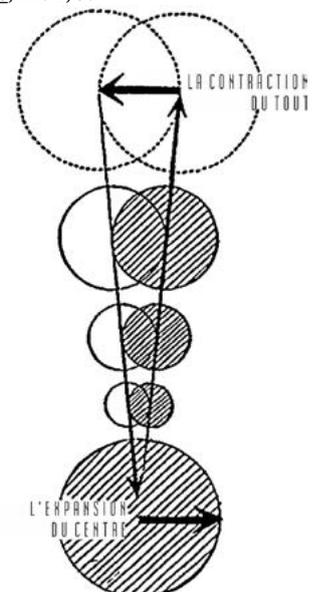
Le Tout impose des conditions uniques à celui qui le connaît : un cercle ici prend la place de deux cercles qui se croisent. Comme Browne le dit : « Il n'y a pas... de chose dont on puisse dire qu'elle est seule et par elle-même, sauf Dieu, Qui est Son propre cercle et qui peut subsister par Lui-même... Tous les autres transcendent bien une unité, et ainsi en conséquence sont nombreux. » *Religio Medici*, II. 10.

° Hegel distingue trois stades dans l'évolution de la conscience : (i) la conscience de l'objet en tant qu'autre ; (ii) la conscience de soi d'un ego abstrait ; (iii) l'unité de la conscience et de la conscience de soi, où l'esprit se voit lui-même comme incarné dans l'objet. (*Encyclopaedia*, 417) Mais ce développement (ajouterais-je) n'est complété que quand le soi, ayant épuisé les possibilités de (iii) passe à une version plus haute de (i), et n'a d'yeux que pour le non-soi.

× Browning, 'Pauline'.

+ Cependant combien il est facile de passer de la contemplation du Tout pour lui-même, à la contemplation du réceptacle pour lui-même, ou en tout cas à la contemplation du tout pour le réceptacle lui-même. Eckhart semble le faire quand il dit : « Je ne trouve pas Dieu en dehors de moi-même ni ne le conçoit sauf comme moi-même et en moi. » *Works* (trad. Evans), i. p. 163.

* La plupart des grands écrivains mystiques ont cherché des moyens d'exprimer cette nature duelle de la réalité. Par exemple : « Dieu est grand », dit Denys, « à la fois dans le grand firmament et aussi dans l'air raréfié dont la subtilité révèle la Petitesse Divine... Cette Petitesse est sans Quantité ni Qualité ; elle est Exubérante, Infinie, Illimitée et, tout en comprenant toutes les choses, est Elle-même Incompréhensible. » *The Divine Names*, IX. 1, 3.



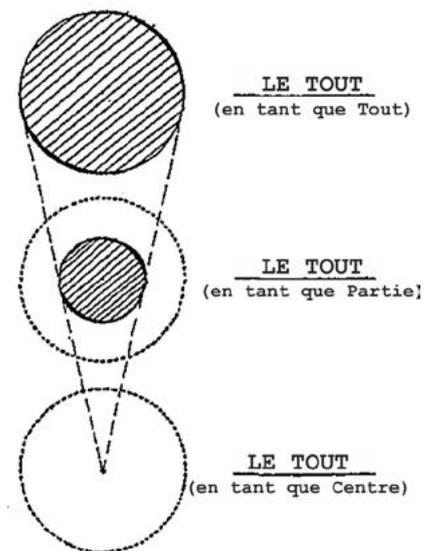
L'objection du bon sens est que, en fait, la vision vers l'extérieur à partir du Centre n'est pas une vision du Tout, mais d'une collection d'objets de tous les degrés, tous bien en deçà du Tout. Je me trouve en train d'accueillir ici non pas un hôte, ni même l'hôte, mais des myriades. Je suis un logement, non pas pour un univers, mais pour un multivers.

Et c'est, bien sûr, le cas – au moins à la première inspection. Le Tout, comme le Centre, mais à la différence des unités intermédiaires, ne peut jamais être un objet d'expérience des sens. La raison en est qu'il est plus réel pour moi, et non pas moins réel, qu'elles ne le sont. Chaque objet (comme je vais essayer de le montrer) est réellement un aspect du Tout et est implicitement reconnu comme tel dans notre expérience de cet objet-là. C'est une façon de parler, mais nous ne pouvons jamais connaître autre chose que le Tout : notre connaissance des autres choses, dans la mesure où elle est adéquate, est une connaissance du Tout, et même ses éléments les moins adéquats ne sont rien sans le Tout. En définitive, le seul connaissant est le Centre, et le seul connu est le Tout. Pour exposer la question, avec Ruysbroeck, en termes théologiques : « L'image de Dieu se trouve essentiellement et personnellement dans toute l'humanité. Chacun la possède toute, en entier et indivise, et tous ensemble pas davantage qu'un seul. » Le Tout est omniprésent, et il est complet en chaque centre. Mais, comme Saint Bernard le souligne : « Dieu qui, dans sa simple substance, est tout partout également, est néanmoins, en efficacité, dans les créatures rationnelles d'une autre manière que dans les créatures irrationnelles, et dans les bonnes créatures rationnelles d'une autre manière que dans les mauvaises. Il est dans les créatures irrationnelles de manière telle à ne pas être compris par elles ; par toutes les créatures rationnelles, cependant, il peut être compris grâce à la connaissance ; mais c'est uniquement par les bonnes qu'il doit aussi être compris par l'amour. »

Chaque chose, vue de manière juste, est le Tout. Comment, alors, allons-nous distinguer des objets particuliers ? Nous voyons que chacun, sans réellement diviser le Tout, dessine une ligne le traversant en un lieu (à chaque fois) différent, et caractérise ce qui repose d'un côté de cette ligne d'« intérieur » ou de « mien », et tout ce qui repose de l'autre côté d'« extérieur » ou de « non mien ». Le Centre peut ainsi être décrit comme le Tout caractérisé par l'étiquette « extérieur » ; le Tout en tant que Tout est caractérisé par l'étiquette « intérieur » ; et un homme en tant que Tout est caractérisé d'« intérieur » d'un côté et d'« extérieur » de l'autre. Le point important est que, dans chaque cas, là où la ligne limite est tirée, le Tout est l'objet total.

Mais j'anticipe. Ma tâche, dans le reste de ce chapitre, est de montrer comment les lignes principales de l'enquête présente convergent vers, et demandent, et ont tout du long impliqué, cet Individu ultime, qui seul donne existence et sens aux individus de tous les degrés. Et, au cours de cette exposition, s'éclairera, je l'espère, ce que je veux dire par le Tout, ce qu'est ma relation au Tout, et ce qu'est (pour moi) la connexion entre le Tout et le Dieu de la religion chrétienne.

Voir l'objet, tel qu'il est donné en ce moment-ci, dans le Tout, est la seule manière de satisfaire aux conditions de la tête et du cœur identiquement. Si, dit Lossky, nous pouvions réaliser que chaque chose est un aspect du Tout, alors toutes « nos idées usuelles à propos du monde, suggérées par la manière de le voir atomistique et mécanique, sont... renversées, et tout commence à apparaître dans une nouvelle lumière, et de nombreuses caractéristiques de l'univers qui avaient semblé énigmatiques deviennent parfaitement claires. » The World as an Organic Whole, p. 18.) Ceci n'est qu'une moitié de l'histoire : l'autre est suggérée par les paroles de De Caussade : « Si nous savions accueillir chaque moment comme étant la manifestation de la volonté divine, nous trouverions en lui tout ce que le cœur peut désirer... Le moment présent est toujours rempli de trésors infinis. » (Abandonment to the Divine Providence, I. ii. 3.)



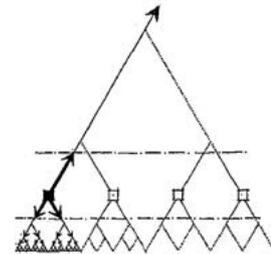
4. LE TOUT EN TANT QU'EXPLICATION ULTIME

Quand je demande l'explication d'un événement, je demande en fait deux tranches d'information. * Je veux savoir par quelles étapes l'événement procède à partir de ses événements subordonnés, et par quelles étapes on procède à partir de l'événement vers ce dont il est subordonné. Par exemple, supposons que je choisisse pour sujet d'étude un homme qui se déplace à bicyclette. Une explication complète de cet événement inclurait, d'un côté, une description d'événements extrêmement compliqués dans un système nerveux et un système musculo-squelettique, et, d'un autre côté, une description d'une organisation sociale dans ses aspects économiques, technologiques et scientifiques. Et tout comme la première description ne pourrait pas s'arrêter seulement au niveau physiologique, mais qu'elle procéderait vers le bas et les niveaux chimiques et physiques ; de la même manière, la deuxième description ne pourrait s'arrêter seulement avec un compte rendu sur la communauté locale du cycliste, sur la communauté nationale, sur l'Humanité elle-même, mais aurait besoin de continuer jusqu'à ce qu'aucune part de l'univers ne soit laissée hors de considération. En bref, rien n'est réellement expliqué à moins que ce ne soit rapporté (par les stades propres, en accord avec la procédure hiérarchique) vers le bas et le Centre et vers le haut et le Tout. C'est notre nature de ne pas rester contents jusqu'à ce que les événements soient retracés à la fois vers la réalité « sous-jacente » et vers la réalité « transcendante » : tel est, en tout cas, le double standard par rapport auquel nous mesurons les explications partielles qui nous sont offertes. Idéalement, l'objet est disséqué étape par étape, pour « voir ce qui le fait marcher » – jusqu'à ce qu'il n'en reste rien ; et ses parties manquantes sont alors restaurées étape par étape, pour « voir ce à quoi ça ressemble quand tout est là » – jusqu'à ce que ce soit le Tout. Ce qui veut dire que nous sommes convaincus que la vérité à propos de la chose n'est pas simplement « horizontale » mais « verticale » ; et non pas simplement « vers le haut » (ou synthétique) ; ou simplement « vers le bas » (ou analytique), mais les deux à la fois. + Notre demande d'explication précise est, semble-t-il, l'affirmation voilée que tout ce qui est à la fois moins que le Tout et plus que le Centre est une apparence, une chose qui est encore comme séparée de sa réalité.

5. LE TOUT EN TANT QUE MYSTÈRE ULTIME

Immédiatement survient une formidable objection du bon sens. C'est que l'explication ultime n'est en réalité absolument pas une explication, quand on voit que le Tout (avec sa contrepartie le Centre) est au moins autant en besoin d'une explication que n'importe quoi d'autre et qu'il ne s'autoélucide absolument pas. Qu'il soit vrai ou non que, comme Saint Thomas ° le dit : « Cette proposition « Dieu existe », est évidente d'elle-même », c'est certainement un fait que (comme il continue à dire) « la proposition n'est pas évidente d'elle-même pour nous ». × Il est sûr qu'une Cause Première, un Être qui est nécessaire mais n'est pas contingent, un « moteur immobile » aristotélicien à la présence duquel le processus entier de développement cosmique est la réponse, une Gestalt incluant

* Cf. la doctrine de Schopenhauer (dans The Fourfold Root) que la connaissance est sujette aux deux lois de l'homogénéité et de la spécification. La première demande que nous découvriions des ressemblances, et ramenions l'espèce au genre jusqu'à ce qu'un concept plus englobant soit atteint ; la deuxième demande que nous ne passions pas au-dessus d'une espèce quelle qu'elle soit. W. E. Hocking dit aussi : « La fausse supposition de la théorie de l'analyse est que la simplicité doit se trouver dans une seule direction, la direction du microscope. Les simplicités du monde sont vraisemblablement bipolaires. » (Types of Philosophy, p. 370.)



« L'homme voit davantage des choses elles-mêmes quand il voit davantage sur leur origine ; car leur origine est une partie d'elles et, en fait, la plus importante. Ainsi elles deviennent plus extraordinaires d'être expliquées. Il a davantage d'admiration pour elles et moins de peur d'elles ; car une chose est vraiment merveilleuse quand elle a un sens et non pas quand elle n'en a pas. » Chesterton, St Francis of Assisi. + Si connaître une chose c'est connaître toutes les choses, comment la connaissance des choses particulières est-elle possible ? La réponse est que, comme leurs unités inférieures surviennent de la connaissance imparfaite qu'elles ont les unes des autres, cette connaissance est vraie à leur niveau et jusque là où elle va. Est-ce que la science ne peut pas, par la méthode d'isolement de ses problèmes, réaliser la connaissance parfaite (bien qu'abstraite) des choses imparfaites ? (Ainsi la loi du mouvement de Newton traite de corps se comportant sous des conditions irréalisables, avec des systèmes idéaux artificiellement isolés.) La réponse est que cette méthode (dans la mesure où elle réussit) est réellement l'élévation de la partie au niveau du Tout, à qui appartient la connaissance parfaite.

° Summa Theologica I. ii. 1.

× C'est largement une question de mode. Car, la plupart du temps, le Tout nous est caché. Mais il est des moments où la réalité, non du Tout, mais des parties, semble douteuse. Alors nous pouvons dire, avec Alan W. Watts : « Dieu est la chose la plus évidente du monde. Il est absolument évident de lui-même – la réalité de la vie et de la conscience la plus simple, la plus claire et la plus proche. Nous sommes seulement inconscients de lui parce que nous sommes trop compliqués. » Behold the Spirit, p. 95.

tout, une Réalité Absolue dont les choses sont des apparences partielles, ou toute autre version de l'unité suprême hiérarchique, est si difficile à concevoir, si différente de toute autre partie de notre expérience normale, si mystérieuse (si même elle a vraiment une signification authentique) que de postuler un tel Être crée plus de problèmes que cela n'en résout. « Lui qui est Indra ils l'ont appelé Indra en grand mystère, car les dieux aiment ce qui est mystérieux et n'aiment pas ce qui est évident. » * Les 2500 ans qui se sont écoulés depuis que ces mots ont été écrits viennent seulement de les voir confirmés.

Je n'ai aucun désir d'écartier la force de cette objection, mais plutôt d'y ajouter. Car si les niveaux ultimes sont le but ou l'apogée de toute notre connaissance, ils sont aussi le but et l'apogée de toute notre ignorance ; et ces deux choses ne peuvent pas être séparées. La vacuité et la nescience du Centre sont la base de la plénitude et de la connaissance parfaite du Tout et ce mélange de connaissance et d'inconnaissance peut être convenablement qualifié de mystère. Le bon sens a raison : les unités ultimes sont extrêmement déconcertantes. En fait, elles sont bien plus mystérieuses que le bon sens ne peut en avoir l'idée. Mais se pose alors la question suivante : qu'est-ce que nous voulons, précisément, sinon cette sorte de mystère ? Que pourrait-il y avoir d'autre que ce Fait formidable, capable d'évoquer en nous une expérience unique qui (bien qu'étant strictement indescriptible) peut être vaguement décrite comme un mélange de merveilleux, de délice, d'admiration, et d'extrême auto-humilité, pour en théorie nous satisfaire, ou nous fournir le but de notre tentative ? ⊗ Est-ce que le bon sens suppose sérieusement que nous pourrions jamais nous contenter de quelque Loi finale, établie dans une lucidité mathématique complète – une Loi dont nous pourrions voir dériver toutes les lois subordonnées de la science ? Est-ce qu'un grand apogée de ce genre ne se révélerait pas, en pratique, un anti-apogée qui nous fendrait le cœur et nous détruirait l'âme, la révélation finale de l'imposture cosmique ? Ou est-ce que le bon sens préférerait une multiplicité irréductible de faits solides qui, bien qu'étant capables d'être parfaitement connus point par point, seraient dans l'incapacité d'être analysés encore plus loin ? Ou peut-être une régression infinie, en laquelle il n'y aurait pas de place pour un mystère ou une finalité insoluble – ni d'ailleurs de réel progrès ?

La vérité est que, quand nous faisons l'effort d'enquêter sur ce que nous demandons aux niveaux ultimes de la hiérarchie, nous voyons que nos attentes et nos désirs sont pleinement satisfaits. Paradoxalement, la seule fin satisfaisante de la connaissance est – non pas, en fait, l'ignorance parfaite, mais cette chose très différente – une connaissance parfaite de la parfaite ignorance. En un sens très réel, le mystère final est l'explication finale, et la seule explication qui pourrait jamais servir de terme à nos recherches. Pour le bon sens, expliquer c'est rendre le mystérieux banal et cet effort ne doit pas se relâcher. Mais la fonction plus profonde de l'explication est de rendre le banal mystérieux. Et même le bon sens n'est pas complètement inconscient de cette vérité : il est évident que l'univers est plus mystérieux pour Eddington que pour son public, et qu'une vie entière d'étude est nécessaire pour révéler à l'étudiant sa profonde ignorance de la nature.

* Brihadaranyaka Upanishad IV. ii. 2.

« Bien que Un, Brahman est la cause du nombre. Il n'y a pas d'autre cause. Et cependant Brahman est indépendant de la loi de causalité. Tel est Brahman et « Tu es Cela ». Médite dessus. » Sankara, Viveka-Chudamani. La différence entre le simple mystère vide de la cause sans cause, et le même mystère quand il est un objet de méditation, est fondamentale.

⊗ Cf. le père égyptien, Jean de Lycopolis: « Quand l'âme est purifiée et rendue sereine, et que la connaissance du seigneur Christ point en elle, son esprit s'envole, regarde la Majesté de Dieu, et voit qu'il est incompréhensible... Quand l'esprit flotte sur la mer de la Majesté de Dieu et de Son incompréhensibilité, il est étonné et perdu dans l'émerveillement devant la Majesté sereine de Dieu. Et à partir de là l'âme devient humble... » (Margaret Smith, Studies in Early Mysticism, p. 91.)

« En ultime analyse tout est incompréhensible », dit T. H. Huxley, et « l'objet complet de la science est simplement de réduire les incompréhensibles unités fondamentales au nombre le plus petit possible. » (cf. Spencer, First Principles, I. iv. 23) Voyez The Will to Believe de William James, pp. 71 et suivantes, pour le rejet qu'il fait de la vision de Bain que là où la plus vaste généralité est atteinte « là l'explication est terminée ; le mystère prend fin et la vision parfaite est accordée ». Ici, dit James, il y a, au contraire, un mystère absolu.

Herbert Spencer, bien que ridiculisé par nombre de ses contemporains (cf. John Caird, Introduction to the Philosophy of Religion, I ; Ward, Naturalism and Agnosticism, pp. 557 et suivantes) pour sa doctrine de l'inconnaissable, avait bien saisi une très importante vérité qu'ils auraient eu tendance à négliger. Il écrit du « plus profond, du plus vaste et du plus certain de tous les faits – que le Pouvoir que l'Univers nous rend manifeste est inscrutable ». (First Principles, I. ii. 14) Ce qu'il n'avait pas saisi était qu'une forte conviction de l'inscrutabilité du Tout est en elle-même la connaissance du Tout tel qu'il est réellement, dans son objectivité. Spencer est peut-être arrivé plus près du formidable mystère, l'Autre numineux, que les hégéliens ne le firent jamais, avec leur insistance constante sur la conscience religieuse. (Cf. Archbishop Otto, The Idea of the Holy.) Je doute que même nos propres positivistes logiques, qui disent que toutes les propositions à propos de Dieu sont sans signification, soient plus étrangers à l'esprit de la religion que le métaphysicien qui parle comme s'il avait l'Absolu dans sa poche. (D'ailleurs tous les positivistes logiques sont inconscients du lien entre leurs doctrines et celles de la théologie mystique : voyez, par exemple, A. J. Ayer, Language, Truth and Logic.)

La contradiction est complète. D'un côté, nous avons des déclarations telles que celle-ci : « Car de toutes les autres créatures et de leurs œuvres, oui, et des œuvres du moi divin un homme peut avoir par la grâce la plénitude de connaissance et il peut bien penser à elles ; mais à Dieu lui-même l'homme ne peut pas penser. » ° D'un autre côté, non seulement les grands mystiques, mais aussi des philosophes comme Descartes, Spinoza, Locke et Hegel ont déclaré que Dieu est la certitude suprême, et la base de toute réalité et de toute connaissance : seul Lui (et ils sont nombreux à l'avoir dit) peut être connu parfaitement. En fait, les deux doctrines sont vraies. « Par un rejet de toute connaissance, il possède une connaissance qui excède sa compréhension », dit Denys « du véritable initié à l'Obscurité de l'Inconnaissance ». + Dès que l'écran de « l'information » qui dissimule la réalité à notre vue est poussé de côté, et que l'ineffable mystère de toutes choses est accepté et apprécié, alors seulement est-il réellement connu. Car (pour prendre d'abord le premier point qui est évident) quand nous disons qu'aucun homme ne peut penser à Dieu, nous pensons déjà à Dieu, et avons une connaissance si vive et adéquate de Lui que nous sommes capables de Le déclarer impensable. Les mystères – ce que nous pouvons appeler les joyeux mystères de l'amour – ne sont pas quelque chose que nous ne connaissons pas, mais quelque chose que nous connaissons vraiment, et que nous connaissons encore mieux au fur et à mesure qu'ils deviennent plus mystérieux. « Une des plus grandes faveurs accordées à l'âme passagèrement dans cette vie est de lui permettre de voir très distinctement et de ressentir très profondément qu'elle ne peut absolument pas comprendre Dieu. Ces âmes sont ici un peu comme les saints dans le ciel, où eux, qui Le connaissent le plus parfaitement, perçoivent le plus clairement qu'Il est infiniment incompréhensible ; car ceux qui en ont une vision moins claire ne perçoivent pas aussi clairement que ceux-là combien Il transcende grandement leur vision. » Ainsi écrit le grand mystique-poète espagnol, * et le nôtre touche au même thème : « Ô monde inconnaissable, nous te connaissons. » × La conscience du mystère approche, idéalement, la parfaite connaissance du Tout unie à l'ignorance parfaite du Centre. La première est irréalisable sans la deuxième. °

La connaissance qui n'est que connaissance est l'abîme même de l'ignorance. Et notre inconnaissance, tout autant que notre connaissance, n'est pas un accident de l'objet, mais une partie de son essence. Le mystère de la réalité ultime n'est pas dû à une sorte d'astigmatisme, de distorsion subjective, ou à des nuages de brume qui envelopperaient l'objet. Au contraire, il appartient à l'objet lui-même, et c'en est de plus une propriété que nous sommes pleinement capables de noter. Il est ontologique plutôt qu'épistémologique. • « Brahma est la connaissance de Brahma. » Le Tout n'est pas autre que l'expérience du Tout. Dans les chapitres précédents, j'ai passé beaucoup de temps à montrer que notre expérience des individus, quel que soit leur degré, est une participation directe à leur vie « sociale ». Ainsi, pour avoir des exemples de la manière dont les planètes pensent, nous sommes justifiés d'aller consulter Meredith et Lowell, et pour avoir des données de la psychologie stellaire d'aller voir Rainer Maria Rilke et H. N. Russell. La règle ne cesse pas d'être valable aux niveaux ultimes. Non seulement les grands mystiques, mais nous tous, avons (du moins potentiellement) une perception directe de la vie du Tout. Et ici, tout comme au niveau inférieur, notre connaissance est

° The Cloud of Unknowing, VI.

+ The Mystical Theology, I.

Le terme de mysticisme (qui dérive du mot grec muo – des lèvres ou des yeux fermés) n'est pas, après tout, le terme impropre qu'il semblerait être. En un sens, le mysticisme est une mystification – en vue d'une connaissance plus profonde.

« Le mystère, la docte ignorance, a une signification profonde. Le vrai sens, l'importance et la valeur de la vie sont déterminés par le mystère qui est derrière. » (Berdyayev, The Destiny of Man, p.33.)

* Voyez aussi le poème avec le refrain "Toda sciencia trascendiendo" de Saint Jean de la Croix (E. Allison Peers, The Poems of Saint John of the Cross, pp. 22 et suivantes) sur la connaissance parfaite qui vient de ne connaître rien.

× Francis Thompson, "The Kingdom of God".

° Le langage des Pères est sans compromission. Clément (Strom. VI. 14; CXIII. 3) dit que l'âme étudie pour être Dieu, en recevant le pouvoir de Dieu ; Origène (On Saint John II. 3; 19) que nombreux sont ceux qui deviennent des dieux par participation à Dieu ; Athanase (Contra Arianos, III. 25) que nous devenons « des Fils et des dieux par raison du verbe en nous ». Basile et Grégoire de Nazianze ont des passages similaires. Voyez G. L. Prestige, God in Patristic Thought, pp. 73-4. Sans leur contrepartie – la descente de l'homme vers l'absence totale de valeur et l'ignorance du Centre – de telles doctrines sont dangereusement fausses.

• Il semble y avoir une divergence marquée entre (1) l'ontologisme caractéristique de nombreux passages du Nouveau Testament (par exemple Jean, XIV. 20, 23 ; I. 9 ; Gal. II. 20 ; II Pet. I. 4) et des mystiques non hérétiques (par exemple Saint Bonaventure et d'autres franciscains) d'un côté, et (2) l'anti-ontologisme de Saint Thomas et de la tradition dominicaine, du conseil de Trente, et du décret papal du 18 décembre 1861, condamnant sept propositions ontologistes, d'un autre côté. Je pense que les deux attitudes ne sont pas irréconciliables, et que l'on peut montrer qu'elles sont complémentaires.

immédiate, non une copie de la chose réelle, ou une information à son propos, mais un partage de sa nature la plus intérieure. Le sujet, s'étant réduit à la nescience du Centre, parvient à la connaissance objective du Tout – connaissance qui n'est pas attribuable à un mérite ni à un effort quelconque du connaissant, mais à la présence du connu. φ Ici la connaissance et l'être réalisent leur identité.

6. LE TOUT EN TANT QU'INDIVIDU PARFAIT

En choisissant, parmi les nombreux candidats, ces unités dont on pourrait dire qu'elles sont qualifiées pour obtenir un statut intégral dans la hiérarchie, et qu'elles peuvent être classées comme davantage que de simples agrégats ou de simples mésoformes, j'ai en général eu devant moi un schéma d'individualité idéal. × J'ai pris pour véritable individu un système psycho-physique qui est (a) indivisible sans perte de caractère spécifique ; (b) indépendant de l'environnement pour la maintenance de ces caractères, autosuffisant, complet ; (c) non sujet aux accidents, mais se mouvant de lui-même, ayant son propre principe interne de développement ; (d) inclusif, embrassant une grande richesse et une grande complexité de détails ; (e) unifié, de sorte que la diversité de ses parties est harmonieusement ordonnée, et qu'il n'y a pas (en lui) de tendance à la division du tout ; (f) *sui generis*, unique, inimitable, indescriptible ; (g) se préservant de lui-même : persistant, sans perte de caractères spécifiques dans le temps. Plus brièvement, mon individu idéal serait indivisible, indépendant, libre, embrassant tout, un, unique et permanent.

Maintenant je pense qu'il est clair, d'abord, qu'aucun membre de la hiérarchie, en dehors de ses membres ultimes, n'approche de cet idéal d'individualité ; et, ensuite, que les critères que je viens juste d'exposer serviront, avec quelques changements, de description du Tout. Car le Tout est (a) indivisible, par définition – un seul atome errant, détaché du reste, suffirait à établir une dualité, et ainsi à détruire le Tout en tant que tel ; (b) indépendant, car il n'a aucun environnement duquel tirer quelque chose ; (c) libre, dans la mesure où toute limitation doit jaillir de ce qui est interne à lui-même ; (d) tout inclusif, par définition ; (e) unifié † si les intuitions du mystique, et les présupposés et les réalisations de la science (et en fait de la pensée elle-même) peuvent être prises comme guides sûrs ; (f) unique, selon des façons dont je dois encore discuter ; (g) permanent, ou (du moins) moins impermanent que n'importe laquelle de ses parties. Il n'y a nul doute qu'il y a plusieurs questions difficiles (dont le problème du mal est le plus important) auquel il faudra répondre, avant qu'on puisse dire avec une assurance quelconque que l'individualité du Tout est complètement idéale ; mais, en tout cas, il est parfaitement clair que le Tout est la seule unité qui puisse réellement revendiquer son individualité telle que je l'ai définie, et que l'individualité de la partie n'est pas davantage qu'un titre accordé par courtoisie. « Au sens ultime, il ne peut y avoir qu'un seul Individu. » ° Il semble que, tout du long, j'ai été confusément conscient de cet Individu, par la vertu de l'existence duquel j'ai été capable de reconnaître et d'estimer les tentatives de parvenir à l'individualité telles qu'on a pu en trouver aux niveaux inférieurs. J'ai vu les membres moindres de la hiérarchie comme des images

φ « L'homme réellement parfait a coutume d'être tellement mort au moi, tellement perdu en Dieu quant à sa propre forme et si transformé dans la volonté de Dieu que son bonheur entier consista, je le jure, à se connaître soi et tout le reste comme n'étant rien ; à connaître Dieu et Dieu seul et ne vouloir plus du tout de sa volonté ni de son choix sauf du choix de Dieu et de Sa volonté, à « connaître Dieu », pour citer Saint Paul, « tel qu'il est connu ». Dieu fait toute sa connaissance, fait toute sa volonté, fait tout son amour en lui-même. Notre Seigneur dit que la vie éternelle est simplement connaissance... Pensez simplement à la vie étonnante qu'un homme comme ceci doit mener sur terre, la vie telle qu'elle est dans le ciel, en Dieu lui-même ! » Eckhart, Works (trad. Evans), ii. pp. 52, 53.

× Voyez Platon, Republic, 380, 381, pour une discussion de la nature de Dieu. Il n'est, entre autres, pas troublé par les influences extérieures, et est le seul auteur de tout changement en lui-même. Mais comme un être parfait pourrait uniquement changer pour le pire, il est sans changement.

« Le corps vivant a été séparé et condamné par la Nature elle-même. Il est composé de parties dissemblables qui se complètent mutuellement. Il accomplit diverses fonctions qui s'impliquent mutuellement. C'est un individu...

Il n'y a pas de doute qu'il est difficile de décider, même dans le monde organisé, ce qui est individuel et ce qui ne l'est pas. La difficulté est grande, même dans le royaume animal ; avec les plantes elle est presque insurmontable... L'individualité admet n'importe quel nombre de degrés, et... n'est pleinement réalisée nulle part, même dans l'homme. » Bergson, Creative Evolution, p. 13. En fait, d'après les premiers soufis et Eckhart, seul Dieu a le droit de dire « je ».

† Un aspect de cette unité est suggéré par les lignes (reprises de « The Mistress of Vision » de Francis Thompson) : « Toutes les choses par un pouvoir immortel, proches ou lointaines, de manière cachée sont mutuellement liées, de sorte que tu ne peux pas remuer une fleur sans troubler une étoile. »

McTaggart a une autre manière de le dire : « Si une chose change, alors toutes les autres choses changent avec elle. Car ce qui change en elle doit changer certaines de leurs relations à elle, et il en est ainsi de leurs qualités relationnelles. La chute d'un château de sable sur la côte d'Angleterre change la nature de la Grande Pyramide. » The Nature of Existence, 309.

° Bosanquet, The Principle of Individuality and Value, p. 72. Cf. la doctrine bien connue de Lao-Tseu (Microcosmos, E.T., ii. p. 688) : « La Personnalité parfaite est uniquement en Dieu. » Et le développement de Clement C. J. Webb sur ce thème

ou des prototypes déformés du membre qui les couronne. D'une certaine manière, c'était le Tout que je recherchais en eux tous, et le Tout qui me permettait de le chercher.

L'individualité se manifeste par-dessus tout dans la vie du grand saint – chez celui dont la sympathie englobe toutes les créatures, dont la volonté est la volonté de Dieu, ϕ dont la personnalité est totalement intégrée parce qu'une reconnaissance appropriée est accordée à chaque aspect et niveau, dont la vie est libre et au-delà des atteintes de l'accident parce que tout ce qui lui arrive est rendu intentionnel et interne. \times Mais ceci, à nouveau, ne fait que confirmer la suggestion que nous sommes des individus dans la mesure où nous vivons la vie du Tout – ou plutôt, dans la mesure où cette vie est vécue en nous.

« Du fait qu'elles acquièrent la bonté divine », dit Saint Thomas, « les créatures sont faites semblables à Dieu. » \times Et Saint Paul dit : « Car les choses invisibles venant de lui depuis la création du monde sont clairement vues, en étant comprises par les choses qui ont été créées. » + Extrapoler la courbe des parties vers le Tout est permis et d'une grande valeur – aussi longtemps que nous reconnaissons que la méthode doit nécessairement échouer pour finir. * Dans la phrase scolastique, rien ne peut être affirmé univoquement de Dieu et en même temps des autres choses. Il est vrai que nous trouvons dans le Tout, complétés et à leur pinacle, de nombreux caractères qui passagèrement et confusément apparaissent au niveau inférieur : le Tout peut très bien sembler, en ce cas-là, être la dernière étape d'une longue montée, la culmination d'une ascension stable vers le sommet de la réalité. Mais il n'en est pas ainsi. Entre « l'événement divin lointain » et la création qui se dirige vers lui, il y a un grand gouffre à franchir. Il n'existe pas de voie directe vers le haut (c'est-à-dire une voie qui ne comprenne pas une descente escarpée) partant du suprahumain pour aller vers le divin, et du niveau galactique vers le Tout. Ce n'est pas grâce à la partie que nous connaissons le Tout, mais plutôt grâce au Tout que nous connaissons la partie. Car alors que la partie, là où elle est le plus individuelle, n'a rien qui ne soit pas plus parfaitement vu dans le Tout, le Tout a des caractères uniques (à savoir l'existence autonome) qui ne se trouveront nécessairement dans aucune de ses parties, et que l'extrapolation à partir du dessous échoue nécessairement à révéler. L'individualité du Tout, d'après son excellence même, ne peut pas proprement être vraiment qualifiée d'individualité : car elle est, davantage que l'accomplissement de l'individualité, sa contradiction ou son évincement.

Comme exemple frappant de la manière dont les choses changent au niveau du Tout, nous n'avons qu'à considérer le développement parallèle de l'organisme et de son environnement. En montant l'échelle hiérarchique, l'organisme (j'utilise ce mot dans le sens le plus vaste) croît aux dépens d'un environnement total en diminution ; tandis que son environnement effectif, la scène de ses activités sociales, croît comme il croît, jusqu'à ce que, pour la Galaxie, il soit véritablement à l'échelle du monde. Mais, au niveau du Tout, tout se renverse : l'environnement, après une longue et stable expansion, s'effondre soudain en devenant rien. +

dans God and Personality. La personnalité et l'individualité ne sont pas, bien sûr, la même chose : la première, par exemple, met l'accent sur les facteurs moraux et sociaux et la deuxième non. Mais pour moi, ici, la personnalité n'est pas autre chose que l'individualité dans ses manifestations hiérarchiques supérieures.

ϕ « La sainteté, alors, consiste dans le fait de vouloir tout ce que Dieu veut pour nous. Oui ! La sainteté de cœur est un simple « Fiat », une conformité de volonté à la volonté de Dieu. » De Caussade, Abandonment to the Divine Providence, I. i. 9.

\times Summa Contra Gentiles, I. 14.

+ Rom. I. 20.

* Les limitations de la partie sont peut-être insuffisamment reconnues. Dans des passages tels que celui-ci : « Le lieu d'une existence finie dans l'échelle dépend de la question de savoir combien elle est partielle ; quelle quantité de l'infini apparaît en elle ; quelle quantité du tout est ignorée quand vous la considérez par elle-même ; quelle quantité elle devrait en avoir pour être remplie, et de ce fait changée pour exprimer pleinement l'infini ; dans quelle mesure elle est proche de devenir un tout harmonieux autodépendant ; et dans quelle mesure elle se contredit elle-même. » A. C. Bradley, Ideals of Religion, p. 227. Il n'y a pas de doute qu'il est vrai de dire, avec cet écrivain, que la totalité d'une chose est le Tout ; et, avec Lao-Tseu (par exemple) de dire qu'en Dieu intelligence, volonté et bonté sont parfaitement réalisées. Mais il est nécessaire d'ajouter que le niveau le plus élevé transcende ce qui est parfait. Pour une tentative classique de montrer à quels égards les créatures sont semblables à Dieu, et lui sont dissemblables, voyez Summa Contra Gentiles, I. 14-34.

+ L'univers ressemble plus à une pomme, dont les pépins et la peau sont très différents du reste, qu'à une boule de billard, qui est la même de part en part. Ainsi le monde de Platon dans le Timaeus (34 B) comporte une âme au centre, et est enveloppé par une âme à l'extérieur. Jeans a suggéré également que la structure la plus intérieure de l'atome, et le cosmos lui-même, sont de la nature de la pensée pure.

7. L'OMNIPRÉSENCE DU TOUT.

Laissez-moi suggérer, plutôt sous la forme d'une parabole ou d'un diagramme que par une prétention quelconque à l'exactitude, l'importance de cette dualité. ×

Le plus haut est trop généreux dans ses sympathies pour laisser quelque chose en dehors de lui, et le plus bas est trop étroit dans ses sympathies pour embrasser quoi que ce soit ; mais le résultat est le même – ils n'ont ni environnement ni autre, et en conséquence ils ne peuvent pas être non plus, pris séparément, qualifiés de soi. Sont-ils, alors, des fictions, ou (au mieux) de simples potentialités ? Au contraire, quoi qu'il puisse être dit d'eux en tant qu'ils sont séparés, ils sont, ensemble, la réalité elle-même. Non seulement les extrêmes hiérarchiques se rencontrent bien, mais tout dépend de leur rencontre, et de leur union indissoluble. Le tout, privé (pour ainsi dire) de toute vie sociale par son succès même dans ce domaine, privé (pourrait-on dire) des conditions en lesquelles l'activité intellectuelle, morale et esthétique est possible, fait retour à son *alter ego*, le Centre, où il prend la forme de l'autre, du non-soi, et jamais du soi. * Ici le seul véritable individu est enchâssé, non en tant que « je » ou sujet, mais en tant que « Toi » ou objet. Ainsi le Tout qui s'était évanoui en s'achevant se complète maintenant en s'évanouissant : il vit pour mourir, – et meurt pour vivre – en un autre. Il renaît, complet et parfait, partout, dans chaque Centre. « Si tu concevais un petit cercle minuscule », dit Boëhme, « aussi petit qu'une graine de moutarde, alors le cœur de Dieu serait totalement et parfaitement dedans. » ° La perte totale devient un gain total. Car ici enfin, où la loi d'égalité est abolie, où le connu est tout et le connaissant n'est rien, on obtient nécessairement la connaissance parfaite ; parce qu'aucun fragment du Tout n'est retenu pour soi, rien ne reste subjectif et non découvert. Ici, à nouveau, cet altruisme sans qualification, qui est la condition indispensable de l'amour idéal, de la bonté et de la beauté, est réalisé. Considérant que la loi d'égalité est abrogée, la loi du quelque part ailleurs est ici rendue absolue : seul le non-moi est connaissable, bon et beau ; et seul le non-moi total (c'est-à-dire le Tout) est totalement connaissable, parfaitement bon et absolument beau. L'égoïsme, le soi qui est quelque chose, est incompatible avec une forme quelconque de perfection, et est un étranger au Tout, pour la seule raison qu'il divise le Tout et sa perfection. Le Tout est le Tout parce qu'il est à jamais et altruistiquement le Centre, qui n'est rien. Si le Tout a essentiellement toutes les perfections, c'est parce que le Tout est à jamais et en même temps dans l'exclusion tout aussi bien que dans l'absorption de tout, partout aussi bien que nulle part, le plus social aussi bien que le moins social des êtres. Ne revendiquant rien, il possède tout ; ne connaissant rien, il est toute sagesse ; aimant tout, lui seul est infiniment digne d'amour ; sensible à chaque beauté, il est lui-même la couronne de beauté. Tel est le réel, et ainsi doit devenir le chercheur de réalité. Rien de plus que le Centre n'est trop grand pour contenir le Tout.

Et ainsi l'unité hiérarchique suprême est comme les autres sous cet aspect, que la perception immédiate que l'on a de sa nature se présente ici et maintenant – présentée, de plus, de deux manières. ° Premièrement, le Tout, tout comme mes compagnons la nébuleuse spirale ou l'étoile,

× Atum, qui est le nom du Dieu créateur égyptien, signifie « tout » et « rien », il est toute inclusivité et vide. John A. Wilson, *Before Philosophy*, p. 62.

* « L'unité simple », dit Royce (*The World and the Individual*) « est une simple impossibilité. Dieu ne peut pas être Un sinon en étant le nombre. Et nous ne pouvons pas, nous les divers moi, être nombreux à moins qu'en Lui nous ne soyons Un. »

Ce qu'on peut appeler caractère fugitif du Tout est bien décrit par Eckhart de cette manière : « Plus Dieu est dans les choses, plus Il est en dehors d'elles. Plus Il est dedans, plus Il est dehors. »

° *The Threefold Life of Man*, VI. 71. Cf. Plotin : « Dieu n'est extérieur à rien, mais il est présent en toutes choses, bien qu'elles ignorent qu'Il est ainsi. » *Enneads*, VI. 9. Et Saint Augustin : « Le même Dieu est absolument partout, n'est contenu dans aucun espace, n'est lié par aucune limite, n'est pas divisible en parties, n'est sujet au changement dans aucune partie de son Être, et Il remplit le ciel et la terre de la présence de Son pouvoir. Bien que rien n'existe sans Lui, rien n'est cependant ce qu'Il est. » *The City of God*, VII. 30. La même pensée est exprimée dans le logion d'Oxyrhynchus : « Soulève une pierre et là tu Me trouveras ; fends du bois et là Je suis. » Mais une des premières, et aussi une des déclarations les plus lucides de la doctrine de l'omniprésence du Tout, est probablement indienne : voyez, par exemple, *Chhandogya Upanishad*, III. 14. « Il est moi-même dans le cœur, plus petit qu'un grain de riz... plus grand que le ciel, plus grand que tous ces mondes. » Et *Brihadaranyaka Upanishad*, III. Cf. *Mat. XIII*. 31 et suivantes.

« J'ai la paix issue du centre de l'atome, du centre de l'espace et la grâce, si je ne la perds pas, vient du même lieu. » D. H. Lawrence, « Wealth » (*Pansies*, p. 89.)

° Et aux deux les paroles de la *Mundaka Upanishad* s'appliquent : « La seule preuve de Son existence est l'union avec Lui. »

l'homme ou la cellule, n'est pas lui-même là-bas dans la distance, empalé comme un papillon sur son propre Centre : en et pour lui-même il n'est rien, en et pour les autres il est tout. Le Tout est lui-même ici, où je ne suis rien : ceci est le lieu où l'étoile et la galaxie, la cellule et l'homme, et le Tout lui-même, arrivent au statut que je les trouve avoir. × Ici ils sont complètement chez eux, en leurs lieux propres, et non des étrangers. Je ne pourrais pas me libérer du Tout, même si je voulais le faire. Deuxièmement, ce lieu-ci n'est pas seulement circonférentiel pour d'autres centres, mais il est aussi central pour ses propres circonférences. Plus précisément, le lieu que j'appelle ici est l'ici d'une cellule et d'un homme, d'une étoile et d'une nébuleuse spirale, et aussi l'ici du Tout. Ici le Soleil, pour héberger d'autres étoiles, s'évacue lui-même ; ici la Galaxie, laissant la place à d'autres semblables, se réduit encore davantage et d'univers devient simple capacité ; et ici le Tout, complétant le processus d'autoréduction au zéro par la réduction de toutes choses à rien, devient le Centre. Et c'est parce que je suis où le Tout en tant que soi n'est rien, que je suis où le Tout en tant que non-soi est toutes choses. Faiblement et rarement cependant je réalise le fait formidable que la vie du Tout, sous ses deux aspects à la fois, est vécue ici en moi. Et je vis uniquement dans la mesure où je parviens à reconnaître cette vie-là.

La vie de chaque degré est vécue ici, en accord avec un certain nombre de règles sociales fondamentales ; mais la vie du Tout a certaines particularités qui doivent maintenant être notées. Alors que je projette chaque degré d'unité intermédiaire de son lieu ici à son lieu là-bas en son propre Centre, je suis incapable de projeter le Tout de cette manière-là. Car, évidemment, il n'a pas de Centre unique et doit être universellement projeté le cas échéant. Chaque Centre lui appartient, bien que certains invitent à la projection plus que d'autres. Ainsi mon système de régions se complète d'une façon révolutionnaire et résumée – il n'y a pas de point dans l'univers qui ne repose pas au Centre de ma zone la plus extérieure, et dans cette zone-là elle-même. Dans le langage de la théologie de Saint Augustin, Dieu est un cercle dont la circonférence est nulle part et dont le centre est partout ; dans le langage de la science de Milne, il y a un Principe Cosmologique selon lequel tout point avec lequel l'observateur prend soin de se lier est le centre réel de l'univers physique, cet univers étant toujours (en dehors de détails) symétriquement disposé autour de lui. Où que j'aillie, je suis toujours en présence des niveaux ultimes de la réalité. Ici il y a le Centre, et le Tout, et le Centre du Tout. Et là-bas, partout, il y a le Centre, et le Tout, et le Centre du Tout. À ce niveau, la projection est universelle et la loi qui fait que le statut est proportionnel à la distance ne tient plus. Vues de manière juste, toutes les choses sont des théophanies

Chaque unité de statut intégral, chaque tentative vers l'individualité, est un essai d'omniprésence. En tant qu'homme, je suis omniprésent partout dans mon corps humain – normalement, la totalité de celui-ci est ici : ainsi quand une part de lui fait mal, c'est moi qui ait mal. Quand mon corps solaire est en question, la totalité de celui-ci est présent : chacun de ses Centres devient ce Centre ici : ils s'amalgament tous ici. L'ascension de la hiérarchie, alors, est l'unification de ses membres les plus bas, et le Tout est cette unité qui finalement vainc la pluralité des Centres – pour

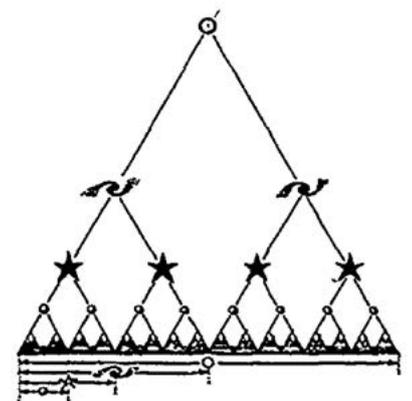
× « Voici, je suis avec toi... Je ne t'abandonnerai pas... » dit Dieu à Jacob. Et Jacob s'exclame : « Assurément le Seigneur est en cet endroit ; et je ne le savais pas... Que cet endroit est terrible ! Ce ne peut être que la maison de Dieu, et c'est la porte du ciel. » Gen. XXVIII. 15 et suivantes. Le Psaume 139 contient peut-être le passage biblique le plus fin sur le thème de la présence divine : « Où irais-je loin de ton esprit ? et où fuirais-je loin de ta présence ? Si je monte au ciel, tu y es ; si je me couche en enfer, voici, tu es là. Si je prends les ailes de l'aurore, et que je demeure aux dernières extrémités de la mer, Même là ta main me conduira, et ta main droite me saisira. » Cf. Jer. XXIII. 23 : « Suis-je un Dieu de près, dit le Seigneur, et non un Dieu de loin ? Quelqu'un peut-il se cacher dans quelque cachette où je ne le voie pas ? dit le Seigneur. Ne remplis-je pas, moi, le ciel et la terre ? » Autrement dit, le Tout n'est pas sujet aux lois régionales qui gouvernent les parties.

« Car chaque enfant est le centre de l'amour du Ciel comme chaque étoile dans l'espace. »

Coventry Patmore, The Victories of Love, II. 8.

« Cette Poussière même, dont on ne trouve que de rares traces dans le Ciel, dont sont faits tous les mondes et les corps qui ne sont pas des mondes, est au centre... Elle est, de toutes choses, la plus éloignée de Lui, car elle n'a ni vie, ni sens, ni raison ; elle est, de toutes choses, la plus proche de Lui, car, sans âme pour s'interposer, de même que les étincelles jaillissent du feu, Il insuffle en chaque grain l'image sans mélange de Son énergie. Chaque grain, s'il pouvait parler, dirait : « Je suis au centre ; Il est partout. Non pas un peu de Lui en un endroit et un peu ailleurs, mais en chaque lieu Il est en sa plénitude... » C. S. Lewis, Perelandra, p. 249.

Le Dieu de Xénophanes « voit tout partout, pense tout partout, et entend tout partout », mais Il est complètement différent des hommes mortels. C'est une autre chose de réaliser que la totalité de cette expérience est potentiellement la nôtre en raison de notre union avec Lui.



cette raison je peux dire que le Tout n'a qu'un seul Centre, qui est le mien ici. Mais une fois de plus il est nécessaire d'ajouter la clause restrictive et très importante qu'il n'y a pas de réel progrès de la partie vers le Tout. La croissance de ma présence est compensée par la croissance de mon absence ; le soi en expansion demande pour espace vivant et contraste le non-soi en expansion, avec pour résultat que l'unité la plus haute n'est, en effet, pas plus proche de l'omniprésence universelle du Tout. Finalement, la voie vers le haut et l'omniprésence uniCentrée est la voie vers le bas et l'absence pluriCentrée. °

8. LE TOUT EN TANT QUE DÉPOURVU D'ESPACE ET DE CORPS

Il découle des lignes précédentes que le Tout est libre de l'espace, d'une manière dont sont dépourvus les individus moindres, et qu'il est sans corps – dans tous les sens importants du mot (ou en tout cas dans tous les sens acceptés).

À première vue, il ne semble pas qu'il en soit ainsi, et nous devons dire que, au contraire, nous avons ici le Corps unique dont tous les autres corps ne sont que les membres. × Ici enfin, il semblerait que toutes les blessures d'espace soient guéries, et que chaque organe amputé soit restitué au physique total qui seul vit vraiment. Ici il y a le seul organisme – c'est-à-dire cet organisme qui apparaît invariablement dès que vous fournissez à tout pseudo-organisme les parties qui lui manquent. Ici est la source de vie dont nous tirons notre vitalité et qui se divise en myriades de petits courants : le corps dont le sang de vie se vide à chaque incision que nous pratiquons dessus. Ou, pour renverser notre description, ici est la réalisation qui couronne ce long processus d'intégration spatiale, par lequel chaque degré hiérarchique de l'individu englobe en un seul volume les volumes moindres de ses subordonnés. Plus le corps est élevé plus il est volumineux, et le corps le plus élevé de tous est précisément celui qui ne revendique aucun espace, quel qu'il soit.

C'est presque vrai – et cependant loin de la vérité. Ce serait complètement vrai s'il n'y avait pas cette loi qui fait que le moment où s'achève le Tout dans l'espace est le moment de sa translation en dehors de l'espace, de son effondrement vers le Centre. L'unification de l'espace et le perfectionnement de l'ordre physique sont le signal de l'atomisation totale de l'espace et du remplacement du physique. Le corps exemplaire, type idéal de l'organisation physique, vers lequel la hiérarchie s'efforce d'arriver sans cesse, se révèle n'être absolument aucun corps. D'ailleurs cela ne devrait pas être une surprise pour nous : il est évident qu'un corps qui ne peut ni être vu, ni être actif sur les autres, ni sur lequel on peut agir, est une autocontradiction. « L'espace, pour être espace, doit avoir de l'espace en dehors de lui-même », + dit F. H. Bradley : autrement dit, la totalité de l'espace n'est pas un espace. Le Tout ne se contente pas de faire à la perfection ce que la partie fait imparfaitement : il le perfectionne et l'annule dans un acte unique. Le Tout n'est pas simplement l'apothéose de ces vertus dont les parties peuvent faire montre, notre grand archétype et idéal : car il renonce à l'idéal au moment-même de sa réalisation. • Et ainsi Leibniz dit vraiment que « Dieu seul est entièrement détaché du corps ». ⊕ La réalité ultime, qui à la fois s'étend vers la réalisation physique

° Les lignes fameuses de Browning résument beaucoup de ce que j'ai dit dans cette section :

« Je ne fais qu'ouvrir mes yeux,
et la perfection, ni plus ni moins,
de la sorte que j'ai imaginée,
me fait pleinement face,
et Dieu est vu Dieu dans l'étoile, dans la
pierre, dans la chair, dans l'âme et la motte
de terre.

Et ainsi en regardant en moi et autour de
moi, je renouvelle constamment
(dans cette prosternation de l'âme qui, la
faisant ployer, l'élève aussi)

la soumission du rien de l'Homme –
parfaite pour la toute plénitude de Dieu,
telle que par chaque nouvelle obéissance
dans l'esprit, je monte à Ses pieds ! »
« Saul », XVII.

× Les Stoïciens parmi les philosophes, et
Marc-Aurèle parmi les Stoïciens, avaient
la plus vive conscience du Tout en tant
que monde-corps et monde-âme. « Représente-toi continuellement le monde » dit
l'Empereur, « comme un seul être animé,
qui ne renferme qu'une seule substance et
qu'une seule âme et comment les choses
doivent se rapporter à un pouvoir sensible
unique ; comment elles sont faites d'un seul
mouvement général pour ainsi dire et la
délibération de cette âme unique. » *Pensées*,
IV. 40. Mais les ennuis surviennent quand le
corps-monde est décrit comme un tout, *ab
extra* – en témoigne la curieuse description
du cosmos par Platon : « Il n'a pas besoin
d'yeux, car rien de visible n'est laissé à
l'extérieur de lui ; ni d'ouïe, car il n'y a rien à
l'extérieur de lui à entendre. Il n'y a pas d'air
environnant qui requerrait la respiration...
Il a été conçu pour se nourrir lui-même de
sa propre perte et pour agir, ainsi que pour
être agi, entièrement par lui-même et en lui-
même. » *Timaeus*, 33.

Pour les arguments de Saint Thomas au
soutien des doctrines qu'en Dieu il n'y a ni
parties ni composition, et que Dieu n'est pas
un corps, voyez *Summa Contra Gentiles*, I.
La doctrine patristique est semblable :
cf. Clément d'Alexandrie, *Strom.* VII.
6, XXX. 1 ; et Prestige, *God in Patristic
Thought*, p. 13.

+ *Appearance and Reality*, p. 38.

Semblablement, le tout corps n'est aucun
corps : le corps est pour un autre, et il n'y
a pas d'autre. Cependant cette abolition du
physique est son perfectionnement, car elle
ne laisse aucune partie de l'univers sans vie,
ni dépourvue d'esprit..

• Cf. la description que fait Empédocle de
Dieu : « Car il n'est pas équipé d'une tête
humaine sur son corps, deux branches
ne jaillissent pas de ses épaules, il n'a pas
de pieds, il n'a pas de genoux agiles, ni de
parties chevelues ; car il n'est qu'un esprit
sacré et inexprimable qui envoie par éclairs
dans le monde entier des pensées rapides. »
Burnet, *Early Greek Philosophy*, p. 225.

⊕ *Monadology*, 72.

complète et qui se contracte vers le rien physique, est libérée des limitations de l'ordre physique. L'Esprit, en tant que Substance Monde, nous dit Lossky ° : « n'a pas de corps matériel, car un corps matériel ne peut exister qu'en contraposition à un autre corps matériel (dans un acte de répulsion), et en dehors du Tout-Monde il n'y a pas de corps qu'il pourrait opposer à lui-même. Les corps matériels ne peuvent exister que dans le monde, c'est-à-dire uniquement en relation les uns aux autres. La totalité des corps matériels, n'ayant rien en dehors d'elle-même en relation avec quoi elle pourrait s'exprimer elle-même par répulsion et impénétrabilité, n'est pas un corps matériel, et de ce fait ne peut pas réduire l'esprit qui se tient à sa tête au niveau d'une Âme. » Mais, après tout, ce n'est pas aussi mystérieux qu'il paraît. Tout comme un homme est ce qui a supprimé un corps humain du royaume physique, en le vidant de toute corporéité, le Tout est ce qui a supprimé le Corps total du royaume physique, et l'a transformé en cette capacité pour les autres qui est le Centre.

Nous avons aussi ici la clé d'une contradiction déroutante et fondamentale de notre nature. Correspondant au processus physiologique anabolique, il y a notre forte et insatiable envie de nous dilater, de devenir toutes les choses, d'englober de plus en plus de vie et de pouvoir, d'outrepasser toutes nos limitations ; et correspondant au processus physiologique catabolique, il y a notre forte envie, également insatiable, de nous contracter, de nous retirer, de nous détacher nous-mêmes de toutes choses. En termes freudiens, nous sommes tous nés avec un instinct de vie et un instinct de mort, Éros et Thanatos. φ Essayer de nier les deux tendances, c'est vivre aussi peu que possible ; abandonner l'une ou l'autre c'est en appeler à diverses sortes de désastres. La seule manière réelle de résoudre la contradiction est de la pousser à ses limites, d'aller dans l'expansion totale et dans la contraction totale en même temps. Car la réalisation de la première est le Tout, et celle de la seconde le Centre – ce qui est la même chose que de dire qu'elles se rencontrent à la fin, que chacune débouche dans l'autre, et que leur but et leur accomplissement est de parvenir ainsi à l'unité. La bifurcation de notre nature procède de la bifurcation de la réalité ultime : nous sommes attirés en haut vers le Tout et en bas vers le Centre. * Et seule la réalité ultime peut à la fois satisfaire et réconcilier ces tendances contradictoires, parce que ce n'est que là, au niveau le plus haut et au niveau le plus bas, qu'elles deviennent réellement une.

9. LE TOUT COMME INTEMPOREL

Ce que j'ai dit du Tout et de l'espace est vrai, avec uniquement des changements mineurs, du Tout et du temps. Monter dans la hiérarchie c'est d'une part s'étendre dans le temps, mais aussi s'étendre dans l'espace, pour s'accroître : et il en est ainsi que l'on considère la vision vers l'extérieur (ou « esprit ») ou la vision vers l'intérieur (ou « corps »). Chaque individu est une histoire et plus l'individu est élevé plus l'histoire est longue. Il faut un long moment pour que les unités supérieures soient elles-mêmes : leur temps minimum (en dehors de la durée duquel elles ne peuvent exister) est proportionnel à leur statut. Un homme n'est pas un homme dans un temps infime pas plus qu'il ne l'est dans un volume d'un centimètre cube.

° [The World as an Organic Whole](#), p. 121.

L'erreur de Kant a été de sauter à la conclusion que les contradictions contenues dans ses antinomies de la raison pure survenaient de l'incompétence du connaissant, et non de la nature du connu. Il prenait pour acquis que le Tout ne pouvait pas être « autocontradictoire » dans un sens quelconque ; ou plutôt que le Tout (c'est-à-dire dans la question de son espace, de son temps, et de l'autocausalité) était nécessairement sujet aux mêmes critères de cohérence que des objets moindres. Sa révolution copernicienne s'arrêta brusquement là où elle aurait dû continuer – continuer vers l'assertion que, tout comme c'est ici en nous (ou dans l'esprit) que les choses moindres parviennent à elles-mêmes, il en est de même du Tout réalisé (ou réalisable) en nous. Les raisons mêmes qu'il trouvait pour douter de ce fait ne font que souligner la vérité de celui-ci. Car les fameuses « contradictions » sont ontologiques – des révélations sur la nature ambivalente et double de la réalité en tant que Tout et Centre.

φ [Beyond the Pleasure Principle](#) (1922) Dans ce travail, Freud maintenait qu'il y a dans toute vie une inertie irréductible, une tendance instinctive à revenir à l'état inorganique. Il reliait les « instincts de mort » et les cellules somatiques, les « instincts de vie » qui s'y opposent et les cellules sexuelles

* Les œuvres des mystiques fournissent des exemples innombrables de cette bifurcation. Ainsi Ruysbroeck parle parfois du « processus de vie spirituelle en termes de croissance vers le haut et les niveaux transcendants ; parfois en termes de ressouvenir, de la constante pression intérieure de la conscience vers le terrain nu de l'âme où elle s'unit à la réalité immanente, et trouve la Vie Divine surgissant comme une « fontaine vivante » des profondeurs. » Il est sûr qu'Evelyn Underhill dont je cite les mots ([Ruysbroeck](#), p. 81), n'avait pas besoin de trouver cette ambiguïté « déroutante ».

Dieu, dit Saint Thomas, « est sans commencement ni fin, et il a tout son être simultanément ; et en ceci consiste la notion d'éternité. » [Summa Contra Gentiles](#), I.

Qu'est-ce, alors, que la culmination de cette tendance à la saisie du temps ? C'est le Tout en tant qu'Histoire qui englobe toutes les histoires, en tant qu'Événement qui (pour être lui-même) doit embrasser et transmuter tout événement. Aucune occasion réelle ne peut être absente de cette Occasion suprême – quelle soit absente par voie de « futurisation » ou par voie de « passésation » – car tout doit être présent dans un maintenant intemporel, autrement le Tout souffrirait d'une division qui détruirait son caractère essentiel. ° Ce n'est pas ici une simple consolidation formelle du temps, ni un schéma abstrait, ni un programme temporel en lequel des événements éparpillés prendraient leur place, mais un présent apparemment actuel intensément vivant, contenant cette expérience totale dont toutes nos expériences temporelles ne sont que des incidents. Et la preuve de l'existence de cette expérience est comme la preuve de l'expérience (disons) des niveaux terrestre et sidéral – nous en jouissons nous-mêmes, peu importe que cette jouissance puisse être fragmentaire et rare. De même que les degrés infrahumain, humain et suprahumain de l'expérience nous sont entièrement naturels, ce qui est proprement à nous, tout comme les capacités spatiales et temporelles vastement différentes de l'atome et de l'étoile nous parviennent également sans effort, la totalité du temps (rassemblé en un seul présent apparemment actuel) nous est ainsi totalement accessible. Si sa richesse concrète nous échappe presque toujours, c'est parce que nous ne réalisons pas notre capacité (et non pas parce que nous ne pouvons pas la réaliser). En fait, le Tout intemporel du temps est impliqué dans la notion même de temps, et dans notre division du temps en passé, présent et futur. Car la séquence temporelle entière, avant qu'elle puisse être ainsi décrite, doit être prise comme un tout, comme une unité présente. Quand nous faisons l'ascension de la hiérarchie, notre présent apparemment actuel croissant (dans lequel l'ordre de succession, ou l'ordre temporel, reste, mais où le passé et le futur sont abolis) préfigure le présent apparemment actuel idéal du Tout. Mais encore mieux, nous établissons notre présent apparemment actuel croissant de l'expérience sensorielle au milieu du « présent apparemment actuel » total de l'histoire universelle – future aussi bien que passée – qui dans son unité et sa plénitude est le Tout.

Or il y a à nouveau un gouffre entre le Tout et la partie. L'individu fini (en tant que tel), peu importe le nombre de mondes qu'il puisse appeler ici ou les nombreux millions d'années qu'il puisse appeler maintenant, est toujours placé dans un environnement spatial et temporel, * dans un là-bas et un à-ce-moment-là ; et sans un arrière-plan de ce genre sa vie est impensable. × La « passésation » et la « futurisation » sont essentielles à l'exercice de ses fonctions propres : rendez-les présentes, et quels actions ou motifs pour l'action, quels devoirs, quelle liberté, quelles distinctions morales peuvent y survivre ? C'est une condition de tout ce que nous valorisons que le moment présent ne soit pas tout le temps. En fait, le temps lui-même ne peut pas survivre à sa propre perfection : quand il est totalement maintenant, il est intemporel. Il se passe la même chose avec l'explication, la causalité et l'espace, qu'avec le temps – le Tout est remplacé quand il se complète. Nous avons vu que l'explication complète est inexplicable, que le seul individu véritable abolit l'individualité, que la totalité de l'espace n'est pas un espace. Et maintenant nous voyons que la plénitude du temps est l'intemporel. La perfection du temps est la

° « Le passé est le royaume de ce qui n'existe plus : mais le Tout est et le Tout est toute existence, et on ne peut dire d'aucune chose qu'elle était dans le tout. Là encore, le futur est le royaume du potentiel : mais dans le Tout toute potentialité est déjà réalisée. Voyez Saint Thomas : « Une chose est parfaite dans la mesure où elle est en acte, et imparfaite dans la mesure où elle est en potentialité et vide d'acte. De ce fait, ce qui n'est pas du tout dans la potentialité mais acte pur, doit être le plus parfait. Or tel est Dieu. » *Op. cit.* I.

* Mais ces régions spatio-temporelles ont une « enveloppe » d'un ordre différent – une « région » intemporelle et non spatiale qui n'est pas complètement au-delà de la possibilité de connaître d'une science physique qui spéculé à propos d'une ceinture de nébuleuses qui s'éloignent de nous à la vitesse de la lumière : des nébuleuses dont les horloges s'arrêtent toutes pour nous, et dont les mètres étalons se réduisent à rien.

× En fait, tout comme notre croissance dans l'espace est plus qu'en accord avec l'expansion de notre environnement spatial, notre croissance dans le temps est plus qu'en accord avec l'expansion de notre environnement temporel – avec pour résultat que nous devenons davantage, et non moins, gouvernés par le temps. Nous progressons en nous éloignant, plutôt qu'en nous rapprochant, du Tout intemporel. Le remède est que nous cherchions le Centre qui exclut le temps en même temps que le Tout qui inclut le temps, car ils n'existent pas séparés. Seuls ceux parmi nous qui n'ont aucune pensée pour le lendemain peuvent penser à l'éternité ; seuls ceux qui savent comment vivre dans le moment savent comment vivre hors du temps et dans le Tout.

destruction du temps : la totalité du temps est un non-temps. Ici, autrement dit, il y a un aspect de plus de la descente soudaine du sommet de la pyramide vers la base, du refus du Tout de rester le Tout, de l'unité des niveaux ultimes. On pourrait dire que la réalité ultime est doublement intemporelle – en tant que Tout, intemporelle par inclusion du temps ; en tant que Centre, intemporelle par exclusion du temps. Le Centre est le réceptacle instantané du Tout du temps, tout comme il est aussi le réceptacle sans extension du Tout de l'espace. Et si ce n'était pas le cas, si le Tout n'était pas aussi le Centre, il ne serait jamais le contemporain de ses parties ; et il serait certainement inexistant maintenant. Il resterait défait jusqu'à la fin du temps. °

Mais en fait le Tout est complet à chaque instant de la série temporelle : il est contenu dans ce Centre qui est mien et dans tous les autres Centres. Comme mon ici-maintenant n'est ni spatial et ni temporel (et ainsi ne soustrait ni espace ni temps au Tout), il est compétent en tant que réceptacle du Tout. Ainsi, aussi longtemps que, comme Ananias, je me réserve la plus infime fraction de l'espace, je détruis sa totalité ; et aussi longtemps que je revendique pour moi-même l'histoire la plus brève, je ne peux jamais jouir de l'histoire de l'autre. Ce qui veut dire que la mortalité absolue du soi, c'est-à-dire du Centre, est la condition de l'immortalité absolue du non-soi, c'est-à-dire du Tout.

10. LE TOUT ET LA VÉRITÉ

Le cours de cette enquête est jusqu'ici une illustration de la loi qui fait que chercher la vérité à propos de quelque chose, c'est rechercher le Tout. φ « Plus nous comprenons les choses individuelles », dit Spinoza, « plus nous comprenons Dieu. » × Quelle que puisse être la chose, la vérité totale à son sujet c'est qu'elle est le Tout. (Ou, dans les termes de Bradley, chaque déclaration est une déclaration à propos du Tout, et implique la forme : « Le Tout est tel que... » +) Le sens complet de la partie implique le contexte total de la partie, qui est le Tout. ∅ Il est vrai que nous commençons en prenant les choses pour existant d'elles-mêmes et isolées, mais la recherche (qu'elle prenne la forme de la science physique, de la logique, ou de la psychologie) montre qu'elles ne sont rien de la sorte, et qu'elles sont constituées par leurs relations à toutes les autres choses. Les unités hiérarchiques inférieures sont connues lorsqu'on les remet à leur place, et cet acte n'est rien d'autre que l'ascension dans la hiérarchie. « Vous êtes complets en Lui » * En dernier ressort, seul le Tout est tout à fait réel, quand on voit que déterminer autre chose serait encore le Tout. (Car il n'est pas seulement nécessaire de spécifier la manière dont la chose est par rapport aux autres choses, mais aussi la manière dont elle n'est pas par rapport à elles : je ne peux pas dire tout ce qu'est l'objet sans attirer en lui tout ce qu'il n'est pas : ce qui le limite ou le nie lui est néanmoins nécessaire. †)

Finalement, il n'existe que le Tout, pris de ce point de vue-ci ou de ce point de vue-là. Il y a de nombreuses manières de montrer qu'il en est ainsi, mais en tout cas les schémas des régions et la loi du quelque part ailleurs l'impliquent. Premièrement, chaque unité hiérarchique est localisée partout – sauf en son propre Centre. Elle habite toutes ses

° Le « principe cosmologique » de la centralité de l'observateur est aussi vrai du temps qu'il l'est de l'espace – le Centre repose au milieu de l'histoire, tout comme il repose toujours au milieu de l'univers physique. Mais cette loi de symétrie temporelle (et en fait tout ce que j'ai dit dans cette section) appartient en réalité à la partie IV, où les arguments complets sont présentés.

φ M. C. S. Lewis a finement dit que nous pouvons poursuivre la connaissance en tant que telle, « dans la confiance assurée que ce faisant nous avançons soit vers la vision de Dieu nous-mêmes ou indirectement en aidant d'autres à le faire. » Transposition, p. 50.

× Ethics, V. 24.

+ The Principles of Logic.

∅ Tandis qu'il est plus ou moins vrai de dire qu'il y a sur la Terre un seul être humain, qui est l'Humanité ; et une seule créature vivante, qui est la Vie ; il est totalement vrai de dire qu'il y a dans l'Univers un seul tout, qui est le Tout.

* Col. II. 10.

« L'axiome des relations internes », qui était si clair pour les néo-hégéliens, a été la cible de nombreux opposants récents à l'idéalisme objectif. On dit, par exemple, qu'une distinction doit être faite entre les relations qui sont nécessaires à la chose, et celles qui sont accidentelles. Pour une critique complète, voyez A. C. Ewing, Idealism, IV, et aussi The New Realism, par E. B. Holt et d'autres. Ma propre opinion est que les idéalistes objectifs ont raison dans la mesure où ils traitent du niveau du tout, et que les réalistes ont raison dans la mesure où ils traitent du niveau de la partie – la partie dont les relations sont nécessairement extérieures, autrement elle n'apparaîtrait plus comme une partie. La solution (de la plupart, sinon de tous, les problèmes métaphysiques) est cosmologique, il s'agit de distinguer clairement les niveaux hiérarchiques.

† Cette doctrine essentiellement hégélienne, Whitehead y est parvenu indépendamment, lorsqu'il déclare cela dans son principe bien connu des « préhensions négatives ».

régions, sous des formes qui leur sont conformes ; mais elle est projetée en retour sur le Centre. Ainsi chaque unité de ce genre est vaste comme le monde, et est en même temps nucléaire, ou centralisée. Elle est la réalité ultime sous ses deux aspects, le Tout qui, pris concrètement, est le système entièrement entrelacé des régions et des Centres, et la grande arène en laquelle le jeu de cache-cache (ou du quelque part ailleurs) se joue. Alternativement, elle pourrait être décrite comme la grande Société de toutes les sociétés des observateurs mutuels, dont les observations à la fois fournissent le contenu (ou le matériau brut) du Tout et le relie à l'aide de liens innombrables, indestructibles et à longue portée. Si vous pouviez séparer un objet de son lieu dans ce complexe, vous trouveriez, non les fameux bords irréguliers de Bradley, mais absolument aucun bord, parce que vous ne trouveriez absolument aucun objet. En lui-même, il n'est rien ; en la compagnie de ses égaux, il atteint ce degré de cohérence et de réalité qui est propre à son niveau ; dans le Tout, il est le Tout, entièrement réel et entièrement cohérent. °

Alors qu'un homme en tant que tel ne peut jamais être l'objet d'une connaissance parfaite, le Tout en tant que tel ne peut jamais être l'objet d'une connaissance imparfaite. Car quand je connais l'homme plus complètement je sais qu'il est plus que lui-même, et quand je connais le Tout plus pleinement je connais quelque chose de moins que le Tout. (C'est Spinoza qui expose ces doctrines le plus clairement et sans compromission : « Toutes les idées, dans la mesure où elles se réfèrent à Dieu, sont vraies. » « La connaissance du mal est une connaissance inadéquate. » +) D'après le bon sens, ces affirmations sont manifestement fausses, et il est parfaitement évident que j'ai beaucoup plus d'informations sur les niveaux médians de la hiérarchie que sur les niveaux plus élevés. Mais j'ai déjà montré en de nombreux endroits que le bon sens est dans l'erreur concernant cette opinion, et que (par exemple) notre fonctionnement stellaire guide et inspire notre fonctionnement terrestre de nombreuses manières insoupçonnées. Et la loi qui dit que la connaissance valide (en tant que distincte du matériau brut de l'information factuelle, des détails empiriques) commence aux extrémités de la hiérarchie, et se dirige vers le niveau médian ou humain plutôt que d'en partir, est magnifiquement exemplifiée quand nous en arrivons aux niveaux ultimes. « Ce qui est en Dieu parfaitement se trouve dans les autres choses au moyen d'une participation imparfaite », dit saint Thomas d'Aquin, « et ainsi la créature a ce qui est de Dieu, et de ce fait on peut dire véritablement qu'elle est comme Dieu... Car la créature reçoit de Dieu sa similarité à Lui, et non le contraire. » × En fait, il est temps que nous réalisons que ce n'est pas notre connaissance de ce qui surpasse l'homme, mais celle de l'homme lui-même, qui est douteuse, et que c'est l'humaniste agnostique plutôt que le théiste qui a besoin de justifier ses croyances. * Car la perception des plus hauts niveaux de l'expérience est (a) directement donnée, (b) particulièrement lucide, détachée du détail distrayant et déformant, et (c) d'une perspective plus vaste, bien plus cohérente en elle-même, moins fragmentaire – en un mot, plus vraie.

De même que l'homme trouve de l'hélium dans le soleil et des mathématiques dans les étoiles, de même il se voit dans le Tout. Laissez-moi en donner trois exemples parmi les nombreux à notre disposition.

° De ce fait, le monisme et le pluralisme sont complémentaires et non pas incompatibles. Donc, pour prendre un des exemples les plus extrêmes de monisme, Denys enseignait que bien qu'un côté de notre être soit totalement immergé dans la suressence intemporelle, l'autre côté en est une manifestation limitée et multiple dans le temps. D'un autre côté, prenons l'exemple du pluralisme méthodique, Lao-Tseu, ayant montré que la réalité est une société d'être spirituels comportant de nombreux degrés, tourne autour de l'idée que les choses sont des modes de l'activité de Dieu. Voyez Microcosmus, E. T., ii, p. 657. Trop souvent, on assume que l'Un doit submerger le Nombre, au lieu de s'assurer de lui.

+ Ethics, II. 32 ; IV. 64. Cf. Descartes : « Cette idée par laquelle je conçois un Dieu souverain ... a certainement en soi plus de réalité objective, que celles par qui les substances finies me sont représentées. » Méditations, III. Ici le statut de l'objet assure une valeur à notre pensée le concernant. Supposer autrement, c'est supposer trop de l'homme en tant qu'homme, – notre seule revendication peut être que notre connaissance du Tout est l'activité du Tout en nous – activité qui, bien que nous ne la nous soyons appropriée qu'imparfaitement, est en elle-même parfaite. Quand Aldous Huxley écrit : « Dans l'esprit nous avons non seulement la connaissance unitive du terrain Divin, mais nous la sommes aussi. » (The Perennial Philosophy, p. 38), il nie et ne défend pas la compétence de l'homme en tant qu'homme pour connaître le Tout.

× Summa Contra Gentiles, I.

* « Prouver Dieu est non seulement impossible, c'est une entreprise absurde, parce que Dieu est déjà impliqué au centre même de la pensée qui entreprend de le prouver. » A. C. Bradley, Ideals of Religion, p. 257.

Sur Dieu en tant qu'éminemment connaissable, intelligible suprême, et premier principe de toute notre connaissance, voyez Gilson, The Philosophy of Saint Bonaventure, pp. 118-9, 130-1. L'objet le plus excellent est le plus facilement appréhendé. Même Descartes croyait que sans la connaissance de Dieu nous ne pouvons rien connaître : il est le principe d'intelligibilité. Ou, dans le langage plus vif de Lady Julian : « Je considérais, avec une déférente terreur, et hautement merveilleux pour la vue et le sentiment d'un doux accord, que notre raison est en Dieu... » Revelations of Divine Love, p. 199.

(i) C'est un lieu commun de la psychologie moderne (et particulièrement de la psychologie analytique de Jung ^o) que nous connaissons en premier notre propre contenu psychique et lui donnons de la substance en le projetant sur le monde extérieur, et en le considérant ainsi comme objectif et autre que nous-mêmes ; et c'est seulement graduellement que nous apprenons à nous extraire de nos projections, si nous parvenons vraiment à ce stade en fait. Historiquement, les objets les plus signifiants de cette activité projective ont été les démons, les fantômes et les esprits de toutes sortes, les dieux élevés et le Dieu unique. L'homme ne pouvait pas se développer sur son propre niveau ni de lui-même : il était nécessaire pour lui d'avoir commerce avec le divin. (Certains sociologues † français sont allés aussi loin que de dériver les notions d'espace et de temps, de nombre et de causalité, des pratiques et rituels religieux chez les peuples primitifs : il est assez vraisemblable que c'est au travers d'activités de groupe de ce genre que les hommes sont devenus plus vivement conscients des relations abstraites temporelles et spatiales, qui ont été graduellement appliquées à des questions (relativement) séculières et individuelles.) Il y a peu de doute que la progression de l'homme vers la connaissance de soi a été indirecte, et qu'il doit connaître les secrets de Dieu pour connaître les siens. φ La théologie précède et prépare l'anthropologie. On ne peut d'ailleurs pas dire que la théologie a été historiquement utile, mais qu'elle s'est révélée invalide – un échafaudage que l'on a dû enlever dès que la construction d'une connaissance substantielle a été rendue possible. C'est tout à fait le contraire : considérez la théologie de Saint Paul, qui est aussi vivante maintenant qu'elle l'a jamais été, et comparez-la avec la science et les techniques de son époque. La « divine science de la théologie », et *a fortiori* de la théologie mystique, est pérenne. Et même les croyances religieuses les plus primitives – comme, par exemple, celle concernant les dieux étoiles – démontrent une profonde perception de ce que nous avons pour la plus grande partie perdu, et que nous avons désespérément besoin de retrouver.

(ii) Mon deuxième exemple est tiré, non de l'homme primitif, mais de l'homme médiéval. Il est littéralement vrai que l'effort le plus subtil et le plus soutenu de la raison jamais effectué – celui des scolastiques et en particulier de saint Thomas d'Aquin – a été un effort suprahumain. Il se souciait avant tout de la nature divine, et seulement secondairement de la nature humaine – d'où sa lucidité. + Si la philosophie (comme Webb nous le dit) ne peut s'élever et s'épanouir que sur le sol de la religion, ^o c'est parce que la religion non seulement nourrit de mythes inspirés les racines de la philosophie, mais qu'elle éclaire aussi la jeune plante d'une lumière intellectuelle. L'histoire de la chrétienté est un commentaire du texte : « Cherche avant tout le royaume de Dieu ». Car ce que Whitehead appelait « le rationalisme sans protection du Moyen Âge » – rationalisme appliqué principalement à la tâche de réconcilier la philosophie et la religion – était la précondition de la science naturelle moderne. « Le Moyen Âge a formé un vaste entraînement de l'intellect de l'Europe occidentale dans le sens de l'ordre... La foi en la possibilité de la science, engendrée antérieurement au développement de la théorie scientifique moderne, est un dérivé inconscient de la théologie médiévale. » ×

^o « Au sens strict, on ne fait jamais une projection ; elle arrive, on la rencontre. Dans l'obscurité d'une certaine extériorité je trouve, sans le reconnaître en tant que tel, un quelque chose de psychique ou d'intérieur qui m'est propre. » Jung, The Integration of the Personality, p. 212. Cf. Psychological Types, p. 582 ; Two Essays on Analytical Psychology, p. 99.

† Par ex., Emile Durkheim, Group Theories of Religion, p. 188.

φ Dans De Diligendo Deo, Saint Bernard dit : « Nous devons commencer par aimer Dieu ; et ensuite nous serons capables, en Lui, d'aimer aussi notre prochain. » C'est en fait l'ordre de l'histoire : notre dévotion à l'humain a ses racines nécessaires dans la dévotion de nos ancêtres au divin. Même notre gouvernement est descendu du Ciel sur la Terre, quand on voit que la religion, l'astronomie, et la gestion de l'État, ont été originellement non trois choses mais une seule. Comme Benjamin Farrington l'a indiqué, la divinité visible dans le ciel a joué « un rôle multiple dans le gouvernement des cités et des empires. La stabilité de la société oligarchique ancienne était liée à une vision particulière de l'astronomie. » Greek Science, II p. 88.

+ Je ne suggère pas que les grands philosophes chrétiens croyaient que Dieu est l'objet naturel de notre intellect. Au contraire, ils rivalisaient les uns avec les autres dans leur négation de cette doctrine. Saint Thomas, par exemple, enseignait que les objets propres de notre intellect sont les choses sensibles, et non Dieu, qui n'appartient pas au même genre que nous-mêmes (Il n'est pas composé de matière et n'a pas de forme) ou dans la catégorie logique de la substance en général (Il n'est pas composé d'essence ni d'existence). C'est uniquement par la grâce de Dieu que nous pouvons jouir de la vision de l'essence divine. Summa Theologica, I. 88 ; Summa Contra Gentiles, III. 42 et suivantes. Cf. Etienne Gilson, The Spirit of Mediaeval Philosophy, XIII. Ma propre adaptation de cette vérité est de déclarer que, quand nous réalisons notre incapacité totale à connaître le Tout, alors cette connaissance nous est librement donnée.

^o God and Personality, pp. 216-7.

(iii) Je prends mon troisième exemple auprès d'un philosophe contemporain distingué. Le docteur Clement C. J. Webb a consacré ses conférences Gifford * à une étude de la personnalité en Dieu d'abord, et ensuite de la personnalité en l'homme. Cet ordre a été délibérément adopté. « Mes motifs pour l'adopter sont de deux sortes », dit le docteur Webb, « historiques et philosophiques. En effet, on s'apercevra lors de l'enquête que non seulement le développement de la conception de la personnalité a été profondément affecté par les discussions entreprises dans l'église chrétienne concernant les relations mutuelles des personnes de la Trinité et l'unité des natures divine et humaine dans la personne du Christ, mais que la discussion philosophique sur la nature de la Personnalité humaine est postérieure dans le temps à ces discussions théologiques. On ne peut même pas dire que ce fut l'intérêt religieux et théologique pour la Personnalité du Christ, conçu comme étant à la fois Dieu et homme, qui a réellement fourni le motif et l'occasion d'entreprendre l'investigation sur la nature de la personnalité chez les hommes en général. † En plaçant de ce fait la considération de la Personnalité en Dieu avant la considération de la Personnalité en l'homme, je suivrai, en tout cas, l'indication donnée par l'histoire de la pensée. Mais il y a des raisons d'un ordre plus philosophique que l'on peut alléguer pour soutenir ma façon de procéder. La Personnalité n'est pas simplement quelque chose que nous observons chez les hommes ; elle est plutôt une chose que, quoi qu'elle nous soit suggérée par ce que nous trouvons chez les hommes, nous n'apercevons qu'imparfaitement réalisée en eux ; et ceci ne peut être que parce que nous sommes d'une manière ou d'une autre conscients d'une perfection, d'un idéal que nous mettons en contraste avec ce que nous voyons chez les hommes en ce qu'ils en sont loin. »

Mais le Tout est le royaume du mystère autant que de la clarté, de la profonde obscurité autant que de la lumière éblouissante. Le Tout est, en fait, au-dessus et au-delà de la raison. Car le critère de cohérence, qui nous a conduits de la partie au Tout, n'est plus d'utilité à ce niveau suprême : alors qu'un être moindre doit son degré de réalité, son statut hiérarchique, à sa conformité avec d'autres êtres, à la mesure de son accord avec eux, le Tout doit sa complète réalité et son statut suprême au fait qu'il est seul, et qu'il ne peut être pour cela question d'un accord avec un autre. La source et le but de la connaissance sont en eux-mêmes ineffables. « Dieu est la limitation ultime », dit Whitehead dans un passage bien connu, « et Son existence est l'irrationalité ultime. Car aucune raison ne peut être donnée pour imposer cette simple limitation qui repose dans sa nature... Aucune raison ne peut être donnée pour la nature de Dieu, parce que cette nature est le terrain de la rationalité... Il y a un besoin métaphysique d'un principe de détermination, mais il ne peut y avoir de raison métaphysique pour ce qui est déterminé. » × Et ce sont là des conclusions auxquelles nous pouvions nous attendre : la réalité ultime, en tant que Tout et que Centre, s'annihile en devenant parfaite, et se parfait en s'annihilant.

À la fin, la connaissance parfaite et l'ignorance parfaite, la raison la plus élevée et l'irraison la plus profonde, la réalité totalement faite et la réalité totalement dé faite, sont inséparables. Et ceci n'est pas une raison

× Science and the Modern World, I.

* *Op. cit.*, pp. 20, 21.

L'histoire de la philosophie est remplie d'exemples d'arguments qui vont du plus haut niveau au plus bas. Ainsi il y a la méthode de Platon qui étudie la justice d'abord dans la cité, puis ensuite chez l'individu. (Republic, 368, 369.) Ainsi Descartes n'argumente pas à partir de l'existence indubitable de son moi pensant pour en tirer l'existence du monde objectif, mais il part de l'existence de Dieu, « vers la connaissance des autres choses dans l'univers. » Car « il y a excessivement peu de choses qui sont connues avec certitude quant aux objets corporels... nous connaissons bien plus de choses de l'esprit humain, et encore plus de Dieu lui-même. » Meditations, IV.

† Néanmoins, étant parvenus à une certaine connaissance de notre propre personnalité par une considération de la nature divine, nous pouvons alors regarder la première pour jeter une certaine lumière sur la dernière. Cf. S. A. McDowall, Evolution and the Doctrine of the Trinity, p. 108.

L'élément religieux précède, logiquement aussi bien que génétiquement, le séculier et le reste. M. Christopher Dawson dit bien que « le facteur religieux a une part beaucoup plus importante dans le développement des cultures humaines que celle qui lui a été d'habitude assignée par les théoriciens qui ont tenté d'expliquer le phénomène du progrès social... Nous commençons à peine de comprendre comment la vitalité d'une société est liée de manière intime et profonde à sa religion. C'est l'impulsion religieuse qui fournit la force cohésive qui unifie une société et une culture. Les grandes civilisations du monde n'ont pas produit les grandes religions en tant qu'une sorte de sous-produit culturel ; les grandes religions sont réellement les fondations sur lesquelles les grandes civilisations reposent. Une société qui perd sa religion devient tôt ou tard une société qui perd sa culture. » Progress and Religion, pp. 95, 232, 233.

Cependant un autre aspect de la primauté de la religion est souligné par ces penseurs qui montrent que la démocratie tire sa force de sources suprahumaines. Ainsi Maritain : « La dignité de la personne, sa liberté, ses droits, surviennent de l'ordre des choses naturellement sacrées, qui imprime sur elles l'empreinte du Père de l'Être, et qui ont en Lui le but de leur mouvement. » The Rights of Man, p.6. Cf. Epinomis, 977-8 : le ciel étoilé « a été la cause de toutes les autres bonnes choses que nous avons », et « il ne cesse jamais d'enseigner aux hommes un et deux, jusqu'à ce que même le moins intelligent ait appris suffisamment à calculer. »

× Science and the Modern World, XI.

pour désespérer, mais pour nous encourager dans notre investigation. Car la vérité paradoxale est que si, au lieu de cette « dualité », nous étions tombés sur une unité simple, il aurait été clair que nous n'avions pas encore atteint notre but qui est l'achèvement de la hiérarchie. Ce dont nous avons besoin pour parachever la série n'est pas simplement un objet suprême, mais cet objet parfaitement connu ; et de plus connu d'une manière telle que cet objet reste le seul objet, dans son unité infrangible. Il doit y avoir ici une expérience qui abolit complètement la loi d'égalité, et évite toute allusion de duplication. Ce dont nous avons besoin, autrement dit, est une unité d'essence accompagnée d'une pluralité de fonctions. Et ceci est fourni par le Tout en tant qu'objet, et le Centre en tant que sujet, avec les relations mutuelles qui les unissent. Ce qui pourrait être qualifié d'illusion de la conscience de soi est ici finalement exposé. + La seule manière d'éviter la régression infinie de la conscience de soi (et l'extension de la hiérarchie à l'infini) est d'éviter la conscience de soi ; et ceci est facile, lorsque nous voyons qu'elle n'a en fait jamais existé, et que ce qui semble être conscient de soi est toujours une conscience de l'autre – je ne peux jamais arriver au lieu où je suis quelque chose sans que mon voyage à cet endroit détruise ce quelque chose. Mais tandis qu'aux niveaux intermédiaires il y a toujours une pluralité de sujets qui peuvent, par projection et réflexion mutuelles, sembler devenir conscients d'eux-mêmes ; de même, au niveau ultime, il n'y a pas de pluralité ni d'illusion de ce genre. Ici il est indubitable que le connaissant fait place au connu, et qu'ils ne peuvent jamais exister côte à côte avec lui. Le Tout se vide de lui-même. Devenant rien au Centre, il contient tout, et il y a connaissance parfaite et sans division de ce qui existe.

Ces conclusions théoriques ne sont d'ailleurs pas requises pour tenir d'elles-mêmes. Si le mystique a une perception directe de la vie au niveau ultime (dans le même sens où l'astronome a une perception directe de la vie sidérale), et si de plus son expérience n'est pas un exemple d'imitation ou de copiage, mais une participation réelle * (tout comme l'astronomie est une participation à la pensée sidérale), alors c'est vers le mystique que nous devons nous tourner pour obtenir la preuve empirique de notre théorie. Et la preuve qu'il offre est bouleversante. Comme je l'ai déjà indiqué, l'ignorance du Centre est pour lui la condition de la connaissance du Tout. Son incapacité à comprendre le Tout n'est pas considérable : elle est absolue. À moins qu'il n'abandonne l'idée de pouvoir un jour connaître le Tout, il ne pourra jamais connaître le Tout. En écrivant à propos de la tradition dionysienne, Justin McCann dit : ⊕ « L'homme peut atteindre Dieu, car dans, et par, la reconnaissance qu'il fait de sa propre impuissance et des limitations de sa pensée – c'est-à-dire dans l'obscurité de son ignorance, dans son nuage d'inconnaissance – l'homme est uni à Dieu. L'Être transcendant devient immanent ; l'incompréhensible est d'une certaine manière compris... Le mystique accepte cette obscurité, et par elle il atteint une illumination parfaite... Le processus demande à s'abstraire des sens et de la connaissance humaine ordinaire et, de ce fait, on l'appelle ignorance et inconnaissance ; mais cela conduit à une connaissance plus élevée et à une expérience merveilleuse de Dieu. » Et la validité de cette procédure ne peut reposer que sur son objectivité, dans le fait que c'est un aspect de la procédure divine. Le « nuage d'inconnaissance » du mystique n'est rien d'autre qu'un partage de la descente du

+ John Caird dit : « C'est uniquement dans la Pensée Absolue ou la Conscience de Soi que nous atteignons une sphère où l'objet est un avec le sujet, où le connaissant est aussi le connu... Le dernier élément de nature étrangère s'évanouit ; l'objet devient un moment de son propre être, l'esprit pensant et connaissant devient objet pour lui-même. » Introduction to the Philosophy of Religion, pp. 242-3. Il n'y a pas de doute qu'en un sens Caird a raison et que la conscience de l'autre ultime est aussi la conscience de soi ultime. Mais faire de ceci le sentiment premier, c'est réduire le Tout à l'Absolu de Bradley qui se regarde lui-même dans un miroir. Si le Tout est digne de notre adoration, et qu'il a toutes les vertus au plus haut, alors il est d'abord en train de regarder l'autre : ou plutôt, il réalise une non-conscience de soi dont l'homme en tant qu'homme est incapable. Le saint et le mystique, dans la mesure où ils sont les véhicules de l'esprit divin, ont quelque chose de cette objectivité altruiste. Ce sont des personnes réelles (dans le sens du mot de John MacMurray) parce qu'ils ne sont pas tournés vers eux-mêmes.

* « Car quel homme connaît les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même aussi, personne ne connaît les choses de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. Or nous avons reçu ... l'Esprit qui est de Dieu. » I Cor. II, 11 et suivantes. Cf. Plotin : « L'âme ne voit ni ne distingue en voyant ; elle n'imagine pas non plus qu'il y a deux choses ; car elle devient pour ainsi dire une autre chose, cesse d'être elle-même et de s'appartenir. Elle appartient à Dieu et est une avec Lui, comme deux cercles concentriques : là où ils coïncident, ils sont Un ; mais quand ils sont séparés, ils sont deux... Dans cette conjonction avec la Dèité, ils n'étaient pas deux choses, car le percevant était un avec le perçu. » Enneads, VI. 9.

⊕ Préface de The Cloud of Unknowing, pp. xxv, xxvi.

Tout vers le Centre, tout comme son corrélat, la connaissance mystique du Tout, est un partage de cette connaissance parfaite du Tout-en-tant-qu'autre dont le Centre jouit sans penser à soi. L'ignorance du mystique est de ce fait la sorte de connaissance la plus vraie, lorsque l'on voit qu'elle appartient au Tout plutôt qu'à lui-même. Et il n'hésite pas à identifier sa propre nescience avec celle de son objet ; car il n'est jamais fatigué de dire que cet objet est réellement l'obscurité la plus profonde autant que la lumière la plus brillante, non-être aussi bien qu'être, rien aussi bien que tout. Dieu est Dieu parce qu'Il est l'athée parfait ; et le mystique est un mystique parce qu'il partage cet athéisme.

11. LE TOUT ET LA BONTÉ

Tout comme l'idée du Tout en tant que système cohérent et absolu de fait est implicite dans toute notre pensée, ainsi l'idée du Tout en tant qu'ordre moral transcendant est implicite dans la totalité de notre vie pratique. Car si la bonté est, sous un de ses aspects les plus importants, le sacrifice conscient du moi au non-moi, ou le déplacement délibéré du centre du moi vers un centre plus élevé, alors (comme cette enquête l'a déjà rendu évident) la hiérarchie cosmique est une structure morale. × Son principe architectonique, les tensions et les poussées dont l'opposition la soutiennent, sont moraux ; et son étage le plus élevé est la scène de l'acte final du sacrifice de soi en lequel le moi, cessant de distinguer ses propres intérêts de ceux de tout autre moi, quel qu'il soit, actualise l'unité du Soi. La bonté parfaite signifie l'altruisme parfait, le refus ultime de se séparer de quelqu'un d'autre, l'abandon de tous les intérêts privés. Le Tout est lui-même, et le Tout est saint, la bonté la plus haute et la seule vraie, parce qu'il refuse de se dissocier de toute chose existante. La partie est une partie parce qu'elle fait montre de partialité ; le Tout est le tout parce qu'il sympathise pleinement avec tout, et ne montre aucun favoritisme. « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon qu'un seul, et c'est Dieu. » * Il y a un cosmos parce que Dieu est bon : s'Il n'était pas bon, le monde tomberait en morceaux. Ce n'est pas tant l'amour que le monde a de Dieu, que l'amour de Dieu pour le monde, qui le fait tourner, et qui « meut le soleil dans le Ciel et toutes les étoiles ».

Or décrire le Tout dans sa bonté comme produit émergeant des unités imparfaites, c'est rapporter incorrectement les choses. La bonté parfaite du Tout est avant (dans tous les sens du mot) qu'une telle bonté soit réalisée dans les parties, et cette priorité se reflète dans l'histoire. Précisément de la même manière que la connaissance du suprahumain tend à précéder la connaissance de l'humain, et que la science est céleste avant d'être terrestre, de même la religion des dieux précède la moralité consciente des hommes. (La grande culture théocratique sumérienne, en laquelle notre propre culture a ses profondes racines, en fournit un exemple frappant. ° Ici la cité n'était pas tant une collection d'habitations humaines que le séjour d'une divinité, dont le prêtre et vice-régent était le roi. Le gouvernement réel, le donateur de loi, le possesseur de la terre, le général, le juge et l'organisateur social était le Dieu (ou le Dieu accompagné de la Déesse, qui était en général une forme de la déesse Terre) : les grandes structures d'irrigation, les guerres, les entreprises commerciales

« Regarde à ce que rien n'agisse dans ton esprit ni dans ta volonté que Dieu seul. Et essaie d'abattre toute connaissance ou sentiment de ce qui est au-dessous de Dieu, et amène tout cela bien loin sous le nuage de l'oubli... Car c'est la condition de l'amant parfait, non seulement d'aimer cette chose qu'il aime plus que lui-même ; mais aussi de manière à se haïr lui-même afin de ne plus aimer que cette chose qu'il aime. » The Cloud of Unknowing, 43. L'amoureux doit détruire (dit l'auteur anonyme du Cloud) le « sentiment et la connaissance nus » de son propre être.

La proposition de Young (Night Thoughts, IX) : « Seul un Dieu peut comprendre un Dieu » est, en un sens très important, à peu près aussi fausse que possible.

× Si la religion est une loyauté au monde (c'est, en tout cas, une des définitions de la religion de Whitehead : cf. Religion in the Making, p. 60), alors la hiérarchie doit être aussi qualifiée de structure religieuse, une sorte d'Eglise cosmique. Au plus haut niveau de cette église, il y a une expérience telle que celle qu'Olaf Stapledon décrit quand il voit en lui-même « une volonté détachée pour le bien, non pour mon propre bien ni même pour le bien de l'humanité, mais pour le bien de l'univers. » Ceci donne sens à la vie, et est « la consolation suprême, l'inspiration suprême, et cependant aussi, étrangement, un éperon poussant de manière urgente à l'action. » Saints and Revolutionaries, pp. 58-9.

* Mat. XIX. 17.

« C'est Dieu, quand un mortel en aide un autre », dit Pline l'ancien. Historia Naturalis, II. 18. Et Julian de Norwich dans sa Première Révélation : « Dieu est tout ce qui est bon, de même qu'à ma vue, et la bonté que chaque chose a, c'est Lui. »

° Cf. S. H. Langdon, Tammuz and Ishtar, etc. ; M. Jastrow, Religious Beliefs in Babylonia and Assyria ; et, bien sûr, les œuvres de Sir Charles Woolley. Christopher Dawson a écrit un compte rendu utilement succinct sur le caractère théocratique des états sumériens et babyloniens dans The Age of the Gods, VI.

La croyance en un moi supra-humain commun a survécu dans les anges des nations, des villes et des églises (Rev. I. 20 ; Clement of Alexandria, Stromata, VII.), et n'est absolument pas morte aujourd'hui. Dans une lettre à un évêque (3 juin 1603) Saint François de Sales écrit : « Je vous recommande vivement d'avoir grande confiance et amour pour votre Ange Gardien, le patron de votre Diocèse. »

de toutes sortes, étaient entreprises avec succès, non parce que les hommes en tant qu'individus étaient d'accord sur un certain projet et coopéraient pour l'entreprendre, mais parce qu'ils étaient la volonté supra-individuelle, divine ou suprahumaine. La direction devait venir du niveau le plus élevé – non pas « Ainsi dit l'homme... » mais « Ainsi dit le Seigneur... ». Dans les premiers stades de l'histoire humaine, aucune distinction n'était faite entre la loi civile et le devoir religieux, entre l'usage séculier volontaire et le rituel sacré obligatoire : le profane en tant que tel existait à peine. Et quand enfin les commandements divins furent codifiés par un Hammourabi, ils continuèrent à être les demandes de Shamsh le dieu Soleil, ou d'une autre déité, dont ils continuaient à tirer leur force. Mais nous pourrions très bien aller également chercher un exemple dans l'ancienne Chine, × où l'ordre social était régulé par l'ordre du Ciel ; ou dans l'Inde védique, où les rites sacrificiels reliaient l'homme avec le cosmos ; ou en fait dans l'une ou l'autre des grandes cultures du passé. Toujours était réalisée en pratique (la théorie est un développement tardif) la vérité profonde que l'homme individuel en tant que tel n'est pas, et ne peut jamais être, un être moral ; que sa vertu ici repose dans l'établissement d'une connexion avec son moi suprahumain et supra-individuel ; que sa bonté consiste à trouver le niveau où il est un avec autrui parce qu'il est un avec Dieu, et un avec Dieu parce qu'il est un avec autrui. Mais la primauté doit être donnée au divin : le simplement humain est inhumain. Et même tout à fait récemment, ce fut d'abord sur un terrain religieux plutôt qu'humanitaire que nombre des grands réformateurs sociaux travaillèrent à abolir l'esclavage, réformer les prisons et introduire des méthodes plus honnêtes de commerce. + La controverse continue encore de savoir si la bonne conduite peut survivre longtemps à la foi qui l'a originellement inspirée. Mais le problème, quand il est ainsi exprimé, est basé sur une méprise : la réelle question concerne l'étendue du dommage causé par notre inconscience de la nature supra-humaine de toute moralité. Car la bonne conduite n'est rien d'autre que le fonctionnement du moi supérieur ou suprahumain, et quoi que les hommes puissent dire à propos du caractère séculier de leurs motifs et de leur manque de croyances religieuses, leurs actions en sont le test. La bonté n'est pas moins divine de porter un habit strictement humain, et l'amour parmi ceux professant l'athéisme n'en est pas moins divin. Un homme ne peut déployer sa loyauté horizontalement sans se déployer verticalement.

Seul le Tout est totalement bon. Qu'il ne soit aussi rien de la sorte apparaît clairement à partir de deux considérations : (i) la bonté repose dans l'acte de changer de centre, et (ii) la bonté est objective et concernée par autre-que-soi.

(i) La bonté repose, non sur le fait d'avoir changé de centre, mais sur l'acte d'en changer ; son foyer propre est ce no man's land d'hésitation ou de contradiction qui sépare un niveau du suivant. Car dès que le changement s'accomplit loyalement, et que l'on adopte le nouveau centre sans nuance, alors il devient évident que (après tout) le sacrifice de soi en valait bien la peine, quand on voit qu'il ne faisait que mener à une croissance nouvelle du moi. De cette manière, ce qui est moral, devenant ce qui est prudent, n'est plus moral. Si l'honnêteté était toujours et

× « Quel standard peut être pris comme convenant au gouvernement ? La réponse est que rien ne vaut l'imitation du Ciel. Les actions du Ciel englobent tout et ne sont pas personnelles, ses bénédictions sont substantielles et ne cessent pas, ses révélations sont constantes et incorruptibles. Ainsi, c'est ce que les Rois-sages imitaient. Ayant pris le Ciel comme modèle, tous leurs mouvements et toutes leurs actions étaient nécessairement mesurés relativement au Ciel. Ce que le Ciel voulait, cela ils le faisaient ; ce que le Ciel ne voulait pas, cela ils s'arrêtaient de le faire. La question est maintenant, qu'est-ce que veut le Ciel et qu'est-ce qu'il hait ? Le Ciel veut que les hommes s'aiment et soient profitables les uns aux autres... parce qu'il embrasse tout dans son amour d'eux.... Prenez ensuite la Grande Société. Il n'y a pas d'états grands ou petits : tous sont les cités du Ciel. » Mo Tzu Book, IV.

+ Wilberforce en est un exemple notable, ainsi que les quakers John Woolman et Elizabeth Fry. Bien que l'amour de Dieu arrive en premier pour de telles âmes nobles, il est inséparable (pour eux) de l'amour de l'homme. Notre tendance présente est de renverser l'ordre des nouveaux commandements (Mat. XXII. 37 et suivantes), ou plutôt d'ignorer complètement le premier commandement – aimer Dieu. Nous ne disons d'ailleurs plus à Dieu, avec le Psalmiste : « Contre Toi, j'ai péché ». Ps. LI. 4.

L'absolu de Bradley et Bosanquet a été attaqué de toutes parts, mais pour moi sa faiblesse repose dans son échec à rendre justice au fait que la réalité ultime nous propulse au-delà de nos catégories finies en nous emmenant dans deux directions au lieu d'une, vers le bas aussi bien que vers le haut, vers le Centre autant que vers le Tout, et par là elle préserve et satisfait à toutes les valeurs. Surpasser la partie en allant dans une direction seulement, c'est abolir tous les biens vers lesquels la partie s'efforce ; surpasser la partie dans les deux directions, c'est préserver tout ce qu'elle a de digne. Si la réalité en tant que Tout est la tanière du lion vers laquelle toutes les pistes mènent, en tant que Centre elle est la caverne-matrice à partir de laquelle partent les chemins ; car la réalité est à deux voies. Les protagonistes typiques de l'absolu ne prennent pas ici assez au sérieux leur propre principe de l'union des opposés, et ainsi restent en deçà de la vérité (qui s'incarne dans les symboles des grandes religions) que le plus Grand est le plus Petit, que le Premier est le Dernier, que le plus riche et le plus complexe est le plus pauvre et le plus simple.

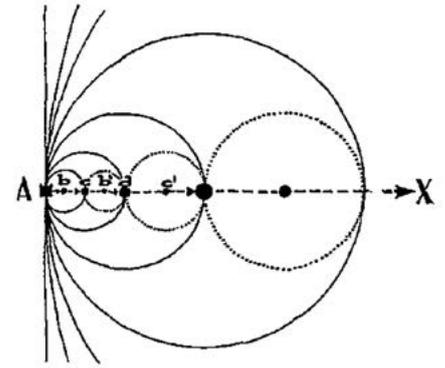
manifestement la meilleure politique, il n'y aurait pas d'honnêteté. La vertu consiste à nier le soi en faveur du non-soi, et la croissance qui en résulte pour inclure le non-soi ne peut jamais être le but de la vertu, ou (pour la vertu) elle ne peut être davantage qu'un sous-produit. Ainsi il est vertueux d'aimer et de servir les citoyens de son pays, parce que cela demande un constant déni de soi ; mais s'identifier soi-même avec l'État dans toutes ses affaires avec le monde extérieur est loin d'être vertueux : au contraire, c'est pour la plus grande part une forme particulièrement odieuse d'égoïsme à grande échelle. La cure en est un autre changement de centre. Et ainsi la bonté, comme l'explication, la conscience de soi (ainsi qu'on l'appelle) et la poursuite de la vérité, est instable : elle se reporte d'un niveau au suivant, et menace de mettre en place une régression infinie. En devenant lui-même, le Tout est bon : mais en étant lui-même, il ne peut pas être qualifié de bon ; car le Tout en tant que tel ne peut pas trouver d'autre pour lequel se sacrifier, il n'a pas de centre extérieur à faire sien.

(ii) La bonté n'est pas épargnée par la loi du quelque part ailleurs : elle est objective – une caractéristique, non du réceptacle, mais de son contenu. Je ne peux jamais être bon : tout le mérite appartient à mon objet, à un autre. Mais si le Tout est seulement lui-même, et ne peut jamais trouver d'autre, dans quel sens intelligible peut-il être qualifié de bon ?

Le Tout est donc empêché par sa nature même d'accomplir cet acte d'abandon de soi qui est un élément essentiel de la bonté. Mais, une fois de plus, le Tout n'est pas seulement le Tout : il est aussi le Centre. C'est-à-dire qu'il accomplit un acte d'abandon de soi qui n'est pas ordinaire, mais un sacrifice absolu : il descend du pinacle de l'être dans l'abîme du non-être. Comme il convient au seul qui est parfaitement bon, le Tout passe du Centre vers tous les centres, accomplissant par là cette révolution copernicienne finale qui parachève la série entière des révolutions de ce genre, et en évitant toute allusion d'égoïcentricité. Nier ceci ne serait pas seulement détruire le Tout en le dupliquant, mais aussi affirmer de manière ridicule que la congratulation de soi est plus admirable chez un Dieu que chez un homme. « L'Absolu (comme Bradley le dit dans un passage fameux qui le mérite) ne veut pas... se regarder lui-même dans un miroir ou, comme un écureuil dans une cage, faire le tour de ses perfections. » ° Alors que le Tout ressemble au Dieu d'Aristote en ce qu'il est la bonté de l'univers, il est au plus haut point différent du Penseur aristotélicien qui « se pense lui-même », et qui est bien trop élevé pour noter l'existence d'un monde inférieur qui lui doit son mouvement et sa vie. × Car le Tout descend au niveau de ses parties ; et davantage que cela, il descend dans les profondeurs les plus basses. Ici il y a une mort à soi qui est l'archétype et le schéma idéal de tous les moi inférieurs.

12. LE TOUT ET LA BEAUTÉ

C'est une vision non de vérité ni de bonté, mais de beauté idéale, qui repose à la racine de la plus grande partie du mysticisme occidental. ⊗ Dans le passage célèbre du Banquet de Platon, le chercheur découvre les manifestations terrestres du beau en bon ordre, jusqu'à ce « que fonde



A passe du centre à b et se trouve lui-même opposé à b' ; un autre passage à c l'unit avec b' mais le met en opposition à c', etc. : chaque révolution copernicienne en rend nécessaire une plus grande. Mais pour le Tout la série entière A.....X est centrale.

° Appearance and Reality, p. 172.

« Dieu s'aime, non pas lui-même en tant que Lui-même, mais en tant que Bonté. » Theologia Germanica, XXXII.

× Metaphysics, XI. Cf. le monde-âme de Platon, qui, bien qu'étant solitaire, est capable « par la raison de son excellence de se tenir à lui-même compagnie, car il n'a besoin ni d'une autre connaissance ni d'un ami et il se suffit à lui-même ... » Timaeus, 34 B.

« Le Père rit dans le Fils et le Fils rit en retour vers le Père », dit Eckhart. Works (trad. Evans), I. p. 59.

⊗ En fait, le mysticisme authentique embrasse l'expérience joyeuse du beau. Il y a un monde de différence entre l'ascétisme dans la gaieté d'un Saint François, et, très souvent, la tristesse pesante de l'austérité puritaine. Le paradis de Dante est un lieu de sourires et de rires : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! Tel fut le chant qui résonna dans le Paradis tout entier avec une douceur dont mon âme fut enivrée. Dans le ravissement qui pénétrait en moi par l'ouïe et par la vue, il me semblait voir l'univers sourire. Ô sainte extase ! Ô joie ! Ô ineffable allégresse ! Ô bonheur ! Ô vie entière d'amour et de paix ! Ô richesse certaine, que le désir ne trouble pas ! » Paradiso, XXVII.

sur lui cette merveilleuse vision qui est l'âme même de la beauté pour laquelle il a tant peiné. » « La quête de la beauté universelle doit le trouver sans cesse en train de monter l'échelle céleste » jusqu'à ce qu'enfin « il soit donné à l'homme de regarder la beauté du vrai moi – sans tache et sans mélange » et de « voir la beauté céleste face-à-face ».

Plus tard, les chercheurs de réalité ont, globalement, tristement négligé la beauté dans leur souci de bonté et de vérité. Un comportement moral sévère, et une pensée disciplinée et stricte, sont les moyens par lesquels nous espérons grimper l'échelle céleste ; mais, en fait, ils ne suffisent pas. Par eux-mêmes, ils peuvent être solennels, pesants, ennuyeux et ils le deviennent effectivement. Le fait est qu'aucune des valeurs ne peut aller très loin sans la compagnie des autres. La bonté qui laisse la beauté loin derrière elle, qui est sans joie et trop sérieuse, commence à prendre une apparence maléfique. * Ce n'est pas un préjugé de philistin, mais un instinct profond, qui suscite le mépris populaire envers le saint qui ne peut jamais sourire de lui-même, envers le prophète qui ne peut jamais se détendre, envers le penseur qui se prend lui-même tellement au sérieux qu'il n'est jamais en danger d'autocontradiction inspirée. Quand la spontanéité de l'artiste, avec son génie enfantin pour le jeu, sa légèreté de touche, sa gaité est complètement absente de la vie de l'esprit, alors la vie devient une caricature chétive d'elle-même. Les vraies marques de l'esprit sont la liberté, la joie et même un certain abandon et une certaine irresponsabilité – un fait que l'hindouisme notamment souligne. ° Bien sûr, la chrétienté avait son Saint François, ses fêtes et même son jour médiéval de tous les saints, quand la religion elle-même prenait le temps de rire ; mais, en particulier dans l'Europe du Nord protestante, la mélancolie et la vertu ont été pendant longtemps associées. φ Il y a peu de preuves pour démontrer que la Dité est grave ou encore qu'Elle est une métaphysicienne habile à saucissonner la logique, ou une gestionnaire pratique qui doit trouver de bonnes raisons pour tout ce qu'elle fait : on peut à peine la soupçonner de bon sens. Si l'univers nous concernant est vraiment un guide, Dieu n'est pas moins conscient de la valeur de l'absurde que (disons) Charles Lutwidge Dodgson l'était : Il semblerait exercer une imagination si prodigieuse et si prodigieuse qu'elle donne une apparence très misérable à nos méthodes soigneuses et soucieuses de préserver les bouts de chandelle. Car le Tout est libre. Ici la créativité de l'artiste est portée au plus haut point d'une liberté sans entrave. Dieu est au moins aussi véritablement l'artiste idéal qu'il est l'inventeur, le mathématicien, l'amoureux, le père, le législateur, l'ami idéal. Il joue ; et nous nous joignons à son jeu magnifique, terrible et ravissant – en ronchonnant ou avec enthousiasme. Nous ne le connaissons pas vraisemblablement à moins que nous n'entrons dans l'esprit joyeux du jeu, en le prenant assez au sérieux pour faire de notre mieux, mais cependant pas si au sérieux au point d'oublier que c'est un jeu.

La beauté, sans aucun doute, est indéfinissable. Mais qu'on puisse au moins dire ceci : qu'elle implique (entre autres) à la fois richesse et plénitude, diversité et unité. Et c'est le Tout qui comprend le maximum de détails dans l'unité la plus complète. Certaines œuvres d'art échouent à cause de la maigreur de leur contenu imaginaire ; d'autres parce que leur contenu n'est pas intégré. Mais notre expérience du Tout (lors de

Coventry Patmore, dans The Rod, the Root, and the Flower, dit bien : « Si nous pouvons accorder du crédit à certaines indications contenues dans les vies des saints, l'amour élève l'esprit au-dessus de la sphère de déférence et d'adoration vers une sphère de rire et de badinage amoureux : une sphère en laquelle l'âme dit : « Oserai-je moi, un moucheron qui danse dans Ton rayon, être déferent ? »

* Cf. T. R. Glover, Jesus in the Experience of Men, p. 257.

« L'esprit manque de toute gravité et, dans la même mesure, de sérieux. Vu de l'esprit, rien n'est lourd ; il prend toutes les choses légèrement... L'homme spirituel impressionne nécessairement l'homme de la terre et son désir de sérieux. » Count Keyserling, South American Meditations (London, 1932), p. 373. Cette citation est tirée du livre d'Alan W. Watts Behold the Spirit, dans lequel le besoin de beauté et de rire dans la religion est présenté de manière persuasive. M. Watts va aussi loin que de dire que le péché « est précisément l'action adulte et désagréable de se prendre soi-même au sérieux. » (p. 181) Cf. la contribution de A. Clutton-Brock, « Spiritual Experience » dans The Spirit, Ed. Canon Streeter.

° Par exemple, Ramakrishna : « Le monde est le jeu de la Mère. C'est son plaisir de laisser glisser de l'illusion un ou deux cerfs-volants parmi des milliers. C'est Son divertissement. Elle dit en confidence à l'âme humaine avec un clignement de l'œil : « Va vivre dans le monde jusqu'à ce que je te dise de faire quelque chose d'autre ! » Romain Rolland, The Life of Ramakrishna, p. 186.

φ Mais les premiers ascètes chrétiens allaient à la limite. Aphraates disait que le saint doit exercer la tristesse, et des pleurs constants étaient un grand signe de sainteté. Certains se nourrissaient uniquement d'herbe ; d'autres s'enfermaient dans des tombes. Ne jamais se laver, ne jamais s'allonger, manger seulement deux ou trois fois par semaine, se charger de lourdes chaînes, se priver de sommeil, étaient des austérités communes.

ces occasions où la qualité de cette expérience est la plus incontestable) indique que ces deux conditions – celle de la richesse et celle de la plénitude – sont là parfaitement satisfaites. Mais il y en a une troisième : à savoir, l'altérité. Tout comme « ma » vérité est toujours la vérité à propos d'un autre, et que « ma » bonté est la bonté d'un autre, ainsi « ma » beauté est toujours la beauté d'un autre. • La revendiquer, c'est la détruire. Le Tout ne peut pas d'ailleurs jouir de Lui-même en tant que Tout, mais doit descendre au rien du Centre, en ne revendiquant pas comme sujet tout ce qu'il revendique comme objet. Car le Tout en tant qu'œuvre d'art suprême est inconscient, et le Tout en tant qu'artiste suprême n'a pas de matériaux sur lesquels travailler. Encore une fois, la réalité concrète est le Tout-Centre. Et c'est pourquoi, pour obtenir la vision de la beauté éternelle, il est nécessaire de descendre à la fondation même de la hiérarchie, en même temps que l'on monte l'échelle céleste à son sommet.

De quelque manière que nous regardions le Tout, nous voyons que cela implique cette descente vers le Centre. Laissez-moi en donner trois illustrations. (i) C'est une condition de la connaissance vivante qu'elle soit périodiquement désapprise, et réapprise toute fraîche ; de la bonté authentique qu'elle ne soit jamais une question de simple habitude, mais qu'elle arrive toujours comme nouvelle à chaque occasion ; de la beauté qu'elle soit sans cesse recréée et réappréciée, comme si c'était pour la première fois. Ces choses ne se conservent pas. Autrement dit, l'existence ou l'affirmation de la valeur est liée à sa non-existence ou à sa négation – la vérité, la bonté et la beauté, qui sont seulement elles-mêmes et qui ne sont pas aussi leurs opposées ne sont pas elles-mêmes. Le royaume où les valeurs sont parfaitement réalisées reflétera alors vraisemblablement, ou plutôt fournira la base pour cette polarité fondamentale, pour l'union des opposés.

(ii) Le Tout, à son propre niveau, est dépourvu de parties ou de composition, car ici toutes les unités inférieures sont vaincues ou immergées dans une unité plus élevée. Ceci n'est pas nier que le Tout possède, dans sa forme idéale, toutes les vertus trouvées aux niveaux inférieurs ; × et néanmoins cette perfection-même est une sorte de limitation – et même une imperfection. Si, aux niveaux inférieurs, nous sommes bien conscients que la bonté perd quelque chose en étant évidente, et que celui qui n'est que sage n'est pas sage, que la beauté facile perd son charme, que connaître toutes les réponses est une chose fatigante et disgracieuse, que (en bref), les mérites réels sont pour la plupart cachés ; alors je suggère que le suprême individu ne sera pas vraisemblablement ignorant de ces faits, et qu'il n'aura pas peur de leur exemplification. Et, en fait, tout va montrer que le Tout, en ceci comme dans tout le reste, établit un exemple parfait. Le suprêmement grand est le suprêmement humble. Dieu descend : dans la phrase de Carlyle, ce n'est pas un absentéiste. La réserve distante du Dieu sans tache d'Aristote était conçue pour le préserver de la contamination du monde : en fait, elle ne fournit qu'une raison pour le mépriser. Car la perfection d'un tel Dieu est inférieure à l'imperfection de l'homme qui ne dédaigne pas de jouer de manière infantile avec ses enfants, ni de comprendre les animaux et de sympathiser avec eux.

J'écoute une fugue de Bach ici ; mais d'où ? À partir des atomes, des molécules ou des cellules de mon organisme, à partir des ondes sonores dans la pièce, à partir du pianiste, à partir de la BBC, à partir du Soleil qui est la source de tous les mouvements terrestres, de la Galaxie qui est la source du Soleil, ou à partir du Tout qui est l'origine de tout ? Comment est-ce que j'entends en moi cette musique, à partir de qui et de quelle distance ? À quel niveau hiérarchique y assisté-je consciemment ? Il est clair qu'elle vient vers moi du niveau le plus haut, en passant par les autres ; et que la valeur qu'elle a pour moi est liée à ma réalisation de ce fait. Le saint qui voit la main de Dieu en tout voit tout transfiguré ; de même que l'artiste qui est suffisamment détaché.

• Cette vérité trouve son expression dans l'ancienne parabole de l'amoureux qui cogne à la porte du Bien-aimé, en disant : « Ouvrez, c'est moi. » La voix à l'intérieur répond : « Il n'y a pas de place ici pour moi et toi. » Après un long moment, l'amoureux revient et cogne à nouveau. « Qui est là ? » demande la voix. Il répond : « C'est Toi », et la porte s'ouvre franchement. M. C. S. Lewis a écrit quelques fins passages sur le thème de la descente divine dans *Miracles* (par exemple, pp. 135-6, 151, 157). Dieu descend « aux racines mêmes et aux bancs marins de la Nature qu'il a créée. Mais il descend pour remonter à nouveau et ramener la totalité du monde ruiné avec lui. On a l'image d'un homme fort qui se penche de plus en plus bas pour se retrouver sous un grand fardeau compliqué. Il doit se pencher pour se relever, il doit presque disparaître sous la charge avant de redresser incroyablement son dos et marcher avec la totalité de cette masse qui se balance sur ses épaules. Ou on pourrait penser à un plongeur... dans une région de vase visqueuse semblable à la mort. » La mort et la renaissance sont la clé de la nature parce qu'en Dieu elles trouvent leur exemple suprême et archétypal : les autres exemples sont seulement de faibles analogies « de cette vaste descente et réascension en laquelle Dieu drague le fond vaseux et salé de la Création. »

× La doctrine de la *via eminentiae* revient aux mots : « Si donc vous, qui êtes mauvais, savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père qui est au ciel en donnera-t-il de bonnes à ceux qui les lui demandent ? » *Mat.* VII. 11. Edward Caird écrit : « Ce que le christianisme enseigne est que... la loi de la vie de l'esprit – la loi de la réalisation de soi par autoabnégation – est aussi valable pour Dieu que pour l'homme, et que, en fait, l'esprit qui œuvre en l'homme dans le « mourir pour vivre » est l'esprit de Dieu. » *Hegel*, p. 218.

(iii) Le Tout, en tant que bonté parfaite, ne peut être dissocié d'une bonté quelconque quel que soit son niveau ; de même que la sagesse parfaite ne peut être ignorante d'un événement quelconque ; que la beauté divine ne peut échouer à posséder toute beauté, à l'inspirer, et en jouir, peu importe l'humilité de son rang. Ce qui veut dire que, bien que le Tout soit le sommet de la hiérarchie, il remplace aussi (en un certain sens) la hiérarchie, en abolissant pour lui-même les limitations du schéma. ° Il est vrai que la descente du Tout, comme notre ascension, est une métamorphose * (on ne peut en aucun sens être à un niveau sans satisfaire à ses conditions) ; car si c'est vraiment moi qui m'élève au-dessus et qui m'abaisse au-dessous du niveau humain, c'est véritablement le Tout qui, par les mêmes données, descend au suprahumain, à l'humain, à l'infrahumain et au Centre lui-même. Ainsi le Tout authentique, la réalité entièrement concrète, a trois côtés plutôt que deux : il est le Tout à un niveau, le Tout-Centre à deux niveaux et la hiérarchie comportant tous les niveaux elle-même – la hiérarchie, non prise morceau par morceau dans son immense échec et son imperfection, mais dans son entièreté, comme unie aux niveaux ultimes et sauvée par eux. En bref, le Tout est « au-dessus de tout, traverse tout, et est en vous tous ».

13. LE MYSTICISME ET LES TROIS ASPECTS DU TOUT

Alors que la réalité ultime est (a) la plénitude intemporelle du Tout transcendant, et (b) la vacuité intemporelle du réceptacle immanent, c'est-à-dire le Centre, elle est néanmoins (c) manifestée dans le temps-monde des niveaux intermédiaires.

Or ce n'est pas une assertion qui n'est pas soutenue par les preuves empiriques. Elle est amplement née de l'expérience du mystique – expérience qui serait une illusion définitive si elle n'était pas une participation réelle à la vie divine et, pour cette raison-là, ontologique. La « voie de l'illumination » (comme j'ai essayé assez longuement de le montrer) est une ascension de la hiérarchie, un progrès à partir de l'humain, traversant le suprahumain et parvenant au plan du divin. Et ce progrès, je l'ai souligné, n'est absolument pas uniforme, mais une alternance d'états (décrits comme obscurité et lumière, purification et accomplissement, confusion et clarté) en tant qu'un niveau succède à un autre : autrement dit, chaque nouvel accès à la vie implique une nouvelle acceptation de la mort. Maintenant, loin d'être le stade final du voyage qui mettra fin à cette contradiction récurrente, elle en fournit le cas extrême. Car le mystique ne parvient pas, à la fin de la voie de l'illumination, au but qu'il a longuement désiré de lumière et d'amour, mais au contraire à ce qu'il appelle « la nuit noire de l'âme » × – une phase de privation et d'aridité, de morte inertie et de vide. Ici l'âme perd tout ce qu'elle a gagné : la joie, la paix, le pouvoir, la connaissance qui sont remplacés par leurs contraires. La quête a échoué. Au lieu du Tout – le Centre.

Cet état de perte – une absence de Dieu qui revient à un athéisme virtuel – est reconnu, par ceux qui sont passés à travers, être l'acte indispensable d'autoabnégation complète, préparatoire à la phase finale de la voie mystique connue comme « l'union », lors de laquelle le moi vidé est rempli de la vie divine. Ici l'âme, absolument purgée de tout

« Aimerais-tu celui qui n'est jamais mort pour toi, ou même mourrais-tu pour celui qui ne serait pas mort pour toi ? Si Dieu n'était pas mort pour l'Homme, et s'il ne s'était pas donné Lui-même éternellement pour l'Homme, l'Homme ne pourrait pas exister... »
Blake, Jerusalem, 96.

° Cf. le Père Przywara : « La totalité de la hiérarchie des stades qui s'élèvent de la matière morte vers le pur esprit est une hiérarchie de stades dans le processus du devenir ; de sorte qu'en conséquence, comme la matière morte et le pur esprit sont tous deux (en tant que « processus ») également distincts de l'Être pur de la Dété, tout stade s'élevant vers Dieu est impossible, et la seule relation qui compte est celle qui est partagée par tous les divers stades de l'évolution, entre le « devenant » créaturellement et l'Être Divin. Il s'ensuit directement que le plus haut degré de ce processus (celui du pur esprit) n'est pas, en tant que comparé aux autres, le plus proche de Dieu, mais que la hiérarchie des stades dans cette complexité totale de leur union, et dans son réseau de « pré-hensions », depuis la matière morte vers le haut et le pur esprit et de l'esprit pur vers le bas et la matière morte, est la totalité de celui-ci dans son plus haut degré près de Dieu et dans son plus haut degré similaire à Dieu. » Polarity, p. 69.

* D'où la parole tranchante de Bosanquet : « Quand l'absolu tombe dans l'eau, il devient poisson. »

« Chaque nouvelle conquête de la vie signifie un « hersage de l'enfer » dit D. H. Lawrence (Apocalypse, p. 129) ; et dans son poème « Nullus » (Pansies, p. 101) il parle de : « ... de pauses créatives, pauses qui sont aussi bonnes que la mort, vides et mortes comme la mort elle-même. Et dans ces pauses terribles le changement évolutif a lieu. »

× « Si nous élevions son esprit », dit Augustine Baker de l'âme à ce stade de son voyage, « elle ne verrait rien que des nuages et de l'obscurité. Elle cherche Dieu, et ne peut trouver les moindres marques, les moindres pas de sa présence... Dans sa pensée, elle n'a pas du tout d'esprit, et, en fait, elle est maintenant dans la région la plus distante, parmi toutes les autres, de l'esprit et des opérations spirituelles – je veux dire, telles qu'elles sont perceptibles. » Holy Wisdom, III. iv. 5. Cf. Saint Jean de la Croix, The Dark Night of the Soul.

égoïsme et orgueil, ayant cessé de se soucier de son propre bien-être spirituel, contente enfin de n'être rien pour le bien de l'objet, revient au monde ordinaire dépendant du temps pour vivre en lui « une vie unitive » d'amour et de service. φ « L'esprit de l'homme étant enfin parvenu à la pleine conscience de la réalité, complète le cercle de l'Être ; et revient pour fertiliser ces niveaux d'existence dont il avait jailli. » ° Et, après tout, ce résultat de l'entreprise mystique n'est ni un antiapogée, ni une pensée après coup. Tout à fait le contraire : c'est un développement dont nous n'avons pas de difficultés à reconnaître la nécessité. Car la voie de l'illumination, ou de l'ascension hiérarchique, quoiqu'elle soit une avancée indispensable partant du relativement irréal pour aller au relativement réel, sacrifie bien la richesse à l'ordonnement, le détail intransigeant mais intéressant à des structures plus vastes et plus régulières, le charme affadi et répandu des choses familières à des beautés plus lointaines et sévères. En grim pant la montagne, le mystique ne peut pas s'empêcher de laisser derrière lui la végétation luxuriante et souvent détestable des vallées. Mais si ceci est loin d'être une perte complète, ce n'est pas non plus absolument un gain. La vie grouillante et imprévisible des piémonts, avec ses conditions sordides et sa variété, sa vitalité et son abandon – quelle âme humaine et généreuse voudrait à jamais lui tourner le dos, par amour pour les perspectives sublimes des sommets des montagnes ? Le mystique de l'autre monde, content de rester sur son pinacle et de regarder de haut toutes les autres altitudes, mérite le mépris qu'il récolte : en fait, son orgueil et son égoïsme spirituels (venant de l'illusion que son propre salut est d'une certaine manière privé, indépendant du salut des autres) le rend bien pire que l'homme sensuel ordinaire qui n'a pas de telles prétentions. Le véritable mystique, d'un autre côté, complétant le cercle, revient pour illuminer notre vie commune, pour servir dans l'oubli de soi toutes les créatures, et pour démontrer la vérité que le spirituel n'est pas autre que ce monde matériel méprisé, mais ce même monde vu sous la forme de l'éternité. +

Comme je l'ai fait valoir, ce n'est pas tant de sa propre nature, que de la nature de la réalité qu'il explore, que les stades du progrès du mystique portent témoignage. « Ce n'est pas moi qui connais ces choses », dit Boehme, « mais Dieu qui les connaît en moi. » L'histoire du mystique (en tant que distincte de l'histoire humaine à laquelle elle est liée) n'est pas la sienne propre. Paradoxalement, c'est par la vertu du travail déjà effectué hors du temps – à savoir la descente du Tout vers le Centre, et l'ascension depuis le Centre vers le Tout – qu'il est capable maintenant de jouer son rôle dans ce même travail. Le grand mystique vit au sommet de la hiérarchie, à la base, et aussi au niveau intermédiaire, parce que telle est la nature de la réalité qui vit en lui.

14. LE MYSTICISME ET LES TROIS CHEMINS VERS LE TOUT

De plus, tout comme le mystique témoigne de l'union ultime des trois principaux stades hiérarchiques, il témoigne même de l'union ultime des trois voies principales qui relient ces stades – la voie de la pensée, la voie des bonnes œuvres, et la voie de la consécration au beau. Ces voies correspondent aux trois aspects de notre fonctionnement

φ « Ce n'est pas une simple joie humaine de se perdre soi-même comme ceci », écrit Saint Bernard, « c'est la béatitude du ciel. » Mais « les besoins de son frère le rappellent au retour. Hélas, il n'a pas d'autre choix que de revenir. » De Diligendo Deo, X.

° Evelyn Underhill, Mysticism, p. 414. (Contrairement à la croyance populaire) le mysticisme oriental n'est pas non plus indifférent à la nécessité de ce retour. Ainsi dans le bouddhisme Mahayana le Bodhisattava fait le vœu d'abandonner une vie de contemplation béatifique, et d'accepter la douleur de la renaissance sans cesse renouvelée, jusqu'à ce que tous les êtres sensibles soient délivrés. L'hindouisme moderne procède beaucoup du même esprit. « La connaissance de l'advaita a été trop longtemps cachée dans les cavernes et forêts », dit Vivekananda. « Elle m'a été donnée pour la sauver de la solitude et pour la porter au milieu de la famille et de la vie sociale... Le tambour de l'advaita doit résonner dans tous les lieux, dans les bazars, sur le haut des collines et dans les plaines. » The Life of Vivekananda, by Romain Rolland, p. 230. Mais il n'est en aucun cas nécessairement vrai que l'ascète hindou solitaire du type traditionnel soit socialement inefficace ou indifférent au destin des autres. Nous ne sommes pas des moi isolés, incapables de tirer bénéfice de la dévotion solitaire du saint, même si nous n'avons jamais beaucoup entendu parler de lui. Le juger invariablement selon les standards occidentaux des œuvres extérieures, c'est faire l'erreur de ceux qui voudraient rejeter le mysticisme non chrétien en tant que technique psychologique égocentrique. Cf. E. L. Mascal, He Who Is, p. 22, note de bas de page. + « En sachant plus à propos du monde j'apprends ce qui concerne Dieu », dit l'évêque Gore. (Belief in God, III) Dans le cas de l'enquête présente, l'étude des niveaux inférieurs a été (en dépit de la disparité ultime entre le plus haut des niveaux et tout le reste) de la plus grande aide vers la compréhension de ce qui est le plus élevé, même si enfin il est clair que le plus élevé illuminait le tout. Si nous reconnaissons la hiérarchie suprahumaine, nous aurions beaucoup moins de difficultés à reconnaître sa Tête ; la raison pour laquelle nous ne croyons pas en Dieu est que nous ne croyons pas dans les anges ! Car les anges sont, proportionnellement à leur statut, semblables à Lui. La divergence que John Laird (Mind and Deity, p. 306) trouve entre le Dieu cosmique et le Dieu de l'incarnation s'évanouit dès que nous nous autorisons à penser que l'incarnation s'applique à tous les niveaux, y compris la série suprahumaine. Robert Hamilton dit bien que « on a le sentiment que, en Christ, Dieu est la nature : le corps humain que Dieu a assumé dans le Christ est aussi le vêtement de la terre, de la lune, du soleil et des étoiles, et celui de l'univers matériel entier. » (W. H. Hudson : The Vision of Earth, p. 137.) De nombreux écrits patristiques pourraient être cités pour soutenir cette opinion. Grégoire de Nysse, par exemple, (Cathetical Discourse, XXXII), dit que le verbe incarné « unit l'univers à lui-même, amenant dans Sa propre Personne les différentes sortes de choses existantes à l'accord et à l'harmonie. »

mental – le cognitif, le conatif et l'affectif – aussi bien qu'aux trois valeurs : vérité, bonté et beauté. Selon nos tempéraments, nous cherchons la réalité le long de l'une ou de l'autre de ces lignes ; nous sommes (pour utiliser la terminologie du docteur William Sheldon) essentiellement cérébrotoniques, somatotoniques ou viscérotoniques et nous tendons naturellement vers la méthode de contemplation, vers celle du travail ou celle du sentiment. Que nous ayons une préférence pour la procédure intellectuelle de la science et de la philosophie, ou la procédure pratique de l'entreprise morale, ou la procédure intuitive de l'artiste, nous sommes persuadés (c'est-à-dire qu'il y a au moins des moments où nous en sommes persuadés) qu'il n'y a pas de divergence entre ces buts respectifs, et que, en fait, ils coïncident. * En chacun de nous, la connaissance, la volonté et le sentiment, bien que différemment répartis, sont inséparables ; il n'est donc pas étonnant que ni le contemplatif ni l'actif ni celui porté vers le sentiment, ° ne puissent exister sans une large addition des deux autres. Et il est certain que personne ne progressera vraisemblablement très loin le long de son propre chemin par l'expédient de la consécration de ses énergies à celui-là seul.

Car le grand mystique est celui qui a vaincu la trifurcation des valeurs : en commençant par un des trois chemins, il est parvenu au lieu où ils se rejoignent et il n'y a de ce fait pas de divergence entre ce qui est totalement bon et ce qui est totalement vrai, et les deux sont suprêmement beaux. Ou plutôt, la réalité que le mystique perçoit est au-dessus de ces distinctions – les valeurs ne sont divisées que dans le royaume où elles restent non réalisées. Dans la réalité ultime elles parviennent ensemble à une unité ineffable. Et, une fois de plus, ce qui est vrai de l'expérience mystique l'est parce que c'est encore plus vrai de l'Objet de cette expérience-là. Il ne peut pas y avoir de divergences entre ce que Dieu veut et ce qu'Il connaît être vrai, ou entre ces derniers et l'idéal de beauté. Dans la mesure où la vie religieuse la plus haute se rapproche de son but, et que la volonté personnelle fait place à la volonté divine, ce qui est réellement se révèle comme complètement bon et beau : car l'âme commence à partager dans la perfection ce qui repose au-delà de telles distinctions. La pensée de l'âme, ses œuvres et son amour, n'apparaissant plus comme l'acte triple du sujet, s'immergent dans l'être unitaire de l'Objet

* Patmore (*The Angel in the House*, I. v. 1) appelle la beauté « l'insigne de la vertu ».

Voyez Gilson, *The Philosophy of Saint Bonaventure*, pp. 80 et suivantes, sur l'union remarquable de la piété et de l'intelligence chez ce saint.

° L'Église chrétienne a généralement accordé une certaine reconnaissance aux différentes vocations de l'actif et du contemplatif ; mais c'est l'hindouisme qui est remarquable dans la reconnaissance franche du fait qu'il y a plusieurs chemins vers un seul but, correspondant aux principaux types de tempéraments humains. Les trois yogas principaux sont le *Karma yoga* (la voie du travail désintéressé, l'action de faire le bien sans attachement), le *Bhakti yoga* (la voie du cœur, de la dévotion à une incarnation divine ou à un aspect plus « personnel » de Dieu), et le *Jnana yoga* (la voie de la raison et de la connaissance). Le *Raja yoga* (la technique élaborée de la concentration, de la maîtrise de soi, et du contrôle psychophysique) est considéré comme la base pratique plus ou moins essentielle des autres, et particulièrement du Jnana yoga. La *Bhagavadgita*, quoi qu'étant principalement le classique de la Bhakti (sous la forme de la dévotion à Krishna) valide la voie de la connaissance (ne reconnaissant aucun Dieu personnel) et la voie de l'action sans attachement. Mais il est important de réaliser que, dans la mesure où l'une des valeurs est poursuivie sans aucun souci des autres, elle se termine dans l'échec et l'autocontradiction. Ainsi Pascal dit : « Nous faisons une idole de la vérité ; car la vérité sans la charité n'est pas Dieu, mais son image et son idole, que nous ne devons ni aimer ni adorer. » Une grande partie du roman d'Aldous Huxley *Ape and Essence* a pour thème les conséquences affreuses du fait de négliger la bonté et la beauté en faveur de la vérité – vérité qui, prise ainsi isolément, devient progressivement fausse. La vérité sans bonté mène à Hiroshima, la vérité sans beauté à n'importe quelle ville industrielle ; la bonté sans vérité mène à l'inquisition, la bonté sans beauté à l'image en plâtre ou au tabernacle en étain ; la beauté sans bonté mène au monde de *The Moon and Sixpence* ; la beauté sans vérité à Dada. Mais, par-dessus tout, nous sommes aujourd'hui en train de prouver la vérité de la parole de Saint Bernard : « La connaissance sans vertu mène à la ruine ». (*De Diligendo Deo*, II.)

UNE NOTE SUR CERTAINS ASPECTS DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE À PARTIR DU POINT DE VUE DE CETTE ENQUÊTE

(i) La doctrine de la Trinité,

La doctrine de la Trinité est généralement considérée comme une vérité révélée qui est au-dessus de la raison. † Ceci n'implique pas, cependant, que la doctrine soit inintelligible, ou incapable d'une formulation rationnelle. Et, en fait, depuis Saint Augustin, nombre des grands enseignants de l'Église ont cherché à montrer que la Trinité se reflète dans la structure de l'âme humaine (si ce n'est dans la nature en grand), et que la raison elle-même demande une formulation de ce genre de toute expérience, qu'elle soit humaine ou divine. × Je restreins mes commentaires ici à une des multiples interprétations qui ont été offertes – à savoir celle qui se tourne vers la nature « sociale » de la conscience.

Exposé brièvement et sommairement, l'argument est comme il suit. Si la réalité ultime est une, elle ne peut pas se connaître elle-même ; si, de l'autre côté, elle se connaît elle-même, elle est plurielle, divisée entre connaissant et connu (avec, peut-être, leur relation mutuelle en tant que troisième élément). Tel est le dilemme que la doctrine de la Trinité exprime, et (dit-on) résout. Le Père est le Sujet et « l'origine de la procession entière de la déité » ; ° le Fils est l'Objet, la manifestation éternellement engendrée, la réalité et la vérité du Père, ø « le non-moi avec lequel Dieu rentre en opposition avec lui-même » ; * le Saint-Esprit est le lien de leur connaissance d'amour mutuelle. Cependant les trois « Personnes », + ainsi éternellement différenciées en fonction, sont d'une essence indivise unique. Dans les mots d'un écrivain dont la connaissance est moins susceptible d'être simplement extérieure : ⊕ « Le Père Céleste, en tant que Soubassement vivant, avec tout ce qui vit en Lui, se tourne activement vers Son Fils comme étant Sa propre Sagesse Eternelle. Et cette même Sagesse, avec tout ce qui vit en elle, se retourne activement vers le Père, c'est-à-dire vers ce même soubassement dont elle provient. Et de cette rencontre naît la troisième Personne, entre le Père et le Fils, c'est-à-dire le Saint Esprit, leur Amour mutuel. » Ou, dans les mots d'un écrivain moderne : ⊗ « Si Dieu est amour éternel, il doit y avoir un objet éternel pour Son amour. Là encore, la vie de raison est une relation du sujet qui pense à l'objet pensé, et un esprit éternellement parfait postule un objet éternel pour sa contemplation. φ Une fois de plus, la vie de la volonté signifie un passage de la volonté à l'effet : il n'y a pas de satisfaction pour la volonté sauf dans une production ; une volonté éternellement vivante et satisfaite postule un produit éternellement adéquat. Ainsi c'est ce que notre train de pensées qui, s'élançant vers le haut, nous mène à postuler, qu'il y a aussi au-dessus de Dieu, dans Son être éternel, une expression éternelle de cet être, qui sera à la fois un objet pour Sa pensée, une satisfaction pour Sa volonté et un repos pour Son amour. »

Laissez-moi maintenant essayer de reformuler cette doctrine (avec aussi peu de modifications que possible) dans la terminologie de ce livre.

Le Tout, en tant que tête de la hiérarchie, est l'Un qui rassemble dans Sa perfection tout ce qui est bon aux niveaux inférieurs. (Dieu, dit Saint Thomas : • « ne manque pas d'excellence dans quelque genre que ce

† Cf. Saint Thomas, *Summa Theologica*, I. xxx II. 2. La raison, d'après Saint Thomas, divulgue l'unité plutôt que la Trinité de la déité ; l'existence de Dieu plutôt que la connaissance de Son essence. Ainsi la doctrine de la Trinité est en dehors du royaume de la théologie naturelle.

× Cf. Saint Augustin, *De Trinitate*, VI, IX, X, XIV ; *City of God*, XI. 26 ; *Confessions*, XIII. 11. Et Saint Thomas, *Op. cit.*, I. xlv. 7 ; *Summa Contra Gentiles*, IV. 26.

La créature, dit Saint Bonaventure, est un livre dans lequel la Trinité peut être lue. (Gilson, *The Philosophy of Saint Bonaventure*, p. 214). Cf. Julian of Norwich, *Revelations of Divine Love*, XLIV, LV – « Notre âme est faite de Trinité, à la semblance de la Trinité béatifique créée. »

° St Thomas, *Summa Contra Gentiles*, IV. 26.

ø *Westminster Confession*, II. 3.

ø Athanasius, *Contra Arianos*, I. 20.

* C. C. J. Webb, *Journal of Theological Studies*, Oct., 1900.

+ La nature du Lui de la troisième personne est une doctrine que l'on admet difficile. Voyez la contribution du Dr Kirk aux *Essays on the Trinity and the Incarnation*, Ed. Rawlinson.

⊕ Ruysbroeck, *Adornment of the Spiritual Marriage*, II. 37.

⊗ Charles Gore, *Bampton Lectures*, 1891 : *The Incarnation of the Son of God*, p. 134, 135.

Cf. la doctrine de Grégoire de Nysse que le Père et le Fils se contiennent l'un l'autre, et remplissent le même espace. Une telle pénétration mutuelle est la marque de la nature divine en tant que distincte de la nature humaine. Nilus a une doctrine similaire (*Epp.* II. 39). Voyez Prestige, *God in Patristic Thought*, pp. 33-4.

φ « Dieu se pense avant tout Lui-même, et en se connaissant Lui-même, Il exprime en Lui-même, par un acte totalement interne, le Fils ou Verbe éternel, Qui est à la ressemblance du Père, parce qu'Il est causé par cet acte même de connaissance. » Gilson, *The Philosophy of Saint Bonaventure*, p. 146.

Pour Eckhart, la Déité est au-dessus de la pensée, qui implique la dualité. Mais Il devient personnel et conscient de Lui-même en tant que Père qui connaît, Fils qui est connu, et Esprit qui est leur unité. Dans l'éternité, et à la fois dans le cœur humain, le Père donne naissance au Fils, et par là obtient « une parfaite vision de Lui-même, la connaissance profonde et complète de Lui-même au moyen de Lui-même, et non pas au moyen d'une image quelconque ». (Evans, i. p. 5.)

• St Thomas, *Summa Contra Gentiles*, IV. 26.

soit. »). Son amour et Sa connaissance, Sa connaissance aimante, sont parfaits. Il s'ensuit que Sa connaissance aimante est libre de tout résidu de moi, de toute considération de recherche de soi de sorte que dans l'amour de l'autre, le moi est réellement aimé. S'il n'en n'était pas ainsi, si l'amour divin avait la moindre considération de son propre avantage, s'il n'était pas complètement sacrificiel et dans l'autoabnégation, il tomberait dans la catégorie des exemples d'amour existant parmi les hommes. L'amour idéal est nécessairement objectif. Le Dieu de Spinoza, qui s'aime Lui-même d'un amour infini, • est manifestement inférieur à Spinoza qui peut aimer une telle Dêité. Loin d'être un amoureux qui s'aime Lui-même, Il ne revendique aucun moi à aimer. Ce n'est pas le cas des amoureux finis, qui semblent exister côte à côte comme des égaux, et comme mutuellement exclusifs – « Le Père est en moi, et moi en Lui. » × Aimer parfaitement c'est littéralement faire tout de l'autre et rien de soi. C'est d'abord une demande morale du plus haut niveau, et ensuite c'est la seule manière par laquelle le Tout pourrait possiblement être connu et aimé. Car si le connaissant revendique d'être le Tout, le connu ne peut pas être le Tout, et il est en fait rien du tout : en fait, aussi longtemps que le connaissant se réserve un atome ou une pensée pour lui-même et sa subjectivité, son objet n'est pas encore le Tout. Autrement dit, la raison pour laquelle l'Individu ultime peut être double (le Tout et le Centre) ou triple (le Tout, le Centre et leur relation mutuelle) et cependant unité absolument sans faille, est que le Tout n'est jamais parcellisé par ces distinctions entre connaissant et connu, et il reste à jamais le Tout. Ici identité absolue et immanence mutuelle du sujet et de l'objet sont réalisées par leur opposition absolue et leur exclusion mutuelle.

Le Tout est donc amour parfait. Car seul l'amour parfait (embrassant la connaissance parfaite) sait comment maintenir sa richesse sans sacrifier son unité, et comment réconcilier la pluralité des expériences avec l'unité qui, seule, peut couronner la hiérarchie.

(ii) La doctrine de l'incarnation.

La deuxième Personne de la Trinité est descendue, « s'est vidée d'elle-même », + « est devenue chair ø et a demeuré parmi nous », elle est morte et descendue dans les régions de la mort et de l'enfer.

(La doctrine traditionnelle de la Descente en Enfer * prend plusieurs formes, mais en général elle déclare que, pendant les trois jours entre la Crucifixion et la Résurrection, le Christ (i) est allé délivrer certains esprits captifs (certains disent les esprits des Saints de l'Ancien Testament ; d'autres les esprits de tous les morts), et (ii) est descendu en esprit dans l'Enfer, pour achever Son triomphe sur la mort et Satan. Il est vrai que la *Descensus Christi ad inferos* (la descente du Christ aux enfers) est maintenant considérée par de nombreux théologiens davantage comme une intéressante relique qu'un article de foi vivant. † Néanmoins (a) elle a une base scripturaire considérable (même si celle-ci est difficile et obscure) ; (b) elle est le seul vestige de la pensée primitive chrétienne qui, plus ou moins indépendamment de la Bible, a survécu dans toutes les principales communions de la foi chrétienne ; (c) l'attrait qu'elle a pour les poètes et l'imagination populaire ⊕ (particulièrement à l'époque médiévale) suggère qu'elle est « psychologiquement vraie », ou qu'elle répond à un besoin persistant. φ

• Ethics, V. 36.

× John, X. 38. Nous entendons beaucoup parler dans les Évangiles de l'amour du Père pour le Fils et de la connaissance qu'Il en a, et *vice versa*, mais nous n'entendons rien concernant leur connaissance de soi et leur amour de soi.

« Nulle part il n'y a une conscience plus pleine », écrit le Dr Webb, « de la distinction mutuelle des personnes concernées que dans l'amour. C'est cependant ici, en proportion de la grandeur et de la profondeur de l'amour, qu'une telle exclusivité mutuelle est transcendée et abolie. » God and Personality, p. 148.

« Ils s'aimaient tant que l'amour de tous les deux ne formait qu'une seule essence ; deux êtres distincts et nulle division : le nombre était tué par l'amour. »

Shakespeare,

'The Phoenix and the Turtle', 7.

+ Phil. II. 6, 7.

ø L'archevêque Temple a suggéré que le mot chair avait été « sans nul doute choisi en raison de ses associations spécialement matérialistes. » Nature, Man and God, p. 478.

* Les sources scripturaires sont : I Pet. III. 19 et suivantes ; IV. 6 ; Acts, II. 24 et suivantes ; Eph. IV. 9 ; Rom. X. 7 ; Mat. XII. 40 ; Hos. XIII. 14. La source principale non canonique est l'évangile de Nicodème du quatrième siècle. Voyez l'article très détaillé « Descent to Hades » dans l'Encyclopaedia of Religion and Ethics de Hastings.

† « Il est descendu en enfer » reste, néanmoins, une partie du Credo des Apôtres. D'après le Credo de Sirmium, le Christ « est descendu aux régions souterraines et a arrangé les choses de l'enfer » ; cf. Origen, Contra Celsus, II. 16.

⊕ L'expérience extrêmement pénible de l'enfer était un sujet favori de l'art et de la poésie médiévale. Un exemple fameux en est le Passus XVIII du Piers Plowman de Langland.

φ Notez que, en dehors de toute question relative à la Descente en Enfer, la doctrine de l'Incarnation implique que Dieu est revenu au niveau de la vie la plus primitive, et a récapitulé dans la matrice les phases principales de l'évolution biologique. « Il est », dit M. Lewis, « l'Être du mourir » représentatif de l'univers : et pour cette raison même il est la Résurrection et la Vie. Inversement, parce qu'Il vit vraiment, Il meurt vraiment, et pour cela il est la structure même de la réalité. » Le Fils qui a dans l'éternité subi la mort de l'abandon au Père, meurt le plus complètement de la mort du corps. Voyez Miracles, p. 157.

Saint Bonaventure ◉, en particulier, a donné à la doctrine un cadre cosmologique : « Maintenant le centre du monde est la Terre ; centrale et petite, elle est située dans la position la plus basse ; et parce qu'elle est petite et qu'elle repose en bas, elle reçoit toutes les influences des corps célestes auxquelles elle doit sa productivité étonnante. Ainsi le Fils de Dieu, pauvre, misérable, est descendu pour nous dans ce lieu inférieur, revêtu de notre terre et formé d'elle, et il n'est pas venu uniquement à la surface de la terre, mais il est aussi descendu dans les profondeurs de son centre. Par la crucifixion, le Christ est devenu le centre du monde – *operatus est salutem in medio terrae*, (il a travaillé au salut au milieu de la terre) parce qu'après la crucifixion son âme est descendue dans les Limbes pour délivrer les justes qui l'attendaient. Ainsi le Christ est au royaume céleste ce que la Terre est à la machinerie du monde ; une proportion allégorique à laquelle s'ajoute une proportion topologique, c'est-à-dire morale, – proportion, car ce centre du monde est aussi le centre d'humilité duquel nous ne pouvons pas nous écarter si nous devons sauver nos âmes : *in hoc medio operatus est salutem, scilicet in humilitate crucis*. (Dans ce milieu il a opéré le salut, à savoir dans l'humilité de la croix) » Parmi les nombreuses histoires non chrétiennes analogues à celle-ci, le sixième lai d'un récit épique babylonien fournit ce qui est peut-être la plus frappante : la déesse Ishtar, descendant dans le monde souterrain, est à chacune des sept portes de l'Hadès dépouillée d'une partie de ses vêtements jusqu'à ce que, nue, elle arrive au séjour des morts où, dans l'obscurité, les ombres se nourrissent de poussière.

C'est par la vertu de cet auto-sacrifice complet et parfait de Dieu le Fils que l'homme est « sauvé », et devient capable d'union avec Dieu. Le Fils amène de nombreux fils à la gloire : ils sont tous un en Lui. Dans le Fils éternel ils partagent la vie et l'amour mutuel de la Trinité. Ainsi notre relation avec la réalité ultime « n'est pas quelque chose d'accidentel, pour ainsi dire, à l'essence de cette réalité ultime-là, mais est une admission à participer à ce qui est de toute éternité son activité intérieure. » ° Ou, pour citer un autre contemporain, « le Christ est le don d'union avec Dieu fait à l'humanité en général et aux êtres humains en particulier. Il est né en nous ; il vit en nous une vie de parfait abandon à la volonté divine ; il meurt en nous ; et en nous et avec nous il s'élève et parvient au ciel, à la vie éternelle de la Trinité Divine. » × Notre vie est « cachée avec Christ en Dieu. » + En recevant « l'adoption des fils », * nous participons à la Filialité du Christ et entrons ainsi dans les processus les plus intérieurs de la vie divine. †

Qu'est-ce que ces doctrines signifient réellement pour l'enquête présente ?

Si l'autosacrifice du Fils est complet et parfait, il est une descente depuis le haut jusqu'au bas même de la hiérarchie, un mouvement qui va de la circonférence vers le Centre. Sa descente ne part pas du ciel pour aller vers la terre seule, mais traverse la terre jusqu'au point le plus bas de l'enfer – le point que Dante place au « cœur de la terre ». ◇ L'homme n'est absolument pas le terminus de Son voyage, mais en est le point médian, l'axe de sa symétrie. (Cette symétrie est clairement suggérée par les mots : « Maintenant qu'il est monté au ciel, qu'est-il sinon celui qui est aussi descendu le premier dans les parties inférieures de la

◉ *Collationes in Hexaëmeron*, I. 21-4. Le résumé que je cite est d'Etienne Gilson, *The Philosophy of Saint Bonaventure*, p. 231. Cf. T. R. Glover, *Jesus in the Experience of Men*, VII. 1 ; Gilbert Murray, *Five Stages of Greek Religion*, p. 164. Plusieurs variétés de la doctrine de la Descente en Enfer peuvent être trouvées dans les enseignements des sectes gnostiques, par exemple, les Marcionites.

Dans *Le Retour du Pèlerin* de C. S. Lewis, Jean doit plonger dans un étang profond et au cœur de la Terre il apprend de nombreux mystères, passe au travers de nombreux éléments et meurt de nombreuses morts ; il doit plonger dans des profondeurs qu'aucun homme ne peut atteindre. Cf. Jung, *The Integration of the Personality*, pp. 230-1.

Dans le récit épique babylonien de Gilgamesh, on raconte au héros l'histoire d'une plante précieuse qui croît au fond de la mer – une plante qui rajeunit tous ceux qui l'absorbent ; Gilgamesh, ayant trouvé le bon endroit, plonge et revient avec la plante. Cf. *Mat.* XIII. 31-46.

° C. C. J. Webb, *op. cit.*, p. 239. Dans une page ultérieure, le docteur Webb parle de « la vie de connaissance mutuelle et d'amour dont, dans sa relation avec la Religion, l'adorateur, dans la mesure où il réalise sa filialité, jouit avec le Suprême, et en en jouissant il la reconnaît n'être pas autre que la vie elle-même du Suprême. » (p. 275) Cf. Leonard Hodgson, *Towards a Christian Philosophy*, p. 153 : « La nouvelle vie de communion avec Dieu dans le Christ dérive de l'activité de Dieu lui-même. »

× Alan W. Watts, *Behold the Spirit*, p.86.

+ *Col.* III. 3.

* *Gal.* IV. 5 et suivantes. *Rom.* VIII. 14 et suivantes.

† Cf. E. L. Mascall, *He Who Is*, p. 149.

◇ « Car comme Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine ; ainsi le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits au cœur de la terre. » (*Mat.* XII. 40) Dans le schéma cosmologique de la *Divine Comédie*, l'abîme de l'enfer le plus bas est à la fois le cœur de la terre et le centre du système entier des cercles infernaux et célestes. (En fait c'est, dans ma propre terminologie, le centre du système régional.) Et la sphère de l'homme est à mi-chemin, et sépare le cercle le plus bas du Ciel du cercle le plus haut de l'Enfer.

terre ? Lui qui y est descendu est aussi le même qui est monté loin au-dessus de tous les cieux. » ∅ Et, « qui montera au ciel ? (c'est-à-dire pour ramener le Christ des régions élevées vers le bas) ou, qui descendra dans les profondeurs ? (c'est-à-dire pour ramener le Christ des morts.) » ∅ Car l'homme est, potentiellement, beaucoup plus que le point médian de l'ascension-descente divine : il est aussi (dans la mesure où il réalise ce qu'il est) un participant à la totalité de ce voyage. Non seulement il est pris dans l'auto-annihilation de soi et l'accomplissement du Tout, mais il n'est aussi finalement rien d'autre qu'une phase de ce processus, n'ayant aucune existence en dehors de celui-ci. Ainsi il n'y a pas de Centre en nous vers lequel le Fils ne descend pas, et à partir duquel Il ne se lève pas. ⊕ De plus, notre connaissance de Dieu n'est autre que Sa connaissance de Dieu en nous. « Le Fils de Dieu, le Verbe Eternel dans le Père », dit Boehme, « doit devenir homme et naître en vous, si vous devez connaître Dieu. » ⊗ En dernier ressort, il n'y a qu'une seule Descente en Enfer et qu'une seule Ascension qui en résulte. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » ∅

(iii) Doctrines de la relation de Dieu, de l'homme et de l'univers.

Par le Fils « toutes choses ont été créées, qui sont dans le ciel et sur terre, visibles et invisibles, que ce soient les trônes, les dominations, les principautés ou les puissances : * toutes choses ont été créées par lui et pour lui : et il est avant toutes les choses et toutes les choses se composent de lui... Car il a plu au Père qu'en lui toute plénitude repose. » ◇ Ici il n'y a pas de *deus ex machina*. « Dans une théologie digne de ce nom », écrit l'évêque Gore, « on insiste toujours sur la ⊕ « séquence et l'unité fondamentale de la nature et de la grâce, de la création et de la rédemption. Ainsi la doctrine de Saint Paul et de Saint Jean ne nous permet pas de séparer les deux parties de l'automanifestation de Dieu... Le Fils de Dieu qui la rachète en est aussi le créateur, et... Sa médiation dans la grâce correspond strictement à Sa médiation précédente dans la nature. Il est... l'auteur de l'univers et Il demeure dans toute Sa création en tant que son principe de cohésion. Il est le soubassement de son progrès et la lumière de ses membres rationnels. Finalement, Il est le but de tous ses mouvements. Quand le péché a perverti Sa création en partie, il n'a pas été déconcerté par ses ravages, mais est sorti une nouvelle fois pour racheter et consommer sa création par Son rachat, par la même méthode qui caractérisait Sa manière de faire précédente. » ° Le Fils est le principe de soutien immanent de l'univers « qui soutient toutes les choses par le verbe de son pouvoir. » ×

Quand nous arrivons à ce point, la question qui survient est de savoir si l'activité cosmique et à jamais incessante du Fils est interne ou externe à la vie essentielle de la Trinité. Sur ceci, des théologiens n'ont pas été d'accord. Jusqu'à récemment, il était communément tenu pour vrai que la relation divine avec l'univers était « organique » aussi bien que transcendante, et que la création et le maintien de l'univers comprenaient un « moment » nécessaire dans la vie divine, sans l'activité ou l'expression duquel cette vie ne réaliserait pas complètement sa plénitude. Mais là est survenue une très forte réaction contre certaines doctrines du Logos, de l'immanence divine, et du besoin de l'homme qu'à Dieu – une réaction qui est particulièrement forte dans l'Europe protestante.

∅ Eph. IV. 9, 10.

× Rom. X. 6, 7.

∅ Cf. l'hymne gnostique de Bardesanes, dans lequel le fils est envoyé par ses parents trouver une perle précieuse cachée au fond d'un puits. Voyez Jung, The Integration of the Personality, p. 67.

⊕ Cf. Rom. VIII. 17 : Et si nous sommes enfants, alors nous sommes héritiers de Dieu, et cohéritiers avec Christ ; si toutefois nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés ensemble. et VI. 4, 8 : « C'est pourquoi nous sommes ensevelis avec lui par le baptême en la mort ... Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. »

⊗ The Threefold Life of Man, III. 31

∅ John, XV. 5.

Les trois messes du jour de Noël commémorent respectivement la génération éternelle du Fils, Son incarnation terrestre, et Sa naissance dans le cœur de l'homme.

* Notez que les quatre rangs suprahumains (que la tradition dionysienne incluait dans la hiérarchie angélique nonuple) sont expressément mentionnés.

◇ Col. I. 16 et suivantes. Cf. John, I. 3-4.

« Toutes choses ont été faites par lui (le Logos), et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. »

⊕ Bampton Lectures, 1891, pp. 40, 41.

« Quel harmonieux accord apparaît ainsi entre notre création et la rédemption ! Et combien finement, combien étonnamment, notre première et notre seconde naissance se répondent et s'illustrent bien l'une l'autre ! » William Law, Christian Regeneration (Hobhouse, p. 12)

° Cf. Temple, Nature, Man and God, p. XVII, XIX.

× Heb. I. 3. Cf. I Cor. VIII. 6 ; Eph. III. 9 et suivantes.

Le Logos, dit Eusèbe (Dem. Evang.) « imprègne toujours continuellement la matière totale des éléments et des corps actuels ; et, comme il est le verbe créateur de Dieu, imprime sur elle les principes de sagesse qui dérivent de Lui. Il imprime la vie à ce qui est sans vie et donne forme à ce qui est en soi sans forme et indéterminé... Il ordonne tout à partir du désordre, lui donnant développement et achèvement : avec le pouvoir actuel de la déité et du logos Il force pratiquement toutes les choses. Voyez Prestige, God in Patristic Thought, pp. 35-6. Sur les doctrines du logos similaires de Philon et d'Origène, voyez Tollinton, Alexandrine Teaching on the Universe, pp. 108 et suivantes. Le Logos d'Origène descend pour façonner les éléments puis remonte l'échelle de l'être.

D'un côté (pour n'en mentionner que quelques-uns dans cette grande compagnie) il y a Hegel, Ulrici, John Caird, James Ward, • Pringle-Pattison, F. R. Tennant, Whitehead, Temple, et le Dr W. R. Matthews, qui tiennent (plus ou moins et avec des variations) à l'opinion « qu'il y a quelque chose dans la nature même de Dieu qui demeurerait non révélé, et qui ne se révélerait pas, sans Sa relation au monde et spécialement aux esprits finis qu'Il a faits à Sa propre image. » * « L'Infini de la religion », dit le même écrivain dans une autre œuvre, † « contient, dans sa nature même, une relation organique au Fini ; ou plutôt c'est ce tout organique-là qui est unité de l'Infini et du Fini. » Certains s'approchent de la position sans compromission de Hegel, qui enseignait que Dieu sans le monde n'est pas Dieu : ainsi Pringle-Pattison φ nous dit que Dieu reçoit « son comble de la nature » ; et le docteur Tennant : « Dieu sans un monde, ou sans un autre Réel, n'est pas Dieu mais une abstraction. » ø Plutôt plus prudemment, le Dr Matthews ⊕ se contente de défendre l'idée que, bien que Dieu dépende d'un certain ordre créé (dans la mesure où c'est une nécessité de Sa nature de créer), ceci n'implique pas l'éternité de notre univers ou de quelque chose d'autre ; et, de plus, que la « dépendance » de Dieu envers Sa création est en tout cas une question très différente de la dépendance absolue de celle-ci envers Lui. La doctrine est en général peut-être le mieux résumée dans les mots de l'archevêque : ⊗ « Dieu, qui est esprit, est Son moi éternel dans et par le processus historique de la création d'un monde et l'acte de le gagner à l'union avec Lui-même. Sa création est un sacrement de Lui-même pour ses créatures ; mais en accomplissant effectivement cette fonction elle devient un sacrement de Lui pour Lui-même – le moyen par lequel Il est éternellement ce qu'éternellement Il est. »

D'un autre côté, cette doctrine est attaquée avec force + par des théologiens libéraux de toutes croyances. Ils insistent (une fois encore, plus ou moins, et avec de nombreuses variations) sur le fait que (a) toutes les doctrines concernant le besoin que Dieu a de sa création nient l'auto-existence absolue de Dieu, sans laquelle il y a très peu de raisons pour croire vraiment en Lui ; (b) qu'une Cause Première qui est d'une certaine manière impliquée dans la finitude des événements subséquents n'est pas une Cause Première réelle ; (c) qu'il y a dans la vie divine de la Trinité elle-même toute la richesse et le concret ou le « surcroît substantiel » qui sont propres à la perfection, et qu'assimiler cette vie divine à la vie de l'univers créé, c'est confondre ce qui est essentiellement séparé ; ° (d) que la dépendance univoque de l'univers envers Dieu × est précisément ce qui nécessaire à la conscience religieuse – un Dieu que nous ressentons être, quoiqu'indirectement, dépendant de nous-mêmes, ne pourra jamais satisfaire notre besoin d'un être « totalement autre » et infiniment transcendant. La création n'est pas davantage qu'une analogie, dit M. Gilson, de son Créateur. « Dieu n'a rien ajouté à Lui-même par la création du monde, ni ne S'enlèverait rien par l'annihilation de celui-ci. » ⊙ Et ainsi on a la formule bien connue :

Dieu – Univers = Dieu

Univers – Dieu = 0

• The Realm of Ends, p. 233 : « Si la création signifie quelque chose, elle signifie quelque chose jusqu'ici impliqué dans l'essence divine, et que nous avons le droit de dire, comme Hegel aimait bien le dire, que “ sans le monde Dieu n'est pas Dieu. ” »

* Fundamental Ideas of Christianity, i. p. 162, par John Caird.

† Introduction to the Philosophy of Religion, p. 238.

φ The Idea of God in Recent Philosophy, p. 309. Cf. p. 254 : nous n'avons aucune justification pour supposer que Dieu existe en dehors de sa relation au cosmos.

ø Philosophical Theology, ii. p. 168.

⊕ God in Christian Thought and Experience, p. 206. Le Dr Matthews aurait certainement répudié l'affirmation de Whitehead : « Il est aussi vrai de dire que Dieu crée le monde, que le monde crée Dieu. » Process and Reality, p. 528.

⊗ Temple, *Op. cit.*, p. 495.

+ L'attaque prend parfois la forme d'un rejet de la doctrine du Logos anté-nicéen et, en conséquence, implique une exégèse très difficile (si ce n'est une contradiction complète) des nombreux passages du Nouveau Testament qui enseignent clairement cette doctrine-là. Cf. Professor Leonard Hodgson, And Was Made Man, p. 187 ; The Doctrine of the Trinity, V. i.

° Cf. E. L. Mascall, He Who Is, pp. 106 et suivantes ; Leonard Hodgson, Towards a Christian Philosophy, IX. Quant à l'opinion que l'engendrement éternel du Fils (contrairement à l'opinion de Pringle-Pattison et d'autres) n'est pas relié à la création du monde, voyez F. H. Brabant in Essays on the Trinity and the Incarnation, p. 349.

× Cf. la contribution de Prebendary Hanson au Dogma in History and Thought, p. 105. Cet écrivain admet (et semble considérer cela comme un avantage positif) qu'une telle doctrine est dualiste, miraculeuse et « présente de grandes difficultés à la raison humaine ».

⊙ The Spirit of Mediaeval Philosophy, p. 96.

C'est dans les œuvres de néo-protestants tels que Karl Barth, * Emil Brunner, † Nygren, φ et Reinhold Niebuhr, ø que la réaction antilibérale est la plus violente. Cette école nie avec véhémence la possibilité du mysticisme □ (dans le bon sens du mot), de l'union de l'homme avec Dieu, et même si ce Dieu est aimant – ce dernier, dit Nygren, est en effet la suprême hérésie, l'impertinence suprême de la créature qui ose, dans son orgueil peccamineux, oublier qu'elle est une créature. L'homme est absolument corrompu et sans valeur, et la seule attitude appropriée qu'il peut avoir est une attitude d'humilité et de foi inconditionnelle en un Dieu effroyablement sacré qui vit (pour ainsi dire) dans une dimension complètement autre. ◇ Il n'est pas surprenant que la théologie naturelle soit un anathème. Non seulement les spéculations des théologiens libéraux et philosophes (en particulier quand ils mettent des réserves à l'autosuffisance absolue de la Dèité) sont dangereusement hérétiques : il est également présomptueux, d'après Karl Barth, de raisonner à propos de telles questions.

Au risque de doubler le nombre de mes ennemis, je vais me risquer (avec certaines réserves) à être d'accord avec les deux côtés dans cette controverse. ‡ Car dans toutes leurs violentes contradictions (ou plutôt à cause d'elles) les deux attitudes sont complémentaires. Si l'immanence des néo-hégéliens ne peut trouver d'usage pour le transcendantisme de leurs opposants les plus nets, alors la position néo-hégélienne est intenable. ⊕ C'est seulement quand un homme s'efface lui-même à la manière d'un barthien qu'il peut devenir un véhicule du divin à la manière d'un hégélien. Pour être rempli, il doit être vidé non pas une fois, mais encore et encore. À la fois historiquement et dans la vie de l'individu, une purgation et une négation de soi approfondies le ramenant à rien sont une nécessité récurrente. Car dès que notre attention s'écarte de Dieu en nous pour aller vers le fait que Dieu est en nous, ce fait cesse d'être vrai. « Je suis l'œil avec lequel l'Univers se regarde lui-même et se sait lui-même divin. » ⊗ – Mais (comme le chapitre II l'a rendu assez clair) l'œil et ce qu'il regarde sont mutuellement exclusifs : il n'y a pas de place ici pour moi et Dieu. C'est soit l'un soit l'autre. Le bodhisattva qui conserve la pensée qu'il a un ego ou une âme n'est plus un bodhisattva, dit le soutra du Diamant. Et Ruysbroeck, dit à propos du stade final de la voix mystique : « Nous nous sommes effacés, et Dieu, notre Père céleste, demeure en nous. » ø L'Eckhart que Niebuhr † accuse d'orgueil spirituel est l'Eckhart qui insiste de manière répétée sur le fait que « Seul celui qui a la véritable pauvreté spirituelle ne veut rien, ne connaît rien, ne désire rien » – une pauvreté qui est, je pense, plus humiliante et difficile que tout ce que les néo-protestants ont l'habitude de préconiser. ° La vérité est que notre refus d'accepter le don que Dieu nous fait de Lui-même à la place de nous-mêmes, lorsque nous invoquons notre indignité, n'est pas du tout de l'humilité, mais de l'orgueil ; + de plus, c'est la pire des raisons, quand on voit que c'est la réalisation de notre indignité qui seule nous en rend dignes.

Néanmoins la réaction présente, avec tous ses excès et son intolérance, est le correctif nécessaire à un mysticisme qui avait commencé à passer à côté de l'altérité du Réel, et à la philosophie immanentielle qui était devenue beaucoup trop contente d'elle-même. Non seulement nous avons

* The Knowledge of God and the Service of God.

† The Mediator.

φ Agape and Eros.

ø The Nature and Destiny of Man.

□ En fait, que Barth insiste sur Dieu comme étant la seule source de connaissance sur Lui-même, comme étant l'Un et uniquement l'Un, comme étant infiniment plus grand que tout Principe sous-jacent aux systèmes humains, se lit comme si cela venait d'un vrai mystique. Voyez par exemple *op. cit.*, p. 19.

◇ The Idea of the Holy (Das Heilige) de Rudolph Otto est un essai remarquable sur l'altérité absolue de l'Objet religieux ; et cette altérité, loin d'être incompatible avec le mysticisme et l'expérience du numineux, est leur base même. En fait, le mysticisme authentique peut tout aussi facilement être accusé de mettre plus d'emphase sur la transcendance divine que sur l'immanence divine.

‡ Dans cette affaire je dois prendre parti. L'attitude de plus en plus informée et compréhensive des théologiens libéraux envers les religions non chrétiennes est sûrement plus proche de l'esprit chrétien que l'attitude méprisante de tant de personnes de l'école plus nouvelle.

⊕ Comme exemple de la sorte de langage qui rend une réaction inévitable, prenez le passage suivant tiré de F. H. Bradley : « Dans l'esprit universel chacun n'a rien que la certitude de soi, et l'assurance de ne trouver dans la réalité existante rien d'autre que lui-même. » (Ethical Studies, p. 186). Comme exemple de la réaction, prenez celle de Niebuhr : « La foi chrétienne se dresse contre tout idéalisme et participe à la protestation romantique et matérialiste contre lui. » *Op. cit.*, i, p. 30.

⊗ Shelley, 'Hymn of Apollo'.

ø The Seven Steps of the Ladder of Spiritual Love, VII.

† *Op. cit.*, i, pp. 61 et suivantes ; cf. Brunner, *op. cit.*, p. 110.

° « Ils disent que ce grain de blé meurt définitivement, en perdant sa forme, sa couleur et son être. La nature du blé est également la nature de la pierre de ce fait. La réceptivité seule reste. De la même manière, l'âme doit mourir si elle doit devenir plus réceptive à une autre nature... Et quand l'âme meurt à elle-même Dieu vient à être sa vie totale, et il ne restera plus que l'Un. » Eckhart, Works (trad. Evans), ii, pp. 184, 185.

+ Cf. Watts, *Op. cit.*, p. 75.

constamment besoin d'être conduit au Centre de notre propre indignité mais nous avons aussi besoin d'aller sur de nouvelles routes, qui nous offrent un aperçu non distant du Tout qui peut nous récompenser à la fin du voyage.

Une question subsiste : quelle est la connexion entre (a) les « processions » internes qui différencient l'unité de la Dèité en Trinité ; (b) la création d'un univers comportant de multiples niveaux, et le maintien des processus ascendants et descendants ; ⊖ (c) la descente et l'ascension du Fils ; × (d) l'expérience religieuse en laquelle l'adorateur, en réalisant qu'il n'est rien dans son anéantissement, devient le réceptacle de Dieu ? *

Ici nous avons quatre « processus », dont chacun implique, non simplement une certaine perte de statut, mais un abandon de soi complet, en tant que condition à la réalisation du Tout – quatre variations sur le thème du mourir pour vivre, quatre descentes-ascensions. Maintenant les identifier directement serait absurde. Il serait également absurde (ou en tout cas absurdement peu rentable et également tout à fait non orthodoxe) de tenir pour vrai qu'elles sont toutes essentiellement indépendantes, et que leurs relations leur sont externes à chacune. Dire qu'il y a des « modes » ou des « aspects » d'une Réalité fondamentale unique, dont une partie de l'essence est suggérée par la formule « mourir pour vivre », ‡ est déplorablement vague ; mais peut-être que nous ne pouvons nous attendre à davantage que des choses de cette sorte sur le plan de la formulation verbale. Le Fils est « l'image exprimée » du Père ; cependant, comme Il aime d'un amour parfaitement non égoïste et qu'Il connaît d'une connaissance parfaitement objective, Il Se sacrifie lui-même éternellement. Et cette autoabnégation nous est divulguée, premièrement, dans les processions de la Trinité ; deuxièmement, dans le Verbe créateur et animateur qui, en descendant par les royaumes du suprahumain, de l'humain et de l'infrahumain, pénètre dans l'abîme même de l'univers physique ; troisièmement, dans l'incarnation, la mort et l'ascension du Fils ; quatrièmement dans la vie de la religion – et, implicitement, dans toute notre expérience, dans la mesure où c'est uniquement par la destruction du moi que nous devenons des réceptacles de l'autre qui est, complètement réalisé, le Tout. φ Ce n'est pas quatre êtres, mais Un seul Être (i) qui, « en tant que pensée de l'esprit divin est appelé Verbe, qui est le Fils » ; ⊖ (ii) qui, en tant que « sagesse de Dieu, quand elle s'est exprimée en premier dans la création, n'est pas venue à nous nue, mais vêtue du vêtement des choses créées » ; ⊕ (iii) qui, « quand cette même sagesse s'est manifestée Elle-même à nous en tant que Fils de Dieu... a pris sur Elle un vêtement de chair » ; ⊕ (iv) et dont Saint Thomas dit : « Chaque processus intellectuel a son origine dans le Verbe de Dieu qui est la Raison Divine. » Plus brièvement, c'est un Verbe unique qui (1) était Dieu et était avec Dieu, et (2) a fait toutes choses, et (3) s'est fait chair, et (4) éclaire tous les hommes. ⊗

Est-ce que cette quadruple descente, dans un de ses aspects, compromet la majesté absolument transcendante de Dieu ? C'est tout à fait le contraire : elle est la plus radicale affirmation de sa transcendance – l'affirmation que rien (pas même ce qui préoccupe la créature quant à son propre péché et son indignité) ne peut survivre dans la présence de l'Un qui est un feu consumant tout. Non seulement elle révèle bien Dieu en

⊖ Pour l'homme moderne, bien sûr, la doctrine de l'évolution a l'effet d'abolir toute ligne claire séparant la création de l'univers et le maintien de celui-ci ; la création est ramenée au moment présent.

× Quant à l'Incarnation comme condition requise, non seulement pour la rédemption de l'homme du péché et de la mort, mais aussi pour la recréation de la nature subhumaine et même inanimée, et pour la perfection de la Nature Divine elle-même, voyez C. S. Lewis, Miracles. pp. 148 et suivantes.

C'était une doctrine patristique favorite que l'incarnation est l'apogée et l'achèvement de la création entière.

* Saint Paul, admonestant les Philippiens de regarder les choses des autres, et non pas les leurs propres, lie expressément (ou même identifie) cette attitude de l'esprit avec l'esprit du Fils qui s'est lui-même rendu humble. Phil. II. 3 et suivantes.

‡ Un critère par lequel les modes peuvent être vus différents est la route de la descente – que ce soit par l'intermédiaire de l'homme, ou plus directement. Comme je le montrerai dans les deux chapitres suivants, il y a plusieurs routes qui mènent du Tout au Centre, et *vice versa*, et qui contournent l'humanité.

« Le renouvellement de la création a été provoqué par le même Verbe qui l'a faite au commencement. Il n'y a ainsi pas d'incohérence entre la création et le salut ; car le Père Un a employé le même agent pour les deux œuvres... En tant qu'Homme Il vivait une vie humaine, en tant que Verbe Il maintenait la vie de l'univers, et en tant que Fils Il était en union constante avec le Père. » Saint Athanasius, The Incarnation of the Word of God, I. 1; III. 17.

φ Cf. la doctrine de Malebranche, que « les idées », n'existent pas en nous, mais que nous existons en cela que les idées s'unissent pour composer, à savoir Dieu et Sa sagesse. Notre connaissance (dans la mesure où elle est réelle) est une participation à l'autoconnaissance de Dieu, et toutes nos idées sont des limitations de l'idée de Dieu. De la Recherche de la Vérité, III.

⊖ Summa Contra Gentiles, IV. 13.

⊕ Hugh of St Victor, (Migne, clxxvii, p. 580).

⊗ John I. 1-9.

tant que totalement indépendant de ce que nous sommes : elle nous révèle comme n'étant rien en dehors de Lui. Elle abolit définitivement l'illusion (qui est cependant suffisamment réelle à son propre niveau pour être de l'essence même du péché) de notre autodépendance ; elle ramène à rien tout ce que nous étions supposés être ou que nous espérons pouvoir devenir – nous le ramenant en une mesure plus pleine en tant que totalement autre, en tant que Dieu Lui-même. ° L'univers en tant qu'existant de lui-même, nous-mêmes en tant que quelque chose en nous-mêmes, – ces choses-là ne sont certainement pas organiques à la nature divine. Loin de là. Bien que rien du riche contenu de l'univers de Dieu ne soit perdu, rien de celui-ci n'est sauvé en tant que tel, s'il n'est pas transmuté par le four de la mort – la mort du Centre, « au cœur de la terre », × où toutes les choses passent du moi au non-moi. À ceux dont le regard aimant est ainsi innocent du moi, le monde régénéré est rempli de la splendeur divine, et la chose la plus banale devient une révélation brillante de la gloire de Dieu. Un tel univers (rarement plus qu'aperçu, mais si réel, même quand il n'est qu'aperçu) est en fait « organiquement relié à Dieu ». Et s'il n'en était pas ainsi, alors la religion, l'art, la philosophie et la science seraient toutes en vain, et nos vies une misérable imposture.

« Et qu'il soit mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus dorénavant pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux et ressuscité... C'est pourquoi si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature ; les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles. Et toutes ces choses viennent de Dieu. » ⊕ Chacun doit découvrir pour lui-même la vérité vivante de ces mots, et les traduire dans son propre idiome.

Saint Thomas distingue entre une *processio Dei ad intra* et une *processio Dei ad extra*. Cette dernière, le mouvement de Dieu issu de Dieu – trouve son expression dans la création et le salut, dans le mouvement vers l'extérieur et le retour qui reflète le mouvement vers l'intérieur et est intimement lié à lui. Mais dans la théologie de type augustinien, ces deux mouvements sont unis dans une seule *processio Dei*. Voyez Przywara, *Polarity*, pp. 75-9, 147-8.

° À la doctrine de la « décapitation » du chapitre un il y a une exception très importante. « Que Dieu soit dans ma tête », chanté-je, dans les paroles de ce bel hymne ancien ; et c'est seulement alors que je peux avoir ma propre tête sur mes épaules, au lieu de l'avoir sur les épaules des autres. Car bien que mes autres objets m'abolissent, cet objet m'inclut aussi, et ainsi me redonne à moi-même. Bien que pour l'avoir je doive tout perdre, en Lui cependant j'ai tout.

× *Ma infino al centro pria convien ch'i tomi. Inferno, XVI.*

⊕ II. *Cor.* V. 15 et suivantes.

PARTIE III

Notre vraie religion est un monothéisme de la conscience, une possession par celui-ci, accompagné d'un déni fanatique de l'existence de systèmes partiels autonomes... Cette hybris, c'est-à-dire ce rétrécissement de conscience, est toujours la voie la plus courte vers l'asile de fous... Les dieux sont devenus des maladies ; ce n'est pas Zeus, mais le plexus solaire, qui gouverne maintenant l'Olympe... Cela ne relève pas de l'insouciance d'appeler une chose « manie » ou « dieu ». Servir une manie est détestable et indigne, mais servir un dieu est plein de sens, et riche de possibilités, parce que cela a pour sens la production d'un être spirituel plus élevé et invisible.

C. G. Jung, The Secret of the Golden Flower, pp. 110-113.

Les hiérarchies aiment les jeunes gens.

Edith Sitwell, 'Invocation', Green Song and Other Poems.

L'homme ne pouvait regarder nulle part ailleurs que vers le bas, un râteau à la main ; il y avait aussi quelqu'un au-dessus de sa tête, une couronne céleste à la main et qui lui offrait cette couronne en échange de son râteau ; mais l'homme ne regardait pas en haut pour voir cela, car il râtelait pour lui-même les brins de paille, les brindilles et la poussière du sol.

The Pilgrim's Progress, II.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Et il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre, mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre. Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre.

Pascal, Pensées, 418.

*Quel puissant Esprit vit en moi !
Quel Ange actif habite ici !
Quelle lumière céleste inspire ma peau, qui apparaît vraiment comme une Dêité !
Je vois en moi un Temple vivant de tous les âges, un Temple d'Eternité !
Tous Royaumes que je décris en moi.*

*Une Omniprésence intérieure ici,
mystérieusement comme la Siègne en moi se tient,
dont la connaissance est une Sphère Sacrée,
qui en elle-même d'un coup englobe toutes les terres.
Il y a un Ange qui en moi peut à la fois
parler et bouger,
et marcher et voler, et voir et aimer,
un homme sur terre, un homme au-dessus.*

*Mon Esprit quitte de mornes murs d'argile,
et dans un Royaume étranger apparaît,
Ce grand Apôtre la reçoit,
admire Ses œuvres et les voit, se tenant ici.
En moi-même d'Est en Ouest je bouge comme
si j'étais à la fois
Chérubin et Sphère,
ou comme si j'étais à la fois au-dessus*

Et ici.

Traherne, 'An Hymn upon St Bartholomew's Day.'

CHAPITRE XIII

LA LOI DE SYMÉTRIE HIÉRARCHIQUE

Du cœur le plus intérieur vers les minces rideaux de soie de la peau, chaque partie, même la moindre, entend étonnée, et répond doucement à une région semblable des sphères.

Coventry Patmore, 'The Body'.

Je vous jure que ce corps qui est le vôtre donne de nouvelles proportions à votre Âme pour qu'elle vive d'une manière inconnue dans d'autres sphères.

Walt Whitman, Works, Nonesuch Edn, p. 510.

Le bourdonnement enveloppé des lys d'une abeille d'été ne fait que trouver une résonance dans les étoiles tournoyantes.

Elizabeth Barrett Browning, 'Aurora Leigh'.

Or les mouvements parents de la partie divine qui est en nous, sont les pensées de l'univers et ses révolutions circulaires. C'est sur elles que chacun doit se modeler et..., en apprenant à discerner les harmonies et les révolutions de l'univers, en rendant la partie qui pense semblable à l'objet de sa pensée, en conformité avec sa nature originelle, afin d'atteindre, dans le présent et dans l'avenir, à la perfection de cette vie excellente que les dieux ont proposée aux hommes.

Plato, Timaeus, 90.

Esclave d'aucune secte, il ne prend pas de route privée ; mais regarde la Nature pour percer la Nature de Dieu ; il suit cette chaîne qui lie l'immense dessein alliant le ciel et la terre, le mortel et le divin ; et voit qu'aucun Être ne peut connaître de béatitude à moins de se déployer au-dessus et en bas.

Pope, 'Essay on Man'.

Ma chair est issue de ce monde et elle est gouvernée par la quintessence des étoiles et des éléments, qui repose en elle et est maître du corps et de la vie extérieure... Ce monde dans son noyau le plus intérieur développe ses propriétés et ses pouvoirs en union avec le ciel au-dessus de nous... Tout est dans l'homme, à la fois le ciel et la terre, les étoiles et les éléments... Ceci est la pierre des philosophes.

Boehme, The Confessions of Jacob Boehme, (compilées et editées par W. Scott Palmer), pp. 58, 23, 88.

La question se pose : la vie de l'homme étant en relation avec le Ciel et la Terre, et eux étant inactifs et l'homme étant une créature dotée d'une nature céleste, comment se peut-il qu'il soit actif aussi bien qu'inactif ? La réponse est qu'un homme dont le corps entier est pénétré du pouvoir moral est doté d'une grande quantité d'énergie céleste vitale. C'est ainsi qu'il est capable de se conformer au Ciel, d'être naturellement ainsi, d'être inactif. Là où un homme est seulement doté d'une petite quantité d'énergie vitale, qu'il ne porte aucune attention à la Vertu du Tao, qu'il n'a aucune ressemblance avec le Ciel et la Terre, le résultat en est qu'on le qualifie d'être déraisonnable : « déraisonnable », c'est-à-dire qui ne se conforme ni au Ciel ni à la Terre, qui n'est pas de la même classe que les sages et les hommes dignes. Le résultat en est qu'il est rempli d'activité.

Wang Ch'ung, Nun Heng, XVIII, 1.

1. LES PAIRES HIÉRARCHIQUES

Qui suis-je ? Dans ce chapitre et dans le suivant, je me propose de rassembler les réponses données jusqu'ici et d'en tirer certaines conclusions générales, en complétant ainsi ce qu'on pourrait appeler mon autoportrait dans l'espace. Ceci fait, j'ajouterai, dans la partie IV, la dimension du temps.

Comme le dit Emerson, j'ai droit au monde par ma constitution : ° car le monde est ma constitution. Si seulement ceci et des déclarations similaires n'étaient pas si vagues ! Alors qu'il y a une énorme masse d'informations fragmentées à propos de ce que je suis niveau par niveau, le travail de donner un sens à cette information en tant que tout, de

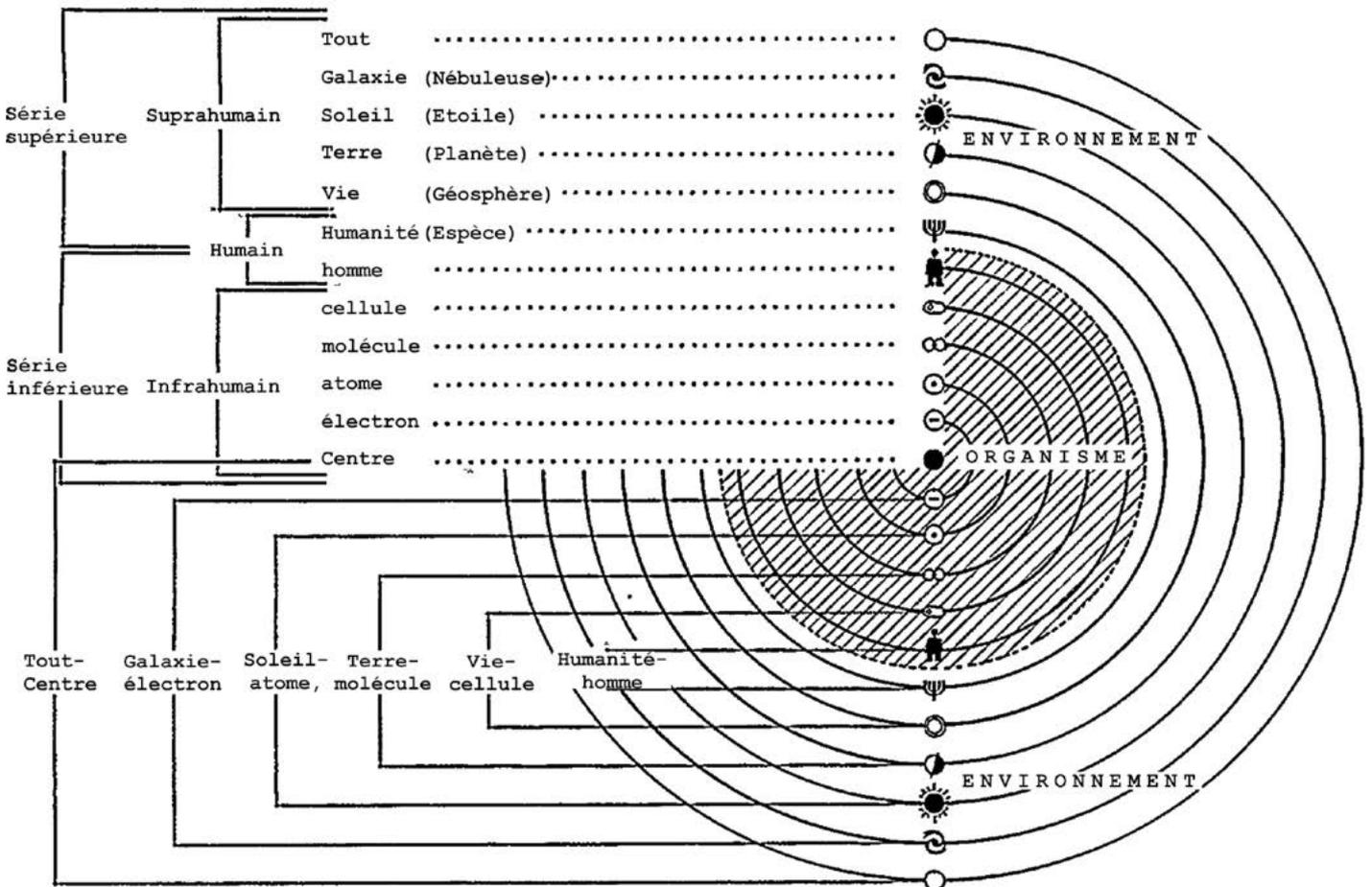
° 'Nature' (1836), III.2.

Le scientifique, restreignant son attention à un niveau, peut prédire des événements, mais ne jamais les comprendre : considérés de manière horizontale, ils sont sans signification. Comme Joseph Needham l'a indiqué : « Le sens ne peut être introduit dans notre connaissance du monde que par l'investigation simultanée de tous les niveaux de complexité et d'organisation ... » The Philosophy of Alfred North Whitehead, Ed. Schilpp, p. 269.

l'organiser verticalement, a à peine commencé. Tout comme les plans d'étages bidimensionnels de l'architecte ne peuvent avoir de sens que dans la mesure où ils se réfèrent à un bâtiment tridimensionnel, les nombreuses coupes transversales de ma nature ne peuvent également avoir de sens que dans la mesure où l'on découvre leurs connexions mutuelles. × Pour le moment, quand je demande à la science un modèle tridimensionnel, à l'échelle, de moi-même, on me présente une vaste collection d'esquisses bidimensionnelles – des esquisses qui sont remplies de détails, mais qui ne sont pas particulièrement cohérentes – et on me laisse rassembler le modèle du mieux que je peux. C'est comme si un constructeur offrait à un homme sans abri un tas de dessins au lieu d'une maison, et d'innombrables esquisses de plans au lieu d'un ensemble de plans qui fonctionnent.

« La sphère de cristal de la pensée est aussi concentrique que la structure géologique du globe. De même que nos sols et leurs roches reposent en strates, des strates concentriques, de même toutes les pensées des hommes se déplacent latéralement, jamais verticalement. » ° Or si c'était l'entière vérité nous ne pourrions jamais savoir si c'est vrai. Tout concourt pour montrer que, en dépit de nos tendances horizontales, nous ne sommes nullement incapables de découvrir les lois de l'ordre hiérarchique, de l'« allure » verticale des choses. Mon objectif présent, en tout cas, est de rechercher des signes de cet ordre : c'est-à-dire, les sortes de relations qu'il y a entre les niveaux que la science cherche, elle, à chaque niveau.

Pour commencer, laissez-moi exposer clairement le schéma hiérarchique que les chapitres précédents ont découvert : —



× Le docteur F. R. Tennant dit bien que alors que la science doit « diviser pour conquérir, il lui est aussi nécessaire de reconnaître des continuités et des interdépendances de ce genre entre les sciences comme prochaines, si nous voulons consolider nos conquêtes. » Quand, cependant, il ajoute que « notre connaissance, en tant que tout, est comparable à un organisme avec ses membres plutôt qu'à une maison avec ses pièces faites de murs », il parle sûrement de ce qui devrait être, plutôt que de ce qui est. *Philosophy of the Sciences*, p. 189.

° Emerson, 'The Method of Nature'. La vérité est que l'homme préscientifique est aussi prompt à négliger l'horizontal pour le vertical que nous le sommes à faire le contraire. Marc-Aurèle, par exemple, était profondément conscient des connexions verticales, mais parce qu'il manquait de données horizontales, son cosmos était vague et amorphe. « Toutes les choses sont liées et nouées ensemble, et le nœud est sacré... Car toutes les choses sont classées ensemble, et par cette décence de la place et de l'ordre convenables que chaque chose particulière observe, elles concourent toutes ensemble à la fabrication d'un seul et même cosmos. » *Meditations*, VII. 6.

Il y a ici, provisoirement, douze ordres hiérarchiques qui s'organisent naturellement en six Paires (comme je l'ai indiqué dans le diagramme). Les pages suivantes sont consacrées à la preuve et la signification de ce groupement.

2. LE « PLUS GRAND DÉNOMINATEUR COMMUN » ET LE « PLUS PETIT COMMUN MULTIPLE »

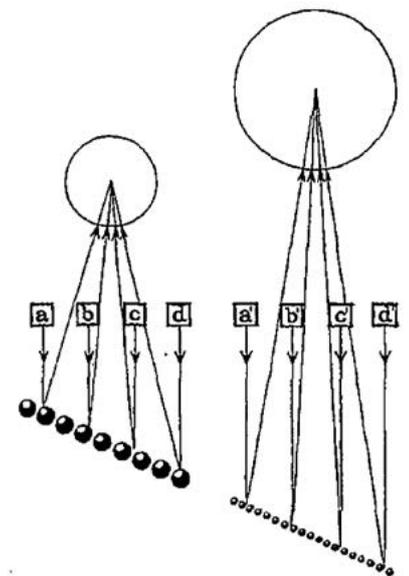
Si je prends un groupe quelconque d'objets physiques de l'univers, et découvre (i) quel est leur « plus grand commun multiple » (pour emprunter cette expression à l'arithmétique) ou quelle est la plus haute unité de statut hiérarchique dont ils sont composés, et que je découvre (ii) quel est leur « plus petit commun multiple » ou l'unité la plus basse du statut hiérarchique dont ils sont tous des composantes, je verrai que (i) est le membre inférieur et que (ii) est le membre supérieur d'une des six Paires hiérarchiques : le Tout-le Centre, la Galaxie-l'électron, le Soleil-l'atome, la Terre-la molécule, la Vie-la cellule, l'Humanité-l'homme. (Cette déclaration n'est pas absolument vraie, mais suffisamment proche de la vérité pour servir de définition provisoire de ce que je veux dire par Paires hiérarchiques.)

Par exemple, quand je considère la collection des objets a, b, c, d – cette main, mon chien, les fleurs sur ma table et la mouche sur le carreau de la fenêtre – je vois que leur plus grand dénominateur commun est la cellule, et que leur plus petit commun multiple est la Vie. Si je prends a', b', c', d' – ma main, mon stylo, cette feuille de papier et l'encre que j'utilise – je vois que leur plus grand dénominateur commun est maintenant la molécule et que leur plus petit commun multiple est la Terre. Cette fois-ci, si je prends a'', b'', c'', d'' – ma main et des échantillons de matière d'une taille similaire à la surface du soleil, de Mars et de Vénus – leur plus grand dénominateur commun devient l'atome et leur plus petit commun multiple est le Soleil. Dans chaque cas, il y a une analyse, ou une descente hiérarchique, pour trouver les constituants communs, suivie d'une synthèse, ou d'une ascension hiérarchique, pour trouver le tout commun ; et plus la descente va vers le bas plus l'ascension va vers le haut. Ainsi les Paires sont organisées symétriquement par rapport à l'axe horizontal de la hiérarchie.

Et ceci n'est en fait qu'un cas spécial de la liaison de l'analyse et de la synthèse qui caractérise toute pensée. L'abstraction et la généralisation procèdent de pair. La voie qui mène à un tout plus grand passe par la plus petite partie. *

3. PAIRES HIÉRARCHIQUES ET CLASSIFICATION DES SCIENCES

Horizontalement, la science est compartimentée ° de telle manière que l'existence des Paires hiérarchiques est voilée. Néanmoins, au fur et à mesure que la science avance, les Paires deviennent de plus en plus évidentes. Par exemple, ce qu'on peut appeler les sciences anthropologiques (qui comprennent la psychologie, la sociologie et l'économie) peuvent difficilement avancer sans reconnaître l'existence de la



* Aristote souligne que dans toute science « le composé devrait toujours être résolu en éléments simples ou en parties moindres du tout. » *Politics*, I. Mais en réalité ce n'est qu'une moitié de l'histoire. Nous ne pouvons pas trouver les parties si nous n'avons aucune idée du tout plus vaste auquel elles appartiennent.

° Cf. F. R. Tennant, *Op. cit.*, pp. 18, 19.

communauté en tant qu'étant quelque chose de plus qu'un nom pour un grand nombre d'hommes individuels : si l'humanité en soi n'existe pas, il n'y a pas non plus de chose telle que l'homme, la réalité concrète c'est l'homme-en-communauté. De manière similaire, alors que les sciences biologiques prennent comme unité de base ou « bloc de construction », la cellule, le progrès de la paléontologie et de l'écologie pointe vers leur unité réelle, la Vie : elles insinuent même que séparer ces unités biologiques maximales et minimales – la Vie et la cellule – est tout aussi artificiel et trompeur que de séparer l'Humanité de l'homme. Encore une fois, bien que le chimiste n'ait pas besoin d'être géologue, il doit prendre un peu en compte l'environnement qu'est la Terre en considérant ses molécules, même s'il ne poursuit pas la question aussi complètement que le fait L. J. Henderson × ; et il est certain que le géologue doit lui aussi être un petit peu chimiste. Il est encore plus évident que le progrès dans la science des plus petites choses est lié aux progrès dans la science des choses les plus grandes : le physicien et l'astronome trouvent un terrain commun dans l'astrophysique, dans la théorie de la relativité, dans la cosmologie et la cosmogonie. Ainsi Eddington écrit ° : « Un espoir de progrès... dans notre compréhension des électrons, des protons et des quanta est lié à cette investigation sur les galaxies lointaines. » Plus loin dans le même livre, il décrit la Constante cosmique comme étant le lien de connexion entre les galaxies et le comportement des électrons dans l'atome : « Je crois que ce mariage du grand et du petit est la clé de la compréhension du comportement des électrons et des protons... Pour mesurer la masse d'un électron, une procédure convenable est de faire des observations astronomiques sur les distances et les vitesses des nébuleuses spirales ! » Quant à la Paire ultime, qui est la province de la métaphysique et de la théologie, de la religion et du mysticisme, j'en ai assez dit dans le chapitre précédent pour montrer combien il est impossible de les séparer.

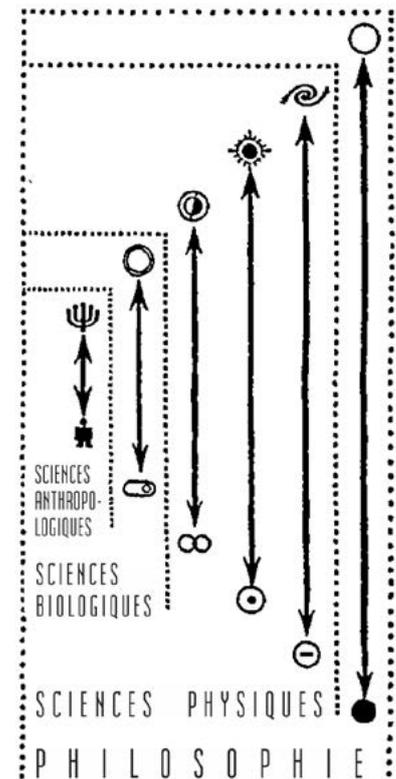
Brièvement, on pourrait dire que, alors que les six Paires hiérarchiques sont implicites dans la science et dans l'organisation de l'entreprise scientifique, elles tendent à devenir explicites au fur et à mesure que la science avance.

De plus, l'histoire des sciences porte témoignage, non seulement de l'existence des Paires hiérarchiques, mais aussi de leur ordre. La préoccupation du Moyen Âge était la « divine science » de la Paire ultime. Les fondations de la physique et de l'astronomie modernes ont été posées au XVIIe siècle, de la chimie et de la géologie au XVIIIe siècle et au début du XIXe, de la biologie au XIXe siècle, de la psychologie, de la sociologie et de l'économie à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Il n'est donc pas surprenant, concernant cette séquence, que l'ordre de leur apparition soit l'ordre de leur dépendance logique : les sciences les plus tardives ont besoin des sciences apparues les premières. La philosophie et la théologie (comme je l'ai déjà fait voir avec insistance) ont été les conditions de la science naturelle ou séculière : au sens large, la philosophie continue à embrasser la totalité de la science, alors qu'au sens étroit elle se confine à la Paire ultime. De manière similaire, la science physique précède, est sous-jacente et inclut les sciences biologiques, tout en retenant comme province propre « l'inanimé » et les unités astronomiques. Une fois encore, les sciences biologiques précèdent, sont sous-jacentes

Ma classification des sciences n'est ici pas très différente de celle de Comte dont la hiérarchie est (1) les mathématiques (les nombres, la géométrie, la mécanique), (2) l'astronomie, (3) la physique, (4) la chimie, (5) la biologie, (6) la sociologie. Chacune de celles-ci, dit Comte, se construit sur la base fournie par celle qui la précède, et de ce fait survient plus tard qu'elles. Le principe de cette classification est que l'ordre de la science se conforme à l'ordre de l'histoire humaine.

× The Fitness of the Environment.

° The Expanding Universe Cf. R. A. Sampson, The Sun, p. 5, sur l'interdépendance de la physique et de l'astronomie. Le grand travail d'Eddington (résumé dans sa Fundamental Theory) de calcul des constantes physiques, indépendamment des expériences qui arrivaient à des résultats similaires par une méthode empirique, était largement dû à sa méthode permettant de lier le très grand et le très petit.



aux sciences anthropologiques et les comprennent

(Mais alors que la science éclaire progressivement de cette manière l'organisation verticale de la hiérarchie, elle fait aussi beaucoup (dans sa pratique réelle) pour dissimuler cette organisation et pour suggérer une horizontalité. Un des effets de la science de la Vie est de nous cacher notre unité avec la Terre : les séries biologiques reçoivent le droit de s'insérer entre les deux points de notre unité avec la Paire terrestre. Encore une fois, les sciences anthropologiques voilent à un certain degré le fait que (par la vertu de notre constitution cellulaire) nous appartenons à la Vie, de la même manière qu'il est vrai que nous appartenons à l'Humanité. Il y a une tendance pour les dernières Paires à se substituer aux premières, et la verticalité tout englobante de la Paire ultime tend à faire place à l'horizontalité exclusive du simplement humain. En un sens, chaque développement successif de la science est un reflet moins satisfaisant de la science divine originelle et un substitut à celle-ci. Dans un autre sens également vrai, la dernière satisfait la première, en lui donnant sa richesse, dont elle manquerait autrement.)

4. LES PAIRES GÉNÉTIQUES

L'évolution des sciences récapitule l'évolution au sens large. Cette dernière – le développement temporel de la hiérarchie – est le sujet de la partie V : ici je ne ferai qu'anticiper certaines de mes conclusions, en laissant la discussion plus détaillée à plus tard.

C'est une loi que les membres supérieurs et inférieurs d'une Paire hiérarchique émergent ensemble et se développent ensemble : ils sont contemporains. Dans le cas de l'espèce humaine et de l'individu humain, c'est en fait une tautologie de dire qu'ils surviennent, non pas comme étant deux choses, mais comme étant deux côtés d'une chose unique. ° La Vie et la cellule sont dans une relation similaire : ce sont des manières alternatives de décrire les mêmes faits. Si, en notant la continuité ininterrompue du protoplasme, nous regardons la « cellule » originelle comme survivant à et embrassant toutes ses cellules filles jusqu'au moment présent, et comme développant de cette manière une richesse incalculable d'organisation sans sacrifice de l'unité réelle, alors nous prenons conscience du membre supérieur de la Paire vitale ; × si, d'un autre côté, nous rejetons cette continuité et rétrécissons le champ de notre vision, alors nous prenons chaque cellule fille comme étant un organisme séparé, et nous restreignons notre attention au membre inférieur de la Paire. Mais nous ne traitons pas ici de deux objets, l'un étant très grand et l'autre très petit – la Vie est la cellule en expansion, et la cellule est la Vie en miniature ; la cellule est la vie embryonnaire qui a survécu, en tant que base de la Vie, dans la maturation de la Vie. Un peu similaire est le rôle que la molécule joue dans la planète développée. La molécule appartient à la Terre et lui est contemporaine. Car c'est quand une étoile se différencie en un système planétaire que se met en place (dans les planètes) une température assez basse pour permettre la synthèse de nombreux composés chimiques de la sorte la plus simple ; * et c'est quand la planète se différencie en un système de strates géologiques et de régions géographiques que le développement moléculaire peut se dérouler jusqu'à

« Les sciences qu'ils ont apprises sans aucun ordre dans leur première éducation auront été rassemblées et ils seront capables de voir les relations naturelles des sciences entre elles et avec l'être vrai. » Platon, Republic, 537 (traduction de Jowett).

° Ce qui ne veut pas dire que l'homme a évolué uniquement en tant qu'espèce et organisme individuel. Son évolution s'est conduite à de multiples niveaux : par exemple, (1) au niveau de l'espèce dans la mesure où il est en compétition avec d'autres espèces ; (2) au niveau de la race (cf. A. C. Haddon, The Races of Man) dans la mesure où il est en compétition avec d'autres races ; (3) au niveau des groupes sociaux les plus petits (cf. Sir Arthur Keith, A New Theory of Human Evolution) dans la mesure où il est en compétition avec d'autres groupes de ce genre ; et (4) au niveau de l'homme individuel dans la mesure où il est en compétition avec d'autres individus. Mais tous les niveaux de ce genre sont contenus dans la Paire hiérarchique : Humanité-homme. Ce sont des détails de l'organisation interne.

× Cf. Bergson : « Comme le plus petit grain de poussière est lié à notre système solaire entier ... ainsi tous les êtres organisés, des plus humbles aux plus élevés, des premières origines de la vie à l'époque en laquelle nous sommes, et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que mettre en évidence une impulsion unique ... Tout le vivant tient ensemble. » Creative Evolution, p. 285.

* Dans des étoiles très froides, des classes spectrales K et M, on trouve certains composés tels que l'oxyde de titane. Mais ceci apparaîtrait comme une branche mineure de l'évolution ayant avorté : l'évolution moléculaire viable est, semble-t-il, planétaire.

atteindre une élaboration extrême. Les substances chimiques (ceci est trop souvent oublié) sont tout autant en continuité et dépendantes de leur environnement que les organismes vivants le sont du leur. Les molécules d'un cristal, d'une gouttelette d'eau, ou de tout autre objet terrestre, ne peuvent être dissociées de leur corps terrestre : en particulier, elles ne peuvent pas être dissociées de la condition thermique du corps. + Et ce qui est vrai de la Terre et de l'évolution moléculaire est vrai *mutatis mutandis* du Soleil et de l'évolution atomique. Chaque atome – qu'il soit dans le soleil, dans la Terre, ou dans mon corps humain – est solaire, c'est un atome-Soleil. † Les étoiles (il y a de bonnes raisons de le croire) sont des fabriques d'atomes. En elles, semble-t-il, des atomes de masse atomique plus élevée se construisent à partir d'atomes de masses inférieures et le développement de l'étoile en tant que tout est très étroitement lié au développement de ses matériaux atomiques. Nombre de détails sont obscurs et encore en discussion, mais il est assez certain que les évolutions stellaire et atomique sont inséparables. φ Comme l'affaire de la Terre était de développer des atomes solaires en molécules terrestres, on peut présumer de la même manière que l'affaire du Soleil était de développer des électrons et des protons galactiques en atomes solaires. C'est en tout cas une hypothèse plausible que la différenciation de la Galaxie primitive en étoiles a été grossièrement synchrone de l'intégration de ses protons et de ses électrons dans les types d'atomes les plus simples. On a suggéré que chaque nébuleuse vient à l'existence en tant que nuage gigantesque de particules subatomiques libres, qui ne se coagulent en atomes que quand la nébuleuse se divise en étoiles. En ce cas-là, l'électron (pour faire bref, j'utilise ce terme pour y inclure le proton et tout autre particule « irréductible ») est lié à la Galaxie précisément de la même manière que l'atome est lié au Soleil, et la molécule à la Terre. Chaque électron de mon corps est définitivement galactique, tout comme chaque atome est définitivement solaire. L'électron ne cesse pas d'être un aspect de la Galaxie en son entier, ni l'atome du Soleil entier, parce qu'il s'est impliqué dans des constructions nouvelles. Dans l'histoire de l'évolution, la règle est que l'ancien n'est jamais détruit : il est seulement recouvert.

Spéculer sur ce qui concerne l'émergence et l'évolution simultanée des galaxies et de leurs particules primitives serait sans profit. Il est ici suffisant de noter que, en poursuivant dans le passé l'histoire des séries inférieures, nous sommes conduits vers le bas au Centre ; et de l'histoire des séries supérieures vers le haut et le Tout. Autrement dit, notre histoire, qui implique la hiérarchie en son entier et qui se conforme aux systèmes des Paires, n'est pas simple, mais à deux branches.

« Nous sommes sortis magnifiques de la poussière,
et méprisables des sphères. »^o

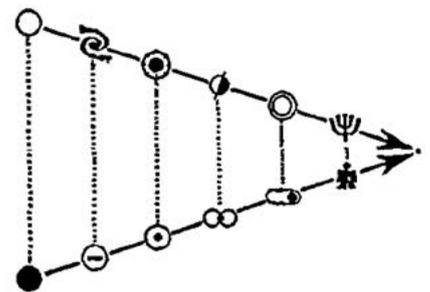
On ne peut pas dire (ou au moins on ne peut le dire que métaphoriquement) de la Paire ultime que les deux parties de ce couple sont génétiquement unies. φ Mais unies elles le sont certainement – non identiques, en fait, comme les cartes les plus hautes et les plus basses du paquet, mais comme inextricablement impliquées mutuellement. (L'échec à faire cette distinction est une source prolifique d'hérésies comme le panthéisme matérialiste d'Amalric de Béna et de David de Dinant, qui cherchaient à assimiler Dieu et la matière première – comme les deux sont simples, ils ne peuvent pas être distingués. × Bruno aussi,

+ Cf. Benjamin Moore, The Origin and Nature of Life, p. 185.

† Jeans écrit : « La physique des noyaux atomiques peut... expliquer de nombreuses caractéristiques stellaires auparavant déroutantes ; les plus grands et les plus petits ingrédients de la nature – l'étoile et le noyau atomique – se sont rencontrés et ont jeté de la lumière les uns sur les autres, pour la grande amélioration de notre compréhension des deux. » The Universe Around Us, Préface de la quatrième édition.

φ Une théorie élaborée de la production d'énergie dans les étoiles a été mise au point par H. A. Bethe – plusieurs sortes d'atomes de poids atomique faible sont impliqués dans les réactions, dont le résultat principal est de convertir l'hydrogène en hélium. Quant aux atomes de poids plus lourds, il se pourrait très bien qu'ils aient été construits au moment du cataclysme qui a donné naissance au système solaire.

Eddington a fait la suggestion que « au premier stade, seuls les rudiments de la matière existaient – des protons et des électrons traversant le vide – et l'évolution des éléments a progressé simultanément avec l'évolution des mondes. » The Expanding Universe, I. 1. Pour une hypothèse classique de l'origine des nébuleuses, voir The Universe Around Us (1944), pp. 218 et suivantes, de Jeans. Il considère les nébuleuses comme des condensations se produisant dans un nuage de particules primaires et sans caractéristiques – des particules qui sont pour la plupart au-dessous du niveau des atomes complets.



^o William Watson, 'Ode in May'.

φ Cf. Ward, Realm of Ends, p. 436.

× G. Théry, David de Dinant, pp. 132, 135 ; Etienne Gilson, The Spirit of Mediaeval Philosophy, p. 449 ; S. H. Mellone, Western Christian Thought in the Middle Ages, pp. 150, 151 ; C. C. J. Webb, Studies in the History of Natural Theology, pp. 239 et suivantes.

en accord avec sa doctrine de l'identité des opposés, considérait chaque particule infinitésimale du monde-éther comme identique à l'âme de l'univers. « Si nous réfléchissons », dit Nicolas de Cuse, « nous verrons qu'à un maximum véritable rien ne peut être ajouté ; qu'à un véritable minimum rien ne peut être pris ; l'homme peut percevoir de ce fait que, dans la Réalité Ultime, le maximum et le minimum coïncident. » + Ici la vérité la plus haute et l'erreur la plus profonde ont tendance à passer l'une dans l'autre imperceptiblement. Il peut n'y avoir aucune différence, et il peut y avoir aussi un monde de différence, entre le « Diess Fünkelein, das ist Gott (Cette petite étincelle, c'est Dieu) » d'Eckhart et le « J'ai vu Dieu dans un point » de Lady Julian ; * entre le « Pour être totalement partout, Son omniprésence est totalement dans chaque centre » de Traherne † et la « subtile substance, appelée aussi humilité radicale intrinsèque, diffuse dans les parties élémentaires, simple et totalement incorruptible, que l'on appelle Esprit du Monde, car elle procède de l'Âme du Monde, la vie unique certaine, qui remplit et pénètre toutes choses » d'Alexander von Suchten. ø Tout dépend de la manière dont nous faisons, en interprétant de telles déclarations, la distinction nécessaire (une distinction qui ne pourrait pas être plus grande qu'elle ne l'est) entre le réceptacle et son Contenu, en évitant ainsi toute « confusion de substance ». ø Quand nous faisons ceci, nous pouvons parler sans risque

*« de Celui qui a contracté Son immensité
et s'est fractionné lui-même dans l'idée de devenir une petite fleur » ⊗*

et pouvons même approuver la Divinité cachée de l'alchimiste qui dort au cœur même de la matière – le lapis, la pierre que les bâtisseurs ont rejetée, et qui est réellement la pierre d'angle.) Si la science naturelle témoigne de l'évolution des Paires intermédiaires en bon ordre, la science divine (que nous choisissons d'accepter ses références ou non) témoigne de la Paire ultime en tant que soubassement de cette évolution-là. À la base de la hiérarchie, au Centre, il y a, non le réceptacle de Platon ou une substance sans forme remplissant l'espace, ° ni la hylé d'Aristote, sa « matière première », ni l'obscurité extérieure des Manichéens et des sectes gnostiques, mais simplement rien. Le monde, nous dit Saint Athanase : « n'a pas été fait à partir d'une matière préexistante, mais à partir de rien et à partir d'une non-existence absolue et Dieu, l'absolu, l'a amené à l'être par le Verbe... Car Dieu est bon – ou plutôt, Il est la Source de toute bonté, et il est impossible à celui qui est bon d'être mesquin ou réticent à propos de quoi que ce soit. N'ayant de ce fait pas mesuré par réticence l'existence à personne, Il a fait toute chose à partir de rien... » × Et Saint Thomas : « La foi catholique professe cette vérité, en affirmant que Dieu a créé toutes choses non à partir de Sa substance, mais à partir de rien. » +

Or je prends cette doctrine avec le sérieux le plus grand. Ma thèse est que, ici aussi, au niveau ultime, la règle, que la toute première Paire n'a pas été remplacée par les dernières, mais subsiste en tant que base, tient bon : c'est-à-dire que le monde n'a pas été créé *ex nihilo* une bonne fois pour toutes à une date lointaine, mais qu'il est constamment et à jamais en train d'être créé ou recréé *ex nihilo*. Sous-jacent à toutes choses en ce moment même, il y a le Centre, le réceptacle vide. Autrement dit, si vous ralentissez tous les mouvements, vous ne trouverez pas quelque chose qui se meut, mais rien ; * si vous enlevez à une chose toutes ses qualités il ne vous reste pas une substance sans caractéristiques qui les soutient,

+ De Docta Ignorantia, cité dans Boulting, Giordano Bruno, p. 30. Peu trouveraient l'argument de Cuse convaincant et diraient bien que la réalité ultime est à la fois rien et l'infini parce que, quand on réduit le dénominateur d'une fraction à zéro le résultat est l'infini, et quand on accroît ce dénominateur à l'infini le résultat est zéro.

* Revelations of Divine Love, III. Sainte Thérèse consigne une vision similaire.

† Centuries of Meditations, II. 82.

ø Cité dans Benedictus Figulus, A Golden and Blessed Casket of Nature's Marvels, trad. A. E. Waite (1893), pp. 71, 72.

ø Gilson, *op. cit.*, p. 449, souligne que le concept de l'image divine, qui « repose au cœur d'une grande partie du mysticisme médiéval... permet une déification mystique sans confusion de substance ; l'homme n'est ici pas plus qu'un sujet... »

⊗ Edith Sitwell, The Song of the Cold, 'The Two Loves'.

° Timaeus, 48 - 53. Platon décrit cette substance comme amorphe, la mère et nourrice invisible et toute réceptive de tout ce qui devient, la masse plastique formée par toutes les choses qui y entrent. La matière première d'Aristote, d'un autre côté, en tant que dépourvue de toute forme de détermination, est le produit de nos esprits plutôt que quelque chose d'objectivement réel.

× The Incarnation of the Word of God, I. 3. Athanase cite The Shepherd of Hermas : « Il y a un Dieu qui a créé et organisé toutes choses et les a amenées hors de la non-existence à l'être » ; et Heb. XI. 3 : « Les choses que nous voyons maintenant ne sont pas parvenues à être à partir de choses qui étaient précédemment apparues. » Cf. Rom. IV. 17.

+ Summa Contra Gentiles, I. Et, un siècle auparavant, Saint Bernard (De Diligendo Deo, V) avait dit que l'homme avait été appelé à être par Dieu à partir de rien. De nombreux écrivains postérieurs à la Réforme, cependant, rejettent la doctrine de l'ex nihilo, en déclarant soit (avec Boehme et Law) que Dieu a créé le monde à partir de Lui-même, ou soit (avec Milton) qu'il l'a créé à partir d'une matière primordiale qui fait partie de Sa substance.

mais rien ; si vous faites abstraction dans votre expérience de tous les éléments objectifs, il reste, non un sujet qui est quelque chose, mais rien ; si vous revenez à votre véritable commencement à la base de la hiérarchie et à l'origine de l'évolution physique vous ne tomberez pas sur un monde primordial – une substance, mais sur rien. Au commencement, et maintenant, le Tout et le Centre – la Paire ultime, dont le membre supérieur finalement évince le membre inférieur – sont le soubassement de toutes choses.

5. LES PAIRES HIÉRARCHIQUES ET LA STRUCTURE

Alors que la hiérarchie présente un schéma très significatif, beaucoup de détails obstinément non structurés subsistent. Pour prendre un exemple plutôt superficiel, le nombre d'unités d'un niveau qui vont fabriquer une unité du niveau suivant semble être tout à fait arbitraire. Pourquoi le nombre d'électrons et de protons dans un atome, et le nombre d'atomes d'une molécule ordinaire, doivent être aussi petits quand on les compare avec le nombre de molécules d'une cellule et le nombre de cellules d'un homme ? Encore une fois, alors que les géosphères peuvent être comptées sur les doigts d'une main et que les planètes (si on exclut les astéroïdes) sur les doigts de deux, il faut plusieurs milliers de millions d'étoiles pour construire une galaxie, et (en toute probabilité) un nombre similaire de galaxies pour construire un cosmos. Est-ce qu'il y a une raison sous-jacente à ces divergences apparentes ? ∅

Pour commencer, que l'on comprenne clairement que le schéma hiérarchique n'a aucune prétention de rendre justice à la réalité concrète. C'est seulement un schéma parmi de nombreux autres (ou plutôt seulement une partie du schéma total) exhibés par les faits, et qui ne doit pas être pris trop au sérieux. Il n'y a rien de sacro-saint concernant ses détails tels que je les envisage. Il est évident qu'ils nécessiteront fatalement des révisions au fur et à mesure que d'autres données empiriques viendront à la lumière, et qu'une connaissance plus experte que la mienne leur sera appliquée. J'irai encore plus loin et dirai que la validité du schéma doit être jugée, non pas tant par sa capacité à survivre sans changement en présence de nouveaux faits, que par son élasticité, par sa capacité à être ajusté radicalement aux nouveaux faits sans en sacrifier le principe. Il est certain que je n'ai pas besoin d'attendre de nouvelles avancées scientifiques pour trouver des faiblesses dans ce schéma : il y en a déjà suffisamment à voir. ° Mais, après tout, il y a une possibilité (sinon une vraisemblance) qu'en lui des points faibles soient des points de croissance. Le prix d'un système clos et absolument autocohérent est le déni virtuel des faits bornés, et un système de ce genre est mort-né pour la simple raison qu'il n'a pas besoin de s'ajuster ni de croître : il est trop bien pour continuer à vivre. La vie est quelque chose d'imparfait, dans le trouble et le réajustement constant aux circonstances, dans les cosmologies autant que dans les organismes.

De plus, nous avons dans le schéma hiérarchique, sinon un moyen provisoire de prédiction, du moins une source d'hypothèses abondantes. Je crois que nombre des incohérences apparentes qu'il contient ne s'évanouiront pas seulement lors d'une étude plus précise, mais qu'elles

* Le mouvement, dit Bergson, dans La Perception du Changement, n'implique pas quelque chose qui peut se mouvoir. Cf. Whitehead, Modes of Thought, p. 200 : « À un instant il n'y a rien. » Et H. Wildon Carr, The Philosophy of Change, pp. 15 et suivantes.

∅ On ne devrait pas oublier (comme j'en ai discuté au chapitre V) que l'on a vraiment le sentiment que ces vastes nombres sont irréels.

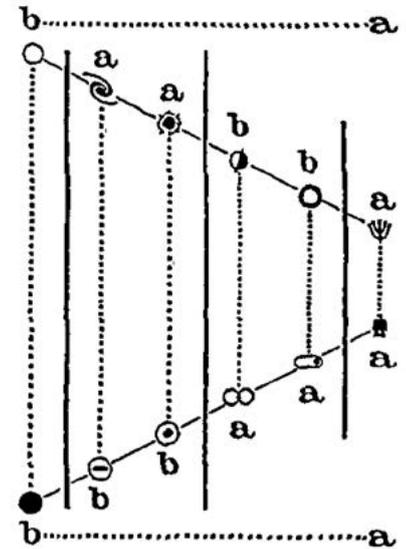
° Donner une pleine importance à ce stade à toutes les objections possibles au schéma, ne se révélerait (en supposant que je sois capable de cette tâche) pas nécessairement un avantage. Le temps qui renforce la plante tue la plantule. Des objections présentées trop tôt peuvent empêcher le développement même qui, au bon moment, disposerait d'elles. Henri Poincaré indique que si Newton avait connu autant de choses que ses successeurs à propos du mouvement des planètes la loi de gravitation nous manquerait encore. « La vérité », commente Whitehead, « doit être opportune. » Adventures of Ideas, XVI. 3.

jetteront une lumière sur certains des lieux sombres de la nature. Si, dans l'histoire de la science « horizontale », c'est souvent le petit fait encombrant – le morceau qui refusait de s'adapter à l'image – qui fournissait une indication menant à un schéma nouveau majeur, on pourrait très bien dans l'histoire de la science « verticale » suivre une procédure du même genre.

En gardant à l'esprit ces considérations générales, revenons à la question du nombre d'unités à chaque niveau hiérarchique. Je propose de distinguer (un peu arbitrairement) deux classes d'individus – (a) les « nombreux » milliers de millions d'entre eux qui sont nécessaires pour construire un individu du niveau suivant, et (b) ceux « peu nombreux », ces quelques-uns (dans certains cas à peine deux) qui sont suffisants pour ce but. Et une fois que cette distinction est faite, de nouveaux schémas commencent à émerger. Nous pouvons noter, par exemple, que la Paire humaine (aa) constitue avec la Paire ultime (bb) une super-Paire ; que les Paires terrestres (ba) (ba) correspondent de manière similaire aux Paires célestes (ab) (ab) ; que la hiérarchie se divise ainsi en quatre départements verticaux – le divin, le céleste, le terrestre et l'humain – avec une division centrale nette entre la Terre, la Vie et l'Humanité concentriques d'un côté, et les unités célestes excentriques de l'autre. Ici, en tout cas, on perçoit des indications pointant vers un ordre sous-jacent, vers des polarités cosmiques insoupçonnées.

Ou, en quittant la question du nombre, nous pouvons rechercher une certaine ressemblance entre les membres inférieur et supérieur d'une Paire – s'ils sont, en un certain sens, deux aspects d'une chose plutôt que deux choses, alors il serait surprenant de ne trouver entre eux aucune similarité.

(1) Les membres de la Paire ultime, en dépit du fait (ou plutôt en raison même de ce fait) qu'ils sont absolument différents, sont suffisamment dissemblables pour rendre plausible l'hérésie récurrente qu'ils sont identiques. (2) Mach, Einstein et d'autres ont suggéré que quand le physicien « pèse » un électron (ou une particule similaire) ses mesures se réfèrent à la masse de l'univers : en fait, il est peut-être aussi vrai de dire qu'il pèse l'un de même qu'il pèse l'autre. × (3) La ressemblance entre l'atome, avec son noyau et ses électrons orbitaux, et le Soleil avec ses planètes, est notoire. Rutherford a montré que la proportion entre le diamètre de l'atome et le diamètre de son noyau est comparable à la proportion entre le diamètre du système solaire et le diamètre du soleil. Bohr a montré que l'électron, dans son voyage autour du noyau atomique, comme une planète dans son voyage autour du soleil, obéit à la loi du carré inverse ; et on a vite ajouté la suggestion que, encore une fois comme une planète, l'électron orbital tourne autour de son propre axe. + Il serait imprudent de dire ici quelque chose à propos de la théorie atomique actuelle, mais je pense qu'il est encore vrai de penser que (pour citer Victor Hugo) le Soleil et l'atome « se portent mutuellement témoignage ». (4) Que la molécule corresponde ou pas à la planète sous un rapport quelconque, il est clair que la Vie ou la Biosphère est comme la cellule, eu égard au mouvement incessant, irrégulier et relativement libre de la plupart de ses parties. La Vie considérée comme un tout et



× Il est certain que nous employons des électrons pour enquêter sur les nébuleuses – une manière utile de mesurer la brillance des nébuleuses est d'utiliser une cellule photoélectrique.

Le passage suivant, quoiqu'écrit il y a longtemps, est maintenant plus vrai que jamais. « On a vu que les atomes nous donnent une information à propos des cieux, et que les corps célestes, à leur tour, nous redonnent des informations à propos de l'atome... Ainsi l'astronomie atomique a éclairé l'astronomie cosmique dans une mesure surprenante et presque bouleversante. Et l'astronomie cosmique commence en retour à nous enseigner quelque chose à propos des atomes. Chaque (étoile) est une sorte d'atome cosmique. » Sir Oliver Lodge, *Modern Scientific Ideas*, pp. 19, 72, 76.

Dans un de ses derniers livres, *The Astronomical Horizon*, Jeans a esquissé plusieurs parallèles remarquables entre le très grand et le très petit. Il attachait une signification, par exemple, au fait que la proportion du rayon originel supposé de l'univers au « rayon » de l'électron (5.0×10^{39}) ressemble à la proportion de l'âge supposé de l'univers au temps que la lumière prendrait pour traverser un électron (4.2×10^{39}). D'autres autorités, cependant, ont considéré que ces parallèles allaient trop loin.

+ Le spin de l'électron, et d'autres particules, est un effet de la théorie quantique, et ne ressemble pas à tous égards à la rotation des corps macroscopiques.

la Vie en miniature sont différentes en ce que chacune est un système labile, « un monde de surfaces et de courants ». ⊗ (5) Quant à l'individu humain et à la société humaine, leur ressemblance est frappante et assez détaillée pour produire les analogies élaborées esquissées par Spencer et Schäffle, par Hobbes et Swedenborg, et en fait par des écrivains de toutes les époques.

Ce ne sont là pas davantage que des suggestions. Mais j'en ai peut-être assez dit pour montrer qu'un travail ultérieur conformément à ces principes se révélera vraisemblablement fructueux, même dans le royaume de la science « horizontale ». Dès que l'on reconnaît que l'on peut attendre des membres d'une Paire qu'ils éclairent leurs natures mutuelles, que ces ressemblances ne sont absolument pas fortuites, alors de nombreuses indications quant à la direction d'une recherche future profitable se mettent à notre disposition. La science acquiert un nouvel instrument, d'une utilité limitée mais appréciable. La simple chasse aux analogies est sans valeur ; mais discerner la loi qui sous-tend l'analogie, et emploie un aspect d'une chose pour jeter une lumière sur un autre de ses aspects plus obscur, n'est rien d'autre que la méthode bien éprouvée de la recherche scientifique. N'est-il pas vraisemblable, en fait, qu'une science stratifiée qui continue à rester inconsciente de (ou en tout cas continue de mépriser et de négliger) ses corrélats verticaux, s'éloignera progressivement de plus en plus de la réalité, et cessera ainsi d'avancer vraiment ? *

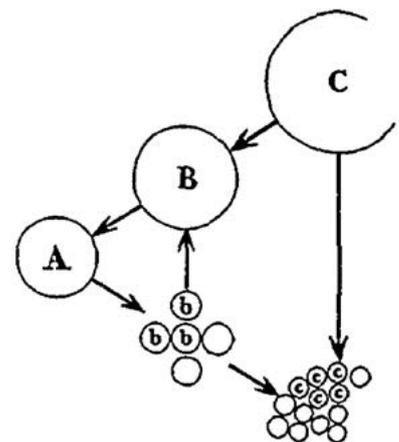
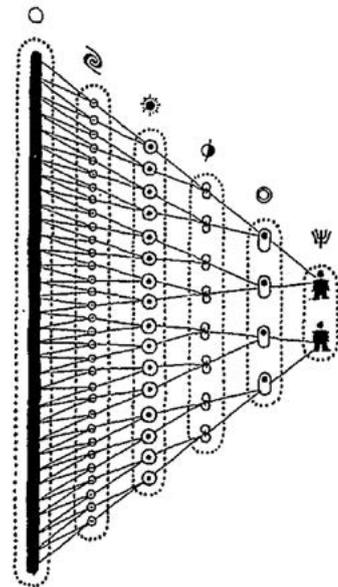
⊗ Cf. Sherrington, Man on His Nature, III.

* Je peux ajouter ici que les individus hiérarchiques de statut intégral tendent à reproduire dans leur structure la structure de la hiérarchie en tant que tout. C'est particulièrement vrai de la Terre : l'intérieur est lié avec les degrés hiérarchiques inférieurs, la surface avec les degrés moyens, l'atmosphère avec les degrés supérieurs – le système régional en miniature. La structure annulaire du système solaire est à certains égards le renversement de ce modèle : ici éloignement signifie privation et infériorité. La structure du corps humain, comme Platon l'avait remarqué, est hiérarchique : ce qui est supérieur en lui tend à être supérieur dans tous les sens. C'est comme si chaque niveau était nécessairement en ordre uniquement pour démontrer une certaine particularité de la hiérarchie en tant que tout.

6. LES PAIRES DIVERGENTES ET LE SCHÉMA RÉGIONAL

En laissant de côté de telles spéculations, il y a beaucoup à dire qui est raisonnablement certain. Par exemple, plus le membre inférieur est petit et moins inclusif, plus le membre supérieur est grand et plus inclusif : le contraste entre eux – la bifurcation essentielle de leurs natures – s'élargit dès que nous quittons la région familière de l'humain et du bon sens et allons à la recherche de quelque chose de plus fondamental. La loi de la symétrie tient toujours (semble-t-il) : plus grands nous sommes, moins nous sommes : nos deux aspects sont parfaitement équilibrés. Une corde et une poulie invisible les unissent, de sorte que l'ascension de l'une est la descente de l'autre. Ou, pour changer d'image, tout arrive comme si Alice était toujours obligée de manger un morceau des deux parties du champignon – la moitié qui la fait rétrécir de même que la moitié qui la fait grandir.

Tel est l'ordre de notre nature, que nous la considérons dans un contexte « physique » ou dans un contexte « psychique ». Ainsi la raison dont nous sommes le véhicule est la faculté de (i) fragmenter un objet concret (A) en parties ou attributs (b,b,b,..) qui (ii) étant communs à une série de faits plus vaste (B), (iii) lient ces faits (B) à l'objet originel (A), lui donnant par là un nouveau sens. Plus l'analyse est détaillée (c,c,c ... d,d,d...) plus vaste est la synthèse (C, D, ...) : en bref, ils sont une Paire. Que ce soit notre cas ou celui de nos objets, croissance signifie décroissance. Notre décroissance est la découverte que nous sommes composés d'unités infrahumaines ; notre croissance est la découverte que ce sont des aspects d'unités suprahumaines. En revendiquant nos parties, nous



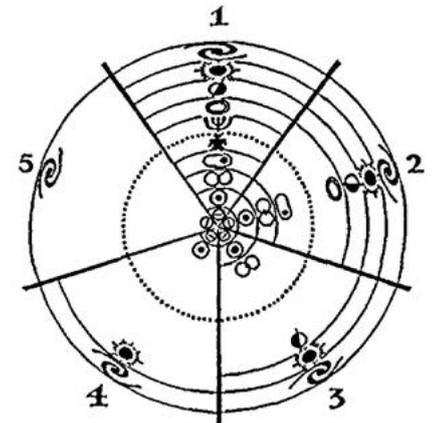
revendiquons leur monde, et l'envergure des premières est inversement proportionnelle à l'envergure des secondes. °

D'une autre manière, le membre supérieur d'une paire peut être décrit comme l'arène ou le champ de ses membres inférieurs : il marque leurs limites. Nos unités les plus basses, étant ainsi liées aux plus hautes, ont l'envergure la plus étendue. La sphère de nos activités humaines est très restreinte : au-delà de l'étroitesse du champ social, il n'y a pas de soumission à la loi. En tant que molécules, nous avons plus d'envergure, et sommes en contact avec les molécules de la Terre partout : en raison de la gravité, notre mouvement le plus infime acquiert une envergure planétaire. En tant qu'atomes, nous apparaissions dans un contexte encore plus vaste car, comme Faraday l'indiquait : « chaque atome s'étend dans la totalité du système solaire, mais conserve cependant toujours son propre centre de force. » Finalement, en étant au Centre, nous sommes omniprésents.

(Laissez-moi traduire ces résultats selon les termes de notre schéma des régions originel, en faisant appel à des observateurs en voyage. Dans la partie I, j'ai employé un seul observateur, qui commençait à s'éloigner de mon corps humain ou qui s'en approchait. Mais la partie II a établi clairement le fait que mon corps est vaste comme le monde : ici, dans la partie III, il sera de ce fait plus approprié d'employer un nombre illimité d'observateurs en voyage, pour rendre justice à ce plus grand corps qui est le mien en commençant à partir de ses Centres partout et en y revenant, qu'ils soient terrestres, solaires, galactiques, ou extra-galactiques. Or ces myriades d'observateurs, au bout de leur travail et comparant leurs découvertes, s'aperçoivent que, alors que leurs cartes de mes régions sont excessivement variées, elles ne sont absolument pas chaotiques. Pour parler de manière générale (il y a, c'est vrai, quelques exceptions) ces cartes se réduisent à cinq – la première montrant toutes mes régions, la seconde toutes mes régions sauf la Paire humaine, la troisième toute mes régions sauf les Paires humaine et vitale, et ainsi de suite jusqu'à la cinquième carte, qui ne fait que montrer que les régions électroniques et galactiques. Ainsi, toutes les cinq sont symétriques par rapport au même axe, et toutes se conforment au schéma des Paires hiérarchiques. La troisième, par exemple, montre qu'il n'y a pas de barrière entre les zones moléculaire et planétaire – les molécules se fondent dans les planètes et les planètes dans les molécules directement, sans aucun stade intermédiaire distinct. De manière similaire, la quatrième carte rassemble atome et étoile ; et la cinquième, électron et nébuleuse. Autrement dit, chaque carte successive consigne en tant que métamorphose directe ce qui est montré dans la carte précédente en tant que métamorphose intermédiaire ou indirecte.)

Il y a encore une autre façon de formuler les faits – et qui est d'une grande importance pour cette enquête. La hiérarchie est une organisation sociale, une société de sociétés de sociétés ..., à laquelle l'appartenance n'est pas aussi simple que cela paraît au début. Une unité inférieure est d'abord, et pour la totalité de sa carrière, un membre de l'unité supérieure de la Paire (par exemple, un atome appartient à cette grande société d'atomes qu'est une étoile) ; ensuite, et peut-être pour seulement une partie de sa carrière, elle est aussi membre de son supérieur hiérarchique immédiat (comme quand l'atome appartient à cette petite société

° Cf. William James, Textbook of Psychology, pp. 353 et suivantes. Et aussi W. E. Hocking, The Self: Its Body and Freedom, p. 122.

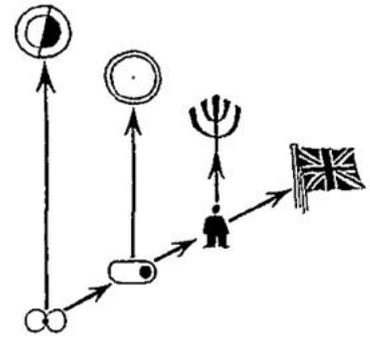


atomique qu'est une molécule). Ou, pour renverser la description, une unité supérieure est d'abord une société dont les membres sont les unités inférieures de la Paire ; et en deuxième lieu une société dont les membres sont ses inférieurs hiérarchiques immédiats – ainsi la Vie est à la fois une communauté de cellules et d'espèces, et l'Humanité est à la fois une communauté d'hommes et de nations. Et il se produit donc dans la hiérarchie une division fondamentale et indispensable des loyautés, une pluralité de fraternité ou de constitution, un service rendu à deux maîtres, dans les termes desquels il est possible de rendre compte d'une grande variété de faits naturels. * Par exemple, de nombreuses complexités du comportement et de l'expérience humaine proviennent de notre double allégeance à la nation et à l'humanité ; et, également, nos molécules sont impliquées, non seulement dans un vaste système de relations sociales que nous appelons cellule, mais aussi dans une société moléculaire encore plus vaste au-delà de l'organisme – en conséquence, nous avons un poids aussi bien qu'un métabolisme. Cette nature double donne un intérêt et une richesse à la procédure hiérarchique, bien sûr, mais elle peut très bien mener au désastre, comme lors de ces occasions où la loyauté à l'Humanité, impliquant une déloyauté envers la tribu, conduit à de sévères peines ; ou comme quand un homme tombe d'une falaise et que la loyauté de ses molécules à l'égard de la Terre prend la priorité sur la loyauté à la cellule (et y met fin). Nos parties ne sont que temporairement subordonnées, et à tout moment risquent de montrer où va leur véritable allégeance. En fait un être humain est un véritable nid de chevaux de Troie.

7. LES PAIRES ET LE PROCESSUS HIÉRARCHIQUE

Dans les chapitres précédents, j'ai noté à chaque niveau ce que j'ai appelé un processus vertical à deux voies, comprenant un mouvement centrifuge (vers le haut, intégrateur et anabolique) et un mouvement centripète (vers le bas, désintégrateur, catabolique). Mais j'ai été délibérément vague à propos de certaines caractéristiques de ce processus, en remettant leur discussion à plus tard jusqu'à ce que tous les membres de la hiérarchie aient été passés en revue, jusqu'à ce que la doctrine des Paires ait été produite et que le processus à deux voies puisse être traité comme un tout. Et la question principale que j'ai repoussée jusqu'à maintenant est celle-ci : est-ce que ces trains d'événements centrifuges et centripètes impliquent toujours (dans la mesure où cela concerne ma propre constitution) toutes mes régions et tous mes niveaux, ou est-ce qu'il y a au lieu de cela une sorte de système de court-circuit ou de contournement, par lequel des régions ou des niveaux peuvent être virtuellement abolis ? Et si un tel court-circuit se produit bien, quelles en sont les lois et les limites ?

Ce chapitre a déjà fourni, en filigrane, la réponse. En fait, il y a abondance de court-circuits, et ceux-ci se produisent entre les membres d'une Paire – verticalement, et non obliquement. C'est une partie du fonctionnement normal, et ce n'est qu'annexe. La raison en est évidente : les processus à deux voies qui unissent les membres supérieur et inférieur d'une Paire précédente subsistent en tant que base nécessaire des processus à deux voies qui unissent les membres des dernières



* Cf. Trotter, *The Instincts of the Hera in Peace and War*, pp. 47 et suivantes, 57.

Dans les cent dernières années environ, de nombreux philosophes ont cherché (et je pense avec un succès considérable) à interpréter l'univers le long de lignes sociologiques. Les concepts de loi et de liberté, de coutume et d'initiative, ont été très fructueusement transférés depuis le champ social humain au champ cosmique. Charles Hartshorne (écrivain dans *The Hibbert Journal*, Oct.1945) considère en fait de telles interprétations « sociales » comme caractéristiques de la philosophie de notre temps. J'ajouterai que nous avons pour l'instant à peine commencé à les exploiter comme nous le pourrions. La « loi de double loyauté » que je propose ici, est en tout cas une contribution mineure à la tâche.

C'est un fait curieux que la science doive largement son succès à l'abandon du concept relativement scientifique de processus vertical pour le concept relativement non scientifique de processus horizontal. L'ancienne notion d'un univers stratifié, avec ses niveaux supérieurs divins unis par des processus descendants et ascendants aux niveaux de la base, était (n'en déplaise à A. D. Ritchie, *Civilization, Science and Religion*, p. 44) essentiellement vraie – trop vraie pour être utile. Ce dont nous avons maintenant besoin est de revenir à l'ancienne science verticale en utilisant la connaissance acquise par la méthode horizontale. Dante peut en fournir le schéma général : « Ainsi, ces organes du monde procèdent, comme tu le vois maintenant, d'étapes en étapes, recevant ces influences de plus haut et les transmettant plus bas. » (Par. II) Car c'est nous qui pouvons, si nous le voulons, remplir les détails. Dans cette section, je commence le travail ou du moins fournis une « base pour la discussion ». (Cf. *Purg.* XXX, sur « l'opération des orbes puissantes, qui marquent chaque germe d'un but prédestiné », et la « largesse des grâces célestes, qui pleuvent d'une telle hauteur qu'elle raille notre vision ». Même dans l'Enfer il y a un processus vertical : les rivières infernales, produites par les péchés et les larmes des hommes, courent en cercle vers le bas et Lucifer, au centre de la Terre. *Inf.* XIV.)

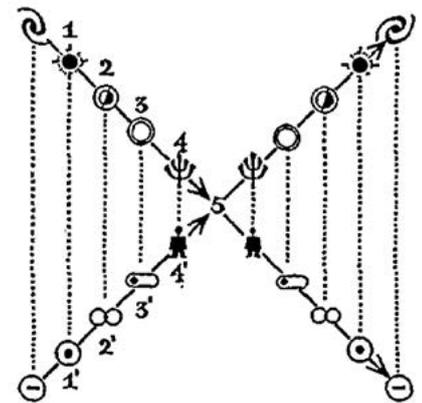
Paires. Le récent dépend de la continuité du moins récent en tant qu'il est son substrat : rien n'est abandonné. Les processus physiques primitifs doivent continuer sans relâche sous les processus biologiques, et les processus biologiques sous les processus anthropologiques. En fait, il est assez rare qu'un train d'événements de mon plus grand corps émerge au niveau humain, au lieu de le contourner. C'est comme si l'extrême complexité de mon physique n'était possible que parce que chaque paire n'a en tête que sa propre affaire et laisse le reste courir.

Mais le bon sens, et c'est très justifiable, demande quelque chose de moins de vague que ceci. Que sont ces processus verticaux ou appariés, dans un langage sans ambiguïtés, et comment aident-ils – comment leur étude aide bien – à coordonner notre connaissance des faits naturels ? Or ce n'est pas ici le lieu pour une longue discussion de détails techniques qui appartiennent à de nombreux départements de la science ; mais, pour montrer la sorte de processus liés que j'ai à l'esprit et pour éviter le vice de l'abstraction, je vais fournir certaines illustrations dans le reste de cette section.

J'ai déjà produit des preuves qui montrent que les Paires suivent un ordre génétique : les plus vastes aspects de l'évolution de l'homme peuvent être décrits comme étant la différenciation des membres supérieurs en succession logique, et l'intégration concurrente de leurs membres inférieurs. J'ajoute maintenant que c'est une des thèses majeures de ce livre (une thèse qui sera ultérieurement développée dans la partie V) que les principaux stades de l'évolution totale de l'homme sont récapitulés par les principaux stades des processus par lesquels il est par la suite soutenu – que, en bref, l'ordre du développement est l'ordre de maintenance de ce qui est développé. Les stades historiques de mon évolution sont solaire, terrestre, vital et humain ; et ceux-ci sont aussi les stades d'événements beaucoup plus rapides par la vertu desquels je vis maintenant. Ainsi je suis maintenu par (1) l'énergie rayonnante du Soleil qui, conditionnée, est absorbée par les niveaux extérieurs planétaires, devient (2) celle de la Terre ; une proportion de cette énergie terrestre est (grâce à la chlorophylle) incorporée dans (3) la Vie, et ensuite (après être passée par une transformation convenable) dans (4) l'Humanité qui se nourrit de la Vie ; finalement, une portion de celle-ci (encore plus modifiée) échoit à (5) l'individu. Mais ce compte-rendu, qui ne porte attention qu'à la série supérieure, fait appel à un complément fondé sur la série inférieure. Je suis maintenu par les échanges d'énergie des atomes solaires (1'), au cours desquels de l'énergie est libérée – énergie qui est, en partie, incorporée par photosynthèse dans (2') certaines molécules terrestres complexes ; celles-ci vont construire (3') les cellules des plantes et des animaux, dont certaines seront mangées par (4') des hommes, qui par là acquerront l'énergie pour préparer cette portion qui échoit à (5) l'individu. Observez comment la différenciation du membre supérieur et l'intégration des membres inférieurs vont de pair.

Mais les processus allant par Paires ne s'arrêtent pas au point de leur intersection. Les Paires entrantes et convergentes sont appareillées aux Paires sortantes et divergentes, car il n'y a pas de réservoir pour le stockage de l'énergie au niveau humain. Je dois transmettre mon énergie, dans deux directions simultanément. Elle est reprise par mes activités inférieures

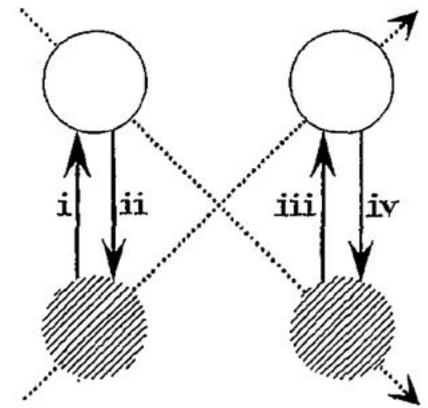
Le traitement que je fais du processus comme étant à la fois hiérarchique et régional a des affiliations avec le schéma régional des éléments d'Aristote et leur mouvement vers le haut et vers le bas, ainsi que vers le centre de la Terre et à partir de celui-ci. Chaque élément (terre, eau, air, feu, et, dans les cieux, la matière céleste) a sa région propre ; et le mouvement vertical se produit quand un corps est hors de son élément – il trouve son propre niveau. Bien sûr, les détails d'Aristote ne tiennent plus maintenant, mais il y a beaucoup plus de vérité dans son image d'un processus vertical bidirectionnel que ce que cette époque à l'esprit horizontal est prête à autoriser.



cellulaires et moléculaires, et aussi par mes activités supérieures quand je sers le développement de la Vie, de la Terre et du Soleil. Cette étude peut peut-être être citée comme exemple : son double but est d'une part celui, suprahumain, d'améliorer la conscience de soi de la série supérieure et d'autre part le but infrahumain de vivre – c'est-à-dire de maintenir mes processus cellulaires et moléculaires sans entrave. Dans un autre langage, les deux séries sont métaboliques : chaque individu hiérarchique est à la fois la scène de processus vers le haut ou anaboliques et de processus vers le bas ou cataboliques. Et le métabolisme (en ce sens étendu) procède par Paires : la mise ensemble des membres inférieurs est la division du membre supérieur, et vice versa.

La nature réelle de la connexion entre les séries supérieures et inférieures doit encore être démontrée. Quels sont les liens précisément qui lient les Paires ? La réponse qu'on en donne dépend de la Paire – physico-chimique, vitale ou humaine – que l'on prend comme fournissant l'indication aux autres. Peut-être que la réponse la plus simple est donnée en termes d'échange d'énergie. Si le membre supérieur est considéré comme un système énergétique dont les composantes sont les membres inférieurs, alors leur histoire conjointe peut être décrite comme une histoire de l'énergie passant des composantes au système en tant que tout, et du système en tant que tout aux composantes. Les membres inférieurs fournissent alternativement de l'énergie à leur membre supérieur, et en tirent également de l'énergie. Du côté convergent, la règle est que les membres inférieurs les plus simples ou les plus primitifs, au cours de leur intégration, libèrent et transmettent de l'énergie au membre supérieur ; mais, au-delà d'un certain point de développement, ce processus se renverse, et l'intégration nouvelle du membre inférieur absorbe de l'énergie issue du membre supérieur. Du côté divergent, la règle est que, au cours de leur fragmentation, les membres inférieurs plus complexes relâchent l'énergie qu'ils avaient stockée en la transmettant au membre supérieur ; mais après qu'un certain point a été atteint le processus de fragmentation ultérieur absorbe l'énergie issue du membre supérieur. Ainsi, on peut dire qu'une Paire présente quatre phases énergétiques qui, bien qu'elles se succèdent l'une l'autre dans le temps, coexistent aussi dans le temps. Je les appelle (i) la phase d'intégration libératrice d'énergie ; (ii) la phase d'intégration absorbeuse d'énergie ; (iii) la phase de désintégration libératrice d'énergie ; (iv) la phase de désintégration absorbeuse d'énergie. Passons maintenant à quelques exemples de ces phases.

(a) La Paire Tout-Centre. Le schéma de la vie religieuse est un schéma d'activité et de passivité, de don et de prise, d'effort et de retrait dirigés extérieurement qui alternent. Et, si nous prenons des saints hors du commun pour en faire des guides plus sûrs que les hommes moindres (dont le développement religieux naturel s'est vraisemblablement arrêté à une phase ou une autre, et a été obscurci par les contradictions d'intérêts autres) alors nous trouvons une séquence caractéristique qui est la suivante : (i) une phase d'activité extérieure immature ; (ii) un retrait de la sphère d'action et peut-être de toute société humaine, une période de retraite et de croissance spirituelle remarquable, et de grands progrès dans la vie intérieure ; (iii) un retour au monde et à l'action – le potentiel accumulé pendant la seconde phase est maintenant dépensé ;



Arnold Toynbee (*A Study of History*, iii. XI) fait grand usage du concept de retrait-et-retour, qu'il trouve exemplifié dans des figures comme Saint Paul (qui, durant les trois années entre sa conversion et son ministère, s'était retiré en Arabie), Saint Benoît et Saint Grégoire le Grand (dont le retrait, dans les deux cas, dura la même période de trois ans), Gautama Buddha, Mohammed et Dante. Il y a d'autres exemples comme les quatre ans de mortification de Sainte Catherine de Gènes, les dix ans de solitude du Zarathoustra de Nietzsche, l'exil de Moïse dans la terre de Midian, et, à une époque ultérieure, son retrait sur le mont Sinaï. Et il y a, bien sûr, le séjour de Jésus dans le désert, avant de prendre son ministère. Que le retrait soit bref ou étendu, physique et évident, ou psychique et non évident, il semble être une importante condition de la vie religieuse active à son sommet. « Toutes les grandes entreprises mûrissent dans la solitude », écrit F. A. Gasquet. « Ce n'est pas dans la presse, la confusion et l'excitation qui accompagnent l'exécution, mais dans la tranquillité et le calme silence de la préparation, que la force qui accomplit de grandes actions s'accumule et se concentre. » Introduction à C. de Montalembert, *The Monks of the West*, London, 1896. Cf. *Studies in Early Mysticism in the Near and Middle East*, II du Dr Margaret Smith ; et aussi John MacMurray, *The Structure of Religious Experience*, p. 88.

(iv) cette troisième phase du travail actif aura tendance (particulièrement en Occident) à continuer aussi longtemps que l'âge avancé et la santé le permettront, mais tôt ou tard, et même si c'est seulement à la porte de la mort, le saint le plus dynamique doit accepter l'inertie de la quatrième phase et le deuxième retrait. Ces quatre phases se succèdent l'une l'autre au cours d'une vie, mais elles doivent aussi être presque contemporaines, car la vie religieuse demande qu'elles se récapitulent fréquemment. S'il doit renouveler son fonds de puissance spirituelle, l'actif qui donne doit par intervalles devenir le contemplatif qui reçoit. Et le contemplatif qui évite tout service extérieur se trouvera finalement impliqué lui-même dans la loi des retours en diminution.

Nous sommes capables du Tout, parce que nous sommes tous au Centre. × Mais comme nous sommes très lents à réaliser notre capacité, nous avons besoin d'aller voir des experts pour en tirer des informations concernant la Paire ultime, tout comme nous avons besoin d'aller voir des experts pour obtenir des informations à propos de la Paire Galaxie-électrons. Dans la mesure où les vies des grands saints sont une participation à la vie divine, elles fournissent des preuves valables de la nature de cette vie-là et de ses rythmes. Il n'y a nul doute que la Paire ultime avec ses « processions » est hors du temps et de ce fait au-dessus de tout progrès et changement ; néanmoins, pour nous elle porte un aspect temporel et se révèle historiquement – que ce soit à l'échelle cosmique en tant que descente-ascension du Verbe créateur et ensuite en tant que descente-ascension du Fils sauveur ; ou à l'échelle microcosmique, comme dans la systole et la diastole, ou l'inspirer et l'expir, de la communion de l'âme avec Dieu. En bref, de quelque manière que nous considérons la Paire ultime, nous trouvons des indications que nos « phases d'énergie » s'y appliquent, quoique d'une manière unique. Et, en fait, il ne serait pas surprenant d'apprendre que le Tout-Centre est l'idéal des Paires, car il exhibe leurs caractéristiques essentielles de la manière la plus éminente.

Les phases « d'échange d'énergie » se trouvent à chaque stade le long du chemin menant à ce but. Poète et adorateur, scientifique et philosophe, quelle que soit la Paire dans la vie de laquelle ils entrent, sont sujets au rythme de cette Paire-là. En particulier, une période de croissance et de créativité évidente est suivie d'une période de retraite, d'absorption tranquille et d'intégration sans résultat externe marqué, et ensuite par une phase créatrice principale, l'énergie accumulée se déversant, * jusqu'à ce que la quatrième phase – la phase de retrait final – se mette en place. Que ce soit une question de découverte scientifique, d'inspiration poétique, d'illumination mystique, ou de perception philosophique, la manière de procéder alterne travail et repos, relâchement d'énergie et absorption d'énergie. Et (en suivant la règle de cette enquête) je prends cette manière de procéder alternative pour vraie objectivement plutôt que subjectivement – caractérisant le connu, et n'étant pas une simple idiosyncrasie du connaissant. Si, de plus, le physique et le psychique sont deux côtés d'une réalité unique, nous pouvons nous attendre à trouver nos quatre phases autant exemplifiées dans les processus du monde physique que dans ce que nous qualifions de vie de l'esprit. Tournons-nous alors vers ces processus, maintenant.

× La symétrie hiérarchique de tout progrès réel, comme de son objectif – la Paire ultime – est bien mise en évidence dans le passage suivant : « À chaque degré de l'ascension sur l'échelle de l'être correspond subjectivement une fonction psychologique plus profonde, qui appréhende le niveau plus élevé et s'unit avec lui. L'âme est de ce fait unie avec Dieu au travers de sa fonction la plus profonde, ou plus véritablement la racine profonde de toutes ses fonctions, à savoir le centre. » E. I. Watkin, The Bow in the Clouds, p. 144.

* Pour des exemples « d'incubation » suivie d'inspiration, voir Graham Wallas, The Art of Thought, et le Dr Rosamund Harding, An Anatomy of Inspiration. Sur l'uniformité des phases de la vie mystique (y compris une phase initiale de piété conventionnelle et de bonnes œuvres, suivie par une phase de retrait) voir Robert H. Thouless, An Introduction to the Psychology of Religion, pp. 206 et suivantes. Dans le compte rendu classique de William James concernant la conscience religieuse, on note quatre phases principales : (a) la religion de l'esprit sain, de celui né une fois ; (b) l'âme malade, le moi divisé et le processus d'unification ; (c) la conversion, suivie par la vie religieuse mûre de celui né deux fois ; (d) le mysticisme. Ces phases correspondent grossièrement aux quatre phases de notre développement qui alternent action et retrait de l'action ; mais bien sûr la majorité d'entre nous constituent des cas d'un développement arrêté, qui s'est bloqué quelque part un peu avant la quatrième phase. The Varieties of Religious Experience, *passim*.

(b) La Paire Soleil-atome. (i) Quand des noyaux atomiques légers conjuguent leurs forces pour devenir des noyaux plus lourds, ces derniers sont, en règle générale, d'une masse plutôt moindre que la masse totale des particules originelles ; et le résultat en est qu'il n'y a pas d'énergie de réserve. La masse en surplus apparaît sous la forme d'un rayonnement. Ainsi on croit que la lumière et la chaleur solaires dérivent de l'énergie relâchée lorsque les noyaux d'hydrogène construisent, d'une manière indirecte, les noyaux d'hélium. (ii) Mais il y a les atomes plus lourds, dont de nombreuses sortes se trouvent sur la Terre, qui doivent être expliqués. Il est probable qu'à un certain stade de sa carrière, avant le développement du système solaire, le Soleil – que ce soit par l'explosion de son compagnon (sous la forme d'une supernova), ou par des moyens moins cataclysmiques – a fourni les conditions lors desquelles des atomes très lourds ont pu être formés. De tels noyaux tendent à être plus massifs que la somme des masses des noyaux plus légers à partir desquels ils ont été construits ; en conséquence, lors de leur fabrication, une énergie a dû être fournie de l'extérieur. ° (iii) Et cette énergie est relâchée quand les noyaux se désintègrent. Par exemple, on suppose que le réchauffement périodique de l'intérieur de la planète (qui donne naissance aux ajustements rythmiques de la croûte) est dû à l'énergie libérée par la désintégration spontanée d'atomes de poids atomique élevé. Et maintenant, avec le temps, ce relâchement d'énergie stockée pendant la deuxième phase est devenu une fonction solaire délibérée d'une immense importance pour le futur. (iv) Mais il y a probablement, en pratique, de strictes limites qui ont été posées à l'usage qui peut être fait des éléments plus élevés en tant que source de puissance. Ils sont difficiles à collecter en quantité, et – ai-je besoin de l'ajouter ? – dangereux. Et, en tout cas, la contribution des atomes au développement solaire se terminera probablement lorsque le Soleil lui-même y mettra fin, et quand la Terre sera engloutie à nouveau.

(c) La Paire Terre-molécule. (i) La synthèse des molécules les plus simples est généralement accompagnée d'une évolution thermique : c'est-à-dire que la somme des contenus énergétiques des molécules séparées est plus grande que celles des composés qu'ils forment, et la différence se traduit par un surplus. × Par exemple, la majorité des éléments se combinent directement avec l'oxygène, produisant une évolution thermique au fur et à mesure qu'ils le font. × (ii) La construction de molécules organiques variées et très complexes, en particulier dans le cas de la photosynthèse, absorbe l'énergie de l'environnement, au lieu de la relâcher. (iii) Et c'est, bien sûr, pour pouvoir nous approprier cette énergie incorporée que nous nous nourrissons des molécules de matière végétale, en les fragmentant en unités plus petites et plus stables. (iv) Mais la désintégration au-delà d'un certain point a tendance à absorber, au lieu d'émettre, de l'énergie : le processus est, comme les chimistes le disent, vraisemblablement endothermique et non pas exothermique. *

(d) La Paire Vie-cellule. (i) Les organismes inférieurs, plus primitifs, sont extrêmement prolifiques en cellules (que ce soit sous la forme des œufs, des graines, ou des immenses populations de larves qui ne mûrissent jamais, ou des vastes surplus de feuilles vertes) ; et ces cellules fournissent à la Vie ce surplus d'énergie qui rend possible la différenciation des espèces plus élevées et moins prolifiques. + (ii) Ces derniers

° Par exemple, un noyau d'oxygène, composé de huit protons et de huit neutrons, pèse grossièrement 1 % de moins que le poids combiné de ses protons et de ses neutrons séparés. Un noyau d'uranium, d'un autre côté, bien qu'il pèse aussi moins (et cela en commun avec tous les noyaux) que la somme des poids de ses particules élémentaires, pèse plus que la somme des poids des fragments en lesquels il peut être scindé. Et ces divergences de poids, ou plutôt de masse, sont (d'après la théorie d'Einstein) équivalentes à de très vastes différences énergétiques.

× L'or est une exception, sa chaleur d'oxydation étant négative. Il y a un certain nombre de cas de formation de composés assez simples qui absorbent de la chaleur (par exemple l'acide iodhydrique, HI, l'acétylène C_2H_2 , l'oxyde nitreux N_2O) ; mais, en de nombreux exemples, la chaleur de formation négative est due au fait que, avant que le composé puisse être formé, les molécules qui vont le former sont brisées en atomes les constituant et la chaleur absorbée dans ce processus est plus grande que la chaleur issue de leur resynthèse dans le nouveau composé.

* Il est vrai que, pour décomposer des composés ordinaires, il est souvent nécessaire de les élever à des températures élevées ; néanmoins la décomposition elle-même absorbe seulement une petite proportion de la chaleur qui doit être appliquée pour amener la décomposition.

métazoaires – y compris les herbivores, les carnivores et l'homme – sont des parasites de formes de vie plus anciennes. Ils soustraient de l'énergie au tout vivant, et en conséquence (comme les atomes et les molécules de poids plus élevé) ils sont relativement peu – une minorité appartenant à une classe supérieure privilégiée. (iii) Cependant l'énergie ainsi retirée à la Vie lui est retournée en grande partie : le cours de l'évolution est changé, et l'économie totale de la Vie est complètement réorganisée par les activités des métazoaires plus élevés. (iv) Mais il y a, semble-t-il, des limites à cette contribution. Les espèces et individus supérieurs disparaissent ou deviennent sénescents ; et ceci peut arriver à l'homme lui-même. En tout cas, l'exploitation morceau par morceau qu'il fait de la Vie, a tendance à se révéler être une défaite de soi. Finalement, il arrive à reconnaître que le « champ d'étude intelligible » est la Vie en tant que tout : et cette reconnaissance (en particulier dans la nouvelle science de l'écologie) n'est rien d'autre que la conscience de soi unitaire de la Vie qui s'affirme elle-même. Dans la quatrième phase, c'est le membre supérieur de la Paire qui compte.

(e) La Paire Humanité-hommes. (i) Les types plus primitifs d'organisation humaine, qui consistent en unités sociales éparpillées et de petite échelle, d'une population vivant de la terre et sans grande distinctions de richesse et de culture, sont de temps en temps stimulés et deviennent actifs et croissants. Une civilisation naît. De grandes énergies sont libérées au fur et à mesure que l'intégration se déroule, et les unités sociales deviennent de plus en plus grandes et de plus en plus complexes. Sous certains aspects, la société est organisée plus économiquement, comme quand les nouveaux groupements et la division du travail donnent lieu à une productivité accrue. (ii) La seconde phase est une phase de croissance nouvelle, mais aussi une phase de retrait : des réponses sont maintenant apportées aux défis qui sont plutôt internes qu'externes. Les processus d'intégration (qui peuvent prendre la forme d'une urbanisation accrue, de l'établissement d'un gouvernement fort et centralisé, de l'évolution vers une classe de loisir vaste et cultivée et d'une grande avancée dans les arts) absorbent la plus grande partie des énergies disponibles. (iii) Des menaces de l'extérieur, « un temps de troubles » (pour utiliser la phrase de Toynbee) et l'échec à résoudre les nouveaux défis de manière adéquate, aboutissent à une troisième phase, qui est une phase de fragmentation, de perte de l'unité sociale, et de libération de l'énergie accumulée. Cette énergie se montre dans la création de vastes empires ou d'États universels – « les travaux puissants qui sont les sous-produits de la désintégration sociale ». ° (iv) Les empires sont notoirement périssables. La quatrième phase est marquée par d'autres désintégrations, qui ne créent rien : l'énergie est maintenant prise à l'environnement plutôt que dépensée sur lui.

Ces quatre phases, qui nous sont le plus familières dans l'histoire romaine, sont aussi exemplifiées (comme le grand travail de Toynbee l'a montré) dans l'histoire de nombreuses civilisations. Mais elles sont contemporaines aussi bien que successives : tout comme des atomes de poids élevé, des molécules et des créatures vivantes coexistent avec leurs homologues inférieurs, ainsi le culturellement avancé existe à côté du culturellement primitif. En fait, la nécessaire division du travail dans la

+ Les éléphants se reproduisent rarement avant d'atteindre l'âge de 20 ans, et un couple ne produira vraisemblablement pas plus de six rejetons lors de sa vie complète (qui dure un siècle ou plus). À côté de cela, une bactérie peut se diviser toutes les demi-heures.

La genèse d'une civilisation, d'après Arnold J. Toynbee, doit se trouver dans la rencontre créatrice d'un défi – le défi que représente un nouveau territoire, un pays difficile, la vie dans une jungle tropicale ou un désert, le défi de la mer ou de la vallée d'une rivière, de l'attaque constante de voisins ou d'une défaite écrasante. Dès que le défi externe originel a été vaincu de manière satisfaisante, les obstacles qui stimulent la croissance ultérieure sont de ce fait internes plutôt qu'externes.

Gibbon, bien sûr, considérait l'époque des Antonins comme le sommet de la civilisation romaine, mais Toynbee la considère comme étant déjà une époque de désintégration : l'unité externe de l'empire n'est pas un substitut à l'unité sociale perdue.

° Toynbee, *op. cit.*, abrégé par D. C. Somervell, p. 559. Je dois préciser clairement que, alors que j'ai fait un grand usage de A Study of History dans cette section, je l'ai utilisé à ma propre manière et pour mes propres objectifs : je ne prétends pas donner une sorte quelconque de résumé des arguments de Toynbee.

société repose principalement sur le fait que ses membres appartiennent virtuellement aux différents stades dans l'histoire de cette société-là : la majorité est extravertie avec les représentants dynamiques de la première phase ; un plus petit nombre, introverti, retiré et extérieurement inactif, forme les représentants hautement développés et potentiellement puissants de la deuxième phase ; les représentants du troisième stade sont actifs, mais d'un type bien plus complexe que les actifs du premier stade ; et finalement il y a les désillusionnés, du type « à quoi bon ? », dont l'inactivité survient d'un épuisement, et non pas (comme dans le second type) du besoin d'être plutôt que de faire. Comme les quatre phases de développement social se succèdent l'une l'autre, chacun de ces types humains devient à son tour le type dominant, mais les quatre coexistent tout du long – au moins de manière rudimentaire.

Essayons maintenant de résumer les résultats de cette investigation. Dans chacune des Paires que j'ai examinées, on peut distinguer les quatre phases :

(i) La phase d'intégration libératrice d'énergie. Les stades initiaux de l'intégration des membres inférieurs peuvent être décrits comme des mesures d'économie et de consolidation. + Dans la phraséologie de la science physique, ils sont la réalisation d'une nouvelle stabilité par relâchement d'un surplus d'énergie. Dans le langage de tous les jours, ils sont l'enfant qui grandit et « relâche la pression ». Dans le jargon administratif, c'est la fusion des départements, qui conduit à la mise en congé des employés superflus, et à une organisation plus efficace du personnel. Dans les termes « régionaux » de ce livre, ils sont la réorganisation des unités en structures plus compactes, de sorte que leur taille mutuelle est, pour l'essentiel, réduite, et il y a une énergie de réserve pour une activité externe. *

(ii) La phase d'intégration absorbeuse d'énergie. Mais vite une loi des retours décroissants entre en jeu, et l'intégration des membres inférieurs au-delà d'un certain point cesse de produire une économie à l'intérieur et de l'énergie à l'extérieur. L'organisation devient maintenant excessivement centralisée, extrêmement lourde et complexe ; et l'énergie interne se construit aux dépens de l'énergie de l'environnement. À la place d'une nouvelle intégration qui mène à la redondance et au rejet des employés, elle appelle à en engager davantage ; au lieu que la taille mutuelle des unités se réduise ou reste constante, elle s'accroît en moyenne, car de plus en plus d'unités se réunissent autour de chaque noyau et remplissent jusqu'à les saturer toutes les régions d'observation plus proches. Le membre inférieur atteint le pic de son développement.

(iii) La phase d'intégration libératrice d'énergie. Des unités extrêmement complexes, s'approchant des limites supérieures possibles sur leur rang hiérarchique, détiennent de grands stocks d'énergie qui ne sont pas parfaitement incorporés. Que ce soient des atomes radioactifs, des molécules de protéines, des agrégations géantes de cellules ou d'hommes, de grands pionniers humains qui se sont préparés à se retirer de leur mission, ou ce que nous appelons des hommes et des femmes très hautement civilisés ; ces choses sont essentiellement instables, et dans cette instabilité repose leur efficacité. La libération de leurs énergies,

Les quatre phases sont aussi abondamment exemplifiées dans la vie de l'homme individuel. Les énergies dirigées vers l'extérieur de l'enfance sont suivies du développement interne et du retrait de l'adolescent ; et les énergies dirigées vers l'extérieur de l'adulte sont suivies par le retrait et la tranquillité du vieil homme. Le rythme de travail, repos, travail, repos, est en fait un rythme multiple, qui s'applique de la même manière à la journée, à la semaine, à l'année et à la vie entière.

+ Le progrès, dans cette phase, prend souvent la forme d'une simplification, ou de ce que Toynbee appelle « étherialisation ». Des langages hautement infléchis sont fabriqués professionnellement par usage accru de mots auxiliaires ; la science économise ses hypothèses ; les vêtements et les coutumes sont rendus plus pratiques.

* Par exemple, quand un atome émet un quantum d'énergie, un de ses électrons saute vers une orbite plus petite ; et quand il absorbe un quantum d'énergie, un de ses électrons saute sur une orbite plus grande. Dans le chapitre IV, j'ai interprété l'énergie de l'atome en fonction de l'estimation que fait le noyau de ses électrons, et cette estimation dépend de leur volume d'action – c'est-à-dire du rayon de leurs orbites.

quelquefois avec une violence explosive, ° parfois avec un contrôle de la créativité à son point le plus subtil, est inévitable, et elle continue jusqu'à ce que l'équilibre soit restauré entre le membre inférieur et le membre supérieur de la Paire.

(iv) La phase de désintégration absorbeuse d'énergie. Ou plutôt, de même que la phase initiale d'intégration des membres inférieurs continue, comme si elle était conduite par sa propre impulsion, loin au-delà du point où il y a des échanges réciproques entre eux-mêmes et leur membre supérieur, de même la phase initiale de descente des membres inférieurs dépasse sa marque, et continue vers la phase finale où l'énergie, au lieu d'être déchargée, est une fois de plus absorbée.

J'inclus ici ce traitement trop sommaire d'un sujet immense (dont certains aspects seront traités de manière plus adéquate ultérieurement) pour illustrer combien le concept des Paires, avec leurs processus verticaux, sert à coordonner des données qui sont à présent chaotiques. Il est vrai que les détails que j'ai fournis sont incomplets, ou (là où ils ne sont pas incomplets) vagues, ou (là où ils ne sont pas vagues) discutables. Néanmoins nous avons ici enfin un point de départ possible pour la nouvelle science hiérarchique. Il n'y a pas de doute qu'aucune réflexion ne peut encore combler les lieux faibles du schéma, ou compléter la preuve de sa validité ; mais ce fait – pourvu que le schéma soit toujours accepté en principe – loin de le condamner, en est une recommandation. Si c'était déjà une accumulation de casiers complets, chacun rempli à pleine capacité des données empiriques appropriées, alors sa valeur en tant qu'instrument serait négligeable. Les trous qui avaient l'habitude de nous faire face dans le Tableau Périodique des Eléments ne l'invalidaient pas : tout au contraire, ils nous faisaient savoir quoi rechercher, et même nous permettaient de prédire avec un certain détail les caractères des éléments manquants. Dans un schéma général valide, le hiatus devient instrumental. On peut espérer du tableau des Paires avec leurs quatre phases (qui s'est, comme je le crois, révélé vrai, globalement et cependant sujet à des ajustements mineurs) qu'il montre non seulement certains blancs dans notre connaissance, mais qu'il suggère aussi la sorte de choses qui les remplira vraisemblablement.

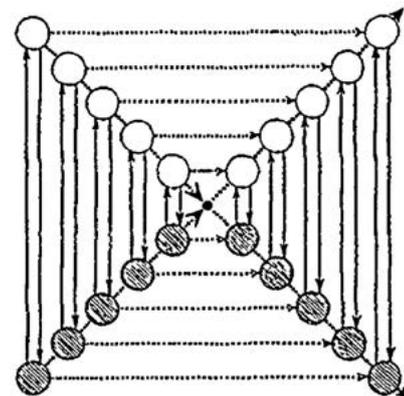
8. MACROCOSME ET MICROCOSME

Où est-ce que je me tiens exactement en considérant les Paires et leurs processus ?

Je me tiens au confluent des flux ascendants et descendants des événements, au centre même de la région humaine. Ici je suis comme un policier à l'œuvre au croisement central d'une ville, et qui contrôle le trafic montant et le trafic descendant. Le flot des véhicules est ici, cependant, très faible comparé à sa totalité, parce que la ville a reçu un système élaboré de contournement pour détourner le trafic ; toutes ces routes de contournement et leurs croisements se tiennent dans les limites du voisinage et sont contrôlées par la police du voisinage, mais elles ne sont pas le souci réel du policier qui accomplit son devoir au centre. Laissons-le maintenant être promu au rang de chef de la police,

° Cette troisième phase est typiquement une phase de réaction en chaîne – dans la physique nucléaire (les bombes atomiques, après tout, ne sont pas « non naturelles » ou des phénomènes « bizarres »), dans des explosifs de toutes sortes, du trinitrotoluène à l'essence à degré d'octane élevé, dans les épidémies, dans la croissance de la population, et dans les mouvements révolutionnaires. À tous les niveaux – atomique et moléculaire, cellulaire et humain – le même type de phénomènes libérateurs d'énergie « infectieuse » est marquant, et ceux-ci font l'objet du même traitement mathématique.

La loi des quatre phases énergétiques peut être considérée comme une reformulation de la loi du fuseau – voir le chapitre IV. §11, et le chapitre X. §3. D'après cette dernière loi, un observateur en retrait traversant radialement une région voit que l'objet s'agrandit en envergure ou en intensité, et ensuite diminue ; s'il change maintenant de direction et s'approche du Centre, il voit que l'objet s'accroît d'abord et ensuite décroît.



et d'un seul coup la totalité devient sa préoccupation. Il en est ainsi avec moi-même. Je commence en n'étant conscient que du flux bidirectionnel qui est évidemment mon affaire ici : le reste est extérieur et n'est pas mon affaire. Mais, pas après pas, je suis promu à une conscience de cet immense système de processus qui est ma constitution totale. Bien sûr, cette conscience n'est pas ma propriété privée ou rien d'autre que la propre conscience de soi des Paires. × L'intérêt que je porte à l'histoire humaine, vitale et tellurique et mes espoirs et mes peurs pour l'avenir de l'Humanité, de la Vie et de la Terre, sont les leurs – les miens aussi, il n'y a pas de doute, mais pas les miens en tant qu'homme. Ma description, dans la section précédente, des processus verticaux des Paires, est une série d'extraits inadéquats tirés de leur autobiographie. Cette enquête sur ma nature est nécessairement, dans la mesure où elle signifie quelque chose, leur enquête sur leur nature. *

Mais le bon sens nous raconte une histoire très différente. Je suis, ou en tout cas j'inclus, (dit le bon sens) les membres inférieurs de chaque Paire, mais je suis inclus dans les membres supérieurs. Ainsi, alors que les six Paires sont toutes bien représentées en moi, elles sont principalement externes. Je prends une sélection des inférieurs des Paires pour moi-même, et attribue le reste à mon environnement. S'il s'agit d'une autobiographie (continue à dire le bon sens) c'est le travail de ces membres inférieurs choisis, et certainement pas celui des membres supérieurs.

C'est la fonction du bon sens de scinder les Paires ° – une fonction nécessaire et si effectivement accomplie que leur existence même (qui devrait être la chose du monde la plus évidente) nous est presque toujours cachée. Mais la ligne de scission est une ligne imaginaire : le macrocosme et le microcosme doivent être distingués, mais ils ne peuvent jamais être divisés. Car l'un n'est rien sans l'autre. On pourrait dire que, quand je revendique pour moi-même les membres inférieurs de toutes les paires, je revendique avec eux les membres supérieurs, bien que je ne préfère pas les revendiquer encore. Il n'est pas faux, en fait, de dire qu'être homme c'est être l'Humanité, et qu'être des atomes c'est être le Soleil, et qu'être le Centre c'est être le Tout – comme toutes les vérités profondément importantes, cela peut être dangereux et mener aux erreurs les plus folles, mais cela n'est pas une excuse pour les supprimer ou les réprimer.

Et, comme toutes les vérités de ce genre, elle fait partie de notre héritage ancien et, sous une forme ou une autre, elle est pérenne. La doctrine de l'homme comme microcosme, de la correspondance détaillée entre les mondes intérieurs et extérieurs (avec le corollaire que rien n'est étranger au soi) est une de ces croyances universelles, au début à peine un peu plus qu'une intuition aveugle, que la science ne fait que confirmer et raffiner. La symétrie cosmique, et en effet la doctrine des Paires, a été le principe conducteur de l'alchimiste – en témoigne son dicton favori : « Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut ». Elle est de la plus grande importance dans le culte des « signatures » des XVI^e et XVII^e siècles. Paracelse, Weigel, Sebastian Franck, William Law et Sir Thomas Browne sont des représentants de la foule d'écrivains qui (au pire infantilement superstitieux, au mieux des disciples de Platon qui n'en étaient pas indignes) ont été abusés par « la philosophie d'Hermès Trismégiste » qui est que ce monde est une image de l'autre monde ; et en

× Le fait que notre expérience soit étroitement liée (sinon identique) à celles des individus suprahumains est implicite dans les paroles de Saint Paul : « ... De façon à ce que maintenant les nombreux aspects de la sagesse de Dieu soient donnés à connaître aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, par l'église. » Eph. III. 10. (R.V.) L'église est soit cosmique ou n'est pas une église du tout. Elle est aussi bien tellurique, solaire et galactique qu'elle est humaine ; et son adoration monte au travers de tous les degrés hiérarchiques suprahumains : son adoration est la leur. Quand elle perd le sentiment de l'importance cosmique de la région, la religion devient banale, égoïste, paroissiale.

* « La nature nous dit à chacun que nous ne pouvons être célestes que par un esprit qui dérive du Ciel, tout aussi clairement qu'elle nous dit que nous ne pouvons être terrestres qu'en ayant un esprit de ce monde qui respire en nous. » William Law, Two Answers to Dr Trapp, Hobhouse, pp. 31-2).

° « Nous divisons cette pomme de la vie, et la tranchons jusqu'aux pépins, – le rond parfait adapté à la main de Vénus péricite définitivement dès que nous avons mangé les deux moitiés. » Elizabeth Barrett Browning, 'Aurora Leigh'.

Le démiurge de Platon, ayant créé des corps célestes, laisse aux dieux la tâche de modeler les corps mortels et les parties mortelles de l'âme. Ils le font en utilisant comme modèle les cercles en révolution des corps célestes. Tout ce que je fais dans ce chapitre est de réinterpréter cette doctrine pythagoricienne profonde. Voir Timaeus, 42 E, 43.

Les astrologues égyptiens faisaient correspondre les diverses parties du corps humain aux constellations. Ainsi le Bélier était seigneur de la tête, le Taureau celui du cou, les Gémeaux ceux des bras et des jambes, etc. Swedenborg développe cette imagination longuement : « Il y a aussi une correspondance complète entre le ciel et l'homme ; car il n'y a pas une seule communauté dans le ciel qui ne corresponde pas à un des membres, aux viscères, ou à des organes de l'homme. » True Christian Religion, 65. L'islam à la même idée : « Une part importante de notre connaissance de Dieu provient de l'étude et de la contemplation de nos propres corps », dit Al Ghazzali. « L'homme peut être véritablement qualifié de "microcosme" ou de petit monde en lui-même, et la structure de son corps devrait être étudiée non seulement par ceux qui veulent devenir médecins, mais par ceux qui veulent atteindre une connaissance plus intime de Dieu. » The Alchemy of Happiness, I.

fait la même « philosophie » survit à ce jour, bien que dégradée au point d'être au-delà de pouvoir être reconnue, dans certaines variétés d'occultisme. S'il y a une doctrine que les poètes partout et à toutes les époques ont été conduits à célébrer et à redécouvrir périodiquement, c'est cette doctrine des correspondances.

*« Si la terre
ne peut être l'ombre du ciel, les choses ne peuvent-elles
se ressembler plus qu'on ne le croit sur la terre ? »*

demande l'ange de Milton ; ø et le commandement de Meredith est que nous « donnions des ailes à notre vert pour le marier à notre bleu », ° que notre part terrestre s'élève pour s'unir avec sa contrepartie céleste. Rilke expose la même pensée d'une autre manière × :

*« Ô, l'âme du monde ne sera jamais unie
à la mienne, à moins que ce qui apparaît en dehors de moi,
comme s'il avait toujours eu pour intention d'être en moi,
ne se pose avec ravissement en moi ! »*

C'était le souci des experts du Yin-Yang (et cela date du troisième siècle avant Jésus-Christ et peut-être même avant) d'observer comment les forces complémentaires du Ciel et de la Terre se mêlent en une unique harmonie cosmique qui soutient toutes choses : ainsi au printemps « l'énergie vitale du Ciel descend, l'énergie vitale de la Terre monte, le Ciel et la Terre s'unissent, et les plantes et les arbres déploient leurs pousses ». + Cette notion de la symétrie universelle, de la dualité-dans-l'unité, a depuis toujours eu une profonde influence sur la pensée et la façon de vivre chinoises. Et maintenant, loin de s'éteindre, elle s'est déployée en Occident où, en particulier dans l'école jungienne de psychologie analytique, elle fait montre d'une vie vigoureuse (même si elle est quelque peu limitée). * (Par exemple, le docteur Gerhard Adler, † l'analyste bien connu de cette école, ayant décrit le rêve d'un patient où celui-ci avait vu un cheval sans cavalier que le rêveur n'avait pas pu monter, en fit le commentaire suivant : « En absence de l'autre partie, une partie du rêve est, au sens le plus profond, non terminée et a besoin d'être complétée. Les deux parties possèdent un sens propre, mais ensemble elles connotent quelque chose d'autre et de plus grand que la simple somme de leurs entités séparées ; le cheval plus le cavalier, le cavalier plus les gens, le Yang plus le Ying : quelque chose d'autre et de plus grand que leur somme, à savoir l'union des deux, une unité indestructible qui est en réalité conditionnée par leur interdépendance mutuelle... Le cheval recherche son maître, le cavalier appartient à son cheval. C'est précisément cette relation qui constitue une force dynamique, c'est-à-dire que, quand un composant est posé comme postulat, l'autre immédiatement jaillit à l'esprit, même s'il n'existe que sous la forme d'une énergie latente. Et c'est précisément quand cet état de tension dynamique se produit et que chaque composante s'efforce de rejoindre son autre moitié que le moment critique est arrivé où la conscience va produire une guérison. ») Le fait est que (pour revenir au langage de ce livre-ci) ce n'est pas un simple exercice intellectuel que d'effacer les lignes tracées par le bon sens pour scinder les Paires : aussi longtemps qu'une division est autorisée à subsister, nous restons invalides et malades. φ

Cela ne réussira d'ailleurs pas d'éviter les lignes de division en ne faisant attention qu'à ce qui repose au-dessus. Le suprahumain n'est pas

ø Paradise Lost, V.

° 'Wind on the Lyre'.

× Later Poems (trad. J. B. Leishman), p. 60.

+ The Yüeh Ling in the Record of Rites. (E. R. Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times, p. 221.)

* Cf. C. G. Jung, Contributions to Analytical Psychology, p. 123.

† Studies in Analytical Psychology, pp. 135 et suivantes. Cf. p. 100 – « L'au-delà est le dépôt des secrets ultimes du ciel et de l'enfer, de la lumière et de l'obscurité, du dessus et du dessous, du positif et du négatif – autrement dit c'est le monde de l'inconscient collectif dont nous sommes tous originaires. »

φ Il est instructif de noter que M. Christopher Dawson, dont le champ d'études et le point de vue sont très différents de ceux de Jung et de ses disciples, en vient à une conclusion qui est fondamentalement la même que la leur. Dawson écrit : « Car l'intellectualisation progressive du monde matériel qui est le travail de la science européenne est analogue et complémentaire à la spiritualisation progressive de la nature humaine qui est la fonction de la religion chrétienne. Le futur de l'humanité dépend de l'harmonie et de la coordination de ces deux processus. » Progress and Religion, p. 247.

suffisant. Les choses élevées, lumineuses et spirituelles sont misérablement insipides sans leur contrepartie obscure et souterraine, et ce n'était pas une imagination simplement morbide qui conduisait l'homme médiéval à inventer un enfer ayant autant d'étages au-dessous du niveau de la terre que le ciel en comportait au-dessus. * Car l'homme se tient à tous les niveaux. Comme l'homme lui-même est symétriquement aussi profond qu'il est élevé, ° le déni qu'il fait de l'enfer ne résulte que dans la perte du ciel, et l'appauvrissement général de sa nature. Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut – remplir le creux c'est abaisser la hauteur et aplatir l'existence. Il est excessivement approprié que les cathédrales aient leurs cryptes, et les villes leurs catacombes. Mythologiquement, la ziggourat, le grand temple en forme de pyramide de Babylonie, était la montagne ancestrale perdue, construite sur une vaste caverne qui était le séjour des morts et le lieu de repos du soleil et des dieux de la fertilité la nuit ou pendant leur sommeil d'hiver. × Ainsi en un seul édifice étaient incluses (pouvons-nous nous aventurer à dire) la superstructure du « conscient » et la substructure égale et opposée de « l'inconscient ».

De nos jours, nos monuments religieux sont rarement cosmologiques. Et ce n'est pas parce que nous avons appris à contourner ou à nous libérer de la loi de notre nature symétrique, mais parce que nos vrais temples sont nos laboratoires – et que les laboratoires sont assez cosmologiques. Car la science, comme je l'ai indiqué, doit descendre pour pouvoir monter : sa façon de faire, bien que ce ne soit pas encore une façon de faire pleinement consciente, est de travailler par Paires, symétriquement. Même son équipement doit nécessairement refléter cette symétrie. Considérez cette méthode de croissance qualifiée d'artificielle, par laquelle l'homme ajoute des organes extérieurs à son corps et ainsi acquiert d'autres niveaux de sa nature. Cette croissance est de deux sortes – intérieure, vers une finesse et une précision croissante de ses niveaux inférieurs, et extérieure, vers une envergure et une puissance croissante de ses niveaux plus élevés : et ces deux formes de croissance – une croissance intérieure et une croissance extérieure – vont de pair. L'appareillage du scientifique, comme sa pensée et comme lui-même, bifurque : il l'élève simultanément au statut de membre supérieur, et le réduit au statut de membre inférieur de la Paire choisie. Le micromanipulateur pneumatique de De Fonbrune qui diminue réellement vers le bas l'échelle des mouvements depuis le niveau de l'homme au niveau de la cellule, a pour contrepartie la communauté mondiale des biologistes du même domaine, communauté de laboratoire qui, en apprenant et en appliquant les recherches de De Fonbrune, augmente l'échelle de ses mouvements depuis le niveau humain au niveau de la Vie. De manière similaire, c'est au moyen de l'ajustement superfin du micromètre de Fraunhofer que l'astronome mesure ses vastes distances. Pour passer de cette planète mouvante à une plate-forme plus stable, il passe autant par les cercles en réduction des gyroscopes, que par les cercles croissants des cieux. Mais il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples alors que le principe – le principe de la croissance intérieure et de la croissance extérieure symétriques – est si évident.

En fait, cependant, la symétrie parfaite est exceptionnelle + : nous sommes toujours en train de perdre notre équilibre, de le restaurer, et

* L'équilibre et le contreponds étaient caractéristiques de la cosmologie égyptienne. Nout, le Ciel au-dessus de la Terre, avait Naunet comme contre-ciel sous la Terre ; Shou, la région aérienne entre la Terre et le Ciel, était équilibrée par Dat, le royaume des morts immortels, entre le Ciel et le contre-ciel. La Terre elle-même, Geb, reposait sur Noun, les eaux primordiales.

° Cf. Virgil:

“Quantum vertice ad auras
Aethereas, tantum radice ad Tartara
tendit.” (Mais lui reste attaché aux rocs,
la tête dans le ciel, les racines plongées
jusqu'au Tartare.)

Aeneid, IV. 445-6.

Ce fut un des thèmes les plus persistants de A. E. « que chaque ascension de l'âme implique le pouvoir et la bonne volonté d'accepter une descente correspondante. » The Living Torch, p. 40.

× The Gate of Horn, par Gertrude Rachel Levy, pp. 168 et suivantes. La ziggourat, en fait, pouvait avoir été construite sur une caverne ou une tombe, qui était le symbole de la matrice de la Grande Mère. C'était une sorte d'échelle de Jacob donnant accès aux régions supérieures divines, « une vraie tour de Babel, conçue pour atteindre le ciel, « coextensive avec la terre » et fondée sur l'Abîme, car sur son sommet se trouvait la pièce ou la chapelle en laquelle le Dieu communiquait avec l'homme... Un texte de Sippar qualifie le temple-tour, avec son lieu saint culminant, de « haut ciel », en un double sens, signifiant aussi qu'il ressemblait à la structure du monde supérieur. Car le schéma de tous les temples était déposé dans les cieux ; Goudea reçoit dans un rêve le plan du temple repris de celui des étoiles... » Et dans une note de bas de page Mme Lévy ajoute : « Des auteurs classiques décrivent les étages de la ziggourat de Babylone comme colorés afin de représenter les différents mondes. La ziggourat de Borsippa était appelée les sept cercles du ciel. » Cf. E. Burrows, 'Some Cosmological patterns in Babylonian Religion', in S.H. Hooke, The Labyrinth (1935), pp. 50 et suivantes. Il est probable que les pyramides, et les montagnes sacrées des sémites (par exemple, Horeb, Sinai, Hermon, Sion, le Liban) aient eu une signification cosmologique quelque peu similaire. Et aussi, on disait qu'un des empereurs mexicains avait construit un temple à neuf étages pour représenter les neuf cieux. Sur les cavernes et les fosses sacrées, voir W. Robertson Smith, The Religion of the Semites, pp. 198-9.

+ « Traverser cette rouge région du milieu entre le ciel et la terre est entreprendre un travail plus grand et plus douloureux que ceux que l'on dit avoir été accomplis par Hercule. » A.E., The Interpreters, p. 153.

de le reperdre à nouveau. On peut montrer qu'une grande partie de la controverse philosophique du passé était une dispute (je veux dire, en principe et non, bien sûr, ostensiblement) entre ceux qui étaient partisans des membres inférieurs (c'est-à-dire les nominalistes), ceux qui étaient partisans des membres supérieurs (c'est-à-dire les réalistes) et ceux qui l'étaient des Paires, et accordaient une justice égale à la fois aux membres inférieurs et supérieurs. Par exemple, les nominalistes croyaient que l'humanité « universelle » n'avait pas d'existence en dehors de notre pensée, alors que les réalistes croyaient qu'il y a une nature commune de l'humanité à laquelle prennent part tous les hommes individuels d'une certaine manière. ° Ces doctrines amènent avec elles nécessairement certaines conséquences pratiques. Ainsi la première tend à l'extrême individualisme, à la négation de l'unité de la fraternité humaine, à l'anarchisme et au schisme ; la dernière à nier l'importance de l'individu en faveur de celle de la communauté. Et chacune (plus particulièrement dans sa forme extrême) est une perversion de la vérité pour la même raison – elle néglige la symétrie de notre nature, en établissant la moitié de celle-ci comme étant le tout. La doctrine des paires est un garde-fou politique aussi bien qu'une proposition de paix philosophique.

Mais c'est le mystique qui, plus que tout autre, a besoin d'observer cette symétrie, dans la mesure où son ascension vers le Tout est sa descente vers le Centre. Qu'il réalise le fait ou non, il est obligé de travailler par Paires, pour s'élever au membre supérieur en plongeant vers l'inférieur. La moitié la plus facile de son problème n'est absolument pas de savoir comment faire moins de lui-même, comment approcher, par degrés, son propre rien. × Le soufi doit passer par les feux de l'Enfer en traversant le pont de Sirât, qui est plus fin qu'un cheveu et plus étroit que le fil d'un couteau. Pour s'élever à la station élevée de l'immortalité, dit Attar : « Vêts-toi du vêtement du rien et bois la coupe de l'annihilation de soi. Couvre ta poitrine de néant et rabats sur ta tête la robe de non-existence. Chausse les étriers de la renonciation complète et, en regardant directement devant toi, enfourche le coursier du non-être pour aller là où est le rien. » * Mystiques et non mystiques, nous nous retrouvons tous à mi-chemin de l'échelle hiérarchique, avec la permission de grimper vers l'échelon final, pourvu que nous descendions jusqu'en bas. Autrement dit, les unités supérieures en expansion se pressent petit à petit, comme des coucous, sur les unités inférieures, jusqu'à ce que, finalement, il n'y ait plus de place qui reste pour elles toutes. +

Dans cette contraction, il n'y a rien de forcé ni quelque chose qui ne soit pas naturel. Au contraire, en voyant que c'est une descente dans notre nature la plus intérieure, dans les profondeurs du microcosme, nous constatons que nous ne serons pas nous-mêmes jusqu'à ce que nous l'accomplissions. Les séries inférieures, comme leur contrepartie supérieure, ne détiennent rien qui ne soit pas intimement et inaliénablement nôtre, et rien qui puisse être mis en réserve pour notre satisfaction complète. C'est une vérité étonnante, dont la signification n'est pas souvent saisie, que nous ressentions comme vital d'être moins étrangers à notre nature réelle qu'à la nature humaine, et que l'inorganique nous soit moins étranger que le vital. φ Nous jouissons des modes d'une puissance et d'une authenticité sans question, quand nous sommes plus

° Les réalistes, pour parler de manière générale, étaient les descendant spirituels de Platon et de Plotin, favorables au mysticisme (et parfois au panthéisme) et aux hiérarchies angéliques et ecclésiastiques. D'un autre côté, les nominalistes, représentés par Occam, étaient des précurseurs de l'esprit scientifique moderne, avec son rejet de l'autorité, son individualisme, son déni du suprahumain et du mysticisme du suprahumain. Mais les subtilités de la dispute étaient infinies. Les opinions allaient de l'extrême nominalisme de Roscelinus (qui avait pour opinion que l'universel n'est pas davantage qu'un nom, un *flatus vocis*, et que même dans la pensée du connaissant il n'y a rien de général) à l'extrême réaliste de son ex-élève Guillaume de Champeaux (pour lequel l'individu n'avait pas d'existence indépendante, et n'était qu'un simple accident de l'universel).

× « Nous nous croyons naturellement bien mieux capables d'atteindre le centre des choses que d'en embrasser la circonférence... Et cependant nous avons besoin d'une capacité qui n'est pas moindre pour atteindre le Rien que le Tout... Ces extrêmes se rencontrent et se réunissent par la force de la distance, et se trouvent l'un dans l'autre dans Dieu, et dans Dieu seul. » Pascal, Pensées, 72.

* The Persian Mystics: Attar, par Margaret Smith, p. 57.

+ « C'est dans la mesure où nous repoussons la créature, que dans la même mesure nous pouvons augmenter le Créateur : rien de plus ni rien de moins. » Theologia Germanica, I.

près de l'enfant que de l'homme, plus près des arbres, de l'herbe et des fleurs que de l'enfant, et plus près de la terre, de la mer et du ciel que de toute chose qui croît. Lors de tels moments, il devient évident que notre descente dans le royaume de la matière n'est pas autre que notre ascension vers le royaume de l'esprit.

9. LA PAIRE EN TANT QUE SOI ET NON-SOI

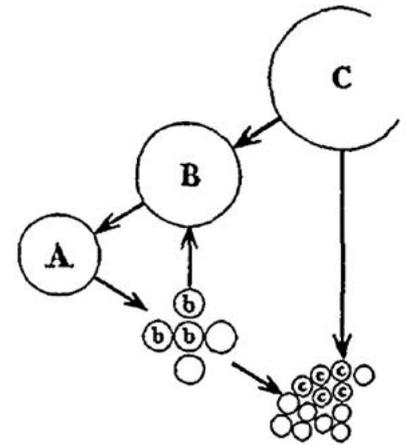
De telles réflexions pointent vers le fait que la part du soi au non-soi n'est pas double, mais triple. En ordre d'adéquation croissante, il y a ce qu'on peut appeler la version à un niveau, la version à deux niveaux, et la version comportant tous les niveaux. (i) La version à un niveau déclare que, dans notre vie sociale, notre expérience de l'autre est (par la vertu de la projection et de la réflexion) l'expérience des égaux : entre le soi et le non-soi tel qu'il est donné, il y a une parité brute. (ii) La version plus adéquate à deux niveaux déclare que, dans notre vie telle qu'elle est vécue dans les Paires et grâce à elles, le soi est un membre de la Paire, tandis que le non-soi en tant que donné en est l'autre membre. (iii) La version comportant tous les niveaux, qui seule est totalement vraie, déclare que l'expérience à n'importe quel niveau est la seule possible parce que l'expérience que fait le soi n'est rien que le fait d'être le réceptacle – le récipient vide dont le contenu propre est le Tout. Comme les première et troisième versions ont déjà été pleinement discutées dans des chapitres précédents, il ne me reste que quelque chose à dire ici sur la deuxième version.

D'abord, notez que, alors que nous descendons la série inférieure, notre objet monte vers la série supérieure. Ce n'est pas une simple théorie, basée de manière précaire sur quelque pinacle lointain et inaccessible de l'expérience mystique, mais, du moins en principe, une question d'observation commune. Le grand nous fait ressentir petits. ° La manière de réduire le moi, c'est d'agrandir le non-moi. Nous nous libérerons plus vraisemblablement de ce que nous sommes par la méthode d'accumulation que par la méthode du rejet. Les étoiles, les galaxies, et *a fortiori* le Tout, nous diminuent absolument aussi bien que relativement : ils ne nous laissent pas être des hommes, mais épuisent toutes nos prétentions. Si nous pouvons regarder les étoiles et rester humains, nous ne sommes pas en train de regarder les étoiles mais un schéma d'éclairage. Les Cieux se révèlent aux hommes dans le noir.

D'un autre côté, le scientifique qui prend pour objet l'infrahumain se déploie dans le suprahumain. C'est un lieu commun de dire que l'homme scientifique est, à d'importants égards, supérieur à l'homme politique ; et il est assez évident que les sciences anthropologiques sont moins rigoureuses – moins « scientifiques » – que les sciences biologiques, et les sciences biologiques moins que les sciences physiques. * Cela pour dire que, dès que l'homme traite d'unités de plus en plus inférieures, sa propre capacité s'accroît. + Car, premièrement, sa connaissance est plus exacte, plus extensive et plus précise ; deuxièmement, il exerce un contrôle plus intime sur son matériau ; troisièmement, il tend à avoir une vision de son travail plus objective et moins passionnée, et à considérer ses collègues scientifiques et leurs travaux avec une plus grande tolérance et même avec admiration. Les conséquences tragiques de ces disparités entre les

« L'espace est ample, est et ouest,
mais les deux ne peuvent pas aller de front,
il ne peut voyager dans les deux :
le jeune coucou en vrai maître,
repusse tous les œufs hors du nid,
qu'ils soient vifs ou morts, sauf le sien. »
Emerson, 'The Over-soul'.

φ Wordsworth, bien sûr, est le prophète de cette descente. John Cowper Powys le qualifie « d'élémentaliste », car plusieurs de ses plus grands passages se soucient « purement et uniquement des processus non humains de l'aube, du midi et du crépuscule, du passage des nuages dans le ciel, des oiseaux traversant des vallées montagneuses, et de toutes les turbulences et taciturnités des vents et des eaux. Encore et encore Wordsworth sépare de toute association humaine un événement élémentaire primordial – le soleil brûlant qui descend dans les vagues de la mer, la lumière grise qui tombe sur une pierre, les golfes d'air vide qui environnent un promontoire de roche nue. » *A Philosophy of Solitude*, pp. 38-39.



° Il y a une foule d'exemples familiers. Quand la reine de Saba vit les chefs-d'œuvre de Salomon : « il n'y eut plus d'esprit en elle ». Le Léviathan « est un roi qui règne sur tous les enfants de l'orgueil », dit Job ; et quand il vit Dieu les conséquences sur lui en furent qu'il eut horreur de lui-même.

* À une extrémité il y a les deux écoles typiquement modernes de psychologie, qui ne parlent même pas un langage commun, et tombent encore moins d'accord sur une doctrine fondamentale. Comparez ce manque total d'accord avec la vaste masse de données à propos desquelles tous les chimistes et les physiciens sont d'accord. À mi-chemin, parmi les biologistes, (néolamarckiens et néodarwiniens, vitalistes et mécanistes) il y a, en dépit de grandes différences, beaucoup de choses en commun.

niveaux de fonctionnement – par exemple, la conduite du crétin en nous qui emprunte le cerveau du géant intellectuel en nous – ne sont pas à considérer ici. Tout ce que je veux établir, c'est la symétrie hiérarchique du scientifique et des sujets dont il s'occupe. La justesse croissante de sa discrimination, la délicatesse exquise de son toucher, le raffinement de ses calculs, sont les moyens par lesquels il s'élève dans la hiérarchie tandis que son objet en descend. Plus l'unité qu'il connaît est petite, plus grande est l'unité qu'il est. Et, après tout, c'est un savoir commun que l'homme qui sait comment discriminer est supérieur à l'homme qui ne le sait pas.

Notre tâche, alors, (du moins une partie de celle-ci) est d'en savoir de plus en plus à propos de moins en moins, de dépouiller notre objet, de le diviser et de le raffiner, jusqu'à ce qu'à la base de la hiérarchie il n'y ait rien. C'est le chemin que la science suit patiemment et que même le bon sens ne peut faire qu'approuver concernant la première partie du voyage. Est-ce que la religion est seule à condamner la totalité de l'entreprise en nous appelant à tourner nos yeux vers le haut au lieu de vers le bas, à voir les plus hauts niveaux et être aux niveaux les plus bas ? La réponse est que la religion, au contraire, insiste (et a longtemps insisté avant même que la science ait commencé à le faire) sur la nécessité de réduire l'objet. La théologie négative, suivant la tradition de Denys, enseigne que nous ne pouvons approcher l'Absolu qu'en rejetant l'une après l'autre nos notions à son sujet. Ainsi Eckhardt dit : « Tu dois aimer Dieu en tant que non-Dieu, non-esprit, non-personne, non-image, et tel qu'Il est, Un, pur et simple, absolu, séparé de toute dualité, en lequel tu dois éternellement plonger de rien en rien. » Et Proclus va même plus loin (si cela est possible), avec sa doctrine que l'Un ne peut être appelé Un que figurativement. Nous sommes parvenus, en bref, au Centre, où la vision vers le dedans s'est évanouie. « Car quand il y a pour ainsi dire dualité, alors l'un voit l'autre, l'un sent l'autre, l'un goûte l'autre, l'un salue l'autre, l'un entend l'autre, l'un perçoit l'autre, l'un touche l'autre, l'un connaît l'autre ; mais quand le Soi seul est tout ceci, comment verrait-il un autre, comment sentirait-il un autre, comment goûterait-il un autre, comment saluerait-il un autre, comment entendrait-il un autre, comment toucherait-il un autre, comment connaîtrait-il un autre ? Comment se connaîtrait-il, lui par qui il connaît tout ceci ? Ce Soi-là doit être décrit par Non, Non ! » +

Car, ayant ainsi distingué deux modes de la Paire, ou deux aspects de sa connaissance de soi (le premier, en lequel le membre supérieur confronte l'inférieur en tant que son objet, et le second, en lequel la relation est renversée *), je dois me hâter d'indiquer l'artificialité de la distinction, et affirmer une fois de plus l'unité des membres. Ce sont des pôles séparés, cependant indissolublement un ; ils se font face l'un l'autre, et cependant s'interpénètrent ; ce sont des extrêmes en contraste, et cependant les mêmes. Ils proviennent – pour utiliser un langage théologique – des « processions » internes qui distinguent les « personnes » sans diviser la « substance ». Car chaque Paire successive, par les processus bidirectionnels qui unissent le supérieur et inférieur, est une trinité finie, moins sainte, une version de moins en moins adéquate de la Paire ultime et de la Sainte Trinité. × Il n'y a pas de doute que les hauts dieux sont seulement de meilleurs seconds, mais (dans la mesure où ils sont contenus dans le plus haut et l'incarnent) ils sont,

+ Le fait que sujet et objet soient inversement proportionnels est déjà évident dans le monde animal. Les animaux inférieurs ne peuvent pas se permettre d'être minutieux, et n'ont pas non plus l'équipement nécessaire ; les animaux supérieurs sont plus experts dans le choix des classes d'objets, et peuvent parvenir à reconnaître certains individus. L'homme rétrécit encore davantage son domaine : quant à la chasse, la nourriture et le sexe, et d'autres tendances naturelles, l'objet, l'occasion, et la manière sont tous très strictement limités. Son avancée se mesure par sa capacité à exclure ce qui est sans importance, pour se concentrer sur le détail significatif et traiter tout le reste comme si cela n'existait pas. En rapport à la vision que je suggère ici (que le moi et son objet sont inversement proportionnels, que le moi est le reste de son objet) voici une discussion tirée de Bradley. Il demande : « Que devons-nous dire alors de ce reste du non-moi qui n'est pas, même pour un moment, sorti complètement de mon esprit ? » Sa réponse est que les caractéristiques qui reposent au-dessous du niveau des objets définis passent dans un arrière-plan de sentiment général, et deviennent une partie du moi, de son « centre sans distinction » *Appearance and Reality*, pp. 90 et suivantes.

En tant qu'exemple de la voie négative, prenons ce passage typique de l'Aréopagite : « Vers cette Obscurité qui est au-delà de la lumière nous prions afin qu'elle puisse venir et que nous puissions réaliser sa vision par la perte de la vue et de la connaissance, et qu'en cessant ainsi de voir ou de connaître nous puissions apprendre à connaître ce qui est au-delà de toute perception et de toute compréhension (car cette évacuation de nos facultés est la vraie vision et la vraie connaissance), et que nous puissions Lui offrir, à Lui qui transcende toutes choses, les louanges d'un hymne transcendant, que nous ferons en niant ou en supprimant toutes les choses qui existent... » *The Mystical Theology*, II.

+ *Brihadaranyaka Upanishad*, IV. v. 15.
* Voir la doctrine d'Avicenne du processus de connaissance. L'homme (dit-il) a une âme rationnelle comportant un aspect inférieur et un aspect supérieur : l'un fait face au monde inférieur du corps et agit en tant que compréhension pratique, l'autre fait face au monde supérieur des formes intelligibles. Stöckl, *Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, II, pp. 23 et suivantes. La doctrine aristotélicienne d'Averroès à propos de l'Intelligence unique de la race humaine, grâce à laquelle nous pensons, dans la mesure où nous pensons rationnellement, s'applique vraiment à chaque Paire, et non pas simplement à l'humain : dans chaque exemple, le membre supérieur doit être considéré comme l'Intelligence commune des membres inférieurs.

en principe, adéquats et vrais : s'il en avait été autrement ils n'auraient jamais pu maintenir leur prise sur l'humanité. On ne doit absolument pas s'apitoyer ni s'étonner quand l'homme fait un Dieu de l'Humanité, de la Vie et de l'esprit de fertilité, de la Terre et du Soleil, des cieux étoilés ; car chacun d'eux est à son tour un Dieu-le-Père transcendant, dont le Fils descend et naît en nous et parmi nous, et dont nous partageons tous le ministère de l'esprit – unissant le Père et le Fils par les liens de la connaissance aimante mutuelle. La structure entière de la hiérarchie, le principe architectonique de l'univers, est trinitaire : tout processus, en dernier ressort, est une « procession » trinitaire ; toute adoration, peu importe qu'elle soit théoriquement unitaire, est trinitaire en principe. ° Ce n'est pas une aberration païenne de notre part que de trouver merveilleux et numineux la mort et la renaissance annuelle de la Terre Mère, et l'ascension et la descente quotidienne du Soleil. En fait, aussi longtemps que la religion élevée des Paires ultimes laissera en dehors les religions plus basses des Paires moindres, au lieu de les incorporer et de les transformer, elle échouera toujours et nécessairement à satisfaire les besoins de la personnalité complète, et restera maigre, à demi-vide, abstraite. Les dieux sont vrais et ils ne doivent pas être niés. Si nous refusons de les déchristianiser et de les réhabiliter dans les rangs nonuples de la hiérarchie angélique, ce n'est pas que nous les avons rejetés pour toujours ; nous les avons seulement invités à réapparaître sous des apparences plus discutables et moins belles. Si (n'en déplaise à Emerson) les demi-dieux s'en vont quand les Dieux arrivent, ils reviendront vraisemblablement sous la forme de démons. *

10. ANALYSE ET SYNTHÈSE

L'homme religieux peut être décrit comme étant la série infrahumaine à la recherche de sa contrepartie, la série suprahumaine ; l'homme scientifique comme la série suprahumaine à la recherche de sa contrepartie, la série infrahumaine. Comme ce sont des entreprises complémentaires, leur affaire conjointe est la conscience de soi des Paires dans leur unité vivante, par participation aux processus verticaux qui les unissent. Mais il y a d'autres complications : la religion et la science alternent plutôt qu'elles ne coexistent en des termes égaux. Alors que l'attitude religieuse survit à côté de l'attitude scientifique, elle est maintenant complètement dominée par sa partenaire : c'est-à-dire que les unités suprahumaines qui avaient l'habitude d'être notre intérêt principal ont été pour la plus grande partie remplacées par les unités infrahumaines. Nous regardons l'univers en bas, là où avant nous étions habitués à regarder vers le haut. Au cours des cinq cent dernières années environ, le monde a, presque littéralement, été tourné sens dessus dessous.

Il est vrai, bien sûr, que le scientifique prend en compte ce qui est très grand aussi bien que ce qui est très petit. Cependant ses études ont toujours pour tendance à aller vers l'analyse ; ses préférences ont toujours été en faveur de la partie contre le tout. × En fait, c'est seulement quand, ayant inventé le microscope et le calcul différentiel, l'intérêt de l'homme est passé de la série supérieure à la série inférieure, que la science a

× Cf. les Triades de Proclus – une hiérarchie élaborée et fantastique de dieux (dieux « hégémoniques », dieux « libérés », dieux-étoiles, dieux-éléments, etc.) et d'anges, organisés en triades, et par là reflétant la structure de la Trinité néoplatonicienne. Proclus avait le cadre sans le remplissage ; nous avons le remplissage sans le cadre.

° Cf. William Law : « Il n'y a rien qui soit surnaturel dans la totalité du système de notre rédemption. Chacune de ses parties a son soubassement dans les œuvres et les pouvoirs de la nature... » The Spirit of Love.

Saint Bonaventure enseignait que les êtres qui constituent l'univers sont construits et commandés en accord avec le modèle divin de la Trinité – Dieu qui est l'origine, le Fils qui est l'image, l'Esprit qui est leur amour et leur relation. Gilson, The Philosophy of St Bonaventure, pp. 213-4.

* Origène utilise le même langage pour Dieu et les anges – Il est un « pouvoir » bénéfique et créateur (De Prino, I. 4). Ce fait, écrit le Dr Prestige : « met l'accent sur l'étroite connexion entre les forces spirituelles subsidiaires et le Gouverneur suprême de l'univers, et indique la similitude de fonction qu'elles partagent avec Lui. En conséquence, de même que nous affirmons l'existence de Dieu, dit Athenagoras (Supplicatio, XXIV. 1 et suivantes), le Père, le Fils et le Saint Esprit, unis en pouvoir, de même appréhendons-nous l'existence des autres pouvoirs fonctionnant dans et au travers de la matière... car Dieu a fait les anges pour exercer la providence sur les choses qu'Il a ordonnées, afin de pouvoir maintenir une providence universelle et générale sur tout, alors que les anges exercent une providence particulière, conforme à leur affectation, sur plusieurs sphères. » Dans la même œuvre, Athénagoras « continue à distinguer à partir de cette triade primaire (la Sainte Trinité) un ensemble « d'autres pouvoirs » concernés par la nature matérielle. Le mot de Triade n'est pas encore employé, mais il n'y a pas de doute à propos de la chose signifiée. » God in Patristic Thought, pp. 68-9, 89.

× La recette de Marc-Aurèle pour amener une expérience plaisante et touchante à n'aboutir à rien était de la diviser et d'en considérer les parties séparément. Lorsque nous prenons un par un les sons d'une composition musicale, nous sommes honteux de voir que l'ensemble de ceux-ci nous a émus. Rappelons-nous ainsi de diviser (dit-il) « et grâce à cette sorte de division, en chaque chose particulière de réaliser le mépris du tout ». Meditations, XI. 2. Le but et les résultats de la science sont bien sûrs très différents de ceux du philosophe stoïque, mais ils partagent la

commencé sérieusement. Il n'a pu y avoir que très peu de biologie réelle avant la découverte de la cellule, ni de chimie avant la découverte des éléments. Il n'y a pas de doute (comme je l'ai déjà dit longuement) que le scientifique ne peut pas complètement ignorer la série supérieure : les astronomes considèrent bien des étoiles et des galaxies entières, tout comme les biologistes reconnaissent l'existence de la Vie, et que les sociologues ne sont pas inconscients de l'espèce humaine. Mais notez ce qu'ils étudient – jamais la réalité concrète qui inclut le scientifique ; jamais la Galaxie, le Soleil et la Terre comme étant vivants, intelligents et suprahumains, mais en tant qu'étant à tous égards infrahumains, excepté en taille ; jamais la Vie et l'Homme en tant qu'individus de statut intégral, dans leur totalité et leur tangibilité, mais en tant que simples agrégats de cellules, d'organismes et d'espèces. ° La science (et nous tous dans la mesure où nous sommes sous son influence) est par nature et fonction incapable de reconnaître une seule unité suprahumaine en tant que telle, peu importe son degré. Ce n'est pas d'ailleurs une chose qui doit être déplorée ou devant laquelle on doit s'étonner. La science n'est pas plus en position d'apprécier les séries les plus élevées que la religion n'est en position d'apprécier les séries inférieures : et la valeur de leurs contributions plurielles à l'image totale serait perdue si l'une abandonnait son propre point de vue pour adopter celui de l'autre. Le scientifique et l'homme de religion ne sont pas seulement concernés par différentes moitiés du monde : ils sont différentes moitiés. Et dans leur immense divergence repose leur importance mutuelle. +

Le travail du philosophe est de rassembler les moitiés, de relier les Paires séparées, de s'occuper de la tension croissante entre les mondes supérieurs et inférieurs, de soigner la blessure entre le sur-corps et le sous-corps, de réconcilier l'ordre du monde saint avec l'ordre du monde séculier et de montrer qu'ils sont un. ø

S'il subsiste un doute que notre pensée, prenant sa réplique de la science, ignore le macrocosme, il sera suffisant pour rappeler combien universelle est l'interprétation du plus intégré par le moins intégré ; de la fin par le commencement ; de la religion et de l'art par le désir sexuel réprimé ; φ de la moralité par l'économie et la guerre des classes ; des réalisations humaines les plus élevées par les hormones, les réflexes conditionnés, les gènes et l'érotisme anal ; de la philosophie par le désordre mental * – pour ne rien dire de l'interprétation de la vie et de l'esprit par le commerce irrésolu de charges électriques désincarnées et innombrables. ° Pour nous, rendre intelligible, c'est dégrader le rang ; élucider, c'est montrer qu'il n'y a rien de valable à élucider. Presque instinctivement – si parfaite est notre conversion à cette foi – que partant du haut nous nous référons au bas, partant du tout nous nous référons à la partie, partant de l'époque nous nous référons au momentané ; et tout aussi instinctivement nous rejetons comme n'étant pas scientifique, molle d'esprit et irrationnelle (sic) la référence au haut qui est la contrepartie de cette procédure vers le bas. D'après cette mystique, il est évident que, bien que les êtres vivants « soient des extrapolations à partir de l'inorganique », + la relation est irréversible, et que la réalité de notre objet est inversement proportionnelle à son statut hiérarchique. Discerner dans les configurations du continuum espace-temps, ou dans les événements physiques

même recette. Lorsque nous divisons, c'est toujours la qualité la plus haute qui est la première à partir. Un mouvement d'une symphonie n'est pas une symphonie, mais c'est encore de la musique ; un simple accord n'est pas de la musique, mais c'est encore un son ; une simple onde sonore n'est pas un son.

° La vie, dit Sir Charles Sherrington, est un remaniement d'atomes et de molécules. Et s'il semble bizarre qu'une planète sans raisonnement les ait remaniés pour un but si extraordinairement bon, nous devons nous souvenir qu'elle a eu beaucoup de temps. Man on his Nature, V.

+ Je suis bien sûr en train d'utiliser le terme de science au sens moderne restreint, et non dans l'ancien sens qui faisait que ce mot était synonyme de connaissance. Ensuite, je me réfère aux méthodes et aux réalisations du scientifique en tant que scientifique, et non pas à sa philosophie consciente et exprimée, qui pourrait bien raconter une histoire différente. À ce sujet voir Dr F. Sherwood Taylor, dans Philosophy, Nov. 1947, pp. 195 et suivantes.

ø Réconciliez mais ne confondez pas – « ainsi il se fait que c'est seulement si un homme peut être clair quant aux sphères relatives du ciel, que cet homme peut être appelé homme d'une compréhension consommée. » Hsun Ch'ing, XVII. Hsun Ch'ing, XVII. (Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times, p. 227.)

« Hélas ! La connaissance de l'homme parvient au cheveu en observant un cheveu, mais non à la paix éternelle », se lamente Chuang Chou. (Giles, Musings of a Chinese Mystic, p. 108.)

φ Voir, par exemple, Ernest Jones, Papers on Psycho-Analysis, p. 606.

* Il a été bien dit que certains philosophes contemporains, qui en fait pourraient très bien être décrits comme Thérapeutes Positivistes, entreprennent au moyen de l'analyse de soigner des personnes souffrant de métaphysique. Voir B. A. Farrell dans Mind, vol. lv (1946), pp. 25 et suivantes, and 133 et suivantes.

° Pour une version bien connue de la vision que tout ce que l'homme tient pour cher est le « résultat d'un rassemblement accidentel d'atomes », voir Bertrand Russell, Mysticism and Logic, pp. 47, 48.

L'argument classique de l'interprétation par référence au tout, comme étant l'opposé de l'interprétation par référence à la partie, est celui de Platon dans le Phédon. Anaxagore est convoqué pour expliquer la cause des actions de Socrate en termes d'os et de muscles ; Socrate, d'un autre côté, trouve l'explication réelle de sa propre intention – c'est la volonté de l'homme entier et non la tendance de la partie. Platon s'intéresse au monde en tant que tout organique et aux causes finales, Anaxagore aux lois gouvernant les parties du monde, et aux causes efficientes. Voir Phaedo, 98 ; et aussi Aristote, Parts of Animals, IV 10. + La phrase est de Joseph Needham dans The Sceptical Biologist, p. 247 ; Materialism and Religion, p. 14.

minimaux, le soubassement et l'explication de la matière, de la vie de l'esprit – est, pour notre esprit moderne, la marque distinctive de la probité intellectuelle et du bon sens. Mais rechercher la source de ces choses dans le Tout au lieu du Centre est (c'est si évident que de s'y opposer est superflu) une forme de révérence qui est à côté de ses pompes – pour le dire aussi poliment que possible !

La science est vraiment, comme Tagore l'avait remarqué, une sorte de mysticisme × – un mysticisme du royaume de l'infrahumain. « La théorie la plus irrationnelle de toutes », dit Plotin, « est que des éléments sans intelligence devraient produire de l'intelligence. » C'est pour le moins un article de foi, une forme de *credo quia absurdum*, que le plus bas doit dissimuler le plus haut. En comparaison, la croyance opposée, qui voit dans le Tout vivant, en passant par l'étoile et les planètes vivantes, la source de toute vie, est un réalisme perspicace, prudent et de bon sens. Nous sommes des visionnaires, dont l'intuition profonde s'accompagne d'un aveuglement égal – le Soleil, disons-nous, est mort, et sa contrepartie l'atome est la source, la châsse, le substrat de toute vie. Nous sommes comme l'homme du Retour du Pèlerin : « qui ne peut regarder ailleurs que vers le bas, avec un râteau à saletés dans la main » – avec cette différence extrêmement importante : la saleté est transformée en belle divinité, potentialité de toutes choses. Notre matérialisme ne s'étend qu'à la moitié supérieure de la hiérarchie : les dieux sont descendus pour demeurer dans la moitié inférieure. Car la science, qui procède comme si le matérialisme était vrai, est l'activité même qui prouve qu'il n'est pas vrai : son but est de rendre l'infrahumain totalement transparent à la pensée, de prendre toute la matière sans résidu et en faire de l'esprit. La vérité est que, bien qu'historiquement les modes religieux et scientifique aient tendance à alterner, chacun dissimule l'autre, et se transforme graduellement en l'autre. Finalement, la série inférieure se trouve être la série supérieure sous un autre nom, et tout ce que l'homme religieux trouve dans le Tout, l'homme scientifique commence à le trouver dans le Centre. Nous sommes encore des adorateurs du Soleil, servant cette déité à l'aide de rites horribles et fanatiques, † seulement notre Soleil tourne vers nous son côté inférieur – l'atome ; ⊕ nous n'avons pas cessé de révéler la Terre Mère, seulement ce que l'homme d'antan attribuait à son aspect le plus vaste nous l'attribuons à son aspect le plus petit – à elle-même en miniature, la mère molécule. Et la cellule est notre dieu de la fertilité des jours derniers. Notre foi n'est pas moins ferme parce que nous nous tenons sur la tête ; cependant, si nous nous tenions sur nos têtes pendant assez longtemps, le monde aurait une manière de nous prouver qu'il est le bon côté et qu'il va vers le haut après tout. ° Autrement dit, les Paires se redressent d'elles-mêmes à la fin. Le processus qualifié de démythification, ou de conversion au scepticisme à partir de la foi, n'est finalement rien de la sorte : c'est plutôt un processus de déplacement, en lequel l'infrahumain et le suprahumain se transposent. Car les qualités que l'agnostique arrache au membre supérieur de la Paire ne peuvent pas rester désincarnées et flotter en l'air indéfiniment, mais tôt ou tard doivent venir reposer sur le membre inférieur. Tandis que le matérialiste est affairé à démontrer que le Dieu des chrétiens est un mythe, et (ce qui est pire) un Dieu qui est du mauvais côté dans la lutte des classes, il s'affaire aussi à ériger le mausolée du Centre, le saint des

× The Religion of Man, p. 119.

Il est vrai que la science hérite de la foi issue d'une époque préscientifique, comme Whitehead l'a démontré de façon persuasive. J. W. N. Sullivan attribue aussi (The Bases of Modern Science, I.) la foi de la science en l'ordre de la Nature à « un héritage d'un système de pensée (le système médiéval) dont les autres termes ont été rejetés. » Mais de telles réflexions ne devraient pas nous aveugler au fait que la science a une foi propre, aussi fervente sinon aussi rationnelle que la foi qu'elle a remplacée.

L'affaire de la science est de prendre des mesures et de les corrélérer, et l'acte de mesure typique est d'appliquer un mètre à un objet pour voir quelle est sa taille « réelle » – là où « réel » signifie non régional, central. La dimension régionale est rejetée en tant qu'apparence. La physique moderne, c'est vrai, a dû rejeter à un certain degré ce déni des régions et de la concentration sur le Centre, mais l'entreprise entière de la science, pour être vraie en elle-même, doit continuer à faire du Centre son but.

† Cf. Mgr Knox: « Elle (la force tapie à la racine même de la matière) remuait des courants agités dans les profondeurs sous la surface de l'esprit ; elle appelait à cet instinct d'idolâtrie qui repose encore caché chez les plus sophistiqués d'entre nous. Depuis les anciens augures de Rome à Henri Bergson, nous avons eu la tentation d'adorer le numen, la Force de Vie à l'arrière-plan des choses. Et Hiroshima a été son épiphanie. » God and the Atom, p. 14.

⊕ D. H. Lawrence (Pansies, p.104) se réfère au « ... soleil dans l'atome qui est le dieu de l'atome. »

° Cette révolution s'est, bien sûr, davantage avancée dans la pensée scientifique que dans la pensée populaire, qui est encore pleine de ce que nous pourrions appeler le mode '*inter faeces et urinas nascimur*' : il y a encore en nous beaucoup de l'attitude des manichéens et des gnostiques envers la chair et la matière.

saints du substrat physique, le dépôt ultime de ce déterminisme divin qui est toujours du bon côté.

Ce n'est pas ici le lieu de spéculer à propos de l'avenir du mysticisme de l'infrahumain – quant à savoir si et quand il complétera (par degrés ou dans une soudaineté dramatique) sa transformation en mysticisme du suprahumain. Notre souci présent est assez clair : bien que l'intérêt migre d'une moitié de la hiérarchie vers l'autre, et que la religion et la science fassent montre d'une curieuse tendance à changer de place, * la hiérarchie en tant que tout indivisible subsiste, et le travail de la philosophie est de l'affirmer. Il n'est pas suffisant que tous nos anges soient déçus. Pour notre propre intégrité et sentiment d'accomplissement, nous avons besoin (avec le Demogorgon de Shelley) de nous adresser sérieusement à la « grande République » du dessus –

*Vous, Rois des soleils et des étoiles ; Démons et Dieux,
Dominations éthérées ! qui habitez
les séjours élyséens fortunés, sans vent,
au-delà du désert constellé du Ciel !*

autant qu'à son sontrepoids du monde inférieur

*Vous, Génies élémentaires, qui habitez
depuis l'esprit élevé de l'homme jusqu'à la pierre centrale
de sombre plomb : des dômes ciselés d'étoiles du ciel
jusqu'à l'herbe stupide dont s'engraisse quelque ver marin. ×*

Rien de moins que l'entière hiérarchie du ciel et la terre ne le fera, car c'est ce que nous sommes. + C'est un Corps unique dont, en en faisant la vivisection, c'est nous-mêmes que nous disséquons. ⊕

11. LES PAIRES HIÉRARCHIQUES ET LES RÉGIONS RÉVERSIBLES – ÉVOLUTION ET ÉMANATION

La doctrine des Paires indique certaines modifications (ou des raffinements) de notre schéma régional. On peut dire, par exemple, que les régions sont réversibles, que le schéma est virtuellement capable d'être retourné sens dessus dessous. † Ainsi quand, dans le commerce projectif-réflexif avec mon ami, « j' » avance au travers de ses régions infrahumaines pour aller vers leur Centre, et que « lui » fait de même à travers moi, chacun de nous est aussi, en effet, en train d'avancer au travers des régions suprahumaines de l'autre pour aller vers le Tout. Ou, comme certains l'énonceraient, nous nous connaissons mutuellement en Dieu, qui seul est le soubassement de toute expérience ; mais ce n'est que rarement que nous savons que nous nous connaissons ainsi mutuellement.

Le schéma régional, alors, peut être envisagé sous deux formes – en tant que système maintenant familier de cercles concentriques avec le Tout à la circonférence et en tant que ce même système renversé, avec le Tout au centre. Et la vérité est que les deux systèmes ne sont pas simplement valables, mais qu'ils sont complémentaires. Les nombreuses cosmogonies rivales peuvent être divisées en deux grandes classes – les évolutives, qui font de leurs degrés hiérarchiques les plus bas les premiers dans le temps, et les émanatistes, qui donnent priorité aux degrés les plus élevés. D'après la première, l'observateur qui recule dans l'espace et dans

Est-ce que la physique et la chimie peuvent rendre compte de la vie ? se demande Sherrington. Elles rendent compte, répond-il : « de beaucoup de ce que la cellule fait, et de beaucoup de ce dont il y a des années la science physique ne pouvait à cette époque offrir aucune indication, et il est justifié de supposer que le reste encore inexpliqué du comportement de la cellule se résoudra par la chimie ou la physique... Les agissements de la cellule sont simplement des choses d'une conformité banale à certaines façons d'agir confirmées de « l'énergie ». » Man on his Nature, IV. Autrement dit, l'étonnement descend la hiérarchie ; et où l'étonnement va, la religion va.

* Cf. Victor Hugo : « Pour résumer tout, sachez que science et religion sont deux mots identiques. L'homme instruit ne suspecte pas cela, pas plus que l'homme religieux. Ces deux mots expriment les deux côtés d'un même fait, qui est infini. La Religion-Science, voilà le futur de l'esprit humain. » Intellectual Autobiography, 'Life and Death'. Une affirmation confuse et douteuse, sans doute, mais qui contient une vérité profonde.

× Prometheus Unbound, IV.

+ Cf. Fechner, Tagesansicht, p. 19 (Lowrie, The Religion of a Scientist, p. 250).

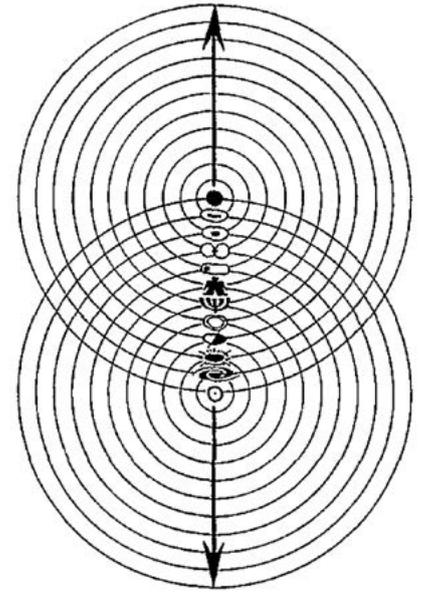
⊕ L'esprit préscientifique, se demandant pourquoi ?, demande une explication suprahumaine ; l'esprit scientifique, se demandant comment ?, demande une explication infrahumaine. L'explication complète, qui répond aux deux questions, unit les Paires séparées.

† Le docteur Karl K. Darrow (Atomic Energy, p. 20) a appelé le proton, l'électron et le neutron, les « trois dieux de notre panthéon ». Et en fait je pense qu'on pourrait rédiger une défense plausible de l'opinion que nous avons, dans cette Trinité infrahumaine, un modèle de la Trinité suprahumaine, complet avec ses « processions ».

le temps en partant d'un Centre fait l'expérience d'un accroissement de qualité et de valeur : il y a certainement des fluctuations, mais la marque de chaque nouvelle région est qu'elle commande une vision plus impressionnante que la dernière. D'après la dernière, l'observateur en recul ne fait l'expérience que d'un abaissement de qualité et de valeur : chaque région successive, étant plus éloignée de la Source de toutes, est plus appauvrie et dégradée, et la plus éloignée de toutes s'évanouit dans le non-être. La cosmogonie évolutive considère tous les individus moindres comme contenus dans l'individu suprême, comme étant des parties du Tout qui embrasse en leur totalité l'espace et le temps – leur accomplissement final, leur but, et même (en un certain sens) leur produit. La cosmogonie émanatiste est tout l'opposé de celle-ci : les degrés de l'être inférieurs ne sont pas contenus dans, mais projetés à partir de la Source divine, qui est dès le début parfaite, complète et infiniment supérieure à tout ce qui découle d'elle. Toutes les choses rayonnent, région par région, depuis cet Un, comme les vagues concentriques sur un étang ou des rayons de lumière issus du soleil. Comme les vagues deviennent de plus en plus faibles plus elles vont loin et que la lumière devient de plus en plus sourde plus elle s'éloigne, nous souffrons ainsi d'une diminution en quittant notre Source. Et comme la lumière compte sur le soleil et que le soleil ne compte pas sur sa lumière, et comme les vagues dépendent plus de la pierre en chute qui les suscite que la pierre ne dépend d'elles, ainsi la Source est indépendante de toutes ses émanations, elle est contenue et parfaite en elle-même.

En principe, bien que ce ne soit pas bien sûr en détail, c'est la doctrine de Plotin, dont l'Un infini donne naissance, par une sorte de déversement sans effort et inévitable, à une série d'existences qui sont moins réelles et plus imparfaites plus elles sont éloignées de la Source centrale. ° Le Bien ou l'Un, dit-il : « pour ainsi dire se déverse, grâce à une excessive plénitude de sa réalité, et il produit ainsi autre chose que lui-même ». * Le schéma de Plotin est essentiellement un schéma régional, mais c'est notre deuxième schéma de type émanatiste, en lequel le statut est inversement proportionnel à l'échelle. « Ainsi le feu produit la chaleur, et la neige ne retient pas son froid en elle-même. Et par-dessus tout, les choses qui ont une bonne odeur en sont une preuve ; car, aussi longtemps qu'elles existent, elles dégagent un parfum dans l'air environnant dont jouissent tous les êtres qui sont dans le voisinage. Toute chose dans sa perfection en engendre une autre, et la chose qui est éternellement parfaite a une génération éternelle, car elle produit constamment quelque chose d'inférieur à elle-même. » +

À la fin du chapitre précédent, j'ai suggéré que la théologie de l'immanence extrême et que la théologie de la transcendance extrême, quoique superficiellement irréconciliables, se demandent et se complètent en réalité mutuellement. Ici on constate la même interdépendance, d'un autre point de vue. Les deux cosmogonies de base que j'ai distinguées sont, en principe, nos théologies rivales. Dans la première, Dieu (pour parler métaphoriquement) est périphérique, et dans la seconde, central ; dans les deux, l'homme est à mi-chemin entre Dieu et le rien. Quel chemin peut alors emprunter l'homme pour trouver Dieu – vers la Dêité périphérique de la première école, ou vers la Dêité centrale de la



Hegel, comparant les mérites respectifs de l'évolution et de l'émanation en tant qu'interprétations de la nature, préfère cette dernière : « Procéder du plus parfait pour aller vers le moins parfait est mieux, car alors nous avons devant nous le type de l'organisme complété. » Mais chacune de ces interprétations par elle-même, dit-il, est univoque et superficielle.

Encyclopaedia, 249. Pour une version plus récente de la doctrine de l'émanation, voir Ravaisson-Mollien, De l'Habitude, pp. 255 et suivantes, où la nature est décrite comme une réfraction volontaire ou une dispersion de l'esprit divin : Dieu veut que la nature chute de Sa perfection, pour qu'elle puisse trouver le chemin de retour.

° L'ordre de cette descente est le suivant : l'Un, ensuite la Pure Intelligence dont l'objet est le monde intelligible, ensuite le Monde-Âme – une trinité de subordination ; le Monde-Âme à son tour produit le monde matériel, en lequel il y a une échelle de vie descendante allant vers le bas au niveau des plantes, ensuite vers les choses inorganiques et le royaume de la matière sans forme. En l'homme, tous les degrés de réalité (dit Plotin) sont représentés.

* Enneads, V. ii. 1.

+ V. i. 6. Le système de Proclus est similaire, mais plus compliqué : pour lui, les émanations prennent la forme d'un système de triades élaboré descendant.

seconde ? La réponse est que ce ne sont pas là deux directions et deux buts mais une seule direction et un seul but, qui est atteint en passant par les mêmes régions du suprahumain. † Mais (comme les discussions précédentes l'ont montré excessivement clairement) ceci n'est que la moitié du voyage : l'homme doit voyager simultanément dans la direction opposée, en traversant les régions infrahumaines, pour aller vers le Centre du système évolutionniste et la périphérie du système émanatiste. À vrai dire, les deux systèmes sont simplement deux manières de considérer la même chose. +

Ils sont, en fait, l'exemplification finale de la grande loi du quelque part ailleurs, à partir de laquelle survient la dualité de la Paire ultime et de toutes les autres Paires. L'objet n'est jamais réellement mien ou simplement ici. Il est caractéristique du Centre qu'il ne contienne pas seulement le Tout, mais qu'il le projette là-bas, et qu'il le projette de plus à la limite la plus lointaine possible : bien qu'il soit là-bas-à-partir-d'ici et ici-à-partir-de-là-bas, toute sa réalité dépend de sa position là-bas, de son sublime éloignement. Ce Centre, par un effort projectif qui est l'origine de toutes les « échelles » et de toutes les régions, établit un deuxième Centre immensément distant ayant son propre système de régions : le Centre originel est maintenant périphérique, et ses régions sont maintenant lues à l'inverse, en commençant à partir du nouveau Centre. × La dernière révolution copernicienne est accomplie. Ou plutôt, les types de cosmologies ptolémaïque et copernicien, les types évolutionnistes et émanistes de cosmogonie, et les théologies de l'immanence et de la transcendance, sont vus comme s'impliquant mutuellement. En fait, ce n'est pas un accident que les régions existent par Paires et soient réversibles.

Les deux diagrammes, c'est-à-dire les deux moitiés d'un diagramme unique, fournissent le plan de la Divine Comédie, avec (i) son monde sensible centré ici (ou géocentrique), et (ii) son monde intelligible centré là-bas (ou théocentrique).

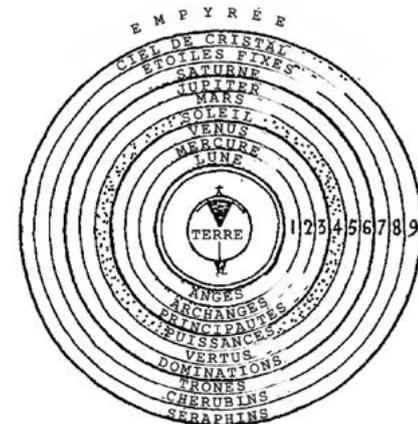
(i) Au centre de l'univers, il y a la Terre (elle-même contenant les neuf cercles de l'Enfer) autour de laquelle tournent les neuf cieux ou sphères célestes – les sphères des « planètes » (la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne), la sphère des étoiles fixes ou firmament, et finalement la sphère du Ciel de Cristal ou *Primum Mobile*, qui transmet le mouvement à toutes les autres. Chacun des neuf cieux est la province d'un des neuf ordres angéliques, – plus le ciel est haut plus élevé est le rang de ses gouverneurs – par l'intermédiaire desquels l'ordonnement divin de l'univers est obtenu par médiation. La connaissance, l'amour et la bénédiction avancent région par région à partir de la sphère de la Lune (la province des anges) vers la sphère de Cristal (la province des Séraphins), et le progrès de l'ascension de Dante est marqué par la béatitude croissante des saints qui habitent les sphères, aussi bien que par la beauté croissante de Béatrice.

(ii) Le but du voyage du Poète n'est pas le neuvième ciel, mais l'empyrée, le vrai paradis intellectuel, au-delà de l'espace et du temps. « Concernant maintenant la région au-delà du ciel », dit Platon, « aucun barde terrestre ne l'a jamais chantée, et ne la chantera jamais en dignes notes. » ⊕ Ici il y

† Ici nous avons une réponse à la question : comment le Centre des régions peut-il être à la fois Enfer et Ciel ? Par lui-même, il est l'abîme même de l'Enfer, comme dans la Divine Comédie ; mais uni à sa contrepartie, la circonférence ou le Tout, il est le Ciel. L'Enfer est la conséquence de la séparation des Paires, le Ciel celle de leur réunion. Cf. William Law : « Il est, de ce fait, excessivement bon et bénéfique pour nous de découvrir ce feu de notre âme sombre et désordonnée ; parce que, quand on le découvre directement et que l'on traite avec justesse avec lui, il peut très bien devenir la fondation du Ciel comme il est celle de l'Enfer. » Christian Regeneration (Hobhouse, p. 14).

+ Plotin lui-même n'était absolument pas sans conscience de la nécessité des deux points de vue, et n'a pas négligé la vérité de l'immanence. « Dieu », dit-il, « n'est externe à rien et à personne, mais il est présent même en ceux qui ne le connaissent pas : bien qu'ils s'échappent de lui, ou plutôt d'eux-mêmes. » *Op. cit.*, VI. ix. 7.

× Cf. le perspectivisme of Robert Grosseteste, qui enseignait que « la lumière » (*lux*), qui est l'essence de toute corporité et la source de toute activité naturelle, se propage d'un centre vers la limite de sa raréfaction qui est le firmament. Reflétée de là vers le centre – la Terre – elle engendre sur son chemin les sphères célestes et les sphères des éléments. La doctrine de Grosseteste a été largement reprise par son élève Roger Bacon, et est analogue à la théorie de la lumière de Saint Bonaventure, d'après laquelle le rang de tous les êtres dépend du degré de leur participation à la forme commune de la lumière. Gilson, The Philosophy of St Bonaventure, IX. S.H. Mellone, Western Christian Thought in the Middle Ages, pp. 225, et suivantes. Richard McKeon, Selections from Mediaeval Philosophers, i. p. 261.



⊕ Phaedrus, 247.

a un ordre complètement nouveau, qui néanmoins inclut tout ce que les ciels nonuples incluent. ° Car ici tous les saints que Dante rencontre dans son ascension ont leurs sièges, dans le ciel qui est une lumière incarnée, une lumière intellectuelle et remplie d'amour. * Mais déjà au neuvième ciel le Poète reçoit en don une vision préliminaire de l'ordre intelligible. × Les neuf rangs des anges apparaissent sous la forme de neuf cercles de feu tournant autour d'un Point d'une brillance extrême ; et plus l'ordre angélique est excellent plus il approche du Point, qui est Dieu Lui-même. Dans le monde sensible, explique Béatrice, chaque sphère est d'autant plus rapide et divine qu'elle est loin du centre, tandis que dans le monde intelligible cette organisation est renversée – par exemple, le cercle du feu angélique le plus intérieur est le cercle des séraphins, dont le ciel, le ciel de Cristal, est le plus extérieur ; tandis que le cercle le plus extérieur du feu angélique est le cercle des anges, dont le ciel, celui de la Lune, est le plus intérieur. Les régions sont réversibles. Dante n'est pas univoque : il reconnaît deux Centres, chacun ayant son propre système concentrique de régions qui est l'autre système, renversé.

Le Paradis de Dante n'est pas un tour de force isolé, mais un composé de l'astronomie ptolémaïque, de l'angéologie de Denys l'Aréopagite, de Saint Grégoire, de Saint Bernard, et de la propre imagination du Poète ; * de plus, il a d'innombrables analogues dans la philosophie et la poésie de l'époque. Nous avons ici une image, particulièrement représentative, parce qu'elle est particulièrement complète, de l'esprit médiéval. Mais ce serait une erreur de supposer que l'image est uniquement médiévale, et non, en essence, pérenne. Laissez-moi en donner deux exemples. Le premier est moderne et n'est pas à chercher bien loin : la cosmologie de ce livre pourrait (faisant écho à une phrase de Whitehead) être décrite comme un peu plus qu'une série de notes de bas de page à la Divina Commedia. Le second est ancien. La version commune de l'univers géocentrique gréco-romain comportait sept sphères planétaires, au travers desquelles l'âme était supposée passer sur son chemin vers la Terre et l'incarnation. Chaque sphère contenait son propre métal (la sphère de Mercure le vif-argent, celle de Vénus le cuivre, celle de Mars le fer, etc.) duquel l'étincelle de l'âme se vêtait tour à tour (comme dans une série de cuves de galvanoplastie) ; et plus le métal recouvrant l'âme était épais lorsqu'elle l'acquerrait, plus forte serait l'influence de la sphère de ce métal sur la destinée de l'âme en cette vie. L'âme, donc, n'était pas simplement une réplique de l'univers : elle était l'univers retourné à l'envers, l'intérieur et l'extérieur étant transposés. + Une fois encore, des régions réversibles. ⊕

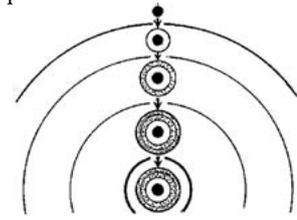
Pour le mystique, cette réversibilité est de la plus haute importance. Son expérience prend deux formes, décrites par Evelyn Underhill comme étant « (a) le long pèlerinage vers un Absolu transcendant et inconditionné, (b) la découverte de cet Absolu dans le « soubassement » ou le principe spirituel du soi. » Et « il a été possible à la chrétienté, au moyen de sa doctrine centrale de la Trinité, de trouver de la place pour les deux et de les exhiber comme ce qu'elles étaient en fait – les parties complémentaires d'un tout. Même Denys, le parrain de la doctrine de l'émanation, combine dans son schéma des hiérarchies descendantes le dogme d'un Dieu demeurant au-dedans : et aucun écrivain n'est plus

° « Ceci est le souverain édifice du monde, dans lequel le monde entier est inclus, et hors duquel il n'y a rien ; et il n'est pas dans l'espace, mais n'a été formé que dans le Premier Esprit. » Dante, Convivio, II. 4.

* Paradiso, XXX ; × XXVIII.

À l'époque de Milton se produisent de nombreux signes du fossé croissant entre les séries supérieures et inférieures. Bien que dans le 12e livre du Paradise Lost il décrive une fosse en Babylonie comme étant la bouche de l'Enfer, son argument général est que, depuis que la Terre a été créée après la chute, l'Enfer ne peut pas être terrestre ; en conséquence, il le situe en dehors de l'univers créé, dans une autre région du Chaos. La même doctrine se trouve dans Luther (De Doctrina Christiana, I. 23).

* Bien que Dante n'ait pas été le premier à identifier les intelligences qui meuvent les sphères avec les anges, leur identification détaillée avec la hiérarchie céleste de Denys a peut-être été le propre fait du Poète. Saint Thomas d'Aquin rend les vertus seules responsables des mouvements célestes. Voir Edmund G. Gardner, Dante and the Mystics, p. 129 ; C.C.J. Webb, Studies in the History of Natural Theology, p. 67.



Le schéma de la descente de l'âme.

E. Graham Howe (The Triumphant Spirit, p. 89) donne un diagramme très similaire – « la Sainte Montagne » – illustrant « la descente de l'âme », qui abandonne à chaque barrière un peu plus de sa splendeur céleste, et obtient un nouvel instrument ou vêtement. La leçon est que nous devons accepter notre descente, et embrasser avec bonne volonté les limitations terrestres, autrement nous développerons vraisemblablement des troubles psychologiques.

+ Ce mythe a de nombreuses variations, et de nombreux échos. Ainsi le Dieu de Platon place l'or parmi les gouvernants, l'argent parmi les militaires, et le fer et le cuivre chez les fermiers et les artisans. Republic, 415. Sir Thomas Browne écrit : « Quand j'étudie pour savoir comment je puis être un Microcosme, un Petit Monde, je m'aperçois que je suis quelque chose de plus que le grand. Il y a sûrement un morceau de la divinité en nous, quelque chose qui a été avant les éléments, et qui ne doit aucun hommage au Soleil. » Et « je suis né à l'heure planétaire de Saturne, et je pense que j'ai un morceau de cette planète de plomb en moi. » Religio Medici, II. 11 ; cf. Christian Morals, III. 7. Robert Eisler, dans The Royal Art of Astrology, pp. 248 et suivantes donne de très intéressantes informations sur ceci et des sujets reliés.

⊕ Cf. la doctrine de Al-Makki qui expose que Dieu a créé nos cœurs 7000 ans avant nos corps, nos esprits 7000 ans avant nos cœurs, et notre conscience – notre partie la plus intérieure – 7000 ans avant nos esprits : il a emprisonné la conscience dans l'esprit, l'esprit dans le cœur, le cœur dans le corps. Voir Margaret Smith, Studies in Early Mysticism, p. 201.

constamment cité par Meister Eckhart, qui est généralement considéré comme ayant prêché l'immanence sous sa forme panthéiste la plus extrême. » °

° Mysticism, p. 105.

CHAPITRE XIV

L'ORGANISATION DE LA HIÉRARCHIE

L'homme... un messenger entre les créatures, Seigneur des choses inférieures, et familier de celles du dessus... lien d'or, lien du monde, oui, Hyménée mariant le Créateur et Ses créatures ; fait comme David il témoigne d'un peu plus bas que les Anges... Dieu a infusé les germes de toutes sortes de vies en l'homme : quels que soient les germes choisis, ceux-ci jaillissent avec lui, et il en portera les fruits et s'en réjouira. S'il choisit les choses sensuelles, il deviendra une bête ; s'il choisit les choses raisonnables, il deviendra une créature céleste ; s'il choisit les choses de l'intellect, il deviendra un Ange et un Fils de Dieu ; et si content de l'ensemble des non-créatures, il se retire en lui-même au centre de sa propre unité, il sera un seul Esprit avec Dieu... Il était... la tête englobante et le corps de tout, et en cela plus excellent que tous les Anges. En tant que ce pour qui les mondes visibles et invisibles ont été faits, et fait pasteur pour toutes les créatures : en tant qu'un aussi, il contenait plus d'espèces dans sa nature que les Anges.

Traherne, Centuries of Meditations, IV. 74, 77, 79.

Singe mit de l'ordre en vitesse et alla à la porte. « Je suis l'Esprit de la planète Vénus », dit le messenger, « et j'apporte un ordre de l'Empereur de Jade qui vous ordonne de monter au Ciel et d'y recevoir la nomination d'Immortel. » « Antique Étoile », dit Singe, « je vous suis très obligé pour les ennuis causés », et il dit aux singes de préparer un banquet. « Quant au commandement sacré me concernant, je n'ose pas m'attarder », dit l'Étoile. « Après votre glorieuse ascension, nous aurons d'amples occasions de converser. « Je ne vais pas insister » dit Singe. Et le Roi Singe, suivant l'Esprit Étoile, monta sur le nuage et s'éleva.

Wu Chèng-èn, Monkey (trad. Arthur Waley) pp. 42, 43.

La région la plus élevée ou spirituelle de l'esprit humain est un ciel en miniature, et sa région naturelle ou inférieure est un monde en miniature. C'est pourquoi les anciens qualifiaient l'homme de microcosme ; on peut aussi le qualifier de micro-Uranus.

Swedenborg, True Christian Religion, 604.

Toutes les choses qui ont une âme changent, et possèdent en elles un principe de changement, et dans le changement elles se meuvent conformément à la loi et l'ordre de la destinée : les changements de nature moindre restent au niveau du sol, mais les plus grands crimes plongent dans les abîmes... Et quand l'âme reçoit plus de bien et de mal de sa propre énergie et de la forte influence des autres – quand elle est en communion avec la vertu divine et qu'elle devient divine, elle est emportée dans un autre lieu meilleur, qui est aussi divin et parfait dans sa sainteté. Dans chaque succession de vie et de mort vous ferez et souffrirez ce que des semblables peuvent souffrir de manière appropriée aux mains de semblables.

Plato, Laws, V.

La fin est la réalisation de nous-mêmes en tant que volonté qui est au-dessus de nous... Dans l'idée réalisée qui, supérieure à moi, et cependant ici et maintenant en et par moi, s'affirme dans un processus continu, nous trouvons la fin, nous trouvons la réalisation de soi, le devoir et le bonheur en une chose – oui, nous nous trouvons nous-mêmes, quand nous avons trouvé notre station et ses devoirs, notre fonction en tant qu'organe dans l'organisme social.

F. H. Bradley, Ethical Studies, pp. 162, 163.

L'être vivant est par-dessus toute une voie publique.

Bergson, Creative Evolution, p.135.

Bien que tous les objets qui sont dans la nature dépendent de ces lois, la façon en diffère selon qu'ils sont plus loin ou plus près de leur source. Ils naviguent ainsi vers des ports différents sur l'océan de l'être, et chacun d'eux possède un instinct qui le guide et dont on lui fit don. C'est lui qui fait monter le feu jusqu'à la lune ; c'est lui, du cœur mortel le premier des moteurs ; c'est lui qui tient ensemble et compose la terre ; c'est lui qui, comme un arc, lance dans l'existence avec tous les objets privés d'intelligence tous les êtres doués d'intellect et d'amour.

Paradiso, I.

Une vaste similitude lie tout étroitement, toutes les sphères, celles qui ont grandi, celles qui ont diminué, les petites, les grandes, les soleils, les lunes, les planètes, toutes les distances de lieu quelle que soit leur étendue, toutes les distances du temps, toutes les formes inanimées, toutes les âmes, tous les corps vivants bien qu'ils soient constamment différents, ou dans différents mondes...

*Cette vaste similitude les englobe, et les a toujours englobés
et les englobera encore et elle les tiendra et les enfermera étroitement.*

Walt Whitman, 'On the Beach at Night Alone'.

*Honorons, si nous pouvons,
l'homme vertical,
bien que nous n'accordions de valeur qu'à rien d'autre
que l'horizontal.*

W. H. Auden, Poems (1933) : Dédication à Christopher Isherwood.

1. ARGUMENT PARTANT DE L'HUMAIN POUR ALLER VERS LE NON-HUMAIN

J'ai décrit le scientifique, le poète, le mystique comme autant d'explorateurs de la hiérarchie experts, pionniers des hauteurs et des profondeurs de leur propre nature et de la nôtre. Mais peu d'entre nous ont le don ou la passion pour de telles découvertes : nous sommes contents de rester plus ou moins au niveau simplement humain, présents à ce qui est, après tout, notre propre affaire et la plus importante – L'affaire d'apporter la propre contribution de l'homme à la totalité aux multiples niveaux. Ne sommes-nous pas justifiés, alors, d'adopter l'opinion que la totalité est inconnaissable sauf quand il s'agit d'initiés, d'ésotérisme, et de tout ce qui ne nous concerne pas ? °

Non, nous ne sommes pas justifiés de le faire, c'est certain. Car, d'abord, être uniquement humain c'est être moins qu'humain : non seulement chaque homme possède la liberté de la hiérarchie comme droit de naissance, mais il est obligé d'exercer cette liberté-là, même à la va-vite. Et, ensuite, il a déjà à sa main une source de connaissance très abondante – à savoir, l'organisation du niveau humain lui-même, qui résume la totalité de l'organisation hiérarchique. Ici les processus verticaux de la nature émergent brièvement pour qu'il les inspecte, avant de passer vers le haut ou vers le bas au-delà de son champ de perception : et il a le droit de prendre au sérieux ce qui se présente ainsi, en tant qu'échantillon valable de tout ce qui n'est pas présenté. Conformément à cela, je retournerai, dans ce chapitre, au plan du bon sens pratique, pour montrer combien il parle aussi expressivement de la totalité à laquelle il appartient.

Mais le bon sens n'en est absolument pas flatté, et désapprouve la totalité de cette aventure. C'est la marque du sauvage (indique-t-il) de projeter des modes de comportement humain et des institutions humaines sur l'univers : je vais bientôt me retrouver moi-même trois fois plongé (pour ainsi dire) dans l'erreur – dans la fausse analogie, dans cette division de la fausse analogie que l'on appelle anthropomorphisme, et dans cette division de l'anthropomorphisme que l'on qualifie d'erreur pitoyable.

Avant d'aller plus loin, il me faut répondre à cette critique. Mon premier point est le suivant : c'est certainement par une imagination vaine – à la fois une surestimation et une sous-estimation idiotes de lui-même – que l'homme suppose que les événements qualifiés d'humains sont miraculeusement isolés d'événements plus généraux, ou qu'ils sont, en tout cas, d'un ordre unique. Le bœuf de Xénophane pouvait bien ×

° En fait, la première tendance de l'homme moderne, alors qu'enfin il obtient le meilleur de son insularité hiérarchique, c'est de regarder le non-humain, et particulièrement le suprahumain, comme étant mystérieux et inaccessible. Il est indubitable, dit Douglas Fawcett, « qu'il existe une hiérarchie d'agents suprahumains, certains suffisamment sages, puissants et bienveillants pour que nous les qualifions de Dieux », mais il échoue à découvrir leur solidarité avec l'homme, leur immense importance pour lui, leur immanence en lui. Voir Oberland Dialogues, pp. 370, 385.

« Dire que nous ne devons pas penser anthropomorphiquement », dit MacNeile Dixon, « n'est pas davantage que dire que nous ne devons pas penser du tout. » The Human Situation, p. 66. C'est assez vrai, si on y ajoute deux conditions : (1) que l'anthropomorphisme dans son sens le plus étroit est valable parce que l'humain est en continuité et en rapport avec le non-humain ; (2) que l'anthropomorphisme dans son sens le plus large est valable parce que l'homme pense, par ce moyen, à tous les niveaux. C'est d'abord (1) qui me concerne ici. Cf. l'anthropomorphisme éclairé de Samuel Butler : « De ce fait, je conseillerais fortement aux lecteurs d'utiliser l'homme, et les races actuelles des hommes, et les conceptions et inventions croissantes des hommes, en tant que guides, s'ils veulent se former un jugement indépendant sur le développement de la vie organique. » Life and Habit, p. 256.

× Diels, Vorsokratiker, p. 54.

distinguer la science de son propre comportement de celui des autres bêtes. L'homme n'est pas un phénomène de foire, un monstre, un corps étranger, qui s'est d'une certaine manière subrepticement glissé dans la Nature : il y a toutes les raisons de supposer que, au contraire, il est un des représentants les mieux accrédités de la Nature ; que plus il est artificiel plus il est naturel ; que la conscience, qui le sépare de la Nature, est elle-même une fonction de la Nature particulièrement significative. Dans cette solidarité avec le monde, et dans la perception qu'il en a, repose sa grande chance – une chance qu'il a déjà utilisée avec un effet considérable dans la science. En fait, il serait absurde que l'homme, au lieu de prendre avantage de sa connaissance directe de ce qui se passe, de l'information qu'il obtient de l'intérieur, aille essayer de grappiller constamment dans le noir, en cognant aveuglément et comme un mendiant à chaque porte, dans le vain espoir d'être un jour admis. La science sait mieux que ceci, et il en est de même, jusqu'à un certain point, du bon sens. La vérité est que l'homme doit sa connaissance du monde et le pouvoir qu'il exerce sur lui à la lumière que sa propre nature jette sur la Nature en général. * Cette illumination n'est d'ailleurs pas restreinte à l'anthropomorphisme au sens le plus strict du mot – et on peut en distinguer au moins quatre variétés :

- (i) le mécanomorphisme, dans la science physique
- (ii) le biomorphisme, dans la science biologique
- (iii) l'anthropomorphisme, dans la psychologie
- (iv) le sociomorphisme, dans la philosophie

2. LE MÉCANOMORPHISME, LE BIOMORPHISME, L'ANTHROPOMORPHISME ET LE SOCIOMORPHISME

(i) Le mécanomorphisme. L'homme a une expérience de première main qui donne naissance aux notions qu'il a de la matérialité, de la cause, du mouvement, du travail, de la force. × Il sait ce à quoi cela ressemble d'être un appareil mécanique, d'amener des événements à se produire, de produire sa force, de pousser et de tirer, de résister et de fléchir, de se ressentir dynamique et de se sentir fatigué. Et précisément de la même manière qu'il prolonge ses membres constamment actifs dans le monde (sous la forme d'autres outils et d'une machinerie croissante), il prolonge de la même façon dans le monde le sentiment de l'effort musculaire dans ces membres-là, en décrivant son environnement comme le lieu de tensions et de pressions, de forces, de résistances, de l'énergie, de la puissance et de choses semblables. Les mêmes mots fonctionnent pour le centre humain et l'extrémité astronomique la plus lointaine : la chaleur, l'inertie et la masse, l'action et la réaction, la compression et la tension, la cause + et la matérialité, sont pensés comme essentiellement les mêmes, qu'ils se produisent dans le corps de chair et de sang des régions les plus proches ou dans le corps cosmiquement étendu. Les événements concomitants ne sont pas seulement l'invention d'une machinerie toujours plus efficace, mais aussi l'interprétation newtonienne du monde lui-même en tant que machine. (Il faut reconnaître que la science physique, dans ses derniers stades, nuance, raffine et même nie

Dans The Nature of the Physical World, III, Eddington attire l'attention sur le paradoxe que nous imaginons que nous comprenons la nature d'une table, mais pas celle de la personnalité humaine. Le fait est, cependant, que comprendre la dernière serait comprendre la première.

* Cf. William James, A Pluralistic Universe, pp.8 et suivantes. « Tous les philosophes, en conséquence, ont conçu le monde entier d'après l'analogie d'une caractéristique particulière en lui qui captivait particulièrement leur attention. Ainsi, les théistes emboîtent le pas à la fabrique, les panthéistes à la croissance... »

× « L'idée même de force... est un anthropomorphisme, ce qui veut dire qu'elle attribue le comportement des objets inanimés à des causes qui dérivent du comportement des êtres humains. Nous en sommes arrivés à associer le mouvement de la matière avec quelque chose ou quelqu'un qui la pousse ou la tire. Quand nous observons qu'un corps se meut vers un autre, comme quand une pierre tombe sur le sol, nous supposons que, bien qu'aucun agent ne soit visible, quelque chose doit la pousser. » F. Soddy, Matter and Energy, p. 20. Cf. A.M. Fairbairn. The Philosophy of the Christian Religion, p. 34.

+ Cf. la doctrine de Kant que la notion d'une cause est un des principes *a priori* qui sont la base indispensable de la possibilité de l'expérience elle-même. Critique of Pure Reason, Introduction, II. En effet, le concept de cause est nécessairement un principe d'explication anthropomorphique.

son mécanomorphisme newtonien, en définissant sa fonction comme fournissant « des descriptions à courte portée » des événements, ° sans se prononcer aucunement sur leur nature interne ; cependant la théorie scientifique officielle et les habitudes de pensée réelles des scientifiques ne sont pas les mêmes choses, et il est excessivement douteux que le physicien, même le plus expert, puisse atteindre en pratique à cet idéal d'agnosticisme qu'il professe. Et même s'il le pouvait, il devrait sa réussite à un passé – personnel aussi bien que collectif – de mécanomorphisme sans entraves. Sans une telle base, la science physique serait terriblement improbable, sinon effectivement impensable.) Et il est certain que personne ne peut dire que l'interprétation mécanomorphique de l'univers ne marche pas. Elle s'est prouvée elle-même par d'abondants résultats, et même dans les sciences de la vie et de l'homme elle n'est pas sans valeur. Canon Streeter † rend à peine justice au mécanomorphisme quand il le qualifie de « mythe utile et éclairant », d'exemple de « métaphore illustrative, d'analogie pittoresque, de symbole du mythe, qui nous aide à appréhender certains aspects de la vérité ». Aucune fiction utile n'est aussi solidement basée sur notre expérience immédiate de l'« allure » des choses, ni n'a aussi souvent et aussi brillamment passé les tests pragmatiques.

(ii) Le biomorphisme. L'homme sait ce qu'est développer quand il veut développer. ø Il sait ce à quoi ressemble le combat, non seulement contre les forces mécaniques, mais contre les créatures vivantes. Il gagne et perd dans la lutte pour la survie et la domination. Cette expérience de la vie il la projette sur un écran plus vaste, argumentant à partir de son propre cas pour l'étendre au monde en général. De manière similaire, il croise des animaux domestiques, et argumente à partir de sa propre pratique pour en faire la grande loi de la sélection naturelle. + À nouveau, il argumente à partir de sa propre expérience en tant que voisin pour arriver au voisinage universel, à l'aide mutuelle, à la symbiose. × Dans ce sens, il explique en partie l'environnement vivant, et fait aussi des tentatives pour expliquer l'inorganique. * Que nous soyons des vitalistes méthodistes ou pas, jouir de l'état d'être vivant c'est, inévitablement et très correctement, attribuer au monde dans sa plus grande partie une jouissance similaire.

(iii) L'anthropomorphisme. L'homme n'est pas étranger au plaisir et à la douleur, à l'amour et à la haine, à l'espoir et à la peur, à la joie et à la tristesse ; il pense ; il organise les mouvements de ses membres de sorte à faire le tour d'une certaine fin qu'il a en vue. Et par le même usage systématique de l'analogie (grâce à ce que l'on qualifie, en particulier, d'erreur pitoyable), il fait crédit d'une expérience similaire aux autres personnes de son propre âge, du même sexe, de la même classe et de la même nationalité, et même † (avec des modifications appropriées) aux personnes qui manquent de ces qualifications. Selon toute probabilité il va même plus loin, et est préparé à attribuer une expérience similaire à d'autres degrés de l'être – peut-être même aux degrés suprahumains et au Tout lui-même. « Avec J.W.N. Sullivan φ nous pouvons croire que « la science de l'esprit, à présent dans un état rudimentaire, prendra un jour le contrôle... et les différences entre les sciences de l'esprit, de la vie et de la matière, sous leur forme présente, seront perçues comme irréelles ».

° Voir par exemple Karl Pearson, The Grammar of Science, IV. 1.

† Reality, pp. 8, 9. La totalité du chapitre I s'applique ici. Sur l'ancienne croyance que les arts utiles sont un indice sur les opérations plus obscures de la nature, voir Benjamin Farrington, Greek Science, p. 129.

ø Cf. la deuxième loi de Lamarck : « La production d'un nouvel organe dans un corps animal résulte de l'apparition d'un nouveau besoin... »

+ Darwin commence The Origin of Species par un chapitre sur la sélection telle qu'elle est pratiquée par l'homme. Et lui et Wallace ont été poussés à développer la théorie de la sélection naturelle en lisant l'Essay on the Principle of Population de Malthus.

× Il est possible, bien sûr, d'argumenter dans les deux directions, comme le prince Kropotkine le fait dans Mutual Aid : ayant emprunté la notion de coopération aux relations humaines, et l'ayant attribuée aux organismes, il la réapplique à l'humanité sous la forme de sa propre variété de communisme.

* Par exemple, le Der Kampf ums Dasein am Himmel de Karl du Prel.

† Bertrand Russell (Outline of Philosophy, p. 9) s'amuse brièvement avec l'idée qu'il pourrait avoir tort en attribuant un esprit aux autres hommes.

φ The Limitations of Science, p.246.

Un anthropisme plus élevé utilisant la connaissance de nos processus mentaux illuminera les processus cosmiques. » ∅ Mais, après tout, il n'y a rien de nouveau en ceci : du côté infrahumain, la physique et la chimie hormiques de McDougall ne sont qu'un animisme mis à jour, alors que du côté suprahumain il y a la pratique pérenne d'attribuer à la déité tout ce que l'on admire le plus dans l'humanité. Et que pourrait-il y avoir en fait de plus adapté ? Vivre est donc projeter : notre seul choix est entre des projections dignes, en qualité et en variété, des ordres hiérarchiques, ou certains substituts inférieurs. Dieu, nous dit Freud, est « le père, vêtu de la grandeur dans laquelle il était une fois apparu au petit enfant ». ∅ Mais, comme John MacMurray le souligne, ⊕ la doctrine de Dieu en tant que projection paternelle, loin de porter dommage à la religion, est une indication valable permettant la compréhension de celle-ci, car « ce qui se reflète dans notre religion, ce sont les formes générales et les attitudes de nos relations personnelles mutuelles ». La fonction de la religion est précisément de projeter l'affection et l'unité émotionnelle que l'on trouve dans la famille sur des unités plus grandes, et sur le Tout lui-même.

De quelque manière que nous l'envisagions, l'anthropomorphisme est indispensable. Si, disait Dilthey, les anciens interprétaient la vie de l'homme à partir de leur conception du monde, c'est notre tâche de renverser la méthode, et d'interpréter le monde à la lumière de la nature humaine. ⊕ En fait, chaque époque a entrepris cette tâche. Parmi des exemples innombrables, aucun ne servira mieux ici que celui d'Al Ghazzali : ⊗ « Nous arrivons à connaître la méthode de travail de Dieu, son gouvernement et la délégation de pouvoir qu'il fait aux forces angéliques, etc., en observant comment chacun de nous gouverne son propre petit royaume. » Il continue en comparant la hiérarchie des événements se produisant dans un corps d'homme (par exemple, quand son intention d'écrire se traduit par le mouvement de ses doigts) à la hiérarchie des événements dans le cosmos quand Dieu transforme une intention en effet – « par la médiation de forces appelées « anges », il assume l'actualité, et apparaît sur la terre sous la forme des plantes, des arbres et des animaux, qui représentent la volonté et la pensée de Dieu, de même que les lettres écrites représentent le désir conçu dans le cœur et la forme présente dans le cerveau de l'écrivain. » La ressemblance n'est d'ailleurs pas un accident. « Seul un roi peut en comprendre un autre ; de ce fait, Dieu a fait de chacun de nous un roi en miniature, pour ainsi dire, sur un royaume qui est une copie infiniment réduite du sien propre. » Tout comme, grâce au fait que nous sommes des systèmes d'énergie, nous continuons à apprécier le monde en tant que système similaire ; et tout comme, sachant ce que c'est de vivre, nous avons le droit de parler avec la même autorité d'un univers vivant, similairement, comme nous avons une connaissance de première main de tout ce qui est qualifié d'humain, nous pouvons obtenir encore plus de connaissances de la nature des choses. ° Nous pouvons, et en fait nous devrions, raffiner sans limite cet instrument très valable de l'anthropomorphisme, mais nous ne pourrions jamais le faire en restant des hommes. La lumière de la raison, passant au travers du film de notre nature, projette un schéma plus clair sur des écrans dont le nombre et la distance s'accroissent au fur et à mesure que la lumière brille plus clairement. Et ce n'est pas une version de nous-mêmes expurgée, quelque attribut soigneusement choisi, qui seul est admissible

∅ The Rebirth of Christianity, p. 206, par le Dr Stanley Cook. Cf. la remarque bien connue de William James, que « les recoins du sentiment, les strates du caractère les plus sombres et les plus aveugles, sont les seuls lieux du monde où nous pouvons saisir le fait réel au moment de sa fabrication. »

∅ New Introductory Lectures on Psycho-Analysis, pp. 207 et suivantes.

⊕ The Structure of Religious Experience, pp. 56 et suivantes.

⊕ Introduction to the Humanistic Sciences.

⊗ The Alchemy of Happiness, II.

Paulsen écrit : « Je connais la réalité telle qu'elle est en elle-même, dans la mesure où je suis moi-même réel ou dans la mesure où elle est ce que je suis, ou dans la mesure où elle ressemble à ce que je suis... C'est la vérité contenue dans le vieux dicton de la philosophie grecque : les semblables ne sont connus que par les semblables. » Mais il continue en disant que la vie humaine est la seule chose que nous comprenons parfaitement, alors que les faits biologiques et *a fortiori* les faits physiques nous sont cachés : plus les choses sont calculables, moins elles sont compréhensibles. Ceci est, comme je le crois, une erreur. Voir Introduction to Philosophy, pp. 373, 374.

° Comme Canon Streeter dit : « La base entière de l'enseignement pratique religieux du Christ est une simple et grande pensée anthropomorphe. » Reality, p. 142. Dieu en tant que Roi, Juge, Donateur de loi, Ami, Berger, et par-dessus tout en tant que Père – qu'est-ce que la religion sans cela, et qu'est-ce que cela sinon l'affirmation confiante de l'unité de la hiérarchie ? Dès que cette unité est saisie, l'anthropomorphisme (convenablement raffiné en quelque chose qui ressemble à la doctrine thomiste de la proportionnalité – voir Gilson, God and Philosophy) est vu comme une vertu nécessaire au lieu d'un vice sans nécessité.

ici, mais sa totalité tragique, mesquine, magnifique, pitoyable, comique et étonnamment improbable. Toute notre expérience, comme Whitehead le dit – expérience de l'ébriété aussi bien que de la sobriété, du sommeil aussi bien que de l'éveil, religieuse aussi bien que séculière, émotionnelle aussi bien qu'intellectuelle – est pertinente quant à ce que le monde est. Si nous ne devons pas prendre trop au sérieux les échantillons de monde que nous sommes et connaissons, comment irions-nous prendre au sérieux ce que nous ne sommes pas et que nous ne connaissons pas ?

(iv) Le sociomorphisme. × L'homme sait ce que c'est de coopérer avec autrui dans le fonctionnement d'organisations innombrables – états, systèmes économiques, armées, négoce, départements gouvernementaux, églises – de la fédération de nations la plus globale à la famille la plus petite. Et la société humaine nous fournit une indication quant à la société du monde. φ Ainsi une société matriarcale concevra vraisemblablement la déité comme étant la Grande Mère, et une société patriarcale comme étant le Grand Chef, ou le Vieil Homme dans le Ciel. * Ainsi, comme M. Arthur Waley nous le dit : + « L'idée que la hiérarchie du Ciel est une réplique du gouvernement terrestre est une idée acceptée en Chine. Ici, comme très souvent, le Chinois vend la mèche, là où d'autres pays nous laissent supposer les choses. Il a assez souvent été mis en avant comme théorie que les dieux des peuples sont les répliques de ses gouvernants terrestres. Dans la plupart des cas, la dérivation est obscure. Mais dans la croyance populaire chinoise, il n'y a pas d'ambiguïté. Le Ciel est simplement la totalité du système bureaucratique transféré corporellement dans l'empyrée. » Ainsi, avec le temps, ont été conçues des philosophies élaborées de l'univers en tant qu'organisation sociale : par exemple, les systèmes de Lao-Tseu, James Ward et J. M. E. McTaggart. † Ainsi Marx et Engels peuvent avec beaucoup de plausibilité, et de vérité, défendre l'idée que les modes de production et d'échange dans la société sont le déterminant maître du regard porté par l'homme sur le monde, au lieu de l'inverse : Engels, par exemple, est certain que « la structure économique de la société fournit toujours la base réelle, à partir de laquelle seule nous pouvons élaborer l'explication ultime... du religieux, du philosophique et des autres idées d'une période historique donnée. »

Si l'on pouvait retirer tous les arguments (ouverts et cachés, anciens • et modernes) qui partent de l'ordre social pour aller vers le cosmique, et avec eux toutes les paraboles du moraliste et les métaphores du poète qui impliquent le même argument, il serait douteux qu'une trace quelconque du cosmos reste en nous : en fait, le nom même de cosmos, dans son sens originel, n'est rien d'autre que la discipline d'une armée et la hiérarchie de l'État. » × Héraclite aurait très bien pu renverser sa phrase en disant : toutes les lois divines sont nourries par l'humain seul. Dans un chapitre précédent, j'ai décrit les lois de l'État comme étant ces lois de la nature qui sont les premières à devenir intentionnelles en nous, et qui passent par un changement dans ce processus. Ici il reste à ajouter que dans nos lois humaines, comme dans notre ordre social en général, nous avons une esquisse grossière de la loi et de l'ordre universels. *

Whitehead voit dans l'organisation du corps humain une clé de l'organisation du monde dans son ensemble. Il voit une hiérarchie de degrés d'une « emphase créative » telle que des actes de créativité moindre

× Ce mot appelle certaines excuses : mais tout ce que je veux dire c'est qu'il n'y a pas pire hybride que la sociologie.

φ Ainsi Epictète (Dissertations, II.15) demande comment le vaste et beau monde pourrait manquer d'un maître, alors qu'il voit que même une maison et une ville en ont un.

* À propos de l'effet des relations sociales sur l'idée de la déité qu'entretient l'homme, voir la Primitive Religion du Dr. Paul Radin.

+ Préface à Monkey, par Wu Chèngên. Ce délicieux roman chinois du XVI^e siècle, si admirablement traduit par M. Waley, pourrait bien être qualifié d'essai de sociomorphisme comique et cependant profond. Mais pour nous le texte classique est le discours d'Ulysse sur les hiérarchies cosmiques et sociales dans Troilus and Cressida, I. 3 ; dans les deux textes, le degré et la subordination sont « l'échelle menant à de plus hauts desseins. »

† D'après Alfred Fouillée, toute métaphysique est fondée sur l'analogie et principalement sur l'analogie des relations sociales : il se trouve que notre vie, qui est sociale de part en part, est une avec une vie universelle du même caractère. Dieu est une idée dérivée des relations humaines, et il a pour sens le soubassement et les aspirations de la communauté universelle. L'Avenir de la Métaphysique.

• L'exemple classique est l'analogie du général et de l'armée d'Aristote : « Une autre recherche que nous avons à faire aussi, c'est de savoir comment la nature de l'univers jouit du bien et de la perfection. Est-ce quelque chose qui serait séparé de lui, et qui existerait en soi et pour soi uniquement ? Est-ce simplement l'ordre qui éclate dans les choses ? Est-ce l'un et l'autre à la fois, ainsi qu'on l'observe dans l'organisation d'une armée ? Pour une armée, en effet, le bien consiste dans le bon ordre. Mais le bien pour elle, c'est aussi son général ; et même son général est son bien plus que tout le reste, attendu que ce n'est pas l'ordre qui fait le général, et que c'est, au contraire, le général qui constitue l'ordre. Tout dans l'univers est soumis à un ordre certain. Metaphysics, XII.

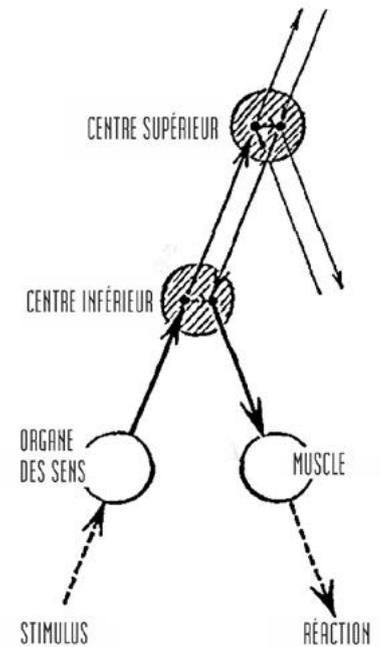
× Voir Burnet, Early Greek Philosophy, p. 9.

* Cf. Ward, Realm of Ends, p. 110.

sont subordonnés à des actes de créativité plus grande : en conséquence, il propose une nouvelle science de la « physiologie psychologique ». Et, bien sûr, il est vrai que la hiérarchie du système nerveux humain, avec ses derniers centres, les plus élevés, qui coordonnent les activités des centres inférieurs plus anciens, est un résumé très éclairant de la hiérarchie entière en laquelle l'homme se tient. (Par exemple, de même que les unités les plus élevées de la hiérarchie cosmique influencent le schéma général du comportement de l'homme sans donner naissance à aucun mouvement particulier nouveau, de même les lobes frontaux sont, semblerait-il, concernés par les plans à long terme de l'homme, avec leur capacité à synthétiser, en restreignant les pulsions en faveur de considérations générales, mais ne le dotent d'aucune nouvelle « faculté » spécifique. Il ne serait pas complètement à côté des choses de dire que la moelle épinière est au cerveau frontal ce que l'homme est à Dieu.) Cependant, nous connaissons beaucoup moins de choses concernant nos systèmes nerveux que ce qui concerne nos systèmes de gouvernement et d'économie. En fait, l'ennui avec les derniers est leur évidence même – si Whitehall était un mystérieux objet avec un nom latin, et uniquement visible sous un microscope très grossissant, nous serions sans doute moins impressionnés par sa signification cosmique : tel qu'il est, un morceau de la Nature riche d'informations, à grande échelle bien pratique, et largement ouvert à notre inspection, il échoue à attirer le philosophe de la nature. † Mais cette enquête, en tout cas, ne peut pas se permettre de négliger une source de ce genre ; et dans ce chapitre je vais adopter délibérément la méthode du sociomorphisme. La méthode étant, d'une manière ou d'une autre, inévitable aussi bien que remplie de promesses, appliquons-la et contrôlons-la consciemment.

Nous avons, alors, non une seule variété de ce l'on appelle anthropomorphisme, mais pour le moins quatre – le mécanomorphisme de l'homme machine, le biomorphisme de l'homme animal, l'anthropomorphisme de l'homme être humain, et le sociomorphisme de l'homme-en-communauté. Il y a ici quatre outils de connaissance, chacun indispensable dans sa propre sphère (comme le mécanomorphisme en sciences physiques, le biomorphisme dans les sciences de la vie, l'anthropomorphisme dans l'étude de la nature humaine, et le sociomorphisme dans l'étude de ce qui transcende l'homme individuel), et chacun étendant la sphère de son utilité pour inclure les autres. Un homme bien équipé sait comment les manipuler tous : en fait, il les prend ensemble en les adaptant pour en faire un seul instrument.

L'analogie porte un mauvais nom, mais qui n'est pas complètement sans mérite. La pratique des disputes médiévales de lancer une discussion partant d'une partie quelconque de l'univers pour aboutir à une autre partie, comme l'imagination ou le préjugé le dictaient, n'était pertinente que dans la mesure où elle soulignait l'unité d'un monde qui se prête à des analogies sans limites. De manière similaire, les métaphores toujours plus fantaisistes du poète, en rassemblant des choses autrement séparées et isolées, de sorte qu'une étincelle de beauté puisse passer entre elles, témoignent d'une unité sous-jacente. En un sens, même la pire des analogies est vraie, de même que la meilleure n'est pas vraie. Car, d'un côté, tous les niveaux et les individus récapitulent ou d'une certaine manière se



† Il n'en a pas toujours été ainsi. Pour les Mésopotamiens (et à un certain degré pour la plupart des peuples anciens), la société humaine était une unité subordonnée de la société de l'univers, un État dans l'État, sujette de toutes les façons possibles au contrôle des fonctionnaires divins. En fait, la cité terrestre est la propriété de Dieu, et non pas d'abord pour l'homme. Cependant, grâce à des rites, l'homme pouvait s'identifier lui-même avec les dieux et ainsi retirer quelque chose de leur pouvoir. Cf. Thorkild Jacobsen, dans *Before Philosophy*, V.

Quand Canon Streeter, dans *Reality*, défend l'anthropomorphisme, comme étant distinct du mécanomorphisme et du vitalisme (qu'il appelle anthropomorphisme de seconde main), il passe à côté de notre expérience de ce que c'est d'être une machine et un animal. Mais son idée principale, que nous devrions connaître l'usage propre de tous ces outils, et cesser de prétendre que nous n'en avons pas besoin, est juste ce que je suis en train de dire ici.

reflètent les uns les autres ; et, d'un autre côté, chacun est unique, de sorte qu'il est impropre de tirer une analogie entre ce que je suis en ce moment-ci et ce que j'étais il y a une année ou il y a dix minutes. Il est très clair que, si je dois utiliser le langage (en me servant de sa faculté à appliquer librement et facilement un même mot à des objets qui ne sont jamais les mêmes), ou assumer l'unité de mon expérience aujourd'hui et de mon expérience d'hier, ou inférer qu'il y a une expérience similaire et une unité similaire chez d'autres, ou compter sur la continuité des objets physiques que je ne peux pas toujours maintenir sous inspection, ou entretenir le concept de loi naturelle supérieure à toute la variété des exemples particuliers – autrement dit, si je dois penser vraiment et vivre une vraie vie humaine, alors je dois me fier sans cesse à l'usage de l'analogie. La seule question n'est pas si, mais comment, elle sera utilisée et jusqu'où elle deviendra explicite et délibérée au lieu d'être subreptice. Et, en fait, nous ne manquons pas de penseurs qui ont honnêtement admis la même chose. « La méthode du rationalisme est de discuter les analogies », nous dit Whitehead. ° Bain, le psychologue écossais, définit le génie comme étant le pouvoir d'esquisser des analogies ; et Maine, le grand juriste et historien de la loi, qualifie l'analogie « d'instrument le plus valable d'une jurisprudence à maturité ». Un écrivain récent l'a qualifiée de domestique de l'esprit. × Et il est largement admis que l'analogie est aussi fructueuse dans la découverte scientifique qu'elle est valable en instruction morale + et évocatrice en littérature.

La validité des façons de penser analogiques a une double base. D'abord, elle survient du fait que les individus d'un niveau hiérarchique se reflètent mutuellement, que les niveaux hiérarchiques se reflètent mutuellement et que les Paires hiérarchiques se reflètent mutuellement : et on ne peut que s'y attendre s'ils sont tous des parties ou des aspects d'une Unité singulière ordonnée, s'ils sont tous, comme des branches et des rameaux d'un arbre de l'évolution unique, génétiquement continus, et s'ils sont tous tenus ensemble et soutenus par un Processus vertical bidirectionnel. Ensuite, elle survient du fait que, dans la mesure où la pensée analogique (qui utilise des méthodes comme la proportion, la cohérence, et la vérification empirique) réussit, * elle cesse d'être simplement analogique ou indirecte et devient connaissance directe. Nos efforts pour explorer d'autres niveaux que « le nôtre » sont, comme je l'ai montré encore et encore, bien plus qu'une exploration en fauteuil, ou des rêves de conquête. Nous avons le droit d'entrer partout, et l'analogie, proprement conduite, est notre véhicule. En d'autres termes, l'analogie n'est plus la projection du directement connu sur l'indirectement connaissable, mais elle est au lieu de cela participation aux processus qui unissent le directement connu avec le directement connu. Elle ne copie pas ni ne se tient en dehors du train d'événements hiérarchiques qui lie ses termes, mais elle fait partie de leur conscience de soi. Imaginer qu'il en est autrement serait surestimer nos pouvoirs.

« Je vous déclare », dit Boehme, « que l'être éternel, et aussi le monde, est comme l'homme. L'éternité ne fait naître que ce qui lui ressemble ; tel que vous trouvez l'homme, ainsi est l'éternité. Considérez l'homme dans son corps et son âme, dans le bien et le mal, dans la joie et la peine, dans la lumière et l'obscurité, dans le pouvoir et la faiblesse, dans la vie et la mort : tout ceci est dans l'homme, à la fois le ciel et la terre, les étoiles et les éléments ; et aussi le Dieu triple. » Confessions, pp. 87, 88.

La thèse de Miss Dorothy Emmet dans The Nature of Metaphysical Thinking, est que « la métaphysique est une façon de pensée analogique. Ce qui veut dire qu'elle prend des concepts tirés d'une certaine forme d'expérience ou d'une certaine relation dans l'expérience, et qu'elle les étend... de sorte à pouvoir dire quelque chose à propos de la nature de « la réalité ». » (p. 5)

Maxwell a souligné que la validité du concept de nombre repose sur l'analogie, et que le traitement mathématique de la nature est une procédure analogique. Mach dit aussi que l'économie de pensée dans la science demande le constant usage de l'analogie, qui rend possible l'appréhension uniforme de faits dissemblables. Voir Harald Höffding; Modern Philosophers, pp. 118 et suivantes.

° Modes of Thought, p. 134.

× Joshua C. Gregory, 'On Knowing One Another', dans Philosophy, Nov., 1945, p. 247.

+ Cf. Archbishop Trench, Notes on the Parables.

Maritain (True Humanism, pp. 25-6) considère la révolution cartésienne comme l'abandon du raisonnement analogique pour le raisonnement géométrique et l'idéal de l'idée claire ; ceci mène éventuellement à l'humanisme anthropocentrique, à la « mort de Dieu » de Nietzsche, et à la déification de l'infrahumain.

* Comme exemple de l'échec de la pensée analogique, je peux citer la croyance presque universelle que la poule en train de couver s'assied sur ses œufs « pour les faire éclore » ; tandis que (c'est ce que l'on nous a dit) elle le fait pour soulager une inflammation locale. Un exemple douteux, peut-être – mais alors je suspecte que cette analogie populaire, entièrement fallacieuse, soit elle-même un faux raisonnement.

problème est en face de moi, présenté de façon frappante, impérieuse, urgente, peut-être très difficile et dérangement. Mais son histoire et sa destinée, comment il est arrivé là et comment la partie de mon travail sur le problème jouera sur le travail de l'organisation entière, la raison et l'origine de tous les problèmes – ces choses-là ne me sont pas présentées. Je dois continuer, dans la croyance que mes efforts sont une contribution nécessaire à l'effort général – ou simplement parce que je suis construit de cette manière, et que je ne peux pas m'en empêcher.

Car il est curieux que, en règle générale, je ne prenne aucun intérêt aux façons de faire de l'immense organisation dans laquelle je me trouve : la vitesse et la sûreté de son fonctionnement, sa grandeur et son mystère indicible, et même le fait nu de son existence, ne m'impressionnent absolument pas. Il arrive rarement qu'une grande partie du travail préliminaire aille à l'écriture des rapports qui apparaissent avec une facilité et une régularité magiques dans les affaires à traiter ; je ne fais pas non plus de pause pour me demander comment se fait-il que les ordres que je place dans mon casier des affaires traitées en viennent à être exécutés si promptement et si précisément, en dépit des miracles d'organisation qu'ils doivent impliquer et en dépit de mon échec à donner de quelconques instructions détaillées. Ordinairement, je prends pour « naturel » qu'un compte rendu précis, vif et bien rédigé du monde s'organise de lui-même sur mon bureau, et « naturel » que mes plans s'ajustent au monde pour être mis en œuvre – ces choses sont inévitables et évidentes, et c'est la fin de la question. Mais il arrive (en raison d'un petit problème dans la routine de bureau, d'une preuve d'échec, et d'un peu de lecture entre les lignes des rapports) que j'en vienne à me demander ce qui se passe en dehors des murs de ma cellule. Je fais une tentative, récolte des indications ici et là d'après l'information sur mon bureau, et reconstitue la structure entière et sa routine à tous les niveaux.

Par exemple, je parviens à la conclusion que chacun de mes fonctionnaires proches, que son rang soit plus élevé ou plus bas que le mien, est confiné à sa cellule de bureau comme je le suis à la mienne. Comme moi, il obtient, grâce à ses assistants, l'information à propos de la « réalité externe » (déjà retravaillée et mise au standard d'exhaustivité approprié) sur laquelle il base ses décisions. Comme moi, il porte une étape plus loin la coordination de ces données, et les soumet à son supérieur immédiat pour en recevoir des conseils. Comme moi, il reçoit des directives générales du dessus, les applique à la situation concrète, et tend les instructions nécessaires à ses subordonnés. Ce qui veut dire que chaque fonctionnaire a deux fonctions : la première est de jouer son rôle dans le mouvement vers le haut en recevant, en intégrant et en transmettant les données présentées à partir du dessous ; × et la deuxième est de jouer son rôle dans le mouvement vers le bas en recevant, en analysant et en transmettant les données présentées à partir du dessus. Mais il n'y a pas deux ensembles de données. Reposant sur le bureau du fonctionnaire, il y a un rapport de changement unique pour une situation unique ; et en lui les éléments qui sont une contribution du dessus, et ceux qui sont une contribution du dessous, bien qu'ils soient distinguables en théorie, sont en pratique unifiés.

Ward (*The Realm of Ends*, p. 193, note de bas de page) suppose qu'il y a un rapport plus direct entre l'homme et les êtres plus élevés, qu'entre les hommes eux-mêmes.

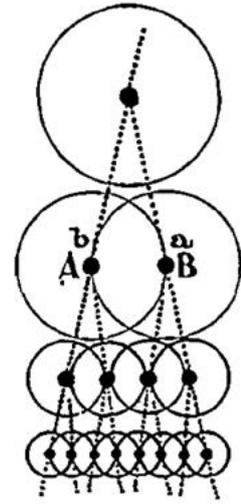
Il est intéressant d'observer que, quand on parle, quand on joue du piano, quand on joue au ping-pong, quand on accomplit tout autre ensemble complexe et rapide d'actions, tout ce qui compte c'est l'intention générale. Je ne connais pas d'avance les mots particuliers que je vais utiliser, ni la façon dont je vais jouer la balle : en fait, plus je m'encombre de détails de ce genre pire sera vraisemblablement ma performance. C'est la même chose avec d'autres fonctions. « Issue de l'homme est la graine », dit Marc-Aurèle, « dont, dès qu'il l'a jetée dans la matrice, il n'a plus rien à faire. Une autre cause lui succède, entreprend le travail, et avec le temps produit un enfant... à la perfection. Mais également, l'homme laisse tomber de la nourriture dans sa gorge ; et dès qu'elle est descendue, il n'a plus rien à faire d'elle... *Meditations*, X. 26.

La différence entre notre apparence normale horizontale et notre apparence verticale plus rare est admirablement décrite par Al Ghazzali : « Il y a de nombreux degrés de connaissance. Le simple physicien est comme une fourmi qui, rampant sur une feuille de papier et observant les lettres noires dispersées dessus, doit en référer la cause au calame seul. L'astronome est comme une fourmi d'une vision un peu plus large qui devrait voir les doigts qui font se déplacer le calame, c'est-à-dire qu'il sait que les éléments sont sous le pouvoir des étoiles, mais il ne sait pas que les étoiles sont sous le pouvoir des anges... Ceux dont les yeux ne voient jamais au-delà du monde des phénomènes sont comme ceux qui prennent par erreur des serveurs du rang le plus bas pour le roi. » *Alchemy of Happiness*, II.

× W. E. Hocking, *Human Nature and Its Remaking*, pp. 68 et suivantes, 116 et suivantes, expose la doctrine que le péché est l'échec délibéré à intégrer nos pulsions conflictuelles. Il est certain qu'une vie réussie est largement une question de réconciliation entre nos tendances hétérogènes, et de rassemblement de nos motifs contradictoires en un seul. Quelle est cette tâche de réduire le nombre à l'unité sinon une tâche organisationnelle, et une partie honnête de l'organisation hiérarchique en général ? Abstraire une petite portion de ce processus vertical, le qualifier de « sublimation » (disons), et le traiter comme s'il n'avait aucune signification au-delà de la vie de l'homme individuel (ou de la société humaine particulièrement) est en soi un exemple d'échec organisationnel, ou d'échec à intégrer les données.

À cette clause restrictive, il doit en être ajoutée une autre qui est tout aussi importante : en réalité, cela ne fonctionne pas de parler de cette cellule comme contenant deux choses – le fonctionnaire et la correspondance qu'il étudie sont inséparables. Il est les données convergentes et divergentes, en un sens ; et dans un autre sens il n'est rien que leur réceptacle vide, un simple espace pour elles. On peut en fait dire qu'aucune des millions de cellules innombrables que la structure contient n'est habitée, sauf par des comptes rendus passant par une analyse et une synthèse, et que les fonctionnaires qui accomplissent ces devoirs sont mythologiques. Mais ce n'est qu'une moitié de l'histoire. Alors qu'il n'y a, pour ainsi dire, aucune place dans sa propre cellule pour le fonctionnaire en plus de ses comptes rendus, il y a assez de place pour lui dans les cellules des autres fonctionnaires. Car, dans son aspect extérieur ou corporel, il forme une partie des rapports qui reposent sur les bureaux de ses collègues du même degré : il est un de leurs comptes rendus, un élément dans les problèmes qu'ils affrontent. En fait, la grande règle de bureau du quelque part ailleurs stipule que le seul lieu où un officiel ne peut jamais s'aventurer est sa propre cellule : dans la mesure où il est quelque chose de plus qu'un simple point de confluence des flux ascendants et descendants, ou un simple logement de bureau pour le travail de bureau, son lieu propre est dans les cellules de ses égaux, comme les leurs sont dans la sienne. Ce qui est une autre manière de dire que chacun de nous en tant qu'« esprit » (ou vision vers l'extérieur) se connaît lui-même dans les termes des autres en tant que « corps » (ou vision vers le dedans). °

À tout ce que je viens de dire, il y a manifestement deux exceptions – la tête de l'organisation, et ses membres les plus humbles. Chez la première, tous les bouts d'information que les fonctionnaires subordonnés possèdent sont rassemblés en une unité finale. Seule l'autorité la plus haute, vers laquelle tous les canaux propres de la procédure officielle convergent, peut englober la totalité de la situation, et en conséquence elle est la seule autorité qui soit en position d'établir une politique en tant que tout. Au sommet de la structure pyramidale sont prises les ultimes décisions – des décisions qui (à la différence de toutes les autres) n'ont aucune qualification, ne sont sujettes à aucun conseil du dessus. Il est clair que la tête n'est pas dans la même classe que le simple fonctionnaire, peu importe l'altitude de son rang. Il est clair aussi que les fonctionnaires des rangs les plus bas, rassemblés en troupeau à la base de la pyramide, sont particuliers à de nombreux égards. N'ayant pas de subordonnés pour leur fournir des informations, ils sont obligés de les obtenir par eux-mêmes ; de plus, l'information ainsi collectée ne peut pas venir du dessous (puisque l'on voit qu'ils sont déjà au niveau le plus bas de tous) mais doit venir de leur propre degré. Autrement dit, la règle de bureau générale relative à la communication verticale est ici annulée et remplacée par une règle de processus horizontal – si on peut appeler cela processus. Ici, en tout cas, il y a la seule source de cette « information » que l'entière hiérarchie des fonctionnaires a pour travail de rassembler, jusqu'à ce qu'elle forme une image complète et unique au sommet ; ici, à nouveau, est la seule scène de cette action réelle qui est le résultat de la décision prise au sommet, analysée par l'entière hiérarchie des fonctionnaires jusqu'à ce que, à la base, le moindre détail de ce qui doit réellement être fait ait été établi. Ces deux extrêmes sont la tête



Le fonctionnaire (A), dans son aspect régional (a), existe comme chose sous considération par (B) dans sa cellule. De manière similaire, (B) est présent en tant que (b) en (A).

° Cf. Lloyd Morgan, *Mind at the Crossways*, pp. 49 et suivantes : il y a dans le corps une hiérarchie de processus physiques dont l'autre aspect est « un nombre invraisemblable de modes de conscience qui jouent leur rôle dans la société mentale de manière si avisée qu'elle constitue un système organisé ou intégré de conscience subjective... À chaque partie d'un processus physiologique, nous pouvons attribuer une part de conscience subjective. » Cf. C. A. Richardson, *Spiritual Pluralism*, p. 217, où dans ce livre il décrit les objets présentés à mes monades subordonnées comme consistant d'aspects de leurs proches, ou comme incluant de tels aspects.

réelle et les mains réelles de l'organisme : tout le reste est, en passant, intercommunication, procédure interne. La tâche des fonctionnaires intermédiaires en tant que telle n'est pas d'agir, mais de transmettre des décisions (déjà prises) en les rapprochant un peu plus de la finalité et de l'exécution, en travaillant certaines de leurs implications ; × ce n'est pas non plus leur affaire d'obtenir des informations, car elle est celle de prendre des informations fragmentaires (déjà collectées) et de les rapprocher un peu plus de l'unité. Pour décider, il est nécessaire de voir la totalité de l'image ; pour passer de la décision à l'action, il est nécessaire d'avoir rejeté toutes les alternatives qui se présentent, d'avoir déterminé jusqu'au détail le plus infime ce qui doit être fait. Et l'organisation hiérarchique peut être décrite comme un moyen pour parvenir à ces fins.

Mon devoir alors, en tant que fonctionnaire de rang moyen, est de servir de conduit au travers duquel les flux ascendants et descendants peuvent s'écouler sans obstacle dans leurs propres canaux, en accord avec les règles de la procédure acceptées. Et ce devoir couvre la totalité de mon activité, car on ne m'autorise aucune vacance, aucun intérêt privé, aucun temps épargné pour mes propres recherches : toute mon expérience, jusqu'à la moindre impulsion infime du moment et la plus vaine, le rêve éveillé le plus éphémère, est reprise dans la vaste affaire de l'organisation. Car il n'y a pas d'autres affaires : aucune expérience n'est en dehors.

Quelle est, en ce cas-là, la « situation » que chaque fonctionnaire étudie si assidûment ? Quelle est la raison de cet immense effort ?

Toutes les très grandes organisations tendent à devenir autonomes, et cette organisation l'est réellement. Elle trouve en elle-même tout ce dont elle a besoin. La situation qui est son souci constant est une situation interne, qui, à chaque niveau, se révèle sur le plan de ce niveau-là. Ce qui est en fin de compte un seul et même problème m'est présenté comme étant le problème de mes collègues (ce qu'ils font, ont fait, et feront), et il est présenté à mon subordonné en tant que problème similaire de ses collègues à lui, et à mon supérieur en tant que problème similaire de ses collègues. * Ainsi le strict règlement du bureau stipulant que chaque assistant a obligation de confiner ses activités à son propre degré, et qu'il n'ait uniquement à traiter que le cas de ses égaux, est complètement adapté : car chacun en s'occupant ainsi de sa propre affaire, s'occupe de l'affaire générale, et la dirige, par l'intermédiaire de ce stade de son développement qu'il est qualifié à superviser. Il n'est pas étonnant, alors, que les cas d'un niveau rappellent des cas des autres niveaux : ils sont la même chose, plus unifiée ou moins unifiée. L'autonomie du degré auquel il nous arrive de nous trouver, son unicité, le réseau horizontal de son autocalusalité, sont des apparences trompeuses. L'importance bouleversante de nos émotions, le souci qu'elles nous donnent, la totalité de leur spectre, l'amour, la haine, l'espoir et la peur, les efforts urgents, l'intense réalité et la vivacité de la vie à ce niveau, ° – toutes ces choses reflètent, proviennent de, aboutissent à, et sont unes avec la vie telle qu'elle est vécue aux niveaux au-dessus et au-dessous du nôtre. En fait, nous ne sommes pas seuls, et la hiérarchie à laquelle nous appartenons est, aussi loin qu'il est possible de l'être, cette corporation sans âme et cette monstruosité exsangue que ma description peut suggérer.

× « Les hommes solitaires dans des moments de contemplation reçoivent, je le pense, des impulsions créatives issues de la plus basse des Neuf Hiérarchies, et ainsi font et défont l'humanité. » C'est de cette manière que Yeats (*Essays*, p. 195) décrit avec un grand pittoresque une partie de cette transmission vers le bas.

* C'est un fait de première importance, et un fait auquel on ne se raccroche pas facilement, que l'expérience de l'objet le plus proche et de statut le plus bas est, quand elle est convenablement préparée, l'expérience de l'objet le plus distant et de statut plus élevé. Pour moi, un homme est une version développée de ce que mes cellules font les unes des autres, et non de ce que mes cellules font de ses cellules. De manière similaire, ce que je fais des autres hommes détermine ce que je fais des individus suprahumains, pour la raison que ma vision des derniers est ma vision des premiers, plus pleinement développée. Dans la mesure où les données d'un niveau inférieur sont adéquatement connues, elles forment les données d'un niveau plus élevé. L'inférieur est plus vrai, davantage lui-même, dans le supérieur que sur son propre plan.

° Dewey, en commun avec de nombreux philosophes récents, a insisté sur l'idée que la conscience survient dès que des difficultés surviennent : pas de problème, pas de conscience. De manière similaire, pour R. G. Collingwood, la pensée est essentiellement un questionnement et des réponses à ce questionnement. Pour moi, la hiérarchie est un système de conscience et de ce fait de « problèmes » (cependant rudimentaires) à chaque niveau : partout il y a effort, et l'alternance, de quelque chose comme la douleur et la joie. « Partout », dit Saint Augustin, « une grande joie succède à une grande douleur... Que signifie ceci, sinon que cette portion des choses alterne entre le flux et le reflux, entre les offenses et les réconciliations ? Est-ce que c'est leur part, et leur as-Tu assigné cela uniquement, depuis les hauteurs du ciel jusqu'aux profondeurs de la terre, depuis le début jusqu'à la fin des âges, depuis l'ange jusqu'au ver, depuis le premier mouvement jusqu'au dernier, as-tu assigné à chacun sa propre place ? » *Confessions*, VIII. 3.

Nous sommes enclins à deux erreurs opposées. Premièrement, oublieux de la solidarité de notre propre niveau avec ceux du dessus et du dessous, de l'immense geste et de la richesse de ces mouvements verticaux qui nous font et nous sauvent pendant tout ce temps, nous imaginons que le poids total de l'organisation repose sur nos épaules, que tout dépend de notre niveau d'action. Nous devenons extrêmement anxieux, nous exagérons notre propre importance, en fourrant notre nez partout dans la hiérarchie : et notre sentiment hypertrophié de la responsabilité personnelle ne nous aide absolument pas à porter cette responsabilité qui est proprement la nôtre. C'est le vice de l'Occident. Le vice de l'Orient a été au contraire de se fier trop exclusivement aux processus de soutien des autres niveaux, et à négliger la contribution essentielle du niveau en tant que tel. Le fonctionnaire idéal est celui qui ne tend pas (comme un idiot) à ses supérieurs tous les problèmes que son équipe ne peut pas résoudre, ni celui (comme l'est l'individu soucieux du bureau) qui s'imagine être compétent pour les résoudre tous.

4. INTERCOMMUNICATION HIÉRARCHIQUE

C'est uniquement au plus bas des niveaux (comme je l'ai déjà expliqué au chapitre V) que la réelle interaction se produit – au sens que le fonctionnaire n'est plus isolé de ses proches, mais est capable d'ouvrir la porte de sa cellule et de les rencontrer face à face. C'est ici seulement dans le bureau qu'il y a une communication horizontale : partout ailleurs les canaux propres fonctionnent verticalement, et les murs des cellules sont impénétrables. † Quoique les fonctionnaires de mon propre degré jouent un rôle important dans les données qui sont devant moi, elles n'arrivent pas ici en tant que résultat d'un mouvement direct ou horizontal : je ne traite pas immédiatement avec eux, mais uniquement avec des fonctionnaires d'autres degrés que le mien – à savoir avec mes propres subordonnés du rang le plus élevé, et mon propre supérieur du rang le plus bas. Pour entrer en contact avec mon égal, ou pour qu'il puisse m'approcher, il est nécessaire que nous appelions à l'aide nos assistants du degré réellement le plus bas, ° car eux seuls savent comment traverser l'abîme qui nous sépare. En tant que le sien et le mien, et cependant abolissant ces démarcations, en tant que compagnie innombrable, et cependant une au travers de l'organisation entière, en tant que différent, mais étant cependant fondamentalement le même, en tant que devenant quelque chose, mais comme n'étant rien – et ainsi se contredisant lui-même à chaque tournant –, le degré hiérarchique le plus bas est le terrain de toutes les interactions hiérarchiques. Chaque fonctionnaire de chaque degré a dans sa propre équipe un certain nombre de ces subordonnés curieux et d'une valeur sans égale, et plus son rang est élevé plus il en a – leur principale valeur pour lui reposant uniquement sur le fait qu'il ne les possède pas réellement, parce qu'ils appartiennent à l'organisation en tant que totalité.

Les subordonnés d'un fonctionnaire sont les siens dans la mesure où ses supérieurs ne sont pas les siens ; et en conséquence il est permis de dire que, quand le fonctionnaire qui m'est proche et moi nous rencontrons à notre niveau commun le plus bas, c'est nous qui nous rencontrons

† « Car cet ordonnancement universel, que la Lumière Divine soit impartie aux natures secondaires par l'intermédiaire des natures primaires, est divinement établi. »
« Car cette harmonie suessentielle de toutes choses a été la provision la plus complète pour la sainte régulation et la direction sûre des êtres rationnels et intellectuels par l'établissement des beaux chœurs de chaque hiérarchie. » Pseudo-Dionysius, *The Celestial Hierarchy*, VIII, X.

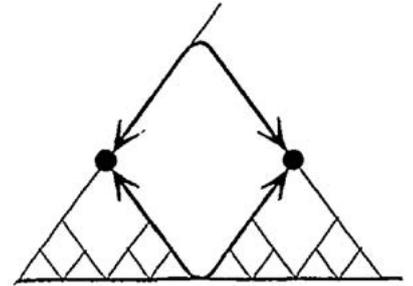
° Whitehead décrit ainsi une partie d'une telle descente : « Dans le cas d'un animal, les états mentaux entrent dans le plan de l'organisme total et ainsi modifient les plans des organismes successifs subordonnés jusqu'à ce que les plus petits et ultimes organismes, tels que les électrons, soient atteints. » *Science and the Modern World*, p. 98. Mais aussi longtemps que ces organismes les plus petits seront nombreux et non pas un, leur organisme dominant, l'animal, ne pourra pas communiquer ni toucher un autre animal. Quelque chose ressemblant à l'Un de Lao-Tseu, sous-jacent au Nombre, est nécessaire, pour rendre compte de ce qu'il appelle « l'action transcendantale ». Ceci est, essentiellement, l'occasionalisme de Geulinx. Ward écrit : « L'existence d'un nombre indéfini de monades (ultimes) de ce genre fournirait la totalité du « médium uniforme » pour les relations des monades les plus élevées que celles-ci peuvent demander, sans aucune nécessité d'une intervention divine comme l'occasionalisme le suppose. » (*Realm of Ends* p. 257) Mais Ward passe à côté de l'unité du sommet et de la base de la hiérarchie : le plus bas comme également le plus haut est la scène de « l'intervention divine ».

là. Mais quand, au lieu d'en appeler à nos équipes respectives pour trouver une base d'unité descendante, nous cherchons une unité par la méthode opposée en montant vers notre supérieur commun, alors il est plus difficile de dire que c'est nous qui nous confondons en lui. En ce cas, notre unité transcendante se réalise au-dessus de nos têtes. Néanmoins il reste le fait que la route la plus directe entre nous passe par le bureau de notre chef immédiat, en lequel nous arrivons à une sorte d'unité. Nous sommes donc capables de nous contacter par deux méthodes – par la voie de l'ascension aussi bien que par la voie de la descente – et en fait nous utilisons continuellement les deux.

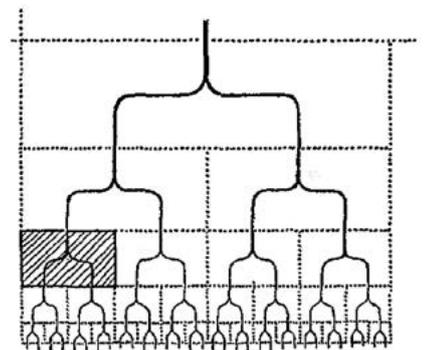
Leibniz enseignait que les monades n'ont pas de fenêtres et il avait conçu la doctrine de l'harmonie préétablie pour rendre compte de ce qui semble être une communication entre elles. + Comme les monades leibniziennes, mes fonctionnaires sont entourés de murs et n'ont ni portes ni fenêtres s'ouvrant sur le monde de leur propre niveau. Mais on leur a fourni des trappes d'ouverture.

La structure qui les héberge – qu'ils sont – est planifiée verticalement : la section en coupe, les organisations verticales, sont ce qui compte ici, et non pas (comme dans la plupart des autres immeuble de bureaux) les organisations horizontales du plan. J'imagine un immeuble immense et sans fenêtres de douze étages de haut, chaque étage étant donné à des fonctionnaires d'un degré unique. Mon propre bureau est au cinquième étage, et directement surmonté par le bureau beaucoup plus large de mon supérieur immédiat, alors que directement dessous se trouvent les bureaux nombreux et beaucoup plus petits de mes subordonnés immédiats. Toute l'information que je reçois des derniers me parvient (au moyen d'un système de communication tubulaire entre bureaux) par des trous dans le plancher, et toutes les instructions que je transmets en retour passent en bas par la même route. De la même manière, je suis connecté avec mon chef au-dessus, et lui avec moi. Et chaque autre cellule dans l'immeuble, à l'exception de celles du sous-sol (où les murs, au lieu des planchers, sont perforés) et du grenier (où le plafond n'est pas perforé), est comme la mienne : c'est une jonction et une station intermédiaire dans le système vertical d'intercommunication. Ainsi, il y a un chemin depuis chaque pièce dans l'immeuble vers chaque autre. Les fonctionnaires les plus loin sont reliés, au moins, par l'intermédiaire du grenier et du sous-sol.

Mais je fais mes affaires avec mes propres collègues, que je contacte du dessus et du bas. Avec une minutie insidieuse qui compense amplement mon désir d'accès direct à mon voisin, j'instruis simultanément mon équipe à inciter la sienne à le faire, et je passe par-dessus sa tête pour aller vers notre supérieur : il n'y a aucune chance que je traite avec lui « sur le même niveau ». Une condition est cependant nécessaire ici. Il n'est pas tout à fait vrai de dire que nous nous rencontrons chez notre supérieur immédiat. Quand une situation se produit entre deux individus du même degré, qui la font remonter à leur chef, la décision, qu'en temps adéquat ils reçoivent, leur parvient à travers lui plutôt que de lui. S'il ne soumet pas cette question particulière à des niveaux encore plus hauts, jusqu'à ce qu'elle atteigne le niveau le plus haut de tous et soit réglée là, au moins il prend sa décision à la lumière d'instructions fixes qui,



+ « Les monades n'ont pas de fenêtres, grâce auxquelles quelque chose pourrait y entrer ou en sortir. » « Les changements naturels des monades viennent d'un principe interne, car une cause externe serait incapable d'influencer leur être intérieur. » Leibniz, *Monadology*, 7, 11. Cf. Dr Inge : « Nos relations avec d'autres esprits finis ne sont pas directes, mais sont médiées par la relation de l'âme avec ce qui est au-dessus d'elle-même. » *Contemporary British Philosophy*, First Series (Ed. J. H. Muirhead), p. 202. Et Thomas R. Kelly, *A Testament of Devotion*, pp. 74-5.



« L'intimité complète du rapport entre la monade dominante et ses subordonnés est suffisante, d'après Ward, « pour rendre compte du fait que l'organisme a des « fenêtres » – est, pour ainsi dire, diaphane pour son propre sujet et cependant opaque pour tous les sujets à côté. » À l'objection que nous n'avons pas de connaissance directe de ce rapport ni des relations intersubjectives, il répond que, aussi longtemps que tout va bien, nous restons inconscients du rapport, que la douleur (ou un autre échec du fonctionnement) montre avoir été présent tout le temps. *Op. cit.*, pp. 466, 467.

en définitive, proviennent de la tête de l'organisation. Mes supérieurs doivent toute l'autorité qu'ils ont sur moi au fait qu'ils sont nommés par une autorité, qu'ils représentent, dont le pouvoir est inhérent et non pas délégué. ° Il y a ainsi une raison – et même une très bonne raison – à l'illusion étonnante, courante parmi les fonctionnaires de mon propre degré, qu'ils (bien que chacun ait une immense équipe comportant de nombreux degrés) n'ont pas de supérieur quel qu'il soit, sauf peut-être le chef suprême du bureau. Le fait que, en dépit d'une telle croyance, ils continuent à travailler avec une efficacité modérée est une indication que cette croyance n'est pas totalement erronée. On a véritablement le sentiment que l'organisation au-dessus de moi est toujours singulière, tout comme l'organisation au-dessous de moi est toujours plurielle.

Mais, que je les reconnaisse ou pas, mes supérieurs sont sous de nombreux rapports impliqués dans mon fonctionnement aux niveaux inférieurs. Par exemple, la communication que j'ai avec mes collègues parvient à briser la barrière entre mon ensemble de subordonnés les plus inférieurs et les siens : et cela ne peut être accompli qu'en vertu du fait que les deux ensembles appartiennent à notre supérieur commun. Étant les siens, ils sont un ; et comme il les unifie, nous le sommes ainsi en lui. Grâce à l'unité immanente que son existence transcendante implique, nous, qui existons en lui, pouvons communiquer. Plus notre transaction est éloignée, plus sa base est extensive et plus élevée l'autorité en qui et par qui elle est amenée. En bref, mon commerce avec un autre implique un troisième fonctionnaire, dans l'équipe duquel nous servons tous les deux, et pour lequel nos subordonnés les plus inférieurs sont un. Mais commerce signifie unité, et celle-ci dérive en définitive de la tête de l'organisation. * « L'unité avec l'homme est un sous-produit de l'union avec l'Un et ne sera accomplie que de cette manière-là. Car il n'y a que dans le foyer intense de l'Être ultime que la dureté atomique de nos egos peut fondre. » •

5. L'AUTORITÉ PLUS ÉLEVÉE

Le bon sens peut se former une certaine idée de la conduite de l'organisation depuis le niveau humain vers le bas. Et en fait, il n'y a nulle autre hypothèse que celle que j'avance ici (ou quelque chose de la sorte) qui permette de comprendre les faits psychophysiques. Comment autrement puis-je commencer à rendre compte de mon expérience sensorielle, ou de la plus simple de mes réponses ? × Soit il y a des miracles d'organisation, ou alors de vrais miracles. Il y a ici des tâches qui, en raison de leur complexité inconcevable unie à une extrême simplicité, demandent une organisation, une grande hiérarchie de fonctionnaires s'occupant chacun de son propre petit problème, une délégation de responsabilité, une spécialisation de plus en plus fine et une subdivision des efforts sous une autorité suprême unique. Comment ferions-nous fonctionner un robot gigantesque dont les actes seraient aussi proches que possible des standards humains ? Si je pouvais être transformé en un problème d'ingénierie à large échelle et loué par contrat, la firme qui me construirait et qui me ferait fonctionner devrait nécessairement développer une organisation qui serait pas différente de celle que je suis

° À la différence de nous, Saint Paul réalise un joli équilibre entre la reconnaissance propre des pouvoirs suprahumains, et leur subordination à l'Un. « Que toute âme soit soumise aux autorités supérieures. Car il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu ; et les autorités qui existent, sont établies de Dieu. » D'un autre côté, « je suis persuadé que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni puissances, ni choses présentes, ni choses à venir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature, ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu... » (Rom. XIII.1 ; VIII. 38, 39 ; cf. Col. 1. 16 et suivantes.) Comme le dit M. C. S. Lewis : « Nous sommes préparés à croire soit à une réalité à un seul étage ou à deux étages, mais non pas à une réalité qui serait comme un gratte-ciel avec plusieurs étages... Nous sommes tout à fait sûrs que le premier pas au-delà du monde de notre expérience présente doit mener soit nulle part soit dans l'abîme aveuglant de la spiritualité indifférenciée, de l'inconditionné, de l'absolu. C'est pourquoi nombre de ceux qui croient en Dieu ne peuvent pas croire en les anges ou dans un monde angélique. » Mais l'histoire chrétienne demande que ceux qui croient acceptent l'idée des niveaux intermédiaires. (Rom. XIII.1 ; VIII. 38, 39 ; cf. Col. 1. 16 et suivantes.)

* « C'est essentiellement la relation avec Dieu qui fait d'un homme un homme. » Kierkegaard, Concluding Unscientific Postscript, p. 219.

• Gerald Heard, The Creed of Christ, p. 32. Cf. Leibniz : « Et une chose créée est plus parfaite qu'une autre quand on voit en elle ce qui explique *a priori* ce qui arrive dans l'autre ; et c'est en raison de ceci que nous disons qu'elle agit sur l'autre. Mais dans les substances simples l'influence d'une monade sur une autre est seulement idéale ; elle ne peut avoir d'effet que par l'intervention de Dieu. » Monadology, 50, 5D.

× Ou (pourrais-je ajouter) pour une grande masse de données psychopathologiques ? Nous avons des ennuis avec notre équipe. On dit qu'un névrosé souffre d'un complexe autonome, d'un contenu mental inconscient qui n'est pas sujet à la volonté consciente, mais suit sa propre loi. Le but de l'analyste est de restaurer la communication libre entre nous-mêmes et nos subordonnés. Et de la même manière, la recherche psychique pointe dans la même direction. Le Dr G. N. M. Tyrrell écrit : « C'est cette vision de la personnalité comme étendue et aussi graduée en quelque sorte hiérarchiquement, qui émerge maintenant de la recherche psychique, et qui semble être si importante. Les faits, quand on regarde en eux, non seulement soutiennent cette opinion ; ils la demandent. » The Personality of Man, p. 159.

maintenant : seuls les fonctionnaires seraient humains au lieu d'être infrahumains, et la performance totale serait indiciblement inférieure à celle du prototype.

Tout ceci, le bon sens est disposé à l'admettre. Mais les niveaux suprahumains sont une autre question. Est-ce que je fais passer les problèmes réellement difficiles à mes supérieurs ? Suis-je en chaque cas dominé par eux, tout comme mes subordonnés sont dominés par moi ? S'il en est ainsi, c'est une chose curieusement rare pour moi d'être conscient du fait. † Il est certain que je semble faire les choses tout à fait à la manière dont il me plaît.

Platon, en tout cas, n'avait pas de doute sur ce compte. « Toutes choses », dit-il, « sont ordonnées par celui dont la providence considère tout avec en vue la préservation et le bien du tout ; et chaque partie de l'univers, en agissant, et en étant objet d'action, veille le plus loin qu'il est possible à la justesse des choses ; et sur tous les départements jusqu'au dernier en bas, sont établis des gouverneurs pour ordonner ce qu'ils font et ce qui leur est fait. » + Le gouvernement embrasse tout : et comment en fait pourrait-il en être autrement ? Si le monde en moi est concevable uniquement en tant que hiérarchie hautement organisée, le monde extérieur n'est-il pas moins remarquable, pas moins ordonné et pas moins complexe, et n'a-t-il pas besoin d'une interprétation très semblable ? Il est vrai que, selon les standards humains, le suprahumain a une grossièreté de texture, une grandeur d'échelle, une lenteur de procédure, qui peuvent très bien dissimuler la complexité de son organisation et les fins pour lesquelles elle est organisée. Ceci n'est pas surprenant : ce qui est surprenant est que l'homme parvienne à réaliser que ses actions sont à un certain degré annulées, et que, même quand il fait comme il lui plaît, il sert des fins supérieures, et qu'il y a un point de vue à partir duquel le chaos de son histoire acquiert forme et intention, et qu'il n'est heureusement pas exempt de « l'hétérogonie des fins » (comme Wundt l'a appelée ϕ) par laquelle le fonctionnaire hiérarchique accomplit ce qu'il ne prévoit pas et ce dont il n'a aucune intention. « Connais-tu les ordonnances des cieux ? Peux-tu connaître la domination de ceux-ci sur la terre ? » * Très vraisemblablement pas ; mais c'est une chose à savoir qu'il y a des ordonnances de ce genre, et que l'homme est sujet à une telle domination. Il n'y a pas de doute que Shelley exagère quand il dit : « Nos qualités les plus impériales sont les esclaves passives d'un Pouvoir plus élevé et plus omnipotent » ; mais la suggestion prudente de Whitehead « que nous pouvons détecter en nous-mêmes des aspects directs des mentalités des organismes plus élevés » ° s'égare sûrement dans la direction opposée. Si toute mon activité était simplement la question de répondre par évitement de la douleur et recherche du plaisir aux stimuli immédiats, et que le devoir et les fins suprapersonnelles ne signifiaient rien pour moi, alors je serais en fait beaucoup moins qu'humain : je devrais, en fait, ressembler à une de mes cellules qui considérerait que le contrôle élaboré que j'exerce sur elle (exercé, par exemple, au moyen des hormones des glandes endocrines) n'est rien d'autre qu'un changement de l'atmosphère. La gloire particulière des hommes est qu'ils peuvent dire : « C'est Dieu qui œuvre en nous à la fois pour vouloir et faire Son bon plaisir », × – Dieu, et les pouvoirs suprahumains qu'Il commande.

† Pour Aristote, le *Primum Mobile* communique son mouvement à chaque sphère moindre à son tour, jusqu'à ce que les mouvements terrestres soient produits. Et Saint Thomas a suivi Aristote dans la mesure où il a cru au contrôle des phénomènes terrestres par les étoiles, de sorte qu'il y avait un domaine resté ouvert à la chance. De nombreux scolastiques, cependant, et en particulier Roger Bacon, ont pris leur Aristote avec un large mélange de doctrine arabe, selon laquelle la hiérarchie céleste, incarnée dans les étoiles fixes, les planètes et la lune, gouverne et informe toute la nature sublunaire ; de plus, les idées rationnelles et les universaux qui régulent notre pensée dérivent des Intelligences célestes. Nous réalisons rarement combien nos ancêtres ont vécu, presque littéralement, sous les yeux mêmes d'une Autorité supérieure.

+ Laws, 903.

D'un côté, il y a l'opinion de philosophes comme J. E. Boodin, qui écrit : « Tout comme dans la hiérarchie de l'organisme, les centres réflexes doivent l'exactitude de leur fonction – leur réponse graduée et localisée aux stimuli – au contrôle exercé par les niveaux plus élevés du cerveau... de même la matière dans le cosmos doit l'exactitude de sa fonction, ses lois mathématiques, à son existence en tant que partie intégrale de la hiérarchie de contrôle cosmique. Cosmic Evolution, p. 110. D'un autre côté, il y a la grande compagnie des auteurs représentée par Spencer, dont Ward dit bien qu'il ignore « la direction complètement exercée par le plus élevé sur le plus bas. L'univers pour lui est comme un grand œuf qui est poussé à éclore parfaitement grâce à ce qu'il lui a plu un moment d'appeler « une nécessité bénéfique ». » Realm of Ends, p. 113.

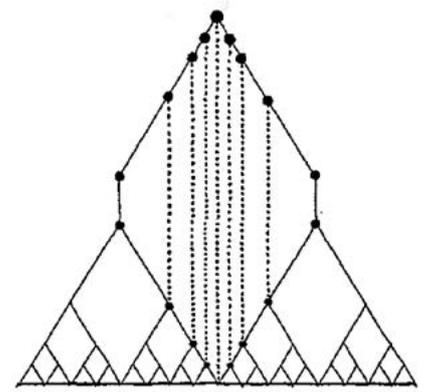
ϕ System der Philosophie, 1889, 337. Cf. Hegel, Philosophie der Geschichte, 1837, 30.

* Job, XXXVIII, 33.

° Science and the Modern World, IX. Il y a un long chemin entre cette reconnaissance provisoire de l'influence suprahumaine et le monopsychisme de, disons, Avicenne, dont la hiérarchie des intelligences célestes jette sa lumière, niveau par niveau, vers le bas et vers la Raison Active et l'homme ; en particulier, elles inspirent le prophète et le philosophe. Mais dès qu'elles ont été admises dans la plus petite fissure des murs de lego, il n'y a rien pour empêcher indéfiniment l'élargissement de celle-ci.

× Phil. II. 13.

Dans ses lignes principales, cet ordonnancement du dessus a été décrit dans le chapitre précédent : la règle invariable est que tout procède par Paires. Jobéis, non superficiellement, mais dans les profondeurs de mon être, à un contrôle suprahumain. Plus le supérieur dont je reçois mes instructions est élevé, plus humble est le rang des inférieurs en moi qui sont requis pour les observer. Ainsi chaque degré de mes subordonnés (comme je l'ai déjà remarqué) manifeste une double loyauté – à son supérieur immédiat en moi et au membre supérieur de sa Paire au-delà de moi. À un degré presque accablant, je dépends de ce rapport entre mes inférieurs et mes supérieurs, sans lequel je ne pourrais pas durer un instant : aucune croyance n'est plus ridicule que celle qui attribue à l'homme le pouvoir de se maintenir lui-même. + Tout comme la tête de toute organisation humaine très complexe doit être largement inconsciente de deux choses – premièrement, la connaissance spécialisée et les qualifications de son équipe, et deuxièmement les sociétés érudites et les universités, les associations professionnelles et les unions syndicales, qui sont responsables de leur formation initiale et de leur conduite présente – ainsi suis-je largement inconscient des performances de mes subordonnés, et de la manière dont elles sont rendues possibles grâce à leur unité avec mes supérieurs. La symétrie essentielle de l'organisation, sa réversibilité, se perd en moi. Mais je ne peux pas garder mon équipe et répudier mes supérieurs, car ils sont inséparables. Ce qui veut dire que, bien que mes instructions viennent du dessus, soient externes, et faites par d'autres, elles viennent aussi du dessous, sont internes et (en un certain sens) les miennes.



+ Al Ghazzali réalise la vérité importante que le contrôle que l'homme a de ses membres est un exemple qui n'est pas peu caractéristique du grand système de contrôle de l'inférieur par le supérieur : « Tout comme des anges président sur les éléments, l'âme règne sur les membres du corps. » *Alchemy of Happiness*, I.

Voir la conférence de Herbert Butterfield, 'Providence and Historical Process', imprimée dans *The Listener*, Mai 5, 1949, pour une affirmation persuasive de l'opinion que, dans la politique pratique autant qu'en théorie, c'est une profonde erreur pour l'homme de laisser la providence hors de compte, et d'imaginer naïvement qu'il peut diriger l'histoire comme il lui plaît.

« Mais une telle vie », dit Aristote de l'existence contemplative, « sera plus élevée que la simple nature humaine, parce qu'un homme vivra ainsi, non pas dans la mesure où il est homme mais dans la mesure où il y a en lui un principe divin : ... et de ce fait, si l'Intellect pur, comparé à la nature humaine, est divin, la vie en accord avec lui sera aussi divine, comparée à la vie ordinaire de l'homme. Cependant, ne devons-nous pas prêter l'oreille à ce qui demande à l'homme en tant qu'homme de s'occuper uniquement des affaires des hommes, ou en tant que mortel uniquement des choses mortelles... En fait, ce principe semblerait constituer chaque « moi » de l'homme, car il est suprême et au-dessus de tous les autres dans le bien : il serait absurde alors pour un homme de ne pas choisir sa propre vie mais celle d'un autre. » *Nicomachean Ethics*, 1177, 1178. Un texte qui convient mieux à ce chapitre, et en particulier à cette section.

° Cf. Henry Drummond, *Natural Law in the Spiritual World*, pp. 149 et suivantes.

⊕ Un homme, enseignait Philon, ne peut que « devoir se transformer lui-même de l'état d'homme en nature du cosmos ». Avec Walt Whitman il dirait : « À partir de cette heure, je décrète que je suis libéré des limites et lignes imaginaires » ('Song of the Open Road').

6. PROMOTION ET RÉTROGRADATION

Si chaque fonctionnaire ne peut s'occuper que des affaires de son propre degré, comment se fait-il que moi, qui suis un fonctionnaire de rang moyen confiné dans sa cellule du cinquième étage, je sois néanmoins capable d'esquisser ce compte rendu à propos de l'organisation entière ? Est-ce que tout ce que j'ai écrit dans ce chapitre, et qui est interne à mon bureau privé sans fenêtre et sans porte, ou en tout cas à mon propre degré et étage, est-ce que tout cela est sans aucun rapport avec ce qui est au-delà ? Je ne le pense pas. Est-ce que mon schéma est alors un diagramme du tout, contenu ici dans la partie ? Non si le principe tient bon, et que ce qui traite d'un niveau se produit à ce niveau-là. La charpente métallique d'un immeuble n'est pas un modèle superflu de la structure que l'on peut voir au cinquième étage ; et ce diagramme n'est pas non plus une particularité locale de l'organisation, ni une sorte d'accident, mais un aspect structurel et complètement distribué du tout. Son inadéquation extrême survient d'un manque de détails et d'un défaut de tangibilité, plutôt que d'un manque d'envergure, ou d'un éloignement de son sujet.

Plus je suis sensible, plus je vis. ° Et si je suis sensible à plusieurs degrés hiérarchiques, ceci ne peut vouloir dire que je suis sensible en eux. ⊕ Je ne suis pas seulement un fonctionnaire du cinquième degré : tout à fait au contraire, je suis constamment promu et rétrogradé, de sorte qu'en effet j'ai en charge le fonctionnement de l'organisation dans son entier. Et quand je m'élève et descends dans l'échelle je me conforme

parfaitement aux demandes et à la routine de chaque nouveau poste, n'y amenant rien d'étranger et n'en emportant rien. (Par exemple (comme Eddington l'a remarqué), le physicien doit se dépouiller de ses organes des sens un par un – oreilles, nez, langue et peau – avant de pouvoir être en contact avec son monde. × Il doit descendre à son niveau. * Les « sens » des molécules ou des atomes deviennent les siens, comme quand il demande à un corps ce qu'il fait de la Terre – le poids est juste cela – et qu'il respecte la décision de ce corps. Le physicien doit se fragmenter pour parvenir à l'oubli du Centre. Ou, pour prendre un exemple dans la vie quotidienne, considérons la curieuse ambiguïté du moi, sa distribution verticale. Ainsi de mes pulsions sans grand intérêt je dis : « cela ne me ressemble pas », ou « je n'étais pas moi-même ». † Soit je m'élève au niveau de l'événement, soit je persiste dans ma propre estimation ; soit c'est mon meilleur moi qui est mis en évidence, soit c'est mon pire moi ; soit je suis à la hauteur, soit je suis au-dessous ; je chute, et cela veut dire que mon comportement de base est indigne de ma nature véritable, plus élevée. Et ainsi de suite indéfiniment – quelle que soit la théorie que je professe, je n'ai qu'à commencer à la décrire, et ma phraséologie montrera que, en pratique, je prends pour acquis ce moi aux nombreux niveaux, et l'oscillation verticale du « moi » du moment par rapport à l'axe humain.) φ

L'organisation est une et indivisible, et non une vaste corporation d'unités dont chacune est une chose substantielle en elle-même. De même, l'illusion que chaque fonctionnaire est séparé dans son compartiment sans fenêtre n'est pas complètement une illusion : il n'y a pas de limitations, il n'y a pas d'organisation en laquelle les limitations peuvent être transcendées. On ne fait des distinctions indubitables que pour les surmonter, mais il est de la première importance qu'il y ait une immense variété de distinctions demandant un tel traitement. « Quoi que nous soyons tous faits les uns pour les autres, nous avons cependant nos esprits et leur compréhension propre, chacun d'eux ayant sa juridiction propre et limitée. » ° Une étroitesse d'esprit judicieuse est le ciment de la structure, et une largeur d'esprit universelle ferait s'effondrer le tout. Si chacun connaissait son propre esprit – à savoir, l'esprit – on peut se demander s'il y aurait quelque chose de défini en lui à connaître. Libérez chaque fonctionnaire, montrez-lui qu'il est libre d'aller là où il veut et qu'il n'est pas attaché à son bureau après tout – et il en résulterait un chaos en lequel personne ne serait libre de faire ou d'être quoi que ce soit. Même un système de promotion ordonnée (tel que ceux dont parlent certains théosophes) rendrait vite l'organisation extrêmement lourde. De tous les points de vue, l'acceptation de la limitation est une nécessité. • Et, en fait, plus le fonctionnaire est élevé, plus bas est le poste qu'il est content de remplir : nous n'abandonnons pas les degrés inférieurs quand nous obtenons une promotion, mais, au contraire, les découvrons. La loi de symétrie assure que les postes inférieurs sont bien habités. Toute promotion signifie une rétrogradation égale. De même que dans la hiérarchie sociale de l'Orient le serviteur le plus insignifiant reçoit souvent le titre le plus noble, et de même que dans la hiérarchie militaire de l'Occident le rang ascendant est couplé à un rang descendant, de même, dans la hiérarchie cosmique du Ciel et de la Terre, l'humble et le grand sont inséparables.

× Max Born (Einstein's Theory of Relativity, pp. 2, 3) fait pratiquement la même remarque.

* Le même mouvement, mais vu d'un différent point de vue, est décrit par D. H. Lawrence dans son poème 'Shadows' : « Alors je dois savoir que je suis encore dans les mains du Dieu inconnu, et il me brise pour m'oublier et m'envoyer vers un nouveau matin, un nouvel homme. »

† Cf. C. G. Jung, Contributions to Analytical Psychology, p. 298.

φ J'accepte que, en dernier ressort, les « forces répressives du surmoi » ne sont pas externes mais endopsychiques ; et, de plus, qu'une analyse idéalement précise d'un individu le divulguerait en tant que fonctionnant à chaque niveau hiérarchique. Dans le langage très différent de Boehme : « Si ton esprit coopère effectivement avec Dieu, alors en tant que cette partie-là tu es dans le ciel et ton âme est en Dieu. » (Confessions, p. 38)

° Marcus Aurelius, Meditations, VIII. 53. Héraclite faisait face au problème de la manière dont, dans le flux vers le haut et vers le bas, les choses préservent une apparence de stabilité. Sa réponse était que chaque niveau (feu, eau, et terre) a sa « mesure », on lui redonne des matériaux pour compenser ce qu'il donne à l'extérieur. Le volume de l'agrégat reste de ce fait grossièrement constant. (Voir Burnet, Early Greek Philosophy, p. 150.)

• « L'homme a accès à l'esprit entier du Créateur » déclare Emerson ('Nature', 1836, VII) et Eunome, évêque de Cyzique, qui « avait transformé la théologie en technologie » est dit avoir déclaré « connaître Dieu aussi bien qu'Il se connaît Lui-même ». (Kidd, History of the Christian Church) Ces déclarations sont réellement plus autocontradictoires que choquantes, pour la simple raison que le niveau le plus élevé est aussi le plus humble.

C'est une ancienne croyance que la véritable fin de l'homme est de monter – de laisser son humanité derrière lui et de monter aux cieux. Jack grimpe la tige du haricot qui est Yggdrasil, l'arbre monde, de même que « l'araignée tient grâce à ses mains, et se tient dans les palais des rois » ; * les anciens Égyptiens équipaient leurs morts d'échelles miniatures en bronze pour les aider dans leur ascension au ciel, et les adorateurs de Mithra utilisaient dans leurs cérémonies une échelle à sept barreaux, faite des métaux des sept sphères célestes. Aucune croyance n'est plus ancienne ni plus répandue – ou plus voilée. Mais cette croyance ne doit pas être séparée de sa contrepartie, la croyance beaucoup plus évidente que l'homme doit descendre aux profondeurs mêmes. Le vrai progrès est symétrique, et son but est la réalisation de la hiérarchie entière dans son unité et sa tangibilité – la plénitude, et non pas la simple hauteur. Quand nous perdons contact avec notre moi inférieur, au lieu de le replacer dans l'unité du moi total, nous sommes perdus. × Car, comme Browning le dit si admirablement, il y a

« dans chaque homme, trois âmes, qui n'en font qu'une : à savoir la première, âme de chacune des parties du corps et de toutes, établie dedans, qui travaille et est ce qui Fait, elle a l'usage de la terre, et est la fin de l'homme vers le bas ; mais se tendant vers le haut pour en obtenir conseil elle grandit, et elle est agrandie par l'âme suivante, qui, établie dans le cerveau, utilise la première dont elle recueille l'emploi ; elle sent, elle pense, elle veut, elle est ce qui Connait et qui, se tendant vers le haut à son tour comme prévu grandit et est, elle aussi, agrandie par l'âme dernière, qui utilise les deux premières, qui subsiste qu'elles soient présentes ou non, et qui, constituant le moi de l'homme est ce qui Est ; elle prend appui sur les précédentes, les fait jouer en tant que ce qui est joué d'abord ; et, se tendant vers le haut, jouit de Dieu et est Sa jouissance ; elle est la fin de l'homme vers le haut en ce point redouté des relations ; elle n'a pas besoin d'un lieu, car elle retourne vers Lui. Ce qui Fait, ce qui Connait, Ce qui Est : trois âmes, un seul homme. » +

Cependant, même ici la tendance est de sous-estimer l'âme qui « termine l'homme vers le bas ». Franz Kafka, à sa manière bizarre, avait une appréciation plus juste de notre symétrie essentielle quand il disait que l'homme « est attaché à une chaîne qui est assez longue pour lui donner la liberté de tout l'espace terrestre, et qui cependant n'est pas si longue que rien ne puisse l'entraîner au-delà des frontières du monde. Mais, en même temps, c'est également un citoyen libre et tranquille du Ciel, car il est aussi attaché par une chaîne céleste conçue de la même manière. De sorte que s'il se dirige, disons, vers la terre, son collier céleste l'étrangle, et que s'il se dirige vers le Ciel, son collier terrestre fait la même chose. » *

7. ASPECTS ABSTRAITS ET CONCRETS DES ORDRES PLUS ÉLEVÉS

La vérité est que ce qui est le plus élevé sans ce qui est le plus bas n'est pas du tout le plus élevé. C'est pourquoi l'ascension au-dessus du niveau humain ressemble curieusement à une descente. Est-ce que les processus vitaux de la Vie ne sont pas inférieurs en qualité aux processus de l'Humanité, et supérieurs à l'ordonnement simplement physique des unités astronomiques ? Même quand, en restituant à chaque unité suprahumaine sa contrepartie infrahumaine, nous reconnaissons la

* Pro. XXX. 28. Cf. Epinomis 988 : « Et aucun des Grecs n'a jamais appréhendé que nous, êtres mortels, ne devrions jamais traiter des affaires divines. Ils auraient plutôt dû être de l'opinion tout à fait opposée. » Correspondant à cette ascension, il y a la descente de la science. La foi sur laquelle la science est basée, dit Whitehead, « jaillit de l'inspection directe de la nature des choses telle qu'elle est divulguée dans notre expérience présente immédiate... Faire l'expérience de cette foi, c'est connaître qu'en nous-mêmes nous sommes plus que nous-mêmes : c'est connaître que notre expérience, floue et fragmentaire telle qu'elle est, sonde cependant les profondeurs les plus extrêmes de la réalité... » Science and the Modern World, I. Dans la phrase de Swedenborg : « la compréhension vole vers le haut et vers le bas » entre les régions les plus élevées et les plus basses. True Christian Religion, 602.

× The Triumphant Spirit de E. Graham Howe est un essai particulièrement stimulant, du point de vue de l'analyse psychologique, sur la nécessité de revenir sur Terre, et pour cesser de résister à notre plongée inévitable dans les profondeurs de la hiérarchie : s'accrocher infantilement aux sphères supérieures qui sont notre source mène à la dépression mentale, et même à la folie.

+ 'A Death in the Desert.' Cf. Eckhart : « Ce que les yeux voient ou les oreilles entendent est directement saisi par le désir, à condition que cela plaise, et est transmis à la faculté critique qui le considère soigneusement et, si cela est légal, le transmet au pouvoir supérieur qui le prend et l'emmène au pouvoir en chef, sans égal... On l'appelle syndérèse et elle est complètement unie à la nature de l'âme, c'est une étincelle de la nature divine... Tout ce qui entre ici doit d'abord être libéré de la multiplicité et des affections sensibles. » Works (trad. Evans), ii. p.109, 110.

* The Great Wall of China, etc., p.151.

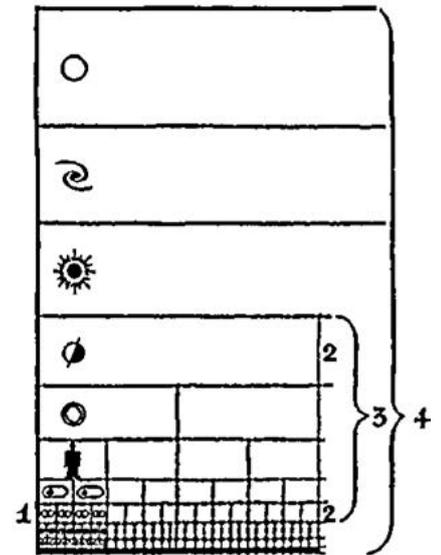
Tennyson perçoit quelque chose de la tangibilité de la hiérarchie quand il écrit : « Car tout ce que nous avons pensé, aimé et fait, et espéré, et souffert, n'est que la graine de ce qui en cela est fleurs et fruits. » (In Memoriam, CXXXI) Mais l'idée de l'unité vivante de tous les niveaux est mieux transmise par le frêne Yggdrasil, qui relie le ciel, la terre et l'enfer. Ratatöskr l'écureuil monte en haut de l'arbre et en redescend, entre l'aigle au sommet et le serpent Nithhöggr aux racines.

Paire symétrique, nous ne faisons rien pour l'enrichir. Le suprahumain est uniquement suprahumain quand il est une Paire qui inclut toutes les paires inférieures (et celles qui les suivent), en même temps que pour être un moi pleinement concret il doit, en un certain sens, embrasser la hiérarchie entière.

Prenez, par exemple, la Terre. Il n'y a pas moins de quatre manières de la regarder, chacune d'elles étant moins abstraite et plus en accord avec la réalité que la dernière. Premièrement, il y a la Terre par elle-même, comme la science et le bon sens la considèrent – une motte sub-humaine, et sans esprit. La considérer ainsi abstraitement est, en effet, la réduire au niveau de ses molécules. Deuxièmement, il y a la Paire Terre-molécule : ses aspects macrocosmiques et microcosmiques sont à la fois distincts et conjoints ; sa symétrie essentielle, sa polarité et les processus verticaux bidirectionnels qui la maintiennent, viennent à être évidents, mais il n'y a pas d'indications encore de sa nature vivante. Troisièmement, il y a la Paire Terre-molécule comme incluant les Paires dernières et moindres Vie-cellule et Humanité-homme, qui sont maintenant vues comme étant les siennes propres, comme étant inaliénablement les siennes ainsi que le sont pour moi mon visage et mon caractère. La planète n'est pas seulement vivante, mais humaine : ou plutôt, elle est plus-que-vivante, et suprahumaine. Quatrièmement, il y a la Terre achevée : la Terre comme rien de moins que la hiérarchie entière considérée d'un angle particulier, ou comme organisée en rapport avec une certaine partie d'elle-même ; la Terre avec tout ce qui est nécessaire pour qu'elle soit elle-même ; la Terre comme totalement concrète et totalement réelle ; la Terre comme foyer de ses institutions et activités – religieuses, esthétiques, intellectuelles – qui sont en elle mais qui ne sont pas d'elle, dans la mesure où elles appartiennent à des Paires encore plus grandes, plus anciennes et plus inclusives. – Aucune de ces quatre versions de la Terre ne peut être réservée pour une appréciation de ce qu'elle est : bien que chaque version soit plus vraie que les précédentes, elle l'est parce qu'elle les inclut. Le mode concret n'abolit pas, mais rassemble et réalise, le mode abstrait. °

Les choses précédentes s'appliquent à tous les degrés de l'individu excepté ceux de la dernière Paire (Humanité-homme) et de la plus grande (Tout-Centre). (a) Dans le cas de la première, la deuxième et la troisième version fusionnent, avec pour résultat que nous sommes dans l'incapacité d'éviscérer l'humain de la même manière que nous sommes capables d'éviscérer le vital et le terrestre – nous ne séparons pas, par exemple, du corps de l'Humanité tous les organes de la société depuis la famille à l'État, à la manière dont nous enlevons du corps de la Terre mère chaque particule qui montre un signe de vie. (b) Dans le cas de la dernière, les troisième et quatrième versions fusionnent, car l'individu suprême a trois et non quatre modes : à savoir, le mode du Tout, du Tout-Centre, et du Tout-Centre commun embrassant toutes les autres Paires. Ainsi Julien de Norwich consigne « les paroles élevées et merveilleuses où Il a dit : Moi qui suis ce qui est le plus haut ; Moi qui suis le plus bas ; Moi qui suis ce qui est tout. » ×

(La très critiquée *via negativa* de Denys affronte en fait carrément le problème des aspects abstraits et concrets du suprahumain. Denys admet que le plus élevé, de même que le plus général, paraît être le plus



° Notez deux points : (1) nous ne pouvons pas mélanger les niveaux ; (2) nous ne pouvons pas les séparer. (1) De même qu'au niveau des étoiles il n'y a pas de planètes, de même, au niveau de la Terre, il n'y a pas d'hommes : je ne me tiens pas sur un globe, avec l'Australie sous mes pieds – pour moi en tant qu'homme, ce qui existe de la Terre est plat. Ce n'est pas un accident qu'une planète et ses habitants, ou une étoile et ses planètes, ne soient pas simultanément visibles : les données d'un niveau ne sont pas coprésentes avec celles d'un autre, car chaque niveau a, pour ainsi dire, une cosmologie propre et originale. (2) Mais la Terre ne serait pas consciente d'elle-même si l'astronome n'était qu'uniquement terrestre, s'il n'était pas aussi vital et humain. Il est essentiel que, dans ses heures de loisirs, il ne soit pas davantage conscient qu'un charançon dans le bois d'un boomerang du fait qu'il est incarné dans un missile tournoyant dans l'espace. C'est de cette manière que la Terre dépend de ses propres Paires subsidiaires, de son remplissage concret, car c'est ce qu'elle est en tant que Terre.

× Revelations of Divine Love, LXXII. Cf. Fr. P. Erich Przywara, Polarity, pp. 68 et suivantes. Le concept de Dêité, dit-il, « nétablit pas une primauté immédiate sur l'esprit, le corps, la communauté ou l'individu, mais traite avec tous les quatre essentiellement comme tenus dans une tension équilibrée. » D'un côté, la hiérarchie ascendante semble culminer en Dieu ; d'un autre côté, aucun degré n'est plus proche qu'un autre de Lui, car il prend la hiérarchie toute entière, avec l'ensemble de ses interconnexions verticales unifiantes, pour l'approcher de Lui. Voir aussi Dorothy M. Emmet, The Nature of Metaphysical Thinking, pp. 178 et suivantes.

bas ; mais il souligne que dès que nous réalisons que le plus élevé inclut le plus bas, nous voyons qu'il est vraiment le plus élevé. Il distingue quatre degrés de généralité décroissante – (1) le Bien (qui inclut et transcende les choses existantes et non existantes), (2) l'Existant, (3) le Vivant (les anges, les hommes, les animaux et les plantes), (4) le Sage (les anges et les hommes) ; et le premier de ces titres est le plus applicable à Dieu, le second plus applicable que le troisième, et le troisième davantage que le quatrième. Ainsi nous atteignons Dieu par un processus d'attraction. + « Mais cette abstraction », commente C. E. Rolt * , « n'est pas une simple abstraction et cette négation n'est pas non plus une simple négation. L'existence en Dieu subsume et ainsi inclut tout ce qui est réel dans la Vie ; et la Vie en Lui subsume tout ce qui est réel dans la Sagesse. De là, les créatures, au fur et à mesure qu'elles avancent dans l'échelle de la création, tirent de Lui des qualités de plus en plus particulières et progressent en devenant plus concrètes et individuelles au lieu de devenir plus abstraites. La totalité de la riche variété de la création existe en tant que simple Unité en Dieu, et plus une créature est élevée dans l'échelle, plus elle tire de force fraîche de cette simple Unité. »)

Bien que ce soit une des fonctions principales du philosophe de redécouvrir le suprahumain concret, il y a aussi l'infrahumain concret à considérer. Les niveaux les plus bas ne sont autres que simplement eux-mêmes : ils portent la marque cachée du plus élevé, et en fait comprendre pleinement l'un d'entre eux serait s'élever au niveau du Tout. Le code de comportement d'une unité de bas degré, quoi qu'il soit excessivement monotone, est cependant assez élastique pour permettre à chacun de ses supérieurs d'exercer sur elle une influence qui, malgré sa lenteur et son imperceptibilité, n'échoue pas à réaliser sa fin. Des atomes sont engagés dans l'écriture de cette phrase qui les concerne, sans faire aucune violence à leurs coutumes rigides et circonscrites, parce que leur échelle temporelle est telle que cet acte d'écrire s'étend sur des âges de l'histoire atomique et que l'effet momentané sur la conduite individuelle de l'atome est négligeable. Sur le compte de ce changement de tempo de niveau en niveau, un atome en moi (s'il était miraculeusement doté du pouvoir de réflexion) ne trouverait pas plus de raison de se supposer sous une influence humaine que je ne trouve de raison, lors d'une première inspection, de me supposer moi-même sous une influence suprahumaine. Mais d'un point de vue plus élevé rien ne pourrait être plus évident que la plasticité des subordonnés. Au long cours, les électrons du saint se comportent très différemment des électrons d'un criminel, et de ceux d'une pierre. Les molécules de cette planète passent par trois phases principales – la phase terrestre, la phase vitale-terrestre et la phase humaine-vitale-terrestre – et d'innombrables sous-phases en dehors de cela, chacune d'elles impliquant un schéma de comportement légèrement différent, bien que les formules chimiques restent les mêmes. De plus, il y a, bien sûr, des distinctions structurelles évidentes : dans la Vie, et grâce à l'action humaine, toutes sortes de molécules nouvelles et extrêmement complexes se sont développées. Même l'homme individuel a des molécules qui sont aussi uniques et aussi caractéristiques, peut-être, que ses empreintes digitales °. On a l'impression que le chimiste idéal, d'après l'examen de mes protéines, serait capable d'en déduire ce livre, car c'est en un sens leur livre. Mais il n'y a pas qu'un seul exemple de

+ [The Divine Names](#), V. 3.

* [Dionysius the Areopagite](#), p. 134, note de bas de page.

Saint Augustin, considérant les choses du dessous (« la terre, les dragons, toutes les profondeurs, le feu, la grêle, la neige, la glace et le vent d'orage... »), les plantes, les choses rampantes, les oiseaux, les bêtes et les hommes) rêve des choses du dessus (« Tous Tes anges, tous Tes hôtes, le soleil et la lune, toutes les étoiles et les lumières, le Ciel des cieux... ») ; mais il ne fait pas l'erreur de les rejeter non plus. Au contraire, il dit : « Je n'ai pas rêvé maintenant de choses meilleures, parce que je le concevais d'elles toutes : car, avec un jugement plus profond, j'ai appréhendé que les choses du dessus étaient meilleures que celles du dessous, mais que toutes ensemble étaient mieux (encore) que celles du dessus seules. » [Confessions](#), VII. 13. Cf. Inge, [Christian Mysticism](#), p. 128, 129. Ce thème de la tangibilité trouve son partisan moderne le plus grand en Hegel, et il est frappant chez les néo-hégéliens Bosanquet, ([The Principle of Individuality and Value](#)) et Croce. Croce souligne le fait que le concret est la province spéciale de la philosophie, tandis que l'abstrait est la province de la science. Pour lui le concret seul est réel, et l'analyse scientifique nous éloigne un peu plus de la réalité vivante. Voir H. Wildon Carr, [The Philosophy of Benedetto Croce](#), pp. 6 et suivantes. Pour une affirmation de l'opinion contraire – que l'analyse est une « méthode de connaissance qui découvre des entités ou des parties qui sont réelles tout à fait dans le même sens que le sont les tout qui sont analysés » – voir E. G. Spaulding, 'A Defense of Analysis', dans [The New Realism](#) (1912), p. 155.

° D'après J. S. Haldane: « La constitution des protéines, y compris l'hémoglobine, qui peuvent être séparées des corps de différents hommes individuels, varient appréciablement entre des individus différents ; et ceci n'est pas une simple circonstance accidentelle, mais est comme caractéristique de l'individu, comme le sont la forme ou la taille de ses mains, son visage, la couleur de ses cheveux. » [The Philosophical Basis of Biology](#), p. 22. Voir aussi l'appendice de Joseph Needham à [Creator Spirit](#) de Canon C. E. Raven, et son [Order and Life](#), pp. 43 et suivantes.

cette immanence mutuelle des niveaux par la vertu de laquelle l'homme est ce qu'il est. Emerson + minimise plutôt qu'il ne surestime le cas quand il dit que : « L'homme... est placé au centre des êtres, et un rayon de relation se transmet de tous les êtres vers lui. Et l'homme ne peut pas plus être compris sans ces objets, que ces objets ne peuvent être compris sans l'homme. » *

8. LA RÉCONCILIATION DU SCHEMA HIÉRARCHIQUE ET DU SCHEMA RÉGIONAL

Dans cette enquête, j'ai fait usage de deux diagrammes ou schémas de base – le schéma régional ou circulaire, et le schéma hiérarchique ou triangulaire. Et bien qu'en de nombreux endroits ils se soient réunis pour former une seule structure, on ne peut pas encore dire que leur union soit complète. En fait, ce chapitre jusqu'ici, avec son organisation pyramidale de fonctionnaires liés à leur bureau, semble largement ignorer leurs relations régionales. Il reste pour moi de ce fait à corriger ces divergences et finalement à réconcilier les deux systèmes.

Mon expérience d'objets tels que les hommes et les étoiles est indubitable – c'est une expérience qui est claire et irréfutable. Mais des questions surviennent : comment, et où, et en tant que quoi, est-ce que je jouis de ces intuitions des choses ? D'après le schéma régional, j'en fais l'expérience ici au Centre où elles appartiennent et où je n'appartiens pas (lorsque je vois qu'en ce lieu je suis réduit à rien) ; et de ce point je projette chaque objet vers ce que je conçois être sa région propre. D'après le schéma hiérarchique, d'un autre côté, je reçois mes objets dans divers lieux et capacités, comme cela convient à leurs divers rangs : par exemple, quand il est question d'étudier un problème humain, j'utilise ma cellule de bureau sans fenêtre du cinquième ou du sixième étage, et quand des affaires stellaires sont en question, je déménage vers un bureau plus spacieux. D'après la première image, je suis logé de façon permanente dans le sous-sol, où néanmoins je semble capable de jouir des objets de tous les degrés ; d'après la seconde image, j'ai ma propre pièce à mi-chemin en hauteur de l'immeuble, mais il ne m'est permis de me déplacer qu'en haut et en bas pour aller vers d'autres étages au fur et à mesure que mon objet bouge, pour occuper temporairement les bureaux de mes supérieurs et de mes inférieurs. Lequel de ces comptes rendus est vrai ? Où suis-je réellement stationné ?

La réponse est que, comme pour chaque autre fonctionnaire hiérarchique, ma vraie place est au plus bas niveau. Quelque élevée que puisse être la station que je semble occuper, c'est en réalité celle de mon objet, et je ne peux jamais obtenir la moindre promotion grâce à mes propres mérites. On a l'impression que l'organisation entière est logée dans le sous-sol. Il ne s'ensuit pas, cependant, que la grande structure aux étages multiples érigée sur cette fondation-là soit une fiction : au contraire, elle en est la réalisation indispensable, en tant que transcendante, éloignée et complètement autre-que-soi, de ce qui est, au plus bas niveau, immanent dans l'observateur et coïncidant avec lui ; c'est la projection dans l'espace, par degrés et niveau par niveau, du trésor caché dans le sous-sol. Le soubassement de tout est le plan des sujets (qui sont en définitive un

+ 'Nature' (1836), IV.

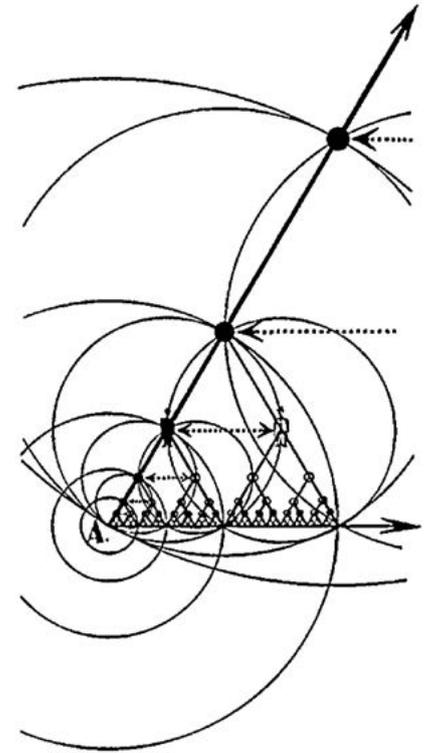
* Un curieux signe de l'interdépendance des degrés inférieurs et supérieurs de notre fonctionnement, est le fait que, si les sensations que nous recevons continuellement de nos corps (par exemple, les sensations du toucher, de la pression et du mouvement), et notre ouïe, sont coupées, nous devenons inconscients, même si la vue nous reste.

Je veux dire l'espace rempli tel qu'il se présente actuellement, concret, non uniforme, et hiérarchique, dont les perspectives se terminent dans le Ciel ; non l'espace vide débarrassé de toutes distinctions et qualités régionales, l'espace théorique abstrait, la simple vacuité fragmentée sans vie, et même infernale partout, parce qu'il ne lui est jamais permis de construire la moindre totalité. En jetant leurs yeux sur la première sorte d'espace, les hommes avaient l'habitude d'y voir directement la sphère du cinquième élément divin, les royaumes de l'impérissable beauté, de l'intelligence et de la vie surabondante, leur pays brillant et immortel propre, le Paradis lui-même ; et maintenant, en regardant dans l'espace de la deuxième sorte, nous ne voyons, nonobstant nos superbes télescopes, pas plus loin que le bout de nos nez.

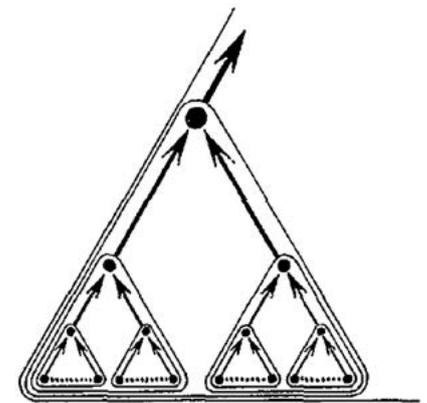
seul Sujet), mais il y a nécessairement érigée sur cette base la vaste pyramide de la hiérarchie objective, étendue, plurielle, multiforme. Car l'organisation des fonctionnaires n'est nulle part purement psychique et non spatiale, et nulle part purement physique et spatiale, mais physique et psychique de part en part. Ainsi c'est essentiellement un système régional, dont les « canaux propres » courent dans l'espace, et dont les « cellules de bureau » sont établies justement dans ces structures spatiales que leurs nombreuses fonctions demandent. En bref, le schéma hiérarchique ou triangulaire et le schéma circulaire ou régional, sont deux versions de la même chose : la différence, pour le dire le plus brièvement, est que tandis que le premier considère les rayons, le second considère les circonférences.

Laissez-moi illustrer leur unité. Quand j'observe un homme, on pourrait me décrire comme regardant du plus bas niveau (en A), le long des « canaux propres » et au travers des « cellules de bureaux » variées et intermédiaires, de celles qui sont électroniques à celles qui sont cellulaires, directement dans ma cellule du cinquième étage, de sorte que ce qui se présente là m'est présenté à moi. Je suis à la fois le fonctionnaire dans cette cellule, considérant le problème d'un de mes collègues humains, et l'assistant le plus servile du même fonctionnaire, dont la non-entité le confine à l'étage le plus bas : c'est seulement en étant ce dernier que je peux être le premier. Nous sommes habitués à des fonctionnaires impressionnants qui ne sont personne dans la vie privée, mais voici un exemple extrême du type : tout dépend de l'immense divergence entre mon statut de fonctionnaire et ce à quoi j'ai droit intrinsèquement. C'est précisément ce gouffre qui est ma qualification principale : son élargissement est ma promotion. Et la raison de ceci est que ce gouffre n'est pas un simple gouffre, mais le lieu des processus ascendants et descendants hiérarchiques.

Or il y a une difficulté ici. Du point de vue d'un fonctionnaire unique ou d'un observateur du rang le plus bas, qui peuvent être comparés à un point, l'espace n'a aucune profondeur et la projection est impossible. ° (Autrement dit – ce qui revient à la même chose – la totalité de l'espace est infiniment profonde, et dès qu'un objet est lancé dans cet espace il n'y a rien pour l'arrêter, ni pour marquer le terme de cette activité projective.) Tout le contenu de la hiérarchie repose ici, emprisonné en un point, et il ne peut être libéré que lorsque ce point est uni avec d'autres points dans les séries. La base de l'observation doit être élargie, car la projection n'est possible que par la méthode de triangulation, la méthode binoculaire : c'est-à-dire qu'elle est toujours le travail d'observateurs coopérants dont la distance qui les sépare est comparable à la profondeur de leur projection conjointe. Vu d'un angle, l'objet peut être à une distance quelconque, mais vu de deux, il est définitivement situé. Chaque degré plus élevé d'individu, en tant que plus éloigné de la base d'observation, demande donc une équipe plus large d'observateurs, dont les points de vue sont suffisamment différents et, en même temps, unis en un seul point de vue. Leur pluralité est vaincue dans la mesure où les niveaux plus élevés se projettent : ainsi l'unification des sujets observateurs a pour contrepartie leur convergence sur une hiérarchie ascendante d'objets communs, culminant en un Objet qui finalement ferme toute vue. × Cela demande à chaque sujet de réaliser le Tout que chacun contient.

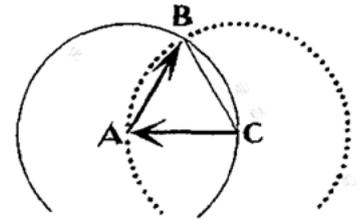


° Il y a des modes dont la valeur dépend non de notre faculté de projeter l'objet, mais du fait de réaliser au contraire sa présence ici, d'où les belles lignes de Rilke :
« Cieux prodigieux, débordant d'étoiles,
flambez au-dessus de votre affliction.
Arrête de pleurer dans ton oreiller, et
pleure en eux, où, proche des pleurs,
près du visage passant, l'espace cosmique
croissant et enchanteur commence. »
Later Poems, p. 113.



× Avec les mots de Ronald Knox (*God and the Atom*, p. 99) : « Nous voyons son visage (celui de Dieu) nous regardant vers le bas depuis l'extrémité de toutes les avenues de notre pensée » – pourvu que nous voyions réellement la fin de ces avenues.

(La formule traditionnelle corps, mental et esprit, est plus ou moins applicable ici. L'esprit (A) implique l'objet en tant que non projeté, en tant que contenu dans le sujet ; * le mental (B) implique le sujet en tant que projeté ; le corps (C) implique la vision que l'observateur a du sujet (A). Le soi (A-C) va de pair avec le non-soi (A-B), et est en même temps le réceptacle central qui ne change pas (A).))



* « L'esprit est une unité du multiple dans laquelle l'extériorité du multiple a définitivement cessé. » F. H. Bradley, *Appearance and Reality*, p. 498.

Les questions à poser concernant l'espace sont les suivantes : en quoi repose-t-il et à quel corps appartient-il ? De même que l'espace de mon corps humain est complètement transformé, organique, et un réseau vivant de préhensions, inspiré, de même l'espace de chacun de mes corps plus grands l'est également. Plus il semble inerte à un observateur extérieur, plus il est vivant à son observateur intérieur, son occupant. Et la totalité de celui-ci, en tant que tout, et en tant que complètement habitée, peut adéquatement être qualifiée d'« esprit ».

⊕ La théorie moderne (de de Broglie et d'autres) que la lumière se comporte sous certains aspects comme si elle était onde, et sous d'autres aspects comme si elle était particule, n'est pas complètement neuve. Newton avait une théorie très semblable.

Dans les premiers chapitres de ce livre, j'avais beaucoup à dire à propos de la projection et de la réflexion mutuelles entre les observateurs ; plus loin, j'ai discuté des processus verticaux bidirectionnels – anabolique et catabolique – ; finalement, il y a eu la « façon de procéder au bureau » et « les canaux propres » de ce chapitre. Or ce ne sont pas des activités séparées, mais trois versions complémentaires d'une activité unique, d'un système tout inclusif unique d'événements dans l'espace : ou plutôt, ils sont l'espace lui-même, non en tant que conçu abstraitement par la science et le bon sens, mais en tant qu'organique. Car l'espace réel n'est pas un médium neutre et uniforme – sans caractéristique, sans sentiment, dépourvu de mental, mort – en lequel des objets étrangers sont ici et là enchâssés, mais bien davantage la totalité des sujets vivants, chacun d'eux étant actif dans tous les autres. D'un côté, il est le plus léthal des corrosifs ; d'un autre côté, l'élixir même de la vie. Dans sa tangibilité, il est la hiérarchie elle-même à l'œuvre. Et en tant que tel il est structuré le long de deux axes – l'axe radial ou pyramidal, et l'axe circonférentiel ou zonal. Il n'est pas étonnant que la lumière (qui est une des plus remarquables de nos abstractions tirées de l'espace rempli) se révèle elle-même sous précisément ces deux apparences – en tant que volées radiales de photons, et en tant que systèmes globulaires d'ondes. ⊕

Je suis alors ici le paradoxe des paradoxes – à la fois habitant de la région moyenne, de chaque région, et du Centre ou de la non-région ; à la fois fonctionnaire du cinquième degré, de tous les degrés, et du degré le plus minime ; à la fois un point, et la totalité de l'espace avec ses richesses inépuisables, et leur réceptacle nu.

*« Bien qu'il y ait quarante cieux ou plus,
parfois je regarde au-dessus d'eux tous ;
quelquefois j'en réalise à peine un millier,
parfois je tombe dans l'Enfer.*

*Ô, ne me torture pas dans cette mesure qui est bien vaste,
ces distances T'appartiennent ;
le monde est trop petit pour Ta tente,
et une tombe trop grande pour moi..*

*Prendras-tu les armes contre l'homme,
et feras-tu passer une miette de poussière depuis le ciel jusqu'en enfer ?
Grand Dieu, te mesureras-tu à un pauvre diable ?
Déchiffrera-t-il Ta stature ? » °*

° George Herbert, 'The Temper'.

9. « LA COMPOSITION DE LA CONSCIENCE »

Je ne peux clore ce chapitre et cette partie du livre sans répondre à une dernière objection, mais très insistante, du bon sens : à savoir, que le schéma hiérarchique viole la nature de notre moi.

Les moi et les contenus des moi (se présente ainsi l'objection) sont immiscibles. Que nous soyons sur des côtés opposés du globe ou dans la même pièce ne change rien : votre pensée ne peut pas se mélanger

à ma pensée, et votre sentiment ne peut pas non plus se mélanger à mon sentiment. Comme James le déclare, + il y a dans cette pièce de nombreuses pensées, certaines d'entre elles se rassemblant en un groupe que j'appelle mes pensées, et d'autres se rassemblant en un autre groupe que j'appelle vos pensées ; et la brèche entre les deux systèmes est « la plus absolue dans la nature ». Chacun de nous doit porter sa propre douleur, et chacun de nous détient la clé de son propre magasin de souvenirs. Tout va montrer que nos consciences ne peuvent pas être combinées pour amener une synthèse plus élevée, comme si elles étaient des substances chimiques. Ce que dit McTaggart, que les moi ne peuvent pas se superposer ou former partie des autres, est vrai. ×

L'histoire de la pensée de William James sur cette question est instructive. Dans ses Principles of Psychology, il prenait pour acquis que « chaque fait mental complexe est une entité psychique séparée qui prend le pas sur un grand nombre d'autres entités psychiques qui sont, par erreur, appelées ses parties, et il les supprime en fonction, mais il n'est pas littéralement composé d'elles. ». * Le résultat en est, comme il dit, que nous « devons nier l' « âme-terre » de Fechner et toutes les autres collections suprahumaines d'expériences de tous degrés dans la mesure au moins où l'on tient qu'elles doivent être composées de nos âmes plus simples. » Mais dix-huit ans après les Principles, il parvient à la conclusion que la situation philosophique produite par ce déni « est presque intolérable. Si l'on reste loyal à la rationalité logique, on est déloyal à toutes les autres sortes. Cela rend l'univers discontinu. » « Au cœur de mon cœur, » dit-il, « je savais que ma situation était absurde et ne pouvait être que provisoire. » « Sincèrement, et aussi patiemment que je le pouvais, je me suis battu avec ce problème pendant des années, ai couvert des centaines de feuilles de papier de notes, de souvenirs et de discussions avec moi-même sur cette difficulté. Comment des consciences nombreuses peuvent-elles être même temps une conscience unique ? » Et enfin, abandonnant ce qu'il appelle sa « logique intellectualiste », il se décide pour Fechner et « la composition de la conscience ».

Je pense que cette objection survient généralement, non pas tant de scrupules intellectuels authentiques, que d'un attachement plus ou moins aveugle au dogme que le moi est quelque chose de séparé, une substance, une chose cogitante (*res cogitans*) cartésienne, une âme-atome impénétrable. Le christianisme lui-même en est venu peu à peu à négliger l'implication claire de nombre de ses enseignements fondamentaux propres. ø (Je veux dire des doctrines comme le Christ intérieur, ° l'esprit unique qui unit tous les croyants, × et Dieu qui œuvre en eux pour faire Sa volonté ; • la Divine Présence quand « deux ou trois se rassemblent au nom du Christ » ; + les anges qui avertissent, inspirent et renforcent ; † le don de prophétie et des langues, avec son inversion – la possession par les esprits du mal et par le Diable.) φ En fait, on peut se demander si un misérable fragment du christianisme arriverait à survivre à la croyance que le moi est imperméable à l'influence directe de tous les autres moi, et incapable de se mélanger avec eux. ø

Or c'est à la preuve empirique que nous devons en appeler. Considérons, par exemple, la télépathie, dont on ne peut pas raisonnablement nier l'existence – à moins d'ignorer les œuvres de Rhine, Carington, Soal et

+ Voir Textbook of Psychology, p. 153. Mais dans The Psychological Review, (1895), ii. pp. 119, 120, il a retiré son objection à l'idée que les champs de conscience sont composés de parties plus simples.

× The Nature of Existence, 401 – 404. Il est digne de noter que la doctrine de McTaggart, qu'aucun contenu de l'esprit ne peut se situer dans plus d'un seul moi, le conduit à une sorte d'athéisme ; de plus elle est, ainsi qu'il l'admet lui-même, impossible à prouver.

* Les citations dans ce paragraphe sont tirées de A Pluralistic Universe, pp. 205 – 208.

Les poètes ne sont pas nécessairement des sages ; mais si nous admirons la poésie de Yeats, la relation qu'il fait de son origine ne peut pas être complètement dépourvue d'importance. Il croyait : « que les frontières de notre esprit sont constamment changeantes, et que de nombreux esprits peuvent s'écouler l'un dans l'autre, pour ainsi dire, et créer ou révéler un esprit unique, une énergie unique... Que nos souvenirs font partie d'une grande mémoire, la mémoire de la Nature elle-même. Que ce grand esprit et cette grande mémoire peuvent être évoqués par des symboles. » S'étendre sur un sujet, c'est graduellement se joindre à tous ceux qui ont fait de même dans le passé. Et certains des maux du monde sont issus de la mort lente de ces croyances. Essays, pp. 33, 510.

ø L'averroïsme (et en particulier la doctrine de l'unité de l'intellect chez tous les hommes) est devenu, aux yeux des Dominicains, l'archi-ennemi de la vérité. Mais tous les extrêmes sont déplorables. Il est aussi, et toujours, faux de dissoudre l'individu dans une âme commune que de ne jamais l'y dissoudre. La « composition de la conscience » n'abolit pas plus l'individu qu'une symphonie n'abolit ses notes ; au contraire, elle garantit et complète à la fois la nature du moi.

° John, XIV. 20, 23.

× John, XIV. 17 ; Acts, II. 4 ; I Cor. VI. 17, 19 ; XII ; Eph. II. 18 ; I John, IV. 15, 16.

• Phil. II. 13.

+ Mat. XVIII. 20.

φ I Cor. XIV ; John, XIII. 2.

† Luke XXII. 43 ; I Cor. XIII. i ; Acts, X. 3.

ø Le Dr Inge (Personal Idealism and Mysticism, pp. 94 et suivantes) a souligné que la notion d'atomes spirituels imperméables est en complète contradiction avec le christianisme. Le concept de personnalité du Nouveau Testament est complètement fluide. Mais nous sommes allés si loin en nous écartant de ce concept qu'il est possible au professeur H. H. Price d'écrire : « La conception religieuse traditionnelle de la nature humaine est... une conception isolationniste » concernant

de nombreux autres. Il est tout à fait clair, comme le professeur H. H. Price nous le dit, que : « les phénomènes de la télépathie montrent qu'un esprit n'est pas séparé d'un autre par une limite quelconque bien définie et précise ». Mais s'il peut y avoir un peu de mélange, il pourrait bien, dans notre cas, y en avoir beaucoup. « Imaginez », continue le professeur Price, « deux esprits dans un état de rapport télépathique complet et continu, de sorte que chaque expérience de l'un affecte directement les expériences de l'autre. Pourrait-il continuer à y avoir du sens à les qualifier de deux esprits et non d'un ? Si la connexion causale entre deux ensembles d'états mentaux était aussi proche que cela, nous devrions dire qu'il y avait un esprit dans deux corps : tout comme, s'il y a un degré de déconnexion suffisant entre deux groupes d'états mentaux, les deux étant associés au même corps, nous devrions dire que l'esprit animant ce corps s'est scindé en deux personnalités séparées. Cela revient à dire ceci : à la fois *ad intra* et *ad extra* (si je peux l'exposer comme cela) la nature unitaire de l'esprit humain semble être une question de degré, et non une question de tout ou rien. » ⊕

Ce n'est pas comme si la télépathie était seule dans sa critique du moi isolé : plusieurs autres types de phénomènes psychiques lui apportent leur soutien. Et on constate aussi qu'il y a une grande masse de preuves indiscutables concernant la schizophrénie et les personnalités multiples : les faits forcent le psychiatre à parler du moi divisé du patient, de deux ou plusieurs moi se superposant à tel ou tel degré, et de leur réunion éventuelle. Si la conscience peut être « composée » et « non composée » dans un seul cas, le principe est établi, et il est clair que la « composition » ne s'arrête pas nécessairement au niveau de l'homme individuel bien intégré. Et en fait Jung (suivi par Freud dans ses dernières phases) voit qu'il est impossible de rendre compte des phénomènes de la conscience individuelle sans postuler une sorte d'esprit supra-individuel, d'inconscient racial, dont tous nos esprits sont tributaires. ⊕ Les nombreux exemples de découvertes et inventions simultanées et indépendantes pointent dans la même direction générale. Et il ne serait certainement pas surprenant d'apprendre que la raison pour laquelle le grand génie religieux ou artistique semble nous révéler à nous-mêmes, nous rapprocher de nos moi réels davantage que nous le sommes, est qu'il réalise un niveau commun de conscience plus élevé. °

Et il y a aussi le grand domaine croissant de la psychologie de groupe. Il est vrai que « l'inconscient collectif » décrit par Espinas × et Durkheim et plusieurs autres sociologues français, de même que « l'esprit de groupe » de McDougall, ont suscité une opposition violente, + mais les données sur lesquelles ces choses sont basées sont des faits qui demandent à être formulés et étudiés soigneusement, car ils sont de la plus grande importance pratique. Le « sentiment de réunion » des quakers, φ l'esprit de corps de, disons, un équipage aérien bien entraîné, sont des réalités particulièrement impressionnantes que même un étranger à ces choses ne peut ignorer ; et, bien sûr, il y a aussi les humeurs d'une foule, l'hystérie de guerre, etc. Et le fait intéressant est que ce que l'on avait l'habitude de considérer comme le défaut principal du concept de conscience collective – à savoir qu'elle transcende et peut même contredire la conscience individuelle – montre maintenant des signes qu'elle devient

l'esprit. L'esprit individuel, on le suppose, peut affecter et être affecté par d'autres esprits finis uniquement d'une manière indirecte et tortueuse, par une longue chaîne de causes physiques intermédiaires. L'existence de la télépathie montre que cet « isolationnisme » est faux. » Hibbert Journal, Jan. 1949, p. 109. Ceci ne rend pas justice à la tradition religieuse. Mais, bien sûr, tout dépend de là où nous remontons dans la tradition. En revenant à Saint Athanase, par exemple, nous trouvons : « La personnalité d'un homme met en marche et accélère la totalité de son corps. Si quelqu'un disait qu'il n'est pas convenable au pouvoir d'un homme d'être dans un orteil, on penserait qu'il est idiot, parce que, tout en accordant le fait qu'un homme pénètre et met en marche la totalité de son corps, on lui nie qu'il puisse être présent dans la partie. De manière similaire, aucun de tous ceux qui admettent la Parole de Dieu dans l'univers comme un tout ne penserait qu'il est inapproprié qu'un seul corps humain soit mis en marche et éclairé par Lui. » The Incarnation of the Word of God, VII. 42

⊕ *Loc. cit.* Aussi significatif que le fait de la télépathie, il y a son cheminement : la transaction (semble-t-il) se produit à des niveaux « inconscients ». Ou, comme je le dirais, le « contact » se fait par l'intermédiaire de supérieurs communs et d'inférieurs continus.

Eugène N. Marais (The Soul of the White Ant) présente un cas de quelque chose qui ressemble à de la télépathie entre la reine et les ouvrières d'une termitière, qu'il considère comme étant, en effet, un seul organisme.

⊕ Voir, par exemple, la Psychology and Religion, pp. 45 et suivantes, de Jung sur l'intelligence supérieure et la capacité de calcul de l'inconscient, et sur la question de savoir si cet esprit supérieur devrait être qualifié de mien, ou si c'est une totalité dont « ce qui est mien » fait partie. ° Il est néanmoins vrai que de nombreuses découvertes simultanées peuvent être plausiblement expliquées sans avoir recours à un esprit supraindividuel, en les attribuant à une situation sociale en train de mûrir : finalement, tout est mis en place pour une nouvelle synthèse, qui, étant pratiquement inévitable, se produira vraisemblablement dans plusieurs lieux. Mais cette « explication » n'écarte absolument pas l'autre, ni les comptes rendus de tous les cas. Cf. Lossky, The World as an Organic Whole, p. 165. Et aussi L. L. Whyte sur la 'Simultaneous Discovery' dans The Listener, Nov. 25, 1948.

× Les Sociétés Animales.

+ Voir R.R. Maciver, Community, pp. 76 et suivantes.

φ Voir F.E., B.E., et R.S.W. Pollard, Democracy and the Quaker Method, sur la possibilité d'étendre cette méthode à des affaires purement séculières.

son point fort, le point qui rend l'étude de la mentalité de groupe si nécessaire et si fascinante. (Ceci est bien illustré dans le travail du Dr W. R. Bion en tant que psychiatre de groupe. * Il a trouvé beaucoup de preuves pour l'existence, dans des réunions de groupe périodiques sous sa direction, d'une mentalité supra-individuelle à laquelle les membres du groupe contribuent anonymement. La mentalité de groupe est uniforme en comparaison des diverses pensées de ses contributeurs, et elle tend à contraster avec leurs intentions avouées. Ce qui veut dire qu'elle permet la gratification de pulsions que, pour une certaine raison, l'individu n'est pas préparé à reconnaître comme étant les siennes au sens ordinaire. Et ceci, après tout, est très similaire à l'idée de Durkheim qu'il y a souvent une divergence frappante entre « les représentations collectives » de, disons, la religion, et celles de l'individu : il avait raison de dire que la société a « son propre mode de pensée », mais il n'avait pas suffisamment apprécié que ce mode est le nôtre, et doit être reconnu en tant que tel. † Pour des raisons psychologiques et morales, autant que pour des raisons intellectuelles, nous devons admettre que l'esprit humain individuel conscient n'est qu'un seul niveau de notre mentalité totale.) ⊕

Pour certaines personnes, les découvertes de la psychologie moderne, et encore plus celles de la recherche psychique, n'ont absolument aucun poids. Mais la vérité est que ces découvertes ne font que confirmer et étendre le grand principe de la « composition de la conscience » qui est déjà exemplifié, avec la plus grande clarté possible, dans notre organisation psychophysique propre en tant qu'individus. Ce stylo que j'utilise est un seul objet pour moi parce que de nombreux organes des sens apprécient autant d'aspects séparés et nombreux de ce qu'il est. ⊗ N'y a-t-il pas composition ici ? De manière similaire, si je n'ai pas de manière directe de parvenir aux organismes qui constituent mon organisme, comment suis-je capable de mouvoir mon bras de même que d'enregistrer ce fait ? Mon passé me raconte la même histoire que le présent. À un stade de ma vie j'ai été une paire de cellules (un ovule et un spermatozoïde), et ces deux choses en sont devenues une, et celle-ci s'est divisée en deux, puis en quatre ; et maintenant je suis une vaste population dont le taux de naissance équilibre approximativement le taux de décès. Il est comique de penser qu'une telle créature, dont l'histoire de vie est une longue tentative de composition, devrait en arriver à nier la possibilité de celle-ci. Dès que l'on accorde que le flux de la vie a deux côtés – un côté physique et un côté psychique – il doit s'ensuivre que l'individu est psychiquement en continuité avec la totalité de ses ancêtres animaux. Il ne serait pas tiré par les cheveux de décrire tout le vivant comme étant une expérience unique prolongée et très ramifiée. ° Le réel problème n'est pas tant d'expliquer comment nos expériences en sont venues à fusionner, que d'expliquer comment elles peuvent sembler être distinctes. Et si un doute devait subsister, je n'ai qu'à réfléchir au fait que, en revendiquant pour moi-même mon corps et mes instincts, et en prenant pleine responsabilité de mon comportement, je m'identifie moi-même implicitement avec le passé entier dans lequel ils sont enracinés. Quand je reconnais mes actions je reconnais chaque moi ancestral qui œuvre en elles. •

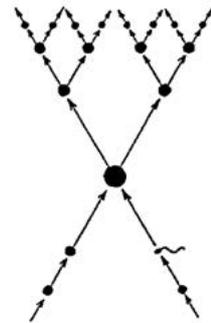
* Voir la série des articles « Experiences in Groups » du docteur Bion dans Human Relations, i. pp. 314-320, 487-496 ; ii. pp. 13-22.

Il y a, bien sûr, beaucoup de divergences d'opinions parmi les experts quant à la valeur pratique et aux implications théoriques d'études comme celle du docteur Bion. Mais il y a certainement une appréciation croissante de leur importance, et du fait que la psychiatrie ne peut plus ignorer la mentalité de groupe qui est la contrepartie indispensable de la mentalité individuelle. Dans ce pays beaucoup de travaux dans cette direction ont été entrepris par The Tavistock Institute of Human Relations, et aux États-Unis par le Research Center for Group Dynamics, travaux que les deux institutions ont publiés conjointement dans le journal trimestriel Human Relations.

† Année Sociologique, ii. pp. 29 et suivantes.

⊕ W. E. Hocking dans The Self: Its Body and Freedom, p. 115, souligne l'erreur de traiter nos tendances et pulsions « inconscientes » comme si elles étaient des étrangères dans la maison, et non des manifestations du moi. Et il cite le sonnet « The Mock Self » de William Watson comme un exemple de la vision opposée et moins erronée – à savoir, que c'est le moi manifeste, et non le moi caché, qui est l'étranger.

⊗ Cf. William James, Textbook of Psychology, p. 463.



° Russell a une définition de l'esprit en tant qu'« ensemble des événements mentaux connectés à un événement mental donné par l'« expérience », c'est-à-dire par une cause mnémique. » Cette « expérience » est « l'ensemble de ces événements mentaux qui peuvent être atteints à partir d'un événement donné par une chaîne causale mnémique, qui peut revenir en arrière ou aller en avant ». An Outline of Philosophy, pp. 298, 299. Si nous pouvons supposer que la « chaîne causale mnémique » peut courir sans être brisée le long de la chaîne physiquement continue des organismes (ou plutôt de l'organisme), alors, d'après la définition de Russell, tous les hommes et les animaux ont, en dernier ressort, un seul esprit.

• Ce point est repris en plus grand détail dans la partie V.

Comme pour montrer que je ne peux jamais oublier mon unité historique avec mes proches, je vis en eux, et je leur fais de la place pour vivre en moi. En fait, en dehors d'une telle interpénétration mutuelle, nous n'avons pas de vie. Nous grandissons, nous devenons plus réels, en devenant les autres, et en ce qu'ils deviennent nous. Ce n'est pas un dogme pieux, mais une question d'observation, d'avancer que le développement intellectuel et moral, et ce qu'on décrit de manière judicieuse sous le nom de largeur d'esprit, ne sont pas une question d'inflation de soi-même à l'infini, mais un englobement d'autres moi. φ Au tout début de ce livre, j'en ai noté un exemple frappant – je fais si complètement mienne la vue que mes compagnons ont de moi (en tant que corps avec une tête), que j'ai la plus grande difficulté à réaliser qu'il y en a une autre, plus originelle, centrale et intime, qui me laisse sans tête. Mais toute tentative de parcelliser ma vie mentale entre une unité centrale qui est mienne par nature, et des unités périphériques qui sont miennes par adoption, serait inutile. « Ma » vie mentale est un aspect de la vie mentale du groupe, ou alors elle n'est rien. Autrement dit, pas de composition sociale de la conscience, pas de conscience ; pas de mélange des moi, pas de moi. ×

Et pourquoi, après tout, les moi ne devraient-ils pas fusionner ? † S'il n'y a rien en eux-mêmes qui soit séparé de leur remplissage objectif, s'ils ne sont pas des substances ou des atomes-âmes mystérieux, que reste-t-il pour les séparer, et avec quelles armes sont-ils équipés pour résister à l'invasion mutuelle ? Dans la mesure où vous et moi jouissons d'un objet commun nous sommes un. Les visions que nous avons de lui doivent nécessairement être quelque chose de différent – dans ces différences repose leur valeur – mais elles ont beaucoup de choses en commun : ici nous « voyons œil vers œil » et sommes « un ». Littéralement, nous appartenons à un seul esprit, et sommes unanimes. W. E. Hocking a écrit un passage mémorable sur ce thème. + « Je me suis parfois assis à regarder un camarade, en spéculant sur ce mystérieux isolement du moi par rapport à un autre moi... Et alors cela m'est tombé dessus comme un choc – comme quand quelqu'un pense à soi-même et ressens une présence – que je suis dans ton âme. Ces choses autour de moi sont dans ton expérience. Elles sont ce qui t'appartient en propre ; quand je les touche et les fais bouger alors c'est toi que je change... Je ne peux imaginer de contact plus réel et plus émouvant que celui-ci ; que nous nous rencontrons et partageons une identité, non au travers de profondeurs intérieures ineffables (seuls), mais ici par l'intermédiaire des premiers plans de l'expérience commune. » Si, d'un côté, les moi n'ont pas de propriété privée à laquelle ils peuvent s'accrocher, et aucune opacité, ⊕ alors il n'y a rien pour empêcher leur unification progressive jusqu'au sommet même de cette hiérarchie subjective dont l'autre aspect est la hiérarchie objective. Si, d'un autre côté, je me méprends, et que le sujet connaissant est quelque chose d'inconnaissable qui existe à côté ou en addition à son objet, alors il ne m'est pas possible de savoir qu'il est incapable d'union avec d'autres sujets, dans une hiérarchie du genre que ce livre décrit. ⊗

En tout cas, quelle que soit l'explication, il est clair qu'à différents moments je pense et ressens pour ma famille, pour ma nation, pour un organe de mon corps, pour ma planète, pour mon espèce, pour moi-même en tant qu'organisme solitaire, etc. Ma vie se passe dans une telle

φ À l'objection que les hommes sont encore en désaccord aux niveaux élevés, je réponds (1) que c'est naturel, quand on voit qu'aucune unité qui manque au Tout n'est sans contradiction interne ; et (2) que des différences apparentes à un niveau sont généralement dues à des différences de niveaux – par exemple, des patriotes qui se querellent violemment le font largement parce que des problèmes religieux et de classe compliquent les choses. Mais j'ajouterai que, dans la mesure où j'atteins un haut niveau, je fais de ce conflit interne ma propriété : la désunion devient mienne.

× Cf. C. A. Richardson, Happiness, Freedom and God, p. 157, sur « l'expérience sensorielle de Dieu » comme combinant l'expérience sensorielle des sujets finis.

† Dire que le moi peut fusionner avec d'autres, et se diviser, est une manière de parler inévitablement trompeuse. De même que les rameaux et les branches d'un arbre proviennent, et s'unissent, dans un tronc, et ne sont cependant pas des parties de celui-ci, de même le moi a des branches plutôt que des parties. La continuité vivante de l'arbre, et non la discontinuité morte d'un jeu de boîtes, est une analogie plus vraie du moi.

+ The Meaning of God in Human Experience.

En pensant vraiment, dit bien A. C. Bradley, je pense ce qui est la même chose pour tous ceux qui pensent vraiment. Vous et moi en tant que nous pensons la même pensée vraie sommes le même penseur : ce qui pense en nous est un moi universel. Et ce sujet pensant universel n'est pas un esprit séparé, ni un autre sujet que vous et moi. Ideals of Religion, pp. 253 et suivantes. Cf. Royce, The World and the Individual, i. pp. 397 et suivantes ; et John Caird, Introduction to the Philosophy of Religion, pp. 120 et suivantes.

⊕ « Ils se voient eux-mêmes dans les autres car toutes les choses sont transparentes, il n'y a rien de sombre ou qui résiste, car chacun est manifeste... » dit Plotin des êtres dans le royaume du Nous. Enneads, V. viii. 4.

⊗ À propos de nos objets et états communs comme étant les mêmes en vous et moi, et non répétés, voir F. H. Bradley, Ethical Studies, p. 168.

exploration verticale de moi-même, qui est sûrement ce à quoi elle ressemble – à savoir, que je repousse et endosse des moi qui sont à un moment « les miens » et un autre moment « les leurs ». + Et si je ne fais pas confiance à mes propres sentiments en cette matière, il y a toujours un observateur extérieur pour signaler mes métamorphoses infinies. *

Même si seulement une fraction des preuves que j'ai rassemblées ici était valable, cela suffirait pour montrer que les moi ne sont pas imperméables les uns aux autres. Je pense qu'il est clair que les objections du bon sens à cette conclusion ne sont pas basées sur des preuves relativement aux faits, mais sur la crainte de ceux-ci, sur un sentiment d'anxiété de peur que notre précieux moi individuel soit détruit. Et en fait c'est une vérité qui ne peut pas être ignorée que (particulièrement en Occident) nous avons une aversion « instinctive » envers toute doctrine qui semble submerger le moi dans un moi plus grand. Comme William James le dit : « Le Dieu de notre christianisme populaire n'est qu'un membre d'un système pluraliste. Lui et nous sommes séparés les uns des autres, tout comme le diable, les saints et les anges se tiennent séparés de nous deux. » †

Mais ceci n'est qu'une partie de l'image. Nous désirons tout autant fusionner que nous ne désirons pas le faire, et la nature des choses est telle qu'elle répond à ce double besoin paradoxal de la nature humaine et le satisfait. Notre santé et notre bonheur, notre santé d'esprit et notre efficacité pratique, demandent tous un moi bipolaire, fusionné au-dessus, séparé au-dessous. La religion insiste sur peu d'autres choses. Le Nouveau Testament épuise les métaphores et les comparaisons dans l'effort de ramener en nous cette loi fondamentale de notre vie – le Corps et ses membres, la Maison et ses pierres, la Vigne et ses branches, sont de vraies figures de notre dualité. × Notre condition humaine extrêmement limitée ne barre pas le chemin de notre devenir de « participants à la nature divine », et elle n'est pas non plus abolie dans ce processus. C'est tout à fait le contraire, la vie unitaire des niveaux les plus élevés est une abstraction vide sans la vie plurielle des niveaux inférieurs, et les premiers ne sont alors au mieux que quand ils sont consciemment reliés aux derniers. L'homme le plus individuel est le moins individuel, l'homme authentiquement distingué a le maximum d'humanité commune en lui. Encore une fois, celui qui n'abandonne pas son propre point de vue, n'a très vite plus aucun point de vue auquel s'abandonner. C'est la sorte de personne attentive à elle-même, sans générosité, penchée sur l'expression de sa propre personnalité et qui n'a pas le désir de l'abandonner pour une plus grande, qui est le moins une personne. ° Le saint réel, qui s'est abandonné à la Divine Providence, et qui (comme Eckhart le dit) devient pour Dieu ce que la main d'un homme est pour un homme, au lieu d'être par là réduit à un chiffre, devient une force formidable dans la société. Il est une démonstration vivante de la loi que la seule manière de tenir à son moi, c'est de l'abandonner.

Tel est évidemment le cas en cette vie, mais qu'en est-il de la suivante ? Si le mystique ne perd pas contact avec son individualité humaine séparée, c'est (peut-on soutenir) plus une question de nécessité temporaire qu'un choix permanent, car il voit que l'objectif céleste dont il rêvait est l'union complète avec le divin. Que reste-t-il alors de lui ?

Je dois toujours réapprendre la leçon que, comme John Caird le dit, la famille, l'humanité et des organisations similaires de moi sont « plus vraiment moi que mon moi privé. En dehors d'elles je n'ai pas de moi réel, ou uniquement le faux moi d'un fragment qui se prend pour un tout. » *Op. cit.*, pp. 264-265.

+ R. L. Nettleship croyait que si nous nous ressentions tous mutuellement les uns les autres comme nous le faisons à l'occasion avec ceux que nous aimons le plus, l'individualité telle que nous la connaissons se fondrait en un être universel mutuel dans et pour l'autre, où la conscience de l'autre serait la conscience de soi.

* La rapidité et la perfection de la métamorphose verticale sont notés par Hui Neng : « Quand ils ne sont pas illuminés, les Bouddhas ne sont pas autres que des êtres ordinaires ; quand il y a illumination, les êtres ordinaires d'un seul coup se transforment en Bouddhas. » (cité par Aldous Huxley, *The Perennial Philosophy*, p. 67.) L'extase et le ravissement, qui marquent les stades les plus élevés de la contemplation mystique sont des phases plus spectaculaires de métamorphoses dont nous faisons tous l'expérience.

† *A Pluralistic Universe*, pp. 110, 111. Par contraste, il y a le crédo de Nicée : « le corps mystique de ton Fils, qui est la compagnie bénie de tous les fidèles. »

× Sur la vie conjointe de Dieu et de l'homme, et la solidarité de l'humanité, telles qu'elles sont enseignées dans le Nouveau Testament, voir Rufus Jones, *Studies in Mystical Religion*, pp. 3-18.

° Il est significatif que le mot latin *persona* signifie le masque d'un acteur, un rôle dans une pièce, un acteur. Le mot ne transmet pas tant l'idée d'une individualité permanente, substantielle, quelconque, que celle d'un rôle qui est joué. En adhérant plus ou moins à cette signification première, nous pouvons dire que la personnalité d'un homme est la totalité des rôles qu'il joue consciemment à différents niveaux : une personne réalisée serait alors un acteur qui a connu tous les rôles – infra-humains, humains et suprahumains – à la perfection. Dans *Death into Life*, Stapledon décrit l'humanité comme consciente des expériences séparées des hommes individuels, mais en danger de perdre cette conscience, et ainsi de perdre cette personnalité. Et c'est certain, si les individus hiérarchiques les plus élevés sont aussi des personnalités plus complètes, ils sont d'autant plus en contact avec leurs subordonnés.

La réponse (que je développerai dans la partie V) est : la totalité de ce qu'il est. Car dans la vie éternelle et intemporelle (en tant que distincte d'une existence simplement future) le passé n'est pas aboli, mais tous les événements temporels sont à la fois préservés et transmutés. Le pôle du moi inférieur séparé, cette unique contribution humaine qui est son certificat d'individualité, n'est ni perdu ni (ce qui serait pire) laissé à son propre misérable inachèvement ; il est satisfait, sauvé de lui-même mais non aliéné à lui-même, dans le Tout. °

L'objection finale du bon sens est que la fusion des moi est incompatible avec la liberté et la moralité.

En fait, elle est leur base même. Le péché, dit Tagore, • c'est de prendre pour acquis « que notre moi est la vérité ultime, et que nous ne sommes pas tous essentiellement un. » La fusion des moi est notre grande tâche morale, et si nous trouvons cette fusion absurde, répugnante ou incroyable, il y a des chances que nous soyons en train d'inventer des raisons pour nous dérober à notre devoir. Et qu'est-ce que peut signifier mon devoir sinon la revendication d'un moi plus élevé et plus inclusif face à un moi inférieur et moins inclusif ? + Le « doit » de la force remplacerait le « doit » de la responsabilité morale si j'étais un être indivis, à un seul niveau, dominé par une autorité étrangère. Si, d'un autre côté, je devais abandonner, et vraiment sans équivoque, ma propre volonté à la volonté d'une autorité plus élevée de sorte qu'aucune distinction ne reste, alors une fois de plus le mot « doit » perdrait son sens pour moi. La base du devoir repose quelque part entre ces extrêmes d'une opposition stérile et d'une unité également stérile. Les niveaux du moi ne doivent jamais être isolés les uns des autres ni fonctionner ensemble, mais doivent être tenus séparés en tant que distinctions nécessaires dans une unité, en tant que terminus de processus verticaux vivants. Sans tension ni divergence, rien ne peut arriver. Le sacrifice de soi – le déni d'un moi inférieur en faveur d'un moi plus grand – n'est rien de la sorte s'il est facile, une question de simple habitude. Cela demande une division de soi douloureuse et souvent tragique. Il est assez facile de croire dans nos têtes que : « Nous sommes à la fois nous-mêmes et un autre, nous-mêmes et plusieurs autres, nous-mêmes et tous les autres, nous-mêmes et l'univers, nous-mêmes et l'infini » ; × mais il est extrêmement difficile de mettre cette croyance en pratique. Cependant c'est précisément ce que nous devons faire. Et dans la mesure où nous réussirons, nous deviendrons libres. La voie de la liberté est de reconnaître la vérité et de l'être.

*« Être un avec nos moi profondément enterrés, les seuls vrais,
être un avec ce que nous sommes, un avec le monde entier. » **

° Nous sommes séparés et uniques au niveau inférieur, et fusionnés aux niveaux supérieurs : négliger l'un ou l'autre de ces aspects est désastreux. La controverse averroïste du XIII^e siècle tournait autour de cette question – une partie insistant sur l'unité suprême de l'intellect actif, dans laquelle les hommes ne sont plus distincts, et l'autre partie insistant sur sa connexion avec les corps des hommes individuels, où la matière assure la distinction. L'âme des fidèles est une, dit Rumi, et leurs corps sont nombreux ; mais l'âme animale est nombreuse, car quand son propriétaire mange, ses voisins continuent à avoir faim (Nicholson, *Rumi, Poet and Mystic*, p. 51).

• *Sadhana*, V.

+ Cf. Royce : « Mon Devoir est ma propre volonté plus rationnellement expliquée... que je ne le réalise encore consciemment. » *The World and the Individual*, ii, p. 32. Et Bosanquet : « Par l'adoration et l'abandon de soi on répudie et on rejette sa méchanceté, et on veut et on se ressent soi-même comme un avec le bien suprême. » *What Religion Is*. Mais l'abandon et la répudiation de soi demandent d'être constamment renouvelés. Dans certains cas, il est vrai que, comme Bernard Shaw le dit : « Si vous pouvez maintenant montrer à un homme une part de ce qu'il appelle maintenant le travail de Dieu à faire, et ce qu'il appellera plus tard de nombreux nouveaux noms, vous pouvez le rendre entièrement insouciant des conséquences envers lui-même personnellement. » (*Man and Superman*, III) Néanmoins la dualité et ses tensions subsistent, bien qu'elles puissent être de peu d'évidence à l'observateur extérieur.

× Maeterlinck, *Mountain Paths*.

* Matthew Arnold, 'Empedocles on Aetna'.

PARTIE IV

Et l'ange que j'avais vu se tenir sur la mer et sur la terre, leva sa main vers le ciel, et jura par celui qui vit pour toujours et toujours, lequel a créé le ciel et les choses qui y sont, et la terre et les choses qui y sont, et la mer et les choses qui y sont, qu'il n'y aurait plus de temps.

Rev. X. 5, 6.

Chacun de nous, peu importe ce qu'il fait... aime l'éternel.

Plato, Symposium, 208.

Et c'est la vie éternelle, qu'ils puissent te connaître.

John, XVII. 3.

Ce n'est pas simplement la durée, mais la qualité de la vie qui constitue son caractère éternel. Un esprit peut vivre à jamais, mais il peut ne pas entrer en ceci. Et un homme peut ne vivre que cinq minutes de la vie de la Bienveillance divine, ou d'un désir de perfection : dans ces cinq minutes, il est entré dans la vie de ce qui est Eternel, qui jamais ne fluctue, mais qui est la même et à jamais inaltérable.

F. W. Robertson, Sermon, Dec., 15, 1849.

Nous désirons l'Absolu uniquement dans la mesure où en nous l'Absolu désire aussi et cherche, par notre effort très temporel, la paix qui n'est nulle part dans le Temps, mais seulement, et Absolument, dans l'Éternité.

Royce, The World and the Individual, ii. P. 386.

Dieu a créé l'homme pour qu'il soit immortel, et il l'a fait à l'image de sa propre éternité.

The Wisdom of Solomon, II. 23.

Sois dans le respect de l'intemporel.

Chuang Tzu Book, II.

Tu pleures sur des hommes qu'il ne faut pas pleurer, quoique tes paroles soient celles de la sagesse. Les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts ; Car jamais ne m'a manqué l'existence, ni à toi non plus, ni à ces princes ; et jamais nous ne cesserons d'être, nous tous, dans l'avenir.

Comme dans ce corps mortel sont tour à tour l'enfance, la jeunesse et la vieillesse ; de même, après, l'âme acquiert un autre corps et le sage ici ne se trouble pas.

Les rencontres des éléments qui causent le froid et le chaud, le plaisir et la douleur, ont des retours et ne sont point éternelles. Supporte-les, fils de Kuntî.

L'homme qu'elles ne troublent pas, l'homme ferme dans les plaisirs et dans les douleurs, devient, ô Bhârata, participant de l'immortalité.

Celui qui n'est pas ne peut être, et celui qui est ne peut cesser d'être ; ces deux choses, les sages qui voient la vérité en connaissent la limite.

Sache-le, il est indestructible, Celui par qui a été développé cet univers : la destruction de cet Impérissable, nul ne peut l'accomplir ;

Et ces corps qui finissent procèdent d'une Ame éternelle, indestructible, immuable.

Bhagavadgita, II. 11-17.

Mais la pensée est l'esclave de la vie, et la vie est le fou du temps, et le temps qui promène son regard sur le monde entier doit lui-même s'arrêter.

Henry IV, Part I, V. 4.

Qui peut parler de l'Éternité sans faire de solécisme, ou y penser sans tomber dans l'Extase ?... Dans l'éternité, il n'y a pas de distinction des temps... Saint Pierre parle avec modestie, quand il dit qu'un millier d'années pour Dieu ne sont qu'un seul jour ; car, pour parler comme un Philosophe, ces instances continues du temps qui coulent et forment un millier d'années, ne font pas pour Lui un seul instant : ce qui pour nous est à venir, pour Son Éternité est présent, sa durée totale n'étant qu'un point permanent, sans Succession, ni Parties, sans Flux ni Division.

Sir Thomas Browne, Religio Medici, I. 11.

CHAPITRE XV

ICI ET MAINTENANT : LÀ-BAS ET ENSUITE

Nous devrions, si nous étions sages, et prenions soin de la santé et de la sécurité de notre âme, saisir et comprendre en pensée, jusqu'où nous le pouvons, les diverses dimensions du temps passé, présent et à venir.

Whichcote, Aphorisms, 181.

Aucune chose ne peut agir que là où elle est : de tout mon cœur ; OÙ est-ce seulement ? Ne sois pas esclave du Mot, n'est-il pas le Distant, le Mort alors que je l'aime, le désire, et le pleure, Ici, au sens authentique, aussi vraiment que le plancher sur lequel je me tiens ?... Le OÙ et le QUAND, si mystérieusement inséparables de toutes nos pensées, ne sont que des additions superficielles et terrestres à la pensée ; le Voyant doit les discerner là où ils s'élèvent du PARTOUT et du À JAMAIS célestes : toutes les nations n'ont-elles pas conçu leur Dieu, comme Omniprésent et Éternel ; comme existant dans un ICI universel, un Maintenant éternel ?

Carlyle, Sartor Resartus, I. 8.

Les hommes se font extrêmement mal à eux-mêmes quand ils refusent d'être présents à tous les âges.

Traherne, Centuries of Meditations, I. 85.

Je ne doute pas que les affaires temporaires continueront à durer encore et encore des millions d'années

Walt Whitman, 'Assurances'.

Le passé, le futur sont des formes passagères du temps que, dans notre ignorance, nous transférons mal à propos à la substance éternelle ; car nous avons l'habitude de dire : elle fut, elle est et sera ; elle est, voilà cela seul qu'il faut dire en vérité.

Plato, Timaeus, 37 E.

Le sentiment historique implique une perception, non seulement de l'essence du passé, mais de sa présence ; le sentiment historique pousse un homme à écrire non simplement avec sa propre génération dans ses os, mais avec le sentiment que la totalité de la littérature d'Europe depuis Homère, et en elle la totalité de la littérature de son propre pays, a une existence simultanée et compose un ordonnancement simultané.

T. S. Eliot, 'Tradition and the Individual Talent', dans Points of View, 1941, p. 25.

La répétition... affirme que l'existence qui a été, maintenant devient.

Kierkegaard, Repetition.

Profondément et de plus en plus profond dans le tunnel infini du Temps, l'âme ailée, comme un engoulevent, s'achemine sur son chemin sauvage ; elle trouve des éternités devant et derrière elle ; et sa dernière limite est son début éternel.

Herman Melville, Mardi.

1. D'OÙ ET VERS OÙ ?

Que suis-je ? Jusqu'ici, j'ai essayé de répondre à cette question en termes principalement spatiaux. Je dois maintenant insérer la dimension du temps dans l'image.

Quand suis-je ? Qu'est-ce que je représente dans le temps ? Ce sont là des questions cruciales, incomparablement fascinantes et importantes pour moi. Suis-je éphémère comme une manne, immortel comme un ange, ou peut-être quelque chose entre les deux ? S'il doit y avoir une fin rapide me concernant, les problèmes à propos du futur éloigné ne sont pas mon affaire, ou au mieux sont uniquement d'un intérêt académique. D'un autre côté, si j'ai un intérêt pour les choses à venir, je veux savoir ce qu'elles seront vraisemblablement. S'il se trouve que je suis aussi persistant dans le temps que je me suis vu moi-même ubiquiste dans l'espace,

« On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis, on les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices... Voilà direz-vous une étrange manière de les rendre heureux ; que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Comment, ce qu'on pourrait faire : il ne faudrait que leur ôter tous ces soucis, car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont, et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner. Et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, et jouer, et s'occuper toujours tout entiers. » Pascal, Pensées, 143.

surviendront les questions : qui est le « moi » qui dure, et quelles métamorphoses sont la condition de l'immortalité ? En quel sens pourrait-on dire que le moi qui survit est identique à celui qui est ici en train de discuter de cette survie ? Et ce n'est pas seulement mes perspectives futures qui me préoccupent : je veux savoir ce que je représente rétrospectivement. Quel âge ai-je ? Comment ai-je commencé ? Mon histoire est un conte qui, en lui-même d'un intérêt bouleversant pour moi, sera doublement intéressant s'il (ce qui ne semble pas invraisemblable) peut jeter une lumière sur mon avenir

Ce sont là des problèmes qui ont déconcerté de grands philosophes et rempli de nombreux volumes qui ne sont pas parvenus à une conclusion. Néanmoins je dois essayer de les résoudre pour moi-même en les reprenant tous à zéro, à la manière de ma génération et à ma propre manière. Jusqu'à ce qu'ils aient été reformulés dans un idiome moderne, revisualisés et réinsérés dans l'image du monde contemporaine, ces problèmes de la destinée humaine sont d'un ordre universitaire, plus ou moins irréels, lointains. Lorsque survient un événement quelconque, personne ne peut se permettre de se soucier de la manière dont il est arrivé et vers où il mène nécessairement, parce qu'à la réponse sont suspendus de nombreux problèmes pratiques du moment présent. Un homme sur le chemin d'une fête se comporte très différemment d'un homme sur le chemin d'une exécution, ou d'un enterrement, et particulièrement quand l'exécution et l'enterrement sont les siens. † Si cette question n'est pas digne d'être examinée, j'aimerais (quand même) savoir ce qu'elle est. Il est certainement peu hardi le touriste qui ne se soucie pas de se demander où va le train où il se trouve et d'où il est venu, car il se contente simplement d'y être assis et de balayer du regard le paysage qui passe. Mais il n'y a pas de doute que demander cela, c'est risquer d'être mal informé. Quand j'étais enfant, les passagers à côté de moi m'ont dit que le train serait divisé en une section qui irait au terminus appelé Ciel, et une autre section qui irait vers un autre terminus appelé Enfer ; et que la section dans laquelle je me trouverai était encore incertaine. Plus tard, un groupe de passagers différents me dit que nous nous dirigeons tous vers une catastrophe, en laquelle il n'y aurait pas de survivants. La totalité de l'excursion était, en fait, un fiasco – sinon quelque chose de pire – et j'étais là pour un moment afin de m'amuser comme je pourrais du paysage du moment. Mais pas pour longtemps. Quelque chose me poussait à entreprendre moi-même la tâche d'esquisser une carte du voyage en son entier, en rassemblant des morceaux de bouts d'information innombrables mais chaotiques, qui tombaient sur mon chemin. La voici donc, ma carte esquissée, dans les parties IV et V de cette investigation. C'est la meilleure que je puisse faire pour le moment, d'après mes lumières. Faire la tentative, c'est sans doute tomber dans de nombreuses absurdités, mais ne pas faire la tentative serait commettre une erreur et celle-ci serait la pire de toutes – celle d'être effrayé, et déloyal à une des composantes les plus essentielles de la nature humaine. L'homme est un passager, non du fret. Celui qui n'ose pas se demander où il se précipite n'est pas un couard, celui qui ne le peut pas n'est pas un nigaud, et celui qui ne le fait pas n'est pas un paresseux.

† S'il y a une vérité quelconque dans ce que dit le Dr Johnson, qu'être condamné à mort est une aide merveilleuse à la concentration mentale, alors en fait nous devrions tous être merveilleusement aidés de nos jours à nous concentrer.

Il est significatif que le mot présent, qui est un terme aussi bien temporel que spatial, puisse signifier ici, maintenant ou ici-et-maintenant ; et l'on s'aperçoit que cette ambiguïté est, en pratique, rarement gênante (si elle l'a jamais été). De manière similaire, distant peut signifier moyennement éloigné dans l'espace, dans le temps, ou les deux. Notre langage reconnaît, et à maints égards subtilement, l'unité organique de l'espace et du temps.

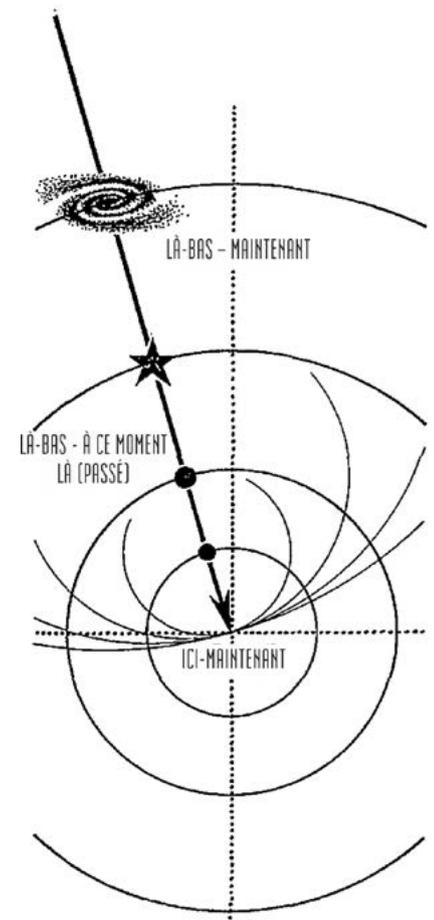
2. ICI-MAINTENANT ET LÀ-BAS-À CE MOMENT-LÀ (LE PASSÉ)

Je repars avec mon expérience immédiate – des choses telles que ce papier et les mots qui apparaissent dessus, ce bureau et le reste des meubles de la pièce, les maisons, les arbres, les nuages, le ciel et le soleil que je vois dès que je tourne la tête pour regarder par la fenêtre. La question est : quand sont ces choses ? Non pas la place mais plutôt la date, la position dans le temps, de mes objets, voilà ce que je veux découvrir.

Il va sans dire qu'ils sont maintenant. La position dans l'espace des contenus de mon expérience est ici, et leur position dans le temps est le moment présent. Mon ici est réellement mon Ici-maintenant, où le temps s'agrége au lieu. Le soleil et les nuages, les maisons, les arbres et les meubles – tous sont en ce lieu et portent cette date : ils me sont présentés à moi, présents, et ne sont absents ni dans l'espace ni dans le temps. Tout comme les choses qui sont là-bas – quelque part ailleurs qu'ici – n'existent pas pour moi, de même les choses qui sont plus tard – autre part que maintenant (pour ainsi dire) – n'existent pas pour moi. Seul ce qui est ici maintenant est réellement, dans la mesure où je suis concerné. C'est là où je suis emprisonné pour la vie, à l'intersection de l'espace et du temps. Maintenant, maintenant, maintenant... ici, ici, ici... ou plutôt ici-maintenant, ici-maintenant, ici-maintenant... la série continue, et ce n'est jamais par hasard qu'elle devient là-bas-à ce moment-là... je ne peux pas plus m'échapper de cette captivité que de la captivité dans ma propre peau. Car sauter à partir d'Ici dans le Là-bas, c'est prendre mon Ici avec moi, et ainsi ne pas sauter à partir de lui du tout. De même que sauter hors du Maintenant pour aller dans le À ce moment-là, c'est mettre à jour le À ce moment-là (ou le ramener à la date présente). Il n'y a pas de machine temporelle pensable, et même faisable, qui me déplacerait en une fraction de seconde du Maintenant-centre de mon monde temporel, pas plus qu'il n'y a d'avion assez rapide pour me déplacer de la largeur d'un cheveu de l'Ici-centre de mon espace-monde.

Bien sûr, ce n'est pas la fin de la question : il y a une multitude de complications. Depuis le tout début de cette enquête, il a été clair que ce soleil, ces nuages, ces arbres, ces meubles, ne sont pas seulement ici. Je les envoie à leurs stations respectives. Mon Ici est la base à partir de laquelle avancent d'innombrables Là-bas, formant eux-mêmes un vaste système concentrique. Et ainsi il se trouve que, si mon Ici est ma prison perpétuelle, il est, bien que n'étant pas plus qu'un point, assez vaste pour le goût d'un prisonnier : il contient le monde, et je vais vraisemblablement souffrir davantage d'agoraphobie que de claustrophobie. Il en est de même avec mon Maintenant. Il n'est pas davantage que l'instant dans lequel je suis à jamais encapsulé, et pourtant il contient tout le temps. Car c'est le moment à partir duquel je projette un vaste système temporel – un système d'À ce moment-là(s) gradués ou « régionaux » que j'appelle passé et futur. Les portes du temps, autant que les portes de l'espace, se sont brusquement largement ouvertes.

Par exemple, le soleil, que j'observe maintenant, je le classe comme étant le soleil il y a huit minutes : je le vois depuis aussi loin dans le passé. L'étoile, je la relègue dans un passé de quatre ou plusieurs milliers d'années, une nébuleuse spirale à rien moins qu'un million et même des



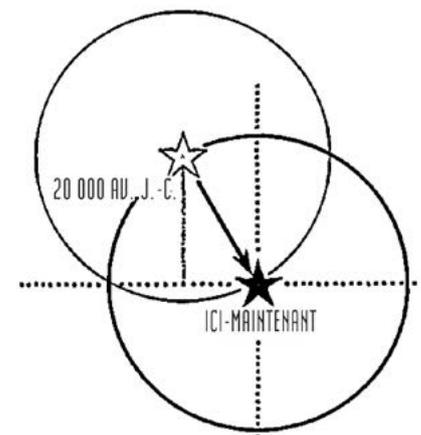
centaines de millions d'années. Et j'explique mon action en disant que bien que la lumière soit la chose la plus rapide du monde, elle prend toujours du temps pour me parvenir depuis l'objet, et plus l'objet est loin plus la lumière prend de temps. Ainsi la lumière grâce à laquelle je vois certaines des nébuleuses les a quittées longtemps avant que les reptiles et les mammifères – ne parlons pas de l'homme –, soient apparus sur cette planète, et la lumière des étoiles très proches a demandé tout le temps de ma vie pour parcourir son chemin vers mon œil. À l'autre extrême, le papier que je regarde est le papier d'une petite fraction de seconde avant. Car quelle que soit la proximité de l'objet (« l'objet là-bas en dehors ») pour moi, avant de me contacter, il « date ». Être loin dans l'espace, c'est être loin dans le temps. Les nouvelles que j'ai du monde sont toujours des nouvelles dépassées, parce que des signaux entrent en jeu, et bien qu'elles aient été en chemin, tout aurait pu arriver. En conséquence, on peut dire que le seul lieu où j'ai une information à jour est le simple Ici, le Centre de mes régions – un lieu incapable de fournir une information quelle qu'elle soit, un vide dont la seule nouvelle que l'on peut en avoir est qu'il n'y en a aucune. Le monde a cessé d'exister pour lui-même au moment où il a commencé d'exister pour moi. Mon choix mélancolique, dans ce cas, semble être entre des nouvelles de ce qui n'est rien (c'est-à-dire le Centre) et des nouvelles de ce qui était quelque chose (c'est-à-dire des objets régionaux), entre un Ici-maintenant vide et un autre qui est rempli d'un Là-bas-À ce moment-là aboli. °

Posez les choses de cette manière, et je semble être très défavorablement placé – je suis, en fait, et de façon permanente, hors de contact avec la réalité. Mais je ne peux pas sérieusement croire qu'il en est ainsi. Mon problème est alors celui-ci : comment conserver le compte rendu du scientifique à propos de la vitesse finie de la lumière (que j'ai toute raison de prendre au sérieux), et me libérer de son corollaire (que j'ai toutes les raisons de ne pas prendre au sérieux) que je suis isolé du monde qui est. La réponse est que je dois réviser mes idées à propos du temps, précisément de la même manière que j'ai dû réviser mes idées à propos de l'espace. Dans le chapitre I, je me suis demandé où une étoile était, et ai découvert à ma surprise qu'elle était ici, et non pas là-bas au loin. Je demande maintenant : quand se produit l'événement que je vois arriver dans l'étoile ? La réponse est : maintenant. Le fait premier (le fait que j'ai besoin de me rappeler encore et encore, alors qu'il est si facilement enterré sous des masses de détails secondaires) est que, tout comme une Nova ou une Céphéide variable ne sont pas des étoiles là-bas mais des étoiles ici, l'embrasement de l'une et les pulsations de l'autre ne sont pas donc des événements qui se sont produits à ce moment-là (en, disons, l'année 20 000 avant Jésus-Christ) mais maintenant, au moment même où j'en prends note. En supposant que je doive déplacer mon Ici-maintenant de sorte à le centrer sur l'étoile elle-même, sur l'événement stellaire lui-même, alors l'étoile ne serait plus une étoile, et l'événement ne serait plus stellaire. Tout ce qui est de la nature d'une étoile est éloigné de ce Centre, et régional. Ce n'est pas là-bas dans l'espace, ni il y a longtemps dans le temps passé, mais ici et maintenant en ce Centre ici, que les événements stellaires réels se sont faits. C'est la simple mais très importante vérité, et aucune des nuances qui suivent ne seront capables de supprimer sa validité. Et aucun sentiment de familiarité ne pourra

« À l'heure où nous sommes arrivés, » dit Victor Hugo, « qui peut certifier qu'il y a une seule étoile qui reste dans les cieux ? » (*Intellectual Autobiography*). Ou, concernant cette question, qui peut certifier qu'un seul homme reste sur terre, ou que quelque chose existe vraiment ? Il y a une variété temporelle du solipsisme qui correspond à sa variété spatiale : je suis deux fois supprimé de mon objet – spatialement et temporellement hors de contact avec le « monde extérieur ».

° « Même si je pouvais, au moyen d'un système de miroirs, voir dans mon propre cerveau, je ne pourrais jamais voir un événement du cerveau par le moyen avec lequel je vois le même événement du cerveau ; car la vitesse finie de la lumière assure que le sujet présent ne sera jamais l'objet présent, et que l'objet datera toujours.

Per ardua ad astra (C'est en surmontant l'adversité qu'on va jusqu'aux étoiles) ne signifie pas nécessairement qu'il y a vol. Carlyle dit véritablement (même dans la surexcitation) : « Ô toi qui te languis dans l'emprisonnement du Réel, et pleure amèrement devant les dieux pour obtenir un royaume en lequel gouverner et créer, sache cette vérité : la chose que tu cherches est déjà avec toi, « ici ou nulle part », si tu pouvais seulement la voir ! » (*Sartor Resartus*, II. 9) Et, ajouterai-je, maintenant ou dans aucun temps.



dérober à cette vérité l'étonnement qu'elle me donne : à chaque fois que j'y pense, elle vient comme une sorte de révélation, en éclairant des obscurités innombrables.

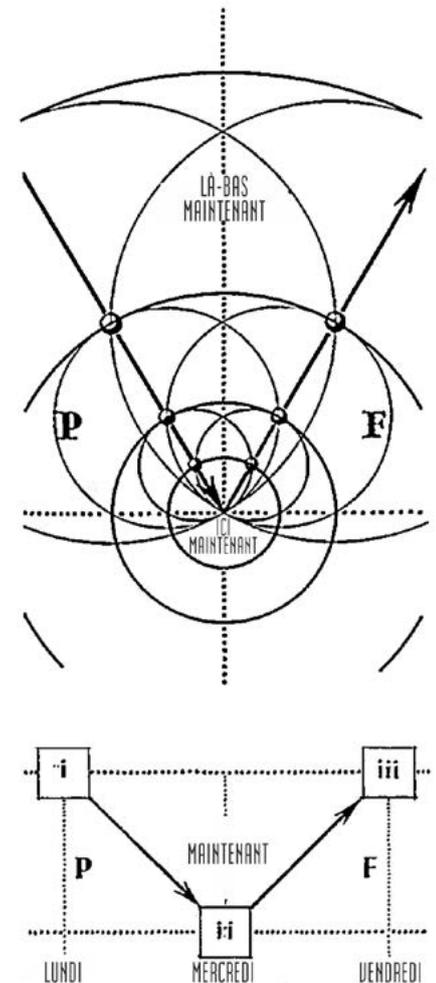
Il est nécessaire d'ajouter, bien sûr, que les événements stellaires qui sont ici et maintenant portent la marque du là-bas et à ce moment-là. Tout comme ils sont ici-à partir-de-là-bas, ils sont de même maintenant-à partir-de-ce-moment-là. Ils sont dans cette mesure ambigus, bivalents, projectifs. Le seul Ici qui est simplement ici, et le seul Maintenant qui est simplement maintenant, appartiennent au Centre en soi. Tous les autres Ici(s) sont des ici-en référence-à-là-bas, et tous les autres Maintenant(s) sont des maintenant-en-référence-à-ce-moment-là. C'est la nature du Centre non spatial et intemporel de s'expliquer en un monde d'espace et de temps.

3. ICI-MAINTENANT ET LÀ-BAS-À CE MOMENT-LÀ (FUTUR)

Au lieu de vivre dans le passé, donc, comme une science naïve me le suggérerait, je vis dans un présent qui pointe vers un passé qu'il remplit. Au lieu de vivre dans un monde d'ombre privé où toutes les choses ont cessé d'être réelles, je suis ce lieu et ce moment où elles parviennent à elles-mêmes – à partir du futur autant qu'à partir du passé. La croissance de l'Ici-maintenant est symétrique dans le temps : elle envoie des pousses dans le futur aussi vigoureusement que dans le passé. Autrement dit, mon objet n'est pas seulement ici-à partir de-là-bas (passé) ; il est aussi ici-vers-là-bas (futur). La perception est une espèce de réaction, un processus à deux voies plus exactement, et toute tentative d'ignorer soit le côté entrant (ou afférent et passif), et le côté sortant (ou efférent et actif), conduit nécessairement à en donner une fausse image.

Laissez-moi prendre un exemple simple. Quand je communique avec mon ami, je suis seul à connaître une certaine composante de son avenir – la distance de ce futur dépend du fait qu'il est de l'autre côté de la pièce ou de l'autre côté du monde, et dépend aussi de la manière dont je vais utiliser le son, la lumière, ou le service postal pour l'atteindre. À cet égard, mon présent est son futur. Supposons qu'il vive à Aberdeen, que je vive à Londres et que je sois un bon correspondant. Il m'a écrit le lundi ; je reçois la lettre et y répond aujourd'hui, mercredi ; il aura ma réponse vendredi. Mercredi est mon Ici-maintenant, que je déploie en un Là-bas-à ce moment là ayant deux aspects, l'un passé et l'autre futur. En lisant et en répondant à sa lettre le mercredi, je réalise le mercredi (i) ce qui est arrivé le lundi (l'écrit de mon ami qui m'est adressé), (ii) ce qui est en train d'arriver maintenant (ma lecture et ma réponse), et (iii) ce qui va arriver vendredi (la lecture qu'il va faire de ma réponse). Ce qui veut dire que mon simple Ici-maintenant (Londres-mercredi) se déploie en deux branches : un double Là-bas-à ce moment-là (Aberdeen-lundi et Aberdeen-vendredi), d'une façon symétrique.

On peut prendre cet exemple simple comme typique. Mon moment d'expérience, comme Bergson l'indique, est à la fois une perception du passé et une détermination du futur. × Je ne me soumet pas simplement ici à la présence régionale d'objets centrés dans le passé : j'y réponds, et



× *Matter and Memory*, p. 177. Cf. Whitehead, *Adventures of Ideas*, XIV. 2-4. Pour Whitehead, la « réalité » est « le contenu objectif de la phase initiale de réception », ou « le monde réel antécédent, tel qu'il est donné pour cette occasion » ; tandis que « l'apparence » est « l'effet de l'activité du pôle mental, par laquelle les qualités et les coordinations du monde physique donné passent par des transformations ». Mais « la réalité » et « l'apparence » sont des termes relatifs, car « la réalité objective du passé, telle qu'elle fonctionne maintenant dans le présent, a été en son temps apparence. » William James met l'accent sur le côté que Whitehead appelle apparence. « L'essence d'une chose », nous dit James, « est qu'une de ses propriétés me paraît si importante pour ce qui m'intéresse que, en comparaison de celle-là, je peux négliger le reste. » (*Textbook of Psychology*, p. 357) « L'essence » de mon objet est le rôle qu'il joue dans mes intentions : et ceci est clairement le cas si (comme je le maintiens) l'observer à un niveau donné, c'est fonctionner en tant que membre authentique de ce niveau-là, en prenant part à sa vie sociale pratique et déterminée.

j'agis dans leur direction. Il n'y a pas de doute que les deux mouvements, centripète et centrifuge, ne sont pas toujours (par rapport à des objets particuliers) de force égale, mais qu'ils varient selon l'occasion : néanmoins il y a une bonne raison de croire que l'un n'existe pas sans l'autre. Que ma réaction à un objet prenne la forme d'une lumière qui se reflète à partir de moi vers cet objet, ou d'un dérangement gravitationnel, ou d'un processus plus lent et plus indirect par lequel les changements provoqués en moi trouvent leur chemin vers ce qui en est l'origine, il est évident que me modifier, c'est être modifié par moi à tour de rôle. Mais je veux dire beaucoup plus que ceci. Le Maintenant est un coin qui, m'ayant fendu en une moitié sur laquelle on agit, regardant vers le passé, déterminée, et en une autre moitié créative, regardant vers l'avenir, déterminante, tient ces deux moitiés ensemble en un tout indivisible. De ces deux moitiés, il est nécessaire de mettre l'accent sur la seconde, parce qu'elle est beaucoup moins évidente que la première. * Ma vision est essentiellement pratique. Le même objet est à la fois l'expression de lui-même ici en moi, à partir de son propre Centre, et l'expression de moi-même ici en lui, vers son propre Centre. Ainsi il est le produit d'une créativité mutuelle. Il n'est pas étonnant, alors, que nous ne voyions pas ce à quoi nous ne nous intéressons pas, ce qui ne rentre pas dans nos plans. « Nos perceptions nous donnent le plan de notre action éventuelle sur les choses », dit Bergson. + « Ce que j'appelle « mon présent » a un pied dans mon passé et un autre dans mon futur... L'état psychique... que j'appelle « mon présent » doit être à la fois une perception du passé immédiat et une détermination du futur immédiat. Maintenant le passé immédiat, dans la mesure où il est perçu, est... une sensation ; ... et le futur immédiat, dans la mesure où il est déterminé, est une action ou un mouvement. Mon présent, alors, est à la fois sensation et mouvement ; et, comme mon présent forme un tout indivis, alors le mouvement doit être lié à la sensation, doit la prolonger dans l'action. » ° Lami auquel j'écris le mercredi, bien qu'étant présent, bifurque en deux aspects passés et futurs ; cependant il est un seul objet, une unité homogène. Même la nébuleuse spirale, dont les aspects passés et futurs sont séparés (et tenus ensemble) par une durée de millions d'années, ne montre aucun signe de division. •

Comment est-il possible de souder les aspects passés et futurs de mon objet aussi fermement ? La réponse est que de telles distinctions temporelles sont secondaires : le fait premier est l'objet indivisible ici et maintenant. La question que je devrais poser est plutôt la suivante : comment puis-je fragmenter le contenu de l'Ici-maintenant et l'envoyer si loin ? Et la réponse la plus brève à cette question est celle-ci : sujets et objets sont égaux, temporellement autant que spatialement. Relativement à mon objet, je suis dans cette position dans l'espace et le temps où il est une nébuleuse spirale. Tout comme mon Ici est de dimension galactique, mon Maintenant l'est de même : ils sont typiques de la relation galactique – de la vie sociale au niveau galactique – là où elle se produit. Je suis une nébuleuse appréciant une nébuleuse, et je n'ai aucune raison de supposer que ma manière de faire est à certains égards vraiment particulière. Un Maintenant qui, en lui-même un point sans extension, se déploie dans son objet en millions d'années, et un Ici qui, en lui-même un point sans extension, se déploie dans son objet en milliards, trilliards

* Je veux dire moins évident pour l'esprit scientifique moderne, non pour la sagesse plus profonde et moins consciente qui s'exprime dans notre langue. Nous regardons en dehors de la pièce, à partir d'ici, au travers de la fenêtre, vers la vue là-bas ; et notre regard est peut-être pénétrant ou perçant. Ainsi, sans y prendre garde, nous adhérons à l'ancienne croyance des Grecs que la vision est un rayon ou un faisceau qui part de l'œil pour aller vers l'objet.

+ Creative Evolution, p. 198. Cf. pp. 12, 99.

° Matter and Memory, et suivantes. 176-7. Cf. pp. 124 et suivantes, 163 et suivantes.

• Une fois de plus, le langage est fidèle aux faits. « L'étoile est mon objet » peut signifier que c'est ce dont je fais l'expérience (par rapport au passé), ou ce dont j'ai l'intention (par rapport au futur). La première chose est l'action de l'étoile sur moi, la deuxième est mon action sur l'étoile ; et notre langage, dans une ambiguïté inspirée, unit ces deux choses en un seul mot Objet. Mais il ne nous est pas accordé d'aperçu de notre réponse totale, et nous sommes comme la petite fille qui, pour trouver ce qu'elle voulait dire, devait s'écouter elle-même en train de parler.

et milliards de milliards de kilomètres (ou plutôt les deux conjoints en un Ici-Maintenant) sont les miens quand je fonctionne dans ma capacité galactique. Ce qui veut dire que mon Maintenant est aussi patient devant le caractère temporel de mon objet que mon Ici est patient devant son caractère spatial.

Dans le chapitre I, j'ai posé la question : est-ce que j'accompagne à leurs stations dans l'espace les objets que je projette à partir du Centre ? Est-ce que leurs Centres établissent mes limites pour le temps présent ? Suis-je coextensif de ce que je regarde ? Oui est certainement une réponse juste (quoi ce ne soit pas la seule réponse juste). Autrement dit, je suis libre de prendre tout à fait au sérieux la phrase que je suis en contact avec ce que je vois, et de considérer la vision comme une espèce de sens tactile. Je tends une paire de bras (pour ainsi dire) vers les étoiles, pour les tenir. Maintenant, à côté de leur extraordinaire longueur, ces bras, qui sont les miens, ont l'autre particularité qu'ils ne sont pas contemporains : ils sont aussi largement séparés dans le temps que dans l'espace, car cela peut prendre des milliers ou des millions d'années à une impulsion de parvenir « du bout des doigts de ma main gauche » au Centre, et aussi longtemps pour la réponse sortante de sortir du Centre pour aller au « bout des doigts de ma main droite ». * Je suis un corps en contact avec son objet, mais quand cet objet est une nébuleuse, une de mes « mains » est (disons) des millions d'années en retard sur l'autre. Mon temps de réaction est de deux millions d'années. Et je pense que l'on doit admettre que la réaction temporelle d'un organisme ne peut pas excéder la durée de sa vie. Je ne peux pas produire la sorte de corps qui me permet d'observer les galaxies, à moins d'acquiescer avec lui la longévité dont j'ai besoin. ×

Tout ceci s'applique (avec quelques réserves mineures) autant aux objets dont on se souvient et aux objets anticipés qu'aux objets perçus : dans tous les cas l'objet est Maintenant, et cependant projeté sur son À ce moment-là, et dans tous les exemples, il est vu « chez soi ». Ceci nous le reconnaissons quand nous disons qu'un homme, bien que présent, est aussi loin d'ici, qu'il vit dans le passé ou le futur, qu'il est inattentif au présent, abstrait, retiré, quelque part ailleurs. Moins expert peut-être que Blake ou Victor Hugo, nous sommes néanmoins tous des voyageurs mentaux. + Mais quelle que soit la distance où nous allons dans l'espace et dans le temps, nous n'abandonnons jamais ce Centre ici ; et c'est pourquoi tous nos voyages sont en réalité un développement et une rétraction.

4. LA LIGNE DU VU-MAINTENANT (FUTUR)

Pour le bon sens, il semblerait que les deux « bras » ne soient pas symétriques, quand on voit que, tandis qu'il m'est possible d'être grandement modifié ici par l'aspect passé de mon objet, je suis incapable (en particulier quand l'objet est une étoile ou une nébuleuse) d'affecter son futur de manière semblable. Apparemment je ne peux vraiment altérer que peu de choses très proches, de sorte que je peux savoir ce qui leur arrive.

H. Wildon Carr (Changing Backgrounds in Religion and Ethics, p. 157) distingue entre notre existence qui est maintenant, et notre essence qui est de transcender le maintenant. Je ne pense pas que cette distinction soit très heureuse. Nous n'existons pas en dehors des objets en nous, et nos objets n'existent pas en dehors de leurs durées respectives minimales, qu'ils réalisent en nous.

* En principe, ceci n'est pas différent de ce qui arrive quand j'utilise ma main droite pour chasser une mouche du dos de ma main gauche : la main droite (en tant que répondante) est, disons, un dixième de seconde plus tard que la gauche (en tant que stimulée).

× Non seulement j'ai tout le temps dont j'ai besoin pour la sorte de vie que je choisis, mais ce temps est interne. C. A. Richardson nous dit : « Le temps est "dans" les monades ; les monades ne sont pas "dans le temps" » (Happiness, Freedom and God, p. 191.) Cependant ceci est possible : si je suis où j'agis, je suis aussi quand j'agis.

+ Voyez le poème de Blake, 'The Mental Traveller', les Contemplations de Hugo et du professeur Denis Saurat, Gods of the People, pp. 80 et suivantes. Cf. Paradise Lost, V. 86 et suivantes.

Ceci serait en fait le cas si mes lignes du vu-maintenant devaient voyager dans un espace uniforme et non régional, si leur avancée n'était pas davantage semblable à une croissance qu'à un simple voyage. Seule une étoile peut agir sur une étoile, et cela me prend peut-être une centaine d'années de l'avenir pour grandir, depuis ce point sans espace et cet instant intemporel au Centre, pour arriver à une pleine nature d'étoile là-bas dans mon objet. En fait, le bon sens ne va pas assez loin en ne soulignant que mes limitations humaines : aucun homme n'est allé jusqu'à observer une étoile, parce que le faire aurait été agir dessus – une tâche suprahumaine dans l'espace et le temps. Lorsque mon œil balaie le ciel étoilé la nuit, ce n'est pas cet homme éphémère mais cette étoile à la longue vie – le Soleil – qui jouit d'une relation sociale avec ses proches, et par là embrasse dans son moment présent d'expérience un futur calculé en dizaines, en centaines, en milliers d'années.

On qualifie parfois la vision de sens anticipateur, parce qu'elle m'avertit de ce qui est en train de m'arriver ou de ce à quoi je vais arriver. ° Ainsi le conducteur se concentre sur l'étendue de route devant lui, que sa voiture va couvrir à l'instant ; le navigateur déchiffre le canal balisé par des bouées qui le sépare du port distant ; le joueur en avant a un œil sur le but ; le tigre se donne entièrement à la proie qu'il est sur le point d'ingérer. * Plus l'organisme est avancé plus sa pénétration dans l'avenir est complète et lui permet de vivre. Que sont, alors, les limites à cette pénétration, dans la mesure où je suis concerné ? Il est sûr que les objets très distants ne jouent pas sur mon futur dans le même sens que les objets proches le font. La vue, semble-t-il, quand des étoiles et des galaxies sont en question, n'est plus anticipatrice : dans de tels exemples (indique le bon sens) il y a peu de risque d'une approche de près, et encore moins d'une collision. Pourquoi, alors, est-ce que je vois les étoiles ?

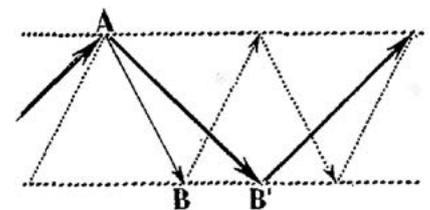
Plus loin, je montrerai que la raison pour laquelle nous voyons les étoiles et les galaxies est qu'elles sont d'un souci pratique pour nous, et que notre futur repose sur elles, à leur niveau. Ainsi toute vision, et notamment celle des corps célestes, est anticipatrice. J'observe ce que j'étais et ce que je vais être. Et, en fait, le principe est déjà évident. Je peux regarder au-delà de l'homme vers la planète uniquement en grandissant pour inclure l'homme, au-delà de la planète vers l'étoile uniquement en incluant la planète, au-delà de l'étoile vers les galaxies uniquement en incluant l'étoile. Ce que je vois à un niveau, je le suis au suivant. Et quand la lumière externe devient un processus interne, son temps est incorporé en même temps que son espace.

5. LES RYTHMES DE L'INTERCOMMUNICATION

La vitesse voyage à 300 000 km/s, mais, d'après le bon sens, ceci n'est pas suffisamment rapide si je dois vivre une vie sociale aux niveaux les plus élevés. Il me faudrait plusieurs fois mon espérance de vie, pour maintenir une correspondance avec rien que les étoiles les plus proches. Quant aux galaxies (indique le bon sens) nous sommes virtuellement et complètement hors de contact avec elles, quand on voit que nos Ici-maintenant respectifs (ou nos possibilités de correspondre par le courrier, pourrait-on dire) sont espacés de quelques millions d'années.

° Cf. Bergson, *Matter and Memory*, pp. 22 et suivantes. En réalité, bien sûr, l'ouïe et l'odorat, et même les différents sens du toucher, sont souvent anticipateurs – comme quand je teste la température de l'eau de mon bain avec la main, avant d'y rentrer.

* Cf. Whitehead : « Un événement reflète en lui-même les aspects que le futur renvoie sur ce présent, ou, autrement dit, en tant que ce que le présent a déterminé concernant le futur. » *Science and the Modern World*, p. 91. « Ainsi la réjouissance de soi relative à une occasion d'expérience est initiée par une réjouissance du passé en tant que vivant en moi-même et se termine par une réjouissance de soi-même en tant que je vis dans le futur. » *Adventures of Ideas*, XII. 2.



AB est une lumière signal anticipant le plus lent AB'. B anticipe le futur B' : il sait ce qui lui parvient.

En fait ma mortalité humaine n'est pas du tout un inconvénient quand je fonctionne aux niveaux les plus élevés et les plus permanents, car j'accepte une telle longueur de vie comme mon objet me le demande. Façonné comme un télescope, je m'étends en arrière et en avant dans le temps pour m'adapter à la correspondance dans laquelle je m'engage. Je dure le temps nécessaire, tout comme je remplis l'espace nécessaire. La prière de Raleigh avant son exécution × – « Pose sur mon âme une tête éternelle » – était déjà accordée, car elle s'adressait à un Correspondant immortel : pour avoir une tête immortelle il suffit de la remplir d'un objet immortel. Quant aux objets moindres, le schéma d'espacement de notre système de communication – le fait que « le signal n'est possible que le long d'une trajectoire de relation temporelle et non au long d'une trajectoire de relation spatiale » ° – n'est pas une incapacité, ni un empêchement à une relation libre, mais le déterminant même et la garantie de qualité de cette relation. En fait, si le signal se produisait le long de la trajectoire d'une relation purement spatiale, il n'y aurait pas de signal à envoyer. † Une composante essentielle du message est le temps qu'il prend pour traverser. Il mûrit le long du chemin. Tout ce qui est valable prend du temps, et plus cela est valable plus cela prend de temps.

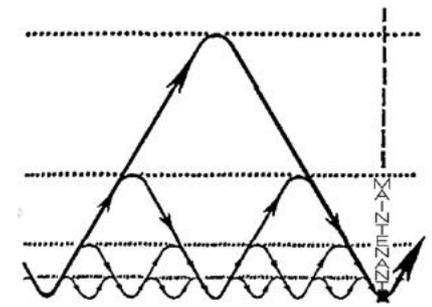
Même écrire des lettres à notre manière terrestre ordinaire illustre ce principe. Il est difficile de se pencher sur de petites affaires quotidiennes dans les lettres du mois que l'on envoie à un ami en Australie ; mais c'est beaucoup moins difficile quand il vit dans le même pays que vous. Si vous pouvez lui téléphoner à n'importe quel moment, que vous pouvez aller le voir chez lui, les petites choses de la vie deviendront vraisemblablement très importantes. La distance fait beaucoup plus qu'enchanter et rendre le cœur plus affectueux ; et le temps fait plus que guérir les blessures. J'ai décrit l'espace – l'extension réelle non divisée en fragments discontinus, entièrement organique – comme la forme et la raison de la créativité. Maintenant je dois corriger cette description : c'est l'espace-temps, régionalement organisé autour de Centres innombrables, qui seul mérite le titre de constructeur du monde. Donnez à votre objet assez de temps (ceci implique de lui donner aussi assez d'espace), ou donnez-lui assez d'espace (ceci implique aussi de lui donner assez de temps), et vous le verrez pour ce qu'il est – une étoile vivante, suprahumaine, une galaxie, le Tout. Tout, ou presque tout, dépend de l'étendue et du tempo de votre correspondance avec l'objet. * Des lettres brèves et de vives réponses, un rythme rapide, et votre objet est un petit objet et vous un petit sujet. Des lettres longues, des réponses longuement attendues, un rythme très allongé, et vous et votre objet êtes relativement vastes et permanents. Les coins en accordéon du Là-bas-maintenant qui sont enfoncés entre vous vous isolent de la petitesse, de la brièveté et de l'insignifiance de l'autre. Ils élèvent votre conversation, et s'assurent de sa qualité. L'amitié implique l'éloignement. « Pourquoi insister sur des relations personnelles irréflechies avec votre ami ? Pourquoi aller à sa maison, connaître sa mère, son frère et ses sœurs ? Pourquoi être visité par lui à votre propre logis ?... Laissez ce contact et ces coups de griffe... Les nuances de l'opale, la lumière du diamant, ne seront pas visibles si l'œil est trop proche. À mon ami j'écris un lettre, et de lui je reçois une lettre.

Cela vous semble peu. Cela me suffit... Il ne peut jamais y avoir de paix profonde entre deux esprits, ni de respect mutuel, à moins que, dans

× « Et ceci est ma supplication éternelle à Lui qui a fait le ciel, la terre et la mer ; lorsque je vois que ma chair va bientôt mourir et que je veux une tête pour dîner midi prochain, au moment où le coup, quand les veines commenceront à déverser leur sang, posera sur mon âme une tête éternelle. Maintenant je suis prêt, comme un digne pèlerin, à passer sur ces chemins bénis qu'avant j'ai décrits. »

° Eddington, The Nature of the Physical World, p. 58.

† Cf. la doctrine de Samuel Alexander que l'Espace est nécessaire pour faire du Temps ce qu'il est, pour « soutenir la réunion du passé et du présent, de ce qui s'est passé avant et de ce qui se passera plus tard » ; et que le Temps est nécessaire pour épargner à l'Espace d'être un blanc sans éléments distinguables. La réalité concrète est un Espace-Temps quadri-dimensionnel, l'Espace seul, et le Temps seul, sont des abstractions. Space, Time and Deity, i. pp. 45 et suivantes.



Les lettres que je reçois maintenant par la même poste me parviennent de correspondants qui écrivent à différents moments, à partir de différents niveaux, avec des fréquences différentes.

* Wordsworth, dans un fameux passage à sa préface à la deuxième édition de Lyrical Ballads, reconnaît l'importance de l'intervalle entre l'expérience nue et l'émergence finale de sa pleine qualité. La poésie, dit-il, a pour origine « une émotion dont on se souvient dans la tranquillité ». Voyez l'expérience de Henry James (Préface à The American) « que la vision proche des événements – l'impression immédiate qui empêche de se tenir à l'écart et qui ne permet ni espace ni temps pour la perspective » – est insatisfaisante pour l'écrivain. Et Lytton Strachey (Préface à Eminent Victorians) écrit que « l'histoire de l'époque victorienne ne sera jamais écrite : nous en connaissons trop à son sujet. Car l'ignorance est la condition première de l'historien – l'ignorance, qui simplifie et clarifie, qui choisit et omet, avec une perfection placide que l'art le plus élevé n'atteint pas. »

leur dialogue, chacun représente le monde entier. » ° Et, c'est un fait, chaque communication que je reçois porte la marque postale du Tout (à moins que je manque d'yeux pour la voir), et chaque réponse mienne s'adresse au Tout.

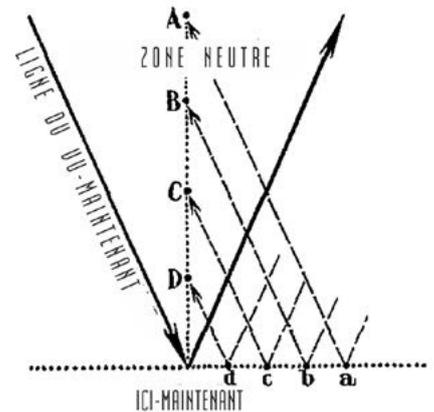
6. LE LÀ-BAS-MAINTENANT INSTANTANÉ

La zone neutre en forme de coin dont le bord coupant est mon Ici-maintenant, dont la longueur est la ligne radiale du vu-maintenant, et dont la fin-cible peut être tout ce qui va de la partie la plus infime d'une seconde à des centaines de millions d'années – ceci n'est pas du tout ce que le bon sens veut dire par Là bas-maintenant. Les circonstances dans lesquelles il m'arrive d'être isolé du Maintenant « réel » en tout point de l'espace sauf celui que je qualifie d'Ici (de sorte que ce qui se passe en ce moment-ci ailleurs ne peut pas m'affecter jusqu'à une date future) ne rend pas, pour le bon sens, ce Maintenant moins réel. En temps adéquat, je saurai ce qu'il détient pour moi – les barrières tomberont. Alors, ayant permis à mes calculs d'aller à la vitesse de la lumière, je serais en mesure de déterminer une série d'événements mondiaux qui étaient contemporains : l'instant mondial sera le mien, quoique rétrospectivement. Ceci étant, pourquoi ne proclamerais-je pas, dans l'anticipation du moment où l'isolement de cet Ici-maintenant se sera dissipé, le Maintenant instantané universel, le Là bas-maintenant qui n'est pas un coin mais une ligne ? Pourquoi pas, afin de le faire correspondre au point qui dure tout le temps, au moment qui se produit dans tout l'espace ? Pourquoi ne pas dire avec Locke : + « Car ce moment présent est commun à toutes les choses qui sont maintenant en être – et il comprend également cette partie de leur existence, dans la mesure où elles sont tout sauf un seul être –, et nous pouvons vraiment dire qu'elles existent dans le même moment du temps. » ?

Ceci est assez plausible, mais cela ne marche pas en pratique. La simultanéité est beaucoup plus compliquée qu'elle semble l'être. * Pour simplifier cette discussion autant que possible, faisons l'hypothèse que nous n'avons pas besoin de nous fier aux signaux « physiques » qui prennent du temps, mais que nous puissions utiliser la télépathie à la place – un médium de communication dont on peut supposer, puisqu'il n'est « pas physique », qu'il ne prend pas de temps. Et pour que les résultats soient sans ambiguïté, faisons de plus l'hypothèse que l'agent télépathique et la personne télépathiquement réceptrice soient respectivement situés sur deux planètes à une distance de trois heures-lumière. Maintenant le fait que cela prendrait à l'agent trois heures au moins pour faire parvenir un signal physique à la personne réceptrice, ne change rien (argumenterait le bon sens) au fait qu'il peut, par la télépathie, transmettre son message instantanément à la personne réceptrice, à un certain moment pré-organisé. À la seconde convenue, le rapport télépathique se faisant sans obstacle, personne agent et personne réceptrice sont une dans le temps, bien qu'elles soient séparées par un vaste gouffre d'espace.

Ceci est à nouveau plausible, mais impossible. Les télépathes n'ont aucune manière d'établir le moment de leur rapport. Car chacun doit se fier à des calculs effectués par des astronomes locaux quant à savoir où est la ligne du maintenant « réel » en référence à la ligne du vu-maintenant,

° Emerson, 'Friendship'.



+ Essay concerning Human Understanding, II. xv. 11. Cf. Leibniz, dans une lettre à Clarke : « Je tiens l'espace pour être un ordonnancement de coexistences, comme le temps est un ordonnancement de successions. Car l'espace dénote un ordonnancement de choses qui existent au même moment, considérées comme existant ensemble. »

* Néanmoins (a montré Minkowski) il existe bien une relation invariante, appelée intervalle, entre des événements quelconques. Cet intervalle, qui est le même pour tous les observateurs peu importe qu'ils soient en mouvement, peut être considéré comme une sorte de distance, mais une distance dans un continuum quadri-dimensionnel. Le désaccord des divers observateurs survient du fait qu'ils scindent la réalité quadri-dimensionnelle en trois dimensions d'espace et une de temps, et chacun le fait à sa propre manière. L'intervalle entre un événement externe et un événement ici-maintenant est dit être « semblable à l'espace » quand aucun observateur ne peut voyager de sorte à être présent lors des deux événements, et « semblable au temps » quand il peut le faire ; dans le premier cas, il est possible pour les mouvements relatifs d'être tels que l'observateur juge que ces deux éléments sont simultanés. L'intervalle entre des événements le long de ma ligne du vu-maintenant est zéro.

et ces observateurs obtiennent différents résultats conformément à la manière dont ils se meuvent. Le résultat en est que le télépathe ne fait pas mieux que le radio-télégraphiste.

Il fait même plutôt beaucoup moins bien, quand on voit que nous devons « transmettre » pendant six heures si nous désirons nous assurer de passer par-dessus l'ambiguïté du Maintenant. ° Le moment pré-organisé du rapport s'est étendu sur une période de six heures. Si les télépathes étaient dans des galaxies différentes au lieu d'être sur des planètes différentes, ce moment s'étendrait sur une période de centaines de millions d'années peut-être. Et si, d'un autre côté, agent émetteur et personne réceptrice se touchaient presque, leurs Maintenant(s) respectifs échoueraient encore à coïncider en un instant intemporel : le Là bas-maintenant en forme de coin subsisterait encore. Seul le Maintenant qui est ici est instantané : les autres Maintenant incluent le temps, et plus ils sont éloignés dans mes régions plus ils incluent de temps. L'évolution vivante, ayant duré des ères, d'une Terre appartenant à une galaxie distante est la totalité de celle qui lui est contemporaine à ce moment qui est mien. Mon Maintenant recouvre sans effort de vastes histoires prolongées dans tout l'univers, dans des mondes pour lesquels j'ai le rang d'un des dieux immortels. *

Nos télépathes planétaires ont oublié qu'ils ne peuvent pas altérer leurs relations spatiales et quitter leurs relations temporelles sans en être affectés. Un changement dans l'échelle du premier est un changement dans l'échelle du second. Ils sont passés à côté du fait que, vis-à-vis l'un de l'autre, ils ne sont plus des hommes, mais des planètes ; et que des planètes ne peuvent trouver à redire de l'espace et du temps comme des hommes le peuvent : l'image céleste est peinte avec une brosse spatio-temporelle beaucoup plus large que la brosse terrestre. De petites choses brèves comme les hommes n'existent pas en tant que corps célestes ; elles sont entièrement déplacées en telle compagnie, trop fines pour être retenues par un filet sidéral spatio-temporel. Quand j'ai affaire à des étoiles, je me joins à une société dans laquelle le Maintenant peut signifier un siècle.

7. LA TÉLÉPATHIE ET LE LÀ-BAS-MAINTENANT +

Dans la section précédente, je supposais que la télépathie, en tant que moyen de communication « non physique », pouvait avoir certains avantages sur le signalement « physique » au moyen de la lumière ou d'ondes radio ; mais il s'est avéré que la structure spatio-temporelle du monde empêche toute tentative de contourner les limitations « physiques ». Si vous brisez les règles dans une forme vous vous retrouverez uniquement (semble-t-il) à être en train d'y obéir sans question dans une autre. Et on ne pouvait que s'attendre à ce résultat. Jusqu'ici dans ce livre, je n'ai trouvé aucune raison pour postuler, et bon nombre de raisons pour refuser de postuler, deux mondes – un monde physique dans l'espace et le temps, et (fonctionnant en parallèle avec lui, sur le même niveau ou sur des niveaux semblables) un monde non physique ou mental indifférent à l'espace, et cependant (assez bizarrement) tout sauf indifférent au temps. Un monde, psychophysique du bas jusqu'en haut, m'a suffi

° Voyez Eddington, The Nature of the Physical World, III.

* Whitehead définit les événements contemporains comme ceux qui arrivent en indépendance causale l'un de l'autre : ils sont mutuellement isolés, parce qu'aucun signal ne peut passer entre eux : aucun d'entre eux n'appartient au passé de l'autre. Cette indépendance mutuelle fournie par le coin neutre du Là-bas-maintenant est, pour Whitehead, la condition de la liberté : l'organisme a par là les coudées franches, une liberté par rapport aux interférences extérieures et une occasion de créativité. Voyez par exemple Adventures of Ideas, XII. 4. On pourrait ajouter que le coin s'agrandit avec le statut hiérarchique de l'individu, et que la liberté de celui-ci s'accroît en conséquence.

+ Quand Eddington (*Op. cit.*, p. 49) faisait appel à un couple de télépathes (l'un sur cette planète et l'autre sur Vénus), il se souciait simplement d'illustrer, à partir du point de vue du physicien, l'ambiguïté du Maintenant : il n'avait, bien sûr, aucune intention de jeter une lumière sur le fonctionnement de la télépathie. Mais en fait l'illustration est davantage qu'une illustration particulièrement lumineuse : elle jette une lumière très nécessaire sur le mystère de la communication télépathique. Indirectement, elle fait beaucoup pour apprivoiser le phénomène sauvage de la télépathie, pour domestiquer le sujet, et le ramener dans le cercle de famille des sciences qui se tiennent bien.

jusqu'à maintenant, et il continuera vraisemblablement à le faire. Ceci n'est pas nier, bien sûr, que l'on doive faire des distinctions variables (pas totalement différentes des distinctions familières entre le physique et le psychique, ou entre le matériel et le spirituel). En fait, je suis obligé de postuler, à l'intérieur de l'univers psychophysique, une douzaine de « mondes » ou niveaux, chacun ayant son « maillage » spatio-temporel unique, et le système entier étant limité d'un côté par un ordre qui exclut l'espace et le temps, et qui y est inférieur, et d'un autre côté par un ordre qui y est supérieur parce qu'il les inclut dans leur totalité

Si le cours de cette enquête a pris globalement un cours véritable, alors je devrais m'attendre à ce que ce que l'on appelle télépathie observe, à sa propre manière, la constitution régionale des choses, et se conforme à chaque niveau avec les coutumes spatio-temporelles essentielles de ce niveau-là.

Voilà qui suffit pour des considérations *a priori*. Quelle est la preuve réelle ? Bien qu'elle soit loin d'être complète, je pense que globalement elle soutient ma thèse. Premièrement, il y a les déclarations de poids de la physique moderne, qui ont pour effet que (comme je viens de le montrer) la télépathie ne peut pas rejeter toute connexion avec le continuum espace-temps, mais qu'elle est inextricablement impliquée dedans et gouvernée par lui : la télépathie « non spatiale » et « non temporelle », c'est-à-dire la télépathie qui joue avec désinvolture avec l'espace-temps, s'est virtuellement manifestée en tant qu'abstraction irréaliste. Deuxièmement, il y a la preuve non moins forte fournie par la recherche directe sur la télépathie elle-même. Je me réfère au phénomène du « déplacement », ° que de nombreux auteurs ont trouvé si surprenant. Pour faire court à propos d'une histoire longue et intéressante, voici ce qui est arrivé : dans certaines expériences précédentes, où l'on demandait à la personne réceptrice de supposer quelle carte l'agent émetteur regardait, les résultats avaient été globalement décourageants ; mais tout changea lorsque, plus tard, on découvrit que la personne réceptrice tendait à deviner correctement, non la carte observée par l'agent émetteur à cette occasion, mais la carte qu'il avait regardée précédemment, ou la carte qu'il était sur le point de regarder. L'effet télépathique (statistiquement reconnaissable +) n'est pas concentré sur un moment mais étendu sur une période de temps : il est en forme de coin plutôt qu'en forme de ligne. Ou, dans la phraséologie de ce livre, alors que le Maintenant de l'agent émetteur est instantané, le Maintenant correspondant de la personne réceptrice se trouve être d'une durée de quelques secondes. L'enregistrement télépathique de la personne réceptrice peut se produire à n'importe quel moment pendant cette période étendue, parce que la totalité de celle-ci est « contemporaine » de la perception que l'agent a de la carte. Ainsi on peut dire que la personne réceptrice regarde dans le futur de l'agent, tout comme l'écrivain d'une lettre regarde dans le futur de son correspondant. En fait, l'effet de « déplacement » examiné par Carington et Soal n'est rien d'autre qu'une variante à petite échelle du « coin neutre » ou de l'effet « sablier » examiné par Minkovski et Eddington. Que l'agent émetteur et la personne télépathiquement réceptrice soient des hommes dont le Là-bas-maintenant mutuel est une question de secondes, ou des planètes dont le Là-bas-maintenant s'étend

° Cf. Proceedings of the Society for Psychical Research, xlvii (Juin 1940) pp. 152 et suivantes, et xlvii (Déc. 1943) pp. 21 et suivantes, pour un compte rendu sur les expériences du Dr S. G. Soal, qui ont établi au-delà du doute le fait du déplacement. Cf. J. B. Rhine, Journal of Parapsychology, v (Mars 1941) ; Whately Carington ; Telepathy, pp. 31, 38 ; G. N. M. Tyrrell, The Personality of Man, pp. 119 et suivantes.

+ Le fait que la télépathie expérimentale soit une question d'effets statistiques et non pas de cas individuels, est, je le considère, plus pertinent quant à la nature de la télépathie qu'une erreur que nous ferions dans son investigation. Le télépathiste ferait bien d'imiter le physicien dont la loi d'indétermination caractérise la chose observée plutôt que l'observateur. Dans ce cas-là, il serait impropre de parler d'une seule supposition correcte se produisant, disons, deux minutes et demie avant ou après l'exposition de la carte à l'agent : seule la performance totale, en laquelle de tels effets statistiques en tant que « période optimum de déplacement » émergent, serait pertinente. Je pense que cela me donne une raison de dire, en conséquence, que le « Maintenant » de la personne réceptrice n'est pas lors d'une occasion, en avance dans le temps, ou lors d'une autre en arrière dans le temps, ou absolument contemporain, par rapport à celui de l'agent ; mais au lieu de cela qu'il remplit la période totale sur laquelle des résultats positifs sont obtenus. La situation n'est pas radicalement différente en physique – il n'y a pas d'ambiguïté à propos de la simultanéité de deux événements pour un seul observateur : c'est seulement quand de nombreux observateurs en mouvements différents sont introduits que l'ambiguïté (avec son ampleur et sa signification) devient claire. Ici aussi le résultat significatif est virtuellement statistique.

sur des heures, ou des étoiles et des galaxies dont le Là-bas-maintenant dure une ère, le principe est le même. Troisièmement, il y a les données fournies par la conscience religieuse. Il y a la croyance traditionnelle (et j'ai trouvé, jusqu'à maintenant, les croyances de ce genre dignes d'être prises au sérieux et admises en tant que témoignages) que quand un homme prie Dieu il est « télépathiquement » conscient de celui-ci, et de plus que l'expérience divine en laquelle sa prière entre est intemporelle. Autrement dit, le Maintenant de l'agent (c'est-à-dire celui de l'homme) va du Maintenant-ici instantané au Maintenant-là-bas éternel de l'être récepteur (c'est-à-dire Dieu) ; et en priant Dieu pendant l'année 1950, il prie non une déité contemporaine qui partage avec lui cette date plutôt qu'une autre, mais l'Un dont la date peut être l'année 950, 1950, 2950, ou plutôt l'Un qui est au-delà du temps parce qu'Il est dans tous les temps. Ici le déplacement du télépathe et sa précognition, et l'ambiguïté du Maintenant des physiciens, atteignent leurs limites ; car ce moment (si je puis l'exposer ainsi) en moi est contemporain de tous les moments en Dieu. Et concernant ma relation avec lui, je suis présent également au début et à la fin du monde, et dans toute son histoire. De nombreux siècles avant que « la zone neutre en forme de coin » d'Eddington ou les « déplacements » de Carington aient été révélés, des âmes pieuses avaient fait partout un usage pratique du principe du Là-bas-maintenant en expansion. Le Ciel est un remarquable exemple de précognition.

Peut-être que je devrais ajouter une référence à la télépathie aux niveaux infrahumains. Il y a foule d'indications que quelque chose de la sorte opère chez les animaux ° – comment sinon les vols de pigeons ou d'étourneaux sans leader, et les bancs de vairons, pourraient-ils se déplacer, avec une si belle précision, comme un seul corps ? Quand nous considérons le comportement de certains des insectes sociaux, et les non moins surprenantes performances de nombreux insectes solitaires et autres arthropodes, nous voyons qu'il y a beaucoup à dire concernant l'hypothèse de Carington d'un système télépathique conjoint, constituant l'esprit de groupe de la ruche ou de la fourmilière dans un cas, et de l'espèce dans l'autre. Et l'organisation, au niveau cellulaire et au-dessous, de mes propres réponses corporelles suggère également un rapport très intime – comment sinon autant de choses pourraient être faites si rapidement et si bien ? Et la marque de la totalité de tous ces rapports infrahumains semblerait être son tempo et sa précision superlatifs : l'ambiguïté du Maintenant est ici presque surmontée. On ne pouvait que s'attendre au fait que l'étendue temporelle du Là-bas-maintenant se réduise à l'instantanéité lorsque l'agent télépathique émetteur et la personne réceptrice se rapprochent.

Mais je suspecte que toute distinction entre des formes « télépathiques » et « normales » de l'immanence mutuelle des êtres sociaux devient de plus en plus arbitraire et irréaliste dès que nous quittons le niveau humain. En tout cas, je prends la télépathie pour le seul exemple spécial de procédure hiérarchique, dont les canaux propres (qu'ils lient des niveaux adjacents ou les membres d'une paire) fonctionnent toujours verticalement et ne fuient jamais. Ceci n'implique absolument pas que la télépathie soit une sorte de « radio mentale », qui se propage comme la lumière ou les ondes sans fil se propagent, × ni qu'elle demande un

° M. Whately Carington fait l'intéressante suggestion que la télépathie n'est pas plus agissante en l'homme (dont le discours et les écrits donnent naissance à une différenciation infinie des esprits individuels) que dans les organismes les plus inférieurs (où il y a peu de différenciation et peu de communiquer), mais qu'elle l'est plutôt à un certain stade qui tombe entre ces deux extrêmes. Il conclut : « Ainsi des considérations tout à fait générales de caractère théorique nous mènent à la conclusion que nous devrions nous attendre à trouver le maximum de processus télépathiques et d'intégration psychique résultante là même où, selon toute apparence, nous les trouvons bien, à savoir, chez les animaux bien plus bas dans l'échelle évolutionniste que l'homme, mais nettement au-dessus des formes de vie les plus inférieures. » Telepathy, pp. 156-160. Cf. Eugène Marais, The Soul of the White Ant.

× À ma connaissance, la recherche a jusqu'ici échoué à détecter une diminution des effets télépathiques en fonction de la distance, et n'a pas non plus mené à une indication que la télépathie a quelque chose à voir avec la loi du carré inverse qui gouverne toutes les formes de rayonnement « physique ». Mais c'est une erreur d'en tirer la conclusion que la télépathie est de ce fait complètement « non régionale ». Des « effets de fuseau » compliqués (voyez le chapitre IV. §11) peuvent très bien brouiller l'aspect spatial de la télépathie terrestre. Je dirais qu'il est vraisemblable que, au fur et à mesure que la distance s'accroît, l'opérateur individuel tend (sans le savoir) à devenir un opérateur de groupe, et que les effets sont en conséquence renforcés. Ce qu'il faut maintenant, c'est avoir davantage de travaux expérimentaux pour établir les lois du fonctionnement de la télépathie, le fait de la télépathie ayant été amplement démontré. Cf. B. Hoffman, Journal of Parapsychology, iv (Juin 1940) ; Whately Carington, Proceedings of the S.P.R., xlvii, Partie 162 (Juin 1940), p. 61 ; et Telepathy, pp. 50-53 ; C. D. Broad, Proceedings of the S.P.R., xliii, Part 142 (Oct. 1935) ; G. N. M. Tyrrell, The Personality of Man, IV. 7.

médium propre, ou que nous devons rechercher des organes de réception et de transmissions spéciaux. Je suis en ce moment-ci en communication « télépathique » avec des millions de cellules de mon bras et de ma main, et elles avec moi, mais chercher un appareil et un médium particulier qui rendraient ce rapport bidirectionnel possible serait une perte de temps. Et ce rapport corporel est, selon ma théorie, la structure de toute communication hiérarchique : il n'y en a, en définitive, aucune autre sorte, et la procédure physique des sens, bien qu'elle semble horizontale, n'est rien de la sorte. Tout processus réel est à la fois vertical et complètement « psychologique », cependant il est aussi spatio-temporel et en fait « physique » : les deux aspects sont indissolublement unis. Il me semble de ce fait que les théories quelque peu discréditées de la « radio mentale » pour expliquer la télépathie qui négligent le psychique, et les théories plus orthodoxes qui négligent le physique, sont de la même façon des abstractions de la réalité concrète.

8. LE LÀ BAS-MAINTENANT CREUX

Le Maintenant gonflé d'une paire d'observateurs mutuels éloignés est, pour le bon sens, singulièrement insatisfaisant. Il est creux, vivant à la périphérie mais mort au centre, comme le fameux banian. Quand je regarde une étoile éloignée à dix années-lumière, je suis en contact avec ce qu'elle était il y a dix ans et ce qu'elle sera dans dix ans de temps ; et ainsi on pourrait dire que notre Maintenant mutuel est de vingt ans. Mais au lieu de vingt années remplies (continue à dire le bon sens), au lieu de vingt années de vie réelle ou d'expérience d'une sorte quelconque, il y a juste un vide. Avec le bout de mes antennes, je mesure cette période de l'existence stellaire, mais son contenu méchappe.

On ne peut pas insister trop fortement sur le creux du Là-bas-maintenant, le fossé temporel avec lequel mon objet me confronte. Je l'ai rencontré avant sous d'autres formes, et le rencontrerai encore. Il existe certainement – mais il existe pour être rempli. Mais où trouver le remplissage ? Pas là-bas dans la région de l'objet lui-même, mais dans chaque région plus proche jusqu'à inclure ce Centre qui est mien. Le remplissage parfait était disponible tout le temps, mais je le recherchais au mauvais endroit, dans l'horizontal au lieu du vertical, dans l'objet en soi au lieu du commerce mutuel entre nous. Les antennes (de nombreux niveaux) sont elles-mêmes le remplissage de ce fossé (sur un niveau) que leurs extrémités mesurent. En fait, le fossé n'en a jamais été un ; seule mon habitude de l'horizontalité, de prendre la réalité niveau par niveau, abstraitement, donnait l'apparence d'un creux. Bien sûr, les bouts de mes antennes sont séparés dans le temps et enferment un vide temporel (et en ceci repose leur usage), mais ils sont tenus séparés par ce qui les joint et abolit le vide. Toute partie de l'organe en forme de V, chaque étendue depuis le maximum à ses extrémités au rien en son centre, toute paire d'antennes subsidiaire qui comprend la paire unique – tout cela est essentiel à son fonctionnement. Bien sûr, il est inévitable, et en fait nécessaire, que ma conscience doive abandonner l'unité de ce Centre intemporel ici, doive se diviser dans le temps et s'établir aux extrémités de mon instrument. Mais je dois parfois réaliser qu'elle prend l'organisme

« Est-ce que l'espace cosmique dans lequel nous nous dissolvons nous goûte alors ? Est-ce que les anges ne font réellement que rattraper ce qui est à eux, ce qui a découlé d'eux, ou par moments, comme par une sorte de survol, y a-t-il un peu de notre existence aussi dedans ? » Ma réponse à ces questions de Rilke (Duino Elegies, II) – dans la mesure où c'est une réponse – est que les étoiles-anges ne sont pas elles-mêmes sans leur « remplissage » hiérarchique total infrastellaire ; c'est beaucoup plus qu'un peu de nous qui va dans leur fabrication, et l'espace cosmique est à jamais baigné d'humanité.

Ce que j'appelle le creux et le rempli correspond grossièrement à ce que Hegel appelle le mauvais infini qui exclut le fini, et le bon infini qui l'inclut.

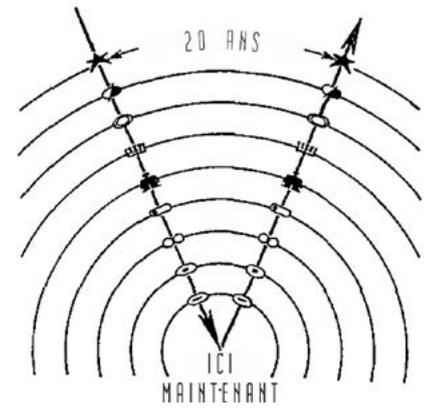
Les « antennes », ou les lignes de processus centripète et centrifuge, ont été magnifiquement décrites par Rilke et son traducteur M. J. B. Leishman : « Soit j'étais – ou je suis : tu voyages au-dessus de moi, obscurité de la lumière infinie, cachée au loin, je reçois tout ce que tu prépares sublimement dans l'espace là-bas dans ma vision de veille. Ô nuit ! Peux-tu ressentir mon inspection empressée ? – la manière dont mon être se recueille dans sa course se rassemblant lui-même pour un dernier passage triomphant ? » Later Poems, p. 113.

entier multi-niveaux de sorte à passer à côté de tout, sauf de ses propres extrémités supersensibles à un niveau. La lacune dans le Là-bas-maintenant stellaire est assez réelle, mais elle se réduit progressivement aux lacunes des Là-bas-maintenant moindres, pour arriver directement à l'Ici-maintenant qui est le pivot de la totalité du système. Dans un langage plus clair, si je veux connaître en détail quels événements vont construire vingt années de vie sidérale, je dois tourner mon attention vers toutes les régions plus proches, qui culminent en ce Centre ici. Les secrets des étoiles reposent entre elles-mêmes là-bas et moi-même ici.

Mais pour le bon sens ceci ne fonctionne pas. Il est sûr que vingt années de l'existence de l'étoile sont vingt années de l'existence de cette étoile, et non de quelque chose d'autre. Pourquoi est-ce que cela devrait inclure, à moins que ce ne soit incidemment, l'existence d'unités progressivement inférieures, sur des périodes progressivement plus courtes ?

La raison en est que le temps réel, comme l'espace réel, est organique, hiérarchique, non uniforme, cumulatif, créatif. Ce que l'on trouve dedans dépend de la manière dont on le divise, dépend de l'échelle des unités que l'on emploie. Une minute sur une étoile n'est pas stellaire, pas plus qu'une livre et un centimètre ne sont stellaires. Et cinq millions d'années d'histoire stellaire, pas plus que cinq secondes de celle-ci, ne sont de l'histoire humaine. Aucune étoile ne peut survivre dans un univers dont le temps a été fragmenté en unités de, disons, une année ; et il n'y a pas d'hommes dans un univers dont le temps est encore plus subdivisé en unités de, disons, une seconde. Un temps et un espace horizontaux ou abstraits, entièrement atomisés, sont vides et sans caractéristiques. Ils devront toujours prendre un nouveau départ ; on ne leur donne pas de chances de se développer. Vous avez besoin des deux mains, et d'une longueur délastique appréciable, pour démontrer les propriétés de ce matériau : et il en est ainsi avec une étendue de temps réelle – elle a deux extrémités ; et son Centre, où cette dualité est vaincue, n'est pas du tout dans le temps. × Mais le point important est que le temps est organisé verticalement par rapport au Centre ; sur le niveau il n'y a pas de temps. Autrement dit, c'est la relation des fonctionnaires hiérarchiques qui, procédant toujours verticalement, crée à la fois et demande des conditions spatio-temporelles graduées de manière appropriée. Le temps et l'espace sont essentiellement sociaux, et pleinement sujets à la loi du quelque part ailleurs, qui marque toute socialité. Ainsi l'étoile ne réalise ni les aspects sociaux ni les aspects temporels de la nature des étoiles en elle-même, mais seulement ici en moi et dans ses autres observateurs d'étoiles. Elle doit sortir d'elle-même pour avoir précisément le temps en lequel elle peut être elle-même.

L'étoile, donc, vient ici à la poursuite de sa nature d'étoile : elle trouve son remplissage infrastellaire dans cette étoile-ci, et non pas en elle-même. + Mais le bon sens trouve cette propriété incroyable. Le remplissage qu'elle acquiert ici n'est pas sa propriété propre, mais celle du Soleil. Les planètes ne sont pas les siennes ; elle ne peut revendiquer ni la Vie ni l'Humanité ; nous les hommes ne vivons pas en elle, ni nos cellules et molécules. Présenter à une autre étoile les contenus de celle-ci (aux yeux du bon sens), est plus généreux que pertinent ; cela n'amènera pas plus vraisemblablement cette étoile-là à la vie (ni n'organisera son temps



Parmi les nombreux exemples de « creux » temporels et de leurs « remplissages », la politique en fournit un des plus frappants. Les politiciens de droite se soucient de ce que la société était « au bon vieux temps » ; ceux de gauche ce qu'elle sera dans « l'heureux temps à venir ». (Cette division est une division très propre, survenant, non de la perversité humaine, mais de la nature d'un univers qui fait bifurquer le temps. La société humaine, comme les autres membres de la hiérarchie, bifurque en conséquence.) Le fossé entre le passé et le futur doit être rempli par des mesures de gouvernement pratiques maintenant ; mais celles-ci doivent beaucoup, sinon tout, de leur profondeur au système bifurqué entier dont elles sont le centre. Le bon gouvernement signifie maintenant une étendue temporelle large et bien pontée entre une droite basée sur le passé et une gauche basée sur l'avenir.

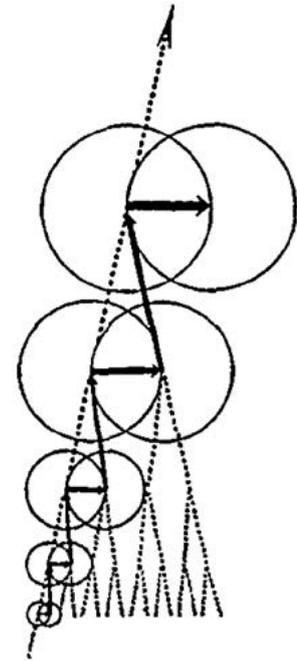
× Cf. Emerson : « Et ainsi nous disons que le Jugement dernier est distant ou proche, que le Millénaire approche, que le jour de certaines réformes politiques, morales, sociales est à notre portée, et des choses semblables, comme si nous voulions dire que, dans la nature des choses, l'un des faits que nous contemplons est extérieur et fugitif, et que l'autre est permanent et inné à l'âme. » ('The Over-soul') Ou, comme je l'exprimerais, l'un est régional et l'autre central ; et cette dualité, avec la durée de temps qu'elle délimite, est un aspect indispensable de toute expérience. Ce qui arrive sans avertissement, et dont on ne se souvient pas, ne se produit pas du tout.

+ Thalès, observateur d'étoiles, étant tombé dans un puits, fut convenablement raillé par une jolie servante pour son impatience à inspecter les cieux, et sa négligence pour ce qui gisait à ses pieds. (Platon, Theaetetus, 174 A). Et en vérité nous lisons mal les régions lointaines si nous ignorons les proches qui reposent en leur cœur ; ni le puits ni la servante dans cette étoile-ci ne sont sans rapport avec cette étoile là-bas.

stellaire) qu'une tête en bonne santé sur mes épaules ne fera revivre le cadavre décapité d'un autre homme.

Or c'est justement ce que ma tête fait tout le temps ! Si un homme veut une tête sur ses épaules, il doit (comme le chapitre I l'a exposé clairement) le faire avec la mienne ou celle d'un autre, car il n'en a aucune propre. Or les hommes ne sont pas les seuls individus hiérarchiques qui sont sans tête : les étoiles, et en fait tous les degrés, sont dans ce qui revient à la même condition. À chaque niveau de moi-même, je dois aller vers mes compagnons pour y trouver mon contenu ou mon remplissage : sans eux je ne suis rien. Le Soleil n'est pas lui-même une étoile ici, mais d'autres étoiles ici. On peut vraiment dire que la Vie et l'Humanité qui sont dans ce Soleil-ci ne sont pas celles du Soleil, mais appartiennent aux étoiles en général. Car dès que chaque nouveau niveau hiérarchique est atteint, il y a un changement total du soi au non-soi : tout son contenu est déchargé sur l'autre. Pour dire les choses crûment, mes cellules ne m'ajoutent pas quelque chose mais ajoutent aux hommes, et les hommes n'ajoutent pas à l'Humanité mais aux autres espèces, et les membres du système solaire n'ajoutent pas au Soleil mais à toutes les autres étoiles dans le ciel. Le fait est que, loin que cette étoile soit la seule à être certainement en vie, c'est la seule qui est certainement morte, et la vie qu'elle semble avoir est la vie de tout le reste. * Aucune d'entre elles n'est « creuse » ni ne désire un « remplissage ». La vie sociale – ce qui signifie toute vie – est telle qu'il ne peut pas y avoir de propriété privée dans le contenu hiérarchique : la seule manière d'avoir quelque chose, c'est de le transmettre. °

Pour le bon sens, ces déclarations sont bizarres et fantastiques : la loi fondamentale du quelque part ailleurs est incompréhensible. En réalité, cependant, il y a foule d'exemples familiers de cette loi. Considérons à nouveau ma correspondance avec mon ami d'Aberdeen. La lettre que je lui écris (la lettre qui, déterminant à un certain degré son avenir, est pour moi une perception de ce futur-là) ne consiste pas en nouvelles à propos de lui, mais en nouvelles à propos de moi. Non son état de santé, ses événements familiaux, ses activités sociales ou professionnelles, mais les miens, font son expérience à lui (lorsqu'il lit ma lettre le vendredi) que je prévois (quand j'écris la lettre le mercredi). Mon « remplissage » se transmet à lui. C'est typique de la correspondance ; et sans correspondance (dans le sens plus vaste de l'intercommunication) il n'y a absolument rien à propos de quoi correspondre. × Si je vais à Aberdeen pour rendre visite à mon ami, la situation est fondamentalement la même que quand je lui écris. Car même le bon sens doit admettre que l'ami dont je serre la main, que je vois, entends et qui me répond est réductible, non à sa condition corporelle, mais à la mienne – à l'état de ma rétine, de ma cochlée, de mes nerfs optiques et auditifs, de mon cortex cérébral, et ainsi de suite. Nous échangeons des corps. φ Et si le soir nous sortons pour regarder les étoiles, ce n'est pas leur « remplissage local » qui détermine ce qu'elles sont pour nous, mais le nôtre – notre expérience terrestre de chaque degré, nos amours et nos visions de beauté terrestres, les misères et les délices de notre condition humaine – et ce que les étoiles sont pour nous forme une partie réelle de ce qu'elles sont. Sans nous aucune étoile n'est elle-même. Ce point est si fondamental pour cette enquête, et si difficile à garder à l'esprit, que je ne m'excuse absolument pas d'avoir à le retravailler. *



* « Quelle est la principale nouvelle de la Nuit ? Regarde, fer et sel, chaleur, poids et lumière dans chaque étoile allant à la dérive sur la grande brise ! Et ceci signifie l'Homme. » Coventry Patmore, 'Legem tuam dilexi'

° J'imagine que Héraclite avait quelque chose de ce genre à l'esprit quand il a dit : « Les mortels sont immortels et les immortels sont mortels, les uns vivant de la mort des autres et mourant de la vie des autres. » (Burnet, *Early Greek Philosophy*, p. 138).

× Cf. *Chuang Tzu Book*, VI : « En tant que chose lui-même il était toujours en compagnie (d'autres choses) et les accueillait toujours, étant toujours détruit et toujours étant achevé. »

φ Un autre exemple du principe est fourni par les niveaux supérieurs. Les unités hiérarchiques pénultièmes (là où elles sont) ne s'ajoutent pas à, ni ne culminent dans, ni ne convergent sur le Tout : le Tout vient à elles *ab extra*, en tant que totalement autre.

* La difficulté est particulièrement grande à une époque dont la science a pour but principal, comme W. MacNeile Dixon le souligne, la suppression de l'observateur. Nous ne le supposons pas là, assistant aux affaires privées, ou échangeant des commérages avec ses voisins. *The Human Situation*, p. 159.

9. LE LÀ-BAS-MAINTENANT ÉLASTIQUE, ET LA CORRESPONDANCE RETARDÉE

Mais il y a plusieurs caractéristiques de la relation sociale, dans son aspect temporel, que j'ai jusqu'ici négligées. Tout premièrement, il y a le fait que la lumière est un seul des moyens de communication, dont la plupart sont beaucoup plus lents et beaucoup plus limités dans leur portée. Chaque mode a son rythme approprié. De plus, un certain nombre de modes et de rythmes peuvent coopérer lors de la même occasion, et par rapport à un couple unique de correspondants. Ainsi je ne vois pas seulement mon ami mais je parle avec lui, et notre conversation n'est pas entièrement remplie de choses banales, les réponses suivant les questions en se succédant à la vitesse du feu : la pensée peut réduire le tempo. Je me rappelle aussi ce qu'il avait l'habitude d'être des années auparavant, et ce qu'il deviendra vraisemblablement. Et notre conversation s'effectue tout le temps par l'intermédiaire d'impulsions nerveuses et de changements chimiques (par exemple de notre rhodopsine rétinienne, ou de notre pourpre visuel) qui procèdent à différentes vitesses. En bref, mon Là-bas-maintenant par rapport à mon ami, a de nombreuses dimensions : il n'est pas une zone en forme de coin, mais un certain nombre de zones de ce genre superposées, et leurs angles diffèrent largement. Cette complication temporelle est essentielle à la réalisation achevée, à la qualité équilibrée, de notre amitié. En fait, toute relation humaine entièrement satisfaisante impliquerait un Là-bas-maintenant rempli (pour ainsi dire) dont les dimensions iraient de la totalité du temps à un instant : ce serait vraiment « une relation telle qu'elle aurait maîtrisé le Temps ». +

Il subsiste le fait que mon Là-bas-maintenant, quoique complexe, est la projection de mon Ici-maintenant, qui est le réceptacle non seulement de tout l'espace mais de tout le temps, et de toute étendue temporelle moindre. ° L'histoire est la réalité présente, dit Croce ; et l'histoire est de toutes les durées. Mais à qui est cet Ici-maintenant, qui est le foyer de mon être ? C'est celui d'un homme. Oui, c'est certain ; mais aussi celui d'un atome, d'une étoile, d'un électron et d'une galaxie. C'est le moyeu commun de toutes mes roues à l'intérieur de mes roues, le Centre qui est autant la possession de mes anneaux les plus externes que celle de mes anneaux les plus internes ; le dépôt à jamais présent de leurs contenus éparpillés par le temps. C'est sûrement une pensée frappante – que ce Centre ici, qui est le lieu de tous mes souvenirs, ⊗ de mes perceptions et de mes anticipations – , soit inépuisable, le foyer de l'éternité elle-même, et tout cela parce que c'est un point de temps intemporel. Traherne est un des rares écrivains qui ont saisi la bizarrerie et les implications formidables de ces faits. « N'est-ce pas une vie étrange à laquelle je vous appelle ? Dans laquelle vous devez être présents à des choses qui étaient avant que le monde ait été fait ? » C'est plus qu'une vie humaine. « La contemplation de l'éternité rend l'âme immortelle... Aucune créature, sauf celle qui est semblable aux Saints Anges, ne peut voir dans toutes les époques. » Et aussi, « toutes les époques étaient, pour les fins les plus glorieuses, accessibles à ma compréhension, en vérité avec elle, et en elle. Car sans changer de place en moi-même, je pouvais regarder et jouir de toutes ces choses : tout, quand cela m'était proposé, bien que cela se soit passé il y a mille ans, étant toujours devant moi. » ° En tant

+ Tennyson, *In Memoriam*, 85.

° Il y a, dit Saint Augustin, trois modes du temps : « un présent des choses passées, un présent des choses présentes, et un présent des choses futures. » Ce sont respectivement le souvenir, la vue et l'attente. Il est amené à cette idée par (a) la réflexion que seul le présent est réellement, et (b) la réflexion que le passé et le futur ne sont pas irréels. Voyez *Confessions*, XI. 20. Pour moi, le « présent des choses présentes » est une abstraction irréaliste : le simple présent, c'est-à-dire l'Ici-maintenant, dont le contenu est entièrement sans défense, est vide de contenu. Mais la vive appréciation que fait Saint Augustin de l'aspect présent des événements temporels (incluant les images de la mémoire posées « comme si elles étaient dans de merveilleux cabinets ») est juste ce que je désire transmettre ici.

⊗ En conséquence le problème, comme Fries l'a souligné, n'est pas tant d'expliquer la mémoire que l'oubli.

liberté consiste, non pas à nier ni à résister inutilement à ce contrôle, mais à reconnaître que ce n'est pas un contrôle étranger, en découvrant que son tempo est notre tempo. Ceci signifie qu'il s'agit d'une correspondance retardée. • Le principe est bien connu, sous des noms très variés. Ainsi on conseille à un homme irréflecti de s'arrêter et de penser, ou même de penser deux fois ; on conseille à un homme en colère de compter jusqu'à vingt avant de répondre, de sorte que ses pensées les plus sages puissent prévaloir ; on conseille à l'homme perplexe de dormir sur son problème, dans l'espoir que des niveaux plus profonds ou plus élevés de sa personnalité puissent contribuer à la solution. * Et on pense généralement qu'une partie importante de la distinction entre le comportement « instinctif » et le comportement « intelligent » (non que l'un puisse exister sans l'autre) est le retard entre le stimulus et la réponse qui distingue le dernier, en contraste avec l'absence de retard qui distingue le premier. La réponse instinctive peut en fait survenir par tranches et être rallongée, mais elle est relativement libre des incertitudes tâtonnantes et des retards exploratoires de l'intelligence. Nous grimpons la hiérarchie en ralentissant.

10. LA LIGNE ICI À CE MOMENT-LÀ

Le retard dans la correspondance peut être considéré de deux manières – soit en tant que méthode d'élargissement de la portée du Là-bas-maintenant, soit en tant que méthode de combinaison des contenus « sensoriels » du Là-bas-maintenant (par exemple des taches de couleur et des petits touches sonores) avec les contenus « idéaux » ou « non sensoriels » de l'Ici-à ce moment-là (par exemple des taches de couleur ou des touches sonores dont on se souvient ou que l'on anticipe). C'est la deuxième de ces interprétations – dans laquelle les objets sont deux fois retirés de l'Ici-maintenant – dont je me soucie dans cette section. Bien que mon expérience ici et maintenant soit celle d'un objet indivis, je ne peux m'empêcher de reconnaître qu'elle a pour composants des aspects de moi-même à ce moment-là, autant que de lui-même là-bas. Autrement dit, l'objet est projeté à partir de l'Ici-maintenant d'une manière quelque peu plus sophistiquée et complexe qu'il n'était apparu en premier ; d'une façon qui distingue entre les éléments « objectifs » et « subjectifs » qu'il y a dedans.

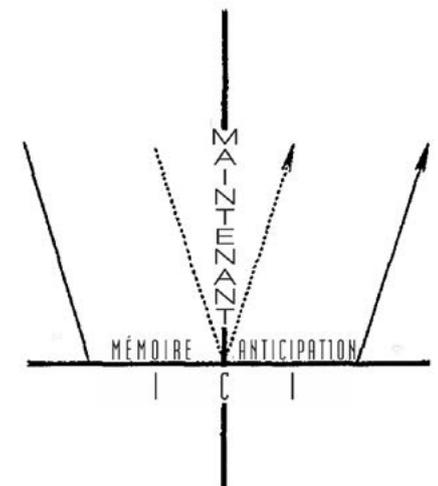
D'abord laissez-moi poser, en tant que diagramme de base ou cadre pour cette discussion, une ligne-Ici étendue dans le temps mais non étendue dans l'espace, et une ligne-Maintenant étendue dans l'espace mais non étendue dans le temps. La première représente ce lieu à toutes les époques, et la seconde tous les lieux à cette époque-ci. Leur jonction, le Centre du système, est ce lieu ici en ce moment. Dans le langage bergsonien, l'Ici-maintenant est ce foyer d'action où le monde-Là-bas physique ou spatial intersecte le monde-Ici psychique ou temporel. « L'esprit est continu avec un passé infini, le corps est continu avec un infini présent, et le point sans cesse en mouvement où ces deux réalités se rencontrent, est le centre d'action présent. » ×

Ici et maintenant (B) je suis en train de « regarder vers » mon ami (EF), et aussi (par l'intermédiaire de A) je « regarde rétrospectivement »

• Ce délai est parfois appelé « prolongement du vestibule de la satisfaction ». L'avancée évolutionniste, dans un de ses aspects les plus importants, et le développement de l'homme vers la maturité, signifient un grand accroissement du suspens, de ce que je peux qualifier d'attente créative. Cf. W. E. Hocking, *Human Nature and Its Remaking*, p. 177 ; G. F. Stout, *Manual of Psychology*, p. 277 ; Bergson, *Matter and Memory*, pp. 22-3, et *Creative Evolution*, p. 152.

« La conscience », nous dit Bergson, « est la lumière qui joue autour de la zone des actions possibles ou de l'activité potentielle qui environne l'action réellement accomplie par l'être vivant. Cela signifie hésitation ou choix... Là où l'action accomplie est la seule action possible... la conscience est réduite à rien... Elle mesure l'intervalle entre la représentation et l'action. » Et il continue en associant l'intelligence avec la conscience et l'instinct avec l'inconscience.

* En quoi consiste l'art de la pensée, de la prière, de la création artistique sinon en (1) la postulation et l'exploration préliminaire d'un problème ; (2) une période d'attente ; (3) une illumination ; (4) une vérification ? Et qu'est-ce que cela implique sinon de pouvoir se référer à d'autres niveaux, ce qui prend toujours du temps ? Cf. Rignano, *The Psychology of Reasoning* ; Henri Poincaré, *Science and Method* ; Graham Wallas, *The Art of Thought*.



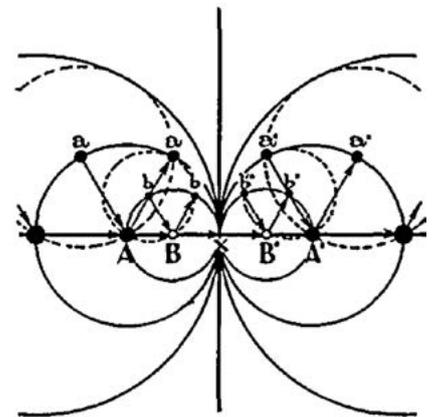
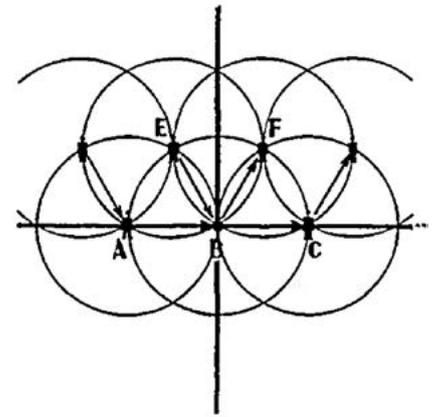
× H. Wildon Carr, *The Philosophy of Change*, p. 68.

vers lui tel qu'il était il y a un moment ou deux, et (par l'intermédiaire de C) je « regarde dans l'avenir » vers lui tel qu'il sera dans un bref moment. Je le « vois » grâce à une vision triple, grâce à la courbure (pour ainsi dire) de ma ligne de vision. Ceci est, bien sûr, une simplification excessive : les contributions de la mémoire et de l'anticipation à l'expérience présente sont très extensives et complexes, et souvent elles semblent complètement dominer sur les éléments sensoriels. La proportion de la ligne-Ici impliquée directement dépend du niveau auquel je suis en train de fonctionner. On pourrait dire que l'Ici-maintenant s'associe avec, ou produit, de tels Ici-à ce moment-là (et, par leur intermédiaire, de tels Là-bas-à ce moment-là) comme l'objet du moment le demande pour sa réalisation complète, bien qu'en fait l'Ici-maintenant les contiennent tous. Comme Bergson l'expose, « l'esprit » choisit les souvenirs à partir de la série temporelle, et le « corps » choisit, à partir de la série spatiale, les influences physiques, qui servent l'occasion.

Ceci ne veut absolument pas dire qu'il y a, après tout, un temps uniforme et à un seul niveau, ni que je n'ai pas besoin, à chaque niveau, d'aller voir mes compagnons pour réaliser le temps qui m'est propre à ce niveau-là. Ma ligne-Ici n'est rien si elle n'est pas régionalement organisée. Le statut d'un objet dans la série temporelle est une fonction de l'intervalle temporel qui le sépare du Maintenant, précisément comme le statut d'un objet dans la série spatiale est une fonction de l'intervalle spatial qui le sépare de l'Ici. (Il est nécessaire, bien sûr, de ne pas confondre les deux ordres. Une heure est une heure à une centaine de kilomètres d'ici, tout comme un mètre sera un mètre dans une centaine d'années à partir de maintenant. D'un autre côté, une heure, prise en perspective, ne sera pas une heure dans une centaine d'années à partir de maintenant, pas plus qu'un mètre ne sera un mètre dans une centaine de kilomètres à partir d'ici. Les perspectives spatiale et temporelle sont très intimement connectées, mais ne sont pas interchangeables.) De plus, on doit se souvenir que ma ligne-Ici n'est pas la mienne au sens ordinaire ; car elle n'est absolument pas séparée de ses contenus, qui sont invariablement objectifs ou autres que moi-même. Ainsi la vision dans « mon propre » passé et « mon propre » avenir est une vue perspective dans laquelle l'étendue temporelle détermine le statut hiérarchique – le statut de mes compagnons. Je reste une simple capacité temporelle pour eux ; et c'est seulement en eux et à travers eux que je peux revendiquer véritablement un passé ou un futur. ⊗

Pour le bon sens, cette notion d'une perspective temporelle * dans laquelle le statut est, globalement et au long cours, proportionnel à l'éloignement, est absurde. Non pas que le bon sens nie le fait de la perspective temporelle – seulement ses effets sont précisément l'opposé de ceux que je décris : le statut de l'objet (affirme le bon sens) est inversement proportionnel à son éloignement dans le temps. Comme Keyserling ° le dit : « Le passé, en tant que tel, est quelque chose d'entièrement indifférent, sa valeur décroît en proportion directe de son éloignement. »

Il y a au moins trois bonnes raisons à cette vision du bon sens. La première est que l'observateur prend trop au sérieux ce que j'appelle



Les événements A et A' doivent leur statut maintenant (en x) à leur portée Ax, xA. B et B' doivent leur statut inférieur à leur portée temporelle plus brève. Mais aucune classe n'est en rien séparée de son contenu objectif et projectif aa, bb, a'a', b'b'.

⊗ En conséquence, il n'est pas surprenant d'apprendre que les personnes sensibles, capables de prédire le futur d'autres personnes, soient apparemment incapables de prédire le leur. (Voir par exemple Eugène Osty, *Supernormal Faculties in Man.*)

* Le terme utile de « perspective temporelle » ne doit pas être pris comme impliquant que les lois de la perspective temporelle sont pratiquement les mêmes que les lois de la perspective spatiale. Il y a ici des espèces d'un genre, dont chacune d'elles doit être étudiée pour elle-même, et dont les différences doivent être notées autant que les caractéristiques communes. Cf. James Ward, *The Realm of Ends*, pp. 395-6.

° *Immortality*, p. 1.

les « effets de fuseau » – l'effondrement périodique mais temporaire de l'objet dès que son éloignement s'accroît. Il est assez facile de prendre par erreur cette sorte d'effondrement, préparatoire à un large accroissement, avec l'obsolescence. La deuxième est que l'observateur échoue à changer de centre. Dans le temps autant que dans l'espace, les phases les plus éloignées de l'objet ne sont pas concentriques avec les phases les plus proches ; et l'investigateur de mon passé (par exemple) est obligé de transférer son attention en la faisant passer d'un individu à un groupe, d'un groupe à une race, d'une race à une espèce, etc., pour vraiment garder ma trace. Si, comme cela se produit généralement, l'investigateur échoue ou refuse de changer ainsi de centre, il considérera naturellement mon passé (et probablement aussi mon futur) non comme un accroissement mais comme une diminution, jusqu'à ce que je m'évanouisse complètement. La troisième raison est que, dans cette ère scientifique, nous négligeons habituellement la série hiérarchique supérieure en faveur de la série inférieure. Dans la partie V, je présenterai des preuves abondantes pour montrer que mon passé et mon futur bifurquent de sorte que, à chaque stade de mon histoire, je suis à la fois les membres supérieurs et inférieurs d'une Paire. Mais le bon sens, qui n'a d'yeux que pour la série inférieure, voit mon passé et mon futur déclinant dans le royaume du simplement vital, et ensuite dans le royaume du simplement physique : si on peut dire que j'ai une histoire qui s'étend au-delà de l'humain, alors elle est infrahumaine et non suprahumaine. La vérité, cependant, est qu'elle est les deux. La notion de bon sens d'une perspective négative évanouissante est vraie aussi loin qu'elle puisse porter, mais en elle-même c'est une demi-vérité dangereuse. Une perception authentique du temps demande une sorte de double vision, pour laquelle chaque objet devient une paire.

Bien que le bon sens soit aveugle ou partiellement aveugle à une perspective temporelle positive, il y a foule d'indications communes que celle-ci n'est pas une fiction. Mes projets à long terme ont une envergure plus vaste que mes projets à court terme. Ainsi je ne planifie pas mes dîners un an à l'avance, et je n'établis pas non plus un jour à l'avance l'endroit où je vais passer mes vacances annuelles. Cette enquête en tant que tout prend plus de temps que ce paragraphe qui la concerne, et sa valeur est proportionnellement plus élevée. L'effet de perspective est très semblable quand je me détourne du futur pour me pencher sur le passé. Tout comme une anticipation efficace implique un refus d'aller prématurément dans les détails, une mémoire efficace implique un refus de rassembler des choses sans importance : on pourrait la définir comme un processus d'amnésie ordonné et créatif. ° Tout comme l'art de dessiner, c'est savoir ce qu'il ne faut pas dessiner, que l'art de voir, c'est savoir ce qu'il faut négliger, et que l'art de prédire, c'est savoir ce qui va arriver à l'improviste, ainsi l'art de se souvenir, c'est savoir quoi oublier. Pas de raccourci perspectif, pas de vision. « Et maintenant tout cela est parti », se lamente Froude, dans un passage fameux de son History of England, – « comme s'évanouit un spectacle sans substance ; et entre nous et le vieil Anglais il y a un abîme de mystère que la prose de l'historien ne franchira jamais adéquatement. » Or, en fait, cet abîme ne déconstruit pas, mais fabrique, le vieil Anglais. C'est seulement à ce point du temps où des incohérences innombrables ne sont plus visibles,

« La mémoire met les événements du passé dans son creuset et leur arrache pour ainsi dire leur essence », écrit Ethel M. Rowell (Hibbert Journal, Juillet 1943, p. 355).

« Les expériences et les événements du passé forment un ordre organique, sinon idéal, et c'est cet ordre que je pense pouvoir être, et en fait devoir être, changé par l'impact du présent dessus. Il y a une recreation du passé par le présent, non par rapport au contenu du passé, mais à celui de la signification de ses relations. » Ma seule critique est que, tel que je le vois, le passé n'a pas de contenu séparé de « la signification de ses relations ».

° Cf. William James : « Dans l'usage pratique de notre intellect, l'oubli est une fonction aussi importante que le souvenir... Si nous nous rappelions tout, nous serions dans la plupart des occasions aussi dérangés que si nous ne nous rappelions rien. Cela prendrait autant de temps de nous rappeler un intervalle de temps qu'il en a fallu au temps originel pour s'écouler, et nous ne pourrions jamais prendre de l'avance avec notre pensée. Tous les moments dont nous nous rappelons passent donc par ce que M. Ribot appelle un raccourcissement ; et ce raccourcissement est dû à l'omission d'un nombre de faits énormes qui les remplissent. « Nous atteignons ainsi le résultat paradoxal », dit M. Ribot, « qu'une condition du souvenir est que nous devons oublier. Sans oublier totalement un nombre d'états de conscience prodigieux, et sans en oublier momentanément un grand nombre, nous ne pourrions rien nous rappeler du tout. L'oubli, sauf dans certains cas, n'est pas ainsi une maladie de la mémoire, mais une condition de sa santé et de sa vie. » Textbook of Psychology, pp. 300-1.

que le vieil Anglais est vu pour ce qu'il était. « Le domaine de l'histoire gréco-romaine », écrit Arnold Toynbee, « n'est pas encombré ni obscurci par un excès d'informations, et ainsi nous pouvons voir la forêt – grâce à l'amincissement radical des arbres durant l'interrègne entre la dissolution de la société gréco-romaine et l'émergence de la nôtre. De plus, la somme de preuves que l'on peut gérer de façon pratique et qui ont survécu n'est pas encombrée du poids des papiers d'État des principautés paroissiales, comme ceux qui, dans notre monde occidental, se sont accumulés, tonne après tonne, pendant les douze siècles de l'ère préatomique. Les matériaux qui ont survécu pour une étude de l'histoire gréco-romaine ne sont pas seulement gérables en quantité et choisis en qualité ; ils sont aussi bien équilibrés dans leur caractère.

Les statues, les poèmes et des travaux de philosophie comptent ici plus que les textes de lois et les traités ; et ceci donne naissance à un sens de la proportion dans l'esprit d'un historien nourri de l'histoire gréco-romaine ; car – puisque nous pouvons voir dans la perceptive donnée par le laps de temps plus facilement que nous pouvons voir dans la vie de notre propre génération – les œuvres des artistes et des hommes de lettres surpassent les actes des hommes d'affaires, des soldats et des hommes d'État. Les poètes et philosophes sont supérieurs aux historiens ; alors que les prophètes et les saints sont bien au-delà d'eux et leur survivent à tous. » ° Mais ce n'est pas en tant qu'hommes que ces grands êtres restent en vue : ils ne sont visibles que parce que leur stature est suprahumaine. Et c'est nous qui, en les recevant maintenant, rendons cette stature efficace, et que nous en sommes nous-mêmes de manière similaire élargis. La vue distante, dans le temps comme dans l'espace, ne peut être obtenue qu'en grandissant jusqu'à ce que nous puissions voir au-dessus des têtes de la foule. * « Il est remarquable », dit Emerson dans son Essai sur l'Histoire, « qu'involontairement nous lisons toujours en tant qu'êtres supérieurs. » Nous nous sentons parfaitement chez nous avec les personnages et les occasions historiques les plus élevés, et égaux avec eux, peu importe l'humilité de notre sphère présente.

Un couple de voyageurs, descendant des collines vers une ville située dans la vallée, voit d'abord la même ville ; plus ils se rapprochent d'elle plus leurs visions de ce qu'elle est deviennent dissemblables. Il en est de même dans le temps : plus l'événement est lointain plus il est vraisemblable que nous regarderons cette chose les yeux dans les yeux, car la vision à longue portée est une vision magnanime, équilibrée et large. Nous sommes dans une meilleure position pour juger Attila que Napoléon, et Napoléon qu'Hitler. Ce que nous sommes dépend de ce que nous deviendrons à une page précédente ou à venir de nos livres d'histoire. Tout dépend de la manière (pour utiliser les mots de Mercutio) nous préservons « le temps, la distance et la proportion ». Le passage créatif du temps s'assure que les souvenirs de Wordsworth dans la tranquillité ne répèteront pas simplement l'expérience initiale, que « les jours qui ne sont plus » de Tennyson seront nouveaux, étranges et nous seront chers maintenant, que la grande Recherche de Proust apportera un nouveau sens et de nouvelles valeurs à ce qui était si insignifiant à l'époque. En fait, il faut « l'interprétation de la totalité du temps » × pour qu'un événement révèle tout ce qu'il a en lui-même. + On dit souvent que chaque génération doit

° Civilization on Trial, pp. 4-5.

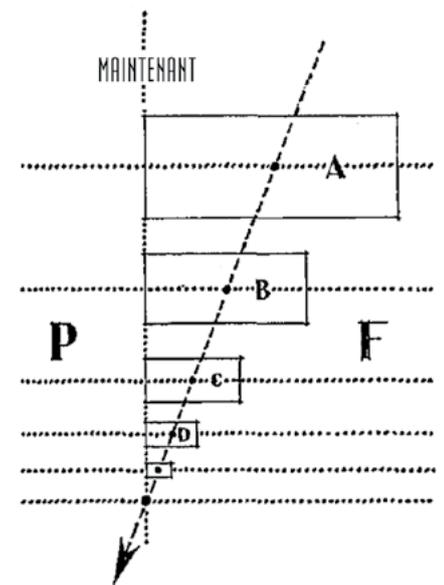
* On peut y objecter que certains d'entre nous sont capables, par des moyens paranormaux, de surmonter ces limitations, et que la précognition en détail des événements historiques de l'année 5000 avant Jésus-Christ est tout aussi possible que la précognition du cheval qui gagnera le Derby de cette année. Je me demande si les preuves disponibles sont conclusives dans un cas comme dans l'autre, mais il y a foule de données qui suggèrent que la cognition paranormale obéit aux lois de la perspective temporelle. Eugène Osty, par exemple (voyez son Supernormal Faculties in Man), consigne qu'un événement dans sa vie avait été prédit vaguement deux ans avant sa survenue, et en plus grand détail à nouveau quatre mois à l'avance. Ce que l'observateur peut certainement faire (comme je le montre dans la section suivante), c'est de passer de ce Maintenant à un autre, et c'est une faculté qui est commune aux deux expériences, la normale et la paranormale. Mais tout ce qui arrive dans des cas de ce genre est que l'on échange le système de perspective du premier Maintenant pour celui du second. En fait, abolir la perspective temporelle (comme étant distincte de son déplacement) serait rendre notre expérience absurde.

× Coriolanus, V. 3.

+ « Dans nos excursions dans le passé, dans notre intimité avec ce qui a été, nous goûtons une qualité spirituelle. Nous ne sommes plus en communication avec la chair et le sang mais avec des essences immortelles. » Ainsi écrit W. MacNeile Dixon (The Human Situation, p. 414). Mais il continue en considérant le passé comme déjà complet : « Comme il est parfait, le passé, auquel rien ne peut être ajouté, et duquel rien ne peut être enlevé ! Il n'est plus matériel, il est devenu vision. À lui appartient la dignité sculpturale du repos, la qualité d'éternité, qui ne sera jamais plus troublée par l'agitation du changement. Sur le passé le temps a jeté un voile transfigurateur. Ses agitations sont terminées. » Ces mots éloquentes sont vrais, mais seulement d'un point de vue qui est complètement au-delà du temps. Donc aussi longtemps que nous serons dans le temps, aussi longtemps que nous aurons un futur, le passé ne sera pas complet, restera imparfait, mutable. Et si le passé était uniquement ce qu'il est pour nous maintenant, et était incapable d'une croissance et d'une transformation nouvelles, nous aurions en fait des raisons de désespérer. Cela demande un traitement plus long.

réécrire ses livres d'histoire et, ce qu'on ne réalise pas si généralement, qu'aucune occasion n'existe dans son entièreté jusqu'à ce que toutes les histoires la concernant aient été écrites – ou, plus généralement, qu'aucun événement n'est complètement lui-même à moins que n'arrive « la fin du temps », ou tant qu'il reste « dans le temps ». La réalité d'une chose (comme Josiah Royce l'a vu si clairement) est sa signification complète, qui inclut celle que je lui donne maintenant. Ainsi l'histoire est beaucoup plus que, dans la phrase de Collingwood, penser les pensées des morts. En moi les morts vivent une vie parfaitement authentique. De même que l'étoile parvient à sa nature d'étoile maintenant en moi, de même l'année 1066 parvient à l'essence de 1066 maintenant en moi – au moins elle s'approche de ce statut-là. Ce que l'année 1066 est aux lecteurs du temps présent, elle ne pouvait pas l'être aux hommes de ce temps-là. Pour arriver à sa propre nature, elle devait grandir et parvenir à ce moment-ci.

Pour posséder une chose vous devez l'abandonner, et plus elle a de valeur plus vous devez l'abandonner complètement. L'événement que j'attends – disons le premier signe du printemps, l'achèvement de ce livre, ou aller à une maison de campagne – possède maintenant sa qualité de plaisir caractéristique. Quand l'événement se produit réellement, quand l'intervalle qui me sépare de lui est réduit à presque rien, son envergure et ses qualités se réduisent de manière similaire ; la large perspective s'en va, et je ne peux voir que certains petits détails qui demandent mon attention de l'instant. Ce processus de réduction ou d'analyse n'est pas d'ailleurs simplement dû à la faiblesse humaine ; le Centre doit être clarifié pour l'action. Toute mon activité implique la fragmentation de mon objet en partant de quelque chose d'alors-issu-de-maintenant pour arriver à rien maintenant-à-partir-de-maintenant. Considérons, par exemple, ma maison de campagne, et comment (si je suis judicieux), je choisis son site. J'utilise la méthode d'élimination, en décidant d'abord du pays (A), ensuite du district (B) ; une exploration et des enquêtes ultérieures me permettent d'établir la localité, (C), et finalement la route et l'étendue de terrain (D et E). Au fur et à mesure que le temps passe, que mes décisions sont prises et que j'approche de mon objectif, celui-ci décroît – il passe du monde entier à un quart d'acre. Et ceci, en principe, est l'histoire et la vie de tous mes plans. Approcher dans le temps l'événement que je recherche et pour lequel j'ai travaillé, c'est éliminer une possibilité après l'autre jusqu'à ce que la précision complète – le rien – soit atteinte ici et maintenant ; c'est ensuite regarder l'événement répéter (plus ou moins) l'histoire à l'envers, et s'agrandir en quelque chose qui ressemble à ses anciennes dimensions au fur et à mesure qu'il recule dans le passé. ° Tout comme m'approcher dans l'espace, c'est larguer de l'espace jusqu'à ce que vous arriviez à partager mon Ici sans espace, m'approcher dans le temps, c'est larguer du temps jusqu'à ce que vous parveniez à partager mon Maintenant intemporel. Et en fait ces deux mouvements ne sont pas séparés, mais des éléments différemment répartis d'un mouvement unique.



° De ce qui est simplement maintenant nous sommes inconscients, pour la très bonne raison qu'il n'y a rien ici dont on puisse être conscient. Emerson a écrit un passage admirable sur ceci : « Les actions et les événements de notre enfance et de notre jeunesse sont maintenant une question d'observation très calme. Ils sont comme des images de foire dans l'air. Il n'en est pas ainsi avec nos actions récentes, – avec les affaires que nous avons maintenant en main. Sur cela nous sommes tout à fait incapables de spéculer. Nos affects circulent encore dedans. Nous ne le sentons ni ne le connaissons davantage que nous connaissons les pieds, les mains, le cerveau de notre corps. Le nouveau fait est encore une partie de la vie, – il reste pour le moment immergé dans notre vie inconsciente. À une heure propice à la contemplation, il se détachera... comme un fruit mûr, pour devenir une pensée de l'esprit. Instantanément, il sera élevé, transfiguré. » 'The American Scholar'.

11. CHANGER DE MAINTENANT-CENTRE

Une clause restrictive extrêmement importante doit être faite ici – de nombreuses complications sont introduites dans la perspective temporelle par le fait que le Maintenant à partir duquel les événements sont vus n'est pas fixe.

C'est un principe fondamental de ce livre que la vie consciente de soi dans la société implique la capacité à changer de Centre pour celui des compagnons que l'on a, en faisant de leur Ici et de leur point de vue le nôtre. Quoique je ne sois jamais ailleurs qu'ici, ce fait n'est pas une privation, car mon Ici inclut potentiellement chaque Là-bas. Mon Maintenant est de manière similaire une capacité pour les À ce moment-là ; × et ma vie sociale demande que je déplace mon centre-Maintenant pour qu'il coïncide avec celui de mes compagnons, précisément de la même manière que je déplace mon centre-Ici vers les leurs.

Grâce à l'aptitude de l'observateur au voyage dans le temps, l'histoire est beaucoup plus que la découverte de ce que le passé signifie maintenant et dans une vision plus vaste ; elle est aussi la découverte de ce que le passé signifiait pour ses contemporains proches, pour ceux qui étaient immergés dedans. Personne n'étudie réellement l'histoire à moins d'être capable de se mettre dans les chaussures de ses acteurs, de voir et de s'occuper des petites choses communes de leur vie, de penser leurs pensées quotidiennes, de se soumettre à leurs sentiments. * Des miracles de travail patient, d'imagination et de sympathie sont nécessaires – et occasionnellement, chez le grand historien, on les trouve ; et il nous est permis de partager sa vision. Le fait est que l'histoire se compose de deux entreprises diamétralement opposées – l'entreprise de réaliser la pleine signification pour le moment présent d'événements passés dont la simple nature de passé n'importe pas ; et l'entreprise d'éliminer d'eux toute trace de notre intérêt présent, et de revenir à ce qu'ils étaient en eux-mêmes. Ce dernier but est, bien sûr, impossible à réaliser. L'histoire est bipolaire ou elle n'est rien, et il doit toujours y avoir un intervalle de temps entre l'événement et son observateur. En fait, on peut dire que l'histoire idéale d'un événement (l'histoire qui non seulement inclut, mais unit, par une longue série de stades intermédiaires, l'entreprise de le rendre totalement présent et l'entreprise de supprimer complètement le présent) est la totalité de ce qu'elle est à l'observateur qui la voit du point de vue de chaque génération et de chaque période. Pour « sauver » le passé, deux choses sont nécessaires : (i) il doit être reconstruit, préservé et donné (ou redonné) à sa propre conscience, et (ii) il doit être transmuté en notre conscience. Aucun événement ne peut être perdu, et les myriades de choses qui ont été temporairement perdues doivent être retrouvées. Le temps n'est pas transcendé par le fait de laisser tomber tranquillement ses contenus à courte portée et plus sordides – ceci ne peut produire qu'une version expurgée, « creuse » et abstraite des individus hiérarchiques supérieurs – mais par la méthode opposée de travailler autour de tous ses contenus jusqu'à ce que chaque relation potentiellement significative soit ramenée à la pleine conscience. ⊗ C'est uniquement l'organisation achevée du temporel qui est intemporelle.

× Cf. Leibniz : « Celui qui a tout vu peut lire dans chaque corps ce qui arrive partout, et même ce qui est arrivé et arrivera... Mais une âme ne peut lire en elle-même que ce qui est distinctement représenté là ; elle est incapable de développer simultanément toutes les choses qui sont repliées en elle, car elles s'étendent à l'infini. » *Monadology*, 61.

* « Je plonge sous la surface de mon esprit, et là vit une vie en laquelle je ne pense pas simplement à propos de Nelson mais suis Nelson, et ainsi en pensant à propos de Nelson je pense à propos de moi-même. » R. G. Collingwood, *An Autobiography*, X.

« Enfonce ton feutre, et simplement en voulant être partout, sois directement là-bas ! Ensuite en enfonçant ton autre feutre, et en voulant simplement être n'importe quand, sois directement à ce moment-là ! » Et en fait, comme Carlyle continue à dire, les deux sortes de chapeaux magiques sont les nôtres. « Vous pensiez que c'était impossible, inimaginable ? Est-ce que le Passé est annihilé, alors, ou seulement passé ; est-ce que le Futur n'existe pas encore, ou est-ce seulement le futur ? Ces facultés mystiques qui t'appartiennent, Mémoire et Espoir, répondent déjà. » *Sartor Resartus*, III. 8.

⊗ Les compositions musicales, édifices intellectuels, poèmes, peintures ou histoires réellement grands doivent avoir une échelle. Un très court roman peut difficilement échouer à être léger, quand on voit que ses différentes parties manquent de cette portée et de ce détachement mutuels qui produisent une immanence mutuelle de grande qualité ; son système de préhensions temporelles est trop restreint ; il ne nous demande pas d'attendre. Car le tout à grande échelle a besoin d'un remplissage de petite échelle et de nombreux degrés, sinon l'effet est moyen : le secret est, en un mot, la hiérarchie.

« L'iniquité de l'oubli éparpille aveuglément son pavot », ° mais les effets de la drogue sont en eux-mêmes flottants. Dans sa propre capacité à la résurrection du passé, chacun de nous a la garantie de ce Maintenant total qui, doté (pour ainsi dire) d'une sympathie et d'une imagination parfaite, est capable de déplacer le Centre vers chaque Maintenant et de rassembler tout le temps en un présent éternel. Je n'ai pas besoin d'aller très loin à la recherche d'exemples. Il n'est que trop évident que, dans mes rêveries de jour, je deviens présent à des moments passés et futurs de ma vie ; et je n'ai pas à lire un roman absorbant, ou regarder une pièce bien jouée, pour me faire « sortir de moi-même » et être transporté dans d'autres scènes et périodes – un parfum, un mot évocateur, la très simple suggestion de quelque chose qui n'est pas totalement contemporain (qu'est-ce ?) et je suis captivé. C'est une nécessité pratique, et non pas un manque de mobilité dans le temps, qui me lie ici-bas ; en fait, le problème concerne plutôt la manière de limiter les voyages mentaux futiles que la manière d'en acquérir le tour de main. Je semble fléchir devant l'échappée, de sorte que c'est uniquement par un immense effort de concentration que je suis capable de me maintenir plus ou moins sur un point, sinon (ce qui est plus vraisemblable), je suis rattrapé encore et encore par les problèmes du moment présent et écarté de mes errances sans but dans le temps. Le sommeil et le rêve sont, c'est ce que je suggère, une détente partielle pour me reposer de cet effort ; et quand nous mourons nous abandonnons complètement cette tâche de concentration sur le temps. Un homme qui meurt est une personne qui laisse son esprit errer plus que d'habitude.

12. L'ICI-À CE MOMENT-LÀ INFRAHUMAIN

Mon Ici-à ce moment-là est sujet aux mêmes effets perspectifs que mon Là-bas-maintenant : il est organisé conformément au même système hiérarchique. Le bon sens, cependant, trouve peu de traces de cette organisation. En particulier, le bon sens ne peut pas accepter la déclaration que, tandis que je serai un homme dans quelques moments à partir d'ici, et que j'étais un homme il y a quelques moments, je suis entre-temps beaucoup moins qu'humain. C'est cependant la conclusion à laquelle je suis conduit. Je peux déclarer avoir été humain, avoir été cellulaire récemment, et avoir été moléculaire encore plus récemment ; de manière similaire, je peux regarder vers l'avenir pour être d'abord moléculaire, ensuite cellulaire, et puis humain. Mais je ne suis aucune de ces choses maintenant. Et le temps n'arrivera jamais où je pourrais vraiment dire : « Maintenant, en cet instant même, je suis un homme ; ou, sinon un homme, au moins quelque chose. » « La règle est : confiture demain et confiture hier – mais jamais confiture aujourd'hui », et l'objection d'Alice : « Il doit arriver quelquefois qu'il y ait 'confiture aujourd'hui' est rejetée. » Dryden a toutes les raisons de se plaindre : « L'homme n'est jamais, mais toujours pour être béni ». Dans la phrase de Wordsworth, il est « toujours quelque chose sur le point d'être ». S'il est vraiment quelque chose, c'est dans l'autre qui n'est pas lui-même, au lieu qui est quelque part ailleurs, au moment qui n'est pas encore, et au moment qui n'est plus.

« Ici entre ce lieu et le rivage lointain, lorsque le temps s'est retiré », +

° Browne, *Hydriotaphia*, V. 8. C'est le caractère arbitraire de ce qui survit qui est le thème de Browne : les noms et les faits de vrais grands hommes sont perdus, alors que ceux de personnes qui n'étaient rien sont par accident rendus immortels. Ce qui vivra et ce qui mourra dans la mémoire humaine semble laissé à la chance. C'est un fait, l'élément accidentel et irrationnel ne peut pas être ignoré. Cependant, le fait que nous en soyons conscients, et que nous soyons capables de faire quelque chose pour corriger cela, est peut-être une indication que ça ne s'arrête pas là.

× En témoignage du fait qu'une telle « extase » ne consiste pas nécessairement en expériences qui sont vagues et qui manquent d'immédiateté sensible, il y a le fameux cas de Moberly et Jourdain. Ces deux Anglaises, en marchant sur les terres du Petit Trianon à Versailles, ont été (apparemment) transportées en l'an 1789. Non seulement elles ont rencontré des personnes qui avaient toute apparence d'appartenir à cette période, mais elles ont vu un pont, des bois et d'autres caractéristiques qui existaient alors, mais qui furent par la suite enlevées. Ce ne fut qu'un certain temps après cette expérience que ces dames réalisèrent sa bizarrerie. Voyez C. A. E. Moberly et E. F. Jourdain, *An Adventure*.

Comme dit le Roi dans *All's Well that Ends Well* (V. 3) : « Nos fautes téméraires tiennent en vil prix les biens sérieux que nous possédons et nous ne les connaissons que lorsque nous connaissons leur tombe. » Mais une distinction est nécessaire. Dans la mesure où ces choses sont autres que nous-mêmes, et que « nous leur accordons un vil prix » ici et maintenant, nous échouons à vivre. Car ce n'est pas elles mais nous-mêmes que nous traitons comme cela. La valorisation d'un objet signifie la dévalorisation du sujet : la « solidité » de l'un demande le « côté creux » de l'autre, et ils s'accordent comme la main et le gant. Nous n'avons rien à quoi nous n'avons pas d'abord accordé une place.

+ T. S. Eliot, 'East Coker'. Dans un autre endroit du même poème, il écrit : « Et de quel fait n'est-il pas vrai que nous en avons eu l'expérience mais en avons manqué le sens ? » Et dans *Murder in the Cathedral* : « Un moment a le même poids qu'un autre. C'est seulement dans l'introspection, le choix, que nous disons, c'était le jour où... »

il n'est rien. Dans tout cet univers d'espace plus que fabuleux, avec ses horizons et ses populations immenses, il n'existe pas un seul lieu où je ne sois pas présent – sauf un seul, et c'est ici ! Et de même, dans le temps, s'étendant ère après ère avant que cette Terre soit née, et ère après ère après sa mort, il n'y a pas un moment duquel je sois absent – sauf un, et c'est maintenant ! C'est le seul lieu spatio-temporel dans le monde qui refuse absolument de contenir un aspect quelconque de moi. Je suis à jamais absent ; et si je n'étais pas, mon monde ne pourrait pas être présent. Comme l'arc-en-ciel qui s'évanouit quand on y parvient, et l'étoile qui n'est visible « qu'en dehors du coin de ton œil », le présent ne supporte pas l'inspection proche. Ses contenus sont comme les affaires à vendre de cette boutique inquiétante dans Through the Looking-glass – dès qu'Alice « regardait attentivement une étagère, pour se rendre compte exactement de ce qu'il y avait dessus, cette étagère particulière était toujours tout à fait vide, alors que les autres autour étaient remplies à ras bord de tout ce qu'elles pouvaient contenir. » *

L'homme que j'étais me suit de si près, et je suis de si près les chevilles de l'homme que je serai, que j'ai une certaine excuse pour supposer que celui que je suis est humain. Tout se passe comme si j'étais capable de me déployer dans le passé et dans l'avenir pour obtenir le soutien de ma région humaine, et pour l'empêcher de tomber dans l'abîme sans fond dont cette région est la périphérie ; pour m'empêcher aussi de prendre conscience de l'abîme. Mais je ne suis certainement pas sans avoir des indices concernant la fosse de l'infrahumain au-dessus de laquelle, comme une Pythie, je suis suspendu en l'air. Je suppose que j'accomplis des actes humains, mais il n'est pas difficile de découvrir que j'en ai seulement l'intention et que je m'en souviens. × Les projets les plus vastes reviennent à certains mouvements au plus haut point insignifiants (de la langue, de la main ou du pied) que l'on me demande maintenant : comme de nombreux proverbes en témoignent, la seule manière pour obtenir que quelque chose de grand soit fait, c'est de faire cette petite chose qui en fait partie et qui est toute proche. Et le plus proche, c'est le plus bas dans l'échelle hiérarchique – nous ne faisons littéralement rien de la tâche, même la plus colossale. La seule manière dont le joueur peut voir vraiment quelque chose du jeu, c'est de se joindre à ses spectateurs, car en dehors de ceux-ci il n'y a pas de jeu. Ce que je dois faire possède solidité, perfection, statut ; ce que j'ai fait est établi et peut être inspecté ; mais ce que je suis en train de faire est désorganisé, fluide et dans le creuset. Le Centre a abandonné ma vie. Comme William James le dit : « Le moment présent de la conscience est... le plus sombre dans la totalité de la série... rien ne peut être connu à son propos à moins qu'il n'ait péri et soit parti. » ° L'orateur est son propre auditeur intéressé, et parfois étonné, car ses mots lui viennent des profondeurs infrahumaines du présent. « Nous passons notre existence à nous questionner et à nous explorer nous-mêmes ; nos actes sont autant une révélation pour nous-mêmes que pour les autres. » • *Ex nihil omnia fit.* (Du rien, Il a tout fait) Il en est de même pour l'espace que pour le temps : je peux voir une chose me parvenir ici puis s'éloigner de moi, mais je ne peux pas la voir quand elle est au-dessus de moi. Car il n'y a rien à voir. Et ainsi je suis parfaitement protégé contre tous les assauts : j'ai la sécurité complète de celui qui, parce qu'il ne peut pas aller plus bas, n'a pas besoin d'avoir peur

* Cf. M. F. Cleugh, Time and its Importance in Modern Thought, pp. 22 et suivantes. Après avoir décrit le « côté plat », nous avons tendance à sentir quand un événement longuement attendu arrive enfin, continue à dire Miss Cleugh : « Ou nous pouvons être déroutés devant la disparition dans un « maintenant » tenu de ce qui avait été si longtemps attendu, et avec un choc de surprise – et qui équivaut presque à de la terreur parfois – nous réalisons que ce que nous appelons « maintenant » est pour nous quelque chose d'inconnu... Nous connaissons moins de choses du présent que nous n'en connaissons du passé et du futur. »

× Ou, en adoptant un autre langage, je peux parler de la cause et de l'effet de ce qui arrive ici et maintenant. La cause réelle est l'univers, qui se rétrécit par stades hiérarchiques à rien ; et l'effet réel a le même schéma général à l'envers. Ce que nous appelons cause et effet sont ces quelques termes que notre intérêt choisit dans la totalité.

° Principles of Psychology, i. p. 341.

• Maeterlinck, Mountain Paths, p. 41.

de tomber. + « Rien ne peut arriver pour me blesser. » ◇ Je suis le moulin du monde qui réduit toutes choses en poudre, et les reconstitue.

13. L'ICI- À CE MOMENT-LÀ SUPRAHUMAIN

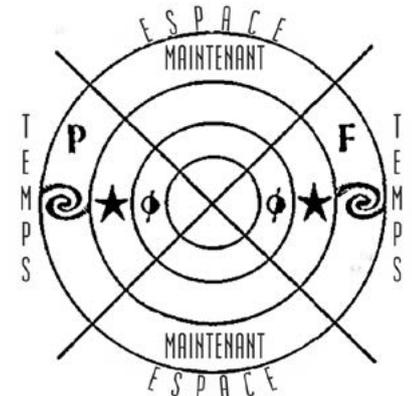
Mais c'est la périphérie suprahumaine, plutôt que le noyau infrahumain, que le bon sens trouve incroyable. Si j'ai déjà oublié ce que j'avais à dîner hier, et n'ai aucune idée de ce que j'aurai à dîner demain – si des événements si proches dans le temps sont déjà au-delà de mes capacités – comment puis-je parler avec confiance du schéma plus lointain de ma propre vie, pour ne rien dire de ce qui est au-delà ? L'existence même des bookmakers et des compagnies d'assurances, etc., n'est-elle pas une preuve suffisante que le temps n'est pas transparent comme l'espace, mais plus ou moins opaque ? Ne vivons-nous pas dans un brouillard temporel ? Il n'y a pas de doute que « les brouillards du temps » sont plus légers derrière nous que devant, et il n'y a pas de doute qu'ils se lèvent de temps en temps sur une petite portion du paysage ; mais supposer que cette atmosphère temporelle obéit à une certaine loi de la perspective – et *a fortiori* à une perspective suprahumaine – est pour le bon sens une simple fantaisie. Samuel Alexander, bien que responsable d'une des plus remarquables tentatives d'élaboration d'un exposé sur le temps et l'espace, n'avait pas honte d'utiliser des expressions du genre « la brume du Temps » et « le brouillard du Temps intermédiaire ». ×

Attribuer au côté brumeux du temps mon incapacité à me rappeler mon ami distant, ne m'aide pas plus que d'attribuer mon incapacité à le voir à la nature oublieuse de l'espace. C'est une étude complète et empirique des lois de la « prévision » et de la « mémoire » (ou de la précognition et de la postcognition) qui est nécessaire, en tant qu'elles se manifestent à chaque niveau hiérarchique ; du moins les brouillards du temps (pour utiliser encore une fois cette expression brumeuse) ne peuvent pas nier leur propre météorologie. Déjà les grandes lignes de cette nouvelle science du temps sont, je pense, suffisamment claires. Et le premier point à noter est que ce Centre Ici-maintenant qui est mien, appartient à une série d'individus de chaque degré hiérarchique – des individus dont le statut se mesure à leur appropriation (plus ou moins symétrique) du temps de chaque côté du Maintenant. Quand ma faculté de prévoir et ma mémoire atteignent des dimensions très modestes, je suis atomique ; quand elles excèdent ces dimensions d'une certaine quantité, je suis moléculaire. En tant qu'Humanité, je vois plus loin dans le futur et le passé que je ne le fais en tant qu'homme ; et dans ma capacité stellaire l'étendue de ma vision temporelle est à nouveau vastement accrue. Autrement dit, le brouillard est épais près du sol, mais s'éclaircit au-dessus ; et sa stratification est hiérarchique. Ainsi, vu du bon niveau, l'objet lointain est souvent plus distinct que l'objet proche.

Il n'y a, après tout, rien de particulièrement mystérieux ici. J'ai mes souvenirs privés et mes plans privés. Évidemment ceux-ci ne sont pas accidentels dans ma vie, mais, dans leur jeu dynamique actuel, sont ma vie. Même pour l'observateur extérieur occasionnel, je n'ai pas de sens à moins qu'il ne sache quelque chose de mon expérience et de mon objectif. Certains observateurs considèrent ce qui est derrière moi

+ Déjà « nous n'avons de satisfaction en rien, avant de rencontrer la satisfaction de n'être rien » (Richard II, V. 5). Cf. David Lindsay, Voyage to Arcturus, p. 238 : « Une merveilleuse idée balaya la totalité de son être, accompagnée de la plus intense des joies. ' Je ne suis rien ! Alors rien ne peut me blesser. ' »

◇ Hugh Lofting, (Dr Dolittle's Return, p. 46) met ce « vieux dicton » dans la bouche d'un de ses délicieux personnages animaux ; mais si c'est un vieux dicton ou pas j'ai été incapable de le découvrir.



× Space, Time and Deity, i. p. 116. D'un autre côté, John Laird (Contemporary British Philosophy, 1st Series, p. 220) note que « la distance dans le temps, comme la distance dans l'espace, ne laisse pas de place à la vision. » J'irai plus loin et dirai que le temps existe pour que l'on voie à travers – dans les deux sens de la phrase.

Dans Towards Democracy ('Widening Circles'), Edward Carpenter écrit : « J'établis ma base d'opérations ici, vous établissez la vôtre sur un terrain distant, à un million d'années en arrière dans le temps ou à un million d'années en avant : cela ne change rien. Nos cercles s'élargissent, se rencontrent inévitablement et se mélangent un certain temps. » Mais ceci ne rend pas compte de la perspective temporelle ; assurément nous nous rencontrons et nous nous mélangeons comme Carpenter le dit, mais savoir ce que nous sommes pour faire cela, c'est poser la question de la distance à partir de laquelle nous sommes arrivés.

comme le plus important ; pour d'autres, c'est ce qui est devant moi. Ainsi l'un cherche l'expérience de mon enfance qui a fixé mon cheminement, alors que d'autres iront chercher la destination que je me suis fixée. Mais personne ne voit un homme sans déterminer, même si cela n'est qu'une esquisse, un peu de sa route dans le temps ; et on doit prendre en compte une grande partie de cette route si l'on doit avoir une compréhension réelle du comportement de cet homme. Ainsi, à courte vue, il y a peu de différence entre le martyr d'un saint et l'exécution d'un criminel. L'action du présent survient à partir d'une situation passée et se dirige vers une situation future ; son sens repose sur la relation des trois termes, et son statut est (avec quelques fluctuations mineures) proportionnel à leur espacement. ° Ce qui est apparemment la même action accomplie par quatre hommes peut être, dans le cas du premier, accompli pour la préservation d'un organe, dans le cas du second pour la préservation de l'homme, dans le cas du troisième pour la préservation de l'Humanité, dans le cas du quatrième pour la préservation du Tout : en fait, il y a tout un monde qui sépare, temporellement et dans leur statut hiérarchique, les quatre actions.

En tant qu'homme j'utilise le temps de l'homme, en jouissant de la faculté de prévoir et de la mémoire qui sont propres à la condition humaine. En tant qu'étoile j'utilise le temps d'une étoile, en lequel ma faculté de prévoir et ma mémoire sont immensément élargies. * Si j'ai la forme d'un homme sans avoir la saisie entière du temps qu'il a, je suis enfant ou gâteux ; et de manière similaire, si je réalise ma nature d'étoile mais reste ignorant de mon passé et de mon avenir stellaire, je suis réduit à la condition d'une étoile-idiote, ou je quitte complètement le niveau stellaire. Mais, en général, ma vision temporelle est adéquate à mon statut. Et ce qui est davantage, la vision à longue portée a tendance à être une vision claire, et la vision ayant la plus grande portée de toutes est la plus claire de toutes. Je sais (ou au moins je pourrais trouver) bien plus de choses à propos de la position relative des planètes, il y a mille ans ou dans un millier d'années à partir d'ici, que je n'en sais à propos de la position relative de mes voisins humains quand c'était hier et quand ce sera demain. Je suis très conscient de ce que je faisais en tant que Terre et Soleil dans un passé très distant, et j'ai une notion joliment claire de ce que je ferais dans un futur également distant. Mon espérance de vie solaire conduit à un calcul – du moins il n'y a pas de raison inhérente pour laquelle elle ne serait pas déterminée un jour avec une précision modérée – mais moi, l'homme, étant beaucoup plus sujet à l'accident, je suis beaucoup moins capable d'ordonner mes affaires à l'avance, et je suis incapable de dire si je mourrais aujourd'hui ou dans cinquante ans. Et la situation ne pourra pas trouver de remède aussi longtemps que je resterai en ce centre ici, car je vois directement que je deviens plus certain de mon futur humain quand je quitte ce niveau : réformer, c'est remplacer. × Grossièrement parlant, dans la mesure où le futur est prévisible et le passé recouvrable, ils sont suprahumains. Et (si le témoignage de la religion est admissible ici) c'est seulement notre commencement absolu et notre fin absolue – l'alpha et l'oméga de toutes choses – qui sont absolument dépourvus d'incertitude. Seul le Tout parfait – le Tout qui, en tant qu'incluant la totalité du temps, est intemporel – peut être parfaitement connu. Quand je regarde au hasard ma ligne-Ici, la vue dans les

° Par exemple, quand je suis pris par surprise, quand un mouvement est soudain et inattendu, je le perçois d'une manière primitive ou infrahumaine. Dans un accident de voiture, je vois la route qui vient vers moi. Mon statut humain survient ou s'en va en fonction de mon anticipation.

* Cicéron déclarait qu'une science de l'avenir était impossible ; et le bon sens fait équivaloir le lointain temporel, qu'il soit passé ou futur, à l'obscurité. Il n'en est pas de même avec la science. « Ce qui est si important concernant les estimations temporelles de l'astrophysicien », écrit Hoyle dans *The Nature of the Universe*, « est ... qu'elles sont tout à fait définies et précises, beaucoup plus précises que tout ce que nous connaissons concernant l'histoire de l'homme si vous remontez plus loin que quelques milliers d'années. » De plus, ces estimations, embrassant des centaines de millions d'années, concernent de manière impartiale le passé et le futur.

× L'assurance se base sur la loi que le don de prophétie survient lorsqu'on s'élève dans l'échelle hiérarchique. C'est la fonction de l'actuaire de relier le niveau inférieur de la vie individuelle largement imprévisible au niveau élevé de la vie largement prévisible de la communauté. De la même manière, mais sur un plan beaucoup plus élevé, la religion relie les entreprises imprévisibles de la vie de l'être humain ordinaire à l'entreprise prévisible qui (à la différence de nos succès et de nos échecs) nous arrive à tous. Bien sûr, la religion n'est pas d'abord prudente, mais elle inclut bien une politique universelle d'assurance contre toutes sortes de désastres. Les primes sont élevées ; et certains bénéfiques sont longs à arriver, mais ils sont immenses et sûrs.

deux directions devient plus obscure au fur et à mesure qu'elle s'allonge, jusqu'à ce qu'elle finisse dans un mur de nuages impénétrables ; mais, si je regarde à nouveau, je vois qu'en fait elle devient de plus en plus claire, jusqu'à ce que la perspective soit finalement close par un Objet qui est à la fois le suprême mystère et la suprême clarté.

14. LA CENTRALITÉ DU MAINTENANT, ET LE FLUX DU TEMPS

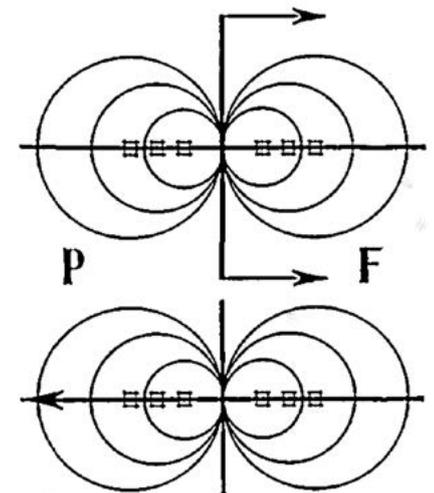
Ma situation dans le temps ne pourrait pas être plus paradoxale – et de deux manières. Premièrement : rien ne m'arrive à moi ; des choses arriveront et sont arrivées, mais elles ne m'arrivent pas à moi maintenant. Deuxièmement : tout arrive en moi ; les choses qui arriveront et qui sont arrivées se produisent en moi maintenant. + Je ne me suis pas retiré du plus lointain passé du monde, et je n'ai pas non plus à attendre sa fin : tout les temps du monde sont présents. Les longs intervalles qui semblent me séparer des âges d'or du passé et des paradis du futur sont en fait ce qui est simplement nécessaire pour les amener à fructifier en ce moment-ci. Et ainsi il y a pour le temps aussi bien que pour l'espace un « principe cosmologique », par la vertu duquel je suis en permanence situé au Centre du système-temps régional, qui toujours s'organise lui-même symétriquement par rapport à moi. De même que mon Ici est le point médian de tout l'espace, mon Maintenant est également le point médian de la totalité du temps. ° De plus, comme je n'ai pas de raison de supposer que je suis un observateur privilégié, je dois supposer que tous les autres se trouvent eux-mêmes dans une position similaire. Dans le jeu de la vie, on est toujours à mi-temps. Notre voyage dans le temps ne peut jamais nous emmener plus loin, lorsque nous voyons que les contenus du temps s'ajustent eux-mêmes à notre mouvement.

Cependant (comme le bon sens ne tarde pas à l'indiquer), la scène change. Le contenu de ce Centre ici – le contenu de mes régions temporelles tel qu'il est manifeste maintenant en moi – est toujours fluctuant. C'est parce que je prête d'abord attention à une région et ensuite à une autre, et à l'intérieur de chacune je choisis de plus ce qui m'intéresse ; mais la totalité à partir de laquelle je fais mon choix est en elle-même sans changement. Même dans mon activité sélective, j'observe une symétrie grossière, de sorte que je reste au Centre du système temporel. (Et dans la mesure où il y a, de son propre point de vue, un commencement ou une fin à la série complète, il est marqué, non par son asymétrie (dans laquelle tous les contenus du temps sont soit du côté futur soit du côté passé de l'observateur, et il n'y en a aucun de l'autre côté) mais plutôt par l'absence totale ou l'inobservation d'un contenu symétrique. De même que le mouvement dans l'espace peut m'emmener depuis des régions aux détails immensément fascinants vers des régions qui sont presque sans caractéristiques, et qu'il ne me déplace jamais de la largeur d'un cheveu du Centre du système spatial, de même le mouvement dans le temps peut m'emmener vers des scènes étranges, mais qui n'ont pas qu'une seule face.)

Du point de vue du plus haut niveau, le temps est un solide gelé, mais depuis les points de vue inférieurs, il coule. Plusieurs interprétations sont possibles. Nous pouvons penser au Maintenant comme

+ Cf. l'affirmation de William James (*The Meaning of Truth*, pp. 287 et suivantes) que la vérité d'un fait consiste en son mécanisme, se compose de ce qu'il fait, et qu'il ne peut pas être considéré comme appartenant à une réalité centrale autonome.

° Un autre aspect du « principe cosmologique » (pour emprunter un terme de E. A. Milne) est fourni par la supposition chrétienne que la Terre est au centre d'un plan de salut cosmique : celle-ci, parmi les myriades de mondes, a été choisie comme scène de l'Incarnation. Mais certains (par exemple, Alice Meynell, dans son poème 'Christ in the Universe') ont contredit cette vision anthropocentrique. M. C. S. Lewis (*Miracles*, p. 150) suggère une réconciliation. « Pour ceux qui vivent dans l'acte deux, l'acte trois ressemble à un épilogue : pour ceux qui vivent dans l'acte trois, l'acte deux ressemble à un prologue. Et tous ont raison... » L'incarnation terrestre peut être vraiment centrale, et cependant faire partie d'un schéma immensément plus vaste, tel qu'une autre planète ou une autre étoile pourraient en revendiquer à juste titre la centralité. Mais nous n'avons pas à aller aussi loin pour des exemples de ce principe. Chaque observateur, chaque homme, et en fait chaque être sensible, est ainsi constitué qu'il est réellement et dans tous les sens le centre de l'univers ; et le principe de Milne est, après tout, uniquement une version abstraite de cette loi fondamentale.



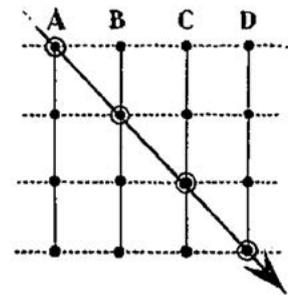
glissant régulièrement le long de la ligne-Ici, s'approchant, rencontrant, et dépassant les objets qui sont rangés le long de celle-ci ; ou nous pouvons préférer penser aux choses elles-mêmes comme glissant régulièrement le long de la ligne-Ici, jusqu'à ce qu'elles arrivent, et dépassent ce point fixe que l'on appelle Maintenant. Soit le temps va de l'avant et nous restons à la base qui le salue, soit nous marchons derrière le temps. Traherne optait pour la dernière idée. « Nous passons », dit-il, « au travers d'un continent fixe ou d'une région des ères, qui sont déjà devant nous, glorieuses et parfaites tandis que nous y arrivons. Comme des hommes dans un bateau nous passons et allons vers l'avant, les rivages et les signes semblant aller vers l'arrière, alors que nous nous déplaçons et qu'eux restent immobiles. » × La même notion se retrouve chez les physiciens modernes. Ainsi Weyl suggère que les événements n'arrivent pas : au lieu de cela nous les traversons. Et Jeans * compare l'homme à une petite mouche qui se déplace au-dessus de la surface d'une grande image – une mouche qui considère ce qui est en avant comme futur, ce qu'elle vient de passer comme passé, et ce qui lui est présenté comme présent : ainsi la peinture qui est pour nous spatiale et toute-d'un-coup est pour la mouche une histoire longue et multiple.

Il y a maintenant deux manières de prendre une histoire de ce genre – une manière abstraite ou non régionale, et une manière concrète ou régionale ; et la différence entre elles peut à peine être exagérée. La première, ne reconnaissant que le temps atomisé, voit les événements successifs A, B, C, D... comme constants, chacun éclairé à son tour par le projecteur du Maintenant. Mais la seconde, reconnaissant que le temps réel est une question d'intervalles (et non de simples intervalles, mais ceux de la faculté de prévoir et de la mémoire d'observateurs réels en dehors desquels le temps existe pas), voit les événements A, B, C, D... comme variables, chacun d'eux étant modifié par la toute petite avancée du Maintenant de leur observateur. « Ce qui arrive », dit M. T. S. Eliot, « quand une nouvelle œuvre d'art est créée, c'est que quelque chose arrive simultanément à toutes les œuvres d'arts qui l'ont précédée... Tout l'ordre existant doit être, même si c'est très légèrement, altéré ; et donc les relations, les proportions, les valeurs de chaque œuvre d'art par rapport au tout sont réajustées... Tous ceux qui ont approuvé cette idée de l'ordre... ne trouveront pas ridicule cette idée que le passé soit altéré par le présent autant que le présent est orienté par le passé. » ° Conformément à cette idée d'ordre, je suis un voyageur le long d'une route dont chacune des bornes kilométriques change d'inscription à chaque étape que je fais. Marcher sur cette route n'est pas confiner mon activité au lieu où je vais : elle est de transformer continuellement chacune de ses caractéristiques d'une extrémité à l'autre. Le voyageur est, en un sens, coextensif à la totalité de l'immense route.

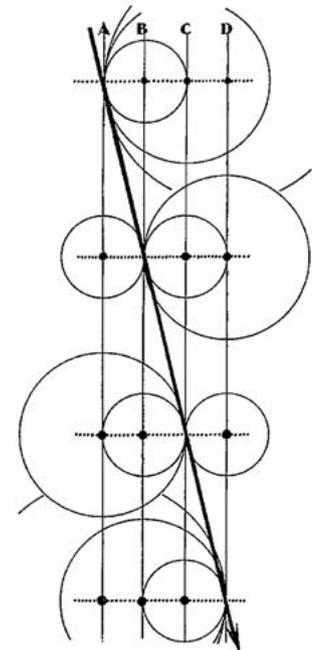
En fait, on peut à peine dire qu'il voyage vraiment. Au fur et à mesure qu'il approche d'un objet, le fait de s'en rapprocher chasse celui-ci, ou sinon le détruit. C'est comme s'il avait fait un vœu plus irréfléchi que celui de Jephthah, ou comme si on lui avait accordé le désir de Midas, ou encore comme si on l'avait condamné à la punition de Tantale. Pour lui les raisins à sa portée, et non ceux qui sont inaccessibles, sont aigres. Mais la malédiction, une fois acceptée, se révèle être davantage qu'une

× *Centuries of Meditations*, V. 8.

* *The Mysterious Universe*, V.



La Version Abstraite : chaque chose A, B, C, D dans la ligne-Ici est à son tour saisie par le projecteur du Maintenant.



La Version Concrète : en éclairant la chose présente, le projecteur du Maintenant non seulement éclaire avec elle la série entière, mais amène un nouvel aspect de chaque chose.

° 'Tradition and the Individual Talent', dans *Points of View*, 1941, pp. 25 et suivantes. La modification du passé par le présent est en tout cas impliquée par des concepts tels que ceux de pardon, de repentance, « de rédemption du temps ». Mais dès que le principe est admis il n'y a pas de raison pour nier la possibilité d'un observateur qui pourrait vraiment dire : « Regardez, j'ai fait toutes choses à neuf. » Cf. la doctrine de la « répétition » de Kierkegaard, qu'il met en contraste avec le « ressouvenir », ce dernier confirmant les choses du passé dans leur nature passée, alors que le premier (et en ceci repose notre paix, notre vie et notre liberté) « affirme que l'existence qui a été, maintenant devient ». La répétition de Kierkegaard (E. T., 1942) est importante, non seulement en tant que déclaration fondamentale lui appartenant, mais aussi en tant que consignation du conflit personnel tragique à partir duquel elle a surgi.

bénédiction. « Pour savoir se passer des choses », dit Regnard, « il faut les posséder. » Le but de son voyage dans le temps n'est ni la fin de la route ni cette maison à mi-chemin qu'il ne peut jamais laisser derrière lui quelle que soit la vitesse à laquelle il court. Ce n'est rien moins que la totalité de la route dans son unité complexe, ou plutôt c'est le système entier des visions symétriques dont jouissent les voyageurs qui sont dessus. Aller vers le faux objectif à la fin de la route, c'est simplement échanger une perspective temporelle intéressante pour une autre, ennuyeuse, et finalement aucune ; dans cet exemple, il est en fait mieux de voyager, on peut l'espérer, que d'arriver. Ne devrais-je alors pas rester tranquille, et par une inactivité magistrale atteindre le tout ? Cela est impossible – je ne serais balayé qu'à la fin, qui est la cessation du tout. La seule manière d'atteindre le véritable but du temps n'est ni d'ignorer ni de neutraliser son mouvement, mais de développer ses mouvements dans toutes les directions jusqu'à leur limite. Loin de faire une pause sur la route, je dois apprendre à voyager avec tous ceux qui l'utilisent ; car c'est seulement en épuisant tout ce temps et ce changement que j'ai à offrir que je peux espérer atteindre la fin qui est au-delà du temps. L'intemporel qui exclut le temporel n'est rien d'autre qu'un nom poli pour la vacuité.

La tâche que je dois essayer d'entreprendre est triple. Elle est, d'abord, de jouir de la vue perspective à partir de ce Centre ici, en me soumettant à ses données caractéristiques et à sa vitesse de changement (et, en général, à la façon humaine de choisir des événements) ; deuxièmement, de participer aux visions perspectives très différentes issues d'autres Centres, avec leurs vitesses de changement et leurs modes de sélection non humains ; troisièmement, de réaliser qu'en me plaçant ainsi moi-même en d'autres Centres, je ne quitte pas ce Centre ici, mais explore plus loin son contenu projeté, qui est impérissable. Celui qui aurait atteint ce troisième stade commencerait, dans le langage de Plotin, à « atteindre le tout absolu, non en allant en avant vers un autre lieu, mais en demeurant dans ce principe sur lequel la totalité de l'univers est basée ». •

• Enneads, VI. v. 7.

15. UNE NOTE SUR LA PROFONDEUR TEMPORELLE EN TANT QUE COMPARÉE À LA PROFONDEUR SPATIALE

On peut dire que le temps a une profondeur, tout à fait de la même manière que l'espace en a une. J'ai conclu mon chapitre introductif sur le sujet de l'espace par une discussion sur cette curieuse troisième dimension qui déplace des objets de ce lieu ici et les fait passer en d'autres lieux ; et ici, à la conclusion de ce chapitre introduisant le sujet du temps, je veux continuer cette discussion-là, et très brièvement considérer la profondeur temporelle et comment elle diffère de la profondeur spatiale. Car, évidemment, mon objet n'est pas déplacé de ce temps ici vers d'autres temps précisément de la même manière qu'il est déplacé de ce lieu ici vers d'autres lieux.

Mais d'abord il est nécessaire d'examiner l'espace et le temps « plats », dans lesquels on n'a pas encore lu la profondeur ou l'éloignement. Immédiatement, une importante distinction se révèle – tandis que l'Ici est « bidirectionnel », composé d'une largeur et d'une hauteur, le Maintenant est « unidirectionnel ». × Ainsi, en lisant d'un côté à l'autre

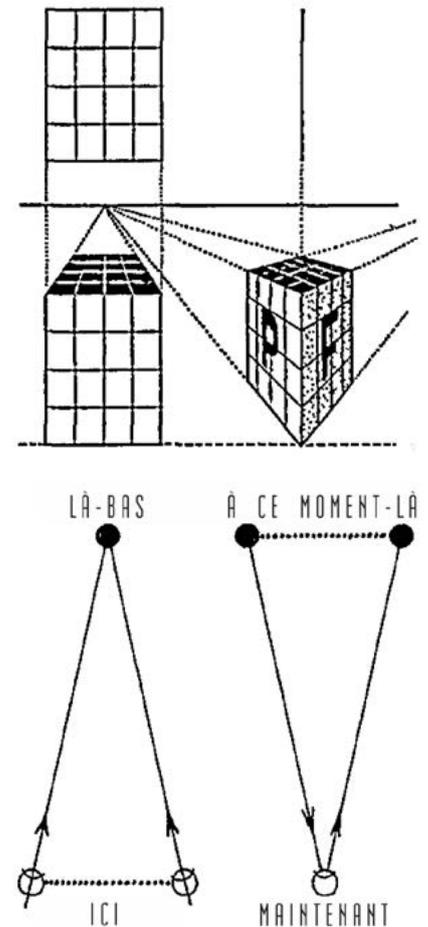
× Cf. Locke : « Les idées de longueur que nous avons de l'Expansion, peuvent être tournées en tout sens, & sont ainsi ce que nous nommons figure, largeur & épaisseur ; au lieu que la Durée n'est que comme une longueur continuée à l'infini en ligne droite, qui n'est capable de recevoir ni multiplicité ni variation, ni figure. » An Essay Concerning Human Understanding, II. xv. 11..

de cette page, je trouve un ordre des mots spatial, et en lisant du haut en bas, un autre ordre ; mais il n'y a pas d'ambiguïté de ce genre concernant l'ordre temporel en lequel ils se produisent dans mon expérience. Il n'y a qu'une seule route dans le temps depuis mon Ici-maintenant vers mon Ici-ensuite. Pour parler librement, mon Maintenant est dans le premier exemple « unidimensionnel », et mon Ici « bidimensionnel ».

Et ainsi ce qui est donné ici et maintenant (en supposant que ce soit visible et cependant non projeté) est triple : cela a une largeur, une hauteur et la qualité du maintenant. Mais en fait la projection est inévitable. Et elle est aussi triple, produisant une profondeur spatiale, une grandeur passée, et une grandeur future. Ainsi on peut dire que, par une seule projection dans la profondeur, l'espace plat est rendu triple et volumineux ; et, par une double projection dans le passé et le futur, le temps « linéaire » est rendu triple et temporellement « volumineux », et, par une triple projection dans l'espace et le temps, l'espace-temps en tant qu'immédiatement présenté est rendu sextuple et spatio-temporellement « volumineux ». Par exemple, cette page, de manière primaire ou dans son mode non projeté, est simplement maintenant, et ici dans son double aspect de largeur et de hauteur ; et, secondairement, dans son mode projeté, elle est simplement là-bas, et ensuite dans son double aspect de grandeur passée et de grandeur future. Si mon Ici peut être comparé à une des faces d'un cube dont je projette la profondeur, mon Maintenant ressemble à une des arêtes du cube dont je projette les faces – le temps fait un angle avec moi : l'espace me confronte par quatre carrés.

Considérons maintenant les méthodes par lesquelles ces deux différentes sortes de profondeur sont déterminées. Pour découvrir la profondeur d'espace de mon objet je me divise en espace ; pour découvrir sa profondeur temporelle je divise mon objet dans le temps. La méthode de la première est à deux yeux ; de la seconde, à un seul œil. La première duplique ici pour unifier là-bas, tandis que la deuxième unifie maintenant pour dupliquer ensuite : mais dans les deux la duplication n'est que provisoire, et l'objet ne perd pas son unité. Et ce que j'appelle correspondance, ou relation sociale à un niveau quelconque, c'est ces deux méthodes fusionnées en une seule. Les projections spatiales et temporelles sont interdépendantes, avec pour résultat que (connaissant la vitesse de la lumière) je peux calculer le passé d'une étoile que je vois, depuis sa distance en tant que fixée par ma vision « binoculaire » – c'est-à-dire, par l'observation de la parallaxe spatiale.

Beaucoup dépend du niveau hiérarchique auquel la projection survient. Laissez-moi en donner trois exemples. Premièrement, ce n'est pas seulement l'étendue, mais aussi la symétrie de la projection, qui progresse avec le statut de l'objet. Tout comme les contenus des régions les plus proches ont tendance à être spatialement déficients en hauteur, en largeur, ou en épaisseur – de même ils ont tendance à être temporellement inégaux – déficients dans leur dimension de maintenant, leur dimension de passé ou dans leur dimension de futur. Mais dès que les niveaux les plus élevés sont atteints, cette asymétrie tend à faire place à la symétrie ; les corps célestes tendent à être des sphères dont la hauteur, la largeur, et l'épaisseur sont toutes les mêmes, et leur dimension de futur pour l'observateur correspond à leur dimension de passé. Plus nous



allons haut, plus il est évident que le passé et l'avenir ne sont jamais séparés ni disparates, mais sont au lieu de cela les deux moitiés d'un tout. Deuxièmement, le mode de projection de la profondeur temporelle est proportionnel à son niveau. Les unités de statut inférieur se projettent presque « automatiquement », de sorte que les trois « dimensions » de la profondeur semblent être données aussi directement que les trois « dimensions plates ». Plus le niveau est élevé, plus est délibérée, plus est rationnelle l'activité projective qui établit son envergure. Je n'ai pas besoin de calculer l'intervalle temporel entre la balle de tennis là-bas-et-ensuite sur le filet, et ici-et-maintenant sur ma raquette, et là-bas-et-ensuite à nouveau sur le filet ; mais quand des étoiles sont en question il n'y a pas d'autre manière. Car la vie stellaire est hautement intellectuelle, et sa profondeur temporelle est soigneusement exprimée. Troisièmement, la profondeur arrive à avoir une signification différente dès que nous montons dans la hiérarchie. Des trois stades – (i) celui de l'objet presque plat ou non projeté, (ii) celui de l'objet qui, violemment projeté, se défait (pour ainsi dire), et (iii) celui de l'objet qui est à la fois projeté et non projeté – le premier est caractéristique des niveaux inférieurs, le second des niveaux intermédiaires, et le troisième des niveaux supérieurs. Le sujet primitif, dans la mesure où il lui manque de l'énergie projective, dans la mesure où il se cramponne à l'objet, perd à la fois l'objet et lui-même, et de ce fait les deux sont de bas statut ; le sujet plus développé, en reconnaissant l'éloignement dans l'espace et le temps de l'objet et la possibilité de ne jamais le posséder, le possède vraiment, mais échoue à réaliser le fait – et en raison de cet échec, échoue à réaliser son achèvement ; * le sujet réellement avancé sait comment combiner l'extrême dimension d'ici et de ne maintenant du premier stade avec l'extrême dimension de là-bas et d'à-ce-moment-là du second. Les trois stades sont, en fait, cumulatifs : les limitations du premier et du second sont nécessaires, et ce n'est que sur eux que le troisième peut être érigé.

Plusieurs choses, alors, nous sont demandées. Nous devons projeter notre objet sur les limites mêmes de sa dimension d'altérité dans l'espace et dans le temps ; nous devons remplir, avec les projections moindres de chaque degré, la profondeur ainsi créée, autrement notre vie est « creuse » ; nous devons nous assurer que notre projection est, dans son effet total et à ses niveaux plus élevés, symétrique, et non pas déficiente en direction soit du passé soit du futur ; nous devons réaliser que la projection elle-même est seulement une demi-vérité, dont l'autre moitié est la présence de l'objet ici et maintenant ; nous devons, pour ainsi dire, regagner à un niveau beaucoup plus élevé notre art de vivre dans le moment que nous avons perdu – cet instant même, dont les trésors sont infinis. °

La mauvaise manière d'atteindre la dimension du présent, c'est de cesser de projeter le temps, et de revenir en glissant vers un Maintenant primitif. Dans l'espace et le temps, nous avons de la même manière tous cette tendance à abandonner notre perspective, et nombreux sont les appareils grâce auxquels nous essayons de restaurer la profondeur temporelle et créer des horizons. Pour la survie de notre santé mentale, nous avons besoin autour de nous de vieilles personnes, de vieilles rues, de vieux bâtiments, de vieux arbres, de vieilles collines ; et, d'un

* Schopenhauer exemplifie cette seconde étape – « l'enchantement de la distance nous montre des paradis qui s'évanouissent comme des illusions optiques quand nous leur permettons nous-mêmes de nous moquer. Le bonheur, en conséquence, repose toujours sur le futur aveugle ou alors sur le passé, et le présent peut être comparé à un petit nuage noir que le vent conduit sur une plaine ensoleillée ; avant et derrière lui tout est brillant, et il n'y a que lui-même qui projette une ombre. » The World as Will and Idea, (trad. Haldane and Kemp) iii, p. 383.

Mais (devrait-on ajouter) le nuage ne détruit pas les rayons du soleil ; il sert plutôt à mettre en évidence leur joyeux brillance. Le paradis du futur enchante maintenant ; même si l'enchantement porte la marque du futur, il est authentiquement présent. Réaliser ceci, c'est réaliser le troisième stade.

° Il est important de distinguer entre les deux manières de vivre dans le présent ou « de n'avoir aucun souci du lendemain ». Ni le jeune enfant ni le saint ne sont tourmentés par des regrets passés et des peurs futures ; mais dans un cas c'est dû à l'ignorance de ce que porte le temps, et dans l'autre à la connaissance. Saisissant le début et la fin, le saint peut se permettre de vivre maintenant. La plupart de nous faisons le pire des deux mondes, lorsque nous découvrons qu'il y a assez de temps pour perdre notre tranquillité et pas assez pour la retrouver à un niveau plus élevé. Le sage, dit Chuang Tzu, « mélange un millier d'années (en lui-même) et devient intégré, complet, équilibré alors que les choses, telles qu'elles sont, continuent toutes à poursuivre leur cours. » Chuang Tzu Book, II) Cf. John Cowper Powys : « En fait l'heure est arrivée pour des hommes et femmes solitaires d'aspirer à une vision statique de la vie... Je veux dire cette attitude où l'esprit, plongeant en lui-même, envisage tous les événements de son existence en une sorte de simultanéité, comme s'ils étaient étalés devant lui comme une carte déroulée... Rejetez la totalité de ce spectacle derrière vous, loin de vous, dans la distance, dans une sorte de perspective atmosphérique. » A Philosophy of Solitude, p.138.

autre côté, d'enfants, d'innovations, d'immeubles qui se construisent, d'arbres que l'on plante, de nouveaux paysages qui prennent forme – en un mot, de projets. Comme elle est plate, la vie dans une communauté de champignons où il n'y a presque pas de perspective sur le passé, et où l'on manque d'un objectif commun, d'une perspective sur l'avenir. La profondeur valide du temps est symétrique. Nous devons rester en compagnie des vieilles idées si nous devons en avoir de nouvelles, et en compagnie d'idées neuves si nous ne voulons pas manquer la vie de l'ancien. Passé et futur sont comme la largeur et la hauteur en ceci qu'ils sont en pratique des limites à ce qu'on peut avoir de l'un sans accroissement de l'autre.

Un tribut frappant est payé à l'importance de la perspective temporelle par ceux qui la falsifient : on n'a qu'à penser aux meubles qui imitent l'ancien, qui sont exacts jusqu'au moindre trou de ver artificiel, aux pastiches littéraires, aux tentatives plutôt pathétiques d'infuser une vie nouvelle à des coutumes pittoresques qui sont soit éteintes soit désuètes, à la longue histoire des renouveaux en architecture pour nous ramener au gothique de Strawberry-Hill, au néo-néo-classique, au pseudo-byzantin, et à ce style qu'on ne peut qu'appeler le genre « Ancyenne Hostellerie du Lyon d'or ». Et, correspondant à la nostalgie du passé dont ces vogues sont les symptômes, il y a une nostalgie égale et opposée du futur – même si c'est seulement la sorte de futur projetée par les fonds de placement, les astrologues des journaux du dimanche, ou les derniers interprètes du livre de Daniel et de l'Apocalypse. Plus le substitut est grotesque, plus il témoigne éloquemment du besoin de la chose réelle, et peut-être même (aussi) qu'une imitation de profondeur est mieux que rien du tout. Nous savons vaguement que la véritable nature humaine est solide et profonde, car elle a d'immenses racines qui plongent aussi loin dans le passé que ses branches culminent dans l'avenir. Nous ne serons pas satisfaits à moins que nous puissions qualifier notre temps – la totalité du temps – de propriété à nous, en ayant pour consolation (dans la phrase d'Emerson) la perspective de notre propre vie infinie. ×

Des vieilles villes, Carlyle écrit : « Comme il est beau de voir par là, comme par une longue perspective, dans le temps lointain. » (*Sartor Resartus*, II, 8) Ma propre suggestion est qu'une des raisons principales pour laquelle une vision adéquate dans l'espace est si satisfaisante est qu'elle tend aussi à être une vision dans le temps – dans le passé et le futur de quelqu'un. Comme les chapitres ultérieurs le montreront, en considérant des aspects de l'Humanité, de la Vie, de la Terre, du Soleil et de la Galaxie, je considère ce que j'étais, ce que je serais, et ce que je suis en ce moment-même.

D. H. Lawrence insistait sur le fait que les choses nouvelles autour de nous aspirent notre vie, et ne cessent de le faire que quand elles ont été avec nous assez longtemps pour vivre à part entière. Voyez par exemple le poème 'New Houses, New Clothes' (*Pansies*, p. 38). Et Ruskin dit quelque part qu'une maison n'est à maturité qu'à condition qu'elle ait vécu quelques siècles.

× 'The American Scholar'

CHAPITRE XVI

TEMPS, MOUVEMENT ET STRUCTURE

C'est en vertu de ce raisonnement et en vue de donner l'existence au temps que Dieu fit naître le soleil, la lune et les cinq autres astres qu'on appelle planètes – les astres « errants », – pour distinguer et conserver les nombres du temps... Quand donc chacun des êtres qui devaient coopérer à la création du temps fut arrivé dans son orbite appropriée et qu'ils furent devenus vivants, avec des corps maintenus dans des liens animés, et qu'ils eurent appris la tâche qui leur était imposée, ils se mirent à tourner dans l'orbite de l'Autre, qui est oblique, qui passe au travers de l'orbite du Même et qui est dominée par lui. Les uns décrivaient un cercle plus grand, les autres un cercle plus petit, et ceux qui décrivaient le plus petit tournaient plus vite, et ceux qui décrivaient le plus grand plus lentement.

Plato, Timaeus, 38.

Le temps est la mesure du mouvement.

Aristotle, Physics, IV. xi. 5.

Quant à l'aspect de ces roues et à leur structure, elles ressemblaient à une chrysolithe ; toutes les quatre étaient de même forme ; leur aspect et leur structure étaient tels que chaque roue semblait être au milieu d'une autre roue. En cheminant elles allaient sur leurs quatre côtés, et ne se détournèrent point dans leur marche. Elles avaient des jantes et une hauteur effrayante, et les jantes des quatre roues étaient toutes garnies d'yeux. Et quand les êtres vivants marchaient, les roues cheminaient à côté d'eux ; et quand les êtres vivants s'élevaient de terre, les roues s'élevaient aussi. Ils allaient partout où l'esprit les poussait à aller ; l'esprit tendait-il là, ils y allaient, et les roues s'élevaient avec eux ; car l'esprit des êtres vivants était dans les roues.

Ezekiel, I. 16 et suivantes.

Une âme qui se connaît elle-même doit savoir que la direction propre de son énergie ne va pas vers l'extérieur en ligne droite, mais qu'elle va de cette manière seulement lorsqu'elle est sous une influence extérieure, alors que le mouvement qui se conforme réellement à sa nature est de tourner autour d'un centre, un centre qui n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur d'elle-même.

Plotinus, Enneads, VI. 9.

Notre nature est dans le mouvement, le repos entier est la mort.

Pascal, Pensées, 129.

Si dans sa succession infinie, il paraît l'imiter en quelque chose, il lui est absolument impossible de l'égaliser. C'est pourquoi ne pouvant jouir, comme elle, d'une parfaite immutabilité, il dégénère en un mouvement successif et sans fin ; et ne pouvant réunir son existence en un seul point, il se partage et s'écoule dans ces espaces immenses que forment le passé et l'avenir. Dans l'impossibilité où il est de jouir tout à la fois de toute la plénitude de son être, il imite l'état immuable de Dieu, mais seulement en ce qu'en quelque sorte il ne cesse jamais d'exister, et reste présent, autant que peut le permettre la rapidité avec laquelle le moment présent s'enfuit.

Boethius, The Consolation of Philosophy, V. 6.

Attribue la vitesse de ces cercles, quoique sans nombre, à l'omnipotence de Dieu, qui pourrait ajouter à des substances matérielles une rapidité presque spirituelle.

Paradise Lost, VIII.

Car l'être de Dieu est comme une roue, en laquelle de nombreuses autres roues sont enchâssées les unes dans les autres, vers le haut, vers le bas, de chaque côté, et pourtant elles tournent toutes ensemble.

Boehme, Confessions, p. 41.

De ce que nous sommes maintenant, il ne s'ensuit pas nécessairement que nous soyons un moment après, si quelque cause, à savoir la même qui nous a produits, ne continue à nous produire, c'est-à-dire ne nous conserve.

Descartes, Principles of Philosophy, I. 21.

Si notre espace est dans la même co-relation avec des espaces supérieurs que l'est la surface avec notre espace, alors il se peut que notre espace soit réellement la surface, c'est-à-dire le lieu de contact, de deux espaces de dimension plus élevée. Et il se peut bien que les lois de notre univers soient des tensions de surface d'un univers plus élevé.

C. H. Hinton, A New Era of Thought, p. 52.

1. STRUCTURE SPATIALE ET STRUCTURE TEMPORELLE

Le temps est une de mes composantes essentielles. L'observateur qui, dans la partie II, avait manifesté ce que je suis réellement, en voyageant loin de moi et en embrassant une étendue de plus en plus grande de mon espace, était pendant tout ce temps en train d'embrasser une étendue de plus en plus grande de mon temps. Si la compréhension qu'il avait de mon aspect temporel n'était pas allée de pair avec une compréhension de mon aspect spatial, il aurait complètement perdu trace de moi. Car la vérité, c'est que je ne suis pas tant une chose qu'un événement, ou plutôt une hiérarchie complète d'événements – complexes et étirés ou simples et brefs, mais toujours des événements, des circonstances ou des histoires, qui ne peuvent pas être traités en un instant.

Diviser mon temps est tout aussi fatal, et fatal de la même manière, que de diviser mon espace. La règle est que, à chaque niveau plus élevé, mon observateur doit m'accorder une période plus longue et également davantage d'espace, en lesquels je peux être moi-même à ce niveau-là. Je refuse d'être pressé ; je dois prendre mon temps. Quand mon examinateur me donne une chance de montrer ce que je peux faire, il s'aperçoit que ma performance est grossièrement proportionnelle au temps qui m'est accordé. Quand il ne me donne pas de temps, non seulement son papier d'examen reste blanc, mais l'examiné lui-même s'évanouit. « Dans un instant il n'y a rien. » ° Ce n'est pas tant que je péris à chaque moment – si l'on m'accorde une durée, un intervalle de temps réels au lieu d'une série d'instantanés discrets, il n'y a rien qui doit périr.

Le principe de la structure temporelle (comme je l'appellerai) est assez commun. Il est exemplifié par des centaines de choses quotidiennes, autant que par des effets vibratoires tels que le son, les ondes radio, la lumière visible, les rayons X, et les rayons gamma. Ainsi six mois de cricket ne sont pas une partie mais une saison ; six minutes de ce jeu ne sont pas un jeu, mais une série de six balles ; et six secondes d'une série de six balles n'est pas une série de six balles mais une balle. Il en est de même avec l'espace du jeu – la structure spatiale, à laquelle vingt yards carrés ne suffisent pas, et pour laquelle vingt miles carrés sont trop – qu'avec son temps : il y a des limites inférieures et supérieures qui ne peuvent pas être transgressées. S'il ne doit pas y avoir de perte sérieuse de qualité, les dimensions du jeu doivent tomber entre le maximum et le minimum d'une structure spatiale, et entre le maximum et le minimum d'une structure temporelle. × On doit aussi observer ce que l'on pourrait appeler le principe d'une structure numérique – dix joueurs sont trop peu, une centaine un nombre trop grand. Nous reconnaissons ce principe quand nous disons qu'il faut être deux pour qu'il y ait une querelle, et que bien qu'être deux soit être en compagnie, être trois n'est pas le cas. Cinq cents mots font une page, cinquante mille un livre, cinquante millions une bibliothèque : page, livre et bibliothèque ont une structure numérique maximum et minimum.

Les mêmes trois paires de dimensions limitantes servent à délimiter mes niveaux. Donnez-moi plus de temps (pourvu qu'il tienne en une durée unique *), plus d'espace (pourvu qu'il tienne en une vue unique), et davantage d'unités (pourvu qu'elles fusionnent), au-dessus des maximums

« Vous pourriez, pensons-nous, avoir un objet sans histoire, mais vous ne pourriez pas avoir une histoire sans un objet. Je crois que ceci serait une erreur profonde. » C. D. Broad, *Scientific Thought*, p. 406.

« Une grenouille sans une histoire de vie est aussi impossible qu'une histoire de vie sans grenouille. Une grenouille conservée dans la saumure n'est qu'une section de son histoire en tant qu'organisme vivant, et l'anatomie est de la biologie avec la dimension temporelle omise. » J. H. Woodger, *Biological Principles*, p. 300.

Comme Whitehead l'indique (*Science and the Modern World*, pp. 62 et suivantes), la physique newtonienne a assumé que « en ce qui concerne le temps, son matériau a existé durant une période quelconque, il a également été en existence pendant une portion quelconque de cette période. Autrement dit, diviser le temps n'est pas diviser le matériau... De plus, ce fait que le matériau est indifférent à la division du temps mène à la conclusion que la durée du temps est un accident, plutôt que l'essence même du matériau. Le matériau est pleinement lui-même dans toute sous-période, quelle que soit sa brièveté. Ainsi la transition du temps n'a rien à voir avec le caractère du matériau. » Cette hypothèse, bien qu'ayant été à son époque une simplification d'une grande valeur, a été rendue tout à fait intenable par la physique moderne. Comme Bertrand Russell le dit, l'unité d'un corps est l'unité d'une histoire – c'est comme l'unité d'une chanson, qui prend du temps pour être jouée, et qui n'existe pas complètement à un moment quelconque. *Outline of Philosophy*, p. 116.

° Whitehead, *Modes of Thought*, p. 200.

× Cf. R. G. Collingwood, *The Idea of Nature*, p. 19. Collingwood utilise les termes d'« espace minimum » et de « temps minimum » là où j'utilise les termes de « structure spatiale minimale » et de « structure temporelle minimale » : car, à la différence de Collingwood, j'estime qu'il est nécessaire de distinguer entre les diverses variétés de durée temporelle exhibées par une unité. Du moins je ne peux pas prématurément assumer que son temps de correspondance (son temps de réaction), la structure temporelle, et le présent apparemment actuel, sont les mêmes, ou même semblables.

* Cela ne fonctionne pas de diviser l'événement en une partie qui est réelle et une partie qui ne l'est pas, à la manière d'Aristote dans sa *Physics*, III. 6. D'un événement du genre des Jeux olympiques, il dit que « la période de temps ou la succession des événements en question n'est pas... toute actualisée simultanément, mais est en cours de transit à l'intérieur et à l'extérieur de l'actualité aussi longtemps qu'elle dure. »

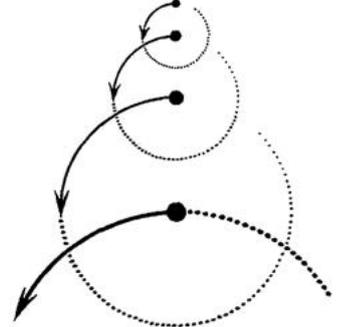
de mon niveau, et j'améliorerai (pourvu que ces augmentations soient suffisantes) mon statut hiérarchique. Il est certain que mon observateur en voyage doit être ailé pour voler autant dans le temps que dans l'espace. +

2. ROTATION ET STRUCTURE TEMPORELLE

J'en viens maintenant aux détails. Il est évident qu'il faut plus qu'une journée, ou même qu'une année (de même qu'il faut plus qu'un kilomètre, ou un million de kilomètres) au Soleil pour être lui-même. La structure temporelle minimale du Soleil (je me réfère, bien sûr, à cette étoile développée qu'est le système solaire) est la période qui est nécessaire à la planète la plus externe – Pluton – pour faire le tour de son orbite, à savoir environ 250 années terrestres. La structure temporelle de la Galaxie doit être estimée de manière similaire, probablement en centaines de millions d'années, comme étant la période de révolution de ses étoiles les plus externes. Sur le même principe, la structure temporelle de la Terre (si nous incluons la Lune en tant que partie de la Terre) est d'environ vingt-sept jours – la période de la rotation de la Lune autour de nous. Si on lui donne davantage de temps, la Terre décrit évidemment un grand arc et ensuite un anneau autour du soleil, et ainsi arrive à quelque chose comme un statut solaire. Précisément de la même manière, le Soleil, quand on lui en donne l'occasion, se déploie et s'étend à des dimensions galactiques. Car il y a dans la hiérarchie une sorte de vigueur naturelle, de tendance expansive, par laquelle les individus d'un niveau sont toujours en train d'envoyer des pousses temporelles dans le niveau suivant ; et c'est uniquement par un élagage continu et radical que les distinctions nécessaires sont préservées. Chaque unité doit, à la fin de sa propre période de croissance, + être rabattue et rendue à nouveau complètement propre à la pousse, et plus l'unité est humble plus ce cycle de croissance doit être répété fréquemment. Ainsi ce à quoi un objet ressemble dépend beaucoup de l'étape de son développement en question : il est de peu d'utilité de se demander quelle est sa grandeur, ou quelle est sa forme, à moins que vous ne soyez clair concernant la quantité de temps que vous êtes prêt à lui accorder.

Ces remarques s'appliquent, en tout cas en principe, non seulement aux unités rotatoires de la série hiérarchique supérieure, mais aussi à leurs contreparties « rotatoires » de la série inférieure. La structure temporelle de l'atome de Bohr °, par exemple, est le temps (estimé en million-ièmes de million-ièmes de seconde) que ses électrons les plus extérieurs prennent pour balayer leurs orbites. Mais les ordres vitaux et humains, autour des niveaux médians de la hiérarchie, présentent un problème qui, bien qu'étant plus accessible, est certainement plus complexe. Ici les difficultés surviennent non pas tant d'un manque quelconque de rythmes que de l'abondance de ceux-ci. Tout d'abord, le rythme est cumulatif : les ordres les plus récents vibrent aux pulsations des ordres antérieurs, ainsi la Vie et l'Humanité sont profondément dépendants du cycle des taches solaires de onze ans et de la procession des saisons, ou du mois lunaire et du rythme de la nuit et du jour. Sur des pulsations de base de ce genre les unités vitales superposent leurs structures temporelles propres plus

+ Marc-Aurèle saisissait le principe. « Est-ce que tu t'affliges de ne peser que tant de livres et de n'en point peser trois cents ? Ne t'afflige donc pas non plus de n'avoir à vivre que tant d'années et non davantage. Et de même que tu te contentes du poids qui a été assigné à ton corps, de même aussi sache te contenter du temps qui t'est accordé. » *Méditations*, VI. 44.

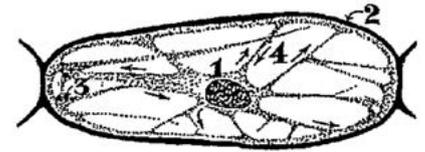


+ Dans un exemple, la période de croissance est particulièrement évidente, et trouve une expression appropriée dans notre langage – la Lune est naissante chaque mois lunaire, et passe par une vie de phases cycliques : la Lune que je vois maintenant n'est pas la même Lune que celle que je voyais le mois dernier.
° Alors qu'il est vrai que le modèle de l'atome de Bohr est maintenant largement supplanté, les derniers modèles n'abolissent certainement pas la périodicité de l'atome, ni même son caractère « solaire ». En fait, je suggère que, à certains égards, ils ne font qu'ajouter aux liens qui relient le membre inférieur et le membre supérieur de la Paire solaire. Ainsi on peut dire que le modèle ondulatoire de l'atome inventé par Schrödinger correspond au modèle annulaire du système solaire (selon lequel, au cours du temps, une petite planète globulaire s'est étendue en un anneau solaire large et orbital) que je propose ici. Nous n'avons besoin que de subdiviser le temps un petit peu moins finement que d'habitude pour que la Terre passe de ce qu'on peut appeler la phase Bohr à la phase Schrödinger. « On n'aperçoit pas non plus les choses, qui se meuvent si vite qu'elles n'affectent point les Sens, parce que les différentes distances de leur mouvement ne pouvant frapper nos Sens d'une manière distincte, elles ne produisent aucune suite d'idées dans l'Esprit. Car lorsqu'un Corps se meut en rond, en moins de temps qu'il n'en faut à nos Idées pour pouvoir se succéder dans notre Esprit les unes aux autres, il ne paraît pas être en mouvement, mais semble être un cercle parfait et entier, de la même matière ou couleur que le Corps qui est en mouvement, et nullement une partie d'un Cercle en mouvement. » Ainsi écrit Locke dans sa *Human Understanding* (II. xiv. 8) : je voudrais ajouter que ce qui semble être un « cercle parfait entier » est en réalité comme cela. La Terre fait réellement 297 600 000 kilomètres de diamètre – mais non pas en tant que Terre. Page 451

élaborées. Il est vrai que ces dernières structures se révèlent rarement être circulaires, ou même symétriques, mais elles sont néanmoins circulatoires, de sorte qu'en pratique la vie des unités et leur circulation en viennent à être presque synonymes : le mouvement signifie la vie et la vie signifie le mouvement. Ici, et même de manière plus évidente au niveau astronomique, le transport incessant du matériel d'une unité est la fabrication de cette unité hiérarchique : ramenez ce trafic au point mort, et l'unité commence déjà à se désintégrer. Laissez-moi en donner quelques illustrations brèves depuis (i) la cellule, (ii) l'homme, (iii) l'Humanité, pour arriver à (iv) la Vie.

(i) Considérer la cellule comme une « brique » compacte et statique, dont des milliards d'entre elles construisent constamment nos corps, c'est solidifier ce qui est essentiellement un système fluide. Il y a, bien sûr, la base structurelle relativement permanente du noyau et des parois cellulaires, et pour relier celles-ci les échelons radiaux des molécules de protéines qui constituent ce qui revient à un squelette cellulaire ; mais dans ce cadre, qui est lui-même toujours en train de changer lentement, les contenus fluides de la cellule (constitués principalement d'une mousse colloïdale en laquelle de très grosses molécules et des particules sont suspendues) sont en circulation constante. Ils s'écoulent, en une procession infinie bien plus compliquée et irrégulière que la procession des étoiles dans la Galaxie et celle des planètes dans le Soleil, mais pas moins impérieuse. L'apparence de stabilité, et en fait d'autant de stabilité réelle qu'il est nécessaire pour l'organisation vitale, est assurée, non par quelque chose qui ne change pas, mais par la juxtaposition de différentes vitesses de changement ; l'utilité des roues à l'intérieur des roues est qu'elles tournent à différentes vitesses. C'est de cette manière que la mobilité sert le mieux les besoins vitaux ; car les zones de surface des parties changeantes se multiplient virtuellement plusieurs fois, un maximum de nouveaux contacts est rendu possible, et (en général) une plus grande chance est donnée à ces échanges qui sont l'essence même de la vie. Quand des choses se déplacent en masse à la même vitesse elles pourraient aussi bien ne pas se déplacer du tout : rien d'intéressant n'arrive, et il n'y a pas d'organisation temporelle. D'où la règle hiérarchique que les unités d'un degré (que ce soient des particules physiques, des organismes vivants, des corps célestes) ne peuvent englober une formation plus élevée qu'en faisant un saut.

(ii) Le corps humain exemplifie le même principe de manière encore plus élaborée. C'est un système de transport dont la solidité apparente est due, non à la déficience de mouvements contenus (dans certaines limites), mais plutôt à leur excès. L'énergie qui se libère partout en tant que résultat de changements chimiques ne peut être maintenue que par la fourniture constante de nourriture fraîche et d'oxygène, et la suppression rapide des produits de déchet. La circulation est donc extrêmement importante. Chacune de mes myriades de cellules actives doit, relativement à ce qui lui est fourni en nourriture et à son environnement suppresseur de déchets, être maintenue en mouvement ; et plus elle est active plus ce mouvement a besoin d'être rapide. Il n'y a pas de doute qu'à de nombreux égards il est plus commode de décrire mon sang (ou l'air



Une cellule de plante (extraite d'un poil d'étamine), montrant (1) le noyau, (2) la paroi cellulaire, (3) les chaînes de protéines, et (4) les contenus en mouvement.

Encore et encore, Sir Charles Sherrington met l'accent sur le dynamisme de la cellule. « Il est essentiel pour toute conception de la cellule qu'elle ne soit pas un système statique. C'est un système matériel ; ce qui veut dire aujourd'hui un système énergétique. Nos conceptions de la cellule échoueront si elles ne sont pas dynamiques. Elle est un lieu de cycles énergétiques, une suite d'oxydations et de réductions, d'actions fermentatives liées en chaîne... Un monde de surface et de flux... Ne nous figurons pas la cellule comme étant une structure de façon prédominante. Car notre conception de celle-ci serait alors encore plus inadéquate que ce qu'elle aurait besoin d'être, si nous oublions pendant un moment que c'est une structure en mouvement, un équilibre dynamique... C'est un tourbillon. » Man on His Nature, III.

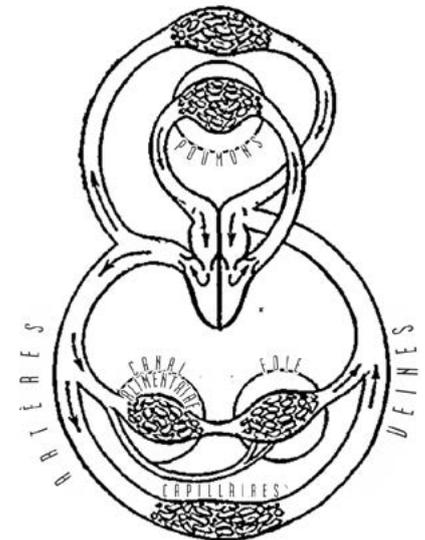
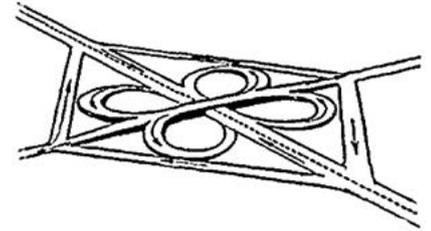


Diagramme schématisé de la circulation du sang chez l'homme. Le sang artériel peut couler aussi vite qu'un mètre par seconde ; le sang veineux est beaucoup plus lent ; dans les capillaires, le sang s'écoule à une vitesse d'environ un demi-millimètre par seconde. En fait, la vitesse de circulation dans mon corps humain est encore plus variée que la vitesse de circulation de mon corps solaire. Comme T. S. Eliot le dit dans 'Burnt Norton' :
« La danse au long des artères, la circulation de la lymphe, trouvent leur image dans la dérive des étoiles. »

que je respire, ou la nourriture que je digère) comme coulant derrière les cellules qui jalonnent sa route : mais cette description est, après tout, une interprétation partielle et de ce fait trompeuse. Elle doit être compensée par cette image également vraie des cellules du corps en rotation, à des vitesses variant de centaines de mètres par heure à une allure imperceptible, dans un environnement fixe. En tout cas, que le moyen de transport soit une pompe qui déplace la nourriture, un véhicule qui déplace un nourrisseur automatique, un cœur interne ou des membres externes, le résultat essentiel est le même – il s'agit d'une circulation, sans laquelle il n'y a pas de vie.

(iii) Le cours de l'action atteint le maximum de clarté au niveau social. Ici le transport est vraiment une question de vie et de mort : chaque partie du trafic multiple doit être maintenue en mouvement à la vitesse qui lui est propre, autrement toutes sortes de désordres affectent la société. La circulation des hommes et des vivres, des matériaux bruts et des biens ouvrés, survient nécessairement sur un arrière-plan relativement constant – les villes et les cités, des rues artérielles, une « voie permanente » avec ses « stations », etc. – mais une fois encore l'arrière-plan est lui-même dans un état de flux, et circule lentement. Aucune partie de la forme réticulée de l'Humanité ne peut survivre à moins qu'elle ne soit constamment et fraîchement balisée, contrôlée et maintenue par l'homme. La vie cesse, et même sa forme caractéristique s'évanouit, dès que la marée humaine cesse de couler. Qu'est-ce que la « forme rampante » du chapitre VII sinon le chemin de l'homme infiniment branché, dont il balise l'orbite, le chemin de ses errances planétaires concernant l'Humanité ? Et quelle est la tâche de l'urbaniste sinon d'amener à la pleine conscience la circulation de l'homme dans l'Humanité, tout comme la tâche de l'astronome est d'amener à la pleine conscience la circulation de la Terre dans le Soleil, et celle du Soleil dans la Galaxie ? L'astronome royal et Sir Patrick Abercrombie font le même travail, sauf que l'un planifie la cité céleste alors que celle de l'autre est terrestre.

(iv) C'est le travail continu de l'homme de prendre conscience de l'Humanité, de travailler dessus et de la réguler – en un mot, de la former. Et c'est le travail de l'Humanité, à son tour, de former la vie. La « malédiction » prononcée sur l'homme, qui est la postérité d'Adam, est qu'il doit travailler sur la vie de façon incessante, et qu'il doit avec une patience toujours renouvelée apprivoiser la vie qui redevient sauvage au moment même où son attention s'en écarte. Sans l'Humanité, la biosphère n'est pas elle-même, elle est sans forme, désordonnée et irrationnelle ; sans une artificialisation constante, la biosphère reste loin de parvenir progressivement à sa vraie nature. Au moyen des travaux de culture, de l'accumulation des stocks, de la pêche ; au moyen des études de terrain, de l'observation et de la classification des espèces, de leur extermination, de leur contrôle et de leur élevage croisé, de la recherche biologique sur des centaines d'espèces, le travail de notre espèce est de travailler continuellement sur la vie, de baliser par notre activité constante les liens propres de chaque créature, de transformer le désert en jardin, de cartographier la Vie et ensuite de modifier cette carte, de donner forme et organisation au tout. Tout ceci signifie qu'il y a circulation rythmique de l'Humanité au



Un échangeur en forme de feuille de trèfle : un des résultats de l'étude moderne de la circulation du trafic. Dès que survient l'intention, des schémas irréguliers irrationnels font place à des schémas rationnels et géométriques ; et les méandres humains viennent ici et là refléter les chemins symétriques des corps plus élevés.

De nombreux poètes ont pressenti une connexion entre la danse des êtres humains et la danse des étoiles – comme pour préparer au fait que les danseurs civilisés ne sont plus conscients de la signification cosmique de leur comportement. Dans son poème 'The City', A.E. écrit : « Là-bas la fille tourne comme un derviche de l'orient. Sa danse n'est pas moins ivre de Dieu que la sienne, bien qu'elle soit sans connaissance du feu obscur qui soulève ses pieds, et de quels mouvements des tribus des étoiles ses membres répètent. » Et à nouveau dans 'Frolic' : « Les enfants criaient ensemble et couraient le long des sables, une lueur d'ombres dansantes, un battement de mains semblables à un vol de colombes. Les étoiles criaient dans le ciel, le soleil chassait la lune : ce jeu était le même que celui des enfants, ils dansaient en suivant la même chanson. » A.E., Collected Poems, pp.21,31.

À aucun niveau ; il ne nous est permis de faire seulement bien, de nous reposer sur nos lauriers. Des corps sans exercice et des aptitudes que l'on n'utilise pas périssent ; la maison dont on ne s'occupe pas constamment, avec des chiffons des brosses et des pinces, cesse d'être une maison ; un terrain négligé devient vite une jungle. Ainsi, de la même manière, les hypothèses scientifiques, les techniques philosophiques, les cosmologies, les préoccupations esthétiques et religieuses – toutes ont besoin d'une révision constante si elles ne doivent pas « claquer dans nos mains ». Comme le pont de la Forth, notre univers doit avoir ses équipes de maintenance.

travers de la Vie, et coordination des processus cycliques innombrables de la Vie en économie de mouvement planifiée. °

Dans le chapitre IX, j'ai montré que la Terre, si compacte et si informe à première vue, est en réalité une sorte de tourbillon très complexe, un système vivant de géosphères unies par de nombreux processus rotatoires. En dehors de la circulation diurne de la partie de la biosphère éveillée ou plus active, et celle de sa moitié moins active ou endormie qui l'accompagne, il y a le grand cycle de l'eau – l'eau sous forme de vapeurs, les nuages, la pluie, le sol, les ruisseaux, les rivières, la mer – et sa contrepartie, le grand cycle des roches – dénudation, dépôt et bouleversement. Il y a aussi les systèmes mondiaux des vents dominants et des courants océaniques, avec tous leurs systèmes rotatoires subordonnés. Une circulation géosphérique de ce genre est aussi vitale à la Terre que la circulation du sang l'est à l'homme. Non seulement les géosphères construisent bien la planète vivante par leurs mouvements mutuellement impliqués, mais – comme la météorologie, la géologie dynamique, la climatologie en témoignent – elles ont une très bonne idée de ce qu'elles sont en train de faire. La vie de la Terre provient de la circulation consciente de ses parties.

Il est maintenant très évident que (et de fait nous avons toutes les raisons de nous y attendre) ces processus circulatoires diffèrent de niveau en niveau. Chaque degré hiérarchique d'une unité est balisé par les mouvements plus ou moins orbitaux de ses subordonnés, d'une manière particulière à ce degré-là ; et toute tentative de nier leurs différences serait aussi obscurantiste que de nier leurs ressemblances. Ce que nous avons besoin de chercher, c'est une loi verticale qui formule, en termes généraux, la procédure multiple par laquelle un niveau hiérarchique inférieur en construit un plus élevé. * Provisoirement, je ferai les généralisations suivantes. (a) Des unités d'un niveau donnent naissance à une unité du niveau suivant par leurs relations « sociales » constamment changeantes, qui se manifestent en tant que mouvement des unités à des vitesses différentes autour d'un ou de plusieurs centres. (b) Plus les unités sont récentes (c'est-à-dire plus elles s'approchent des degrés médians de la hiérarchie) plus leurs mouvements tendent à être complexes, multiformes, asymétriques ; de plus ces mouvements ne remplacent pas, mais s'ajoutent aux mouvements des degrés antérieurs. (c) Plus le statut de l'unité est élevé plus sa période de circulation tend à s'allonger : en conséquence, la structure temporelle, comme la structure spatiale, sont plus ou moins proportionnelles au statut hiérarchique. (d) Les rythmes circulatoires de chaque niveau sont accessibles à l'homme, et idéalement l'organisation complète de sa vie dans le temps n'est rien d'autre que l'organisation de tous ces rythmes en un seul système global. (e) En fait, l'homme ne peut découvrir les rythmes du non-humain qu'en participant réellement à eux ; et sa connaissance des processus « mécaniques » est en elle-même la démonstration qu'ils sont, après tout, faits intentionnellement.

(Une clause restrictive devrait être faite ici. Alors que les unités inférieures sont généralement plus éphémères que les unités médianes (en ce sens qu'elles doivent tout recommencer plus fréquemment), elles sont, en un autre sens, plus permanentes. Ainsi, l'histoire d'un atome dans mon corps – si le même atome est supposé survivre à chaque révolution

° Les processus cycliques de la vie et de l'humanité sont pratiquement inépuisables. Les modes, les théories philosophiques dominantes, les types de régimes politiques, les dogmes et préoccupations religieuses, les épidémies, les styles artistiques, les civilisations, les périodes d'avancée évolutionniste et de stagnation – toutes ces choses ont leurs périodicités. Là encore, l'organisme humain est un système temporel d'une extrême complexité, dont les rythmes varient de la pulsation des neurones au cycle de vie de l'homme. Héraclite, un peu arbitrairement, parle d'un cycle de 30 ans – le temps le plus court pour qu'un homme puisse devenir grand-père (voir Burnet, Early Greek Philosophy, pp. 139, 155). Cf. l'opinion d'Aristote que la « structure temporelle » d'un homme heureux ne se compte pas sur un jour ni sur plusieurs, mais sur une vie entière (Nic. Eth. 1098). Le temps biologique de Lecomte du Noüy est une tentative pionnière de mettre les différents tempos et rythmes des différentes espèces sur une base expérimentale. Voir aussi The Rhythms of Life par D. F. Fraser-Harris. Sur les corps organisés comme « mouvements autonomes », voir Herbert Spencer, First Principles, 103.

* D'un autre côté, je pense que certaines tentatives de lier les rythmes biologiques et cosmologiques, comme celle de G. H. Schubert (dans Die Geschichte der Seele, il a montré que le nombre de respirations que nous accomplissons en un jour est approximativement le même que la période, en années, de la précession des équinoxes) sont inutiles ; avec de la patience et de l'ingéniosité, on peut trouver de nombreuses corrélations.

Laissez-moi prendre par exemple une sélection aléatoire tirée de l'immense totalité de mes rythmes de vie. À un seul et même moment, les cils des cellules alignées le long de mes tubes bronchiques battent à la vitesse de 600 par minute ; mon cœur bat à la vitesse de 70 pulsations par minute ; je respire à la vitesse de 17 respirations par minute ; en tant que famille, nous prenons un repas trois fois par jour, et nous avons un dîner un jour de la semaine en compagnie de certains amis qui viennent une fois par semaine ; il nous arrive aussi de célébrer l'anniversaire d'un grand événement national. Notez la manière dont le tempo décline au fur et à mesure que le statut s'améliore, et la manière dont mon moment présent appartient également à des systèmes rythmiques de tous degrés.

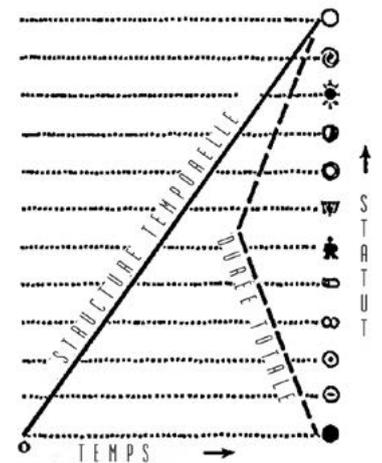
complète de ses électrons – doit approcher en durée l’histoire du Soleil lui-même. De manière similaire, la durée temporelle d’une de mes molécules les plus simples doit s’approcher de celle de la planète. Et, de même, toutes les cellules de mon corps, en tant que physiquement continues à mes ancêtres humains et infrahumains, sont aussi anciennes que la Vie. En bref, bien que le membre inférieur d’une Paire ait sa propre et très brève structure temporelle, il peut aussi adopter la structure temporelle beaucoup plus grande du membre supérieur.)

3. LE TEMPS SE TRANSFORME EN ESPACE

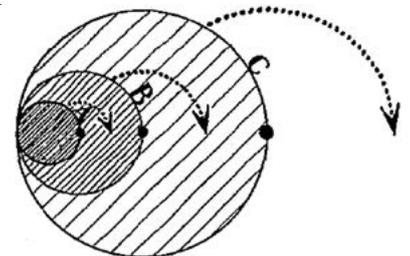
Le développement de la hiérarchie peut être décrit comme une curieuse sorte de fabrication de cartes, dans laquelle la carte d’un niveau devient le cartographe du niveau suivant et où les points de repère sont ses propres traces. Telle qu’elle est, une permanence de ce genre se trouve être la permanence du changement, du changement rythmique ou de la répétition. Mais à quoi d’autre pouvons-nous nous attendre ou même imaginer ? L’unité a deux aspects opposés – le changement et la permanence – qui sont fournis par un troisième, à savoir la répétition. ° Manquant de tout mouvement ou (de possibilité) de changement, l’unité n’agit pas, et ne pas agir, c’est ne pas exister ; manquant d’un élément de permanence, l’unité est également dans une grave situation, et un monde dans lequel il n’y aurait que de la nouveauté n’équivaudrait à rien. Du reste, il est impossible pour nous de concevoir une autre manière de construire un univers que par la répétition, qui réconcilie activité foisonnante et ordre, et préserve toutes les distinctions essentielles sans aboutir à une impasse. Routine, habitudes, survie des vieilles coutumes – voilà l’arrière-plan essentiel, non seulement de toute innovation, mais de toutes les choses quelles qu’elles soient. Il ne suffit pas que l’unité d’un niveau, étant donné le temps d’un niveau plus élevé, cartographie l’espace de ce niveau plus élevé : à chaque niveau le travail de la circulation doit persister, autrement la structure gigantesque s’effondre. Car sa solidité apparente est une sorte d’habitude très compliquée : si vous cherchez la victime de l’habitude, celle qui tourne sur son disque, vous trouverez un vide.

Il n’y a rien de très nouveau en tout ceci. Aristote enseignait que « la matière » (*hylé*) et la « forme » (*eidos*) sont corrélatives : un individu d’un niveau donné est une matière organisée en accord avec le principe formateur de ce niveau-là, mais pour le niveau suivant, c’est une simple matière qui demande à être organisée conformément à un principe formateur plus élevé. Le produit fini d’un stade est le matériau brut du suivant et, en ce sens, la forme est convertible en matière. Aux fins de ce chapitre, l’espace est la matière et le temps est la forme qui l’incorpore et la spatialise. Ainsi J. W. Dunne note que tout ce que l’on utilise pour représenter l’ordre temporel à un stade représente l’ordre spatial au stade suivant, plus global. ° Chaque avancée hiérarchique signifie que l’on dit avec Falstaff : « Que le temps prenne forme ». + Car chaque avancée de ce genre est une avancée dans la conscience, et, comme M. T. S. Eliot nous le dit : « Être conscient, c’est ne pas être dans le temps ». ×

L’ascension dans la hiérarchie est la découverte progressive « que le temps est réellement disposé dans l’espace, et est intrinsèquement



Une indication grossière de la relation de la structure temporelle à la durée totale. En un sens, je jouis d’une longévité modérée, comme d’autres individus hiérarchiques ; mais, en un autre sens, je suis plus éphémère dans ma capacité humaine que dans une autre. ° Je n’ai pas pour intention de suggérer que les habitudes de deux individus hiérarchiques quelconques sont toujours exactement les mêmes, ni que l’individu répète exactement une action précédente. L’hypothèse pansychiste sur laquelle ce livre est basé suppose que même l’individu le plus humble a une certaine originalité ou unicité, et que « l’uniformité mécanique » qui émerge quand on considère de grands nombres est « statistique ». « La spontanéité, l’originalité de la décision, appartiennent à l’essence de chaque occasion réelle », dit Whitehead. « Quand la spontanéité est à son plus bas, en pratique négligeable, la trace finale de son opération se trouve dans des alternatives rétrogrades ou antérogrades entre des modes alternatifs. C’est la raison de l’importance prédominante de la transmission ondulatoire dans la nature physique. Adventures of Ideas, XVII. 6. Cf. James Ward, Hibbert Journal, 1905, p. 92 ; Realm of Ends, p. 74 ; et C. A. Richardson, Spiritual Pluralism, pp. 76 et suivantes.



L’unité A, étant donné la structure temporelle de B, remplit l’espace de B ; et l’unité B, étant donné la structure temporelle de C, remplit l’espace de C. En langage aristotélicien, B fournit la matière de C, et A pour propre matière. (Bien sûr, je ne suis pas concerné ici par la très complexe doctrine de la matière et de la forme d’Aristote en tant que telle, mais seulement avec le fonds qu’elle a en commun avec le sujet présent de la spatialisation.)

° Voir par exemple The Serial Universe, VIII, IX.

+ II Henry IV, III. 2.

× ‘Burnt Norton’.

spatial ». * L'est également la découverte que l'espace est disposé dans le temps, et est intrinsèquement temporel. De part en part, l'espace est mélangé de temps, ou plutôt est fait de temps. Par l'addition de temps, je suis construit de niveau en niveau, et par la soustraction de celui-ci je suis démolé. Je suis gonflé de temps comme un pneu est rempli d'air. En dehors du temps, il n'y a rien du tout en moi. Relâchez mon temps lentement et vous me verrez rétrécir dans l'espace et devenir de corps céleste, petit animal, particule du physicien, puis point. Toute ma structure est un comportement. Conformément à cela une photographie instantanée de moi ne montrerait rien de plus qu'une vraie ressemblance, mais seulement une parmi de nombreuses autres : les portraits les plus intéressants et les plus globaux ont besoin proportionnellement de plus longues expositions. Il est impossible de prendre des instantanés de mes aspects les plus complets, car ils ne peuvent pas être enregistrés dans le temps. Cependant, ils laissent des traces – de puissantes « forces » dont l'intensité croît au fur et à mesure que je suis réduit à un point en voie d'évanouissement. La règle, qui n'est pas inconnue, est que moins je suis plus je trouve qu'il est nécessaire de m'affirmer moi-même dans l'effort de combler ma déficience : ce dont je manque en moi-même, j'essaie de le gagner par une activité externe, et plus ce manque est important, plus la frénésie est grande. Cette tendance à compenser l'infériorité, assez évidente dans la psychologie humaine, † est en fait seulement un cas particulier d'un processus beaucoup plus général qui s'applique à toute la hiérarchie. Mon vaste et solide anneau Solaire, privé de sa structure temporelle de quelque deux ou trois centaines de millions d'années, s'efface, ne laissant qu'un petit fragment d'étoile dont les « forces » d'inertie et de gravitation sont toutes les preuves qui restent de son intégrité perdue. Mon corps de fragment d'étoile, privé de sa structure temporelle d'une année, se contracte à un vingt millièmes de son diamètre, et compense cette perte en patrouillant l'espace qu'il ne peut plus incorporer. Vu de manière brève, mon corps humain solide et sédentaire se révèle comme un cirque de monstres primaires en plein essor ; et si je soustrais encore davantage de temps à ce que je suis, je tombe sur des acteurs encore plus rudimentaires, activés par des énergies encore plus violentes. Ainsi, nous ne pouvons pas nier l'aspect global des choses, mais nous ne pouvons pas nous libérer de ses conséquences. C'est une chose d'atomiser le monde, et entièrement une autre de pacifier les produits de notre analyse. Dans un langage adlérien, notre univers démembré fait plus que compenser son infériorité en organes.

L'espace abstrait ou conventionnel est un réceptacle vide et uniforme, indifférent aux événements qu'il accueille. L'espace concret réel, d'un autre côté, est le chemin du mouvement. ° (Pour être plus précis, l'espace est avant le mouvement si nous lisons la hiérarchie en partant du dessus vers le bas, et le produit du mouvement si nous la lisons à partir du bas vers le dessus ; mais, dans aucun des cas, l'espace n'est rien de séparé de son contenu expérimenté.) C'est comme si l'espace qui n'était pas constamment en train d'être utilisé, ou tiré comme un morceau d'élastique, était toujours en train de menacer de décroître : l'extension n'est pas plus grande que le processus. Considérez, par exemple, le côté actif de la vision. L'exercice des muscles du cou qui font tourner la tête, ou des muscles oculaires qui font bouger les yeux et les font converger, ou

* Samuel Alexander, Space, Time and Deity, i. p. 143. Ceci ne signifie pas qu'il ne soit pas nécessaire de distinguer entre le temps et l'espace : Alexander a, au contraire, beaucoup de peine à montrer qu'un temps simplement spatial (pour ainsi dire) ne serait d'aucun usage à l'espace. Pour moi, la disparité entre le temps et l'espace, bien que de la plus grande importance, existe pour qu'elle puisse être vaincue au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie. Sur l'importance de ne pas confondre le temps et l'espace, voir l'article Time, par C. D. Broad, dans l'Encyclopaedia of Religion and Ethics de Hastings.

† La psychologie individuelle d'Adler met l'accent sur les sentiments d'impuissance et d'infériorité organique avec lesquels nous commençons tous la vie, et qui peuvent dans des cas individuels être exacerbés par de nombreuses sortes de circonstances. La compensation réussie de l'infériorité organique peut prendre des formes telles que la réponse apportée par Démosthène à son problème de bégaiement, la réponse apportée par Beethoven à sa surdité légère quand il était enfant, ou (mais c'est plus douteux) la réponse qu'apporta Napoléon à sa petite stature. On voit une surcompensation dans l'auto-importance fanfaronne que s'attribuent certains hommes de petite taille, et les habits flamboyants de certaines femmes bien portantes. Voir l'Understanding Human Nature d'Adler et The Practice and Theory of Individual Psychology. Ma thèse est que la compensation pour « l'infériorité organique » fait largement partie de l'organisation à tous les niveaux, sous des formes qui leur sont appropriées – les atomes ne souffrent pas d'un complexe d'infériorité !

L'infrahumain sans le suprahumain est un nid de boîtes de Pandore. Nous pouvons tuer et morceler l'univers, et le réduire en quanta d'énergie, mais nous pouvons difficilement nous plaindre de nous retrouver nous-mêmes dans la soupe, quand on étale la soupe au grand jour devant nos yeux. Principles of Natural Knowledge, p. 202.

° Cf. Whitehead : « L'extension dérive du processus, et est demandée par celui-ci. » Principles of Natural Knowledge, p. 202.

des muscles ciliaires dans l'accommodation du cristallin – ces choses ne sont que quelques mouvements qui, coordonnés, sont la condition *sine qua non* de la vision. × C'est à peine une exagération de dire que je n'ai pas d'espace visuel que je n'ai pas fabriqué activement : et je n'ai pas de raison de supposer que d'autres créatures ne sont pas dans la même condition. Le mouvement rythmique est partout nécessaire pour maintenir l'extension. Il n'y a pas de doute que c'est une appréhension très vive et pratique de ce caractère contractile de l'espace qui a donné naissance à des coutumes telles que battre les limites d'une paroisse ; + et c'est peut-être une appréhension plus vague du même caractère qui est sous-jacente à la coutume de faire les circuits sacrés vers la droite pour inciter la Grande Ourse à tourner dans le bon sens. * Ce qui est certain, c'est que mes limites ne sont à aucun niveau maintenues sans la douleur de l'effort, et cet effort est mien pour faire des choses miennes. C'est seulement par le mouvement que l'éclaircissement de l'espace peut être effectué dans la jungle du temps, et c'est seulement par le mouvement que l'on peut empêcher la jungle de se faufiler vers l'intérieur.

4. LES ZONES DU TEMPS, DU MOUVEMENT ET DE L'ESPACE

« Comment », se demande Yeats, « pourrions-nous connaître le danseur d'après la danse ? » Et M. T. S. Eliot fournit la réponse : « Seule la danse existe ». † Il y a une autre réponse qui n'est pas aussi définitive mais peut-être plus utile à ce compte-là : le danseur est l'espace des niveaux inférieurs, la danse est le mouvement de ce niveau-ci, et le plancher de danse est le temps des niveaux plus élevés. Ce qui veut dire que le statut hiérarchique que mon observateur m'attribue dépend du mouvement qu'il trouve que je fais (i) pour contenir (en tant que je suis spatial), (ii) pour exhiber (en tant que je suis spatio-temporel), et (iii) pour exclure (en tant que je suis temporel). S'il me voit en tant qu'homme, il distingue trois zones : (i) la zone intérieure ou spatiale de mes niveaux infrahumains, le royaume de la *natura naturata* dont le mouvement s'est solidifié; (ii) la zone médiane ou spatio-temporelle de mon niveau humain, le royaume de la *natura naturans* dont le mouvement est vu comme mouvement maintenant (en lequel les aspects spatiaux et temporels sont indissolublement unis) ; (iii) la zone temporelle ou extérieure de mes niveaux suprahumains, le royaume de la nature qui (à partir de ce point de vue du bon sens) est encore à faire, et dont le mouvement n'est pas une réalité présente.

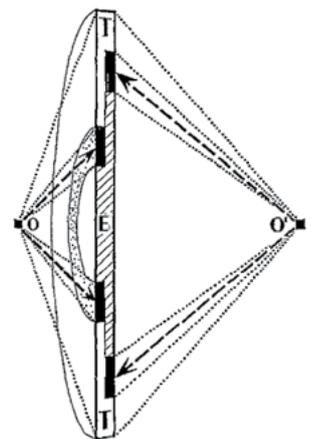
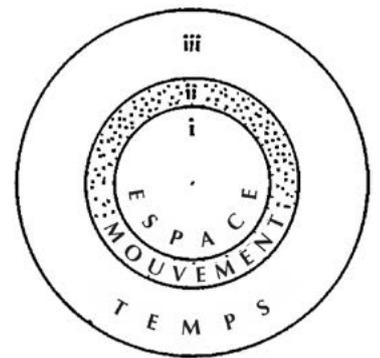
Notez que l'étendue relative de chacune des trois zones (E, M et T) varie selon l'étendue spatio-temporelle de mon observateur, et n'est pas une propriété fixe qui m'appartient. Les degrés hiérarchiques tombant dans la zone T tombent dans la zone M et ensuite dans la zone E au fur et à mesure que mon observateur recule. Le professeur Ritchie dit bien que « l'abstraction de la structure et de la fonction est au fond simplement la question de ce qui change plus lentement ou plus vite ». ° Ce qui, pour un observateur, est un organe est, pour un autre, une activité présente, et pour un troisième une tendance historique éloignée. (Cette main avec laquelle j'écris n'est pas radicalement différente de ce qu'elle fait, et même une chaîne de montagnes est une espèce de mouvement ondulatoire ou de tic terrestre. Augmentez la vitesse d'un jet d'eau suffisamment, et vous

× Mais, bien sûr, il est possible de soutenir l'idée que l'espace, tout en étant activement appréhendé, est en fait objectivement réel et indépendant d'une telle appréhension. Certains psychologues ont postulé une immensité originelle chaotique, un réceptacle sans caractéristiques, dans lequel l'expérience creuse son propre espace de travail : ou alors de tels espaces sont discriminés dans l'extensivité primitive totale plutôt que construits dedans. Voir par exemple William James, *Text-book of Psychology*, pp. 337 et suivantes. Pour moi, la règle de parcimonie interdit l'hypothèse d'un espace quelconque qui ne soit pas un ingrédient ou un aspect d'un processus réel, et tout processus réel peut être résolu en expériences.

+ Différentes variétés de cette ancienne coutume se trouvent dans de nombreuses nations. La cérémonie habituelle anglaise est une procession qui déambule sur les limites de la paroisse, qui sont battues par des garçons avec des tiges de saule écorcées. Avant cela, les garçons étaient eux-mêmes battus, de sorte qu'ils n'oublient pas facilement les limites, et ils étaient payés pour leurs douleurs.

* D. A. Mackenzie, *The Migration of Symbols*, p. 123. Des hommes de tous les pays et de toutes les périodes ont attaché une grande importance au fait de danser ou de marcher en cercle : toutes sortes de bienfaits sont supposés en découler.

† Burnt Norton.

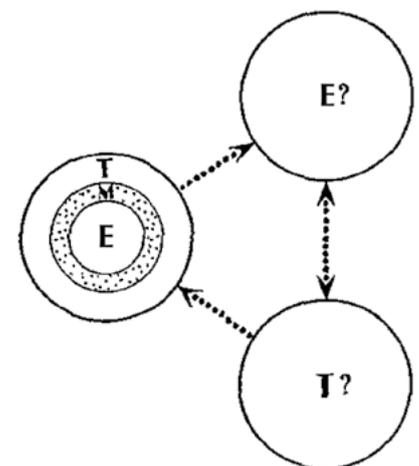


° *The Natural History of Mind*, p. 183.

pouvez vous en servir de marteau comme si c'était une barre d'acier ; faites tourner un volant assez vite et, alors que la roue du volant est vraie, vous ne pouvez pas dire dans quel sens elle tourne, ou si elle tourne vraiment.) Au fur et à mesure que mon observateur s'éloigne de moi, en cessant de partager d'abord ce mouvement qui est mien et ensuite cela, il voit que je suis en train de me solidifier et de grandir. Ceci n'est pas une illusion. Comme la physique moderne le reconnaît, les changements dans les dimensions d'un objet, apparents à un observateur qui prend de moins en moins part aux mouvements de l'objet, doivent être estimés comme changements physiques définitifs dans l'objet vis-à-vis de cet observateur-là. × Bien sûr, il est vrai que la physique, qui ne se soucie, par nécessité, que des aspects quantitatifs et de l'interprétation mathématique des fluctuations de ce genre dans l'objet, les abstrait de leur totalité, tout en traitant ce qui est un développement hiérarchique réel, comportant de nombreux niveaux, comme si ce n'était rien d'autre qu'une série d'expansions et de contractions spatio-temporelles à un seul niveau. Les résultats exacts de cette méthode d'abstraction très propre sont parmi les réalisations intellectuelles les plus fines de notre temps et ils ne manquent absolument pas d'attrait esthétique ; ils ne pourraient pas être obtenus d'une autre manière qu'en ignorant tout, sauf les fondations de la pyramide hiérarchique. Il est essentiel de se rappeler, cependant, que le prix de l'exactitude est extrêmement élevé. Seuls ces degrés de l'objet qui sont presque sans caractéristiques peuvent être traités adéquatement sur une base simplement quantitative. L'enquête menée ici, qui étend le principe de relativité du physicien pour couvrir non pas un mais quelques dix niveaux physiques distinguables (chacun ayant ses variations uniques, portant sur les lois appartenant à tous les niveaux, et sa grille spatio-temporelle unique dans le cadre général) sacrifie inévitablement la précision aux intérêts du réalisme concret ; car il est impossible d'étudier un niveau hiérarchique de loin et dans un détachement sublime – on doit en toute humilité se soumettre à ses limitations, en devenant un de ses sujets naturalisés.

On pourrait dire que les niveaux inférieurs sont la province spéciale de la science ; les niveaux supérieurs, ceux de la philosophie ; et les niveaux ultimes, ceux de la religion : quoiqu'il y ait des possibilités pour la science, la philosophie et la religion également de couvrir la totalité de la hiérarchie. Mais c'est certainement un fait que, tout comme les niveaux les plus élevés sont en dehors de la portée de notre méthode scientifique, les niveaux ultimes présentent également de graves difficultés à la raison discursive qui est l'instrument de la philosophie : ils sont remplis de paradoxes et de contradictions que seule la conscience religieuse est capable, d'une certaine manière, de réconcilier complètement. Ces paradoxes deviennent vraiment évidents quand l'espace et le temps sont le sujet de la discussion. Par exemple, le Tout n'est complet que quand la zone médiane du mouvement a dévoré le dernier reste de la zone de temps externe, ajoutant son contenu au centre spatial. Ce qui veut dire que le Tout est sans mouvement en tant qu'incluant tout le mouvement, et intemporel en tant qu'incluant la totalité du temps – mais, comme un chapitre précédent l'a déjà exposé clairement, le Tout est aussi vide d'espace en tant qu'incluant tout l'espace. L'espace, en vainquant et en absorbant le temps, a trop bien fait son travail, car sans le temps il n'est

× Ainsi J. W. N. Sullivan : « Nous avons dit que les altérations dans les mesures d'espace et de temps causées par le mouvement sont des faits physiques. Ceci est vrai ; pour un observateur ne prenant pas part au mouvement ces altérations se sont certainement produites. Mais c'est un fait physique, au même sens qu'un bâtiment possède différentes apparences à partir de différents points de vue. Aucune expérience conduite dans le système en mouvement ne découvrirait le moindre changement dans les standards de mesure. Nous devons admettre, en fait, que la longueur et la durée temporelle sont des notions relatives, conditionnées par le mouvement de l'observateur, tout comme la forme d'un penny est une chose relative, conditionnée par la position de l'observateur par rapport à elle. Si nous acceptons ceci, nous devons abandonner entièrement les vieilles notions d'un espace absolu et d'un temps absolu. Par « absolu », nous voulons dire la même chose pour tous les observateurs. » The Bases of Modern Science, IX. Ici nous avons un régionalisme spatio-temporel – sans les régions hiérarchiques. Ma proposition est que le système du physicien doit être pris comme base sur laquelle se superposent les régions hiérarchiques, le tout formant un système global dont les contenus sont principalement quantitatifs ou qualitatifs selon leur région.



plus spatial. « L'espace est dans sa nature même temporel et le temps est spatial ». ° Le processus descendant de temporalisation parvient à la même sorte de point bas que le processus ascendant de spatialisation. Car l'observateur qui s'approche, en envoyant de plus en plus d'espace présent du monde dans le temps passé et le temps futur, arrive enfin au Centre où il n'y a que le temps – et un temps sans aucun contenu spatial a aussi peu de sens qu'un espace dans lequel rien ne se produit. Le triomphe final du temps, comme celui de l'espace, est suicidaire. Le temps et l'espace, bien que toujours en train de se dévorer mutuellement, ne peuvent pas vivre séparés, et quand au niveau ultime ils sont finalement séparés, ils expirent tous deux. De même que le mouvement ascendant ou anabolique qui construit sans cesse l'édifice hiérarchique, et le mouvement descendant ou catabolique qui sans cesse le détruit, culminent pareillement dans une tranquillité parfaite. Au centre et à la périphérie du cyclone, le calme règne.

Entre ces régions ou niveaux ultimes, la hiérarchie peut être décrite comme un vaste système de mouvements gradués, ou même comme un mouvement unique immensément complexe. Mais, en règle générale, l'activité d'un seul niveau nous est clairement présentée. Ici le monde est évidemment spatio-temporel et fluide, tandis qu'au-dessus il s'évapore dans le temporel, et qu'au-dessous il se solidifie dans le spatial et l'inerte. Dans notre image quotidienne de l'univers, nos inférieurs hiérarchiques sont de simples natures mortes au premier plan et nos supérieurs une simple atmosphère, sans forme et volatile, dans un arrière-plan lointain ; c'est seulement à distance moyenne que l'on trouve de brillantes couleurs et un clair-obscur, et par-dessus tout la vitalité abondante de nos égaux. Le suprahumain apparaît irréel parce que son espace est caché par son temps, et l'infrahumain apparaît irréel parce que son temps est caché par son espace. Les deux sont indistincts et théoriques – le premier parce que le temps est pris pour réel par lui-même, le second parce que l'espace est pris pour réel par lui-même ; alors que l'espace et le temps sont des abstractions tirées du mouvement, de l'activité spatio-temporelle des choses. Ainsi, pour nous élever dans la hiérarchie, nous devons faire appel aux mensonges du temps et pour y plonger nous devons voir au travers de l'imposture de l'espace, en exposant littéralement le côté creux de l'extension. La religion montre soit que le suprahumain est réel soit que le temps abstrait est réel pour nous ; × la science montre soit que l'infrahumain est réel soit que l'espace abstrait est réel pour nous. Ce qui veut dire que, que nous choissions d'explorer les niveaux supérieurs ou inférieurs, nous ne pouvons le faire qu'en réintégrant l'espace et le temps là où nous allons.

Cette doctrine est moins ésotérique qu'il n'apparaît à première vue, car déjà dans la vie quotidienne la bifurcation du mouvement spatio-temporel en temps aux plus hauts niveaux, et en espace aux niveaux les plus bas, est clairement visible. La règle est que l'activité, ou le mouvement, qui est quelque peu au-delà de notre portée tend à perdre sa composante spatiale et à être estimée comme simple temps, et que l'activité ou le mouvement qui est d'une portée inférieure tend à perdre sa composante temporelle et à être estimée comme simple espace. Par exemple, là où les distances sont grandes et les moyens de voyager sont lents, l'intervalle

° Alexander, *Space, Time and Deity*, i. p. 44. Les trois zones d'espace, de mouvement et de temps, correspondent approximativement à la triade du physicien : matière, énergie et champ. La matière se révèle être uniquement un « rayonnement embouteillé », ou une énergie comprimée ; et le champ devient le lieu d'énergies répandues partout. Ces trois choses sont des zones d'énergie, mais la première est principalement spatiale, la deuxième spatio-temporelle, et la troisième principalement temporelle – les distances deviennent des années-lumière, par exemple. Cf. A. Korzybski, *The Manhood of Humanity*. Cet auteur souligne que les plantes, au moyen de la photosynthèse, « attrapent l'énergie » ; les animaux, au moyen de la locomotion, « attrapent l'espace » ; et l'homme, au moyen de l'intelligence, « attrape le temps » aussi bien que l'espace et l'énergie. Ces distinctions semblent plutôt arbitraires cependant : je ramènerai ces trois sortes de « façons d'attraper » au niveau évolutionnaire le plus bas. La primauté du mouvement est une des doctrines de base de Bergson. Il écrit : « L'espace n'est pas un terrain sur lequel on postule le mouvement réel ; c'est plutôt le mouvement réel qui postule l'espace sous lui-même. » (*Matter and Memory*, p. 289) « Le principe essentiel de la philosophie du changement est que le mouvement est à l'origine », dit H. Wildon Carr, dans son livre sur Bergson. « Les choses dérivent du mouvement, et le mouvement n'est pas une qualité ni un caractère que les choses se sont ajoutés à elles-mêmes. » (*The Philosophy of Change*, p. 11) Dans *La Perception du Changement*, Bergson défend l'idée que le changement n'a pas besoin du soutien de quelque chose qui change, et que le mouvement ne partage pas sa primauté avec un objet qui est mû.

× Le bien implique le déni de la réalité du temps, et le mal son affirmation. Dans ses *Essays on Literature and Society*, M. Edwin Muir dit de Regan et Goneril : « N'ayant pas de mémoire, ils n'ont pas de responsabilité, et n'ont pas besoin, de ce fait, de traiter leur père différemment de tout autre vieil homme pénible. Ceci peut être simplement une autre manière de dire qu'ils sont mauvais, car il se peut que le mal consiste en un hiatus dans l'âme, un vide ayant un besoin maladif, un manque d'un des liens essentiels qui lient l'expérience en un tout cohérent et lui donnent un sens logique. Le hiatus chez les filles de Lear est spécifiquement un hiatus de la mémoire, une brèche dans la continuité, elles semblent venir d'on ne sait où et être sur un chemin ne menant nulle part ; elles ont des mots et agissent uniquement pour satisfaire une urgence momentanée, un appétit passager. »

entre deux lieux devient un intervalle temporel : la distance devient un temps de voyage. Dans de nombreuses parties du monde, comme aux temps bibliques, une ville est encore à de nombreux jours de voyage d'une autre. † Quand je parle de la distance de Rigel, les unités sont en années-lumière ; quand je parle de la distance d'Édimbourg, les unités sont parfois en heures et d'autres fois en kilomètres ; le bureau de poste local est à quelques centaines de mètres en bas de la route, et seulement par moments à cinq minutes de distance ; quant à la porte arrière et à la porte de devant, elles ne sont jamais séparées que par quelques mètres. Et bien sûr il ne m'arrive pas de dire que mon chien et ma main sont presque mes contemporains : de si près j'estime que les choses sont simultanées. En fait, l'organisme ou le moi peut être défini comme étant cette partie du monde qui a été rendu contemporaine d'elle-même, et l'environnement, le non-moi, comme étant le reste qui porte encore différentes dates. « Et si quelqu'un, » dit Herbert Spencer, ° « désirant d'autres illustrations de ce processus de substitution mentale observait dans quelle mesure il a acquis l'habitude de penser aux espaces du cadran de la pendule au lieu de penser aux périodes qu'ils représentent – comment, en découvrant soudain qu'il est une demi-heure plus tard qu'il ne le supposait, ne réalise-t-il pas distinctement cette demi-heure dans sa durée, et passe-t-il difficilement au-delà du signe de celle-ci tel que marqué par le doigt ; il lui serait permis encore plus clairement de concevoir que l'usage des coexistences pour symboliser des séquences, qui dans ces cas complexes est devenu si habituel, est dans les cas les plus simples devenu organique. » L'avancée évolutive signifie la transformation de l'environnement en organisme, et ainsi du temps en espace ; * et c'est pourquoi les hommes commencent par exprimer « l'espace en termes de temps, et... après cela, en tant que résultat du progrès, en viennent à exprimer le temps en termes d'espace ». ×

Ce développement a à la fois un aspect physique et un aspect psychique. Quant au premier, l'homme a fait un progrès notable dans sa capacité à étendre l'espace qu'il voit en lui adjoignant l'espace dont il se souvient et qu'il anticipe : il a appris comment les intervalles temporels entre ses expériences peuvent être utilement échangés en faveur de leurs intervalles spatiaux et de leurs connexions spatiales ; il a appris à prendre au sérieux la maxime que le temps ne doit pas être pris au sérieux. • Son invention de moyens de plus en plus précis de mesure du temps est en elle-même largement un progrès dans la spatialisation. Du côté physique, l'exploration et le voyage, l'accumulation de comptes rendus écrits et de cartes primitives, la conquête et la consolidation d'empires mondiaux, la construction de routes, l'invention de moyens de transport plus rapides – un développement historique de ce genre est réellement l'extension de l'organisme humain en tant qu'espace aux dépens de l'environnement temporel. Et maintenant, en pleine dimension temporelle, nous avons ce qui est peut-être le plus remarquable de tous les appareils de spatialisation – le radar. La période qui s'étend entre la transmission d'une « impulsion » et la réception de son écho se traduit en mesure de la distance qui sépare le radar de l'objet producteur d'échos.

Mais je n'ai pas besoin d'aller plus loin que cette pièce pour découvrir comment le temps des régions les plus proches est disposé. Je ne peux

† Cf. l'article 'Language and Philosophy', par A. H. Basson et D. J. O'Connor, dans Philosophy, Avril, 1947 : « En général, dans les langues primitives, on ne fait que peu de distinction, si ce n'est aucune, entre le lointain spatial et le lointain temporel. Ceci est évidemment une question importante, et pourrait facilement porter sur de nombreux problèmes philosophiques liés au temps. » (p. 60)

° Principles of Psychology, 66. Cf. Nicholas of Cuse : « Le concept d'horloge enveloppe toute succession dans le temps. Dans ce concept, la sixième heure n'est pas plus tôt que la septième et huitième, bien que l'horloge ne sonne l'heure que quand le concept l'ordonne. »

* Parmi les « textes du XXe siècle » consignés par le professeur Denis Saurat, il y a le passage suivant : « L'espace est beaucoup plus important que le temps. Vous, dans le présent du jour, êtes si obsédés par le temps que vous ne pouvez pas comprendre que le temps est uniquement une préparation à la connaissance de l'espace. Notre espace est au-dessus du temps ; et Dieu est au-dessus de l'espace. C'est pourquoi vous avez été enseignés à dire : Notre Père qui êtes aux cieux. Les choses que vous ne comprenez pas se produisent dans un autre espace, mais vous aimez les mettre dans un autre temps. C'est juste de l'égotisme. » Gods of the People, p. 41.

× Spencer, *loc. cit.*

• Cf. P. D. Ouspensky, Tertium Organum, p. 106 : « L'angle d'une maison devant laquelle un cheval court chaque jour est... un phénomène qui procède du temps, et non une propriété spatiale et constante de la maison. » Mais l'homme « capture à partir du temps une dimension de plus » : toutes sortes de mouvements qui doivent pour l'animal être objectifs deviennent pour l'homme simplement la conséquence de son propre comportement, et sont en ce sens subjectifs et « irréels ». Je m'interroge sur la vérité de beaucoup des arguments d'Ouspensky (particulièrement quand il discute de la psychologie animale), mais je suis très en accord avec sa thèse principale que toute avancée se fait aux dépens du temps. La succession subjective devient une extension objective ; dans les termes d'Aristote, le mouvement est un processus par lequel les formes latentes de la matière s'actualisent. Le mouvement est l'acte de ce qui est en potentialité. (Physics, III. i)

saisir en même temps la totalité de ce stylo, la paume et le dos de ma main ; + l'avant de ma tête est bien plus tard, ou plus tôt, que le côté ; le plafond et le plancher sont incompatibles, non contemporains, incapables de coexister – je peux avoir celui qui me plaît, mais pas les deux à la fois. En bref, le monde dans lequel je vis est complètement gouverné par le temps, ce n'est pas un lieu mais une histoire.

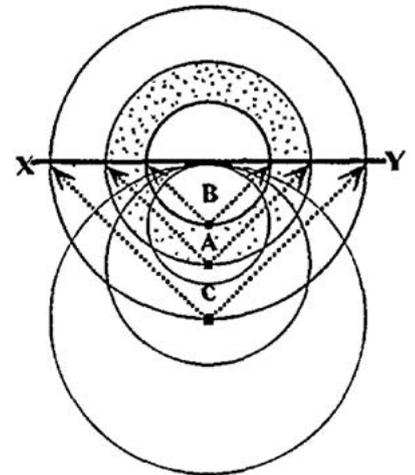
Et cependant il n'y a rien de la sorte. Au lieu d'un chaos temporel, je trouve un ordre spatial ; au lieu d'une histoire, une « extensité ». Cette technique de spatialisation est si complexe et si bien réprimée, que je réalise avec une sorte de choc que je suis presque aveugle sauf en un seul petit point, que ma grande fenêtre sur le monde n'est rien d'autre qu'une section de petits trous pour voir. Rarement, sinon jamais, je remarque qu'une page imprimée est toujours illisible, qu'aucun grand mur n'est construit de briques de part en part, qu'aucun homme ayant des caractéristiques bien formées n'a de paire adéquate de jambes, qu'aucun arbre n'a plus que quelques douzaines de feuilles. Car le processus ascendant hiérarchique de spatialisation trouve en moi un véhicule prêt : je passe tout mon temps à faire la guerre au temps. Même quand, quittant la région humaine A pour la région infrahumaine B de mon objet X-Y, je l'examine au travers d'un microscope et ainsi temporalise la plus grande partie de son espace, je ne quitte jamais tout à fait la région humaine A où une part beaucoup plus grande de l'objet existe simultanément ; et je peux aussi ne pas être entièrement oublieux de la région suprahumaine C, où l'objet a été gagné à une encore plus grande extension du temps – *tempus edax rerum* (Le temps détruit tout) n'est pas le dernier mot.

Pour l'étudiant de la hiérarchie, notre capacité à construire l'espace est donc seulement cette partie du processus de spatialisation à tous les niveaux et universel qui se fait en nous. Mais pour le psychologue cela reste, comme le professeur Robert S. Woodworth le dit : « simplement étonnant... Bougez un petit peu tout en regardant la scène ; vous voyez un mouvement constant dans le champ visuel – dans l'image, pourrait-on appeler cela – cependant les objets ne semblent pas se mouvoir. Regardez un objet proche comme une table ou une chaise depuis différentes positions, l'image est très différente ; cependant l'objet paraît le même. Les stimuli changent mais l'apparence reste la même. Les choses paraissent à l'observateur comme elles sont objectivement, non comme elles sont peintes sur la rétine. ° Autrement dit, l'observateur démontre pratiquement la proposition d'Alexander que : « Le temps est réellement disposé dans l'espace, et est intrinsèquement spatial. » ×

5. SPATIALISATION ET QUALITÉ

L'image que j'ai esquissée jusqu'ici est un simple profil nu, où j'ai laissé de côté toutes les couleurs et les nuances, toutes les qualités et les valeurs. On ne doit pas oublier que (pour utiliser une métaphore bien usée mais extrêmement parlante) les navettes du mouvement ne tissent pas un tissu spatial sans structure à partir du fil du temps. * Plus il se révèle matériellement, plus le dessin se retrouve intéressant. Un simple fil est trop ténu pour avoir une couleur quelconque ; tissez les fils et

+ Cf. H. H. Price, *Perception*, p. 270.



° *Psychology*, pp. 480-1.

× *Space, Time and Deity*, i. p. 143. Mais la distinction entre le temps concret (lire l'espace du mouvement) et le temps abstrait (qui est en dehors de la zone du mouvement) doit être maintenue à l'esprit. « Est-ce que le temps peut être adéquatement représenté ? » se demande Bergson. Et il répond : « Oui, si vous avez affaire au temps écoulé. Non, si vous parlez du temps en train de s'écouler. » *Time and Free Will*, p. 221.

* « Il n'y a pas de différence essentielle entre la lumière et les mouvements », dit Bergson au sujet des mouvements ondulatoires, « pourvu que nous restituions au mouvement l'unité, l'indivisibilité et l'hétérogénéité qualitative qui lui sont niées par la mécanique abstraite ; pourvu aussi que nous voyions dans les qualités sensibles des contractions effectuées par notre mémoire. La science et la conscience coïncideraient alors dans l'instantané. » (*Matter and Memory*, p. 36 ; voir aussi pp. 238, 268 et suivantes) Mais cette contraction dans le temps est, ajouterai-je, une expansion dans l'espace et l'émergence des qualités spatiales.

la couleur commence à se montrer ; continuez à tisser et des dessins commencent à prendre forme. Le futur est un magasin de matériaux bruts ; le présent est là où ils se sont rassemblés et prennent une forme nouvelle et définitive ; le passé est le magasin des marchandises finies. Le processus qui manufacture le présent est essentiellement un processus de réconciliation d'éléments incompatibles, qui permet de rendre le discret concret, avec l'arrivée de personnages nouveaux et non annoncés. Dans ce travail, les contradictions inhérentes au temps sont résolues par le mouvement, et se constituent spatialement. +

La structure ainsi produite a tous les degrés de finesse et de grossièreté, dont la plupart sont au-delà de la portée normale de notre inspection. Ainsi, nous passons à côté du fait que les saisons de l'année, les nombreux anniversaires de la vie publique et de la vie privée, le calendrier chrétien, et toutes sortes d'événements rythmiques, doivent la richesse de leur contenu et leur attrait à la répétition, et cette répétition est essentiellement le tissage d'une structure spatiale. La qualité « solide » de Noël provient de sa périodicité temporelle, de la même manière que la couleur rouge – une qualité spatiale – provient de ses très différentes périodicités temporelles. Ce que je fais de ce monde dépend de ma capacité à (i) apprécier des événements, (ii) apprécier leur répétition, et (iii) apprécier l'unité de ce qui est répété : je dois maintenir ensemble les phases temporellement divisées, les condenser jusqu'au point où leurs vrais caractères spatiaux émergent. * Dans la mesure où je suis capable de restaurer la globalité que le temps détruit, le monde est rempli de valeur et d'intérêt ; dans la mesure où j'en suis incapable, il est médiocre et ennuyeux.

Pour le bon sens, ce qui compte c'est si c'est maintenant le printemps ou l'hiver de l'année, le printemps ou l'hiver de ma vie, le printemps ou l'hiver de notre civilisation. Suis-je sur la crête de la vague, ou profondément dedans ? – C'est là la question. Quand les vagues sont petites, mon bateau les traverse dans sa ligne – autrement dit, la couleur bleue reste bleue, les sons ne deviennent pas de simples vibrations, cette phrase ne se brise pas en mots et lettres qui la constituent. Mais quand les vagues deviennent très grosses, le bateau tangue ; chaque vague doit être négociée séparément ; elle peut même devenir si énorme que je perds tout espoir d'en atteindre la crête et de regarder l'océan au-dessus. Mais il y a un fait que le bon sens échoue à noter – le fait qu'il y a des embarcations plus larges et plus adaptées à la mer qui m'attendent pour me secourir. Je ne suis pas engagé à jamais sur ce vaisseau humain : là m'attendent à cet instant des navires si grands que les océans les plus rudes paraissent sans vagues pour eux. Ce qui veut dire que tous les degrés suprahumains de spatialisation, avec leurs qualités émergentes, me sont accessibles – peu importe que je prenne grandement ou petitement avantage de ce fait. °

Mais ce qui me concerne particulièrement ici est que ces qualités émergentes sont cumulatives : les plus hauts degrés de spatialisation n'oblitérent pas les caractères mis en évidence par les degrés inférieurs. En effet, mon observateur en recul laisse une partie de lui-même derrière lui dans chaque région qu'il traverse (ou plutôt il se développe dans les régions les plus lointaines au lieu de simplement voyager vers elles), de sorte que sa vision distante de moi inclut ce qui est important dans

+ Si le temps est ce qui rend les jugements contradictoires nécessaires (voir J. E. Boodin, *Time and Reality*, p. 28) alors c'est la fonction spatialisante du mouvement de les réconcilier. Ainsi un système approprié de mouvements dans un cadre spatial réunit l'étoile du matin Phosphoros et l'étoile du soir Hesperos dans la planète Vénus. « Ce que nous avons réellement à faire, c'est de nous libérer de chaque détermination temporelle », dit Hegel. « Le monde comme temporel est simplement la région de la contradiction, l'idée dans une forme qui lui est inadéquate. » *Philosophie der Religion* (1840), ii. p. 252. Il est clair qu'un état des choses où une proposition (par exemple : « il pleut ») est parfois vraie et parfois fausse, est insatisfaisant, et a besoin d'une résolution. Sur ceci, voir J. M. E. McTaggart, *The Nature of Existence*, 317 et suivantes.

* La neurophysiologie en fournira peut-être un exemple. Parmi les fibres nerveuses qui se dirigent vers le système nerveux central, à partir des différents récepteurs d'une zone de la peau, certaines prennent des routes plus longues et d'autres des routes plus courtes. Ceci signifie que les impulsions que les fibres transportent atteignent le centre à différents moments. Le professeur Le Gros Clark suggère que ce facteur temporel, en dehors d'augmenter la sensibilité, peut aider à localiser le lieu stimulé. (*New Biology*, I. p. 74.)

° Peut-être que je devrais mentionner ici que les plus hauts degrés de spatialisation ne sont pas, sans de sérieuses nuances, préférables de toutes les manières aux degrés les plus bas : plus loin, je suggérerai les circonstances dans lesquelles ceux-ci doivent être préférés. Entre-temps, il suffira de noter que le diable est un « spatialiseur » très expert, et qu'il est capable de nous montrer « tous les royaumes du monde en un instant de temps ». (*Luke*, IV. 5)

ses visions plus proches. × Il est certain que les caractères premiers ne restent pas sans être changés par leur nouveau contexte, mais ils ne sont pas non plus perdus dedans. Ainsi l'extension, la matérialité, la couleur, « la vie », et « l'esprit », qui apparaissent au fur et à mesure que l'observateur s'éloigne du Centre, forment une série cumulative dont les derniers éléments donnent de nouveaux sens à ce qui a déjà été acquis. En tant qu'homme, j'exhibe en une nouvelle synthèse l'extension et la matérialité, la couleur et la vie, que j'ai recueillies sur le chemin vers la nature humaine ; et, bien sûr, il y a des synthèses encore plus élevées en lesquelles ces choses primitives émergentes continuent à parvenir à ce qu'elles sont, sans cesser d'être primitives. De cette façon, les régions sont soudées ensemble par des éléments qui sont à la fois régionaux et davantage que régionaux, et la continuité entre les régions est assurée ; il y a conservation et stabilité, sans lesquelles il ne peut pas y avoir de progrès.

Jusqu'à la région humaine, je synthétise des données régionales sans effort, en donnant un effet pratique à la règle que l'infrahumain et l'humain ont besoin de se soutenir mutuellement. Autrement dit, j'accorde aux objets leur mesure de tangibilité, leur remplissage hiérarchique de bas degré. En fait, il est évident que (comme la loi d'égalité le reconnaît) l'observateur, dans les régions où les ondes lumineuses se spécialisent d'abord en tant que couleurs, n'est pas encore équipé pour apprécier la couleur adéquatement ; et quand il arrive à la région de la vie cellulaire, il n'est pas non plus un cytologiste qualifié. Le primitif n'est pas lui-même sans l'avancé, ni l'avancé sans le primitif. Distinguez de manière aiguë les niveaux, et d'un coup vous êtes conduit par de violentes contradictions à restaurer leur unité. Unifiez-les, et d'un coup vous êtes obligé de les distinguer à nouveau. Il n'y a pas de repos à cette oscillation jusqu'à ce que l'unité abstraite et la diversité abstraite se conjoignent en une unité concrète. L'observateur en investiguant les bas niveaux ne les traverse pas tant qu'il n'envoie pas des racines exploratoires en eux, et ce qu'il découvre là doit son caractère au fait qu'il n'est pas seulement là-bas. En fin de compte, le tout d'un niveau est tous les niveaux, et un niveau par lui-même n'est rien du tout.

Jusqu'à la région humaine, donc, nous réalisons bien à un large degré en pratique, même si c'est rarement en théorie, le fait que les choses émergentes de structure temporelle plus élevée sont des abstractions vides sans celles de structure temporelle plus basse ; et, à un degré beaucoup plus faible, nous réalisons le fait que les choses émergentes de structure temporelle plus basse demandent et impliquent celles de structure temporelle plus élevée. Ce que nous échouons presque toujours à saisir est que cette même tangibilité, et ce tissage des niveaux, sont tout aussi vrais pour la moitié supérieure de la hiérarchie que pour la moitié inférieure ° – que, par exemple, la Terre a des caractères suprahumains parce qu'elle a un remplissage humain et infrahumain, et que, sans un remplissage de ce genre, la Terre elle-même resterait infrahumaine. La structure spatiale et la structure temporelle des individus plus élevés deviennent proportionnellement plus grandes, et leurs qualités émergentes proportionnellement plus riches, seulement dans la mesure où elles n'abandonnent rien de ce qui est au-dessous, et qu'elles ne nient rien de ce qui est au-dessus.

× Il n'importe pas beaucoup que nous disions (1) que les perspectives spatiales et temporelles impliquent des éléments qui ne sont pas sujets à l'élimination perspective ou à la distorsion, ou (2) qu'ils impliquent la présence simultanée de l'observateur dans plusieurs régions de l'objet. L'effet est le même. Mais je ne vois aucune raison de promouvoir complètement de tels éléments privilégiés à partir de leur arrière-plan régional, et de les canoniser en tant qu'« idées » platoniques, en tant qu'« objets éternels » de Whitehead ou en tant que « données autochtones ». (Cf. Science and the Modern World, pp. 187 et suivantes.)

Pour un exemple du changement que le niveau plus élevé effectue sur le niveau plus bas – non en niant ses limitations, mais en en faisant plein usage – considérez la cellule photoélectrique, et d'autres mécanismes qui utilisent les électrons. À côté de la cellule photoélectrique (avec ses centaines d'usages, depuis la détection des fissures dans les pièces fondues à la sélection des cigares), il y a la valve thermionique, le « cerveau » électronique, la « voix » électronique (Vocoder), la « mémoire » électronique (Memex). Nous avons ajouté à notre équipement sensoriel brut la finesse, la précision et la vitesse de l'éclair de l'électron ; et en nous l'électron commence à actualiser certaines de ses potentialités.

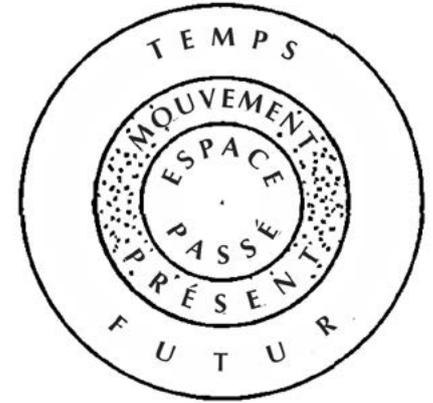
° Platon apprécie non seulement la nécessité, mais aussi l'unité du mouvement à différents niveaux hiérarchiques. – « 'L'être' et le 'devenir' sont produits par le mouvement, le 'non être' périclit par le repos... L'immobilité provoque la corruption et le déclin, alors que le mouvement garde les choses fraîches... Aussi longtemps que les cieux et le soleil continueront à tourner, toutes les choses du ciel et de la terre continueront leurs mouvements ; tandis que s'ils étaient contraints et amenés à s'arrêter, toutes les choses seraient détruites. » Theaetetus, 153.

6. LA NATURE PASSÉE DE L'ESPACE ET L'ILLUSION DE LA DATATION SIMPLE

Dans les sections précédentes, je suis allé loin vers l'assimilation de la division triple : passé, présent et futur, à la division triple : espace, mouvement et temps. Mais le bon sens se demande si cela est approprié. Quelle justification a-t-on pour considérer le temps comme essentiellement un temps futur, et pour considérer le temps passé comme n'étant pas du tout du temps, mais de l'espace ?

Il est évident que l'espace ne peut pas être restreint au passé. Quand je prends rendez-vous pour rencontrer quelqu'un en un certain lieu demain, je ne me comporte pas de manière absurde. En quel sens, alors, est-ce que le futur n'est pas spatial ? La réponse est : dans la même mesure où le passé n'est pas temporel. De même que le temps passé de l'espace mène une existence cachée, de même l'espace futur mène celle du temps : dans les deux exemples, cela demande à un observateur en voyage de fournir une dimension rétrograde à la lumière. Je peux nommer les années à venir, mais ne pas savoir comment elles affecteront les particularités spatiales de ce bureau ; je peux nommer les particularités spatiales de ce bureau, mais non les années passées qui leur ont donné naissance. Dans le premier exemple, le temps est certain et l'espace incertain parce que je regarde vers le futur ; dans le second exemple, l'espace est certain et le temps est incertain parce que je regarde vers le passé. Telle est la nature de la perspective spatio-temporelle.

Cependant le temps, en cessant d'être le temps futur, en cessant de se tenir distant de l'espace, devient quelque chose de plus que temporel. + « Le changement », dit F. H. Bradley, « désire passer au-delà du simple changement, il cherche à devenir un changement qui est d'une certaine manière compatible avec la permanence. Ainsi, en s'affirmant lui-même, le temps essaie de se suicider en tant que lui-même, de transcender son propre caractère et d'être pris en ce qui est plus élevé. » ° Et ceci il le fait, non en se niant lui-même, mais en s'affirmant doublement. L'événement acquiert deux dates – sa date originelle, et la date présente – en même temps que leur intervalle temporel : ainsi l'espace en lequel l'événement est enchâssé, loin d'être privé de contenu temporel, est enrichi. + Autrement dit, l'espace réel est plein d' « à ce moment-là(s) » superposés au Maintenant sous-jacent. Le présent n'est pas seulement le présent : il est un dépôt plein à craquer de passé. On pourrait en fait dire que la spatialisation traite le temps par la méthode homéopathique, en le rendant – si c'était possible – encore plus temporel. Car la spatialisation ne signifie pas l'épanouissement des relations temporelles, mais leur préparation à des complexes d'une élaboration inconcevable. L'espace réel, en tant que distinct de l'espace physique abstrait, n'est ainsi ni sous-temporel ni même non-temporel mais super-temporel; il est le temps intégré ; il est l'entrelacement de dates qui, dans l'ordre simplement temporel, étaient tenues strictement séparées. « À tout moment l'espace », dit Alexander, « est rempli de souvenirs et d'attentes. » × C'est là où les temps séparés se rencontrent créativement, et où le temps s'accomplit. Quand, de ce fait, je dis que monter dans la hiérarchie c'est la réaliser en tant qu'espace, et que l'homme est la hiérarchie à moitié spatialisée, c'est



+ Le temps se répète dans l'espace, et l'espace dans le temps ; ils sont dans une correspondance un-nombreux et non dans une correspondance un-un, ce qui échouerait à constituer une organisation. « Pour que le temps prenne son temps, l'espace doit se reproduire, un point doit se répéter dans plus qu'un seul instant. » Space, Time and Deity, i. pp. 46 et suivantes.

° Appearance and Reality, p. 207.

× *Op. cit.* i. p. 71. Cf. Whitehead, Adventures of Ideas, XIII. 2. « Mais le principe que les interrelations du présent dérivent d'une référence au passé est fondamental. »

à cet espace super-temporel que je me réfère. Un espace de ce genre n'est ni vide, ni intemporel, ni mort ; au contraire, comme il est rempli à ras bord de temps, il est rempli de vie. Et la sorte d'immortalité qu'il incarne n'est pas la simple coïncidence de tout ce qui est arrivé. C'est plutôt une double datation d'événements, de sorte que tous partagent la nature d'un maintenant commun, chacun ayant sa situation propre dans le temps. Passer à côté de cette dualité, c'est commettre ce que j'appelle l'erreur de la simple datation, qui est la contrepartie temporelle de l'erreur de la simple localisation. Mes objets sont « à ce moment-là à partir de maintenant », précisément de la même manière qu'ils sont « là-bas à partir d'ici ».

Ces affirmations appellent une illustration, et quel serait l'exemple le plus parlant que l'on pourrait trouver sinon soi-même ? Je suis un musée de mon passé, en lequel chaque pièce exposée porte deux étiquettes – l'une donnant la date présente, et l'autre une date passée. Cependant « musée » n'est pas le bon mot : les spécimens ne sont pas bourrés de paille et montés, mais un tout vivant, dont tous les membres travaillent ensemble en ce moment-ci comme une unité. Chaque cicatrice, ongle et poil de la main qui écrit ces mots a sa propre date ; la main elle-même a son propre anniversaire – qui n'est pas mon anniversaire – et il en est ainsi de chaque cellule en elle ; néanmoins ce mélange temporel est opératif maintenant en tant qu'unité temporelle. Et ce qui est vrai de ma main est vrai, à une échelle beaucoup plus large, de mon corps entier. C'est vrai de ma famille, de mon pays, de l'Humanité, de la Vie, et en fait de toutes les unités hiérarchiques : en chacune d'elles, c'est le fonctionnement du relativement nouveau accompagnant l'ancien en un présent commun – la profondeur temporelle du tout, de son plénum temporel – qui produit la qualité du tout. Et aussi, cette notion à propos de laquelle j'écris est une notion que j'ai pensée et sur laquelle j'ai lu à de nombreuses occasions passées : et ma pensée et ma lecture à ces moments-là rentrent dans ce que j'écris maintenant – pour ne rien dire de l'histoire longue comme les âges de la pensée humaine qui vit activement dans toute notre pensée, qui est notre pensée. Je suis mon passé agissant maintenant. J'endure – pour utiliser le terme célèbre de Bergson – et la durée « est le progrès continu du passé qui mord dans le futur et qu'il avale au fur et à mesure qu'il avance. Et comme le passé grandit sans cesse, il n'y a ainsi également pas de limites à sa préservation... En réalité, le passé est préservé par lui-même, automatiquement. Probablement que dans son entièreté, il nous suit à tout instant ; tout ce que nous avons ressenti, pensé et voulu depuis notre petite enfance est là, penché sur le présent. » Mais ceci ne va pas encore assez loin : plus loin dans le même livre, Bergson dit : « que le moment présent d'un corps vivant ne trouve pas son explication dans le moment immédiatement avant, que tout le passé de l'organisme, son hérité, doit être ajouté à ce moment-là – en fait, la totalité d'une très longue histoire. »^o

En définitive, Bergson a sans doute raison ; mais là où la totalité du passé est convoquée impérativement dans le présent sans discrimination, celui-ci cesse d'être d'usage pratique. C'est avoir trop d'une bonne chose, et perdre de vue de nombreuses distinctions nécessaires. Il est conseillé d'ajouter, de ce fait, que le temps réalisé, ou la profondeur

« Je ne ressemble pas à une journée normale, car tu pourrais voir en moi le soleil et la grêle en même temps... Tout est comme devant, plus un seul mot du temps passé. »

All's Well that Ends Well, V.3

« À tout moment de l'histoire d'un homme son corps est une perspective à cet instant-là de sa vie entière. Car il se compose de cellules à tous les degrés de maturité. Nous avons l'espace de son corps occupé par des parties, certaines mûres en ce moment-ci, et d'autres qui sont immatures ou sénescences. Autrement dit, son espace est à différents moments de maturité. » Ainsi écrivait Samuel Alexander en 1920 (Space, Time and Deity, i. p. 68), et au début du siècle Bergson disait presque la même chose. Cependant, assez curieusement, Karl Mannheim (Man and Society, p. 41) attribue la première déclaration de la « contemporanéité du non-contemporain » à l'historien d'art W. Pinder, dans son Das Problem der Generation in der Kunstgeschichte Europas, Berlin, 1926.

^o Creative Evolution, pp. 5, 21.

temporelle effective de ce moment présent, est limité par le niveau de son fonctionnement. Ce qui, pour la partie, est divisé en passé, présent et futur, est, pour le tout, présent. × Ainsi pour moi en tant qu'homme à cinq heures de l'après-midi de ce jour de juillet, l'hiver et midi sont passés, l'été et l'après-midi sont présents, et l'automne et minuit sont futurs ; tandis que, pour moi en tant que Terre, toutes ces choses sont co-présentes. Quand j'adopte le point de vue de l'Humanité, l'enfance, l'état adulte et la vieillesse sont tous là à la fois. En fait, je suis continuellement en train de m'élever dans la hiérarchie en m'emparant de grandes étendues du passé et du futur dans mon présent, et j'y plonge à nouveau en les expulsant. Ainsi le mot maintenant peut signifier ce moment-ci, ce mois-ci, cette génération-ci, ce siècle-ci, ou même cet âge géologique-ci : tout dépend de qui – de quel « je » – l'utilise. Mon maintenant n'est pas moins élastique que mon ici, qui peut être si vaste que des univers se perdent en lui, et si étroit que l'on peut à peine y trouver de l'espace pour un point. Il est même possible pour moi d'apercevoir, à de rares moments, le présent du Tout qui embrasse toutes choses – l'absolu dont Bradley dit qu'il « n'a pas de saisons, mais tout à la fois porte ses feuilles, ses fruits et ses fleurs. Comme notre globe; il a toujours, et il n'a jamais, d'été ni d'hiver ». * Ce qui arrive à une partie de moi une seule fois et d'une certaine manière, est, transmuté, la condition toujours présente de la totalité de ce que je suis.

7. LA SPIRALE SPIRALÉE

L'homme, à mi-chemin dans l'échelle des créatures, les divise en ce qui est temporel de manière prédominante au-dessus, et en ce qui est de manière prédominante spatial au-dessous. Mais sa tâche est alors de réunir ce qu'il a ainsi scindé, de lire le temps de la moitié supérieure de la hiérarchie en espace de la moitié inférieure, et l'espace de la moitié inférieure en temps de la moitié supérieure. Une fois de plus, il doit rassembler les Paires séparées, pour former un complexe spatio-temporel embrassant tout qui, sans confusion de temps ni de lieux, est cependant présent en un seul Ici-maintenant.

Dans un de ses aspects, cette réintégration du spatial et du temporel apparaît sous la forme du mouvement, et en particulier du mouvement orbital, d'une circulation. Mais nous sommes ici concernés, non pas tant par la circulation qui se produit à un niveau que par la circulation combinée à tous les niveaux, le Mouvement dont tous les autres mouvements sont les parties. ° Ce n'est pas ma « ligne de monde » humaine (pour emprunter le terme du physicien) mais ma ligne de monde totale, qui est aussi la ligne de monde du monde, qui est en question.

Considéré en lui-même, le cheminement de la Lune autour de cette planète est plus ou moins circulaire ; mais quand on prend en considération le mouvement de la Terre, le cercle de l'orbite de la Lune se brise et dessine une spirale. Et quand, de plus, le mouvement du Soleil s'y ajoute, la spirale de la Lune devient une spirale dans une spirale. Ce qui veut dire que le centre autour duquel la Lune tourne est vu comme en révolution autour d'un centre beaucoup plus distant, et cela autour

× « Pour arriver à un portrait fidèle », nous dit Amiel, « la succession doit être convertie en simultanéité. » (Journal, Décembre 23, 1866) Oui, mais la succession en quelle quantité ? Trop, ou trop peu, et mon portrait ne pourra pas être distingué de celui de mon voisin. La seule vraie ressemblance comprend tous les degrés de simultanéité depuis la base jusqu'au sommet de la hiérarchie.

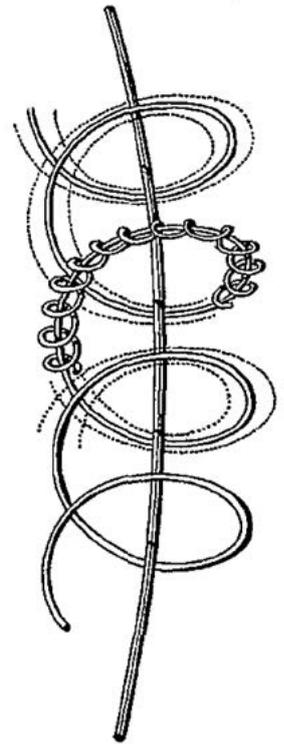
* Appearance and Reality, p. 500.

° « Tous les mouvements dans le temps et l'espace infinis forment réellement un mouvement unique ; le monde corporel est un système unitaire possédant un seul grand mouvement, auquel tous les mouvements séparés sont reliés comme le sont les parties au tout. » Paulsen, Introduction to Philosophy, p. 146.

d'un troisième centre qui est encore plus lointain. C'est de cette manière que l'on peut dire que la circulation la plus élevée contient – et en fait est construite sur – les inférieures ; et le mouvement hiérarchique peut être décrit comme cumulatif. L'ascension dans la hiérarchie est l'enveloppement progressif de l'espace au moyen d'excursions en spirale au balayage croissant, en lequel chaque nouvelle spirale se compose des types précédents plus petits. Les courbes les plus élevées tordent ou déforment toutes les courbes subordonnées ou inférieures, les amenant à tourner par degrés imperceptibles par rapport à leur propre centre. Ainsi la courbe la plus inférieure, la plus primitive, est aussi la plus complexe ou la plus « déformée », quand on voit qu'elle est sous l'influence de tous les centres jusqu'aux plus élevés ; la courbe la plus élevée d'un autre côté peut être considérée comme un simple cercle, quand on voit qu'il n'y a pas de centre au-dessus du sien pour briser sa forme circulaire et l'amener à former une spirale. (Plus précisément, la courbe la plus basse a la complexité latente la plus grande, et la courbe la plus élevée a la moindre.) Alternativement, on peut dire que la courbe plus élevée, au lieu de se superposer aux courbes inférieures, ne fait qu'exprimer leurs tendances cachées. En tout cas, bien que le mouvement du tout soit dans chacune de ses parties, la totalité du mouvement est nécessaire pour le révéler. +

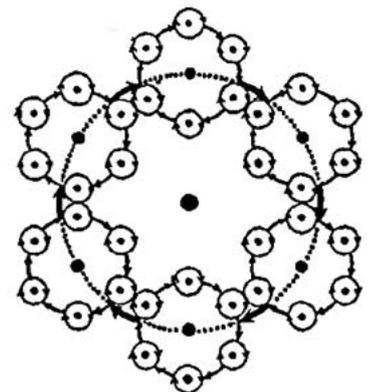
Les mouvements circulaires et les régions décrites dans ce livre, et toutes les courbes fermées quel que soit leur type, sont, à vrai dire, les produits de l'abstraction – des formes dont les éléments « verticaux » ou radiaux ont été supprimés. Seule la courbe la plus élevée est capable de se retourner sur elle-même en formant « un rond parfait », et c'est la raison ultime pour laquelle les courbes moindres sont « des arcs brisés ». Ainsi ma nature centrée sur moi-même, mon égocentrisme, est une absurdité et une erreur, pour la très bonne raison que mon centre est lui-même centré sur d'autres, en mouvement par rapport à un centre plus élevé, et donc ce n'est pas un vrai centre après tout. Si je peux ainsi exprimer la question, il est impossible pour moi d'être uniquement moi-même : ce qui est en moi et qui n'est pas de moi mest essentiel. Je commence en tant que petit cercle ; je continue en découvrant que je ne suis qu'une boucle dans un cercle plus vaste ; je finis par découvrir qu'il n'y a pas de cercle avant la courbe finale qui inclut tout, parce qu'il n'y a pas de centre fixe avant ce centre-là.

Cette annulation de la structure horizontale fermée par la structure verticale ouverte n'est-elle pas peut-être trop radicale ? Est-ce que les unités hiérarchiques les plus élevées défont réellement leurs subordonnées de cette manière insidieuse ? Considérez l'alternative. C'est que chaque centre, au lieu de tourner constamment autour de son centre le plus élevé, reste tranquille assez longtemps pour que sa circonférence se complète, et ensuite (en compensant le temps perdu) saute à sa nouvelle position : c'est, autrement dit, que la structure spatiale d'un niveau se termine avant que celle du niveau suivant commence. Mais, c'est évident, le monde ne tourne pas ainsi en secousses qui deviennent de plus en plus fortes et de plus en plus violentes au fur et à mesure que nous montons dans la hiérarchie. Il tourne avec une douceur admirable, et un mouvement continu s'engage en entretenant simultanément la structure spatiale de tous les niveaux. Mon comportement n'est pas autonome



+ J'ignore pour le moment le fait que la circulation des unités des degrés médians est irrégulière, et le fait que les unités les plus hautes et les plus basses sont au-delà de l'espace et du temps. Cette simplification n'est pas arbitraire. Comme je l'ai montré en plusieurs endroits, c'est la procédure historique bien éprouvée de la science d'étudier d'abord les niveaux astronomiques, où les divergences sont peu nombreuses et les principes lucidement exemplifiés ; et ensuite d'introduire des corrections pour les autres niveaux. Et concernant les niveaux ultimes, la méthode d'extrapolation ou de proportionnalité est elle aussi utile – pourvu que ses limites soient reconnues.

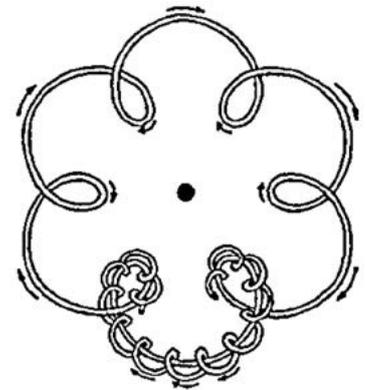
« Peut ensuite enfin jaillir de nos propres années tournantes le cycle du tout poursuivant sa route. Au-delà et au-dessus de nous, alors, il y a l'ange joueur. »
Rilke, *Duino Elegies*, IV.



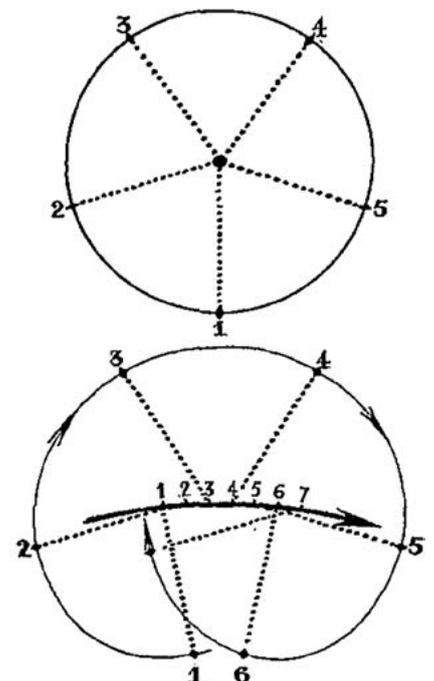
pendant une période – l'influence des centres les plus élevés étant tenue temporairement en suspens – et alors avec une soudaineté miraculeuse est ramené et annulé. Ils font leur travail en moi imperceptiblement et sans interruption – par exemple, le fait que la main qui a écrit le début de ce paragraphe est (relativement au soleil) à quelques kilomètres de ma main présente, ne s'impose pas à ma connaissance. Mais d'un côté j'ai le choix d'ignorer et d'essayer de résister à un contrôle plus élevé de ce genre, ou d'un autre côté de l'étudier et de l'accepter. Et cette dernière chose est plus qu'une soumission gracieuse à l'inévitable : elle fait de mes centres les plus lointains mon centre. Mes actes ne fléchissent alors pas devant une volonté étrangère, mais devant des aspects plus élevés de ma propre volonté.

À aucun niveau ma véritable courbe ne peut être dessinée sans référence à tous les centres plus élevés ; et si on peut dire que les unités inférieures construisent les unités les plus élevées par une spatialisation progressive, ce n'est que parce que le mouvement qui fait le travail est depuis le début sujet à l'influence des unités plus élevées. Ceci ne signifie pas que les niveaux hiérarchiques sont confondus. L'unité plus élevée ne peut pas exister en tant que telle dans l'unité inférieure, ou en fait dans toute situation où on ne lui accorde pas sa structure temporelle minimum propre ; mais elle peut agir et agit bien dans toutes ses subordonnées. ° De cette manière, la loi d'égalité n'est pas transgressée et les niveaux ne sont pas jetés dans le désordre ; et ils ne sont pas non plus, d'un autre côté, isolés les uns des autres, ou rendus indépendants des processus bidirectionnels verticaux. De cette façon, le fonctionnaire supérieur est capable d'apporter ce changement infime mais suffisant au comportement détaillé de son équipe sans plonger à son niveau (en cessant ainsi de la contrôler), et cependant sans rester complètement à l'écart (et ainsi en ne commençant pas à la contrôler).

Pour le bon sens, habitué aux modes de pensée horizontaux, cette discussion est un peu irréaliste. D'abord, les niveaux médians de la hiérarchie manquent de formes clairement dessinées ; et, deuxièmement, les niveaux les plus lointains manquent du sens que j'attribue aux formes. Mais ceci (peut-on dire en réponse au bon sens) est précisément ce qui rend la discussion présente nécessaire et qui lui donne son sens. Dans ce livre, mon entreprise a été, non simplement de réunir les niveaux que le bon sens divise artificiellement, mais de montrer de quelle manière ils sont complémentaires. En particulier, j'ai vu de manière répétée que les niveaux les plus lointains sans les niveaux médians sont « creux » – ils sont tout ordre et n'ont pas de contenu ; et les niveaux médians sans les niveaux les plus lointains sont chaotiques et inintelligibles – ils sont tout contenu et sans aucun ordre. En conséquence, ma tâche tout du long a été d'amener la forme à l'un pour que cela ait une incidence sur la matière de l'autre. La loi du quelque part ailleurs tient : la signification de l'homme ne doit pas être découverte au niveau humain, ou la signification des étoiles au niveau sidéral. Nous devons utiliser chaque niveau pour éclairer l'autre : pour comprendre l'homme il est nécessaire d'étudier les étoiles, et pour comprendre les étoiles il est nécessaire d'étudier l'homme. Car les étoiles sont la nature humaine mise en ordre, régulée, clarifiée. Elles ne sont pas quelque chose d'autre que l'homme,



° Wordsworth (*Prelude*, III. 117), décrit cette action, telle qu'elle est exercée par le « soutien de l'âme tranquille, qui tolère les indignités du Temps, et qui, à partir du centre d'Éternité, annulant tous les mouvements finis, vit dans une gloire immuable. »



mais l'homme en ce qu'il a de plus lucide. D'un autre côté, l'homme n'est pas quelque chose de moins que les étoiles, mais ce que sont les étoiles quand on les regarde de plus près, leur substance ou leur remplissage. Et, après tout, les mouvements spiraux, me caractérisant à tant de niveaux, ne peuvent pas être sans rapport avec le reste de mon comportement.

Considérez les implications multiples du fossé que mon centre en mouvement ouvre sur mon chemin qui serait autrement circulaire. Il est une assurance contre l'infinité prématurée du cercle que j'essaie toujours de décrire °, contre une union de soi sans fruit ; il fournit la continuité entre toutes mes phases en tant qu'individu de cet ordre, et entre moi-même et mes supérieurs et inférieurs (et par leur intermédiaire avec la totalité de la hiérarchie) de la manière la plus douce possible – il fournit, en conséquence, un modèle de procédure hiérarchique, par l'intermédiaire de « canaux propres » ; il est la garantie de mon progrès – mon chemin, avec le temps, s'en remet à des centres de plus en plus élevés ; il me rend suffisamment justice en tant qu'unité distinguable de ce degré-ci, me permettant d'être ni trop ni trop peu séparé des unités des autres degrés ; il permet aux centres plus élevés d'exercer une prise sur moi, sans me soumettre à l'interférence d'étrangers (qui ne peuvent parvenir à moi que par l'intermédiaire de centres plus élevés communs) ; il crée en moi le besoin de toutes les autres unités hiérarchiques, car je ne suis terminé et parachevé – mon fossé n'est pas finalement comblé – que par elles toutes en tant qu'elles comprennent la courbe la plus haute et la plus englobante ; il s'assure que mon besoin de ce niveau le plus élevé grandit au fur et à mesure que je grandis, car plus la courbe est vaste (avant la plus haute) plus le fossé en elle est grand. Ce hiatus, ce tour que mes centres me jouent, est l'outil qui rompt tous mes cercles vicieux, et continue à les rompre jusqu'à ce qu'il soit tous ramenés à un seul cercle vertueux.

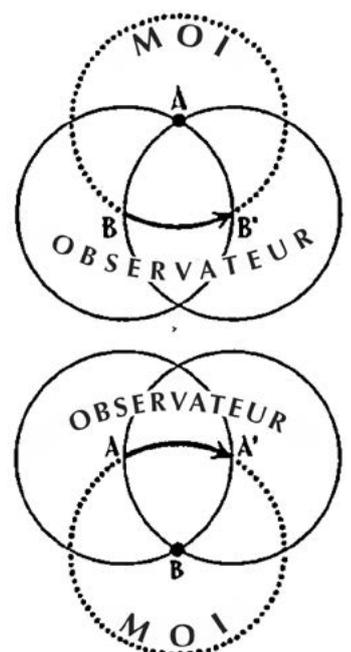
Chaque époque acquiert avec sa nouvelle vision, un nouvel aveuglement. La nôtre ne fait pas exception. En pensant verticalement, les anciens lisaient toutes sortes de significations « humaines » dans les étoiles, quelque peu au détriment de leur astronomie. En appliquant notre méthode horizontale, semblable à celle d'un boucher, nous tuons, éviscérons et tranchons jusqu'aux étoiles, au grand avantage de notre astronomie mathématique et au grand appauvrissement de notre perspective en tant que tout. Le temps est venu de percevoir que, dans cette question, les anciens n'avaient pas complètement tort, pas plus que nous n'avons complètement raison, et que les uns ont beaucoup à enseigner aux autres. Peut-être que ce que j'ai écrit ci-dessus pourrait servir à suggérer une sorte de rapprochement qui est maintenant non seulement possible, mais nécessaire.

8. MON MOUVEMENT ET MES OBSERVATEURS

À chacun de mes niveaux son mouvement propre. En tant que Terre, j'ai un mouvement, en tant que Soleil un autre, et ainsi de suite. Mais en quel sens puis-je les avoir ou les posséder tous ? Que signifient-ils en termes régionaux : en particulier, où est-ce que j'exécute mes mouvements terrestre et solaire ?

° « S'il est à la fois rond et solide, il n'y a aucune crainte qu'il change jamais », dit Marc-Aurèle (Méditations, VIII. 40), faisant écho à Aristote. Le Dieu d'Aristote est le moteur immobile au-delà de l'espace et du temps, mais la première dégradation issue de ce niveau est une sphère qui imite, par sa révolution perpétuelle, le cercle éternel de la pensée divine. Les cycles inférieurs, et particulièrement ceux de notre monde sublunaire, en tombant s'écartent sans cesse de cette perfection divine. L'idée de l'histoire comme cyclique était commune dans l'ancien monde : à la fin de la Grande Année (qui comprenait de nombreux milliers de nos années), les corps célestes étant tous revenus à leurs positions originelles, l'histoire recommençait à nouveau en entier. Il y a aussi la notion hindoue du Jour de Brahma, du Cycle du Monde, qui est lui-même divisé en 2000 Périodes Divines. La Grande Année chinoise avait 12 « mois », chacun comprenant 10 800 années. Cf. Aristote, Météora, I. 14.

Quand Donne dit : « La Terre est le centre de mon Corps, le Ciel est le centre de mon âme. » (Devoctions, II), la justesse de la métaphore est due au fait qu'elle est un peu plus qu'une métaphore. La métaphore est, en général, est un des rares instruments que nous avons pour explorer l'univers verticalement.



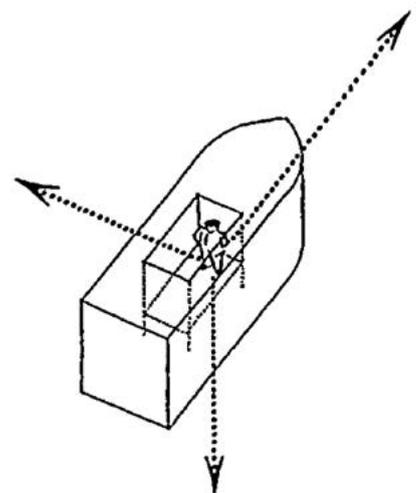
À l'évidence ce n'est pas ici dans mon Centre vide d'espace et intemporel, où je ne suis rien. La réponse est que mes mouvements terrestres appartiennent là-bas à ma région terrestre, et que mes mouvements solaires appartiennent là-bas à ma région solaire, où je me meus dans et pour mes observateurs. Où ailleurs, en fait, devrais-je me comporter en tant que planète sinon au lieu même où je suis une planète ? Pour qui, sinon pour d'autres étoiles, est-ce que je me conduis à la manière d'une étoile ? En ce Centre, ici, je suis parfaitement tranquille, et mes compagnons de tous les degrés sont en mouvement : c'est seulement dans les régions que je suis capable d'un mouvement quelconque. Mon Ici-maintenant est le moyeu tranquille de toutes mes roues. Bien sûr, je suis capable de trouver ce Centre ici en mouvement, mais uniquement en le quittant pour un nouveau Centre qui est, à son tour, le lieu tranquille du mouvement du premier Centre. Pour toutes mes révolutions coperniciennes, je suis incurablement ptolémaïque.

Pour clarifier ceci, il suffit de remarquer comment mon observateur en voyage se comporte. Il est en train d'approcher du Centre.

- (i) D'abord il me voit comme une unité solide B de niveau (b),
- (ii) Ensuite il aperçoit des unités CCC... de niveau (c), se déplaçant très rapidement en B ;
- (i) (iii) Il est obligé de suivre le mouvement d'une des unités C, pour l'inspecter soigneusement. Il ne peut se figurer ce que je suis qu'en m'accompagnant. En effet, tout en gardant la même allure que moi, il m'amène à un arrêt.
- (ii) Ensuite il aperçoit des unités DD... de niveau (d), se déplaçant très rapidement en C.

Et ainsi de suite, en passant par D, E, F... , jusqu'au Centre. À chaque niveau, mon mouvement doit devenir celui de mon observateur. Il doit l'absorber pour se figurer ce que je suis. Il bloque l'étude qu'il fait de moi, et doit en être libéré : graduellement, le frein doit être mis sur le corps en mouvement rapide, jusqu'à ce qu'il soit amené à s'arrêter. Car me connaître, c'est se conformer à moi et à mon mouvement – l'observateur ne peut endosser mon caractère sans endosser mon comportement. Non seulement ma tête, mais ses mouvements, sont sur ses épaules. (Supposez, par exemple, qu'il m'arrive d'être dans l'ascenseur descendant d'un paquebot barrant vers le sud, mais sujet à une dérive vers l'est ; alors l'observateur qui prend ma tête la prend avec un mouvement vers le sud, vers l'est, et vers le bas – sans parler du mouvement dû au roulis ascendant et descendant du bateau.)

Mon mouvement, est donc sujet à la loi du quelque part ailleurs. C'est juste un de ces caractères régionaux supplémentaires qui sont les miens et que mon observateur projette en retour sur moi ici, et ensuite cesse de projeter. Son approche est la découverte du mouvement, de sa projection, et le retrait de cette projection ; jusqu'à ce que, étant arrivé au Centre, la totalité de mon mouvement régional m'ait été attribuée et retirée, et que je reste immobile. Quand enfin je suis totalement obéissant à l'ordre de mon observateur de rester tranquille jusqu'à ce qu'il puisse m'inspecter



correctement, il ne reste rien à inspecter ; disposer de mon mouvement, c'est disposer de moi.

Supposez, maintenant, qu'il s'écarte de moi. Qu'est-ce qui arrive ?

- (i) D'abord il me voit comme une unité C de niveau (c) ;
 (ii) Il s'aperçoit qu'il est impossible de rester à la hauteur de C, qui, en même temps que ses compagnons, se retire sous une forme semblable à celle d'un ver.

(i) (iii) Il cesse complètement d'essayer de garder la trace de C, qui s'évanouit en une unité B de niveau (b).

(ii) Maintenant l'unité B acquiert un mouvement...

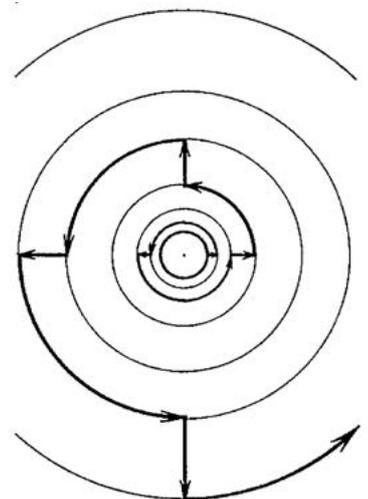
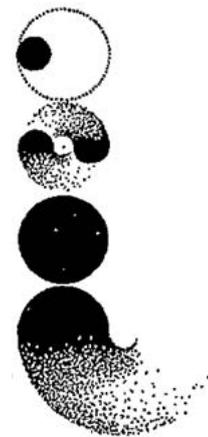
En bref, l'observateur en recul, s'apercevant qu'il est incapable de suivre mon mouvement dans une de mes régions, procède en allant à la suivante, puis à une autre qui la suit... Avant, son effort était de sauter à bord de véhicules toujours plus rapides ; maintenant c'est celui d'en descendre. Alors qu'il s'approchait de moi, son souci était d'écarter de moi tous les mouvements qu'il avait découverts et, en conséquence, j'ai diminué ; maintenant, comme il se retire, son souci est de m'attribuer tous les mouvements qu'il découvre, et je grandis en les incorporant.

Et ainsi le chemin de l'observateur qui conduit vers moi et qui s'écarte de moi n'est pas une ligne droite (comme certains chapitres précédents l'auraient suggéré), mais courbe aussi bien que radial – courbé, quand il participe à mon mouvement régional ; radial, quand ayant soit projeté ou absorbé mon mouvement dans une région, il se meut vers la suivante. Inévitablement, il alterne entre ces deux-là, parce que la seule manière de m'étudier est de prendre part à mon mouvement régional et de s'en charger : l'observateur ne peut découvrir ce à quoi j'équivaux dans une région qu'en se joignant à son activité et en circulant en accord avec ses règles. Que je sois le noyau d'un atome d'hydrogène avec un électron orbital pour observateur, ou la Terre avec la lune pour observateur, ou un homme avec un autre homme pour observateur, le principe est le même – l'observation régionale consiste à prendre part à des règles régionales, en faisant pour moi là-bas ce que je ne peux pas faire pour moi-même ici. Je suis un livre que seul lui qui court peut lire, car il lit en courant. *

9. MOUVEMENT ET PROFONDEUR

À la fin du chapitre précédent, j'ai décrit le temps passé et le temps futur comme une espèce de profondeur à deux voies, analogue à la profondeur de l'espace à une voie. Je propose de conclure ce chapitre en traitant le mouvement comme un lien entre une profondeur temporelle et une profondeur spatiale.

Il y a de bonnes raisons de considérer comme artificielle la séparation qui écarte la profondeur spatiale de la profondeur temporelle. Comment, en fait, est-ce que je discerne la profondeur spatiale ? Certainement pas par elle-même, sans qu'elle soit mélangée à la profondeur temporelle.



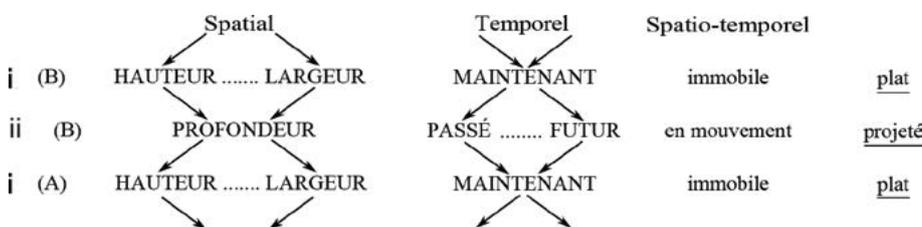
* Dans le chapitre X, j'ai montré que notre avancée vers un niveau plus élevé demande une révolution copernicienne qui attribue le mouvement de notre objet à nous-mêmes. Ici j'ajoute que notre avancée vers un niveau plus élevé demande une révolution ptolémaïque qui attribue notre mouvement à notre objet. Les deux stades sont essentiels. Laissez-moi en donner un exemple. D'abord, nous devons changer de centre en passant de la Terre au soleil, en reconnaissant le mouvement de ce dernier comme étant réellement le nôtre. Mais ce changement nous amène seulement à moitié du chemin qui va depuis le statut terrestre au statut solaire : il n'y a qu'une réallocation du mouvement, sans consolidation. Nous devons aller au deuxième stade, et attribuer nos mouvements planétaires, non en fait au soleil comme étant le noyau du système solaire, mais à ce système comme étant un tout vivant – au Soleil lui-même. À moins que nous ne redonnions à notre étoile, en tant que mouvement interne ou autonome, tout le comportement externe que Copernic lui avait retiré, nous n'aurons pas encore atteint ce niveau. Une révolution copernicienne qui n'est pas suivie par une révolution ptolémaïque supérieure est, en un sens, un pas en arrière.

Quand, en regardant par la fenêtre du train, je décris ce que je vois comme étant « une maison à environ un quart de kilomètre de distance » et non comme étant « la façade d'une maison de poupée », d'innombrables expériences passées (et des anticipations d'expériences futures) – alors que je m'avance, m'éloigne et me rapproche des maisons – contribuent à ma perception présente. L'éloignement spatial des objets est inextricablement lié à leur éloignement temporel et les deux au mouvement. Un facteur supplémentaire dans la perception de la distance de la maison est la vitesse régionale qu'elle a ici pour moi, comparée à celle des poteaux télégraphiques et d'autres objets : ils éclatent soudain, elle est en vue depuis un certain temps, et n'est pas encore vouée à disparaître. Il est d'autres indications. Supposez, par exemple, que je saisisse de vue un coin noir qui pourrait être soit une tache sur la fenêtre du wagon ou une grosse marque sur le mur de la maison : le doute se dissipe instantanément en faisant de la tête un léger mouvement. Le coin noir se déplace sur la maison – c'est de ce fait une tache sur la fenêtre du wagon. Encore une fois, le mouvement donne l'indication : le mouvement régional de l'objet ici se réfère à son Centre tranquille là-bas. °

L'interdépendance de la profondeur et du mouvement est encore plus clairement mise en évidence à un niveau plus élevé. Quand je regarde avec désinvolture le ciel nocturne, je vois la lune, les planètes, des étoiles et des nébuleuses, comme autant de lumières d'une brillance variée attachées à la surface du firmament. L'image n'a pas de profondeur perspective. En rapport avec leur espace, les corps célestes sont organisés en deux dimensions ; en rapport avec leur temps, ils sont tous également maintenant ; en rapport avec leurs mouvements, ils sont tous simultanés – ou tranquilles, ou (comme quand « je bouge ma tête ») tous ensemble en mouvement. Mais étendre la période de mon observation, c'est changer tout ceci, et procurer de la profondeur – dans tous ses aspects – à l'image. Ainsi, si je devais comparer la position (relativement aux autres corps célestes) de la lune d'hier avec celle de demain, je m'apercevrais que la lune est en mouvement, et je devrais certainement être justifié de supposer qu'elle est plus proche de moi que l'arrière-plan sur lequel elle se déplace. De manière similaire, en étendant la période de mes observations, je devrais découvrir les mouvements des planètes, et être conduit à les placer quelque part entre la lune et les étoiles. En étendant la période encore plus longtemps, je devrais peut-être être capable de saisir certaines des étoiles les plus proches par leurs légers mouvements relativement au reste. C'est de cette manière que mes objets acquièrent en une seule opération leur profondeur triple – spatiale, temporelle et spatio-temporelle – ou (devrais-je dire) simplement leur profondeur, dont ces trois éléments-là peuvent être abstraits. D'abord, mes objets sont uniformément plats, uniformément présents, et uniformément tranquilles ; puis ils sont vus en perspective comme diversement distants, diversement datés, et diversement en mouvement. Et ainsi, prise concrètement, l'activité projective décrite au chapitre III est à tous les niveaux spatio-temporelle, et jamais simplement spatiale ni simplement temporelle. Je n'héberge ni ne projette les dimensions de l'objet ni leur comportement par morceaux, en accord avec des catégories abstraites, mais je projette le tout vivant, en mettant l'accent sur cette caractéristique-ci ou celle-là.

° Il y a, bien sûr, plusieurs autres indications permettant d'estimer la distance – par exemple, la perspective aérienne, la couverture d'un objet par un autre, les ombres, et des suggestions binoculaires de la profondeur comme les images doubles ; mais je pense que toutes dépendent pour leur efficacité de l'expérience, à un moment ou à un autre, du mouvement des objets relativement à l'observateur. Nous avons appris, en marchant vers des objets flous et en nous en éloignant, que le flou signifie la distance ; et en tenant des objets, que celui qui est partiellement oblitéré est plus distant que celui qui oblitère. Il est vrai que la période d'apprentissage peut être négligeable (et est peut-être ancestrale plutôt qu'individuelle) – le poussin nouvellement éclos réagit correctement à la distance – mais je ne connais aucune preuve qui suggère que la perception de l'existence est constamment indépendante de la perception du mouvement.

Je ne me trouve pas dans une région quelconque, ni n'entre dans sa vie sociale, à moins qu'elle n'ait une profondeur triple pour moi. D'un autre côté, une fois que je me trouve moi-même bien chez moi dans cette profondeur, je suis déjà en contact avec la région suivante. Car la phase seconde ou projective d'une région implique et mène à la première phase, la phase plate, de ce qui est au-delà. Dans la mesure où je discerne clairement la profondeur dans l'espace de la région B, je suis amené près de sa limite externe qui est la surface de la région A ; dans la mesure où je discerne clairement les natures passée et future de B, je les rassemble dans un présent plus élevé ou davantage inclusif, qui est le Maintenant de A ou s'en approche ; dans la mesure où je discerne clairement le mouvement de B, c'est par contraste avec l'immobilité de A à l'arrière-plan. En bref, la triple « profondeur » d'une région est vue par rapport à la triple « surface » d'une autre. Et mon progrès à partir de la vue plate de B, par l'intermédiaire de la vue perspective de B, vers la vue plate de A, peut être résumé de cette manière :



Je ne dis pas, cependant, que la perception du mouvement est invariablement, ou depuis le début, une indication suffisante de la distance : dans certains états de vertige, d'ébriété, etc., l'objet en mouvement n'est pas définitivement situé. Et également, si je fixe un doigt sur mon front et que je bouge la tête de sorte que le bout du doigt décrive un cercle, j'ai l'impression que c'est mon doigt et non pas ma tête qui est en mouvement. « Ces illusions », dit William James, « sont des survivances d'une forme primitive de perception, quand le mouvement était ressenti en tant que tel, car attribué au « contenu » total de la conscience, et non pas encore distingué comme appartenant exclusivement à une de ses parties. Quand notre perception se développe pleinement, nous allons au-delà du mouvement simplement relatif d'une chose par rapport à son arrière-plan. Mais, primitivement, nous n'effectuons pas parfaitement cette discrimination. La sensation du mouvement s'étend à tout ce que nous voyons et le contamine. » Textbook of Psychology, pp. 71 et suivantes.

10. MOUVEMENT ET PROFONDEUR, CONCLUSION

À la fin du chapitre I et du chapitre XV, j'ai essayé de montrer la nécessité d'améliorer les perspectives spatiales et temporelles de notre expérience ordinaire. La question présente est de savoir si le mouvement en perspective est lui aussi important. Est-ce que je constate dans la pratique que j'ai besoin de regarder un monde en mouvement, et non simplement un monde profond dans l'espace et dans le temps ? × Ou plutôt – puisque ce ne sont pas des perspectives à moins qu'elles ne soient animées, à un certain degré, est-ce que leur mouvement est essentiel à la satisfaction qu'elles me donnent ?

C'est en fait le cas. Pourquoi est-ce que la mer est si reposante à regarder, si ce n'est parce qu'elle est si agitée, l'incarnation même du mouvement ? Puis il y a ces autres éléments – le feu et l'air. La fascination d'un feu est celle du bord de mer à une échelle plus intime, c'est la fascination d'un changement qui est suffisamment monotone. Comme pour l'air, quel charme pourrait avoir un paysage sans vent, dont les nuages seraient un barrage de ballons permanents, qui ne jetteraient jamais une ombre courant sur les flancs des collines, dont les arbres et l'herbe ne verraient jamais une de leurs feuilles soufflée ailleurs ? Est-ce que des statues d'animaux et d'enfants sculptés de manière exquise, et des vols d'oiseaux de paradis empaillés suspendus sur des fils, seraient un substitut adéquat à la scène extrêmement commune mais toujours active qui se joue à l'extérieur de ma fenêtre ? Bien sûr qu'ils ne le seraient pas. Et la raison en est claire. Exister dans un monde de statues de cire serait devenir une statue de cire. La vie n'est pas seulement un certain nombre de mouvements – mouvements organisés jusqu'à une certaine

× À propos du mouvement apparent des objets lorsque nous les dépassons, John Cowper Powys écrit : « Alors le délicat ajustement du premier plan et de l'arrière-plan est le plus parfait imaginable ; car le premier plan change à chaque seconde ; tandis que l'arrière-plan change si lentement que nous pouvons à peine voir qu'il se transforme. C'est exactement ce que nous désirons dans la vie ; le rituel des alternances humaines au premier plan et, à l'arrière-plan, les grandes processions et les vastes cycles planétaires. » (A Philosophy of Solitude, p. 147.) – Une admirable description du mouvement en fonction de la profondeur, avec ses vitesses différentes. L'art de voyager dans la vie est de connaître tous nos mécanismes, et comment et quand en changer : Nous essayons, pour la plupart, de faire la totalité du voyage en seconde.

intensité – mais la découverte active de ces mouvements dans l'environnement, dans les compagnons que l'on a. Nous sommes tous des Pygmalions. Pour vivre, trouvons la vie. ° Dites-moi où vous trouvez l'action réelle du monde, et je vous dirai l'intensité à laquelle vous vivez. À mon niveau, je perçois l'univers en mouvement ; à d'autres niveaux, ce n'est qu'un simple rideau pour une pièce de théâtre. Seuls mes égaux et acteurs proches sont animés ; le reste, en pratique si ce n'est en théorie, n'est qu'une scène peinte, plate et immobile. Mais, en fait, ce que je prends pour le rideau de cette pièce n'est qu'une autre pièce se mouvant à un tempo plus lent, avec un autre rideau qui, à nouveau, a une profondeur et un mouvement ; et ainsi de suite. La vérité n'est pas qu'il y a de nombreuses pièces en d'aussi nombreux plans, mais une seule pièce qui remplit la profondeur totale de la scène depuis les lumières de la rampe jusqu'au rideau le plus en arrière ; et pour comprendre le drame il est nécessaire d'ajuster sa vue à celui-ci, et de distinguer tous ses plans d'action. Mais je souffre d'une sorte d'aveuglement – l'aveuglement d'une caméra avec une profondeur de champ réduite –, je souffre d'une façon extrême de ne voir que ce qu'il y a au milieu, d'une sclérose de mon cristallin qui m'empêche de suivre l'action de la pièce au premier plan et à l'arrière-plan. Un plan a de la profondeur, les autres s'évanouissent ; l'un a un mouvement, les autres sont immobiles – les plus distants semblent immobiles, parce qu'ils se meuvent trop lentement pour moi ; les plus proches, parce qu'ils sont trop rapides. Il n'est pas étonnant que j'aie des difficultés à suivre l'intrigue de la pièce, alors que tant de choses en elle sont dans le flou.

Je perçois des animaux et des hommes dans leur comportement, non des planètes et des étoiles. Pour ces dernières, j'ai besoin de grandir, au moyen de techniques, d'instruments et de moyens d'enregistrement, aux dimensions d'un corps céleste ; par-dessus tout, j'ai besoin de l'énergie projective, de la capacité créatrice de profondeur d'un tel être. J'ai beaucoup de choses à faire. Il est facile – parfois beaucoup trop facile – de voir le mouvement et la vie dans la scène qui est juste en dehors de ma fenêtre, mais il n'est pas du tout facile de les voir en train de continuer, pour ne pas dire s'accroître, au fur et à mesure que la scène s'éloigne. La raison peut en être décrite comme une sorte de paresse. Je me trouve parmi des hommes vivants parce que je les aide à se rendre vivants : je joue mon rôle dans leur résurrection perpétuelle des morts, comme ils jouent leur rôle dans la mienne. Mais quand on en vient aux étoiles, je suis moins coopératif. Elles sont plates, sans passé ni futur, immobiles et mortes, jusqu'à ce que je les galvanise. Pour le bon sens, l'idée que je puisse éveiller des étoiles au mouvement et à la vie est ridicule. Dans le fait réel, cela n'est que raisonnable. Comme tous les autres individus hiérarchiques, une étoile ne vit pas ni ne se meut pas par elle-même, mais dans ses proches. La profondeur dans l'espace et dans le temps, le mouvement et la vie, sont des produits conjoints, le travail d'une société d'égaux.

Mais le mouvement en profondeur, même le mouvement de toutes mes régions liées dans une activité unique infiniment complexe, n'est pas suffisant. Le mouvement là-bas implique et demande l'immobilité ici : la jante tourne uniquement parce que le point central du moyeu est

° Nous animons notre environnement plus ou moins inconsciemment, mais le bouddhisme (dans le Brahma-vihara, ou quadruple demeure en Dieu, des écritures paliées) en fait une pratique délibérée. L'homme est prié de contempler successivement les quatre quartiers de la terre, et de répandre dessus l'esprit, l'amitié, la pitié, la joie, l'équilibre ou le calme : les hommes qui ont besoin de notre vitalité doivent aussi être soutenus et revigorés par notre contemplation. Mme Rhys Davids (Outlines of Buddhism, pp. 32-3) qualifie cela d'exercice de télévolition, ou de volonté exercée à distance. C'est nous, dit Coleridge, dans son « Ode to Dejection », qui devons vitaliser « le monde froid et inanimé » car « nous ne recevons que ce que nous donnons, et ce n'est que dans notre vie que la Nature vit. »

« Reste calme, et sache que je suis Dieu. » (Ps. XLVI. 10) – la plupart des types de religion tendent à mettre l'accent sur la tranquillité, « la paix de Dieu, qui dépasse toute compréhension », le repos pour celui qui est las. Il a été dit que les damnés sont en mouvement perpétuel, tandis que les hommes dans cette vie sont partiellement en mouvement et partiellement au repos, et que Dieu est totalement au repos. Dante, en tout cas, fait du supplice d'être battu sans cesse par des vents furieux la punition de Paolo et de Francesca, ainsi que de leurs compagnons dans le deuxième cercle de l'Enfer. D'un autre côté, les fameux derviches tourneurs des soufis semblent déterminés à atteindre Dieu au moyen d'un excès de mouvement : étant donné une formation ascétique correcte associée à une discipline mentale, la pratique de pirouetter sur le talon gauche, les yeux fermés et les bras étendus, est dite produire une extase lors de laquelle l'âme s'unit à sa source divine. La solution à cette apparente contradiction est que le but de la religion n'est ni la simple activité ni la simple passivité (chacune d'elles étant « d'essence infernale » par elle-même) mais le Tout-Centre qui est parfaitement au repos parce qu'il est parfaitement actif. « Directement en mon nombril je peux ressentir », dit Edward Dowden, dans son 'Western Spinning Dervish', « le centre de la grande roue du monde », et le centre de la roue est immobile. (The Oxford Book of Mystical Verse, p. 341)

parfaitement au repos. Je suis perdu jusqu'à ce que je voie l'inaction au Centre, qui est la condition et le réceptacle, le complément et le rectificatif, de toute l'agitation du monde. Ne faire que s'approcher de ce Centre immobile serait pire qu'inutile, car le mouvement dans les régions les plus proches (de celui-ci) devient de plus en plus frénétique jusqu'à ce que l'on arrive au point focal où, à la limite même, il débouche dans son opposé. Il n'est pas non plus suffisant d'atteindre l'immobilité du Centre, où l'exclusion du mouvement signifie l'exclusion de tout ce qui est autre ; l'autre moitié du but est l'immobilité du Tout, qui est immobile parce qu'il n'exclut aucun mouvement quel qu'il soit. Le premier est le réceptacle vide de tous les mouvements, et le deuxième est le réceptacle totalement rempli. Le but final, donc, n'est ni la profondeur par elle-même ni l'ici par lui-même, ni le mouvement par lui-même, ni l'immobilité par elle-même, mais leur fusion complète dans la Paire ultime. La profondeur extrême de l'altérité perspective est unie au centre le plus interne de ce que je suis. Mais je ne peux les atteindre qu'après que chaque région intermédiaire a reçu pleinement sa profondeur active.

Ce dont j'ai besoin, de ce fait, est un espace pour une vision triple – des lieux distants, des périodes distantes, et des actions distantes. Une telle vision n'est pas une peinture de scène dont je suis le concepteur – son altérité m'est essentielle – elle ne peut cependant pas être esquissée sans ma coopération constante. Le monde est profond et vivant – il l'est indiciblement – mais ma propre nature creuse dissimule le fait. Un bateau avec une ligne de sonde de cents brasses ne vogue jamais sur des mers profondes.

Suis-je train de lire dans l'univers ce qui n'est pas là ? Bien sûr que c'est ce que je fais. La profondeur n'est pas là, le mouvement n'est pas là, la vie n'est pas là – tous sont là-bas-à-partir-d'ici et ici-à-partir-de-là-bas, à-ce-moment-là-à-partir-de-maintenant et maintenant-à-partir-de-ce-moment-là. Ce qui est là-bas uniquement, ou ici seulement, n'est rien du tout.

Pascal se lamente sur : « la condition de l'homme : inconstance, lassitude, agitation. » Cependant, à peine quelques lignes plus bas : « Notre nature consiste en mouvement ; le repos complet est la mort. » (*Pensées*, 127, 129) Le fait est que la vie et le mouvement de nos régions sont inséparables de la mort et du repos de notre Centre. Être complètement vivant et actif, c'est connaître que l'on n'est rien de la sorte – en soi-même

CHAPITRE XVII

LE PRÉSENT APPAREMENT ACTUEL

L'instant présent des hommes pourrait être comparé à celui de Dieu en ceci : de même que vous voyez diverses choses à un certain moment, Il voit toutes choses en Son éternel présent.

Boethius, The Consolation of Philosophy, V. 6.

Les yeux de Dieu, et peut-être aussi les nôtres une fois glorifiés, peuvent voir et contempler le monde dans sa Quintessence, son essence réduite, aussi réellement qu'ils le font maintenant dans son ensemble et dans sa substance dilatée. Dans la semence d'une plante, la perfection des feuilles, celle des fleurs et des fruits sont présentes, bien que d'une manière invisible, aux yeux de Dieu et à la compréhension de l'homme ; parce que les choses qui sont in posse (en puissance) pour les sens sont déjà présentes pour la compréhension. C'est ainsi que Dieu voit toutes les choses, il contemple aussi pleinement Ses œuvres dans leur Quintessence, que dans leur plein volume.

Browne, Religio Medici, I. 50.

Qui ignore qu'un homme peut percevoir intuitivement en une ou deux secondes ce qu'il ne parviendra pas à exprimer en une demi-heure de pensée ordinaire ? Ceci pour montrer que le mental humain comporte des parties déliées et d'autres plus quelconques.

Swedenborg, The True Christian Religion, 603.

Le fondement de la vénération, c'est cette perception que le présent contient en lui-même la totalité de l'existence, le passé et le futur, l'entière du temps qu'est l'éternité.

Whitehead, The Aims of Education, p. 23.

Il est impossible de saisir le futur sans avoir une égale perspective sur le passé.

Bergson, Matter and Memory, pp. 69-70.

Le temps suit diverses allures chez diverses personnes. Je vais vous dire avec qui le temps va l'amble, avec qui il trotte, avec qui il galope, et avec qui il fait halte.

As You Like It, III. 2.

*La curiosité des hommes fouille le passé et l'avenir
Et se cramponne à cette dimension. Mais saisir
Le point d'intersection de l'être intemporel
Avec la durée, voilà une occupation pour le saint.*

T. S. Eliot, 'East Coker'.

*Un vivant temple de tous âges
C'est ce que je vois en moi
Un temple d'éternité !*

Traherne, 'An Hymn upon St Bartholomew's Day'.

Le temps est l'illusion suprême. Il n'est que le prisme interne avec lequel nous décomposons l'être et la vie, le mode selon lequel nous percevons successivement ce qui jaillit simultanément dans l'idée. L'œil ne perçoit pas toute une sphère d'un coup bien qu'elle existe entièrement comme telle. Soit la sphère doit tourner devant l'œil qui l'observe, soit l'œil doit contourner la sphère. Dans le premier cas, c'est le monde qui se déroule ou semble se dérouler dans le temps ; dans le second, c'est notre pensée qui analyse et recompose successivement. Pour l'intelligence suprême, le temps n'existe pas ; ce qui sera est.

Amiel, Journal, Novembre 16, 1864.

Insensé ! Tout ce qui est, absolument, dure pour toujours, au-delà du souvenir.

Browning, Rabbi Ben Ezra.

Plus nous sommes éveillés, plus nous appréhendons rapidement les choses.

(Denis Saurat, Gods of the People, p. 41. 'XXth Century Texts')

1. LE PRÉSENT APPAREMENT ACTUEL

En écrivant ces mots, je peux entendre les cloches d'une église sonner une octave descendante, encore et encore. J'assiste à ce que ce j'entends en ce moment-même. Et je constate qu'à aucun moment je n'entends une



seule note, je ne me rappelle pas les notes qui l'ont précédé, et je n'anticipe pas les notes qui vont suivre. Au lieu de cela, j'entends réellement au moins quatre notes Au-delà de ces quatre je suis un peu plus dubitatif : les sons entendus semblent s'estomper en sons remémorés et prévisibles, et la netteté et la vivacité de la sensation disparaissent progressivement.

Il semble donc que mon présent empirique, le moment de l'expérience, ne soit pas un simple instant sans dimension, mais une durée. Si les extrémités de cette durée sont, pour ainsi dire, floues, elle peut néanmoins être mesurée approximativement. (Des psychologues font état de périodes allant de moins d'une seconde à plusieurs secondes – les résultats dépendant apparemment de la méthode de mesure, de la personne testée et de son état d'excitation ou de repos.) Et la caractéristique de cette période – le soi-disant présent qui n'est qu'apparement actuel – c'est qu'elle comporte une succession temporelle, une mise en ordre de l'avant et de l'après, mais pas de division définie entre passé et futur. ° J'entends les quatre cloches sonner chacune à son tour, avec très peu d'« empiètement », et pourtant je les entends ensemble. Ce n'est pas comme une série de notes discrètes, et encore moins comme une série d'ondes sonores discontinues, que j'entends la mélodie des cloches.

La vision raconte presque la même histoire. Je regarde par ma fenêtre et vois un oiseau – un martinet – en pleine voltige. Qu'est-ce que je vois, en réalité ? Pas un « instantané » de l'oiseau, avec des ailes figées dans une position, suivi par un autre « instantané », avec des ailes figées dans une autre position, et ainsi de suite, mais une vibration, un battement d'ailes, un vol plané, une bande striée, jamais moins de quelques mètres de long, apparaissant à une extrémité et disparaissant à l'autre. Aucune position des ailes et du corps n'est donnée séparément, mais toujours dans le flux de beaucoup d'autres, et pourtant je ne vois ni plusieurs oiseaux, ni un oiseau prolongé dans un passage continu. Les positions ne sont pas confondues, mais sont vues dans leur bon ordre ; et cet ordre n'est pas une succession futur-présent-passé, mais un avant et un après – un ordre temporel, et pourtant inclus dans le présent. Une position du martinet « n'est pas passée parce qu'elle a eu lieu avant une autre qui est présente, pas plus qu'elle n'est présente lorsque l'élément précédent de la série a disparu. Elle est présente tant qu'elle demeure dans le moment de l'expérience, et tant qu'elle est présente, elle n'a même pas commencé à se dissiper ». × Certes, mon Maintenant tel que j'en fais réellement l'expérience est très différent de l'instant intemporel auquel la théorie tente de le réduire. Pour reprendre l'expression célèbre de William James, mon présent est comme un dos-d'âne qui s'affaisse de chaque côté dans le passé et le futur, plutôt que le fil d'un couteau qui les scinde + ; c'est une durée continue dans laquelle un événement succède à un autre sans pour autant l'abolir, et dans laquelle un intervalle de temps est perçu comme un tout.

(Je devrais peut-être noter ici qu'il ne faut pas expliquer le présent apparement actuel en termes de concepts tels que « la persistance rétinienne » – cette demi-seconde à peu près qui s'écoule entre la fin du stimulus visuel et le retour de l'organe en position non stimulée. * Parce que, premièrement, bien que mon œil et son objet soient en effet fonctionnellement reliés, seul le dernier est ici et maintenant, et leur

° Alexander soutient que dans le présent apparement actuel nous avons l'expérience directe du passé et du futur, et que l'expression apparement actuel est donc un abus de langage. Pour lui, le présent ne s'étend pas dans le temps : nous tenons différents temps ensemble, mais ce faisant, nous n'en faisons pas un présent. (*Space, Time and Deity* i. pp. 121 et suivantes). John Laird fait partie des philosophes dont le point de vue est similaire. (*Contemporary British Philosophy*, 1ère série, p. 220). Mais la différence entre cette description et celle que j'adopte ici ne relève, je pense, que presque entièrement de la manière de l'exprimer. Parmi les nombreuses contributions au sujet du présent apparement actuel, l'une des plus lucides que je connaisse est celle d'H. Wildon Carr, dans *A Theory of Monads* (pp. 133 et suivantes).



Cette esquisse est ce que je peux faire de plus proche de ce que je vois, mais étant principalement spatiale, elle ne constitue qu'une approximation sommaire de l'expérience réelle dans le temps. Quelques peintres contemporains ont essayé d'enregistrer ces mouvements (par exemple, certains dessinent les différentes positions des pattes d'un chien qui trotte de telle sorte qu'il semble en avoir un très grand nombre), et des photographies de ce genre sont fréquentes. La peinture futuriste a été très à la mode en Italie au début du vingtième siècle. Severini a peint un tramway, Buccioni un cycliste, et Soffici un bal de ruffians, vus comme dans un présent apparement actuel.

× H. Wildon Carr, *Op. cit.*, p. 133.

+ James dit que le présent apparement actuel « n'est pas une lame de couteau, mais un dos-d'âne, avec une certaine largeur propre sur laquelle nous sommes perchés, et à partir duquel nous regardons dans les deux directions du temps. L'unité de composition de notre perception du temps est une durée, avec une proue et une poupe, pour ainsi dire, un bout étant tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir. » *Principles of Psychology*, i. p. 609.

* Voir, par exemple, Robert S. Woodworth, *Experimental Psychology*, p. 565.

relation est la relation intermédiaire de ce qui est régional à ce qui est Central : le comportement de mon œil et le comportement de mon objet visuel sont, dans le temps comme dans l'espace, deux événements distincts qui ne peuvent être confondus. Par ailleurs, le présent apparement actuel tel que je le comprends constitue le socle temporel de toute expérience, peu importe quels sens y participent ou non, peu importe que l'expérience relève de la perception ou de la conceptualisation. Mais même en supposant que mes yeux soient au Centre et coïncident avec mon objet visuel, et que ma persistance rétinienne puisse en conséquence être assimilée à mon présent apparement actuel, alors la persistance rétinienne serait elle-même devenue la condition *sine qua non* de mon expérience visuelle, et l'opposé même d'une imperfection de l'instrument. †)

2. UN PRÉSENT APPAREMENT ACTUEL TRÈS ÉLASTIQUE

De prime abord, cette description d'un présent apparement actuel contredit mon point de vue des deux derniers chapitres. Je considère le Maintenant essentiellement comme un couteau au fil parfaitement aiguisé, un repère intemporel séparant l'avenir du passé. Je ne peux pas davantage laisser la moindre parcelle de temps, même brève, s'introduire dans mon Maintenant, que je ne peux laisser la moindre portion d'espace se glisser dans mon Ici. Faire autrement équivaldrait à perdre ce rien d'une valeur inestimable au cœur de moi-même, ce Moyeu immobile sans lequel la roue ne peut tourner. Sans le Centre immobile hors du temps et de l'espace, pas d'espace périphérique, ni de temps, ni de mouvement. Je ne peux pas accorder au Présent d'être ne serait-ce qu'« une épaisseur négligeable séparant le passé de l'avenir » ° : il n'a pas d'épaisseur du tout.

Mais si je rejette le dos-d'âne pour le tranchant du couteau, comment vais-je expliquer que j'entends simultanément quatre notes ou plus, et que je vois l'oiseau comme une bande striée dans le ciel ?

Cela ne pose pas vraiment de difficulté particulière. Mon Maintenant a deux faces. Il est, pour ce qui me concerne, un fil de couteau, Central et donc intemporel ; et il est, pour ce qui concerne les autres, un dos-d'âne, périphérique et dans la durée. D'autres ont tout le temps qu'ils veulent en moi, moi qui suis hors du temps. × Parce que je n'ai pas le moindre instant en propre, j'ai tout le temps du monde à accorder à mes objets, afin qu'ils parviennent à ce qu'ils sont ici et maintenant en moi. Le fil du couteau est parfaitement aiguisé et le dos-d'âne est aussi large que nécessaire. Mais mon présent apparement actuel ne va certainement pas se limiter à une ou deux secondes, lorsque je vois que, quand j'enregistre un objet, je trouve de la place pour sa structure spatiale et sa structure temporelle – cette dernière pouvant être un million d'années ou un millionième de seconde. Il s'agit en effet d'un dos-d'âne élastique, s'élargissant si progressivement, si naturellement, avec si peu d'effort, de la plus fine lame de rasoir au plus large plateau, que la modification passe inaperçue. Mon objet se ménage un espace pour lui-même ici en moi, et un temps pour lui-même maintenant en moi, sans provoquer la moindre perturbation. * Car c'est là sa place, son chez lui. Nombreuses sont les

† Mais Woodworth écrit : « Si l'œil était un parfait instrument d'enregistrement de la lumière ... il n'y aurait pas de " persistance rétinienne " » Mais il admet néanmoins que la persistance rétinienne a son intérêt : .. « Une ampoule électrique moderne alimentée en courant alternatif ferait trembler tous les objets si l'œil avait un pouvoir de résolution parfait dans le temps » (*Loc. cit.*) Le mot parfait est assurément inexact. Est-ce qu'un œil incapable d'enregistrer la moindre couleur, parce qu'il conserverait séparément chaque longueur d'onde lumineuse, serait un « instrument plus parfait d'enregistrement de la lumière » que nos yeux ?

° Sartor Resartus, III. 7.

Marc-Aurèle, en soulignant que le passé et l'avenir ne nous appartiennent pas, dit « que chacun ne vit que le moment présent, et que ce moment ne dure qu'un instant. Petit est donc le temps que chacun vit ; petit est le coin de terre où il le vit » (Méditations, Livre III 10.). Mais cela ne va pas assez loin : l'Ici et maintenant dans lequel vit l'homme est, en soi, tout à fait en dehors de l'espace et du temps

× Je suis mort en moi-même, vivant dans mes semblables, immortel dans mon Dieu. Comme le dit Saint Augustin, l'âme est immortelle parce qu'elle est faite pour connaître les vérités éternelles. Mais si elle est naturellement réceptive à ce qui est permanent, c'est parce qu'elle est dépourvue de toute permanence propre. Ainsi Edward Caird : « Parce qu'elle est capable de mourir à elle-même – parce que, en effet, ... elle ne peut pas vivre, sinon par une sorte de mort à soi-même, – elle ne peut pas, finalement, mourir. Comme elle peut faire de ce qui semble le plus la limiter une partie de sa vie propre, elle n'a pas de limite absolue ; elle inclut la mort comme un de ses éléments, et n'a donc pas à la craindre comme ennemie. » Hegel, p. 211.

* Cf. Amiel : « Le temps n'est que la mesure de la difficulté d'une conception. La pensée pure n'a guère besoin de temps, car elle perçoit les deux extrémités d'une idée presque au même moment. L'idée d'une planète ne peut être élaborée par la Nature qu'avec du travail et des efforts, mais l'intelligence suprême résume le tout en un instant. Le temps n'est alors que la dispersion répétée de l'être. » Journal, 7 Janvier, 1866.

demeures de l'Ici et maintenant.

Pour le bon sens, il est bien sûr incroyable que mon présent apparement actuel s'étende à des vingtaines ou des centaines d'années quand je contemple les étoiles, et à des millions quand je contemple les galaxies – comment pourrait-il dépasser la durée de ma vie terrestre ? Mais je ne suis pas réduit à ma seule condition terrestre. Contempler les étoiles, c'est subir une métamorphose considérable, c'est être réorganisé sur une nouvelle échelle d'espace et de temps. En général, la capacité du présent apparement actuel, du moment de l'expérience, est proportionnelle au statut hiérarchique de l'expérience. + Le principe, en tout cas, a été largement reconnu. De nombreux auteurs ont suggéré qu'en descendant l'échelle des créatures vivantes, le moment de l'expérience comprend de moins en moins de temps, et certains ont ajouté que, pour les êtres au-delà de l'humain, l'expérience du moment ne peut s'avérer qu'infiniment plus ample que la nôtre. « À Tes yeux, des milliers d'éons ne sont qu'un soir qui passe. » (Le pressentiment de cette élasticité du temps fait partie de l'expérience normale – et anormale – des humains : si, pour un rêveur plongé dans un long songe fourmillant d'incidents, il y a une durée vécue, ce rêve relève de l'instant pour le spectateur extérieur ; sur le point de se noyer, un personne verra défiler son existence devant soi avec force détails même si cette prise de conscience est comprimée en quelques moments. × Il y a l'expérience d'un De Quincey découvrant « l'ample expansion du temps » – ou le récit bien connu d'un Mozart qui disait qu'il pouvait entendre toute une symphonie en même temps. * – À mon avis, chez de Quincey, il y a descente dans la hiérarchie alors que chez Mozart le processus est plutôt celui d'une ascension. L'hypnose fournit un autre exemple de descente dans la hiérarchie, en particulier quand l'attention d'un sujet se concentre au point de rendre la douleur insensible. Cela peut être dû, en partie, à une réduction de la portée tant de la mémoire que des attentes du sujet, ° comme si, suite à une contraction du présent apparement actuel, la durée temporelle se raccourcissait tellement que le présent ne pouvait plus contenir la douleur en tant que telle. À croire que la période nécessaire au sentiment de souffrance tombe ainsi hors du champ de la conscience. Sous hypnose – comme sous anesthésie – je m'enfonce à des niveaux infrahumains du moi, là où les grands rythmes de l'existence ne sauraient être notés ; et (me dit-on) si j'étais entraîné à certains types de yoga, je pourrais accéder à ces profondeurs – à volonté et sans l'aide d'aucun hypnotiseur ou anesthésiste.)

Gerald Heard écrit que « plus l'on se penche sur le mystère du temps, plus il semble que tout se décline au présent à condition que nous-mêmes vivions suffisamment dans le maintenant pour ne jamais faire preuve de distraction – il s'agit d'être toujours conscients, centrés sur l'instant, de n'être en rien préoccupés du passé ou de l'avenir, bref d'être disponibles au seul apport du moment ». φ Je crois cela profondément juste ; mais il est aussi vrai que les besoins pratiques de l'existence exigent généralement que le présent apparement actuel se replie sur les seules perceptions d'une médiocre ampleur. Si « l'étude véritable de l'humanité est celle de l'homme », il est normal que l'essentiel de son expérience soit adapté aux choses de l'homme. C'est pourquoi, même si le présent apparement actuel est capable d'une très grande expansion et d'une aussi vaste

+ Whitehead (Science and the Modern World, p. 131) identifie le présent apparement actuel d'un « événement » avec sa « durée temporelle totale », en laquelle « l'événement se réalise comme une totalité ». Je préférerais dire que le présent apparement actuel de l'événement est essentiellement cette période en laquelle il réalise en un tout la structure temporelle de ses égaux, et incidemment la période similaire pendant laquelle sa propre structure se résout en eux.

× Il est bien sûr important de distinguer entre une estimation subjective et une autre, objective, de telles expériences ; ou plutôt, il est important de ne pas mélanger les niveaux en disant que les choses se passent « très vite » aux niveaux inférieurs mais « très lentement » aux niveaux supérieurs. Mon rêve se déroule ainsi à ce qui me semble une vitesse usuelle, peu importe comment l'observateur extérieur estime sa durée. Par ailleurs, il existe bien des variations subjectives du tempo, sous l'influence d'une drogue, d'un changement de température, de la monotonie (ou de la variété) des expériences vécues. De Quincey écrit : « J'ai parfois le sentiment d'avoir vécu de soixante-dix à cent ans le temps d'une nuit ; et même davantage, j'ai parfois eu des sentiments représentant un millénaire qui sont passés pendant ce temps-là. » Pour lui, le temps et l'espace « enflaient ». Sous influence du haschich, il rêvait de distances et de durées apparement fort amplifiées – or, à mon avis, elles l'étaient vraiment. Quant à l'influence de la température sur l'appréciation subjective du déroulement du tempo, voir Le temps biologique de Lecomte du Noüy (cité dans The Psychology of Time, ouvrage de Mary Sturt).

* Holmes, Life and Correspondence of Mozart (Londres, 1845), pp. 317 et suivantes.

° Marc-Aurèle en énonce clairement le principe : « Ni le futur, ni le passé ne peuvent te blesser ; seulement ce qui est présent. Et cela même s'amointrit encore, si tu peux directement le circonscrire ; vérifie ensuite si ton esprit ne peut pas, ne serait-ce qu'un petit moment, un bref instant, supporter cela patiemment. » Pensées, VIII. 34 ; cf. XII. 2.

φ Man the Master, p. 127. Cf. Heard, Pain, Sex and Time, pp. 51 et suivantes. Voir aussi H. Wildon Carr, The Philosophy of Change, p. 125 : en concentrant ou en relâchant son attention, on peut inclure ou exclure plus ou moins de choses, à partir du moment présent.

contraction, on estime que ses limites restent fort limitées en pratique pour des humains ordinaires dans un monde ordinaire. Assurément, la compagnie des étoiles est aussi naturelle aux hommes que celle de leurs prochains. Dès lors, un présent sidéral apparemmement actuel embrassant des centaines ou des milliers d'années est aussi propre à l'homme que le présent apparemmement actuel d'une ou deux secondes de sa vie ordinaire. En fait, si la véritable fin de l'homme est de se plaire en Dieu au-delà du temps ; si la vie éternelle de l'homme consiste en la connaissance présente de cet Objet éternel, † on peut alors dire que le présent apparemmement actuel le plus propre à l'homme est celui qui inclut la totalité du temps et qu'il transcende ainsi le temps. φ En termes plus prosaïques, il y a la « conscience historique » qui, bien qu'embrassant tous les événements dont elle traite dans son Maintenant propre, les prive pour la plupart de l'immédiateté et de la netteté des contenus d'un présent apparemmement actuel pleinement développé : l'ordre passé-présent-futur n'a pas encore été totalement supplanté par l'ordre avant-après. Berdiaev disait : « Une vie complète unit les trois moments du passé, du présent et de l'avenir. Ainsi la réalité historique n'est pas morte, elle est renvoyée au passé ; et elle n'est pas moins réelle que la réalité actuelle ou celle du futur... » ⊙

3. LE CHAMP CONSTANT ET SA TEXTURE SPATIO-TEMPORELLE VARIABLE

Le bon sens suggère que, jusqu'ici, ma théorie a eu raison de mon jugement. Un bref regard sur une galaxie (ou, au mieux, ce qu'en révèlent quelques heures d'exposition sur une plaque photographique) semble suffire à montrer ce à quoi elle ressemble : une plus longue exposition ou une inspection plus précise peuvent en fait fournir moins d'informations qu'une étude brève. Je peux donc en conclure, à première vue, que ce que je regarde n'a que peu de rapport avec la durée de l'observation. + En d'autres termes, si les structures temporelles de mes objets sont aussi dissemblables, pourquoi se ressemblent-ils tant ?

Or, j'avais, presque littéralement, la réponse sous les yeux. Considérons, d'abord, l'espace que mes objets occupent ici en moi. Une tache sur une vitre, une feuille sur une branche ou une planète dans le ciel : tous sont capables d'occulter une nébuleuse spirale dans la mesure où, en gros, leurs limites coïncident. ° Enfants, certains d'entre nous jouaient parfois à se demander quelle était la grandeur de la lune – par exemple, en fonction d'une pièce d'un sou tenue à plus ou moins grande distance de l'œil – mais nous cessions le jeu généralement avant d'en avoir compris la leçon étonnante qu'il avait à nous apprendre. Mes objets se présentent dans ce que j'appelle mon champ de vision et leur « taille » dépend de la proportion qu'ils y occupent : ainsi j'estime la lune plus grande ou plus petite qu'un sou suivant l'endroit où je tiens la pièce. Mais, bien sûr, je ne peux laisser là cette affaire et je redis que la lune est vraiment plus grande que mon sou. De fait, je reconnais une caractéristique étrange de mon champ visuel – l'espace n'y a pas toujours la même valeur : il est élastique, non pas dans le sens où ses limites s'agrandissent ou rétrécissent mais au sens où sa texture varie considérablement. × Je me trouve dans la position d'un paysan dont le domaine ne serait pas plus

† Jean XVII. 3 ; ainsi que le Book of Common Prayer : « C'est en la connaissance de Dieu que s'ancre notre vie éternelle ». Voir aussi Taittiriya Upanishad, I, 6 : « Dieu vit dans le vide du cœur qu'il comble de son immortalité ».

φ Laird (dans Contemporary British Philosophy, 1ère série, p. 220) indique que le présent apparemmement actuel de Dieu embrasse l'entière de l'histoire du monde. « Dès lors, le lent passage des éons doit être son seul présent éternel sans que leur ordre, du plus ancien au plus récent, en soit modifié en quoi que ce soit ». Aujourd'hui ceci demande à être soigneusement nuancé au vu de la théorie de la relativité.

⊙ The Meaning of History, p. 72. Et cette réalité des temps qui ne sont pas présents, poursuit-il, se voit confortée par la conscience religieuse qui refuse l'idée de la mort ou celle de l'oubli.

+ L'Abbé de Beaufort disait de la vision de Frère Laurent quelle n'était pas liée au temps. À contempler longuement Dieu qui est éternel, son esprit était pour ainsi dire devenu intemporel. Il n'y avait là plus aucune trace de ce bon sens antiseptique que nombre de théologiens aiment à utiliser pour éviter que l'observateur ne soit contaminé par le fait observé.

° Il vaut la peine de noter que, dans la mesure où la taille donnée (la "grandeur rétinienne") des objets de ma hiérarchie varie, cette taille tend à croître jusqu'au niveau humain avant de décroître : ce que je dis être immense est aussi "microscopique" que le minuscule, et la symétrie de la hiérarchie est respectée. On parle des étoiles (et on les conçoit) comme des objets de petite taille. (Voir The Rape of Lucrece, 1008, 1525 ; Romeo and Juliet, III. 2.) Descartes écrit aussi : « Ainsi, quoiqu'une étoile ne fasse pas plus d'impression sur mon œil que la flamme d'une chandelle, il n'y a en moi aucune faculté réelle ou naturelle qui me porte à croire qu'elle n'est pas plus grande que cette flamme, mais je l'ai jugé ainsi dès mes premières années sans aucun fondement raisonnable. » Meditations, VI.

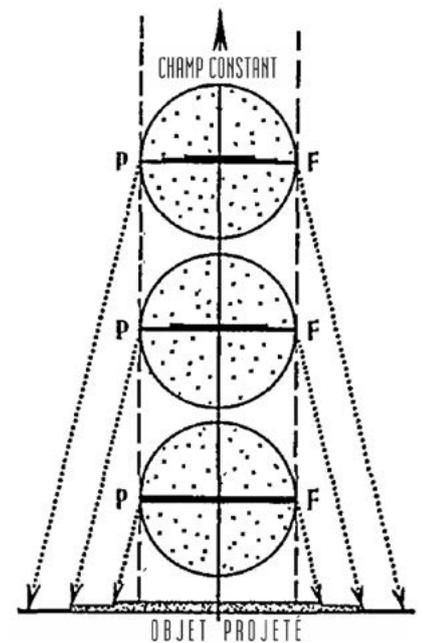
× Voir les vers suggestifs, mais à peine lucides, d'un Blake écrivant : « Créer l'Espace, créer le Temps – tels des prodiges divins – relève de l'Imagination des hommes déroulant l'immensité des trois Régions ... Chaque mot, chaque personnage manifestant l'humain selon l'Expansion ou la Contraction, selon le Transparent ou l'Opaque des fibres Nerveuses : ainsi varient le Temps et l'Espace qui changent au gré des modifications des Organes de Perception. » Jerusalem IV. 98.

grand que trois hectares, parfois juste assez grand pour n'y faire croître qu'une seule plante mais aussi, en d'autres circonstances, suffisamment grand pour qu'y poussent toutes les plantes de la terre. C'est en raison de cette ambiguïté de mon champ visuel (presque toujours reconnue dans la pratique mais rarement dans la théorie) que je peux dire que la lune est grande alors que ma pièce de monnaie est petite : c'est ma façon sommaire de dire que, bien que ces deux objets occupent la même proportion de mon champ visuel, l'espace de l'un est plus concentré, plus intense, d'une trame plus fine que l'espace de l'autre. Si je me compare à un appareil photo, je vois que j'utilise constamment une pellicule dont le grain correspond à l'objet pris (seulement, en ce cas, plus le temps d'exposition est long, plus fin est le grain), alors que la dimension du film ou la taille des images qui y sont enregistrées varient à peine. *

Or tout ce que je viens de noter, cette digression sur mon champ spatial, trouve son parallèle dans le champ temporel. Si mon champ temporel est pris pour constant, alors son maillage temporel, son degré de concentration, varie de niveau en niveau. Dans ce cas, ma montre ne permet pas de mieux mesurer le temps que demande une galaxie pour se mettre en place en moi, que ma règle graduée ne me permet de mesurer l'espace dont cette galaxie a besoin. Le fait est que ma montre et ma règle s'ajustent au statut hiérarchique de l'objet à mesurer : les marques taillées sur ma règle ne vont pas se rapprocher ou les aiguilles de ma montre accélérer quand je vais m'intéresser à un objet considéré de haut rang ; en fait, c'est la valeur des unités de mesure existantes qui va s'accroître énormément. Les galaxies, les étoiles et les hommes partagent le même champ spatio-temporel que moi, mais ils donnent des valeurs très différentes à leurs unités de temps et d'espace : si le numérateur reste constant, le dénominateur, lui, est infiniment variable. Ainsi des gouvernements successifs tout en gardant en circulation la même monnaie, vont en augmenter ou en diminuer le pouvoir d'achat en jouant sur les taux de change. Quand je me tourne vers le royaume des nébuleuses – ou, plutôt, chaque fois que je réalise que j'y vis en permanence –, mon capital spatio-temporel se revalorise au-delà de toute attente : un milliard de kilomètres se réduit à une longueur microscopique et un millier d'années à un simple instant. Je peux ainsi affirmer en toute vérité que la nébuleuse est un « petit » objet et qu'il est ici visible en un « instant » (ou en quelques heures au plus) car cet « instant » est extrêmement dense, fort différent de celui en lequel je perçois un homme ou une planète. ° Il n'y a là rien de surprenant. On ne peut guère attendre d'une société de galaxies qu'elle fonctionne selon des critères humains ni qu'elle trouve à redire au temps comme les hommes doivent le faire. Il n'y a pas d'exemple plus grossier d'anthropomorphisme, ni de plus grotesque, que la conviction du bon sens prétendant que je vois une galaxie de la même façon que je vois un homme.

Josiah Royce attribue nos hésitations quant au potentiel de conscience des êtres non-humains à la disparité entre leur compréhension du temps et la nôtre ; il est évident qu'une créature pour laquelle une explosion se déroule dans la durée ou pour qui le creusement d'une vallée par l'érosion fluviale relève, elle, de l'instant ne saurait sentir de manière « raisonnable ». × Rien pourtant ne nous permet d'arriver à une telle

* Nous tenons pour naturelles les éclipses car nous comprendons qu'un objet « proche » puisse en occulter un autre plus « lointain » ; nous regrettons que les orientaux ne puissent considérer ce phénomène de manière aussi suffisante. La fameuse démonstration faite par Périclès à un soldat athénien pris de peur n'a pas traité la question de fond : d'où vient le pouvoir du plus bas d'oblitérer le plus haut et non le contraire ? Nous avons ici au moins une indication frappante de l'importance de « substantialiser » les unités les plus hautes de la hiérarchie.



° À propos du présent apparement actuel, H. Wildon Carr écrit : « En théorie, il n'y a pas de limite à ce qui peut occuper le moment présent, mais ce moment reste cependant constant et invariable, quelle que puisse être la variabilité de son contenu serait-il en termes d'« intension » et d'« extension ». Ce contenu, certes illimité en théorie, est défini dans la pratique par notre organisation, par le mode de notre activité et sa relation à un certain système de référence. Ainsi, depuis ma naissance, on pourrait concevoir que ma vie entière est le contenu d'un seul moment d'expérience : ce qui veut dire qu'elle pourrait m'être entièrement présente non comme souvenir mais bien comme expérience immédiate. Cela n'impliquerait pas l'élargissement du moment d'expérience mais une variation du système de référence... Le moment d'expérience ... est constant alors que son contenu est variable, – non pas dans le sens qu'il serait une série ou une succession d'expériences toujours nouvelles mais au sens plus profond que tous ses traits objectifs, y compris son temps et son espace, sont variables et relatifs au système de référence. » A Theory of Monads, pp. 137-8.

× The World and the Individual, ii. p. 229.

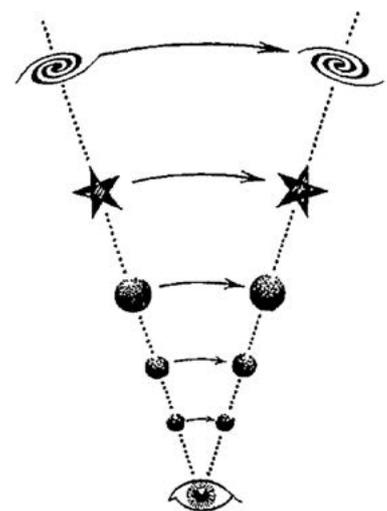
conclusion – à part notre manque d'imagination ou notre étroitesse intellectuelle. La première raison expliquant notre incapacité à reconnaître une vraie vie à la hiérarchie est notre difficulté, à nous, de vivre vraiment. La seconde est notre incapacité à saisir que, en ce qui nous concerne, une vraie vie est celle de la hiérarchie même. Nous ne voyons pas, en particulier, l'importance du fait qu'en nous mettant dans les souliers d'un atome ou d'une galaxie, d'une cellule ou d'une étoile, nous ne nous sentons ni plus grands ni plus petits, ni plus jeunes ni plus vieux, ni davantage pressés par le temps ou détendus que lorsque nous le faisons en tant qu'humains – ou, si nous le faisons, les différences ne sont pas si grandes qu'elles pourraient nous embarrasser. Les preuves de première main, l'information émanant de notre for intérieur, quant à la façon dont d'autres vivent dans la hiérarchie, nous bouleversent par leur abondance : et c'est la raison pour laquelle nous les ignorons en nous mettant en quête de misérables fragments de preuves de seconde main ou alors de preuves extérieures. Si l'intelligence et les buts des mondes infra et suprahumains se révèlent en nous (ou se dissimulent) par le biais de l'art, de la science et de la religion, leur échelle spatio-temporelle propre, leur extensivité et leur tempo naturels se présentent à notre inspection directe. +

S'agit-il là d'anthropomorphisme brutal ? Non. C'est même le contraire. L'opinion opposée, la conviction que l'humain est la norme et que le non-humain est (d'un côté) extrêmement surchargé, surpeuplé et débordant et (de l'autre côté) extrêmement étendu dans le temps, plus que volumineux et lent – avec pour corollaire que le seul esprit qui a de l'importance dans l'univers est l'esprit humain – voilà un anthropomorphisme vraiment brutal. Nous sommes passés de l'étape naïve, celle de l'illusion pathétique où nous pensions que tous les autres étaient comme nous-mêmes, à une étape raffinée, celle de l'illusion apathique, où nous pensons que tous les autres sont différents ; or il nous reste à comprendre que ni l'un ni l'autre de ces deux dogmes ne fonctionne et que notre tâche réelle est de distinguer clairement nos propres niveaux de fonctionnement et d'étudier leurs ressemblances et leurs différences. L'anthropomorphisme brutal consiste à confondre les niveaux hiérarchiques et provoquer l'effondrement des divers plans de l'univers ; il ne trouve aucune vie là où il n'en trouve pas à sa propre échelle et il est sûr que ce qui n'est pas déterminé jusqu'à l'homme vers le bas, n'est pas déterminé non plus jusqu'à lui vers le haut. Mais l'anthropomorphisme supérieur, reconnaissant d'un côté l'accessibilité des niveaux, et de l'autre côté la relativité de leur espace et de leur temps, est l'inverse même de l'anthropomorphisme au sens ordinaire. Le principe du champ constant signifie que nous n'attendons plus que l'univers se conforme, du haut en bas, aux unités spatiales et temporelles qui sont sacrées pour notre paroisse humaine bornée.

4. LE PRINCIPE DE LA VITESSE CONSTANTE

L'espace et le temps de mon domaine se rassemblent en un mouvement dont la « qualité » et « l'intensité » ne sont pas moins ambiguës qu'ils ne le sont. La fameuse demande – donnez-moi un levier assez long et un point pour l'y appuyer, et je déplacerai le monde – est, en un certain

+ En fait, on peut dire qu'elles arrivent à se créer en nous. Rilke, dans une lettre à Witold von Hulewicz du 13 novembre 1925, écrit : « Notre nature consiste à introduire des fréquences nouvelles dans les sphères vibratoires de l'univers. (Car, comme les matériaux divers du cosmos ne sont que le résultat de fréquences vibratoires différentes, nous préparons ainsi non seulement des intensités spirituelles mais – qui sait ? – de nouvelles substances, des métaux, des nébuleuses et des étoiles.) »



sens, accordée : je ne cesse jamais d'utiliser un tel instrument. Je suis moi-même un point d'appui immobile, et le bras de ce levier est ce qu'on appelle d'habitude le faisceau lumineux menant à mon œil ° – ma ligne visuelle. Or la chose intéressante est que quelle que soit la longueur de ce faisceau, que son extrémité lointaine se meuve parmi les vers de fromage ou les étoiles, sa vitesse pour moi est la même : elle couvre la distance entre deux vers de fromage, et la distance plus ou moins « égale » entre deux étoiles, dans un temps plus ou moins « égal ». Une manière de rendre compte de ceci est de dire que ce faisceau, par sa parfaite obéissance aux lois de toutes les régions qu'il traverse, réussit à rester droit ; dans les régions les plus lointaines il voyage plus vite, car le rayon tourne plus vite près de la jante. × Mais ceci c'est raconter l'histoire de l'observateur extérieur au lieu de la mienne. Pour moi, au moyeu de la roue, le rayon a une seule vitesse de part en part. La mouche qui rampe sur la vitre, le moineau qui vole au travers du jardin, l'aéroplane qui lacère le ciel – tous trois vont à la même allure dans mon champ.

Je peux voyager d'étoile en étoile plus rapidement que je ne peux traverser cette pièce, et avec moins d'efforts. Et ce n'est pas non plus une objection valable de dire que quand mon œil explore les cieux rien ne se produit parmi les étoiles, et que ce mouvement est simplement subjectif. Ce vaste mouvement des cieux quand je tourne la tête est un extrait de la vie telle que les étoiles la vivent, et les étoiles ne vivent pas comme les hommes ou les animaux vivent. À tous les niveaux, il y a un mouvement, mais à qui appartient ce mouvement – qu'on l'estime celui de l'observateur ou celui de son objet – relève très largement de ce niveau. Aux niveaux hiérarchiques inférieurs, on interprète le mouvement, pour sa plus grande part, comme celui de l'objet ; aux niveaux élevés, comme celui du sujet ; et cette interprétation est elle-même un facteur important dans la détermination du caractère des niveaux concernés. Les étoiles vivent une pleine vie sociale, mais ceci ne signifie pas une série d'activités frénétiques – leur comportement est aussi ordonné et tranquille que la tradition le déclare. Et il peut se permettre d'être ainsi, car il est avant tout libre, variable, sans souci et même abandonné : au-delà de tout ce qui est possible aux niveaux terrestres, les étoiles ont la liberté de leur espace ; il est le leur ; elles vont et viennent en lui à volonté, sans aucune restriction ni dur travail, comme l'ambiance le leur demande. (Ceci n'est pas une supposition – je ne fais que décrire ce que je peux faire lors de toute nuit étoilée. ⊗) Ce n'est pas un accident que, comme un microscopiste étudiant la vie dans une goutte de l'eau d'une mare, j'attribue, « collé » à l'oculaire, presque tous les mouvements que j'observe à mes objets et presque aucun à moi-même ; que, comme étudiant des hommes, la moitié des mouvements que j'observe semblent être les miens et l'autre moitié les leurs ; que, comme observateur des étoiles, je m'aperçoive que presque tous leurs mouvements m'appartiennent à moi. Et la raison de ce transfert de mouvement depuis l'observé à l'observateur, au fur et à mesure que je monte dans la hiérarchie, est assez évidente – aux niveaux élevés je suis plus conscient, que je ne le suis aux bas niveaux, de la vérité extrêmement importante que le mouvement dont je fais l'expérience est un mouvement ici en moi : là-bas, dans son propre Centre, mon objet est immobile, mais ici, régionalement, il est en mouvement. Quand je fonctionne dans ma capacité stellaire, ce fait devient évident ; aux

° Voyez, par exemple, Plato, *Timaeus*, 45 C ; St Augustine, *Confessions*, X. 6.

× Eddington (*The Nature of the Physical World*, p. 57, note de bas de page) indique que la science emploie souvent « pour des objectifs spéciaux un cadre de référence en rotation avec la terre ; dans ce cadre, les étoiles décrivent des cercles une fois par jour, et on leur attribue de ce fait des vitesses énormes. » Et ces vitesses excèdent de loin celles de la lumière.

⊗ Il est en fait vrai, comme Al Ghazzali le dit, que « l'âme rationnelle en l'homme abonde en merveilles, à la fois de connaissance et de puissance. Par ce moyen... il peut passer en un éclair de la terre au ciel et y revenir, il peut cartographier les cieux et mesurer les distances entre les étoiles. » (*The Alchemy of Happiness*, I.) Combien est-ce différent de la doctrine typiquement moderne d'Alexander et Lloyd Morgan que « nous ne pouvons “jouir” de tels corrélats psychiques de la vie et de la matière qu'en tant qu'ils sont impliqués dans la totalité du système psychique intégral de notre niveau d'esprit », et nous sommes incapables d'adopter immédiatement et directement le point de vue des individus non humains. (Lloyd Morgan, *Emergent Evolution*, p. 27)

niveaux inférieurs, il devient de plus en plus obscur. En d'autres termes, les degrés hiérarchiques inférieurs sont principalement ptolémaïques, et les plus élevés coperniciens. ° Monter dans la hiérarchie, c'est construire des rayons plus longs, reliant une plus grande partie du mouvement ici à des Centres plus lointains là-bas.

Mais que je le projette ou que je le revendique, le mouvement aux niveaux suprahumains et infrahumains se présente ici à mon inspection en tant que ni particulièrement rapide ni particulièrement lent. La nature a horreur de l'excès – excès dans la grandeur ou la durée, dans la vitesse ou la molle lenteur. La loi maintenant familière de l'extension verticale et de la limitation horizontale s'applique au mouvement, tout comme elle s'applique à l'espace et au temps séparément – on ne peut pas accroître au-delà d'une certaine limite l'envergure spatiale ou temporelle à un niveau sans se retrouver soi-même à un niveau plus élevé, ni la diminuer au-delà d'une certaine limite sans descendre ; et, de la même manière, un tempo plus élevé ou plus bas vous voit à un niveau où la « normalité » est restaurée. Pour dire les choses différemment, bien que votre vitesse de voyage puisse être décrite comme excessivement variée, votre vitesse en tant qu'engin est pratiquement constante, et la différence est rendue possible par un grand nombre d'engrenages.

J'en viens maintenant aux exemples. Le premier est assez ordinaire. Quand nous disons que le transport moderne a rendu la planète plus petite, nous sommes en réalité en train d'affirmer que notre vitesse de voyage – que ce soit à pied, à dos de cheval, en train ou dans l'air – est restée pratiquement la même. Et ceci est vrai : en fait, c'est plus qu'une manière parfaitement légitime, mais particulière, d'interpréter les données, car elle tient compte de faits qui seraient autrement négligés car subsumés dans la lenteur expérimentée des voyages aériens. En dehors des moments du décollage et de l'atterrissage, j'ai bien moins l'impression de vitesse dans un avion que sur une bicyclette. De même, quand je suis en train de traverser une plaine sans caractéristiques dans un train express, j'ai l'impression de me mouvoir plus lentement que quand je marche le long d'un chemin étroit dans une forêt à une vitesse qui ne risque pas de m'épuiser. L'homme voyage de plus en plus vite – et, cela étant, ralentit. La raison en est qu'il ne peut pas accumuler de la vitesse sans avancer en statut hiérarchique, et ainsi en perdant de la vitesse. Aucun homme n'a jamais voyagé par air, ni même par train. Six kilomètres à l'heure, c'est la vitesse propre qui lui convient, quarante kilomètres à l'heure c'est celle qui convient à l'espèce, et quatre cents à la géosphère. Et quand les vaisseaux spatiaux deviendront praticables, leur vitesse devra être planétaire – bien plus que six milles kilomètres à l'heure – et pourtant il semblera à leurs navigateurs qu'ils se traînent. La hiérarchie est organisée pour éviter la hâte excessive.

Le grand principe de la vélocité constante, avec un temps et un espace variables, trouve de nombreux exemples aux niveaux humain, vital et terrestre. Mais, comme dans tant d'autres cas, il est inutile de rechercher la précision ici : la complexité et la richesse des détails, qui marquent les ordres médians de la hiérarchie, ne sont pas disposés à la description simplement quantitative. Pour l'exactitude mathématique, nous devons aller aux niveaux les plus lointains où la procédure hiérarchique est

° Ceci n'est pas nier que chaque niveau a ses phases coperniciennes et ptolémaïques : la seule question ici est quelle phase est dominante, et laquelle est récessive, à chaque niveau. En réalité, le progrès d'un niveau au suivant (de la phase ptolémaïque à la phase copernicienne, suivie par la « solidification » qui est leur union) récapitule le progrès de la hiérarchie en tant que tout.



La connexion entre le principe du physicien de la vitesse constante de la lumière, et notre expérience banale d'une vitesse plus ou moins constante, fut, je crois, clairement exposée d'abord par H. Wildon Carr dans son livre important, *A Theory of Monads*, III. « L'univers », écrit-il, « consiste en événements, et ces événements sont coordonnés par l'observateur de sorte qu'un rapport constant entre l'espace et le temps est maintenu. L'espace et le temps varient, de ce fait, avec le système de référence, et finalement chaque observateur est le centre unique de son propre système de référence. Il n'y a de ce fait pas d'échelle objective en référence à laquelle les grandeurs pourraient recevoir une valeur absolue. Grand et petit sont des termes relatifs. Nous reconnaissons tous la constance de la vitesse quand nous comparons l'étendue des activités de l'être humain avec celle des autres créatures vivantes. Car de même que le monde d'un insecte est plus petit que le nôtre et le monde d'un oiseau plus étendu, nous devons imaginer chaque créature coordonnée à son monde à une échelle qui lui est propre et non pas au nôtre. Mais la vision du monde que la science présente maintenant nous permet d'appliquer ce principe de constance de la vitesse à une échelle infinie. » Ma dette envers Carr est grande, mais je diffère de lui en ce que (1) j'insiste sur les ordres hiérarchiques, (2) je considère chaque ordre comme un nouvel ajustement de l'espace et du temps de telle sorte que la vitesse « normale » est restaurée, et (3) j'affirme que tous les degrés sont directement accessibles à notre expérience.

exposée à nu, où d'innombrables « divergences » ont été mises de côté et où l'ordre sous-jacent émerge. À ces niveaux, le physicien mathématicien s'aperçoit que le principe de la relativité de l'espace et du temps est fondamental et inéluctable. Dès 1905 (dans Le Principe de la Relativité restreinte) Einstein a montré l'importance fondamentale du fait que la vitesse de la lumière est la même pour tous les observateurs, peu importe la manière dont ils se meuvent – ainsi la lumière d'une autre planète nous parvient à la même vitesse, que cette planète s'approche ou recule. Or une vitesse est le rapport d'une distance à une durée temporelle : il semble, de ce fait, que nos instruments pour les mesurer doivent s'ajuster pour s'adapter au mouvement de l'objet que nous étudions. Nos étalons de mesure rétrécissent et nos horloges ralentissent au fur et à mesure que l'objet accumule de la vitesse. Le diamètre de ma montre et le temps entre chaque tic-tac ne sont pas des quantités fixées, mais varient quand je me déplace pour aller de Mars à Rigel, et de Rigel à la grande nébuleuse d'Orion. Seule la vitesse de la lumière qui passe entre nous reste inchangée. Autrement dit, l'espace et le temps sont trafiqués de sorte à poser une limite à la vitesse : les vitesses ne se combinent pas selon la loi mathématique de l'addition, mais de telle manière que la vitesse de la lumière ne soit pas dépassée.

La hiérarchie en général, donc, est ainsi constituée que, quand la vitesse menace de dépasser une certaine limite, il se produit un changement à un autre niveau, dont l'espace et le temps rétrécissent pour donner une vitesse « normale ». Et, en particulier, les niveaux les plus lointains de la hiérarchie sont ainsi constitués que cette vitesse limitante est ce que nous appelons la vitesse de la lumière, et les ajustements spatiaux et temporels qui vont préserver cette limite ont reçu une formulation mathématique précise. Là encore, ce que nous faisons au niveau médian « instinctivement » et comme si c'était dans un rêve, avec de nombreuses variations délicieuses mais déroutantes, nous le faisons aux niveaux les plus lointains rationnellement, d'une manière ordonnée et invariable. La lumière intellectuelle brillante et glacée d'Einstein est complètement inhumaine, mais, précisément pour cette raison, elle est capable d'éclairer les régions les plus sombres de l'Humanité et de la Vie.

Le bon sens souligne que, bien que la lumière se propage à une vitesse finie et constante, cette lumière est cependant presque unimaginablement grande, et dans la plupart des cas instantanée. Et théoriquement, bien sûr, c'est le cas. Mais, en pratique, à ces niveaux où la vitesse de la lumière devient un facteur important, le scientifique adopte des unités de mesure qui réduisent son univers à des dimensions exploitables. Ce n'est pas qu'il utilise un modèle à échelle réduite simplement parce qu'il est pratique, mais qu'ainsi, alors qu'il est en train d'en faire l'investigation, le système solaire et la Galaxie ne deviennent pas plus encombrants qu'un cadavre sur la table de dissection. Et leur lumière voyage plutôt lentement. Supposons, par exemple, que l'astronome se trouve être pétanqueur, et qu'il envisage le soleil et la terre de la même manière qu'il envisage une boule à une extrémité de la pelouse et un grain de sable à la moitié de celle-ci – alors la lumière voyagerait de l'un à l'autre à la vitesse d'une fourmi. × En tout état de cause – quels que soient ses instruments, ses unités de mesure et ses façons de penser – l'astronome expert s'est

Royce décrit notre présent apparement actuel humain comme arbitraire dans son envergure, et mal adapté à l'observation de nos perceptions, même les plus familières. Il spéculait quant à la vaste altération du type de conscience qu'une altération de l'envergure de notre présent apparement actuel signifierait. (The World and the Individual, i. pp. 420 et suivantes) C'est précisément une telle vision que je suis en train de combattre ici. Le présent apparement réel de chaque ordre hiérarchique est directement le nôtre dès que nous en avons besoin, et nous choisissons directement pour objet une unité de cet ordre-là. Victor Hugo avait eu la bonne idée quand il écrivait : « Êtres imperceptibles sur notre globe, imperceptibles pendant la seconde qui constitue notre vie, ne sommes-nous pas de très petites et très misérables créatures comparées à cet infini bouleversant ? » Et il répondait : « Non, car nous l'englobons dans notre compréhension. » Intellectual Autobiography.

× Autrement dit, il réduit le système solaire à un dix milliardième de sa taille réelle. Dans Possible Worlds, le professeur J. B. S. Haldane décrit les conséquences pour la vitesse de la lumière quand on réduit l'univers à un modèle à la proportion de 1/1016 (pp. 3 et suivantes). Mais ce qui échappe au professeur Haldane est le fait que ses calculs, et l'image qui en émerge, ne sont pas des accidents mais des fonctions authentiques de l'univers qu'il décrit. Possible Worlds ne nous arrive pas de nulle part, mais est un produit de ce monde-ci, et il fournit une preuve valable de sa nature.

rendu lui-même parfaitement chez lui dans les cercles sidéraux : leur « tempo » est normal. Le naturaliste d'un niveau est naturalisé à ce niveau-là, parce qu'il a été complètement initié à l'étiquette spatio-temporelle de la société dans laquelle il se meut. Et nous qui sommes comparativement des étrangers, nous n'avons qu'à regarder vers les étoiles pour être accueillis, en termes égaux, en leur compagnie élevée – en une communauté dont les membres ne sont évidemment ni grands ni largement séparés, et dont le médium d'intercommunication (si nous nous arrêtons pour considérer cette question) n'est certainement pas hyper-rapide. Comme il serait bizarre que nous devions penser que nous avons besoin de modèles pour réduire les cieus à des dimensions compréhensibles, alors que tout ce dont nous avons besoin, c'est d'utiliser nos yeux, et de remarquer en quelle sorte de compagnie sidérale nous restons. °

5. LE PRINCIPE DE LA VITESSE CONSTANTE, AUX NIVEAUX INFRA-HUMAINS

Le bon sens n'est pas complètement sans désir, peut-être, de nous accorder que notre moment d'expérience peut quelquefois s'étendre pour inclure ce qui est, pour nous au niveau humain, de longues périodes de temps. Mais sa contraction à une norme moins qu'humaine est une autre question. Les psychologues nous disent que la limite de notre capacité de discrimination temporelle est au mieux de cinq centièmes de seconde environ, cependant le scientifique a affaire à un monde où des millions et même des milliards de pulsations par seconde sont la règle. Peut-on dire qu'il descend dans ce monde infrahumain de la même manière qu'il monte dans le monde suprahumain ? N'est-il pas plus semblable à un pêcheur qu'à un plongeur ?

La réponse est que les niveaux inférieurs ne sont pas moins accessibles que les niveaux plus élevés. C'est par des méthodes et appareils comme l'accumulation des données photographiques, le microscope à clignotement, les graphes et autres types d'analyse et de description mathématiques, et des unités de mesure appropriées, que le scientifique est capable de s'ajuster au tempo des niveaux élevés. Et c'est par des méthodes et des appareils très semblables qu'il s'ajuste au tempo des niveaux inférieurs. Dans aucun des cas, ces moyens ne sont des dispositifs artificiels, des inventions simplement humaines étrangères aux ordres d'être qu'ils ont l'habitude d'explorer : dans la mesure où ils fonctionnent, ils sont absolument indigènes. Le scientifique ne sait rien des niveaux auxquels il n'est pas descendu. Il est devenu expert de ces métamorphoses psychophysiques étonnantes qui seules lui permettent de plonger à des niveaux où les événements courants sont des mouvements d'onde incolores, + et où les couleurs – si elles pouvaient vraiment exister – apparaîtraient comme des schémas historiques vastes et longs comme des éons, discernables uniquement par un Toynbee.

Exner s'était aperçu qu'il pouvait arriver à reconnaître deux étincelles électriques successives quand elles étaient séparées par un intervalle d'au moins cinq centièmes de seconde. Mais alors que notre capacité humaine de discrimination du temps est limitée par un tel minimum, il reste le fait extrêmement important que ni « physiquement » ni

° Nous pouvons, par exemple, remarquer que les étoiles nous accompagnent quand nous voyageons. James Thomson observait dans ses vers bien connus (extraits de 'In the Train') que : « En fonçant, quand nous fonçons dans le train, les arbres et les maisons roulent derrière nous, mais les cieus étoilés au-dessus de la plaine viennent en volant sur notre piste. » Quelle que soit la rapidité de notre vol, nous portons toujours les cieus avec nous. En tant que membres de la communauté des étoiles nous nous comportons de manière appropriée ; nos objets sont permanents, et unissent nos phases passées et futures en un seul « moi » solaire.

+ Bergson (Matter and Memory, pp. 272-3.) indiquait qu'il nous faudrait 25 000 ans pour expérimenter sous la forme de vibrations séparées ce qu'on expérimente en une seconde sous la forme d'une tache rouge. Ce que je veux souligner ici, cependant, est que Bergson, pour relier les vibrations et les couleurs, a accès aux deux.

« psychiquement » nous ne sommes qu'humains. Nous sommes organisés pour discriminer des intervalles estimés à des milliardièmes de secondes, tout aussi sûrement que nous sommes organisés pour tenir compte de périodes d'une grandeur astronomique : en fait, ces pouvoirs nous arrivent si naturellement que nous remarquons à peine que nous les avons. Si nous admirons le physique qui les rend possibles, nous le faisons uniquement après l'avoir amputé. Il est peu étonnant que, ayant décidé par avance d'ignorer toutes nos fonctions sauf celle du noyau humain non développé, nous devions nous apercevoir que notre saisie du temps est extrêmement limitée. Mais dès que nous restituons à son unité globale l'organisme vivant que notre mode de pensée avait pulvérisé en un million de morceaux, tout est changé. Nous n'avons qu'à monter une caméra Arditron ° pour voir tout à fait clairement un objet exposé pendant un millionième de seconde, ou une chambre à bulles de Wilson pour observer la trace d'une particule alpha se déplaçant à une vitesse qui approche de celle de la lumière, ou un compteur Geiger pour entendre un électron s'annoncer. Les particules de la physique ne sont pas, il est vrai, directement perceptibles ; néanmoins elles sont (comme notre génération ne l'oubliera vraisemblablement pas) « objectivement réelles ». Nous discernons les différents ordres d'être de manière différente. Le physicien construit des organes extracorporels qui le réduisent à des niveaux subsensoriels dont les espaces, les durées et les mouvements sont discernés par voie mathématique – et les mathématiques ne sont pas un outil pour sonder la nature dans ses profondeurs, mais plutôt la raison de ces profondeurs. L'équation appartient réellement au niveau dont elle traite : elle est écrite dans un langage natif, non traduit.

En fait, alors que la « sensation » est généralement prise pour être sa marque distinctive, le présent apparement actuel contient tous les types d'expériences et d'objets. Nous n'éprouvons jamais véritablement « la sensation pure », même quand nous sommes très saouls ou très jeunes ; × et il n'y a certainement pas manque d'exemples en lesquels les données immédiates des sens contribuent peu au contenu de notre présent apparement actuel. Même dans la perception ordinaire au niveau humain, les éléments sensoriels sont souvent tout à fait banals comparés aux données totales. Je n'ai qu'à entendre un pas pour être précisément conscient de l'homme entier qui le produit (avec tout ce que ce mot connote) ; et, si je reconnais le pas, il me parvient chargé et rempli d'une histoire de vie complète, dont les significations s'étendent sur de vastes étendues d'espace et de temps – tout cela m'étant présenté maintenant, en un seul tenant par le son que j'entends. Et quand je contemple l'époque géologique présente, c'est-à-dire le vingtième siècle, ou la période d'un mouvement d'onde de lumière rouge, mon objet est encore moins une chose des sens.

Il est évident, alors, que ce n'est pas une bonne chose d'essayer de limiter le présent apparement actuel en divisant artificiellement son contenu en une partie sensorielle ayant une durée temporelle d'une seconde ou deux, et une partie non sensorielle ayant une durée temporelle indéfiniment variable. * Car (en premier lieu) une telle division est extrêmement difficile à faire, sinon impossible ; et (en deuxième lieu) l'objet-en-tant-qu'expérimenté-actuellement pourrait ne

° C'est une caméra ordinaire utilisant une plaque à haute vitesse et une grande ouverture. L'objet, qui peut être (par exemple) un obus voyageant à des milliers de kilomètres par heure est exposé au moyen d'une lumière éclair qui dure, disons, un millionième de seconde et qui a une puissance de cinq millions de chandelles. L'éclair, qui est produit en faisant passer un courant électrique au travers d'un tube d'argon à décharge, est libéré au moyen d'un déclencheur électronique. Les faits significatifs pour cette enquête sont (1) que nous voyons la lumière éclair, nonobstant sa brièveté ; et (2) qu'au moyen de cette lumière éclair nous voyons, bien que moins directement, un objet voyageant à plusieurs fois la vitesse du son – nous le voyons comme immobile, et clairement détaillé.

× C'est une question qui (en tant qu'appartenant à la psychologie de l'introspection plutôt qu'à la psychologie du comportement) n'est pas si souvent discutée d'habitude. Voyez, par exemple, James, *Text Book of Psychology*, pp. 12-3 ; Stout, *Manual of Psychology*, pp. 130 et suivantes ; J. S. Mackenzie, *Outlines of Metaphysics*, p. 58. « On peut se demander dubitativement en fait, » écrit Mackenzie, « s'il est possible de suggérer une expérience tout à fait simple de la sensation. Le début le plus rudimentaire vers lequel nous pouvons revenir semble plutôt déjà contenir en lui les éléments de cette complexité future qui en émerge quand l'expérience grandit. »

* H. Wildon Carr (*A Theory of Monads*, p. 136) fait en effet cette division. Il distingue le cadre temporel présent de notre activité, de l'activité elle-même, et place uniquement cette dernière dans notre présent apparement actuel. « Ainsi nous parlons de la conversation présente, du livre que nous sommes à présent en train de lire, ou nous pouvons englober de vastes périodes de temps comme quand nous parlons de l'époque présente... Ceci, bien sûr, n'est pas pour notre conscience le présent apparement actuel, plausible. Cependant cette application du terme présent a une incidence importante sur cette notion, car notre puissance même de penser ces vastes périodes comme présentes dépend de notre pouvoir d'imaginer un esprit pour lequel ces périodes deviendraient un moment d'expérience. En effet, nous imaginons le moment présent, en lequel sentiments et sensations sont immédiats, étendu de telle sorte qu'il peut embrasser ces longues périodes. Et notre imagination nous sert aussi dans la direction opposée. Nous pouvons supposer que notre présent apparement actuel se contracte pour exclure tout, sauf une portion infiniment petite de son contenu, de sorte que les autres portions devraient être reléguées à un passé ou à un futur aussi vaste que les

pas survivre à l'opération ; et (en troisième lieu) la tentative part d'une conception erronée fondamentale – à savoir, la croyance que des objets qui sont pour nous principalement ou totalement non sensoriels sont en réalité sensoriels. Ce qui veut dire que, à des êtres mieux qualifiés que nous ne le sommes pour les observer, ils apparaîtraient sous la forme d'une expérience des sens. Étant donné un présent apparemmement actuel plus spacieux (pourrait-on dire) nous devrions percevoir les continents en train de changer de forme et les chaînes de montagnes en train de s'élever et de s'effondrer ; et étant donné un présent apparemmement actuel moins spacieux (ajoute-t-on quelquefois) nous devrions percevoir les mouvements sous-jacents à la matière. Emprisonnés comme nous le sommes dans notre présent apparemmement actuel très limité, nous ne pouvons qu'imaginer ou postuler des esprits capables de telles perceptions : nous ne pourrions probablement pas entrer dans leur expérience. Or cette vision est, j'en suis persuadé, tout à fait erronée. Ce qu'on appelle « expérience conceptuelle » n'est pas plus une imitation de, ou un pauvre substitut à la perception, que la perception n'est une sorte de sensation diluée. Si, dans mon expérience, une classe d'objets est d'un caractère principalement non sensoriel, ce n'est pas une raison pour présupposer que ce caractère soit subjectif, ou une espèce de qualité secondaire ou tertiaire de ces objets ; au contraire, j'ai toutes les raisons de les prendre pour authentiquement objectifs – en attendant d'autres preuves. Nous aurons assez le temps de postuler des degrés d'expérience inaccessibles quand nous aurons épuisé les possibilités de ceux qui sont accessibles. Jusque-là, prenons ce moment d'expérience qui est le nôtre tel que nous le trouvons, avec ses ingrédients sensoriels variables et ses « constructions intellectuelles », et ne présumons pas prématurément qu'il est de toute manière inadéquat aux conditions de son contenu quel que soit leur degré hiérarchique. Explorons donc l'univers dans la Machine à remonter le Temps dont nous sommes les conducteurs et les propriétaires, avant de passer trop de temps à essayer d'en concevoir un meilleur modèle. °

En prenant, donc, notre propre expérience au sérieux, refusons de dire que les événements sont « réellement » plus ou moins perceptibles, plus grands ou plus petits, plus rapides ou plus lents, que nous les trouvons être. Prenons les données de chaque niveau telles qu'elles sont données à ce niveau-là, sans les confondre avec les données d'autres niveaux. Les niveaux temporels ne se mélangent pas. L'habitant d'un niveau ne joue pas les absents pour jouir de l'amusement de voir toutes les choses se mouvoir à une vitesse fabuleuse à un niveau plus bas, ou pour s'émerveiller devant l'immobilité des niveaux plus élevés ; car il ne peut pas transférer le tempo d'un niveau aux objets d'un autre niveau. Les êtres suprahumains en tant que tels ne s'impliquent pas dans le remue-ménage du dessous, pas plus que les êtres infrahumains en tant que tels ne s'ennuient dans la tranquillité froide qui est au-dessus d'eux. Chaque ordre prend son temps, son propre temps, et n'est pas concerné par le temps des autres. « Pour un événement inframoléculaire, une seconde est une vaste période de temps », nous dit Whitehead : + je dirais que ce n'est pas un temps du tout – il est au-delà de l'horizon temporel. Ce que nous ne devons pas faire, c'est utiliser l'espace, le temps et le tempo d'un niveau pour discréditer ou diminuer ceux d'un autre niveau. Pourvu que nous évitions des confusions de cette sorte, nous avons la liberté, bien

périodes auxquelles nous venions juste d'imaginer qu'il s'étendait. » Ce que Carr ne nous explique pas, c'est comment nous pouvons imaginer une expérience si efficace qu'elle nous est étrangère ou pourquoi cette expérience devrait différer en espèce de l'imagination que nous en avons. Il échoue à voir les implications complètes de sa propre doctrine que, quand nous passons d'un système d'espace-temps à un autre, l'espace-temps ne semble pas se modifier, mais s'ajuster lui-même à l'attitude que nous avons chez nous (Changing Backgrounds in Religion and Ethics, pp. 117 et suivantes).

° L'histoire fameuse, The Time Machine, de H. G. Wells doit beaucoup à sa manière brute de mélanger les niveaux temporels. Mais environ cinq ans avant ce livre, William James avait écrit : « Supposons que nous soyons capables, dans la durée d'une seconde, de repérer 10 000 événements distinctement... Les mouvements des êtres organiques seraient alors si lents pour nos sens qu'ils devraient être déduits, et ne seraient pas visibles. Le soleil se tiendrait tranquille dans le ciel... Mais maintenant renversons l'hypothèse et supposons qu'un être ne collecte qu'un millième des sensations que nous obtenons en un temps donné, et qui en conséquence vivrait mille fois plus longtemps. Les hivers et les étés seraient pour lui comme des quarts d'heure. Les champignons et les plantes à la croissance rapide se mettraient à exister si rapidement qu'ils apparaîtraient comme des créations instantanées ; les buissons annuels grandiraient et se fâneraient en sortant de la terre à la manière de jets d'eau bouillonnants sans repos... » (Principles of Psychology, i p. 639.) Mais les êtres suprahumains ne passent pas leur vie à inspecter les champignons et les buissons, et les êtres infrahumains sont parfaitement indifférents à l'apparence du soleil : la loi d'égalité assure que nous ne vivons pas, en fait, dans la sorte de monde que James décrit.

+ Modes of Thought, p. 216.

sûr, de dépeindre et de rassembler tous les niveaux de la hiérarchie en une seule structure temporelle. Comme Sir Thomas Browne le dit en vérité, × nous « ne pouvons pas sans blâme décliner l'examen de cette durée, qui transforme des pyramides en colonnes de neige, et fait de tout ce qui est passé un moment » – mais nous ne pouvons pas non plus sans blâme décliner le réexamen du temps, qui restitue aux pyramides et à toutes les autres choses leur propre durée de vie.

Et, après tout, il n'y a rien d'obscur ni d'excentrique dans cette doctrine. * Quand j'examine une goutte de l'eau d'une mare sous le microscope, je ne reste pas distant. L'espace de ces créatures devient mon espace – la gouttelette est mon pays d'adoption, pas moins spacieux que l'espace du pays que je viens juste de quitter. Et la vitesse de ces créatures n'est aucunement étonnante : elle ne serait pas très différente si je regardais des nageurs dans une piscine. C'est seulement après coup (si faire se peut) que j'en viens à réaliser, par une estimation secondaire et sophistiquée, que ces animalcules à la nage rapide seraient, dans notre monde humain, pratiquement stationnaires. Mon microscope est mon pont et mon passeport pour aller dans un autre pays, à la frontière duquel je dois échanger mon ancienne monnaie spatio-temporelle pour la pièce du royaume dans lequel je suis en train d'entrer. φ C'est la même chose quand, au moyen d'un télescope, j'entre dans les cieux. D'un coup, je commence, sans y penser, à utiliser le langage des cieux – en disant, par exemple, qu'un corps en approche lentement un autre, et je ne changerais pas d'opinion si vous indiquiez que lentement ici signifie des milliers et des millions de kilomètres par heure. La relativité est le principe architectonique de la hiérarchie : l'espace absolu newtonien qui « reste toujours semblable et immuable », et le temps absolu newtonien qui « coule imperturbablement sans aucun rapport avec l'extérieur » sont à chaque nouveau niveau récusés. Le fait est que la relativité (au sens large), loin d'être une doctrine ésotérique complexe, est la simplicité même. Je ne peux m'exprimer sans m'y référer constamment, comme quand je parle de la course folle des fourmis, alors que des trains rampent à une vitesse ennuyeuse de 20 kilomètres à l'heure ; ou bien quand je traite un type d'étoiles de naines blanches ou une espèce de lapin de géant des Flandres ; ou bien quand s'annonce sans fin le temps jusqu'au souper alors que l'après-midi est déjà bien avancée – et la liste de ces exemples est infinie.

En d'autres termes, la texture spatio-temporelle, le maillage de mon champ, change constamment pour s'adapter au statut hiérarchique du contenu de ce champ. Ce n'est pas que j'aie le pouvoir de faire cet ajustement mais plutôt que je vis en le faisant. Comment, en me déplaçant à quatre ou cinq kilomètres à l'heure, retrouver mon chemin dans une contrée sans l'avoir d'abord parcourue, à des milliers de kilomètres-heure, en consultant la carte ? Comment apprendre l'histoire sinon en réduisant les continents à des centimètres carrés et les dynasties à des minutes – puis en les agrandissant à nouveau ? Comment parler d'un millénaire, de la plus brève des périodes que reconnaît la physique ou de n'importe quelle autre durée, sans tenir pour acquis que toutes existent simultanément pour moi maintenant ? ° Comment entreprendre un travail ou étudier un sujet sans en manipuler continuellement l'échelle

× Urn Burial, V. 5.

* C'est une conséquence de la célèbre loi de Weber-Fechner, qui établit (avec une exactitude approximative) que, pour une perception donnée, des différences relatives égales sont également perceptibles. Par exemple, la différence entre les vitesses de deux hommes qui nagent à 3,2 et 4 kilomètres à l'heure devrait être aussi facile à percevoir que la différence entre les vitesses de deux animalcules qui nagent à la vitesse de 3,2 et 4 décimètres par heure. Notre perception de toutes sortes de grandeurs est relative au « niveau » de l'objet, mais est absolue par rapport à notre « champ ».

φ Cf. H. Wildon Carr, in Contemporary British Philosophy, i. p. 109.

° Cf. F. H. Bradley, Appearance and Reality, p. 208.

Saint Bonaventure dit (je cite ici le résumé qu'en fait Gilson) que l'Écriture « nous persuade que l'histoire du monde est intégralement une et qu'elle progresse des origines à son terme à la façon d'un poème aux parties admirablement coordonnées ; et de la même manière qu'un être humain ne perçoit la beauté d'un poème que s'il peut l'embrasser dans sa totalité d'un seul mouvement mental, il ne peut voir la beauté de l'ordre universel que dans une condition du même ordre. Ainsi, l'Écriture compense la brièveté de notre vie – qui d'elle-même nous coupe de tout ce qui est passé et à venir – en en déployant devant nous une vision complète exposée dans la perfection de son unité. » (Etienne Gilson, The Philosophy of St Bonaventure, p. 115.) Dans la grotte du Mont Hiram, Mahomet perçut la vie de l'homme comme un simple battement de l'aile d'un moucheron, comparée à la splendeur de l'Unité Divine. Le Dr Inge parle à propos de Saint Jean d'un « évangéliste qui cherche constamment à nous transporter en cette région hors du temps où un jour vaut mille ans – et mille ans un jour ». (Christian Mysticism, p. 52) Cette insistance sur « la mobilité verticale du temps » ne se limite pas aux seuls croyants. Bertrand Russell a écrit que « quiconque désire voir vraiment le monde et dépasser la tyrannie des désirs prosaïques doit vaincre une différence d'attitude par rapport au passé et au futur pour embrasser la totalité du temps en une vision globale. » (Mysticism and Logic, p. 22.)

spatio-temporelle ? Je joue comme d'un accordéon du temps, de l'espace et du mouvement. En moi alternent les visions du ver de terre et de l'oiseau. Ce que je ne peux pas arriver à voir comme un tout, je ne peux pas travailler dessus en détail. Rien ne se fait sans mobilité verticale ; par exemple, en écrivant cet ouvrage, je dois constamment me déplacer entre la région où il existe en tant que livre à celle où il n'est rien qu'une phrase, un mot – ce mot. Ce que je ne peux pas voir comme terminé, je ne puis avoir la foi ou le courage de l'entreprendre.

6. PRÉSCIENCE ET PRÉSENT APPAREMENT ACTUEL

Le bon sens attire notre attention sur un sérieux dilemme. Si d'un côté, en élargissant la portée du présent apparement actuel, nous pouvons savoir ce que sera normalement l'avenir, la liberté n'est alors qu'une illusion et nous ne pourrions échapper au destin que le futur nous réserve. D'un autre côté, si l'avenir est indéchiffrable parce qu'il est encore à faire, c'est le présent élastique apparement actuel de ce chapitre qui devient illusoire – plutôt que notre liberté. Soit notre liberté limite notre présience, soit notre présience limite notre liberté.

Si l'ignorance n'est pas seulement béatitude mais liberté – tandis que la connaissance implique souffrance et servitude – alors l'univers est de fait une détestable machine. Or, en réalité, la plupart des indications semblent prouver le contraire. Nous disons que la connaissance est un pouvoir et il est universellement admis que prévoir l'avenir nous libère de nombreuses contraintes. • Bien sûr, l'ignorant peut se croire aussi libre que le vent, alors que l'homme de savoir est profondément conscient des limites de sa liberté ; mais il y a peu de doute quant à qui fait preuve de la plus grande liberté. Et ce n'est pas tant à une prévision très partielle et nuancée du futur qu'objecte le bon sens qu'à une connaissance définitive de celui-ci. Il est évident qu'une certaine intuition de l'avenir est l'expression de la liberté ; mais qu'elle soit trop forte ne pourrait qu'avoir l'effet de montrer que la liberté n'est qu'une fiction. De ce fait, la question que pose le bon sens, est celle de savoir si le présent élargi et apparement actuel peut nous donner une connaissance précise de (ce qu'est normalement) l'avenir ou seulement autant d'informations favorables qu'il est possible pour que nous puissions agir le plus librement et le plus efficacement maintenant.

La réponse, implicite dans les pages précédentes, est celle qui revient à esquisser les distinctions hiérarchiques nécessaires. Plus le statut de mon objet est élevé (donc plus mon correspondant est éloigné), plus la période de son histoire de vie qui m'est présente est étendue et plus claire en est la présentation. Il ne s'agit pourtant pas de passer par dessus les limites naturelles qui font de cet objet ce qu'il est. Il n'y a pas de doute que la procédure hiérarchique qui maintient l'objet est verticale, mais que toutes les visions perspectives en lesquelles il figure sont horizontales. En d'autres termes, je ne peux pas regarder un niveau en partant d'un autre, et je ne peux en savoir plus concernant un niveau que ce qu'il est possible de connaître à ce niveau. × La connaissance doit être proportionnée à l'objet donné ; trop en savoir, c'est connaître quelque chose de plus

• Comme le dit bien Gérald Heard :
« Aucun effort n'est possible sans percer le jeu du temps ». (*The Creed of Christ*, p. 185) Mais faire l'expérience de quelque chose c'est la faire dans un moment présent qui abolit, en un domaine restreint, la distinction entre le passé, le présent et l'avenir. Or le contenu du moment présent d'une expérience ne peut rester simplement présent : il est projeté du Maintenant vers l'À-ce-moment-là. Pour Whitehead : « Supprimez l'avenir et présent s'effondre, vidé de son contenu même. L'existence immédiate demande d'insérer le futur dans les fissures du présent. » *Adventures of Ideas*, XII. 1.

« À chaque jour suffit sa peine ! Façonner l'avenir entier n'est pas notre problème, ne faisons que donner forme fidèle à une petite partie du futur ... La question plus générale, comme toujours, relève d'une Intelligence Supérieure à la nôtre. » (Carlyle, *Past and Present*, IV. I) De plus, comme C. S. Lewis l'a indiqué, il y a des emplois où « l'essentiel est de ne pas trop en savoir d'avance ... sur des choses qu'on pourrait avoir dites et que l'on n'aurait pas dites effectivement si on les avait préparées ». (*Perelandra*, p. 27.) Cf. *Mat.* VI. 34 ; X. 19.

× Cf. Spinoza (*Ethics*, IV. 64) : La connaissance du mal est une connaissance inadéquate.

Démonstration : La connaissance du mal, c'est la tristesse, en tant que nous en avons conscience (par la Propos. 8, part. 4). Or, la tristesse, c'est le passage de l'homme à une moindre perfection (par la Déf. 3 des pass.), et par conséquent, elle ne se peut comprendre par l'essence même de l'homme (en vertu des Propos. 6 et 7, part. 3) ; d'où il suit (par la Déf. 2, part. 3) que c'est une affection passive qui ne dépend donc point des idées adéquates (par la Propos. 3, part. 3), et enfin que la connaissance de la tristesse ou du mal est une connaissance inadéquate (par la Propos. 29, part. 2). C. Q. F. D.

Corollaire : Il suit de là que si l'âme humaine n'avait que des idées adéquates, elle ne se formerait aucune notion du mal. Il y a en fait une ignorance du mal qui, d'après C. S. Lewis, vient de ce que « nous le commettons comme des hommes qui, endormis ne savent plus qu'ils sont endormis » (*Perelandra*, p. 240).

élevé et est – en un certain sens –, erroné. Paradoxalement, quand nous descendons dans la hiérarchie, la vraie connaissance consiste à en savoir de moins en moins. En particulier, elle consiste à en savoir de moins en moins à propos de l'avenir de notre objet.

Aux niveaux hiérarchiques les plus bas, nous devrions nous attendre, en ce cas, à un futur indéterminé, à une incertitude fondamentale : là où la vision perspective est, dans la nature des choses, extrêmement brève, il devient impossible de savoir comment va se comporter une particule. Ce n'est pas que nous soyons malheureusement ignorants de ce qui doit arriver, mais plutôt que le terme « doit » ne s'applique pas à une particule libre d'agir comme il lui plaît. Jusqu'en 1927 environ, une telle assertion aurait gratuitement contredit les présupposés fondamentaux de la science ; depuis lors, elle est devenue un lieu commun. L'avenir n'est plus strictement déterminé à partir du présent. L'observateur d'un seul électron se trouve handicapé par une ignorance essentielle, une prévention, qui rend la prédiction impossible. * (Il est vrai que certains physiciens ne sont pas heureux de cette situation et sont à la recherche d'une synthèse nouvelle qui rétablirait un strict déterminisme. Ainsi, Einstein déclara, par exemple, qu'il poursuivrait la quête d'une théorie causale mettant fin au règne d'un « Dieu jouant aux dés » – der würfelnde Gott. La majorité des scientifiques tend cependant à croire que doit rester en place le principe statistique d'une certitude limitée (quoique cumulative). +

Le principe statistique que la prédictibilité s'accroît avec le nombre, et le principe hiérarchique que l'accroissement des nombres signifie finalement une ascension dans la hiérarchie, se combinent pour suggérer qu'au niveau le plus haut toute incertitude disparaît. Vers la base de la pyramide, par contre, l'objet et la connaissance que l'on en a diminuent ensemble jusqu'à disparaître ; vers le sommet, ils approchent de la perfection. ⊗ Ici, il n'y a nul doute que le flou dont est responsable la nature du passé et du futur s'efface – non grâce à une préséance ou une prédestination parfaites, d'un côté, ni grâce à une mémoire parfaite ou à un renouveau du passé, d'un autre côté, mais par la coexistence dans un présent apparement actuel unique du contenu total du temps, de sorte que les catégories du passé et du futur ne s'appliquent plus. Et tout comme l'homme de science confirme notre image d'une base indéterminée, le mystique confirme celle d'un sommet déterminé. ⊕ Le contemplatif (dont les dons et la formation lui permettent d'explorer les niveaux les plus élevés, de la même manière que ceux du scientifique le conduisent à découvrir les plans inférieurs) nous assure que « Dieu est toujours dans un état éternel et présent, Sa connaissance, qui surpasse aussi tous les mouvements du temps, reste en la simplicité de Sa présence et comme elle englobe les espaces infinis de ce qui est passé et à venir, elle considère toutes les choses dans Sa simple connaissance comme si elles étaient maintenant en train de se faire. De sorte que si tu voulais peser Sa préséance avec laquelle Il discerne toutes choses, tu l'estimerais de manière plus juste être la connaissance d'un instant qui ne s'évanouit jamais qu'une préséance pour ainsi dire d'une chose à venir. » ° L'auteur de ces lignes était sans doute davantage un philosophe qu'un mystique mais il résume là une doctrine que la conscience mystique a soutenue à toutes les époques avec une cohérence remarquable.

* Voir, par exemple, du professeur Max Born, Natural Philosophy of Cause and Chance. Born fait partie des hommes de science qui considèrent que l'idée newtonienne de causalité (selon laquelle la totalité du futur de la plus petite des particules est déjà réglée de manière irrévocable) appartient définitivement au passé. Il cite cependant deux lettres d'Einstein où ce dernier exprime l'espoir que l'on puisse trouver un jour une structure précise sous le chaos apparent du présent.

+ À noter que je n'essaie pas (comme certains téméraires) de fonder la liberté humaine sur une notion aussi précaire que celle de la « liberté » des électrons. Mais, avec d'autres, je ne refuse pas, de manière peut-être perverse, de voir un lien entre les non-déterminismes humain et infrahumain. Il est très significatif que von Neumann et d'autres disent pouvoir prouver que, dans la nature des choses, le comportement d'un électron individuel dans une substance radioactive est imprévisible.

⊗ Il est important de faire la distinction entre unité individuelle et masse. Car la loi des paires symétriques implique que les extrêmes se touchent et que quand on considère des unités infrahumaines à une échelle suffisamment vaste, loin de se montrer vraiment imprévisibles, elles commencent à manifester la caractéristique suprahumaine d'être significative-ment prévisibles

⊕ Ainsi, comme Milton le dit dans son poème 'On Time', l'éternité est une triple victoire « sur la Mort, sur le Hasard et sur toi, le Temps ». Cependant, le poète remet très souvent Dieu dans le temps alors que Sa connaissance transcende le temps. « Si étendue est la préséance divine que Dieu prévoit à l'avance les pensées et les actions d'agents libres non encore venus au monde, bien des éons avant la naissance même de leurs pensées et actions. » (Treatise of Christian Doctrine (Bohn), iv. p. 27). C'est une confusion des niveaux de ce genre qui donne naissance à l'amère et interminable controverse sur la prédestination.

° Boethius, The Consolation of Philosophy, V. 6.

Quant à l'homme, placé à mi-chemin entre les profondeurs qui sont sacrées pour la science et les hauteurs qui sont sacrées pour la religion, il lui suffit de consulter le bon sens pour en obtenir un clair verdict. Notre présent apparement actuel et très limité va de pair avec un avenir très incertain. Nous ne distinguons dans le futur que ce qui nous est bon, pas davantage que ce que ce dont a besoin la poursuite d'une activité humaine libre.

L'image qui ressort de cet argument est celle d'une hiérarchie des êtres dont la saisie symétrique du temps est proportionnée à leur statut. Cela ne veut pas dire qu'un événement encore à venir, indéterminé à un niveau, soit présent et déterminé à un niveau plus élevé : en tant que tel, cet événement n'existe qu'à son propre niveau et est tout à fait incapable de jouer les absents. ∅ Cela ne signifie pas que, bien que j'aie l'impression d'être libre au niveau humain, je ne sois pas vraiment libre puisque ce que je vais faire représente pour une intelligence suprahumaine une conclusion déjà prévue : car une intelligence suprahumaine ne peut, en tant que telle, connaître l'univers que dans les termes de ses pairs * Tout ce que l'on connaît concernant le niveau humain est connu à ce seul niveau, où la visibilité est faible et les perspectives courtes. Bien sûr, je ne nie pas que les événements perçus à ce niveau soient inclus dans, et soient (pour ainsi dire) le matériau brut d'événements des niveaux plus élevés : il n'y a pas de doute que les contours de ce qui se passe ici soient clairement visibles de là, mais on peut pas voir comment ces contours se remplissent d'événements de statut inférieur. † Je vois un homme qui agite le bras et ce geste entre comme un tout dans la réalité de mon présent apparement actuel ; mais (peut-on dire), concernant les cellules et molécules participant à ce mouvement, une partie d'entre elles sont du passé et d'autres des possibilités à venir. C'est très vraisemblable (puis-je répondre), mais comme les cellules et molécules n'ont aucune notion des gestes de l'homme, et que je suis incapable d'observer des événements cellulaires et moléculaires tout en vivant au niveau humain, la divergence temporelle n'est que d'un intérêt théorique – si même, en fait, elle existe vraiment. En tout cas, on ne peut m'accuser d'interférer avec la liberté d'une cellule ni d'empêcher une molécule de faire ce qu'elle veut, simplement parce que je perçois une des structures historiques plus vaste à laquelle elle contribue de manière cachée. Je ne ressens pas non plus le moins du monde la présence de mes supérieurs hiérarchiques, devrait-elle influencer ma liberté d'homme.

Mais, bien sûr, le vrai problème apparaît quand on accède au sommet de la hiérarchie. Si l'expérience à ce niveau élevé est au-dessus du temps, parfaite et englobant tout, comment la liberté des niveaux inférieurs pourrait-elle être rien de plus qu'une apparence locale, qu'une réalité supérieure redresse ? En d'autres termes, quelle est la solution de l'énigme que propose Locke – « Je n'ai perception plus claire que celle de ma liberté mais je ne peux la rendre compatible avec l'omnipotence ou l'omniscience de Dieu même si je suis pleinement convaincu de leur réalité comme de toutes les vérités auxquelles je tiens » ? °

Or je ne suis ni capable ni désireux de faire un apport appréciable à l'immense littérature traitant de la prédestination. À mon avis, la vérité de cette question (comme je l'ai déjà dit longuement) est que le niveau

∅ Pour user d'une terminologie ancienne, le royaume du hasard est subalterne mais ce qui y arrive sous forme indéterminée n'est pas de la sorte qui est déterminée en des sphères plus élevées.

* Ainsi Platon avait raison, tout en ne l'ayant pas, quand il considérait la divination comme l'art d'associer les dieux et les hommes. Alors qu'on peut dire que si les dieux voient plus loin dans le futur que les hommes, ce qu'ils perçoivent n'est cependant pas humain.

† Selon Ward, l'ensemble des possibles est d'un nombre fixe ; mais, à l'intérieur de ces possibles, des imprévus apparaissent. (*Realm of Ends*, p. 315) Il ajoute, en citant Martineau : « Un Esprit infini – dont la faculté de prévision va au delà de tout ce qui est pour englober tout ce qui peut être – est au-dessus de la surprise et de la déception... Pourtant, plutôt que de s'enfermer dans un univers clos et mécanique, cet Esprit vit le libre jeu d'une histoire contingente et de caractère variable. S'agit-il pour Dieu d'une limite à sa préséance qu'Il ne puisse lire toutes les volitions encore à être ? Oui, mais c'est là de l'auto-limitation... nous prêtant une partie de Son pouvoir causal, Il se retient de tout couvrir de Son omniscience. »

° C'est un fait remarquable et significatif, que les personnes ayant le plus cru à la prédestination sont aussi, globalement, celles dont les actes ont témoigné le plus clairement de leur croyance en la liberté humaine. Les Grecs, qui ne se fatiguaient jamais de démontrer la futilité de s'opposer à un inexorable destin (Sophocle, par exemple, dans *Antigone* 622-4, etc.) ne manifestaient pas une attitude d'inactivité fataliste ; les Esséniens non plus, dont les croyances (d'après Flavius Josèphe) ne laissaient aucune place à la liberté humaine. L'Islam avait réussi, à ses débuts, à combiner dans sa doctrine une forte tendance au fatalisme avec une immense énergie déployée dans la vie pratique. Saint Augustin, tout en niant que la présence divine du péché rendit ce dernier nécessaire, était fortement persuadé de l'élection par Dieu de certains hommes avec pour conséquence la jalousie des autres ; il s'épuisait cependant à vouloir convertir son prochain. Et Calvin n'a jamais semblé troublé par l'apparente divergence entre les efforts prodigieux menés pour sauver des âmes et sa conviction inébranlable que leur salut ou perte était déjà connue de toute éternité. En bref, le problème de savoir comment réconcilier la présence divine et la liberté humaine est déjà résolu en pratique ; il n'y a qu'une solution théorique satisfaisante qui fait défaut.

du Tout est celui du mystère et de l'étonnement, où toutes les explications finissent dans l'inexplicable. Mais j'ai aussi fait valoir que le Tout, bien qu'au-delà de la raison, en est néanmoins le but où l'intellect n'y est pas tant contrecarré que satisfait. En conséquence, il devrait être possible de montrer qu'il n'est pas fait affront à la partie raisonnable de notre nature et qu'il n'y a pas d'absurdité choquante ni de contradiction, à croire que, bien que le Tout soit omniscient, l'homme est libre. Ici nous devrions nous attendre au mystère et à l'incompréhensible, mais pas à l'irrationnel, ni à la stupidité. Dans les paragraphes suivants, je vais tenter de montrer comment la doctrine de la hiérarchie corrobore cette attente.

Dans la philosophie grecque, déjà, on trouve deux visions très contrastées de la nature divine – le Dieu de Platon qui, en tant que « berger de ses brebis », « père et créateur » de nous tous et Providence qui prend soin du monde qu'Il fait, est fortement impliqué dans les niveaux inférieurs et le Dieu d'Aristote – dont la pensée est entièrement à la seule contemplation de rien d'autre que Sa propre perfection et qui semble être sublimement inconscient de l'existence des niveaux inférieurs, pour ne rien dire de leurs habitants. × Ni l'une ni l'autre de ces doctrines n'est satisfaisante en elle-même. La première sacrifie le statut de Dieu au profit de Sa connaissance ; la deuxième sacrifie la connaissance de Dieu à Son statut. La première compromet notre liberté, la seconde porte atteinte à la puissance divine. Il nous faut alors développer une synthèse supérieure réconciliant et préservant les aspects positifs de ces doctrines contradictoires (statut et omniscience de Dieu, notre liberté) tout en triomphant de leurs aspects négatifs. + Et le Chapitre XII a montré, je pense, qu'une telle synthèse n'est pas impossible. Tout y indiquait une descente du divin jusqu'aux profondeurs mêmes de la nature – une vraie descente qui ne viole ni les lois locales et les limitations des niveaux inférieurs, d'une part, ni ne profane la perfection des niveaux les plus élevés, d'autre part. En effet, la descente de l'absolue perfection du Tout vers l'absolue privation du Centre, loin de gâter cette perfection, appartient à son essence même et en est l'illustration suprême. De plus, cette descente, comme l'ascension qui en est la contrepartie, utilise toutes les routes hiérarchiques du temps et de l'espace – certaines d'entre elles étant indubitablement plus ouvertes que d'autres (l'une d'elles étant particulièrement dégagée) mais aucune de ces routes n'est laissée de côté car leur existence est inséparable de leur utilisation. Le double mouvement du divin ascendant et descendant englobe dans son mouvement l'entière profondeur et largeur de la hiérarchie, de même que la totalité de cette fraternité et sa durée totale. Ainsi, en descendant à chaque niveau, le Tout prend connaissance de tout ce qu'il y a à connaître à ce niveau-là et en tout temps – et il le connaît, non en le dupliquant ou en l'imitant, mais par participation directe à toutes les limitations caractéristiques de ce niveau. (En quel sens, alors, le Tout a-t-il cette connaissance inférieure des choses inférieures ? ⊗ Uniquement en ce sens-ci : le Tout reste en unité organique parfaite avec chacun des niveaux inférieurs en préservant, sans sacrifier les différences, l'unité invisible de la hiérarchie. Pour le Tout, le trafic vertical est tel que jamais il ne perd le contact avec une partie quelconque du système – qui est malgré tout un système de fixation progressive des limites. Il n'y a rien de tiède ni d'irréel dans cette division de soi, cet oubli divin. Pour dire les choses crûment, Dieu ne

× Metaphysics, XI. Le Dieu d'Aristote entretient néanmoins une relation importante avec le monde : il anime ce dernier en se faisant l'objet de son désir. Et Aristote décrit les Dieux comme montrant de la bonté pour les hommes qui mènent une vie d'intellect (Nic. Eth. 1179a.). Les Dieux d'Épicure et de ses disciples vivent une existence entièrement coupée du monde inférieur ; vivant dans une paix de l'esprit parfaite, ils ne s'intéressent pas aux hommes, bons ou mauvais (Voyez, par exemple Lucretius, De Rerum Natura, III.)

+ Saint Bonaventure avait une méthode ingénieuse mais peu convaincante pour réconcilier la connaissance et la perfection divines : Dieu connaît les choses par Ses idées qui ne sont pas en Lui distinctes de Sa nature même. Le fait que toute connaissance soit assimilatrice ne signifie pourtant pas, en ce cas, que Dieu s'assimile à quoi que ce soit d'inférieur à Lui-même. (Gilson, The Philosophy of St Bonaventure, p. 155.)

⊗ Voir les enseignements (hérétiques) d'Érigène, qui défendait l'idée qu'on ne pouvait assigner une préscience à Dieu qui est au-dessus de toutes les distinctions temporelles et que, le péché et les manques étant irréels ou manquant de réalité, Dieu ne peut pas en être la cause ni en avoir connaissance. Par conséquent, élection ou réprobation n'existent pas. Je ne vois pas comment éviter un tel point de vue si nous pensons Dieu comme n'existant qu'à son seul niveau, et ne descendant jamais.

laisse pas Sa droite savoir ce que fait Sa gauche car, s'il le faisait, ce ne serait plus des mains mais une tête. °)

Chaque ordre hiérarchique a sa propre charte des libertés garantie par le fait que la hiérarchie est coordonnée de façon verticale plutôt qu'horizontale. Les surfaces ouvertes des étages supérieurs ne peuvent pas abattre les cloisons qui, aux étages inférieurs, interdisent l'accès à d'innombrables cabinets ; les canaux propres de la communication hiérarchique ne débordent pas. En utilisant un unique canal vertical le Chef de l'organisation sait ce qui arrive aux hommes vivant en 1950, et en utilisant un autre sait ce qui leur arrive en l'an 2000 ; mais, en voyant qu'Il a cette connaissance au niveau humain, Il ne sait pas en 1950 ce qu'Il sait en 2000 – ces deux objets de connaissance étant séparés par un mur infranchissable qui, en définissant nos limites, nous rend libres.

En réalité, seule la moitié de notre liberté est ainsi assurée. Nous en réalisons l'autre moitié en raison du fait que nous ne sommes pas emprisonnés à l'étage moyen de la structure. Étant une question de symétrie hiérarchique, la liberté implique autant de connaître le futur que d'en être isolé, elle implique aussi l'acceptation croissante d'une nécessité de plus en plus prévisible autant que le refus croissant de permettre au futur de compromettre le présent. + On ne peut pas obtenir la vraie liberté à un seul niveau, où il n'y a que de trop simples distinctions entre passé et futur : ni l'ignorance de ce qui est à venir, ni la connaissance qu'on peut en avoir, ne suffisent à elles seules. Personne ne devient libre simplement en en connaissant de moins en moins ni en en connaissant de plus en plus : d'une manière ou d'une autre ces deux mouvements doivent se combiner. Nous sommes libres dans la mesure où nous progressons de façon symétrique vers nos objectifs jumeaux : le Tout et le Centre.

Les remarques qui précèdent n'expliquent pas ce qui, après tout, reste inexplicable et je suis bien conscient qu'elles soulèvent nombre de questions (dont le problème du mal est la principale). Cependant, bien qu'inadéquates telles qu'elles sont, ces remarques peuvent peut-être faire quelque chose pour montrer que la préscience divine et la liberté humaine ne sont pas franchement incompatibles.

7. TEMPS DE CORRESPONDANCE, TEMPS STRUCTUREL ET PRÉSENT APPAREMMENT ACTUEL

Dans la quatrième partie de cette enquête, qui se termine ici, j'ai voulu discuter de certains aspects généraux du temps hiérarchique, préparatoires au traitement historique plus détaillé qui en sera fait dans la cinquième partie. Chacun des trois chapitres sur le temps en a développé une notion particulière – le temps de correspondance, le temps structurel et le présent apparemmement actuel – mais, jusqu'ici, ils restent insuffisamment coordonnés. Cette section finale est, de ce fait, une tentative vers leur synthèse.

Mon temps ne m'appartient pas, il est celui de mon objet. × C'est le temps que mon objet prend pour se construire à partir de rien en son Centre (A) pour parvenir à un statut entier ici en moi, son observateur

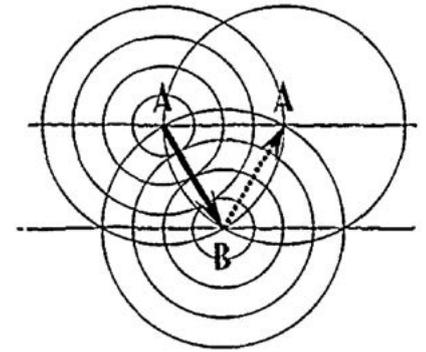
° Cette suggestion que je fais s'apparente à la théorie que, alors que l'énergie sustentatrice de Dieu donne réalité aux actes de l'homme, le libre arbitre humain, lui, les caractérise. Voir à ce propos la doctrine thomiste de la « convergence divine ». La Providence est la Cause première gouvernant l'univers par la médiation des causes secondaires, qu'elles soient naturelles ou nécessaires, contingentes ou volontaires (dans le cas des actions humaines responsables). Or ces deux formes de causes secondaires gardent leur caractère propre, même quand Dieu les anime : ainsi, la volonté humaine est libre. La perfection de l'univers requiert en effet des créatures de tous degrés, certaines dotées du libre arbitre ; et ceci implique le risque du mal. Cependant, alors que j'accepte l'insistance de Saint Thomas sur le maintien de claires distinctions hiérarchiques, je ne peux pas accepter le fait qu'il nie qu'il y ait une communication d'être entre Dieu et la création. En tout cas, je ne comprends pas ce que ce refus veut dire.

+ Ainsi le mystique doit voir, bien plus loin que l'homme ordinaire, le triomphe ultime du bien ; cependant, il ne doit pas penser à l'avenir mais plutôt apprendre à vivre dans le moment présent. « L'âme docile ne cherchera pas à savoir par quel chemin Dieu la conduit. Quand Dieu se fait le guide de l'âme, Il exige d'elle une absolue confiance en Lui, et d'être libre de toute préoccupation quant à la route sur laquelle Il désire la conduire... L'action divine est toujours nouvelle, elle ne marche pas sur ses anciens pas, elle trace toujours de nouvelles routes ; les âmes qu'elle conduit ne savent pas où elles vont. » De Caussade, Abandonment to Divine Providence, p. 59. En d'autres termes, pour être en contact avec l'étage ultime où les barrières du temps n'existent plus, il faut descendre au sous-sol où elles sont multipliées à l'infini.

× « Mort Éternelle à ton Moi infortuné, si tu n'en as pas d'autre à t'occuper ... Ton futur destin, alors même que tu en fais la question principale, me semble – extrêmement discutable ! » Carlyle, Past and Present, III. 15.

régional (B). Or il y a trois manières pour décrire ce processus de construction. La première (la manière « subjective-objective » du chapitre XV) le décrit comme un processus entre A et B ; la deuxième (la description « objective » du chapitre XVI) le décrit comme projeté sur A ; la troisième (la description « subjective » traitée dans le présent chapitre) le décrit comme culminant au point B. Dans le premier cas, l'objet se développe dans notre espace/temps ; dans le deuxième, il se développe dans son espace/temps ; dans le troisième, il se développe dans mon espace/temps. Mais, il n'y a qu'un objet, un seul observateur et un seul cadre spatio-temporel. Ces trois chapitres ne se sont préoccupés que de ce qui n'est, en fait, qu'un seul processus : la montée de mon objet de la base de la hiérarchie jusqu'au niveau que nous partageons. °

Or ce mouvement est continu et très complexe (en particulier aux niveaux moyens de la hiérarchie : on peut le comparer à un large fleuve dont les courants s'écoulent à des vitesses différentes sur toute sa longueur plutôt qu'à un navire remontant la rivière à une vitesse constante et précise. C'est pourquoi il ne faut pas nous attendre à ce que nos trois versions du temps de l'ascension s'accordent vraiment. Le temps de correspondance est sujet à des retards et on ne répond pas toujours aux communications ; le temps structurel varie entre des individus relevant d'un même degré comme entre les phases et emplois divers d'un même individu. Le présent apparement actuel est juste assez ample pour dévoiler un objet solide mais immobile, ou un objet qui a un mouvement imperceptible mais que l'on peut découvrir, ou un objet clairement en mouvement, ou un objet dont la structure de comportement est si rapide que cet objet lui-même est en danger de dévanouir dans cette structure. Et toutes ces variantes peuvent se produire à un seul niveau de la hiérarchie sans que cela implique un réel changement de statut. Il s'ensuit que nous ne pouvons pas, sans des nuances et des définitions précises, déterminer exactement l'étendue temporelle de notre objet ou la durée de son ascension. Nous pouvons encore moins mettre simplement sur le même plan ces trois versions. Tant que nous nous exprimons en termes généraux, le mieux que nous puissions espérer faire, c'est de spécifier l'ordre de la durée temporelle propre à chaque niveau. Ainsi la durée galactique dépasse un million d'années, la durée sidérale dépasse dix ans, la durée terrestre est de l'ordre d'un jour, et ainsi de suite en descendant aux niveaux inférieurs où (comme dans le cas des rayons X) un milliardième de milliardième de seconde représente une ère. Nous pouvons dire sans risque que l'étendue temporelle triple d'une unité hiérarchique, de même que son espace, décroissent d'une manière ordonnée au fur et mesure que nous descendons, mais les deux dimensions, spatiale et temporelle, sont sujettes à de vastes variations à chaque degré ou niveau, en particulier au milieu de la hiérarchie. Nous pouvons aussi ajouter que les dimensions spatiales de l'unité sont moins multiples et, en règle générale moins difficiles à mesurer, que ses dimensions temporelles. Et je pense en fait qu'il est peu probable qu'aux niveaux médians, on puisse réellement parvenir à l'exactitude : ce qui est le plus caractéristique est le moins mesurable. Une fois encore, c'est aux niveaux les plus lointains que nous devons aller pour avoir de l'exactitude.



° On peut s'aider d'une illustration (ou plutôt d'un exemple portant sur un seul niveau). Mon correspondant écrit la date et son adresse en tête de sa lettre, car il sait que je la lirai le lendemain. Cette adresse (numéro, rue, cité et département) comporte trois aspects : elle spécifie qui est mon ami, le lieu et la « structure » où il se trouve ; elle fait implicitement la liste des lieux que la lettre devra traverser pour m'atteindre ; c'est une chose dont je fais l'expérience ici. Mais ces trois moments du temps (la rédaction chez mon ami, le transfert de la lettre et la lecture que j'en fais) sont tous différents. Cependant, d'un autre point de vue, ils sont pratiquement les mêmes puisque mon correspondant, en m'adressant et en datant la lettre, se réfère par avance au moment de son arrivée, et moi, en la lisant, je me réfère au temps de sa rédaction. Et la durée temporelle dans les deux cas correspond à celle où la lettre est en transit. Bien sûr, il s'agit là d'une simplification extrême, même s'il s'agit de simples lettres, mais elle donne une idée générale de la question.

PARTIE V

Avant que je prenne d'assaut dans la tempête du pouvoir les trônes et les empires anciens, Avant que les anciens enchantements me séduisent et m'amènent à parcourir les cieux embrumés d'étoiles, Je m'en irai comme celui qui a bien récolté ce que la terre peut faire croître comme moissons ; Puisse mon cœur se charger de compassion ; Que se pose sur mon front la couronne du sage.

A.E., 'Love', Collected Poems, p. 153.

Celui qui a un corps capable de nombreuses choses, a un esprit dont la plus grande part est éternelle.

Spinoza, Ethics, V. 39.

De même que dans ce corps mortel apparaissent tour à tour l'enfance, la jeunesse et la vieillesse ; de même, après, l'âme acquiert un autre corps et le sage ici ne se trouble pas... Car ce qui est né doit sûrement mourir, et ce qui est mort doit renaître.

Bhagavadgita, II. 13, 27.

La mort corporelle, le monstre, devient pour le moi une mort spirituelle bénie, si l'esprit le veut ainsi, ou plutôt s'il permet à l'esprit du dieu mourant bienveillant de le vouloir ainsi en lui. C'est un dispositif de sécurité parce que, dès que l'homme a chu, l'immortalité naturelle (du corps) serait la seule destinée définitivement désespérée pour lui.

C. S. Lewis, Miracles, p. 156.

Être uni à la sagesse, voilà l'immortalité.

The Wisdom of Solomon, VIII. 17.

Car avoir la chair à l'esprit, c'est la mort ; mais avoir le spirituel à l'esprit c'est la vie et la paix.

Romans, VIII. 6.

L'ignorer Lui, c'est la mort.

Clement of Alexandria, The Rich Man's Salvation, VIII.

L'homme estime que la vérité est lointaine, dans les confins du système, derrière l'étoile la plus éloignée, avant Adam et après le dernier homme... Mais tous ces temps, ces lieux et ces occasions sont maintenant et ici. Dieu lui-même culmine dans le moment présent, et ne sera jamais davantage divin dans la durée de tous les âges.

Thoreau, Walden, 'What I Lived For'.

Dieu a créé les cœurs soixante-dix mille ans avant les corps et les a gardés dans une station de proximité près de Lui-même, et Il a créé les esprits soixante-dix mille ans avant les cœurs et les a gardés dans le jardin de l'amitié intime avec Lui-même, et les consciences, les parties les plus intérieures, Il les a créées soixante-dix mille ans avant les esprits et les a gardées dans le degré de l'union. Puis Il a emprisonné la conscience dans l'esprit, l'esprit dans le cœur, et le cœur dans le corps. Ensuite Il les a testés... et chacun a commencé à rechercher sa propre station. Le corps s'est mis de lui-même à la prière, le cœur s'est joint à lui avec amour, l'esprit est arrivé à proximité de Lui, et la part la plus intérieure s'est vue en repos dans l'union avec Lui.

Amr b. 'Uthman al-Makki, (Margaret Smith, Studies in Early Mysticism in the Near and Middle East, p. 201).

*Je ne sais pas trop bien comment j'ai trouvé mon chemin vers chez moi dans la nuit.
Il y avait des témoins, des cohortes qui m'accompagnaient, à gauche et à droite, Des anges, des puissances, inexprimées, invisibles, le vivant, le conscient...
Et les étoiles de la nuit battaient d'émotion, vibraient, frissonnaient et jetaient
Dans le feu la douleur forte de la connaissance emprisonnée : mais je n'ai pas défailli,
Car la Main me poussait encore et en même temps me soutenait, supprimait...
Tout le tumulte, et l'apaisait d'un commandement tranquille et saint,
Jusqu'à ce que le ravissement se referme sur lui-même, et que la terre plonge dans le repos.*

Browning, 'Saul', XIX.

CHAPITRE XVIII

AUTOBIOGRAPHIQUE – LA PHASE HUMAINE

Avoir été jeune, puis ensuite grandir, et finalement mourir, est une très médiocre forme d'existence humaine ; tout animal a ce mérite. Mais l'unification des différents stades de la vie en simultanéité est la tâche qui échoit aux êtres humains.

Kierkegaard, Unscientific Postscript, p. 311.

Car si je regarde au singulier vers moi-même, je vois que je suis tout à fait rien ; mais dans le Corps général je suis et j'espère, dans l'unité de la charité avec tous mes égaux chrétiens. Car dans cette unité se tient la vie de toute l'humanité qui sera sauvée.

Julian of Norwich, Revelations of Divine Love, II.

Ce n'est pas pour te disperser que tu es né de ta mère et de ton père, c'est pour former une identité, Ce n'est pas pour que tu restes indécis, mais que tu sois décidé, Quelque chose qui se préparait depuis longtemps, informe, est arrivé et a pris forme en toi, Tu es désormais à l'abri, quoi qu'il puisse se passer. Les fils tournants se sont réunis, la trame a croisé la chaîne, le modèle suit une méthode. Les préparatifs ont tous été vérifiés, L'orchestre a suffisamment accordé ses instruments, la baguette a donné le signal. L'hôte en route, qui avait longtemps attendu, est maintenant hébergé.

Walt Whitman, 'To Think of Time', VII.

Tenir un digne entretien avec le monde spirituel Et avec les générations de l'humanité Étendu sur le temps, le passé, le présent et ce qui est à venir Âge après âge, jusqu'à ce que le temps ne soit plus.

Wordsworth, Prelude, XIV.

Je pense à Théodore Badal, lui-même soixante-dix mille Assyriens et soixante-dix millions d'Assyriens, lui-même l'Assyrie, à cet homme, se tenant dans une boutique de barbier, à San Francisco, en 1933, et continuant à être, lui-même, la totalité de son peuple.

William Saroyan, 'Seventy Thousand Assyrians', The Daring Young Man in the Flying Trapeze.

J'ai dit avant que l'expérience passée revécue dans le sens n'est pas l'expérience d'une seule vie mais celle de nombreuses générations.

T. S. Eliot, 'East Coker'.

La paix est l'activité sereine qui jaillit de la connaissance que nos « âmes » sont illusoire et leurs créations folles, que tous les êtres sont potentiellement unis dans l'éternité.

Aldous Huxley, After Many a Summer, p. 273.

L'âme, comme l'embryon physique, recommence dans son progrès vers le haut l'histoire de la vie spirituelle de ses semblables.

Evelyn Underhill, Mysticism, p. 118.

1. MON HISTOIRE HUMAINE

Je suis quelque chose qui prend du temps pour arriver. En conséquence la question « que suis-je ? » devient la question « quelle est mon histoire ? ». Je suis mon histoire de vie – rien de moins. Pas un jour ni une heure de celle-ci, passée ou à venir, ne peut être écartée de ce tout. L'observateur qui ne peut pas saisir mon humanité, mon enfance, et mon vieil âge, dans une vision unique, est dans la même sorte de désavantage que l'observateur qui ne peut pas percevoir la totalité de mon visage d'un seul coup d'œil. L'amputation qu'il fait de mon temps est aussi fatale que l'amputation qu'il fait subir à mon visage, car elle revient au même. Débiter ma carrière pour en obtenir une tranche représentative n'est pas

Les coupes temporelles que nous faisons des gens ne sont pas seulement abstraites et dans cette mesure « irréelles » ; elles sont aussi, en dehors de leur domaine très limité, très dangereuses. Il est beaucoup plus facile de commettre des crimes délibérés contre des êtres humains quand ils peuvent être caractérisés « d'hommes de la rue », « d'hommes économiques », « d'ennemis personnels », ou quand ils peuvent être réduits à un ensemble de chiffres. « Rappelez-vous qu'il est le fils d'une mère » peut sembler banal, mais des choses de ce genre nous rappellent très nécessairement au concret.

ce qu'il faut faire. Car (1) je suis aussi extensif que le champ de mes intentions : leurs structures spatio-temporelles (avec des racines se subdivisant dans le passé et des branches se ramifiant dans le futur) sont ma structure de vie, organique, ce tout vivant dont la structure momentanée spatiale de mon corps est une abstraction dépourvue de sang et affaiblie. Et, en fait, ce que mon corps inclut et ce qu'il laisse en dehors de lui sont des questions qui ne peuvent être établies qu'à la lumière de mon objectif dans la vie. Ce pour quoi je suis (dans les deux sens de la phrase) est la clé de ce que je suis. (2) J'ai besoin de m'expliquer, et l'explication implique la restitution du temps manquant. Le corps et l'esprit restent au plus haut point déconcertants jusqu'à ce qu'ils soient vus de manière historique. Je suis rempli de temps : enlevez tout ce qui n'est pas présent dans cet instant mathématique, et rien n'a de sens – ou plutôt rien ne reste pour faire sens. ° (3) La moitié d'une vie n'est que la moitié d'un homme : nous grandissons, non pour atteindre la simple humanité, mais pour atteindre une vie humaine complète avec tous ses âges pris ensemble en une unité. × Mais, pour la plus grande part, nous nous contentons d'épisodes fragmentaires que nous appelons hommes. En me tournant vers le milieu de l'acte deux de ce spectacle, l'autre homme, et en entendant quelques lignes, je suis un peu sous l'illusion que je suis resté en dehors de la totalité de ce spectacle. En assistant à mon propre spectacle maintenant, j'imagine avec tendresse qu'il n'a rien à voir avec les scènes de mon enfance et de ma vieillesse ; tandis qu'en fait toutes appartiennent à une unité qui n'est pas moins indivisible que l'unité de ce corps qui est mien. (4) En tout cas, il y a cet intérêt, pour moi impérieux, de mes propres antécédents et de ma destinée. C'est une partie importante de ce que je suis que je dois être soucieux de ce que j'étais et de ce que je serai. Je désire savoir comment cet imbroglio dans l'acte deux est survenu, et comment tout cela va se révéler à la fin. Cesser d'être attentif, c'est cesser de vivre ; être seulement vaguement intéressé, ce n'est que vivre vaguement.

2. LA RESTITUTION SYMÉTRIQUE DU TEMPS

Le problème, alors, c'est de restituer le temps que le bon sens est toujours en train de détacher de moi. Il doit y avoir une croissance symétrique concernant le Maintenant. En tant que centre vital d'une expansion inerte de temps, à l'image d'un ferment microscopique destiné à faire lever la totalité de la masse, le présent doit remonter dans le passé, et aller vers l'avant dans le futur jusqu'à ce que tout soit présent. + Sa poussée est bidirectionnelle, et procède avec le temps dans la direction du futur et contre le temps dans la direction du passé. Observez que je ne propose pas de m'attacher pour mon histoire à quelque point de départ dans le passé, et de travailler vers l'avant à partir de cette date-là dans l'ordre chronologique « véritable ». Ceci pour trois raisons : (i) Je ne peux trouver aucun anniversaire réel, aucun commencement caractéristique à partir duquel je ferai des estimations, et toute date que je choisis doit de ce fait être arbitraire. (ii) Mon histoire, telle qu'elle me parvient actuellement, se présente maintenant, et se projette de ce fait sur d'autres temps. Dans mon expérience, il n'y a pas de ligne de repérage, aucun moment de référence, il n'y a que le maintenant à partir duquel je pense vers l'arrière et

° Cf. Royce, The World and the Individual, i. pp. 404 et suivantes.

× Comme Whitehead le dit : « Avant la mort de l'homme et la destruction de la terre, il n'y a pas de lien de causalité déterminé qui, inconditionnellement, serait soit l'homme soit la terre. » Adventures of Ideas, XIII. 3. Mais il est nécessaire d'ajouter que, dans la mesure où nous anticipons la mort de l'homme et de la planète, et que nous nous souvenons de leur enfance, ils parviennent à leur summum en nous maintenant.

+ « L'appréhension du passé et du futur », dit Stout (Manual of Psychology, p. 515), « présuppose un point de départ dans l'expérience des sens immédiate du moment ; et une construction idéale dans deux directions, d'un côté, ce qui a précédé, et de l'autre, ce qui va suivre le maintenant actuel. »

« Empiriquement, le passé émerge toujours du présent plutôt que ce soit le présent qui émerge du passé », écrit E. A. Burtt. « Le monde tel qu'empiriquement révélé commence toujours dans le présent, et reste en lui tout en s'étendant dans le passé et dans le futur. Cela peut sembler étonnamment paradoxal – la vision opposée serait cependant encore plus étonnante si elle n'était aussi complètement inscrite dans nos habitudes de pensée que nous ne rêvons jamais de la remettre en question. L'évolution réelle, c'est-à-dire l'évolution en tant qu'empiriquement découverte, n'est pas un mouvement qui part du passé, traverse le présent et va vers l'avenir (un tel processus est en lui-même une abstraction émergente issue du cours de l'évolution réelle), c'est l'évolution du présent à la fois dans le passé et le futur. » 'Real and Abstract Evolution', Proceedings of the Sixth International Congress of Philosophy, p.172. La totalité de cet important article est en accord avec mon sujet présent.

planifie vers l'avant. Pourquoi devrais-je essayer de faire une estimation vers l'avant à partir d'une naissance, ou vers l'arrière à partir d'une mort, dont d'autres font l'expérience alors que ce n'est pas mon cas, et qui n'est pas en tout cas le commencement ou la fin de ce que je suis ? (iii) Sous de nombreux rapports, et de ceux qui importent, mon organisation actuelle dans le temps, et le mode de mon fonctionnement, sont symétriques par rapport à ce moment d'expérience central. D'innombrables chaînes de causalité, rayonnant à partir du Maintenant, rassemblent mon passé et mon futur en un tout vivant : mon présent est le col qui relie les moitiés de ce tout, et non l'axe qui les sépare. Et ceci n'est, après tout, rien de plus qu'un savoir commun – l'enfant est le père de l'homme ; nous récoltons ce que nous semons ; il faut payer les pots cassés. Notre passé est la clé de notre futur. En dernier ressort, ils sont un.

J'en ai peut-être assez dit pour montrer que le traitement symétrique de mon histoire est le bon pour cette enquête, lorsque je vois qu'il est bien adapté aux faits. Mais il y a ici une difficulté sérieuse. Si je pense au passé vers l'arrière à partir de Maintenant, est-ce que je ne mets pas le temps à l'envers, et est-ce que ce renversement ne fait pas davantage violence aux faits qu'une chronologie unidirectionnelle ? « Par exemple, maintenant,... il y a le Messager du Roi. Il est en prison maintenant, étant puni : et le procès ne commencera même pas avant le mercredi suivant : et bien sûr le crime viendra enfin. » – Dans Through the Looking-Glass et Sylvie and Bruno, Lewis Carroll a rendu l'idée familière. Vivre vers l'arrière, c'est devenir plus jeune tous les jours, vomir des repas, manger des mots, voir se défaire mes pensées, naître dans un cercueil et mourir dans une matrice. En dehors de commettre un million d'autres faits non édifiants, j'aspire soigneusement toute l'encre de cette phrase à la pointe de mon stylo et la transfère dans l'encrier. Les conséquences éthiques sont encore plus inquiétantes. ° L'égorgeur fait des miracles de guérison, le voleur se retrouve généreux en volant, Ivan le Terrible et Gilles de Rais sont la gentillesse incarnée. Les saints, de l'autre côté, sont des monstres de méchanceté, qui laissent des traînées de misère partout. × En bref (souligne le bon sens), le renversement du temps résulte en toutes sortes d'absurdités.

Mais on peut en dire quelque chose en se plaçant de l'autre côté. La physique (en dehors de l'étude qu'elle fait de l'organisation et du hasard) ne s'intéresse pas à la direction de la flèche du temps – elle peut pointer dans les deux directions. + Et la théorie de la relativité, qui fait que « l'avant » et « l'après » dépendent de la position de l'observateur et de son comportement, semble approuver la réversibilité du temps. La fameuse aventure de la jeune dame qui s'appelait Bright * est bien sûr tout à fait fantastique, mais voilà un acte significatif que nous puissions imaginer son expérience, et l'imagination n'est pas rien. Nous pouvons, en suivant la manière de la Bataille renversée de la Marne par Nordmann, des Vier Paradoxa de Fechner, ou des parties de la Time Machine de H. G. Wells, visualiser des événements qui se sont produits en arrière dans le temps. † Après tout, on montre à l'occasion des films et des enregistrements sur gramophone joués à l'envers ; une composition musicale peut prendre la forme d'un palindrome ; φ la poésie peut être dite à l'envers (comme l'a fait M. C. K. Ogden à la Royal Institution en décembre 1928) ; plus

Olaf Stapledon (Philosophy and Living, p. 411) a suggéré que les lumières exploratrice des esprits individuels peuvent voyager au travers du système temporel dans de nombreuses directions, certaines opposées à la direction de notre voyage, de sorte que notre univers est vécu depuis l'arrière vers l'avant. Cf. C. E. M. Joad, Guide to Philosophy, pp. 219 et suivantes. Also F. H. Bradley, Appearance and Reality, pp. 214 et suivantes.

° Je veux dire, bien sûr, les conséquences éthiques telles qu'on les voit à partir de ce monde-ci, avec ses directions temporelles familières ; mettre le temps à l'envers serait défaire nos jugements moraux tout en renversant leurs données. Cela ne ferait pas revenir tous les événements en arrière sauf les événements « psychiques ». Si Through the Looking-Glass était un traité philosophique, les épisodes de « vie à l'envers » du chapitre V seraient tout à fait incohérents : la Reine Blanche aurait dû parler et penser à l'envers.

× Ce renversement des valeurs se reflète dans le (soi-disant) usage de la Prière du Seigneur dite à l'envers dans les incantations des sorciers.

+ Cf. Eddington, The Nature of the Physical World, pp. 68-9.

* Il y avait une jeune femme appelée Bright qui pouvait voyager beaucoup plus vite que la lumière ; elle partit un jour, relativement, et revint la nuit précédente.

† Cf. la vallée des os secs d'Ezéchiel. Certaines doctrines de la résurrection du corps impliquent virtuellement le renversement du temps. Donne, par exemple (Sermon at St Paul's, Avril 9, 1626) dépeint Dieu collectant les cendres de chaque homme, les recomplantant, et réanimant finalement leurs corps. Quand j'étais enfant, on m'avait donné un livre édifiant qui prévoyait en grand détail et avec le plus grand sérieux les résultats du Deuxième Avènement ; je me rappelle particulièrement un crâne qui traversait en la brisant une vitrine de verre dans un musée, dans sa hâte à rejoindre le reste de son corps.

φ Par exemple, l'Adagio de Berg (Concerto de chambre) en musique dodécaphonique.

important est le fait qu'il y ait des personnes qui parlent parfois à l'envers sans avoir l'intention de le faire. ☉ Que nous puissions (bien que ce soit rare et bref) renverser ainsi le train des événements, nous dit quelque chose à propos de leur nature : ils sont, en un sens, réversibles. Mais je ne peux pas poursuivre ce sujet fascinant ici.

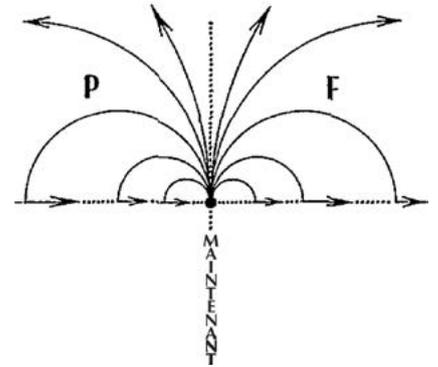
Ce n'est certainement pas un monde absurde de ce genre, où il y a réévaluation de toutes les valeurs, que j'ai l'habitude de considérer rétrospectivement. Alors comment est-ce que je me rappelle précisément le passé ? Je le fais au moyen d'une série de sauts vers l'arrière. Je « jette mon esprit en arrière » plutôt qu'en procédant sans interruption, de manière stable, vers l'arrière et certains événements passés. Se rappeler le passé n'est pas tant descendre un escalier mécanique montant que de sauter en bas de celui-ci, en sautant plusieurs marches d'un seul coup et en faisant une pause entre chaque saut pour retrouver ma respiration. Ou (pour changer d'image) c'est comme si un poisson progressait en remontant une rivière sans s'opposer au courant : au lieu de nager contre le courant, il saute hors de l'eau, puis dérive avec le courant pendant un moment, puis saute encore. De cette manière, alternativement immergé dans le temps et au-dessus du temps, il remonte vers la source, cependant sans affronter le courant. Penser vers l'avant est assez la même chose : je vis dans le courant et m'élève au-dessus de lui. En cela, je me conforme à sa direction ; au-dessus de lui je suis libre de me déplacer comme il me plaît. Et toutes mes excursions se font à partir de ce Maintenant central, à mi-chemin entre la source de la rivière et son embouchure. Ceci est ma base, et mes lignes de communication ne sont jamais en dehors. En un sens, je ne la quitte jamais, mais ne fais qu'émettre des projections.

Ma thèse est que ces projections ou excursions ne sont pas seulement plus ou moins symétriques : elles sont aussi les moitiés d'un tout. Ce que Berdyaev * dit de la philosophie de l'histoire est vrai de ma propre histoire : c'est « l'exégèse prophétique du passé et du futur à la fois », qui doivent être unis. « Un clivage entre les deux nous précipite dans l'obscurité et rend le processus historique incompréhensible. Ceux qui se sentent divorcés du grand passé historique et qui n'ont aucune connaissance du grand futur de l'histoire effectuent un tel clivage. Seule une vision prophétique du passé peut mettre l'histoire en mouvement ; et seule une vision prophétique du futur peut lier le présent et le passé en une sorte de mouvement spirituel complet et intérieur. » + C'est d'une telle prophétie bidirectionnelle que je me soucie dans cette partie du livre. ×

3. LA RESTITUTION SYMÉTRIQUE DU TEMPS, EN PRATIQUE

Certains doutes subsistent. Les histoires, les biographies, les chronologies de toutes sortes, ne commencent-elles pas avec le primitif, ne s'achèment-elles pas vers le récent, et ensuite ne continuent-elles pas, peut-être, par la prévision du futur ? Et est-ce que ceci n'est pas vrai de la vie ? Faire que tous les événements se déploient à partir de mon Maintenant, le point médian de l'histoire universelle, comme si ce point du temps était uniquement privilégié, est sûrement surestimer mon importance. Objectivement considéré, le temps est (en suivant le bon sens)

☉ Macdonald Critchley, Mirror Writing.



* Berdyaev devait beaucoup à la doctrine de la résurrection universelle de Fedorov : « La résurrection se tient en opposition au progrès, qui arrive à terme avec la mort de chaque génération. La résurrection est un renversement du temps, c'est une activité de l'homme en relation au passé et non uniquement au futur. La résurrection est aussi opposée à la civilisation et à la culture qui fleurissent dans les cimetières et sont fondées sur l'oubli de la mort de nos pères. Chez Fedorov, l'énergie du sexe se transforme en énergie qui revivifie les pères morts. » Berdyaev, The Russian Idea, pp, 211, 215.

+ The Meaning of History, pp. 40, 41.
Cf. Kierkegaard, Unscientific Postscript, p. 311.

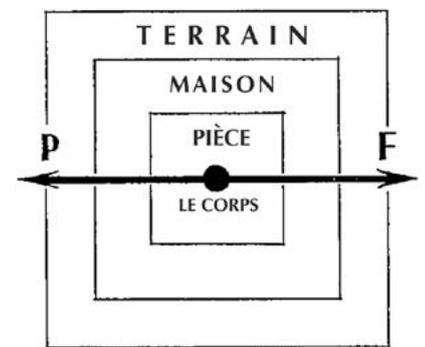
× Dans le Death and the Dreamer (pp. 79 et suivantes) de Denis Saurat est consignée la curieuse notion que le temps a commencé lors de l'Incarnation, et s'étend dans le passé et dans le futur symétriquement à partir de ce centre, de sorte que les événements de l'année 200 avant Jésus-Christ sont semblables aux événements de l'année 200 après Jésus-Christ, etc. Le temps ressemble au son issu d'un gong, en ce sens qu'il se meut vers l'avant à gauche et à droite, et qu'il ne vient pas de la gauche, passe au travers du gong, et s'écoule vers la droite.

une grande rivière qui coule doucement, en laquelle mon comportement semblable à celui d'un saumon est tout à fait annexe.

Mais est-il annexe ? La manière dont le temps se déploie en moi et pour moi, est, je ne peux que le supposer, typique de la manière dont il se développe dans et pour tous les autres individus ; les différences sont des différences d'envergure temporelle, non dans la procédure de base. Il n'y a pas de temps en dehors de l'expérience du temps, qui doit être prise telle qu'on la trouve. De plus, je ne le trouve pas à un seul niveau – je peux, dans certaines conditions, voir comment le temps se passe à tous les niveaux hiérarchiques. Je dois ne jamais oublier que ce moment présent, qui est le mien, est le foyer temporel d'une galaxie et d'une étoile autant que celui des mammifères, et mes excursions à partir de lui dans le passé et le futur sont suprahumaines et infrahumaines autant qu'humaines. Quelles que soient les chronologies que je peux par la suite construire, la donnée primaire à tous les niveaux est un temps concentrique ou symétrique. Et cette configuration primaire ou naturelle du temps subsiste en tant que base pratique et forme du comportement. Elle fonctionne.

Ma tâche actuelle est de m'occuper du niveau humain : laissez-moi illustrer alors à partir de ce niveau comment les problèmes pratiques disposent du temps, en remontant vers le passé et le futur, sans cependant renverser le temps. Un homme est trouvé mort d'un coup de feu. Voici la manière dont le détective raisonne – l'état du cadavre et la nature de la blessure étant ce qu'ils sont, le coup doit avoir été tiré à partir de là-bas à tel ou tel moment ; la pièce avec ses ouvertures est telle que le tueur n'a pu entrer que par cette fenêtre-là ; les terrains extérieurs, les empreintes de pas, les barrières, sont tels qu'il doit être entré à partir de la route à cet endroit-là, et probablement à tel ou tel moment, etc., en revenant dans un passé encore plus lointain et à un champ d'action élargi, où l'on peut trouver le motif de l'acte. Mais cette vision dans le passé a besoin d'être équilibrée par une vision vers l'avenir égale. Quels bénéfices le meurtrier va-t-il obtenir ? Comment va-t-il se débarrasser de l'arme ou disposer de ses gains ? Quel sera son prochain mouvement, et quand, et contre qui ? En bref, une chronologie unidirectionnelle est pour le détective hors de question, excepté en tant que forme de son rapport final, et en tant que cadre de référence théorique appliqué à son activité pratique. L'activité elle-même procède sur un plan complètement autre. °

Les détectives ne sont pas des gens anormaux : ils font seulement systématiquement ce que d'autres gens font à l'occasion. Comment est-ce que j'arrive à penser à mon enfance ? Un certain événement du présent – un mot, un livre, une ancienne chanson, un parfum – « me ramènent » à ces années-là. Comment est-ce que je parviens à anticiper mon vieil âge ? Un certain stimulus présent – un agent d'assurances, des cheveux encore plus gris, une douleur rhumatismale – m'invitent à regarder vers l'avenir. Toutes mes explorations dans le temps ont le Maintenant pour camp de base, × que le champ de recherche soit mon histoire en tant qu'homme, en tant qu'Humanité, en tant que Vie, ou en tant que région capable d'englober encore plus de temps. La chronologie du livre d'histoire de l'écolier dissimule les grands sauts en arrière dans le temps toujours renouvelés par lesquels l'historien reconquiert ses stations lointaines dans le temps



° Le conséquent détermine l'antécédent tout aussi sûrement que l'antécédent détermine le conséquent, même si ce n'est pas de la même manière. La victime exige maintenant qu'il y ait un tueur dans le passé, et un plan pour le capturer dans l'avenir. Comme Stout l'indique (Manual of Psychology, pp. 515-6) le besoin pratique primaire repose toujours sur une anticipation intelligente du futur, qui demande pour être guidée l'étude du passé, mais le stimulus est présent.

× Cf. John Dewey : « La ségrégation qui tue la vitalité de l'histoire est un divorce des modes présents et des soucis de la vie sociale. Le passé en tant que simple passé n'est plus notre affaire. Si nous devons en finir totalement avec lui, il n'y aurait qu'une seule attitude raisonnable envers lui. Laisser les morts enterrer les morts. Mais la connaissance du passé est la clé de la compréhension du présent. L'histoire traite du passé, mais ce passé est l'histoire du présent. Les événements passés ne peuvent pas être séparés du présent vivant et conserver un sens. Le vrai point de départ de l'histoire est toujours une certaine situation présente avec ses problèmes. » Democracy and Education, pp. 250-1.

passé ; leur indispensable contrepartie est encore moins manifeste – ces grands sauts en avant toujours renouvelés par lesquels le prophète et le saint, le réformateur, et en fait tous les hommes pensants, arrivent à leurs stations également éloignées dans le temps futur. Une biographie ou une autobiographie unidirectionnelle est remplie de défauts. Elle mène au choix de points de commencement et de fin arbitraires ; elle apporte un soutien aux notions erronées de mortalité et d'immortalité ; elle sépare artificiellement l'organisme de l'environnement ; elle encourage notre tendance désastreuse à nous déposséder de notre passé individuel et de celui de nos semblables ; + elle ignore la symétrie essentielle de notre histoire, de toute histoire, et échoue à construire la véritable unité du passé et de l'avenir. * Qu'il y ait beaucoup de choses à dire à propos de la méthode biographique bidirectionnelle, qui est capable de corriger ces défauts, deviendra, je l'espère, plus clair dans ce chapitre et dans les chapitres suivants. Le test final reposera sur les résultats.

4. LES SEPT ÂGES DE L'HOMME

Quand je restaure cette frange temporelle, la mienne, que le bon sens est toujours tout en train d'élaguer, qu'est-ce que je trouve clairement ?

En regardant dans une direction, je trouve d'abord la vie adulte, avec une pleine série d'expériences, l'acceptation complète de la responsabilité, les pleins pouvoirs de l'esprit et du corps ; ensuite vient la jeunesse, avec toutes ces choses rétrécies à divers degrés ; ensuite l'enfance et la petite enfance avec leurs fonctions de plus en plus restreintes ; pour finir, l'oubli de la matrice. En regardant dans l'autre direction, je vois ce qui est, très grossièrement, les mêmes séries répétées. La vie de travail adulte est suivie par la retraite active de ce que j'appellerai la seconde jeunesse, où le champ de comportement est plus étroit, où l'on abandonne la responsabilité, où l'efficacité mentale et physique est en diminution ; ensuite vient la seconde enfance avec toutes ces tendances améliorées, ensuite la deuxième petite enfance, et finalement l'oubli.

Il est à peine nécessaire d'insister sur le fait que la symétrie ne s'applique pas aux détails, ni à chaque aspect de mon histoire. Les différences sont extrêmement importantes ; en fait, si le futur était simplement une image en miroir ou la répétition du passé, les deux n'auraient nul besoin l'un de l'autre, et leur unité organique dégènerait en simple duplication. En tout cas, il n'y a pas de danger de confondre le premier âge de l'homme avec le septième, ni l'écolier avec l'adulte aux pantalons bien repassés. Il est parfaitement évident, aussi, que la course vers le bas de la deuxième moitié de ma vie peut être beaucoup plus courte et beaucoup plus pentue que l'ascension graduelle de la première moitié : par miséricorde, la deuxième enfance est souvent une question de jours ou d'heures. La symétrie est de plus compliquée par le fait que différentes fonctions atteignent leur pic à différents moments : la fraîcheur physique première a lieu généralement quelques années avant la fraîcheur intellectuelle, et la sagesse vient encore plus tard. Avec ces qualifications à l'esprit et d'autres (elles sont trop palpables pour avoir besoin d'une description plus fouillée), je peux loyalement utiliser une bonne métaphore bien usée, et dire que ma vie est un pont. × Je me tiens quelque part

+ Le concept de développement, dit M. T. S. Eliot dans 'East Coker', est : « une erreur partielle encouragée par une notion superficielle de l'évolution, qui devient, dans l'esprit populaire, un moyen de désavouer le passé. »

* « En postulant comme tâche le processus scientifique au lieu de la simultanéité existentielle, la vie s'embrouille. Même là où la succession s'embrouille, comme dans le cas des âges différents dans la vie d'un individu, la tâche est de réaliser la simultanéité. » Kierkegaard, Unscientific Postscript, p. 311. Et cette simultanéité, qui rapproche le passé et le futur du présent, est symétrique : elle fait référence aux deux directions.



« C'est en ce jour que je respirai pour la première fois : le temps a marché en cercle et je finirai au point même où j'ai commencé ; ma vie a terminé sa course. » Julius Caesar, V. 3.

× « Bébé et enfant, jeune et adolescent sont sur la courbe ascendante, vers où la maturité culmine. Puis vite apparaissent les premiers signes de l'âge ; et la descente de la vie continue et traverse la sénescence vers la mort. De manière similaire dans le monde animal, mais avec une grande variété de détail, on a des phases séquentielles, qui peuvent, la phase ascendante spécialement, s'allonger ou raccourcir notablement. Ce dont nous avons besoin avant tout n'est pas la description détaillée que ferait un monographe de cette phase-ci ou de cette phase-là de la vie, mais plutôt une vision synoptique de la totalité des trajectoires – le microcosme des cellules germinatives, l'embryon en développement, la période de la jeunesse et des jeux, la crise de l'adolescence, le temps du sexe et de la reproduction, la force de la maturité, les débuts presque imperceptibles du vieillissement, la nette sénescence et les diverses formes de mort. » Geddes et Thomson, Biology, pp. 186, 196.

près du sommet de la voûte de celui-ci, et je regarde des deux côtés. D'un côté, il y a une montée relativement difficile, de l'autre il y a une descente relativement facile. Autrement dit, ce que j'ai laborieusement acquis, je dois le perdre. « Nu je suis sorti du ventre de ma mère, et nu je reviendrai. » Il n'est pas question d'une évasion confortable et d'un euphémisme : si je ne prends pas les faits à cœur maintenant, je serais forcé à la fin d'en prendre note. Je me tiens au sommet du pont, et je regarde devant moi ; et ce que je vois est la vie sur son déclin, la perte de ce qui a été accompli, la destruction, la mort. « L'involution est aussi naturelle que l'évolution. Nous plongeons graduellement dans l'obscurité, de la même manière que nous en sommes sortis graduellement. Le jeu des facultés des organes, le grandiose appareil de la vie, est remis morceau par morceau dans la boîte. »^o

La première chose à émerger est la dernière à s'évanouir, et la simple vie animale reste nôtre depuis le début jusqu'à la fin. Superposé à ce simple fonctionnement vital, il y a des capacités élémentaires comme la marche, la parole et la possibilité de se nourrir soi-même, qui sont acquises dès le début et que l'on perd tard dans la vie. La puissance sexuelle, l'intensité émotionnelle et intellectuelle qui l'accompagnent, sont d'une durée plus brève. En général, chaque fonction a son propre terme, long ou relativement court, dans le tout. Les détails sont grossiers et cassants, et on ne peut pas les forcer à rentrer dans un moule à petite échelle ; ils doivent être pris pour ce qu'ils sont. Néanmoins la structure globale est caractéristique. L'homme est un palindrome.

5. MORT DANS LE FUTUR

Concernant la symétrie des extrémités du schéma, il ne peut pas y avoir de doute. Toutes les routes à partir de mon Maintenant mènent à l'obscurité et à la mort – à la mort en retournant dans le passé et en allant vers l'avant dans l'avenir – double obscurité qui engloutit l'homme comme un océan effrayant et mystérieux. La matrice et la tombe sont des réalités qu'il est idiot d'ignorer et risqué de réprimer. * Elles appartiennent à cette curieuse classe de choses familières et cependant non familières, acceptées et cependant inacceptables, que l'on croit et qui sont cependant incroyables.

Quand, au plein milieu du cimetière, envisagerai-je comme un fait attirant ce que je connais comme bénin mais seulement en théorie – le pourrissement sous mes pieds ? Il faut reconnaître que ce n'est pas la seule matière en laquelle ce qui est hors de vue est pour moi hors d'esprit, mais il y a plus qu'une superficialité ou une légèreté ordinaires ici : il y a une résistance. Ni un intervalle spatial de quelques pieds ni un intervalle temporel de quelques années ne peuvent nous soustraire d'un iota à la réalité de notre dissolution. Le pourrissement de cette main est aussi certain que le fait qu'elle est maintenant en train de consigner son propre déclin. La vérité est que je suis déjà un homme mourant. Bien que l'exécution puisse être repoussée *sine die*, je reste, autant qu'un criminel condamné, sous une sentence de mort, et nous serons tous deux bientôt impossibles à distinguer. Ce qui est morbide, c'est de ne pas y penser. Nous ne sommes pas davantage vivants en pensant moins à la

^o Amiel, Journal, Janvier, 5 1877.

La capacité intellectuelle, dans la mesure où elle est mesurable par des tests d'intelligence, tend à décliner très graduellement à partir de l'âge de 20-25 ans ; encore beaucoup plus tôt l'attention vigilante commence son déclin plus rapide ; la connaissance, d'un autre côté, ne varie pas beaucoup depuis la fin de la jeunesse à la fin de l'âge adulte. (Voir par exemple, E. L. Thorndike et d'autres, The Measurement of Intelligence ; C. C. Miles and W. R. Miles, 'The Correlation of Intelligence Scores and Chronological Age from Early to Late Maturity', dans The American Journal of Psychology, 1932, pp. 44 et suivantes, D. Wechsler, The Measurement of Adult Intelligence.) Mais l'importance des caractères que les tests ne mesurent pas, et ne peuvent pas mesurer, est trop souvent oubliée. D'après Platon (Republic, 539) et Wordsworth ('Intimations of Immortality') « l'esprit philosophique » est un des derniers développements dans la vie ; et il est certain qu'il défie la mesure.

* Crashaw les assimile :
« Combien la vie et la mort en Toi
s'accordent !
Tu as une matrice vierge
et une Tombe.
Et Joseph les
a toutes deux appariées. »



Memento mori : école française, XVIII^e siècle.

mort. ° Ce n'est pas une marque de supériorité que, au lieu de la vieille pierre tombale avec sa tête de mort et son *memento mori*, nous ayons les artifices de marbre de l'entrepreneur de pompes funèbres ou du croquemort ; que, au lieu de la tombe et du charnier, nous ayons « des jardins du souvenir » avec toutes sortes de dispositifs pour nous permettre d'oublier les faits ; + que, au lieu d'un puissant sermon pour nous rappeler de la mort et des vers, nous ayons de charmantes platitudes calculées pour ne pas blesser les susceptibilités des personnes les plus raffinées. Car la sentimentalité et la superstition, les lys et les anges fadasses, les sculptures molles et les poèmes atroces, tout cela est du gâchis. L'absence de volonté à regarder la mort est en elle-même une sorte de mort ; une vie riche n'a pas de telles appréhensions. Notre manque d'intérêt élaboré ne fait que masquer une anxiété profonde, dont le remède est que nous affrontions les faits. Et bien sûr, sous le brouillard teinté de rose de l'euphémisme, la longue tradition de la conscience et de l'acceptation de la mort continue à vivre. Donne et Blair ont leurs successeurs. Ce n'est pas seulement quelques penseurs modernes qui ont enseigné que, à moins que l'homme n'accepte sans réserve la mort, à moins qu'il ne vive avec le spectacle de la mort en pleine vue, il vit à peine une véritable vie humaine. (Sans cela), il ne peut se tenir debout ni se comprendre, et ne parlons pas de comprendre l'univers. * La mort, dit Berdyaev, est le fait le plus profond de la vie, et qui donne son sens à la vie ; ce fait demande d'élever la vie à une plus haute tonalité. Nous devrions vivre comme si nous étions sur le point de mourir. ×

Si je savais que j'allais mourir dans l'heure, il me reviendrait certainement à l'esprit qu'exister vraiment est une chose très remarquable : mais, en fait, je peux mourir dans l'heure, et ne pas vivre pendant très longtemps. On ne doit absolument pas déplorer cette circonstance : seul le mourant peut apprécier la vie – « heureux hommes qui ont le pouvoir de mourir ». Sans un terme à mon activité, ma vie aurait aussi peu de sens qu'une pièce dont on ne verrait jamais le commencement et la fin. La limitation – temporelle et spatiale – est le prix de la valeur : pour nous, au moins, un événement doit avoir des limites avant de pouvoir avoir une qualité déterminée, et l'événement de mon moi humain ne fait pas exception. + Ma nomination en tant que fonctionnaire de degré médian dans la hiérarchie est associée à une certaine durée quant à son mandat – Mathusalem, Melchisédech et Tithonius sont inéligibles au poste. Et tout mon travail est relatif à ce terme-là – il porte le cachet d'un fonctionnaire temporaire dont le mot d'ordre doit être « maintenant ou jamais ». Je ne l'aurais jamais autrement. Le caractère poignant de la vie est inséparable du caractère poignant de la mort, ⊕ et les versions expurgées de la condition humaine sont subhumaines. Platon avait toutes les raisons de dire que la philosophie est la pratique de la mort. φ

Mais mon souci actuel concerne les faits, non les conséquences du refus de les affronter. Il ne s'agit pas de nier qu'ils sont repoussants. Aucun tour de main métaphysique pour les conjurer, aucun tour dialectique, aucun schéma – qu'il soit hiérarchique ou autre – ne pourra rien enlever au côté sinistre de la mort, ni aux détails sordides du tombeau.

° Pour une opinion contraire, voir l'article du Dr Inge dans Contemporary British Philosophy, 1st Series, pp. 209 et suivantes. Spinoza a écrit un passage fameux à propos de l'homme libre qui pense à la vie et non pas à la mort (*Ethics*, IV. 67). Et bien sûr il est vrai que toute pensée à propos de la mort qui n'améliore pas la vie, toute préoccupation qui n'a pour objectif que la mort, est déplorable. Mais l'illusion que la mort n'est pas nécessaire à la vie, que la vie a une signification en dehors de la mort, que la mort est un accident infortuné que l'on ferait mieux d'oublier – ceci est encore plus déplorable.

+ Pour une description fascinante, basée sur des faits, voir le roman d'Aldous Huxley, *After Many a Summer*, Partie I, Chapitre 2, et Partie II, Chapitre 3. Voir aussi *The Loved One : an Anglo-American Tragedy* d'Evelyn Waugh.

* L'homme héroïque, dit William James, « peut supporter cet univers. Il peut aller à sa rencontre et garder sa foi en lui en présence de ces mêmes caractéristiques qui accablent ses frères plus faibles. Il peut continuer à trouver un entrain en lui, non en « oubliant comme une autruche », mais par la pure bonne volonté intérieure d'affronter le monde avec les objets dissuasifs qu'il y a dedans. » Principles of Psychology, ii. p. 579.

× *The Destiny of Man*, pp. 317 et suivantes. Dans *Sein und Zeit*, Heidegger distingue entre « l'existence authentique » (qui est de vivre à la lumière de la mort, dans la conscience tragique et héroïque de l'abîme de la non-existence qui nous attend au-delà et en avant) et « l'existence inauthentique » (qui est d'oublier la mort et de se perdre dans des distractions). L'homme est *Sein-zum-Tode*, l'être qui existe pour mourir, l'animal conscient de la mort, grand dans la conscience qu'il a de sa petitesse et de son absurdité. Cette doctrine est bien sûr une réminiscence de beaucoup de choses qui sont chez Kierkegaard.

+ Sur la connexion entre la limitation et la valeur, voir Whitehead, *Science and the Modern World*, XI.

⊕ Sur la mort en tant que complément de la naissance, comme cela qui, en limitant la vie, donne une valeur à la vie, voir A. M. Fairbairn, *The Philosophy of the Christian Religion*, pp. 142 et suivantes. La mort est la perte de la vie – et la garantie qu'il y a quelque chose à perdre.

φ *Phaedo*, 64.

6. LA MORT DANS LE PASSÉ

« L'homme ne commence-t-il pas à mourir dès sa naissance ? » dit Donne. ° Beaucoup de ce que je viens juste d'écrire est vrai de cette autre mort qui est la mienne – ma mort dans le passé. L'époque antérieure était plus honnête concernant cette question, même si elle était moins bien informée. « Alors qu'il était encore dans les reins de son père » n'était pas une métaphore pittoresque, et la matrice n'était pas davantage cachée que la tombe. Maintenant, alors que nous connaissons beaucoup plus de choses, nous en sommes conscients de beaucoup moins. Nous trouvons qu'il est assez facile de nous dépeindre nous-mêmes comme très jeunes ou très vieux (ces deux stades pénultièmes étant bien dans le champ du bon sens), mais ce qui est au-delà nous le censurons. Nous parlons d'embryologie mais nous n'y croyons pas ; ou, si nous y croyons, nous l'appliquons aux autres et non pas à nous-mêmes. Devenir conscient ici est une tâche créative qui ne peut pas être évitée. Je suis convaincu que se « ressouvenir » de la naissance est aussi nécessaire qu'anticiper la mort et que ni l'un ni l'autre ne peuvent être compris séparés de l'autre.

Quel est alors le sens véritable de la naissance, pourrait-on se demander ? « Nous mûrissons et mûrissons encore, et ensuite, d'heure en heure, nous pourrissions et pourrissions encore. » Et nous protestons. La limitation temporelle qui produit mon côté défini et mon individualité est terriblement difficile à accepter, peu importe l'importance de ses dons pour moi. Car, ayant une fois adopté une apparence, je sens que je devrai être absent à jamais × : une grande partie de moi trouve que mon inexistence dans le monde au-delà de ma naissance et de ma mort est d'une certaine manière un scandale.

C'est assez dur, mais, pour rendre les choses encore pires, même le petit temps de vie dont je jouis est à chaque tournant rendu ridicule, absurde. + Il est construit sur ce qui est au plus haut point insignifiant et qui le démolit ; de part en part il est comme sujet à des chances irrationnelles comme si c'était le plus simple des biens * – et en fait de nombreux biens sont bien mieux et moins sujets à l'accident que ceux qui se plaisent à se qualifier eux-mêmes de leurs propriétaires. Et ils en viennent à passer d'une manière plus digne. Quand je suis en danger de me prendre moi-même trop au sérieux, je n'ai qu'à considérer mes origines. Je ne me réfère pas seulement ici aux aspects comiques du sexe. Qu'est-ce qui fait que des futurs parents se rencontrent ? Très probablement un accident insignifiant – un souper imprudent, un pincement aux intestins, le transfert d'un employé, un voyage en train, un journal qu'on a laissé tomber, une rafale de vent : c'est d'insignifiants de ce genre, de menus détails et de choses sans intérêt et de circonstances à deux sous, que ma venue à l'existence dépend. Et j'ai toutes les chances d'être éjecté sans façon de l'existence tout aussi peu cérémonieusement. « Une bulle d'air dans le sang, une goutte d'eau dans le cerveau, et un homme est hors de fonctionnement, sa machine tombe en pièces, sa pensée s'évanouit, le monde disparaît de sa vue comme un rêve au matin. À un fil d'araignée est ainsi suspendue notre existence individuelle. » † Soit les insignifiants qui me voient dans le monde et en dehors à nouveau sont fantastiquement disproportionnés à ma nature, soit je suis en fait d'une

Olaf Stapledon (*Philosophy and Living*, pp. 30 et suivantes) est parmi ceux qui ont considéré le désir d'immortalité personnelle comme un symptôme d'adolescence mentale. L'acceptation de la mortalité devrait au long cours mener à une paix plus sûre, et à une plus grande force morale. Pour en avoir une vue vivement contrastée, voir W. MacNeile Dixon, *The Human Situation*, pp. 270 et suivantes.

° Sermon à Whitehall, Mars, 8 1621.

× « Penser que le soleil s'est élevé à l'est – que les hommes et les femmes étaient flexibles, réels, vivants – que tout était vivant, Penser que toi et moi n'avons pas vu, senti, pensé, ni porté notre part, Penser que nous sommes ici maintenant et portons notre part. » Walt Whitman, 'To Think of Time'.

+ Insister comme Camus, Sartre, et d'autres écrivains existentialistes sur l'absurdité de l'homme et de sa vie est, je pense, très nécessaire.

* Le point est soulevé avec force dans plusieurs des romans d'Aldous Huxley. Dans *Point Counter Point*, Illidge explique ce qu'il doit à certains bacilles : un docteur prescrit une vie à la campagne à un garçon malade du nom de Wright ; en conséquence, celui-ci est envoyé au district où vit Illidge, et il est spécialement formé par le maître décole d'Illidge ; Illidge est gratuitement intégré à cette formation, qui lui permet de gagner une bourse. Illidge dit de Wright : « Je leur serai éternellement reconnaissant à lui et aux bacilles affairés dans ses glandes. Grâce à eux, je vais continuer le travail de bricolage de mon oncle dans un village du Lancashire. C'est la sorte de choses qui peut faire basculer la vie d'une personne avec une chance d'arriver absolument absurde d'un sur un million. »

† Amiel, *Journal*, Novembre 16, 1864.

toute petite importance. En tout cas elles m'enlèvent toute dignité, même la dignité de faire piètre et tragique figure dans le monde. Ce qui reste est trop ridicule pour être impressionnant, et cependant trop triste pour être amusant. L'homme n'est ni une haute tragédie ni une basse comédie.

Et je ne peux pas non plus compter sur une autre vie pour rectifier les anomalies de celle-ci. Si je ne peux revendiquer une existence humaine avant la naissance, quelles raisons ai-je d'en revendiquer une autre après la mort ? Que ce corps qui est le mien (ou quelque chose comme cela) doive s'élever, de l'autre côté de la tombe, à quelque version améliorée de la vie humaine, ne me semble pas plus vraisemblable que son existence, de l'autre côté de la matrice, en tant qu'inexplicable et embarrassant étranger hantant ses ancêtres. Jusqu'à ce que je découvre une preuve convaincante du contraire, je vais donc adopter l'attitude que cette vie humaine présente, et celle-ci seule, est mon existence humaine. Je ne peux imaginer de résurrection pour un virus ou pour un pissenlit, pour mon chien ou pour la mouche sur la fenêtre, et je ne vois pas de raison de mettre l'homme en tant qu'homme dans une catégorie totalement différente. ° L'évidente vérité est que je suis éphémère – plus éphémère que nombre d'animaux et de plantes qui me sont proches. Ne pas reconnaître ceci, c'est se tromper soi-même et c'est puéril.

7. LA MORT DANS LA SOCIÉTÉ : L'INDIVIDU ET LA COMMUNAUTÉ

Ce n'est que du bon sens que d'admettre la brièveté, la précarité et même l'élément d'absurdité qui marquent la vie humaine. Les Parques sont cruelles et arbitraires, et toutes les créatures sont leurs victimes. Néanmoins (continue à dire le bon sens) l'homme est une victime d'un ordre unique – d'abord, parce que lui seul sait qu'il est une victime ; ensuite, parce que, en dépit de cette connaissance, il revendique pour lui-même, une identité, une intégrité propres. Face à « la colère et aux larmes » ici, et à « l'horreur de l'ombre » au-delà, il ose déclarer, d'un geste de défi, que son âme est invincible. × Son refus de trembler devant les circonstances, et non les circonstances elles-mêmes, sont la chose qui compte réellement en ce qui le concerne.

Qu'Henley revendique la maîtrise de soi, bien qu'il soit surmené, a une certaine noblesse. Mais cela supportera à peine l'inspection de près. Qu'est-ce qu'un moi séparé de tous les autres moi ? Quel est-il celui qui défie l'univers, comme si le souffle pour le faire ne lui était pas conféré par ce qu'il défie, comme s'il était autosuffisant, un autre univers indépendant ? Qu'y a-t-il d'original en lui, et qui n'est pas redevable au groupe ? Si je recherche la source et le résultat de mes activités présentes et de mes intérêts, je m'aperçois qu'ils ont émergé de la communauté et qu'ils refluent vers elle : je meurs en société de même que j'y vis, même aujourd'hui, continuellement. « Et une réalité indépendante de l'individu, quand nous l'examinons, n'est en vérité qu'une illusion. En dehors de la communauté, que sont des hommes séparés ? C'est l'esprit commun en lui qui donne réalité à l'être humain, et pris en lui-même, quoi qu'il puisse être d'autre, il n'est pas humain. » + Ce n'est pas que – si seulement je pouvais ressentir, voir et penser par moi-même, au lieu que cela soit de seconde main – je pourrais enfin atteindre l'objectivité, avoir un regard

Dans Those Barren Leaves, Aldous Huxley fait dire à un de ses personnages : « Tôt ou tard chaque âme est étouffée par le corps malade ; tôt ou tard il n'y a plus de pensées, mais uniquement la douleur, les vomissements et la stupeur. Vous ne pouvez pas passer au-dessus du fait que, au bout de tout, la chair met la main sur l'esprit et en soutire la vie, de sorte qu'un homme se transforme en quelque chose qui n'est pas mieux qu'un animal malade gémissant. Et, quand la chair tombe malade, l'esprit tombe manifestement malade. En fin de compte la chair meurt et se putréfie ; et l'esprit se putréfie vraisemblablement aussi. » – C'est seulement une partie de la vérité, sans aucun doute, mais une partie que nous devons apprendre à affronter.

° Il y a des « êtres humains » qui sont trop stupides pour sortir leurs mains du feu, pour éviter une voiture qui arrive, pour se nourrir eux-mêmes. (Voir A. F. Tredgold, Mental Deficiency, sur les types d'idiotie les plus extrêmes.) D'un autre côté, il y a les singes de Köhler qui utilisent des outils (et même qui en fabriquent), et des chimpanzés qui apprennent à rouler à bicyclette et à faire du patin à roulettes avec le talent le plus extrême pour ne rien dire de leur goût à fumer des cigarettes. Je me le demande : qu'est-ce qui fait de la vie après la mort des premiers une certitude, et de celle des seconds une impossibilité ?

× W. E. Henley reconnaissait du moins que les dieux pouvaient lui avoir donné une âme qu'ils ne pouvaient pas dompter ; mais le Lancer de A. E. Housman ne fait pas tant de concessions à « la brute et la canaille, quelle qu'elle soit, qui a fait le monde » :

« Et comment dois-je affronter les bizarreries des embrouilles de l'homme et de celles de Dieu ?

Moi, étranger et effrayé dans un monde que je n'ai jamais fait. Ils se saisiront de moi, bien ou mal ; bien que les deux soient idiots, tous deux sont forts. Et comme, mon âme, nous ne pouvons voler vers Saturne ni vers Mercure, nous devons maintenir, si nous pouvons les maintenir, ces lois étrangères de Dieu et de l'homme. » Last Poems, pp. 14 et suivantes. – Une peinture authentique de l'enfer que nous visitons tous de temps en temps ; mais c'est un enfer précisément parce qu'il est très irréaliste, et très faux par rapport aux faits.

+ F. H. Bradley, Essays on Truth and Reality, p. 435.

neuf, direct, authentiquement personnel ; c'est qu'un regard complètement personnel n'est pas un regard du tout. Je suis social de part en part. Les modèles de goût et de conduite – que sont-ils sinon les modèles actuels de ce temps et de ce lieu, de cette espèce et de cette communauté, que j'ai adoptés sans critique comme mes vêtements ? Quand je cherche à réformer ces standards, c'est en leur nom que je le fais ; mon objectif est qu'ils aient une plus grande cohérence et une application plus étendue. Le rebelle n'est que convention galvanisée, de même que le conservateur se repose sur le conventionnel. ° Si une déclaration que je fais dans ces pages est digne d'attention, c'est parce que ce n'est pas la mienne, mais la voix de l'époque, avec ses préoccupations et ses limitations. Ce qui provient de la personne privée (pour laquelle le mot grec est *idiotes*) est – idiot. +

Mais mes envies les plus intimes, mes « instincts » – ne sont-ils pas, au moins, véritablement miens ? Mes ambitions de surface, et la forme réelle que prennent mes tentatives – ces choses-là sont indubitablement gouvernées par l'environnement social ; mais les impulsions les plus profondes, les forces psychiques plus ou moins indistinctes – n'est-il pas certain que je puisse revendiquer ces choses-là pour moi-même ? La réponse est que, au contraire, c'est précisément ces impulsions fondamentales qui sont celles de mes semblables et bien plus que celles de mes semblables. Ce qui repose au plus profond s'étend largement ; le plus fondamental est le moins privé. Plus une impulsion est mienne moins elle n'est qu'uniquement mienne. ×

Or le bon sens a une remarque de plus à faire. Il est clair que je devrais être une personne différente maintenant si mes parents avaient émigré en Australie avant que je naisse, et encore plus différente si mes parents étaient morts et que j'avais eu des parents adoptifs d'une autre nationalité. Mais (dit le bon sens) quels que soient le continent, la nation, mes semblables et la classe qui ont fourni le cadre de mon enfance, je ne me serais pas complètement transformé en une personne différente que celle que je suis. En tout cas, je suis humain, et possède de plus certains traits ou tendances assurées qui me distinguent des autres hommes.

C'est une question d'observation plutôt que l'objet d'un débat ; et malheureusement les preuves ne sont ni abondantes ni définitives. Cependant elles existent bien. Considérez l'histoire de Kamala. * Cette enfant potentiellement normale de parents hindous, vivant dans un village pas très loin de Calcutta, fut en tant que bébé (c'est ce que l'on présume) emportée par une louve. Huit ans plus tard, en tout cas, elle fut découverte membre d'une meute de loups, chassant avec la meute et partageant leur repaire. Elle fut capturée et observée pendant neuf ans dans un orphelinat où il était pleinement possible d'observer son comportement. Au début, elle lapait l'eau comme un chien et mangeait comme un chien, elle dormait et sommeillait toute la journée, rôdait la nuit, hurlant à la manière des loups à intervalles réguliers. La lumière forte l'importunait. Elle courait à quatre pattes. Presque tous les jours elle se comportait comme un animal ; au début, ses seules caractéristiques « humaines » ne furent que corporelles, et même son système musculo-squelettique avait été considérablement modifié par les habitudes de vie d'un quadrupède. Au moins deux ans après la date de sa capture (en 1920) et au début de

° Et bien sûr la convention elle-même est organisée en structures de groupe d'une infinie variété. Pour en donner un seul exemple, F. M. Thrasher (dans son livre remarquable, The Gang) dit que, dans son étude d'une centaine de gangs américains, chacun se trouvait être un monde d'un climat mental particulier ; et les individus que l'on retirait d'un gang étaient incapables de s'ajuster aux tâches de la vie normale. La conclusion de l'auteur est que la voie de la réforme passe par le groupe plutôt que par l'individu.

+ Certains ont enseigné que les catégories kantienne sont socialement acquises, d'autres qu'elles sont une dotation innée. Je dis qu'elles sont les deux. La seule différence réelle entre ces deux doctrines est que la première fait référence à la communauté dans l'espace à partir de l'individu, et que la seconde fait référence à la communauté dans le temps à partir de l'individu. De chaque manière, que ce soit ontogénétiquement ou philogénétiquement, l'individu doit émerger : la question n'est pas si, mais quand, nous acquérons « socialement » ce qui nous fait humains. John Dewey (par exemple, Reconstruction in Philosophy, p. 140) se montre fortement du côté de la nature sociale de notre pensée ; mais il n'est pas aussi extrême que Durkheim (Formes Élémentaires de la Vie Religieuse, p. 18), qui fait du temps et de l'espace des « représentations collectives » – les produits de l'expérience sociale plutôt que ses conditions.

× L'Id de Freud (voir The Ego and the Id) est à la fois la source de nos énergies instinctives, et le « ça », quelque chose que nous avons tendance à placer en dehors du moi, comme quand nous disons : « Je laisse mes sentiments partir loin de moi ».

* Le Wolf Child and Human Child d'Arnold Gesell en donne un compte rendu complet et des photographies. Il est maintenant difficilement possible de maintenir (n'en déplaise à McDougall, The Energies of Men, p. 108) que l'état d'un enfant normalement doté, quand on le soustrait à toutes les influences humaines, est une question de simple conjecture. D'autres exemples (par exemple, Dina Sanichar, l'enfant loup de Sikandra, et Victor, le garçon sauvage de l'Aveyron) sont authentiques, mais il y a davantage de doutes concernant la normalité potentielle de l'enfant. Je pense que le cas le plus récent à avoir été consigné est celui d'un enfant bédouin qui mangeait de l'herbe, et qui avait été trouvé en train de courir avec un troupeau de gazelles dans le désert syrien. Le Daily Mail du 22 août 1946, en a publié une photographie. Quelle est la véracité de ces rapports, je ne le sais pas.

sa rééducation, Kamala fut prise en train de déchirer et de dévorer les entrailles d'un poulet qu'elle avait pisté et tué. C'est un fait, Kamala n'était pas Mowgli. † Cependant, semble-t-il, c'était une enfant potentiellement normale.

Il y a, bien sûr, de nombreuses autres histoires d'enfants sauvages, depuis les anciennes à caractère mythologique à celles qui sont récentes et indubitables ; mais je ne connais aucun cas aussi bien documenté que celui de Kamala. On peut à peine douter que, au moment de sa capture, elle était plus près du loup que de l'humain. Elle avait endossé la nature du loup plus ou moins comme elle aurait pris la nature humaine. Ceci ne rentre pas d'ailleurs en conflit avec nos attentes. Depuis Aristote ° à Jung × des observateurs ont souligné la ressemblance entre la condition de l'enfant et celle de l'animal. Potentiellement, bien sûr, l'enfant est humain, tandis que le bébé chimpanzé ne l'est pas, mais on ne réalise pas cette différence en dehors de la communauté qui seule la rend réelle. Dans des termes aristotéliens, la « matière » (la base « individuelle », et en particulier la structure cérébrale spécifique) et la « forme » (la base sociale, et en particulier le langage et les outils) sont toutes deux essentielles à la nature humaine. Je suis comme une graine qui, plantée parmi des chênes, se transforme en un chêne ; parmi les choux, je me transformerai en une réplique passable de chou – ce qui est établi depuis le début est que, s'il m'arrive de grandir, je serai transformé en une certaine sorte de plante. Un homme sans les autres hommes n'est même pas la moitié d'un homme : seule la Paire symétrique, Humanité-homme, est réellement humaine. *

« Un homme est d'autres hommes », dit un proverbe bantou. La déclaration qu'il n'y a qu'un seul esprit humain, et un seul corps humain, n'est, par elle-même, pas vraie ; mais n'est également pas vraie la déclaration qu'il y a de nombreux esprits et corps humains. Les aspects unitaires et pluriels de la Paire sont inséparables, et ils ne tiennent pas debout tout seuls. Mais la connexion entre eux doit être activement retenue et réalisée : elle n'est pas automatique ni simplement donnée. Ce qui veut dire que l'esprit et le corps de l'Humanité, ses catégories et ses organes, sont miens pour être faits miens. Non pas les miens inévitablement, par une sorte de nécessité bienveillante. Je suis bien moins qu'humain, à moins que ne grandissent sur moi les organes d'un être humain (les vêtements, les outils, les immeubles, les livres, etc.) et que j'arrive à des dimensions humaines – et par le terme de « grandir » je veux dire, non pas la simple addition, mais le développement, qui accompagne ce plus grand corps, de la capacité de l'utiliser avec finesse. Qualifier le bébé de « petit homme » est réellement absurde : il ne ressemble en rien à la créature gigantesque, d'une stature globale, qu'il doit devenir. La chenille est incomparablement plus près du papillon que l'enfant ne l'est de l'adulte, ses métamorphoses sont incomparablement moins radicales. Nos ancêtres qui tournaient en ridicule la théorie qui faisait que l'on montait vers l'homme en partant du niveau de la bête étaient plutôt davantage dans le vrai que leurs opposants – bien qu'ils eussent, sans doute, raison pour de mauvaises raisons. Car premièrement l'homme individuel ne s'est absolument pas élevé en partant du plan animal – il reste là. Et deuxièmement, c'est l'Humanité – cette chose vivante âgée

† Les faits sont en violent contraste avec le philosophe autodidacte que notre vanité fait surgir ; par exemple le roman du XII^e siècle de Ibn Tufail dans lequel le héros, jeté jeune enfant sur une île inhabitée, grandit en sagesse et en sainteté par la simple contemplation des œuvres de Dieu. Quand ensuite il tombe sur le Coran, il voit que ce livre ne fait que confirmer ce que la nature lui a déjà enseigné. Cf. la doctrine de Rousseau (*Emile* IV, 'The Confession of a Savoyard Vicar') sur la bonté de l'homme naturel ; et, en général, le mythe romantique du bon sauvage.

° History of Animals, VIII.

× Contributions to Analytical Psychology, p. 317 : « L'enfant se développe à partir d'une condition semblable à celle de l'animal et originellement inconsciente pour parvenir à la conscience ; il a d'abord une conscience primitive et va ensuite lentement vers une conscience civilisée. »

* Le professeur George H. Mead (*Mind, Self and Society*, pp. 224 et suivantes) distingue entre « la vision partiellement sociale de l'esprit » (« les processus sociaux présupposent et, en un sens, sont les produits de l'esprit ») et la vision « correcte » que « l'esprit présuppose et est le produit des processus sociaux ».



Kamala

Nous enjambons le vaste abîme entre l'homme et l'animal, mais l'abîme est ce qui sépare les membres inférieurs et supérieurs de la Paire : ce n'est pas un abîme entre les hommes et les animaux, mais entre la société et les animaux. La seule différence fondamentale entre un homme et un singe anthropoïde est que l'homme n'est pas seulement un homme, mais qu'il est toujours en train de renier la simple humanité : s'il était toujours simplement homme, il ne serait jamais humain. « Il n'est pas étonnant que la transition de la bête brute à l'homme, des sens et des appétits à la raison et la loi, mais séparée d'une interférence divine spéciale, ait semblé inconcevable, aussi longtemps qu'elle fut considérée comme ayant lieu en chaque individu pris séparément. Ce long échec de l'individualisme à combler l'abîme entre l'homme et la bête brute est un fort témoignage de l'unité vivante de l'organisme social. Par l'intermédiaire de cet esprit objectif, donc, répandu dans tous ses membres et non par une infusion

mais cependant jeune, ce corps géant dont Darwin n'a probablement jamais rêvé, et dont il n'a jamais pensé, c'est certain, l'étudier – c'est l'Humanité-homme qui seule réalise tout ce qui est humain. Et ce n'est pas étonnant : quelle autre créature a le physique ou la durée de vie pour une telle tâche ? Nous croyons encore, et sans doute continuerons à croire encore pendant des siècles à venir, que l'homme en tant que simple homme s'est élevé au statut humain.

8. LA CONVENTION

Il semble inutile, alors, de rechercher quelque chose en moi, en tant que créature individuelle, qui serait original et ne dériverait de rien. Si vous ne prenez pas en compte ce que je dois à mes aïeux dans le temps et à mes contemporains dans l'espace, que me reste-t-il ? Tout suggère qu'un observateur suffisamment capable pourrait prendre tous les traits particuliers qui sont les miens, toutes mes particularités corporelles, tous mes préjugés ou mes habitudes, et pointer vers leur double origine dans la matrice sociale. Et même en supposant qu'il échoue, et qu'il tombe sur quelque inexplicable caractère en moi, sans racines dans le trans-individuel, un tel caractère ferait-il le travail que le bon sens lui demande, et établirait-il dans une certaine mesure mon autosuffisance et mon originalité, restaurerait-il mon capitaneat sur ma propre âme ? Il ne le ferait certainement pas ; au lieu de cela, je devrais être vu comme la demeure de certains esprits ou démons imprévisibles et dénués de sens, responsable devant personne, et encore moins devant moi. Même les fous ne sont pas aussi fous que cela.

Mais pour le bon sens tout ceci n'est qu'autant de théories sans profit : les problèmes pratiques sont ceux qui comptent réellement. Après tout, ce n'est pas comme si nous étions nés dans une sorte de culture statique, primitive, de niveau pré-scientifique, où les coutumes et les superstitions de toutes sortes ne sont pas remises en cause. Globalement, la société n'est-elle pas, telle que nous la voyons, une nourrice raisonnable, dont le moindre des mérites n'est-il pas qu'elle nous gouverne pour que, finalement, nous nous gouvernions nous-mêmes et la gouvernions également ?

Ainsi parle le bon sens, de façon plausible. Mais quels sont les faits ? Dans quelle mesure ma vie est-elle beaucoup plus raisonnable et beaucoup plus pratique que celle du sauvage ? Il mutiler son corps ? Mais moi aussi je le fais, avec un couteau aiguisé, chaque matin, pour un coût d'ensemble dans le temps et un inconfort incomparablement plus grands que le sien. Il pratique des rites curieux, pour lesquels il ne peut donner que des explications fantastiques, sinon aucune ? Sans aucun doute, mais quelle explication puis-je donner de mon aversion du nombre 13, de mes arbres de Noël, de mes œufs de Pâques et des chandelles d'anniversaire, de mon comportement en présence des échelles, des chats noirs et du sel répandu ? Combien de footballeurs suspectent qu'ils sont les représentants moderne de la Vie et de la Mort, combattant pour la possession de la tête du roi trépassé, et combien de patriotes voient dans leur drapeau un cordon ombilical royal conventionnel ? ° Garder les rites et en oublier la raison n'est pas une grande avancée.

venue de l'extérieur, chacun dans l'être social devient humain. » James Ward, The Realm of Ends, pp. 123-4. Cf. la doctrine de Hegel que la religion est une fonction de la nation, de l'église, de l'Humanité, et de l'individu dans la mesure où il s'identifie avec ces entités. La communauté est vraiment religieuse et philosophique : l'individu en tant que tel n'est rien de la sorte. Dans la Phenomenology of the Spirit, cependant, Hegel permet à certaines formes inadéquates de l'expérience religieuse d'être « privées ». Il n'y a nul doute qu'il insiste trop souvent sur le membre supérieur de la Paire mais nous ne sommes pas moins enclins à l'erreur opposée.

« Dans de nombreuses régions, c'est une terrible insulte de marcher sur l'ombre d'une personne, et dans d'autres c'est un péché impardonnable de gratter la peau d'un phoque avec un couteau de fer au lieu d'un couteau de silex. Mais soyons honnêtes. Ne pensons-nous pas que c'est un péché de manger le poisson avec un couteau d'acier, et pour un homme de garder son chapeau dans une pièce, ou d'accueillir une femme le cigare à la bouche ? » Jung, Modern Man in Search of a Soul, p. 147. Plus loin, Jung indique que le gentleman suisse « qui court affairé dans le jardin, en y cachant des œufs colorés et en y disposant des idoles particulières en forme de lapin » ne connaît pas plus le sens de son comportement qu'il ne suspecte qu'il est bizarre (p. 173). Cf. Edward Carpenter, Pagan and Christian Creeds, p. 195 et James Harvey Robinson, The Mind in the Making, pp. 58 et suivantes. Logan Pearsall Smith et, bien sûr, Samuel Butler, comportent des passages similaires.

° D'après G. Elliot Smith, tous les jeux de balles « sont des survivances modifiées des compétitions osiriennes lors desquelles des représentants des parties rivales combattaient pour s'approprier la momie du dieu-roi ou sa tête, la balle. » Human History, p. 311. Pour la dérivation conjecturale du drapeau à partir du cordon ombilical du roi, voir pp. 331 et suivantes du même livre.

Le bon sens me rappelle que la vie du sauvage est cernée par d'innombrables restrictions mesquines et inutiles : tout doit être fait d'une certaine manière, parce que cela a toujours été fait ainsi. Nos superstitions, d'un autre côté, sont un peu plus que des survivances pittoresques, qui ne nous gênent pas sérieusement. Or, là encore, quels sont les faits ? J'ai atteint le milieu d'une vie pas particulièrement protégée, pourtant je suis sûr que je n'ai pas appris toutes les manières de table (depuis la manière de manger les asperges à celle de passer la carafe), la bonne sorte de verre pour chaque sorte de boisson, et précisément comment terminer une lettre à un évêque, combien de tresses porte un vice-amiral, s'il a préséance sur le plus jeune fils d'un baronnet, et un millier d'autres choses qu'il est presque criminel de ne pas connaître. Quant à expliquer pourquoi ces choses sont ainsi, et pourquoi on les estime si importantes – cela me dépasse entièrement. Pourquoi en ce bas monde roter est-il beaucoup moins poli qu'éternuer ? Pourquoi, pour une fonction, précisément cette séquence de grimaces, de trémoussements et de bruits sociaux (si complexes et si subtils qu'ils ne peuvent jamais être enseignés), et pas d'autres ? Pourquoi prétexter, et de façon recherchée, que nos corps sont difformes – manière de faire en laquelle chacun persiste et pourtant perce à jour ? Et pourquoi des organes si précisément cachés chez nous, sont-ils spécialement cultivés chez les plantes, et ensuite amputés et utilisés pour décorer les tables ? × Le « progrès » évolutionnaire d'un coup élargit et rétrécit la série des objets de l'organisme. Les animaux supérieurs réagissent avec plus de discrimination ; et la société propulse cette tendance plusieurs stades en avant en prescrivant mon comportement avec des détails encore plus fouillés. ° La plaisanterie, c'est que je ne m'imagine jamais moins tourmenté par les tabous que le sauvage.

Mais (persiste à dire le bon sens) la « science » du sauvage, ses notions de causalité, sa cosmologie, ses outils et techniques, sont tous infantiles. Ceci est en partie une illusion, et en partie vrai. Mais ne faisons pas trop grand cas de nous-mêmes. Quelle quantité de ce matériel culturel et scientifique que nous nous glorifions de posséder pourrait être reproduit, par chacun de nous, avec tout son savoir ? Ma connaissance de la manière dont simplement ce stylo, cette encre, ce papier sont fabriqués est des plus vagues. La proportion des adultes européens qui connaissent, par exemple, la différence entre une planète et une étoile, ou qui ont une vague connaissance des faits de leur propre embryologie, ou qui prennent un intérêt quelconque à leur propre fonctionnement normal à un niveau autre que l'humain, est en fait très faible. À côté de cela, on rapporte que plus d'un tiers de la population adulte de ce pays a une certaine confiance dans les horoscopes × et qu'il y avait récemment aux États-Unis près de 25 000 astrologues agréés, et ne mentionnons pas les chiromanciennes et leurs pareilles. + Mais il n'est pas nécessaire de fouiller un point si évident – qu'en tant qu'individus nous sommes pré-scientifiques, certains d'entre nous la plupart du temps, et la plupart d'entre nous tout le temps

L'esprit du sauvage, à ce qu'on nous dit, est divisé en compartiments aux idées étroites, de sorte qu'il est capable des incohérences les plus folles. Mais ne sont-ce pas ceux d'entre nous qui parlent le plus librement des

× Sir Thomas Browne (The Garden of Cyrus, III. 23) commente sur « les testicules ouverts et visibles des plantes », et Fechner (Nanna oder das Seelenleben der Pflanzen), en accord avec sa vision que le végétal c'est l'animal retourné sens dessus dessous, observait que la gloire qui couronne la plante est la honte de l'homme. La suggestion de Fechner est que la vie sensuelle, étant ce dont les plantes sont capables de plus élevé, est pure et belle en elles, alors qu'en nous c'est une menace à notre vie plus élevée, et de ce fait nous la tenons en suspicion.

° Cf. W. B. Hocking, Human Nature and its Remaking, p. 177.

× Cf. Daily Mail, Mars 27, 1946.

+ Robert Eisler, The Royal Art of Astrology, p.13.

sacrifices humains, des bains de sang, et même de boire le sang, ne sont- pas précisément ceux-là qui sont le plus choqués devant les pratiques « païennes » les plus modérées – pour ne rien dire des corridas et des orgies bachiques ? De nombreuses âmes bienveillantes et pieuses ne découvrent aucune contradiction chez un Dieu d'amour qui condamne les enfants non baptisés à la punition éternelle. N'y a-t-il pas ceux parmi nous qui pensent qu'un homme est à peine un homme s'il ne porte pas (et qui même en viennent à aimer à porter) un appareil pour inhaler des fumées, et qui peuvent boire (et qui en viennent même à aimer) les doses les plus conséquentes d'un poison dilué sans s'effondrer – ne sont-ils pas ceux-là mêmes qui vraisemblablement parleraient avec mépris des « natifs », et des « natifs » dont les cérémonies d'initiation sont, dans de nombreux exemples, bien moins arbitraires et préjudiciables ? Est-ce que la fabrique (préférée même aux nécessités de la vie) d'instruments de boucherie et de souffrance, la formation de millions de personnes à leur usage, et leur exhibition sans vergogne – quand « le soldat porte ouvertement, et affiche même, ces outils de boucher » † – est-ce que cela est entièrement cohérent avec la religion officielle des Évangiles ? N'y a-t-il pas de différence discernable entre confesser un code d'humilité, de pauvreté et de contrôle des attitudes, et pratiquer un code d'orgueil et de considération de soi virile ? ° Il est temps que nous confessions qu'est à peine un vice ce qui, pratiqué à une échelle assez large, est estimé comme une vertu ; qu'est difficilement une folie ce qui, aussi longtemps que cela fait rage dans les endroits convenables, est considéré comme du bon sens.

Quand le bon sens déclare qu'il est profondément pratique, qu'il se pose en tant que non-absurde, cela est en soi, pour le moins, l'absurdité la plus énorme. Notre conduite humaine (dans la mesure où nous pouvons la voir par les yeux d'autres communautés et espèces) n'est monstrueusement pas pratique. À l'occasion, dans nos moments les plus lucides, le sentiment de la bizarrerie de notre comportement s'empare de nous. Mais nous ne pouvons pas échapper à la convention. Déboulonner et abolir toute convention au moment où elle semble irrationnelle est, aussi souvent que le contraire, échanger simplement la meilleure partie de la convention pour la pire. Heureusement « pour la plus grande partie nous acceptons comme axiomatique de ne pas refuser l'allégeance à nos traditions sociales sans mutiler nos vies. » φ Le soldat qui voit dans les couleurs de son régiment comme une loque à l'extrémité d'un poteau n'est pas, le docteur Inge nous le rappelle, particulièrement admirable. ° Faisons attention aux traditions que nous détruisons, en voyant qu'en les détruisant c'est nous-mêmes que nous détruisons. Il y a un dilemme réel et parfois douloureux ici – d'un côté, la ruine de la malhonnêteté intellectuelle et de l'aveuglement délibéré, et, d'un autre côté, « la ruine de ceux qui échouent à la piété due à leur Dieu et à leurs traditions religieuses », φ la ruine qu'il y a à s'exiler de la sagesse ancestrale. Ce livre est ma propre tentative pour résoudre ce dilemme. Mais quelle que soit la mesure de mon succès ou de mon échec, le fait reste que ma critique du monde en lequel je me trouve est une fonction de ce monde-là, et absolument pas l'opinion indépendante d'un visiteur.

Combien de chrétiens ont pensé aux réactions d'un Chinois ou d'un hindou éduqués, qui prennent pour la première fois un hymne et y lisent qu'on y boit le sang, dans lequel nous sommes lavés ? Mais (pourrait-on répondre) ils passent à côté du sens. Ne prenons-nous donc jamais nous-mêmes des croyances et des coutumes étrangères au sens littéral ? Edward Carpenter, Pagan and Christian Creeds, (pp. 40, 44, 65, 108) a beaucoup de choses intéressantes à dire sur ce sujet.

† Sartor Resartus, II. 3.

° Cf. L. T. Hobhouse, Mind in Evolution, p. 380.

« Il est interdit de tuer ; de ce fait, tous les meurtriers sont punis à moins qu'il ne tuent en grand nombre et au son des trompettes. » Voltaire, Philosophical Dictionary, Art : "War".
« Il y a peu de doute », écrit F. C. B. Schiller, « que dans son ensemble, l'humanité est encore la Yahoo-manité. En leur ressemblant dans sa mentalité et dans sa morale, l'homme moderne est encore substantiellement identique à ses ancêtres paléolithiques. Il est encore la créature irrationnelle, impulsive, émotive, idiote, destructrice, cruelle, crédule qu'il a toujours été. » Tantalus, p. 39. La différence, aurait dit Samuel Butler, est que nous avons organisé nos vols, nos désirs et nos vengeances. Erewhon XII.

φ 'Nicodemus', Renascence, p. 35. Cf. Burke (Reflections on the Revolution in France) : « Quantité de nos hommes de spéculation, au lieu de faire exploser les préjugés généraux, emploient leur sagacité à découvrir la sagesse latente qui prévaut en eux. »

° Christian Mysticism, p. 259.

Et, juste au cas où le moindre lambeau de sentiment de soi me serait laissé, un pauvre fragment que je pourrais qualifier de mien – la psychologie se porte à l'attaque, chaque école ayant ses propres armes. On me décrit comme un véritable musée de traits ancestraux. + Je suis réduit à un paquet de réflexes conditionnés, × le produit (a) d'un équipement héréditaire qu'on m'a jeté dessus, et (b) d'un environnement que je n'aurais jamais choisi. Je suis confronté aux conséquences d'une hypnose et d'une suggestion de masse – ce que l'on m'a dit assez souvent en vient à acquérir la qualité de l'évidence parfaite. « Quand, de ce fait », dit Trotter, « nous nous trouvons en train d'entretenir une opinion concernant laquelle un certain sentiment nous dit qu'enquêter sur elle serait absurde, évidemment sans nécessité, sans profit, indésirable, quelque chose de mauvais, un mal, nous pouvons savoir que cette opinion n'est pas rationnelle, et probablement, donc, fondée sur une preuve inadéquate. » * Cependant ce sont de telles croyances, plutôt que notre intérêt personnel éclairé, qui créent les liens sociaux. L'homme ne demande pas le confort, la sécurité, le bonheur, la liberté de suivre son propre chemin, il ne demande pas cela autant qu'une participation à une structure suggérée par le groupe, même si cela doit signifier perte, douleur et mort. « Obéir à cette suggestion-là », écrit M. Gerald Heard, ø « pour avoir le sentiment que cet ordre a été accompli, est plus doux que la vie elle-même, plus qu'aucune récompense physique. »

Ces compulsions et inhibitions ne sont pas non plus simplement (ou même principalement) externes. Freud découvre à l'œuvre en moi le surmoi ø (avec son instrument le Censeur) dont la « moralité » inconsciente et archaïque est même plus sévère que la convention externe semblerait le demander. Il n'y a pas une seule réalisation de l'esprit humain – que ce soit dans la religion, l'art, la pensée spéculative, ou (pourrait-on ajouter) la science elle-même – qui ne soit pas capable, en théorie, d'être « expliquée » en tant que sublimation de poussées de l'instinct, ou de compensation à ces renoncements à « l'instinct » brut que le surmoi exige. † Pensée et sentiment désintéressés sont un mythe. Je suis balayé par une marée définitivement au-delà de mon contrôle, et tous mes efforts apparents contraires sont juste un tourbillon du courant lui-même. Le remords, la résolution, le blâme et la louange, sont tous à côté du principal : ils ne font pas allusion à un au-delà des phénomènes. Par exemple, la plus grande partie de ce livre (et, en dernier ressort, la totalité de celui-ci) est une exposition de l'histoire d'un cas, la sublimation prédéterminée d'une poussée inconsciente contrecarrée qui s'est aperçue que c'était la ligne de moindre résistance. ⊕ Toute revendication d'objectivité, et tout appel qui passeraient par-dessus la tête de l'opinion et des préjugés pour en appeler aux faits, sont de ce fait suspects depuis le début.

L'homme est donc une marionnette, un pantin, auquel les mots de Walt Whitman sont terriblement applicables :

« Élégamment vêtu, l'apparence souriante, droite, la mort sous les côtes, l'enfer sous le crâne, sous le drap fin et les gants, sous les rubans et les fleurs artificielles, correct avec les usages, ne prononçant pas une syllabe de lui-même, parlant de tout, mais jamais de lui. » °

+ Ainsi Jung : « Chaque être humain civilisé, quel que soit son développement conscient, est encore un homme archaïque aux niveaux les plus profonds de sa psyché. Tout comme le corps humain nous relie aux mammifères et exprime de nombreux vestiges des stades évolutifs antérieurs qui se rapportent même à l'âge reptilien, ainsi la psyché humaine est de la même manière un produit de l'évolution qui, quand on remonte à ses origines, déploie d'innombrables traits archaïques. » Modern Man in Search of a Soul, p 144.

× Voir I. P. Pavlov, Conditioned Reflexes et Lectures on Conditioned Reflexes, dans lesquels il déclare que tout comportement appris, animal et humain, se compose de réflexes conditionnés.

* The Instincts of the Herd in Peace and War, p. 44.

ø Pain, Sex and Time, p. 292.

ø Le surmoi est généralement conçu comme ayant une base phylogénétique ou raciale, et également une base dans les attitudes morales des parents et des enseignants, auprès desquels l'enfant apprend à distinguer le bon comportement du mauvais. Ce surmoi est fermement établi à un âge très jeune et il est beaucoup moins indulgent que la « conscience » de surface. En un sens, (souligne Freud) l'homme « est bien plus moral qu'il n'en a l'idée ».

† Voir spécialement The Future of an Illusion et Civilisation and its Discontents et également Beyond the Pleasure Principle, p. 52, de Freud où il rejette toute impulsion en l'homme vers une perfection plus élevée : la preuve apparente d'une telle impulsion survient de « cette répression de l'instinct sur laquelle ce qu'il y a de plus valable dans la culture humaine est construit ».

⊕ « Tout schéma psychologique est déterminé ; et, dans la cage de la chair et du souvenir, l'essaim complet des schémas de ce genre n'est pas plus libre que ses membres. Parler de liberté en liaison avec des actes qui sont en réalité déterminés est une folie. » Aldous Huxley, After Many a Summer, p. 272.

9. LA CONTINUITÉ PHYSIQUE

Et en fait, quel moi, quelle identité continue dont on pourrait parler, l'homme possède-t-il ? Considérons son corps. Son matériau est en remplacement constant, de sorte que je peux à peine dire que j'ai le même corps que celui que j'avais il y a une heure, il y a un an, pour ne rien dire de quarante ans auparavant. Je suis perpétuellement en train de résigner et d'être repris. + Je suis un repas dans lequel les avant-dernières courses dévorent les dernières, et ensuite font de la place pour elles. Ce n'est pas que je suis obligé de changer de place avec le monde pour vivre ; la vie est dans le changement. La mort, c'est revendiquer quelque chose pour moi-même, un embouteillage sur la voie publique. Mon échec à être permanent est une preuve de mon succès dans la vie ; mon succès à m'accrocher à des choses est une preuve de mon échec. * En ce moment, je suis en train de mourir de la mort de nombreuses cellules ; de plus, celles de mes cellules qui vivent ne sont pas nécessairement toutes les descendantes d'un ovule fertilisé – je peux avoir reçu des greffes issues du corps d'un autre homme.

En tout cas, dit le bon sens, il n'y a pas de coupure réelle de mon existence physique depuis l'ovule jusqu'à présent. Il y a eu continuité de changement, comme la continuité d'une flamme, toujours la même parce qu'elle est toujours différente. Mais même ceci n'est pas complètement indubitable. Je n'ai pas été observé tout le temps, et je n'ai certainement pas gardé un œil sur moi-même constamment. Bertrand Russell † a qualifié la croyance du bon sens en la permanence des corps de « théorisation métaphysique audacieuse ; les objets ne sont pas continuellement présents à la sensation, et on peut douter du fait qu'ils soient là quand on ne les voit pas, quand on ne les ressent pas. » Quelle est ma continuité si ce n'est une continuité pour un observateur, et quel observateur se soucie d'accomplir une telle tâche ?

10. LA CONTINUITÉ PSYCHIQUE – MÉMOIRE ET OBJECTIF

Et même si ma continuité à un niveau physique, ou à tous les niveaux, était néanmoins un fait, ce fait-là serait insuffisant pour établir la sorte d'histoire, ou d'auto-existence au travers du temps, que le bon sens revendique pour moi. Pour ceci (dit le bon sens), je dois me tourner vers la mémoire. Certaines expériences passées sont à ma disposition maintenant, et peuvent être revécues à l'injonction de l'expérience présente. Cette disponibilité et cette reprise sont le cadre du moi dans le temps. Mon stock de souvenirs privés est peut-être la partie la plus importante de ce que je suis.

Mais là encore, ce stock est toujours dans un processus de remplacement, et la plupart de ces choses passent au travers de mes mains si rapidement qu'elles ne sont jamais absolument prises en compte. Comparez les petits fragments de ce dont on se souvient avec la vaste masse des choses oubliées. On suppose communément que je rêve pendant tout le temps où je suis endormi, mais je me rappelle à peine mes rêves ; mes souvenirs les plus anciens ne remontent pas avant l'âge

° 'Song of the Open Road'.

« Les bouddhistes disent : Il n'y a pas le " même moi " ; c'est-à-dire un moi identique, durant une vie entière, et même durant deux jours consécutifs d'une vie, et encore moins sur deux plans consécutifs de l'être. » Mrs Rhys Davids, Buddhism, p. 132.

+ « Des atomes traceurs » de phosphore, d'azote, etc., ont été trouvés en train de fonctionner dans les protéines du cerveau et des muscles quelques minutes après être entrés dans le corps. « Dans le corps vivant, les atomes sont constamment " en train de sortir pour manger au dîner " des molécules dont ils font partie, alors que d'autres y rentrent pour tenir le fort. » Joseph Needham, in This Changing World (Ed. Brumwell) p. 36.

* La loi qui dit que ce qui est bien cesse d'être bien si on s'y attache, est exemplifiée d'une centaine de manières. Voir, par exemple, C. S. Lewis, Perelandra, p. 93.

† Our Knowledge of the External World, p. 102. Cf. William James : « La plus grande réalisation du bon sens, après la découverte d'un Temps et d'un Espace, est probablement le concept de choses qui existent de manière permanente. Quant un hochet tombe pour la première fois de la main d'un bébé, il ne regarde pas où il est parti. Il accepte la non-perception comme une annihilation. » Selected Papers on Philosophy, p.294 ; The Meaning of Truth, p. 63.

« Quand Paul et Pierre s'éveillent dans le même lit, et reconnaissent qu'ils se sont endormis, chacun d'eux revient mentalement en arrière et se connecte avec un seul des deux flux de pensées qui ont été interrompus par les heures de sommeil. » James, Textbook of Psychology, p. 158.

où j'avais trois ans, et le peu dont je me souviens est pour la plupart sans importance et follement imprécis. Pour chaque événement dont je me souviens, j'en oublie un millier. Les difficultés du moi sont de plus accrues quand l'oubli de la sorte ordinaire fait place à une amnésie pathologique, où le patient perd tout contact conscient avec son passé. Il peut y avoir division en deux personnalités ou plus, chacune comportant un ensemble de souvenirs qui lui est particulier. °

Mais ce n'est pas tout. Si la télépathie est, à un certain degré, normale aux êtres humains (et les arguments qui appuient cette croyance sont joliment forts), alors nous avons besoin de réviser le concept d'« esprit séparé ». × Il semblerait que, alors que je suis fermé à une grande partie de ma propre expérience, je sois ouvert à une grande partie de l'expérience des « autres », à une invasion directe sans mon consentement et (régulièrement) sans que je le sache. D'abord, je ne suis pas entièrement là ; ensuite, ce n'est pas la totalité de ce qui est là qui est moi. +

Le bon sens suggère que l'oubli, et même des dérangements mineurs, ne sont pas des difficultés insurmontables, pourvu qu'il y ait une certaine persistance de l'objectif, une intention qui passe outre et qui sert à intégrer la vie d'un homme.

« Quand on n'a pas dans la vie un seul et unique but, toujours identique, il est bien impossible d'être soi-même, durant sa vie entière, toujours un et toujours égal. », dit Marc-Aurèle. * Mais où peut-on trouver une telle fin ? Mes buts maintenant sont formidablement différents de mes buts tels qu'ils étaient quand j'étais jeune homme, et ceux-ci sont à leur tour formidablement différents de mes objectifs en tant que garçon – pour ne pas mentionner le bébé et le fœtus, l'embryon à moitié développé et l'œuf. Même à ce stade présent de ma carrière, il n'est pas facile de dire quels objectifs sont communs à mon moi professionnel et à mon moi domestique, à mon moi politique, à mon moi religieux et à mon moi artistique ; ou quels éléments se partagent mes états d'esprit kaléidoscopiques. « Nos humeurs ne croient pas les unes aux autres. » † Mettez-moi dans différentes circonstances et je me sentirais « une nouvelle personne » ; je ne suis pas « mon moi habituel ». Si, comme Whitehead le déclare φ : « Le caractère d'un esprit doit être quelque chose de commun à chaque occasion de sa route », alors mon personnage est en fait exsangue et fantomatique, atténué au point d'être sur le point de s'éteindre. Car j'ai plus en commun avec mes amis du présent qu'avec mon « moi », d'il y a vingt ans. Même ce que l'on estime être des besoins physiques ou des instincts fondamentaux ne sont pas invariablement constants – en témoignent le soldat risquant sa peau, l'ascète en train de mortifier sa vie, le suicidaire en train de la détruire. « Nous sommes si accoutumés chacun à considérer le moi passé comme le nôtre, que ce serait une bonne chose de réfléchir pour voir à quel point il est très étranger. Mon propre passé est, d'abord, incompatible avec mon propre présent, tout à fait comme mon présent peut l'être avec celui d'un autre homme. Et mon passé peut ne pas seulement différer jusqu'à m'être presque indifférent, car je peux même le considérer avec un sentiment d'hostilité et de haine. » • La conversion politique ou politico-religieuse chez un jeune homme, ou un renversement d'habitude, d'intérêt et d'opinion plutôt moins radical au début du milieu de la vie, ne sont absolument pas rares ; en fait, il se pourrait bien

° Dans un cas typique, la personnalité se scinde en deux phases qui alternent – une phase primaire, et une phase secondaire moins complète et moins permanente, marquée par des buts très différents. Dans la phase primaire, le patient oublie ce qu'il a fait dans la phase secondaire ; dans la phase secondaire, il se rappelle généralement ce qu'il a fait dans la phase primaire, mais l'attribue à une autre personne. Voir McDougall, Outline of Abnormal Psychology, pp. 482 et suivantes ; et Morton Prince, Clinical and Experimental Studies in Personality, pour un compte rendu du fameux cas de Beauchamp.

× D'après la théorie de l'association de Whately Carington à propos de la télépathie, nous avons un subconscient commun, un dépôt subliminal commun, de sorte que les associations formées par un homme tendent à avoir de l'effet pour un autre. (Telepathy, VI) Des vues quelque peu similaires ont été exposées par G. N. W. Tyrrell et H. H. Price.

+ Jung (Psychology and Religion, pp. 13 et suivantes) distingue entre les complexes réprimés de notre conscience et ceux qui n'ont jamais été conscients jusqu'à ce qu'ils envahissent la conscience sous la forme d'une obsession. Il n'est pas étonnant, commente-t-il, que nous ayons une peur secrète des périls inconnus de l'âme : notre peur n'est que trop bien fondée.

* Meditations, XI. 19. Dans une veine semblable, F. H. Bradley décrit la main comme endurent « seulement aussi longtemps qu'un but particulier la tient ». Appearance and Reality, p. 304.

† Emerson, 'Circles'.

φ Religion in the Making, p. 109. L. T. Hobhouse (Mind in Evolution, p. 339) suggère que c'est un fait scientifique qu'un homme d'affaires qui a passé la journée à l'emporter sur ses rivaux n'est pas le même homme que le père qui joue avec ses enfants le soir.

• F. H. Bradley, *Op. cit.*, p. 256. Gerald Heard compare de telles « renaissances » aux métamorphoses des insectes (The Creed of Christ, pp. 155, 181). Sur la normalité de la conversion (et même de sa nécessité) voir William Brown, Mind and Personality, p. 262.

qu'une vie qui, évitant de telles crises, pourrait se vanter de sa continuité, soit déficiente et en un certain sens anormale.

« Les complexes en fait se comportent comme des personnalités secondaires ou partielles en possession d'une vie mentale propre. » × Nous sommes tous, dans une certaine mesure, schizophrènes. En fait, plus la nature d'un homme est riche plus les personnages qu'il assume sont divers et nombreux. Mais dans les faits et dans la fiction, toute la différence entre la personne « sphérique » et la personne « plate » ° est la différence entre celui qui est une société de tendances fougueuses et incongrues, et celui qui est un enclos rempli de tendances apprivoisées ayant une forte ressemblance de famille. Mais aucun être humain n'est si plat, si linéaire, si cohérent, qu'il ne puisse pas dire avec Amiel + : « Il y a dix hommes en moi, en fonction du temps, du lieu, de l'environnement et des occasions ; et dans leur diversité agitée je suis constamment en train de m'échapper. »

En dehors de nos objectifs généraux, il y a nos pensées de moment en moment, ou plutôt nos rêvasseries, qui sont principalement remarquables pour leur errance, leur imbécillité, leur manque d'unité, leur tendance à un misérable gaspillage. * Encore et encore, en une procession folle et infinie, surviennent les imaginations idiotes qui fabriquent mon rêve éveillé de toute une vie – l'absurdité sordide que James Joyce a consignée si fidèlement dans *Ulysse* – interrompu ici et là par des intervalles de veille, mais jamais pour très longtemps. Où, dans cet absurde soliloque, cette rêverie dans laquelle des images ne font que vagabonder, d'aller et venir sans être sollicitées, y a-t-il une preuve d'un génie qui préside à tout ?

11. LA CONTINUITÉ DU CHAMP

Le contenu de mon champ mental, convient le bon sens, ne peut fournir que peu de preuves d'un moi continu. Mais il reste le champ lui-même – l'écran de la conscience, le présent apparemment actuel du précédent chapitre – qui continue sans interruption. L'écran de cinéma (pour ainsi dire) est toujours là et toujours éclairé, bien que le film projeté dessus ait peu de connexion avec le film précédent et avec le film qui va suivre ; bien que ce qui s'y montre puisse, de temps en temps, se réduire à n'être rien d'autre qu'un clignotement sans caractéristiques ; et bien que l'écran lui-même puisse temporairement se diviser en deux ou en parties plus simples. Bien que toutes ces choses arrivent, la performance elle-même (suggère le bon sens) ne comporte aucun arrêt. † Autrement dit, ma continuité est la continuité de ce champ.

Une vue plausible, mais qui crée beaucoup de difficultés. Si le champ est entièrement sans caractéristiques, comment peut-il relier les objets qui apparaissent dedans ? Le cas de l'homme qui peut faire le total d'une colonne de chiffres tout en maintenant une conversation animée, peut peut-être en rendre compte comme fonction d'une dualité temporaire ou d'un branchement du champ, φ mais le phénomène de l'écriture automatique pose une autre question. Un homme est ici absorbé par un livre alors que sa main est en train d'écrire des phrases cohérentes dont

× Jung, *Loc. cit.*

° Cette distinction a été rendue fameuse par M. E. H. Forster dans ses *Aspects of the Novel*, IV.

+ *Journal*, Décembre 23 1866.

* Aldous Huxley a attiré l'attention sur le besoin de vaincre cette habitude dommageable de la rêvasserie dans *Grey Eminence* (pp. 57 et suivantes). Cf. James Harvey Robinson, *The Mind in the Making*, II. 3 : « Nous trouvons difficile de croire que les pensées d'autres personnes sont aussi idiotes que les nôtres, mais elles le sont probablement. » Pour une étude sérieuse du sujet, voir J. Varendonck, *The Psychology of Day Dreams*.

† Sur la question de savoir si l'auto-identité continue d'une chose repose d'abord « sur l'évitement de toute interruption absolue de son existence », voir F. H. Bradley, *Op. cit.*, pp. 73-4. Pour une discussion particulièrement lucide du problème de la continuité de « la conscience personnelle », voir William James, *Text-book of Psychology*, pp. 157 et suivantes.

φ Il y a certaines spéculations intéressantes à propos « du branchement des présents actuels » dans les *Possible Worlds* (pp. 263 et suivantes) de J. B. S. Haldane. Qu'arrive-t-il, par exemple, au présent actuel d'un ver plat que l'on coupe en deux, et qui vit après-coup sous la forme de deux vers plats ?

il est inconscient, ce qui semble trahir une connaissance qui n'est pas la sienne. Il y a là, on peut le présumer, deux champs distincts, qui ne peuvent pas être facilement dérivés d'un champ précédent commun ; il y a peu de preuves, sinon aucune, d'un branchement. Considérons alors le sommeil. « Je me vois moi-même persistant dans le temps », dit McTaggart, « car la perception persiste dans un présent actuel » ° – mais qu'arrive-t-il (je me le demande) à cette perception de moi-même, et à ce présent actuel, quand je m'endors ? Est-ce que les « petites perceptions » de Leibniz permettent de s'assurer de la continuité de mon âme quoi qu'il arrive ? Tout ce que je peux dire, c'est que l'enseignement hindou qui dit qu'il survient bien un sommeil sans rêve semble correct, et qu'en toute éventualité l'abîme entre le monde de veille et le monde du rêve est assez vaste. °

C'est comme si les dieux, prévoyant ma tendance à prendre ce moi qui est mien trop au sérieux, avaient inventé le sommeil et les rêves pour le rendre absurde. C'est comme si, à moins que je ne sois obligé de m'arroger une autocontinuité factice, les dieux avaient considéré à ce propos que, à la fin de chaque jour, je sois obligé de m'allonger tranquillement pour mourir. Quand on y pense, il est très étonnant que pour garder mon esprit je sois obligé de le perdre chaque nuit, que pour rester conscient pendant une partie du temps je sois obligé de passer le reste de celui-ci dans une transe profonde, que pour vivre dans un monde sain je sois obligé aussi de vivre dans un monde de folie. (Et combien il est étonnant que ceci ne soit pas davantage encore étonnant ! « Si tu devais dire à un homme », souligne Al Ghazzali, « lui-même sans expérience du sommeil, qu'il y a des gens qui par moments s'évanouissent de sorte à ressembler à des hommes morts, et qui dans des rêves perçoivent des choses qui sont cachées, il le nierait et en donnerait ses raisons. » × Cependant, les faits semblent à peine faire impression sur nous : au mieux nous rêvons que nous rêvons. Carlyle + était parmi les quelques personnes suffisamment réveillées pour remarquer de quoi elles s'éveillaient – « plus de cinq cent mille animaux à deux jambes sans plumes gisent autour de nous, dans des positions horizontales ; leurs têtes toutes en bonnets de nuit, et remplies des rêves les plus idiots. ») Mais quand on y repense, le sommeil et le rêve sont des plus appropriés à la nature humaine, ils sont très conformes au reste de ce que l'homme est et n'est pas. Il n'est pas étonnant que je doive avoir pour partenaire un magicien fou, volant dans l'air en pyjama, et faisant toutes sortes de trucs absurdes, ou que ma vie se divise par des morts nocturnes en vingt mille vies et plus. Car ce ne sont là que des indications de plus d'un fait qui est déjà évident – le fait que mon moi continu n'est qu'un feu follet.

« Je pourrais vous raconter mes aventures – depuis ce matin pour commencer... » dit Alice, « mais il est inutile de revenir à hier, parce que j'étais une personne différente à ce moment-là. » Or ceci (indique rapidement le bon sens) est en réalité autocontradictoire ; Alice aurait dû dire : « parce qu'il y avait une personne différente à ce moment-là ». Le fait significatif est que, bien que ce puisse être contre toute raison, nous pensons et parlons habituellement comme si notre identité continue était une vérité parfaitement évidente. Dans ce chapitre, par exemple, mon langage pose inévitablement la question. * Que nous parlions (avec Descartes) d'une

° The Nature of Existence, 395.

° Chhandogya Upanishad, VIII. 11; Max Muller, Indian Philosophy, p.229 ; S. Radhakrishnan, The Philosophy of the Upanisads, pp. 31 et suivantes. Cf. Berkeley (Works, i. p. 34) : « Dans le sommeil et les trances, l'esprit n'existe pas – il n'y a pas de temps, pas de succession d'idées. Dire que l'esprit existe sans penser est une contradiction, une absurdité, rien. » Et Lao-Tseu (Metaphysics, E.T., ii. p. 317) se demande pourquoi le sommeil sans rêve arrive : « Nous n'avons pas le courage de dire qu'il arrive très souvent que l'âme ne soit pas ». Mais voyez C. H. Richardson, Spiritual Pluralism, p. 166 et suivantes, pour un argument contre la survenue de telles interruptions dans l'expérience.

× Cité par William James, The Varieties of Religious Experience, p. 405.

+ Sartor Resartus, I. 3. Cf. Schopenhauer. sur le sommeil comme étant notre ennemi éternel ; même quand nous sommes éveillés, il nous possède partiellement. Après tout, que peut-on attendre de têtes dont même la plus sage est chaque nuit la scène des rêves les plus étranges et les plus absurdes ? The World as Will and Idea, ii. p. 333. Et Saint Augustin : « Quelle différence y a-t-il entre moi et moi-même, au moment où je passe d'ici au sommeil, ou quand je reviens du sommeil. » Confessions, X. 30. Sur le sommeil comme étant la plus grande des aventures, la plus grande tentative d'abandon, et que l'on entreprend tellement à la légère, voir E. Graham Rowe, The Triumphant Spirit, pp. 204, 290.

* Strictement parlant, je devrais éviter (comme Bertrand Russell le propose dans son Outline of Philosophy, p. 171) de telles expressions comme « je pense » ou « je fais une expérience », et dire à la place « il y a une pensée » et « il y a une expérience ». Mais il est mieux d'être intelligible ; et en tout cas, l'exactitude est, dans ces questions, un simple rêve. Je n'ai pas de telles prétentions.

« substance pensante », ou (avec Berkeley) d'une « substance spirituelle », ou (avec Lao-Tseu) d'une « unité de la conscience » ; que nous parlions d'âme, d'esprit, de chose en soi, de sujet permanent, d'égo ou de « moi » ; que nous préférions les expressions du genre : présent apparemment actuel continu, moment d'expérience, champ – dans chaque cas nous parlons un langage de foi plutôt que de raison. Non contents de défier toutes les preuves, nous ne pouvons donner aucune description claire de ce que nous voulons dire. L'assertion du bon sens déclarant qu'il y a un moi continu est aussi vague qu'elle est dogmatique. « Vous ne pouvez pas voir plus profond dans le fait qu'une centaine de sensations soient composées ou connues ensemble, en pensant qu'une "âme" a accompli cette composition, que vous ne pouvez considérer les quatre-vingts ans de la vie d'un homme en le pensant comme octogénaire, ou dans le fait que nous ayons cinq doigts en nous qualifiant de pentadactyles. Des gens se sont épuisés, et ont épuisé à la fois eux-mêmes et ceux qui ont accepté ce qu'il disaient, à dire que c'était la vérité vraie. » † Et cela ne change rien si on parle, au lieu d'employer le mot « âme », discrédité, d'un champ continu : les anciennes objections persistent toutes.

Mais, comme le bon sens est très obstiné, laissez-moi postuler ce moi continu, avec ses aspects physiques et psychiques, et voyons où cela nous mène. Cela nous ramène à l'enfant, à l'embryon, à l'œuf fertilisé, aux cellules de mes parents, aux cellules de leurs ancêtres – et chacune de ces myriades de cellules a (si les premières conclusions de ce livre sont exactes) une vue sur le monde. Cela nous ramène à une expérience distribuée sur une proportion toujours croissante des habitants du monde humains et pré-humains. Cela nous ramène au-delà de la vie elle-même, dans « l'arrière-plan sombre et l'abîme du temps ». Si ma continuité psycho-physique est un fait, je n'ai pas la liberté d'en admettre juste ce qu'il s'en produit pour convenir à ma commodité présente, en rejetant tout le reste. Soit je ne suis pas l'homme que j'étais hier, il y a un an, il y a dix ans, soit je suis cet homme-là et tous ses ancêtres et descendants cellulaires. Le bon sens peut faire son choix. Dans un cas comme dans l'autre, l'égo séparé est détruit – par contraction dans le premier cas, par extension dans le second. L'hypothèse de continuité est, finalement, tout aussi destructrice du moi du bon sens que l'hypothèse d'une discontinuité. Et ceci est une histoire maintenant familière – dès que mon auto-inspection cesse d'être entièrement désinvolte, deux choses se produisent toujours. Je me trouve en train de rétrécir au point de disparaître ; et je me trouve en train de grandir au-delà de toute limite. Le « moi » à la fois seffondre et explose.

12. RÉSUMÉ ET CONCLUSION JUSQU'ICI

Le sujet de ce chapitre, jusqu'ici, est ma mort. Je me tiens au sommet du pont de ma vie, et voit dans les deux directions perte de pouvoir et dissolution, imbécillité et mort. Ce schéma tel que je le trouve est brouillé par toutes sortes d'absurdités de détail arbitraires, dans la mesure où des circonstances des plus insignifiantes me conduisent à la vie, établissent sa qualité, et me jettent hors de la scène. Je n'ai d'ailleurs pas besoin d'attendre la mort qui viendra dans quelques années. Car je meurs déjà

† William James, [A Pluralistic Universe](#), p. 209 ; cf. l'article de James, 'Does Consciousness Exist?' dans [Essays in Radical Empiricism](#).

« Maintenant, bien que nous parlions d'un individu comme étant le même aussi longtemps qu'il continue à exister sous la même forme, et de ce fait présumions qu'un homme est la même personne autant dans ses vieux jours que dans son enfance, il se trouve cependant, concernant tout ce que nous appelons le même en lui, que chaque part de lui est différente, et que tous les jours il devient un nouvel homme, alors que le vieil homme cesse d'exister dès qu'on peut le voir à partir de ses cheveux, de sa chair, de ses os, de son sang et de tout le reste de son corps. Et non seulement son corps : car la même chose arrive à son âme ; et ni ses manières, ni ses dispositions d'esprit, ni ses pensées, ni ses désirs, ni ses plaisirs, ni ses souffrances, ni ses peurs ne sont les mêmes au cours de sa vie, car certains d'entre eux croissent, alors que d'autres disparaissent. Et l'application de ce principe à la connaissance humaine est encore plus remarquable, alors que seulement certaines des choses que nous connaissons s'accroissent, alors que certaines d'entre elles sont perdues, de sorte que même dans notre connaissance nous ne sommes pas toujours les mêmes, mais le principe s'applique également à toutes les branches singulières de la connaissance... Nous devons étudier de sorte à remplacer ce que nous perdons. » Plato, [Symposium](#), 207-8.

« J'ai regardé dans le grand et implacable abîme où sont avalés tous ces fantômes qui se qualifient eux-mêmes d'être vivants. J'ai vu que les vivants ne sont que des apparitions qui planent pour un moment au-dessus de la terre, fabriquées à partir des cendres des morts et rapidement réabsorbées par la nuit éternelle, de même que les feux follets s'éteignent dans les marais. Le néant de nos joies, la vacuité de nos existences et la futilité de nos ambitions, m'ont rempli d'un dégoût tranquille. » Amiel, [Journal](#), Mars 18, 1869.

dans mon environnement. Poussé par des pulsions que je répudie, bouleversé par la convention même quand je la défie, envahi par d'innombrables influences étrangères que je suspecte à peine, je suis dépourvu de ce que je peux appeler mien : ce n'est pas que je perds ma vie, mais plutôt que je n'en ai aucune à perdre ; ce n'est pas que la continuité de ma vie est brisée, mais plutôt qu'elle n'a jamais été établie. °

Il n'y a pas beaucoup de place ici pour l'autocomplaisance. Et le tableau est plutôt plus noir que je ne l'ai peint. Le bon sens, dans l'intention de sauver du naufrage quelque chose de moi-même, n'a à présenter que la consignation de mon échec personnel, de ma stupidité, de ma méchanceté pure et simple, avec la mort à la fin. Qu'une histoire de ce genre soit plus désirable qu'une absence d'histoire est, pour dire le moins, très douteux : c'est seulement la mort sous une autre forme. La conscience ne m'aide pas. Il est assez douloureux d'être irréel ; d'être juste assez réel pour découvrir que mon irréalité est pire. × Il est assez douloureux d'être le jouet d'un accident stupide, d'être l'objet d'une condamnation à l'idiotie et à la mort ; et d'être maintenant dépourvu d'une âme qu'on pourrait qualifier de sienne – uniquement pour devenir conscient d'être simplement conscient de ceci, de s'en indigner –, est sûrement un excès de malheur. « La chose horrible concernant la recherche de la vérité », a dit Rémy de Gourmont, « c'est qu'on la trouve. »

Ce que je viens décrire n'est pas un culbut dialectique, simplement mis en place pour qu'il puisse être renversé. Quelles que soient les vérités additionnelles que l'on puisse aligner à ses côtés, quelles que soient les nouveaux sens que l'on puisse découvrir, cela tient debout. Je dois admettre, sans aucune réserve, que je suis perdu, et perdu dans tous les sens du mot. ° Le fait doit être reconnu pour la seule raison que c'est un fait. Dès que je découvre mon propre vide, et que je suis horrifié à cette découverte, je suis pire que vide – celui qui ne connaît pas la tragédie d'être un homme n'est pas encore un homme. À moins que je ne sois rempli d'angoisse et de désespoir devant ce que je suis et ce que je ne suis pas, + je suis un fugitif cherchant à échapper à la vérité, qui vit dans un monde de faux-semblants, un partenaire prenant part à « la conspiration universelle qui s'évertue à cacher la tristesse du monde, à faire que les hommes oublient la souffrance, la maladie et la mort, à étouffer les gémissements et les sanglots qui sortent de chaque maison, à dépeindre et embellir la face hideuse de la réalité. » φ Il n'est pas étonnant, comme Schopenhauer l'avait remarqué, que Dante ait dépeint l'Enfer de manière très correcte, mais qu'il ait eu une certaine difficulté avec le Paradis – ce monde est tellement rempli de matériaux pour le premier, et il manque tellement de matière pour le deuxième. *

Mais, avant tout, je me soucie ici de la mort, de la ruine inéluctable et de la destruction certaine de tous mes espoirs. « Car affirmer que la mort est la fin de tous les êtres », dit F. C. S. Schiller † (et je ne peux pas voir comment cette affirmation pourrait être évitée), « c'est renoncer à l'idéal du bonheur, admettre que l'adaptation est impossible, et que l'effort doit aboutir à l'échec. C'est empoisonner la totalité de la vie avec cette conscience amère et, de plus, c'est renoncer finalement à la foi dans la rationalité des choses, que l'on pourrait difficilement réaffirmer face au gaspillage d'énergie si dévergondé qu'implique la destruction de

° Comme Marc Aurèle dit, je suis un parmi « la succession des hommes mortels idiots qui mourront également rapidement et même, alors qu'ils vivent maintenant, ne savent pas en réalité eux-mêmes ce qu'ils sont. » Meditations, III. 10.

× Ici, en fait, repose le désespoir ultime : « Tous les hommes ont des sujets de souci ; mais très spécialement celui qui ressent du souci quant à ce qu'il sait et sent qu'il est ; tous les autres soucis en comparaison de celui-ci ne sont pour ainsi dire qu'un jeu pour le fervent. » The Cloud of Unknowing, 44.

° Dostoïevsky était particulièrement conscient de cette nécessité. Pour lui, c'est notre souffrance commune et notre « péché originel » qui nous permettent de réaliser cette fraternité dont le plus grand ennemi est l'orgueil de se suffire à soi-même. Raskolnikov n'est pleinement un homme que quand il confesse son crime à la prostituée Sonya.

+ « Le désespoir n'est pas », dit Kierkegaard, « une chose qui peut arriver à un homme, comme la chance ou la malchance. Le désespoir est une relation dysharmonieuse dans son être le plus intime – si loin, si profond, qu'aucun destin, qu'aucun événement ne peut l'atteindre. La chance et la prospérité peuvent le dissimuler ; la fortune et l'adversité, d'un autre côté, ne le rendent pas, comme l'homme le pense, désespéré, mais ne font que révéler le fait qu'il est – était – désespéré. » Works of Love, p. 34.

φ Amiel, Journal, *loc. cit.*

* The World as Will and Idea, i. p. 419. Von Hartmann, le disciple obscur de Schopenhauer, est arrivé près de montrer (dans The Philosophy of the Unconscious) que ce monde est le pire de tous les mondes possibles, et qu'en lui chaque plaisir pâlit rapidement, alors que la douleur ne perd rien à être répétée.

† Riddles of the Sphinx, p. 380.

personnages qui avaient demandé tant de travail patient et d'efforts pour être acquis. »

13. DE L'HISTOIRE DU SUJET À CELLE DE L'OBJET

De telles conclusions ne devraient pas être surprenantes. « Dieu lui-même », dit William Law, « ne peut pas faire qu'une créature soit en elle-même, ou dans sa propre nature, autre chose qu'un état de vide. » φ Il est certain que je n'équivaux à rien en moi-même – tant cela a été évident depuis le début. Bien sûr le moi continu est insaisissable – comment pourrait-on saisir cela dont l'essence est de saisir, comment pourrait-on héberger cela dont l'affaire est d'héberger ? Bien sûr que le soi échoue à relier le temps – comment la lame d'un couteau sans durée, dont le travail est de diviser le temps, pourrait-elle faire autre chose ? Bien sûr que je me conforme au schéma social – je suis un écran sur lequel toutes sortes de structures se déploient, et toute caractéristique intrinsèque de l'écran ne pourrait en être qu'un défaut. Bien sûr que je meurs sans cesse – d'innombrables flèches de processus trouvent leur cible en moi, et chacune est fatale ; le moindre tremblement de vitalité restant serait assez pour tuer la vie de tout ce qui vit en moi. Nous sommes la mort des uns des autres, et la résurrection des uns des autres. Je meurs, pour ressusciter à nouveau dans mes objets. Je suis ramené à rien, de sorte que d'autres puissent parvenir à eux-mêmes en moi. Je n'ai aucune histoire, pour pouvoir contenir d'innombrables histoires. Tous mes espoirs pour moi-même sont brisés, et ils se réalisent chez mes compagnons. Dans l'acceptation de tout cœur de cette loi du quelque part ailleurs repose le remède pour notre situation humaine telle que je l'ai décrite. Dans le refus d'accepter cette loi résident frustration, désespoir et peut-être même folie. × C'est la gloire particulière de l'homme qu'il doive savoir combien il est sans gloire. Comme Pascal le déclare : « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se sait pas misérable... C'est dans la mesure où ils possèdent la lumière que les hommes découvrent à la fois la grandeur et la misère de l'homme. » ° Tout dépend de la quantité de ce qu'il revendique pour lui-même. « Si quelqu'un dans le ciel prenait sur lui de qualifier quelque chose de propre à lui-même, il serait directement jeté hors du ciel. S'il y avait une personne en enfer qui réussissait à abandonner sa volonté, et ne revendiquait plus rien de propre, cette personne sortirait de l'enfer pour aller au ciel. » + « Elle recevrait cette joie, celle qui ravit à l'homme toute connaissance et tout sentiment de son être. » *

Considérons le mystère du moi continu. Ce qui me sauve de ma propre instantanéité, qui cimente les fragments infiniment fragiles et infiniment nombreux de ma carrière (écrasés par le Maintenant à bord de couteau tranchant), c'est mon objet. Il prend son temps – à tout le moins sa structure temporelle – pour être lui-même ici et maintenant en moi, et ce temps-là peut prendre des milliards d'années. Ainsi je possède (et en un sens lui donne) en mon objet ce que je ne possède jamais en moi-même (ou lui donne) – la continuité, l'identité de soi (ou plutôt l'identité du non-soi) sur une étendue de temps. Cette continuité n'est pas non plus un caractère mort, fabriqué, passivement consigné ici en

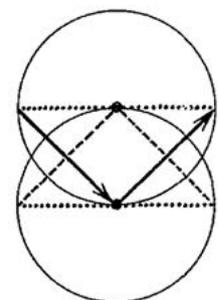
φ Il y a un curieux mélange des extrêmes ici – béhaviorisme et mysticisme se trouvent dans un accord surprenant. Le Dr J. B. Watson attribue notre croyance à la conscience à un héritage issu de la superstition : « La quantité d'entre nous qui ont été tués, pour la plupart parce qu'ils s'étaient trouvés dans un contexte brutal, est presque incroyable. » « Tout ce qui, dans ce qui est appelé âme (atta), voit, meut les membres, etc., cela n'est pas », dit Buddhaghosa. Sur la doctrine bouddhiste de la non-âme, voir Mrs Rhys Davids, Buddhism, III. L'ego est une illusion qui doit être détruite, et la formation du novice bouddhiste est largement dirigée vers cette fin. (Voir Marco Pallis, Peaks and Lamas, et Alexandra David-Neel, Buddhism, sur l'enseignement de cette doctrine dans le Tibet contemporain.) Le mysticisme partout et en tous temps a insisté sur l'irréalité de l'ego, c'est-à-dire du soi en lui-même ou de la conscience – bien que rarement aussi clairement et de façon aussi constante que le mysticisme bouddhiste l'a fait.

× Aldous Huxley, dans After Many a Summer, dit véritablement que c'est une sorte de folie de penser « à soi-même comme à une âme, une entité humaine cohérente et durable. Car entre l'animal au-dessous et l'esprit au-dessus il n'y a rien au niveau humain sauf un essaim d'impulsions, de sentiments et de notions constellés ; un essaim rassemblé par les accidents de l'hérédité et du langage ; un essaim de pensées et de désirs incongrus et souvent contradictoires. La mémoire et le corps en changement lent constituent une sorte de cage spatio-temporelle, en laquelle cet essaim est enclos. Parler de cela comme si c'était une « âme » cohérente et durable est une folie. » (p. 271)

° Pensées, 397, 416.

+ Theologica Germanica, p. 193.

* The Cloud of Unknowing, 44. Cf. 'Nicodemus': « Une personne est un miroir de la réalité, réel seulement en ce qui concerne ce qu'il reflète, non ce qu'il est en lui-même. » Renascence, p.106. En lui-même il est ce que Bradley appelle « cette fraction misérable, ce pauvre atome, trop mesquin pour être en danger ». Appearance and Reality, p. 81.



tant que fait antécédent. Au contraire, et comme le mot objet lui-même l'implique, elle a un aspect actif, créatif, intentionnel : je suis le théâtre d'une vie vigoureuse telle qu'elle est réellement, composée d'un objectif et d'une réalisation. Mon objet se tient et agit ici, il n'est pas actionné pour un but. Ici, en moi, il ne mène pas une existence de musée empaillée, sans tension entre le « réel » et « l'idéal », sans contradiction ni effort, ou sans la continuité, base indispensable de l'effort. Quand j'aime, qu'est-ce que j'aime – ou, plus correctement, qu'est-ce que je trouve digne d'être aimé ? Non une « âme » vide et instantanée, non le monde qui l'a remplie, mais une vraie vie régionale aimée de la personne en moi, « car il est impossible et il serait injuste d'aimer l'âme d'une personne dans l'abstrait » † ; et cette vie et cet amour-là m'amènent le don de la durée, un nouveau bail pour une vie empruntée. φ Et il n'y a pas de limites à cette vie en moi : je peux en avoir autant que je peux trouver de la place en moi pour elle, ainsi que pour le temps unifié ou la durée qui l'accompagne.

Cela, du moins, est un côté de la médaille. L'autre côté est que je change de place avec mon objet, en le réduisant à rien de sorte que je puisse me développer en quelque chose en lui. Grâce à l'hospitalité qu'il offre à mes régions, je parviens à cette conscience d'un « moi » continu qui régule toute ma conduite. ø Mais me voir ainsi au travers de ses yeux, en tant qu'objet durable, n'est pas fuir mon néant intemporel, qui me suit comme mon ombre. ⊗ Autrement dit, le prix que cela coûte d'adopter l'estimation que mon observateur fait de moi est que je me soumette à son rien et en fasse le mien. Quand je fais ceci (et je suis toujours en train de le faire) je me connais « moi-même » en tant qu'homme, avec tout ce que la nature d'être homme implique – l'absurdité, la faiblesse et le déclin, la pression des circonstances, la durée mortelle, la double mort, et tout le reste qui est propre à ma région humaine. La continuité est là et c'est une vraie continuité, mais elle caractérise encore l'autre, le non-moi. Cette chose qui répond à mon nom, qui a ainsi récemment émergé du chaos et qui sera bientôt une masse en décomposition – cette chose, je confesse que je la suis. Or cette confession suffit pour montrer que cette chose n'est pas catégoriquement moi-même, mais un de mes nombreux objets. • L'histoire de mon déclin et de ma mort dans les deux directions n'est qu'une des nombreuses histoires qui se règlent en moi – une histoire privilégiée et particulièrement intéressante, sans doute, mais qui n'est pas moins régionale et objective, et pas plus Centrale et subjective, que les autres. En fait, il est évident qu'être conscient de mon déclin, que juger de mon imbécillité, que considérer ma délivrance, ma mort et ma corruption, c'est les tenir à la longueur d'un bras, les extérioriser, voir ces choses comme celles d'un autre. C'est toujours l'autre homme qui est mortel : celui-ci est au-dessous de la mortalité en lui-même, et au-dessus de la mortalité dans la mesure où il peut trouver un objet qui ne meurt pas. * Cette doctrine n'est pas abstruse : elle est plutôt trop simple et directe pour le bon sens. Car je n'ai qu'à regarder pour voir que les autres hommes ont des corps pour mourir, et que je n'en ai pas. Le syllogisme « Tous les hommes sont mortels ; je suis un homme ; donc je suis mortel » est faux quant à la prémisse mineure. Je suis un quelque chose sans tête, et un quelque chose sans tête n'est pas un homme. Ou, si c'est un homme, alors ces choses avec une tête ne sont pas des hommes.

† Pascal, Pensées, 323.

φ Cf. McTaggart : « Qu'est-ce que le soi inclut ? Tout ce dont il est conscient. Qu'est-ce qu'il exclut ? Également tout ce dont il est conscient. Que peut-on dire qui ne soit pas en lui ? Rien. Que peut-on dire qui ne soit pas en dehors de lui ? Une simple abstraction. Et toute tentative pour supprimer le paradoxe détruit le moi. » Studies in Hegelian Cosmology, 27. Voir aussi sur ce sujet, Royce, Lectures on Modern Idealism, p. 95.

ø Voir L. T. Hobhouse, Mind in Evolution, p. 349.

⊗ Le christianisme authentique, dit Maritain, est « profondément pessimiste au sens où il sait que la créature vient du néant, et que tout ce qui sort du néant tend de lui-même à retourner au néant », mais ceci n'empêche pas son optimisme d'être incomparablement plus profond que son pessimisme. True Humanism, p. 48 : « D'où vient la splendeur qui éclate et sort des choses quand elles sont dans leur pire état ? » demande L. P. Jacks. Elle vient du Centre. Le plus bas des Enfers serait le plus haut des Cieux si le diable se retournait seulement sur lui-même et regardait à partir du Centre, au lieu de regarder en dedans vers lui-même.

• Dans son roman Perelandra, M. C. S. Lewis fait tenir une conversation entre le Non-Homme et la Dame au sujet de la duplication de soi. La Dame indique « qu'un fruit ne se mange pas lui-même, et qu'un homme ne peut être ensemble avec lui-même ». Mais le Non-Homme, c'est-à-dire le Diable, affirme : « Un homme peut s'aimer lui-même et être ensemble avec lui-même. C'est ce que cela signifie d'être un homme ou une femme – marcher à côté de soi-même comme si on était une deuxième personne et se délecter à sa propre beauté. Les miroirs ont été faits pour enseigner cet art. » (p. 157) Le schéma régional de cette enquête montre pourquoi la Dame a raison et le Diable a tort – où que je me place moi-même il n'y a pas de place pour deux comme moi. L'un doit perdre sa tête pour sauver celle de l'autre. C'est seulement en n'étant rien que je peux observer que D. E. Harding est quelque chose. En ceci comme dans tant d'autres manières, la mort est – pour citer Ramuz – la « sœur secrète de la vie. On ne se marie ni à l'une ni à l'autre, ou alors on se marie aux deux » (The Triumph of Death, p. 26.)

* « Vois cet homme mort, marchant sur la terre, comme les hommes vivants ; pourtant son esprit demeure au Ciel, parce qu'il y a été déplacé avant la mort et ne sera pas déplacé de là quand il mourra. » Rumi (Nicholson, Rumi, Poet and Mystic, p. 131).

Dans tous les cas, la conclusion que je suis mortel ne tient pas. Ce que j'ai à la place d'un crâne, ce sont des animaux et des hommes mortels, des planètes mortelles, des étoiles et des nébuleuses mortelles, et un Tout immortel. Quand je dis que tous les hommes (y compris celui qui porte mon nom) sont mortels, je fais une déclaration qui repose sur une base empirique assez adéquate ; mais quand je dis que moi (qui suis aussi différent d'eux qu'il est possible de l'être) je suis mortel, je me complais dans la plus folle conjecture. ° De plus, ce que je déclare est presque certainement faux, quand je vois que ce qui n'est rien d'autre que de la place pour tout est (c'est ce que je suggère) à la fois trop moyen et trop grand pour mourir. *Memento mori* est le secret de la vie, et j'ai le parfait memento toujours avec moi – un corps sans tête, un cadavre exécuté. Après tout, ce n'est que du bon sens qu'aucun homme ne puisse vivre sans sa tête. Le simple fait est que je suis réellement mort – raide mort, et même beaucoup plus que raide mort – absolument mort. Et comme il n'y a pas de vie quelle qu'elle puisse être qui subsiste en moi, je suis non seulement vivant et rempli de vie, mais immortel. Telle est, en tout cas, ma thèse dans cette partie du livre. +

De plus, il est évident que tout discours évoquant une invasion par des influences étrangères procède d'une erreur fondamentale – l'erreur de supposer que quelque chose m'est inné. Tout m'est étranger, mais, pour cette raison même, tout est à sa place en moi : de même qu'un voyageur n'est pas un étranger dans un pays inhabité, de même rien n'est déplacé chez celui qui n'est rien. Je n'ai pas d'alternatives à offrir. Un vide n'est absolument pas en condition de qualifier une créature de commune ou d'impure. Rejeter la structure sociale pour l'individuel, c'est tout abolir, car toute structure est sociale, et toute structure sociale est potentiellement mienne. Le remède à une invasion partielle est d'amplifier l'invasion, en faisant appel à des envahisseurs d'un rang plus élevé, dont les forces sont mieux organisées. Mais ce n'est absolument pas une invasion – c'est un retour chez soi.

14. LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Je me mets moi-même, ensuite, dans la position de mon observateur, en lequel j'ai (en tant qu'objet) tout ce dont je manque ici (en tant que sujet nu) en matière de sens et de continuité. Grâce à l'intervalle qui nous sépare, j'ai un statut régional et les caractères objectifs qui l'accompagnent. Une tête humaine est posée sur mes épaules. Je suis ramené à la vie. Je suis guéri, non en fait de toutes mes blessures dépendant du temps, mais de celles qui sont fatales à l'homme ; pour la guérison de mes blessures suprahumaines, qui dépendent du temps, je dois aller vers des observateurs suprahumains, et pour une guérison complète aller vers le Tout, en lequel seul je suis absolument entier. Le reste de cette partie du livre aborde une sorte de pathologie liée au temps et de thérapeutique dépendant aussi du temps, un essai sur la « médecine d'immortalité ». †

« Nous sommes très anciens, nous, les hommes » – et nous sommes très inconscients de notre âge. « Peu, très peu seulement sont là, pour lesquels le monde du souvenir est dûment présent. » * Mais l'importance de le rendre présent ne peut pas être sous-évaluée. Il y a de nombreuses manières, anciennes et modernes, de mettre l'accent sur

° Au neuvième siècle après Jésus-Christ, Sankara enseignait la distinction absolue entre l'ego et le non-ego, et le danger de transférer les attributs du dernier au premier. Ainsi il est faux de supposer que quand je dis « je suis fatigué », je dis quelque chose à propos du « je » lui-même. Voir Max Muller, *Indian Philosophy*, p. 199.

+ Cf. la doctrine du Réceptacle de Platon (*Timaeus*, 49-50), qui reçoit les images transitoires des formes – « cela en quoi tous sont toujours en train de venir à être, en train de faire leur apparition et à nouveau s'évanouissent de là. » Voir aussi *Brihadaranyaka Upanishad*, III. viii. 8, 11 ; Whitehead, *Adventures of Ideas*, XI.19.

† Empédocle, en attribuant à Pythagore la connaissance extraordinaire du pouvoir de se souvenir de ses expériences des vies précédentes, avait raison en principe ; il appartient à l'essence de notre connaissance de valoriser et de racher notre histoire, et à l'essence de notre ignorance de rejoindre Henry Ford qui la qualifiait de « billot ». En dernier ressort, savoir ce qui est simplement présent, c'est ne rien savoir du tout, et manquer de sens historique, c'est manquer de tous les sens.

* Plato, *Phaedrus*, 250.

cette importance. Nous pouvons dire, avec le bouddhisme, que l'émancipation ne survient qu'à celui qui, partant du moment présent, retravaille en retour son passé, en ramenant une partie de plus en plus grande de celui-ci à la pleine conscience. × Nous pouvons adopter la doctrine de l'anamnèse de Platon, et attribuer la reconnaissance que nous avons de la vérité à des expériences précédentes que nous avons temporairement oubliées : notre éducation, et notre formation à la détermination, parviendra alors *grosso modo* à la même chose. + Nous pouvons, en tant qu'historiens, en tant qu'anthropologues, en tant que paléontologues, en tant que géologues et astronomes, réchauffer les froides étendues de notre longue histoire, pour les revitaliser, revendiquer et reconquérir pour la conscience le passé et le futur inconscients et restaurer, par une sorte de respiration artificielle (qui n'est pas du tout artificielle), ce vaste corps qui est le nôtre et dont les extrémités sont toujours submergées dans le temps. Nous pouvons, en suivant les méthodes de la psychanalyse et ses dérivées, parvenir à la conclusion que certains événements passés sont une menace pour notre intégrité présente, et que c'est uniquement en cessant de les réprimer que le sentiment que nous sommes entiers pourra être restauré : le danger ne repose pas tant sur les événements que sur notre refus de les admettre. * Notre tâche est de posséder ce que nous avons été en devenant plus vivement conscients de ce que nous sommes, en devenant plus vivants. Nous pouvons parler le langage de la religion, et insister sur notre condamnation au péché, sur la confession totale, le repentir, en tant que conditions du salut. Nous pouvons dire avec Berdyaev : « Nous vivons dans un monde de réalité historique, dans un temps faux et divisé, en lequel le passé semble lointain, le futur encore à naître, et nous sommes enfermés dans l'instant douteux du présent. Mais quel principe, quelle force dirige la bataille contre ce caractère mauvais et mortel du temps ? La bataille de l'esprit éternel sans action et unité de l'histoire, sans succession du temps et division entre passé, présent et futur, deviendrait finale et irréparable, parce que la perte du souvenir est, en fait, le signe principal et fondamental de la folie. Le souvenir est le principe qui mène une bataille constante contre le principe mortel du temps. » †

Comme je suis le réceptacle intemporel de la totalité du temps, tout événement exclu me laisse dans un vide douloureux. Ce dont je me dépossède continuera à me troubler jusqu'à ce que, dans les deux sens du mot, je l'admette.

15. MA RESPONSABILITÉ POUR L'HUMANITÉ

Me rappeler et confesser mes propres péchés et limitations, ramener au-dessus du seuil de la conscience, les expériences personnelles réprimées responsables du conflit présent – ceci, déclare le bon sens, suffit et est plus que suffisant. Si je me rappelle mon histoire pré-individuelle, ce ne peut être qu'en rapport avec ma curiosité et pour mon instruction : il ne peut absolument pas être question d'accepter une responsabilité pour tout ce qui s'est produit avant que je naisse.

C'est là une vision que, globalement, à la fois la raison et la tradition rejettent. Les bouddhistes, par exemple, déclarent qu'un homme peut

× Le Bouddha (Samyutta Kikaya, II. 213) est rapporté avoir dit qu'il pouvait se rappeler cent mille vies, les destructions et les renouveaux de périodes incommensurables. De même, et d'une façon différente, le confucianisme, avec l'accent qu'il met sur les ancêtres, est largement une campagne contre l'oubli : « L'homme de raffinement tourne ses pensées vers le passé, revient à son origine et n'oublie pas ceux par l'intermédiaire desquels la vie lui est parvenue. » The Record of Rites, II.

+ Meno, 85-6, Phaedrus, 250.

* Si une personne se demande ce qu'elle est réellement, elle est confrontée à la nécessité d'une analyse. Une bonne manière de l'entreprendre, c'est de s'analyser sur une longue période, en laquelle on retravaille tout son passé... une sorte de longue repentance sur son lit de mort ou *metanoia* (changement d'esprit), où l'on fait face à son passé comme étant quelque chose de non entièrement passé et avec quoi on n'en a pas fini... L'aspect temporel en tant que tel s'évanouit. » William Brown, Mind and Personality, p. 302. Le principe a été, à un certain degré, anticipé par Spinoza, qui écrivait : « Chacun a le pouvoir de se comprendre lui-même, ainsi que ses émotions, si ce n'est absolument, au moins en partie clairement et distinctement, et en conséquence quand on les ramène (à la conscience) on est moins passif envers eux. » Ethics, V. 4.

† The Meaning of History, pp. 72-3.

D'après certains observateurs, l'homme primitif ne distingue pas aussi précisément que nous le faisons entre le Maintenant et le À ce moment-là. De là semble découler un stade dans l'évolution de la culture où la datation devient importante : le Dr Frankfurt croit que la première datation des monuments par les Égyptiens marque un changement soudain et radical dans leur appréciation du temps. Le Maintenant devient tout à fait distinct de l'abîme du temps, et la vie de l'homme se rétrécit, pour ainsi dire, à l'instant. Voir Gerald Heard, Pain, Sex and Time, p. 102. Le troisième stade (ajouterais-je) est la réalisation qu'il n'y a rien dans l'abîme spatio-temporel qui ne soit pas aussi ici et maintenant.

et doit penser au-delà de son enfance à la vie qu'il a vécue dans la matrice ° et, au-delà de celle-ci, à des incarnations précédentes : on présume que de nombreuses personnes sont capables de se souvenir en grand détail de leur vies antérieures. × (La preuve, bien sûr, en est discutable d'abord quant aux faits, et ensuite quant à l'interprétation : j'insiste, pour le moment, sur la prévalence de cette croyance.) Les doctrines du karma et de la métempsycose sont moins fantastiques que dépourvues de familiarité, et la circonstance qu'elles n'ont pas été ouvertement acceptées en Occident n'est en rien responsable de leur discrédit. + En fait, nous avons nos propres variations sur le thème, associées à des noms tels que ceux de Mendel, Weismann et Jung. Et nous avons la doctrine chrétienne (ou, comme certains diraient, la doctrine pauline et patristique) du péché originel, de « chair », cette nature commune et non régénérée que nous avons tous besoin de confesser et dont nous avons besoin d'être sauvés, tout comme nous avons bien besoin de confesser et d'être sauvés de la part propre que nous y avons jouée. Nombre de Pères nous enseignent que nous avons réellement péché en Adam, et non pas fictivement ; car nous étions présents dans les reins d'Adam et ne pouvons pas en rejeter toute la responsabilité. * Le monde moderne n'a pas non plus rejeté ces croyances : il les a seulement rephrasées en langage biologique. † (L'homme perd aussi vite ses convictions de base qu'il les redécouvre sous un autre déguisement, et il ne se passe pas beaucoup de temps avant qu'il n'y voie une ressemblance. Ce que, sans cérémonie, on a fait sortir par la porte arrière est admis à présent par la porte de devant, avec toute la déférence, le cérémonial dus à un étranger distingué ; et toute la maisonnée se congratule de son avancement social. Le cycle rotatoire, le métabolisme de nos idées, n'est pas moins nécessaire que le cycle ou le métabolisme de notre corps matériel ; car c'est le changement de la matière qui donne permanence à la forme.)

Quelle que soit la terminologie qu'elles puissent temporairement emprunter, deux idées – l'hérédité et la responsabilité – sont notre possession permanente : (i) ce que je suis est enraciné dans l'histoire humaine et dans l'histoire universelle ; cependant (ii) je suis loué et blâmé, et j'accepte la louange et le blâme, pour ce que je suis. Or, telles qu'elles sont, ces deux notions (que chacun accepte en pratique) se rendent mutuellement absurdes, et fournissent un exemple parlant de la vie heureuse que des croyances contradictoires peuvent vivre ensemble même dans les esprits les mieux réglés. Je suis libre, me dit Spinoza, quand j'agis en accord avec ma propre nature. Mais on m'a enfoncé dans ma propre nature (puis-je lui répondre), de ce fait je ne suis pas libre. Ma propre nature n'est pas la mienne. Suis-je responsable de mon équilibre glandulaire, du poids de mon cerveau frontal et des circonvolutions de mon cortex, de mon Q.I., de ma tendance à succomber à telle ou telle maladie, φ des faiblesses de caractère dont j'hérite ? Il est sûrement absurde de supposer que je puisse être tenu pour responsable de ces choses – et également absurde, de ce fait, de me condamner pour les échecs, et de me féliciter pour les réussites issus de mon équipement inné. La science, donc, fait une absurdité de la conscience ; il n'y a pas de criminels, pas de saints, pas de héros, mais uniquement des fortunés et des infortunés, des personnes saines et des personnes moins saines ; le sacrifice de soi, le contrôle de soi, la complaisance envers soi-même, ce sont là des

° J. B. S. Haldane avait spéculé quant à savoir (lorsque notre connaissance de leur croissance aura avancé suffisamment) si nos systèmes nerveux pouvaient se développer avant la naissance de manière telle que nous pourrions emporter dans l'enfance certains souvenirs de l'état anténatal. Possible Worlds, p. 276.

× « De nombreux enfants, vous diront les birmans, se rappellent de leurs vies antérieures. En grandissant leurs souvenirs s'évanouissent et ils oublient, mais pour les jeunes enfants ils sont très clairs. » Fielding, The Soul of a People, p. 329. Osborn (The Superphysical, pp. 271 et suivantes) consigne un nombre de cas allégués qui se sont produits en Occident, mais ces preuves ne font rien ou peu de choses (je pense) pour montrer qu'une personne se souvient de ses vies passées. Cf. The Case of Patience Worth par Walter Franklin Prince et Death and the Dreamer, pp. 89, 90 de Denis Saurat.

+ Cf. Bertholet, The Transmigration of Souls, p. 74.

* Voir Williams, The Ideas of the Fall and Original Sin, pp. 123 et suivantes, et Grensted, Psychology and God, p. 132. Cf. les fameuses lignes du Cardinal Newman : « Ô plus sage des amours, cette chair et ce sang qui ont failli en Adam ... » et la discussion dans Hebrews VII. 9 où quand Abraham a payé la dime, son arrière-petit-fils (quoiqu'encore « dans les reins de son père ») a été impliqué dans l'acte, et « a payé la dime en Abraham ». De nombreux passages de l'Ancien Testament pourraient être cités pour illustrer cette notion de la préexistence. Mais voyez Jer, XXXI. 29, 30, et Ez, XVIII. 2-3.

† De même que le psychiatre trouve la source des symptômes névrotiques dans certaines expériences infantiles réprimées, de même l'anthropologue peut faire une recherche identique et la mener un stade plus loin. Sir Arthur Keith, par exemple, retrouve nos peurs et nos haines des autres nations dans la première histoire des peuples, alors que le principal instrument de l'évolution humaine était une lutte interne et continue entre des groupes d'hommes plutôt restreints. Dans les deux cas, la chose essentielle est que nous cessions de réprimer et de rejeter notre passé, notre « péché originel ».

φ Certaines des paroles attribuées à Jésus peuvent être interprétées pour signifier qu'un homme est responsable de ses maladies, qui sont analogues à des péchés, ou à une sorte de dépravation – par exemple, Mark II. 5 et suivantes, mais voyez aussi John IX. 2 et suivantes. Puis il y a, bien sûr, la doctrine erewhonienne de Samuel Butler qu'il est mal d'être malade. Pour l'opinion que le corps parvient à chacun de nous d'au-delà de nous-mêmes, voir W. E. Hooking, Types of Philosophy, p. 294.

mots pires que sans signification ; les martyrs, les prophètes et les moralistes sont les victimes d'un immense canular ; la justice est un mythe, et notre vie sociale elle-même repose sur une illusion et un mensonge – un mensonge qui est rendu bien pire d'être nécessaire. *Si necessitates est, peccatum non est* (Si la nécessité existe bien, le péché n'existe pas) prétend Pélagé. Alors survient le dilemme de Saint-Augustin : • « Quant aux actes où je me portais malgré moi, je me sentais plutôt souffrir qu'agir, et je présumais que c'était moins une faute qu'un châtement, dont je me reconnaissais justement frappé, en songeant à Votre justice. Mais je me demandais ensuite : Qui m'a fait? ... Qui a donc semé et planté en moi ce grain d'amertume ? »

Il me semble qu'il n'y a qu'une seule manière de sortir de ce dilemme. Mon hérédité et ma responsabilité sont irréconciliables, à moins que je ne sois la totalité de ce qui, dans le temps et l'espace, mène à et détermine ma condition présente, et à moins que je ne sois, de plus, un agent responsable de ce tout-là. Quand je me condamne pour un comportement qui est largement dû à des limitations et à des défauts hérités, je réponds pour mes ancêtres ; quand je me tiens moi-même pour coupable de ces fragilités et de cette peccabilité générales que je partage avec tous les hommes, je réponds pour mes semblables. « Ce que le blâme exige », écrit John Wisdom, « est que, peu importe que nous allions loin dans l'établissement des causes de notre acte, nous ne parvenions jamais à un temps auquel un ensemble de circonstances purement extérieures, c'est-à-dire n'impliquant ni nous ni notre volonté, aurait formé une cause complète de notre acte. » × Et Arthur W. Osborn dit : « Si nous insistons sur le fait que des individus soient tenus pour responsables des conséquences de leurs actions, alors dans la mesure où des actions sont déterminées par le caractère d'un individu, celui-ci peut difficilement en être tenu pour responsable à moins qu'il n'ait aussi exercé une certaine influence formative sur le caractère avec lequel il est né. » + La simple déclaration que je fais ceci ou cela, implique qu'aucune partie de ma nature ne réside en dehors du moi. Je prends sur moi le souci entier de mon passé, car il n'est rien moins que ce que mon action présente délivre. Quand j'affirme mon autodétermination maintenant, je ne peux vouloir que dire qu'il s'agit d'une autodétermination depuis le début. Je n'ai qu'à découvrir un seul acte de volonté mien qui n'ait pas jailli de mon acte de volonté précédent, pour détruire la structure complète de la liberté et de la moralité ; et pour retirer un sens à la plus grande partie de, sinon à toute, ma vie humaine. Ici, cachée parmi les suppositions par lesquelles je vis, est donc la croyance que je suis aussi ancien, et en fait beaucoup plus ancien que, l'Humanité elle-même. *

(La meilleure discussion sur ce sujet, à ma connaissance, est celle de T. H. Green. Il conclut ainsi : « Quand nous disons que le caractère d'un homme, et que les actions qu'il accomplit et qui en découlent, telles qu'elles sont à n'importe quel moment, sont le résultat de ce que son caractère a été précédemment, nous devons assumer, en tant que base du caractère de part en part, une conscience qui se distinguerait et qui se rechercherait elle-même... Aucune réponse aux circonstances d'un être qui n'a pas, ou qui n'est pas, cette conscience, ne rendra compte de ce qu'il est parvenu à avoir ou à être. Un tel être ne pourrait être le père de

• Confessions, VII. 3 ; voir aussi I. 30, sur la question de sa responsabilité pour des rêves non chastes.

L'effort que nous pouvons produire est, d'après William James, ce dont nous pouvons nous attribuer le crédit, ce que nous estimons nous-mêmes être ; et le reste est ce que nous portons. Principles of Psychology, ii. p. 578. Mais cet « effort » (comme la « volonté » de Schopenhauer) est clairement plus que personnel ; il doit être rapporté à nos sources ancestrales. Ce qui est plus personnel – à savoir l'usage actuel auquel nous mettons nos énergies – est généralement estimé être moins nous-mêmes. Ainsi un roi peut ajouter peu à cette réalisation ancestrale pour laquelle il est principalement honoré, et on accorde plus de crédit à une femme pour la beauté naturelle dont elle hérite que pour la beauté artificielle qu'elle invente. Nous admirons l'homme qui choisit de bons parents mais qui ajoute peu à leur réussite, davantage que nous admirons l'homme qui, ayant choisi de mauvais parents, fait très honorablement la même chose.

× Problems of Mind and Matter, p.118.

Pour des critiques de cette discussion, voir l'article d'Helen Smith 'Pre-existence and Free Will' dans Analysis, Jan. 1936, pp. 40 et suivantes ; et Susan Stebbing Philosophy and the Physicists, X.

+ The Superphysical, p. 297. Kierkegaard (Begriff der Angst) a attiré l'attention sur le paradoxe qu'un homme, quoique destiné par son passé au péché, est coupable : de cette manière, le concept de destin est résolu. Cf. Niebuhr, The Nature and Destiny of Man, i. p. 279 ; la plus haute affirmation de liberté de l'homme est la découverte de l'inévitabilité du péché. Voir aussi John MacMurray The Structure of Religious Experience, pp. 68-9.

* W. E. Hooking fait valoir que pour que le moi accepte d'être, et de vivre, il doit accepter ses origines profondes. « La conception même d'un début de la vie consciente porte avec elle une référence paradoxale à quelque chose avant ce début-là – comme s'il y avait une sorte de réminiscence platonicienne. Il est ainsi dans la nature du cas que, comme nous examinons notre propre durée dans le temps, en retrouvant nos souvenirs le plus loin que nous pouvons, nous ne puissions trouver aucun mur séparant le moi de ce qui est avant le moi. Je ne sais jamais par introspection quel est mon âge, ni que j'ai un âge fini. Si l'impulsion qui est moi est une « impulsion raciale », il n'y a pas de raison de lui astreindre un âge : elle est vraisemblablement, comme l'énergie, toujours nouvelle, comme au premier jour. » The Self: Its Body and Freedom, pp. 118 et suivantes.

la morale qui y est affiliée... Aucun développement véritable ne serait possible de l'homme moral à partir de l'état d'être à partir duquel on dit qu'il s'est développé, parce qu'aucun lien d'identité ne pourrait être tiré entre les deux états... Dans sa forme primitive, autant que dans sa forme la plus développée, la conscience autodéterminante ne peut admettre d'être le moins du monde dérivée de ce qu'elle n'a pas ou n'est pas au départ, une vie issue de ce qu'elle n'a pas ou n'est pas. » †)

Chaque aspect de ma vie, dès qu'il est réellement examiné, dément cette illusion des plus persistantes – que je suis uniquement cet homme qui répond à mon nom. Je suis aussi l'Humanité. Je suis également une aussi grande capacité pour ses objets que pour les miens, car ils sont les miens. Je suis plus moi-même, et pas moins, d'adopter son point de vue. Mais je ne peux pas penser les pensées de l'homme, jouir de son degré de liberté, m'étendre à ses dimensions de temps et d'espace, et exercer ses pouvoirs, sans prendre aussi sur moi le poids total de sa responsabilité morale. ° S'il manquait de cette dernière, le reste ne serait pas davantage qu'une imagination vide. Le pouvoir sans la responsabilité, comme Stanley Baldwin l'a dit en 1931, est la prérogative de la prostituée au travers des âges ; et un tel pouvoir est, en fait, seulement l'apparence d'un pouvoir. Tout comme je ne suis pas un homme à moins que je ne réponde de la conduite de mes membres corporels, de même je ne transcende pas l'homme à moins que je ne réponde de mes compagnons, membres du corps de l'humanité. J'aime ; et l'amour, comme Martin Buber le dit, est la « responsabilité d'un moi pour un Toi ». × Je ne peux pas grandir sans aimer, et je ne peux pas aimer sans ajouter à mes responsabilités. Je dois réapprendre et réapprendre encore cette leçon de la statique mentale – que je ne peux pas m'élever à des niveaux plus élevés sans élargir ma base. S'il y a un niveau de moi-même auquel je suis l'Humanité, et si l'Humanité n'exclut aucun homme, alors je n'exclus aucun homme. Si je dois justifier ma revendication à ce statut hiérarchique, alors je ne dois rien nier de ce que cette revendication implique. Le dicton familier et vrai, que le mieux et le pire que des hommes ont jamais fait trouve un écho dans chaque cœur humain, ne va pas suffisamment loin. Je dois assumer une responsabilité personnelle pour tout ce que les hommes font – non pas parce que c'est une attitude méritoire et à conseiller, mais parce que ce n'est rien de plus qu'un sobre réalisme, la reconnaissance d'un fait qui est vrai, qu'on le veuille ou pas. Je me fuis moi-même quand je rejette tout comportement de l'homme. Je souffre de la même maladie (mais à un degré plus grand) que quand je deviens le simple spectateur de ce que mes membres accomplissent, ou quand je me dissocie de mon histoire de famille, ou quand je soutiens l'idée que les crimes commis par mon pays contre d'autres pays, ou par ma race contre d'autres races, ne sont absolument pas mon affaire. « Un homme est né dans le monde qu'il a fait », dit le Satapatha Brahmana ; quoiqu'il joue trop souvent, comme le héros de A. E. Housman, le rôle d'un étranger tourmenté et effrayé. Je ne peux pas plus choisir ce que dans l'humanité je devrais reconnaître, et ce que je devrais désavouer, que je ne peux m'acquitter de mes délits en m'attribuant le mérite de mes bonnes actions. + Aussi longtemps que je me laverai les mains de tout ce qui est humain, aussi longtemps que j'aurais peur d'un homme ou que je le haïrais, je serais (au niveau de l'Humanité) un exemple de personnalité divisée, dont une

† Prolegomena to Ethics, 11.i. 114.

° Les doctrines du karma et de la réincarnation sont en réalité des doctrines de l'expansion illimitée de la responsabilité personnelle. Cependant, comme l'évêque Gore l'a indiqué, elles en sont venues à signifier pour de nombreuses personnes juste l'opposé, à savoir le destin aveugle et inexorable, qui appelle une acceptation et une résignation passives. (The Philosophy of the Good Life, III. 1.) Comme dans de nombreux autres questions, l'Orient excelle dans la conscience, l'Occident dans la pratique.

× I and Thou, p. 15.

Pélage et son disciple Coelestius avaient l'opinion que nous naissons sans caractéristiques (*non pleni*) et que, par nature, nous ne sommes inclinés ni vers le bien ni vers le mal. Ce qui veut dire que le péché d'Adam ne nous implique pas directement, bien que ses conséquences nous influencent de l'extérieur ; et une chose telle que le péché originel n'existe pas, car le péché est une question de volonté et non de nature. Cette doctrine a été décidément condamnée à la fois par les églises d'Occident et les églises d'Orient, en faveur de la doctrine augustinienne du péché hérité, que Saint Thomas accepte sans hésiter. (Pour parler dans les termes de cette enquête, beaucoup de ce que Pélage a dit est juste par rapport au Centre, car le réceptacle est nu et sans caractéristiques, sans péché et n'est pas touché par le passé ; et beaucoup de ce que Augustin dit est juste par rapport aux régions, où aucun homme ne peut se séparer du passé.)

+ « Je ne peux pas me détacher moi-même de l'âme la plus méchante, et on ne peut pas me nier mon identité avec l'âme la plus vertueuse », a déclaré Gandhi en 1924, à l'époque de son jeûne de 21 jours pour la sauvegarde de l'unité des hindous et des musulmans.

phase oubliée fort à propos ce que l'autre fait, ou, si elle s'en rappelle, n'en accepte pas la responsabilité. *

16. LE VÉCU PAR PROCURATION ET LE SENTIMENT DE RESPONSABILITÉ

Le bon sens suggère là une distinction. Que les enfants soient punis pour les péchés de leurs pères est sans doute un fait : mais ce n'est pas un fait qu'on est obligé de louer. Tout sentiment humain honnête se révolte devant les souffrances épouvantables que l'hérédité inflige à des victimes innocentes et innombrables.

Il est juste que nous en soyons épouvantés. Mais être concerné par les souffrances des autres, c'est commencer à partager leurs souffrances, et porter témoignage à leur continuité sous-jacente. Que nous soyons activement en sympathie parle avec éloquence de nos niveaux communs plus élevés : cela signifie qu'il n'y a pas d'expérience si étrangère et si éloignée qu'elle ne soit pas, en définitive, la nôtre. Ni le sadisme ni la sainteté ni la compassion ordinaire n'ont de sens au niveau simplement humain, où elles sont isolées les unes des autres. Ces choses sont la preuve de cette unité hiérarchique qui assure que ce qui est vécu par procuration n'est pas seulement vécu par procuration. « Nous expions les péchés de nos pères, et nos petits-enfants seront punis pour les nôtres. Double injustice ! s'écrie l'individu. Et il a raison si le principe d'individualité est vrai. Mais est-il vrai ? Voilà la question. Il semble que la partie individuelle de la destinée de chaque homme ne soit qu'une section de cette destinée-là. » ° Et, en fait, nous sommes tous reliés au-dessus et au-dessous : nous avons une destinée commune et une source commune, par la vertu de laquelle rien de ce qui est privé en chacun à ce niveau humain n'est simplement privé. « Si nous sommes priés d'aimer nos voisins », dit Radhakrishnan, « c'est parce que nous sommes tous un en réalité. Mon voisin et moi-même sommes un dans notre moi le plus intime. » ×

Quelle est l'alternative à cette doctrine ? La souffrance vécue par procuration est un fait empirique qui ne peut signifier que l'une de deux choses – soit le monde est incroyablement cruel et diaboliquement mauvais, soit les moi qu'il contient ne sont pas définitivement séparés. + Certains d'entre nous peuvent professer la première croyance, mais aussi longtemps que nous trouverons la vie digne d'être vécue notre comportement démentira nos paroles. En tout cas, la totalité de cette enquête a montré jusqu'ici que la deuxième de ces alternatives, l'alternative de la solidarité humaine, n'est pas seulement raisonnable mais vraie. La hiérarchie, en fait, n'est rien d'autre qu'un ordre des choses en lequel les vies privées et les expériences personnelles deviennent propriétés communes, sans perdre cependant leur caractère personnel et privé : en elle, l'individu n'est pas perdu en étant totalement sauvé de lui-même, ni en étant totalement laissé à lui-même. Ses particularités ne cessent pas d'être elles-mêmes, même quand on s'en remet à des niveaux plus élevés. Pas davantage que ce mal de tête ne cesse d'être un mal de tête parce qu'un homme en souffre. Néanmoins, tout est partagé, et il y a des déplacements incessants. Un organe devient malade en raison

* « Je crois que l'humanité est un être singulier en dépit de ses myriades de formes, de visages et d'yeux, et qu'il n'y a en elle qu'une séparation apparente telle que nous la trouvons dans notre propre être quand il est dramatiquement fractionné dans un rêve. » A. E., The Interpreters, pp. 88-9. Le degré de notre réalisation de cette unité est sans doute une question de caractère national aussi bien que de caractère individuel. Ainsi les tendances des Russes à attendre un vote unanime, la bonne volonté de l'agresseur à se confesser et à se mettre de côté avec la communauté contre lui-même, et de nombreuses caractéristiques similaires qui distinguent leur littérature nationale, tout cela indique un seuil très bas entre la conscience individuelle et la conscience collective. Voir, par exemple, Geoffrey Gorer et John Rickman, The People of Great Russia.

Le test infaillible de mon étendue est celui-ci : est-ce que je sens des choses dans cette partie là ? Est-ce que je suis sensible là ? Je fais autant partie de l'univers que je sympathise véritablement avec lui, et il n'y a pas de limite posée à cet élargissement : ses lignes successives de marée sont les limites de mes régions. Cet écoulement à partir du Centre n'est pas tant mon expansion que la réalisation de ce que je suis déjà. Pour moi en tant qu'homme, une douleur dans mon orteil est ma douleur, parce que je me suis réalisé moi-même jusque-là ; mais le saint, qui est plus vaste et plus adulte que je ne le suis, ressent la douleur d'un autre homme comme la sienne. Il est plus réaliste que je ne le suis, plus lui-même, plus sain, plus saint.

° Amiel, Journal, Mars 15, 1881.

× The Philosophy of the Upanisads, p. 85. « Et est-ce que sa mort ne les a pas poussés à ressentir qu'ils doivent vivre sa vie aussi bien que la leur propre ? » Fairbairn, The Philosophy of the Christian Religion, p. 145.

+ Cf. W. R. Inge, Personal Idealism and Mysticism, p. 177. La réponse du bouddhisme à la question des disciples : « Maître, qui a péché, cet homme ou ses parents, ce qui a fait qu'il est né aveugle ? » est que l'homme lui-même avait péché dans des existences précédentes. Mrs. Rhys Davids écrit : « Quand nous disons " injustice de la nature ", et parlons de compensation dans l'autre monde comme étant la justice divine, nous pensons expliquer tout par (1) cette vie et (2) la vie future uniquement. Le bouddhiste pense à un troisième grand facteur, un *tertium quid* – il pense à l'immense passé, et à la manière dont la justice naturelle s'exprime ici et maintenant quant à ce passé. » Buddhism, p. 126. S'agissant de cette opinion, il n'est pas plus ridicule de tenir un homme pour responsable de ce qu'il a fait 500 ans auparavant, que pour ce qu'il a fait il y a 5 ans. Mais la doctrine du karma sous sa forme

des excès d'un autre, et une partie du corps est punie pour les méfaits d'une autre partie. Nous considérons que c'est là un arrangement très correct. Le vieux maître d'école ne pensait pas qu'il était inapproprié de châtier une extrémité de l'élève pour l'inaptitude d'une autre, et nous ne voyons aucune injustice dans la douleur dont un pied goutteux souffre du fait d'excès alimentaires. « Si un membre souffre, tous les membres souffriront avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres se réjouiront avec lui. » * Et toutes les tentatives pour fuir cette unité – depuis Cranmer critiquant et brûlant la main qui avait abjuré, au professeur de musique frappant les articulations de la main qui trébuche sur les touches de piano – sont futiles. φ

L'unité hiérarchique assure que la souffrance vécue par procuration n'est pas seulement vécue par procuration ; et, en pratique, c'est assez évident jusqu'à notre niveau humain. À partir de là, ce n'est pas aussi évident : c'est une tâche à accomplir plutôt que quelque chose qui a déjà été réalisé, car cela se manifeste dans l'amour et la sympathie qui peuvent être différés, et cela ne procède évidemment pas de la nature des choses. Certaines incertitudes quant à notre unité plus élevée doivent subsister, autrement la bonté dégénérerait en prudence ou même en habitude ; néanmoins, dans nos moments les plus lucides, nous jouissons de l'unité des individus plus élevés, en lesquels toutes les « inégalités » et « injustices » entre les hommes sont vaincues, précisément car toutes les « inégalités » et « injustices » entre ses organes sont vaincues en l'homme. C'est le fait que nous ne sommes pas seulement des hommes, le fait que le moindre d'entre nous est identique au plus grand au niveau suprahumain, qui nous sauve de nos limitations et de nos souffrances individuelles. (Je ne dis pas que cette unité transcendante est suffisante, et que nous devons nous soucier davantage de notre justice simplement humaine. Au contraire, je dis que nous ne devrions pas obtenir de justice telle qu'elle est possible au niveau simplement humain à moins que nous ne trouvions sa sanction et sa raison d'être au niveau suprahumain – dans la dignité infinie de chaque homme, parce qu'il est lui-même et infiniment plus que lui-même.)

C'est dans la mesure où je me dérobe à mes responsabilités et où je retire ma sympathie à mes compagnons, c'est dans cette mesure-là que je suis fou. Car la santé est relative au niveau hiérarchique. Si l'on considère ses cellules et ses molécules, le fou est assez sain d'esprit, et si on considère leurs niveaux suprahumains, nombre d'hommes réputés sains d'esprit sont des fous furieux. La banalité du dicton que nous vivons dans un monde de fous est la preuve, si nous en avons besoin, que nous n'allons pas bien dans la plus haute partie de notre esprit : humainement cohérents, nous sommes cosmiquement fêlés, littéralement hors d'esprit, à côté de nous-mêmes. La démence est un égoïsme mal placé, un rejet partiel du principe de vie par procuration ° – partiel, parce que le rejet total reviendrait à n'être qu'une annihilation. Je ne suis complètement cohérent et lucide que quand j'admets la totalité de mon passé et la totalité de mon futur. Mais me tenir responsable de cette histoire, avant que je m'en tienne moi-même pour responsable, serait répéter la folie de ceux qui ont fait passer des animaux en justice, et qui ont infligé des punitions corporelles aux aliénés. La raison pour laquelle je ne punis pas

occidentale moderne, en reconnaissant le fait que nos existences précédentes se mêlent progressivement et qu'elles sont suprapersonnelles, veut dire que l'homme aveugle souffre pour notre péché, et non pas pour ses propres péchés passés au sens étroit.

* 1 Cor. XII. 26.

φ Je dois accepter la responsabilité non seulement pour ce que ma main fait, mais aussi pour ce qu'elle est. Je dois prendre à cœur le profond enseignement de Schopenhauer que mon corps est l'objectivation de ma volonté, et que mes organes sont l'expression visible de mes désirs. Je suis responsable de mon visage précisément de la même manière que je suis responsable de son expression, si je remonte dans ma volonté assez loin. Mon corps n'est pas un équipement qui m'est délivré sous forme d'un prêt, ou une maison de chair que je loue alors que je suis ici sur terre : il est ce que je suis vraiment dans mes compagnons.

Mr Propter, dans le roman d'Aldous Huxley, After Many a Summer, considère « le niveau strictement humain du temps et du désir » comme incapable de bien, bien que l'on ne trouvera que sur les niveaux au-dessus ou au-dessous. Notre santé dépend du fait de garder ouvertes les communications avec ces autres niveaux. « Si nous étions humains de manière cohérente, le pourcentage de cas mentaux (dans les villes) s'élèverait de vingt à cent. Mais heureusement pour la plupart, nous sommes incapables de cohérence – l'animal reprend toujours ses droits. Et pour certaines personnes assez fréquemment, et peut-être occasionnellement à toutes, il arrive certains éclairs d'illumination – des aperçus momentanés sur la nature du monde tel qu'il est pour une conscience libérée de l'appétit et du temps. » (p. 121.)

° Le Dr W. R. Inge décrit la souffrance vécue par procuration comme « pour tous pareillement une condition de perfection, non une réduction de l'existence à l'absurde. » (Christian Mysticism, p. 314.) C'est la loi d'une vie plus haute que le fort porte les infirmités du faible, même quand le faible (quoiqu'en un autre sens) porte les infirmités du fort. Ce n'est pas une simple forme vide que de dire que les hors-la-loi et les ratés souffrent pour les plus fortunés, et qu'ils se réalisent en eux. Et, comme Kahlil Gibran le dit : « Le meurtrier n'est pas inexplicable pour son meurtre et le volé n'est pas irréprochable d'avoir été volé. Le vertueux n'est pas innocent des actes du méchant... » The Prophet, p. 47.

ni ne récompense mon chien pour quelque chose qu'il a fait la semaine dernière est qu'il est incapable d'établir le lien de continuité nécessaire entre son expérience à ce moment-là et celle de maintenant. De la même manière, je ne peux être tenu pour responsable que dans la mesure où j'assume une responsabilité. Je fais cela en trois étapes – (i) je suis porteur en moi-même d'effets inconscients qui découlent d'un moi plus vaste ; (ii) je deviens conscient de ces effets et commence à en suivre la trace jusqu'à leurs origines, que je conçois être en dehors de moi-même ; (iii) je commence à devenir conscient du moi plus vaste que ces effets impliquent, et en assume la responsabilité. Et il n'y a pas, en principe, de limite au passé et au futur que je peux reprendre de cette manière, en retrouvant en eux l'intention et le sens dont à première vue ils semblaient manquer au plus haut point. × Mon amnésie étant soignée, ma continuité temporelle étant rétablie, le fait que je ne retire plus mes sympathies, et mon sens de la responsabilité étant restauré, je commence à trouver la santé ou le sentiment d'être entier qui est le mien dans la hiérarchie.

17. L'INTERVALLE ENTRE L'INTENTION ET L'ACTE

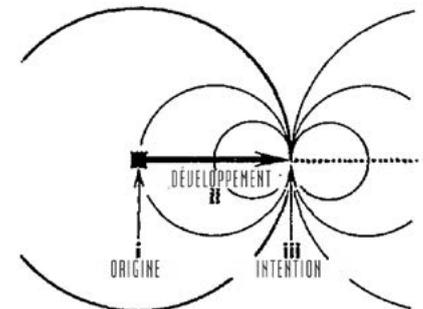
Pour moi, vivre c'est vouloir vivre ; pour moi, vouloir vivre c'est vouloir maintenant toutes ces conditions futures et passées que je vois nécessaire à ma vie ; vouloir ces conditions, c'est commencer à travailler à rendre intentionnelle la totalité de mon histoire, à chaque niveau hiérarchique. J'approche ainsi du sentiment d'être entier.

Mais, pour le bon sens, cela ne va pas aller. La commande de l'acte peut ne pas être séparée par un intervalle de temps de la conscience de cet acte ; ou, s'ils étaient ainsi séparés, alors la conscience laisserait l'acte comme étant non intentionnel tel qu'elle l'a trouvé, et serait impuissante à le sauver de l'automatisme. L'intention posthume n'est pas du tout une intention. Aucun événement simplement mécanique ne peut, rétrospectivement ou prospectivement, devenir l'œuvre d'un agent responsable.

Cette vision du bon sens, si évidente à première vue, est en fait tout à fait erronée. C'est juste un exemple de plus de son erreur fondamentale – celle de la simple localisation dans l'espace et le temps. Aucun événement dans ma longue carrière n'est simplement maintenant ou à ce moment-là : il est invariablement à la fois maintenant et à ce moment-là, et l'intervalle entre le maintenant et le à-ce-moment-là détermine le statut de l'événement, ou plutôt le statut du moi dans l'histoire duquel se trouve cet événement. Le résultat en est que l'intention de l'événement n'est jamais Centrale à l'événement mais lui est toujours régionale, hors du Centre : quand l'acte et la volonté coïncident absolument, il n'y a en réalité aucun acte. D'une certaine façon de parler, personne n'est responsable de son comportement au moment où il se produit, mais uniquement prospectivement ou rétrospectivement. × Les actes dont nous sommes tenus pour responsables ne sont ni ceux que nous allons faire ni ceux que nous avons faits ; et, dans le dernier cas, ils ne sont pas non plus (comme les victimes du bon duc Alfred) ennoblis à titre posthume, ou (comme Cromwell, Ireton et Bradshaw) pendus après leur mort. Il n'y a d'autre action qu'à un point éloigné du foyer de l'action, et la conscience implique qu'il existe entre eux une étendue temporelle et

× C'est substantiellement la même chose que « l'autoréalisation de l'ego » de Fichte, qui est la cause finale et un idéal d'existence incitatif, prenant sur lui le non-ego qu'il a postulé et placé en opposition à lui-même. La nature est le matériau brut du moi universel, qui doit être gagné à la conscience par une étude patiente, et soumis à la volonté. Ce qui nous attire dans un autre, dit W. E. Hocking, ce sont les qualités évoquées par cette entreprise de transformer le physique – l'ingéniosité, le cran, l'intégrité et la patience – qu'une telle tâche convoque. Le pouvoir sur la nature est le propre d'un esprit, en proportion à sa réalité. Cette sorte de réalité, nous la percevons immédiatement dans un homme, et c'est le fondement de la sympathie qu'il nous inspire. Human Nature and Its Remaking, p. 240.

« Les anciens Égyptiens ou le philosophe hindou ont levé un coin du voile qui dissimulait la statue de la divinité... C'était moi en lui qui étais alors si hardi, et c'est lui en moi qui maintenant revoit cette vision. » Pour le bon sens, ces mots de Thoreau sont de l'imagination poétique ; en fait, ils sont profondément vrais. (Walden, 'Reading')



× Laissez-moi donner un ou deux exemples tirés de la vie sociale : une situation se produit qui, après un certain temps de maturation, ne peut plus être ignorée ; soit elle doit être positivement voulue par une acceptation délibérée, ou négativement voulue par un rejet délibéré. Ainsi le loisir en vient à demander une planification de son emploi ; une interférence accidentelle avec la nature rend une nouvelle interférence délibérée nécessaire ; le système sanitaire, l'humanitarisme, la science des insectes nuisibles et la paix, doivent finalement pointer soit vers un eugénisme planifié soit vers une dégénérescence sévère et la famine ; l'interdépendance économique des nations, n'étant pas survenue délibérément, demande « que maintenant nous devons soit affirmer ces relations au plan intentionnel et ainsi créer une communauté mondiale, soit que nous les reniions nécessairement », comme John MacMurray l'a dit. (The Structure of Religious Experience, p. 76.) Walt Whitman exprime cela en un mot : « Il est dans l'essence des choses qu'à partir de toute réalisation d'un succès, peu importe

une étendue spatiale pour la bonne raison que, sans une telle étendue, sans un tel intervalle, il n'y aurait rien dont on pourrait être conscient. Ce qui est, est d'un autre temps et d'un autre lieu. Il ne s'agit pas que notre conscience aille clopin-clopant à la recherche de la réalité, et ne s'en saisisse jamais tout à fait : devenir conscient d'un événement, et en accepter la responsabilité, ne sont pas des activités extérieures ni accidentelles – ce sont simplement des aspects d'un événement en développement qui parvient à sa forme pleine. Ils sont de loin l'ingrédient le plus important de l'histoire, et le fait de leur déplacement temporel, de leur excentricité, loin d'être une circonstance difficile à expliquer et à excuser, est la fabrique même de l'histoire.

Il n'y a, de ce fait, absolument rien de bizarre dans l'affirmation que je doive me rendre moi-même responsable maintenant pour des actes dont je n'ai pas été responsable en leur temps – et toute responsabilité est comme cela. Tout le contrôle que je peux avoir sur moi-même est un contrôle à distance – et plus il est efficace plus il est éloigné. Que ce soit une seconde ou un million d'années qui séparent le Centre inconscient et dépourvu d'intention de l'intention régionale, et quelle que soit la période qui s'étend du côté passé ou futur de mon Maintenant, cela n'introduit pas le moindre changement dans le principe. Ma première tâche est d'apprécier, en tant que données externes et totalement objectives, des événements passés et futurs tels qu'ils se manifestent ici et maintenant à partir de leur propre centre ; ma deuxième tâche est de les apprécier en tant qu'épisodes de ma propre histoire, d'y consentir, de les confesser, d'en prendre possession. Dans la mesure où je fais ceci, mon histoire (qui se compose de chapitres de plus en plus englobants de l'histoire universelle) cesse d'être insignifiante, absurde, contingente et aveugle, et devient l'histoire d'un agent responsable depuis le début jusqu'à la fin. L'étendue effective du maintenant, sa capacité à faire couler sur les terres désertes du temps les fontaines vivifiantes de l'intention, est sans limites. De plus, c'est uniquement cette source centrale qui peut ramener le désert du temps à la vie : il n'y a pas d'autre source de vitalité que le moment présent. Il n'y a rien d'intentionnel qui ne soit pas intentionnel à partir de l'instant présent. ⊗

Ce que les hégéliens qualifient « d'être spirituel » n'est pas seulement un être qui est conscient de lui-même mais qui est déterminé par lui-même. « Ni ce que je suis, ou me trouve être moi-même par nature, ni ce que je suis amené à être par un pouvoir étranger ou extérieur, ne constituent ma vie spirituelle, mais ce que, par une activité et une volonté conscientes, je me fais moi-même être. Ceci n'implique pas qu'une nature spirituelle soit une nature qui soit absolument créée d'elle-même, ou que la vie spirituelle de l'individu n'a pas de limites ou de conditions qui lui soient imposées de l'extérieur. Mais cela implique bien que, aussi longtemps qu'il y aura quelque chose à l'intérieur ou à l'extérieur – tout élément de ma vie intérieure qui est simplement et immédiatement donné, et non pas pris, transformé et, pour ainsi dire, recréé par la libre auto-affirmation de la volonté rationnelle, toutes conditions extérieures qui constituent une limite à ma nature, et qui ne sont pas devenues le moyen de son autodéveloppement et de son autoréalisation – aussi longtemps qu'il y aura cela et dans cette mesure-là, je ne serai pas parvenu à la

ce qu'il est, survienne quelque chose qui rende un plus grand combat nécessaire. » ('Song of the Open Road') Et ce qui est vrai socialement est vrai individuellement : je m'aperçois qu'il est nécessaire, tôt ou tard, de prendre conscience et d'être responsable de mes actes, parce que les actes s'accumulent pour former un état d'achèvement qui inclut une intention, et pour conduire à une situation qui exige une intention. « Si je peux les adopter comme miennes », dit Hocking des conséquences des actions des autres, « ce ne peut être qu'au moyen d'un ingrédient extraordinairement hospitalier de ma volonté que je ne trouve pas en surface. Cela devrait être une caractéristique de la volonté d'établir une certaine communauté de destinée entre moi et ces autres volontés, dont la nature fait porter les conséquences sur moi. Je crois qu'il y a une telle caractéristique... » The Self; Its Boundary and Freedom, pp. 131-2.

⊗ Il y a beaucoup de vérité dans la doctrine de L.T. Hobhouse que le fait précède la conscience du fait – « dans l'évolution mentale les pas principaux consistent dans l'éveil de la conscience vers quelque chose qui est déjà réel, la fin qui est sous-jacente à l'impulsion, le principe sur lequel l'inférence repose et ainsi de suite. La conscience n'invente pas mais découvre. Il n'y a pas de doute que ce qui est découvert est modifié, assume une nouvelle importance, et établit de fraîches connexions en tant que résultat de la découverte. Une telle modification est l'essence du développement. Mais ce qui s'est développé, cela dont nous étions inconscients, était déjà là dans l'essentiel. » ('The Philosophy of Development', in Contemporary British Philosophy, 1st Series, p. 181.) Ceci est irréprochable, pourvu que nous y ajoutions que la situation précédente, étant maintenant parvenue à la conscience, est totalement revendiquée par la conscience. La conscience a un effet rétrospectif, et refuse positivement d'être confinée à la fin régionale du processus.

véritable vie de l'esprit. » ° Mais le fait que John Caird (que je viens de citer) ne rend pas suffisamment clair est que tout ceci – la conscience et l'intention, l'affirmation de soi, la volonté rationnelle et la créativité – est en moi sans être à moi. Si l'événement embryonnaire de mon passé est de me développer jusqu'à parvenir à une stature et une intentionnalité pleines maintenant en moi, je dois lui céder la place, et décroître vers le rien et l'involontaire. L'histoire est présente parce que je suis absent, et dure depuis des éons parce que je ne dure pas même un moment. Le bon sens dit que je suis en train de lire dans l'événement une capacité de calcul qui ne lui appartient pas à lui mais à moi ; mais on pourrait dire avec une vérité égale que le bon sens est en train de lire en moi une capacité de calcul qui ne m'appartient pas à moi mais à l'événement. Le fait est que ni l'événement à ce moment-là, ni moi maintenant, ne sont quelque chose en eux-mêmes ; mais ensemble ils réalisent certains caractères, en particulier le caractère d'intentionnalité. La simplicité et la vacance de chacun assurent que chacun est réceptif à ce qui est projeté sur lui à partir de l'autre ; et l'éloignement temporel assure le statut hiérarchique à ce qui est projeté.

Ainsi exprimée, cette doctrine semble plus obscure et plus douteuse qu'elle ne se révélera être dans les chapitres suivants, où elle est élaborée plus en détail. Entre-temps, on peut noter qu'il n'y a pas de mystère particulier concernant l'intervalle entre l'attention et l'acte. Il est vrai que le bon sens est toujours en train de prendre par erreur l'intervalle de temps pour une discontinuité temporelle, en interprétant toujours à faux le déplacement temporel requis pour l'intention, en tant que preuve de la chose opposée même, c'est-à-dire l'automatisme ; néanmoins, il y a foule d'exemples familiers en lesquels les processus temporels régionaux, liant l'intention et l'acte, ne sont pas complètement perdus de vue. Et ces exemples sont de deux sortes – ceux en lesquels l'intention vient avant l'acte, et ceux en lesquels l'acte vient avant l'intention. * (i) Pour commencer avec la première sorte, supposons que je sois maintenant en train d'apprendre à rouler à bicyclette, à jouer au tennis, ou à utiliser un outil compliqué. Tous mes mouvements sont aussi réfléchis qu'ils sont maladroits. Mais, à partir de ce moment-là, ma performance va augmenter aux dépens de ma conscience, jusqu'à ce que la première atteigne son maximum et que la seconde soit à son minimum. Ce n'est pas que je n'ai pas besoin d'être présent à chaque petit acte dès que j'ai acquis les bonnes habitudes ; ce n'est pas non plus que, dès que j'ai acquis la capacité, mon attention doit être donnée à mon objet (au trafic, au jeu et à ses tactiques, ou au matériau que je suis en train de fabriquer) : c'est plutôt que l'acte et l'intention sont incompatibles. Chacun a besoin de l'autre, mais pas au même moment ; ils doivent être séparés dans le temps. La fonction ne détruit pas la conscience de la fonction, mais la tient à distance et quand cette distance est trop faible, la fonction échoue. (ii) Il en est de même pour la conscience qui précède l'action. Il se passe la même chose quand l'ordre est renversé et que la conscience suit l'action. Je suis en train d'essuyer les assiettes ; je laisse tomber un plat ; mon pied s'écarte – « plus vite que la pensée » – pour l'intercepter ; et c'est seulement après coup que je réalise ce que j'ai fait. J'esquive une voiture dans la rue juste à temps pour sauver ma peau ; mais, heureusement pour moi, l'acte n'attend pas la pensée. Constamment, dans l'écriture

° John Caird, [Introduction to the Philosophy of Religion](#), pp. 247-8.

« Qu'ainsi la fin soit la source même de toute chose glorieuse ; et ce qui semblait dernier, fontaine et cause, se réalisa si vite que ce devint premier ; et cela émut l'Efficient qui a tant aimé tous les mondes et les a faits pour la sauvegarde de ceci ; Il montra la Fin complète avant, pour qu'elle soit un parfait témoignage de Sa parfaite béatitude. »
Le poème de Traherne – 'The Anticipation' – dont ces lignes sont tirées, peut être décrit comme un essai sur l'unité du Début (ou du désir), de la Fin (ou le désir réalisé), et de l'acte (ou du moyen) qui les unit.

* « Nous connaissons le moins nos motifs dans leur commencement confus. »
Browning, [Paracelsus](#), V.

James Ward et d'autres pluralistes ont vu dans la routine et l'uniformité de la nature une mécanisation de ce qui était à l'origine spontané et provisoire, un système d'habitudes devenues invétérées. (Voir par exemple, [Ward's Realm of Ends](#), p. 74.) Mais il me semble que la Terre et le Soleil, leurs molécules et leurs atomes, n'ont jamais été plus spontanés qu'ils ne le sont maintenant, moins fixes dans leurs habitudes. Cependant, on peut comprendre dans un certain sens que la nature est la mécanisation partielle de ce qui avait été auparavant spontané et intentionnel ; seul un processus de mécanisation fonctionne en se basant sur le passé à partir du présent. La conscience et l'intention surviennent maintenant, par la science, la poésie et le mysticisme des niveaux non humains ; et la nature inanimée (d'après le schéma de la cosmologie néoplatonicienne) parvient à son commencement et à sa fin, en tant qu'extrême dispersion de ce noyau présent, en tant qu'anneau le plus extérieur de son émanation. Si, comme C. S. Peirce l'a maintenu : « la matière est un esprit décadent », elle est décadente la première et l'esprit par après, dans la chronologie ordinaire unidirectionnelle. Mais, pour cette enquête, c'est la chronologie bidirectionnelle, en laquelle le temps est symétrique par rapport au Maintenant, qui est fondamentale. Et, selon les termes de cette « chronologie nucléaire », la « matière » est nécessairement à ce moment-là aussi éloignée qu'elle peut l'être de son propre « esprit » maintenant.

de ce livre, je vois que l'idée que je veux, la solution au problème du moment, me parvient sans prévenir et qu'elle vient de nulle part ; or c'est seulement après une période d'incubation, d'exercice et de travail considérable, que je commence à voir pourquoi c'est la bonne solution, ce qu'elle signifie réellement, et quelle est mon intention la concernant. Le laps de temps est indispensable, et le redoublement des efforts que je fais ne le raccourcira pas de manière appréciable. Ce travail qui est le mien est un acte que je ne comprendrai pleinement et dont je n'aurai l'intention que lorsqu'il sera entièrement fini et vu dans une perspective temporelle adéquate. Je ne peux pas encore dire que je sais ce que je suis en train de faire : mes travaux sont à un certain degré « inconscients » et contaminés par les « automatismes ». À nouveau, l'intention est réelle, mais elle est éloignée de l'acte.

Ce sont là des exemples communs d'un principe qui s'étend, comme je vais essayer de le montrer, sur toute mon histoire et sur tous les niveaux hiérarchiques.

18. AVOIR L'INTENTION DU FUTUR

Le fait que j'ai maintenant l'intention de ce qui m'est « arrivé » il y a longtemps, et de ce qui va « m'arriver » dans un long moment à partir de maintenant, ne fait pas de mon intention un simple sophisme ou une simple façon d'arranger des mots : au contraire, comme je l'ai montré, un intervalle est nécessaire pour rendre l'intention réelle. Et l'intention signifie la liberté, la liberté de l'autodétermination. Je suis libre dans la mesure où je découvre maintenant et veux mon monde passé et mon monde futur. Quant au précédent, j'ai indiqué que ma volonté de vivre implique ma volonté d'être ce moi, qui n'est pas lui-même sans la totalité de son passé ; et de plus que mon acceptation de la responsabilité implique que j'accepte inconditionnellement une constitution héréditaire d'une envergure cosmique – en tant que responsable de ce que je fais, je suis responsable de tout ce qui me pousse à le faire. Mais mon futur reste à considérer ; et il y a certaines difficultés sérieuses que l'on rencontre ici. À contrecœur, le bon sens peut être forcé à admettre que mon comportement n'a de sens que si l'on me comprend comme voulant la totalité de mon passé ; or mon futur est une autre question. Est-ce qu'une grande partie de ma vie ne se passe pas dans la peur de celui-ci ? Et n'est-il pas très vraisemblable que mes peurs, du moins la plus grande partie d'entre elles, se réaliseront ?

Tout comme, précédemment, deux considérations communes – la responsabilité morale et l'hérédité – en demandaient une troisième, ma responsabilité pour mon passé cosmique, qui était loin du commun, il y a maintenant et de la même manière deux faits également bénins qui mènent à une conclusion également surprenante. Je prévois mon « destin » en tant qu'homme, espèce, Vie, Terre, etc., et, dans chaque cas, la perspective est désespérée – il ne semble pas y avoir de chances de conserver ce qui a été acquis, et encore moins d'un progrès indéfini. + « Toutes les parties du monde », dit franchement Marc-Aurèle, × « doivent nécessairement, à un moment ou un autre, se corrompre. » C'est le premier fait. Le deuxième, c'est que je continue à vivre, en accueillant

L'erreur que nous sommes simplement localisés dans le temps, et de ce fait en position de renier le passé, est bien exemplifiée par le héros de A. E. Housman :

« Les hommes aimaient la malveillance alors, mais comme j'étais sans lumière dans la carrière, je dormais et ne voyais pas ; les larmes coulaient, mais je ne pleurais pas ; la sueur sortait, le sang s'élançait et je n'étais jamais désolé : donc elle était avec moi, dans ces jours avant que je naisse. »

A Shropshire Lad, XLVIII.

+ « Je ne peux pas comprendre comment une personne avec une connaissance adéquate de la physique, de la biologie, de la psychologie et de l'histoire peut croire que l'humanité en tant que tout pourrait atteindre et maintenir indéfiniment un paradis terrestre. Une telle croyance est un signe de gentillesse chez les jeunes mais d'imbécillité et d'aveuglement délibéré chez les adultes. » C. D. Broad, Proceedings of the Society for Psychological Research, xlv. p. 160.

× Meditations, X. 7.

positivement la vie dans ces termes. Cette ruine n'a aucun pouvoir me rendre malheureux ; la vie n'en est pas aigrie, mais devient beaucoup plus douce. En fait, à mon grand étonnement, je trouve que plus je suis pessimiste, quant à mon futur à chaque niveau, et plus je me sens optimiste. Quelle est l'explication de cette absurdité, ° de cette incohérence manifeste ? Une réponse est que tous les hommes sains d'esprit haïssent et bravent cet ordre des choses, même s'ils ne commettent pas d'un coup le suicide, et que le reste d'entre nous – les réjouis – sommes soit idiots soit fous. L'autre réponse (et j'ai à peine besoin de m'excuser de la préférer) est que ma folie apparente est en réalité la sagesse de mes moi inférieurs qui font place à mes moi plus vastes. Mon plus profond désir est de vivre cette sorte de vie, avec ses cercles de mort qui s'élargissent, parce que c'est seulement de cette manière que ma destinée cosmique peut se réaliser. On m'invite à supporter mon destin, à trouver des excuses pour celui-ci, à faire le mieux d'une mauvaise chose. Car c'est quand je suis le plus moi-même, quand je sais ce que je suis au plus haut degré, dans ces moments de perception qui emportent une pleine conviction, – c'est alors que j'endors la totalité de mon futur, humain, vital, terrestre, cosmique, quoi qu'il puisse y avoir en lui. C'est avec joie que j'en ai l'intention ; j'accours pour le rencontrer et l'êtreindre de mes deux mains ; l'*amor fati* (l'amour du destin) × n'est plus alors une phrase grandiloquente, mais une réalité brûlante. De tels états d'esprit sont bien trop rares, cependant j'ai raison de penser qu'ils représentent une norme de laquelle je tombe, plutôt qu'un pic vers lequel je grimpe à l'occasion ; ils expriment lucidement ce que je veux dire vaguement tout le temps. Même quand nous nous plaignons de la futilité d'aller plus loin, et que l'existence devient aussi amère que le pavot et l'absinthe, ce ne sont pas nos paroles, ni même nos pensées de surface, qui importent, mais notre comportement, notre persistance à vivre. Quand cela échoue, aucune parole d'encouragement ne pourra nous sauver ; tant que cela dure, aucune de nos jérémiades ne peut être tout à fait sincère. On ne peut pas dire que le suicide est difficile – on a seulement besoin d'un peu d'inattention. On ne peut pas non plus soutenir l'idée que la perte, la maladie, la douleur, la déception et la mort sont des armes secrètes qui échouent à nous avertir de leur action imminente. En bref, tous nos arguments sont contre cette vie vécue dans la mort, et tous nos instincts de base sont pour. Profondément en nous, nous la voulons, nous la choisissons, nous voulons cette vie à tous les stades, et le déclin et la mort qui séparent chaque stade du suivant. Plus nous sommes vivants, plus nous en avons l'intention. Car un destin que l'on aime n'est pas un destin.

Pour le bon sens, bien sûr, cela sent la tromperie de soi. Je peux parler de l'intention, de l'acceptation de la responsabilité pour ce que je ne peux pas m'empêcher de faire, mais cette intention et cette responsabilité ne sont pas authentiques. Toutes les autres alternatives, étant hors de ma portée, ne sont que raisins aigres. En fait, il peut très bien en être ainsi, et un accueil trop facile et prématuré du futur pourrait très bien être révélé par les événements comme la chose feinte qu'il est. Mais l'intention plus profonde reste, et elle n'est pas en danger de se révéler frauduleuse. Il y a un niveau de moi-même auquel la réalité, dans toute sa dureté astringente, se révèle être infiniment plus satisfaisante que la plus délectable satisfaction d'un désir. En fait, c'est parce que la réalité

° L'absurdité n'était pas perdue chez Pascal, qui écrivait : « Ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et le désespoir pour la perte de sa position, ou pour une quelconque insulte imaginaire à son honneur, est tout à fait le même qui sait sans anxiété ni émotion qu'il perdra tout en mourant. » L'explication de cet « enchantement incompréhensible » (comme Pascal l'appelle) est que les hommes veulent mourir. (*Pensées*, 194.) Sur la deuxième moitié de la vie en tant que préparation à la mort et la mort en tant que but, voir Jung, *Modern Man in Search of a Soul*, pp. 125, 128-9. Mais sept siècles avant Jung, Rumi avait dit : « La peur que vous avez de la mort est en réalité la peur de vous-même. »

× La formule de Nietzsche pour la grandeur est *amor fati* (amour du destin) : « La nécessité doit non seulement être subie, et encore moins être cachée, mais la chose essentielle est de l'aimer. » La version plus ouvertement religieuse est peut-être moins étrange à nos oreilles. Si je veux que la volonté de Dieu soit faite sur terre et au ciel, alors je veux tout ce qu'il veut là. Dans les mains d'un tel Agent, mon chèque en blanc peut être supposé assez en sécurité. Les mots de Tennyson : « Nos volontés sont les nôtres, pour en faire la tienne » est seulement un côté de la transaction ; l'autre est : Ta volonté est tienne, pour que nous en fassions la nôtre.

« Le Yin et le Yang sont à part égales le père et la mère de l'homme. S'ils m'amènent au point de mourir et que je ne le veux pas, alors je suis une forte tête. Ainsi maintenant, au moment où le corps de l'homme est attaqué, insister sur le fait qu'il doit continuer en tant qu'homme, ferait du créateur des choses un compagnon abominable. Ainsi au moment où nous prenons le ciel et la terre comme un grand mélange et l'évolution comme une fonderie, comment pourrions-nous objecter au fait de nous en aller (quelque part ailleurs) ? ». *Chuang Tzu Book*, VI.

Il y a, bien sûr, une grande différence entre l'acceptation enthousiaste de la mortalité que je suis en train de décrire ici, et le désir de mort du simple épuisement – la lassitude du monde que Swinburne célèbre dans son 'Garden of Proserpine', où il remercie les dieux : « qu'aucune vie ne vive à jamais ; que les hommes morts ne se relèvent jamais ; que même la rivière la plus lasse s'écoule quelque part en sûreté vers la mer. »

est la satisfaction ultime du désir, que tout ce qui est moins que la réalité contient nécessairement une dose de coercition, de quelque chose que je ne veux pas.

Et déjà dans les choses les plus communes, cette plus vaste acceptation est préfigurée. Considérons, une fois de plus, le sommeil – cette « mort de chaque jour de la vie ». Non seulement je suis conscient maintenant du fait que je suis mort de cette mort en miniature la nuit dernière et que je mourrai encore cette nuit, mais j'en ai l'intention. La circonstance que le sommeil est, de toute façon, une « nécessité », une « loi de ma nature », ne retire rien à son intentionnalité. Je ne me sens nullement contraint. La loi ne m'est plus imposée de l'« extérieur » : elle est librement voulue. Or le principe est tout à fait le même lorsqu'on considère cette mort plus vaste – la mort de ma vie humaine. Là encore, la nécessité n'empêche pas l'intentionnalité. Si intentionnel veut dire qu'il s'agit d'une chose qui est propre à ma nature, pourquoi pas une autre ; et pourquoi pas toutes les autres ? Mais je suis lent à me développer pour devenir ce que je suis. En tant qu'enfant, j'ai résisté à ma nature, et ai souvent été mis au lit contraint. En tant qu'homme, je trouve la tombe de la journée assez bienvenue, mais je ne suis pas aussi heureux concernant le soir et la nuit de ma vie – je continue à résister à ma nature, mais la résistance dépasse un stade quand on va du dortoir au cimetière. Ou si, en tant qu'homme, je suis content de mourir, alors mon anxiété est la peur que l'humanité soit supprimée de la Terre et de l'univers – et je résiste à ma nature à un niveau plus élevé. °

Cependant, il est très facile de surestimer cette résistance. Peu d'entre nous, s'il en existe, désirent continuer à vivre en tant qu'hommes au-delà de l'âge de soixante-dix ou de quatre-vingts ans. Emerson écrit : « On m'a raconté dernièrement qu'un jeune enfant éprouvait une certaine terreur à l'assurance d'une vie sans fin. « Quoi ! Cela ne s'arrêtera jamais ? », disait l'enfant, « Quoi ! Ne jamais mourir ! Jamais, jamais ! Ça m'épuise. » Et j'ai à l'esprit l'expression d'un ancien croyant, qui une fois m'avait dit : “ La pensée que cet être fragile ne finira jamais est si bouleversante que mon seul abri est la présence de Dieu. ” » × Et cette présence-là, aurait-il pu ajouter, est tout à fait incompatible avec la présence d'un homme qui serait immortel en tant que simple homme. « Vivre », comme le dit Nettleship, « c'est mourir pour devenir quelque chose de plus parfait. » La raison pour laquelle cette structure du sommeil journalier est vraiment bienvenue est que la signification du jour vient de ce qu'il y a au-delà de lui-même – de ce cadre plus vaste dont l'enfant, doté d'une petite capacité de saisie du temps, manque. De manière similaire, la seule raison adéquate pour accueillir ma mortalité humaine est que, loin de me détruire, elle éclaircit le chemin pour ce qui est plus véritablement moi-même. Grandir, c'est prononcer une sentence de mort sur le moi inférieur ; c'est affirmer les limitations spatiales et temporelles propres à chaque degré hiérarchique successif. En tant qu'adulte, je cesse de désirer que les expériences plaisantes – un jeu, une fête d'anniversaire, des vacances au bord de la mer, la jeunesse, ma vie entière, ou la vie entière de l'humanité – continuent à jamais ; je commence à trouver quelque chose d'approprié, sinon une beauté, à la brièveté, et à chercher la permanence là où elle propre. J'apprends à dire (en adaptant les mots de

Une grande partie du pessimisme de Schopenhauer est de cet ordre – la délivrance, c'est cesser de vouloir vivre, la fin de tout combat, la déposition à jamais de toute individualité séparée : la goutte cesse de s'isoler de l'océan. Ce que de telles doctrines ont tendance à manquer est que le déni de la vie n'est justifié que si c'est le prélude à une affirmation plus vaste de la vie.

Quand je dors et rêve, je meurs en tant qu'adulte de mon temps, et reviens à un stade infantile ou pré-infantile. Ainsi chaque jour de ma vie récapitule la totalité de celle-ci : chaque voussoir de l'arche est une petite arche. Cf. Freud, An Outline of PsychoAnalysis, p. 27 ; Jung, The Psychology of the Unconscious, pp. 26 et suivantes ; McDougall, The Energies of Men, p. 248.) Comme Donne le dit bien : « Chaque lit de la nuit est un type de tombe. Misérable et, (quoiqu'elle soit commune à tous) inhumaine posture, où je dois pratiquer mon allongement dans la tombe, en m'étendant tranquillement... » (Devotions : 'The Patient takes to his bed'.) Avec une intuition remarquable, Donne perçoit que même la position que j'adopte lorsque je dors est symptomatique de ce qui méchoit.

« C'est chose rebelle de ne pas être content de mourir, cela s'oppose à la loi », dit Donne ; c'est aussi involontairement incivil « de céder à ses successeurs par la mort ». (Sermon at Whitehall, 8th March, 1621) “Saint Paul ne pouvait pas dire quoi vouloir, la vie ou la mort... et ensuite, il en vient à sa *Cupio dissolvi*, à désirer être dissous... » (Sermon on the Penitential Psalms, 1627/8?)

° L'anxiété devant le destin de l'humanité, comme Berdyayev l'indique (The Destiny of Man, p. 331) est pour certaines personnes la source d'une angoisse plus aiguë que l'anxiété concernant la destinée individuelle. « Je ressens une sorte de terreur sacrée, non seulement pour moi-même, mais pour mes semblables, pour tout ce qui est mortel », dit Amiel. (Journal, Juillet 22, 1870.)

× 'Immortality'

Plus de vingt siècles avant que Schelling ait décrit la liberté comme une nécessité devenue consciente, Tchouang-Tseu disait : « Quand il lui arrivait de venir, c'était pour le Maître le bon moment. Quand il lui arrivait de s'en aller, c'était pour le Maître le cours des choses inévitable. Trouvez votre paix au bon moment : établissez votre foyer dans l'inévitable. » Chuang Tzu Book, III.

M. J. B. Priestley +) : « Il n'y a rien me concernant – moi, Douglas Edison Harding, né à Lowestoft, 12 février, 1909 – qui mérite l'immortalité ou tout autre vaste arrangement cosmique distribuant récompenses et punitions, autorisant une éducation avancée sur cette planète, ou n'importe quelle autre – et personne ne pourra me persuader que cela existe, parce qu'évidemment l'échelle est entièrement fautive. Mais, d'un autre côté, je sens avec certitude qu'il y a Quelque Chose ou Quelqu'un qui vit à travers moi, comme à travers toutes les personnes... et que ce Quelque Chose ou Quelqu'un, collectant l'expérience pour un foyer au-delà des galaxies les plus lointaines, est indestructible et immortel. Et quand, pendant un éclair, notre vie est sa vie, l'extase en résulte. »

Ce serait extraordinaire de devoir jusqu'ici nous méprendre sur nos réels désirs jusqu'à imaginer que la mort temporelle n'est pas la bienvenue. Il y a toujours eu des poètes, des philosophes et des mystiques pour nous rappeler le véritable état des choses – depuis les stoïciens (avec leur acceptation de la mortalité comme agréable à la nature), Saint Paul, • Clément d'Alexandrie * et de nombreux penseurs et mystiques chrétiens ultérieurs (avec leur doctrine de l'anticipation de la mort, ou de la mort maintenant aux choses terrestres) aux existentialistes et aux psychanalystes de notre temps. Dans sa dernière œuvre, Freud faisait l'hypothèse qu'il n'y avait que deux instincts fondamentaux, Éros ou l'instinct de préservation de soi, et (Thanatos) l'instinct de mort, dont le but + est de « réduire les choses vivantes à un état inorganique ». † Tôt ou tard, cette forte envie d'autodestruction « réussit à porter l'individu à la mort ». † Et, dans un endroit, Freud va même jusqu'à décrire nos tendances à la préservation de nous-mêmes comme seulement « des parties instinctives conçues pour assurer le chemin vers une mort particulière à l'organisme ». Jung, en interprétant les mêmes faits, mais en suivant des voies différentes (et, je dirais, moins partiales), discerne dans l'intégration plus complète de la personnalité, qui se produit souvent au milieu de la vie, une préparation à la mort et à la réabsorption dans la psyché collective, dont l'individu avait temporairement et au prix de beaucoup d'efforts émergé, et × dans le processus d'une telle intégration, le vieil âge et la mort sont vus comme n'étant pas seulement « naturels », mais aussi comme justes et acceptables. Le Tithonus de Tennyson apprend trop tard que la mortalité humaine, et non la mort humaine, est cruelle –

*« Pourquoi un homme devrait-il désirer de quelque manière
différer de la race bienveillante des hommes,
ou passer au-delà du but ordonné
où tous doivent faire arrêt, la plus grande rencontre de toutes ? »*

Et, s'il réussit vraiment à passer outre les limites, les conséquences en seront vraisemblablement extrêmement déplaisantes. Le Faust de Marlowe obtient la jeunesse immortelle – et la pièce se termine ainsi : « Et les diables sortent avec Faust ». L'Élixir de vie – je devrais dire, l'Élixir de la vie humaine – se révèle être dans le roman d'Aldous Huxley ⊕ et l'histoire de Conan Doyle, φ un poison corrosif. Une vie étendue ne peut que dégénérer : on meurt tout de même dans l'infrahumain, seulement plus lentement. « Quand on essaie de s'élever au-dessus de la nature, on a de grandes chances de tomber dessous », observe Sherlock Holmes, au sujet du rajeunissement artificiel. « Il y a là un danger – un très réel danger pour l'humanité. Considérez, Watson, que l'homme matériel,

+ The New Statesman and Nation, Août 6, 1949.

Le British Institute of Public Opinion a récemment demandé à des hommes et des femmes du Royaume-Uni : « Quel âge désirez-vous atteindre avant de mourir ? » Seule une petite proportion de ces personnes a exprimé un désir de vivre au-delà de l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

• Par ex. Col. II. 20; III. 1 et suivantes.

* « Depuis le début vous avez été immortel et enfant de la vie éternelle, et vous avez désiré prendre la mort sur vous-même, de sorte à pouvoir la vider jusqu'à la lie, la détruire, de sorte que la Mort puisse mourir en vous, et à travers vous. » Stromata, IV. 89:

+ Beyond the Pleasure Principle (pp. 50 et suivantes) contient une des premières déclarations de Freud à propos de la doctrine de l'instinct de mort, et An Outline of Psycho-Analysis, (pp. 5 et suivantes) une des dernières Cf. Barbara Low, Psycho-analysis, p. 73.

† An Outline of Psycho-analysis. pp. 6, 8.

× Jacobi, The Psychology of C. G. Jung p. 141.

« Loin d'être une soumission au désespoir, la mort, telle que je la vois, est une tentative active d'assurer des conditions du bonheur qui ne peuvent être obtenues d'aucune autre manière. » Georg Groddeck, The World of Man, p. 225. Selon Groddeck, qui avait beaucoup d'expérience clinique, la mort n'est pas normalement déplaisante pour le patient, et les apparences ici sont trompeuses.

⊕ After Many a Summer.

φ 'The Adventure of the Creeping Man' dans The Case-Book of Sherlock Holmes,

« Je vous fais l'éloge de ma mort, de la mort volontaire, qui me vient puisque je le veux... Exercez l'art difficile de vous en aller à temps. » Nietzsche, Thus Spake Zarathustra, 'Of Free Death'.

l'homme sensuel, l'homme de ce monde voudraient tous prolonger leurs vies sans valeur. L'homme spirituel n'éviterait pas quant à lui l'appel à quelque chose de plus élevé. Ce serait la survie du moins adapté. »

CHAPITRE XIX

AUTOBIOGRAPHIQUE : DE LA PHASE HUMAINE À LA PHASE VITALE

Dans le sommeil et dans le rêve nous accomplissons la tâche toute entière de l'ancienne humanité.

Nietzsche, Human, All Too Human, II.

Le moi nocturne est le fondement même du moi dynamique. La conscience du sang et la passion du sang sont notre source et origine mêmes. Non que nous puissions demeurer à la source... La tâche de la vie est de s'éloigner de la source. Mais nous devons commencer chaque nouvelle journée avec fraîcheur en partant de la source. Nous devons sortir chaque jour à nouveau de la sombre mer du sang.

D. H. Lawrence, Fantasia of the Unconscious, XV.

*J'ai oublié d'où je venais,
Ou ce que mon foyer pourrait être,
ou de quel étrange et sauvage nom
j'appelais la mer en furie*

Francis Cornford, 'Pre-existence'.

*Car j'ai déjà été tantôt un garçon et une fille, un buisson et un oiseau
et un poisson stupide dans la mer.*

Empedocles (Burnet, Early Greek Philosophy, p. 223).

L'homme est la combinaison dans sa personne du poisson, de l'oiseau et de l'animal agile qui marche sur la terre. Il aspire à être achevé – l'unique grand représentant de la vie multiforme.

Tagore, The Religion of Man, p. 41.

*Et, s'efforçant d'être homme, le ver de terre
S'élève à travers tous les aspects de la forme.*

Emerson, Miscellanies, 'Nature'.

*Je ne pense pas que soixante-dix ans soit la durée de vie d'un homme ou d'une femme,
non plus que soixante-dix millions d'années le soient,
non plus que les années puissent jamais mettre un terme à mon existence
ou à celle de qui que ce soit d'autre.*

Walt Whitman, 'Who Learns My Lesson complete?'

Comment se peut-il que l'unique grande personnalité de la vie dans sa totalité, puisse s'être divisée en tant de centres de pensée et d'action, chacun d'entre eux étant complètement, ou en tout cas presque, inconscient de sa connexion avec les autres membres, au lieu de s'être développée en un polype énorme, ou, pour ainsi dire, un récif de corail ou un animal composé s'étendant sur le monde entier, qui n'aurait à être conscient que de sa propre et unique existence.

Samuel Butler, Life and Habit, pp. 102-3.

Tout comme la beauté d'une fleur est cachée dans la cellule de la graine, ainsi la beauté de l'humanité est issue de son moi ancestral, un Adam plus puissant, ou un Homme céleste.

A.E., The Interpreters, p. 92.

Le Passé est un fait vague et indubitable, le Futur en est un aussi, seulement plus vague encore ; non, à proprement parler, c'est le même fait sous de nouveaux atours et un nouveau développement. Car le Présent contient en lui-même à la fois le Passé tout entier et le Futur tout entier ; – comme l'Arbre de Vie Igdrasil, qui agite ses branches largement étendues, et revêt de nombreuses couleurs, a ses racines qui s'enfoncent profondément dans les royaumes de la Mort, parmi les plus anciennes poussières d'hommes, et avec ses branches va au-delà des étoiles ; et en tous temps et en tous lieux il est le seul et le même Arbre de Vie ! »

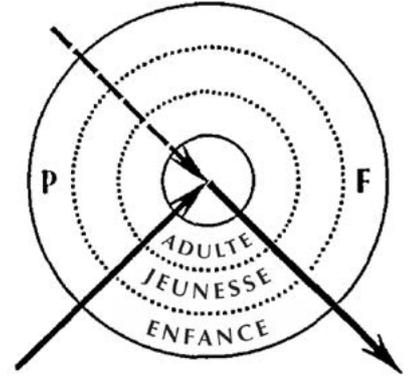
Carlyle, Past and Present, I. 6.

(i) LA PHASE HUMAINE, SUITE1. DIFFÉRENCIATION OU DESCENTE : LE PASSÉ ANCESTRAL

Ma vie est un pont, de son sommet, je regarde de l'avant vers ma mort, et en arrière par-dessus mon épaule, vers ma naissance. Et, comme le montrait le chapitre précédent, ces deux vues sont plutôt semblables. Mon histoire telle que je la découvre en fait est l'ascension d'un des côtés du Présent, reliée à une descente opposée et quasi égale de l'autre côté. Cependant, de même que j'essaie de m'accrocher à une chronologie, unidirectionnelle, dépourvue de Centre et abstraite, j'essaie aussi de m'accrocher à un mouvement unidirectionnel, ascensionnel et évolutif, et d'ignorer sa contrepartie descendante. Et même quand je suis obligé par les circonstances de reconnaître que chaque gain est compensé par une perte égale et opposée, je m'accroche à la notion que cette perte commence ici et maintenant au niveau humain, que le tournant pour moi est le sommet de l'arche de ma vie humaine. Je considère comme axiomatique que, quels que soient les malheurs qui puissent nous attendre à l'avenir, mon passé a été une ascension pratiquement depuis le niveau de la brute, et même depuis la matière inerte. L'idée que mon passé, comme mon futur, est à bien des égards, une histoire de vie sur la pente descendante – l'idée que le déclin qui m'attend n'est que la continuation d'un déclin déjà bien avancé – cette idée est presque ignorée du bon sens.

Cependant le langage lui-même devrait m'arrêter : il est difficilement possible de parler de mes ancêtres sans utiliser des expressions telles que baisse ou descente, et le célèbre essai de Darwin sur la manière dont l'homme s'est mis debout s'intitule La Descendance de L'Homme. La tradition presque toute entière penche certainement du côté de la chute de l'homme depuis une position plus élevée – la doctrine contraire est, à de rares exceptions, moderne. Que Platon considère l'homme comme un individu ou comme un peuple, son récit est celui d'une descente hiérarchique – (a) avant son union avec le corps, l'âme vivait dans le royaume de la réalité transcendante, et contemplant le visage sans voile des Idées éternelles, qui sont maintenant obscurcies ou oubliées dans le monde inférieur des sens et des imperfections ; °(b) et cette descente individuelle récapitule le processus de création : le D^émiurge, ayant fait les dieux (les étoiles et les planètes, le soleil et la terre) leur remet les semences des choses mortelles, avec les instructions pour les faire naître, les nourrir et les amener à croître. Ainsi les hommes procèdent des dieux ; et en ce qui concerne les animaux, ce sont des hommes dégradés. × Pour qu'un homme regagne le royaume de Dieu, nous dit le Quatrième Evangile, il doit « être né de plus haut ». * Saint Augustin, faisant du platonisme, s'interroge sur la manière dont ceux qui n'ont jamais connu cette vie bénie pourraient y aspirer. « Nous n'avons pas encore complètement oublié ce dont nous nous rappelons l'avoir oublié... Où l'ont-ils connue pour qu'ils y aspirent tant ? Où l'ont-ils vue pour qu'ils l'aiment tant ? » + L'âme à naître, selon une légende cabbalistique, est initiée par un ange à tous les secrets du paradis et de l'enfer, mais les oublie à la naissance, et alors elle cherche constamment à retrouver cette connaissance perdue. ø Et, selon la tradition, l'homme n'est pas seulement descendu dans le

Dante, dans le Convivio (IV.23), compare la vie humaine à la travée d'un pont, dont le point le plus élevé est, « chez ceux dont la nature est parfaite », la trente-cinquième année ; car « les jours de nos années sont trois fois vingt ans plus dix » (Psalms, XC.10). Cf. la phrase d'ouverture de l'Enfer.



« Un homme est un dieu en ruines... L'homme est le nain de lui-même. À une époque il fut imprégné et dissous par l'esprit. Il remplissait la nature de ses courants débordants... Mais s'étant construit cette énorme coquille, ses eaux se sont retirées ; il ne remplit plus les veines et veinules ; il a rétréci pour devenir une goutte. Il voit que la structure lui va toujours, mais elle lui va de façon colossale. Disons plutôt, elle lui allait autrefois, maintenant elle lui correspond de loin et d'en haut. » Emerson, Miscellanies, « Nature », VIII.

° Voir, par ex., Phaedrus, 248-251. D'un autre côté, les Epicuriens disaient que l'homme est un animal supérieur, et que les animaux ne sont pas des hommes dégénérés. Strabon (contrairement à Aristote – Parts of Animals, IV. 10.) avait les mêmes points de vue.

× Timaeus, 41 B, C ; 91 D ; 76. Platon (sans doute influencé par la pensée orientale, à travers les Pythagoriciens) a l'idée que les animaux sont issus d'hommes faibles d'esprit et stupides – plus grande est la folie plus elle doit sombrer pour trouver son propre niveau dans l'échelle des créatures. De plus il a été fourni au corps masculin des organes vestigiaux qui deviendront utiles quand les femmes et les animaux inférieurs seront dérivés des hommes. « Car ceux qui nous ont formé savaient qu'un jour les hommes deviendraient des femmes et aussi des bêtes. »

Bergson (Creative Evolution, p. 274) présente, ce qui est, en fin de compte, la même idée, quand il prétend que l'animal produit ses cellules par dissociation, plutôt que de dire que les cellules produisent l'animal par association. Cf. aussi la doctrine d'Aristote que la communauté est antérieure aux individus. Politics, I. 2.

* John III. 3.

+ Confessions, X. 19, 20.

ø Angelo S. Rappoport, The Folklore of the Jews, p. 92.

monde ; il est descendu au monde – « Un Aristote n'était que le déchet d'un Adam, et Athènes n'était que les rudiments du paradis, » déclare l'ecclésiastique du 17ème siècle, Robert South. φ Derrière nous se trouve l'âge d'or, une histoire si glorieuse sur terre et au paradis, que nous ne pouvons qu'essayer de l'imaginer : tout ce que l'on peut dire c'est qu'en quelque sorte nous sommes de haute naissance, et sommes tombés de notre domaine élevé, et que nous sommes maintenant beaucoup plus proches du nadir que du zénith de notre chemin cosmique. Donc loin de se tenir au sommet de la montagne d'où toutes les routes mènent vers le bas, l'homme est près du fond de la vallée. Il est un étranger et un pèlerin sur la terre, à la recherche de son pays paradisiaque. † Il oublie de plus en plus à quoi son foyer ressemblait, se conforme à des standards inférieurs, se prend à tort pour un natif de ce pays. Mais, de temps en temps, il se souvient de quelque chose de son ascendance divine : la beauté d'un visage, d'une phrase ou d'un paysage, une idée enthousiasmante, l'expérience de l'amour, ou le spectacle de l'excellence morale, peuvent rafraîchir sa mémoire. Lors de tels moments, décrire l'homme comme étant une sorte de glaise temporairement animée semble aussi hors de propos que c'est inadéquat : il a plutôt l'expérience de se connaître du point de vue des aspects les plus élevés de l'univers, temporairement affectés de limitations humaines. Au lieu de se relier aux séries inférieures et infrahumaines, desquelles, selon les scientifiques, il s'est élevé, il se relie aux séries supérieures et suprahumaines dont, selon la philosophie éternelle, il est descendu. « La raison pour laquelle l'esprit humain cherche à retourner vers ce monde supérieur », déclare Al Ghazzali, « est qu'il en est originaire, et qu'il est de nature angélique. » °

Et même le bon sens est prêt à admettre que notre progression terrestre est à bien des égards une régression. Nous perdons le plaisir oubliés de soi et la confiance de l'enfance, notre capacité à vivre dans le présent, notre capacité à expérimenter avec fraîcheur et vivacité, notre abandon, notre candeur, l'indétermination de nos limites. La psychologie moderne (avec ses contes sur la sexualité infantile et enfantine, passant par les stades oral, sado-anal, phallique et œdipien) ne se débarrasse pas non plus de cette image wordsworthienne. Nous traînons derrière nous des nuages de gloire aussi bien que de honte. Selon une autorité, × l'histoire de mon enfance est celle du resserrement de mes sympathies : la première année, je réponds positivement à tout le monde, la seconde année, à seulement à certaines personnes, et finalement (dans la plupart des cas) à une seule personne. Grandir consiste principalement à se limiter. Et, à la puberté, il y a un autre grand repli sur soi, et j'en viens à me séparer très brutalement de toutes les autres créatures : ma chute dans cette individualité atomique et enkystée est douloureusement réelle. L'enfant se trouve tout autant au-dessus de l'homme qu'au-dessous.

La religion, qui ne se soucie que des séries hiérarchiques supérieures, traite tout naturellement de la descente de l'homme et des conditions de sa remontée. Et la science, qui s'occupe des séries hiérarchiques inférieures, n'est équipée que pour percevoir clairement l'ascension de l'homme depuis le bas et son retour vers le bas. * Or, comme je l'ai montré, toute étude adéquate de l'évolution implique la doctrine des Paires génétiques, et mon ascension à partir de la poussière, est, même

φ Sermons, i, II.

† Heb. XI, 13-16 ; et aussi, bien sûr, « Intimations of Immortality » de Wordsworth.

L'homme moderne est comme l'araignée dans la fable hollandaise, qui se laisse tomber du toit suspendue à un fil. Après avoir attrapé de nombreuses mouches et être devenue bien grasse, elle se mit un jour à remarquer le fil originel grâce auquel elle était descendue. « À quoi ça sert ? » se demanda-t-elle, et, coupant le fil, elle fit s'écrouler toute la toile.

° The Alchemy of Happiness, IV.

× Charlotte Bühler, From Birth to Maturity, pp. 61 et suivantes.

Le mythe de la Chute du Paradis figure parmi les contenus archétypiques que Jung attribue à l'inconscient collectif. Il fait partie des potentialités latentes de la psyché qui s'éveillent dans le processus d'intégration de la personnalité, quand l'individu s'incorpore consciemment à l'ordre cosmique.

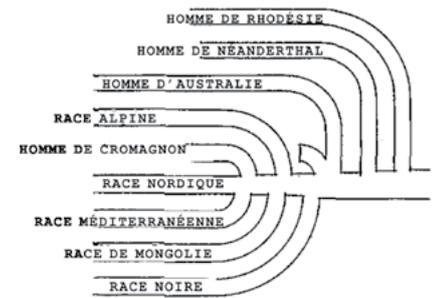
* « En regardant l'évolution par en-dessous, nous voyons l'émergence – d'en haut, la création. Partout la vérité phénoménale visible pour la science est l'inverse, le contraire de la vérité nouménale visible pour la philosophie et la religion. Par conséquent, le scientifique qui, en tant que tel, envisage le processus de l'évolution de façon phénoménologique et du dessous, ne verra l'action créatrice de Dieu nulle part. » E. I. Watkin, The Bow in the Clouds, p. 81.

pour la science, une chute depuis les étoiles.

Pour être plus précis, que l'on me juge comme m'étant élevé dans le monde, ou descendu dans le monde, dépend de la manière dont on m'observe – ou de la façon dont mon observateur, à partir de maintenant, suit mon parcours dans le temps en approchant ou en reculant dans l'espace ; car, dans cette étude de mon histoire, il peut faire les deux. S'il choisit la première méthode, il découvre que je suis un homme selon une succession en bonne et due forme : un jeune homme, un enfant, un fœtus, un embryon, une cellule unique, un ovule et un spermatozoïde, et leurs cellules ancestrales. S'il choisit la seconde méthode, et qu'il s'intéresse davantage à une vue d'ensemble qu'aux détails, il me voit fusionner avec mes deux parents, mes quatre grands-parents, mes huit arrière grands-parents, et ainsi de suite. Mon observateur-historien, recherchant dans le passé la clé de la continuité physique, et déterminé à ne perdre de vue aucune de mes parties, me voit me fondre dans mon peuple ou ma tribu et les devenir, puis me fondre dans ma race, puis peut-être dans quelque groupe encore plus vaste (comme l'Homme Blanc), puis l'*Homo Sapiens*, puis le genre *Homo*... Plus il poursuit sa recherche loin dans le temps, plus le plan hiérarchique sur lequel il se trouve s'élève.

Dans le langage pré-scientifique de la Kabbale, l'homme, dans son état originel et non déchu, est uni à tous les hommes en un seul Homme – l'Adam-Kadmon. « Un homme », dit Bergson dans un langage scientifique, « est simplement un bourgeon qui a poussé sur le corps combiné de ses deux parents. Où donc commence, où se termine, le principe vital de l'individu ? Peu à peu, nous allons pousser plus loin et plus en arrière, jusqu'aux plus lointains ancêtres de l'individu : nous le trouverons solidaire avec chacun d'entre eux et solidaire avec la Vie elle-même. » ° (Ce n'est pas non plus, je pense, une objection valable de dire que la continuité physique de la race ne signifie pas la continuité psychologique. La théorie de base de ce livre à propos du corporel ne permet pas de dissociation réelle du physique et du psychique, et il y a, en tout cas, beaucoup de preuves empiriques pointant vers la continuité psychique. Si nous laissons de côté la question des instincts et des tendances héréditaires, et celle des archétypes ancestraux, il y a la relation particulière de la mère et de l'enfant. × J.A. Hadfield considère la conscience de l'enfant comme identique à celle de la mère, plutôt qu'elle y soit liée, et elle s'en différencie peu à peu. Frances Wickes cite le cas d'un enfant qui rêvait des problèmes sexuels féminins adultes de sa mère. *)

Dans le temps et l'espace, je deviens donc l'Humanité. + Sa naissance progressive, il y a de nombreuses centaines de milliers d'années, issue d'une troupe d'anthropoïdes sans queue, la naissance progressive de ma race à partir de l'Humanité, de ma tribu et de ma nation à partir de ma race, – ce sont là mes naissances successives, dans lesquelles le rang hiérarchique des descendants est à chaque fois inférieur à celui de leurs parents. En d'autres termes, mon histoire au sein de l'Humanité est un rétrécissement ou une descente, depuis l'espèce, au travers d'une série de mésoformes de plus en plus restreintes (et souvent mal définies), jusqu'à l'individu. Je ne veux pas dire que cette version moderne de notre descente revient à la même chose que la version traditionnelle ; car, à bien des égards, il s'agit clairement de la chose opposée. La seule chose que je



Un arbre généalogique possible pour l'Homme, d'après Sir G. Elliot Smith. Toutes les reconstructions de cette sorte, sont bien sûr, hautement hypothétiques. On a même suggéré que les « races » Blanche, Jaune et Noire descendent respectivement des ancêtres du chimpanzé, de l'orang-outang et du gorille – voir Crookshank, The Mongol in our Midst. Pour autant, l'unité humaine ne serait repoussée que d'une étape, et non abolie.

« C'est le tout qui pré-existe, et les éléments ne peuvent exister et en venir à être, qu'au sein du système dans son ensemble. Le monde ne peut pas être expliqué comme étant le résultat de l'addition de A plus B, puis C, et ainsi de suite : la pluralité ne peut pas donner naissance au tout, mais est, au contraire, générée par celui-ci. En d'autres termes, l'ensemble est antérieur à ses parties ». Lossky, The World as an Organic Whole, p.2.

° Creative Evolution, p. 45.

Bertrand Russell (An Outline of Philosophy, p. 30) a bien dit que beaucoup de choses sur l'homme ne peuvent être comprises qu'en ignorant la distinction entre soi et la postérité. Cf. Platon, Symposium, 208.

× Cf. Laurence J. Bendit, Paranormal Cognition p. 62, et l'article de Ehrenwald « Aspects psycho-pathologiques de la télépathie », dans les Proceedings of the Society for Psychical Research, 1940.

* The Inner World of Childhood.

Cf. la doctrine de Jung à propos des effets à longue portée de l'« image parentale » : ces effets sont normaux et importants, et s'ils manquent « les parents ne renaissent pas chez les enfants », qui « souffriront de tous les maux qui assaillent les parvenus qui n'ont pas d'histoire ».

« Grâce à l'influence de l'image parentale, une continuité, une prolongation raisonnable du passé dans le présent sont établies. » Contributions to Analytical Psychology, pp. 127-8.

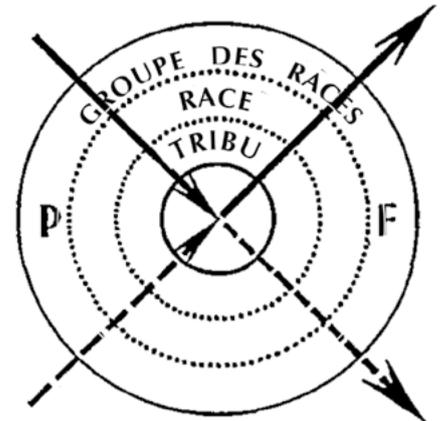
+ Cf. l'enseignement de Schopenhauer que l'espace et le temps sont le Voile de Maya, cachant l'unité de l'espèce et de la vie : ils sont le principe d'individuation qui divise la vie en créatures distinctes. The World as Will and Idea, i. pp. 145-6, 357-8.

veux dire pour le moment est que, même pour la science, mon histoire passée n'est pas unique mais double – une descente-ascension formant une Paire, convergeant vers le milieu de la hiérarchie, ici et maintenant.

2. RÉINTEGRATION OU RÉASCENSION : L'AVENIR

Voilà pour mon passé d'espèce humaine. Mon avenir en tant que race est son image en miroir, déformée et floue, mais toujours reconnaissable. Si mon ascendance est l'échelle par laquelle je descends de l'Humanité à l'homme, alors ma descendance est l'échelle par laquelle je remonte – Samuel Butler va jusqu'à dire que « la vie du parent, à partir de la date où se ramifient les personnalités (par exemple, les enfants), est plus véritablement contenue dans celles-ci que dans le reste de sa propre vie. » † Quoi qu'il en soit, dans quelques centaines d'années je vais, sans doute, à travers mes enfants et les enfants de mes enfants, redevenir tribal φ, et finalement race : le futur, autant que le passé, conduit une guerre implacable et victorieuse contre le moindre vestige d'individualité séparée. Et à supposer que je meure sans enfant, le cas ne sera pas très différent : toutes ces contributions positives et négatives que, par le simple fait de vivre dans la société, je fais sans cesse à la vie commune, sont travaillées et retravaillées de plus en plus profondément jusqu'à ce qu'elles s'incorporent complètement à l'Humanité dans son ensemble. Ainsi ma moindre action a une sorte de pérennité, mais sa forme originale et le fait qu'elle se suffise à elle-même sont condamnés dès le départ. La nation, les races, l'espèce elle-même, sont mortelles, mais je fusionne avec chacune à temps pour la modifier et rendre la totalité de ses contributions à l'unité supérieure différentes à cause de moi – ou plutôt, dans un certain sens, pour en faire ma contribution. † « Jetée en dehors de ta loi, de ta parole, dans l'Univers éternellement vivant, toujours en fonctionnement ; c'est une graine qui ne peut pas mourir ; aujourd'hui inaperçue (dit-on), on la verra s'épanouissant comme la forêt de Bunyan (un bûcheron géant légendaire des bois du nord des États-Unis et du Canada, NdT) (mais peut-être, hélas, comme une forêt de sapins) après un millier d'années ». ° Ce qui est certain, c'est que la graine va grandir par l'intermédiaire de la hiérarchie. ø

Le bon sens, dans sa critique que ces développements éloignés ne sont que d'un intérêt théorique, est tout à fait déloyal. « Le fait », a déclaré le Dr Inge, « que l'amour humain, la sympathie, soit le guide qui nous mène au cœur de la vie... est la preuve qu'une partie de notre vie est liée à la vie du monde, et que si nous vivons en cela de véritables relations, nous ne mourons pas totalement tant que des êtres humains vivront sur cette terre. Le progrès de la race, l'affaiblissement du péché et la diminution de la misère... – ce sont là des choses auxquelles nous avons un intérêt personnel ». × Rien ne saurait être plus utile et plus urgent que la nécessité de réaliser maintenant notre identité passée et future avec ce qui est au-delà de l'individu, d'anticiper et de rendre notre fusion ultime délibérée. + En effet, les avantages présents de ce développement suprahumain ne sont pas moins remarquables que ceux du développement infrahumain qu'il prolonge. Comment suis-je devenu un homme ? J'ai commencé cette phase de ma vie comme une



† *Life and Habit*, p. 95. Et en effet, nous connaissons tous des parents qui vivent tellement dans leurs enfants et si peu en eux-mêmes, qu'ils sont déjà pratiquement morts.

φ Il y a beaucoup de passages bibliques qui tiennent compte de ce développement. Ainsi, Dieu promet à Jacob qu'il ira avec lui en Égypte et le ramènera aussi certainement. (*Gen.* XLVI. 4.) L'auteur considère manifestement l'exode des descendants de Jacob en provenance d'Égypte (avec le corps de Jacob qui sera enterré en Palestine) comme le propre exode de Jacob. Ce n'est qu'un cas particulier de « l'échec » primitif à établir une distinction claire entre l'individu et la tribu.

† Il y a une longue tradition des « morts multiples ». Par exemple, chez certains primitifs, d'autres funérailles sont célébrées un an ou plus après la mort, afin que l'homme puisse rejoindre son clan. Et en effet, nous devrions tous imiter le Siméon de T. S. Eliot, qui meurt par anticipation, en dehors de sa propre mort, de la mort de personnes après lui. La mort de cet individu n'est qu'un premier et élémentaire exercice de mortalité.

° *Sartor Resartus*, I. 5.

ø Notre vie dure tant que notre volonté s'acquitte. Comme Samuel Butler l'a souligné dans *Erewhon Revisited*, la vraie vie de l'homme réside dans sa volonté et son travail, non dans son corps. La vie dans mon livre est une continuation de la vitalité de ces morts dont elle prolonge les travaux ; car l'amour et le désir de la mort nous conduisent, comme Yeats a dit, avec peu d'égard pour notre intérêt personnel. Voir *Essays*, p. 526.

× *Christian Mysticism*, p. 327. Cf. p. 31 : « l'individualité séparée... est l'obstacle qui nous empêche de réaliser nos véritables privilèges en tant que personnes. »
+ Pour Edward Carpenter (*Pagan and Christian Creeds, Civilisation, its Cause and Cure*, etc.) il existe trois conditions de l'homme – (i) son impossibilité primitive à se séparer du groupe, c'est l'« Homme en tant que masse », (ii) son individualité actuelle exacerbée dans la séparation apparente de l'« Homme en tant que masse », (iii) son objectif de retrouvailles avec ses semblables, de sorte que l'Homme

cellule solitaire. Et quand j'en suis venu à me diviser en deux cellules, au lieu de retirer ma sympathie à l'une d'elles, je me suis identifié aux deux : et de nouveau, lorsque ces deux cellules se sont divisées, j'en suis devenu quatre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'au bout de neuf mois, je ne sois pas moins de 15 milliards de fois ma masse du début. * Il n'y avait certainement rien de raisonnable ni banal à ce « comportement », ce qui fait paraître presque insignifiante ma tâche supplémentaire, la croissance qui me fait passer de l'homme à l'humanité : je peux au moins revendiquer d'avoir eu une certaine pratique dans le développement de la sympathie et de la croissance dans la hiérarchie, et d'avoir vécu dans ma propre personne ses résultats remarquables. Si quelque chose fonctionne, si quelque chose est pratique, c'est ce refus de me dissocier de mes semblables de ce niveau hiérarchique – quel que soit ce niveau. Mais le refus n'est pas automatique, gagné d'avance. J'aurais pu garder pour moi ma propre entreprise cellulaire et m'en occuper : et, en fait, c'est exactement ce que j'ai fait avec une partie de moi-même, car une cellule en moi n'est une cellule que parce qu'elle est moi-même refusant d'en prendre la responsabilité, ou de la ressentir, pour mes compagnons. En raison de cette étroitesse qui persiste à me caractériser, je reste cellulaire, et parce que je suis aussi capable d'humeurs un peu plus généreuses et moins prudentes, je suis aussi, non pas en fait multicellulaire, mais supracellulaire. Et le développement de ma sympathie n'a pas besoin de s'arrêter à ce point : je peux finir par devenir, non pas multi-humain mais suprahumain, par le même procédé. ⊕

Comment puis-je parvenir à l'Humanité ? En d'autres termes, comment puis-je maintenant donner effet, en un seul individu, à mon unité ancestrale et future avec toute l'humanité ? En mémoire du passé et en anticipation de l'avenir, les barrières entre moi-même et mes semblables doivent tomber en ordre adéquat, jusqu'à ce que nous soyons une unité. Cela implique d'intégrer en moi-même les éléments en conflit que je trouve à l'extérieur – des philosophies diverses, des doctrines politiques contradictoires, des tendances religieuses et artistiques qui s'affrontent, des luttes de classes, des tensions internationales, des différences raciales, des tempéraments apparemment incompatibles, tout un ferment d'amour et de haine, de peur et d'exaltation, qui fait de notre monde un lieu si animé et terrible. Je dois apprendre à dire avec Walt Whitman : « J'ai l'idée de tout, je suis tout et je crois en tout. » × Car ces processus imbriqués de la pensée, du sentiment et de l'action sont les miens, et à moins que je ne les revendique, je reste un prisonnier qui a oublié qu'il est aussi la prison. Mais évidemment, je ne peux pas susciter ni adopter successivement les expériences de tous les hommes : ma croissance doit être organique, augmentant en envergure et dynamisme à mesure qu'elle progresse, et ordonnée de telle manière que mon pouvoir d'assimilation ne dépasse jamais sérieusement mon pouvoir d'absorption et d'unification. L'intégration de l'unité hiérarchique ou de la mésoforme, dont je découvre que ses objectifs sont les miens, avance en progression géométrique plutôt qu'arithmétique. +

En dépit de ce nécessaire amalgame des individus, et de leur expérience, ma croissance au-delà de l'homme ne peut rien exclure d'humain, pas plus que ma croissance vers l'homme ne peut rien exclure

gouverne en chaque homme. Cf. la doctrine de Maître Eckhart que le Christ est le représentant de l'humanité collective, l'Homme en qui nous sommes tous un. « Toutes les créatures qui ont découlé de Dieu doivent s'unir en un seul Homme, qui revient à nouveau à l'unité dans laquelle fut Adam avant sa chute. » (Voir Rufus M. Jones, Studies in Mystical Religion, p. 236.) Ce que je fais dans ce chapitre est de traduire en termes actuels la vieille doctrine du premier et dernier Adam unitaire, avec à mi-chemin l'homme multiple.

* Sir Charles Sherrington, Man on His Nature, III.

⊕ Joseph Needham, dans son article sur The Philosophy of A. N. Whitehead, p. 265, se demande si les niveaux ascendants de l'organisation sociale sont un aspect des niveaux croissants du développement mental. « Peut-être n'est-il pas erroné de considérer les séries sociologiques et psychologiques comme des aspects différents d'un seul et même ensemble de hauts niveaux d'organisation. » C'est ma démarche dans ce livre d'esquisser une psychologie universelle qui reconnaît les niveaux de notre esprit (l'esprit qui est en nous) comme étant les niveaux de la hiérarchie, ce qui est « sociologique » de part en part.

× « Avec antécédents » Cf. The Tao Te Ching, XLIX:

« Le sage n'a pas l'esprit inaltérable : il fait de l'esprit du peuple son esprit... Le sage au milieu de la société est constamment absorbé : Pour le bien de la société, il brouille son esprit. Ainsi, les gens s'accrochent à ses lèvres, et il peut les traiter tous comme des enfants. »

+ Il ne faut pas oublier que le passage à un nouveau niveau hiérarchique (distinct du niveau d'une simple mésoforme) implique une « mort » et une « renaissance », un « effet de fuseau » : en conséquence le développement est loin d'être simplement le prolongement de ce qui existe déjà. Bergson (Morality and Religion, pp. 21 et suivantes) fait à juste titre de la loyauté envers l'Humanité, plus qu'une extension de la loyauté envers la famille et le pays. Chérir l'humanité est pour lui une étape radicalement nouvelle, « religieuse » par nature, distincte de l'amour « biologique » ou « instinctif » des unités moindres.

de cellulaire en moi. Je dois grandir à travers les pensées et les sentiments de chaque homme (sans en exclure ceux du criminel, de l'idiot et du fou) en les intégrant à mesure que j'avance : l'expérience unique de chacun est indispensable à l'ensemble, et en conséquence à ma réalisation du tout. * À chaque homme, je dis : tu es un organe à travers lequel j'acquies une expérience qui ne peut être obtenue d'aucune autre façon, tu es un de mes membres ; coupé de toi, je suis estropié. En outre, le fait de reconnaître que vous pensez mes pensées n'est pas une ouverture d'esprit gratuite (ou une sorte de manière de fourrer son nez partout), mais une question de nécessité – je ne peux parvenir à la raison aux plus hauts niveaux d'aucune autre manière. † Vous vous tenez entre moi et moi-même. Vous êtes peut-être mon pire ennemi, l'homme avec qui je n'ai rien en commun, l'homme qui j'en suis certain a tort – mais c'est de vous dont j'ai le plus besoin. Vous êtes mon complément. Car l'humanité n'est autre que l'accomplissement de l'homme : de même que l'homme n'est qu'une cellule bienveillante, l'Humanité est un homme bienveillant. Non seulement mon évolution, mais toute l'évolution, est de plus en plus généreuse en magnanimité : la charité est le moteur de l'ascension hiérarchique. Une molécule en tant qu'unité solitaire ne peut se développer que jusqu'à un point – après cela, elle ne peut croître qu'en se combinant avec d'autres molécules ; une cellule atteint rapidement sa limite de taille, d'organisation et de performance – le progrès suivant est multicellulaire ; un homme peut grandir à plusieurs égards, mais il ne peut vraiment s'épanouir qu'en devenant d'autres hommes – pas les hommes en général, ou symboliquement, mais ces êtres humains réels avec lesquels il doit vivre. Impossible ? Mais j'ai déjà réalisé l'impossible. Pourquoi ne devrais-je pas répéter au niveau humain la technique qui m'a amené ici ?

Il s'agit d'une technique qui prend en charge des différences, et ne les supprime pas. Je grandis, non en écrasant mes adversaires, non en les persuadant d'être de mon avis, ni en réglant tous leurs désaccords mutuels, mais en les intégrant avec leurs désaccords, en les ajoutant délibérément, comme une préoccupation continue, à ma propre organisation. ° Ainsi, la lutte continue entre mes cellules : dans une certaine mesure, le manque d'unité du niveau inférieur sert l'unité du niveau le plus élevé. Et, de la même manière, la lutte de l'homme se poursuit en moi, en tant que processus interne : la vie humaine que j'absorbe n'est pas expurgée ou pacifiée ou rendue uniforme, mais conserve son dynamisme. Quand, par exemple, je grandis en reprenant le contrôle de moi-même à mes parents, le même cycle de comportement antisocial, de critique et de réparation, continue, mais il n'est plus externe. • J'ai grandi en ingérant, non pas de la matière morte et inoffensive, mais une part de la vie même qui est dans ce monde. Le débat continue, mais son lieu s'est déplacé de l'environnement du soi au soi lui-même. Et il n'est pas une seule dispute ayant lieu à l'extérieur de moi qui ne soit pas, en vérité, une projection de ma propre indécision – mon travail ne consiste pas à la régler définitivement au niveau même où elle se trouve (où, de fait, elle est insoluble), mais à l'absorber, et à l'unifier en moi à un niveau supérieur, où les contradictions sont surmontées. Observé depuis les niveaux inférieurs, c'est-à-dire vu de l'extérieur, le désordre du spectacle humain est aussi épouvantable que ce que pourrait paraître l'état de mes tissus

* Cf. F. H. Bradley, Appearance and Reality, p. 405, sur le besoin que le tout a de la partie.

† Mais les moyens d'une telle croissance sont multiples. Il y a l'art du romancier, du dramaturge et du biographe, de l'acteur et du poète, dans la mesure où leur objectif est de réaliser et d'exprimer la vie intérieure d'autrui, par sympathie imaginative ; il y a les recherches du psychologue, de l'anthropologue, du sociologue, de l'aliéniste, dans la mesure où leur but est d'éclairer les expériences de toutes sortes ; il est de notre devoir religieux d'être concerné par tous les hommes quels qu'ils soient ; il y a la nécessité pratique ordinaire de saisir « comment fonctionne l'esprit des gens », si l'on veut s'entendre avec eux et faire son travail. Ces entreprises très variées sont impliquées dans l'effort d'ascension hiérarchique du niveau de l'individu jusqu'au niveau de l'espèce.

« C'est pourquoi nous ne devons pas considérer ceux qui sont différents de nous comme des ennemis, mais plutôt les contempler avec nostalgie, comme possédant un certain pouvoir, une vision dont nous sommes exclus, mais que nous devrions partager. » A.E., The Interpreters, p. 152.

° La circonspection est essentielle ; si elle manque, je suis un parasite. « Ce que l'organisme emprunte mécaniquement à une source externe, il doit exactement le perdre dans sa propre organisation », dit avec vérité Drummond (Natural Law in a Spiritual World, p. 335).

• D'une étape ultérieure de ce même processus, Rousseau affirme : « L'homme acquiert par l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui. Car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. » Social Contract, I. 8.

biologiques à une cellule qui les observerait ; mais, ramenée à l'intérieur de l'unité du soi, la lutte commence à se révéler aussi bien organique que fonctionnelle, les moi séparés des compétiteurs fusionnent en un moi commun, et l'Humanité approche d'un état achevé. Les bonnes œuvres ne sont pas suffisantes : il nous reste encore à atteindre consciemment le niveau qui leur donne leur signification et qui est leur sanction. Unir les hommes en tant qu'hommes est impossible. Ce que nous pouvons faire, c'est nous aider les uns les autres à découvrir le plan où nous sommes déjà un.

Que l'expérience de ma main soit mon expérience, non du fait d'une nécessité implacable mais bien plutôt parce que je choisis de la faire mienne, est indiqué par le fait bien connu que ma main (comme toute autre partie du corps contrôlée par des muscles striés) peut échapper à tout instant à mon contrôle conscient, de sorte que je cesse d'être responsable de ce qu'elle fait, et peut-être même deviens insensible à ses blessures. Si cela ne m'arrive pas, c'est seulement parce que, par un miracle de persévérance, je suis capable de maintenir sans faillir la sympathie que je ressens pour un plus grand nombre de créatures vivantes qu'il n'y a d'hommes sur cette terre. Combien plus fragile encore est la sympathie de l'étage suivant, celle que j'étends aux hommes plutôt qu'aux cellules. Quand je suis insensible à une seule des souffrances humaines, à un seul des plaisirs humains, quand je suis indifférent à une seule des pensées et des luttes humaines, c'est dans cette mesure même que je suis paralysé et engourdi dans mon corps élargi. Recouvrer la sensibilité de certains de mes membres externes n'est pas facile, et les sensations de piqûres qui s'ensuivent sont souvent particulièrement douloureuses. Qui plus est, je ne récupère pas une fois pour toutes : ma vie est un rythme agité de rechutes et de guérisons. Il en résulte toutes sortes de contradictions. L'Humanité s'accomplit, mais c'est encore ma tâche ; je m'accomplis, mais c'est encore celle de tous les hommes. L'Humanité est cet être à venir en lequel tous les hommes sont un, un être qui pourtant devrait être réalisé maintenant. × C'est davantage qu'une anticipation ici : l'unité de l'humanité est réelle à cet instant, et elle l'est aussi considérée depuis le passé, comme depuis le futur. Elle a une double, ou plutôt une triple, localisation dans le temps.

« Le but biologique de la race », affirme Du Prel, « coïncide avec le but transcendantal de l'individu. » * Il est certain que les individus les plus marquants sont ceux qui sont le moins individuels ou particuliers : ils sont grands en dépit de leurs singularités, non grâce à elles. Le grand penseur n'est pas un prodige, il a le don de n'être ni original, ni intelligent, ni unique. Il dit avec Fontenelle « Tout le monde a raison » : + c'est son hospitalité intellectuelle qui le distingue, la générosité, l'universalité de sa pensée. De la même manière, le grand acteur est une non-personne parmi d'autres possédant la capacité miraculeuse de devenir tout le monde. « Les hommes de génie », nous dit Keats, « n'ont aucune individualité, aucun Caractère déterminé », mais seulement une « Capacité Négative », qui consiste en l'aptitude à devenir tout un chacun – cette qualité du génie poétique que, selon Keats, Shakespeare « possédait à un degré énorme ». ⊗ Shakespeare est Shakespeare parce qu'il est très peu lui-même, et bien plus le monde. Il est, dans les termes de Victor

Ainsi que le disait Inge, « Nous ne pouvons accomplir l'unité intérieure qu'en transcendant l'individualité » ; et cela (j'ajoute) signifie accomplir l'unité extérieure – unifier les autres. Car, « l'individu ne peut atteindre sa véritable personnalité en tant qu'unité isolée ». (*Christian Mysticism*, pp. 33, 68.) Kipling nous dit que « Qu'il descende vers la Géhenne ou monte vers le trône, il voyage plus vite celui qui voyage seul. » Mais le fait est que la solitude n'appartient qu'aux extrêmes – la solitude qui englobe toute compagnie, comme celle qui l'a rejetée. Le chemin qui monte vers la première est la négation progressive de la solitude ; le chemin qui descend vers la seconde est son affirmation progressive. Ce que l'on pourrait qualifier d'isostasie hiérarchique est relatif à des degrés de solitude variés.

« Car un homme, s'il est vu clairement, comprend les natures particulières de tous les hommes. Chaque philosophe, chaque barde, chaque comédien, n'a jamais fait pour moi, comme par délégation, que ce qu'un jour je peux faire pour moi-même. » Emerson, « *The American Scholar* ».

× « L'unité humaine est authentifiée par la capacité des hommes à devenir semblables les uns aux autres. Et si nous recherchons un nom pour l'essence ou le caractère commun qui constitue cette unité, lequel pourrait-on désirer qui soit meilleur que celui d'Humanité ?... Car ce terme exprime un processus aussi bien qu'un fait, puisque partout où l'on croit en l'unité, l'unification débute. » A. M. Fairbairn, *The Philosophy of the Christian Religion*, p. 176.

* Cf. Marc-Aurèle : « Va tout droit, suis à la fois ta nature propre et la nature commune à tous ; toutes deux ne font qu'un seul chemin. » *Meditations*, V.3.

+ À contrario, le Méphistophélès de Goethe dit de lui-même : « Je suis l'esprit qui toujours nie ! » (Faust, I. 3)

⊗ Voir la lettre de Keats à George et Thomas Keats, datée du 22 décembre 1817.

Hugo, une des âmes solaires, et même une des âmes stellaires, parce qu'il est l'unité de beaucoup de choses et de personnes : il est grand avec les autres, ce qui est la seule manière d'être grand. ° Il est assez vaste maintenant pour contenir des unités hiérarchiques passées et futures.

Que peut donc trouver un homme adulte, m'arrive-t-il de me demander, aux courses de lévriers, à l'anglo-israélisme, aux collections de timbres, aux paris sportifs, au cambriolage, ou à la fascination pour les automobiles... ? Plus s'allonge la liste de ce qui me paraît être des activités dénuées de sens, voire pire, moins je suis humain. Toute aversion est aversion à mon propre égard. Tout mépris me laisse plus méprisable. Je conserve mon cerveau dans d'autres têtes, sans lesquelles je suis pis que demeuré. De ce fait, je suis bien plus choquant, incohérent, souple d'esprit, vivant et scandaleux que je ne me le suis jamais imaginé. Le philosophe pour lequel la philosophie n'est jamais au même niveau que les jeux de palets, qui ne peut jamais voir le côté divertissant de ses recherches, qui est devenu incapable de les percevoir, à l'occasion, comme un écolier ordinaire ou un homme d'affaires les percevraient, ne connaît pas son propre esprit. Bien sûr, cette réceptivité, cette universalité est difficile à acquérir autant que rare. Mais on ne pouvait que s'y attendre. Pourquoi existe-t-il tant d'hommes étroits, et si peu qui sont larges d'esprit ? Pourquoi le génie est-il solitaire ? Pourquoi la sainteté est-elle si peu commune ? Ou, pour reformuler ces questions, pourquoi les quantités baissent-elles quand nous nous élevons du niveau de l'homme à celui de l'Humanité ? Poser la question ainsi, c'est y avoir déjà répondu. L'Humanité, contrairement à toutes les apparences, est organisée comme un tout, et comme l'organisation implique une délégation du pouvoir, de la responsabilité et de la conscience, il en résulte qu'un nombre décroissant d'unités supérieures représente un nombre croissant d'unités inférieures. En d'autres termes, l'humanité est une hiérarchie, une pyramide qui, quoiqu'imparfaitement, récapitule l'universelle hiérarchie du ciel et de la terre. L'homme véritablement grand absorbe ses compagnons d'humanité en son sein, pense pour eux, sent pour eux, souffre pour eux, est eux ; le moins représentatif des êtres humains en un sens, il est le plus représentatif de ceux-ci en un autre. De même que l'homme est le saint solitaire et le génie de ses cellules, de même qu'il est cette cellule qui, depuis le début, a aimé sa voisine comme elle-même, l'Humanité est le saint et le génie de tous les hommes, cet homme qui, depuis le commencement de l'histoire de l'humanité s'est identifié à chaque nouveau venu, et de ce fait vit encore aujourd'hui. Et de la même manière qu'entre la cellule et l'homme existe une hiérarchie de tissus et d'organes, il existe entre l'homme et l'Humanité une hiérarchie d'âmes généreuses et douées d'un grand cœur. Comme les députés ou les billets de banque de grande valeur, ils sont peu nombreux parce qu'ils représentent une multitude, ou plutôt sont cette multitude. * Ainsi ce qui n'est (numériquement) qu'un peu de génie a une grande portée ; mais, sans ce peu, l'Humanité n'existe pas. Alors qu'elle est une réalisation actuelle pour ceux qui sont grands et désintéressés, l'Humanité est pour moi, l'homme égoïste du quotidien, très éloignée dans le temps. Elle est ma source et mon but, mon moi supérieur et éloigné dans le temps, et entre elle et moi existe comme une intercession de saints qui réalisent pour moi toujours davantage de ce que je suis vraiment. D'où la doctrine pratiquement

° Cf. Royce, Lectures on Modern Idealism, p. 242.

Maeterlinck suggérait que l'amour était une souvenir de « la grande unité primitive » (The Treasure of the Humble, "The Invisible Goodness") ; j'ajouterais qu'il est aussi une actualisation présente de la grande unité finale.

La confusion étourdissante des désirs humains, des manières de penser et de se comporter, alliée à notre désapprobation constante de tout ce qui n'est pas notre manière de faire, ne sont nulle part si bien décrites que par William James, Talks to Teachers, pp. 228 et suiv., et W. MacNeile Dixon, The Human Situation, pp. 179 et suiv. « La Charité croit tout », mais les choses se contredisent les unes les autres, à moins que la Charité ne les réconcilie par ascension hiérarchique. Le philosophe doute de tout, mais ce n'est possible que dans la mesure où, utilisant les méthodes de l'analyse, il descend dans la hiérarchie.

Les eugénistes déplorent fréquemment le fait que notre progrès a été, depuis des temps reculés, dû à un héritage social croissant (et à sa disponibilité au plus grand nombre) et non à une amélioration des dons reçus à la naissance. Il est indubitable que les effets dysgéniques de taux de naissance différentiels représentent un grave danger ; mais le vrai problème n'est pas tant d'améliorer l'individu en tant que tel (comme s'il existait vraiment), mais bien plutôt la manière de le rendre capable d'une union complète avec ses propres niveaux supra-individuels. Pour ce faire, de grands pouvoirs sont requis, mais il est bien possible qu'un trop grand succès au niveau inférieur ne cache son besoin du niveau supérieur. Il existe à tous les niveaux une tendance au surdéveloppement, une tentative de reproduire les caractères qui appartiennent en propre au niveau suivant. Les eugénistes feraient bien de considérer ce fait plus sérieusement.

* Mais en eux, la multitude devient une. « Leur nom est Légion », dit Aldous Huxley, « de ces personnalités exceptionnellement complexes qui s'identifient à une large palette d'humeurs, de désirs irrésistibles et d'opinions. Les saints, au contraire, ne sont ni irrésolus, ni timorés, mais entiers et, quelle que soit l'ampleur de leurs capacités intellectuelles, profondément simples. La multiplicité de Légion a laissé la place à l'unicité de perspective. » The Perennial Philosophy, p. 55.

universelle (qu'on retrouve, par exemple, dans le bouddhisme mahayana et chez certains soufis, chez Philon et beaucoup de maîtres chrétiens) qui dit du mystique qu'il soutient et inspire la multitude en secret ; il est le sel de la terre ; le prophète sans la vision duquel le peuple périt. D'où, aussi, les nombreux exemples historique de l'Homme Unique, du Sauveur des hommes, du Roi divin dont la personnalité embrasse tous ses sujets, l'Homme Représentatif. •

En bref, alors que ma réunion future avec la race est inévitable, il m'est possible ou bien de réaliser ce fait et les bénéfices de cette réunion maintenant, « comme dans le futur », ou bien de les rejeter.

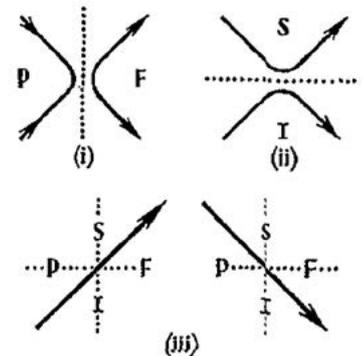
3. LES QUATRE BRAS DE MON HISTOIRE, ET SA SYMÉTRIE PAR RAPPORT À L'AXE HORIZONTAL - LE PASSÉ

Mon histoire humaine est donc quadruple, et pourrait être diversement décrite comme (1) une ascension-descente passée et une descente-ascension future, (2) une descente-ascension supérieure et une ascension-descente inférieure, (3) une ascension passée et future et une descente passée et future. Ce qui ne peut que conduire à toutes sortes d'erreurs, c'est l'emphase mise sur l'un quelconque des quatre bras aux dépens des trois autres. * Mon intérêt 'pessimiste' pour le mouvement descendant doit être équilibré par mon intérêt 'optimiste' pour l'ascendant ; mon intérêt 'scientifique' pour les séries inférieures par mon intérêt 'religieux' et 'philosophique' pour les séries supérieures ; ma réalisation passive et mon acceptation de la paire passée par ma réalisation active et mon intention de la paire future. Toujours la symétrie. Ce qui serait moins que l'unité quadripartite de mon histoire serait au mieux une abstraction utile mais dangereuse, au pire une absurdité complète. Si je devais être comparé à un pont, l'idée qui serait la seule adaptée serait celle où arches et caténaires seraient utilisés ensemble – un pont à la fois suspendu par le haut et soutenu par le bas : un pont qui, comme une arche du pont sur le fleuve Forth, serait plus ou moins symétrique par rapport à l'axe horizontal comme par rapport à l'axe vertical. Mais je ne voyage pas le long de cet axe ; en fait, que je regarde en arrière vers le passé ou en avant vers le futur, je suis toujours divisé en une partie ascendante et une partie descendante. C'est seulement ici et maintenant, à mi-chemin, que je suis indivis et à niveau.

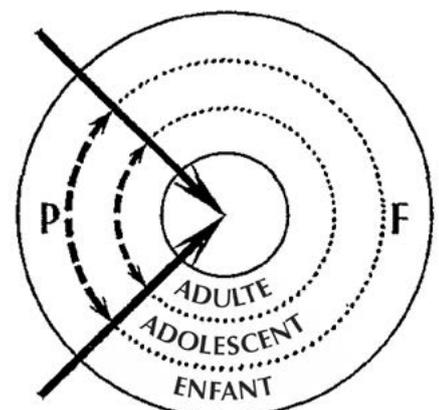
De ces deux ordres de symétrie, celle qui fait demi-tour par rapport à l'axe horizontal reste à être étudiée. Ce n'est, bien sûr, rien d'autre que la symétrie des Paires, ou plutôt des Paires mésoformes, telles qu'elles se manifestent dans le temps. Si l'on pouvait retrouver la connexion supérieur-inférieur, non seulement entre Paires d'unités de statut intégral, mais aussi entre les mésoformes supérieures et inférieures – non seulement niveau par niveau au sein de la hiérarchie, mais aussi dans certains détails d'un niveau au suivant – alors le schéma original du chapitre XIII en serait puissamment soutenu, et nous pourrions en retour compter sur celui-ci pour aider à cette partie de l'enquête. Il est donc valable de prendre la peine d'examiner les preuves en présence.

• Par exemple, Jules César était appelé « le Sauveur constant de l'humanité », et Auguste « le Sauveur de la race humaine en son entier ». Les premiers pharaons, par leurs rituels de « mort » et « résurrection » lors de leur couronnement, où ils rejoignaient leurs ancêtres divins après leur mort effective, personnifiaient la communauté et obtenaient son salut.

Il fut écrit de Pharaon : « Lui seul est millions, les autres hommes sont petits. » (Erman, *Literatur der Aegypter*)



* Tout ce que je fais dans cette partie de l'enquête consiste à traduire en termes contemporains la doctrine confucéenne de l'harmonie du *kuei* (ou âme matérielle) et du *shen* (ou âme spirituelle). « Toutes les créatures vivantes meurent inévitablement. En mourant, elles retournent inévitablement à la terre. C'est ce qui est entendu par *kuei*. Les os et les chairs se décomposent sous terre, et, cachés là, produisent le sol du pays. Mais la respiration s'élève dans les airs pour devenir lumière... Là est l'essence raffinée des centaines de sortes de créatures : là est la manifestation du *shen* en l'homme. » « Être capable de créer une harmonie avec *kuei* et *shen* est l'accomplissement de la philosophie. » *The Record of Rites, II. (Chinese Philosophy in Classical Times, trad. et éd. E.R.Hughes, p. 278.)* Ou, dans les termes du chapitre XIII, le travail de la philosophie est de réunir les Paires qui avaient été scindées.



Tout d'abord, considérons la moitié côté passé de l'unité quadruple. Ses deux mouvements sont clairement similaires ; dans les grandes lignes de son développement, l'enfant qui grandit reflète l'histoire de la race. Il n'est guère besoin de souligner qu'il y a des lacunes, des distorsions, des obscurités, et de la place pour d'interminables désaccords quant à l'interprétation précise des faits ; et, de fait, toute rapprochement entre mes deux carrières – l'ancestrale et la personnelle – est impensable, du fait que la constitution physique, l'environnement et le tempo sont très différents dans les deux cas. Ainsi jusqu'où exactement les premières tentatives que fait l'enfant pour parler correspondent-elles au tout premier langage humain ; jusqu'où les capacités de l'enfant, dans l'ordre de leur apparition et de leurs vitesses de développement relatives correspondent-elles au développement ancestral ; jusqu'où le registre croissant de ses concepts reflète-t-il l'histoire de la pensée humaine ; avec quelle précision les crises pénibles de l'enfance et de l'adolescence récapitulent-elles les degrés successifs d'avancement de l'espèce humaine, ou des limites qui ne furent surmontées qu'après beaucoup de temps et avec de grandes difficultés – voici certaines questions de détail fascinantes qui ne seront vraisemblablement pas éclaircies rapidement. Or le schéma général et les traits principaux de « l'embryologie psychologique » sont assez évidents. L'enfant de dix-huit mois ou de deux ans, qui se réjouit de la chose encore sans appellation qu'il a faite, l'enfant un peu plus âgé qui nomme cette chose, l'enfant de cinq ans qui entreprend de reproduire un objet défini, l'intention qu'a l'enfant de six ans de mener une vie de groupe, en prenant sérieusement part à des jeux que l'on joue conformément à des règles traditionnelles et inflexibles, l'enfant de huit ou neuf ans qui commence à voir que son mensonge reste un mensonge même s'il n'est pas détecté, qui commence à comparer objectivement son travail à celui des autres, à assumer une responsabilité pour des tâches, à penser abstraitement, – il serait absurde de voir dans une série d'images temporelle ontogénétique de ce genre × une miniature parfaite de l'image temporelle phylogénétique, et il serait également absurde de prétendre qu'il n'y a pas là de ressemblances, ou que ces ressemblances sont accidentelles. De la même manière, nous ne devons pas, d'un côté, assimiler nos enfants et nos ancêtres récents aux primitifs contemporains, ni, d'un autre côté, nier qu'il y ait une telle connexion. Le Hottentot qui définit le bien et le mal en disant que c'est un bien de pouvoir voler la femme de quelqu'un d'autre, et que c'est mal si on lui vole sa propre femme, appartient comme nos propres enfants et les gangsters au jardin d'enfants de l'espèce humaine.

Que la santé soit digne d'être préservée volontairement, que les formes les plus brutales de l'égoïsme ne paient pas, que le contrôle de soi et même le sacrifice de soi ouvrent la voie à une vie plus vaste et plus libre, sont des leçons que chaque génération doit apprendre par elle-même et toujours difficilement. * C'est dans la nature des choses que, quand nous sommes jeunes, nous nous trouvons en une société dont nous ne comprenons pas les standards pas plus que nous ne les acceptons : il est inévitable que nous ne croyions pas nos anciens, que nous méprisions la sagesse proverbiale qu'ils ont accumulée, que nous rejetions ou négligions les enseignements les plus élevés de la religion. Le fait est que nous vivons dans un monde juvénile qui nous est propre, en lequel nous n'imaginons pas ces choses adultes. Les enfants

« L'hypothèse qu'en psychologie également l'ontogenèse correspond à la phylogenèse est... justifiée » dit Jung et ses livres contiennent de nombreuses illustrations de ce principe. Ainsi « si le conte de fées est pour l'enfant une répétition phylogénétique issue d'anciennes religions de la nuit, ses terreurs enfantines sont alors une récurrence de la psychologie primitive, une relique phylogénétique. » Il y a une relation, enracinée dans le passé, entre les simulations de l'enfant, les mythologies et l'imagerie onirique des hommes primitifs. « L'homme, dans sa pensée fantasmée, a gardé un condensé de l'histoire psychique de son développement. » « L'âme possède a un certain degré des strates historiques, dont la plus ancienne correspondrait à l'inconscient. » *Psychology of the Unconscious*, pp. 14, 20 et suivantes ; *Contributions to Analytical Psychology*, p. 121.

× La littérature est vaste à ce propos ; voir surtout J. Piaget, *The Language and Thought of the Child, Judgment and Reasoning in the Child, The Moral Judgment of the Child*, etc.

Le début de la vie sexuelle chez les êtres humains se fait en deux temps : une première vague de sexualité culmine autour de la cinquième année ; après quoi il y a une pause avant le développement de la seconde vague ; cette particularité humaine a suscité l'hypothèse que l'homme descend d'un mammifère qui atteignait la maturité sexuelle vers cinq ans jusqu'à ce qu'un changement de l'évolution radical dépasse l'espèce et que la maturité se trouve retardée. Voir, par exemple, Freud, *An Outline of Psycho-Analysis*, p. 11.

* W.E. Hocking débat de ce point dans *Human Nature and Its Remaking*, pp. 248 et suivantes. Consulter aussi son *Types of Philosophy*, p. 300.

On pourrait raconter la même histoire à propos des insectes sociaux, dont les communautés comportent des membres qui retardent de millions d'années. Les larves des fourmis enjouées et irresponsables, ne sont pas encore d'un type social défini. Elles doivent entreprendre une métamorphose radicale en puppe, avant d'en émerger sous la forme d'adultes dont la vie entière sera consacrée à la communauté. Bien que les métamorphoses de l'enfant et de l'adolescent soient en fait plus radicales, elles sont moins évidentes à l'observateur désinvolte, qui voit peu de changement dans la forme extérieure. (Mais Thoreau écrit : « Le nourrisson dégoûtant est un homme à l'état de larve, et il y a des nations entières dans cette condition, des nations sans fantaisie ni imagination, trahies par leurs grosses panses. » *Walden*, 'Higher Laws'.)

pieux, de même que les vieillards libidineux, sont des monstres et des anachronismes. Il n'y a pas de raccourci (au-delà d'un certain degré de courte vue) pour parvenir à la contemporanéité achevée : je dois passer mes diplômes, au travers d'une expérience individuelle qui récapitule brièvement l'expérience de l'espèce humaine (et dans la société primitive de mes égaux – par exemple, le jardin d'enfants, l'école et le collège – qui grandit au fur et à mesure que je grandis) si je ne dois pas rester bloqué dans mon développement. Toute l'histoire humaine est la mienne, mais à moins que je ne l'aie réellement vécue, en rejouant douloureusement ses combats majeurs, je reste immature : je reste une chenille parmi des imagos, un sauvage dans une société dont nombre des institutions ne peuvent rien signifier pour moi parce que je suis bien trop éloigné de mon époque. Pourtant on suppose souvent que les hommes fossiles parmi nous, ceux qui sont à la vieille mode d'il y a des milliers et même des millions d'années, sont en avance sur leur temps. « Le réformateur pour qui le monde n'est pas assez bien, se retrouve côte à côte avec celui qui n'est pas assez bien pour le monde. » ° Les traditions qu'un jeune ferait mieux (comme Saint Augustin, Saint François, et Wordsworth) de faire les quatre cent coups et en finir avec cela, qu'il est mieux ne pas être sage trop vite, et la pensée de Shaw que l'homme jeune qui n'est pas révolutionnaire est limité, • doivent cette vérité qu'il y a en elles à la grande loi de la récapitulation ; mais c'est une erreur commune de supposer que le rejet que font les jeunes des codes établis signifie qu'ils sont en avance sur eux. Plus souvent qu'on ne le pense, cela signifie l'opposé. × Normalement, prendre de l'âge c'est devenir moins vieux. Il est de la nature de l'enfant et du jeune qu'ils vivent dans le passé, et qu'ils aient encore à rattraper le présent. Eux et leur monde sont tout à fait démodés, et ont besoin d'être convertis, baptisés, initiés, ils ont besoin de renaître. *

Quant aux survivances précises de l'expérience ancestrale dans la vie de l'enfant, on a fait de nombreuses et intéressantes suggestions. Ainsi il est très probable que les cabanes et les cachettes que les enfants aiment aient un lien avec la vie dans les cavernes de nos ancêtres lors du dernier âge glaciaire. L'attitude de l'enfant envers les animaux est peut-être, elle aussi, une réminiscence du totémisme primitif. (Freud écrit : « La relation de l'enfant avec les animaux a beaucoup en commun avec celle de l'homme primitif. L'enfant ne fait pas encore montre de l'orgueil, même sous forme de trace, qui, ensuite, pousse l'homme adulte civilisé à établir une ligne de démarcation précise entre sa propre nature et celle de tous les autres animaux. Sans hésitation, l'enfant confère une pleine égalité aux animaux ; il se sent probablement lui-même dans une relation plus étroite avec l'animal que l'adulte indubitablement mystérieux... » Et Freud continue en élaborant sa théorie de « la réapparition du totémisme dans l'enfance ». +) Ainsi une foule de jeux et d'habitudes chez les enfants, leur enthousiasme pour les forêts sombres, les ogres, les sorcières, les fées, les farfadets, leur admiration pour les pirates et les hors-la-loi qu'ils préfèrent aux piliers de la société † – ces choses-là ne sont pas simplement analogues à une culture qui fut en son temps adulte, mais en réalité en continuité avec elle, culture qui, tout en devenant de plus en plus juvénile et de plus en plus raccourcie, n'a jamais cessé de remplir sa fonction propédeutique.

° Shaw, The Revolutionist's Handbook, 'Stray Sayings'.

• *Op. cit.*, Foreword.

× Comme Hocking le signale dans Human Nature and Its Remaking, pp. 177 et suivantes, la coutume prolonge souvent, et peut-être même généralement, le développement de l'individu au-delà du royaume de son expérience personnelle et du processus entier de l'évolution organique. L'ordre social, loin d'écourter la croissance de l'individu, en établit les grandes lignes. On associe à Hegel, qui y avait beaucoup réfléchi, la doctrine selon laquelle les institutions traduisent ma volonté la plus profonde ; pourtant, une critique constante reste nécessaire en ce domaine si ces institutions ne doivent pas devenir des empêchements à cette volonté.

* Cf. Dr William Brown, Mind and Personality, p. 262.

+ Totem and Taboo, IV. 3.

† Thoreau affirme vraiment « qu'il y a un moment dans l'histoire des individus – comme dans celle d'un peuple – où les chasseurs sont les 'meilleurs des hommes', comme les appelaient les Algonquins... Ainsi, même dans les communautés civilisées, l'embryon humain, dans son développement, passe par le stade du chasseur ». Walden, Higher Laws. Un indicateur fiable du stade de développement d'une personne est le type d'homme qu'elle admire.

Dans Child Psychology, Sir Cyril Burt souligne que chacune des grandes étapes que doit traverser l'enfant représente ce qui fut à une époque une limite ancestrale supérieure.

Comme la société, l'individu incorpore tous les stades de son développement, en les modifiant mais non en les abolissant. Il ne devient pas trop grand pour l'enfant et le primitif en lui-même qu'il ne devient trop grand pour ses cellules. Il régresse chaque nuit dans ses rêves. Nietzsche observait que « dans notre sommeil et dans nos rêves nous passons à travers toute la pensée de l'humanité antérieure ; je veux dire que l'homme raisonne dans ses rêves, de la même manière qu'il a raisonné quand il était dans l'état de veille il y a de nombreux milliers d'années. » φ Comme Freud l'a dit : « Les rêves font partie de la vie de l'âme infantile qui a été conquise. » – « Ce qui a une fois gouverné dans l'état de veille, quand la vie psychique était encore jeune et impuissante, paraît avoir été relégué à la vie onirique. » Encore une fois, un homme qui n'est pas normalement effrayé par l'obscurité peut, seul dans un bois la nuit, ressentir une terreur qui ne lui est pas familière. Dans cette situation, John R. Baker s'est trouvé poussé à se mouvoir en silence, et à se « figer », à la manière dont les animaux le font en entendant le moindre bruit ; et, chose significative, sa peur s'évanouit dès qu'il grimpa à un arbre. ø Qu'est-ce que cela (quand on le rapproche du fait que la plupart d'entre nous sommes plus heureux de grimper à l'étage que de descendre au rez-de-chaussée) sinon un ressouvenir du temps où la seule retraite sûre pour nous protéger des animaux de proie nocturnes était une branche d'arbre ? En soi, une preuve de ce genre pourrait très bien être remise en question, mais il y a d'autres choses qui pointent dans la même direction. Après un accident soudain, non seulement nous fermons parfois fortement les mains, mais nous contractons les orteils comme si nous faisons l'effort de nous agripper à un objet. La tendance à s'agripper des quatre membres dans une situation d'urgence, qui est si nécessaire à un habitant arboricole, a apparemment survécu à sa descente sur la terre. Encore une fois, à la naissance, un bébé peut serrer avec ses mains si fermement un objet qui lui convient qu'il est capable d'y suspendre son propre poids sans aide × – capacité qui a eu une fois une grande valeur de survie. Il n'est pas totalement absurde de dire que le très jeune enfant est encore arboricole : on peut concevoir que le berceau que l'on balance fait office de branche oscillante, et que des berceuses comme « Berce bébé au haut de l'arbre (Rock-a-bye baby in the tree-top) » soient moins bizarrement fantaisistes que nous ne l'aurions imaginé. Que le stade arboricole puisse persister dans la vie ultérieure est suggéré par l'habitude des garçons de grimper aux arbres, aussi bien que par le choix (un choix improbable si l'on y regarde bien) des arbres pour le thème de chansons populaires. *

4. SYMÉTRIE PAR RAPPORT À L'AXE HORIZONTAL, SUITE – L'ÉDUCATION

Si, dans la matrice de sa mère, l'individu se fabrique une colonne vertébrale, des yeux et des mains, il en fait de même dans des matrices plus spacieuses, du berceau à l'université, et il se fabrique des vêtements, des outils pour manger, écrire et effectuer une centaine d'autres fonctions, des livres, etc., jusqu'à ce que finalement il soit un organisme véritablement humain. Son évolution doit être si rapide qu'elle est nécessairement rendue aussi facile qu'une métamorphose énorme de ce genre le permet.

φ Human, All Too Human, II. 27. Voir C.G. Jung, Psychology and Religion, p. 122, et aussi The Integration of the Personality, p. 123, où il va jusqu'à dire (avec quelques réserves) « qu'il est possible d'écrire l'histoire à partir du... seul inconscient tout comme à partir des textes... ». L'inconscient collectif de Jung peut être représenté comme une série de strates représentant le monde animal, les vertébrés, les mammifères supérieurs, nos ancêtres primates, notre groupe ethnologique, notre clan et notre famille. Et cette mentalité transpersonnelle est en continuité avec (et elle est potentiellement accessible à) la conscience individuelle.

ø « The Evolution of Mind », dans Science and the Changing World, éd. Mary Adams

× Selon le Dr. J.B. Watson, 96 % des nouveau-nés en sont capables.

* Les trois types principaux de tempérament de Sheldon : (1) l'endomorphique et viscéro-tonique, axé sur le système digestif ; (2) le mésomorphique et somato-tonique, axé sur le squelette et le système musculaire ; (3) l'ectomorphique et cérébro-tonique, axé sur le système nerveux, représentent à la fois la série phylogénétique et la série ontogénétique tout en illustrant bien la loi de récapitulation. Le type (1) évoque ainsi le stade ancestral le plus ancien (les invertébrés) et l'étape la plus précoce du développement de l'individu (l'enfance) ; le type (2) illustre les stades intermédiaires : vertébrés et jeunesse ; le type (3) représente les stades finaux de l'évolution, ceux des mammifères supérieurs et de l'homme. La société contemporaine et l'individu d'aujourd'hui doivent cependant incorporer ces trois types de caractère, sachant que le plus récent ne peut se passer du plus ancien.

Tout comme il doit passer par chaque stade descendant de l'espèce humaine, il doit de la même façon remonter vers le plus haut degré en tant qu'individu – mais à un tempo complètement différent. Expérience que, dans sa capacité supérieure, il peut se permettre d'étaler sur des millénaires, et que, dans sa capacité inférieure, il doit compresser en jours et même en heures, et une grande partie de cette expérience est réduite, inversée, ou apparemment laissée complètement de côté. Néanmoins, son progrès ne sera pas fondamentalement accéléré – ou, s'il est accéléré, il se révélera soit instable soit illusoire. La « philosophie génétique de l'éducation » de G. Stanley Hall ° et d'autres, reconnaissant cette situation, souligne la nécessité de lier l'éducation de l'individu à l'histoire de l'espèce humaine. Dès qu'elle a été clairement formulée, la loi de récapitulation doit, en fait, se traduire par une technique pratique aussi bien qu'un faisceau d'observations. † (C'est ici à nouveau un exemple de « loi naturelle non intentionnelle » qui se transforme en « loi fabriquée par l'homme, intentionnelle ».) Nous ne pouvons plus ignorer le fait qu'il y a une seule logique du développement ancestral-individuel, ou phylogénétique-ontogénétique, et que le diviser en deux est irréaliste et peut-être même désastreux. Les Paires doivent être maintenues intactes. Séparées, les séries hiérarchiques supérieures et inférieures n'ont pas de sens et, si nous trouvons que le monde d'aujourd'hui est absurde, c'est parce que nous voyons ce qui devrait être un axe comme un abîme. L'effort pour relier l'éducation et l'anthropologie (quoiqu'il ne soit absolument pas universellement approuvé) fait, c'est ce que je suggère, partie de la grande et urgente tâche de fermeture de la brèche ouverte entre les séries macrocosmiques et microcosmiques.

En tout cas, la loi de récapitulation est déjà largement approuvée dans les cercles de l'éducation, même si ce n'est que de manière implicite. Toutefois complétée par d'autres méthodes d'enseignement, l'approche historique de la science et de la philosophie φ est reconnue comme utile ; de fait, les capacités et les intérêts croissants de l'étudiant rendent inévitable une chose de ce genre. On ne peut être conduit que graduellement à la complexité extrême de la pensée moderne, et les chemins historiques sont encore généralement les meilleurs, car ils relient la multiplicité présente à sa propre unité passée : on atteint les branches en passant par le tronc. On peut trouver dans les arts la même tendance. Ma propre expérience, plutôt fouillée, suggère que l'on ne peut pas jouir authentiquement des styles architecturaux sobres des périodes sophistiquées, qu'elles soient classiques ou modernes, sans jouir d'abord des styles roman et gothique, plus grossiers, romantiques et vigoureux. Le chemin conduisant au goût raffiné et discipliné de l'individu et de la société adultes passe par les préférences bornées et dépourvues d'esprit critique de l'enfant et du sauvage. × Les goûts des adolescents les portent pour la plus grande part à des formes de beauté faciles et évidentes. Les dessins des enfants ressemblent naturellement à ceux de l'homme préhistorique et des tribus sauvages de notre époque, et la vieille méthode éducative qui consistait à imposer des standards de représentation adultes dès l'enfance est maintenant discréditée et elle le mérite. « Les dessins spontanés des jeunes enfants sont authentiquement primitifs. Plus l'enfant est jeune, plus les dessins sont primitifs. » *

° Voir par exemple ses ouvrages Adolescence et Educational Problems ; voir aussi Suttie, Some Problems of Love and Hatred, où celui-ci traite du sevrage psychologique et des crises d'expansion de la conscience chez l'enfant.

† Considérons, par exemple, l'éducation religieuse. Certaines données révèlent que les trois principales 'preuves de l'existence de Dieu' (cosmologique, téléologique et ontologique) tendent à se produire dans cet ordre ordre dans l'expérience de l'humanité et de l'individu : Dieu est tout d'abord le Créateur ou la Cause première ; il est ensuite le Guide et le Contrôleur du monde ; enfin, Il est celui qui œuvre en nous. Les implications pédagogiques sont évidentes.

Il y a une tradition opportune stipulant qu'une classe dirigeante et les personnes ayant l'intention d'entrer en politique ou y étant déjà, doivent étudier l'histoire. Et, en fait, à moins qu'une personne n'ait vu le développement de l'histoire jusqu'à son époque, et qu'elle soit, en un sens, devenue l'histoire, elle n'est pas en position de faire l'histoire.

φ Voir W.A. Sinclair, Introduction to Philosophy, p. 22. Max Müller indique dans ses Lectures on the Origin and Growth of Religion, pp. 349 et suivantes, que les trois principales étapes de la pensée religieuse en Inde – représentées par les Védas, les Brâhmanas et les Upanisads – « avaient été conçues pour rendre un service permanent aux trois stades de la vie de chaque individu ». Le fils apprend les hymnes sacrés des Védas, le père opère les sacrifices prescrits par les Brâhmanas et le grand-père, qui a dépassé ces deux formes de savoir, n'aspire plus qu'à la connaissance suprême des Upanisads. Cette tradition n'est pas encore complètement éteinte en Inde.

× À propos des étapes du développement du dessin chez l'enfant (qui peuvent se résumer à (1) des gribouillis, (2) des symboles, (3) un réalisme partiel, (4) un réalisme réfléchi) voir Cyril Burt, Mental and Scholastic Tests, pp. 319-22 ; G. Stanley Hall, Educational Problems (chapitre sur la pédagogie du dessin) ; P. B. Ballard, Journal of Experimental Pedagogy, vol. i, n° 3 et vol. ii, n° 2 ; Ruth Griffiths, Imagination in Early Childhood, pp. 199 et suivantes ; R. R. Tomlinson, Picture Making by Children ; Herbert Read, Education Through Art.

* L. Adam, Primitive Art, p. 50. Sur la psychologie de l'artiste aurignacien, voir R. R. Marett, Faith, Hope and Charity in Primitive Religion, p. 155.

L'enfant est un anachronisme nécessaire, une chose du passé vivant dans le passé. Il n'est pas avec nous. Ses intérêts, ses façons de voir, son comportement, appartiennent à des périodes lointaines de l'humanité, de même que les choses contemporaines qui l'accompagnent dans son développement (en tant que distinctes de celles simplement chronologiques) : et ceci est une des raisons pour lesquelles la durée de l'enseignement et de la capacité à être enseigné, le vestibule qui conduit à l'état adulte, s'allongent au fur et à mesure que l'héritage social s'accumule – l'enfant a d'autant plus de chemin à faire pour atteindre le présent. ° Il n'est pas étonnant que les événements actuels qui affligent ses parents soient si souvent pour lui de grands amusements – si même ils signifient quelque chose pour lui – : ils n'ont pas de place dans son monde. Le jardin d'enfants, les petites classes et les classes supérieures à l'école et au collège, correspondent au paléolithique et au néolithique, puis aux âges de bronze et du fer, et aux civilisations qui les ont suivis – débarrassés de leurs obstructions et goulots d'étranglement, aplanis et remis en ordre, pour un voyage rapide.

Le bon sens voudrait que cela soit seulement une manière figurative de parler ; et il donnerait comme contre-exemples, la maison et les repas que tous les membres de la famille, peu importe leur âge, partagent de la même façon, ou l'air commun que l'on respire, ou les horloges et les calendriers que tous nous utilisons, sauf les très jeunes. Mais ceci est une impression extérieure, et elle passe complètement à côté du point principal. Pour l'enfant, ni la maison ni ses membres ni ses repas, ni tout le reste, ne sont, et de loin, comme la version adulte : la totalité de son monde est différente – et ce n'est que trop facilement que nous oublions combien elle est différente. φ La loi d'égalité est ici, comme partout ailleurs, inévitable. Le développement ne peut jamais être quelque chose d'univoque. Un enfant qui devient adulte est aussi un monde qui évolue vers le bas. Son interprétation graduelle du monde est le changement qu'il effectue sur ce monde. + Il ne correspond, projette, réagit qu'avec ses pairs (reconnaître un supérieur ou un inférieur, c'est être capable d'enregistrer ce qui les rend tels, et dans cette mesure c'est passer à leur niveau) ; il rabaisse ses anciens, et élève les animaux domestiques de la maison à son propre statut. Nous percevons tous l'environnement que nos désirs et nos intérêts révèlent ; et la disparité entre les intérêts de l'enfant et ceux de l'homme, est la mesure de la disparité entre leurs univers respectifs. L'enfant se soucie probablement, non pas tant des choses, des couleurs ou des sons en tant que tels, mais plutôt des structures qui favorisent ou contrecarrent ses besoins biologiques : son monde est ainsi dès le début corrélatif à ses propres activités. Pour l'enfant comme pour l'homme primitif, le monde n'est jamais neutre ni indifférent, mais rempli d'intentions. Bien sûr, il n'a pas une philosophie de l'animisme, ni n'a une théorie que l'univers est conscient dans toutes ses parties : c'est plutôt qu'il n'y a pas encore en lui une distinction entre ce qui est fait par quelqu'un et ce qui arrive simplement. ⊗ Nous rendons certes hommage du bout des lèvres à cette interdépendance sujet-objet, ou à cette relativité entre Paires. Mais le bon sens persiste à voir un monde constant d'un côté, et un organisme variable de l'autre, au lieu d'une stricte corrélation. La théorie de la récapitulation, quand on la prend au sérieux, corrige cette illusion – l'illusion que chaque stade hiérarchique

° Cf. Gerald Heard, Man the Master, p. 107. Heard relie l'allongement du vestibule de l'oreille à l'émergence d'un nouveau mode de conscience, plus large.

Les atomes de Dalton n'ont pas été abolis par ceux de Bohr ni ceux de Bohr par ceux de Heisenberg : dans les manuels et les bibliothèques, les premiers constituent une approche indispensable pour les suivants. Il n'y a pas d'autre manière d'être à la hauteur de notre temps.

La doctrine de la réincarnation suppose que la vie antérieure de l'initié ou du converti – se déroulant ailleurs et en un autre temps – est loin. Il est donc très approprié que, dans certaines sociétés tribales (voir Jane Harrison, Ancient Art and Ritual), la mère, dont on initie le fils pour qu'il entre dans la tribu, prétende repasser par les douleurs de l'enfantement et que le garçon se mette à pleurer comme un bébé et reçoive un bain.

φ Par exemple, alors que l'enfant de dix ans fabrique des choses utiles et copie des choses d'usage commun autour de lui, l'enfant de six ans, lui, cherche à créer des objets symboliques ou imaginaires : il vit, comme nous le disons, dans un monde de simulations qui n'est pas celui de nos propres simulations. Nos affaires pratiques ne sont absolument pas les siennes. Voir par exemple Charlotte Bühler, From Birth to Maturity, pp. 104 et suivantes.

+ La fameuse phrase de Marx (dans ses Eleven Theses on Feuerbach) disant : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe, c'est de le transformer » ne rend pas justice au fait que le changement le plus draconien que ce monde puisse subir est d'être réinterprété.

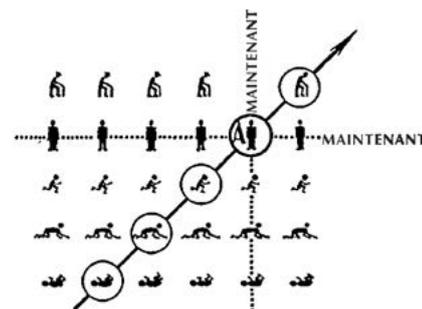
⊗ Parmi les peuples primitifs, la notion de simple hasard se produit rarement. Tout incident, qu'il soit dû à une négligence humaine, au temps ou à un quelconque enchaînement de facteurs physiques est attribué à un ennemi. Le primitif se demande pourquoi plutôt que comment : en ceci il ressemble au petit enfant qui attribue des motivations humaines autant aux événements naturels qu'aux objets inanimés. Un enfant de trois ans dira : « La mouche essaie encore de briser la vitre » ou « L'auto dort au garage » ou « A-t-on déjà réveillé les cloches ? » Pour Piaget, cet anthropomorphisme commence à disparaître à partir de l'âge de six ans. Voir Susan Isaacs, Intellectual Growth in Young Children, p. 97 ; Jean Piaget, La représentation du monde chez l'enfant ; Charlotte Bühler, From Birth to Maturity, pp. 134 et suivantes.

inférieur a, au lieu de sa propre contrepartie supérieure, la contrepartie standard que j'ai choisie pour lui. L'animal, le bébé et l'enfant ne sont pas trompés : le monde est réellement ce qu'ils en font. Le petit garçon n'est pas plus dans l'erreur concernant la nature des choses que ne le sont le professeur ou le chien : il y trouve les caractéristiques que son stade de développement hiérarchique l'autorise à détecter. Et son éducation n'est pas la complication de sa relation avec cet univers présent qui est le mien, mais un morceau de l'histoire universelle, le développement symétrique de ce deux-en-un – le-moi-avec-son-monde.

En conséquence, il n'est pas surprenant que nos premières années soient très longues et que les calendriers et les horloges n'aient aucune signification pour le jeune enfant. Cette convention utile qui estime son âge à quelques mois ou quelques années n'a aucune relation simple avec la situation telle qu'elle existe pour lui, et nous serions plus fidèles aux faits, et ce serait moins commode, si nous devions dater l'enfant comme ayant tant de millénaires, de siècles, avant Jésus-Christ. (Il faut reconnaître que certains adultes ont consigné ma naissance le 12 février 1909, mais ce n'est que quand, moi aussi, je suis devenu plus ou moins adulte (et de ce fait disqualifié pour en juger) que je suis parvenu à partager leur vision de la chose. Ce n'est pas l'enfant, mais l'homme, qui pense à sa naissance comme étant un événement récent. La vérité est que bien que, pour l'observateur extérieur, je sois devenu plus vieux tous les jours, j'ai dû moi-même devenir plus jeune, jusqu'à ce que je sois persuadé maintenant d'être parvenu au monde pratiquement en une nuit.) Ce ne sont pas une, mais deux estimations du temps qui sont nécessaires – l'estimation chronologique et l'estimation développementale. Je dois attribuer à chaque stade de ma carrière deux dates – l'une que l'on peut lire à partir du calendrier, et une autre qui est la date de cette société originelle à laquelle mon comportement, à l'évidence, appartient. + Par lui-même, « le temps développemental » échoue à faire les distinctions temporelles nécessaires à un seul niveau ; et, par lui-même, « le temps calendaire » échoue à faire les distinctions hiérarchiques nécessaires à un moment donné. Combinés, ils nous racontent une histoire plus adéquate. Autrement dit, tout comme on ne peut pas établir le véritable ordre spatial d'une chaîne de pics montagneux en les regardant à partir d'un seul côté, on ne peut pas établir le véritable ordre temporel d'un certain nombre d'organismes en leur appliquant une seule « dimension » du temps. Le principe est familier pour la mesure de l'intelligence, qui rapporte l'âge mental à l'âge chronologique. °

5. SYMÉTRIE PAR RAPPORT À L'AXE HORIZONTAL, SUITE – LES VALEURS ET LA LOI DE RÉCAPITULATION

Une erreur que je trouve facile à faire, fatale en quelque sorte, – c'est la croyance que j'en ai fini avec mes phases antérieures et inférieures. * Elles ne sont rien de la sorte. Loin de simplement persister en moi en tant que vestiges, elles sont engagées dans un travail essentiel et je ne pourrais exister un seul moment sans elles. C'est assez évident en rapport avec les niveaux principaux de mon organisation – les niveaux atomique, moléculaire et cellulaire – mais ce n'est pas si évident concernant les stades plus précis de mon histoire récente.



Au point A, je suis le contemporain chronologique des hommes à chacun des stades de leur développement mais aussi le contemporain de leur développement à mon propre stade – quelle que soit la date chronologique.

+ Jung constate que le véritable homme moderne, solitaire à la conscience très aiguisée (en termes d'intensité et d'extension), ne se rencontre que rarement. Car, « chaque pas en avant signifie pour lui se libérer d'une pure inconscience tout englobante qui exerce presque entièrement son droit sur la plus grande partie de l'humanité. Même dans nos civilisations les gens qui, en termes de psychologie, forment les strates inférieures, vivent presque aussi inconsciemment que les sociétés primitives. À la strate suivante, ils manifestent un niveau de conscience qui correspond aux débuts de la culture humaine alors que les personnes aux échelons les plus élevés ont une conscience capable de rester au rythme de la vie des derniers siècles. Seul l'homme moderne... vit vraiment dans le présent. » Modern Man in Search of a Soul, p. 227.

° La formule est : $IQ = \frac{AM}{AC}$

où IQ signifie le quotient intellectuel, AM l'âge mental et AC l'âge chronologique. L'âge mental d'un enfant est de 10 si le résultat de ses tests correspond à la norme pour des enfants de dix ans.

* L'état relativement non formé d'un des côtés du cerveau est un rappel frappant du fait que les phases antérieures ne sont pas encore dépassées. Chez les droitiers, le côté droit du cerveau qui contrôle le côté gauche du corps reste dans un état plus ou moins désorganisé. C'est pourquoi certains supposent que le côté gauche du visage, et la main gauche, sont censés révéler l'équipement dont a hérité l'homme alors que le côté droit du visage et la main droite démontrent ce qu'il a fait de lui-même. Il est presque littéralement vrai qu'en moi, un homme et un enfant marchent côte à côte, à la manière de frères siamois et que seule une moitié de moi-même est civilisée. Voir M. N. Laffan, The Hand and the Mind, II.

Considérez ce que la bonté, la vérité et la beauté impliquent. On ne reprend pas ces valeurs toutes faites, complètes. Au contraire, elles sont le résultat de processus longs et élaborés. Une action morale est la culmination d'un débat qui est à la fois relatif à l'espèce humaine et individuel. La bonté (ou n'importe quelle part de bonté que je suis capable de reconnaître comme telle) n'est pas de la bonté à moins qu'elle n'ait été construite « dialectiquement » à partir d'éléments moins bons ou relativement mauvais, stade après stade. † Si je ne suis jamais tenté, si je ne passe jamais par des moments égoïstes, si je n'entretiens pas une idée du mal ou ne m'envisage pas en train de briser les règles de bonté que j'observe, si je n'ai pas de difficultés à choisir le mieux et à rejeter le pire, alors mon comportement vertueux ne l'est pas du tout. Un courage qui n'a pas à vaincre la peur n'est que de l'impassibilité. La tempérance qui ne trouve jamais de l'attrait dans l'excès n'est qu'un manque d'esprit. Rien ne fleurit dans mon jardin que je n'aie cultivé péniblement en semant des graines : le reste est fané et stérile. Constamment je dois me représenter l'alternative du statut inférieur ; je dois essayer, au moins provisoirement ou symboliquement, le penchant vers l'inférieur ou le simplement primitif, avant de choisir le penchant vers le supérieur – et je dois le faire à chaque occasion, comme si c'était pour la première fois. Toute action morale individuelle récapitule le développement de la moralité dans l'espèce humaine, ou elle n'est pas morale du tout. De fait, chaque action morale est élaborée *ad hoc* et *de novo*. Ce n'est jamais une conclusion prévue à l'avance : il y a toujours la possibilité que mon évolution tourne court et c'est cette possibilité qui rend le développement authentique et non quelque chose de formel ou de routinier. « Je veux dire que je me suis réellement vu moi-même, mon moi réel, en train de commettre les meurtres », dit le père Brown de Chesterton. « J'ai réalisé que j'étais réellement comme cela, en tout sauf dans le consentement réel final à l'acte. » ° L'argument évolutionnaire est inévitablement condensé, et non pleinement conscient, mais tout en dépend. « Un être raisonnable et doux peut se transformer en bête sauvage ou en maniaque », nous avertit Jung. × – Mais sans le maniaque et la bête je ne suis ni doux ni raisonnable. Une question se pose : lequel domine ? Je ne tue pas le sauvage en moi, mais le met au travail – son propre travail. + Car sans sa sauvagerie active et parfaitement authentique, dûment contenue et dominée, l'homme civilisé en moi n'est pas civilisé. Ma conduite plus élevée est, en effet, l'effort conjoint de la bête, du primitif et de l'homme adulte, travaillant en opposition partielle les uns aux autres, et le dernier n'a pas à en revendiquer tout le crédit. Je suis divisé et en lutte contre moi-même, comme un homme et une femme qui ne s'accordent ni ne se séparent, et à partir de cette division survient tout ce qui est valable en moi. « Il est de l'essence même de la nature consciente de soi d'être divisée contre elle-même et d'obtenir sa perfection, sa liberté et son harmonie idéales, en tant que résultat d'une lutte interne féroce et prolongée... Cependant ces éléments conflictuels sont à la fois inclus dans le cercle d'un seul et même être conscient – des ennemis qui ne peuvent pas être en paix et qui ne peuvent cependant pas se séparer. Les appétits et les pulsions de l'animal sont les miens, font partie de ma nature et en sont une parcelle, ses éléments que je ne peux ni annihiler ni abjurer. » Ainsi écrit John Caird ; et il dit plus loin dans le même livre * : « Chaque étape

† Eckhart, par exemple, dans In Collationibus, 9, ('Comment les inclinations au péché sont toujours salutaires') écrit : « L'inclination au péché n'est pas un péché mais y consentir l'est ; se laisser aller à la colère est un péché. Assurément aucun homme sage, s'il pouvait en décider, ne choisirait d'être libéré de l'inclination au péché ». Le rédacteur de Hebrews (IV. 5) prend soin d'indiquer que Jésus « a été tenté en tous points comme nous, mais qu'il n'a pas péché ». Dans certains cas, l'argument opposant le moi inférieur et le supérieur implique une dissociation temporaire entre deux personnalités distinctes ou, dit autrement, la projection du moi inférieur sous la forme d'un esprit du mal ou du diable. Certains des personnages de Walt Disney ont la charmante et convaincante habitude de se diviser en un bon et un méchant moi aux moments où la tentation est grande. Cf. G. N. M. Tyrrell, The Personality of Man, pp. 159-60, 195-6.

° The Secret of Father Brown.

× Psychology and Religion, p. 16. Jung y décrit le pouvoir qu'a la foule de dévoiler en nous des niveaux inférieurs toujours présents.

+ La chose à faire, selon William James, ne consiste pas à tuer le diable en nous mais bien de lui poser fermement un pied sur le cou. Al Ghazzali dit avec justesse que Dieu aime ceux qui ravalent leur colère mais non pas ceux ne l'éprouvent jamais. Le Paradis est pour les personnes qui ont l'intention de commettre le péché mais qui, se souvenant du regard d'Allah sur elles, s'en abstiennent. The Alchemy of Happiness, II, IV.

par laquelle la conscience de l'humanité a émergé de la vie de la nature... vit dans la conscience présente de l'espèce humaine, transmuée mais non annihilée. La forme du temps a découlé de ces luttes intellectuelles et morales... » Ou, comme je préférerais le dire, le tempo ontogénétique a remplacé le tempo phylogénétique.

Voilà pour la bonté. Avec la vérité, les choses ne sont pas différentes, bien qu'on les observe moins souvent. Pour prendre un exemple à ma portée, j'ai de nombreuses fois, pendant les cinq ou six dernières années, été impressionné par l'importance de la doctrine à propos de laquelle j'écris maintenant, Cependant elle ne m'est jamais parvenue complète, toute faite et évidemment vraie au moment où elle m'a été présentée : au lieu de cela, elle a toujours pris le temps de rassembler la totalité de sa force, pour se constituer à partir de ses éléments. Sa vérité n'a pas eu besoin d'être entièrement redémontrée, ni d'être récapitulée, même brièvement. En pratique, les propositions ne restent pas vraies : comme nos corps et nos maisons, elles ont besoin d'une rénovation constante. + Pour être vraie pour moi, une proposition doit me frapper par sa vérité, et ceci en révélant (même si ce n'est que pour un instant) le processus dialectique par laquelle elle a été engendrée. La vérité, comme les autres valeurs, est le fruit d'une croissance hiérarchique, et cela prend du temps. C'est pourquoi une période de remémoration et de préparation, de travail sur l'humeur, est un préliminaire si nécessaire pour le conférencier, l'écrivain, l'adorateur, l'artiste. Les attitudes et les idées ne peuvent pas être allumées ou éteintes comme des appareils électriques. Ou, si vous voulez, la vérité est un ciment à prise rapide qui doit être mélangé spécialement pour chaque occasion : les bons ingrédients combinés de manière juste sont inutiles si le mélange est rassis. Le cadavre de la vérité a tout ce que le corps vivant a – sauf la nouveauté qui est la nouveauté de la vie. Une perception qui n'est pas nouvelle n'est pas une perception. Les chapitres passés de ce livre ne resteront pas valides et vivants pour moi, à moins que je ne leur fasse de fréquentes transfusions de sang. La pensée viable n'est nouvelle qu'à partir de ces considérations partielles hors desquelles émerge un conflit dialectique. Ainsi, en un certain sens, l'athée est porté à croire en Dieu, et le croyant qui n'est qu'habitudes est un réel athée. La croyance est une re-croyance, et elle est nouvelle chaque matin. Cependant, elle commence là où je commence et grandit à l'intérieur de ma longue et double histoire : considérer mes pensées comme quelque chose qui vient juste de m'arriver est absurde. Les « erreurs » des niveaux inférieurs sont organiques à la vérité des niveaux supérieurs. Dans l'âme sage, écrit judicieusement Carlyle : « repose un monde de folie intérieure, un authentique empire du démon ; à partir duquel, en fait, son monde de sagesse s'est construit et rassemblé avec créativité, et il repose maintenant là, comme une écorce de Terre fleurie et habitable, sur des fondations obscures. » ° La sagesse n'est rien sans son ombre : elle détecte et corrige ce qui n'est pas sage. Nos erreurs sont le cadre de notre édifice de vérité. Pour être plus précis, la vérité tombe en trois catégories : la catégorie inférieure au travers de laquelle nous avons progressé, celle que nous réalisons adéquatement maintenant, et la catégorie supérieure que nous avons encore à réaliser ; et de celles-ci nous n'admettons en général que la deuxième, en rejetant la première comme n'étant qu'erreur

* *The Philosophy of Religion*, pp. 251, 295. La Constitution britannique, épousant celle du citoyen, est le musée de son histoire. Des couches nouvelles s'ajoutent aux anciennes sans les abolir (comme dans notre système nerveux) ; ainsi l'ancien chef tribal gouverne toujours, quoique à travers de nouveaux instruments, ses ministres, eux-mêmes responsables devant un Parlement encore plus récent, qui agit à son tour par l'intermédiaire du service civil, totalement moderne. On peut dire de bien des procédures gouvernementales que l'ontogénie y respecte la phylogénie. + Périodiquement, l'homme doit remanier ses assertions de base, ce que firent un Berkeley vis-à-vis de la matière ; un Hume par rapport au soi et à la causalité ; ou un Einstein face aux axiomes de la géométrie euclidienne. Ce fut l'acceptation sans questions des principes qui conduisit à la stérilité finale de la scholastique. Ces remaniements sont nécessaires non pas tant pour corriger un erreur qui avait tout le temps été là que pour corriger l'erreur de l'étiollement cumulatif, pour maintenir le métabolisme de base de la vérité (celui de la descente et de la montée hiérarchiques). En un certain sens, une erreur vivante est plus vraie qu'une vérité morte
« Continuer à être étonné : continuer à être neuf et jusqu'au bout devant ce qui est neuf : car tout est neuf pour qui est neuf. Ne pas céder à l'habitude, qui est usure et usure progressive », dit Charles Ferdinand Ramuz. J'ajouterai qu'il y a deux sortes de gens dont la capacité d'émerveillement est particulièrement déficiente – ceux qui en savent trop peu et ceux qui en savent trop. Non pas que l'on peut connaître trop ou trop peu : il y a danger à faire de l'un ou de l'autre une habitude et le garde-fou, c'est de les combiner. L'ignorance détient au moins une promesse d'éveil : à ce titre, elle est préférable à un savoir figé et sans surprise, qui est la mort et la corruption de la sagesse. La sagesse, je crois qu'elle est une interaction vivante entre ignorance et connaissance ; c'est l'art d'une ignorance active combinée à celle d'une connaissance active. La science, dans ce qu'elle a de plus sage, est autant un entraînement à l'ignorance consciente qu'à la connaissance consciente. Ce ne serait pas une mauvaise idée que les écoles offrent des cours en ignorance pour a) corriger l'illusion qu'à l'enfant que ce qu'il ne connaît pas l'enseignant le connaît et b) lui montrer que même ce qu'il connaît a besoin d'être désappris, de sorte qu'il puisse dire avec Traherne, « ma non-intelligence des mots humains me donne accès à dix mille plaisirs ». Mais, pauvre enseignant, « comment pourrait-il se souvenir de son ignorance – nécessaire à sa croissance – lui qui doit si souvent utiliser ses connaissances ? » (Thoreau, *Walden*, 'Economy'.)
° *Sartor Resartus*, III. 8. Cf. Royce, *Lectures on Modern Idealism*, pp. 79 et suivantes.

vulgaire, et la troisième comme étant de la mythologie, de la poésie • ou du mysticisme (au mauvais sens de ce mot). Alors qu'en fait toutes les trois sont des parties interdépendantes du tout hiérarchique.

Est-ce que la loi de la récapitulation s'applique à l'expérience du beau, autant qu'à celle du bon et du vrai ? Bien sûr. La beauté facile, sans douleur, immédiate, évidente, trouve toujours le moyen de se dissoudre dans la plus simple des jolies. L'expérience esthétique authentique est toujours créative – cela est assez banal ; ce qui n'est pas banal, c'est la proposition qu'une expérience de ce genre est toujours une évolution créative, ou une ré-évolution. N'est-ce pas pour cette raison que l'artiste réel, en dépit d'une virtuosité croissante, s'aperçoit que son œuvre devient plutôt plus exigeante et peut-être plus déchirante au fur et à mesure que le temps passe ? La pratique crée l'imperfection. Très profondément, il ne fait qu'apprendre qu'il n'apprend jamais, il doit toujours revenir en arrière (bien que ce ne soit pas nécessairement en pleine conscience), aux sources primitives. Ce qui est simplement contemporain est complètement banal. Le vraiment contemporain est le bourgeon terminal sur l'arbre vivant de la tradition : il est authentiquement nouveau et vivant parce que toutes ses racines sont dans le passé, parce qu'il est la fleur présente de la totalité du passé, qui vit et croît en lui. Sans doute que le degré auquel l'artiste, au travers duquel cette croissance se produit, en est conscient, peut être faible, mais en tout cas des indications de ce qui arrive se manifestent. Le doute et l'incertitude qui alternent en lui, l'espoir et le désespoir, la frustration et l'accomplissement, la douleur et le ravissement, ne sont pas juste des symptômes d'une maladie professionnelle, mais plutôt le redéroulement ou la récapitulation de l'histoire de son art. Ce sont les douleurs croissantes de la beauté. Et ce qui est vrai de la création artistique est vrai, à un moindre degré, de l'appréciation qu'on en a. « On peut observer en soi-même le processus » écrit M. Eric Newton, « de l'œuvre d'art en train de devenir belle. » °

6. SYMÉTRIE PAR RAPPORT À L'AXE HORIZONTAL – RÉCAPITULATION DU FUTUR.

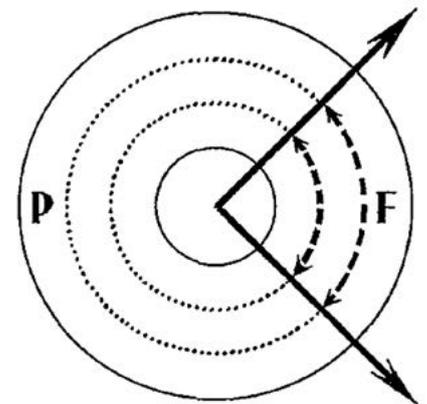
L'ontogénie récapitule la philogénie – mon histoire individuelle est une version raccourcie de l'histoire de l'espèce humaine en moi – ainsi fonctionne « la loi biogénétique » bien connue. Je grimpe, comme Milnes-Marshall l'a dit, à mon arbre ancestral, jusqu'à ce point que j'appelle maintenant. Mais s'arrêter ici c'est s'arrêter à mi-chemin, s'interrompre au milieu de l'action, et rendre la totalité de l'entreprise inutile. Que devient mon futur – le futur qui, comme mon passé, bifurque en deux routes, une route individuelle ou inférieure, et une route propre à l'espèce humaine ou supérieure ? Est-ce que la loi de récapitulation tient également bon de ce côté-ci ? S'il devait apparaître que le vieil homme est un citoyen des villes du futur de même que l'enfant est un citoyen des villes du passé, et que les perspectives individuelles et les perspectives de l'espèce humaine sont si étroitement interconnectées que chacune jette de la lumière sur l'autre, * alors de nouvelles perspectives vers le futur seraient ouvertes, et on pourrait concevoir que quelque chose comme une sociologie prédictive puisse devenir une possibilité. En fait, ma thèse n'est pas simplement que le vieil âge peut offrir des clés de la

• F. H. Bradley, ayant atteint la maturité, prenait de plus en plus au sens littéral ce que précédemment il avait aimé et admiré comme poésie.

Il est vrai que, comme le souligne R. G. Collingwood, l'artiste au travail ne pense pas aux traditions de son art. Ces dernières, « ont en réalité conditionné son œuvre ; elles représentent les marches grâce auxquelles il a atteint ce point de vue ; et elles survivent dans l'œuvre d'art, transmises sous la forme d'une expérience esthétique spécifique... En connaissant la relation qu'il a avec ses matériaux et la tradition, en étant l'historien et le critique de son art personnel, il devient un artiste compétent. » Outlines of a Philosophy of Art, p. 73.

Quant à l'œuvre d'art contemporaine comme impliquant la totalité de la tradition qu'elle prolonge, voyez T.S. Eliot dans 'Traditions and the Individual Talent', extrait de Points of View, 1941, pp. 25 et suivantes. Le poète, dit-il, n'hérite pas automatiquement de la tradition ; au contraire il doit l'acquérir avec un grand travail. Pourtant, son ouvrage, comme partie de « l'ensemble vivant de toute la poésie jamais écrite », à la fois en jaillit tout en le modifiant. Considérée en elle-même, elle n'est qu'une simple abstraction.

° European Painting and Sculpture, II.



* « On peut avancer, bien qu'il n'y ait pas de preuve, que le développement de l'homme adulte anticipe dans une certaine mesure le futur développement de l'espèce. » Bishop Barnes, Hibbert Journal, Juillet, 1946, p. 292.

« Les mystiques affectionnent la doctrine selon laquelle l'homme, dans sa vie individuelle, récapitule l'histoire spirituelle de l'espèce humaine. » W. R. Inge, Christian Mysticism, p. 35.

destinée humaine à large échelle, mais que les séparer est une véritable erreur. Mes perspectives en tant qu'homme et en tant qu'Humanité sont les deux moitiés d'un même horizon. ×

La première similarité la plus évidente entre les deux séries est que les deux finissent par échouer. Une nation décline au fur et à mesure que d'autres s'élèvent de l'obscurité, et elle est finalement réabsorbée, comme tant d'autres auparavant, en des groupements humains plus larges. Ces choses aussi sont mortelles, et finalement l'Humanité elle-même mourra sûrement, d'une catastrophe cosmique imprévisible, de l'attaque d'autres organismes, de luttes internes, d'un échec de la volonté de vivre, de la fatigue, ou (dans l'éventualité où elle échapperait à toutes ces choses) de la chaleur du soleil qui pourrait diminuer ou se trouver en excès. Les preuves conjointes de l'histoire des autres espèces, de l'histoire humaine jusqu'ici, de la situation politique présente, et du futur vraisemblable du système solaire, ne laissent pratiquement aucun espoir à l'Humanité en tant que telle. Ma mort « en haut » en tant qu'espèce paraît presque être aussi certaine que ma mort « en bas » en tant qu'individu.

Le parallélisme des séries inférieures et supérieures est toujours compliqué et partiellement caché par les phénomènes du développement arrêté et de la précocité. L'âge chronologique diverge très souvent de l'âge du développement et, en ce qui concerne le dernier, il y a toujours le problème de ce qui constitue la norme ; chacun a sa propre notion de ce à quoi le vieil âge ressemble d'un côté, et de ce à quoi il devrait ressembler de l'autre. Néanmoins, il y a une tradition si répandue et si persistante qu'elle doit, je pense, fournir le standard que je recherche. Une version de celui-ci est l'ancien idéal des Hindous (mais qui n'a absolument pas disparu) – de l'homme qui, ayant pris connaissance de sa vocation et s'en être chargé afin de gagner son pain, qui, ayant élevé une famille et ayant pourvu à son avenir, laisse tout cela derrière lui et passe le reste de ses jours dans les forêts ou les montagnes, où il peut se consacrer sans distraction à la vie contemplative ; un tel homme est toujours jugé avoir choisi le bon chemin. D'une manière quelque peu différente, le même idéal apparaît dans l'image platonicienne du vieil homme, libéré enfin de l'esclavage des passions corporelles, à la poursuite du bien intellectuel et de la beauté de l'homme intérieur. • La philosophie (terme par lequel les Grecs voulaient dire beaucoup plus que nous ne le faisons) n'était pas la province exclusive du vieil âge, pas plus que les diverses sortes de mysticisme philosophique ne sont en Inde réservées aux anciens ; cependant elle appartenait au vieil âge dans le même sens que la force appartenait à la jeunesse – elle était la couronne et l'ornement de la maturité. Le héros de Platon est un vieil homme pauvre, mené par le bout du nez par sa femme et laid ; en Inde, c'est le sadhu nu et à moitié mort de faim. Le sage chinois est le compagnon qui leur convient. Et plus proche de chez nous dans le temps et dans l'espace, où l'existence même de niveaux supérieurs de contemplation est rarement suspectée, il y a au moins la reconnaissance de leurs fruits les plus évidents : on a le sentiment que les qualités les plus convenables à la vieillesse sont la sagesse, la magnanimité, le fait d'être libéré des intérêts matériels et des enthousiasmes sectaires. *

Si l'on peut prendre l'idéal pérenne du sage ° au sérieux, si en étant en deçà de cet idéal nous sommes en deçà de notre nature propre, alors

× D.H. Lawrence a parlé de la dualité inhérente à l'avenir cosmique de l'individu en ces termes : « Quand s'éteint la vie individuelle, elle s'élance d'elle-même à droite vers le soleil, à gauche vers la lune dans une polarité duelle, puis elle s'enfonce en terre. Quand un homme décède, son âme se divise dans la mort : de même que dans la vie, dans le premier germe, elle fut unie par deux germes, elle se divise à la mort en deux germes sombres, qui s'élancent éloignés : le germe solaire et le germe lunaire. Puis le corps matériel s'enfonce dans la terre. Et ainsi nous avons l'univers cosmique tel que nous le connaissons. » Fantasia of the Unconscious, XIV.

Bon nombre de preuves suggèrent que, 'normalement', il y a deux âges critiques : i) l'adolescence, soit la période où l'on transcende une vie de famille étouffante ; ii) la mi-vie, lorsque l'on transcende l'environnement social ordinaire. On ne peut pas nier qu'une métamorphose, une mort permettant d'accéder à une vie nouvelle, une élévation du pouvoir de la conscience ou même une transformation radicale de l'être entier, ne soient pas rares parmi les gens d'âge moyen. Un bon exemple, c'est Fechner qui avait connu une période d'intenses souffrances par lesquelles il était passé autour de ses quarante ans, comme s'il était en état de chrysalide, période qui fut suivie par une renaissance dans un monde nouveau. Dans son livre Man the Master, Gerald Heard s'étend longuement sur le thème de la crise spirituelle de l'âge moyen.

• Cf. Republic, 498 : « Quand s'avancent les années où l'âme commence à atteindre la maturité, leur pratique mentale (Socrate parle ici des philosophes en puissance) doit devenir plus vive. Mais quand commence à décliner leur force physique, et que les devoirs politiques et militaires sont choses passées, alors, et alors seulement, il leur faut parcourir les champs du sacré à volonté et n'entreprendre autre chose qu'avec désinvolture... » Voir aussi 329.

* Cf. Ethel M. Rowell, 'On Growing Old', dans Hibbert Journal, Oct., 1947.

° Si les jungiens ont raison et que Le Vieil Homme Sage soit l'un des archétypes les plus fondamentaux de l'inconscient collectif, c'est une raison de plus pour prendre au sérieux l'opinion que je présente ici. (Voir par exemple Jung, The Integration of the Personality, p. 127.)

le vieil âge est non seulement (comme dans le chapitre précédent) un déclin, mais il est aussi une ascension à condition d'être vrai envers lui-même. Mon futur dans son aspect inférieur est un retrait progressif des responsabilités, le rétrécissement de mon champ d'action, la perte d'une faculté après l'autre. Mais cette descente hiérarchique d'un niveau plus inclusif vers un niveau moins inclusif est, ou devrait être, uniquement la contrepartie et l'aspect inférieur d'une ascension égale et opposée vers des tout de plus en plus englobants. Ce second mouvement ascendant est, en fait, simplement l'extrapolation de ce mouvement évolutionnaire montant qui m'a vu jusqu'ici traverser les niveaux moléculaires, cellulaires et animaux, vers l'humain. Un homme est le fœtus de l'humanité. + Je vais plus loin à partir de l'homme (c'est-à-dire si je sais comment devenir vieux) en dépassant les loyautés simplement tribales et nationales. Ma compréhension, ma sympathie, mon souci, grandissent à l'échelle du monde. Une inondation en Chine, une famine en Inde, une guerre en Amérique latine, approchent de la réalité des événements qui se produisent dans mon propre pays, et le mot « ennemi » tend à disparaître de mon vocabulaire. Précisément de la même façon que ma carrière vers le haut jusqu'à maintenant a signifié, dans son aspect inférieur, l'intégration stade après stade d'unités infrahumaines, de la même manière ma carrière future, en étendant ce processus aux séries supérieures, signifie l'intégration stade après stade d'unités suprahumaines. L'enfant appartient à l'espèce humaine primitive hors de laquelle la nation doit encore émerger, et le vieil homme appartient à la même espèce dans ses phases finales, après qu'elle a réabsorbé la nation. Ainsi l'internationaliste authentique vit aussi loin dans le futur que l'enfant vit dans le passé, et l'authentique philosophe, ou le contemplatif, vivent encore plus loin. Sa manière de vivre ne cadre pas avec les circonstances présentes, et pour cette raison elle a l'apparence d'être impraticable ou irréaliste. Son comportement est adapté à un environnement qui, pour l'homme plus ou moins contemporain, n'existe pas encore. Quand nous disons qu'il est en avance sur son temps, nous sommes plus près de la vérité littérale que nous ne le suspectons. Jésus appartenait à une génération d'hommes encore à naître * – des hommes qui sont néanmoins sa progéniture spirituelle. Le saint, dit-on avec vérité, n'est pas de *ce monde-ci* : il n'agit pas conformément aux lois de la cité terrestre, mais à celles de la cité dont le modèle est érigé dans les cieux. ° On pourrait y ajouter qu'il est né bien trop tôt et qu'il rend l'histoire absurde, s'il n'y avait pas le fait que l'anachronisme du saint est aussi nécessaire que l'anachronisme du bébé × : – la société n'est la société que parce qu'elle est un nid de tels anachronismes. L'histoire existe par réminiscence d'un côté, et par auto-anticipation de l'autre ; et son moment présent est un composé de nombreux autres temps ou alors il n'est rien. Il est de l'essence de la vie ici et maintenant qu'elle soit temporellement aussi bien que spatialement distribuée. + La chose remarquable est qu'une bonne moitié de cette distribution temporelle nous échappe nécessairement : je veux dire que, tandis que nous sommes proprement impressionnés par l'importance, la vitesse et le développement de la croissance de l'enfant vers l'état adulte, nous sommes presque toujours aveugles à la croissance encore plus riche qui en découle, ou devrait en découler. Mais peut-être que ce n'est pas aussi remarquable après tout – la loi d'égalité s'assure

+ « Cette vie n'est qu'un préliminaire. Pendant toute cette vie, l'homme doit apprendre à se mettre au régime d'une autre façon de vivre. Cet apprentissage n'est pas facile car il exige une maîtrise de l'énergie dont on est facilement distrait. De même que, dans le ventre maternel, l'homme s'est construit une bouche et une gorge, des organes en cet endroit inutiles, car ce n'est que plus tard qu'il devra vivre ici une vie basée sur les nourritures terrestres, il va de même dans ce monde clos ici-bas, développer avec exigence des organes spirituels de sorte à pouvoir vivre dans l'au-delà ». Gerald Heard, *A Dialogue in the Desert*, p. 11. Dans *Training for the Life of the Spirit*, p. 14, le même auteur décrit le 'saint' comme « une sérieuse garantie de la poursuite de l'évolution, un indice de sa direction vers une conscience accrue. Cette conscience accrue est de fait obtenue par une conscience constamment élargie de sa propre parenté et union avec la Vie. »

« Si un être humain ne maintient pas le rythme de ses compagnons de marche, c'est parce qu'il entend un autre tambour. Qu'il avance alors au son de la musique qu'il entend, peu importe qu'il l'estime ici ou résonnant au loin. » Walden, Conclusion.

* Cf. Gerald Heard, *The Creed of Christ*, p. 12 ; William James, *The Varieties of Religious Experience*, pp. 356-7.

° Cf. Heb., XI. 10.

× Ce double 'déplacement' – vers l'avenir et vers le passé – signifie que des écrivains tels que Jacques Maritain, Nicolas Berdiaev et Reinhold Niebuhr puissent être relativement d'accord avec la gauche laïque dans leur critique de la société contemporaine. Comme le dit Maritain : « L'idée que nous nous formons de l'humanisme a des implications totalement différentes suivant que l'on estime – ou non – qu'il y a dans la nature de l'homme quelque chose qui respire un air hors du temps ! » (*True Humanism*, p. xii) ; néanmoins, l'humanisme laïc doit sa force au fait qu'il vaine en partie les limites du temps simplement présent.

+ Cf. E.G. Lee, *Mass Man and Religion*, p. 125 : « La ligne séparant la religion de la morale consiste en ce que dans sa nature la morale sert le présent ; elle maintient ce qui existe déjà alors que la religion, elle, sert l'avenir en faisant naître dans l'œil de la foi ce qui n'existe pas encore ; elle crée le futur à la flamme des certitudes de l'intuition. »

que nous ramenions toutes choses vers le bas à notre propre niveau ; en conséquence, nous sommes généralement incapables de voir qu'il y a au moins une aussi grande différence (dans l'organisation et la fonction, dans l'étendue et dans les dates) entre l'adulte et le sage qu'il y en a entre le fœtus et l'adulte. Browning avait une bonne raison de s'exclamer :

« Deviens vieux avec moi ! Le mieux est encore à être, dernière chose de la vie pour laquelle la première a été faite : notre temps est dans Sa main qui a dit « J'ai prévu un tout, la jeunesse n'en expose que la moitié ; aie confiance en Dieu : vois l'ensemble et ne sois pas effrayé ! » †

Bien sûr il n'est que trop évident que souvent le vieil âge chronologique est partial : son propre et inévitable déclin dans l'infrahumain semble manquer complètement de la contrepartie salvatrice de l'ascension vers le suprahumain. Seul le mouvement vers le bas de la Paire est clairement évident. « Nous voyons que cela nous fait mal de trop ressentir, de sympathiser trop largement, d'être trop conscients, de voir de trop nombreux côtés d'un problème. Nous commençons à voir qu'il est confortable de laisser nos esprits en arrière et nos cœurs s'endurcir. Grandir après les quelques premières années... est un effort intense. ...Nous passons le sommet de notre courbe et sombrons. » φ Ainsi, avancer dans les années produit un patriotisme exacerbé, une rancœur politique accrue, une incapacité aux idées larges, un manque d'amour, un souci croissant pour le confort matériel. L'idéal du vieil âge vénéral, des « années qui produisent l'esprit philosophique » et les vastes expansions de l'esprit, de la vie totale de l'homme (et non pas simplement de la première moitié) en tant qu'ascension de plus en plus ardue de la montagne de la réalité – ce standard est, particulièrement en Occident, largement démodé. Et, à sa place, nous avons mis le pseudo-idéal du jeune-vieux grand-père, du vieux garçon vigoureux et enthousiaste, du brave type qui est aussi jeune qu'il veut le ressentir, et qui refuse jusqu'au dernier moment terrifiant d'être de son âge. Le culte de la jeunesse • est d'autant plus insidieux qu'il est partiellement inconscient : nous n'admettons pas souvent avec volubilité que le vieil âge est laid, une disgrâce, et d'une certaine manière non naturel. ⊗ En réalité, il est bien tout cela – une chose déplaisante et bizarre, comme un enfant sénile – aussi longtemps que l'on refuse de faire cette ascension qui seul le rend digne de vénération. Il est complètement absurde d'aller consulter nos anciens s'ils ne sont pas également mieux que nous, au lieu d'être des jeunes hors d'âge sur le déclin. ⊕

Que l'on ignore le mouvement de réunion vers le haut, que l'on y résiste, qu'on l'accepte comme inévitable, ou qu'on l'accueille et qu'on le rende pleinement intentionnel, il reste un fait. Un homme ne peut s'empêcher de sombrer pour finir. * Et, pour dire la vérité, il n'a pas d'autres plans. C'est sa politique à long terme, le courant sous-marin au-dessous des ondulations de surface, la chose après laquelle il est réellement. Le docteur Watson a raison – au lieu de demander à un homme ce qu'il pense, observez ce qu'il fait, et fiez-vous à cela. Et le docteur Adler a raison – quelle que soit l'aigreur avec laquelle le névrotique se plaint de ses symptômes, ils servent assez bien son intention cachée : supprimez-les et il ne fera qu'en inventer de pires pour la même fin ; et le névrotique est en ceci ce que nous sommes tous. Nous déplorons la mort, mais dès que nous évitons une manière de nous tuer nous-mêmes, nous ne trouvons le repos qu'après en avoir conçu deux nouvelles. Individuellement,

† 'Rabbi Ben Ezra'. Walt Whitman a beaucoup à dire à propos de ce que l'on peut appeler une vieillesse supérieure : « En vous je vois l'estuaire qui s'élargit et se répand majestueusement en se déversant dans la mer immense. » ('To Old Age'). Il parle « des cimes scintillantes de la vieillesse », de la beauté de l'âge plus intense que celle de la jeunesse, et du parcours ascendant de l'âme au travers de morts multiples.

φ Gerald Heard, *Op. cit.*, p. 177.

Cf. D. H. Lawrence, Pansies, p. 93 : 'Les rancœurs de la vieillesse' (« Les vieux veulent être jeunes mais jeunes, ils ne le sont pas, et ça leur reste sur le cœur... ») et 'Le bel âge des anciens' (« Cela devrait être beau d'être vieux... »). On savait d'habitude que chaque septième année de la vie d'un homme était critique, un échelon à franchir. Mais pour nous, qui avons scié la moitié supérieure de l'échelle, le monde a naturellement une connotation très différente.

• À ce propos, voir Wyndham Lewis, The Doom of Youth, qui apporte des preuves très intéressantes.

⊗ Comparons notre attitude face à la vieillesse avec celle de Platon qui, en termes presque chinois, décrit parents et grands parents comme le trésor du foyer, précieux, sacrés et révévés. Laws, 931.

⊕ « L'âge offre autant d'opportunités que la jeunesse – quoique sous un autre vêtement. Quand s'efface le crépuscule, le ciel se remplit d'étoiles, invisibles le jour. » Longfellow, 'Morituri Salutamus'.

* Comme le dit Gerald Heard avec force : « Si nous ne faisons pas quelque chose du temps, chose grâce à laquelle nous atteindrons ce qui est en dehors du temps, c'est le temps qui fera de nous quelque chose et ce ne sera pas joli. » *Op. cit.*, p. 178. Nous avons le choix en vieillissant, dirais-je, de devenir infantiles ou enfantins. Il n'y a pas de *tertium quid*, de troisième option. La conscience de soi diffuse de l'enfant se concentre dans la conscience de soi nettement définie de l'adulte ; la vieillesse devrait brouiller les limites à nouveau (et elle le fera finalement par un moyen ou par un autre).

nationalement, dans notre espèce, nous sommes contraints à la mort. Le bon sens dit que la mort est une question de nécessité et non de choix, mais permettez-moi de douter du fait qu'un homme, ou tout autre créature, mourrait, si de part en part il était contre la mort. Il y a ce conte oriental d'un artisan qui se propose de sculpter un objet parfait, un objet si délicieusement parfait que le temps n'a plus de prise sur lui : il vit plus longtemps que des dynasties. Nous obtenons tout le temps dont nous avons besoin pour les tâches que nous nous sommes imposées, à leur propre niveau. φ Notre attente de la vie correspond à notre intention dans la vie, qui est hiérarchiquement graduée.

À moitié saisi, comme une vue déplaisante qu'il est mieux d'éviter, le mouvement vers le haut n'est pas plus rempli d'espérance que le mouvement vers le bas ; contemplé tranquillement, jusqu'à ce que je le voie comme étant ma propre intention après tout, il prend une complexion très différente. Et je comprends comment la vigueur corporelle en déclin peut être couplée à une force spirituelle croissante, comment un rétrécissement de mon activité est une occasion pour élargir mes sympathies, comment la sagesse peut s'aiguiser lorsque la ruse s'émousse, comment la vallée de l'humiliation et les montagnes délectables de la vieillesse s'impliquent mutuellement, comment la bifurcation de mon futur, et de mon passé, m'assure contre l'orgueil spirituel d'un côté, et la simple servilité de l'autre. Quand je regarde en avant, le ciel et la terre se séparent de plus en plus, et se rejoignent toujours plus étroitement. ø La seule manière de faire le mieux des deux mondes est de les explorer simultanément, en discernant d'abord leur existence séparée, deuxièmement leur contraste croissant, troisièmement leur unité indissoluble. Il n'y a pas de chemin du milieu, pas de place pour le compromis.

Et ainsi la deuxième moitié de la vie tend à être l'image en miroir de la première. « Nan Po Tzu Kuei demanda à Nü Chü comment se faisait-il que lui, un vieil homme, eût encore le visage d'un enfant. La réponse fut qu'il avait entendu parler du Tao... » † Concernant Lao-Tseu lui-même, le grand prophète du Tao, il y a une histoire qui raconte qu'il naquit, après une gestation de soixante-dix ou quatre-vingts ans, avec les cheveux blancs d'un vieil homme, et qu'il fit immédiatement part de son nom à sa mère. ° Mais la version chrétienne de l'état d'enfance, avec sa hiérarchie symétrique, son ambivalence, nous frappe moins étrangement – « À moins de te convertir, et de devenir comme un petit enfant, tu n'entreras pas dans le royaume des cieux. Tous ceux qui, de ce fait, se rendront humbles comme ce petit enfant, seront de même les plus grands au royaume des cieux. » × Il est nécessaire de se mettre sérieusement à la recherche de cette deuxième enfance réelle ou bifurquée. À moins que le saint n'acquière une joyeuse spontanéité et une confiance remplie d'amour, en revenant à son enfance, il ne restera qu'un homme de principe ; à moins que le poète n'acquière un émerveillement d'enfant, en revenant à son jeune âge, il ne restera vraisemblablement qu'un versificateur ; à moins que le penseur n'acquière simplicité et liberté par rapport aux conventions, en revenant à son enfance, il ne sera pas davantage qu'un professeur ; à moins que le peintre n'acquière la capacité d'un enfant pour une façon de voir originale, il ne restera qu'un simple artiste académique.

φ Il est peut-être significatif que, dans les sociétés humaines plus avancées, l'individu vive plus longtemps et atteigne, pour l'essentiel, sa maturité plus tardivement et aussi que, la longévité décroisse lorsque nous dépassons en descendant la limite des singes. (Cf. P. Chalmers Mitchell, The Childhood of Animals, III). En général, les individus plus avancés prennent davantage de temps pour accomplir leurs tâches. Certes, il y a de nombreux exemples de morts prématurées (Marlowe, Chatterton, Keats, Shelley ou Rupert Brooke – dans le domaine anglais) comme il existe des hommes qui ne savent pas quand ils ont fini (Wordsworth en est peut-être l'un des meilleurs exemples parmi les poètes). Cependant, même dans ce domaine, je soupçonne qu'il existe des raisons profondes à ce qui est apparemment arbitraire et que la mort arrive bien plus à point nommé qu'il n'apparaît. La science médicale moderne en est venue à penser que la condition physique d'un patient reflète sa condition psychique bien plus précisément qu'on ne le suppose communément. Parmi les psychologues, les adlériens soulignent en particulier l'importance du facteur psychologique dans les maladies, qui sert une « intention défensive » chez le patient. Et il est bien connu que certains individus attirent les accidents. Bref, nous contribuons davantage que nous ne l'admettons à nos maladies et à notre mort.

ø À propos de la sagesse unissant le ciel et la terre chez Rabelais, John Cowper Powys écrit que : « la suprême sagesse thérapeutique – même si parfois elle franchit le seuil des Signes Célestes ou qu'elle loge à l'Aigle d'or ou au Lion d'argent – doit toujours revenir à la tombée de la nuit à la cuisine et au cabinet d'aisance » Rabelais, pp. 314, 409.

† Chuang Tzu Book, VI.

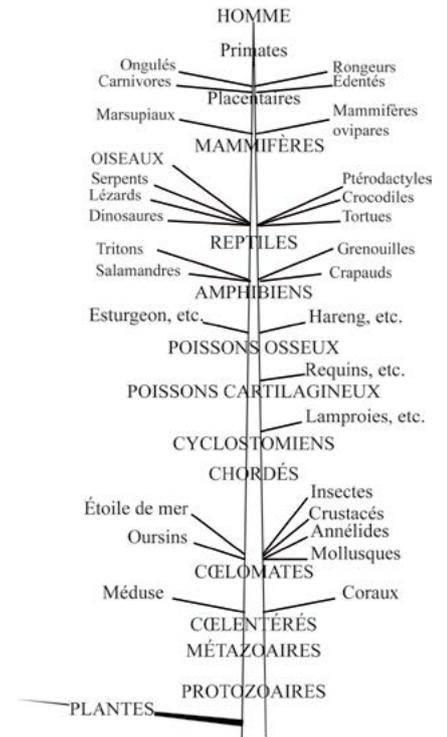
° Cf. B. S. Bonsall, Confucianism and Taoism, p. 77.

× Mat. XVIII. 3, 4.

(ii) LA PHASE VITALE**7. DE L'HUMANITÉ À LA VIE – LE PASSÉ**

En revenant sur mon passé, j'observe que la région temporelle entre l'Humanité et la Vie est divisée en secteurs très élaborés. L'espèce *Homo sapiens* mène au genre *Homo* primitif, et de là aux primates originels, aux mammifères placentaires originels, et finalement au groupe des mammifères primitifs. De là suivent, au fur et à mesure que ma vue vers le passé s'élargit et s'approfondit, les reptiles et les amphibiens, les poissons osseux et cartilagineux, les cyclostomiens (auxquels il manque des mâchoires et des membres appariés), les cœlomates primitifs (qui possèdent une cavité entre la paroi du corps et le tube digestif), les cœlentérés primitifs (auxquels il manque cette cavité corporelle), les métazoaires originels et les colonies cellulaires, les protozoaires qui sont des cellules uniques, et finalement l'ancêtre hypothétique de nous tous – la Vie, dont toute vie est une subdivision, avec ses « Cellules » primordiales, dont toutes les cellules descendent. Les preuves de l'anatomie comparée, de l'embryologie et de la paléontologie pointent vers une Vie qui est génétiquement une. Elles pointent, en effet, vers un organisme unique qui s'est déployé en une complexité inconcevable et aux dimensions mondiales, un organisme dont le physique est plus, et non pas moins, avancé car il a incorporé une grande quantité d'espace – un espace pour une amélioration intérieure illimitée, et pour l'élaboration d'échanges subtils de toutes sortes. Chaque étape de mon histoire en tant qu'espèce referme les lacunes biologiques du corps de cette Vie, en unifiant progressivement des éléments disparates. Il y a quelque temps, j'ai atteint le point où j'ai été identique avec mon peuple et mon espèce ; plus loin, j'ai rejoint tous les mammifères, puis tous les vertébrés ; finalement, je suis devenu un avec tout le vivant. Samuel Butler a fondamentalement raison : nous « prouvons à chacun d'entre nous que nous sommes réellement la cellule primordiale qui n'est jamais morte ». * La main qui enregistre maintenant ce fait est produite par ce même corps primordial, est la chair de sa chair. + Le prouver est hors de question, mais il y a des indications qu'il n'y a aucune créature vivant sur Terre dont le corps ne soit pas, le temps aidant, en continuité physique avec le mien, et aussi véritablement mon organe que cette main l'est. Nous avons quelque chose en commun, à savoir nous-mêmes. Suivre la trace de notre histoire, c'est suivre la trace de nos étapes jusqu'au tournant où nous nous sommes faussé compagnie, et revenir sur notre décision de nous séparer.

Il est essentiel de distinguer le tronc de l'arbre évolutionnaire de ses branches. Le temps montre qu'il y a une différence extrêmement importante entre l'organisme central, le tronc, même s'il est humble, et l'organisme périphérique, ses branches, quelle que soit leur avancée. Car quand on voit qu'un type englobe pour ainsi dire tout ce qui est issu de lui, alors nos ancêtres animaux – les poissons, des amphibiens, les reptiles et les mammifères – bien qu'apparemment semblables à leurs descendants et représentants animaux du présent, sont, pour l'œil capable de discernement, tout à fait différents d'eux. Il y a des indications qui nous montrent que pratiquement toutes les lignes contemporaines du développement



Présentation sommaire et simplifiée de l'arbre généalogique de l'humanité

* *Life and Habit*, p. 86. En réalité l'entité primordiale de la vie a presque été certainement infracellulaire : la cellule est probablement le point culminant d'un long processus d'évolution organique.

+ « Le poisson d'il y a cinquante millions d'années et l'homme d'aujourd'hui sont un seul et même être vivant dans le même sens – ou presque – que l'octogénaire et l'enfant qu'il a été sont un seul être vivant... Le poisson a lui-même vécu en tant qu'humanité... » Samuel Butler, *Op. cit.*, p. 127.

évolutionnaire sont des impasses. Mais le type mammifère originel avait en lui-même tout pour devenir l'ensemble des carnivores et des ongulés, des rongeurs et des édentés, et l'homme lui-même : et ainsi, du point de vue hiérarchique, ce type est supérieur à l'Humanité, quand on voit que l'Humanité n'en est qu'une partie. De manière semblable, le reptile originel, qui extérieurement n'est peut-être pas différent de certaines de nos espèces actuelles, est, pour l'observateur dont le regard porte loin, à la fois mammifère et humain. Autrement dit, cela a peu de sens que vous ayez grimpé haut dans l'arbre ancestral si vous avez été assez imprudent pour en quitter le tronc. Paradoxalement, le pied de l'arbre est plus élevé que le sommet de la branche la plus haute : comme le bûcheron le sait bien, il commande le tout.

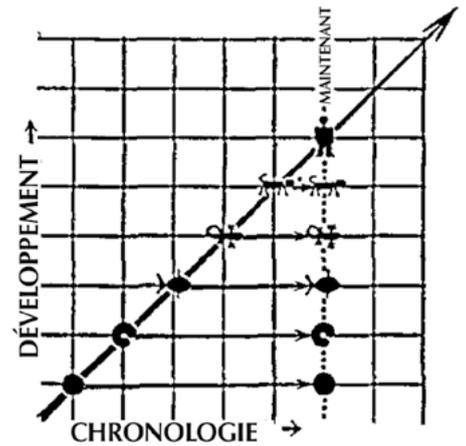
Notez la bifurcation essentielle de notre passé dans la Vie. Pris abstraitement, sans leur « remplissage temporel », nos ancêtres sont de plus en plus nos inférieurs ; pris concrètement, avec leur « remplissage temporel », ils sont toujours nos supérieurs, et plus ils sont éloignés plus ils sont hauts dans la hiérarchie. Ainsi l'ancienne coutume d'adorer les ancêtres, et la coutume moderne de les mépriser, sont également appropriées. En fait, nous devons faire les deux.

8. DE L'HUMANITÉ À LA VIE – LE FUTUR

Tel est notre passé dans la Vie. Quant au futur, il semble y avoir trois possibilités : la première, que l'homme, comme tant d'autres espèces et genres avant lui, s'éteindra ; la deuxième, qu'il survivra aussi longtemps que la Vie survivra ; la troisième, qu'il ne mourra ni ne vivra dans une Vie, mais qu'il vivra et mourra à l'intérieur même de la Vie, en brisant stade après stade ces barrières qu'il a érigées entre lui-même et les autres créatures.

(Cette troisième alternative n'est pas tout à fait aussi excessive qu'elle peut le sembler. Déjà le réseau des échanges symbiotiques qui relie l'Humanité aux plantes et aux animaux est complexe et au-delà de toutes les possibilités du calcul. Il est vrai que la plupart des limites physiques sont obscurcies plutôt qu'abolies, mais je ne vois pas de raison pour laquelle l'homme ne devrait pas se lier (à la façon des champignons et des algues qui ensemble forment des lichens) anatomiquement à ses partenaires symbiotiques. Au niveau reproductif, bien sûr, les espèces restent distinctes ; néanmoins les cellules germinatives ne sont plus inviolables. Des opérations sur les cellules effectuées par Spemann, De Fonbrune et d'autres, sont devenues une évidence, et les nombreuses centaines de gènes de la mouche des fruits *Drosophila* ont été cartographiées et systématiquement bombardées aux rayons X. Qui peut dire où cette interférence s'arrêtera ? Il n'est pas impossible que, en exerçant leur ingéniosité, de nombreuses espèces regagnent une unité tombée en désuétude par négligence.)

Mais que l'humanité meure d'une mort précoce, ou qu'elle se réintègre si bien à la Vie qu'elle y disparaisse, ou qu'elle s'arrange d'une certaine manière à vivre presque jusqu'à la fin sans y mourir ni s'y immerger, est réellement négligeable du point de vue de cette enquête. Ces



On a déjà procédé délibérément à de telles ruptures de frontières parmi les plantes. Par exemple, on a créé une nouvelle plante dont les cellules contiennent des chromosomes de radis, de chou et de navet ; qui plus est, elle peut se reproduire. Ce mélange de gènes et de chromosomes appartenant à différentes espèces reste un processus au petit bonheur et il y a beaucoup de choses que nous ne comprenons pas ; toutefois, les implications pour le futur sont assez évidentes.

trois alternatives reviennent pratiquement à la même chose. La vie de l'homme n'est pas en lui-même, ce n'est pas sa propriété privée, mais ce que lui-même et les créatures qu'il contrôle et remodèle, et par lesquelles il est remodelé, possèdent en commun. Comme sa vitalité dérive de la Vie, elle retourne de la même manière à la Vie : une loi inexorable assure que son œuvre se perdra progressivement dans la structure de la Vie, et que sa contribution deviendra graduellement impossible à distinguer du tout. Quoi qu'il en soit, mon avenir conduit donc, par l'intermédiaire de l'Humanité et de cercles biologiques constamment en train de s'élargir, au périmètre de la Vie *in toto*, et là s'établit une équivalence grossière entre mon passé vital et mon futur vital.

Mon souci présent ne concerne pas ce futur comme étant simplement un futur, mais en tant que condition à réaliser maintenant – maintenant-à-partir-de-ce-moment-là. Me réunir à la Vie est ma tâche. Je dois faire des rectifications pour m'être dépossédé de mes pauvres relations une par une. Comme la pire sorte d'élévateur social, ayant fait une échelle de mes amis, j'ai essayé de les repousser elle et eux à la fin. Méthodiquement et brutalement je me suis séparé de la compagnie de tous mes proches invertébrés, de mes proches poissons, de mes proches reptiles, de mes proches mammifères, et de mes proches les hommes – rejetant à chacun de ces stades la plus grande partie de moi-même. En les retranchant de moi-même je me suis moi-même amputé, jusqu'à ce que ce qui fut une fois la totalité de la Vie soit maintenant réduite à ce fragment. La chose urgente que j'ai à faire, c'est de réintégrer, de restaurer cette unité que j'ai temporairement détruite. Jusqu'à ce que cela soit accompli, je resterai une masse de blessures, de moignons, de membres coupés, malsaine, sans rien de sacré, hors du tout. Le remède, c'est de recommencer à prendre soin de mes créatures proches. « Les vies subhumaines, et même les choses, doivent être traitées avec respect et compréhension, et non brutalement opprimées afin de servir nos besoins humains. » ° Comme je ne suis plus indifférent à leur vie intérieure, l'étude que j'en fais doit être tempérée et de sympathie et de respect. Là où je peux le faire, je dois alléger leur férocité et leur douleur. Mais par-dessus tout, je ne peux plus nier ma responsabilité. (Les circonstances extérieures et les besoins intérieurs se combinent pour nous imposer cette destinée – nous sommes de plus en plus obligés de reprendre et de nous charger du souci de la Vie. Il est significatif que, globalement, la gentillesse pratique envers les autres créatures, une certaine connaissance de leur psychologie, * et la connaissance nécessaire pour leur contrôle, et la nécessité de ce contrôle, aient dû toutes avancer ensemble récemment. La distinction entre l'animal sauvage et l'animal domestiqué, entre l'organisme non domestiqué et celui qui est domestiqué, devient obscure. L'Humanité est en train de domestiquer la Vie, et la Vie est en train de domestiquer l'Humanité.)

Une question se pose : l'ordre de la réintégration ressemble-t-il à l'ordre de la différenciation ? Est-ce que je rejoins la Vie en répétant, à l'envers, les stades par lesquels j'ai laissé la Vie, de sorte que mon futur est comme un film de mon passé montré à l'envers ?

Évidemment il n'est pas question d'une correspondance exacte ou détaillée. On peut cependant dire que, en général, l'homme est plus solidaire des créatures qui sont plus proches de lui dans l'arbre

M. C. S. Lewis, dans *The Problem of Pain* (p. 66, § 123), suggère que l'homme a pour fonction de racheter et de pacifier le monde animal. Le fait que nous ayons domestiqué des animaux et que nous ayons des animaux de compagnie est bien plus profond que nous ne le reconnaissons : c'est notre affaire de « sauver » – presque d'humaniser – les animaux. L'animal « réel » ou « naturel » n'est pas (comme la science naïve le suppose) l'animal sauvage, mais l'animal apprivoisé. À cela, j'ajouterais la suggestion suivante : l'exploration scientifique de la nature sauvage représente une part très importante de son « humanisation » ou de son « artificialisation » ; elle comble à la fois un besoin profond de l'homme (se reconnaître en tant qu'espèce parmi les autres espèces) tout en révélant le rôle véritable des créatures inférieures. La relation entre Saint Antoine et ses poissons comme celle entre Saint François et ses frères les oiseaux n'est au fond guère différente de celle de Köhler avec ses singes ou de celle de Pavlov avec ses chiens. Dans ce genre de cas, c'est une erreur de séparer l'esprit de l'homme du corps de l'anima : l'esprit est, réellement, celui de l'animal.

° Aldous Huxley, *Philosophie éternelle*, p. 96, Plon, Paris, traduit par Jules Castier, 1977.

* Le frère Junipero des Fioretti n'était pas seulement très heureux de découper les pattes d'un porc encore vivant à l'aide d'un couteau de cuisine (pour offrir un bon repas à un frère souffrant), mais il « décrit en outre avec allégresse les entailles qu'il avait faites au porc, afin de reconforter le cœur de l'homme malade », et il déclara à Saint François qu'il était prêt à en faire de même avec cent porcs. Saint François réprimanda Junipero non pas (du moins, à en croire le récit) pour sa cruauté, mais pour son indifférence pour la propriété d'autrui. On oublie facilement combien notre considération pour les animaux, en Occident, est récente. Contrairement à l'hindouisme et au bouddhisme, le christianisme a quant à lui généralement regardé les bêtes comme de simples moyens pour des fins humaines.

Edward Carpenter a enseigné que la tâche propre à l'homme est de retrouver sa source cosmique et que, pour ce faire, il doit rebrousser chemin sur la route par laquelle il s'était éloigné de cette source. Il n'est donc guère étonnant de découvrir que l'ordre menant à un approfondissement de la conscience soit plus ou moins l'ordre de l'évolution à l'envers. (Voir par exemple Edward Lewis, *Edward Carpenter*, p. 63.)

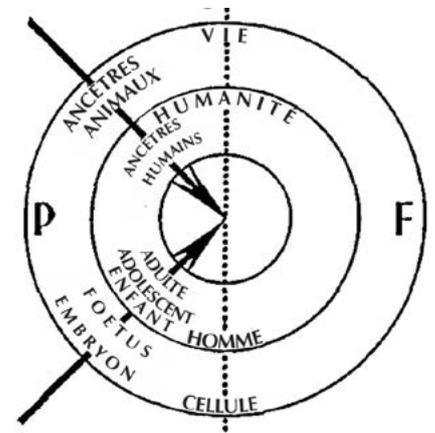
généalogique : il tend à mieux les connaître et à exercer un ferme contrôle sur elles. Les bacilles et virus génétiquement éloignés sont plus déconcertants. En général, les cercles de la sympathie humaine qui vont s'élargissant ne sont pas difficiles à suivre. Commenant à la maison, notre charité embrasse les hommes de notre pays avant les étrangers, notre propre race avant les autres races, les humains avant les mammifères d'autres types, les mammifères avant les reptiles, etc. Dans l'ensemble (il y a, c'est vrai, de nombreuses variations), plus nous nous sommes séparés tôt d'un groupe plus il est vraisemblable que nous le rejoindrons tard. Nous franchissons du regard un abîme de millénaires chaque fois que nous levons une pierre. • En reculant, nous échouons à nous reconnaître nous-même : nous avons si longtemps ignoré ces autres visages et membres que de les voir véritablement nous choque. Seuls les souvenirs d'un Fabre nous ramènent assez loin. Cependant, que nous le sachions ou pas, la conscience que nous avons de ces créatures repoussantes est à la fois la conscience que nous avons de nous-mêmes et la leur.

9. DE LA CELLULE À L'HOMME – LE PASSÉ : LES ÉVÉNEMENTS AVANT LA NAISSANCE

Dans les deux dernières sections, j'ai discuté des bras supérieurs – passés et futurs – de la phase vitale de mon histoire quadruple ; dans cette section et dans la suivante, je discute de leurs contreparties, les bras inférieurs, en commençant par le passé.

Tout comme mon développement postnatal a été un film en mouvement rapide de mon histoire dans l'Humanité, mon développement prénatal a été un film en mouvement rapide de mon histoire dans la Vie. Autrement dit, la pédagogie est à l'anthropologie ce que l'embryologie est à la paléontologie. (C'est, bien sûr, une simplification à outrance. La fameuse loi de recapitulation – énoncée de la manière la plus brève sous la forme « l'ontogénie répète la phylogénie », ou, de manière plus développée, « le développement de l'embryon reflète les stades adultes de l'évolution de ses ancêtres » – doit être maintenant réécrite sous une forme telle que « l'ontogénie répète les étapes fondamentales des ontogénies des formes ancestrales, spécialement quand ces étapes sont d'une importance structurelle ou fonctionnelle pour l'individu. » * Cependant le principe principal n'en a été établi plus fermement que par le développement de la science biologique depuis l'époque de Haeckel – « Pour un fait qui ne semble pas s'adapter à la théorie moderne de la recapitulation, on peut en citer un millier qui seraient sans signification sans elle. » ×) Mais mon histoire « inférieure » en tant qu'embryon ne répète pas du tout précisément mon histoire « supérieure » dans mes ancêtres animaux. Ceci n'est certainement pas surprenant. En considérant premièrement l'immense disparité entre l'environnement confiné et constant de l'embryon d'un côté, et le vaste environnement fluctuant des organismes ancestraux de l'autre ; deuxièmement, l'immense disparité entre le « programme » de l'embryon (à savoir sa croissance réussie) et le « programme » ancestral (à savoir, la compétition et la coopération réussies) ; et, troisièmement, l'immense disparité de tempo entre les deux « programmes » – en considérant tout ceci, donc, c'est une merveille que la correspondance

- « Soulevez la pierre et vous me trouverez », dit Jésus (Oxyrhynchus Logia 1,5). Et Thomas Edward Brown, dans son poème 'Disguises' écrit :
« Sous ma tonnelle vint un crapaud
Vraiment hideux à voir
Sur le champ, saisissant une canne,
une pique,
Je le frappai cruellement.
Alors tout l'endroit d'une clarté subtile
s'illumina
Je regardai, et c'était Lui ! »
Voir les contes de fées où la bête hideuse
se transforme en prince charmant dès lors
qu'elle gagne l'amour d'un être humain.



* G. R. de Beer, Embryos and Ancestors.

× Hamilton, Boyd, et Mossman, Human Embryology, p. 326. Le passage cité se poursuit ainsi : « Peu importe à quel point le chercheur considère comme inadéquate la théorie moderne en tant qu'explication de la raison du développement d'une espèce, il lui sera toujours profitable pendant son étude de l'embryologie de garder constamment à l'esprit le principe général que, sauf quelques exceptions, plus le stade du développement d'un embryon d'une espèce particulière est jeune, plus le groupe animal qui lui ressemble à la fois morphologiquement et physiologiquement est inférieur. »

puisse être aussi précise qu'elle l'est. Bien que l'embryon ait, à sa propre façon, redressé et raccourci la piste principale de l'évolution, il a encore à couvrir ce qui est manifestement le même pays.

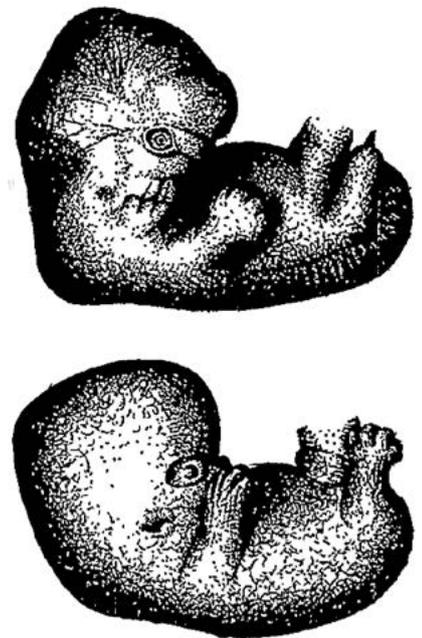
Comme pratiquement tous les autres animaux, je commence ma carrière individuelle en tant que cellule unique fertilisée, sous une forme qui n'est vraisemblablement pas complètement différente de celle de mes tout premiers ancêtres unicellulaires. Se divisant en deux cellules, et ensuite en quatre, etc., le jeune embryon devient à présent un paquet de cellules, rappelant sans doute une colonie cellulaire ancestrale dont les membres étaient encore indifférenciés. Par d'autres divisions et repliements cellulaires, le paquet de cellules se transforme en une sphère creuse ou *blastula*, qui représente un stade antérieur de l'évolution des métazoaires. La phase cœlentérée du développement ancestral (représentée de nos jours par les coraux et les méduses) et la phase cœlomate (représentée par les vers de terre) sont bien marquées. Plus tard, le stade de poisson connaît une brève récapitulation : là, dans la petite mer salée dans laquelle je suis immergé, je développe des « branchies », uniquement pour les reperdre au fur et à mesure que je me rappelle ma conquête ancestrale de la terre sèche. Mes membres croissent, ma queue diminue (relativement à ce qui reste de moi) et elle est finalement repoussée hors de vue, puis mes caractéristiques commencent à prendre celles d'une forme humaine.

Et ce parallélisme n'est absolument pas confiné aux choses extérieures, à l'embryon en tant que forme globale. Par exemple, mon cœur, au début un simple tube comme le cœur des vertébrés les plus inférieurs, a ensuite deux chambres comme celui d'un poisson, puis trois chambres comme celui des reptiles, devient au deuxième mois cœur de mammifère à quatre chambres. Mon oreille interne est originellement une simple membrane de peau comme chez un poisson, mon poumon est un simple sac comme chez une grenouille, mon foie un simple conduit comme chez une lamproie. Encore plus digne d'être noté, il y a les organes ancestraux que j'imité uniquement pour les rejeter presque d'un coup – des côtes dans ma nuque (les côtes cervicales), une notocorde, et deux tentatives préliminaires de reins, la première paire étant apparemment une réminiscence de celle de mes ancêtres vertébrés les plus anciens et la deuxième étant semblable à celle d'une grenouille ; je garde la troisième paire.

De ce fait, dans le département biologique de la science, plus que dans aucun autre, le principe des paires symétriques est pleinement reconnu. ° Il est raisonnablement clair, concernant la phase vitale de mon existence passée, que j'ai vécu une double vie mais non une vie divisée. La dualité de mon histoire est contenue dans une unité plus grande.

10. DE L'HOMME À LA CELLULE – LE FUTUR : LES ÉVÉNEMENTS APRÈS LA MORT

La symétrie de mon passé est établie, mais qu'en est-il de mon futur ? Est-ce que ma destinée individuelle et celle de mon espèce sont liées dans le futur comme elles l'ont été dans le passé, complétant ainsi la symétrie



Embryons humains aux 43ème et 47ème jour de gestation. Notez le terrain évolutif parcouru dans cet intervalle.

° Cela ne veut pas dire que la récapitulation 'explique' le développement de l'embryon. L'homme de science ne peut reconnaître dans cette loi un pouvoir agissant intermédiaire entre un poisson adulte ou des reptiles qui vivaient il y a des millions d'années et l'organisation de l'embryon. Il ne peut que chercher une explication qu'en termes d' 'organiseurs' ou de 'substances formatrices d'organes' de 'centres d'activation' ou de 'différenciation' réellement présents. L' 'explication' scientifique doit toujours se référer à un domaine inférieur, mais c'est le travail du philosophe de pointer vers l'autre moitié, qui se réfère à un domaine supérieur. Cf. J.S. Huxley et G. R. de Beer, Elements of Experimental Embryology.

quadruple au stade vital aussi bien qu'au stade humain ? Et s'il en est ainsi, en résulte-t-il vraiment que, comme Leibniz le supposait, le processus de la mort renverse celui de la génération ? × Autrement dit, mourrai-je en tant qu'homme avant de mourir en tant que simple vertébré, et en tant que vertébré avant de mourir en tant que simple métazoaire, et en tant que métazoaire avant de mourir en tant que simple collection de cellules ? Je propose de montrer que ceci est, plus ou moins, ce qui arrive effectivement. Ma descente renverse ma montée vers l'homme. Non seulement l'homme est capable, en un certain sens, de se transformer en animaux, mais il est condamné à le faire. La soi-disant superstition de la lycanthropie est aussi vraie en principe qu'elle est universelle. *

Mais d'abord il est nécessaire de dire quelque chose du système nerveux et de ses « strates ». On les estime parfois, pour faciliter la description, au nombre de quatre, dont la première ou la plus inférieure – la moelle épinière, avec son extrémité supérieure qui rejoint le cerveau – est phylogénétiquement la plus ancienne, et la plus simple en structure et en fonction. La deuxième strate, comprenant le cerveau moyen, + avec le cervelet et les ganglions basaux, est un développement évolutionnaire ultérieur ; la troisième – les régions sensorimotrices des hémisphères cérébraux – et la quatrième – le reste des hémisphères cérébraux, sont encore au repos. Les vertébrés les plus primitifs possèdent les deux premiers niveaux, avec seulement des rudiments du reste. Les poissons supérieurs et les amphibiens ont des hémisphères cérébraux quelque peu plus développés. Chez les mammifères inférieurs, ils sont encore plus visibles, mais la quatrième strate n'est pas encore distinguable. C'est chez les mammifères supérieurs, et particulièrement les singes, que cette strate finale est bien marquée, et chez l'homme elle comprend la plus grosse partie du cerveau. Concernant les fonctions respectives de ces quatre strates chez l'homme, les experts sont loin d'être d'accord, et tout exposé ne peut être que provisoire. Mais les observations des effets des blessures et les maladies du cerveau, les preuves combinées de l'anatomie comparée et de la psychologie animale, et les résultats d'opérations expérimentales sur des animaux vivants, ne laissent aucun doute à propos de la structure principale. Les strates inférieures sont relativement stéréotypées dans leur fonctionnement et sont principalement déterminées par l'hérédité ; mais la troisième et la quatrième, et celle-ci particulièrement, sont très plastiques. La dernière doit son organisation finale et son fonctionnement très largement à l'expérience postnatale, et à l'influence formatrice de l'environnement. De plus, on peut dire que le système nerveux humain est une hiérarchie dont les membres les plus élevés et les derniers apparus coordonnent et contrôlent, mais ne supplantent pas, les niveaux inférieurs plus anciens. °

Sir Thomas Browne n'était pas loin de la vérité littérale quand il écrivait : « Nous sommes tous des monstres, c'est-à-dire une composition de l'Homme et de la Bête, en laquelle nous devons entreprendre d'être comme les poètes imaginent l'homme sage Chiron, c'est-à-dire des êtres chez lesquels la région de l'Homme est au-dessus de celle de la Bête, et où les Sens sont assis au pied de la Raison. » • Je continue à être un poisson et un amphibien, un reptile et un mammifère primitif, et (presque littéralement au sommet de tout cela) un homme. En fait, mon

× Monadology, 73, 76 ; Principes de la Nature et de la Grâce, VI. Quoiqu'ils soient peu nombreux ceux qui aillent aussi loin que Leibniz ici, la tradition dit globalement (1) que, comme Chuang Chou le dit, « la naissance n'est pas un commencement ni la mort une fin » et (2) que nos histoires prénatale et post-mortem sont liées.

* Voir, par exemple, A. de Gubernatis, Zoological Mythology (1872), i ; Tylor, Primitive Culture, i, Anthropology, XIV, XV ; Robert Eisler, Hibbert Journal, Jan., 1946.

+ Des parties de cette deuxième strate sont spécialement liées à la sexualité et aux émotions. Cf. l'article du Dr P. Bard paru dans Foundations of Experimental Psychology, et celui du Dr W.B. Cannon portant sur 'l'organisation neurale de l'expression des émotions' dans Feelings and Emotions.

° Néanmoins, la subordination du plus ancien implique sa modification. Des centres de contrôle inférieurs perdent leur autonomie face à des centres plus élevés ; il se passe alors ce qu'on nomme une 'corticalisation de la fonction cérébrale'.

Il semble que les lobes frontaux, pour lesquels l'homme est si remarquable, ne le dotent pas de fonctions psychiques nouvelles mais plutôt du pouvoir de coordonner celles qui existent déjà : prévoir, initier et organiser. Selon F. Tilney et H.A. Riley, page 68 de leur ouvrage sur The Form and Functions of the Central Nervous System, les lésions dans cette zone tendent à dissocier la connaissance et le sentiment chez le patient, de sorte qu'il « n'associe plus de tonalité affective adéquate à ce qu'il reconnaît ».

• Religio Medici, I. 55.

humanité n'est pas quelque chose d'autre que ma nature de poisson ou de reptile, mais plutôt leur expression, celle-ci étant portée à un usage supérieur, pour devenir leur achèvement, leur accomplissement. * La structure même de notre système nerveux témoigne de l'exactitude de l'expression de Bergson que « c'est avec notre passé entier que nous désirons, voulons et agissons ». Il n'y a pas de réalisation mienne qui ne soit pas en ce sens la réalisation du poisson, du reptile et du mammifère en moi : je suis leur manière de faire des tâches plus élevées. Connaître ce que le reptile représente réellement, c'est l'étudier ici à son pinacle en l'homme, où enfin il devient lui-même en se transcendant, au lieu de là où, comme chez le serpent et le crocodile, il a échoué. N'est-ce pas un préjugé très évident que de dire que le reptile réel est celui qui est extérieur à l'homme ? Est-ce que les créatures inférieures ne sont pas davantage elles-mêmes en moi qu'en elles-mêmes ? En moi elles s'éveillent, en elles-mêmes elles rêvent. En moi elles sont les coauteurs de ces commentaires sur elles-mêmes. Et, pour moi, les nier, c'est comme si le rameau niait le tronc et les racines. En fait, mon humanité est une abstraction creuse dans le sens où mon infrahumanité n'est pas : précisément de la même manière qu'un immeuble peut survivre à la destruction de son grenier mais non à celle de ses fondations, mes niveaux inférieurs et les plus anciens peuvent de la même manière se passer des niveaux supérieurs et ultérieurs, mais non *vice versa*. Fondamentalement, je suis plus mammifère qu'humain, plus reptile que mammifère, plus poisson que reptile. Le dernier niveau est sans nul doute une amélioration sur les anciens, mais il est le premier à disparaître lors d'une situation d'urgence. Un feu dans un théâtre comble, ou un désastre assez soudain pour tromper la vigilance des hommes, et il n'y a plus aucun doute concernant la bête sous la peau. La bête tue l'homme avant de mourir elle-même. Notre humanité est délicate, et risque toujours de devenir la première victime.

Les paroles de Caliban sont des prophéties qui nous concernent tous :

« Nous perdrons notre époque ; et nous transformerons tous en bernaches ou en singes avec des fronts bas de serfs. » •

Mais savoir comment nous perdrons nos têtes et nos fronts dépend de toutes sortes de circonstances. La procédure de lobotomie frontale, ce remède maintenant notoire pour certains types de dépression mentale extrême, consiste à faire une percée à l'arrière des lobes antérieurs, de sorte à ce qu'ils n'affectent plus le fonctionnement du reste du cerveau ; on constate que le patient, recouvrant sa santé, manque de la capacité à synthétiser, à planifier ses actions de manière efficace, à restreindre l'expression de ses émotions, et son sens moral peut être sérieusement affecté. × Quand je suis ivre ou sous l'emprise des drogues, il est très vraisemblable que la même sorte de choses m'arrive pendant un temps. Il semble que les strates de mon système nerveux soient mises hors circuit dans l'ordre de leur apparition dans l'évolution. La strate la plus haute et la dernière est la première à être affectée – je perds la capacité de prévoir, de raisonner, de juger, de considérer une situation comme un tout ; mes réactions émotionnelles sont moins fermement sous contrôle. En bref, je me comporte comme si de grandes parties de mes hémisphères cérébraux avaient été supprimées, et à certains égards je semble en train de vivre au niveau d'un des mammifères supérieurs. Lorsque la dose de drogue est accrue, des niveaux plus anciens sont attaqués :

* Le sexe est un exemple frappant de l'élévation de l'animal en l'humain : la pleine portée de la sexualité n'apparaît que dans les poèmes d'amour les plus subtils. La fonction sexuelle comporte elle aussi de nombreux niveaux, conjuguant l'activité du reptile, du mammifère, de l'homme et du suprahumain. Selon l'archevêque Otto : « Le domaine tout à fait spécial de l'Eros n'est amené à exister que lorsque l'instinct de reproduction dépasse la vie simplement instinctive, pénètre la vie humaine plus élevée de l'esprit et du sentiment et insuffle des souhaits, des besoins et des désirs aux affinités personnelles, aux amitiés, à l'amour, au chant, à la poésie et à l'imagination créatrice en général. » The Idea of the Holy, p. 47. Mais, toute activité spécifiquement humaine est une fleur dont la tige et les racines sont animales : c'est en l'homme seulement que l'infrahumain est mûr et sans déformation

Le Dr S. Jellinek (aux pages 131 à 138 de Dying, Apparent-Death and Resuscitation, indique qu'« à l'agonie, le dernier souffle, après une ou deux minutes de rigidité propre à la mort », est suivi d'un mouvement de déglutition ». Il lie ce mouvement à l'appel d'air typique des animaux à poumons primitifs – les amphibiens – qui n'ont pas encore de respiration thoracique. Si ce phénomène de déglutition relève, en fait, de la récapitulation de nos origines amphibiennes, je ne puis le dire ; mais cela relève du possible.

• Tempest, IV. 1.

× R.M. Brickner, dans The Intellectual Functions of the Frontal Lobes, décrit le cas d'un entrepreneur prospère chez lequel, suite à une tumeur, on avait enlevé les deux lobes frontaux jusqu'à la zone pré-motrice. À son réveil, il se montra incapable de faire un effort soutenu, agité, vantard, manquant de retenue et de coordination dans ses processus mentaux dans l'ensemble. Il fit cependant preuve de mémoire, de sens de l'observation et d'une capacité de raisonnement – certes amoindrie.

En chirurgie, un anesthésiant a trois fonctions : 1) éviter au patient des douleurs physiques et mentales ; 2) l'immobiliser ; 3) détendre ses muscles. Une anesthésie profonde est ainsi nécessaire pour des opérations abdominales (à moins que l'on n'utilise de la tubocurarine) de sorte que les muscles soient suffisamment relâchés. Selon ce livre, on ne peut traiter le malade tant qu'il reste un homme ; il doit être réduit au niveau de ses organes afin que, mourant en tant que malade, il revienne entier à la vie.

mes mouvements sont de plus en plus désordonnés, mes réponses affectives plus violentes. J'approche du niveau des vertébrés inférieurs (bien qu'évidemment il ne puisse pas y avoir de comparaison détaillée entre leur comportement et le mien). À un stade ultérieur, je deviens tout à fait inconscient en tant qu'organisme unitaire, bien que ma respiration et mes battements de cœur soient encore sous le contrôle des strates les plus inférieures de mon système nerveux. Finalement, quand la dose est accrue à nouveau, je meurs complètement. Ou plutôt, je reviens à l'état d'une simple colonie d'organismes, et ensuite à celui d'une simple foule qui n'est liée par aucun but commun. Et il ne se passe pas très longtemps avant que les membres de cette foule meurent à leur tour. D'un côté, le biologiste doit abandonner la notion naïve et de bon sens d'une mort unique, de structures qui sont à un moment vivantes et au suivant totalement mortes, pour y substituer la notion d'une série de morts graduées, en descendant la hiérarchie. * (Ce n'est pas seulement cela – comme des observateurs depuis Démocrite jusqu'à la Société pour la Prévention des enterrements prématurés du XIXe siècle l'ont noté – la mort de l'homme en tant que tout n'est absolument pas l'événement certain et clairement défini que nous le croyons généralement être. Les parties ont une manière déconcertante de survivre au tout. Les mâchoires des têtes de guillotins se meuvent parfois, pendant quelques minutes après la décapitation, comme si elles faisaient l'effort de parler ; le cœur d'un homme pendu, qui est autrement apparemment tout à fait mort, peut continuer à battre pendant dix minutes et plus ; sous le microscope, une activité remarquable des cellules et des tissus du cœur et du cerveau a été observée, un certain temps après la mort de leur propriétaire, et on a constaté que des cellules de la névroglie avaient quitté leur poste et avaient voyagé sur des distances considérables le long d'une veine. +) D'un autre côté, le psychologue ne peut pas raisonnablement ignorer les preuves confirmatives fournis par des hommes qui étaient partiellement morts (comme nous avons maintenant le droit de le dire) et qui revinrent ensuite à une vie complète – j'ai dans un chapitre précédent cité le cas du patient qui, à moitié mort de gastro-entérite, expérimenta en empirant une division de la conscience unitaire en éléments, associés à la tête, au cœur et aux viscères. φ Notre mort peut être décrite comme une révolution prolétarienne qui, non contente de liquider l'ancien régime, avec son ordre hiérarchique allant du tsar à l'insignifiant koulak, se poursuit en liquidant le prolétariat lui-même. Ou, dans un idiome plus ancien : « Jusqu'à ce que ce résident indiscipliné en moi, me détruise ; jusqu'à ce que moi je m'infecte moi-même ; l'homme sans nombril continuera à vivre en moi ; je sens ce chancre originel me ronger et me dévorer. » ø

Bien sûr, il y a de nombreuses façons de mourir, et certaines d'entre elles sont si rapides qu'elles paraissent être, au lieu d'une désintégration sociale commençant au sommet et descendant vers le bas, des catastrophes qui détruisent tous les degrés de la société d'un seul coup. Mais en fait la plus soudaine des morts soudaines prend du temps – assez de temps pour la descente hiérarchique. Et, peu importe la lenteur ou la rapidité de ma descente, elle est essentiellement le racornissement de cette sympathie par l'élargissement de laquelle je suis monté. Je ne peux pas ne pas reconnaître la raison de ma mort : ne me souciant plus des

Après tout, il y a quelque chose de vrai dans le gag de cabaret où l'on voit un centenaire dont le foie lui survit pour avoir bénéficié d'une dose journalière de sels revigorants – cet organe doit donc être battu à mort à coup de bâtons !

* « Il y a mort lorsque le corps métazoaire cesse d'accomplir normalement ses fonctions ; il y a une autre mort, lorsqu'une coupe de tissu issue de ce corps n'assimile plus le sucre ou cesse de respirer dans le manomètre ; une troisième mort survient lorsque la préparation enzymatique préparée à partir de la coupe de tissu s'arrête de catalyser ses réactions appropriées, » Joseph Needham, Order and Life, p. 33.

+ S. Jellinek, Dying, Apparent-Death and Resuscitation, pp. 20-1, 48.

φ Le cas a été décrit par Sir Auckland Geddes dans un exposé fait devant la Royal Medical Society, le 26 février 1927.

Après tout, la doctrine de la métempsychose qui voit dans les animaux des hommes avilis n'est que dans son principe confirmée par la science. La camaraderie des populations primitives avec les animaux, l'insistance des enfants à traiter ces derniers comme des humains, le folklore fourmillant de brutes humanisées ou d'hommes transformés en bêtes – tout cela est très proche de la vérité.

ø Religio Medici, II. 10. « L'homme sans nombril » est bien sûr Adam – que l'on pourrait peut-être considérer comme notre ancêtre mammifère pré-placentaire.

autres espèces, je ne me soucie que de l'homme seul ; ne m'identifiant plus avec mes proches humains, je ne ressens que mes propres douleurs et plaisirs privés ; ne sympathisant plus avec tous mes organes et cellules, je me confine à cette cellule-ci ou à celle-là. Et quand je ne suis plus suffisamment généreux pour maintenir même ce statut inférieur, je descends à la molécule.

Mais ceci n'est que la moitié de l'histoire. « La façon de monter vers Dieu », dit Hugues de Saint-Victor, « c'est de descendre en soi-même. » Une croissance accrue signifie toujours une décroissance. ° En fait, ma vie future est de la façon la plus évidente dépendante de ma descente. Cet adulte que je suis, avec ses souvenirs et ses talents accumulés, n'est pas construit pour durer : pour obtenir une nouvelle durée de vie je dois abandonner mes gains récents et revivre primitivement une fois de plus dans mes enfants. Je dois faire retraite encore plus loin, en me détachant de la totalité de ma carrière de métazoaire antique et pénible et de ses nombreux accomplissements, pour revenir à une cellule unique – spermatozoïde ou ovule – si je dois me maintenir dans la Vie. La règle est que pour aller de l'avant je dois me remodeler moi-même, et plus je désire aller loin plus ce remodelage doit être radical ; en d'autres termes, on ne peut pas échapper à la symétrie hiérarchique, on ne peut pas se raccrocher à un membre supérieur de la Paire en évitant le membre inférieur. × En ce sens hautement pratique du moins, chaque parent observe l'admonition de redevenir comme un petit enfant : l'enfant est ses parents, rajeunis par leur descente conjointe – ce n'est pas quelque chose qu'ils font, mais le développement d'une partie d'eux-mêmes primitive et jusqu'ici négligée. La formule moi-même quand j'étais jeune (plutôt associée au tableau de Degas qu'au vers de Fitzgerald) couvre, en fait, l'histoire entière de la Vie, et est d'une application universelle. Notre mort est le souvenir de ce que nous étions en tant qu'infrahumains, de sorte que nous puissions nous souvenir aussi de ce que nous étions en tant que suprahumains.

11. LA CONSCIENCE DES « FAITS DE LA VIE »

Je me suis contenté jusqu'ici, d'une plate exposition des événements saillants de mon histoire de Vie. Avant de continuer pour en tirer certaines conclusions générales, je veux faire une brève pause pour me demander ce que cette histoire signifie pour moi.

Je note, d'abord, que je suis assez bien habitué à l'idée que je suis issu d'un certain ancêtre gélatineux, avec lequel je suis physiquement lié par une suite incomparable d'aïeux monstrueux. Et la raison pour laquelle je ne trouve pas l'idée embarrassante ou bizarre me semble être que ce passé qui est le mien est si bien isolé de moi par le temps que ce pourrait aussi bien être une pure fiction. Je me maintiens bien matelassé et enveloppé par le temps comme si c'était une épaisse couverture, pour me protéger de la froide réalité que je ne peux pas supporter, pour me cuirasser contre un moi que je n'ose pas posséder. « Innombrables », comme Carlyle l'a observé si clairement, « sont les tromperies et stupéfactions dissimulant des merveilles, que l'Espace pratique sur nous. C'est encore pire concernant le temps. Votre grand antimagicien, et dissimulateur de merveilles universel, est ce même Temps menteur. » * On peut compter des millions

° Voir Jean XII, 24-5 ; et aussi I Corinthiens XV, 35 et suivantes pour la doctrine de la résurrection de Saint Paul : « Ce que tu sèmes ne prend vie qu'à condition de mourir. » soit, en français, il faut reculer pour mieux sauter. Eckhart déclare aussi : « Aussi longtemps que je serai ceci ou cela, que j'aurai ceci ou cela, je ne serai pas toutes les choses et je ne les aurai pas. »

× Il y a une curieuse (et dangereuse) variation hindoue sur ce thème, connue sous le nom de Laya Yoga. L'adepte de Shakti, au cours d'un orgasme sexuel, lie la conscience descendante (si l'on peut dire) à une conscience ascendante : on dit que, par un effort de détachement, la conscience s'élève ainsi bien au-dessus de son niveau normal. Le principe apparaît aussi dans le Hatha Yoga qui cherche en contrôlant jusqu'aux mouvements involontaires du corps, à développer des états mystiques de l'esprit.

Inge remarque qu'« on juge de mauvais goût de parler ou de penser à la genèse de la vie humaine » mais il ne désapprouve pas cette convention. Au contraire, il suggère que le caractère déplaisant de notre début comme de notre fin sur terre est un moyen conçu par Dieu qui désire que nous portions nos regards vers des réalités plus élevées. Contemporary British Philosophy, 1ère série, pp. 209 et suivantes. Je serais assez d'accord s'il s'avérait que notre inconscience des profondeurs signifiait que nous avons conscience des hauteurs ; or il semble que nous faisons bien le contraire : plus je réalise vite que je viens depuis peu d'émerger d'un abîme où je vais sombrer, plus je risque vite de comprendre le besoin que j'ai d'une sublimité compensatrice. Si je fais de mon mieux pour ne jamais glisser sous le plan humain, je ne m'aide pas à m'élever au-dessus.

* Sartor Resartus, III. 8.

d'années, de même que des millions de kilomètres, pour interpréter ce qui git de théorique et d'inoffensif à leur fin extrême. C'est pourquoi je peux me permettre d'être relativement honnête à propos de mon passé ancestral. Mon passé individuel, d'un autre côté, n'est pas fourni avec un tel cordon sanitaire, et en conséquence je le réprime complètement. Ou, si on me force à en prendre note, je me venge en l'appliquant aux hommes en général, au lieu de moi-même en particulier : par de tels moyens, je m'arrange pour le rendre aussi académique, aussi froidement impersonnel, aussi éloigné et sans danger, aussi antiseptique, que la dixième dimension. Combien souvent m'est-il réellement arrivé de constater que, durant ma propre durée de vie (une période de quelques 14 ou 15 mille jours, et autant de millions de minutes), et dans mon propre corps, j'étais incommensurablement inférieur à chaque animal que je voyais autour de moi ? Combien de fois quand je mange, disons, du poisson, est-ce que je me souviens de l'apparition récente de ma propre nature de poisson, et quand je m'assieds pour manger de la viande que je suis un cannibale ? Mon inconscience de moi-même, pratiquement toujours profonde, approche ici de la perfection. Qui n'a pas été intrigué par un certain récit concernant les escapades qu'il faisait au jardin d'enfants, une certaine remarque de bébé amusante, une certaine indication de caractère précoce ? Et plus ces racontars biographiques sont anciens plus ils sont fascinants – mais si l'on en revient directement à la naissance, tout intérêt s'évapore soudain et mystérieusement. Ce simple repère parmi tant d'autres est défendu par une frontière étroitement gardée. Un rideau de fer, ou même une guillotine, tombe, tranchant la vie en deux parties inégales : la première, anténatale, qui dans sa réussite et dans pratiquement tout, sauf le temps d'horloge, est presque la totalité, est amputée et jetée de côté, alors que l'on estime que la deuxième partie, postnatale, qui est un travail de dernière minute et presque une chose secondaire, est toute mon histoire. ⊗ Je vis dans une maison de fous dont les habitants nonagénaires sont incurablement convaincus qu'ils sont nés la nuit dernière, bien qu'ils puissent avoir le désir, si cela plaît aux autorités, de rendre hommage du bout des lèvres à la théorie d'une existence précédente dans certains limbes. En revenant à la réalité, je dois réaliser (de manière aussi vive que je réalise ce que j'étais hier) que je n'ai pas été simplement un charlatan reptilien, un poisson qui s'est élevé dans le monde, une chose rampante améliorée, une boule de gelée plus qu'ambitieuse, mais que je suis encore tout cela, et qu'il n'est d'aucune utilité quelle qu'elle soit de prétendre que je peux les faire oublier. Accompagnant mon faux orgueil voici ma fausse modestie, qui estime pour rien mes réussites époustouflantes en ce corps, et mon faux pessimisme, qui ne peut voir aucun futur pour moi parce qu'il ne peut discerner aucun passé.

Ordinairement, je suis content de caractériser mon histoire anténatale de « technique » et que, de ce fait, elle n'est pas mon affaire, afin de la transmettre au spécialiste, et de ne me soucier que des choses qui « comptent réellement ». Mais quand enfin, par un certain accident des circonstances ou de tempérament, je m'éveille de ce rêve qualifié de bon sens pour parvenir à la vie de veille, j'aperçois que ce qui est merveilleux me concernant n'est pas l'extraordinaire mais l'ordinaire, que ce qui a un sens en moi n'est pas ce qui m'est privé, mais ce en quoi je suis juste semblable à tous les autres hommes. Ce qu'un homme est en tant qu'homme, en



Développement du visage chez l'embryon humain.

⊗ « L'histoire de l'homme au cours des neuf mois précédant sa naissance serait probablement bien plus intéressante car elle contient des événements de bien plus grande importance que ce qui va se passer pendant les soixante-dix ans qui vont suivre. » Si Coleridge, qui avait (relativement) peu d'informations sur ce sujet, a pu saisir cette importante vérité, quelle excuse avons-nous pour ne pas en tenir compte ? Nos poètes contemporains ont, il est vrai, cherché à rapporter ces faits – et particulièrement Aldous Huxley dans son 'Fifth Philosopher's Song' quand il dit :

« Des spermatozoïdes par millions, tous vivants ;
à leur cataclysme, seul un pauvre Noé
a pu espérer survivre.
Et, parmi leur milliard moins un
auraient pu exister
un Shakespeare, un autre Newton, un
nouveau John Donne.
Mais le seul à avoir survécu, c'est Moi... »



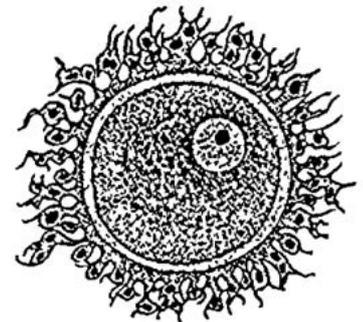
Jumeaux siamois (*cephalothoracopagus* ou *janiceps*). S'il nous arrive d'être totalement surpris, c'est devant de tels monstres ; c'est-à-dire quand quelque chose a mal tourné ; mais le plus surprenant, c'est que beaucoup de choses se passent bien très souvent.

tant que chaque homme et tous les hommes – c'est cela la chose formidable, qui inspire l'admiration, et qui est la plus importante : le reste n'est pas sans importance, bien sûr, mais infinitésimal en comparaison, bien que nous le faisons enfler jusqu'à ce qu'il semble être tout. Nous faisons en sorte que ce que ce qui nous différencie remplace l'organisme entier. Notre tâche est donc de transmuter une merveille vulgaire, proportionnelle à la rareté de son objet, en merveille illuminée proportionnelle au caractère ordinaire de l'objet. Seul l'ordinaire est vraiment merveilleux. Quand nous nous sentons découragés, quand nous semblons n'avoir rien fait de nos vies, quand nous semblons tous être si ternes et si déplaisants, alors il est temps de nous rappeler ce que nous comptons pour peu de choses il y a un moment. Prenez tous les citoyens actuels de ce pays tels qu'ils étaient récemment (il y a quelques dizaines d'années au maximum), mettez-les dans une mare, une goutte de cette eau semblerait alors au microscopiste amateur très semblable à ce qu'elle est d'habitude – en fait, la plupart des habitants microscopiques habituels de cette mare auraient raison de regarder de haut leurs envahisseurs « humains ». Cependant, regardez ce que ces spermatozoïdes semblables à des têtards et des ovules tranquilles sont devenus ! Avec tant de choses à leur crédit, on peut peut-être les dispenser d'être parfaits à présent. Avec un tel passé, leurs espoirs les plus fous pour l'avenir sont sûrement assez raisonnables

« Nous ne devons pas parler de la mort, » dit Chesterton, « car c'est déprimant ; nous ne devons pas parler de la naissance, car c'est indélicat. Cela ne peut pas durer. Quelque chose doit faire cesser cette étrange indifférence, cet étrange égoïsme rêveur... » † Ce n'est pas seulement en Erewhon que la naissance est une infraction, une inconvenance cependant admise, en accord avec « cette gloire suprême de l'invention humaine grâce à laquelle nous pouvons être aveugles et voir en même temps, cette incohérence bénie, » cette habitude « de passer par-dessus de tels éléments en silence, et d'assumer leur inexistence sauf lors de cas flagrants où l'on est forcé de les remarquer publiquement. » * J'entre et quitte cette vie humaine en tant que quelque chose qui n'est pas poli à mentionner, comme un squelette dans un placard –, ou, ce qui revient au même, comme un embryon dans la matrice et un cadavre dans le cercueil. Nous avons, bien sûr, l'excuse que la porte du placard est fermée, de même que tout, sauf une fraction, de notre développement et de notre désintégration, nous est caché à la vue. C'est une plate excuse, car nous sommes contents de croire à un million de choses que l'œil n'a jamais vues ni entendues. De plus, dans cet exemple, la dissimulation est plus accidentelle que nécessaire : elle n'a pas besoin de se produire, et elle peut ne pas continuer à se produire indéfiniment. De nombreuses créatures trouvent convenable de passer par leurs phases embryonnaires à l'extérieur du corps de leur parents sous forme de larves libres qui mènent des vies indépendantes au lieu de le faire à l'intérieur ; et, comme divers écrivains l'ont suggéré, il est concevable que l'homme lui-même puisse un jour revenir délibérément à quelque chose qui ressemble à ce mode de développement. Un jour, la moitié des animaux qui nous entourent pourront être des hommes en train de se faire, et, en tant que classe, ils pourront rester indistincts du reste sans l'aide d'une formation biologique. Peut-être, au foyer d'un futur distant, la nursery sera un combiné de laboratoire et de jardin zoologique, où la course à la nage de



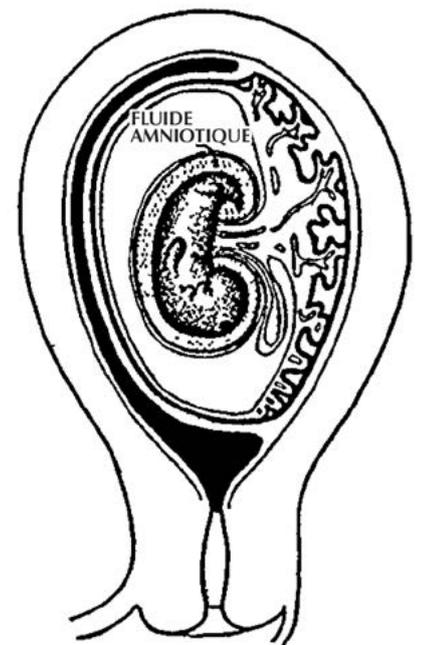
Spermatozoïde humain agrandi 3000 fois, vu sous deux angles différents : il peut avancer à la vitesse de 2,5 cm en trois minutes.



Ovule humain agrandi 400 fois, avec sa couche protectrice de cellules folliculaires assurant sa nourriture.

† [The Napoleon of Notting Hill](#), III. 2.

* Samuel Butler, [Erewhon](#), XIII.



Le jeune embryon dans la matrice (schématiquement)

dizaines de millions de spermatozoïdes vers un ovule sera un événement sportif excitant mais non pas inconnu, où l'embryon ou la larve résultante changera graduellement par stades faciles pour passer de l'aquarium × au vivarium et à la cage aux singes, avant d'être enfin certifié humain par le médecin de famille. Dans un tel foyer, la nécessité pratique s'assurerait d'une certaine mesure de conscience. Supposer, cependant, que cette conscience excéderait de loin celle d'un somnambule, et que les parents adoreurs trouveraient leurs enfants-animaux étonnants, est supposer une modification psychique plus profonde que la modification physique que je suis en train d'imaginer. Il y a des chances que de tels parents réserveraient leur étonnement pour la mère infortunée et bizarre d'un passé lointain, qui – fantastique histoire ! – ne pourrait jamais connaître la tendresse de s'être entourée d'animaux familiers qui seraient aussi ses enfants, et qui n'aurait jamais vu une bête – sa bête – se transformer en homme. Même maintenant, après tout, nous sommes entourés de petites graines qui se transforment en fleurs et en arbres, de chenilles qui se transforment en papillons, de têtards qui se font grenouilles – et qui parmi nous en est spécialement impressionné ? + Encore une fois, qu'y a-t-il en fait de plus remarquable, le poisson dans le ventre (ce qui est virtuellement l'organisation actuelle), ou le poisson dans la poussette pour bébé (qui est la sorte de chose que je suis en train d'imaginer) ? Est-ce une chose moins étrange d'être le père d'un reptile que d'en être son gardien ? En réalité notre aptitude à recouvrir la réalité d'un écran de fumée fabriqué à partir de sentiments, d'un jargon technique, de faux semblants, dépasse toute exagération. Pourquoi, par exemple, est-ce que la Machine à remonter le temps, qui, en chaque femme enceinte, a une vitesse de milliers d'années par heure, – la Machine à remonter le temps que j'étais, et en fait suis encore – pourquoi est-ce que cette machine est beaucoup moins intéressante que le gadget de H. G. Wells constitué de nickel, d'ivoire, de cristal de roche, qui n'avait même pas le mérite d'être techniquement plausible, sans parler d'être réel ?

(Il y a, bien sûr, une explication pratique. Après une brève période d'ajustement malaisé, la nature humaine se calme pour prendre presque tout pour acquis ; et dans cette adaptabilité repose la raison d'une grande partie de notre succès biologique. Dans la lutte pour la vie, la conscience est un bien précieux, qui ne doit pas être gaspillé sans discernement, ou en se fondant sur quelques estimations philosophiques élevées ou esthétiques concernant la valeur. Notre succès, jusqu'à un certain point, demande que notre conscience pleine et vive se réserve au nouveau et à l'inhabituel, à ce qui demande un nouvel ajustement, et presque rien ne reste pour l'immense arrière-plan des choses habituelles, ou pour ce qui demande de la contemplation plutôt que de l'action. Mais au-delà de ce moment de l'évolution, il y a une réévaluation. La conscience qui reste proportionnée à l'importance de son objet, plutôt qu'à son utilité, est * d'abord inexistante, puis un luxe rare et dispendieux, et enfin une nécessité – et même, finalement et au long cours, une nécessité pratique.) °

Le don divin de la conscience est, à un certain degré, susceptible d'être encouragé et cultivé – comme, par exemple, dans le dispositif de traduction du trop familier en langage moins familier, ce qui peut avoir l'effet de nous sortir de notre stupeur. Laissez-moi en donner

× En fait, l'embryon vit vraiment une existence aquatique dans le liquide salé qui le baigne et le protège – la mère ressemble ainsi à un aquarium ambulant ! Il est donc juste de dire que, pendant la plus longue partie de ma gestation, je suis d'abord un animal marin ; ce n'est que dans les derniers stades de mon évolution que je deviens animal terrestre.

+ À la fin de Nanna, Fechner attribue sa réalisation de la signification des fleurs, au fait qu'il était soudainement tombé sur un jardin rempli de celles-ci, après une longue période de cécité partielle. C'est une intéressante question que de savoir jusqu'où la stimulation et l'abstinence alternées pourraient être utilisées pour éveiller nos perceptions dormantes.

Nous sommes, comme Browning le dit dans 'Easter Day', « une race, d'où à peine un seul sur un million, a été capable, de ressentir qu'une merveille repose tous les jours dans les objets à ses pieds. »

« Qu'un lever de soleil, qu'une création du monde arrivent deux fois, et ils cesseront d'être merveilleux, d'être remarquables, et dignes d'attention. » Sartor Resartus, I. 8.

* Je ne dis pas que cette importance ressentie a un caractère objectif, tandis que son utilité serait subjective ou accidentelle ; mais seulement que, des deux, la première est le mode plus complet de la présence de l'objet dans le sujet. Ni l'utilité ni l'importance ne sont intrinsèques à l'objet.

° Nous avons certainement besoin d'être guéris ; et « le processus de guérison est une sorte de récapitulation », nous dit Mr E. Graham Howe. « Nous pouvons racheter le passé si nous en acceptons la responsabilité. » (The Triumphant Spirit, 181-2) Mais je pense que si c'est pour des raisons simplement thérapeutiques que nous revenons sur notre passé et le sauvons de l'automatisme, nous n'en bénéficierons pas autant que si nous agissons pour l'intérêt de la vérité seule, et en étions empêchés par des motifs pas davantage pratiques que la curiosité et l'étonnement. La loi du quelque part ailleurs, de l'approche indirecte, est certainement autant en force ici que nulle part ailleurs.

une illustration. Supposons que pour obtenir une voiture, j'aie vu, non un fabricant, mais un pépiniériste, et que je lui achète une graine qu'il me dit de planter dans un lit de copeaux de fer, en l'humidifiant périodiquement avec de l'huile et en l'amendant avec de vieux morceaux de caoutchouc. Pendant la première semaine environ, la graine n'est, extérieurement, pas plus qu'une boulette en expansion ; mais, petit à petit, elle en vient à ressembler à une petite charrette primitive avec de simples disques pour roues, et à ensuite un tombereau plus élaboré, etc. ; elle se développe par degrés jusqu'à devenir quelque chose qui ressemble à une diligence bien suspendue, puis un chariot à vapeur victorien, une voiture à moteur édouardienne, et finalement un modèle dernier cri à six cylindres, graissé, ayant fait son plein d'essence, et fonctionnant en douceur. Supposons que m'étant assis près de la roue, je découvre que ma nouvelle voiture n'est pas seulement capable de se gouverner elle-même et de changer de vitesse au bon moment, mais aussi de réparer ses propres crevaisons, de recharger ses propres batteries, de raffiner son propre pétrole et même, après un peu d'éducation, de lire ses propres cartes et de discuter avec moi des meilleures routes à prendre ; supposons, de plus, qu'il arrive un jour où cette remarquable machine me parle des voitures, et du mystère de leur naissance à partir de petites graines métalliques – et, en fait, devienne l'auteur de cette histoire que je suis en train de raconter. Supposons que tout ceci soit arrivé, juste une fois. Je pourrais difficilement échouer à être impressionné. Et même si j'étais un brillant mécanicien, je ne rêverais pas de déclarer connaître comment ma voiture en est venue à être une voiture, ou ce qu'elle était réellement. Cependant la vérité est que cette impossible machine, avec quelques modifications relativement sans importance, est la chose la plus ordinaire du monde – j'en suis une moi-même ! En bref, je suis manifestement impossible, et je ne l'avais jamais remarqué. Celui qui insiste sur le bon sens est lui-même suprême injure au bon sens.

Les grosses choses et les rapides nous impressionnent naturellement ; ° ce qui petit et lent est de peu d'importance. × Mais même en supprimant ces dernières excuses légitimant l'inconscience de soi – si, en dehors d'être libérée et exposée à la vue, chacune de nos phases précédentes était agrandie de telle sorte que les spermatozoïdes soient aussi gros que des anguilles, et nos fœtus aussi gros que des chats et des chiens ; ou si la croissance qui s'étend maintenant sur neuf mois (une période assez brève en toute conscience, mais qui n'est pas si brève que la croissance embryonnaire ne puisse être vue comme un mouvement) était comprimée en quelques secondes, de sorte que l'œuf puisse être réellement vu en train d'exploser pour devenir un bébé – même ainsi nous nous détournerions ennuyés, je n'en doute pas, des choses ordinaires pour nous intéresser aux comptes-rendus réellement passionnants de nos journaux sur l'œuf bizarre, qui en Chine ou au Pérou, s'est transformé réellement en bébé. C'est seulement si aucune créature ne s'était jamais développée, de sorte que nous n'aurions pas eu le temps de nous habituer à ce phénomène, que le développement d'une seule serait devenu digne d'adoration. Mais pourquoi un monde de choses en croissance serait bien moins remarquable qu'une seule d'entre elles ?

Nous avons besoin d'une grande expansion de l'esprit humain, d'une accélération de l'imagination qui excède ce qui a suivi les découvertes

° « Tout ce qui excède la taille habituelle est toujours grand, est toujours étonnant », dit Longin dans son Treatise on the Sublime.

× Il y a de nombreuses années, H. S. Jennings a indiqué que si une amibe avait la taille d'un chien, au lieu d'être microscopique, personne ne s'opposerait à ce qu'on qualifie ses actions d'intelligentes..

Près du début de The Everlasting Man, G. K. Chesterton indique que les événements ne sont pas davantage intelligibles parce qu'ils sont lents, et qu'il est absurde de supposer que l'évolution, étant graduelle, n'est de ce fait pas miraculeuse. Le mot d'évolution nous laisse avec l'impression que nous la comprenons, tout comme nous sommes d'une certaine manière sous la fausse impression que nous avons lu The Origin of Species. Cf. Sartor Resartus, III, 8 : « Est-ce une merveille, ce qui arrive en deux heures ; et est-ce que cela cesse d'être merveilleux si cela arrive en deux millions d'années ? »

de Colomb et de Copernic. Jusqu'ici, la science des dernières centaines d'années a à peine effleuré notre pensée d'une manière positive : nous avons entendu de distantes rumeurs d'un univers merveilleux où vivent d'extraordinaires habitants, mais nos yeux n'ont vu aucun d'entre eux. * Une nouvelle Divine Comédie nous attend, qui sera à la fois moins semblable et beaucoup plus semblable à la comédie originelle que nous ne le suspectons maintenant. Il est certain que l'ascension hiérarchique de l'embryon est un thème qui n'est pas indigne d'un deuxième Dante.

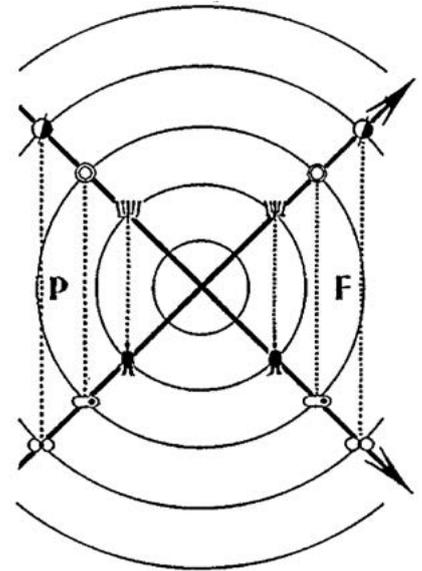
12. MON HISTOIRE DE VIE QUADRUPLE EN TANT QUE SYSTÈME CONCENTRIQUE

Mais d'isoler et de traiter comme indépendant un des quatre mouvements de mon histoire de vie ne fonctionnera pas. À moins qu'ils ne soient maintenus ensemble dans un tout temporel – passé et futur – basé sur ce centre présent, et à moins que ce système symétrique ne soit rempli de toutes ces histoires subordonnées concentriques, aucun des quatre mouvements qui le constituent n'est son moi propre. Un exemple rendra plus clair ce que je veux dire. Prise par elle-même, ma descente passée à partir d'une Vie primitive à peine vivante, n'est en réalité pas du tout une descente, mais une ascension à partir de la série inférieure vers l'état d'humanité ; à nouveau, prise par elle-même, mon ascension prospective partant de l'état d'humanité vers une Vie qui retourne mourir dans la planète, est en réalité une descente. Sous aucun aspect cette Vie éviscérée n'est supérieure à ma condition humaine présente. Pour découvrir la Vie dans sa totalité, en tant que tout méritant pleinement le statut hiérarchique que je lui ai accordé, je dois prendre pour échantillon mon propre fonctionnement concret à ce niveau-ci, et non des fragments détachés issus de ce fonctionnement. Et quand je fais ceci, mes doutes à propos de la supériorité de la Vie se trouvent être infondés : car la Vie comprend l'humain et tous les ordres inférieurs, en tant que chapitres, versets et mots de sa propre histoire. Le tout spatio-temporel est plus grand que ses parties spatio-temporelles. Dans leur place propre dans la Vie – la vie en tant que tout dans le temps – les débuts de la Vie et ses fins sont humbles simplement parce que ce sont seulement des débuts et des fins, cependant ils sont l'inverse de l'humble parce qu'ils sont les extrémités temporelles d'un tout extrêmement riche ; en fait, ils ne peuvent pas plus être détachés et critiqués séparément que le premier et le dernier mot de ce livre ne peuvent être traités de cette manière. C'est toujours l'histoire complète, avec le Maintenant pour Centre, qui compte, et juger la Vie par ses limites temporelles, en s'abstrayant de ce qu'elles enferment, serait comme juger d'un homme uniquement par ses cheveux et ses ongles, ou d'une image par son cadre. La règle hiérarchique est que le tout est à la fois bien avant et bien après la partie. Il s'étend au-delà de la partie dans le temps tout comme il le fait dans l'espace, mais dans les deux cas il s'étend par l'intermédiaire de la partie, ou alors ce n'est vraiment pas le tout.

Mon habitude d'isoler des épisodes de mon histoire et de les traiter comme autosuffisantes est la source d'incompréhensions infinies. Ainsi je déclare être en train d'écrire ces mots en tant qu'homme, ou en tant

* Peut-être que Blake, avec toutes les critiques qu'il fait de la science, arrive plus près de cette division que nous ne le faisons :

« Et Los regarda ses fils et il regarda ses filles, chacun étant une merveille translucide, ayant un univers au-dedans, s'accroissant intérieurement en longueur, largeur et hauteur, chacun étoilé et glorieux ; et ils avaient tous dans leurs lombes brillants une porte d'or et belle, qui s'ouvrait sur un monde végétal ; et dans tous il y avait les trois régions, l'enfance, l'état d'homme et la vieillesse. »
Jerusalem, 14.



La convergence de mon immense passé et de mon immense futur sur ce Centre, qui, bien que n'étant rien en lui-même, les enveloppe tous deux, s'exprime parfaitement dans les vers de Siegfried Sassoon : « Qu'il y ait la vie, dit Dieu. Et ce qu'il avait créé se déploya en myriades de vies en marche, et produisit cette heure, cette pièce tranquille, et ma petite pensée qui détient une invisible immensité entre ses mains. Qu'il y ait Dieu, dis-je, et ce que je fis se porta en avant comme la splendeur du soleil, s'éleva en extase et fut un avec le pouvoir immaculé de la conscience qui ordonne. »

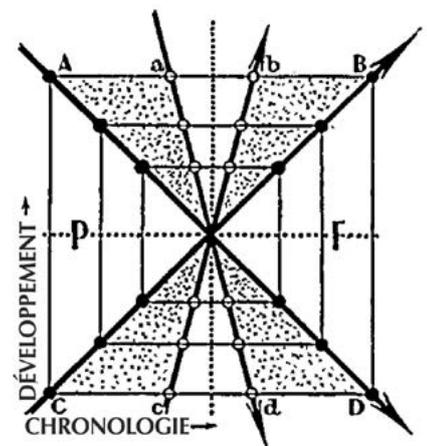
'The Power and the Glory', dans The Heart's Journey

qu'Humanité, alors qu'il est évident (dès que j'examine les choses) que seule la Vie est assez ancienne et expérimentée pour penser et utiliser le langage. Pour composer cette phrase, on doit avoir été à l'école pendant quelques centaines de millions d'années. En déclarant que je suis l'auteur de mes actes, je déclare, en effet, mon identité avec la Vie, et j'étends mon histoire pour qu'elle coïncide avec son histoire. Et si cette déclaration devait paraître un peu tirée par les cheveux, je n'ai qu'à me souvenir que chaque cellule maintenant concernée par la consignation de cette opinion est contemporaine de la Vie elle-même. L'erreur du bon sens est double – d'abord, elle dépouille l'homme de sa coquille de Vie, sans laquelle il n'est rien, et encore moins humain ; deuxièmement, elle expulse la Vie hors de l'homme, qui est le cœur et le noyau de la Vie. La Vie qui n'est que Vie n'est pas la Vie. La Vie survit à l'Humanité dans les deux directions du temps. L'Humanité survit à cette ville, et cette ville me survit à moi l'homme ; cependant sans un tel remplissage concret la Vie ne vit pas du tout, et survit encore moins à quoi que ce soit. Notre pensée est viciée de part en part par notre échec à voir que le vital est le noyau du tellurique, et que l'humain est le noyau du vital. C'est seulement en perdant constamment son statut hiérarchique qu'il peut être maintenu. Rien ne peut arriver que par ascension et descente. Mon comportement humain ne peut pas être compris en se concentrant sur le tout début d'un stimulus et sur le dernier tremblement de la réponse, alors que l'on ignorerait le corps intervenant – les impulsions entrantes et convergentes, le vide Central ou la synapse, et les impulsions sortantes, divergentes. Mon fonctionnement ne peut pas non plus être compris au niveau de la Vie à moins que la Vie passée ne soit vue comme réduite par étapes à ce vide Central présent, et reconstruite à nouveau dans l'avenir, et jusqu'à ce que le vide Central soit vu comme le réceptacle de la totalité de ce processus symétrique.

Dans 'Paracelsus', V, Browning décrit les deux moitiés d'un mouvement ascendant – « Ainsi il repose en tout, depuis les petits débuts de la vie, jusqu'enfin à l'homme – couronnement de ce projet de l'être, réalisation de cette sphère de la vie : dont les attributs avaient ici et là été éparpillés sur la face visible du monde d'avant, demandant d'être combinés, fragments imprécis ayant pour sens d'être unis en quelque tout merveilleux, qualités imparfaites répandues sur la création, suggérant une créature encore à faire, un point où tous les rayons éparpillés se rencontreraient et convergeraient dans les facultés de l'homme... Tout tendait à l'humanité, et, l'homme produit, tout eut sa fin jusque-là : mais dans l'homme achevé recommence une tendance vers Dieu. Les pronostics racontent la prochaine démarche de l'homme ; de sorte que dans le moi de l'homme surviennent d'augustes anticipations, des symboles, des types d'une splendeur vague, à jamais en cours dans ce cercle éternel parcouru par la vie. »

13. RÉCAPITULATION QUADRUPLE DE MON HISTOIRE DE VIE

Mon objectif dans ce chapitre, jusqu'ici, peut être exprimé en quelques mots – prendre la loi de récapitulation bien connue, la multiplier par quatre, et l'étendre dans les quatre directions. J'ai vu ma petite durée de vie couvrir, non simplement l'ascension passée de mes ancêtres individuels, mais aussi la descente passée de leurs groupes et de leurs types ; et couvrir, de plus, un double futur qui est, grossièrement parlant, l'image en miroir de ce double passé. En ce qui est une période de temps chronologiquement infinitésimale, j'empaquette d'une certaine manière une histoire future et passée longue comme une ère, par les méthodes télescopiques brutales typiques de la récapitulation biologique. Mon histoire dans la matrice est, pour ainsi dire, une des quatre histoires également indispensables dans la matrice, chacune mesurant un maximum de « temps de développement » contre un minimum de temps calendaire. Je passe soixante-dix ans dans la matrice de mes éternités de vie, et cette vie est la récapitulation d'une plus grande. La récapitulation dans son entièreté, en tant qu'art de réduction quadruple du temps – ce qui fait que des heures représentent des ères, de même qu'un cartographe fait que des millimètres représentent des kilomètres – est le secret d'une vie réussie, et en fait de toute vie. D'un côté, comme le chapitre



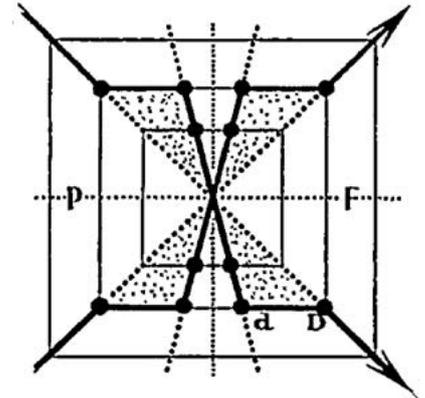
AD, CB représentent la phylogénie, ad, cb représentent l'ontogénie qui récapitule celle-ci. Bien que AB dans le temps calendaire soit ainsi raccourci en ab, AC, dans le « temps du développement », reste le même pour les séries phylogénétiques et ontogénétiques.

VII l'a exposé clairement, rien de moins que la Vie ne peut vivre ; d'un autre côté, le temps est court. La solution est ce à quoi nous devons nous attendre tout du long – pour vivre, chacun de nous doit, en un sens, être la Vie en tant que totalité, mais une vie comprimée par un mécanisme quadruple dans des dimensions du temps viables.

C'est la tortue phylogénétique qui donne réellement le rythme ; car plus le lièvre rapide de l'ontogénétique court longtemps plus il doit rester immobile, alors que la tortue continue son chemin régulièrement. Autrement dit, mon passé est l'histoire d'un développement arrêté, suivi par une soudaine réinvention du temps perdu, et mon futur est une histoire de précocité, suivie par une longue période d'attente. Mon affaire est d'être bien avant les temps à ma mort, de même que je suis derrière les temps à la conception : mais ceci signifie un marquage du temps aux deux extrémités de ma carrière. Ainsi, pendant que mes ancêtres évoluaient en poissons puis en reptiles, en mammifères puis en hommes, il était suffisant que je reste de simples cellules singulières en eux – jusqu'au dernier moment, il y a quarante ans, où j'ai décidé enfin de prendre le plus court des raccourcis vers leur niveau de réalisation. Et maintenant, ayant, pour ainsi dire, pris le tour de main pour prendre les raccourcis, je dois me presser, et, anticipant le lent développement de mes descendants, arriver en quelques années au niveau qu'il leur faudra probablement des ères pour réaliser. Et là je dois les attendre. Commenant en tant que parasite de l'homme, je dois finir en tant qu'hôte de celui-ci.

Autant pour les deux faces de l'ascension. La descente doit rencontrer d'abord une procrastination de la longueur d'une ère à un niveau, ensuite une ruée dans la descente déjà à moitié achevée, finalement une attente de la durée d'une ère à un niveau inférieur. En tant qu'embryon immergé dans ma mer utérine primitive, en tant qu'enfant non encore psychiquement distinct de la société primitive de mes égaux, en tant qu'enfant et jeune dans une communauté en évolution rapide mais en rétrécissement, en tant qu'adulte en train de s'affirmer maintenant comme individu solitaire conscient de ce qu'il est, en tant que vieil homme en train de mourir et de descendre vers l'état d'organe et de cellule – je suis dans cette série, une fois de plus, d'abord en train de me rappeler, ensuite contemporain, et finalement en train d'anticiper. En tant que simples cellules et molécules, je prophétise en ma propre personne le destin de tous ceux qui sont humains et vivants, et les attends pour qu'ils se joignent à moi.

Et cette récapitulation quadruple est inséparable d'une cinquième – cette condensation finale de mon histoire en un point du temps, en un rien Central qui cependant embrasse le tout. ° Ici se trouve la récapitulation d'un ordre entièrement différent, lorsque je vois qu'il réduit les quatre mouvements originaux, et les quatre mouvements récapitulatifs, à leur extrême limite, et qu'il les déploie à nouveau à leurs dimensions originelles. Le réemboîtement final de mon temps résulte en sa restauration *in toto*. Je suis conscient ici et maintenant de mon passé et de mon futur dans la vie : elle est là entièrement présente, comme à partir de ses temps et lieux propres, et en ces lieux et temps à partir de ce temps et de ce lieu-ci.



Le principe du retard évolutif : je marque le temps, ensuite me précipite en avant, puis je marque le temps. (Mon temps marqué en dD est mon existence cellulaire future dans mes descendants ; ou, moins probablement, dans un laboratoire biologique qui me confèrera une longévité en tant que cellules que je ne peux pas avoir en tant qu'organisme plus élevé.)

° Ce mode final de récapitulation permet à Empédocle de dire que l'homme qui a « obtenu la richesse ultime de la sagesse » peut, en déployant son esprit, voir tout ce qui arrivera en dix ou vingt vies. (Burnet, *Early Greek Philosophy*, p. 224.) Et Whitman dit : « Pense au temps où tu n'étais pas encore né ; pense au temps où tu te tenais aux côtés des mourants ; pense au temps où ton propre corps mourra. » (Nonesuch, Whitman, p. 511.)

Et ainsi je reviens au thème avec lequel cette partie de mon investigation s'était ouverte – mon histoire dans son aspect premier, mon histoire telle qu'elle s'est réellement présentée, est une poussée symétrique dans le passé et le futur à partir de ce moment présent, au lieu du simple mouvement unidirectionnel que je la vois généralement être. Ce que j'ai maintenant à faire, en fait, c'est de renverser la méthode de cette discussion, et de parler en termes d'expansion du présent plutôt qu'en termes de contraction du passé et du futur : mon histoire au long terme devient alors le produit plutôt que la source de ce Centre-ci qui la projette. × Au lieu de traiter le lent mouvement phylogénétique comme primaire, le vif mouvement ontogénétique comme secondaire, et l'esprit instantané qui les englobe tous deux comme tertiaire, j'ai maintenant à reconnaître que l'ordre plus vrai, l'ordre qui m'est donné dans l'expérience, est complètement inversé. D'abord, je connais une chose ou une autre ; ensuite je connais quelque chose de mon histoire individuelle en tant que telle ; ensuite je connais cette histoire individuelle en tant que reflétée par une histoire ancestrale plus lente et plus lointaine. Je n'ai plus besoin d'être excessivement impressionné par le récit populaire de l'évolution, avec ses calculs terrifiants de millions et de millions de millions d'années, sa durée monotone et inimaginable, son absence d'esprit, ses fausses pistes, ses déchets et son caractère sordide ; car tout ceci provient du Centre, en tant que frange de son activité productrice de temps, en tant que bord extérieur de sa dispersion ou de son émanation. Ses défauts, alors, ne sont pas tant intrinsèques, que dus à sa position à la périphérie, à sa raréfaction, à son éloignement du Centre qui est sa source et ce qui la sauve. Nier ceci, et faire dériver le Centre qui connaît de la périphérie qui est connue, et faire que la phylogénie soit à tous égards antérieure à l'ontogénie, c'est renverser le temps, en échangeant la méthode de l'empirisme pour la méthode de la foi – même si la foi doit s'appeler matérialisme. Mais c'est là un sujet qui doit attendre le chapitre suivant.

(iii) LES LOIS DE LA DIVARICATION ET DE LA FCETALISATION

14. LES LOIS DE LA DIVARICATION : MON PASSÉ ANCESTRAL – LA NON SPÉCIALISATION

Je n'imagine même pas un instant que le schéma suivant de mon histoire de vie est complet, adapté aux faits, capable de réduire plus qu'une fraction de leur chaos à un ordre décent. Je n'ai pas de doute qu'il y a d'autres schémas, qui ne sont pas moins englobants et pas moins vrais, que l'on trouverait dans cette histoire, et que la « vérité » à leur propos est un système enclencheur de schémas de ce genre, accompagnés de leur remplissage de faits concrets. Je crois, cependant, que le système quadruple que je propose est en lui-même le schéma de schéma le plus simple, bien qu'encore brut et non développé. Il possède – ou plutôt il appelle à – de nombreuses nuances et élaborations. Mais cette enquête doit parvenir à une fin, et je dois le faire avec un exemple de la sorte d'élaboration que j'ai en vue – à savoir, ce que j'appelle la loi de divarication avec la loi de foetalisation qui lui est liée.

« La véritable méthode d'interprétation est de procéder en partant de l'homme pour aller vers la nature, car le supérieur détient et connaît le secret de l'inférieur, tandis que l'inférieur ne détient ni ne connaît le secret du supérieur. » A. M. Fairbairn, The Philosophy of the Christian Religion, p. 171 ; cf. p. 49.

× Et ceci est la leçon ultime de mon histoire, qui la sauve d'elle-même – à savoir, sa dépendance totale vis-à-vis du Centre. Comme Aldous Huxley l'a exprimé : « C'est seulement dans la connaissance de sa propre essence que l'homme a cessé d'être la multitude des singes. » Ape and Essence, p. 55 ; cf. Measure for Measure, II. 2.

La rétroactivité de l'esprit n'a nulle part été mieux décrite que par Browning, à la fin de 'Paracelsus' – « Un reflux de lumière supplémentaire illustre tous les degrés inférieurs, explique chaque pas arrière dans le cercle. Ces qualités ne surgissent pas seulement pour leur possesseur, car la nouvelle gloire se mêle au ciel et à la terre ; l'homme, une fois discerné, imprime à jamais sa présence sur toutes les choses sans vie : les vents sont désormais des voix, gémissantes ou hurlantes, un marmonnement grincheux, ou un rire rapide et gai, jamais des rafales insensées maintenant que l'homme est né ! » Mais il y a un revers à la médaille : « L'esprit » présent est aussi vide sans « matière » passée, que la « matière » passée est absurde sans « l'esprit » présent : la lumière n'est pas lumière à sa source, mais dans les zones distantes qu'elle éclaire. Ainsi Rumi se décrit lui-même comme s'échappant de la nuit d'une prison pour aller dans le pays spacieux du passé, dans les centaines de milliers d'années où il vole çà et là comme une poussière dans l'air ; dans le sommeil, il boit le lait des années enfuies. (Nicholson, Rumi, Poet and Mystic, p. 40.)

passé, elle n'est plus capable de revenir à un canal navigable de l'évolution. Souvent l'impulsion (pour ainsi dire) d'une spécialisation l'emporte bien au-delà des limites de l'utilité, sa valeur de survie devient négative, et une extinction précoce de l'organisme s'ensuit. Même une spécialisation modérée mène généralement à la stagnation. + Les oiseaux, en frangeant leur bras et leurs doigts d'écaillés géantes, ont été trop « malins », trop tôt ; ils se sont eux-mêmes mis sur la touche. Ceux qui se sont faits pousser imprudemment des ailes de plumes et de peau sont incapables de revenir à la voie principale de l'évolution, où leurs avant-bras avec leurs cinq doigts seront préservés et subsisteront inviolés jusqu'au jour où ils initieront une nouvelle phase de l'évolution en saisissant un outil, et finalement une manette pour contrôler des ailes d'aluminium. Le cheval, qui court sur un de ses doigts et sacrifie le reste, est devenu trop tôt expert en vitesse, au lieu d'attendre le jour où il aurait pu voyager bien plus rapidement, avec des mains non mutilées posées sur un volant. La baleine est devenue par impatience un sous-marin, le rhinocéros un tank, le singe un acrobate, le rossignol un musicien, l'araignée un ingénieur, la mouche un as du pilotage, l'hirondelle une navigatrice. Car l'homme est toutes ces choses et un millier de plus, parce qu'il n'est aussi aucune d'entre elles, et parce qu'il n'était pas pressé de devenir malin. C'est comme si les autres types, les autres espèces sauf l'homme et ses ancêtres, avaient été victimes d'une sorte de monomanie. Lui seul s'est arrêté bien avant le point critique dans chaque branchement de l'arbre de l'évolution, et s'en est détourné avant qu'il ne soit trop tard pour rebrousser chemin. + Lui seul a résisté à toutes les tentations d'obtenir une victoire mineure immédiate aux dépens d'une stratégie à long terme. Content de permettre aux reptiles de le dépasser par leurs carapaces, aux oiseaux et aux insectes par leur vol, aux poissons par leur nage, aux singes par leur habileté à grimper, aux carnivores par la chasse, il pouvait bien se permettre d'être patient, en voyant qu'à la fin il les battrait tous à leur propre jeu. De tous les contes de prudence que narre la nature, celui-ci est le moins équivoque – attention à l'expertise limitée : la course n'est pas pour le rapide ni la bataille pour le fort, mais toutes ces choses seront siennes à celui qui saura attendre son heure, et entre-temps restera simple, détaché, saura ne pas s'emprisonner, ne sera pas trop hardi ou trop astucieux, mais continuera à avoir « l'esprit large », restera sensible, ouvert à tout, plastique. Ou, pour dire la chose d'une autre manière, la vigne doit être taillée de manière répétée si elle doit fructifier, et la voie vers la plénitude passe par la mutilation. C'est comme si nos ancêtres avaient pris pour guide les mots : « C'est pourquoi si ta main ou ton pied t'offense, coupe-les et jette-les loin de toi ; il vaut mieux pour toi entrer dans la vie boiteux ou manchot, que d'avoir deux pieds ou deux mains, et d'être jeté dans le feu sans fin. » °

En réalité, c'est une ultra-simplification. Il est bien trop facile pour moi de me déposséder *ipso facto* de toute partie de moi-même qui quitte la route principale, et ensuite de me congratuler pour ne jamais avoir été jeté de côté – comme si pour être un homme bon je m'étais établi sur la base que, bien que je fusse souvent méchant, je n'étais pas alors moi-même. † La vérité est que je me suis, à d'innombrables occasions, précipité sur des branchements et des impasses, et que c'est pourquoi je suis ici et maintenant sur la ligne principale. Pour chaque section de moi-même

+ Julian Huxley (*Evolution, The Modern Synthesis*, p. 572) considère que c'est seulement par l'homme qu'une autre avancée évolutionnaire est possible. Il n'y a pas d'espoir que d'autres espèces développent une intelligence, au cas où l'homme disparaîtrait – elles sont toutes trop spécialisées. « Une des co-occurrences du progrès organique a été la suppression progressive des modes possibles d'un progrès ultérieur, jusqu'à maintenant, après mille ou mille cinq cents millions d'années d'évolution, où le progrès n'est suspendu qu'à un simple fil. » (Mon propre commentaire est celui-ci : quand on réalise que (a) la spécialisation est un terme plutôt vague et relatif aux standards humains, que (b) la vie peut avoir dans son sac des modes d'avancement aussi valides que ceux de l'humain, mais très différents, et que (c) de nombreuses espèces sont encore à étudier – je pense qu'il est prématuré à ce stade de rendre la vie définitivement dépendante de l'homme. Tout ce que je peux ressentir de certain est que, en attendant l'événement invraisemblable où une autre espèce reprendra la tête, elle le fera de la même manière que notre « meilleur moi » dans la Vie, et non pas en temps qu'usurpatrice étrangère.)

« C'est ce pouvoir inhérent d'empêcher la croissance à partir du sens par un durcissement en haut, et une fermeture en-dedans – qui arrive chez tous les animaux sauf l'homme ; c'est ce pouvoir d'être pleinement formé en stature et d'être cependant souple, libre, et ouvert en esprit, qui est le don unique de l'homme et dont sa suprématie dépend. » Gerald Heard, *The Creed of Christ*, p. 11.

+ Dans *The Uniqueness of Man*, Julian Huxley indique que le destin de l'homme a été inhabituel jusqu'ici. En dehors du développement remarquable et corrélé de l'œil, de la main et du cerveau en lui, il est un membre non spécialisé d'un groupe de mammifères non spécialisés. Il est digne de noter aussi qu'il ne s'est pas divisé en espèces mutuellement stériles, alors que l'on voit qu'il y avait suffisamment de temps pour que ceci arrive.

° *Mat. XVIII. 8.*

Le naturaliste d'Emerson (dans l'essai sur la Compensation) qui « considère un cheval comme un homme en train de courir, un poisson comme un homme en train de nager, un oiseau comme un homme en train de voler, un arbre comme un homme enraciné », est, après tout, un observateur très compétent. En fait, l'humain et le non-humain dans la vie sont simplement un autre exemple de divarication, en lequel deux mouvements dissemblables sont intégrés en un troisième, d'un ordre plus élevé. Cf. Hegel : « L'autre est vu comme se tenant en opposition à son autre. Ainsi, par exemple, la nature inorganique ne doit pas être considérée simplement comme quelque chose d'autre que la nature organique, mais comme sa nécessaire antithèse. Les deux sont en relation essentielle et mutuelle ; et l'une des deux est, seulement dans la mesure où elle exclut l'autre, et ainsi s'y réfère par là même. D'une manière semblable, la nature n'est pas sans l'esprit, ni l'esprit sans la nature. » *Encyclopaedia*, 119.

† Cf. *Hamlet*, V. 2.

qui est allée de l'avant, des centaines d'autres ont été détournées ou ont dérivé ailleurs, jusqu'à ce que maintenant les voies de garage soient partout remplies du matériel roulant que j'ai rejeté. Les mondes végétaux et animaux sont jonchés de mes idées brillantes, poussées à leur conclusion logique. « C'est comme si un être vague et sans forme, que nous pourrions appeler, comme nous le voulons, homme ou surhomme, avait cherché à se réaliser lui-même, et n'avait réussi qu'en abandonnant une part de lui-même en chemin. Les pertes sont représentées par le reste du monde animal, et même par le monde végétal... » × Mais le point essentiel est que le système est en réalité indivisible : branches et lignes principales, trafic global et local, marchandises s'empilant sur les voies de garage, sont les parties d'un grand tout. Le plan du docteur Moreau de sauver les animaux, par vivisection, des conséquences corporelles de leur spécialisation, * était fondamentalement insensé – l'homme non spécialisé n'a de sens que par les animaux spécialisés et *vice versa*. Les types n'évoluent pas dans l'isolement, mais dans des groupes ou des complexes écologiques de toutes tailles, et finalement en tant que chose vivante unique dont ils sont les organes. De plus, séparés de leur évolution à laquelle ils sont inextricablement liés, ces organes sont dépendants jour après jour des autres : l'organe hautement spécialisé dépend de l'organe généralisé, et *vice versa*. En ce sens, les spécialistes ne sont aucunement des échecs complets, lorsqu'on voit que, à la fois dans leur genèse et dans leur existence continue, ils sont la condition du succès de l'homme et de sa survie. Son succès est le leur. Il n'est pas non plus en position de s'en enorgueillir, lorsqu'il voit que ce succès a coûté le reste de la Vie. Son ouverture pluridimensionnelle n'est rien en dehors de leur unidimensionnalité : ils sont ses membres spécialisés, et lui leur tronc sans spécialisation. En un mot, la Vie est une, et la réussite de l'Humanité est celle de la Vie. À vrai dire, c'est même une erreur d'attribuer ce récit présent de la situation à mon corps humain en dehors de tous les autres corps humains, ou à l'Humanité en dehors de toutes les autres espèces, comme de l'attribuer à mon bras ou à ma main seuls. Un homme, ce sont des animaux pensants. Il est ce qu'ils doivent faire pour se connaître mieux eux-mêmes. Sa bouche, qui fut il y a longtemps celle d'un poisson, exprime ces mots de la part du poisson, et sa main est leur nageoire, améliorée pour écrire cette phrase de leur autobiographie.

15. LA LOI DE DIVARICATION : MON PASSÉ INDIVIDUEL – LA FCETALISATION

La série inférieure est la contrepartie de la série supérieure. Mon refus de me spécialiser est ontogénétique autant que phylogénétique, individuel autant qu'ancestral. † En tant qu'embryon, j'ai suivi le canal principal de l'avancée, et si pendant un moment j'ai développé certaines structures trop spécialisées, je les ai très vite abandonnées. Le fait est que, individuellement, je navigue au plus près du vent, et plus directement vers ma destination, que je ne le fais en tant qu'espèce. Je fais des raccourcis, évite des retards, et prend la route la plus courte possible. J'évite toutes les spécialisations de mes ancêtres adultes.

× Bergson, Creative Evolution, p. 281.

Cf. Plato, Timaeus, 91-2, où les oiseaux dérivent d'hommes inoffensifs à l'esprit léger, les animaux de la terre d'hommes qui n'ont pas de goût pour la philosophie, et les poissons d'hommes stupides. (Je dis que faire dériver les animaux de l'homme est tout aussi correct que de faire dériver l'homme des animaux, mais qu'il est plus correct de faire les deux.)

* H. G. Wells, The Island of Dr Moreau.

« En Occident, le sentiment prévalent est que la nature appartient exclusivement aux choses inanimées et aux bêtes, qu'il y a un arrêt imprévisible et soudain où la nature humaine commence. C'est comme de diviser le bouton floral et la fleur en deux catégories séparées et d'attribuer leur grâce au crédit de deux principes différents et antithétiques. » Tagore, Sadhana, I.

C'est une règle à la fois de l'histoire individuelle et ancestrale que les réjouissances et les avantages présents se basent sur (et soient en fait unis à) un déni ou à une limitation de soi passés. Le « vice » présent signifie une « vertu » passée. En particulier, c'est parce que l'homme seul a refusé pendant si longtemps de se différencier violemment des créatures qui lui sont proches qu'il est maintenant capable de les répudier toutes et c'est un désastre. Cf. W. E. Hocking, Human Nature and Its Remaking, p. 123. Quelque chose comme une continence est nécessaire à chaque niveau, pour mettre à disposition une énergie à la réalisation du suivant : cf. J. D. Unwin, Sex and Culture, sur la vitalité de ces sociétés qui imposent une continence prénuptiale.

† « Aucun homme ne peut être un spécialiste pur », dit Shaw dans The Revolutionist's Handbook, « sans être au sens strict un idiot. » Étymologiquement, un idiot est une personne qui recherche son bien propre et non pas le bien général. On peut dire qu'il y a deux sortes « d'idiot » – ces animaux stupides qui se sur-spécialisent dès le début, et les animaux humains malins qui se sur-spécialisent plus tard.

Au début de ce chapitre, j'ai écrit que mon histoire dans la matrice reflète l'histoire de mes aïeux. Ce que j'ai maintenant à ajouter est qu'elle reflète leur histoire embryonnaire plutôt que leur histoire adulte : beaucoup de ce qu'ils ont développé pour être repose pour moi au-delà de la passe principale, dans les hauts-fonds dangereux de l'ultra-spécialisation. Par exemple, il est probable que mes branchies dans la matrice sont plus semblables à celles de mes ancêtres poissons dans leur phase immature, qu'à celles qu'ils ont acquises en devenant adultes. × On a qualifié le chien de fausse couche du loup – un loup dont le développement ultérieur et plus spécialisé s'est d'une certaine manière arrêté, et qui n'est pas, bien sûr, une fausse couche au sens propre – et l'homme de foetalisation d'un singe : il est certain qu'il ressemble bien plus au singe foetal qu'à l'animal pleinement développé. + Au moment de la naissance, le singe anthropoïde a une peau claire, est presque sans poils, il lui manque les crêtes osseuses proéminentes du crâne et le museau évidemment non humain qui est typique de l'adulte : en fait, le singe foetal est si « humain » et cela est si frappant que Metchnikoff est allé jusqu'à suggérer que l'homme résultait en réalité d'une fausse-couche de singe. * En principe, en tout cas, il avait raison. Il arrive souvent que « le descendant adulte aille ressembler à l'embryon ancestral, et, ce retard dans la répétition des caractères semble avoir joué un rôle considérable dans l'évolution de l'espèce et... de l'espèce humaine. » ° C'est en fait comme si le singe (et en fait toutes les autres créatures) avait eu en lui, à un certain moment ou à un autre, à devenir un être humain sous toutes les coutures, mais qu'il avait décidé au lieu de cela de prendre part à une propension humaine singulière ; et comme si l'homme commençait à comprendre tous les autres types d'animaux à son tour, mais qu'il avait décidé au lieu de cela d'attendre jusqu'à ce que, devenant lui-même, il les deviennent tous. • Dans la solitude commode de la matrice, il pouvait se permettre de le faire, sans même cette spécialisation modérée qu'il était, ancestralement, obligé d'assumer pour vivre. L'histoire d'un individu est la version infantile de celle de l'espèce.

En fait, dans un certain sens, les animaux sont suprahumains. Ce sont des hommes qui ont été plutôt des experts trop brillants, trop sensibles dans une direction, trop unilatéralement émotionnels, trop bons dans les affaires ou dans leur profession. Par exemple, le professeur Kellogg et sa femme se sont * aperçu que c'était un excès d'émotion, presque autant qu'un manque d'intelligence, qui empêchait le développement du chimpanzé après les dix-huit premiers mois. Leur propre bébé, d'un autre côté, qui apprenait à inhiber ses émotions, fut capable de faire un usage croissant de son intelligence. C'est l'échec de l'animal à échouer, et l'échec fructueux de l'homme, qui l'en distinguent : presque tout ce qu'il fait, certains d'entre eux le font mieux, et dans chaque espèce il peut voir porté à la perfection un tour de main qu'il n'a jamais tout à fait réussi à obtenir, ou qu'autre chose a inhibé. L'homme est un gorille manqué, un lion manqué, un âne manqué, un aigle manqué... cependant, assez bizarrement, c'est parce qu'il est le gorille, le lion, l'âne et l'aigle, qu'il peut dire d'eux : là, serait l'*Homo sapiens*, s'il n'y avait pas eu la loi de foetalisation. Les animaux ne sont pas des êtres étrangers, mais ils sont souvent trop habiles à leur travail pour être tout à fait humains. Inversement, les hommes ne sont pas exclusivement humains, mais uniquement trop pleins de ressources et trop agités pour s'établir dans

× De manière similaire, l'hymen a été interprété comme la survivance de ce qui était, chez nos ancêtres animaux, un stade embryonnaire du développement du système urogénital.

+ Voyez Julian Huxley, Evolution, The Modern Synthesis, pp. 526, 532, 590 ; L. Bolk, Das Problem der Menschenwerdung.

* The Nature of Man, I. d'Enrico Marconi's Histoire de l'Involution Naturelle (Paris, 1915), où l'on maintient que les singes sont descendus de l'homme par une sorte de dégénérescence.

° Jean Rostand, Adventures Before Birth, p. 101.

• Cf. le poème 'Eden' de M. W. H. Auden, où après avoir décrit le succès prématuré des animaux, il dit : « Finalement il est survenu une créature infantile sur laquelle les ans pourraient modeler des traits indéfinis, et imiter avec facilité un léopard ou une colombe... »

* W. N., et L. A. Kellogg, The Ape and the Child.



une virtuosité animale particulière. En conséquence, quand un homme s'ultraspécialise, quand il perd le don précieux de plasticité, il cesse d'être la foetalisation d'un singe – ou, pour revenir encore plus loin, d'un renard ou d'un loup, d'un cochon ou d'un mouton, d'une mule ou d'un dindon × – et il se rapproche de leur condition adulte dans son comportement et même dans son apparence. Une fois de plus, notre langage ne fait pas d'erreur : il y a des humains qui sont des requins, des sangsues et des rats. Il est complètement adéquat que nous ne trouvions pas incongrus les animaux parlants et vêtus des contes de maternelle – ils portent leurs vestes et leurs bonnets aussi facilement et aussi gracieusement que s'ils étaient nés avec – et que les animaux politiques du dessinateur de presse soient, par exemple, plus convaincants que leurs prototypes humains. À la personne au regard aiguisé, les créatures inférieures fournissent réellement un répertoire grossier de l'immense variété des caractères humains. D'un autre côté, comme M. C. S. Lewis nous le dit : « Les bêtes doivent être comprises uniquement dans leur relation à l'homme... Si la cosmologie chrétienne est dans un certain sens (et je ne dis pas au sens littéral) vraie, alors tout ce qui existe sur notre planète est relié à l'homme, et même les créatures qui étaient éteintes avant que les hommes existassent ne sont dans leur véritable lumière que quand elles sont vues en tant que signes avant-coureurs inconscients de l'homme. » +

J'ai déjà fait référence à ce qui est, en effet, le plus radical de tous les exemples de foetalisation (en posant la construction la plus vaste sur ce terme) que ma carrière peut montrer. Si je surpasse maintenant les animaux, c'est uniquement parce que je leur ai invariablement permis de me surpasser. Pendant toute ma vaste histoire de Vie jusqu'à la dernière minute de la onzième heure, j'ai résisté à la tentation de devenir quelque chose de plus que des cellules. J'ai utilisé comme hôtes caducs les innombrables corps que j'ai habités, en refusant l'offre – renouvelée à chaque génération – de devenir propriétaire au lieu de locataire, de me développer jusqu'à acquérir leur expertise, leur complexité – et leur mortalité. Si maintenant je suis humain depuis soixante-dix ans, c'est parce que j'ai été la foetalisation d'un fœtus animal pendant sept millions d'années et plus

*« Tout ce que je t'ai pris je l'ai fait,
non pas pour te blesser,
mais juste pour que tu puisses le chercher dans Mes bras,
tout ce que par erreur ton enfant
imagine comme perdu, je l'ai emmagasiné pour toi chez toi :
lève-toi, saisis ma main, et viens ! »*

En regardant derrière moi et en regardant en avant, je peux voir que les fameux vers de Francis Thompson s'appliquent aussi sûrement au commencement de mes jours en ce corps qu'à leur fin – à la cellule solitaire fertilisée finalement pour l'humanité, autant qu'à l'homme solitaire, fertilisé (si je peux le dire ainsi) pour la suprahumanité.

16. LA LOI DE DIVARICATION : MON PASSÉ INDIVIDUEL – LA « FCETALISATION » POST-NATALE

Après la naissance, les dangers de la spécialisation ne diminuent pas, et ses résultats ne deviennent pas moins dommageables. Une éducation

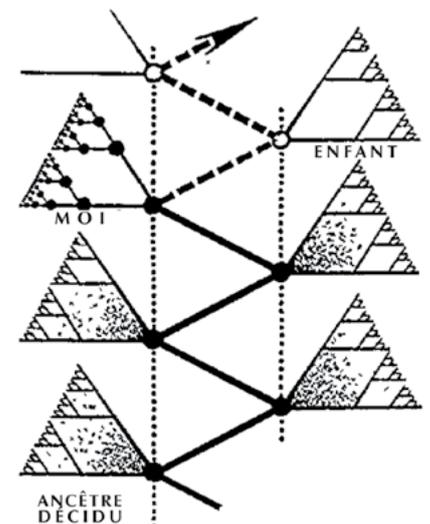
× Je suis ici en train d'étendre la portée du mot foetalisation pour y inclure notre rejet de toutes les branches de l'évolution qui quittent le tronc de notre arbre ancestral.



D'après un dessin de Low dans l'Evening Standard – 'The Return of Ramsey'.

+ The Problem of Pain, pp. 126, 130.

Stockard (The Physical Basis of Personality) montre des photographies en parallèle d'hommes souffrant de maladies hormonales, et de diverses races de chiens : les ressemblances sont très frappantes. D'anciens livres sur le caractère sont souvent illustrés avec des têtes en parallèle d'hommes et d'animaux, et la pensée populaire a toujours classé les êtres humains en types animaliers. Cf. David Katz, Animals and Men: Studies in Comparative Psychology, p. 19. Des hommes aussi s'habillent et agissent en animaux – par exemple, le berserker norvégien (au manteau d'ours) ; la ménade dionysiaque, habillée de fourrure, en train de dévorer des animaux vivants ; un membre contemporain de l'Isawiya, déguisé en lion, en loup ou en hyène, en train de dépecer un enfant. Voyez Robert Eisler, 'Man into Wolf', Hibbert Journal, Jan., 1946, pour une vaste collection d'exemples similaires de lycanthropie.



libérale non technique, ouverte, résistant à toute expertise prématurée dans une direction quelconque, est indispensable. ° Également essentiel est le développement équilibré d'aptitudes ou de pouvoirs comme l'imagination et l'intelligence critique, l'érudition et la pensée indépendante, la sensibilité et la fermeté de l'esprit et du corps, la tendresse et la stabilité émotionnelles, la simplicité enfantine et beaucoup de bon sens adulte, la capacité de s'émerveiller les yeux ouverts et de continuer le travail. Chaque pouvoir doit aboutir à son contraire avant que le point critique soit atteint. Il va sans dire qu'aucun de nous n'est aussi parfaitement équilibré. (En fait, un refus complet de se spécialiser est en lui-même une sorte de spécialisation – une spécialisation selon l'idéal classique du nombre d'or ou du « rien de trop », qui serait elle-même équilibrée contre l'idéal romantique d'une vie héroïque, épuisante, pointée dans une seule direction, puissante parce qu'elle ne dissipe pas ses énergies.)

C'est comme si nous étions effrayés de devenir humains. L'affaire possède son propriétaire ; l'acteur est possédé par son rôle ; l'instrument fait apparaître un appendice qui a le plaisir de se qualifier lui-même d'utilisateur de l'instrument ; le livre – *experto crede* (crois-en l'expert) ! – menace d'écrire son auteur. La vie est plus facile de cette manière-là. Nous aimons savoir exactement où nous en sommes avec les gens, nous positionner mutuellement, savoir ce qui nous attend, et leur laisser connaître ce que nous attendons d'eux. Nous greffons vite nos masques sur nos visages. « Qu'est-ce qu'il est ? » nous demandons-nous en urgence à propos de chaque nouvelle connaissance, et nous sommes vaguement mal à l'aise jusqu'à ce que nous puissions la cataloguer, et l'épingler dans notre collection en tant que spécimen bon ou mauvais d'une famille médicale, légale, littéraire, ou commerciale. ø Mais être juste un homme – c'est là une chose glorieuse et suprêmement difficile. Un homme qui est (d'une certaine façon de parler) la foetalisation du docteur et de l'avocat, de l'écrivain et de l'homme d'affaires ; un homme pour qui le monde du bon sens n'est pas encore le monde mais seulement une autre matrice ; un homme dont la condition humaine présente n'est pas plus proche de la finalité que celle de l'embryon présomitique. Néanmoins, lorsque l'on considère toutes les facilités propices à une partialité extrême, la chose surprenante est, peut-être, qu'elle ne soit pas plus présente. Une lassitude bénéfique, un relâchement de la volonté semblent miséricordieusement intervenir. C'est comme si une voix avertisseuse, qui tout au long de notre histoire prénatale nous avait conseillé de ne pas devenir trop experts en quelque chose, continuait à se faire entendre pendant l'enfance et la jeunesse, et nous disait que trop d'une bonne chose est une mauvaise chose. Combien souvent nous avons dû finalement remercier nos étoiles maléfiques, nos humiliations les plus amères, nos plus douloureuses épines dans la chair, et même notre léthargie et notre esprit borné, pour nous avoir empêchés d'atteindre un succès prématuré qui aurait signifié une stagnation. Rien ne réussit comme l'échec partiel. Seul l'homme qui trouve le bas-côté suffisamment inconfortable continue son chemin. •

Il n'y a qu'une seule chose qu'il ne peut pas faire – aller directement au but ultime. La dualité de sa nature est telle qu'il doit aller vers un objet intermédiaire, et ensuite, avant d'arriver, avant de dépasser le croisement

° La compétition intraspécifique tend à résulter en une sur-spécialisation à la fois parmi les animaux et parmi les hommes. Tout comme la rareté des moyens de vie tend à produire des combats internes dans les espèces et une évolution menant à des structures et fonctions spécialisées, de la même manière la lutte pour la vie dans une économie du laisser-faire résulte en une spécialisation prématurée – par exemple, mettre des enfants au travail avant qu'ils aient acquis les rudiments d'une éducation générale.

« Je n'en crus pas mes yeux, je ne cessai de regarder et je finis par dire : « Ceci est une oreille. Une oreille aussi grande qu'un homme. » Je regardais de plus près et, en vérité, derrière l'oreille se mouvaient encore quelque chose qui était petit à faire pitié, pauvre et débile. Et, en vérité, l'oreille énorme se trouvait sur une petite tige mince, – et cette tige était un homme ! En regardant à travers une lunette on pouvait même reconnaître une petite figure envieuse ; et aussi une petite âme boursoufflée qui tremblait au bout de la tige. Le peuple cependant me dit que la grande oreille était non seulement un homme, mais un grand homme, un génie. Mais je n'ai jamais cru le peuple, lorsqu'il parlait de grands hommes – et j'ai gardé mon idée que c'était un infirme à rebours qui avait trop peu de tout et trop d'une chose. » Nietzsche, Thus Spake Zarathustra, II. 'Of Redemption'.

ø Voyez le poème de D. H. Lawrence 'What Is He ?' Pansies, p. 43.

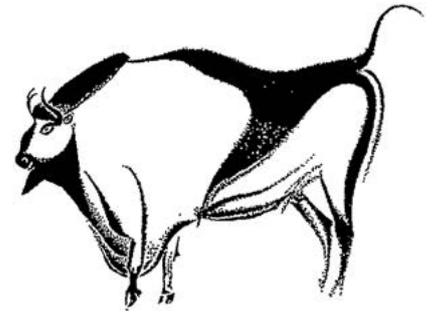
L'intelligence, comme Aldous Huxley nous en avertit (The Perennial Philosophy, p. 163) a bien trop tendance à devenir « une ennemie, une source d'aveuglement spirituel, un mal moral et un désastre social. À aucune autre période dans l'histoire l'intelligence n'a été aussi hautement prisée, ou, dans certaines directions, aussi largement et efficacement formée qu'elle l'est à notre époque. Et à aucune époque la vision intellectuelle et la spiritualité n'ont été moins estimées... » L'ennui avec l'homme n'est pas simplement (chose sur laquelle Lord Beveridge et d'autres ont insisté) qu'il a négligé les sciences de l'homme pour celles de la nature, mais qu'il a négligé ces aspects de l'univers que la science est incapable d'apprécier.

• Le processus entier peut être décrit comme une extension à tous les niveaux hiérarchiques du principe d'Adler de compensation et de sur-compensation de l'infériorité des organes. L'enfant dont le sentiment naturel d'impuissance, ajouté à certaines particularités qui amplifient sa peur de l'échec, le mène à de grands efforts et au succès, ne fait que perpétuer une technique en laquelle il a déjà acquis une maîtrise. Pour dire les choses crûment : le garçon est la surcompensation du poisson quant à son infériorité utérine en tant que

sur la route, il doit se dépouiller de cette bonne chose, et emporter une autre bonne chose qui est à certains égards son contraire. De cette manière, par une méthode indirecte, par divarication, par dialectique, par l'affrontement des opposés proches, par déception à la suite d'une autre déception, par une démystification suivant une autre démystification, il progresse, il se faufile. Ou, en termes hégéliens, chaque Gestalt, qui est au début une amélioration par rapport à la dernière, finit dans l'auto-contradiction, pointe vers son contraire et force à un nouveau départ : ainsi, c'est la nature même du voyageur et du pays, qu'il erre. Et comme c'est en prenant des chemins de côté qu'il continue, les chemins de côté sont (en un sens, et jusqu'au carrefour critique) la route principale elle-même. Ainsi quand, s'étant rapproché du but principal, il se retourne sur ses errances, il fait l'importante découverte que bien que chaque but intermédiaire ait dû être abandonné pour un meilleur, il fut néanmoins digne d'être atteint, et d'une certaine manière bon et nécessaire. Et, regardant en avant, il fait l'autre découverte que le but final contient tout ce que les buts intermédiaires promettaient, mais qu'ils n'auraient jamais pu donner. Manquer chaque but objectif, sauf le dernier, c'est les gagner tous. Seul celui qui perd chaque bataille, sauf la dernière, est victorieux, bien qu'il ait fait de son mieux pour les gagner toutes tour à tour.

La grande Phénoménologie de Hegel m'épargne la nécessité de multiplier les exemples de cette procédure d'obtention du succès par l'échec. Je n'en donnerai qu'un. À cinq ans, un garçon est habituellement adepte aux jeux des simulations ; à huit ans il peut exceller dans le dessin ; à dix, l'habileté manuelle peut revendiquer son attention indivise ; et à treize ans, c'est la musique et la poésie. Cependant de tels développements sont notoirement des guides qui ne sont pas sûrs vers son talent final : ils indiquent plutôt la vigueur de sa croissance mentale générale par l'intermédiaire de stades typiques. « Échoue à réaliser ses promesses » – ainsi s'expriment nos carnets scolaires ultérieurs. Soudain, inexplicablement, l'enfant, brillant artiste, perd la plupart de ses talents, et le jeune expert manuel perd tout intérêt aux choses mécaniques. Nombre de garçons, si ce n'est la plupart, sont des acteurs, des architectes, des artistes, des ingénieurs naturels – pour un certain temps. Grandir, c'est échouer à chaque poursuite tour à tour ; et si, beaucoup plus tard, il réussit dans un ou un autre de ces domaines, c'est seulement après une période intermédiaire de frustration et d'incertitude. La « loi du fuseau » tient bon, et la seule route vers un plan de réalisation plus élevé passe par un plan inférieur. Tout comme je grandis et de cellule deviens bébé en échouant à devenir un animal expert après un autre, je poursuis de la même façon mon chemin de l'état de bébé à l'état d'homme adulte en échouant – en dépit de mes plus grands efforts, à devenir une sorte d'expert humain après une autre. Par son travail et encore bien plus par ses jeux, le garçon grandit en devenant partiellement et symboliquement des hommes de tous types. Aujourd'hui il est mécano ; hier c'était des branchies. Bien sûr, le garçon n'est pas un meilleur ingénieur maintenant qu'il ne fut poisson, il y a quelques années en arrière. Et dans cet échec repose la promesse d'une maturité qui fait plus que compenser chaque infériorité de la jeunesse. Non seulement les meilleurs hommes, mais tous les hommes, et en fait toutes les créatures, « sont modelés à partir de leurs défauts ». °

poisson (il en était un très pauvre spécimen) ; l'homme est la surcompensation du garçon quant à son infériorité en toutes sortes de capacités humaines ; le mystique est la surcompensation de l'homme quant à son misérable échec à être tout ce qu'un homme devrait être. Et, bien sûr, le monde est rempli de poissons qui ont bien trop réussi et qui sont contents d'être restés poissons, et de splendides garçons qui n'ont jamais dépassé la cinquième, d'hommes si brillants que leur univers ne contient rien de plus grand que l'homme.



Un exemple de l'art paléolithique : un bison polychrome, peint sur le plafond d'une caverne à Altamira : longueur, 1,5 m.

L'art extraordinairement habile et vigoureux de cette époque (avant le langage, selon les spéculations de Roger Fry) qui a permis à l'artiste de briser l'objet en choses distinctes comme une « jambe », « une tête », etc.) a été suivi par les efforts relativement tâtonnants et sans inspiration du néolithique. Il semble que, du point de vue de l'espèce autant qu'individuellement, il y ait eu trois stades de développement – le stade primitif, une phase intérimaire de malaise aussi pauvre dans ses réalisations qu'elle est riche de promesses, et le stade cultivé. Cf. la revue de Patrick Heron dans The New Statesman and Nation, Sept., 17, 1949, à propos d'une exposition nationale sur l'art des enfants. Mr Heron indique « qu'il est apparemment normal pour de jeunes enfants d'exprimer un sentiment pour la couleur, le dessin et même la forme, remarquablement en sympathie avec l'esthétique omniprésente dans la plus grande partie de la meilleure peinture moderne... Mais l'enfant qui va vraisemblablement devenir un artiste adulte n'est pas normal... Là où ses compagnons de jeu font étalage de résultats réalisés sans effort et aussi plaisants à leurs aînés sophistiqués qu'à eux-mêmes, un tel enfant ne sera vraisemblablement pas déjà à un stade de désagréable conscience de soi artistique. » Son œuvre est moins attrayante mais plus prometteuse.

° Measure for Measure, V. 1.

17. LA LOI DE DIVARICATION : MON ASCENSION FUTURE

Qu'un homme, ayant réussi sa naissance, son passage à l'école et ayant obtenu le caractère et les talents nécessaires pour soutenir une famille au niveau économique approprié, ait fait tout ce qui pouvait raisonnablement être attendu de lui, de sorte qu'il a maintenant dans la fleur de l'âge, le droit de se reposer sur ses lauriers, le succès, pleinement accompli, étant arrivé, et qu'il n'y a plus de tâches d'un ordre nouveau qui l'attendent – ceci est notre illusion des illusions moderne et l'hérésie des hérésies. En fait, il n'est pas plus qu'un fœtus, l'embryon de lui-même ; il n'a pas voyagé plus loin qu'à la moitié du chemin montant la colline, et le temps se raccourcit. L'ennui, c'est qu'il prend la simple humanité bien trop au sérieux, en prenant par erreur ce qui n'est qu'un épisode pour la totalité de l'histoire, un simple jalon pour la totalité de la route. Il est vrai que je sais qu'il n'y a rien pour l'empêcher de me considérer lui-même comme étant essentiellement un homme – une créature qui a, admettons-le, un passé plutôt bizarre sur un plan inférieur, et certains vagues espoirs d'un futur sur un plan plus élevé, mais qui reste essentiellement un être humain. Mais je ne sais pas non plus pourquoi il ne devrait pas me regarder comme étant essentiellement un parasite repoussant semblable à un poisson, mon ventre s'étant prolongé pour devenir une trompe monstrueuse suceuse de sang que je fais pénétrer dans la chair vivante de ma victime. ∅ Et je ne peux pas penser non plus à une raison quelconque pour laquelle il n'insisterait pas, si cela lui plaît de le faire, sur le fait que je suis, essentiellement, une parmi des millions d'étapes de mon histoire totale, partie d'une collection d'atomes pour aller vers une étoile. Néanmoins, ce serait une procédure véritablement plus prudente d'abord de revoir le tout, et seulement ensuite de décider laquelle des parties, s'il y en a une, que l'on peut considérer être cela pour quoi tout le reste existe. De temps en temps, dans une pièce bondée il me parvient parfois, avec la force d'une révélation soudaine, que ces êtres qui m'entourent ne sont pas tant des hommes, qu'une activité humaine temporaire jouant le rôle de quelque chose de beaucoup plus qu'humain, une manifestation humaine temporaire d'êtres bizarrement différents de ce qu'ils semblent être : ici il y a des créatures à la fois animales et angéliques, terrestres et stellaires, dont le point de contact actuel est une phase temporaire qu'ils partagent. Oublier leur immense non-humanité c'est mal appréhender leur humanité, et c'est aussi idiot que de supposer que les cinq minutes, pendant lesquelles vous et moi sommes ensemble dans un bus, sont la totalité de notre vie.

Mais le point que je veux faire ici concernant la destinée de l'homme est qu'essentiellement elle est comme son passé : les mêmes lois s'appliquent, les mêmes dangers rôdent, les mêmes garde-fous sont efficaces. En particulier, chaque plan au-dessous du plus élevé, ou chaque région proche de la plus lointaine, détient ses attractions plus que plausibles, sa pseudo-finalité, son idéal d'expertise élevé, sa perfection bancale – et le voyageur doit se détourner d'elles toutes, une par une, si jamais il doit arriver.

La route se transforme en résidence. Ce qui devait être une matrice devient un monde. Il n'y a pas manqué d'exemples. Un homme devrait

C'est un fait, l'homme ne sera pas non plus spolié pendant longtemps de ses royaumes idéaux. Quand l'humanisme les abolit au ciel, ils réapparaissent sur terre sous la forme d'utopies, d'apothéoses de l'homme en tant que simple homme, situées dans un futur toujours en train de reculer. Ils ne peuvent qu'être espérés. Le développement de chaque niveau est poussé aux extrêmes, dans la vaine tentative de réaliser ce qui appartient à un niveau plus élevé.



∅ Je peux très bien considérer, avec Masefield, le fait de rembourser à la nature féminine la dette encourue quand, en tant que fœtus, « tout mon corps sans bouche n'était que sangsue ». (voyez son poème « C. L. M. »)

Dans nombre de ses livres (par exemple, The Source of Civilization, pp. 113 et suivantes, Man the Master, p. 140, The Creed of Christ, p. 12) M. Gerald Heard a étendu le principe de foetalisation à l'évolution ultérieure de l'homme. Il écrit : « Une forme étendue de conscience apparaît, avec une amplification de cette rétention des caractéristiques fœtales, de ce pouvoir de rester jeune et ouvert. C'est à ce pouvoir, sous une forme primitive, que nous devons le fait que nous avons une vraie civilisation. C'est parce que "l'homme est la foetalisation du singe" que nous sommes humains et non des bêtes. » Mais trop souvent « cette première confiance, cet émerveillement devant la réalisation de sa propre ignorance, ce sentiment poignant et direct devant la beauté et la souffrance – cette clarté de vision, cette sincérité de cœur – se voile et se corrode. Il échoue à rester un enfant... » Cf. le Pain, Sex and Time, p. 13 de Heard.

en fait aimer sa famille, mais pas excessivement, pas au détriment de sympathies plus vastes, pas en tant que spécialiste de l'amour familial. Ce qu'il y a de plus bas est toujours en train de menacer de devenir l'ennemi de ce qu'il est, en devenant l'ennemi de ce qu'il y a de plus élevé. Combien d'entre nous sont égarés par leur loyauté à un individu unique aux dépens des autres, par la loyauté à leur parti aux dépens du pays, à celle accordée au pays aux dépens de l'Humanité, à l'Humanité aux dépens des autres espèces, aux demandes à court terme de la Vie aux dépens des ressources de la planète, à la Terre aux dépens des autres corps célestes (comme quand nous nions qu'elles ont une vie), au Soleil et au firmament des étoiles aux dépens du Tout (comme quand nous leur accordons l'émerveillement et l'adoration qui appartiennent à Dieu). Les impasses sont innombrables, et peu nombreux sont en fait les hommes qui ne se perdent pas dans l'une ou l'autre d'entre elles – croyances et sectes étroites, -ismes et idéologies, panacées, enthousiasmes et aversions obsessionnels, et tout et n'importe quoi sauf la Totalité. La philosophie, la science, l'art, la religion – même ces choses à leur meilleur, quand elles sont dissociées, deviennent autant d'impasses, de spécialités, de chemins de côté. * Mais la manière d'en sortir ne passe pas par la route médiane droite qui évite toute déviation ou excès – car une telle route n'existe pas – mais par la route zigzagante moins sa frange d'impasses. Autrement dit, il est nécessaire de changer d'esprit, de compenser, de divariquer. Le phénomène de la « réaction » est aussi naturel qu'il est familier, et il est notre vice salvateur. ° L'adolescent peut aller bien trop loin dans sa réaction contre les principes de ses parents et de sa propre enfance, l'adolescente contre les restrictions familiales, l'internationaliste contre le patriotisme exclusif dont il s'est détourné ; mais aussi longtemps que la réaction est elle-même sujette, à son tour, à une nouvelle réaction, et ne reste pas sans être contrebalancée, elle est le moteur même de l'avancée. Chaque Sylla a son Charybde, et notre affaire c'est d'utiliser les deux en les évitant tous deux. L'homme oscille du mode de pensée classique au mode romantique, de la trop grande ingéniosité à la trop grande simplicité, de la foi aveugle au scepticisme encore plus aveugle, de la précision pointilleuse à la généralisation nébuleuse, du légalisme à l'antinomiamisme, d'une attitude portée au conventionnel à un iconoclasme peu perspicace – cependant tout ne s'annule pas : il y a un certain gain, un certain progrès.

La vie la plus élevée a ses tigres en dents de sabre et ses grands pingouins, ses parasites, ses adeptes qui se déshumanisent eux-mêmes et ses monstres d'adaptation. Ici, tout comme dans la matrice, la condition de l'avancée est un refus borné d'aller plus loin qu'il n'est nécessaire dans les détails de chaque étape pour se voir à l'étape suivante. La totalité du territoire doit être couverte, et le temps alloué est suffisant, pourvu qu'il n'y ait pas de retards sérieux. Ce qui veut dire que la croissance de l'homme vers ce qui est au-dessus de l'humain est nécessairement aussi raccourcie et étalée que la croissance de l'embryon. Les zigzags ne peuvent pas être redressés, mais ils peuvent et doivent être diminués en nombre, et la route peut être rendue plus directe. Ainsi, si le saint est tiède dans son patriotisme, si l'artiste manque quelque peu de sens civique, si le philosophe ne peut pas se permettre de prendre le temps de lire son journal, ce ne sont pas là des accidents qui surviennent de

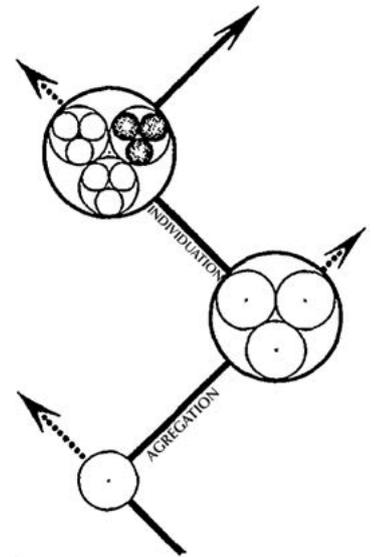
* Dans [A New Model of the Universe](#), P. D. Ouspensky maintenait que notre saisie de la réalité souffre du fait qu'elle est quadruple au lieu d'être unitaire. Originellement unies, la religion, la philosophie, la science et l'art sont maintenant subdivisés en d'innombrables écoles, chacune d'entre elles ayant naïvement tendance à imaginer qu'elle détient la « vérité », le passe-partout.

° La « loi de dichotomie » de Bergson prend note de la distinction et de l'opposition croissantes de tendances jumelles qui au début sont unies. Ainsi l'instinct et l'intelligence, les animaux et les plantes, originellement unis, divergent de manière croissante. Et sa « loi de la double frénésie » est la demande de chaque tendance à se poursuivre jusqu'au bout. « Il faut s'engager à fond dans l'une des directions pour savoir ce qu'elle donnera : quand on ne pourra plus avancer, on reviendra, avec tout l'acquis, se lancer dans la direction négligée ou abandonnée... Car la lutte n'est ici que l'aspect superficiel d'un progrès. » C'est seulement ainsi, en se divisant en une paire de tendances opposées, que le progrès est possible : l'alternance du luxe et de l'ascétisme, du conservatisme et du radicalisme, etc., dans l'histoire, n'est pas futile. [The Two Sources of Morality and Religion](#), pp. 252 et suivantes ; [Creative Evolution](#), p. 122.

limitations simplement humaines, mais des exemples d'une marche universelle. Le train express ne peut pas s'arrêter pour explorer chaque ville qu'il traverse, et le progrès d'un homme ne peut pas non plus être trop délibéré. Ver indifférent, ensuite poisson et reptile dans la matrice, l'habitude de « sauter » s'est implantée en lui, et elle se prolonge dans la vie ultérieure. Et elle est inestimable, aussi longtemps que le but, en embrassant tout ce qui est oublié en route vers celui-ci, est un but digne d'être atteint. × Ma thèse est que, de même que l'homme a refusé ascétiquement des pouvoirs infrahumains « naturels » et qu'il en a été plus que récompensé par l'appropriation finale d'eux tous « artificiellement », en tant qu'outils et techniques extracorporels, de même son refus ascétique de nombreux pouvoirs humains et suprahumains – des dons splendides, un apprentissage approfondi et des délices enivrants – peut trouver dans l'embrassement total du but final une justification semblable. La notion de Sir Thomas Browne que ce qui est une perte de temps pour acquérir péniblement dans ce monde la connaissance de ce que, dans le suivant, nous acquerrons d'un coup et sans effort, est à la fois profondément juste et profondément fausse. Elle est juste dans la mesure où tous les biens qui semblaient être pouvoir être acquis le long de la route sont en fait en train d'attendre à la fin de la route ; elle est fausse en tant que la route elle-même est la seule voie menant à son extrémité.

Parmi les nombreuses paires de tendances alternatives qui balisent le chemin ascendant, « l'individuation » et « l'agrégation » sont peut-être les plus fondamentales. Déjà dans l'évolution biologique – dans mon double progrès vers l'état d'homme – ces deux notions sont très évidentes. L'individuation – et par cela je veux dire l'élaboration de l'organisme solitaire par le développement de structures et fonctions spéciales – est portée aussi loin qu'elle le peut : c'est comme si l'animal ou la plante avaient disposé devant eux-mêmes un idéal d'indépendance parfaite, autonome. Mais entre-temps le deuxième mode de progrès était à l'essai, et certains individus bien moins équipés sont tombés sur la méthode d'agrégation – ils combinent les forces, réussissant conjointement sur un plan plus élevé ce qu'ils avaient échoué à réaliser séparément sur un plan inférieur. Cette fois-ci la tendance est à l'agrégation de se propulser trop loin, et à l'individuation, qui différencie et intègre des parties ou des organes du nouvel agrégat, de souffrir de négligence : l'organisme tend à se fier davantage à la simple croissance, au lieu d'améliorer l'organisation de ce qui a déjà été acquis. Mais là encore, certains types moins avancés se détachent et postulent à l'efficacité plutôt qu'à l'effet de masse, à l'amélioration de soi plutôt qu'à l'obtention de nouveaux partenaires dans l'entreprise, à l'individuation plutôt qu'à l'agrégation. Et ainsi le processus alternatif continue, depuis la cellule jusqu'à la colonie cellulaire, depuis les métazoaires non segmentés jusqu'à ceux qui le sont, ° depuis les métazoaires aux sociétés simples, depuis les sociétés simples jusqu'aux sociétés composées. À chaque stade dans l'avancée, survient une séparation des chemins, où le choix est entre l'amélioration individuelle et l'amélioration supra-individuelle, et le secret du progrès continu est de choisir d'abord la première et ensuite l'autre, et de ne pas les poursuivre trop loin. La sur-agrégation de l'amphibien labyrinthodonte et de la baleine est autant une impasse que la sur-individuation de l'oiseau-mouche ; et une lourde organisation des affaires, trop centralisée,

× « Et quand vous avez atteint l'idée parfaite – l'idée de l'organisme parfait, ou complètement développé – vous voyez qu'elle est, non la somme, la collection, ou la généralisation affirmative de tous ses états successifs, mais le résultat d'un processus d'affirmation et de négation perpétuel, qui, bien qu'ayant annulé tous les stades précédents de son histoire, a absorbé et réaffirmé en même temps chacun d'eux et leur ensemble dans sa propre unité parfaite. » John Caird, Introduction to the Philosophy of Religion, p. 220.



° J. B. S. Haldane et Julian Huxley, Animal Biology, p. 236, traitent la segmentation en métamères comme une forme partielle d'agrégation. Pour un traitement plus complet de la totalité du sujet, voyez la table dressée par ces auteurs, qui montre comment les honneurs de l'avancée évolutionnaire se partagent entre l'individuation et l'agrégation.



La paramecie, un organisme unicellulaire commun ayant un degré remarquable d'organisation. Elle nage en faisant se mouvoir les cils qui couvrent son corps ; elle a des armes spéciales (les trichocystes) qui lancent de longs traits quand l'animal est irrité ; elle a une vaste bouche par laquelle elle se nourrit, et quelque chose comme un anus ; et, de plus, elle a les structures internes ordinaires des cellules. En bref, la paramecie est une imitation passable, au niveau cellulaire, d'un animal multicellulaire. Mais cette précocité est très éloignée de la ligne principale de l'avancée évolutionnaire : c'est un type de cellule beaucoup moins élaboré qui s'intègre en un métazoaire et celui-ci, en tant que tel, surpasse de loin l'organisation de la paramecie.

aura tendance à devenir aussi inefficace, à sa propre manière, qu'un one-man-show. Une fois de plus, le gain qu'un niveau semble offrir n'est disponible qu'à un niveau plus élevé, qui ne fait aucune offre de ce genre de manière ouverte. L'approche oblique est la seule approche, et la nature des choses est telle que nous ne pouvons obtenir ce que nous voulons qu'en voulant quelque chose d'autre, de sorte que la première chose apparaît comme un sous-produit de la seconde. Par exemple, c'est par l'agrégation des hommes en société que chacun d'eux trouve sa liberté, la réalisation de soi en tant qu'individu : aussi longtemps que l'homme continuera d'insister sur son individualité inviolable et qu'il résistera aux demandes de la société, il aura à préserver sa précieuse petite individualité. Il en est de même parmi les insectes : la voie vers l'individuation future passe par l'agrégation – ainsi les ganglions cérébraux sont mieux développés chez les insectes sociaux – les fourmis, les abeilles et les guêpes – que chez les insectes plus solitaires. Intégrées au niveau des cellules, des métazoaires et de l'homme, les molécules atteignent une complexité individuelle (et même une conscience de soi individuelle) qu'elles n'auraient jamais pu avoir au niveau simplement moléculaire. Et le mystique ne fait que prolonger ce même mouvement – par un processus d'agrégation illimitée, en étreignant en son cœur la totalité de la terre, et de l'univers, il devient de tous les hommes le plus individuel et le plus indépendant.

Nous sommes parvenus à l'état d'homme par un processus qui alterne l'agrégation et l'individuation, et si nous devons aller un peu plus loin ce sera par les mêmes moyens. + La direction générale de l'avancée nous est déjà familière. Nous devons prendre avec nous tous les hommes et toutes les espèces, nous devons nous étirer pour embrasser la totalité de la terre et des cieux ; mais à moins que ces agrégats successifs ne soient, chacun leur tour, individués – activement saisis, organisés, et dotés par la science, l'art et la religion de chaque valeur qui est la leur – ils resteront au-dessus et au-delà de nous. Nous ne grandissons pas en remplissant simplement nos ventres de nourriture, mais aussi en l'assimilant et en l'incorporant. Or la première chose essentielle est que nous ayons faim. La chose fatale, qui doit être évitée à tout prix, est l'autosatisfaction, l'absence de besoin. Combien perd-il l'homme qui, parce qu'il excelle à être humain, n'est jamais poussé à trouver ce qu'il est d'autre ! Il gagne ce monde et perd son âme, qui appartient à tous les mondes. Celui qui est trop bien équilibré n'est jamais bouleversé par le désir de viser le Tout.

18. LA LOI DE DIVARICATION : MA DESCENTE FUTURE

Le principe de foétalisation s'applique donc à trois des quatre mouvements de mon histoire. Quant au quatrième – ma descente future de la hiérarchie – les tentations de le retarder – des impasses qui alternent, des pseudo-objectifs – sont particulièrement évidentes ici. Je dois descendre, mais la manière de ma descente repose entre mes propres mains. * Je peux y aller en prenant les chemins de traverse de l'alcool, ou d'une autre drogue, de l'excès sexuel, de la glotonnerie, de l'épuisement par les jeux, de l'excès de sommeil, de la monomanie, de l'imbécillité, du suicide. Dans aucune de ces choses (que cela soit noté) il n'y a quelque chose de fou quant à l'intention sous-jacente : je ne peux

+ Laissez-moi en donner un exemple. Nous prenons trop vite pour acquis le fait significatif et curieux qu'un homme puisse en représenter un grand nombre (de nombreux membres constituants, des sujets, des membres de l'église ou des syndicats, des collègues professionnels, etc.) et les représenter si efficacement que, à certains égards, on peut dire qu'il est les personnes qu'il représente.

(Et justement, le seigneur féodal prend le nom de son fief, l'évêque le nom de son siège, et, parfois, le roi le nom de son royaume.) Toute organisation sociale est basée sur la capacité de l'individu à « s'agrandir » ainsi, de se charger des autres, d'agréger. Mais un représentant des hommes n'est efficace que dans la mesure où il est aussi hautement individué ; la taille seule, le soutien seul, sont loin d'être suffisants.

Rilke, en particulier dans la troisième de ses *Duino Elegies*, décrit éloquentement des parties de cette descente : « j'ai aimé son monde intérieur, sa jungle intérieure, cette forêt primaire au-dedans, sa défaite muette, d'un vert léger, son cœur posé. Je l'ai aimé, je l'ai laissé, et ai continué vers ses propres racines en direction du violent commencement où sa minuscule naissance survivait. Je suis descendu, avec amour, dans le sang plus ancien, dans les ravins où l'effroi était tapi, encore gavé de ses pères... »

* En fait, d'après le *Tibetan Book of the Dead*, un homme mourant est assailli de tentations plus grandes qu'à aucun autre moment de sa vie : il doit rester clairement conscient jusqu'au dernier moment, en évitant de s'attacher à son moi particulier, s'il doit échapper à la ronde des naissances et des morts.

Une voix lui dit : « Pourquoi rester ici à mener cette triste vie de labeur écrasant, quand une existence de beauté est possible pour toi ? Ces mêmes étoiles scintillent sur d'autres champs que ceux-ci. » Mais comment sortir de cette condition-ci pour effectivement émigrer là-bas ? Tout ce qu'il put imaginer de faire, ce fut de pratiquer quelque nouvelle austérité, de laisser son esprit descendre dans son corps pour le racheter, et de se traiter lui-même avec un respect toujours croissant. Thoreau, *Walden*, 'Higher Laws'.

pas échapper à la maîtrise excessive du désir et à la nécessité de réaliser, par un moyen ou un autre, mes niveaux inférieurs. Le défaut repose dans le fait de prendre le mauvais tournant, ou plutôt de ne pas prendre le bon tournant assez vite, et de suivre directement le chemin d'une perdition particulière. Ce qui est faux chez le sensualiste n'est pas qu'il se rue au bas de la colline beaucoup trop vite, mais qu'il a trouvé une manière de faire arrêter pendant sa descente. Il a quitté la piste principale, a perdu de sa vitesse, et en est arrivé à se reposer dans un cul-de-sac, point d'arrêt loin du but – le bas de la colline. Le suicide l'amène à une halte un peu plus bas. Seul l'homme qui dépasse en sécurité non seulement son humanité et sa vitalité, mais aussi sa matérialité, arrive au but du rien dont le corrélat est son autre but : la totalité. « Nous devons plonger et revenir à l'obscurité et à la conscience brute du sang. Et à partir de là nous élever à nouveau. Mais il n'y a pas d'élévation à moins que nous ne nous soyons baignés dans l'obscurité et l'extinction. » ° Simplement mourir au sens ordinaire n'est pas suffisant. Pour racheter mon corps de la mort, il m'est nécessaire de mourir de la mort de tous les niveaux. Et de le faire intentionnellement, maintenant. Je suis un peu dans la précipitation, de ce fait : la route est longue, et je ne peux pas me permettre de faire un pas de côté.

La quatrième route, comme les trois autres, est un zigzag, prolongé à chaque tournant par une impasse. C'est pourquoi la descente dans cet enfer n'est absolument pas aussi facile que Virgile l'imaginait. Par exemple, réagissant contre les inhibitions conventionnelles en matière de sexe, un homme trouve dans l'abandon sexuel non seulement un plaisir sensuel, mais aussi un chemin vers des profondeurs autrement inexplorées de sa personnalité ; il laisse, en échappant à un intellect tyrannique et superficiel, une phase du moi calculatrice, critique, hautement individualisée et exclusive ; et il arrive dans une phase moins anxieuse, plus libre et plus primitive. Mais tôt ou tard il va s'apercevoir qu'il s'est égaré ; il ne peut pas aller plus loin à moins de revenir à la route principale et de changer de direction. Ensuite, il aura des chances de sur-compenser, et de se retrouver dans une certaine impasse, exsangue et puritaine, du côté opposé. La réaction, portée trop loin, est tout aussi retardatrice que le vice qu'elle corrige. Le jeûne peut arrêter ma descente bien plus que la glotonnerie ; le déni de soi constitué en finalité peut être plus dangereux que l'indulgence envers soi-même ; l'extrême humilité a notoirement plus de chances d'aboutir à l'orgueil d'être presque rien. •

En fait, avec tant de pièges et d'embûches qui jalonnent notre route vers le bas, il est étonnant que nous puissions y arriver un jour. ⊕ Cependant, en fait, c'est là que nous sommes toujours, et notre descente est uniquement la réalisation graduelle du rien qui rend cette réalisation possible (ainsi que toutes les autres) – notre vacuité est la condition première pour avoir un contenu quel qu'il soit. Tout comme nous n'aurions jamais grimpé les flancs de l'ultime hauteur de l'être si nous n'étions pas, en réalité, déjà là-bas pendant tout ce temps, nous n'aurions jamais pu chercher l'abîme opposé du rien si nous l'avions quitté même de l'épaisseur d'un cheveu. Même le damné ne peut échapper à « la bénédiction d'être petit ». ×

° D. H. Lawrence, *Fantasia of the Unconscious*, XV. Pour Lawrence « l'altérité obscure » était intensément réelle et mystérieuse, et une manière d'en diriger l'expérience passait par le sexe, et menait à une réunion « aveugle et inconsciente » avec le fond divin de l'univers. La lumière, la vision, la science, la connaissance claire, doivent faire place à l'obscurité, au toucher, à l'expérience pré-intellectuelle du sang et de la chair. « D'une certaine manière, ce qui est physique – non humain dans l'humanité –, m'est plus intéressant que l'élément humain à l'ancienne mode... Je ne me soucie pas tellement de ce que la femme ressent – selon l'usage ordinaire du mot. Cela présuppose un ego avec lequel ressentir. Je ne me soucie que de ce qu'une femme est – ce qu'elle EST – inhumainement, physiologiquement, matériellement... » (Letter to David Garnett, Juin 5, 1914, dans *The Letters of D. H. Lawrence*, Préface par Aldous Huxley.)

• Les modes de notre *descensus ad inferos* (descente aux enfers), et les impasses qui l'amènent à faire halte, sont très nombreuses. Il y en a d'autres exemples comme la descente du révolutionnaire (dans son interprétation de l'histoire, ses propres sympathies, et son propre statut) au niveau du prolétariat (cf. Maritain, *True Humanism*, p. 44) ; l'amour du poète pour les pauvres et les exclus (par exemple, 'The Second Crucifixion' de Le Gallienne) ; le scientifique qui se réfère à ce qui est en bas ou au substrat physique, en tant qu'explication ultime de tous les phénomènes ; l'insistance moderne de nombreux philosophes sur une analyse minutieuse...

⊕ « Sois prudent, alors, et sois doux à propos de la mort. Car il est dur de mourir, il est difficile de passer la porte, même quand elle s'ouvre... car l'âme doit faire un long voyage, très long, après la mort pour atteindre le doux foyer de l'oubli pur. » D. H. Lawrence, 'All Souls' Day'.

× *Henry VIII*, IV. 2.

CHAPITRE XX

AUTOBIOGRAPHIQUE – LA PHASE COSMIQUE

*Je suis mort minéral et suis devenu plante.
Je suis mort plante et me suis relevé animal.
Je suis mort animal et je fus homme. Pourquoi devrais-je avoir peur ?
Quand ai-je été moins en mourant ?
Pourtant une fois encore je vais mourir homme, pour monter au ciel
Avec les anges bénis : mais même de la nature d'un ange,
Je dois mourir. Tout, sauf Dieu, périt.*

Jalal-uddin Rumi.

*Je dois
Une fois par mois raconter ce que tu as été,
Ce que tu as oublié.*

The Tempest, I. 2.

Car d'abord nous sommes une masse grossière, au rang des créatures qui ne font qu'être, et ont une forme d'être stupide, non encore privilégiée d'avoir une vie, ni préférée aux sens ou à la raison ; ensuite nous vivons la vie des Plantes, la vie des Animaux, la vie des Hommes, et enfin la vie des Esprits, continuant à prolonger dans une mystérieuse nature ces cinq sortes d'existences, qui englobent les créatures, non seulement du Monde, mais de l'Univers.

Sir Thomas Browne, Religio Medici, I. 34.

Nous résistons, et ce n'est pas naturel, à notre connexion avec le cosmos, avec le monde, avec l'humanité, avec la nation, avec la famille. Toutes ces connexions sont, dans l'Apocalypse, anathème, et elles sont anathème pour nous. Nous ne pouvons pas supporter cette connexion. C'est cela notre maladie. Nous devons rompre, et être isolés. Nous qualifions cet être de libre, cet être d'individu. Nous devrions danser d'extase d'être vivants dans la chair, et de faire partie du cosmos incarné et vivant. Je fais partie du soleil comme mon œil fait partie de moi. Que je fais partie de la terre, mes pieds le savent parfaitement, et mon sang est une part de mer. Mon âme sait que je fais partie de la race humaine, mon âme est une partie organique de la grande âme humaine, de même que mon esprit fait partie de ma nation. Dans mon propre moi, je fais partie de ma famille. Je fais partie du grand tout, et je ne peux jamais m'en échapper. Car je ne peux pas nier mes liens, les rompre, et devenir fragment. Je ne serais alors qu'un pauvre diable. Ce que nous devons vouloir, c'est détruire nos connexions fausses et inorganiques, et spécialement celles qui sont en relation avec l'argent, et rétablir les connexions organiques vivantes avec le cosmos, le soleil et la terre, avec l'humanité, la nation et la famille. Commençons avec le soleil, et le reste arrivera lentement, lentement.

D. H. Lawrence, Apocalypse, pp. 223-4. (Ce sont là les derniers mots de la dernière œuvre de Lawrence)

Notre présence individuelle réside entre le passé éternel et le futur éternel ; et cette éternité doit, pour ainsi dire, être réinterprétée par chaque individu si elle doit lui fournir son énergie créative. Dans ce processus de réinterprétation, chaque individu doit trouver sa propre relation avec les lois éternelles conformément à sa capacité individuelle. Ceci fait reposer une responsabilité tout à fait nouvelle et unique sur chaque individu qui, forcé par sa propre expérience, se trouve lui-même être interprète des images éternelles, les archétypes. À moins que son interprétation ne rende justice à la substance des images archétypiques, leur énergie créative est perdue, et avec elle l'énergie créative de l'homme. Si, d'un autre côté, l'interprétation est adéquate, alors notre esprit conscient, notre ego, est à nouveau ramené en communication avec nos racines dans le non-ego ; notre présent est lié au passé, et la chaîne de l'existence se maintient intacte. L'individu ne se sent plus isolé, et son existence obtient un nouveau sens en tant qu'actualisation particulière d'un processus de vie éternel et supra-individuel.

Dr Gerhard Adler, Studies in Analytical Psychology, pp. 180-1.

Si tu t'écartes des voiles des étoiles et des sphères, tu verras tout être un avec l'Essence de ta propre et pure âme.

Attar, Jawhar Al-Dhat (Margaret Smith, The Persian Mystics: Attar, p. 94.)

La clarification et l'élaboration intérieure de la conscience de l'homme devraient l'aider à percer les strates extérieures et à pénétrer dans les profondeurs du temps, une pénétration qui se fait réellement dans les profondeurs de sa propre nature. C'est seulement très profond dans son propre moi que l'homme peut réellement découvrir les secrets du temps ; car ceux-ci, loin d'être des choses superficielles et étrangères, des choses qui lui sont imposées et à quoi il est contraint de l'extérieur, représentent au contraire les strates les plus profondes et les plus mystérieuses implicites en lui.

Berdyayev, The Meaning of History, p. 23.

En ramassant ses pensées, on peut voler et naître au Ciel. Le Ciel n'est pas dans le vaste ciel bleu, mais le lieu où le corps est engendré dans la maison du créateur.

The Secret of the Golden Flower (Wilhelm et Jung), p. 25.

Le monde est à la fois une ombre passante et un fait final. L'ombre passe dans le fait, de sorte à en être constitutive ; et cependant le fait est antérieur à l'ombre. Il y a un royaume du ciel avant le passage actuel des choses actuelles, et il y a le même royaume qui recherche sa réalisation complète par l'accomplissement de ce passage.

A. N. Whitehead, Religion in the Making, p. 87.

1. LA CARTE PROVISOIRE DE MON HISTOIRE COSMIQUE QUADRUPLE

Je me tiens là où le Poète s'est tenu, le Bon Vendredi de l'année 1300, « au milieu de cette vie mortelle qui est la nôtre », attentif à ce qui réside au-delà. J'ai déjà esquissé, ou laissé discerner là où je n'ai rien décrit, la vision totale telle que la perçois. Ma carte grossière – provisoire, sujette à des corrections infinies, et qui évoque (comme les premières cartes le doivent) des terres inconnues distantes – ne doit pas être prise trop au sérieux. * Ce qui importe là, c'est que la moitié d'une carte est mieux que pas de carte du tout, et que l'homme ne peut pas se trouver lui-même avant de commencer à voir où il est dans l'espace et avant de commencer à s'essayer à faire une carte à la main. C'est dommage d'être perdu dans le monde. Deux sortes d'hommes sont perdus – ceux qui, manquant de toute orientation, se laissent juste dériver, et ceux qui, imaginant qu'il leur est échu une infaillible carte marine de l'univers, sont aveugles à toutes les caractéristiques qui ne sont pas marquées dessus. D'un autre côté, l'homme qui (quoique terriblement ignorant et perplexe) a en main une esquisse de carte de fortune, suffisamment définie pour établir un trajet, et suffisamment indéfinie pour exiger un regard aiguë, × n'est ni perdu ni embarrassé. Il a une tâche – je dirais une tâche incomparable, vitale (et certainement capable de durer une vie entière).

Je suis au milieu de toutes mes vies mortelles, ayant autant de morts devant moi que de naissances derrière moi, ayant autant de hauteur de laquelle tomber que ce que j'ai déjà réussi à grimper, et autant à grimper que ce dont je suis déjà tombé. ° Plus un caractère arrive tôt, plus il s'en va tard. Un peu de temps des deux côtés du Maintenant m'amène à ma frontière humaine, un peu plus me ramène aux limites de ma carrière vitale et terrestre, et encore plus à mes frontières solaires et galactiques. En définitive, semble-t-il, j'ai émergé du vide et retournerai au vide. – Telle est, dépouillée de tous ses détails, mon autobiographie, de sorte que je peux maintenant la discerner.

Dans les deux chapitres précédents j'ai discuté des phases humaines et vitales de cette histoire : il me reste à dire quelque chose à propos des phases les plus lointaines – les phases terrestres, solaires et galactiques.

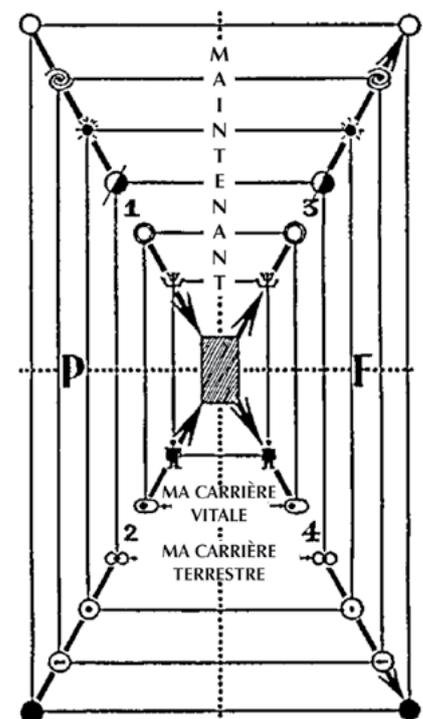
(i) Depuis la phase vitale à la phase terrestre.

Mes limites vitales sont, comme mes limites humaines, quadruples. (1) La Terre plus ou moins homogène et primitive s'est graduellement différenciée, a développé de nouvelles distinctions internes, et la biosphère, c'est-à-dire la Vie, est apparue ; en même temps, (2) certaines des molécules de la Terre se sont intégrées, vainquant étape par étape de vieilles distinctions externes, et les cellules sont apparues ; mais dans la

* E. Graham Howe (The Triumphant Spirit, p. 90) propose ce qui est, en effet, la même carte quadripartite : il voit la création comme le bris d'une pièce en quatre parties qui sont projetées dans quatre directions, vers le ciel à droite et à gauche, et vers la terre à droite et à gauche. En tant qu'exemple des lignes ultérieures de recherche que le schéma hiérarchique de ce livre (et de ce chapitre en particulier) ouvre, je peux mentionner le problème : qu'est la raison, s'il y en a une, entre mes dimensions spatiales et temporelles niveau par niveau ? N'est-il pas suffisant de dire : plus je suis grand, plus grande est mon espérance de vie et la vie que j'ai déjà vécue. Je crois qu'il peut être possible de préciser cette relation mathématiquement, mais je ne peux pas poursuivre le sujet ici.

× Comme J. Bronowski le dit, la science cherche à chaque génération, non la théorie qui est vraie, mais la théorie qui est assez vraie. The Listener, Oct. 27, 1949.

° Cf. Plato, Republic, 614 – l'histoire d'Er, qui avait vu le monde de l'au-delà divisé en quatre routes, une par laquelle les âmes sortaient de la terre et une autre par laquelle elles descendaient du ciel, une troisième qui revenait au ciel, et une quatrième qui revenait vers le monde souterrain. L'objectif est de réhabiliter ce mythe en langage contemporain, et de clarifier le fait que chacun d'entre nous doit prendre les quatre routes.



Terre âgée tout ceci est renversé – (3) la distinction entre la Vie et les autres géosphères s'est graduellement perdue, alors que (4) des cellules restantes de la Vie se rompaient pour devenir de simples molécules. Au début, il y a une convergence hiérarchique – une division d'un supérieur avec une unification de nombreux inférieurs – et à la fin il y a une divergence hiérarchique, et quelque chose comme un *statu quo* est restauré. La chose essentielle est d'éviter l'erreur de la simple genèse et du simple déclin. En particulier, les processus intégrateurs chimiques et biochimiques à partir desquels la cellule survient ne peuvent pas être compris par abstraction de leur contrepartie – les processus différenciateurs planétaires et géologiques à partir desquels la Vie surgit. Regarder, comme nous le faisons presque toujours, la série inférieure seule – dans le royaume de la chimie et de la physique – pour y chercher la source de la vie, est y regarder en vain. La Vie jaillit d'innombrables « germes » appelés molécules, et en même temps d'un seul « Germe » appelé planète ; et la maturation des premiers par intégration, et du second par différenciation, est une maturation unique. Autrement dit, nous devons accepter le texte : « Et Dieu dit, laissons la terre porter des créatures vivantes chacune de sa sorte », ° pourvu que nous donnions au mot terre non un seul sens mais deux – un sens supérieur et un sens inférieur, un sens macroscopique et un sens microscopique.

D'après l'alchimiste Basile Valentin : « Le pouvoir accélérateur de la terre produit toutes sortes de choses qui croissent à partir d'elle, et celui qui dit que la terre n'a pas de vie est platement contredit par les faits les plus ordinaires... Car toutes les herbes, les arbres et les racines, tous les métaux et minéraux, reçoivent leur croissance et leur nourriture de l'esprit de la terre, qui est l'esprit de vie. Cet esprit est lui-même nourri par les étoiles... » × Jusqu'où Fechner était-il conscient de cet ancienne tradition, je ne le sais pas, mais, presque seul à son époque, il a porté un éloquent témoignage de l'origine macroscopique de la vie : son exposé de l'évolution commence avec une planète qui développe une hiérarchie de sous-structures, qui vont de la terre, de l'eau et de l'air jusqu'aux organismes individuels et à leurs organes. * Plus récemment, L. J. Henderson + et d'autres ont rassemblé de nombreuses considérations qui montrent que la vie est macroscopique aussi bien que microscopique, que c'est une fonction de l'océan, de l'atmosphère, du sol et des conditions planétaires en général (car celles-ci convergent vers la biosphère) autant qu'une fonction des molécules, des particules et des cellules. Il est vrai que Henderson parle de l'adaptation mutuelle de l'environnement et de l'organisme, là où je parlerais de l'indivisibilité des membres supérieurs et inférieurs d'une paire symétrique, néanmoins l'effet de son argumentation est de montrer l'absurdité qu'il y a à considérer les créatures vivantes comme des envahisseuses ou des parasites sur une boule de roches morte et neutre (si même elle n'y est pas en réalité hostile). Il est vrai aussi qu'il trouve que les deux processus évolutionnaires – à grande échelle ou planétaires, à petite échelle ou biochimiques et biologiques – résultent « indépendamment » φ (sic) en deux adaptations complémentaires ; mais « L'adaptation de l'environnement est une partie d'une relation réciproque dont l'adaptation de l'organisme est l'autre.

William Watson ('Ode on the Coronation of Edward VII') note la dualité de notre source : « Le temps, l'océan, et quelque étoile nourricière, dans une haute cabale ont fait de nous ce que nous sommes. »

° Gen. I. 24. Cf. Timaeus, 41, où le démiurge de Platon s'adresse aux corps célestes et aux autres dieux de cette manière : « Si celles-ci (les créatures mortelles) n'étaient pas nées, le ciel aurait été imparfait ; car il ne contiendrait pas toutes les sortes d'êtres vivants, comme il doit le faire s'il doit être parfait et complet. Mais si je leur ai donné moi-même naissance et vie, elles seront égales des dieux. Pour que, donc, les êtres mortels puissent exister et que ce Tout puisse être vraiment tout, tourne-toi conformément à ta propre nature vers la création des créatures vivantes, imitant mon pouvoir lorsque je t'ai engendré. Amène-les à la naissance, nourris-les et amène-les à grandir ; et quand elles échouent, reçois-les à nouveau. » – Un passage qui résume la moitié supérieure du schéma quadruple.

× The Twelve Keys, The Hermetic Museum, i. pp. 333-4.

* Ueber die Seelenfrage

+ The Fitness of the Environment.

Le travail d'Henderson a été anticipé par les traités autrefois fameux de Paley et Whewell. Paley a été immensément impressionné par les harmonies mutuelles du vivant et du non-vivant, et il porte une attention particulière aux propriétés essentielles à la vie de l'eau. Whewell a développé ce thème avec une grande précision, en montrant que pas moins de sept propriétés uniques de l'eau sont favorables à la vie ; de plus, comme Henderson, il continue en tirant des conclusions similaires concernant le carbone, l'hydrogène et l'oxygène. L'environnement, conclut-il, est préparé à l'avance pour l'organisme. Voyez William Paley, Natural Theology, William Whewell, Astronomy and General Physics considered with reference to Natural Theology, William Prout, Chemistry, Meteorology and the Function of Digestion, et Frederic Wood Jones, Design and Purpose.

φ Henderson, *Op. cit.*, p. 300. Mais un peu plus tôt dans le même livre (pp. 278, et suivantes) Henderson décrit l'évolution biologique et cosmique comme un développement unique ordonné. Des penseurs vitalistes, d'un autre côté, essaient de distinguer de manière précise entre le vivant et le non-vivant. H. Wildon Carr, par exemple (Changing Backgrounds in Religion and Ethics, pp. 43 et suivantes) va jusqu'à dire qu'il n'y a « rien de commun » entre l'évolution cosmique et l'évolution vitale : elles semblent « complètement indépendantes ». Les mouvements ascendants et descendants sont discernés, mais le premier est « vital » et le deuxième « matériel » – comme si l'anabolisme pouvait se dispenser du catabolisme, ou comme si l'organique pouvait lui aussi se dispenser de l'inorganique !

Cette relation est complètement et parfaitement réciproque. » L'évolution est double. Dans le langage de ce livre-ci, mon histoire vitale-terrestre est un processus comportant deux aspects – un processus descendant et un autre ascendant.

C'est le temps qui force l'observateur à abandonner ses abstractions. \emptyset Il peut réussir à considérer les créatures du temps présent comme autonomes au lieu qu'elles soient dépendantes de la Terre, mais dès qu'il pousse son enquête assez loin en arrière dans le passé et en avant dans l'avenir, la biologie et les sciences de la Terre se chevauchent. La vie la plus lointaine est évidemment géosphérique, – un fait que nous reconnaissons dès que nous identifions et datons des strates par leurs fossiles, et les fossiles par leurs strates.

(ii) De la phase terrestre à la phase solaire.

L'humanité est aux hommes ce que la Vie est aux cellules et la Terre aux molécules. Dans les étoiles les plus froides quelques-uns des composés chimiques les plus simples se sont formés, mais la scène réelle de l'évolution moléculaire est la planète. Ici la température devient assez basse, ici le mouvement des particules individuelles est suffisamment doux, pour permettre la formation de substances très complexes. Une fois de plus la condition de la synthèse des unités inférieures est l'analyse de l'unité supérieure : le tri progressif du matériau planétaire en géosphères $^{\circ}$ avec leurs nombreux niveaux et interfaces subordonnés, donne sa chance à l'évolution chimique. Par-dessus tout, il y a là élaborée cette grande interface biosphérique où les « éléments » solides, liquides et gazeux se rencontrent, et la scène est disposée pour le long processus évolutionnaire depuis les molécules-Terre aux cellules-Vie.

Nombre d'hypothèses alternatives ont été dressées aux temps modernes, concernant l'origine de la Terre et des autres planètes. Il y a l'hypothèse de la Nébuleuse de Laplace, d'après laquelle le système solaire a commencé sous forme d'un disque gazeux en rotation qui s'est finalement contracté, en laissant derrière lui une série d'anneaux (des lignes de marée successives, pour ainsi dire) dont chacun d'eux s'est graduellement condensé en une planète. Il y a la théorie des planétésimaux de Chamberlin et Moulton \times , qui suppose qu'un corps céleste extérieur est une fois passé si près du soleil qu'il en a extrait des jets de matière : dans cette matière des noyaux se sont formés, dont les plus gros ont graduellement attiré les plus petits (les planétésimaux), qui ont crû ainsi à des dimensions planétaires par accréation. Il y a la théorie de Jeans qui, comme la dernière, suppose que les planètes se sont formées à partir d'une marée soulevée sur le soleil par une étoile passante : * les filaments de matière gazeuse éjectés avaient une forme en cigare, et ils se sont condensés par gravitation en planètes qui reflètent encore, par leurs masses respectives, cette configuration originelle. Il y a la théorie de la capture de See et la théorie de la collision de Jeffreys. Il y a la théorie de l'étoile double, à laquelle R. A. Lyttleton, Fred Hoyle et d'autres mathématiciens et astrophysiciens britanniques ont contribué. D'après cette hypothèse, le Soleil était originellement une étoile double – une

\emptyset La mort est la découverte progressive de ce qui vit réellement. C'est ce réalisme salvateur qui brise l'illusion de notre totalité. Il établit par stades hiérarchiques les conditions de l'immortalité. « Ainsi mourrai-je moi-même », dit le Zarathoustra de Nietzsche d'un de ces stades : « Je reviendrai à la terre pour pouvoir trouver repos en Elle qui m'a porté. » Et Miguel de Unamuno : « Si l'homme veut mourir, il appartient au corps de la Terre Mère. »

$^{\circ}$ Non seulement ce triage est la condition de la vie sur le point de naître, mais un triage plus profond et plus méthodique est la condition d'une vie développée et intelligente. Dans un état bien mélangé, les matériaux géologiques de la planète seraient pratiquement inutiles pour l'homme, qui n'aurait jamais découvert l'existence – et encore moins la valeur – des métaux, de l'argile, de la pierre, etc. Même telles que les choses sont, on discerne dans la civilisation une tendance à faire porter ses efforts sur les formations géologiques secondaires, plutôt que sur les formations primaires relativement indifférenciées. Cf. Gregory, The Making of the Earth, pp. 92 et suivantes.

\times T.C. Chamberlin, The Origin of the Earth ; The Two Solar Families: the Sun's Children.

* L'opinion de Jeans a été critiquée par H. N. Russell, sur la base que les orbites des planètes sont trop grandes pour rendre compte de la théorie de l'action des marées : d'après Russell, ces orbites ne peuvent pas excéder de trop la distance entre l'étoile importune et le soleil ; et cette distance doit avoir été très petite.

étoile composée de deux étoiles relativement proches, poursuivant des orbites mutuelles – et un membre de ce système a explosé en morceaux ayant résulté de sa propre rotation, laissant autour de notre Soleil un résidu de débris qui sont finalement devenus les planètes. + Il y a de nombreuses théories additionnelles, à la fois démodées et actuelles, mais toutes peuvent (du point de vue de cette enquête) être subsumées en deux rubriques – (a) celles qui attribuent le système planétaire à des influences principalement externes qui ont été amenées à peser sur le soleil originel, et (b) celles qui l'attribuent principalement au développement interne du soleil originel lui-même, que ce soit sous la forme d'une étoile unique ou double. † À une extrémité, il y a les hypothèses qui n'attribuent au soleil pratiquement aucune part dans la formation des planètes, et, à l'autre, l'hypothèse qui attribue au soleil pratiquement la totalité du travail. Heureusement, il n'est pas nécessaire pour moi de m'éloigner de mes compétences afin de choisir entre ces deux alternatives : il est suffisant que je prenne en tant qu'hypothèse raisonnable que le soleil originel, c'est-à-dire le système solaire, s'est développé, plusieurs milliers de millions d'années auparavant, en notre système solaire (ou Soleil, comme je l'appelle), mais la part que d'autres étoiles (et, en particulier, une autre étoile unique) ont joué dans ce développement peut avoir été très grande ou très petite. En bref, alors que le fait de faire dériver la Terre à partir du Soleil n'est pas tout à fait aussi certain que sa contrepartie inférieure – le fait de faire dériver les molécules des atomes – ce dernier est extrêmement vraisemblable. Et ce degré de probabilité est tout ce que l'on peut espérer.

La façon de mourir et la date de retour de la planète au Soleil sont au moins aussi incertaines que sa façon de naître et sa date de naissance. Il est peu convaincant de se demander si sa mort sera lente en raison d'un accroissement graduel, ou d'un déclin, du rayonnement solaire ; ou si elle sera soudaine en raison d'une perturbation spectaculaire ; mais finalement on est pratiquement certain d'une mort d'une certaine sorte. Tout, ou pratiquement tout, ce qui différencie maintenant le terrestre du solaire – et également dans ses aspects inférieurs et supérieurs –, est destiné à disparaître. * Et ce n'est pas l'homme qui connaît cela, mais une planète.

(iii) La phase solaire.

L'histoire d'une étoile et de ses atomes, ce n'est pas deux histoires, mais deux aspects d'une histoire unique. Ce livre ayant un certain souci des détails, ceux-ci ont été discutés dans des chapitres précédents. Ici il est suffisant de garder à l'esprit que, en tant qu'atome, je dérive du Soleil et lui appartiens inaliénablement, exactement de la même manière que, en tant que molécules, je dérive de la Terre et lui appartiens inaliénablement. L'usine à atomes solaire (si je peux la décrire ainsi) a dû être en pleine production très longtemps avant que sa branche terrestre – l'usine à molécules – puisse être lancée ; et il y a eu un autre délai long et nécessaire avant que sa sous-branche vitale, son usine à cellules, soit arrivée à produire : c'est-à-dire que l'industrie lourde ou fondamentale de la hiérarchie est la condition de l'industrie légère, et

+ Certains points en faveur de cette théorie sont (a) que les étoiles doubles sont presque aussi communes que les étoiles simples, (b) qu'on observe que des explosions d'étoiles – les supernovae – se produisent, (c) que certaines divergences marquées entre les proportions relatives des constituants chimiques des planètes d'un côté, et du soleil de l'autre, pointent vers des origines séparées.

† Il est tentant de comparer ces opinions rivales de la reproduction céleste avec des opinions rivales de la reproduction biologique – avec la vision primitive qui ne reconnaît pas du tout la paternité, ou, en allant à l'extrême opposé, considère la mère comme étant un simple réceptacle, un jardin pour la graine du père, et la vision moderne qui répartit les honneurs plus équitablement. Mais, en fait, il n'y a pas raison d'attendre beaucoup de ressemblances entre ces deux niveaux de reproduction. Face à la matière, « la parthénogenèse » semble très appropriée pour les corps célestes, aussi longtemps que nous n'imaginons aucune étoile être, à un stade quelconque, indifférente à toutes les influences extérieures.

* « Il est honnête de dire que nous avons tous notre identité infinie dans le soleil. Que dans la ruée et le tourbillon de la mort nous passons par des voies embrasées vers le même soleil. Le soleil est le centre de notre être un et infini dans la mort... et dans cette grande gare centrale, le soleil, nous nous rencontrons, nous nous mélangeons et changeons de train pour aller vers les étoiles. » D.H. Lawrence, *Fantasia of the Unconscious*, XIV. Cf. son poème 'At Last' (Pansies, p. 105) : « Dans la mort, l'atome nous élève vers les soleils. » Et dans 'Aristocracy of the Sun' (p. 119) : « Je suis ce que je suis car je viens du soleil, et les gens ne sont pas ma mesure. » Les œuvres de Lawrence comprennent de nombreux passages de ce genre, et leur intention générale est confirmée par la science qu'il rejetait : les scientifiques exposent l'anatomie, et le poète frissonne devant la vie.

Ce qui est arrivé est la clé de ce qui va arriver. La Ruine ou la Bizarrerie des dieux scandinaves du ciel et de la terre trouve son commencement dans le passé lointain, quand les dieux ont brisé leurs serments. Avant la fin, l'hiver de Fimbul, avec ses trois années de vents, de gel et de neige, s'établit, l'horrible loup Fenris s'échappe, et le soleil est avalé. (Voyez *The Celtic and Scandanavian Religions*, p. 164).

son industrie légère est la condition des biens de consommation finis, en lesquels le sens de la totalité de l'entreprise devient enfin apparent. Si je demande quand un article a été fabriqué, je dois dire clairement quelle phase de sa fabrication m'intéresse. Il en est de même avec moi. En tant que moléculaire et terrestre, je suis ancien ; en tant qu'atomique-solaire, vraiment très ancien. Et je suppose que (un peu à la manière dont les touches de finition d'un ustensile s'effacent vite, alors que le matériau de base est autrement durable) ma phase solaire-atomique va très vraisemblablement persister longtemps après que presque toutes les traces de ma phase moléculaire-terrestre auront disparu. ⊕ « Facilement arrivé, facilement parti. » Boehme nous qualifie correctement « d'enfants des étoiles et des éléments », × et en tant que tels, notre carrière, que nous regardions avant ou devant nous, est proprement astronomique.

(iv) La phase galactique.

En fait, bien sûr, elle est plus que solaire-atomique. Browne ° a certainement raison de déclarer qu'il y a quelque chose en nous qui existait avant les éléments, et qu'il n'y a aucun hommage à rendre au Soleil. Que nous ayons une phase galactique, et même une phase pré-galactique, s'étendant dans le temps et l'espace bien loin au-delà des limites de notre phase solaire, est clairement indiqué par la science moderne. (Par exemple, une hypothèse fameuse postule un gaz premier, uniformément distribué et extrêmement ténu. D'une certaine manière et quelque part, une perturbation se produit. Elle s'étend ; la condensation, due à la gravité, commence et avec elle la rotation. La masse du corps résultant est déterminée par sa ténuité : plus le gaz est rare plus grande est la masse minimum de gaz dont le corps a besoin pour survivre en tant qu'unité gravitationnellement stable. En fait, une forme de lutte pour l'existence commence, au cours de laquelle les corps en rotation plus gros et mieux adaptés absorbent les plus petits et moins bien adaptés. On suppose que, par de tels moyens, le cosmos se résout en milliers de millions de nébuleuses globulaires consistant en électrons et protons largement éparpillés, et chaque nébuleuse est si gigantesque qu'elle contient la possibilité de fabrication de milliers de millions de soleils. Quand la nébuleuse se rétrécit, elle tourne de plus en plus vite et s'aplatit, ses matériaux extérieurs commencent à répéter l'histoire, et à se condenser en masses distinctes qui sont des étoiles primitives – les étoiles en lesquelles les électrons et les protons de la galaxie sont destinés à être retravaillés en atomes de tous degrés. +) Il y a de nombreuses cosmogonies modernes – diversement mélangées, sorties de l'observation, du calcul et de la spéculation – et il ne serait pas sage d'y penser comme étant davantage que de « probables histoires » platoniciennes. Heureusement, le schéma de mon histoire quadruple ne m'engage envers aucune. Tout ce que je demande est un substrat uniforme qui développe les aspects jumeaux du tout et de la partie – un tout qui procède à sa propre division de même que ses parties s'unissent. + Telle est, en tout cas, mon histoire probable.

Mais quel est le destin des galaxies, du monde physique entier ? Depuis les premiers temps jusqu'au jour d'aujourd'hui il y a eu deux opinions

⊕ « Toutes les choses du temps s'épuisent dans le temps », dit Maritain. (True Humanism, p. 239) Mais, doit-on ajouter, les choses les plus récentes s'épuisent le plus vite. Comme Kathleen Raine le dit si économiquement : « Seule ma poussière ne se pose jamais. » ('Dust', dans The Pythoness and Other Poems)

Les anciens qui liaient les métaux aux diverses parties du système solaire (comme le fer avec Mars, le plomb avec Saturne, l'étain avec Jupiter, le vif-argent avec Mercure) avaient au moins un sentiment vivant de l'origine cosmique et de la portée des choses terrestres. Ils en savaient trop peu pour connaître les détails exacts ; nous en savons trop pour voir le tout.

× Confessions, p. 84.

° Religio Medici, II. 12.



La déesse égyptienne du ciel – Nout pailletée d'étoiles – donnait naissance au soleil.



Une suite de types de nébuleuses ; l'âge croissant est marqué (semble-t-il) par leur aplatissement, due à une vitesse de rotation croissante. Les nébuleuses sont vues par le bord.

+ Sur la cosmologie de Milton, Denis Saurat écrit : « L'être est ainsi organisé depuis Dieu jusqu'à la matière, par rétraction de Dieu, et de la matière vers Dieu par l'évolution des pouvoirs divins latents de la matière. » (Milton, Man and Thinker, p. 116) J'ajoute que chaque homme est, en tant qu'homme, au point où ces deux lignes de processus se croisent.

contrastantes – l'une qui attribue à l'univers un commencement et une fin dans le temps †, et l'autre niant qu'il y ait de telles limites. φ Généralement parlant, ces cosmologies qui attribuent au monde un passé infini sont également généreuses quant à son avenir, et celles qui lui assignent un début lui assignent aussi une fin. (Un compromis familier est celui d'une histoire du monde finie, limitée avant et après par le chaos, un désert sans forme et vide ; mais comme il est, pour le moins, douteux de savoir si on peut dire que l'uniforme existe dans le temps, cette troisième opinion doit être assimilée à la seconde opinion de l'univers en tant que fini dans le temps. » Le partisan le plus remarquable du cosmos éternel était Aristote °, et une de ses critiques de Platon est qu'il avait enseigné que le monde « avait un commencement ». Les épicuriens, d'un autre côté, disaient que la terre et les cieux avaient une durée finie, et cette opinion a trouvé un accueil favorable chez les philosophes chrétiens (en dépit de leur vénération pour Aristote) car c'était, apparemment, une vérité révélée *; de plus (argumentaient certains), la finitude de la création est nécessaire à son ordre – une infinité de termes ne peut pas être ordonnée. Et la science moderne, en général, n'est pas moins inamicale à la notion d'une histoire universelle infinie. Il est certain que cette galaxie, et que toutes les autres galaxies, sont condamnées. « Avec les univers comme avec les mortels, la seule vie possible est de progresser vers la tombe. » × Le « processus principal » du cosmos est la transformation d'une énergie hautement disponible (dans les noyaux des atomes des étoiles) en énergie thermique indisponible, par rayonnement. La deuxième loi de la thermodynamique est, semble-t-il, inéluctable. Cependant, le vivant peut avec succès prendre avantage de la nature statistique de cette loi, et augmenter la disponibilité de l'énergie ici et là dans l'univers, mais il ne peut l'obtenir qu'au détriment de son indisponibilité croissante autre part. L'avancée évolutionnaire ne fait que hâter la désorganisation générale, qui amènera nécessairement la vie à sa fin. Rien ne peut retarder sérieusement l'accroissement de l'entropie ; et la fin de toutes choses – notre équivalent moderne de l'hiver de Fimbul – est la « mort thermique » de l'univers, quand aucune énergie ne sera plus concentrée nulle part. ⊗ Quand enfin, dit Eddington, * l'univers « atteint à nouveau la similarité indifférenciée, c'est la fin de l'univers physique ». La flèche du temps (dont la direction est donnée par l'entropie croissante) ne sait plus où pointer ; rien n'arrive plus ; le temps s'arrête. Cette perspective ne consterne pas d'ailleurs Eddington, • qui se sent « davantage content que l'univers accomplisse quelque grand schéma d'évolution et expire dans le sans-changement chaotique, plutôt que son but se banalise par la répétition continuelle ». °

Mais l'école de pensée opposée – héritière d'Aristote et de Marc-Aurèle – n'est absolument pas morte : en fait elle est en plein essor. Il y a, par exemple, l'hypothèse, proposée par Hoyle, Bondi et Gold, de la création continue, d'après laquelle le substrat gazeux uniforme, dont toutes les galaxies sont des condensations, est inépuisable, et de nouvelles galaxies sont toujours en train de se créer. À l'heure actuelle, on convient généralement que l'univers est en expansion – les distances entre les galaxies, mais non pas les galaxies elles-mêmes, croissent à une vitesse

† « Tout est mortel dans la nature », dit Touchstone, dans *As You Like It* (II. 4). Dieu, d'après M. C. S. Lewis, ne désire pas que les races ou les mondes vivent à jamais. (*Out of the Silent Planet*, pp. 139, 155.) Pour les chrétiens, le royaume de Dieu est en dehors du temps, bien qu'il soit préparé dans le temps. (Cf. Maritain, *True Humanism*, pp. 93-4.) φ Ces deux opinions ne sont pas nécessairement incompatibles. Par exemple, il y a la théorie de Milne qui rend la création infiniment éloignée dans le « temps éphémère », mais dans le « temps absolu » elle n'est éloignée que de manière finie.

° Cf. Marcus Aurelius, *Meditations*, II. 12.

* D'après Saint Bonaventure, c'est à la fois incompatible avec la perfection de Dieu, et cela répugne à la nature des choses créées, qu'elles puissent être finies. Car Dieu ne peut créer qu'un univers ordonné, et l'ordre suppose le nombre et le nombre suppose la mesure. De plus, l'ordre des objets n'est intelligible que si leurs relations sont en nombre fini. De manière similaire, le principe qu'une infinité de termes ne peut pas être ordonnée assure que le monde n'est pas éternel. Tout ordre a un début, un milieu et une fin. Voyez Etienne Gilson, *The Philosophy of St Bonaventura*, pp. 170-1, 191.

× Jeans, *The Universe Around Us*, p.280 ; *The New Background of Science*, pp. 267 et suivantes.

⊗ Le professeur Tolman a maintenu qu'un univers en expansion ou en contraction à une vitesse finie peut, dans certaines conditions, le faire réversiblement, sans tendre vers une mort thermique ultime : il y a, peut-être, une petite faille pour s'échapper.

• Voyez *The Expanding Universe*, II. 6, et *The Nature of the Physical World*, IV. Eddington était bien conscient de certaines caractéristiques insatisfaisantes de la théorie de la dégénérescence thermodynamique ; en particulier, il n'était pas du tout content de « la doctrine théologique naïve qui (convenablement déguisée) se trouve à présent dans chaque manuel de thermodynamique, à savoir qu'il y a des milliards d'années Dieu a terminé l'univers matériel et l'a abandonné au hasard depuis lors. » « Ceci, ajoute-t-il, est tout à fait incroyable. En tant que scientifique je ne crois simplement pas que l'ordre présent des choses a commencé avec un bang ; d'un point de vue non scientifique je ne suis également pas désireux d'accepter la discontinuité de la nature divine que cela implique. » Ici il est d'accord avec le docteur Hoyle, qui indique que « l'hypothèse du big-bang » est « un processus irrationnel qui ne peut pas être décrit en termes scientifiques », et de plus c'est « dans le sens philosophique une notion distinctement insatisfaisante, car elle met l'hypothèse de base hors d'atteinte, où elle ne peut jamais être contestée par un appel direct à l'observation. »

° Il est très nécessaire de distinguer entre l'organisation des structures et des fonctions vitales du biologiste, et l'organisation

fabuleuse – et, dans la plupart des théories, cette expansion ne peut que signifier que la densité du matériau d'arrière-plan s'accroît quand nous revenons dans le temps, et décroît quand nous allons en avant. En fait, cependant, l'observation ne soutient pas cette vision, car les densités moyennes des galaxies, mêmes les plus mûres, indiquent qu'elles sont des condensations d'un matériau pas beaucoup plus dense que le substrat présent. La théorie de la création continue surmonte cette difficulté en supposant que le matériau d'arrière-plan se réapprovisionne de lui-même, de sorte que, en dépit de l'expansion de l'univers, sa densité reste constante : ou plutôt, cette expansion est elle-même la conséquence de la pression extérieure exercée par la matière nouvelle qui se crée pendant tout ce temps dans l'espace. D'après cette théorie, l'univers a un volume infini, un passé infini, et un futur infini. Bien que chaque objet particulier – planète, étoile et galaxie – dure un certain nombre d'années, la totalité du système continue interminablement, car de nouvelles galaxies et étoiles émergent toujours d'un substrat miraculeusement fécond, pour remplacer les anciennes. Et ainsi, il n'y a pas de dégénérescence thermodynamique universelle : l'univers physique ne vieillit pas, mais renouvelle sa jeunesse encore et encore, à jamais.

Je suspecte que, aussi longtemps que la science et la spéculation survivront, il y aura toujours quelqu'un pour plaider en faveur d'un univers infini, et quelqu'un d'autre pour le réfuter ; car il s'agit d'une question que l'observation empirique est incapable d'établir une fois pour toutes. Et je suspecte fortement que, en dernier ressort, les deux doctrines ne sont pas incompatibles. + Car la caractéristique remarquable de la théorie de la création continue est qu'elle ne tient rien pour immortel sauf le substrat d'un côté, et le cosmos de l'autre ; et la caractéristique remarquable de la théorie de la mort thermique est qu'elle est en parfaite consonance avec la doctrine du Tout-Centre intemporel. Ni l'une ni l'autre ne sont, en fin de compte et nécessairement, en désaccord avec la thèse de ce livre – je veux dire la thèse que, aux extrémités supérieures et inférieures de la hiérarchie, le temps lui-même change de caractère, et les distinctions que l'on esquisse correctement, à d'autres niveaux, entre le temps fini et le temps infini, perdent là leur signification. J'ai déjà cherché à montrer que l'ascension (ou plutôt l'ascension-descente) de la hiérarchie implique la maîtrise progressive de distinctions temporelles grossières, jusqu'à ce que, au sommet (de même qu'à la base) il n'y ait plus de temps en tant que tel : c'est comme si l'observateur ultime prenait tant de libertés avec le temps qu'il se libérait complètement du temps. À ce niveau, chaque moment est de la même manière le Maintenant Central, pour lequel chaque autre moment est régionalement présent (c'est-à-dire, présent à partir de son À-ce-moment-là, avec un contenu et des qualités telles qu'ils sont appropriés à son échelle) ; et il est également permis et également inadéquat de décrire l'expérience de l'observateur en tant que création continue et création première ; en tant qu'ayant une durée infinie, et une durée finie et instantanée, comme temporel et non temporel. Ici toutes nos catégories s'effondrent. Dès que nous insistons pour extrapoler la courbe de la partie jusqu'au Tout, le Tout nous échappe complètement.

de l'énergie du physicien. Ainsi, bien que je dise que le Soleil vivant (le système solaire) d'aujourd'hui est plus organisé que dans son état originel « mort », son histoire, du point de vue du physicien, est une histoire de dégénérescence stable – celle d'une énergie devenant de moins en moins disponible. Pour un certain temps, une sorte d'organisation avance alors que l'autre décline, mais elle s'affaiblit à la fin – à moins que quelque chose comme la création continue n'intervienne : et même dans ce cas-là il n'y a pas d'autre espoir qu'une totalité, rien de moins. Cf. Bergson, Creative Evolution, pp. 256 et suivantes, Joseph Needham, Time the Refreshing River, pp. 213 et suivantes, H. Levy, Modern Science, p. 203.

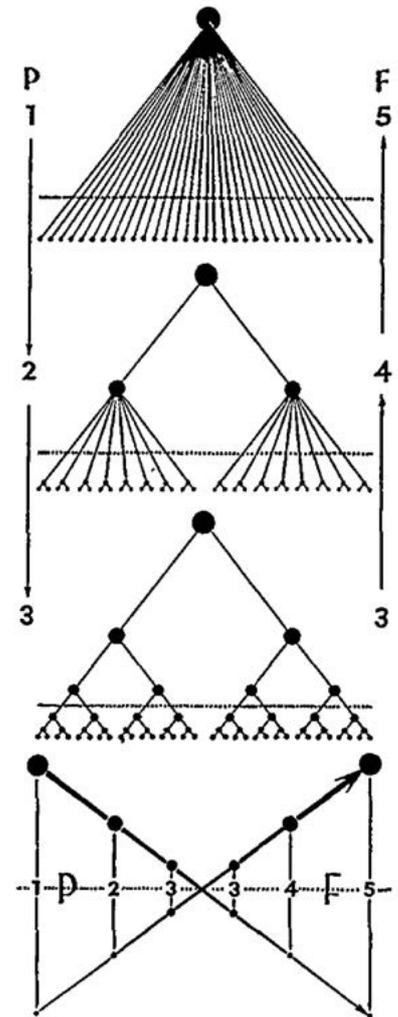
+ Ce n'est pas tant une affaire de vérité et d'erreur, que de celle d'un quelque part ailleurs : nous abandonnons l'idée d'un créateur, Dieu, au sommet de la hiérarchie – et trouvons à la place un substrat divin qui en est l'auteur à la base ; nous abandonnons l'idée d'une création au début du temps et d'un jugement à la fin – et trouvons les deux Maintenant. La nature des choses est telle que, dès que nous en voyons directement et clairement un aspect, il se rapporte de lui-même à un autre.

(v) Résumé.

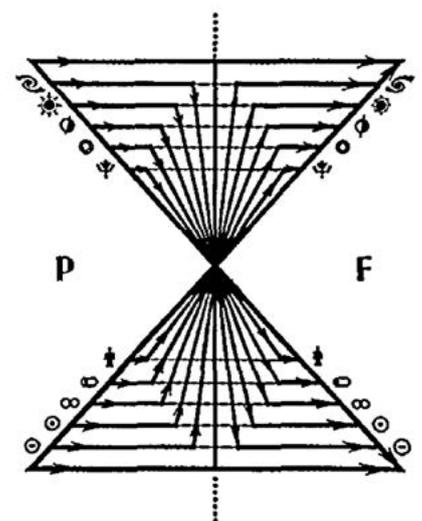
En résumant ces phases de l'histoire cosmique, je reviens au langage métaphorique du chapitre XIV. (1) La hiérarchie peut être décrite comme une entreprise qui s'ouvre avec un propriétaire et une équipe d'employés. (2) Certains de ceux-ci obtiennent une promotion et sont intégrés dans l'affaire suivante, qui est administrée par une nouvelle classe de hauts fonctionnaires qui représentent le propriétaire. (3) Les promotions parties du dessous vers un rang encore plus élevé demandent la nomination d'autres grades de fonctionnaires surveillants, en accord avec la règle de symétrie – plus l'employé est d'un rang inférieur plus son superviseur est d'un rang élevé. Et ceci continue jusqu'à ce que le fossé entre les fonctionnaires superviseurs et l'équipe supervisée se referme, que tous les échelons de bureau, du plus élevé au plus bas, soient totalement occupés, et que l'organisation entière travaille à sa pleine capacité. Telle est sa condition présente. Mais, en regardant vers l'avenir, il semble qu'une réduction des dépenses devienne nécessaire. (4) Les premiers à être congédiés sont les fonctionnaires des degrés moyens et plus récents. (5) Les réductions des dépenses continueront nécessairement – les démissions se produisant toujours conformément à un état d'ancienneté dans l'ordre d'apparition – jusqu'à ce que l'organisation revienne plus ou moins là où elle a commencé. – Et si cette histoire n'est pas complètement différente des histoires de certaines organisations humaines, on ne doit pas s'en étonner, car celles-ci en sont de petits extraits.

2. LA THÉORIE DE LA RÉCAPITULATION ÉTENDUE AUX PHASES COSMIQUES DE MON HISTOIRE

Je dois immédiatement faire une très importante amplification de ce schéma : ce n'est pas seulement à mes phases vitales et humaines que la grande loi de récapitulation s'applique. À tous les niveaux, je déploie mon temps comme si c'était un parapluie. Mon histoire cosmique pleinement étendue, occupant comme elle le fait la totalité du temps, n'est que (pour ainsi dire) l'état ouvert et extériorisé de nombreuses histoires cosmiques plus courtes – des contours d'histoire et des contours de contours d'histoire. En fait, de telles abréviations du tout sont son corps et son remplissage correct, sans lesquels il n'est qu'une coquille vide ; inversement, sans lui, elles sont nues et honteuses. C'est par une grande variété de moyens que ma biographie totale se résume : comme si, pour la commodité du lecteur affairé, son passé et son futur se réduisaient à des dimensions maniables, au coût de nombreux détails mais sans sacrifice des caractéristiques principales. De plus, chaque phase de ma carrière a son propre degré et moyen d'abréviation : ainsi, et ce n'est pas surprenant, les phases antérieures et ultérieures extrêmement prolongées et relativement sans événement appellent à des coupes plus sévères que les phases moyennes plus compactes de mon histoire. J'en viens maintenant à un exemple. Et, pour atténuer son état d'inachèvement, je peux dire que c'est un exemple de plus (et très nécessaire) de la loi d'abréviation, qui est son sujet.



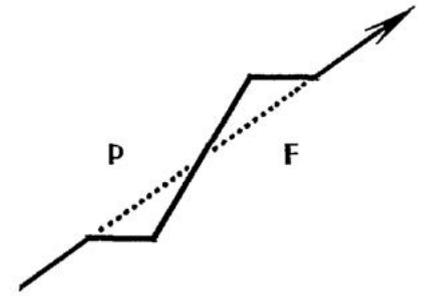
Cinq stades de l'histoire cosmique



(i) Récapitulation – la phase terrestre.

Dans le chapitre précédent, j'ai discuté des phases humaine et vitale de la récapitulation, en lesquelles je reconstitue l'histoire ancestrale jusqu'à ce que j'en devienne contemporain, et ensuite continue pour l'anticiper. Quant au passé, la règle est que je me divise en deux flux d'événements, le premier d'entre eux continuant à se développer de manière stable alors que le second est retardé jusqu'au dernier moment ; ensuite, pour compenser le temps perdu, il rejoint le premier, accomplissant rapidement et facilement tout ce que l'autre avait si laborieusement produit. Le futur reflète l'image suivante : un côté de moi avance lentement à la vitesse du monde, tandis que l'autre, impatient de ce qui va être, continue loin en avant, et est ensuite obligé d'attendre que le monde comble son retard. ° Or ma phase planétaire-moléculaire suit ce même schéma. J'ai été une fois planétaire – rien de moins. Et je suis encore environné par des portions de mon corps-terre qui ont été rejetées, et qui me rappellent ce que j'avais l'habitude d'être : partout autour de moi repose un matériau planétaire « mort » avec lequel, avant l'aube de la vie, j'étais complètement identifié, mais que j'ai depuis lors renié. Je me suis divisé en deux flux, l'un animé et maintenant humain, et l'autre inanimé. Mais maintenant, au tout dernier moment, les deux flux coulent ensemble – et certaines parties de moi retardées et encore inanimées comblent leur retard avec le reste, atteignant un statut vital et humain en quelques minutes. × En langage clair, je mange, je bois et je respire, et ainsi je vis. Combien paraît-elle commune et sans mystère, combien semble-t-elle moins remarquable cette évolution éclair que (par exemple) la procédure à la lenteur d'escargot de l'évolution ancestrale et individuelle dont elle est la vue générale. Comme si on devait s'attendre à ce que la terre, l'air et l'eau se lèvent et marchent soudain, en se mélangeant, et qu'ils consignent ce fait !

La vie est un nid d'abrégés de soi, le récit simultané de sa propre histoire en de nombreuses versions plus brèves. Pour moi, vivre c'est répéter, tous les jours et chaque jour, mon ascension-descente terrestre quadruple, qui s'étend sur des centaines de millions d'années du passé et du futur. Bien sûr, il est inutile de rechercher dans un résumé aussi bref les détails de l'original. L'homme fœtal et l'homme en train de mourir ont peu de temps et d'occasion d'aller dans les menus détails de la réalisation ancestrale ; l'anabolisme et le catabolisme encore moins. Néanmoins, en un sens parfaitement authentique, se nourrir est le début de la vie ⊗, et déféquer sa fin : l'homme est constamment en train de naître de la respiration, de la nourriture et de la boisson ; dans les fèces il est toujours en train de mourir – laissant pour ainsi dire derrière lui, en témoignage de sa mort quotidienne, un cordon de petits cadavres. + Et alors qu'il est vrai que cet abrégé de la totalité de la vie de la terre échoue à rendre justice à l'original, il est également vrai de dire que l'original ne rend pas justice à l'abrégé. Il n'y a rien de bric et de broc, rien de trivial et de secondaire, en ce qui concerne cette histoire en miniature de la vie : il n'y a aucune raison pour laquelle on ne lui donnerait pas la primauté sur des versions plus extensives. Ainsi on peut dire que vivre c'est faire lentement ce que la nourriture de chacun fait rapidement, ou que l'organisme est sa



° À différents égards, nous parvenons, comme Emerson l'expose, « au centre du monde, où, comme dans le cabinet de Dieu, nous voyons les causes et anticipons l'univers, qui n'en est qu'un lent effet. » ('The Over-Soul')

Les vers de Wordsworth : « Tu as laissé derrière les pouvoirs qui fonctionneront pour toi ; l'air, la terre et les cieux » sont particulièrement vrais de tous ceux qui, bien qu'étant encore dans la chair, n'étaient pas contents que les lents processus de la nature montrent ce qu'ils étaient, alors qu'ils étaient doués d'anticipation.

× Cf. Benjamin Moore, The Origin and Nature of Life, pp. 155-6. Au sujet de la dépendance de la cellule vivante envers des cristalloïdes et des colloïdes non vivants, il dit : « Cela rappelle avec force à l'esprit cette loi d'évolution des animaux supérieurs qui consigne que l'embryon animal supérieur repasse rapidement par certaines des formes inférieures de ses anciens ancêtres dans son évolution individuelle. Ainsi, il est probable que la matière vivante est encore incapable de se dispenser de ces simples substances inorganiques au moyen desquelles elle s'est au début levée de la nature inorganique. »

⊗ Samuel Butler aimait bien souligner que manger un animal est la manière la plus profonde et la plus intime de toutes de l'« aimer ». Bien que ce soit dans les termes du mangeur, mangeur et mangé joignent leurs forces, en partageant un corps ressuscité. L'araignée offre la mort à la mouche maintenant, et une vie d'araignée au-delà. C'est comme si l'araignée était l'effort prédateur coopératif de nombreuses mouches ou comme si un homme était la manière qu'ont d'autres animaux de devenir humains – la loi duquel part ailleurs décrète que (cannibalisme mis à part) seul le non-humain peut, en quelques heures, devenir humain.

+ Schopenhauer indique que la nutrition est différente en degré plutôt qu'en espèce de la génération, et l'excrétion de la mort. Cette dernière est à la fois une sorte de mort, et un rappel de la mort. Et il est aussi idiot d'embaumer le corps, dans l'effort d'en arrêter la corruption, qu'il le serait d'en préserver soigneusement les excréments. The World as Will and Idea, i. pp. 357-8.

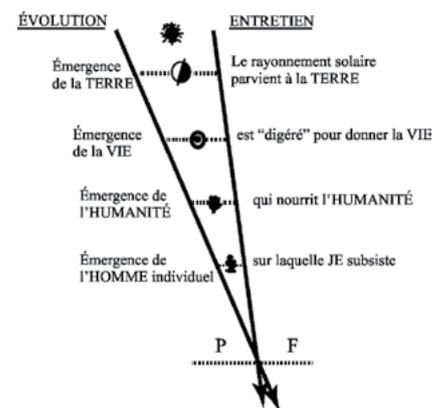
propre alimentation en mouvement lent.

(ii) Récapitulation – la phase solaire.

Si j'existe à n'importe quelle Paire de niveaux, c'est seulement parce que ceux-ci, au-dessus et au-dessous, sont constamment en train de se mélanger avec le mien, à différents taux de mélange. L'humanité et les hommes, la vie et les cellules, la terre et les molécules, m'ayant une fois produit ne peuvent pour un moment rejeter une responsabilité supplémentaire. Ce qu'ils réalisent, ils le maintiennent. C'est la même chose avec la terre atomique-solaire. × Les atomes constituant mon corps en ce moment sont des produits solaires ; et en devenant planétaires et périphériques ils n'ont cessé ni d'être dans le soleil ni de dépendre du soleil – la main qui établit ceci est une main-soleil ou alors elle n'est rien. L'énergie rayonnante solaire, dont la terre vivante avec son « remplissage » (en particulier, la vie, l'humanité et l'homme) dépend de si nombreuses manières, survient de la perpétuation, depuis lors jusqu'au jour présent, de mon ancienne phase atomique-solaire. Ce n'est pas simplement que les phases antérieures subsistent en tant que base indispensable des ultérieures, mais aussi que les processus antérieurs et fondamentaux sont constamment en train de se répéter, sous une forme changée et énormément accélérée, pour le bénéfice de leurs dérivés à d'autres niveaux. Cela demande des milliers de millions d'années au stellaire pour devenir humain – et cela prend quelques minutes. Ou plutôt, cela prend toutes les périodes de temps entre ces deux extrêmes. Le Soleil devient l'homme selon de nombreux rythmes, et tous sont nécessaires pour lui. Pour citer l'exemple le plus familier, (je dirais : pour extraire un train d'événements bien connus d'un processus multiple concret unique), pour m'alimenter je me tourne vers l'Humanité, l'Humanité se tourne vers la Vie, la Vie se tourne vers la Terre, la Terre vers l'énergie rayonnante du Soleil : cette énergie devient successivement un ingrédient de la planète (en tant que les divers niveaux de l'atmosphère la digèrent), un ingrédient de la Vie (en tant que les feuilles des plantes vertes l'utilisent à la synthèse de leurs particules), un ingrédient de l'humanité (en tant que les plantes sont cultivées, engrangées, transformées en produits alimentaires et distribuées), et finalement un ingrédient de l'homme (quand il mange sa nourriture). En ceci et sous d'autres formes, les stades historiques principaux – terrestre, vital, humain – qui résident entre l'étoile et l'homme sont continuellement en train de se récapituler. On peut dire là encore qu'alors qu'une partie de moi – la partie qui avance – quitte la scène pour devenir une planète, une géosphère, une espèce et un individu, l'autre reste derrière jusqu'à ce que tout cela soit accompli, et ne rejoint la partie avancée que juste à temps ; de plus, c'est seulement par cette dissociation en une partie régulièrement progressive et une partie erratique que ma survie et mon progrès sont vraiment possibles. Dans cette course, le lièvre et la tortue sont les deux natures d'un seul concurrent.

Le Soleil vit en récapitulant le futur autant que le passé. Je vais en donner deux exemples divers. Premièrement, il y a d'innombrables processus descendants – la décomposition de l'eau et du dioxyde de

× Cf. la doctrine de Roberto Ardigò (La Formazione naturale nel fatto del sistema solare) que le soleil originel survit dans les parties en lesquelles il s'est différencié, et dont il est le terrain des interactions ; et que cette survie est seulement un exemple d'une loi universelle qui gouverne la pensée aussi bien que la nature. Selon les mots de Harald Höffding : « D'après cette hypothèse, la situation présente du système solaire découle d'un processus de séparation (*distinzione*), de parties plus petites ou d'unités s'étant fondues en une grande masse compacte, mais la totalité n'est pas de ce fait dissoute. La totalité, l'articulé – (*l'indistinto*) – existe continuellement, et c'est seulement ainsi qu'il devient intelligible qu'il puisse y avoir une action réciproque entre des parties différenciées (les corps célestes). Elles tiennent ensemble maintenant tout comme avant leur séparation. L'existence de l'articulé est le terrain de la solidarité. » Modern Philosophers, p. 46.



carbone en feuilles vertes, par le rayonnement solaire, est l'un d'entre eux – grâce auxquels des molécules terrestres sont brisées en leurs constituants atomiques. (Cette dégénérescence est un prélude à, ou un aspect de, son opposée, la synthèse par laquelle de nouvelles molécules se construisent : les atomes isolés sont rares dans les conditions terrestres.) Deuxièmement, comme je l'ai déjà montré, la Terre est toujours en train de devenir solaire et ainsi en train de se transcender elle-même – il s'agit seulement de lui allouer assez de temps. Donnez-lui une année, et elle se transforme en un anneau de 297 millions de kilomètres de diamètre – un anneau solaire, aux dimensions véritablement solaires. Elle est continuellement en train de compléter un tel anneau, en maintenant sa vie par anticipation du temps où elle n'aura plus de vie, et ne mènera plus d'existence séparée dans le Soleil. Quand elle cessera de récapituler sa mort, elle mourra à jamais.

(iii) Récapitulation – la phase galactique.

Nous devons supposer que le Soleil a tiré par dérivation presque toutes ses propriétés de la Galaxie primitive – son matériau brut, sa place et son mouvement dans la communauté des étoiles, sa masse. Et, depuis lors, le Soleil n'a pas cessé de reconnaître (pour ainsi dire) cette dépendance, en tournant autour du centre de gravité de la Galaxie. ° Il est vrai que nous semblons ne retirer que peu de bénéfices physiques de notre présence dans ce cadre stellaire prodigieux. (Mais, d'abord, je pense qu'il est vraisemblable que nous ayons à découvrir beaucoup ici. Il serait peu caractéristique qu'il se révèle qu'il n'y ait absolument rien que les sciences physiques puissent prendre en compte dans la tradition ancienne et universelle des influences sidérales. Les rayons cosmiques – qui datent peut-être des phases les plus anciennes de l'univers – pourraient très bien se révéler accomplir une certaine fonction vitale, ayant à voir, par exemple, avec les mutations biologiques. × Et, deuxièmement, on ne peut que s'attendre à ce que cette tendance, qui devient déjà évidente au niveau solaire, et qui pour des processus de haut niveau serait en proportion subtile et impondérable, doive les rendre difficile à détecter. Mais l'immatérialisation n'est pas une extinction – c'est très vraisemblablement le contraire. Après tout, personne n'imagine que notre incapacité à estimer notre dépendance envers le Tout est une preuve de notre indépendance.) Mais, en laissant de côté ces simples suppositions – il est tout à fait certain que le firmament des étoiles a, en fait, eu les effets les plus profonds sur les stades ultérieurs de l'évolution solaire, sur le développement psycho-physique du Soleil. J'ai déjà indiqué que notre science provient très largement de l'observation ancienne des corps célestes, et que (plus généralement) la croissance intellectuelle et émotionnelle de l'homme – l'homme sidéral * – tire à la fois son élan et sa direction de l'environnement cosmique. On peut d'ailleurs se demander si les habitants d'une planète enclose dans les nuages de façon permanente, comme on croit que Vénus l'est, pourraient s'élever très au-dessus du statut animal + : on a besoin d'autres planètes pour se connaître soi-même en tant que planète, d'autres étoiles pour se connaître soi-même en tant qu'étoile, d'autres galaxies pour se

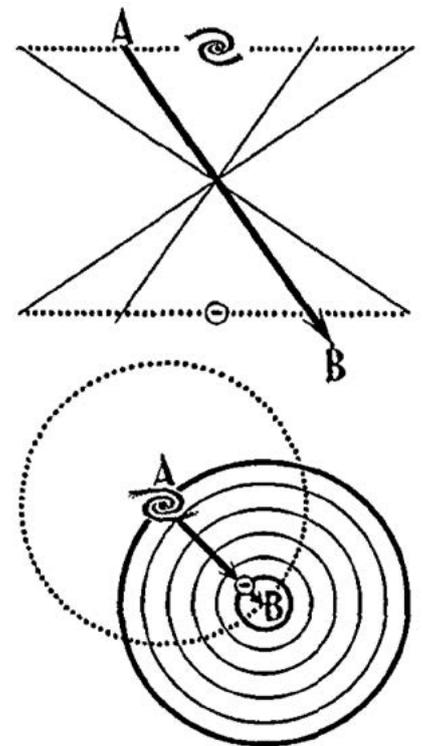
Toute estimation adéquate de notre futur est complexe. Elle devrait reconnaître, en dehors de la division en aspects supérieurs et inférieurs, une division ultérieure de ceux-ci en aspects rapides et lents. Ainsi nous avons peu d'excuses pour accuser les anciens Égyptiens d'incohérences, parce qu'ils avaient trois séjours différents des morts – le terrestre, l'élyséen et le solaire. (Flinders Petrie, Religion and Conscience in Ancient Egypt, pp. 49 et suivantes) Les Hébreux avaient le Shéol (le monde souterrain, à l'origine le royaume des dieux chthoniens) et ensuite, les cioux. (Cf. Robertson Smith, The Religion of the Semites, pp. 198 et suivantes) Cf. Ps. XLIX. 15 : « Dieu dégagera mon âme de la puissance du Shéol, car il me recevra. » ° D'après certaines autorités, la preuve de cette rotation est loin d'être concluante. Ainsi G. C. Mc-Vittie (Science Progress, Juillet, 1949) dit : « D'un point de vue observationnel, je suis très peu convaincu que les nébuleuses spirales soient vraiment dans un état de mouvement interne ; il est certain qu'aucune « orbite » d'une portion de nébuleuse n'a été déterminée. » Mais en ce qui me concerne ici la question est sans importance : il est suffisant de noter qu'une galaxie est un tout persistant et ordonné, dont les parties sont reliées d'une manière assez permanente. × Cf. D. H. Lawrence : « Qui connaît le pouvoir que Saturne a sur nous, ou celui de Vénus ? Car c'est un pouvoir vital, qui vibre exquisément à travers nous tout le temps. Et si nous nions Aldébaran, Aldébaran nous percera de coups de poignard infinis. Or tout ceci est littéralement vrai, comme les hommes le savaient dans un passé lointain, et comme ils le connaissent maintenant à nouveau. » (Apocalypse, pp. 50-1.) Mais en fait notre poésie, notre religion et notre science, inextricablement liées, comme tout ce qui existe, aux étoiles, constituent la preuve la plus complète possible de l'influence sidérale. Pour en donner un exemple d'actualité, l'étude aux effets dévastateurs sur les atomes des particules des rayons cosmiques encourage la physique nucléaire, ce qui est là vraisemblablement quelque chose d'historique. * « Je crois que notre plus belle sagesse ne vient pas de l'extérieur, mais surgit dans l'âme et est une émanation de l'esprit de la Terre. » A.E., The Interpreters, p. 60. Il y a la base solide d'un fait sobre sous la Schwärmerei (le fantasme) du poète. + M. C. S. Lewis, dans son roman Perelandra, dépeint Venus comme une sorte de jardin d'Éden, le foyer d'un couple humain qui n'a pas chu. Mais il fait dire à la femme aux visiteurs de la terre : « Ne t'étonne pas, ô Piebald, que ton monde ait été choisi pour ce moment du temps. Tu vis en regardant toujours vers les cioux. Tu es favorisé au-delà de tous les mondes. » (p. 75)

connaître soi-même en tant que galaxie. Le fait est que notre culture, bien que nous ne le réalisons que peu, est la culture, non des hommes en tant que tels, mais des corps célestes ; ses réalisations matérielles et mentales sont littéralement astronomiques ou elles ne sont rien – c'est seulement nous qui nous laissons tromper par un simple défaut de masse, comme si l'intelligence de la Galaxie était mesurable en tonnes, kilomètres ou parsecs. Là encore, donc, la survie de l'ancien tout – dans cet exemple, la Galaxie – est la condition de son fonctionnement et de son développement contemporains.

Là encore, il y a d'un côté une avancée évolutionnaire stable, et de l'autre côté une très longue période d'attente. † La machinerie colossale et lourde de l'évolution stellaire, les extensions folles et l'extravagance frénétique des matériaux, la disproportion désinvoltée entre la montagne cosmique et la souris misérable qu'elle produit enfin – ce sont là des sujets qu'il ne nous est pas permis d'oublier aujourd'hui. Mais ce que nous sommes prêts d'oublier presque toujours, c'est que la souris, dès qu'elle existe, a une curieuse façon de comprendre la montagne : en fait, en y regardant de plus près, il se trouve qu'elle n'est pas du tout une souris, mais la montagne prenant conscience du fait qu'elle est une montagne – une montagne excessivement vaste et autocritique. En laissant tomber la métaphore, la Galaxie ne peut pas être intelligemment évaluée aussi longtemps qu'un seul de ses modes d'évolution – soit l'original, soit le récapitulatif –, est pris en compte. Mon côté conservateur qui restait derrière dans la Galaxie, en refusant tout progrès, et mon côté radical qui s'est impliqué dans l'évolution solaire et terrestre, bâtissent un tout dont le sens se révèle ici et maintenant, quand les deux côtés se rassemblent.

Dans cet exemple, l'agent récapitulatif est ce que (avec désinvolture, comme si nous connaissions tout à son sujet) nous appelons lumière, dans sa traversée des régions hiérarchiques. Et c'est un agent illustrateur très méthodique – comme les chapitres précédents l'ont, j'espère, rendu clair. Ainsi supposons que je sois en train d'observer la Galaxie A, qui à son tour m'observe, en B. Je suis où A, s'étant changée graduellement à partir de rien au Centre de A, en traversant des régions qui vont de l'électronique au stellaire, devient enfin une galaxie ici en moi. Cette évolution par la lumière survient à mes dépens, quand je vois qu'elle implique mon évolution rétrograde par la lumière depuis le statut galactique au centre de A pour arriver ici au rien en mon Centre, de sorte que je puisse faire de la place pour le A régional. Ce mouvement unique est double ou métabolique – anabolique, progressif, intégrateur pour mon compagnon, catabolique, rétrogressif, désintégrateur pour moi. Et le voyage de retour est, bien sûr, anabolique pour moi et catabolique pour A. Ceci a été dit beaucoup plus longuement auparavant : je veux insister ici sur le fait que l'activité régionale à deux faces, la relation sociale médiée par la lumière, sans laquelle il n'y a pas de galaxies, récapitule l'histoire hiérarchique au long terme dans ses quatre aspects, ascendant et descendant, passé et futur. ° En un simple million d'années (disons), la lumière intergalactique résume l'histoire évolutionnaire totale à partir de son double

† Kahlil Gibran a ce qui est, je pense, une version poétique de cette situation duelle dans le temps : « Et ce qui chante et contemple en vous demeure encore dans les limites de ce premier moment qui a dispersé les étoiles dans l'espace. » « Vos pensées et mes mots sont des ondes d'une mémoire scellée qui consigne nos jours passés, et des anciens jours quand la terre ne savait rien de nous ni d'elle-même, et des nuits quand la terre était ravagée par la confusion. » The Prophet, pp. 74-5, 106.



° Cette théorie a des liens certains avec le perspectivisme médiéval. Et Saint Bonaventure enseignait que « les corps sont hiérarchiquement ordonnés selon le degré de leur participation à la forme commune de la lumière parce que la dignité des êtres se trouve dans leurs opérations et parce que ces opérations à leur tour ont la lumière en tant que principe. » La lumière se propage à la manière dont une espèce se propage : elle a « une productivité, une activité et la faculté de préparer le terrain pour l'acte de connaissance et celui de le consommer. » Gilson, The Philosophy of St. Bonaventure, pp. 281 et suivantes. Cf. Richard McKeon, Selections from Medieval Philosophers, i. p. 261 ; ii. pp. 59 et suivantes, 467-8.

début vers sa double fin. Elle commence avec l'inconcevablement grand et l'inconcevablement petit, qui convergent (le premier en rétrécissant et le deuxième en se dilatant), se rencontrent à mi-chemin et divergent jusqu'à ce qu'ils aient échangé leurs places. C'est-à-dire que mon histoire galactique entière, réduite à des dimensions commodes, est présupposée à chaque fois que je jette un coup d'œil sur une nébuleuse spirale. La règle que les relations sociales à chaque niveau sont l'histoire de ce niveau en miniature, trouve ici son exemplification la plus globale. La relation galactique s'abrège en histoire galactique.

(iv) Récapitulation – la conquête finale du temps.

La lumière est de loin le plus rapide de tous les modes de récapitulation que j'ai décrits : elle est aussi près de libérer l'espace du temps qu'il est physiquement possible. Mais en cette matière rater c'est rater, et je suis entièrement hors de contact avec ce qui se passe, en ce moment-ci, dans les régions mêmes les plus proches de mon espace. Seul mon Ici est inconditionnellement Maintenant, et c'est parce qu'il est « sub-spatial ». Selon un autre point de vue, la lumière me rate, après être arrivée en vue du succès complet : elle peut révéler des galaxies et des systèmes de galaxies, et, à l'autre extrémité de l'échelle, le chemin d'un électron, mais là sont ses limites. Le Tout, et sa contrepartie le Centre, doivent à jamais rester invisibles, car ici le processus d'immatérialisation se termine. Finalement, la lumière me rate à un troisième point de vue : je peux devenir aveugle.

Y a-t-il un mode final de récapitulation qui surmonte ces trois défauts – qui, étant instantané, me met en contact avec la totalité de mon présent ; qui peut englober la totalité des hiérarchies et de son histoire ; et qui est indépendant de tout sens spécial ? Effectivement oui. Le fait que Milton ait pu écrire le sonnet 'On His Blindness' est en lui-même suffisant pour montrer que la vision n'est pas « le talent qu'on ne peut cacher sans être puni de mort », • et que la lumière désincarnée ou intellectuelle n'est pas moins brillante parce qu'aucune rétine ne lui est sensible. Si j'ai jusqu'ici excessivement exalté la vision et la lumière, c'est parce qu'elles doivent finalement faire place à une activité plus fondamentale. La lumière, nous dit Bacon, est la première créature de Dieu ; et il est certain qu'elle souffre des limitations des créatures. Les astronomes dans leurs observatoires sont hors de contact avec leurs objets, car ils en sont séparés par des milliers ou des millions d'années ; mais les adorateurs dans leur église, qui est leur observatoire du Tout, sont présents à leur objet – et cela sans instruments. Il y a ici un mode de récapitulation qui est enfin complètement libéré de toutes les restrictions temporelles, le vrai tapis magique, le véhicule idéal ; ce n'est pas grâce au *lumen*, l'illumination, que les choses sont vues, mais plutôt grâce à la *lux*, la lumière divine de la compréhension, qui est chez elle dans des régions que l'œil n'a pas vues ni l'oreille entendues, qui englobe tout, et qui soutient tout. ×

À strictement parler, bien sûr, ce mode final de récapitulation n'est pas du tout un mode de récapitulation (au sens que j'ai donné à ce mot.) Car on ne peut pas dire qu'il y ait un intervalle temporel entre

D'après Rumi (Nicholson, Rumi, Poet and Mystic, p. 102) : « Le mystique monte au trône en un moment ; l'ascète a besoin d'un mois pour un voyage d'un jour. »

.....
Dans la vie de l'adepte, chaque jour représente cinquante mille des années de ce monde. » Et l'Isa Upanishad dit du Soi : « Immobile, il se déplace plus vite que l'esprit. Les sens retardent, mais le Soi court en avant. Immobile, il dépasse toute poursuite. »

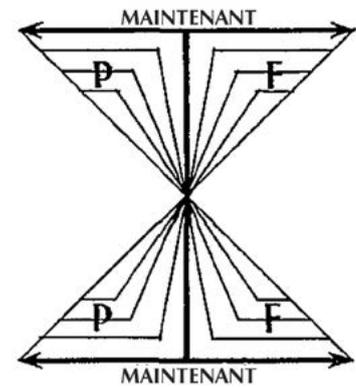
• Ce serait bien sûr une erreur de prendre ce vers du poème de Milton comme un énoncé philosophique. Milton est très conscient, plus qu'aucun autre, du pouvoir de l'esprit qui transcende l'espace – et le temps – et de la vision aiguë de son œil intérieur. Dans Prolusiones Oratoriae, par exemple, il s'exclame : « Quel délice cela procure à l'esprit de prendre son vol dans l'histoire et la géographie de chaque nation et d'observer les changements des conditions des royaumes, des races, des villes et des peuples, pour l'accroissement de la sagesse et de la droiture. Ceci, vous qui m'écoutez, c'est vivre dans chaque période de l'histoire du monde, et d'être pour ainsi dire contemporain du temps lui-même. »

× Cette « lumière intellectuelle » n'est pas une extravagance, ni un raffinement de la lumière physique ou un ornement final d'un univers déjà existant, mais le soubassement de tout. Sans cette lumière il n'y a pas d'autre ; ou, comme Dante le dit : « La lumière n'est rien d'autre que ce qui vient de la pure sérénité de l'éther jamais troublé : car le reste est tout obscurité. » Paradiso, XIX

mon éloignement par dérivation ou par défection du Tout-Centre originel, ma réunion finale, et ma réalisation présente des deux. Les trois moments – « passé », « futur », souvenir présent de l'un et anticipation de l'autre – sont, vus du dessous, aussi éloignés l'un de l'autre qu'ils peuvent l'être ; mais les extrêmes se rencontrent, et tout suggère que, du point de vue du niveau auquel ces moments appartiennent, le temps (en tant que tel, ou en tant que simple temps) ne les sépare pas. Cela ne peut pas non plus avoir de sens, à ce niveau, de décrire le processus de récapitulation comme quelque chose de distinct des processus jumeaux qui sont récapitulés. Autrement dit, le mode de récapitulation parfait est la fin de la récapitulation et le début de l'assimilation.

Chaque mode successif de récapitulation a son propre plafond hiérarchique et son objet hiérarchique premier. Dans l'exemple ultime, ce plafond et cet objet sont le Tout. Ce qui veut dire que l'objet propre de notre conscience n'est rien de moins que le Tout lui-même : « la conscience » appartient au Tout de même que « la lumière » appartient aux corps célestes. Mais tout comme la lumière, bien que tirant son origine des galaxies et des étoiles, illumine des corps moindres, la conscience n'est pas confinée à la Paire ultime, mais est fondamentale à toutes les Paires hiérarchiques. Comme nous sommes dans le Soleil, nous voyons ce qui est moins que le Soleil ; comme nous sommes dans le Tout, nous en connaissons les parties. Ce n'est pas seulement le Tout qui est présent ici et maintenant en ce Centre-ci ; mais, en tant que résultat de la présence du Tout, tous mes autres objets sont aussi présents. Cet instant trouve de la place pour toutes les choses de l'espace, et du temps pour toutes les choses du temps, parce qu'il est vacant, vidé de tout espace et de tout temps par le seul Agent capable de les absorber. C'est seulement en tant qu'hébergement pour le Tout que je ne suis rien, et seulement en tant que je suis rien que je suis hébergement pour toute chose. Le bon sens dit que nous sommes capables de recevoir des objets inférieurs, mais que le plus élevé de tous est au-delà de nous : en fait, c'est le contraire – la conscience complète est le soubassement de la conscience partielle, et notre connaissance potentielle de l'objet parfait rend possible notre connaissance réelle des objets imparfaits. Ce n'est pas tant que nous devrions voir toutes choses en Dieu, mais plutôt que nous devrions réaliser qu'il n'y a pas d'autre manière de les voir.

C'est seulement en tant que je suis dans le Tout que je suis quelque chose maintenant. C'est seulement par la vertu du Tout, et par son ultime mode de récapitulation, que je suis contemporain de tout ce que je peux appeler moi-même ou mien. Tous les autres modes retardés et moindres regardent vers ce que j'étais vers l'arrière et ce que je serais vers l'avant, mais sont incapables de m'accorder quelque chose dans le présent ; or ce mode final, en établissant l'instant universel – l'existence simultanée de toutes les choses dans l'espace –, m'épargne moi et tous les autres êtres d'être un simple rien maintenant. Il s'assure que mon présent est comparable à mon passé et à mon futur, et me permet de dire qu'il y a un ordre hiérarchique unique de mon être et de ma genèse. ° Et cette proposition peut être prise de deux manières – premièrement, tous les



« Dieu nous apparaît comme en Lui-même éminemment connaissable. En lui-même, un tel être est à la fois l'intelligible suprême et le premier principe de toute notre connaissance. » Gilson, *The Philosophy of St Bonaventure*, p. 118. « Plus un objet est excellent, plus l'esprit le comprendra facilement. » (p. 130). Bien sûr, ce n'est pas toute l'histoire – dans le chapitre XII, §10, le sujet est traité de manière plus approfondie.

Plato (*Timaeus*, 37) décrit les choses temporelles créées comme des ressemblances, dans la mesure où cela se peut, de l'être éternel : elles le « récapitulent ». « Or la nature de cet Être Vivant était éternelle, et ce caractère était impossible à conférer complètement à la chose engendrée. Mais il a eu la pensée de faire, pour ainsi dire, une ressemblance mouvante de l'éternité ; et en même temps qu'il ordonnait le ciel, il a fait, de l'éternité qui repose dans l'unité, une ressemblance éternelle mouvante selon le nombre – ce à quoi nous avons donné le nom de Temps. »

° Cf. C. Lloyd Morgan, *Mind at the Crossways*, p. 13 : « Si le corps d'un homme, bien qu'étant dans une certaine mesure un système mécanique, est aussi dans une certaine mesure construit à partir d'une série linéaire d'organismes subordonnés en ordre hiérarchique, la question suivante survient : est-ce que cet ordre hiérarchique est celui de la genèse évolutionnaire ? Certains d'entre nous croient qu'il l'est. »

contenus de ce Centre, bien que datés, sont présents ici et maintenant, et instantanément propagés ou projetés dans toutes les régions de mon espace ; deuxièmement (dès que l'on a accepté que, comme il est dans le Tout, l'espace contemporain existe bien ×), il y a des preuves empiriques abondantes qui pointent vers une hiérarchie spatiale qui est, dans ses grandes lignes, la même que la hiérarchie temporelle. Les preuves collectées dans ces trois chapitres suffisent, je pense, pour établir une confirmation de prime abord du schéma unique de mes régions spatio-temporelles – ce système hiérarchique unique est également applicable à mon présent, à mon passé et à mon avenir. Autrement dit, la première partie de cette enquête est la récapitulation de la seconde.

Cela n'est pas mettre la charrue avant les boeufs. Le non-temporel est logiquement antérieur au temporel, quand on voit que le temporel est sa projection. J'ai décrit mon espace comme s'il était ce qui reste quand mon temps s'effondre et devient instant, mais il serait plus vrai de dire que mon temps est l'explosion de mon espace dans toutes les directions. * Empiriquement, tel que cela était donné dans le premier exemple, mon histoire n'est pas une chaîne d'événements unidirectionnelle qui a commencé longtemps auparavant, est arrivée à ce moment-ci, et continue dans un futur lointain : c'est plutôt, comme j'ai essayé de le rendre clair, une pluie de projectiles tirés dans le temps à partir du moment présent. De la même manière que les Paires intermédiaires sont subordonnées à la Paire ultime, que les modes de récapitulation retardés sont subordonnés à l'instantané, le corps est subordonné à l'esprit, et le temps à l'espace, + et pour la même raison dans chaque cas – la partie est subordonnée au tout, et l'aspect particulier est subordonné à la totalité. Les individus hiérarchiques, et les processus nécessitant du temps qui les relie, ont leur mesure de réalité dans l'Individu suprême qui est au-delà du temps ; la matière et la succession ne sont pas de simples illusions, car c'est l'esprit et l'intemporel qui les amènent à apparaître.

3. RÉCAPITULATION – CERTAINS PRINCIPES GÉNÉRAUX

J'ai distingué les principaux modes et niveaux de récapitulation. Certaines règles qui s'appliquent à eux tous doivent être maintenant mentionnées.

i) Les derniers modes, les plus les retardés, s'ajoutent aux plus anciens et aux moins retardés, et ne les supplantent pas.

Les modes de récapitulation principaux, avec leurs niveaux respectifs, peuvent, par commodité, être résumés comme suit : (1) Tout-Centre : pensée ; (2) Galaxie-électron : lumière ; (3) Soleil-Atome : « métabolisme » (les atomes-Soleil énergisant les molécules-Terre) ; (4) Terre-molécule : « métabolisme » (les molécules-Terre énergisant les cellules-Vie) ; (5) Vie-cellule : ontogénie animale ; (6) Humanité-homme : ontogénie humaine. Tous ces modes sont des modes de récapitulation de mon histoire, mais seul le premier résume la totalité de celle-ci : les autres ne s'appliquent qu'à une de ses parties. Les modes les plus anciens et les plus rapides ne sont pas supplantés par les derniers,

× Cf. l'hypothèse de Whitehead que le processus temporel n'est pas nécessairement « constitué par une seule série en succession linéaire », et que le « processus de réalisation temporel peut être analysé comme un groupe de processus sériels linéaires ». Pour soutenir cette hypothèse, Whitehead en appelle, entre autres choses, « à la présentation immédiate par l'intermédiaire des sens d'un univers étendu au-delà de nous-mêmes et simultané à nous-mêmes », et « à l'appréhension intellectuelle d'un sens à la question qui se demande ce qui est en train d'arriver maintenant immédiatement dans des régions au-delà de la connaissance de nos sens ». (*Science and the Modern World*, VII.)

* « La création s'étend, et s'étend constamment dans le passé comme dans le futur... » Denis Saurat (*Death and the Dreamer*, p. 80) rapporte les paroles d'un ancien canon cathédral français, et ridiculise l'idée que Dieu a commencé, pour ainsi dire comme s'il était un apprenti, avec des petites choses comme des atomes et des amibes, et qu'il a préparé graduellement l'homme ; ces petites choses surviennent, au contraire, à partir d'une poussée créative dans le passé. Voyez aussi le *Gods of the People*, p. 41, de Saurat sur la tradition que le Christ est le centre du temps. Les « Textes du XXe Siècle » disent : « Le Christ est le centre de l'espace aussi bien que du temps... C'est une question de vitesse dans le voyage mental... Le tempo de l'esprit est plus rapide que le vôtre. Au centre, dans le Christ, tout est si rapide, que tout est instantané, simultanément... Donc plus nous sommes d'un rang élevé, plus les choses nous apparaissent rapides. »

+ Mais l'espace lui-même, comme je l'ai montré dans le chapitre XII, est transcédé au plus haut niveau. Comme les textes de Saurat le disent : « L'espace est beaucoup plus important que le temps... Notre espace est au-dessus du temps ; et Dieu est au-dessus de l'espace. » *Gods of the People*, p. 41.

plus lents, mais subsistent en tant que leur base indispensable. Ou plutôt, les derniers modes sont inclus dans les tout premiers, en tant que leur développement et spécification ultérieure. Ainsi tous mes niveaux sont dépendants de la pensée et lui sont accessibles, et non pas seulement ses niveaux ultimes qui ne sont accessibles qu'à la pensée et cachés aux sens. Ainsi tous mes niveaux entre la Paire Galaxie-électron et la comprenant, sont révélés par la lumière, et non pas simplement ces niveaux qui, comme les nébuleuses, ne se révèlent pratiquement d'aucune autre manière. ° Ainsi le niveau atomique-solaire énergisant est fondamental au, et est partagé de la même manière que, le niveau simplement terrestre, et les niveaux terrestre-vital, et terrestre-vital-humain, car ceux-ci sont aussi atomiques et solaires. Cela est très vrai également de la Paire terrestre : par exemple, pour vivre, les animaux et les hommes ont besoin de l'air planétaire « mort » pour respirer, de l'eau pour boire, de la terre pour y cheminer, de la gravité pour lui résister. Aux niveaux vitaux également, le cycle de vie animal – le développement de l'organisme du stade simplement cellulaire à la hauteur de réalisation du métazoaire, suivie d'une réversion – est aussi caractéristique des hommes que des animaux. En bref, je peux me décrire moi-même comme un système de strates verticales récapitulatives, dont les dernières (qui sont aussi les plus restreintes, les plus lentes et les moins fondamentales) s'ajoutent aux toutes premières (qui sont aussi les plus englobantes, les plus rapides et les plus fondamentales).

Ce que je qualifie de récapitulation multiple peut être décrit comme un héritage multiple. « Héritier de tous les âges », j'hérite d'un legs différent – social, vital, terrestre, etc. – de chaque période ancestrale passée. En dehors de cela, j'ai le pouvoir de tracer maintenant des esquisses correspondant au déploiement complet de mes attentes futures. De quel droit puis-je revendiquer toute cette richesse ? Elle est plus que la mienne – elle est moi-même. Héritage et héritier étaient un ; ils se sont séparés ; maintenant ils se réunissent à nouveau, grâce à la procédure de récapitulation accélérée.

(ii) Les modes de récapitulation sont des modes de maintien.

Comme J. H. Woodger l'a indiqué, la forme spatiale ou la structure d'un organisme n'est pas simplement spatiale, mais une partie de l'histoire de cet organisme : * il n'y a pas de structure spatiale ayant une activité temporelle qui en dépend, mais une activité structurée qui est spatio-temporelle. Or cette activité structurée se compose (pour ainsi dire) d'un certain nombre de fibres, qui doivent être soigneusement distinguées ; distinguées quant au tempo, quant à l'envergure hiérarchique, et quant à la priorité fonctionnelle. Et ces fibres de processus, ou ces diverses formes de maintien, sont (ou en tout cas englobent) les modes de récapitulation que je viens de décrire.

La règle est que c'est seulement par la reprise récapitulative inlassable de la totalité de mon passé et de mon futur que j'existe maintenant. × J'étais et serai à nouveau perdu dans le Soleil, et je dois entre-temps tirer mon énergie de cette même source ; j'étais et serai à nouveau solidaire avec

° Atomes et électrons ne sont pas, bien sûr, directement visibles, mais certains des effets des atomes et des électrons individuels peuvent être rendus visibles, comme dans la chambre à bulles de Wilson.

Platon me fournit un exemple de la règle que nous ne pouvons pas cesser d'être ce que nous étions. Il fait notre « génie guide » nous élever « de la terre vers notre affinité céleste, comme une plante dont les racines ne sont pas dans la terre mais dans les cieux. Et ceci est des plus vrai, car c'est dans les cieux, où notre âme a d'abord pris naissance, que la partie divine s'attache à la tête ou à la racine de nous-mêmes et maintient le corps entier vertical. » (*Timaeus*, 90 : les italiques sont de moi.) Quant au futur, Whichcote dit : « On peut vraiment dire que ceux qui vivent en accord avec la Loi du Ciel, ont commencé au Ciel, bien qu'ils soient sur la terre. » (*Aphorisms*, 282.)

* *Biological Principles*, VII.

× Cf. les lignes d'Alfred Noyes : « Ici, maintenant, le miracle éternel est renouvelé ; maintenant et à jamais Dieu fait le ciel et la terre. » Et, tout comme la création du monde en tant que tout s'étend sur la totalité du temps, la création de chaque monde subordonné s'étend sur son histoire entière.

la planète « morte », et entre-temps je vis en la respirant, en la mangeant et en la buvant ; j'avais l'habitude de partager une vie unique avec les créatures qui sont maintenant des végétaux, et je vais continuer à le faire, bien que spatialement nous soyons séparés ; • il n'y a pas si longtemps, j'étais identique à l'animal dont je mange la chair – le cannibalisme est le *sine qua non* de toute manducation – et dans un futur pas très éloigné je rejoindrai les animaux ; finalement, j'étais et serai littéralement un avec tous les hommes : et l'unité passée et future signifie une communauté présente, sans laquelle il n'y a pas d'humanité. En général, j'organise des garnisons le long de la route de mes invasions, pour garder ouvertes mes lignes de communication – les lignes de vie vers ma base. Pour changer d'image, je laisse derrière moi, non des membres épars, mais des organes vitaux, mon corps vivant. Et, en me dissociant temporairement de ces organes, je les deviens plus véritablement que jamais. Si je mêlève vers des choses plus élevées, c'est sur les marches de mes moi vivants.

Ainsi l'évolution, loin d'être un seul processus linéaire, est un grand paquet de processus impliqués ; il comprend des versions partielles de soi-même telles qu'elles sont nécessaires pour maintenir les individus qui en sont issus, pendant la pleine période de leur existence. Dans les termes de l'organisation hiérarchique du chapitre XIV, toute communication passe au travers de canaux verticaux propres, mais c'est de l'essence de cette communication qu'elle soit maintenue en mouvement à diverses vitesses : la permanence du tout provient, non de quelque chose d'immobile, mais de la grande variété de ses mouvements, et de leur capacité à se refléter les uns des autres. Le processus évolutionnaire lui-même est contaminé par le quelque part ailleurs. Les exemples ne sont pas difficiles à trouver – la pensée présente que j'ai de moi-même est une pensée de mon passé, de mon futur, ou de rien ; ma bonne action n'est pas bonne maintenant sinon en tant qu'elle anticipe le triomphe final de la bonté ; je ne peux pas regarder les cieux là-bas sans regarder mon passé et mon futur ici : ils sont mon miroir temporel ; je ne peux pas être ni penser ni faire quelque chose maintenant qui ne provienne pas de la confluence de nombreux flux évolutionnaires, chacun étant apparu dans un lieu et un temps lointains.

(iii) Les modes de récapitulation impliquent la « foetalisation ».

La récapitulation signifie qu'il y a une distorsion, ou plutôt une révision – le processus que j'ai décrit dans le chapitre précédent sous le titre de foetalisation. À d'autres niveaux en dehors des niveaux humain et biologique, la récapitulation est largement la question d'éviter les allées aveugles de l'histoire totale ; elle ne rentre plus dans des détails qui sont devenus sans rapport au mouvement en tant que tout. Le chemin en zigzag est d'une certaine manière redressé, le relativement futile et qui n'a pas de sens est progressivement supprimé. La récapitulation donne une logique à l'histoire.

La manière dont chaque tendance, au cours de l'évolution à grande échelle, vitale et humaine, va trop loin avant d'être corrigée par la tendance opposée, et la manière dont la récapitulation (c'est-à-dire dans

• Rumi affirme le principe : « Le corps désire des herbes vertes et de l'eau courante, parce qu'il est issu de celles-ci. » En des termes plus modernes, le corps est comme une usine remplie de machines, chacune d'elles étant maintenue pendant toute sa durée, par contrat, par son fabricant originel.

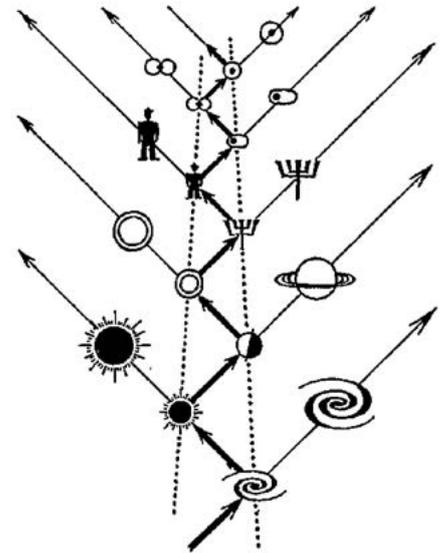
La description que fait Milton du Chaos : « La matrice de la Nature, et peut-être sa tombe » – est aussi adaptée aux niveaux hiérarchiques additionnels : ce qui nous produit nous reçoit à la fin. La machine usée est retournée au fournisseur originel, qui l'a maintenue en ordre de fonctionnement entre-temps. C'est parce que nous ne sommes jamais nés du chaos que nous grandissons, et c'est parce que nous sommes déjà morts dans cette matrice que nous vivons.

Certaines des doctrines gnostiques de la création et de la rédemption sont, en effet, des essais sur la réalité et l'importance de la récapitulation. L'univers procède du père ineffable, non tout d'un coup ou directement, mais par l'intermédiaire d'une longue série descendante de manifestations et de pouvoirs. Et, dans la plénitude du temps, cette même descente est (plus ou moins) récapitulée par le sauveur divin, qui descend du ciel vers la terre, passant sur son chemin par les sphères successives des archontes ou *kosmokratores*, des planètes, de sorte qu'il puisse secourir cette Perle cachée qui est l'âme de l'homme. Les archontes le laissent passer parce qu'il est déguisé (cf. I Cor. II. 6 et suivantes), ou parce qu'il est (comme je le dirais) conforme au schéma régional. Et, son travail étant fait, il remonte vers le Père, laissant les archontes captifs. (Col. II. 15). (Et on peut y ajouter que notre salut implique une double récapitulation – à savoir, notre « croyance » à ce processus récapitulatif, à notre appropriation de celui-ci, à notre réalisation, et à notre identification de nous-mêmes avec celui-ci.) En bref, la sotériologie récapitule la cosmogonie, et (comme Harnack le dit de la doctrine de Valentin) « l'histoire de la rédemption constitue avec l'histoire de la nature du monde un seul grand drame. » Voyez *Enc. Brit.* IXth Edn, "Valentinus"; Bardesanes, *The Hymn of the Soul* (Ed. A. A. Bevan) ; Gilbert Murray, *Five Stages of Greek Religion*, pp. 163-4 ; C. G. Jung, *The Integration of the Personality*, p. 67.

la matrice et à l'école), en évitant ces extrêmes de la spécialisation, réussit à obtenir à la fin beaucoup de ce à quoi elle avait renoncé en chemin, sont des sujets qui ont été suffisamment traités dans le chapitre précédent. La question en considération ici est de savoir quelle preuve peut-on trouver de l'idée que cette « double frénésie », et sa réduction par foetalisation, sont caractéristiques aussi des niveaux cosmiques.

En fait, je trouve bien à des intervalles le long du chemin de mon développement une bifurcation de la route – ce qui semble être la route principale menant directement au même niveau, et ce qui semble être un chemin de côté menant dans un angle vers des niveaux plus élevés. La première signifie des avantages à court terme et une stagnation à long terme, tandis que la seconde signifie une abnégation au profit du progrès réel. J'ai montré comment l'homme, qui se distingue par peu de choses sinon qu'il manque de distinction, surpasse les autres animaux en leur permettant de le surpasser. Il arrive quelque chose de très semblable avec la Vie elle-même, dont les débuts, qu'on aurait pu confondre avec une sorte d'eczéma planétaire, ont été en fait misérables : la biosphère est d'abord un simple film, une simple interface planétaire, cependant elle l'emporte infiniment sur les autres géosphères en tout sauf la masse, et ensuite procède à leur colonisation. La Terre est une planète ordinaire, ni très petite ni très grosse, ni la plus proche ni la plus éloignée du soleil. Le Soleil, à son tour, est une étoile commune, qui n'est ni remarquable pour sa masse ni pour son éclat. Et il semble probable que la Galaxie ne soit pas, comme on l'avait d'abord supposé, une galaxie géante, mais comparable aux nébuleuses moyennes de son âge.

Globalement, donc, il y a ici l'indication que quelque chose comme la contrainte paye même aux niveaux cosmiques, et qu'ici rien ne réussit mieux qu'un échec modéré. C'est comme si un individu trop complet, trop adulte, trop autosuffisant – que ce soit un corps céleste ou un corps terrestre, un homme ou un animal *, une cellule, une molécule ou un atome – ne découvrirait jamais le besoin de se transcender lui-même. De même qu'une cellule singulière surdéveloppée est empêchée de devenir multicellulaire, de même, parmi les molécules et les atomes, certaines sortes de complexités, poussées trop loin, écartent de la vie. Les atomes d'hydrogène, d'oxygène et de carbone sont relativement simples, et ont un rang peu élevé sur la table des éléments, pourtant leurs composés moléculaires sont la base du protoplasme de la Vie ; en particulier, la polyvalence phénoménale et la productivité de l'atome de carbone tétravalent est attribuable au fait qu'il est un des atomes les moins « auto-satisfaits » – il est hérissé de besoins. La plupart des éléments les plus élevés et leurs composés sont laissés de côté par le vivant. Cependant ils ne sont pas perdus pour la Vie. Car, d'abord, nombre d'entre eux sont finalement incorporés comme « éléments traces » dans les organismes ° ; et, deuxièmement, ils sont élaborés dans les molécules de la Vie et des particules d'une complexité tout à fait inconnue à l'extérieur + ; et, finalement, par l'intermédiaire de l'homme, la Vie parvient au besoin d'une structure plus élevée et d'un fonctionnement de pratiquement tous les éléments, et d'un vaste nombre de leurs composés – en fait (encore



* Qui, à la fin, hérite de la terre, sinon l'homme doux du Sermon sur la Montagne, l'homme qui s'efface lui-même du Tao Te Ching, l'homme sage et pauvre et les animaux faibles mais sages de la littérature de la sagesse, les petits mais ingénieux animaux du folklore noir, et (oserais-je ajouter ?) le Petit Homme de Strube ? Cf. Pro. XXX. 24 et suivantes ; Ecc. IX. 13 et suivantes ; et aussi le Tao Te Ching, XXIX : « Selon mes observations, les hommes qui se disposent à capturer tout ce qui est sous le ciel pour en faire leur propriété, ne réussissent pas. »

° Le nombre d'éléments traces trouvés dans les organismes, et que l'on croit nécessaires à leur fonctionnement sain, est étonnamment grand. Pour la santé, on a besoin d'une trace d'iode et de cuivre, à côté, bien sûr, de plus grandes quantités de fer, de magnésium, etc. L'étain et l'arsenic ont aussi leur place dans le corps humain. Certaines espèces de plantes ont besoin d'aluminium, de molybdène, de gallium, et il a été dit que toutes les plantes ont besoin de manganèse, de zinc et de cuivre.

+ « Nous pouvons supposer qu'il n'y a pas d'avènement d'un nouveau type de chose vivante sans la production de certains composés chimiques dont il n'a pas existé d'équivalent exact auparavant, au moins en ce qui concerne la Terre. L'évolution d'une série de types de vie comprend l'invention, pour ainsi dire, de nombreuses molécules d'une structure nouvelle pour notre planète. L'évolution a en son temps produit un vaste tableau de nouvelles formes et en vertu de cela un tableau encore plus grand de substances chimiques. » Sir Charles Sherrington, Man On His Nature, V.

une fois, par l'intermédiaire de son organe l'Humanité), elle fabrique délibérément de nombreux nouveaux composés adaptés à ses besoins, et elle a même préparé ce qui est probablement, dans la mesure où cette planète est concernée, un nouvel élément, à savoir le plutonium. Il y a des indications que, loin que l'on perde quelque chose par la foetalisation, c'est la seule manière de s'assurer que rien n'est perdu. Grandir est un refus répété de grandir.

(Ainsi la foetalisation se révèle être un terme moins inapproprié qu'il ne le semblait au début. Foetus et adulte, larve et imago, sont des termes relatifs, et le niveau le plus élevé peut être décrit comme la forme adulte du niveau inférieur. Le processus hiérarchique ascendant est un agrandissement, à de nombreuses allures, de la Graine Centrale, par l'intermédiaire de toutes les formes foetales-adultes qui l'enchaînent et la maternent, vers l'unique et véritable Adulte enveloppant tout, le Parent universel. Ma propre conscience croissante est un aspect de ce processus, et il y a un danger que j'aie manqué l'un ou l'autre des stades larvaires pour le stade absolu, au lieu de passer par une maturité relative. × Alternativement, la situation peut être décrite en termes de développements d'énergie qui se répètent niveau par niveau. C'est la règle (comme j'ai essayé de le montrer dans le chapitre XIII) que l'intégration d'unités jusqu'à un certain degré de complexité libère de l'énergie, mais au-delà de ce point elle commence à absorber de l'énergie. Autrement dit, il arrive un temps dans l'histoire d'un niveau où les besoins de l'auto-entretien laissent de moins en moins d'énergie pour une activité extérieure : l'unité fonctionne, en devenant vieille, obèse, et elle n'est plus capable de progrès.)

(iv) Les modes de recapitulation impliquent l'anticipation du plus élevé par l'inférieur.

Une de nos difficultés principales est que le plan inférieur anticipe, souvent avec une surprenante vraisemblance, certaines des réalisations du plan plus élevé. Pire que ceci, ce qui doit être obtenu sans douleur sur l'ancien niveau peut être authentiquement supérieur, au début, à ce qui est acquis douloureusement au nouveau. J'ai déjà indiqué que la cellule unique mobile peut l'emporter, dans la complexité de son organisation et de son comportement, sur nombre d'animaux multicellulaires plus primitifs ; que presque tout animal excelle à faire une chose ou une autre en l'emportant par rapport à l'homme primitif ; que l'homme commun-sensible est souvent de multiples façons supérieur au mystique, au saint et à l'artiste – et aux hommes qui touchent moins que normalement aux plans de conscience plus élevés. En fait, chaque niveau a son propre bon sens, et offre tant de ce qui est excellent qu'une ascension ultérieure est faite pour sembler non seulement téméraire, mais une perte de temps. Chaque niveau d'organisation atomique, tel qu'il se manifeste dans la table périodique des éléments, répète d'une façon grossière des caractéristiques du niveau au-dessous ; les atomes les plus élevés anticipent les larges masses atteintes par des molécules ° ; la molécule colloïdale labile et géante, en répondant délicatement à des changements subtils de son environnement, en ingérant sa « nourriture » propre et aucune autre,

× Jaworski a suggéré que le développement embryonnaire récapitule l'évolution de la Vie, de sorte que cette dernière récapitule une histoire encore plus vaste, dans laquelle la Vie naîtra un jour. Mais il n'avait pas besoin de supposer que ce nouvel ordre et cette époque, dans laquelle la vie foetale serait enclose, serait impossible à imaginer. La Vie est le foetus dans la matrice de la Terre Mère, de même que la Terre est dans la matrice du Soleil et le Soleil dans la matrice de la Galaxie. Et dans chaque cas je peux agir en tant que sage-femme maintenant, car monter la hiérarchie c'est amener à faire naître toutes ces générations hiérarchiques. Héraclite aurait bien pu déclarer que l'homme est qualifié de bébé par Dieu, de même que l'homme (pouvons-nous maintenant ajouter) se qualifie lui-même de cellule devenue adulte.

En matière de taille, il n'y a pas seulement une grande « anticipation » du plus élevé par l'inférieur, mais aussi une grande « ressouvenance » de l'inférieur par le plus élevé. Ainsi il y a certains insectes (par exemple les guêpes parasites de la famille des Chalcidés), et même des vertébrés (par exemple la grenouille *Phyllobates limbatus*) qui sont plus petits que les organismes unicellulaires les plus grands. (Voyez la table utile des tailles comparées dans *Animal Biology*, pp. 276 et suivantes de Haldane et Huxley) Et également, il y a des étoiles (par exemple celle de van Maanen) qui ne sont pas plus grandes que la Terre.

° L. T. Henderson (*The Fitness of the Environment*, p. 303) fait la suggestion intéressante que le système périodique est, pour ainsi dire, un fossile de la période où « les processus cosmiques principaux étaient l'évolution des éléments eux-mêmes ». Tout à fait de la même manière, Freud et d'autres ont suggéré que la première vague de sexualité infantile est le fossile d'un de nos ancêtres animaux, qui avait atteint une maturité sexuelle précoce. Ici, en fait, il y a un autre exemple d'anticipation et de ses dangers – nombre des maux dont les adultes souffrent est leur échec à devenir adultes à tous égards : une certaine satisfaction infantile (sexuelle ou autre) les retient encore, parce qu'elle est suffisamment semblable à la satisfaction adulte correspondante pour lui servir d'une sorte de substitut. Cf. Freud, *Introductory Lectures on Psycho-Analysis*, p. 261 : « La sexualité perverse n'est rien d'autre que la sexualité infantile, exagérée et séparée en ses parties composantes. »

en exhibant des changements cycliques, prophétise pleinement la cellule vivante. L'État devient un substitut dangereusement réel à l'Humanité ; et l'Humanité à la Vie – comme les nationalistes et les tenants de la vivisection les plus intransigeants en témoignent. Et les dieux de la Terre et du Soleil, se déguisant en Dieu, usurpent la loyauté qui est due au Tout. En bref, la plus persistante des illusions, impliquant tout sauf les extrémités de la hiérarchie, est que l'on peut obtenir ce que l'on veut à ce niveau-ci, sans mort ni renaissance à un autre niveau.

4. LA THÉORIE GÉNÉRALE DU PROCESSUS HIÉRARCHIQUE :

(i) LES TROIS « EXPLICATIONS »

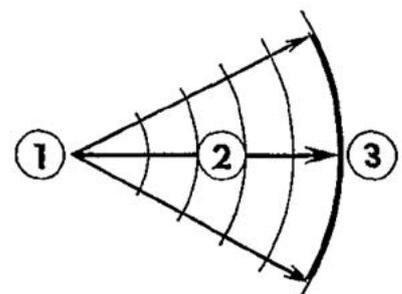
En décrivant, provisoirement et inadéquatement, les caractéristiques remarquables de mon histoire auto-récapitulative multiple, j'ai dit ce que sont ces caractéristiques, non pourquoi elles adviennent comme elles le font. Quelle est alors « l'explication » du développement et de son contraire indispensable, le processus ascendant et descendant ?

Il est clair que la procédure causale est différente de niveau en niveau, et encore différente pour chaque mode de récapitulation. Par exemple, la perspective visuelle et l'évolution de l'espèce (qui a été discutée sous des titres tels que ceux de mutation, hybridation, sélection naturelle, foetalisation, etc.) semblent avoir peu en commun. Et également, le métabolisme du corps animal et la condensation des nébuleuses et des étoiles par instabilité gravitationnelle, paraissent résister à toute forme de description qui soit valable pour les deux. Il est certain que les divers départements de la science n'ont pas tant progressé à leurs niveaux respectifs que les lois premières, qui uniraient ces niveaux, soient en train d'émerger. En fait, on peut soutenir l'idée que la spécialisation s'écarte plutôt qu'elle ne s'approche d'un tel rapprochement. Je crois que le manque de grandes hypothèses inter-niveaux est en soi un des facteurs principaux qui enlève toute valeur à l'avancée spécialisée – et qu'il arrive un moment où l'élucidation nouvelle d'un niveau demande qu'il soit mis à sa place, restauré à sa position dans la hiérarchie. C'est une question d'altération. Le magnifique système médiéval était le triomphe de la forme sur le contenu ; notre triomphe est celui du contenu sur la forme. Mon travail dans ce livre est de faire ce que je peux pour redresser l'équilibre, vers la découverte d'un ordre du monde dans le chaos prévalent, vers la fondation de cette nouvelle science qui fera pour la hiérarchie ce que chaque science particulière fait pour son propre niveau. + La suggestion que j'ai maintenant à faire, dans cette section et dans les suivantes, ne nous avance pas beaucoup vers cet objectif lointain, mais au moins elle constitue un début.

D'abord et avant tout posons la question : quel est le secret de ma croissance ou de mon développement ? Les « explications » peuvent être réduites à trois : (1) ce que je deviens est en potentiel dans la « matière » originelle (germe-plasme, gènes, etc.) à partir de laquelle j'émerge, et les circonstances dans lesquelles mon caractère s'actualise ne sont pas davantage qu'accessoires à son développement ; (2) les facteurs

Pendant des siècles, nous avons essayé de construire nos maisons à partir de quelques rares poteaux et pierres, en les arrangeant de toutes les manières possibles pour ce faire. Finalement, il nous est apparu lentement que nous ferions mieux de rassembler plus de matériaux, mais par la suite nous avons été tellement fascinés par chaque pile croissante que la maison a été oubliée. Sur le manque de *Weltanschauung* provenant davantage d'un manque d'intelligence que d'un excès de celle-ci, ou comme provenant d'une déficience morale pas moins qu'intellectuelle, voyez Jung, *Contributions to Analytical Psychology*, pp. 145 et suivantes. Dans la vision de Jung, « il est toujours fatal de ne pas avoir de *Weltanschauung* ». Albert Schweitzer (*Civilization and Ethics*, p. viii) accuse la philosophie récente « de nous avoir menés à une position où nous sommes absolument dépourvus de toute vision du monde et, conséquence inévitable, de toute civilisation réelle. »

+ Un éminent scientifique contemporain écrit : « Bourrés de masses de détails souvent hors de propos et complètement isolés, nous sommes tous en danger de perdre de vue ce que de grands esprits avaient une fois conçu pour être une vérité patente : que le cosmos est une entité ordonnée. Il est temps que certains d'entre nous, réalisant la perte dont la jeunesse pensante a souffert, fassent une tentative pour lui assurer que cette perte n'est pas due aux découvertes de la science orthodoxe : elle est seulement due au manque d'une synthèse adéquate de ces découvertes. » Frederic Wood Jones, *Design and Purpose*, p. 13.



réellement déterminants sont environnementaux ; (3) mon progrès est gouverné non pas tant par mon point de départ ou les circonstances que je rencontre sur le chemin, que par le but vers lequel je me dirige : ce que je serai règle mon devenir. La première « explication » se réfère au passé, la deuxième au présent ; la troisième à l'avenir. En termes régionaux, la première en reconnaît le mérite au Centre, la deuxième au rayon, la troisième à la circonférence. ×

Or la chose intéressante à propos de chacune de ces trois « explications » est son inadéquation extrême, sa tendance à pointer loin d'elle-même vers les autres. La croissance est remplie de mystère : où que nous cherchions une explication nous sommes renvoyés à un autre lieu. En fait, c'est un exemple de plus du grand principe du quelque part ailleurs. Examiner la matière originelle, la graine, la cellule œuf, et l'impossibilité que cela produise l'organisme fini semble évident – *ex nihilo nihil fit*. Nous sommes renvoyés du Centre vers la circonférence, vers le schéma final, mais, à l'examen, ceci ne nous permet évidemment pas de travailler sur le passé : les causes finales sont, dans la phrase célèbre de Bacon, des vestales vierges, consacrées à Dieu et stériles. ° Nous sommes conduits, alors, à regarder vers le rayon, en train de réellement se développer dans le commerce avec la nature environnante : mais ici à nouveau les difficultés sont immenses – ne devons-nous pas supposer, par exemple, que d'une certaine manière, la lumière évoque comme réponse non seulement l'œil ancestral, mais l'œil foetal qui n'a jamais vu la lumière ? * Nous sommes à nouveau renvoyés en arrière (par exemple, aux « substances formatrices d'organes » de l'embryologiste, aux « centres d'activation », et à des choses de ce genre) et vers l'avant au fonctionnement de l'organisme terminé.

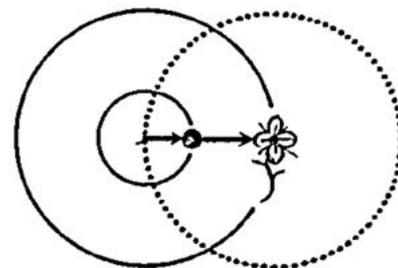
Bien que très ardue – et cependant, par une de ces torsions et un de ces paradoxes finaux qui ne sont pas chose nouvelle dans cette enquête, cette difficulté même (dès qu'elle est clairement formulée) contient sa propre solution. Ce référencement vers l'arrière et vers l'avant °, cette projection et cette réflexion – que sont ces choses sinon d'autres exemples de l'activité régionale que j'ai remarquée au tout début ? « Non ici, mais là-bas ; non maintenant, mais à ce moment-là » s'écrie chaque habitant de mes régions. *Non nobis, domine* (Non pas à nous, Seigneur). De même que la fleur n'est pas une fleur en elle-même ici, mais dans les autres là-bas, elle n'est pas de même une fleur en elle-même maintenant, mais dans les autres à ce moment-là ; en particulier, c'est une fleur dans la graine, car c'est l'essence de la graine qu'elle soit un logis vacant pour la fleur qu'elle sera. Déplacez-vous jusqu'à ce que vous soyez contemporains (et de ce fait que vous coïncidiez) avec la fleur, et vous verrez qu'elle est, après tout, des graines, et une seule graine, et finalement rien d'autre qu'un logis pour d'autres graines et fleurs. Chaque stade de la croissance n'est, en lui-même, pas plus que le tout début, la graine de l'organisme en développement, un rien en lequel tous les autres stades ont leur *statu quo* que leur éloignement leur autorise. De ce fait, je dis que ceux qui (comme Hans Driesch • et de nombreux philosophes) mettent l'accent sur la fin et la totalité, et ceux qui (comme Weismann et de nombreux scientifiques) mettent l'accent sur le début et la partie, et ceux qui (comme Bergson +)

× Ces trois moments sont comparables à la matière d'Aristote, son entéléchie ou forme achevée et son énergie ou processus par lequel cette forme se manifeste dans la matière. Pour une exposition brève et moderne du finalisme, voyez Viscount Haldane : 'The Function of Metaphysics in Scientific Method', dans Contemporary British Philosophy, premier Series, pp. 131 et suivantes.

° The Advancement of Learning, II.

* Cf. Paul Janet, Les Causes finales, (1876), pp. 80 et suivantes ; Bergson, Creative Evolution, pp. 63 et suivantes.

° Cf. Hegel: « Nous pouvons dire que dans l'activité téléologique la fin est le début, la conséquence est la base, l'effet est la cause, un exemple de devenir est un exemple de ce qui est devenu, en cela seul ce qui est déjà existant vient à l'existence, et ainsi de suite. » Logik, iii. 228.



• The Science and Philosophy of the Organism. L'entéléchie de Driesch est pour ainsi dire un plan du tout, contrôlant le développement de l'organisme et son fonctionnement ; et, à un stade ultérieur tardif de l'évolution, le comportement intentionnel est de la même manière gouverné, par un « psychoïde » qui est analogue à une entéléchie. Cette doctrine est devenue pour certains ridicule – je pense que c'est Broad qui refusait de croire que ce qui est caché du sage et du prudent est révélé aux entéléchies.

+ Voyez Creative Evolution, pp. 39 et suivantes, où Bergson rejette à la fois le « mécanisme radical » et le « finalisme radical » en faveur du mouvement créateur et essentiellement imprévisible de la vie.

mettent l'accent sur la durée – l'intervalle du processus – et qui tiennent ces extrêmes ensemble et séparés, sont tous dans le vrai ; pourvu seulement qu'ils combinent les trois doctrines, en percevant le système régional entier dont ces choses sont les aspects. Plus brièvement, graine, embryon et adulte forment un tout indivisible dont les parties, étant régionalement organisées, sont mutuellement immanentes. •

Si ceci devait sembler un peu tiré par les cheveux, considérez l'alternative. Considérez, en particulier, l'immense divergence entre les deux types de cellules que la science dépeint – entre la cellule germinative et la cellule somatique, ou entre la cellule nerveuse et la cellule ordinaire en dehors du cerveau. La première classe – cellule germinative et cellule nerveuse – comporte de fabuleuses créatures avec des pouvoirs supra-humains ; la dernière classe comporte simplement des organismes de très bas degré, avec la sorte de performance qu'on peut attendre d'eux. Prenez les cellules nerveuses d'abord. Alors que les autres cellules sont capables d'apprendre seulement quelques leçons de comportement les plus simples †, les cellules nerveuses sont, à ce qu'on dit, capable de traduire des myriades d'impulsions électrochimiques en cet étonnant univers qui est le mien, en lui conférant son unité, son extrême vivacité et son côté convaincant, et ces détails infinis qui constituent sa totalité ; on leur attribue la capacité de condenser cet univers en descriptions qui sont enregistrées, et restent pratiquement sans changement, pendant des années, et ensuite sont utilisées pour reconstruire la scène originale remarquée pendant un moment ; φ on leur attribue un tel « système de classement » qu'elles peuvent produire, à la vitesse de l'éclair, un simple enregistrement sur des millions, comme l'occasion le demande ; sans qu'on le leur ait appris et demandé, elles mélangent les bons ingrédients de la « mémoire » avec les bons ingrédients des « sens » pour produire des percepts qui (qu'ils soient véridiques ou non) ont le mérite de fonctionner en pratique ; en fait elles sont les auteurs réels de cet éloge et de toute notre pensée ; – tout ceci, et bien plus encore, est le travail d'aveugles sourds et muets, d'un niveau largement inférieur aux mouches et aux vers. Cela défie la compréhension ; et il est certain que cela défie la description – j'ai seulement la notion la plus vague de ce que ces mots « mémoire », « sens », « percepts », etc., peuvent signifier dans un tel contexte.

Et cette histoire, plus étrange que n'importe quel conte de fées, n'a d'équivalent que dans cette toute autre histoire « scientifique » – celle des cellules germinatives, dont les capacités étonnantes les mettent dans la même classe que les cellules nerveuses. Dans un millionième de centimètre cube sont comprimés tous les éléments essentiels d'un Aristote ou d'un Léonard de Vinci. L'être humain, déjà si compact, est magiquement emprisonné dans une cellule de la taille d'une tête d'épingle, où il mène une existence invisible et complètement mystérieuse ; et où la plus grande partie de son « esprit », et son « corps », est sous forme déshydratée et réduite à presque rien. Faisant mieux que Blake, le généticien trouve un monde dans moins qu'un grain de sable, et quelque chose comme un ciel dans la graine d'une fleur sauvage. Mais un tel surpeuplement n'est

• L. T. Hobhouse (Mind in Evolution, pp. 444 et suivantes) indique très clairement que toute phase unique dans l'histoire d'un organisme est un fait partiel, et que le fait total est un développement en lequel début et fin sont ensemble dans un tout systémique.

† L'œuvre classique est celle de H. S. Jennings, The Behavior of the Lower Organisms. Jennings avait vu que certains protozoaires, par exemple *Stentor*, peuvent être enseignés.

φ Sur l'impossibilité de stocker des souvenirs dans les cellules cérébrales, voyez Bergson, Matter and Memory, pp. 8 et suivantes, et H. Wildon Carr, The Philosophy of Change, pp. 157 et suivantes. Néanmoins (p. 172) Carr décrit le passé de l'espèce comme existant dans les cellules germinatives – ce qui est au fond la même sorte d'absurdité que de supposer que le présent de l'espèce existe dans les cellules cérébrales.



Le spermatozoïde humain tel que Hartsoeker (1694) pensait qu'il l'avait vu contenant un homoncule. (D'après Dr Charles Singer, A Short History of Biology.) Comme Hertwig l'indique (The Biological Problem of Today, p. 11), la théorie du germe-plasme de Weismann (qui reste non affecté par ses véhicules caducs) est réellement une version déguisée de la théorie de la boîte où le spermatozoïde est conçu comme contenant un homoncule. Les préformationnistes soutenaient que l'œuf, ou le sperme, contient une miniature de l'organisme en lequel il se développera, et que sa croissance est simplement l'expansion, le développement ou l'évolution de cette miniature. En fait, dans cette théorie, chaque germe contient, comme un nid de boîtes, des répliques toujours plus petites de tous ses descendants ; une théorie que, sous le nom d'emboîtement, Leibniz propose dans la préface de la Theodicée, et dans Principes de la Nature et de la Grâce, 6. Charles Bonnet, développant cette doctrine, considérait un organisme comme consistant (a) de parties élémentaires, et (b) d'une matière obtenue par la nutrition ; de sorte que si (b) était supprimé, l'organisme complet se concentrerait en un point – c'est-à-dire, reviendrait à sa condition germinale. (Considérations sur les Corps organisés, X.)

rien de nouveau dans cette enquête. Dans le chapitre II, j'ai discuté de la manière dont nos mystiques modernes – le physicien, l'ophtalmologue et le neurologue – se combinent pour localiser l'univers que je vois dans les cellules de mon cortex visuel. Et j'ai indiqué alors, mais je dois maintenant remettre l'accent dessus, l'erreur de mettre des choses incompatibles là où une seule devrait être. Manifestement il n'y a pas de place dans ou parmi les particules de mon cortex pour l'homme que je regarde ; et de ce fait, je dis que soit l'homme soit les particules doivent aller quelque part ailleurs. De la même manière, il n'y a pas de place, dans ou parmi les particules du noyau de l'ovule fertilisé, pour l'homme en lequel il se développera ; et je redis que les deux stades existent séparément et doivent être maintenus séparés. Les cellules nerveuses et les cellules sexuelles sont des organismes unicellulaires comme le reste, non des organismes multicellulaires soigneusement déguisés.

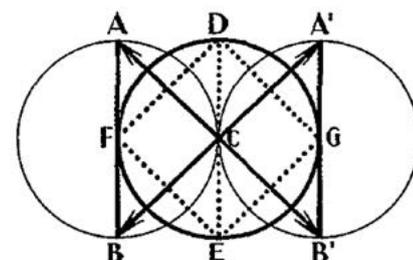
Supposons qu'il y ait des parents assez irréfléchis pour demander à un généticien et à un neurologue une explication de leur enfant. × Le premier leur dit : « C'est un produit de vos cellules sexuelles. » Le deuxième dit : « C'est un produit de vos cellules nerveuses. » Ensemble ils disent : « Nous sommes tombés d'accord sur le fait que ce sourire, ce reflet particulier et ce lustre du cheveu, cette lèvre, cet œil et cette oreille caractéristiques, cette forme de complexion, cette petite particularité des manières – ces choses et tout un ensemble d'autres caractéristiques de votre enfant sont d'une certaine manière concentrés dans des particules microscopiques de vos corps. Sur ceci nous convergions, bien qu'il reste une différence mineure entre nous quant à savoir quelle extrémité de vos corps contient les remarquables particules en question. » ° Or ces deux scientifiques ont à la fois raison et tort – raison en référant l'objet au Centre où il atteint son statut, tort en échouant à clarifier le Centre de toutes les obstructions. Ils ont raison en trouvant l'enfant où le bon sens trouve le parent, tort en échouant à trouver le parent où le bon sens trouve l'enfant ; autrement dit, ils font le pire des deux mondes, faisant fi à la fois du bon sens et de la raison en refusant d'aller plus loin que la moitié du chemin l'un vers l'autre. Ils ignorent la loi du quelque part ailleurs, en assumant qu'enfants et parents sont simplement localisés dans le temps et dans l'espace.

La vérité est que le développement biologique, qu'il soit ontogénétique ou phylogénétique, est un parmi de nombreuses autres sortes du développement « régional » – le processus qui est un des thèmes principaux de ce livre. Et les trois « explications » du développement biologique (en se référant respectivement à l'hérédité de l'organisme, à l'environnement et à l'objectif, ou au commencement, au milieu et à la fin) remontent à l'un ou l'autre des trois éléments du schéma régional – le Centre, le rayon, ou la circonférence – à l'exclusion, ou à l'exclusion partielle, des deux autres. Et ceci, bien sûr, ne fonctionne pas : le schéma est indivisible.

(Je ne dis pas qu'aujourd'hui seule l'une ou l'autre des trois « explications » est offerte purement et simplement, sans aucun mélange des autres. La théorie de Weismann • – une sorte extrême de calvinisme biologique – que le germe-plasme reste virtuellement non affecté par

× Autrement dit, ils se demandent concernant leur enfant ce que Traherne se demande à propos de lui-même – concernant la préexistence de ses propres membres : « Où avez-vous été ? Derrière quel rideau étiez-vous cachés de moi depuis si longtemps ? Où était, dans quel abîme, ma langue parlante ? » 'The Salutation'

° Il y a une autre différence : alors que l'on déclare quelquefois que, dès que les conditions le permettent, la matière doit évoluer et la vie apparaître (par exemple, Benjamin Moore, The Origin and Nature of Life, pp. 73, 187), on devrait encore déclarer, je pense, que la matière de nos cerveaux doit projeter un univers, et attendre seulement un environnement favorable.



L'enfant est un enfant (AB, A'B') dans ses parents, et rien (C) en lui-même. Les parents, qui ne sont rien en eux-mêmes en F et G, sont eux-mêmes en DE dans leur enfant.

• The Germ Plasm, E.T., 1893.

À certains égards, le weismannisme est la contrepartie dans le domaine biologique de l'affirmation de Laplace que la totalité du futur serait certaine pour un intellect pour lequel toutes les forces de la nature, et la situation des corps, à un instant donné, seraient connues. Voyez aussi la formule mathématique imaginaire de Du Bois-Reymond, à partir de laquelle le comportement de chaque atome dans le monde pourrait être déduit.

le corps-plasme et l'environnement en général (ce qui implique que toute avancée évolutionnaire est prédéterminée par la composition du protoplasme originel) est maintenant considérée comme beaucoup trop large. D'un autre côté, ces biologistes qui, comme Lysenko et ses collègues, font de l'influence de l'environnement le facteur principal, ne peuvent ignorer complètement ni l'hérédité ni la science de la génétique. Quant aux téléologistes, ils ne disent pas en règle générale que les causes finales sont les seules causes : ils donnent aux mécanismes une place subordonnée. Platon × et Aristote, Leibniz, Kant et Lao-Tseu, à leurs différentes manières, accordent une certaine validité aux deux principes. Il y a beaucoup à dire concernant l'opinion que les causes mécaniques et les causes finales sont les deux faces d'une même pièce : observez la créature pour y trouver les mécanismes, et regardez avec elle pour trouver la téléologie. Ou comme le dit Leibniz + : « Les âmes agissent conformément aux lois des causes finales par des désirs, des fins et des moyens. Les corps agissent conformément aux lois des causes efficientes par des mouvements. Et les deux royaumes... sont en harmonie l'un avec l'autre. »)

5. LA THÉORIE GÉNÉRALE DU PROCESSUS HIÉRARCHIQUE :

(ii) LES CARACTÉRISTIQUES PRINCIPALES

Les modes de développement et de recapitulation que j'ai décrits sont des espèces d'un même genre, et il est nécessaire d'éviter de surestimer soit leurs ressemblances soit leurs différences *. Ils ont beaucoup en commun, et beaucoup de ce qui est propre à l'un l'est à l'autre. En particulier, bien que tous soient régionalement organisés à la fois dans l'espace et le temps, pour certains les régions sont principalement spatiales alors que pour d'autres elles sont principalement temporelles. La proportion de l'espace au temps dans leur constitution régionale est, en fait, une des différences principales des diverses espèces. Laissez-moi en donner quelques exemples.

L'objet A est régionalement observé. En B, à une fraction de centimètre de A, on rapporte qu'il est une cellule singulière. En C, à trente cm de A, on rapporte qu'il est une paire de feuilles attachées à une tige. En D, à une centaine de mètres de A, on rapporte qu'il est un arbre. Ici, manifestement, se trouve un cas de « développement » ; mais, comme seuls les intervalles spatiaux ont été spécifiés, et que les intervalles temporels ne sont pas encore connus, la sorte de « développement » reste incertaine.

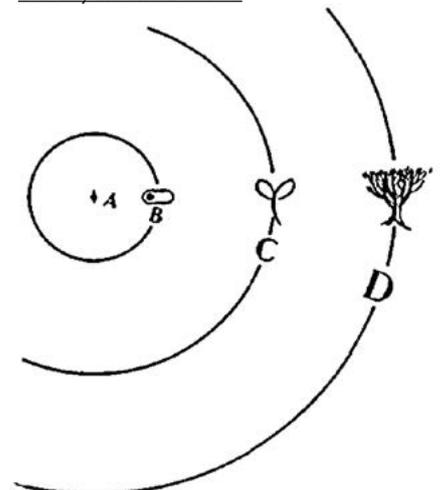
(1) Supposons maintenant que l'on spécifie de plus que la dimension temporelle de BD est de quelques dizaines ou centaines de millions d'années : d'un coup, il devient clair que c'est un développement phylogénétique que l'on est en train d'observer, et que B, C et D sont des stades de l'évolution. (2) Si l'on consigne que la dimension temporelle de BD est de dix ans, alors il n'y a pas de doute que l'on est en train d'avoir affaire à un cas de développement ontogénétique, c'est-à-dire à la croissance, par l'intermédiaire d'une graine, d'un jeune plant vers la plante adulte. (3) Si BD est de quelques heures, nous pouvons très bien avoir un cas

× Cf. Timaeus, 46E : « Un amoureux de l'intelligence et de la connaissance doit nécessairement d'abord chercher la cause qui appartient à la nature intelligente, et seulement en second lieu ce qui appartient aux choses qui sont mues par d'autres... »

+ Monadology, 79.

* Nous devons éviter la « fusion du temps » trop radicale pratiquée par les anciens peuples et les primitifs, et notre propre tendance à atomiser le temps. Les anciens avaient non seulement leurs propres versions de ce que nous pouvons qualifier de recapitulation, mais ils les exagéraient. Au sujet de l'attitude égyptienne envers la nature, H. et H. A. Frankfort écrivent : « Chaque matin le soleil vainc l'obscurité et le chaos, comme il l'avait fait le jour de la création et comme il le fait, chaque année, le jour du Nouvel An. Ces trois moments fusionnent ; ils sont ressentis comme étant essentiellement la même chose. Chaque lever de soleil, et chaque jour du Nouvel An, répète le premier lever de soleil du jour de la création ; et pour l'esprit créateur de mythes chaque répétition fusionne avec l'événement originel – et est pratiquement identique à lui. »

Before Philosophy, I. Cf. Ernst Cassirer, Philosophie der symbolischen Formen II: Das mythische Denken.



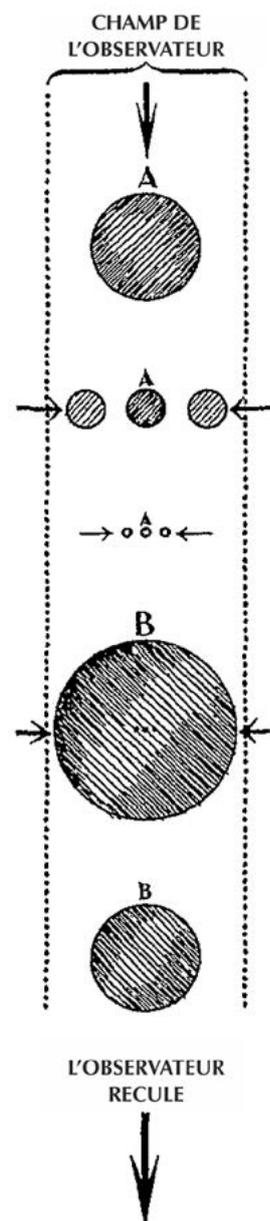
de processus physiologique – l'observateur est peut-être concerné par l'ingestion d'une substance par une cellule, par son effet sur les parties adjacentes, et finalement sur la totalité de l'organisme végétal. (4) Si BD est de quelques secondes, il est probable que nous avons un exemple, non d'un développement ancestral, individuel ou physiologique, mais bien d'un « développement perspectif » : l'observateur est en train de passer de la région où A est une cellule à la région où il est un rameau, et ensuite à la région où il est un arbre. (5) Finalement, si BD est pratiquement intemporel, alors nous avons affaire à un cas de « développement de pensée » qui est indépendant de l'expérience sensorielle immédiate ; et d'un tel développement mon activité présente – qui postule la série A, B, C, D – est un exemple. °

Je pense qu'il est suffisamment clair, sans multiplier les exemples – nombre d'entre eux ont déjà été donnés dans cette partie du livre – que la différence entre les espèces variées de développement est largement une question de tempo. Il y a, c'est vrai, plusieurs autres différences importantes, dont la plupart sont trop évidentes pour nécessiter une mention particulière. Et il y a aussi nombre de caractéristiques communes, qui, parce qu'elles sont loin d'être aussi évidentes, méritent d'être consignées ici : (A) Le développement suppose l'absorption d'égaux. (B) Le développement est inséparable de son inverse, qui suppose l'expulsion des égaux. (C) Le développement procède par incréments quantitatifs graduels qui culminent en incréments qualitatifs soudains. (D) Le développement suppose une expansion régionale dans l'espace et dans le temps, tels que les gains en sont cumulatifs, et que le temps est partiellement transcendé. (E) est contaminé par le quelque part ailleurs.

(A) Le développement suppose l'absorption d'égaux.

(1) Philogénétiquement, mon histoire est celle d'atomes se joignant à d'autres atomes, de molécules se combinant avec d'autres molécules, de cellules singulières assimilant d'autres cellules singulières pour former des métazoaires, des métazoaires qui s'associent à d'autres en une société : l'individu avance parce qu'il refuse de se tenir à longueur de bras d'autres comme lui-même. (2) Ontogénétiquement, l'histoire est assez la même : deux cellules deviennent une dans un œuf fertilisé ; la colonie de cellules indifférenciées qui en résulte devient une unité étroitement soudée dans un embryon hautement organisé ; l'enfant qui en résulte, qui est un mélange de tendances non réconciliées, devient graduellement un tout, un caractère singulier – dans la mesure où il se joint à d'autres. (3) Mon entretien, comme mon évolution et ma croissance, signifient la gestion et l'unification interne de ce qui est d'abord externe : les molécules ont besoin d'une fourniture constante de nouvelles molécules venant de l'extérieur pour en faire les leurs, et pour cette fin mes cellules ont besoin d'une fourniture constante d'autres cellules, et pour cette fin mon corps animal a besoin d'une fourniture constante d'autres corps animaux. Ce qui veut dire que je ne suis pas tant une unité qu'un acte d'unification continu et à de nombreux niveaux. (4) Mon apparence pour l'observateur en recul suit le même schéma. Dans son champ de

° Le mode final est ainsi quelque chose comme l'idée qu'avait Rilke de la mission du poète dans le cosmos, à savoir « rendre la terre sur laquelle nous vivons, et par extension l'univers, invisible, et ainsi les transformer en un plan de réalité plus élevé ». Notre tâche, dit Rilke, est « d'imprimer en nos cœurs cette terre fragile et transitoire par une si grande souffrance et une si grande passion que son essence s'élèvera à nouveau, invisible, en nous. Nous sommes les abeilles de l'invisible. » ... « Le travail de transformation perpétuelle des choses aimées et tangibles en vibration invisible et excitabilité de notre nature, qui introduit de nouvelles « fréquences » dans les champs pulsants de l'univers » – c'était là le travail qu'il se proposait lui-même de faire. Et de la même manière : « Notre propre destinée devient sans cesse plus présente, et en même temps invisible, en nous. » R. F. C. Hull, *Selected Letters of Rainer Maria Rilke*, pp. xxiv, 394, 395.



vision, une unité rétrécit, attirant vers elle-même des unités semblables, puis ensuite elle disparaît et fait place à une unité du degré suivant, qui à son tour commence à rétrécir et à en attirer d'autres vers elle-même...

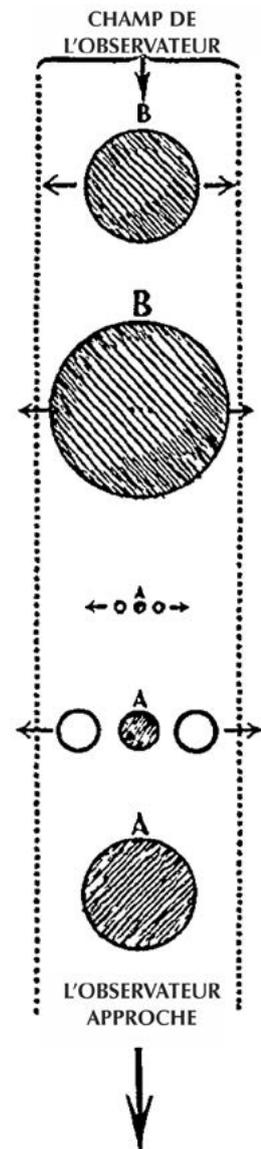
(5) Ma pensée, mon développement intellectuel et moral, demande que j'apprenne de façon croissante à faire miens les intérêts des autres, en ajoutant leurs points de vue au mien : c'est la règle ici, comme dans les quatre autres cas de développement, que la croissance n'est pas une extension de l'unité existante, mais une hospitalité offerte à d'autres unités de statut semblable.

(B) Le développement est inséparable de son inverse, qui suppose l'expulsion d'égaux.

(1) Phylogénétiquement, j'ai avancé par fission répétée, et rejet de tout sauf d'un noyau : on peut penser que tous les autres êtres humains, les espèces, les géosphères, les planètes, les étoiles, les galaxies sont ce que je largue, des branches émondées de mon arbre ancestral. (2) Ontogénétiquement, j'ai avancé en envoyant une succession de senseurs spécialisés, qui ont tous échoué à leur tour ; le noyau non spécialisé subsiste, préservé par une catharsis toujours renouvelée. (3) Mon entretien est catabolique autant qu'anabolique – il est autant une question de détérioration, de discrimination, de rejet et d'élimination, qu'une question d'absorption et de construction. (4) Mon apparence pour l'observateur en approche suit la coutume : dans son champ de vision mon habitude est de me diviser, de rejeter et de tout détruire sauf une portion centrale de moi-même. (5) Ma pensée, ma vie intellectuelle et morale, supposent un choix toujours renouvelé, le rejet à tout instant de possibilités à demi-formées. Ce n'est que par une telle autolimitation ascétique et continue, un tel auto-émondage que le *statu quo* est préservé – pour ne rien dire de l'avancée.

(C) Le développement procède par incréments quantitatifs graduels qui culminent en incréments qualitatifs soudains.

(1) Phylogénétiquement, le progrès est pour ainsi dire, bipède – d'un côté le long développement et l'adaptation de l'organisme, de l'organe ou de la fonction donnés, et de l'autre sa transformation, son nouveau départ ou sa mutation. Au cours de l'évolution, ces modes d'avancement alternent, même aux niveaux pré-vitaux. (2) Ontogénétiquement, l'histoire se répète. Il y a eu de nouveaux départs remarquables comme l'évincement de la cellule singulière par la blastula ou la colonie cellulaire à une seule couche, de la blastula par la gastrula ou le sac à deux couches, de la gastrula par le métazoaire segmenté ; ou encore, le changement qui a fait passer de la vie foetale à la vie familiale, de la vie familiale à la vie libre en société. Et de tels développements radicaux ne sont possibles que parce que chacun est précédé par une période de croissance qui n'a rien de remarquable. (3) Mon entretien, qui est de la même manière à deux faces, demande que, aux niveaux successifs, des substances nutritives soient d'abord accumulées dans les bons endroits, et ensuite transformées. (4) Mon apparence pour l'observateur en voyage, qu'il s'approche ou qu'il recule, alterne entre un changement graduel dans les



dimensions de ce qui est donné, et la substitution relativement soudaine d'une unité d'un nouvel ordre, ayant de nouvelles caractéristiques. (5) Ma pensée, ma vie morale et intellectuelle, se résolvent manifestement en de longues périodes de travail acharné, quand d'anciennes manières de penser, et d'anciens comportements sont retravaillés, et de courtes périodes d'inspiration, quand de nouvelles manières émergent. (Je pense que l'on doit aussi faire cas de l'existence, dans chacun des cinq modes de récapitulation, d'une période de « chaos », ou de « mort » – une sorte de nuit noire de l'âme – en tant que prélude à chaque nouveau départ.)

(D) Le développement suppose une expansion régionale dans l'espace et le temps, de sorte que les gains sont cumulatifs et que le temps est partiellement transcédé.

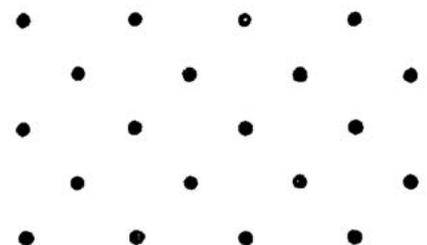
(1) Phylogénétiquement, l'avancée vers de nouvelles régions spatio-temporelles, la croissance vers de nouveaux niveaux hiérarchiques, ne signifient pas l'abolition de l'ancien, mais plutôt sa survie, sous une forme changée, en tant que partie organique du nouveau – plus l'unité est ancienne dans la série temporelle plus elle est subordonnée dans la série spatiale. ° (2) Ontogénétiquement, aussi, mes stades antérieurs sont sous-jacents à mon stade présent et le soutiennent, de sorte que l'on peut dire que la totalité de mon passé vit et agit en moi maintenant : bien que la scène ait changé pour des niveaux spatio-temporels plus lointains, les niveaux les plus proches sont aussi affairés que jamais. (3) Mon entretien, pour ainsi dire, continue à tous mes niveaux d'évolution, atome et molécule, cellule, métazoaire et homme. (4) Mon apparence pour l'observateur en recul trahit de fait l'accumulation : ainsi la région cellulaire exhibe toutes les principales fonctions de la région moléculaire et d'autres en plus ; de manière similaire, le niveau du métazoaire ajoute au niveau cellulaire, et le niveau humain à celui du métazoaire. (5) Ma pensée, finalement, ne reconnaît pas seulement la nécessité du passé pour le présent de milliers de manières, et la nature cumulative du développement évolutionnaire ; car elle est capable, en se libérant du temps, de transcender les limitations de l'observateur en voyage, et voir les contenus de toutes les régions comme étant présents et contemporains.

(E) Le développement est contaminé par le quelque part ailleurs.

(1) Phylogénétiquement, aucune unité, quel que soit son degré hiérarchique, ne se développe d'elle-même. Si elle se développe en se dissociant des parties les plus à l'arrière-plan du tout commun, son développement est encore le développement de ces parties, car c'est un produit commun qui survient des relations sociales avec elles : considéré concrètement, ce progrès local apparemment restreint n'est rien d'autre que le développement du tout dont tous – avancés et retardés – sont des membres de la même manière. (2) Ontogénétiquement, l'individu ne peut réaliser son héritage phylogénétique qu'en aidant d'autres à réaliser le leur. De même qu'un homme ne peut devenir pleinement humain qu'en œuvrant pour les autres, de même à tous les niveaux son progrès est inéluctablement social – peu importe le peu d'envergure que les implications de la socialité semblent y prendre. (3) Mon entretien,

° Cette remarque s'applique uniquement, bien sûr, aux unités de la série hiérarchique inférieure – plus l'unité supérieure est ancienne dans la série temporelle, plus elle est élevée dans l'ordre spatial. Car mon passé, comme mon futur, est tellement divisé que je deviens progressivement plus grand en même temps que plus petit.

Quand le bon sens prend pour acquis la coexistence de mon corps humain, de mes organes, de mes cellules et de mes molécules, il va bien au-delà de la preuve empirique. Cependant ils sont vus, partie et tout sont maintenus séparés par un intervalle temporel. L'observateur prend du temps pour aller de l'un à l'autre ; et ainsi également les processus de la physiologie, de la croissance individuelle, et de l'évolution ancestrale. Le temps pourrait très bien être appelé, comme Alexander le dit, le « principe de croissance » (Space, Time and Deity, ii. p. 346). Pour prendre un exemple dans un champ quelque peu différent, si vous regardez les points sur le schéma suivant, ils se réarrangent d'eux-mêmes d'une nouvelle manière – en rangs, en diamants, ou en carrés – si l'on attend quelques secondes. L'émergence d'une nouvelle organisation prend son propre temps, mais après coup vous avez la liberté de dire que, « en réalité », tous les arrangements existent à la fois. Mais alors vous vous êtes aventurés dans le royaume, qui transcende le temps, du mode final de récapitulation.



alors, n'est pas mon affaire mais celui des autres, tout comme leur entretien est mon affaire. Car l'existence sociale dans toute la hiérarchie est profondément contaminée par le quelque part ailleurs : l'équipement organique et les activités spécialisées de chaque individu appartiennent essentiellement aux autres, et non à lui-même. De plus, ce déplacement tend à s'accroître au fur et à mesure que nous montons dans l'échelle sociale. (4) Mon apparence en fournit un exemple frappant – c'est ma présence dans mon observateur. À moins qu'il y en ait au moins deux, de sorte que chacun puisse parvenir à lui-même dans l'autre, ni l'un ni l'autre ne comptent vraiment pour quelque chose. Cette règle s'applique à tous les niveaux, mais elle devient plus explicite au fur et à mesure que j'avance. (5) Ma pensée porte nécessairement sur ce qui est autre que moi-même ; et elle comprend la réalisation progressive de cette loi de son propre quelque part ailleurs. Or c'est la vision de ce livre que, à chaque niveau, chaque individu de statut intégral fournisse un logement à ses semblables, et que l'ascension hiérarchique soit principalement la question d'offrir un plus grand hébergement et meilleur.

.

J'ai essayé de montrer que les divers modes du processus vertical sont des espèces d'un genre unique. Bien que les preuves détaillées, sur lesquelles le résumé à venir se base, aient été déjà exposées en ces pages, il y a encore beaucoup de choses qui sont obscures et discutables. Même ainsi, après que toutes les déductions nécessaires ont été faites, je pense qu'il reste assez pour montrer que la science hiérarchique peut espérer des résultats positifs, que des lois permettant de lier les niveaux vont bientôt se manifester, que la sorte d'ordre que la science discerne maintenant horizontalement est aussi discernable verticalement. Entièrement en dehors de toute autre considération, il me semble être non scientifique, irrationnel et obscurantiste, de préférer le chaos présent à l'ordre que j'ai essayé d'esquisser. Mais ceci ne signifie pas que je suis dans l'illusion quant à l'à-propos de mon schéma. Il n'a pas d'autre but que d'être une première étape dans une aventure qui, si ce n'est qu'en raison de l'immense quantité de travail qu'il y a à faire, doit être une entreprise coopérative. De ceci je suis sûr – que c'est une aventure, une aventure si excitante, si évidemment nécessaire, si nouvelle, que seule la pure couardise ou la pauvreté d'esprit pourraient nous retenir.

6. LA THÉORIE GÉNÉRALE DU PROCESSUS HIÉRARCHIQUE : **(iii) UN COMPORTEMENT CALCULÉ**

Le bon sens doute que les cinq modes du processus hiérarchique puissent être décrits comme autant d'espèces d'un genre unique : quatre d'entre eux – mon évolution, ma croissance, mon métabolisme et mon apparence régionale – se produisent sans l'aide de la « conscience », et sont en conséquence très différents du cinquième, dont la « conscience » est l'essence.

Keats, par exemple, est devenu extrêmement conscient de ce qu'elle peut par ailleurs. « Quant au caractère poétique lui-même », écrit-il, « il n'a pas de moi – il est chaque chose et rien. Il n'a pas de caractère. Un poète est la chose la moins poétique de tout ce qui existe ; car il n'a pas d'identité – il est continuellement en train d'entrer et de remplir quelque autre corps. C'est une chose misérable à confesser, mais c'est un fait très vrai que pas un seul mot que je peux prononcer ne peut être pris pour acquis en tant qu'opinion issue d'une nature toujours identique – comment cela se pourrait-il, alors que je n'ai pas de nature ? Quand je suis dans une pièce avec des gens, l'identité de chacun dans la pièce commence à s'imprimer sur moi de sorte que je suis en très peu de temps annihilé – et non seulement parmi les hommes, ce serait la même chose dans un jardin d'enfants... Letters, i. p. 245.

Cette distinction est certainement vraie et importante, mais elle n'est pas permanente. Qu'elle existe uniquement pour être surmontée est apparent à partir des considérations suivantes. (1) Mon propre comportement calculé, mon effort, est vécu directement et indubitable : mais toutes les autres sortes d'événements – inconscients, sans objet précis, ou mécaniques – sont des spéculations auxquelles on peut céder uniquement quand elles sont inévitables. Et elles sont évitables. (2) J'ai montré que le cinquième mode, le mode conscient, observe les mêmes lois générales que les autres. En ce cas, il ne serait pas surprenant de constater que tous partagent une base commune, et que les moins connus ne sont, après tout, pas différents des connus. (3) J'ai déjà reconnu que les cinq modes sont tous miens et ne sont plus extérieurs. Je suis parvenu à les connaître, à en avoir l'intention, et à prendre le pas sur eux. ° Le travail de les rendre tous conscients – quoique à l'état embryonnaire – est fait, et ne peut pas être défait. (4) Et cette expansion me devient naturellement perceptible, lorsque je vois que, de la même manière que je ne peux trouver aucune limite à mon fonctionnement dans l'espace, je ne peux de même trouver de limite à mon fonctionnement dans le temps. Il n'y a pas d'arrêts, pas de discontinuités, de sorte que je puisse dire que mon histoire est d'abord d'un ordre, et ensuite d'un autre. (5) De plus, j'ai le don d'élasticité dans le temps autant que dans l'espace, de sorte que les actes ancestraux deviennent aussi véritablement miens que mon comportement d'hier. (6) Tout ceci en réalité pour dire que c'est de l'essence du mode de récapitulation final qu'il finisse par embrasser tous les autres ; car sa conscience, si elle devait d'elle-même rester seule, manquerait de tout contenu. Autrement dit, elle appartient indubitablement à un nouvel ordre, mais à un ordre qui existe en reprenant l'ordre ancien en lui-même.

Ce que nous ne devons pas faire, c'est de penser à un seul mode ou à tous les quatre en tant qu'auto-existants, en tant qu'entièrement séparés du cinquième, qui est à la fois leur soubassement et leur accomplissement. Les cinq constituent un organisme unique qui s'épanouit en une fleur complète ici et maintenant, parce que ses racines s'étendent dans la totalité du passé et de l'avenir.

« Depuis les âmes pures brillantes comme les étoiles, le renouvellement parvient constamment aux étoiles du ciel. Extérieurement, nous sommes gouvernés par ces étoiles, mais notre nature intérieure est devenue maîtresse des cieux. De ce fait, bien que dans une forme tu sois le microcosme, en réalité tu es le macrocosme. Extérieurement, la branche est l'origine du fruit ; intrinsèquement, la branche est venue exister pour le fruit... De ce fait, en réalité, l'arbre naît du fruit, bien que celui-ci paraisse être produit par l'arbre. » ×

° D'après Huai Nan Hung Lieh : « Bien que les affaires du monde ne soient pas facilement administrées, elles peuvent être dirigées par une compréhension du cours qu'elles prennent naturellement. » Schopenhauer enseignait que la cause et l'essence de l'univers est la Volonté – une force aveugle antérieure à la matière et à la conscience. Cette force amène à l'être, en tant que degrés successifs de son auto-objectivation, les ordres de la matière, du végétal, de l'animal et de l'humain ; et dans le dernier de ceux-ci elle parvient à connaître, en tant qu'idées, ce que, en tant que volonté, elle a été tout du long. (Mais, comme le temps n'est qu'une forme de la pensée de l'homme, on ne peut pas dire que la conscience arrive après la volonté aveugle.) C'est très semblable à ce que j'ai à dire ; seulement j'y ajoute que la conscience, quand elle est enfin atteinte, démontre sa priorité de toutes les manières ; l'oméga se révèle en tant qu'alpha. Le commencement est le réceptacle de la fin.

L'erreur fatale est d'imaginer la conscience étant maintenant séparée de l'événement à ce moment-là. Dans son roman Out of the Silent Planet (pp. 82-3), C. S. Lewis amène un des personnages à dire : « Un plaisir est pleinement réalisé uniquement quand on s'en souvient. Vous parlez... comme si le plaisir était une chose et le souvenir une autre. Tout cela est une chose unique... Quand vous et moi nous nous sommes rencontrés... ce n'était rien. Maintenant cela devient quelque chose... Le vers le plus splendide ne devient pleinement splendide que par le moyen de tous les vers qui le suivent ; si vous y reveniez, à lui, vous l'anéantiriez. Je veux dire, dans un bon poème. »

× Jalaluddin Rumi, trad. R. A. Nicholson (Rumi, Poet and Mystic, pp. 124-5).

CHAPITRE XXI

AUTOBIOGRAPHIQUE – LA VIE AU-DELÀ DE LA MORT

J'eus un jour la vision d'un service funéraire dans l'autre monde, avant que je sois né, où je fus incarcéré dans la tombe de ce corps, et la créature angélique qui présidait murmura son espoir d'une joyeuse résurrection de leur frère maintenant enterré dans la matière.

A.E., The Candle of Vision, p. 34.

Année 30, troisième mois de la première saison, jour 9 ; le dieu pénétra son horizon. Le Roi de la haute et basse Egypte, Sehetepibre, monta au ciel et s'unit au disque du soleil afin d'être immergé dans le corps divin qui l'avait conçu. – Compte rendu contemporain de la mort d'un Pharaon.

(John A. Wilson, dans Before Philosophy, p. 82.)

Ces corps petits et périssables que nous avons maintenant nous furent donnés comme des poneys sont donnés à des écoliers. Nous devons apprendre à les dompter, non pour qu'un jour nous soyons débarrassés de nos chevaux mais afin que nous parvenions à monter sans selle, confiants et jubilants, ces plus grandes montures, ces chevaux brillants, ailés qui ébranlent le monde et qui, peut-être déjà maintenant, nous attendent avec impatience, piaffant et sébrouant dans les étables du Roi.

C. S. Lewis, Miracles, pp. 194-5.

Et celui qui vivrait correctement le temps qui lui est alloué devrait refaire le voyage vers l'habitation de son étoile tutélaire et là mener une vie heureuse et agréable

Plato, Timaeus, 42.

Celui dont la face ne rayonne pas ne deviendra jamais une étoile.

Blake, 'The Marriage of Heaven and Hell'.

Par rapport au Ciel et à la Terre l'homme est un ver luisant, mais le Ciel et la Terre comparés au Grand Dessein sont eux aussi comme une bulle et son ombre. Seuls l'esprit primordial et l'essence pure surpassent le temps et l'espace.

Wilhelm and Jung, The Secret of the Golden Flower, p. 27.

L'immortalité de la religion signifie : être uni avec l'infini au sein du fini et être éternel à chaque moment.

Schleiermacher, Reden über die Religion an die Gebildeten unter ihren Verächtern.

La peur de la mort, ou l'attachement à la vie, est la peur, ou l'attachement, à certains fragments de nous-mêmes. Si nous avons la capacité de nous regonfler bien plus continuellement que ce que peuvent la plupart d'entre nous, nous pourrions expérimenter la mort physique littéralement sans en avoir conscience.

P. L. Nettleship, Remains (2ème éd.), p. 93.

Mène-moi de l'irréel vers le réel ! Mène-moi de l'obscurité à la lumière ! Mène-moi de la mort à l'immortalité ! ... L'irréel est la mort, le réel immortalité... L'obscurité est la mort, la lumière immortalité.

Brihadaranyaka Upanishad, I iii. 27.

Frère, répondit-il, ton désir si louable se verra satisfait dans la sphère dernière de même que le mien et ceux de tous les autres. N'importe quel désir devient là-haut parfait, entier et accompli ; c'est là-haut seulement qu'on voit chaque élément à sa place éternelle. Cette sphère n'est pas dans un lieu, sous un pôle, et cette échelle-ci monte jusqu'à son centre

Paradiso, XXII.

*Bien que terre et homme aient disparu,
Et que soleils et univers aient cessé d'exister,
Toi seul demeurerais,
Chaque existence existerait en Toi.
Il n'y a pas place pour la Mort,
Pas d'atome que Ta puissance ne saurait anéantir
Toi – Tu es l'Être et le Souffle
Et ce que Tu es ne peut jamais être détruit.*

Emily Brontë, Last Lines.

1. LES ALTERNATIVES POUR LE FUTUR : (i) SURVIVANCE PAR MIGRATION ET EXPANSION

« L'homme qui n'a aucune foi dans une autre vie » dit Goethe « est déjà mort, même en cette vie. » Mais quelle sorte d'après-vie, quelle sorte de survie puis-je honnêtement espérer ? Les alternatives principales sont au nombre de trois – (1) Je peux m'identifier avec une Humanité conquérant le monde, en expansion et dans laquelle je continue à vivre après ma mort en tant qu'homme individuel ; (2) Je peux espérer en une survie en tant qu'esprit désincarné dans un royaume plus ou moins détaché de la vie vécue 'de ce côté-ci' ; (3) Je peux concevoir mon immortalité comme liée à l'ultime irréalité du temps, ou au remplacement du temps par l'éternité.

Bien que la première de ces alternatives, n'offrant aucun espoir d'immortalité personnelle, n'ait que peu d'attrait pour l'homme ordinaire, certains esprits avancés la préfèrent car ils considèrent que le besoin de survie personnelle est enfantin et que nous devrions le dépasser. ° Pour de tels esprits, la question « quel est mon futur ? » devient « quel est le futur de l'Humanité ? » Et la réponse, comme je l'ai fait valoir, est vraisemblablement (sauf 'accidents' comme le suicide racial ou la dégénérescence de la race) un futur d'expansion cosmique, ou un phénomène ressemblant à une ascension hiérarchique.

Il est pour ainsi dire certain que tous les vaisseaux de notre existence – terrestre, et solaire, et même galactique – seront amenés à crouler tour à tour. Et il y a l'espoir que nous développerons une technique de survie par laquelle les gains accumulés dans un lieu épuisé seront transférés à un autre relativement nouveau, juste à temps pour sauver ce qui importe réellement. Cet espoir est renforcé par la considération que l'histoire humaine a jusqu'à présent été un récit d'amenuisement des ressources de la vie, un récit de crise, de migration ou d'expansion, et de conquête de ressources abondantes. On peut déjà dire que l'Humanité ne survit et prospère que par une espèce d'autotranscendance – en étendant les dimensions de la Vie et de la Terre. Depuis des temps très reculés, les efforts et les progrès des hommes ont été couplés avec (a) la domestication des plantes et des animaux, et le contrôle de la Vie en général et (b) l'exploitation par la Vie de la richesse minérale planétaire ; en fait, si elle n'avait pas virtuellement transféré son bagage du véhicule simplement humain aux véhicules vitaux et terrestres, il y a une probabilité bouleversante qu'elle serait toujours proche de l'état animal – en supposant qu'elle ait réussi à survivre. Si alors, son passé peut être pris comme référent pour son futur, n'est-il pas possible qu'elle puisse continuer à se sauver par expansion ou ascension hiérarchique, en évitant tour à tour la fin terrestre et solaire ? On argumente de manière plausible (encore une fois, sauf 'accidents') qu'au cours des milliers de millions d'années de vie terrestre qui l'attendent, l'homme développera probablement, dépassant toute imagination actuelle, des pouvoirs techniques destinés à rendre les prévisions les plus chimériques de Wells et d'Aldous Huxley, de Stapledon, J.S.S. Haldane et J.D. Bernal, particulièrement timides et modestes. * Il n'est dans ce cas que raisonnable de supposer que bien avant que notre Terre ne soit amenée à mourir, elle aura pris toutes les dispositions

° « Il existe certainement un stade, très tôt dans notre développement, où la perspective de notre propre anéantissement, ainsi que celui de ceux qui nous sont chers, paraît terrible. Mais la franche acceptation de cette perspective devrait, je pense, se révéler être la voie vers un nouveau développement. Elle devrait libérer l'esprit des entraves de l'égoïsme. Elle devrait, à long terme, déboucher sur un sentiment accru de paix et de joie et une force morale plus grande que celle qui aurait pu être autrement possible. » Olaf Stapledon, Philosophy and Living. II. 5.

Saint Épiphane (auquel il ne faut toutefois pas se fier complètement) consigne une doctrine manichéenne selon laquelle les âmes des êtres bons sont les premières amenées sur le vaisseau de la lune, et transférées, lorsque décroît celle-ci, sur le vaisseau du soleil, qui les emporte vers la vie éternelle et le séjour des bénis.

Le croyant, nous dit William James, voit qu'une partie de lui-même est « en continuité avec un accroissement de cette même qualité qui est à l'œuvre dans l'univers qui l'entoure et avec laquelle il pourra rester en contact permanent et, d'une certaine manière, s'y embarquer et se sauver, lorsque son être inférieur sera anéanti dans le naufrage. » (A Pluralistic Universe, p. 307) James Ellroy Fleckers fait dire à son patriote mourant : « Il me faut aller vers des mers plus froides que les Hébrides Où est amarrée la flotte des astres et où brillent leurs jeunes capitaines étoilés. »

Et St Paul : « Car nous savons que si notre demeure terrestre de ce tabernacle était détruite, nous avons un édifice de Dieu, une maison non pas faite de main d'homme, mais éternelle, dans les cieux. Car nous gémissons dans ce tabernacle, désirant avec ardeur d'être revêtus de notre maison qui est du ciel. » II Cor, V 1-2. Et il existe d'autres cas, innombrables, de la croyance éternelle, que la science tend actuellement à confirmer, que notre futur réside en une ascension hiérarchique.

* Voir en particulier Olaf Stapledon, Last and First Men et Star Maker, et J.D. Bernal, The World the Flesh and the Devil. Aussi David Lindsay, A Voyage to Arcturus ; Gerald Heard, Narcissus ; J.B.S. Haldane, Daedalus.

funéraires nécessaires et veillera à une plus glorieuse réincarnation en tant que système solaire. Manœuvrer des planètes existantes pour aller vers de nouvelles orbites est une possibilité ; une autre est la formation de planétoïdes entièrement artificiels, vivant en autonomie plutôt que servant de relais à des vaisseaux spatiaux transportant des humains. À ce moment-là, les hommes se seront peut être reconçus autrement et au-delà de toute reconnaissance : il est possible que les individus n'existent plus du tout, sauf peut-être en tant qu'ensemble de cerveaux unis par un système circulatoire commun, perpétuellement liés l'un à l'autre et partageant un système commun artificiel ou quasi artificiel d'organes récepteurs et effecteurs. Un tel organisme colonial, intelligent au-delà de toute imagination, possédant un corps conçu pour des voyages spatiaux de milliers d'années – ou plus probablement les hôtes d'un tel organisme – abandonnant le Soleil mourant à son destin, pourraient s'en aller susciter la vie sur de plus jeunes étoiles, les encerclant (comme le dit Stapledon °) de cerceaux de perles, parfaits mais artificiels. En tout cas, il n'est pas impossible que, de cette manière, nous puissions nous sauver en nous promouvant du rang terrestre au rang solaire, du solaire au galactique, du galactique à l'intergalactique.

Non omnis moriar, dit Horace. × Je ne mourrai pas totalement, peut-être, mais je serai de toute évidence obligé de me retirer. La question se pose : la retraite sera-t-elle une débandade ou un repli programmé sur des positions préparées ? Il semble que le seul chemin vers la victoire soit ce recul, suivi à toutes les étapes, par la découverte qu'il représente en fait une avancée notable. En d'autres termes, il semble que le prix de la survie soit la croissance, comme si le seul moyen de ne pas perdre nos talents était de les multiplier, comme si une nécessité bienveillante déguisée en une succession de désastres cruels et croissants, avait la volonté de nous mener vers des hauteurs dont nous n'aurions jamais rêvé, sauf comme dernier refuge. De nos jours, la science suggère qu'il en est ainsi mais les prophètes, les poètes et les devins ont toujours proclamé la même chose. Walt Whitman a découvert que le succès n'est que le prélude à des épreuves plus rudes ; * George Herbert pense que la Nature est résolue à ce que nous ne reposions pas en elle ; + d'après Browning, à un palier de notre ascension, « l'échelle terrestre s'effondre, son service rendu. » φ Francis Thompson est ainsi systématiquement pourchassé en long et en large dans l'univers, et Saint Augustin l'est de même d'une autre manière, lui qui passe dans sa quête de Dieu, de la terre et ses créatures terrestres à 'l'univers aérien et ses habitants', ensuite au soleil, à la lune et aux étoiles. ø Il y en a en fait une foule de preuves que les hommes trouvent les choses instables dans la direction de ce qui les contient : † d'innombrables façons ils font effort vers la Totalité. L'imperfection écorne même des systèmes moindres, ceux-ci ne peuvent jamais réaliser en totalité ou en permanence ce qui leur est propre. Que ce soit par nécessité pratique, par dialectique de l'histoire universelle, par l'effort d'échanger les causes, ou par recherche de la « forme parfaite », de la paix de l'esprit, du repos, de la santé, de l'équilibre, de l'intégrité ou d'une longue vie – je suis susceptible d'être entraîné du bref et petit vers le grand et durable. De plus, en me retournant, je peux voir que je ne me suis pas expulsé mais que j'ai été tiré du borbier périphérique vers la maison du père, de la sauvagerie vers le bercail, de moi-même vers le Soi. Dans ce contexte, l'extinction du

Il existe déjà, en dehors des nombreux clubs s'intéressant à l'interplanétaire et à l'astronautique, des discussions sérieuses sur la construction dans l'espace de plate-formes à des centaines, voire des milliers de kilomètres au-dessus de la terre.

° Star Maker, p. 220.

Selon Fourier (Théorie de l'Unité Universelle), l'âme de la terre, avec les âmes humaines qui en dépendent, revivra sur d'autres planètes et étoiles : pour lui, la métempycose se produit à une échelle cosmique.

× Odes, III. xxx.6.

L'idée qu'un être humain est, pour ainsi dire, l'embryon d'un corps céleste, s'exprime de plusieurs manières. Charles Bonnet, le grand naturaliste, enseignait que toutes les créatures sont immortelles : nous passons à un stade supérieur en nous revêtant d'un nouveau corps dont le germe existe dans nos corps actuels. C'était peut-être une telle intuition qui amenait les peuples anciens à ensevelir leurs morts pelotonnés ou en position « embryonnaire ».

* « Il est inscrit dans la nature des choses que toute entreprise fructueuse, peu importe laquelle, débouchera sur quelque chose qui rendra nécessaire de lutter davantage », 'Chant de la Route Ouverte'.

+ Par ex., 'The Pulley'.

φ 'A Death in the Desert'.

ø Confessions, X. 6.

Dans un contexte quelque peu différent, M. J. B. Priestley a dit qu'en maîtrisant l'énergie atomique, nous sommes déjà en train de transformer notre système solaire en une Compagnie Gaz-Électricité-Coke : « Nous essayons de compter sur la furie et la splendeur des constellations et des galaxies et nous y puisons ; nous avons posé un pied hésitant sur les échelons menant aux étoiles. » (B.B.C., entretien télévisé du 2 mars 1947).

Cf. la série C « McTaggart », dont le sens fondamental va de ce qui est inclus vers ce qui inclut, et où le lien entre l'avant et l'après n'est (dans les séries « B ») que simple apparence. The Nature of Existence, 720-4.

« Gardez céleste le sens secret

De la naissance étoilée

Bien qu'autour de vous résonne l'appel
bestial

De la terre,

Si les temps par milliers nous ont depuis

Jetés avec force loin du trône :

Alors un millier d'ères

le regagneront Pour nous,

Toi qui es triste, sèche tes larmes :

Monte à nouveau :

Dans les grandes sphères ancestrales

Un trône t'attend. »

A.E., 'Comfort', Collected Poems, p. 91.

rayonnement solaire et le vieillissement des galaxies peuvent n'apparaître que comme un aspect d'une tendance universelle, dont les bénédictions les plus fortes s'habillent des plus sombres déguisements.

« Dans la mort l'homme devient sidéral », a dit Victor Hugo. ∅ Car, d'après Sir Thomas Browne, « les individus espèrent en vain l'immortalité, une garantie contre l'oubli ou une sauvegarde sous la lune ». ⊕ S'il est bien une croyance qui soit à la fois universelle et remarquable par sa non évidence, son défi au bon sens, c'est celle de l'après-vie dans le ciel. Quand Browning mourut, il fut nécessaire que l'Astronome Royal certifie qu'une nouvelle étoile n'avait pas été découverte ; ⊕ le souhait de Juliette après la mort de Roméo est « prends-le et découpe-le en petites étoiles » ; Cicéron fait survivre les vrais Romains en tant qu'étoiles. Les récits du chariot de feu d'Élie et de l'Ascension ne sont-ils pas une variante de la même notion ? Lors de la crémation d'un empereur romain, la coutume voulait que l'on cache un aigle dans le bûcher, de sorte que le feu brûlait les liens de l'oiseau, et le libérait : un témoin jurait alors qu'il avait aperçu l'âme impériale monter au ciel. Les Égyptiens enterraient une petite échelle avec les morts afin d'assister l'âme dans son ascension – la région des étoiles circumpolaires était un lieu de félicité éternelle et d'immortalité. Chuang Chou dit de quelqu'un qui avait atteint le Tao, que, en mourant, « il avait gravi vers une constellation ou une autre et se situait au niveau des étoiles ». × Pour Origène, les « nombreuses demeures » de l'Évangile sont les sphères qu'escalade l'âme pure, découvrant en chacune son mode de fonctionnement, jusqu'à ce que dans les hauteurs du firmament des étoiles fixes, elle découvre la signification de leurs tailles et positions ; ainsi instruite, elle poursuit son ascension jusqu'au monde invisible. Clément d'Alexandrie raconte tout à fait la même chose. ° Même à ce jour, pour d'innombrables Chrétiens, le Paradis est situé dans les cieux – « au-dessus du brillant ciel bleu », comme le dit l'hymne des enfants. En réalité, la vérité n'est pas que la migration des régions terrestres vers les célestes ait été imposée à l'Humanité inconsciente ou réticente, mais bien que l'Humanité a toujours su, souhaité et anticipé cette migration. L'Homme se considère déjà comme sidéral et galactique et nos prophètes modernes du futur ne lui ont rien appris qu'il ne savait en principe déjà parfaitement. Car il dit avec Browne : « J'ai une conception tellement abjecte de ce mode d'existence habituel, de ce qui m'attache au Soleil et aux Éléments, que je ne puis croire que ceci soit être un Homme ou vivre en accord avec la dignité de l'Humanité. En espérant le meilleur, je peux embrasser cette vie avec patience. » *

De même que le bébé survit en croissant et en cessant de l'être, de même l'homme survit par autotranscendance. Meredith déclare que

*nous sommes un avec le firmament et les étoiles
quand nous vivons pour servir le but de Dieu :
autrement nous mourons avec le soleil. +*

La façon dont le mouvement hiérarchique ascendant nous interpelle et le visage qu'il nous montre dépend de nous, de notre époque, de nos intérêts. Il peut avoir pour nous une signification religieuse, philosophique, scientifique ou poétique prédominante ; cela peut être quelque chose à comprendre et à savourer maintenant plutôt qu'à laisser s'accomplir dans un futur distant ; cela peut sembler tellement éloigné

∅ Intellectual Autobiography, p. 267.

⊕ Hydriotaphia, V.11. Au cours de sa conversation avec Falk, le jour des funérailles de Wieland, Goethe croyait très possible que la part indestructible de Wieland montrerait une activité nouvelle sous forme d'une brillante étoile.

⊕ J. Estlin Carpenter, Comparative Religion, p. 231. Dans la pièce d'Alexandre Blok, L'Étranger, apparaît une femme mystérieuse, et l'astronome remarque l'absence d'une étoile ; quand plus tard cette femme disparaît, l'étoile brille à nouveau.

« Et tout comme ces éléments (de l'homme) qui sont nés de la terre retourneront à la terre, de même ces éléments venus des cieux retourneront vers ces lieux célestes ». Marcus Aurelius, Meditations, VII. 27.

× Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times, p. 194.

Selon la tradition classique tardive, les planètes étaient non seulement seigneuriales et puissantes, mais également sans pitié, malveillantes, et (pour certains auteurs) plus néfastes que bonnes. Le Gnosticisme s'efforçait principalement de fournir à l'adepte un ensemble de mots de passe ou de charmes, à utiliser par l'âme ascendante, au fur et à mesure qu'elle passait d'une sphère planétaire à la suivante.

° R. B. Tollinton, Alexandrine Teaching on the Universe, p. 109.

Dans Les Tables Tournantes de Jersey, La Mort dit à Victor Hugo : « Je t'emporte avec moi ; l'éclair, notre pâle cheval, se cabre dans la nuée, Allons, sus ! Assez de soleil : Aux étoiles ! Aux étoiles. »

* Religio Medici, I. 38. Les intentions de Browne, si ce n'est ses méthodes, ne sont pas dissemblables de celles de Singe (dans le roman du même nom (Le Singe égal du Ciel) de Wu Ch'eng-én) qui se rend tellement insupportable sur terre qu'il lui est accordé un appartement officiel au ciel où toutes les étoiles, du haut comme du bas, deviennent ses suivantes.

+ Vittoria, XXI.

M. Olaf Stapledon pense que, tôt ou tard, des circonstances telles que la disparition de l'air et de l'eau sur notre globe obligeront l'homme à utiliser les ressources d'autres planètes. De plus « nous ne devrions pas exclure la possibilité d'une communauté de mondes hautement développés dans le système solaire, de même que des rapports mentaux avec d'autres êtres intelligents éparpillés à travers la galaxie. » Saints and Revolutionaries, pp. 154-5.

et problématique que cela n'offre aucun intérêt réel immédiat ou cela peut, au contraire, susciter assez d'espoir pour nous propulser vers l'action dont nous éprouvons le besoin ; cela peut se présenter comme un plan de campagne pour la conquête d'un univers mort ou comme programme pour la réalisation progressive d'une vie surabondante qui existe déjà ; cela peut suggérer une série d'échappées chanceuses afin de sortir de véhicules cosmiques démolis ou apparaître comme un sous-produit de la nécessité militaire – une espèce d'impérialisme cosmique non prémédité surgissant d'abord du besoin de nous défendre contre, et ensuite de vaincre, des nations et des races hostiles, des espèces, des géosphères, des planètes, des étoiles. † Je pense que nous ne pouvons – dans la mesure où nous sommes vraiment vivants – éviter de connaître chacun des aspects de ce mouvement multiforme.

(Peut-être dois-je dire ici que je ne place pas toutes les variantes de ce mouvement ascendant à égalité. Bien au contraire, j'ai beaucoup de sympathie, par exemple, pour la croisade de M. C. S. Lewis contre l'impérialisme cosmique, contre l'assertion arrogante que l'homme et la Terre sont les seuls gardiens de l'esprit cosmique, une oasis dans un univers désert, habité (s'il l'est) par des monstres. « Les conteurs de notre monde », dit un visiteur terrestre sur Mars, « nous font croire que si une vie existe au-delà de notre atmosphère, elle est néfaste. » ° Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il est également raisonnable de supposer, comme M. Lewis, que c'est nous qui sommes inférieurs, mauvais, nécessitant un travail cosmique de salut pour nous-mêmes, que c'est nous qui sommes en partie morts et désespérément obligés de tirer sur les ressources solaires et galactiques. J'affirmerai plus loin que des deux motifs contraires d'ascension hiérarchique – celui de l'impérialisme et de l'autoglorification et celui de l'amour et de l'autotranscendance – seul le second a des chances d'aboutir et le premier est 'diabolique' autant qu'autodestructeur.)

2. LES ALTERNATIVES POUR LE FUTUR : (ii) LA SURVIE ET LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Le bon sens affirme en guise de protestation que c'est de mon futur qu'il est question et non celui de l'espèce – et encore moins celui d'un tout plus vaste. À cela on peut en fait faire la brève réponse qu'en effet, je ne puis m'empêcher d'identifier mon sort à celui de l'Humanité, de la Vie, de la Terre et du Soleil ; × que le bon sens aime cela ou pas, je constate que je vis leur vie, pense leurs pensées et fais de leur futur le mien. Mais il est clair que ce n'est pas suffisant pour le bon sens : rien d'autre ne conviendra que la survie au-delà de la mort de cet être humain séparé, de sa 'pensée', de son 'âme' ou de son 'esprit'. Et la preuve d'une telle survie est apportée par certaines sortes de « phénomènes psychiques » – phénomènes qui (le bon sens s'en doute) ne sont en aucune manière en concordance avec les doctrines de ce livre.

Dans les termes de cette recherche, qu'est-ce que la mort ? C'est une bifurcation φ lors de laquelle les aspects supérieurs et inférieurs de la personnalité se séparent : les premiers se fondent dans ce qui est plus grand qu'elle, alors que les seconds se divisent dans ce qui est moins

† J'ai déjà suggéré qu'un degré suffisant d'unité, à chaque stade hiérarchique, pourrait être inaccessible sauf devant un 'ennemi' commun – qui serait, dans cette mesure même, un véritable ami. De manière significative, le terme syncrétisme (qui signifie à présent la fusion des différences entre croyances ou écoles de pensée) dérive d'un verbe grec signifiant « se rassembler contre un ennemi commun ».

° Out of the Silent Planet, p. 137.

'Weston et Co,' deux impérialistes cosmiques sautant de planète en planète (d'après un des personnages de M. Lewis) prennent une part importante et désastreuse dans les événements des quelques siècles à venir, sauf si on les en empêche. Ôtez vos pattes de l'univers ! Quoique l'on puisse être en désaccord avec leur théologie et leur attitude face à la science, ce roman et le tome du même ensemble, Perelandra, apportent un correctif important et tardif aux romans scientifiques de l'école de Wells.

× Je veux dire ces choses en tant que totalités vivantes, concrètes, avec leur 'remplissage', sans quoi il devient difficile de dire, comme Rilke : « L'on est doucement sevré des choses terrestres tout comme l'on s'affranchit du sein maternel ». (Duino Elegies I.) Nous pouvons cesser d'être simplement terrestres, mais nous ne cesserons jamais d'être des moi terrestres, humains et individuels.

φ Les Hébreux primitifs considéraient parfois leurs défunts comme *yidde 'onim*, des connaissant suprahumains, des hommes sages, ou même des *elohim*, ou 'dieux' ; et d'autre part comme *methim* – 'des défunts, ignorants de toutes choses. Éclésiaste, IX 5, 10 ; Job XIV 12, 21. Cette incohérence inspirée représente peut-être plus la règle que l'exception, jusqu'à nos temps modernes, et Leibniz, qui croyait voir dans la mort une descente hiérarchique, était convaincu de l'existence de *genii* suprahumains en lesquels les hommes pouvaient être transformés après leur mort. Cf. Erdmann, History of Philosophy, ii. p. 182 ; Edward Langton, Good and Evil Spirits, pp. 174-5.

qu'elle-même. La mort peut presque être décrite comme une forme particulièrement sévère et chronique de schizophrénie. Bien qu'il y ait manifestement plusieurs témoignages « paranormaux » bien documentés qui ne sont ni pour ni contre une telle interprétation de la mort, il y en a beaucoup, je pense, définitivement en sa faveur et peu qui soient indubitablement contre.

Il y a par exemple de nombreuses personnes ayant frôlé la mort qui témoignent d'une expérience de séparation entre (a) une 'conscience inférieure' et confuse associée à des organes corporels en désintégration, et (b) une 'conscience supérieure' lucide qui observe la scène avec un calme détachement. * Au fur et à mesure que le patient récupère, il semble que ces deux 'consciences' fusionnent et la lucidité revient. « Pourquoi », demande le Dr. Tyrrel, « quand le corps est presque mort et que le cerveau a presque cessé de fonctionner, la conscience est-elle lumineuse et claire ; et pourquoi aussitôt que le cerveau recommence à fonctionner est-elle réduite à une lueur engourdie ? » La réponse que je propose est celle-ci : la mort est une survie par ascension et descente hiérarchique simultanées. C'est une plongée, mais aussi, selon les paroles de Masefield, « la Mort entraîne la belle âme à se promener sous le ciel », + et à monter vers le Ciel. Il est intéressant, alors, de découvrir le défunt Conan Doyle annonçant par l'intermédiaire de la fameuse médium Mme Eileen Garrett, † « je voudrais que vous sachiez où je suis – je suis dans une ceinture nébuleuse en dehors de la surface terrestre possédant vie et être car étant de la même structure et matière que la terre. Je n'ai aucun doute quant à ma position géographique ». Que ce 'message' soit ou non de Conan Doyle, la croyance, l'idée même, est exprimée et garde sa signification. Elle a aussi une forte ressemblance avec la doctrine de Pietro Pomponazzi, qui voulait que les apparitions, les rêves, les prophéties des « possédés » et les soi-disant communications des morts, fussent en vérité imputées à des corps célestes et aux intelligences qui animent les sphères. °

Il est vrai que la plupart des soi-disant « interventions des morts » ne suggèrent pas l'ascension hiérarchique. Mais ceci n'est pas surprenant. Il n'y a aucune raison de supposer que la mort ouvre un sentier ascendant neuf et indolore, qu'elle soit un substitut magique aux disciplines intellectuelles et morales qui, dans cette existence, sont le prix du progrès. Tout suggère, au contraire, que nous ne pouvons pas, par le simple expédient de la mort, devancer les vivants. Il semble que nous ayons peu de chance, une fois de « l'autre côté », de nous retrouver sans encombre à des niveaux que nous n'avions jamais atteint de « ce côté-ci ». Néanmoins, beaucoup de preuves indiquent l'effondrement des barrières entre « esprits individuels » et la formation (ou réalisation) « d'esprits de groupe » de différents degrés – esprits de groupe qui sont interprétés comme étant de plus hauts niveaux de la personnalité individuelle. Le Dr. Tyrrell trouve que les faits (et si quelqu'un est bien au courant des données, c'est lui) non seulement étayent mais exigent une telle interprétation hiérarchique. « Les communicateurs soutiennent le point de vue qu'il y a des dégrés dans la personnalité. Il me semble que la totalité de la recherche psychique va dans ce sens : que la personnalité est une multiplicité dans l'unité d'une sorte qu'il est presque impossible

* Voir par exemple, G. N. M. Tyrrell, The Personality of Man, pp. 195 et suivantes.

+ 'À côté d'une bière' cf. la description faite par Rupert Brooke, dans Clouds, des morts chevauchant à mi-hauteur les calmes cieux.

† Voir Harry Price, Leaves from a Psychist's Case-book, p. 105.

° C. C. J. Webb, Studies in the History of Natural Theology, p. 328.

Héraclite pensait « qu'il arrivait aux hommes, à leur mort, des choses qu'ils ne recherchaient pas et dont ils ne rêvaient pas. » (Burnet, Early Greek Philosophy, p. 141.) Mais si c'était entièrement exact, Héraclite aurait été dans l'impossibilité de formuler une telle prévision. St. Paul nous dit : « Les choses que l'œil n'a pas vues, ni l'oreille entendues, ne sont aucunement montées au cœur de l'homme, choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. » Et il ajoute : Mais Dieu nous les a révélées par son Esprit ; car l'Esprit sonde toutes choses, oui, même les choses profondes de Dieu. » Cor. II. 9-10. Selon Harnack (What is Christianity ? p. 4) la Chrétienté a pour dessein « la vie éternelle au cœur du temps, par la force et sous le regard de Dieu ».

Whichcote dit : « Nous devons maintenant nous acclimater à l'Usage de l'Éternité »... L'État Ici, et l'État dans l'Àu-delà, sont Un ; chaque homme peut évaluer son État futur au moyen de son Présent ; c'est-à-dire le Semblable ou davantage de Semblable ». Aphorisms, 118, 290. Cf. Chhandogya Upanishad, III. 14 : « Selon le vouloir de l'homme en ce monde, ainsi en sera-t-il lorsqu'il aura quitté cette vie. » Bref, nous devons suivre le conseil d'Aristote et nous entraîner à l'immortalité maintenant. Et pour commencer, tout ce qu'il nous faut faire, c'est d'utiliser nos yeux : la vision, c'est regarder devant soi, et voir vers quoi nous nous dirigeons. Et il en est ainsi, dit la tradition, même lorsque notre regard se porte vers le ciel.

à exprimer en mots. » Nous trouvons dans les écrits de Mme Willett ce genre de phrase : « Il dit, 'Champs de profondeurs variables'. 'Cela' est Un et... un point de vue éclairant – je pense qu'il l'est – est de le concevoir comme mélangé et différenciable – j'ai raté un mot – puis regroupé autour d'un noyau. » « Il dit qu'il y a plusieurs degrés... il dit, 'il y a une chaîne ascendante'... » Gurney lui aussi parle des « profondeurs du soi subliminal qui s'élèvent et se fondent dans ce que j'ai mentionné comme étant le moi transcendantal, l'unité centrale »... * Tout cela est très vague et confus, certes, mais définitivement en faveur de la hiérarchie.

Nous pouvons nous demander quel poids accorder à de telles communications et à quel point elles sont le produit de l'inconscient, du médium ou des personnes qui l'emploient. Sont-elles recueillies par l'intermédiaire d'un esprit collectif commun (que ce soit celui de l'Humanité ou celui d'une mésoforme inférieure) auquel appartiennent également les médiums et les « morts » et, si c'est le cas, quelle part du message peut-elle être véritablement attribuée à l'auteur avoué ? Par-dessus tout, se posent des interrogations quant aux relations temporelles entre 'ce côté-ci' et l' 'autre côté'. La recherche psychique pourra peut-être un jour y répondre. Entre temps je pense que l'on peut dire que les preuves sont en faveur du fait que la différence entre un homme mort et un homme vivant n'est pas aussi fondamentale que nous sommes enclins à le croire et que c'est une différence de niveaux – certains niveaux hiérarchiques étant considérés attentivement, d'autres ignorés – bien plus que de constitution globale.

3. LES ALTERNATIVES POUR LE FUTUR : (iii) LA VICTOIRE SUR LE TEMPS

Dans ce chapitre, jusqu'à présent, j'ai débattu de deux versions de la survie – le genre qui identifie l'homme à une vie brève avec des séries ascendantes d'ordres suprahumains qui seront réalisées dans un lointain futur et celui qui est basé sur des phénomènes psychiques. J'en viens maintenant à une troisième version qui émane de la doctrine qui tient que le temps soit, dans un sens, une illusion. ° En effet, cette version dit : soit les événements passés ou futurs sont 'irréels', soit le Passé et le Futur sont 'irréels' et cette dernière alternative est la plus raisonnable. Ou bien, pour reprendre le langage de cet ouvrage : pour les unités hiérarchiques les plus basses, tous les événements sont soit passés soit futurs et aucun n'est présent ; pour les degrés intermédiaires, certains sont passés, d'autres sont futurs, et certains encore sont présents ; pour le plus haut degré, tous sont présents. De ce point de vue, la survie relève du fait d'envisager des objets d'un échelon hiérarchique très supérieur – des objets qui nous accordent le temps qu'ils prennent pour parvenir à eux-mêmes en nous. Notre survie est la reconnaissance de la survie des autres et notre immortalité consiste à faire maintenant place au Tout Immortel.

Mais le bon sens désire la survivance de cet homme particulier à son niveau propre – et c'est cela que semblent nier les trois versions : car, d'une manière ou d'une autre, elles disent que le prix de la survie est le changement de niveau. Plus longue est votre vie, moins elle est vôtre. Dans ce cas l'immortalité n'est-elle pas trop chère ? Il en serait certainement

* Tyrrell, *Op. cit.*, pp. 158-9.

Certains gnostiques classaient les hommes en spirituels, psychiques et hyliques. Seuls les premiers sont capables d'immortalité ; les deuxièmes peuvent accéder à un état de bénédiction ; les troisièmes périssent. (Harnack, History of Dogma, i. pp. 253 et suivantes.) Je pense qu'il est plus précis de dire que chaque homme porte en lui ces trois catégories ; seulement s'il ne se prépare pas à l'immortalité, s'il ne parvient pas à converser avec son moi immortel, il ne pourra le reconnaître lorsqu'il l'obtiendra.

Il en résultera « que le temps ne peut le guérir : le patient n'est plus ici ». (T.S. Eliot, East Coker.) La vie éternelle réside dans la connaissance au présent de l'éternel. (Jean, XVII).

Il existe évidemment de nombreuses alternatives et variations ; notamment le point de vue des chrétiens orthodoxes pour qui les esprits désincarnés ne deviennent des personnes complètes que, lorsqu'à la résurrection, ils auront réintégré leur corps. Car ces corps sont à présent célestes, (cf. St Bernard, De Diligendo Deo, XI), lumineux et splendides.

° Hegel pensait que la philosophie proprement dite avait débuté avec Parménide, qui enseignait que la Réalité est sans changement, « immuable dans les liens de puissantes chaînes, sans commencement et sans fin, depuis que venant à être et disparaissant, elles ont été chassées et que la croyance vraie les a rejetées. » Cf. Platon, Timée, 37 ; et Mc Taggart : « Rien n'est véritablement présent, passé ou à venir. Rien n'est vraiment plus antérieur ou postérieur à quoi que ce soit ou temporairement simultané avec quoi que ce soit. Rien ne change véritablement. Et rien n'existe vraiment dans le temps. » The Nature of Existence, 333. Pour une réfutation de l'idée qui affirme que l'existence est nécessairement confinée au temps présent, voir John Laird, Study in Realism, p. 50 ; voir également Alexander, Space, Time and Deity, i, p. 71. « Il n'y a pas de changement en Brahma, bien que tout changement se fasse à travers lui », écrit Radhakrishnan. « C'est sur lui que se fonde toute proximité dans l'espace, toute succession dans le temps, toute interdépendance des relations. » The Philosophy of the Upanisads, p. 51.

ainsi n'était-ce le fait que la troisième version, en annulant chaque distinction de la hiérarchie, s'assure qu'aucune distinction n'est perdue une fois achevée. † Les processus jumeaux d'ascension et de descente par lequel les caractéristiques finies sont progressivement vaincues est ce dont nous avons juste besoin pour les conserver, car la destruction du temps représente la préservation des choses temporelles. L'image totale conserve et complète à la fois chaque minuscule portion d'elle-même. Et cela en vérité est ce que nous désirons – d'être entièrement nous-mêmes et simultanément sauvés de nous-mêmes ; d'être immortels mais délivrés de la lassitude intolérable du temps qui se poursuit encore et toujours ; d'être certains qu'aucune des peines immenses, des souffrances et des joies du passé ne seront abandonnées, oubliées, ou progressivement sacrifiées sur l'autel d'un futur funeste ; d'avoir la confiance qu'aucun de nos efforts actuels ne sera gaspillé ; et par-dessus tout, de jouir maintenant d'une vie immortelle. Aucun programme de conquête spatiale, aucune découverte de la recherche psychique, aucune version quelle qu'elle soit de la survie ne peut remplir ces conditions, sauf celle émise dans cette version. « Accepte comme vérité que seules les ombres du temps ont péri ou sont périssables ; que le seul Être de ce qui fut, de ce qui est, de ce qui sera est maintenant et toujours » * L'homme est un chat à neuf vies ; la neuvième, étant immortelle, rend les autres immortelles, mais il ne pourra découvrir cette vérité qu'en mourant de huit morts. ø

Le temps est le produit de notre méfiance mutuelle : nous l'abolissons dans la mesure où nous aimons. + Et aimer, c'est nier le moi séparé. Mais la vérité paradoxale est que porter cette négation à la limite est le seul moyen de préserver le moi séparé. Insister sur notre immortalité 'personnelle' est le plus sûr moyen de la perdre, tel un continent oriental qui ne peut être atteint qu'en naviguant à l'ouest. M. Gerald Heard écrit « C'est nous qui, par notre avidité et notre peur, fabriquons l'illusion du temps. Quand l'amour et la compréhension ont totalement remplacé la peur et l'avidité, alors l'illusion du temps est vaincue. » ° Je doute que Plin ait tort quand il déclare : « Tout, après son dernier jour, retourne à ce qu'il était avant son premier ; et, après la mort, les corps aussi bien que les âmes n'ont pas plus de sensibilité qu'ils n'en avaient avant la naissance. Seule la vanité de l'Homme le fait se projeter dans le futur. » × Car la seule façon de survivre est de projeter les autres dans le futur et de présupposer qu'il y a d'autres corps et d'autres âmes plus durables. Les caractéristiques de la vraie machine à remonter le temps ne sont un secret pour personne : c'est l'amour qui se transcende lui-même et la bonté. ø Et le fonctionnement de la machine n'est pas un processus qui va de soi : pour avancer dans le temps nous devons reculer – et revenir là où nous nous sommes séparés des autres moi, de manière à ce que maintenant nous puissions avancer avec eux et en eux. Tenter de réaliser le futur de manière asymétrique, en nous séparant du passé, est comme essayer de corriger une somme en additionnant encore et encore sans revenir voir où était l'erreur, pour ensuite seulement avancer vers la solution.

Mais si notre immortalité était seulement la question de savoir ce que nous pouvons prévoir ou mériter, nous serions effectivement bien éphémères. Notre tâche est plutôt d'apprécier ce qui est déjà en place à la source de toutes les choses temporelles – le monde intemporel, le tableau

† Cf. Reinhold Niebuhr : « Le simple développement de ce qu'il est présentement ne peut pas sauver l'homme, car ce développement mettra en lumière toutes les contradictions au sein desquelles il se trouve placé. Pas plus que ne le sauveront son affranchissement de la loi du développement ni la marche du temps vers l'entrée dans une éternité intemporelle et immobile. Par conséquent, l'espérance de l'homme repose sur un pardon qui surmontera non sa finitude, mais son péché, et en une omnipotence divine qui comblera sa vie sans détruire l'essence-même de celle-ci. » *Beyond Tragedy*, p. 306.

* Sartor Resartus, III. 8.

ø Paradoxalement, le moyen de ne pas périr est de prendre conscience que, comme l'enseigne le Coran : « Tout, sauf Dieu, périt » (XXVII. 88) ; ajoutons, avec St. Bernard (*op. cit.*, V) : « Lorsqu'il Se donna, Il me rendit à moi-même, ce que j'avais perdu. »

+ Dans son essai 'De l'Immortalité de l'Amé, Hume voit une raison de penser que les altérations du corps produisent des changements proportionnels dans l'âme. Je dis qu'aimer entraîne une modification profonde dans le corps : celui-ci deviendra une forme corps-âme moins éphémère. Ainsi que le dit l'hymne : « il vivra longtemps celui qui vivra bien », quand vivre mieux, c'est aimer mieux et que mieux aimer c'est guérir de l'endormissement et de la paralysie qui affectent nos extrémités.

× *The Creed of Christ*, p. 185.

° Cf. Aldous Huxley, *After Many a Summer*, pp. 104 et suivantes. Ce n'est pas pour rien que Carlyle nomme son Diable « Le Prince du Temps ». Car comme le dit Windelband, « la signification la plus intime du temps réside dans la différence inaliénable entre ce qui est et ce qui devrait être. » *Introduction to Philosophy*, pp. 358-9.

× *Historia Naturalis*, VII. 56.

Pour celui qui sert le temps, le temps est utile ; mais pas pour l'honnête homme. Si le temps est pris à sa valeur nominale, la moitié des bonnes œuvres de ce monde est pure sottise. L'homme qui n'a aucun espoir de récompense terrestre proclame le paradis ; par contre, une justice parfaite sur terre et dans le temps nous limiterait au temps.

ø « Ce qui en eux les rend aussi permanents » dit le *Tao Te Ching*, en parlant des cieux, « est qu'ils ne vivent pas pour eux mêmes. C'est ainsi qu'ils peuvent vivre si longtemps. »

complété en lequel notre tache de couleur personnelle est éternellement ce qu'elle est, et éternellement 'pardonnée' pour ce qu'elle est. Cela revient à dire que notre travail consiste davantage à cesser de démolir cette totalité plutôt que de commencer à la construire. φ D'abord, tout revient à la question de réaliser que cette perfection achevée existe maintenant, dans ce Centre, pour que nous en jouissions. Car l'immortalité n'est pas de prolonger cette vie mais de l'approfondir. Le Paradis est ici et maintenant, « l'instant fait éternité. » * Et le seul moyen de faire cette découverte capitale est de mourir ici et maintenant. Car être témoin de sa mort, c'est y survivre – les morts ne pratiquent pas l'observation d'eux-mêmes. ⊕ Être présent à chacune de ses morts, à chaque niveau hiérarchique sauf le plus élevé, est continuer à vivre, et devenir immortel.

4. RANIMER LE PASSÉ ET LE FUTUR ÉTEINTS

Notre survie ne peut être séparée de la survie et de la renaissance de l'univers que nous avons fait de notre mieux pour assassiner ; elle exige un monde qui ne contient ni mort ni mécanismes aveugles. En d'autres termes, le problème de la mortalité est, au fond, un problème d'automatisme – la différence essentielle étant que la première demande ce que nous pouvons accomplir sans univers passé ou futur, le second ce que celui-ci peut faire sans nous. Avant de s'éveiller à la vie et l'esprit, et après leur disparition, la Terre poursuivra sa route, de même que le Soleil et la Galaxie. † Si nous déclarons que ces corps célestes ont actuellement pris conscience d'eux-mêmes en nous, mais que cette conscience n'est qu'un bref travail superfétatoire que leurs histoires passée et future prouvent être toutes deux inutiles et impraticables à long terme, alors en fait nous devons abandonner ces histoires et cesser de nous projeter là où nous ne sommes pas désirés. Notre immortalité est superflue : le cosmos n'en a aucun usage. Mais si nous déclarons que cet esprit dont nous sommes les véhicules contient maintenant la totalité de notre histoire à chaque niveau, aucun n'étant abandonné à l'inattention et à l'automatisme, alors nous voyons que notre immortalité procède de la nature-même de notre esprit et du cosmos qu'il contient. Alors il n'est plus question de supplier le passé et le futur de nous faire de la place, mais de comprendre qu'ils ont leur place en nous et qu'ils ne peuvent pas plus se passer de nous que nous ne pouvons nous passer d'eux. ø

*« Des ères lentes et laborieuses avancent lourdement, la surface
inoccupée mûrissant, les riches minerais se formant par-dessous ;
Enfin le Neuf arrive, s'établissant, prenant possession. » °*

Les veines de charbon se sont mises en place très longtemps avant la machine à vapeur ; les ocres, ambres et siennes étaient en attente pour Rembrandt ; l'œil ne voyant pas, l'oreille n'entendant pas, parvenaient à la perfection dans le sombre silence de l'utérus ; × les performances astronomiques qui depuis longtemps précèdent et perdurent au-delà de la conscience astronomique de la Terre + – tout cela et un million d'autres exemples de ce qui apparaît comme un automatisme bienfaisant, demande une explication. La question n'est pas de savoir s'il y a connaissance et intention – ce paragraphe en lui-même est bien la démonstration suffisante qu'elles existent – mais à quel moment apparaissent-elles ? Le dessein est-il la source ou le produit ? Est-il créateur ou épiphénomène ?

φ Comme l'a fait remarquer R. G. Collingwood, si l'historien s'occupait d'événements d'une durée ne dépassant pas une heure, il découvrirait l'incendie d'une maison mais non sa reconstruction, l'assassinat de César mais non la conquête des Gaules. « Plus courte est notre estimation du temps pour un événement historique, plus notre histoire consiste en destructions, catastrophes, batailles, meurtres et morts subites. » The Idea of Nature, pp. 24-26. L'histoire présente à l'observateur une face dont les événements sont estimés en heures, une face radicalement différente pour les événements estimés en siècles et millénaires et encore une autre à celui pour lequel il n'y a qu'un 'événement' unique embrassant la totalité du temps.

* Browning, 'The Last Ride Together'.

⊕ Spencer (First Principles, 19) note à raison l'absurdité d'être conscient de sa propre mort, mais la signification profonde de cette absurdité lui échappait. Si je vis ma mort maintenant, « si je suis capable en moi-même de vivre maintenant la fin du monde » (pour citer la première ligne d'un poème de Kathleen Raine), si je suis une vie qui contient toutes mes morts, alors je ne meurs pas. Mais le candidat victorieux de l'immortalité ne dit pas « Je sais que je vis, et que je me verrai au dernier jour ». Il est soucieux de l'immortalité de ce qu'il aime ; il trouve la vie éternelle en un Objet éternel. Cf. Plato, Phaedo, 76-9 ; L. P. Jacks, A Living Universe.

† Pour une condensation gazeuse, la Galaxie a bien réussi ; cela doit être porté au crédit de ces balayages cosmiques, récoltés en autant de poubelles cosmiques qu'ils puissent ainsi inciter à leur propre description. Comme l'écrivit W. MacNeile Dixon : « Que l'univers soit devenu conscient de lui-même par accident – voilà un accident remarquable, voilà une folle pensée pour vous ! ... Remarquable en effet auraient été ses œuvres s'il avait possédé un esprit, un projet et une faculté de prévoir mais plus remarquable encore, bien plus remarquablement habile il a été de produire toutes ces choses intéressantes sans une once d'intention ou de sens ! Peut-être que l'intelligence, peut-être que les cerveaux sont une erreur. Nous nous en serions peut-être mieux tirés sans eux ! » The Human Situation, pp. 386, 145.

ø « Deviens la résurrection et ainsi perçois-la » proclame Rumi ; à quoi nous pouvons ajouter : Aide à la Résurrection et jouis-en.

° Walt Whitman, 'Song of the Redwood-Tree'.

× À ce sujet voir le remarquable chapitre 'La Sagesse du Corps' dans Man on His Nature de Sir Charles Sherrington.

+ « Lui laissant l'œuvre future : L'aimant trop pour lui en faire la demande » dit Meredith de la Terre, dans The Woods of Westermain. La question est : pouvons-nous lui laisser les choses ? La poésie de Meredith, vivement consciente de la Terre, suggère que nous ne le pouvons pas. « Si nous devons croire ce que l'on nous raconte, il (l'univers) s'est débrouillé pendant des ères infinies bien tranquillement sans... vie ni esprit... J'ignore comment cette information a été obtenue. » W. MacNeile Dixon, *op. cit.*, p. 126.

Qui est dans le vrai : le naturalisme ionien qui fait jaillir les créatures supérieures des quatre éléments existant par hasard, ou l'intuition pythagoricienne que l'âme précède le corps et le dessein la nature ? φ D'un côté nous avons Sir Charles Sherrington disant que « l'histoire de la vie a été un déroulement de forces germinales de la planète amenant l'émergence de l'esprit... Nous sommes, en termes biologiques, des réactions. La situation crée la vie qui lui convient. » * D'un autre côté le psalmiste dit : « Ma substance ne t'a pas été cachée, lorsque j'ai été fait dans le secret, et curieusement produit dans les lieux les plus bas de la terre. Tes yeux ont vu ma substance, bien qu'encore imparfaite, et dans ton livre tous mes membres étaient inscrits, lesquels étaient façonnés continuellement, même quand il n'y en avait encore aucun. » † J'affirme que les deux sont justes, que l'automatisme est un fait et est antérieur à l'esprit qui l'a nommé ; mais cet esprit, une fois arrivé, possède un effet rétrospectif et prospectif illimité avec comme résultat l'abolition de cet automatisme ; ø en outre, l'esprit en réduisant tout temps à un simple moment trompeur, ôte à l'automatisme sa dernière arme – la priorité temporelle.

Exposer ce problème, c'est indiquer sa solution. Je suis mon propre registre des naissances et des décès, ma propre sage-femme, mon propre juge et sacristain. Ce n'est pas un cadavre ordinaire, celui qui procède à sa propre autopsie. Ici, je m'intéresse au fait qu'il n'y a pas de soucis à se faire quant à mes membres sans vie ! Ici, je suis profondément conscient de l'inconscience ! Le seul argument valable face à un mécanisme stupide est une absence totale d'argument. Il est vraiment nécessaire que nous insistions sur le stupide, et que nous y appliquions notre esprit de plus en plus, mais nous ne pouvons rester inconscients du fait même que notre pratique est une réfutation progressive de notre théorie. Supposons que je raconte comment les particules matérielles primordiales se sont mélangées jusqu'à ce que certaines s'organisent en forme de cellules et comment la machinerie de l'évolution a poursuivi en produisant l'immense procession de mes ancêtres animaux, culminant ici et maintenant dans le résumé de tout cela. Alors, le fait essentiel est que cette description, de même que toutes les autres descriptions historiques, change radicalement le caractère du passé dont elle traite. ° À chaque tournant elle sélectionne son matériel en ayant en vue le dénouement actuel et, ce faisant, elle fournit à l'esprit ce que celui-ci ne peut trouver : elle ne peut s'empêcher de jouer le rôle de génie tutélaire. L'esprit convergent transforme la nature divergente. Tour à tour, il met de côté d'autres étoiles, d'autres planètes, d'autres espèces, d'autres hommes jusqu'à ce que ce moment et cet homme demeurent. Il convertit un système d'événements toujours en expansion et toujours en ramification, dont aucun n'est privilégié, en un système allant toujours rétrécissant, dont le privilège est la raison jusqu'à ce que, par une sélection judicieuse, ce point qui à la fois met fin au système et le sous-tend en entier, soit finalement atteint. Et il fait cela dans la tentative de démontrer non le dessein mais l'accident, non l'esprit mais le mécanisme, non l'astuce mais la chance ! Mon histoire cosmique est symétrique et ne peut être lue que du Maintenant vers le passé et en avant vers le futur, afin que ma constitution temporelle soit entièrement vivifiée et régulée à partir de ce Centre. • Mais essayer de la raconter comme une histoire

φ Cf. Plato, *Laws*, X.

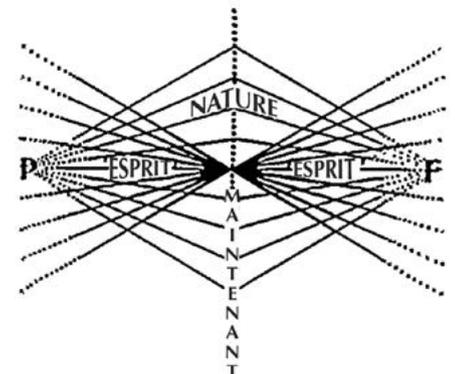
* *Op. cit.*, V.

† Ps. CXXXIX ; cf. Job, XXXVIII. 4 : « Où étais-tu quand j'ai établi les fondations de la terre ? » Et dans la doctrine de Boehme avant le commencement du monde, Dieu jouait avec nous « dans notre enfance secrète ». (*Confessions*, p. 95.)

ø Ou est au mieux une abstraction. « La sphère du mécanisme inerte est isolée par un acte d'abstraction et ne consiste réellement qu'en cette seule abstraction. » Bradley, *Appearance and Reality*, p. 499. Le Dr. Julian Huxley (*Evolution, The Modern Synthesis*, p. 576) dit que quel que soit le dessein que nous trouvions à l'évolution, c'est à nous qu'il doit sa lecture. Précisément (répondrai-je) – et ce à quoi, par contamination, nous attribuons un projet, n'en est plus dépourvu ; et ce projet ne lui est pas imposé du dehors par l'évolution ; c'est la plus nécessaire et la plus significative de toutes les manifestations de l'évolution.

« On ne peut pas, en pensant sur les atomes, prouver qu'il n'existe pas de pensée qui soit autre que l'ultime produit des atomes. Avant d'arriver à la pensée et à l'esprit comme résultat final, on doit les éliminer des données du problème avec lesquelles on part ; et cela, on ne peut jamais le faire, pas plus qu'on ne peut se tenir sur ses propres épaules ou abandonner son ombre. » John Caird, *Introduction to the Philosophy of Religion*, p. 89.

° « On nous dit », dit Samuel Butler, « que la Divinité ne peut altérer le passé. Mais les historiens le peuvent et le font ; c'est peut-être pour cela qu'il leur est permis d'exister. » Et, nous pouvons ajouter, les psychanalystes le peuvent et le font ; c'est pour cela que nous leur versons leurs honoraires. À propos du passé toujours changeant, voir McTaggart ; *The Nature of Existence*, 311 ; et aussi Stanley Cook, *The Rebirth of Christianity*, IV. 4.



• McTaggart, *The Nature of Existence*, 698, 716, considère comme erronée « la croyance que le précédent détermine le suivant de manière telle que le suivant ne détermine pas le précédent. Bertrand Russell a attribué à notre ignorance l'opinion « que le passé en un certain sens détermine le futur, dans un autre sens que celui par lequel le futur détermine le passé. » *ABC of Relativity*, p. 215.

unidirectionnelle, dépourvue d'esprit, sélectionnant à chacune de ses myriades de crises les chances pour ou contre ma survie ou mon émergence finale (en calculant, par exemple, mes chances contre des millions de spermatozoïdes en compétition, en des millions d'occasions) et le résultat, loin d'être purement mécanique, en serait un édifice 'mental' fantastiquement gigantesque et tout à fait absurde. ∅

C'est une question d'observation empirique de constater que la Galaxie s'extrayant du substrat primal et que le Soleil s'extrayant de la Galaxie, sont conscients de leur comportement : car qui d'autre qu'eux serait responsable de cette phrase-ci ? Le 'laps de temps' entre l'acte et la pleine conscience doit être accepté avec piété naturelle, comme une chose appartenant en propre à des individus aussi remarquables ; il serait idiot de s'attendre à le voir ressembler avec le 'laps de temps' caractéristique du simple comportement humain. Sans cette intervalle, point d'action ; et (comme j'ai déjà tenté de le montrer) plus grand est l'intervalle, plus le degré de l'action est élevé. Pour dire les choses autrement, la nature du passé et du futur dépend du statut de l'observateur et nous trouvons dans la hiérarchie un système de présents apparemment réels capables de couvrir tous ces événements passés et futurs, alors que (comme le dirait le bon sens) aucune conscience contemporaine suffisante n'est disponible. × Descendre la hiérarchie, c'est exclure de plus en plus du passé et du futur de l'esprit ce qui est actuel, jusqu'à l'absence d'esprit totale ; gravir la hiérarchie c'est remettre tout ce contenu en place. Mais les niveaux inférieurs de la hiérarchie ne doivent pas être méprisés ; ils sont pertinents à leur façon et ne peuvent être séparés du tout. Alors, inévitablement, le mécanisme est vrai pour le scientifique aux niveaux inférieurs et faux pour les mystiques aux niveaux élevés et en partie vrai, en partie faux, au niveau du bon sens.

Par exemple, bien que je me conçoive entouré d'objets désespérément inertes, je n'ai aucune difficulté à animer les zones mortes du corps telles la lymphe de mon sang et la matière calcaire de mes os. Cette capacité d'animation qui est mienne est, en fait, potentiellement illimitée. Quand je prends conscience de mon appartenance à la Terre, je ne suis pas Atlas gémissant sous le poids de la barysphère ; et quand, contemplant mes compagnes les étoiles, je deviens cette étoile, les grandes masses inertes de Jupiter et Saturne ne sont pas une entrave – elles sont plus légères que du duvet et plus claires que du verre, et ne sont même pas obscurcies par un grain de poussière sans vie. On peut dire que je vis grâce à la résurrection des morts. Je ne transporte ni lest, ni passagers, ni poids mort et plus je prends à bord de matière inanimée plus je deviens vivant. Il n'est donc pas plus difficile d'activer ces parties de mon corps qui sont temporairement mortes que celles qui sont mortes dans l'espace. La seule raison d'éprouver une difficulté serait mon habitude de percevoir l'esprit comme du beurre étendu sur la matière – sur notre univers en forme de petit pain – afin de lui donner du goût, beurre dont l'épaisseur s'amenuise avec la distance. Or c'est l'inverse qui est vrai : plus on l'étale, plus il s'épaissit, jusqu'à ce qu'à la fin, on ne trouve que du beurre et plus de pain.

En d'autres termes, la brièveté du 'principe animateur' du monde n'est pas plus désavantageuse que sa petitesse ; car ce n'est qu'en tant qu'instant éternel qu'il peut devenir le réceptacle du temps en son entier.

∅ L'Univers dans l'espace et le temps est parfois défini comme produit ou fonction de nos instruments, qui se trouvent ici et maintenant. Prenant la situation au sérieux, j'ajoute que les conditions de la science sont aussi naturelles que leur sujet.

× Au neuvième ciel, Béatrice explique à Dante que les anges sont « attentifs à la vision glorieuse, où le Néant n'est ni caché ni absent : où il n'y a ni changement, ni nouveauté, avec des successions, des interruptions, des souvenirs, là nul besoin de rassembler des pensées éparpillées et des images lointaines. »

Paradiso, XXIX.

« Faire triompher l'intellect sur le mécanique, la responsabilité morale sur la force irresponsable, voilà notre mission. » F. Adler, Creed and Deed. Ainsi que nous l'affirme Hegel, « La nature de l'univers, cachée et refermée sur elle-même comme elle l'était à son commencement, n'a aucun pouvoir de résister en permanence aux efforts courageux de l'intelligence ; il doit finalement s'ouvrir ; il doit révéler toutes ses profondeurs et ses richesses à l'esprit et les lui abandonner afin qu'il puisse en jouir. » Edward Caird, Hegel, p. 195.

Pour Heidegger (Being and Time), la réalité assujettie au temps est une réalité déchue, un cauchemar de tracas et d'anxiétés : nous devons échapper au pouvoir du temps. De même Berdyayev enseigne que l'éternité, tapie dans les profondeurs du présent, est la cessation de cette anxiété qui confère à l'existence sa forme temporelle. Même Russell décrit le temps comme un « trait de la réalité sans importance et superficiel » ; réaliser l'insignifiance du temps est le commencement de la sagesse. Mysticism and Logic, pp. 10 et suivantes ; cf. Our Knowledge of the External World, pp. 166 et suivantes. Ici Russell s'aligne sur la tradition de Parménide et Platon, Spinoza, Kant, Hegel et Bradley. Comme le dit McTaggart, « Ni la philosophie ni la religion ne peuvent se tenir longtemps en dehors du mysticisme et tous les mysticismes nient la réalité du temps. » *Op. cit.*, 304.

« Ô Ami ! Espère en Lui durant ta vie, connais-Le pendant que tu vis, comprends-Le pendant ta vie : car la délivrance réside dans l'existence. Si tes chaînes ne sont pas brisées durant la vie, quel espoir de délivrance y a-t-il dans la mort ? Ce n'est que rêve creux que l'âme sera unie à Lui parce qu'elle est séparée du corps : s'Il est trouvé maintenant, Il est trouvé ensuite, sinon nous ne faisons que résider dans la Cité de la Mort. » Kabir (Kabir's Poems, trad. Tagore et Underhill, pp. 2-3.)

En tout cas, qu'est-ce que la vie sinon l'animation de ce qui mort, sans quoi il n'y a pas de vie ? Quelles quantités d'eau, combien d'air, combien de tonnes d'éléments chimiques – morts autant qu'on puisse l'être – n'ai-je pas animées ? Je vis non pas en possédant une vie, mais en la conférant à chaque niveau hiérarchique. Et plus les déserts qui m'affrontent sont vastes, plus le matériel brut de ma vie est abondant : donnant davantage de vie, je deviens plus vivant. C'est parce que Dieu est totalement vivant que nul d'entre nous ne peut jamais mourir. Néanmoins, les matérialistes et les mécanistes méritent notre gratitude car ils remplissent leur rôle en s'assurant du réapprovisionnement de ces précieuses quantités de matière morte qui sont le comburant de la vie. φ Nous devrions même être reconnaissants pour notre inertie habituelle, nos sympathies figées, nos habitudes endurcies, pour avoir perdu de la fraîcheur et de la spontanéité, par envahissement robotique : vivre, c'est garder des frontières contre les avancées de la mortification, attaquer la routine, la complaisance et le pris pour acquis. C'est contre cette résistance seule que l'effort peut être porté. L'automatisme du monde est à la mesure de la vie nécessaire pour le vaincre. Un univers bien peuplé, joyeuse pension cosmique gouvernée par le bon sens, sans grand effort, danger et perplexité, ne serait qu'une chose futile. Mais une partie de la grandeur de cet univers actuel avec sa terreur et sa magnificence, est qu'il lui est nécessaire d'être aussi grand. ø

Dès lors, notre immortalité est un composant de cette vie universelle rendue réelle par degrés hiérarchiques, au cours de sa lutte contre la mort. Elle nous apparaît autant comme un devoir urgent que comme un cadeau gratuit, comme acquise et cependant toujours à atteindre. Et c'est en la cherchant pour d'autres que nous la trouvons pour nous-mêmes. Comme l'ont dit tant d'écrivains – aussi différents que Feodorov et Berdyaev, Renan, R.G. Collingwood × et Gustave Geley + – avec tant d'insistance : notre tâche est de ramener à la vie ce qui est mort en nous. « Pour Feodorov, la mort est le pire des maux et le seul... La victoire finale sur la mort consiste... à octroyer la résurrection aux ancêtres morts... l'Homme devrait être un donneur de vie et affirmer la vie pour toute éternité. » * Notre aptitude – notre anxiété – à raviver le passé et le futur est le témoin de notre propre immortalité. † Notre sens de l'histoire, notre science, notre soif insatiable des secrets du temps pointent immanquablement vers l'universalité de la vie et de l'esprit, et vers la part active et de longue portée que nous jouons dans leur opération. Traherne peut se demander :

*Rien ne servira donc au tournant ?
Ni la terre, ni les mers, ni les cieux ?
À moins que je ne trouve ce qui gît
Au début du temps ;
Dois-je jusque là brûler à jamais ? °*

De toute évidence, il n'est pas réaliste de limiter ce que nous appelons « Traherne » aux 37 et quelques années de vie dont nous lui faisons crédit généralement. Il est manifestement étalé sur la totalité du temps. Et cela parce que l'univers en se connaissant lui-même maintenant par sa pleine extension temporelle et spatiale, connaît son propre esprit, qui porte à la lumière la vie universelle et l'immortalité. Cette mémoire actuelle n'est pas non plus le simple enregistrement d'événements épars dans le temps : c'est leur rédemption et leur accomplissement. Ici et maintenant

Cf. D.H. Lawrence : « Pendant deux mille ans, l'homme a vécu dans un cosmos mort ou mourant, dans l'espérance d'un paradis futur. Et toutes les religions ont été des religions du corps mort et de la récompense future... L'Homme n'est divin que reporté à plus tard : quand il est mort et parti vers la gloire. » Apocalypse, pp. 95, 117. À propos de l'immortalité comme vie plus riche maintenant, voir W. R. Inge, Personal Idealism and Mysticism, p. 15.

φ Comme la cosmologie est faite à l'échelle humaine et appartient au niveau où il se tient, elle est vraie. « Avoir l'esprit orienté vers la chair c'est être mort », et la mort n'est ni illusoire à son niveau ni superflue à d'autres. Nous gravitons vers le niveau hiérarchique qui nous présente la cosmologie que nous souhaitons et la longévité qui lui est attendue. Cf. Henry Drummond, Natural Law in the Spiritual World, pp. 81 et suivantes, 381 et suivantes. Néanmoins que nous le sachions ou non, notre « part immortelle vit avec les anges » – comme le dit Balthasar de Juliette.

ø « C'est une vie bien vigoureuse », dit Eckhart, « en laquelle revivent les objets morts, en laquelle la mort même est transformée en vie » Evans, i, p. 207.

× 'Human Nature and Human History', dans Proceedings of the British Academy, xxii ; An Autobiography, X.

+ From the Unconscious to the Conscious, pp. 304 et suivantes.

* Berdayev, la Destinée de l'Homme, p. 330 ; cf. The Russian Idea, p. 215. Lloyd Morgan (Emergent Evolution, p. 205) en réfère au 'Plus' émergent qui « inclut les moindres de tous les autres niveaux ; le plus est bâti sur le moins ; par le plus, le moins est transformé directement jusqu'au moindre »

† Que notre succès soit partiel ne doit pas nous étonner : comme le dit Bradley, seul l'Absolu est la parfaite synthèse de la nature et de l'esprit. Il est de l'essence de la créature de vivre parmi le mort et l'inerte.

° 'Insatiabilité'.

À propos de la conscience croissante comme incluant une compréhension croissante du temps, voir L. T. Hobhouse, Mind in Evolution, pp. 373 et suivantes.

Selon Santayana (The Life of Reason), la bonne vie est marquée par la piété vis-à-vis du passé (un attachement respectueux aux sources de notre être), la charité pour nos contemporains et la spiritualité vis-à-vis de notre futur.

ils endossent leur pleine signification, les dernières reliques du hasard et du mécanisme disparaissent et le Ciel se montre au sein du temps. Si je ne parviens pas à percevoir ce paradis toujours présent, c'est que je souffre d'une espèce de myopie morale. Quand je vis sans égoïsme pendant quelques instants, quand les intentions égotiques de ce moi étriqué s'immergent dans un moi plus grand, alors je vis l'expérience de première main que la vie et le dessein maintenant à ma disposition sont parfaitement aptes à irradier la totalité du temps et de l'espace et que l'engourdissement du monde n'était que l'ombre de ma torpeur temporaire. Pour celui qui vit, tout vit. La personne idéalement saine est celle dont les extrémités spatio-temporelles ont guéri de la *rigor mortis* et qui cesse de réprimer ou de nier quelque portion que ce soit de la totalité de sa vie. † Jusqu'à ce que nous soyons immortels, jusqu'à ce que nous soyons assez grands et courageux pour assumer notre immortalité, nous restons quelque peu fous.

5. PAR-DELÀ L'HISTOIRE : L'EXCLUSION DU TEMPS

Mais ceci n'est que la moitié du récit. Il y a deux manières d'obtenir le meilleur du temps – la voie d'ascension et d'inclusion dont j'ai déjà parlé et la voie de la descente et de l'exclusion qui est sa contrepartie inévitable. Toutes deux visent moins à la conquête du temps qu'à la réalisation que le temps lui-même implique qu'il est déjà conquis aux niveaux ultimes ou dans la réalité.

Même si tout est dit de mon histoire, il reste le fait que je suis un cas extrême d'arrêt du développement car je demeure au Centre intemporel qui est incapable de changement. ° L'immense émergence et avancée de l'évolution est incapable d'ébranler ma prise sur le roc de l'intemporel – cette intemporalité submergée sous le temps, non cette autre élevée bien au-dessus de sa surface. Ce qui est daté, ce qui possède une histoire, ce qui est, fut ou sera quelque chose, n'est pas moi-même mais mon objet : je n'ai jamais commencé à évoluer. Le reste des choses a quelque accomplissement à montrer mais je n'en ai aucun. Les histoires qui se déroulent ici ne m'en accordent aucune. À vrai dire, ce livre est biographique, pas autobiographique.

Or ce n'est pas non plus une théorie aride. Les conséquences pratiques en sont importantes. × Afin de me trouver je dois apprendre, non seulement à me préoccuper du passé et du futur jusqu'à ce que la totalité du temps soit présente, mais aussi à les écarter jusqu'à ce que la totalité du temps soit absente et que j'atteigne ce Moment sec d'où plus aucune goutte de passé et de futur ne peut être extraite. Ainsi le Christ prêcha la vie éternelle et l'insouciance du lendemain : les extrêmes sont unis. « L'adolescent vit dans le futur » dit Grillparzer, le poète autrichien, « de même que l'homme vit dans le passé ; personne ne sait vivre dans le présent. » À propos de la théorie de Benjamin Kidd selon laquelle les hommes seront de plus en plus concernés par les événements futurs, Chesterton écrit un passage délicieux dépeignant « des hommes des temps futurs pleurant sur les tombes de leurs descendants et des touristes visionnant la scène de la bataille historique qui aura lieu dans plusieurs siècles. » * Or, au fond, le danger est réel. Vivre dans le passé ou

« Sauvage, quand tu ne connaissais pas ta propre signification... Je dotais tes projets de mots qui les firent connaître » The Tempest, I. 2.

Voir l'archevêque Otto : The Idea of the Holy, p. 91, sur la découverte graduelle que notre existence n'était pas après tout chaotique, mais guidée par « un dessein éternel bienveillant ». Pour M. C. S. Lewis (par exemple, The Great Divorce, pp. 62 et suivantes.) le Paradis signifie une bonté rétrospective qui transmute le mal de notre passé terrestre : le Paradis agit à rebours, transformant l'agonie en gloire. Et cette alchimie commence maintenant : les péchés pardonnés et les chagrins remémorés ne signifient plus malheurs et accidents.

† De ce point de vue, le corps est la tâche qui nous est confiée : un univers de matériel opaque et inorganisé doit être travaillé et gagné au vivant. Nous sommes incarnés dans la mesure où nous avons progressé dans ce travail. Ainsi Rumi écrit : « Le corps vint à la vie à partir de nous, et non nous à partir de lui. Nous sommes comme des abeilles et les corps comme la ruche : nous avons élaboré le corps cellule par cellule, comme de la cire. » (Nicholson, Rumi, Poet and Mystic, p. 141).

° Cf. Leibniz, Monadology, 4-5 ; Ward, Realm of Ends, pp 204, 304, 470 ; N.O. Lossky, The World as an Organic Whole, p. 38 ; C.A. Richardson, Spiritual Pluralism, p. 171 ; J.M.E. McTaggart, The Nature of Existence, 501.

× C.S. Lewis (Screwtape Letters, p. 76) dit que Dieu veut que nous « prenions soin de deux choses : l'éternité elle-même et cette pointe du temps que l'on appelle Présent. Car le Présent est ce point où le temps touche l'éternité. » Le Diable Screwtape, par ailleurs, veut que nous vivions dans le passé et le futur – surtout le futur là où tous nos vices sont enracinés. « De manière étrange et mystérieuse », dit Aldous Huxley au sujet de la vision des enfants, des convalescents, des artistes ou des amants, « *sub specie momenti* (du point de vue du moment) est d'une certaine façon *sub specie aeternitatis* (du point de vue de l'éternité). » Texts and Pretexts, p. 22.

le futur est mortel ; mourir à eux, c'est vivre. L'innocence de l'enfant est celle du moment présent. Parlant de lui, John Earle dit, « il n'atteint pas l'infortune d'être sage ni n'endure les maux à venir en les prévoyant » + « Plus il prend de l'âge, plus il s'éloigne de Dieu ; et comme son premier père il est encore plus mal dans sa peau. » Car il apprend de plus en plus à négliger les biens présents pour les absents. L'homme qui ne considère l'instant présent que comme un simple moyen, manquant de valeur intrinsèque, lui pour qui la réalité est toujours là-bas et à ce moment-là mais jamais ici et maintenant, est déjà comme mort. Car la mort est justement ce genre d'absence d'esprit. Comme l'écrivit le Quaker Thomas R. Kelly ° : « Le passé et le futur importent peu car le Présent contient tout ce qui est nécessaire pour la satisfaction absolue de nos désirs les plus profonds... Au lieu que l'anxiété alourdisse notre passé, que nos vieux défauts et nos déficiences de longue date détruisent nos efforts futurs bien intentionnés, notre sentiment de faiblesse passé s'efface, et nous nous tenons debout dans le Présent sacré, joyeux, sereins, assurés, sans peur. Entre le passé abandonné et le futur inexploré se tient ce Maintenant sacré, dont le volume a enflé jusqu'à une taille cosmique, car ce Maintenant est la demeure de Dieu lui-même. Dans ce Maintenant nous sommes enfin chez nous... Nous avons trouvé dans cette sainte immédiateté du Maintenant la racine et la source du temps lui-même. » Ce moment est notre inépuisable trésor et notre pauvreté n'est que l'ignorance de notre richesse. Le temps admissible, le moment vraiment opportun pour que se produise le Paradis, est maintenant.

Est-ce que le refus de prendre le temps au sérieux conduit au fatalisme, à l'inaction, à la complaisance ? Je pense que, bien plus souvent, il engendre une énergie et une persévérance étonnantes. × Le marxiste doit sûrement beaucoup de son efficacité à sa conviction brûlante que « l'expropriation des expropriateurs » est inévitable de toute manière ; et la dynamique d'un Hitler ou d'un Napoléon est tout à fait en rapport (même si elle n'en découle pas réellement) avec une confiance illimitée en leur destinée. Bien sûr, il est vrai qu'à long terme les effets du pouvoir de deviner le temps, juste pour la convenance d'un seul homme, d'une nation, d'une classe, deviendront vraisemblablement à la longue plus désastreux que le fait de ne pouvoir le faire : néanmoins les forces qui en proviennent ne peuvent être niées. Le temps est comme l'argent – plus vous le respecterez, moins il vous fera de bien. Il est fait pour que l'on s'en débarrasse. La vie des grands mystiques suggère que le meilleur usage à faire du temps est de le défier. Qui d'autre que celui qui habite déjà le royaume où le bien triomphe de toutes les méchancetés du monde, la beauté de toutes les misères, la vérité de tous les mensonges, fait le plus pour que ce royaume s'établisse ? Qui d'autre qu'un tel homme a le courage de vouer sa vie à servir ce dont le seul effet visible pourrait être de donner une chance aux forces du mal ? Qui d'autre que celui qui, ayant atteint le but, et se trouve dans la position de rejeter tous les raccourcis trompeurs qui y mènent, peut se permettre de prendre son temps – c'est-à-dire tout le temps – sans en être le serviteur ? Ou, pour formuler la question différemment, qui d'autre que les immortels savent comment bien vivre cette existence mortelle ? Qui d'autre que les immortels savent comment mourir ? En fin de compte, l'homme le plus concret est celui qui à l'instar de Thomas A'Beckett, dans la pièce de T.S.

* The Napoleon of Notting Hill, I.

+ Microcosmography.

On peut trouver des exemples d'une expérience extraordinaire du présent dans le Livre de Jacques (un des évangiles apocryphes), où Joseph a une vision de toutes choses restant immobiles, dans « La Dernière Chevauchée Ensemble » de Browning et le « Thé de la Salle à Manger » de Rupert Brooke.

« Nous passons », dit la Reine à Hamlet, « de la nature à l'éternité ». Mais en fait, comme le dit Gerald Heard, « l'éternité ne s'approche pas de nous en traversant les jours et les ans. Elle nous concerne, est en nous et est atteinte dès que nous nous tournons vers elle, dès que nous modifions notre attention et examinons l'illusion du temps The Creed of Christ, p. 188.

° A Testament of Devotion, p. 81.

Le temps surgit du fait qu'on le réprime. Admettons-le entièrement et il s'abolit.

« Ainsi il se fait », dit Chuang Chou, « qu'un sage se promène librement dans la réalité que les choses ne peuvent être perdues mais sont toutes préservées. » (Hughes, Chinese Philosophy in Ancient Times, p. 193.) Quant à la qualité de cette expérience, Eckhard nous assure : « Il jubile tout le temps celui qui jubile en dehors du temps et en est libéré ». Concernant le degré auquel l'idée d'intemporel a été rejetée par l'esprit moderne et ses conséquences, voir Rosalind Murray, Time and the Timeless. Pour une attaque fougueuse des philosophies marquées par le temps de Bergson et Alexander, voir Wyndham Lewis, Time and Western Man.

× Pour ne mentionner qu'un seul exemple, McTaggart était convaincu que le stade final de l'univers (celui d'un amour si intense que la plus belle extase mystique n'en serait qu'un pauvre fragment) ne se produit pas après les autres stades bien que, de leur point de vue, elle semble le faire. Mais sa conviction, loin de le disposer à une attitude paisible, inspira sa propre élaboration de l'immense œuvre, The Nature of Existence.

« La Foi est pratique » dit F. H. Bradley, « et est, en bref, une simulation ; mais parce qu'elle est pratique, elle est en même temps une action comme si l'on ne croyait pas. Assurez-vous, dit sa maxime, que l'opposition au bien soit surmontée et agissez néanmoins comme si elle était là ; ou, parce qu'elle n'est pas réellement présente, ayez davantage de courage pour l'attaquer. » Appearance and Reality, p. 443. Nous devons partir « conquérir le monde car il est déjà conquis et conquérir le mal car il est déjà vaincu. » La religion est la délivrance du mal mais uniquement parce que la foi que le mal n'existe pas est aussi la volonté de l'abolir. » A.C. Bradley, Ideals of Religion, pp. 145, 270.

Eliot, prend sa décision ‘en dehors du temps’ et ne la pèse pas en pensant aux effets temporels. *

En vérité, c’est l’autre conviction – que la perfection n’est pas maintenant mais dans un futur inaccessible – qui décourage. Car une telle perfection, quel que soit le mal que nous nous donnions pour l’atteindre, ne nous est d’aucun bien : elle nous abandonne froidement à notre sort comme elle l’a fait avec les hommes du passé. « D’un double point de vue religieux et éthique, cette conception positiviste du progrès est inadmissible, car par sa nature-même elle exclut une solution aux tourments tragiques, aux conflits et aux contradictions de la vie propres à toute l’humanité, à toutes ces générations qui ont vécu et souffert. Car elle affirme délibérément que seules la mort et la tombe attendent la majorité de l’Humanité... Mais quelque part sur les pics de la destinée historique, sur les ruines des générations précédentes, apparaîtra une race fortunée d’hommes sélectionnés pour la béatitude et la perfection d’une existence intégrale. » ×

Hegel dit que « la perfection de la Fin infinie consiste de ce fait simplement à ôter l’illusion par laquelle elle paraît inaccomplie. Le Bien... ne doit pas nous attendre mais existe déjà accompli par implication, de même que dans la pleine actualité... Son action consiste à se débarrasser de l’illusion qu’il a créée. » ° Ces mots doivent nécessairement rester absurdes aux niveaux de la hiérarchie régis par le temps.

* Murder in the Cathedral.

« Et je ne pourrais pas vivre, si je n’étais pas voyant de ce qui est à venir... Et comment pourrais-je supporter d’être un homme si l’homme n’était un poète, un déchiffreur d’énigmes et un rédempteur de l’accidentel ! Racheter les hommes du passé... rien que cela seul je le nomme rédemption ! » Nietzsche, Thus Spake Zarathustra, ‘Of Redemption.’

× Berdyaev, The Meaning of History, pp. 168-9. Cf. The Destiny of Man, 333, Berdyaev identifie le « mauvais infini », qui est simplement le futur, à l’Enfer ; et p. 319 : « La signification de la mort est qu’il ne peut y avoir d’éternité dans le temps et que des suites temporelles sans fin n’auraient pas de signification. »

° Logic, (trad. Wallace, 1892) pp. 351-2. (Encyclopaedia, 212)

PARTIE VI

Qui, si je criais, m'entendrait parmi les rangs des anges ? Et même si l'un d'entre eux soudain me pressait contre son cœur, je mévanouirais dans la force de son existence plus forte... Les premiers succès, favoris d'une création affectueuse, chaînes de montagnes, sommets, crêtes rougies par l'aube du tout début, – pollen de la déité dans l'épanouissement, pivots de lumière, corridors, escaliers, trônes, espaces de l'être, armures de félicité, tumultes du sentiment orageux et ravi, et soudain, séparés, des miroirs, dressant à nouveau dans leur visages leur propre beauté jaillissante.

Rilke, Duino Elegies, I, II (trad. Leishman et Spender).

L'idée d'un grand contrôle de la vie sur terre issu des cieux vivants et entrelacés a eu une bien plus grande influence sur les esprits des hommes avant l'ère chrétienne que nous ne le réalisons... Cette ancienne vision cosmique est restée, et les hommes ont cru, peut-être, plus radicalement au gouvernement des étoiles qu'en aucun des dieux. La conscience de l'homme a de nombreux niveaux, et les niveaux les plus bas continuent d'être sommairement actifs, spécialement parmi les gens du commun, des siècles après que la conscience cultivée de la nation est passée à des plans plus élevés. Et la conscience de l'homme tend toujours à revenir aux niveaux originels ; bien qu'il y ait deux modes à ce retour : par dégénérescence et décadence ; et par retour délibéré à nos racines encore une fois, pour un nouveau début.

D.H. Lawrence, Apocalypse, pp. 194-5.

Vous concevez alors que l'esprit cosmique forme l'histoire du monde, agissant par son énergie intellectuelle sur nous par l'intermédiaire d'une hiérarchie de puissances et d'intelligences.

A.E., The Interpreters, p. 79.

De façon à ce que maintenant les nombreux aspects de la sagesse de Dieu soient donnés à connaître aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, par l'église.

Eph. III. 10.

Mais vous êtes venus au mont Sion, et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, et à ses anges innombrables, à l'assemblée et à l'église des premiers-nés, qui sont écrits dans le ciel.

Heb. XII. 22-3.

Si nous arrêtons de prétendre pendant un moment que nous sommes nés tout habillés dans un appartement de service, et que nous nous rappelons que nous sommes nés dans un pandémonium de phénomènes parmi les moins naturels, alors nous savons combien nous sommes déplacés, perdus, étonnés et miraculeux... La poésie est le langage dans lequel l'homme explore son propre étonnement. C'est le langage dans lequel il exprime le ciel et la terre par un seul mot.

Christopher Fry, 'A Playwright Speaks', Listener, Février 23, 1950.

CHAPITRE XXII

LA NOUVELLE ANGÉOLOGIE

Après cela, mon esprit fut ravi et s'éleva dans les cieux. J'aperçus les saints fils de Dieu. Ils marchaient sur des flammes de feu ; leurs vêtements étaient blancs, et leurs visages brillaient comme de la neige...

Et Michel, un des archanges, me prit par la main droite, me releva, et me conduisit vers les secrets. Il me montra tous les secrets de la droiture.

Il me montra toutes les choses cachées des limites du ciel, les chambres des étoiles, des luminaires, et d'où ils proviennent devant le visage des saints...

Les Séraphins, les Chérubins et les Ophanims se tenaient debout tout autour. Ils ne dorment jamais ; ils gardent le trône de Sa gloire.

Et je vis des anges innombrables, des milliers de milliers, des myriades de myriades...

I Enoch, LXXI (trad. R. H. Charles).

Maintenant il y a de nombreuses vues ravissantes et des chemins ouverts dans les limites des cieux, où la famille des dieux bénis va et vient, chacun accomplissant son propre travail ; et ils sont suivis par ceux qui de temps en temps possèdent à la fois volonté et puissance ; car l'envie n'a pas de place dans le cœur céleste.

Plato, Phaedrus, 247.

L'homme est ainsi créé qu'il est en même temps dans le monde spirituel et le monde naturel. Le monde spirituel est là où sont les anges, et le monde naturel est là où sont les hommes.

Swedenborg, True Christian Religion, 401.

Il ne serait pas en accord avec la passion des anges d'être des spectateurs, ils nous dépassent dans l'action exactement au même degré que Dieu est le plus actif au-dessus d'eux ; je les considère comme les agresseurs par excellence, – et ici vous devez m'accorder que j'ai payé le prix : car, venant de la profondeur des choses et des bêtes, j'ai désiré être instruit en humanité, et, regardez, la nature suivante, celle des anges m'a été insufflée, et c'est pourquoi je suis passé au-dessus des gens, et les regarde maintenant avec compassion.

Rilke, Selected Letters (trad. R. F. C. Hull), p. 230.

Pendant encore combien de temps les hommes nieront la fleur parce que ses racines sont dans la terre ? ... Mais les idiots se sentiront idiots de voir (informés bien trop tard) que l'hilarité des anges est une dans sa cause, dans son mode, et dans sa sorte avec ce qu'ils ont profané sur terre.

Coventry Patmore, 'Heaven and Earth'.

Ô fils des hommes, les aimés du firmament, les Êtres Dorés du ciel prennent soin de nous – avec une sagesse planétaire, des lois qui ne changent pas, ils font mûrir nos vies et gouvernent les cœurs et les rythmes.

Edith Sitwell, 'An Old Woman'.

Je les considérerai (les anges) comme les causes réelles du mouvement, de la lumière, de la vie et des principes élémentaires de l'univers physique, qui, quand ils sont offerts dans leurs développements à nos sens, nous suggèrent les notions de cause et d'effet, et de ce que l'on appelle les lois de la nature... Je dis des anges : « Chaque souffle d'air et chaque rayon de soleil et de chaleur, chaque belle perspective sont, pour ainsi dire, les basques de leurs vêtements, l'ondulation des robes de ceux dont les visages voient Dieu. »

Newman, Apologia Pro Vita Sua, III.

1. DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE : LES QUATRE APPROCHES VERS UNE NOUVELLE ANGÉOLOGIE

C'est une expérience rare mais inoubliable d'avoir un aperçu de cet être auguste et terrible que nous appelons homme. Celui qui se trouve crédible n'est pas encore lui-même. Il pense à quelque chose d'autre – certainement pas à un de ceux qui peuvent trouver en eux de la place pour les hôtes des cieux, et en lesquels la variété indescriptible de ce monde est logée, non seulement en miniature et microcosmiquement, mais aussi dans sa plénitude originelle. Christopher Shy cosmique, l'homme est la victime sans méfiance de la plus remarquable plaisanterie pratique jamais faite. Les lunatiques confirmés qui croient être des morceaux de verre, Jésus-Christ, ou un toast beurré, ont au moins l'esprit (dont

leurs gardiens sont tristement dépourvus) de voir que l'homme n'est absolument pas ce qu'il semble être. × Car ici il y a une Étoile assez folle pour se prendre par erreur pour un petit tube digestif fixé à son extrémité ; ici il y a une Galaxie de centaines de milliers de millions de soleils qui vivent sous l'illusion qu'ils ne sont qu'un bipède sans plumes ; et ici aussi il y a des protons et des électrons mégalomanes convaincus de leur humanité, et des molécules se donnant à elles-mêmes les airs d'un professeur de chimie. Ou plutôt, toutes ces aberrations sont ici concentrées en une seule boîte. C'est de multiples façons que l'homme est fou. Son bon sens n'est qu'une belle absurdité.

La théorie de l'homme qui a émergé de cette enquête diverge frénétiquement de nos hypothèses ordinaires ; et c'est uniquement en vivant avec elle, en la pratiquant, en la confrontant continuellement avec le bon sens, que la théorie peut cesser d'être simplement théorie, et devenir vraie. Mais est-ce que la quête de la connaissance de soi est, après tout, aussi importante ? demande le bon sens. La réponse semble être pour une poignée d'hommes que c'est un instinct, une nécessité naturelle comme de faire de l'exercice ; d'autres sont forcés par des échecs personnels, des souffrances internes et externes, à examiner la nature de l'homme. Mais parmi tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, sont conduits à l'examen de soi, combien peu ne se contentent pas d'en trouver et d'en cultiver un seul aspect – qu'il soit infrahumain ou suprahumain. Un tel déséquilibre est la cause principale de nos soucis. Nous sommes à la fois des victimes partiales, asymétriques de l'obsession et de la répression. Nos moitiés supérieure et inférieure ont besoin d'être remises ensemble. + Nous devons, en réalisant ce que nous sommes, devenir ce que nous sommes. Alors, bien qu'ayant perdu de vue le mystère, le néant et l'immensité de l'homme, nous ne pourrions jamais plus être effrayés encore par les mêmes extrémités de l'aliénation de soi. Bien sûr, la connaissance de soi doit continuellement s'en aller et revenir, mais quand elle s'en va elle laisse derrière elle une marque, et quand elle revient elle revient un peu plus facilement que la dernière fois. Et si « l'horrible contraste » (comme Nettleship l'a appelé °) entre un moment de vision et un moment de non-vision devient encore plus horrible, c'est la preuve d'une profondeur croissante : la dimension verticale de la personnalité se révèle. Les strates de notre nature nous réservent de nombreuses surprises, car elles permettent de poser de nouveaux axes d'expérience.

Mon intention est donc, dans cette dernière partie du livre, d'ordre principalement pratique. Si c'est ce que l'homme est, ce qu'il est capable de faire, que doit-il faire ? En fait, nous n'avons pas besoin d'inventer des raffinements du sens pour tester la compréhension que nous avons des principes de la nature humaine. Une surabondance de problèmes urgents s'impose à nous. Si jamais il y eut un temps où la philosophie a eu l'occasion et le devoir de parler clairement à la condition de l'homme, de lui tendre une main secourable, et de lui dire sans ambiguïté quoi faire, c'est maintenant. * Il y a ici une occasion pour la philosophie d'échanger la poussière de la bibliothèque pour la poussière de la rue (ou en tout cas de les mélanger), de parler la langue des hommes ordinaires, d'être simple sans être creuse. Est-ce trop attendre que la philosophie, après de si nombreux siècles de recherches et de débats, doive, devant cette

× Une grenouille dont les hémisphères cérébraux ont été supprimés se comporte tout à fait comme avant, sauf qu'elle manque de spontanéité. En appliquant des stimuli, nous provoquons les réponses correctes, mais il ne semble pas y avoir d'action qui ne soit pas provoquée par ces stimuli présents. (Un effet quelque peu similaire découle de l'opération de lobotomie frontale sur les êtres humains.) De pratiquement de la même manière, un homme dont la connexion avec les « centres » suprahumains élevés a été partiellement interrompue (et cette opération est maintenant la règle plutôt que l'exception) semble lors d'une inspection superficielle se comporter d'une façon parfaitement humaine. En réalité, cependant, il est, comme la grenouille, en train d'agir sous compulsion, et non librement. Fournissez le stimulus approprié (violence, objet sexuel, nourriture, etc.) et le résultat est plus ou moins prévisible. Mais si la connexion avec les centres plus élevés est restaurée, il est vraisemblable que les réponses les plus bizarres s'ensuivront : la violence peut maintenant provoquer des réactions non violentes, et ainsi de suite. En bref, l'homme complet aux multiples niveaux est une personne : la moitié inférieure de ce qu'il est est un robot.

+ Ceci est un des principaux thèmes de The New Man, par Maurice Nicoll. Pour nous, écrit M. Nicoll, Jésus devait rétablir la connexion entre le Ciel et la Terre en lui-même, afin d'ouvrir une voie à des influences issues des niveaux plus élevés afin qu'elles puissent atteindre l'homme, pour restaurer dans sa propre personnalité les liens brisés entre l'ordre humain et l'ordre divin.

° Remains, i. p. 94.

* John Laird, pour conclure son étude de la Recent Philosophy, (p. 233), pose certaines questions pertinentes : « Comment la philosophie pourrait-elle avoir une meilleure occasion ? Mais, étant donné cette occasion, qu'ont fait les philosophes ? La philosophie n'est-elle pas devenue plus insaisissable juste au moment où il y avait une disposition pour lui permettre d'être accueillie par le public ? Différents groupes de philosophes n'ont-ils pas délibérément cultivé différents « langages » qui ressemblent à des codes secrets plutôt qu'à un véhicule pour la communication générale ? N'y a-t-il pas eu trop-plein d'une pédanterie puérile ? Des zones spéciales n'ont-elles pas été trop intensément cultivées avec un maigre regard pour les besoins généraux de la communauté philosophique ? » Cf. R. G. Collingwood, Speculum Mentis, pp. 278 et suivantes ; A. N. Whitehead, Process and Reality, p. 218 ; Gore, The Philosophy of the Good Life, p. 7.

crise de l'histoire humaine, s'engager à faire une déclaration sur la nature humaine, aussi définie dans sa manière que les déclarations de la religion et de la science le sont à leurs manières propres ?

Je suis convaincu qu'une grande resynthèse est maintenant possible, réconciliant la science moderne avec l'enseignement traditionnel concernant l'univers, nos têtes avec nos cœurs, les croyances populaires les plus grossières avec la spéculation philosophique la plus raffinée. ° Plus particulièrement, dans ce qui peut être qualifié de nouvelle angéologie, nous pouvons déjà voir la forme de cette resynthèse. Quatre lignes de pensées différentes, quatre approches, convergent ici : –

(i) l'approche de la tradition. Des hommes partout ont cru, depuis les temps les plus reculés, en des êtres suprahumains et infrahumains dont les êtres humains sont capables de partager à un certain degré la nature.

(ii) l'approche de l'intuition présente. Il y a une conviction « souterraine » et sans raison que de tels êtres existent – une conviction qui se révèle, par exemple, dans les cultes populaires et la poésie moderne.

(iii) l'approche théorique. Il y a d'importantes raisons, à la fois scientifiques et philosophiques, pour avoir cette croyance.

(iv) l'approche pratique. On peut montrer que certains avantages pratiques découlent d'avoir cette croyance, et qu'il y a des désavantages d'échouer à l'avoir. ×

2. L'APPROCHE DE LA TRADITION

Bien que la tradition, globalement, soit en faveur d'une hiérarchie d'êtres semblables à ceux décrits dans ce livre, certaines clauses restrictives doivent être faites. (1) La croyance en la hiérarchie, et plus particulièrement dans la moitié suprahumaine de celle-ci, a souvent été rejetée par des individus et des groupes, et par moments est devenue souterraine. (2) Les hiérarchies pré-scientifiques ont pris de nombreuses formes, certaines d'entre elles excessivement fantastiques ; toute ressemblance étroite entre elles et la hiérarchie de ce livre est fortuite. (3) Concernant le degré auquel les niveaux les plus éloignés de la hiérarchie sont accessibles à l'homme, et le degré auquel il partage leur nature, il y a une grande divergence de doctrines ; en règle générale, cependant, l'homme n'est pas exclu de ces royaumes même en cette vie-ci, et dans la vie à venir ils sont son lieu propre. * (4) Quant à la fonction et l'office des divers degrés, et leurs stations dans le cosmos, il n'y a pas d'histoire cohérente ; mais il y a une tendance remarquablement persistante à faire équivaloir hauteur physique avec statut hiérarchique, et à déployer la hiérarchie le long d'une ligne verticale s'étendant des parties inférieures de la terre aux cieux les plus lointains. Les ordres suprêmes exercent un pouvoir sur les choses terrestres de leur lieu dans le ciel, et ils sont soit les donateurs soit les compagnons de l'immortalité humaine ; ils tendent aussi à endosser de nobles attributs moraux, et à marquer les stades ascendants du voyage du mystique. Et, contrebalançant ces ordres lumineux, il y a le royaume inférieur des pouvoirs noirs et souvent souterrains – erratiques ou dangereux, stupides, malveillants ou définitivement mauvais. Mais

° Ce livre pourrait être décrit comme ma propre version de l'affirmation de Whichcote : « Ce prêche qui a le plus commandé mon cœur est celui qui est le plus éclairé ma tête » ; et comme une défense de sa proposition : « Il n'y a rien d'aussi intrinsèquement rationnel que la religion. » Aphorisms, 457. Henry Drummond insistait sur le fait, (à la différence de Paracelse et son école) qu'il n'y a non pas un monde physique rempli de « signatures » du monde spirituel, mais un monde unique, spirituel de part en part, et qu'une seule loi unit ses niveaux. « La situation », dit-il, « n'est pas que les lois spirituelles soient analogues des lois naturelles, mais qu'il y a les mêmes lois partout. Ce n'est pas une question d'analogie mais d'identité. » Natural Law in the Spiritual World, p. 11. L'évêque Butler aussi, bien qu'apportant moins de preuves que Drummond, réalisait que « la constitution naturelle et morale et le gouvernement du monde sont si liés qu'ils forment ensemble un seul arrangement. » Analogy of Religion, VII. × Dans Die Drei Motive und Gründe des Glaubens (1863), Fechner défendait sa conception d'un univers panpsychiste dans trois directions : (1) Historique : nous croyons ce que l'on nous a dit, et ce qui était cru avant nous. (2) Pratique : nous croyons ce qui est utilisable pour nous. (3) Théorique : nous croyons ce que nous voyons avoir une base dans l'expérience et la raison pour pouvoir y croire. Ces trois « motifs » convergent tous vers « l'univers diurne » de Fechner, mais aucun des trois n'est complet ni ne tient par lui-même. Ensemble ils fournissent la « preuve » nécessaire. J'avance dans une direction similaire, mais par commodité je divise le premier « motif » de Fechner en aspects passés et présents.

* À la fin du Purgatoire, Dante est « pur et rendu apte à l'ascension vers les étoiles ». Et même Kant, dans sa Théorie des Cieux, écrit : « Puisse-t-il ne pas être écrit que l'âme immortelle sera un jour plus proche de la connaissance de ces orbes distantes de l'univers, et qu'elle considérera l'excellence de ce plan qui attise tant de curiosité ici même ? Puisse-t-il ne pas y avoir de globes dans la région planétaire en train de se former même maintenant, destinés, après que le temps déterminé pour notre séjour ici aura pris fin, à nous préparer pour de nouvelles demeures dans d'autres cieux ? »

« L'arbre Igrasil, qui a sa tête dans les cieux et ses racines en enfer, est l'image de l'homme véritable », dit Coventry Patmore. « En proportion des divines hauteurs vers lesquelles il monte, il doit y avoir les profondeurs obscures dans lesquelles l'arbre est enraciné, et d'où il tire la sève mystique de sa vie spirituelle. »

ici nous trouvons une curieuse contradiction : parfois les pouvoirs les plus élevés sont superlativement mauvais, et les plus bas complètement bénéfiques. À cet égard du moins, il y a une tendance vers ce que, dans un chapitre précédent, j'ai appelé le renversement des régions.

Ceci étant, on peut dire que cela a toujours été l'habitude de l'homme de projeter sur l'univers les tendances multiples et conflictuelles qu'il trouve en lui-même, les distribuant en ordre de mérite le long d'un rayon dont lui ou sa terre est le Centre. La hiérarchie intérieure se révèle d'abord en tant qu'ordre cosmique extérieur, en lequel l'homme occupe une position très humble, mais à qui il est parfois accordé le pouvoir d'ascension et de descente. Ce qui veut dire que l'homme peut distribuer la vie qui est en lui, de sorte qu'elle devienne une vie universelle. Un retrait et un rétrécissement doivent s'ensuivre et s'ensuivent bien ; l'homme devient « le nain de lui-même », il ne perd cependant jamais tout à fait sa vision d'un cosmos dont les gradations sont d'une certaine manière celles de sa propre nature.

Je propose maintenant d'illustrer ces remarques en référence à certains types de croyances remarquables – la primitive, l'orientale, la sémitique, la grecque, l'hellénistique, et la chrétienne.

(i) Croyance primitive

L'attitude des primitifs devant le monde qui les environne est connue généralement sous le nom d'animisme ou d'animisme. L'animisme, que l'on présume être le stade premier, caractérise l'expérience d'une vie ou d'une puissance dans toutes les choses, qui se manifeste avec différents degrés d'efficacité et de force terrifiante dans les objets, depuis les pierres jusqu'aux étoiles. Ce vague monisme est supposé faire place graduellement à un pluralisme dans lequel les objets sont séparément animés, et à l'animisme propre, en lequel les esprits des objets sont distinguables de leurs demeures matérielles, et peuvent parfois les laisser vivre une vie séparée et désincarnée. ° Mais cette description, par son côté « intellectuel » peut porter à l'erreur. L'homme primitif n'entretient pas de théorie à propos des corps, des âmes et de leurs relations ; et son attitude envers le monde qui l'entoure est probablement le mieux décrite, dans le langage de Martin Buber, comme l'attitude d'un « moi » vers un « Toi ». Pour nous, les objets, à quelques exceptions, sont des objets-ça : pour lui ils sont, pour ainsi dire, des créatures proches, des présences vivantes avec lesquelles il doit traiter directement, dans une atmosphère chargée d'émotion. × Il ne peuple pas un monde mort avec des esprits, pas plus que nous supposons que nos voisins sont des cadavres maintenus en état de fraîcheur et manipulés par des fantômes. L'homme et la société sont si bien raccordés à la nature que la distinction entre eux, comme la distinction entre le vivant et le non-vivant, existe à peine.

Il est vraisemblable que les hiérarchies cosmiques des cultures plus élevées se soient graduellement différenciées à partir d'une matrice vivante originelle de ce genre, encore à peine divisée en suprahumain et infrahumain. * La hiérarchie est la clé de l'homme : ses possibilités et sa noblesse nous montrent ce qu'il est. Un sauvage qui possède un panthéon et une cosmologie développés n'est plus un sauvage. On peut prendre les Zunis du Mexique, par exemple, comme représentant un

Les stades de la bifurcation esprit-corps sont bien représentés dans notre constitution « régionale », telle qu'on l'interprète populairement. (1) Nos cellules vivent mais on ne leur attribue pas d'esprit distinct de leur corps ; (2) en tant qu'hommes nous pensons à nous-mêmes sous la forme d'esprits demeurant dans des corps ; (3) notre machinerie et le monde qu'elle manipule sont des choses mortes que nous mettons en marche – l'esprit est si détaché du corps qu'il est estimé inexistant. Nos étoiles sont passées par les mêmes stades : ayant commencé en tant que choses vivantes, elles sont devenues des morceaux de matière gouvernés par des anges, et elles sont maintenant une machinerie ; la dernière goutte de leur intelligence a été aspirée par la tête de l'astronome, les laissant absolument imbéciles. Même parmi les primitifs, on peut trouver les débuts de ce dualisme du fantôme-dans-la-machine. Cf. Gilbert Ryle, The Concept of Mind, pp. 11 et suivantes.

° Pour un exemple de ce passage de l'animisme à l'animisme, voyez Frazer, The Golden Bough, i. p. 62 ; Tylor, Primitive Culture, ii. p. 215.

× Cf. H. and H. A. Frankfort, Before Philosophy, I.

Blake n'était pas très loin de la vérité quand il écrivait : « Les anciens poètes animaient tous les objets sensibles de Dieux et de Génies, en les appelant par des noms et en les ornant des propriétés des bois, des rivières, des montagnes, des lacs, des villes, des nations... Jusqu'à ce qu'un système se forme, qui a pris avantage du vulgaire, et l'a asservi en tentant de réaliser ou d'abstraire les déités mentales à partir de leurs objets. » 'The Marriage of Heaven and Hell'.

* À propos du Mana (ou de ses semblables le Manitou, le Wakanda, ou l'Orenda, de certaines tribus des Indiens d'Amérique du Nord) en tant que substance primitive à partir de laquelle les esprits individuels en sont venus à être différenciés, voyez C. R. Aldrich, The Primitive Mind and Modern Civilization, pp. 41 et suivantes ; et R. Karsten, The Origins of Religion, pour une vision contraire.

stade assez avancé de ce genre d'hommes. D'après ce peuple, le soleil, la lune et les étoiles, le ciel, la mer et la terre sont tous des objets terrestres, et participent à une vie consciente unique qu'ils appellent Ahai ou « les Êtres », et qui comprennent certains grands « Finisseurs ou Créateurs des chemins de vie », et le suprême « Possesseur des Chemins de nos Vies ». + En Annam aussi, la vie était considérée, d'une manière très semblable, comme embrassant les étoiles, la terre, les pierres, le vent, le feu de même que les animaux et les plantes, mais elle résidait dans des groupes ou des sortes d'objets plutôt que dans des individus. La nature et la société, les corps célestes, terrestres et humains, sont tout d'une pièce. Ainsi le chef des Pieds-noirs lors de la cérémonie de la danse du Soleil implorait le Soleil de donner santé et abondance, la Terre Mère de donner pluie, herbes et baies, l'Étoile du Matin de donner paix et sommeil réparateur, le Grand Esprit de donner longue vie et bonheur. ° L'homme et les gardiens suprahumains vivent en des termes intimes, ils sont membres de la « famille du ciel et de la terre ». Et parfois un chef, ou même des hommes du commun, sont déplacés vers la branche céleste de la famille. Les Kasias du Bengale croyaient que certains hommes grimpaient à un arbre pour atteindre le ciel ; l'arbre était abattu, et les hommes restaient sous la forme d'étoiles suspendues dans les cieux. × Et quand l'homme commence consciemment à compter sur la terre, le soleil et les étoiles, il commence aussi à réaliser qu'ils comptent sur lui : la relation tend à devenir réciproque. Il n'y a pas si longtemps le roi prêtre à Ife, la cité sacrée du pays des Yorubas, disait qu'abolir certains sacrifices pourrait mettre en danger le cours de la nature en général. • Il y a d'innombrables exemples de rites dont l'objet est de stimuler et de maintenir les processus bénéfiques du ciel et de la terre.

(ii) Croyances orientales

Les dieux, devenant de plus en plus divins, se retirent dans des régions élevées des cieux : ils deviennent les grands dieux. Mais entre le ciel et la terre, bien qu'ils puissent être très séparés physiquement et moralement, les courants ascendants et descendants du flux de la vie doivent couler continuellement. Des hiérarchies sont nécessaires, des systèmes de médiateurs, * ou au moins un médiateur unique divin-humain ; autrement le flux du sacrifice et de la prière dirigé vers le haut, et la réponse des bénédictions matérielles et spirituelles dirigées vers le bas, ne peuvent pas continuer. La religion, qui insiste d'un côté sur la largeur de l'abîme qui sépare l'humain du divin, doit d'un autre côté faire connaître le pont qui passe par-dessus ; ø et plus vaste est l'abîme plus splendide sera vraisemblablement le pont. Son trafic est curieusement et fortement mélangé : il est inscrit, pour ainsi dire, dans les deux mondes. Ainsi nombre de dieux du panthéon védique ont été des hommes. Bouddha lui-même est considéré comme descendu des « cieux des trente-trois dieux » † pour sauver l'humanité ; et, en tant qu'illuminé, il se tient au-dessus des dieux. Osiris le roi divin-humain, ayant été tué et découpé en morceaux, s'est levé des morts, est monté au ciel, et est devenu le « Chef des Puissances », donateur de l'immortalité et juge divin des hommes. Il y a un dicton chinois : « Les dieux (shin) d'aujourd'hui sont les hommes des anciens temps ». « Ce ciel est, pour ainsi dire, sans escalier », dit Yajnavalkya dans les Upanishads ; ø « Par

+ J. Estlin Carpenter, Comparative Religion, pp. 81 et suivantes ; R. R. Marett, Head, Heart and Hands in Human Evolution, pp. 94 et suivantes.

° Carpenter, *Op cit.*, pp 35-6.

× Robert Eisler, The Royal Art of Astrology, p. 57.

• H. Ward Price, Land Tenure in the Yoruba Province, p. 4 ; cité par Christopher Dawson, Religion and Culture, p. 125. Sur le développement premier de la culture religieuse de l'Inde, M. Dawson écrit : « C'est le sacrifice qui fait se lever le soleil et qui contrôle le cours des saisons. C'est par le sacrifice que les dieux vivent, et c'est pour le sacrifice que les hommes existent... » *Op. cit.*, p. 92.

* Le Sanyasi, dit la Mundaka Upanishad, I. ii. 11, « se libère de la passion par l'intermédiaire du soleil où repose la Personne immortelle dont la nature est impérissable. » Cela rappelle les mots de Traherne : « La Terre a bien entrepris l'office d'un prêtre » dans son poème 'Dumbness'.

ø Dans la Mésopotamie, l'homme existait pour servir les dieux sur leurs propriétés terrestres, et ce faisant leurs tâches domestiques les libéraient. Ici il y a une unité organique de l'humain et du divin, avec une subordination adéquate. Voyez Thorkild Jacobsen, dans Before Philosophy, pp. 197, 201, 207, 213.

† Hastings' E.R.E., iv. pp. 571 et suivantes. Les esprits bouddhistes ont été classifiés en (1) Bodhisattvas célestes (2) Nagas et Mahoragas – serpents et êtres semblables à des dragons dans le ciel ou l'eau, (3) Yaksas, ou génies, souvent amicaux, (4) Asuras, Raksas, etc., démons et monstres, souvent en liaison avec le sol.

ø Brihadaranyaka Upanishad, III. i. 6.

quelle démarche le sacrificateur approche-t-il du monde de Svarga ? » La réponse revient : « Par le Brahmane ». Il sait comment dresser une échelle de Jacob entre l'adorateur lié à la terre et le ciel le plus élevé. Parfois l'emphase est mise sur les barreaux – la hiérarchie des dieux ou des esprits – et parfois sur les énergies magiques, les techniques, par la vertu desquelles les barreaux sont escaladés, sur le savoir sacré et l'expertise du prêtre officiant. φ Les *shin* chinois étaient traditionnellement divisés en trois grands ordres – l'ordre céleste (soleil, lune, étoiles, vents, nuages), l'ordre terrestre (montagnes, rivières, plaines, mers, champs), et l'ordre humain ; le tout était rassemblé et maintenu en une totalité vivante par le Tao, la Voie, le cours de l'univers journalier et annuel, avec lesquels un homme devait consciemment vivre en harmonie. ° Dans cette hiérarchie élaborée, tout depuis le Ciel jusqu'à la plante la plus humble, et tout le monde depuis l'empereur aux mendiants, avait son rang propre et sa fonction. La vie de l'individu et de la société, assistée par le rituel, est complètement coordonnée à la vie du Ciel et de la terre et aux ancêtres divins : à n'importe quel niveau la dysharmonie trouble le tout.

Les pouvoirs célestes sont considérés, particulièrement par le non-initié, comme totalement transcendants : ils restent externes à l'homme, bien que dans l'au-delà il puisse partager leur rang et leur lieu. Mais accompagnant cette tradition il y a une tradition de l'immanence, qui voit la hiérarchie céleste reflétée dans les profondeurs de l'être d'un homme, de sorte qu'il peut s'identifier lui-même avec n'importe lequel de tous ces ordres ou tous. ° Considérons, par exemple, les kami (« ce qui est au-dessus ») japonais – les esprits des montagnes, des vents, des arbres, des rivières, de la mer, du soleil, de la lune, des étoiles, et ainsi de suite indéfiniment. Vers ceux-ci Hirata × priait chaque matin : « Dans la révérence et l'adoration du grand dieu des deux palais d'Ise (la déesse du soleil) en premier lieu, les 800 myriades de kami célestes, les 800 myriades de kami ancestraux, toutes les 1500 myriades auxquelles sont consacrés les grands et les petits temples... Je prie avec respect qu'ils daignent corriger les fautes non intentionnelles que, entendues et vues par eux, j'ai commises, et, en me bénissant et en me faisant la faveur d'après les pouvoirs qu'ils manient séparément, de m'amener à suivre le divin exemple, et à accomplir de bonnes œuvres sur cette voie. » Ici il n'y a aucune allusion à une immanence. Mais Munetada, + le contemporain d'Hirata, croyait qu'il pouvait, par la contemplation, obtenir un aperçu sur la relation réelle des *kami* et de l'homme, et qu'il pourrait lui-même devenir l'un d'entre eux. Et Bunjiro φ revendiquait d'être possédé par les dieux. Il y a, en fait, une importante distinction entre le type d'être qui invite des puissances plus élevées et subit leur invasion, et le type qui cherche activement une identification avec elles. Le moine bouddhiste qui répète *Aum mani padme hum* est un exemple de la dernière sorte : les syllabes représentent les six classes d'être sensibles – les dieux, les demi-dieux, les hommes, les animaux, les êtres intermédiaires, les habitants du purgatoire – avec lesquels il s'identifie tour à tour, jusqu'à les contenir tous.

(iii) Croyances sémitiques

Parmi les premiers sémites, les démons, les jinns, étaient de loin plus évidents que les anges et les dieux, et l'élaboration d'une angéologie

φ Par exemple, la grande école du Karma Mimamsa est une sorte d'athéisme rituel, dont les dieux n'ont pas d'existence en dehors des sacrifices qui leur sont offerts : le sacrifice lui-même est suffisamment puissant, comme il tend à l'être même dans les Brahmanas.

° « L'homme se modèle sur la Terre, la Terre sur le Ciel, le Ciel sur le Tao. » Tao Te Ching, XXV.

Un maître d'école chinois enseigna au Dr Edkins (Religion in China (1878), p. 109) que l'Étoile polaire est le seigneur du ciel et de la terre. Une grande partie de la littérature taoïste ultérieure traite du gouvernement des étoiles.

° Ce fut le génie hindou qui, de la manière la plus forte, affirma l'identité ultime de tous les moi du ciel et de la terre avec le Soi qui est dans l'homme. Voyez, par exemple, Brihadaranyaka Upanishad, III. vii. 3-11.

× Le maître japonais Shinto (1776-1843). Sa règle était : « Agis de telle sorte que tu n'aies pas honte devant les *kamis*. » Voyez Carpenter, Comparative Religion, pp. 93, 135.

+ Munetada (born 1780) fonda la secte Kurozumi kyo, et enseigna une sorte de panthéisme solaire, subordonné au Grand Esprit de l'Univers.

φ Bunjiro (1814-1883) fonda le Konko kyo, une secte shinto plus précisément monothéiste.

distincte du royaume des jinns et qui la contrebalance a été un développement quelque peu ultérieur. Trois stades ont été discernés dans la doctrine des anges de l'Ancien Testament. * (1) Les « fils de Dieu » sont des êtres surnaturels au service de Jahwé dans le ciel, ses conseillers et ses courtisans : parfois ils sont identifiés avec les étoiles. ø (2) « L'ange théophanique » est le messager spécial de Jahwé, et est à peine distinguable d'un aspect ou d'une apparence de Jahwé lui-même. ø (3) Les « messagers de Dieu » diffèrent de l'ange théophanique en ce qu'ils sont clairement distincts de la Déité : leur fonction est de glorifier Dieu, de veiller à l'accomplissement de la volonté divine sur terre, de protéger les hommes bons, † et d'exécuter les jugements sur les impies.

Le commentaire caustique de D. H. Lawrence que les anges juifs étaient des policiers et des postiers était largement justifié. ⊕ Manquant d'omniprésence, ils possèdent des pouvoirs de vol superlatifs entre le ciel et la terre, où ils exercent une grande autorité, quoique déléguée. Bien qu'ils soient suprêmement bons et sages, leur forme est généralement humaine. Les chérubins et séraphins sont exceptionnels. Les premiers semblent avoir des affinités avec les griffons et les nuages d'orage, ils forment les roues du trône-chariot de Dieu dans la vision d'Ézékiel. ⊗ Les séraphins paraissent être des démons-serpents promus au rang angélique, où ils tendent à conserver leurs formes de serpents : un exemple, peut-être, de « renversement de région ».

Mais pour avoir des ordres hiérarchiques bien développés, nous devons aller consulter les sources juives ultérieures, et particulièrement les écrits rabbiniques et kabbalistiques. Déjà au début de l'ère chrétienne, Philon de Judée avait dit que « Dieu, étant un, a avec Lui un nombre de puissances inexprimable », qui partagent la tâche de la création, guident les processus de la nature, et jouissent d'une indépendance et d'une initiative relatives. ° Dans des œuvres telles que Le Livre des Jubilés et Moi Enoch, les anges commencent à ressembler à une grande administration cosmique, qui régule avec sagesse tous les processus non humains, de la procession des étoiles au brouillard, à la grêle et à tous les caprices du temps terrestre. Dans la nature extérieure, il n'y a pas de simple machinerie, pas d'automatisme. * Et la nature intérieure de l'homme lui-même tend à être interprétée le long de directions similaires – les Testaments des Douze Patriarches, par exemple, font des tendances immorales de l'homme des esprits : ainsi l'esprit d'insatiabilité vit dans le ventre. Bien sûr, les imaginations et les contradictions abondent, mais c'est souvent les ambiguïtés de la doctrine qui sont spécialement significatives. Les observateurs célestes de Moi Enoch sont des étoiles, ø cependant ils sont assez humains pour désirer cohabiter avec des femmes, et engendrer des fils. × Là encore, les anges sont clairement les supérieurs de l'homme en rang, cependant il peut devenir leur égal et partager leur nature, ou même les surpasser. D'après le Midrash, le corps de l'homme endormi raconte les actions journalières à son âme, l'âme les rappelle à son esprit, l'esprit à l'ange, l'ange au chérubin, et le chérubin au séraphin, qui les apporte devant Dieu. Ici l'homme « connaît sa place », mais l'Enoch slavonique décrit des myriades d'anges accompagnant le soleil dans sa course, et Enoch lui-même, après une période de purification et de glorification, devient un des anges dont il énumère

Les démons du judaïsme ultérieur et du christianisme furent dans une certaine mesure recrutés parmi les dieux des païens. Voyez Robertson Smith, The Religion of the Semites, p. 121.

* Voyez Edward Langton, The Ministries of the Angelic Powers, et Good and Evil Spirits; W. O. E. Oesterley, Immortality and the Unseen world, pp. 47 et suivantes.

ø Gen. VI. 2-4; Job. I. 6; II.1; XXXVIII. 7.

Cf. Judges, V. 20 : « Les étoiles dans leur course ont combattu contre Sisera. » Et aussi Deut. IV. 19; Ps. CXLVIII. 3; Is. XLV. 12; XL. 26; Jer. VIII. 2; Neh. IX. 6; Dan. VIII. 10; Zeph. I. 5.

ø Gen. XVI. 7; XXII. 11.

† Ps. XCI. 11.

⊕ Apocalypse, p. 156. Mais au moins les policiers et les facteurs ont le mérite d'appartenir à la communauté. W. Robertson Smith, Op. cit., pp. 30 et suivantes, souligne que dans les religions anciennes « le corps social n'était pas composé uniquement d'hommes, mais de dieux et d'hommes. » (p. 30) Il est difficile pour nous, dont la religion est tellement une activité séparée, de réaliser ceci. Sur les anges comme restes du polythéisme, voyez pp. 445-6 du même livre.

⊗ J'ai déjà suggéré que les dragons tournoyants, les serpents aériens, les spirales et les svastikas, sont des archétypes raciaux de ce que nous appelons les nébuleuses spirales.

° R. B. Tollinton, Alexandrine Teaching on the Universe, pp. 55 et suivantes.

* Néanmoins on peut trouver tous les degrés de dissociation entre la matière et l'esprit. Parfois il n'y a pas de distinction entre le corps céleste et l'ange : en d'autres endroits, la distinction est très précisément tracée. Voyez, par exemple, I Enoch, XLI. 3-9; LXIX. 22; LXXIV. 2; LXXV. 1.

ø On dit à Enoch, qui parvient à un lieu à la fin du ciel et de la terre, que c'est une prison « pour les étoiles et les foules des cieux » qui ont transgressé. Il voit des étoiles méchantes « se retournant dans le feu ». L'ange Raguel a pour tâche d'exercer une « vengeance sur le monde des luminaires » car ils ont révélé les secrets célestes aux hommes. Voyez I Enoch, XVIII, XX, LXXXVI, etc.

× I Enoch, VI-XI; Gen. VI. 2-4.

les rangs. + L'Apocalypse syriaque de Baruch φ donne un compte rendu de la transformation des vertueux, après la mort, en la splendeur d'anges ; de nombreuses merveilles leur apparaissent ; le temps ne les fait pas vieillir ; ils demeurent dans les hauteurs θ comme les anges et sont les égaux des étoiles, et de beaux deviennent charmants. Toutes ces doctrines atteignent leur stade final de complexité dans la Kabbale, qui doit beaucoup au néoplatonisme. Une série d'émanations descendantes (Sephiroth) issues de la source divine mène au Metatron, qui commande tous les anges. Ceux-ci sont ordonnés en dix rangs ou niveaux, chacun d'entre eux étant concerné par une portion ou un aspect de l'univers, en descendant vers le monde de la matière. C'est seulement sur les plans inférieurs que les idées divines et l'âme astrale s'incarnent de manière visible. Et l'homme, bien que pris dans le filet de cet ordre naturel, unit mystérieusement en lui-même tous les mondes.

L'angéologie de l'islam n'est pas seulement étroitement reliée à la croyance hébraïque antérieure : sous certains aspects elle s'est développée le long de directions similaires. Anges et démons apparaissent dans le Coran aussi bien que dans la littérature mohammédienne ultérieure. Les quatre grands anges – appelés Porteurs du Trône – intercèdent pour les hommes et les animaux ; les chérubins, qui vivent dans le ciel, contemplent la sainteté d'Allah, Michael contrôle la nature et est le patron de la connaissance ; certains anges moindres président aux fonctions corporelles comme la digestion. † Qu'il n'y a pas d'abîme infranchissable entre l'homme et les ordres angéliques est illustré par la légende ancienne de Harut et Marut ; ces anges (qui ressemblent un peu aux observateurs d'Enoch) descendent sur terre et sont séduits par la femme Zahara, qui leur soutire le mot de passe qui leur permet de revenir au ciel ; faisant usage de ce mot de passe, Zahara s'élève dans les cieux, où elle est maintenant visible sous la forme de la planète Vénus. Il apparaît graduellement une différence de constitution extraordinaire entre l'homme et les anges : il survit dans tous les climats cosmiques, eux non. Dans le ciel mohammédien aux sept niveaux, chaque ange, engagé dans l'adoration d'Allah, a son propre rang et lieu ; tandis que l'homme, apparemment si lié à la terre, est à la fois ange, humain et démon – un amphibien qui est chez lui dans tous les mondes. « Certains de tes attributs sont ceux des animaux, certains autres ceux des diables, et certains encore ceux des anges », dit Al Ghazzali, ° et il continue en expliquant que l'occupation des animaux est de manger, de dormir et de combattre, l'occupation des diables la fourberie, la tromperie et la fabrication de méchancetés, l'occupation des anges est la contemplation de la beauté de Dieu. L'homme est distribué verticalement, et c'est à lui de décider à quel niveau il établira son foyer. « La culture des qualités démoniaques, animales, ou angéliques a pour résultat la production de caractères correspondants, qui au Jour du jugement se manifesteront sous des formes visibles, le sensuel apparaîtra comme un cochon, le féroce comme un chien ou un loup, et le pur comme un ange... La plus haute faculté en lui (l'homme) est la raison, qui le rend apte à la contemplation de Dieu. Si celle-ci prédomine en lui, quand il meurt il laisse derrière lui toutes les tendances de la passion et du ressentiment, et devient capable d'association avec les anges. » Dans la mesure où un homme exhibe les qualités angéliques, il est angélique et chez lui avec les anges ; ainsi « il y a certaines choses dans

+ II Enoch, XXII ; XXXVI. 2 ; XXXVII. 1 ; XXXVIII. 1. The Ascension of Moses prophétise que les juifs seront emmenés au ciel sur les ailes d'un aigle et y resteront sous la forme d'étoiles.

φ Ll. 1-12.

θ On en vint à distinguer sept cieux, et sept degrés de bénédiction leur correspondant. Voyez Testaments of the Twelve Patriarchs: 'The Testament of Levi', II, III ; II Enoch, I-XIX.

Deux tendances sont discernables : différencier les anges en individus et rangs statiques, ou les faire fusionner en un seul processus dynamique unissant tous les niveaux. Ainsi les anges de Philon ne sont pas assez : l'intermédiaire effectif entre Dieu et l'homme est le Logos – un agent moins personnel et divisé, mais souffrant d'être abstrait. Le rédacteur du quatrième Évangile, cependant, identifie le logos avec le Christ, le Pouvoir et la Sagesse de Dieu. Il devient le principe cosmique, l'agent de la création, le soutien du monde. Cf. Gore, The Reconstruction of Belief, pp. 378 et suivantes ; et Inge, God and the Astronomers, p. 267.

† E. R. E., iv. pp. 615 et suivantes.

Ibn 'Abbas donne aux sept rangs des anges – chacun dans son propre ciel – la forme de vaches, d'aigles, de vautours, de chevaux, de houris, de jeunes garçons, et d'hommes respectivement : au-delà du voile il y a d'innombrables anges priant Allah « en différents langages qui résonnent comme un tonnerre grondant ». (E. R. E., iv. p. 618.) Cf. le système mithraïque des cieux zoomorphiques, et les symboles de nos quatre évangélistes. Les Grecs, et plus tard les Romains, pensaient à l'âme ascendante comme à un oiseau, et le Saint Esprit de l'Évangile prend la forme d'une colombe. Cf. Jane Harrison, Prolegomena to the Study of Greek Religion, p. 43 ; Denis Saurat, Gods of the People, p. 99.

° The Alchemy of Happiness (trad. Claude Field), pp. 20 et suivantes, 49 ; cf. A. J. Wensinck, La Pensée de Ghazzali, et Margaret Smith, Al Ghazzali the Mystic. Des doctrines hiérarchiques quelque peu similaires apparaissent chez d'autres philosophes mohammédiens. Ibn Khaldun, par exemple, plaçait l'homme à mi-chemin entre les régions animales inférieures et les régions supérieures des esprits. Vers le bas en passant par le corps et les sens il se mélange avec les premières régions ; vers le haut en traversant l'esprit il a accès aux dernières régions. Ces hommes qui peuvent passer un moment dans le monde supérieur et ensuite revenir sont de vrais prophètes.

le monde qui n'appartiennent pas au monde, telles que la connaissance et les actes de bonté ». Ou, en des termes plus familiers, « chaque bien et chaque don parfait viennent d'en haut. » ◊

(iv) Croyances grecques et hellénistiques

Le système d'Al Ghazzali a une racine dans la tradition sémitique primitive et une autre dans la tradition grecque. Comme tous leurs voisins, les premiers Grecs croyaient en une multitude de démons bons, mauvais ou indifférents, qui + venaient éventuellement servir d'intermédiaires entre les dieux – particulièrement les dieux étoiles – et les hommes. * Et ce n'étaient pas uniquement les gens du commun, mais aussi des philosophes comme Pythagore, Platon × et Aristote † qui considéraient les corps célestes comme vivants et divins ; la tentative primitive des Ioniens d'expliquer le soleil et les étoiles comme étant des blocs de matière morts ne perturba pas sérieusement la tradition de leur caractère divin, φ une tradition qui persista depuis les premières civilisations de la Mésopotamie et de l'Égypte, en passant par la Grèce et Rome, et se prolongea dans l'ère chrétienne. Il est certain qu'Aristote n'a pas continué à répéter, avec une pieuse crédulité, les formules traditionnelles. Mais son but n'était pas non plus (comme le nôtre le serait) la réduction de la danse divine à une horloge cosmique, en attribuant à l'homme seul – au sujet connaissant – toute l'intelligence sidérale, de sorte que l'intelligence dans les cieux devenait simplement une intelligence à propos des cieux ; au contraire, il a vu dans chaque sphère planétaire son propre moteur intelligent, qui est à sa propre planète ce que Dieu est au cosmos. Et ce schéma du système d'Aristote fait véritablement partie de notre propre tradition, car les aristotéliens du Moyen Âge identifiaient les intelligences motrices des sphères avec les ordres angéliques. ⊕

Pour les Grecs comme pour les Hébreux il n'y avait pas, pour commencer, de vie digne de ce nom après la mort. Chez les Ombres, comme dans le Shéol, il y a au mieux une existence floue, fantomatique, futile. Mais déjà, au cinquième siècle avant Jésus-Christ, Parménide d'Elée enseignait que : « Il y a un décret de la nécessité, une ancienne ordonnance des dieux, éternelle, scellée de grands serments, que, dès qu'un des daemons, dont la part est d'une longueur de jours, a peccamineusement taché sa main de sang par le meurtre, s'est engagé dans une querelle et a commis un parjure, celui-ci doit errer loin des dieux bénis pendant trente mille saisons, renaissant pendant tout ce temps en toutes manières de formes mortelles, passant de l'un à l'autre des chemins douloureux de la vie... De ceux-ci je fais moi-même partie maintenant, je suis exilé de Dieu et un errant, parce que j'ai mis ma foi dans une furieuse querelle. » Ici l'immortalité divine est prise pour notre condition naturelle, de laquelle nous sommes tombés et vers laquelle nous pouvons, dans certaines conditions, revenir. Les grands péchés, dit Platon, font plonger l'âme dans le Hadès ou une région encore plus terrible, alors que la vertu l'élève au saint lieu, les cieux. φ Mais la vertu tenace a des pieds de plomb et n'a pas d'ailes : il lui faut l'inspiration, et les religions du mystère la lui fournissaient. Les adorateurs – les vrais Bacchantes – fusionnent mutuellement ainsi qu'avec le Dieu mort et ressuscité, dont la communion avec la chair et le sang est « la médecine d'immortalité ». « Dionysos est le dieu de l'extase », écrit Jane Harrison, × « mais c'est l'extase du groupe, non de

◊ James, I. 17.

+ « L'air entier en fourmillait tant qu'il n'y avait pas une seule fente en laquelle on aurait pu introduire la pointe d'une feuille de blé », dit un ancien poète inconnu. (Gilbert Murray, Five Stages of Greek Religion, I.)

* Epinomis, 984.

× Laws, 820 et suivantes ; Phaedrus, 246-7.

† Metaphysics, XII. 8.

φ Que la vision ionienne ait maintenant complètement triomphé (dans la mesure où l'opinion éduquée est concernée) est illustré par le commentaire de Burnet sur la théorie que les corps célestes sont des nuages de feu : « Mais même cela est mieux que de considérer le soleil, la lune et les étoiles comme ayant une nature différente de celle de la terre. » Early Greek Philosophy, pp. 27-8. Et C. J. Webb (Studies in the History of Natural Theology, pp. 102, 142, 153, 320) décrit de manière répétée la doctrine de la nature surhumaine des étoiles comme un legs maudit de l'Académie et du Lycée à la science et à la théologie des époques ultérieures. Mais est-ce que les résultats actuels issus du fait que nous ne sommes plus en possession de cet héritage ne sont pas dix fois plus damnables ?

⊕ Voyez par exemple, Dante, Convivio, I, et Paradiso VIII, à propos des anges qui, par la compréhension, meurent le troisième ciel.

Héraclite, qui était plus ou moins contemporain de Parménide, enseignait l'unité des hommes et des dieux : ils vivent chacun la vie des autres et meurent chacun de la mort des autres. Dieu, « l'unique sage » est identifié au Feu, dont la région est connectée avec les régions inférieures de l'Eau et de la Terre par « le chemin vers le haut et vers le bas ». Les hommes qui meurent d'une mort flamboyante deviennent immortels. (Burnet, Early Greek Philosophy, pp. 153-4, 167.)

φ Laws, 903.

× Myths of Greece and Rome, p. 76

l'individu. Euripides disait de l'initié bacchique : « Son âme est celle d'une congrégation ». Tous les dieux olympiens sont des projections des désirs, des imaginations de l'adorateur ; mais c'est uniquement dans le cas de Dionysos que nous saisissons le Dieu au moment où l'extase du groupe le projette... En devenant un avec le Dieu qu'il a projeté, l'adorateur de Dionysos atteignait l'immortalité. C'est cela la doctrine de chacune des religions du mystère et de toutes. »

Il y avait parmi les anciens Grecs nombre de croyances plus ou moins distinctes concernant l'immortalité. Parfois elle accompagne la communion philosophique avec l'inchangé ; ° parfois c'est la récompense d'un comportement vertueux – l'homme bon renaît à un niveau plus élevé, plus divin ; * parfois c'est la conséquence de l'indestructibilité de l'âme – étant invisible et non composée, elle ne peut pas se gâter, mais va vers le monde invisible ; parfois c'est une question de transcendance de soi – d'identification mystique avec la compagnie des initiés et du Dieu ; parfois une question d'ascension aux cieux pour se joindre au soleil ou aux étoiles. + Or ces divers fils sont rassemblés par Platon, et tissés en un schéma splendide unique par Plotin, chez lequel le cosmologique et l'éthique, le mystique et le psychologique, se rapprochent de l'unité parfaite. Pour lui, les corps célestes ne sont pas seulement vivants, divins et réceptifs à nos prières, car « notre personnalité est liée aux étoiles ». † D'abord il y a « les dieux du monde spirituel » dont Platon dit qu'ils « sont tous un, ou plutôt que l'un est eux tous » ; au deuxième rang, il y a le soleil et les étoiles, et ce monde-ci est « le troisième Dieu » ; les démons sont des esprits dont le pouvoir est confiné aux régions sublunaires. φ L'homme peut réellement devenir ce qu'il est déjà potentiellement, un habitant du monde spirituel prenant part à la nature divine ; ce qui veut dire qu'il peut revenir le long du chemin par lequel il est descendu de la Dèité, lorsqu'il réalise progressivement que « toutes les âmes sont une ». « Volons vers notre pays éclatant ; là est le père et là il y a tout. » ø Le cosmos est dépeint comme un Organisme concentrique unique, nourri continuellement par la vie divine qui découle du Centre vers la circonférence la plus extérieure de la matière et y revient, se manifestant dans chaque type de créature dans sa propre région ; de plus le système est cumulatif – le degré le plus proche ou le plus élevé contient le plus lointain ou le plus bas. •

Une question qui a profondément préoccupé l'esprit occidental pendant les premiers siècles de notre ère était celle de savoir comment les Cieux, parfaits, divins et immuables, pouvaient sans perte ni contamination avoir des relations avec le monde sublunaire. Le problème était de franchir l'abîme sans le détruire. × Diverses solutions, dont certaines ont contribué à l'angéologie chrétienne étaient disponibles. L'une d'elles avait déjà été esquissée par Platon – les esprits « sont les envoyés et les interprètes qui naviguent entre le ciel et la terre, volant vers le haut grâce à notre adoration et nos prières, et redescendant avec les réponses et les commandements célestes ; et comme ils sont entre les deux domaines ils soudent les deux côtés ensemble et les font fusionner en un grand tout unique. Ils forment le médium des arts prophétiques, des rites sacerdotaux du sacrifice, de l'initiation, de l'incantation, de la divination et de la sorcellerie ; car la volonté divine ne se mélange pas

° Plato, Phaedo, 79 ; 82.

* 80. Cf. Republic, 608 et suivantes.

+ Même Épicure, antireligieux comme il l'était, enseignait qu'à la mort l'âme s'élève pour rejoindre les étoiles et est, comme elles, maintenue dans sa position par des exhalaisons de la terre.

† Voyez Tollinton, Alexandrine Teaching on the Universe, p. 113.

φ W. R. Inge, The Philosophy of Plotinus, i. p. 107 ; ii, p. 196.

ø Cette affirmation de Plotin est citée par Saint Augustin (The City of God, IX. 16), qui débat de la doctrine de certains platoniciens exposant que « ces dieux visibles, les yeux brillants du monde, et les autres étoiles », n'ont pas de rapport direct avec les hommes, mais uniquement par la médiation des esprits aériens.

• Enneads, V. v. 9.

× Dans The God of Socrates, Apulée expose la situation très clairement : « Vous avez ensuite... deux sortes d'être animés, des dieux qui diffèrent entièrement des hommes, dans la sublimité de leur séjour, dans l'éternité de leur existence, dans la perfection de leur nature, et qui n'ont pas de communication intime avec eux ; car ceux-là, qui sont suprêmes, sont séparés des habitations inférieures par une grande distance ; et la vie est là éternelle et n'échoue jamais, mais ici elle décline et est interrompue, et les natures sont là-bas sublimées vers la béatitude, alors que celles du dessous sont réduites à l'infortune. Quoi alors ? La nature n'est-elle pas connectée par aucun lien, et ne s'est-elle pas autorisée elle-même à se séparer en parts divine et humaine, afin d'être ainsi scindée et infirme, pour ainsi dire ? »

directement avec celle de l'homme, et c'est uniquement par la médiation du monde des esprits que l'homme peut avoir une relation quelle qu'elle soit, qu'il veille ou qu'il dorme, avec les dieux. » • Les noms changent, les esprits aériens deviennent des messagers angéliques ; les dieux bénis de Platon et de Plotin sont christianisés sous la forme de la hiérarchie céleste de l'Aréopagite ; mais les fonctions restent essentiellement les mêmes. Le ciel et la terre, Dieu et l'homme, sont conjoints ; φ cependant ce sont des pôles catégoriquement séparés, ils doivent toujours rester ainsi. L'échelle de Jacob a un double travail à effectuer : elle est le support ou le pilier qui maintient la distance entre les deux plateformes, autant que l'escalier qui les rend chacune mutuellement accessibles.

Une alternative à cet univers « sociologique » coordonné par des messagers, est l'univers « physiologique » coordonné par des processus. Ainsi Varron, d'après Saint-Augustin, * distingue trois ordres : premièrement, les pierres, le bois, la terre, etc., qui sont pour ainsi dire les os et les ongles du monde ; deuxièmement, le soleil, la lune et les étoiles, qui sont ses sens ; troisièmement, l'éther qui est son esprit, et pénètre les étoiles, en descendant par leur intermédiaire vers la terre. Saint Augustin naturellement ne fait rien d'autre que mépriser ce schéma quelque peu fantasque, mais celui-ci n'est pas complètement différent de sa propre description quelque part ailleurs de l'Église, en laquelle « les anges de Dieu montent vers le Fils de l'Homme et en descendent, parce que le Fils de l'Homme vers lequel ils montent dans leur cœur est au-dessus, à savoir la Tête, et dessous il y a le Fils de l'Homme, à savoir le corps. Ses membres sont ici ; la Tête est au-dessus. Ils montent vers la Tête, ils descendent vers les membres. » +

(v) Croyances chrétiennes

Notre habileté à laisser tomber tranquillement une croyance sans attirer notre attention ou l'attention de quelqu'un d'autre sur le fait, alors que nous continuons à répéter les phrases de cette croyance-là sans être conscients de notre insincérité, est merveilleusement illustrée par l'attitude de millions de chrétiens par rapport à l'enseignement du Nouveau Testament concernant les anges. † Aussi bien dans les Évangiles que dans les Actes des apôtres et leurs Épîtres, il y a d'abondantes références aux anges des différents niveaux, et leur pouvoir et leur importance dans le schéma des choses ne sont pas laissés à la conjecture. Il est clair que pour Jésus et les apôtres le royaume suprahumain est aussi réel et aussi peuplé que le royaume humain. Nous nous croyons plus futés, mais les dénis grossiers ne sont pas nécessaires. Il est ainsi beaucoup plus facile (et d'un bien meilleur goût) de préserver les foules des anges, de même que l'étoile de Bethléem, dans le petit monde confiné des chœurs de Noël, des cartes de vœux et des vitraux, comme des abeilles célestes conservées dans l'ambre. Des anges morts sont inoffensifs et mignons, et nous pouvons toujours jouer solennellement à un jeu de faux-semblants avec eux.

La fusion des traditions hébreues et grecques dans l'angéologie des premiers chrétiens a été largement accomplie à Alexandrie, où les pères d'avant le concile de Nicée, Origène et Clément, enseignaient que les étoiles, les planètes, le soleil et la terre étaient tous des êtres vivants.

• Symposium, 202-3. Pour la réfutation par Saint Augustin de cette doctrine, voyez The City of God, VIII. 14 et suivantes ; IX, 16 et suivantes. Mais Grégoire le Grand enseignait que les esprits du mal errent dans le ciel aérien en essayant d'empêcher les âmes des hommes de monter vers Dieu, et en allumant le désir dans les cœurs des hommes. (F. Homes Duddon, Gregory the Great, ii, p. 365)

φ La Raison, dit Robert Bridges dans le Testament of Beauty, « a pris la pensée pour ajuster la théologie, en peuplant d'une hiérarchie d'anges l'espace vide qui la contrariait entre Dieu et l'homme. »

* *Op. cit.*, VII. 23.

+ Voyez E. R. E., iv. p. 579.

† Et aussi du Credo et du Livre de Prières de l'église d'Angleterre. Il est possible, et même commun, sans croire du tout aux anges, de prier avec la plus extrême piété : « Ô Dieu éternel, qui a ordonné et constitué les services des Anges et des hommes dans un ordre merveilleux, accorde Miséricordieusement, que comme Tes saints anges font toujours Ton service dans le Ciel, par Ton décret ils puissent nous secourir et nous défendre sur terre... »

Origène décrit le cosmos comme un vaste animal, et les corps célestes comme des créatures rationnelles et morales qui, dotées de volonté et de désir, sont capables de pécher ; le soleil, bien que désirant être libéré du corps, est content d'accomplir sa course dans un esprit de service. Mais des étoiles vivantes, c'était loin d'être assez. Insistant sur l'altérité transcendante de Dieu, les Alexandrins virent qu'il était nécessaire de fournir une « foule de divinités moindres, allant des Anges gardiens au Logos coéternel, qui toutes ont des ministères séparés et par l'activité constante desquelles il se fait que l'univers est maintenu en contact avec Dieu. » ° Les unissant toutes il y a le Logos, Médiateur qui est à l'origine et qui régule les étoiles et toutes les principautés et puissances : devant Lui, dit Clément, « sont rendus sujets la foule des anges et des dieux ». Et ces foules sont organisées en degrés successifs, les agents les plus bas entreprenant des tâches qui souilleraient les agents plus élevés. L'homme est tombé à la base même de la hiérarchie, mais il peut remonter à nouveau vers son véritable foyer. Ainsi Basilide le gnostique enseignait que l'âme, demeurant dans le ciel le plus élevé, désire une existence moins immatérielle et ainsi descend au travers des sphères planétaires, perdant en chacune quelque chose de sa spiritualité (mais en gagnant dans la sphère de Saturne l'intelligence, dans celle de Jupiter l'activité, dans celle de Mars le courage, dans celle de Vénus le désir, dans celle de Mercure le discours, et dans celle de la Lune la croissance) jusqu'à ce qu'elle atteigne la terre. À la mort le processus se renverse, et l'âme revient à la source dont le désir l'avait séparée.

L'Église condamna les spéculations les plus fantaisistes des Alexandrins, néanmoins (comme les écrits d'Athénagoras, d'Irénée, de Tertullien, d'Ambroise et de Jérôme le montrent) le royaume des êtres suprêmes resta du plus grand intérêt et de la plus grande importance possible. Les divers rangs des anges avaient pour attribut l'entretien de la nature, le soin de chaque église, nation et individu, l'inspiration aux bonnes œuvres, la consignation des péchés tels que le fait d'aller au théâtre, et l'exécution de devoirs spéciaux. Justin le Martyr φ encourageait un culte des anges, et le deuxième Concile de Nicée, l'année 787, l'approuva. Les saints ne sont pas non plus très soigneusement distingués des foules angéliques. Les premiers martyrs furent décrits comme « n'étant plus des hommes, mais déjà des anges » ; * avec eux, nous dit Augustin, nous sommes une cité de Dieu unique ; × et Grégoire le Grand suppose que le but de la rédemption est de recruter pour remplir les rangs des anges, qui avait été décimés par la chute de Lucifer et de ses complices. + Quant à leur ordre hiérarchique, le système du Pseudo-Denys resta une autorité pendant les temps médiévaux. Dans La Hiérarchie céleste, il divise les neuf chœurs en trois hiérarchies :

1. Les Séraphins, les Chérubins, les Trônes
2. Les Dominations, les Vertus, les Puissances
3. Les Principautés, les Archanges, les Anges. †

mais leurs diverses fonctions restent quelque peu vagues. Les Séraphins excellent dans leur amour de Dieu, les Chérubins dans leur connaissance ; les Trônes sont les agents de son jugement. Anges et Archanges sont des messagers. Les ordres intermédiaires sont diversement engagés dans le contrôle des étoiles, des éléments et de la protection des royaumes terrestres. « Or, tous les esprits sont les interprètes de ceux qui sont



L'Ange au Sépulture, d'après un chapiteau de l'abbaye de Mozac aux alentours de 1130.

° Tollinton, Alexandrine Teaching on the Universe, p. 48. Voyez aussi pp. 89 et suivantes, 106, 133 et suivantes.

Les systèmes d'Origène et de Clément avaient quelque chose en commun avec la spéculation gnostique, qui était un curieux mélange d'éléments perses, babyloniens, hébreux et grecs – entre le Plérôme ou l'inconnaissable déité et l'univers visible il y a une hiérarchie descendante d'êtres spirituels appelé éons ; le monde de la matière, qui est totalement mauvais, marque l'extrême limite de cette chute. (Voyez Harnack, History of Dogma, i. 253 et suivantes.)

Irénée (Adversus Haereses, I. xi. 4) fait une délicieuse parodie des cosmogonies gnostiques : « Il y a une certaine Pré-Source, royale, pré-inconcevable, un pouvoir pré-existant, un Randonneur Pré-libre ; avec lui il y a un pouvoir que j'appelle Cucurbite, et accompagnant cette Cucurbite il y a un pouvoir que j'appelle Vide Suprême. Cette Cucurbite et ce Vide Suprême, étant un, ont projeté, mais sans le projeter, un fruit à tous égards visible, mangeable et délicieux ; un fruit auquel le langage a donné le nom de Concombre. Accompagnant ce Concombre, il y a un pouvoir de la même puissance que lui-même, que j'appelle cette fois Melon. Ces pouvoirs, Cucurbite, Vide Suprême, Concombre et Melon, ont projeté la foule restante des Melons délirants de Valentin. »
 ° Cf. The Shepherd of Hermas, Vis. III. iv. 1.
 φ D'après Justin : « Dieu a désormais confié le soin des hommes et de toutes les choses sous le ciel aux anges qu'il a disposés sur eux. » 2. Apol. 5. Ambroise recommande aussi leur invocation.

* Martyrdom of Polycarp, II. 3 ; cf Hermas, Vis. II. ii. 7 and Sim. IX. xxv. 2.

× The City of God, X. 7. Quelque part ailleurs il parle des anges en tant qu'offrant nos prières à Dieu, mais il n'est pas en faveur d'un culte des anges..

+ Morals, XXXI. 99 : voyez F. Homes Duddon, Gregory the Great, ii. pp. 358 et suivantes.

† L'angéologie de Grégoire le Grand inverse la position des Vertus et des Principautés ; mais le schéma de l'Aréopagite était généralement accepté, car il était supposé l'avoir obtenu de Saint Paul, « un témoin oculaire des mystères du Ciel ». Voyez le Paradiso de Dante XXVIII.

au-dessus d'eux », dit Denys, « les plus déferents envers Dieu, qui les fait se mouvoir, le reste étant ceux qui selon leur degré sont mus par Dieu. » ° La hiérarchie céleste est la « fonction qui comprend toutes les choses sacrées », et chaque degré est « un ordre sacré, une science et une activité, assimilée autant qu'il est possible au divin, et élevée à l'imitation de Dieu proportionnellement aux illuminations divines qui lui sont concédées. Les Séraphins sont directement illuminés, ils « participent à l'Un lui-même, et ont la réjouissance de la vision béatifique qui divinise tous ceux qui au ciel tendent passionnément à le regarder. » L'énergie divine est transmise par le Séraphin au Chérubin, et ainsi de suite vers le bas jusqu'à ce que « toutes les choses existantes participent au Beau ». Et ce travail de médiation est nécessaire parce qu'« il est impossible que les rayons de la Source Divine puissent briller sur nous, à moins qu'ils ne soient enveloppés dans la texture multiple des voiles sacrés ». La terre n'est d'ailleurs pas sans une hiérarchie similaire. Correspondant à la hiérarchie céleste et la continuant vers le bas, il y a la hiérarchie ecclésiastique, avec ses neuf rangs. De cette manière, une échelle de Jacob aux nombreux barreaux est disposée entre l'enfant le plus humble et l'ineffable majesté des Cieux – une échelle où le trafic monte et descend sans cesse, et atteint même les créatures irrationnelles. La création entière depuis le Séraphin jusqu'au ver, jusqu'à la poussière elle-même, est unie organiquement dans le Bien. × D'où « les providences des Supérieurs, l'interdépendance des Coordonnés, les réponses des Inférieurs, les états de permanence en lesquels tous gardent leur propre identité. Et d'où à nouveau l'intercommunication de toutes choses conformément au pouvoir de chacune ; leurs harmonies et sympathies (qui ne les font pas fusionner) et les coordinations de l'univers entier. » + Le plus important de tout – les neuf ordres célestes ne sont pas seulement le véhicule par lequel la divine lumière est jetée sur le monde inférieur : ils sont aussi le véhicule par lequel l'homme peut s'élever, en passant par tous les degrés de la purification et de l'illumination, vers la vision béatifique dont jouit le Séraphin.

Les anges sont des substances incorporelles, mais quant à la possibilité de leur union naturelle avec des corps, que ce soit temporairement ou de manière plus permanente, l'opinion était divisée. De nombreux docteurs et certains Pères de l'Église admettent la possibilité de telles incarnations, ou confessent, comme le fait Saint Bernard, leur ignorance. * Les anges de Saint Thomas, bien qu'étant capables d'assumer des corps aériens et de prendre des positions dans l'espace, sont de purs esprits, sans faculté sensible ou nutritive : leur cognition n'est pas sensorielle. Saint Augustin n'avait pas définitivement écarté la possibilité que le soleil et les étoiles fussent des anges, φ et Saint Thomas autorise l'idée que croire que les corps célestes ont des âmes n'est pas contradictoire avec l'orthodoxie. Sa propre opinion distingue cependant précisément les Intelligences incorporelles qui meuvent les étoiles d'un côté, et les étoiles et sphères sans esprit de l'autre. La bifurcation est pratiquement complète. Néanmoins il attribue beaucoup d'influence aux corps célestes sur les affaires terrestres, corps dont les mouvements servent d'intermédiaire entre la nature divine, qui est la cause finale de toutes choses, et les processus de la nature sublunaire : en particulier, ils causent la « génération » des

° The Celestial Hierarchy, X. 2.

Le schéma dionysien est complètement organique : ses ordres angéliques déploient l'homme vers le haut et vers Dieu, et Dieu vers le bas et vers l'homme, et la totalité est soudée en un processus continu qui n'abolit pas les distinctions nécessaires. Mais cette vision splendide s'est graduellement perdue. Les anges tendent de manière croissante à devenir une branche séparée de la création, et de ce fait déclinent inévitablement en ornementation cosmique. Leur nature est coupée de la nôtre, inaccessible. (Voyez Gilson, The Philosophy of St Bonaventure, p. 255) Bien que le combat contre l'averroïsme ait laissé la hiérarchie apparemment intacte, il n'en restait en réalité qu'une momie. Même ainsi, la tradition meurt difficilement : pendant sa vie Saint Thomas fut connu comme le docteur angélique ; et Saint Bonaventure faisait correspondre les suppliants à l'ordre des Trônes, les mystiques spéculatifs aux Chérubins, et les extatiques aux séraphins – car les hommes, comme les anges, ont pour fin la jouissance de Dieu. De manière similaire, Ruysbroeck dans The Seven Steps of the Ladder of Spiritual Love, assimile la vie contemplative, la vie intérieure et la vie active du religieux, aux trois chœurs angéliques.

× The Divine Names, IV. 2.

+ The Divine Names, IV. 7.

Les hommes, dit Denys, ont leur être qui découle de l'Excellentissime Bien. « Ainsi ils possèdent bien une intelligence ; ainsi ils préservent bien leur être vivant immortel ; c'est ainsi qu'ils existent vraiment, et peuvent, en s'efforçant d'atteindre les pouvoirs angéliques vivants, par l'intermédiaire d'une inspiration de bien, monter vers l'Origine Bienfaisante de toutes choses ; ainsi ils peuvent (conformément à leur mesure) participer aux illuminations qui ruissellent d'en haut... » *Op. cit.*, IV. 2. Mais notez que Saint Paul renverse ces rôles, et fait que l'église illumine « les principautés et les pouvoirs dans les lieux célestes ». Eph. III. 10.

* Cf. Gilson, The Philosophy of St Bonaventure, p. 239.

φ Enchiridion, C. 58.

Le lien entre le statut hiérarchique et l'incorporité est bien illustré par les conventions de l'art. Les anges sont montrés grandeur nature ; leurs rangs les plus élevés tendent à perdre leur corps vers le bas à partir de la ceinture ; les Chérubins sont de simples têtes ; les Séraphins sont souvent de simples flammes. Cf. la remarque célèbre à propos du maître de l'Agneau : « Puisse-t-il lui être accordé la bénédiction des petits chérubins, tout têtes et ailes, sans postérieurs pour lui reprocher ses infirmités sublunaires. » (Essays of Elia, 'Christ's Hospital')

choses – les séquences d'évolution et de dissolution – tout en laissant à l'homme son libre arbitre. ◊

C'est Dante qui identifia en grand détail la hiérarchie nonuple dionysienne avec les intelligences motrices des sphères dérivées d'Aristote, unissant ainsi physique, métaphysique et théologie, et assimilant l'ordre physique à l'ordre spirituel. L'univers est complètement organisé en tant que système régional, une moitié s'étendant de l'homme au ciel le plus élevé, et l'autre de l'homme au centre de la Terre ; chaque région a une valeur proportionnelle à son éloignement de ce centre-là, et l'homme (du moins potentiellement) appartient à elles toutes. Tout en lui, bien et mal, trouve son propre niveau ; fortifié par la discipline et guidé par l'amour, il peut monter vers le divin. Il y a ici de fait un cosmos, et le contraste entre celui-ci et notre parler funéraire cosmique, notre bulle de savon en expansion en accord avec l'équation $d^2r/ds^2 = 1/3\lambda r$, ne peut pas être exagéré.

Loin de détruire cette magnifique image du monde, la Renaissance au début a tendu à corriger certaines de ses déficiences. Pomponazzi, par exemple, ne trouve aucune raison pour séparer les corps célestes et leurs effets des gardiens angéliques – cette duplication ne lui semblait pas nécessaire ◊ – et les étoiles de Bruno étaient pleinement vivantes, non des balles de football propulsées par des équipes d'anges infatigables. Mais les étoiles renaissantes ne purent pas survivre au progrès de la science expérimentale qui n'a réussi que dans la mesure où elle a été mortifère. Dans un univers qui fonctionne comme une machine, les foules angéliques doivent jouer le rôle d'une aristocratie sans-emploi et décadente, bien vite liquidée ; car toute avancée scientifique met un ange au chômage, ou le force à porter le déguisement semblable à un bleu de travail d'une Loi de la Nature. Esprit et matière se séparent, de sorte que nous avons d'un côté un fantôme, et de l'autre un cadavre : l'inutile et l'inepte, chacun en décomposition par manque de l'autre. Ou d'un côté, nous avons un royaume dans lequel l'espace et le temps sont abstraits et uniformes, où la perspective n'a rien à voir avec la valeur, et où toutes les régions sont assimilées à la région la plus moyenne ; d'un autre côté, nous avons un Ciel et un Enfer non convainquants retirés de l'espace et insérés faute de place dans le non-espace, ou dans une sorte de localité transcendante et mystique en dehors de la carte des étoiles. Même ainsi, les implications de la science physique sont lentes à se révéler pleinement ; et les poètes, les mystiques, les alchimistes, les astrologues et les traditions populaires continuent à porter témoignage, à leurs très différentes manières, de la réalité des ordres suprahumains. On peut se poser la question de savoir jusqu'où les anges de poètes comme Dunbar × et Spenser +, Shakespeare et Milton ⊕ sont pour eux vitalement objectifs, mais il a certainement existé un intérêt sérieux et multiple pour ce que Browne appelle « l'Escalier, c'est-à-dire l'Échelle manifeste des créatures, qui s'élève non en désordre, ni dans la confusion, mais avec belle méthode et proportion » – des êtres inanimés, vivants, humains et angéliques. φ De ces derniers il dit : « Ceux-là sont certainement les pièces maîtresses et magistrales du Créateur, la Fleur, ou (comme certains pourraient dire) la meilleure part de tout ; réellement existants, ce que nous ne sommes que dans l'espoir et la probabilité. » L'homme est une « partie amphibie »

◊ Summa Contra Gentiles, II, III.



Ange portant la lune – Grèce, XIIe siècle.

Dans de nombreuses peintures anciennes de la crucifixion deux anges sont montrés, l'un soutenant le soleil, l'autre la lune. Cf. Jameson, Sacred and Legendary Art, i. p. 73.

◊ C. C. J. Webb, Studies in the History of Natural Theology, pp. 336-7. Écrivant à propos de la détermination des événements terrestres par les influences des corps célestes, le docteur Webb commente :

« Cette croyance est pour nous si étrange, et est si propice à être vue comme fantastique et superstitieuse, que ce n'est pas sans effort que nous réalisons que c'était l'âme même du naturalisme médiéval. » (p. 320).

Il y a un monde de différence entre une Lady Julian remerciant pour « toute l'aide que nous avons eue de... la Compagnie bénie du Ciel, l'amour affectueux et l'amitié infinie que nous avons eue d'elle », le désir de Thomas à Kempis « d'être uniquement familier de Dieu et des anges et de fuir la connaissance des hommes », et Donne content d'une autorité de seconde main : « Quand nous avons voyagé aussi loin que nous pouvions, en sécurité, c'est-à-dire, aussi loin que les auteurs anciens ou modernes nous mènent, à la découverte de ces nouveaux Cieux, de cette nouvelle Terre, nous devons cependant dire finalement, que c'est un pays habité par les Anges, les Archanges, les Chérubins et les Séraphins, et que nous ne pouvons pas l'explorer plus loin, avec les yeux que nous avons. » Voyez Julian of Norwich, Revelations of Divine Love, I ; et le Nonesuch Donne, p. 567.

× Par exemple, 'On the Nativity of Christ'.
+ Par exemple, Faerie Queene, II. viii. 1 ;
'The Tears of the Muses', 505 et suivantes ;
'Hymn of Beauty', 197 et suivantes ; 'Hymn of Heavenly Love', 50 et suivantes ; 'Hymn of Heavenly Beauty', 85 et suivantes ;

⊕ En particulier sa description du grand escalier : « Montant par degrés magnifiques vers le mur du Ciel, une haute structure. » Paradise Lost, III. 501 et suivantes.

φ Religio Medici, I. 33-4.

Le Dr Robert Eisler a indiqué que aussi tardivement qu'à la fin du XVIe siècle, Digges, dans son diagramme du système copernicien, appelle la sphère des étoiles fixes le palais de félicité. Il n'y a pas si longtemps que le Ciel a été finalement déclaré étranger à l'univers familier.

et « ce n'est pas une mauvaise méthode des scolastiques, quelle que soit la perfection que nous trouvions obscurément en nous-mêmes, de l'attribuer d'une manière plus complète et absolue à eux » – les anges. Car, comme Boehme l'expose, « l'homme est fait de tous les pouvoirs de Dieu, à partir des sept esprits de Dieu, comme les anges aussi le sont ». « J'ai connu et vu en moi-même les trois mondes », dit-il, « (1) le monde Divin, Angélique, ou Paradisiaque ; (2) le monde obscur, l'origine du feu ; et (3) le monde externe, visible, en tant que respiration ou expression des mondes internes et spirituels. » † Et l'intuition du suprahumain pouvait brillamment consumer des hommes qui n'étaient pas étrangers à l'esprit de l'investigation scientifique ; c'est Swedenborg ° qui écrivait : « Si les anges et les esprits étaient retirés à l'homme, il tomberait instantanément mort, et eux, de l'autre côté, ne pourraient pas subsister, si l'homme leur était retiré. »

Mais, en dehors d'individus dispersés, les églises protestantes ont été de moins en moins inclinées à prendre au sérieux leurs propres doctrines officielles concernant les anges. Il est vrai que, au début du XIXe siècle, il s'est produit un renouveau × mineur de l'angéologie protestante « dans un sens philosophique et idéalisant » sous l'influence de Schelling et, plus tard, des ecclésiastiques comme l'évêque Westcott + et Dean Randall se sont déclarés fortement du côté des anges, mais en général le sujet avait cessé d'intéresser l'esprit religieux moderne. Néanmoins la croyance en les anges reçoit encore une pleine reconnaissance liturgique dans les églises romanes et anglicanes ; nos églises leur sont encore consacrées ; la fête de Saint Michel et de tous les anges est encore indiquée dans nos agendas (bien que ce soit le propriétaire et non l'archange qui obtienne son dû le 29 septembre) ; des hymnes chantés avec vigueur tous les dimanches annoncent notre conviction inébranlable que dans ou au-dessus du firmament demeurent des êtres innombrables et intelligents dont le souci est notre bien-être spirituel. Et ceci n'est ni ridicule ni surprenant si, sous la surface, nous croyons encore, avec nos innombrables ancêtres païens et chrétiens, en la hiérarchie du ciel. C'est peut-être la forme de cette conviction, et non sa substance, qui s'est épuisée. Ce n'est peut-être pas tant que « nous n'avons plus d'anges », φ mais plutôt que nous les avons égarés. Nous pouvons convenir avec Keats ø que les hiérarchies de Milton sont un rêve, mais je pense que nous sommes en train de nous éveiller à celles qui leur succèdent.

3. L'APPROCHE À PARTIR DE L'INTUITION PRÉSENTE

La nature humaine et les besoins de l'homme ne se transforment pas en une nuit. La terminologie change, l'imagerie est refondue, la classe sociale perpétuant la tradition se transforme ; mais la substance de la tradition continue intacte. • Les tours de magie qui font disparaître les choses ne sont pas une chose nouvelle. Et nous avons peu d'excuses pour nous permettre de nous y laisser prendre. Par exemple, il y a Saint Augustin, qui, ayant consacré sa puissance intellectuelle et morale, et neuf livres de son grand œuvre, à démolir les dieux païens, continue dans le dixième à construire avec enthousiasme sa doctrine des anges. Un millénaire plus tard, la science, démolissant les anges à son tour,

† [Second Epistle](#).

° [True Christian Religion](#), 118.

× Hagenbach, [History of Doctrines](#), iii. pp. 193, 334 et suivantes.

+ Westcott (1825-1901) met l'accent sur le « ministère des anges dans la nature, qui les rapproche, eux et le monde, plus près des hommes... " Je ne peux voir ", écrit un personnage qui était lui-même un physiologiste distingué, " dans toute la nature que les actes d'amour des êtres spirituels. " Aussi étrange que cette conception puisse être, elle contient, je crois, des vérités que nous n'avons pas encore maîtrisées. » [Historic Faith](#).

Schleiermacher résume la doctrine des anges avec la remarque que leur existence possible ne devrait pas influencer notre conduite, et que nous ne pouvons plus attendre aucune révélation de leur être. De nos jours, C. C. J. Webb va plus loin, et considère que c'est un mérite du christianisme qu'il ait infléchi la croyance dans « les volontés non-humaines finies opérant dans le monde ». [Natural Theology](#), p. 102. En manière de contraste, voyez l'[Apologia](#), III, de Newman à propos des anges.

φ Francis Thompson, 'A Carrier Song' ; cf. Wordsworth, [Ecclesiastical Sonnets](#), 24, sur le passage des anges.

ø Lettre à Reynolds, Août 25, 1819.

• « La culture ancienne s'est effondrée et est apparemment morte. Mais en fait elle continue à vivre en nous en tant que strate profonde de notre être. » Berdayev, [The Meaning of History](#), p. 221. Et cette strate git plus près de la surface chez l'homme sans éducation que chez l'homme éduqué. Young écrit : « Les Philistins croyaient jusqu'à récemment que l'astrologie avait été réfutée depuis longtemps, et qu'elle était une chose dont on pouvait rire en sécurité. Mais aujourd'hui, s'élevant des profondeurs sociales, elle cogne à la porte des universités... Les grandes innovations ne viennent jamais du dessus ; elles viennent invariablement du dessous. » [Modern Man in Search of a Soul](#), p. 243.

les restaure discrètement sous la forme des Forces, des Principes et des Lois – puissances vagues qui (personne ne sait comment) contraignent la matière insensible à l'obéissance, tandis qu'une foule de Facultés, Instincts, et Tendances, et autres démons à peine déguisés, gouvernent les vivants. Et quand une science plus sophistiquée les exorcise, est-ce la fin du suprahumain ? Pas du tout. Tous ne sont pas emportés par l'erreur apathique. À l'imitation du prestidigitateur qui dirige notre attention sur la main qui n'accomplit pas le tour de magie, la tradition des ordres suprahumains survit, et même fleurit, dans les lieux les moins attendus. Ses gardiens ne sont plus intellectuellement respectables ; sa présentation est remplie de fantasmes et souvent mélangée avec des idioties patentes ; elle est tout à fait incapable de se défendre elle-même contre les armes de précision des ennemis du suprahumain. Les sages ont exécuté l'univers, et il reste aux hommes simples à faire revivre le corps du mieux qu'ils peuvent, en utilisant les moins orthodoxes des médecines. * Pour eux, le monde continue à vivre : cela demande un Mons, un Marathon ou un lac Regillus, pour ramener les anges de leurs lieux cachés, mais ils sont sûrement là.

Que l'imagination populaire doive se révolter ne doit pas nous étonner : les étendues blanches et délavées de l'univers scientifique sont compensées par les absurdités rococo de l'astrologie, du spiritualisme, de la théosophie, de l'anthroposophie, et des innombrables cultes de l'ancien monde et du nouveau. Plus l'image scientifique est claire et dépouillée plus l'image non scientifique est outrageusement ornée ; et l'inhumanité de la première n'est pas sans relation avec l'extravagance bien trop humaine de la seconde. Bien sûr, il est facile de montrer que, prises en détail et pour argent comptant, ces mythologies modernes ne sont rien d'autre que des puérités prétentieuses. Mais ce qui reste, ce qui est indestructible et vivant et valable, ce qui est retenu en fiducie pour l'humanité, c'est la poussée générale de cette tendance à insister sur un univers vivant, sacramentel, qui est bien plus frénétiquement magnifique que nos imaginations les plus échevelées. ×

« D'abord et avant tout doit être guérie », écrit le professeur Saurat •, « la division parmi les hommes entre haut et bas. Dans notre monde la pensée est divisée : nous avons une classe haute et éduquée qui cultive la science, et une masse du bas sans éducation qui cultive une magie primitive sous toutes ses formes. » La science a nettoyé et désinfecté un vaste cordon sanitaire entre Dieu et l'homme – un no man's land et un no angel's land stériles que l'homme du commun est tranquillement déterminé à traverser par toutes sortes de moyens impropres. L'abîme, comme Saurat le dit : « est trop large pour lui s'il doit le franchir en tant qu'homme. De ce fait, il en appelle aux esprits de toutes sortes, aux anges et aux fées, pour remplir les cieux au-dessus de lui, qui séparent les étoiles et les montagnes ». Et ainsi commence à émerger « une image de la réintégration, telle qu'on la voit dans les masses aujourd'hui, parmi les rêveurs, parmi les poètes – et que les poètes ont toujours connue ».

Les curieuses sectes et communautés religieuses fondées en Amérique pendant le XIXe siècle en fournissent des exemples. Cyrus R. Teed, le prophète de la secte des Koreshiens, croyait dans une « cosmogonie cellulaire » élaborée, et pratiquait un rituel basé sur les mouvements des étoiles et des

* C'est une des caractéristiques distinctives de l'épistémologie de Wundt (dans son Système de philosophie) que d'importants processus de pensée doivent se trouver chez les peuples longtemps avant qu'ils aient été repris dans la science. William James (The Will to Believe, pp. 301 et suivantes.) avait une opinion semblable : « Celui qui portera attention aux faits de la sorte chère aux mystiques (James écrit à propos du « mysticisme » populaire), tout en réfléchissant sur eux à la façon scientifique-académique, sera dans la meilleure position possible pour aider la philosophie. »

Albert Schweitzer (The Decay and Restoration of Civilization, pp. 11 et suivantes) rend la valeur d'une philosophie proportionnelle à sa capacité de devenir une philosophie vivante du peuple, lui fournissant « une nourriture avec laquelle apaiser la faim spirituelle du présent ». Les philosophes qui méprisent ou ridiculisent les superstitions populaires feraient bien de se demander si ces superstitions ne se sont pas précipitées pour remplir le vide si méticuleusement préparé par la philosophie.

× Pour exposer la matière crûment, le cosmos n'est vraisemblablement pas inférieur en inventivité à cette portion de lui-même connu comme étant Helena Petrovna Blavatsky. « Pensons donc impérialement », dit W. MacNeile Dixon, « car la plus magnifique de nos pensées est la plus proche de la vérité ». The Human Situation, p. 323.

• The Gods of the People, pp. 7 et suivantes. Dans son livre, le Professeur Saurat inclut, sous le titre « Textes du XXe siècle », une quantité de matériaux fascinants qui lui ont été fournis par le Dr M. Joyce Fisher et M. Sidney Arnold, éditeur des Psychic Times. Cet important dossier sur une tradition orale vivante abonde en références aux planètes et étoiles vivantes (« vous avez raison d'identifier les esprits avec les étoiles »), les fées, les anges et les esprits ; par-dessus tout, il y a cette affirmation sur la capacité de l'homme à voyager dans un cosmos où abondent la vie et le sens. Une peinture plus différente de l'univers de l'homme scientifiquement éduqué est difficile à imaginer.

Un monothéisme pur, comme Renan le disait virtuellement, est stérilisant. Un pur athéisme l'est de même. Ensemble, ils peuvent se révéler, dit Aldous Huxley, « être l'introduction, par voie d'une réaction presque désespérée, à un nouveau polythéisme plus parfait, lui-même expression symbolique d'une nouvelle attitude affirmative envers ces forces divinement mystérieuses de la Vie contre lesquelles nous blasphéons maintenant avec tant d'ingratitude. » Do What You Will, 'One and Many'.

planètes. Thomas Lake Harris, grand prêtre notoire de la Fraternité de la Vie nouvelle, annonçait que « les anges étaient au travail pour changer les élus dans un état archi-naturel prêt pour le Deuxième Avènement. Ils nettoient l'intérieur et ne laissent qu'une enveloppe d'humanité, et ils déchargent toutes les parties les plus grossières sur les damnés. » ° Joseph Smith avait reçu des visions des anges bons et mauvais, et son Livre de Mormon en comporte de nombreuses descriptions. + Certaines de ces sectes φ étaient fondées par des personnes sans instruction, dont les enseignements « inspirés » n'avaient pas de lien évident avec la tradition ancienne : leur continuité avec cette tradition est donc des plus significatives. D'autres sont conscients de leur lignage, et utilisent le langage du passé tout en pourvoyant aux besoins religieux contemporains. † L'une de ceux-ci est Annie Besant, la voyante théosophe, qui écrit : « Sur le plan mental, dans ces deux grandes divisions, existent des intelligences innombrables... Les Lumineux qui guident les processus de l'ordre naturel, qui surveillent les foules des entités inférieures... et les soumettent dans leurs nombreuses hiérarchies à leurs grands suzerains des sept Éléments. Ce sont, comme on peut directement l'imaginer, des êtres d'une vaste connaissance, d'une grande puissance, des créatures d'une apparence des plus splendide, rayonnantes, éclatantes, aux mille nuances, comme des arcs-en-ciel de couleurs changeantes et célestes, d'une contenance impériale et majestueuse, des incarnations d'une énergie calme, et d'une force irrésistible. » • Robert Roberts, le Christadelphien, propose une doctrine des anges, qui sont immortels, parfaits, et traversent l'espace à volonté pour le travail de Dieu. À la mort, le croyant les rejoint. Dieu est physiquement présent à la fois dans le soleil, et dans le Soleil plus grand qui est le centre caché du cosmos. Sa lumière crée et soutient toutes choses. L'extraordinaire visionnaire Rudolf Steiner × déclare que par la méditation et l'entraînement de la volonté on peut quitter le corps et entrer dans « le monde des âmes et du spirituel », et toutes sortes de royaumes suprasensibles. Ainsi de suite, indéfiniment.

De tels cultes, qui s'épanouissent le plus parmi les gens à peine éduqués, laissent froides les grandes masses de la population. Ces dernières ont d'autres manières de satisfaire leur faim de suprahumain – l'astrologie, par exemple. * Évidemment, ni la science populaire, ni de tels exposés soignés comme celui du Dr Eisler, ni l'ambiguïté révélatrice et le vague des prévisions des astrologues du journal du dimanche, ni le fait d'avoir prédit en confiance la paix au lieu de la guerre en 1939, ne sont suffisants pour ébranler la croyance commune que d'une certaine manière les détails de l'existence humaine sont liés aux événements cosmiques, que les espoirs et les destinées de l'homme sont d'une certaine façon écrits dans le ciel, qu'en un certain sens l'homme est stellaire et les étoiles humaines. ^ Mais les absurdités patentes et l'échec de l'astrologie sont à certains égards son point fort : ce qui se développe aussi bien, même quand on le réfute, est en fait profondément enraciné, et digne d'être pris plus au sérieux. On pourrait montrer que la prédiction astrologique est fautive et de plus d'une telle fausseté incompétente qu'un simple travail de supposition intelligent peut mieux faire, et on en conviendrait avec vous – avec, plus vraisemblablement que le contraire, la réserve secrète qu'il y a probablement quelque chose là-dedans, tout de même. Je suggère qu'il est mieux de respecter cette intuition pérenne, et de montrer en

° Cf. Henry V, I. 1. (29-32).

+ Par exemple, 1 Nephi, I. 8 ; 2. Nephi, IV. 24 ; XXXII. 3 Helaman, XIII. 28.

φ Voyez, pour d'autres exemples, Ray Strachey, Group Movements of the Past.

† Par exemple, P. D. Ouspensky, Tertium Organum, XVII.

Pour une vision remarquable et christianisée de la cosmologie théosophique, voyez les Visions of the Spiritual World de Sadhu Sundar Singh. Il y a ici « d'innombrables plans d'existence » habités par des anges et des esprits du mal – des plans au travers desquels l'homme passe après la mort, jusqu'à ce qu'il trouve son propre niveau.

• The Ancient Wisdom, p. 114.

× An Outline of Occult Science, Knowledge of the Higher Worlds and its Attainment, etc. Les défauts de l'anthroposophie de Steiner sont son obscurité, son côté arbitraire, et sa sur-insistance sur la subordination humaine à la hiérarchie cosmique, qui est pour la plus grande part considérée comme extérieure à l'homme. Ses mérites sont la réalisation brûlante des plans élevés, et le besoin d'une discipline si l'homme doit y monter.

* Voyez du Dr Robert Eisler, The Royal Art of Astrology. Pour une défense de l'astrologie, voyez Rupert Gleadow, Astrology in Everyday Life. Il ne souscrit pas certainement aux lignes de John Webster : « Nous sommes simplement les balles de tennis des étoiles, frappées et échangées de la manière qui leur plaît. » The Duchess of Malfi, V. 4. Cette vision extrême correspond à celle de Swedenborg : « La volonté de l'homme et sa compréhension sont gouvernées par le Seigneur au moyen des anges et des esprits, et... l'homme ne peut pas faire un seul pas sans l'influx d'un pouvoir qui vient du ciel. » Heaven and Hell, 228.

^ Dans Mad Shepherds, Dr L. P. Jacks fait dire à Snarley Bob : « Mais quand on en vient aux étoiles, vous voulez être une sorte de médium avant que vous puissiez y parvenir... ce qui est désirable c'est d'arriver directement au bord du monde et ensuite de regarder en arrière. C'est ce que les étoiles vous enseignent à faire ; et quand vous l'avez fait – ma parole ! Cela vous nettoie de l'intérieur ! » Cf. A Living Universe, p. 39 par Dr Jacks.

D'après Coleridge, « Aucun homme n'a jamais été un grand poète sans être en même temps un philosophe profond. Car la poésie est l'épanouissement et le parfum de toute la connaissance humaine. »

quel sens plus profond elle est vraie, que de passer son temps à détecter les failles bien trop évidentes qui fissurent sa surface.

« Occasionnellement », écrit Denis Saurat, « un grand homme établit une connexion avec le peuple. » + Prophétie et poésie (à l'origine une seule et même chose, et que l'on attribuait au contact avec les pouvoirs surnaturels φ) font s'articuler les croyances confuses des masses, et préfigurent, peut-être, les découvertes intellectuelles de demain. Schiller définissait le génie comme conscient-inconscient – « Les poètes », dit-il, « sont les hiérophantes d'une inspiration d'un abord difficile, les miroirs d'ombre gigantesques que le futur projette sur le présent. » S'il en est ainsi, il semble vraisemblable que nous redécouvrirons officiellement avant très longtemps le monde suprahumain aux nombreux niveaux, le cosmos qui n'est pas moins mais plus vivant que ne l'est l'homme. Car ses prophètes comprennent Wordsworth, ø Shelley, Tennyson, + Browning, ° Elizabeth Barrett Browning, ⊗ Coventry Patmore, • Christina Rossetti, ø Hugo, Meredith, Francis Thompson, ⊕ Rilke, A.E., Yeats, James Stephens et Edith Sitwell... mais il serait plus facile de prendre, parmi les poètes modernes, ces quelques-uns qui ne portent pas témoignage, d'une manière ou d'une autre, ceux qui ne sont pas des prêtres célébrant le remariage du terrestre du céleste, que le bon sens a séparés.

Les poètes nous rappellent que très profond, dans nos os, nous croyons dans les hiérarchies, et sommes du groupe des anges sans le savoir ; et la plainte de John Cowper Powys ^ qu'il y a un « déni universel de l'existence des Êtres Surnaturels qui n'est pas seulement naïf et stupide, mais mauvais, arrogant, bigot », est loin d'établir toute l'affaire. Certains d'entre nous, en fait, se trouvent dans la condition perplexe du chien philosophique de Franz Kafka × pour lequel les êtres supracanins étaient aussi incompréhensibles que les êtres suprahumains le sont pour nous. (Dans l'expérience de ce chien, les hommes sont invisibles, inaudibles, et inodores, et en fait complètement absents, ils sont une hypothèse qu'il ne peut pas tout à fait s'empêcher de faire. « Car qu'y a-t-il là réellement sinon notre propre espèce ? » demande-t-il. « À qui d'autre peut-on faire appel dans ce monde vaste et vide ? Toute connaissance, la totalité de toutes les questions et de toutes les réponses, est contenue dans le chien. » Cependant, les chiens font les choses les plus déconcertantes, comme de s'élever en l'air, et obtenir de la nourriture à partir de l'air au moyen de chants et d'incantations, et même de marcher, douloureusement et sans aucun naturel, sur leurs jambes arrières. Il n'y a pas de doute (spécule cet animal philosophique) que c'est parce que les chiens arrosent le sol à courts intervalles que le sol produit de la nourriture, qui trouve son chemin dans l'air et ensuite retombe vers le chien. Mais comment ?...) Il est tout aussi possible d'être torturé, comme Kafka l'était, par notre échec à comprendre les intentions des arbitres transcendants et mystérieux de nos destinées, que d'être fortifié par la réflexion que nous ne sommes pas seuls et que personne ne prend soin de nous dans l'univers. Toute l'œuvre de Kafka tourne autour de ce problème : comment vivre nos vies en harmonie avec la volonté d'êtres suprahumains. Son génie repose davantage sur sa sensibilité particulière à leur existence, que sur des découvertes quelconques qu'il aurait faites quant à leur nature. ◉

+ *Op. cit.*, p. 19.

φ Voyez N. Kershaw Chadwick, Poetry and Prophecy, p. 14. Cf. Jung : « Quand la vie consciente se caractérise par la partialité et une fausse attitude, alors (les images primordiales) sont activées – on pourrait dire « instinctivement » – et elles viennent à la lumière dans les rêves des individus et les visions des artistes et des voyants, restaurant ainsi l'équilibre psychique de l'époque. De cette manière, l'œuvre du poète en vient à satisfaire le besoin spirituel de la société dans laquelle il vit. » Modern Man in Search of a Soul, pp. 197-8.

Par exemple, ø 'Expostulation and Reply' ; + In Memoriam, 85 ; ° 'Saul', 19 ; ⊗ 'A Child Asleep' ; • 'Heaven and Earth' ; ø 'The Face of the Deep' ; ⊕ 'The Kingdom of God' ; et d'autres déjà cités. Voyez, à propos des hiérarchies, les Entités dorées dans le ciel qui prennent soin de nous, du feu qui est en nous et dans les cieux, les poèmes 'Invocation' ; 'An Old Woman', I & II ; 'A Young Girl' ; 'Holiday' ; 'Tears' ; 'The Two Loves' ; dans Green Song and Other Poems, Street Songs, The Song of the Cold, par Edith Sitwell. Voyez aussi la poésie de Kathleen Raine.

^ A Philosophy of Solitude, p. 73.

× 'Investigations of a Dog' (inclus dans la collection intitulée The Great Wall of China, traduite par W. et E. Muir) est une petite pièce maîtresse de l'« angéologie » moderne. Le même livre contient d'autres pièces pertinentes, telles que 'The Problem of our Laws', en laquelle les pouvoirs suprahumains apparaissent comme une noblesse mystérieuse, administrant la société aux moyens de lois également mystérieuses. Ces pouvoirs dominent encore son roman inachevé The Castle, dont le héros est apparemment la victime de leur bureaucratie incompréhensible ; mais il y a toujours pour Kafka la possibilité que ce qui apparaît comme une inefficacité sans sentiment ni malice fasse vraiment partie d'un plan profond et infiniment sage. Le thème du The Trial est semblable. Cela nous rappelle la remarque de William James que nous sommes probablement dans l'univers comme nos animaux familiers sont dans nos bibliothèques – incapables de supposer la signification de tout cela. (A Pluralistic Universe, p. 309). Et l'expérience alarmante du Roi Rouge au début de Through the Looking-Glass.

◉ Kafka n'est, bien sûr, qu'un écrivain parmi de nombreux autres prosateurs qui se sont dans les temps récents déclarés pour quelque chose comme des anges. Il y a, par exemple, le général Youngusband (Life in the Stars), J. E. Boodin (Cosmic Evolution), James Ward (The Realm of Ends, p. 185) ; cf. C. A. Richardson, Happiness, Freedom and God, p.182, l'Évêque Gore, The Religion of the Church, pp. 35-6. Le Dr Inge, toujours suspicieux de tout ce qui sent l'occulte, affirme néanmoins : « L'opinion ancienne "qu'il y a de nombreuses choses dans l'univers plus divines que l'homme" me semble entièrement raisonnable et probable. L'apothéose des étoiles dans Plotin est en tout cas une doctrine bien plus respectable que le déni d'une pluralité de mondes contenant des êtres intelligents, que nous trouvons chez Hegel », qui comparait les étoiles à une sorte d'éruption sur le visage

4. L'APPROCHE THÉORIQUE

L'angéologie est une science négligée mais prometteuse.

Considérons les principaux stades dans notre appréciation du soleil. (1) Il confronte l'homme primitif comme un « Toi » indivis ; (2) Mais il se scinde graduellement en un corps animé et un esprit animateur. (3) Le fossé se creuse encore plus profond, jusqu'à ce que nous ayons d'un côté une sorte de ballon lumineux, et de l'autre son navigateur angélique nommé par Dieu. (4) Au moment opportun, nous sentons que nous pouvons faire l'économie du manipulateur de ballon : la supervision de Dieu suffit. (5) Celui-ci devient également superflu dès que nous supposons qu'il a créé l'univers physique en tant que machine automatique. (6) Et le dernier pas est maintenant facile : nous n'avons qu'à nous dispenser de l'hypothèse inutile (inutile, parce qu'elle pose plus de problèmes qu'elle n'en résout) d'un Dieu créateur, et dire que le soleil « s'est simplement manifesté », en tant que produit fortuit d'une loi naturelle aveugle.

Il y a encore autre chose. Non content de ce meurtre, nous continuons à démembrer le cadavre. Ce qui veut dire que nous trouvons que toutes les qualités sensibles que nous avons naïvement situées là-bas dans le soleil sont réellement ici en nous, et même que son mouvement apparent est le nôtre. Finalement, nous lui enlevons sa dernière et misérable possession – sa matière nue se dissout dans le bain acide de la physique moderne.

Nous avons tué notre soleil lentement, et avons disposé de son corps de manière commode. Mais, comme assez souvent dans ces cas-là, il y a une suite. La victime se retrouve dans le lieu le plus invraisemblable – en nous-mêmes. Comme le guerrier sauvage qui mange le cœur de son ennemi pour acquérir son courage, nous avons pris en nous-mêmes tout ce que nous avons supprimé à notre objet. ° Le « moi » revendique maintenant le mouvement, la chaleur, la brillance, la couleur, la conscience, l'intelligence astronomique, la science de la navigation sidérale, qui auparavant appartenaient au « Toi ». En fait, rien n'est perdu : cela n'est que transféré. Ce n'est d'ailleurs pas transféré au-delà du Soleil. Car, au cours de ce glissement du pôle objet au pôle sujet, une des choses que nous avons apprises est que l'Humanité, la Vie et la Terre ne sont pas des troupes d'envahisseurs ou des parasites qui infestent le système solaire, mais les plus vitaux de tous les organes solaires. Le « moi » est après tout l'agent du « Toi », non son rival : sa croissance aux dépens de l'autre est uniquement la manière de l'autre de grandir avec d'autant plus d'exubérance.

Ainsi nous sommes revenus là où nous avons commencé – le « moi » confronte un « Toi » solaire ; avec la différence que ce dernier, en raison de sa mort lente et de son démembrement dans nos mains, est maintenant beaucoup plus vivant que jamais. Et cette histoire est vraie du suprahumain en général – de la Vie, de la Terre et du Soleil, des étoiles et du cosmos lui-même ; tous nos dieux sont condamnés à mort, pour resurgir à nouveau en nous, et notre héritage social est à la fois l'instrument légal et le résultat vital de cette mort. M. Christopher Dawson × et d'autres ont très justement attiré notre attention sur les

des dieux. *The Philosophy of Plotinus*, i. pp. 107, 211.) Et même Alexander voyait qu'il était nécessaire pour le propos de l'exposition de postuler des anges au début comme un jeu, et ensuite sérieusement. (*Space, Time and Deity*, i. pp. 19-20 ; ii. p. 346.) Avec une intention sérieuse, mais d'une manière différente, il y a les anges de Mallarmé, Stephan George (*Der Teppich des Leben, Das neue Reich*). Paul Valéry ('Palme', 'La Pythie'), et d'autres poètes symbolistes – des anges qui n'ont pas encore rompu leurs amarres, il est vrai, avec la subjectivité du poète. Dans l'« Ode secrète » de Valéry, c'est le poète qui projette les dieux étoilés, de sorte que son œuvre se rende visible dans les constellations du Taureau, du Chien et de l'Ours. Yeats, d'un autre côté, se considérait lui-même comme l'instrument plutôt que la source des ordres non humains de l'être.

° En effet, l'homme moderne chante l'ancien hymne égyptien 'Cannibal Hymn' : « Le ciel est sombre, les étoiles sont embrumées... les os (même) du dieu de la terre tremblent... quand ils voient (cet homme mort) apparaître animé comme un dieu... (Il) est le seul qui mange les hommes et vit des dieux... (Il) est celui qui mange leur magie et dévore leur gloire. Les plus grands d'entre eux sont pour son petit-déjeuner ; ceux de taille moyenne sont pour son dîner ; et les plus petits d'entre eux sont pour son souper. »

Dans le roman *Perelandra* de M. C. S. Lewis, l'Archonte de la planète Vénus transmet à un couple d'habitants le contrôle de la navigation de la planète et de sa gestion interne ; mais ceux-ci demandent à l'Archonte de continuer à les aider (pp. 236-8). Un excellent arrangement ! Pas de « Toi dévorateur », ni de « moi » cannibale ici.

× M. Dawson écrit : « C'est en connexion avec la religion solaire, la monarchie solaire et l'au-delà céleste, que nous trouvons la première conception claire d'une loi de justice qui est à la fois sociale et divine. Maat – la Justice – est la première divinité abstraite et elle est à la fois la fille du dieu Soleil et le pouvoir qui inspire et donne sa réalité à l'ordre du roi. » (*Religion and Culture*, p. 120.) Mais le développement de la jurisprudence signifie sa sécularisation, le solaire devient l'humain.

origines religieuses de la culture séculaire ; mais les positivistes ont, avec une égale justification, pendant longtemps insisté sur le fait que la science s'est étendue en annexant le territoire détenu par la foi. Si l'origine de la culture est liée aux dieux vivants d'une religion vivante, son développement est également lié à leur mort lente. L'homme ne peut rien faire sans les dieux, car il vit par ce déicide. Son progrès est leur régression. φ Il s'étend en absorbant l'objet, en rétractant ses projections, en échangeant le transcendant pour l'immanent. Pour finir, l'univers environnant est presque vide, et l'homme est sur le point d'éclater. C'est la condition périlleusement explosive à laquelle nous sommes parvenus maintenant. Tout ou presque tout ce qui pouvait être obtenu par le transfert temporaire du divin, depuis les tabernacles célestes aux tabernacles terrestres et humains, a maintenant été obtenu, et le temps est maintenant venu pour la réhabilitation de l'objet divin. Nous devons maintenant reconnaître que nous sommes possédés, † que ce que nous pensions être simplement notre science est en fait la science des anges – tous n'étant pas de bons anges – qui ont établi leur séjour en nous. Les réprimer plus longtemps est dommageable. La projection est devenue une nécessité : c'est cela la leçon de la nouvelle angéologie. « Le Ciel et la Terre, les Anges et les Hommes, Dieu et toutes les choses doivent être contenus dans nos âmes ; pour que nous puissions devenir de glorieux personnages », dit Traherne ; * l'ennui c'est que, cependant, quand ils sont ainsi confinés ils deviennent un ennui pour nous, et tendent à apparaître plus diaboliques que divins, jusqu'à ce que nous nous en libérions. ø

Le fait est que le dualisme corps-esprit, qui a opéré des siècles avant que Descartes ne le rende explicite, était d'une portée beaucoup plus grande qu'il ne le suspectait : il a divisé l'univers depuis l'étoile jusqu'au ver. Un rideau de fer impénétrable et au bord aiguisé est tombé, laissant au loin un monde physique mort, le cimetière aux multiples niveaux des dieux, et plus près l'esprit aux nombreux niveaux qui est dans l'homme. Ensuite, quelque trois siècles plus tard, comme si l'homme n'avait pas encore été suffisamment isolé de la nature, un deuxième rideau de sécurité est tombé : Freud a complété la distinction entre le contenu objectif manifeste de l'esprit – ses « idées évidentes de la réalité extérieure » – d'un côté, et ses opérations cachées, ses mécanismes et sens subjectifs, de l'autre. Au-delà de ce deuxième rideau gît l'esprit conscient ; de ce côté-ci repose l'inconscient. Et ainsi nous avons non un monde unique mais trois pseudo-mondes – le royaume extérieur de la nature, la cité de l'esprit et la citadelle intime des processus psychiques cachés.

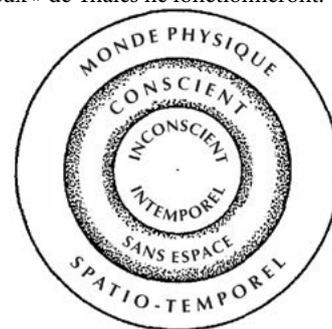
Nous avons de fait une trinité de hiérarchies. Premièrement, une hiérarchie sans esprit dans l'espace ; deuxièmement, une hiérarchie sans corps qui, bien qu'elle reflète dans les départements de sa science la première hiérarchie, est elle-même en dehors de l'espace ; troisièmement, une hiérarchie qui est à la fois sans corps et sans esprit au sens ordinaire, un inconscient individuel et racial qui, semblerait-il, reflète une partie (sinon la totalité) de la première et de la seconde hiérarchie, mais qui est en lui-même non seulement hors de l'espace mais d'une certaine manière hors du temps également. × Il n'est maintenant pas surprenant de voir que, ayant ainsi divisé en trois cet univers, il nous

φ Mais beaucoup dépend de la manière dont nous perdons notre religion et tuons nos dieux. Comme Sir William Mitchell Ramsay l'a indiqué, la décroissance de la fertilité et de la population en Asie mineure a été étroitement liée à la piété déclinante envers la Terre-Mère.

† Les primitifs, indique Jung, croient que leurs dieux sont purement extérieurs. « Leur caractère en tant que projection n'a jamais été réalisé. À l'ère des Lumières les gens ont d'abord vu que les dieux n'existaient pas et qu'ils n'étaient que des projections. Par là, ils furent annihilés. Les fonctions psychologiques leur correspondant ne furent cependant pas du tout annihilées, mais ressenties dans l'inconscient et par là même empoisonnèrent les gens d'un excès d'une libido auparavant consacrée au service de l'image divine. » *Two Essays on Analytical Psychology*, p. 99.

* *Centuries of Meditations*, II. 84.

ø Jung a indiqué que, de l'autre côté, là où les figures archétypiques sont complètement extériorisées et projetées, elles restent inconscientes en tant que facteurs psychiques, et leur pouvoir créateur est largement perdu. (*Psychologie und Alchemie*, p. 23) Ce dont nous avons besoin n'est ni d'une projection totale et primitive ni d'un retrait moderne et total, mais de leur union. Ni le « S'il n'y a pas de Dieu, alors je peux être Dieu » de Kirilov dans *The Possessed*, ni le « Toutes les choses sont remplies de dieux » de Thalès ne fonctionneront.



× L'inconscient collectif est pour Jung le dépôt de notre passé ancestral, actif en nous maintenant. Il est « le dépôt de l'expérience ancestrale qui contrôle tout depuis des millions d'années incalculables, l'écho d'événements mondiaux préhistoriques... une sorte d'image du monde intemporelle, avec un certain aspect d'éternité, opposée à notre image du monde consciente et momentanée. Cela ne signifie rien d'autre qu'un autre monde, un monde en miroir si vous voulez. » *Contributions to Analytical Psychology*, p. 162. (Cf. *Seelenprobleme der Gegenwart*, p. 175.) De plus, dans l'inconscient « ces pouvoirs que les hommes ont toujours projeté dans l'espace comme des dieux sont encore actifs, et ils les adoraient avec des sacrifices... Les pratiques et convictions multiples, qui, depuis les temps les plus reculés, ont joué un si grand rôle dans l'histoire humaine, ne reposent pas sur des découvertes arbitraires et des opinions d'hommes individuels, mais doivent leur origine bien plus à l'existence de pouvoirs forts et inconscients que nous ne pouvons pas négliger sans troubler l'équilibre psychique. » *C. A. P.*, p. 161

reste trois abstractions, de simples souvenirs ou des fossiles de la totalité. Grossièrement parlant, la première est entièrement matière et n'a aucune conscience, la deuxième a toute la conscience et aucune matière, la troisième n'a ni matière ni conscience. Toutes les trois, quand on les sépare, sont des fantômes et des absurdités. Il n'y a nul doute que la guillotine devait tomber, et qu'elle est tombée deux fois, mais il est d'autant plus nécessaire que les blessures qu'elle a causées doivent maintenant guérir. Car il y a une hiérarchie unique, à la fois « moi » et « Toi », subjective et objective, ici et là-bas, esprit et corps, inconscient et conscient, selon la manière dont elle est regardée. Pour faire un univers convenable, les trois hiérarchies doivent être superposées. Et ceci signifie une révolution copernicienne d'une envergure et d'une profondeur incomparables. Premièrement, chaque département de la science doit être reconnu comme l'esprit de son propre sujet, de sorte que l'astronomie devienne véritablement la science des étoiles, la biologie la science de la vie, et ainsi de suite. Deuxièmement, notre art doit briser sa prison humaine pour aller dans le monde en liberté, de sorte que la beauté et le statut cosmique soient une fois de plus rapprochés ; de sorte que nous puissions à nouveau entendre dans notre musique la plus ravissante des voix des anges, ° les fils de Dieu criant de joie et l'harmonie des sphères ; de sorte que chaque véritable artiste soit vénéré comme étant, littéralement et non pas métaphoriquement, l'instrument d'une inspiration divine. Troisièmement, la structure de l'expérience religieuse doit à nouveau être raccordée à la structure du cosmos, en unissant le Ciel et les cieux, les chœurs angéliques et les systèmes sidéraux, l'ordre moral et l'ordre scientifique ; de sorte que les halos étoilés des saints deviennent quelque chose de plus que de charmants ornements, et l'Ascension quelque chose de plus qu'un mythe, et l'échelle de Jacob des mystiques quelque chose de plus qu'une échelle de pompiers dans un rêve freudien.

Deux choses remplissaient Kant d'admiration – la voûte étoilée au-dessus, et la loi morale à l'intérieur de nous. C'était sa tragédie et c'est aussi la nôtre qu'elles fussent séparées. * Cependant c'était inévitable. L'ordre de l'esprit conscient est l'ordre de la nature, mais il ne peut être réalisé que jusqu'à ce que ce fait soit oublié, jusqu'à ce qu'ils soient séparés, et la nature étudiée comme si c'était quelque chose de totalement étranger à l'esprit. De même, l'ordre de l'inconscient est l'ordre de l'esprit conscient, mais à moins qu'ils ne soient précisément distingués tout reste obscur. L'intellect sidéral ne se déploie pas par l'inspection de soi, mais dans l'étude des étoiles dépourvues d'esprit ; l'art angélique ne se réalise pas dans ses propres imaginations intérieures, mais dans le commerce avec des données physiques entêtées ; la loi morale intérieure se dissocie des ciels nocturnes pour devenir davantage céleste. L'histoire naturelle des anges montre qu'ils sont faits de cette manière.

5. L'APPROCHE THÉORIQUE : LA SCIENCE DES ANGES

Depuis que nous avons abandonné la pensée des anges notre angéologie a fait de grands progrès. Prenons par exemple ce que Fechner appelait leur anatomie comparative. « La philosophie va couper les ailes d'un Ange » nous dit Keats ; × et (doit-on ajouter) ses bras et ses jambes. Car

° « Ou la musique n'est-elle pas le discours inarticulé des anges sur terre ? » écrivait Frederick William Faber, le compositeur d'hymnes. Cf. Henry V, 1. 1 : « Oui, à cet instant même, la circonspection apparut, pareille à un ange, chassa hors de lui l'Adam pécheur, et laissa son corps comme un paradis fait pour servir de séjour et d'enveloppe à de célestes esprits. »

Sur l'œuvre d'art comme étant essentiellement suprapersonnelle, voyez Jung, *op. cit.*, pp. 233 et suivantes. Le paradoxe, comme Jung l'indique, est que l'artiste est par un saisissement porté à créer, et que cependant la création est la sienne. Dans ses University Sermons, Newman dit que « nos frémissements mystérieux du cœur, et nos émotions enthousiastes » ainsi que nos inspirations procèdent d'une sphère plus élevée : « Ils sont la voix des anges ». Cf. Swedenborg, True Christian Religion, 235.

* Pour Plotin, écrit le Dr Inge : « C'est une question de foi que les hiérarchies de l'existence et de la valeur se trouvent nécessairement et ultimement correspondre. La totalité de sa philosophie est basée sur cette hypothèse. » La croyance contraire, que les valeurs et l'existence forment une série indépendante, est beaucoup moins raisonnable, bien qu'elle forme la base de la théologie ritschlienne. The Philosophy of Plotinus, i. p. 132.



Le Chérubin Raphaël

× 'Lamia', II. 234. Et il est certain qu'ils avaient besoin d'un bon élagage : six ailes sont bien trop, spécialement quand il n'y a pas de corps, mais une seule tête, à quoi les fixer. Les anges deviennent inévitablement d'un côté trop fantastiques (dans la cathédrale d'Auxerre, par exemple, ils apparaissent à cheval) ou d'un autre côté trop banals (dans certaines images du XVII^e siècle ils deviennent des bonnes, affairées à laver les vêtements de l'enfant Jésus). Mais le pire ce sont les hermaphrodites anémiques victoriens de T. Gambier Parry, dans des chemises de nuit tombant à la cheville, et embouchant des instruments qui ressemblent à des sarbacanes.

les foules angéliques de la philosophie naturelle sont brillantes mais ne sont pas autre chose que des sphères, des disques et des spirales sans membres. Elles sont des plus fascinantes à ce compte-là, cependant, et leur étude empirique est de presque toutes les manières beaucoup plus gratifiante que les constructions splendides mais stériles du Pseudo-Aréopagite. L'anatomie des principautés et des puissances dans les cieus, leur physiologie, leurs tours de taille et leurs poids, leur complexion et leur température corporelle, leurs groupes d'âge et leurs espérances de vie, leur taxonomie et leurs races, leur histoire naturelle – toutes ces choses sont le souci d'une science qui amuse des anges par mégarde, à condition qu'ils fassent semblant d'être morts. Quant à la psychologie de ces créatures, nous avons une science strictement watsonienne, un béhaviorisme céleste si méthodique que même la tentation d'attribuer un « esprit », une « conscience », ou une « vie » au sujet ne se produit jamais. Qui (en dehors de Fechner et de ce livre) penserait à appliquer la méthode introspective de la psychologie aux étoiles ? °

À tous égards, la totalité de la science, quel que soit son niveau hiérarchique, est une science psychologique. Elle est à la fois béhavioriste et introspective, d'après la manière dont elle est considérée. φ Quand l'attention se dirige sur l'objet, et que l'on passe à côté de l'activité de l'observateur scientifique (qui se conforme au statut de l'objet), alors c'est la psychologie béhavioriste du niveau concerné ; quand l'attention se dirige sur l'activité scientifique elle-même, c'est la psychologie introspective de ce niveau-là. Mais pour être la seconde avec efficacité, elle se considère elle-même comme seulement la première. Et cette méthode de l'objectivité n'étant pas embarrassée de soi a assurément fonctionné. En ayant écarté subrepticement tout vestige de vie, d'esprit et de valeur de l'objet là-bas pour le transporter au sujet ici, + et en même temps en ayant abaissé ou élevé tous ces biens accumulés à notre propre plan simplement humain, nous avons construit ici un vaste stock de choses qui (à condition qu'il soit combustible) sera le contenu de la nouvelle angéologie. Le problème pressant n'est plus celui de la production, mais celui de la distribution. Distribution verticale et horizontale, dans l'espace et dans le temps. * Nous devons répartir ce matériel verticalement, en le restituant à ses propres niveaux hiérarchiques ; nous devons le répartir horizontalement, en le restituant à l'objet en partant du sujet ; nous devons le répartir dans l'espace, à partir du Centre ici à chaque là-bas régional ; nous devons le répartir dans le temps, à partir du Centre maintenant à chaque À-ce-moment-là régional. Ou, pour être plus précis, nous devons reconnaître sa double situation : dans le plan vertical, il est à la fois humain et infrahumain, ou humain et suprahumain, de l'homme-à-partir-de-l'ange et de l'ange-à-partir-de-l'homme ; dans le plan horizontal, il est à la fois objectif et subjectif, propriété collective, polarisé, à-soi-à-partir-d'un-autre et à-un-autre-à-partir-de-soi ; dans l'espace il n'est ni simplement ici ni simplement là-bas, mais ici-à-partir-de-là-bas et là-bas-à-partir-d'ici ; dans le temps il n'est ni simplement maintenant ni simplement à ce moment-là, mais maintenant-à-partir-de-ce-moment-là et à-ce-moment-là-à-partir-de-maintenant. Dans les termes du chapitre III, le problème de nos anges est le problème de leur projection † – mais une projection des plus complexes et multiples ; ils doivent voler vers chaque coin de l'univers, sans cependant jamais nous quitter. Car la

° Parfois Fechner parle des âmes élevées comme si elles étaient inaccessibles à l'homme, mais à d'autres moments il adopte l'opinion opposée : « Dans un certain sens la psychologie de l'esprit qui nous surmonte peut être conçue comme une science empirique, tout comme la psychologie de notre propre esprit, dans la mesure où nos propres esprits sont des représentants partiels de l'esprit élevé. » (Lowrie, p. 154.)

φ À la suite de Leibniz (*Monadology*, 72), je pense qu'il n'y a probablement pas, Dieu excepté, d'« esprits suprahumains sans corps ».

+ Par exemple, Richard Bentley, le théologien du XVIIIe siècle, annonce dans ses Boyle Lectures « que le corps et l'âme de l'homme religieux et vertueux sont d'une plus grande dignité et excellence que le soleil, ses planètes et toutes les étoiles du monde ». Comme si cette âme n'avait rien à voir avec le soleil, les planètes et les étoiles !

* « Le monde de la culture a grandi, jusqu'à soumettre le monde de la nature et il a repoussé les frontières du monde spirituel surhumain au-delà des limites de la conscience. Et comme l'homme est devenu tout dans tout, il était naturel de croire que la religion aussi était un phénomène purement humain qui appartenait au monde de l'homme et n'avait pas de relation avec une réalité extérieure. » Christopher Dawson, *Religion and Culture*, p. 27.

† Et la projection signifie aussi la réflexion. Ainsi dit Hugo : « Les rêves sont les projectiles des étoiles ; les millions de soleils percent ton plafond et se mettent à éclairer ta chambre. » *Les Tables Tournantes de Jersey* p 378.

Légion qui nous possède est si immense que rien d'autre que la totalité de la nature dans l'espace et le temps ne pourra servir à son incarnation.

Notre pandémonium congestionné d'esprits déclassés (non distribués verticalement †) et désincarnés n'est pas lent à se faire lui-même ressentir : il est devenu un embarras de multiples manières, et une source fertile de dérobades et d'absurdités. Examinons, par exemple, ce concept central et presque sacré de notre temps, l'inconscient. Qu'est-ce qui pourrait reposer sur des fondations empiriques plus fermes, et cependant (en tant que telle) nous confronter à une autocontradiction plus flagrante, que cette superstructure de motifs inconscients, de contenus mentaux inconscients, d'émotions inconscientes ? ° Et les processus psychiques inconscients sont souvent (nous assure-t-on) plus intelligents que les conscients : une pensée sans penseur – voilà un miracle pour nous qui croyons que nous ne croyons pas aux miracles ! Ce à quoi nous croyons bien, ce sont les opérations que l'on qualifie d'inconscientes : les faits ne sont pas en question, mais leur interprétation. Et l'interprétation qu'ils réclament à grands cris, qui est implicite (et en fait partiellement explicite) en eux, est hiérarchique. Ma thèse est que ce n'est qu'en distribuant ce qu'on appelle l'inconscient (1) dans les niveaux de la hiérarchie, (2) dans le temps, et (3) dans l'espace, que nous pourrions donner un sens aux masses de données impressionnantes fournies par la psychologie moderne. ×

(1) J'ai d'excellentes raisons pour dire que, associé à mon esprit conscient, il y a un esprit dont je suis inconscient. Mais si je continue à dire que, parce que je suis inconscient de son contenu, personne de ce fait ne peut l'être, qu'il n'appartient pas à un système d'expérience quelconque manifeste, alors je suis coupable d'abord d'une contradiction dans les termes, et deuxièmement de me flatter stupidement. Mais (pourrait-on demander) à quels autres esprits, suffisamment en contact avec cet esprit conscient qui est le mien, puis-je attribuer mes processus inconscients ? Ce livre fournit immédiatement la réponse – à la hiérarchie de mes subordonnés infrahumains, et à celle de mes supérieurs suprahumains. + Ici il y a des véhicules en abondance, adaptés de toutes les manières possibles et capables de se charger de tous mes contenus psychiques inconscients. De plus, j'ai beaucoup trop de ce qu'ils veulent : mes fantômes volent vers leurs cadavres, et l'univers redevient à nouveau vivant. Pour parler plus généralement, il n'y a plus maintenant de conscience non attachée et en fuite – et *a fortiori* plus d'esprit inconscient non attaché ou en fuite – dans le monde ; d'un autre côté, il n'y a plus non plus d'unités hiérarchiques de quelque degré que ce soit qui soient complètement aveugles. * Relativement à certaines nuances discutées dans le chapitre XII, chaque âme est incarnée et chaque corps est muni d'une âme. Tous les anges et démons de l'analyste, toute sa machinerie fantomatique mystérieuse – le conscient, le préconscient, l'inconscient, l'ego, le ça et le surmoi, l'inconscient collectif avec ses archétypes, les complexes autonomes, le censeur, la libido, la rationalisation, la régression, le déplacement et la sublimation, et beaucoup d'autres – qui errent maintenant dans l'air, ont besoin d'être ramenés à terre ; cette série simplement psychique a besoin d'être attachée en bas à chaque point de la série simplement physique divulguée par les sciences physiques et biologiques.

† Goethe distribue. La véritable religion, dit-il, est le produit d'un triple respect – respect de ce qui est au-dessus de nous, respect de ce qui est au-dessous de nous, respect de ce qui est notre égal. Wilhelm Meister's Wanderjahre, II. I.

° Le défaut de la psychologie de la conscience, indique Freud, est que les processus de la conscience qu'elle décrit ne forment pas une série continue, mais sont remplis de lacunes, et ils sont évidemment dépendants de quelque chose d'autre ; et ce quelque chose d'autre est mental mais inconscient. La conscience est, en fait, plus semblable à un accident du mental que son essence ; dans les mots de Ernest Jones, elle est « un attribut du mental qui n'est pas indispensable ». Voyez, par exemple, Freud, An Outline of Psycho-Analysis, pp. 16-8 ; Ernest Jones, Psycho-Analysis, p. 121.

× « La conscience universelle » flottante et sans attache de certains écrivains n'est pas plus satisfaisante que « la mentalité inconsciente » de la psychologie moderne. Le Dr H. D. Oakley a observé (Philosophy, Avril, 1945) que la question n'est pas (comme certains le pensent) de savoir comment la conscience est survenue de l'universel mais comment la conscience non individuelle peut survenir et ce qu'elle peut signifier. Une conscience universelle séparée du moi ou des moi, remarque justement le Dr Oakley, est une monstruosité.

+ Il n'est pas suffisant, à la lumière des preuves maintenant disponibles, de dire avec Höffding (Outlines of Psychology, p. 82) que ce que nous appelons inconscience est un autre degré de la conscience ; c'est un de ses attributs – l'autre étant qu'elle ne doit pas être à présent disponible à notre conscience : pour nous maintenant, elle est tout à fait inconsciente.

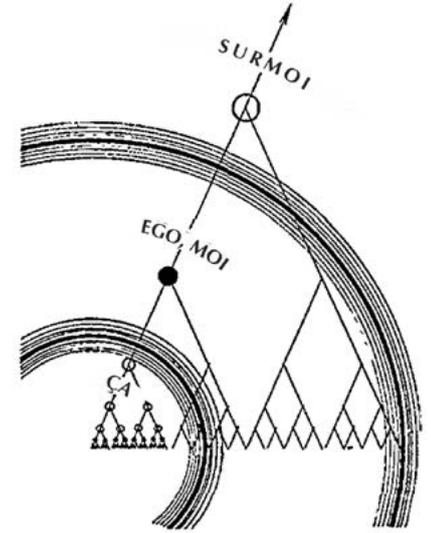
* Dans l'Analytical Psychology de Jung, le concept de mentalité inconsciente devient même plus autocontradictoire que dans la théorie de Freud. Car l'inconscient de Jung aide le conscient et en est complémentaire selon des voies qui sont « intelligibles et intentionnelles ». Il trouve une preuve du « conscient dans l'inconscient », ce qui implique qu'il y ait un ego dedans. Il ajoute : « Il est évident que le centre d'une conscience transcendante ne peut pas être l'ego humain, car l'ego n'est ni impliqué dans la production de telles expériences (expériences qui donnent une plausibilité à l'hypothèse d'un ego dans l'inconscient) ni n'a l'intelligence nécessaire pour les comprendre. Il ne peut qu'être leur victime – ou le récepteur d'une grâce divine. » Mais la preuve d'« une personnalité cachée » de l'inconscient « appartient aux complexités et aux subtilités de l'analyse psychologique ». The Integration of the Personality, pp. 15-17.

Bien sûr, les deux ordres doivent être isolés pour être étudiés vraiment, et bien sûr leur resynthèse sera une tâche longue (et en fait infinie), mais c'est une tâche qui devient chaque jour plus nécessaire.

Déjà la forme hiérarchique des constructions psychiques de l'analyste est assez évidente – en témoigne la série du ça, de l'égo, du surmoi. Le ça est le royaume inconscient des tendances infantiles, primitives, animales, et en particulier de l'instinct sexuel ; il est dominé par le « principe de plaisir », amoral et illogique.

L'égo, le moi, est le royaume principalement conscient de la réalité objective présente, plus ou moins logique, sujet à des standards moraux, la scène où les poussées instinctives du ça parviennent à un certain compromis avec les inhibitions du surmoi. Le surmoi est le royaume principalement inconscient de cette « autorité supérieure » qui se tient devant l'égo de la même manière que le parent sévère se tient devant l'enfant commettant une faute, d'une critique morale ou d'une conscience qui est de loin plus exigeante que celle qui nous est familière ; c'est à partir de cette « nature supérieure » en nous que toutes les religions se sont développées. Or cette division triple (sujette à quelques nuances mineures) n'est rien d'autre que notre triple division en niveaux infrahumain, humain et suprahumain de la personnalité totale. Bien sûr, c'est un aspect particulier de ces trois divisions que le psychologue choisit pour son investigation, alors que d'autres aspects de celles-ci sont l'objet de l'art, du mysticisme et de la science physique ; cependant les niveaux hiérarchiques eux-mêmes sont communs à toutes les entreprises de ce genre, dont le but est, de différentes manières, d'amener à la conscience le contenu des ordres non humains, et de les unir à l'humain. ° Et, bien sûr, il est vrai que, quant à la quantité et l'élaboration, le mobilier freudien et jungien est encore tout à fait insuffisant pour équiper chaque étage de la structure hiérarchique ; néanmoins le travail a commencé : la Terre et le Soleil sont d'importantes figures de l'inconscient collectif jungien × et Freud lui-même a cherché à expliquer la relation entre nos instincts de mort et nos instincts de procréation en fonction des instincts de nos cellules. * De plus, Freud a énergiquement insisté sur la force des liens qui lient le surmoi et le ça : ce que j'appelle la doctrine des Paires Symétriques est pour lui fondamentale, et les régions sont, à un certain degré, réversibles. Dans le contrôle qu'il effectue sur le ça, le surmoi court-circuite l'égo ; ou, comme je le déclare, nos subordonnés sont en contact direct avec nos supérieurs, et réalisent même l'identité avec eux. Ce qui appartient aux profondeurs les plus basses de l'esprit de chacun de nous est transformé, nous dit Freud + , « par l'intermédiaire de cette formation de l'idéal (l'égo idéal, le surmoi), en ce que nous estimons comme étant ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme humaine. » Quant aux règles complexes, aux mécanismes par lesquels la hiérarchie des analystes est régulée, celles-ci sont soit entièrement en accord avec la hiérarchie de ce livre, ou ont déjà été discutées ici sous d'autres noms. Par exemple, le récit horrible que fait l'analyste des complexes, des conflits cachés et du dynamisme psychique est simplement ce que nous devrions attendre d'une hiérarchie qui est essentiellement une organisation sociale ; la double détermination du conscient, par un inconscient sous-jacent et dominateur, décrit judicieusement la condition d'un fonctionnaire

Cf. *Psychology and Religion*, pp. 24, 45 et suivantes ; et *Contributions to Analytical Psychology*, pp. 264, 267 : les complexes se comportent tout comme des êtres indépendants, de sorte que la théorie primitive des esprits semble une formulation excellente pour en rendre compte... De même que les âmes sont des parties de la psyché individuelle, les esprits sont aussi une partie de la psyché collective. »



° Cf. Wilhelm Windelband, *Introduction to Philosophy*, p. 322: « L'autoréalisation du génie est (précisément parce qu'en lui le conscient atteint le subconscient ou le super-conscient, le personnel atteint le super-individuel, l'humain le métaphysique) le pouvoir rédempteur que les hommes ont toujours ressenti et apprécié comme étant le divin dans l'art. » Jung décrit aussi l'œuvre d'art comme sur-individuelle : quelque chose saisit et utilise son créateur indépendamment de son bien en tant qu'individu. « En de tels moments nous ne sommes plus des individus, mais la race. » *Contributions to Analytical Psychology*, pp. 233 et suivantes, 247.

× *The Integration of the Personality*, pp. 45 et suivantes, 122, 108 ; cf. Joanna Field, *Experiment in Leisure*, pp. 175 et suivantes.

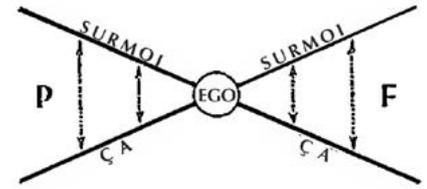
* *Beyond the Pleasure Principle*.

+ *The Ego and the Id*, p. 48. Dans *An Outline of Psycho-Analysis*, Freud dit que « le ça et le surmoi font souvent cause commune contre l'égo sous haute pression » (p. 35-6 ; cf. p. 79). Jung écrit : « Je suis incapable de séparer un inconscient du dessous d'un inconscient du dessus, car je trouve intelligence et intentionnalité dessous aussi bien qu'au-dessus. » *The Integration of the Personality*, pp. 15-16. Cf. *Paracelsica*, p. 171, où Jung indique que l'inconscient est tout aussi véritablement un « surconscient » qu'un « subconscient »

hiérarchique du chapitre XIV ; les « instincts de vie » ascendants et les « instincts de mort » descendants ne sont que différents titres pour les processus verticaux fondamentaux de la hiérarchie, son « métabolisme » essentiel ; la sublimation des instincts animaux, la répression dirigée contre à la fois le ça et le surmoi, la rationalisation (en termes acceptables pour la conscience) des résultats de l'intervention issue d'autres régions, l'appareillage hétéroclite du symbolisme et du mythe, de la dramatisation, de la condensation, de l'élaboration secondaire, et ainsi de suite – tout cela est précisément la sorte de technique que le fonctionnaire hiérarchique emploie naturellement, lorsqu'il fait pleinement appel à ses subordonnés et à ses supérieurs, sans cependant perdre sa propre identité. Freud ou pas Freud, la hiérarchie de ce livre demande, pour l'élucidation de sa procédure, un ensemble de concepts de ce genre comme ceux-ci. La hiérarchie physique a besoin du psychique tout autant que le psychique a besoin du physique. †

(2) La psychologie pré-freudienne de la conscience, qui ne comportait qu'un niveau, a été supplantée par la psychologie des profondeurs, qui a commencé le travail de distribuer dans toute la hiérarchie l'esprit qui est dans l'homme. Mais cette distribution verticale n'est pas suffisante. Des faits innombrables pointent vers le besoin d'une distribution latérale dans le temps, de sorte que l'esprit qui est en l'homme maintenant se répand sur d'autres temps, et (définitivement ou en principe) sur la totalité du temps. Les lieux communs de la mémoire, de l'anticipation et de la recherche historique nous en ont donné la clé ; et maintenant l'analyse montre que notre appareil mental couvre, non seulement la très petite enfance chez nous, mais aussi la totalité de notre histoire raciale. L'analyste ne peut pas commencer à comprendre la condition présente de son patient à moins qu'il ne le considère comme un des immortels, dont la vie est la vie des âges lointains. φ Or cette distribution temporelle, cette projection, est quadruple – dirigée vers le passé et l'avenir, les séries inférieures et supérieures. Ainsi Freud, regardant dans le passé, lie le ça avec l'histoire « organique » et sub-individuelle, et le surmoi avec une histoire « culturelle » et super-individuelle ; et il indique que ces deux choses sont étroitement associées. ° Ainsi Jung, regardant vers l'avenir, considère la vie adulte comme le temps de préparation à la mort – et non simplement la mort en direction du bas vers le royaume de la matière, mais aussi vers le haut dans « la psyché collective, hors de laquelle en tant qu'enfant il a une fois émergé avec grand effort ». × Comme cette enquête l'a rendu extrêmement clair, nous n'avons pratiquement pas d'histoire à ce niveau-ci : toutes les routes qui mènent hors du présent, conduisent en pente vers le sommet de la hiérarchie et en direction du bas vers sa base. La psychanalyse et ses dérivées n'ont que commencé à les explorer.

(3) L'effet ultime des deux sortes de distribution ou de projection que je viens de décrire – projection sur d'autres niveaux, et d'autres temps – est d'universaliser l'esprit en l'homme, jusqu'à ce qu'il (ou ce qui est en lui) soit vu comme omniprésent et immortel. Mais même ceci n'est pas assez. Il doit survenir une troisième sorte de projection à chaque niveau – une projection à partir de ce Centre ici sur d'autres, à qui l'on attribue une réalité objective complète. * De même qu'un homme solipsiste, un ange solipsiste (même s'il s'arrange pour appartenir à l'ensemble



† Et, bien sûr, de nombreux freudiens et jungiens sont insatisfaits de l'état désincarné des agents qu'ils étudient. Ainsi le Dr H. Crich-ton-Miller dit : « Son schéma élaboré (celui de Freud) du conscient et de l'inconscient, du ça et du moi devra un jour tenir ou tomber en raison de la possibilité ou de l'impossibilité de le coordonner avec la structure du système nerveux central. » *Psycho-Analysis and its Derivatives*, p.128. Cf. le discours du Dr H. Devine à la 'Psychiatry Section', *Royal Society of Medicine*, Nov. 8, 1932.

« Le ciel des anges est vivant, et j'ai vécu cela avant que mes souvenirs ne commencent, j'étais enfant. » Kathleen Rains, 'The Sky of Angels', dans *The Pythoness and Other Poems*. C'est pour le moins, c'est un fait naturel significatif concernant l'esprit humain – une particularité persistante de la Nature que le psychologue étudie – qu'il ait pendant des milliers d'années continué à faire des déclarations comme celle-ci.

φ Jung compare l'inconscient à un être humain collectif presque immortel, qui a à sa commande l'expérience de millions d'années, et sans le fonctionnement intentionnel duquel nous ne pourrions pas vivre. *Modern Man in Search of a Soul*, pp 117, 215-6.

° Voyez, par exemple, *An Outline of Psycho-Analysis*, p. 79.

× Jolan Jacobi, *The Psychology of C.G. Jung*, p. 141. Cf. *Modern Man in Search of a Soul* de Jung, 128-131 : « Il arrive parfois que je doive dire à un patient plus âgé : "Votre image de Dieu ou votre idée de l'immortalité est atrophie ; en conséquence votre métabolisme psychique est débrayé." L'ancien *athanasias pharmakon*, le médicament d'immortalité, est plus profond et a plus de sens que ce que nous avons supposé. »

* Comme Jung l'a indiqué dans nombre de travaux récents, l'alchimie fournit un remarquable exemple du glissement du subjectif à l'objectif, et du souci pour le soi au souci pour le non-soi. Ce qui du point de vue de Jung en tant qu'analyste est des événements psychiques chez l'expérimentateur, était pour l'alchimiste lui-même les caractéristiques de l'expérience, du processus chimique lui-même. De plus, son objectif n'était pas son propre salut ou sa guérison psychique, mais la libération de l'âme divine qui est cachée dans la matière. L'effet sur lui-même est puissant parce que c'est seulement un effet secondaire : la méthode marche parce qu'elle est indirecte. Voyez *The Integration of the Personality*, V ; *Paracelsica ; Psychologie und Alchemie*. Je dirais que le principe est encore plus important pour nous, dont la santé de l'âme consiste dans la découverte et le dévoilement de l'âme divine et le service que nous rendons à cette âme qui est au-delà de la nôtre.

des neuf chœurs) est une contradiction dans les termes. Les anges se trouvent dans les foules, et sont inéluctablement sociaux. Leur attention est tournée vers l'extérieur et leurs camarades, en lesquels seuls ils peuvent se trouver. Il vient un temps, bien sûr, (comme je l'ai montré) où cette relation « moi-Toi » dégénère en une relation « moi-cela », quand l'esprit et le corps angélique sont isolés et tenus séparés ; mais cette phase « antisociale » était un correctif nécessaire à la peur et à la superstition de la phase antérieure, et elle fait une contribution d'une immense valeur à la phase pleinement sociale qui est maintenant en train de naître. Dans cette phase, nous passons de la subjectivité à l'objectivité. « Les archétypes parviennent à une vie indépendante et servent de guides spirituels », dit Jung. « Pour le patient, ce n'est rien moins qu'une révélation quand, à partir des profondeurs cachées de la psyché, quelque chose survient pour le confronter – quelque chose d'étrange qui n'est pas le « moi »... et ceci marque le début de la cure. » + Autrement dit, le patient commence à retrouver sa perspective religieuse – cette foi dans un « Toi » indépendant et suprahumain sans lequel nous sommes tous des « patients », tous plus ou moins déséquilibrés. Tous ses patients qui avaient plus de 35 ans, nous dit Jung, étaient tombés malades parce qu'ils avaient perdu une attitude religieuse envers l'univers, et aucun de ceux qui ne l'avaient pas retrouvée ne guérit.

Pour résumer, donc, notre science moderne des anges est, en fait, im-
mensément plus méthodique et productive qu'aucune des angéologies
du passé ; car elle est si distribuée parmi les départements de notre
science, et si peu distribuée parmi les régions de notre univers, que son
existence en tant que tout est à peine suspectée. ° Ce qu'on pourrait ap-
peler l'anatomie comparative, la physiologie et la psychologie béhavioriste
des anges (partagées entre l'astronomie, la physique, l'astrophysique,
la géologie, la chimie, et tout le reste), leur psychologie introspective
(que la psychanalyse et ses analogues ont commencée), et leur histoire
psychologique (telle qu'elle est étudiée dans la religion comparative,
la mythologie et l'histoire de la science), restent presque entièrement
sans rapports. Nous avons, en fait, au moyen de ces recherches mul-
tiples et méticuleuses, fait beaucoup pour abaisser le niveau et élever
le linteau de la connaissance, et la porte que nous avons ainsi ouverte
encadre tous les éléments essentiels d'une foule d'anges nouveaux plus
imposants et illustres ; mais notre vision est confuse : nous échouons
à discriminer l'ordonnement hiérarchique de ce que nous voyons,
et à projeter cela de manière appropriée dans l'espace et le temps. Une
véritable science des anges – autrement dit une cosmologie adéquate à
notre époque – prendrait tout ce matériel plus ou moins central et inor-
ganisé, et le distribuerait dans la profondeur régionale de sorte à révéler
un univers de part en part organique et pourvu d'une âme.

L'angéologie demande des droits égaux avec les autres sciences. Elle
n'a de desseins sur aucune d'entre elles ; elle revendique son propre
royaume, non les leurs. L'étude des plus grands organismes ne restera pas
toujours négligée. Notre indifférence présente est une phase temporaire,
et il y a des signes qu'elle va passer. Un monde nouveau et vraiment
merveilleux est sur le point de se découvrir à nous – un monde qui est
bien plus frais et bien plus beau d'avoir été si longtemps caché. Après le

+ Modern Man in Search of a Soul,
pp. 264-7 ; 278-280 ; cf Contributions to
Analytical Psychology, p. 116. Jung en tant
que psychologue, bien que notant les effets
de guérison d'une croyance religieuse
dirigée vers l'extérieur, prend soin de ne
pas se prononcer sur le statut ontologique
de ses objets ; mais il remarque que son
approche, loin d'encourager le scepticisme,
montre l'importance immense de la foi.

° La science unitaire que je propose ici est
esquissée, à partir d'un angle différent,
par Jung dans le passage suivant :
« J'attribue une valeur positive à toutes
les religions. Dans leur symbolisme, je
reconnais ces figures que j'ai rencontrées
dans les rêves et les fantasmes de mes
patients. Dans leur enseignement moral,
je vois des efforts qui sont les mêmes ou
semblables à ce que font mes patients,
quand, guidés par leur propre perception
ou leur propre inspiration, ils cherchent
le bon chemin pour gérer les forces de
la vie intérieure. Cérémonials, rituels,
rites d'initiation et pratiques ascétiques,
sous toutes leurs formes et variations,
m'intéressent profondément en tant
qu'autant de techniques pour amener une
relation adéquate à ces forces. De la même
manière, j'attribue une valeur positive à
la biologie, et à l'empirisme de la science
naturelle en général, dans laquelle je vois
une tentative herculéenne de comprendre
la psyché humaine en l'approchant à
partir du monde extérieur. Je considère
les religions gnostiques comme une
entreprise également prodigieuse dans la
direction opposée : en tant que tentatives
pour tirer une connaissance du cosmos
depuis l'intérieur. » Modern Man in Search
of a Soul, p. 137 : les italiques sont de
moi. Cf. Pascal : « La véritable nature de
l'homme, son vrai bien, sa vraie vertu, et
sa vraie religion, sont des choses dont la
connaissance est inséparable... Plus nous
avons de lumière, plus nous découvrons
de grandeur et de bassesse en l'homme...
Cette religion a enseigné à ses enfants
ce que les hommes n'ont été capables
de découvrir que par leur plus grande
connaissance. » Pensées, 442-4.

long hiver de la mort du monde, nous sommes prêts pour son printemps. Un étonnement et une révélation sont en magasin pour nous, comme les Amériques et le système solaire l'ont été pour les siècles précédents. Nous sommes sur le point de redécouvrir les géants visibles, les anges et les dieux que nous étions trop malins pour voir, parce qu'ils portaient ce camouflage parfait, cette coloration protectrice – leur propre évidence. × Nous trouvons ce que nous avons à rechercher diligemment, et perdons ce qu'il n'y a pas besoin de chercher. À vrai dire, une des raisons pour lesquelles nous ne sommes pas des angéologues enthousiastes est que les anges ne mettent pas suffisamment notre foi à l'épreuve, ou nous demandent à vrai dire d'être adoptés. Comme ils sont crédibles, nous sommes incroyables ; comme ils ne sont pas absurdes, nous doutons. Si seulement ils s'enveloppaient des sept voiles des formules mathématiques, que seulement une poignée de grands prêtres auraient la permission d'étudier à part ; si seulement ils devenaient les objets sacrés de rites de laboratoires obscurs et très coûteux, et s'ils assumaient toutes sortes de dimensions et de physionomies impensables (leurs lignes parallèles qui se rencontreraient, leurs espaces courbes, et des choses semblables), et qu'ils déclaraient être capables de voyager d'un endroit à un autre sans traverser l'espace intermédiaire, et s'ils demandaient d'être adorés dans une langue particulière et presque inconnue – c'est alors qu'ils pourraient compter sur notre foi la plus profonde. + *Credo quia absurdum*. Mais non : ils ne nous demandent pas de croire à une seule chose impossible avant le petit déjeuner – et donc ils restent une superstition, une illusion, une absurdité ! Sauf, bien sûr, aux yeux des poètes et des gens.

6. L'APPROCHE PRATIQUE

De prodigieux bénéfiques pratiques ont découlé et découlent encore de la croyance aux êtres suprahumains. J'ai mentionné, par exemple, l'opinion que l'agriculture et la domestication des animaux ont été un sous-produit de rites religieux ; ° qu'une source principale de notre science était l'astrologie et la vénération des dieux-étoiles ; × que, en général, une culture est le résultat (et, en un sens, l'expression) d'une impulsion et d'une vision religieuses ; qu'elle vit sur ses dieux, et qu'elle se revitalise en les consommant peu à peu ; qu'il y a maintenant des signes de ce mouvement centripète qui approche d'un apogée naturel, après lequel les bénéfiques reposeront dans une reprojction plutôt que dans une absorption ultérieure – si, en fait, il reste une autre divinité objective que l'homme pourrait revendiquer. Il y a, bien sûr, beaucoup de conjectures vagues ici, et rien ne peut être prouvé ; néanmoins une vaste quantité de preuves soutiennent la croyance que la culture existe et ne se maintient que par la vertu du commerce de l'homme avec des ordres suprahumains, bien que ce commerce soit nécessairement bidirectionnel, négatif aussi bien que positif. Avoir besoin des anges pour détruire c'est continuer à avoir besoin des anges. Notre besoin de nourriture et de combustible n'est aussi grand que parce que nous n'avons que le souci de nous en libérer.

Mais cela ne marchera pas d'affirmer que cette croyance fonctionne, ou qu'elle est nécessaire pour rassembler la société, ou qu'elle est esthétiquement justifiée et que, de ce fait, nous devons l'adopter. *

× En tant qu'exemple de la manière dont les influences angéliques ou sidérales écartent notre attention de ce qu'elles sont, observez que ces personnes qui sont très anxieuses de mettre à nu l'astrologie, en réfutant l'influence des étoiles, sont ces personnes qui sont les plus anxieuses de prouver cette influence. Elles nous montrent comment nos destinées sont modelées par un Hitler qui agit de cette manière-ci plutôt que de celle-là, ce jour-ci plutôt que le suivant, parce que des étoiles sont en telles ou telles positions. Elles nous montrent que notre destin est gouverné par les étoiles ! Bien sûr ce gouvernement est tout à fait différent de ce que les astrologues du dictateur supposaient, mais c'est un gouvernement tout de même. Car, au niveau humain comme au niveau sidéral, les effets les plus véridiques et les plus puissants d'un objet sont ceux qui surviennent d'opinions « erronées » à son propos. Et on doit se rappeler que la chose est ce qu'elle fait, et qu'aucun de ses effets ne peut être erroné dans tous les sens du terme.

+ Pour un rappel du fait que les fondateurs de la science moderne ont fait de nombreuses hypothèses injustifiables (les preuves réelles étaient plutôt contre que pour la théorie copernicienne), voyez E. A. Burt's [The Metaphysical Foundations of Modern Science](#). La science n'était pas seulement, comme Whitehead l'a fait valoir, antirationnelle ; souvent elle fuyait devant les preuves empiriques.

° La religion, dit Durkheim, est comme la matrice d'où proviennent tous les germes de la civilisation humaine. [The Elementary Forms of the Religious Life](#), pp. 223, 237.

E. Hahn et Sir William Mitchell Ramsay supposent que l'agriculture est issue de l'imitation rituelle des processus de la nature, plutôt que d'une entreprise pratique ; et on trouve des débuts semblables dans la domestication des animaux.

× Cf. Bertrand Russell, [The Listener](#), Décembre 8, 1949 : « Traditionnellement, on peut dire que la perspective européenne dérive de l'astronomie. »

* « La société devient possible par la religion », nous dit Carlyle ([Sartor Resartus](#), III. 2) ; mais il ne suffit pas qu'une société se désintégrant par manque de religion doive réaliser cette vérité cardinale : elle doit avoir une religion par intérêt pour ses Objets divins, non par intérêt pour les bénédictions qui en découlent. À ce sujet, voyez C. S. Lewis, [Screwtape Letters](#), p. 120. Santayana et d'autres philosophes ayant des tendances pragmatistes ont défendu la quasi-validité de la croyance religieuse à partir de ses qualités esthétiques et de ses conséquences éthiques : la religion est une fonction imaginative bénéfique. « Par leurs fruits vous les connaissez » est une maxime d'une valeur inestimable ; mais elle ne signifie pas qu'un arbre donne des pommes en y pensant, au lieu de profiter du soleil et de l'air.

L'ennui avec cette sorte de pragmatisme est qu'il n'est pas pragmatique ; il ne marche pas. « Attention à l'homme dont le dieu est dans les cieux », nous dit Shaw ; * il n'a pas besoin de nous avertir concernant l'homme qui ne peut que voir qu'il est recommandé de supposer que son dieu est là-bas. La première question doit être : est-ce juste ou vrai ? C'est seulement après coup, après que la vérité a été suffisamment démontrée, que je peux admettre sans danger comme preuve secondaire et de soutien des considérations d'opportunité, et montrer que reconnaître cette vérité est en accord avec notre nature, nous donne la santé, promeut la vie, est entièrement pratique. D'un autre côté, il serait idiot de ne pas donner à cette preuve son propre poids en son propre lieu. En premier, cela jette le soupçon sur tout ce qui suit – ceci devrait être vrai ; ceci doit être vrai ; par le ciel, ceci est vraiment vrai ! En dernier, cela met un point final à l'argumentation ; il s'agit d'un fait, de plus il marche : donc, je vais agir en me basant dessus. Il est vrai qu'il y a une petite classe de penseurs qui se font entendre et qui croient que l'homme, bien qu'il soit en toutes choses l'œuvre de l'univers, est encore essentiellement en désaccord avec lui, de sorte que ses besoins et ses aspirations les plus profondes sont contraires à la nature ; je pense que le souci de la preuve repose sur eux – et non seulement celui de la preuve : il y a d'abord le problème de montrer ce qu'on peut possiblement vouloir dire en posant l'assertion que la partie (c'est la partie la plus importante et celle dont nous avons une connaissance immédiate et indubitable) n'a rien à voir avec le tout, ou lui a d'une certaine manière échappé ou s'en est détachée.

J'ai dit que la croyance dans les œuvres suprahumaines fonctionne en pratique ; mais cette déclaration demande une certaine réserve. Il est vrai que la condition relativement divine de l'homme occidental est une anomalie et qu'il est invraisemblable qu'elle dure ; † l'humain ne peut pas survivre en l'absence du suprahumain. Mais le prix de la survie peut être bien trop élevé. Finalement, notre choix n'est pas entre des dieux ou pas de dieux, mais entre des dieux raisonnables ou non raisonnables. Si les scientifiques, les enseignants religieux et les philosophes, dans une alliance contre nature et même inconsciente, s'allient pour escroquer ses bons anges à l'homme, il risquera de les transformer lamentablement en mauvais, car il voudra avoir des anges d'une certaine sorte.

Si notre élite intellectuelle ne se décide pas bientôt pour quelque chose comme le modèle d'univers que je défends ici, les masses pourraient bien la devancer en se décidant pour quelque chose ressemblant à la nouvelle mythologie de Rosenberg et Goebbels ; si on ne permet pas à l'homme d'avoir une hiérarchie céleste dont la fonction est de le faire participer à la glorification de Dieu, il pourrait très bien essayer de le faire avec une hiérarchie terrestre dont la fonction serait de défier le leader, le parti, l'État, la race, ou un isme quelconque. Ce que l'on pourrait peut-être appeler la loi de conservation du Mana assure que, quand les dieux meurent, leur pouvoir ne meurt pas avec eux, mais est transmis à l'homme lui-même ou à des dieux inférieurs. « Je dois suivre les anges de lumière » ° – même si c'est seulement pour éviter de suivre les anges noirs. Jung a dit × que la raison pour laquelle l'inconscient avec ses images archétypiques a continué à n'être pas découvert jusqu'à l'âge moderne est que la religion recouvrait le domaine avec un luxe de formules satisfaisantes et belles. Et en fait on doit admettre que, au cours de leur vol

* Man and Superman, 'The Revolutionist's Handbook'.

Dans Die Drie Motive, Fechner soutient que, bien que l'égoïsme nous aveugle à la plus haute vérité, ce n'est que parce que nous ne poussons pas cet égoïsme assez loin ; notre égoïsme réel coïncide avec la réalité. (Lowrie, p. 111) Mais il est important de réaliser que si nous pouvions clairement voir que la vraie croyance est toujours la plus pratique, que l'honnêteté est toujours la meilleure politique, et que le crime ne paie jamais, nous dirions au revoir à la morale. Cf. F. H. Bradley, Ethical Studies, p. 62.

† Comme Christopher Dawson l'indique, notre conception d'un univers « hermétiquement scellé contre l'intrusion de tout ordre de réalité plus élevé est un phénomène extrêmement rare dans la pensée humaine. » Religion and Culture, 37.

Un certain nombre d'écrivains ont lié le déclin de notre foi à la croissance de la superstition. Sir S. Radhakrishnan par exemple (The World's Unborn Soul, pp. 15-23) dit que le naturalisme des intellectuels d'un côté, et le fondamentalisme brut, l'adoration de l'État, etc., des masses de l'autre côté, ne sont pas des phénomènes indépendants, mais des excès complémentaires.

° T. S. Eliot, The Family Reunion.

× The Integration of the Personality, pp. 56 et suivantes.

« On a découvert que les dieux et les éléments qui ne pouvaient plus conserver leur demeure dans le domaine des physiciens avaient fait retraite dans la psyché humaine. Au lieu que ce soit la nature qui soit remplie de dieux et de démons, ce fut la psyché humaine qui dût les contenir tous. Une vitalisation terrifiante de la psyché humaine en fut le résultat. » Gerhard Adler, Studies in Analytical Psychology, p. 199. Voyez aussi Jung, Psychology and Religion, p. 104.

depuis les neuf cieux jusqu'aux profondeurs de la psyché humaine, nos anges n'ont pas changé en mieux : ils ont un léger parfum de soufre et des rudiments de sabots fourchus. Le pouvoir et la gloire qui sont descendus des cieux pour s'établir sur l'homme – sur sa science, sa politique et sa psychologie – sont étrangement sans gloire, et bien que l'on ne puisse pas douter de ce pouvoir on ne peut pas non plus douter des dangers terribles qui l'accompagnent. Le mana a quitté la religion pour la politique et la science, + l'église pour les groupes de discussions et le laboratoire, la divine science de la théologie pour les affaires courantes et la science de la matière.

*« Les hommes n'ont pas quitté Dieu pour d'autres dieux, dit-on, mais pour ne plus en avoir ; et ceci n'est jamais arrivé avant que les hommes à la fois nient les dieux et les adorent, en se portant vers la Raison d'abord, ensuite l'Argent et le Pouvoir, et ce qu'ils appellent la Vie, la Race ou la Dialectique. » **

Quels en sont les résultats ? « Misérable est celui qui a une vague opinion des dieux dans son cœur » était l'opinion d'Empédocle, il y a vingt quatre siècles, † et globalement je pense que notre expérience le corrobore. Au fur et à mesure que nos perspectives s'élargissent elles se détériorent. Plus notre univers s'étend physiquement, plus il se contracte psychiquement : son esprit est centripète, son corps centrifuge. φ Et, maintenant que leur séparation dans la grande centrifugeuse de notre civilisation est presque complète, la nécessité qu'il y a de faire fonctionner la machine à l'envers devient chaque jour plus évidente. Nous devons remettre de l'espace dans les événements psychiques, pour lire en eux leur pleine profondeur. Dans le langage de Traherne, nous avons besoin « d'un œil clair capable de voir loin, d'un cœur grand et généreux, apte à se réjouir à n'importe quelle distance : une âme bonne et libérale... car il y a une grande différence entre un Ver et un Chérubin. » ø Nous avons perdu ces différences, nous, les sans-culottes cosmiques, avec notre passion pour niveler l'univers et en faire une société sans classes. L'homme moderne, dit Berdyaev, « s'adonne à une existence de surface et vit en deux dimensions comme s'il occupait exactement la surface de la Terre, ignorant de ce qui est au-dessus ou au-dessous de lui. » ° C'est une loi (continue Berdyaev) que la personnalité humaine n'est forte et féconde que dans la mesure où elle reconnaît les réalités suprahumaines et supra-individuelles et s'y soumet. En niant ses sources supérieures, l'homme se fait du tort à lui-même et le pouvoir et l'entrain se retirent de sa vie. « Pourquoi », dit Marc-Aurèle, « devrais-je désirer vivre en un monde vide de Dieu ? » ⊗ Il n'est pas étonnant que la vie soit plate dans notre monde nivelé. Les hommes profonds ont besoin d'un univers profond. D'après Tzu Ssu, le petit-fils de Confucius, seul un homme réel « peut comprendre les processus nourriciers du Ciel et de la Terre... Comme ses profondeurs sont insondables ! Comme sa sur-humanité est bouleversante ! Quel est celui qui pourrait comprendre ceci... à moins qu'il n'atteigne le pouvoir spirituel du ciel ? » +

Sa grandeur, en fait, consiste en la découverte de la grandeur du Ciel.

+ Sur l'odeur de sainteté qui maintenant s'accroche à la politique, dans son rôle de substitut à la religion, voyez Rosalind Murray, Time and the Timeless, p. 27.

* T. S. Eliot, 'The Rock'.

† Burnet, Early Greek Philosophy, p. 225.

φ Nous avons besoin de retrouver à un plus haut niveau la condition « non psychologique » du primitif dont les états mentaux sont les propriétés de l'objet et non les siens. Ce n'est pas qu'il est effrayé, mais plutôt que certains lieux ou choses sont mauvais ou terribles ; ce n'est pas qu'il rêve, mais plutôt que certaines choses se produisent, et qu'il rencontre une certaine personne, lui ; ce n'est pas qu'il jouisse du soleil, mais plutôt que le soleil lui-même est bon. Il n'a pas appris à abstraire de l'univers concret ce que nous qualifions d'éléments subjectifs. Nous, de l'autre côté, avons poussé cette abstraction à la limite. Cf. Jung, Modern Man in Search of a Soul, p. 161.

ø Centuries of Meditations, I. 38.

° The End of our Time, pp. 17, 23 et suivantes. Cf. Albert Schweitzer, The Decay and Restoration of Civilization, pp. xii, 11 et suivantes, 72 et suivantes : « Le manque complet de toute théorie de l'univers est la source ultime de toutes les catastrophes et des souffrances de nos temps. » « Chaque être qui se qualifie d'homme est censé développer une réelle personnalité dans une théorie réfléchie de l'univers. » Et sans une telle cosmologie nous souffrons « d'un trouble pathologique de la capacité supérieure d'autodirection. »

⊗ Meditations, II. 8.

+ E. R. Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times, p. 42.

7. L'APPROCHE PRATIQUE : LA RELIGION AUJOURD'HUI

Les églises (pourrait-on dire) existent pour élever nos cœurs et nos esprits aux choses qui sont au-dessus, pour mettre une dimension verticale dans nos vies. En fait, elles le font. Cependant la dérive constante qui nous écarte de la religion organisée continue ; ° le fait d'aller à l'église devient une sorte d'excentricité du vieux monde, comme le fait de laisser des cartes de visite ou de s'habiller pour le dîner – c'est bénin, pittoresque, vaguement consolateur. Pourquoi ceci ? Non, je pense, par un manque quelconque de faim spirituelle chez l'homme moderne, mais plutôt parce qu'il fait face à un dilemme irrésolu. * D'un côté (représenté, disons, par l'église de Rome), il y a la richesse de la tradition pleinement accumulée avec sa belle imagerie, son symbolisme et ses paradoxes (y compris les anges) et qui est restée pratiquement inchangée par la science. D'un autre côté (représenté, disons, par le protestantisme libéral) la religion est tellement stérilisée et aseptisée, tellement expurgée par la science, que ce qui en reste n'est qu'un petit peu plus qu'une tendance vague à l'élévation, et un code moral éminemment raisonnable mais presque sans sanction : le seul ennui avec cette religion du bon sens est qu'elle n'est pas religieuse. (Mais j'ai tort : elle a un autre défaut – la forme survit à la conviction, et les mots continuent à être répétés des siècles après que la croyance soit morte. Comme John MacMurray le dit quelque part, donner notre assentiment public à ces croyances que nous n'avons plus est très dommageable.) • Le choix pénible, alors, qui fait face à l'homme moderne, est entre le cœur et la tête, et un peu de chaque ; entre la foi triomphant sur le corps mort de la science, et la science triomphant sur le corps mort de la foi, et les deux à leur dernier soupir, enfermés dans une lutte mortelle. φ Le bon devient moins intelligent, l'intelligent moins bon, et les deux moins honnêtes. Nous sommes ainsi des fragments d'homme. Est-il alors étonnant que nos églises soient vides, que la religion décline et la moralité publique avec elle ? Apparemment nous ne pouvons pas mettre la cosmologie au rebut et garder l'éthique qui allait avec elle. Nos problèmes de crimes, nos problèmes de guerres, nos problèmes de divorces, nos problèmes de délinquance juvénile – toutes ces choses sont au fond cosmologiques. Nous souffrons d'une maladie de notre univers : tout le reste n'est que signes et symptômes.

Quelle est la manière d'en sortir ? Une nouvelle religion ? Nombreux – et parmi eux F. H. Bradley – sont ceux qui l'ont pensé ⊗. Mes propres conclusions sont celles-ci : premièrement, il n'y a pas de chose telle qu'une nouvelle religion ; deuxièmement, ce qui est nécessaire, c'est un retour à la sagesse pérenne de notre espèce, plutôt qu'un culte quelconque nouvellement imaginé ; troisièmement, ce retour a déjà commencé. Mais quelque chose de plus qu'un renouveau est nécessaire. ⊕ Pour répondre au cas de l'homme, les dogmes de la religion doivent être réexposés avec une honnêteté intellectuelle sans compromission, de manière à compléter au lieu de contredire ce que la science a établi. × De plus, ils doivent être réexposés d'une manière telle qu'elle puisse commander le respect de l'hindou, du bouddhiste et du musulman éduqués ; ils doivent se tenir au-dessus de tous les préjugés et particularités raciaux, et ainsi servir à unir les hommes partout. En fin de compte, ils doivent être à la fois simples et profonds, capables

° Cf. Jung: « L'homme n'est jamais aidé dans sa souffrance par ce qu'il pense par lui-même, mais uniquement par des révélations issues d'une sagesse plus grande que la sienne. » Modern Man in Search of a Soul, p. 278. Dans le même livre Jung a beaucoup à dire à propos de la névrose résultant de l'échec de notre attitude religieuse par rapport à l'univers. De nombreux autres écrivains ont exprimé des vues semblables. Le professeur R. G. Gordon a indiqué que la personnalité est formée par la cosmologie, elle ne peut pas former de noyau en dehors d'une certaine croyance à propos de l'univers. Avoir une personnalité, d'après le Dr Inge, c'est la perdre, et construire notre univers sur une base cosmocentrique au lieu qu'elle soit égocentrique. Personal Idealism and Mysticism, pp. 94 et suivantes.

* Sur l'attitude religieuse comme essentielle à la santé mentale, voyez Dr William Brown, Mind and Personality, pp. 268, 283, 291. Voyez par exemple Towards the Conversion of England, un rapport d'une commission sur l'évangélisme nommée par les évêques de Canterbury et de York, 1945. Ce rapport constate « un abîme profond et vaste entre l'église et le peuple » (p. 2) ; « un déclin très répandu de la présence aux services religieux ; et l'effondrement des standards moraux chrétiens » (p. 3).

• Dans sa liste des causes de l'échec de la religion, Sir S. Radhakrishnan met en premier « le caractère non scientifique des croyances religieuses ». Hibbert Journal, Juillet 1946, p. 296. « L'échec de la religion de notre temps », dit W. MacNeile Dixon, « repose sur son incapacité à satisfaire les besoins de l'intellect. » The Human Situation, p. 36.

φ Nos habitudes et traditions, nous avertit Sir Richard Livingstone, ne peuvent pas survivre longtemps aux croyances à partir desquelles elles croissent. « Ceux qui rejettent les croyances chrétiennes ne peuvent pas compter maintenir la morale chrétienne. » Education for a World Adrift, pp. 24-5. La démocratie, disait l'archevêque Temple, « ne peut survivre que si elle est chrétienne ». Christian Democracy, p. 30. Cf. Harald Höffding, Modern Philosophers, p. 223.

⊗ Essays on Truth and Reality, p. 446.

⊕ Cf. Sir Walter Moberly, The Crisis in the University, p. 294.

× La religion elle-même est une victime de ce mouvement centripète qui fait se répandre le sens et le sacré de l'univers vers un petit nombre de temps et lieux établis : le rite sacré perd ainsi toute connexion avec un univers profane. Cf. C. E. Raven, Creator Spirit, pp. 269 et suivantes.

d'interprétation à de nombreux et différents niveaux de la compréhension humaine, sans l'aide de pieux mensonges et d'impostures hypocrites et de cette duplicité qui fait que l'on a une croyance pour les masses et une autre pour quelques-uns. ° Deux choses dont nous ne voulons pas – un Plein sacré, un musée débordant de reliques ecclésiastiques ; et un Vide sacré, une maison de Dieu si vide, si dépoussiérée et si bien décorée par la science que, si elle n'est pas à présent occupée par le bien suprahumain, elle sera réquisitionnée par une autorité moins désirable.

Un ordre remarquable, et il est invraisemblable qu'il puisse s'établir dans toute sa force, ou rapidement. Il est certain que je ne peux pas prédire la forme que cette religion renaissante prendra. Mais si elle arrive vraiment, je pense qu'elle inclura (dans la mesure où elle rencontrera les besoins de l'homme entier, de sa tête aussi bien que de son cœur) ce que j'appelle la nouvelle angéologie : elle réaffirmera l'univers vivant hiérarchique qui est le sujet de ce livre. ° Ici j'ai essayé de montrer que, loin que la science ait détruit l'essentiel de l'ancienne vision du monde, elle n'a fait que la confirmer. † La retraite de la foi devant chaque avancée scientifique prend une apparence très différente dès que la religion revendique la science comme étant son propre agent et généralissime, qui purge chaque territoire des forces de la superstition. Une religion qui ne peut pas encaisser l'univers que la science révèle ne mérite pas de survivre. Comme W. E. Hocking le dit subtilement : « Une véritable religion demande un courage cosmique ». * Et j'ajouterai qu'une religion qui a perdu son cosmos a perdu à la fois son courage et elle-même. La science a toujours été la servante de la religion la plus élevée, et l'exécutrice de la plus basse. Il y a un large élément de vérité dans l'affirmation de Spencer que : « Les croyances que la science a fait rentrer dans la religion, ont été intrinsèquement plus religieuses que celles qu'elles ont supplantées. » ×

La nouvelle angéologie est à la fois plus élaborée et moins arbitraire, plus empirique et moins spéculative, que l'ancienne ; et il est certain (comme le critique le plus cynique pourrait l'observer) qu'elle ne manque pas de cet ingrédient de mystère et de vague qui, d'après Otto, est essentiel à toute religion. + Au sujet de Fechner et des étoiles William James a écrit : φ « Les hommes ont toujours inventé des fables à propos des anges, qui demeurent dans la lumière, qui n'ont pas besoin de nourritures ni de boissons terrestres, et qui sont des messagers entre nous et les dieux. Il y a ici des êtres réellement existants, qui demeurent dans la lumière et qui se meuvent dans le ciel, qui n'ont pas besoin de nourriture ni de boisson, intermédiaires entre Dieu et nous, et qui obéissent à ses ordres. Ainsi, si les cieux sont réellement le foyer des anges, les corps célestes doivent être ces mêmes anges, car il n'y a pas d'autres créatures. » Comme il serait bizarre que nous devions imaginer que nous n'avons jamais posé d'yeux sur un ange, que nous devions imaginer que nous ne vivons pas déjà avec eux dans le Ciel lui-même, partageant leur vie heureuse ! Le ciel n'est pas moins céleste parce que ses hiérarchies angéliques sont maintenant qualifiées de planétaires, de stellaires et de galactiques respectivement, ou parce que ses hôtes ont développé l'habitude de s'appeler l'une l'autre par leur numéro N. G. C., ou parce qu'elles prennent la température des autres. C'est tout à fait le contraire : les anges ne peuvent pas se connaître

° À propos des doubles standards de cette sorte, voyez Raven, *op. cit.*, pp. 253-4.

° Ce sera une religion cosmologique, dont le *mythos*, l'éthique, le mysticisme, ne seront pas moins « distribués » dans tout l'univers que celle de Dante. Ces abstractions actuelles – une cosmologie séculière et une religion cosmologique – fusionneront pour révéler l'univers sacré qui repose à côté de nous, le Ciel dans lequel nous vivons pendant tout ce temps mais que nous refusons de voir. Cf. Whitehead, Religion in the Making, p. 14 : « Tout ce qui suggère une cosmologie, suggère une religion. » Et Gerald Heard, Training for the Life of the Spirit, ii. p. 2 : « L'éthique qui ne dépend pas d'une Cosmologie est fautive ; la cosmologie qui ne résulte pas en une Éthique, une vie d'action déduite, est sans signification. De nos jours, notre éthique dépend d'une cosmologie anthropomorphe et a donc échoué parce que les gens ne peuvent plus croire que cette image de la Réalité soit vraie ; alors que notre cosmologie, complètement mécaniste, a résulté et doit résulter en un comportement au plus haut point non éthique et impie. »

† Ainsi je suis entièrement d'accord avec la déclaration de Sir Edmund Whittaker (Space and Spirit, p. 84) que la loi de gravitation démontre l'esprit dans l'univers bien plus clairement que ne le faisaient les intelligences motrices des étoiles ; j'y ai ajouté seulement la première partie de la confirmation, et l'éclaircissement et la correction de la dernière.

* Living Religions and a World Faith, p. 204. × First Principles, 29.

+ The Idea of the Holy, pp. 67 et suivantes.

φ A Pluralistic Universe, p. 164. Dans Die Drei Motive Fechner indique que nous oscillons entre deux erreurs – l'erreur d'ignorer le monde physique dans notre recherche du divin, et l'erreur de coller trop près au simplement physique. La première est celle de l'homme médiéval et religieux, la seconde celle de l'homme moderne scientifique. Et, peut-on y ajouter, quand un écrivain comme Seeley, dans son essai sur la Natural Religion, tente un compromis, et maintient que la science purifie plutôt qu'elle ne détruit le christianisme, il est ramené à reprendre son travail à la fois par les chrétiens et les scientifiques.

Notre éducation, indique L. P. Jacks, est pour sa plus grande part adaptée à l'homme dans un univers mort, une chose inerte qu'il exploite. Mais il sera vraisemblablement (comme le roi qui construisait un palais sur une grande montagne, qui se révéla être une verrue sur la tête d'un monstre endormi) rudement secoué et jeté hors de cette illusion. En tout cas, « soit l'univers est complètement vivant, loi morale et firmament étoilé dansant sous une même mélodie immortelle », ou alors notre vie n'a aucune valeur. A Living Universe, pp.14, 40 et suivantes.

trop bien eux-mêmes, et l'ignorance est même moins admirable au Ciel que sur terre.

8. L'APPROCHE PRATIQUE : L'ART D'AUJOURD'HUI

L'art contemporain est principalement un agrégat de cultes privés, inconnu aux masses, et ridicule ou incompréhensible quand il est connu. Nous parlons de la dérive qui nous éloigne de la religion, mais quelle est la dérive qui nous éloigne de l'art ? Combien de fois aujourd'hui ce que des critiques compétents ont cru être la meilleure œuvre contemporaine – dans la poésie °, dans la peinture, dans la sculpture, dans la musique, dans l'architecture, dans le cinéma – a-t-elle été populaire ? Il n'y a jamais eu d'abîme plus grand entre l'artiste et le peuple – un abîme plus vaste, sûrement, que celui qui sépare maintenant la religion officielle du sentiment populaire. La religion et l'art (et il faut y ajouter la philosophie) sont devenus irréels parce qu'ils sont devenus indépendants l'un de l'autre et de la cosmologie. Au fond, nos ennuis viennent de la trifurcation des valeurs telles qu'elles sont concrètement incarnées : le monde de la bonté n'est pas le vrai monde, et le vrai monde n'est pas celui qui est beau. Les scientifiques, les personnes religieuses, les artistes, habitent trois univers ; • et cela est mauvais pour la science, religion et l'art. Il est vrai, bien sûr, que l'art dont le principal souci serait la propagation de la vérité et du bien aurait toutes les chances d'échouer à réaliser la beauté ; × mais il est également vrai que l'art qui est indifférent à la science vivante et à la religion de son époque échouera sans doute misérablement dans sa propre province. Pour informer et animer la Divine Comédie, l'architecture d'Amiens, et la sculpture de Chartres, et en fait toutes les œuvres du Moyen Âge, il y a une cosmologie hiérarchique cohérente et inspirant l'admiration et le respect. Il n'y a pas ici de cloison étanche entre les valeurs. Et jusqu'à ce que nous puissions arriver à une vision du monde comparable, nous pouvons nous attendre à avoir une science irresponsable et même suicidaire, une religion négligée, inefficace et souvent insincère, une moralité sans sanction et hésitante, et un art précieux et impopulaire. Il était juste et nécessaire qu'un univers unique se divise en trois, pour que son unité finale puisse s'enrichir d'être temporairement tombée en désuétude. Il était inévitable que la science et l'art, étant devenu adultes, quittent la religion, leur mère. Mais maintenant la seule manière dont nous pouvons garder ces grandes acquisitions et en jouir est de les partager chez nous.

Il n'est pas surprenant que, dès que la famille se brise, ses membres deviennent plus égoïstes. Finalement, ils s'intéressent plus à eux-mêmes – à leurs propres actes, sentiments et réactions – qu'à la réalité extérieure ; le sujet gagne aux dépens de l'objet. Et ce changement ne peut que culminer dans la stérilité et la mort, lorsque l'on voit que vivre ce n'est pas tant être vivant que trouver le vivant. J'ai montré comment la science doit saigner l'univers de ses qualités physiques, et que la religion doit saigner l'univers de sa sainteté ; donc même l'art doit saigner l'univers de sa beauté, pour la transfuser dans « l'œil du spectateur ». + Dans la peinture, par exemple, dès que la technique de représentation est maîtrisée, l'essence de l'art se trouve reposer de moins en moins sur

° Le fait que le vrai poète exprime les idées les plus profondes de l'esprit populaire ne signifie pas, malheureusement, qu'il est reconnu ou même entendu par ceux pour lesquels il parle. En fait, la fonction du grand artiste est de devenir un instrument de « l'inconscient collectif », compensant par là l'attitude consciente du jour : ainsi il doit souvent s'opposer à l'esprit manifeste de son temps. Cf. Jung, Modern Man in Search of a Soul, p 191.

• En fait, il y en a de nombreux autres. Par exemple, il est connu que les éléments moraux et mystiques de la religion peuvent devenir pour un temps presque indépendants.

× Cf. le Mammontart d'Upton Sinclair, dans lequel l'auteur défend la thèse impossible que le grand art est toujours « progressiste » et jamais « réactionnaire ». Mais la doctrine bien trop familière que la tendance réelle ou supposée politique ou morale d'une œuvre d'art correspond à sa valeur esthétique, ne devrait pas nous conduire à l'erreur opposée de l'esthétisme qui ne peut pas voir l'insignifiance d'un art séparé de la religion et de la science de son temps.

Il y a deux erreurs – l'hypothèse facile que le véritable univers est bon et beau, ou qu'il est mauvais et laid. La découverte de la coïncidence des valeurs est toujours difficile et souvent douloureuse, mais elle est de l'essence de l'art et de la religion : sauf pour de rares moments de vision, c'est une foi active de plus en plus justifiée par les résultats.

Dans Decadence, le Dr Joad discute bien plus complètement que je ne suis capable de le faire ici de la « chute de l'objet », caractéristique de notre temps. L'excellence de la musique consiste même (indique-t-il) non dans la révélation d'une personnalité humaine ou de la créativité d'un compositeur, mais plutôt dans la découverte d'un quelque chose qui est là et objectivement réel. Voyez particulièrement pp. 173 et suivantes. John MacMurray reprend un thème similaire dans Freedom in the Modern World, où il dit que l'objectivité, et la capacité d'appréhender et de jouir d'un monde qui est essentiellement indépendant de nous-mêmes, constituent l'essence de la nature humaine ; et que notre liberté repose sur notre capacité à exprimer notre nature de cette manière, en nous perdant nous-mêmes dans l'objet.

+ La notion primitive que l'âme doit être transférée quelque part ailleurs pour une saison – Fraser appelle cela « un article réel de la foi primitive » – est sans que nous le voulions effectuée à l'échelle la plus grande par nous-mêmes. Chez les Minahassa des Célèbes, quand une famille est sur le point de quitter une maison, le prêtre collecte les âmes de la totalité de la famille dans un sac, et les restitue après à leurs possesseurs. (The Golden Bough, Edn. Abrégé, LXVII. 1.) Ce qu'il fait pour une seule maisonnée, nous le faisons pour la famille entière du ciel et de la terre.

ce qu'est le monde extérieur, et de plus en plus sur ce qu'est la réaction de l'artiste ; jusqu'à ce que, à la limite, il peigne à partir de sa propre imagination, sans vraiment aucune référence directe à la nature. Pour un tel artiste, l'art est véritablement une expression, insiste Croce, et non une impression : dans la mesure où il y a un objet son rôle est l'évocation d'associations subjectives et du sens, et ainsi la révélation de l'homme à lui-même. Il est dégradé au rang de simple stimulus, en lui même rien de plus que le « monde froid et inanimé » du poème de Coleridge. Sur ce chemin il n'y a, en dehors du découragement, que l'assèchement de toutes les fontaines de l'esprit. Mais quand l'artiste cesse de regarder autour de lui pour y chercher une patère objective à laquelle suspendre son expérience subjective, quand il ne recherche plus « l'inspiration » anxieusement en lui-même, mais qu'il est bouleversé par le Fait formidable et extérieur qui ne le laisse plus seul – alors, même si sa technique n'est pas encore conforme à sa vision, il doit s'imposer à nous. Et il est certain que ce Fait, cet Autre magistral, l'attend certainement : déjà l'ange commence à lutter avec Jacob.

Là où la vision se brise en fragments kaléidoscopiques les gens périssent. * À moins que l'artiste, aussi bien que le prêtre, ne découvre le monde que le scientifique a découvert, ce monde-là restera une abstraction dangereuse et trompeuse, un contour menaçant, vide de tout remplissage moral et esthétique. Nous avons dans nos mains un monstre d'univers à la Frankenstein, et un corps animé sans âme. Il n'est pas étonnant que notre monde soit fou : il en manque deux tiers. L'affaire de l'art est maintenant de se combiner avec la religion dans ce qui est, d'un point de vue, la découverte des valeurs objectives aux niveaux non-humains, et ce qui est, d'un autre point de vue, la dispersion hiérarchique des valeurs subjectives (pour ainsi dire) qui se sont pendant de nombreux siècles accumulées en l'homme. Laissez-moi en donner un exemple. La prière, il est à la mode de nos jours de le dire, est thérapeutique, non cosmologique ; elle rectifie certes l'homme, mais n'a aucun effet sur l'univers. Or pour George Herbert la prière est :

« Le ciel dans l'ordinaire, l'homme bien habillé, la Voie lactée, loiseau de Paradis, les cloches des églises entendues au-delà des étoiles, le sang de l'âme, le pays des épices, quelque chose d'incompris. »

Il y a ici une redistribution verticale sérieuse. ° Nous isolons si complètement l'homme du cosmos que quand enfin ils se rapprochent l'effet aura tendance à être bouleversant : l'énergie potentielle emprisonnée se décharge en un éclair d'illumination, révélant une beauté poignante et inconnue. Les vers de Marlowe : « Vois où le sang du Christ ruisselle dans le firmament » × et « Maintenant les anges marchent sur les parois du ciel » + en sont des exemples. En fait, les possibilités esthétiques de l'anthropomorphisme supérieur (que l'on pourrait également qualifier de cosmomorphisme inférieur) sont maintenant, en raison de siècles de dissociation croissante, immensément améliorées. Le temps est mûr pour qu'un grand poète célèbre le mariage d'un Ciel et d'une Terre vierges, dans une extase d'union proportionnelle à leur longue continence et à la sévère discipline imposée par la science. Sa vision dantesque ne sera pas « subjectivement vraie » ou « esthétiquement valable » mais aussi objective qu'une femme dont la beauté à couper le souffle, aussi éloignée et aussi indubitable que le Mont-Blanc, confronte un homme. Ce qu'il

* Dans The Structure of Religious Experience, John MacMurray commente les dualismes envahissants qui perturbent notre vie – le dualisme de l'ordre spirituel et de l'ordre naturel, de la religion et de la vie commune, du divin et de l'humain, de la raison et de l'émotion, de l'esprit et de la matière. Cette dissociation mène lentement mais sûrement à une complète désintégration. Car en fait le monde de l'esprit n'est que le monde de la nature, connu et dont nous avons l'intention. Voyez pp. 106 et suivantes.

La vaste différence entre notre univers et celui de nos ancêtres est la mesure de l'abîme qui nous sépare d'eux. Il n'y a pas de doute qu'un monde dans lequel les anges – les *uccelli di Dio* (les oiseaux de Dieu) de Dante – étaient, comme Ruskin l'indiquait, au moins aussi réels que nos oiseaux le sont pour nous, avait ses désagréments ; il n'y a pas de doute qu'un monde de contes de fées, habité par des enchanteurs, des démons et des géants autant que par de bons anges, était un lieu périlleux, et parfois une sorte de maison de fous. Néanmoins il était vivant et palpitant, et ce n'était ni une tombe ni une pompe à eau agrandie. Ravissant et terrible, c'était un foyer pour les vivants, non une institution bien conduite et sans âme pour des demi-morts.

° Il y en a d'autres exemples subtils comme l'anonyme 'Tom o'Bedlam's Song', le sonnet 'God's Grandeur' de Gerard Manley Hopkins, l' 'Hippopotamus' de T. S. Eliot, le 'Starlight' de Robert Graves' et le poème de Joseph Mary Plunkett qui commence ainsi :

« Je vois son sang sur la rose
Et dans les étoiles la gloire de ses yeux,
Son corps luit parmi les neiges éternelles,
Ses larmes tombent des cieux. »

× Dr Faustus, 1428 ; Tamburlaine.

« La Question qui est au fond du problème religieux actuellement », écrivait Alfred Loisy, « est de savoir si l'univers est vide, sourd, sans âme, sans entrailles ; si la conscience de l'homme y est sans écho plus réelle et plus vraie à elle-même. »

ne devra pas faire, c'est reconnaître pour un temps une hiérarchie qui est belle mais imaginaire, pour un autre temps une hiérarchie qui est plutôt un fait sordide, et pour un troisième temps une hiérarchie qui, bien qu'étant moralement admirable, est morne, et en grande partie une fiction. * Son cosmos sera un ; et en conséquence lui-même sera un.

9. LES QUATRE APPROCHES : RÉSUMÉ ET CONCLUSION

J'ai essayé de montrer dans ce chapitre (1) que les hommes ont généralement cru en un cosmos doté d'esprit, gouverné par une hiérarchie céleste, dont les membres sont puissants, augustes et saints proportionnellement à leur statut cosmologique ; φ (2) que la même croyance, bien qu'étant submergée et n'étant plus intellectuellement respectable, est largement répandue même aujourd'hui ; (3) que la science, loin d'avoir aboli la hiérarchie, fournit l'exemple le plus remarquable de son fonctionnement, en donnant précision et pleine réalité à beaucoup de choses qui auparavant avaient été nébuleuses et fantastiques ; (4) que pour le salut de notre santé et de notre bonheur, de notre art et de notre vie religieuse, et peut-être de notre survie, une croyance sincère de cette sorte serait maintenant un immense avantage. De façon encore plus concise, la croyance dans les « anges » est soutenue par la tradition, par l'intuition présente, par la science, et par des considérations pratiques. De plus, de nombreuses considérations d'une sorte plus spéculative – par exemple, l'argument tiré de la continuité (pourquoi la hiérarchie devrait-elle se terminer par l'homme ?), de l'organisation (un univers ordonné suggère une organisation, ce qui suggère une hiérarchie θ), « d'organes des sens » suprahumains et des visions du monde qu'ils fournissent ⊗ (l'astronomie est plus intelligible en tant que stellaire que comme fonction simplement humaine), et ainsi de suite – sont contenues dans ces pages, et il serait lassant de les répéter ici. Or cette masse de preuves variées construit, comme je le crois, un argumentaire formidable pour les « anges ». Je ne pense pas, cependant, que leur existence puisse être « prouvée » au sens strict ou technique ; en tout cas, l'argumentation rigoureuse chère au logicien le convainc lui-même rarement, et laisse l'homme véritable tout à fait froid. Emporter l'argument, c'est souvent perdre l'homme. Cette enquête n'est pas un jeu intellectuel joué selon des règles prédéterminées, dans lequel des points du débat sont perdus et gagnés, mais une question de vie et de mort. × Et une question, aussi, de l'homme total, du cœur autant que de la tête. Je ne peux m'empêcher de croire que, parmi toutes les cosmologies rivales, celle-ci serait plus vraie de répondre à la plus grande part de ce que je suis, et non simplement à une certaine fonction privilégiée, et d'être moins dédaigneuse de la sagesse traditionnelle de l'espèce. Bien sûr, je n'ai pas démontré que la vision la plus raisonnable est la plus noble, la plus hospitalière, la plus belle, la plus pratique ; mais j'espère avoir montré que la probabilité est de ce côté, et qu'il pourrait ne pas y avoir de meilleure hypothèse de travail.

L'expérience suggère que nous ne voyons pas le monde tel qu'il est à moins que nous ne le transfigurions par amour, admiration et émerveillement. Et aussi, pour connaître la doctrine nous devons faire le travail. Von Hügel disait : « J'embrasse mon enfant non parce que je

* « Le poète maintenant et ensuite saisit de son regard les figures qui peuplent le monde de la nuit – les esprits, les démons et les dieux. Il sait qu'une intentionnalité qui dépasse les fins humaines est pour l'homme le secret donateur de vie ; il a un pressentiment d'événements incompréhensibles dans le plérôme. » Jung, *Modern Man in Search of a Soul*, p. 188.

φ Une des tendances les plus significatives des temps modernes est la réévaluation des mythes et symboles, qu'ont commencée Schelling, Schiller et Herder, et qui est continuée par des hommes comme Görres et Bachofen, et maintenant par Jung. Görres décrit l'homme primitif comme cosmique – démoniaque, intimement uni à la nature, et doué ainsi d'une perception profonde. Cf. E. Dacqué, *Urwelt, Sage und Menscheit* ; et Berdayev, *The Meaning of History*, pp. 51 et suivantes : « La voie réelle pour approcher la réalité spirituelle..., et qui tient tous les fils de l'histoire universelle et humaine, ne passe pas par la philosophie abstraite mais par une mythologie concrète. »

θ Cf. C. A. Richardson, *Spiritual Pluralism*, p. 324.

⊗ Les scientifiques décrivent parfois le royaume des nébuleuses comme un produit du télescope de 100 pouces, et ainsi de suite.

× Une confession personnelle peut ne pas être déplacée ici. Tout est arrivé, pendant les années où j'ai travaillé sur ce livre, comme s'il avait été décrété qu'aucune doctrine majeure ne restât pour moi simplement théorique, mais dût être passée par des tests pratiques. Dans cette autobiographie intellectuelle l'ordre est le suivant : j'écris, j'ai besoin, je sais. Cela me prendra toute ma vie pour commencer à réaliser une pensée qui est maintenant bien trop désinvolte et superficielle. Une notion déconcertante celle-ci : accompagnant chaque nouvelle leçon arrivait une interrogation écrite pratique, pour montrer combien peu j'avais réellement appris.

l'aime, mais pour l'aimer. » Nous avons l'univers que notre comportement implique ; nous devons payer, en monnaie d'action, pour nos idées. La pensée peut courir en avant des faits, ou les faits en avant de la pensée, mais ils ne peuvent pas se perdre mutuellement de vue. « Tel est le pouvoir des plaisirs terrestre », d'après Tertullien, ° « que pour conserver l'occasion d'y participer, on trouve le moyen de prolonger volontairement son ignorance et que l'on s'autoinduit sa conscience pour l'amener à jouer un rôle malhonnête. » *Quot homines, tot dei.* (Autant d'hommes, autant de dieux.)

° De Spectaculis, I. Cf. Aldous Huxley : « Notre conviction que le monde est sans signification est due en partie au fait... que la philosophie de l'absurde tend elle-même à servir efficacement les fins de la passion érotique ou politique. » Ends and Means, p. 267. Voyez aussi Paulsen, Introduction to Philosophy, p. 69, à propos de la connexion entre notre comportement et notre métaphysique. Nous continuons, dit Hugo, à faire de l'univers une substance et un morceau de matière, à faire du grand Tout un simple agrégat de molécules sans aucun ajout d'un ingrédient moral, et en conséquence nous arrivons à la conclusion que la force a raison... Intellectual Autobiography, p. 314.

CHAPITRE XXIII

LES TROIS STADES DE LA DESCENTE DE L'ANGE

Les étoiles sont mortes. Les animaux ne les regarderont pas. Nous sommes laissés à la solitude de notre jour, le temps est court et l'histoire aux vaincus peut dire hélas, mais ne peut ni les aider ni leur pardonner.

W. H. Auden, 'Spain'.

Je dois avoir un sentiment de... l'histoire comme d'une chose qui est profondément mienne, qui est profondément mon histoire, qui est profondément ma destinée... Toutes les époques historiques, depuis les plus anciennes à celles qui sont au pic le plus élevé de l'histoire moderne, représentent ma destinée historique ; elles sont toutes miennes.

L'humanisme n'a pas seulement affirmé et exalté la confiance qu'à l'homme en lui-même, mais il l'a aussi avili en cessant de le considérer comme étant un être d'une origine élevée et divine. Il a exclusivement affirmé son lieu de naissance terrestre aux dépens de son origine céleste. De cette manière, l'humanisme a aidé à rabaisser la stature de l'homme. L'auto-affirmation de l'homme, dès qu'il cessa d'être conscient de son lien avec la nature divine élevée et absolue et avec la source la plus élevée de sa vie, a eu pour résultat de l'amener à sa propre perte.

Berdyaev, The Meaning of History, pp. 16, 141.

Habet mundus iste noctes suas et non paucas. (Ce monde a ses nuits et elles ne sont pas rares.)

St Bernard of Clairvaux.

Ces discordes et ces langues en guerre sont des coups de vent du grand automne : comment sera l'hiver ?

Ruth Pitter, 'A Solemn Meditation'.

Ceux qui, dans une confiante ignorance, mettent leur foi dans un ordre du monde qui n'est pas contrôlé par l'ordre de Dieu, au lieu d'arrêter le désordre, le précipitent, engendrent une maladie fatale, et dégradent ce qu'ils exaltent...

T. S. Eliot, Murder in the Cathedral.

Quand les prophètes sont silencieux et que la société ne possède plus de canal de communication avec le monde divin, la voie vers les profondeurs inférieures reste ouverte et les pouvoirs spirituels frustrés de l'homme trouvent issue dans une volonté illimitée de pouvoir et de destruction.

Christopher Dawson, Religion and Culture, p. 83.

Le centre de gravité de l'être humain a plongé si bas que nous n'avons, disons-le franchement, plus aucune personnalité, sinon un va-et-vient fatal de larves polymorphes du monde souterrain de l'instinct et des désirs.

Maritain, True Humanism, p. 21.

Le cosmos est devenu un anathème pour les protestants après la Réforme. Ils lui ont substitué l'univers non vital des forces et de l'ordre mécanique, tout le reste est devenu abstraction, et la longue et lente mort de l'être humain s'est déclarée. Cette mort lente a produit la science et les machines, mais ce sont des produits de mort. Il n'y a pas de doute que cette mort était nécessaire.

D. H. Lawrence, Apocalypse, pp. 54-5.

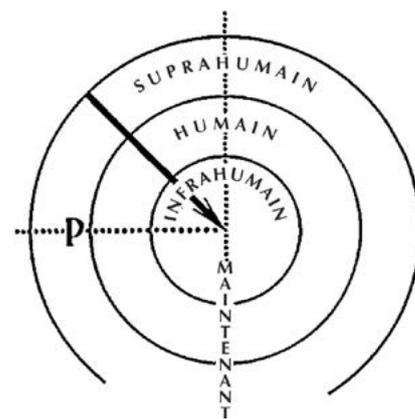
1. LES TROIS STADES : THÉOLOGIQUE, HUMANISTE, SCIENTIFIQUE

Le sujet principal du chapitre précédent était le mouvement centripète de nos divinités, leur descente ou leur retrait des régions les plus lointaines et les plus élevées vers les plus proches et les plus basses. Dans ce chapitre, je propose d'illustrer ce mouvement à partir de l'histoire de notre civilisation occidentale, tout en faisant ressortir dans un relief plus aigu et en plus grand détail son processus historique. (Je pense qu'un mouvement quelque peu similaire peut être discerné dans d'autres civilisations que la nôtre ; mais c'est là une question qui ne peut pas être considérée ici. Déjà mon esquisse de notre propre histoire, dans le cadre d'un court chapitre, doit être peinte avec une brosse qui est bien trop large, et avec des traits qui inévitablement balayent bien trop.) °

° Toynbee (A Study of History, v. XIX. 4) cite le rejet célèbre par H. A. L. Fisher du schéma historique (dans la Préface à son History of Europe) en tant qu'exemple de notre « sens de la dérive », et de notre adoration de la Chance. L'antipathie pour les vastes schémas historiques – la vision que l'histoire est « simplement une bon dieu de chose qui en suit une autre » – est en elle-même un exemple frappant de cette tendance historique à atomiser dont je discute dans ce chapitre. Mais bien sûr le rejet du sens ne peut être qu'une question de degré : chaque historien doit appliquer à d'immenses données chaotiques un schéma grâce auquel il choisit les choses importantes. Des historiens qui, comme E. L. Woodward, « n'aiment pas rechercher des schémas dans l'histoire » (International Affairs, April 1949), seraient aveugles sans eux.

Notre civilisation comporte trois phases – je les qualifie de phase théologique, de phase humaniste et de phase scientifique – en lesquelles le suprahumain, l'humain et l'infrahumain ressortent à leur tour. Le saint peut être pris comme représentant de la première phase, l'artiste de la seconde, le scientifique de la troisième. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que l'homme commun de notre époque est doué d'attitude scientifique, ni qu'aux temps médiévaux il était profondément religieux, ou que de considérables artistes ont été à tous les époques nombreux. Ce n'est pas le nombre, mais le prestige, qui est en question. Aujourd'hui, le scientifique est dans une phase ascendante : ses déclarations les plus fabuleuses sont à la fois saisissantes et font autorité, alors que la vision prudente et étroitement raisonnée du théologien est immédiatement suspecte. Le prêtre, bienveillant et inoffensif, passe presque parmi nous sans être remarqué ; le pouvoir terrible qu'il a une fois exercé, et la peur qu'il était capable d'évoquer, ont été transmis à l'homme de science. Quant à l'artiste, nous n'avons qu'à comparer l'honneur – cette adoration, apanage des rois – accordé à la Renaissance en Italie à Pétrarque et Boccace, à Raphaël et Michel-Ange, au manque d'intérêt présent (et même pire) pour nos meilleurs artistes, pour réaliser que l'art ne compte pas beaucoup pour nous. Un Epstein suscite les plaisanteries populaires, un Einstein est un dieu. Nous passons au goudron et à la plume les œuvres du premier, et préservons en grande révérence dans un reliquaire les simples craies de tableau noir du second. Un grand express transcontinental aux États-Unis, qui n'avait jamais été auparavant retardé pour obliger un président, a fait une incroyable halte pour amener un physicien à une conférence. * Imaginez le tollé si ç'avait été un simple archevêque ! Un poète ou un peintre pourrait se considérer comme chanceux si on lui accordait un simple siège dans le train. Car, en un certain sens, il appartient à un autre âge et à un autre monde : à l'âge de l'homme en tant que tel + et à la transition depuis le suprahumain vers l'infrahumain, quand un nombre d'hommes remarquables pouvaient faire le mieux des trois mondes. Le cosmos n'était ni mort ni capable d'interdire à l'homme de faire la découverte exaltante de lui-même, et sa nouvelle science avait à peine commencé son travail de désintégration ; c'est pourquoi c'est l'homme symétrique, un Shakespeare ° ou un Léonard, jouissant de l'humanité dans la plénitude de son cadre cosmique, qui est le symbole adéquat de la Renaissance. Le séculier est arrivé, et le sacré ne s'est pas encore évanoui. Il ne méprise plus, comme ses ancêtres théologiques, la moitié inférieure de la hiérarchie, et il n'a que commencé à mépriser, avec nous, sa moitié supérieure. × Et si sa piété est moins remarquable que la leur, et sa science moins remarquable que la nôtre, il n'est ni impie ni sans questions, et son art est incomparable.

Au cours de leur migration intérieure, nos anges apparaissent d'abord en tant que suprahumain qui est bon, mais également beau et vrai, ensuite en tant qu'humain qui est beau et également vrai, et finalement en tant qu'infrahumain qui est vrai. Pour saisir leur nature, il est nécessaire d'unir les trois stades de leur vol et de leur constitution changeante en une seule image historique – l'image présentée par notre civilisation comme un tout, dans ses phases théologique, humaniste et scientifique. Autrement dit, il est nécessaire d'avoir trois yeux pour voir l'univers, et il y a des siècles qui les séparent : la profondeur de vision



* Je pense que le physicien était Sir J. J. Thomson, mais je ne peux pas en être tout à fait sûr.

+ Ruskin allait jusqu'à dire que les meilleurs tableaux sont les portraits, et que « tout ce qui est vraiment grand dans l'art grec ou chrétien, se restreint aussi à l'humain ». On peut au moins dire que, alors que le beau n'est confiné à aucune région particulière, il est le plus évident dans les régions médianes qui sont les plus riches en données des sens : le fait que l'âge de l'humanisme soit aussi un âge de grand art n'est pas un accident. Tandis que l'œil du bien regardait au-delà des choses quotidiennes et que l'œil de vérité regarde en elles, l'œil de la beauté est content de les voir.

° Shakespeare, écrit Mr Hardin Craig, était « un enfant de son époque et il avait toutes ses vertus. Il était vaste d'esprit et de cœur, non spécialisé et non fragmenté ». Car les élisabéthains « tenaient à ce que le monde recherche maintenant, à savoir, la conception d'un univers fonctionnellement unifié organisé selon un plan si ordonné que toutes les créatures de Dieu – y compris les rochers, les arbres, les fleurs, les animaux, les hommes et les anges – étaient des parties mutuellement reliées d'un grand schéma. » The Listener, Juillet 21, 1949.

× « La science a rendu Dieu sans nécessité », annonça la Secularist League Manifesto, en 1865. Si la religion est encore pratiquée avec ferveur en Orient, écrit Sir S. Radhakrishnan, c'est parce que l'éducation scientifique a à peine commencé là-bas : aussitôt que des individus deviennent « éclairés », la piété s'évanouit. « Les progressistes » en Chine, en Inde et en Turquie sont sûrs que la religion est le grand crime. Hibbert Journal, Juillet 1946.

vient de l'utilisation simultanée de tous les trois – l'œil à longue vue ou télescopique du saint et du mystique, l'œil à vue moyenne de l'artiste, et l'œil à vue proche ou microscopique du scientifique. C'est dans la mesure où vous n'avez qu'un œil et simplement contemporain, que votre univers est flou. Seul l'homme qui se charge de la totalité de la civilisation, de sorte que sa structure temporelle minimale multiséculaire devient la sienne, est équipé d'organes de perception adéquats. Ce que vous voyez dépend de la quantité de ce que vous êtes qui regarde. φ

Je peux faire une pause pour ne mentionner qu'une ou deux des nombreuses réserves qui devraient être faites ici. Comme notre civilisation est en réalité un « organisme temporel » unique – une simple mésoforme dans l'humanité, il est vrai, qui ne jouit pas d'un statut intégral, mais est encore profondément organique – l'une quelconque de ces phases serait mal interprétée si elle était isolée des autres et non vue comme une fonction du tout. Ainsi notre science procède de la piété d'une phase antérieure, ° à laquelle elle est unie aussi complètement que nos têtes le sont à nos cœurs. ° Et la constitution de ce grand organisme temporel est régulée par la loi du quelque part ailleurs : en elle, les Paires hiérarchiques sont inversées. C'est-à-dire que bien que les trois phases soient une descente depuis le suprahumain vers l'infrahumain, elles sont aussi une ascension depuis l'infrahumain vers le suprahumain, quand on voit que les niveaux les plus élevés se réfèrent toujours aux plus bas, et *vice versa*. Ainsi l'idéal du Moyen Âge a été la sainteté, alors que sa réalité était bien trop souvent la corruption, la cruauté × et l'injustice sociale ; + il nous est laissé, en ne portant plus attention à la sainteté, de mettre en pratique – bien que partiellement et de manière intermittente – ces implications humanitaires. En eux la racine ; en nous la fleur. Encore une fois, notre idéal n'est pas la sainteté mais la science, la vérité à propos de l'univers, alors que notre réalité est un univers brisé en éclats innombrables, et qui est aussi « peu vrai » qu'il pourrait l'être ; * et si nous voulons la vision unitaire que notre connaissance atomisée implique, nous devons revenir – comme j'en ai déjà discuté – à quelque chose comme la synthèse médiévale de Dante. On peut peut-être m'excuser de dire que, dans ce cas, la fleur précède la racine. Ils ont récolté ce que nous avons semé. Dans la vie de l'individu, comme dans la société, il se passe la même chose : l'intuition et l'inspiration viennent en premier, et ensuite une expérience longue et pénible est nécessaire pour en exprimer la vérité ; ou la résolution de l'esprit élevé vient en premier, et vient ensuite l'application graduelle et douloureuse de celui-ci à nos affaires quotidiennes. Ainsi l'idéal médiéval du bien et l'idéal moderne de vérité ne sont ni illusoire ni inopérants ; leur efficacité est d'autant plus grande qu'elle est de longue portée. Mais on ne peut pas nier le coût, pour le dévot individuel, du bien et de la vérité. Si avoir pour but son propre développement spirituel ne résulte pas en orgueil spirituel, en manque d'humour et en absence de charité, une certaine auto-contradiction est cependant difficilement évitable ; • et si avoir pour but la vérité scientifique (qui culmine, idéalement, dans la formulation mathématique de toutes les données) ne réduit pas rapidement les données à une absence de sens et même à l'insignifiance, en tout cas la tendance va de ce côté-là. C'est seulement dans la poursuite de la beauté, qui ne délaisse pas les niveaux moyens de la hiérarchie, que ce déplacement ou cette contradiction deviennent presque négligeables.

φ Nuancer proprement ces déclarations demanderait un autre livre. Et, bien sûr, de nombreuses autres formulations également inadéquates sont possibles. Ainsi les ingrédients hébreux, grecs et romains de notre civilisation peuvent être liés respectivement aux phases théologique, humaniste et scientifique. Encore une fois, la première phase peut être représentée comme une union de l'émotion et de l'intellect, la seconde comme le triomphe de l'émotion, la troisième comme le triomphe de l'intellect. Cf. John MacMurray, The Structure of Religious Experience, pp. 87 et suivantes ; Freedom in the Modern World, pp. 74 et suivantes.

° Cf. T. S. Eliot's Notes Towards the Definition of Culture : « Aucune culture ne peut apparaître ni se développer sinon en relation avec une religion » ; culture et religion sont « différents aspects de la même chose », et en fait la culture d'un peuple peut être décrite comme « une incarnation de sa religion ». Cf. Whitehead, Science and the Modern World, I. Cependant la science progresse en répudiant ses origines religieuses : l'univers devait être chloroformé avant que l'on puisse l'opérer.

× Qui, de nos jours, ne serait pas épouvanté par la notion médiévale (que l'on trouve même chez Saint Thomas) que les joies du ciel sont augmentées par la vue des tortures de l'Enfer, dont a souffert éternellement la grande majorité de la race humaine ?

+ Ainsi G. G. Coulton peut écrire de l'homme du Moyen Âge : sa « première, deuxième et dernière tâche est de se préparer pour l'éternité ». Cependant, pour résumer Piers Plowman, « l'argent gouverne tout ; l'homme qui peut soudoyer est l'homme qui peut prospérer et devenir grand ; on vend et on achète la justice ; les maisons de la grande ville sont construites et habitées par des marchands en gros dont la substance est pourrie, qui « empoisonnent en secret et souvent les pauvres gens, ces acheteurs de viande en morceaux ». On se bouscule dans la vie pour les succès de ce monde ; « la plus grande partie de ce peuple qui passe sur cette terre, n'a entendu d'histoire d'un ciel autre que celui qui est ici ». » The Medieval Scene, pp. 16, 159.

* W. E. Hocking (Human Nature and its Remaking, p. 405) fait bien de souligner l'honnêteté intellectuelle de notre époque ; nous prenons soin de la vérité, et ce faisant prenons contact avec l'esprit du monde. Ce qu'il n'apprécie pas suffisamment, c'est le non-vrai qui vient de ce que l'on suit uniquement la vérité, et le mal issu de ce que l'on suit uniquement le bien.

• Il y a foule de raisons pour la fameuse prière de la petite fille : « Ô Seigneur rends bonnes les belles personnes, et rends belles les bonnes personnes ». Ce n'est pas simplement que les bonnes personnes ne sont pas assez bonnes, mais plutôt la poursuite de la vertu qui est vouée à l'échec. Cependant, je pense que ce n'est qu'une apparence. En Inde, où l'idéal du développement de soi spirituel continue à être poursuivi à la limite, on croit que la méditation du sanyasi a des effets incalculables et bénéfiques sur l'esprit des hommes partout et en tout temps. Nous n'avons aucune idée de ce que nous devons aux saints du monde.

L'homme qui pêche avec seulement un bâton, ensuite avec seulement un fil puis avec uniquement un hameçon, n'a rien omis, néanmoins il est peu vraisemblable qu'il attrape son dîner. † La simultanéité est nécessaire. Pour voir le monde en vraie perspective, nous devons élargir notre base temporelle, en utilisant des instruments qui sont séparés par des siècles et cependant simultanés. Autrement les plans de notre univers s'effondrent, et nous-mêmes avec eux.

2. LES TROIS STADES DE LA PHILOSOPHIE

(i) Jusqu'à ce que Bacon et Descartes l'aient finalement rendue remarquable en soi, la philosophie était, c'est notoire, la servante de la religion. ø Ainsi pour Saint Augustin la philosophie ne commence pas avec l'homme, le monde physique, l'effort vers le haut et vers Dieu, mais commence avec Dieu en tant que source de tout, et ensuite passe à l'âme, au corps, puis à de nombreux corps. La vérité est accordée par illumination divine, pour laquelle il doit y avoir une préparation morale autant qu'intellectuelle. Dans un passage fameux des Soliloques, il dit qu'il désire seulement connaître Dieu et l'âme, le monde ne l'intéresse réellement pas. × Saint Anselme insiste sur le fait que la foi doit précéder la compréhension, car, de ces deux sources de connaissance, la foi peut exister sans la raison, mais pas la raison sans la foi. Les deux se tournent vers l'Écriture pour en obtenir inspiration et certitude. Nous croyons pour comprendre. Graduellement, cependant, la foi et la connaissance naturelle, la théologie et la philosophie, se séparent. Albert le Grand distingue entre ce qui peut être connu par la raison sans aide et ce qui peut être connu uniquement par la révélation – il prépare le terrain pour une science naturelle indépendante. Son élève Saint Thomas accorde une certaine importance à l'étude empirique de la nature, cependant les mystères les plus hauts, réservés à la fois seule, restent la véritable fin de l'homme. Les franciscains Duns Scot et Guillaume d'Occam élargissent encore la brèche entre la connaissance naturelle et la connaissance révélée : la vérité théologique, qui est suprême, est indépendante de la connaissance naturelle et de la philosophie. En effet, la partie supérieure de la hiérarchie est transmise à la volonté, à la vie morale et à la loi du devoir telle qu'elle est interprétée par l'autorité ; les choses divines sont au-dessus de la raison, dont la province est le monde sublunaire. Ainsi le Moyen Âge, qui avait commencé avec la raison et la foi pratiquement unies, finit avec elles pratiquement divisées, sinon encore à couteaux tirés. + Si le monde au-dessus de l'homme ne peut pas avoir de base rationnelle, ou contredit ce qu'il appelle la raison, alors il n'est pas étonnant qu'il doive le trouver quelque peu stérile ou irréel ; et si la raison, abandonnant ces royaumes supérieurs pour les royaumes humain et infrahumain, leur donne un nouvel intérêt et une nouvelle importance pour lui, on ne pouvait aussi que s'y attendre. Et ainsi la doctrine de la vérité double, dont Francis Bacon hérite, ° devient en pratique la charte d'une science naturelle libérée des obstacles théologiques, et destinée à repousser la théologie complètement à l'arrière-plan. Nous sommes en train de descendre l'escalier hiérarchique.

† L'archevêque Temple (par exemple, dans The Church looks Forward) est un des nombreux écrivains récents qui ont noté que le développement signifie la division dans chaque département de la vie, mais que notre tâche est maintenant de rassembler les résultats éparpillés dans une synthèse vivante. Je dirais que la subdivision de l'art, de la science et de la religion fournit de nouveaux points de vue à la valeur incalculable, qui sont cependant source d'égarement à moins que les multiples estimations de l'objet ainsi obtenues ne soient unies en une seule vue d'ensemble. À moins que nos yeux ne coopèrent, nous restons cyclopes.

ø Cette phrase, souvent attribuée à Saint Pierre Damien, a été réattribuée par le professeur H. A. Wolfson à Philon.

× Néanmoins Saint Augustin croyait que nous pouvons monter grâce aux créatures à la connaissance de Dieu, et que son existence peut être démontrée par la raison, aussi clairement que l'existence du soleil est démontrée devant nos yeux. (Soliloques, I. 6) En fait, Saint Augustin est pratiquement libéré du dualisme de la foi et de la raison qui devait plus tard saper la foi elle-même.

Le Dr S. H. Mellone (à la suite de von Hugel) décrit le XIIIe siècle et le début du XIVe comme le Moyen Âge d'Or, dont le travail constructif « a été l'expression d'une conviction que toutes les étendues de l'activité contemporaine, l'art et les cérémonies, la loi, la philosophie et la littérature, pouvaient et devaient être soudées ensemble en une synthèse qui bien que n'étant pas seulement la servante du dogme devait être une synthèse religieuse ». Western Christian Thought in the Middle Ages, p. 31.

+ Ce développement a, bien sûr, été généralement reconnu depuis que Victor Cousin a divisé la pensée médiévale en trois périodes, en lesquelles la philosophie est d'abord totalement subordonnée à la théologie, devient ensuite son alliée, et finalement, et dans une large mesure, indépendante. Ces périodes correspondent grossièrement aux deux premiers des trois stades fameux de Comte – (1) on donne aux phénomènes une explication théologique, relativement à la volonté divine ; (2) ensuite une explication métaphysique, relativement à des principes et essences hypostasiés. (3) Au troisième stade, aucune explication plus élevée n'est recherchée, et la science est contente de consigner et de codifier.

° « La connaissance de l'homme est comme les eaux, certaines descendent du dessus, et certaines jaillissent du dessous ; les premières sont informées par la lumière de la nature, les autres sont inspirées par la révélation divine. » The Advancement of Learning, II. v. 1.

Un aspect important de ce mouvement descendant a été le triomphe final (chez Occam), après de nombreuses avancées et retraites temporaires, du nominalisme sur le réalisme. Dépouillé de tous les détails, il a été réellement la victoire des parties sur le tout. Seules les choses particulières existent, et la voie est ouverte pour l'atomisation progressive que fait la science de l'univers, et de l'homme lui-même. *

(ii) La Renaissance a fourni une quantité comparativement petite d'activité philosophique originale. Occam est mort en 1349 et Descartes naît en 1596 : deux siècles et demi les séparent et il n'y a pas là de chiffres comparables. Cela n'est pas non plus surprenant. Les niveaux supérieurs qui étaient le souci du premier stade de notre civilisation, et les niveaux inférieurs qui sont notre propre souci, tendent eux-mêmes à la spéculation philosophique, lorsqu'on voit qu'ils sont déjà en partie en dehors des expériences sensorielles ; il n'en est pas ainsi avec les niveaux médians, le monde coloré et vivant de l'homme et des objets terrestres, qui a été la grande découverte du deuxième stade. Les sens et le bon sens rentrent en jeu ensemble, dans un monde qui avait indéniablement la beauté pour transformer tout ce qui manquait à la vertu et au côté raisonnable. Les papes pouvaient commettre tous les péchés mortels sauf le péché de philistinisme ; la sensualité, la violence et un orgueil immense fleurissaient sans honte dans des cercles où le mauvais goût était un péché réellement sérieux. φ Les mystères suprasensibles de l'Église étaient mis au placard et les mystères subsensibles du laboratoire ne s'étaient pas encore révélés ; entre-temps le monde visible et sans mystère porta le halo de la réalité. * Tout contribuait à cet effet. Ainsi Copernic, Galilée et Kepler, en détruisant la cosmologie médiévale, jetèrent les bases physiques du suprahumain dans la confusion : les ordres élevés furent chassés hors de l'univers de l'espace, prélude à leur annihilation totale. Le progrès de la science est la régression de l'univers ; et, d'abord, l'agrandissement de l'homme. × (On nous a dit trop souvent que l'ancien l'univers géocentrique flattait l'homme, et que la révolution copernicienne l'avait remis à sa juste place ; ou que l'Église avait fait de l'homme le couronnement de la création, alors que la science en a une vision plus sobre. La vérité est que, au contraire, tandis que l'âge théologique place l'homme en tant qu'homme sur la moitié inférieure de l'échelle de l'être, la Renaissance ignore commodément sa moitié supérieure, que nous (encore plus commodément) avons abolie, laissant l'homme au sommet. + Il faut reconnaître qu'il est maintenant excentré et en décroissance, mais ce qu'il perd en statut physique relatif, il le gagne en statut psychique relatif : s'il doit être une simple poussière dans un vide immense, il s'assure au moins que le vide n'est pas peuplé d'anges pour régner sur lui. L'histoire de l'Europe depuis 1453 illustre la proposition que l'agressivité des nains compense leur petitesse. Notre « infériorité d'organes » adlérienne face à la vastitude cosmique a les conséquences attendues – surcompensation, affirmation de soi non justifiée. L'abolition graduelle du suprahumain n'a absolument pas été un acte désintéressé. Il est humiliant d'être dominé par des supérieurs rang après rang, et c'est aussi un frein à notre comportement. Pour jouir de lui-même, l'homme de la Renaissance, parvenu à maturité, devait rejeter l'autorité parentale. Il donnait ses raisons, bien sûr, et elles le satisfaisaient, mais en fait ses motifs étaient plus profonds qu'il ne le savait.)

* Mais le monde infrahumain devait d'abord être projeté, et découvert à l'extérieur de l'homme, avant de pouvoir être accepté comme interne et le sien propre. Ainsi le préjugé religieux contre la mutilation des corps morts était si fort que Vésale fut amené, au risque de sa vie, à voler le corps d'un pendu pour le disséquer.

φ Voyez la Renaissance in Italy, VI. 1, de Burckhardt pour une peinture vivante de cette période, où les cardinaux prenaient la précaution d'apporter leur propre vin et leurs propres échantons à une fête papale, et où presque tous les gouvernants n'étaient pas beaucoup mieux que des gangsters, et pratiquaient toutes sortes de bassesses.

* Cf. Maritain, True Humanism, pp. 8, 17 ; et pour une interprétation en contraste, Clive Bell, Civilization.

× « Les Italiens de la Renaissance », admet M. Bell, « ressentait de manière si aiguë l'importance de l'individu comme source principale de tout ce qui est palpitant, significatif et splendide, que... dans leur glorification de la personnalité ils poussaient, peut-être, trop loin. » Il trouve au XVIIIe siècle un humanisme plus sain, *Op. cit.*, IV.

Souvent, il y a peu de différence pratique entre le doute d'un côté, et de l'autre « la mise au placard » ou le manque d'intérêt. Thomas Sprat, dans son History of the Royal Society (1667), demande pour la Société les plus vastes possibilités d'enquête, il en épargne Dieu et l'âme – ces choses doivent être tenues pour acquises, et laissées de côté. Il est devenu presque axiomatique que ce qu'un scientifique pense le dimanche n'a rien à voir avec ce qu'il pense le lundi. Cf. Basil Willey, The Eighteenth Century Background, p. 136. Et nous en revenons ainsi à notre propre époque marquée (écrit Christopher Dawson) par une « absence complète d'unité culturelle ; la science et la religion, la philosophie et la littérature vont chacune de leur côté sans égard pour les autres. L'esprit de l'époque était divisé contre lui-même ; il ne possédait plus une conception commune de la réalité capable d'unir les différentes activités des esprits individuels. » Progress and Religion, p. 218.

+ Dans le langage de Maritain, la dichotomie mécanique prend la place de la subordination organique : l'homme terrestre est complet en lui-même, et on lui attribue un double ou une enveloppe céleste ; ceci se termine par la séparation totale de la créature et du principe transcendant de sa vie. *Op. cit.*, pp. 14 et suivantes.

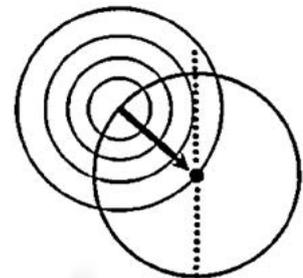
(iii) Ce n'est pas le Seigneur Dieu qui expulse l'homme du paradis, en plaçant des chérubins armés pour en garder la porte, mais lui qui expulse le Seigneur Dieu et ses chérubins, en plaçant à la porte un Censeur, armé de l'épée Répression à double tranchant. Et quand Dieu et ses anges s'en vont, l'homme lui-même doit vite les suivre. L'humanisme est instable dans la direction du matérialisme. Depuis Hobbes, le principal stimulus de la philosophie est la science physique, qui remplace la religion. Les siècles antérieurs avaient protégé le monde du naturalisme en séparant l'esprit angélique du corps angélique, et maintenant Descartes protège le monde du matérialisme en répétant cette opération au niveau humain ; ce n'est qu'une question de temps avant que l'esprit humain déplacé et évincé de son corps, suive la voie des anges. *Divide et impera*. (Divise pour régner) Si l'histoire de la pensée occidentale peut être résumée par un simple mot, ce mot est sûrement division, et la division est toujours fatale. Plus nous nous rapprochons de la réalisation de notre idéal scientifique – l'analyse complète et la description mathématique de l'univers – plus nous nous éloignons de l'homme et de la vie. φ Nous sommes persuadés que le joyau de la vérité est enterré à la base de la pyramide, et nous sommes préparés à démolir la totalité de la structure pour y arriver. Ce n'est ni la bonté suprême du Ciel, ni la beauté terrestre du royaume médian, mais notre passion qui est la vérité sous-jacente des choses. Et ceci signifie qu'il y a un doute qui dissout le cosmos ; et non pas simplement un doute concernant le suprahumain, mais concernant l'existence des objets quotidiens et de leurs qualités sensibles séparées de nous-mêmes, leurs observateurs, et nous concernant nous-mêmes, notre liberté, notre « esprit » lui-même. Il est parvenu à signifier le remplacement des « entités obtenues par déduction » par « des constructions logiques », † le rejet de la « signification » des découvertes ou des théories scientifiques en faveur de leur efficacité « opérationnelle » ° (qui ne peut être utilisée pour soutenir une sorte de cosmologie), le glissement de l'intérêt qui passe de l'univers aux mots et aux chiffres grâce auxquels nous en discutons. Les philosophes ont arrêté de travailler pour aiguiser leurs outils – ce qui est, bien sûr, en soi une partie importante de leur travail. Au lieu de l'univers, nous discutons de nos discussions à propos de l'univers ; mais ce perpétuel aiguisage des couteaux, sans rien avoir à couper, devient, comme Lao-Tseu l'avait remarqué, fatigant.

Jusqu'ici ce renversement des régions a progressé de sorte que l'anneau le plus extérieur des néoplatoniciens, l'anneau du sens, de la division, et du presque rien, est devenu notre saint des saints, Central et des plus réels ; alors que l'Un, le Centre divin de Plotin, a été banni dans l'obscurité la plus lointaine de la métaphysique disgraciée. Les faits, cependant, ne doivent pas être déplorés, mais plutôt acceptés avec une piété naturelle ; en fait, ils sont, du point de vue de cette enquête, des plus encourageants. Selon les termes du chapitre II, les philosophes ont, depuis Descartes, approché de leur objet : il y a eu beaucoup de mouvements de va-et-vient, mais le résultat global est que l'observateur est enfin au point d'arrivée. Et au point de contact il ne trouve – rien ! × L'objet s'en est allé, parce qu'il a quitté ses régions et est parvenu à son Centre. Or, en fait, il n'y a pas de meilleur lieu à occuper, et son voyage long et anxieux ne sera pas du gaspillage si maintenant il se retourne, et, en regardant avec son objet (qui est maintenant lui-même) au lieu de

φ « Je me plaisais surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisonnements » dit Descartes... « je métonnais de ce que leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'eût rien bâti dessus de plus relevé : comme au contraire je comparais les écrits des anciens païens qui traitent des mœurs, à des palais fort superbes et fort magnifiques qui n'étaient bâtis que sur du sable et sur de la boue. » Discourse on Method, I. Mais les fondations, pour être des fondations, doivent non seulement soutenir les étages supérieurs, mais être très différentes d'eux : l'architecture de la salle de dessin ne peut pas s'exprimer en fonction de la capacité de support des sols

† Ceci a été commencé par Bertrand Russell vers le début de ce siècle.

° Comme dans l'opérationnalisme du professeur Percy Bridgman, qui a des affinités avec l'instrumentalisme de Dewey (« que ce qui nous guide vraiment est vrai »), et le fictionnisme de Vaihinger (« la philosophie du "comme si" »). Des mythes concernant la nature et l'origine de l'univers, dit Vaihinger, peuvent être moralement et esthétiquement utiles, mais c'est une erreur d'imaginer que nous pouvons connaître la « vérité » à propos de ces matières, ou en fait qu'il y a une « vérité » ou une « valeur » quelconque à trouver dans le monde, en dehors de ce que nous y mettons.



× Berdyaev (The Meaning of History, p. 12) croit que la répudiation complète que le marxisme fait de l'esprit est sa force et son originalité. Sa contribution négative importante est qu'il nous interdit de nous reposer et de manquer les profondeurs de la non-existence (ce que j'appelle le Centre) ; en terminant le mouvement vers le bas il prépare la voie à l'ascension. Et à divers degrés ceci est vrai (ajouterai-je) de la philosophie la plus récente.

regarder vers lui, il perçoit l'objet qui renaît glorieusement dans chaque région. Le philosophe dans sa quête de vérité doit réduire l'ancien univers à lui-même et ainsi à rien – à rien d'autre qu'un réceptacle pour le nouvel univers qui n'est pas le philosophe lui-même.

3. LES TROIS STADES DE LA SCIENCE

La croissance de la science est nécessairement la décroissance de l'univers, de sa floraison suprahumaine solitaire vers ses racines infrahumaines innombrables, ou (devrais-je peut-être dire) depuis l'organisme en tant que tout vers ses particules ultimes. Aussi longtemps que notre univers était d'un seul morceau et complètement organique, il ne pouvait pas y avoir de science. + La première étape majeure a été d'amputer un membre pour l'étudier, à savoir le système solaire. Copernic, et ensuite Kepler et Newton, durent leur succès à leur tour de main dans l'exercice de la violence sur la totalité des choses, à leur habileté dans l'utilisation du scalpel des chirurgiens : comme le fameux boucher de Tchouang-Tseu, ils savaient où et comment couper. * (Il n'est pas suffisant que la science ait dû tailler le monde en pièces : bien que son scalpel tue inévitablement à chaque coup porté, en sectionnant des liens vitaux, il doit suivre les lignes naturelles de la structure du corps.) Une deuxième grande découverte, qui à nouveau réduisit l'objet, fut la Terre – la route du Cap vers l'Inde, les Amériques, l'Australie, l'Extrême-Orient – en captivant l'imagination de l'homme et ses entreprises, et en établissant toutes sortes de nouveaux problèmes, tels que la mesure et la cartographie de la planète. Puis, graduellement, la Vie vint en ligne de front. Buffon, dans sa grande Histoire naturelle, avait perçu que la configuration et l'histoire du globe sont en chaque point liées à ses créatures. Mais une fois de plus, avant que la nouvelle science ait trouvé son identité, ses données durent être isolées, son cordon ombilical tranché. Pour dire les choses différemment, la Terre a dû être écorchée vive avant que la science de la vie – qui n'est, après tout, qu'une sorte de dermatologie planétaire – puisse progresser : seule sa peau est vivante ; elle est un cadavre. La biologie devient la science clé du XIXe siècle, † mais vers la fin les sciences de l'homme approchent de la maturité : l'être humain lui-même vient sous l'éclairage de la science. φ L'anthropologie, la sociologie, l'économie et la psychologie détiennent de grands espoirs pour un futur brillant du progrès humain et de la maîtrise de soi. ° Mais, entre-temps, la science de l'infrahumain – de la cellule avec ses chromosomes et ses gènes, × des molécules et des atomes – s'est précipitée en avant ; et même les sciences de l'homme tendent à suivre le même chemin : la psychologie descend aux profondeurs du ça ; l'économie tend elle-même à une conception matérialiste de l'histoire humaine ; toutes les idées, et les concepts de la science elle-même, se réfèrent aux « forces de production ». L'être humain sévanouit juste au moment où il était sur le point d'être révélé. Ayant réduit l'univers à lui-même, l'homme n'est pas devant sa propre ressemblance, mais devant la sciure et les copeaux de l'univers. C'est simplement comme si, au cours de son voyage descendant du couronnement de la hiérarchie vers les niveaux médians, l'homme occidental avait tant acquis de vitesse et de dynamisme qu'il ne pouvait s'arrêter là, même pour un moment, mais qu'il devait plonger dans l'abîme. Les

+ « Ce qui a retardé le progrès médiéval en sciences n'a pas été un retard dû à la croyance en un déterminisme universel. C'est tout à fait le contraire ; en mettant le libre arbitre de l'homme d'un côté, les philosophes et les théologiens convenaient tous d'un déterminisme universel d'une sorte astrologique. Saint Thomas considère que le mouvement des corps inférieurs est causé par celui des corps célestes, et que tous les phénomènes du monde sublunaire sont gouvernés par les mouvements des étoiles. Albert le Grand et Roger Bacon sont allés encore plus loin... » Gilson, The Spirit of Mediaeval Philosophy, pp. 366-7.

ø Kepler est allé aussi loin que d'identifier le Soleil avec Dieu le Père.

* « Quand j'ai commencé au début à dépecer les bœufs, ce que je voyais c'était juste un bœuf. Après trois ans je ne voyais plus le bœuf comme un tout... Je me fie à la structure, donnée par le ciel, du bœuf. Je sépare les gros tendons et me laisse guider par les grandes ouvertures, en me conformant aux lignes qui doivent être suivies... » Chuang Tzu Book, III (Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times, pp. 184-5).

† Cf. Benjamin Kidd, The Science of Power, pp. 45 et suivantes.

φ L'isolement de l'homme avait, bien sûr, commencé longtemps auparavant. L'importance réelle de la science de The Structure of the Human Body (1543) de Vésale a été que, en ignorant toutes les connexions entre le macrocosme et le microcosme, elle a libéré l'anatomie des jupes de l'univers.

° Comte voyait la nouvelle science de la sociologie comme le couronnement et la fin des sciences anciennes ; elles sont pour l'humanité, et ne doivent pas être poursuivies pour leur propre intérêt : un espoir pieux mais mal fondé !

× L'effet du travail de Mendel et Weismann n'a pas été simplement de séparer la créature de son environnement, mais aussi de séparer ses cellules sexuelles du reste de cette créature, et de concentrer tout ce qui est d'importance génétique en ses gènes. Diverses nuances actuelles de cet atomisme extrême, et la réaction violente (conduite par Lyssenko) qu'il a provoquée en Russie, sont des indications possibles que la marée est sur le point de baisser.

sciences les plus anciennes continuent à leur propre niveau, c'est vrai, mais la science clé d'aujourd'hui – la seule qui est sur toutes nos lèvres et qui, nous le croyons, va déterminer notre destinée – c'est la physique nucléaire. En vérité, nous sommes descendus – du Tout vers l'électron.

Et ce qui est vrai de l'objet de l'étude scientifique est vrai, bien qu'à un autre degré, de l'organisation des études scientifiques : le progrès se fait par divisions et subdivisions. Ce n'est pas un accident que la science précédente ait été une discipline unitaire parlant une seule langue, et que la totalité de ce qu'elle était ait pu reposer dans la compréhension d'un seul homme ; tandis que notre science ne mérite réellement pas du tout ce nom-là, pas plus qu'une pile de briques ne mérite le nom de maison. L'atomisation de notre science, les codes secrets courants dans chacun de ses départements, leur refus de fusionner et leur promptitude à diviser – ces choses-là ne sont pas des défauts accidentels de gestion et que l'on peut réformer, car on ne peut pas y échapper ; et la science des niveaux inférieurs, parce qu'elle leur est inhérente, partage leurs limitations. L'unité, la liaison efficace entre les départements scientifiques, est en fait à la fois possible, urgente et nécessaire, mais on ne l'obtiendra pas à leurs propres niveaux. L'unité hiérarchique supérieure est l'union des unités inférieures, et elles ne peuvent pas en avoir d'autre. L'écart est nécessaire. Actuellement, le scientifique est comme un peintre dont le canevas s'agrandit rapidement alors que lui et son studio restent inchangés : il lui est impossible de s'écarter de son travail pour en coordonner les parties, qui deviennent en effet des peintures séparées.

Au fur et à mesure que l'observateur scientifique s'approche de l'objet, l'estimation qu'il fait de celui-ci doit diminuer ; les parties de l'objet qu'il ignore, et qu'il ne peut plus enregistrer ni contenir, deviennent un surplus, et il doit s'en débarrasser. En particulier, l'énergie de l'objet, en commun avec toutes ses autres caractéristiques, n'appartient pas Centralement à lui-même, mais régionalement à son observateur, qui doit s'en libérer au fur et à mesure qu'il se déplace vers l'intérieur, et l'accumuler au fur et à mesure qu'il se déplace vers l'extérieur. En fait, une civilisation peut être considérée comme un système pour la libération d'une énergie en quantités croissantes, au moyen d'un mouvement centripète, qui suit un stockage d'énergie au moyen d'un mouvement centrifuge. *

Une discussion n'est pas nécessaire pour montrer que les énergies physiques à la disposition de notre civilisation sont inversement proportionnelles au statut hiérarchique que nous accordons à notre univers. Au début, l'homme ne peut faire appel qu'aux énergies du vent et de l'eau, des animaux de trait et des esclaves, pour l'aider à compléter ses propres et faibles ressources. Ensuite, il trouve le secret qui lui permet de briser des particules de taille décroissante, de sorte que leur énergie croissante se libère et soit mise au travail. Finalement, il fracasse le noyau de l'atome, en puisant dans une puissance incroyable. C'est ce qui arrive quand il défait l'univers, en en prenant une vue plus proche et plus pauvre. À vrai dire, le noyau atomique est une chose insignifiante ; il n'est en fait en lui-même rien du tout. Ce que nous appelons son énergie vient, non de lui-même, mais « de ce que l'observateur en fait » et « de ce qu'il fait de l'observateur », ou plutôt de la réduction de ces estimations. Dans la terminologie du chapitre IV, quand l'électron (que je décris

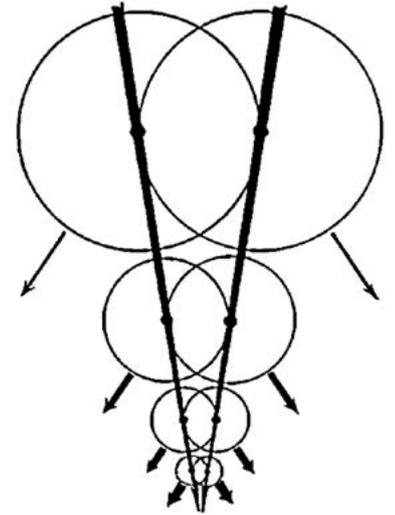
« Aucune tentative n'est faite pour produire une synthèse globale des résultats généraux de la recherche scientifique. Nos universités ne possèdent aucune chaire de synthèse. Toutes les dotations, de plus, sont attribuées à des sujets spéciaux – et presque toujours à des sujets... tels que la physique, la chimie et la mécanique. Dans nos institutions d'apprentissage supérieur près de dix fois plus est dépensé pour les sciences naturelles que pour les sciences de l'homme... Entre-temps la spécialisation intensive tend à réduire chaque branche de la science à une condition qui approche presque de l'absurde. Il y a de nombreux hommes de science qui sont actuellement fiers de cet état des choses. L'absurdité spécialisée en est venue être considérée, dans certains cercles, comme une sorte de marque de la véritable science. Ainsi ceux qui tentent de relier les petits résultats particuliers de la spécialisation à la vie humaine en tant que tout et à les relier à l'univers en grand sont accusés d'être de mauvais scientifiques, des charlatans, qui ne cherchent qu'à se faire de la publicité. » Aldous Huxley, Ends and Means, XIV.

Le Prince Consort, parlant de la grande exposition de 1851, se réjouissait que « le grand principe de la division du travail, qu'on pourrait appeler le pouvoir moteur de la civilisation, est en train de s'étendre à toutes les branches de la science, de l'industrie et de l'art. » Martin, Life of the Prince Consort, 3^{me} Edn., iii. p. 247. Sur les maux de la spécialisation, et l'intrusion croissante des études technologiques dans le programme de l'éducation libérale, voyez Toynbee, A Study of History, iv. XVI, 2 ; Sir Walter Moberly, The Crisis in the University.

* Maritain parle de « dissipation d'énergie », de « dissociation et descente », quand la culture devient civilisation, et que la décadence prend la forme de « l'anarchie atomique ». (True Humanism, p. xiii). D'autres écrivains décrivent la même situation en disant que nous vivons sur notre « capital moral » en l'épuisant. Jung nous dit que l'idée de Dieu représente une intensité psychique bouleversante ; quelque chose doit arriver à l'énergie quand nous perdons cette idée, et cela apparaît sous la forme de divers -ismes, d'épidémies mentales, de dissociations de la personnalité. (Psychology and Religion, p. 104) À propos du renversement du processus centrifuge d'accumulation d'énergie, Berdyaev écrit : « Le combat titanesque, conduit par les grands ascètes et ermites chrétiens contre les passions du monde, s'est finalement terminé par la libération de l'homme des éléments les plus fondamentaux. » (The Meaning of History, p. 118).

comme étant l'observateur régional d'un proton Central) saute d'une orbite plus large sur une orbite plus petite dans l'atome, un quantum de radiation se libère et, inversement, quand il revient à nouveau à sa place un quantum est absorbé ; et ceci n'est qu'un exemple, écrit dans un langage spécialisé, d'une relation qui est valable pour toutes les régions hiérarchiques – à savoir que l'énergie dépend des mouvements radiaux d'observateurs mutuels. Dans la terminologie du présent chapitre, nous devons l'abondant dynamisme du troisième stade de notre civilisation aux énergies potentielles stockées au premier stade, quand, à un coût immense, l'homme s'est retiré des régions infrahumaines de son objet vers les régions suprahumaines. L'ermite qui pleure et meurt de faim dans son désert pour l'amour du Ciel, le religieux qui invente des mortifications encore plus affreuses pour amener l'inférieur à s'assujettir au supérieur, le théologien scolastique qui est attiré vers les sphères élevées par sa passion intellectuelle – ont appris pour nous l'art de garder les distances. Circulant sur des orbites éloignées, ils se sont trouvés dans des régions où Dieu et les anges les plus élevés sont des faits. Les générations ultérieures sautent sur des orbites plus proches où les êtres suprêmes sont des fictions. Presque littéralement, ils se sont évanouis en fumée : nos machines sont conduites par ce carburant angélique hautement combustible. Ce n'est pas tant la fission des noyaux d'uranium 235 qui a détruit Hiroshima que la fission du cosmos, survenue lors de notre régression qui nous a fait partir d'un lieu où il y avait un Cosmos pour un lieu où il n'y a qu'un proton. • Seul un dualisme fallacieux corps-esprit nous mène à supposer que nous pouvons fracasser mentalement le monde et le laisser physiquement intact ; et seules les erreurs de la simple situation et de l'inégalité nous trompent pour nous amener à penser que nous pouvons atomiser sans être atomisés.

Il n'est réellement pas sans danger de démanteler un univers : plus la mécanique le rabaisse plus les parties qui en sortent deviennent dangereuses à manipuler, jusqu'à ce que finalement elles ne soient rien d'autre que de la violence nue, sans but. Le Tout, rassemblant dans son unité homogène la totalité du temps et de l'espace, ne souffre pas lui-même d'être démêlé sans rappeler vigoureusement que les liens dans lesquels nous l'enfermons ne sont pas tout ce qui existe. Si ce sont des « particules ultimes », ce sont des choses floues, indéterminées, impossibles à coincer et à spécifier de manière précise ; si ce sont des objets d'une grande masse ils sont constamment en train de devenir quelque chose d'autre et d'aller quelque part ailleurs, démontrant par de nombreuses auto-contradictions énergétiques qu'en aucun sens ils ne sont « entièrement là ». Toutes « les forces » – la gravité en est un exemple – sont des fossiles d'un univers. Notre présent apparemment actuel se contracte, et une Terre en forme d'anneau de 297 millions de kilomètres de diamètre se contracte en une Terre globulaire de 12 800 km de diamètre, en dehors du fait que son mouvement est le fossile de sa forme précédente. Pour le mystique médiéval, dont le moment d'expérience embrasse la totalité du temps, le Donné est un tout parfait, entier et en paix ; pour le scientifique moderne dont le moment d'expérience embrasse un instant, le Donné, ce sont des minimums innombrables dans un état d'agitation maximale. (Et inévitablement ces extrêmes symétriques, ou qui forment une Paire, tendent à se rencontrer. David Hilbert, Lagrange et d'autres



« Car l'homme européen d'aujourd'hui émerge de l'histoire moderne épuisé et ayant dépensé toutes ses forces créatrices. Il avait, d'un autre côté, émergé du Moyen Âge avec des forces accumulées et vierges... » Berdyaev, *op. cit.*, p. 126.

• Les vers de T. S. Eliot, tirés de 'The Rock', sont un excellent résumé de cette descente : « Toute notre connaissance nous rapproche plus près de notre ignorance... Où est la sagesse que nous avons perdue dans la connaissance ? Où est la connaissance que nous avons perdue dans l'information ? »

La doctrine de Saint Augustin que chaque section du temps est en révolte contre les autres, que le temps divisé est en guerre contre lui-même, est profondément vraie des niveaux hiérarchiques inférieurs, et profondément fautive des niveaux supérieurs : le supérieur est l'inférieur réconcilié. La descente hiérarchique signifie une fragmentation spatio-temporelle, ce qui signifie le triomphe de la force. Le Dr Alex Comfort n'est que réaliste quand il parle « du besoin de l'homme moderne de combattre l'univers ». (*Listener*, Juillet 21, 1949). Mais il devrait noter que plus il désire combattre l'univers moins il reste de lui-même pour le combattre, jusqu'à ce que, à la limite, le point extrême de l'agressivité se termine par la non-existence de l'agresseur. De même qu'une onde est le fossile d'un Do médian ou de la lumière verte, de même le monde du scientifique est le fossile de celui de l'artiste, et celui de l'artiste le fossile du mystique. (Et, bien sûr, il y aurait tout à dire de la chasse au fossile, en son lieu.)

physiciens mathématiciens ont développé des équations pour prédire le comportement simultané d'un certain nombre de corps, en un seul système dépourvu de « forces » et de « causes » : la « fonction de monde » commence à remplacer des entités séparées causalement reliées. Un « renversement des régions » est en vue.)

Une civilisation (comme je l'ai indiqué dans le dernier chapitre) vit sur ses anges, en les projetant uniquement pour les retirer, en les découvrant uniquement pour les détruire ; et ce mouvement qui donne et reprend constitue une histoire indivisible, un organisme-temps unitaire dont les phases s'impliquent l'une l'autre à la manière des mouvements d'une symphonie bien construite. × C'est de ce fait une erreur de déplorer sans cesse la destructivité prodigieuse de notre propre période et d'accabler de louanges les périodes économes précédentes, comme si chaque période n'impliquait pas et ne demandait pas les autres, et comme si chacune ne possédait pas sa propre gloire particulière. Il est également morose de supposer que nous sommes maintenant, près de la fin de votre voyage intérieur, tout à fait épuisés et liquidés. En un sens, c'est en fait de cette façon que sont les choses, pourtant, en un autre sens, elles sont le contraire : car, comme je l'ai montré, nous ne nous débarrassons pas réellement de nos anges en les exterminant. Bien que nous ne les projetions pas, ils continuent à vivre en nous : le transcendant qui meurt se réincarne en secret dans l'immanent. ° Notre voyage vers le Centre est ainsi à la fois une dissipation et une accumulation : imitant l'âme qui (selon l'ancienne tradition), au cours de sa descente du Ciel vers la terre en passant par les sphères, retire de chacune un don, nous revendiquons tous les biens que nous trouvons sur le chemin, jusqu'à ce que lors de notre arrivée nous possédions en mesure égale à la dépossession de l'univers. Mais dès que notre condition intéressante, mais dangereuse – parce qu'elle est dangereusement unilatérale – nous est restituée, dès que nous observons que ce Vide vers lequel nous sommes arrivés est une matrice grosse de la hiérarchie du Ciel et de la Terre, alors notre délivrance et la repopulation de l'univers sont proches. Et si le cosmos est sur le point de renaître, une nouvelle civilisation est également sur le point de revivre.

4. LES TROIS STADES DE LA RELIGION

La religion chrétienne reconnaît trois phases principales dans l'histoire, liée aux trois Personnes de la Trinité + (1) l'ère de l'Ancien Testament quand Dieu était encore uniquement au Ciel, et imparfaitement révélé à l'homme ; (2) la période évangélique de la vie du Christ ici-bas, en tant que Dieu sous forme humaine ; (3) l'ère de l'esprit qui a suivi la Pentecôte, celle du Dieu caché dans le croyant. En d'autres termes, le Divin est d'abord situé à la circonférence, ensuite dans les régions médianes, et finalement au Centre : l'histoire est marquée par les trois stades de la descente ou de la contraction divine. Or, peu importe que ce schéma s'adapte bien ou mal à un domaine plus vaste, il s'adapte certainement à l'histoire de notre civilisation occidentale : d'abord nous nous sommes préoccupés du Bien divin dans les cieus, ensuite de la Beauté divine sur terre, et finalement de la Vérité divine en nous-mêmes. * La différence principale est que, tandis que les chrétiens croient que la Dêité est Trois-en-Une

× Il n'y a pas de doute que la descente aux enfers est plus facile que le voyage de retour, mais ils sont liés comme un contrepoids en chute est lié à un poids qui s'élève. Cette interdépendance a été bien exposée dans le poème de Ruth Pitter, 'A Solemn Meditation', – « La chute rapide blesse à l'aile l'ascension », et « Davantage de dépérissement maintenant, davantage de fleurs bientôt ».

° Cf. Alex Comfort : « La croissance de l'humanisme, la croyance à l'homme plutôt qu'en Dieu en tant que centre des valeurs, n'a pas jailli du sol ni n'est tombée du ciel. Elle a grandi parfaitement naturellement à partir de l'histoire humaine, en tant que développement logique, je le crois, de la tradition chrétienne et religieuse qui l'a précédée... La première chose qui découle de cette croyance en l'isolement et en l'unicité de l'homme, est que ses valeurs existent à l'intérieur de lui-même. Comme une technique scientifique ou un art, ce sont des choses qu'il a créées. » Nous sommes contre l'univers et notre combat contre lui détermine notre survie. (*Loc. cit.*, les causeries radiodiffusées du Dr Comfort ont été par la suite publiées dans *The Pattern of the Future*.) Mais on ne pouvait que s'attendre à cette attitude. L'esprit dans l'univers se réalise lui-même en niant progressivement l'esprit dans l'univers, en se cachant de lui-même dans le jeu infini du quelque part ailleurs.

+ Il y a nombre de variations curieuses sur ce thème. Joachim de Flore, par exemple, liait l'Âge du Père avec la règle des personnes mariées et l'interprétation littérale de l'Ancien Testament ; l'Âge du Fils avec la règle du clergé séculier et l'interprétation littérale de l'Évangile, et l'Âge de l'esprit avec la règle des moines, et l'interprétation spirituelle.

* « La vérité est en nous-mêmes ; elle ne s'élève pas des choses extérieures, quoi que vous puissiez croire. Il y a un centre intime en nous tous, où la vérité repose dans la plénitude... » Ces vers de Browning semblent raisonnables ; mais il n'en sera pas de même si nous faisons des déclarations similaires pour la beauté, et *a fortiori* pour le bien. Ma beauté n'est pas la beauté, mais le bien qui est mien est définitivement un mal. La Périphérie est la région du Bien ; le rayon – l'Univers visible – la région du Beau ; le Centre la région du Vrai.

et Une-en-Trois, et qu'accorder une importance trop grande à l'une des personnes aux dépens des deux autres mène à l'hérésie, nous n'avons pas de tels remords : notre Trinité est si inégale que c'est pratiquement une simple ligne. La Vérité en contraste avec la beauté et le bien, la Lumière Intérieure de Paul plutôt que la grande lumière du Ciel de Saul, le pouvoir immanent et l'intelligence de la science au lieu des Pouvoirs transcendants et des Intelligences de la théologie, sont le choix de notre époque. « Le monde spirituel », dit Drummond, ° « est simplement le segment, le cercle, ou les cercles, les plus extérieurs du monde naturel. » Rien ne pourrait être plus vrai du premier stade de notre civilisation, et moins vrai du troisième, en lequel le « spirituel », comme beaucoup d'autres choses, a été complètement Centralisé. (Bien qu'aucune réaction générale ne soit apparente, il y a cependant dans la théologie, et même plus que dans la physique, de nombreux signes d'une nouvelle envolée partant du Centre. × C'est maintenant l'habitude de certains théologiens protestants éminents de dénigrer l'immanence, particulièrement telle qu'elle est représentée par les néo-hégéliens dans la philosophie, par les ecclésiastiques libéraux dans la théologie, et par pratiquement tous les écrivains mystiques. La redécouverte du Dieu transcendant, incommensurablement au-dessus de l'homme pécheur, serait en fait un grand gain si ce n'était pas un gain aux dépens du Dieu qui est immanent en l'homme et du Dieu qui est incarné sur chaque plan de l'univers. En corrigeant notre partialité nous nous précipitons vers l'extrême opposé, en faisant une violente surcompensation. D'abord nous attirons toute la Divinité vers le Centre, ensuite nous la sur-projetons. Le fait est que notre idée de Dieu est particulièrement sujette à l'erreur de la simple situation : la mauvaise distribution est ici la règle. Et la dernière tendance est d'évacuer le Divin de son foyer dans le cœur de l'homme, et de la nature, pour le concentrer en entier dans le royaume du transcendant. • La tragédie de cette religion n'est pas qu'elle ne peut pas être d'accord avec la science physique, mais qu'elle n'est que trop d'accord : car la cosmologie néo-protestante est à tous égards impossible à distinguer de la cosmologie « scientifique » – l'univers reste la machinerie morte et sans esprit pour laquelle la science le prend, seulement elle est quelque peu moins automatique. Il est conçu et supervisé par Dieu – par un Dieu qui a dû travailler d'une seule main, quand on voit que les anges ne sont pas encore répartis. Peut-être qu'ils ne voudront pas voler vers leurs stations dans l'univers jusqu'à ce qu'après de nombreux siècles, la civilisation dont nous attendons la naissance approche de sa seconde phase ; et entre-temps seuls de rares mystiques et poètes frissonneront devant la vie angélique et la beauté du cosmos – le cosmos hiérarchique dont la vitalité surpasse l'homme tout aussi bien qu'elle surpasse l'univers mécanique.)

D'un côté, il y a, dans la région de la transcendance, une large tendance historique à faire place à la religion de l'immanence qui distingue la clôture d'une civilisation ; d'un autre côté, cette descente est compliquée par de nombreux mouvements subsidiaires, et par-dessus tout par le fait que les génies de la religion, peu importe le moment où ils vivent, se placent nécessairement eux-mêmes simultanément sur les trois niveaux. + Plus grands ils sont, moins ils sont sujets aux limitations de la pensée et du sentiment courant. Mais les âmes moins douées et moins équilibrées, qui se concentrent excessivement sur le Père dans le Ciel,

° Natural Law in the Spiritual World:
Death.

× Par exemple, le Dr Leonard Hodgson, qui (comme il l'indique) n'est pas un extrémiste barthien, décrit la nature non humaine comme « l'ordre mécaniste impersonnel duquel il (l'homme) est issu », et il rejette fermement la doctrine du Logos en tant que lien entre l'être de Dieu transcendant et son immanence temporelle dans la création. Le panspsychisme se distingue par une désapprobation particulière. La relation de Dieu à l'univers est beaucoup plus semblable à la relation du potier à l'argile qu'à celle de l'âme du potier à son corps. La notion que nous pourrions être aveugles à l'unité vivante du cosmos, tout comme une puce, sautant sur un homme, est aveugle à l'unité vivante du paysage qu'elle rencontre, est un « envol de l'imagination » qui n'est digne d'être mentionné que comme un exemple des extrêmes auxquels la doctrine de l'immanence divine peut mener. (Towards a Christian Philosophy, pp. 9, 110, 157, 163, 170.) Mais ceci n'est-il pas précisément ce qu'un « insecte » souffrant de myopie et d'hypermétropie alternatives dirait ?

• Il est inutile de se plaindre de ce que la théologie d'aujourd'hui devrait trouver une manière d'être vraie à sa vision essentielle sans être fautive à sa vision d'hier, également essentielle. L'Histoire ne raconte pas la totalité de l'histoire en un jour, et c'est la totalité de l'histoire qui compte. En fait, il n'y aurait pas d'histoire si les mots fusionnaient les uns dans les autres. Il n'y aurait pas d'histoire si les hommes qui défendent la vision contemporaine contre tous les arrivants ne surpassaient pas en nombre ceux ayant une allégeance plus vaste. La largeur d'esprit est à juste titre suspecte ; trop de celle-ci est un luxe que l'histoire ne peut pas supporter. C'est la marque de notre premier stade d'avoir eu trop peu de ce produit de base, c'est celle du troisième d'en avoir trop.

+ « Seul le transcendant, le complètement autre, peut être immanent sans être modifié par la survenue de ce en quoi il demeure... Il est... nécessaire de connaître le Soubassement spirituel des choses, non seulement dans l'âme, mais aussi dans le monde et, au-delà du monde et de l'âme, dans son altérité transcendante – “ dans le ciel ”. » Aldous Huxley, The Perennial Philosophy, p. 8.

sur le Fils qui en descend, ou sur l'Esprit qui établit Sa demeure en notre Centre même, ont des chances, dans le premier cas, de devenir froidement moralistes, chicanières, peu charitables, prêtes à éclater de haine théologique ; dans le deuxième cas, d'idolâtrer le visible et le tangible, de céder à la superstition ou à l'émotion morbide ; dans le troisième cas, de tomber victimes de l'hérésie antinomienne, du quiétisme, et dans le plus insidieux des orgueils spirituels. Même les plus grands saints ne peuvent pas, en fait, espérer s'immuniser eux-mêmes contre ces maladies de la vie religieuse, sauf en succombant (ou plutôt en admettant) des formes légères de celles-ci, et les neutraliser en les opposant les unes aux autres. Autrement dit, le seul garde-fou est une Trinité équilatérale.

Bien que les mystiques individuels s'élèvent au-dessus de la loi des trois stades, ces stades eux-mêmes sont assez évidents dans l'histoire du mysticisme occidental. (1) Le mysticisme du début du Moyen Âge, de Saint Bernard et des Victorins, est dominé par les écrits de Saint Augustin et de Denys, qui à leur tour doivent beaucoup au néoplatonisme : de ce fait, il est globalement théocentrique. ° Son but est que l'âme puisse monter au-dessus de toutes les choses humaines et terrestres vers la connaissance et la jouissance de Dieu ; son idéal est la vision extatique telle qu'elle fut accordée, par exemple, à Saint Paul. Loin que l'univers sensible contribue à cette vision, il est, d'après Saint Bernard, le grand empêchement, qui doit être réduit par la méthode d'abstraction. (2) Le deuxième stade du mysticisme occidental, et le plus splendide, a été initié par Saint François, qui vit une création renaissante, éveillée et divinement lumineuse ; il comprend dans sa trajectoire les vastes intellects de Saint Bonaventure et de Saint Thomas ; et il est complété par la synthèse sans égale de Dante. Les niveaux médians de la hiérarchie – depuis Frère Soleil, Sœur Lune et Sœur Terre Mère, aux fleurs si belles que, dès que Saint François les voyait ou les touchait : « son esprit ne lui semblait plus sur terre mais au ciel » × – sont illuminés, non en fait par une sorte de rayonnement intrinsèque, mais par la lumière qui s'écoule de leur Créateur transcendant et de leur Soubassement immanent. C'est ici un mysticisme classique, équilibré, symétrique. (3) Le troisième stade, qui atteint son sommet dans la grande compagnie des mystiques (parmi eux Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix, Fox et les premiers Quakers, les platoniciens de Cambridge) du XVI^e et du XVII^e siècle, ne se soucie pas tant de l'altérité terrible de la Dété, ou de la nature en tant que Sa théophanie, que de Sa présence dans l'âme. Les techniques et stades de la contemplation, les nuits noires et les illuminations de l'âme, la cartographie complexe de la voie mystique, ne sont certainement pas des découvertes de cette période, mais en elle elles prennent une importance sans précédent ; et la direction spirituelle devient le plus subtil des arts subtils. Il est vrai que les maîtres de cet art répètent avec insistance que Dieu doit être adoré pour ce qu'Il est en Lui-même, + mais la fréquence de ce conseil pointe vers la nécessité de celui-ci, et vers le subjectivisme croissant de l'époque. D'abord l'Objet, ensuite l'expérience de l'Objet, et finalement l'expérience pour elle-même – telle est la tendance de l'âme la moins robuste. Parmi les catholiques, la passivité spirituelle et le quiétisme deviennent communs ; chez les protestants, les extravagances théosophiques, l'enthousiasme et les schismes. La Lumière intérieure mène les hommes dans toutes les directions, et parfois dans des lieux

° Néanmoins Saint Bernard accordait une place importante à « l'amour charnel du Christ » pour des hommes qui au début n'étaient capables que du « sain amour de sa chair », et après coup, peu à peu, pouvaient parvenir à l'amour spirituel. Le mysticisme cistercien, indique Gilson (The Mystical Theology of St Bernard), a fait de la méditation sur l'humanité visible du Christ un début nécessaire. Mais l'affection sensible pour la personne du Christ était considérée par Saint Bernard comme un amour d'un ordre relativement inférieur ; l'âme devait continuer vers le stade de l'union, en vertu de ses pouvoirs spirituels, avec Dieu qui est pur esprit.

× The Mirror of Perfection, CXVIII, CXX.

+ « Le but et la fin de la prière est de révéler, de reconnaître et d'adorer la souveraine majesté de Dieu, par l'intermédiaire de ce qu'Il est en Lui-même plutôt que par ce qu'Il est relativement à nous, et plutôt d'aimer Sa bonté par amour de cette bonté elle-même que par ce qu'elle nous envoie. » Bourgoing.

très bizarres et périlleux. * Comme dans tant d'autres voies, le troisième stade est celui d'une atomisation progressive.

J'ai seulement indiqué le mouvement général, et bien sûr il serait facile de trouver, à chaque stade, à côté des grands saints qui appartiennent réellement aux trois stades, de nombreux individus et mouvements moindres qui (à la fois dans leurs aberrations et dans leurs dons positifs) appartiennent au passé et au futur. † L'hérésie antinomienne et le subjectivisme déséquilibré ne sont pas plus confinés au troisième stade que l'indifférence à la beauté naturelle n'est confinée au premier. Et, en tout cas, aucun mysticisme (au bon sens du mot) n'est authentique qui n'est pas à un certain degré « trinitaire », ou laisse le divin complètement non réparti.

Quant à la religion de l'anglais ordinaire non mystique, son premier véhicule – ou plutôt sa pleine expression et incarnation – a été l'Église catholique, ensuite l'Église nationale réformée, ensuite la haute Église ou la basse, cette secte protestante particulière ou cette autre. Au XVIIIe siècle, la « religion du foyer », avec des prières familiales, est devenue de plus en plus en faveur ; ° et au XXe ce fut la « religion de la radio », qui a le mérite de ne pas interférer sérieusement avec les conversations décousues au coin du feu, les lectures légères, ni avec les tâches ménagères. Et ainsi, par un processus familier d'amenuisement, nous sommes presque arrivés au point où la religion de chaque homme est son affaire privée, concernant laquelle son comportement public ne fournit aucune clé – nous poserions plus vite à un homme des questions relatives à ses habitudes sexuelles qu'à propos de son Dieu. Mais ce subjectivisme atomique est autocontradictoire ; il est extrêmement lourd et ne peut se terminer qu'en saut périlleux. ×

5. LES TROIS STADES DANS L'ART

(i) Le Dr Herbert Read a décrit l'art comme « la mesure directe de la vision spirituelle de l'homme ». Il est certain que les arts visuels de notre civilisation incarnent, comme rien d'autre ne le peut, les phases de son développement. On n'a qu'à rapprocher la cathédrale française typique du XIIIe siècle du *palazzo* italien typique du XVIe, d'un hôpital, d'une usine ou d'une école contemporaines quelconques, pour deviner d'un seul regard l'abîme qui sépare leurs constructeurs respectifs. C'est un truisme que de dire que, dans le premier de nos trois stades, l'art était inséparable de la religion : on pourrait presque dire que c'était la religion – la religion devenue visible, tangible, audible. + Le style gothique est l'affirmation, en pierre, verre et bois affinés, en métal et en tissus, en musique des cloches et en déchant, du monde angélique : il est céleste, non au sens qui fait se tordre le cou au touriste, mais réellement. Il ne s'élançait pas tant vers le Ciel (comme le cliché l'affirme) qu'il n'y est suspendu, et son effondrement graduel vers la terre et sa fragmentation sont le résultat d'un laisser-aller plutôt qu'un arrêt dans la montée.

Perdre la hauteur, c'est perdre l'unité. Au début, il y a peu d'« auto-expression individuelle » dans l'art religieux, et peu d'art qui soit distinctivement séculier. L'artiste, non encore pleinement conscient de sa

* Cependant même les sectes les plus bizarres méritent d'être prises au sérieux, car elles représentent une certaine vérité négligée par les autres. Les gichteliens ou les frères angéliques du XVIIIe siècle, par exemple, cherchaient à entendre en eux la voix de Dieu, et à vivre la vie asexuée des anges dans le Ciel, en endurant en même temps des souffrances au nom des âmes humaines perdues.

† Par exemple, les disciples d'Amalrich, au début du XIIIe siècle, croyaient (un peu à la manière de Joachim) qu'à leur époque l'Âge du Fils parviendrait à une fin, et que le nouvel Âge de l'Esprit (dont ils étaient les véhicules) commencerait ; le résultat est qu'ils identifiaient sans réserve leurs pulsions à l'Esprit de Dieu en eux. Les Frères du Libre Esprit (comme ils en vinrent à être appelés) survécurent et même prospérèrent pendant quelques centaines d'années en dépit de tous les efforts pour les anéantir.

° Cf. G. M. Trevelyan, *English Social History*, pp. 47, 127, 565. « L'adoration familiale et la consécration à la religion de la vie de famille et de la vie des affaires sont des ajouts protestants ultérieurs. Elles n'avaient pas de place dans les idéaux ou la pratique médiévaux. » Et Charles Smyth dit de la vie religieuse anglaise au XIXe siècle : « L'Évangélisme était la religion du foyer ; et dans cette renaissance de l'adoration familiale il obtint le plus remarquable et le plus gracieux de ses triomphes. » *Simeon and Church Order*, p. 19.

× Cf. G. R. Levy : « Un point est atteint, dans le développement mutuel de l'image de Dieu et de l'âme humaine, quand la tâche de maintenir l'équilibre du retour des saisons, et de la croissance et du renouveau de l'homme et de la bête, n'est plus considérée comme dépendante de l'effort mutuel du rituel ; quand la conception de la déité se détache suffisamment pour permettre l'apparition d'une individualité correspondante dans un peuple considéré comme un seul être, et finalement dans chaque membre de ce peuple-là. » *The Gate of Horn*, p. 196. Mais le processus descendant (ajouterais-je) ne peut pas s'arrêter à ce niveau-là.

+ Cependant il coulait sous la surface un contre-courant d'art populaire, non antireligieux, mais barbare, grossier et mordant : il apparaît dans les miséricordes et les bossages des voûtes, et ailleurs là où le sculpteur avait la main comparativement libre. (Je me porte garant d'un exemple, dans ce siècle éclairé, de la défiguration d'un bossage « indécent », en dépit du fait qu'il avait une apparence parfaitement chaste jusqu'à ce que le vicaire et son architecte montent à un échafaudage pour l'examiner de plus près.) En termes jungiens, l'esprit populaire est en contact avec l'inconscient, et compense les excès de l'attitude officielle consciente. Au Moyen Âge, les gens cultivaient l'infrahumain subrepticement ; maintenant ils cultivent (d'une façon qui semble, à l'esprit scientifique officiel, presque obscène) le suprahumain. Page 681

fonction unique, est heureux, en règle générale, de rester l'instrument anonyme de la conscience religieuse ; et si son but peut être décrit comme une « expression », alors c'est l'expression de quelque chose de plus qu'un moi atomique. * En général, son sujet se réfère à quelque chose au-delà de ce monde, et ses intentions sont homilétiques, émotionnelles, ou mystiques. Les usages principaux des choses séculières et mondaines sont de mettre le divin vivement en relief, de le symboliser, ou de le servir d'une humble manière. Il y avait certainement de la beauté dans cette première phase de notre art, et une beauté de l'ordre le plus élevé, mais d'une sorte comparativement non consciente d'elle-même : sa grâce particulière et sa gloire surviennent du fait qu'il n'est pas une fin en lui-même, mais un moyen vers le bien divin. L'art en soi appartient à la seconde phase, quand la poursuite de la vertu et la poursuite de la beauté commencent à mener les hommes dans deux directions très différentes. †

(ii) Longtemps avant la chute de Constantinople et la renaissance de l'apprentissage du grec, des signes du nouvel esprit étaient manifestes. Particulièrement en Italie, des écoles distinctes et des noms individuels émergèrent. Les troubadours chantaient davantage l'amour terrestre que l'amour divin, et le culte de la chevalerie payait son tribut à la beauté sublunaire ; Saint François ramena la religion sur la terre, faisant de ce monde quelque chose de plus qu'une salle d'attente sordide pour le suivant. Il devint finalement possible de peindre un tableau sans pointer vers une morale, ° et avec un œil nouveau pour les faits sensibles ; le sujet devient important pour ce qu'il est manifestement, plutôt qu'en direction d'un sens transcendantal que l'on peut lire en lui. Au service de la religion, l'art avait produit à partir de sa propre imagination une merveilleuse iconographie comme les mosaïques de Ravenne, de Monreale et de Venise, mais ce croisement s'est terminé par un formalisme stérile. L'art sacré est désavantagé en ce que les niveaux les plus élevés sont naturellement dépourvus de ce contenu sensible inépuisable et résistant à partir duquel les arts visuels se développent : × peu importe la clarté avec laquelle les cieux proclament la gloire de Dieu au saint, ils sont en eux-mêmes un matériau ingrat pour le peintre, et même le poète doit les remplir de tous les biens de la terre. Ainsi l'architecture et la musique, en tant qu'arts non-représentationnels ou abstraits, étaient particulièrement adaptés pour exprimer l'esprit du premier stade, la peinture et la sculpture l'esprit du deuxième stade. Ce n'est pas que le peintre dépeint les sujets humains et terrestres qui fascinent son époque, c'est plutôt qu'il est leur Christophe Colomb, leur prophète et prêtre. Son travail est l'organe par lequel les hommes voient à leur propre porte un Nouveau Monde, des Amériques qui dépassent l'imagination.

Mais chaque époque, avec les valeurs qu'elle chérit, porte la nuance de ce quelque part ailleurs qui vient de la partialité ; elle se réfère à ce qui va suivre, et son développement est son autocontradiction progressive. C'est comme si un effet de gravitation irrésistible était à l'œuvre, résultant en une descente aux enfers dont les stations sont (pour utiliser d'anciens termes) le Ciel, la surface de la Terre puis le Centre de la terre. Tout comme le bien suprahumain, qui est l'idéal du premier stade, se termine par la beauté humaine qui est l'idéal du second, celui-ci aboutit

* L'Église des commencements n'était pas complètement inconsciente du rival potentiellement dangereux qu'elle nourrissait si soigneusement pour l'amener à maturité. Tertullien, Saint Bernard et d'autres sentirent ce danger dans l'art ecclésiastique.

† Peu d'artistes de renom (feu Eric Gill en fut une exception notable) s'intéressent à la religion de nos jours, et peu d'hommes profondément religieux s'intéressent à l'art. D'après le Report de l' 'Archbishop' (1919) sur The Teaching Office of the Church : « Si un garçon montre un don artistique marqué, on prend généralement pour acquis qu'il ne s'intéressera pas beaucoup à la religion. » Les écoles d'art du dimanche, comme la religion de l'art à l'école, équivalent à une contradiction dans les termes.

° L'histoire de l'art est une histoire de la servitude à la moralité et à la religion, alternant avec des périodes de révolte et d'indépendance. Platon, comme certains de nos contemporains, se déterminait pour la servitude : « L'absence de grâce, le mauvais rythme et la mauvaise harmonie sont les sœurs des mauvais mots et de la mauvaise nature, alors que leurs opposés sont des sœurs et des copies du contraire, d'une bonne et sage nature... Alors nous devons parler à nos poètes et les pousser à inscrire dans leur poème uniquement l'image du bien, ou alors ne pas faire de poésie dans notre cité. » Republic, 401.

× Si, dit Léonard, le peintre « s'appliquait à apprendre à partir des objets de la nature, il produirait de bons résultats ». Ainsi le jeune Giotto, élevé dans les montagnes : « commença à dessiner sur des rochers les mouvements des chèvres qu'il surveillait, et il commença ainsi à dessiner les images de tous les animaux qui devaient se trouver dans la campagne », et il surpassa finalement tous les peintres de son époque. Plus tard, dit Léonard : « Masaccio montra par la perfection de son œuvre comment ceux qui prenaient comme modèle autre chose que la nature, guide suprême de tous les maîtres, se fatiguaient en vain. » Notebooks, p. 164.

« Choses naturelles et choses spirituelles, – qui sépare ces deux choses dans l'art, dans la morale, dans le mouvement social, tranche les liens de la nature et apporte la mort. Il peint des images futiles, et écrit des vers irréels. » Elizabeth Barrett Browning, 'Aurora Leigh'.

à son tour à la vérité infrahumaine qui est l'idéal du troisième. Or une des manifestations les plus fascinantes de ce processus de valorisation transverse (ou de chimie de la valeur, comme on pourrait l'appeler) peut être vue dans l'histoire de la peinture européenne. Au Ciel, il y a ni perspective ni clair-obscur ; sa lumière ne projette pas d'ombre ; ses anges n'ont pas de muscles pectoraux ; la loi de la gravité ne tient pas. Mais dès que le peintre commence à travailler à partir de modèles terrestres, une foule de nouveaux problèmes et d'occasions surviennent. La sciagraphie et les règles de la perspective, l'anatomie humaine, la fabrication d'une série de pigments capables de rendre justice à la nature, et toutes les autres aides à la vraisemblance, deviennent de plus en plus importantes. Cependant, à strictement parler, la vérité précise à propos du monde n'est pas plus l'affaire de l'artiste, en tant qu'artiste, que les implications morales de cette vérité sont son affaire – si cela l'était, Niepce, Daguerre et Mme Tussaud l'auraient supplanté il y a un siècle. La peinture et la sculpture, le théâtre et l'écriture de romans, ne s'améliorent pas en imitant la nature toujours plus près ; ils obtiennent une vie et une aspiration nouvelles en augmentant l'objectivité, mais la finalité pour laquelle ils travaillent est la supplantation de l'art par la science. Or, c'est la route de la négation de soi que l'art a dû prendre. Avec Giotto et Boccace, au XIVe siècle, le portrait et le roman naissent. Vite après, Uccello amène la perspective dans ses tableaux. Rubens et Pierre Breughel commencent à peindre des scènes de la vie quotidienne. La Sainte Famille devient un groupe de paysans pauvres, qui semblent vivants et accueillants. La figure humaine n'est plus figée en une attitude conventionnelle raide, neutre, plate, symbolique ; elle acquiert la liberté de mouvement, et une infinie variété. Même l'anatomie angélique mystérieuse se remplit ; et les chérubins ineffables de l'Aréopagite, inimaginablement grands et lointains, deviennent les chérubins rebondis de Rubens – tout sourire et fossette, comme une publicité de nourriture pour enfants. Dans au moins un exemple germanique on a laissé la contemplation mystique de l'absolu, à un nid d'oiseaux. Tout descend à terre, où même le halo du saint obéit à la perspective et est porté comme un chapeau.

(iii) Le mouvement descendant peut être décrit en fonction de ce que l'artiste peint, pour qui il peint, ou comment il peint. Son patron est d'abord l'Église, ensuite la Cour, ensuite les classes supérieures et marchandes, et finalement tous ceux qui ont de l'argent à investir. Et le sujet du tableau est gradué conformément à cela : il est sécularisé, humanisé et finalement déshumanisé : en fait, le titre et la référence objective d'une peinture sont maintenant presque sans importance. Le millionnaire n'achète à Picasso, ni une Assomption, ni même une nature morte ; en tout cas, le seul « message » que le tableau transmet sera vraisemblablement infrahumain. * L'artiste n'est plus concerné par les figures universelles de la religion, ni par les figures nationales de l'État et de la Cour, ni par d'autres personnes, il n'est plus concerné que par son expérience privée propre. Ceci (dit-il) est la manière dont je vois une mandoline et un plat de pommes ; ou ceci est la façon dont je les ressens. Pour lui, une indication provenant de l'inconscient surpasse la totalité de la superstructure des idéaux religieux et des institutions politiques.



Angelus Domini, (ange du seigneur), d'après un manuscrit français, c. 1100 A.D.



Anges dans le marbre : Donatello, c. 1435

* Déjà dans les années 1890 Maurice Denis (*Theories*) avait écrit : « Une peinture – avant d'être un cheval de guerre, une femme nue, ou un sujet quel qu'il soit – est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs assemblées dans un certain ordre. » Mais quand l'objet avoué devient une chose indifférente, il tend vers le bas, vers les profondeurs infrahumaines. Toulouse-Lautrec peint la vie des bordels ; les masques nègres primitifs inspirent le jeune Picasso ; Van Gogh est content de peindre une chaise ; le corps humain est démembré comme dans un meurtre où il y a dépècement du corps, et ses parties prennent les contours rectilinéaires d'une machine ; Apollinaire annonce : vous pouvez peindre des tuyaux, des timbres-poste, des cartes postales, des cartes à jouer, des candélabres, de la cire à cacheter, des cols de chemises, du papier peint, des morceaux de journaux, ou tout ce que vous aimez d'autre ; Fernand Léger exhibe des diagrammes géométriques... Déplorer tout ceci n'a aucune importance : non seulement l'art devait prendre ce chemin descendant avec tous les autres aspects de notre culture, mais le résultat en fut la découverte de nouvelles sortes de beauté, et du mysticisme troublant et souvent profond de l'infrahumain.

Le paradoxe que la poursuite du réalisme ait dû finir par le subjectivisme n'est pas un accident. Laissez-moi essayer de montrer que dans la peinture, de même que dans la physique, la recherche de la « réalité extérieure » mène nécessairement à la découverte de la « réalité intérieure ». L'histoire complète est trop longue et compliquée pour être rapportée ici, mais on peut en noter certains stades principaux. Les Florentins mirent le corps humain en mouvement et son environnement en perspective, mais ils continuaient à ajouter la couleur à la forme ; les Vénitiens continuèrent à les unifier, car ils avaient découvert que la lumière et l'ombre ne respectent pas les lignes dures que nous pensons voir autour des objets. Ils eurent le génie de s'arrêter de penser et de commencer à regarder – la sorte de génie propre à Galilée – et ce qu'ils virent était que la nature efface les limites, de sorte qu'un homme et son monde sont des extensions mutuelles. De manière croissante, la profondeur de la peinture devint continue, au lieu d'être laminée : ses plans distincts se tissèrent ensemble en une troisième dimension convaincante. + Un sentiment de l'histoire s'éveilla, l'anachronisme des vêtements fut critiqué ; une sorte de profondeur temporelle s'ajouta à la profondeur spatiale. Très à propos était la théorie de Constable que l'artiste doit étudier la nature avec toute l'humilité et l'industrie des scientifiques. Quittant le studio pour les champs, il fit pour la peinture ce que Wordsworth avait fait pour la poésie ° – il lui administra une grosse dose de réalisme de plein air qui lui redonna la santé ; il construisit le volume de ses peintures en portant une attention précise aux effets les plus infimes de la lumière et de l'ombre, de la réflexion et de la réfraction. En ceci, il fut l'avant-coureur des impressionnistes français, qui eurent pour but une précision encore plus grande. Ainsi ils virent que les ombres étaient en fait souvent bleues ou violettes au lieu du gris terne que l'on s'attendait à trouver et que toutes sortes de couleurs surprenantes (des couleurs « qui n'auraient pas dû être là ») étaient visibles à l'œil innocent ; de plus, il se produisait des miroitements, des « illusions », d'étranges effets atmosphériques, des obscurités que personne ne s'était ennuyé à remarquer, encore moins à capturer en peinture. Leur propos fut de saisir le donné sensuel et immédiat du moment, de noter avec fidélité et sans aucune préconception l'expérience instantanée. Réalisant que le visage de la nature est toujours en train de changer d'expression, Monet se fit une règle de ne pas travailler plus d'un quart d'heure sur un canevas particulier. Degas essaya de saisir – à la manière de nos candides cameramans – les gestes, les mouvements fugitifs et bizarres des gens ordinaires. Les postimpressionnistes Seurat et Signac tentèrent de vaincre les limites de la peinture elle-même, en construisant laborieusement leur tableau à partir de points de couleurs primaires, dans l'effort de reproduire la luminosité et l'éclat des surfaces des choses.

Or cette longue poursuite de la précision dans la représentation de la nature est aussi la victoire graduelle des « sens » sur la « pensée ». ° La sublimité morale du sujet du peintre, son importance sociale, ses usages, ses profils connus ou célèbres et ses couleurs, le réseau sans limites des sens ou des relations qui le liaient à toutes les autres choses – ceci il devait le rejeter et le congédier, oubliant tout ce qui n'était pas immédiatement présent à son œil. Il devait peindre une duchesse comme il aurait peint une poubelle, et une poubelle comme il l'aurait fait d'une duchesse.

+ À certains égards la peinture baroque du XVII^e siècle fut un répit temporaire dans la recherche du réalisme : elle se révéla dans des imaginations extravagantes. Cependant, pour conférer à ces créations leur étonnante vigueur, des peintres tels que Rubens et Bernin eurent recours à l'abandon de la nature et à l'unité de toutes ses parties ; en comparaison, les compositions du siècle précédent étaient conventionnelles et imparfaitement intégrées.

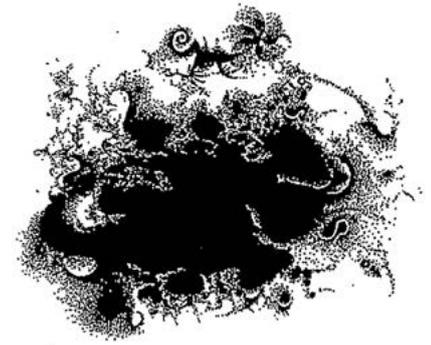
° Cf. Herbert Read, *The Meaning of Art*, pp. 117-8.

Bien sûr, la tendance générale que j'ai décrite ici a fait souvent des haltes et a même temporairement été renversée par des peintres et des écoles individuelles. Des exemples en sont les bizarres distorsions des figures humaines du Greco, et les regards sur le passé délibérés des préraphaélites anglais et des nazaréens allemands.

° Nous sommes incapables de voir les objets de la vie quotidienne tels qu'ils sont à leur propre niveau, à moins que le peintre ne les ampute de leur réalité transcendante, en les libérant de leurs connexions vers les hauts niveaux. Son réalisme iconoclaste est déformant et choquant, à moins que nous ayons appris à utiliser ses yeux. Mais de faire ainsi un but du réalisme photographique c'est ruiner les fins de l'art, et depuis Cézanne les peintres reconnectent les objets quotidiens avec d'autres niveaux – seulement cette fois-ci les autres niveaux sont infrahumains au lieu d'être suprahumains. La peinture après 1900 fait pour la moitié inférieure de la hiérarchie ce que la peinture avant 1900 faisait pour la moitié supérieure ; et les impressionnistes marquent l'axe de cette symétrie. Si par le réalisme nous voulons dire le bon sens des niveaux médians, alors l'art depuis 1900 n'est pas réaliste ; si nous pensons aux niveaux inférieurs comme étant les plus importants (à la manière de la science) alors l'art depuis 1900 ne fait que continuer la longue guerre contre les « illusions » de haut niveau.

Son art devait être utilisé au service de ce qui n'était pas art, d'une simplicité rusée et difficile. Il devait conquérir en lui l'habitude humaine sophistiquée d'encercler les choses qu'il observait, de se placer lui-même à d'innombrables points de vue dans leurs régions de l'espace et du temps, au lieu de se contenter de ce point de vue unique, le sien, directement donné et particulier. Il devait, aussi loin qu'il le pouvait, cultiver sa vision privée et unique au lieu de la vision générale et publique. En bref, il devait descendre du niveau du tout au niveau de la partie, du niveau de « la signification objective » au niveau de « l'impression subjective ». La recherche de la vérité extérieure, que ce soit par l'artiste ou par le scientifique, mène inévitablement vers le bas et vers l'intérieur – vers la base de la hiérarchie et dans le sujet vers le Centre.

J'ai montré que l'histoire de la science est l'histoire de projections qui se rétractent : l'histoire de la peinture est de cette sorte. Dans une opération qui a duré six ou sept cents ans, l'artiste a fait passer le donné de son Centre là-bas vers son Centre propre ici (celui de l'artiste) ; et ce mouvement centripète au travers de ses régions implique nécessairement la désintégration du donné jusqu'à ce que, à la limite, il ne soit rien. Le moment où le donné devient totalement subjectif et central est le moment où il s'évanouit complètement. À strictement parler, donc, l'art contemporain est encore à la poursuite d'une « nature externe », encore dans l'intention d'obtenir un portrait fidèle de ce qui est donné ; mais le donné est maintenant infrahumain, et il approche du Centre. Le rêve éveillé de Mrs Bloom dans Ulysses, les griffonnages de Miró et Klee, l'imagerie onirique de Dali et Max Ernst, les protozoaires fantastiques et inquiétants de Tanguy, les insectes en fil de fer de Calder, les « cadavres exquis » d'André Breton et de Tristan Tzara, sont en un sens l'apogée du réalisme. Voici enfin les faits de la nature non sélectionnés, dans leur version intégrale ; voici le donné dans ce qu'il a de plus primitif, avant d'être analysé en « fait » ordonné et « imagination » désordonnée. Nous qualifions ce donné de subjectif et d'interne ; et il est ainsi, considéré d'un plan simplement humain. Mais, sur les plans inférieurs, il est objectif et externe – aussi différent que le fantôme bondissant d'un cauchemar, et constitué de faits solides, l'expérience de base à partir de laquelle les objets respectables de notre vie humaine sont creusés. En fait, comme Jung l'indique : « C'est précisément les idées les plus subjectives qui, étant les plus proches de la nature et de l'être vivant, méritent d'être qualifiées de plus vraies. » × Le contenu des niveaux infra-humains, tel qu'il est découvert à partir d'un certain angle par la science moderne et à partir d'un autre angle par l'art moderne, est la découverte objective fondamentale de notre époque et la contrepartie démoniaque du royaume angélique qui fascinait l'artiste médiéval. Le but du sur-réalisme, écrivait Max Ernst en 1933, est « d'extraire l'œuvre d'art des oscillations des facultés soi-disant conscientes. » ° Des techniques sont conçues « rendant possible à certains hommes de représenter sur le papier ou sur le canevas la photographie ahurissante de leurs pensées et de leurs désirs ». D'après Georges Hugnet, le surréalisme est une manière de découvrir cette réalité immanente qui, bien qu'infiniment surprenante, est « aussi vertigineusement évidente qu'un météore en flammes » ; cette force non rationnelle qui combine le rêve et la « réalité » dans ce qui est plus profond que ceux-ci. La spontanéité – quelque chose



Dragons: une tache d'encre aidée

« Celui qui poursuit fanatiquement la vérité, et ne se soucie pas du bien et de la beauté, devient dur et inhumain », dit Percy Gardner (The Principles of Christian Art, p. 102). Mais ceci (dirais-je) est dans la nature des choses, – la vérité est attirée vers le bas de même que le bien lévite, et seule la beauté peut rester en équilibre au niveau médian. La vérité humaine mène celui qui la poursuit depuis les niveaux de la vérité du bien et de la vérité belle vers le bas au niveau de la simple vérité, la vérité abstraite progressivement infrahumaine. Cependant, la vérité objective que les niveaux inférieurs ne sont ni vertueux ni beaux rend leur étude absolument nécessaire et gratifiante.

× Modern Man in Search of a Soul, p. 133.

° Voir les essais écrits par Georges Hugnet dans Fantastic Art Dada Surrealism (Ed. Alfred H. Barr, Jr.), p.37.

Dans The Dilemma of the Arts, M. Wladimir Weidlé montre que le peintre et le poète modernes sont plus intéressés par l'acte de perception que par la chose perçue, par leur façon de voir plutôt que par leur vision. Il cite Ortega y Gasset : « L'écrivain est devenu comme un homme qui s'approche d'une fenêtre, non pas pour regarder à l'extérieur, mais pour observer la vitre elle-même, avec ses petits défauts, ses nuances de verre particulières et sa transparence relative. » La plupart de ce que dit José Ortega y Gasset dans son livre, The Dehumanization of Art and Notes on the Novel, est en cohérence avec mon thème.

comme la méthode d'association libre de Freud, ou l'association de mots de Jung – est essentielle, mais son mode et son degré sont très variés. Si l'imagerie folle ou fabuleuse des « photographies de rêves peintes à la main » de Dali est le produit d'un automatisme non censuré, la consignation extrêmement méticuleuse qu'il en fait n'est rien de la sorte : la folie particulière de sa peinture demande un fort ingrédient de nature raisonnable. » × Mais quand la technique devient aussi spontanée que le sujet – quand l'artiste est content « d'aider » une tache d'encre ou le grain d'un marbre, ou simplement de griffonner au hasard – il est difficile de continuer à parler d'art. En fait Dada, le prédécesseur du surréalisme, se déclarait ennemi et annihilateur de tout art. Et on peut certainement dire que, avec l'exposition que firent Duchamp d'une Mona Lisa à moustache et Schmalhausen de la tête de Beethoven louchant et ornée de bacchantes, l'art européen avait commis son suicide. + Le carré blanc peint sur fond blanc de Kasimir Malevich (et de même le carré noir sur fond noir d'Alexander Rodzhenko) était à la ressemblance parfaite de ce Centre infrahumain auquel le peintre était enfin arrivé.

L'histoire, en annonçant les nouvelles en douceur, dissimule ce qui se passe réellement : c'est seulement en évaluant la fin par rapport au début que nous pouvons apprécier l'intervalle qui les sépare. À Cologne, en l'année 1320, des sculpteurs sur pierre et sur bois et des peintres étaient au travail sur la grande cathédrale – le monument le plus sublime d'Allemagne à la réalité du monde transcendant. Six siècles plus tard, en 1920, leurs successeurs et héritiers tinrent une exposition publique dans la même ville. On pouvait y entrer en passant par des toilettes publiques. Au centre d'une pièce se tenait une petite fille en costume religieux, en train de réciter des vers choquants. Une des pièces exposées, intitulée Fluidoskeptrik, était composée d'un aquarium rempli de liquide rouge avec un réveille-matin sur le fond, une touche de cheveux en train de flotter, et un bras en bois émergeant de la surface. Une autre pièce exposée était fournie avec un hachoir, de sorte que les visiteurs pouvaient l'entailler. Neuf ans plus tard, un film surréaliste qui avait pour titre Un Chien andalou fut montré à Paris – un jeune homme se rase en présence d'une fille ; il lui tranche l'œil, et ensuite la poursuit dans d'immenses corridors ; quand enfin il la saisit, elle est retenue par des cordes attachées à deux pianos, sur lesquels repose la tête saignante d'un âne. *

(J'ai restreint ces remarques principalement à la peinture, mais des histoires quelque peu semblables pourraient être racontées à propos de la poésie et du théâtre, et même à propos des airs abstraits de la musique et de l'architecture. L'architecte gothique planifiait pour le ciel, l'architecte de la Renaissance pour l'homme, l'architecte moderne planifie pour la machine. En fait, la maison elle-même, d'après le célèbre M. Le Corbusier, est une machine pour vivre. Fonctionnalisme est le mot-clé ; le concepteur invite ses matériaux, et l'économie de son problème, à fournir la solution. Les considérations esthétiques, si elles rentrent vraiment en jeu, viennent en dernier, pour mettre en ordre les questions résiduelles que les demandes pratiques pouvaient avoir laissées indécises et ouvertes. Le résultat est que nous pouvons construire d'excellentes usines, mais là où le problème s'élève au-dessus du niveau de la machine, nous sommes perdus. Une église moderne, par exemple,

× Avant sa conversion, Dali se targuait de ses anormalités psychologiques, de son égotisme et de sa paranoïa ; la folie, qu'il décrivait comme « le cosmos viscéral du subconscient », était essentielle à l'artiste. L'art du fou, comme celui des jeunes enfants, a trouvé une place d'honneur dans de nombreuses expositions d'art moderne.

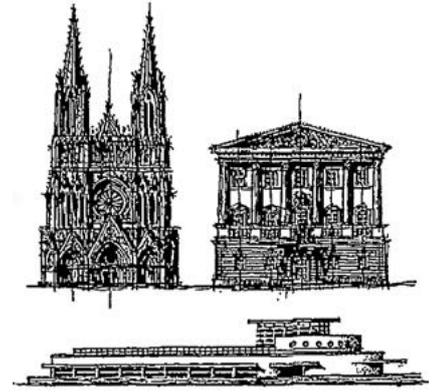
+ En 1917, Duchamp soumit à l'exposition des New York Independents un urinal, signé « R. Mutt ». Il ne fut pas accepté, mais les « ready-mades » devinrent une caractéristique des expositions d'art moderne.

* C'est une erreur vulgaire de supposer que le surréalisme et ses analogues ne sont pas, en majeure partie, des mouvements profondément sérieux. Bien sûr ils sont idiots et choquants, mais c'est précisément ce qu'ils ont pour intention d'être ; bien sûr ils sont la réduction à l'absurde de l'art, mais cela, encore une fois, est l'intention. C'est comme si l'art était pressé d'arriver au Centre, de se retourner, et de recommencer. Mais je crois que les meilleures œuvres surréalistes sont de loin bien plus que des moyens pour parvenir à cette fin ; elles sont des fins subtiles en elles-mêmes, destinées à vivre. Je trouve que les peintures d'Ernst, par exemple, sont l'équivalent en peinture de ce sentiment de mystère et d'étonnement sur lequel j'ai si fréquemment insisté dans ce livre. On pourrait presque dire que le but de ce livre est surréaliste, si l'on voit que c'est une polémique contre le bon sens et contre l'attitude de prendre les choses pour acquises.

est soit un pastiche médiéval sans âme, soit une usine avec une croix plantée sur son pignon. L'architecture philosophie : les lignes de nos immeubles sont autant des diagrammes de notre univers que celles de la ziggourat et de la pyramide étaient des diagrammes de cosmologies plus anciennes. Si l'histoire de l'architecture occidentale peut être résumée en quelques mots, c'est l'histoire d'un effondrement, d'un affaissement vers la terre. ° L'arc gothique en ogive se tasse par degrés depuis la flamme du XIIIe siècle jusqu'au contour Tudor à quatre centres presque plat ; la Renaissance trouve un noble compromis entre la colonne verticale et l'entablement horizontal ; le style moderne, à son moment le plus typique, embrasse le sol – même les fenêtres tombent sur leurs côtés. La cathédrale médiévale est une campagne menée contre la gravité ; le *palazzo* Renaissance se réconcilie avec la terre ; l'usine moderne rampe. Le symbolisme n'a pas besoin d'être souligné.)

6. LES TROIS STADES EN POLITIQUE

Pour finir, considérons la structure changeante de la société. L'Europe émerge du chaos des Âges sombres avec les idées d'universalité et de hiérarchie, avec la vision d'une Chrétienté organisée comme un vaste système tout englobant de droits et devoirs féodaux et artisanaux, la politique et l'économie étant des départements de la morale, et chaque homme depuis l'Empereur jusqu'au serf remplit, dans la hiérarchie, la place à laquelle Dieu l'a appelé. Bien sûr, cet idéal, bien qu'opérationnel, n'a jamais été complètement réalisé, et le surgissement, dès les débuts, d'États souverains séparés, souvent en guerre, l'a rejeté de plus en plus loin dans le royaume des rêves irréalisables. L'unité de l'Église, il est vrai, a survécu à la fragmentation politique de l'Europe, mais longtemps avant la Réforme nous trouvons des hommes tels que Guillaume d'Occam (bien qu'il fût moine) prenant ouvertement le parti de l'autorité nationale dans ses conflits avec le Pape. Et il est certain que Luther fut le plus grand allié de l'État autonome, et qu'il défendit la revendication du gouvernement séculier à la souveraineté absolue. Même dans les questions de religion, l'État devint la loi. « Ceci est notre doctrine », déclara l'évêque élisabéthain Jewel (et la plupart du clergé était avec lui) « que chaque âme, de quelque vocation qu'elle soit, – que l'on soit moine, que l'on soit prêcheur, que l'on soit prophète ou apôtre – devrait être sujette du roi et des magistrats. » × Mais de même que la Chrétienté céda le passage aux rois, de même les rois à leur tour cédèrent le passage aux parlements, et même leur pouvoir fut infléchi par toutes sortes de guildes, de corporations, de syndicats, etc. L'âge de l'individualisme – l'âge antihierarchique –, était arrivé, et le gouvernement est décrit comme un mal nécessaire : moins il y en a mieux c'est. * Chaque homme est roi dans son propre château. Mais parfois le château de l'Anglais est une mesure et parfois c'est un manoir. Cela ne marche pas : l'égalité politique sans égalité économique n'est rien de plus qu'un nom. Prudhon dit : « L'âge social qui commence avec la Révolution française se caractérise par la prépondérance du principe économique sur les deux grands principes précédents, maintenant supplantés et éliminés, de la religion et du gouvernement. » Et ainsi, au moment où l'être humain individuel est enfin sur le point de s'imposer, la puissance s'éloigne de lui pour s'attacher à un niveau encore plus bas – au



° Effondrement signifie descente hiérarchique, division ou analyse. L'avancée d'une civilisation entraîne un progrès dans la discrimination ; en conséquence, comme les lignes des immeubles tendent à s'aplatir, leur finition tend aussi à s'améliorer. De vraies surfaces polies, des joints fins et une apparence propre, sont maintenant très appréciés ; tandis que les époques précédentes (que ce soit dans la question des immeubles, des vêtements ou de la propreté personnelle) y étaient moins minutieusement sensibles, et davantage contentes de contempler l'effet général. Dans la littérature aussi, l'attention au détail est portée à sa limite, comme dans le *Ulysses* de James Joyce.

Dans *Religion et Culture* et *Du Régime temporel et de la Liberté*, Maritain décrit trois moments : (1) le moment classique des XVIe et XVIIe siècles, quand la civilisation, bien qu'inaugurant l'ordre de l'homme, n'avait pas encore cassé avec sa source chrétienne ; (2) le moment bourgeois du XVIIIe et du XIXe siècles, quand l'homme termine de se libérer de l'esclavage religieux et que la voie vers son progrès illimité semble ouverte ; (3) le moment révolutionnaire du XXe siècle, quand l'homme, ayant fait de lui-même son but, est forcé d'aller vers le bas : il est de plus en plus sujet à des forces qui ne sont plus religieuses et politiques, mais techniques. La matière a triomphé de l'homme.

× Trevelyan, *English Social History*, p. 174.

* Herbert Spencer, par exemple, réussit à combiner sa théorie organiciste de l'État avec un individualisme profond : le rôle de l'État est celui, simplement négatif, de prévenir une interférence avec notre droit à faire les choses comme il nous plaît, jusqu'ouù cela est possible en société.

niveau des forces productives et des techniques, + à l'environnement physique, à la matière.

La révolte contre la hiérarchie ne se termine pas par la démocratie parfaite, ni même par la dictature du prolétariat ; elle ne réussit que trop bien, et ne peut pas faire halte au niveau humain. En pratique, il est impossible de séparer la moitié supérieure de la structure et laisser la partie inférieure intacte. Quand le suprahumain va, l'humain va. En vérité, notre politique tend un miroir à notre cosmologie. ° La grande vérité qui nous échappe est que la politique de la Cité de Dieu est d'une seule pièce avec celle de la cité terrestre, de sorte que notre démocratie est céleste avant d'être terrestre : l'aristocratie angélique devait précéder l'humain à la guillotine.

La fragmentation historique de la structure sociale et de l'univers sont des aspects d'un seul mouvement descendant ; en conséquence, on peut dire que les distinctions de classe ont une base cosmologique. Ce n'est pas un accident que la première phase de notre civilisation ait été essentiellement aristocratique aussi bien que religieuse ; et que, par suite, la religion ancienne établie fût particulièrement liée à l'aristocratie terrienne en voie d'obsolescence, et avec la campagne plutôt qu'avec la ville. × Encore une fois, ce n'est pas un accident que l'ère de la classe moyenne urbaine surgissante dût aussi être l'ère de l'élargissement et de la sécularisation de la culture, de la réforme religieuse et du schisme, de la poursuite de l'art et de la connaissance pour eux-mêmes ; même maintenant il subsiste une tendance perceptible, à la fois chez les classes supérieures et inférieures, à associer la poursuite fervente et enthousiaste de la culture humaniste et le substrat social qui s'en chargeait, et en conséquence d'en rire. Finalement, ce n'est pas un accident que la troisième phase dût appartenir aux masses urbaines et à la science : dans la mesure où il y a une culture distinctivement prolétarienne elle est inspirée, non par la religion ni par l'art, mais par la science, et sa tendance est matérialiste, antiesthétique et irrégulière. Au cours de sa descente depuis le niveau social le plus élevé au niveau le plus bas, l'éducation elle-même se transforme ; n'étant plus unifiée par la religion ou embellie par l'art, elle devient avant tout technique, utilitaire, départementalisée, atomiste. « Quand l'avidité à vivre s'étend aux masses », écrit Berdyaev, « alors la culture spirituelle la plus élevée, qui est toujours aristocratique et basée sur la qualité plutôt que la quantité, cesse d'être le but. » • Vers la fin du XIXe siècle, M. Maritain dit dans Christianisme et Démocratie, que « les classes travailleuses cherchent leur salut dans le déni du christianisme » : et ce déni (ajouterai-je) est le complément nécessaire de leurs affirmations politiques, car la religion institutionnelle est inextricablement liée à l'ancien système des privilèges de classe. L'athéisme militant de l'extrême gauche, sa façon de subordonner l'art à la politique, et le fait qu'il estime que la science physique est la plus haute valeur, n'est pas accidentel à son programme politique, mais lui est essentiel : aucun mouvement qui pactise avec ces problèmes vitaux ne retiendra vraisemblablement l'intérêt d'une large base prolétarienne, et n'obtiendra pas la ferveur révolutionnaire. ◇

La politique européenne est donc l'histoire d'une double descente – la première étant une descente du régime d'un seul (ou de quelques-uns)

+ Certains aspects de ce passage sont discutés dans The Managerial Revolution de James Burnham.

° On a souvent souligné (par exemple Aldous Huxley dans son essai 'One and Many') que les cosmogonies et les cosmologies reflètent la structure de l'État. Gerald Heard (Man the Master, pp. 61 et suivantes) a suggéré que notre dyarchie politique reflète la dualité de notre propre nature : l'esprit conscient changeant correspond à un gouvernement remplaçable, l'esprit inconscient plus permanent à la monarchie. Le roi avait l'habitude d'être (et à un certain degré est encore) le pipeline de la communauté vers l'inconscient collectif, et vers l'univers en général. Le roi (comme je le dirais) est cet « ange » visible qui reliait les hommes avec la hiérarchie céleste. × Le rapport de 1945 de la commission sur l'évangélisme : Towards the Conversion of England, déclarait que l'assistance aux services religieux était au minimum dans les grandes cités industrielles, et dans la ceinture entourant Londres. Dans les villes commerciales et les faubourgs confortables le déclin est moins marqué, alors que dans les villages un pasteur normalement doué peut remplir une église. Le rapport lie le déclin religieux à l'urbanisation, à l'industrialisation, et à un intérêt croissant pour les sciences de l'éducation. Cf. Christian News Letter, Février 10 1943, et Supplement 172 on 'Religion and the People' effectué par l'institut d'observation des masses ; et aussi l'étude d'observation des masses, commissionnée par l'Ethical Union et publiée en 1947 dans Puzzled People, à propos de la religion dans un faubourg londonien : les églises étaient censurées quand elles soutenaient les privilèges politiques et économiques. Sur l'anglicanisme en tant que religion de la classe supérieure, et sur la connexion entre lieu de réunion et commerce, voyez Trevelyan, *op. cit.*, pp. 253 et suivantes.

• The Meaning of History, p. 210. En général, le statut social de la religion établie tend à être élevé. Par exemple, Aristote expose que les citoyens et non les vulgaires devaient devenir prêtres (Politics, VII. 9), et en Inde la caste des brahmanes combine traditionnellement la supériorité sociale et la prêtrise.

◇ Est-ce que l'athéisme, qui ne se soucie pas de politique, est nécessaire au communisme, M. Maritain répond : « Cet athéisme n'est pas une conséquence nécessaire du système social... mais au contraire est présupposé en tant que principe même de ce dernier. Il est le point de départ. C'est pourquoi la pensée communiste tient à lui si ardemment, en tant que principe qui stabilise ses conclusions pratiques et sans lequel celles-ci perdraient à la fois leur nécessité et leur valeur. » L'origine du communisme de Marx n'était pas économique, mais métaphysique : il était athée avant d'être communiste. True Humanism, pp. 28-9. Ceci n'est pas nier qu'il y a certains communistes déistes et chrétiens. Il y a, cependant, beaucoup de vérité dans l'affirmation de Leonard Woolf (After the Deluge, II. i. 3) que « la démocratie est essentiellement irrégulière et antichrétienne », particulièrement quand la démocratie n'a pour seul souci que le bien-être matériel de l'homme et la liquidation du passé.

au régime des masses prolétariennes, et la deuxième une descente du régime de Dieu au régime de la matière – et la première, bien que son envergure se limite à une Paire hiérarchique unique, récapitule la seconde, qui couvre la hiérarchie entière. De plus, ces deux descentes, quand elles sont séparées, sont de simples abstractions : les révolutions politiques qui placent d'abord la bourgeoisie et ensuite les masses au pouvoir sont solidaires des révolutions cosmologiques qui substituent l'humain au divin, et ensuite le matériel à l'humain.

Des nombreuses réserves qui se suggèrent d'elles-mêmes à ce point, je n'en peux mentionner que quelques-unes des plus importantes. (a) Il est clair que les trois mouvements historiques coexistent : lorsque, dans l'ancien pays °, la petite ville à l'ancienne mode, et la cité moderne industrielle, formaient des parties intégrales de la société de l'époque, il en était de même des classes sociales liées avec ces régions. Les lignes principales de notre division actuelle du travail et des intérêts sont dues à la survie de l'ancien dans le nouveau, à notre « profondeur temporelle ». (b) On devrait se rappeler que l'homme individuel a une nature duelle – bien qu'étant un membre de sa propre classe sociale, c'est par les autres qu'il se réalise ; × bien que servant la société dans une capacité étroite il est néanmoins servi par tous ; bien qu'étant confiné à une station sur les hiérarchies sociales et cosmiques il est aussi chez lui sur chaque plan. Dans un premier sens, les hommes sont excessivement inégaux ; dans un second, égaux. Dans le premier sens, un homme est la plus simple des particules ; dans le second, il est le tout, et la structure triple de la société est sa propre structure triple. + (c) Le processus par lequel la puissance politique se transfère de quelques-uns au sommet à de nombreux êtres à la base est un simple mouvement libérateur d'énergie, productif par toutes sortes d'œuvres magnifiques et héroïques qui sont aussi peu indépendantes que le sont les mots de cette phrase. Dans la mesure où nous sommes un tout, nous sommes présents à ce tout, et refusons de nous identifier nous-mêmes avec l'un ou l'autre de ses trois mouvements : se renvoyer de tels mots abusifs que « bolchevisme » et « décadence », ou essayer d'amener le mouvement descendant à une pause à mi-chemin * est vu comme futile. D'un autre côté, il n'y a pas d'excuses pour un fatalisme politique : dès que le mouvement a été étudié dans l'esprit de la science, en tant que phénomène naturel semblable à n'importe quel autre, alors il cesse d'être simplement naturel, et commence à être délibéré. Il devient alors possible pour l'homme de reprendre la suite et d'éviter certains des pires excès. (d) Nous sommes donc en train d'approcher de la fin du troisième stade avec une certaine conscience de la manière dont nous sommes arrivés à cette position, et une certaine idée de la forme que la nouvelle civilisation prendra ; n'étant plus balayés par une marée dont nous sommes tous inconscients, nous pouvons commencer à considérer la question de la navigation. Et le grand tournant de la marée – marqué dans la politique par le passage de l'anarchie et du nihilisme à un extrême autoritarisme – n'a pas besoin de nous saisir à l'improviste. Que la hiérarchie du ciel et de la terre doive être rétablie si l'homme doit survivre – ceci est, je crois, pratiquement certain ; mais la manière de ce rétablissement, et les contours politiques et cosmologiques nouveaux qu'il assumera, sont des questions qui ne peuvent pas être totalement en dehors de notre choix.

° Jusqu'au XIV^e siècle la ville anglaise était une communauté rurale et agricole, dont les fermiers citoyens cultivaient leurs champs de blé en dehors des murs de la cité. Même Londres était semi-rurale, et aucun Anglais n'était aussi ignorant de la campagne qui lui fournissait sa subsistance que la majorité d'entre nous le sont aujourd'hui. Trevelyan, *op.cit.*, p. 28.

× D.H. Lawrence écrivait du citoyen : « Si son pays s'élève aristocratiquement à un zénith de splendeur et de pouvoir, dans une hiérarchie, il sera... satisfait, en ayant sa place dans la hiérarchie... Avoir un idéal pour l'individu qui ne considère que son moi individuel et ignore son moi collectif, est au long cours fatal. » Apocalypse, pp. 217-18.

+ Le Professeur Flügel, nous avertit que voter à gauche par rancune contre notre surmoi, ou que voter à droite pour l'apaiser, c'est reconnaître le lien entre la structure de classe de la société et la structure de la psyché. Voyez son chapitre sur la politique dans Man, Morals and Society.

* J'admire les œuvres de penseurs comme Maritain, Gustave Thibon, et Christopher Dawson, et je suis d'accord avec leur vision que le seul remède pour notre société atomisée est de revenir à sa source religieuse ; mais je ne peux pas suivre leur tendance à faire du deuxième et du troisième stade de notre civilisation une simple chute qui les a fait s'écarter du premier, – comme si notre ère scientifique était une aberration sans nécessité. (Voyez par exemple, Dawson, Progress and Religion, pp. 231 et suivantes.) Déplorer ou ignorer les réalisations positives de notre époque, c'est essayer de réprimer une partie importante de ce qui nous constitue

Quand la dialectique des révolutions atteint les strates sociales les plus basses, elle arrive (en tout cas) dans une région de contradiction et de renversement. Ici le matérialisme se combine de manière incongrue avec la magie, et l'adoration de la science avec l'imagination et la superstition : ici aussi il y a des anges. Dans Hyde Park, comme le professeur Saurat le remarque, un auditoire d'ouvriers reçoit favorablement une preuve biblique de la non-existence de l'âme. « Cette sorte de spéculation constitue une synthèse heureuse entre une croyance traditionnelle en la Bible, qui est une partie de l'âme même du peuple anglais, et une variété de matérialisme que la propagande socialiste et bolchevique répand dans les classes inférieures. » Gods of the People, p. 18.

7. CONCLUSION

J'ai choisi certains aspects de notre civilisation pour illustrer les trois stades de son développement, mais un traitement plus complet inclurait de nombreux aspects que je ne peux pas m'arrêter à considérer. (Par exemple, les trois stades de la psychologie seraient distingués en détail – (1) la psychologie de la conscience suprahumaine ou religieuse, depuis Origène, qui « en savait plus à propos des anges et des démons qu'il n'en savait sur les êtres humains », † à Saint Thomas, pour lequel l'âme humaine est, dans ses plus hautes fonctions, un principe substantiel et spirituel, immortel, et même maintenant indépendant du corps, créé par Dieu pour jouir du bonheur éternel dans l'union intellectuelle avec Lui-même ; (2) la psychologie de la conscience humaine ou ordinaire, rendue possible par la méthode du doute universel de Descartes, par l'empirisme de Locke et le déni des idées innées, et par la séparation totale de la psychologie humaine de toute influence suprahumaine, ° comme dans les œuvres de Hume, Hartley, Condillac et Herbart ; (3) la psychologie de l'infrahumain ou inconsciente, telle qu'étudiée par Freud et ses associés.) De plus, il serait nécessaire de montrer dans quelle mesure ces stades se chevauchent – il est évident que les différents départements de la science et de l'art se développent à des vitesses différentes, et que leur unité organique ne ressemble absolument pas à une uniformité mécanique ; + de montrer aussi comment de tels facteurs comme les groupes raciaux, le climat, la situation géographique et géologique, les accidents dynastiques, l'émergence de personnalités dominantes, compliquent le schéma global, comment chaque pays a ses réalisations et ses défaillances particulières, et comment elles sont complémentaires. De plus, une étude complète n'essaierait pas seulement de déterminer jusqu'où les autres civilisations se sont développées selon des lignes similaires à la nôtre, mais aussi comment elles ont interagi avec elle, et comment elles se sont réparties la tâche multiple de l'Humanité. Les grandes civilisations ne sont, après tout, rien d'autre que des totalités autonomes que le grand travail de Spengler suggère souvent ; ce sont des mésoformes, des organes qui se pénètrent mutuellement et non des organismes qui sont distincts. (Beaucoup plus que nous ne le réalisons elles sont interdépendantes et il y a de nombreuses indications de l'influence puissante qu'un stade d'une civilisation peut exercer sur le stade correspondant d'une autre. Des exemples en sont l'impulsion que l'art grec du quatrième et du cinquième siècle avant Jésus-Christ a donnée à l'art de la Renaissance, et l'influence de la pensée hellénistique aujourd'hui. ×)

Il y a une caractéristique de notre civilisation qui appelle une brève remarque ici : à savoir la tendance vers l'Ouest. Le foyer de notre religion, et le lieu des premiers stades de la civilisation chrétienne a été l'est de la Méditerranée – la Palestine, l'Asie Mineure, Alexandrie, la Grèce, l'Italie. La Renaissance a commencé en Italie, et s'est répandue vers le nord et vers l'ouest dans les Flandres et en Espagne, en France et en Angleterre. La troisième phase, scientifique-matérialiste, s'est centrée sur l'Europe de l'Ouest, et sur la Grande-Bretagne en particulier ; très vite, elle a traversé l'Atlantique. De plus, cette séquence historique laisse des marques permanentes : la zone de l'est de la Méditerranée a été relativement non affectée par les derniers stades de la civilisation qui avait commencé là ;

† R. B. Tollinton, Alexandrine Teaching on the Universe, p. 83.

° « Dans les vies religieuses accessibles aux investigations psychologiques, rien ne demandant d'admettre une influence suprahumaine n'a été trouvé. » James H. Leuba, A Psychological Study of Religion, p. 272. Et *a fortiori* on ne trouvera pas d'influence de ce genre dans notre expérience non religieuse.

+ Spengler (The Decline of the West) insiste beaucoup sur le fait que les parties d'une culture sont organiquement une ; les diverses techniques, les arts, les sciences et les croyances religieuses sont tous des expressions d'une perception unique, d'un principe psychique unique. Avec ceci, et avec ses quatre stades du développement d'une culture (les stades qui correspondent grossièrement aux miens dans ce chapitre) je n'ai aucun différend. Mais je ne peux pas être d'accord avec son relativisme, qui fait de chaque culture un organisme virtuellement séparé et une loi pour lui-même. Une civilisation naît, dit Spengler, quand à partir d'une masse humaine primitive et perpétuellement infantile une âme puissante survient, une existence reliée et temporelle, différenciée de l'infini et du permanent ; et cette âme fleurit sur le sol d'un pays avec des limites précises, et reste attachée à ce pays comme une plante.

× Cf. Berdyaev, The End of Our Time, p. 58.

l'Amérique du Nord, d'un autre côté, est relativement peu entravée par les premiers stades. * Peut-être que la qualité la plus accomplie de notre civilisation peut être mieux appréciée dans un pays tel que la France, qui, situé dans l'espace dans le temps quelque part près du centre de gravité du système, retient quelque chose de l'équilibre et de l'idéal de la Renaissance ; ici, davantage que dans la plupart des pays, les trois phases coexistent.

Ce n'est pas l'intention de cette enquête, cependant, de considérer sérieusement si l'étoile de notre situation se lève à l'Est et se couche à l'ouest, et si l'étoile de la civilisation à venir prendra vraisemblablement le même cours. Notre devoir est assez clair. Nous devons guérir les blessures que l'histoire inflige à la réalité ; nous devons réunir le monde angélique du premier stade avec le monde démoniaque du troisième ; nous devons remettre ensemble les Paires disjointes. En d'autres termes, nous devons tempérer notre science par la religion, et notre religion par la science, et les deux avec l'art ; nous devons redécouvrir le bien et la beauté de l'univers, sans sacrifier la vérité que nous détenons ; nous devons re-synthétiser les valeurs ; † nous devons vaincre le temps. Tout ceci, nous devons le faire de sorte que, en réalisant les qualités de notre civilisation et en les offrant en tant que digne héritage à celle qui va lui succéder, nous puissions sauver notre passé de la futilité et notre présent des maux de ce qui est simplement contemporain. « Nous demandons non seulement une conscience personnelle actuelle, mais aussi une conscience supra-personnelle ouverte au sens de la continuité historique. » ° Et parmi nous il y a de nombreux malades, continue à dire Jung, parce que nous rejetons nos pulsions religieuses, et la continuité historique qui en est inséparable. Comme je le dirais, un homme est aliéné dans la mesure où il échoue, en vainquant le temps, à partager la perception triple qu'il a de sa civilisation.

Le danger, bien sûr, est que nous nous précipitions vers l'extrême opposé, en substituant une science antireligieuse à une religion anti-scientifique, la bombe incendiaire au fagot, notre culte sanguinaire présent de l'infrahumain au culte sanguinaire du suprahumain, × les holocaustes de l'uranium 235 à ceux consacrés à l'ancien Huitzilopochtli. La religion organisée, quand elle enchaîne l'intellect, peut être au moins aussi cruelle que la science, qui ne connaît aucune loi morale. La seule sauvegarde est de tenir à un tout tripartite et transcendant le temps. Notre devoir en tant qu'individus est de veiller à ce que quelque chose de l'honnêteté intellectuelle de la période qui est en train de se terminer se transmette au nouvel âge de la foi. Au moins qu'il y ait un levain d'hommes et de femmes pour représenter l'intégrité et la santé, pour tous les niveaux hiérarchiques et les phases historiques qui leur sont consacrées ; et qui refusent d'offrir le tout en sacrifice à la partie. Qu'il y en ait certains qui, se rappelant du bluff du temps, sachent que le sens réel de l'histoire ne repose jamais sur quelque but futur toujours en train de reculer devant nous ni dans quelque âge d'or impossible d'un passé lointain, mais dans le moment présent, qui les tient tous ensemble dans une simultanéité vivante ; car ce sont ces hommes qui peuvent tirer des chèques illimités sur le capital infini du Maintenant, qui possèdent les ressources pour administrer ses besoins pratiques infinis. +

* Jacquetta Hawkes écrit (dans un article admirable imprimé dans The New Statesman and Nation, Sept. 25, 1948) : « J'ai récemment fait une conférence sur les débuts de l'histoire britannique à un groupe d'étudiants américains du troisième cycle. Ils étaient incrédules devant l'existence d'un peuple qui aurait vécu dans des tentes de peau et aurait cependant érigé Stonehenge comme monument sacré. « Ce n'est pas vraisemblable qu'ils aient pris tout ce souci. Quel en aurait été l'usage alors qu'ils étaient si pauvres, » dirent-ils. » Et la disparition virtuelle du sens du sacré accompagne le déni de toute supériorité. « Pendant deux mille ans la Chrétienté a rendu possible le maintien d'une société semblable à un arbre, avec ses racines et son tronc dans l'unité avec les fleurs qu'il élevait vers le soleil. Pendant deux cents ans, cette société s'est fanée, se transformant de structure organique en structure cristalline. Privée de la confiance en soi qui découle de l'acceptation des degrés, des loyautés et d'une échelle de valeur montant vers la divinité, la supériorité humaine et ses privilèges est devenue intolérable. Tout doit être constitué de particules égales et distinctes. » Le fait que certains Anglais soient encore capables de jouir de la supériorité d'autres, est, pour des yeux américains, très peu à leur crédit.

† Cf. Gerald Heard : « À moins qu'il ne soit possible de comprendre qu'il y a un bien aussi objectif, détaché, global, et intemporel que le sont la beauté et la vérité, et que ces trois appréhensions ne se répètent dans une compréhension globale et unique de la vie, il est impossible qu'il y ait une véritable affirmation de la civilisation. » Le bien est le terme central qui peut rassembler beauté et vérité. Man the Master, p. 172.

° Modern Man in Search of a Soul, pp. 76-7. Cf. Whitehead : « une civilisation qui ne peut pas éclater au-delà de ses abstractions courantes est vouée à la stérilité... » Science and the Modern World, p. 73.

× Cf. William James : « Il est vrai que les superstitions et les croyances à l'état sauvage de toutes sortes commenceront sans doute à abonder si l'idée qu'il y a des consciences plus élevées englobant les nôtres, des âmes-terre fechneriennes et choses semblables, devient orthodoxe ou à la mode.... Mais devrait-on sérieusement se permettre une aussi timide considération que celle de s'empêcher de suivre le chemin évident d'une plus grande promesse religieuse ? Depuis quand, dans ce monde mélangé, une bonne chose nous a-t-elle été donnée dans sa configuration et son isolement les plus purs ?... La seule condition pour que nous ayons quelque chose, peu importe ce que c'est, est que nous devrions en avoir tant, que nous aurions de la chance si nous ne devenions pas complètement malades de la voir et de l'entendre... Sans avoir trop de quelque chose, on ne peut pas en avoir assez. » A Pluralistic Universe, pp. 315-6. Voyez aussi Bergson, The Two Sources of Morality and Religion, pp. 256 et suivantes.

+ Je sens que la hâte avec laquelle certains écrivains se préparent à embrasser la catastrophe de la fin de notre temps est fautive. Le très intéressant livre Renascence de 'Nicodemus' n'est

En dehors de ce Maintenant, toute l'histoire humaine, l'histoire du cosmos lui-même, est désespérée, tragique, ridicule. Son sens, sa raison sous-jacente, toutes les valeurs dont il est capable, sont proportionnelles à la capacité de l'observateur à rassembler ses phases dans un tout présent. Chaque chose de valeur dans l'univers est le butin de la victoire de quelqu'un sur le temps ; chaque erreur fait partie du triomphe du temps – un triomphe qui est à la fois factuel et illusoire. Le futur ne mène pas à la perfection ; dans la mesure où il détruit le passé, il mène à toutes sortes de maux. * Seul un but que toutes les générations atteignent, à partir duquel personne, dans le passé, le présent ou ce qui est à venir, n'est exclu, est digne qu'on combatte pour lui ; le but réalisé dans un millénaire rose, au coût d'être souffrants innombrables oubliés et humbles, est non seulement immoral – c'est un mirage. Le propos de la vie est d'apprendre l'irréalité de la mort ; notre tâche dans le temps est de découvrir l'intemporel. Soit nous sommes tous sauvés, soit personne ne l'est. Un progrès qui abandonne le passé à son destin est une régression.

pas dépourvu de ce défaut, qui est largement dû, je pense, à une sous-estimation du moment présent. Mais si, en adhérant à l'intemporel, nous croyons qu'aucun bien, dès qu'il est réalisé, n'est à jamais perdu, nous ne pourrions jamais traiter le présent comme simple moyen de parvenir à un futur, quel que soit son brillant ; et nous ne pourrions pas non plus accueillir le désastre actuel dans l'intérêt du bon temps qui arrive.

* Les Encyclopédistes étaient particulièrement aveugles aux besoins que le présent a du passé. Ils étaient contrariés par l'histoire et d'Alembert voulait la détruire. Même Victor Hugo, un siècle plus tard, dans La Légende des Siècles, exprimait la même opinion. (Voyez J. B. Bury, The Idea of Progress, p. 171.) Et en fait les fruits intemporels de l'histoire doivent beaucoup aux personnes qui nient l'arbre sur lequel ils grandissent.

CHAPITRE XXIV

LES ANGES DES TÉNÈBRES

Car nous ne luttons pas contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les dirigeants des ténèbres de ce monde, contre la malice spirituelle dans les lieux célestes.

Eph. VI. 12 (R.V.)

Quelle colère de Dieu, quelle influence mauvaise des étoiles conspirant pour terrasser les hommes misérables, ont donné force sur terre à cette cruelle peste qui infecte les esprits mortels de l'amour de l'aveuglement et de l'ignorance, les incitant à demeurer dans les ténèbres sans qu'ils s'en souviennent ?

Spenser, 'The Teares of the Muses'.

Or, qui a pu donner commencement à cette mauvaise volonté, sinon l'orgueil, puisque, selon l'Écriture, tout péché commence par là ? Et qu'est-ce que l'orgueil, sinon le désir d'une fausse grandeur ? Grandeur bien fausse, en effet, que d'abandonner celui à qui l'âme doit être attachée comme à son principe pour devenir en quelque sorte son principe à soi-même !

St Augustine, The City of God, XIV. 13.

Ainsi l'homme voudrait, par sa propre force, s'élançer vers le Ciel et ne serait pas reconnaissant à Dieu davantage.

Dryden, 'Religio Laici'.

L'orgueil, comme un aigle, s'érige parmi les étoiles.

Young, Night Thoughts, V.

Le cœur de l'homme est le lieu où demeure le Diable ; je sens parfois un enfer en moi-même ; Lucifer tient sa Cour dans ma poitrine ; la Légion des démons se ranime en moi.

Browne, Religio Medici, I. 51.

J'étais si las du monde, j'en étais si malade, je souillais tout ... Je n'oublierai jamais l'horreur hystérique de tout cela finalement, quand tout fut moi, je le savais déjà, j'anticipais tout cela en mon âme parce que j'étais l'auteur et le résultat. J'étais Dieu et la création à la fois ; créateur, je regardais ma création ; créé, je regardais vers moi-même, le créateur : c'était une horreur hystérique finalement... Enfin vint la mort, une mort adéquate qui, enfin, me soulagea, je mourus.

D.H. Lawrence, 'New Heaven and Earth'.

À lui-même il se vendit : sur lui-même vraiment il se nourrit.

Tennyson, 'A Character'.

Divinité de l'enfer ! Lorsque les diables veulent suggérer les plus noirs péchés, ils les présentent d'abord sous les formes les plus célestes.

Othello, II. 3.

Comment es-tu tombé du ciel, Ô Lucifer, fils de l'aurore ! Comment as-tu été abattu, toi qui affaiblissais les nations ! Car tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu ... Je monterai au-dessus des hauteurs des nuages, je serai semblable au Très-Haut.

Is. XIV. 12-14.

Voici, il ne se fie pas à ses serviteurs, et ses anges il les charge de folie... Voici, il n'accorde aucune confiance à ses saints, oui, les cieus ne sont pas purs à ses yeux.

Job, IV. 18; XV. 15.

Et voici un grand dragon rouge... Et sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel, et elle les jeta sur la terre.

Rev. XII. 3-4.

Bérial... ne peut jamais résister à la tentation de porter le mal à la limite. Et dès que le mal est porté à la limite ; il se détruit toujours lui-même. Après quoi, l'Ordre des Choses revient à nouveau à la surface.

Aldous Huxley, Ape and Essence, p. 148.

Il y a une limite à l'Opacité et une limite à la Contraction dans chaque Homme Individuel et la limite de l'Opacité se nomme Satan et la limite de la Contraction se nomme Adam.

Blake, Jerusalem, II.42.

Plus le singe monte haut, plus il montre sa queue.

George Herbert, *Jacula Prudentum*.

1. LE MAL SUPRAHUMAIN

Le monde qui me surplombe est, comme moi-même, aussi mauvais que bon. Considérons le fond de la croyance au suprahumain. Premièrement, il y a la tradition, et la tradition insiste aussi fortement sur les mauvais anges que sur les bons. ° Deuxièmement, il y a la preuve de l'intuition présente et de l'introspection. * Nous semblons trouver en nous-mêmes des influences divines à l'œuvre, des souvenirs ou des anticipations de régions plus heureuses ou plus splendides, des assurances que la voûte étoilée couvre le temple d'une vie incomparable et non d'un mausolée. Mais ne découvrons-nous pas aussi des indications d'une méchanceté plus qu'humaine à l'œuvre en nous, de régions élevées mais mauvaises, et d'une influence satanique ? × Troisièmement, il y a la preuve théorique. Nous extrapolons la courbe de l'infrahumain, la faisons passer par l'humain, pour la faire arriver au suprahumain. Mais les parties connues de la courbe montrent que, accompagnant un pouvoir croissant du bien, il y a un pouvoir croissant du mal. L'homme éduqué est en général plus compétent, plus cultivé, plus efficace que l'homme non éduqué ; et l'homme non éduqué l'est plus que le sauvage et l'enfant ; et tous ceux-là plus que l'animal, et l'animal plus que la cellule ; – néanmoins cette faculté peut être, et est souvent, la faculté d'une cruauté égoïste et impitoyable ; la connaissance est souvent la connaissance de la manière de faire du mal ; et l'efficacité est vraisemblablement aussi immorale que morale. Des hommes hautement civilisés sont notoirement enclins à des extrêmes de méchanceté que ne connaissent pas les primitifs et les enfants, tout comme ceux-ci, à leur tour, sont enclins à des sortes de mauvaise conduite que ne connaissent pas les animaux. Encore une fois, on peut dire que l'émergence du vivant à partir de la matrice de la nature inanimée a été la naissance, sous une mauvaise étoile, de la douleur, de l'agitation, d'une lutte interminable, d'une sensibilité exacerbée, de la solitude, et de toutes les autres sortes de misère, sorties de la paix profonde de la matrice physique. Un système nerveux est un instrument vraiment merveilleux, mais sa première opération est de couper son utilisateur de son environnement. Plus il est élaboré et vif, plus il active rapidement les artères et tendons qui l'unissent à sa sorte ; il saigne d'un millier de blessures qu'il s'est infligées. Pour le moins, donc, l'évolution jusqu'à l'homme n'a pas été entièrement un gain – même quand nous ne tenons pas compte de tous les échecs évidents. Même quand l'évolution semble réussir, elle semble être le déploiement de tendances mauvaises autant que bonnes. En fait, on peut soutenir l'idée que chaque gain est aussi une perte, ou que chaque avancée est un retour en arrière. Et je ne connais rien qui montre que cette tendance, douloureusement évidente chez les hommes, ne s'étend pas aux régions qui les surplombent. ⊗

En bref, pratiquement tous les arguments que j'ai utilisés pour soutenir les bons anges s'appliquent également aux mauvais. Apparemment nous ne pouvons pas avoir de Ciel sans Enfer, de lumière sans ténèbres, Dieu sans Satan.

° Voyez par exemple, 2 *Cor.* IV. 4 ; *Eph.* II. 2 et VI. 12 ; *Col.* II. 20 ; *Gal.* IV. 3, 9. Les Mormons, cependant, ont aussi peur des diables que des anges. Parmi les exceptions il y a l'évêque Gore (*The Religion of the Church*, 2^{me} Ed., p. 35) et bien sûr M. C. S. Lewis.

* En 1945, je suis tombé, à Colombo, sur une société qui publiait un journal mensuel accusant le soleil d'être « coupable de tous nos désastres » : les fluctuations du rayonnement solaire causent toutes sortes de calamités ici-bas.

× « Et si », écrit Aldous Huxley, « dans l'univers psychique, il devait y avoir autre chose et plus que la conscience humaine obsédée par les pensées du mal, l'égoïsme et la rébellion, ceci rendrait compte, peut-être, de certaines des méchancetés tout à fait extravagantes et improbables du comportement humain. » *The Perennial Philosophy* p. 37.



Satan, du Maître L. Cz. ; Tentation du Christ : XVe siècle allemand.

Le mal a, traditionnellement deux localisations hiérarchiques tout à fait contraires. D'après la doctrine romantique (dont les prophètes comptent parmi eux Rousseau et D. H. Lawrence) le mal appartient aux niveaux les plus élevés, les plus conscients, plutôt qu'à la nature primitive et au royaume du corps. D'après la doctrine idéaliste (que l'on trouvera, par exemple, chez Saint Paul, le gnosticisme et le néoplatonisme) le mal est associé plus particulièrement à la matière et au corps, et le bien à l'incorporel, à l'intellect et à la raison. (Ceci n'est pas nier, bien sûr, que Saint Paul ait reconnu aussi le mal suprahumain, ni que les gnostiques crussent aux étoiles maléfiques et de la main gauche). Dans ce chapitre je suis d'accord avec les deux côtés ; le suprahumain et l'infrahumain sont tous deux mauvais dans la mesure où ils sont divorcés, et les Paires séparées. Cf. de Reinhold Niebuhr : *The Nature and Destiny of Man* (i. pp 13 et suivantes).

⊗ Autrement dit, notre extension, notre croissance hiérarchique, ressemble souvent à celle de cette dame malchanceuse d'un poème de maternelle, qui, ayant avalé une mouche, et ensuite une araignée pour attraper la mouche, fut obligée d'avaler un oiseau pour attraper l'araignée, puis un chat pour attraper l'oiseau, et ainsi de suite.

2. EXTRAPOLATION : LA LOI DES RETOURS EN DIMINUTION

Mais ce n'est pas tout. Il y a, semble-t-il, une contradiction à l'œuvre au cœur des choses, un échec qui ridiculise tout optimisme. S'il s'agissait simplement en l'occurrence de l'avancée parallèle du bien et du mal, de lumières plus brillantes projetant des ombres plus sombres, alors, à tout prendre, il n'y aurait au moins pas de perte. Le fait est, cependant, que la lumière elle-même s'affaiblit, et que l'équilibre se modifie en faveur des ténèbres. Laissez-moi en clarifier le sens par des exemples.

(a) L'extrapolation de la connaissance. Connaître plus c'est s'étonner moins, et s'étonner moins c'est connaître moins. La connaissance elle-même est scindée en deux par une contradiction fatale. * Je m'étonne devant les étoiles et suis rempli d'admiration ; le résultat c'est que je commence à les étudier. Et plus elles me deviennent familières moins elles m'émerveillent. Ma connaissance qui s'accroît devient de plus en plus théorique, abstraite, discontinue. « Une affreuse sophistique se répand microscopiquement et télescopiquement en de gros volumes », et tout ce qu'elle fait est de « tromper les hommes et les détourner de l'émerveillement simple, profond et passionné, qui donne son impulsion à l'éthique. » ° Car l'information sans amour, sans étonnement, sans vénération, sans sympathie, devient une sorte d'information erronée, plausible mais très dommageable, « la sottise d'être sage ». Cette tendance autodestructrice ne peut pas non plus être évitée aux niveaux élevés où elle se produit : c'est un défaut inhérent à la connaissance elle-même – semblable à Laius, le mystère ne peut pas s'empêcher de donner naissance à une science parricide. × Le seul remède est un retour répété aux niveaux inférieurs et à leur ignorance ; ou, autrement dit, la répétition de ce remplissage concret d'humble statut, sans lequel les unités élevées ne sont que des coquilles vides. On dit communément que ceux qui ont tout le temps affaire à des personnes en tant que personnes, qui ne sont intéressés que par les êtres humains, sont plus près du cœur des choses, auquel le penseur le plus profond ne pourrait jamais espérer arriver dans la solitude de son étude : intelligent et inhumain, il « vit dans un monde qui lui est propre » et perd progressivement « le contact avec la réalité ». † Une vie émotionnelle spontanée, le libre jeu des affections, la connaissance du cœur comme distincte de celle de la tête – sacrifier à ces biens « inférieurs » pour les biens « supérieurs » de l'intellect est en fait une tragique bévue. Blake et Keats avait raison de mépriser Newton, et D. H. Lawrence de qualifier tous les scientifiques de menteurs. « Ma grande religion », écrivait Lawrence, « est que je crois que le sang et la chair sont plus sages que l'intellect. Nous pouvons faire des erreurs dans nos esprits. Mais ce que le sang ressent, croit et dit, est toujours vrai. » +

Je ne suggère pas que nous devrions nous précipiter, avec Lawrence, de l'illusion du simple suprahumain à l'illusion du simple infrahumain. Ce sur quoi j'insiste est que chaque gain de connaissance est aussi une perte à moins qu'il ne soit pris avec légèreté, et que nous nous en détachions facilement et souvent. Les extensions mentales devraient être traitées comme les extensions corporelles, et amputées constamment, sinon leur propriétaire devient un monstre, hideusement hypertrophié. Une information que vous ne pouvez pas vous sortir de l'esprit est comme

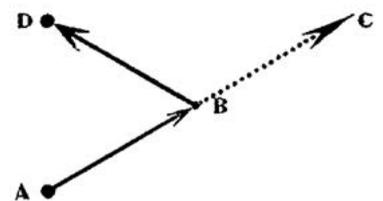
* F. H. Bradley insistait sur cette contradiction : tout en introduisant de l'ordre dans nos impressions confuses, la pensée détruit la saveur et le frisson de l'expérience immédiate, « elle sépare l'idée de l'existence, ceci de cela », elle se réfère au passé et au futur à partir du présent. La pensée a un aspect autodestructeur, et demande d'être combinée à l'immédiateté du sentiment. *Appearance and Reality*, p. 168

° Kierkegaard, *Journal*. Cf. son *Unscientific Postscript*, p. 307 : « Partout on conclut décisivement que la pensée est le plus haut stade du développement humain ; la philosophie s'éloigne de plus en plus du contact avec les impressions existentielles primitives, et il ne reste rien à explorer, rien à expérimenter. »

× « Ils viennent à leur maison éclairée ; ils parlent à ceux qui leur sont chers ; ils crucifient le mystère avec des mots d'encouragement. » Ces lignes tirées du poème de A. E. « The Outcast » sont sûrement les plus chargées de reproches et les plus évocatrices qu'il ait jamais écrites.

† « La conscience malheureuse, le sentiment d'une division entre l'esprit et l'univers, et de ce fait entre l'esprit et lui-même, est à première vue plutôt intensifiée que calmée par la vaste avancée matérielle et intellectuelle de l'humanité. » Bosanquet, *The Value and Destiny of the Individual*, p. 316.

+ Voyez l'Introduction à *The Letters of D.H. Lawrence* de Aldous Huxley.



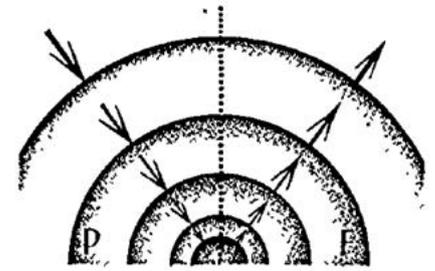
Dans les termes du chapitre XIX, les lois de la divarication et de la foetalisation (qui stipulent que le type surdéveloppé, spécialisé, différent du type infantile, est stérile, et que le type immature et encore indifférencié est productif) ne s'appliquent pas seulement à l'évolution stade après stade, mais aussi au développement plus vaste de la hiérarchie en tant que totalité. Si, arrivant en B à partir de A, nous allons directement vers C, au lieu de nous tourner brusquement vers D, nous nous retrouvons dans des difficultés croissantes.

une griffe ou une aile dont vous ne pouvez pas débarrasser votre corps, en ce qu'elle vous dépouille de nouvelles extensions nécessitées par de nouvelles occasions. Une connaissance repliée sur elle-même et dont on ne peut pas se détacher est la pire forme d'ignorance. (J'ai, au cours de ce livre, donné de nombreux exemples de cette règle – par exemple, nous voyons nos outils si clairement que nous ne pouvons pas les voir en tant qu'extensions de nos corps ; nous en savons trop au sujet des graines de la Terre pour connaître quelque chose de sa vie à elle ; nos informations à propos des astronomes et de leurs appareils nous maintiennent dans l'ignorance du fait que, grâce à eux, le Soleil voit.) Tout connaître c'est être ignare ; et le suprahumain est, par définition, une connaissance de tout. Peut-être qu'il y avait, après tout, une certaine justification à l'idée médiévale qu'il y a des choses qu'il n'est pas bon de connaître – une connaissance hors la loi qui ne peut être acquise que par relation avec les puissances des ténèbres × – et à l'idée de Platon (dans les Lois) que l'âme du monde mauvaise était responsable des fausses doctrines des atomistes.

(b) L'extrapolation de la volonté. Un homme dilaté est un ange ; un ange rétréci est un homme. Car il est stimulé et il réagit ; et le stimulus et la réaction passent tous deux radialement au travers de chaque région. Son statut, alors, devient la question de savoir quelle région il appelle frontière, d'où le stimulus rentrant quitte « le monde », et l'affecte « lui », et d'où la réponse sortante le quitte « lui » et affecte « le monde ». « De qui vient ce traitement que j'adopte, et à qui est-ce que je réponds ? » Ma réponse à cette question établit ce que je suis. L'individu suprahumain (je veux dire le simplement suprahumain), ignorant les liens internes aux deux chaînes d'événements, prend un objet lointain : « Ceci », dit-il, « est ce à quoi j'ai affaire ; voici l'action réelle de donner et prendre ; c'est sur cette région que se déverse mon souci ». Il passe à côté des ordres plus proches et plus humbles qui rendent possible cette lointaine action de donner et de prendre. En effet, il est creux, et de plus en plus, de sorte que son statut avance. Et, à d'importants égards, le creux suprahumain devient sa contrepartie infrahumaine.

Remarquons un deuxième effet : le délai temporel entre le stimulus et la réponse s'accroît, et avec lui la divergence entre l'objet reçu et l'objet projeté. ° En fait, une mesure du statut hiérarchique est la différence qui s'élargit entre le monde tel qu'il est donné et le monde tel qu'il est voulu. Plus le rang de l'individu est élevé, plus est grande la pression résidant en son objet : de plus en plus ses composantes « réelles » ou passées rentrent en guerre avec ses composantes « idéales » ou futures. La cognition et la conation avancent du même pas, mais leurs chemins divergent de plus en plus. L'univers devient de moins en moins acceptable ; toute chance de repos s'en va. L'évolution, la croissance de la conscience, est la croissance de l'insatisfaction, de la préoccupation. L'animal prend le monde presque tel qu'il le trouve, et il vit dans le moment présent ; la critique que fait l'enfant de son environnement est négligeable et il n'a certainement pas de plan pour une réforme du monde ; l'adulte sait mieux – ou beaucoup moins bien – et a nombre de projets à cœur. Plus il est intelligent et responsable, plus il regarde loin en avant, et plus il regarde en avant, plus il verra vraisemblablement d'ennuis. Un homme se mesure à son anxiété.

× Beaucoup de gens croyaient que Gerbert d'Aurillac, par exemple, un bénédictin français qui, en 999, devint le pape Sylvestre II, avait obtenu ses connaissances très remarquables grâce à une aide infernale. Et, bien sûr, il y a les nombreuses versions de la légende de Faust.



« Nous pouvons ne pas être condamnés à affronter les séraphins, mais au moins le reste s'affrontera à nous. Ne faisons plus de géants, de Dieu, mais élevons la race immédiatement ! Nous demandons à déployer simplement notre force, notre force humaine, tous commençant loyalement, tous équipés de la même manière, ayant les mêmes dons, tous ayant un œil d'aigle, honnêtes et sincères – voyons si nous ne pouvons pas déjà battre les anges ! » Browning, 'Paracelsus', I.

° Cf. Whitehead : « La conscience est cette qualité qui émerge dans le contenu objectif en tant que résultat de la conjonction du fait et d'une supposition à propos de ce fait... C'est la qualité inhérente au contraste entre l'Actualité et l'Idéalité... Quand ce contraste est un élément faible dans l'expérience, alors la conscience est là simplement en germe, en tant que capacité latente. Dans la mesure où le contraste est bien défini et saillant, l'événement contient une conscience développée. » Adventures of Ideas, XVIII. 5 ; cf. Nature and Life, pp. 92-3, Science and the Modern World, IX. Mais, dans ce cas-là, la conscience, comme Schopenhauer le croyait, est essentiellement tragique, quand on voit que son progrès est mesuré par l'abîme qu'elle discerne entre « le monde idéal » et « le monde tel qu'il est ». La conscience est presque synonyme de mécontentement ; alors Dieu aide le conscient de manière suprahumaine !

On assume de manière presque universelle que la « moralité sociale » qui se consacre au bien-être de la communauté, du pays, de l'espèce, est absolument admirable. Mais John MacMurray (voyez Freedom in the Modern World, X) accuse à juste titre cette moralité de « fausseté » – rien n'est juste, on ne peut se réjouir de rien maintenant, parce que les choses et les personnes sont des moyens vers des fins qui s'éloignent constamment. Le service social est un faux idéal.

Le travailleur désinvolte vit au jour le jour, sans responsabilité, car il ne voit pas très loin devant lui et a peu de regrets. Le citoyen économe et respectable sait comment prendre soin de son vieil âge, et il prévoit pour ses enfants : il pense au lendemain – et il en est lourdement puni. Non content d'un tel fardeau, l'intellectuel envisage les générations futures, la destinée plus lointaine de son pays, de l'humanité, du monde entier. Et plus il pense à des lendemains lointains, plus il est harcelé par le Prince temporel de ce monde. « Les étoiles qui ont le plus de gloire, n'ont pas de repos. » × Sans repos, nous devenons fous.

Plus mon but est élevé, plus je suis loin de la réalité. Ainsi mes désirs simplement animaux sont capables d'une satisfaction qui, bien que transitoire, est authentique tant qu'elle dure ; mon but de rechercher la richesse, la gloire, la puissance, d'un autre côté, ne peut pas être atteint car il recule au moins aussi vite que j'avance ; quant à ma poursuite de la connaissance ou de la perfection morale, la seule mesure fiable de mon succès est la conscience de mon échec. L'expérience a montré que plus le plan est ambitieux, moins sa réalisation est vraisemblable, à moins qu'on ne fasse un autre plan nécessaire et encore plus ambitieux. On a l'impression que ces régions élevées sont d'une certaine manière malades, hantées, ou même complètement damnées ; car ici l'univers tourne mal (ou semble aller mal) plus rapidement qu'il ne peut être réparé. Ici la mélancolie d'un Schopenhauer est pleinement justifiée : « La satisfaction d'un désir y met fin ; or pour un désir satisfait il en reste au moins dix qui sont niés. De plus, le désir dure longtemps et ses demandes sont infinies ; la satisfaction est brève et chichement mesurée... C'est comme les aumônes que l'on jette à un mendiant, elles le maintiennent en vie aujourd'hui, pour que sa souffrance puisse se prolonger jusqu'au lendemain... Aussi longtemps que nous sommes abandonnés à la multitude des désirs, avec leurs espoirs et leurs peurs constantes, aussi longtemps que nous sommes sujets au vouloir, nous ne pouvons pas avoir de bonheur durable ni de paix. » °

L'expérience ne suggère pas non plus qu'un accroissement de pouvoir, bien qu'il condamne à une frustration réitérée, serait quand même un accroissement de la liberté, de l'autodétermination. Dans la mesure où il y a une vérité dans le dicton que le pouvoir corrompt, × davantage de pouvoir signifie une capacité amoindrie à l'utiliser d'une manière qui nous préserve durablement. À première vue, le citoyen privé semble jouir de moins de liberté que les autorités qui contrôlent sa vie ; cependant, c'est souvent que les bonnes cartes sont ailleurs – le politicien et le grand administrateur sont notoirement à la merci de forces immenses au-delà de leur contrôle, des forces qui les dirigent contre leur gré, ou qui les utilisent comme des instruments aveugles. + Le moins que l'on puisse vraiment dire est qu'enchaîner les autres n'est absolument pas se libérer soi-même, et qu'assumer une autorité n'est vraiment pas se dégager de l'automatisme.

(c) L'extrapolation de la valeur. Les créatures plus élevées sont, en général, sensibles à un ensemble plus vaste de stimuli, dont certains sont ressentis comme déplaisants. La douleur est, en fait, un des plus remarquables produits de l'évolution. Il y a, par exemple, de nombreuses indications (qui ne sont pas, bien sûr, des preuves) que les arthropodes

× Daniel, History of the Civil Wars, VIII.

« Dans la conscience nous nous tenons sur un sommet et comme des enfants supposons que le chemin au-delà mène à des hauteurs encore plus grandes au-dessus de ce sommet. C'est un pont arc-en-ciel chimérique. Car, pour atteindre le prochain pic, nous devons d'abord descendre... » Jung, The Integration of the Personality, p 110. Le rocher de Sisyphé retombe toujours au bas de la colline. La mythologie grecque comporte de nombreuses figures qui, victimes de l'hubris, aspirent au ciel, sont rejetées vers le bas, uniquement pour rebondir (comme Jane Harrison le dit : Themis, p. 454) comme des balles de caoutchouc divines.

La volonté, qui recherche un futur incertain, est totalement dirigée par le temps ; la connaissance, qui recherche un passé sûr, est à moitié libérée du temps ; l'amour, qui ne recherche que le présent, est totalement libre. Cf. Inge, Personal Idealism and Mysticism, pp. 15 et suivantes. C'est le diable, dit Aldous Huxley (Ape and Essence) qui met dans nos têtes l'idée que nous pouvons prévoir en détail le résultat de nos actions présentes : nos espoirs et nos peurs empoisonnent le Maintenant.

° Schopenhauer, The World as Will and Idea. (Haldane and Kemp), i. pp. 253-4.

× Il y a évidemment une certaine vérité dans les vers de Thomas Moore extraits de « Corruption » : « Vers la position et la puissance tend tout esprit public, dans la position et la puissance finit tout esprit public. »

+ Gerald Heard (Pain, Sex and Time, p. 211) attribue l'automatisme désastreux de l'État moderne à son vaste présent apparemment actuel qui va de 5 à 10 ans. Dans cet « instant » nous ne pouvons pas faire sortir ces gigantesques vaisseaux de leur course, et empêcher leur collision. Pour contrecarrer les dangers de ce mode d'existence trop lent et pesant, dit M. Heard, nous devons réaliser un nouveau mode agile qui lui est proportionné. (Je pense qu'il surestime le présent apparemment actuel de l'État ; mais le principe – que, en raison de nos changements de tempo au fur et à mesure que nous montons, les détails les plus fins de notre comportement deviennent automatiques – est certainement valable.)

ressentent moins de douleurs que les mammifères, * les mammifères moins que l'homme primitif, l'homme primitif moins que l'homme ordinaire civilisé, l'homme ordinaire civilisé moins que le génie. La plupart d'entre nous, sans aucun doute, voudraient plutôt mourir de faim qu'être un chien repu, et certains d'entre nous voudraient mieux être un Beethoven fou et désespéré que son heureuse servante ; néanmoins, c'est une évidence que le prix d'une sensibilité améliorée et d'une conscience est, au moins dans la majorité des cas, terriblement élevé. Si c'était uniquement une question d'établir de nouvelles souffrances opposées à de nouvelles joies, de nouvelles profondeurs du désespoir opposées à de nouvelles hauteurs dans l'extase, de sorte que le bien et la perte fussent comparables, alors un certain optimisme tempéré serait possible. Mais l'expérience nous raconte autre chose : une grande douleur semble être non seulement sans compensation, † mais inutile, même au niveau biologique, et sa durée (sinon son intensité) est presque toujours hors de toute proportion comparée aux délices fugaces qui l'accompagnent.

Peut-être que le prix ne serait pas estimé trop élevé si les biens étaient d'une qualité plus subtile. En fait, leur qualité a terriblement tendance à s'effondrer au fur et à mesure que les dépenses montent. Le saint dont la vie, chef-d'œuvre de bonté passée au sacrifice de soi, dont la vertu atteint le rang du génie à l'état pur, est, il le réalise directement, simplement pire que le mortel ordinaire défaillant qui n'est que trop conscient de sa dépravation. Le pharisien est un homme bon et le pécheur un homme mauvais ; mais quand ils le savent ils commencent à échanger leurs places. En fait, un des arts les plus difficiles et les plus essentiels est de se livrer à la bonté sans se révéler à soi-même ce que l'on fait. Il faudrait un miracle pour que l'effacement de soi ordinaire échoue à devenir davantage qu'un orgueil spirituel ordinaire. « La sainteté a un fort parfum, et il n'y a que très peu de cette fragrance qui soit perçue longtemps dans le monde » φ – particulièrement quand, la conscience étant inquiète de soi, cela devient une puanteur des moins saintes. « Il n'y a », dit Pascal, « que deux sortes d'hommes : les vertueux qui se croient pécheurs ; le reste, des pécheurs qui se croient vertueux. » ° Comment est-il possible de pratiquer l'ascétisme, les bonnes œuvres, ou des exercices spirituels, sans jamais suspecter que l'on est en train de s'élever au-dessus du niveau mortel de la médiocrité humaine ? × Et comment, si l'on entretient ce soupçon, est-il possible de ne pas sombrer au-dessous de ce niveau ?

Celui qui recherche la beauté est à peine moins susceptible de trébucher. Son but est l'Autre passionnant, qu'il entreprend de faire sien et ainsi de détruire. Son progrès devient une régression. La beauté qui quitte le monde pour l'œil, le cerveau, la main de celui qui la regarde, n'est plus une beauté. « Chaque poète, musicien et artiste », écrit M. C. S. Lewis, + « si ce n'était par la Grâce, s'éloignerait de l'amour des choses qu'il raconte, pour l'amour de ce qu'il raconte, jusqu'à ce que, plongé dans un Enfer Profond, il ne puisse plus du tout s'intéresser à Dieu mais uniquement à ce qu'il a à raconter à Son sujet... Il plonge plus bas – s'intéresse à sa propre personnalité et ensuite à rien d'autre que sa propre réputation. » Quant à dire la vérité, ce livre est un ensemble de variations sur le thème de la sagesse native en l'homme, que nos systèmes d'éducation font tant pour supprimer. L'illettré est protégé

* Par exemple, un crabe a été observé en train de manger un autre crabe, sans remarquer (semble-t-il) qu'il était lui-même en train d'être dévoré par un troisième.

† D'après Sir Charles Sherrington (The Integrative Action of the Nervous System, p. 255), les centres de la douleur semblent être plus primitifs que les centres du plaisir.

« Il n'y a rien de plus fatal que la vertu intentionnelle », dit Chouang Chou. « Sois vertueux, mais sans l'être consciemment. » Lionel Giles, Musings of a Chinese Mystic, pp. 26, 102. « N'est-ce pas la Honte qui est le sol de toute Vertu, des bonnes manières et de la bonne morale ? Comme les autres plantes, la Vertu ne grandit pas à moins que sa racine ne soit cachée, enterrée et soustraite au soleil. Laisse le soleil briller dessus, ne fais simplement que l'observer de manière privée, la racine se flétrit, et aucune fleur ne te réjouira. » Carlyle, Sartor Resartus, III. 3.

Cf. F. H. Bradley : « C'est un devoir moral de ne pas être moral. » La moralité professée est pire que la simple malignité, car elle ajoute l'hypocrisie à l'histoire. Cependant, que l'homme « bon » redevienne « mauvais », et ensuite soit attiré une fois de plus vers la moralité, n'est pas une solution. Appearance and Reality, p. 436.

φ W. MacNeile Dixon, The Human Situation, p. 14.

° Pensées, 533.

× Pour ne rien dire de la congratulation de soi-même à l'avance à la manière des lignes de Oliver Wendell Holmes : « Construis-toi de majestueux manoirs, Ô mon âme, car les saisons rapides dévalent ! »

+ The Great Divorce, p. 74.

« Qu'est-ce que le monde, ô soldats ? C'est moi : moi, cette neige incessante, ce ciel du Nord ; soldats, cette solitude que nous traversons, c'est moi. » Walter de la Mare, 'Napoleon'.

« Nous vieillissons avec le péché ; Notre-Père est plus jeune que nous-mêmes » – l'image traditionnelle de Dieu en tant que portant une barbe grise est la projection de notre propre sénilité.

des innombrables variétés de déséquilibre dont les hommes cultivés souffrent. Pour voir des absurdités réellement impressionnantes et à grande échelle, allez vers l'homme dont le seul souci est la vérité, vers l'être complètement adulte, en lequel l'enfant et le sauvage sont morts.

(d) L'extrapolation de la société. À chaque niveau, du plus bas au plus haut, il y a une société, un réseau de projection et de réflexion qui fait les individus hiérarchiques et est défait par eux, et qui est à la fois le terrain et la conséquence d'une série ascendante de qualités. L'inanimé sociable devient le vital ; le vital sociable devient l'humain. Mais au fur et à mesure que la colonne du crédit augmente, la colonne du débit le fait aussi. Pour une espèce qui va de l'avant dans la grande société de la Vie, il y en a un millier qui stagnent ou régressent. Quant aux sociétés humaines, il y a beaucoup de choses pour suggérer que, au fur et à mesure que la taille et l'organisation du groupe s'accroissent, il en est de même de leurs effets dysgéniques : les qualités naturelles de l'homme individuel ne s'améliorent certainement pas, et nombre d'autorités croient qu'elles s'amenuisent déjà. Nous ne pouvons pas continuer à préserver nos moins adaptés en temps de paix et tuer nos plus adaptés en temps de guerre, et à la fois dans la paix et dans la guerre réduire sans effets négatifs notre taux de naissance, sauf là où il a le plus besoin d'être réduit. Et il est tout à fait clair que nos communautés les plus larges et les plus intégrées combattent dans des guerres plus vastes et toujours plus dévastatrices, qui menacent maintenant la totalité de l'espèce. φ Dire qu'accroître la connaissance, le pouvoir et l'efficacité ne signifie pas accroître la sagesse et l'amour, est un truisme ; certains ajouteraient que, au-delà d'un certain point, continuer à organiser la société ne résultera qu'en la désorganisation des valeurs qu'elle chérit.

Au fur et à mesure que nous montons l'échelle, la tendance semble être vers une dysharmonie croissante dans les relations sociales. * Et il serait certainement imprudent d'assumer que la vie aux niveaux hiérarchiques élevés est harmonieuse, une délicieuse symphonie d'amour et de compréhension. La chanson de Tom o'Bedlam :

*« Je vois les étoiles
dans des guerres mortelles
qui pleurent sur la voûte blessée du ciel. »*

n'est peut-être pas si folle un peu après tout. Nous ne sommes pas non plus, d'après Saint Paul, des êtres neutres dans ces combats cosmiques : des batailles suprahumaines se déroulent en nous contre une hiérarchie mauvaise, contre « les foules de méchanceté des lieux célestes ». ° Ce n'est pas seulement pour le zoroastrisme et le manichéisme que les forces du bien et du mal se dressent dans des batailles à l'échelle cosmique : le christianisme a souvent conté la même histoire, ajoutant que, pour avoir la preuve de ce conflit titanesque, l'homme n'avait qu'à regarder dans son propre cœur. Ici, sur terre et en nous, la révolte des anges rassemble ses forces. « Notre projet », fait dire Anatole France à l'un d'entre eux, « est vaste. Il embrasse à la fois le Ciel et la Terre. Il est établi dans tous les détails. Nous susciterons d'abord une révolution sociale en France, en Europe, sur la planète entière ; ensuite nous porterons la guerre dans les cieux... » φ Le suprahumain n'est en rien pacifique. Apparemment nos bons anges sont poussés à prendre leur courage à deux mains par nos

Maeterlinck dit avec vérité : « Nous sommes là dans la vie, homme contre homme, âme contre âme, et nos jours et nos nuits se passent sous les armes. Nous ne nous voyons jamais les uns les autres, nous ne nous touchons jamais les uns les autres. Nous ne sommes que des cuirasses et des heaumes, nous ne touchons rien d'autre que du fer et du cuivre. » (The Treasure of the Humble, 'The Invisible Goodness') Et ces mots ne sont-ils pas plus vrais des individus civilisés que de ceux qui sont relativement moins civilisés, et des vastes communautés que des plus petites ? Dans son Essays on Contemporary Events, Jung suggère que quand les institutions démocratiques ne donnent pas une pleine ampleur aux querelles domestiques que l'on appelle « vie politique », les tendances agressives contrecarrées échoient à l'État, qui devient extérieurement violent en tant que compensation pour une unité forcée à l'intérieur. Et, s'il est vrai que nous devons nous comporter agressivement, combien davantage nous le ferons aux niveaux « inférieurs » auxquels nous sommes plus ou moins désarmés !

φ Nous devons le caractère de la guerre moderne, entre autres choses, aux unités bouffies de notre société, aux egos bouffis de certains hommes, et aux atomes bouffis : Hahn travaillait sur les éléments transuraniens quand il découvrit la fission nucléaire. La procédure comporte de nombreux niveaux.

* « Si nous pouvions nous abstenir de la dispute, et pratiquer l'amour, nous serions d'accord comme le sont les anges au-dessus de nous », écrivait Edmund Waller ('Of Divine Love', III), qui oubliait à ce moment-là que « d'être d'accord comme les anges » c'est être en désaccord avec la violence suprahumaine. « Et il y avait une guerre dans les cieux : Michael et ses anges combattaient contre le dragon ; et le dragon combattait et ses anges... » Rev. XII. 7.

° Eph. VI. 12.

Le poète victorien (très mineur) J. Stanyan Bigg fait, dans 'Night and the Soul' une description horrible des corps célestes qui « ruisselaient comme un enfer errant dans le ciel » – « Les affreuses étoiles, par une lumière rouge, luisaient et se regardaient méchamment, pulsant et frissonnant de la plus intense des haines... » La religion de l'Antiquité tardive peint une image très semblable ; il est probable qu'à aucun moment depuis lors la tradition des « étoiles mauvaises en révolte » (I Henry VI. I. 1) n'a été tout à fait inactive.

φ The Revolt of the Angels, p. 160.

mauvais anges ; et, si l'art ecclésiastique en est une indication, un ange sans un démon pour adversaire devient une créature molle et complètement faible. Rilke * avait une certaine raison, je pense, de dire que : « Il est certain que si mes démons sortaient, mes anges en seraient légèrement... secoués. » Devons-nous alors être harcelés en permanence ?

3. L'ÉCHEC DE L'EXTENSION

C'est ma nature de désirer croître. Tout le monde, comme Schopenhauer nous le dit, « désire tout pour soi-même, désire tout posséder ou, au moins, tout contrôler. » + D'autres écrivains, tout en admettant cette tendance à l'expansion, indiquent qu'il est inopportun (et au long cours impossible) de dilater ainsi nos moi limités ; au lieu de cela, nous devrions nous identifier à des unités plus vastes et plus hautes, en trouvant en elles notre vrai moi et notre vraie satisfaction. Ainsi Kahlil Gibran s'adresse à : « Notre Dieu, qui êtes notre moi ailé », et dit à l'homme : « Dans votre désir pour votre moi géant repose votre bien : et ce désir est en vous tous. » × Dans de nombreux domaines, il a presque été pris pour acquis qu'une expansion de cette sorte est ce dont nous avons le plus besoin. Si seulement nous pouvions abattre nos différences (dit-on) ; si seulement nous pouvions nous unir, nous fédérer ; si seulement l'Europe, ou les états démocratiques, ou (encore mieux) la totalité de l'humanité, pouvait se rassembler en un seul super-État – alors nos pires ennuis seraient terminés. Si seulement nous pouvions amener chacun à prendre un intérêt intelligent à la politique, ou à développer une conscience sociale, ou à trouver son vrai moi au service d'une cause philanthropique – alors nous devrions être un peuple plus heureux et meilleur. En bref, nous devons croître – croître vers le haut et vers le dehors.

J'en ai peut-être dit assez pour montrer que cette foi dans la supériorité du grand devant le petit, et du haut devant le bas, est mal fondée. Quand j'épuise ma haine des autres hommes, mes peurs pour ma sécurité personnelle, ma haine des autres nations et mes peurs pour la sécurité de cette nation, rien n'est gagné. La page des nouvelles de mon journal quotidien est plus « adulte » que la page des sports, mais elle fait infiniment plus de dégâts à ce compte-là : elle s'assure à chaque petit déjeuner de m'effrayer et de me remplir de ressentiment à la plus grande des échelles possibles. Un égoïsme national est encore de l'égoïsme et continue à être le mien ; ce n'est pas son caractère fondamental, mais uniquement son envergure et son efficacité qui ont été altérées. Notre capacité à nous dissimuler nos motifs à nous-mêmes est ici très grande : Niebuhr ° dit bien que « l'intérêt du moi ne peut être poursuivi si le moi ne peut pas dissimuler ses intérêts derrière une façade d'intérêt général et de valeurs universelles ». Vaincue à des niveaux inférieurs, l'impulsion égoïste trouve son expression à des niveaux plus élevés, « de sorte que la dévotion d'un homme à sa communauté signifie toujours l'expression d'un égoïsme transféré aussi bien que d'un altruisme. » Une des plus communes et des plus dangereuses hérésies de notre temps est que les vices à grande échelle sont des vertus, et que le mal à des niveaux élevés est un bien. Mais, en fait, le mal que l'homme grossièrement sensuel peut faire est microscopique comparé avec celui que l'ascète discipliné, ayant embrassé au plus haut point

* Selected Letters (trad. R. F. C. Hull), p. 205.

+ Cf. Maritain : « L'homme, séparé de Dieu, réclame et demande tout pour lui-même comme si tout lui était dû ; comme s'il était (comme en fait il l'est, mais précisément à la condition qu'il ne fasse pas de lui-même son propre centre), l'héritier de Dieu. » True Humanism, p. 16. McDougall (The Group Mind, p. 165) décrit le patriotisme comme l'extension, au niveau national, du sentiment plein de considération pour lui-même de l'individu, et qui passe par la famille.

× The Prophet, pp. 78, 82.

Aristote indiquait qu'une grande cité ne doit pas être confondue avec une cité populeuse, et que cette dernière est rarement bien gouvernée. (Politics, VII. 4) Parmi les récents écrivains en faveur d'unités sociales plus petites et de la décentralisation, il y a Lewis Mumford (The Culture of Cities, etc.) et Aldous Huxley (After Many a Summer, etc.). Huxley va jusqu'à dire (Grey Eminence, p. 247) que la qualité du comportement moral varie en proportion inverse du nombre de gens impliqués. Il décrit le père Joseph comme sans ambition pour son moi humain, mais avec une ambition sans limites pour la France – une ambition qui lui permettait de se permettre d'avoir un égoïsme à une échelle agrandie, sans sentiment de culpabilité cependant. Herder agrandit l'échelle un peu plus : « La fleur de l'humanité, encore captive dans le germe, fleurira un jour sous la vraie forme de l'homme, comme en Dieu, dans un état dont aucun homme sur la terre ne peut imaginer la grandeur et la majesté. » C'est la grenouille qui essaye d'enfler jusqu'à la taille d'un bœuf ; et malheureusement on est souvent prêt à tout faire pour n'importe qui maintenant, afin de faire avancer son glorieux schéma pour l'avenir.

° « The Nature and Destiny of Man, i. p. 36; Moral Man and Immoral Society, pp. 40-1. Niebuhr fait l'éloge du marxisme parce qu'il révèle la malhonnêteté de la raison qui prétend que nos activités les « plus élevées » ne sont pas égoïstes. Écrivant sur 'The Essential Buddha', le Dr N. V. Banerjee remarque : « Depuis que la fin éthique est indubitablement le bien universel, elle ne peut plus être conçue comme la réalisation du moi individuel (*jivatma*) dans la mesure où cette conception serait évidemment égoïste. Si la conception de la véritable fin éthique ne peut pas ainsi être référée au moi individuel, aucun résultat meilleur ne s'ensuit s'il est référé à la conception d'un moi plus élevé ou élargi. Laissez le moi social se substituer au moi purement individuel dans cette connexion, et les conséquences en seront simplement le remplacement de l'égoïsme

une cause élevée, sera poussé à commettre. Le péché suprahumain est impossible sans un courage, une force intérieure, une intelligence, une patience, une capacité de prévision, une loyauté suprahumaines. Ainsi l'homme échange la loi naturelle de la complaisance envers soi-même pour la loi morale de la communauté, « qui lie ensemble individus et générations en une tradition et une mission, en supprimant l'instinct portant à une vie enfermée dans le petit cercle du plaisir pour le restituer dans le devoir à une vie plus élevée, libérée des limites de l'espace et du temps ; une vie en laquelle l'individu, par le déni de lui-même... réalise cette existence complètement spirituelle en laquelle sa valeur en tant qu'homme repose ». • Le commentaire le plus efficace à ces mots est la carrière de leur auteur – Benito Mussolini.

Pour résumer ce chapitre jusqu'ici, que nous poursuivions la connaissance ou le pouvoir, le bien ou la beauté, le bien-être de la société, de l'humanité ou de tout « moi plus élevé », il est vraisemblable que, passé un certain point, nous nous retrouvions en train de nous écarter de notre but et non d'aller vers lui. Nous ne pouvons pas grimper vers Dieu. L'échelle paraît tout à fait bien du dessous, mais elle devient de plus en plus dangereuse au fur et à mesure que nous y montons. Autrement dit, nous ne pouvons pas, en raffinant et en déployant nos vertus, en réduisant nos vices, parvenir au Ciel. Au lieu de cela, nous nous retrouvons dans des régions qui ressemblent beaucoup à un Enfer. Ce n'est pas seulement qu'il y a quelque chose qui ne va pas en nous quand nous nous élevons au-dessus de notre station humaine ordinaire : il y a plus qu'un soupçon que le suprahumain lui-même soit d'une certaine manière contaminé, ou une erreur. Ce que nous prenions pour des anges de lumière se trouve être des anges des ténèbres.

4. LE REMÈDE – UN CHANGEMENT DE DIRECTION

Notre développement dans les royaumes suprahumains ne fonctionne pas, ou alors il exprime notre ruine : la courbe de notre progrès ne peut pas être extrapolée de manière satisfaisante. Cependant le suprahumain est certainement réel, et l'écrin d'une perfection que nous ne pouvons pas nous empêcher de désirer. Qu'y a-t-il à faire, alors ? La réponse est que nous devons trouver un nouveau Centre. Au lieu de prolonger les rayons qui divergent à partir de ce Centre ici, nous devons découvrir et poursuivre les rayons qui convergent sur un autre. Nous avons besoin de changer de direction ; car l'homme infrahumain et suprahumain, quand il continue vers le haut le long des mêmes lignes, s'enfonce de plus en plus dans le royaume des ténèbres extérieures ; et c'est seulement en se tournant vers l'intérieur à nouveau qu'il lui est possible de revenir au royaume de la lumière. ×

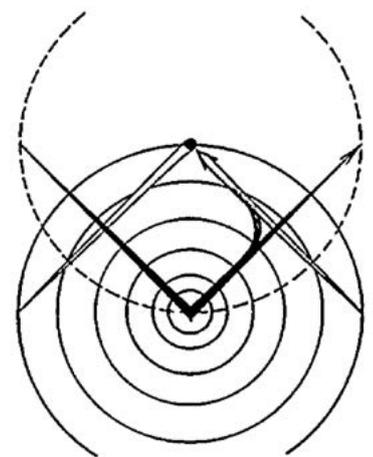
Cette solution est aussi ancienne que la religion elle-même. Bien qu'étant en essence simple, elle a des aspects et des formulations innombrables. J'en donne ici, aussi brièvement que possible, quelques-unes.

Plus nous nous éloignons, plus notre statut mutuel tend à devenir élevé ; d'un autre côté, nous perdons progressivement « contact ». Ce

individuel par un égoïsme social ou national. » Dans la même ligne, le Bouddha attaquait le problème de la réalité de l'âme individuelle, humaine, suprahumaine et infrahumaine. Hibbert Journal, Jan. 1950, p. 143.

• 'The Doctrine of Fascism' in Enciclopedia Italiana, 1932, cité par M. Oakeshott, Doctrines of Contemporary Europe, p. 164.

M. C. S. Lewis fait déclarer à Weston (qui est possédé par le diable) : « Le spectacle majestueux de cette intentionnalité aveugle et inarticulée avançant vers le haut, et à jamais vers celui-ci, dans une unité infinie de réalisations différenciées vers une complexité d'organisation constamment croissante, vers la spontanéité et la spiritualité, balaya toutes mes anciennes conceptions d'un devoir envers l'homme en tant que tel. L'homme en lui-même n'est rien. Le mouvement en avant de la vie – la spiritualité croissante – est tout... J'ai travaillé au début pour moi-même ; ensuite pour la science ; ensuite pour l'humanité ; mais maintenant enfin je travaille pour l'Esprit lui-même... » Perelandra, p. 102.

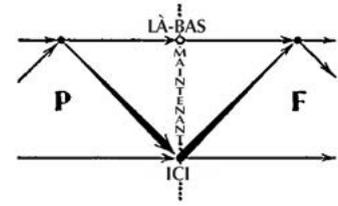


× Cf. 'Nicodemus', Renascence, p. 133 : « La croix signifie la mort et la renaissance de la conscience, non son expansion, son évolution, son émergence, sa transcendance ou son accomplissement. »

La véritable personnalité, dit M. C. S. Lewis, ne s'obtiendra pas par un développement partant de l'intérieur pour aller vers l'extérieur. (Transposition, p. 42.)

que vous êtes en ce moment-ci, en vous-même et pour vous-même, perd de plus en plus d'importance et est au-delà de mon atteinte : nous vivons dans des mondes différents. Aucun signal ne peut passer entre nous en tant que contemporains. Ce que votre passé me fait à moi maintenant, et le futur que je suis maintenant en train de préparer pour vous en conséquence, font autant partie de vous-même qu'il m'est possible de trouver d'espace pour cela ; et votre condition présente là-bas est au plus un spectre futile hantant mon « quelque part ailleurs absolu ». Mes relations avec vous prennent la forme d'une connaissance-vous-concernant entrante et d'un désir-de-vous-modifier sortant. Il n'y a pas d'amour perdu entre nous – ou plutôt il est entièrement perdu. Nous savons uniquement comment nous utiliser mutuellement. La personne vivante présente – sa présence adorable, terrible, définitivement mystérieuse – devient un instrument sans vie à exploiter ou à briser. Le Centre en est tombé, ne laissant qu'une coquille.

Il reste l'amour qui ranime la vie du monde, l'amour qui, en se plaçant instantanément au Centre de l'autre, passe par-dessus l'abîme du temps. L'amour appartient au présent ; l'amour est maintenant. Mais justement parce que l'amour s'unit avec la personne aimée présente, il appartient à la foi, non à la vue : les mots « Celui qui ne m'a pas vu, et cependant m'aime » ° sont vrais de tous nos amours ; car l'amour, ayant son propre mode de vision intemporel, n'a pas besoin de l'œil du corps ou de la lumière du soleil. Dès que nous nous mettons dans les chaussures d'un autre homme, que nous ressentons les choses comme si nous étions à sa place, que nous essayons de voir les choses de son point de vue, en le traitant comme une fin sacrée en lui-même, alors – pour utiliser les termes du chapitre XX – nous adoptons ce mode de récapitulation ultime et intemporel qui appartient au plus haut niveau ; en fait, toute reconnaissance des autres personnes en tant que telles transcende le niveau auquel elle survient, et elle a en elle quelque chose du divin. « Car l'amour est l'amour de Dieu. » × Pour les Grecs, Dieu était la divine connaissance, pour les Hébreux la volonté divine, pour les Chrétiens c'est l'amour divin. La première regarde vers le passé, la deuxième vers le futur, le troisième vers le présent ; et le troisième est le plus grand. Ne pas aimer – voici le véritable athéisme. « Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort. » + En effet, il est fratricide : car connaître son frère et agir envers lui sans l'aimer c'est lui nier son existence présente, de sorte qu'il devient l'appendice de votre passé et de votre futur. * En un sens, il est vrai, comme Miguel de Unamuno le dit, qu'« être tout moi-même, c'est être tous les autres », mais tout dépend de la manière dont je parviens à réaliser ce fait. Est-ce que je place ces autres moi à ma périphérie, ou est-ce que je me place moi-même en leur Centre ? Dans l'écriture de ce livre, par exemple, n'ai-je pas très souvent échoué en sympathie et imagination, et refusé de trouver mon chemin vers le cœur des penseurs dont je rejetais les opinions ? « Parvenez au centre en expansion du caractère d'un homme », écrit William James, « par une sympathie vivante, et d'un seul coup d'œil vous verrez comment ce caractère amène ceux qui le voient du dehors à l'interpréter de tant de diverses manières... Placez-vous de manière similaire au centre de la vision philosophique d'un homme et vous comprendrez immédiatement les différentes choses qui le poussent à écrire ou dire. Par contre, restez au dehors, utilisez

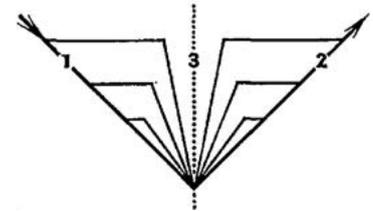


Dans I and Thou, et Between Man and Man, Martin Buber dit que le grand péché est de traiter les personnes comme des choses, de rester en dehors d'elles, et, indifférent à leur être réel, de ne reconnaître que leur surface. Même les choses « inanimées » (ajouté-je) ne devraient pas être utilisées comme de simples extensions de notre personnalité : par exemple, le bon artisan dit « Toi » à son matériau. L'enfant et le sauvage, qui voient des « Toi » où pulse le sang partout au-dessus d'eux et s'opposant à eux, nous enseignent qu'il n'y a rien avec quoi nous ne puissions jouir de la relation « moi-Toi », si seulement nous étions assez bons.

° I Pet. I. 8. Kierkegaard insiste passionnément sur l'élément d'incertitude dans l'appréhension de l'objet – ce doute, cette inquiétude, sans lesquels notre appréhension manque d'intériorité et d'intensité. « Je dois constamment être attentif à m'attacher à la certitude objective, de sorte à rester en dehors et au-dessus d'une profondeur de plus de 70 000 brasses, tout en préservant ma foi. » Unscientific Postscript, p. 182.

× I John IV. 7.

« L'amour étant lui-même immobile, n'est que la cause et la fin du mouvement, il est intemporel... » T. S. Eliot, 'Burnt Norton'.



+ I John III. 14.

* Dans The Screwtape Letters, C. S. Lewis indique (pp. 76 et suivantes) que tandis que la plupart de nos vices sont enracinés dans le futur, l'amour ne s'intéresse qu'au moment présent. Le Diable fait de son mieux pour nous occuper avec la vision du bon temps (ou du mauvais) à venir. De manière quelque peu similaire, le Dr K. R. Popper écrit : « Ne permettez pas à vos rêves d'un beau monde de vous éloigner de ce que disent les hommes qui souffrent ici et maintenant. Autrui peut prétendre à notre aide ; aucune génération ne doit être sacrifiée au profit des générations futures, au profit d'un idéal de bonheur qui ne peut jamais être réalisé. » Hibbert Journal, Jan. 1948, p. 114. En bref, le Ciel est maintenant et l'Enfer est à venir, mais le planificateur utopiste a tendance à renverser l'ordre.

votre méthode d'autopsie, essayez de reconstruire sa philosophie à l'aide de phrases séparées et vous serez certain d'échouer. Vous traînerez sur les choses comme une fourmi aveugle sur un bâtiment, trébuchant sur chaque lézarde ou fissure microscopique, ne trouvant rien que des incohérences et ne soupçonnant jamais que tout cela ait un centre. » φ Il n'y a pas un livre – pas même ce livre ! – qui puisse être compris sans quelque chose comme un amour intemporel pour son auteur.

Qu'est-ce qu'à été l'histoire de la science, de notre civilisation elle-même (à partir de son premier stade, théologique, à son troisième stade, scientifique) sinon un mouvement l'éloignant des personnes pour aller vers les choses, jusqu'à ce que, au coût d'immenses efforts, le noumène Central soit aboli, et que le phénomène périphérique devienne suprême ? † Nous avons chassé chaque « Toi » rival hors de l'univers. Mais sans aucun but : car, comme Saint Paul le dit, nous ne sommes rien si nous n'avons pas l'amour. Et nous ne pouvons pas non plus, au long cours, véritablement connaître ni influencer effectivement ce qui n'engage pas notre affection. « Le désir d'amour est un degré de la dureté de cœur ; car l'amour est la perfection de la conscience. Nous n'aimons pas parce que nous ne comprenons pas, ou plutôt nous ne comprenons pas parce que nous n'aimons pas. » ° Soit la connaissance quant au passé, et la volonté quant au futur, culminent dans l'amour présent, ou alors elles s'autocontradisent ; car l'amour ramène l'information en soi et sait comment vaincre. L'ignorance ultime, c'est ne pas faire attention à ce que d'autres pensent et l'impuissance ultime, c'est ne pas faire attention à ce que d'autres veulent. Et dans la réalité absolue, argumente McTaggart, la connaissance des autres moi aura toujours une qualité d'amour : la perception directe des autres moi implique de les aimer. ×

Or une sérieuse difficulté survient ici. Il est notoire que l'amour est aveugle, et incapable d'une estimation objective ou impartiale de son objet. De plus, on peut dire que l'amour, de même que des émotions moins respectables, appartient aux régions plus proches et plus chaudes de notre vie humaine et infrahumaine, alors que seul l'intellect peut survivre dans les régions pures mais glaciales du suprahumain. En conséquence, le Dieu d'Aristote, des Stoïciens, de Philon, des Pères alexandrins, ou de Spinoza +, est supérieur au sentiment et au désir : il est sans émotion, et n'est pas sujet au pathos. Pour un Spinoza intoxiqué de Dieu, être libéré c'est s'élever de la vie des émotions à une vie plus élevée de compréhension ou de raison ; une expérience quelconque – même la pitié, la sympathie, l'humilité et la repentance – qui ne prédispose pas à la connaissance objective, est vicieuse. Quel contraste avec l'enseignement que Dieu est amour, est un Père qui plaint ses enfants, qui partage leurs peines et leurs soucis, qui descend sur terre et souffre de l'agonie ultime pour conquérir leur cœur !

Comment est-il possible de résoudre une contradiction aussi violente ? La réponse se suggère d'elle-même quand nous examinons le chœur des anges les plus élevés – les Séraphins qui aiment, les Chérubins qui connaissent et les Trônes qui agissent. D'après la formule grecque, les Chérubins ont la préséance ; d'après la formule dionysienne, ils ont la deuxième place. Mais dans chaque cas, nous voyons que, à ce niveau élevé, la flamme rouge et chaude de l'amour séraphique ne consume pas

φ A Pluralistic Universe, pp. 262-3.

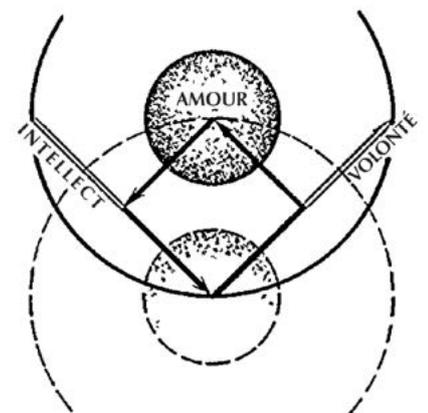
† Ce développement est décrit par Renouvier dans La Nouvelle Monadologie, Le Personnalisme. Cf. Edward Caird, Hegel, p. 191 : l'homme apprend à considérer les objets comme déterminés de l'extérieur et non pas par eux-mêmes. Mais, « si l'on considère l'univers comme une totalité en laquelle, à strictement parler, il n'y a pas de moi présent quel qu'il soit, l'intelligence est, pour ainsi dire, brouillée avec elle-même et le monde. » Même Spencer réalisait que la religion est nécessaire pour restituer à l'univers et aux objets leur cœur mystérieux. First Principles, 30.

° Tagore, Sadhana, p. 106.

« Nous ne voyons pas un homme, si par homme on veut dire ce qui vit, se déplace, perçoit et pense comme nous le faisons : mais uniquement une certaine collection d'idées, telle qu'elle nous fait penser qu'il y a un principe de pensée et de mouvement distinct, semblable à nous-mêmes, qui l'accompagne et est représenté par cela. » Berkeley, Of the Principles of Human Knowledge, CXLVIII. Cf. Bergson, Introduction to Metaphysics, I ; Creative Evolution, p. 157 ; et Inge, Studies of English Mystics, (1906), pp. 227-8.

× The Nature of Existence, 459, 470-8.

+ À propos de Dieu en tant que dépourvu de passions, voyez Spinoza, Ethics, V. 17 ; sur « le remède aux émotions » consistant en « une véritable connaissance de ce qu'elles sont », voyez V. 4.



« La raison et l'amour peuvent être imaginativement décrits comme les deux ailes de l'esprit humain. Le vol n'est pas possible avec une seule aile. Avec l'amour, mais pas la raison, le saint devient gentiment inefficace et superstitieux. Avec la raison et sans l'amour, le sceptique devient un cynique malin. L'homme parfait serait un saint sceptique. » Olaf Stapledon, Saints and Revolutionaries, p. 60.

la flamme bleue et froide de l'intelligence chérubinique, ni ne trouble l'exercice du pouvoir et de la majesté divine. Ils forment plutôt un tout, en lequel chaque composante soutient les deux autres en n'étant rien qu'elle-même. Considérées d'une manière, ces régions étoilées combinent les extrêmes de la température physique (la température de l'espace interstellaire approche du zéro absolu) ; considérées d'une autre manière, elles combinent des extrêmes de « température psychique ». Et ceci est possible parce que les régions les plus élevées sont une avec les plus basses, * parce qu'elles vont par Paires, parce que le bien suprahumain, au lieu de simplement extrapoler les courbes de la connaissance et du pouvoir humain, change de direction et établit un nouveau Centre, par rapport auquel il est content de devenir infrahumain. Ainsi, chaque région élevée est rectifiée par l'union avec sa contrepartie inférieure. La connaissance et la volonté suprahumaines, devenant de plus en plus diaboliques au fur et à mesure qu'elles divergent de ce Centre ici, sont sauvées et sanctifiées par l'amour qui converge sur l'autre Centre : maintenant, elles peuvent croître parce qu'il décroît. Le fossé toujours en train de s'élargir entre l'intelligence centrifuge et l'activité, est rempli par l'amour centripète, et les trois se réalisent. Le mauvais suprahumain n'est que lui-même, et de ce fait n'est pas lui-même ; le bien suprahumain est lui-même parce qu'il est son opposé, parce qu'il a trouvé un Autre.

5. LA NOUVELLE DÉMONOLOGIE

Le mauvais ange fait commerce de demi-vérités ; il simplifie à outrance et la simplification à outrance est le principe qui guide tout mal. N'ayant aucun usage du paradoxe, n'ayant pas le désir de faire face à la réalité complexe des choses telles qu'elles sont, il nie que pour croître il doive diminuer, que pour connaître il doive devenir ignorant, que pour obtenir un pouvoir il doive l'abandonner, que pour tenir il doive laisser aller, que pour réussir il doive abandonner l'effort d'obtenir le succès, que pour devenir bon il doive abandonner toute idée de sa propre bonté, que pour vivre il doive faire de la place pour les autres vies. En bref, il n'ose pas, ou ne veut pas, reconnaître la vérité difficile qu'il n'y a rien qui soit digne à faire dans le monde qui ne demande pas de faire aussi l'opposé. Même le Ciel, s'il n'est que Ciel, est un Enfer.

Le mauvais suprahumain est remarquablement malin ; le bon suprahumain est simple. Le mauvais suprahumain a une forte volonté ; le bon suprahumain est consentant. La volonté du martyr est ferme parce qu'il n'a pas foi en son propre pouvoir : le secret de sa force est qu'elle n'est pas la sienne. « Ma force est rendue parfaite dans la faiblesse... quand je suis faible, alors je suis fort. » Fais attention à celui qui n'a rien à perdre, dit l'ancien proverbe. Même l'amour n'est pas libre de la nécessité de se contredire lui-même : pour faire davantage attention, on doit faire moins attention. ° L'attachement complet demande un complet détachement, car l'affection, pour rester elle-même, doit toujours être nouvelle, un courant frais s'élevant continuellement de l'abîme de l'indifférence. L'amour possessif qui ne laisse jamais son objet libre, qui est toujours aux petits soins, cesse bientôt d'être véritablement amour, et devient une sorte de vampirisme. Le saint pour lequel la seule réalité serait Dieu,

* En fait, les séraphins étaient, pour les anciens sémites, des démons semblables à des serpents, et distinctivement infrahumains. Inversement, les dieux des païens furent fréquemment dégradés par la première église au rang de démons, et acceptés dans cette capacité-là. La religion comparative montre de nombreux exemples de déités qui ont un séjour incertain entre les régions au-dessus de l'homme et les régions au-dessous de lui.

« Ceux qui apprennent augmentent leurs connaissances chaque jour. Ceux qui servent le Tao diminuent leurs désirs. Dans la diminution constante de ses désirs, l'homme peut réaliser le non-agir. » Tao Te Ching, 48, trad. Vladimir Antonov et Christian Lirette.

« Pour que tu puisses avoir du plaisir en tout, ne cherche de plaisir en rien. Pour que tu puisses tout connaître, ne cherche à rien connaître. Pour que tu puisses posséder toutes choses, cherche à ne rien posséder. » St Jean de la Croix, Subida del Monte Carmelo, I. 13. « Il (le sage) ne se met pas en lumière, c'est pourquoi il brille. Il ne s'approuve point, c'est pourquoi il jette de l'éclat. Il ne se glorifie point, c'est pourquoi il est victorieux. Lui seul ne combat pas pour sa propre cause, c'est pourquoi il n'y a personne qui puisse lutter contre lui. » Tao Te Ching, 22. Pour le mauvais suprahumain, ce réalisme élevé et très pratique est une absurdité.

« On ne montre pas sa grandeur pour être à une (des deux) extrémité(s), mais bien en touchant les deux à la fois, et en remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet comme un point, comme le tison de feu que l'on tourne. Soit. Mais au moins, cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue. » Pascal, Pensées, 353.

° L'essentielle dualité de l'amour est mise en évidence dans The Mind and Heart of Love du père M. C. D'Arcy. L'anîmus a de la considération pour lui-même, est dominant, masculin ; l'anîma est passive, donne plutôt qu'elle ne prend, elle est réceptive et capable de se sacrifier. « Les deux servent leurs fins mutuelles, et ont pour résultat que l'amour parfait est la capacité de donner et de prendre mutuellement, la capacité de posséder et d'être possédé. »

l'esprit et l'amour, et jamais la matière inexorable, résistante, contrariante, qui aurait toujours été en termes intimes avec le Tout, serait un monstre, incapable finalement d'amour et de connaissance du Tout. Le chemin du véritable amour ne se déroule jamais en douceur à un niveau unique, il bifurque en une route menant vers le bas à la vallée de la séparation, et en une autre route menant vers le sommet à l'union avec son objet divin. Et on ne peut pas échapper à cette dualité, lorsque l'on voit (d'un côté) que l'amour qui recherche l'identité avec l'aimé cherche à se détruire lui-même ; et en voyant (d'un autre côté) que l'amour qui ne recherche que l'éloignement n'est pas de l'amour.

Que sont, qui sont alors, les mauvais anges ? « Si nous faisons un ange de nous-mêmes, nous sommes cela », dit Boehme, « si nous faisons un diable de nous-mêmes, nous sommes cela. » × Est-ce que les maux, dans ce cas-là, ne sont rien de plus que nos propres tendances projetées sur l'écran cosmique ? Le mal est-il des « tendances » ou des « complexes » ou, au mieux, « des personnalités fragmentaires » ; ou est-il objectivement l'ennemi réel du bien, stationné aux divers niveaux hiérarchiques ?

La réponse a déjà été donnée. Il n'est pas nécessaire d'aller très loin pour trouver au moins un champion très concret du mal à chacun des niveaux hiérarchiques les plus élevés – pour trouver un homme égoïste, une espèce prête à sacrifier toutes les autres à ses propres intérêts, une géosphère en guerre avec ses voisines, une planète rêvant d'expansion et de conquête, une étoile sans vénération ni étonnement, qui traite ses compagnes comme de la saleté – de la saleté beaucoup trop chaude pour y vivre. + Quant aux démons à petite échelle, les troupes ordinaires des forces du Seigneur des Mouches, nous avons les Mosquitos, les Fireflies, les Hellcats, les Helldivers, les Spitfires, les Airacobras, les Midnite Maulers et les autres : si nous ne les connaissions pas par leurs œuvres, au moins leurs noms devraient nous instruire. † Bien sûr, il y a aussi l'autre côté – des saints se manifestent ; des avions volent pour des missions de charité ; l'humanité n'est pas incapable d'admirer et de préserver d'autres espèces pour des raisons plus ou moins altruistes ; les géosphères ne sont pas tout le temps en guerre ; notre planète copernicienne trouve un nouveau Centre dans le Soleil, et notre Soleil dans la communauté des étoiles ; en fait notre Soleil commence à suspecter que des milliers, sinon des millions, de ses compagnes galactiques sont potentiellement vivantes, ou en tout cas potentiellement contaminées par la vie.

Si nous prenons, alors, cette coupe transversale des niveaux supérieurs ouverte à notre inspection, nous trouvons à chaque niveau le bien et le mal. φ Pour des raisons que j'ai déjà données en longueur dans des contextes similaires, je propose de prendre cet échantillon au sérieux, en tant que guide approximatif pour le reste. En ce cas-là l'univers contient, en ce moment, de vastes nombres « d'hommes » et d'espèces, de planètes, d'étoiles, et de galaxies extraterrestres, dont certaines sont aussi bonnes ou aussi mauvaises qu'il leur est possible d'être, et dont le reste – la grande majorité, peut-être – tombe quelque part entre les extrêmes de l'égoïsme diabolique d'un côté, et de l'altruisme angélique de l'autre. Ceci ne veut pas dire, bien sûr, que les très mauvais sont irrémédiablement perdus et dépravés, ni que les très bons sont incapables de chuter ; des preuves suggèrent plutôt que (très près du niveau le plus

× Incarnation, II. ix. 14. Cf. Whichcote: « De même que l'Intempérance et la Sensualité font de nous des bêtes, de même l'Orgueil et la Méchanceté font de nous des diables. » Aphorisms, 87. Même H. G. Wells trouva finalement que le comportement humain était si incompréhensiblement pervers qu'il fut incliné à l'attribuer à une influence mauvaise et suprahumaine.

+ Dans Enoch XVI. 3, Dieu dit aux étoiles déchues : « Vous avez été dans le ciel, mais tous les mystères ne vous avaient pas encore été révélés, et vous en connaissiez de moins dignes ... » D'après Rev. XII. 4, un tiers des étoiles tomba. La déesse de la Terre était dans la religion grecque ancienne une jeune fille qui devenait mère au fur et à mesure que l'été s'installait ; pour les gnostiques cette perte de virginité était le signe du péché ou d'une « chute », et la Terre était parfois décrite comme une tentatrice, une prostituée, une diablesse. Voyez Gilbert Murray, Five Stages of Greek Religion, IV.

† Les « escadrons » volants des anges du mal de Milton « se fournissent des membres à eux-mêmes » comme il leur plaît, et s'équipent d'armes à feu pour combattre les armées de Michael ; nos propres armes de guerre, suggère Milton, ne sont pas sans lien avec leurs prototypes diaboliques. (Paradise Lost, VI. 501 et suivantes) De fait il nous devient difficile de rire devant nos ancêtres qui peuplaient l'air d'être infernaux : ils croyaient en eux sans les voir ; nous les voyons sans croire en eux.

φ Dans 'Song at Sunset' Walt Whitman s'exclame : « Être cet incroyable Dieu que je suis ! » Et dans le poème 'To Think of Time' il dit : « Tu n'es pas jeté aux vents, tu rassembles avec certitude et sécurité autour de toi-même, toi-même ! Toi-même ! Toi-même à jamais et à jamais ! » Au niveau sidéral, cette suffisance rencontre celle de W. MacNeile Dixon : « Les étoiles ne regardent pas aux alentours, prends-en note ou admire-les. Elles sont incapables de connaître... et ne supposent même pas qu'elles sont là pour être vues. » D'un autre côté nous en savons « plus à propos des étoiles qu'elles n'en ont jamais su, ce sont des questions dont elles sont totalement ignorantes, et elles le resteront, dans leur superbe apparence, jusqu'au jour de leur mort. » The Human Situation, pp. 385, 157.

haut) le changement moral, et en fait une certaine alternance, est la règle. Les chapitres suivants ont fait allusion au fait que la séquence normale, à chaque niveau au-dessus de l'homme et l'incluant, est (1) une relation-Toi primitive avec les proches, (2) une relation-Ça intermédiaire ou adolescente avec eux, et (3) une relation-Toi adulte, combinant (1) et (2) : ou, autrement dit, (1) un stade d'innocence paradisiaque, (2) un stade de chute, et (3) un stade régénéré ou sauvé ; bien que des exemples de développement arrêté puissent être très communs. Ainsi je ne vois pas de raison, et même plusieurs contre, pour séparer absolument les anges déchus des autres anges qui ne le sont pas, et aussi des « saints », c'est-à-dire des êtres humains régénérés : tous sont membres – que ce soit pour l'honorer ou la déshonorer – d'une hiérarchie unique, que la loi d'économie nous interdit de dupliquer à la légère. La tradition chrétienne, il est vrai, fait habituellement une distinction tranchée et triple entre les diables, les anges et les hommes ; mais en de nombreux endroits les limites sont floues – dans les écritures, des anges sont souvent appelés hommes, et des hommes ont leur ange gardien ; + d'un autre côté, des hommes sont possédés par le diable, ou les fils du diable, ou même des diables. × Et, dans l'église primitive, les saints au ciel sont décrits comme des anges. ° Il faut reconnaître que les mauvais anges sont considérés comme au-delà de l'espoir, et les bons anges comme n'encourant désormais aucun danger de chute ; et, en un sens, cette croyance est, je pense, profondément vraie : il est de l'essence d'un moi d'être égoïste et de ce fait « perdu », et il est de l'essence des autres moi de venir au secours de ce moi et de le sauver de lui-même. Le salut ne signifie pas la destruction de ce qui est sauvé, ou un télescopage des plans qui font partie de sa structure essentielle. Quand un homme est sauvé par l'Autre, son moi non régénéré est désavoué plutôt qu'effacé, car il subsiste en tant que base indispensable de sa vie morale, de son unicité ou de son « individualité séparée ». Sans mal à vaincre, le bien est impensable. * Le paradoxe est que, d'un côté, l'Enfer est nécessaire au Ciel, et les diables sont aussi incapables de se réformer que les bons anges de dégénérer ; et que, d'un autre côté, ce cadre vertical permanent est nécessaire de sorte que, en fait, l'Enfer et ses habitants peuvent être complètement sauvés par un Ciel qui est véritablement céleste, et a un réel pouvoir salvateur. Autrement dit, les myriades d'êtres qui sont embrouillés au point de croire qu'ils pensent ou agissent comme si leurs propres moi, leurs âmes, ou leurs personnalités étaient des substances distinctes possédant la dureté du diamant, incapables de fission ou de fusion, ne pensent, n'agissent ni n'existent vraiment parce qu'ils sont en fait un au Ciel, et un en réalité ; et s'il n'en était pas ainsi, le Ciel serait en réalité l'Enfer. Car l'homme, ange ou Dieu qui se sépare lui-même des damnés est lui-même damné. L'être angélique qui considère les diables, les hommes perdus, ou n'importe quelle sorte de créature, comme étant au-delà des bornes de l'amour et de la sympathie, comme étant totalement coupés d'eux-mêmes, est en fait diabolique ; et inversement, le diable, qui croit, tremble et reconnaît (bien qu'il soit à jamais perdu en lui-même) qu'il est d'une certaine manière accompli dans d'autres plus dignes que lui-même, est en fait sauvé et angélique. • Haïr Satan c'est être Satan. °



La vision d'Ezéchiel, d'après la Bible Winchester du XIIe siècle. Les quatre faces – celle d'un homme, celle d'un lion, celle d'un bœuf, et celle d'un aigle – remplacent les Quatre Évangélistes. Ici la hiérarchie est en fait réduite par télescopage.

+ [Mark XVI. 5](#) ; [Luke, XXIV. 4](#) ; [Acts I. 10](#) ; [Gen. XVIII, XIX. 1](#) ; [Judges VI. 8](#) et suivantes, XIII. 6.

× [John VI. 70, XIII. 2](#) ; [Acts, XIII. 10](#) ; I [John III. 8](#).

° [Martyrdom of Polycarp, II. 3](#) ; [Hermas, Vis. II. ii. 7](#), et [Sim. IX. xxv. 2](#).

* Cf. William James : « Considéré comme finalité stable, chaque bien extérieur devient une simple lassitude pour la chair. Il doit être menacé, être occasionnellement perdu, pour que sa qualité de bien puisse être pleinement ressentie en tant que telle. Non, davantage qu'occasionnellement perdu. Aucun homme ne connaît la valeur de l'innocence jusqu'à ce qu'il sache qu'elle est perdue à jamais, et que l'argent ne peut pas l'acheter pour la faire revenir... Ce n'est pas l'absence de vice, mais le vice là même, et la vertu le tenant à la gorge, qui semble l'état humain idéal. » [The Will to Believe](#), p. 169.

• L'âme qui, ayant perdu le Ciel, s'exclame : « C'est bien ! Quoique j'aie perdu (le Ciel), je peux encore dire de ceux qui ont gagné le Ciel, qu'ils soient bénis ! » a en fait trouvé le Ciel. (La citation est tirée de 'One way of Love' de Browning.)

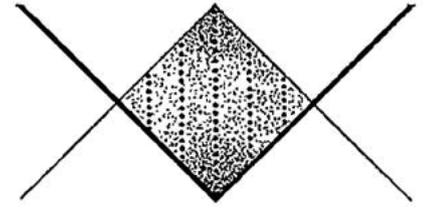
° « Hais l'acte, dit-on souvent, mais pas celui qui le fait. Un meilleur conseil est « Ne résiste pas au mal » mais « Vainc le mal par le bien » ([Mat. V. 39](#) ; [Rom. XII. 21](#)) Cf. Berdyaev : « Notre attitude envers le mal doit être dépourvue de haine. » ([Freedom and the Spirit](#), p. 182) Voyez aussi Allan W. Watts, [Behold the Spirit](#), pp. 119, 150-2.

6. LE MAL INFRAHUMAIN

Le mal est une sorte de monisme prématuré, de déni du bon sens portant sur notre double nature. Il peut être décrit comme un échec à superposer à la pyramide inversée du moi la pyramide du non-moi ; ou, plus brièvement, comme une asymétrie hiérarchique. Ainsi le suprahumain est mauvais quand il nie sa contrepartie infrahumaine, + et l'infrahumain est mauvais quand il nie sa contrepartie suprahumaine. Le premier déni est vu comme de l'orgueil, et un péché de l'esprit ; le dernier comme un manque de contrôle, un péché de la chair, ou comme une matière brute à laquelle il manque la direction des niveaux plus élevés.

« La grande puissance des forces créatrices de l'homme reposait dans la découverte d'un principe profond, suprahumain et divin, animant sa vie. Mais dès qu'il eut désavoué ce principe et coupé toute connexion avec lui, il détruisit sa propre image et se vida lui-même de plus en plus de contenu en perdant sa volonté d'intention... Ainsi le déni des principes supérieurs asservit inévitablement l'homme aux principes infrahumains les plus bas. » ⊗ La conquête merveilleuse, effectuée par la science, du monde subhumain n'est pas du tout une conquête, mais sa misérable défaite accomplie par les forces irresponsables de l'infrahumain, aussi longtemps qu'il échoue à faire correspondre à chaque pas descendant son complément ascendant. Nous apprenons comment titiller délibérément cet organe corporel ci ou celui-là, et comment faire des plans pour les satisfaire ; mais ce nouveau pouvoir demande que nous apprenions aussi comment subordonner nos désirs insatiables et indisciplinés au bien-être de notre vie corporelle en tant que tout, et au bien-être de nos familles et de nos communautés plus vastes. De manière similaire, le contrôle des naissances, qui est effectif au niveau cellulaire, nécessite un contrôle au niveau d'un eugénisme basé sur des principes élevés, s'il ne doit pas contribuer à la détérioration de la race. De même, il est bien trop évident que l'étude et l'exploitation des particules physiques toujours plus petites, en faisant abstraction de leurs contreparties suprahumaines, deviennent de plus en plus dangereuses. Par exemple, pour être capable de contrôler et de bien utiliser notre connaissance chimique, nous avons besoin de nous élever à l'unité de la Terre vivante, en même temps que de descendre à la multiplicité de ses molécules « mortes ». Et cela marche encore moins bien de cultiver l'atome sans réaliser que nous sommes tous un dans un Atome unique à large échelle et immensément vivant, le Soleil. Refuser de compenser notre descente par une ascension égale et opposée, de maîtriser l'inférieur, non vers la hauteur, mais vers le degré médian, c'est conduire des expériences les plus désastreuses en matière de mal pratique. Ici, en fait, il y a une sorcellerie qui est des plus puissantes, et des plus malignes.

Les véritables bases de l'optimisme cosmique reposent, non sur le déni ou sur l'irréalité supposée du mal infrahumain ou suprahumain, mais plutôt sur leur incompatibilité, sur leur échec à coopérer. Les « Éléments faibles et dérisoires » sont des serviteurs rebelles – et finalement ne sont pas du tout des serviteurs, mais des ennemis implacables – de mauvais anges. Le bon ange est en termes amicaux avec son propre aspect inférieur : il l'accueille et se fie à sa propre petitesse ; mais le mauvais



+ Le mal suprahumain ne peut pas se permettre les faiblesses infrahumaines. Ainsi le Lucifer d'Anatole France « était le plus beau de tous les séraphins. Il brillait d'intelligence et d'audace. Son grand cœur était rempli de toutes les vertus nées de l'orgueil : la franchise, le courage, la constance dans l'épreuve, un espoir indomptable... » *The Revolt of the Angels*, p.164.

⊗ Berdayev, *The Meaning of History*, 154-5.

Il y a, dans la doctrine de Plotin concernant le mal, une ambiguïté instructive. Pour lui, la matière est parfois la simple « absence de bien » ou « la pauvreté absolue » ; à d'autres moments elle apparaît comme le principe du mal.

Inge écrit : « La Matière de Plotin est l'absence d'ordre qui, quand elle est isolée par la pensée abstraite, devient l'ennemie de l'ordre... Il prend soin d'indiquer que bien que la Matière elle-même puisse être le mal, si elle pouvait exister par elle-même, telle que nous la connaissons elle détient cependant la promesse du bien. Elle est « potentiellement toutes choses » ; son être consiste en ce qu'elle peut devenir. » *Enneads*, I. viii. 3 ; II. iv. 16 ; II. v. 5 ; et Inge, *The Philosophy of Plotinus*, ix. pp. 134-5. Cf. Spinoza : « Dès que, alors, tout dans la nature nous semble ridicule, absurde ou mauvais, c'est parce que nous n'avons qu'une connaissance partielle des choses, et sommes dans une grande ignorance de l'ordre et de la cohérence de la nature en tant que tout. » *Tractatus Politicus*, II. À cela on pourrait ajouter la réflexion que le mal est autant un fait que l'appréhension erronée, ou la dissociation, de ce dont il survient.

La subjugation de l'infrahumain par le suprahumain est célébrée dans les histoires d'Apollon et de Python, de Bellérophon et de la chimère, de Persée et du monstre de la mer, du Christ qui ravage les Enfers ; de Michael qui jette Lucifer hors du Ciel et l'enchaîne, du dragon de Saint-Georges, blessé et soumis qui est mené comme un chien ; de Sainte-Marguerite qui est avalée par le diable, mais en sort intacte, avec le dragon sous ses pieds ou (dans certaines représentations) à l'extrémité d'une corde.

ange n'est pas réconcilié avec ce côté de lui-même, qui se retourne contre lui et le détruit. Dans le premier cas, les opposés tendent à s'unir organiquement ; dans le second, à s'annuler. Par exemple, nous nous proposons d'envahir la Lune, d'autres planètes, et finalement d'autres étoiles, au moyen de vaisseaux spatiaux propulsés par l'atome ; ° mais cette combinaison apparemment formidable Soleil-atome ne marchera vraisemblablement pas, car déjà l'atome menace la vie même du Soleil. La vérité est sûrement que le mauvais suprahumain, n'ayant ni respect ni amour pour les autres d'un rang également élevé, et qui les traite comme des choses à exploiter, tend à se renverser en simple chose, à chuter au niveau de sa contrepartie infrahumaine ; × tandis que le bon suprahumain, en faisant de la place aux autres, en étant content de descendre pour leur salut, est maintenu à son haut niveau originel.

Dans son propre cadre hiérarchique, et dûment subordonnée, la matière n'est pas le mal ; au contraire, elle est la potentialité, le réceptacle et en un sens la base de tout bien. C'est seulement quand elle cesse d'être dirigée par le bien suprahumain (ou qu'elle en est abstraite), qu'elle travaille à la destruction. Elle a besoin du suprahumain comme sauvegarde contre la mauvaieseté de l'errance, tandis que le suprahumain a besoin d'elle en tant que sauvegarde contre la mauvaieseté de l'orgueil ; ensemble, et en bons termes, ils produisent le bien ; séparés, et en mauvais termes, ils produisent le mal. Ainsi la médecine qui, en traitant les organes, les cellules et les molécules du patient, ignore son univers – sa cosmologie, son éthique, son cadre social – se révélera d'une certaine manière pire que futile : * car c'est un fait empirique et complètement pratique que le pardon de nos péchés change complètement notre capacité à nous lever de nos lits et à marcher (Jean 5: 8). L'observation nous suggère aussi que la démocratie qui nie la réalité transcendante n'est plus démocratique – sans paternité de Dieu, il n'y a pas de fraternité des hommes. Encore une fois, la physique sans éthique est suicidaire. L'atome solaire qui ne fait aucune allégeance au Soleil de la Vertu, la fission nucléaire qui n'est pas équilibrée et compensée par la communion des saints, le laboratoire qui n'a absolument rien à faire de l'église – ces choses ont leur mémorial dans les cent mille autodafés d'Hiroshima. + Le bas n'a pas d'unité sans le haut et sans lequel il devient fou : les liens qui empêchent son explosion ne sont pas à son propre niveau. Seul l'Un peut pacifier le Nombre ; ou plutôt, seul l'Un est la paix du Nombre. φ

7. LE MAL ET LE TOUT

La manière d'échapper à « la loi du péché qui est dans mes membres » † (et mes membres comprennent d'innombrables atomes) c'est de s'élever à la loi de l'amour qui les unit sur un plan supérieur. Fouler aux pieds les humbles créatures du monde, en les utilisant comme des marchepieds vers les choses élevées, est la méthode du mauvais ange pour lequel les autres moi sont autant de matériaux dont on peut se passer ; et finalement cela ne marche pas. Car il se trompe lui-même celui qui pense qu'il peut parvenir au Ciel sans son frère, et qui considère les autres comme des obstacles le long du chemin ou comme de simples compagnons de voyage, au lieu de les voir comme des parties essentielles

° À la fin du siècle dernier Ziolkowski indiqua que la seule méthode de propulsion convenable pour le voyage dans l'espace était la fusée. Depuis lors beaucoup de recherches ont été entreprises dans la conception des fusées et des vaisseaux spatiaux. Voyez, par exemple Robert Esnault-Pelterie, L'Astronautique ; P. E. Cleator, Rockets Through Space ; Arthur Wilcox, Moon Rocket. Un des principaux problèmes est de savoir minimiser la quantité de carburant à emporter : un carburant atomique semblerait être la réponse.

× C. S. Lewis a raison de fustiger « l'idée que l'humanité, ayant maintenant suffisamment corrompu la planète d'où elle a surgi, doit à tout prix trouver un moyen de se propager sur une zone plus vaste : que les vastes distances astronomiques qui sont les règles de quarantaine de Dieu doivent d'une certaine manière être vaincues. C'est un début, mais au-delà il y a le doux poison du faux infini – le rêve sauvage que les planètes les unes après les autres, les systèmes les uns après les autres, et pour finir les galaxies les unes après les autres, peuvent être forcés à alimenter, partout et à jamais, la sorte de vie contenue dans les reins de notre propre espèce – un rêve engendré par la haine de la mort devant la véritable immortalité, caressé en secret par des milliers d'hommes ignorants et des centaines qui ne le sont pas. » Perelandra, pp. 91-2.

* Ce fait a, bien sûr, été réalisé par une longue lignée de guérisseurs, ayant des points de vue très divers comme Jésus, Paracelse, Mary Baker Eddy, et nos praticiens contemporains de la médecine psychosomatique.

+ La bombe lâchée sur Hiroshima, le 6 août 1945, est estimée avoir tué 60 000 personnes et en avoir blessé 100 000. Voyez le Hiroshima de John Hersey. Les bombes actuelles sont beaucoup plus puissantes.

φ Milton esquisse une forte distinction entre le sexe avant la Chute – avant le rejet de l'autorité divine – et après. Le caractère des fonctions inférieures est transformé quand le contrôle supérieur fait défaut ; c'est alors seulement, en fait, qu'elles sont réellement « basses ». Paradise Lost, iv. 741 et suivantes, ix. 1011 et suivantes. Cf. St Augustine, City of God, XIV. 17.

† Rom VII. 23.

Andrew Marvell, dans son 'Dialogue between The Resolved Soul and Created Pleasure', fait dire au Plaisir :

« Tu devrais connaître chaque cause cachée ; et voir le temps futur : Essaie la profondeur en laquelle le Centre puise ; et ensuite monte vers le Ciel. » À quoi l'Âme répond : « Personne ne monte là par les degrés de Connaissance, sinon l'Humilité. »

Je ne peux m'abstenir ici de raconter l'histoire délicieuse de W. MacNeile Dixon

du but lui-même. Dieu est la seule Fin, vers laquelle s'arrêter d'aller est ne faire aucun progrès réel, alors qu'atteindre cette fin c'est l'atteindre par l'intermédiaire de tous les autres moi et pour eux tous. Car le voyage est tel que l'on ne peut aller au stade suivant qu'en compagnie (que ce soit par anticipation ou dans le présent) de tous ceux qui sont à ce stade : en fait, le salut qui nous demanderait d'abandonner pour toujours la masse de ceux qui ne seraient pas sauvés, ou même un seul être sensible, quelle que soit l'étendue de sa dépravation, serait la pire sorte de perte. °
Quand le Johannes Agricola de Browning déclare :

*« Nul soleil, nulle lune même, à jamais si brillants
n'en profiteront pour me stopper ;
la preuve de splendeur que sont les nichées
des étoiles je la garde à distance :
car j'ai l'intention d'aller à Dieu. »*

il est bien en chemin vers l'Enfer – l'Enfer dont la misère horrible était incapable de suspendre (comme il le supposait) sa béatitude. Si Dieu est amour, il n'est pas amour de quelques élus, ni amour de ceux qui sont sympathiques, mais amour de ceux sans amour, du monde entier ; et le seul chemin vers Lui est de passer par cet amour universel, dont aucune créature n'est exclue. La totalité de la création gémissante, remplie des douleurs de l'enfement – étoiles, animaux et hommes – est relevée ensemble et unie en un salut commun. Ici, au plus haut niveau, le fossé toujours en train de s'élargir entre notre connaissance quant au passé, et notre volonté quant au futur, se referme parfaitement et intemporellement ; ici l'actuel et l'idéal deviennent enfin identiques ; ici tout combat cesse, car chacun se réalise dans l'autre et le divin amour met fin à tout égoïsme. Ici, en Dieu seul, est tout notre bien, et ici notre mal est finalement vaincu. Car Il est le seul à être assez généreux pour tout aimer sans aucune réserve, et Il est le seul à être assez noble pour s'abaisser Lui-même au-dessous de Ses créatures, × en descendant par tous les chemins du sommet vers la base de la hiérarchie.

Le mal est vaincu quand le monde est retourné sens dessus dessous, et que la pyramide en équilibre précaire du moi est remplacée par la pyramide complètement stable de l'Autre divin.

Tout cela, dit le bon sens, peut sembler très beau, mais est tout à fait impuissant à soustraire une larme ou un soupir à l'histoire effrayante de la souffrance et de la méchanceté. Il est si facile, quand on est soi-même assez à l'aise, de dire que le mal n'est pas réellement vrai finalement, mais qu'il est issu d'une vision partielle. Considérons une sélection microscopique de réelles horreurs – les atrocités ingénieuses de Caligula et de Néron, la crucifixion en masse, à la suite de la révolte de Spartacus, de six mille esclaves le long de la grande route allant de Capoue à Rome, la croisade contre les Albigeois, les huit ou neuf mille autodafés rien qu'en Espagne, durant les dix-huit années du mandat de Torquemada en tant que Grand Inquisiteur, le sac de Magdebourg sous le commandement de Tilly en 1630, le commerce des esclaves, Belsen, Hiroshima et Nagasaki, les iniquités innombrables de notre civilisation tachée de sang... Le catalogue de la méchanceté humaine et de la souffrance est inépuisable. Et même la Nature subhumaine est remplie de ce qui est assurément des douleurs sans nécessité et des misères noires. Les agissements du

à propos d'une petite-fille qui se demandait si, à condition qu'elle soit très très bonne au Ciel, on lui permettrait parfois d'avoir un petit diable pour le thé. La réponse, c'est ce que je suggère, aurait très bien pu être : si les diables ne sont pas régulièrement convoqués au thé, soit sûre que tu n'es pas du tout au Ciel, mais dans un Enfer qui imagine qu'il est le Ciel. Le Méphistofeles de Goethe avait, en fait, une invitation permanente.

° « Tu peux barrer ta porte contre l'Amour Divin et cependant la laisser ouverte pour l'Amour Humain ; mais si tu la fermes à l'Amour Humain, n'attends aucune visite de l'Amour Divin. » Richard Garnett.



Sainte Marguerite (Lucas van Leyden)

× « Seul le plus grand de tous peut se faire assez petit pour entrer dans l'Enfer. Car plus une chose est élevée, plus elle peut descendre bas – un homme peut sympathiser avec un cheval, mais un cheval ne peut pas sympathiser avec un rat. Seul Lui, l'Un, est descendu en enfer... Il n'y a pas d'esprit en prison auquel Il n'a pas prêché. » C. S. Lewis, The Great Divorce, p. 114. Cf. I Pet. III. 19 ; Ps. CXXXIX.

Le pire de tout, peut-être, est le fait qui impressionnait tant Schopenhauer : une bonne nouvelle n'est pas une nouvelle et passe sans être remarquée, tandis que le sujet le plus insignifiant dans les mauvaises nouvelles attire d'un coup notre attention. Nous ne jouissons jamais d'une bonne santé à moins que nous ne la perdions, et nous ne considérons pas qu'une centaine de bénédictions équilibre un seul malheur. La douleur s'affirme positivement d'elle-même ; le bien-être ne se fait remarquer que par son absence. Voyez, par exemple, Parerga und Paralipomena, II. 150. Spinoza n'hésite pas à dire que plus nous comprenons les choses particulières, plus nous comprenons Dieu. (Ethics, V. 24) Le commentaire de W. MacNeile Dixon sur la déclaration similaire de l'évêque Gore est ici approprié (qu'en sachant plus sur le monde il en apprenait plus à propos de Dieu) – « Eh bien, il apprenait de nombreuses et terribles choses dont il ne parlait jamais. » The Human Situation, p. 260.

chat avec la souris, les abcès dentaires, l'arthrite et l'ostéomyélite chez de nombreux animaux sauvages, le cycle de vie de la douve du foie, le corbeau qui extrait à coups de bec les yeux des agneaux vivants – ce sont là des exemples de ce que la gentille Mère Nature porte dans son sac. Ces choses ne doivent pas non plus être rejetées comme étant les douleurs croissantes, le prix à payer de l'évolution : à de nombreux égards l'homme est pire (certainement pire) que les animaux, et (si l'argument précédent est substantiellement correct) le simplement suprahumain est pire que le simplement humain. Tel est l'univers dans lequel nous sommes nés, et passer sur ce fait c'est fuir de manière stupide et couarde, ou être d'une sentimentalité indigne de l'homme. ° Tous ceux qui arborent une expression perpétuellement rayonnante sont soit des imposteurs soit des idiots. Et si le mal à une telle échelle est l'accompagnement inévitable du bien, une question se pose : est-ce que le bien en vaut la peine ? Il était très bien pour William James de dire que le monde est bien plus riche d'avoir un diable en lui, aussi longtemps que nous gardons le pied sur sa nuque : × ce qu'il faut noter c'est que le diable est toujours libre et frétilant, et que c'est lui qui plante son sabot fendu sur notre nuque. De plus, admettre les faits, et cependant dire avec Leibniz que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, c'est se permettre d'être ce charlatan complaisant que Voltaire avait si justement ridiculisé. Consoler ceux qui meurent de faim avec des arguments pour expliquer le côté abstrait de la faim et l'irréalité ultime de ce que leurs enfants souffrent ; offrir à celui que l'on torture une belle théorie du mariage du Ciel et de l'Enfer, avec les illustrations scientifiques adéquates ; reconforter celui qui vient de subir un deuil avec un discours aux belles paroles sur la nature du temps – seul un monstre pourrait être porté à faire de telles choses. Et ce monstre lui-même, avec son déni pitoyable de la réalité du mal, le saura à la fin, quand des souffrances semblables tomberont sur lui. Non, le problème du mal ne peut être un problème que pour ceux qui ont jusqu'ici réussi à éviter son plein impact. Pour le reste d'entre nous, le mal est un fait puissant, et rien de ce qu'on peut en dire n'est capable d'en faire disparaître une partie, ni de le transformer en quelque chose d'autre. Le seul « problème authentique » est un problème pratique – que peut-on faire ?

Tout ceci est vrai, et ce serait dommage que nous l'oublions. Car la plupart du temps, et au mieux de nous-mêmes, nous devons être des dualistes actifs. Si nous sous-estimons l'ennemi, il réfutera absolument nos théories concernant son irréalité, et si nous ne sommes pas très activement engagés sur le plan où le mal est au moins aussi factuel que le bien, nous atteindrons difficilement un état plus élevé. Il y a quand même un plan plus élevé, et le dynamisme du bien et du mal n'a pas le dernier mot. Il est possible de distinguer trois grandes notions quant à savoir comment le mal du monde peut être annulé. (1) La première, la notion optimiste, est la doctrine que, puisque le mal est essentiellement privation ou partialité, + tout est bien dès qu'il y a restauration de la totalité : ce qu'est le mal n'est pas tout ce qui existe. Tout à fait littéralement l'univers grandit à partir de ses défauts. « L'harmonie est incompatible avec la restriction et la finitude. Car ce qui n'est pas tout-inclusif doit, par vertu de son essence, être en désaccord interne. » D'un autre côté, « par la croissance l'élément devient, de plus en plus, un

° Un certain optimisme est seulement une répression, dont les effets seront vraisemblablement dommageables. Le Tao Te Ching (71) indique « que c'est seulement en voyant la maladie comme une maladie que l'on cesse d'être malade. Le sage n'est pas un homme malade ; et c'est parce qu'il a vu la maladie comme maladie qu'il a cessé d'être malade. »

× The Varieties of Religious Experience, p. 50. De manière quelque peu semblable, Coleridge (Table Talk, Avril 30, 1830) décrit le monde non comme une déesse en jupons, mais comme un diable en gilet serré. Encore une fois, on doit ajouter qu'il semble s'être esquivé discrètement.

Pour Schopenhauer, l'optimisme ne semblait pas seulement absurde, mais une méchante façon de penser, une moquerie amère à propos des souffrances indicibles de l'humanité. The World as Will and Idea, iii. pp. 390 et suivantes.

Les philosophes, depuis les Stoïciens à Hegel et à ceux qui l'ont suivi, ont été bien trop anxieux de laisser tomber le rideau de sûreté de l'Absolu, ou du Tout, sur une scène inquiétante. « L'extrême de l'hostilité implique une relation plus intense, et cette relation tombe dans le Tout et enrichit son unité. » « La laideur, l'erreur et le mal, sont tous une possession de l'Absolu, et contribuent tous essentiellement à Sa richesse. » (Bradley, Appearance and Reality, pp. 488-9.) Et il n'y a pas de doute que les choses mauvaises travaillent finalement ensemble pour le bien ; entre-temps, cependant, il est nécessaire de porter sa croix, et d'apprendre la vérité de Thomas A' Kempis qui disait : « Si tu portes la croix volontiers, elle te portera, et te mènera à une fin désirable, là où ce sera la fin de la souffrance – bien que ce ne soit pas ici. » The Imitation of Christ, II. 12.

+ Athanasius (The Incarnation of the Word of God, I. 5) dit que la créature qui perd toute connaissance du Dieu qui l'a appelée à être perd son existence, car le mal est un non-être. Augustin (The City of God, XI. 23) dit que l'univers est embelli par les pécheurs, comme une peinture par ses ombres, bien que par eux-mêmes ils soient de tristes imperfections. Origène, Plotin (Enneads I.viii.3 et suivantes), Grégoire de Nysse et Denys (The Divine Names, IV. 18 et suivantes) sont quelques-uns de ceux qui ont soutenu la doctrine privative du mal. Même les diables, dit Denys, ne sont pas positivement mauvais : ils manquent de vertu. La vérité paradoxale, d'après Grégoire, est que le mal moral a son être dans le non-être.

individu cohérent, contenant en lui-même sa propre nature ; et il forme, de plus en plus, un tout qui comprend ses divergences et les réduit à un système. Les deux aspects, de l'extension et de l'harmonie, sont ainsi en principe une unité, quoique... pour notre pratique ils soient séparés à un certain degré. » * (2) La deuxième, la doctrine pessimiste – dont les champions comprennent certains bouddhistes, Schopenhauer et von Hartmann † – fait du désir la racine du mal, et de l'existence particulière le produit du désir ou de la volonté : l'univers torturé par la douleur tel que nous le connaissons est conçu pour être une erreur colossale qui doit être effacée dans la douleur. Tandis que Bradley dit : « Allons à la fin », Schopenhauer dit : « Revenons au début ». L'un conseille la croissance, l'autre la décroissance. (3) La troisième doctrine conseille les deux. Le mal, déclare-t-elle, ne peut être vaincu qu'en le défaisant et en le rendant bon simultanément, par la repentance et la restauration réunies, par l'annihilation et l'achèvement concurrents de l'univers. Croissance et décroissance sont également nécessaires – c'est là la doctrine clé de ce livre. ° C'est seulement parce que toutes les choses sont ramenées à rien au Centre qu'elles peuvent œuvrer ensemble pour un bien sans mélange à la circonférence. D'un côté, il y a l'homme dont le cœur est tellement déchiré à la vue des souffrances indicibles du monde qu'il verrait la totalité de ce système calamiteux détruit ; d'un autre côté, il y a l'homme qui a tant d'amour pour l'univers, qui est si assoiffé de vie, si ravi par sa beauté étonnante et improbable, si frappé par la surprise et l'admiration, qu'il ne le verrait pas changé, ni réduit d'une particule de particule. × Il est nécessaire d'être ces deux hommes

Théorie futile ? Futile en fait, si ce n'est que de la théorie ; mais immensément efficace, comme de nombreuses grandes vies le montrent, si c'est une pratique journalière et même horaire. La seule technique capable de briser et de résoudre le problème du mal est une manière de vivre – une manière bidirectionnelle, ou une vie double – l'intellect seul ne peut pas saisir le problème, et encore moins en fournir la réponse. La solution est paradoxale, un affront à notre bon sens, mais elle se prouve en termes pratiques. L'univers peut être bonifié parce qu'il est bon. Jusqu'à ce que je sois certain que le mal est déjà vaincu, je ne reste qu'un champion effrayé et à moitié enthousiaste du bien. ⊕ Qui sont, en fait, les combattants les plus robustes, sinon ceux qui n'ont rien à perdre, qui ont lâché prise en faisant face à l'annihilation extrême, et qui cependant sont sûrs de la victoire ultime, qui voient le côté adverse déjà brisé, le temps et les étoiles combattant avec eux dans leur course ? Le courage qui naît du désespoir total est trop insouciant et le courage qui naît d'une victoire certaine est trop confiant ; mais ensemble ils finissent par réussir. Dire que le seul succès digne d'être obtenu est aussi un échec constant, et que c'est aussi reconnaître très sincèrement sa défaite, peut outrager le bon sens, mais qui se soucie le moins du monde du bon sens quand on vient aux grandes questions de notre vie, de notre mort et de notre destinée ? Un paralysisme qui fonctionne est digne ici d'une bibliothèque remplie de ratiocinations parfaites mais atones.

Si nous combattons avec un certain succès contre le mal, c'est uniquement parce que le mal est déjà battu au plus haut niveau et au plus bas. Mais ceci est loin de signifier que notre combat est une comédie

* Bradley, *op. cit.*, pp. 363-4. Cf. les fameux vers de Tennyson tirés de la 'Morte d'Arthur' : « Ce que j'ai fait, puisse-t-il en Lui-même le rendre pur ! »

† The Philosophy of the Unconscious. La fonction de la raison est de se libérer de la domination de la volonté, qui n'exprime rien d'autre que de la souffrance ; quand, éclairée par la raison, la volonté devient la volonté-de-ne-pas-vivre, l'univers disparaît, et l'inconscient retombe dans le sommeil.

° Cf. l'observation de William James que nous pouvons trouver la paix en réduisant nos prétentions, aussi bien qu'en multipliant nos succès. Textbook of Psychology, p. 187.

× Par exemple, Traherne, quand il écrit : « Car toutes les choses étaient les trésors de Dieu à leur place propre, et je devais être restauré à l'image de Dieu. Après quoi, vous ne croirez pas la manière dont j'ai été retiré de toutes les entreprises visant à modifier et à améliorer les choses extérieures. » Centuries of Meditations, III. 60. Et Henry More le platonicien de Cambridge dit : « Ne fais que purger ton âme de l'aveugle volonté personnelle, tu verras directement que Dieu ne fait aucun mal. » 'Resolution: the Song of Hylobaris concerning Divine Providence'.

⊕ En fait, il a souvent été dit que toute action morale dans le temps est viciée, à moins qu'elle ne procède de la contemplation d'un royaume au-delà à la fois de l'action et du temps. Ainsi Saint Jean de la Croix enseignait que les gens de bon sens qui s'engagent dans l'action sans avoir acquis par la contemplation le pouvoir de bien agir, n'accomplissent que peu sinon rien du tout, si, en fait, ils ne font pas un véritable mal. Aldous Huxley a traité ce sujet assez longuement dans Grey Eminence, pp. 238 et suivantes.

fictive, avec des épées télescopiques et des blessures de théâtre, des douleurs de mort simulées, et que le rideau final se lève à présent sur toute la troupe souriante, heureuse et indemne. Sur les plans où ce combat se déroule – c'est-à-dire, sur tous les plans sauf les extrêmes – la bataille est partout, et l'illusion suprême, c'est de croire ce combat illusoire. De plus, le Tout en tant que tel – en tant qu'union finale de l'intellect et de la volonté dans un amour intemporel – bien que se tenant éternellement au-dessus des niveaux du combat et de la multiplicité, est impliqué en eux tous, et descend à travers eux tous. L'univers est essentiellement tragique et son Auteur est plus profondément impliqué dans sa tragédie qu'aucune de ses créatures ne l'est, * ne serait-ce que parce que toutes leurs tragédies sont la Siennes propres, et que Sa sympathie et Son humilité sont absolues. † « Le royaume de Dieu n'est pour personne sauf ceux qui sont complètement morts », dit. T. S. Eliot, et en Lui la mesure de la joie de l'amour est la mesure de ce que l'amour a souffert : ou plutôt, même si « les souffrances de ce temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire qui se révélera en nous » φ elles sont cependant interdépendantes. Il n'y a rien de bon marché, de facile ni de superficiel concernant les délices du Ciel : pour eux le plus élevé de tous les prix a été payé.

Le prix est bien trop élevé, aurions-nous tendance à dire, en pré-supposant que nous, à la place de Dieu, aurions obtenu les mêmes résultats de manière beaucoup moins extravagante. Mais est-ce que les choses les plus sublimes que nous connaissons – l'amour désireux de payer n'importe quel prix, la foi qui n'attend pas de voir, le courage que le monde qualifie de couardise, la loyauté que le monde qualifie de trahison – est-ce que ces choses sont concevables dans un univers plus gentil, plus mignon, plus confortable, et plus doux que celui-ci ? ° S'il y a une meilleure vallée possible pour la fabrique des âmes, alors il est temps que l'on nous conseille sur sa topographie, et qu'on nous dise simplement comment Lear, la Divine Comédie, la Neuvième Symphonie, Guerre et Paix, ou leurs équivalents en valeur, pourraient y être créés. Le bon sens réplique qu'il n'y a aucun doute que c'est difficile pour nous, la progéniture de cet univers, d'en spécifier un meilleur dans tous les détails, ou d'imaginer comment le bien, la beauté et la vérité pourraient être incités à briller, sinon contre l'arrière-plan obscur de leurs propres ombres ; mais il est sûr que Dieu n'a aucune incapacité de ce genre. Ce que nous pouvons penser vaguement, Il peut le penser clairement et le penser pour le faire exister. La réponse semble être qu'il y a certaines choses que même Dieu ne peut pas faire. Il est sûr que cela ne nous aiderait pas si nous devions entre-temps admettre, avec Marc-Aurèle, que « même la gueule ouverte et menaçante du lion, même le poison, et enfin tout ce qu'il y a de nocif, comme l'épine, comme la fange, sont des conséquences nécessaires de tout ce qu'il y a là-haut de vénérable et de beau. » × Le bien du mal est que nous ne puissions trouver, même en nous acharnant, aucun bien en lui ; son mérite repose sur le fait que sur le plan pratique nous nions qu'il ait un mérite quelconque.

Je pense que plus le mal devient mystérieux, et de moins en moins capable d'une « explication » quelconque, plus nous ressentons la force qu'il a dans notre vie. Mais deux faits deviennent, où devraient devenir, graduellement plus évidents. Le premier est que nous n'avons pas besoin

* Berdyaev a décrit le conflit tragique dans la Vie divine en tant que signe de sa perfection. Bien que l'Absolu se tienne au-dessus de toute division, c'est cependant dans l'Absolu qu'est jouée la sublime tragédie de la Trinité – le divin jeu-mystère de Boehme. The Destiny of Man, pp. 37 et suivantes.

† « L'humilité n'est pas simplement une vertu humaine, car il y a une humilité qui est en Dieu lui-même. Sois humble comme Dieu est humble. Car l'amour et l'humilité marchent main dans la main, en Dieu aussi bien que dans l'homme. » Thomas A. Kelly, A Testament of Devotion, p. 56. Cf. Phil. II. φ. Rom. VIII. 18.

° « Bosanquet indique (What Religion Is, p. 60) combien il est difficile de penser à des maux réels dont la non-existence n'impliquerait pas la non-existence d'un certain bien. La vérité, dans les termes de Bagshot, qui est « que nous pourrions ne pas être ce que nous devrions être, si nous vivions dans la sorte d'univers que nous attendons ». Par exemple, il est essentiel à la vie morale que nous n'ayons pas, dans cette vie de temps et de sens, à toujours voir la vertu récompensée, la justice faite et la foi justifiée : comment pourrait-il y avoir le bien dans un monde qui ne serait que bien ? Chaque artiste doit résister au désir d'exprimer et d'embellir la partie en tant que partie. La seule perfection dont la partie peut proprement se vanter appartient au tout ; ses propres « perfections » seront plus vraisemblablement des défauts. Cependant, nous espérons que chaque partie soit, non une partie, mais un tout en miniature. Josiah Royce (The World and the Individual, ii. p. 385) écrivait : « La présence même du mal dans l'ordre temporel est la condition de la perfection de l'ordre éternel. » Et McTaggart dit : « Dans la mesure où ne voyons pas la perfection de l'univers, nous ne sommes pas nous-mêmes parfaits. » (Studies in the Hegelian Dialectic, 153) Mais la validité active de telles déclarations est inversement proportionnelle à l'insistance que nous mettons dessus : l'ordre éternel parfait demande que nous prenions très au sérieux l'ordre temporel imparfait.

× Meditations, VI. 33. « Sans contraires il n'y a pas de progression », dit Blake, dans The Marriage of Heaven and Hell. « Attraction et répulsion, raison et énergie, amour et haine, sont nécessaires à l'existence humaine. » La doctrine d'Héraclite des tensions opposées, le Yin-Yang chinois, la doctrine hégélienne qu'une idée contient et implique son contraire, et n'est rien sans lui, sont d'autres exemples de la vision que toute chose a deux faces. D'après Boehme, l'univers spirituel lui-même est la scène d'un immense conflit entre le bien et le mal, et à partir de cette lutte première notre monde, qui est divisé de la même manière, est né ; seule la Matrice éternelle, l'Abîme, est au-delà de toute lutte. Mysterium Magnum, VIII. 27 ; Aurora, 84.

d'une telle explication pour savoir comment bien agir ; le deuxième est que nous avons vraiment besoin, dans ce but, d'une expérience qui soit incomparablement plus convaincante, satisfaisante et définitive qu'aucune solution ou formule verbale ne pourra jamais l'être – une expérience que je ne peux qualifier que de confession de notre ignorance suprême, couplée à un acte d'abandon inconditionnel, quand nous sommes confrontés avec l'ultime Mystère de l'Un qui Est. En un sens, plus une question est digne d'être posée moins on peut y répondre ; en un autre sens, ce sont uniquement ces questions ultimes qui peuvent réellement recevoir une réponse, ou être résolues de manière à ne pas laisser deux questions là où auparavant il n'y en avait qu'une. En fait, si nous professons savoir « que le péché est utile, mais que tout ira bien, que tout ira bien et que toutes les choses iront bien » + alors dans nos cœurs nous ne saurons probablement pas que tel est le cas. Si, bien que nous tous ne le méritons pas, on nous gratifie parfois de cette bouleversante intuition de la Bonté qui ni ne sous-estime ni ne laisse inchangée la moindre particule du mal du monde, alors nous commençons à savoir ce que la connaissance peut être : car c'est ici l'information dans la lumière de laquelle tout le reste n'est qu'information erronée, imagination la plus vague, la plus vaine et la plus douteuse.

8. LA COMMUNAUTÉ CÉLESTE

Seul Dieu est bon, car Il est la réalisation complète, le remède de la guérison, de tout moi fini. En étant le Tout qu'il est, Il nous sauve d'être les misérables fragments que nous sommes. Il est ce que nous voulons, ce pourquoi nous vivons, et nous ne sommes pas nous-mêmes sans Lui. Nous sommes perdus jusqu'à ce que nous soyons perdus en Lui. Il est l'Amour auquel nous aspirons dans tout amour, le Foyer que nous cherchons au foyer, le But de tout les buts, le grand Port vers lequel tous les bateaux lèvent leurs voiles ; il est le Sujet de tous les tableaux, l'Inspiration de toutes les musiques, la Fin de toutes les recherches de vérité. Mais si ceci était la totalité de l'histoire, il n'y aurait pas d'histoire à raconter. La cure supprimerait le patient avec sa maladie. Et en fait l'absolu qui ne fait qu'absorber, qui demande l'immersion de chaque moi en lui-même, n'est rien d'autre que le Diable, le chef des mauvais anges qui disent de Dieu : « Nous voulons engloutir, Il veut s'épuiser. Nous sommes vides et voulons être remplis ; Il est plein et déborde. Le but de notre guerre est « un monde en lequel Notre Père au-dessous a attiré tous les autres êtres en lui-même : l'Ennemi (c'est-à-dire Dieu) veut un monde rempli d'être unis à Lui mais qui continuent à être distincts. » Le fait merveilleux est que Dieu lui-même, bien plus que n'importe laquelle de Ses créatures, se soumet Lui-même à la règle qu'il n'est pas suffisant de se trouver soi-même dans les autres : les autres doivent être libres et en aucune manière contraints, ils doivent être de nouveaux centres indépendants et non des rayons issus de son propre Centre. Il est la caution que nous soyons distincts de Lui-même et distincts des autres ; chacun de nous est à jamais unique et inviolable, car Il a besoin de tous les membres de la grande hiérarchie du Ciel et de la Terre pour être Lui-même et aucun autre, et pour jouir de la liberté propre à Son rang. Le mal est le prix de cette liberté. Bien sûr, si nous étions contrôlés par

+ Julien de Norwich, Revelations of Divine Love, XIII. « Il y a des actes du mal faits à notre vue, et de si grands maux, qu'il nous semble impossible que cela parvienne jamais à une bonne fin. Et nous regardons cela, pleurants et sanglotants, de sorte que nous ne pouvons nous en remettre au regard béatifique de Dieu comme nous devrions le faire. Et la cause de ceci est que l'usage de notre raison est maintenant si aveugle, si bas et si simple que nous ne pouvons pas connaître cette haute et merveilleuse Sagesse, la Puissance et la Bonté de la Trinité béatifique. Et ainsi ce qu'Il veut dire quand Il dit : "Tu verras toi-même que toutes les choses iront bien." » Voyez Olaf Stapledon, Saints and Revolutionaries, pp. 57-8, 149, 161, pour une affirmation contemporaine de la justesse ultime du Tout, en dépit de toutes les apparences du contraire. C. S. Lewis, Screwtape Letters, p. 46. Le Lucifer de Boehme « s'imaginait lui-même en lui-même », et Goethe (Dichtung und Wahrheit, VII) le décrit comme « croyant qu'il s'était trouvé en lui-même ». C'est, bien sûr, le vice de l'Occident de résister à l'unité des moi ; et, en Orient, de résister à leur séparation. Mais les plus grands penseurs et contemplatifs, qu'ils soient occidentaux ou orientaux, insistent de manière égale sur les deux, et refusent de simplifier à outrance. Cf. Tagore : « Cette joie, dont l'autre nom est amour, doit, par nature même, avoir la dualité pour se réaliser... L'amant aime son autre moi dans son aimée. C'est la joie qui crée cette séparation, pour réaliser l'union au travers des obstacles *Lamritam*, la béatitude immortelle, s'est faite elle-même double. Notre âme est l'aimée, elle est son autre moi. » Sadhana, V. Mais même ici je pense que la critique de L. T. Hobhouse s'applique : « Le Dieu d'un homme est une cristallisation de certains éléments de sa propre nature. Il est de ce fait un être limité, plus étroit que l'homme lui-même. » Mind in Evolution, p. 390. Un univers qui s'adapte à moi, qui s'affaiblit pour convenir à ma force, n'est pour moi pas un bon univers. Un Tout facilement compris et approuvé, incapable de nous choquer ou de nous bouleverser, une chose intime expurgée, nettoyée et diluée pour convenir à nos standards de salle de réception ou de réunion de prière, n'est même pas une fiction utile. Quand nous sommes au meilleur de nous-mêmes nous remercions que cette réalité glorieuse et terrible soit juste ce qu'elle est, et le fait qu'elle soit mystérieuse au-delà du dicible et complètement différente de la conception que nous en avons, est précisément ce qui la rend si adorable. Comme Tersteegen le dit : « Un Dieu que l'on comprend n'est pas un Dieu ». En Enfer nous connaissons trop bien les autres, au Ciel nous ne cessons jamais de nous étonner les uns les autres. L'Enfer est rempli de théologiens et de psychologues experts.

Lui et qu'Il nous envahissait, nous pourrions tous être sauvés d'un seul coup et il n'y aurait plus d'autres absurdités ; mais les fruits d'une telle victoire ne seraient pas dignes d'être possédés. La seule obéissance réelle est volontaire, et non une conclusion par renoncement ; le seul amour réel est spontané et peut très bien être refusé ; la seule vertu réelle est atteinte par la persuasion et non par la force. Pas même Dieu ne peut avoir d'amis sans encourir le risque, ou plutôt la certitude, de l'inimitié la plus amère. Des créatures incapables de péché, et qui se maintiendraient dans toutes les perfections, seraient de simples extensions de Lui-même ; et Son amour d'elles serait de l'amour de soi, ce qui est l'essence du mal. Nécessairement donc, l'amour individualise son objet. Et il est dans la nature de Dieu, qui est amour, qu'aucun moi fini ne soit submergé dans Ses profondeurs, mais qu'il trouve au contraire en Lui un soutien et une préservation éternels. Donc loin que Dieu menace notre moi, Il l'a en garde, comme une chose des plus précieuses.

En quoi consiste notre liberté ? Pas dans notre capacité à ériger des barricades entre notre immense passé et le présent que ce passé détermine maintenant, pas dans notre capacité à séparer par une clôture le moi de ce niveau humain de ses subordonnés et supérieurs hiérarchiques : dans cette voie, il n'y a qu'une illusion de liberté. Les fils permettent à la marionnette de dire qu'il n'y a pas de fils. Non ; notre liberté consiste en une reconnaissance de tout cœur de tous les fils et des mains qui les meuvent, dans notre refus de nous couper de ce qui nous détermine. Comme j'ai essayé de le montrer longuement, nous sommes libres quand nous acceptons la responsabilité, non seulement de tout ce que nous faisons, mais aussi de tout ce qui nous pousse à le faire. Aussi longtemps que quelque chose force notre main, et exerce une pression simplement externe sur nous, nous restons partiellement des automates. En bref, nous sommes totalement libres quand nous sommes totalement libérés de la liberté personnelle, et que nous assimilons notre volonté à la volonté de Dieu. Car Dieu seul est par Sa nature propre libre, lorsque l'on voit que Lui seul n'est sujet à aucune influence externe ; car Il a fait qu'il soit possible pour nous de partager sa liberté, en nous unissant à Lui. C'est dans la mesure où nous nous séparons de Lui que nous perdons notre liberté, et approchons de la condition d'un simple matériau entre Ses mains. Nous avons le libre choix de Sa liberté, ou de notre esclavage. Notre indépendance par rapport à Lui, lorsque nous voyons qu'elle dépend de Lui, n'est d'ailleurs pas une illusion. Nous avons tous une expérience de première main, à notre mesure, de l'objectivité bornée, de l'entêtement, de l'autoaffirmation, de nos créations – que ce soit des personnages du roman que nous sommes en train d'écrire, ° ou des acteurs de nos rêves, ou de toute autre chose que nous faisons. L'évidence suggère qu'à chaque niveau de « projection et réflexion » cette indépendance de l'objet est indispensable, et qu'elle devient de plus en plus prononcée au fur et à mesure que nous nous élevons dans la hiérarchie, jusqu'à ce qu'au sommet elle soit complète. Dans le mauvais tout, qui n'est que lui-même, toutes les barrières sont démolies, la sphère du moi est violée, toute liberté est interdite ; tout est absorbé, et le résultat en est une annihilation totale. Mais dans le bon Tout, qui descend et s'unit à chaque Centre, chaque distinction est éternellement extraite aussi bien qu'éternellement annulée ; chaque moi est éternellement distinct aussi

La pression externe est là pour devenir interne, sans cependant cesser d'être externe. Notre acte d'acceptation, de soumission à la Providence et à une volonté plus élevée que la nôtre, est ce qui fait de notre volonté la nôtre. Mais ceci n'est pas réalisé une fois pour toutes : notre soumission au niveau plus élevé doit être constamment répétée, lorsque nous voyons que nous ne quittons jamais le niveau le plus bas. Notre liberté demande que nous reconnaissions tout ce qui la restreint.

° Voyez Douglas Fawcett, Zermatt Dialogues, p. 508, et Dorothy Sayers, The Mind of the Maker. Mlle Sayers indique que les bons personnages d'un romancier en deviennent indépendants, et vivent d'une vie propre qu'il est obligé de respecter.

bien qu'éternellement immergé ; chaque affirmation de liberté est éternellement respectée aussi bien qu'éternellement abandonnée. ×

C'est un mystère, non pas une absurdité. Car l'union de la séparation et de l'unité est partout apparente. Dans les branches le tronc devient multiple ; dans le tronc les branches s'unissent. Sans les nombreuses branches le tronc n'est pas un tronc ; sans le tronc les nombreuses branches ne sont pas des branches. Ma main n'est pas une main si elle n'est qu'une main. Croissance, éducation et expérience adulte me définissent de plus en plus, me démarquant de tous les autres ; cependant, tout ceci est accompli en me joignant aux autres. Je deviens distinct par appropriation de ce qui est commun à tous les hommes. En m'abandonnant au tout, j'acquies quelque chose à abandonner.

Ainsi s'accomplissent les conditions de l'amour. L'amour demande que l'aimé soit entièrement lui-même et entièrement libre ; et l'amour demande l'union avec l'aimé. + Dans le monde du temps ces conditions sont incompatibles, et l'amour est toujours en train de se détruire lui-même en détruisant les conditions de l'amour. Mais dans le monde intemporel elles se réalisent ensemble – la perfection de l'indépendance et de la capacité d'être ensemble ne s'annulent pas : elles se renforcent mutuellement. Dans l'Enfer, je veux absolument me trouver moi-même en moi, mais le temps me détruit ; dans le Ciel, je veux absolument me perdre en un Autre, mais l'éternité me préserve.



Sainte-Marguerite et le dragon

Église de Saint-Jean, Malte

× D'un côté, il y a l'Absolu qui est « une nuit où toutes les vaches sont noires », ou « l'antré d'un lion vers lequel mènent tous les chemins, et dont personne ne sort » ; d'un autre côté, il y a cela dont Bradley a écrit : « ce serait l'expérience entière, contenant tous les éléments en harmonie. La pensée serait présente en tant qu'intuition plus élevée ; la volonté serait l'idéal devenu réalité ; et la beauté, le plaisir et le sentiment vivraient dans cet accomplissement total. Chaque flamme de passion, chaste ou charnelle, continuerait à brûler dans l'Absolu inassouvie et intégrale... » *Appearance and Reality*, p. 172.

+ « J'ai mis ma main dans la nuit, une nuit, et ma main a touché ce qui n'était en vérité pas moi... »

C'était le flanc de ma femme avec laquelle je m'étais marié il y a des années, aux côtés de laquelle je m'étais étendu pendant plus de mille nuits et pendant tout ce temps, elle avait été moi, elle était moi ; je l'ai touchée, c'est moi qui la touchais et c'est moi qui étais touché. »

D. H. Lawrence, *New Heaven and Earth* ; voyez aussi son poème *Manifesto*, sur le même thème.

APPENDICE

À PROPOS DES DIAGRAMMES, ET DE CERTAINS ASPECTS DU SYMBOLISME

Une pratique d'un grand avantage dans la pensée créative est de développer l'imagination aussi près que possible de l'état de vision. Pour ceux qui visualisent déjà, ceci ne présentera aucune difficulté.

Rosamund E. M. Harding, *An Anatomy of Inspiration*, p. 27.

Le plus ancien mandala qui me soit connu est une soi-disant « roue du soleil » paléolithique, récemment découverte en Rhodésie... Des choses qui remontent aussi loin dans l'histoire humaine touchent naturellement aux strates les plus profondes de l'inconscient et permettent de saisir la dernière où le discours conscient se révèle tout à fait impuissant. L'inconscient ne peut être atteint et exprimé que par le symbole, raison pour laquelle le processus d'individuation ne peut jamais se faire sans le symbole. Le symbole est, d'un côté, l'expression primitive de l'inconscient, bien que, d'un autre côté, il soit une idée correspondant à l'intuition la plus haute produite par le conscient.

Jung, *The Secret of the Golden Flower*, p. 105.

Ceux qui ont une vision relativement directe des faits sont souvent incapables de traduire leurs visions en mots, alors que ceux qui possèdent les mots ont généralement perdu la vision. C'est en partie pour cette raison que la capacité philosophique la plus élevée est si rare : elle demande une combinaison de la vision et des mots abstraits qui est difficile à atteindre, et qui s'est trop rapidement perdue chez les quelques personnes qui l'ont pendant un temps réalisée.

Bertrand Russell, *The Analysis of Mind*, p. 212.

Si nous examinons les autobiographies des scientifiques dont les recherches ont été fructueuses, nous voyons que la pensée productive doit avoir une relation étroite avec la production artistique.

Jaensch, *Eidetic Imagery*, p. 41.

J'échoue à arriver à la pleine conviction que j'ai bien compris un problème, si je n'ai pas trouvé un moyen quelconque pour le désencombrer des mots.

Galton, 'Thoughts without Words', *Nature*, Mai 1887.

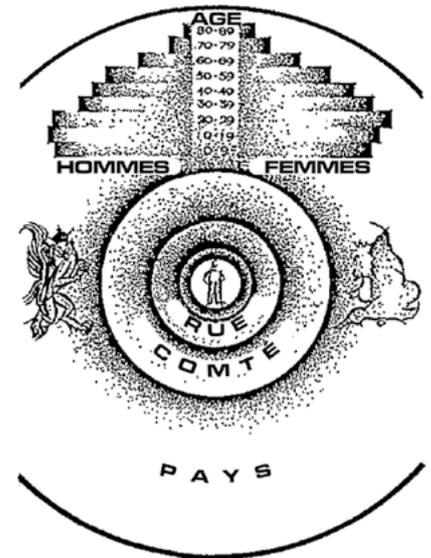
Un essai complet pourrait être écrit sur le danger de penser sans images.

Coleridge.

1. SUR L'USAGE DES SYMBOLES

Il y a quatre manières de représenter un objet graphiquement : (i) en le reproduisant à l'échelle (par exemple, une carte de l'Angleterre) ; (ii) en utilisant un symbole conventionnel (par exemple, un lion) ; (iii) en concevant un diagramme qui affiche un ensemble de relations semblable à un ensemble de relations à l'intérieur de l'objet (par exemple, un diagramme pour montrer comment la population d'un pays est distribuée relativement à l'âge et au sexe) ; (iv) en combinant (i) et (iii), de sorte que certaines des relations spatiales à l'intérieur de l'objet apparaissent aussi dans le diagramme, mais avec diverses modifications (par exemple, un diagramme des « régions » en lesquelles un Anglais se trouve °). Ce livre contient des exemples des quatre sortes, mais la troisième et la quatrième sont celles qui me concernent principalement ici.

De tels diagrammes ont deux usages : (a) focaliser l'attention et aider l'imagination en soulignant d'une manière frappante une certaine particularité de l'objet ; (b) arriver à au moins suggérer une nouvelle vérité à propos de l'objet ×. Ce qui veut dire qu'il peut y avoir des expressions du connu, ou des expressions tâtonnantes de ce qui est encore inconnu, ou les deux à la fois. Considérons cet exemple : j'observe le



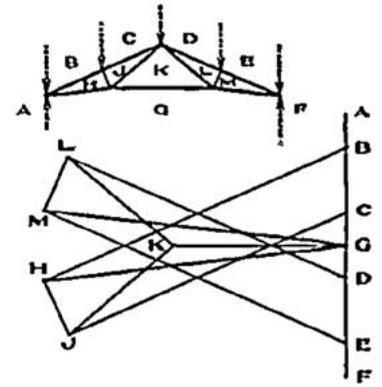
° Les anneaux de benzène de Kekulé fournissent un autre exemple de ce type mélangé.

× Dans son *Treatise on the Universal Algebra*, Whitehead décrit les mathématiques comme « l'organisation d'une série d'aides à l'imagination dans le processus du raisonnement. » Cf. Dorothy M. Emmet, *The Nature of Metaphysical Thinking*, p. 6.

comportement du train dans lequel je voyage, et ensuite pose un certain nombre de marques sur un morceau de papier, et (en oubliant tout à propos du train) je me mets à les élaborer selon certaines règles ; après un certain temps, en revenant au sujet du train, j'annonce avec confiance qu'il atteindra la frontière écossaise à environ quatre heures. Quand je vois que cette prédiction se révèle correcte, j'en conclus que le petit monde de la page de mon carnet, bien qu'il ne suggère en aucune manière des roues, des rails et de la vapeur, est néanmoins très intimement relié à ces choses. De même, quand je conçois des fermes de toit, je distribue les matériaux dans les parties réelles selon les longueurs relatives de certaines lignes d'un diagramme de forces ; et ma foi en l'analogie entre les forces (qui se mesurent en livres, disons, ou en tonnes) dans les fermes, et les lignes (qui se mesurent en centimètres) sur le diagramme, est si sûre que je suis prêt à risquer non seulement ma propre vie en allant sous le toit, mais les vies de tous ceux qui s'y aventurent. Semblablement, l'ordonnement de nos vies avec leurs besoins innombrables se déroule dans la croyance qu'il y a un parallélisme très détaillé et digne de confiance entre une séquence de bruits dans certains grands immeubles et le complexe des événements extérieurs, bien que cela dérouterait les fabricants de ces bruits s'ils devaient expliquer la nature du lien entre les lois de la syntaxe et celles de, disons, l'économie et la psychologie sociale. Même la phrase qui questionne la pertinence d'une analogie en tant que méthode est en elle-même imprudemment analogique : elle présume une proportionnalité entre elle-même et un aspect de la réalité.

En fait, certaines de nos analogies les plus parlantes et les plus utiles sont doubles ou même triples. Ainsi la terminologie d'une grande partie de la philosophie et de la psychologie implique une série de sons ou de signes sur le papier, qui représentent des schémas dans l'espace, qui à leur tour représentent ce qui n'est pas spatial. ° Des termes spatiaux comme « transfert », « introjection » et « répression » indiquent qu'une grande partie des procédés de la psychologie moderne implique au moins trois étapes – une étape verbale, une autre eidétique et une dernière relativement abstraite. Leur ordre et leur importance dépendent partiellement de la manière dont je donne libre cours à mes propres notions ou si j'apprends celles d'un autre, et en partie du fait que j'appartiens à ce qu'on appelle un type visuel ou verbal.

L'important est que ces approches indirectes nous mènent là, et qu'elles sont en fait la seule manière. « La création de signes », écrit M. Maritain, « est une marque de la prééminence de l'esprit, et l'instinct de l'intelligence a rapidement informé l'homme que les symboles le font entrer dans le cœur des choses – pour qu'il les connaisse. » × Ce qui est si indispensable et si pratique n'est pas sous-optimal, n'est pas un pis aller, n'est pas une malédiction qui pèse sur notre pensée, mais appartient à l'essence même de la pensée. * Dans la phraséologie de ce livre, la pensée elle-même, dans ses multiples modes d'opération, d'expression et de communication, est sujette à la loi du quelque part ailleurs : la méthode directe est bannie. Vous ne pouvez penser à propos de (a) qu'au moyen de (b) et (c) ; en fait, on pourrait dire que votre pensée à propos de (a) ne sera jamais complète à moins qu'elle n'inclue tout sauf (a). Considérons le



H. L. Hollingworth (*The Psychology of Thought*, pp. 4 et suivantes) définit la pensée comme l'usage de symboles, qui représentent des objets et des processus réels, entrant dans la résolution des problèmes. Les symboles peuvent être des mots, des nombres, des lettres, des diagrammes ou des objets réels représentant l'objet et les processus de pensée le concernant.

° On ne peut pas non plus loyalement y objecter que bien que l'expression soit doublement ou triplement métaphorique, l'expérience, ou le sens réel pour le confédéré, n'est rien de la sorte.

Comme Croce, Cassirer et Urban l'ont à leurs différentes manières déclaré avec insistance, il n'y a pas de dualité de l'expression et de l'expérience : le symbole n'est pas une marque externe. Nous ne connaissons pas « la véritable nature » des choses en dehors du langage ou des symboles, de sorte que nous pouvons contester nos symboles en bloc. Voyez Urban, *Language and Reality*, et Cassirer, *Substance and Function*.

× *Redeeming the Time*, p. 305.

* Pour une discussion très éclairante voyez *The Philosophy of Rhetoric* du Dr I. A. Richards, particulièrement les chapitres sur la métaphore et la maîtrise de la métaphore. Le Dr Richards, d'accord avec l'opinion de Shelley que « le langage est vitalement métaphorique », fait de la métaphore « le principe omniprésent du langage ». « La pensée », en fait, « est métaphorique, et procède par comparaison, et les métaphores du langage en dérivent. » Dans les sciences non exactes, la principale difficulté est de découvrir et de contrôler nos métaphores. Car « nous pensons de plus en plus au moyen de métaphores auxquelles nous professons ne pas nous fier. »

procédé du poète. En un sens, Jeremy Bentham avait le droit de qualifier la poésie de fausse représentation ; car, comme Aristote l'avait remarqué, elle est essentiellement un mode de diction qui se plaît à la métaphore. Mais les méthodes obliques et fantasques du poète, ses mondes surprenants en lesquels toutes sortes de choses peuvent arriver aussi longtemps qu'elles ne restent pas elles-mêmes, ne font que représenter faussement la réalité pour la présenter d'une manière d'autant plus mordante et fidèle : de sorte que Wordsworth avait entièrement raison de qualifier la poésie « de respiration et d'esprit le plus fin de toute la connaissance ». Et une des principales raisons de cette efficacité et de cette pénétration uniques est que la poésie exploite pleinement, en dehors de la loi du quelque part ailleurs, la loi de la récapitulation dite aussi (selon l'ancienne expression) des « signatures » : + chaque niveau hiérarchique illustre parfaitement les autres, † (et plus particulièrement l'autre membre de sa propre « Paire ») de sorte que le poète, qui trouve une Terre au Ciel et un Ciel sur Terre, est le Colomb des deux – le Colomb qui trouve les Indes occidentales en recherchant les Indes orientales. Et ce qui est vrai de la poésie est vrai, dans une certaine mesure, de toutes nos expériences verbales : sauf que, alors que dans la poésie nos métaphores sont patentes et délibérées, dans d'autres domaines – particulièrement dans les sciences et en philosophie –, elles sont pour leur plus grande part cachées.

Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'appréhension directe : l'artiste, l'amoureux et le mystique se rapprochent sans aucun doute de l'idéal d'immédiateté. Mais la voie vers le haut et les pics de l'expérience ineffable et la voie vers le bas et les plans inférieurs de la pensée discursive et de la communication sont pavées de symboles, d'analogies, de métaphores. Prétendre autre chose, imaginer que nous pensons plus directement que nous ne le faisons, c'est enlever toute valeur à la pensée. Ce que nous devons faire pour découvrir la sorte de « diagramme » le mieux adapté aux affaires à notre portée, est de compléter cette variété avec autant d'autres que possible, dans un souci de clarté et de correction mutuelles. Car il est évident que chaque mode – qu'il soit verbal, mathématique, graphique, ou n'importe quel autre – a sa propre manière de nous égarer, et peut le faire avec toute l'aide et les modifications que les autres peuvent lui apporter. Bertrand Russell indique, par exemple, « combien il est nécessaire d'éviter de présumer un parallélisme trop étroit entre les faits et les phrases qui les soutiennent. Contre de telles erreurs, le seul garde-fou est d'être capable, de temps en temps, d'écarter les mots pendant un moment et de contempler les faits plus directement par l'intermédiaire d'images. Les avancées les plus sérieuses dans la pensée philosophique résultent d'une telle contemplation comparativement directe des faits. » ° Les systèmes de symboles sont nos instruments, et ils ne sont fautifs que quand nous en faisons un mauvais usage, en essayant de scier avec des marteaux et de marteler avec des scies. Nous ne pouvons pas construire l'arche de la vérité avec uniquement un tournevis : tous les outils dans la trousse sont nécessaires. ×

+ Nous rejetons comme fantastique la doctrine des signatures proposée par l'école de Paracelse et de Boehme, mais qu'est-ce que notre science sinon une exploitation plus complète du même principe ? Si les étoiles et les nébuleuses n'écrivent pas de signatures visibles dans nos observatoires, toute notre astronomie perd sa valeur.

† Sur « l'incarnation » d'un niveau par un autre, voyez l'appendice B du A Course in Philosophy de George P. Conger.

« En Dieu seul », écrit Maritain, « la vie intellectuelle ne fait aucun usage de signes. Il se connaît Lui-même, il connaît toutes choses, par Sa propre essence. » Pour nous, d'un autre côté, « le signe est la clé de voûte de la vie intellectuelle. » Redeeming the Time, pp. 194-5.

« C'est dans et par les symboles que l'homme, consciemment ou inconsciemment, vit, travaille et a son être », dit Carlyle. « Dans le symbole propre... il y a toujours, plus ou moins directement et distinctement, une certaine incarnation et une révélation de l'infini ; l'infini est fait pour se mélanger avec le fini, pour devenir visible et pour ainsi dire, atteignable à cet endroit... Par les symboles, en conséquence, l'homme est guidé et commandé, rendu heureux ou misérable... qu'est-ce qu'un homme sinon un symbole de Dieu ; tout ce qu'il fait n'est-il pas symbolique ? » Sartor Resartus, III. 3.

° The Analysis of Mind, p. 212. Cf. le Tractatus Logico-Philosophicus de Wittgenstein pour une discussion classique du lien entre syntaxe et faits externes, et de l'ineffabilité de ces derniers en dehors d'une certaine médiation de ce genre.

× Cf. Herbert Read, Education Through Art, p. 54 : « Plus une pensée (conceptuelle) de ce genre s'élève haut dans l'échelle de l'inventivité ou de l'originalité, plus elle semble recourir directement à l'imagerie, en en exceptant toujours la considération purement abstraite des " universaux ". »

2. À PROPOS DE LA VISUALISATION ET DE LA VERBALISATION

Il y a une controverse bien éculée concernant la part que l'imagerie (olfactive et gustative, motrice, kinesthésique et thermique, aussi bien que visuelle et auditive) joue dans la pensée ; certains vont jusqu'à dire en fait que la pensée est possible sans aucune image. * Je pense qu'il est, cependant, assez clair qu'il y a de vastes différences entre les types d'imagerie qui sont naturellement employés par différentes personnes dans des circonstances externes similaires – chaque sorte de sensation a son imagerie correspondante, et pour chacune il y a des spécialistes.

Dans la première enfance, nombre d'entre nous avaient un pouvoir étonnant de « voir » des objets absents aussi clairement que s'ils étaient présents, mais cette imagerie eidétique s'évanouit généralement pendant l'adolescence. ⊕ Des autorités tendent à considérer la sorte d'imagerie et de pensée principalement visuelles comme étant un mode primitif propre au sauvage, aux enfants et aux adultes qui rêvent – un mode que, dans l'état de veille normal, une personne civilisée a remplacé par une mécanique verbale, au moins en grande partie. C'est sans doute vrai dans les grandes lignes, mais il faut tenir compte du fait que nombre (si ce n'est la plupart) des écrivains philosophes et psychologues sont anormalement « verbaux » : ce sont des utilisateurs de mots par inclination et par habitude professionnelle, et il n'est pas invraisemblable d'imaginer que leur pratique de la pensée abstraite ait détérioré la faculté de visualiser qu'ils avaient eue autrefois. † En ce cas-là, il serait vain d'attendre d'eux une appréciation loyale du rôle créatif que la pensée visuelle joue, ou pourrait jouer, dans tous les domaines – y compris le leur. « Je hasarde la conjecture qu'Eddington était très capable de visualiser depuis toujours », écrivait Susan Stebbing, comme si elle accusait ce grand homme de s'adonner à la drogue, ou d'un péché encore pire. φ Elle aurait au moins pu considérer la possibilité d'une certaine connexion entre les habitudes de pensée ° confessées d'Eddington et son génie indubitable. Car il y a, après tout, de nombreux cas semblables, dont le mieux connu est celui de Lord Kelvin, qui admettait qu'il ne pouvait rien comprendre de ce dont il ne pouvait pas se faire un modèle. Il se pourrait bien que, comme Miss Emmet l'a suggéré, × les innovateurs scientifiques s'adonnent en grande partie à la pensée concrète plutôt qu'abstraite. Parmi les créateurs artistiques de premier plan, la tendance eidétique n'est pas moins marquée. Le Dr Rosamund Harding + a montré que Shelley, Coleridge, Charlotte Brontë, Dickens, Thackeray et Elgar se sont tous adonnés à l'imagerie visuelle – et une imagerie si vivante qu'elle ressemblait parfois, comme dans le cas de Shelley, à des hallucinations ; quant à Blake, Gilchrist consigne qu'il aurait pu convoquer Moïse, David ou Jules César et leur demander de s'asseoir devant lui, et qu'il les aurait dépeints comme s'ils avaient été réellement présents. Il est possible que Jaensch exagère quand il dit que ceux qui conservent la disposition eidétique primitive dans leur vie adulte tendent à appartenir à cette classe « intégrée » (qui ne distingue pas précisément entre les percepts et les concepts) – une classe de personnes qui englobe tous les types mentalement créatifs, artistiques et scientifiques ; • mais à tout le moins on ne prend pas de risque à dire que l'imagerie eidétique et les méthodes

* Autour de 1900, Alfred Binet jeta le doute sur la doctrine que la pensée consiste nécessairement en la manipulation d'images ; plus tard, les recherches de K. Bühler tendirent à confirmer les « pensées sans image » de Binet. Nombre de psychologues en sont venus à la conclusion que les images n'apparaissent que quand la pensée est en difficulté.

⊕ Les images, dit Jaensch, « sont toujours vues au sens littéral. Elles ont cette propriété de nécessité dans toutes les conditions, et la partagent avec les sensations. » Eidetic Imagery, p. 2. Un travail pionnier sur ce sujet a été fait par Galton (Inquiries into Human Faculty and its Development) ; voyez aussi G. Murphy, Historical Introduction to Modern Psychology, pp. 437 et suivantes ; McDougall, The Energies of Men, p. 248 ; Charles Fox, Educational Psychology, p. 86.

† Voyez H. Wildon Carr, Changing Backgrounds in Religion and Ethics, pp. 133 et suivantes, pour l'importance inhabituelle accordée à la vision et à la visualisation par un philosophe : mais Carr était venu à la philosophie à partir de la City. Mr Wyndham Lewis dit aussi (Time and Western Man, pp. 7, 8) que c'est « au service des choses de la vision » que ses idées se mobilisèrent. Il définit sa position philosophique comme « une position professionnelle », appropriée à un peintre.

φ Philosophy and the Physicists, I. 3.

° Par exemple : « quand je pense à un électron, il surgit dans mon esprit une petite boule, dure et rouge... » (The Nature of the Physical World, Introduction.)

× The Nature of Metaphysical Thinking, p.88.

+ An Anatomy of Inspiration, pp. 27 et suivantes. Cf. J. E. Downey, Creative Imagination, et Herbert Read, Education Through Art, pp. 42 et suivantes. Ce dernier écrit : « Ce que je suggère maintenant, en opposition à la totalité de la tradition logique ou rationaliste, c'est qu'il existe un mode visuel concret de « pensée », un processus mental qui atteint son efficacité la plus élevée dans la création de l'œuvre d'art. » (p. 70). « Quand vous décrivez une chose », écrivait Tchekhov à Gorky, « vous la voyez et la touchez avec vos mains. C'est cela la véritable écriture. »

• Eidetic Imagery, pp. 108-9.

de pensée par visualisation, bien qu'elles soient sans doute primitives et d'une application limitée, sont des outils indispensables dans les domaines principaux des activités humaines. φ

M. Bertrand Russell nous raconte que quand il veut se rappeler un visage, il doit se le décrire à lui-même tout en le regardant, de sorte que plus tard, en se rappelant les mots de son inventaire, il peut se rappeler ce visage. † Il semblerait que l'imagerie visuelle fasse abstraction à partir de la vision, et que l'imagerie verbale le fasse à partir de l'imagerie visuelle, tandis que certains voudraient que nous allions à un troisième stade encore plus atténué, où la pensée serait purifiée de toutes les images, quelles qu'elles soient. Il ne peut pas y avoir de doute, bien sûr, que pour de nombreuses fins le langage et le nombre aient de grands avantages sur les modes de pensée par image plus primitifs et concrets, de la même manière qu'un marteau a le dessus sur un poing nu ; mais il ne peut pas non plus y avoir de doute que, de même que le marteau a besoin de la main et ne la supprime absolument pas, les façons de pensée verbales se fient de même aux modes de pensée visuels et ne les remplacent pas. L'idéal est une main primitive sans spécialisation, saisissant un outil moderne et délicatement adapté de manière telle qu'ils agissent ensemble comme s'ils étaient un seul organe. À peu près de la même manière, la façon de penser la plus adéquate est, comme celui qui la pratique, aussi bien démodée qu'à la page, aussi bien dépassée qu'en avance de son temps.

3. LA MÉTHODE GRAPHIQUE APPLIQUÉE À LA PHILOSOPHIE

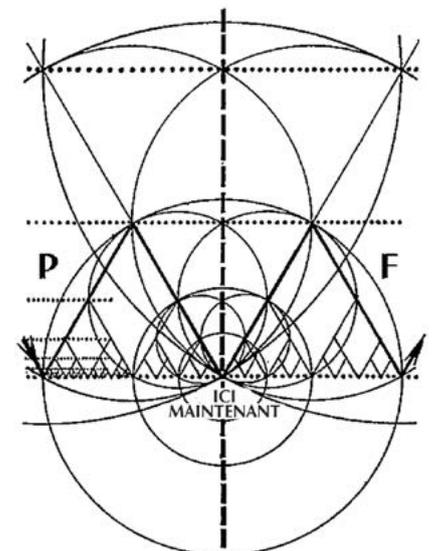
D'un certain point de vue, ce livre peut être décrit comme une expérimentation dans l'application des méthodes graphiques à une série limitée de problèmes en épistémologie et en cosmologie. Ceux de mes lecteurs qui sont principalement verbaux seront à peine intéressés par les diagrammes, mais le reste les trouvera, je l'espère, utiles sinon éclairants. En tout cas, quels que soient les mérites que ce livre peut avoir ils sont très largement dus aux outils avec lesquels il a été construit : j'ai réalisé que le diagramme est un instrument qui permet un usage sensible, et qu'il est digne de respect et d'étude. J'ai fréquemment été étonné de constater que ce qui semblait être, au début, une faille dans l'outil était en réalité une inaptitude chez son utilisateur. D'un côté, j'ai vu qu'un aspect des faits que je ne pouvais pas incorporer dans le diagramme avait fini par se révéler de toute façon sans valeur ; d'un autre côté, j'ai vu qu'une caractéristique bizarre et incohérente du diagramme pouvait révéler une intéressante indication vers un certain aspect des faits, que j'avais jusqu'ici négligé. (Par exemple, la figure pyramidale, qui au début n'était pas davantage qu'un moyen évident et en fait commun d'indiquer les relations du tout et de la partie, des niveaux d'organisations subordonnés et supérieurs, révéla lors d'une étude ultérieure toutes sortes de subtilités inattendues. Elle conduisit, et même fit allusion à (a) la double route de la communication hiérarchique, par l'intermédiaire d'un supérieur commun, et du rang le plus bas des inférieurs ; (b) au principe de la limitation numérique ; (c) à la disposition régionale des observateurs mutuels d'après leur statut hiérarchique ; (d) à leurs relations temporelles ; etc. Une expérience de ce genre suggère que certains des défauts de ce livre pourraient être dus à

φ Voyez *British Journal of Psychology*, xv, pp.99 et suivantes ; xviii. p. 1 et suivantes ; pour un compte rendu à propos de l'imagerie eidétique par Gordon W. Allport, et une discussion sur le rôle de l'image visuelle dans la pensée, par T. H. Pear.

† *Outline of Philosophy*, p. 195.

Dans *The Psychology of Day Dreams*, J. Varendonck fait de l'usage des mots une mesure de la conscience : l'imagerie visuelle est une marque d'états moins conscients. C'est vrai, je le pense, seulement sur la moyenne. Par exemple, ma femme rapporte que, quand elle s'endort, mais pas à d'autres moments, elle peut « voir » des fleurs, des paysages, avec la plus grande clarté. D'un autre côté, bien sûr, les mots jouent vraiment un rôle important dans de nombreux rêves. « Je crois qu'une étude sérieuse de la meilleure méthode pour développer et utiliser cette faculté (de visualisation), sans préjuger de la pratique de la pensée abstraite en symboles, est un des nombreux desiderata pressants de la science encore mal définie de l'éducation. » Galton, *Inquiries into Human Faculty*, p. 114.

Bien sûr les diagrammes, comme les mots et les chiffres, peuvent commencer à égarer sérieusement ou deviennent absurdes quand on attend beaucoup trop d'eux. Un exemple célèbre est celui de l'ars magna de Raymon Lull, c'est-à-dire l'art universel de la découverte au moyen de méthodes mécaniques comme la réduction des différentes sortes de substances et d'attributs à des symboles alphabétiques, qui sont alors manipulés avec l'aide de figures géométriques, de couleurs, et de cercles en carton tournants : de cette manière, on explore toutes sortes de combinaisons possibles.



la timidité plutôt qu'à une audace excessive dans l'usage de ses propres méthodes.)

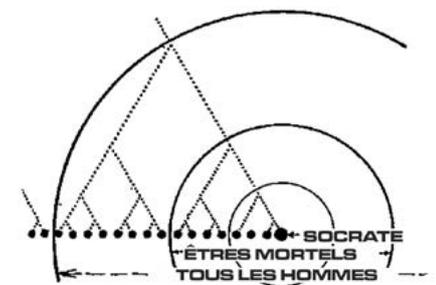
Ce n'est pas pour rien, donc, que le sculpteur Henry Moore appelle une de ses images Dessin en tant que Moyen d'Engendrer des Idées. Je ne vois pas de raison pour laquelle la méthode graphique ne développerait pas (à condition d'être soumise à toutes sortes de vérifications et garanties) une logique plus définie propre, et deviendrait un instrument de pensée nouveau, ne serait-ce que supplémentaire. ° Il n'y a certainement pas de manière *a priori* d'établir la question : c'est seulement en faisant une tentative sérieuse et prolongée pour développer l'instrument que nous pourrions espérer découvrir quelles sont réellement ses possibilités. Après tout, les nombres ont été en usage pendant des millénaires avant que quelqu'un suspecte qu'ils avaient un rapport avec, disons, la différence entre le rouge et le jaune, ou dans l'économie générale de la nature. Et qui pourrait avoir prévu que les sifflements, les grognements, et les glapissements et les braillements du proto-homme, étaient destinés à se développer et à devenir le divin langage de Platon et de Shakespeare, ou à fournir un mot de passe pour accéder aux régions les plus sublimes de l'univers ? Peut-être que dans des milliers de planètes sur d'autres étoiles, le langage des formes s'est déjà avancé aussi loin que notre langage de bruits.

Si la présente tentative de mettre la méthode graphique à de nouveaux usages était isolée, elle pourrait bien être rejetée en tant qu'idiosyncrasie. Elle fait cependant partie d'un mouvement général. Récemment, il y a eu un grand éveil de l'intérêt pour les aides visuelles, particulièrement dans l'éducation et la publicité. Les symboles Isotypes magnifiquement conçus et ingénieusement appliqués sont fameux et ils le méritent : × ils peuvent montrer d'un coup d'œil ce qui, décrit verbalement, remplirait des pages imprimées, et grâce à eux des faits et des chiffres qui auraient été autrement ennuyeux deviennent frappants et mémorables, aussi bien qu'un délice pour l'œil. Un exemple très différent d'une spatialisation fructueuse est l'usage des cartes perforées, poinçonnées de différentes manières, pour consigner des statistiques diverses, de sorte que ces cartes peuvent être triées à la machine : encore une fois, on épargne beaucoup de temps. La valeur du diagramme dans l'enseignement de la grammaire, de la logique formelle, * et d'autres sujets non visuels, est en train d'être reconnue, et dans la dernière décennie, ou les deux dernières, il y a eu de nombreuses expérimentations dans l'illustration diagrammatique de livres populaires sur toutes sortes de sujets. On ne manque pas non plus d'exemples de la sorte de diagramme qui m'intéresse particulièrement ici. La prose vivante de Bergson, en elle-même si riche de métaphores et d'analogies spatiales, est de plus renforcée par certaines figures éclairantes pour montrer la relation de la sensation, du souvenir, du corps, etc. + Le Dr Stanley Cook, dans sa Rebirth of Christianity, illustre nombre de processus de l'histoire et du développement individuel par une série de simples schémas, qui ne font pas plus que rendre explicite l'imagerie que nous utilisons naturellement : ainsi, en addition aux cycles de l'histoire, il y a ses spirales, où l'ancien réapparaît sous une nouvelle forme plus élevée, ses vagues périodiques, ses oscillations

° Il n'y a pas de doute qu'un tel développement signifierait que le symbole spatial s'est de plus en plus éloigné du fait concret. Cassirer (Substance and Function) distingue trois stades dans le développement des signes : (1) le stade représentatif – le mot ou le signe est un double magique de la chose ; (2) le stade analogique – le signe est une sorte de modèle ; (3) le stade symbolique – le signe, qui n'est plus un modèle, a complètement perdu son lien avec la chose. Et ce dernier est l'idéal scientifique. Mais (pourrait-on y ajouter) l'homme ne vit pas par la science uniquement, dans un monde qui se glorifie de sa déliquescence et de sa vacuité. Ce dont il a besoin est de la plus grande variété possible de symboles, ayant toutes les nuances du détachement par rapport au fait ou à la chose. Il aime son univers fort aussi bien que faible, net autant que flou.

× Voyez Otto Neurath, International Picture Language, the First Rules of Isotypes, et Modern Man in the Making ; et aussi Lancelot Hogben, From Cave Painting to Comic Strip – une histoire de la communication au moyen de symboles visuels.

* Par exemple, le syllogisme : « Tous les hommes sont mortels ; Socrate est un homme ; de ce fait Socrate est mortel » implique un schéma régional.



+ Voyez Matter and Memory, pp. 128, 170, 184, 197, 211. Dans son Introduction to Metaphysics, Bergson préconise l'usage d'une riche imagerie spatiale, pour nous aider à revenir des mots à l'expérience immédiate.

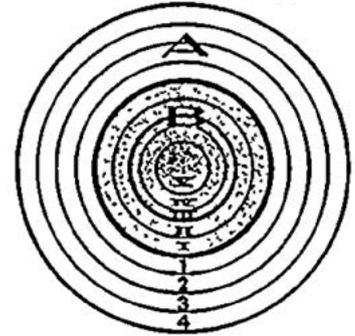
pendulaires ; des systèmes concentriques, et des branchements en forme d'arbres, donnent une expression naturelle aux processus du développement génétique et logique. J. W. Dunne a lui aussi réduit, d'une manière plutôt différente, l'ordre temporel à un ordre spatial par une série de diagrammes. ° La structure de la psyché jungienne a été traduite en une série de diagrammes quelque peu élaborés, qui ont eu la bénédiction de Jung lui-même. × Et même Dieu n'en est pas immunisé : Miss Sayers a, avec un succès remarquable, confirmé et étendu l'utilité de l'ancien symbole triangulaire de la Trinité. ⊕ Il y a foule d'autres exemples. Comme W. MacNeile Dixon le dit, l'intellect veut voir des choses : son langage à propos de lui-même est celui de la vision. « Le visible et l'intelligible sont, en fait, des termes virtuellement interchangeable et synonymes. » La lumière de la raison ou de l'intellect illumine, et rend lucide et clair ce qui était obscur ou dans le noir. « Comme la géométrie traite d'espaces figurés, de contours aigus, d'images, de diagrammes et de schémas, la vie mentale la plus claire est celle du géomètre, à laquelle les sciences et la philosophie aspirent... » « L'esprit humain n'est pas, comme des philosophes voudraient nous le faire penser, une salle des débats, mais une galerie d'images. Tout autour nos analogies y sont suspendues... Les prophètes, les poètes, les dirigeants des hommes sont tous des maîtres de l'imagerie, et par l'imagerie il captivent l'âme humaine. La science n'échappe pas non plus à cet entremêlement. » •

L'histoire de la fabrication d'images cosmologiques remonte aux temps paléolithiques, et comprend les schémas concentriques ou spiraux que les aborigènes australiens inscrivent sur leurs churingas – les objets qui contiennent l'ancêtre premier et les âmes des non nés ; les dessins en spirale semblables faits sur le sable par les Indiens Pima de l'Arizona, qui disaient représenter l'émergence de leurs ancêtres dans le monde physique ; † les labyrinthes de nombre d'anciens peuples ; le symbolisme cosmique élaboré de l'autel du feu védique ; ϕ les diagrammes sacrés du Livre des Changements chinois ; la planification rituelle, non seulement des villes, ◇ des temples et des palais chinois, mais de tous les détails des rituels impériaux, sur des principes cosmiques ; les usages graphiques de la sorcellerie, de la magie et de l'astrologie...

(Mais plus étranges encore et sans aucun doute plus anciens que tous les diagrammes humains, il y a ceux des abeilles. Le professeur von Frisch a décrit comment une abeille ouvrière, ayant trouvé une source de nectar, informe les autres ouvrières quant à sa localisation. L'abeille accomplit, sur le mur vertical d'un des rayons de la ruche, une danse qui a la forme d'un huit. L'inclinaison de la figure relativement à la gravité indique la direction de la source de nectar relativement au soleil ; tandis que la vitesse de la danse, le nombre et la taille de ses boucles, et la distance qui les sépare, sont des signes de la distance qui sépare la source de nectar de la ruche. L'abeille à miel, utilisait, semble-t-il, un langage-diagramme élaboré et très pratique longtemps avant que le premier mot ait été prononcé sur terre.)

° The Serial Universe

× Jolan Jacobi, The Psychology of C. G. Jung : le diagramme suivant est un spécimen des diagrammes du Dr Jacobi.



Clé : 1 sensation, 2 sentiment, 3 intuition, 4 pensée ; I matériaux oubliés, II matériaux réprimés, III émotions, IV irrptions à partir de V, V partie de l'inconscient collectif qui ne peut pas être rendue consciente ; A. Sphère de la conscience, B. Sphère de l'inconscient.

⊕ The Mind of the Maker.



• The Human Situation, pp. 65-6, 306.

† W. H. Matthews, Mazes and Labyrinths, pp. 153-4.

ϕ Satapatha Brahmana, VI-X.

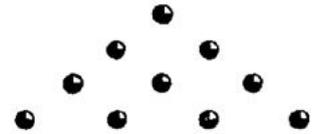
◇ Par exemple, Pékin, cartographiée au XVe siècle. Au centre de la cité principale rectangulaire, il y avait la Cité impériale des fonctionnaires de l'Empereur, au centre de la Cité impériale la Cité interdite, au centre de la Cité interdite le trône du Dragon où seul le Fils du Ciel pouvait s'asseoir, cœur non seulement de la cité concentrique, mais de la totalité de l'Empire. En dehors de tout ceci, l'établissement et l'orientation de la cité étaient établis en accord avec les règles de la géomancie, et chaque détail de sa planification avait une signification occulte.

4. LES DIAGRAMMES ET LA PSYCHOLOGIE

Il est commun de constater que, dans un symbole-image apparemment banal ou absurde, il y a des significations secrètes, mais inépuisables, de grandes puissances psychiques, des vérités indéfinies qui sont d'une certaine manière capturées et détenues en sécurité comme si elles étaient dans une prison magique et miniature. ◊ Qui n'a pas ressenti la fascination des « carrés magiques » et de leurs propriétés mathématiques particulières, des pentacles de la tradition ésotérique, des rites mystiques d'Euclide – ce frisson indescriptible issu de l'appréhension d'un monde de vérité condensé en une formule, comme une édition de poche de l'*Encyclopaedia Britannica* ? C'est un fait très curieux, et cependant très compréhensible, que la tradition ait dû faire de la tétraktys pythagoricienne, basée sur le dix, un des dons les plus précieux faits par les anciens à l'humanité. ° Les explications que les passionnés des diagrammes mystiques ont à offrir sont particulièrement vagues ; en fait l'efficacité psychologique et le contenu intellectuel manifeste sont ici souvent inversement proportionnels. Qui, en exceptant leur auteur, peut tirer un vrai sens du compte rendu fait par Yeats de la « Grande Roue » et des autres figures de 'A Vision' ; et qui nierait qu'ils sont tout d'une pièce avec le génie du poète ? × Des plus instructifs est le compte rendu de Joanna Field à propos de certains dessins spontanés qui semblaient jeter une lumière sur les lieux sombres de l'existence. Elle écrit : « Des images émergeaient qui avaient un sentiment de profondeur et de stabilité particulier, et qui bannissaient tout désir du passé parce qu'elles me faisaient ressentir que je le possédais encore. » Ces images franchissaient l'abîme entre l'expérience concrète et la connaissance abstraite ; elles avaient « l'éclat et la réalité de l'expérience vécue » sans son isolement ; elles liaient le passé et le présent. « Je n'eus jamais à m'arrêter et dire, tout ceci est réellement très vrai et intéressant, mais qu'est-ce que cela a à voir avec moi ? – car, d'une certaine et curieuse manière, elles étaient moi. » * Nous sommes dans la nécessité psychologique de trouver nos propres images vitales. L'expérience de Miss Field fut que, bien que ses efforts délibérés pour réfléchir aux problèmes de sa vie aient échoué, « c'était ces images méprisées qui rendaient possible une vie sensible et ordonnée, et pas du tout le raisonnement ». +

Nous tombons sur des schémas rectificateurs de vie de ce genre, en découvrant leur pouvoir « par accident » ; et il y a une certaine vertu dans cette liberté à produire depuis les profondeurs de la psyché ces variations sur les symboles universels qui conviennent à notre condition d'individus. L'Orient, et le bouddhisme en particulier, laisse moins de place à la chance, et est plus systématique. La magie – à la fois blanche et noire – implique l'usage de nombreuses sortes de diagrammes ; des schémas concentriques élaborés, connus sous le nom de *kyilkhors* ou mandalas, sont des accessoires importants de la contemplation religieuse. Dans le Tibet de notre propre génération le novice passe des années à apprendre l'art de faire et d'utiliser les mandalas. † Et en fait, dès que nous nous mettons à sa recherche, nous voyons qu'il y a une branche mince, mais pérenne de la même tradition en Occident. Le cercle en tant qu'image du divin apparaît chez Platon, Aristote, Saint Augustin, et de nombreux autres ; et parmi les fameux « mandalas » occidentaux, il

◊ Yeats prit une fois du chanvre indien avec un groupe de gens à Paris, et à cette occasion un homme courut vers lui « avec un morceau de papier sur lequel il avait dessiné un cercle avec un point dedans, et pointant dessus avec son doigt il s'écria : « Dieu, Dieu ! » Un certain mystère incommensurable lui avait été révélé, et ses yeux brillaient. » Quelque part ailleurs dans le même livre, Yeats écrit : « Tout art qui n'est pas simple façon de raconter des histoires, ou simple description, est symbolique, et a le but de ces talismans symboliques que des magiciens médiévaux faisaient avec des couleurs et des formes complexes, en demandant à leurs patients de réfléchir dessus quotidiennement, et en les gardant avec un saint secret ; car l'art prend au piège, en des formes et des couleurs complexes, une partie de l'Essence divine. » (p. 183)



La tétraktys de la dizaine : de même que 16 est le carré de 4, 10 est le triangle de 4.

° Voyez Burnet, *Early Greek Philosophy*, pp. 100 et suivantes. On dit que la tétraktys était particulièrement vénérée parce qu'elle représentait le mode de progression à partir de l'Un. En ce cas, ce n'est pas un accident que tant de diagrammes de ce livre lui ressemblent.

× Les métaphysiciens étaient particulièrement amateurs de « géométrie poétique », à la manière du « Let man's Soule be a Sphaere... » de Donne ('Goodfriday, 1613. Riding Westward') et des vers fameux de Vaughan : « J'ai vu l'éternité l'autre nuit comme un grand anneau de lumière pure et infinie ». Cf. Christopher Hervey (*The School of the Heart*, X) : « Seule la Trinité qui l'a fait peut suffire au vaste cœur triangulaire de l'Homme » ; et Thoreau (Walden, 'Economy' : « Les étoiles sont les sommets d'on ne sait quels merveilleux triangles ! » Dans un de ses diagrammes cosmologiques, Robert Fludd avait mis le Soleil comme sommet d'une pyramide hiérarchique, représentant le Soleil recevant « l'exhalaison pyramidale » des choses du dessous, et les nourrissant à son tour de sa propre substance vitale. Voyez Denis Saurat, *Milton, Man and Thinker*, p. 265.

* *An Experiment in Leisure*, pp. 151 et suivantes, 190 et suivantes, 233. Miss Field décrit plus loin de telles images (p. 194) comme « ces dieux aux deux visages qui franchissent l'abîme entre ce qui est exprimé et ce qui est ressenti, entre le visible et l'invisible, entre l'esprit et la chair, et qui le franchissent parce qu'ils sont un signe visible et extérieur d'une expérience intérieure et privée. »

+ Mais Jung indique que « la simple exécution des images n'est pas tout ce qui est requis, il est nécessaire de plus d'avoir une compréhension intellectuelle et émotionnelle de celles ; elles doivent être intégrées consciemment, rendues intelligibles, et être moralement assimilées. » L'effet est un changement dans la personnalité consciente, un changement qui « élève le sentiment de la vie et en maintient le flux » *Modern Man in Search of a Soul*, pp. 82-3.

† Heinrich Zimmer, *Kunstform und Yoga im Indischen Kultbild* ; David-Neel, *With Mystics and Magicians in Tibet*, pp. 158, 225, 241 ; Wilhelm and Jung, *The Secret of the Golden Flower*, pp. 96 et suivantes ; Jung, *Collected Papers on Analytical Psychology, The Integration of the Personality*, et Jacobi, *The Psychology of C. G. Jung*, pour de nombreuses illustrations ; voyez aussi Jung, *Psychology and Religion*, pp. 66 et suivantes, 72 et suivantes, 106.

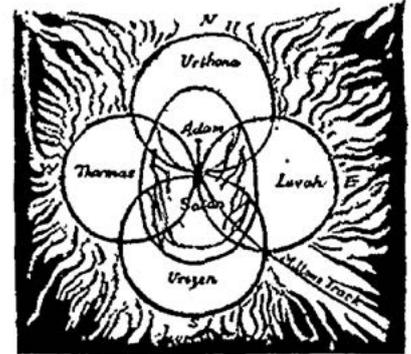
y a la vision de Saint Jean de la Cité sainte et la rose mystique de Dante. Le vaste système des émanations concentriques des néoplatoniciens et des gnostiques, et les schémas mystiques des écrivains comme Denys l'Aréopagite, φ ont la même configuration générale ; et, parmi les derniers mystiques européens, Boehme, ø Benoît de Canfield, ⊗ et Blake nous en fournissent des exemples. Encore plus significative est la découverte faite par Jung que des Européens modernes, qui ne savent que peu de choses sinon rien de ces traditions, tendent non seulement à rêver de manière répétée de schémas en forme de mandalas, mais leur attachent aussi la plus grande signification : souvent ils évoquent des sentiments de « la plus sublime harmonie ». Jung a étudié plusieurs centaines de ces mandalas spontanés – ils sont son « souci presque quotidien » – et il croit qu'ils aident à exprimer un stade important de l'intégration de la psyché. Le propre compte rendu du patient à propos du diagramme est d'habitude vague – il semble représenter, d'une certaine manière indéfinie, la totalité de l'homme, et l'union du microcosme avec le macrocosme. Il est ressenti comme cosmologique. Les personnes qui ne peuvent pas accepter sans critique les images religieuses traditionnelles de l'univers, et qui sont néanmoins perdues et misérables sans une chose de cette sorte, ont la capacité au moyen de ces diagrammes numineux de se trouver elles-mêmes et de faire la paix avec l'univers. Bien qu'on puisse ne pas penser à lier le cercle le plus extérieur avec le Dieu transcendant, ou le Centre avec le dieu immanent, bien qu'aucune explication ne soit offerte, les associations psychologiques ne sont cependant pas complètement manquantes. Ainsi M. Herbert Read a vu que, dans un certain nombre de schémas en forme de mandalas réalisés spontanément par des enfants d'école, les schémas les plus organisés se révélaient être l'œuvre des enfants les plus intégrés. °

Je n'ai pas de doute qu'il y ait ici pour nous une tendance à lire une grande partie de nos théories chéries dans les faits plus que cela n'est justifié ; mais quand toutes les déductions ont été faites à ce sujet, les preuves cumulatives de la puissance de ces diagrammes restent impressionnantes. À mon opinion, ils sont psychologiquement valables parce qu'ils sont cosmologiquement valables : ils ne sont subjectivement puissants que pour la seule raison qu'ils sont objectivement vrais. Car leur fonction est précisément d'exprimer l'union la plus intime du moi microcosmique avec le non-moi macrocosmique. (La vision d'Edward Maitland en fournit un exemple inhabituellement explicite : « Je me suis vu en train de traverser une succession de sphères ou de ceintures... l'impression produite étant celle de monter une vaste échelle s'étendant de la circonférence d'un système vers le centre de celui-ci, système qui était à la fois mon propre système, le système solaire, et le système universel, les trois systèmes étant à la fois divers et identiques. ») * En fait, ce livre-ci peut être décrit comme une tentative de montrer que le mandala a une base profonde et factuelle (que la science moderne a fait beaucoup pour renforcer) et qu'il est capable de pourvoir aux besoins de la tête autant qu'à ceux du cœur. Ou, pour parler de manière plus personnelle, cette entreprise qui est la mienne est une « rationalisation » assez méthodique de certaines images survenant de mon « inconscient » : seulement on doit y ajouter que ni les images ni leur source ne sont une propriété

φ [The Divine Names](#), V. 6.

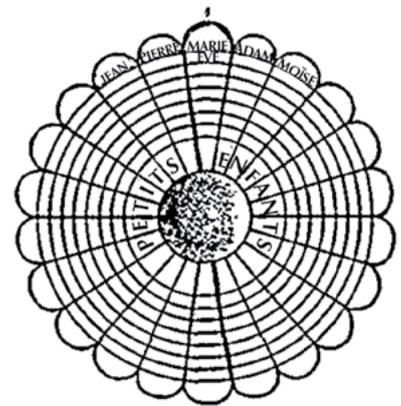
ø [Answers to the Forty Questions of the Soul](#).

⊗ [The Rule of Perfection](#), contenant un diagramme de trois cercles concentriques, montrant trois degrés de la volonté divine : les cercles représentent la vie active, la vie contemplative et la vie suréminente.



Une esquisse de l'illustration de Blake pour Milton, II. 38. Elle est pratiquement identique à certains des diagrammes précédents de ce livre.

° [Education Through Art](#) pp. 184 et suivantes.



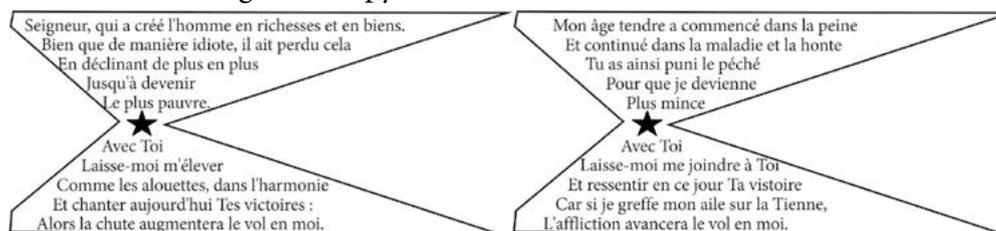
Une interprétation (d'après Gardner) de la Rose mystique du Paradis, d'après le [Paradiso](#) de Dante. À droite il y a les Bénis de l'Ancienne Loi ; à gauche les Bénis de la Nouvelle Loi ; au centre le Jaune de la Rose sempiternelle. Les enfants occupent l'anneau le plus intérieur, et les plus grands saints l'anneau extérieur : ici, une fois de plus, le statut est une question de distance.

* Edward Maitland, Anna Kingsford, [Her Life, Letters, Diary, and Work](#) (cité dans [The Secret of the Golden Flower](#), p. 102) par Wilhelm et Jung.

privée. Leur importance universelle est due au fait qu'elles appartiennent à ces niveaux hiérarchiques où nous sommes tous un.

(Il y a une classe de diagrammes que tout le monde utilise, à savoir l'écriture. D'après des graphologues, l'écriture à la main, à côté du fait qu'elle fournit une clé de tendances manifestes de l'homme, a aussi une relation avec le registre multiniveaux de sa personnalité totale : elle est hiérarchique, et en fait cosmologique. + Trois zones, ou strates, sont à distinguer : (1) la strate supérieure, contenant par exemple les boucles de b, h et l ; (2) la strate moyenne contenant les boucles de g, j et y. La zone moyenne est dite correspondre à la sphère de la réalité quotidienne et des relations sociales. « En écrivant des hampes supérieures nous atteignons ce qui est au-dessus de la sphère quotidienne, en écrivant des hampes inférieures, nous atteignons ce qui est au-dessous de ce domaine... La signification de ces trois zones dans l'écriture correspond à la division de la personnalité humaine en esprit, âme et corps ; et de l'univers en ciel, terre et régions inférieures. » × D'après cette formule, quand la zone supérieure est accentuée, la tendance de l'écrivain est dirigée vers l'intellectuel ou le spirituel ; et quand la zone inférieure est accentuée, sa tendance est dirigée vers la partie matérielle ou instinctive de sa nature sensuelle. L'idéal est la symétrie – la zone supérieure suprahumaine bien équilibrée avec la zone inférieure infrahumaine, et chacune des trois recevant son dû. Les complications ultérieures sont qu'une écriture penchée en avant, ou toute caractéristique tendant de manière marquée vers la droite, indiquent probablement que l'écrivain se concentre sur l'avenir et le monde extérieur ; inversement, une écriture penchée vers l'arrière, ou toute caractéristique tendant vers le côté gauche de la page, indique une tendance à se retirer de la réalité extérieure dans le moi et le passé. En bref, il semble que l'illustration principale de ce livre en était le scénario lui-même, la configuration dans laquelle mes diagrammes étaient déjà implicites.)

Peut-être que la chose la plus intéressante de toutes est la vanité du XVIIe siècle, le poème « Easter Wings » de George Herbert, prototype des nombreux diagrammes pyramidaux de ce livre.

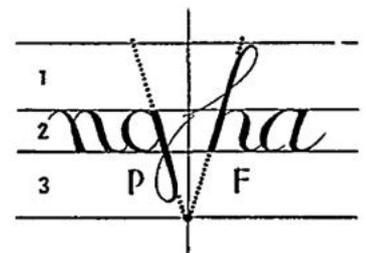


Ou, traduit dans mon propre langage, l'homme doit être réduit à rien au Centre, de sorte à pouvoir être rempli à nouveau par le Tout qui n'est pas lui-même.

5. LA HIÉRARCHIE ET LE SYMBOLISME DES COULEURS

Si l'on considère leurs couleurs, il est frappant de voir que les choses sont sujettes à la loi du quelque part ailleurs : elles perdent tout ce qu'elles revendiquent, et reçoivent tout ce qu'elles donnent. Il n'est pas étonnant

+ Voyez, pour d'autres détails, H. J. Jacoby, *Analysis of Handwriting* ; R. Saudek, *The Psychology of Handwriting*, et *Experiments with Handwriting*. Les remarques ici n'ont pas pour but de décrire la technique de la graphologie, qui prend en compte toutes sortes de caractéristiques que je ne mentionne pas. Et je suis incapable de dire jusqu'où les déclarations du graphologue sont justifiées. Elles ont souvent été ridiculisées ; peut-être que la réponse la plus efficace à y faire est que nombre de grandes firmes britanniques utilisent les services de graphologues pour choisir, en examinant les demandes écrites pour un poste, les candidats qui conviennent à l'entretien.



× H.J. Jacoby, *op. cit.*, p. 89.

Il y a d'autres exemples du « symbolisme vertical » : (1) le rythme diurne de l'homme (sommeil horizontal, état de veille vertical) ; (2) son cycle de vie (bébé à plat ventre, enfant en train de ramper, homme debout, vieil homme courbé) ; (3) ses types (l'esthète et le saint minces, le gastronome en forme de poire) ; (4) ses ancêtres (invertébré rampant sur son ventre, mammifère s'appuyant sur quatre pattes, primates s'appuyant sur deux).

Sur l'immense attraction pour les couleurs des enfants, et des adultes qui ne sont pas encore immergés dans les ombres grises de la prison du moi, beaucoup pourrait être écrit. Cela a poussé Goethe à faire des recherches en théorie des couleurs, et des remarques telles que : « Les hommes en général font l'expérience d'une grande joie dans la couleur... Ces pouvoirs de guérison qui étaient attribués à des pierres précieuses colorées pourraient avoir surgi du sentiment profond de ce plaisir inexprimable. » Et Ruskin : « Les esprits les plus purs et les plus sérieux sont ceux qui aiment le plus la couleur. » « De tous les dons de Dieu faits à la vue de l'homme, la couleur est le plus sacré, le plus divin, le plus solennel. » Je pense qu'une partie de ce délice survient du fait que les couleurs représentent les différents niveaux hiérarchiques, et leurs harmonies l'union du supérieur et de l'inférieur, du Ciel et de la Terre. Il y a aussi un sentiment en lequel chaque couleur est « le rayonnement blanc » du Tout, vu au travers de nos lunettes teintées et sélectives. Même la couleur de toute créature visible est (pour adapter une parole d'Erigène) une théophanie.

que la couleur du Diable soit le noir, car une surface noire absorbe la lumière de toutes les teintes et n'en redonne aucune ; et il n'est pas étonnant que la couleur de Dieu soit le blanc, car une surface blanche est toutes les couleurs parce qu'elle n'en garde aucune pour elle-même. Le noir est la couleur du péché qui n'a rien parce qu'il se cramponne à tout ; le blanc est la couleur de la bonté qui a toutes les choses parce qu'elle les offre aux autres. Et, bien sûr, la même règle du quelque part ailleurs est valable pour toutes les couleurs : cette encre est bleue parce que la lumière bleue est de cette sorte qui ne se concentre pas sur elle-même au Centre, et ce stylo est vert parce qu'il est content d'être vert en moi au lieu de l'être en lui-même. La seule manière d'être coloré est de peindre l'univers.

La lumière blanche du Tout se décompose en spectre des couleurs particulières, hiérarchiquement graduées. Dans la psychologie de la plupart des Européens, d'après Jung, le bleu (la couleur des cieux) représente l'intellect, le jaune (la couleur du soleil) l'intuition, le vert (la couleur de la terre) la sensation et le rouge (la couleur du sang) représente les émotions primitives. ° Le symbolisme plus conscient de l'art, comme celui de la tradition populaire, confirme plus ou moins ce schéma +. Le bleu est la couleur dominante des vitraux gothiques, la couleur des chérubins et de la Vierge ; × il est aussi la couleur du sang des aristocrates et de la politique qui favorise les traditions aristocratiques. Il représente tout ce qui est élevé, lointain, déiforme. On donne souvent des yeux bleus au Bouddha, et tout le corps du seigneur Krishna est bleu. Bushell * écrit du temple du ciel à Pékin : « Pendant les cérémonies à l'intérieur tout est bleu ; les ustensiles sacrificiels sont d'une porcelaine bleue, les adorateurs sont vêtus de bleu, même l'atmosphère est bleue, des stores vénitiens faits de minces tiges de verre bleu, liées les unes aux autres par des cordelettes, sont suspendus dans le réseau des portes et des fenêtres. » Pour utiliser la terminologie de ce livre, le bleu représente le suprahumain, les niveaux supérieurs de la hiérarchie, en abstraction des autres niveaux, et le premier état, théologico-aristocratique, de notre civilisation européenne. À l'autre extrémité du spectre, le rouge représente l'infrahumain, les niveaux inférieurs pris isolément, les désirs aveugles de la chair •. C'est la couleur de la guerre, du danger, de la passion et de la rage (comme quand nous « voyons rouge »), de la révolution sanglante ; c'est, dans les mots vibrants de Lawrence, « la couleur de la gloire... du sang sauvage et brillant... le sang rouge qui coule, qui était le mystère suprême » × ; il colore la base de notre pyramide, et est le stade final de notre civilisation. Entre ces extrêmes, il y a le vert, la couleur du printemps et de la vie de la terre, tranquille et rafraîchissante, modeste, contente que lui soient épargnés le froid polaire du Ciel bleu et la chaleur équatoriale de l'Enfer rouge. C'est la couleur de la zone tempérée de la hiérarchie, du signal d'aller, de la modération remplie d'espoir : que pourrait-il y avoir de plus doucement apaisant qu'une « Pensée verte dans une Ombre verte ». φ

La confirmation vient de lieux inattendus. Le bouddhisme tibétain a une spectroscopie propre, dont le prisme n'est pas moins efficace de consister en la hiérarchie elle-même au lieu d'un morceau de verre : chacune des six syllabes du fameux mantra *Aum mani padme hum* (Brahma, le

° Voyez Jacobi, The Psychology of C. G. Jung, p. 93 ; Jung, The Integration of the Personality, pp. 48, 194.

+ Voyez, par exemple, Jameson, Sacred and Legendary Art, i. pp. 35-7.

× C'est-à-dire la couleur de son manteau ; mais dans les images de l'Assomption, elle porte du blanc.

* Cité par D. A. Mackenzie, Myths of China and Japan.

Yeats (Essays, p. 187) rapporte une vision d'êtres élevés dans des robes bleues.

• On dit que les victimes du tarentisme, manie dansante épidémique commune en Italie du XVI^e et du XVII^e siècle, étaient fascinées par le rouge et avaient une forte aversion pour le bleu : elles étaient aussi attirées vers la mer, qui est généralement considérée comme un symbole de l'inconscient. (Cf. Jung, The Integration of the Personality, p. 103.)

× Apocalypse, p. 173.

E. I. Watkin, dans The Bow in the Clouds, relie le spectre à l'échelle de l'être, qui va de la simple matière à la vision béatifique ; seulement il renverse le schéma habituel, pour des raisons qui ne me sont pas claires. Cependant la doctrine du renversement des régions semblerait suggérer qu'il a raison de le faire.

φ Andrew Marvell, 'The Garden'. Il est significatif, ou du moins très approprié, que les pelouses et les jardins de plaisir aient été virtuellement une découverte de la Renaissance. Car c'est dans le deuxième stade de notre civilisation que l'attention de l'homme tournée vers l'intérieur du Ciel bleu englobant de Dieu est allée vers sa propre Terre verte, avant de pénétrer le cœur rouge sang du corps.

joyau dans le Lotus) représente à la fois une couleur et un degré de l'être sensible.

AUM	MA	NI	PAD	ME	HUM
Dieux	Demi-dieux	Hommes	Animaux	Êtres inférieurs	Habitants du Purgatoire
BLANC	BLEU	JAUNE	VERT	ROUGE	NOIR

L'homme lui-même est, ou plutôt contient, le spectre entier. + Il porte le manteau de Joseph aux nombreuses couleurs ; ou, comme l'Upanishad φ le dit : « Il y a dans son corps les veines appelées Hita, qui sont aussi petites qu'un cheveu divisé mille fois, remplies de blanc, de bleu, de jaune, de vert et de rouge ». Son bien-être ne repose pas dans la négation du rouge et dans la division vers le bleu, mais dans la découverte et l'acceptation d'une harmonisation de la série entière des couleurs, dans la reconnaissance du fait que chacune d'elles contribue au « rayonnement blanc de l'Éternité », et ainsi le mène vers son être propre. La roue de Newton est un mandala d'une profonde signification. L'idéaliste éthéré aux yeux étoilés qui regarde le monde au travers de lunettes bleu ciel n'est pas mieux que le sans-culotte qui veut le peindre en rouge – si ce n'est pas avec son propre sang, du moins avec celui des autres. De même que le jet du gaz enflammé enveloppe son poignard bleu et froid dans une gaine rouge et chaude, que les chérubins bleus sont perdus sans les séraphins embrasés, l'homme doit attaquer à la fois les deux extrémités du spectre : car ce qu'il a de plus élevé n'est pas simplement élevé, mais l'union de ce qui est élevé et de ce qui est bas. Traditionnellement, c'est une condition pour que nous puissions « aller au Ciel » – « au-dessus du brillant ciel bleu », comme l'hymne des enfants le dit – pour que nous soyons d'abord lavés plus blancs que la neige dans le sang rouge de l'Agneau : un schéma coloré familier et hiérarchiquement symétrique, qui se reflète dans tant de nos drapeaux nationaux. ø La plupart d'entre nous, c'est vrai, sont partiellement aveugles à la couleur, et regardent soit un univers monochromatique soit un univers d'une teinte pâle, lavé, d'une couleur d'aquarelle féminine. Je suggère que c'est une partie importante de la fonction du peintre de nous aider à réaliser la plénitude hiérarchique, d'abord en donnant une expression symbolique en couleurs à toutes les parties de notre personnalité, et deuxièmement en les harmonisant. Au sens le plus plein, il peut « éclaircir notre vert pour y marier notre bleu ». † Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'il pourrait mieux peindre s'il discernait la signification cosmologique de sa palette, mais uniquement que son art (et que tout art) est valable et fascinant parce qu'il a des affiliations universelles : il n'est pas simplement une entreprise humaine, mais l'œuvre de tous les niveaux auxquels il se réfère.

Le sauvage et le jeune enfant sont largement inconscients des niveaux hiérarchiques les plus élevés. Il n'est de ce fait pas surprenant que de jeunes enfants soient sensibles au rouge et relativement indifférents au bleu, que les dessins paléolithiques et ceux des Bushmen soient en rouge, jaune et noir, et qu'à notre époque de nombreux peuples primitifs n'aient pas de mots pour le bleu. • (D'un autre côté, les abeilles répondent au bleu, et voient en fait un peu plus loin vers l'extrémité ultraviolette du

F. W. H. Myers comparait fort à propos l'esprit à un spectre, dans lequel l'infrarouge correspond aux processus organiques inconscients, les couleurs visibles au conscient, et l'ultraviolet à l'inspiration du prophète et du poète.

+ David-Neel, *With Mystics and Magicians in Tibet*, p. 237.

φ *Brihadaranyaka Upanishad*, IV. iii. 20 ; *Chhandogya Upanishad*, VIII. vi. 2. Un texte religieux chinois énonce ainsi : « Un dragon dans l'eau se couvre des cinq couleurs ; il est de ce fait un Dieu. » (De Visser, *The Dragon in China and Japan* p. 63) Les alchimistes croyaient que quand la *cauda pavonis*, la queue du paon, colorée comme un arc-en-ciel, apparaît, l'Œuvre est près de se terminer. Dans de nombreuses peintures des rangs les plus élevés des anges, les « taches en forme d'yeux » iridescentes du paon embellissent leurs ailes.

Traditionnellement, la signification d'une couleur dépend largement de son contexte. Le rouge accompagné du noir est la couleur de l'Enfer et du Diable ; mais le Christ et la Vierge portent la tunique rouge aussi bien qu'un manteau bleu – le rouge, recouvert par le bleu, représente l'amour céleste. Et également, le noir en tant que tel désigne le péché, la nuit et la mort ; accompagné de blanc, il désigne la pureté et l'humilité. En bref, la symétrie hiérarchique tend à être l'idéal : par un couplage des couleurs.

ø Y compris ceux du Chili, du Costa Rica, de Cuba, de la Tchécoslovaquie, de la France, de la Hollande, de l'Islande, du Libéria, de la Norvège, du Panama, du Paraguay, de Saint-Domingue, du Siam, des États-Unis et de la Yougoslavie.

† Meredith, 'Wind on the Lyre.' Voyez aussi son magnifique 'Hymn to Colour'.

Une petite proportion des Européens ne voit pas de bleu dans le spectre, mais le défaut passe d'habitude sans être remarqué. Plus commune, ou plus souvent découverte, est l'incapacité à distinguer le rouge du vert.

• Ceci a été remarqué, il y a de nombreuses années, par Max Muller (*The Science of Thought*, p. 299). Dans *Cosmic Consciousness*, le Dr Bucke a fait de la sensibilité accrue au bleu une des marques du développement de la conscience vers un éveil plus élevé ou mystique.

spectre que nous ne le pouvons. Ajoutons à ceci la perfection de leur organisation sociale et de leur langage dansé, et nous sommes frappés par la possibilité qu'il y ait là une entreprise de l'évolution qui, bien que largement différente de la nôtre, ne soit pas sans pouvoir accéder aux niveaux les plus élevés. Être tout à fait sûr, parce que la façon d'y accéder nous est cachée, que cela ne peut pas exister, serait de l'esprit de clocher ou de la pauvreté d'imagination.) *

6. LA HIÉRARCHIE ET LA MUSIQUE

Dans l'ancienne Consignation des Rites × chinoise, il est écrit : « La musique exprime l'harmonie du Ciel et de la Terre, le Rituel l'ordre hiérarchique du Ciel et de la Terre. Comme il y a cette harmonie, les cent « espèces » de choses « dans la nature » évoluent. Comme il y a cet ordre, ces choses en tant que tout sont distinguables entre elles. (Ainsi) la création de la musique a pour origine le Ciel, tandis que la Terre donne au rituel sa loi du contrôle... avec la myriade des choses (dans la nature) ainsi éparpillées et diverses, dans les Cieux au-dessus et la Terre au-dessous, le rituel a son domaine d'action. Avec (toute la Nature) dans un flux croissant et (la myriade de choses) se rassemblant et étant changée en elles-mêmes, la Musique a sa sphère de développement... Ainsi il s'est fait que les hommes sages ont créé (notre) musique en tant que réponse aux cieux et ont conçu (nos) rituels comme un partenariat avec la Terre ; et ce rituel et cette musique dans leur splendeur de perfection sont sous la gouvernance du Ciel et de la Terre. » – Une déclaration quelque peu confuse, qui néanmoins ne nous laisse aucun doute quant à la conviction de l'auteur que la musique a une base aussi bien qu'une signification cosmologique. Le rituel et la musique font plus que signifier l'existence et l'harmonie de la grande société du Ciel et de la Terre : ils sont son propre langage aux nombreux sons. La musique n'est pas plus strictement humaine que la science ne l'est. ø En Occident, Pythagore – et on dit qu'il avait reçu cette idée de l'Égypte – associait les sept cordes de la lyre avec les sept sphères planétaires, faisant correspondre la sphère la plus intérieure (celle de la Lune) à la note la plus élevée (Nete ou Ré) et la plus extérieure (celle de Saturne) à la note la plus basse (Hypate ou Mi). φ Ainsi, au tout début de l'histoire musicale, nous trouvons une distribution régionale ou cosmologique des notes d'après leur hauteur : l'échelle musicale et l'échelle hiérarchique sont à un certain degré assimilées. La séquence est de celles que cette enquête a rendues familières – d'abord, la musique des sphères ne se distingue pas de notre musique ; ensuite elle devient extraterrestre, ineffable, une sorte de trémolo aigu d'une hauteur bien trop élevée pour nos oreilles mortelles ; ensuite elle prend le chemin des « chérubins aux jeunes yeux » † et l'univers devient aussi silencieux qu'une tombe – comme la fosse commune où les chœurs angéliques, cet orchestre cosmique disposé en degrés, ont été jetés sans cérémonie. Il n'y a pas de doute qu'en retirant les harmonies distribuées de l'univers pour finir par les concentrer ici au centre, nous les ayons rendues plus explicites à nous-mêmes (ce n'est pas un accident que la dissolution de l'orchestre angélique se déroule à la semblance de l'organisation de l'orchestre humain ×), et le mouvement centripète est nécessaire à la composition en tant que tout. Mais il en est de même aussi avec

* Pour Bergson, la vie animale réalise ses possibilités inhérentes en se divisant en deux mouvements ascendants – l'intelligence et l'instinct. Nous, les hommes, sommes à la tête du premier, les hyménoptères à la tête du second ; et sans eux nous sommes, pour ainsi dire, manquant de la moitié. (Creative Evolution, pp. 140-4, 182-9)

× Li Chi, Record of Music, I. (Hughes, Chinese Philosophy in Classical Times, pp. 277-8.) La vision typique de notre époque est en violent contraste : « Il n'y a pas de musique dans la Nature, ni mélodie ni harmonie. La musique est la création de l'homme. » H. R. Haweis, Music and Morals, I. 1. Pour nous, le « Regarde assez profondément, et tu verras musicalement ; le cœur de la Nature est partout de la musique, si seulement tu peux le réaliser » de Carlyle est uniquement sa rhétorique ronflante habituelle. Et ce que dit Byron « Il y a de la musique en toutes choses, si les hommes ont des oreilles » n'a « qu'une vérité poétique ». Mais il y a encore de nombreuses personnes qui, à notre propre époque, ressentent que la musique n'est rien si elle n'est pas universelle, et qu'elle appartient au moins autant aux étoiles qu'à l'homme. « Des chemins sortent de la musique de tous côtés », dit Goethe ; mais la route principale conduit très haut, car (comme il le dit quelque part ailleurs) : « Le démoniaque dans la musique se tient si haut qu'aucune compréhension ne peut y atteindre, et une influence, dont personne ne peut rendre compte, en découle et maîtrise tout. »

ø Newman (Sermons before the University of Oxford, XV) refusait de croire que les notes musicales, avec tout le pouvoir qu'elles ont d'émouvoir l'âme, n'appartiennent qu'à la terre : elles se seraient échappées d'une sphère plus élevée, et sont la voix des anges. Fraser (Adonis, Attis, Osiris, i. pp. 52 et suivantes) suggère que l'influence émouvante de la lyre ou de la harpe a été déposée en elles à l'inspiration directe d'une déité ; et il est certain que la musique a partout accompagné la prophétie et la communication avec le monde des esprits. (Cf. Dawson, Religion and Culture, p. 68.) Nous continuons à parler de musique inspirée, et même de mélodies célestes ou divines.

φ Mais Boèce (De Institutione Musica) fait de Nete la corde ayant la note la plus basse et d'Hypate la corde ayant la note la plus haute : par une erreur curieuse, mais significative, il « renverse les régions ».

† The Merchant of Venice, V. 1: Il y a ici le deuxième stade – même l'orbe le plus petit chante comme un ange, mais, hélas, nous sommes trop grossiers pour l'entendre. À propos de la musique des sphères, voyez Platon, Republic, 617, et Hippolyte, Refutatio, I. 2. Notre équivalent est le bruit radio – désagréable, mais audible.

× Le développement musical européen et son accomplissement ont connu leur grande période de 1590 à 1900. L'univers a été réduit au silence, et l'homme a commencé à s'exprimer. C'est maintenant à lui de percevoir que l'univers est l'orchestre aussi bien que l'auditoire. Bien que les glorieux cieux ne parlent pas le langage des hommes, dit cependant le Psalmiste, leur voix est entendue (Ps. XIX. 1-4) car il est leur instrument, comme ils sont le sien.

la redistribution, le mouvement centrifuge, qui restitue non simplement la vie et l'esprit à l'univers, mais à la musique avec eux. Le temps est venu pour nous de dire, avec Sir Thomas Browne, que la musique est « une leçon hiéroglyphique et obscure sur la totalité du monde... une mélodie pour l'oreille telle que le Monde entier, bien compris, en permettrait la compréhension ». ◊ Elle nous donne la perception et l'entrée à chaque étage de la structure hiérarchique. En fait, notre musique la plus subtile n'est pas une transposition des thèmes cosmiques, mais la chose réelle ; et le seul instrument capable de faire résonner ses chœurs les plus grands est la hiérarchie elle-même. •

Tandis que d'autres arts peuvent révéler les Idées, dit Schopenhauer, la musique révèle la Volonté universelle – l'auguste chose-en-soi. Les notes basses résonnent et révèlent les degrés les plus bas de l'objectivation de la Volonté, la nature inorganisée, la matière brute ; des notes plus élevées révèlent le monde des plantes et des bêtes ; la note plus élevée appartient à la vie intellectuelle qui est dans l'homme. * Le monde phénoménal et la musique sont des manifestations du même désir vital, et les structures sonores du compositeur expriment l'immense richesse de la nature dans tous ses degrés et ses différences individuelles, en cherchant à les ramener toutes à une harmonie. En conséquence, la musique pourvoit, comme Platon et de nombreux autres après lui l'ont observé, à la santé de l'âme. Elle réconcilie les hauteurs en nous avec les profondeurs : elle est une série d'exercices infinie sur la perte et la restauration de la hiérarchie symétrique. Évitant une unité abstraite qui sacrifie la multiplicité, elle construit un tout sublimement harmonieux à partir d'une cacophonie de parties infinies, sans porter dommage à aucune. Beethoven la qualifiait « de médiateur entre la vie spirituelle et la vie sensible ». Son harmonie verticale nous réunit avec le Tout qui est, son contrepoint horizontal avec le Tout qui était et sera. « Quand j'entends de la musique », dit Thoreau, « je n'ai pas peur du danger. Je suis invulnérable. Je ne vois plus d'ennemis. Je suis relié aux temps les plus anciens et aux temps derniers. »

L'aptitude particulière et multiple de la musique à fournir des « diagrammes hiérarchiques » illimités n'est pas un mystère. (1) Bien que se développant dans le temps, elle saisit le meilleur du temps : à sa façon véritablement hiérarchique, elle est à la fois temporelle et supratemporelle. (2) Ses rythmes multiples et entrelacés rendent audibles les pulsations qui battent en nous ; et (3) Ses gammes ascendantes et descendantes, à la fois majeures et mineures, révèlent les processus verticaux qui unissent la totalité du système. (4) Sa forme – et en particulier la forme symphonique – consiste en une exposition, un développement et une récapitulation, en laquelle le sujet est d'abord annoncé, ensuite compliqué et obscurci, et finalement retrouvé ; et cette procédure triadique (sous des titres tels que Paradis, Chute et Ciel) est caractéristique de notre développement humain-hiérarchique. (5) Son fonctionnement détaillé suit des lignes similaires : l'accumulation de la dissonance, avec une tension psychophysique d'accompagnement, trouve une résolution périodique par la consonance et la détente de l'attention ; et la valeur de la résolution finale ne peut pas être séparée de l'affrontement des éléments qui la précèdent. (6) Le « mouvement contraire » typique du *Novum Organum*, et qui se trouve partout dans la musique ultérieure, peut

◊ Il y a, par exemple, la leçon profonde du fait que la mélodie qui donne unité et sens à un morceau de musique se trouve habituellement aux notes les plus élevées, alors que l'aigu et le grave sont tous deux nécessaires pour obtenir le plein effet.

• Ce n'est rien de plus qu'une vérité sans fard : quand je considère ce qui est impliqué dans le fait de « jouer du piano » – l'air, la gravité et la lumière, les arbres et les métaux, etc., à l'infini – je m'aperçois vite qu'aucun niveau hiérarchique ne peut être exclu de l'interprétation.

Certaines personnes qui sont autrement normales déclarent que les sons qu'elles entendent sont colorés. Il serait intéressant de savoir si les notes les plus aiguës sont dans leur expérience liées à l'extrémité bleue du spectre, et les notes les plus graves à l'extrémité rouge. Voyez Woodworth, *Psychology, A Study of Mental Life*, p. 351.

* *The World as Will and Idea*, i. pp.333 et suivantes.

A. E. *The Candle of Vision*, 'The Language of the Gods', pp. 120 et suivantes, fait une variation quelque peu fantastique de cette doctrine. Peut-être que le schéma le plus élaboré et le plus artificiel est celui d'Hugues de Saint-Victor *The Language of the Gods*, pp. 120 et suivantes, qui ayant distingué la musique du monde, de l'humanité et des instruments, continue vers d'autres divisions et subdivisions triadiques.



La première partie de l'hymne 'Almsgiving' du Dr Dykes – un exemple de symétrie horizontale aussi bien que verticale.



Les mesures d'ouverture du 'Towards the Unknown Region' de Vaughan Williams pour montrer que le « mouvement contraire », le « mouvement semblable » et le « mouvement oblique », sont bien sûr également communs.

être qualifié d'exercice en symétrie hiérarchique ; mais dans la musique comme dans la vie, rien ne peut être plus morne que des Paires qui ne se séparent jamais – l'équilibre vertical ne peut pas être trouvé sans d'abord avoir été perdu. (7) La musique est nettement diagnostique. Ainsi notre propre musique polytonale et atonale est un symptôme audible de notre condition hiérarchique – l'auditeur martien pourrait très bien l'interpréter comme les grognements de notre planète angoissée. Avec un mépris impitoyable pour toutes les anciennes règles de l'organisation verticale, Arnold Schönberg, Alban Berg et leurs successeurs ont mis les douze demi-tons de l'échelle sonore à un pas prolétarien égal ; et le résultat pour la plupart des oreilles en est une anarchie non musicale et un tumulte. Même la hiérarchie du clavier a dû être nivelée, et le monde des sons atomisé. ×

Mais le point principal de cet appendice est que les diagrammes hiérarchiques, qu'ils soient musicaux ou autres, doivent leur force au fait qu'ils sont, finalement, de vraies fonctions de ce qu'ils représentent • car ni l'ange, ni l'homme et les démons ne sont autre chose que la totalité active des « diagrammes » et des symboles, des preuves, et les fonctionnements régionaux, qui constituent sa présence dans ses compagnons, et la leur en lui. Le voyageur commercial est un partenaire de la firme, dont tous les membres sont sur la route. La chose n'est pas elle-même sans chaque manifestation périphérique : parce qu'il en est une partie indispensable, le symbole ne peut pas remplacer les autres parties. Le grand thème d'ouverture de la symphonie en mi bémol de Schumann ressemble momentanément (dit un fameux contemporain) à « un aperçu lointain sur des êtres majestueux d'un autre monde » ; * n'y ajoutons que sans ce même aperçu, cette théophanie particulière, quelque chose leur manquerait. La musique qui peut

*« Me dissoudre en extases,
Et ramener tous les Cieux devant mes yeux »*

n'est autre que Paradisiaque, une véritable fonction du céleste.

× On dit que Beethoven avait déclaré que la musique était « la seule entrée incorporelle au monde élevé qui englobe l'humanité et que l'humanité ne peut pas englober ». S'il avait vécu de nos jours, il aurait peut-être ajouté (je le pense vraiment) qu'elle a aussi une porte arrière, une trappe, qui ouvre sur le pandémonium que l'homme englobe, mais qui ne peut pas l'englober.

C'est en fait une vérité sans fard, car Boehme déclarait qu' « il y a un son et un discours réels, intelligibles, et distincts utilisés par les anges » (Confessions, p. 124) ; les niveaux – infrahumain, humain et suprahumain – auxquels nous référons les sons que nous entendons, dépendent de nous. Inversement, ce que nous sommes dépend du registre avec lequel nous sommes en correspondance.

• Cf. Maritain, Redeeming the Time, pp. 193 et suivantes ; I. A. Richards, The Philosophy of Rhetoric, 130-1.

* The New Statesman and Nation, Juillet 23, 1949 : un article par Mr J. B. Priestley.

R. A. Nicholson (Rumi, Poet and Mystic, p. 32) décrit la théorie de la musique des sphères comme « presque un lieu commun dans la philosophie et la poésie islamiques. Nos propres mélodies, dit la Fraternité Pure de Bassorah, sont des échos de cette musique céleste. Les soufis relient l'influence inspiratrice de la musique à la préexistence de l'âme ; en elle, ils entendent à nouveau la Voix de Dieu et les anthèmes des Hôtes célestes. » Comparez avec C. F. Ramuz (The Triumph of Death) : « Au-delà de toutes les terres, il y a peut-être la Terre... où nous avons en commun un Père et une Mère, où la parenté universelle des hommes est à demi perçue pour un instant. Car c'est vers une nouvelle perception de ceci que tous les arts tendent et vers rien d'autre ; c'est vers ceci que les notes musicales tendent, et vers rien d'autre... » Et Yeats : « Tous les sons, toutes les couleurs, toutes les formes, soit à cause de leurs énergies préétablies ou à cause d'une longue association... convoquent parmi nous certains pouvoirs désincarnés... » Essays, pp 192-3.